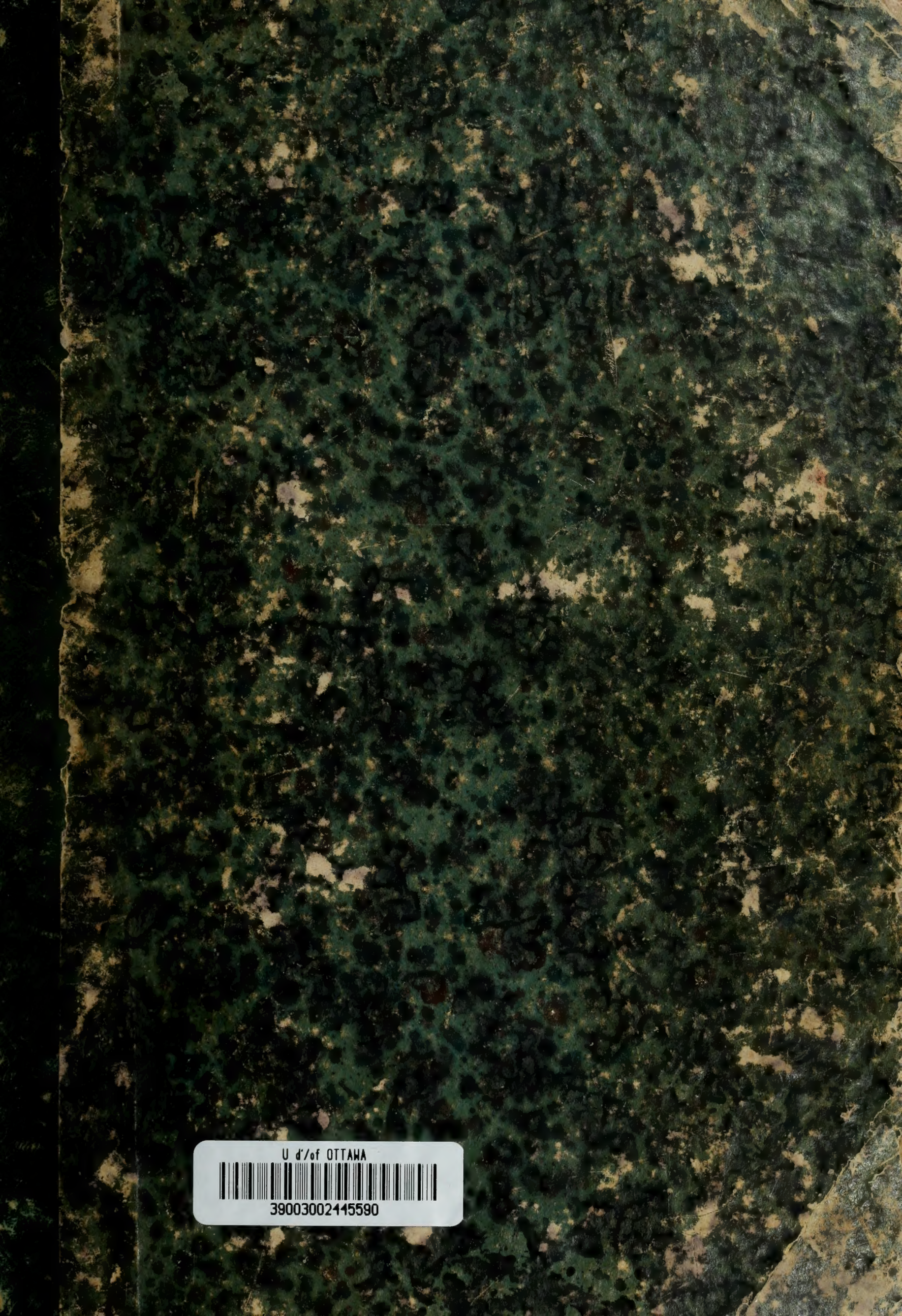

U d'/of OTTAWA
39003002445590

Martin et Bamboche — E. Sue
Les Mystères du Carnaval — A. Bourgeois-Masson
Croque-Poule — Rosier
Une Fièvre brûlante — Melesville
Bataille de Dames — Scribe Legouvé
Le Pardon de Bretagne — Mme Fournier
Les Mariages de Jules Denis — Mme Adam Boisgontier
Paris qui dort — Delacour Thiboust
Paris qui s'éveille — Laurencin Cormon
Berthe la Flamande — Mlle - Gautillieur Guirault
Un mari qui n'a rien à faire — N. Fournier-Vanderburch
Le Testament d'un garçon — Desnoyers Nus
La Chatte Blanche — Cogniard
L'amour pour... Les Sept Péchés Capitaux — A. Bourgeois, d'Ennery
La Fête de Martin — Grangé Decourcelle Barrière
Le Sage et le Fou — Méry et Lopez
Le Muet — Bourgeois et Masson
Une Maîtresse en Bonne Fortune — Varin Labie Jerard
Les Quatre Fils Aymon — Bourgeois Masson
Scapin — Carmouche Vermond
Le Premier Coup de Canif — Bourgeois Brisebarre
Roquelaure — Dugué
Une nuit orageuse — Dartois Adenis
Les Coulisses de la Vie — Dumanoir Clairville
Un ami acharné — Labiche et Jolly
La Bergère des Alpes — Desnoyers D'Ennery
Les Paniers de la Comtesse — Gozlan
Marie ou l'Inondation — Bourgeois et Cormon

BAMBOCHE....
CLAUDE GÉRARD
SCIPION..........
MARTIN............





MARTIN ET BAMBOCHE

OU

LES AMIS D'ENFANCE

DRAME EN CINQ ACTES ET DIX TABLEAUX

PAR

EUGÈNE SUE

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 27 OCTOBRE 1847.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

BAMBOCHE	MM.	DESHAYES.
CLAUDE GÉRARD		SURVILLE.
SCIPION		GOUGET.
MARTIN		ALBERT
DURIVEAU		SAINT-MAR.
LA LEVRASSE		NEUVILLE.
LÉONIDAS		LESUEUR.
DESCHAMPS		PRADIER
LE DOCTEUR		BRÉMONT.
UN GARDIEN		CHARLET.
UN COCHER		ÉDOUARD.
UN POSTILLON		CASSARD.
UN CONDUCTEUR		D'HARCOURT.
UN DOMESTIQUE		FONBONNE.
UN CHASSEUR		HIPPOLYTE D.
GRÉGOIRE	Mmes	PATUREL.
PERRINE		ABIT.
RÉGINA		MARIE-CLARISSE.
BASQUINE		MEIGNAN.
Mlle HONORÉ		WEYS.

ACTE I.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente le devant de la maison de Claude Gérard que l'on aperçoit à gauche; sur le devant, du même côté, petite porte à claire voie communiquant avec le clos. Tout le côté droit est occupé par un mur percé au premier plan d'une petite porte verte; un peu au-dessus de la porte une petite étable. Au bout de ce mur, qui finit au quatrième plan, on aperçoit les premières fenêtres d'une maison dont toutes les persiennes sont fermées. Une barrière, ayant au milieu une porte charretière, réunit en traversant le théâtre les deux maisons, l'une ayant sa façade, l'autre son pignon sur la route. Au fond, campagne et sentier montant.

SCENE I.

LA LEVRASSE, LÉONIDAS REQUIN. *Léonidas, en domestique nègre, entre le premier, avec précaution, examinant de tous côtés.*

LA LEVRASSE *paraît au coin de la scène derrière la barrière du fond; à mi-voix.*

Eh bien ?

LÉONIDAS.

Personne !

LA LEVRASSE, *avançant.*

Tu en es sûr? regarde bien, mon enfant.

LÉONIDAS.

Personne, je vous dis, vous pouvez avancer sans crainte, père la Levrasse.

LA LEVRASSE, *lui donnant un coup de pied.*

Tu m'appelleras donc toujours la Levrasse... animal!

LÉONIDAS.

Je crois bien, avec des coups de pied pareils qui me rappellent le temps où je travaillais comme votre paillasse pendant que vous étiez Hercule de l'Est et directeur de notre troupe ambulante.

LA LEVRASSE.

Autres temps, autres mœurs. Léonidas Requin, tu as été paillasse, ensuite homme poisson.

LÉONIDAS.

Avouez que je n'avais pas mon pareil pour jouer des nageoires, faire le saut de carpe dans mon baquet, et dire papa et maman à la société, selon le sexe de chacun.

LA LEVRASSE.

Le fait est que tu avais un petit air marsouin très-naturel; mais d'homme poisson je t'ai créé nègre, pour le moment. Ah! ça, voyons, recordons nous un peu. (*Regardant autour de lui.*) C'est bien cela. (*Montrant la gauche.*) Les bâtiments de l'école de Claude Gérard... (*Montrant la droite.*) attenant à la maison inhabitée dont il est le gardien... le jardin... (*S'éloignant un peu du mur et se haussant sur la pointe des pieds.*) Là bas, le faîte du petit bâtiment où doit se trouver l'objet en question. Les renseignements sont très-exacts... qui diable a pu habiter là ?.. (*Se rapprochant du mur.*) Cette porte donne sur le jardin ; qu'est-ce que tu dis de cette porte, Léonidas?... va donc faire sa connaissance.

LÉONIDAS, *l'examinant.*

Elle ne me paraît pas trop farouche, la drôlesse, tandis que le grand coquin de mur de l'autre côté ne m'inspire aucune tendresse avec ses tessons de bouteilles tranchants comme des rasoirs...

LA LEVRASSE.

Je t'apprendrai à avoir de ces préférences-là, nègre que tu es .

LÉONIDAS.

Je suis nègre pour le quart d'heure, après quoi je redeviens blanc, mais blanc comme un petit cygne ; mais enfin vous avez voulu que je sois nègre, j'accepte sans comprendre.

LA LEVRASSE.

Tu vas comprendre, car il est temps que je me déboutonne avec toi... prête-moi tes ouïes... Tu as vu quelquefois dans mon établissement à Paris un de mes amis, le vicomte Scipion Duriveau?

LÉONIDAS.

Ah! oui, ce jeune freluquet qui vous appelle toujours vieux voleur.

LA LEVRASSE.

C'est une drôlerie de sa part ; il est gai comme doit l'être la jeunesse. Mon ami le vicomte Scipion Duriveau, quoiqu'il n'ait que vingt ans, a déjà dépensé tout ce qui lui revenait du chef de sa mère, et de plus il commence à me devoir une somme assez ronde.

LÉONIDAS.

Alors vous entamez le chef du père?

LA LEVRASSE.

Oui, mais ledit père est tuteur de la fille d'un de ses anciens amis, qui en mourant a souhaité que sa fille apportât en dot au Vicomte toute sa fortune, qui se monte à quatre millions... le Vicomte désire beaucoup ce mariage, et moi aussi, tu sens cela.

LÉONIDAS.

Très-bien... très-bien!...

LA LEVRASSE.

Mais comme la demoiselle paraît moins pressée que nous, mon honorable ami a cherché un moyen de la presser un peu; or, il a su que dans cette maison ici présente il y a un certain oratoire, dans cet oratoire une certaine pierre, sous cette pierre un certain coffret, dans ce coffret certains objets précieux et certains papiers contenant un mystère de famille; or, il veut ce mystère.

LÉONIDAS.

Et si je vous demande pourquoi veut-il ce mystère?...

LA LEVRASSE.

Je te répondrai, parce qu'un mystère se fait payer; or, suppose que quand nous aurons enlevé la chose de là-dedans (*il montre le jardin.*) on se doute que nous soyons les auteurs de la plaisanterie, qu'est-ce qu'on se dira? le coup n'a pu être fait que par ce petit vieux qui avait une barbe rouge, un domestique noir, et des lunettes vertes...

LÉONIDAS.

Très-bien!

LA LEVRASSE.

Le coup fait, ma barbe disparaît, tu reviens à ta blanche laideur, et je mets les lunettes dans ma poche; nous nous rendons à Simencourt, où le Vicomte nous attend, nous et le précieux coffret, en soupant avec ses amis après la chasse à laquelle ils ont pris part...

LÉONIDAS.

Père la Levrasse, vous êtes grand, vous êtes immense, vous l'avez toujours été, même lorsque vous faisiez Hercule de l'Est avec vos faux mollets, votre caleçon en peau de tigre et vos bottines fourrées de peau de lapin et quand vous portiez la petite Basquine sur votre tête, Martin sur une épaule et Bamboche sur l'autre.

LA LEVRASSE.

Ne me parle jamais de ces ingrats!... des serpents que j'ai réchauffés dans mon carrick.

LÉONIDAS.

C'est-à-dire que vous avez trouvés sur la grand'route ou que vous avez enlevés à leur famille.

LA LEVRASSE.

A qui j'avais donné un état...

LÉONIDAS.

En leur disloquant les os.

LA LEVRASSE.

Ils ont mis le feu à ma maison-voiture tandis que j'y dormais enveloppé dans ce même carrick.

LÉONIDAS.

Ils ont voulu s'en aller chercher du pain moins dur.

LA LEVRASSE.

Ils m'ont flambé, mon ami, et j'ai, c'est-à-dire, je n'ai plus un sourcil qui n'a jamais repoussé. Ne parlons plus d'eux... ne parlons plus d'eux...

LÉONIDAS.

C'est dommage! car vous étiez bien beau ; et les femmes ! Dieu de Dieu! en avez-vous fait des malheureuses!... Eh ! eh!... disaient elles... quel gaillard!

LA LEVRASSE, *avec fatuité*

Et avec ça, j'étais si calin!... si chat!... (*Soupirant.*) Oh! mes belles maîtresses ! oh ! mes jeunes années!... (*Coup de pied à Léonidas.*) Revenons à nos affaires...

LÉONIDAS.

C'est étonnant! vous ne pouvez pas vous déshabituer de vos coups de pied d'autrefois, et vous me les gardez toujours pour le tête-à-tête.

LA LEVRASSE, *avec mélancolie.*

C'est vrai ! mais que veux-tu, quand je suis seul avec toi j'aime à remonter ainsi le passé. (*Coup de pied.*) Cette porte te paraît donc...

LÉONIDAS.

Potable ! très-potable

LA LEVRASSE.

En ce cas, va te mettre à l'œuvre. (*Léonidas va à la porte qu'il essaie d'ouvrir, Grégoire entre par le fond.*

SCÈNE II.

LES MÊMES, GRÉGOIRE .

GRÉGOIRE.

Tiens, cet homme! comme il regarde la porte (*La Levrasse aperçoit Grégoire et tousse pour avertir Léonidas, qui ne l'entend pas.*) Que diable! peut-il donc faire là ? (*La Levrasse s'approche de Léonidas qui est penché vers la porte, et lui donne un coup de pied.*)

LA LEVRASSE.

Curieux!

LÉONIDAS.

Hein ? (*La Levrasse lui montre Grégoire.*)

GRÉGOIRE.

Tiens... un nègre!... ça fait le second que je connais avec le mouton noir de la mère Arsène...

LA LEVRASSE.

Vous ne voyez pas, Toboso, que vous pouvez gêner les habitants de cette maison ? N'est-ce pas, jeune homme?

GRÉGOIRE.

Oh ! pour cela, monsieur, il n'y a rien à craindre.

LA LEVRASSE.

Pourquoi cela, jeune homme?

GRÉGOIRE.

Parce que cette maison qu'on ne voit pas, c'est ce qu'il y a de plus curieux dans le pays... il y a longtemps... à l'époque de ma seconde dentition, il est venu dans cette maison une dame avec une petite fille; elle se faisait appeler madame Jean... Jean tout court. Elle est morte il y a trois ans ; quelques jours après, une belle voiture est venue chercher la jeune fille... Par son ordre, tout est resté dans la maison comme c'était du vivant de sa mère, et tous les ans, au pareil jour de la mort, mademoiselle Régina vient visiter la chose et faire une oraison.

LA LEVRASSE.

Et c'est aujourd'hui... (*Bas.*) Nous sommes mal tombés...

GRÉGOIRE.

Mais elle va partir...

LA LEVRASSE.

Avant la nuit ?

GRÉGOIRE.

Oui, parce que j'ai vu arriver à la poste dans une belle voiture un monsieur qui l'attend...

LÉONIDAS.

Et quand elle part, alors, la maison reste toute seule?

LA LEVRASSE.

Toboso, tu abuses de la complaisance de ce jeune homme.

GRÉGOIRE.

Oui, toute seule, mais elle est gardée par Claude Gérard, le maître d'école du village, et par Martin.

LÉONIDAS, *bas à la Levrasse.*

Tiens, Martin, si c'était...

LA LEVRASSE, *bas.*

Tu es bien bête, tu ne connais pas même le proverbe, il y a à la foire plus d'un... Léonidas.

LÉONIDAS, *à part.*

Oh ! je vais bien savoir... (*Haut.*) Attendez donc, Martin, c'est un petit vieux blanc qui a des yeux rouges?

GRÉGOIRE, *riant.*

Oh! non, puisqu'il n'a pas plus de vingt-quatre ans. Le voilà qui vient, Martin.

LÉONIDAS.

Ah ! vraiment? (*Il regarde Martin, qui paraît au fond sur la colline. Bas à la Levrasse.*) C'est lui !

LA LEVRASSE, *bas.*

Tu crois?

LÉONIDAS, *bas.*

Sa tête a pris du corps, mais c'est lui.

LA LEVRASSE, *bas.*

En ce cas, filons par le clos. (*Ils s'échappent.*)

GRÉGOIRE, *qui est toujours resté tourné vers le fond.*

Eh bien ! le reconnaissez-vous?...

SCENE III.

MARTIN, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE *se retournant.*

Eh bien ! partis... sans rien dire... après ça, c'est bien fait.., je l'ai chagriné, ce nègre. Il me dit : Je le connais... Je lui dis : Vous ne le connaissez pas... ça l'a blessé, chacun a son amour propre... Tiens! te voilà Martin ? Tu reviens du village?... Eh bien, j'espère que le pays est fameusement monté en étrangers aujourd'hui... Mais dis donc, tu ne m'écoutes pas... (*Martin pose son front dans sa main et s'assied sur un banc sans rien entendre.*) Il est dans ses lubies... Je vas tâcher de retrouver le nègre.

MARTIN.

Elle va partir, une éternelle séparation... (*Grégoire sort par le fond en courant. Au même instant, Claude Gerard sort de la maison à gauche.*)

SCENE IV.

CLAUDE GÉRARD, MARTI.

CLAUDE GÉRARD, *regarde un moment Martin en silence, s'approche doucement de lui et pose sa main sur l'épaule du jeune homme; celui-ci tressaille et se lève vivement.*

Martin !...

MARTIN.

Pardon, mon ami !...

CLAUDE GÉRARD.

Te voilà, mon pauvre garçon, bien préoccupé, bien accablé, et les pensées qui t'abattent ainsi ne sont peut-être pas celles qu'on te supposerait aujourd'hui.

MARTIN.

Que voulez-vous dire ?

CLAUDE GÉRARD.

Mon enfant, écoute-moi, je dois avoir avec toi un entretien sérieux... Nous allons nous séparer...

MARTIN.

Nous séparer! vous quitter, mon ami, mon père! Ah ! je ne puis me faire à cette pensée !

CLAUDE GÉRARD.

Autant que toi j'ai besoin de courage. (*Après une pause, et montrant une fenêtre basse.*) C'est par cette fenêtre qu'il y a huit ans, tu t'es introduit dans cette pauvre demeure.

MARTIN, *avec amertume.*

Oui, pour commettre un vol.

CLAUDE GÉRARD.

Hélas ! la misère, le mauvais exemple, l'ignorance t'avaient poussé à cette action funeste. Pauvre abandonné sur le grand chemin et ramassé par une troupe de saltimbanques, où aurais-tu pris les notions du bien et du mal?...

MARTIN.

Hélas ! je n'avais pas été seul perverti.

CLAUDE GÉRARD.

Oui, ces deux malheureux enfants, tes complices qui se sont échappés.

MARTIN.

Pauvre petite Basquine, si douce et si aimante ! Pauvre Bamboche ! si courageux et si dévoué pour moi ! S'ils vous avaient rencontré, ils seraient comme moi revenus au bien... au lieu qu'à cette heure peut-être... Ah! mon ami, cette pensée est affreuse, car, unis autrefois par le malheur, par des souffrances communes, j'ai conservé pour ces deux compagnons de ma triste enfance une inaltérable amitié.

CLAUDE GÉRARD.

Mon cher enfant, je rappelle le point d'où tu es parti et le chemin que tu as fait, non pour me glorifier, mais afin que le dernier regard jeté sur ta vie passée te donne la force d'envisager l'avenir avec tranquillité. Tu as souffert de la pauvreté; de plus poignantes douleurs t'attendent peut-être, celles qui frappent au cœur. Contre tous les maux sois courageux, mon enfant, accepte, ainsi que tu l'as fait près de moi, pauvre maître d'école de village, une vie de travail et d'épreuves...

MARTIN.

Ah ! pour me soutenir, pour m'encourager ici, j'avais vos conseils, mon ami; pendant longtemps j'ai eu la douce bienveillance de cette femme, de cet ange à qui sa fille rend en ce moment un pieux hommage... Ah ! malgré moi, mon cœur se brise en songeant qu'il faut vous quitter pour longtemps, pour toujours peut-être...

CLAUDE GÉRARD.

Pour toujours?... non... non... dès que j'aurai rempli le devoir sacré qui me fait momentanément quitter le pays, j'y reviendrai continuer mes humbles travaux.

MARTIN.

Ah ! si vous aviez voulu...

CLAUDE GÉRARD.

Une position inespérée s'offre à toi... ne pas l'accepter serait insensé... Une personne à qui j'ai rendu autrefois un service important, a besoin d'un homme intègre et sûr, j'ai répondu de toi cœur pour cœur; malgré ta jeunesse, cette personne t'accepte comme secrétaire... encore une fois, mon enfant, cette position était inespérée, il faut se hâter de l'accepter.

MARTIN.

Ainsi, mon ami, je vous devrai tout.

CLAUDE GÉRARD.

Et moi, ne t'ai-je pas dû les seuls moments de bonheur que j'aie goûtés depuis bien longtemps? Ah ! crois-moi, je t'ai dû souvent l'oubli de bien cruels chagrins.

MARTIN.

Et ces chagrins, jamais je ne saurai...

CLAUDE GÉRARD.

A quoi bon t'attrister, tu ne peux remédier à mes maux.

MARTIN, *vivement.*

Mon ami, on vient... mademoiselle Régina ! (*A part.*) Ah ! j'avais espéré la voir seule et qu'il n'apprendrait qu'après mon départ....

SCENE V.

CLAUDE GÉRARD, RÉGINA, MARTIN, Mlle HONORÉ.

REGINA, *à sa gouvernante.*

Mademoiselle Honoré, veuillez veiller aux préparatifs du départ; vous viendrez me prévenir lorsque la voiture sera prête.

Mlle HONORÉ, *sortant.*

Oui, mademoiselle.

RÉGINA, *à Claude Gérard avec une émotion contenue.*

Monsieur Gérard, chaque année à pareil jour, je viens vous remettre ces clefs et vous remercier des soins que vous et monsieur Martin, prenez de tout ce qui me reste de ma mère ; mais aujourd'hui, après ce que j'ai trouvé dans l'oratoire, tenez, monsieur Gérard... excusez mon émotion, vous devez la comprendre.

CLAUDE GÉRARD.

En vérité, mademoiselle, je ne sais...

RÉGINA.

Vous ne savez ! lorsque je vous dois la plus douce surprise... Ah ! mes larmes ont coulé, mais ces larmes n'étaient point amères. Seulement, par quel prodige avez-vous pu réussir ainsi ?

MARTIN, *à part.*

Je tremble...

CLAUDE GÉRARD.

Martin a voulu cette année se charger de l'oratoire, lui seul pourra vous dire...

RÉGINA.

Comment, monsieur Gérard, vous ignoriez que ce portrait...

CLAUDE GÉRARD.

Un portrait?

RÉGINA.

Ce portrait de ma mère, ce dessin d'une admirable ressemblance... Monsieur Martin, de grâce... ce portrait comment vous l'êtes-vous procuré?

MARTIN.

Mademoiselle...

RÉGINA.

Oh! parlez... il m'a semblé revoir ma mère; c'était son charme si doux et si triste, sa figure angélique.

MARTIN.

Mademoiselle, excusez ma hardiesse, mais ce portrait...

RÉGINA.

Achevez...

MARTIN.

C'est moi qui l'ai essayé de souvenir.

RÉGINA.

Vous?

CLAUDE GÉRARD.

Toi, Martin?

MARTIN.

Votre sainte mère, mademoiselle, après ces jeux d'enfance où vous m'admettiez quelquefois, m'interrogeait souvent sur mes travaux, mes études; encouragé par votre présence, je répondais les yeux attachés sur ses yeux, pour y lire si je me trompais... je l'ai si souvent regardée...

RÉGINA.

Et vous avez pu de mémoire?...

MARTIN.

Vous ressemblez beaucoup à votre mère, mademoiselle... cela m'a peut-être aidé aussi.

RÉGINA.

Ah! monsieur Martin! combien je suis touchée!

CLAUDE GÉRARD, *à part.*

L'infortuné!

MARTIN.

Il était bien naturel de m'efforcer de laisser ici un témoignage de mon respectueux souvenir... au moment où je vais quitter le pays...

REGINA, *avec émotion.*

Vous partez?

MARTIN.

Avant une heure.

RÉGINA, *à Gérard avec un intérêt contenu.*

C'est un voyage à l'étranger que monsieur Martin va entreprendre?

CLAUDE GÉRARD.

Il quitte tout à fait le pays.

RÉGINA, *avec inquiétude.*

Pour toujours!

CLAUDE GÉRARD.

Il se rend près d'un protecteur des bontés duquel il peut tout attendre.

RÉGINA.

Bien loin?

CLAUDE GÉRARD.

A Paris!

RÉGINA, *à part, avec une joie secrète.*

A Paris!

Mlle HONORÉ, *rentrant.*

Mademoiselle, monsieur votre tuteur vous attend dans la voiture.

RÉGINA.

Adieu, monsieur Gérard, à l'an prochain, je l'espère. Monsieur Martin, mes vœux et ma reconnaissance vous suivront; s'il ne dépendait que de moi, je vous dirais aussi à l'an prochain pour vous revoir et vous remercier encore. (*Claude Gérard accompagne Régina jusqu'à l'extérieur, il revient alors à Martin, qui est tombé anéanti sur un banc et cache dans ses mains son visage noyé de larmes.*)

SCENE VI.

CLAUDE GÉRARD, MARTIN.

CLAUDE GÉRARD.

Malheureux! je t'ai deviné.

MARTIN.

Que dites-vous?

CLAUDE GÉRARD.

Tu l'aimes!

MARTIN.

Pouvez-vous croire?

CLAUDE GÉRARD.

Ah! maintenant tout m'est expliqué, ta tristesse toujours croissante, ton inquiétude, ton agitation.

MARTIN.

Eh bien, oui, je l'aime, je l'aime comme un insensé; du premier jour où je l'ai vue je l'ai aimée; sa grâce, sa candeur, ce parfum de pureté, m'ont frappé au cœur; nos jeux, cette familiarité de l'enfance, ont fait pénétrer mon affection au plus profond de mon âme, et quand sa mère mourut, sa douleur si vraie... tant de larmes versées, en la voyant pleurer, me la firent aimer davantage encore... Elle partit, ce qui était sacré pour elle devint sacré pour moi... son souvenir était là, toujours, toujours...

CLAUDE GÉRARD.

Hélas, mon ami, il t'a donné plus de tourments que de joie..

MARTIN.

Oui, car je sentais que ce fol amour me vouait à jamais au malheur... Mais que faire, ici, dans cet isolement, entouré d'objets qui chaque jour me rappelaient elle ou sa mère? Je n'ai pu résister à ce fatal entraînement.

CLAUDE GÉRARD.

Ah! oui, fatal, bien fatal.

MARTIN.

Vous dire avec quelle impatience dévorante j'attendais chaque année le jour de son arrivée, pour la voir quelques instants à peine, vous dire... Oh! mon ami, pardon!... pardon, mais je n'ai jamais eu tant de désespoir dans l'âme... Tout perdre en un jour, vous, elle! (*Se jetant dans ses bras.*) Ah! je ne puis plus parler.

CLAUDE GÉRARD.

Malheureux enfant, je t'avais bien dit qu'il est des jours où l'on regarde heureux ceux où l'on n'a souffert que du froid et de la faim; mais c'est surtout contre les maux de l'âme que le courage de l'homme est un spectacle agréable à Dieu. De la force, mon ami... du courage!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA LEVRASSE, LÉONIDAS. *Ils entrent avec précaution par la porte du clos.*

LÉONIDAS, *bas.*

Ils sont encore là, Martin et un autre... ils causent.

LA LEVRASSE, *bas.*

Alors tais-toi, on profite toujours à entendre causer des gens respectables... (*Ils vont se cacher derrière la petite étable.*)

MARTIN.

J'ai honte de cette faiblesse...

CLAUDE GÉRARD.

Ne crains pas de reproche: pour être sans pitié il faudrait n'avoir pas souffert.

MARTIN

Quoi! vous aussi mon ami?

CLAUDE GÉRARD.

Ce devoir dont je te parlais, ces douleurs auxquelles ton amitié ne pouvait rien... je ne veux plus te les cacher.

LA LEVRASSE, *bas.*

Voyons un peu, mon vieux.

CLAUDE GÉRARD.

Depuis deux ans j'étais sorti du collége où mon père, honnête artisan, m'avait fait faire mes études, lorsque je connus une jeune fille nommée Perrine, appartenant à de bons ouvriers, amis de notre famille; je l'aimai, comme tu aimes, Martin, avec toute mon âme; à un amour dévoué elle ne répondit que par l'estime et la confiance, mais quand mon père la demanda pour moi en mariage, elle parut accepter sans regret; et je me sentais tant d'affection pour elle, que j'étais certain de lui faire partager mon amour; mais pour nous unir, il fallait attendre deux années pendant lesquelles je devais être absent du pays. Je partis, toutes mes joies moururent ce jour-là...

MARTIN.

Comment?

CLAUDE GÉRARD.

A peine étais-je éloigné que revint dans notre ville un de mes camarades de collége; depuis mon enfance, il était mon ami, mon seul, mon meilleur ami; mais lui était riche, brillant... je puis te le nommer... car tu ne le verras jamais... le comte Duriveau...

LÉONIDAS, *bas.*

Tiens! si c'était le père au jeune vicomte?

LA LEVRASSE, *bas.*

Je crois que nous sommes en pays de connaissance.

CLAUDE GÉRARD.

Pardon à mon tour de l'émotion que ce nom me cause encore. Duriveau, fils d'une famille noble, avait tout ce qu'il faut pour éblouir une pauvre enfant sans défiance. Perrine était bien jeune, l'éducation d'une ouvrière était alors bien peu de chose... Quand je revins, Perrine, séduite, chassée par son père lorsqu'elle allait devenir mère, Perrine avait fui; pendant quelque temps on l'avait vue errer dans les villages environnants, son enfant dans les bras, puis elle disparut...

MARTIN.

O mon pauvre ami!

CLAUDE GÉRARD.

J'ai consacré deux années entières à chercher ses traces, et enfin, désespéré, je suis venu me fixer ici, il y a quinze ans; mais depuis quelque temps, des nouvelles semblent m'indiquer une autre voie où je la rencontrerai; voilà pourquoi je pars, mon enfant, car quelque chose me dit qu'elle a besoin de moi.

MARTIN.

Partez, mon ami, vous ne m'entendrez plus me plaindre.

CLAUDE GÉRARD.

Tu vois bien, c'est à ton tour de me donner du courage! Mais l'heure avance, il nous reste peu de temps...

MARTIN.

Et je suis obligé de vous quitter quelques instants.

CLAUDE GÉRARD.

Qu'as-tu donc à faire?

MARTIN.

Ces deux cents francs qui vous ont été volés le jour de mon arrivée ici ne vous appartenaient pas; jamais vous n'auriez pu les rendre... Avant de quitter ce pays, en forçant un peu mon travail, j'ai amassé, et je vais porter...

CLAUDE GÉRARD, *l'embrassant.*

Ah! quelle chère et noble récompense tu me donnes.

MARTIN.

Bientôt je suis de retour.

CLAUDE GÉRARD.

Va, va, je t'aime plus encore. (*Martin sort par le fond.*) Noble nature, que le ciel paye en bonheur tes généreux efforts... Allons faire ses derniers apprêts... car il aura à peine le temps. (*Il rentre dans la maison.*)

SCENE VIII.

LA LEVRASSE, LÉONIDAS.

LÉONIDAS.

Tiens! tiens! papa Duriveau!...

LA LEVRASSE.

Léonidas, avance ici, et écoute un grand précepte.

LÉONIDAS.

J'écoute.

LA LEVRASSE.

Quand on donne de l'argent pour les fredaines des fils, il y a très-grand avantage à connaître celles des pères. (*Très-grand coup de pied.*)

LÉONIDAS.

Oh! il est trop fort!... il est trop fort! et pourquoi? je vous le demande, pourquoi?...

LA LEVRASSE.

Parce qu'on retient mieux les bonnes choses qui vous ont fortement frappé. (*Léonidas se frotte.*) Allons, à bas les mains, Léonidas, et un autre précepte...

LÉONIDAS, *esquivant le coup.*

Non, celui-là je le sais. (*Il va à la porte verte.*) Il faut profiter du temps pendant qu'il est chaud. (*Il ouvre la porte avec une fausse clef.*) Voilà.

LA LEVRASSE.

Très-bien, Léonidas, allons procéder à un état de lieux.

LÉONIDAS.

Passez le premier, mon maître. (*Ils entrent dans le jardin.*)

SCÈNE IX.

CLAUDE GÉRARD, GRÉGOIRE, *puis* BAMBOCHE.

GRÉGOIRE, *descendant la colline, à la cantonnade.*

Par ici, monsieur, par ici. (*Il va à la porte de Claude Gérard et appelle.*) Monsieur Claude Gérard!

CLAUDE GÉRARD, *sortant de la maison.*

Que veux-tu?

GRÉGOIRE.

Maître Claude Gérard, c'est un beau monsieur qui embrasse les servantes et qui tape sur les tables avec sa grosse canne; il veut vous parler.

CLAUDE GÉRARD, *regardant Bamboche qui entre.*

Je ne connais pas cet homme. (*A Grégoire.*) Laisse-nous.

GRÉGOIRE.

Oui, maître Claude. (*A Bamboche.*) Monsieur, voilà maître Claude...

BAMBOCHE, *lui donnant une pièce.*

Tiens, gamin.

GRÉGOIRE.

Cent sous!... c'est un mylord anglais!... Je vais tâcher de retrouver le nègre. (*Il sort.*)

BAMBOCHE.

Mon brave homme, je veux voir Martin.

CLAUDE GÉRARD.

Martin n'est pas ici, monsieur.

BAMBOCHE.

Allons, pas de bêtises, mon vieux... J'ai pris mes informations dans le village; je sais qu'il y a huit ans, ici, près de cette fenêtre, vous avez pincé un gamin qui faisait le guet, pendant qu'un autre petit vaurien, son camarade, vous volait.

CLAUDE GÉRARD.

Après, monsieur?

BAMBOCHE.

Vous avez gardé le gamin, puis vous l'avez nourri et vous l'avez éduqué, et je vous en remercie.

CLAUDE GÉRARD.

Et quel intérêt?...

BAMBOCHE

C'est mon frère...

CLAUDE GÉRARD.

Martin n'a pas de frère.

BAMBOCHE.

Un instant, mon vieux, je m'entends... Martin n'est mon frère ni de père ni de mère, mais il est mon frère de malheur et d'aventure; nous avons ri, pleuré, souffert ensemble, et mille tonnerres! cette fraternité-là en vaut bien une autre... Allons, vite, mon vieux, où est Martin?

CLAUDE GÉRARD.

Je vous ai dit qu'il n'était pas ici.

BAMBOCHE.

Je l'attendrai.

CLAUDE GÉRARD.

C'est inutile... il ne vous recevra pas.

BAMBOCHE.

Et pourquoi cela, mentor?

CLAUDE GÉRARD.

Parce que je le lui défendrai.

BAMBOCHE, *menaçant.*

Est-ce que vous vous moquez de moi? Et pourquoi lui défendrez-vous de me recevoir?

CLAUDE GÉRARD.

Parce que vous êtes Bamboche.

BAMBOCHE.

Il vous a parlé de moi... Brave Martin! il ne m'a donc pas oublié...

CLAUDE GÉRARD.

Il a été aussi fidèle à son amitié qu'il l'a été à la promesse qu'il vous avait faite il y a huit ans d'aller vous rejoindre au rendez-vous que vous vous étiez donné.

BAMBOCHE.

Il est venu à la croix! Cela ne m'étonne pas... il se serait fait tuer!...

CLAUDE GÉRARD.

Oui, la menace ne put rien sur lui, il ne céda qu'à mes prières.

BAMBOCHE.

Eh! que diable pouviez-vous lui dire?

CLAUDE GÉRARD.

Des paroles bien simples!... Si tu le veux, lui dis-je, tu resteras ici, mais, je t'en préviens, ta condition sera pauvre et rude, tu partageras avec moi de pénibles travaux; en échange, je t'arracherai à une vie qui te mène au crime, je t'instruirai, je te mettrai à même de gagner honorablement ta vie... C'est le moment décisif, tu vas choisir entre le bien et le mal. Puisque tu le veux, va rejoindre tes camarades... s'ils éprouvent le désir de revenir à une vie meilleure, ils te suivront, ils auront un asile, du pain, de bons enseignements, et vous ne serez pas séparés... Il partit, mais le soir, il revint seul.

BAMBOCHE.

Nous avions peur, nous avons fui plus loin... Ah! s'il avait pu

nous ramener!... pour rester avec lui nous serions devenus meilleurs.

CLAUDE GÉRARD.

Vous l'aimez donc bien?...

BAMBOCHE.

Si je l'aime! Quand la Levrasse l'a recruté sur la grande route, il m'avait flanqué depuis huit jours dans la cave, avec une danse matin et soir parce que je ne voulais pas faire le saut du lapin... Vous ne connaissez pas le saut du lapin!... c'est diablement difficile, allez... Mon pauvre Martin m'entendait régulièrement crier... le voilà qui se prend de pitié et veut venir à moi... ah! bien oui... En ce cas, dit-il à la Levrasse, apprenez-le-moi votre saut du lapin, je le ferai et je verrai Bamboche... Le gueux accepte. Mon pauvre Martin, qui n'était pas encore assez désossé, tombe, se casse le bras, et ça pour me voir, pour me consoler... et vous me demandez si je l'aime?... Ces choses-là, voyez-vous, ne s'oublient jamais. Après avoir énormément tiré le diable par la queue et fait toute sorte de métiers disgracieux, depuis que je ne marche plus sur les mains, j'ai gagné au biribi trente-deux mille francs, hein! quel coup de rateau! enfoncés les croupiers! Alors je me dis, ce n'est pas tout ça! me voilà riche! j'ai de quoi rire et faire la noce!... faut que Basquine et Martin en mangent... Il vous a aussi parlé de Basquine, pas vrai?... pauvre petite! élevée par une bande de gueux, elle si loyale, si énergique, si bonne.

CLAUDE GÉRARD.

Cette pauvre enfant qu'est-elle devenue?

BAMBOCHE, *d'un air sombre.*

Que voulez-vous qu'elle soit devenue? Quand nous avons eu grandi en mendiant, en souffrant, j'ai commencé à travailler, elle aussi, nous vivions sous le même toit, mais chacun de son côté... je l'aimais, mais j'étais brutal, emporté. Un jour... j'avais bu, je rentrai violemment chez elle, et je lui dis : Ça m'ennuie d'être ton frère, rien que ton frère, je ne veux plus... Elle se jeta à mes pieds, fondit en larmes : Mon ami, mon frère, demain, accorde-moi jusqu'à demain... Je n'avais pas assez perdu la raison pour que sa voix ne me fît pas remuer le cœur... A demain, lui dis-je, et je m'endormis dans mon vin.

CLAUDE GÉRARD.

Et le lendemain?...

BAMBOCHE.

Le lendemain, parbleu, elle avait disparu. Ne parlons pas d'elle, je vous dis... Pour me consoler il faut que je voie mon pauvre Martin... que je lui offre ma bourse, s'il en a besoin, et surtout que je l'embrasse, oh! mais ferme et de tout cœur.

CLAUDE GÉRARD.

Impossible!

BAMBOCHE.

Impossible!... et pourquoi?

CLAUDE GÉRARD.

Si aucune bonne corde ne vibrait en vous, vous n'inspireriez à Martin que de l'éloignement, mais cette amitié sincère, l'entraînement de la jeunesse, l'appât des plaisirs faciles, tout cela peut avoir sur lui une influence funeste... C'est à votre cœur que je m'adresse et vous me comprendrez : j'ai élevé Martin comme mon fils, j'en ai fait un homme honnête, laborieux, intelligent; eh bien, dites, aurez-vous le courage de vouloir troubler cette vie modeste, où celui que vous aimez comme un frère doit trouver le repos et le bonheur?

BAMBOCHE.

Vous avez raison, brave homme! vous l'embrasserez pour moi, mais solidement. (*Avec attendrissement.*) Vous êtes bien heureux, vous! dites-lui que je l'aime ni plus ni moins que lui, moi et Basquine nous nous aimions il y a huit ans... dites lui que quand il voudra je suis à lui... tête et cœur, bourse et bras, enfin, à la vie, à la mort; que si ce gueux de la Levrasse n'a pas été grillé et que je le rencontre, je l'assommerai pour trois, ça le soulagera ce pauvre Martin.

CLAUDE GÉRARD.

Fasse le ciel que dans votre vie le bien l'emporte toujours sur le mal!

BAMBOCHE.

En attendant, je ne sais comment diable vous faites pour me rendre tout honteux, enfin vous savez que le gamin qui a fait le vol... c'est moi, quoi! Si vous vouliez le permettre... je vous ai dit, j'ai de l'argent et je rendrais...

CLAUDE GÉRARD.

Si Martin est absent en ce moment, c'est qu'il est allé rendre cet argent économisé sur deux ans de travail.

BAMBOCHE.

Pauvre frère! il a mis deux ans pour gagner... et moi ce que je vous offrais, je l'ai eu en un tour de cartes... Vous avez raison, tenez: il vaut mieux que ce soit l'argent du travail qui paye cette dette-là! je comprends que je ne dois pas me retrouver avec Martin, mais je voudrais le voir, là seulement l'apercevoir, sans qu'il me voie, lui...

CLAUDE GÉRARD.

Allons, soit! il doit partir à neuf heures par le chemin de fer; il commence à faire nuit; trouvez-vous ici.

BAMBOCHE.

A neuf heures... un peu avant, n'est-ce pas?

CLAUDE GÉRARD.

Vous entendrez la cloche d'appel du chemin de fer.

BAMBOCHE.

Adieu, brave homme, je ne vous offre pas la main... ça viendra peut-être plus tard, mais c'est égal, je ne vous en estime pas moins. (*Il s'éloigne en chantant.*)

Je vais revoir tout à l'heure
Martin, mon pauvre Martin.

CLAUDE GÉRARD, *seul.*

Malgré les bons instincts qu'on aperçoit encore en lui, j'ai bien fait d'exiger qu'il s'éloignât. Mais déjà le convoi approche, Martin ne revient pas. (*Il va prendre dans la maison un petit sac de nuit.*) Tout est prêt... mais je ne me trompe pas... j'entends sa voix.

MARTIN, *de loin.*

Claude Gérard! Claude Gérard!

CLAUDE GÉRARD.

Il accourt en désordre... qu'a-t-il?

SCÈNE X.

CLAUDE GÉRARD, MARTIN.

MARTIN, *accourant.*

Venez, venez.

CLAUDE GÉRARD.

Qu'est-il arrivé?

MARTIN.

A mon retour j'ai voulu revoir encore une fois cette triste maison, je suis entré par le clos dans l'oratoire... un homme...

CLAUDE GÉRARD.

Un voleur?

MARTIN.

Il avait brisé l'urne, il prenait une cassette qu'elle contenait... un bâton était là... j'ai frappé sur sa tête... il est tombé; oh! venez, venez.

CLAUDE GÉRARD.

Ah! courons. (*Ils sortent par le fond à droite.*)

SCÈNE XI.

LA LEVRASSE, LÉONIDAS.

LÉONIDAS, *passant la tête à la petite porte.*

Il n'y a plus personne, venez, père la Levrasse, venez... (*Il l'aide à marcher, la Levrasse éternue.*) Avancez donc, ou nous sommes pincés... n'éternuez donc pas comme cela...

LA LEVRASSE, *se tenant la tête.*

Ah! c'est ce coup! quel coup! quel coup!

LÉONIDAS.

Ah! bah! vous m'en avez donné bien d'autres.

LA LEVRASSE.

Mais pas sur la tête, animal...

LÉONIDAS.

Chacun a sa sensibilité, père la Levrasse... mais comme ça vous a enrhumé. (*On entend une cloche.*) Bon! voilà le convoi. (*Il fait un pas et aperçoit Bamboche qui entre.*) Voilà du monde qui va partir. (*A la Levrasse qui éternue toujours.*) Mouchez vous donc une bonne fois, et que ça finisse... Vite! par ici.

SCÈNE XII.

LES MÊMES (*cachés*), BAMBOCHE, MARTIN, GÉRARD.

BAMBOCHE, *entrant par le clos.*

C'est le signal!

CLAUDE GÉRARD, *entrant avec Martin par le fond.*

Cette audacieuse tentative, au moment où nous allons tous deux quitter le pays...

MARTIN, *une cassette à la main.*

Que faire?

BAMBOCHE, *à part.*

Je le reconnais, c'est lui!... comme il est grandi! Pauvre Martin! il ne se doute pas...

CLAUDE GÉRARD, *qui a réfléchi.*

Il n'y a pas à hésiter... prends cette cassette dont on connaissait l'existence... tu vas à Paris, cherche, informe-toi, et rends-la à mademoiselle Régina.

MARTIN, *avec transport.*

Je pourrai la revoir. (*Deuxième coup de cloche.*)

CLAUDE GÉRARD, *lui tendant les bras.*

Allons, mon ami... adieu.

BAMBOCHE, *faisant un pas.*

Et moi? (*Il s'arrête.*) J'ai promis...

MARTIN, *entraînant doucement Claude Gérard.*

Jusqu'au dernier moment avec moi... venez!

CLAUDE GÉRARD.

Tu as raison !... (*Ils gravissent la colline.*)

LÉONIDAS, *sortant de sa cachette.*

Ils sont partis ! allons rejoindre la patache. (*Il tire avec lui la Levrasse, qui a un bonnet de soie noire, ils avancent sur le théâtre, et en éternuant la Levrasse heurte Bamboche, resté immobile et pensif.*)

BAMBOCHE, *revenant à lui et le saisissant.*

Qui est là ?

LÉONIDAS.

Bamboche!

LA LEVRASSE, *bas à Léonidas.*

Ne me nomme pas, il m'achèverait...

BAMBOCHE, *le saisissant.*

Léonidas Requin!... comment te trouves-tu ici?... tu viens de faire un mauvais coup ?

LÉONIDAS.

Non, c'est le bourgeois qui en a reçu un. (*La Levrasse étere un troisième coup de cloche.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente le devant de l'hôtel de la Croix blanche à Simancourt. Arbres à droite et à gauche; au fond, l'hôtel. Au premier étage, balcon praticable en avant d'une salle où, quand la fenêtre est ouverte, on aperçoit une table somptueuse garnie de joyeux convives. Sur l'enseigne, on lit : *Auberge de la Croix blanche. Deschamps, aubergiste.*

SCÈNE I.

DESCHAMPS, *un postillon, puis* PERRINE.

CHOEUR, *dans la maison.*

Versez, amis, versez à boire!
Du vin savourons la douceur.
Buvons; après une victoire,
Quoi de plus doux pour le brave chasseur?

LE POSTILLON, *entrant par la droite.*

Ah! ça commence à nous ennuyer, nous et les camarades, il faut tâcher que cela finisse. (*Allant à l'hôtel et frappant à la porte.*) Ohé ! ohé ! père Deschamps !

DESCHAMPS.

Qu'est-ce que tu as donc, toi, à crier si fort ?

LE POSTILLON.

Ça vous est bien commode, à vous qui dormez à votre aise.

DESCHAMPS.

Il est joli, lui ! à mon aise !... je suis là étendu sur un banc.

LE POSTILLON.

Pourquoi ne vous êtes-vous pas couché?

DESCHAMPS.

Ah! tu crois que cette compagnie de là-haut, c'est de la pratique ordinaire et qu'on peut laisser avec eux des garçons tout seuls ! Ah ! bien oui ! d'abord c'est une consommation extraordinaire de vaisselle ; il y en a un qui ne commence à s'amuser que quand il en a cassé pour six cents francs ; un autre disait que le souper serait plus gai si on le finissait au jardin en brûlant la maison. Après ça, ils en disent... Il a fallu veiller à ce que ma femme n'approchât pas de là. Oh ! bien, nos rouliers quand ils sont soûls, n'ont pas un catéchisme comme celui-là !

LE POSTILLON.

Tout cela est bel et bon et ça vous regarde; mais hier, quand après la chasse ils sont arrivés à la poste avec leurs cinq voitures, ils ont demandé les chevaux pour minuit précis, il y a donc huit heures que nous sommes en selle à les attendre, vont-ils bientôt finir?...

DESCHAMPS.

Ma foi ! tu peux bien aller le demander toi-même ; est-ce que je le sais? ils mangent, après ça ils boivent, puis ils jouent, et ensuite ils recommencent à manger, à boire et à jouer.

LE POSTILLON.

C'est égal, parce qu'on est riche et jeune on ne devrait pas donner au monde une peine inutile comme ça... je m'en vais dire à mes camarades de prendre patience et de dormir dans leurs bottes.

DESCHAMPS.

C'est ce que vous avez de mieux à faire. (*Il reconduit le Postillon jusqu'à l'entrée de la coulisse, pendant ce temps, on reprend le chœur dans l'intérieur ; puis après, Perrine arrive et se dirige vers la maison, Deschamps revient à elle.*) Bon !.. c'est encore vous, la folle ! Allons, voyons, n'allez pas par là, il n'y a rien à faire pour vous...

PERRINE.

Laissez-moi demander.

DESCHAMPS.

Je vous dis que non ; je vous ai déjà défendu de venir à mon hôtel ; contentez-vous de demander aux voyageurs qui relaient à la poste... D'ailleurs ceux qui sont là-dedans sont capables de profiter de ce que vous avez la tête faible pour vous faire du mal; allons, allez-vous-en...

PERRINE.

Mais vous ne savez donc pas qu'il est à Paris...

DESCHAMPS.

Qui ?

PERRINE.

Lui, mon fils...

DESCHAMPS.

Ah ! bon, bon ! nous savons ça...

PERRINE.

Chut ! n'en dites rien...

DESCHAMPS.

Non, c'est entendu.

PERRINE.

Quand aurai-je donc assez pour aller à Paris ?

DESCHAMPS.

Oui, oui, je connais votre conte, allez... allez... (*Perrine se dirige vers la droite au moment où la Levrasse et Léonidas entrent; elle veut leur demander la charité Deschamps la renvoie en lui disant* :) Laissez-nous donc...

PERRINE, *s'en allant* .

Mes bons messieurs, pour aller à Paris.

SCÈNE II.

LA LEVRASSE, LÉONIDAS, DESCHAMPS .

DESCHAMPS, *saluant.*

Ne faites pas attention, messieurs, c'est une mendiante qui amasse sous prétexte qu'elle veut aller à Paris.

LÉONIDAS.

Eh bien ! qu'elle me donne son boursicot, et j'irai à Paris pour elle, mais nom d'un petit bonhomme, pas dans la voiture qui nous a amenés ici. Quelle patache ! monsieur, quelle patache !

DESCHAMPS.

Messieurs, qu'y a-t-il pour votre service. (*Remarquant les contorsions de la Levrasse.*) Mon Dieu ! monsieur se trouve mal?

LÉONIDAS.

Vous prenez ça pour une convulsion nerveuse ; pas dutout, c'est uneenv ie d'éternuer qui n'aboutit pas ; monsieur n'est enrhumé que d'hier, il ne sait pas encore... (*La Levrasse éternue.*) Là, le voilà maintenant comme un autre. (*Coup de pied.*) Ah! ah ! la patache ! Dieu ! comme ça amortit les chairs; Bourgeois, je vous déclare que pour huit jours au moins je suis hors d'état de faire votre partie.

LA LEVRASSE, *avec dédain.*

Mollasse, va!... (*A Deschamps.*) Monsieur, voici ce dont il s'agit ; nous devions trouver chez vous à minuit hier un jeune seigneur... mais nous avons manqué les voitures... Ne vous a-t-il rien dit pour un de ses amis qu'il attendait ?

DESCHAMPS.

Mais, monsieur, les personnes qui sont venues hier soir chez moi après la chasse, y sont encore.

LA LEVRASSE.

Léonidas, le vicomte aura été inquiet de nous et nous aura attendus. (*A Deschamps.*) Le vicomte Scipion Duriveau...

DESCHAMPS.

Oui, oui, monsieur le vicomte est là, je vais le prévenir.

LÉONIDAS, *à la Levrasse.*

Qu'est-ce que vous allez lui dire ?

LA LEVRASSE.

Comment, ce que je vais lui dire... (*Prélude d'éternuement.*)

LÉONIDAS.

Bon ! C'est comme cela que vous commencez la conversation... Allons, courage! tapez-vous sur le ventre. (*La Levrasse éternue.*)

SCENE III.

LA LEVRASSE, LÉONIDAS, SCIPION.

SCIPION, *entrant.*

Dieu te bénisse, vieux gredin!

LA LEVRASSE.

Oui, j'ai besoin qu'il me bénisse, car je souffre beaucoup.

SCIPION.

D'être obligé d'acheter de la pâte Regnault? traite à forfait, et ne paye qu'après guérison... La cassette, où est-elle?

LA LEVRASSE.

Voyez ma tête!

SCIPION.

C'est une très-vilaine tête avec une grosse bosse... La cassette?

LA LEVRASSE.

Voilà ce qu'elle me vaut, votre cassette.

SCIPION.

Je ne te demande pas ce qu'elle te vaut... je te dis de me la donner.

LA LEVRASSE.

Je l'avais, je la tenais... quand un bandit... Oh! la police de province!

SCIPION.

On te l'a volée?

LA LEVRASSE.

Il m'a donné... (*Convulsions préliminaires.*)

LÉONIDAS.

Un énorme coup de bâton sur la tête, sans doute juste au dessus du nez... c'est ce qui expliquerait... (*La Levrasse éternue devant lui, il se recule, à part.*) Une fois à Paris, je ne lui parle plus qu'avec un parapluie.

SCIPION.

Ainsi, tu ne me rapportes rien?

LA LEVRASSE.

Je voudrais bien n'avoir rien rapporté.

SCIPION.

Alors je n'ai qu'un conseil à te donner, tâche de faire assez de toutes mes lettres de change pour t'acheter un supplément de mouchoirs.

LA LEVRASSE.

Vous teniez donc bien à ces papiers?

SCIPION.

Est-ce que je ne te l'ai pas dit, imbécille? Régina, obéissant à la dernière volonté de sa mère, refuse de m'épouser jusqu'à qu'elle ait pris connaissance de ces papiers, qu'elle ne doit lire qu'après avoir atteint sa vingtième année; de crainte que quelque révélation fâcheuse ne retardât encore, ou n'empêchât à tout jamais mon mariage, j'ai voulu anéantir cette cassette; tu as fait manquer le coup, tant pis pour toi!

DESCHAMPS, *rentrant par la droite.*

Monsieur le Vicomte, il y a là des voyageurs qui demandent des chevaux de poste.

SCIPION.

Ils sont tous pris.

DESCHAMPS.

C'est ce qu'on a dit à un monsieur respectable... mais il dit que puisqu'ils ne sont pas partis...

SCIPION.

Dites à ce monsieur respectable qu'il m'ennuie. (*Deschamps sort.*)

LA LEVRASSE.

Que vouliez-vous dire tout à l'heure, monsieur le Vicomte?

SCIPION.

Je voulais dire, imbécille, que puisque tu ne me donnes pas les moyens de faire de l'argent, tu ne seras pas payé. (*Il fait un pas pour s'en aller.*)

LA LEVRASSE.

Monsieur le Vicomte, je m'attache à vos pas...

SCIPION.

Oui, viens avec moi, il y a là-haut de mes amis qui doivent te connaître: nous te ferons sauter par la fenêtre, et pendant que tu seras en l'air, il y aura vingt paris pour savoir si tu tomberas pile ou face.

LÉONIDAS.

Tombez pile, bourgeois, un contre-coup peut vous sauver.

LA LEVRASSE.

On ne ruine pas un homme ainsi; je me plaindrai à monsieur le Comte.

SCIPION.

Tu me préviendras du jour, pour que j'assiste à la scène... Sais-tu ce que tu as à faire? entre là-dedans, on te donnera de nos restes, et tu iras à Paris faire des fonds, j'en aurai besoin bientôt.

LA LEVRASSE.

Mais... (*Plusieurs chasseurs sont descendus et entrent en scène.*)

UN CHASSEUR *.

Vicomte, est-ce que tu ne viens pas? on t'attend, c'est à toi à tenir la banque.

SCIPION.

Je suis à vous, mes amis.

LE CHASSEUR.

Avec qui donc causes-tu là... avec ton gouverneur?

SCIPION.

Avec mon précepteur, mon factotum, mon banquier, mon trésorier, un petit cœur d'or sous une affreuse enveloppe; je vous le recommande.

LE CHASSEUR.

Nous nous chargeons de lui; mais viens, on remplit les verres pour boire à ta belle échappée.

SCIPION.

Ne riez pas... je jure par la tête de mon archi-trésorier que je la rattraperai avant que son rhume ne soit passé.

DESCHAMPS, *rentrant et arrêtant Scipion qui va rentrer.*

Monsieur le Vicomte, cet homme respectable...

SCIPION.

Que veux-tu encore?

SCÈNE IV.

SCIPION, DURIVEAU.

SCIPION.

Tiens! c'est mon père.

LA LEVRASSE.

Son père! Ah! parbleu! j'aurai mon tour. (*Il se débat.*) Monsieur le Comte!...

SCIPION.

Veux-tu te taire! (*A ses amis.*) Emmenez-moi mon ministre des finances à la cuisine... (*A Léonidas*). Un louis, et retiens ton patron.

LES CHASSEURS, *à la Levrasse.*

Venez, monseigneur, venez, excellence.

LÉONIDAS, *poussant son patron.*

Venez, manger porte conseil. (*Tandis que la Levrasse rentre, entraîné par les Chasseurs, la fenêtre du balcon s'ouvre, d'autres, le verre à la main, s'avancent et crient :* Scipion, à ta fugitive! à tes amours repoussés! à ta rebelle! à Basquine!)

SCIPION.

Buvez à son retour prochain!

DURIVEAU *entrant* *.

Comment, tu es un de ces extravagants qui arrêtent tout un service sur une route?

SCIPION.

Ma foi! nous n'y avions pas pensé, mais le tour est bon.

DURIVEAU.

J'espère, du moins, qu'il ne s'étendra pas jusqu'à ton père.

SCIPION.

Je n'en sais rien... Mais où vas-tu donc?

DURIVEAU.

Je ramène Régina de Vieilleville au château; elle était fatiguée; nous avons passé la nuit à trois lieues d'ici, et j'ai hâte d'arriver, fais-moi donner des chevaux.

SCIPION.

Je ne peux pas...

DURIVEAU.

Comment?...

SCIPION.

Nous avons juré de nous en aller tous ensemble, un cortége au grand galop.

DURIVEAU.

Cessons cette plaisanterie.

SCIPION.

Prends ton grand air! sais-tu ce qui en arrive?

DURIVEAU.

Quoi?

SCIPION.

Il y a là un homme qui t'appelait un monsieur respectable.

DURIVEAU.

Assez, monsieur.

SCIPION.

Allons donc, tu as tort...

DURIVEAU.

Oui, monsieur, j'ai eu tort, votre ton et votre manière d'agir avec moi me le prouvent assez; j'ai eu tort d'encourager une

familiarité qui ne s'arrête pas même à l'impertinence ; j'ai eu tort de souffrir vos dépenses et vos désordres ; par faiblesse, j'ai négligé mes droits et mes devoirs de père. Mais il est temps encore, peut-être, de vous arracher à ces sociétés où le luxe ne cache plus le vice, à ces enfants perdus de la débauche et du scandale, qui le jour où l'indignation publique éclate, perdent jusqu'au prestige du nom d'emprunt et de la fausse noblesse sous laquelle ils croyaient abriter leur bassesse et leurs désordres... Prenez garde, Scipion, si vous me brisez le cœur, la raison seule parlera.

SCIPION.

Ce serait dommage, car je t'écoute, je te regarde froncer le sourcil, et je vois que ça te vieillit de dix ans...

DURIVEAU.

Mais, malheureux enfant, de quel front oserai-je te présenter pour époux à Régina?

SCIPION.

Bah! est-ce qu'elle doit savoir toutes ces petites choses-là!

DURIVEAU.

De quel front demanderai-je aux électeurs leurs suffrages, si mon nom compromis par toi...

SCIPION.

Tu ne te présentes à la députation que dans deux mois; d'ici là, j'ai le temps de me réformer dix fois.

SCÈNE V.

LES MÊMES, DESCHAMPS, RÉGINA, Mlle HONORÉ.

DESCHAMPS, *précédant Régina.*

Entrez par ici, mademoiselle, ne restez pas sur la route, au milieu de tout ce monde qui entoure votre voiture.

RÉGINA, *allant à Duriveau.*

Allons-nous partir, mon tuteur?

SCIPION.

Ma jolie cousine, mon adorable fiancée, je suis bien désolé d'avoir juré à mes amis, après boire, de partir tous ensemble... ces serments-là, c'est comme les dettes de jeu, c'est sacré.

DURIVEAU, *bas à Scipion.*

Quoi, devant elle au moins, ne peux-tu te contenir?

SCIPION.

Il y aurait bien un moyen.

DURIVEAU.

Lequel?

SCIPION.

Que ma délicieuse promise se présente à la joyeuse assemblée l'œil baissé, la voix suppliante, et elle obtiendra...

RÉGINA, *avec dignité.*

Monsieur!

DURIVEAU, *bas.*

Insensé!

RÉGINA.

Monsieur le Vicomte, vous oubliez et qui je suis et d'où je viens.

SCIPION, *à part.*

Voilà une prude ennuyeuse.

RÉGINA.

Venez, monsieur le Comte, nous attendrons à la poste!

DURIVEAU, *bas.*

Quoi! tu vas la laisser?...

SCIPION.

Ne nous fâchons pas, il y a possibilité de tout concilier... Allons, père, reprends ta splendeur, monte avec moi au milieu de nos joyeux amis, les fils de tes compagnons d'armes... Viens... trois verres de bischoff, tu le trouveras excellent, une petite harangue qui nous fera rire, et on accordera peut-être à ton éloquence l'infraction à nos serments que tu sollicites.

DURIVEAU, *bas.*

Oses-tu bien...

SCIPION.

Il n'y a pas autre chose à faire; monte, ou tu compromets ma réputation de chevalier empressé... Tiens, regarde, ma cousine n'a pas déjà trop l'air d'y croire. (*A Régina.*) Soyez tranquille, je remplirai son verre pour chauffer son discours, et je crierai bravo! pour qu'on ne l'entende pas.

DURIVEAU, *se contraignant, à Régina.*

Allons, mon enfant, il faut avoir quelque indulgence pour ces folies, suites ordinaires de ces grandes chasses, où de jeunes extravagants s'enivrent de mouvement et de fatigue; je vous laisse un instant et nous reparlons. (*A Scipion, sévèrement.*) Vous me pousserez à bout!

SCIPION, *criant :*

Ouvrez à deux battants! Socrate va sacrifier aux grâces! (*Il entraîne son père.*)

SCÈNE VI.

RÉGINA, Mlle HONORÉ, *puis* PERRINE.

RÉGINA.

Pourquoi donc chaque jour de nouvelles circonstances viennent-elles ajouter à la répulsion que j'éprouve?... Hier, là-bas, tant de dévouement ingénieux, tant de tristesse!... ici, un entrain grossier, l'oubli de toutes les convenances.

PERRINE, *qui est entrée et s'est approchée d'elle.*

Mademoiselle, donnez-moi quelque chose pour aller à Paris...

RÉGINA, *prenant sa bourse.*

Pour aller à Paris, ma bonne femme, et qu'y voulez-vous faire?

PERRINE.

Je veux aller le chercher, le trouver, l'embrasser...

RÉGINA.

Qui donc?

PERRINE.

Lui! mon fils.

RÉGINA.

Il vous a donc quittée?

PERRINE.

C'est moi qui l'ai perdu... Ah! ce n'est pas ma faute, j'étais malade, alors.

RÉGINA.

Il y a longtemps?...

PERRINE.

Oh! oui! bien longtemps, il était tout petit, mais maintenant il est grand, il doit être beau.

RÉGINA.

Et qui vous a dit qu'il était à Paris?

PERRINE, *cherchant.*

Qui? qui? Ah! mes rêves...

RÉGINA, *étonnée.*

Voulez-vous me dire son nom, le vôtre?...

PERRINE, *avec effroi et confusion.*

Mon nom! oh! je ne le dis pas... on me chasserait encore...

DESCHAMPS, *qui traverse le théâtre.*

Vous voilà encore ici, la folle?... Je vous avais cependant dit de ne pas entrer.

RÉGINA.

Ah! pardonnez-lui, monsieur, je cause avec elle.

DESCHAMPS.

Ne vous y laissez pas prendre, mademoiselle; depuis deux mois qu'elle est dans le pays, elle demande toujours pour aller à Paris, et met de côté ce que les voyageurs lui donnent. Hier encore, je lui ai vu dans les mains une pièce de cinq francs et une bourse. (*Il sort.*)

PERRINE.

Ce n'est pas encore assez pour aller à Paris.

RÉGINA.

Vous seriez donc bien heureuse si je vous y faisais aller?

PERRINE.

Je crois bien, je prierais pour vous tous les jours, tous les jours, et lui aussi... il aimerait tant sa pauvre mère...

RÉGINA.

Tenez, voilà une pièce d'or, quarante francs.

PERRINE.

De l'or! de l'or à moi! quarante francs! quarante francs!...

RÉGINA.

Vous comprenez bien!...

PERRINE.

Si je comprends... écoutez dans le lointain...

RÉGINA.

Un bruit de grelots.

PERRINE.

C'est la diligence de Paris! Ah! mon Dieu! partir! j'ai de l'argent... Je vais à Paris! arrêtez! arrêtez!... (*Elle sort en courant*).

RÉGINA.

Pauvre femme! que de cœur, malgré cette raison égarée... (*Bruit d'applaudissements et de rires dans le salon du premier. La fenêtre s'ouvre avec fracas.*)

SCENE VII.

LES MÊMES, SCIPION, DURIVEAU, JEUNES GENS DANS LE SALON.

SCIPION, *s'avançant sur le balcon.*

Bravo! victoire! (*Criant à la cantonade à droite.*) Attelez tous les chevaux à la calèche de monsieur le comte Duriveau. Dix-huit, un vrai triomphe!... hourra!...

RÉGINA, *se réfugiant vers Duriveau qui est descendu.*

Mon Dieu, j'ai peur.

DURIVEAU.

Ne craignez rien, mon enfant...

PERRINE *rentrant avec une sorte de délire de joie.*

J'ai une place!... je pars! votre main! votre main!... (*Elle va baiser la main de Régina lorsqu'elle aperçoit Duriveau et s'arrête stupéfaite. Ses traits peignent l'indécision, elle ne fait entendre que des sons inarticulés.*)

DURIVEAU, *frappé.*

Quelle est donc cette femme?

RÉGINA.

Un pauvre folle à qui j'ai donné de l'argent pour aller à Paris.

DURIVEAU.

C'est étrange... Sa voix m'a fait mal.

LE CONDUCTEUR, *entrant.*

Allons, bonne femme! allons, nous partons.

PERRINE, *entraînée, l'œil toujours fixé sur le Comte.*

Partir! oui! partir!...

SCIPION, *avec ses amis au balcon pendant que dans la coulisse les postillons font claquer leur fouet.*

Bravo!... et vous, piqueurs, la fanfare du départ... Hourra pour le comte Duriveau!... Hourra!... pour ma belle future!... (*La Levrasse est ramené par quelques chasseurs qui l'ont grisé. Soutenu par Léonidas, il essaie d'appeler le Comte, qui s'éloigne avec Régina.*)

ACTE II.

TROISIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente [illegible] vitrée au fond [illegible] comptoir, vers l'avant-scène [illegible]. — A côté de la porte, une planche [illegible] les clefs. A droite, bureau de la Levrasse; au-dessus, une porte donnant dans l'arrière-boutique.

SCÈNE I.

LÉONIDAS, *seul, puis un domestique en livrée; il est assis au comptoir et travaille à un chien en carton.*

LÉONIDAS.

Quel travailleur je fais! voilà le douzième chien que je mets au monde depuis que j'ai fini celui dont j'avais interrompu la fabrication pour aller [illegible] en nègre... (*On entend éternuer.*) Bon! voilà encore le bourgeois qui éternue dans l'arrière-boutique... c'est drôle, je n'aurais jamais cru qu'un coup de bâton sur la tête pût vous enrhumer si longtemps du cerveau! (*A un domestique qui entre.*) Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur; qu'y a-t-il pour votre service?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, n'est-ce pas dans l'hôtel garni attenant à ce magasin que loge une jeune fille?...

LÉONIDAS.

C'est suivant, monsieur...

LE DOMESTIQUE.

Une jeune fille qui ne paraît pas heureuse; elle conduit tous les matins à l'église une femme déjà âgée et qui ne semble pas avoir la tête à elle...

LÉONIDAS.

Ah! très-bien! Oui, monsieur, elle loge ici...

LE DOMESTIQUE.

Ma maîtresse désirerait lui parler, quand pourrait-elle la rencontrer...?

LÉONIDAS.

Elle va rentrer bientôt; dans une heure ou deux on serait sûr de la trouver, à moins qu'elle ne fût déjà ressortie.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, je vous remercie... (*Le Domestique sort*).

LÉONIDAS.

Monsieur, c'est moi qui... Il est très-honnête, ce monsieur... qu'est-ce que sa maîtresse peut vouloir... Ah! bien! qu'est-ce que ça me fait? retravaillons... (*Parlant à son chien.*) Allons, Cyprien... celui-là je l'ai appelé Cyprien, regardez ce maître, Cyprien! a-t il l'air coquin!... et la queue!... C'est parlant... Voyons un peu la voix... disons quelque chose à ce maître, Cyprien. (*Il le fait japper.*) C'est ça... et ce n'est pas ça... il manque quelque chose... voyons encore... (*Il le fait japper de nouveau*) C'est mieux, mais c'est encor faible... on dirait Cyprien que vous éprouvez des peines de cœur après avoir avalé une boulette... (*Il le fait japper de nouveau.*) Décidément c'est maigre... il faut travailler encore...

SCENE II.

LA LEVRASSE, LEONIDAS.

LA LEVRASSE, *d'un air sombre.*

Je commence à être très inquiet de mes fonds... (*Il éternue.*)

LÉONIDAS.

Bourgeois, je dois vous le dire, ça vous mine d'éternuer comme ça, ça vous mine; vous avez déjà usé trente-sept kilogrammes de réglisse, prenez des bains de pieds à la moutarde.

LA LEVRASSE.

Tu sais bien que j'en ai pris.

LÉONIDAS.

Alors quelque chose de plus fort.

LA LEVRASSE.

Quoi?

LÉONIDAS.

Des bains de siége.

LA LEVRASSE, *menaçant.*

Léonidas!

LÉONIDAS.

Des bains de siége très-froids.. ça ferait dériver.

LA LEVRASSE.

Léonidas! (*Voulant lui donner un coup de pied.*) Que tu es heureux d'être assis!... Je ne peux pas souffrir qu'on me parle de ce malheur qui me rend mélancolique; puis cette lettre du vicomte Scipion, n'a pas de quoi me rendre bien gai! (*Il lit.*) » Vieux juif, tu viens de faire une énorme bêtise en faisant pré- » senter mes lettres de change à mon père, il ne te paiera pas et » ira te voir aujourd'hui; comme tous les pères, il est très-peu » tendre à l'endroit des usuriers; tire toi de là, je te préviens » aussi que tantôt j'irai te demander de l'argent.... (*Léonidas fait japper le chien.*) Qu'est-ce que tu fais donc là?...

LÉONIDAS.

J'étudie... Ce n'est pas encore là une voix humaine, n'est-ce pas, patron?... ça manque de creux...

LA LEVRASSE.

Voyons, laisse cela et va à mon bureau me faire des valeurs.

LÉONIDAS.

On y va, bourgeois...

LA LEVRASSE, *avec un soupir.*

Ah! mon ami Requin, pourquoi avons-nous manqué cette cassette?... Ah! malheureux vicomte! malheureux vicomte!

LÉONIDAS, *qui a réfléchi.*

Qu'est-ce que je pourrais donc lui mettre dans le ventre?...

LA LEVRASSE, *stupéfait.*

Au vicomte?...

LÉONIDAS.

Non, à Cyprien?...

LA LEVRASSE.

Qui, Cyprien?...

LÉONIDAS.

Cyprien, mon chien, qui n'a pas de creux.

LA LEVRASSE.

Ah ça, veux tu m'écouter?...

LÉONIDAS.

C'est dit... c'est dit... me voilà à vos valeurs... Combien faut-il en faire? (*Il va au bureau.*)

LA LEVRASSE.

Pour cent vingt mille francs, par petits coupons de quinze mille francs.

LÉONIDAS.

Ah! de tout petits coupons... C'est égal, je suis généreux, bourgeois, vous me donnez six cents francs de gages, et voilà pour plus de huit cent mille francs de signatures que je vous donne...

LA LEVRASSE.

Est-ce que je ne te blanchis pas, animal?

LÉONIDAS.

C'est vrai ; mais huit cent mille francs de blanchissage, c'est large!... D'où faut-il dater les traites?

LA LEVRASSE.

De Smolensk.

LÉONIDAS.

Et comment faut-il signer?

LA LEVRASSE.

Signe Ladislas Requinewski.

LÉONIDAS.

Requinewski! c'est assez polonais... Enlevez les quinze cents francs!... A un autre!

LA LEVRASSE.

Décidément, dans des circonstances aussi difficiles il me faudrait le secours d'un homme intelligent et adroit, quelque chose de plus fort que Léonidas. (*Il éternue.*)

LÉONIDAS.

Bourgeois, dans vos bains de pied vous n'avez pas essayé du vitriol avec quelques gouttes d'eau de fleur d'orange?

LA LEVRASSE.

Léonidas!... Ah! ça, tu dis donc que mon ex-élève, Martin, est à Paris, et que depuis notre absence cet honnête jeune homme s'est logé dans mon garni de la barrière Vaugirard?

LÉONIDAS.

Oui, bourgeois, il occupe un cabinet au quatrième, où il fait des écritures tant que la journée dure.

LA LEVRASSE.

Ceci me prouve que sa bourse est aussi peu garnie...

LÉONIDAS.

Que l'appartement qu'il habite.

LA LEVRASSE.

Et tu lui as dit?...

LÉONIDAS.

Que mon bourgeois, le respectable M. de la Fressure, commerçant philanthrope du premier numéro, lui procurera de l'occupation.

LA LEVRASSE.

Et il va venir?

LÉONIDAS.

Aujourd'hui même.

LA LEVRASSE.

Et tu crois qu'il ne me reconnaîtra pas?

LÉONIDAS.

Impossible, bourgeois; d'abord il vous croit rôti... après cela, vous êtes devenu méconnaissable : vous aviez une bedaine monstre, et vous êtes tout nerf; vous aviez les yeux rouges, et vous portez des lunettes vertes, vous étiez blond, et vous êtes brun; enfin, si vous ne me donniez jamais de coups de pied, personne ne vous reconnaîtrait.

LA LEVRASSE.

C'est bien, achève tes valeurs.

LÉONIDAS.

A propos, autre nouvelle; bourgeois, devinez qui est là-haut, au quatrième.

LA LEVRASSE.

Tu sais bien que depuis mon accident...

LÉONIDAS.

Ah! oui, vous ne devinez plus... Eh bien, c'est Basquine...

LA LEVRASSE.

Basquine!

LÉONIDAS.

Oui, Basquine, qui est venue se cacher ici.

LA LEVRASSE.

En quel état?

LÉONIDAS.

Débinée, bourgeois, débinée!... Chut! je l'entends qui rentre par l'allée... Venez endosser les billets, j'ai un mot à lui dire pendant qu'elle va prendre sa clef. (*La Levrasse va au bureau; Léonidas vers la porte de l'allée, par laquelle entre Basquine.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, BASQUINE.

BASQUINE, *à la cantonnade.*

Attendez un moment, bonne femme.

LÉONIDAS.

Basquine... une lettre...

BASQUINE.

Du vicomte?...

LÉONIDAS.

Toujours...

BASQUINE.

Au rebut. (*Elle la jette.*)

LÉONIDAS.

C'est bien fier!... Mais savez-vous que l'habitude est de payer d'avance la semaine de sa chambre?

BASQUINE.

J'ai vendu un châle, je descendrai de l'argent tout à l'heure. (*Elle sort après avoir pris sa clef.*)

LÉONIDAS.

Mais écoutez donc... Ah! ouiche!

LA LEVRASSE.

Eh bien! que lui as-tu dit?

LÉONIDAS.

Vous ne savez pas que depuis six mois le Vicomte est à sa poursuite; elle s'était enfuie, il l'a retrouvée ici, et m'avait chargé d'une lettre pour elle...

LA LEVRASSE.

En ce cas, c'est une fille à ménager, elle peut au besoin nous être utile...

LÉONIDAS, *qui s'est approché des vitres.*

J'aperçois là-bas un chien rouge autour d'une borne, je ne lui vois pas de maître... c'est un vagabond... je vais voir s'il a une belle voix... (*Il sort.*)

LA LEVRASSE.

Léonidas! Léonidas!... Bon! voilà l'homme poisson parti!... Anguille, va!... J'en reviens là... je suis très-inquiet de mes fonds!... faire mettre le vicomte en prison... c'est grave, et je n'oserais pas... Encore si j'avais un vigoureux gaillard à qui je serais censé avoir cédé ma créance et qui prendrait la responsabilité pour moi... Et ce n'est pas assez du fils, voilà le père qui veut nous faire peur... Prenez garde, M. le Comte, nous n'avons pas oublié ce que nous avons entendu dire à Claude Gérard, et nous nous en servirons... Martin pour cela me viendra parfaitement en aide, et au moyen de ce petit secret scandaleux, au lieu de nous faire peur, vous pourriez bien nous laisser quelque plume de vos ailes... on fait chanter de plus gros oiseaux que vous, M. le Comte... Voyez si ce drôle de Léonidas reviendra.

SCÈNE IV.

LA LEVRASSE, LÉONIDAS, BAMBOCHE.

LÉONIDAS. *Il ouvre brusquement la porte, une jambe s'allonge derrière lui, il porte ses deux mains à la partie frappée en criant:)*

Sapristie!

UNE VOIX EN DEHORS.

Je t'apprendrai, polisson!...

LA LEVRASSE.

Qu'y a-t-il donc?

BAMBOCHE, *entrant, à Léonidas.*

Comment, animal, tu viens tirer la queue à mon chien qui ne te dit rien?

LÉONIDAS.

Je voulais voir...

BAMBOCHE.

Qu'est-ce que tu voulais voir par là! Attends donc, je ne t'avais pas encore regardé en face.

LÉONIDAS, *se frottant.*

Je crois bien.

BAMBOCHE.

C'est Léonidas.

LÉONIDAS.

Tiens! Bamboche! Quelle jambe et quel pied!

LA LEVRASSE, *à part.*

Bamboche! s'il allait me reconnaître! (*Il éternue.*)

BAMBOCHE.

C'est ton bourgeois! je reconnais son éternument d'il y a six mois quand vous êtes partis si vite de Vieilleville. (*A la Levrasse.*) Dites donc, bourgeois, c'est un rhume tenace; avant de vous coucher, buvez-moi le soir cinq ou six verres de grog bien bouillant, couvrez-vous la tête avec un bonnet de garde national et dormez douze heures; vous verrez.

LA LEVRASSE, *à part.*

Il me semble qu'il ne me remet pas.

BAMBOCHE.

Ce pauvre Léonidas! tu as donc pu t'échapper quand j'ai fait rôtir dans sa voiture ce vieux gueux de la Levrasse?

LA LEVRASSE, *à part.*

Je suis sur le gril.

LÉONIDAS.

Oui, j'ai échappé au court bouillon.

BAMBOCHE.

Ah! le vieux coriace, a-t-il dû être dur à cuire. (*A la Levrasse.*) Vous permettez ces détails, monsieur?...

LA LEVRASSE.

De la Fressure.

BAMBOCHE.

Monsieur de la Fressure... c'est un ancien camarade.

LA LEVRASSE, *à part.*

Décidément il ne me remet pas. (*Haut.*) Sans doute, sans doute, il m'a souvent parlé de vous. (*Il éternue.*)

BAMBOCHE.

Un autre remède, bourgeois; si vous mettiez un chausson de lisière dans le creux de l'estomac.

LÉONIDAS.

Ah! oui, fameux, au-dessus de la bedaine... Voulez-vous que je vous le pose? (*Il fait une gambade, la Levrasse lui donne un coup de pied.*)

BAMBOCHE.

Un coup de pied de cette façon! (*Saisissant la Levrasse.*) Minute, tournez-moi donc cette boule. (*Il lui ôte ses lunettes et sa perruque.*) A bas les vitraux et le gazon; c'est ce gredin de la Levrasse!

LA LEVRASSE.

Ah! grand brigand!...

BAMBOCHE.

Tu n'es pas mort, c'est donc à recommencer!

LA LEVRASSE.

Bamboche, pas de bêtises!

BAMBOCHE.

Allons, tu le veux, ajourné! Te voilà donc établi?...

LA LEVRASSE.

Oui, tu vois, mon fils, et toi?...

BAMBOCHE.

Moi, j'ai fait un peu de tout, honnêtement, quand j'ai pu; moins bien quand je n'ai pas pu faire autrement. Quelquefois j'ai eu de l'aisance, quelquefois rien, par exemple dans ce moment-ci...

LA LEVRRSSE.

Ah! dans ce moment!

BAMBOCHE, *frappant sur sa poche.*

Le quibus est ailleurs.

LA LEVRASSE.

Que vas-tu faire?

BAMBOCHE.

Ce que je trouverai, et je lisais l'affiche d'annonces quand Léonidas est venu... Je suis dans un de ces jours où l'on serait tenté de se donner au diable.

LA LEVRASSE.

Je pourrais peut-être t'y aider.

BAMBOCHE.

Comment ça?

LA LEVRASSE.

A part mon commerce de jouets, je fais quelques petites opérations financières; histoire de placer mes économies amassées à la sueur de mon front, et comme j'adore la jeunesse, je me plais, je me délecte à lui prêter de l'argent à cette belle et folle jeunesse.

BAMBOCHE.

Bien, bien, je comprends, tu es usurier.

LA LEVRASSE.

Oui, l'on m'appelle ainsi quand j'ai prêté, mais quand on me demande à emprunter, je suis un honorable capitaliste; mais peu importe!... J'ai parmi mes clients un jeune homme de la plus haute volée, le vicomte Scipion Duriveau, qui me doit à l'heure qu'il est cent soixante mille francs.

BAMBOCHE.

Que tu as économisés sur les polichinelles, les bilboquets et les chiens de carton.

LA LEVRASSE.

Cela va sans dire. Demain, si je veux, j'obtiens une prise de corps contre le Vicomte.

BAMBOCHE.

Eh bien, après?

LA LEVRASSE.

C'est un moyen violent auquel pour certaines raisons je ne veux pas encore avoir recours... mais à défaut de l'intimidation légale, on peut tirer parti de l'intimidation morale.

BAMBOCHE.

Ah! bien!... on le menace de coups de canne.

LA LEVRASSE.

Allons donc... c'est de la brutalité, pas du tout: tu vas à lui, tu gardes ta canne... ça n'est pas défendu, tu tâches qu'il voie tes muscles et tes nerfs, ça ne peut pas nuire, et tu lui dis: Jeune homme, ce n'est plus le vénérable père de la Fressure, une véritable bête du bon Dieu, qui est à cette heure votre créancier... c'est moi, et vous voyez que je ne suis pas taillé dans le genre de ceux que l'on fait aller: je voudrais être payé.

BAMBOCHE.

Il répond: pas de braise!

LA LEVRASSE.

Et tu répliques: Mais, monsieur le Vicomte, si je vous suivais partout, si je disais tout haut, en tout lieu... comprends-tu?

BAMBOCHE.

Très-bien! j'y suis.

LA LEVRASSE.

Alors cela, te va-t-il?

BAMBOCHE, *réfléchissant.*

Le Vicomte doit à un usurier, je force le Vicomte à payer... il y a des métiers plus propres... ça n'est pas très-délicat, mais ça se mange quand on a faim, et j'ai faim. Combien me donneras-tu?

LA LEVRASSE.

Vingt francs... allons, quarante francs... voyons, laisse donc cette canne en repos... cinquante francs.

BAMBOCHE.

Tu me donneras cinq pour cent de ce que te paiera le Vicomte, et cinq napoléons comptant, sinon, non.

LA LEVRASSE.

C'est énorme! c'est désastreux! je ne peux pas. (*Il éternue.*)

BAMBOCHE.

Tu devrais changer d'air pour te guérir et essayer un peu du climat de Chandernagor.

LÉONIDAS.

Bourgeois, je viens de voir le Vicomte s'arrêter là-bas, devant la boutique d'une modiste; il regarde par un entre-deux de rideaux.

LA LEVRASSE.

Eh bien, Bamboche, va pour les cinq pour cent et les cinq napoléons... Tiens... (*Il les lui compte.*) Je vais te remettre un mot pour le vicomte, je le préviens que je t'ai cédé ma créance. (*Il va écrire.*)

BAMBOCHE.

C'est dit, je me charge du Vicomte, et nous allons lui montrer nos crocs.

LÉONIDAS, *à part.*

Un dogue en face d'un rageur! Je m'en vais approcher ma chaise.

LA LEVRASSE.

Prends le papier... le voilà qui entre... (*A Léonidas.*) Je n'y suis pas, entends-tu. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

BAMBOCHE, SCIPION, LÉONIDAS.

BAMBOCHE, *regardant le Vicomte qui entre.*

Pas plus gros que ça! nous allons rire.

SCIPION, *à Léonidas.*

Où est ton maître, imbécille?

LÉONIDAS.

Il est allé au bureau des nourrices pour faire un choix, monsieur le Vicomte.

BAMBOCHE, *s'approchant.*

M. le vicomte!... Est-ce que ce serait à M. le vicomte Scipion Duriveau que j'aurais l'honneur de parler?

SCIPION, *à Léonidas, montrant Bamboche.*

Qu'est-ce que c'est que ça?

LÉONIDAS.

Un très-fort fabricant de cure-dents.

BAMBOCHE.

Monsieur le Vicomte?

SCIPION, *à Léonidas.*

Et la petite, lui as-tu parlé?

LÉONIDAS.

Oui, elle va même descendre tout à l'heure.

BAMBOCHE, *plus haut.*

Monsieur le Vicomte?

SCIPION, *avec hauteur.*

Que me veut-on?

BAMBOCHE.

Vous remettre ce mot de M. de la Fressure, monsieur le Vicomte.

SCIPION, *après avoir lu.*

Ah! ah! ce vieux coquin vous a cédé sa créance.

BAMBOCHE.

En d'autres termes, monsieur le vicomte, j'ai le triste avantage de vous avoir pour débiteur.

SCIPION.

Après?

BAMBOCHE.

Monsieur le vicomte, regardez-moi bien.

SCIPION.

Vous avez l'air d'un vrai chenapan, ensuite?

LÉONIDAS, *à part.*

Ça commence... je vais laisser là mon chien.

BAMBOCHE, *se contenant.*

Monsieur le Vicomte me trouve peut-être mal mis?

SCIPION, *le toisant.*

Mais non, vous êtes complet comme cela.

BAMBOCHE.

C'est que quelquefois le créancier est forcé d'attendre qu'on le paye pour se mettre aussi bien que le débiteur.

SCIPION.

La riposte n'est pas mauvaise.

BAMBOCHE.

Monsieur le Vicomte, je vous priais de me regarder, pour vous faire voir que je ne suis pas une pâte d'homme dans le genre de M. de la Fressure : il est très-bon enfant, et moi pas.

SCIPION, *froidement.*

Monsieur est méchant?

BAMBOCHE, *en colère.*

Mille tonnerres! est-ce que vous ne voyez pas que je suis de taille et de force à vous briser les os?

LÉONIDAS, *à part.*

Css! css!

SCIPION, *tirant un petit pistolet.*

Mon cher, avec ceci, je ne craindrais pas Hercule en personne.

LÉONIDAS, *à part.*

Bon! il va le tuer.

BAMBOCHE, *par une passe, fait sauter le pistolet de la main de Scipion.*

A la savate, nous avons le coup du joujo

LÉONIDAS, *à part.*

Enfoncé le vicomte!

SCIPION.

C'est habilement fait; vous me donnerez l'adresse du professeur.

BAMBOCHE.

Ce n'est pas la peine, je vous donnerai la leçon moi-même.

SCIPION.

Eh bien, causons.

BAMBOCHE.

A la bonne heure, monsieur le vicomte, causons... Je pourrais, vous le comprenez, vous faire mettre à Clichy, mais c'est commun, c'est usé, je ferai mieux... j'ai pensé à une chose.

SCIPION.

Monsieur a des idées?

BAMBOCHE.

Mais oui, quelquefois... Ainsi par exemple, vous passez dans la rue...

SCIPION.

En effet, j'y vais parfois.

BAMBOCHE.

Je vous aborde et je vous dis très-poliment, mais très-haut : Monsieur le Vicomte, vous me devez de l'argent, et les gens qui ne paient pas leurs dettes sont... je trouverai là quelque mot désagréable... et toujours vous m'aurez à vos trousses, je serai votre ombre, votre cauchemar... Tout à l'heure, vous allez sortir d'ici, et moi je vais vous suivre avec des paroles qui feront tourner la tête aux passants... Vous jugerez ainsi de l'effet... un échantillon .. pas plus... et demain j'irai chez vous savoir si vous trouvez la chose drôle et si vous voulez vous délivrer de moi.

SCIPION.

Eh bien, essayons, comme vous dites. Tenez, je sortirai dans une demi-heure : et je me dirigerai du côté de certaine maison à laquelle est pendue une lanterne, vous devez connaître ça, vous, la demeure du commissaire de police. J'y entrerai donc, vous me suivrez, ou vous m'attendrez en bas, à votre gré ; je me nommerai à ce digne magistrat, je lui raconterai tout simplement vos menaces, en le priant de me débarrasser de votre mauvaise compagnie et il y a des gens pour cela... vous les connaissez peut-être aussi.

BAMBOCHE.

C'est possible... Eh bien! autre chose... vous dînez au café de Paris?

SCIPION.

Souvent.

BAMBOCHE.

Je vais me mettre à une table à côté de la vôtre, et sans vous parler, en causant avec un ami...

SCIPION.

Que vous aurez fait habiller aussi?...

BAMBOCHE.

Je lui dis, et d'autres m'entendent : Tu vois bien, ce monsieur-là, ça me doit le dîner que ça mange, etc., etc... Qu'est-ce que vous ferez?

SCIPION.

Je finis mon dîner, et en faisant inscrire la carte à mon compte, je dis au maître du café : Si vous recevez encore ici de pareils malotrus, en vous montrant, moi et vingt de mes amis ne remettrons jamais les pieds chez vous ; et le lendemain, je reviens dîner, bien sûr de n'être pas honoré de votre voisinage.

BAMBOCHE.

Je vais à votre famille.

SCIPION, *riant.*

Ah! bon! ma famille!...

BAMBOCHE.

Votre père a son autorité.

SCIPION.

J'ai mon indépendance.

BAMBOCHE.

Mais il vous abandonne, il vous déshérite.

SCIPION.

Eh bien! cela donne-t-il un sou à M. de la Fressure?

BAMBOCHE.

Diable! diable! vous êtes fort!... Ainsi, vous devez et vous ne payez pas?

SCIPION.

Mon pauvre garçon, vous êtes vigoureux, énergique, brutal, c'est très-bien dans votre monde, mais ne vous mêlez pas au nôtre; notre gros créancier, c'est notre tuteur, notre protecteur, il m'a prêté, il faut qu'il attende les circonstances, mon bon plaisir, ou plutôt il faut qu'il me prête encore; il faut qu'il me donne de quoi faire bonne figure, car si j'ai un air misérable, je perds tout mon crédit, et lui, toute chance d'être payé; il faut qu'il me fasse la vie bonne, car si je la prends en dégoût et que je meure, adieu tous ses droits... C'est pour cela que la Fressure ne vous a pas cédé sa créance, c'est pour cela qu'il me donnera encore de l'argent tout à l'heure ; puis on nous en donne à nous, à si bon marché.

LÉONIDAS, *qui pendant ce temps a paru écouter au dehors et a regardé par la porte de l'allée, revient près de Scipion, et lui dit tout bas :*

Dites donc, voilà la petite qui descend.

SCIPION, *bas.*

Bien! (*Haut à Bamboche.*) Nous n'avons plus rien à nous dire, je désire beaucoup que vous vous en alliez.

BAMBOCHE.

Je ne demande pas mieux que d'aller manger les cinq jaunets de monsieur de la Fressure, mais auparavant je voudrais vous dire une chose.

SCIPION.

Allons, parle vite, drôle.

BAMBOCHE.

Ça va, tutoyons nous, Vicomte... Vois-tu, mon cher.

SCIPION, *riant.*

C'est assez régence.

BAMBOCHE.

Je suis un enfant perdu, ramassé sur la grande route par une bande de gueux j'ai été élevé au mal ; je suis ce que le malheur et l'abandon m'ont fait, un vagabond, un chenapan, comme tu dis, eh bien, veux tu parier une chose?

SCIPION.

Quoi?

BAMBOCHE.

Toi, qui es noble, qui es riche, qui as des chevaux, des laquais, des maîtresses, tu finiras plus mal que moi... moi, comme tant d'autres... je finirai comme un chien, au coin d'une borne ou dans un fossé, mais toi, tiens, Vicomte, je te prédis que ce sera quelque chose de mieux.

SCIPION.

Adieu, flatteur.

BAMBOCHE.

Si j'étais cour d'assises, je te dirais au revoir. (*Il sort.*)

SCIPION, *à Léonidas.*

Elle descend?

LÉONIDAS.

Oui.

SCIPION.

Laisse-nous.

LÉONIDAS, *revenant.*

Monsieur le Vicomte, c'est que j'étais bien aise de vous remettre ce pistolet.

SCIPION.

Ah! je vois ton affaire. (*Il lui donne une pièce d'argent.*) Tiens,

prends un omnibus et va [illegible] le rebus de l'obelisque.

LÉONIDAS.

J'y vais, monsieur le Vicomte.

SCENE VI.

SCIPION, BASQUINE. *Basquine entre et va au comptoir où elle croit trouver Léonidas; ne l'appercevant pas, elle va sortir, lorsque Scipion lui barre la route.*

SCIPION.

Ah! je vous retrouve enfin, la belle

BASQUINE.

Que me voulez-vous, monsieur?

SCIPION.

Parbleu! vous le savez bien.

BASQUINE.

Je sais que depuis six mois, vous me poursuivez, et que pour vous fuir j'ai été forcée de quitter la place où je vivais de mon travail.

SCIPION.

Si vous m'aviez écouté une seule fois, si vous aviez lu un seul de mes billets, tout serait fini.

BASQUINE.

A ce prix-là, dites-vous, tout sera fini?

SCIPION.

Sans doute.

BASQUINE.

En ce cas je vous écoute, monsieur.

SCIPION.

D'abord, imaginez-vous donc bien, qu'il n'y a pas à jouer au fin avec moi, car je sais qui vous êtes, ce que vous avez été et ce que vous serez.

BASQUINE.

Dites.

SCIPION.

Vous avez été faiseuse de tours, danseuse de corde, saltimbanque.

BASQUINE

Oui.

SCIPION.

Vous êtes maintenant très-malheureuse.

BASQUINE.

Oui.

SCIPION.

Et vous serez ma maîtresse.

BASQUINE.

Non.

SCIPION.

Pourquoi alors avez-vous ainsi débuté?

BASQUINE.

Par ignorance.

SCIPION.

Pourquoi ensuite avez-vous reculé?

BASQUINE.

Par dégoût.

SCIPION.

Et pourquoi me refusez-vous?

BASQUINE.

Par mépris.

SCIPION.

Ah! mais vous me piquez au jeu; je croyais n'avoir trouvé qu'une vertu déchue, que je rapproprierais, qui me ferait l'honneur d'une découverte, et je trouve de l'esprit, de la résolntion, quelque chose qui sera bien à table et au salon; alors c'est décidé, il faut que je te séduise.

BASQUINE.

Essayez.

SCIPION.

Mais, ma chère, c'est que tu n'as connu que les mœurs du bas étage, les mœurs des vilains quartiers.

BASQUINE.

Elles ont de moins l'hypocrisie.

SCIPION.

Et la mousseline, et le velours, et la dentelle, et une voiture, et des soupers, et une avant-scène à toutes les premières représentations, et trois mille francs par mois.

BASQUINE.

Vous oubliez encore quelque chose.

SCIPION.

Quoi donc?

BASQUINE.

Celui qui paye tout cela.

SCIPION.

Ah! le protecteur.

BASQUINE.

Non. l'imbécile ou l'insolent.

SCIPION

Pas mal; et dans quelle classe me ranges-tu? celle des insolents ou des imbéciles?

BASQUINE.

Dans toutes deux.

SCIPION, *piqué.*

Voyons, parlons raison; je suis riche.

BASQUINE.

Tant pis! vous avez plus de moyens d'être méchant.

SCIPION.

Je suis jeune.

BASQUINE.

Tant pis! vous serez méchant plus longtemps.

SCIPION.

Tu n'as rien.

BASQUINE.

C'est vrai!

SCIPION.

Tu t'es embâtée d'une vieille aux trois quarts folle.

BASQUINE.

Vous ne comprenez pas ça, passez.

SCIPION.

Si tu me refuses, comment feras-tu?

BASQUINE.

Je travaillerai.

SCIPION.

'pJemêcherai qu'on te donne de l'ouvrage.

BASQUINE.

Vous êtes assez lâche pour cela.

SCIPION.

Sans ouvrage que feras-tu?

BASQUINE.

On me prêtera jusqu'à ce que j'en trouve.

SCIPION.

Je défendrai qu'on te prête, après?

BASQUINE.

Je souffrirai.

SCIPION.

Après?

BASQUINE, *avec énergie.*

Je mourrai en vous maudissant.

SCIPION, *voulant lui prendre la taille*.*

Intraitable!

BASQUINE.

Je vous défends de m'approcher. (*Une voiture s'arrête devant la porte qui s'ouvre.*)

SCIPION, *se retournant.*

Une voiture! si c'était mon père... Non, c'est Régina! Que vient-elle faire ici? (*A Basquine.*) Pas un mot devant cette jeune personne... J'entre là, chez la Fressure, je puis tout entendre.

BASQUINE, *avec dédain.*

Vous êtes bien sot de croire me faire peur. (*Scipion sort.*)

SCENE VII.

RÉGINA, BASQUINE, Mlle HONORÉ.

BASQUINE.

Toute l'amertume de mon cœur a débordé .. Allons me consoler près de ma bonne vieille: elle du moins me sourit et me caresse.

RÉGINA, *s'approchant avec timidité*.*

Mademoiselle, c'est à vous que je voudrais parler.

BASQUINE, *avec brusquerie.*

Je ne vous connais pas.

RÉGINA.

C'est vrai, et je vous demande pardon, mais c'est dans l'intérêt d'une personne que vous paraissez aimer.

BASQUINE.

Est-ce que j'aime quelqu'un, moi?

RÉGINA.

Mais, cette personne que vous accompagnez tous les matins à l'église, pour qui vous avez tant de soins?

BASQUINE.

La bonne femme.

RÉGINA.

Oui, la bonne femme, puisque vous l'appelez ainsi.

BASQUINE.

Eh bien!

RÉGINA.

Mon Dieu! je ne voudrais pas vous dire une parole qui vous blesse.

BASQUINE.

Parlez toujours.

RÉGINA.

On m'a dit que vous l'aviez recueillie?

BASQUINE.

Oui.

RÉGINA.

Et que cependant vous êtes pauvre.

BASQUINE.

Ne voulez-vous pas que j'en rougisse?

RÉGINA.

Mais vous devez avoir bien de la peine à lui donner ce dont elle a besoin?

BASQUINE.

On ne s'en inquiète guère.

RÉGINA.

Si vous vouliez...

BASQUINE.

Si je voulais quoi?

RÉGINA.

Nous serions deux.

BASQUINE.

Qui, deux?

RÉGINA.

Vous et moi.

BASQUINE, *émue.*

Vous?

RÉGINA.

Oui, ça nous serait plus facile à deux de lui donner tout ce qu'il lui faudrait.

BASQUINE, *avec une émotion croissante.*

Vous, riche, vous dans une voiture, vous belle, pure, douce, vous venez ici pour me parler à moi, et pour me dire... (*Elle fond en larmes.*)

RÉGINA.

Mon Dieu! qu'avez-vous? je vous ai fait de la peine.

BASQUINE.

Non, j'ai... j'ai que toute ma rancune contre le monde est tombée; votre douceur, votre bonté m'ont vaincue... Oh! j'accepte, j'accepte, ma belle demoiselle, j'accepte pour la bonne femme... Oui, partageons, ou plutôt, à bas toute fierté, vous donnerez tout, et moi, je serai reconnaissante pour celle qui ne comprend pas.

RÉGINA.

Oh! merci, en venant à vous, j'espérais beaucoup: Je me disais, une personne si charitable ne me refusera pas une part dans une bonne action trop lourde pour elle seule. Mais puisque nous voilà d'accord, et vous ne sauriez croire combien j'en suis contente...

BASQUINE.

Vous me faites du bien avec votre joie.

RÉGINA.

Dites-moi donc comment vous vous êtes trouvée chargée de la bonne femme.

BASQUINE.

Mon Dieu, c'est bien simple, une nuit, je me trouvais sur le pont Marie...

RÉGINA.

Une nuit! bien tard?

BASQUINE.

Vers minuit.

RÉGINA.

Oh! mon Dieu! comme vous deviez avoir peur!

BASQUINE.

Non, j'étais dans mes humeurs noires.

RÉGINA.

Qu'alliez-vous donc faire?

BASQUINE.

Je ne sais pas... Mais je vous dis, j'étais dans mes humeurs noires, je m'étais appuyée contre le parapet, une femme... je ne sais comment elle était venue là...

RÉGINA.

La bonne femme?

BASQUINE.

Oui... me dit: Je suis à Paris, n'est-ce pas? Je réponds brusquement oui, et je la vis tomber à genoux sur le pavé en pleurant et en priant Dieu. Étonnée, je lui dis: Pourquoi remerciez-vous ainsi le ciel? Parce que je suis à Paris. Qu'y venez-vous donc faire? Chercher mon fils... Où demeure-t-il? Je ne sais pas. Qu'allez-vous faire? Je ne sais pas. Et que savez-vous donc?... Je sais que je l'aime, que je l'ai perdu il y a bien long-temps et que je voudrais le voir... Elle s'était relevée, mais elle pleurait toujours et avait peine à se soutenir. Avez-vous des ressources à Paris? Non... Connaissez-vous quelqu'un?... Non.. Eh! malheureuse, qui vous secourra? Vous! et elle tomba épuisée dans mes bras... Je la portai à une boutique qui était encore ouverte, quelques sous qui me restaient payèrent son souper, et je l'emmenai dans ma chambre.

RÉGINA.

Et depuis?

BASQUINE.

Depuis je n'ai plus pensé à la rivière, puisque la bonne femme resterait seule.

RÉGINA.

Mon Dieu! vous êtes donc bien à plaindre?

BASQUINE.

Moi! oh! oui...

RÉGINA.

Oh! dites-moi, je vous en prie, qui êtes-vous, quels sont vos parents?

BASQUINE.

Mais c'est un monde que vous ne connaissez pas.

RÉGINA.

Dites toujours.

BASQUINE.

Mon père était charron en Sologne, un pays où le pauvre ne mange jamais à sa faim et a la fièvre pendant six mois de l'année; nous étions neuf enfants qu'il fallait nourrir avec le travail de mon père et celui de ma mère. Ma mère tomba en paralysie, mon père eut les fièvres encore plus fortes qu'à l'ordinaire. Un soir, j'avais sept ans, ma mère dormait; nous pleurions tous de faim, parce que le jour du pain de charité n'était que le lendemain; j'étais assise sur le bord du banc de bois qui servait de lit à mon père, et il me disait tout bas... L'homme... l'homme n'est pas venu?... si l'homme vient, quand même je dirais, oui, dis, toi, que tu ne veux pas partir, que tu ne veux pas suivre l'homme.

RÉGINA.

Oh! mon Dieu! qu'est-ce que c'était que cet homme?

BASQUINE.

Tout à coup, mon père fit un soubresaut en arrière, et retomba en disant: C'est lui! je me retournai, et je vis un homme qui venait d'entrer et qui étalait sur une table, du pain, du vin et un pâté... tous nous courûmes à lui. Un instant, dit-il, en nous écartant, toutes ces bonnes choses ne sont pas encore à vous. En même temps il tira d'un sac et mit devant moi une petite robe de soie rose pailletée d'argent, des brodequins de velours vert et une couronne de fleurs artificielles. Oh! que c'est beau! m'écriai-je. Chut! ne fais pas de bruit, je vais te mettre cette jolie robe pour que ton père te trouve belle à son réveil... Il m'habilla; fière de ma parure, que mes frères admiraient, j'allai au lit de mon père, je lui secouai la main; il revint à lui. Regarde, père, lui disais-je. Et lui, l'œil plein de terreur, s'écriait: Mon Dieu! pourquoi habillez-vous cette enfant?... Chut! dit encore l'homme; et sur les lambeaux de couverture qui couvraient mon père, il fit tomber une à une des pièces d'argent; mon père me serra dans ses bras en pleurant et en disant avec désespoir: On veut me prendre ma Jeannette. Mais autour du lit l'homme avait amené mes frères et mes sœurs qui disaient: Papa, nous avons bien faim. L'homme voulut me prendre, je me jetai au cou de mon père en criant: Mon père... mon père... je ne veux pas partir, je veux rester ici... Et mon père, secouant sa couverture, faisait rouler l'argent à terre.. Reprenez tout, disait-il, mes enfants, ne mangez pas... le bon Dieu fera de nous ce qu'il voudra, mais on ne m'enlèvera pas Jeannette.

RÉGINA.

Et il vous a emportée?

BASQUINE.

Que vouliez-vous que fissent un moribond et une enfant?

RÉGINA.

Et l'homme?

BASQUINE.

C'était le chef d'une troupe de faiseurs de tours.

RÉGINA.

Oh! pauvre petite, vous avez dû être bien malheureuse! et personne pour vous consoler!

BASQUINE.

Oh! si, un enfant, enlevé comme moi, un peu plus âgé que moi, qui me protégeait, avec qui je parlais de mon père et de ma mère... ce pauvre Martin! si bon, si dévoué!

RÉGINA.

Martin! dites vous? (*A part.*) Je me souviens, Claude Gérard a raconté à ma mère.... (*Haut.*) Est-ce qu'il est resté toujours avec vous?

BASQUINE.

Non... nous l'avons perdu trop tôt pour moi. .

RÉGINA.

Vous l'aimiez?

BASQUINE.

Comme on aime le meilleur des frères... une âme d'or!

RÉGINA, *à part.*

Tout le monde l'aime donc!

BASQUINE.

Tenez, tenez, ne parlons plus de tout cela, ou le fiel va me rentrer au cœur.

RÉGINA.

Mais depuis longtemps vous n'êtes plus avec ces vilaines gens?

BASQUINE.

Non, je les ai fuis... j'ai travaillé... il y a quinze jours encore j'étais dans une maison honnête où l'on m'avait accueillie

RÉGINA.

Et vous l'avez quittée?...

BASQUINE.

Un de ces hommes qui s'étonnent que l'or n'achète pas tout, m'a poursuivie de ses offres honteuses... je le repoussais, il était sans cesse sur mes pas. Fatiguée,désespérée,j'ai cherché una sile ignoré...

RÉGINA.

Oh! que je vous aime de ce que vous me dites-là!

BASQUINE.

Ah! j'avais fui de plus grands dangers, un ami, un camarade d'enfance, que j'aimais... dont je serais devenue la femme si les bons instincts de sa nature n'eussent pas trop souvent cédé aux habitudes de sa première vie... Mais, c'est singulier, moi qui ne cause jamais... je vous dis tout cela.

RÉGINA.

C'est naturel, puisque nous sommes associées.

BASQUINE.

Ce n'est pas seulement cela, mais c'est que je vous sens bonne, confiante... A quoi bon dire à d'autres que cette vie de désordres et de mauvais exemples ne m'a pas souillée... ils ne me croiraient pas... mais vous, vous avez foi en mes paroles... et vous me croyez pure, n'est-ce pas?. . Oh! oui, car vous me tendez la main.

RÉGINA.

Oui, je vous crois, et vous n'aurez plus de chagrin; je ne suis pas encore maîtresse de ma fortune... cependant...

BASQUINE.

Est ce que vous avez cru que je vous demandais l'aumône?

RÉGINA.

Ah! pardon! mais je pensais...

BASQUINE.

Rien, pour moi... d'ailleurs, tout cela va finir...

RÉGINA.

Comment?

BASQUINE.

Je ne puis vous le dire... je suis obligé de tenir très-secret... bientôt... demain peut-être... mais pour la bonne femme, tout ce que vous voudrez.

RÉGINA.

Vous n'êtes pas fâchée?

BASQUINE,

Si peu, que si vous voulez je vais vous conduire près de cette pauvre tête faible, qui est bien bonne, et bien douce, allez...

RÉGINA.

Je la connais, je l'ai vue avant-vous... Oh! oui, je voudrais bien la revoir; mon tuteur doit me retrouver ici, j'ai encore le temps.

BASQUINE, *ouvrant la porte en souriant.*

C'est un peu haut.

RÉGINA.

J'ai de bonnes jambes. (*Toutes deux sortent par la porte de l'allée.*)

SCÈNE VIII.

LA LEVRASSE, SCIPION. *Ils sortent de l'arrière-boutique.*

LA LEVRASSE.

Eh bien! avez-vous assez écouté?

SCIPION.

J'ai entendu ce que je voulais; c'est de la bienfaisance; on pourra peut-être un jour tirer parti de cela.

LA LEVRASSE.

Maintenant, que vous pouvez m'entendre, j'ai à vous parler sérieusement. (*Il éternue.*)

SCIPION.

Je t'ai dit ce matin qu'il me faut de l'argent ce soir même deux mille louis.

LA LEVRASSE.

Vraiment! Quarante mille francs, pas davantage!

SCIPION.

Tu ne te formeras donc jamais? A quoi te sert de fréquenter la fleur des gentilshommes pour toujours parler comme un portier... Quarante mille francs, c'est ignoble! Tu ne peux pas dire deux mille louis?

LA LEVRASSE.

Si fait! si fait! Eh bien, Vicomte, par la sambleu! je ne vous prêterai pas ces deux mille louis, foi de gentilhomme.

SCIPION.

Ah! tu ne me les prêteras pas?

LA LEVRASSE.

Non!

SCIPION.

Ce sera curieux!

LA LEVRASSE.

Vous verrez cette curiosité là... et qui plus est, mon cher, vous irez en prison, et pas plus tard que demain, je m'y décide.

SCIPION.

Je n'irai pas en prison, et tu me prêteras de l'argent.

LA LEVRASSE.

Voilà qui est fort...

SCIPION.

Mais remarque donc, imbécile, qu'en me faisant mettre en prison,tu rends par cet éclat mon mariage impossible, et ta créance sur moi est perdue...

LA LEVRASSE

Et c'est avec un pareil bilan que vous osez me demander encore quarante mille francs...

SCIPION.

Dis donc deux mille louis...

LA LEVRASSE.

Ah ça, vous me croyez fou?

SCIPION.

Et voici pourquoi tu vas me les prêter, c'est que je t'offre la signature de mon père...

LA LEVRASSE.

De votre père! diable! c'est différent! Et cette signature?...

SCIPION.

La voici!

LA LEVRASSE, *examinant le papier.*

Une obligation de quarante mille francs, signée, Comte Duriveau... mais on dirait votre signature...

SCIPION.

C'est tout simple; mon écriture ressemble à celle de mon père; c'est un à compte qu'il m'a donné pour la corbeille de noces de Régina.

LA LEVRASSE, *à part.*

Ou la signature est vraie, et je serai payé de ces quarante mille francs, ou elle est fausse, et alors c'est encore bien mieux. (*Haut.*) Eh bien, Vicomte, vous aviez raison, je vous prêterai ces deux mille louis... à une condition...

SCIPION.

Laquelle?

LA LEVRASSE

C'est que vous endosserez cette obligation, afin que l'on voie bien que c'est vous qui l'avez mise en circulation.

SCIPION.

Qu'à cela ne tienne, nous nous entendons.

LA LEVRASSE.

Comment?

SCIPION.

Il suffit... tu garderas cette obligation qui échoit dans deux mois... Tu vois bien qu'il faut que j'épouse Régina avant six semaines... Où sont les fonds?

LA LEVRASSE.

Vous sentez bien, monsieur le Vicomte, que pris ainsi à l'improviste, je ne puis en un jour réaliser quarante mille francs... non, deux mille louis... en espèces... j'ai au plus en caisse une dizaine de mille francs, mais j'ai des valeurs, et des...

SCIPION.

Des effets de portefeuille... je m'y attendais, voyons... quels sont-ils?

LA LEVRASSE, *cherchant dans un grand portefeuille.*

Voici une traite de quinze mille francs du comte Ladislas de Requinewski, sur la maison Brocoli et compagnie d'Odessa...

SCIPION.

Très-bien!

LA LEVRASSE.

Item, une concession de défrichement de mille hectares au

Texas, pays superbe et plein d'avenir, à dix francs l'hectare, c'est donné... ci... dix mille francs.

SCIPION.

Va toujours...

LA LEVRASSE.

Sept cent soixante-seize actions dans l'entreprise des aérostats parallélipipèdes, cotées à la bourse de Pondichéry à cinquante-cinq roupies de prime par action...

SCIPION.

C'est excellent.

LA LEVRASSE.

Enfin, pour fusils de bois, trompettes de fer blanc, tambours etc... fournis par ma maison aux enfants de la Smala, un mandat à vue de neuf mille francs sur Abd-el-Kader.

SCIPION.

Il ne s'agit que de le voir... très-bien! et comme j'accepte nécessairement ces valeurs, tu vas m'indiquer un honnête compère qui me les escomptera à deux cents pour cent de perte.

LA LEVRASSE.

Du tout... du tout... vous vous chargerez d'escompter... vous ferez ce que vous voudrez...

SCIPION.

Que tu es bête, va, de vouloir jouer au fin entre nous, fais ce que tu voudras de tes paperasses, et que dans une heure Léonidas me rapporte mon argent.

LA LEVRASSE.

Allons, je tâcherai...

SCIPION.

Je ne te dis pas de tâcher, je te dis, je le veux... Ah! ça, tu te charges aussi de mon père, je t'ai annoncé sa visite...

LA LEVRASSE.

Il peut venir... j'ai écrit une lettre que je lui ferai donner.

SCIPION.

Comme tu voudras, arrange-toi. (*En sortant, il se heurte contre Martin qui entre.*) Vous ne pouvez donc prendre garde, manant?...

MARTIN.

Monsieur, il me semble que c'est vous...

SCIPION.

Père la Fressure... apprenez donc la politesse à ces gens là!... (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LA LEVRASSE, MARTIN.

MARTIN, *le regardant sortir.*

Quelle insolence!

LA LEVRASSE, *à part.*

C'est Martin.

MARTIN, *s'avançant.*

Monsieur de la Fressure?...

LA LEVRASSE.

C'est moi, monsieur.

MARTIN.

Léonidas m'a dit que je pouvais me présenter à vous, pour obtenir quelque emploi dans vos affaires.

LA LEVRASSE.

Que faites-vous en ce moment?...

MARTIN.

Rien encore, monsieur; un protecteur que je croyais trouver à Paris est mort de mort subite. J'ai consacré deux mois à chercher une personne que j'aurais le plus grand intérêt à trouver. J'ai dû interrompre mes recherches parce que j'avais épuisé mes ressources... Maintenant, je fais quelques écritures, mais ce travail ne peut suffire au plus strict nécessaire. Je suis seul, je ne connais personne. Léonidas a dû vous dire.

LA LEVRASSE.

Oui, Léonidas, mon premier commis, m'a parlé de vous comme d'un garçon d'esprit et de cœur.

MARTIN.

Ce n'est ni le cœur ni la volonté qui me manquent, c'est le travail, je ne demande que du travail.

LA LEVRASSE.

Jeune homme, votre physionomie me plaît... vous m'intéressez. Il ne sera pas dit qu'un négociant qui a toujours fait honneur à sa signature aura laissé l'honnêteté dans la détresse. Ah! fi donc! fi donc!

MARTIN.

Monsieur, vous m'aurez sauvé... que de reconnaissance!...

LA LEVRASSE.

Jeune homme, il y a en vous des qualités précieuses, je tâcherai de les utiliser... Pourriez-vous, par exemple, me servir d'intermédiaire auprès d'un homme très-bien placé, monsieur le comte Duriveau (*Martin fait un mouvement.*) Vous le connaissez?...

MARTIN.

Non, monsieur, j'ai entendu parler de lui.

LA LEVRASSE.

Monsieur le comte Duriveau a un fils auquel j'ai eu le bonheur de rendre quelques services d'argent... J'en suis bien mal récompensé... le père est dur et oublie trop les erreurs de sa jeunesse... il faudrait lui parler, lui dire qu'il faut se rappeler qu'on a été jeune... (*Regardant dans la rue.*) Je ne me trompe pas... le comte!.. il cherche mon magasin. Diable! à peine ai-je le temps... Écoutez vite... En un mot, monsieur Duriveau a aussi ses orages de jeunesse... il n'est pas sans quelque reproche à se faire... enfin, parlez chaudement, adressez-vous à son cœur, à tous les bons sentiments...

MARTIN.

Mais, monsieur, je ne sais vraiment si je dois...

LA LEVRASSE.

Oh! nous n'avons pas le temps de discuter, songez que ce pauvre jeune homme a mis tout son espoir en vous...

MARTIN.

Cependant, permettez-moi...

LA LEVRASSE.

Et comme il faut tout prévoir, si le Comte résistait, vous lui remettriez cette lettre, qui obtiendra tout de lui.

MARTIN.

Mais...

LA LEVRASSE.

C'est tout... le voilà... plus tard je répondrai à toutes vos questions... Dites que je suis sorti.

MARTIN, *à part.*

Ah! je ne pensais pas que ce fût pour un pareil emploi.

SCÈNE X.

MARTIN, DURIVEAU.

DURIVEAU.

Monsieur la Fressure!

MARTIN.

Il n'est pas ici, monsieur.

DURIVEAU.

A quelle heure peut-on le rencontrer, je reviendrai...

MARTIN.

Pardon, monsieur le Comte, en son absence j'aurai à vous entretenir...

DURIVEAU.

Vous, monsieur?...

MARTIN

Oui, monsieur le Comte.

DURIVEAU.

Mais, qui êtes-vous?

MARTIN.

Mon nom, parfaitement obscur et commun, Martin, n'ajouterait aucune autorité à la mission dont je suis chargé.

DURIVEAU.

Une mission!

MARTIN.

Une mission grave, monsieur le Comte.

DURIVEAU.

Parlez donc, monsieur Martin.

MARTIN.

Monsieur le Comte, je dois vous entretenir de votre fils.

DURIVEAU.

Arrêtez, monsieur, j'ai déjà fait dire à monsieur de la Fressure, que je n'entendais en rien me rendre responsable de dettes usuraires dont la source est aussi impure que l'emploi.

MARTIN.

Monsieur, je ne veux pas excuser des torts que je ne connais pas, mais n'est-il pas à craindre qu'une sévérité excessive?

DURIVEAU.

De quel droit jugez-vous la conduite d'un père avec son fils? Du reste, ce langage doit être celui de vos pareils.

MARTIN.

Monsieur...

DURIVEAU.

Quand on fournit aux sottises des enfants, il est juste de blâmer la sévérité des pères...

MARTIN.

Il serait peut-être juste aussi, monsieur, avant de s'armer ainsi de rigueur, de jeter les regards sur son passé...

DURIVEAU.

Que voulez-vous dire?...

MARTIN.

Rien, monsieur le Comte, sinon qu'il est bien peu d'hommes de votre âge qui en repassant leur jeunesse, n'y trouvent une leçon d'indulgence.

DURIVEAU.

Ce n'est pas de votre bouche...

MARTIN.

Brisons là, monsieur le Comte, je n'ai plus qu'à vous remettre ce billet, et j'attends votre réponse...

DURIVEAU, *lisant.*

« Monsieur le Comte, vous devez comprendre qu'on est par-» faitement au courant de tout... » (*Parlé.*) Que signifie? (*Lisant.*) « C'est très-bien de se présenter aux suffrages de ses con-» citoyens... mais le nom de Perrine, sa séduction, son enfant » abandonné, commenteraient mal une circulaire électorale.

MARTIN.

Qu'entends-je?

DURIVEAU, *continuant.*

« On répugne cependant à détruire une réputation si bien éta-» blie, et on vous laisse la liberté de la sauver de tout échec, si vous » vous engagez à remettre dix mille francs dont on a besoin la fa-» mille d'un artiste malheureux. » (*Avec indignation.*) Infamie! c'était un piége odieux!

MARTIN.

Monsieur, croyez...

DURIVEAU.

Pas un mot, monsieur.

MARTIN.

Au nom du ciel!... elle!

RÉGINA, *entrant.*

Monsieur Martin!...

DURIVEAU.

Sortons, mon enfant, cet homme est un misérable!

RÉGINA.

Oh! mon Dieu!

MARTIN, *s'élançant.*

Je ne souffrirai pas.

DURIVEAU.

Arrêtez... demain, vous trouverez ma réponse chez le procureur du roi...

MARTIN, *tombant sur un siége.*

Ah! je suis perdu!

LA LEVRASSE, *se montrant.*

Je crois que la lettre a produit son effet.

ACTE III.

QUATRIÈME TABLEAU.

Le salon de Régina. — Meubles élégants, porte d'entrée au fond, portes à droite et à gauche au troisième plan. En avant de la porte à gauche, une cheminée garnie, miniatures suspendues aux côtés de la glace... A gauche, table, petit secrétaire, etc.

SCÈNE I.

RÉGINA, *seule assise sur une causeuse.*

Martin ici... à Paris! Martin menacé par mon tuteur qui parle de lui avec mépris et indignation! Depuis quelques mois, j'ai d'horribles moments de tristesse, d'agitation, d'inquiétude... je ne me reconnais plus... et cette rencontre il y a deux jours, cette colère du comte Duriveau, ont semblé répondre à de sombres prévisions depuis longtemps conçues... (*Silence.*) Chassons ces pensées, elles sont folles, funestes, coupables, et malgré moi je rougis de dépit et de honte... (*Nouveau silence. Duriveau entre par la gauche.*) Mon tuteur! je n'ose lui demander ce qui s'est passé entre eux.

SCÈNE II.

DURIVEAU, RÉGINA.

DURIVEAU.

Pardon, ma chère Régina, de m'être fait attendre.

RÉGINA.

Vous m'avez dit que vous aviez à causer très-sérieusement avec moi...

DURIVEAU.

Auparavant, me permettrez-vous de vous demander si vous êtes contente de l'installation de votre nouvelle protégée.

RÉGINA.

Son Antigone l'a conduite chez le docteur Duval, dans sa maison de santé de la rue de Vaugirard; on lui donné une chambre gaie, la jouissance d'un jardin, il y a de l'air, de la propreté, une apparence de fête dans tout ce qui l'environne... Et pour me montrer qu'il y a déjà du mieux, la jeune fille m'a promis de l'amener ce matin.

DURIVEAU.

Bien! mon enfant! tout cela est un noble emploi de votre fortune et de votre activité, revenons au sujet qui m'amène.

RÉGINA.

Permettez-moi avant tout une question.

DURIVEAU, *s'asseyant.*

Parlez...

RÉGINA.

Quel était donc le motif de votre irritation contre ce jeune homme, il y a deux jours, chez ce marchand?

DURIVEAU.

Je ne puis vous le dire, mon enfant; qu'il vous suffise de savoir qu'il sert d'instrument à d'odieuses intrigues... mais laissons là cette triste affaire... j'ai déposé ma plainte... il doit être arrêté ce matin.

RÉGINA, *à part.*

O mon Dieu! lui... arrêté!

DURIVEAU.

Maintenant écoutez-moi. Régina, vous connaissez les dernières volontés de votre père... vous connaissez sinon la loi qu'il vous a faite, du moins le vœu qu'il a exprimé à son lit de mort... ce mariage entre vous et mon fils... je vous ai laissé le temps d'y réfléchir, aujourd'hui, je viens vous supplier de me donner une réponse si longtemps attendue.

RÉGINA.

Sans doute, monsieur, mes dispositions ne sont pas changées, mais...

DURIVEAU.

Un mot encore, Régina; quelques légèretés, quelques étourderies de Scipion ont pu donner lieu à vos hésitations; je m'accuse moi-même devant vous presque comme son complice...Oui, ma faiblesse l'avait habitué de bonne heure au luxe, aux caprices peut-être; il a fait quelques folles dépenses auxquelles du reste j'ai pu suffire; mais il est temps de l'arracher à ces habitudes de la vie de garçon... Si vous preniez un parti décisif, j'en suis certain, il trouverait dans le bonheur même qu'il vous devrait la plus sûre sauvegarde contre de futiles et dangereux plaisirs... Vous voyez, mon enfant, ce n'est pas son bonheur seul que je vous demande.

RÉGINA.

Vous savez, monsieur le Comte, que ma mère, en mourant, a laissé pour moi des conseils, sans doute... Le malheur de son mariage et de toute sa vie me les rend plus sacrés encore... Ces papiers, elle a toujours désiré que je n'en prisse connaissance qu'à vingt ans.

DURIVEAU.

Dans toute autre circonstance, mon enfant, je respecterais, j'honorerais votre scrupule; mais votre mère n'avait pu prévoir les dernières volontés du comte de Noirlieu... elle ne pouvait deviner que pour veiller sur votre jeunesse et la protéger, vous auriez un tuteur aussi sincèrement, aussi profondément affectionné que je fais profession de l'être...

RÉGINA.

Je comprends, monsieur le Comte, l'importance des raisons que vous me donnez, je suis loin de revenir sur la promesse que je vous ai faite; cependant, je ne puis me résoudre à fixer un terme précis... et aujourd'hui encore moins qu'un autre jour... (*Son émotion l'empêche de continuer.*)

DURIVEAU.

Mais qu'avez-vous? vous paraissez émue... on croirait que vous êtes prête à pleurer... Parlez-moi, Régina, parlez-moi donc avec confiance.

RÉGINA.

Je vais le faire... Dans la solitude où longtemps a vécu ma mère, elle n'admettait qu'un homme plein de bonté et de savoir, le modeste maître d'école du village, et un enfant plus âgé que moi qu'il avait élevé et auquel il avait transmis le germe de toutes ses bonnes et grandes qualités; ma mère aimait beaucoup cet enfant, elle se plaisait à l'attirer près d'elle, elle me le proposait souvent en exemple, et souvent aussi par lui ma tâche d'écolière devenait plus facile... Quand ma mère mourut, la dou-

leur de ce jeune homme fut égale à la mienne, et son cœur comme le mien a conservé le culte de sa mémoire.

DURIVEAU.

Voilà un jeune homme, Régina, que vous voulez me faire aimer...

RÉGINA.

Si je vous demandais quelque chose pour lui?

DURIVEAU.

Parlez, mon enfant.

RÉGINA.

Cette plainte que vous avez portée, retirez-la, car le jeune homme dont je vous parlais est M. Martin!

DURIVEAU, *se levant.*

Ce misér...

RÉGINA, *se levant.*

Ah! pas ce mot-là!... Vous l'avez déjà prononcé devant moi, il me fait mal.

DURIVEAU.

Je dois dans l'intérêt public...

RÉGINA.

Mon Dieu! monsieur, je ne cherche pas à l'excuser. S'est-il perdu depuis qu'il est à Paris? est-il coupable? je l'ignore... Mais enfin, je ne voudrais pas qu'une punition, même méritée, lui vînt d'une personne que je dois un jour nommer mon père..,

DURIVEAU.

Un jour!...

RÉGINA.

Tenez, je veux être une pupille bien obéissante : j'enverrai à Vieilleville, aujourd'hui, aujourd'hui même, pour chercher les papiers que m'a laissés ma mère.

DURIVEAU.

Quoi! vous consentiriez...

RÉGINA.

Oui, mais vous écrirez tout de suite, pour dire que vous vous êtes trompé.

DURIVEAU.

Et je pourrais annoncer à Scipion...

RÉGINA.

Mon Dieu! ici, ni papier, ni encre... (*L'entraînant.*) Mais là! chez moi.

DURIVEAU.

Qu'au moins, je ne sois pas seul heureux.

RÉGINA.

Peut-être ainsi, aurai-je moins de regrets.

DURIVEAU, *qui a sonné.*

Prévenez le vicomte que je l'attends.

RÉGINA.

Venez. (*Elle l'entraîne.*)

LE DOMESTIQUE, *en sortant, au fond.*

Par ici, jeune homme, je vais prévenir M. le Vicomte qui va sortir... Il va venir, M. le Comte le demande.

SCÈNE III.

LÉONIDAS, *puis* SCIPION.

LÉONIDAS, *seul, examinant le salon.*

Diable! diable! c'est très-coq ici, très-gentil! très-gentil... Tiens! voilà un tapis! c'est là-dessus qu'il serait agréable de faire le saut de carpe...

SCIPION, *entrant sans voir Léonidas.**

Qui me demande outre mon père?... je n'ai pas le temps. (*A Léonidas.*) C'est toi, drôle, dans cet accoutrement! Ne saurais tu prendre pour venir ici, quelque déguisement, quelque prétexte?... Eh bien, mes commissions? a-t-elle lu ma lettre?

LÉONIDAS.

Mademoiselle Basquine l'a lue et l'a gardée.

SCIPION.

Très-bien, avec le bracelet?

LÉONIDAS.

Non! le bracelet, elle me l'a rendu. (*Il lui remet une petite boîte que Scipion met dans sa poche.*)

SCIPION.

La fière créature! c'est toujours pour ce soir?

LÉONIDAS.

Oui, monsieur le Vicomte.

SCIPION.

Les bouquets, les couronnes, tout est prêt?

LÉONIDAS.

Vous serez content... tout ira comme un amour.

SCIPION.

Et mon argent?

LÉONIDAS.

Monsieur de la Fressure n'a pas encore pu escompter, mais avant ce soir...

SCIPION.

J'y compte... mon père!... va-t-en! (*Léonidas disparaît par le fond au moment où le Comte entre.*)

SCÈNE IV.

DURIVEAU, SCIPION.

DURIVEAU.

Scipion je n'ai pas voulu tarder à te parler...

SCIPION.

Mais tu le vois, je partais pour le champ de Mars; la course est pour deux heures... mon cheval m'attend, les paris vont s'engager... je me suis arrêté pour toi, trouve donc un fils plus docile...

DURIVEAU.

Scipion, tous mes vœux sont comblés, ta cousine consent.

SCIPION.

Vraiment! Jamais mariage n'aura fait plus d'heureux.

DURIVEAU.

Comment?

SCIPION.

Mais, toi, d'abord, et puis moi... et puis tous ceux qui... s'intéressent à mon bonheur.

DURIVEAU.

Te ne vas pas remercier Régina.

SCIPION, *montrant sa montre.*

Impossible! puisque je t'ai dit que la course est pour deux heures, mais en rentrant j'irai lui présenter mes hommages, mes remercîments, et même, si tu n'étais pas le plus serré des pères, je lui présenterais quelque chose de mieux.

DURIVEAU, *cherchant dans son portefeuille.*

Voyons, mauvais sujet, je ne veux pas que tu m'accuses de t'empêcher d'être galant envers ta cousine... tiens, voilà deux billets.

SCIPION, *les prenant.*

Allons, on tâchera de te faire honneur.

DURIVEAU.

Maintenant, Scipion, j'ai le droit de compter sur toi, tu vas devenir raisonnable, songe...

SCIPION.

Tu vas prêcher quand mon cheval m'attend! adieu!

DURIVEAU.

Mais écoute donc...

SCIPION.

Réserve-moi ta harangue pour le jour des noces; tu sais, ce jour-là on ne sait jamais que faire.

DURIVEAU, *seul.*

Allons, ce n'est encore que de l'étourderie, de la folie que l'âge dissipera... Sa position nouvelle va peut-être faire naître en lui l'ambition... Espérons que le travail nécessaire pour parvenir l'arrachera à la société de ces jeunes désœuvrés. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

RÉGINA, BASQUINE, PERRINE, *Régina entre par la droite au même moment que les deux femmes.*

RÉGINA, *allant au-devant d'elles.*

Ah! que je suis aise que vous soyez venues! j'avais besoin de voir, cela soulage le cœur.

BASQUINE.

Quoi! mademoiselle, auriez-vous de la peine?...

RÉGINA, *avec ironie.*

Moi?... moi... riche! moi... libre de ma volonté!... dans ma position, on n'a jamais de peine... (*A Perrine.*) Et la bonne mère... (*A Basquine.*) Comment va-t-elle?

BASQUINE.

Le docteur est assez content... il me semble, à moi-même comme à lui, qu'elle est déjà mieux.

RÉGINA.

Et à quoi le médecin attribue-t-il cette amélioration?

BASQUINE.

Au bien-être dont elle se trouve entourée, et à une circonstance étrange.

RÉGINA.

Quelle circonstance?...

BASQUINE.

Le jardin du docteur est dominé par une maison de chétive apparence ; un pauvre garni, m'a-t-on dit... à l'une des fenêtres de cette maison, elle a sans doute aperçu quelqu'un qui a éveillé en elle de vifs souvenirs, car le gardien l'a trouvée hier et ce matin en larmes et tendant les mains vers cette fenêtre, où ne paraissait plus personne.

RÉGINA.

C'est étrange, en effet. (*A Perrine.*) Eh bien! bonne mère, comment vous trouvez-vous?

PERRINE. *Elle lui prend les mains et les baise avec respect.*

Bien, bien!... Et vous?... Oh! je vous reconnais bien! (*Elle tombe dans une profonde rêverie.*) Je vous reconnais bien!...

RÉGINA.

Ne restez pas ainsi, bonne mère, il faut espérer...

PERRINE.

Espérer quoi?...

RÉGINA.

Le repos, le bonheur, après tant de chagrins.

PERRINE.

Des chagrins!... ah! oui, je comprends cela... (*Elle rêve.*) Des chagrins!... il me semble que je me souviens, et que... non, plus rien. (*Silence.*) D'ailleurs, mon fils viendra...

RÉGINA.

Pauvre femme! c'est sans doute la perte d'un fils qui a causé sa folie! (*A Perrine.*) Bonne mère, vous avez raison, vous le reverrez, votre fils...

PERRINE.

Je l'ai vu, hier... ce matin... à la fenêtre; je l'ai appelé... il n'est pas venu?... (*Silence.*) Ah!... des fleurs, vous m'en avez promis...

RÉGINA.

J'y avais songé... c'est pour vous... (*Elle lui donne des fleurs placées dans une corbeille sur la table.*)

PERRINE.

Oh! qu'elles sont belles!... (*A Régina.*) J'aime à vous voir et lui aussi...

RÉGINA.

Il faut la distraire. (*A Perrine.*) Faites pour lui un beau bouquet.

PERRINE.

Pour lui!... Oh! oui!... Oh! les belles fleurs!... Je suis contente!...

RÉGINA, *à Basquine.*

Et vous, ma belle orgueilleuse, vous me paraissez moins triste?..

BASQUINE.

C'est qu'aujourd'hui, enfin, se réalise l'espoir dont je vous parlais hier; voici mon bulletin, je débute ce soir...

RÉGINA, *avec chagrin.*

Sur un théâtre.

BASQUINE.

Un théâtre bien éloigné, bien obscur... Oh! je vous vois déjà mécontente.

RÉGINA.

Mécontente, non, mais étonnee, affligée.

BASQUINE.

Vous êtes comme tout le monde; vous cédez aux préventions. Ce matin, déjà, je l'ai éprouvé : ce persécuteur infatigable...

RÉGINA.

Eh bien?

BASQUINE.

Quand il a su, je ne sais comment, que je débutais, il m'a crue déjà à lui. Voyez avec quelle insolence il m'écrit... (*Elle lui donne une lettre.*)

RÉGINA.

C'est singulier... cette écriture...

BASQUINE.

Et ce n'est pas assez, il a cru déjà devoir me payer en m'envoyant un bracelet.

RÉGINA.

Et qu'avez-vous fait?

BASQUINE.

J'ai gardé la lettre pour nourir ma haine, et dans la boîte, j'ai écrit : A celle qui se vend, et l'ai rendue à son émissiare.

RÉGINA.

Courageuse jeune fille!

PERRINE, *qui a parcouru l'appartement, s'est arrêtée devant la cheminée et a saisi vivement une miniature.*

Ah! mon Dieu!

RÉGINA, *à Basquine.*

Qu'a-t-elle? (*Elles vont à Perrine.*)

BASQUINE.

Ce portrait...

RÉGINA.

C'est celui de mon tuteur dans sa jeunesse.

PERRINE.

Ah! lui! lui! pauvre Perrine!

RÉGINA.

Perrine!... qui, Perrine?

PERRINE.

Moi!... moi!...

BASQUINE.

Vous vous nommez Perrine?

PERRINE, *avec effroi.*

Oh! ne le dites pas!... ne le dites pas!...

BASQUINE.

La voilà qui pleure comme ce matin!... (*Elles ont ramené Perrine vers la table; elle s'y rassied; Régina est allée prendre le bouquet.*)

RÉGINA.

Tenez, bonne mère, reprenez votre bouquet; la voilà de nouveau calme et douce... (*A Basquine.*) Revenons à vous, à votre projet... Quel rôle jouez-vous?

BASQUINE.

La fée d'argent.

RÉGINA.

Alors, votre costume doit être beau.

BASQUINE, *souriant.*

Les administrations ne sont pas bien généreuses.

RÉGINA.

Si je vous donnais quelque chose de riche, vous me refuseriez?

BASQUINE.

Oui, mais j'accepterais avec joie rien que de la mousseline... des rubans...

RÉGINA.

Bien! bien! je vois cela.

BASQUINE.

Direz-vous encore que je suis orgueilleuse?

RÉGINA.

Non, vous êtes charmante. (*A Mlle Honoré qui entre, appelée par la sonnette.*) Mademoiselle Honoré, restez près de madame. (*Montrant Perrine. à Basquine.*) Quand nous aurons tout ce qu'il nous faut, je l'enverrai prendre... Madame la fée d'argent veut-elle bien visiter mes armoires, mes tiroirs, mes cartons?

BASQUINE.

Que vous êtes aimable et bonne!

PERRINE, *un moment seule; Mlle Honoré dans le fond.*

Quand il viendra à sa fenêtre, ce soir, je lui jetterai ce bouquet.

SCÈNE VI.

PERRINE, MARTIN, UN DOMESTIQUE, Mlle HONORÉ.

LE DOMESTIQUE, *faisant entrer Martin. A Martin.*

Veuillez entrer par ici, monsieur. Mademoiselle Honoré, voulez-vous prévenir mademoiselle que monsieur demande à lui parler de la part de Monsieur Claude Gérard. (*A Martin.*) Veuillez attendre ici un moment. *Mlle Honoré entre par la droite.*)

MARTIN, *sans voir Perrine.*

Chez elle! elle va venir, mon Dieu! Quel trouble agite mon cœur!... J'hésite à venir lui rapporter cette cassette. Comment accueillera-t-elle celui qu'elle n'a revu que pour entendre prononcer contre lui une injure et une menace?...

Mlle HONORÉ, *revenant.*

Mademoiselle va venir dans un instant...

MARTIN.

Il suffit, mademoiselle.

PERRINE, *se retournant vers Martin.*

Ah! lui!, lui, le voilà donc enfin...

MARTIN, *à part.*

Quelle est cette femme?

PERRINE.

Je savais bien que tu allais venir!...

MARTIN.

Mais je ne me trompe pas... c'est vous que depuis deux jours, dans la maison du docteur...

PERRINE.

Oui, c'est moi qui t'ai vu hier, aujourd'hui, c'est moi qui t'ai appelé.

MARTIN.

Mais comment êtes-vous ici, bonne mère?

PERRINE.

Mère!... Il a dit mère!...

MARTIN.

Vous avez du plaisir à me voir?

PERRINE.

De près, plus près...

MARTIN.

Vous croyez me reconnaître?

PERRINE.

Oui... lui... (*Elle cherche.*)

MARTIN.

Que cherchez-vous?

PERRINE, *un moment indécise.*

Je ne sais plus... Ah! (*Elle va prendre le portrait.*)

MARTIN.

Vous connaissez cet homme?

PERRINE.

Cet homme! je ne veux pas le connaître!

MARTIN.

Cette agitation, ce trouble... à la vue de ce portrait, qui est bien celui du comte Duriveau... Si c'était... Oh! pauvre Claude Gérard! pauvre Claude Gérard! (*Il porte le portrait sur la table à gauche.*)

PERRINE.

M'aimes-tu, toi?

MARTIN.

Si vous êtes réellement celle que je crois, la plus vive affection...

PERRINE.

Écoute...

MARTIN.

Que voulez-vous?

PERRINE.

Dis-moi tout bas... Mère, je t'aime!

MARTIN.

Mère, je t'aime.

PERRINE.

Encore...

MARTIN.

Mère, je t'aime.

PERRINE.

Ah! que je suis heureuse! (*Elle est prête à défaillir.*) Que je suis heureuse!... (*Il la soutient dans ses bras.*)

RÉGINA, *entrant, à part.*

Lui! mon Dieu!

MARTIN.

Mademoiselle Régina!

RÉGINA, *à part.*

Oh! du moins, il ignore à quel prix!...

PERRINE, *qui est revenue à elle, montrant Basquine à Martin.*

Tu la connais? oh! elle est bonne! bien bonne!... aime-la bien... aime-la bien... C'est elle qui m'a mise dans une maison où il y a des fleurs, et d'où je puis mieux te voir.

RÉGINA.

Vous savez, il ne faut pas trop parler.

MARTIN.

Vous, mademoiselle... vous sa bienfaitrice!

RÉGINA, *montrant à Perrine, un domestique qui entre.*

On vient vous chercher, bonne mère, on vous attend!

PERRINE.

Tantôt, je te verrai.

MARTIN.

Oui... oui...

PERRINE.

Adieu, mademoiselle... (*A Martin.*) Tu te mettras à la fenêtre...

MARTIN.

Je vous le promets. (*Elle sort.*)

SCENE VII.

MARTIN, RÉGINA.

RÉGINA.

Pourquoi, monsieur Martin, vous êtes vous fait annoncer de la part de Claude Gérard?

MARTIN.

Je craignais que vous ne voulussiez pas me recevoir.

RÉGINA.

Je regrettais que vous fussiez privé de votre liberté par M. le comte Duriveau; que vouliez-vous que le reste me fît?

MARTIN.

Ah! ce mot est cruel, mais je l'ai mérité, puisque j'ai eu la témérité de croire que vous portiez quelque intérêt à l'honneur de l'orphelin que votre mère a aimé...

RÉGINA.

Ce temps-là est passé, monsieur, et je ne pense pas que ce soit pour en parler que vous êtes venu...

MARTIN.

C'est du moins pour parler de la personne sous le souvenir de laquelle je comptais m'abriter.

RÉGINA.

Que voulez-vous dire?

MARTIN.

Claude Gérard et moi, nous savions que vous aviez pieusement obéi aux ordres de votre mère en faisant sceller sous une pierre dans l'oratoire un coffret auquel elle attachait le plus grand prix.

RÉGINA.

Eh bien! ce coffret...

MARTIN.

Le jour de votre dernière visite, avant de m'éloigner aussi et à jamais des lieux où j'ai eu tous les jours heureux de ma vie, j'ai voulu revoir cet oratoire que vous veniez de quitter... un étranger... un sacrilége s'y était introduit.

RÉGINA.

O mon Dieu!

MARTIN.

Il venait de violer le secret des morts, et déjà il emportait la cassette... je l'ai frappé... il a pu fuir, mais du moins il a été forcé d'abandonner ce qui était confié à notre garde...

RÉGINA.

Et ces papiers, vous les avez lus?

MARTIN, *lui présentant la cassette.*

Ah! mademoiselle, c'est trop de mépris... Ce coffret...

RÉGINA.

Vous me l'apportez?... mais vous saviez que ce coffret, avec des papiers, renferme des objets précieux?...

MARTIN.

Je le savais...

RÉGINA.

Et... est-il vrai que vous soyez voisin de la gêne?...

MARTIN.

Cela est vrai, mademoiselle.

RÉGINA.

Et vous gardiez ce coffret?...

MARTIN.

Jusqu'au jour où je pourrais vous trouver... Je vous ai vue il y a deux jours... Je suis libre depuis une heure... me voici...

RÉGINA.

Ah! pardon, monsieur Martin, pardon... j'ai soupçonné votre loyauté... j'ai partagé la prévention... pardon, pardon!...

MARTIN.

Et maintenant, vous me rendez votre estime, votre intérêt!... merci, merci!... Je ne vais donc plus être seul au monde!...

SCENE VIII.

LES MÊMES, SCIPION.

SCIPION.

Parbleu, ma belle cousine, ce que vient de me dire mon père vaut bien un remercîment.

RÉGINA, *montrant Martin.*

Monsieur!...

SCIPION.

Tiens, il y a un homme... je ne le voyais pas.

RÉGINA, *à part.*

J'aurais bien mieux aimé qu'il ne vînt pas; je ne lui avais pas encore fait assez d'excuses.

SCIPION, *qui a lorgné Martin.*

Mais attendez donc, je crois vous reconnaître; c'est vous que j'ai vu il y a deux jours, chez la Fressure.

MARTIN.

Oui, monsieur.

SCIPION.

C'est on ne peut mieux. Eh bien! vous annoncerez au vieux coquin mon mariage avec Mademoiselle Régina de Noirlieu.

MARTIN, *à part.*

O ciel!

RÉGINA, *à part.*

Pourquoi ces paroles me font elles tant de mal?

SCIPION, *à part.*

Bête de pari qui m'a enlevé mes cent louis... Heureusement

ce qui n'a pu servir le matin peut servir le soir. (*Il tire la boîte du bracelet de sa poche; haut.*) Ma cousine, permettez-moi de vous offrir... Que mon père dise encore que je n'ai pas l'esprit d'économie!

MARTIN, *à part.*

Ah ! l'ai-je donc vue pour la dernière fois!... (*Haut.*) Mademoiselle.

SCIPION.

Eh bien, que voulez-vous encore? Allez où je vous ai dit... allez donc...

RÉGINA, *ouvrant l'écrin.*

Qu'ai-je vu?

SCIPION.

Eh bien, ma jolie cousine. (*Martin sort, Régina prend un papier dans l'écrin et lit :* A qui se vend! *quand Scipion, qui a suivi des yeux Martin, se retourne vers elle et va s'avancer, elle a posé la boîte sur la table, la lui montre du doigt, et se retire pâle et tremblante, mais sans dire un mot.*)

SCIPION, *seul.*

Ah ça ! que se passe-t-il donc ici! Régina est interdite et reçoit à peine mes remerciements, ce drôle qui dit un ô ciel! que j'ai parfaitement entendu, cette détermination subite, ce consentement impromptu... Puis cette froideur, cette retraite précipitée... Pourquoi me montrait-elle mon bracelet?...Un papier dans la boîte... (*Il lit.*) A qui se vend!... Diabolique Basquine! qui renverse tout... Ma cousine consentait... je n'étais plus obligé de l'amener à ce mariage de force... J'abandonnais des plans bien conçus, mais difficiles... et cette Basquine à qui je préparais un triomphe, elle sera venue... elle aura parlé... Juste ment voici son bulletin de théâtre... Croit-elle donc que je me laisserai jouer ainsi?... oh ! je me vengerai. (*Un domestique entre.*) Que me veut-on?

LE DOMESTIQUE .

Il y a là un marchand de chiens qui dit avoir affaire à Monsieur le Vicomte.

SCIPION.

Un marchand de chiens?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur le Vicomte.

SCIPION.

Qu'il s'en aille au diable!

LE DOMESTIQUE.

C'est ce que je disais à ce maître Léonidas. (*Il veut se retirer.*)

SCIPION, *l'arrêtant.*

Léonidas, dis-tu?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur le Vicomte.

SCIPION.

C'est autre chose, qu'il entre.

LE DOMESTIQUE.

Le voici.

SCÈNE IX.

LÉONIDAS, SCIPION .

SCIPION.

Drôle, te voilà enfin?

LÉONIDAS.

Jugez de mon empressement.

SCIPION.

Pourquoi cet accoutrement?

LÉONIDAS

Vous m'avez recommandé tantôt... d'ailleurs comme cela je ne perds pas de temps. (*Tirant la queue du chien, qu'il a sur ses bras et qu'il fait crier.*) J'étudie... J'étudie...

SCIPION.

Imbécille!... Mon argent, j'en ai plus besoin que jamais...

LÉONIDAS.

Le voici...

SCIPION, *comptant les billets.*

Comment, mille louis au lieu de deux mille !

LÉONIDAS.

Il a fallu se donner bien de la peine pour réaliser tout cela... D'ailleurs, il vous reste encore quelque chose à négocier.

SCIPION.

Combien?

LÉONIDAS.

La traite sur Abd-el-Kader ; la banque de France a répondu qu'elle l'accepterait quand on serait tout à fait d'accord avec lui.

SCIPION.

Vous êtes de grands fripons, mais j'ai encore besoin de vous...

LÉONIDAS.

Ah! oui, ce soir aux Funambules, les bouquets, les fleurs.

SCIPION.

Des bouquets! des fleurs! un succès!... Non pas. Amène-moi avec toi une vingtaine de vauriens de ton espèce...

LÉONIDAS.

A Paris, tout se trouve...

SCIPION.

Qui feront exactement ce qu'on leur dira.

LÉONIDAS.

Des moutons de docilité.

SCIPION.

Et puis là, en l'honneur de Basquine, un orage, un vacarme, un charivari, un tohu bohu!

LÉONIDAS.

Ah bah! ce n'est plus pour...

SCIPION.

Sifflez !... criez... huez... tempêtez... et je serai là pour vous soutenir. (*Il sort.*)

LÉONIDAS, *à ses chiens.*

Allons, mes bichons, puisqu'il s'agit de cris et de vacarme, nous ne nous séparerons pas.

CINQUIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la chambre de Basquine dans la maison de la Levrasse. Tout y annonce la misère, sans que cependant elle ait rien de repoussant ; sur une table, tout ce qu'il faut pour écrire ; dans le fond, une porte, une autre à droite. Au lever du rideau, Basquine lit une lettre ; un domestique à la livrée de Régina attend dans le fond.

SCÈNE I.

BASQUINE, UN DOMESTIQUE.

BASQUINE, *écrivant en parlant*

« Mademoiselle, j'ai été outrageusement sifflée, et n'ai même » pu parvenir à me faire entendre. Je ne puis vous donner » des détails, je me sens tant d'amertume dans le cœur, que je » serais probablement injuste. Vous êtes bonne, et moi, je suis » malheureuse... Vous avez du cœur, j'aurai du courage... Tantôt, quand la première émotion sera passée, j'irai vous voir, » bon ange de consolation. » (*Elle cachète le billet et le remet au domestique.*) Remettez ce billet, je vous prie, à Mlle de Noirlieu. (*Le Domestique sort. Elle se promène avec une vivacité énergique.*) Pour un pareil misérable quelle différence y a-t-il donc entre l'amour et la haine!... Mais ce n'est pas comme ça que j'aime, moi... Hier, après cinq ans!... au milieu de mon désespoir, j'ai cru entendre une voix, et j'ai frissonné tout entière, et un moment j'ai oublié...

SCÈNE II.

BASQUINE, LÉONIDAS.

BASQUINE, *à Léonidas qui entre.*

Que voulez-vous?... que venez-vous faire ici?

LÉONIDAS.

Je viens savoir de vos nouvelles, ma pauvre demoiselle Basquine.

BASQUINE.

Pourquoi ce matin?

LÉONIDAS.

A cause d'hier soir.

BASQUINE.

Vous y étiez?...

LÉONIDAS.

Oui... Saperlotte ! quel bruit ils ont fait!...

BASQUINE.

Puisque vous y étiez, avez-vous reconnu une voix qui, un moment, a dominé toutes les autres?...

LÉONIDAS.

Au moment où vous vous êtes évanouie!

BASQUINE.

Oui, j'ai cru reconnaître...

LÉONIDAS.

Vous ne vous êtes pas trompée.

BASQUINE.

C'était lui!...

LÉONIDAS.

Vous allez être bien contente, s'il vient vous voir.

BASQUINE, *à part.*

Le voir!... Lutter à la fois contre la haine des hommes et contre son amour... (*Haut.*) S'il vient, tu lui diras que je n'y suis pas, que j'ai quitté ce logement...

LÉONIDAS, *à part.*

Ça me rassure un peu. (*Haut.*) Mais dites donc, je ne mentirais pas trop.

BASQUINE.

Comment?

LÉONIDAS.

Imaginez-vous, mon pauvre bourgeois, depuis qu'il est atteint de son éternument, il devient mollasse, mollasse!... il n'a pas plus de défense qu'un enfant... Ce matin, le Vicomte lui a fait dire de vous renvoyer de ce logement que vous occupez.

BASQUINE.

Encore!..

LÉONIDAS.

Et comme votre début a manqué et que le bourgeois a flairé que vous ne pourriez pas le payer longtemps, il m'a dit avec son geste habituel : Mon enfant, va dire à Basquine que le gouvernement m'a retenu son logement pour un prince osage qui vient voir le pont Neuf.

BASQUINE.

Il me chasse parce qu'il me sait sans ressource, cela devait être... Quand le malheur souffle, il pleut des injures.

LÉONIDAS.

Mais le Comte vous offre...

BASQUINE, *le regardant avec un souverain mépris.*

Vice en guenilles aux gages du vice doré!

DURIVEAU, *ouvrant la porte du fond.*

Mademoiselle Basquine?

BASQUINE.

C'est moi, monsieur.

DURIVEAU.

Je désirerais, mademoiselle, vous entretenir quelques instants.

BASQUINE, *à Léonidas.*

Sortez!...

LÉONIDAS, *à part, en s'en allant.*

Qu'est-ce qu'il peut venir faire ici?

SCÈNE III.

BASQUINE, DURIVEAU.

BASQUINE.

Qui ai-je l'honneur de recevoir chez moi?

DURIVEAU.

Le comte Duriveau!... (*Basquine le regarde un instant et va rapidement prendre son schall. Duriveau, voyant son mouvement se hâte d'ajouter :*) Le tuteur de mademoiselle Régina de Noirlieu.

BASQUINE, *s'arrête et repose son schall.*

Le tuteur de mademoiselle Régina? parlez, monsieur.

DURIVEAU.

Mon nom a suffi sans doute pour vous faire connaître l'objet de ma démarche.

BASQUINE.

En aucune façon, monsieur.

DURIVEAU.

Je m'expliquerai donc, mademoiselle ; je connais la passion que mon fils a pour vous.

BASQUINE.

Une passion!...

DURIVEAU.

Dans d'autres circonstances je l'aurais laissé éclater et s'éteindre, mais il est sur le point de contracter un mariage avec une riche héritière...

BASQUINE.

Il y a de riches héritières bien à plaindre, monsieur le Comte.

DURIVEAU.

Et ne plaignez-vous pas le père de famille qui voit ses plus chers projets près d'être renversés parce que son fils, égaré par un fol amour, irrité par d'habiles refus...

BASQUINE, *avec éclat.*

Monsieur le Comte!... (*Duriveau la regarde avec étonnement, elle reprend d'un ton pénétré.*) Dites-moi, je vous prie, si cette démarche et ces paroles vous ont été inspirées par mademoiselle Régina...

DURIVEAU.

Je dois avouer que non, et l'éloge qu'elle m'a fait de vous...

BASQUINE, *avec soulagement.*

Vous pouvez continuer, monsieur le comte, vous venez de me donner de la force contre le mal que vous allez encore me faire.

DURIVEAU.

Pardon, si vos paroles amères ont provoqué de ma part un peu de vivacité, je ne suis pas venu dans des intentions hostiles, je voulais vous éclairer... Mon fils vous a peut-être fait concevoir des espérances qui ne pourraient se réaliser.

BASQUINE, *moitié à part et d'une voix étouffée.*

Le malheur souffle!...

DURIVEAU, *sans l'entendre.*

Sa fortune est complètement dissipée, je puis vous le prouver, et cette preuve rendra sans doute plus facile l'éloignement que je viens vous demander.

BASQUINE, *même jeu.*

Le malheur souffle!...

DURIVEAU, *même jeu.*

Je comprends cependant que si vous consentiez à rendre service à une famille en quittant Paris... cette famille devrait vous aider à accomplir ce sacrifice... Vous fixerez vous-même la somme. (*Bruit dehors.*)

BAMBOCHE, *en dehors.*

Je te dis que j'entrerai.

LÉONIDAS, *en dehors.*

Mais puisque je vous dis...

DURIVEAU.

Quel est ce bruit?

BASQUINE.

Ah! il était temps! monsieur le Comte! il était temps! (*Elle éclate en sanglots; la porte s'est ouverte, on a vu Bamboche repousser rudement Léonidas qui voulait l'empêcher d'entrer; il se précipite dans la chambre.*)

SCENE IV.

BASQUINE, BAMBOCHE, DURIVEAU.

BAMBOCHE, *courant à Basquine, sans voir Duriveau.*

Basquine!... ma chère Basquine! (*Elle est prête à s'évanouir, il la soutient.*) C'est toi!... c'est bien toi!... après cinq ans d'absence!... Tu pleures, tu sanglottes!... à cause d'hier, peut-être?

BASQUINE, *se ranimant.*

Hier!... Tu étais là, hier?

BAMBOCHE.

Oui, j'y étais!

BASQUINE.

Eh bien! là, devant monsieur...

BAMBOCHE.

Tiens! je ne l'avais pas vu, ce monsieur.

BASQUINE.

Raconte ce qui s'est passé... dis tout, je le veux... je t'en prie.

BAMBOCHE.

Pourquoi donc que je ne dirais pas tout? voilà! Hier, c'était la fin des cinq jaunets du père la Fressure... j'avais bien dîné... j'étais sur le boulevard avec un cure-dent... bon genre... je me tâte le gousset, il n'y avait pas de quoi prendre une stalle à l'Opéra... et puis on y chante trop... J'étais en face des Funambules... voilà mon affaire... plaisir moins ennuyeux, à meilleur marché... et je m'y connais un peu... ça se rapproche de mon premier métier... J'entre, et je m'amuse bien jusqu'à neuf heures... des pommes, de la bière et Pierrot... il y avait de quoi... c'est-à-dire, je me serais bien amusé, si dans une loge d'avant-scène, il n'y avait pas eu quatre jeunes gens avec des mains beurre frais qui avaient l'air d'avoir pitié de notre plaisir, qui riaient tout haut quand la pièce nous donnait envie de pleurer, et bâillaient encore plus haut quand nous nous mettions à rire. Il n'y a rien d'embêtant comme d'être contrarié dans ses sentiments au spectacle... Aussi, avec quelques vrais amateurs, nous avions plus d'une fois déjà crié après eux : A la porte! à la porte! Dans l'entr'acte, je sors pour faire une nouvelle provision de pommes, pas tant pour moi que pour la loge aux farauds... Quand je rentre, j'entends dans le corridor que les uns sifflaient, que d'autres applaudissaient... la grande pièce, *la Fée d'argent*, était commencée, et c'était après la débutante qu'on en avait... Je rentre, je m'assieds... on criait : Bravo! on criait : A bas! on criait : Laissez-la donc parler!... Pendant ce temps-là, j'avais distribué mon demi-quarteron à mes voisins... je regarde... je regarde encore... je jure de surprise! dans le tintamarre on ne m'entend pas... C'est elle! que je disais... C'est bien elle!... Et ceux d'alentour me demandaient : Qui, elle? Pendant que les sifflets et les huées allaient de plus belle, surtout du côté de la loge, où le plus jeune des farauds mettait ses mains de chaque côté de sa bouche pour faire plus de bruit en criant... l'actrice interdite essayait de parler, s'avançait... reculait... Sac.. cette fois-là tout le monde m'entend... Laissez-lui jouer son rôle, tas de gamins! J'avais des crispations dans tous les membres et de la sueur dans les cheveux. Tout à coup, je vois mon gredin de la loge qui jette quelque chose sur la scène. La pauvre enfant

fait un pas... un pois fulminant éclate... un second pas... un second pois fulminant... On rit... on hurle, et la loge plus fort que tous... Je me lève... je me penche sur la galerie, haletant, furieux... la petite s'est avancée vers la rampe, et avec tant de résolution, que tout le monde se tait... même moi... Elle est pâle, ses lèvres tremblent, mais sa voix est ferme et sonore... Elle lève la main vers la loge, et son doigt désigne le plus acharné des quatre... on aurait entendu voler une mouche : On m'applaudirait autant qu'on me siffle, dit-elle, si j'avais voulu être la maîtresse de monsieur... En finissant de parler, elle tombe le bras toujours étendu... Ce n'est plus une salle... c'est un sabbat de tonnerres... mais avant tout, j'ai crié à la pauvre enfant qui succombe : Basquine, me voilà! J'ai sauté dans le parterre, j'ai marché sur les têtes, sur les dos, dans l'orchestre, j'ai pris la première chose que j'ai trouvée... un musicien avec sa contrebasse : j'ai fait du musicien un marchepied, de la contrebasse un marteau, et j'ai tapé avec sur la loge et son contenu. Je voulais aller à toi, ma pauvre Basquine! mais, bah! un commissaire, deux sergents de ville, trois gardes municipaux, je suis empoigné, et avec le restant de ma contrebasse, on me fourre au violon. Ce matin, le brave commissaire m'a mis à la porte, j'ai couru, j'ai cherché, j'ai su où tu étais, et je suis venu pour te dire que je t'aime, et pour te demander s'il faut que je le tue?

BASQUINE.

Cet homme, tu le connais?

BAMBOCHE.

Je le crois bien, de sa qualité, ça se nomme un gredin à rouer de coups, et de son nom ça s'appelle Scipion Duriveau.

DURIVEAU.

Mon fils!

BAMBOCHE.

Votre fils! Ma foi, je ne m'en dédis pas... et ma canne est à son service.

BASQUINE.

Mon ami!... (*Silence.*)

DURIVEAU.

Je suis confondu, anéanti... j'étais venu presque pour ordonner, je ne puis que prier, demander surtout le silence, que le monde, que Régina surtout ignore...

BASQUINE.

Pourquoi, mademoiselle Régina?

DURIVEAU.

C'est elle qu'il devait épouser.

BASQUINE.

Elle! ce bon ange, si pur et si doux !... Ce mariage ne se fera pas, monsieur le comte.

DURIVEAU.

Que dites-vous?

BASQUINE.

Je n'ai pas besoin de mettre votre fils au pilori et je puis me taire avec des étrangers, mais laisser mademoiselle Régina tomber aux mains d'un pareil homme, savoir qu'elle livre honneur et bonheur à sa merci, non, je ne le souffrirai pas... J'irai la trouver, je lui dirai tout... Si vous me fermez les portes de votre hôtel, je l'attendrai dans la rue, je l'attendrai dans l'église, et quand le prêtre demandera si quelqu'un connaît un obstacle à ce mariage je m'élancerai, je m'écrierai : Moi! je m'y oppose, parce que cette fille est un ange; parce que cet homme est un infâme!

BAMBOCHE, *avec joie et admiration.*

Hein! comme c'est elle! comme c'est ma Basquine! Qu'en dites-vous, monsieur le Comte?

DURIVEAU, *avec noblesse.*

Je dis, monsieur, que je m'étonne, que j'admire, et que je suis honteux de ma démarche... Mademoiselle, oubliez ce que j'ai pu vous dire au commencement de cette entrevue; je vous en demande pardon; je vous quitte le cœur navré de douleur, mais soyez persuadée que je saurai remplir le devoir rigoureux qui m'est imposé... Encore une fois pardon... (*Il salue et se retire.*)

SCENE V.

BASQUINE, BAMBOCHE.

BAMBOCHE.

Je lui pardonne, moi, surtout parce qu'il s'en va... Basquine... ma Basquine, que je te voie... que je te regarde.

BASQUINE.

Oui, c'est bien moi... toujours frappée... toujours me redressant sous les coups que l'on me donne, et toi, toujours accourant au moment où j'ai besoin de toi.

BAMBOCHE.

Est-ce que tu en doutais? Est-ce que tu ne te souviens pas que j'ai là en rouge sur mon bras droit, deux mains, et écrit au dessous : Martin et Bamboche à la vie, à la mort... Et là sur mon bras gauche en bleu, deux cœurs, et au-dessous : Bamboche et Basquine pour la vie! Et tout cela est bien autrement tatoué là... (*se frappant sur le cœur*); pour celui de vous deux qui le voudra le premier, je me fais tuer, mais là sans barguigner, tu le sais, tu le sais bien, n'est-ce pas?

BASQUINE.

Oui, frère!

BAMBOCHE.

Ah! plus de frère, ne commençons pas comme il y a cinq ans, sois ma femme, ma femme chérie.

BASQUINE.

Non, mon ami...

BAMBOCHE.

Non? non?... Basquine, est-ce que tu en aimes un autre?... Est-ce que depuis ces cinq ans...

BASQUINE.

Bamboche, étais-je libre... t'avais-je rien promis?

BAMBOCHE.

C'est vrai, mais mille noms!...

BASQUINE.

J'aurais donc pu aimer un homme laborieux, rangé, dévoué comme toi...

BAMBOCHE.

Comme moi... oui... cherche...

BASQUINE.

Je ne l'ai pas fait, et mon cœur est comme lorsque je t'ai quitté.

BAMBOCHE.

Ton cœur, tu n'en n'as pas.

BASQUINE.

Bamboche!

BAMBOCHE.

Non, tu n'as pas de cœur, pas pour moi, du moins...

BASQUINE.

Pauvre ami, qui ne comprend pas...

BAMBOCHE.

Qu'est-ce qui te dit que je ne comprends pas... C'est bien difficile, n'est-ce pas, d'être laborieux, rangé, calme, patient?... Tu ne me réponds pas? Mille millions de tonnerres!... (*Il casse une chaise.*) Que je suis donc malheureux!

BASQUINE.

Bamboche! voilà des morceaux qui répondent pour moi. (*Bamboche reste honteux et consterné, Claude Gérard paraît à la porte du fond.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, CLAUDE GÉRARD.

CLAUDE GÉRARD.

Mademoiselle Basquine!

BASQUINE.

Est-ce encore un malheur, une insulte?...

BAMBOCHE.

Bon! quelqu'un, maintenant... (*Il se retire de quelques pas.*)

CLAUDE GÉRARD.

Mademoiselle, après de bien longues recherches, quelques renseignements m'ont amené jusqu'à vous.

BASQUINE.

Parlez vite, monsieur...

BAMBOCHE, *qui l'écoute.*

Cette voix!

CLAUDE GÉRARD.

Me permettrez-vous de vous adresser quelques questions?

BAMBOCHE, *qui s'est approché et l'a regardé.*

Je ne me trompe pas, c'est vous, c'est monsieur Claude Gérard.

CLAUDE GÉRARD.

Monsieur Bamboche!

BASQUINE.

Basquine, prends cette main-là, je ne quitte pas l'autre, tiens, vois-tu, voilà un brave homme!... Tu sais quand nous avons volé, c'est lui qui a arrêté Martin, il ne l'a pas livré à la justice, il ne l'a pas châtié, il l'a gardé avec lui, il l'a nourri de la moitié de son pain noir, il en a fait un fameux homme.

BASQUINE.

Vous avez sauvé et gardé notre frère, notre bon frère... et où est-il?

CLAUDE GÉRARD, *à Bamboche.*

Vous ne l'avez pas revu?

BAMBOCHE.

Vous me l'avez défendu... Est-ce qu'il est à Paris?

CLAUDE GÉRARD.

Il doit y être, mais je sais où j'aurai de ses nouvelles.

BASQUINE.

Nous le verrons?

BAMBOCHE.

Nous nous embrasserons tous les trois là sous vos yeux?

CLAUDE GÉRARD.

Oui, mes enfants, oui, ce jour viendra.

BASQUINE.

Vous me cherchiez donc?

CLAUDE GÉRARD

Sans vous connaître, et je serai doublement heureux si on ne m'a pas trompé!

BAMBOCHE.

Sur quoi?

CLAUDE GÉRARD.

Il y a quelque temps... cédant à la plus généreuse compassion, vous avez recueilli chez vous une pauvre femme, à peu près privée de raison... vous avez eu pour elle les soins de la plus tendre des filles... Est-ce vrai?...

BASQUINE.

Oui, monsieur!

CLAUDE GÉRARD.

Mon cœur se serre... j'ose à peine vous interroger...

BASQUINE.

Cette émotion...

CLAUDE GÉRARD.

Tout ce qu'il y a de plus chaud et de meilleur dans vos trois amitiés... je le sens pour cette infortunée... si c'est elle...

BAMBOCHE.

Basquine... tâche que ce soit elle... pour ce brave homme.

CLAUDE GÉRARD.

Savez-vous son nom?...

BASQUINE.

Elle refuse obstinément de le dire.

CLAUDE GIRARD.

Il faudra donc que je la voie... et si le temps, la misère...

BASQUINE.

Attendez... hier, dans un moment de vive émotion, elle a parlé d'elle-même, je crois, et prononcé un nom...

CLAUDE GÉRARD, *avec vivacité.*

Perrine?

BASQUINE.

Oui, Perrine!

CLAUDE GÉRARD.

Elle! mon Dieu! elle! après vingt-cinq ans! sauvée par vous!

BAMBOCHE.

Allons, mon brave homme, un peu de courage!

CLAUDE GÉRARD.

Perrine! Perrine! s'il n'y a pas de danger pour elle, conduisez-moi... soyez tranquille, elle ne me reconnaîtra pas.

BASQUINE.

Depuis trois jours, elle n'est plus ici.

CLAUDE GÉRARD.

Comment?

BASQUINE.

Je n'ai pu avoir que l'intention de cette action que vous trouvez généreuse... elle a été accomplie par une jeune demoiselle, aussi bonne que belle.

CLAUDE GÉRARD.

Et cette demoiselle, son nom?

BASQUINE.

Mademoiselle Régina...

CLAUDE GÉRARD.

Régina de Noirlieu?

BASQUINE.

Vous la connaissez, monsieur?

CLAUDE GÉRARD.

Oui, oui, je la connais assez, mon enfant pour que ce que vous m'apprenez d'elle ne me surprenne pas... Je vais aller la trouver... indiquez-moi...

BASQUINE.

Rue Saint-Dominique, hôtel de M. le comte Duriveau.

CLAUDE GÉRARD.

Monsieur le comte Duriveau, dites-vous?

BASQUINE.

C'est le tuteur de mademoiselle Régina.

CLAUDE GÉRARD.

Lui! Et Perrine est dans sa maison?

BASQUINE.

Non... Mademoiselle Régina l'a fait placer dans une maison de santé.

CLAUDE GÉRARD.

A Paris?

BASQUINE.

Oui, monsieur, chez le docteur Duval, rue de Vaugirard.

CLAUDE GÉRARD.

Mes amis, de puissantes raisons m'empêchent de me présenter à l'hôtel du comte Duriveau, et cependant, je voudrais voir mademoiselle Régina, qui seule peut me donner des nouvelles de... je voudrais un moyen...

BASQUINE.

Rien de plus simple, j'irai voir mademoiselle Régina, tout à l'heure, je lui dirai que je vous ai vu, que vous désirez lui parler que vous êtes allé voir sa protégée...

CLAUDE GÉRARD.

Si elle pouvait venir la voir aussi, ce soir à huit heures... j'y serais...

BASQUINE.

Votre commission sera faite... soyez tranquille, et je suis certaine que mademoiselle Régina, sera exacte...

CLAUDE GÉRARD.

Merci, ma chère enfant! Vous aussi, monsieur Bamboche, je vous dirai merci, si vous pouvez me guider dans Paris que je ne connais pas; je vous devrai à tous deux un des plus beaux jours de ma vie...

BASQUINE.

Bamboche, rends-moi donc en même temps un service, cherche-moi une chambre.

BAMBOCHE

Tu t'en vas d'ici?

BASQUINE.

On m'a donné mon congé, (*en riant*) pour n'avoir pas réussi hier.

BAMBOCHE.

Tu n'as pas d'argent, peut-être?

BASQUINE.

Non...

BAMBOCHE.

Gredin! d'avoir tout dépensé hier... sois tranquille, il faudra bien que j'en gagne ou mille tonnerres!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LÉONIDAS.

LÉONIDAS, *entrant.*

Mademoiselle Basquine.

BAMBOCHE, *le saisissant.*

Bon! je vais pouvoir passer ma colère sur quelqu'un...

LÉONIDAS, *se débattant.*

Pourquoi donc? pourquoi donc?

BAMBOCHE.

Parce que je t'ai vu là-bas hier soir... parce que tu sifflais!

LÉONIDAS.

Je sifflais, c'est vrai, mais je sifflais la cabale.

BAMBOCHE.

Garnement, va.

BASQUINE, *l'arrêtant.*

Mon ami, le mépris seul...

BAMBOCHE, *à Basquine.*

Tu le veux!... (*A Léonidas.*) Je te donne tout mon mépris. (*Il lui lance un grand coup de pied. Claude Gérard et Bambohce sortent.*)

LÉONIDAS.

Je l'accepte, le mépris, je le réclame; il a les poings moins durs et moins de clous à ses bottes.

BASQUINE; *elle a pris son châle et s'apprête à sortir.*

Hâtons-nous de remplir la promesse que j'ai faite à ce bon Claude Gérard.

LÉONIDAS, *qui s'est approché d'elle pendant ses apprêts.*

Le vicomte Scipion...

BASQUINE, *s'arrêtant, à elle-même.*

Je l'avais oublié!... Aller dans cette maison où je puis le rencontrer, où son père saura que je suis venu! J'ai eu tort, je ne dois pas m'y présenter. (*Allant à la table.*) Je puis du moins écrire et lui envoyer...

LÉONIDAS.

Il n'y a pas moyen de lui parler. (*Plus haut.*) Mademoiselle Basquine, le vicomte Scipion est en bas.

BASQUINE, *à mi-voix.*

Encore! Ah! je saurai bien lui échapper...

LÉONIDAS.

Il voudrait vous présenter ses excuses.

BASQUINE, *avec indifférence.*

Eh bien! laisse-le monter. Mais attends, veux-tu gagner une bonne commission? Va rue Saint-Dominique, hôtel du comte Duriveau; tu demanderas mademoiselle Régina, et tu lui remet

tras cette lettre.

LÉONIDAS.

Ça sera fait!

BASQUINE.

Maintenant, attends un moment ici. *(Elle entre par la porte à droite.)*

SCÈNE VIII.

SCIPION, LÉONIDAS, *puis* LA LEVRASSE.

SCIPION, *à la porte du fond, à voix basse.*

Est-ce qu'elle n'est pas là?

LÉONIDAS.

Elle va revenir.

SCIPION, *voyant la lettre.*

Cette lettre serait-elle pour moi?

LÉONIDAS.

Non, pour mademoiselle Régina.

SCIPION.

C'est singulier! Mais elle tarde bien... *(Il va à la porte de droite.)* Basquine!... Elle ne répond pas... Basquine. *(Il essaye d'entrer.)*

LA LEVRASSE.

Basquine? Oui, tâchez de la rattraper. Je viens de la rencontrer en bas.

SCIPION.

Elle est sortie par l'autre porte?

LA LEVRASSE.

Je montais; elle descendait rapidement; elle m'a poussé de côté, et elle a filé... Il n'y a pas grand mal, car maintenant vous allez la laisser là... Grâce au ciel! votre mariage est résolu.

SCIPION.

Tu es arriéré, Moïse; tout est rompu.

LA LEVRASSE.

Ah! mon Dieu!

LÉONIDAS.

Monsieur le Vicomte, épargnez-lui les émotions; elles lui portent sur les fosses nasales.

LA LEVRASSE.

Et ma créance?

SCIPION.

Perdue, si tu ne secondes pas mes projets... Et d'abord, cette lettre... *(Il la prend des mains de Léonidas et lit à mi-voix:)* Régina ira chez le docteur Duval ce soir à huit heures... C'est encore mieux que ce que j'avais imaginé d'abord.

LA LEVRASSE.

Parlez, pour être payé que faut-il faire?

SCIPION, *à Léonidas, en lui rendant la lettre.*

D'abord, porter cette lettre à son adresse, et demander une réponse.

LÉONIDAS.

J'y vais aller.

SCIPION, *à Lalevrasse.*

Il faut un écrivain habile en toutes sortes d'écritures.

LALEVRASSE, *mettant la main sur Léonidas.*

Je l'ai!

SCIPION.

Me procurer un homme résolu, vigoureux.

LA LEVRASSE.

Je l'aurai.

SCIPION.

Prendre rendez-vous dans un endroit sûr où personne ne puisse nous entendre et nous interrompre.

LA LEVRASSE.

A mon garni, barrière Vaugirard, 15.

SCIPION.

A quatre heures j'y serai.

LÉONIDAS.

Nous y serons tous!

SIXIÈME TABLEAU.

Le théâtre est coupé en deux: à gauche, chambre plus grande et plus garnie de meubles; porte au fond; à droite, petit cabinet avec une soupente. Ameublement misérable.

SCÈNE I.

MARTIN, *seul dans le cabinet. Il écrit et jette sa plume.*

Toujours cette pensée m'obsède... Elle me poursuit même au milieu de ce travail aride, accablant, qui du moins me donne du pain. Oh! je le savais bien, que cet amour me serait fatal... Régina se marie... C'en est fait, plus d'espoir! *(Se levant.)* De l'espoir... En ai-je jamais eu?... Cet amour n'a-t-il pas toujours été aussi fou qu'impossible? Régina se marie... Eh bien! tant mieux! je ne ferai plus malgré moi de ces rêves insensés... Ce sera la mort de ma funeste passion. Sa mort!... non, non.. mieux vaut encore souffrir... et aimer... Oh! que je suis malheureux!... *(Silence.)* Allons, reprenons ce travail, dont je ne me distrais que trop souvent. *(Il écrit. On frappe.)* Qui vient à cette heure? Entrez...

SCÈNE II.

MARTIN, LE COCHER.

LE COCHER.

Pardon, excuse, monsieur Martin.

MARTIN.

Ah! c'est vous, mon brave Jérôme?

LE COCHER.

Oui, monsieur Martin. Je venais voir si vous aviez eu le temps de m'établir mon compte avec mon maître, car, parlant par respect, comme je ne sais ni lire ni écrire, vous êtes bien bon de faire cela pour moi... et gratis, encore... puisque vous ne voulez rien pour ça...

MARTIN.

Votre digne femme, lors de ma maladie, n'a-t-elle pas eu pour moi qu'elle ne connaissait pas les soins d'une mère?

JÉROME.

Dam! monsieur Martin, on loge dans le même garni,.. on est porte à porte, c'est tout simple qu'on s'entr'aide... on n'est pas moins bon enfant rue de Vaugirard qu'ailleurs...

MARTIN.

Oui, cela est tout simple, pour de bons cœurs comme le vôtre. Je vais sur-le-champ établir votre compte.

LE COCHER.

Ça ne presse pas, monsieur Martin, je reviendrai demain...

MARTIN.

Non, non, revenez dans une heure, tout sera prêt.

LE COCHER.

Alors, puisque vous le voulez, je reviendrai, monsieur Martin... mais, pour l'amour de Dieu! prenez un peu de repos... On ne voit que votre lampe brûler toute la nuit... Au revoir, monsieur Martin! *(Il sort.)*

MARTIN.

Pauvre homme! il a raison, le sommeil me ferait du bien... car le sommeil c'est l'oubli... et puis je le sens, ces veilles continuelles, jointes à l'agitation où je vis, embrasent mon sang... ma tête est en feu .. Et pourtant, sans ce travail acharné, je ne gagnerais pas le pain de chaque jour... Allons, pas de faiblesse! du courage!!..... Rappelons-nous les conseils, les exemples de Claude Gérard. *(Il se remet à sa table.)* Mais non, la fatigue me gagne... malgré moi mes yeux se ferment... Allons, quelques instants de repos me donneront peut-être de nouvelles forces.... *(Il se couche dans sa soupente.)*

SCENE III.

Dans la chambre à gauche.

LÉONIDAS, LA LEVRASSE, *puis* SCIPION.

LA LEVRASSE, *à Léonidas.*

Tu as bien recommandé au portier de conduire ici le vicomte Scipion, dès qu'il arrivera?

LÉONIDAS, *légèrement.*

Mais oui, mais oui... à la fin vous êtes sciant!

LA LEVRASSE.

Ah! ça, drôle... sais-tu que tu deviens très-irrespectueux, et que tu auras affaire à moi?...

LÉONIDAS.

Père la Levrasse, en serviteur fidèle, je suis joyeux de vous déclarer que votre infirmité commence à vous abrutir.

LA LEVRASSE.

Quelle audace!

LÉONIDAS.

Oui, à force d'éternuer... ça vous aura détraqué quelque chose dans la cervelle, car vous baissez... parole d'honneur, bourgeois, vous baissez beaucoup.

LA LEVRASSE, *lui donnant un coup de pied.*

Ah! je baisse!... Que dis-tu de celui-là?

LÉONIDAS, *avec dédain.*

C'est pâteux, c'est mou, sans détente, sans ressort.

LA LEVRASSE.

C'est égal!... drôle, je t'apprendrai!...

SCENE IV.

LES MÊMES, SCIPION.

SCIPION.

Dans quel affreux taudis me fais-tu venir, vieux coquin? Le lieu me paraît parfaitement choisi pour un sabbat de sorciers.... Est-on du moins en sûreté?... ne peut-on nous entendre?...

LA LEVRASSE.

Non, non... soyez tranquille...

SCIPION.

Ici, c'est un mur... bon; mais cette cloison me paraît mince... Où donne-t-elle?

LA LEVRASSE.

Dans la chambre de chose... un pauvre diable...

SCIPION.

Mais l'on peut nous entendre...

LA LEVRASSE.

Bah! bah!

SCIPION.

Comment! toi, l'homme défiant par excellence, tu commets de ces imprudences?....

LÉONIDAS, *à la Levrasse.*

Ah! voyez-vous, bourgeois, que vous baissez... M. le Vicomte le trouve comme moi...

LA LEVRASSE, *se redressant avec autorité.*

Léonidas!.. va voir si personne n'est dans la chambre voisine, et mets cette chaise en travers sur la seconde marche de l'escalier, il est noir... si quelqu'un venait nous épier, il se carambolerait dans la chaise, et le bruit nous avertirait...

SCIPION.

A la bonne heure, je te reconnais....

LA LEVRASSE, *à Léonidas, lui donnant un coup de pied superbe.*

Eh! va donc!...

LÉONIDAS.

Ah! parfait! celui-là... quel nerf!... comme au meilleur temps, mais ce n'est qu'un éclair... (*Il sort.*)

SCIPION, *bas.*

Tu t'es procuré ce qu'il fallait pour écrire?...

LA LEVRASSE.

Là, sur cette table.

SCIPION.

Très-bien!.... (*Il tire des papiers de sa poche et les examine en silence. Pendant ce temps, Léonidas est entré chez Martin; il a regardé de côté et d'autre.*)

LÉONIDAS.

Personne.... bon... maintenant la chaise... (*Il sort.*)

SCIPION, *à la Levrasse.*

Pourras-tu disposer d'un homme sûr et déterminé?

LA LEVRASSE.

Ça peut se rencontrer; j'ai votre affaire...

SCIPION.

Il faudrait aussi un cocher de fiacre sur lequel on pût compter.

LA LEVRASSE.

J'en loge un ici dans mon garni.

LÉONIDAS, *rentrant.*

Personne à côté... j'ai regardé partout... personne..

SCIPION.

Mets-toi là, et copie, en imitant de ton mieux cette écriture...

LÉONIDAS.

Tiens, un passeport! (*Il écrit.*) Tiens... c'est pour un monsieur et une demoiselle. (*Il écrit.*)

LA LEVRASSE.

Vos plans sont-ils bien arrêtés?...

SCIPION.

D'abord, la lettre à Régina a été portée?

LA LEVRASSE.

Oui, monsieur le Vicomte, et mademoiselle Régina a répondu qu'elle serait chez le docteur à huit heures, ce soir.

SCIPION, *à Léonidas.*

Avances-tu?...

LÉONIDAS..

Je n'ai plus que les deux signatures... je vais les essayer à part...

SCIPION.

Mets-y tout le temps... moi, maintenant, je vais m'occuper de quelques autres détails très-urgents... (*A la Levrasse.*) Viens avec moi.

LA LEVRASSE.

Mais les papiers que copie Léonidas?...

SCIPION.

Je vais t'en expliquer l'emploi en descendant, et te dire aussi le rôle de l'homme déterminé qu'il nous faut, et que tu as, dis-tu.

LA LEVRASSE.

Je l'ai... il sera tout à l'heure ici...

SCIPION.

Raison de plus pour que je parte... je ne veux pas être vu de lui... Allons, viens... je te dirai aussi ce que devra faire le cocher. (*A Léonidas.*) Et toi, drôle, applique-toi... fais un chef-d'œuvre de ressemblance...

LÉONIDAS.

Ce sera frappant!...

SCIPION.

La Fressure en remontant te dira l'emploi de ces papiers..... dès que tu auras fini, plie-les, afin que l'écriture ne paraisse pas fraîche... (*A la Levrasse.*) Allons, va... montre-moi le chemin de ton escalier, qui est noir comme chez le diable... (*Ils sortent.*)

LÉONIDAS.

J'aime à penser que le bourgeois va dans son abrutissement croissant, oublier la chaise qu'il m'a fait mettre en travers de la seconde marche de l'escalier. (*Il se remet à écrire; au bout d'un intervalle, on entend un bruit diabolique dans l'escalier, puis les éclats de rire de Scipion et un immense éternuement de la Levrasse.*)

MARTIN, *réveillé en sursaut, se lève et écoute.*

Quel est ce bruit?

LÉONIDAS.

J'en étais sûr!... le bourgeois a carambolé dans la chaise... et patatras!... S'il soutient qu'il ne baisse pas, après ça...

MARTIN.

Je n'entends plus rien... je regrette d'avoir été sitôt réveillé... Ces quelques moments de sommeil m'avaient fait tant de bien... Tâchons de me rendormir...

LÉONIDAS.

Allons, voilà qui est fait, les deux écritures se ressemblent à s'y méprendre.

SCÈNE V.

LÉONIDAS, LA LEVRASSE, *puis* BAMBOCHE, *dans la chambre à gauche.*

LÉONIDAS.

Dites donc, bourgeois, il ne faut pas oublier la chaise que....

LA LEVRASSE.

Il est bien temps, animal, bête, idiot!... Mais sois tranquille, je te ferai largement ton compte... Vite ces papiers, donne-moi ces papiers. Bamboche est sur mes talons...

LÉONIDAS.

Voilà les papiers... mais qu'en ferez-vous?

LA LEVRASSE.

Tais-toi, et dis comme moi... Je vais te montrer si je baisse.

BAMBOCHE, *entrant.*

Tu ne pouvais pas m'attendre?... Avec ça qu'il est éclairé au gaz, ton escalier....

LA LEVRASSE.

Je te croyais plus agile, mon garçon... Ah! ça, maintenant, asseyons-nous et causons...

MARTIN.

Impossible de dormir!...

LA LEVRASSE, *à Bamboche.*

Avoue que tu fais bien des façons pour gagner cent francs.

BAMBOCHE, *à part.*

Cent francs! Pauvre Basquine, au moins, avec cent francs, elle pourrait attendre... (*Haut.*) Je fais des façons, c'est possible..... mais je veux voir clair dans ce que je fais; pour dix mille francs je ne ferais rien de mal ou de louche!

LA LEVRASSE.

Ainsi tu te défies de moi?...

BAMBOCHE.

Je crois bien...

LA LEVRASSE.

Mais puisque je te répète que...

BAMBOCHE.

C'est ça, répète-moi ce que tu me marmottais dans l'escalier, parce qu'encore une fois je veux comprendre.

LA LEVRASSE.

Voici la chose. Dans une grande famille... que je ne puis pas te nommer...

BAMBOCHE.

Ça m'est égal, ça, parce qu'il est probable que je ne suis pas de sa connaissance.

LA LEVRASSE.

Dans cette famille noble et riche... n'est-ce pas, Léonidas?....

LÉONIDAS.

Je crois bien, il y a un petit cousin qui est huissier.

BAMBOCHE.

Tu es une fichue bête, Léonidas. (*A la Levrasse.*) Continue...

LA LEVRASSE.

Dans cette famille, il y a une jeune fille charmante, qui est devenue amoureuse d'un jeune homme de rien, mais de rien du tout...

BAMBOCHE.

Et c'est pour les séparer?... Bonsoir.

LA LEVRASSE.

Attends donc, les choses entre les jeunes gens ont été très-loin, et la jeune personne est perdue.

BAMBOCHE.

Pourquoi donc?

LA LEVRASSE.

Parce que le jeune homme, qui a hérité, ne veut pas réparer par un mariage.

BAMBOCHE.

C'est un gueux... Si c'est pour taper dessus, j'en suis.

LA LEVRASSE.

Attends donc... de tout cela il est résulté que la fille séduite a perdu la tête.

BAMBOCHE.

Folle!... ah! la pauvre petite!...

MARTIN.

Allons, reprenons notre travail. (*Il revient à la table.*)

BAMBOCHE.

Après?...

LA LEVRASSE.

On l'a mise dans une maison de santé... Il devient urgent de la soustraire à tous les regards.

BAMBOCHE.

Comment faire?

LA LEVRASSE.

La famille a un très-beau château dans une terre à quarante lieues de Paris; on voudrait y transporter la jeune fille, tout se passerait en silence, sous prétexte de soigner la folie; et dans un an, si la raison revenait, la jeune personne reparaîtrait dans le monde, sans que personne se doutât de rien.

BAMBOCHE.

Ce n'est pas mal, ça... mais qu'est-ce que tu veux que j'y fasse?...

LA LEVRASSE.

Ce soir, à neuf heures, une voiture de poste l'attendra hors de la barrière, et un fiacre qui l'aura prise à la maison de santé la conduira jusque là... le difficile est de la transporter dans ce fiacre.

MARTIN, *écoutant.*

Qu'ont-ils donc à parler dans cette chambre?

BAMBOCHE.

Ça n'est pas difficile du tout, quelqu'un de la famille n'a qu'à aller...

LA LEVRASSE.

Ah! tu crois qu'une folle ça obéit aux personnes que ça connaît?... Pas du tout, il faut un étranger...

BAMBOCHE.

C'est possible!...

LA LEVRASSE.

Un étranger qui, au besoin, puisse employer la force, car elle peut résister.

MARTIN, *qui a entendu.*

Employer la force!

BAMBOCHE.

Tout cela est bel et bon, mais qui est-ce qui m'assurera que tout cela est vrai?

LA LEVRASSE.

C'est juste, puisque tu n'as pas confiance en moi!... Léonidas, donne-lui les papiers!

MARTIN, *qui a entendu.*

Léonidas!...

BAMBOCHE. *Il regarde les papiers que la Levrasse lui donne.* Un passeport! (*Il parcourt.*) Accompagnant une personne aliénée... (*Prenant un autre papier.*) Autorisation d'enlever de gré ou de force...

MARTIN, *de même.*

Un enlèvement!...

LA LEVRASSE.

Qu'as-tu à dire à cela?

BAMBOCHE.

Rien...

LA LEVRASSE.

Tu vois qu'il ne s'agit après tout, comme je te le disais... que de prêter main forte.

MARTIN, *écoutant.*

Main forte!...

LA LEVRASSE.

Et comme tu as le poignet solide, j'ai pensé à toi...

MARTIN.

Il me semble connaître cette voix...

BAMBOCHE.

Et il faudra aller chercher cette pauvre fille?

LA LEVRASSE.

Chez le docteur Duval.

MARTIN.

Le docteur Duval!

BAMBOCHE.

La maison de santé, dont on voit le jardin d'ici?

LA LEVRASSE.

Oui, il y aura un fiacre tout prêt, le n° 604.

MARTIN.

604!... le n° de Jérôme.

LA LEVRASSE.

Allons, eh bien! c'est convenu?...

BAMBOCHE.

Donne-moi cent francs...

LA LEVRASSE.

Les voilà!... (*Il les lui donne.*)

LE COCHER, *entr'ouvrant la porte de Martin.*

Monsieur Martin, une fameuse aubaine!...

MARTIN.

Silence!

LA LEVRASSE.

J'ai entendu marcher et ouvrir une porte.

LÉONIDAS.

C'est chose qui rentre...

BAMBOCHE.

Qui chose?...

LÉONIDAS.

C'est une vieille femme...

LA LEVRASSE.

Que je loge gratis... Allons, filons, et doucement.

LE COCHER, *bas à Martin.*

Vingt francs pour aller chez le docteur!... Une affaire mystérieuse!...

MARTIN, *le retenant pendant que Léonidas, la Levrasse et Bamboche sortent.*

Attendez qu'on soit parti, j'ai à vous parler.

ACTE IV.

SEPTIÈME TABLEAU.

Une chambre dans la maison de santé du docteur Duval... Fenêtre à gauche, vers le premier plan... Porte au-dessus; au fond, porte plus grande avec guichet... A droite, porte secrète cachée dans la boiserie... Quelques meubles très-simples. La scène est éclairée par une lampe attachée à la muraille.

SCENE I.

SCIPION, LE DOCTEUR, *puis* PERRINE.

LE DOCTEUR, *rendant des papiers à Scipion.*

Ce certificat et cette autorisation, monsieur le Vicomte, sont parfaitement en règle, et vous pouvez disposer de ma maison et de moi dans cette triste circonstance... Seulement, je suis étonné que la famille de cette jeune personne aime mieux la faire partir d'ici que de chez elle...

SCIPION.

La famille désirant à tout prix cacher la cruelle position où cette personne se trouve, et dans le cas où elle se refuserait à partir, craignant le bruit et l'éclat qu'une espèce d'enlèvement de vive force pourrait occasionner, la famille, dis-je, a préféré attirer d'abord l'infortunée dans cette maison sous un prétexte plausible... car alors... sa résistance n'offrirait plus les mêmes inconvénients, puisque de pareilles scènes doivent être malheureusement fréquentes ici.

LE DOCTEUR.

Maintenant, je conçois parfaitement vos raisons. (*Perrine entre par la porte de gauche, elle va en silence s'asseoir sur le banc de la croisée, et regarde avec attention et tristesse à l'extérieur.*)

SCIPION, *la voyant, bas.*

Prenez garde, monsieur le Docteur, cette femme pourrait nous entendre...

LE DOCTEUR.

Nous entendre, oui, mais nous comprendre, non... c'est une de mes pensionnaires, dominée sans cesse par une pensée fixe,

elle conserve cependant toutes les apparences de la plus saine raison...

SCIPION.

C'est comme l'infortunée dont je vous parle... et si jeune... si belle encore...

LE DOCTEUR.

Une visite urgente à deux lieues de Paris m'oblige de vous quitter, monsieur, mais je vais donner les ordres nécessaires... cette chambre sera convenablement choisie pour recevoir d'abord cette jeune personne... ensuite, si l'on était malheureusement réduit à employer la force pour enlever cette infortunée d'ici, afin de ne pas la donner en spectacle aux gens de cette maison, vous pourriez vous servir de cette issue secrète qui donne sur une ruelle conduisant à la barrière de Vaugirard.

SCIPION.

Vous vous souvenez, monsieur, qu'une personne étrangère à notre famille, mais pour qui elle a une grande affection, lui a demandé ici un entretien à la suite duquel...

LE DOCTEUR.

Toutes vos instructions sont présentes à mon esprit, et aucune ne sera omise.

SCIPION.

Je vous suis, monsieur le Docteur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

PERRINE, *toujours rêveuse, est restée assise auprès de la croisée.*

Il ne vient pas!... pourquoi donc ne vient-il pas?... Cependant, je me souviens... non, non... Oh! je souffre... ma tête brûle... qu'est-ce que j'ai donc?... je n'ai jamais ressenti cela... il me semble... que je dors... depuis longtemps... que je voudrais me réveiller... et... je ne peux pas... Oh! mon Dieu!... mon Dieu!... (*Elle retombe accablée dans un fauteuil et cache sa tête dans ses mains.*)

SCENE III.

PERRINE, CLAUDE GÉRARD, UN GARDIEN.

LE GARDIEN.

Monsieur est bien M. Claude Gérard?

CLAUDE GÉRARD.

Oui, mon ami.

LE GARDIEN.

Monsieur vient attendre ici la jeune personne en question?

CLAUDE GÉRARD.

Certainement.

LE GARDIEN, *d'un air d'intelligence.*

Tout est préparé, monsieur, on est prévenu... C'est ici qu'on la conduira...

CLAUDE GÉRARD, *à part.*

Sans doute, mademoiselle Régina aura annoncé son arrivée.

LE GARDIEN.

Voici la pensionnaire à qui vous désirez parler.

CLAUDE GÉRARD.

C'est elle!

LE GARDIEN.

Après votre entretien, et quand l'autre personne sera arrivée, on l'avertira que M. le docteur désire lui parler. (*Le Gardien sort.*)

SCÈNE IV.

PERRINE, CLAUDE GÉRARD. (*Il s'approche avec anxiété de Perrine qui laisse tomber ses mains et reste immobile.*)

CLAUDE GÉRARD.

Oui, c'est bien elle!... Oh! mon Dieu! j'ai besoin de tout mon courage... la voilà celle que j'ai tant aimée... la voilà telle que l'abandon, la souffrance et la folie l'ont faite... Ah! je croyais éprouver de la joie en la retrouvant... je ne ressens que de l'effroi, qu'une douleur accablante... Oh! mon Dieu! mon Dieu!... la revoir ainsi... (*Il pleure.*)

PERRINE, *s'approchant.*

Tu pleures!... Moi aussi je pleure bien souvent, car je l'attends... et il ne vient pas... Tu ne l'as pas vu, toi?

CLAUDE GÉRARD.

Ah! ce regard fixe... morne... ce sourire désolé... mon cœur se brise... (*Il pleure encore.*)

PERRINE.

J'ai tant pleuré, vois-tu... que j'aime ceux qui pleurent... il me semble que ce sont mes frères... tu es mon frère aussi toi... par tes larmes... Pourquoi pleures-tu?

CLAUDE GÉRARD.

Parce que je me souviens d'une jeune fille adorée de son père... adorée d'un fiancé qui deux ans après devait l'épouser.

PERRINE.

Une jeune fille!... un fiancé!... continue... continue...

CLAUDE GÉRARD.

Le fiancé partit, et pendant son absence, la pauvre enfant séduite, abandonnée...

PERRINE, *avec plus d'intérêt.*

Abandonnée!...

CLAUDE GÉRARD.

Maudite de son père!...

PERRINE, *bas et avec terreur.*

Maudite de son père!...

CLAUDE GÉRARD.

Elle a fui de la maison... du pays...

PERRINE, *avec un extrême intérêt.*

Elle a fui... seule?

CLAUDE GÉRARD.

Non, dans ses bras elle tenait un enfant.

PERRINE.

Oh mon Dieu!

CLAUDE GÉRARD.

Errante... mendiant pour elle et pour son fils, elle fuyait dans les bois...

PERRINE.

Elle avait peur...

CLAUDE GÉRARD.

Elle couchait sur la terre avec son enfant; un matin elle se réveilla, chercha autour d'elle... pendant la nuit on avait volé...

PERRINE.

Mon enfant!... car c'est moi!... c'est moi!...

CLAUDE GÉRARD.

Perrine!...

PERRINE.

Mon nom? qui m'appelle? qui donc êtes-vous?... Venez... venez... je veux voir... (*Elle l'entraîne près de la lumière.*) Claude Gérard! (*En poussant ce cri elle tombe à moitié évanouie dans les bras de Claude Gérard.*)

CLAUDE GÉRARD.

Perrine! ma chère Perrine! revenez à vous... vous m'effrayez.

PERRINE.

Oh! ma tête! ma tête!... je rêve... oui je sens bien que je rêve... je voudrais m'éveiller... et... (*avec un cri et des sanglots*) je ne peux pas... je ne peux pas...

CLAUDE GÉRARD.

Cette agitation... on dirait qu'une révolution s'opère en elle... Perrine!... m'entendez-vous?... me reconnaissez-vous?... C'est moi qui vous ai toujours tant aimé... Perrine, me reconnaissez-vous?...

PERRINE.

Cette voix! cette voix!... il me semble qu'en l'entendant...... Oui, les ténèbres se dissipent...

CLAUDE GÉRARD.

Oh! un éclair d'intelligence luit dans ses yeux.

PERRINE.

Je me souviens... Ah! mon Dieu!... qu'ai-je donc... que s'est-il passé?... quel rêve horrible ai-je donc fait?... (*Regardant autour d'elle.*) Où suis-je?...

CLAUDE GÉRARD.

Non, non, ce n'est pas une illusion... Son regard, son accent, son maintien, ne sont plus les mêmes... l'intelligence revient.... Oh! soyez béni, mon Dieu!

PERRINE.

Oh! maintenant, je me souviens du passé, mais qu'il y a longtemps, mon Dieu!... Oui, je me souviens de tout!... Oui, je vous reconnais, vous... vous êtes Claude Gérard, mon ami, mon seul ami... Oh! sauvez-moi, protégez-moi! J'ai méconnu votre cœur, soyez généreux!... Mais lui... lui!... le comte Duriveau... Oh! il va venir aussi, peut-être.... Hier soir... chez ma mère... sous les vieux arbres du jardin... il m'a dit: A demain!... Hier soir! Non, non!... Oh! voilà que je redeviens folle!... Je ne veux plus, je ne veux plus être folle... car maintenant je comprends tout... j'ai été folle, n'est-ce pas?... je le suis encore, peut-être...

CLAUDE GÉRARD.

Non, grâce au ciel!... Votre raison revient, mais du calme... Oh! par pitié, du calme!... ne détruisez pas ce que Dieu vient de faire pour vous.

PERRINE.

Mais, mon fils... car je sais bien que j'avais un fils... Pauvre

enfant!... perdu... sans sa mère... sans caresses... sans pain, peut-être!... Vous lui direz que j'ai été folle, n'est-ce pas?

CLAUDE GÉRARD, *hésitant.*

Mais...

PERRINE.

Il faut qu'il le sache bien, c'est le désespoir de l'avoir perdu qui m'a rendue folle, il m'en aimera plus encore... Et son père?

CLAUDE GÉRARD.

Le comte Duriveau... a des torts bien cruels à expier...

PERRINE.

Ah! malédiction sur ce père sans entrailles!

CLAUDE GÉRARD, *gravement.*

Le comte Duriveau vous doit, à vous et à son fils, une réparation éclatante... vous l'obtiendrez... je verrai le Comte...

PERRINE. *Elle s'assied avec fatigue.*

Claude Gérard, vous n'en ferez rien.... pas d'humiliantes prières...

CLAUDE GÉRARD.

Oh! ce n'est pas une voix suppliante que je lui ferai entendre, maix la voix du devoir et de la conscience...

LE GARDIEN, *entrant.*

Monsieur, cette demoiselle est là!

CLAUDE GÉRARD.

Priez-la d'entrer.

SCENE V.

LES MÊMES, RÉGINA .

CLAUDE GÉRARD, *allant au-devant d'elle.*

Oh! mademoiselle, que de bonté!

RÉGINA.

Ne me remerciez pas... Quand même vous ne m'auriez pas écrit, je serais venue. car j'ai un devoir sacré à remplir... une pauvre femme privée de sa raison...

CLAUDE GÉRARD.

Oui, celle que vous avez sauvée.

RÉGINA.

Sauvée! dites-vous.

CLAUDE GÉRARD.

Oui, le bien-être que vous lui avez procuré, la secousse d'anciens souvenirs présentés à son esprit, ont ranimé sa raison.

RÉGINA.

Quoi! elle pourrait comprendre...

CLAUDE GÉRARD.

Voyez... (*S'adressant à Perrine qui paraît accablée.*) Perrine! (*Montrant Régina.*) Une amie!...

PERRINE.

Oh! je la connais. Vous m'avez fait tant de bien . (*Cherchant.*) Mais votre nom?... je ne le sais pas...

RÉGINA.

Régina! Régina de Noirlieu...

PERRINE.

De Noirlieu!... De Noirlieu!... Oui, c'est ainsi qu'elle s'appelait.

RÉGINA.

Qui?

PERRINE.

Ma sœur de lait...

CLAUDE GÉRARD.

Que dit-elle?

RÉGINA.

C'est vrai! c'est vrai!

PERRINE.

Elle m'aimait tant...

RÉGINA.

C'était ma mère...

PERRINE.

Votre mère! (*La regardant.*) Oui, Claude, oui; elle est belle comme elle... et bonne comme elle...

CLAUDE GÉRARD, *à Régina.*

Mais qui a pu vous apprendre...

RÉGINA.

Des papiers renfermés dans la cassette que monsieur Martin m'a apportée hier... Ces écrits, tracés par ma mère, contiennent l'histoire de sa vie et de ses malheurs.

PERRINE.

Oh! oui, elle était malheureuse, ma pauvre sœur,.. et malheureuse par ma faute.

CLAUDE GÉRARD.

De grâce, mademoiselle, comment se fait-il?...

RÉGINA.

Ma mère n'avait épousé M. de Noirlieu que contrainte par sa famille... Après quelques mois de mariage seulement, mon père la quitta pour faire un voyage à l'étranger, et ma mère allait habiter pendant son absence un château dans le Berry; c'est là qu'elle rencontra sa sœur de lait, qu'elle n'avait pas revue depuis son enfance... Mais Perrine était malheureuse; elle avait été chassée par son père, et, presque folle, elle errait dans les campagnes, portant son enfant dans ses bras...

PERRINE.

Mon enfant! mon pauvre enfant!

RÉGINA.

Ma mère la recueillit, la prit chez elle, et voulant essayer d'attendrir en sa faveur celui qui l'avait lâchement abandonnée, elle lui écrivit au nom de Perrine.

PERRINE.

Hélas! je ne savais pas écrire, moi.

RÉGINA.

Cette lettre, avant d'être terminée, fut surprise par mon père qui revint à l'improviste... Soupçonneux et jaloux, il se crut trahi, et, sans vouloir entendre aucune justification, il condamna ma mère à un exil obscur et presque misérable; et elle, pour échapper à un amour qui faisait sa terreur, l'accepta sans se défendre. Cet événement acheva d'égarer la raison déjà trop affaiblie de Perrine; elle s'accusait d'être la cause du malheur de sa protectrice... Elle s'enfuit du château.

PERRINE.

Je voulais aller trouver le comte, lui dire que la coupable c'était Perrine... mais la fatigue, la douleur, et bientôt la faim... Je suis tombée... j'ai dormi longtemps, oh! bien longtemps.

RÉGINA.

Et votre enfant?

PERRINE.

Ils me l'ont volé pendant que je dormais. (*Pleurant.*) Mon pauvre enfant! Ma bonne sœur l'aimait tant; elle lui avait mis au cou une belle croix de sa mère...

CLAUDE GÉRARD.

Que dit-elle?

RÉGINA.

La vérité... Oh! maintenant, je le vois, elle a toute sa raison, puisqu'elle s'en souvient... Oui, cette croix ma mère en parle; c'était une relique de ma famille, et quoique en simple bois d'ébène...

CLAUDE GÉRARD.

Une croix en bois d'ébène...

RÉGINA.

Elle renfermait un secret; en la séparant en deux on voyait un Christ sculpté en or.

PERRINE.

C'est cela! C'est bien cela...

CLAUDE GÉRARD.

Mon Dieu! le cœur me bat d'angoisse et de joie...

RÉGINA.

Qu'avez-vous, monsieur Claude?...

CLAUDE GÉRARD.

L'espoir de rendre cette infortunée la plus heureuse des mères.

RÉGINA.

Quoi! vous sauriez?...

CLAUDE GÉRARD.

Silence! qu'elle ignore encore... car si je me trompais après avoir fait luire à ses yeux... ce serait la replonger dans un abîme de douleurs... Pardon, mademoiselle; Perrine, je me retire...

PERRINE.

Déjà, mon ami?...

CLAUDE GÉRARD.

Car il faut que j'éclaircisse au plus vite... je n'ai pas besoin de la recommander à votre tendre sollicitude... Bonne et chère enfant, tous nos bonheurs nous seront venus par vous... (*Il sort.*)

RÉGINA.

Ah! mon Dieu! puisse-t-il réussir dans ce qu'il va entreprendre.

SCÈNE VI.

RÉGINA, PERRINE, UN GARDIEN, UNE GARDIENNE, *entrant par la porte où est passé Claude Gérard.*

LE GARDIEN, *à Perrine .*

Voyons, ma bonne femme, il faut rentrer, il est temps de se coucher.

PERRINE, *qui était restée pensive, revenant à elle.*

Oh! oui... dormir, je le veux bien... je suis fatiguée... la pensée est si brillante et si rapide... elle m'entraîne, elle m'épuise.

RÉGINA.

Le sommeil vous rendra des forces.

PERRINE.

Ah ! oui, le sommeil !... Oh ! je ne le crains plus maintenant, je suis sûre du réveil...

RÉGINA.

Adieu, bonne mère... adieu...

PERRINE.

Non, pas adieu... mais à demain... à demain. (*Le gardien ouvre la porte de gauche, il fait entrer Perrine et la gardienne.*)

LE GARDIEN.

Ursule, tu mettras le verrou en dedans et tu sortiras par la porte du corridor.

RÉGINA.

Mon ami, veuillez vous informer si ma voiture est là ?

LE GARDIEN, *souriant.*

La voiture ?oui, oui, elle est là, mais monsieur le docteur je prie mademoiselle de l'attendre un instant, il va se rendre ici.

RÉGINA.

Mon ami, il se fait tard, et je ne puis attendre... Je veux rentrer au plus vite... Vous direz à monsieur le docteur Duval que je viendrai le remercier demain...

LE GARDIEN.

Pardon, mademoiselle.

RÉGINA.

Que voulez-vous ?

LE GARDIEN.

Il faudrait attendre ici la personne qui doit venir vous chercher.

RÉGINA, *voulant passer.*

Vous vous trompez, mon ami, je n'attends personne.

LE GARDIEN.

C'est égal, mademoiselle, il vaut mieux rester.

RÉGINA.

Que veut dire cet homme? Après tout, peu m'importe!... (*Elle veut passer.*)

LE GARDIEN.

Vous ne pouvez pas sortir, mademoiselle.

RÉGINA.

Comment, je ne puis pas sortir... (*Souriant.*) Qui oserait?...

LE GARDIEN, *il s'est retiré peu à peu au fond, il sort vivement et referme la porte.*

Bon, v'là que ça commence, esquivons-nous.

RÉGINA.

Que fait-il donc?... (*Elle va à la porte et frappe.*) Qu'est-ce que cela veut dire ? Plus de doute, c'est un fou... il n'importe... Je ne sais pourquoi cela m'effraie... (*Trouvant une sonnette sur la table.*) Ah ! une sonnette. (*Elle sonne avec force.*) Heureusement, on va venir... En vérité... il est bien étrange... que... mais l'on ne vient pas... (*Elle sonne encore.*)

LE GARDIEN, *au guichet.*

Mademoiselle, si vous n'êtes pas sage, on va vous éteindre la lumière.

RÉGINA.

Monsieur, je ne sais pas qui vous êtes... ni ce que tout cela signifie... mais, de grâce, faites-moi parler au docteur Duval, à l'instant, je le veux...

LE GARDIEN.

Vous ne pouvez pas voir le docteur.

RÉGINA.

Alors, monsieur, laissez-moi sortir... Pourquoi me retenir ici?

LE GARDIEN.

Pourquoi... Ces pauvres fous, c'est toujours là leur première demande... Pourquoi m'enferme-t-on ?

RÉGINA.

Folle ! moi !... Moi... folle !...

LE GARDIEN.

Non, vous n'êtes pas folle du tout... ma pauvre demoiselle, vous avez toute votre raison... mais prouvez-le en vous montrant raisonnable, sinon, je vous l'ai dit... J'éteins votre lumière. (*Il ferme le guichet.*)

RÉGINA.

Oh mon Dieu... j'ai peur... Que faire?... Ah ! cette fenêtre... elle est grillée, mais l'on m'entendra... Au secours... au secours !

GROSSE VOIX, *au dehors.*

Silence, les folles !...

RÉGINA.

Au secours!... ouvrez-moi... je suis mademoiselle de Noirlieu... j'ai le droit de sortir de cette horrible maison... Au secours! au secours!

LE GARDIEN, *au guichet.*

Je vous ai avertie... vous n'êtes pas sage... plus de lumière... (*L'obscurité règne tout à coup sur le théâtre.*)

RÉGINA.

Oh ! ces ténèbres... c'est plus affreux encore... (*Courant au guichet.*) Monsieur... monsieur... je serai .. eh bien ! je serai... raisonnable comme vous dites... mais de la lumière... je vous en conjure... Oh ! pas ces ténèbres... (*Scipion entre par la porte secrète.*)

SCÈNE VII.

RÉGINA, SCIPION.

RÉGINA.

Oh mon Dieu ! il me semble que j'entends marcher... qu'une porte s'est ouverte... oui, un courant d'air me frappe au visage... Ah ! je vais sortir par là... mais on s'approche... Qui est là ? On ne répond pas. Qui est là ?... Oh mon Dieu ! si c'était un fou ! (*Scipion dans l'ombre lui prend la main; Régina pousse un cri affreux.*) Ah !

SCIPION.

Régina, c'est moi, Scipion !

RÉGINA.

Vous... vous ici !... Ah ! c'est le ciel qui vous envoie... Scipion, sauvez-moi... Je suis victime de je ne sais quelle horrible méprise...

SCIPION, *froidement.*

Il n'y a pas de méprise.

RÉGINA.

Que dit-il ?

SCIPION.

Écoutez-moi bien, Régina... Je vous suis odieux... Vous ne consentirez jamais à m'épouser.

RÉGINA.

Jamai...

SCIPION.

Je le sais bien... Mais comme ce mariage m'est indispensable à moi, il faut que vous m'épousiez, et vous m'épouserez...

RÉGINA.

O mon Dieu !

SCIPION.

Vous m'épouserez, et voici comment, et voici pourquoi... A deux pas, il y a une voiture... Un homme dévoué qui peut au besoin me venir en aide... si vous refusez de me suivre... vos prières... vos cris... on les écoutera comme on les a écoutés, tout à l'heure. Cette voiture nous conduira à la barrière d'Enfer, où des chevaux de poste m'attendent... Je me suis procuré un passeport et un ordre pour moi.. et pour ma sœur... qui est folle..

RÉGINA.

Folle !...

SCIPION.

Folle !... entendez-vous... C'est vous dire que durant notre route, et elle sera longue, vous n'avez aucun secours à espérer... Nous arriverons demain dans la nuit à quarante lieues d'ici, dans une demeure isolée... On ne saura que dans deux ou trois jours la route que nous aurons suivie, et lorsqu'on le saura, si on le sait, vous et mon père vous n'aurez plus qu'à choisir entre un déshonneur éternel, ou un mariage réparateur avec moi.

RÉGINA.

O mon Dieu ! ayez pitié de moi.

SCIPION.

Je vous dis tout cela pour vous épargner des cris inutiles... et vous prouver que la résignation est le meilleur parti à prendre.

RÉGINA.

Scipion, grâce... écoutez-moi... je ne peux pas promettre de vous épouser... mais enfin... donnez-moi du temps... devenez meilleur... faites-moi oublier le passé !

SCIPION.

Nous perdons un temps précieux... venez...

RÉGINA.

Scipion, me voici à vos genoux...

SCIPION.

On ne prend pas un tel parti... on ne fait pas de pareilles confidences pour reculer ensuite...

RÉGINA.

Mais vous n'aurez ni le courage ni l'audace de porter des mains violentes sur moi.

SCIPION.

Je vous ai dit qu'un homme sans pitié et sourd à tous les cris, à moitié ivre, est là qui n'attend qu'un signal.

RÉGINA.

Non, c'est impossible, vous jouez là une comédie de terreur.

SCIPION.

Je puis encore recevoir votre serment de vous taire et de me suivre. Voulez-vous ?

RÉGINA.

Non ! jamais.

SCIPION.

Jamais !... A vous la faute de tout ce qui va se passer ici. (*Il se retire précipitamment par la porte secrète.*)

RÉGINA, *au comble de l'effroi.*

Il est parti... Scipion... Scipion... répondez, je vous en conjure ! Mon Dieu, cet homme avait raison .. je suis folle !... tout cela n'est pas possible... Mon Dieu ! c'est un rêve bien affreux ! Mais qu'on vienne donc... De la lumière... quelqu'un... quelqu'un.

SCÈNE VIII.

RÉGINA, BAMBOCHE. *Un battant de la porte du fond s'ouvre, le théâtre s'éclaire.*

BAMBOCHE, *entrant.*

A nous deux, ma belle enfant... il faut me suivre...

RÉGINA.

Monsieur... monsieur, grâce... je ne suis pas folle.

BAMBOCHE.

On m'a prévenu que vous dites toutes ça ici... Allons, marchons...

RÉGINA, *reculant.*

Monsieur, ne me touchez pas...

BAMBOCHE.

Alors venez...

RÉGINA.

Oh ! non ce serait un crime.

BAMBOCHE.

Ma bonne petite, on nous attend et je suis pressé... Venez donc gentiment... sinon...

RÉGINA.

Eh bien ?

BAMBOCHE.

Pardine, je vous emmènerai de force.

RÉGINA.

Oh ! vous n'oserez...

BAMBOCHE.

Comme c'est pour votre bien, vous allez voir ça... Ouvrez la porte que je passe. (*Il s'avance pour la saisir. Tumulte en dehors.*

MARTIN, *en dehors.*

J'entrerai, vous dis-je.

RÉGINA.

Écoutez...du secours peut-être !

BAMBOCHE.

Ce qui se fait par là ne nous regarde pas. (*Il ouvre les bras pour la saisir.*)

SCÈNE IX.

RÉGINA, BAMBOCHE, MARTIN, SCIPION, GARDIENS. (*Régina pousse un cri de détresse, Martin, jetant le carrick et le fouet du cocher, se précipite sur la scène entre Régina et Bamboche, qu'il repousse.*)

MARTIN.

Misérable !

RÉGINA.

Oh ! secourez-moi ! secourez-moi ! (*Elle s'attache à lui.*)

BAMBOCHE, *levant son bâton.*

Toi qui m'appelles misérable, tu vas avoir ton compte !

MARTIN, *le reconnaissant.*

Bamboche !

BAMBOCHE, *laissant tomber son bâton.*

Martin !... mon frère !...

MARTIN.

Toi, ici !... tu vas nous livrer passage.

BAMBOCHE.

A toi, oui... à cette femme, non...

MARTIN.

C'est mademoiselle de Noirlieu !

BAMBOCHE.

Qu'est-ce que ça me fait à moi... elle est folle.

MARTIN.

On te trompe...

BAMBOCHE.

J'ai vu les ordres...

MARTIN.

On te trompe...

BAMBOCHE.

Eh ! non... quel intérêt as-tu?...

MARTIN.

Quel intérêt !... Bamboche... je l'aime...

BAMBOCHE, *s'arrêtant.*

Tu l'aimes?

RÉGINA.

O mon Dieu ! (*Scipion rentre par la porte secrète.*)

SCIPION.

Eh bien, vous ne venez pas?

BAMBOCHE, *l'apercevant.*

Le Vicomte... ici?

MARTIN.

Oui, ce misérable compte sur toi pour accomplir un rapt odieux...

BAMBOCHE.

Minute, minute, je n'en suis plus...

SCIPION.

Ah! monsieur se pose en défenseur... Je comprends, le manant attendait l'heure du berger à la porte... Ma chère cousine, vous avez pris un amant de bien bas étage.

MARTIN.

Vicomte, tout votre sang pour cet outrage...

SCIPION, *le toisant avec mépris.*

Volontiers, mon beau chevalier... je suis à vous, venez...

MARTIN.

D'abord j'ai un devoir plus sacré à remplir, celui de sauver votre victime, après, nous nous reverrons, monsieur le Vicomte.

SCIPION.

Non pas, s'il vous plaît... vous ne sortirez pas d'ici. (*Il lui barre le passage.*)

BAMBOCHE.

Qu'est-ce à dire?... Nous voulons faire le méchant. (*Saisissant le Vicomte au collet et le renversant.*) Emmène-la, Martin... (*Martin emmène Régina, Bamboche tient le Vicomte à terre.*) Vicomte, nous allons régler les conditions du combat.

HUITIÈME TABLEAU.

Le bois de Boulogne, au point du jour.

SCÈNE I.

LA LEVRASSE, LÉONIDAS.

LÉONIDAS, *regardant un poteau.*

Avenue de la Muette!... c'est bien ça... brrr... il fait frais... Je n'avais jamais vu lever l'aurore au bois de Boulogne... Et vous, bourgeois... et vous, bourgeois ?... répondez-moi donc... à quoi pensez-vous?

LA LEVRASSE.

Je pense que ma position est atroce...

LÉONIDAS.

Atroce !...

LA LEVRASSE.

Est-ce que par un raffinement de barbarie, le vicomte Scipion n'a pas exigé que moi, son créancier, je sois son témoin dans ce diable de duel?... Il m'a dit en ricanant : Je ne trouverai jamais un témoin qui porte à ma vie autant d'intérêt que toi, vieux coquin !... et il a raison... C'est ma créance qui va se battre;... c'est ma créance qui va risquer d'être percée d'un coup d'épée, ou trouée d'une balle... et être là, c'est atroce !... Aussi faut-il tout faire pour que ma créance ait le dessus... As-tu bien remis au valet de chambre du père du vicomte mon billet de ce matin?

LÉONIDAS.

Mais oui !... voilà la troisième fois que vous me le demandez... Quelle scie vous faites!..

LA LEVRASSE.

En recommandant de la porter tout de suite au Comte?...

LÉONIDAS.

Mais puisque je vous ai dit que le Comte est absent, et qu'il ne reviendra qu'aujourd'hui.

LA LEVRASSE.

C'est vrai, tu m'as déjà dit cela; mais ma lettre au commissaire de police ?...

LÉONIDAS.

Portée.

LA LEVRASSE.

Et celle au brigadier de gendarmerie ?

LÉONIDAS.

Portée !...

LA LEVRASSE.

Et tu as bien dit que le rendez-vous était au rond-point?

LÉONIDAS

Mais oui, oui, cent fois oui... Ah! que vous devenez embêtant... Quand est-ce donc qu'on vous empaillera, mon Dieu ! Si

vous le savez, dites-le, cela fera prendre patience...

LA LEVRASSE, *avec une mélancolie profonde.*

Ah!...

LÉONIDAS, *avec mépris*

Et dire que ça a été Hercule de l'Est... adoré des femmes, et qanquiste fini!...

LA LEVRASSE, *avec résignation.*

Léonidas, tu peux me brutaliser à ton aise, pourvu que tu m'aides à préserver ma créance.

LÉONIDAS.

Comme vous faites le câlin, maintenant que vous n'avez plus assez de toupet ni de jarret pour... (*Il fait le geste de donner un coup de pied.*) Savez-vous ce qui arrivera? Un jour je mettrai vos bottes, et avec vos propres bottes...

LA LEVRASSE, *avec horreur.*

N'achève pas!...

LÉONIDAS.

Mais soyez donc tranquille!... Votre créance ne court aucun risque.... quand bien même les précautions que vous avez prises avec le commissaire et la gendarmerie ne réussiraient pas, le vicomte Scipion est très-fort à l'épée et au pistolet... et je l'ai laissé au tir à se remettre la main... On se battra avec ses armes, vu que cet imbécile de Martin est trop pauvre pour s'en procurer d'autres. Encore une fois, vous n'avez rien à craindre pour votre créance. Allez, et puis tenez, une fameuse idée!...

LA LEVRASSE.

Laquelle?

LÉONIDAS.

Mettez au moins à profit cette infirmité qui vous abrutit... Tâchez de vous retenir longtemps, et au moment où Martin visera le Vicomte, éternuez comme un coup de tonnerre, ça dérangera la main de Martin.

LA LEVRASSE, *avec abattement.*

Je n'ai plus assez de foi dans mon étoile pour espérer d'éternuer si à propos.

SCÈNE II.

LES MÊMES, SCIPION.

Ah! pardieu! je gage maintenant cent louis contre deux que je tuerai Martin comme un chien : je n'ai jamais mieux tiré.... et ce drôle-là pourrait nuire à mes projets.

LA LEVRASSE.

Encore des projets!...

SCIPION.

Parbleu, tu crois que je renonce ainsi à une fortune immense? Je tiens trop à te payer, vieux coquin..

LA LEVRASSE.

Vous êtes fou, si vous croyez maintenant épouser Régina...

SCIPION.

Je ferai mieux!...

LA LEVRASSE.

Mieux!...

SCIPION.

Plus tard je te dirai mes projets qui t'intéressent autant que moi... Mais l'heure s'avance, gagnons le rond point, où je dois me rencontrer avec ce misérable... Il faut que je le tue, car je le hais, et il me gêne!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARTIN, BAMBOCHE, *écoutant*.

SCIPION.

Ah! que je le tienne seulement au bout de ce pistolet, et je te jure...

BAMBOCHE, *s'avançant.*

Tu n'es pas matinal, Vicomte; voilà une demi-heure que nous t'attendons au rond point.

SCIPION.

Ce retard vient de mon témoin.

BAMBOCHE.

Ton témoin, où est-il?

SCIPION, *montrant la Levrasse.*

Le voilà, il faut autant que possible appareiller les gens... il te vaut...

BAMBOCHE.

C'est ce que nous verrons...

SCIPION, *à la Levrasse.*

Allons, marchons...

MARTIN.

A quoi bon aller plus loin?

BAMBOCHE.

Au fait, nous serons très-bien ici, n'est-ce-pas, Vicomte?

SCIPION.

Parfaitement, allons, habit bas...

LA LEVRASSE, *à part.*

Malédiction! moi qui, dans ma lettre, ai indiqué le rond point comme rendez-vous. (*Haut.*) Mais ici on est trop en vue...

BAMBOCHE.

Pas plus que là-bas... Allons, dépêchons... Quant aux armes...

SCIPION.

Je choisis l'épée!...

MARTIN.

Soit, l'épée!...

BAMBOCHE.

Est-il gentil! Pour saigner Martin comme un poulet, n'est-ce pas? lui qui de sa vie n'a manié une épée...

MARTIN.

Il n'importe, une arme, une arme!...

BAMBOCHE, *à Martin.*

Veux-tu me faire le plaisir de te mêler de ce qui te regarde? (*A Scipion.*) Pas d'épées, c'est entendu...

SCIPION.

Va pour le pistolet, en voici une paire; ils sont chargés... monsieur choisira, Léonidas comptera les pas...

LA LEVRASSE.

O ma créance!...

BAMBOCHE, *bas à Martin.*

Sais-tu tirer le pistolet?

MARTIN.

Je n'en ai jamais touché un.

BAMBOCHE.

Mais il te tuera...

MARTIN, *avec impatience.*

Que t'importe?

BAMBOCHE, *avec reproche.*

Ah! frère!...

MARTIN.

Pardon, mon ami, mais j'ai pour moi le bon droit et une chance sur cent de le tuer.

BAMBOCHE.

Tu le veux?... (*Il lui prend la main.*)

MARTIN.

Oui.

BAMBOCHE.

Il faut du moins que les chances soient égales...

MARTIN, *le retenant.*

Un mot...

BAMBOCHE.

Quoi!

MARTIN.

Mademoiselle Régina, en me quittant hier soir, au moment où je la remettais à l'hôtel, m'a dit qu'elle m'attendait ce matin à neuf heures; s'il arrivait quelque malheur, tu lui porterais cette lettre... (*Il la donne.*)

BAMBOCHE, *prenant la lettre.*

Nom de nom! sois tranquille, s'il te tue, je l'étrangle... (*Haut.*) Voyons les pistolets...

SCIPION.

Nous nous placerons à trente pas... puis nous pourrons marcher l'un sur l'autre jusqu'à dix pas et...

BAMBOCHE.

Il n'y aura pas besoin de faire une si longue promenade... Ces pistolets sont à toi... voici ton chiffre...

SCIPION.

Après?

BAMBOCHE.

Tu as l'habitude de ces armes...

SCIPION.

Il fallait en apporter d'autres.

BAMBOCHE.

Tu penses bien, Vicomte, que je suis pas venu ici pour laisser assassiner Martin.

LÉONIDAS.

Voici vingt pas mesurés et...

BAMBOCHE

Assez!...

SCIPION.

Finirons-nous... Où veux-tu en venir?...

BAMBOCHE.

Tu vas le voir... (*Il tire un des pistolets.*)

SCIPION.

Que fais-tu?

BAMBOCHE.

Il y en a assez d'un...

SCIPION.

Assez d'un!...

BAMBOCHE.

Il faut de plus un mouchoir... et le mien... *Il tire un grand madras.*) Au fait non... il n'est pas assez frais... Donne le tien, Vicomte...

SCIPION, *le lui donne.*

J'ai, tu le vois, de la patience...

BAMBOCHE.

Oh! quelle odeur! ça sent la bergamotte. Martin, va prendre un bout de ce mouchoir, toi, l'autre... Maintenant les pistolets sous mon torchon... *Il les enveloppe dans son mouchoir de manière à ne laisser passer que la crosse.* La Levrasse dit la Fressure, ici!

LA LEVRASSE.

Qu'est-ce que tu veux?...

BAMBOCHE.

Choisis un des deux pistolets...

LA LEVRASSE, *égaré.*

Lequel?

BAMBOCHE.

Celui que tu voudras, imbécile!

LÉONIDAS, *à part, bas à la Levrasse qui hésite*

Pas celui qui est chaud... pas celui qui est chaud.

BAMBOCHE, *donnant un coup de crosse sur les doigts de la Levrasse qui veut tâter les pistolets.*

A bas les pattes! on ne touche pas .. on montre du doigt...

SCIPION.

Mais pourquoi tous ces préparatifs?

BAMBOCHE.

Le pistolet choisi par la Fressure sera pour toi, Vicomte, l'autre pour Martin, et tous deux à la longueur de ton mouchoir en pleine poitrine...

MARTIN, *vivement.*

J'accepte!

SCIPION, *inquiet.*

Mais, c'est un assassinat.

BAMBOCHE.

Moins que celui que tu méditais.

MARTIN.

C'est jouer ma vie contre la vôtre... La chance est égale... Allons, monsieur... On dirait que vous avez peur...

SCIPION.

Peur! je vous hais trop... (*A la Levrasse.*) Toi, désigne un des pistolets.

BAMBOCHE.

Vous, prenez ce mouchoir. (*Les deux combattants ont reçu leurs armes et se mettent en présence.*) Au troisième coup feu! (*A part.*) J'ai une sueur froide... (*Haut.*) Une, deux...

SCENE IV.

LES MÊMES, CLAUDE GÉRARD.

CLAUDE GÉRARD, *accourant.*

Arrêtez! arrêtez!...

LA LEVRASSE, *avec joie.*

Les gendarmes!

MARTIN.

Claude Gérard!...

BAMBOCHE.

Claude Gérard!...

SCIPION.

Quel est ce rustre?... Monsieur, nous sommes en affaire...

MARTIN.

Mon ami, mon père... cet homme a insulté mademoiselle Régina, il va avoir ma vie ou moi la sienne.

CLAUDE GÉRARD.

Arrête, te dis-je, et réponds-moi; si je me trompe, je te le jure. tu te battras... et moi-même, s'il le faut, je te servirai de témoin,

BAMBOCHE.

Allons, Vicomte, un moment de répit, ici on ne perd rien pour attendre.

LÉONIDAS, *bas à Scipion.*

Vous avez le bon...

CLAUDE GÉRARD, *qui a amené plus près de l'avant-scène Martin, toujours armé.*

As-tu encore cette croix que tu portais à ton cou?

MARTIN.

Oui.

CLAUDE GÉRARD.

Donne-la-moi.

MARTIN.

La voici.

CLAUDE GÉRARD, *poussant un cri, après avoir fait jouer le ressort.*

Ah! plus de doute!

MARTIN.

Qu'avez-vous?

CLAUDE GÉRARD.

Tu ne te battras pas...

MARTIN.

Ne pas me battre!...

CLAUDE GÉRARD.

Tu ne te battras pas, te dis-je...

MARTIN.

Mais il le faut!

CLAUDE GÉRARD.

Martin, tu es le fils de Perrine.

MARTIN.

Son fils!...

CLAUDE GÉRARD.

Et cet homme est ton frère.

MARTIN.

Grand Dieu!

CLAUDE GÉRARD.

Silence encore! jusqu'à ce que j'aie vu le Comte.

SCIPION, *à Martin.*

Eh bien, monsieur, est-ce fini, et reprenez-vous votre place?

LA LEVRASSE.

Je crois que l'honneur est satisfait.

MARTIN.

Monsieur, de quelque manière que vous interprétiez ma conduite... ce combat n'aura pas lieu.

SCIPION, *riant.*

Ah! ah! tant de façons pour en arriver là.

BAMBOCHE.

Martin, y penses-tu?

MARTIN.

Nulle puissance au monde ne me fera lever le bras contre monsieur.

SCIPION.

C'est très-bien, mon cher... mais j'ai accepté toutes vos conditions... le hasard a prononcé... subissez son arrêt... à moins que la peur...

MARTIN.

La peur!... (*Martin se rapproche vivement et présente sa poitrine,* (*Scipion tire, la capsule seule part.*)

LÉONIDAS.

Il n'était pas chargé...

CLAUDE GÉRARD.

Misérable!...

LA LEVRASSE.

Je suis ruiné!

BAMBOCHE.

Martin, use de ton droit... à bout portant sur ce loup furieux.

MARTIN, *tirant en l'air.*

Voilà ma réponse.

CLAUDE GÉRARD.

Bien! mon fils.

LA LEVRASSE, *ému.*

Ah! le beau trait! Martin, je n'oublierai jamais...

SCIPION, *se remettant.*

Monsieur, je n'accepte pas votre générosité... ce sera donc à recommencer...

BAMBOCHE.

Avec moi, d'abord.

SCIPION.

Je ne tire pas la savatte... je t'enverrai un de mes gens...

BAMBOCHE.

S'ils te ressemblent, envoie-m'en douze.

ACTE V.

NEUVIÈME TABLEAU.

Un salon de l'hôtel du comte Duriveau.

SCÈNE I.

RÉGINA *seule, puis* Mlle HONORÉ *et* BASQUINE.

RÉGINA, *assise.*

Huit heures du matin à peine, et déjà depuis plus de deux

heures, l'inquiétude, la secousse de cette horrible scène ne me permettent plus de repos; la solitude me fait peur, j'entends des pas... Ah ! c'est mademoiselle Honoré... Eh bien ?...

M[lle] HONORÉ.

Mademoiselle Basquine me suit, aussitôt que je lui ai eu raconté tout ce que m'avait dit hier Mademoiselle, elle a pris son châle et est venue...

RÉGINA.

ademoiselle Honoré, je vous ai tout dit hier, parce que j'avais besoin de secours, et que je crois pouvoir compter sur votre discrétion.

M[lle] HONORÉ.

Soyez sans inquiétude, mademoiselle, votre confiance ne sera pas trompée.

RÉGINA.

Quand monsieur Martin se présentera, vous l'introduirez aussitôt.

M[lle] HONORÉ.

Oui, mademoiselle ; voici mademoiselle Basquine.

RÉGINA.

Bien, laissez-nous...(*M[lle] Honoré sort au moment où Basquine entre et va rapidement à Régina en lui prenant les mains.*)

BASQUINE .

Vous, ma généreuse demoiselle... ma bonne bienfaitrice !... (*Régina appuie sa tête sur son épaule et pleure.*) Pourquoi pleurer ? Vous ne l'aimiez pas ?

RÉGINA.

Lui ! grand Dieu !...

BASQUINE.

On ne pleure pas sur un crime... on frémit, on s'indigne ; on donne son mépris au Vicomte, on pense à mon bon, à mon noble Martin, on le bénit, on l'aime...

RÉGINA.

Il avait deviné un piége, et il a bravé le danger...

BASQUINE.

Mais votre tuteur, quelle a dû être sa douleur, son indignation.

RÉGINA.

Ce n'est pas moi qui lui porterai un coup si affreux... Il s'aveugle sur Scipion, et je n'ai pas le courage de le désabuser... Seulement, je suis décidée à partir aujourd'hui même pour la campagne, pour Saint-Géran... à six lieues de Paris...

BASQUINE.

Oui, vous avez raison, mademoiselle... partez, partez...

RÉGINA.

Mais vous, pauvre enfant, vos dernières espérances sont brisées ; qu'allez-vous devenir?

BASQUINE.

Je ne sais pas, mais, songeons à vous, mademoiselle.

RÉGINA.

Je vous demande ce que vous allez devenir, vous me répondez je ne sais pas, et mon sort est votre seule préoccupation...

BASQUINE.

C'est tout simple; le sort d'une généreuse demoiselle comme vous importe à tant de pauvres gens qui n'ont et n'auront jamais que vous pour soutien, tandis que mon sort, à moi importe peu... Je ne suis rien à personne, je ne puis rien pour personne.

RÉGINA.

Ingrate ! vous ne m'êtes rien ?

BASQUINE.

Mademoiselle...

RÉGINA

Mais encore une fois, qu'allez-vous devenir ?... Votre orgueil vous fait refuser tous mes dons, votre travail est insuffisant, les ressources que vous espériez trouver au théâtre vous manquent aujourd'hui; demain comment vivre ?

BASQUINE.

Après tout... pourquoi vivre ?

RÉGINA.

Malheureuse ! que dites-vous ?

BASQUINE.

La vérité !...Voyez-vous, mademoiselle, la vie est trop dure et trop laide... j'en ai assez...

RÉGINA.

Mais à peine avez-vous vingt ans...

BASQUINE.

Vingt ans de misère !

RÉGINA.

Et dans ces vingt ans, pas un seul beau jour ?

BASQUINE.

Si ! le jour où vous m'avez tendu la main.

RÉGINA.

Eh bien ! alors ne me refusez pas le service que j'ai à vous demander, et pour lequel je vous ai priée de venir...

BASQUINE.

A moi, un service !... oh ! je n'aurai pas ce bonheur !

RÉGINA.

Je vous l'ai dit, je suis décidée à partir pour la campagne, venez avec moi...

BASQUINE.

Moi, mademoiselle !

RÉGINA.

Oui, venez, je n'ose partir seule ; venez... vous travaillerez près de moi... nous parlerons de celui qui m'a sauvée et que vous aimez tant; nous causerons de votre avenir... nous tâcherons de l'assurer d'une manière digne vous... et... (*Poussant un cri à la vue de Scipion qui paraît à la porte.*)

BASQUINE.

Qu'avez-vous, mademoiselle ?

RÉGINA.

Oh ! tant d'audace m'épouvante... lui ! lui !

BASQUINE.

Qui ?

SCÈNE II.

LES MÊMES, SCIPION .

SCIPION.

Moi !

BASQUINE, *reculant.*

Oh ! oui... oui... tant d'audace épouvante.,.

SCIPION, *à Basquine.*

Laissez-nous...

RÉGINA, *à Basquine.*

Restez!...Oh! je vous en supplie, ne me laissez pas seule avec lui.

SCIPION.

Soit ! qu'elle reste ! Ma chère cousine, je viens savoir vos intentions...

RÉGINA, *à Basquine.*

Vous l'entendez...

SCIPION.

Et pour vous guider, je vais vous dire mes intentions, à moi, Je me doutais bien que vous aviez peu d'entrainement vers moi, mais depuis hier seulement je sais que vous en aimez un autre.

RÉGINA.

Monsieur !

SCIPION.

Mon Dieu ! il vous en coûte d'avouer que vous avez préféré un ancien saltimbanque ; que voulez-vous ? (*Montrant Basquine.*) Cela paraît être un penchant chez vous; mais je suis sans préjugés, moi, et je respecte vos goûts.

RÉGINA.

Mais monsieur, cette ironie...

SCIPION.

Ce n'est pas de l'ironie... c'est sérieux... Qu'un monsieur Martin ait été votre amant hier, qu'il le soit encore aujourd'hui, qu'il continue à l'être demain, que voulez-vous que cela me fasse? Au bout de quelques jours de mariage nous nous séparerons d'un commun accord. Vous aurez toute votre liberté... j'aurai la mienne ; une riche pension assurera votre indépendance, vous vivrez où vous voudrez... vous ferez ce que vous voudrez... j'agirai de même... et nous ferons comme tant d'autres ménages. D'après ce que j'ai tenté hier... vous voyez ce dont je suis capable; réfléchissez bien, il faut que ce mariage se fasse et qu'il se fasse promptement, sinon dans peu de jours tout Paris saura les intrigues amoureuses de mademoiselle Régina de Noirlieu avec un misérable saltimbanque.

RÉGINA.

Mais on n'ajoutera pas foi à une pareille calomnie.

SCIPION.

Détrompez-vous, la société est trop avide de petites histoires scandaleuses pour ne pas les propager... Choisissez donc... entre un mariage qui, je vous le répète, vous laissera toute votre liberté, ou une lutte sans merci ni pitié...

RÉGINA.

Et j'avais la faiblesse... la lâcheté de vouloir cacher à votre père... ce que cette nuit...

SCIPION.

C'est la première confidence que je lui ferai à son retour... afin que comme vous il juge par là de ma résolution... Je compte sur lui pour vous décider, car, à lui aussi, je dirai que je veux ce mariage à tout prix. (*En parlant, il s'avance vers Régina, qui recule et semble se réfugier sous la protection de Basquine, qui s'est tenue un peu à l'écart immobile et muette.*)

RÉGINA.

O mon Dieu !

SCIPION.

Et si demain à midi je ne suis pas assuré de votre consentement, attendez-vous, ma chère cousine... (*En ce moment il est tout près de Régina, qui tombe défaillante; il va prendre sa main, Basquine passe entre elle et lui et le repousse avec énergie.*)

BASQUINE.

Arrière, monsieur... je ne veux pas que vous vous approchiez davantage.

SCIPION.

Basquine en colère!

BASQUINE.

Oui, Basquine révoltée de tant d'audace et d'infamie .. Basquine à qui l'indignation donne plus de force qu'il n'en faut pour lutter contre toi!... Ah! cela t'étonne; je n'étais qu'un ver de terre... mais pendant que ton pied m'écrase, je relève la tête et je crie au ciel... Frappez, mon Dieu! mais frappez donc... et anéantissez cet infâme!

SCIPION.

Tu vas chercher ton secours un peu loin.

BASQUINE.

N'essaie pas de sourire, car la terreur est au fond de ton âme... Levez-vous, mademoiselle. (*Elle la prend et la soutient d'un bras.*) Levez vous pour écraser de plus haut sa menteuse audace... Je le sais bien, Vicomte, tu ne fléchiras pas devant nous, ton orgueil satanique te soutient encore... mais ne sois jamais seul... car mes prédictions de chute et de châtiment se lèveront devant toi et viendront te mordre au cœur.

SCIPION.

Fille de l'enfer! (*Il s'arrête en voyant entrer un domestique.*)

BASQUINE, *à mi-voix.*

Tiens! la présence de cet homme suffit pour te forcer à rentrer ta rage... un valet te fait peur!

SCIPION, *bas.*

C'est une guerre à mort...

BASQUINE, *bas.*

J'accepte!... tu mourras !...

SCIPION, *à Régina.*

Vous m'avez entendue, réfléchissez. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

RÉGINA, BASQUINE.

RÉGINA.

Le dernier regard de cet homme ne vous épouvante pas?

BASQUINE.

Maintenant, mademoiselle, qu'un danger vous menace, je vous suivrai partout. . Si faible que soit mon appui... il pourra vous servir... je partagerai du moins vos périls.

RÉGINA.

Généreuse enfant!

BASQUINE.

Une heure et je suis prête! On vient vous annoncer quelqu'un, je ne vous laisse pas seule, adieu.

RÉGINA, *la retenant un instant par la main.*

Adieu, mon amie.

BASQUINE, *lui baisant la main avec transport.*

Oh! quels mots vous savez trouver... Adieu, adieu! (*Elle sort par la gauche.*)

RÉGINA, *au domestique qui est resté au fond*

Que voulez-vous?

LE DOMESTIQUE.

M. Martin demande si mademoiselle peut le recevoir...

RÉGINA.

Priez-le d'entrer... Mon Dieu, donnez-lui du courage... et à moi aussi... Oui, il le faut, car ce misérable le tuerait...

SCÈNE IV.

RÉGINA, MARTIN.

MARTIN.

Vous m'avez fait l'honneur de me prier de venir ici, mademoiselle;

RÉGINA.

Oui, M. Martin, j'avais besoin de vous voir, de vous exprimer toute ma reconnaissance pour le nouveau service que vous m'avez rendu... Cette nuit, muette de terreur, je n'ai pu trouver des paroles... je vous dois plus que la vie, M. Martin, je vous dois l'honneur.

MARTIN.

Je suis récompensé au delà de toutes mes espérances, mademoiselle, par le bonheur de vous avoir été utile...

RÉGINA.

Oui... oui, je sais que les cœurs comme le vôtre trouvent leur plus douce récompense dans le dévouement dont ils donnent les plus touchantes preuves, et c'est ce qui m'enhardit à vous adresser une prière...

MARTIN.

Oh! parlez, qu'exigez-vous, mademoiselle!

RÉGINA.

L'auteur de l'odieux attentat auquel grâce à vous, M. Martin, j'ai pu échapper hier, vous est connu, et vous savez qu'unie à lui par les liens du sang, mon devoir m'impose des ménagements, car enfin, souiller son nom ce serait souiller le mien, et puis...

MARTIN.

Soyez sans inquiétude, mademoiselle, le nom qu'il porte le met à l'abri de toute insulte, de toute vengeance!

RÉGINA.

Mais vous ne connaissez pas le caractère froidement méchant de Scipion. C'est peu de vous poursuivre de ses insultes, de ses menaces... il aura recours à la calomnie, aux mensonges les plus odieux... De grâce, M. Martin, ayez pitié de moi... je n'ai pas le courage d'achever ma pensée...

MARTIN.

Je l'ai déjà devinée, mademoiselle... Vous voulez me prier de m'éloigner, de ne plus vous revoir?...

RÉGINA, *baissant les yeux en signe d'assentiment.*

Il le faut, monsieur Martin!...

MARTIN.

Il le faut... soit! Mais à mon tour, je vous dirai : De grâce! mademoiselle, ne cherchez point un prétexte pour m'imposer cet exil, j'en connais la cause!...

RÉGINA.

La cause!

MARTIN.

A cet homme, à cet ami d'enfance dont je ne pouvais vaincre autrement l'erreur et l'obstination, j'ai dit que je vous aimais.

RÉGINA.

Oui, je me souviens...

MARTIN.

C'était pour vous sauver, c'était pour que cet homme, mon ancien camarade, eût pitié de vous.

RÉGINA.

C'était seulement pour venir à mon secours?

MARTIN.

Comment aurais-je osé de si bas, élever les yeux jusqu'à vous! Un malheureux disputant sa vie à la misère aurait l'audace d'aimer une héritière que sa fortune, sa noblesse, sa beauté rendent un objet d'envie pour les plus riches et les plus nobles!... Oh! non, vous le comprenez bien! c'est impossible.

RÉGINA.

Monsieur Martin, je vous avais prié de ne pas m'affliger; au nom des heureuses années de notre enfance, au nom de tout le bien que vous m'avez fait, que je n'ai point oublié, que je n'oublierai jamais... cessez de me désespérer en me disant que vous ne m'aimez plus...

MARTIN.

Ne pas vous aimer! mais je ne l'ai pas dit, mais je ne l'ai pas pensé!... mais vous ne l'avez pas cru, toute ma vie, toutes mes actions ne vous crient-elles donc pas : Il t'aime! Honteux de ce qu'il est, regarde-le bien!... il renferme ce secret au fond de son cœur, il se tait, il dévore ses larmes, il étouffe ses tortures; mais regarde ce front où la douleur trace son sillon, cet œil qui se détourne, ces tressaillements qui l'agitent à ton approche... Ah! c'est un malheureux!... il t'aime! il t'aime!.

SCÈNE V.

LES MÊMES, DURIVEAU.

RÉGINA, *l'apercevant.*

Mon tuteur!

MARTIN, *se levant, à part.*

Mon père!

DURIVEAU, *s'approchant lentement.*

Régina, laissez-nous! (*Elle paraît hésiter.*) Laissez-nous, je vous prie... (*Elle sort.*) Monsieur, il y a quelques jours, ma pupille effaçait de mon esprit les préventions que notre première entrevue avait dû me donner, elle me disait vos premières années, vos soins délicats, cette cassette arrachée à un malfaiteur et rapportée ici par vous; après l'avoir entendue, je vous croyais un homme d'honneur.

MARTIN.

Je vous en conjure, monsieur le comte, ne changez pas d'opi-

nion.

DURIVEAU.

En montant ici, je m'attendais à quelque malheur : cet air singulier et préoccupé des gens de la maison... la pâleur de Mlle Honoré qui fuit à mon approche... tout me semblait d'un funeste augure ; mais j'étais loin de croire qu'un homme, abusant de l'intérêt qui s'attache à un malheur non mérité, oserait dans ma maison...

MARTIN.

Ma position est cruelle, monsieur le comte, je ne puis me défendre.

DURIVEAU.

Le roman a voulu jeter un grand intérêt sur ces enfants du hasard qui blasphèment contre le monde où les a jetés l'abandon... Il y a un assez beau mouvement à se dire bâtard; cependant ce n'est peut-être pas un titre suffisant que le mépris de son père et la honte de sa mère...

MARTIN.

Arrêtez, de grâce, vous regretteriez ces paroles.

DURIVEAU.

Des menaces!

MARTIN.

Non, monsieur le comte !

SCENE VI.

DURIVEAU, CLAUDE GÉRARD.

CLAUDE GÉRARD, *qui vient d'entrer et a entendu les dernières paroles ; d'une voix sévère.*

Martin, retirez-vous, mais sans vous éloigner.

DURIVEAU, *à lui-même.*

Que signifie...

CLAUDE GÉRARD.

C'est à moi de répondre à monsieur le comte... (*Martin sort par la droite.*)

DURIVEAU.

Expliquez-vous, monsieur.

CLAUDE GÉRARD.

Dans ces traits creusés par le chagrin, sous ces cheveux blanchis avant l'âge, vous ne reconnaissez pas, monsieur le comte, l'homme qui après tant d'années vient à vous?...

DURIVEAU.

Non ! il est vrai !

CLAUDE GÉRARD.

Cherchez dans votre mémoire, une de vos plus anciennes, et je le crois, une de vos plus sincères amitiés...

DURIVEAU, *allant vivement à lui.*

Claude Gérard, mon ami, toi !

CLAUDE GÉRARD, *le retenant.*

Claude Gérard, oui... votre ami, non !

DURIVEAU.

Que dis-tu ? Après trente ans de séparation tu viens à moi, je t'accueille à bras ouverts, et tu ne veux pas être mon ami !...

CLAUDE GÉRARD.

Sur ces trente ans de séparation, comptez-en vingt-cinq voués à la douleur... aux plus cruels regrets, écoutez votre nom mêlé à toutes mes plaintes... je ne veux pas dire à mes imprécations, et voyez si je puis vous appeler mon ami...

DURIVEAU.

Je ne comprends pas...

CLAUDE GÉRARD.

Au milieu des plaisirs du monde, des distractions, du luxe, on oublie si vite le mal qu'on a fait et dont on ne souffre pas...

DURIVEAU.

Au nom du ciel ! explique-toi.

CLAUDE GÉRARD.

Vous souvient-il de Perrine, séduite, abandonnée?

DURIVEAU.

Forcé par ma famille d'accepter un poste près d'une cour étrangère, j'ignorai tout d'abord... mais lorsque je sus...

CLAUDE GÉRARD.

Vous avez su sa malédiction, sa fuite... sa raison troublée, son enfant perdu, et sa disparition au milieu de cette foule qui se cache pour mendier et souffrir... Avez-vous su aussi que le coup qui frappait cette infortunée rebondissait plus terrible encore peut-être sur le cœur d'un homme honnête, sincèrement et profondément épris, qui avait promis à cette femme une vie d'amour et de dévouement, et qui, au retour d'une absence, n'a pas même pu consoler la coupable déjà proscrite et errante, ni la venger, puisque le suborneur avait été son premier, son plus cher ami ?

DURIVEAU.

Grand Dieu ! que dis-tu ?... Ah ! pardon ! mille fois pardon ! Claude Gérard, depuis que je connaissais le malheur de Perrine, je ne croyais pas que rien pût être ajouté à mes regrets, mais je te retrouve, et ton malheur a été mon ouvrage. Ah ! pardonne ! dis-moi ce qu'il faut faire...

CLAUDE GÉRARD.

Dieu ne permet pas à l'homme de réparer le passé !

DURIVEAU.

Et crois-tu donc que sa justice m'ait épargné ? Tandis que Perrine me maudissait, j'épousais la fille d'une grande maison, qui devait flatter mon orgueil et mon ambition. Au bout de deux années d'une union sans amour et sans bonheur, elle me laissait en mourant un fils dont ma lâche faiblesse n'a pas réprimé les mauvais penchants... Il a vingt ans à peine, et déjà la fortune de sa mère est dévorée. Dans cette vie de désordre, dans cette lutte de débauche entre jeunes insensés, il a perdu tout sentiment du droit et du bien ; son cœur s'est perverti, les affections les plus saintes, il les a méconnues ; l'amour même de son père s'est retiré devant cette gangrène... Oh ! je suis bien puni, va, Claude, car ce fils qui porte mon nom ne reculerait pas devant le crime, et dans mon affliction, plus d'une fois a surgi cette pensée... Il eût mieux valu qu'il ne vînt pas au monde.

CLAUDE GÉRARD.

Comte Duriveau, j'étais venu à vous l'âme forte et sûr de moi... mais vous me parlez comme autrefois de vos peines, comme autrefois, vous m'ouvrez votre cœur, et comme autrefois je te tends la main en te disant : Ami !

DURIVEAU.

Ah ! voilà le premier moment où depuis long-temps mes larmes ne sont point amères; il me semble que le sort va m'être moins contraire... mais dis moi ces détails sur Perrine...

CLAUDE GÉRARD.

Je l'ai revue... j'ai revu son fils...

DURIVEAU.

Son fils !...

CLAUDE GÉRARD.

Une noble nature, une belle intelligence... le hasard l'a remis tout jeune entre mes mains... je l'ai élevé avec amour... Dieu a béni mon ouvrage... un roi serait fier de lui... Il est ma joie !... mon orgueil !

DURIVEAU.

Ce fils ! ce noble enfant, qui donc est-il?

CLAUDE GÉRARD.

Celui que tu insultais tout à l'heure.

DURIVEAU.

Lui !...

CLAUDE GÉRARD.

Tu pouvais l'outrager... il gardait le silence... il savait que tu étais son père...

DURIVEAU.

Mon Dieu! quel trouble tu jettes dans mon cœur... Et sa mère... sa raison ?...

CLAUDE GÉRARD.

Lui a été rendue pour comprendre sa honte et son abandon.

DURIVEAU.

Ah ! je veux lui faire tout oublier... tout réparer...

CLAUDE GÉRARD.

Bien ! mon ami.

DURIVEAU.

Quoique ma fortune ait souffert, cependant, grâce au ciel, je puis encore assurer son existence... Demain, amène Perrine à ma campagne à Saint-Gérant... je veux la voir... J'ai en Touraine un bien que je lui abandonnerai... je veux qu'elle vive dans l'aisance, qu'elle rajeunisse dans le bien-être, qu'elle aime encore la vie et ne maudisse plus mon nom...

CLAUDE GÉRARD.

Et sous quel titre l'établiras-tu dans cette propriété?... comme ta fermière, ou ta maîtresse émérite ?

DURIVEAU.

Que veux-tu dire ? est-ce que je ne fais pas assez?...

CLAUDE GÉRARD.

Non !

DURIVEAU.

Que faudrait-il donc faire?. .

CLAUDE GÉRARD.

L'épouser.

DURIVEAU.

Tu n'y penses pas, mon ami !

CLAUDE GÉRARD.

Pourquoi ?

DURIVEAU.

Mais pour mille raisons !

CLAUDE GÉRARD.

Lesquelles?

DURIVEAU.

Je suis noble...

CLAUDE GÉRARD.

Après?

DURIVEAU.

On me montrerait au doigt...

CLAUDE GÉRARD.

Après?

DURIVEAU.

Toute ma famille me blâmerait.

CLAUDE GÉRARD.

Après?

DURIVEAU.

Mais ne trouves-tu pas que ce soit assez?

CLAUDE GÉRARD.

Veux-tu me permettre quelques questions?...

DURIVEAU.

Parle...

CLAUDE GÉRARD.

Perrine, par sa coquetterie, par quelque manége, t'a-t-elle donné à penser qu'elle eût formé le projet de te séduire?

DURIVEAU.

Non, elle a toujours été une jeune fille modeste et réservée.

CLAUDE GÉRARD.

As-tu eu quelque peine à triompher de sa vertu?

DURIVEAU.

Oui!

CLAUDE GÉRARD.

Ne lui as-tu pas promis de l'épouser?

DURIVEAU, *avec embarras.*

Oui.

CLAUDE GÉRARD.

As-tu pris le ciel à témoin de tes serments?

DURIVEAU.

Oui!

CLAUDE GÉRARD.

As-tu engagé ton honneur?

DURIVEAU.

Oui...

CLAUDE GÉRARD.

Comte Duriveau, je ne suis pas plus sévère que le monde pour ces intrigues qu'il voit naître et qu'il oublie; mais quand on va dans une honnête famille chercher une pauvre enfant qu'on égare, dont on trouble la raison, que l'on fascine par les illusions d'un brillant avenir, oh! alors, vois-tu, il faut tenir le serment que Dieu a reçu, il faut racheter son honneur; je ne vois qu'une seule position où l'on puisse s'en dispenser, c'est celle du prince que la raison d'état enchaîne... Réjouis-toi donc, Charles, remercie Dieu de pouvoir être honnête homme.. Et ce mariage, ne t'en fais pas un mérite, car il t'apporte le bonheur; regrette, ami, qu'il ne te coûte aucun sacrifice, qu'il ne t'ôte point toute ta fortune, à ce prix tu pourrais dire encore : Ne fais-je pas bien de dégager la foi que j'ai donnée?... Mais Perrine t'apporte un trésor sans prix, un fils digne de toi, un fils digne d'amour et d'estime... (*En parlant, il ouvre la porte de l'appartement où est entré Martin, qu'il prend par la main.*) Et maintenant, ivre de joie et d'orgueil, tu peux crier au monde entier : Ne fais-je pas bien de racheter mon honneur? (*Pendant qu'il parle, Duriveau se promène avec inquiétude, Martin se trouve devant le Comte, qui lui ouvre les bras.*)

DURIVEAU.

Viens, mon fils! viens... je veux racheter mon honneur!

MARTIN.

Mon père!

CLAUDE GÉRARD, *s'approchant de Duriveau.*

Charles! il y a trente ans que nous ne nous sommes embrassés. (*Ils tombent dans les bras de l'un de l'autre.*)

DIXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une partie du parc de Saint-Géran... Au quatrième plan, vers le milieu de la scène, un pavillon rustique avec une petite galerie supérieure, attenant au château dont on aperçoit, sur la gauche, la première fenêtre; le reste se perd derrière les arbres. A droite, sur le même plan que le pavillon, une petite maisonnette derrière laquelle on voit paraître la moitié d'une roue de moulin à eau immobile dans une rivière qui coule au dernier plan... Au premier plan de gauche, massif d'arbres et d'arbustes où l'on peut ne pas être aperçu du tout; à droite, une pile de bois de chauffage entassé.

SCÈNE I.

SCIPION, LA LEVRASSE, LÉONIDAS, Mlle HONORÉ *dans le pavillon dont la porte et la fenêtre sont ouvertes... Scipion, la Levrasse et Léonidas entrent par la droite.*

SCIPION, *paraissant seul d'abord et regardant autour de lui.*

Nous arrivons les premiers... personne encore ne nous gêne... entrez et glissez-vous derrière ce massif. (*La Levrasse et Léonidas entrent avec précaution et vont se placer sous les arbres du massif.*)

LA LEVRASSE, *très-abruti, à mi-voix.*

Nous vous attendions depuis une demi-heure à l'entrée du village .. nous sommes venus de confiance... Voulez-vous me dire maintenant... (*Mlle Honoré chante en rangeant dans le pavillon.*)

SCIPION.

Silence! tu sais bien qu'il y a quelqu'un là! tais toi! et regarde à travers les branches. (*Il sort du massif et dit à haute voix.*) Est-ce vous, mademoiselle Honoré?

Mlle HONORÉ, *à la fenêtre.*

Oui, monsieur le Vicomte. . c'est moi qui range dans le pavillon de mademoiselle Régina.

SCIPION.

Est-ce qu'elle va habiter là, ce soir?

Mlle HONORÉ.

Vous savez bien qu'elle ne veut jamais d'autre chambre.

SCIPION.

Mais on dit que mon père vient aussi et qu'il amène du monde.

Mlle HONORÉ.

Oui, oui, monsieur le Vicomte; aussi toutes les chambres du château sont déjà prêtes... si on avait su plus tôt, on aurait mieux arrangé, on aurait au moins enlevé ce bois dont on a fait la coupe... et qui gêne pour entrer dans les appartements.

SCIPION.

C'est bien, continuez votre ouvrage dans le pavillon, je vais monter chez moi... (*Il rentre dans le massif.*)

LA LEVRASSE.

Nous avons écouté...

LÉONIDAS.

Et nous avons regardé...

SCIPION.

Tu as vu en arrivant comment est bâti ce pavillon?

LA LEVRASSE.

Il est en bois rustique et en construction légère.

SCIPION.

Comment communique-t-il au château?

LA LEVRASSE.

Sans doute par une porte intérieure.

SCIPION.

Et si l'on fermait cette porte?

LA LEVRASSE.

On ne pourrait plus sortir que de ce côté.

SCIPION.

Et si l'on fermait aussi de ce côté fenêtre et porte?

LA LEVRASSE, *hésitant.*

Alors...

LÉONIDAS.

Allez donc, père la Levrasse.. Alors on ne pourrait plus sortir du tout.

LA LEVRASSE.

C'est vrai.

SCIPION.

Eh bien, dans la pièce où communique cette porte intérieure, il y a un cabinet. . je vais t'y conduire, tu prendras la clef en dedans, et tu attendras que tout le monde soit retiré, alors tu fermeras, tu barricaderas toutes les portes... tu amasseras des meubles devant, de manière qu'on ne puisse entrer dans cette pièce, ni du pavillon, ni du château; quand tu auras terminé, tu ouvriras la fenêtre que tu vois dans le coin, et tu descendras dans le jardin : je t'y rejoindrai bientôt.

LA LEVRASSE.

Je comprends... je... (*Il s'apprête à éternuer, Léonidas lui donne un grand coup de pied.*) Misérable Léonidas!

SCIPION.

Êtes-vous fou?

LÉONIDAS.

Pas du tout; je sais fort bien ce que je voulais faire : l'empêcher d'éternuer... A-t-il éternué? Non! Il y a longtemps que je me dis: Une secousse, une émotion doit arrêter... et cette émotion-là... est celle que je connais le mieux.

LA LEVRASSE.

Il a mes bottes!... et de quel droit?

LÉONIDAS.

De la supériorité qu'a sur un enchifrenement éternel, un homme qui est maître de son nez. (*L'écartant avec dédain.*) C'est ici d'ailleurs le moment de s'expliquer franchement... Je ne sais pas encore où monsieur le Vicomte veut en venir... Mais je ne me compromets pas avec un homme qui est frappé d'incapacité par la nature... Travailler dans notre genre avec cette infirmité... c'est Lovelace avec un nez de fer-blanc... L'enfermer dans un cabinet... Mais il nous trahira... On croirait que c'est une carotte de tabac qui fait une explosion anticipée... Mais il ferait inventer à la police l'éternuement de sûreté...

SCIPION.

Léonidas a raison... C'est lui que je vais mener au château... (*A la Levrasse.*) Toi, tu vas te cacher dans le parc, et quand onze heures sonneront, tu reviendras à ce même endroit.

LA LEVRASSE.

Mais, j'espère bien qu'avant cela je saurai...

SCIPION.

Écoute... cette voiture... C'est Régina, qui arrive. Pas un moment à perdre... Léonidas, avec moi; la Fressure, dans le parc.

LÉONIDAS.

Dans votre état, prenez garde au serein.

SCÈNE II.

RÉGINA, BASQUINE, Mlle HONORÉ, *entrant par la droite.*

RÉGINA.

Nous voici arrivées... Il me semble que je respire plus à l'aise.

BASQUINE.

Oh! il y a bien longtemps, que je n'avais vu tant de ciel et tant de verdure...

RÉGINA.

Demain, nous réglerons l'emploi de nos journées, nous formerons nos projets, et rien, j'espère, ne viendra nous troubler.

Mlle HONORÉ, *venant du pavillon.*

Mademoiselle, tout est prêt.

RÉGINA.

Merci, ma bonne; voulez-vous conduire mademoiselle chez elle... (*Indiquant la maisonnette.*) Dans une demi heure rendez-vous ici.

BASQUINE.

C'est convenu! (*Elle dit adieu à Régina, qui entre dans le pavillon. A Mlle Honoré.*) Si vous voulez m'indiquer... je vous suis... (*Pendant les derniers mots de la scène précédente, on a vu Bamboche se cacher du côté du moulin, à droite; au moment où Mlle Honoré sort de scène pour guider Basquine, Bamboche sort de sa cachette et se présente à Basquine qui s'arrête.*)

SCÈNE III.

BASQUINE, BAMBOCHE.

BASQUINE.

Toi ici?

BAMBOCHE.

Il faut bien que je coure après toi, puisque tu me fuis...

BASQUINE.

Comment es-tu venu?

BAMBOCHE.

Ceux qui sont derrière une voiture vont aussi vite que ceux qui sont dedans.

Mlle HONORÉ.

Mademoiselle...

BASQUINE.

Je rentre à l'instant. (*Mlle Honoré disparaît.*) Que veux-tu?

BAMBOCHE.

Basquine... tu n'as jamais menti?

BASQUINE.

Tu le sais bien.

BAMBOCHE.

Alors réponds-moi franchement comme toujours... As-tu, oui ou non, fui pour m'échapper?

BASQUINE.

Oui!

BAMBOCHE.

Pourquoi?

BASQUINE.

J'avais mes raisons...

BAMBOCHE, *avec colère.*

Quelles sont-elles? réponds, ou sinon... (*Frappant du pied.*) Répondras-tu?...

BASQUINE.

Jamais à des menaces...

BAMBOCHE.

Oh! quel caractère d'enfer... Allons, voyons, j'ai eu tort de m'emporter... Basquine, je t'en supplie, réponds-moi... Pourquoi es-tu venue ici sans me prévenir... comme pour te cacher de moi?...

BASQUINE.

Tu veux savoir la vérité?

BAMBOCHE.

Oui!

BASQUINE.

Prends garde... elle est cruelle...

BAMBOCHE.

Va, va.., j'ai la peau dure...

BASQUINE.

Au fait, mieux vaut une explication nette et franche... pour notre repos à tous deux...

BAMBOCHE.

C'est ce que j'ai pensé...

BASQUINE.

Eh bien, je te méprise...

BAMBOCHE, *furieux.*

Hein!... tu dis?...

BASQUINE.

Je dis que je te méprise...

BAMBOCHE, *lui prenant le bras.*

Mille tonnerres...

BASQUINE, *froidement.*

Tu me fais mal, mais qu'est-ce que cela prouve?

BAMBOCHE, *la laissant.*

C'est vrai... ça ne prouve rien; mais ce que tu vas me prouver, toi, et à l'instant même, entends-tu, à l'instant, c'est que je mérite que tu me méprises... Oh! il ne s'agit pas de frapper comme ça... (*Avec émotion et mettant la main sur sa poitrine.*) de frapper comme ça... les gens... droit au cœur... sans leur apprendre pourquoi...

BASQUINE.

Tu t'es fait le complice d'une action atroce.

BAMBOCHE.

Moi?...

BASQUINE.

Tu t'es joint à la Levrasse, au vicomte Scipion pour enlever Mlle Régina, et sans l'arrivée de Martin... l'enlèvement s'accomplissait par toi... et c'est infâme...

BAMBOCHE, *se contraignant.*

Et ensuite? je n'ai rien fait pour aider et sauver Mlle Régina... n'est-ce pas? Une fois que j'ai connu la vérité... ce n'est pas moi qui ai contenu le vicomte pendant que Martin emmenait Mlle Régina...

BASQUINE.

Oui, à la voix de Martin... la honte, le remords de ta méchante action t'est venu; mais il n'en est pas moins vrai que tu as d'abord accepté d'être complice d'une lâche violence... que tu es faible, que tu n'as pas cette haine du mal et des méchants que je sens bouillonner en moi... Tu as revu ces misérables qui ne savent vivre que de bassesses et de crimes, tu les reverrais encore...

BAMBOCHE.

Oh! non, et je te promets...

BASQUINE.

Ne promets pas... Quand j'ai appris que tu avais été leur complice... si j'avais été ta femme, je me serais tuée.

BAMBOCHE.

Tuée... pourquoi?

BASQUINE.

Parce que je t'aime, moi... comme je comprends qu'on aime, en faisant de ton nom mon nom, de ton honneur mon honneur, de ta vie ma vie, de telle sorte que l'un soit responsable des actions et presque des pensées de l'autre.

BAMBOCHE.

Tu m'aimerais comme ça... Si tu pouvais me commander tout de suite quelque grande action bien dangereuse, je la ferais, et tu serais peut être contente.

BASQUINE.

Ces occasions-là sont rares; mais ce dévouement que tu veux me prouver en une fois, donne-le-moi en détail, un peu tous les jours... Ne nous voyons pas pendant trois ans, deviens bon ouvrier, fuis les mauvaises gens... reviens à moi, alors je te tendrai la main et je te dirai : Bamboche, je t'ai aimé jusqu'à présent comme un frère, maintenant veux-tu de moi pour ta femme?...

BAMBOCHE.

Vrai? vrai? tu diras cela... Basquine! ma Basquine... tiens, je ne sais pas comment tu t'y prends pour me retourner comme

cela. Je devrais être en colère, et pas du tout... j'ai le cœur gros... tu me désespères, et je te remercierais presque.

BASQUINE.

C'est parce qu'en toi il y a tout le bon qui fait que je t'aime...

BAMBOCHE.

Dis donc, Basquine, s'il y a du bon, ne mets que deux ans...

BASQUINE.

Tu le veux?...

BAMBOCHE.

Oh! oui.

BASQUINE.

Dans deux ans... soit.

SCENE IV.

LES MÊMES, CLAUDE GÉRARD, *entrant par la droite.*

BAMBOCHE.

Claude Gérard, c'est mon affaire... Maître Claude, où allez-vous demeurer?

CLAUDE GÉRARD.

J'achève la mission que je m'étais donnée, et je m'éloignerai... j'irai vivre dans quelque retraite solitaire...

BAMBOCHE.

Voulez-vous m'emmener avec vous?

CLAUDE GÉRARD.

Comment?

BAMBOCHE.

Pour faire de moi comme Martin un bon et brave garçon... Dame, ce sera peut-être plus difficile, mais je vous jure que j'y mettrai du mien...

CLAUDE GÉRARD.

J'accepte, mon ami, et à nous deux nous réussirons.

BAMBOCHE, *timidement.*

Oui... Mais dites donc, Martin a mis huit ans! c'est diablement long, je ne voudrais pas y mettre plus de deux ans.

CLAUDE GÉRARD, *souriant.*

Eh bien! en deux ans on tâchera.

BAMBOCHE.

Es-tu contente de mon commencement, Basquine?

BASQUINE.

Oui, et j'ai confiance.

BAMBOCHE, *avec un gros soupir.*

Allons, adieu... je retourne à Paris, je veux voir Martin.

CLAUDE GÉRARD.

Il va venir ici.

BAMBOCHE.

Ici, oui, mais avec du monde... Basquine, veux-tu lui dire que comme je ne dois plus te voir... deux ans... je ne veux pas être ici demain, et que ce soir quand tout le monde sera couché, tiens, à minuit, je l'attendrai ici pour lui dire adieu?

BASQUINE.

Je te le promets. (*A part.*) Je viendrai avec lui.

BAMBOCHE.

Voilà que j'ai tout dit... il faut s'en aller... (*Regardant à gauche.*) J'aperçois du monde, cela me donne du courage. (*A Basquine.*) C'est bien vrai que tu m'aimes?...

BASQUINE.

Je te le jure par notre amitié d'enfance.

BAMBOCHE.

Ça doit pourtant me donner de la force... adieu! adieu. (*Il sort précipitamment.*)

BASQUINE, *avec émotion.*

Maître Claude, vous me le rendrez...

CLAUDE GÉRARD.

Oui, ma généreuse enfant .. Tenez, regardez... (*Il lui montre Martin.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, DURIVEAU, MARTIN, *puis* RÉGINA.

BASQUINE, *courant à Martin*

Mon frère! mon bon frère!

MARTIN.

Ma chère Basquine, ma bonne sœur...

DURIVEAU.

Claude, nous voici, comme je te l'avais promis... Où est Perrine?

CLAUDE GÉRARD.

Je l'ai conduite au château, où elle nous attend.

MARTIN, *à Basquine.*

Je sais tout, et je t'aime encore plus qu'autrefois.

BASQUINE.

Et toi, qu'es-tu devenu?... que fais-tu?

MARTIN.

Tu vas le savoir.

RÉGINA, *qui est descendue du pavillon.*

On m'annonce votre arrivée, mon cher tuteur, et on me dit que vous me demandez. (*Apercevant Martin.*) Monsieur Martin!

DURIVEAU.

Oui, mon enfant, je vous ai demandée pour commencer par vous une grande réparation... Régina, je vous présente mon fils...

RÉGINA.

Que dites-vous? votre fils!

DURIVEAU.

Oui, et j'ai des torts cruels à expier envers lui.

MARTIN.

Ah! mon père!...

DURIVEAU, *montrant Régina.*

Maintenant, mon fils, tu peux l'aimer.

RÉGINA.

Je puis à peine croire...

SCENE VI.

LES MÊMES, SCIPION.

SCIPION.

Tableau de genre!... Scène de Berquin!

DURIVEAU.

Mes amis, rentrez, rentrez je vous prie, je vous rejoins à l'instant, j'ai à parler à monsieur...

CLAUDE GÉRARD.

Viens, Martin, viens...

MARTIN.

Où me conduisez-vous?

CLAUDE GÉRARD.

Dans les bras de ta mère!... (*Claude Gerard et Martin sortent par la gauche, Basquine rentre dans sa maisonnette et Régina dans le pavillon.*)

SCÈNE VII.

DURIVEAU, SCIPION.

SCIPION.

Eh bien! puisque tu veux causer, causons!

DURIVEAU.

Prenez un autre ton, monsieur...

SCIPION.

Je conserve celui que j'ai toujours eu... Pourquoi as-tu changé?...

DURIVEAU.

Ne vous y trompez pas... vous n'avez plus devant vous le père faible et lâche qui croyait à force de tendresse triompher de vos mauvaises inclinations, qu'une plaisanterie désarmait, à qui une caresse otait toute force et tout courage. Il n'y a devant vous que l'homme d'honneur que vous avez indigné.

SCIPION.

Ah bah! il y a bien un peu de l'ancien jeune homme qui séduisait une jeune fille?

DURIVEAU.

Vous osez plaisanter d'une faute que je pleure!

SCIPION.

Il est vrai que j'ai aussi devant moi le pécheur converti.

DURIVEAU.

Quand il expie un crime, honorez votre père.

SCIPION.

Et aussi quand il appellera à lui le bâtard?

DURIVEAU.

Ne vous targnez pas du sot orgueil qui veut rendre l'enfant comptable des fautes de son père. Tous les bras, tous les cœurs s'ouvriront pour le fils qui rachète la tache de sa naissance par le travail et le courage, tandis que tous repousseront l'enfant qui n'a pour lui que les droits de la loi et qui par ses désordres devient un bâtard d'honneur et de loyauté.

SCIPION.

Autrefois je t'aurais dit que tout cela est souverainement absurde..

LE COMTE.

Assez, monsieur... lisez... lisez cette lettre...

SCIPION.

Qu'est-ce que cela? l'écriture de la Fressure. (*Il lit*.)

LE COMTE.

Un faux! vous avez fait un faux!

SCIPION, *rendant froidement la lettre*.

Quand je te disais qu'il fallait que ce mariage se fît... autant dans mon intérêt que dans le tien...

LE COMTE.

Dans le mien!

SCIPION.

Je dois des sommes considérables à la Fressure; il a pour nantissement le faux dont il parle. S'il me poursuit, ma flétrissure rejaillira sur toi... car nous portons le même nom... je pense.

DURIVEAU.

Ce n'est plus de l'insolence, ce n'est plus de l'audace et de l'insulte... c'est de la démence...

SCIPION.

Pardon, c'est de la belle et bonne logique...

DURIVEAU, *tirant de sa poche un portefeuille*.

Il y a dans ce portefeuille cinq mille francs... je vais les remettre à un homme de confiance... vous partirez à l'instant pour Paris... Demain matin, il vous accompagnera au Hâvre, payera votre passage pour l'Amérique... une fois le bâtiment sous voile, vous remettra le reste de la somme... arrivé en Amérique, avec deux années d'existence assurées... vous ferez comme tant d'autres qui ont demandé du pain à leur intelligence... à leur travail... et au besoin, à leurs bras...

SCIPION.

C'est une plaisanterie.

DURIVEAU.

Peut-être cette vie rude et pauvre pourra-t-elle vous régénérer... sinon, votre mauvais sort s'accomplira.

SCIPION.

Et vous croyez que je serai assez naïf pour m'expatrier?

DURIVEAU.

J'en suis sûr.

SCIPION.

Vraiment!...

DURIVEAU.

J'en suis sûr, vous dis-je... parce que si vous ne partez pas, si vous n'exécutez pas mes ordres de point en point...

SCIPION.

Qu'adviendra-t-il?

DURIVEAU.

Aujourd'hui même je porte plainte contre cet usurier et je vais ainsi hautement au-devant de l'éclat dont vous me menacez... Je dis non moins hautement que j'ai un fils indigne, infâme, que je renie... que je maudis à la face de Dieu et des hommes, et... soyez tranquille... mon nom honoré pendant quarante-cinq ans sortira pur de cette terrible épreuve.

SCIPION.

Je conçois votre superbe insouciance à l'endroit de votre fils légitime... le jour où vous avez retrouvé un bâtard!

DURIVEAU.

Oui, la journée est bonne, je perds un fils infâme, et je retrouve un fils digne de porter mon nom...

SCIPION.

Et d'épouser Régina sans doute?

DURIVEAU.

Je l'espère.

SCIPION.

Mon père, prenez garde.

DURIVEAU.

Choisissez... Demain au Havre ou sous l'inflexible main de la justice *. Plus un mot; je veux vous quitter sans vous maudire. (*Il rentre, la nuit est venue; pendant cette scène on a vu Mlle Honoré apporter de la lumière dans le pavillon et fermer les volets.*)

SCÈNE VIII.

SCIPION, LA LEVRASSE.

SCIPION, *un moment seul*.

Ah! vous croyez qu'il faut encore attiser ma colère... Imprudent que vous êtes... vous l'avez voulu, l'heure est arrivée.

LA LEVRASSE.

Il y a longtemps que je n'entends plus rien... (*Il s'approche.*)

SCIPION.

Quelqu'un!... c'est la Fressure sans doute. (*A mi-voix.*) Est-ce toi?

LA LEVRASSE.

Oui, je commence à en avoir assez; il faut en finir.

SCIPION.

Cela ne va pas tarder... Écoute, tu as cru faire flores en écrivant à mon père.

LA LEVRASSE, *à part*.

Aie, aie!

SCIPION.

Je devrais te rompre le cou... mais je n'en ferai rien, parce que je trouve plus amusant de te dire que mon père va lui-même te dénoncer demain, si tu ne m'aides pas ce soir..

LA LEVRASSE.

A quoi?

SCIPION.

A tout réparer...

LA LEVRASSE.

Vous croyez qu'on peut encore...

SCIPION.

Qu'est-ce que dit le testament de monsieur de Noirlieu?

LA LEVRASSE.

Qu'il désire que sa fille épouse le vicomte Scipion Duriveau.

SCIPION.

Il ajoute aussi : Si ma fille venait à mourir avant son mariage avec ledit Vicomte, celui-ci hériterait de toute ma fortune... or je ne suis pas marié et je veux hériter, donc...

LA LEVRASSE.

Donc, ça ne s'enchaîne pas mal; mais c'est un plat diablement chaud que celui où vous voulez me faire mettre les doigts.

SCIPION.

L'impunité est assurée... Toutes mes dispositions sont prises... derrière ce pavillon et dessous, des matières inflammables.

LA LEVRASSE.

Mais Léonidas voudra-t-il?

SCIPION.

Je lui ai déjà tout expliqué... il est des nôtres.

LA LEVRASSE.

Chut! on a sauté par là. (*La fenêtre du rez-de-chaussée s'ouvre, et Léonidas saute dans le parc.*) C'est lui!

SCÈNE IX.

Les Mêmes, LÉONIDAS.

LA LEVRASSE.

Que faisais-tu donc là?

LÉONIDAS.

Ils n'en finissaient pas de se coucher... puis, écoutez donc!... Il y avait pas mal de portes à fermer, à barricader.

SCIPION.

Ainsi tu es sûr qu'elle ne pourra sortir.

LÉONIDAS, *montrant le pavillon*.

Par là, je ne sais pas. (*Montrant le château.*) Par ici, j'en suis sûr...

SCIPION. *Il va doucement à la porte du pavillon et la ferme à double tour.*

Je suis sûr à présent de ce côté aussi... Maintenant, apportez une corde qui est là près du moulin...

LA LEVRASSE, *à Léonidas pendant qu'ils vont prendre et apporter la corde.*

Pourquoi faire... le câble?

LÉONIDAS.

Ah! c'est que tu ne sais pas, toi, que quand les gens du monde s'en mêlent, ils font ces affaires-là bien mieux que nous... Ce n'est pas le tout que de mettre le feu à ce pavillon, elle pourrait se sauver.

LA LEVRASSE.

Puisque tout est fermé...

LÉONIDAS.

Enfin on ne sait pas.... Il faut donc, si l'on peut, faire écrouler le pavillon aussitôt que le feu aura commencé...

SCIPION, *à Léonidas*.

Pour cela, tu vas faire preuve de ton ancien talent d'acrobate et monter jusqu'à la galerie où tu attacheras solidement la corde.

LA LEVRASSE.

Pas mal, je comprends...

SCIPION.

Monte...

LÉONIDAS.

On va essayer... (*Il se passe la corde autour du corps et monte.*)

LA LEVRASSE.

Y es-tu?

LÉONIDAS.

Oui... (*Il l'attache.*) Et ça y est aussi... (*Il redescend.*) Mais dites donc, ce ne sera pas un bon métier de tirer le cordon si l'on vient au secours.

SCIPION.

Bien pensé... Il y a là une vanne?

LA LEVRASSE.

Oui

SCIPION.

Si on la levait.... l'eau se précipiterait et ferait tourner avec une grande force la roue du moulin ?...

LA LEVRASSE.

C'est parfaitement juste.

SCIPION.

Eh bien, attachez l'autre extrémité de la corde à la roue. Aussitôt le feu mis, levez la vanne ; le pavillon ne résistera pas longtemps à de pareilles secousses.

LÉONIDAS, *à la Levrasse.*

Quand je vous disais... Il n'y a qu'un homme qui a reçu de l'éducation qui trouve ces choses-là.

SCIPION.

Allons, fais le tour de la maisonnette, je te passerai la corde... (*On voit le haut du corps de Léonidas par dessus la maisonnette dont il a fait le tour... La corde lui est jetée; elle se tend sous ses efforts.*)

LÉONIDAS, *revenant en scène.*

Est-ce bien ?...

SCIPION.

Parfait! moi, je vais mettre le feu par derrière. Vous ici accumulez les obstacles, et par tous les moyens, empêchez qu'on ne puisse sortir du pavillon. (*Il disparaît.*)

LÉONIDAS.

Qu'est-ce qu'on pourrait mettre devant la porte?

LA LEVRASSE.

Attends... une idée m'est venue...

LÉONIDAS.

Ça a dû vous paraître drôle... il y avait longtemps.

LA LEVRASSE.

Vois-tu cette pile de bois?

LÉONIDAS.

C'est là votre idée?

LA LEVRASSE.

Oui, va te mettre derrière avec une perche, de manière à faire glisser l'étai, et quand je te dirai... pousse.

LÉONIDAS.

Je pousserai... ça va... à mon poste...

SCIPION, *paraissant au fond.*

Je viens de mettre le feu. Maintenant, à la vanne! (*Il remonte près du moulin et lève la vanne; on entend l'eau qui se précipite avec bruit; la roue du moulin s'ébranle et se débat sous l'effort; la corde vibre et secoue le pavillon, la fumée commence à environner le pavillon.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, BAMBOCHE, *puis* RÉGINA, MARTIN *et* BASQUINE.

BAMBOCHE, *venant de la droite.*

Martin n'est pas encore arrivé... Allons, je le chargerai de mes adieux pour elle... Mais c'est singulier, il y a une odeur de fumée ici... du côté de ce pavillon... C'est là qu'est Mlle Régina (*On entend crier dans le pavillon : Au secours! au secours!*) Je ne me trompe pas... c'est elle, je reconnais sa voix.

RÉGINA, *dans le pavillon.*

Au secours! au secours!

BAMBOCHE.

Me voilà. (*Scipion arrive.*)

SCIPION, *lui barrant le passage.*

Où vas-tu?

BAMBOCHE.

Porter secours à ceux qui en ont besoin... Misérable ! c'est donc toi qui as mis le feu?

SCIPION.

Tu ne passeras pas.

BAMBOCHE.

Qu'est-ce que tu dis donc, Vicomte?

SCIPION, *prenant un poignard.*

Tu ne passeras pas...

BAMBOCHE.

Une arme! à nous deux. (*Il lutte avec lui, parvient à le repousser et entre dans le pavillon.*)

LA LEVRASSE, *qui est revenu en scène.*

Pousse, Léonidas, pousse. (*La pile de bois commence à s'ébranler.*)

SCIPION, *courant au pavillon et fermant la porte derrière Bamboche.*

Tu es entré... tu ne sortiras plus...

LA LEVRASSE.

Oh! mon Dieu! c'est le Vicomte... Léonidas, ne pousse... (*Un éternuement l'empêche d'achever; la pile s'écroule sur Scipion, qui se débat.*) Malheureux Léonidas, tu écrases ma créance... (*Il fait le tour du bois écroulé ponr aller au secours de Scipion. Bamboche tenant Régina dans ses bras paraît sur la galerie.*)

BAMBOCHE.

Pas d'issue, nous sommes perdus... Ah ! une corde... mon ancien métier ! (*Il enjambe la galerie; prend son aplomb sur la corde et commence à descendre; quelques paysans traversent la scène en criant : au feu !*)

MARTIN, *entrant par la gauche.*

Quel est ce bruit?

BASQUINE, *entrant par la droite.*

Au feu! au feu!...

MARTIN.

Le pavillon ! Régina!

BASQUINE *se jette à genoux devant Martin qui va se précipiter en lui criant.*

Regarde!... (*Elle lui montre Bamboche qui, tenant toujours Regina dans ses bras, franchit sur la corde l'espace du pavillon au moulin.*)

MARTIN.

Sauvée!... (*Au moment où Bamboche atteint le moulin, la roue, entraînée par l'eau, tourne, le pavillon s'écroule sous les efforts de la corde; Régina et Bamboche disparaissent. On a vu la Levrasse monter sur le monceau de bois et tendre la main à Scipion qui se débat à demi-écrasé; les débris du pavillon les ensevelissent tous deux.*)

BASQUINE et MARTIN.

Perdus!

MARTIN.

Régina ! (*Il court au moulin, Basquine est soutenne par quelques femmes qui viennent d'entrer.*)

SCÈNE XI.

Pendant ces derniers moments, la scène s'est garnie de paysans qui accourent de tous côtés et apportent du secours; une chaîne s'établit.

MARTIN, *rentrant avec un cri de joie.*

Sauvés tous deux ! (*Il montre Bamboche qui apporte Régina à demi-évanouie.*)

BAMBOCHE, *s'essuyant le front.*

La voilà!

MARTIN, *l'embrassant.*

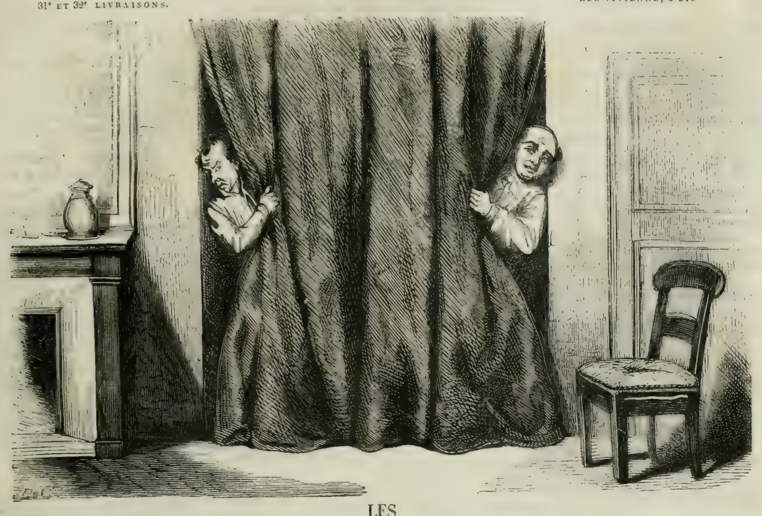
Qui pourra jamais reconnaître?...

BASQUINE, *quittant Régina et allant à Bamboche.*

Bamboche, je t'ai aimé jusqu'à présent comme un frère, maintenant veux-tu de moi pour ta femme?

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



LES

DEUX SANS-CULOTTES

POCHADE NON POLITIQUE EN UN ACTE

PAR

MM. MOREAU, SIRAUDIN ET DELACOUR

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA MONTANSIER, LE 30 OCTOBRE 1849.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

TICQUETONNE	MM. SAINVILLE.	L'HOTESSE	Mlles GABRIELLE.
RACAHOUT	GRASSOT.	UNE ANGLAISE	PATERSON.
UN GROOM	FERDINAND.	JEANNETTE	THAÏS.

Le théâtre représente une chambre d'auberge. — A gauche, premier plan, une croisée, une table avec un flambeau allumé; troisième plan, porte d'entrée. — Au fond, un lit au milieu. — A droite, premier plan, une porte; troisième plan, une cheminée.

SCENE I.

L'HOTESSE, *achevant d'arranger le lit.*

Là, cette dame anglaise peut arriver quand elle voudra... (*Ecoutant.*) Tiens... la diligence de Paris qui se remet en route.. pourvu qu'elle ne m'ait pas laissé de voyageurs; il me serait impossible de les loger. (*Elle entre à droite.*)

RACAHOUT, *en dehors.*

Ah ça, Monsieur.

TICQUETONNE, *en dehors.*

Allez vous promener!

SCENE II.

RACAHOUT, TICQUETONNE. (*Ils entrent en se bousculant. Racahout porte une valise. Ticquetonne traîne une malle après lui de manière à la lancer dans les jambes de Racahout.*) *

RACAHOUT.

Sacrebleu... Monsieur... j'ai des jambes.

TICQUETONNE.

Ne faites pas attention...

RACAHOUT.

Mais c'est vous qui ne faites pas attention... gros buffle!

TICQUETONNE.

Comment avez-vous dit?

RACAHOUT.

Je vous ai appelé buffle!

TICQUETONNE.

A la bonne heure... j'aime mieux ça... Je croyais avoir entendu...

RACAHOUT.

J'ignore ce que vous êtes dans le commerce... **

TICQUETONNE.

Je n'y suis pas.

RACAHOUT.

Où ça?

TICQUETONNE.

Dans le commerce.

RACAHOUT.

J'ignore ce que vous êtes dans le commerce...

TICQUETONNE.

Je n'y suis pas!

RACAHOUT.

Dans le commerce habituel de la vie... mais je déclare qu'en

voyage, vous êtes le citoyen le plus cauchemardant des quatre-vingt-six départements, et remarquez que je vous fais grâce de l'Algérie et des colonies...

TICQUETONNE, *se croisant les bras.*

Croyez-vous donc, mossieu, que j'ai eu à me réjouir de votre voisinage... Ah! mais non, rayez cela de vos tablettes, je vous prie... vous avez des tablettes, rayez... (*L'Hôtesse rentre.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'HOTESSE.*

RACAHOUT.

Ah! madame l'hôtesse.... car je présume que vous êtes l'hôtesse... laissez-moi vous exprimer... l'embêtement que monsieur m'a procuré tout le long de la route...

L'HOTESSE.

Mais, messieurs, comment vous trouvez-vous ici?... il est deux heures, et je dois vous prévenir...

TICQUETONNE, *à l'Hôtesse.*

Le bateau à vapeur passera-t-il bientôt?

RACAHOUT.

Le bateau à vapeur passera-t-il bientôt?

TICQUETONNE.

Pourquoi répétez-vous ce que je dis?

RACAHOUT.

Pourquoi dites-vous ce que j'ai à dire?

L'HOTESSE.

Il ne passera cette nuit que fort tard, messieurs.

TICQUETONNE.

En attendant, donnez-moi une chambre...

RACAHOUT.

Donnez-moi une chambre.

TICQUETONNE.

Encore!... Monsieur, vous n'êtes qu'un perroquet, un kakatoa!...

RACAHOUT, *furieux.*

Kakatoa toi-même!

L'HOTESSE.

Messieurs, je n'ai que cette chambre et ce cabinet... et même ils ont été retenus par une dame anglaise qui peut arriver d'un moment à l'autre...

TICQUETONNE.

N'importe, je m'installe ici... je prends la chambre, et vous prenez le cabinet... Quand cette dame arrivera...

RACAHOUT, *à l'Hôtesse.**

Voici ma valise... vous la ferez mettre aux bagages...

L'HOTESSE.

Oui, monsieur.

TICQUETONNE.

Vous enverrez prendre ma malle dès que vous entendrez la cloche...

L'HOTESSE.**

Oui, monsieur... (*A part.*) Eh ben! ils ne sont pas gênés... après ça, s'ils prennent le bateau à vapeur, ils seront partis avant l'arrivée de la dame... (*Haut.*) Si ces messieurs voulaient souper...

TICQUETONNE.***

Non, merci.

L'HOTESSE.

J'ai un morceau de bœuf rôti excellent.

RACAHOUT.

Je ne prends rien la nuit... (*Il prend la taille de l'Hôtesse.*)

L'HOTESSE.

Belles pratiques!...

AIR *de Dagobert.* (Doche.)

ENSEMBLE.

RACAHOUT *et* TICQUETONNE.

Patiemment, moi je m'en vais attendre,
Et pour demain je serai plus dispos.
Décidément, nous ne voulons rien prendre,
Rien, si ce n'est un instant de repos.

L'HÔTESSE.

Patiemment, messieurs, il faut attendre,
Et pour demain vous serez plus dispos.
Décidément, vous ne voulez rien prendre,
Rien, si ce n'est un instant de repos.

SCÈNE IV.

TICQUETONNE, RACAHOUT. *

RACAHOUT.

Monsieur, je vais me coucher...

TICQUETONNE.

Vous remarquerez que je ne vous dis pas bonsoir...

RACAHOUT.

Enfin! (*Il hausse les épaules.*) Ah! sapristi! (*Après avoir ouvert la porte du cabinet.*) Ce n'est pas un cabinet, c'est une niche... (*Il entre.*)

TICQUETONNE.

C'est assez bon pour vous! (*A part.*) Cet homme est un lâche qui se laisse insulter sans me répondre... j'en abuserai... (*Haut.*) C'est encore trop bon pour vous!

RACAHOUT, *sortant du cabinet.*

Vous êtes un grossier citoyen... mais vos injures n'atteindront jamais la hauteur de mes dédains...

TICQUETONNE.

Bravo! l'ordre du jour!

RACAHOUT, *à part.*

Je vais écrire à mon oncle, et lui faire savoir que dans quelques heures... je serai dans les bras de mon futur beau-père, le vénérable monsieur Ticquetonne...

TICQUETONNE.

Monsieur, vous me fatiguez!

RACAHOUT.

Je le suis plus que vous fatigué... gros hanneton! (*Racahout se retire dans le cabinet.*)

SCÈNE V.

TICQUETONNE, *seul, riant.*

Ah! ah! ah! cet homme est d'un déplaisant... et pourtant il me plaît... arrangez ça... oui, j'aime ce caractère qui se rebiffe... Puis, nous autres humains nous sommes singulièrement faits... nous aimons qui nous taquine, qui nous asticote... D'abord moi, je suis replet, je suis sanguin... j'ai besoin d'être asticoté... ça me fait du bien, ça me fouette le sang...

RACAHOUT, *à travers la cloison.*

Monsieur!

TICQUETONNE.

Que me veut-il encore?

RACAHOUT.

Vous m'ennuyez!

TICQUETONNE.

Comment, je l'ennuie...

RACAHOUT.

Ça s'écrit-il avec deux U?...

TICQUETONNE.

Je n'en sais rien.

RACAHOUT.

Vous ne savez donc pas l'orthographe?

TICQUETONNE.

Non.

RACAHOUT.

Alors, vous êtes un âne!

TICQUETONNE, *riant.*

Oh! bien répondu... Que cet être-là me plaît... si mon futur gendre avait un pareil caractère... Car, tel que vous me voyez, je suis sur le point de passer beau-père... Je viens de faire le voyage de Paris, afin d'obtenir des renseignements sur un gendre qu'on me propose pour ma fille Cunégonde... Monsieur Racahout, c'est le nom du hobereau, flotte entre vingt-sept et quarante et un ans... Il a, m'a-t-on dit, car je ne l'ai pas vu, la bouche fendue en amande, les yeux en cœur et les jambes en dedans... Mais, voyons, il ne s'agit pas de mon gendre... Si je dormais? le bateau à vapeur ne passera peut-être pas de longtemps. C'est cela, couchons-nous... on viendra me réveiller et j'aurai le temps de me vêtir... (*Il porte sa malle près de son lit, et ôte ses habits qu'il place sur une chaise près de sa malle.*) Je vais donc marier ma fille!... Oh! quelle douce satisfaction éprouve le père de famille à se débarrasser ainsi de ses enfants... Où ai-je un bonnet de nuit?... ah! dans malle!... (*Il cherche dans sa malle et en enlève presque tout le contenu qu'il place sur la chaise où sont déjà tous ses habits.*) Ah! en voici un... je ne veux pas m'enrhumer comme cet imbécile...

RACAHOUT, *du cabinet.*

Voisin, dormez-vous ?

TICQUETONNE.

Oui, je dors... et je vous prie de ne pas me réveiller...

RACAHOUT, *entr'ouvrant la porte.*

Dites donc, auriez-vous un tire-bottes ?

TICQUETONNE, *se précipitant à demi habillé vers la porte qu'il repousse de manière à prendre la tête de Racahout.*

Ne regardez pas, ne regardez pas !

RACAHOUT.

Mais vous m'étranglez !...

TICQUETONNE.

C'est excellent pour le rhume... Retirez-vous... ne remettez plus la tête chez moi... (*Il ferme la porte à clef.*)

RACAHOUT, *dans le cabinet.*

Mais vous m'enfermez...

TICQUETONNE.

Très-bien... maintenant je puis me coucher... (*Il passe derrière les rideaux du lit et achève de se déshabiller; on entend Racahout frapper à la porte.*) Frappe, frappe... Monsieur, ne me forcez pas à me lever... je suis comme un fleuve rapide; quand je sors de mon lit, je deviens terrible... Ah! il se calme... (*Il s'est couché et a déposé son pantalon sur la chaise où sont les autres objets.*)

RACAHOUT.

Monsieur, j'étouffe dans ce cabinet !

TICQUETONNE.

La chaleur est très-bonne pour le rhume, ça vous servira de mou de veau.

RACAHOUT.

Je vous rends responsable de ma mort...

TICQUETONNE.

Je le veux bien... Mais bonne nuit... Ah ! je suis très-fatigué, je sens que je vais dormir comme une marmotte... (*S'endormant.*) On ne l'entend plus... il doit être étouffé...

RACAHOUT, *frappant.*

Eh ! là-bas !

TICQUETONNE.

Il ne l'est pas encore... le ciel n'est pas juste !

RACAHOUT.

J'ai ôté mon pantalon, mais je ne puis pas ôter mes bottes.

TICQUETONNE.

Eh bien, gardez-les...

RACAHOUT.

Venez m'aider à les tirer...

TICQUETONNE.

Je tire mes rideaux, je vous tire ma révérence... tirez-vous de là... (*Moment de silence, musique en sourdine, ronflement de Ticquetonne; la cloche sonne.*)

SCENE VI.

TICQUETONNE, L'HOTESSE, *puis* JEANNETTE.

L'HOTESSE.

Allons vite, messieurs, voici le bateau à vapeur... Eh bien ! où sont-ils ?.. (*Elle tire les rideaux.*) Comment ! il est couché... Allons, monsieur.

TICQUETONNE, *sans s'éveiller.*

Vous m'ennuyez à la fin.

L'HOTESSE.

Comment ?... mais c'est le bateau à vapeur,

TICQUETONNE.

Hein ? quoi ?... J'y suis... je m'habille...

L'HOTESSE.

Je vais emporter votre malle.

TICQUETONNE.

C'est cela... remettez-y tous ces effets qui sont sur la chaise et fermez-la.

L'HOTESSE, *elle remet dans la malle tous les effets que Ticquetonne en a ôtés, et de plus l'habit, le pantalon, etc., qui se trouvent aussi sur la chaise.*

Seulement dépêchez-vous... vous n'avez plus que cinq minutes... (*A Jeannette.*) Jeannette, emporte cette malle...

JEANNETTE.

Oui, madame ! (*Elle sort emportant la malle.*)

L'HOTESSE.

Mais cet autre monsieur ?...

TICQUETONNE.

Ah ! ne vous en occupez pas... il doit être étouffé... là dans ce cabinet...

L'HOTESSE, *ouvrant la porte.*

Eh monsieur !... descendez vite ! voilà le bateau à vapeur !

RACAHOUT, *en dehors.*

Je vous suis... je n'ai que mon pantalon à passer...

L'HOTESSE.

Ne perdez pas une minute. (*Elle sort.*)

SCENE VII.

TICQUETONNE, *puis* RACAHOUT.

TICQUETONNE, *se levant en caleçon.*

Je commençais à m'endormir. (*Cherchant.*) Ah ça, où diable ai-je mis mes hardes ? je ne les vois pas... où donc est passé mon pantalon ? (*On entend la cloche. A la fenêtre.*) Ah ! voilà la cloche !

RACAHOUT, *sortant vivement du cabinet; il est complétement habillé, sauf son pantalon qu'il tient à la main.**

Hein ! ne partez pas sans moi...

TICQUETONNE, *apercevant le pantalon que tient Racahout.*

Ah ! le voici... pourquoi me l'avez-vous pris ?

RACAHOUT.

Pris quoi ?

TICQUETONNE.

Mon pantalon... (*Il veut le prendre.*)

RACAHOUT.

Mais c'est le mien !

TICQUETONNE.

Voleur ! (*Ils tirent le pantalon chacun de son côté et le déchirent en deux.*)

RACAHOUT.

Allons, bon ! voilà mon pantalon en deux !

TIQUETONNE.

Ton pantalon... tu oses encore dire... Tiens, va le chercher ton pantalon. (*Il le jette par la fenêtre.*)

RACAHOUT.

Par la fenêtre... dans la rivière... et le bateau à vapeur part... (*Il appelle.*) Eh! cap'taine !..

TICQUETONNE.

Il nous laisse là... Cap'taine !...

RACAHOUT.

Arrêtez donc !... Il est parti !...

TICQUETONNE.

Il est parti. (*Il tombe accablé sur un fauteuil.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, L'HOTESSE.* (*L'Hôtesse entre.*)

RACAHOUT.

Ah ! madame l'hôtesse, ma valise...

TIQUETONNE.

Et mes effets qui étaient sur cette chaise ?

L'HOTESSE.

Dam ! votre valise... elle est avec la malle de monsieur sur le bateau à vapeur.

TICQUETONNE.

Nous voilà bien !

RACAHOUT.

Nous ne pouvons pas sortir dans cet état...

TICQUETONNE.

Les réglements de police s'y opposent.

L'HOTESSE.

Pourtant, messieurs, vous ne pouvez pas rester ici.

TICQUETONNE.

Eh bien ! alors procurez-nous un pantalon sur-le-champ... réveillez, s'il le faut, les voisins, tout le pays, peu m'importe... mais, mort ou vif, il me faut un pantalon...

RACAHOUT.

Deux pantalons ! deux pantalons !...

AIR *de la Savonnette.*

TICQUETONNE, RACAHOUT *et* L'HOTESSE.

Sans tarder davantage,
Venez nous / Je vais vous apporter,
Ce que femme, en ménage,
Sait toujours bien porter.

(*L'Hôtesse sort.*)

SCÈNE IX.

RACAHOUT, TICQUETONNE.*

RACAHOUT, *criant.*

Deux! deux pantalons... Si elle allait n'en apporter qu'un.

TICQUETONNE.

Il serait pour moi...

RACAHOUT.

Pour vous... et pourquoi plutôt que pour moi ?

TICQUETONNE.

Parce que je l'ai demandé.

RACAHOUT.

Je l'ai demandé aussi. (*Examinant Ticquetonne.*) Est-il bâti... est-il bâti...

TICQUETONNE, *l'examinant.*

Est-il possible d'être construit comme ça...

RACAHOUT.

Et les jambes.**

TICQUETONNE, *désignant les jambes de Racahout qui a des bottes à tiges vertes.*

Deux haricots verts...

RACAHOUT.

Deux jambons... (*Il désigne les jambes de Ticquetonne.*) Revenons au pantalon... et permettez-moi de vous poser une question...

TICQUETONNE.

Posez.

RACAHOUT.

Votre intention est-elle dans le cas où cette hôtesse dénuée d'intelligence, comme de vêtements mâles, n'apporterait qu'un pantalon, votre intention, dis-je, est-elle de me le céder?

TICQUETONNE.

N'y comptez pas, seigneur.

RACAHOUT.

Je vais vous émouvoir.

TICQUETONNE.

Je ne le crois pas.

RACAHOUT.

Monsieur... je suis attendu demain dans une famille respéctable... puis-je me présenter dans ce costume qui leur fera me supposer des opinions politiques qui ne sont pas les miennes...

TICQUETONNE.

Non... non, vous ne le pouvez pas... Mais à mon tour de vous émouvoir...* Monsieur, je suis maire de mon endroit, on viendra demain matin, au débotté de la diligence, avant que j'aie eu le temps de rentrer chez moi, à ma rencontre... l'adjoint me haranguera... car on me harangue quand j'arrive... les vierges du pays... m'offriront des bouquets...

RACAHOUT.

Ah ! vous avez...

TICQUETONNE.

Oui, nous avons des... bouquets dans le pays... Puis-je décemment me présenter à des adjoints et à des rosières dans ce négligé mi-flanelle mi-madapolam ?..

RACAHOUT.

Non... vous ne le pouvez pas.

TICQUETONNE.

Ah ! vous en convenez.

RACAHOUT.

Cependant je vous ferai observer que s'il n'y a qu'un pantalon, il est inutile que nous nous présentions deux pour l'habiter.

TICQUETONNE.

C'est mon opinion... Ah ça, cette hôtesse n'arrive pas ?

RACAHOUT.

Si vous croyez qu'on trouve comme ça un pantalon à trois heures du matin !

TICQUETONNE.

En l'attendant et pour passer le temps, causons... Vous devez avoir une jolie voix... chantez-moi quelque chose...

RACAHOUT.

Volontiers, monsieur... (*A part.*) Je conçois un petit plan.

TICQUETONNE.

Commencez.

RACAHOUT.

AIR :

L'autre jour, en passant par Lizieux,
Une enseign' se présente à mes yeux,
Moi qu'épèle assez gentiment
Je me mis à lir' très-couramment.
Je voyais des lettres par-ci, par là,
Des *i*, des *o*, des *u*, des *a*,
Et je me dis : Ah! m'y voilà !
Ah !
B, *u*, *bu*, *r*, *e*, *a*, *u*, *reau*,
D, *e*, *de*, *t*, *a*, *b*, *a*, *c*, *bac*,
M, *a*, *ma*, *n*, *u*, *c*, *nuc*,
Manuc...
Des manufactur's royal's.
Bureau de tabac, des manufac, } *bis.*
Fac, des manufac, des manufac, }
Des manufac,
Ac !
B, *u*, *bu*, etc.

TICQUETONNE, *à demi endormi.*

Allez toujours... ce n'est pas que ce vous dites soit joli... mais le son de votre voix ressemble au balancement d'une pendule..

RACAHOUT, *à part.*

Attends, je vais te balancer tout à fait.

DEUXIÈME COUPLET.

De Saint-S'ver en passant par la ru'
D' nouvell's lettr's se présent'nt à ma vu',
Revoulant r'exercer mon talent,
Je m' mis à lir' comme un savant.
Je me dis : Ceci est embrouillé,
Mais, c'est égal, il faut chercher...
Je vois un *b*, un *p*, un *t*,
Et je m' réponds : Ah ! j'ai trouvé,
Eh !
B, *o*, *n*, je me dis : ça fait bon
C, *i*, *ci*, *d*, *r*, *e*, *dre*, bon cidr'
A *d*, *p*, *t*, *y*, *e*, *r*, *ier*,
Ça fait bon cidre à dépoteyer,

Oui, cela fait bon cidre à dépo, } *bis.*
Bon cidre à dépo, cidre à dépo, }
Cidre à dépo,
Oh !
B, *o*, *n*, etc.

Il va près du lit et s'y couche en y entrant par le pied, tout en chantant piano pour mieux tromper Ticquetonne qui s'endort tout à fait.

TICQUETONNE, *se réveillant dans le silence.*

Hum... j'ai dormi... Tiens, où donc est l'autre?... ça l'aura ennuyé de me voir dormir... Profitons de son absence pour me réinsinuer... (*Il va se coucher et entre dans le lit par la tête, sans écarter le rideau du milieu. Puis passant la tête dans la chambre.*) Il est parti...

RACAHOUT, *passant sa tête de l'autre côté des rideaux.*

Il n'est plus là !

TICQUETONNE.

Qu'est-ce qu'il y a donc dans mon lit? (*Apercevant Racahout.*) Ah ! c'en est trop...

RACAHOUT.

Comment ! encore vous?

ENSEMBLE.

Il faut que cela finisse. (*Ils écartent les rideaux et s'asseyent vivement sur leur séant, de manière à se trouver vis-à-vis l'un de l'autre; il se croisent les bras et se regardent avec fureur.*)

TICQUETONNE.

Crétin...

RACAHOUT.

Idiot... vous m'avez farfouillé le dos avec vos pieds.

TICQUETONNE.

Vous m'avez chatouillé le nez... avec vos talons de bottes...

RACAHOUT.

Eh bien ?

TICQUETONNE.

Oh ! laisse-moi te regarder encore quelques instants en chien de fayence... hou ! hou !.. (*Ils referment les rideaux et se battent. — On entend les coups et on voit les rideaux s'agiter.*)

L'HOTESSE, *en dehors.*

Oui, milady, par-ici.

RACAHOUT, *passant sa tête.*

L'insulaire! nous voilà dans de beaux draps.

SCÈNE X.

LES MÊMES, *couchés*, UNE ANGLAISE, UN GROOM, JEANNETTE.

JEANNETTE.*

La bourgeoise n'est pas là... mais je vais vous installer.

L'ANGLAISE.

Dou you say that is it there.

JEANNETTE.

Oui, milady, on vous sert.

L'ANGLAISE.

That is not beatiful... and for my groom.

LE GROOM.

Oh! that is very little!

JEANNETTE.

Il y a un lit... oui... (*Elle désigne le cabinet.*)

L'ANGLAISE.

Go slop!

LE GROOM.

God night. (*Il entre dans le cabinet.*)

L'ANGLAISE.

God night.

JEANNETTE.

Le souper est prêt dans la salle à manger... si milady veut se mettre à table.**

L'ANGLAISE.

Yes... whatt ,is it?

JEANNETTE.

Nous avons un morceau de bœuf excellent... c'est de la culotte. (*Elle sort.*)

L'ANGLAISE, *choquée.*

Oh! schoking!...

RACAHOUT, *passant la tête.*

On a parlé de culotte.

TICQUETONNE, *de même.*

Cachez-vous donc!...

SCENE XI.

L'ANGLAISE, TICQUETONNE *et* RACAHOUT, *cachés.*

Oh! there woman french are inconvenant! (*Une tirade en anglais à la volonté de l'actrice, qui à la fin ôte son châle, son chapeau, se dirige vers le lit, entr'ouvre les rideaux, pousse un cri à la vue des deux hommes et tombe sur une chaise. — Ticquetonne et Racahout sortent vivement du lit.*)

TICQUETONNE.

Madame, ne craignez rien...

RACAHOUT, *saluant.*

Je suis un chevalier français...*

L'ANGLAISE, *se relevant vivement.*

Schoking! Schoking!...

TICQUETONNE, *saluant.*

Je ne suis pas chevalier... mais je suis français...

L'ANGLAISE.

Oh! my good... (*Elle joint les mains, puis les voyant en caleçons.*) Oh! schoking... schoking... (*Elle se sauve par la gauche.*)

SCENE XII.

RACAHOUT, TICQUETONNE.

RACAHOUT.

Vous l'avez effarouchée, vieille futaille!... avec votre faux air de Bacchus...

TICQUETONNE.

Ah! le voilà qui va recommencer à m'injurier!... Mon Dieu! que ce caractère-là me va... mon Dieu! que cet homme désagréable me plaît! il me chausse! il me botte! il me gante! Quel dommage qu'il ne me culotte pas!

VOIX, *en dehors.*

A l'ouvrage,
Les amis sont toujours là...

RACAHOUT.

Une voix... une voix d'homme!...

TICQUETONNE.

Qu'est-ce qu'il y a?

RACAHOUT.

Quel espoir!...

TICQUETONNE.

Où allez-vous? (*Racahout sort vivement.*)

SCÈNE XIII.

TICQUETONNE, *seul.*

Je n'y comprends rien... (*S'approchant de la fenêtre.*) Ah! le brigand... ah! le gredin, il accoste un homme dans la rue... il a été plus fin que moi... il aura un pantalon... Oh!... mais que vois-je... ah! ah!... (*il rit*) c'est un boulanger... en écossais... dans le simple appareil... ah! ah!... j'en ris beaucoup... Mais qu'entends-je? (*On entend ronfler dans le cabinet.*) Cette harmonie... qui participe du larynx et du nez me fait l'effet d'un ronflement... que je qualifierais de masculin... mais s'il ronfle... il dort... s'il dort... il est couché... s'il est couché... il est déshabillé... s'il est déshabillé... Mon Dieu!... comme le peu de mots que je viens de dire est logique... (*Ecoutant.*) Un sommeil pénible... semble l'agiter... il est malheureux, ne le réveillons pas!... O saint Pantaléon, mon patron, protége-moi!... (*Il entre tout doucement dans le cabinet et en sort vivement tenant à la main le pantalon de peau du groom.*) Je le tiens!... enfourchons!... ayons de la prudence... surtout faisons silence. (*Il passe la jambe droite, mais en tenant les yeux fixés avec crainte sur le cabinet, et de manière à ne pas s'apercevoir qu'il a mis la jambe droite dans la jambe gauche du pantalon.*)

SCÈNE XIV.

TICQUETONNE RACAHOUT.*

RACAHOUT, *apercevant Ticquetonne.*

Que vois-je?

TICQUETONNE, *s'efforçant de mettre le pantalon, et ayant toujours les yeux fixés sur le cabinet.*

Peut-on faire des vêtements aussi étroits?

RACAHOUT.

Où a-t-il découvert ce pantalon? (*Il s'approche doucement de Ticquetonne et sans que ce dernier s'en aperçoive, il glisse sa jambe gauche dans la jambe droite du pantalon.*)

TICQUETONNE, *faisant des efforts.*

Je n'y suis pas.

RACAHOUT, *dans le pantalon.*

Et moi j'y suis.

TICQUETONNE, *se retournant.*

Vous?

RACAHOUT.

Moi...

TICQUETONNE.

Toujours lui!... (*Se croisant les bras.*) Monsieur!...

RACAHOUT, *même jeu*

Monsieur!..

TICQUETONNE, *avec douceur.*

Ne tirez pas, je vous prie, vous allez la faire craquer... (*Avec force.*) Prétendriez-vous m'obliger à jouer avec vous le rôle de jumeau siamois... Je vous somme de sortir de mon pantalon!

RACAHOUT.

J'en veux la moitié...

TICQUETONNE.

Ne t'agite pas dans notre propriété mitoyenne!

RACAHOUT.

Je fais plus, je veux l'autre jambe!... déménagez de l'autre jambe, et passez-la-moi... (*Il fait un pas.*)

TICQUETONNE.

Elle craque...

RACAHOUT, *même jeu.*

L'autre jambe, s'il vous plaît...

TICQUETONNE, *désolé.*

Elle craque!... ne bougez pas!... (*La culotte se déchire, ils s'éloignent.*)

SCENE XV.

LES MÊMES, L'HOTESSE.*

L'HOTESSE.

Eh bien! vous êtes aimables, messieurs... vous êtes cause que mon Anglaise va repartir sur-le-champ... Mais vous me paierez la dépense qu'elle aurait pu faire...

TICQUETONNE.

Je ne demanderais pas mieux, si j'avais ma malle...

RACAHOUT.

Et moi ma valise, que vous faites voyager....

L'HOTESSE.

Du tout... j'avais dit à Jeannette de les porter en vous accom-

pagnant... mais vous n'êtes pas descendu sur le bateau, de sorte que vos effets sont ici...

TOUS DEUX, *joignant les mains.*

O Providence !... (*Jeannette entre, elle apporte les effets.*)

L'HOTESSE.

On vous les monte... Il y a une malle à monsieur Ticquetonne...

RACAHOUT.

Ticquetonne ?

TICQUETONNE.

C'est moi.

L'HOTESSE.

Et la valise à monsieur Racahout... (*Elle sort, Jeannette la suit.*)

TICQUETONNE.

Racahout ?

RACAHOUT.

C'est moi !

TICQUETONNE.

Mon futur gendre !

RACAHOUT.

Mon futur beau-père !

TICQUETONNE.

Viens, que je te presse sur mon thorax !

RACAHOUT.

Hein ?

TICQUETONNE.

Oh ! que tu as un chien de caractère...

RACAHOUT.

Mais...

TICQUETONNE.

Oh ! que ton humeur est donc désagréable...

RACAHOUT.

Mais...

TICQUETONNE.

Oh ! que tu as donc l'esprit plus mal tourné que les jambes !

RACAHOUT, *à part.*

Il m'injurie... que risquai-je à mon tour ? mon mariage est rompu... (*Haut.*) Mais vous vous croyez donc joli, vous vous croyez donc agréable, spirituel... mais vous êtes ennuyeux à crever, vous êtes bête comme un oison...

TICQUETONNE.

Ah ! très-bien ! tu as la franchise du Spartiate... ne change jamais... tu me vas ainsi, j'éprouvais le besoin d'avoir un gendre de ton acabit, je l'ai trouvé... je te donne ma fille...

RACAHOUT.

Quoi !... vous consentez ?...

TICQUETONNE.

Sois mon gendre... à la condition d'être logé, nourri et blanchi chez moi...

RACAHOUT.

O chance !

TICQUETONNE.

Je t'accorderai dix francs par mois pour tes menus plaisirs !

RACAHOUT.

C'est là la dot de votre fille ?...

TICQUETONNE.

Allons, parce que c'est toi... je mettrai cent sous de plus... quinze francs par mois... le reste après mon décès...

RACAHOUT, *à part.*

Il est riche, il a un mauvais caractère... les contrariétés abattent les vieillards facilement... (*Haut.*) J'accepte... maintenant le couplet au public...

TICQUETONNE.

Chante-le... sur l'air de la romance...

RACAHOUT.

Ça peut aussi se chanter en duo...

TICQUETONNE.

En duo soit...

RACAHOUT.

AIR :

En passant par le Palais-Royal,

TICQUETONNE.

Aujourd'hui Palais-National.

RACAHOUT.

Vous trouvez au bout d' la galeri'
Un théâtre où tous les soirs on rit.

TIQUETONNE.

Vous mettez la main dans vot' gousset,
Vous la r'tirez pour la glisser dans le guichet.

RACAHOUT.

Et l'on vous donne votre billet.
Eh !
V, e, n, e, nez, venez,
S, o, u, sou, v, n, t, vent, souvent.
P, e, pre, n, e, nez, prenez,
Prenez vos billets au bureau.

TIQUETONNE.

Prenez vos bi, bi, bi, bi, bi, bi,
Prenez vos bi, bi, nez vos bi, bi, nez vos bi, bi.

ENSEMBLE.

Prenez vos bi, bi, bi, bi, bi, bi,
Prenez vos bi, bi, nez vos bi, bi, nez vos bi, bi,
Bi !
V, e, ne, nez, etc.

Ce couplet peut être remplacé par ce qui suit

RACAHOUT, *à demi-voix.*

Eh bien, à toi !

TICQUETONNE.

Quoi ?

RACAHOUT.

Le couplet au public...

TICQUETONNE.

Non, à toi...

RACAHOUT.

C'est toi qui l'as...

TICQUETONNE.

Du tout ! les auteurs ne m'en ont pas donné...

RACAHOUT.

J'ai cru que tu en étais chargé...

TICQUETONNE.

Il faut pourtant nous tirer de là... Improvisons-en un !

RACAHOUT.

Ça va... sur quel air ?

TICQUETONNE.

N'importe ! (*Au chef d'orchestre.*) Ayez la bonté, monsieur, de nous donner l'accord...

AIR *de la Vieille de Surène.*

TICQUETONNE.

Messieurs, dans cette oc-

RACAHOUT.

casion,
Il faut montrer de l'ind...

TICQUETONNE.

...ulgence,
Et vous applaudirez, je pense,

RACAHOUT.

A notre impro...

TICQUETONNE.

...visation.

RACAHOUT, *parlé.*

A toi !

TICQUETONNE, *au public.*

O public que je révère,
Souris à mes faibles essais.

RACAHOUT.

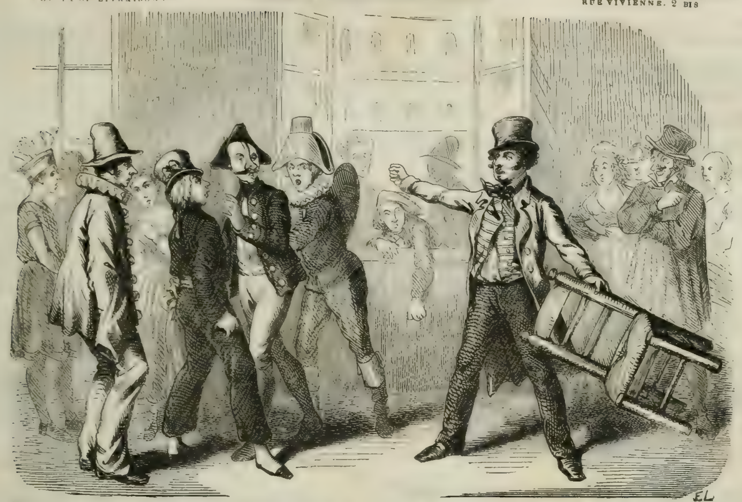
Me te montre pas sévère,
Et donne-nous un succès,

ENSEMBLE.

Ici, nous vous implorons;
Si nous n'avons pas de culottes,
Messieurs, donnez-nous des calotes,
Et nous nous en contenterons.

FIN.

Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.



LES MYSTÈRES DU CARNAVAL

DRAME EN CINQ ACTES ET NEUF TABLEAUX

PAR

MM. ANICET-BOURGEOIS ET MICHEL MASSON

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 16 JANVIER 1847.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE DUC DE LUCENAY (père noble)........ MM. SAINT-MAR.
ARTHUR, son fils (jeune premier)........ ALBERT.
ÉDOUARD MOREL (premier amoureux)........ GOUJET.
CHARLEMAGNE, commis-voyageur (deuxième premier rôle)........ SURVILLE.
ROUTIER (premier rôle)........ DESHAYES.
BERRICHON (deuxième comique)........ FRANCISQUE.
LE PÈRE MOREL, cocher (premier comique)........ SERRES.
BONNIVARD, marchand de sangsues (grime)........ DUBOURJAL.
MISTIGRIS, crieur public (deuxième comique........ LESUEUR.
ROBINEAU, } amis de Charlemagne........ { ROSIER.
GUSTAVE, } { CASSARD.
JOHN........ BRIAND.
UN AVEUGLE........ MM. PRADIER.
PREMIER INSPECTEUR........ AMELINE.
DOMESTIQUE........ FONBONNE.
GARÇON DE CAFE........ DÉSIRÉ.
CAPORAL........ COLLOT.
MADAME MAURICE (mère noble)........ Mmes MÉLANIE.
VALENTINE, sa fille (jeune première)........ ABIT.
LADY MAC DONELL (premier rôle)........ SARAH-FÉLIX.
GIROFLÉE........ LÉONTINE.
ASPASIE........ ELÉONORE.
MADAME BELENFANT........ WEYS.
BETTY........ MARIE.

Gens de tous états. — Invités. — Masques. — Peuple. — Gendarmes.

ACTE I.

PREMIER TABLEAU.

Le Palais-Royal en 1820.

Le jardin du Palais-Royal. Au fond, la galerie de Valois. Au deuxième plan, a la gauche du public, le café de la Rotonde. A droite, la grille du parterre. Aux deux angles, les kiosques servant de cabinets de lecture. Tables et chaises sous la rotonde. Chaises de jardin près de la grille.

SCÈNE I.

Au lever du rideau, ROBINEAU *et* GUSTAVE *se promènent dans le jardin en se donnant le bras.* BONNIVARD *lit un journal devant le premier kiosque.* QUELQUES PASSANTS, *ensuite* MISTIGRIS, *puis* UN INSPECTEUR.

ROBINEAU.

L'heure passe et Charlemagne n'arrive pas. Il invite, il devait être le premier au rendez-vous.

GUSTAVE.

Patience.

MISTIGRIS, *un papier à la main, criant.*

V'là c' qui vient d' paraître... extrait du *Moniteur*... Grande conspiration découverte!

ROBINEAU.

Encore un complot... je crois qu'ils en inventent... 1820 commence comme 1819 a fini...

GUSTAVE.

Chut!

ROBINEAU.

Tu as raison... ne parlons pas politique ici. Fouché a une armée sans uniforme qui se fourre partout... Et le soleil de février n'est pas assez chaud pour qu'on sente le besoin d'être mis à l'ombre... Je propose un petit verre, en attendant Charlemagne.

GUSTAVE.

Accepté. (*Ils entrent sous la rotonde et s'attablent. Le garçon les sert, ils boivent et causent.*)

MISTIGRIS, *criant.*

V'là c' qui vient d' paraître... grrrrande conspiration!...

UN INSPECTEUR, *paraissant.*

On ne crie pas dans le Palais-Royal.

MISTIGRIS.

De quoi, mon inspecteur!... voilà ma médaille... Mistigris!... nº 519... Je suis dans la charte... et je peux crier...

L'INSPECTEUR.

C'est défendu ici...

MISTIGRIS.

On s'y conformera... Il ne me restait plus qu'un exemplaire... Je le garde pour ma bibliothèque... (*L'Inspecteur s'éloigne. Bonnivard s'approche de Mistigris.*)

BONNIVARD.

Pardon, jeune homme.

MISTIGRIS.

Je vous pardonne... je ne sais pas quoi, mais c'est égal...

BONNIVARD.

Combien vendez-vous votre conspiration !

MISTIGRIS.

Dix centimes à tout le monde, mais pour vous, ça ne sera que deux sous... parce que vous êtes une connaissance.

BONNIVARD, *prenant le papier et payant.*

Vous me connaissez?

MISTIGRIS.

Très-bien. Vous êtes monsieur Bonnivard, marchand de sangsues, rue du Pélican; marié en secondes noces à mademoiselle Aspasie Bechamel, ex-marchande de modes dans les Galeries de Bois.

BONNIVARD.

Et où diable, jeune homme, avez-vous eu tous ces renseignements?

MISTIGRIS.

Chez mademoiselle Giroflée, la tripière, votre voisine, avec qui je fais la causette, en attendant quelqu'un qui a souvent affaire chez vous... mon ami Fortuné Berrichon, le fils à la portière de mon parrain Potanquin.

BONNIVARD.

Ah! vous êtes lié avec M. Berrichon?

MISTIGRIS.

C'était mon camarade à l'école buissonnière... nous avons été élevés ensemble... dans la rue.

BONNIVARD.

Si vous voyez votre ami... faites-moi le plaisir de lui annoncer que j'en ai de fraîches...

MISTIGRIS.

De quoi?

BONNIVARD.

Des sangsues.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BERRICHON, *arrivant du premier plan à droite.*

BERRICHON.

Merci, monsieur Bonnivard; je sors d'en prendre. (*Il lui montre un petit pot, dont Bonnivard examine le contenu.*)

MISTIGRIS.

Bonjour, Berrichon... qu'est-ce que tu veux donc faire de ça?

BONNIVARD.

Comment, vous n'en avez pris qu'une aujourd'hui?

BERRICHON.

Oui... mais elle est très-grosse...

BONNIVARD.

Ah çà, il y a donc du mieux... le mois dernier vous avez commencé par en prendre cinquante à la fois, le lendemain il ne vous en fallait plus que vingt-cinq, ensuite une douzaine, et tous les jours ç'a été en diminuant...

BERRICHON, *à part.*

Comme ma bourse.

BONNIVARD.

Aspasie était au comptoir?

BERRICHON.

Oh! oui!... nous avons même échangé...

BONNIVARD.

Quoi donc?

MISTIGRIS, *vivement.*

Pardieu, de l'argent contre de la marchandise...

BERRICHON.

Oui... elle m'a rendu la monnaie de ma pièce.

BONNIVARD.

J'attends demain un nouvel envoi... Je vous engage à profiter de l'occasion.

BERRICHON, *à part.*

Il appelle ça une occasion!

BONNIVARD.

Mais, je me sauve... Aspasie m'attend impatiemment... pour sortir... Messieurs, je suis le vôtre. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

MISTIGRIS, BERRICHON; ROBINEAU ET SES DEUX AMIS (*sous la rotonde.*)

MISTIGRIS.

Ah çà, Berrichon, mon ami, où diable t'es-tu fait mal pour avoir besoin tous les jours de ces petites bêtes médicinales?.. Je ne te vois rien de cassé.

BERRICHON.

Le mal est en dedans, Mistigris.

MISTIGRIS.

Tu les prends donc en infusion, comme du thé?

BERRICHON.

Je ne les prends pas du tout... je les amasse... j'en ai dans tous mes vases.

MISTIGRIS.

C'est donc une passion?

BERRICHON.

Bien plus! c'est une nécessité. Pour voir Aspasie, il me fallait un prétexte, et je me suis fait consommateur.

MISTIGRIS.

Je saisis... mais sa conversation te coûte cher... Es-tu payé de retour?... ça prend-il?

BERRICHON.

Très-bien!... et ça n'est pas étonnant, quand on fait l'amour depuis l'âge de cinq ans.

MISTIGRIS.

Tu veux dire : l'amour sur le bœuf gras... A propos, je te préviens, mon bonhomme, que cette année on parle de te remplacer... on te trouve un peu avancé pour le maillot.

BERRICHON.

Pas possible!... et moi qui avais fait reteindre le mien... couleur fémur de nymphe émue, à l'intention d'Aspasie, qui a retenu une fenêtre au coin de la rue Saint-Honoré, pour me voir passer... Je cours chez M. Cornu, le boucher, revendiquer mes droits et reconquérir mon trône.

MISTIGRIS.

Nous nous reverrons, ce soir, au bal de mon parrain Potanquin.

BERRICHON.

Tu y amèneras Giroflée... Hélas! Moi, je n'y puis conduire Aspasie. (*Il sort en soupirant.*)

MISTIGRIS.

Il s'agit de continuer mon commerce. (*Tirant d'autres papiers de dessous sa veste; il crie :*) V'là c' qui vient de paraître!...

L'INSPECTEUR, *reparaissant à gauche.*

Encore!

MISTIGRIS, *se sauvant à droite.*

Ne vous dérangez donc pas. (*Il sort en criant :*) Extrait du *Moniteur*... la grande conspiration!... (*L'inspecteur le poursuit.*)

SCÈNE IV.

ROBINEAU, GUSTAVE, CHARLEMAGNE, *puis* MOREL.

ROBINEAU, *voyant entrer Charlemagne, qui arrive de la droite.*

Ah! voici Charlemagne!

GUSTAVE.

Salut à Charlemagne! (*Ils sortent de la rotonde et vont au-devant de lui.*)

CHARLEMAGNE, *leur prenant la main.*

Bonjour, les amis, bonjour, les anciens... Salut aussi à toi, mon beau Palais-Royal! c'est en carnaval que je t'ai quitté, il y a vingt ans... Je te reviens en carnaval...

ROBINEAU.

Ah çà, depuis que nous ne nous sommes vus, tu as fait fortune... Tu nous conteras tes aventures à table... car, sans reproche, tu ne nous as encore fait croquer... que le marmot.

CHARLEMAGNE.

C'est vrai... je suis en retard... Il faut me le pardonner... Depuis ce matin, je trotte en fiacre... J'ai visité, je crois, les douze arrondissements de Paris...

ROBINEAU.

Je comprends... arrivé d'hier, tu as voulu revoir toutes tes connaissances... tes anciennes conquêtes peut-être.

CHARLEMAGNE.

Non pas... je les ai quittées... fraîches et jolies... Je tiens à garder mes illusions... La personne que je cherche est une pauvre veuve.

ROBINEAU.

Tu consoles les veuves, à présent?

CHARLEMAGNE

Ne plaisante pas, Robineau... la digne femme a droit au respect et à l'intérêt de tous.

ROBINEAU.

Il s'agit donc de quelque chose de bien grave?

CHARLEMAGNE.

De si grave, mes amis, que j'ai failli vous manquer de parole... mais, en passant devant le Palais-Royal, je me suis souvenu que vous m'attendiez. Je suis descendu de voiture. J'ai chargé le

brave homme de cocher qui me conduisait d'aller prendre un dernier renseignement, et il doit venir ici-même, me rendre compte de sa démarche.

MOREL, *paraissant et parlant à la cantonade.*

Tiens bien mes chevaux, gamin... je vas faire un tour de Palais-Royal... (*Il semble chercher quelqu'un dans la galerie.*)

ROBINEAU, *désignant Morel.*

Ton cocher... n'est-ce pas celui-là?

CHARLEMAGNE.

Justement... un drôle de corps, qui répond à tout ce qu'on lui demande par le refrain d'une chanson... Il m'apporte sans doute des nouvelles, je vais...

ROBINEAU.

Et le déjeuner...

CHARLEMAGNE.

Entrez toujours... faites déboucher le chablis et ouvrir les huîtres... Je suis à vous. (*Robineau et Gustave entrent dans la rotonde. Charlemagne les accompagne un moment, en continuant de les assurer à voix basse de son prompt retour. Morel est descendu en scène.*)

SCÈNE V.

CHARLEMAGNE, MOREL.

MOREL, *regardant de côté et d'autre.*

Ah çà, je n'aperçois pas le particulier qui m'avait promis de m'attendre...

Promettre et tenir sont deux,
Chère Alexandrine ..

CHARLEMAGNE, *sortant de la rotonde.*

C'est moi que vous cherchez, camarade; me voici... Voyons, qu'avez-vous appris?

MOREL.

Qu'il y a bien une personne du nom en question, à l'adresse que vous m'avez indiquée... Mais, au lieu d'une veuve, c'est un veuf.

CHARLEMAGNE, *à part.*

Encore un espoir qui m'échappe. (*Haut.*) Allons... en voilà assez pour aujourd'hui... Il s'agit maintenant de régler notre compte.

MOREL.

C'est juste... nous avons quatre heures de promenade, ça fait huit francs... avec le pourboire, huit francs cinquante... C'est trois francs dix sous qui vous reviennent (*Il tire sa bourse.*), et je vas vous les donner...

CHARLEMAGNE.

A moi?... qu'est-ce que cela signifie?

MOREL.

Voyez-vous, les vieilles créances, ça pèse... et qui paye ses dettes s'enrichit...

CHARLEMAGNE.

Mais, mon brave homme, vous ne me devez rien.

MOREL.

Bah! est-ce que vous n'êtes pas M. Charlemagne, qu'on surnommait autrefois le roi des commis voyageurs?

CHARLEMAGNE.

Précisément.

MOREL.

J'avais bien dit, ce matin, en vous ouvrant la portière de mon coffre à quatre roues:

Je reconnais ce militaire...

Moi, je suis Chrysostome Morel, ancien courrier de la malle...

J'ai longtemps parcouru le monde...

C'est pourquoi je vous ai rencontré deux fois... D'abord, à Nancy, où je vous ai rossé au piquet, et ensuite à Lyon, où vous me l'avez rendu au billard; même qu'en nous séparant, j'étais en perte de deux écus de six livres, que je devais vous rendre à la première rencontre... Je me rappelle cela comme si c'était hier...

Maint'nant, mon vieux, dis-moi, t'en souviens-tu?

CHARLEMAGNE.

Ah! j'y suis... Morel... un farceur, un bon vivant!

MOREL.

Et pas manchot des jambes, quand, à défaut du postillon, il fallait se ganter avec les grosses bottes et enfourcher le poulet d'Inde... et allez donc! au grand galop!..

Amusez-vous,
Trémoussez-vous,
Amusez-vous, belle!

CHARLEMAGNE.

Vous alliez un peu plus vite qu'aujourd'hui.

MOREL.

Je crois bien... nous menions la victoire en poste... Elle payait doubles guides .. aussi, comme ça roulait!... Mais...

S'il est un temps pour la folie,
Il en est un pour la raison!

Aussi, je me suis calmé, j'ai acheté un numéro de fiacre... le 113.

CHARLEMAGNE.

Mauvaise enseigne... mais bonne voiture...

MOREL.

Au lieu de courir d'une frontière à l'autre, je me contente de traverser Paris en long et en large, quelquefois au petit trot.

CHARLEMAGNE, *riant.*

Le plus souvent au pas.

MOREL.

Voilà comment, depuis six heures du matin jusqu'à minuit, je mène tous les jours philosophiquement les bourgeois de Paris, mes chevaux et l'existence,

A la papa
A la papa!

CHARLEMAGNE.

Toujours le même! un vrai père Sans-Souci, qui ne tient à rien.

MOREL.

Par exemple!... D'abord, je tiens à mes deux cocottes...

Quand on est si bien ensemble...

Et puis encore à quelqu'un...

CHARLEMAGNE.

A qui donc?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

MOREL, *montrant Édouard qui traverse le jardin, puis s'arrête, regardant vers la galerie, comme s'il cherchait quelqu'un.*

Et tenez, justement à ce beau garçon qui passe là-bas sans me voir; autrement il serait déjà venu me donner la main.

CHARLEMAGNE.

Comment, ce monsieur?

MOREL.

Oui, un monsieur... pour les autres... mais pas pour moi... Attendez un peu... (*Il fredonne.*)

Bonjour, mon ami Vincent,
Ton ton ton ton ton ton taine...

ÉDOUARD, *se retournant.*

Mon bon oncle, c'est vous... (*Il lui donne une poignée de main.*)

MOREL, *à Charlemagne.*

Quand je vous le disais... Je vous présente mon neveu Édouard Morel... le fils de feu mon frère Julien, de son vivant sous-officier de la garde du premier consul... mort à Marengo... Mais son fils n'est pas resté orphelin... j'en ai fait mon enfant, je l'ai élevé, et bien élevé, je m'en vante... Tel que vous le voyez, il y a six mois qu'il a été reçu...

CHARLEMAGNE.

Pas cocher, je suppose...

MOREL.

Fi donc!... docteur en médecine... rien que ça... De plus, il doit être nommé aujourd'hui...

ÉDOUARD, *avec tristesse, bas à Morel.*

Silence, mon oncle, ne parlez pas de cela

MOREL.

Tu ne veux pas, très-bien... motus. (*A Charlemagne.*) Ah! si vous aviez le bonheur d'attraper une bonne fluxion de poitrine... vrai, vous auriez du plaisir à tomber entre les mains de ce gaillard-là... Avec lui, les panaris, les catarrhes, la jaunisse et la coqueluche,

Tout ça passe (*ter*), en même temps!

CHARLEMAGNE.

Je n'en doute pas... mais je vous quitte, père Morel... Je suis attendu là par des amis...

MOREL.

Et ce que je vous redois?...

CHARLEMAGNE.

C'est un à-compte pour l'avenir... Demain, nous recommencerons nos courses... (*A Édouard.*) Monsieur, je vous salue. — A demain, Morel.

MOREL.

C'est dit:

A demain, demain, demain, demain,
Demain de grand matin,
Nous trotterons ensemble...

(*En achevant de fredonner l'air il reconduit Charlemagne, qui disparaît par la rotonde.*)

SCÈNE VII.

MOREL, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *à lui-même.*

Quel résultat, après une si belle espérance!... Mais je devais m'y attendre, mon ambition allait trop loin.

MOREL, *revenant à Édouard.*

Ah çà, il ne s'agit pas de chanter... Tu as du chagrin, Édouard... ça me coupe la musette... Il paraît que la nomination que tu espérais, c'est comme mon fiacre, ça ne va pas vite.

ÉDOUARD.

Il n'y faut plus compter... la place que je sollicitais est donnée.

MOREL.

Aussi... tu veux te faire nommer d'emblée médecin d'un hôpital de Paris; ça aurait été trop beau, à ton âge...

ÉDOUARD.

Sans doute... mais à cette nomination étaient attachés mon avenir, mon bonheur... Grâce à elle, je pouvais enfin reconnaître les sacrifices de celui qui a pris soin de mon enfance, élevé ma jeunesse...

MOREL.

C'est là ce qui te gêne?... n'y pense pas plus que moi, ça ne t'empêchera pas de dormir...

ÉDOUARD.

Et puis j'avais encore formé un autre rêve... vous le savez.

MOREL.

Oui, tu pensais à cette jeunesse dont tu raffoles, et que tu devais me faire connaître cette semaine. La fille de cette pauvre dame dont l'état est si alarmant, que tu as passé trois nuits auprès d'elle.

ÉDOUARD.

J'aurais été si heureux d'offrir une existence honorable à celle qui sera bientôt orpheline.

MOREL.

Pas de folie, mon garçon... Dans ta position présente, tu ne peux pas songer à te marier... En ménage, vois-tu, quand il n'y a rien d'un côté et juste autant de l'autre, l'amour s'en va bien vite, et...

A la monaco, l'on chasse et l'on déchasse,
A la monaco, l'on chasse dos à dos!

Cette diable de place serait arrivée là juste à point... et tu es sûr que...

ÉDOUARD.

Mes renseignements sont positifs... mon heureux concurrent a été nommé, ce matin, à la recommandation de quelques personnages très-haut placés.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ARTHUR.

ARTHUR, *qui est entré sur ces derniers mots.*

Vous savez cela... déjà?

ÉDOUARD.

M. Arthur, le fils du duc de Lucenay.

MOREL.

Le fils d'un duc!... bigre!!

Chapeau bas (*bis*),
Honneur au...

(*S'interrompant.*) Pardon... c'est un tic...

ÉDOUARD.

Voici mon oncle, mon second père... de qui j'ai eu l'honneur de vous parler. (*A Morel.*) Monsieur est un de mes clients.

ARTHUR.

Votre client, Edouard? mieux que cela: votre ami. (*Il lui donne la main.*)

ÉDOUARD.

Vous me faites trop d'honneur.

ARTHUR.

Et vous, mon cher Edouard, vous avez trop de discrétion avec moi... Comment, vous sollicitiez cette place et vous ne m'en disiez rien... Parmi les titres des concurrents, on compte le nombre de leurs amis, et partout à présent, comme sur les champs de bataille, la victoire est pour les gros bataillons.

ÉDOUARD.

Vous avez raison... J'étais seul, et je devais succomber.

ARTHUR.

Non pas, Edouard, j'étais avec vous, et vous avez réussi.

MOREL.

Il serait nommé!

La victoire est à nous!

(*S'interrompant.*) Pardon... c'est encore mon tic.

ÉDOUARD.

Quoi! vous avez daigné!...

ARTHUR.

Ne sommes-nous pas, tous deux, enfants de l'université de France?... frères par l'étude? Mon diplôme de bachelier n'a été signé qu'après le vôtre, Edouard... et le jour où l'on vous proclamait docteur en médecine, on faisait à mon nom l'honneur de l'inscrire sur le tableau des avocats... De si chers souvenirs suffisaient pour me rappeler que je vous devais en tout temps mon appui.

MOREL.

Comment! Monsieur est avocat?... lui qui a pour père un duc?

ARTHUR.

Eh! pourquoi pas, mon brave monsieur Morel?.. ce n'est point déroger que de défendre le bon droit devant la justice...

MOREL.

Sapristi! vous êtes un brave jeune homme... comme mon neveu... Avocat et médecin, je vous mets tous deux sur la même ligne:

En avant, Gaulois et Francs,
Espérance
De la France,
En avant, Gaulois et Francs,
En avant serrez vos rangs.

L'INSPECTEUR, *reparaissant.*

Dites donc, cocher... est-ce à vous le sapin qui stationne devant le café de la Paix?

MOREL.

Les deux colombes gris-perle... juste... ce sont mes oiseaux.

L'INSPECTEUR.

Je vous préviens que si vous les laissez là, on va les emmener en fourrière. (*Il s'éloigne.*)

MOREL.

J'y cours... mon inspecteur... Je finis de régler avec une pratique... (*A Edouard.*) A ce soir, monsieur le médecin en chef!... (*A Arthur.*) Merci pour votre bonne nouvelle... ça me fait un bien...

ÉDOUARD.

J'espère vous en donner une plus heureuse encore.

MOREL.

Compris!

Mes chers enfants, unissez-vous...

Et, fin finale...

Allez-vous-en, gens de la noce,
Allez-vous-en chacun chez vous.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

ARTHUR, EDOUARD.

ARTHUR.

Quelle franche et bonne nature, que celle de votre oncle!

ÉDOUARD.

Sous cette enveloppe grossière, il y a un bien noble cœur!

ARTHUR.

Et comme il vous aime, mon ami... Oh! ce doit être une douce chose, que de pouvoir se dire, en rentrant chez soi: Il y a un cœur qui me comprend, qui partage mes joies, à qui je puis confier mes espérances et que mes succès rendent heureux et fier!

ÉDOUARD.

Mais vous devez connaître ce bonheur mieux que personne; car M. le duc votre père...

ARTHUR.

Mon père... occupé de graves intérêts politiques, n'a pas de temps à donner aux affections de la famille... Mais revenons à vous... Si j'ai bien compris les dernières paroles de votre oncle, il est question pour vous d'un projet de mariage... Une riche alliance peut-être, que votre nomination rendra possible.

ÉDOUARD.

L'alliance que j'ambitionne ne peut rien ajouter à ma fortune.

ARTHUR.

Alors il s'agit, je le vois, d'une passion sérieuse.

ÉDOUARD.

Oui. Appelé, il y a quelques mois, au chevet d'une pauvre malade qui succombe à un sombre désespoir, dont sa fille elle-même ignore la cause, je fus touché des soins assidus, des veilles continuelles de cette courageuse jeune fille... Valentine.., c'est son nom, mon ami... Valentine a plus que l'énergie d'un homme...

il y a en elle le cœur d'un héros... Tant que vivra sa mère, je sais bien que ce courage fébrile la soutiendra... Mais que madame Maurice vienne à succomber, alors Valentine verra sa mission filiale accomplie, alors, où puisera-t-elle des forces?

ARTHUR.

Dans son amour pour vous.

ÉDOUARD.

Eh! sais-je seulement si je suis aimé?

ARTHUR.

Je veux croire à votre bonheur, mon ami, pour avoir le droit de me féliciter du mien, car, moi aussi j'aime, et je me plais à penser que le jour où mademoiselle Heloïse de Beaufermont m'accordera sa main ne précédera que de bien peu celui où vous deviendrez l'époux de mademoiselle Valentine Maurice.

ÉDOUARD, *qui a regardé vers la droite.*

Valentine... Tenez, voulez-vous la connaître... C'est cette jeune personne qui se promène là-bas, soutenant cette dame qui marche si péniblement.

ARTHUR.

Ah! oui... cette dame en deuil...

ÉDOUARD.

Oui... en deuil de son mari...

ARTHUR.

Il est donc mort depuis peu?

ÉDOUARD.

Il y a vingt ans que madame Maurice est veuve... Vous pardonnez... je vous quitte pour lui offrir mon bras...

ARTHUR.

Allez, Edouard, bon espoir et courage! (*Edouard sort par la droite.*)

SCÈNE X.

ARTHUR, *puis* LE DUC DE LUCENAY.

ARTHUR.

Qu'il soit heureux!... Mais alors même qu'il se verrait repoussé par celle que son cœur a choisie, il trouverait dans sa famille une consolation... un ami...Tandis que moi!... Oh! les enfants du peuple ont un beau privilége... on les aime!...

LE DUC, *qui traversait le jardin, s'arrête, regarde Arthur et vient à lui.*

Je ne me trompais pas... c'est vous, Arthur.

ARTHUR, *saluant avec respect.*

Mon père!...

LE DUC.

Je suis charmé de vous rencontrer... Je viens du château... on y parlait de vous.

ARTHUR.

De moi, mon père!...

LE DUC.

Oui; l'on prétendait qu'hier, à l'une des audiences du palais, vous aviez parlé en faveur de je ne sais quel obscur soldat compromis dans l'un de ces mille complots qui occupent la justice et fatiguent la patience du gouvernement.

ARTHUR.

En effet, j'ai défendu un vieux militaire mutilé par le sabre de l'ennemi, et dont le seul tort, en se retrouvant avec d'anciens compagnons d'armes, fut de boire à la santé du chef qu'il avait suivi depuis les Pyramides jusqu'au rocher de l'île d'Elbe... Si c'est là un crime, je m'en fais honneur, car j'ai pour complice le tribunal qui l'a acquitté.

LE DUC.

Arthur, vous êtes fou... il est temps d'en finir...

ARTHUR.

Avec les rigueurs, mon père...

LE DUC.

Monsieur... dans votre position, ces paroles sont au moins imprudentes... Elles pourraient vous faire perdre...

ARTHUR.

L'estime des honnêtes gens?... Non, mon père... Et pour continuer à la mériter, permettez-moi...

LE DUC.

Où donc allez-vous?

ARTHUR.

Je vais répondre à la confiance de quelques pauvres accusés, tout aussi peu coupables que le soldat d'hier, et demander pour eux indulgence ou plutôt justice. (*Il sort après avoir salué respectueusement le duc.*)

LE DUC, *à lui-même.*

Heureusement que M. de Beaufermont, malgré ses deux cent mille livres de rentes, est un libéral... Que je réussisse à conclure ce mariage, et, j'en suis sûr, le beau-père et le gendre s'entendront à merveille. L'alliance que je désire ne peut manquer d'avoir lieu. Ne suis-je pas en possession du titre et des biens de Lucenay... Belle fortune! longtemps attendue, mais que je n'aurai du moins à partager avec personne. (*Il entre sous la rotonde.*) Garçon!

UN GARÇON.

Que demande monsieur?

LE DUC.

Une tasse de chocolat... et un journal.

LE GARÇON.

Lequel?

LE DUC.

Un journal anglais.

LE GARÇON.

Nous avons le *Morning-Chronicle.*

LE DUC.

Soit, celui-là. (*Le duc se place à la table qui est le plus loin sous la rotonde, de façon à rester étranger aux scènes qui suivent. — Valentine entre par la droite, donnant le bras à sa mère, et tenant à la main un petit carton.*)

SCÈNE XI.

MADAME MAURICE, VALENTINE, *puis* BERRICHON.

VALENTINE.

Venez par ici, ma mère... il y a du soleil... vous y serez beaucoup mieux... Et puis, c'est le docteur qui l'ordonne.

MADAME MAURICE.

Tu as raison... il faut lui obéir... ce bon M. Édouard... c'est mieux qu'un médecin pour nous... (*Elle s'assied. Valentine s'occupe de l'arranger commodément.*)

VALENTINE.

C'est ce que je me dis souvent...

MADAME MAURICE.

Comment jamais le payer de ses soins!

VALENTINE.

Il est si peu intéressé!

MADAME MAURICE.

En effet... Et s'il a beaucoup de clientes comme moi, le digne jeune homme n'arrivera pas vite à la fortune.

VALENTINE.

Mais au contraire, nous lui portons bonheur... Ne vient-il pas de nous le dire à l'instant même, en nous annonçant sa nomination.

MADAME MAURICE.

Il la doit à son mérite.

VALENTINE.

Oh! sans doute... Décidément, vous ne voulez pas rentrer avant que je sois revenue de porter mon ouvrage?

MADAME MAURICE.

Non, laisse-moi ici, Valentine; cet air, ce soleil, me font du bien.

VALENTINE.

Cependant je ne vous laisserai pas seule. (*Elle fait un signe vers la droite.*)

BERRICHON, *paraissant.*

Vous avez besoin de moi, mamzelle?

VALENTINE.

Oui... votre mère peut-elle, pour quelques instants, se passer de vous?

BERRICHON.

Ma mère est en train de lire les petites affiches du troisième... elle en a pour ses deux bonnes heures... Quant à moi, je viens de chez M. Cornu, et je suis, à présent, libre comme un cerf-volant.

VALENTINE.

Alors, je puis vous prier de rester auprès de ma mère... je ne serai absente qu'un moment... ne la quittez pas jusqu'à mon retour...

BERRICHON.

Ça suffit... mais je ne suis guère amusant... elle va bien s'ennuyer avec moi.

VALENTINE.

N'ayez pas peur... je lui laisse un livre pour la distraire.

BERRICHON.

C'est différent. (*A part.*) Alors, c'est moi qui vas bien m'ennuyer avec elle.

VALENTINE, *donnant un livre, puis un baiser à sa mère.*

Au revoir, bonne mère... à tout à l'heure...

MADAME MAURICE.

Oui, reviens vite... mon enfant... tout me manque quand tu n'es pas là.

VALENTINE.

Rassurez-vous... je ne vais qu'à deux pas. (*Elle sort par le premier plan à droite, après avoir recommandé de nouveau à

Berrichon de veiller sur madame Maurice.)

BERRICHON.

C'est entendu, mamzelle... (*A part.*) Me voilà garde-malade... Quel emploi récréatif pour un jeune homme passionné. (*Il se promène*).

SCÈNE XII.

LE DUC, *à table*, BERRICHON, MADAME MAURICE, *puis* ASPASIE, *ensuite* CHARLEMAGNE. (*Madame Maurice reste un moment accablée, puis elle ouvre le livre et en parcourt les pages.)*

BERRICHON, *apercevant Aspasie qui entre avec un carton de modiste, par le premier plan à gauche.*

Dieu!... madame Bonnivard!... mon Aspasie!...

ASPASIE.

Tiens! vous voilà par ici, monsieur Berrichon? ça se trouve bien... vous allez me porter mon carton.

BERRICHON.

Une telle faveur... et ne pouvoir en profiter...

ASPASIE, *tendant le carton.*

Eh bien!.. est-ce que vous prenez mon bras pour une enseigne?...

BERRICHON.

Ce serait pour moi l'enseigne du bonheur, mais..

ASPASIE.

Allons, venez-vous... je vais jusqu'aux Galeries de Bois.

BERRICHON.

Impossible... Je suis en société avec cette dame, qui ne me dit rien, et à qui je ne parle pas.

ASPASIE.

Ah! vous êtes bien peu galant, monsieur Berrichon, et j'ai été bien sotte de louer une fenêtre pour vous voir passer le dimanche gras.

BERRICHON.

Vous avez loué, Aspasie?... Donnez bien vite congé... car, s'il faut vous l'avouer, je ne serai pas beau à voir ce jour-là.

ASPASIE.

Comment ça?

BERRICHON.

Vous voyez en moi un amour dégommé... Mon emploi a été donné à un intrigant de six ans et demi.

ASPASIE.

Vous ne ferez pas partie du cortége?

BERRICHON.

Oh! si! mais pas au premier rang... on m'a offert une place de sauvage de la queue... ceux de la tête étant déjà désignés.

ASPASIE.

Au fait, on vous a mis à votre véritable place... un être civilisé ne refuserait pas de m'accompagner. (*Elle sort par le fond à droite.)*

BERRICHON, *en remontant la scène.*

Mais je ne refuse pas... je suis de faction, v'là tout!

CHARLEMAGNE, *sortant de la rotonde.*

Oh! c'est elle!... Je n'ai pas la berlue... Cette dame qui est assise là, c'est bien elle!... Mes amis prendront le café sans moi... il faut que je m'assure... (*S'approchant de madame Maurice.*) Pardon, madame, n'êtes-vous pas de Toulouse?

MADAME MAURICE, *après un mouvement d'effroi.*

De Toulouse, monsieur...

CHARLEMAGNE.

N'avez-vous pas demeuré rue de l'Albade, n° 20?

MADAME MAURICE.

Parlez plus bas, monsieur... si l'on vous entendait!...

LE DUC, *se levant.*

Garçon! payez-vous.

BERRICHON, *redescendant la scène.*

Tiens! y a quelqu'un avec madame Maurice... (*Haut.*) Puisque vous causez avec du monde... je peux aller faire une petite course...

MADAME MAURICE, *regardant Charlemagne.*

Oui, va... va, mon ami...

BERRICHON.

Merci. (*A part.*) Je cours retrouver Aspasie...

CHARLEMAGNE.

Madame Maurice! (*Berrichon sort en courant par le fond à droite.)*

SCÈNE XIII.

LE DUC, CHARLEMAGNE, MADAME MAURICE.

CHARLEMAGNE.

Excusez mon indiscrétion, madame; mais le nom que je viens d'entendre prononcer par ce jeune homme n'a pas toujours été le vôtre.

MADAME MAURICE.

Quoi, vous savez?

CHARLEMAGNE.

Je sais qu'en 1800, à Toulouse, on vous nommait madame de Saint-Vallier.

LE DUC, *qui, après avoir payé, était sorti de la rotonde et s'éloignait, s'arrêtant.*

De Saint-Vallier.

MADAME MAURICE.

Hélas! (*Le duc va au kiosque devant lequel madame Maurice est assise, il prend un journal et s'assied, le dos tourné à Charlemagne, mais de manière à l'entendre.*)

CHARLEMAGNE.

Ne m'en veuillez pas si mes paroles vous rappellent une horrible catastrophe... Ce n'est pas pour raviver le souvenir de vos douleurs, mais pour vous donner une espérance, que j'ose vous interroger.

MADAME MAURICE.

Une espérance... à moi, monsieur... La seule qui me reste, c'est d'aller me réunir dans le ciel à l'innocent qu'ils ont tué.

LE DUC, *à part.*

C'est bien cela!

MADAME MAURICE.

Et qui donc êtes-vous, monsieur, pour vous intéresser à la mémoire de celui que ni ses vertus ni mes larmes n'ont défendu?

CHARLEMAGNE.

Je suis Toulousain, madame; je me nomme Charlemagne.

MADAME MAURICE.

Je ne me rappelle pas ce nom.

LE DUC, *écrivant sur une carte.*

Je m'en souviendrai, moi.

CHARLEMAGNE.

Je fus l'obligé, l'ami de M. de Saint-Vallier, et j'aiderai sa veuve à venger sa mémoire. Une grande injustice a été commise, madame... Mais si on ne peut rendre la vie à celui qui n'est plus, on peut au moins rendre l'honneur à son nom...

MADAME MAURICE.

C'est rêver l'impossible.

CHARLEMAGNE.

Peut-être.

MADAME MAURICE.

Il faudrait pour cela que les vrais coupables fussent connus.

CHARLEMAGNE.

Eh bien! c'est justement sur la trace des vrais coupables que j'espère vous mettre aujourd'hui.

MADAME MAURICE.

Aujourd'hui!

CHARLEMAGNE.

Il y a deux mois, à Londres... le hasard... non... je blasphème... la Providence a fait tomber entre mes mains un brouillon de lettre que j'ai conservé avec soin...

MADAME MAURICE.

Et cette lettre.

CHARLEMAGNE.

Est chez moi... rue du Bouloi, hôtel Conti.

LE DUC, *écrivant.*

Rue du Bouloi, hôtel Conti.

MADAME MAURICE.

Ah! monsieur!

CHARLEMAGNE.

Je dois cette journée à quelques amis... mais, demain... demain je serai chez vous avec la lettre... sans laquelle nous ne pouvons rien; car elle est le seul fil qui puisse nous conduire dans ce dédale d'iniquités.

LE DUC, *se levant.*

Il ne faut pas que cet homme rentre chez lui. (*Il s'éloigne, fait un signe à l'inspecteur qui était au fond, lui remet une carte et lui indique Charlemagne.*)

MADAME MAURICE.

Je vous attendrai demain... comme on attend la vie...

CHARLEMAGNE.

A demain, madame... J'aperçois mes amis qui se lassent de mon absence.. A propos, votre adresse.

VALENTINE, *rentrant par la droite.*

Ma mère demeure rue de Valois, n° 11

MADAME MAURICE.

Ma fille Valentine, monsieur.

CHARLEMAGNE.

Mademoiselle Valentine, la fille de mon bienfaiteur... merci; mademoiselle, à demain. (*Il va au-devant de ses amis qui sortent du café.*)

ROBINEAU.

Eh! arrive donc! il se fait tard.

CHARLEMAGNE.

Me voici, messieurs, me voici. (*Il rentre sous la rotonde.*)

VALENTINE.

Quel est donc ce monsieur à qui vous parliez?

MADAME MAURICE.

C'est un ami de ton père.

VALENTINE.

Ce qu'il vous a dit vous a donc fait bien plaisir... il semble que vos forces soient revenues.

MADAME MAURICE.

Oui, mon enfant... oui... je suis heureuse... oui, je me sens forte... je veux vivre.

VALENTINE.

Alors, qu'il soit le bienvenu, cet ami de mon père... et puissions-nous le revoir bientôt.

MADAME MAURICE.

Nous le reverrons demain. (*Elle sort par la droite avec Valentine.*)

SCÈNE XIV.

LE DUC, ROBINEAU, CHARLEMAGNE, GUSTAVE, *puis* L'INSPECTEUR, AGENTS, BERRICHON, PASSANTS.

ROBINEAU *à Charlemagne, sortant de la rotonde.*

La soirée sera bonne; car tu as l'air bien joyeux.

CHARLEMAGNE.

Ah! sapristi, oui! j'ai gagné ma journée... vive l'Empereur!

L'INSPECTEUR, *s'avançant.*

Monsieur, vous allez me suivre.

CHARLEMAGNE.

Plaît-il! où ça?

L'INSPECTEUR.

A la préfecture.

CHARLEMAGNE.

Merci, je n'ai pas affaire de ce côté-là, ça m'éloignerait...

ROBINEAU.

Ce ne peut être qu'un malentendu.

CHARLEMAGNE.

Certainement, vous ne savez pas qui vous arrêtez.

MISTIGRIS.

Une arrestation! (*Appelant.*) Eh! viens donc? Berrichon, on fait des prisonniers par ici, faut voir ça.

L'INSPECTEUR.

Pardon, monsieur, je sais fort bien ce que je fais, vous êtes monsieur Charlemagne, commis voyageur arrivant de Londres.

BERRICHON.

Tiens! c'est la connaissance de madame Maurice.

L'INSPECTEUR.

De plus, vous venez de proférer un cri séditieux.

ROBINEAU, *à Gustave.*

Je l'avais averti que cette vieille habitude lui jouerait un mauvais tour.

CHARLEMAGNE, *à part.*

Arrêté, quel contre-temps... et madame Maurice qui compte sur moi, comment lui faire savoir... (*Apercevant Berrichon.*) Je ne me trompe pas, c'est ce jeune garçon qui était avec elle.

L'INSPECTEUR.

Allons, marchons.

CHARLEMAGNE.

Un moment! on voudra bien au moins m'emmener en voiture

MISTIGRIS.

Une voiture!... voilà, voilà, bourgeois, je cours en chercher une, il y aura un pourboire. (*Il sort.*)

CHARLEMAGNE, *bas à Berrichon.*

Jeune homme!

BERRICHON.

Plaît-il?

CHARLEMAGNE.

Vous connaissez madame Maurice?

BERRICHON.

J' crois bien, c'est moi qui balaye son escalier.

CHARLEMAGNE.

C'est bien, restez près de moi. (*Haut.*) Eh bien! j'allais oublier la dépense... Garçon, la carte à payer.

ROBINEAU.

Ceci nous regarde.

CHARLEMAGNE.

Non pas, vous prendrez votre revanche à ma sortie de prison.

LE GARÇON, *donnant la carte.*

C'est vingt-trois francs cinquante, monsieur.

CHARLEMAGNE, *prenant la carte.*

Attendez que je vérifie l'addition... je ne paye jamais sans avoir compté. (*A Berrichon.*) Attention.

BERRICHON.

Je ne vous perds pas de vue. (*A part.*) Qu'est-ce qu'il peut me vouloir?

CHARLEMAGNE, *un crayon à la main.*

Voyons cela. (*Il écrit.*) Cinq et quatre... (*A part.*) Au moins, par ce moyen, la pauvre veuve saura où il faut aller chercher ce que je lui ai promis. Hôtel Conti, rue du Bouloi, chambre n° 7, dans le secrétaire, tiroir à gauche... portefeuille rouge. (*Haut.*) C'est bien cela... le calcul est exact. (*Au garçon.*) Voici vingt-cinq francs, et le reste est pour vous. (*Bas à Berrichon en lui donnant le papier.*) Ceci à l'instant à madame Maurice.

BERRICHON, *à part.*

Comment! la carte de leur déjeuner... c'est drôle!

MISTIGRIS, *rentrant.*

Voilà l'équipage demandé, ma pratique... il est flambant, il est fringant... N'oubliez pas le commissionnaire.

CHARLEMAGNE.

C'est trop juste. (*Il lui donne de l'argent.*)

L'INSPECTEUR.

En route, à présent.

ROBINEAU.

Au revoir, mon pauvre Charlemagne.

CHARLEMAGNE.

Bah! c'est une mauvaise plaisanterie et une plus mauvaise nuit à passer, mais tout s'expliquera demain, et nous nous retrouverons au bal de l'Opéra. (*La foule qui s'est amassée entoure l'agent et Charlemagne.*)

LE DUC, *qui a reparu vers la fin de la scène.*

Tu passeras ton carnaval au secret.

DEUXIÈME TABLEAU.

La veuve du supplicié.

Une chambre du logement de madame Maurice. — Fenêtre au fond, ouvrant sur les toits. — Deuxième plan, à droite, porte conduisant dans la chambre de madame Maurice — Premier plan, à gauche, cheminée. — Troisième plan, pan coupé à droite, porte ouvrant sur l'escalier. — Deuxième plan, une commode. — Près de la cheminée, grand fauteuil de malade. Quelques chaises.

SCÈNE I.

MADAME MAURICE, BERRICHON. (*Madame Maurice, assise dans son fauteuil, regarde avec anxiété une petite pendule qui est sur la cheminée. Berrichon, au fond et près de la fenêtre, écoute.*)

MADAME MAURICE.

Bientôt minuit, et Valentine ne rentre pas. (*Bruit de voiture qui passe.*)

BERRICHON.

Voilà une voiture!

MADAME MAURICE, *se levant.*

Enfin!

BERRICHON.

Elle ne s'arrête pas.

MADAME MAURICE, *retombant.*

Ce n'est pas elle!

BERRICHON.

Ne vous tourmentez donc pas comme ça... Mademoiselle Valentine est partie en voiture, il ne peut rien lui être arrivé. Maman, qui connaît l'hôtel Conti, dit que c'est une maison très-bien habitée.

MADAME MAURICE.

Ce retard n'est pas naturel... deux grandes heures! Oh! j'ai eu tort de céder aux instances de Valentine... j'aurais dû l'accompagner...

BERRICHON.

Mais ça vous était impossible... Quand je suis revenu du Palais-Royal vous apprendre l'arrestation de ce monsieur et vous apporter la clef et le papier qu'il m'a remis pour vous, il vous a pris une si grande faiblesse, que maman s'en est trouvée mal... ce qui fait que je suis resté pour vous garder... (*A part.*) Et ça me gêne un peu, moi qui comptais aller au bal chez le locataire d'à côté, M. Potanquin... Aspasie m'a promis d'y venir. (*Minuit sonne.*)

MADAME MAURICE.

Oh! je n'y tiens plus! je veux y aller... je veux savoir... (*Elle se soulève.*)

BERRICHON.

Ah!... cette fois, je ne me trompe pas. (*Il regarde à la fenêtre.*) Un fiacre est devant la porte... on monte l'escalier... (*Courant ouvrir.*) C'est mamzelle Valentine!

MADAME MAURICE, *avec joie.*

Ma fille! (*La porte, ouverte par Berrichon, laisse voir Morel sur le seuil, tenant un petit mouchoir blanc à la main.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, MOREL.

BERRICHON.

Tiens! c'est le cocher que j'ai été chercher sur la place pour mademoiselle.

MOREL.

Oui, Morel, n° 113, connu pour sa fidélité, à preuve que je rapporte un mouchoir que ma petite pratique a oublié dans mon établissement.

MADAME MAURICE, *prenant le mouchoir.*

En effet, c'est bien à elle. (*Elle jette le mouchoir sur la table.*) Mais ma fille... où est ma fille?

MOREL.

Restée à l'hôtel, à ce que m'a dit le grand monsieur pâle.

MADAME MAURICE.

Je n'entends pas bien, je ne vous comprends pas.

BERRICHON.

De quoi, de quoi, un monsieur?

MOREL.

Mais certainement... un particulier très-bien mis qui m'a secoué sur mon siége où je dormais comme un bienheureux à l'heure. — Je suis loué, que je lui dis, par une demoiselle qui est entrée là et que j'attends...

Comme on attend sa belle...

— Cette demoiselle reste dans l'hôtel, qu'il me répond, et elle a bien voulu me céder ton fiacre.—Mais elle me doit deux heures. —Elle m'a chargé de te les payer, les voici, marchons. —Je n'avais plus rien à dire, je suis parti. Après avoir conduit ce monsieur, j'ai trouvé sur le coussin de la voiture ce petit mouchoir qui devait appartenir à votre demoiselle, et comme c'était à peu près mon chemin, j'ai pris votre rue, fait halte devant votre porte, escaladé vos cent vingt-six marches, et voilà!

MADAME MAURICE.

Oh! vous me trompez!

MOREL.

Moi!

MADAME MAURICE.

Alors, on vous a trompé vous-même, car ce que vous me dites là est impossible!

MOREL.

Je vous certifie, ma chère dame, que votre demoiselle est, à l'heure qu'il est, à l'hôtel Conti, seule... ou en société...

MADAME MAURICE.

Mon Dieu! aurait-elle été entraînée dans quelque piége! Mon ami, vous allez me conduire à cet hôtel!

BERRICHON.

Y pensez-vous... sortir dans l'état où vous êtes!

MADAME MAURICE.

Il faut que je retrouve, que je revoie ma fille ou que je meure!... attendez-moi..., je vous en supplie, attendez-moi... je ne vous demande que le temps de prendre mon châle. (*Elle entre dans la chambre à droite.*)

SCÈNE III.

MOREL, BERRICHON, *puis* ÉDOUARD.

MOREL.

Diable! une nouvelle course et mes deux poulets d'Inde qui comptaient aller se coucher... faut encore qu'ils mangent du pavé de Paris.

BERRICHON.

Ça va leur paraître dur à digérer. (*Voyant entrer Édouard.*) Ah! voilà le médecin.

MOREL.

Édouard!

ÉDOUARD.

Mon oncle ici!

BERRICHON, *à part.*

Il sont en pays de connaissance... Je vas donner un coup d'œil chez le voisin... et savoir si Aspasie est arrivée. (*Haut en sortant.*) Docteur, si on a besoin de sangsues, ne vous gênez pas... j'en possède. (*Il sort.*)

ÉDOUARD, *à Morel.*

Par quel hasard dans cette maison?

MOREL.

Je suis chez une pratique... mais toi.

ÉDOUARD.

Je viens donner mes soins à une cliente.

MOREL.

Comment la dame qui habite ce logement?

ÉDOUARD.

C'est près d'elle que j'ai passé plusieurs nuits... c'est la mère de cette jeune fille dont je vous ai si souvent parlé.

MOREL.

Celle que tu aimes?

ÉDOUARD.

Mais oui, mon oncle.

MOREL.

Et que tu veux épouser?

ÉDOUARD.

Sans doute.

MOREL.

Minute! faut arrêter les frais!

ÉDOUARD.

Que voulez-vous dire?

MOREL.

Je dis qu'à l'heure qu'il est, sa mère, désolée de son absence, m'a retenu pour courir à sa recherche.

ÉDOUARD.

Valentine... perdue!

MOREL.

Perdue... pas tout à fait; car je sais bien où je l'ai conduite il y trois heures.

ÉDOUARD.

Vous?

MOREL.

Oui, dans un hôtel garni de la rue du Bouloi... chez un monsieur Charlemagne.... il paraît qu'elle s'y trouve bien... puisqu'elle m'a fait dire de ne pas l'attendre.

ÉDOUARD.

Oh!... c'est impossible.

MOREL.

Je te répète, moi, que pendant que la pauvre mère se tourmente ici... sa fille l'oublie là-bas.

ÉDOUARD.

Je vais bien le savoir... Venez, venez, mon oncle.

MOREL.

Mais cette dame compte sur moi...

ÉDOUARD, *pressant Morel de sortir.*

Non, elle n'ira pas là... Cette émotion la tuerait... C'est moi, moi seul que vous allez y conduire...

MOREL.

Soit... je ne connais que l'ordonnance du médecin. (*Il sort.*)

ÉDOUARD, *le suivant.*

O Valentine!... Valentine!... s'il était vrai! (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MADAME MAURICE, *ensuite* BERRICHON, *puis* VALENTINE.

MADAME MAURICE, *rentrant.*

Me voilà prête... Comment!... plus personne ici?

BERRICHON, *rentrant.*

Comme ils descendent l'escalier dare-dare.

MADAME MAURICE.

Ah! mon ami... ce cocher?

BERRICHON.

Il s'en va, madame... le docteur Morel vient de l'emmener.

MADAME MAURICE.

Cela ne se peut... il est allé m'attendre en bas, sans doute... Tu vas me donner le bras pour descendre jusqu'à la voiture. (*Bruit de voiture.*)

BERRICHON, *qui a été à la fenêtre.*

C'est inutile... voilà le fiacre qui part... et au galop encore.

MADAME MAURICE.

Parti!... qu'importe... j'irai à pied... (*S'appuyant sur un meuble.*) Des forces, mon Dieu... donnez-moi des forces!

BERRICHON.

Vous voyez bien que c'est impossible...

MADAME MAURICE.

Si fait... te dis-je... j'irai... quand je devrais m'y traîner. (*Elle fait péniblement quelques pas. La porte s'ouvre violemment et Valentine, pâle, haletante, s'élance dans la chambre.*)

VALENTINE.

Ma mère!

MADAME MAURICE.

Valentine... mon enfant... te voilà... c'est bien toi... O Seigneur, Seigneur! je vous remercie. (*Soutenue par sa fille et par Berrichon, madame Maurice, qui est près de s'évanouir, vient s'asseoir dans son fauteuil.*)

BERRICHON.

Faut-il appeler maman, madame Maurice?

MADAME MAURICE.

Non... ce n'est rien... rien que de la joie, du bonheur... laissenous seules, mon ami.

BERRICHON, *à part.*

Je m'en vas dire au voisin qui donne bal de faire danser tout bas et de mettre des sourdines à ses trombones. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

MADAME MAURICE, VALENTINE.

VALENTINE.

Ma bonne mère, tes mains sont brûlantes... tu respires à peine...

MADAME MAURICE.

Oh! c'est que j'avais tant d'inquiétude, mon enfant... avec quelle impatience je t'attendais! .. avec quelle anxiété je regardais marcher l'heure!

VALENTINE.

En effet, mon absence a été longue... mais ce n'est pas ma faute, va!... Si tu savais!

MADAME MAURICE.

Parle, Valentine, parle, j'ai besoin de t'entendre.

VALENTINE.

Ce soir, lorsque, te rendant à mes prières, tu m'as permis d'aller à ta place chez M. Charlemagne, je me suis fait conduire à son hôtel. J'entrai dans sa chambre... J'étais là par ton ordre... et pourtant... je tremblais... J'avais hâte de quitter cette chambre et l'hôtel... La clef était au secrétaire, j'y portai la main... A ce moment, j'entendis monter... C'est M. Charlemagne... il est libre... et j'allais ouvrir... Une voix s'éleva qui n'était pas la sienne... non, ce n'était pas lui qui s'arrêtait devant la porte, et pourtant on tourmentait la serrure, qui semblait résister... Instinctivement effrayée, je me jetai dans un cabinet vitré. Au même instant, un homme entra qui m'était inconnu. Il referma vivement la porte sur lui... puis, après avoir passé la main sur son front... il courut au secrétaire, l'ouvrit brusquement; il y avait de l'or sur la tablette, il n'y toucha pas... Il chercha dans tous les tiroirs... les renversa... Enfin, il découvrit un portefeuille... celui que je venais chercher...

MADAME MAURICE.

Mon Dieu!

VALENTINE.

Cet homme était comme moi, pâle, haletant... Il jeta un cri de joie en trouvant dans le portefeuille une lettre qu'il lut attentivement... « C'était bien d'elle, dit-il, l'imprudente!!. » puis, approchant la lettre de la bougie qui l'éclairait, il allait la brûler...

MADAME MAURICE.

Malheur!

VALENTINE.

Je voulus crier, m'élancer vers cet homme; mais ma voix était éteinte, mais la force me manquait... Bientôt je ne vis plus, je n'entendis plus rien!... Combien de temps restai-je ainsi, je l'ignore... Quand je revins à moi, l'homme avait disparu... Le bruit de ma chute l'avait effrayé peut-être... J'étais seule... Dans la chambre, sur le sol, j'aperçus le portefeuille vide et un papier presque entièrement brûlé.

MADAME MAURICE.

Et ce papier...

VALENTINE.

Devait être un lambeau de la lettre que renfermait le portefeuille.

MADAME MAURICE.

Achève... ce lambeau de lettre...

VALENTINE.

Le voilà!

MADAME MAURICE.

Donne... donne... Oh! mes yeux ne peuvent plus... Lis-moi vite les quelques mots que la flamme n'a pas dévorés!

VALENTINE, *lisant.*

Lavinia?... avec de l'or, comme ce misérable Gaspard... Dans un mois, à Paris... Nos enfants... Carré Marigny... Saint-Vallier... 7 février 1800...

MADAME MAURICE.

Carré Marigny... oui, c'est bien le lieu... 7 février 1800... c'est bien la date... Continue, mon enfant, continue...

VALENTINE.

Hélas! ma mère, je n'ai plus rien à lire...

MADAME MAURICE.

Plus rien... Oh! mais c'est horrible!... cette lettre devait être un indice... et cette lettre est détruite... un ami fidèle m'était rendu, et cet ami est prisonnier!

VALENTINE.

A son défaut, ma mère, ne peux-tu pas compter sur monsieur Edouard?... Pour toi, c'est plus qu'un ami, c'est presque un fils...

MADAME MAURICE.

Que dis-tu!... il t'aimerait, Valentine?

VALENTINE.

Jamais il ne me l'a positivement dit, ma mère... mais à quelques mots qui lui sont échappés... j'ai deviné le secret de son cœur...

MADAME MAURICE.

Et toi, mon enfant... toi, tu l'aimes?

VALENTINE.

Oui, ma mère... oui, je l'aime depuis l'instant où je l'ai vu si empressé, si dévoué pour vous... veillant, attentif et silencieux, à votre chevet... D'abord, ce fut la reconnaissance qui remplit mon âme, et plus tard...

MADAME MAURICE.

Elle devint de l'amour.

VALENTINE.

En lui, il me semble que c'est encore toi que j'aime... il te prodigue tant de soins... c'est un si honnête jeune homme!

MADAME MAURICE.

Pauvre Valentine!

VALENTINE.

Que voulez-vous dire?

MADAME MAURICE.

Il ne t'est pas permis d'aimer, à toi!...

VALENTINE.

Et pourquoi donc, ma mère?

MADAME MAURICE.

Parce que tu ne peux pas être la femme d'un honnête homme.

VALENTINE.

Indigne d'Edouard!... Moi!!... qu'ai-je donc fait?

MADAME MAURICE, *l'embrassant.*

Toi, pauvre ange... Mon Dieu, qui m'envoyez cette dernière épreuve, donnez-moi donc la force et le courage... Je t'ai trompée, Valentine, ce nom de Maurice n'est pas le nôtre... et ce n'est pas sur un champ de bataille que ton père est mort... (*A mi-voix.*) c'est sur un échafaud!

VALENTINE.

Ah!

MADAME MAURICE.

Mais innocent, entends-tu bien, innocent!

VALENTINE, *s'agenouillant.*

Mon père!... Mon père!...

MADAME MAURICE.

Prie, mon enfant, prie pour le martyr... puis, apprends enfin ce secret qui ne devait pas descendre avec moi dans la tombe...

VALENTINE.

Ma mère!

MADAME MAURICE.

M. de Saint-Vallier... (*Mouvement de Valentine.*) Oui, ce nom, tracé dans cette lettre, ce nom est celui de ton père... M. de Saint-Vallier était le parent, l'ami surtout de la noble et puissante famille de Lucenay... A la révolution, M. le duc et M. le comte de Lucenay son fils abandonnèrent leurs titres et leurs biens pour ne pas abandonner leur patrie... Ils combattirent vaillamment pour elle... Bonaparte, devenu premier consul, leur fit rendre leur immense fortune, et, de ce jour, la mort s'étendit sur la riche famille. Le comte succomba le premier; quelques mois après, sa femme mourut. Il semblait qu'une perfide et invisible main avait, avant le temps, ouvert ces deux cercueils. Il ne restait plus de cette noble maison qu'un vieillard et un tout jeune enfant, le fils du comte. Le vieux duc, tremblant pour son petit-fils, l'éloigna de Paris et le confia au dévouement éprouvé de M. de Saint-Vallier. Nous habitions Toulouse alors. Le pauvre orphelin semblait revivre sous notre beau ciel du Midi. Un jour, mon mari reçut une lettre de M. de Lucenay, et cette lettre fatale est encore présente à ma pensée : « Mon ami, lui écrivait-on,
« le premier consul soupçonne ma fidélité, on m'a dénoncé comme
« un des complices de Georges Cadoudal... On me conseille de
« laisser passer cet orage et de partir pour Londres... Mais je
« ne veux pas quitter la France sans mon petit-fils... Pour me
« l'amener, voyagez jour et nuit, vous pouvez être à Paris le 7
« février...

VALENTINE.

Le 7 février!

MADAME MAURICE.

« Ne descendez point à mon hôtel, je n'y suis plus... faites-
« vous conduire, à la nuit tombante, au carré Marigny...

VALENTINE.

Au carré Marigny!

MADAME MAURICE.

« Une femme vous y attendra. Cette femme sera masquée;
« mais elle vous connaît et vous présentera l'anneau sur lequel
« sont gravées les armes de notre famille et qui ne me quitte
« jamais... A la vue de cet anneau, remettez mon petit-fils à
« cette femme, qui doit lui donner ses soins pendant le voyage...
« La prudence m'oblige à prendre toutes ces précautions... Je ne
« vous verrai qu'à mon retour. » J'étais souffrante alors; M. de Saint-Vallier me quitta cependant, pour accomplir ce qu'il croyait être un devoir. Tout se passa comme le duc l'avait ordonné ou prévu : le 7 février, ton père était à Paris, à la nuit tombante une

femme l'attendait au carré Marigny et lui présenta l'anneau ; à cette femme M. de Saint-Vallier remit l'enfant; quelques jours après, mon mari était de retour à Toulouse, et recevait avec surprise la visite de M. de Verteuil, neveu du duc de Lucenay, qui venait, assisté d'un magistrat, réclamer l'enfant qui nous avait été confié. Ton père dit ce qu'il avait fait, montra la lettre du duc. Cette lettre était datée du 20 janvier, le duc était mort à Paris le 15. Cette lettre était fausse !

VALENTINE.

Fausse!

MADAME MAURICE.

Mon mari parla de cet anneau qu'on lui avait présenté. Il fut prouvé que cet anneau avait passé de la main du feu duc en celles du notaire chargé d'inventorier la succession, et n'avait pu conséquemment être mis sous les yeux de Saint-Vallier. Enfin, une circonstance accablante venait encore se joindre à toutes celles qui l'accusaient déjà... M. de Verteuil révéla l'existence du testament du vieux duc de Lucenay qui, en cas de mort de son petit-fils, instituait mon mari son légataire universel. Saint-Vallier protesta vainement de son innocence ; convaincu d'avoir par un meurtre voulu détruire le faible obstacle qui le séparait encore de l'immense fortune des Lucenay, Saint-Vallier fut condamné... et le bourreau...

VALENTINE.

Ah!

MADAME MAURICE.

Pour moi, chassée de mon pays, je dus fuir, t'emportant dans mes bras, toi qui venais de naître pour la honte et l'exil... Maintenant que tu sais tout, Valentine, tu vois bien qu'il faut vaincre ton amour pour Edouard... tu ne peux pas lui appartenir, tu ne peux pas lui avouer notre fatal secret.

VALENTINE.

Oh ! non... je ne veux pas que, lui aussi, il maudisse le nom de mon père ; on vient. (*Apercevant Edouard qui entre.*) Le voici!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ÉDOUARD. (*Il est pâle et parait s'efforcer de cacher son émotion.*)

ÉDOUARD, *à part, en apercevant Valentine.*

Ah ! elle est revenue, enfin !

MADAME MAURICE, *cachant ses larmes.*

Bonsoir, docteur?

ÉDOUARD, *à part, allant à madame Maurice.*

Ce trouble... ces larmes... et je voulais douter encore!

MADAME MAURICE, *à Édouard, qui lui tâte le pouls.*

J'ai peut-être un peu plus de fièvre que tantôt... mais vous me l'avez dit... d'ordinaire, la nuit elle redouble.

ÉDOUARD.

Oui, cela arrive souvent. (*A part.*) Cette fièvre la dévore.

VALENTINE.

Eh bien ! que pensez-vous de l'état de ma mère?

ÉDOUARD.

Il est tel que je le supposais... (*A part.*) après ce qui s'est passé.

MADAME MAURICE.

Je n'ai besoin que d'un peu de repos, n'est-ce pas, docteur? Je vais en prendre.

ÉDOUARD.

Oui, du repos... Il en fallait à votre mère, Valentine.

VALENTINE, *à part.*

Comme il me dit cela, et comme il me regarde.

ÉDOUARD.

Rentrez, madame... moi, je vais laisser ici une ordonnance... et je pars... mademoiselle Valentine trouvera mes prescriptions sur cette table.

VALENTINE.

Au revoir, monsieur Édouard.

MADAME MAURICE.

A demain, docteur...

ÉDOUARD.

A demain... (*A part.*) Demain, elle n'aura plus besoin de mes soins. (*Madame Maurice rentre dans sa chambre soutenue par Valentine.*)

SCÈNE II.

ÉDOUARD, *puis* VALENTINE.

ÉDOUARD.

C'est bien Valentine Maurice qui s'est fait conduire à l'hôtel de la rue du Bouloi... Le portrait qu'on m'a fait de la jeune fille qui est venue chez ce M. Charlemagne ne me laisserait aucun doute... alors même que mon oncle n'eût pas trouvé ce mouchoir dans sa voiture. (*Regardant le mouchoir qui est sur la table.*) Celui-là sans doute... Oh ! je ne sortirai pas d'ici avant d'avoir revu Valentine, avant de lui avoir parlé.

VALENTINE, *sortant de la chambre.*

La pauvre malade repose... (*Apercevant Édouard.*) Vous êtes encore là, monsieur Edouard.

ÉDOUARD, *se contenant.*

Je vous attendais, mademoiselle.

VALENTINE.

Comme vous paraissez ému... mon Dieu... ma mère serait-elle en danger?

ÉDOUARD, *amèrement.*

Votre mère, Valentine!... cent fois je vous ai dit que la moindre émotion pouvait la tuer... et pourtant vous avez oublié mes paroles.

VALENTINE.

Moi?

ÉDOUARD.

Sans doute... puisque ce soir même vous n'avez pas craint de la réduire au désespoir.

VALENTINE.

Que voulez-vous dire, monsieur?

ÉDOUARD.

Je sais tout, mademoiselle.

VALENTINE.

Vous savez...

ÉDOUARD.

Qu'il y a quelques heures, une jeune fille s'est présentée à l'hôtel Conti... elle a dit qu'elle y venait attendre... un homme chez lui... pour preuve de son intimité avec cet homme, elle a montré la clef qu'il lui avait confiée... et cette jeune fille, c'est vous, Valentine.

VALENTINE.

Je ne le nie point.

ÉDOUARD.

Alors vous me direz ce que vous alliez faire dans cette maison...

VALENTINE.

Non, monsieur,

ÉDOUARD.

Mais vous ne songez pas à tout ce que je puis soupçonner si vous vous taisez... Vous ne voyez donc pas que je ne demande qu'à vous savoir innocente...

VALENTINE.

Privez-moi de votre estime si vous m'en croyez indigne; mais ne m'interrogez plus, car je ne puis, je ne veux rien vous dire.

ÉDOUARD.

C'est bien, mademoiselle, vous êtes libre... Et tout est rompu entre nous... Je reviendrai ici tant que mon devoir de médecin m'y rappellera... Mais je crains bien qu'on ne m'y revoie plus.

VALENTINE.

O ciel ! que dites-vous?

ÉDOUARD.

N'en accusez que vous, Valentine... J'espérais encore quelques jours pour madame Maurice... Votre absence de ce soir l'a trop violemment agitée pour qu'elle survive à cette émotion... Que Dieu vous pardonne! Vous avez avancé la dernière heure de votre mère ! (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

VALENTINE, *un peu après* MADAME MAURICE.

VALENTINE.

Tu l'as entendu, mon Dieu ! il me soupçonne... il m'accuse, lui ! ! (*Depuis les premiers mots de Valentine, madame Maurice, plus faible et plus pâle encore, est sortie de la chambre et elle est venue près du fauteuil.*)

MADAME MAURICE.

Une mère n'aurait pas cru ton généreux mensonge.

VALENTINE.

Vous ici... Vous avez entendu...

MADAME MAURICE.

L'arrêt qu'il a prononcé contre moi... oui, ma fille... il ne s'est pas trompé... Ma vie s'éteint... Je ne voulais pas mourir sans t'avoir bénie. (*Elle tombe dans le fauteuil.*)

VALENTINE.

Que dites-vous... Non... non... vous ne me quitterez pas encore.

MADAME MAURICE.

Ne nous abusons pas, Valentine... et écoute-moi, mon enfant... car il ne faut pas que la mort glace mes lèvres avant que

tu aies recueilli mes dernières paroles, et que j'aie reçu de toi une dernière promesse.

VALENTINE, *se plaçant près de sa mère.*

Oh! tout ce que vous ordonnerez, je le ferai, ma mère.

MADAME MAURICE.

En venant à Paris, un espoir insensé m'était resté au cœur... Je me disais : Dieu ne peut pas vouloir le triomphe éternel des coupables... Un jour, la preuve inattendue de l'innocence de Saint-Vallier, le ciel me l'enverra, et alors, dussé-je y sacrifier le dernier souffle de ma vie, la dernière goutte de mon sang, armée de cette preuve, j'irai dire aux juges de Toulouse : Réhabilitez l'innocent, et que Dieu vous pardonne. Le ciel, qui a été sans pitié pour mes prières, se laissera toucher peut-être par ta jeunesse... Valentine... Je te laisse mon œuvre à accomplir.

VALENTINE.

Et je l'accomplirai, ma mère, au prix du dernier souffle de ma vie, de la dernière goutte de mon sang.

MADAME MAURICE.

Ah! je puis aller retrouver le martyr, à présent. Approche... approche encore... Du courage... Valentine... du courage! (*Elle meurt.*)

VALENTINE, *jetant un cri d'effroi et tombant à genoux.*

Ah!... morte.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MASQUES, MISTIGRIS, BERRICHON. (*En ce moment quelques masques paraissent sur le seuil de la porte, qu'ils ouvrent vivement.*)

MISTIGRIS.

Ohé!... Potanquin, ohé!...

BERRICHON, *s'élançant.*

Vous vous trompez de porte : ce n'est pas ici.

MISTIGRIS, *se découvrant.*

Excusez! (*Tous les masques se découvrent et se retirent avec respect. La musique du bal se fait entendre dans le logement voisin.*)

ACTE II.

PREMIER TABLEAU.

Le Café des Aveugles.

Tables à droite et à gauche. — Entre deux colonnes, au fond, l'emplacement où se tient le sauvage avec ses timbales. — Au premier plan, à gauche, les dernières marches de l'escalier qui monte au Palais-Royal. — Au deuxième plan, à droite, une porte conduisant chez le maître du café. — Au troisième plan, à gauche, une voûte conduisant dans une autre partie du caveau.

SCÈNE I.

BONNIVARD, UN AVEUGLE, CONSOMMATEURS, CURIEUX. (*Au lever du rideau, le sauvage exécute un roulement. Des curieux sont groupés sur l'escalier au bas duquel il y a un vétéran. — A la table de droite, Bonnivard et l'aveugle jouent aux dominos; des consommateurs font galerie autour d'eux. — La table à gauche est inoccupée.*)

UN GARÇON.

Vétéran, faites évacuer l'escalier... Il faut que les consommateurs puissent circuler... (*Le vétéran fait remonter le monde groupé sur les marches. Quelques personnes viennent s'attabler, les autres disparaissent.*)

BONNIVARD, *jouant.*

Je pose trois, père Chamuseau.

L'AVEUGLE.

Faites donc attention, monsieur Bonnivard, vous mettez du trois sur du cinq, ça ne peut pas aller.

BONNIVARD.

C'est ma foi vrai, le vieux malin d'aveugle a vu ça avec ses doigts.

L'AVEUGLE.

Ça ne doit pas vous étonner, vous le plus ancien habitué du café du Sauvage.

BONNIVARD.

Oui, je prédilecte cet établissement, à cause des dames de comptoir... A propos, on en annonce une nouvelle pour ce soir... une beauté exotique... et je compte bien...

L'AVEUGLE.

Comptez vos points... Je fais domino... il ne m'en faut que deux pour gagner... Combien avez-vous dans la main?...

BONNIVARD.

Voyez! (*Il lui présente les dominos.*)

L'AVEUGLE, *après avoir passé la main sur les dominos.*

Trente-sept! (*Mouvement de surprise des assistants.*)

BONNIVARD.

C'est fabuleux... il a des yeux quelque part... Allons, ma revanche... (*Le groupe des curieux entoure les joueurs pendant la scène suivante.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHARLEMAGNE, ROBINEAU.

ROBINEAU, *à Charlemagne qui descend l'escalier.*

Mais tu te trompes, Charlemagne, ce n'est pas ici que nos amis nous attendent.

CHARLEMAGNE.

C'est ici que j'ai affaire.

ROBINEAU.

Comment?... tu sors de prison, ce soir à sept heures, je vais t'attendre à la porte de la Conciergerie... Je te dis que le rendez-vous avec Charles et Gustave est au café des Mille-Colonnes, et tu me conduis au caveau du Sauvage...

CHARLEMAGNE.

Oui, parce que je dois y retrouver...

ROBINEAU.

Qui?... Ta veuve?

CHARLEMAGNE.

Cette pauvre dame est morte la nuit même de mon arrestation... il y a un mois... C'est ce que je viens d'apprendre tout à l'heure, rue de Valois, où je me suis arrêté en venant ici.

ROBINEAU.

C'est donc cela qui t'a ôté subitement ta bonne humeur... Tu étais si gai en te retrouvant libre.

CHARLEMAGNE.

Sans doute... J'avais l'espérance de lui venir en aide.

ROBINEAU.

La défunte n'a plus besoin de tes services... donc, tout est fini.

CHARLEMAGNE.

Non; elle a laissé une fille.

ROBINEAU.

Mais ce n'est pas cette jeune fille que tu viens attendre ici?

CHARLEMAGNE.

Je ne la verrai que demain... car elle n'habite plus la même maison, ni le même quartier. La personne que j'attends est un compagnon de captivité, sorti de prison quelques heures avant moi, et qui m'a donné rendez-vous dans ce café.

ROBINEAU.

En ce cas, je vais chercher nos amis, qui sont aux Mille-Colonnes, nous fêterons aussi bien ta mise en liberté au café des Aveugles.

CHARLEMAGNE.

Va les rejoindre, Robineau, mais ne les amène point ici... J'ai besoin d'être seul avec mon camarade de prison... Ce que j'ai à lui demander, ce qu'il a à me dire, ne peut être connu que de nous deux.

ROBINEAU.

C'est différent... ah çà, tu viendras nous retrouver... à tantôt. (*Il remonte l'escalier, et sort.*)

L'AVEUGLE.

J'ai encore gagné, monsieur Bonnivard, la consommation est pour votre compte.

CHARLEMAGNE, *à lui-même.*

Je ne vois pas ici mon étrange et mystérieux compagnon... peut-être m'attend-il dans une autre partie du caveau. Voyons plus loin. (*Il va de table en table et sort par le fond en cherchant toujours. Les aveugles musiciens arrivent par l'escalier.*)

LE GARÇON, *à l'aveugle qui joue aux dominos.*

Chef d'orchestre, vos musiciens vous attendent. (*L'aveugle se lève et va au fond se placer à l'orchestre près du sauvage.*)

BONNIVARD, *au garçon.*

Je dois les petits verres, j'irai les payer quand la nouvelle dame de comptoir sera en fonctions, je la verrai de plus près.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MISTIGRIS, GIROFLÉE, *arrivant par l'escalier.*

MISTIGRIS.

Venez, fleur printanière et ne vous cassez rien en descendant.

GIROFLÉE.

Nom d'un petit bonhomme! quel éclairage luxurieux!... on n'illumine pas avec des rats de cave ici.

BONNIVARD.

Je reconnais cette voix-là... c'est ma petite voisine... la charmante Giroflée, la nièce de la tripière.

GIROFLÉE.

Tiens! monsieur Bonnivard. (*Bas à Mistigris.*) Le vieux jobard qui me fait la cour...

BONNIVARD.

Par quel hasard ici, idole de mon âme?...

MISTIGRIS.

C'est un mystère... Giroflée, je vous avais priée de modérer votre organe... Vous êtes reconnue, voilà la mèche éventée.

BONNIVARD.

Quelle mèche?

GIROFLÉE.

Ma foi, je ne sais pas: c'est monsieur Mistigris qui est venu m'enlever, ce soir, de mon établissement, et qui m'a dit de mettre un voile... Je ne sais pas si ça m'empêche d'être vue... mais ça m'empêche d'y voir... ça me fait loucher.

MISTIGRIS.

Ce que j'en ai fait, Giroflée, c'est parce que votre tante abuse de votre jeunesse et de votre beauté pour achalander son affreuse boutique, ça me faisait mal de vous voir entourée de pieds de veau, de têtes de mouton, et autres...

BONNIVARD.

Le fait est que mademoiselle était bien déplacée là dedans...

GIROFLÉE.

Aussi, j'abomine la profession de ma tante... ce n'est pas un état propre pour une demoiselle qui a des goûts artistes... J'ai une vocalisation... Je veux être demoiselle de comptoir.

BONNIVARD.

Oh! que vous auriez été bien ici... mais il fallait une étrangère...

MISTIGRIS.

Chut!... l'étrangère... la voici!

GIROFLÉE.

Bah!

BONNIVARD.

Pas possible!

MISTIGRIS.

On annonce, depuis trois jours, dans ce local, l'arrivée d'une Circassienne...

GIROFLÉE.

D'une Circa... quoi?

MISTIGRIS.

... sienne... et la voilà. (*Il montre Giroflée.*)

BONNIVARD *et* GIROFLÉE.

Bah!

MISTIGRIS.

J'ai parlé au maître du café de vos qualités physiques, et j'ai obtenu pour vous le comptoir, ou plutôt le trône où vous allez briller ce soir.

BONNIVARD.

Oh! quelle excellente idée!... vous serez superbe, avec le costume de l'emploi.

GIROFLÉE.

Il y a un costume?

MISTIGRIS.

Brodé d'or et semé de diamants!

GIROFLÉE.

Ça m'ira très-bien!

BONNIVARD.

Ah! c'est à présent que je demande à passer souvent au comptoir!

MISTIGRIS.

Je dois vous avouer, Giroflée, qu'il y a une condition à votre réception.

GIROFLÉE.

Et laquelle?

MISTIGRIS.

Il ne faut parler que la langue de Circassie.

GIROFLÉE.

Je ne la sais pas.

BONNIVARD.

Ah! bah!

MISTIGRIS.

On ne vous permet que le langage des yeux.

BONNIVARD.

Et ils sont si éloquents.

GIROFLÉE.

Ne pas parler... enfin... ça ne commence que le soir... je me rattraperai dans la journée.

BONNIVARD.

Vous voilà de la maison... [illegible]

[illegible]

Ah! mais s'il faudra [illegible]

passant devant chez vous, votre épouse m'a prié de vous apporter cette lettre timbrée de Noisy-le-Sec... Il paraît que ça vous intéresse. (*Il lui donne une lettre.*)

BONNIVARD.

C'est de ma nourrice.

GIROFLÉE.

Elle vit encore?

BONNIVARD.

De la nourrice de mon dernier né. (*Il lit.*) Bah! il a une dent.

GIROFLÉE, *à part.*

Il en aura bientôt plus que son père.

MISTIGRIS.

La nourrice vous demande tout de suite... c'est très-pressé.

BONNIVARD, *à part.*

Oh! quelle idée, et moi qui cherchais un prétexte pour passer mon carnaval en garçon... avec Giroflée... Si je feignais de partir... Aspasie ne se doutera de rien. (*Haut.*) Merci, mon ami... j'irai demain à Noisy-le-Sec.

MISTIGRIS, *à part.*

Madame Bonnivard sera seule... quelle chance pour Berrichon! (*A Giroflée.*) Ah çà, Giroflée, il n'est que temps d'aller revêtir vos ornements orientaux.

BONNIVARD.

Je vous accompagne, ô fleur des tripières... je veux vous recommander... Mais à quoi pensez-vous donc?

GIROFLÉE.

Je pense à ne rien dire et ça m'étouffe déjà...

MISTIGRIS.

Dépêchons... dépêchons. (*Ils sortent tous les trois par le fond.*)

SCÈNE IV.

VALENTINE, *puis* LE GARÇON, *ensuite* CHARLEMAGNE. (*Valentine est en costume d'homme, redingote noire, pantalon noir, gants noirs, crêpe au chapeau.*)

VALENTINE, *sur l'escalier.*

C'était bien M. Charlemagne... il était entré ici avec un ami... et cet ami a passé seul devant moi tout à l'heure... j'attendrai... mais y a-t-il une autre sortie peut-être? Si M. Charlemagne était parti... mon dernier espoir serait perdu... descendre dans un pareil lieu... sous ce costume... Allons, il le faut. (*Elle descend et s'arrête à la dernière marche.*)

LE GARÇON.

Entrez, jeune homme, entrez... que faut-il vous servir?

VALENTINE, *à elle-même.*

Je ne le vois pas... (*Au garçon.*) Monsieur... dites-moi, je vous prie, si cet établissement a une autre issue que celle-ci. (*Elle désigne l'escalier.*)

LE GARÇON.

Oui, jeune homme, il y a une sortie, pour les habitués, du côté de la rue.

VALENTINE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!... (*Elle chancelle et s'appuie sur la rampe de l'escalier.*)

CHARLEMAGNE, *rentrant.*

Il n'est pas arrivé... mais en me plaçant à une de ces tables, je ne puis manquer de l'apercevoir.

LE GARÇON.

Eh! bien... qu'est-ce que vous avez donc? (*Il soutient Valentine.*)

CHARLEMAGNE.

Garçon?

LE GARÇON.

Voilà, monsieur... Mais c'est ce jeune homme qui se trouve mal comme une [illegible]

CHARLEMAGNE, *allant à Valentine.*

La chaleur, sans doute... il faut... Ciel!... qu'ai-je vu?... (*Il soutient Valentine.*)

LE GARÇON.

Vous connaissez ce jeune homme? (*Il avance une chaise sur laquelle on fait asseoir Valentine.*)

CHARLEMAGNE.

Oui, oui... du secours... vite!

LE GARÇON.

De la fleur d'orange... je connais ça. (*Il sort.*)

CHARLEMAGNE, *à part.*

C'est mademoiselle Valentine... oui, c'est bien elle!

VALENTINE, *revenant à elle.*

Monsieur Charlemagne!... Oh! rassurez-vous!... je croyais ne pouvoir plus vous rejoindre... mais avec l'espoir, la force m'est déjà revenue.

LE GARÇON, *revenant.*

Voilà la fleur d'orange demandée.

CHARLEMAGNE.

Bien... posez ça sur cette table et laissez-nous! (*Il verse un verre d'eau à Valentine. Le garçon est sorti.*)

SCÈNE V.

VALENTINE, CHARLEMAGNE.

CHARLEMAGNE.

Après le nouveau malheur qui vous a frappée, comment se fait-il que je vous revoie sous ces vêtements?

VALENTINE.

Je les ai pris, monsieur, parce que le deuil même d'une mère ne protége pas toujours sa fille contre l'insulte.

CHARLEMAGNE.

Pauvre Valentine! Mais était-ce ici que je devais vous retrouver!

VALENTINE.

Je vous ai suivi...; car me rapprocher de vous, c'était l'unique pensée de mon esprit, le seul but de ma vie. Malgré mes prières, on n'a pas voulu me laisser parvenir jusqu'à vous dans la prison... Mais on m'avait au moins permis d'espérer que vous seriez bientôt rendu à la liberté... aussi, j'ai été chaque jour attendre à la porte de la Conciergerie l'heure de votre délivrance... Qu'elle a été lente à sonner!

CHARLEMAGNE.

Ainsi, vous étiez là quand, ce soir, mes amis sont venus me chercher?

VALENTINE.

Oui, monsieur... N'osant vous aborder devant eux, je m'étais promis de ne plus vous perdre de vue, et vous pouvez juger si mes résolutions sont fortes, puisque j'ai osé vous suivre jusqu'ici...

CHARLEMAGNE.

Est-ce au moins pour m'apprendre que vous avez fait quelque découverte, grâce à ce brouillon de lettre que votre mère a dû trouver chez moi?

VALENTINE.

Hélas! monsieur, cette lettre, presque entièrement consumée est à peine un indice... voyez... (*Elle lui montre le lambeau de papier.*)

CHARLEMAGNE.

Brûlée... comment se fait-il?

VALENTINE.

N'avoir que cela, c'est ne rien posséder, si vous ne pouvez compléter ces lignes que je relis sans cesse et dont le sens m'échappe toujours.

CHARLEMAGNE.

Cette lettre ne renfermait que quelques phrases, et je l'ai relue tant de fois, qu'il me suffira de deux ou trois mots pour que ma mémoire se la rappelle... Voyons... comment y a-t-il?

VALENTINE, *consultant le papier.*

D'abord, il y a un nom... Lavinia.

CHARLEMAGNE, *cherchant dans sa mémoire.*

Bien, j'y suis... La lettre commençait ainsi : « Cher Henri, avez-vous donc oublié Lavinia?...

VALENTINE, *de même.*

Avec de l'or..., comme ce misérable Gaspard.

CHARLEMAGNE.

« Ce n'est pas moi qu'on paye avec de l'or, comme ce misérable Gaspard, qui, grâce à votre prudence, a emporté notre « secret dans la tombe. »

VALENTINE, *de même.*

« Dans un mois à Paris... nos enfants...

CHARLEMAGNE.

« Je... je... Je serai dans un mois à Paris... Le reste m'échappe... Qu'y a-t-il encore?

VALENTINE.

Plus rien que ces mots : Carré Marigny... Saint-Vallier... 7 février 1800.

CHARLEMAGNE.

Oui, c'est cela... « Si l'un de nous pouvait oublier le pacte qui « nous unit, l'autre n'aurait, pour l'en faire souvenir, qu'à lui « nommer ce lieu : le Carré Marigny, qu'à lui dire ce nom : « Saint-Vallier, qu'à lui rappeler cette date : 7 février 1800. »

VALENTINE.

Et la signature?

CHARLEMAGNE.

Ce n'était qu'un brouillon de lettre resté inachevé.

VALENTINE.

Mais vous savez au moins chez qui vous l'avez trouvé?

CHARLEMAGNE.

Il y a trois mois... dans un hôtel à Londres... en prenant possession d'une chambre qu'une dame étrangère, une voyageuse venait de quitter... Parmi d'autres chiffons de papiers insignifiants que la servante avait poussés dans la cheminée, je découvris celui-ci, auquel je n'aurais attaché aucune importance si le nom de Saint-Vallier ne s'y fût point trouvé... Je savais alors le crime dont on avait accusé votre père et la peine qu'il avait subie... et il me sembla que la Providence elle-même m'avait fait trouver cette lettre.

VALENTINE.

Oh! sans doute, car cette Lavinia..., ce Henri, doivent être les coupables... Mais qui nous pourra mettre sur leurs traces?

CHARLEMAGNE.

Un homme que j'attends ici.

VALENTINE.

Et quel est cet homme?

CHARLEMAGNE.

Un camarade de chambrée, un vagabond arrêté le même jour que moi... Il était sans ressources, j'avais quelque argent... je lui vins en aide. Nicolas Routier, c'est son nom, se montra reconnaissant... et un jour que le vin l'avait rendu plus causeur, il me dit : « Touchez là... je n'oublie rien, moi, ni le bien ni le « mal... Je serai riche un jour, et je me souviendrai de vous. » J'écoutais à peine ce que je supposais... une divagation... Mais, hier, Routier avait été acquitté comme moi, et devait sortir comme moi de prison aujourd'hui... Il but davantage et me promit encore une part dans sa fortune à venir. « Je serai riche, me « répéta-t-il, très-riche quand le Carré Marigny m'aura payé ce « qu'il me doit. »

VALENTINE.

Le Carré Marigny!

CHARLEMAGNE.

A ce mot, la pensée me vint que ce Routier pouvait savoir quelque partie du secret que nous cherchons à découvrir, qu'il avait été témoin du crime, peut-être, et qu'il voulait se faire payer son silence... Je le pressai de questions... il ne put y répondre; l'heure était venue... on nous sépara comme de coutume... mais j'avais fait promettre à Routier de nous revoir dès aujourd'hui, et il m'a donné rendez-vous dans ce café.

VALENTINE.

Oh! il faut attendre cet homme... il faut qu'il nous dise tout ce qu'il sait.

CHARLEMAGNE.

Mais aurez-vous bien le courage, vous, pure et noble jeune fille, de vous asseoir près de ce misérable, et d'écouter ses propos grossiers, dans ce lieu où tout autre que moi peut vous reconnaître!

VALENTINE.

Eh! que m'importe l'opinion des autres, quand il s'agit de poursuivre la sainte mission que j'ai reçue de ma mère expirante... Pour l'accomplir, il n'y aura ni scrupule qui me fasse obstacle, ni honte qui me retienne; mon devoir est de braver même le mépris... L'estime me reviendra, quand j'aurai réhabilité la mémoire de mon père.

CHARLEMAGNE.

Vous y parviendrez, Valentine.

VALENTINE.

Oui, car j'ai pour moi Dieu dans le ciel...

CHARLEMAGNE, *lui pressant la main.*

Et un véritable ami sur la terre... Comptez sur moi; je vais encore voir si je puis découvrir cet homme. (*Il s'éloigne en cherchant parmi les consommateurs.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BONNIVARD, MISTIGRIS, GIROFLÉE, *en costume de Circassienne; Consommateurs, Garçons; enfin* ROUTIER.

BONNIVARD, *sortant de la porte à gauche et s'adressant aux consommateurs qui occupent les tables au fond.*

Messieurs... messieurs... voici la nouvelle dame de comptoir... c'est une délicieuse odalisque, une ravissante houri...

TOUS.

Vraiment?

BONNIVARD.

Allons, sauvage, un roulement... Messieurs les musiciens, une marche triomphale. (*On joue la marche des Tartares. Tout le monde se lève, se pousse, pour voir entrer Giroflée, à laquelle Bonnivard donne la main et que suit Mistigris. Giroflée a un costume d'une élégance ridicule.*)

MISTIGRIS.

Place, place à la Circassienne!... Attention, je vais lui faire déployer ses petits talents. Parlez circassien, ama, cuya, pou, pou.

GIROFLÉE.

Biscotte, cacao, brise-miche, casse-croûte!

BONNIVARD.

Ah! bravo! bravo!

MISTIGRIS.

Continuons la marche... Place, messieurs!...

ROUTIER, *venant de l'escalier et bousculant tout le monde.*

Place à moi, aussi, je veux voir.

ROUTIER, *heurtant Valentine.*

Range-toi donc, blanc-bec!

VALENTINE, *effrayée.*

Monsieur!...

ROUTIER.

Mais, range-toi donc mieux que ça!... (*Et, la prenant par le bras, il la rejette presque sur Charlemagne, qui, s'élançant entre Valentine et Routier, s'apprête à la défendre*).

CHARLEMAGNE.

Misérable! frapper un enfant!

VALENTINE, *voulant le retenir.*

Monsieur Charlemagne!...

ROUTIER.

Charlemagne!... un ami!... Je ne tape plus!

CHARLEMAGNE, *bas à Valentine.*

C'est lui!

LE GARÇON

Faut-il aller chercher la garde?

ROUTIER.

Jamais! Tu ne vois pas qu'on s'amuse. (*Pendant ce temps, la Circassienne a continué sa marche vers le comptoir, supposé dans l'autre partie du caveau, et tout le monde l'a suivie*).

SCÈNE VII.

ROUTIER, VALENTINE, CHARLEMAGNE.

ROUTIER, *à Charlemagne.*

Vous connaissez le petit... alors, l'ami de mon ami est mon ami... Touche là, garçon... touche donc là... Oh! quelle petite main blanche... ça ne doit pas savoir donner un coup de poing... Mais, avec moi, ça serait du luxe... du moment où mon ami Charlemagne vous protége, jeune homme... suffit... et vous accepterez votre part du bol de punch que je viens offrir à mon camarade...

CHARLEMAGNE.

C'est que...

ROUTIER.

De quoi... le petit refuse... y veut donc m'humilier...

VALENTINE.

Vous vous trompez, monsieur, j'accepte.

ROUTIER.

A la bonne heure!... Garçon, du punch et tout rhum!... T'as raison, petit, faut pas être fier... J' suis en veste aujourd'hui, mais on aura peut-être un habit plus tard... faudra voir...

CHARLEMAGNE, *bas à Valentine.*

Toujours cette idée fixe!...

ROUTIER.

J' suis un peu en retard... J'ai voulu aller faire un tour à mon domicile... et ce n'est pas près d'ici... Mais Nicolas Routier n'oublie rien... vous en aurez la preuve quand je serai riche.

CHARLEMAGNE.

Oui, quand le Carré Marigny aura payé.

ROUTIER.

Chut!... ne faut pas jaser de ça ici.

CHARLEMAGNE, *bas à Valentine.*

Il parlera tout à l'heure...

LE GARÇON.

Voilà le punch!

ROUTIER.

A table!

CHARLEMAGNE, *au garçon.*

Payez-vous?

ROUTIER.

De quoi!... c'est moi qui invite.

CHARLEMAGNE.

C'est juste... mais c'est moi qui régale... ça se fait tous les jours entre amis.

ROUTIER.

Eh! bien, je vous rendrai ça... (*Prenant la monnaie.*) avec le reste. (*Ils vont se placer à la table, premier plan à droite.*)

CHARLEMAGNE, *s'asseyant.*

Certainement... quand vous aurez fait fortune.

ROUTIER.

Ma fortune, il y a vingt ans bientôt que je l'attends, mais il faudra qu'on me paye, capital et intérêts.

VALENTINE, *à part.*

Vingt ans!

CHARLEMAGNE.

Buvez!

ROUTIER.

Versez donc au petit... et trinquons... Dans la bonne société on trinque, jeune homme!

VALENTINE.

A votre fortune, monsieur Routier.

CHARLEMAGNE.

Qui sera fameuse, si on la laisse grossir depuis vingt ans.

ROUTIER.

Oui, ça date de 1800.

VALENTINE.

De 1800... Buvez donc!

ROUTIER, *buvant.*

Y va bien, le petit!

CHARLEMAGNE.

C'est mon élève... Ah çà, d'où diable vous viendra donc cette richesse que vous attendez?...

ROUTIER.

Chut! c'est un secret..

VALENTINE.

Que vous savez?...

CHARLEMAGNE.

Et il y a des secrets qui sont des mines d'or..

VALENTINE.

Surtout quand ils peuvent faire trembler des coupables.

ROUTIER, *qui commence à se griser.*

Les coupables... ils étaient trois...

VALENTINE et CHARLEMAGNE.

Trois!

ROUTIER.

Mais il y en a un qu'il ne faut pas compter... et pour cause...

CHARLEMAGNE, *bas à Valentine.*

Ce Gaspard, qu'ils ont tué.

ROUTIER.

Ah! mais décidément en voilà assez là-dessus.

CHARLEMAGNE.

Pourquoi donc? entre amis on peut tout se dire.

VALENTINE.

Et nous sommes vos amis.

ROUTIER, *les regardant.*

Ah çà, vrai?... vous êtes de bons enfants... qui n'avez peur de rien.

CHARLEMAGNE.

De rien...

ROUTIER.

Ni le petit non plus?...

VALENTINE.

Que l'occasion vienne, et j'espère en donner la preuve... (*Versant.*) A votre santé!

ROUTIER, *à Charlemagne.*

J'en suis pour ce que j'en ai dit... Il va très-bien. (*Routier et Charlemagne boivent. Valentine, qui a jeté de côté le punch qui était dans son verre, feint d'achever de boire.*)

CHARLEMAGNE, *interrogeant.*

Vous vouliez nous proposer?...

ROUTIER.

Une association.

VALENTINE.

Nous acceptons...

ROUTIER.

Je crois bien... vous n'êtes pas dégoûtés... il s'agit d'un fier coup à faire... Si nous réussissons, part à trois.

CHARLEMAGNE.

C'est toujours relativement à cette vieille dette?

ROUTIER.

Mais sans doute. Je vas vous mettre au courant de l'histoire.

VALENTINE.

Nous écoutons.

ROUTIER.

C'était au commencement de février.

VALENTINE.

Au Carré Marigny.

ROUTIER.

Juste... dans la nuit du lundi gras....Parmi les complices, il y en avait deux qui se connaissaient... et comme ils s'entendaient, les gredins... Enfin, c'est bon... ça se payera un jour... (*Tendant son verre.*) Est-ce qu'il n'y a plus de punch?

CHARLEMAGNE.

Garçon! un bol de punch.

LE GARÇON.

Voilà! voilà!

CHARLEMAGNE.

Eh! bien... ces deux complices?...

ROUTIER.

Je les vois encore... La femme... car il y avait une femme, portait un costume de dame espagnole... Robe noire de satin... avec une garniture de jais, qui brillait aux étoiles... une mantille

noire, et un masque idem... plus un nœud orange sur l'épaule gauche... L'homme avait un habit de magicien semé de flammes rouges, sur un fond noir, et portait aussi un nœud orange sur l'épaule gauche.

VALENTINE.

Et le troisième misérable?...

ROUTIER, *la regardant un moment.*

Le troisième... était vêtu en pèlerin, afin de pouvoir emporter l'enfant dans le pan de sa robe...

CHARLEMAGNE.

Ah! il s'agissait d'un enfant?...

ROUTIER.

Oui, dont la dame espagnole et le magicien voulaient se défaire... Ils se tenaient tous trois près d'un arbre... aux aguets, écoutant le bruit d'une voiture qui arrivait par la grande avenue des Champs-Élysées... Quand la voiture se fut arrêtée, les trois complices se prirent la main, comme pour se dire : C'est convenu... La dame alla au-devant d'un étranger qu'on attendait... (*Le garçon apporte le punch.*)

VALENTINE, *à part.*

C'était mon père!

CHARLEMAGNE.

Tenez, garçon; mettez ça là. (*Il paye.*)

ROUTIER.

L'étranger remit le bambin en question, et s'en alla... après l'avoir embrassé... Alors la dame revint à l'endroit où elle avait quitté les deux hommes; à son tour, elle donna l'enfant au pèlerin... et comme celui-ci avait besoin de courage pour le coup qu'il allait faire... il demanda à boire... (*Il tend son verre.*) Le magicien lui versa d'un soi-disant réconfortant qu'il avait sur lui...

VALENTINE.

Et puis...

ROUTIER, *avec humeur.*

Et puis... le pèlerin emporta l'enfant du côté de la route de Passy... On l'avait payé pour en débarrasser les deux autres... il gagna son argent...

CHARLEMAGNE.

Vous avez vu commettre le crime?...

ROUTIER.

Oui... je l'ai vu... Est-ce qu'il n'y a pas dans un pareil secret la fortune d'un homme?

VALENTINE.

Il faudrait pour cela connaître au moins l'un des coupables, et tous trois étaient masqués.

ROUTIER.

Eh bien! est-ce que je ne vous ai pas dit qu'au moment où la dame espagnole se pencha pour placer l'enfant dans la robe du pèlerin, son masque se détacha... Elle le remit aussitôt; mais trop tard encore pour ne pas laisser le temps de voir son visage... Je vivrais cent ans, que je la reconnaîtrais...

CHARLEMAGNE.

Allons donc... vous le croyez...

ROUTIER.

J'en ai eu la preuve le jour de mon arrestation... car je suis bien sûr de l'avoir retrouvée.

VALENTINE.

Vous avez retrouvé cette femme?

CHARLEMAGNE.

Où cela?

ROUTIER.

Devant l'hôtel des affaires étrangères... dans une belle voiture avec un chasseur derrière... La dame descendue, le chasseur entra au cabaret... Je le suivis... Quand on boit, on cause.

CHARLEMAGNE, *lui versant.*

Oui... après?

ROUTIER.

Je paye bouteille au chasseur, je le questionne sur sa bourgeoise... y me répond que c'est une Irlandaise, qui était à Londres il y a trois mois.

CHARLEMAGNE, *à part.*

A Londres, il y a trois mois!

ROUTIER.

La dame n'avait pas fait une longue visite, car on vint crier au chasseur : Milady Mac Donell demande sa voiture.

CHARLEMAGNE ET VALENTINE.

Mac Donell!

ROUTIER.

J'savais son nom, je me dis : j'saurai son adresse... Je veux sortir avec le chasseur; mais j'avais régalé, fallait payer... l'temps de jeter une pièce sur le comptoir, la voiture avait disparu... et le soir même, j'étais arrêté. Mais à présent que me voilà libre... seulement, faudra du temps, car Paris est grand.

CHARLEMAGNE.

Nous vous aiderons... nous ne laisserons pas un ami dans l'embarras... une femme qui a une voiture, un chasseur, est riche... et les gens riches, ça se trouve.

ROUTIER

Je retournerai au cabaret... le chasseur y sera peut-être revenu.

CHARLEMAGNE.

Moi! j'irai à la poste... à la police... (*On entend un roulement au-dessus du café.*)

LE GARÇON.

Allons, messieurs et dames, il faut partir, voilà le roulement, on ferme les grilles du Palais-Royal. (*Des consommateurs se dirigent vers l'escalier et sortent.*)

ROUTIER.

C'est bon, on s'en va.

CHARLEMAGNE.

Il faut nous revoir.

VALENTINE.

Demain, tous les jours.

CHARLEMAGNE.

Ainsi, c'est entendu, nous nous retrouverons.

ROUTIER.

Demain, à midi, dans la maison du costumier, quai aux Fleurs, c'est là que je perche.

LE GARÇON.

Allons, messieurs, allons...

ROUTIER.

On s'en va que j'te dis... Donne-moi mon chapeau.

CHARLEMAGNE, *bas à Valentine.*

A Londres!... il y a trois mois... et cette lettre trouvée à Londres aussi... il y a trois mois.

VALENTINE.

Oui, cette femme doit être Lavinia.

CHARLEMAGNE.

Espoir et courage!

VALENTINE.

Oh! ma mère, tu as prié pour nous, et Dieu nous protège.

ROUTIER, *sur l'escalier.*

A demain, les autres.

CHARLEMAGNE et VALENTINE.

A demain.

DEUXIÈME TABLEAU.

Vénus et Jupiter.

Le quai aux Fleurs, à l'angle de la rue de la Barillerie. A gauche du public, boutique de costumier. — Au deuxième plan, une allée au dessus de laquelle il y a une lanterne avec ces mots : *Commissionnaire au mont-de-Piété.*

SCÈNE I.

MISTIGRIS, ASPASIE, *puis* BERRICHON. (*Au lever du rideau on entend de tous côtés les sons de la trompe du carnaval, on voit un paillasse qui fait des tours.* MISTIGRIS, *arrivant par la gauche.*)

MISTIGRIS, *arrivant en criant.*

V'la l'ordre et la marche du bœuf gras; le nom des rues, places et carrefours où passera le cortége... Tiens, est-ce que vous venez, madame Bonnivard, pour faire partie du cortége?

ASPASIE.

Moi!.., par exemple!... Je viens de la voiture de Noisy-le-Sec, retenir la place de mon mari, pour être plus sûre qu'il partira... Je voulais y envoyer votre ami Berrichon, mais il m'a manqué de parole ce matin... Si c'est comme ça qu'il espère faire son chemin auprès des dames.

MISTIGRIS.

Ne vous fâchez pas; tenez, le voilà en personne.

BERRICHON, *entrant. Il est très-pâle.*

Ah! enfin, c'est vous, Aspasie. J'ai essayé de courir après vous. (*A Mistigris.*) Soutiens-moi, mon ami.

MISTIGRIS.

Cré coquin!... comme tu es pâle!...

ASPASIE.

Vous ressemblez à un merlan qui va se faire frire!

BERRICHON.

Oui, j'ai assez mauvaise mine. Oh! ne riez pas, Aspasie, vous voyez un infortuné qui a versé tout son sang pour vous.

ASPASIE.

Pour moi!

MISTIGRIS.

Tu t'es battu avec un rival.

BERRICHON.

Un, ça n'serait rien. J'ai eu cette nuit trois cent soixante-six ennemis à mes trousses.

MISTIGRIS.

Et ils t'ont tous blessé.

BERRICHON.

Tous!

MISTIGRIS.

Ah! je devine!.. Trois cent soixante-six sangsues!

BERRICHON.

Juste... Elles étaient toutes prises.

ASPASIE.

Celles que nous vendons ne le sont jamais.

BERRICHON.

D'autant que je les tenais à une diète très-sévère... Je vais être bien mal à mon aise en sauvage.

MISTIGRIS.

Bah! en te mettant des faux mollets...

BERRICHON.

Oui, et beaucoup de maillots.

ASPASIE.

Moi, je cours presser le départ de mon mari.

BERRICHON.

Je comprends, ô Aspasie!... Je vous dirai le reste plus tard. Pour le moment, je n'ai plus une goutte de sang dans les veines.

ASPASIE.

A tantôt... Vous viendrez me prendre, je serai toute prête... *(Berrichon entre chez le costumier. Madame Bonnivard remonte au fond.)*

MISTIGRIS.

Depêche-toi, mon bonhomme. *(Criant.)* V'là la marche du cortége... *(Il sort.)*

SCÈNE II.

LES MÊMES, BONNIVARD, *en dehors. (On entend des gamins qui crient après lui.)*

BONNIVARD.

Brigands!... Bandits... Polissons!... *(Les gamins courent après lui et le frappent de leurs lattes.)*

ASPASIE, *courant après son mari.*

Mais viens donc, Isidore... Tu vois bien que ce sont des enfants qui s'amusent.

BONNIVARD.

Ah! tu trouves qu'ils s'amusent, Zizie... *(Brisant une latte sur son genou.)* Tiens! ça t'apprendra... scélérat!... à me flanquer des rats. *(Les gamins sortent en riant et en criant.)*

MOREL, *sortant du cabaret, premier plan à gauche.*

Je ne me trompe pas... c'est monsieur Bonnivard. A qui en avez-vous donc?

BONNIVARD.

A une jeunesse effrénée, qui me souille, à chaque pas de ses turpitudes carnavalesques... Voyez. *(Il se tourne et montre le dos de son habit, couvert de rats, groupés d'une façon grotesque.)*

MOREL.

C'est vrai... votre dos ressemble à un fromage de Hollande pris d'assaut.

ASPASIE.

Allons, calme-toi, tu seras à l'abri de ces inconvénients-là à Noisy-le-Sec.

MOREL.

Monsieur Bonnivard part pour Noisy-le-Sec?

ASPASIE.

Hélas! oui... à l'instant.

BONNIVARD.

Hélas! oui... *(A part.)* Plus souvent.

ASPASIE.

Je lui fais la conduite à ce cher bijou... Mais il y encore bien loin d'ici à la voiture de Noisy-le-Sec.

MOREL.

Je crois bien... derrière le Luxembourg.

ASPASIE.

Si monsieur Morel n'était pas loué...

BONNIVARD, *bas à Morel.*

Dites que non... vous ne me conduirez qu'au pont Saint-Michel.

MOREL, *à part.*

Tiens... *(Haut.)* Ça peut se faire!

ASPASIE, *bas à Morel.*

Emmenez-le bien vite, vous viendrez me rechercher ici...

MOREL, *à part.*

Bah! *(Haut.)* Ça ne sera pas long. Mon fiacre est là.

BONNIVARD.

Au revoir, Zizie...

ASPASIE.

Adieu, Dodore... Couvre-toi bien les oreilles : c'est ton endroit sensible.

BONNIVARD.

Ne t'ennuie pas trop en mon absence.

ASPASIE.

Je ferai tout mon possible pour cela.

MOREL, *l'entraînant.*

Allons, monsieur Bonnivard.

Vite, en route,
Coûte que coûte;
Vite, en route,
Et fouette cocher,

(Morel emmène Bonnivard qui envoie des baisers à Aspasie, celle-ci a mis son mouchoir sur ses yeux comme pour essuyer ses larmes.)

SCÈNE III.

ASPASIE, MADAME BELENFANT, *puis* BONNIVARD.

ASPASIE, *seule.*

S'il n'est pas content de ces adieux-là pour un jeudi gras, il sera bien difficile... A présent qu'il est parti, mon devoir est de suivre ses recommandations... il m'a ordonné de ne pas m'ennuyer... Je vais m'arranger pour ça. *(Allant à madame Belenfant qui paraît sur sa porte.)* Dites-moi, madame... je voudrais avoir un costume... quelque chose de gai... de coquet... de séduisant.

MADAME BELENFANT.

Vous aurez chez nous tout ce qu'il y a de mieux... Nous fournissons les bals de la plus haute société... Montez à droite, côté des dames. *(Aspasie entre dans le magasin.)*

BONNIVARD, *reparaissant à gauche.*

Ma foi, je n'attendrai pas davantage pour m'abandonner à de joyeux ébats... Aspasie est retournée à la maison pour se livrer aux soins de la maternité... je puis faire le scélérat. *(A madame Belenfant.)* Madame, je désirerais un costume sévère, imposant, majestueux, mais pas trop collet monté cependant.

MADAME BELENFANT.

Nous avons un superbe Jupiter qui arrive de chez le teinturier.

BONNIVARD.

Un Jupiter!... comme ça se trouve, et la charmante Giroflée qui m'a promis d'être en Vénus... Je prends le Jupiter, s'il me va... Il m'ira... tout me va...

MADAME BELENFANT.

Montez à gauche... côté des hommes. *(Ils entrent ensemble.)*

SCÈNE IV.

MISTIGRIS, *traversant, puis* GIROFLÉE.

MISTIGRIS.

Voilà l'ordre et la marche du bœuf gras... les rues et les places par où passera le cortége.

GIROFLÉE, *arrivant de la gauche, elle est en costume de Vénus et porte un tartan par-dessus son maillot; elle a des socques et un parapluie.*

Quel honneur!... c'est moi qu'on crie comme ça dans les rues.

MISTIGRIS.

Tiens! vous v'là par ici, Giroflée?

GIROFLÉE.

Donnez-moi donc un de vos exemplaires que je me voie passer.

MISTIGRIS.

Plaît-il?

GIROFLÉE.

C'est mon cortége que vous proclamez.

MISTIGRIS.

Allons donc, ça n'est pas possible.

GIROFLÉE.

Puisque je viens d'être engagée pour remplacer le personnage principal.

MISTIGRIS.

Qui... le bœuf gras?

GIROFLÉE.

Non. La Vénus... Je serai là avec les trois Grâces.

MISTIGRIS.

Ça en fera quatre.

GIROFLÉE.

C'est Berrichon qui m'a fait avoir cet emploi-là, mais le cortége va bientôt partir, les chevaux, le bœuf, les sauvages, tous les animaux sont prêts, on n'attend plus que Berrichon.

MISTIGRIS, *montrant le magasin*

Il est là.

GIROFLÉE.

Arrivez donc, monsieur Berrichon, vous n'en finissez pas de mettre vos mollets. *(Berrichon vêtu en sauvage, avec une cravate rouge, des gants de peau de lapin.)*

MISTIGRIS.

Bon! il les a mis ses mollets par-devant.

BERRICHON.

Est-ce que je suis en retard?

MISTIGRIS.

Rassure-toi, ce n'est encore que la tête du cortége.

BERRICHON.

Je ne suis que de la queue. Levons le pied, déesse.

GIROFLÉE.

Décampons, sauvage. (*Ils sortent par le fond à droite.*)

SCÈNE V.

BONNIVARD, *sortant de chez la costumière, puis* ASPASIE.

BONNIVARD, *costumé en Jupiter et masqué.*

Je suis méconnaissable; voilà le moment de commencer mes fredaines.

ASPASIE, *vêtue en Folie, masquée aussi.*

Sous ce costume-là, mon mari lui-même ne me reconnaîtrait pas.

BONNIVARD, *regardant Aspasie.*

Oh! le joli masque. J'ai bien envie de faire une infidélité à Giroflée... (*A Aspasie.*) Je te connais.

ASPASIE, *regardant Bonnivard.*

Oh! quel affreux grotesque... S'il n'y en avait que de bâtis comme celui-là, mon mari pourrait être bien tranquille. (*Elle se perd dans la foule. Bonnivard veut la suivre, mais, reconnu par les gamins, il se sauve.*)

SCÈNE VI.

VALENTINE, CHARLEMAGNE; *Valentine est en homme, comme au premier tableau.*

CHARLEMAGNE.

Nous voici à l'endroit où Nicolas Routier nous a donné rendez-vous hier.

VALENTINE.

Oui, ce doit être dans cette maison qu'il nous attend.

CHARLEMAGNE.

Mais vous n'y pouvez entrer... par respect pour vous-même, je ne le souffrirai pas... Tenez, je vous l'avais dit, mieux valait demeurer chez vous... Je vous aurais fait savoir le résultat des démarches de cet homme.

VALENTINE.

Non... l'incertitude aurait été trop cruelle... Pour agir de concert avec vous, la force ne me manque pas... Je n'en ai plus quand il faut me résigner aux angoisses de l'attente. (*A ce moment Routier sort de l'allée à droite.*)

ROUTIER.

Ah! à la bonne heure! vous êtes de parole,

CHARLEMAGNE.

Quelles nouvelles?

ROUTIER.

Rien encore... et vous?

CHARLEMAGNE ET VALENTINE.

Rien.

ROUTIER.

Avec ces renseignements-là nous n'avons plus qu'à chercher.

CHARLEMAGNE.

Aussi, nous allons nous mettre en route.

VALENTINE.

Oui, sur-le-champ. (*Bruit éloigné de la musique du cortége du bœuf gras... Le théâtre se remplit de masques.*)

ROUTIER.

Oh! mais un instant... v'là le bœuf gras: vous attendrez bien au moins que le cortége soit passé.. Je veux le voir. (*En cet instant un inspecteur s'élance de la droite à la gauche du théâtre, et arrête un équipage prêt à traverser la scène.*)

L'INSPECTEUR.

On ne passe pas... ce chemin est interdit aux voitures.

ROUTIER.

Ah!... sapristi!... cette voiture...

CHARLEMAGNE.

Eh bien!

ROUTIER.

Ressemble à celle de la dame irlandaise; et je reconnais le chasseur

VALENTINE.

Vous croyez?

LA DAME, *mettant la tête à la portière.*

Avancez donc, John; il est incroyable qu'on ne puisse passer.

ROUTIER.

C'est lady Mac Donell!

VALENTINE ET CHARLEMAGNE.

Lady Mac Donell!

ROUTIER.

Et ne pas savoir où elle demeure!

CHARLEMAGNE.

Oh! nous le saurons. (*Il quitte Valentine et Routier, et grimpe derrière la voiture, qui disparaît. Pendant ce temps, la musique s'est rapprochée, et l'on voit paraître la tête du cortége du bœuf gras.*)

ACTE III.

Les Trois Masques.

Un petit salon ou boudoir de l'hôtel de milady MacDonell, occupant trois plans. Au fond, vaste cheminée surmontée d'une glace sans tain. A droite et à gauche de cette cheminée, deux portes ouvrant sur un salon brillamment éclairé, que laisse voir la glace sans tain. — Porte à gauche, deuxième plan, conduisant dans les salons de réception. — Porte à droite, premier plan, conduisant dans l'appartement de milady. Porte à droite, au deuxième plan. Au premier plan, à gauche, une causeuse et un guéridon.

SCÈNE I.

JOHN, BETTY.

JOHN.

Voilà ce boudoir éclairé... On sera fort bien ici pour se reposer de la fatigue du bal et respirer...

BETTY, *regardant passer une foule de masques élégants qui traversent au fond.*

Que de monde!...

JOHN.

Il faut avouer, Betty, que Paris est le pays des merveilles... Milady Mac Donell, notre maîtresse, arrive de Londres, il y a quelques semaines, pour se fixer en France... Elle n'avait pour domicile que sa berline de voyage, pour serviteurs que vous et moi... Aujourd'hui, elle a un hôtel monté, des chevaux, des équipages, dix valets... Enfin, inconnue dans cette ville, elle donne une fête, à laquelle elle invite la fleur de la société parisienne... et ses salons pourront à peine contenir la foule qui s'y presse. Je le répète, cela tient du prodige.

BETTY.

Vous auriez dû ajouter que milady a un grand nom...

JOHN.

Et mieux encore, une grande fortune, à ce qu'il paraît.

BETTY.

C'est pour célébrer l'arrivée de miss Cécile, sa fille, que milady donne ce bal, improvisé comme tout le reste.

JOHN.

Pour organiser cette fête, on n'a eu besoin que de s'adresser à M. Darrac, le tapissier de la cour... Il a tout fourni... jusqu'au maître des cérémonies... Je crois, qu'au besoin, il aurait fourni les invités.

BETTY.

Il est très-bien, ce maître des cérémonies.

JOHN.

Oh! tout nouveau, tout est beau... Vous voilà comme milady, qui, en trois jours, s'est affolée de ce M. Germain, et qui en fait déjà presqu'un intendant.

BETTY.

Il a de bonnes manières.

JOHN.

Je crois devoir vous prévenir tout de suite que le cœur de M. Germain est pris.

BETTY.

Vraiment?

JOHN.

Hier, et ce matin encore, je l'ai aperçu causant à la porte de l'hôtel avec une jeune personne en deuil dont le voile était mystérieusement baissé... et, en se quittant, ils se sont serré la main.

BETTY.

Voyez donc, John, les délicieux costumes!

JOHN.

Chut!... voici milady.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MILADY MAC DONELL. (*Elle est en costume de bal.*)

MILADY, *à part.*

J'ai parcouru tous les salons... il n'a point encore paru. (*Haut.*) John, envoyez-moi Germain. (*Ici la porte s'ouvre, et Germain, ou plutôt Charlemagne, tout vêtu de noir, paraît au fond.*)

JOHN.

Le voici, milady.

MILADY.

Laissez-moi. (*John et Betty se retirent. Charlemagne, sur un signe de milady, entre et salue.*)

CHARLEMAGNE.

Que désire milady?

MILADY.

Savoir de vous-même si toutes mes invitations ont bien été envoyées, si vous n'avez oublié personne?

CHARLEMAGNE.

Personne.

MILADY.

C'est bien... Étrangère à Paris et ne connaissant que de nom la plupart de mes invités, je vous avais recommandé...

CHARLEMAGNE.

De prendre toutes les précautions que la prudence exigeait... je n'y ai pas manqué, milady. Chaque personne. en entrant, doit présenter ouverte, sa lettre d'invitation... voici les dernières que viennent de me transmettre les valets de pied.

MILADY.

Donnez... (*Elle parcourt les lettres.*) Pas encore!... mais il viendra!...

BETTY, *sortant de la porte; deuxième plan à droite.*

Milady... miss Cécile est prête.

MILADY.

Je veux donner un dernier coup d'œil à sa toilette... Germain, vous m'apporterez toutes les lettres qui seront présentées à l'antichambre... vous entendez bien?

CHARLEMAGNE.

Oui, milady (*Milady sort par la droite, suivie de Betty.*) Qui attend-elle donc si impatiemment? Je le saurai! (*Il sort.*)

LE DUC DE LUCENAY, *entrant par le fond, et trouvant John sur son passage.*

John! vous êtes à milady Mac Donell?

JOHN.

Oui, monsieur.

LE DUC.

Veuillez la prévenir que le duc de Lucenay s'est rendu à son invitation, et sollicite la faveur de lui être présenté.

JOHN.

Il suffit, monsieur. (*Il sort par la droite.*)

SCÈNE III.

LE DUC, *puis* EDOUARD *et* ARTHUR.

LE DUC, *relisant une lettre qu'il tient à la main.*

« Milady Mac Donell prie M. le duc de Lucenay de lui faire « l'honneur de passer la soirée chez elle, le lundi 7 février. » Ce nom de Mac Donell m'était inconnu... cette lettre ne m'avait été envoyée que ce matin, et je n'y aurais fait aucune attention, sans ces quelques mots écrits au crayon : « Ne terminez rien, avant ce soir, avec la famille de Beaufermont. » Quels rapports pouvaient exister entre M. le comte de Beaufermont et cette milady Mac Donell... Comment avait-elle pu être instruite d'un projet de mariage tenu encore secret?... Enfin, dans quel intérêt m'engageait-elle à différer la conclusion de ce mariage?... C'est pour savoir tout cela que je suis venu... et j'ai hâte de me trouver en présence de... (*Arthur arrive aussi par le fond avec Edouard.*)

ARTHUR, *avec surprise.*

Mon père!

LE DUC.

Vous, ici, Arthur?..

ARTHUR.

J'ai reçu, ce matin, de milady Mac Donell, une invitation à laquelle j'hésitais d'abord à me rendre, mais je cherchais une distraction pour M. Morel, que je voyais triste et malheureux, et, malgré sa résistance, je l'ai amené...

ÉDOUARD.

Je dois rendre doublement grâce à votre amitié, monsieur de Lucenay, puisqu'elle me met en présence de monsieur le duc, qui avait daigné m'offrir autrefois une protection, à laquelle, dès demain, je voulais avoir recours.

LE DUC.

Je n'ai pas oublié, monsieur, que je vous dois peut-être la vie d'Arthur, et mon crédit est tout à votre service. Que puis-je pour vous?

ÉDOUARD.

Monsieur le duc, une épidémie, dont les symptômes terribles étaient encore inconnus, s'est déclarée dans une de nos colonies; le gouvernement a décidé que plusieurs médecins seraient envoyés pour étudier et combattre ce fléau, et j'ose espérer, qu'à votre recommandation, Son Excellence M. le ministre de la marine voudra bien me désigner pour faire partie de cette expédition.

ARTHUR.

Y songez-vous, Edouard? c'est presqu'un exil que vous sollicitez; c'est à la mort, peut-être, que vous voulez courir.

ÉDOUARD, *bas à Arthur.*

Ne vous ai-je pas dit que Valentine m'a trompé... qu'elle en aime un autre!...

LE DUC.

Arthur a raison... Nous nous reverrons demain, monsieur Morel, et j'espère reconnaître mieux ce que vous avez fait pour nous... Arthur, connaissez-vous donc la maîtresse de cet hôtel?

ARTHUR.

Non, monsieur, et je ne croyais pas avoir l'honneur de vous rencontrer ici.

LE DUC, *à part.*

Inconnue à lui... à tout le monde!... quelle est donc cette femme?...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MILADY MAC DONELL, JOHN.

JOHN, *entrant et précédant milady.*

Milady Mac Donell. (*Les trois invités se retournent et saluent milady Mac Donell.*)

LE DUC, *avec surprise.*

Lavinia!...

MILADY.

Mon nom!... Monsieur le duc... je vois avec bonheur que vous n'avez pas oublié une ancienne amie...

LE DUC.

Vous! en France!...

MILADY.

Pardonnez-moi de ne vous avoir pas prévenu... mais je voulais être témoin de votre surprise... et, je le vois, elle est grande...

LE DUC, *avec contrainte.*

Et ne peut être surpassée que par ma joie...

MILADY.

Vraiment!... votre main, cher duc! (*A voix basse, et pendant que le duc porte à ses lèvres la main qu'elle lui a tendue.*) Nous saurons tout à l'heure si cette joie est bien sincère. (*Haut.*) Je sais que M. Arthur de Lucenay a gracieusement accepté une invitation adressée, contre tous les usages le matin même; faites-le-moi connaître, mon ami, pour que je lui en témoigne toute ma reconnaissance.

LE DUC, *présentant Arthur.*

M. le comte Arthur de Lucenay.

MILADY.

Bien... très-bien... Tout à fait digne, je le vois, des éloges que partout on lui donne.

ARTHUR, *s'inclinant.*

Madame, après vous avoir remerciée de l'accueil bienveillant que vous daignez me faire, permettez-moi de vous présenter M. Édouard Morel, médecin déjà célèbre, et mon ami.

MILADY, *à Edouard.*

Soyez le bienvenu, monsieur... De retour, après une absence de près de vingt années, je suis presque étrangère à Paris... Je vous demande donc pour ma fête toute votre indulgence. Monsieur le duc, ma fille est dans le grand salon, et j'ai hâte de vous demander votre amitié pour elle... Je suis veuve, isolée dans le monde, et, à ma fille surtout, le beau nom de Lucenay devra servir d'égide et d'appui.

LE DUC, *bas.*

Lavinia... il faut que je vous parle... à vous seule...

MILADY, *bas.*

Tout à l'heure... (*Haut.*) Soyons tout au bonheur de nous revoir. (*Elle offre la main au duc, en souriant, puis engage Arthur et Edouard à la suivre.*) Messieurs... (*Arthur et Edouard, après s'être inclinés, suivent le duc et milady.*)

SCÈNE V.

CHARLEMAGNE, *puis* VALENTINE.

CHARLEMAGNE, *regardant sortir milady.*

Qui pourrait soupçonner cette femme?... Quel calme dans son sourire?... oh! les souvenirs de Routier l'auront abusé... une ressemblance peut-être... Ce matin encore, pourtant, il soutenait que milady était bien la femme qu'il avait vue au Carré Marigny. L'épreuve que j'ai préparée peut seule éclaircir mes doutes... (*Regardant à sa montre.*) Routier trouvera le chemin libre pour arriver à l'endroit que je lui ai indiqué... Quant à Valentine...

JOHN, *annonçant.*

La marquise Faviani... (*Une femme, couverte d'un domino rose,*

et dont un masque cache à demi la figure, entre : au nom de Faviani, Charlemagne a remonté vivement, puis se contenant en présence du valet, il s'incline devant la dame inconnue, prend des mains de John la lettre qu'il tenait et le renvoie.)

CHARLEMAGNE, *après s'être assuré que personne ne peut l'entendre.*

Vous le voyez, mademoiselle, cette lettre d'invitation que j'ai su vous réserver vous a ouvert toutes les portes de l'hôtel... vous n'avez rien à craindre.

VALENTINE, *ôtant son masque.*

Vous m'avez dit hier : « J'ai besoin de votre présence pour avoir la preuve certaine que lady Mac Donell est bien la femme que nous cherchons. » De ce moment, mon ami, aucune crainte, aucun danger ne pouvait m'arrêter.

CHARLEMAGNE.

Noble courage !

VALENTINE.

A la sainte mission que Dieu et ma mère m'ont donnée, n'ai-je pas sacrifié déjà plus que ma vie ?... n'ai-je pas sacrifié l'amour d'Edouard.

CHARLEMAGNE.

Vous avez bien voulu me confier ce secret de votre cœur... Mais pourquoi n'avoir pas tout dit à ce jeune homme ?

VALENTINE.

Je peux supporter les soupçons, le mépris dont Édouard, trompé par les apparences, m'accable peut-être. Mais le voir frémir d'horreur au nom de mon père, qu'il croirait coupable... oh ! jamais... jamais !... Valentine Maurice n'existe plus, et Valentine de Saint-Vallier doit cacher sa honte jusqu'au jour où, relevant la tête, elle pourra porter fièrement ce nom qu'un arrêt a flétri, que la main du bourreau a fait infâme.

CHARLEMAGNE.

Et ce jour n'est pas loin, Valentine : la Providence nous vient en aide. C'est elle qui a placé sur mon chemin ce misérable Routier qui, dans un intérêt personnel et coupable, a déjà si bien servi notre sainte cause ; c'est la Providence encore qui a voulu que lady Mac Donell mît sa confiance dans le tapissier Darrac, ancien ami de ma jeunesse, et dont la recommandation a suffi pour m'introduire et m'installer dans cet hôtel. Routier doit être à son poste ?

VALENTINE.

Oui. Placé derrière la voiture qui m'a amenée, il a pu pénétrer dans la cour et gagner l'escalier dérobé que vous lui aviez indiqué.

CHARLEMAGNE.

Cet escalier le conduira dans une pièce encore inhabitée et qui, par un corridor, communique à l'appartement particulier de milady... (*Il désigne la porte à droite, premier plan.*) C'est là qu'il doit m'attendre, c'est là que j'irai le chercher quand le moment sera venu... c'est par cette route qu'il devra fuir après notre étrange et mystérieuse entrevue avec milady Mac Donell... vous n'avez rien oublié, n'est-ce ?

VALENTINE, *entr'ouvrant son domino, et laissant voir à demi un costume de dame espagnole.*

Voyez...

CHARLEMAGNE.

Quelqu'un ! (*Valentine a remis vivement son masque. Charlemagne s'est éloigné respectueusement d'elle et semble lire la lettre qu'il tient à la main. Milady paraît au fond, appuyée sur le bras du duc de Lucenay. Charlemagne semble indiquer à Valentine l'entrée du salon. Valentine salue milady qui s'incline. Valentine disparaît. Milady interroge du regard Charlemagne qui, silencieusement, remet la lettre d'invitation, que milady lit machinalement.*)

MILADY.

La marquise Faviani... (*Elle jette la lettre sur un guéridon, et de la main congédie Charlemagne. Les portes se ferment.*)

SCÈNE VI.

MILADY, LE DUC.

LE DUC.

Enfin, nous sommes seuls, Lavinia... Pourquoi m'avez-vous appelé ? qu'avez-vous à me dire ?

MILADY, *s'asseyant sur la causeuse à gauche, et jetant son éventail sur le guéridon.*

Assurez-vous d'abord que ces portes sont bien fermées et que personne ne peut nous entendre.

LE DUC.

Personne.

MILADY.

Asseyez-vous, là, près de moi... et laissez-moi m'amuser encore de votre stupéfaction... J'avais voulu vous écrire de Londres, pour vous apprendre l'existence et le prochain retour de cette Lavinia, si chère autrefois, et si complétement oubliée sans doute... Mais, après réflexion, j'ai déchiré ma lettre... ne voulant pas vous donner le temps de prendre vos précautions.

LE DUC.

Mes précautions...

MILADY.

Écoutez-moi bien, Henri : le colonel Mac Donell, mon époux, mort il y a dix-huit mois, m'a laissée sans fortune.

LE DUC.

Sans fortune ?... mais ce luxe... cet éclat ?...

MILADY.

Tout cela n'est que mensonge... Avant de quitter l'Angleterre j'ai réuni tout ce que je possédais, afin de pouvoir vivre quelques semaines à Paris de cette vie brillante et dorée, vie factice !... Dans un mois... je serai sans ressources.

LE DUC.

Je ne vous comprends pas... Pourquoi cette prodigalité ?

MILADY.

Parce que le fils de M. de Lucenay ne peut épouser qu'une fille millionnaire, et qu'il fallait, pour ce monde qui ne juge que sur les apparences, que miss Cécile Mac Donell fût une riche héritière. Commencez-vous à me comprendre, Henri ?

LE DUC.

Quelque audacieux qu'ait toujours été votre esprit, je n'aurais jamais pensé qu'il pût concevoir un projet aussi follement absurde.

MILADY.

Vraiment ?

LE DUC.

Brisons là. Vous faites appel à mon ancienne amitié, elle ne vous faillira pas... J'assurerai votre sort, celui de votre fille... Je me souviendrai que Lavinia fut la compagne de mes mauvais jours.

MILADY.

Vous ne vous souviendrez que de cela ? (*Prenant négligemment la lettre qu'elle a jetée sur le guéridon.*) Lisez donc la date de cette lettre ? (*Elle la lui présente.*)

LE DUC, *avec émotion.*

7 février !

MILADY.

Il n'y a rien de net et de précis comme une date... Je suis sûre qu'à présent vos souvenirs reviennent en foule..... (*Rejetant la lettre.*) Asseyez-vous donc... 7 février... à pareil jour, il y a vingt ans, tout était commun entre nous, misère... et crime...

LE DUC.

Plus bas ! imprudente !... parlez plus bas !...

MILADY.

Asseyez-vous donc, monsieur le duc... Vingt années !... que de choses, que de faits intéressants peuvent s'oublier dans un si long intervalle... Aussi, à tout hasard, ai-je là, dans mon secrétaire, un récit exact des événements qui ont signalé mon premier séjour en France... Ce sont des mémoires fidèles, authentiques, où je me suis représentée orpheline, pauvre et maîtresse d'un chevalier de Verteuil, jeune et misérable comme moi... Le malheur rend cruel, impitoyable... Je me suis montrée attendant impatiemment, comme le chevalier, que la mort vînt faire tomber les obstacles qui nous séparaient de la fortune... Le vieux duc de Lucenay, le comte son fils, sa belle-fille... un jeune enfant... tout cela était entre la richesse et nous !... Quelques mois s'étaient à peine écoulés, que le vieillard et l'enfant restaient seuls. Le duc fit alors appeler son cher parent, le chevalier de Verteuil, qu'il avait jadis chassé de sa présence... et comme s'il eût prévu que cet entretien dût être le dernier, il montra au chevalier un testament qui, en cas de mort de son petit-fils, laissait tout l'héritage à M. de Saint-Vallier, parent et tuteur du noble orphelin...

LE DUC.

Saint-Vallier !... Quel nom prononcez-vous ?...

MILADY.

On verra dans ces mémoires de quel prix M. de Saint-Vallier paya ce funeste présent. Ce qu'avaient fait le poison, le poignard et le bourreau, la terre recouvrait tout... nous allions être riches enfin... Mais le premier consul avait appris que vous serviez en secret la cause des princes exilés, il s'opposa à votre envoi en possession des biens de Lucenay, il fit mettre ces biens sous le séquestre ; et pour éviter sa terrible colère, il vous fallut quitter la France. C'est alors que nous dûmes nous séparer. Nous partîmes, emportant, sinon le remords, au moins le désespoir. Vingt ans ont passé, l'empereur est tombé, et on a enfin récompensé vos services. Vous êtes depuis un an trois fois millionnaire et duc de Lucenay. Hier encore, votre bonheur était complet. Vous pensiez que le temps vous avait débarrassé de Lavinia comme le poison vous avait jadis débarrassé de Gaspard... Mais Lavinia existe... Lavinia n'a rien oublié... et, à l'appui de ces mémoires, qu'elle ne veut pas qu'on suppose apocryphes, elle apporte une correspondance qui ne laissera aucun doute sur la réalité des

faits. Je comptais donner ces mémoires en dot à ma fille... et, pour M. de Lucenay, il me semblait que ces mémoires étaient plus qu'une fortune... car c'est son honneur, c'est sa vie!

LE DUC.

Lavinia!...

MILADY, *reprenant son calme.*

Comprenez-vous enfin que miss Mac Donell est un excellent parti pour M. Arthur de Lucenay?

LE DUC.

Vous ne songez pas à ce que vous me demandez... Mon fils épouser...

MILADY.

La fille légitime d'un noble Irlandais, qui avait bien voulu prendre pour femme Lavinia, pauvre et délaissée... Vous ne vous défiez jamais assez de ma mémoire, mon cher Henri, et je vous préviens qu'elle est merveilleuse... M. Arthur ne descend-il pas, par sa mère, d'une honnête famille de marchands de la Cité de Londres?... Quand vous m'aimiez, Henri, vous aviez abandonné, de l'autre côté du détroit, miss Anna Davidson, et pour l'aider à cacher sa faute, vous aviez emmené son enfant... le vôtre... Je me souviens que, pour m'épargner la vue de cette preuve vivante d'un autre amour, vous l'aviez ensevelie dans le fond d'un hospice... Plus tard, chassé de France et sans ressources, vous revîntes, au nom de ce même enfant, solliciter la main et la modeste fortune de miss Davidson. Quand, pour obtenir votre pardon, on exigea que vous missiez le jeune Arthur aux bras de sa mère mourante, qui me prouve, à moi, que vous ne vous êtes pas indignement joué de cette tendresse maternelle?...

LE DUC.

Un pareil doute?...

MILADY.

Allons, mon cher duc, ne vous fâchez pas... la défiance est permise à qui vous connaît si bien... Après tout, M. Arthur porte le nom de Lucenay, et c'est ce nom que je veux pour ma fille.

LE DUC, *se levant.*

Vous avez assez cruellement raillé, madame... parlons sérieusement... Ce mariage est doublement impossible... Ne savez-vous pas que, dans un mois, Arthur sera fiancé à mademoiselle de Beaufermont?

MILADY.

Dans un mois... d'ici là, mes mémoires auront pu paraître, et mademoiselle de Beaufermont en aura le premier exemplaire.

LE DUC.

Mais vous vous perdrez...

MILADY.

Je ne perdrai que moi. Ma fille, renvoyée en Irlande, avec une modeste somme, mise là en réserve pour payer sa dot dans un couvent, ma fille ne verra pas la honte de sa mère... elle ne la verra pas marcher au supplice avec le duc de Lucenay... qui a tout à perdre lui, et qui n'hésitera pas à tout racheter avec une signature au bas d'un contrat.

LE DUC.

C'est impossible, vous dis-je!... Mettez tel autre prix que vous voudrez à la remise de ces prétendus mémoires... de cette correspondance surtout... et dût-il m'en coûter la moitié de ma fortune...

MILADY.

Je vous ai dit ce que je voulais...

LE DUC.

Oh! prends garde, Lavinia!...

MILADY, *avec un sourire.*

Oh! je vous sais par cœur, mon cher Henri... Je ne vous laisserai pas le temps de recourir à d'anciennes habitudes que vous reprendriez bien vite. Si je tardais de trois jours seulement, je serais morte... Mais, c'est cette nuit même que je compte agir.

LE DUC.

Cette nuit!...

MILADY.

Un notaire est là, dans mon salon, homme riche, incorruptible!... et ce n'est pas sans motifs qu'il figurait sur la liste de mes invités...

LE DUC.

Que voulez-vous faire?...

MILADY.

Déposer entre ses mains, tout à l'heure, ces papiers qu'il devra remettre lui-même au procureur du roi, si dans trois jours je ne suis pas revenue les lui redemander. (*Après un moment de silence.*)... Henri, c'est chez ce notaire que se signera le contrat de mariage de nos enfants, n'est-ce pas?... Je lui dois bien cela pour l'immense service qu'il va me rendre sans le savoir...

LE DUC, *à part.*

Mais tout cela est un rêve... tout cela est infernal!... (*A ce moment, par la glace sans tain qui surmonte la cheminée au fond, on aperçoit un grand mouvement dans la salle de bal, et Betty entre vivement.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BETTY, *puis* CHARLEMAGNE et VALENTINE.

MILADY.

Que voulez-vous?

BETTY.

Du secours pour une jeune dame qui vient de se trouver mal dans le grand salon.

MILADY.

La chaleur sans doute... prenez des sels... là... dans ma chambre... (*Betty entre à droite.*) Ma présence est indispensable... (*S'adressant au Duc.*) vous voudrez bien me ramener au bal, n'est-ce pas?... (*Bas.*) La nuit porte conseil; je vous attendrai demain à midi.

LE DUC, *avec résolution. A part.*

Demain... Cette nuit est encore à moi!... (*Il offre la main à Lavinia, et ils sortent par la gauche. Charlemagne entre par le fond. Betty reparaît par la droite.*)

CHARLEMAGNE.

Où courez-vous donc, Betty?

BETTY.

Porter ce flacon à une jeune dame en domino rose... qui vient de se trouver mal.

CHARLEMAGNE.

En domino rose... (*Il va s'élancer par le fond. Valentine, toujours masquée, entre soutenue par quelques dames que Charlemagne congédie.*)

BETTY.

La voilà... Entrez, madame... Ici, vous aurez un peu d'air... et voici des sels...

VALENTINE, *assise.*

Merci, mademoiselle... Je me sens bien... tout à fait bien, maintenant...

CHARLEMAGNE, *bas à Betty.*

Cette jeune dame veut être seule... Venez, Betty... (*Il reconduit Betty jusqu'au fond, puis rentre aussitôt.*)

SCÈNE VIII.

VALENTINE, CHARLEMAGNE.

VALENTINE, *avec trouble.*

Edouard... oui... c'était bien lui!...

CHARLEMAGNE, *revenant à Valentine.*

Pour Dieu! mademoiselle! que s'est-il donc passé?

VALENTINE

J'étais dans le salon, j'attendais impatiemment le signal convenu, le regard sans cesse attaché sur cette porte à laquelle vous alliez paraître... Je ne voyais, je n'entendais rien de ce qui se passait autour de moi... Au milieu de cette joie bruyante, je pensais à ma mère... et, sous ce masque, où l'on cherchait un sourire peut-être, il n'y avait que des larmes... Tout à coup, une voix frappe mon oreille, une main touche la mienne... Cette voix, c'était celle d'Edouard, cette main, c'était la sienne.

CHARLEMAGNE.

Edouard Morel! Il est ici!!

VALENTINE.

Je me croyais courageuse et résolue... Au seul son de cette voix, tout mon sang me vint au cœur... je ne respirais plus... j'allais tomber. On s'empresse autour de moi, on essaye de détacher mon masque... Edouard était là, il allait me reconnaître et tout perdre... Alors seulement le courage me revint... Je repoussai les soins qu'on m'offrait, et, rassemblant les forces que le danger m'avait rendues, je suis venue ici, chercher un refuge et un appui.

CHARLEMAGNE.

Vous êtes bien sûre qu'il n'a pas vu votre visage?

VALENTINE.

Je n'ai pas quitté mon masque, je n'ai pas prononcé une parole... Pourtant, la présence d'Édouard, ici, m'inquiète... hâtons-nous d'agir...

CHARLEMAGNE.

J'ai dû choisir, pour l'épreuve que nous allons tenter, l'instant où tout le monde sera réuni dans la salle du banquet... et l'heure marquée pour le souper va sonner.

VALENTINE.

Comment attirer ici cette femme?

CHARLEMAGNE, *apercevant Betty.*

Silence!... (*A Betty.*) Que cherchez-vous, Betty?

BETTY.

L'éventail de madame.

CHARLEMAGNE, *l'apercevant sur le guéridon et se plaçant vivement devant le meuble.*

Dans sa chambre, peut-être

BETTY.

Vous avez raison... Milady l'y aura laissé. (*Betty entre dans la chambre à droite.*)

CHARLEMAGNE, *courant à l'éventail.*

Cet éventail...

VALENTINE.

Qu'allez-vous faire ?

CHARLEMAGNE.

Oui, c'est cela... (*Il écrit au crayon.*) Ce moyen est plus sûr encore que celui que je voulais employer...

VALENTINE, *vivement, voyant revenir Betty.*

Prenez garde !

CHARLEMAGNE, *replaçant l'éventail sur le guéridon.*

Eh bien, cet éventail ?

BETTY.

Je ne le vois nulle part...

CHARLEMAGNE.

Pourtant, milady l'avait tout à l'heure... et, tenez, n'est-ce pas celui-là ?...

BETTY, *allant le prendre sur le guéridon.*

Justement... Je vais le porter à milady... (*Elle sort en courant.*)

CHARLEMAGNE.

Je vais m'assurer que cet éventail n'ira pas en d'autres mains que celles de milady Mac Donell... puis je reviens vous prendre... Courage, Valentine, le moment approche, et nous allons connaître enfin l'un des trois coupables. (*Il sort sur les pas de Betty.*)

SCÈNE IX.

VALENTINE, *puis* ÉDOUARD.

VALENTINE.

La voilà venue... cette heure qu'appelaient tous mes vœux... Pardonnez-moi, ma mère, si en ce moment la pensée d'Edouard est venue troubler mon âme... oh! je l'en ai chassée déjà!... (*Edouard paraît au fond ; il semble chercher quelqu'un.*)

ÉDOUARD.

C'est de ce côté... oui, la voilà... et elle est seule!...

VALENTINE.

Avait-il donc cru me reconnaître!... Que d'émotion il y avait dans sa voix!

ÉDOUARD, *fait un pas, puis s'arrête.*

Oh! mon cœur me trompe... Valentine sous ce costume... Valentine au milieu d'une fête... c'est impossible... pourtant...

VALENTINE, *à elle-même.*

Pauvre Édouard!!

ÉDOUARD, *qui s'est approché.*

Mon nom!

VALENTINE, *l'apercevant.*

Lui!

ÉDOUARD.

Pardon, madame... mais un nom vient de s'échapper de vos lèvres... et ce nom était le mien... oui... le mien... et tout en vous me rappelle une personne que j'avais juré de ne plus revoir, d'oublier... et dont l'image remplit mon âme... dont la pensée est encore toute ma vie!

VALENTINE, *d'une voix étouffée.*

Monsieur... je ne vous connais pas!...

ÉDOUARD.

N'essayez pas de me tromper... Tout, jusqu'à cette voix que vous étouffez en vain sous votre masque, tout me dit que vous êtes Valentine...

VALENTINE, *à part.*

O mon courage!!!

ÉDOUARD.

Valentine, que je devais croire voilée de deuil et priant pour sa mère.

VALENTINE, *à part.*

Ma mère!... (*Haut et avec plus de force.*) Monsieur, le nom que vous venez de prononcer n'est pas le mien, et je vous le répète, je ne vous connais pas... (*Ici Charlemagne paraît au fond et s'approche avec inquiétude.*)

ÉDOUARD.

Oh! malgré le calme que vous affectez, votre voix est émue, votre main tremble...

CHARLEMAGNE, *se plaçant entre eux.*

Pardon, monsieur. La voiture de madame la marquise Faviani est au bas du perron. (*Il offre sa main à Valentine qui passe froidement devant Edouard. Celui-ci la suit des yeux et reste comme frappé de stupeur.*)

SCÈNE X.

ÉDOUARD, ARTHUR.

ÉDOUARD.

La marquise Faviani... Oh! je suis fou! je suis fou! (*Il tombe sur le divan.*)

ARTHUR, *entrant et allant à Edouard qu'il aperçoit.*

Je vous cherchais Edouard... qu'avez-vous donc? pourquoi ce trouble ? cette agitation?

ÉDOUARD.

Pardonnez-moi, mon ami... j'ai vu tout à l'heure ici une femme que malgré son masque j'avais cru reconnaître... Oui... sa taille... le son de sa voix... tout en elle me rappelait Valentine.

ARTHUR.

Encore le souvenir de cette femme... de cette femme qui ne pouvait être ici... Vous avez dû promptement reconnaître votre erreur.

ÉDOUARD.

Mes doutes ont dû s'évanouir lorsque j'ai entendu donner à celle que je croyais Valentine un nom que vous avez plusieurs fois prononcé devant moi... le nom de Faviani.

ARTHUR.

Faviani!

ÉDOUARD.

Vous connaissez cette dame, n'est-ce pas?

ARTHUR.

Sans doute... mais vous vous trompez, Edouard... le nom de Faviani ne peut être celui de la personne que vous avez suivie.

ÉDOUARD.

Pourquoi ?

ARTHUR.

Il y a deux jours, j'ai pris congé de madame la marquise qui, le soir même, quittait Paris pour retourner à Florence.

ÉDOUARD.

Oh! c'était Valentine... alors.

ARTHUR.

Je ne chercherai pas même à m'expliquer la présence vraiment impossible ici... de cette Valentine... de cette femme qui méritait si peu l'amour que vous lui avez gardé. Édouard, ne triompherez-vous donc pas de cet amour ? ne pourrez-vous donc jamais oublier cette jeune fille ?

ÉDOUARD.

L'oublier!! Voyez jusqu'où va mon délire : depuis un mois... je la cherche. Et je donnerais tous les jours qui me restent à vivre pour trouver ce Charlemagne, ce rival qu'elle m'a préféré.

ARTHUR.

Vous ne connaissez pas cet homme... et vous rougiriez peut-être de vous trouver en face d'un pareil adversaire. Édouard, votre émotion ne vous permet plus de rentrer dans la salle de bal... nous allons partir... Mais je ne vous quitterai que lorsque je vous verrai plus calme. L'amitié que je vous ai vouée m'ordonne de veiller désormais sur vous. Je ne vous laisserai pas compromettre et traîner dans la fange un nom que la science a fait illustre déjà... Vous avez défendu, sauvé ma vie. Je défendrai, je sauverai votre honneur. (*Ils sortent par le fond à droite.*)

SCÈNE XI.

MILADY, *puis* CHARLEMAGNE, VALENTINE *et* ROUTIER.

MILADY, *entrant par le fond à gauche.*

Henri, qui m'avait brusquement quittée... n'aura point osé entamer la lutte... et c'est un traité de paix qu'il veut m'offrir... (*Lisant sur son éventail*) : « Dans votre boudoir... venez seule. » — Ces mots ne peuvent avoir été tracés que par lui ! Quoi qu'il vous en coûte, monsieur le duc, il faudra partager avec votre complice... Bizarre rapprochement!... A pareil jour le crime... et le salaire... O ma fille!... tu ne sauras jamais de quel prix aura été payé ton titre de duchesse!... A quoi vais-je penser là ?... (*Pendant les derniers mots de Lavinia, Charlemagne, Valentine et Routier sont entrés. Charlemagne, masqué, portant le costume de magicien et le nœud orange. Il est entré le premier et a éteint les bougies des candélabres de la cheminée; la lumière n'arrive donc plus que par la glace sans tain. Valentine, masquée, portant le costume de dame espagnole. Routier, masqué, et portant le costume de pèlerin. Tous deux ont des nœuds orange. Ils se sont approchés sans bruit de la causeuse sur laquelle est assise Lavinia, et se tiennent debout devant elle.*)

MILADY, *les apercevant.*

Que vois-je !... oh! c'est comme une apparition!... Le hasard... le hasard seul a fait cela... Que me veulent ces trois masques?... Pourquoi rester ainsi immobiles et muets devant moi ?... (*Se levant et allant à Charlemagne.*) Qui êtes-vous ?... que voulez-vous ?... Pas de réponse?... (*A part.*) J'ai peur!... (*Haut.*) En-

core une fois... (*A Valentine.*) Votre nom?... (*A Charlemagne.*) D'où venez-vous?.. (*A Routier.*) Que voulez-vous?..

VALENTINE, *d'une voix grave.*

Mon nom... Saint-Vallier!...

MILADY, *reculant.*

Saint-Vallier!

CHARLEMAGNE, *même jeu.*

D'où je viens?... Du Carré Marigny!...

MILADY, *même jeu.*

Marigny!!...

ROUTIER.

Ce que je veux?... (*Ouvrant sa robe.*) Je viens chercher l'enfant!

MILADY, *au comble de l'effroi.*

Ah! (*Éperdue, elle a reculé jusqu'à la causeuse sur laquelle elle tombe évanouie.*)

CHARLEMAGNE *et* VALENTINE.

C'est elle!

ROUTIER.

J'en étais sûr!

CHARLEMAGNE.

Fuyez maintenant... (*A Valentine.*) La voiture vous attend... (*A Routier.*) Quant à vous...

ROUTIER, *avec intention.*

Oh! je sais mon chemin... j'ai eu le temps d'étudier les êtres... (*Regagnant la droite, à part.*) Mac Donell, nous allons régler nos comptes!... (*Il sort à droite, premier plan. Valentine, à droite, deuxième plan, avec Charlemagne.*)

SCÈNE XII.

MILADY, *puis* CHARLEMAGNE, BETTY, JOHN.

MILADY, *revenant à elle.*

Seule... je suis seule... et pourtant... tout à l'heure... ils étaient là, tous les trois... oui... là!... là!... Oh! je veux savoir... (*Elle sonne violemment.*)

JOHN, BETTY.

Que demande milady?...

MILADY.

Germain!... qu'on appelle Germain!

CHARLEMAGNE, *venant du fond.*

Je suis aux ordres de milady... Qu'y a-t-il donc?

MILADY.

Avez-vous remarqué, dans le bal... ou avez-vous vu sortir de ce boudoir, tout à l'heure, trois masques étranges... une femme... deux hommes?... La femme, masquée, portait un costume espagnol et un nœud orange sur l'épaule... L'un de ces hommes en magicien, l'autre en pèlerin... et tous deux portant aussi un nœud orange?...

CHARLEMAGNE.

Non, milady, je n'ai vu personne sous de semblables costumes...

MILADY, *à John et Betty.*

Et vous?

JOHN *et* BETTY.

Personne.

MILADY.

Oh! ce n'est pas une illusion... j'ai vu... j'ai entendu surtout... (*Ici, bruit dans la chambre à droite.*)

BETTY.

Qu'est-ce que c'est que ça?

JOHN.

Quelque chose vient de tomber dans la chambre de milady.

CHARLEMAGNE, *à part.*

Ciel!

MILADY.

Allez, courez, John. Plus de doute... c'est par là qu'ils auront pris la fuite... (*John entre dans la chambre.*)

CHARLEMAGNE, *à part.*

Routier n'a-t-il donc pu retrouver l'escalier dérobé?

JOHN, *revenant.*

Ah! milady.

TOUS.

Qu'avez-vous donc?

JOHN.

Il n'y avait plus personne dans votre chambre, mais votre secrétaire a été forcé.

TOUS.

Forcé!

JOHN.

Et j'ai trouvé sur le parquet ce portefeuille vide!

TOUS.

Un vol!

CHARLEMAGNE, *à part.*

Oh! le misérable!

MILADY.

Un vol!... (*Prenant le portefeuille.*) Plus rien... Là étaient mes dernières ressources... (*Avec effroi.*) Mais là aussi était ma dernière espérance... les lettres de Lucenay... volées... volées aussi...

JOHN.

Il faut avertir la police!... (*Betty sort en courant.*)

MILADY.

Plus rien!... (*Un petit papier carré tombe du portefeuille.*)

JOHN, *le ramassant.*

Pardon, milady... ce papier vient de tomber du portefeuille.

MILADY.

Ce papier?... (*Lisant.*) « Pour acquit : Routier, dit Gaspard. » Grand Dieu!...

CHARLEMAGNE, *à part.*

Pourquoi ce trouble?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, TOUS LES INVITÉS.

TOUS.

Un vol!

MILADY, *commandant à son émotion.*

Non... non, messieurs... ce vol n'est rien... absolument rien... et je vous supplie de n'y pas songer une minute... Rentrons au bal, messieurs... vous m'avez promis de rester jusqu'au jour... (*Bas à Charlemagne et à John.*) On ne m'a rien pris, rien volé... pas un mot, entendez-vous bien... pas un mot, je le veux!...

CHARLEMAGNE, *à part.*

Plus de doute!... (*Ramassant le portefeuille resté à terre.*) La preuve du crime était là dedans.

MILADY, *s'éloignant, à part.*

Malheur!... malheur!... Gaspard existe encore!...

CHARLEMAGNE, *à l'avant-scène a gauche.*

Routier!... oh! il faut que je le retrouve.

ACTE IV.

PREMIER TABLEAU.

Le Pacte.

Un petit salon de l'hôtel de Lucenay. Fenêtre à droite. Cheminée à gauche. Porte au fond.

SCÈNE I.

LE DUC LUCENAY. *Il est seul, assis devant la cheminée, le front appuyé sur une de ses mains.*

Non... tous mes efforts seront inutiles; Lavinia a trop bien pris ses mesures... avec elle, la lutte ouverte est impossible... aujourd'hui surtout que mademoiselle de Saint-Vallier est à Paris et à la recherche de la vérité... aujourd'hui que ce Charlemagne est libre!... J'ai détruit l'indice dont il voulait se servir... Mais cette lettre de Lavinia, tombée si étrangement en son pouvoir, cette lettre était-elle bien la seule arme qu'il espérait employer... La prudence me recommandait de céder au moins en apparence... (*Montrant une lettre.*) J'ajourne l'union d'Arthur et de mademoiselle de Beaufermont... A l'inébranlable volonté de Lavinia, je n'opposerai que la lenteur... gagner du temps, c'est tout ce que je puis tenter... Le hasard me fournira peut-être le moyen d'enlever à mon ennemie cette fatale correspondance qui fait toute sa force... et ce moyen, quel qu'il soit, je jure bien... (*Ici, on frappe à une porte perdue dans la tenture au premier plan.*) Qui vient là?... oh! Jérôme, sans doute... (*Il va pousser un petit verrou, la porte s'ouvre, et l'Inspecteur entre en saluant jusqu'à terre.*)

SCÈNE II.

LE DUC, L'INSPECTEUR.

LE DUC, *sèchement.*

Que savez-vous?

L'INSPECTEUR.

Aujourd'hui peu de chose; mais demain, j'espère bien faire connaître à monsieur l'adresse de la demoiselle en question.

LE DUC.

Vous êtes sur sa trace?

L'INSPECTEUR.

Elle a été vue par un de mes... employés, causant avec une vieille connaissance à nous, un nommé Routier... par ce Routier, nous saurons...

LE DUC.

Pourquoi remettre à demain?...

L'INSPECTEUR.

Je me suis transporté, ce matin, rue Popincourt, chez Routier... Mais le drôle avait fait quelque bon coup, car il était en fonds... Parti de chez lui en fiacre, il avait annoncé ne vouloir rentrer qu'après le carnaval, c'est-à-dire demain.

LE DUC.

Redoublez d'efforts... je doublerai la récompense promise.

L'INSPECTEUR.

Monsieur le duc sera servi comme il paye... consciencieusement; j'ai d'ailleurs toujours l'œil sur ce M. Charlemagne... et, à la première occasion... coffré... il ne se tirera pas toujours si facilement d'affaire.

LE DUC, *tirant son calepin.*

Ce Routier demeure, avez-vous dit?

L'INSPECTEUR.

Rue Popincourt, n° 11.

LE DUC.

C'est bien.

L'INSPECTEUR.

A demain, monseigneur. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

LE DUC, *puis* UN VALET *et* MILADY.

LE DUC.

Oui... c'est cela... en feignant de prendre intérêt au sort de cette jeune fille, orpheline et seule... au moyen d'une petite pension, peut-être... je l'éloignerai de Paris... Quant à ce Charlemagne...

LE VALET, *entrant.*

Pardon, monsieur... une personne est là, qui demande instamment à parler à monsieur le duc.

LE DUC.

Tout à l'heure... Joseph, prenez cette lettre, et portez-la vous-même à l'hôtel de M. de Beaufermont. (*Pendant ces derniers mots, Lavinia, vêtue de noir et la tête couverte d'un voile, est entrée.*)

MILADY.

Il est inutile d'envoyer cette lettre, monsieur le duc. (*Elle lève son voile.*)

LE DUC.

Lavinia!

LE VALET.

Qu'ordonne monsieur?

LE DUC.

Rendez-moi ce billet... et ne laissez plus entrer personne.

SCÈNE IV.

LE DUC, MILADY.

MILADY, *avec contrainte.*

L'heure que je vous avais indiquée est depuis longtemps passée, monsieur le duc, et je me suis lassée de vous attendre.

LE DUC.

Pardonnez-moi ce retard, tout à fait involontaire, et permettez-moi, à mon tour, de vous faire les honneurs de mon hôtel. (*Il approche un siége.*)

MILADY, *le repoussant.*

Entre nous, plus de paroles inutiles; Henri, avez-vous pris un parti?

LE DUC.

Oui.

MILADY.

Et vous avez décidé?...

LE DUC.

Que je romprais tout projet d'alliance avec la famille Baufermont... Je vous demanderai seulement de prolonger le délai fixé par vous d'abord, et qui serait insuffisant pour préparer Arthur à l'union nouvelle... à laquelle il faut bien consentir.

MILADY, *avec amertume.*

Ainsi, vous renoncez à toute résistance?

LE DUC.

Ne serait-elle pas vaine?... Vous m'apportez, je le suppose, une des pièces de cette correspondance que vous me faites payer si cher... vous venez me prouver qu'hier je ne me suis pas trop facilement effrayé... Enfin, vous ne voulez me laisser aucun doute sur l'existence des armes terribles que vous tenez suspendues sur ma tête.

MILADY, *se contenant à peine.*

C'est bien cela... les rôles sont changés... je menaçais hier... vous raillez aujourd'hui...

LE DUC.

Que dites-vous?

MILADY, *éclatant.*

Je dis... que vous êtes un infâme!... je dis que j'étais folle!... car, après le meurtre, un vol ne devait pas vous coûter.

LE DUC.

Un vol...

MILADY.

Quand vous m'avez quittée, cette nuit, vous aviez déjà conçu le projet infernal que vous avez si promptement et si bien exécuté...

LE DUC.

Expliquez-vous mieux.

MILADY.

Ces papiers, qui vous mettaient à ma merci..., ces papiers que j'allais placer à l'abri de vos atteintes...

LE DUC.

Eh bien?

MILADY.

Vous me les avez volés!

LE DUC.

Moi!

MILADY.

Vous!... ou plutôt le vil mercenaire qui vous avait si bien servi déjà, et que vous n'avez épargné sans doute que pour en faire l'instrument de nouveaux forfaits.

LE DUC.

Gaspard!

MILADY.

Oui, Gaspard!

LE DUC.

Gaspard existe!

MILADY.

Oh! je m'attendais à cette feinte surprise... mais elle ne me trompera pas... Gaspard est entré chez moi une heure après votre départ... il a brisé mon secrétaire et s'est emparé de tout ce que je possédais!

LE DUC.

C'est impossible!

MILADY.

Si vous vouliez me faire jusqu'au bout votre dupe, pourquoi donc avoir permis à Gaspard de joindre la raillerie, l'insulte au crime... Pourquoi la main qui me volait s'est-elle elle-même révélée?... Voyez... Gaspard a-t-il donc outre-passé vos ordres?...

LE DUC, *lisant le papier.*

Gaspard... vivant!... ce misérable à Paris et possesseur de tous nos secrets! Nous sommes perdus!...

MILADY.

Votre terreur apparente est encore un piége?...

LE DUC.

Non, Lavinia, non, je te le jure... J'ignorais tout... Mieux valait cent fois ces fatales lettres dans tes mains qu'en celles de Gaspard... de Gaspard, que je croyais n'avoir plus à redouter...

MILADY.

Ce n'est pas pour vous remettre ces papiers qu'on me les a pris?

LE DUC.

Non, je te le jure!...

MILADY.

Oh! mais alors tu disais vrai... nous sommes perdus!...

LE DUC.

Comment retrouver Gaspard?... Impossible d'appeler la police à notre aide... notre ancien complice, arrêté, nous entraînerait avec lui dans l'abîme... Oui... il est plus dangereux aujourd'hui qu'il y a vingt ans... Alors, il ne connaissait ni notre nom ni notre visage... et aujourd'hui il sait tout!

MILADY.

C'est lui... j'en suis sûre à présent... qui avait tendu ce piége où ma faiblesse est tombée... C'est lui qui m'a répété ce que, il y a vingt ans, il m'avait dit... Mais on peut suivre et rejoindre ce misérable!...

LE DUC.

Sur ce papier, un nom... rien qu'un nom... (*Il relit.*) Routier, dit Gaspard... Routier.

MILADY.

Eh bien?

LE DUC.

Ah! je me souviens... (*Il court à son calepin, qui était sur la cheminée.*) Oui... c'est cela! Sauvés, Lavinia, nous sommes sauvés s'il tarde jusqu'à demain à nous trahir!...

MILADY.

Comment?

LE DUC.

Cette nuit... j'irai trouver cet homme... j'irai seul... et, au prix de tout son sang, s'il le faut, je lui reprendrai notre secret... Lavinia, le danger renaît, que le danger nous rallie... Et, cette fois, à tous deux l'échafaud, ou la fortune à tous deux! (*Ils se serrent la main.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

La Courtille.

Le théâtre représente une salle à l'entre-sol chez Desnoyers, à la Courtille. Premier plan à gauche, une porte; deuxième plan aussi à gauche, l'orchestre; plus loin, le haut de l'escalier qui descend au rez-de-chaussée, vis-à-vis l'entrée des autres salles. Au fond trois grandes croisées ouvrant sur la rue.

SCÈNE I.

BONNIVARD, *en Jupiter; foule de gens masqués, musiciens dans l'orchestre, ensuite* ROBINEAU *et un ami, puis* CHARLEMAGNE. (*Au lever du rideau on achève une contredanse très-animée après laquelle quelques-uns des masques vont s'attabler au fond. Les autres se dispersent de différents côtés.*)

BONNIVARD.

Décidément je grelotte dans ma peau de Jupiter... J'ai remarqué ici près une boutique de costumier. En attendant ma Giroflée, que Mistigris doit m'amener, je vais endosser quelque chose de plus chaud. (*Il sort par le grand escalier et se croise avec Robineau et l'ami qui entrent.*)

ROBINEAU.

Je te dis que c'est Charlemagne qui est descendu de ce fiacre et que j'ai vu entrer dans cette maison... la preuve (*Lui montrant la porte, premier plan à gauche.*) c'est que le voilà.

GUSTAVE.

C'est ma foi vrai.

CHARLEMAGNE, *entrant par la gauche.*

Il n'était pas dans cette salle; mais de ce côté peut-être. (*Il indique la droite.*)

ROBINEAU, *allant à Charlemagne.*

Ah! sournois... je t'y prends.

CHARLEMAGNE.

Robineau!... Gustave! (*Il leur prend la main.*)

ROBINEAU.

Comment tu viens tout seul à la Courtille... mais on n'a pas le droit de s'amuser les uns sans les autres en carnaval.

CHARLEMAGNE.

Je serais impardonnable de vous avoir oubliés, mes amis, mais au milieu de cette joie, c'est une tâche sérieuse que je poursuis.

ROBINEAU.

Et peut-on savoir quel est l'objet de tes recherches?

CHARLEMAGNE.

Ce compagnon de captivité dont je t'ai parlé déjà, un certain Nicolas Routier.

ROBINEAU.

Routier?... Ah! parbleu, je puis te donner des renseignements sur lui.

CHARLEMAGNE.

En vérité?

ROBINEAU.

Depuis tantôt que nous courons les guinguettes de la Courtille, nous l'avons rencontré au Bœuf-Rouge, au Grand-Vainqueur, proclamant son nom et semant l'argent sur son passage... enfin tout à l'heure, il est entré chez Desnoyers et a jeté un billet de cinq cents francs sur le comptoir, en criant : Servez, garçon! je ne sors d'ici qu'après avoir tout mangé.

CHARLEMAGNE.

Merci, Robineau... merci pour cette nouvelle. (*A lui-même.*) Nous le tenons maintenant. (*On entend des éclats de rire dans la salle voisine.*)

ROBINEAU.

Du bruit... Je ne serais pas surpris qu'il fût par là.

CHARLEMAGNE, *regardant du côté de la salle à droite.*

Mais oui... cet homme, monté sur une table, et qui harangue la foule, c'est bien lui... (*Revenant à Robineau.*) Mes amis, entrez dans cette salle... Tenez-vous près de Routier, faites-le boire, et ne le perdez pas de vue jusqu'à mon retour.

ROBINEAU.

Où vas-tu donc?

CHARLEMAGNE.

Faire part de cette heureuse découverte à la personne qui m'attend en bas dans une voiture. Je compte sur vous.

ROBINEAU.

C'est entendu. (*Robineau et l'ami entrent dans la salle à droite.*)

CHARLEMAGNE, *à lui-même.*

Il faudra bien maintenant qu'il nous suive, et qu'il nous livre les papiers volés à lady Mac Donell. (*Il sort par l'escalier.*)

SCÈNE II.

BERRICHON, ASPASIE, LE PETIT POLICHINELLE. (*Au moment où Charlemagne s'éloigne par l'escalier au fond à gauche, Berrichon, portant le petit polichinelle endormi, et suivi d'Aspasie, entre par la porte au premier plan, à gauche.*)

BERRICHON.

Je crois que votre petit dort, Aspasie, vous avez eu tort de l'emmener... Ça le fatigue... (*A part.*) Et moi aussi.

ASPASIE, *masquée.*

Une bonne mère ne quitte pas son enfant.

BERRICHON.

Otez votre loup, Aspasie, je suis si fier de votre profil.

ASPASIE.

Du tout... il y a peut-être ici des pratiques de mon mari, je crains d'être reconnue, et j'ai poussé la précaution... jusqu'à mettre un nez à mon Benjamin... Est-il gentil, comme ça!

BERRICHON, *portant toujours l'enfant.*

C'est un amour... (*A part.*) Un vrai monstre! Il est encore plus laid que son père. (*A ce moment, on entend un grand bruit dans la rue, les fenêtres du fond sont ouvertes. On voit, sur l'impériale de plusieurs fiacres, des groupes de gens masqués parmi lesquels sont Mistigris en pierrot, et Giroflée en malin, ils entrent dans la salle en poussant des cris de joie; tous les masques qui étaient en scène ou dans les salles voisines arrivent au bruit.*)

SCÈNE III.

MISTIGRIS, GIROFLÉE, ASPASIE, BERRICHON, LE PETIT POLICHINELLE, MASQUES, *puis* LE DUC DE LUCENAY, *masqué et vêtu en roulier.* (*Giroflée, Mistigris, ont sauté de l'impériale du fiacre sur la fenêtre du fond, et de là sur une table.*)

MISTIGRIS.

Ohé! les pantins, les déesses, ohé!

TOUT LE MONDE.

Ohé!!! (*Mistigris et Giroflée sautent dans la salle de bal, et descendent à l'avant-scène en dansant et en criant.*)

MISTIGRIS, *à Giroflée.*

Ah çà, Vénus des amours... nous voilà à Cythérée, autrement dit la Courtille... Je propose une ronde pour les grandes révolutions.

TOUS.

Oui, une ronde flambarde.

MISTIGRIS.

En avant, Berrichon!

BERRICHON, *à part.*

Attends, je vas serrer mon polichinelle quelque part. (*Il fourre l'enfant sous une table.*)

GIROFLÉE.

J'en sais une de ronde, et une fameuse : *les Mystères du Carnaval;* quand je la chante, les mollets me démangent. Y êtes-vous?

MISTIGRIS.

Un instant. (*Comme donnant le signal.*) Cric!

TOUS.

Cric!

MISTIGRIS.

Crac!

TOUS.

Crac!

MISTIGRIS.

Brindezingue!

TOUS.

Brindezingue!

MISTIGRIS.

Nous y sommes.

RONDE.

Air nouveau de M. P. Henrion.

Au bruit d'un joyeux bacchanal,
Arlequins et malins, savoyards et bergères,
Je vais dévoiler les mystères
Du carnaval,
Ohé! ohé! ohé! ohé! quel tapage infernal.
Célébrons les mystères
Du carnaval.

C'est à n' pas s'y r'connaître,

Amis, dans les jours gras,
Car chacun veut paraître
Justement c' qu'il n'est pas.
Là-bas, sous l'habit d'un' déesse,
Je r'trouve ma fruitièr' d'à côté,
Et plus loin, dans une sauvagesse,
Un' dam' des chœurs de la Gaieté.
Qu'ell' majesté!
Qu'ell' dignité!
Et qu'ell' taille élégante!
Comm' c'est bien joué!
Tout ça c'est loué
Pour quatre francs cinquante!

(*Reprise en chœur du refrain. On danse sur le refrain.*)

Au bruit d'un joyeux bacchanal, etc.

2e COUPLET.

Dans l' monde à la Courtille,
Pêle-mêle charmant,
La maman perd sa fille,
La fill' trouv' un amant.
Un Jeannot chaleureux s'enflamme
Pour une pierrette aux fins attraits,
L' masque tomb', y r'connaît sa femme,
Qui v'nait là pour lui fair' des traits.
Y reste baba;
Pendant c'temps-là,
Madame court à la danse,
Et pour Jeannot,
Un peu plus tôt,
Le carême commence.

Au bruit d'un joyeux bacchanal, etc.

3e COUPLET.

C'est à qui f'ra la noce,
On s' bouscule sans affront,
Si Mayeux perd sa bosse
L'autr' s'en fait deux au front.
Et, chose surtout bien fantasque,
On voit des maris consternés,
Qui pourtant n'avaient pas pris d' masque,
Se trouver avoir un pied d'nez.
Au jour final
Du carnaval
Que d' secrets il faut taire,
Par-ci, par-là,
Que d' Cœlina,
Que d'enfants du mystère.

Au bruit d'un joyeux bacchanal, etc.

(*Après la ronde, les masques dansent un galop infernal, à la suite duquel ils tombent sur les chaises et les tables épuisés de fatigue.*)

ASPASIE, *à Berrichon qui saute encore.*

Comment! vous dansez, monsieur Berrichon, et mon enfant? Qu'avez-vous fait de mon enfant?

BERRICHON.

N'ayez pas d'inquiétude... je l'ai serré là, sous la table.

ASPASIE, *regardant sous la table, d'où le petit polichinelle a disparu.*

O ciel! il n'y est plus! cherchez-le partout, et ne reparaissez devant moi que quand vous l'aurez retrouvé. (*Elle est entourée par les masques qui la consolent.*)

BERRICHON, *à lui-même.*

C'est étonnant, comme je vas m'amuser! (*Allant à quelques masques qui sont à droite.*) N'auriez-vous pas vu un petit polichinelle?

UN MASQUE.

Je crois qu'il est par là, en face.

BERRICHON, *de l'autre côté.*

N'auriez-vous pas vu un petit polichinelle?

UN AUTRE MASQUE.

J'ai vu plusieurs arlequins.

BERRICHON.

Ce n'est pas ça. (*Il se dirige vers le grand escalier au moment où le duc, travesti en roulier, entre dans la salle; il s'adresse au duc.*) Pardon, monsieur, n'auriez-vous pas vu?... (*Le duc le repousse pour se faire faire passage.*) Merci... il n'est pas causeur, celui-là. (*Il sort par l'escalier.*)

LE DUC, *à lui-même.*

Jérôme vient de m'assurer que je trouverais Routier ici. (*Il passe à travers les groupes de masques en cherchant, puis entre dans la salle à gauche.*)

GIROFLÉE, *le regardant.*

Est-ce qu'il passe une inspection, celui-là?

MISTIGRIS.

On dirait d'un jaloux qui cherche sa moitié.

ASPASIE.

Il y a tant de femmes imprudentes, oh! mon Benjamin... laissez-moi... laissez-moi... (*Elle donne un soufflet au pierrot qui veut la retenir et sort en courant par la droite.*)

SCÈNE IV.

MISTIGRIS, ASPASIE, LES MASQUES, BONNIVARD, *en ours blanc, puis* LE PETIT POLICHINELLE *et* BERRICHON. (*Au moment où le roulier disparaît d'un côté et Aspasie de l'autre, Bonnivard, travesti en ours, vient à quatre pattes auprès de Giroflée, se lève et lui prend la taille.*)

GIROFLÉE, *effrayée.*

Eh bien, qu'est-ce que c'est que ça? A bas les pattes.

BONNIVARD, *bas à Giroflée.*

N'ayez pas peur de l'ours, Giroflée, c'est moi... Je suis mieux comme ça, mais j'ai peur d'avoir trop chaud à présent. (*Il ôte sa tête d'ours.*)

GIROFLÉE, *bas.*

Monsieur Bonnivard... Ah! c'te tête!... Eh! bien, vrai, j'aime encore mieux l'autre. (*Elle montre la tête de l'ours. Ici le petit polichinelle entre en faisant chanter sa pratique; il a perdu son faux nez.*)

BERRICHON, *poursuivant l'enfant.*

Ah! je le tiens!... le voilà, le petit polisson... Qu'est-ce qu'il a fait de son nez?

BONNIVARD.

Mais c'est mon fils!... ce polichinelle est mon sang!... (*Il court à l'enfant, qu'il veut prendre dans ses bras et qui a peur.*)

BERRICHON, *donnant des coups de pied à l'ours.*

Voulez-vous bien lâcher cet enfant?

GIROFLÉE, *retenant Berrichon et à demi-voix.*

Mais tenez-vous donc en repos; c'est M. Bonnivard que vous époussetez comme ça.

BERRICHON.

Dieu! le marchand de sangsues!

ASPASIE, *rentrant.*

J'ai entendu crier mon Benjamin. (*Elle court à l'ours pour lui reprendre l'enfant.*)

BONNIVARD, *laissant tomber sa tête.*

Que vois-je? mon épouse!

ASPASIE.

Ciel! mon mari!

BONNIVARD.

Que faites-vous ici en Folie, madame?

ASPASIE.

Et vous en ours, monsieur?

BERRICHON, *à part.*

J'ai envie de m'en aller.

ASPASIE.

J'étais venue pour vous espionner, homme sans cœur!

BONNIVARD.

Et moi pour vous surprendre, épouse sans foi!

ASPASIE.

Laissez cet enfant, il ne vous appartient pas...

BONNIVARD, *stupéfait.*

Comment!

ASPASIE.

D'y toucher. (*Ici, un grand bruit de tables renversées, de vaisselle et de vitres brisées, se fait entendre dans la salle voisine. Les masques vont pour s'y précipiter, Routier paraît, chassant devant lui quelques masques qui se sauvent.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROUTIER, ROBINEAU, GUSTAVE, *puis* LE DUC.

ROUTIER.

Ne vous dérangez pas, c'est moi qui casse... j'en ai le droit, j'ai payé... Eh bien! les amis de la joie... ça ne marche donc plus... attendez, je vas mettre le bastringue en révolution... En place pour la contredanse! Qu'est-ce qui me fait vis-à-vis?... voilà ma danseuse. (*Il s'empare de Giroflée.*)

GIROFLÉE.

Voulez-vous bien finir; je ne me familiarise qu'avec mes inférieurs.

MISTIGRIS.

Elle a raison.

BERRICHON.

Si vous n'êtes pas un lâche... lâchez-la.

ROUTIER, *lui donnant un coup sur la tête qui lui enfonce son chapeau de plume jusqu'aux yeux.*

Je te reconnaîtrai... toi... Ah çà! est-ce qu'on se fâche... parce qu'un bon enfant cherche à rire... Je ne suis pas de votre société, c'est vrai... mais je vous permets d'être de la mienne. J'offre un bol de vin chaud à la compagnie... Garçon, défoncez une futaille... A moi le salon des cent couverts... Je régale tout le monde. (*Fouillant ses poches et en tirant des pièces d'or.*) Te-

nez, en voilà des monarques qui reluisent; il y en a encore... il y en aura toujours. (*En trébuchant il laisse tomber des pièces d'or.*) Ne touchez pas. (*Il se baisse pour les ramasser.*) Que personne ne se baisse.

LE DUC, *reparaissant à droite et désignant Routier.*

Ce doit être cet homme.

BERRICHON, *à part.*

C'est celui-là qui aurait pu acheter des sangsues.

GIROFLÉE.

Il paraît que c'est un *capitalisse.*

MISTIGRIS, *à demi-voix et pendant que Routier ramasse son or.*

Attendez donc, mais je le connais; je l'ai vu il y a deux mois sur les bancs de la correctionnelle.

BERRICHON.

Un repris de justice! (*Tous les masques font un mouvement en arrière.*)

LE DUC, *se penchant vers Routier comme pour l'aider à ramasser son or.*

Prends garde à toi, Routier, dit Gaspard.

ROUTIER, *se dressant et regardant.*

Hein? qu'est-ce qui m'appelle par mon nom? (*Le roulier, pendant ce temps, a changé de place et se perd dans la foule.*)

LE DUC, *à part.*

C'est bien lui.

ROUTIER, *à Bonnivard, qui s'est approché.*

Vous me reconnaissez donc, vous, farceur? (*Il tape sur le ventre de Bonnivard.*)

BONNIVARD.

Du tout.

ROUTIER.

Le vin chaud doit être servi! en route, les amis, vous allez m'aider à tortiller ça. (*Il frappe sur ses poches, où l'or résonne.*)

MISTIGRIS.

Jamais, mon bonhomme, jamais... nous ne mangeons pas de cet argent-là.

ROUTIER.

Ah! c'est comme ça... eh bien j'en prendrai tout seul du plaisir, et du fameux!... Je vas ficher le feu à la baraque... j'ai le moyen de la payer... n'est-ce pas, la petite mère? (*Il prend Aspasie par la taille.*)

ASPASIE, *effrayée.*

Ah! sauve-moi, Isidore, sauve-moi.

BONNIVARD, *se cachant derrière Berrichon.*

Oh! si j'étais sûr d'être le plus fort... je le flanquerais à la porte...

TOUS.

Oui... à la porte.

ROUTIER, *prenant une chaise.*

Venez-y donc... Le premier que j'attrape passera par la fenêtre. (*Il gesticule.*)

GIROFLÉE, *criant.*

A la garde! à la garde!

MISTIGRIS.

La garde, ça me connaît, je cours la chercher. (*Il sort. Tumulte parmi les masques au milieu desquels Routier se débat.*)

LE DUC, *à part.*

Si cet homme est arrêté, tout est perdu. (*Le brouhaha a continué; Routier, toujours armé de sa chaise, fait reculer les masques qui se sauvent tous dans la salle voisine.*)

SCÈNE VI.

ROUTIER, puis CHARLEMAGNE.

ROUTIER, *il s'assied.*

Mille tonnerres! avoir sur soi assez d'or pour régaler toute la Courtille, et ne trouver personne qui veuille boire avec moi... Encore si j'avais ici Charlemagne ou la petite... à la bonne heure... ce sont des bons, ceux-là, on aurait passé agréablement son carnaval.

CHARLEMAGNE, *arrivant par l'escalier au fond, à droite.*

Le fiacre est devant la porte... il s'agit d'emmener Routier au plus vite, car Robineau vient de m'apprendre qu'on devait l'arrêter... et puis Valentine est inquiète... Ce jeune Morel qui deux fois aujourd'hui avait perdu nos traces... elle a cru le reconnaître, il nous aura suivis.

ROUTIER, *à part.*

Ah çà mais, c'était pourtant à nous trois que nous faisions l'affaire... les deux autres ne veulent donc pas de leur part?

CHARLEMAGNE, *s'approchant.*

Si fait... je viens réclamer la mienne.

ROUTIER.

Charlemagne... enfin en v'là de la société... je ne souperai pas tout seul... N'ayez pas peur, c'est moi qui régale... ce qui doit vous revenir est intact... et je ne crains pas qu'on y touche... le numéraire est chez moi, bien caché... avec

CHARLEMAGNE, *à part.*

Chez lui... je ne m'étais pas trompé.

ROUTIER.

Et la petite?

CHARLEMAGNE.

Elle nous attend en bas dans une voiture.

ROUTIER.

Eh bien! qu'elle monte et la voiture aussi... je paye le transport.

CHARLEMAGNE.

Vous ne pouvez pas rester ici... vous avez fait du bruit... on est allé prévenir la garde.

ROUTIER.

La garde!... je l'attends de pied ferme pour lui offrir à boire.

CHARLEMAGNE, *cherchant à l'entraîner.*

Ah! c'est trop tarder... partons!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MISTIGRIS, BERRICHON, *amenant* UN CAPORAL *et* DEUX SOLDATS, ASPASIE, GIROFLÉE, BONNIVARD *et* LES MASQUES, *sortant de la salle voisine; ensuite* L'INSPECTEUR.

MISTIGRIS.

J'amène du renfort.

BERRICHON.

Par ici, troupiers, par ici. (*Désignant Routier.*) Voilà le tapageur.

TOUS LES MASQUES.

Oui, le voilà.

ROUTIER, *aux soldats.*

Comment, camarades, est-ce qu'on ne peut plus s'amuser en payant?

LE CAPORAL.

Vous vous expliquerez au violon. (*On s'empare de Routier et on se dirige vers l'escalier.*)

CHARLEMAGNE, *à part.*

Oh! à tout prix j'empêcherai. (*Haut.*) Vous emmenez cet homme parce qu'il a fait un peu de bruit... il faut être tolérant en carnaval.

L'INSPECTEUR, *venant de l'escalier.*

Il a raison, lâchez cet homme. (*A Routier.*) Vous êtes libre Mais tenez-vous tranquille. (*Les soldats sortent.*)

ROUTIER.

Mon autorité, voulez-vous boire un canon... Alors, zut pour la Courtille... Je vas au bal de l'Opéra.

CHARLEMAGNE.

C'est cela... Une fois hors d'ici...

ROUTIER.

Il me faut un équipage à six chevaux.

CHARLEMAGNE.

Le mien est en bas... tenez, on aperçoit l'impériale d'ici.

ROUTIER.

C'est ça, sur l'impériale, comme un potentat.

MISTIGRIS.

On va vous y porter en triomphe, mon monarque.

BERRICHON.

C'est dit... ça nous débarrassera de lui.

CHARLEMAGNE, *parlant au cocher par la fenêtre.*

Cocher! rue Popincourt, n° 11, et au galop. (*Pendant ce temps, des masques ont hissé Routier sur une table, et on le porte jusqu'à la fenêtre, où il est placé sur l'impériale du fiacre.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE DUC, puis ÉDOUARD.

LE DUC, *parlant à l'Inspecteur à l'avant-scène.*

Eh bien!

L'INSPECTEUR.

Il est libre... mais il part.

LE DUC.

Seul?

L'INSPECTEUR.

Non... avec son ami Charlemagne.

LE DUC.

Encore ce Charlemagne!

ÉDOUARD, *qui a paru, comme cherchant quelqu'un, s'approche du duc, lui dit bas.*

Vous venez de prononcer le nom d'un homme que je cherche...

LE DUC, *à part.*

Le jeune Morel!

ÉDOUARD.

Si vous connaissez cet homme, désignez-le-moi.

LE DUC, *bas.*

Que lui voulez-vous ?

ÉDOUARD.

Le provoquer!... le tuer!!

ROUTIER, *sur l'impériale.*

Eh bien, camarade, venez-vous ?

CHARLEMAGNE, *venant prendre son chapeau sur une table à gauche, premier plan.*

Je vous suis. (*La voiture part.*)

LE DUC, *désignant Charlemagne à Édouard.*

Celui que vous demandez, le voilà.

ÉDOUARD.

Ah !

CHARLEMAGNE, *se dirigeant vers l'escalier.*

Routier ne m'échappera plus.

LE DUC, *à part.*

Maintenant, rue Popincourt, 11.

ÉDOUARD, *se plaçant devant Charlemagne.*

Un mot, monsieur.

CHARLEMAGNE.

Plaît-il? (*A part.*) Édouard.

ÉDOUARD.

On vous appelle Charlemagne ?

CHARLEMAGNE.

Oui, après?

ÉDOUARD.

Moi, je me nomme Édouard Morel. (*Lui prenant les deux mains comme pour le clouer sur place.*) Vous ne sortirez pas. (*Tous les masques viennent se grouper autour des adversaires comme pour les séparer.*)

TROISIÈME TABLEAU.

Le Meurtre.

L'intérieur d'une masure couverte d'un toit, dont le plan incliné laisse en haut un espace vide qui permet d'apercevoir le ciel étoilé. — A gauche, au deuxième plan, une fenêtre. — Au premier plan, une cheminée. — Au fond, un peu sur la droite, une voûte sous laquelle est un grabat. — Au fond, la porte de la rue. — Au premier plan à droite, une porte qui ouvre sur une cour. — Table vermoulue, commode, chaises dépaillées. — Ameublement très-pauvre. Il fait nuit.

SCÈNE I.

MOREL, VALENTINE, ROUTIER. (*On entend le roulement d'une voiture qui s'arrête devant la masure.*)

MOREL, *en dehors.*

Eh! la pratique... le voilà ce nº 11... c'est ici!... Plaît-il?... que j'ouvre? Bon... je tiens la clef... je descends de mon trône... (*On entend tourner une clef dans la serrure. La porte du fond s'ouvre. Morel paraît. Il tient une des lanternes de son fiacre. Promenant la lumière autour de lui.*) Eh bien ! il est coquet, le local !

C'est ici le séjour des grâces...

(*La porte, restée ouverte, laisse voir le fiacre dans la rue. Valentine descend de voiture.*)

VALENTINE, *à part.*

Oh ! quelle affreuse demeure !... Pourquoi M. Charlemagne ne nous a-t-il pas accompagnés!... Sans doute il nous suit, il ne peut tarder... (*A Morel.*) Veuillez, je vous prie, chercher avec moi s'il n'y a pas moyen d'avoir de la lumière ici,

MOREL.

Vous ne connaissez donc pas les êtres?... Il paraît que vous emménagez ce soir?

VALENTINE, *offensée.*

Monsieur?...

MOREL, *cherchant.*

Suffit, la petite mère.

N'y a pas de mal à ça,
Colinette,
N'y a pas de mal à ça.

(*Trouvant un chandelier avec un reste de chandelle et allumant.*) Ah ! bien... je vois le lustre de l'établissement... illumination générale... d'un bout de chandelle!

ROUTIER, *sur le fiacre.*

Eh bien!... ça ne roule plus... Est-ce que nous sommes accrochés?

VALENTINE, *à part.*

Il se réveille, enfin...

MOREL.

Depuis Belleville, il n'a fait qu'un somme sur l'impériale... un autre aurait dégringolé vingt fois... mais lui, pas de danger...

Il est un Dieu pour les buveurs...

ROUTIER, *descendant du fiacre.*

Cocher! cocher! vous vous trompez de porte... ce n'est pas ici l'Opéra.

MOREL.

C'est votre camarade qui m'a dit de vous conduire ici... ça me va, c'est mon quartier.

VALENTINE, *allant à Routier.*

Il va venir nous rejoindre chez vous.

ROUTIER, *se tenant en équilibre à la porte.*

Chez moi?... je suis chez moi!... merci, je ne rentre pas...

VALENTINE, *avec prière.*

Seulement, pour attendre notre ami Charlemagne...

ROUTIER.

Je lui accorde cinq minutes... (*Frissonnant.*) Brou... ou... ou! Sapristi, que j'ai froid!... (*Routier se laisse tomber sur une chaise, près de la cheminée, et s'assoupit.*)

MOREL, *à part, désignant Valentine*

C'est drôle... il me semble que j'ai déjà vu cette jeune fille quelque part... mais oui... c'est elle...

VALENTINE.

Vous me connaissez?

MOREL.

Que trop! Vous êtes la jeune personne de la rue de Valois, que j'ai conduite, il y a quelque temps, à un certain hôtel de Conti... C'est vous qui avez fait tourner la tête à mon pauvre neveu Edouard.

VALENTINE.

Vous seriez monsieur Morel?

MOREL.

Oui, Morel... l'ami de tout le monde... excepté le vôtre... Ah! c'est que vous lui avez fait tant de mal, à ce cher enfant!

VALENTINE.

Monsieur Morel, si je pouvais vous confier...

MOREL, *sans l'écouter.*

Quand Édouard saura où... et avec qui je vous ai laissée...

VALENTINE, *bas.*

Oh! je vous en supplie, ne lui dites rien avant que le moment de justifier ma conduite ne soit venu... Alors, monsieur, je vous l'atteste, tous les cœurs honnêtes regretteront de m'avoir soupçonnée...

MOREL.

Oh! des grandes phrases!... et avec tout ça, vous allez rester ici... en tête-à-tête avec ce paroissien... Tiens! il recommence son somme!

VALENTINE.

Rester ici? (*A part.*) Il le faut... pour obtenir les preuves que cet homme a entre les mains, et puis je partirai.

MOREL.

Il se fait tard... on m'a soldé d'avance... je n'ai plus qu'à m'en aller. (*Mouvement pour sortir.*)

VALENTINE.

Monsieur Morel...

MOREL.

Eh! bien, quoi?

VALENTINE.

Si vous vouliez m'attendre avec votre voiture, au coin de la rue voisine... croyez que ma reconnaissance...

MOREL.

Elle est réglée par l'ordonnance, mamzelle... La nuit, les heures se payent double... Je ne prends rien au-dessus du tarif... même à mes ennemis.

VALENTINE.

Oh! je n'ai pas mérité que vous soyez le mien... Tenez, si M. Edouard avait une sœur, je lui dirais mon secret... Me croyez-vous encore coupable?

MOREL, *ému.*

Moi... je vas donner l'avoine à mes chevaux... en vous attendant à ma porte, car je demeure là à côté, au coin de la rue des Amandiers!

VALENTINE.

J'y serai tout à l'heure.

MOREL, *en sortant.*

Je ne sais plus que penser... elle a une manière de dire les choses... c'est drôle... Je suis tout sens dessus dessous à présent. (*Morel sort. Il ferme la porte sur lui. Un instant après, on entend rouler la voiture qui s'éloigne.*)

SCÈNE II.

ROUTIER, VALENTINE.

VALENTINE.

Encore assoupi!... Je n'ose le réveiller... et pourtant il faut que je sache où sont ces preuves... Comment amener cet homme

à me livrer ces papiers, si précieux pour moi. Monsieur Routier... monsieur Routier... Il ne m'entend pas!... le froid de la nuit l'a glacé... Si je pouvais raviver le feu de cet âtre... essayons... (*Elle s'est placée à la cheminée pour faire le feu.*)

ROUTIER, *sommeillant.*

Chez moi... on m'a ramené chez moi... ah! si je savais quel est l'individu qui m'a joué ce tour-là, homme ou femme, je lui ferais passer un mauvais quart d'heure... (*Il gesticule.*)

VALENTINE, *se rejetant de côté avec effroi.*

Ah!

ROUTIER, *rouvrant les yeux.*

Hein!... qui est là?

VALENTINE, *timidement.*

C'est moi... je vous fais un peu de feu...

ROUTIER.

Tiens!... c'est la petite... eh bien! oui, du feu, mon enfant... une belle flambée... j'en ai besoin. (*Le feu flambe.*)

VALENTINE.

Là... vous vous sentez déjà mieux, n'est-ce pas?

ROUTIER, *se chauffant.*

Oui... c'est bon... Et puis, au fait, ça m'est égal d'être ici ou ailleurs... pourvu que je ne sois pas seul... je n'aime pas à être seul.

VALENTINE, *à part.*

Mon Dieu! comment savoir... (*Haut.*) Oui, vous préférez les grandes réunions... un bal comme celui de lady Mac Donell, par exemple!

ROUTIER.

Chez lady Mac Donell... en voilà un fier coup de filet!...

VALENTINE.

Il y avait donc bien des choses dans ce portefeuille?...

ROUTIER.

Vingt billets de mille, rien que cela!...

VALENTINE.

Oh! vous ne dites pas tout.

ROUTIER.

Ma foi, si!

VALENTINE.

Cependant, notre ami Charlemagne prétend qu'il y avait autre chose.

ROUTIER.

Ah! oui... des paperasses... des lettres...

VALENTINE.

Des lettres...

ROUTIER.

Mais, comme ça n'était pas des valeurs... ma foi... (*Se rapprochant de la cheminée.*) Voilà un feu excellent... je me trouve bien là...

VALENTINE.

Eh bien! ces lettres?...

ROUTIER.

Je les ai lues... ça ne serait utile à personne et ça peut nuire à quelqu'un... C'est pourquoi...

VALENTINE.

Vous les avez déchirées?...

ROUTIER.

Non... on peut retrouver les morceaux...

VALENTINE.

Brûlées peut-être?

ROUTIER.

Oui.

VALENTINE, *se soutenant à peine.*

Ciel!

ROUTIER.

Comme vous dites... il faut les brûler... c'est le plus sûr.

VALENTINE, *se ranimant.*

Ce n'est donc pas encore fait?

ROUTIER.

Ça va se faire... Justement voilà une belle flamme... qui ne demande pas mieux que de nous rendre ce petit service-là.

VALENTINE.

Et où sont-ils, ces papiers?

ROUTIER.

Dans un endroit où le diable aurait de la peine à les trouver, si je ne lui disais pas ma cachette...

VALENTINE.

Vous pouvez me la dire à moi.

ROUTIER, *se levant.*

Attends... il faut en finir... je vais les chercher.

VALENTINE, *à part.*

Je ne pourrai les disputer à cet homme, ni les ravir à la flamme...

ROUTIER, *après avoir fait un pas.*

C'est singulier... comme j'ai la tête lourde... et les jambes faibles... Ce feu, au lieu de me ragaillardir, m'a tout engourdi.

VALENTINE.

Eh bien! si vous le voulez, je puis aller les chercher.

ROUTIER, *laissant retomber sa tête.*

Tantôt... plus tard... j'ai encore sommeil...

VALENTINE, *le pressant de questions.*

Vous dites... qu'elles sont?...

ROUTIER, *désignant de la main la porte du premier plan, à droite.*

Là!

VALENTINE.

Là? (*Elle va ouvrir la porte*) dans cette cour!

ROUTIER.

Juste... dans la cour.

VALENTINE, *revenant.*

Mais où cela?

ROUTIER.

A côté du puits... sous le hangar.

VALENTINE.

Sous le hangar... attendez. (*Elle trouve une petite lanterne qu'elle allume; elle revient sur le pas de la porte.*) Je vois maintenant.

ROUTIER.

Derrière la troisième pièce de bois.

VALENTINE, *à elle-même.*

La troisième... Vous ne vous trompez pas, derrière la troisième?

ROUTIER.

Avec les billets de mille... Cinq pour vous... cinq pour l'autre... J'en prends dix... je veux double part...

VALENTINE, *à elle-même.*

La nôtre est belle maintenant... (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

ROUTIER, *seul*

Comme ça les comptes seront réglés... loyalement... ainsi que ça doit se pratiquer entre associés de bonne foi... Pourvu qu'elle se rappelle bien où je lui ai dit de chercher... Voyons ça. (*Il se lève, va à la porte comme s'il parlait à Valentine.*) A gauche... à gauche... là, bien... vous y êtes... Eh bien! trouvez-vous?... Pas encore... Je vous ai dit derrière la troisième pièce de bois... oui, celle-là... Hein? rien! comment, rien! Mais je suis sûr... Vous ne trouvez pas? Mille tonnerres! Volé!... je suis volé!... (*Dans son mouvement de colère, il a poussé la porte, qui s'est fermée en dedans.*) Ah! mais un moment, ça me dégrise... Voyons donc... voyons donc... je me rappelle bien qu'avant-hier... c'est sous ce hangar que j'ai caché les billets de banque avec les lettres... Oui, mais ce matin... avant de sortir... j'ai fait un emprunt sur ma caisse... Faut croire que j'ai serré le magot autre part... mais où ça, nom d'un nom!... où ça... (*Comme frappé d'un souvenir.*) Ah! je crois me rappeler. (*Il cherche dans un meuble; puis sur la cheminée, et furette partout en disant :*) Non... pas là... là non plus... ici? pas davantage. (*En continuant à chercher, il arrive à son grabat, fourre la main dans la paillasse.*) Oh!... je tiens quelque chose... oui... oui, c'est cela... (*Il compte rapidement les billets de banque.*) Il n'en manque pas un à l'appel... Et les lettres? (*Fouillant de nouveau.*) Les voilà aussi. (*Les comptant.*) Une, deux, trois! complet... au grand complet! Ah! j'en ai eu le tremblement... la sueur froide... mais ça va mieux... ça va même très-bien... Et cette petite... il faut que je la prévienne. (*Il se dirige vers la porte à droite; en ce moment on ouvre avec précaution la porte du fond. Le duc, vêtu en homme du peuple, mais portant un demi-masque sur le visage et des gants aux mains, entre avec précaution.*)

SCÈNE IV.

ROUTIER, LE DUC.

LE DUC, *à lui-même.*

Ah! Gaspard est là... et il est seul.

ROUTIER.

Hein? du monde... C'est Charlemagne peut-être... (*Il élève la chandelle pour mieux voir.*) Non, c'est un autre. (*Il serre les lettres dans sa poche.*)

LE DUC.

Bonsoir, Routier... Routier, dit Gaspard.

ROUTIER.

Tu sais mes noms, toi... qui es-tu?

LE DUC.

N'aie pas peur... je suis un ami.

ROUTIER.

C'est drôle... je ne crois pas te connaître...

LE DUC.

Tu ne me connais pas

ROUTIER.

Alors, que viens-tu faire dans mon domicile?

LE DUC

Je viens... te sauver.

ROUTIER.

Bah!... je cours du danger... moi?... tu espères m'attraper... Mais il est plus de minuit... le carnaval est fini... tu retardes...

LE DUC.

Le danger dont je viens t'avertir est pressant, te dis-je!

ROUTIER.

A cause?

LE DUC.

A cause du vol que tu as commis chez lady Mac Donell.

ROUTIER.

Un vol?... c'est un vieux compte entre elle et moi que j'ai réglé... Je me suis payé... elle a ma quittance.

LE DUC.

Cette quittance est entre les mains du procureur du roi.

ROUTIER.

Pas possible... tu mens... elle n'aurait pas osé la lui envoyer.

LE DUC.

Peut-être... par pitié pour toi... Mais il s'est trouvé chez elle un magistrat qui s'est emparé de ton billet, et tu vas être poursuivi.

ROUTIER.

Ah! diable... au fait... Si je tombe dans la peine...: je me réclamerai d'elle... et il faudra bien qu'elle me tire d'affaire, si non... (*A part*) Je n'ai encore rien brûlé.

LE DUC.

Elle n'a pas voulu attendre à ce moment pour venir à ton secours... Voici un passe-port qu'elle t'envoie... Je contenu du portefeuille qu'elle t'abandonne te met à même de passer à l'étranger.

ROUTIER, *avec défiance.*

Voyons donc, voyons donc... tout ça n'est pas clair... Elle a donc bien confiance en toi, pour te charger de pareilles commissions?

LE DUC.

Je suis un homme du peuple... un pauvre diable, à qui elle a rendu autrefois un assez grand service pour qu'elle puisse aujourd'hui compter sur ma discrétion.

ROUTIER.

Ainsi, tu me conseilles de partir?

LE DUC.

Cette nuit même... en échange de ce passe-port, tu vas me remettre...

ROUTIER.

Quoi donc?

LE DUC.

Des lettres qui se trouvaient, par hasard, avec les billets de banque.

ROUTIER.

Ah!... elle y tient donc bien à ces lettres, milady Mac Donell!

LE DUC.

Elle tient à ce que je les anéantisse...: et je vais les brûler... là, devant toi, aussitôt que tu me les auras remises.

ROUTIER, *à part.*

M'abandonner ce que je lui ai pris et m'envoyer un passe-port, rien que pour le plaisir de savoir ces lettres flambées... j'aurais tort de m'en défaire à ce prix-là... j'y perdrais... Je suis sûr qu'elles valent plus de vingt mille francs...

LE DUC.

Hâtons-nous... tu as à peine le temps d'échapper aux poursuites...

ROUTIER.

Ça me regarde... Mais pourquoi viens-tu me dire tout cela avec un masque sur la figure?

LE DUC.

Je sors d'un bal... à la barrière...

ROUTIER, *lui retirant un de ses gants.*

On ne met pas de gants à la barrière... c'est mauvais genre.

LE DUC.

Insolent!

ROUTIER.

Tout doux, monsieur l'homme du peuple... Tu as les mains bien blanches pour un ouvrier.

LE DUC.

Finissons-en... Donne-moi ce que je te demande...

ROUTIER.

Veux-tu savoir quelle est ma pensée sur ta visite?

LE DUC.

Eh! que m'importe...

ROUTIER, *sans l'écouter.*

Je pense qu'avec le passe-port dont tu veux me gratifier... je serais arrêté au premier poste de gendarmerie... Je pense que tu n'es pas, comme tu veux bien le dire, l'obligé de Lavinia Mac Donell... mais son complice.

LE DUC.

Malheureux!

ROUTIER.

J'ai bonne mémoire, vois-tu... Il y a vingt ans, un homme masqué aussi me versait à boire... C'était la mort qu'il voulait me donner... et cette main qui me tuait était blanche comme celle-ci, et cette main avait, comme celle-ci, une cicatrice.

LE DUC.

Ce soupçon peut te coûter cher!

ROUTIER.

Je me suis payé de ce que me devait la femme du Carré Marigny... Mais tu n'es pas quitte envers moi, il faut régler aussi ce compte-là, camarade, car le magicien de 1800, c'était toi.

LE DUC.

Prends garde, Routier, tu peux te perdre en me refusant ces papiers qui te sont inutiles.

ROUTIER.

Je ne te les refuse pas... (*Lui montrant les lettres.*) Les voilà.

LE DUC, *s'avançant.*

Donne donc.

ROUTIER, *les remettant dans sa poche.*

Minute... Je te les remettrai quand j'aurai vu ton visage et que tu m'auras dit ton nom.

LE DUC.

Moi!

ROUTIER, *le saisissant.*

Je te forcerai bien à te faire connaître.

LE DUC, *cherchant à se dégager.*

Misérable!.. Si tu tiens à la vie...

ROUTIER.

Je tiens à savoir quel est mon débiteur... (*Ici, une lutte s'engage. Routier, à demi renversé sur la table, parvient cependant à arracher le masque du duc.*) Ah!... Je t'ai vu!... J'aurai ton signalement.

LE DUC, *tirant un poignard.*

Tu ne le diras à personne... (*Il frappe Routier.*)

ROUTIER, *tombant.*

Ah! scélérat!

LE DUC, *le fouillant et prenant les lettres.*

C'est là qu'il a mis ces lettres... Les voici... Maintenant je n'ai plus rien à craindre de la justice des hommes.

VALENTINE, *frappant en dehors.*

La porte s'est fermée sur moi... ouvrez.

LE DUC.

Quelqu'un?...il y avait quelqu'un dans cette maison!... Ah! fuyons. (*Il fait un mouvement vers la porte de la rue. On frappe à coups redoublés à cette porte.*)

CHARLEMAGNE, *en dehors.*

Valentine! Routier!... ouvrez, ce sont des amis.

LE DUC.

Du monde de ce côté, maintenant... je suis perdu! (*On continue à frapper des deux côtés. Le duc hésite et regarde partout pour trouver une issue; il aperçoit la fenêtre.*) Ah! par là... par là est mon seul espoir de salut!

CHARLEMAGNE, *en dehors.*

C'est moi!... c'est Charlemagne!

LE DUC.

Charlemagne!... il arrivera trop tard. (*Le duc souffle la chandelle; il ouvre vivement la fenêtre et la franchit. La porte du fond, violemment ébranlée, cède; Morel, Edouard et Charlemagne se précipitent dans la maison.*)

SCÈNE V.

ROUTIER, *blessé*, CHARLEMAGNE, MOREL, EDOUARD, *puis* VALENTINE. (*Le duc en s'éloignant a éteint la lumière, le théâtre est dans la plus profonde obscurité; et les personnages en entrant en scène ne voient pas Routier étendu à terre.*)

MOREL, *entrant le premier.*

Fichtre! comme il fait noir ici!

ÉDOUARD.

Eh! vous dites, mon oncle, que Valentine...

MOREL.

A été amenée par moi dans cette masure...

CHARLEMAGNE.

Mais pourquoi cette obscurité?... Pourquoi Valentine n'a-t-elle pas répondu?

VALENTINE, *toujours en dehors à droite.*

Ouvrez-moi, ouvrez-moi donc?

CHARLEMAGNE.

Ah! elle est là!... (*Il lui ouvre.*)

ÉDOUARD.

Valentine!

VALENTINE.

Édouard ici! (*Valentine est entrée avec la lanterne qu'elle a prise dans la scène précédente. A la clarté de cette lanterne, Morel aperçoit Routier.*)

MOREL.

Un homme baigné dans son sang!

CHARLEMAGNE.

C'est Routier!

VALENTINE.

O ciel!

ÉDOUARD.

Un meurtre!

MOREL.

C'est par cette fenêtre que l'assassin se sera sauvé. (*Il rallume la chandelle soufflée par le duc.*)

ROUTIER.

Oui, par là... courez... qu'on l'arrête...

ÉDOUARD.

Portons d'abord secours à ce malheureux!

ROUTIER, *essayant de se lever.*

Oui, des secours, mon Dieu! des secours... ne me laissez pas mourir... je veux vivre pour me venger.

CHARLEMAGNE.

Vous connaissez votre meurtrier?

ROUTIER.

Oui, c'est l'homme du Carré Marigny.

VALENTINE.

Il était là.

CHARLEMAGNE.

Et pourquoi ce nouveau crime?

ROUTIER.

Pour mieux cacher le premier... afin que je me taise, moi... son complice... moi Gaspard.

VALENTINE, *reculant.*

Gaspard!

CHARLEMAGNE.

L'assassin du jeune duc de Lucenay.

ÉDOUARD.

Un assassin!

CHARLEMAGNE.

Monsieur, vous êtes médecin... rendez, s'il est possible, cet homme à la vie.

VALENTINE.

Oh! oui, qu'il vive!... il en a tant à dire.

ROUTIER.

Voyez, le coup de poignard du scélérat a été rude, mais la blessure n'est pas mortelle. (*Edouard sonde la blessure. Après un moment d'examen pendant lequel tous les personnages attendent avec anxiété la décision du docteur, Édouard referme la veste de Routier et s'éloigne du siége sur lequel est assis le blessé.*)

MOREL, VALENTINE, CHARLEMAGNE.

Eh bien?

ÉDOUARD, *à Routier.*

Recommandez votre âme à Dieu!

ROUTIER.

Comment!... plus d'espoir... pas même un jour!

ÉDOUARD.

Pas même une heure.

ROUTIER.

Mais cette heure, il me la faut... je la veux pour livrer à la justice celui qui m'a assassiné...

VALENTINE.

Eh bien! ces lettres que je n'ai pu trouver, dites-moi, où sont-elles?... elles nous aideront à vous venger.

ROUTIER.

Ne les cherchez plus ici... il me les a volées.

VALENTINE *et* CHARLEMAGNE.

Volées!

VALENTINE.

Plus d'espoir!

CHARLEMAGNE.

Si fait, car les dernières paroles de cet homme seront prononcées devant témoins. Messieurs, retenez bien ce qu'il va dire, car vous aurez à en déposer devant un tribunal.

ROUTIER, *cherchant à comprendre.*

Un tribunal!

CHARLEMAGNE, *à Routier.*

Avant d'aller rendre compte à Dieu de tes crimes, souviens-toi de ce qui s'est passé, il y a vingt ans... nous sommes là pour recueillir ton témoignage et le reporter à la justice.

ROUTIER.

Mais qui donc êtes-vous?...

CHARLEMAGNE.

Gaspard, assassin du jeune duc de Lucenay, parle et n'oublie rien... car il s'agit de venger la mémoire d'un innocent dont tu as fait tomber la tête.

ROUTIER.

Un innocent... condamné par ma faute!... Non, ce n'est pas vrai... je ne sais pas... je ne sais pas...

CHARLEMAGNE.

Ah! tu ne sais pas .. Ah! tu crois n'avoir que la mort d'une victime à te reprocher... Apprends donc que six mois après ton crime, l'échafaud s'est dressé sur la place du Capitole, à Toulouse, et que M. de Saint-Vallier y est monté pour expier le meurtre que tu as commis... C'est toi aussi qui l'as tué, celui-là.

ROUTIER.

Ne dites pas cela.., ne dites pas cela... Ah! s'il faut que je meure, qui priera pour que je sois pardonné?

VALENTINE, *s'approchant.*

Moi! Valentine de Saint-Vallier.

ÉDOUARD.

De Saint-Vallier!

VALENTINE.

Moi, la fille du supplicié de Toulouse, qui, pour acquérir les preuves de l'innocence de mon père, me suis résignée à la honte de vous suivre partout... au malheur d'attirer sur moi le mépris que je ne méritais pas.

ÉDOUARD, *qui, pendant tout ce qui précède, a écouté avec émotion, vient de tomber aux pieds de Valentine.*

Et j'ai pu vous croire coupable!

VALENTINE, *à Routier.*

Avant que votre voix s'éteigne, dites-nous bien tout ce que votre mémoire vous rappelle du meurtre de l'enfant.

MOREL, *à part.*

Il s'agit d'un enfant!

ROUTIER.

Attendez... attendez... On me l'a remis dans la nuit du 7 février, aux Champs-Élysées... Je l'ai emporté sur la route de Passy... je l'ai frappé... et puis j'ai entendu le bruit d'une voiture... J'ai jeté le cadavre dans un fossé, et je me suis sauvé.

MOREL, *à part.*

Sur la route de Passy... le 7 février!

ROUTIER.

A défaut d'autres preuves, puisse mon témoignage vous mettre sur la trace de mes complices!... Qu'ils soient punis, les vrais assassins!... Ce sont eux... je n'étais qu'un misérable instrument, moi... je demande pitié.

VALENTINE.

Que Dieu vous l'accorde, à vous qui m'aidez à réhabiliter la mémoire de mon père. (*Routier meurt et tombe aux pieds de Valentine.*)

ACTE V.

La Réhabilitation.

Le cabinet de travail d'Arthur. Grande porte au fond. — Au deuxième plan, à droite et à gauche, portes latérales. — Au premier plan, à droite, une cheminée; à gauche, un bureau.

SCÈNE I.

ARTHUR, VALENTINE, ÉDOUARD. (*Arthur est assis devant son bureau. Valentine est assise près de lui, elle a repris ses vêtements de deuil. Edouard est debout derrière Valentine.*)

ARTHUR.

Ainsi, mademoiselle, à ces dépositions vous n'avez à ajouter aucune preuve écrite?

VALENTINE.

Hélas! monsieur... le complice de Gaspard s'est, au prix d'un meurtre, emparé des lettres que j'étais venue chercher.

ÉDOUARD.

Arthur, mademoiselle de Saint-Vallier vous a tout dit... vous savez tout ce qu'elle a souffert, vous savez combien mes soupçons étaient outrageants, insensés... Pour réparer le mal que j'avais fait à Valentine, je ne pouvais rien! Mais vous me viendrez en aide. Ce qu'avait tenté son admirable dévouement, ce qu'avait commencé sa piété filiale, vous l'achèverez, n'est-ce pas?

ARTHUR.

Oui, Edouard, et je vous remercie de m'avoir associé à votre œuvre, nous touchons au but qu'il semblait impossible d'atteindre et qu'une inspirée de Dieu pouvait seule poursuivre. L'aveu de Gaspard, joint à l'épreuve tentée à l'hôtel Mac Donell, ne laisse aucun doute dans mon esprit sur la complicité de Lavinia, ni sur l'existence du personnage étrange et mystérieux qui était l'âme de cette infernale machination. C'est ce misérable Henri qu'il importe à présent de découvrir... Puissions-nous re-

trouver en ses mains ces lettres, preuves indispensables pour arriver à la réhabilitation publique et solennelle que nous allons demander aux magistrats.

VALENTINE.

Soyez béni, monsieur, vous qui venez si généreusement au secours de la pauvre orpheline... soyez béni, vous qui avez dit à Valentine, devant Edouard : « M. de Saint-Vallier est innocent ! »

ARTHUR.

Jamais une plus noble, une plus sainte cause ne pouvait m'être confiée... faire triompher cette cause est pour moi d'ailleurs un double devoir. Mon père, trompé jadis par les apparences, comme le furent après lui les juges eux-mêmes, mon père poursuivit M. de Saint-Vallier, qu'il croyait, qu'il devait croire coupable. Quand il saura ce que je viens d'apprendre, M. de Lucenay regrettera bien amèrement le passé, et joindra ses efforts aux miens... Dès aujourd'hui, je compte agir...

ÉDOUARD.

M. Charlemagne a dû prendre déjà les mesures nécessaires pour que ce matin même Lavinia Mac Donell fût arrêtée.

ARTHUR.

C'est bien... il ne fallait pas laisser à cette femme le temps de donner l'éveil à son complice... Effrayée peut-être, et pour racheter sa vie, elle dénoncera la retraite de ce misérable... Vous m'avez dit, je crois, mademoiselle, que Gaspard n'avait pu donner le signalement de son meurtrier?

VALENTINE.

Non, monsieur, mais il affirmait avoir été frappé par l'homme du Carré Marigny.

ARTHUR.

Quelque autre personne que vous a-t-elle assisté aux derniers moments de Gaspard? a-t-elle pu entendre l'aveu de son crime?

ÉDOUARD.

Mon oncle était avec nous.

ARTHUR.

Pourquoi ne vous a-t-il pas accompagnés?

ÉDOUARD.

Après la révélation de Gaspard, il nous a brusquement quittés, et n'était pas encore rentré ce matin.

VALENTINE.

M. Morel semblait vouloir aussi se mettre à la recherche de la vérité. Avant de partir, il m'a serré la main, et m'a dit : A bientôt, mon enfant; j'espère avoir, à mon tour, quelque chose à révéler à la justice.

ARTHUR.

Édouard, il est important que je voie, que j'entende M. Morel. Il nous donnera peut-être quelques renseignements nouveaux sur l'homme que vous avez vu fuir de la maison de la rue Popincourt, et qui doit être celui que mademoiselle a surpris se glissant dans la chambre de l'hôtel Conti, pour y voler et détruire cette lettre, premier et faible indice (*à Valentine*) qui vous a si miraculeusement guidée. Mise en présence de cet homme, croyez-vous pouvoir le reconnaître?

VALENTINE.

J'en suis sûre. (*Ici, un valet paraît venant de la droite.*)

LE VALET.

M. le duc de Lucenay m'a chargé de vous prévenir, monsieur, qu'il avait à vous parler, et qu'il allait passer dans votre cabinet.

ARTHUR.

C'est bien. Mademoiselle, permettez-moi de vous conduire dans ma bibliothèque ; là, vous écrirez le récit que vous venez de me faire, vous signerez cette déclaration, que je remettrai moi-même au procureur du roi. Vous, Édouard, courez chez votre oncle, et, s'il est de retour, amenez-le sur-le-champ. (*Au valet.*) Vous laisserez entrer messieurs Morel, à quelque heure qu'ils se présentent.

ÉDOUARD.

M. Charlemagne devait venir nous retrouver ici.

ARTHUR, *au valet.*

Souvenez-vous aussi de ce nom... Venez, mademoiselle... A bientôt, Édouard.

ÉDOUARD.

A bientôt. (*Il sort par le fond ; Valentine, conduite par Arthur, sort à gauche.*)

SCÈNE II.

LE VALET, *puis* LE DUC.

LE VALET.

M. Morel, je le connais... M. Charlemagne... voilà un nom qui se retient facilement...

LE DUC, *entrant par la porte à droite.*

Eh ! bien... M. Arthur !...

LE VALET.

Est dans sa bibliothèque... et va se rendre aux ordres de monsieur le duc ! (*Le valet s'incline et sort.*)

LE DUC.

Plus rien à craindre de l'indiscrétion de Gaspard... Le misérable sera mort sans connaître la main qui l'a frappé... rien à craindre non plus de ces lettres si chèrement achetées !!... Lavinia ne se trompait pas... ces lettres pouvaient me perdre... En rentrant cette nuit, je les ai brûlées toutes deux... l'impunité est donc certaine... je puis braver maintenant et ce Charlemagne et mademoiselle de Saint-Vallier... Mais, Lavinia, qui m'a révélé le danger, Lavinia va réclamer l'accomplissement de la promesse qu'hier je lui ai faite. Impossible de briser le pacte qui m'unit à cette femme... quoique désarmée, elle serait encore une redoutable ennemie... Le mariage d'Arthur et de miss Cécile, au contraire, assure à jamais mon repos... Et, quoi qu'il en doive coûter à Arthur, ce mariage se fera.

SCÈNE III.

LE DUC, ARTHUR.

ARTHUR.

Pardonnez-moi, mon père, de ne m'être pas rendu plus tôt à vos ordres.

LE DUC.

Je sais, Arthur, que vous n'étiez pas seul. (*Souriant.*) Monsieur l'avocat donnait une consultation ?

ARTHUR.

Oui, mon père, et je ne fus jamais plus fier qu'aujourd'hui de ce titre d'avocat, qu'en ce moment encore vous ne me donnez qu'avec raillerie...

LE DUC.

Vous vous trompez, Arthur... J'ai regretté sans doute que l'héritier des Lucenay préférât la robe à l'épée... Mais croyez bien que, moi aussi, je prenais part à vos triomphes, croyez bien que les éloges que l'on s'accordait à donner à votre talent et à votre caractère réjouissaient mon orgueil paternel.

ARTHUR.

Il serait vrai... vous étiez heureux de mes succès... vous m'aimiez, mon père, comme je vous aime?... Par combien d'années de ma vie j'aurais acheté ces douces et précieuses paroles !

LE DUC.

Oh ! je vous connais bien, Arthur, et je n'ai jamais douté de votre cœur.

ARTHUR.

Vienne le jour où vous aurez besoin d'éprouver ce cœur, mon père, et vous verrez tout ce qu'il renferme pour vous de dévouement et d'affection.

LE DUC, *après un silence.*

Peut-être ce jour est-il venu, mon ami...

ARTHUR.

Quoi ! il se pourrait...

LE DUC.

Je ne t'ai jamais dit ce que j'avais eu à souffrir, durant les premières années de l'émigration... J'aurais succombé aux horreurs de la misère, aux angoisses de la faim, sans les secours que me prodigua sur la terre étrangère une noble et généreuse famille... Vingt-cinq années s'étaient écoulées sans que j'eusse revu mes bienfaiteurs, sans que le souvenir du bienfait se fût effacé... Aujourd'hui, l'émigré a retrouvé son titre, sa fortune... Plus heureux encore, il a retrouvé ceux qui furent autrefois ses sauveurs... mais il les a revus pauvres et abandonnés...

ARTHUR.

Oh ! ils ne peuvent être pauvres, puisque nous sommes riches, nous !

LE DUC.

Arthur, la misère a aussi sa fierté... J'ai offert, j'aurais donné la moitié de ma fortune... On a noblement refusé mes offres... et toi seul, mon Arthur, tu peux m'aider à m'acquitter.

ARTHUR.

Moi ?

LE DUC.

De la digne famille à laquelle je dois de vivre encore, il ne reste plus qu'une noble veuve et sa fille... Cette fille est jeune, belle et pure ; elle porte un honorable nom, et n'acceptera rien que de la main d'un époux...

ARTHUR.

D'un époux ?...

LE DUC.

Tu m'as compris, Arthur. Oh ! je sais quels engagements nous lient avec la famille de Beaufermont... Ces engagements peuvent encore être rompus sans blesser aucune convenance... Mon ami, je ne demande, je n'exige rien... Mais tu sais maintenant que j'ai contracté une dette d'honneur, une dette sacrée, et que sans toi je ne puis payer cette dette...

ARTHUR, *après un silence.*

Mon père, je voyais dans mon union avec mademoiselle de

Beautermont tout un avenir de bonheur... Mais je serais indigne de votre tendresse et de votre noble confiance, si je pouvais hésiter entre mon amour et mon devoir... Dès aujourd'hui rompez tout projet d'alliance avec la famille de Beaufermont... Ne craignez de moi ni regret ni retour vers le passé... Mon nom, ma vie, tout est à vous, mon père, ordonnez donc, je suis prêt à obéir.

LE DUC, *lui serrant la main.*

Merci... merci..., Arthur... (*A part.*) J'ai réussi...

LE VALET, *rentrant.*

Pardon, monsieur, milady Mac Donell est au salon, et demande à parler à monsieur le duc.

ARTHUR, *à part.*

Milady Mac Donell... Elle ose se présenter ici!!

LE DUC.

Je vais retrouver milady. (*Le valet sort.*)

ARTHUR.

Mon père, avant que vous me quittiez, il faut...

LE DUC.

Que je te dise le nom de ta future... tu viens de l'entendre prononcer...

ARTHUR.

Que dites-vous?

LE DUC.

Je te dis que la femme que je te destine, et que tu viens d'accepter, est la fille de lady Mac Donell.

ARTHUR.

Mac Donell!... Oh! c'est impossible!

LE DUC, *près de la porte à droite, et se retournant.*

Arthur... j'ai votre parole.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, VALENTINE (*Au moment où le duc s'éloigne, Valentine entre par la porte à gauche; elle tient à la main sa déposition écrite; mais, apercevant le duc, elle pousse un cri.*)

VALENTINE.

Ah!... (*Elle reste comme pétrifiée, sa main étendue vers le duc, qu'elle semble désigner à Arthur. Arthur, qui a entendu le cri de Valentine, regarde celle-ci avec surprise; puis il suit des yeux la direction de son geste; mais quand il se retourne vers la droite, le duc a disparu.*)

SCÈNE V.

ARTHUR, VALENTINE.

ARTHUR.

Qu'avez-vous donc, mademoiselle?... Pourquoi ce cri de surprise?... pourquoi cette terreur dans vos yeux?

VALENTINE, *montrant la porte par où le duc s'est éloigné.*

Là!... là!... cet homme qui vient de sortir...

ARTHUR.

Eh bien!

VALENTINE.

C'est celui qui a brûlé la lettre à l'hôtel Conti...

ARTHUR.

Qu'osez-vous dire?...

VALENTINE.

Ma mémoire ne me trompe pas... le complice de Lavinia Mac Donell... c'est celui qui était là... tout à l'heure...

ARTHUR.

C'est impossible!...

VALENTINE.

Je l'ai reconnu!...

ARTHUR.

Valentine, une ressemblance fatale vous abuse.

VALENTINE.

Non, monsieur, sur l'innocence de mon père, je vous jure que cet homme est le troisième coupable que nous cherchons... Cet homme doit être l'assassin de Routier.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CHARLEMAGNE.

CHARLEMAGNE *entre par le fond.*

L'assassin de Routier... je vous apporte de ses nouvelles.

ARTHUR.

Vous, monsieur?

CHARLEMAGNE.

Avec l'aide de Dieu, nous aurons bientôt mis la main sur lui.

VALENTINE.

Avez-vous donc enfin découvert...

CHARLEMAGNE.

J'ai là une preuve irrécusable.

VALENTINE *et* ARTHUR.

Parlez! parlez!

CHARLEMAGNE.

Ce matin, j'étais retourné, au point du jour, chez Routier, où le commissaire de police m'avait fait appeler pour recevoir ma déposition au sujet du meurtre de la veille... Comme je me penchais vers la fenêtre, afin de préciser la direction dans laquelle le coupable avait disparu, j'aperçois un papier tombé justement au bas de cette croisée... Ce papier était taché de sang et devait être une des lettres volées par l'assassin, et qu'il avait perdue dans la précipitation de sa fuite... Ce qui n'était qu'un doute fut bientôt une certitude; ayant ramassé ce papier, il me suffit d'y jeter les yeux pour m'assurer que c'était en effet une lettre écrite par le coupable qui nous était encore inconnu.

ARTHUR.

Et cette lettre, vous l'avez remise aux mains de l'officier public?

CHARLEMAGNE.

Non pas... Son affaire, à lui, est de constater la mort de Routier... La vôtre, monsieur l'avocat, est de persuader les juges de l'innocence de Saint-Vallier... Cette pièce de conviction ne peut être mieux placée que dans vos mains, et je vous l'apporte.

ARTHUR.

Donnez... donnez!... (*A part.*) Oh! je vais savoir... (*Lisant.*) Grand Dieu!

VALENTINE, *à Charlemagne, pendant qu'il remet la lettre à Arthur.*

Tout se réunit pour le succès de notre cause... J'ai revu, ici, tout à l'heure, l'homme qui a brûlé la lettre de Lavinia.

CHARLEMAGNE.

Vous!

ARTHUR, *à part, après avoir jeté les yeux sur la lettre.*

C'est son écriture... plus de doute. (*Il reste anéanti.*)

CHARLEMAGNE, *à Arthur.*

Je vous avais bien dit que cette preuve était convaincante!...

ARTHUR, *toujours atterré.*

Oui... irrécusable... terrible!...

CHARLEMAGNE.

Le triomphe de la vérité est certain maintenant.

VALENTINE.

A vous, monsieur, la gloire de réhabiliter un innocent.

CHARLEMAGNE.

Et d'aider la justice à frapper les vrais coupables... c'est une belle tâche, monsieur... mais vous êtes digne de la remplir.

ARTHUR.

Moi...

CHARLEMAGNE.

Il ne faut pas donner à nos adversaires le temps de se reconnaître. Déjà j'ai porté plainte au procureur du roi contre lady Mac Donell, afin qu'on ne la perde pas de vue... Quant à l'autre, puisqu'il vient ici, puisque vous le connaissez, vous allez me mettre sur ses traces, et je vous réponds qu'au moment où vous aurez besoin de lui, je vous dirai : Je le tiens, le voilà... J'attends vos ordres.

ARTHUR, *à part.*

C'était lui!

CHARLEMAGNE.

Ne m'entendez-vous pas, monsieur?

ARTHUR.

Vous voulez dénoncer cet homme?

CHARLEMAGNE.

Sans doute!

ARTHUR.

Oh! vous attendrez à demain...

CHARLEMAGNE.

Et pourquoi différer d'un jour?...

VALENTINE.

Quand il y a vingt ans que l'opprobre couvre le nom de mon père!

ARTHUR.

Un jour seulement!... je ne vous demande qu'un jour... Puis après, je vous le jure, mademoiselle, justice vous sera rendue!... (*A part.*) Mon Dieu, laissez-moi sauver la vie de mon père.. Demain, je leur donnerai son honneur et le mien!

CHARLEMAGNE, *bas à Valentine.*

C'est étrange!... (*A Arthur.*) Au moins, vous nous ferez connaître, monsieur, la personne que mademoiselle de Saint-Vallier a rencontrée ici, vous nous direz son nom?

ARTHUR.

Laissez-moi revoir cet homme, l'interroger, lui arracher l'aveu de son crime... et, demain, si cet homme est coupable, vous livrerai son nom!...

CHARLEMAGNE.

Mais, d'ici là...

VALENTINE.

N'insistons plus, mon ami... Ce retard est utile à notre cause, puisque M. de Lucenay l'exige. Nous nous retirons. (*Revenant.*) Je laisse en vos mains plus que ma vie, monsieur, je vous laisse l'honneur et la réhabilitation de mon père!

ARTHUR.

Et le dépôt que vous m'avez fait sera sacré pour moi!... mademoiselle.

VALENTINE.

A demain, monsieur... (*A Charlemagne.*) Venez, mon ami!

CHARLEMAGNE, *à part.*

Oh! je ne quitterai pas cet hôtel! (*Charlemagne a pris la main de Valentine, et tous deux sortent par le fond, en examinant avec défiance Arthur, qui s'est laissé tomber sur un siége et qui porte ses regards sur la lettre qui lui a été remise par Charlemagne.*)

SCÈNE VII.

ARTHUR, *seul.*

Je veux en vain douter... cette écriture est bien la sienne... Ce nom de Henri de Verteuil, qui est là et qu'au prix de mon sang je voudrais effacer... ce nom, c'est celui qu'il portait avant d'avoir hérité du titre de duc de Lucenay .. Un titre... une fortune... voilà les causes du crime... Et c'est à moi, à moi son fils, qu'on vient remettre le soin de plaider contre lui et de faire tomber sa tête... Oh! cette lettre! cette lettre! si je pouvais l'anéantir!... Qu'ai-je dit?... Oh! non, pauvre fille, tu t'es confiée à mon honneur, je te rendrai cette lettre; tu effaceras l'opprobre qui couvre encore la mémoire de ton père, tu me pardonneras d'avoir sauvé la vie du mien... Mais je me souviens, l'ami de mademoiselle de Saint-Vallier a déjà dénoncé lady Mac Donell à la justice... Si cette femme est arrêtée, si elle parle... c'en est fait de mon père... Oh! courons... le voilà! (*Arthur, épuisé par son émotion, cherche un appui sur l'angle de son bureau.*)

SCÈNE VIII.

LE DUC, ARTHUR.

LE DUC, *avec calme.*

Milady Mac Donell me quitte, Arthur, et nous attendra ce soir.

ARTHUR, *avec des sanglots.*

Lui! un assassin!

LE DUC, *allant à lui.*

Qu'avez-vous donc? pourquoi ce trouble? cette pâleur? souffrez-vous? voulez-vous que j'appelle?

ARTHUR, *vivement.*

Non... non, monsieur... n'appelez pas... Il faut que je vous parle... et que nul ne puisse nous entendre.

LE DUC.

Qu'avez-vous donc à me dire?

ARTHUR.

Si vous étiez venu plus tôt, vous auriez vu, à cette même place, une jeune fille vêtue de deuil et me demandant à deux genoux de faire réhabiliter la mémoire de son père... dont la tête est tombée sous la hache du bourreau... de son père, qui était innocent et qui s'appelait Maurice de Saint-Vallier!

LE DUC.

Saint-Vallier... On vous a trompé, Arthur... les juges de M. de Saint-Vallier furent unanimes.

ARTHUR.

La justice de Dieu seul est infaillible... Le crime attribué à M. de Saint-Vallier a été l'œuvre infâme de trois assassins: l'un a expiré cette nuit, il se nommait Gaspard; l'autre, dénoncée déjà aux magistrats, s'appelle Lavinia Mac Donell; le troisième enfin...

LE DUC.

Le troisième?

ARTHUR, *après un temps.*

Je le connais.

LE DUC.

Toi!...

ARTHUR.

Oui... mais... moi seul encore.

LE DUC, *à part.*

Seul.

ARTHUR.

Et trahissant la mission qui m'a été confiée... j'allais trouver cet homme... j'allais lui dire: Fussiez-vous mille fois coupable, mon premier devoir est de vous sauver... un jour encore vous reste... fuyez, mon père, fuyez!

LE DUC.

Vous êtes en délire, Arthur... quel témoignage, quelle preuve peut-on invoquer contre moi?

ARTHUR.

La déposition de Routier dit Gaspard, frappé mortellement cette nuit par l'un de ses complices...

LE DUC.

N'est-ce que cela?

ARTHUR.

Et une lettre tachée de sang... lettre perdue par le meurtrier, lettre qui vient de m'être confiée, et qui est signée: *Henri de Verteuil.*

LE DUC.

Oh! c'est impossible! Cette lettre?

ARTHUR, *allant à son bureau.*

La voilà! Et maintenant, vous partirez, n'est-ce pas?

LE DUC, *après un moment.*

Je reste.

ARTHUR.

Vous oubliez qu'il y va pour vous de la vie!

LE DUC.

Je n'ai plus rien à craindre.

ARTHUR.

Qu'espérez-vous donc?

LE DUC.

Que tu vas me livrer cette preuve, pour que je l'anéantisse comme j'ai anéanti toutes les autres.

ARTHUR.

Me rendre infâme, moi... [illegible] ah! jamais!

LE DUC.

Cette lettre ne doit pas sortir d'ici... donne-la-moi.

ARTHUR.

Mon père!

LE DUC.

Je veux cette lettre, te dis-je!... si tu me la refuses, je saurai [illegible] aller la prendre!... ([illegible])

ARTHUR, *s'attachant à lui pour le retenir.*

Mon père... vous [illegible]... Mon père, je veux que vous viviez!... vous pouvez fuir... je vous en ai ménagé le temps. Mais ne faites pas de moi votre complice... Mon père! (*Tombant à genoux.*) Vous n'avez plus ni titre ni fortune à me léguer... laissez-moi le seul bien qui m'appartienne, laissez-moi mon honneur!...

LE DUC, *marchant toujours vers le bureau et traînant à sa suite Arthur, qui ne veut point le quitter.*

Ce n'est point un obstacle tel que toi qui m'arrêtera, quand je n'ai plus qu'un pas à faire pour m'assurer l'impunité.

ARTHUR, *redoublant d'efforts.*

Mon père!... Je me traîne à vos genoux, mon père!... Je vous supplie avec des larmes... Vous aurez pitié de moi... votre fils!

LE DUC, *le repoussant.*

Arrière, te dis-je!... Il me faut cette lettre!... (*Il est près du bureau et va saisir la lettre, mais Arthur s'est relevé et se dresse tout à coup entre le duc et le bureau.*)

ARTHUR, *avec fermeté.*

Je vous ai dit, monsieur, que vous n'y toucheriez pas!

LE DUC, *après être resté un moment interdit.*

Imprudent!... si tu savais tout le passé, tu comprendrais que ta résistance ne saurait m'arrêter.

ARTHUR.

Ah! vous ne me forcerez pas à une lutte impie! Au nom d'Anna Davidson, au nom de ma mère... monsieur, je vous jure que vous me tuerez avant de m'avoir déshonoré!

LE DUC, *à lui-même.*

Et j'hésite encore... (*Haut.*) Tu me donneras cette lettre?

ARTHUR.

Jamais!

LE DUC, *fermant la porte à droite et tirant un pistolet de sa poche.*

Eh bien! j'irai la prendre!

ARTHUR, *toujours devant le bureau.*

Vous m'assassinerez alors, car je ne puis me défendre contre vous, mon père!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MOREL, *suivi de* VALENTINE *et d'*ÉDOUARD, *puis* CHARLEMAGNE.

MOREL, *entrant vivement et faisant tomber le pistolet que le duc dirigeait contre Arthur.*

Halte-là! (*Édouard s'est aussi jeté entre le duc et Arthur.*) Défendez-vous, car cet homme n'est pas votre père!

ARTHUR.

Que dites-vous

ÉDOUARD.

La vérité.

MOREL.

Et je suis allé la chercher à l'hospice des Orphelins.

LE DUC.

Des Orphelins!

MOREL.

Vous connaissez cet endroit-là, mon gentilhomme? moi idem. Je rapporte la preuve que, dans la nuit du 7 février 1800, le nommé Chrysostome Morel, qui vous parle... en ce temps-là courrier de la malle, a porté à cet hospice une pauvre petite créature trouvée par lui sur la route de Passy, au moment où l'innocente victime, frappée de deux coups de poignard, allait expirer... Quelques minutes de plus, c'était fini... Mais, heureusement, je l'entends gémir... j'arrête mes chevaux, je descends de mon siége, j'emporte l'enfant et je le dépose entre les mains des sœurs de charité et sous la garde de Dieu.

ÉDOUARD.

Ainsi, mon oncle avait sauvé la victime des trois assassins du Carré Marigny.

MOREL.

Et, quant à ce qu'est devenu mon protégé, en voilà le certificat, timbré, légalisé, paraphé par toutes les autorités compétentes... (*A Arthur.*) Tenez, lisez, monsieur... lisez vous-même.

ARTHUR, *lisant.*

« Nous certifions qu'en juin 1802, l'enfant que le nommé Mo-
« rel avait déposé dans notre maison dans la nuit du 7 février
« 1800 a été remis par nous au sieur Henri de Verteuil, qui
« nous a déclaré vouloir adopter un orphelin, à défaut d'un en-
« fant nommé Arthur Davidson, lequel était mort dans cet hos-
« pice, quelques mois après y avoir été reçu. » (*A part.*) Mort... le fils d'Anna Davidson!...

MOREL.

Donc, Gaspard n'avait pu achever sa victime..... donc le pupille de M. de Saint-Vallier... le dernier, le vrai duc de Lucenay, c'est vous.

ARTHUR.

Moi... Ah! monsieur Morel, je vous dois deux fois la vie, car je n'aurais pas survécu au déshonneur!

ÉDOUARD.

On vient à nous!

MOREL.

Des gendarmes!... Ça ne peut être que pour vous, mon brave homme!

LE DUC.

Ah! du moins, cette arme me reste. (*Il veut ramasser le pistolet que Morel a fait tomber de sa main.*)

CHARLEMAGNE *entrant et mettant le pied sur l'arme.*

Non pas, monsieur de Verteuil! Votre complice, arrêtée par mes soins, a tout avoué!... Ce n'est pas ici que vous devez finir... c'est sur l'échafaud de Toulouse!...

ÉDOUARD, *amenant Valentine qui était restée au fond.*

Le ciel a couronné vos efforts, Valentine!...

ARTHUR.

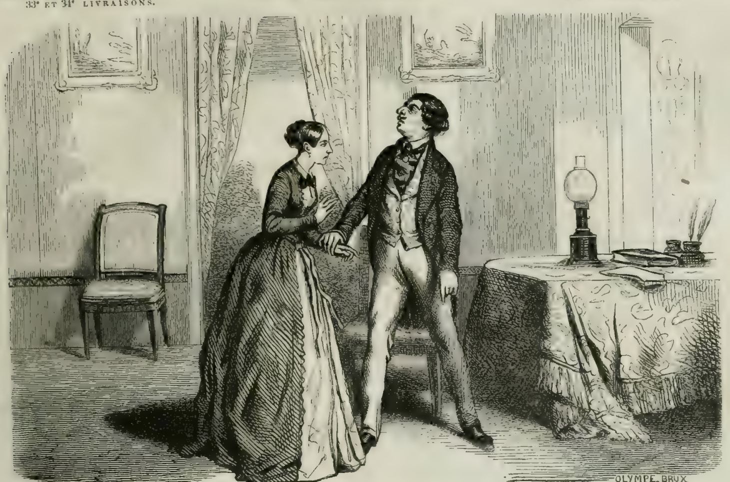
Votre œuvre est achevée, mademoiselle, la mienne commence!

VALENTINE, *s'agenouillant.*

Dieu ne pouvait m'abandonner... tu m'avais bénie, ma mère!...

FIN.

Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.



CROQUE-POULE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

M. ROSIER

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 2 NOVEMBRE 1849.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

OSCAR LECORDIER. . . . . M. Arnal.
LOUISE, sa femme. . . . . Mme Doche.

La scène est à Paris, rue de Courcelles, faubourg du Roule, en 1849.

Le théâtre représente un salon. — Porte au fond avec perron descendant dans un jardin. — Fenêtre à gauche, porte à droite. — Table à droite. Une lampe est allumée. — Cheminée garnie, avec glace, à gauche. — Du même côté, sur le devant, canapé.

SCENE I.

LOUISE, *puis* OSCAR.

LOUISE, *près de la table à droite, coupe les feuillets d'une brochure avec un couteau à manche d'argent et à lame d'ivoire.*

Quelle position que la mienne!... et aucun moyen d'en sortir... (*Voyant entrer Oscar. A part.*) Ah! mon mari! (*Elle se lève et garde brochure et couteau.*)

OSCAR *cache un bouquet; il a des moustaches et il est décoré.**

C'est encore moi, madame.

LOUISE.

Encore?... vous avez raison, monsieur, de sentir l'importunité de vos poursuites.

OSCAR, *aimable et souriant.*

Mes poursuites?... il me semble que vous pourriez appeler cela des procédés, des égards... Ne dirait-on pas que mon amour est illégitime, criminel, et que la cour que je vous fais peut avoir des rapports avec la cour... d'assises?

* Oscar, Louise.

LOUISE.

Oui, monsieur, votre amour est coupable!

OSCAR.

Cependant je suis votre mari!

LOUISE.

Vous ne devriez pas l'être, monsieur!

OSCAR.

Il y a tant de choses qu'on ne devrait pas être et qu'on est... mais enfin je le suis!...

LOUISE.

Eh bien, monsieur, je ne vous conteste pas ce titre!

OSCAR.

Parce qu'il est dans le contrat de mariage, dans la constitution conjugale... mais sitôt que je veux prendre au sérieux ce titre de premier fonctionnaire du département, vous me menacez d'une révolution... Ne serez-vous pas plus aimable aujourd'hui, la veille de votre fête?... (*Il offre le bouquet.*)

LOUISE, *refusant.*

Monsieur, à chacune de vos obsessions je vous répéterai ce que je vous ai dit avant notre mariage...

OSCAR.

Oh! faites-moi grâce de ce triste récit.

LOUISE.

Sortez, si vous ne voulez pas l'entendre.

OSCAR.

J'aime encore mieux l'entendre que sortir... je vous vois, et c'est bien le moins qu'un préfet jouisse de la vue de son département, en se tenant à la frontière... (*Il offre le bouquet.*)

LOUISE, *refusant.*

Eh bien, monsieur, quand vous avez recherché ma main, j'aimais monsieur Ernest de Monvert, et la delicatesse me fit un devoir de vous le dire... vous avez persisté... mon père était malade et désirait ardemment votre alliance à cause des services que votre oncle lui avait rendus... Désobéir à mon père, c'eût été le tuer... j'ai obéi; mais je vous ai juré à l'avance que je ne vous aimerais jamais... Vous ne pouvez pas dire que je n'y ai pas mis de franchise.

OSCAR.

C'est vrai, j'étais prévenu, vous aviez eu la bonté de me faire part de votre aversion... mais je vous aimais, que voulez-vous! Fils d'un pauvre cultivateur, engagé fort jeune dans le train; parvenu tout juste au bout de dix ans au grade de maréchal...-des-logis...-chef, puis trouvant un oncle riche dont je suis l'unique héritier, j'ai eu l'ambition d'épouser une jeune fille jolie, élegante et gracieuse, et c'est pour cela que j'ai quitté le service de Mars... au mois d'avril dernier. (*Il offre le bouquet.*)

LOUISE, *refusant.*

Monsieur, tous ces raisonnements... *

OSCAR.

Ne vous font pas oublier monsieur Ernest de Monvert, et je ne puis que perdre à lui être comparé... Je n'ai ni la finesse de son esprit ni celle de sa taille, qui tiendrait dans l'étui d'un parapluie, ni son teint pâle qui le rend intéressant... Je suis rouge, moi, j'ai le malheur de me bien porter, ça n'est pas comme il faut... enfin monsieur Ernest est ce qu'on appelle un homme distingué, et moi je ressemble au passe-port du premier venu: Front ordinaire, teint ordinaire, yeux ordinaires, bouche ordinaire, menton ordinaire... il n'y a là rien de bien extraordinaire... (*A part.*) Je n'ai pas voulu mentionner mon nez...

LOUISE.

Monsieur, vous avez beau dire, Ernest...

OSCAR, *colère.*

Ah ça! vous l'aimez donc toujours ce monsieur Ernest?

LOUISE.

Ma tante dit qu'il ne faut jamais mentir: je me tais.

OSCAR.

Qui sait? vous entretenez peut-être une correspondance ensemble....

LOUISE.

Monsieur!

OSCAR.

Et la direction des postes se prête à de pareils commerces!... et ces sortes de lettres ne coûtent que quatre sous comme les lettres d'invitation à déjeuner... Je ne voudrais pas être conducteur de la malle, c'est un vilain métier!

LOUISE.

Monsieur, mes relations avec Ernest, avant notre mariage, ont toujours eu lieu en présence de ma tante, et depuis, je ne l'ai pas revu, et je ne connais pas plus son écriture que la vôtre... ne pas me croire, c'est m'outrager!...

OSCAR, *après une pantomime d'emportement, d'un ton très-doux.*

Je vous crois; mais ce monsieur Ernest qui met obstacle à mon bonheur, qui, sans me voler précisément mon bien, m'empêche d'en disposer; ce petit monsieur qui hypothèque moralement ma propriété, je le hais, je le déteste et je regrette de ne l'avoir pas tué, lorsque par suite de notre rivalité nous eûmes un duel!

LOUISE, *vivement.*

Le tuer, monsieur, c'eût été me tuer moi-même!

OSCAR.

C'est bien aussi pour ça que je l'épargnai; mais j'aurais dû au moins lui crever un œil, je le pouvais, je suis très-fort. Le souvenir d'un borgne me serait moins contraire.

LOUISE.

Cela ne changerait rien à mes dispositions pour vous.

OSCAR, *avec colère.*

Et ça va durer comme ça toute la vie!

LOUISE.

Toute la vie.

OSCAR.

Pauvre diable d'homme que je suis, comme vous me traité.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène*

Et cependant, à ce qu'on dit, madame,
Je ne suis pas sans esprit, sans raison;
J'ai le cœur droit, de la chaleur dans l'âme;
Ce qui me manque est d'être beau garçon.
La femme, hélas! tient trop à la façon.
Elle aime mieux de la verroterie,
Du strass menteur dans un brillant écrin,
Que diamants et belle orfèvrerie,
Dans un bahut fait en bois de sapin.

LOUISE, *un peu émue.*

C'est votre faute aussi; je vous ai prié d'éviter ma présence.

OSCAR.

Et si je préfère votre présence qui me gronde à votre absence qui ne me dit rien?

LOUISE.

Ne vous plaignez donc pas de ce que vous chosissez.

OSCAR, *avec amour.*

C'est vrai, j'ai tort de me plaindre, car tout en regrettant mes droits, je goûte une secrète joie à sentir ma force plier sous votre faiblesse. C'est bizarre! moi, un ex-maréchal... des logis... chef... du train, j'en suis venu à désirer les mauvais traitements; oui, Louise, vos mains sont si poupines et si douces!... Je voudrais être battu par vous... Est-ce trop exiger?

LOUISE.

Oui, monsieur.

OSCAR.

Il y a pourtant des maris qui ont ça sans le demander, et moi qui le demande!.. mais c'est égal, dût votre orgueil se révolter de mon espoir, il me semble qu'un jour je triompherai de cette résistance, et que vous vous lasserez de voir votre mari... célibataire. Ce n'est pas constitutionnel, ça! c'est réactionnaire!

LOUISE.

Oh! monsieur, ne vous abusez pas. A défaut de mon aversion (*mouvement d'Oscar*), de mon indifférence au moins, le serment que j'ai fait à M. Ernest de Mouvert et celui que j'en ai reçu sont sacrés.

OSCAR, *souriant.*

Sacrés?... c'était bon dans les temps passés où les serments étaient des chaînes d'airain; mais, aujourd'hui, on les fait avec ces fils légers que, par le beau temps, on voit flotter dans l'atmosphère; les serments n'enchaînent plus; on n'a plus besoin de les briser, on les brosse et tout est dit. D'ailleurs ceux dont vous me parlez sont ridicules.

LOUISE.

Du tout! nous nous sommes juré, M. Ernest et moi, amour pour la vie... vous l'entendez, amour pour la vie!.. et je me rappelle ses dernières paroles: Louise, me dit-il, votre père peut mourir si vous n'épousez pas cet homme.

OSCAR, *avec dépit.*

Cet homme! comme qui dirait cet animal! Ah! j'aurais dû lui crever un œil.

LOUISE, *continuant.*

Mais souvenez-vous bien que le jour où j'aurais la preuve que vous aimez votre mari, je viendrais me tuer à vos yeux. (*A part.*) Et ma tante est sûre qu'il le ferait comme il le dit.

OSCAR.

Mais quand vous fîtes ce serment, vous aviez oublié que mon oncle, outre ce qu'il m'a donné déjà, m'a promis cent mille francs par chaque petit-neveu qu'il ferait sauter sur ses genoux*, et moi qui me proposais de lui gagner comme qui dirait un million!

LOUISE, *vivement après avoir déposé sur la table brochure et couteau.*

Monsieur, nous avons trente mille livres de rentes outre cet hôtel, rue de Courcelles; cela nous suffit. (*A part.*) Coupons court à cet entretien. (*Haut.*) Adieu, monsieur.

OSCAR.

Vous me quittez? vous refusez à mon oncle ce qu'il désire, ce qu'il attend, ce qu'il a le droit d'attendre?

LOUISE.

Monsieur, je vous salue.

OSCAR, *furieux.*

Eh bien! je me révolte à la fin! Oui, je m'éloignerai de vous, je ne vous verrai plus; mon oncle s'arrangera comme il voudra; mais moi j'aurai des intrigues.

AIR : *Ces Postillons.*

Oui, dès demain, je hante les coulisses.
On en dira, ma foi, ce qu'on voudra.
Je fais ma cour aux plus belles actrices,

Je m'abandonne aux rats de l'Opéra,
Et nous serons, avant peu, je l'espère,
Libres tous deux, grâces à mon trépas;
Car mon projet, madame, est de me faire
(*Mouvement de Louise.*)
Dévorer par les rats.

LOUISE, *très-émue.*

Ce sera comme vous voudrez, monsieur, mais à mon indifférence, alors, je pourrai joindre le mépris.

OSCAR, *doux.*

Oh! non, c'est bien assez du premier sentiment. Vous le savez d'ailleurs, je vous aime, je vous aime! au point de préférer votre portrait seul, votre simple image aux plus séduisantes réalités qui ne sont pas vous.

LOUISE, *à part.*

Il a quelquefois des expressions! (*Haut.*) Pardon, monsieur j'ai à sortir.*

OSCAR.

Me permettez-vous cette fois de vous accompagner?

LOUISE, *arrangeant ses cheveux devant la glace.*

Je dois sortir avec ma tante qui s'habille en ce moment; nous n'allons qu'à deux pas d'ici, près de l'Elysée.

OSCAR.

Vous allez voir passer le président de la République?

LOUISE.

Nous allons faire des emplettes.

OSCAR.

Eh bien! je demande...

LOUISE, *s'approchant de lui.*

Du tout! hier, vous m'aviez fait le serment de ne plus rien me demander.

OSCAR, *souriant.*

Le serment? je l'ai brossé, madame.

LOUISE, *avec reproche.*

Eh bien! monsieur, je sais maintenant ce que vaut votre parole. (*Elle va chercher son chapeau et sa pèlerine à droite.***)

OSCAR.

Calmez-vous; je vais prévenir votre tante que vous êtes prête, et désormais je ne vous demanderai plus rien; mais, Louise, si jamais par égard pour... mon oncle, vous vouliez faire disparaître la distance qui nous sépare, placez le soir ce flambeau sur le perron; je verrai ce signal de l'extrémité du jardin où se trouve le triste pavillon que j'habite... et j'écrirai à mon oncle immédiatement de préparer ses billets de banque.

LOUISE.

Ne l'espérez jamais. (*Elle va mettre son chapeau devant la glace de gauche.*)

OSCAR, *après un geste d'emportement, à part.****

Eh bien! non, chère Louise! je ne t'en veux pas; je voudrais de toi, mais je ne t'en veux pas. Une créature à qui j'en veux et dont je ne voudrais pas, par exemple, c'est sa tante, sa vieille tante qui veut de moi, qui est jalouse de ma naïve femme, et qui lui a persuadé qu'Ernet se tuerait si je gagnais seulement une centaine de mille francs à mon oncle. (*Louise ayant mis le chapeau, Oscar lui offre le bouquet.*) Louise, vous ne prenez pas mon joli bouquet?

LOUISE, *refusant.*

Je vous remercie, monsieur.

OSCAR.

Eh bien! au moins un petit baiser, un seul, le premier, sur votre main à croquer.

LOUISE.

Jamais, monsieur.

AIR: *Sortez en diligence.* (Manche à Manche.)

Ah! je m'impatiente!
N'ajoutez pas un mot.

OSCAR, *à part, après avoir déposé le bouquet sur la table.*

Allons, je me contente
De croquer le marmot.

ENSEMBLE.

Oui, je m'impatiente,
N'ajoutez pas un mot,
Et dites à ma tante
De venir au plus tôt.

OSCAR.

Elle s'impatiente,
N'ajoutons pas un mot,
Et disons à la tante
De sortir au plus tôt.

Il sort par le fond.

* Louise, Oscar.
** Oscar, Louise.
*** Louise, Oscar.

SCÈNE II.

LOUISE, *seule; elle regarde si Oscar s'est éloigné, puis elle court au bouquet qu'elle baise.*

Il n'est plus là, il ne me voit pas. Cher ami! quelle patience! quel amour! quel dévouement! oh! je rends bien justice à toutes ses précieuses qualités; il est si bon, si aimable, si honnête! Et maintenant je vois toute la différence qu'il y a entre un homme élégant et frivole et un homme de cœur, car c'est pour un trait de grand courage en Algérie qu'il a été décoré! Cher Oscar! et il est persuadé que je ne l'aime pas! tant mieux, après tout, car enfin, j'ai fait un serment à ce pauvre Ernest; et si jamais il avait la preuve que je ne l'aime plus, que j'aime mon mari, il viendrait se tuer à mes yeux, et un homme qui vous est resté fidèle, c'est si rare, à ce que dit ma tante; un homme qui pour vous ne se mariera jamais, causer sa mort! oh! ce serait affreux, ce serait à avoir des regrets toute la vie. Espérons que, plus tard, il m'oubliera; mais en attendant, redoublons de sévérité envers mon mari; je l'entends! vite à mon rôle! Mais avant... (*Elle baise le bouquet, en retire une fleur qu'elle met dans son sein, et prend un air froid et digne.*)

SCÈNE III.

OSCAR, LOUISE.

OSCAR.

Votre tante est d'une humeur de tigre. (*A part.*) Je voudrais en faire cadeau au jardin des plantes. (*Haut.*) Elle a sa migraine, mais c'est égal, elle est prête, elle vous attend.

LOUISE.

Merci, monsieur.

OSCAR, *triomphant.*

Elle m'a permis de sortir avec vous, de lui donner le bras!

LOUISE.

Ah! c'est bien, alors je reste.

OSCAR.

Alors je reste aussi; votre tante sortira seule.

LOUISE.

C'est impossible. Allez avec elle.

OSCAR.

Oui, si vous venez.

LOUISE.

Je reste!

OSCAR.

Ah ça, est-ce que non contente de ne pas m'aimer, vous rougiriez de moi?...

LOUISE.

Je reste si vous sortez.

OSCAR.

Et vous sortez si je reste?...

LOUISE.

Oui.

OSCAR, *éclatant.*

Juste ciel! juste Dieu! miséricorde! malédiction! sac...

LOUISE, *effrayée et se trouvant près d'Oscar.*

Oh!

OSCAR, *se retenant.*

A papier, madame, à papier!

LOUISE.

Oh! monsieur, crier si fort! quelle inconvenance!

OSCAR.

C'est bien le moins que je crie un peu pour me soulager... (*Très-doux.*) Mais c'est égal, j'ai eu tort, recevez mes excuses...

LOUISE.

Enfin, monsieur, restez-vous? sortez-vous?

OSCAR.

Sortez, madame; la promenade vous fait du bien.

LOUISE, *à part.*

Qu'il est bon, et que j'aurais de plaisir à l'embrasser!... (*Haut.*) Adieu, monsieur.

OSCAR, *désignant le bouquet.*

Louise, vous n'oubliez rien?

LOUISE, *portant la main à l'endroit où elle a caché une fleur.*

Non, rien.

OSCAR.

Permettez-moi de vous accompagner jusqu'à la grille?

LOUISE.

Non, je vous le défends!

OSCAR.

Jusqu'à la grille exclusivement.

LOUISE.

AIR : *Sur toi, ma femme.* (Manche à Manche.)

Allons, monsieur, terminons ces débats,
Vous ne savez toujours que me déplaire,
Mais redoutez ma trop juste colère,
Si hors d'ici vous faites un seul pas.

OSCAR.

Je reste là, mais il est bien permis
Que des yeux au moins je vous suive.
C'est dans mon rôle, hélas ! car je ne suis
Votre mari qu'en perspective.

ENSEMBLE.

LOUISE.

Allons, monsieur, terminons, etc.

OSCAR.

Oui, j'obéis, terminons ces débats ;
Car mon projet n'est pas de vous déplaire,
Ni d'exciter votre juste colère,
Et loin d'ici je ne fais pas un pas.

Louise va vers le fond, Oscar la suit, elle se tourne et lui fait signe de se détourner, puis lui envoie deux baisers sans qu'il s'en aperçoive.

SCÈNE IV.

OSCAR *va à la porte, regarde, puis redescend avec découragement.*

Il y a des moments où j'ai envie de me faire sauter... du haut des tours Notre-Dame... A quoi suis-je bon dans ce monde ?... je suis rentier, voilà tout... ce n'est pas une profession ça, ni une industrie... Je m'étais marié pour m'occuper, pour faire le bonheur d'une femme... ce n'est pas une industrie non plus, si vous voulez, mais c'est un art d'agrément, assez négligé de nos jours, et ma femme ne veut pas que je le cultive... Depuis quelque temps, son obstination me trouble, m'agite et m'exaspère... Je n'en laisse rien paraître, mais il me vient des idées de rapt ! ma parole d'honneur, il m'en vient ! (*Criant.*) Il faut à tout prix que ça finisse, dussé-je recourir aux dernières extrémités !... Il y a des maris qui vous diront : Ah ! monsieur ! monsieur ! monsieur !... (*Au Public.*) Mais, messieurs ! messieurs ! messieurs ! ça vous est bien facile à dire à vous autres, qui ne vous occupez pas de vos femmes, parce que vous les trompez, parce que vous avez des maîtresses... mauvais sujets, je vous connais !... Mais, moi, je veux ma femme, rien que ma femme, c'est moral et j'y tiens !...

AIR : *Économies de Cabochard.*

Oui, ma Louise
Me grise,
Il faut que je le dise.
Figure,
Esprit, grâce, tournure,
Allure
Et charmante nature,
Tout plaît
Et fait
Doux effet.
Modèle
De belle,
Cruelle !
J'appelle
Ton âme infidèle
Tu ris
De mes cris.
Le roi Tantale, à ce que dit l'histoire,
C'est trop notoire
Pour n'y pas croire,
Mourut dans l'eau faute de pouvoir boire,
Je meurs de faim,
Près d'un festin...
Mais je me lasse une bonne fois !
Je puis invoquer les lois,
Je veux réclamer mes droits.
Dans leur ménage, je le crois,
Tous les maris sont rois.
Quand l'autorité
Par contrat m'a breveté,
Chef de la communauté,
Elle entend qu'il soit respecté.
Oui, ma Louise
Me grise, etc.

Allons, allons, c'est arrêté, c'est un parti pris... par autorité ou par adresse, il faut... que j'embrasse ma femme !... (*Avec réflexion.*) Elle m'égratignera, j'en suis sur ! mais n'importe, je ne serai pas plus arriéré qu'avant, au contraire... nous entrerons dans le domaine des faits accomplis, et il faudra bien qu'elle accepte les faits accomplis ou elle ne serait pas de son pays... Voyons un peu, comment vais-je m'y prendre ?... Si je la menaçais de mourir à ses pieds ? ça réussit très-bien près d'elle à ce qu'il paraît : Elle m'a épousé pour sauver la vie à son père ; elle refuse de m'aimer pour sauver la vie à monsieur Ernest... Qui sait ? peut-être pour me sauver la vie à moi... J'ai dans mon cabinet de curiosités un poignard superbe qui me vient d'Afrique, de la prise de la Smala, il a appartenu à Abd-el-Kader, et en disant à Louise que je vais m'en frapper... (*Il fait le geste avec le couteau à papier.*) Oui, mais j'y songe, elle ne m'aime pas, et alors si elle me laissait faire pour être veuve et épouser l'autre, le mirliflor ? ça m'avancerait peu... il vaut mieux autre chose... Ah ! si je faisais l'Othello ? si je la menaçais elle-même, si je lui disais : la bourse ou la vie, non, je veux dire : ton amour ou ta vie !... Ah ! fi, l'horreur ! pauvre cher ange ! elle serait capable de se trouver mal !... Il faudrait un autre moyen... Oh ! quelle idée ! elle aime Ernest, elle ne connaît pas son écriture, elle me l'a dit, ni la mienne... c'est cela, c'est cela... (*Il écrit tout haut.*) « Chère Louise, il faut que je vous parle... consentez à me recevoir dans votre pavillon, quand votre mari sera couché. » — J'imite bien le style des amants, ils envoient toujours les maris se coucher : va te coucher, mari !... (*Ecrivant tout haut.*) « Pour réponse affirmative à ce billet, agitez votre mouchoir devant la fenêtre. Je suis en ce moment dans votre rue de Courcelles... si je vois le signal, à onze heures, je franchirai le mur du jardin et je vous révélerai ma présence par trois coups frappés dans la main ; alors, éteignez toute lumière et j'entrerai chez vous sans être aperçu... Ce que j'ai à vous dire est de la dernière importance, il y va de ma vie ! » — Bien entendu. — « Ernest de Monvert. » Mettons l'adresse et cachetons... A madame Lecordier... je devrais mettre mademoiselle... Très-pressé... (*Il cachète.*) Le moyen est ingénieux et il doit réussir... Le cœur me bat ! allons du courage !... (*Il va à la fenêtre et appelle.*) Michel ! Michel !... Eh ? tu venais porter une lettre à ma femme ?... elle est sortie... Tu la lui remettras, quand elle rentrera, avec celle-ci et sans lui dire qu'elle vient de moi... (*Il donne la lettre par la fenêtre.*) C'est bien, et maintenant il me tarde qu'il soit onze heures... (*On entend une cloche.*) On sonne ! c'est ma femme... il ne faut pas quelle me rencontre... sa chambre ouvre sur le jardin, esquivons-nous... C'est drôle comme je suis faible et poltron... Le cœur me bat toujours... Ah ! que diraient mes anciens camarades, les mraéchaux... des-logis... chefs,.. du train ?... eux qui m'avaient surnommé Croque-Poule !.. croque... ah ! (*Il sort par la chambre de sa femme en la voyant paraître au fond.*)

SCENE V.

LOUISE, *tenant deux lettres à la main, l'une de grand, l'autre de petit format.*

Oscar n'est plus là... Pauvre ami ! il est rentré dans son pavillon... il gémit en ce moment, il me maudit peut-être... Oh ! quelquefois j'ai envie d'aller avec ma tante, trouver monsieur Ernest ; de lui parler, de l'engager à se marier... de le prier de me rendre ma parole et de me laisser aimer mon mari... Oh ! si j'avais assez de courage... mais j'oublie de lire ces deux lettres que Michel m'a remises... (*Elle ouvre la petite et dépose la grande sur la table.*) Je ne connais pas l'écriture... (*Avec joie.*) C'est peut-être de mon mari ! il n'ose plus me parler, il m'écrit... (*Elle court à la signature.*) Ernest !... que signifie... Oh ! mon Dieu !... par exemple ! le recevoir ici, seule, dans l'ombre... oh ! jamais ! c'est impossible... et cependant je regrettais tout à l'heure de n'avoir pas assez de courage pour aller lui parler, pour me faire relever de mon serment... C'est que me trouver ici, près de lui... cela ne se peut pas !... Ah ça, mais j'y songe, si je priais ma tante de le recevoir à ma place et de le déterminer à me rendre ma liberté ?... Il est là, dit-il, dans la rue de Courcelles ; il attend un signal pour réponse, c'est peut-être le ciel qui l'envoie... ma tante lui parlera au nom de mon bonheur, au nom de la morale... elle le touchera, elle le décidera à renoncer à moi... (*Elle va lentement vers la fenêtre.*)

SCENE VI.

LOUISE, OSCAR, *à la porte de droite.*

OSCAR, *à part.*

Elle a lu le billet... elle s'approche de la fenêtre... elle tire son mouchoir... si c'est pour se moucher ce n'est pas immoral... Non, elle fait le signal ; mon stratagème réussit !

LOUISE, *à part.*

Maintenant allons dire à ma tante de venir prendre ma place. (*Elle sort par le fond.*)

SCENE VII.

OSCAR, *seul.*

Enfin, enfin, enfin ! je suis le plus heureux des hommes et je touche au moment délicieux jusqu'ici vainement sollicité... Un rendez-vous avec ma femme !... bientôt je serai là près d'elle,

au milieu de la plus profonde obscurité... je pourrai presser sa main et la porter à mes lèvres... Ah! cette perspective m'enivre et je succombe à la pensée de tant de félicité!...

AIR de *Riche d'amour.*

Sort prospère!
Oui, j'espère!
Mon cœur est dilaté,
Mon esprit enchanté.
Bientôt, sous un nom emprunté,
Je vais être transporté
D'amour et de volupté.
A moi baisers, plaisir secret
Et peut-être bonheur complet.
Car, braconnier sur mon domaine,
Je puis bien giboyer sans gêne,
J'ai mon port d'arme délivré
Par le maire et par la curé.
Sort prospère,
Oui, j'espère, etc.

Changeant de ton et réfléchissant.

Ah ça, mais, ah ça, mais je me réjouis là, je m'enflamme, je m'exalte... voici une réflexion qui me vient et qui me refroidit: ce sont bien mes hommages que recevra Louise, mais elle me prendra pour Ernest, et alors je suis un mari trompé... par moi, il est vrai, mais enfin moralement, je le suis!... Cette pensée ne m'avait pas frappé d'abord... (*Avec une stupéfaction comique.*) Ah ça, je représenterai donc deux personnages? Léandre et Georges Dandin, tout à la fois; l'actif et le passif, le vainqueur et le vaincu, le coiffeur et... son client?... et si je veux avoir justice de la trahison de ma femme, il faudra que je me mette la main au collet, (*il se prend le collet de l'habit*) que je me traîne devant les tribunaux, que je me demande à moi-même des dommages et intérêts.... Singulière situation... Ce que c'est que d'analyser les choses! ça tue le bonheur!... Ah! je n'y faisais pas tant de façons, à l'époque où je portais le nom de Croque-Poules!... (*Il est assis à gauche et rêve en gesticulant.*)

SCÈNE VIII.

OSCAR, LOUISE.

LOUISE, *à part, très-émue, du fond.*

Mon mari est revenu!... et ma tante qui a sa forte migraine, qui est couchée, qui ne peut pas bouger!... Que faire? onze heures vont sonner... Ernest va venir, et si Oscar le surprenait, un nouveau duel!... Eloignons le bien vite, il le faut... (*Elle va voir au fond par la porte du jardin.*)

OSCAR, *à part, se croyant seul.*

Ma foi, tout bien calculé, je veux poursuivre ma pointe... je suis maître de la position d'ailleurs, et je ne me jouerai à moi-même que les tours que je voudrai!...

LOUISE.

Monsieur?..

OSCAR, *se levant.*

Ah! madame!

LOUISE.

Je m'étonne de vous trouver ici à pareille heure!

OSCAR.

Moi aussi, madame!

LOUISE.

Vous allez vous retirer?

OSCAR, *à part.*

Elle est pressée que le mari parte pour recevoir l'amant!... Heureusement que les deux n'en font qu'un... (*Haut.*) Je ne verrai donc jamais ce flambeau sur le perron, pour m'annoncer la fin de vos mépris?

LOUISE.

Jamais!

OSCAR.*

Je me retire, madame. Bonne nuit...

LOUISE.

Bonsoir.

OSCAR, *hésitant.*

J'ai l'honneur de vous saluer.

LOUISE.

Je vous salue, monsieur.

OSCAR.

Je vous présente mes civilités.

LOUISE.

Adieu, monsieur!

OSCAR.

Dormez bien, madame.

LOUISE.

Dormez bien, monsieur.

OSCAR.

Je suis votre très-humble serviteur.

LOUISE.

Je suis votre servante.

OSCAR.

Veuillez agréer...

LOUISE.

Enfin, monsieur, sortirez-vous?

OSCAR.

J'obéis...

AIR: *O jour contrariant* (L'Inconsolable.)

Je sors à l'instant,
Calmez votre âme,
Madame,
A part.
Puis en tâtonnant,
Je reviens incontinent.

ENSEMBLE.

OSCAR.

Je sors, etc.

LOUISE.

Sortez à l'instant,
Ou bien mon âme
S'enflamme
Et dorénavant,
Fuyez mon appartement.

OSCAR, *à part.*

Tu es bien embarrassé de ton personnage, mon pauvre Croque-Poules!... (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IX.

LOUISE, *seule.*

Que résoudre? le temps presse... monsieur de Monvert, en ce moment, se dispose à escalader le mur du jardin, il va donner le signal, frapper trois coups dans sa main... oh! je cours lui dire de ne pas franchir le mur, de s'en aller... (*Elle se précipite vers la fenêtre; on entend trois coups dans la main.*) Trop tard! c'est Ernest! il est dans le jardin... il s'approche! il va monter ici par le perron, et si Oscar le voit!... Cachons cette lumière pour éviter un malheur... (*Elle dépose le flambeau dans sa chambre dont elle tire la porte. La scène est sombre.*) Oh! mon Dieu! je tremble... Je crois que je vais me trouver mal... Allons, voyons, du courage!... Je suis sûre que monsieur de Monvert tremble autant que moi... lui, si timide, si réservé... Ainsi je ne dois rien craindre... Je lui dirai de se retirer au plus vite, et si je puis, sans danger pour ses jours, me faire rendre ma parole... Le voici, je l'entends!... Ah! mon Dieu! que c'est terrible! je tremble toujours!... (*Elle est appuyée derrière le canapé.*)

SCÈNE X.

LOUISE, OSCAR, *par le fond.*

OSCAR, *à part.*

Je suis ému comme si j'allais près de la femme d'un autre. Le métier de voleur est un métier plein d'émotion! Allons, du courage! (*Soulignant.*) Voyons si elle m'égratignera! (*Déguisant sa voix; haut.*) Louise, êtes-vous là?

LOUISE.

Oui.

OSCAR.

Votre main pour me guider.

LOUISE.

Ma main? non, monsieur.

OSCAR, *à part.*

Elle refuse? très-bien... mais qu'est-ce que ça prouve! Les femmes refusent toujours au commencement.

LOUISE.

Monsieur, si j'ai consenti à vous recevoir, ce n'est pas pour...

OSCAR, *près de la table à droite, tâtonnant.*

Pour que je me casse le cou, n'est-ce pas? je ne suis pas orienté... (*Il renverse l'écritoire.*) Tenez, je viens de renverser un écritoire. (*A part.*) Et j'ai des gants tout frais. (*Son gant droit à les doigts tout noirs; haut.*) Louise, votre main, votre main blanche.

LOUISE.

Je vous défends d'approcher.

OSCAR, *en tâtonnant, trouve sur la table le couteau à papier dont le manche est en argent et la lame d'ivoire, il le prend et à part.*

Ce couteau à papier, quelle idée! (*Haut.*) Louise, ne soyez pas impitoyable, je n'ai plus la tête à moi et je suis armé.

LOUISE, *s'avançant.*

Armé?

OSCAR, *présente le manche du couteau.*

Vous pouvez vous en convaincre.

LOUISE, *tatonnant, touche le manche.*

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est?

OSCAR.

Un poignard!

LOUISE, *à part.*

Ciel! c'est le désespoir qui l'amène.

OSCAR.

Louise, si cette heure que vous daignez me consacrer n'est pas une heure de bonheur, je me brûle la cerv... je me poignarde! (*A part.*) Que va-t-elle dire?

LOUISE.

Mais, monsieur, je ne suis plus libre, j'ai un mari... Un mari... que j'ai épousé...

OSCAR, *jouant la colère.*

Epousé!... (*A part.*) Au fait, pas de mari sans cette circonstance. (*Haut.*) Épousé!

LOUISE, *vivement pour le calmer.*

Oui, vous savez bien... par force. (*Elle passe à droite.*) *

OSCAR, *à part.*

C'est flatteur! (*Haut, parlant dans le vide.*) Mais vous ne l'aimez pas?... vous vous taisez? dites-moi que vous n'aimez pas votre mari.

LOUISE, *à part.*

Il est capable de se tuer. Quelle position!

OSCAR.

Vous gardez le silence! Louise, la pointe de mon poignard est sur mon cœur. (*Il fait le signe.*)

LOUISE, *vivement.*

Eh bien, non, je ne l'aime pas!

OSCAR, *se retournant vivement.*

Dites-moi que vous le détestez.

LOUISE, *vivement.*

Oui, oui, je le déteste.

OSCAR, *à part, contrarié.*

Oh! (*Haut, jouant l'amour.*) Ah! répétez-moi ce mot si doux.

LOUISE.

Je le déteste.

OSCAR, *à part.*

J'avais bien entendu. (*Haut.*) Alors, permettez-moi de vous prendre la main.

LOUISE, *à part.*

Au fait c'est si peu, et pour m'en débarrasser bien vite. (*Haut.*) Et vous partirez? (*Elle lui tend la main.*)

OSCAR, *prend sa main; à part.*

Quelle horreur! (*Haut.*) Maintenant sur cette main, un baiser.

LOUISE.

Oh! non.

OSCAR.

Vous voulez donc que je meure!

LOUISE.

C'est aussi trop exiger.

OSCAR, *avec éclat.*

Vous le voulez!

LOUISE.

Me quitterez-vous, après?

OSCAR.

Oui. (*Il baise sa main, à part.*) Quelle infamie! (*Haut.*) Oui, Louise, je vous quitterai après.... après vous avoir pressée sur mon cœur. (*Il veut la presser contre sa poitrine.*)

LOUISE.*

Monsieur!

OSCAR, *à part.*

Oh! elle ne m'égratignera pas. (*Haut.*) Louise, refuserez-vous à votre Ernest ce que vous lui accordiez autrefois? (*A part.*) C'est hardi, ça! et sa réponse peut m'asphyxier.

LOUISE.

Monsieur, vous perdez la raison. Oubliez-vous qu'il ne vous est jamais arrivé d'être aussi téméraire?

OSCAR, *à part.*

Ah! que ça me fait de bien! ah! que c'est doux! c'est du miel de Narbonne.

LOUISE.

Vous ne répondez pas, monsieur?

* Oscar, Louise.

* Louise, Oscar.

OSCAR.

Appelez-moi, Ernest, ou je suis capable de tout.

LOUISE, *tremblante.*

Ernest.

OSCAR, *à part.*

C'est abominable. (*Haut.*) Ajoutez mon ami.

LOUISE.

Mon ami.

OSCAR, *à part.*

C'est atroce.

LOUISE.

Et maintenant sortez, redoutez un scandale, ménagez ma réputation.

OSCAR.

Sortir! jamais.

LOUISE, *à part.*

Si je pouvais lui enlever son poignard! (*Haut, s'avançant.*) Eh bien, voyons, calmez-vous.

OSCAR, *à part.*

Elle se radoucit!

LOUISE.

Vous aviez autrefois plus de délicatesse, je vous trouve bien changé.

OSCAR.

Oui... je suis très-exalté.

LOUISE.

C'est bien; mais ne criez pas.

OSCAR, *à part.*

Elle vient! Elle me cherche! Si je n'étais pas moi, que m'arriverait-il?

LOUISE, *à part.*

Une fois que je lui aurai retiré son poignard... (*Haut.*) Venez. Venez vous asseoir... là, près de moi. (*Elle gagne le canapé.*)

OSCAR, *à part.*

Assis près d'elle!... ça me fait plaisir et peine aussi... je voudrais, je ne voudrais pas... je suis menacé d'être coupé en deux, comme le petit du jugement de Salomon. (*Ils sont assis sur le canapé.*)

LOUISE, *à part.*

Allons, du courage! (*Haut.*) Donnez-moi votre main.

OSCAR, *avec indignation, à part.*

Epouse traîtresse! (*Attendri.*) Mais, femme charmante. (*Haut avec douceur.*) La voici.

LOUISE, *à part.*

Ce n'est pas celle-là!

OSCAR, *à part.*

Il faut pourtant que je sois tout un ou tout autre!

LOUISE.

Vous serez bien calme, n'est-ce pas, bien raisonnable?

OSCAR, *à part.*

Soyons tout un! (*Haut.*) Oui, oh! oui!

LOUISE.

Eh bien! alors donnez-moi vos deux mains.

OSCAR, *à part, indigné.*

Les deux!... (*Abattu.*) Ça fait la paire.

LOUISE.

Vous refusez?

OSCAR, *à part.*

C'est elle qui me provoque!.. Oh! ça me rend tout autre. (*Il recule.*)

LOUISE.

Eh bien! vos deux mains?

OSCAR, *à part.*

Mais voyons jusqu'où ira son infamie. (*Haut, après avoir déposé le couteau à côté de lui.*) Voilà!

LOUISE, *à part tenant ses deux mains.*

Il a déposé son arme à côté de lui. (*Haut.*) Mais approchez-vous donc de moi.

OSCAR, *à part, indigné et reculant.*

C'est à tomber à la renverse!

LOUISE, *l'attirant.*

Vous vous éloignez. (*Puis se levant brusquement et passant à la gauche d'Oscar.*) Restez là!

OSCAR, *à part, effaré.*

Elle se précipite sur moi, tant pis. (*Il l'embrasse.*)

LOUISE, *à part, jette le poignard sans le prendre, en le balayant avec sa main.*

Quelle audace! *

* Oscar, Louise.

OSCAR, *debout, à part.*

Elle ne m'a pas égratigné !... Décidément, je veux plaider en séparation.

LOUISE, *à part.*

Et maintenant. (*Haut et jouant la peur.*) Ah ! mon Dieu !

OSCAR.

Qu'est-ce ?

LOUISE.

Fuyez !

OSCAR, *à part.*

Non, il me faut un corps de délit plus grave.

LOUISE.

Fuyez donc! J'entends ma femme de chambre, elle va éclairer cette salle.

OSCAR, *à part, effrayé.*

Si elle me surprenait !...

LOUISE.

La voici ! sortez ! sortez !

OSCAR.

Eh bien, oui, je sors à une condition.

LOUISE, *à part.*

Promettons tout pour l'éloigner... (*Haut.*) Laquelle ?

OSCAR.

Vous m'écrirez.

LOUISE.

Soit.

OSCAR.

Quand ?

LOUISE.

Demain.

OSCAR.

Ce soir. Je vais attendre votre billet au bas de cette fenêtre... Je ne partirai qu'après l'avoir reçu.

LOUISE.

Oui.

OSCAR.

Un billet de rendez-vous ?

LOUISE.

Bien !

OSCAR.

Tout ce qu'il y a de plus tendre !

LOUISE.

De plus touchant !

OSCAR.

De plus passionné !

LOUISE.

De plus délirant !

OSCAR.

De plus frénétique !

LOUISE.

De plus volcanique !

OSCAR, *à part.*

Ce ne sont pas là des égratignures, et avec cette preuve je la traduirai devant les tribunaux !

LOUISE.

Sortez vite, sortez ! adieu !

OSCAR.

Au revoir... (*A part.*) J'ai bigrement mal à la tête !

ENSEMBLE.

AIR *du Chevalier du Guet.*

LOUISE.

Doublez le pas,
Ne parlez pas,
Soyez muet,
Soyez discret.

OSCAR.

N'oubliez pas,
J'attends là-bas,
Tendre et discret,
Votre billet.

Oscar sort la main à son front.

SCÈNE XI.

LOUISE, *seule ; elle ouvre sa chambre et en retire la lampe.*

Je ne reviens pas de mon étonnement et de mon indignation !... Ernest, lui autrefois si respectueux, si réservé... Oh ! il ne mérite plus que mon mépris !... mais je l'entends marcher sous la fenêtre... Si je ne lui écrivais pas, il serait capable de rester là jusqu'au jour... (*D'un ton de menace et de colère.*) Ecrivons... la nuit ne lui permettra pas de lire mon billet avant d'être rentré chez lui et (*elle écrit*) je ne lui dois plus de ménagements !... (*Naïvement.*) Ce n'est pas mon mari qui serait capable d'une pareille audace ! il a des droits lui, et il n'ose pas les faire valoir... pauvre chéri, va ! (*Elle cachète.*) Là, c'est fini... (*Elle va à la fenêtre.*) Ernest, êtes vous là ?

OSCAR, *du jardin.*

Oui.

LOUISE, *jetant la lettre.*

Tenez, et sortez... Enfin, m'en voilà délivrée... allons-nous reposer... (*Elle va pour prendre la lampe sur la table.*) Ah ! cette grande lettre que j'ai oubliée... (*Décachetant.*) Ce qui m'étonne c'est que le chien de garde n'ait pas aboyé... c'est heureux... (*Lisant.*) Ah ! mon Dieu ! est-ce possible ?... la famille d'Ernest qui me fait part... mais alors que signifie ?... car enfin je ne l'ai pas rêvé... cette écritoire renversée et ce poignard... mon couteau à papier ! (*Elle le ramasse.*) Et puis le chien de garde qui ne dit rien du tout... Quelle idée me vient ! si c'était... Je le saurai ! il faut que je le sache à l'instant, et pour cela... (*Elle prend la lampe qu'elle place sur le perron en chantant le couplet qui dure jusqu'à ce qu'elle ait redescendu la scène.*)

AIR *de l'Artiste.*

Oui, vers celui que j'aime
Faisons, pour nous venger,
Briller, à l'instant même,
L'étoile du berger.

Redescendant la scène.

Je veux que de mon trouble
Le sournois ait sa part...
Quitte à lui faire double
Sa joie un peu plus tard.

Elle s'assied près de la table. Oscar paraît au fond en courant.

SCÈNE XII.

LOUISE, OSCAR.

OSCAR, *à part.**

Que peut-elle avoir à me dire ? feignons... (*Prenant la lampe qui est sur le perron et s'arrêtant sur la porte.*) Madame est-ce bien pour moi que vous avez placé là cette étoile du berger, cette carcel ?

LOUISE, *à part.*

C'est bien lui qui a renversé l'écritoire, il a un gant tout noirci. (*Haut.*) Entrez, monsieur, entrez, j'ai besoin de vous... (*A part.*) Pour vous punir du piége que vous m'avez tendu !

OSCAR, *posant la lampe sur la cheminée.*

Quel motif me procure la faveur insolite ?...

LOUISE.

Me trouvant brusquement indisposée, j'ai cru, c'est peut-être une indiscrétion, pouvoir vous appeler près de moi.

OSCAR, *à part.*

Elle est malade, elle appelle le mari pour calmer la fièvre que l'amant lui a donnée tout à l'heure ; je joue ici le rôle de rafraîchissant.

LOUISE.

Vous ne répondez pas, monsieur ?... Je le vois, j'ai été indiscrète... Vous pouvez retourner à votre pavillon.

OSCAR, *à part.*

J'y allais pour lire son billet, lorsque j'ai aperçu cette carcel ; je saurai son contenu en le lui lisant ici à elle-même.

LOUISE.

Je vous demande bien pardon de vous avoir dérangé, monsieur.

OSCAR, *à part.*

Feignons... (*Haut.*) Vous êtes indisposée ?... puis-je vous être utile ? faut-il vous faire du thé ?

LOUISE.

Non, monsieur.

OSCAR.

Du café ?

LOUISE.

Non, monsieur.

OSCAR.

Du choca ?

LOUISE.

Non, monsieur.

OSCAR.

Vous préférez des quatre fleurs ?

* Oscar, Louise.

LOUISE.

Non, réflexion faite, j'ai regret d'avoir retardé l'heure de votre repos... et puis cela va mieux... Bonsoir.

OSCAR, *à part.*

Bonsoir!.. Ne feignons plus!... je suis trop malheureux!... j'ai besoin d'éclater!...

LOUISE.

Monsieur, vous voilà redevenu taciturne et immobile?

OSCAR, *furieux.*

Taciturne! immobile, madame!

LOUISE, *à part, se levant.*

Il me donne une envie de rire!...

OSCAR.

Savez-vous ce que j'aurais à vous dire, si je voulais parler?

LOUISE.

Non; mais il ne tient qu'à vous de me l'apprendre.

OSCAR.

Madame, je sais tout!

LOUISE.

Vous savez...

OSCAR.

Que cette nuit vous avez reçu quelqu'un, j'en lèverais la main. (*S'apercevant qu'il lève la main du gant noirci, à part.*) J'aurais dû ôter ce gant (*Il cache sa main. Haut.*) Niez, si vous l'osez.

LOUISE.

Me promettez-vous de ne pas vous emporter?

OSCAR, *à part.*

Voyons ce qu'elle dira. (*Haut.*) Oui, je le promets!

LOUISE.

Vous le jurez?

OSCAR, *étendant la main noircie.*

Je le j.... (*Il cache sa main.*)

LOUISE, *jouant la confusion.*

Eh bien! je ne veux pas mentir; c'est vrai, je viens de recevoir quelqu'un ici. (*Elle rit sous cape.*)

OSCAR.

Vous en convenez?

LOUISE.

Oui, monsieur.

OSCAR.

Eh bien! à la bonne heure; mais il est temps de mettre un terme à cette position. Il faut nous séparer, madame.

LOUISE.

Il n'y a rien de nouveau à faire pour cela; nous n'avons qu'à vivre comme avant.

OSCAR.

Non, madame; je ne serais peut-être pas toujours maître de moi, et si je trouvais un jour ici l'homme qui y était tout à l'heure, c'est pour le coup que je lui crèverais un œil!

LOUISE, *jouant la confusion.*

Vous avez juré de ne pas vous emporter, et j'ai promis de ne pas mentir. Il y est, monsieur.

OSCAR, *à part, stupéfait.*

Elle croit avoir reçu Ernest, et elle me dit qu'il y est. (*Haut.*) Il y est?

LOUISE.

Oui, monsieur.

OSCAR, *à part, effaré.*

Il sera donc venu ici après moi? (*Haut.*) Il y est?

LOUISE.

Il vient d'y rentrer à l'instant... comme vous arriviez.

OSCAR.

Et il s'est caché en m'entendant venir!

LOUISE.

Monsieur!

OSCAR, *furieux.*

Malheur à lui, madame, je ne me connais plus! Je le tuerai! *

LOUISE.

Le tuer!... Cet homme est mon hôte; il est chez moi.

OSCAR.

Mais c'est précisément son crime... Pourquoi ne reste-t-il pas chez lui?

LOUISE.

Et puis, craignez mon désespoir et vos remords. Si vous tuez l'homme qui est ici, je ne lui survivrai pas... ni vous non plus!

OSCAR, *au comble du désarroi.*

Je ne lui survivrai pas, moi?... Dérision!... Mort et enfer!... Mille tonnerres!... Sac...

* Louise Oscar.

LOUISE, *jouant l'effroi.*

Oh!

OSCAR.

Pas à papier, madame, pas à papier!

ENSEMBLE.

AIR : *Poésie des amours,*

OSCAR.

O vengeance! ô furie!
Cœur traitre et deloyal!
Bientôt j'aurai la vie
De mon heureux rival!

LOUISE.

Ami, je vous en prie,
Pourquoi cet air brutal ?
Accordez-moi la vie
De votre heureux rival.

OSCAR, *cherchant sous la table, derrière le canapé, etc.*

Eh bien, lâche, où t'es-tu fourré?... Tu n'oses pas sortir?... (*Voyant Louise se précipiter devant la porte de la chambre à droite.**) Mais je sais où te trouver... (*Désignant sa chambre à Louise.*) Ah! madame, madame!... (*Il écarte Louise violemment, pousse la porte et crie :*)** Sortez, monsieur, sortez! Ah! tu fais la sourde oreille!... Je saurai bien t'arracher... (*Il entre dans la chambre.*)

LOUISE, *riant.*

Ah! ah! ah!

OSCAR, *reparaissant.*

Je comprends... il s'est échappé par la porte de votre chambre qui donne sur le jardin. Les tribunaux alors me feront justice de lui et de vous... et j'ai ici une lettre volcanique que vous adressiez à Ernest... (*il la montre*) que le hasard a fait tomber entre mes mains.

LOUISE, *à part, souriant.*

Le hasard!

OSCAR.

Que je n'ai pas eu le temps de lire, mais dont je devine le contenu.

LOUISE, *souriant.*

Je ne crois pas.

OSCAR.

Je la lirai devant le tribunal.

LOUISE.

Ce ne sera pas le moyen de vous séparer de moi. Le tribunal m'approuvera et vous forcera à me reprendre.

OSCAR.

Le tribunal me forcera?

LOUISE.

Oui, monsieur.

OSCAR.

Quand il connaîtra cette lettre?

LOUISE.

Oui.

OSCAR, *il va vers sa femme, la prend violemment par la main et la traîne jusque près de la table.*

Ah! c'est aussi trop fort!... A genoux, madame, à genoux!... Je vais vous la lire à vous-même pour votre éternelle confusion! (*Il s'assied.*)

LOUISE.

Oh! monsieur, épargnez ma modestie...

OSCAR.

A genoux!

LOUISE, *se mettant à genoux près de lui et appuyant son coude sur la jambe d'Oscar.*

J'obéis.

OSCAR, *s'apercevant de cette familiarité, repousse le bras de sa femme et retourne son fauteuil. Lisant.*

« L'amour peut-il dissimuler longtemps, surtout quand il est » légitime? » Vous appelez cela un amour légitime?

LOUISE, *s'appuyant sur les genoux d'Oscar.*

Oui, Monsieur.

OSCAR, *la repoussant.*

Quel renversement de tous les principes! « Mon cœur se briserait si je me contraignais encore. » Et vous ne rougissez pas de m'entendre lire ce tissu d'infamies!

LOUISE.

Je serai franche jusqu'au bout, non, je ne rougis pas.

* Oscar, Louise.

** Louise, Oscar.

OSCAR, *s'éloigne de Louise qui prend sa place sur le fauteuil.* *

Il est minuit ! c'est l'heure des songes, je dois rêver ! « Celui qui a tout mon amour... » C'est à se jeter par les fenêtres ! (*Désignant Louise.*) Avez-vous jamais vu un monstre comme celui-là !... C'est Vénus tout entière à sa proie attachée, pas autre chose. « Celui qui a tout mon amour ce n'est pas vous, car » j'aime, je n'aime que mon mari. » (*Stupéfait.*) Eh ! je me trompe, j'invente, j'improvise. « J'aime, je n'aime que mon mari! » (*Regardant Louise qui lui sourit et lui tend les bras.*) Est-il possible ! je n'en veux pas savoir davantage. Ah ! que ça me fait de bien ! je vais me trouver mal.

LOUISE, *assise.*

Ici, monsieur, venez ici... (*Oscar s'avance, Louise l'imitant.*) Mais à genoux, monsieur, à genoux !

OSCAR, *à genoux près d'elle.*

Oh ! oui, suppliant, prosterné, à genoux, ventre à terre ! Oh! qu'il vienne maintenant ce M. de Monvert, qu'il vienne te disputer à moi! (*Ils se lèvent.*)

LOUISE.

Il n'y songe pas. Voici une lettre qui me fait part de son mariage avec sa cousine.

OSCAR, *parcourant la lettre.*

Il serait vrai ! (*Comme chantant.*) Oui, c'en est fait. (*Parlant*) Il se marie.

LOUISE.

Voilà comme nous avons tenu lui et moi nos serments d'amour pour la vie. (*Prenant le couteau à papier.*) Et maintenant, monsieur, si vous persistez à vouloir tuer l'homme que j'ai reçu ici, prenez ce poignard et frappez-vous.

OSCAR.

Ce poignard ! vous savez donc !...

LOUISE.

AIR :

Pour m'éprouver, oui, vous êtes venu
A la faveur de l'ombre et du mystère.

* Oscar, Louise.

Si tout d'abord je vous avais connu,
Ah ! Dieu ! la belle peur que j'aurais pu vous faire !
Oui, vous auriez subi, vilain jaloux,
L'offre d'un cœur, qui du reste est tout vôtre.
Moi j'aurais su que je donnais à vous...

OSCAR, *l'interrompant.*

Je puis achever votre pensée.

LOUISE.

Vous croyez ?

OSCAR.

Reprenez, vous verrez.

LOUISE, *reprenant l'air.*

Moi j'aurais su que je donnais à vous.

OSCAR, *se désignant.*

Moi j'aurais cru que vous donniez à l'autre.

ENSEMBLE.

LOUISE.

Vous auriez cru que je donnais à l'autre.

OSCAR.

Oui, j'aurais cru que vous donniez à l'autre.

OSCAR.

Et me pardonnez-vous ma supercherie ?

LOUISE, *lui tendant la main.*

Oh ! de tout mon cœur... mais ça va faire bien de la peine à ma tante.

OSCAR.

Oui, mais ça va faire tant de plaisir à mon oncle ! (*A part.*) Je veux le ruiner à dater de ce soir!

ENSEMBLE.

AIR :

Mon âme est ravie !
Désormais plus de tristes jours!
Amour pour la vie
Sera ma devise toujours.

FIN.

Paris. -- Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

En Vente, chez MICHEL LÉVY FRÈRES, Libraires-Éditeurs.

LE

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

CHOIX DES PRINCIPALES PIÈCES DE

MM. Alexandre Dumas, Balzac, Eugène Sue, Scribe, Frédéric Soulié, Jules Sandeau, Bayard, Lockroy, Dumanoir, Anicet-Bourgeois, Léon Gozlan, Marc-Fournier, Mélesville, Duvert et Lauzanne, Dennery, Paul Féval, Félix Pyat, Bouchardy, Labiche et Marc Michel, Rosier, Michel Masson, Méry, de Saint-Georges, Jules de Prémaray, Henry Murger, Auguste Maquet, Emile Souvestre, Ferdinand Dugué, Cogniard frères, Amédée Achard, Léon Guillard, Th. Barrière, A. Decourcelle, Michel Carré, Jules Barbier, Charles Desnoyer, Alphonse Royer, Gustave Vaez, A. Lefranc, Delacour, etc., etc.

20 Centimes la Livraison. — Il en paraît une ou deux par Semaine

CHAQUE PIÈCE 20 CENTIMES

CHAQUE SÉRIE BROCHÉE SE COMPOSANT DE 5 PIÈCES, 1 FRANC.

PIÈCES EN VENTE :

Première Série. — Prix : 1 franc.

Le [illegible] de Paris, drame en 5 actes, de Félix Pyat. . . . . . . 20 c.
[illegible], drame en 5 actes, de Frédéric Soulié. . . . . } 40
[illegible], comédie en 1 acte de Léon Gozlan. . }
[illegible], drame en 5 actes d'Eugène Sue . . . . } 40
[illegible], comédie-vaudeville en 1 acte, de Bayard. . . }

Deuxième Série. — Prix : 1 franc.

[illegible] Dames, comédie-vaudeville en 3 actes, de Léon Gozlan. . 20 c.
[illegible] . . . . } 40
[illegible], en 1 acte, [illegible] et Dutertre. }
[illegible], d'A. Dumas et Maquet. } 40
[illegible], comédie en 1 acte, d'Alfred de Musset et Emile Augier. . }

Troisième Série. — Prix : 1 franc.

Benvenuto Cellini, drame en 5 actes, de Paul Meurice. . . . . . } 40 c.
Frisette, comédie-vaudeville en 1 acte, de Labiche et Lefranc. . . . }
Clarisse Harlowe, drame en 3 actes, de Dumanoir et Guillard. 20
La Reine Margot, drame en 5 actes, d'Alexandre Dumas et A. Maquet. } 40
Jean le Postillon, vaudeville en 1 acte, de Carmouche et Paul Vermond. }

Quatrième Série. — Prix : 1 franc.

La Foi, l'Espérance et la Charité, drame en 5 actes, de Rosier. . . . } 40 c.
Le Bal du Prisonnier, com.-vaud. en 1 acte, de Guillard et Decourcelle. }
Hamlet, drame en 5 actes, d'Alexandre Dumas et Paul Meurice. . . } 40
Le Lait d'ânesse, comédie-vaudeville en 1 acte, de Gabriel et Dupeuty. }
Hortense de Blengie, drame en 3 actes, de Frédéric Soulié. 20

Cinquième Série — Prix : 1 franc.

Le Fils du [illegible], drame en 5 actes, de Paul Féval et Saint-Yves. . . } 40 c.
[illegible] Louis XV, vaudeville en 1 acte, de Labiche et Lefranc. . }
[illegible], drame en 5 actes, de Léon Gozlan . . . . } 40
[illegible] à quatorze heures, comédie-vaudeville en 1 acte de Th. Barrière. . }
La Petite Fadette, pièce en 2 actes, d'après Georges Sand. 20

LE MUSÉE LITTÉRAIRE DU SIÈCLE

Choix des meilleurs ouvrages de MM. de **LAMARTINE**, Alexandre **DUMAS**, de **BALZAC**, Jules **JANIN**, Eugène **SUE**, Emile de **GIRARDIN**, Charles de **BERNARD**, Frédéric **SOULIÉ**, Jules **SANDEAU**, **MÉRY**, Alphonse **KARR**, Léon **GOZLAN**, Felix **PYAT**, Emile **SOUVESTRE**, **SCRIBE**, Paul **FÉVAL**, Louis **DESNOYERS**, Emmanuel **GONZALÈS**, Marc **FOURNIER**, **SAINTINE**, Michel **MASSON**, Emile **MARCO DE SAINT-HILAIRE**, etc., etc.

Il paraît deux Livraisons par semaine ou une Série tous les quinze jours.

20 centimes la livraison composée de 24 pages.

EN VENTE, OUVRAGES COMPLETS :

ALEXANDRE DUMAS

Les Trois Mousquetaires.	1 vol.	Prix :	1	50
Vingt ans après.	—	—	2	»
Le Vicomte de Bragelonne	—	—	4	50
Le Chevalier de Maison-Rouge.	—	—	1	10
Le Comte de Monte-Cristo	—	—	3	60
La Reine Margot.	—	—	1	50
Ascanio.	—	—	1	30
La Dame de Monsoreau	—	—	2	20
Amaury	—	—	»	90
Les Frères corses	—	—	»	50
Les Quarante-cinq.	—	—	2	20
Les deux Diane.	—	—	2	»

LÉON GOZLAN

Les Nuits du Père-Lachaise	—	—	1	10

PAUL FEVAL

Les Mystères de Londres.	—	—	3	»
Les Amours de Paris	—	—	1	75

ALPHONSE KARR

Sous les Tilleuls.	—	—	»	90

FRÉDÉRIC SOULIÉ

Saturnin Fichet.	—	-	2	»

EUGÈNE SUE

Les Sept Péchés capitaux.	1 vol.	Prix :	5	»

Chaque ouvrage se vend séparément.

L'Orgueil	—	—	1	50
L'Envie.	—	—	»	90
La Colère	—	—	»	70
La Luxure.	—	—	»	70
La Paresse.	—	—	»	50
L'Avarice	—	—	»	50
La Gourmandise.	—	—	»	50
Les Enfants de l'Amour	—	—	»	90
La Bonne Aventure.	—	—	1	50
L'institutrice.	—	—	»	90

MÉRY.

Héva.	—	—	»	50
La Floride.	—	—	»	70
La Guerre du Nizam.	—	—	1	»

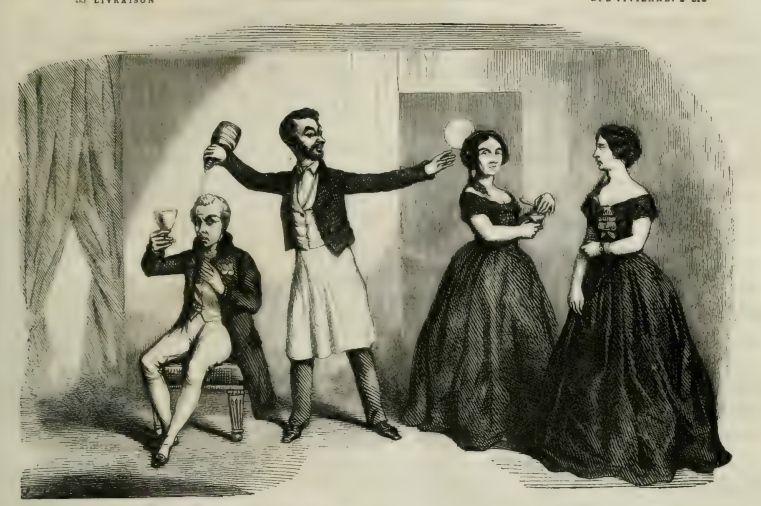
CHARLES DE BERNARD

La Femme de 40 ans	—	—	»	30
Un Acte de Vertu et la Peine du Talion. .	—	—	»	50
L'Anneau d'argent.	—	—	»	30

EUGÈNE SCRIBE

Carlo Broschi.	—	—	»	50
La Maîtresse anonyme.	—	—	»	30
Judith ou la loge d'opéra.	—	—	»	30
Proverbes.	—	—	»	70

Paris. — Typographie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



UNE FIÈVRE BRULANTE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

PAR

M. MÉLESVILLE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 2 MARS 1847.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

RICHARD TREMBLAY, de Lyon.	MM. RAVEL.
LE COMTE DE RENARDOFF, diplomate (60 ans).	GRASSOT.
ATALANTE, COMTESSE DE RENARDOFF, ancienne danseuse (45 ans).	Mmes MOUTIN.
ARMANTINE DESROCHES, sa sœur, jeune veuve.	LAMBERT.
FLORENTINE, jeune fleuriste.	Mmes ALINE.
JENNY, id.	JULIETTE.
PAMÉLA, id.	FRENEIX.
Mme FIQUET, portière.	RAVEL.

DOMESTIQUES, INVITÉS, HOMMES ET FEMMES.

ACTE I.

Le théâtre représente un petit salon de garçon. Porte, à gauche du public, donnant sur l'antichambre. Porte, à droite du public, conduisant à la chambre à coucher de Richard. Au fond, une fenêtre, laissant voir les maisons de l'autre côté de la rue. Meubles élégants.

SCÈNE I.

MADAME FIQUET, *seule, époussetant les meubles.*

Hé! vite... dépêchons-nous!... que l'appartement soye *finite*, avant qu'il ne s'éveille! Cet homme-là me fait des peurs quand il s'y met! Dieu! quel ours mal léché!...

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

De tous les garçons du quartier
Je suis la femme de ménage...
Je balaye et frott' l'escalier
Du premier au dernier étage!...
Mais quoiqu'on tir' l' cordon, vraiment,
Jamais un homme, sur mon âme,
Ne doit oublier un instant
(*Avec dignité et se redressant.*)
Qu'une portière est une femme!

(*On frappe à gauche.*) Qui vient là?... Son bottier ou son tailleur!... Entrez!... (*La porte de gauche s'ouvre.*)

SCÈNE II.

MADAME FIQUET, FLORENTINE, JENNY, PAMÉLA*.

FLORENTINE, *à ses compagnes.*
C'est moi qui porte la parole!...

MADAME FIQUET.
Je ne me trompe pas!... les demoiselles *floristes* du magasin en face!...

FLORENTINE, *avec aplomb.*
Nous-mêmes, madame Fiquet!

JENNY.
En personnes naturelles... (*Elle remonte.*)

PAMÉLA, *d'un air prude.*
Qui ne nous présentons qu'en tremblant... chez un garçon!...

FLORENTINE.

Pourquoi donc trembler?... de jolies figures sont bien reçues partout...

MADAME FIQUET.

Qui est-ce qui vous amène?

JENNY.

Voilà, mam' Fiquet *...

PAMÉLA, *minaudant.*

Quoiqu'il en coûte à notre pudeur...

FLORENTINE.

Silence!... vous m'avez chargée d'être *l'orateur!* (*A madame Fiquet.*) Et d'abord, votre locataire, M. Richard, est sorti, n'est-ce pas?

MADAME FIQUET, *montrant la porte à droite.*

Du tout... il dort encore.

PAMÉLA, *voulant sortir.*

Oh! Dieu!... nous trouver près d'un homme... qui sommeille!...

JENNY, *la retenant.*

Eh! ben, puisqu'il dort... il ne nous mangera pas!...

FLORENTINE.

Elle a raison, la petite!... (*Baissant la voix.*) Seulement, baissons l'organe... et dépêchons-nous de prendre nos renseignements.

MADAME FIQUET.

Vos renseignements?

FLORENTINE.

Voici le fait. L'Adonis qui ronfle ici près... passe sa vie à cette fenêtre... (*Montrant la fenêtre en face.*) Nous le voyons...

PAMÉLA.

Pousser des soupirs...

JENNY.

Lancer des regards...

FLORENTINE.

A quelle adresse?... voilà ce qui nous intrigue!... il y a six étages dans notre maison!... A la vérité les deux derniers sont vacants... et le quatrième n'est pas occupé!... mais au rez-de-chaussée, magasin de fleurs artificielles... (*D'un air modeste.*) orné d'une foule d'autres fleurs!...

MADAME FIQUET, *avec ironie.*

Non moins artificielles!...

JENNY.

C'est nous!...

MADAME FIQUET.

C'est ce que je voulais dire...

FLORENTINE, *souriant.*

Est-elle emporte-pièce, cette madame Fiquet!... (*A part.*) Parce que son mari est cordonnier!... (*Haut.*) Au premier nous avons la comtesse russe... madame de Renardoff... une vieille fort ridicule!... Au second, un maître d'anglais avec quatre perroquets... en guise d'élèves!... Au troisième, l'appartement de madame Patchouli, la maîtresse du magasin... et les salons d'exposition, pour les fleurs!...

MADAME FIQUET.

Eh bien?

FLORENTINE.

Eh bien... il est clair que les soupirs du berger Pâris ne peuvent s'adresser ni à la vieille, ni aux perroquets!... et qu'ils ne concernent que nous!...

MADAME FIQUET.

AIR : *Vaudeville de Madame Favart.*

Ah! très-bien... je crois vous comprendre!
On veut un mari!...

FLORENTINE.

Pourquoi pas?
S'il est aimable, riche et tendre...
S'il nous promet un destin plein d'appas!
Nous qui, pour les blond's et les brunes,
Fabriquons des fleurs en tout temps...
Ne pouvons-nous, en passant, de qu'qu's unes
Semer le cours de not' printemps?

FLORENTINE, PAMÉLA, JENNY.

Ne pouvons-nous, en passant, etc.

FLORENTINE.

Mais à qui donne-t-il la pomme? De là, dispute et pari entre nous!... (*Montrant Jenny.*) Mademoiselle Jenny jure que c'est à elle!... (*Montrant Paméla.*) La sensible Paméla croit avoir touché son cœur!... et moi, Florentine Cruchonet, qui suis la modestie même... je soutiens que ça ne peut être que moi qu'il adore!...

MADAME FIQUET, *avec malice.*

Eh bien, mes petites chattes, ne vous faites pas de mal; ce n'est ni l'une, ni les deux autres!

TOUTES TROIS.

Ah! bah!

MADAME FIQUET.

Ce n'est personne!

FLORENTINE.

Qu'est-ce que vous dites?

MADAME FIQUET, *baissant la voix.*

Que M. Richard Tremblay... mon estimable locataire, avec ses vingt-cinq ans, et ses vingt mille livres de rente... est bien le plus grand animal!... un bourru, un homme féroce... qui ne peut souffrir le beau sexe!... Si vous saviez comme il me traite!

FLORENTINE, *la regardant.*

Ce n'est pas une raison!...

MADAME FRIQUET, *baissant encore plus la voix.*

C'est un être que la société devrait repousser de son sein!... Figurez-vous qu'il est né natif de Lyon, le pays des *canules*... et qu'on l'a surnommé *Richard Cœur-de-Lion*, à cause de la sécheresse de son âme!... Les femmes!... il les fuit, il les abomine... il ne peut pas les voir en peinture!...

JENNY et PAMÉLA.

C'est drôle!

FLORENTINE.

Pourquoi alors vous garde-t-il à son service?...

MADAME FIQUET.

Il dit que ça l'entretient dans sa haine contre la plus belle moitié du genre humain!... Je vous demande à quoi ça rime!... Mais ce qu'il y a de sûr... c'est qu'il m'a défendu de jamais recevoir un cotillon... et que s'il apprenait... (*Écoutant à droite.*) Ah!... v'là que je l'entends... * et s'il vous aperçoit... ça va être des fureurs!... Filez vite!...

JENNY.

Comment... nous ne serions venues...

PAMÉLA.

Que pour nous en aller!

FLORENTINE *bas à ses deux compagnes.*

Je n'y renonce pas!... Nous trouverons quelque moyen!... C'est qu'un mari... ça en vaut la peine!... une race qui se perd tous les jours!...

ENSEMBLE.

AIR : *État plein de charmes* (Carlo Beati).

MADAME FIQUET, *revenant.*

Fuyez en silence...
Et point d'imprudence...
De ce logis n'approchez plus le seuil!
Rien n'saurait lui plaire!...
L'ours dans sa tanière
Vous f'rait, je crois, un plus doux accueil.

FLORENTINE, JENNY, PAMÉLA.

Partons en silence;
Oui, de la prudence...
De ce logis il faut franchir le seuil...
Mais bientôt j'espère
Revoir sa tanière,
Et nous aurons un plus doux accueil

(*Ici on entend toucher le piano au dehors. Les trois jeunes filles sortent par la gauche.*)

SCÈNE III.

MADAME FIQUET, *puis* RICHARD *.

RICHARD, *dans sa chambre, criant :*

Morbleu!... maugrebleu!... Nom de nom d'un petit bonhomme!...

MADAME FIQUET, *regardant à gauche.*

Il était temps!

RICHARD, *paraissant et avec colère.*

Je ne sais qui me tient!... Ah!... C'est vous, madame Mathusalem!... Vous êtes encore gentille!...

MADAME FIQUET, *à part.*

Il les a vues!... (*Haut.*) Plaît-il, monsieur?... De quoi vous plaignez-vous?...

RICHARD.

De quoi je me plains, madame Satanas? Vous êtes donc sourde?... Vous n'entendez donc pas? (*Ils se penchent pour écouter.*)

MADAME FIQUET, *avec satisfaction.*

Ah!... c'est ma fille qui étudie son piano!

RICHARD.

Vous appelez ça jouer du piano! Dites donc qu'elle écorche les hirondelles... et mes oreilles... sur son effroyable épinette!

MADAME FIQUET, *se redressant.*

Monsieur!... Cornélie Fiquet est une des premières élèves du Conservatoire, qui doit se faire entendre à l'Opéra-Comique dès qu'elle aura son *ré*... et une robe neuve!

RICHARD.

Eh! bien qu'elle y entre, à l'Opéra-Comique, et qu'elle n'en

sorte plus!... J'aime mieux ça... Je n'y vais jamais! Vous ne voyez pas qu'elle m'agace... qu'elle me rendra idiot... (*L'imitant.*) Gnan, gnan, gnan... gnan, gnan, gnan!... (*La poussant par les épaules.*) Mais, allez donc la faire taire **, cette petite forcenée... Je payerai toutes ses leçons... à condition qu'elle n'en prendra plus!

MADAME FIQUET, *sortant.*

Cet homme, assurément, n'aime pas la musique! (*Elle disparaît par la gauche.*)

SCÈNE IV.

RICHARD, *seul, se promenant et se bouchant les oreilles.*

Instrument d'épicier, va! Plaie d'Egypte!... C'est vrai, je ne connais rien de plus affreux qu'un piano! si ce n'est deux pianos!

(*Avec rage.*) Tapote, tapote, infernale tricoteuse! (*Le piano cesse. Ecoutant.*) Ah!... Dieu merci... elle s'est arrêtée!... Je respire... je renais... (*Regardant autour de lui.*) et je puis reprendre le cours de mes observations astronomiques! (*Montrant la fenêtre du fond.*) O mes amours... à vol d'oiseau!... Eblouissante Péri... de la rue Richepanse!... viens m'illuminer d'un seul rayon de tes beaux yeux! (*Il regarde.*) Tiens!... Elle n'est pas à sa fenêtre! Cette affreuse petite croque-notes... l'aura effarouchée!... (*Revenant en scène.*) Dire qu'elle est à dix pas de moi... et que je ne puis la voir!.. et que je l'idolâtre!... Ou plutôt, non! je la déteste!... car telle est ma nature fantastique et bizarre... que... (*Se croisant les bras et d'un grand sérieux.*) Vous dirai-je ce que j'éprouve à la vue d'une femme?... C'est à ne pas le croire!... Figurez-vous... (*S'arrêtant.*) Non, je ne le dirai pas... On me traiterait de... (*Reprenant avec vivacité.*) Eh bien! si... je veux le dire... pour me faire rougir d'une pareille infirmité!... (*Se croisant les bras.*) Figurez-vous, monsieur... que les femmes... ces *sacr*... ces charmantes petites créatures... je les adore... et je les fuis!... je voudrais me jeter à leurs pieds... et les battre comme plâtre!... Et pourquoi? c'est que, dès que j'en aperçois une... brrrr! va te promener... ma langue s'embrouille... mes idées fichent le camp avec une rapidité qui ferait honte aux chemins atmosphériques... et je reste muet... comme une carpe pâmée!... C'est donc vivre, ça?... Oh! j'en finirai!... Si ma charmante inconnue persiste à repousser mes vœux... Mais, comment le savoir?... Si je lui envoyais ma carte? C'est poli... Par la fenêtre?... c'est adroit!... Comme cela, elle saura mon nom. (*Prenant une carte.*) J'y fais une corne, afin qu'elle voie que je suis venu en personne! et pour la lancer?... La première chose venue... Une pièce de 5 francs... voilà! (*Il enveloppe la pièce de sa carte.*) Justement, sa fenêtre est entr'ouverte, et avec mon coup d'œil infaillible! (*Il lance sa carte. Bruit de carreau cassé.*) Bien!... J'ai cassé un carreau... heureusement qu'il est payé d'avance!... (*Regardant en se masquant du rideau.*) Quel est ce vieux poudré, sec et jaune... qui se met à la croisée et cherche d'où vient le projectile?... Son père... son oncle... ou sa tante?... Car j'entrevois aussi une vieille! (*Revenant en scène.*) Oui, cette vieille, qui a toujours l'air de me surveiller, d'intercepter tous mes regards, il est clair qu'elle est entourée d'argus... et que je ne pourrai jamais arriver jusqu'à elle! (*Il tombe accablé dans un fauteuil.*) Si elle avait l'idée d'arriver jusqu'à moi!... (*Comme s'il répondait à quelqu'un.*) Hein?... Ça ne se fait pas?... Pardonnez-moi... Tous les jours une jeune personne vient chez un jeune homme lui demander de ses nouvelles!... en passant devant sa maison... On ne voit que ça!... On entend des pas légers s'arrêter à votre porte... de jolis petits doigts frappent timidement... toc... toc! et... (*On frappe doucement à gauche. Surpris et élevant la voix.*) Entrez!

SCÈNE V.

RICHARD, ARMANTINE, *mise élégante et de bon goût* *.

ARMANTINE.

Pardon, monsieur...

RICHARD, *reculant d'un bond.*

C'est elle!... ô prodige!...

ARMANTINE, *à un chasseur en livrée qui disparaît aussitôt.*

Dites à ma sœur de m'attendre dans la voiture... je redescends à l'instant.

RICHARD, *à part.*

C'est de la magie!... Chez moi!... Elle m'a donc entendu!... elle m'a donc deviné!... (*Cherchant à se sauver dans tous les coins.*) Ah! oh! ouf!... je ne sais où me fourrer!

ARMANTINE, *s'avançant avec grâce.*

Mille pardons, monsieur... si j'ose prendre la liberté de me présenter chez vous...

RICHARD, *lui présentant d'abord, du geste, un fauteuil à droite, puis à part.*

Prends-la, malheureuse... prends-la tant que tu voudras, cette liberté!... ** (*Mettant la main sur son cœur.*) Oh! voilà l'ébullition qui commence!...

ARMANTINE.

Mais vous excuserez ma démarche, j'en suis sûre... quand vous en connaîtrez le motif... Nous sommes chargées d'une quête pour les pauvres de cet arrondissement... et j'ai pensé qu'en qualité de voisine, vous ne trouveriez pas mauvais...

RICHARD, *balbutiant.*

Ah! vous avez l'avantage... d'être ma vois... (*Se reprenant.*) Non... je veux dire... c'est moi... qui ai le désagrément d'être... (*A part, se donnant un coup.*) J'en étais sûr... je l'ai regardée... je ne dirai plus que des bêtises!...

ARMANTINE, *lui présentant la bourse en velours.*

Puis-je espérer que vous voudrez bien vous associer à cet acte de charité?...

RICHARD.

Comment donc! (*A part.*) C'est à moi qu'elle devrait la faire, la charité...

ARMANTINE.

Et que vous ne serez pas sourd...

RICHARD, *avec élan.*

Sourd!... Oh! Dieu!... mais ce n'est pas assez... je voudrais être aveugle aussi!...

ARMANTINE, *étonnée.*

Comment, monsieur...

RICHARD.

Non... ce n'est pas cela... je voulais dire... (*A part.*) J'ai des vertiges, des papillons!... Il faut cependant lui adresser quelque chose d'aimable. (*Haut.*) Heu!... donnez-vous donc la peine de vous asseoir... (*Il va chercher une chaise et se laisse tomber dessus.*) Les jambes me manquent... je vais me trouver mal!

ARMANTINE, *souriant.*

Mille grâces, monsieur...

RICHARD, *à part.*

Elle m'a souri!... et quel sourire! (*Se levant.*) Il vaut cinq cents francs comme un liard!...

ARMANTINE.

Je vois avec regret qu'il me faut renoncer à vous inscrire sur ma liste...

RICHARD, *brusquement.*

Mais du tout... au contraire... Vous ne comprenez pas...

ARMANTINE, *à part.*

Singulier homme!... (*Haut.*) Ah! vous me ravissez en me rendant l'espoir!...

RICHARD, *à part, toujours assis.*

Je la ravis!...

ARMANTINE, *souriant et prenant son carnet.*

Quelle somme, monsieur?

RICHARD, *à part.*

Encore un sourire... ça fait deux! j'en ai pour mille francs!...

ARMANTINE.

Eh bien? (*Elle va à la table à droite et prend une plume.*)

RICHARD, *se levant brusquement.*

Attendez!... (*Ouvrant son secrétaire, et à part.*) Oh! donne-m'en encore, de tes sourires, créature céleste, donne-m'en pour cent mille francs!... ruine-moi tout de suite, pour me rendre le plus fortuné de tous les mortels!... (*Lui donnant un billet de banque.*) Tenez...

ARMANTINE, *surprise.*

Un billet de mille francs!... est-il possible?...

RICHARD, *d'un ton aimable.*

En voulez-vous encore?... au même prix?... (*Il fait un pas vers le secrétaire.*)

ARMANTINE, *inscrivant la somme sur son carnet.*

Ah! monsieur... c'est trop! c'est royal!... et je ne puis mieux reconnaître une pareille générosité, qu'en vous priant d'accepter cette invitation...

RICHARD, *avec joie, à part, et se rapprochant vivement.*

Une invitation chez elle!...

ARMANTINE.

Pour le sermon qui aura lieu à la paroisse, après la quête...

RICHARD, *déconcerté.*

Ah!... un sermon!...

ARMANTINE, *lui donnant une lettre imprimée.*

C'est au nom de toutes les dames patronesses qu'elle vous est adressée... et je suis heureuse d'y joindre mes remercîments et ceux des indigents que vous secourez d'une manière si noble!...

RICHARD, *troublé.*

C'est bien.. il n'y a pas de quoi!... Non... je veux dire!... Enfin suffit... mais allez-vous-en, au nom de Dieu!... allez-vous-en... bien vite... vous ne savez pas tout ce que votre présence me fait souffrir!... (*Il jette la lettre d'invitation sur la table de droite.* *)

ARMANTINE, *à part.*

La sotte commission que ma sœur m'a donnée là! En vérité,

s'il est généreux, ce monsieur est fort mal élevé!... (*Haut.*)

ENSEMBLE.

AIR : *A vos ordres fidèle* (Geneviève).

A vos vœux je m'empresse
De souscrire à l'instant...
Adieu donc, je vous laisse,
Et je pars sur-le-champ.

RICHARD, *à part.*

Je sens que mon ivresse
Redouble à chaque instant!...
Elle part... et me laisse
Seul avec mon tourment!

(*Armantine sort à gauche.*)

SCÈNE VI.

RICHARD, *seul.*

La vision a disparu!... elle m'échappe!... Oh! (*Il s'élance vers la porte et s'arrête en se donnant des coups de poing.*) Idiot!... crétin!... bête brute!... tu vas faire le gentil à présent!... et quand elle était là... tu t'es conduit comme un drôle!... tu as commis une foule d'inconvenances à son égard... Mais il fallait te jeter à ses pieds, couvrir sa main de mille baisers, lui demander son petit nom! (*Se frappant le front.*) Je ne lui ai pas demandé son petit nom seulement!... et maintenant qu'elle n'y est plus... voilà la fièvre chaude qui me reprend!... (*Courant à sa table.*) Oh! oui!... c'est là qu'elle s'est appuyée pour écrire... (*Baisant la table avec fureur.*) Quiem, quiem, quiem... enchanteresse!... (*Regardant le papier.*) Un pâté!... il vient d'elle... je veux le dévorer de mes baisers... hum! hum! hum!... la trace de ses pas aussi!... (*Il se baisse et va baiser la terre.*) Ah! non... ma vieille portière y a traîné ses galoches... je pourrais m'y tromper... et ça empoisonnerait mon bonheur!... (*Se relevant.*) Mon bonheur!... mais au contraire je suis le plus misérable des hommes!... je suis sûr qu'elle m'a jugé... qu'elle me méprise!... Ah! jamais je ne trouverai une plus belle occasion de me brûler la cervelle... (*Courant à son secrétaire.*) Oui!... (*S'arrêtant.*) Non! il me reste une dernière branche!... Si je faisais demander sa main!... cette démarche lui expliquerait mon amour et ma timidité!... Idée lumineuse!... voyons... son adresse?... ici, en face! et son nom?... ah! cette invitation qui contient la liste des dames patronesses!... (*Il prend le papier et le parcourt.*) Rue Richepanse, n° ... c'est cela!... (*Poussant un cri.*) Madame la comtesse de Renardoff!... Madame la comtesse!... elle est mariée!... (*Avec accablement.*) Elle!... mon ange!... la femme de mes rêves!... elle est mariée... et à qui?... à ce vieux singe sec et jaune, à qui j'ai jeté cent sous!... il ne les vaut pas!... non!... un Russe... un Cosaque... un Baskir... qu'elle appelle peut-être mon chéri, et lui, ma biche!... Sa biche!... horreur!... Ah! c'est fini, après un pareil coup, la vie me paraît la chose du monde la plus dégoûtante!... j'en ai par-dessus les épaules!... j'en veux sortir... et pas plus tard... que tout de suite!... Oui, oui, oui!... Au fait, qu'est-ce que la vie?... c'est une question que j'ai le droit de me poser... et je me la pose!... La vie n'est qu'un long et pénible cauchemar... tandis que la mort est un sommeil de plomb... où l'on cesse de ronfler... ce qui est fort agréable pour les voisins... (*Avec résolution.*) C'est dit... je pars!... et ça ne sera pas long!... (*Il se rapproche de son secrétaire, en tire deux pistolets qu'il pose sur le marbre.*) N'est-ce pas, mes petits bijoux?

SCÈNE VII.

RICHARD, MADAME FIQUET *.

MADAME FIQUET.

Monsieur, je venais vous annoncer...

RICHARD, *se retournant.*

Taisez-vous, Madelon Friquet...

MADAME FIQUET.

Je vous ai dit que je m'appelais Fiquet...

RICHARD.

Silence!... (*A part.*) Elle ressemble à l'une des trois sœurs qui va me couper le fil...

MADAME FIQUET.

Je voulais vous prévenir que trois jeunes gens...

RICHARD, *l'interrompant.*

Madame Fiquet... j'ai des ordres sérieux à vous donner... (*A part.*) Occupons-nous immédiatement de l'apprêt de mes funérailles... (*Haut.*) Vous allez vous transporter au café Cardinal... vous me commanderez un déjeuner copieux!... (*D'un air mélancolique.*) Perdreaux truffés... galantine... mayonnaise de homard... (*A lui-même.*) Je l'aimais assez de mon vivant... (*Haut.*) Champagne frappé! (*A lui-même.*) Je l'aimais beaucoup de mon vivant! (*Haut, et s'attendrissant.*) Du constance... du constance, surtout... ce vin est mon emblème... (*Se détournant.*) Ah!... (*Essuyant une larme.*) ces détails lugubres m'attendrissent malgré moi!...

MADAME FIQUET.

Combien de couverts?...

RICHARD, *d'un air dolent.*

Six! (*A part.*) Quand il y en a pour six, il y en a pour un!... D'ailleurs, j'ai toujours eu du goût pour la manière des philosophes grecs, de s'en aller après un bon repas! la coupe en main, couronné de roses!... C'est plus gai!... et au dessert, en guise de pousse-café... (*Montrant ses pistolets.*) on s'administre... la chose!...

MADAME FIQUET.

Mais, monsieur, je voulais vous dire...

RICHARD, *se retournant.*

Comment... vous êtes encore là?...

MADAME FIQUET, *criant.*

C'est qu'il y a... trois de vos amis...

RICHARD, *criant plus fort, et allant et venant sur l'avant-scène.*

Je n'ai pas d'amis... je ne connais personne... je ne veux voir personne!... que mon déjeuner... Allez, et qu'on se dépêche de me servir... (*Madame Fiquet remonte et reste au fond à gauche. A part.*) Pendant ce temps... je vais mettre ordre à mes affaires, écrire mes dernières volontés!... je n'ai pas d'héritier, pas de... (*Soupirant.*) j'en suis bien sûr!... Je veux laisser ma fortune au Grand-Turc... vu l'estime particulière que je professe pour son état... quatre cents femmes... qui ne l'intimident pas, lui!... voilà ce que j'appelle un homme!... (*Il rentre dans la chambre à droite.*)

SCÈNE VIII.

MADAME FIQUET, *puis* FLORENTINE, JENNY, PAMÉLA, *toutes les trois vêtues en jeunes étudiants* *.

MADAME FIQUET, *qui l'a suivi des yeux.*

Qu'est-ce qu'il a, ce vilain loup-garou? se douterait-il du tour que nous voulons lui jouer?

FLORENTINE, *paraissant à gauche.*

Sit... sit!... madame Fiquet!...

MADAME FIQUET.

Pas de bruit!... il est là!...

JENNY, *à mi-voix.*

Avez-vous fait notre commission?

PAMÉLA, *de même.*

Est-il prévenu de notre visite *?

MADAME FIQUET

Ah! bien oui!... impossible de placer un mot!... il est plus *monrose* que jamais!... et je me repens presque d'avoir consenti... à seconder votre projet... Mais en me parlant de venger notre sexe, vous m'avez prise par mon faible...

JENNY, *à part.*

Elle ne dit rien des 20 francs qu'on lui a glissés dans la main...

FLORENTINE.

Que risquez-vous? une espièglerie! une plaisanterie de société!... Il ne veut recevoir aucune femme... Eh bien! grâce à ces habits qui nous ont servi tout le carnaval dernier... je crois que nous avons l'air assez mauvais sujets!

JENNY.

Surtout toi, Florentine...

PAMÉLA, *soupirant.*

C'est égal... c'est d'une inconvenance...

FLORENTINE, *se moquant d'elle.*

Ah! ne soupire donc pas comme ça, Paméla! tu vas te faire mal!...

MADAME FIQUET, *les admirant.*

Le fait est que vous êtes gentils à croquer!... ils me rappellent M. Fiquet... dans *sa* jeune âge! (*A Florentine.*) Et vous espérez, à l'aide de ces costumes... lui arracher ce qu'il a dans l'âme?... si toutefois il possède une âme... cet ours de la mer Noire!

FLORENTINE.

Certainement il ne se méfiera pas de nous!... des jeunes gens, des camarades...

JENNY.

On fera semblant de le plaindre...

PAMÉLA.

Et son cœur s'ouvrira...

MADAME FIQUET, *regardant à gauche.*

V'là sa porte qui en fait autant... Attention!

TOUTES TROIS, *remontant.*

C'est lui!... (*Les quatre femmes sont au fond; Richard tout pensif s'avance sur le devant de la scène.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, RICHARD *.

ENSEMBLE.

AIR : *De la Lectrice.*

Allons, du courage!...
Après tout, je crois,
Le dernier voyage
Ne s' fait pas deux fois!

Prudence et courage!...
L'une de { nous / vous } trois
Va bientôt, je gage,
Lui dicter des lois!

FLORENTINE, *bas aux autres.*

Il n'est pas mal!...

JENNY, *de même.*

Il est fort bien!...

PAMÉLA, *soupirant.*

Trop bien... hélas!

RICHARD, *se retournant.*

Qui est-ce qui gazouille par là?

MADAME FIQUET, *élevant la voix comme si elle se disputait.*

Non, messieurs... c'est inutile...

RICHARD.

Des étrangers!... qu'y-a-t-il, mame Fiquet?

MADAME FIQUET.

De jeunes voisins, monsieur!... à qui j'ai beau dire que vous n'y êtes pas... ils ne veulent pas croire!... (*Elle descend à droite.*)

FLORENTINE, *gaiement à Richard.*

Et nous n'avons pas tort, ce me semble **!...

LES TROIS JEUNES GENS, *saluant Richard.*

Monsieur...

RICHARD, *de même.*

Messieurs...

FLORENTINE, *lui donnant une poignée de main.*

Enchanté de vos vertus!... il y avait longtemps que nous désirions...

MADAME FIQUET, *feignant de se fâcher.*

Mais puisqu'on vous répète...

RICHARD, *sèchement.*

C'est bon!... mêlez-vous de ce qui vous regarde!... Faites ma commission...

MADAME FIQUET.

On y va!

RICHARD.

Après ça, vous me rendrez le service d'aller voir à votre loge si j'ai besoin de quelque chose!...

MADAME FIQUET, *piquée, à part.*

Malotru *!... (*Aux trois jeunes filles, bas.*) Oh! mes enfants!... mettez-le à feu et à sang!... ce monstre d'homme! vous m'obligerez personnellement! (*Elle sort à gauche.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, *excepté madame Fiquet***.

RICHARD.

Puis-je savoir, messieurs, à qui j'ai l'honneur de parler?...

FLORENTINE, *faisant l'importante.*

Comment donc, monsieur... Bronn!! (*Bas, à Jenny.*) De l'aplomb!...

JENNY, *bas à Paméla.*

Du toupet!

PAMÉLA, *bas.*

V'là que j'ai peur, moi!

FLORENTINE.

Monsieur... vous voyez trois étudiants de première année... (*Se désignant.*) Arthur Cigogne!... (*Montrant Paméla.*) Adolphe Pluvier!... (*Montrant Jenny.*) et Nicomède Rouge-Gorge!...

RICHARD.

Ah! ah! très-bien!... Monsieur Arthur...*** monsieur Adolphe... et monsieur Nicodème.

FLORENTINE.

Nicomède!...

RICHARD.

Oui, pardon... je voulais dire... *Nicodème.*

JENNY, *criant.*

Nicomède!...

RICHARD.

Est-ce que je ne l'ai pas dit?... C'est pourtant bien facile à retenir... il n'y a qu'à penser à la tragédie du père... Chose! *Nicodème*, le voilà... je le tiens!... Et qu'est-ce que vous faites, messieurs?

PAMÉLA.

Moi, je fais mon droit.

RICHARD.

Ah! bigre!

JENNY.

Moi, je fais des dettes.

RICHARD.

Fichtre!

FLORENTINE.

Et moi, je fais mes farces!

RICHARD.

Superbes carrières!... Vos parents doivent être fiers d'avoir des enfants aussi avancés... pour leur âge!... Mais je ne devine pas encore ce qui me procure... l'honneur de votre visite.

FLORENTINE.

Voilà!... En notre qualité d'étudiants, nous étudions fort peu... mais nous nous amusons beaucoup!...

RICHARD.

L'éducation moderne!...

FLORENTINE.

Nous aimons à fumer...

JENNY.

A rire...

FLORENTINE.

A boire....

RICHARD.

Comme dans la chanson... (*Chantant.*) Elle aime à rire, elle aime à boire... elle aime à chanter... (*Parlé.*) Vous dansez aussi... n'est-ce pas?

FLORENTINE.

Comme des furibonds!... Nous étions même en train d'organiser pour aujourd'hui la soirée la plus délirante! Madame Patchouli, une de nos premières fleuristes, qui loge ici en face... donne une fête superbe à ses pratiques...

JENNY.

Ou plutôt à ses clientes...

FLORENTINE.

Pour régler les modes de l'année et montrer ses coiffures nouvelles, que l'on veut faire prendre cet hiver!... On parle surtout d'un quadrille de fleurs dont l'effet doit être étourdissant!...

RICHARD, *tranquillement.*

Qu'est-ce que ça me fait?

FLORENTINE, *souriant.*

Attendez donc... vous êtes d' pétulance!... Vous savez que, dans ces soirées dansant y a toujours disette de valseurs?...

JENNY.

De polkeurs...

PAMÉLA.

De mazourkeurs...

FLORENTINE.

C'est la misère!... Aussi les maîtresses de maison font-elles des levées extraordinaires jusque dans la banlieue... (*D'un air fat, et relevant sa cravate.*) Comme nous sommes intimes dans le magasin... (*A mi-voix.*) Il y a là des petites filles!...

JENNY, *de même.*

Fort gentilles... pardieu!...

PAMÉLA, *vivement.*

Et très-sages!...

RICHARD, *froidement.*

Vous m'étonnez!...

FLORENTINE.

C'est à nous que madame Patchouli s'est adressée pour avoir un renfort de jeunes lions. Nous étions en train de faire notre liste, lorsque nous apprenons qu'à dix pas de nous existe un frère, un jeune homme des plus intéressants... en proie à la mélancolie!

PAMÉLA.

Au spleen...

FLORENTINE.

Qui fuit le monde...

PAMÉLA.

Les plaisirs!...

FLORENTINE

Aussitôt, et d'un commun accord... nous jurons de l'arracher à ses souffrances, de lui tendre la main... et, pour commencer, nous mettons en tête de nos danseurs... M. Richard Tremblay!

RICHARD.

Hein?...

LES DEUX AUTRES DAMES.

M. Richard Trembiay!

RICHARD, *surpris.*

Moi!...

FLORENTINE, *bas à Paméla.*

Hein?... C'est assez bien venu!...

RICHARD.

Une invitation de bal!...

FLORENTINE.

Vous allez la recevoir!...

RICHARD, *un peu touché.*

Merci de l'intention, messieurs!... vous êtes vraiment de bien bons enfants!... mais je ne puis accepter!... d'autres projets...

FLORENTINE.

Un engagement antérieur?

RICHARD, *lentement.*

Oui... je vais partir...

FLORENTINE.

Pour un voyage?

RICHARD, *soupirant.*

De long cours!...

JENNY.

Oh!... vous remettrez bien cela...

RICHARD.

Impossible!... ma place est retenue... Et puis, à ce bal... il y aura des femmes, n'est-ce pas?

FLORENTINE.

Mais, dame... il est assez difficile de s'en passer...

JENNY, *niaisement.*

Pour avoir des danseuses?...

PAMÉLA, *sentimentalement.*

Et puisqu'il est question de fleurs!...

RICHARD, *amèrement.*

Alors... merci... sans façon!... j'irai ailleurs! (*Il fait un pas.*)

TOUTES TROIS, *vivement et le suivant.*

Nous vous suivrons!...

RICHARD.

Où je veux aller?

FLORENTINE.

Partout!...

RICHARD.

Pauvres petits!... un pareil dévouement...

FLORENTINE.

Vous étonne? Pourquoi donc? est-ce qu'entre amis... entre jeunes gens!... (*Changeant de ton.*) Tenez... soyez franc... vous avez un secret qui vous oppresse... et que vous feriez mieux de nous confier... cela vous soulagerait!... Et qui sait,... si à nous trois, nous ne trouverions pas un remède à vos maux!...

RICHARD, *leur prenant la main.*

Ah! mon cher Arthur!... mon bon Adolphe!... aimable Nicodème!... (*Content de lui.*) Vous voyez que je l'ai retenu!...

PAMÉLA, *à part.*

Joliment!

RICHARD.

Que me demandez-vous?

JENNY.

La cause de vos chagrins...

PAMÉLA.

De vos blessures?

FLORENTINE, *tendrement.*

Pour y verser le baume de l'amitié!... Que vous ont-elles fait, ces pauvres femmes... pour les fuir ainsi?...

RICHARD, *avec explosion et lâchant les mains.*

Ce qu'elles m'ont fait... les scélérates!...

JENNY, *effrayée.*

Ah! mon Dieu!...

FLORENTINE, *bas aux autres.*

C'est un Barbe Bleue...

PAMÉLA.

Il a assassiné sa maîtresse!...

RICHARD, *les ramenant à lui avec force.*

Vous voulez le savoir? (*La porte de gauche s'ouvre, deux garçons apportent, par le fond à gauche, une table toute servie qu'ils posent à droite, premier plan.*) Eh bien!... voici mon déjeuner, veuillez le partager... il y a de quoi... je l'ai commandé pour six... et entre la poire et le fromage... vous saurez ce qui me pèse là!... (*Il se touche la poitrine.*)

TOUTES, *hésitant.*

Mais...

RICHARD, *d'un air attendri.*

J'ai besoin de raconter mes peines, et c'est dans vos seins que je veux les déposer!... (*Il essuie une larme.*) Ça me fera plaisir!... (*Il remonte.*)

FLORENTINE, *émue, à part.*

Pauvre jeune homme! il m'attendrit...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, *excepté* LES GARÇONS.

RICHARD.

Prenons place... (*Débouchant une bouteille.*) Et un verre de sillery, pour ouvrir... la séance!...

TOUTES TROIS, *courant s'asseoir.*

Bien dit* !...

CHOEUR.

AIR : *Pourquoi toutes ces guerres? Trompette de M. le prince.*

Quand de bon vin le verre est plein
Tin tin tin tin tin tin tin tin,
Ce doux bruit fait fuir le chagrin!

RICHARD, *tenant son verre.*

Au banquet de la vie
Convive infortuné...
Mon âme est endormie
Depuis que je suis né!...
Mais, du bordeaux, mais du champagne
Le feu me réveille et me gagne.

TOUS.

Quand de bon vin mon verre est plein
Tin tin tin tin tin tin tin tin
Quand mon verre est plein de bon vin.

(*Ils sont assis et mangent.*)

FLORENTINE, *servant.*

Un peu de galantine?...

RICHARD, *soupirant.*

Volontiers! Ah! que l'existence est triste!... (*Il mange.*)

PAMÉLA.

Laissez donc... quand on est en face d'un *n'homard*?...

JENNY, *vivement.*

Y a *de l'homard*?...

FLORENTINE.

Oh! Dieu! l'homard... j'en mangerais les pieds dans le feu.

PAMÉLA.

Garde-moi la patte...

FLORENTINE, *mangeant.*

Avec une sauce qui réveillerait un mort!

RICHARD, *toujours soupirant.*

J'en demanderai pour demain!

JENNY.

Pourquoi pas aujourd'hui... puisque vous y avez la main?

FLORENTINE.

Vous détestez donc bien les femmes?...

RICHARD, *s'exaltant.*

Je les adore... je les idolâtre... j'en suis fou!...

TOUTES TROIS, *étonnées.*

Ah! bah!...

RICHARD.

Je voudrais être seul sur la terre tête-à-tête... avec elles!... pristi!

JENNY, *reculant.*

Par exemple!...

RICHARD, *en confidence.*

Mais il en est une surtout, près d'ici... à quelques pas de moi...

TOUTES TROIS, *vivement.*

Eh bien!

RICHARD.

Qui a bouleversé mon être... et incendié ma raison! (*Avec enthousiasme.*) Oh! celle-là, voyez-vous, ce n'est pas une femme, ce n'est pas une fée, ce n'est pas une divinité... c'est au-dessus... c'est mille fois mieux!... et quand j'y pense... (*Prenant les mains de Jenny.*) Tiens, vois comme le cœur me bat... et comme la tête me brûle!

FLORENTINE.

Une femme?

RICHARD.

Un astre!

FLORENTINE, *à part.*

C'est moi!...

JENNY, *de même.*

C'est moi!...

PAMÉLA, *de même.*

C'est moi!...

FLORENTINE, *à Richard.*

Près d'ici?

RICHARD.

Dans cette rue!

TOUTES TROIS, *successivement et à part.*

C'est moi!... c'est moi!... c'est moi!...

FLORENTINE, *vivement.*

Nous la connaissons peut-être!... Son petit nom?

RICHARD, *gravement.*

J'ai juré de ne jamais le prononcer! (*A part.*) vu que je ne le sais pas!... (*Il s'occupe à déboucher la bouteille.*)

JENNY, *à part.*

Eh bien! il est très-discret!

FLORENTINE, *à Richard.*

Mais qui vous empêche de vous déclarer?

RICHARD, *retombant assis.*

Ce qui m'empêche?... Ah! mes pauvres amis... on voit bien que vous ignorez quelle espèce d'être masculin vous avez devant les yeux!... C'est là le mystère d'Udolphe de ma vie!... Mais n'importe... je vous le dirai, car vous n'êtes pas des jeunes gens comme les autres. (*Se touchant le cœur.*) Vous avez de ça, vous!

JENNY.

C'est bien naturel!

RICHARD.

Eh bien! moi aussi, j'en ai de ça, j'en ai plus que vous!... car ce sexe enchanteur, pour lequel je semble avoir été mis au monde... produit sur moi un effet si prodigieux, qu'il anéantit toutes mes facultés! En sa présence, je rougis, je tremble, je tressaille, je perds la boule...

TOUTES, *riant.*

Ah! bah!...

RICHARD.

Vous riez!... Vous n'êtes pas au bout! Ce qu'il y a de plus affreux dans ma position... c'est que cette lâche de timidité qui me paralyse en plein jour... ferait place, je le sens, à la plus audacieuse témérité si je me trouvais dans une obscurité complète!... Mais le moyen, en société, de souffler toutes les bougies ou de fermer une foule de becs de gaz!

FLORENTINE.

Oui!... ça me paraît assez difficile!

JENNY.

Ah!... dans l'obscurité...

PAMÉLA.

Vous êtes hardi?

RICHARD.

Comme un page!... Et mes rêves, donc! (*Ils se lèvent et remettent leurs chaises à leur place. Jenny passe à droite.*)

FLORENTINE.

Vos rêves!...

RICHARD.

Oh! c'est alors que je suis heureux!... je me vois toujours dans des fêtes, dans des bals, au milieu d'un essaim de beautés ravissantes, aux lèvres de perles, aux dents de corail, aux chevelures ondoyantes... aux blanches épaules... (*Souriant.*) J'ai toujours aimé le genre décolleté!...

TOUTES TROIS.

Et alors, vous osez?...

RICHARD.

J'ose tout! car j'ai encore assez de connaissance pour me dire: C'est un rêve... je dors... Bah!... on ne peut pas se formaliser... M. Lahire de la Chaumière, lui-même, n'a pas le droit de le trouver mauvais... Alors je me lance... je vais un train d'enfer... j'enlace des tailles charmantes... je serre des doigts de rose... j'envoie mille baisers à droite, à gauche... tant pis sur qui ça tombe!... (*Avec un gros soupir.*) Je n'en suis que plus à plaindre au réveil!...

FLORENTINE.

Ainsi... vous n'avez aimé?...

RICHARD.

Qu'à la mode de M. Platon!... et je mériterais la couronne de rosière!... (*Les voyant sourire.*) Ah! ah! mes gaillards, je suis bien sûr que vous ne pourriez pas en dire autant.

FLORENTINE, *vivement.*

Par exemple!...

JENNY.

Si fait, moi...

PAMÉLA *et* FLORENTINE.

Et moi aussi!...

RICHARD.

Laissez donc!...

FLORENTINE, *l'interrompant.*

Et c'est votre timidité qui vous donne tant d'horreur pour le monde?

RICHARD.

Oui!... les femmes, d'abord, dont je ne peux me faire entendre... (*On entend le piano.*) et puis le piano, que j'entends trop!...

TOUTES TROIS.

Le piano? (*On remonte la table.*)

RICHARD, *avec indignation.*

Oh! c'est ma bête noire! La fille de ma portière en a un... celle de ma fruitière un autre!... ma boulangère, ma bonnetière, mon épicière!... je ne désespère pas que ma laitière n'en mette un sur son âne pour accompagner... ses chants harmonieux!... (*Ecoutant.*) Tenez... tenez... toujours *les Hirondelles*, de M. Félicien David!... ils n'ont plus que ça dans le ventre!... (*Jappant comme les chiens qui entendent de la musique.*) Hum!... hou!... ça me fait aboyer à la lune, comme un caniche!

FLORENTINE, *le calmant.*

Allons, allons, cher ami... pas d'enfantillage. (*Le piano cesse.*) Le piano... je vous le passe... c'est un fléau de l'époque... mais les femmes!...

RICHARD, *avec un geste de désespoir.*

Je ne veux plus en entendre parler!...

JENNY.

Puisque vous en avez distingué une...

RICHARD, *à part.*

Mariée!... ô Dieu! (*Haut.*) Non, non... j'y ai bien réfléchi... je suis et je serai toujours un être incomplet... et quand on a le malheur de n'être heureux qu'en dormant...

JENNY.

Il faut dormir souvent!

FLORENTINE.

Il faut dormir beaucoup!

PAMÉLA.

Il faut dormir...

RICHARD, *prenant la main de Paméla.*

Il faut dormir toujours. (*A part.*) Et le plus tôt sera le mieux!... Justement le champagne m'a mis en train! (*Haut.*) Mille pardons, mes jeunes amis... (*Montrant la porte à droite.*) Je vous quitte pour aller... finir... mon paquet!... enchanté d'avoir fait votre connaissance... que je ne cultiverai pas longtemps.

FLORENTINE.

Pourquoi donc? Nous nous reverrons?

RICHARD, *hochant la tête.*

Qui sait! je n'en suis pas moins sensible... (*Leur ouvrant les bras.*) Tenez... embrassons-nous...

PAMÉLA, *reculant et passant à droite.*

Plaît-il?...

FLORENTINE.

Sans doute... entre amis... (*Il l'embrasse.*)

JENNY.

Ça ne se refuse pas. (*Il l'embrasse.*)

RICHARD.

Si vous n'étiez pas des hommes... je ne vous l'aurais pas demandé, allez... Avec une femme j'aurais sauté en l'air comme un baril de poudre... tandis qu'avec vous... je recommence... vous voyez l'effet que ça me fait... je suis calme... mon pouls ne bat pas plus vite... (*Les embrassant encore.*) Ah! mon Dieu... j'irais comme ça jusqu'à demain... que ça serait toujours la même chose!... (*Il va à gauche et prend ses pistolets dans le secrétaire.*)

JENNY, *bas.*

Ce que c'est que l'idée...

PAMÉLA.

Un faux col...

FLORENTINE, *de même.*

Et pas de corset.

RICHARD, *leur serrant la main.*

Adieu, Adolphe... adieu, Arthur... adieu, jeune Nicodème... si vous voulez des cigares... il y en a dans le secrétaire *!... (*A part. Regardant la fenêtre.*) Et maintenant à toi ce baiser, ange du ciel!... Mon mépris à ton époux... (*Tenant les pistolets qu'il cache.*) Et puis... bonsoir la compagnie! (*Il entre dans la chambre à droite, dont il referme la porte.*)

SCÈNE XII.

FLORENTINE, JENNY, PAMÉLA, *elles se regardent d'un air étonné.*

FLORENTINE.

En voilà-t-il un original!...

JENNY.

Quel godiche!... Adieu tous nos projets!... nous ne saurons pas même celle qu'il aime... puisqu'il va partir...

FLORENTINE.

Laisse donc... je l'en empêcherai bien... j'ai une idée!...

PAMÉLA, *s'approchant.*

Moi aussi... j'en ai une qui m'épouvante...

LES DEUX AUTRES.

Bah!...

PAMÉLA.

Vous n'avez pas remarqué qu'il emportait des pistolets?...

JENNY.

Quand on va voyager...

FLORENTINE.

C'est tout simple!...

PAMÉLA.

Et cet air lugubre en nous quittant!... et sa voix sépulcrale... Mesdemoiselles... cet homme-là médite quelque dessein sinistre...

FLORENTINE.

Tu crois... qu'il serait capable?...

JENNY.

Ah! mon Dieu... il faut courir... (*On entend un coup de feu à droite. Les trois jeunes filles poussent un cri et tombent : Florentine, dans un fauteuil, à gauche; Paméla, au fond; Jenny s'appuie sur la table à droite.*)

TOUTES TROIS.

Ah!... le malheureux!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, RICHARD, *pâle et ses pistolets à la main*.

RICHARD.

N'ayez pas peur... c'est moi!...

TOUTES TROIS.

Ah!...

FLORENTINE.

Vous n'êtes pas blessé?

RICHARD.

Du tout! je me suis trompé!... j'étais parfaitement décidé... et je m'étais campé devant ma glace pour ne pas me manquer... et bien choisir la place!... Malgré moi je m'admirais... je me disais: Quel dommage, mon pauvre garçon!... Ces beaux yeux vont se fermer pour jamais... adieu ce doux sourire... ce nez charmant, ce beau front!... Je m'étais si bien identifié avec mon image... que, v'lan, j'ai fait feu sur elle... juste à la tête... et le coup est bon... la glace est en mille pièces.... (*Voulant prendre son autre pistolet.*) Mais il m'en reste un second... et...

TOUTES TROIS, *l'arrêtant.*

Arrêtez!...

JENNY, *le prenant par le bras, à droite.*

Si vous persistez...

PAMÉLA, *même jeu, à gauche.*

Je vais crier à la garde!...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MADAME FIQUET, *une lettre à la main* **.

MADAME FIQUET.

Monsieur...

RICHARD, *posant ses pistolets de côté.*

Encore vous, madame Civet!... Que voulez-vous?

MADAME FIQUET.

Une lettre que l'on vient d'apporter. (*Elle sort à droite.*)

RICHARD, *la saisissant, à part.*

D'elle peut-être!... la réponse à ma carte! (*Il l'a ouverte, haut.*) Non!... une invitation de bal... (*La froissant.*) Madame Patchouli ***...

FLORENTINE.

Celle dont nous avions parlé...

JENNY.

Il faut y venir...

PAMÉLA.

C'est la seule manière de voir celle que vous adorez...

RICHARD.

Vous croyez qu'elle y sera?...

FLORENTINE.

J'en suis sûr...

JENNY.

Tout le quartier est invité...

FLORENTINE.

Madame Villecreuse... mesdemoiselles de la Tour... lady Wilworth... la comtesse de Renardoff...

RICHARD, *à part.*

La comtesse!...

PAMÉLA.

Et une foule de jolies voisines!

RICHARD, *à part.*

La revoir!... encore une fois!... Elle est mariée... c'est vrai... mais est-ce une raison?... (*Se donnant un soufflet.*) Ah! canaille!...

TOUTES TROIS.

Eh! bien?

RICHARD.

C'est dit... j'accepte... j'irai!... (*A part.*) Sauf à reprendre mon idée!... (*Haut.*) Mais vous ne m'abandonnerez pas...

PAMÉLA.

Nous serons là...

FLORENTINE.

Nous vous donnerons du courage.

JENNY.

Vous lui parlerez...

FLORENTINE.

Vous danserez avec elle...

RICHARD.

Avec elle... oh! Dieu!... (*Avec résolution.*) Ça y est!

AIR : *Quand on est leste et Parisien.* (Lait d'ânesse.)

Oui je veux danser la polka,
La redowa, la mazourka,
La valse a deux temps s'il le faut...
Mes jambes prendront le galop!
Quel bonheur
Pour mon cœur!
Dès que je la verrai
Soudain je partirai...
Hé houp! hé houp! sylphide légère,
Hé houp! hé houp! je t'ouvre mes bras!
Hé houp! hé houp! l'enfant de Cythère
Hé houp! hé houp! va guider mes pas!...

(*La musique continue.*)

MADAME FIQUET, *qui est entrée dans la chambre à droite, et en ressortant* *.

Grand Dieu!... quel dégât! dans votre chambre, monsieur!... que s'est-il donc passé?...

RICHARD.

Presque rien!... Figurez-vous, madame Civet... que j'étais comme ça... devant ma glace... (*Il prend un pistolet.*) Et puis tout d'un coup... sans y penser... crac... (*Il lâche la détente, le coup part et brise la glace en face de lui.*)

LES TROIS JEUNES FILLES.

Encore!

RICHARD, *regardant le pistolet.*

Tiens!... je croyais avoir l'autre!

MADAME FIQUET, *tombant sur une chaise à droite.*

Faites donc attention!... est-ce que vous prenez mon nez pour une mouche!...

RICHARD, *émerveillé.*

Toujours au front! Décidément je suis de première force... au pistolet... je ne voudrais pas me battre avec moi!

LES JEUNES FILLES.

A ce soir!

RICHARD.

A dix heures!...

TOUS.

A dix heures!

TOUS QUATRE.

REPRISE.

Hé houp! hé houp! sylphide légère,
Hé houp! hé houp! ouvre { moi / lui } tes bras.
Hé houp! hé houp! l'enfant de Cythère
Hé houp! hé houp! va guider { mes / ses } pas.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon élégant donnant sur un autre salon, richement éclairé et garni de fleurs. Deux portes, avec des portières en tapisserie, servent de communication. A gauche, une fenêtre; à droite, un cabinet. Meubles à la mode, causeuse, pouff, etc.

SCÈNE I.

ATALANTE, ARMANTINE. (*On entend la fin d'une valse et l'on voit disparaître plusieurs couples par la galerie du fond; en même temps, Atalante et Armantine, en toilette de bal et le bouquet à la main, entrent en scène.*)

ATALANTE, *entraînant Armantine.*

C'est lui, te dis-je!

ARMANTINE.

Qui donc?... En vérité, ma chère, tu commences à m'inquiéter!... Pourquoi ce trouble?

ATALANTE, *la main sur son cœur.*

Je te dirai tout... oh! oui, ma sœur!... tu guideras mon inexpérience!... On me croit ton aînée... parce que tu es du second lit...

ARMANTINE, *à part.*

Et qu'elle a vingt ans de plus que moi...

ATALANTE.

Mais je suis réellement la plus jeune...

ARMANTINE, *souriant.*

De caractère, c'est vrai... Toujours romanesque, ne rêvant qu'adorateurs!... Je gage qu'il s'agit encore de quelque bel inconnu?...

ATALANTE.

Tu l'as dit!... une figure à la Werther!... qui me poursuit du feu de ses œillades!... (*Avec élan.*) Il m'adore, Armantine!... Et, moi-même!...

ARMANTINE, *vivement.*

Que dis-tu?...

ATALANTE, *avec une émotion comique.*

Ah!... je ne l'aime pas... je ne veux pas l'aimer!... La preuve... c'est que ce matin, pour cette quête... je l'ai priée... de monter chez lui... à ma place!...

ARMANTINE.

C'est ce monsieur si bourru?...

ATALANTE.

N'est-ce pas qu'il est bien?...

ARMANTINE, *souriant.*

Pas trop!...

ATALANTE.

Ah! c'est que tu n'as pas deviné comme moi... sous cette enveloppe *abrupte*... son âme ardente et passionnée... cette nature d'élite!...

ARMANTINE.

Atalante!.. songe donc que tu es mariée!

ATALANTE.

Mon mari*!... je le respecte... mais je ne l'ai jamais aimé... tu le sais!... un Russe, un cœur de glace!... Mon malheur... (je parle de mon mariage) date de la déroute de Moscou.. pas la première!... la seconde, celle du théâtre... où j'étais reine de la danse... premier sujet, emploi des Taglioni... lorsque notre directeur nous fit ses adieux, en oubliant de payer nos appointements...

Air : *Ma belle est la belle des belles.*

Hélas! sylphide infortunée,
Je tombai du troisième ciel,
Comme une fleur abandonnée
Que frappe l'aquilon cruel!
Pouvions-nous braver la tempête,
Pauvres danseurs congédiés?...
Ah! l'on perd bien vite la tête,
Quand on sent que l'on perd ses piés!...

Flore et Zéphyr sur le pavé!... c'était dur!... C'est alors que le comte de Renardoff, chambellan de troisième classe, et diplomate de sixième ordre... m'offrit sa main pour amortir ma chute!... J'étais si jeune, que j'acceptai sans savoir ce que je faisais!... (*Elle fait quelques pas à droite.*)

ARMANTINE.

Je te conseille de te plaindre!... une belle fortune, le titre de comtesse!...

ATALANTE, *revenant vivement et avec explosion.*

Qu'est-ce que tout cela, sans l'amour!... (*Changeant de ton.*) Toi, du moins, tu t'es mariée selon ton cœur...

ARMANTINE.

Et j'ai eu tort, car j'ai été très-malheureuse!... Un jeune peintre, un fou!... qui aimait toutes les femmes, excepté la sienne!

ATALANTE.

Mais il t'a laissée veuve!... ça rachète bien des choses!... (*Avec un soupir.*) Mon mari ne serait pas capable d'un pareil procédé...

ARMANTINE, *lui prenant les mains.*

Ma bonne Atalante, sois donc raisonnable... (*Avec un sourire et à part.*) Il en est bientôt temps... (*Haut.*) Allons, puisque je viens passer quelques jours avec toi, je veux entreprendre ta guérison!... et tu vas me jurer d'oublier...

ATALANTE, *tressaillant.*

Attends...

ARMANTINE.

Qu'est-ce donc?

ATALANTE, *la main sur son cœur.*

Mon vainqueur!... c'est lui qui vient... je le sens là... (*Elle se jette sur la causeuse à droite, en se cachant la figure.*)

ARMANTINE, *regardant.*

Hé non... c'est ton mari!...

ATALANTE.

Voilà la première fois qu'il fait battre mon cœur!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, RENARDOFF, *entrant par la porte du fond, à gauche, tête poudrée, habit noir, tenue de bal, claque avec une ganse d'or et plusieurs décorations.*

RENARDOFF, *au fond, pirouettant et regardant de droite et de gauche* *.

Où diable a donc passé ma femme?... Vous n'avez pas vu ma femme? (*Il l'aperçoit.*) Ah! tête-bleu!... Vous voilà, mesdames... je vous cherche depuis une heure!... (*Avec soupçon, et regardant dans tous les coins.*) Vous étiez seules, ici?... hein?...

ARMANTINE.

Vous le voyez bien!

ATALANTE, *avec aigreur.*

N'allez-vous pas vous imaginer que nous avons quelque sylphe galant qui nous suit?

RENARDOFF, *ricanant.*

Des sylphes!... non!... je ne crois pas aux esprits... (*Sérieux.*) J'ai mes raisons pour cela... Nous autres diplomates... nous n'y avons jamais cru!... (*Ricanant.*) Mais, des mortels, des coquins de mortels, qui conspirent sans cesse contre ces pauvres maris... et qui se fourrent dans tous les coins!...

ATALANTE, *s'éventant avec son mouchoir.*

Hé, monsieur... vous vous figurez toujours qu'on s'occupe de vous!...

RENARDOFF, *sérieux.*

Pour me tromper!... j'ai cette fatuité!...

ARMANTINE, *s'asseyant près de sa sœur.*

Mon Dieu, beau-frère, nous étouffions de l'autre côté, nous sommes venues ici, respirer un moment!... voilà tout!

RENARDOFF, *ricanant.*

Par le czar Ivan... vous me permettrez de n'en rien croire, chère belle-sœur!... On n'a pas été élevé à l'école de la grande Catherine pour être manchot en politique... et myope en ruses galantes!... Nous autres diplomates, nous avons un nez pour ces choses-là... Je sais bien (*Chantonnant.*) qu'un bandeau couvre les yeux... du dieu qui rend imbécile... Mais je ne suis pas l'Amour, moi!... il ne faut que me regarder...

ATALANTE, *à part.*

Pour en être sûr!

RENARDOFF.

Et je gage trois douzaines de paysans d'Arkangel, première qualité, que ce n'est pas sans un motif secret que vous m'avez amené à cette soirée*...

ARMANTINE, *bas à sa sœur.*

Vois-tu... il a des soupçons...

RENARDOFF.

D'abord, un bal... au second au-dessus de l'entre-sol... c'est du plus bas étage...

ATALANTE, *inquiète.*

Mais on danse partout aujourd'hui!...

RENARDOFF.

Même sur les toits... comme les chats!...

ATALANTE.

Pourquoi non... si l'on y rencontre...

RENARDOFF, *lui saisissant la main.*

Ceux que l'on y cherche!... n'est-ce pas, Atalante?

ATALANTE.

Que voulez-vous dire?

ARMANTINE, *de même.*

Beau-frère!...

RENARDOFF, *de même.*

Je m'entends, Atalante... j'ai mon idée, Atalante... et je saurai quel est ce gredin d'Hippomène!... (*La lâchant.*)

ARMANTINE, *bas.*

Qu'est-ce que je te disais?...

RENARDOFF.

Je suis déjà sur sa trace!...

ATALANTE, *bas à sa sœur.*

Ciel!

RENARDOFF, *à part.*

Je sais son nom... cette carte ornée d'une large corne... ce qui prouve bien la mauvaise intention du drôle!... il me le paiera!... (*Reprenant la main d'Atalante.*) Oh! oui!... il me le payera!... (*Secouant son bras.*) Avant l'oût, foi d'animal... intérêt et principal!

ATALANTE, *avec larmes.*

S'il est possible de torturer ainsi une pauvre jeune femme!...

ARMANTINE.

Vous êtes d'une jalousie ridicule!...

RENARDOFF.

C'est vrai... pardon!... (*Regardant sa femme.*) Plus je la considère... et moins je comprends... (*Montrant Atalante.*) Mais c'est qu'aussi cette petite folle est d'une coquetterie!... d'une légèreté!... (*A sa belle-sœur.*) Et puis, écoutez donc! quand on a fait tant de flicflacs et de glissades... on peut bien redouter un faux pas!...

ATALANTE, *indignée.*

Vous le mériteriez!...

RENARDOFF.

Quoi?

ATALANTE, *s'oubliant.*

Que ce jeune homme fût là... près de moi!...

RENARDOFF, *vivement.*

Un jeune homme!... c'est donc un jeune homme!... il y en a un... vous en convenez...

ARMANTINE, *bas.*

Prends donc garde!...

ATALANTE, *d'un air ingénu.*

Hein?... comment?... est-ce que j'ai dit un jeune homme?

RENARDOFF, *se récriant.*

Ah! pauvre chatte!... parbleu! vous ne l'avez pas mâché!... J'en étais sûr!... nous autres diplomates, nous avons un nez pour ces choses-là!...

ATALANTE.

Eh bien!... c'est votre faute!... tant mieux!... vous êtes là à m'étourdir!... Est-ce que je connais des jeunes gens!... est-ce que j'écoute des jeunes gens... Où est-il, ce jeune homme?... voyons, montrez-le-moi... ça me fera plaisir!...

RENARDOFF, *se fâchant aussi.*

Où est-il? où est-il?... est-ce que je le sais!...

ATALANTE.

Alors, pourquoi venir me rompre la tête?...

RENARDOFF, *criant.*

Ah! c'est curieux! vous voudriez soutenir... que c'est moi... tandis qu'au contraire... Il faudrait que je fusse bien bête... votre sœur est là pour le dire... (*S'embrouillant.*) Si... d'ailleurs... dans l'hypothèse... qui... Ah!... vous me feriez croire que je ne sais plus ce que je dis!...

ARMANTINE, *souriant et passant au milieu.*

Il y a bien quelque chose comme ça...

RENARDOFF.

Du tout!... qui de nous deux a mis ce jeune homme sur le tapis? Ah!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, RICHARD, *toilette de bal exagérée, lorgnon dans l'œil**.

RICHARD, *au fond.*

Mille grâces!...

ATALANTE, *le voyant, et passant devant Armantine***.

C'est lui!...

RENARDOFF, *croyant qu'elle lui répond.*

Non! ça n'est pas moi!...

ARMANTINE, *masquant Atalante.*

O mon Dieu!

RICHARD, *voyant Armantine.*

C'est elle!

RENARDOFF, *croyant que c'est Armantine qui lui répond.*

Certainement... que c'est elle!...

RICHARD, *à part, rencontrant un regard d'Armantine.*

Elle m'a regardé!... je vais tomber sous moi!...

RENARDOFF, *le voyant.*

Que veut ce quidam?

RICHARD. *En voulant s'éloigner, il heurte Renardoff: il recule en s'excusant, accroche l'écharpe d'Atalante, veut se dépêtrer, recule de nouveau, et marche sur les pieds de Renardoff.*)

Pardon... mille excuses!

RENARDOFF.

O saint Nicolas de Novogorod ***!...

RICHARD.

Il n'y a pas de mal...

RENARDOFF, *le faisant pirouetter.*

Est-il bête, celui-là... il m'écrase l'orteil, et il me dit : Il n'y a pas de mal!

RICHARD, *à la fin de la pirouette, tombant sur un fauteuil*

C'est le mari!...

RENARDOFF, *le regardant de travers.*

Hum!... m[illegible]!...

ARMANTINE, *vivement et lui prenant le bras.*

Venez donc, mon ami!

AIR : *Au [illegible]* Trompette.

Au signal de la danse,
Vite il nous faut courir!
Déjà chacun s'élance
Sur les pas du plaisir!

(*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE IV.

RICHARD, *seul.*

Elle lui a dit : *Mon ami!*... à son vieux coqsigrue de mari!... ça m'a paralysé!... Je m'étais promis d'être très-Lovelace, très don Juan; et *à ces causes*... (*Tirant un papier de sa poche*) j'avais préparé une déclaration... écrite avec de la lave bouillante!... que je comptais lui glisser... lorsqu'elle s'est avisée de dire : *Mon ami!*... à une pareille mécanique!... (*Avec rage.*) Oh!... je ne sais pas ce que je voudrais te faire... à toi, *mon ami!*... mais il me semble que j'y aurais beaucoup d'agrément!... (*En disant ces mots, il a saisi le mouchoir qu'Atalante a oublié sur la causeuse à droite.*) Que vois-je!... ô ciel!... (*Se levant.*) Ce tissu blanc et diaphane... qui exhale de suaves senteurs!... (*Regardant la marque.*) C'est à elle!... ce doit être à elle!... Un A et un R... surmontés d'une couronne de comtesse!... c'est cela... A. de Renardoff... A... qui?... A... quoi?... A... qu'est-ce? Hé! qu'importe le nom!... (*Baisant le mouchoir.*) Viens toujours sur mon cœur, toi!... sur mes lèvres, toi... et puis dans ma poche, toi... pour te dérober aux regards indiscrets!... (*S'arrêtant.*) Quelle idée!... Si j'y insinuais ma déclaration... (*Il noue son billet dans un coin du mouchoir.*) Je trouverai bien le moyen de lui jeter le mouchoir.... et sous ce voile ingénieux... (*Il roule le mouchoir et le met dans sa poche.*) Parfait!... (*Se souriant à lui-même.*) Tu te mets donc à avoir de l'esprit, Richardinet?... Tu en as le droit, mon bon!... Mais par quelle ruse lui faire parvenir!... Si j'avais ici mes trois jeunes amis... ils me conseilleraient!... Que diable sont-ils devenus?... A peine entrés avec moi, ils m'ont planté là, comme des écervelés!... Et dès que j'ai été livré à moi-même, j'ai vu tant de chevelures blondes, tant de prunelles noires... que j'ai donné, tête baissée, dans tous les meubles!... Oh!... en voilà encore de ces épaules tentatrices!... (*Cherchant à se cacher.*) Mesdames... mesdames... je vous en prie!... laissez-moi donc respirer!...

SCÈNE V.

RICHARD, FLORENTINE, JENNY *et* PAMÉLA, *toutes trois en femmes et en toilette de bal.*

FLORENTINE, *bas aux deux autres.*

Voyons s'il nous reconnaîtra!...

RICHARD, *cherchant à fuir sans les regarder.*

Et elles sont trois!... Que vouliez-vous qu'il fît contre *trois!*...

FLORENTINE, *se mettant devant lui.*

Ah! le joli cavalier!

RICHARD, *se détournant.*

Oye!...*

JENNY, *de même.*

Quelle charmante tournure!...

RICHARD, *de même.*

Ouf!...

PAMÉLA, *de même.*

Que de grâces!...

RICHARD, *perdant la tête.*

Pardon!... prenez pitié d'un malheureux, qui ne demande qu'à s'en aller!...

JENNY.

Sans faire un tour de valse?

PAMÉLA.

Ou de polka?

TOUTES TROIS.

Cruel!... (*Elles partent toutes trois d'un grand éclat de rire.*) Ah! ah! ah!...

RICHARD, *levant le nez.*

Hein?... comment?... monsieur Arthur! monsieur Adolphe! et le jeune Nicodème.

FLORENTINE.

Vous devinez pourquoi nous avons pris ce costume?...

RICHARD.

Parbleu!... ça n'est pas difficile... mais je ne m'en doute pas le moins du monde!...

FLORENTINE.

Puisque les femmes vous font peur...

JENNY, *souriant.*

Nous avons pensé qu'en vous entourant d'amis, de camarades... sous cet habit effrayant...

PAMÉLA, *tendrement.*

Cela vous aguerrirait!...

FLORENTINE.

Et vous donnerait enfin le courage de dire à celle que vous aimez : *C'est toi que j'adore!*

RICHARD, *répétant machinalement.*

C'est toi que j'adore!...

TOUTES TROIS, *vivement.*

Comment, c'est moi!...

RICHARD, *gaiement.*

Hé! non... je m'essaye, comme vous dites.

TOUTES TROIS.

Ah!...

RICHARD.

C'est égal, c'est une bonne idée que vous avez eue là!... Il faut que je vous embrasse pour la peine!...

JENNY, *aux autres.*

Ah! mais...

PAMÉLA, *de même.*

Monsieur!...

RICHARD, *voyant leur embarras.*

Allons... parce que vous avez des robes... n'allez-vous pas rougir!... (*Riant.*) Bégueules!...

FLORENTINE.

Comment nous trouvez-vous?

RICHARD, *avec bonhomie.*

Pas mal, parole d'honneur!... de loin!... c'est très-gentil... très-suffisant!... ça en fait bien l'effet!

TOUTES TROIS, *piquées.*

Vraiment?...

RICHARD.

Après ça... il est clair que vous ne pouvez pas avoir... ce charme... ce je ne sais quoi... des vraies femmes!

TOUTES TROIS, *faisant des mines.*

Vous croyez?...

RICHARD.

C'est égal... je danserai avec vous... je vous pincerai la taille!... comme ça ne me fait rien... je serai très-hardi ... (*S'arrêtant.*) Eh bien!... si... c'est drôle!... quand je vous vois ainsi... vous me rappelez...

FLORENTINE, *vivement.*

Votre passion?... (*Bas, aux autres.*) Quand je vous disais que c'était l'une de nous... (*Haut.*) Et quelle est l'heureuse mortelle, Jenny?...

JENNY.

Paméla?

PAMÉLA.

Ou Florentine?

RICHARD, *étonné.*

Florentine!... ah bien!... ce sont vos noms de guerre... (*Riant.*) Satanés farceurs!... où diable vont-ils chercher... quels bêtes de noms!...

FLORENTINE.

Mais enfin, laquelle?

RICHARD.

Je ne veux pas dire!... mais ça m'émoustille... parole d'honneur!... je vais vous faire la cour!... pour apprendre!...

FLORENTINE, *vivement.*

C'est ça!... adressez-vous à moi...

JENNY.

Non... à moi!...

PAMÉLA.

Ou à moi!...

RICHARD.

A toutes les trois à la fois*!...

FLORENTINE, *minaudant.*

Quel conquérant!

RICHARD, *riant.*

Voyons... faites-moi des mines!... (*Elles se groupent toutes trois autour de lui.*)

AIR : *de Fleurette.*

FLORENTINE, *lui souriant.*

A ce doux et tendre sourire...
Parlez... qu'éprouve votre cœur?

RICHARD, *parlant et insouciant.*

Peuh!...

JENNY, *le regardant tendrement.*

Ce regard, que l'amour inspire,
Ne semble-t-il donc pas vous dire :
Sois mon maître... sois mon vainqueur!

RICHARD, *parlant de même.*

Hum! hum!

PAMÉLA, *lui tendant la main.*

Cette main timide et tremblante...

FLORENTINE ET JENNY, *de même.*

Cherche la vôtre... la voilà!...

PAMÉLA, *la lui mettant sous le nez.*

Comment!... quand on vous la présente,
Vous ne l'embrassez pas?...

RICHARD, *riant.*

Méchante!
(*Leur donnant un grand coup sur la main.*)
Je n'donn' pas dans ces godans-là!... (*bis.*)

FLORENTINE, *piquée.*

Eh bien!... vous êtes aimable!

RICHARD.

Pardine!... je vais peut-être me mettre en nage pour baiser la main... à des gamins... Il ne manquerait plus que ça!...

PAMÉLA.

Vous ne savez pas ce que vous refusez!...

FLORENTINE, *le menaçant du doigt.*

Vous vous en mordrez les doigts!...

RICHARD.

Non, voyez-vous... je sais qui vous êtes... ça m'ôte toute illusion...

JENNY, *bas aux autres.*

Est-il bête!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, RENARDOFF, *paraissant au fond et lorgnant les jeunes filles.*

RENARDOFF, *à part.*

J'ai entrevu trois figures ravissantes!... qui m'ont donné un léger coup de soleil!... Oh! ce sont elles!...

RICHARD, *continuant.*

C'est votre faute...

FLORENTINE, *tendant sa main.*

N'importe... nous voulons faire votre bonheur malgré vous...

RENARDOFF, *à part.*

L'heureux coquin!... Si je pouvais, tandis que ma femme se promène d'un autre côté...

PAMÉLA, *de même.*

Baisez vite cette main.

JENNY, *de même.*

Dépêchons!

RICHARD, *se sauvant de côté.*

Plutôt la mort*!...

RENARDOFF, *se mettant à sa place.*

Que l'esclavage?... (*Souriant d'un air aimable.*) Pourquoi donc ça?... tendres naïades... (*Il baise les trois mains.*)

TOUTES TROIS, *se récriant.*

Eh bien! monsieur...

RICHARD, *à part.*

Le vieux mandrille de Moscovite!...

RENARDOFF, *galamment.*

Il est si doux d'être l'esclave des Grâces!... et de se livrer à leurs fers!...

PAMÉLA, *bas.*

Est-il farce! (*Elle passe à gauche.*)

FLORENTINE, *bas.*

Quand il fait ses petits yeux!

JENNY, *bas.*

Et sa bouche en cœur!

RICHARD, *à part, en remontant et souriant comme un fou.*

Ah! ah! ah! superbe! bravo!... Il les prend pour des femmes!... Jobardini de boyard, va!...

RENARDOFF, *d'un air fat et les lorgnant de loin.*

Dieu me damne! je ferais des folies pour ces créatures!... (*Il les agace*.*)

RICHARD, *qui a passé du côté des jeunes filles, et bas.*

Dites donc... laissez-le aller...

FLORENTINE, *bas.*

Comment?...

RICHARD, *bas.*

Laissez vous embrasser...

PAMÉLA, *bas.*

Par exemple!... Si on le connaissait encore ce monsieur... (*Richard remonte et passe à droite.*)

RENARDOFF, *se rapprochant d'elles.*

D'honneur, je n'ai rien vu d'aussi frais... d'aussi gracieux.. (*Leur prenant la taille.*) Et je donnerais cinquante paysans de l'Ukraine... pour avoir le droit de vous offrir mes hommages.

RICHARD, *à part.*

Bon!... il s'enflamme!...

JENNY.

Des paysans?...

FLORENTINE.

C'est avec ça que vous soldez vos dépenses?

PAMÉLA, *riant.*

Drôle de monnaie!

RENARDOFF, *au milieu d'elles et les lutinant.*

C'est notre monnaie courante en Russie... on en a toujours quelques centaines sur soi... en portefeuille!.. c'est commode!... on paye tout avec ces lourdauds. — Un habit... trois paysans! — Un pantalon... un paysan et demi. — Une stalle à l'Opéra... un petit paysan... tout petit... pas plus haut que ça...

AIR : *Vaudeville de l'écu de six francs.*

Leur nombre fait notre richesse,
Et nous aimons que, dans nos champs,
Pour avoir de l'argent en caisse,
Les femmes aient beaucoup d'enfants,
Ayant cours, forts et bien portants.
(*Souriant d'un air malin.*)
Aussi, jamais je ne m'effraie
Lorsque de temps en temps je vois,
Dans nos ménages villageois,
Glisser de la fausse monnaie!

(*Pinçant Paméla.*) Ça passe tout de même!...

PAMÉLA, *se sauvant du côté de ses compagnes.*

Ah! mais, monsieur!...

RICHARD, *bas à Renardoff.*

Ne vous découragez pas!

RENARDOFF, *bas.*

Vous croyez?... (*Plus bas.*) Est-ce sévère?...

RICHARD, *bas, d'un air d'intelligence.*

Non!...

RENARDOFF, *bas.*

C'est gentil?...

RICHARD, *le poussant.*

Oui!

RENARDOFF, *bas.*

On peut risquer?...

RICHARD, *le poussant.*

Parbleu!

RENARDOFF, *embrassant brusquement les trois jeunes filles.*

Hum!... petits lutins... petits sapajous!...

FLORENTINE.

Ah! l'horreur!

JENNY.

Quelle audace!

PAMÉLA.

Quelle trahison!

RICHARD, *riant et se tenant les côtes.*

Il a donné dedans!... il la gobe!... Ah! ah! ah!...

FLORENTINE, *menaçant Richard.*

Vous nous payerez celle-là, monsieur Richard *!

RENARDOFF, *frappé.*

Richard!... Richard Tremblay?...

TOUTES TROIS.

Sans doute!

RENARDOFF, *à part.*

C'est mon homme!... ou plutôt, comme dit ce gueux de Poquelin... c'est celui de ma femme!

FLORENTINE, *bas aux autres.*

Qu'est-ce qu'il a donc?... il est devenu rouge...

JENNY, *de même.*

Jaune...

PAMÉLA.

Vert!... comme un perroquet.

RICHARD, *à part.*

Aurait-il intercepté mes regards... à sa Russe?...

RENARDOFF, *aux femmes.*

Pardon, mes petits anges... je suis à vous!... J'ai deux mots à dire à monsieur...

FLORENTINE.

A votre aise, monsieur... (*A Richard.*) Nous comptons toujours sur vous... pour la polka...

RICHARD.

Oui, messieurs!... je veux dire, oui, mesdemoiselles!

ENSEMBLE.

AIR *de la Part du diable* (fragment).

Aux ennuis,
Aux soucis,
Dérobons-nous!
Moment si doux,
Qui dans ces lieux
Offre à mes yeux
Des jours joyeux
L'heureuse image!
Au plaisir
Qui [illegible]
Tout nous engage!
Il faut saisir
Ce temps si court;
Ce temps d'amour,
Qui sans retour
Passe en un jour!

(*Elles sortent par le fond.*)

SCÈNE VII.

RENARDOFF, RICHARD*.

RENARDOFF, *à part.*

Ah! c'est là lui!

RICHARD, *à part.*

Qu'est-ce qu'il me veut?

RENARDOFF, *à part.*

Il n'est pas beau!

RICHARD, *à part.*

Il est horriblement laid!... c'est-à-dire que quand on est bâti comme ça... la police ne devrait pas vous permettre de sortir!... Les femmes peuvent vous regarder, ça compromet l'avenir de l'espèce!...

RENARDOFF, *à part.*

J'ai vu des singes plus agréables... et j'aurais une joie infinie à le faire empailler!... Abordons-le!... (*Saluant de la tête.*) Monsieur Richard Tremblay...

RICHARD, *saluant de même.*

A vous rendre ses devoirs... (*Redoublant de politesse.*) Et monsieur?...

RENARDOFF, *saluant.*

Iboff Raboff Koulikoff de Renardoff!...

RICHARD, *étourdi.*

Saint-Christophe!

RENARDOFF, *saluant toujours.*

Si j'en étais capable!...

RICHARD, *de même.*

Bien flatté!... Puis-je savoir?...

RENARDOFF, *lui remettant sa carte.*

Monsieur, je vous dois une visite... et je m'empresse de vous la rendre...

RICHARD, *intrigué.*

Comment?

RENARDOFF, *lui montrant l'autre carte.*

Vous avez mis la vôtre chez moi, ce matin.

RICHARD, *à part.*

Ah! bigre!... la carte cornée... Il l'a prise pour lui!...

RENARDOFF, *d'un air mielleux.*

J'aurais dû vous l'envoyer par la fenêtre... mais je suis diplomate... je n'aime pas à casser les vitres!... Nous allons jouer cartes sur table... (*Il lui donne sa carte.*)

RICHARD, *voulant sortir.*

Ah! si c'est pour faire une partie de piquet...

RENARDOFF, *l'arrêtant.*

N'équivoquons pas sur les mots, monsieur... et allons droit au fait... Monsieur, vous regardez bien souvent ma femme!

RICHARD.

Moi?

RENARDOFF.

Oui, monsieur... j'ai remarqué que vos yeux étaient toujours fixés sur mes croisées... et quoique je sois fort bien... je ne suppose pas que ce soit pour moi!...

RICHARD.

Oh! non!...

RENARDOFF.

Ces manières-là me déplaisent, et je viens vous prier d'y mettre un terme.

RICHARD.

Comment cela?

RENARDOFF.

En ne vous montrant plus à votre fenêtre!

RICHARD, *se récriant.*

Ah! vous êtes charmant!

RENARDOFF, *saluant.*

Vous êtes bien bon!

RICHARD.

Non... je dis : Vous êtes charmant!... ça veut dire : Je vous trouve stupide!...

RENARDOFF, *prêt à se fâcher.*

Monsieur!... pas de mots à double sens!

RICHARD.

Je payerais un loyer... l'impôt des portes et fenêtres... et je ne pourrais pas m'en servir... de mes fenêtres!... Mais quand ce ne serait que pour vous faire sortir par là... si vous m'honoriez jamais de votre visite... je veux garder le droit de les ouvrir!...

RENARDOFF.

Monsieur!...

RICHARD, *haussant les épaules.*

Allons donc!... vous me faites transpirer très-abondamment!... (*Il a tiré de sa poche le mouchoir de la comtesse au lieu du sien, et va pour s'essuyer le front.*)

RENARDOFF, *l'arrêtant.*

Que vois-je! le mouchoir de la comtesse *!...

RICHARD, *à part.*

Oh! saperlotte! (*Haut.*) Le mouchoir...

RENARDOFF, *voulant le saisir.*

Je le reconnais! nous autres diplomates, nous avons un nez pour ces choses-là!... Quelle infamie!... elle vous l'a donc donné?...

RICHARD, *l'escamotant à droite, à gauche, en haut, en bas.*

Qui ça?

RENARDOFF, *de même.*

Ma femme!

RICHARD, *de même.*

Vous le mériteriez... Othello de la mer du Nord!... Mais, je l'ai trouvé là... (*Il montre la causeuse.*)

RENARDOFF, *de même.*

Et vous l'avez empoché?... (*Sautant pour avoir le mouchoir.*) Rendez-le-moi!

RICHARD, *l'élevant en l'air.*

Prouvez-moi qu'il vous appartient!... Il ne suffit pas de crier : Ce mouchoir est celui de mon épouse!... pour que chacun vous donne le sien... ce serait une manière trop commode de monter sa garde-robe!...

RENARDOFF, *essoufflé.*

La marque seule suffit...

RICHARD.

La marque?...

RENARDOFF, *sautant.*

Oui... A-R.

RICHARD.

Eh! bien... A-R...

RENARDOFF.

Atalante de Renardoff!

RICHARD, *lui sautant au cou.*

Qu'est-ce que vous dites?... Atalante?... divine Atalante!... Ah! mon cher Petteroff Koulikoff Platoff de la mer d'Azof... que je vous remercie!... Il n'y avait que son petit nom que je ne savais pas!...

RENARDOFF, *désolé.*

Et c'est moi qui vous l'ai appris! quelle faute politique!.. peut-on être diplomate... à ce point-là!...

RICHARD. *Il roule le mouchoir et le lui rend.*

Voilà!... (*A part.*) Mon billet est attaché dans un coin... le faire remettre par le mari!... Richelieu tout pur!...

RENARDOFF, *serrant le mouchoir dans sa poche.*

Très-bien!... (*A part.*) J'étais sûr qu'il mettrait les pouces!.. (*Haut.*) Mais, cela ne suffit pas... et maintenant, mon cher, vous allez me promettre d'éviter ma femme, et de ne plus la regarder... de ne pas danser avec elle...

RICHARD, *avec ironie.*

Rien que cela!

RENARDOFF, *légèrement.*

Pas autre chose.

RICHARD.

Ne pas danser avec elle!... pourquoi donc... si elle danse bien?...

RENARDOFF.

Parce que vous me désobligeriez personnellement!

RICHARD.

Mais, je l'inviterai sous votre nez, à votre barbe!...

RENARDOFF, *avec force.*

Je vous le défends!... expressément!

RICHARD.

Tu me le défends, moujick!...

RENARDOFF, *indigné.*

Moujick!... Il m'appelle moujick!... un élève de la grande Catherine... je vous défends de me *tutayer!* toi!...

RICHARD.

Tu me le défends... Cosaque des Palus Méotides...

RENARDOFF, *se fâchant.*

Si je ne me respectais!... je vous dirais que vous êtes un polisson!

RICHARD, *le saisissant par le bras et le secouant.*

Mais tu ne sais donc pas qu'il faut que l'un de nous débarrasse le globe de son individu!...

RENARDOFF, *froidement.*

Prenez garde!... vous allez me casser quelque chose!

RICHARD.

Que je désire vivement que ce soit toi!...

RENARDOFF.

Pas de bêtise!... vous me faites mal!...

RICHARD.

Afin d'épouser Atalante en secondes noces!...

RENARDOFF, *lui prenant les mains à son tour et le tenant immobile.*

Épouser mon épouse!... Par le Kremlin!...

RICHARD, *faisant la grimace.*

Ne serrez pas si fort!...

RENARDOFF.

Mais, vous ne savez donc pas que... quoique mince et fluet... nous avons des muscles d'acier et des poignets de fer!...

RICHARD, *faisant une autre grimace.*

Je vous dis de ne pas serrer si fort!...

RENARDOFF.

Et qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous piler... menu, menu, comme chair à pâté!... Mais, j'ai pitié d'un fou!... (*Il le lâche.*)

RICHARD.

Fou! moi!... il m'insulte!... il m'a insulté... Sortons, monsieur!...

RENARDOFF.

Un duel! c'est tout ce que je désire!...

RICHARD.

Vous acceptez?...

RENARDOFF.

Oui, monsieur... je vais en écrire... à Saint-Petersbourg... et, si mon gouvernement me permet de disposer de moi...

RICHARD.

Non pas!... je m'attache à vous!...

RENARDOFF.

Allez-vous-en au diable!...

RICHARD.

Nouvelle insulte!... ça ne se passera pas ainsi!... le lieu?... l'épée?... votre heure?... Vincennes... vos armes?... tout de suite!...

ENSEMBLE.

AIR : *De cette offense* (Fiorina).

D'un tel outrage,
D'un affront si sanglant,
Que mon courage
Le punisse à l'instant!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, QUELQUES DANSEURS, FLORENTINE, JENNY ET PAMÉLA.

LES DANSEURS, *les séparant.*

Eh! bon Dieu! quelle rage!
Quelle fureur vous prend?

ENSEMBLE.

RICHARD ET RENARDOFF.

D'un tel outrage, etc.

TOUS LES AUTRES.

Mais quel outrage!
Quel affront si sanglant!...
Pour qu'à leur rage
Tout cède en ce moment?

TOUS, *cherchant à les calmer.*

Une dispute?

PAMÉLA.

Pour une femme?

FLORENTINE.

Pour moi?... J'étais sûre que ça finirait par là!...

RICHARD, *menaçant Renardoff.*

C'est cette figure de jocko!...

RENARDOFF, *de même.*

C'est ce visage soupe au lait...

JENNY, *accourant et à Renardoff.**

Hé! vite, monsieur le comte... Madame Patchouli vous supplie de venir accompagner un jeune homme qui va chanter des romances nouvelles!...

RICHARD.

Accompagner...

RENARDOFF, *galamment.*

Comment donc, ma charmante... je suis à ses ordres et aux vôtres!... (*Déclamant.*) Des chevaliers français... non, russes...

RICHARD, *frappé.*

Ah! mon Dieu!... (*Montrant Renardoff avec effroi.*) Ce monsieur joue du piano?...

JENNY.

Sans doute... c'est un des premiers élèves du fameux pianiste allemand (*cherchant.*) monsieur...

RENARDOFF.

Rossmann Grossborn!... mon maître et mon ami.

RICHARD, *avec explosion.*

Là!... Je disais aussi... qu'est-ce que j'ai donc contre cet infâme babouin?... Il joue du piano! *** (*Lui serrant la main.*) Vous m'en rendrez raison!...

RENARDOFF, *à mi-voix.*

Si mon gouvernement m'y autorise!... En attendant, songez à mon ultimatum! (*Bas.*) Ne faites pas danser ma femme, ou c'est vous qui la danserez!

REPRISE.

RICHARD ET RENARDOFF.

D'... [illegible] etc.

LE CHŒUR.

Mais quel outrage, etc.

(*Renardoff sort par le fond avec les danseurs.*)

SCÈNE IX.

RICHARD, FLORENTINE, JENNY, PAMÉLA *.

RICHARD, *content.*

Ah! tu verras de quel combustible je me chauffe!

PAMÉLA.

De quoi s'agit-il donc?...

RICHARD.

D'une sonate à quatre mains... exécutée sur le cuir de ce Marocain!...

JENNY.

Un duel!...

RICHARD, *se promenant à grands pas.*

Parce que je suis timide avec les femmes... il s'imagine!... Oh! mais les hommes, c'est autre chose!... Je tuerais dix mâles... avant de me décider à presser une main féminine!... Et ce n'est pas l'envie qui me manque!... vous le savez, grand Dieu!...

FLORENTINE.

Mais que vous a-t-il fait?

RICHARD.

Ce qu'il m'a fait, le Kalmouck du Don**!... il me défend de regarder celle que j'aime!...

JENNY, *vivement.*

Vous l'avez donc vue?...

RICHARD, *les regardant d'un air fin.*

Pardieu!... Il ne m'a pas fallu deux minutes... pour la deviner... (*Il remonte. Un domestique entre avec un plateau.*)

FLORENTINE, *bas à Paméla.*

Il n'a pas été dupe de notre déguisement!

PAMÉLA, *bas.*

Et c'est pour l'une de nous... qu'il s'est pris de querelle!...

RICHARD, *se promenant à grands pas.*

Ah! il me défend de l'inviter!... donc, il faut que la chose ait lieu... ou je suis déshonoré!... (*Richard prend un verre de punch de chaque main.*)

FLORENTINE.

C'est évident!...

RICHARD, *avalant un verre.*

N'est-ce pas?

PAMÉLA.

Cela saute aux yeux.

RICHARD, *avalant l'autre.*

C'est clair!... (*Posant les deux verres. Le domestique passe à gauche.*) Mais ça ne sera pas, vertuchoux!... Je vais me déclarer!...

TOUTES TROIS.

Vous déclarer!... (*Richard prend encore un verre de punch de chaque main.*)

RICHARD, *en avalant un troisième.*

Il ne s'agit que de se monter la tête!...

JENNY.

Voilà!...

RICHARD, *après avoir avalé le quatrième.*

Et d'être ferme sur ses pieds. (*Il les pose.*) Il n'y en a plus?... Non... je n'en voulais pas davantage!... (*Le domestique sort.*)

FLORENTINE.

Enfin, vous êtes résolu?...

RICHARD, *les regardant toutes trois d'un air expressif.*

Au diable la timidité!... Après tout, elle ne me mangera pas!...

TOUTES TROIS, *minaudant.*

Oh! non...

RICHARD.

Et puisqu'elle est là... près de moi...

FLORENTINE, *se posant, et à part.*

Il y vient!

JENNY, *de même.*

Je l'attends.

PAMÉLA, *de même.*

Le cœur me bat!

RICHARD, *après un temps.*

Je cours lui répéter... ce que mon billet a déjà dû lui apprendre!... (*Il se retourne subitement, et sort en courant par le fond.*)

SCÈNE X.

FLORENTINE, JENNY, PAMÉLA *. (*Elles sont restées interdites, les bras étendus vers lui.*)

TOUTES TROIS, *stupéfaites, remontant.*

Eh bien?

FLORENTINE.

Il s'en va!

JENNY.

Ce n'est donc pas moi?

PAMÉLA.

Ça n'est donc pas nous?

FLORENTINE.

Oh! l'indigne!

LES DEUX AUTRES.

Le monstre!... (*Elles redescendent.*)

FLORENTINE.

Si je n'étais pas invitée pour la première, je m'en irais!...

PAMÉLA.

Si je ne craignais de chiffonner ma robe... je me trouverais mal!... (*Elle remonte.*)

FLORENTINE.

Mais quelle est donc la mijaurée qui nous enlève son cœur?... Je voudrais la connaître!

JENNY.

Pour lui arracher les yeux!

PAMÉLA, *se frappant le front.*

Attendez!... Je sais qui!...

FLORENTINE.

Toi?...

PAMÉLA, *à mi-voix.*

Avez-vous remarqué ce qu'il a dit en nous quittant?... (*Répétant lentement.*) « Courons lui répéter ce que mon billet a déjà « dû lui apprendre! »

LES DEUX AUTRES.

Eh bien?

PAMÉLA.

Eh bien!... voyez-vous dans l'embrasure d'une fenêtre... une femme qui défait mystérieusement le coin de son mouchoir... et en tire un petit papier qu'elle lit à la dérobée?...

FLORENTINE.

C'est cela!

TOUTES DEUX.

Et cette femme?... c'est?...

PAMÉLA.

Devinez?...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ARMANTINE, *paraissant à gauche: elle est coiffée en fleurs, bouquet et garniture de robe, en fleurs aussi, pareilles* .

FLORENTINE et JENNY, *sans la voir.*

Qui donc?

PAMÉLA.

La comtesse russe! notre voisine!

FLORENTINE, *se récriant.*

La vieille?

JENNY, *de même.*

Madame de Renardoff?

ARMANTINE, *à part.*

On parle de ma sœur!

FLORENTINE.

C'est elle qu'il aime!

JENNY.

M. Richard?

ARMANTINE, *à part.*

Ah! mon Dieu!... c'est déjà public!...

PAMÉLA.

Il a assez mauvais goût pour ça!

FLORENTINE.

Au fait, puisqu'il ne faisait pas attention à nous!...

JENNY, *avec ironie.*

Et la douairière?...

PAMÉLA.

Reçoit ses poulets!

JENNY.

Quelle horreur!

FLORENTINE.

Une femme mariée!

JENNY, *vivement.*

Il faut le dire à tout le monde!

FLORENTINE.

Sous le sceau du secret!...

PAMÉLA, *de même.*

Et prévenir le mari!

ARMANTINE, *à part.*

Un éclat!

TOUTES, *voulant sortir.*

Courons vite*!

ARMANTINE, *se montrant au milieu d'elles.*

Mesdemoiselles... on vous demande...

TOUTES.

Qui donc?

ARMANTINE, *émue.*

Hé mais... madame Patchouli... Des garnitures que l'on cherche pour le quadrille des fleurs.

JENNY, *à mi-voix.*

C'est vrai.

PAMÉLA, *de même.*

Nous allions l'oublier.

FLORENTINE, *de même.*

Nous reprendrons notre complot.

AIR : *Giroflé, girofla* (Souper de Louis XV).

Conspirons en silence
Contre ce vaurien!...
C'est si bon, la vengeance!
Ça fait tant de bien!

PAMÉLA, *bas.*

Pour les belles âmes
Il n'est rien de mieux.

JENNY, *bas.*

C'est l'bonheur des femmes!

FLORENTINE.

Et l'plaisir des dieux!

TOUTES TROIS, *à mi-voix.*

Conspirons en silence, etc.

(*Jenny et Paméla sortent par la droite.*)

SCÈNE XII.

ARMANTINE, FLORENTINE *.

ARMANTINE, *arrêtant Florentine au moment où elle va suivre ses compagnes.*

Mademoiselle?...

FLORENTINE.

Plaît-il? (*A part.*) Quelle est donc cette dame?... Une nouvelle cliente...

ARMANTINE.

Seriez-vous assez bonne pour relever ma guirlande... Il me semble qu'elle tombe trop en avant...

FLORENTINE.

En effet!...

ARMANTINE.

Je vous demande pardon!...

FLORENTINE.

Comment donc, madame... c'est notre devoir!... (*Elle la fait asseoir à droite et rajuste sa coiffure.*) et notre partie... les fleurs... (*Soupirant.*) Quoique tout ne soit pas *roses*, ici-bas

ARMANTINE, *se levant et la suivant des yeux.*

Hé! mon Dieu, je n'avais pas remarqué... qu'avez-vous donc, mon enfant?

FLORENTINE, *s'essuyant les yeux.*

Ne faites pas attention, madame... c'est que je pleure... de dépit... de colère!...

ARMANTINE.

Pauvre petite!... Et qui peut faire couler les larmes d'une aussi charmante personne?

FLORENTINE, *étouffant.*

N'est-ce pas, madame, que je ne suis pas trop mal?...

ARMANTINE.

Je n'en connais pas de plus jolie!...

FLORENTINE, *d'un air satisfait.*

Là!... (*Modeste.*) Eh bien! il n'a pas l'air de s'en apercevoir!

ARMANTINE.

Qui?

FLORENTINE.

Lui! ce monstre!

ARMANTINE, *souriant.*

M. Richard?

FLORENTINE, *reculant.*

Comment!... vous savez?...

ARMANTINE.

Oui... le hasard m'a appris votre secret... et je ne puis comprendre que ce monsieur ne vous ait pas accordé la préférence.

FLORENTINE, *s'essuyant les yeux.*

C'est un si drôle de bilboquet!... Il aime mieux les antiquailles!... les restes de magasin... comme...

ARMANTINE, *vivement.*

Soyez tranquille!... Il vous reviendra!... Je vais lui enlever tout espoir!...

FLORENTINE, *avec joie.*

Que dites-vous?...

ARMANTINE, *à part.*

C'est le seul moyen de sauver ma folle de sœur!

FLORENTINE.

Quoi, madame, vous pensez...

ARMANTINE.

Je n'aurai que deux mots à lui dire...

FLORENTINE, *écoutant.*

Ah! mon Dieu!... Je l'entends!...

ARMANTINE, *la conduisant à gauche.*

Oui, c'est lui*!... Tenez-vous là... n'ayez pas peur... j'espère que bientôt j'aurai d'heureuses nouvelles à vous donner!...

FLORENTINE, *lui baisant la main.*

Oh! que vous êtes bonne!... (*Elle remonte avec elle, Florentine disparaît à gauche. Richard entre par le fond.*)

SCÈNE XIII.

RICHARD, ARMANTINE **.

RICHARD, *se croyant seul.*

Je ne sais ce qu'elle est devenue!... C'est égal, son tyran de Padoue ne m'agacera pas avec son piano!... En passant dans un petit couloir obscur... j'ai fait semblant de prendre l'homme de la Newa pour un paletot, je l'ai jeté dans le vestiaire, et je l'ai enfermé à double tour!... Les cuivres de l'orchestre empêcheront d'entendre ses rugissements.

ARMANTINE, *s'approchant timidement.*

Monsieur...

RICHARD, *la voyant, et faisant un bond de côté.*

Oh!... c'est elle!... plus resplendissante que jamais!... (*Chancelant, et regardant autour de lui.*)

ARMANTINE.

Un mot!... les moments sont précieux... on pourrait nous surprendre...

RICHARD, *à part.*

Est-ce qu'elle voudrait me faire une déclaration? Mon Dieu, mon Dieu! mes jambes flageolent...

ARMANTINE, *timidement.*

Ma démarche va vous sembler... bien extraordinaire...

RICHARD, *s'emparant d'une chaise de laque.*

Ah! je tiens quelque chose pour m'accoter!...

ARMANTINE, *avec embarras.*

Mais les circonstances seront mon excuse...

RICHARD, *jouant, d'un air distrait, avec la chaise, qu'il manie dans tous les sens.*

Elle tremble que son mari...

ARMANTINE, *timidement.*

Il est une femme que vous poursuivez de vos regards... de vos assiduités...

RICHARD, *à part.*

Oh! oui!... je comprends l'allégorie!...

ARMANTINE.

Quelque flatteuse que soit cette conquête... cette femme a des devoirs, monsieur... des devoirs qui lui sont chers... et elle vous croit trop galant homme pour vouloir la compromettre...

RICHARD, *troublé, sans la regarder, et cassant, tout en parlant, les quatre pieds de la chaise et le dossier, qu'il met successivement sous l'autre bras.*

La compromettre!... Oh Dieu!... moi, qui ne voudrais vivre, si la chose se pouvait... parce que... ça ne se peut pas!... Toutes les fois que j'y pense... je me dis justement... Imbécile!... tu sais bien que ça ne se peut pas!... à moins, pourtant, que ça ne se puisse... C'est mon rêve... c'est toute mon ambition... car, si la chose se pouvait!... Mais j'ai bien peur que ça ne se puisse pas! (*A part, ne trouvant plus que des morceaux de bois dans ses mains.*) Qu'est-ce que j'ai donc fait de cette chaise?... Je voulais m'asseoir... (*Il jette les débris de côté.*)

ARMANTINE, *à part.*

En vérité, ce monsieur a une manière à lui de faire la conversation !... (*Haut.*) Eh bien ! monsieur... elle vous conjure de ne plus la suivre, de ne plus la regarder !...

RICHARD, *avec explosion.*

Ne plus la regarder !... (*A part.*) Oh Dieu !... si j'avais du courage !... Tant *pire*, j'en aurai... j'en veux... il m'en faut... Mais pour ça, que je ne la voie pas !... (*Lui tournant le dos, et continuant.*) Ne plus la regarder ?... Le puis-je, quand [illegible] charmants sont sans cesse devant moi !...

ARMANTINE, *à part.*

Conçoit-on qu'à son âge ma sœur inspire de [illegible] sions !...

RICHARD.

Qu'elle jette les yeux sur son miroir...

ARMANTINE.

Monsieur...

RICHARD.

Qu'elle admire cette fraîcheur !...

ARMANTINE, *à part.*

Il n'est pas difficile !

RICHARD.

Cette image d'un printemps éternel !...

ARMANTINE, *à part.*

Il a donc la vue basse !

RICHARD.

Et qu'elle se dise à elle-même... s'il est possible de ne pas l'adorer !

ARMANTINE, *à part.*

AIR : *Comme j'aime mon Hippolyte.*

Que d'amour vrai ! pauvre garçon !
(*Haut.*)
Mais quelle folie est la vôtre !

RICHARD.

Pour elle je perds la raison !

ARMANTINE, *à part.*

Je crains qu'il ne parle d'une autre !

RICHARD, *avec élan.*

Oui, j'idolâtre ses attraits...
La chose semble exorbitante !...
Mais on ne peut aimer jamais
Comme j'aime mon ATALANTE !

ARMANTINE, *à part.*

Plus de doute !

RICHARD.

Comme j'aime mon Atalante !

ARMANTINE.

Mais, monsieur...

RICHARD, *criant.*

Oui, j'aime Atalante !... je ne puis vivre sans Atalante !...

ARMANTINE, *effrayée.*

Mais taisez-vous donc !...

RICHARD, *la regardant d'un air gracieux.*

Et ce n'est pas vous qui me la ferez oublier !...

ARMANTINE, *stupéfaite.*

Hein ?

RICHARD, *à lui-même, d'un air content.*

Voilà qui est délicat !

ARMANTINE, *à part, outrée.*

Il est d'une grossièreté !.. (*Elle remonte.*)

FLORENTINE, *paraissant à droite et s'adressant à Armantine.*

Eh bien ! madame ?...

ARMANTINE, *bas.*

Ah ! ma pauvre enfant, j'y renonce... et je vous plains d'aimer un pareil fou !... (*Elle l'embrasse sur le front et sort à gauche au moment où Richard s'est retourné et a vu donner le baiser.*)

SCÈNE XIV.

RICHARD, FLORENTINE, *puis* JENNY *et* PAMÉLA *.

RICHARD, *avec fureur.*

Mort et furie !... elle a embrassé... Arthur... sur le front !... Il va se passer quelque chose d'effroyable !... (*Arrêtant Florentine, qui va pour sortir par le fond.*)

FLORENTINE, *le regardant.*

Vous paraissez bien altéré.

RICHARD.

J'ai pourtant bu quatorze verres de punch !... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Etes-vous son amant ?...

FLORENTINE, *étonnée.*

Plaît-il ?

RICHARD.

Répondez clair et net !... Etes-vous son amant... oui ou non ?...

FLORENTINE, *voulant sortir.*

Vous m'ennuyez !...

RICHARD, *l'arrêtant.*

Vous ne sortirez pas que vous ne m'ayez satisfait !...

FLORENTINE, *lui donnant un soufflet.*

Voilà !...

RICHARD.

Un soufflet !... Mademoiselle, vous êtes un fat !... et...

JENNY, *accourant par la gauche.*

Ah ! je vous cherchais !...

RICHARD.

Ah !... Ah !... Adolphe nous servira de témoin ... (*Courant à Jenny.*) Figurez-vous, mon cher.

JENNY, *lui donnant un autre soufflet.*

Ah ! laissez-moi tranquille, vous !

RICHARD, *étourdi.*

Lui aussi !... Ayez donc des amis !... Fichtre, mam'zelle, vous êtes un drôle !...

PAMÉLA, *entrant par le fond.*

Ah ! le voilà !

RICHARD, *courant à elle.*

Ah ! mon cher Nicodème *.

PAMÉLA, *lui donnant un revers de main.*

Ne m'adressez jamais la parole, monsieur !...

RICHARD, *exaspéré.*

Trois soufflets !... trois affaires !... Bravo !... tant mieux... ça me va !... (*Leur serrant la main alternativement.*) Nous allons nous égorger, nous massacrer, mes bons !... Ah ! ah ! mes gentilshommes, je veux vous voir habit bas !

FLORENTINE, *avec hauteur.*

Qu'est-ce qu'il dit ?...

RICHARD.

Je commencerai d'abord par M. Arthur, qui a terni mon blason !

JENNY, *bas à Richard.*

Allons donc !... est-ce qu'une jolie main peut jamais offenser ?... C'est une femme...

RICHARD, *bas.*

Une femme... lui...

JENNY.

Regardez ce bras... ce joli pied...

RICHARD, *souriant.*

Tiens !... au fait !... (*A Jenny.*) Alors, c'est vous qui me rendrez raison, monsieur Adolphe...

PAMÉLA, *bas.*

Y pensez-vous ?... c'est une femme !...

RICHARD, *plus étonné.*

Lui aussi !...

PAMÉLA, *bas.*

Voyez plutôt... ces longs cheveux !...

RICHARD, *se ravisant.*

Et pas de favoris !... (*A Paméla.*) Je l'avais déjà remarqué. (*Se retournant vers Paméla.*) Alors, monsieur Nicodème, à nous deux, sortons ** !...

FLORENTINE, *bas.*

Allons donc !... est-ce que vous avez perdu la tête ?... c'est une femme !...

RICHARD, *hors de lui.*

Encore !... Ah ! pour le coup, c'est trop fort !... Si on les écoutait, il n'y aurait plus que des femmes dans toute la nature !... (*Gravement.*) Permettez, messieurs, il ne s'agit pas de dire : Je suis une femme, je suis une femme !... il faut encore...

TOUTES, *s'avançant sur lui.*

Vous en doutez ?...

RICHARD, *frappé, et à lui-même.*

Oh !... ça doit être... car je sens mon diable de tremblement qui me reprend... (*Frissonnant.*) Brrr !... Trois créatures charmantes que j'ai méconnues... et que j'ai été assez godiche !... (*Haut, et s'excitant.*) Garde à vous !... je vais me rattraper... (*Il court pour les embrasser.*)

TOUTES TROIS, *lui échappant.*

Oh ! ouiche !... il n'est plus temps !... (*Elles sortent en riant, deux par la gauche au fond, la troisième par celle de droite.*)

SCÈNE XV.

RICHARD, RENARDOFF *.

RICHARD, *courant *.*

Ah ! bah !... avec un peu d'adresse ! (*En croyant saisir une des jeunes filles, il tombe dans les bras de Renardoff, qui se trouve au milieu, et l'embrasse.*)

RENARDOFF, *jurant.*

Sacre...bleu ! monsieur !... on crie gare !...

RICHARD, *le tenant et le regardant.*

Tiens!... c'est vous?... Bonjour donc! (*Les trois jeunes filles disparaissent en riant.*)

RENARDOFF, *avec rage.*

Où est ma femme, monsieur?... qu'est devenue ma femme?

RICHAR.

C'est à moi que vous le demandez?

RENARDOFF.

C'est vrai!... c'est une bêtise! Je ne fais que ça... je n'y suis plus... Il y a de quoi devenir idiot!

RICHARDD, *à part.*

Voulant faire croire qu'il ne l'est pas!...

RENARDOFF.

Depuis deux heures que je suis là à me débattre... Figurez-vous... la foule me pousse dans un couloir parfaitement obscur...

RICHARD.

Ah! bon!... dans le vestiaire.

RENARDOFF.

Je dis : Il faut sortir de là... je prends mon voisin par le bras... je lui dis : Monsieur... vous connaissez les êtres... conduisez-moi... Il ne me répond pas... Je lui dis : Vous êtes un malhonnête... Même silence... Je le secoue... je l'entraîne au grand jour... c'était une redingote avec qui je faisais la conversation depuis une heure!

RICHARD.

Eh bien! qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse?

RENARDOFF.

Mais je ne vous parle pas!... Est-ce que vous croyez que c'est à vous que je dis tout ça?... Ah! si... au fait, puisqu'il n'y a que vous... et mon chapeau... (*Le cherchant.*) Bien!... j'ai perdu aussi mon chapeau... comme ma femme... Où est donc mon chapeau, à présent?

RICHARD, *le poussant de côté.*

Il perd tout!... Allez le chercher par là*!...

RENARDOFF, *regardant de l'autre côté.*

C'est ça!... pour que je vous laisse avec ma femme!

RICHARD, *apercevant les deux femmes.*

Tiens!... c'est vrai!... la voici... Je vous remercie... je ne la voyais pas!...

RENARDOFF, *avec colère.*

Parole d'honneur!...

RICHARD, *bas, et lui serrant la main.*

Mais vous savez ce que je vous ai promis?...

RENARDOFF, *de même.*

Et moi ce que je vous ai défendu?...

RICHARD.

Je vais vous en donner le plaisir**...

RENARDOFF, *furieux.*

C'est ce que nous verrons, corbleu! Je m'élance à ses côtés et je ne la quitte plus!... (*Il remonte.*)

RICHARD, *admirant Armantine.*

Oh! quel chef-d'œuvre... surtout à côté de la vieille!... Voilà ce que j'appelle un repoussoir!!...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, ATALANTE, ARMANTINE, FLORENTINE, JENNY, PAMELA, *danseurs, danseuses, valets, qui vont et viennent*

CHŒUR.

AIR : *Chasse de Rossini* (quatre cors).

Oui, le plaisir
Bientôt va fuir!
Déjà l'aurore
Se colore!
Un dernier tour!
Et jusqu'au jour,
Couples joyeux
Charmez ces lieux!

Les femmes sont toutes coiffées de fleurs différentes avec guirlandes, et portent des corbeilles pareilles.

RENARDOFF, *lorgnant les femmes.*

Très-joli... très-joli coup d'œil...

RICHARD, *achevant de boire.*

Je me sens en bonne disposition!... je vois tout couleur de rose... (*Atalante remonte*. Menaçant Renardoff de loin.*) Ah! tu me défends d'inviter ta charmante petite femme, toi!... attends!... (*Atalante redescend.*)

ARMANTINE, *à Renardoff.*

Vous savez que je vous ai invité pour le cotillon...

RENARDOFF.

Quelle folie!... le cotillon!... un élève de la grande Catherine!...

ARMANTINE.

Regardez donc toutes ces coiffures... c'est délicieux!...

RENARDOFF, *remontant.*

Oui... ça se marie avec les physionomies... Pieds-d'alouette... oreilles-d'ours... gueules-de-loup?...

ATALANTE, *à part.*

J'ai lu cette lettre brûlante d'amour... et mon pauvre cœur est dans un état!... (*Armantine s'est rapprochée d'elle.*)

RICHARD, *à part, s'approchant sans regarder.*

C'est le moment!... Seulement, pour ne pas être déconcerté par le feu de ses beaux yeux, ne la regardons pas!... (*Dans ce moment, Atalante prend la place d'Armantine, qui remonte avec Renardoff**.*) M'y voilà!.. (*Les yeux baissés, à Atalante.*) Madame, voulez-vous me faire l'honneur de m'accepter pour la première?

ATALANTE, *d'une voix émue.*

Avec plaisir, monsieur...

RENARDOFF, *de l'autre côté.*

Hé! quoi?...

RICHARD, *bas à Renardoff.*

Ça y est!... (*A Atalante, qu'il prend toujours pour Armantine.*) Ah! madame, vous me rendez le plus fortuné...

RENARDOFF, *bas.*

Ça vous coûtera cher, monsieur!...

RICHARD, *bas.*

Mes moyens me le permettent!... (*A Atalante, en levant les yeux sur elle.*) Oui, le plus fortuné des... (*se récriant.*) Qu'ai-je vu!...

ATALANTE, *bas.*

Imprudent!... taisez-vous!

RICHARD.

Permettez...

ATALANTE, *de même.*

Chut!... on a lu votre billet... on ne vous défend pas d'espérer...

RICHARD.

Quoi! madame...

ATALANTE, *bas.*

Mais pas un mot... ou c'en est fait de la malheureuse... qui ne respire que pour vous!... (*Elle s'éloigne de lui. Pendant ce temps les danseurs ont remonté la scène.*)

RICHARD, *à lui-même et regardant Armantine*

Je comprends!... Elle a mis la vieille dans sa confidence... et, dans la crainte d'éveiller les soupçons du léopard de la Crimée... elle l'a chargée de me faire cet aveu... qu'elle n'a pas eu la force de me faire elle-même... (*Avec exaltation.*) Amour de femme!... tu m'aimes!... je suis aimé!... j'ai deux cents coudées de plus!... sans compter mes talons!...

UN DANSEUR, *aux dames.*

Allons donc, mesdames!... en place!...

RICHARD, *regardant avec mépris Renardoff qui s'avance.*

Oh! toi, tu es toisé!... je te regarde maintenant comme une cinquième roue à un carrosse!... (*On se place. Armantine avec Renardoff en face d'Atalante avec Richard; Florentine, Jenny, Paméla et d'autres danseuses complètent le quadrille.*)

FLORENTINE, *bas à ses compagnes.*

Il n'en a pas eu le démenti!

JENNY, *de même.*

Il a invité la Carabosse!

RENARDOFF, *à part.*

Je suis sur des charbons ardents!...

RICHARD, *radieux.*

Je nage dans du lait! (*La danse commence.*)

CHOEUR.

AIR : *Polka de Strauss,* avec accompagnement de tambours de basque et de castagnettes.

Doux signal de la polka,
Dans nos rangs tu fais déjà
Résonner du tambourin
Le gai refrain!
Sur le bras de son danseur
Chaque belle avec bonheur
Part, et dans le tourbillon
Perd la raison!

RICHARD, *dansant, bas.*

O femme céleste!.

ARMANTINE, *dansant, bas.*

Soyez donc prudent!

FLORENTINE, *avec ironie, à Richard.*

Vous avez, du reste,
Fait un choix charmant!

RICHARD, *dansant.*

Je le crois, vraiment!

JENNY *et* PAMÉLA, *de même.*

Je vous en fais mon compliment!

RENARDOFF, *dansant, bas à Richard.*

Sortons au plus tôt.
Monsieur, je veux vous dire un mot !

RICHARD, *sans l'écouter*

Ah ! quel moment !

ATALANTE.

Doux et char... [illegible]

FLORENTINE. [illegible]

Ah ! que [illegible]

[illegible]

C'est en dansant,

PAMÉLA.

C'est en tournant...

FLORENTINE.

Qu'on vous enlève un amant !

REPRISE DU CHŒUR.

Doux signal de la polka, etc.

(*La musique continue pianissimo. On commence une autre figure. Pendant ce temps Richard est à gauche, sur le devant de la scène, qui suit Armantine et les autres femmes des yeux.*)

RICHARD, *à part.*

Ce n'est pas possible!... Je suis dans un autre monde... au septième ciel!... Ce demi-jour voluptueux!... cette harmonie vaporeuse!... ces femmes couronnées de fleurs... qui m'appellent du regard... me caressent du sourire... ces jeunes gens qui se trouvent être de jeunes nymphes!... ça n'est pas naturel... c'est un rêve!... Je dors... je parie cent sous que je dors!... Je le sens... je suis sur le côté gauche... ça me fait toujours cet effet-là!... Pourvu que je ne m'éveille pas, mon Dieu!... (*Se souriant.*) Mais puisque c'est un rêve!... ma foi, je ne vois pas pourquoi... je ne me permettrais pas... comme d'habitude... Hé! hé! hé!... (*Se frottant les mains.*) Qu'est-ce que je risque?...

ATALANTE, *en passant.*

A vous donc, monsieur Richard!...

RICHARD, *faisant une fausse figure.*

Voilà!... voilà!...

RENARDOFF.

Vous vous trompez...

RICHARD, *baisant la main d'Armantine.*

(*A part.*) Oh ! je dors ! je dors ! je suis trop hardi!...

ARMANTINE, *le repoussant.*

Monsieur, si vous continuez...

RICHARD.

Que je continue!... vous m'y autorisez?... A moi, toutes les femmes!... je suis le sultan Saladin!... (*Il court de l'une à l'autre et cherche à les embrasser.*)

RENARDOFF, *avec colère.*

Vous brouillez la figure...

RICHARD.

Va te promener, Oursicoff!

ATALANTE.

Monsieur!...

RICHARD, *près d'Atalante, les bras ouverts, près de l'embrasser.*

Ah! ceci tourne au cauchemar!... (*Allant de l'une à l'autre.*) Gare les épaules... celles qui en ont!... (*Il embrasse Jenny, Paméla, Florentine, et les autres femmes qui se sauvent éperdues.*)

TOUTES LES FEMMES.

C'est une horreur!

FLORENTINE.

Une abomination!

TOUTES.

Il est fou!

RENARDOFF.

Comment... (*S'avançant sur le bord du théâtre.*) Il n'y a pas un municipal... un sergent de ville dans la maison?...

RICHARD, *s'arrêtant stupéfait.*

Un municipal!... ça n'avait jamais tourné comme ça!... Je ne rêve donc pas!... (*Se tâtant, se pinçant et se frottant les yeux.*) Non!... mon Dieu, non!... Je suis éveillé comme une potée de souris... (*Avec un cri de désespoir comique.*) Ah!.... Mais alors... je suis un drôle... un polisson!... (*Pleurant.*) J'ai manqué à toute la société... (*Regardant Armantine.*) J'ai offensé... celle que... (*Avec résolution.*) Je saurai m'en punir!... (*Regardant la fenêtre à gauche, qui est ouverte.*) Nous sommes au troisième étage... gare l'eau!... (*Il se jette par la fenêtre.*)

TOUT LE MONDE, *poussant un cri.*

Ah!

ATALANTE, *s'évanouissant.*

Le malheureux!...

RENARDOFF, *avec rage et tombant sur la causeuse.*

Il m'échappe!... (*Toutes les femmes se trouvent mal, dans différentes attitudes. Les danseurs les éventent ou leur font respirer des sels. Armantine soutient Atalante. Renardoff est assis de côté. Florentine lui fait boire un verre d'eau et lui en jette quelques gouttes à la figure. — La toile tombe.*)

ACTE III.

Le théâtre représente l'intérieur d'une loge à salon du théâtre de l'Opéra-Comique. Décor très-étroit et très-rapproché de la rampe. Au fond, à droite, la porte qui donne dans le corridor, avec un œil-de-bœuf, garni d'un petit rideau volant, en soie bleue. Cet intérieur de salon est éclairé par un globe dépoli, avec un bec de gaz. Au fond, et à droite, de chaque côté de la porte d'entrée, un divan en velours bleu, avec coussins et patères au-dessus pour suspendre les manteaux et châles. Tablette en acajou et sonnette pour le cafetier. A gauche du public, les deux rideaux drapés avec embrasses, qui forment l'entrée de la loge donnant sur la salle. On voit des chaises placées à l'entrée de la loge.

SCÈNE I.

MADAME FIQUET, *seule, deux petits bancs à la main et parlant à la porte d'entrée.*

Non, mam' Patureau, les bureaux ne sont pas encore ouverts!... mais y aura un monde... une queue presqu'aussi longue que l'affiche!... *Poussant sa porte et prenant une prise de tabac.* Quelle chance pour moi d'avoir obtenu cette place d'ouvreuse à l'Opéra-Comique!... Premières!... loges à salon!.. C'est ce gros monsieur qui veut faire débuter Cornélie... qui m'a dit : (*Elle place ses petits bancs à gauche*) « Mère Fiquet, ça vous gante comme un « bas de soie!... Quand votre fille jouera, vous la verrez par l'œil-« de-bœuf!... » sans compter les profits! Aujourd'hui surtout!... représentation extraordinaire, danses, concerts, et la dix-huitième représentation de *Richard Cœur-de-Lion!* (*Par réflexion.*) A propos de Richard!... ça me fait penser à mon pauvre locataire... qui s'est jeté par la fenêtre... il y a trois jours!... Il me semble voir sa figure pâle... et l'entendre me dire...

SCÈNE II.

MADAME FIQUET, RICHARD, *paraissant à gauche par la loge.*

RICHARD, *la reconnaissant* *.

Bonsoir donc... madame Plessis Piquet!

MADAME FIQUET, *poussant un cri et reculant.*

Ah! ciel! c'est-il Dieu possible!...

RICHARD.

Vous ne me reconnaissez pas?...

MADAME FIQUET.

C'est vous! Comment, monsieur, vous n'êtes donc pas mort? tous les journaux ont annoncé que vous aviez été tué sur le coup!

RICHARD.

Tous les journaux? alors je suis sûr que je me porte à merveille!...

MADAME FIQUET.

Mais cette cabriole... d'un troisième étage! est-ce que vous êtes resté en l'air?...

RICHARD.

Je l'aurais voulu... mais j'y ai pensé trop tard!... Non!... je suis tombé très-moelleusement sur une couche de champignons...

MADAME FIQUET.

Une couche de champignons!.., rue Richepanse!

RICHARD.

De champignons... en espérance!

MADAME FIQUET, *ébahie.*

En espérance?

RICHARD.

Hé! oui! une charrette de fumier!... là!... Il me répugnait d'entrer dans ce détail d'horticulture!... Mais, en me relevant, je n'ai eu qu'à donner un coup de brosse à mon habit, et un coup de mouchoir à mes bottes!...

MADAME FIQUET.

Ah! ben, avez-vous fait des désespoirs!... Ces trois pauvres jeunes filles, ces petites fleuristes qui vous adoraient...

RICHARD, *effrayé.*

Elles se sont asphyxiées?...

MADAME FIQUET, *prenant du tabac.*

Non... elles se sont fait enlever!

RICHARD.

C'est plus sain!

MADAME FIQUET.

Dame aussi, pourquoi ne pas reparaître?

RICHARD.

J'étais honteux de m'être manqué!... d'autant que c'était la seconde fois!

AIR : *De Teniers.*

A cet égard, le monde est inflexible,
Il ne veut pas qu'on se moque de lui!
Il est humain, plein de cœur, très-sensible...
Il a pour vous les larmes d'un ami!
Mais il exige alors que l'on succombe...
Et c'est tout simple... Au fait, on n'aime pas,
Quand on a pleuré sur leur tombe...
Retrouver les gens gros et gras! (*bis.*)

Aussi, ma chère mame Pochet... je me promenais encore à cinq heures du matin, dans notre rue... et j'allais me diriger vers la rivière... pour tenter une troisième voie... la voie d'eau!... lorsqu'une persienne d'un premier étage...

MADAME FIQUET.

Quel numéro?

RICHARD.

Ça ne vous regarde pas!... (*Reprenant son récit.*) Et malgré l'obscurité... j'aperçois la petite main de Rosine...

MADAME FIQUET.

Rosine? c'est la femme du confiseur!...

RICHARD.

Hé! non... je dis Rosine... à cause du billet qu'elle jetait à Almaviva!... je m'élance sur le précieux vélin, et je lis ceci : « Vous vivez... je vous ai reconnu, au bec!... »

MADAME FIQUET.

Au bec!...

RICHARD.

Le bec de gaz!... (*Reprenant.*) « Merci, ô mon Dieu!... après une pareille preuve d'amour... parlez!... ordonnez! je suis à vous!... »

MADAME FIQUET.

Pristi!... mais vous êtes donc un séducteur?... vous que je croyais l'ennemi de mon sexe!...

RICHARD, *continuant son récit.*

A cet aveu dépouillé d'artifice, je deviens fou de joie!... j'entre dans un restaurant pour chercher une idée!... je déjeune comme quatre!... je ne trouve rien de bon... Je recommence deux jours de suite... et ce matin... comme j'achevais une sole à la Colbert... je dis : *Elle est à moi! demain!... je l'enlève!...* Pas du tout, j'apprends que ce soir même, après cette représentation extraordinaire... son cosaque de mari... me prévient et l'emmène avec lui dans les steppes de la Sibérie!

MADAME FIQUET, *brusquement.*

Qu'est-ce que ça me fait?...

RICHARD, *s'animant de plus en plus en lui secouant le bras.*

Et vous croyez que je le souffrirai*!... Non, non... ils ont loué cette loge n° 31!... Il ne s'agit que d'éloigner le Sarmate; j'ai tout prévu!... et si vous me secondez...

MADAME FIQUET, *se révoltant.*

Une ouvreuse d'un théâtre royal... prêter les mains!...

RICHARD.

Je les couvrirai d'or!

MADAME FIQUET.

Jamais, monsieur!...

RICHARD, *à ses pieds.*

Mais, barbare!...

MADAME FIQUET.

Je ne connais que ma moralité!... (*Bruit dans la salle et dans le couloir.*) Justement! le public qui arrive... Allez-vous-en!... Par où êtes-vous donc entré?

RICHARD, *montrant le côté de la salle.*

Par la galerie!... une enjambée!...

MADAME FIQUET.

Ah!... l'horreur!... Si l'inspecteur vous avait vu!... je serais à l'amende!

RICHARD.

Eh! bien... je vais tâcher de vous y faire mettre en m'en retournant! (*La bravant.*) Et malgré vous, vieille sibylle... j'y rentrerai en vainqueur*!...

MADAME FIQUET.

Monsieur... (*Elle veut l'arrêter, il disparaît par la gauche; on frappe à la porte de la loge.*)

UNE VOIX, *en dehors.*

Mame Fiquet!...

MADAME FIQUET, *se retournant.*

Voilà! (*A elle-même.*) Je les couvrirai d'or! Encore s'il avait dit ce qu'il voulait donner!... (*Elle ouvre, on voit le monde aller et venir.*)

SCÈNE III.

MADAME FIQUET, *foule dans le couloir.*

CHOEUR DANS LA SALLE.

AIR : *Allons, allons qu'on fasse diligence.* (*Jardin d'hiver.*)

Entrons, entrons!... moi je veux être en face!...
Oui, c'est bien le moins, en payant,
Que l'on me donne une excellente place...
Et du plaisir pour mon argent!

PLUSIEURS VOIX *dans la coulisse, et l'une après l'autre.*

Numéro 19!! — Où est donc l'ouvreuse? — Mame Patureau! — Deux stalles! — Loges du second rang? — Plus haut. — *L'Entr'acte! — Moniteur Parisien!*

L'HOMME AUX LORGNETTES, *dans le couloir.*

Eine ponn lorgnette!

LE GARÇON DE CAFÉ, *d'une voix glapissante.*

Orgeat, limonade, marrons glacés!...

ARMANTINE, *paraissant à la porte de la loge.*

N° 31.

MADAME FIQUET, *faisant entrer Armantine et Atalante.*

Par ici, mesdames...

RICHARD, *reparaissant à gauche et disparaissant aussitôt.*

C'est elle!...

SCÈNE IV.

MADAME FIQUET, ARMANTINE, ATALANTE, *mises toutes deux de même, voile, écharpe de gaze, pelisses,* RENARDOFF.

RENARDOFF, *se disputant à la porte avec l'homme aux lorgnettes qui l'empêche d'entrer.*

Laissez-moi donc tranquille... je vous dis que je n'en veux pas!...

L'HOMME, *répétant.*

Eine ponn lorgnette!...

RENARDOFF, *l'imitant.*

Eine ponn lorgnette... (*Le repoussant.*) J'ai tout ce qu'il me faut... un mari ne ferme jamais les yeux *... (*A lui-même.*) Surtout quand il est éveillé.

ATALANTE, *qui a jeté les yeux à gauche, poussant un petit cri.*

Ah!

RENARDOFF, *inquiet, s'élançant.*

Hein? qu'est-ce donc**?

ATALANTE, *à part.*

J'ai cru le voir!

RENARDOFF, *pirouettant et regardant partout d'un air effaré.*

Hein? quoi? qu'avez-vous, madame?

ATALANTE, *montrant l'entrée de la loge à gauche.*

Rien, monsieur, cette petite marche que je n'avais pas aperçue!... En vérité, vous avez peur de tout!

RENARDOFF.

C'est que vous n'avez peur de rien, vous, madame!... et cependant... je sais que je suis environné d'embûches!... de piéges, de chausse-trappes! Vous me direz : Ce monsieur s'est jeté par la fenêtre... bien!... nous ne le verrons plus... je m'en flatte... mais Paris est pavé d'une foule de polissons qui ne cherchent qu'à panacher les maris... et n'ayez pas peur... ceux-là ne se jetteront pas par la fenêtre... les sans-cœur!... Aussi, je quitte un pays beaucoup trop civilisé...

ARMANTINE.

Mais, quelle fantaisie de venir au spectacle deux heures avant de monter en voiture...

RENARDOFF.

Que voulez-vous? je n'ai pu refuser à mon ami, le célèbre *Rossmann-Grossborne*, d'assister à son concert... Mais dès qu'il aura exécuté ses grandes variations, œuvre 787... en *sol* mineur... nous faisons nos adieux à votre sœur... et en route pour Kalonga!... charmant pays... où on ne voit personne!...

ATALANTE, *à mi-voix.*

Que des loups... comme vous!... (*Renardoff remonte.*)

ARMANTINE, *la calmant.*

Allons, ma chère*...

MADAME FIQUET, *revenant.*

Je vais prendre les pelisses de ces dames?...

RENARDOFF, *les accrochant aux patères de droite.*

C'est inutile!... ça me regarde... Ah! dites donc, l'ouvreuse... donnez-nous des petits bancs?... le programme?

MADAME FIQUET.

Des petits bancs, il y en a... Voici l'*Entr'acte!* (*Revenant encore.*) Ah!... pardon, monsieur, j'oubliais... Le coupon, s'il vous plaît?

RENARDOFF.

Eh bien!... est-ce que je ne vous l'ai pas donné?

MADAME FIQUET.
Non, monsieur... (*Montrant ses cartons.*) Voyez...
RENARDOFF.
Mais je l'avais à la main!... Après ça, puisque nous voilà entrés... c'est comme si je vous l'avais remis...
MADAME FIQUET, *s'animant.*
Pardon... ce n'est pas la même chose... Une société honnête n'aurait qu'à se présenter avec...
RENARDOFF, *s'emportant.*
Alors, c'est que votre société honnête me l'aurait volé... si elle se présentait avec... puisque je suis sur la feuille de location...
MADAME FIQUET.
Alors, que monsieur descende s'en expliquer avec le contrôle.
RENARDOFF, *élevant la voix.*
Du tout! Que le contrôle vienne ici!
VOIX, *dans la salle.*
Silence! aux premières...
ARMANTINE.
Prenez garde**!
ATALANTE.
Vous vous faites remarquer!...
RENARDOFF.
Ça m'est bien égal!... il est inouï qu'on donne son argent... et qu'il faille encore courir les escaliers, les corridors, et faire le métier de commissionnaire!...
VOIX, *dans la salle.*
Paix donc!... A la porte!...
RENARDOFF, *criant.*
J'y suis, à la porte.
ARMANTINE.
Allez vous expliquer... Voilà le concert qui commence!...
MADAME FIQUET.
Venez, monsieur, c'est l'affaire d'un instant!
RENARDOFF, *suivant madame Fiquet.*
C'est agréable... je vais perdre la moitié du spectacle... pour prouver que j'ai payé ma place! (*Tâtant dans sa poche, comme s'il avait trouvé le coupon.*) Diable de coupon!... Ah!... non!... c'est la clef de mon secrétaire. (*Il sort avec madame Fiquet.*)

SCÈNE V.

ATALANTE, ARMANTINE *.

ATALANTE, *se laissant tomber sur l'ottomane.*
Et voilà l'homme avec lequel j'irais ensevelir ma jeunesse!...
ARMANTINE.
Puisque c'est ton mari...
ATALANTE, *avec résolution.*
Oh!... je ne suivrai pas ce despote!...
ARMANTINE, *inquiète.*
Que dis-tu?... et que veux-tu faire?
ATALANTE, *avec désordre.*
Je ne sais pas encore! Je frémis d'avance du parti que je vais prendre!... mais je n'abandonnerai pas à son désespoir l'époux de mon âme... l'homme de mes rêves!... mon nouvel Antony!..
ARMANTINE.
Ce jeune homme!... Mais puisqu'il est mort!...
ATALANTE, *à voix basse.*
Pour tout le monde... excepté pour moi!
ARMANTINE, *à part.*
Ah! mon Dieu!... est-ce qu'elle devient folle tout à fait?... elle y avait tant de dispositions!
ATALANTE, *mystérieusement.*
Il est là... près de moi... toujours... en tous lieux... à toute heure!... et, tiens... dans cette salle immense... je gage que la première personne que tu vas voir... c'est lui!...
ARMANTINE, *troublée.*
Vraiment!... tu me fais peur!
ATALANTE, *la poussant vers la loge à gauche.*
Regarde!... Moi, je ne serais pas maîtresse de mon émotion...
ARMANTINE, *dans la loge.*
Ah! mon Dieu!...
ATALANTE.
Tu l'as vu?
ARMANTINE, *reparaissant avec un bouquet énorme.*
Non... mais dès que j'ai paru, on m'a jeté ce bouquet des secondes...
ATALANTE, *vivement.*
C'est lui!... il doit y avoir un billet...
ARMANTINE, *ouvrant le bouquet.*
Effectivement!... (*Prenant un papier.*) Quelques mots au crayon!...
ATALANTE, *lisant.*
« Je suis là... Sous quelque forme que j'apparaisse... ne vous « effrayez pas!... Une voiture de poste, avec des chevaux, pour « l'Italie, nous attendra dans la rue de Marivaux... Je vous don- « nerai son signalement à la sortie... Un embarras que j'ai pré- « paré... vous sépare de votre tyran... et le tour est fait!... » (*A elle-même.*) Quel tour gracieux dans le style!...
ARMANTINE.
Et tu te laisserais séduire!... Ah! je ne te quitte plus, et je ne souffrirai pas... (*La porte s'ouvre.*)
ATALANTE.
Silence!...
ARMANTINE.
On vient!
ATALANTE, *voyant son mari.*
C'est mon geôlier!... (*Armantine a repris le papier qu'elle cache; Atalante tient le bouquet à la main, avec lequel, dans son trouble, elle joue comme avec un éventail.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, RENARDOFF, MADAME FIQUET *, et UN HUISSIER DE LA SALLE, *qui parle à cette dernière en dehors de la loge.*

RENARDOFF, *à madame Fiquet*
Quand je vous le disais!...
MADAME FIQUET, *en dehors, s'excusant.*
Dame, monsieur... je ne connais que ma consigne... moi!...
RENARDOFF, *poussant la porte.*
C'est bon!... laissez-nous en repos!.. (*Apercevant le bouquet.*) Oh! qu'est-ce que je vois là**!... (*Se précipitant dessus.*) Un bouquet!... (*Criant.*) Vous ne l'aviez pas en entrant, madame.
VOIX, *dans la salle.*
Silence!... aux premières!
ARMANTINE, *bas.*
N'allez-vous pas ameuter le public?...
RENARDOFF, *bas, et très-échauffé.*
Non... mais je veux savoir... je veux qu'on me dise... Il n'est pas tombé des nues, quand le diable y serait!
ATALANTE.
Si fait, monsieur, justement... c'est un bouquet qui est tombé de là-haut... nous allions le rendre à l'ouvreuse...
RENARDOFF, *tournant le bouquet dans tous les sens.*
Je vais le donner moi-même... je veux m'assurer d'abord *... (*A part.*) Je suis sûr qu'il y a un billet... nous autres diplomates, nous avons un nez pour cela... (*Il examine, fourre son nez dans tous les coins, et se pique.*) Diable de rage de fourrer toujours des roses!... avec leurs accessoires.
ATALANTE, *à part.*
Oui... cherche! cherche!... (*Elles vont s'asseoir dans la loge.*)
RENARDOFF.
Bêtât que je suis!... pauvres maris qui se promènent dans les bois aussitôt que le loup n'y est plus!... Mais je saurai peut-être par l'ouvreuse... (*Entr'ouvrant la porte du fond.*) Madame?... madame?...
MADAME FIQUET, *paraissant* **.
Plaît-il, monsieur?
RENARDOFF.
Voilà un bouquet qui nous est tombé des secondes!...
MADAME FIQUET.
Ce bouquet... ah! c'est singulier!
RENARDOFF.
Vous le connaissez?... Elle le reconnaît!...
MADAME FIQUET, *à part.*
Tiens! puisque l'autre ne m'a rien donné, si je pouvais tirer quelque chose de celui-ci... (*Bas à Renardoff.*) Oui!... oui!... je sais d'où il vient!...
RENARDOFF.
Comment?...
MADAME FIQUET, *mystérieusement.*
Méfiez-vous!... méfiez-vous, mon cher monsieur...
RENARDOFF, *bas.*
Qu'est-ce que je disais!...
MADAME FIQUET, *bas.*
J'ai vu acheter ce bouquet par un jeune homme...
RENARDOFF, *à part.*
Est-il possible!... (*Lui donnant une pièce d'argent.*) Parlez, ma brave femme... parlez, au nom du ciel!
MADAME FIQUET, *à part, regardant la pièce.*
Quarante sous!... (*Indignée.*) Par exemple!...
RENARDOFF.
Eh bien! ce jeune homme?...
MADAME FIQUET.
Voilà tout, monsieur... je lui ai vu acheter pour la dame de là-

haut, qui m'a priée de le redemander... voilà! (*A part.*) Tu en as bien assez pour ton argent! (*Elle sort et referme sa porte.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *excepté madame Fiquet.*

RENARDOFF, *qui est resté ébahi.*

Il est écrit que je ne saurai rien!... Si un diplomate ne se respectait, comme je jurerais!... mille noms de nom!...

ARMANTINE, *dans la loge.*

Eh bien! venez-vous?

RENARDOFF, *d'un air aimable.*

Voilà, mon cœur... (*Applaudissements dans la salle. Les dames entrent en scène.*) J'arrive toujours quand c'est fini *!...

ATALANTE.

Comme vous avez été longtemps!... qu'est-ce que vous avez donc fait?

RENARDOFF.

J'ai été laver la tête au contrôle... (*Regardant sa femme.*) Et puis j'ai voulu m'assurer que l'on avait exécuté mes ordres... pour notre départ... Une voiture de poste nous attend au coin de la rue de Marivaux...

ARMANTINE, *à part.*

Comme l'autre!

RENARDOFF.

Avec des chevaux pour la Russie...

ATALANTE, *bas.*

Et l'autre pour l'Italie!... Ah! mon Dieu... si l'on se trompait...

ARMANTINE, *bas, riant.*

Et qu'on arrivât au Kamtschatka... en croyant partir pour Florence!...

RENARDOFF, *s'asseyant.*

Dans une demi-heure nous roulerons!...

ATALANTE, *avec humeur, et à part.*

Comment distinguer celle dans laquelle il faut monter?...

RENARDOFF.

Ah! il me tarde!...

ARMANTINE, *lui fait signe de se taire.*

Mais venez donc écouter ce passage de violoncelle... qui est délicieux!...

TOUS TROIS, *à mi-voix, écoutant.*

AIR : *Walse de Beëthowen.*

Divine harmonie!
Douce mélodie!...
(*Ils rentrent dans la loge.*)
Ces accords touchants
Pénètrent nos sens!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, RICHARD. (*Avec une perruque ébouriffée, de gros favoris, une cravate à grands nœuds, un tablier blanc, une veste et tout l'attirail d'un garçon de café d'intérieur de spectacle. Il tient à la main un plateau avec trois glaces, des verres et une carafe d'eau glacée.*)

RICHARD, *entrant doucement, se tenant près de la porte et à part.*

Destin secourable!...
Hasard favorable,
Nul ne peut, je croi,
Penser que c'est moi!...
(*Montrant sa perruque ébouriffée.*)
Car j'ai sur ma nuque
Planté la perruque
Que monsieur Grignon
A dans Cendrillon!...

ENSEMBLE.

RICHARD.

Divine harmonie,
Par ta mélodie
Rends un pauvre amant
Plus entreprenant.

TOUS.

Divine harmonie,
Douce mélodie,
Ces accords touchants
Pénètrent nos sens!...

(*Applaudissements prolongés dans la salle, comme à la fin d'un morceau.*)

LES FEMMES, *rentrant et applaudissant.**

Charmant!

RENARDOFF, *criant en dilettante.*

Bravo!...

RICHARD, *arrivant tout à coup sur le devant de la scène, son plateau à la main, et déguisant sa voix.*

Voilà!... C'est monsieur qui a demandé trois glaces?...

RENARDOFF, *surpris, se levant.*

Du tout!... qui est ce qui laisse donc entrer?...

RICHARD, *avec volubilité et sans le laisser parler.*

Deux vanilles et une groseille?...

RENARDOFF.

Mais non!... Il est inouï!...

RICHARD, *continuant.*

N° 31?... Pardon de vous avoir fait sonner deux fois!... (*Parlant à la porte comme si on l'appelait.*) N° 23? tout de suite .. On y va!...

RENARDOFF.

Mais nous n'avons pas...

RICHARD, *revenant.*

De petites cuillers?...* C'est juste!... étourdi!... je cours les chercher!... Voulez-vous tenir le plateau?... (*Il force Renardoff à prendre le plateau malgré lui.*)

RENARDOFF, *tenant le plateau.*

Ah çà... dites donc... est-ce que vous me prenez pour une cariatide?...

ATALANTE, *bas à Armantine.*

C'est lui!...

ARMANTINE, *bas.*

Comment?

ATALANTE, *bas.*

Mon cœur l'a reconnu! ah!... que d'amour!

ARMANTINE, *à part.*

Un pareil déguisement!... (*Regardant sa sœur.*) C'est à ne pas y croire...

RICHARD, *prenant les petites cuillers.*

Je les avais dans ma poche! Pardon! (*Passant une glace à Atalante.*) Madame a demandé une vanille... (*Bas aux femmes et entre elles deux.*) Je viens vous donner des renseignements...

RENARDOFF, *se débattant.*

Mais je vous répète...

ATALANTE, *prenant sa glace.*

Hé! monsieur... ces glaces... prenons-les, puisque les voilà... il fait une chaleur... (*Richard donne une glace à Armantine.*)

ARMANTINE, *prenant sa glace. Bas à Renardoff.*

C'est le plus court moyen de renvoyer cet homme...

RENARDOFF, *se rasseyant.*

Soit!... Donnez-moi la mienne!...** (*La prenant.*) Justement, la groseille... que je ne puis souffrir!...

RICHARD.

Monsieur a tort... quand elle est framboisée... Nous avons des personnes... (*Atalante et Armantine sont assises au fond à gauche.*)

RENARDOFF, *à part.*

Il va faire la conversation. (*Haut.*) Allez donc à vos affaires, mon cher!...

RICHARD, *deuxième plan, sans bouger.*

Ne faites pas attention... j'ai le temps!... (*Il fait des signes aux deux femmes.*)

ATALANTE, *lui répondant.*

Ainsi donc, monsieur le comte... votre voiture vous attend?...

RENARDOFF.

Près du Café anglais...

RICHARD, *bas aux femmes de loin.*

Au coin de la rue Grétry!

ATALANTE, *regardant toujours Richard.*

C'est un coupé?...

RENARDOFF.

Non... une berline...

RICHARD, *bas.*

Une calèche!

RENARDOFF.

Verte!

RICHARD, *de même.*

Jaune!...

ATALANTE, *à part.*

Très bien!...

RENARDOFF, *continuant.*

Très-commode!... on est là-dedans comme dans son lit... bon coussin!... double ressort... toujours au galop... clic, clac!... Nous arriverons à Saint-Pétersbourg sans nous en apercevoir!... (*Pendant ce temps Richard, derrière le comte, a mimé le même départ avec lui, avec des serments, des protestations de fidélité et en maudissant le mari.*)

RENARDOFF.

Pouah!... Cette glace est détestable... Garçon...

RICHARD, *continuant.*

Monsieur!...

RENARDOFF.

Un verre d'eau...

RICHARD, *prenant la carafe.*

Voilà !... (*Les dames se lèvent.*)

ARMANTINE, *bas à Richard qui prépare le verre d'eau.*

Partez, monsieur, je vous en prie !...

RENARDOFF, *à Richard.*

Eh bien !... (*Renardoff, assis à gauche, tend son verre. Armantine, debout, près d'Atalante, cherche à lui inspirer une résolution courageuse et fait signe à Richard de renoncer à son projet ; Atalante semble indécise : Richard, à côté de Renardoff et se tournant vers les femmes, tient la carafe d'une main, et de l'autre fait des protestations à Armantine, dans sa préoccupation et au milieu de ses gestes, de sa main posée sur son cœur ; celle qui tient la carafe se trouve au-dessus de la tête de Renardoff, sur laquelle il verse successivement toute la carafe, croyant la verser dans le verre qui est très-loin en avant. Renardoff essuyant d'abord quelques gouttes avec son mouchoir.*) C'est étonnant !... la sueur me coule !...

RICHARD, *faisant sa pantomime.*

Oh ! Dieu !... Non !... Jamais !... car... enfin...

RENARDOFF, *criant tout à coup.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?...

LES FEMMES.

Bonté divine !...

RICHARD, *s'apercevant de ce qu'il a fait.*

Oh !...

RENARDOFF, *criant.*

Je suis noyé !... Comment, butor !...

RICHARD, *criant plus fort.*

Aussi, c'est votre faute...

RENARDOFF.

Je te dis de me verser...

RICHARD.

Et vous tenez le verre à une lieue !...

RENARDOFF.

On n'est pas bête...

RICHARD.

Comme ça !... C'est vrai !

ATALANTE, *essuyant son mari avec son mouchoir.*

Attendez... que j'essuie *...

ARMANTINE, *l'essuyant de même.*

Pourvu que ça n'ait pas traversé...

RENARDOFF

Bon !... voilà que ça me dégouline dans le dos !...

RICHARD, *lui mettant sa serviette autour du col en l'essuyant et lui en faisant une énorme cravate.*

Heureusement ce n'est que de l'eau !... Ça ne tache pas ! Venez au comptoir, monsieur... il y a du feu...

ARMANTINE, *le devinant et retenant son beau-frère.*

Non, non... ça n'en vaut pas la peine !

RENARDOFF, *repoussant Richard avec colère.*

Allez-vous faire... lanlaire !... Emportez-moi tout cela... et que je n'entende plus parler de vous, glacier de malheur !... (*Le payant.*) Voilà votre argent !...

RICHARD, *d'un air gracieux.*

Et le garçon ?...

RENARDOFF, *voulant lui allonger un coup de pied.*

Attends !... je vais lui donner le knout. (*Aux femmes qui le retiennent.*) Ne me retenez pas, belle-sœur...

RICHARD, *à part.*

La vieille est sa belle-sœur !... Bon à savoir !...

RENARDOFF.

Sors d'ici, drôle !...

RICHARD.

Suffit, mon colonel. (*Il sort ; on frappe trois coups sur le théâtre.*)

RENARDOFF.

Justement... voilà qu'on va commencer le morceau de mon cher Ross-Mann-Gross-Born... Venez-vous, mesdames ?... (*Il entre dans la loge avec sa femme.*)

ARMANTINE.

Je vous suis !... (*A part.*) Je n'ai plus qu'une ressource... c'est d'entourer ma pauvre sœur jusqu'au moment du départ... Heureusement, j'ai vu la famille Lichstein dans la salle... et si je puis les engager à nous faire une visite...

SCÈNE IX.

En scène, RICHARD, ARMANTINE *, *à gauche, dans sa loge et hors la vue du public,* RENARDOFF, ATALANTE.

RICHARD.

Madame... au nom du ciel !...

ARMANTINE, *bas.*

Encore !... Ah !... monsieur, je vous en supplie, renoncez à un dessein qui me fait frémir...

RICHARD, *bas.*

Jamais... pour mériter tant de charmes !...

ARMANTINE.

Les dangers ?...

RICHARD, *saisissant sa main.*

Je les brave !... (*S'agenouillant.*) Et cet anneau qui ne me quittera plus... (*Il le prend et se relève.*)

ARMANTINE, *étonnée.*

Eh bien !... il me prend ma bague !... Mais, monsieur...

RENARDOFF, *dans la loge.*

Que cherchez-vous donc ?

ARMANTINE, *haut.*

Mon gant... je ne sais ce que j'en ai fait... (*Bas à Richard.*) Si je ne craignais de faire un éclat...

RENARDOFF, *dans la loge.*

Eh bien !

ARMANTINE.

Le voici !... (*Bas.*) Éloignez-vous, je vous en conjure !... (*Elle entre dans la loge à gauche, au moment où Richard a fait mine de sortir ; il a ouvert la porte, l'a repoussée fortement, et est revenu à pas de loup du côté des pelisses.*)

RICHARD, *seul, à mi-voix.* (*L'imitant.*)

Éloignez-vous... je vous en conjure !... Connu !... derniers efforts de la vertu aux abois !... Non... je ne m'éloigne plus... je guette le moment du départ... je les suis, et dans le tumulte de la sortie...

RENARDOFF, *dans la loge.*

Mais quel caprice, belle sœur ?... qu'est-ce qui vous prend... d'aller dire bonsoir aux Lichstein au moment où notre ami Gross-Born...

RICHARD, *se cachant subitement derrière les pelisses qui le masquent.*

Belle-sœur ! la vieille va sortir !... oh !...

RENARDOFF, *dans la loge.*

Attendez donc !... je vais vous donner le bras.

ARMANTINE, *de même.*

Restez !... je le veux !...

ATALANTE, *de même.*

Laissez donc !... il s'agit d'une commission...

RICHARD.

La vieille part... et la jeune reste ! oh ! bonheur !... (*Armantine passe rapidement, Renardoff l'accompagne; elle lui ferme la porte au nez en sortant.*)

RENARDOFF, *se croyant seul.*

Je l'aime autant !... car je soupçonne que l'amoureux en question... n'est pas loin !... nous autres diplomates, nous avons un nez pour ces choses-là... (*Il rentre dans la loge.*)

RICHARD, *sortant de dessous les pelisses.*

De mieux en mieux !... O mon ange russe... je ne me connais plus !... ta bague m'a donné le courage du lion, et... (*Il fait la grimace en écoutant un prélude de piano.*) Hein ?... qu'est-ce que c'est que ça ?... eh ! bien... est-ce qu'on va jouer du piano ?... Oui, vraiment ! (*Courant çà et là.*) Ah ! mon Dieu, me voilà bien ! avec mon infirmité ! (*Poussant de petits gémissements de chien.*) Houu ! ho ! hou ! hum ! Ah ! c'est affreux... ça va me trahir. (*Jappement plus douloureux et plus prolongé.*)

VOIX, *dans la salle.*

A la porte ! le chien ! (*Richard se reblottit derrière les pelisses.*)

SCÈNE X.

RICHARD, *caché*, RENARDOFF, ATALANTE, LES SPECTATEURS DE LA SALLE.

RENARDOFF, *avançant la tête dans le salon.*

Est-ce qu'on a laissé entrer un terre-neuve, un barbet ?

ATALANTE, *dans la loge.*

Quelle idée !

RENARDOFF, *qui s'est levé, et parcourt le salon.*

Non... je ne vois rien qui ressemble !... c'est dans la loge à côté. (*Il rentre à gauche.*)

RICHARD, *reparaissant.*

J'en ai la sueur froide !... et encore, des variations sur *les Hirondelles* de M. Félicien David !... Les malheureux !... Je n'y tiens plus ! (*Nouveaux gémissements en se tordant pour les étouffer.*) Houm !... houm !... houm !... (*Bâillements plaintifs.*) Ho... ho... oum !...

EXPLOSION, *dans la salle.*

Silence !... A la porte ! à la porte !... (*Le piano cesse.*)

RENARDOFF, *furieux, frappant à la loge voisine.*

Faites donc sortir votre chien, messieurs ! c'est ridicule !

UNE VOIX, *dans la loge de côté.*

Mais c'est chez vous qu'il est...

RENARDOFF.

Par exemple!... (*Le piano reprend quelques mesures.*)

RICHARD, *à part.*

Oh! si je pouvais faire emmener le cher époux... par le commissaire de police!... (*Il lance un jappement lamentable.*)

UNE VOIX, *dans la salle.*

C'est là!... c'est là!...

LES VOIX.

A la porte! à la porte!... (*Le piano cesse.*)

ATALANTE, *dans la loge.*

Ils désignent notre loge...

LES VOIX.

A la porte!...

RENARDOFF, *dans la loge, voulant haranguer.*

Permettez, messieurs...

UNE VOIX, *dans la salle.*

Silence!... l'habit noir veut parler...

LES VOIX.

Assis!... assis!... Chapeau bas!... Chut!

RENARDOFF.

Messieurs... heu... (*Il reste court.*)

UNE VOIX, *dans la salle.*

Bravo, l'orateur!...

LES VOIX.

Bravo!

RENARDOFF, *avec force.*

Messieurs, je suis incapable!...

UNE VOIX.

C'est vrai! (*On rit dans la salle.*)

RENARDOFF.

Par mon caractère (*On rit.*) d'introduire un quadrupède dans votre société... et de manquer au public par un... (*Ici, Richard soulève un peu le rideau et domine la voix de Renardoff par un hurlement des plus plaintifs.*)

TOUTE LA SALLE, *avec fureur.*

Encore!... A la porte!... à bas!... à la porte!... Des excuses!... (*Orage furieux, Renardoff gesticule et ne peut se faire entendre.*)

CHŒUR.

AIR : *Galop de la Part du Diable.*

Il faut, il faut faire justice
Du tapageur, de l'insolent!...
Oui, qu'au bureau de la police
On l'entraîne à l'instant!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, UN OFFICIER DE POLICE, SPECTATEURS DANS LE COULOIR. *La musique continue pianissimo; la porte de la salle s'ouvre, l'officier de police paraît.*

L'OFFICIER DE POLICE, *parlant.*

Suivez-moi au bureau de police... avec votre chien... monsieur...

RENARDOFF, *avec désespoir.*

Mais je n'en ai pas...

L'OFFICIER, *sans l'écouter.*

C'est égal!... amenez-le toujours!...

RENARDOFF, *hors de lui.*

Ah! c'est à se casser la tête... (*Rentrant dans sa loge.*) Et ce pauvre Ross-Mann-Gross-Bornn qui croit que c'est moi... qui s'en va indigné.

L'OFFICIER, *qui l'a suivi dans la loge, avec force.*

Allons, monsieur... au nom de la loi...

LES VOIX.

A la porte!... (*Avec satisfaction.*) Ah!... (*Ils rentrent en scène.*)

CHOEUR EN DEHORS.

Il faut, il faut faire justice, etc., etc.

L'OFFICIER.

Oui nous devons faire justice
Du tapageur, de l'insolent.
Monsieur, au bureau de police
Suivez-nous a l'instant.

RENARDOFF, *se débattant.*

Voyez un peu quelle injustice!...
C'est une horreur, c'est indécent!
Conduire au bureau de police
Le plus grand innocent!

(*Il est entraîné; la porte de la loge se referme; la foule s'éloigne.*)

SCÈNE XII.

RICHARD, *puis* ATALANTE.

RICHARD, *se remontrant et riant.*

Oh!... il n'y a que les diplomates pour ces coups-là!... maintenant, pas une minute à perdre!... (*Il jette sa perruque et ses favoris. Ici, on entend un fragment de l'ouverture de Richard, qui continue jusqu'à la rentrée de Renardoff.*) Bravo!... voilà l'ouverture... on va commencer *Richard*, et Richard va commencer!... Bon! on baisse le gaz... c'est fait pour moi! (*Le jour disparaît. Appelant à mi-voix.*) Atalante!... chère Atalante!...

ATALANTE.

Oh! Dieu... cette obscurité*...

RICHARD.

Favorise notre fuite... (*A part.*) et enhardit mes larcins!... (*Il lui baise les mains, les bras, et finit par l'embrasser.*)

ATALANTE, *se défendant.*

Que faites-vous?... juste ciel!...

RICHARD, *allant toujours.*

Je n'en sais rien... je n'y vois pas!... (*A lui-même.*) La fraîcheur de la rose... le velouté de la pêche!...

ATALANTE, *éperdue.*

Mais!... songez donc que mon époux...

RICHARD.

Peut revenir!... c'est juste!... La voiture nous attend!... fuyons vite!...

ATALANTE.

Fuir... avec vous!... jamais!...

RICHARD, *la tenant dans ses bras.*

Vous me l'avez promis...

ATALANTE, *chancelant.*

Impossible!... l'effroi... l'émotion!...

RICHARD, *voulant l'entraîner.*

Plaît-il?

ATALANTE.

Je ne peux plus marcher!...

RICHARD, *embarrassé.*

Que faire?...

ATALANTE, *avec effort et d'une voix mourante.*

Eh bien! enlevez-moi!...

RICHARD, *essayant en vain.*

Je ne demanderais pas mieux...

ATALANTE.

Enlevez-moi donc, monsieur!...

RICHARD, *de même.*

Je le voudrais!... mais la nature même... des choses... s'y oppose!... et si c'était un effet de votre part... (*Se jetant à ses pieds.*) Au nom de notre amour, rassemblez toutes vos forces!... venez... et daignez couronner les vœux... (*En ce moment, la figure de Renardoff paraît à l'œil-de-bœuf de la loge. — La musique cesse.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, RENARDOFF *à l'œil-de-bœuf.*

RENARDOFF, *criant.*

Ah!... brigand!...

ATALANTE, *se cachant la figure dans ses mains.*

Ciel!...

RICHARD, *à genoux.*

Que le diable l'emporte!

RENARDOFF, *essayant d'ouvrir.*

Je te reconnais... je te vois... (*A l'ouvreuse.*) Madame l'ouvreuse!... (*A Richard.*) Je te vois... aux pieds de ma femme!... Madame l'ouvreuse!... (*Il secoue la porte. Pendant ce temps, Atalante et Richard ont dit ce qui suit.*)

ATALANTE, *avec désordre.*

Levez-vous! levez-vous donc... fuyez!

RICHARD, *perdant la tête.*

Par où? tout est fermé!... (*La porte s'ébranle.*)

ATALANTE, *se détournant.*

Ah!... il va me tuer!... (*La porte s'ouvre.*) Le voici! (*Renardoff s'élance à la gauche de Richard; pendant ce mouvement, Armantine, sans voile et pâle, court entre Richard et Atalante pour soutenir cette dernière. A partir de ce moment, la lumière du gaz reparaît, de manière qu'en voyant Armantine à sa droite, Richard croit que c'est avec elle qu'il a eu la scène précédente*.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ARMANTINE, RENARDOFF, *accourant.*

RENARDOFF.

J'en étais sûr... C'est lui! (*Il fait un pas à droite. Richard veut s'échapper par le fond; Renardoff remonte, l'arrête, ferme la porte du fond et tire le rideau de l'œil-de-bœuf.*)

ARMANTINE, *bas à Richard, qui est revenu en scène.*

Ah! monsieur... perdrez-vous une malheureuse femme!... dont le sort est dans vos mains?...

RICHARD, *bas et croyant qu'elle lui parle d'elle-même.*

Non, ange des anges!... et dussé-je me sacrifier...

RENARDOFF.

Quant à vous... épouse criminelle!...

RICHARD.

Arrêtez, monsieur!... (*A part et frappé d'une idée en voyant Atalante.*) Oui, c'est le seul moyen de la sauver!... c'est dur! mais n'importe! (*Haut.*) Respectez la vertu la plus... inamovible!...

RENARDOFF, *de même.*

Quand je vous ai surpris à ses pieds...

RICHARD.

C'est vrai!

RENARDOFF.

Lui baisant la main.

RICHARD.

C'est vrai!

RENARDOFF.

La suppliant de couronner vos vœux...

RICHARD.

C'est encore vrai!... mais qu'est-ce que je lui demandais?...

RENARDOFF.

Parbleu... j'aime bien ça! vous lui demandiez...

RICHARD.

La main de sa sœur... que j'adore!...

RENARDOFF, *surpris.*

De sa sœur!...

ARMANTINE, *surprise et à part.*

Que dit-il?

ATALANTE, *à part.*

O dévouement sublime!...

RICHARD, *à part, regardant Armantine.*

C'est horrible!... Elle me paraît deux fois plus vieille!... que l'autre jour!...

RENARDOFF, *avec défiance.*

Quoi, monsieur... c'était pour ma belle-sœur?...

RICHARD, *à part.*

Sa belle-sœur!... quel abus de la langue!

RENARDOFF.

Vous l'aimez?...

RICHARD.

Je l'idolâtre!

RENARDOFF, *insistant.*

C'est elle...

RICHARD.

Oui! oui! oui! (*Bas.*) Mon Dieu... je sais tout ce que vous pou. vez me dire à cet égard!... je sais que... parbleu! c'est clair... cela saute aux yeux... mais ça m'est égal!... Chacun son goût... je les aime comme ça... là!...

RENARDOFF, *toujours défiant.*

Et vous êtes prêt à l'épouser?... (*Armantine remonte.*)

RICHARD, *faisant la grimace.*

Avec transport!... (*Renardoff remonte.*)

ARMANTINE, *en passant à droite.*

Est-il possible!...

RICHARD, *à part.*

Oye! quelle tasse de ciguë!...

ARMANTINE.

Mais, beau-frère...

RENARDOFF, *bas.*

Je vais le mettre au pied du mur!... (*Haut.*) Eh! bien, monsieur *, soyez heureux... On vous l'accorde!...

RICHARD, *à part.*

Zing!...

ARMANTINE, *bas, à son frère.*

Permettez... je ne consens pas.

RENARDOFF, *bas, avec force.*

Il le faut, pour m'ôter tout soupçon! (*Pendant ce mouvement, Richard a voulu se rapprocher d'Armantine, qu'il croit toujours à sa droite, pour lui dire un dernier adieu; il lève les yeux, aperçoit Atalante et tressaille.*)

RICHARD, *à part, et fermant les yeux.*

Brrrrout!...

RENARDOFF, *à Richard.*

Elle est à vous!... voilà sa main!... (*Il met la main d'Armantine dans celle de Richard.*)

RICHARD, *levant le nez de l'autre côté, et se trouvant près d'Armantine.*)

Plait-il? (*Renardoff passe à gauche* **.)

RENARDOFF, *montrant Armantine.*

Je vous la donne!...

RICHARD, *étourdi, et à part.*

Il veut me faire épouser sa femme, à présent!... J'ai ouï dire que c'était dans les mœurs du Nord... mais cependant... (*Haut.*) Vous me la donnez?... Qui?...

RENARDOFF, *montrant toujours Armantine.*

Elle!... ma belle sœur!...

RICHARD, *hors de lui.*

Votre belle-sœur!... Celle-ci?...

ATALANTE, *à part.*

Il va la refuser!

RICHARD, *tournant de tous côtés, et dans le plus grand trouble.*

Et moi... qui croyais!... Mais alors ce n'est donc pas... et il se trouverait au contraire...

RENARDOFF, *l'examinant et retournant à la gauche de sa femme.*

Sa joie me paraît assez naturelle!...

RICHARD, *à mi-voix, à Armantine.*

Sabre de bois!... Quoi, madame... vous ne vous appelez donc pas Atalante!...

ARMANTINE, *à mi-voix.*

Moi? du tout... je me nomme Armantine.

RICHARD, *fou de joie.*

Oh! j'y suis... vous êtes... et c'est l'autre qui est... qui se trouve. (*A Armantine.*) Mais c'est vous que j'aimais!... que j'aime, que j'idolâtre!

ARMANTINE, *à mi-voix.*

Est-il possible?

RICHARD, *de même.*

Vous avez bien dû vous en apercevoir...

ARMANTINE, *à part.*

Au fait... ça devient un peu plus vraisemblable... comme cela...

RENARDOFF, *à sa femme.*

C'était donc réellement la main de votre sœur?

ATALANTE, *avec humeur.*

Hé! sans doute, vous ne voulez rien entendre! (*A part.*) En épouser une autre, pour ne pas me compromettre... ah! modèle des amants... je ne te verrai plus, mais je t'aimerai toujours!

RICHARD, *tombant aux pieds d'Armantine.*

Ah! madame!...

RENARDOFF, *tombant aux pieds de sa femme.*

Ah! pou-poule!

RICHARD, *à Armantine.*

Prononcez mon bonheur...

RENARDOFF, *à Atalante.*

Prononcez mon pardon!...

ARMANTINE, *à Renardoff.*

C'est fort bien... mais je veux réfléchir...

RENARDOFF.

Laissez donc, petite sœur... vos réflexions sont faites!... tenez!... tenez!... (*Bas, et montrant la bague d'Armantine au doigt de Richard.*) Vous lui avez donné votre bague... donc, le cœur est à lui... (*A Richard.*) Le cœur est à toi!

ARMANTINE, *prise.*

Ah!... (*A part.*) Après tout... il a fait tant de folies pour moi... que je puis bien en risquer une pour lui... (*Elle lui tend la main en souriant.*)

RICHARD.

Je n'en reviens pas!

RENARDOFF.

Je suis abruti. (*Les deux hommes sont à genoux au milieu, de manière qu'en se retournant, ils peuvent se parler et se donner la main.*)

RICHARD, *à Renardoff.*

Cher ami!

RENARDOFF, *à Richard.*

Cher beau-frère!

TOUS DEUX, *avec élan.*

Et quand je pense... que j'ai soupçonné... que j'ai maltraité... ce généreux ami... Viens dans mes bras, toi!... (*Ils s'embrassent et se lèvent.*)

RICHARD.

Oh!... c'est maintenant que je vais m'évanouir!... parole d'honneur... Quand nous serons mariés... je ne sais pas... si j'oserai... l'appeler ma femme!...

RENARDOFF, *à sa femme.*

Qu'il est doux de faire des heureux!

RICHARD, *s'approchant d'elle.*

Un dernier mot, madame... jouez-vous du piano?...

ARMANTINE, *souriant.*

Hélas!... non, monsieur.

RICHARD, *avec transport.*

Toutes les perfections! Nous étions faits l'un pour l'autre.

RENARDOFF, *à Atalante.*

Nous étions faits l'un pour l'autre. (*Tous quatre se groupent.*)

AIR : *Trémolo de la romance de Richard.*

Un regard de { ma / sa } belle
Est pour { mon / son } tendre cœur
Une source éternelle
D'amour et de bonheur.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.



BATAILLE DE DAMES

OU

UN DUEL EN AMOUR

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

PAR

MM. SCRIBE ET LEGOUVÉ

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 17 MARS 1851.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

LA COMTESSE D'AUTREVAL, née Kermadio. . . . . Mmes ALLAN.
LÉONIE DE LA VILLEGONTIER, sa nièce. . . . . . FIX.
HENRI DE FLAVIGNEUL. . . . . M. MAILLART.
GUSTAVE DE GRIGNON. . . . . MM. RÉGNIER.
LE BARON DE MONTRICHARD. . . . . PROVOST.
UN SOUS-OFFICIER DE DRAGONS, UN DOMESTIQUE.

La scène se passe au château d'Autreval, près de Lyon, en octobre 1847.

(Le théâtre représente un salon d'été élégant. — Deux portes latérales sur le premier plan. — Cheminée au plan de gauche. — Une porte au fond. — Gueridon à gauche. — Petite table et canapé à droite.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Au lever du rideau*, CHARLES, *en livrée élégante et tenant à la main des lettres et des journaux, est debout devant un chevalet placé à gauche du public.* LÉONIE *entre par la porte du fond.*)

CHARLES, *regardant le tableau posé sur le chevalet.*
C'est charmant!... charmant!... une finesse! une grâce!...

LÉONIE, *qui vient d'entrer, apercevant Charles.*
Qu'est-ce que j'entends? (*Après un instant de silence et d'un ton sévère.*) Charles!... Charles!...

CHARLES, *se retournant brusquement et s'inclinant.*
Mademoiselle!!

LÉONIE.
Que faites-vous là?

CHARLES.
Pardonnez-moi, mademoiselle, je regardais le portrait de madame votre tante, notre maîtresse... car je l'ai reconnu tout de suite... tant il est ressemblant!

LÉONIE.
Qui vous demande votre avis? Les lettres? les journaux?

CHARLES.
Je suis allé ce matin à Lyon à la place du cocher, qui n'en avait pas le temps, et j'ai rapporté des lettres pour tout le monde. Pour mademoiselle, d'abord!

LÉONIE, *vivement.*
Donnez!... (*Poussant un cri.*) Ah!.. de Paris!!.. d'Hortense.. mon amie d'enfance! (*Parcourant la lettre.*) Chère Hortense!... elle s'inquiète des « troubles de Lyon!... des complots qui nous « environnent. Quant à la cour... il est difficile que cela aille « bien... en l'an de grâce 1817, sous un roi qui fait des vers latins « et qui ne donne jamais de bal. » (*S'interrompant.*) Elle me demande : *Si je me marie...* Ah bien oui!... est-ce qu'on a le temps de songer à cela?... Les jeunes gens s'occupent de politique et non pas de demoiselles!

CHARLES.
Deux lettres pour madame... (*Lisant l'adresse.*) Madame la comtesse d'Autreval, née Kermadio .. (*Haut.*) et timbrée d'Auray,

pleine Vendée.. (*Léonie regarde Charles en fronçant le sourcil.*) C'est tout simple!... une excellente royaliste comme madame!

LÉONIE.

Encore!...

CHARLES, *posant d'autres lettres sur la table.*

Celles-ci pour le frère de madame la comtesse... et pour monsieur Gustave de Grignon... ce jeune maître des requêtes... qui est ici depuis huit jours.

LÉONIE, *avec humeur.*

Il suffit!... Les journaux?...

CHARLES, *les présentant.*

Les voici!

LÉONIE.

Dans un joli état...

CHARLES.

C'est que le cocher et la femme de chambre voulaient les lire avant madame et mademoiselle, ce qui est leur manquer de respect... et je me suis opposé...

LÉONIE, *l'interrompant.*

C'est bien! je ne vous en demande pas tant.

CHARLES.

Je ne croyais pas que mademoiselle me blâmerait de mon zèle...

LÉONIE, *sèchement.*

Ce qui souvent déplait le plus, c'est l'excès de zèle.

CHARLES, *souriant.*

Comme disait monsieur de Talleyrand!

LÉONIE, *se retournant avec étonnement.*

Voilà qui est trop fort!... et si monsieur Charles se permet...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Quoi donc?... qu'y a-t-il, ma chère Léonie?

LÉONIE.

Ce qu'il y a, ma tante!... ce qu'il y a?... M. Charles qui cite M. de Talleyrand!

LA COMTESSE, *souriant.*

Un homme qui a porté malheur à tous ceux qu'il a servis!... mauvaise recommandation pour un domestique... Rassure-toi... Charles aura lu cela quelque part... sans comprendre!...

CHARLES, *s'inclinant respectueusement.*

Oui, madame, et je ne pensais pas que cela offusquât mademoiselle.

LÉONIE.

Offusquât... un subjonctif à présent...

LA COMTESSE, *à Charles, qui veut s'excuser.*

Pas un mot de plus!... vous parlez trop... Je connais vos bonnes qualités, votre dévouement pour moi... mais vous oubliez trop souvent votre situation; ne me forcez pas à vous la rappeler. Votre place, d'ailleurs, n'est pas ici!... je vous ai pris uniquement pour soigner les jeunes chevaux de mon frère... allez à votre service!

(*Charles la salue respectueusement, lui remet les deux lettres qui sont à son adresse et sort par la porte du fond.*)

SCÈNE III.

LÉONIE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *tout en décachetant ses lettres.*

Jusqu'à M. Charles, jusqu'aux domestiques qui veulent se donner de l'importance!...

LÉONIE.

Oh! mais... une importance dont vous n'avez pas idée...

LA COMTESSE, *ouvrant une des lettres.*

En vérité.... dis-moi donc cela? (*Vivement.*) Non, non... tout à l'heure!... laisse-moi d'abord parcourir mon courrier!

LÉONIE.

C'est trop juste! je viens de lire le mien.

(*La comtesse, à droite du spectateur, lit avec émotion et à part la lettre qu'elle vient de décacheter, tandis que Léonie, près de la table à gauche, parcourt les journaux.*)

LA COMTESSE.

C'est d'elle!... Pauvre amie!... comme elle tremblait en écrivant!

« Ma chère Cécile, soyez bénie mille fois! Je reprends espoir « depuis que je sais mon fils auprès de vous. Votre château, situé « à deux lieues de la frontière, lui permet d'attendre sans danger « l'issue de ce procès fatal... et d'ailleurs qui pourrait soupçonner « que le château de la comtesse d'Autreval recèle un homme « accusé de conspiration contre le roi? Du reste, que vos opi- « nions politiques se rassurent.. » (*S'interrompant.*) Est-ce que mon cœur a des opinions politiques?... (*Reprenant.*) « Henri « n'est pas coupable; un malheureux coup de tête qu'il vous ra- « contera lui a seul donné une apparence de conspirateur; mais « cette apparence suffirait mille fois pour le perdre, s'il était pris. « D'un autre côté, l'on assure qu'on ne veut pas pousser plus « loin les rigueurs, et l'on dit, mais est-ce vrai? que le maréchal « commandant la division vient de partir pour Lyon avec une « mission de clémence... »

LÉONIE, *à droite, poussant un cri.*

Ah! qu'est-ce que je lis!

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc?

LÉONIE, *montrant le journal.*

Encore une condamnation à mort!

LA COMTESSE.

Ah mon Dieu!

LÉONIE.

« Le conseil de guerre, séant à Lyon, a condamné hier le prin- « cipal chef du complot bonapartiste, M. Henri de Flavigneul, un « jeune homme de vingt-cinq ans! »

LA COMTESSE.

Qui heureusement s'est évadé avec l'aide de quelques amis, m'a-t-on dit.

LÉONIE.

Oui! oui!... je me rappelle maintenant... cette évasion qui excitait l'enthousiasme de M. Gustave de Grignon.

LA COMTESSE.

Notre jeune maître des requêtes.

LÉONIE.

Il n'avait qu'un regret, c'est de n'avoir pas été chargé d'une pareille expédition; c'est beau!... c'est brave!...

LA COMTESSE.

Il a de qui tenir! Sa mère, qui avait comme moi traversé toutes les guerres de la Vendée, sa mère avait un courage de lion!

LÉONIE.

C'est pour cela que M. de Grignon parle toujours, à table, d'actions héroïques.

LA COMTESSE.

Et le curieux, c'est que son père était, dit-on, peureux comme un lièvre!

LÉONIE.

Vraiment!... c'est peut-être pour cela que l'autre jour il est devenu tout pâle quand la barque a manqué chavirer sur la pièce d'eau!

LA COMTESSE, *riant.*

A merveille!... vous allez voir qu'il est à la fois brave et poltron!

LÉONIE.

Je le lui demanderai.

LA COMTESSE.

Y penses-tu?

LÉONIE.

Aujourd'hui, en dansant avec lui, car nous avons un bal et un concert pour votre fête... et j'ai déjà pensé à votre coiffure, un azalea superbe que j'ai vu dans la serre et qui vous ira à merveille!

LA COMTESSE.

Coquette pour ton compte... je le concevrais! mais pour ta tante!...

LÉONIE.

C'est tout naturel!... vous c'est moi! tellement que quand on fait votre éloge, ce qui arrive souvent, je suis tentée de remercier. (*Se mettant à genoux près du canapé à droite où est assise la comtesse.*) Aussi jugez de ma joie quand ma mère m'a permis de venir passer un mois ici, auprès de vous... Il me semblait que rien qu'en vous regardant, j'allais devenir parfaite... Vous souriez... est-ce que j'ai mal parlé?...

LA COMTESSE.

Non, chère fille, car c'est ton cœur qui parle... Si je souris, c'est de tes illusions! c'est de ta candeur à me dire : Je vous admire!

LÉONIE.

C'est si vrai! A la maison l'on me raille parfois et l'on répète sans cesse : Oh! quand Léonie a dit... *Ma tante*, elle a tout dit! On a raison... la mode que vous adoptez, la robe que je vous vois, me semblent toujours plus belles qu'aucune autre... On dit même, vous ne savez pas, ma tante? on dit que j'imite votre démarche et vos gestes... c'est bien sans le savoir. Et quand vous m'embrassez en m'appelant : Ma chère fille! je suis presque aussi heureuse que si j'entendais ma mère!

LA COMTESSE, *l'embrassant.*

Prends garde!... prends garde... il ne faut pas me gâter ainsi... j'aurai trop de chagrin de te voir partir... Ce sera ma jeunesse qui s'en ira!

LÉONIE.

Mais vous êtes très-jeune, à vous toute seule, ma tante!

LA COMTESSE.

Certainement... d'une jeunesse de .. Voyons? devine un peu le chiffre...

LÉONIE.

Je ne m'y connais pas, ma tante!

LA COMTESSE.

Je vais t'aider... Trente...

LÉONIE.

Trente...

LA COMTESSE.

Allons, un effort...

LÉONIE.

Trente et un!

LA COMTESSE.

On ne peut pas être plus modeste!... J'achèverai donc... trente-trois! Oui, chère fille, trente-trois ans! L'année prochaine, je n'en aurai peut-être plus que trente-deux... mais maintenant... voilà mon chiffre! Hein!... quelle vieille tante tu as là!...

LÉONIE.

Vieille!... chaque matin je ne forme qu'un vœu, c'est de vous ressembler!

LA COMTESSE.

Ce que tu dis là n'a pas le sens commun; mais c'est égal, cela me fait plaisir... Eh bien, voyons, mon élève, car j'ai promis à ta mère de te faire travailler... as-tu dessiné ce matin?

LÉONIE.

J'étais descendue pour cela dans ce salon, et devinez qui j'ai trouvé tout à l'heure devant mon chevalet, et regardant votre portrait?...

LA COMTESSE.

Qui donc?....

LÉONIE.

Monsieur Charles.

LA COMTESSE.

Eh bien?...

LÉONIE.

Eh bien, ma tante, figurez-vous qu'il disait : C'est charmant!

LA COMTESSE.

Et cela t'a rendue furieuse!...

LÉONIE.

Certainement!... Un domestique! est-ce qu'il doit savoir si un dessin est joli ou non?...

LA COMTESSE, *riant*.

Oh! petite marquise!...

LÉONIE.

Ce n'est pas tout! croiriez-vous, ma tante, qu'il chante?

LA COMTESSE.

Eh bien, s'il est gai, ce garçon!... Est-ce que Dieu ne lui a pas permis de chanter comme à toi!

LÉONIE.

Mais... c'est qu'il chante très-bien! voilà ce qui me révolte!

LA COMTESSE.

Ah!... ah!... conte-moi donc cela!

LÉONIE.

Hier, je me promenais dans le parc. En arrivant derrière la haie du bois des Chevreuils, j'entends une voix qui chantait les premières mesures d'un air de Cimarosa, mais une voix charmante, une méthode pleine de goût... Je m'approche... c'était monsieur Charles!

LA COMTESSE.

En vérité!

LÉONIE, *avec dépit*.

Vous riez, ma tante; eh bien! moi, cela m'indigne... je ne sais pas pourquoi, mais cela m'indigne! Comment distinguera-t-on un homme bien né d'un valet de chambre, s'ils sont tous deux élégants de figure, de manières... car, remarquez, ma tante, qu'il est tout à fait bien de sa personne, et lorsqu'à table il vous sert, qu'il vous offre un fruit, c'est avec un choix de termes, un accent de bonne compagnie qui me mettent hors de moi... parce qu'il y a de l'impertinence à lui à s'exprimer aussi bien que ses maîtres : cela nous déconsidère, cela nous... (*Avec impatience.*) Enfin, ma tante, je ne sais comment vous exprimer ce que je ressens; mais moi, qui suis bienveillante pour tout le monde, j'éprouve pour cet insolent valet une antipathie qui va jusqu'à l'aversion, et si j'étais maîtresse ici, bien certainement il n'y resterait pas!

LA COMTESSE, *gaiement*.

Là... là... calmons-nous! avant de le chasser, il faut permettre qu'il s'explique, ce garçon. (*Elle sonne.*)

LÉONIE.

Est-ce pour lui que vous sonnez, ma tante?

LA COMTESSE.

Précisément! (*A un domestique qui entre.*) Charles est-il là?

LE DOMESTIQUE.

Oui, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Qu'il vienne? (*Le domestique sort.*)

LÉONIE.

Mais ma tante... qu'allez-vous lui dire?

LA COMTESSE.

Sois tranquille!

LÉONIE.

Je ne voudrais pas qu'il crût que c'est à cause de moi que vous le grondez!

LA COMTESSE, *gaiement*.

Pourquoi donc? ne trouves-tu pas qu'il t'a manqué de respect?..

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLES.

CHARLES.

Madame m'a appelé?...

LA COMTESSE.

Oui. Approchez-vous, Charles; vous me forcerez donc toujours à vous adresser des reproches. Pourquoi vous êtes-vous permis...

LÉONIE, *bas à la comtesse*.

Il ne savait pas que j'étais là...

LA COMTESSE, *à Léonie*.

N'importe?... (*A Charles.*) Pourquoi vous êtes-vous permis de vous approcher de mon portrait, du dessin de ma nièce, et de dire... qu'il était charmant..

CHARLES.

J'ai dit qu'il était ressemblant, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

C'est précisément ce mot qui est de trop : approuver c'est juger; et on n'a le droit de juger que ses égaux.

CHARLES.

Je demande pardon à mademoiselle de l'avoir offensée... à l'avenir, je ne ferai plus que penser ce que j'ai dit.

LA COMTESSE.

C'est bien...

LÉONIE, *à part*.

Du tout, c'est mal! voilà encore une de ces réponses qui m'exaspèrent...

LA COMTESSE, *à Charles*.

Avez-vous préparé la petite ponette de mon frère, comme je vous l'avais dit?

CHARLES.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Eh bien, chère Léonie, le temps est beau, va mettre ton habit de cheval, et tu essaieras la ponette dans le parc.

LÉONIE.

Avec vous, chère tante?..

LA COMTESSE.

Non, avec mon frère... et Charles vous suivra.

LÉONIE.

Mais...

LA COMTESSE.

Il est fort habile cavalier, et son habileté rassure ma tendresse pour toi!

LÉONIE.

J'y vais, chère tante... (*En s'en allant.*) Ah! je le déteste!

SCÈNE V.

LA COMTESSE, HENRI *sous le nom de Charles*.

LA COMTESSE.

Eh bien, méchant enfant, vous ne serez donc jamais raisonnable?..

HENRI.

Grondez-moi, vous grondez si bien!

LA COMTESSE.

Vous ne me désarmerez pas par vos cajoleries!.. Vous exposer sans cesse à être découvert ou par Léonie ou même par un de mes gens... aller chanter un air de Cimarosa dans le parc; et le bien chanter, encore...

HENRI.

Ce n'est pas ma faute; je me rappelais toutes vos inflexions.

LA COMTESSE.

Taisez-vous!.. vos flatteries me sont insupportables... ingrat!.. je ne vous parle pas seulement pour moi qui vous aime en sœur... mais pour votre pauvre mère...

HENRI.

Vous avez raison!.. voyons, que dois-je faire?

LA COMTESSE.

D'abord répondre quand j'appelle Charles... et ne pas dire... quoi? quand quelqu'un dit Henri.

HENRI.

La vérité est que je n'y manque jamais

LA COMTESSE.

Puis, ne plus vous extasier devant les dessins de ma nièce, et ne pas répondre comme tout à l'heure... je ne ferai plus que penser ce que j'ai dit!.. Hypocrite!.. il ne peut pas se décider à ne pas être charmant... Enfin, ne pas vous exposer, comme vous l'avez fait ce matin encore malgré ma défense, en allant à Lyon... Mais, malheureux enfant! vous ne savez donc pas qu'il s'agit de vos jours...

HENRI, *gaiement.*

Bah!

LA COMTESSE.

Tout est à craindre depuis l'arrivée du baron de Montrichard.

HENRI.

Le baron de Montrichard!

LA COMTESSE.

Oui... le nouveau préfet... il a la finesse d'une femme, il est rusé comme un diplomate, et avec cela actif, persévérant... et penser que c'est à moi peut-être qu'il doit sa nomination!..

HENRI.

Vous, comtesse; vous avez fait nommer un homme comme lui, dévoué pendant vingt ans, corps et âme, au consulat et à l'empire...

LA COMTESSE.

C'est pour cela! il est toujours dévoué corps et âme à tous les gouvernements établis, et il les sert d'autant mieux qu'il veut faire oublier les services rendus à leurs prédécesseurs... aussi va-t-il vouloir signaler son installation par quelque action d'éclat.

HENRI.

C'est-à-dire en faisant fusiller deux ou trois pauvres diables qui n'en peuvent mais...

LA COMTESSE.

Non, il n'est pas cruel; au contraire! je sais même qu'il avait demandé une amnistie générale; mais l'idée de découvrir un chef de conspirateurs va le mettre en verve! il déploiera contre vous toutes les ressources de son esprit... votre signalement sera partout... je le sais... le premier soldat pourrait vous reconnaître...

HENRI.

Eh bien... vous l'avouerai-je?... il y a dans ces périls, dans cette vie de conspirateur poursuivi... je ne sais quoi qui m'amuse comme un roman! rien ne me divertit autant que d'entendre prononcer mon nom dans les marchés, que d'acheter aux crieurs des rues ma condamnation, que d'interroger un gendarme qui pourrait me mettre la main sur le collet... et de lui parler de moi... — Eh bien, monsieur le gendarme, cet Henri de Flavigneul, est-ce qu'il n'est pas encore pris? — Non, vraiment, c'est un enragé qui tient à la vie, à ce qu'il paraît... Dites-moi donc un peu son signalement, si vous l'avez?...

LA COMTESSE.

Mais vous me faites frémir!.. Oh! les hommes! toujours les mêmes!.. n'ayant jamais que leur vanité en tête; vanité de courage ou vanité d'esprit... Eh bien, tenez, pour vous punir, ou pour vous enchanter peut-être... qui sait?.. voyez cette lettre de votre mère... savourez les traces de larmes qui la couvrent... dites-vous que si vous étiez condamné, elle mourrait de votre mort... ajoutez que si je vous voyais arrêté chez moi, je croirais presque être la cause de votre perte et que j'aurais tout à la fois le désespoir du regret et le désespoir du remords... allons, retracez-vous bien toutes ces douleurs... c'est du dramatique aussi cela... c'est amusant comme un roman... Ah! vous n'avez pas de cœur!

HENRI.

Pardon!.. pardon!.. j'ai tort!.. oui, quand notre existence inspire de telles sympathies, elle doit nous être sacrée; je me défendrai... je veillerai sur moi... pour ma mère... et pour... (*Lui prenant la main.*) et pour ma sœur!

LA COMTESSE.

A la bonne heure! voilà un mot qui efface un peu vos torts... Pensons donc à votre salut... cher frère... et pour que je puisse agir, racontez-moi en détail ce coup de tête, dont me parle votre mère et qui vous a changé, malgré vous, en conspirateur.

HENRI.

Le voici. Vous le savez, ma famille était attachée, comme la vôtre, à la monarchie, et mon père refusa de paraître à la cour de l'empereur.

LA COMTESSE.

Oui; il avait la manie de la fidélité, comme moi!

HENRI.

Mais le jour où j'eus quinze ans : « Mon fils, me dit-il, j'avais « prêté serment au roi, j'ai dû le tenir et rester inactif. Toi, tu es « libre, un homme doit ses services à son pays; tu entreras à seize « ans à l'école militaire, et à dix-huit dans l'armée. » Je répondis en m'engageant le lendemain comme soldat et je fis la campagne de Russie et d'Allemagne. C'est vous dire mon peu de sympathie pour le gouvernement que vous aimez... et cependant, je vous le jure, je n'ai jamais conspiré... et je ne conspirerai jamais! parce que j'ai horreur de la guerre civile, et que, quand un Français tire sur un Français, c'est au cœur de la France elle-même qu'il frappe! Il y a un mois pourtant, au moment où venait d'éclater la conspiration du capitaine Ledoux, j'entre un matin à Lyon; je vois rangé sur la place Bellecour un peloton d'infanterie, et avant que j'aie pu demander quelle exécution s'apprêtait... arrive une voiture de place suivie de carabiniers à cheval; j'en vois descendre, entre deux soldats, un vieillard en cheveux blancs, en grand uniforme, et je reconnais... qui?.. mon ancien général! Le brave comte Lambert, qui a reçu vingt blessures au service de notre pays!.. Je m'élance, croyant qu'on l'amenait sur cette place pour le fusiller! non! c'était bien pis encore... pour le dégrader!.. Le dégrader!... Etait-il coupable? je l'ignore... mais quelque crime politique qu'ait commis un brave soldat, on ne le dégrade pas, on le tue! Aussi, quand je vis un jeune commandant arracher à ce vieillard sa décoration, je ne me connus plus moi-même, je m'élançai vers mon ancien général, et, lui remettant la croix que j'avais reçue de sa main, je m'écriai : Vive l'Empereur!

LA COMTESSE.

Malheureux!

HENRI.

Ce qui arriva, vous le devinez; saisi, arrêté comme un chef de conspiration, je serais encore en prison, ou plutôt je n'y serais plus, si un des geôliers, gagné par vous, ne m'avait donné les moyens de fuir, ici... chez une royaliste, mon ennemie, ici, où j'ai le double bonheur d'être sauvé, et d'être sauvé par vous. Voilà mon crime!

LA COMTESSE.

Dites votre gloire, Henri; j'étais bien résolue ce matin à vous sauver, mais maintenant... qu'ils viennent vous chercher auprès de moi!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LÉONIE *en habit de cheval.*

LÉONIE.

Me voici, ma tante... Suis-je bien?

LA COMTESSE, *l'ajustant.*

Très-bien, chère enfant; ta cravate un peu moins haute... (*A Henri.*) Charles, allez voir si mon frère est prêt! (*Henri sort.*)

LA COMTESSE, *à Léonie, tout en l'ajustant.*

Qui t'a donné cette belle rose?

LÉONIE.

Monsieur de Grignon!

LA COMTESSE.

Je ne l'ai pas encore vu d'aujourd'hui, notre cher hôte.

LÉONIE.

Il monte... je l'ai laissé au bas du perron, admirant le cheval de mon oncle!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DE GRIGNON.

DE GRIGNON, *au fond.*

Quel bel animal! quel feu! quelle vigueur! qu'on doit être heureux de se sentir emporté sur cet ouragan vivant!

LA COMTESSE, *qui l'entend.*

Le curieux, c'est qu'il le croit!

DE GRIGNON, *descendant la scène et apercevant la comtesse et Léonie qu'il salue.*

Ah! mademoiselle!... madame la comtesse!...

LA COMTESSE.

Bonjour, mon hôte!... Ah! ça, vous aurez donc toujours la manie de l'héroïsme! je vous entendais là, tout à l'heure, vous extasier sur le bonheur de s'élancer sur un cheval indompté. Je parie que vous regrettez de n'avoir pas monté Bucéphale...

DE GRIGNON, *avec enthousiasme.*

Vous dites vrai, madame! c'est si beau... c'est... si... oh!...

LA COMTESSE.

Vous ne trouvez pas le second adjectif... je vais vous rendre le service de vous interrompre; tenez, il y a là des journaux et des lettres!

DE GRIGNON.

Pour moi?

LA COMTESSE.

Oui, là... sur la table.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, HENRI.

HENRI.

Monsieur de Kermadio est aux ordres de mademoiselle...

LA COMTESSE, *à Léonie.*

Je vais te mettre à cheval... (*A de Grignon qui va pour la suivre.*) Lisez votre lettre, lisez, je remonte à l'instant. Viens, Léonie... (*Elles sortent suivies par Henri.*)

SCÈNE IX.

DE GRIGNON, *seul.*

(*Il la suit des yeux.*) Quel est le mauvais génie qui m'a mis au cœur une passion insensée pour cette femme?... une femme qui a été héroïque en Vendée, une femme qui adore le courage! Aussi, pour lui plaire, il n'est pas d'action intrépide que je ne rêve... pas de péril auquel je ne m'expose... en imagination!... Dès que je pense à elle, rien ne m'effraie... je me crois un héros... moi! un maître des requêtes, qui par état n'y suis pas obligé;... et quand je dis un héros... c'est que je le suis... en théorie! Par malheur, il n'en est pas tout à fait de même dans la pratique... C'est inconcevable! c'est inouï! il y a là un mystère qui ne peut s'expliquer que par des raisons de naissance!... C'est dans le sang! Je tiens à la fois de ma mère, qui était le courage en personne, et de mon père, qui était la prudence même!... Les imbéciles me diront à cela... : Eh bien! monsieur, restez toujours le fils de votre père; n'approchez pas du danger... (*Avec colère.*) Mais, est-ce que je le peux, monsieur? est-ce que ma mère me le permet, monsieur? Est-ce que, s'il pointe à l'horizon quelque occasion d'héroïsme, le maudit démon maternel qui s'agite en moi ne précipite pas ma langue à des paroles compromettantes? Est-ce que ma moitié héroïque ne s'offre pas, ne s'engage pas?... Comme tout à l'heure, à la vue de ce beau cheval fougueux et écumant que je brûlais d'enfourcher... parce qu'un autre était dessus...; et si l'on m'avait dit, montez-le!... alors mon autre moitié, ma moitié paternelle, l'aurait emporté, et adieu ma réputation!... Ah! c'est affreux! c'est affreux! être brave... et nerveux!... et penser que pour comble de maux, me voilà amoureux fou d'une femme dont la vue m'anime... m'exalte!... Elle me fera faire quelque exploit, quelque sottise, j'en suis sûr... Jusqu'à présent je m'en suis assez bien tiré... Je n'ai eu à dépenser que des paroles... mais cela ne durera peut-être pas... et alors... repoussé, méprisé par elle... (*Avec résolution.*) Il n'y a qu'un moyen d'en sortir!... c'est de l'épouser!... Une fois marié, je suis père; une fois père, j'ai le droit d'être prudent avec honneur!... Que dis-je?... le droit!... c'est un devoir... un père de famille se doit à sa femme et à ses enfants. Un bonapartiste insulte le roi devant moi... je ne peux pas le provoquer... je suis père de famille! Qu'il arrive une inondation, un incendie, une peste, je me sauve... je suis père de famille! Il faut donc se hâter d'être père de famille le plus tôt possible! (*Se mettant à la table à gauche et écrivant.*) Et pour cela risquons ma déclaration bien chaude, bien brûlante... comme je la sens... Plaçons-la ici... sous ce miroir;... elle la verra... elle la lira... et espérons!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE, *soutenant Léonie et entrant avec elle par le fond.*

LA COMTESSE, *dans la coulisse.*

Louis!... Joseph!...

DE GRIGNON.

Elle appelle... (*Il va au fond au moment où la comtesse entre, et l'aide à soutenir Léonie qu'ils placent tous les deux sur le canapé à droite.*)

DE GRIGNON.

Qu'y a-t-il donc?

LA COMTESSE.

Un accident; mais elle commence à reprendre ses sens.

DE GRIGNON.

Elle n'est pas blessée?...

LA COMTESSE.

Non, grâce au ciel, mais je crains que la secousse, l'émotion... Sonnez donc, mon ami, je vous prie...

DE GRIGNON.

Que désirez-vous?

LA COMTESSE.

Qu'on aille à l'instant à Saint-Andéol chercher le médecin.

DE GRIGNON.

J'y vais moi-même et je le ramène.

LA COMTESSE.

J'accepte; vous êtes bon!

DE GRIGNON, *à part.*

J'aime autant ne pas être là quand elle lira mon billet... (*Haut.*) Je pars et je reviens. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, LÉONIE *assise.*

LÉONIE, *encore sans connaissance.*

Ma tante!... ma tante!... si vous saviez... je n'y puis croire encore... J'étais si en colère... c'est-à-dire si ingrate!... ce pauvre jeune homme à qui je dois la vie!

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que cela signifie?

LÉONIE, *revenant à elle.*

C'est une aventure si étonnante... ou plutôt... si heureuse! Imaginez-vous, ma tante, que Charles..... (*Se reprenant.*) non monsieur Henri... non... je disais bien!... Charles... ce pauvre Charles...

LA COMTESSE, *vivement.*

Tu sais tout!

LÉONIE, *avec joie.*

Eh oui, sans doute!

LA COMTESSE, *avec effroi.*

O ciel!

LÉONIE, *vivement et se levant du canapé.*

Je me tairai, ma tante, je me tairai, je vous le jure... Je vous aiderai à le protéger, à le défendre... j'y suis bien forcée maintenant... ne fût-ce que par reconnaissance...

LA COMTESSE, *avec impatience.*

Mais tout cela ne m'explique pas...

LÉONIE, *avec joie.*

C'est juste... il me semble que tout le monde doit savoir... et il n'y a que moi... c'est-à-dire nous deux... Voilà donc que nous galopions dans le parc avec mon oncle, quand tout à coup son cheval prend peur, la ponette en fait autant et m'emporte du côté du bois. Déjà ma jupe s'était accrochée à une branche; j'allais être arrachée de ma selle, et traînée peut-être sur la route, quand Charles... monsieur Charles, se précipite à terre, se jette hardiment au-devant de la ponette, l'arrête d'une main, me retient de l'autre, et me dépose à moitié évanouie sur le gazon.

LA COMTESSE.

Brave garçon!

LÉONIE.

Et malgré cela j'étais d'une colère...

LA COMTESSE.

Tu lui en voulais de te sauver?

LÉONIE.

Non pas de me sauver, mais de me sauver avec si peu de respect! Imaginez-vous, ma tante, qu'il me prenait les mains pour me les réchauffer... qu'il me faisait respirer un flacon... je vous demande si un domestique doit avoir un flacon... et qu'il répétait sans cesse comme il aurait fait pour son égale... Pauvre enfant! pauvre enfant!... Je ne pouvais pas répondre, parce que j'étais évanouie... mais j'étais très en colère en dedans. Et lorsqu'en ouvrant les yeux, je le trouvai à mes genoux... presque aussi pâle que moi, et qu'il me tendit la main en me disant : Eh bien, chère demoiselle, comment vous trouvez-vous?... mon indignation fut telle que je répondis par un coup de cravache dont je frappai la main qu'il osait me tendre... puis je fondis en larmes... sans savoir pourquoi...

LA COMTESSE, *avec un commencement d'inquiétude.*

Eh bien, après?

LÉONIE.

Après?... Jugez de ma surprise, de ma joie, quand je le vis se relever en souriant... découvrir sa tête avec une grâce charmante, et me dire après m'avoir saluée : Que votre légitime orgueil ne s'alarme pas de ma témérité, mademoiselle; celui qui a osé tendre la main à mademoiselle de Villegontier, ce n'est pas Charles, le valet de chambre, c'est M. Henri de Flavigneul, le proscrit.

LA COMTESSE.

Ah! le malheureux! il se perdra!

LÉONIE.

Se perdre, parce qu'il m'a confié son secret!

LA COMTESSE.

Qui me dit que tu sauras le garder?

LÉONIE.

Vous croyez mon cœur capable de le trahir!...

COMTESSE.

Le trahir!... Dieu me garde d'un tel soupçon!... mais c'est ta bonté même, ce sont tes craintes qui le trahiront!

LÉONIE, *avec élan.*

Ah! ne redoutez rien... je serai forte... il s'agit de lui!

LA COMTESSE, *vivement.*

De lui!

LÉONIE, *avec abandon.*

Pardonnez-moi!... Je ne puis vous cacher ce qui se passe dans mon âme... Mais pourquoi vous le cacher, à vous? Eh bien, oui, une force, une joie ineffable remplissent mon cœur tout entier... J'étais si malheureuse depuis quinze jours; je ne pouvais m'expliquer a moi-même ce que je ressentais... ou plutôt je ne l'osais pas : c'était de la honte, de la colère... je me sentais entraînée vers un abîme, et cependant j'y tombais avec joie.

LA COMTESSE, *avec anxiété*

Que veux-tu dire?...

LÉONIE.

Je comprends tout maintenant... Si j'étais aussi indignée contre lui... et contre moi, ma tante, c'est que je l'aimais!...

LA COMTESSE, *avec explosion.*

Vous l'aimez!...

LÉONIE.

Qu'avez-vous donc?...

LA COMTESSE, *froidement.*

Rien! rien!... Vous l'aimez!...

LÉONIE.

Vous semblez irritée contre moi, chère tante...

LA COMTESSE, *de même.*

Irritée!... moi... non!... je ne suis pas irritée... Pourquoi serais-je irritée?

LÉONIE.

Je l'ignore!... peut-être... est-ce de ma confiance trop tardive... Je vous aurais dit plus tôt mon secret si je l'avais su plus tôt!

LA COMTESSE.

Qui vous reproche votre manque de confiance?... Laissez-moi... j'ai besoin d'être seule!...

LÉONIE, *avec douleur.*

Oh! mais... vous m'en voulez!...

LA COMTESSE, *avec impatience.*

Mais non, vous dis-je...

LÉONIE.

Vous ne m'avez jamais parlé ainsi! vous ne me dites plus... *toi!*

LA COMTESSE, *avec émotion.*

Tu pleures?... Pardon, chère enfant, pardon! Si je t'ai affligée, c'est que moi-même... je souffrais... oh! cruellement!... je souffre encore... Laisse-moi seule un moment... je t'en prie!... (*Elle regarde Léonie, puis l'embrasse vivement.*) Va-t'en! va-t'en!...

LÉONIE, *en s'en allant.*

A la bonne heure, au moins. (*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, *seule.*

Elle l'aime! Pourquoi ne l'aimerait-elle pas?... N'est-elle pas jeune comme lui? riche et noble comme lui?... Pourquoi donc souffré-je tant de cette pensée? Pourquoi, pendant qu'elle me parlait... ressentais-je contre elle un sentiment de colère... d'aversion, de... Non, ce n'est pas possible! depuis quinze jours ne veillais-je pas sur lui comme une amie... ne lui parlais-je pas comme une mère?... ce matin, ne l'ai-je pas remercié de ce qu'il m'appelait ma sœur?... Ah! malgré moi le voile tombe!... ce langage maternel n'était qu'une ruse de mon cœur pour se tromper lui-même... je ne cherchais dans ces titres menteurs de sœur ou de mère qu'un prétexte, que le droit de ne lui rien cacher de ma tendresse... Ce n'est pas de l'intérêt... de l'amitié... du dévouement... c'est de l'amour!... J'aime!... (*Avec effroi.*) J'aime!... moi! et ma rivale, c'est l'enfant de mon cœur, c'est un ange de grâce, de bonté... Ah! tu n'as qu'une résolution à prendre! renferme, renferme ta folle passion dans ton cœur comme une honte, cache-la, étouffe-la!... (*Après un moment de silence.*) Je ne peux pas! Depuis que ce feu couvert a éclaté à mes propres yeux, depuis que je me suis avoué mon amour à moi-même... il croît à chaque pensée, à chaque parole!... je le sens qui m'envahit comme un flot qui monte!... (*Avec résolution.*) Eh bien! pourquoi le combattre? Léonie aime Henri, c'est vrai... mais lui, il ne l'aime pas encore... il aurait parlé s'il l'aimait... elle me l'aurait dit s'il avait parlé... (*Avec joie.*) Il est libre! eh bien, qu'il choisisse!... Elle est bien belle déjà... on dit que je le suis encore... Qu'il prononce!... (*Avec douleur.*) Pauvre enfant!... elle l'aime tant!... Ah Dieu! je l'aime mille fois davantage! Elle aime, elle, comme on aime à seize ans, quand on a l'avenir devant soi et que le cœur est assez riche pour guérir, se consoler, oublier et renaître!... mais à trente ans notre amour est notre vie tout entière... Allons! il faut lutter avec elle!... luttons... non pas de ruse ou perfidie féminine... non! mais de dévouement, d'affection, de charme... On dit que j'ai de l'esprit, servons-nous-en... Léonie a ses seize ans, qu'elle se défende!... et si je triomphe aujourd'hui... ah! je réponds de l'avenir... je rendrai Henri si heureux que son bonheur m'absoudra du mien! (*Après un moment de silence.*) Mais triompherai-je? sais-je seulement s'il m'est permis de lutter?... qui me l'apprendra? Quand on a un grand nom, du crédit, de la fortune... ceux qui nous entourent nous disent-ils la vérité?... (*Elle prend sur la table à gauche un miroir.*) Ma main tremble en prenant ce miroir... ce n'est pas le trouble de la coquetterie... non! c'est mon cœur qui fait trembler ma main... je ne me trouverai jamais telle que je voudrais être... ne regardons pas!... (*Après un moment d'hésitation, elle regarde, fait un sourire et dit ensuite.*) Oui... mais il en a trompé tant d'autres! (*Elle remet le miroir sur la table et aperçoit la lettre que de Grignon avait mise dessous.*) Quelle est cette lettre?... A madame la comtesse d'Autreval... (*Regardant la signature.*) De M. de Grignon! Eh bien... lisons!... (*Au moment où elle ouvre la lettre, de Grignon paraît au fond.*)

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, DE GRIGNON.

DE GRIGNON, *au fond.*

Elle tient ma lettre!

LA COMTESSE, *lisant.*

Qu'ai-je lu?

DE GRIGNON, *au fond.*

Elle ne semble pas trop irritée!

LA COMTESSE, *continuant de lire.*

Oui... oui... c'est bien le langage d'un amour vrai... l'accent de la passion... le cri du cœur!

DE GRIGNON, *à part.*

Elle se parle à elle-même...

LA COMTESSE, *tenant toujours la lettre.*

Il m'aime!... on peut donc m'aimer encore!... il demande ma main!... on peut donc songer à m'épouser encore!

DE GRIGNON, *s'avançant.*

Ma foi... je me risque! (*Il fait un pas en se mettant à tousser.*)

LA COMTESSE, *se retournant et l'apercevant.*

Est-ce vous qui avez écrit cette lettre?

DE GRIGNON.

Cette lettre... celle que tout à l'heure... (*A part.*) Ah! mon Dieu!

LA COMTESSE, *vivement.*

Répondez... est-ce vous?

DE GRIGNON.

Eh bien! oui, madame.

LA COMTESSE, *de même*

Et ce qu'elle contient est bien l'expression de votre pensée?

DE GRIGNON.

Certainement.

LA COMTESSE.

Vous m'aimez?... vous me demandez ma main?

DE GRIGNON.

Et pourquoi pas?

LA COMTESSE.

Vous, à vingt-cinq ans!

DE GRIGNON.

Eh! qu'importe l'âge! tout ce que je sais, tout ce que je peux vous dire... c'est que vous êtes jeune et belle... ce que je sais, c'est que je vous aime.

LA COMTESSE, *avec joie.*

Vous m'aimez?

DE GRIGNON.

Et dussiez-vous ne pas me le pardonner... dussiez-vous m'en vouloir!

LA COMTESSE, *de même.*

Vous en vouloir! mon ami, mon véritable ami... ainsi, c'est bien certain, vous m'aimez? vous me trouvez belle?... Ah! jamais paroles ne m'ont été si douces... et si vous saviez... si je pouvais vous dire...

DE GRIGNON.

Ah! je n'en demande pas tant... l'émotion... le trouble où je vous vois suffiraient à me faire perdre la raison.

(*On entend en dehors à droite le bruit d'un orchestre.*)

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que cela?

DE GRIGNON.

Ah! mon Dieu! j'oubliais... une surprise... une fête... la vôtre.

LA COMTESSE.

Ma fête!... je n'y pensais plus.

DE GRIGNON.

Mais nous y pensions, nous et votre nièce... et là, dans le grand salon, vos amis, les habitants du village... tous vos gens...

LA COMTESSE.

Mes gens!

DE GRIGNON.

Bal champêtre et concert.

LA COMTESSE.

Un bal! un concert!... (*A part.*) Il sera là. (*Haut.*) Oh! merci, mon ami, venez, venez, nous danserons...

DE GRIGNON.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Nous chanterons...

DE GRIGNON.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Pour eux!... avec eux!...

DE GRIGNON.

Oui, madame.

LA COMTESSE, *à part.*

Il sera là!... il nous entendra... il nous jugera... (*A de Grignon.*) Venez, mon ami, je suis si heureuse.

DE GRIGNON.

Et moi donc!

LA COMTESSE.

Venez, venez! (*Ils sortent par la porte à droite.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

(Même décor.)

SCÈNE PREMIÈRE.

DE GRIGNON, *sortant de l'appartement à droite, puis* MONTRICHARD, *entrant par le fond.*

DE GRIGNON.

C'est étonnant!... depuis l'aveu qu'elle m'a fait... elle ne me regarde plus!... Et pourtant... quand je me rappelle son trouble de ce matin, sa physionomie... tout me dit que je suis aimé... tout... excepté elle!... Ah! c'est qu'une lettre passionnée... des paroles brûlantes ne suffisent pas pour la connaissance de mon amour... il faudrait des preuves réelles... des actions... (*Remontant le théâtre et voyant M. de Montrichard qui entre précédé d'un maréchal des logis de dragons, auquel il parle bas.*) Quel est cet étranger?

MONTRICHARD, *au dragon.*

Que mes ordres soient exécutés de point en point! Rien de plus, rien de moins!... vous entendez.

LE DRAGON, *saluant et se retirant.*

Oui, monsieur le préfet.

MONTRICHARD, *s'avançant et saluant de Grignon.*

Madame la comtesse d'Autreval, monsieur?

DE GRIGNON.

Elle est au salon, environnée de tous ses amis, dont elle reçoit les bouquets... C'est sa fête... mais dès qu'elle saura que M. le préfet du département...

MONTRICHARD.

Vous me connaissez, monsieur?

DE GRIGNON.

Je viens d'entendre prononcer votre nom, (*Faisant quelques pas vers le salon.*) et je vais...

MONTRICHARD.

Ne vous dérangez pas, de grâce! rien ne me presse! Quand on est porteur de fâcheuses nouvelles...

DE GRIGNON.

Ah! mon Dieu!

MONTRICHARD.

La comtesse, que je connais depuis longtemps, a toujours été parfaite pour moi, et, dernièrement encore, le ministre ne m'a pas laissé ignorer qu'elle avait parlé en ma faveur.

DE GRIGNON.

Elle est fort bien en cour! et je conçois qu'il vous soit pénible...

MONTRICHARD.

Pour la première visite que je lui fais...

DE GRIGNON.

De lui apporter une mauvaise nouvelle.

MONTRICHARD, *froidement.*

Plusieurs, monsieur.

DE GRIGNON, *effrayé.*

Et lesquelles?

MONTRICHARD.

Lesquelles?... mais d'abord une qui est assez grave, le feu vient de prendre à l'une des fermes de madame la comtesse.

DE GRIGNON.

Vous en êtes sûr?

MONTRICHARD.

Nous l'avons aperçu de la grande route où nous passions, et comme je ne pouvais détacher aucun des gens de mon escorte... pour des motifs sérieux...

DE GRIGNON.

Ah!

MONTRICHARD.

Oui, fort sérieux! J'ai dirigé sur la ferme tous les paysans que j'ai rencontrés sur mon chemin, ordonnant qu'on m'envoyât au plus tôt des nouvelles de l'incendie. (*Il remonte le théâtre.*)

DE GRIGNON, *sur le devant du théâtre.*

Un incendie!... quelle belle occasion d'héroïsme!... Si j'y allais!... Quel effet sur la comtesse, quand elle demandera où donc est M. de Grignon? et qu'on lui répondra il est au feu... pour vous... pour vous, comtesse!... (*A Montrichard.*) Monsieur, cette ferme est-elle loin d'ici?...

MONTRICHARD.

A une demi-lieue à peine, et si l'on pouvait y envoyer une pompe à incendie...

DE GRIGNON, *avec chaleur.*

Une pompe?... j'y vais moi-même... Il y en a une à la ville voisine, et je cours...

MONTRICHARD.

Très-bien, monsieur, très-bien!... Mais attendez... on ne vous la confierait peut-être pas sans un ordre de moi, et si vous le permettez...

DE GRIGNON.

Si je le permets!...

(*Montrichard se met à la table de gauche et cherche autour de lui ce qu'il faut pour écrire; ne le trouvant pas, il tire un carnet de sa poche et trace quelques lignes au crayon.*)

DE GRIGNON, *se promenant pendant ce temps avec agitation.*

Est-il un plus beau rôle que celui de sauveur dans un incendie!... marcher sur des poutres enflammées!... disparaître au milieu des tourbillons de fumée et de feu... au moment le plus terrible... quand la toiture va s'écrouler... Voir tout à coup à une fenêtre un vieillard, une femme qui tend vers vous les bras, en s'écriant: Sauvez-moi! sauvez-moi!... Alors, s'élancer au milieu des cris de la foule: Vous allez vous perdre!... N'importe!... C'est une mort certaine!... N'importe!... (*S'interrompant et s'adressant à Montrichard.*) Le fermier a-t-il des enfants?...

MONTRICHARD, *écrivant toujours.*

Trois... je crois...

DE GRIGNON, *avec joie.*

Trois enfants... quel bonheur!... (*A Montrichard.*) En bas âge?...

MONTRICHARD, *écrivant toujours.*

Oui...

DE GRIGNON, *à part.*

Tant mieux! c'est plus facile à sauver!... Puis, rendre trois enfants à leur mère!... Et comme la comtesse me recevra, quand je reviendrai escorté par tous les hommes de la ferme... porté sur un brancard de feuillages... les vêtements brûlés... le visage noirci... Ah! ma tête s'exalte... Donnez... donnez, monsieur!... J'y vais... j'y cours!

MONTRICHARD, *lui remettant le billet.*

A merveille!... (*A part.*) Quel enthousiasme dans ce jeune homme!... (*A de Grignon, qui a fait un pas pour s'éloigner.*) Veuillez en même temps vous informer de ce pauvre garçon de ferme que nous avons rencontré sur la route, et qu'on rapportait blessé du lieu de l'incendie.

DE GRIGNON, *commençant à avoir peur.*

Ah!... ah!... blessé!... légèrement, sans doute...

MONTRICHARD.

Hélas! non... la peau lui tombait du visage comme s'il avait été brûlé vif...

DE GRIGNON.

Ah!... la peau... lui... tombait...

MONTRICHARD.

Le plus dangereux... c'est une poutre qui lui a enfoncé trois côtes...

DE GRIGNON.

Enfoncé trois côtes!... voyez-vous cela!... En voulant porter secours?...

MONTRICHARD.

Oui, monsieur. Mais partez, partez!...

DE GRIGNON, *immobile et restant sur place.*

Oui... monsieur... le temps de faire seller un cheval... par mon domestique... qui en même temps pourrait bien y aller lui-même... car enfin... cela le regarde... dès qu'il s'agit de porter

une lettre... il s'en acquittera mieux que moi... il ira plus vite...

UN BRIGADIER DE GENDARMERIE *entre dans ce moment, et s'adressant à M. de Montrichard.*

Monsieur le préfet, un exprès arrive, annonçant que le feu est éteint!

MONTRICHARD.

Tant mieux!

DE GRIGNON, *vivement.*

Éteint!... Quelle fatalité!... au moment où j'y allais! (*A Montrichard.*) Car j'y allais, vous l'avez vu, je partais...

LE BRIGADIER, *bas à Montrichard.*

Le sous-lieutenant a placé à l'extérieur tous nos hommes, comme vous l'aviez indiqué... mais il a de nouveaux renseignements dont il voudrait faire part à monsieur le préfet.

MONTRICHARD, *à part.*

Très-bien... Je tiens à les connaître et à les vérifier avant de voir la comtesse... (*Haut, à de Grignon.*) Veuillez, monsieur, ne pas parler de mon arrivée à madame d'Autreval, car un devoir imprévu m'oblige à vous quitter; mais je reviens à l'instant.

(*Il sort.*)

DE GRIGNON, *se promenant avec agitation.*

Malédiction!... Il n'y eut jamais une occasion pareille!... un incendie que j'aurais trouvé éteint! de l'héroïsme et pas de danger! Ah! si jamais j'en rencontre un autre!... Voici la comtesse!... Toujours rêveuse, comme ce matin... Mais est-ce à moi qu'elle pense?... (*S'approchant d'elle.*) Madame...

SCÈNE II.

DE GRIGNON, LA COMTESSE *sortant de l'appartement à droite.*

LA COMTESSE, *distraite.*

Ah! c'est vous, mon cher de Grignon!...

DE GRIGNON, *à part.*

Elle a dit mon cher de Grignon!...

LA COMTESSE, *qui a l'air préoccupé et regarde dans la salle de bal.*

Eh! pourquoi donc n'êtes-vous pas dans la salle de bal? Un bal champêtre au milieu du salon : le château et la ferme... grands seigneurs et femmes de chambre.

DE GRIGNON.

J'étais ici... m'occupant de vos intérêts... Une de vos fermes où le feu avait pris... mais il est éteint, par malheur pour moi...

LA COMTESSE, *distraite.*

Comment cela?

DE GRIGNON, *avec chaleur.*

J'aurais été si heureux de m'exposer pour vous!... car, sachez-le bien, je vous aime plus que moi-même... plus que ma vie.

LA COMTESSE, *riant, mais rêveuse.*

C'est beaucoup!

DE GRIGNON.

Vous en doutez?

LA COMTESSE.

Vous m'aimez bien, je le crois; mais plus que la vie... non!... Vous n'assistiez seulement pas à notre concert.

DE GRIGNON, *avec enthousiasme.*

J'y étais, madame! j'ai entendu votre admirable duo avec votre nièce... Quel enthousiasme général!... vos gens eux-mêmes, qui écoutaient de l'antichambre... étaient ravis... transportés... un surtout... votre nouveau domestique...

LA COMTESSE, *vivement.*

Charles!...

DE GRIGNON.

Oui, Charles... il criait brava encore plus fort que moi...

LA COMTESSE, *avec affectation.*

Ah! ce cher de Grignon, que j'accusais... que je méconnaissais!...

DE GRIGNON, *à part.*

Je l'ai ramenée enfin au même point que ce matin.

LA COMTESSE.

Ainsi, vous et Charles, vous m'applaudissiez?...

DE GRIGNON, *apercevant Henri qui entre par le fond.*

Mais certainement... Et tenez, il pourrait vous le dire lui-même, car le voici qui vient de ce côté...

LA COMTESSE, *à part.*

Lui!... (*Vivement, à de Grignon.*) Mon ami... j'ai eu des torts avec vous... je veux les réparer... Allez m'attendre dans le salon, et nous ouvrirons le bal ensemble...

DE GRIGNON, *avec ivresse.*

J'y cours... madame... j'y cours! (*S'éloignant par la droite.*) Cela va bien! cela va bien!

SCÈNE III.

LA COMTESSE, *puis* HENRI.

HENRI.

C'est vous, enfin, comtesse; je vous cherchais de tous côtés...

LA COMTESSE, *émue.*

Et pourquoi donc, Henri?

HENRI, *avec exaltation.*

Pourquoi? pour vous dire tout ce que j'ai dans l'âme! le dire si je le puis... car comment exprimer ce que j'ai ressenti... puisque personne n'a jamais vu ce que je viens de voir... n'a jamais entendu ce que je viens d'entendre!...

LA COMTESSE, *souriant, mais émue.*

Quel enthousiasme! et qui donc a pu le causer?

HENRI.

Qui? vous et elle!...

LA COMTESSE.

Comment?

HENRI.

Elle et vous!... vous deux, que je ne veux plus séparer dans ma pensée; vous deux, qui venez de m'apparaître unies, confondues... comme deux sœurs!

LA COMTESSE, *riant.*

Ou comme deux roses sur la même tige... ou comme deux étoiles dans la même constellation... Mais cependant, avouez-le, la rose cadette était la plus belle!

HENRI.

Comment vous le dire, puisque je ne le sais pas moi-même? Aucune n'était la plus belle... car elles s'embellissaient l'une l'autre, car le front pur et angélique de la plus jeune faisait ressortir le front poétique et brillant de l'aînée!... Vous souriez... que serait-ce donc... si je vous racontais mes impressions pendant le duo que vous avez chanté ensemble...

LA COMTESSE, *gaiement.*

Racontez... racontez... je suis curieuse de voir comment vous sortirez de cet embarras...

HENRI, *gaiement.*

Je n'en sortirai pas... et mon bonheur est dans cet embarras même...

LA COMTESSE.

C'est fort original!

HENRI.

Grâce à ma bienheureuse livrée, j'étais mêlé à vos fermiers et à vos gens... Eh bien!... à peine vos premières notes entendues, car c'était vous qui commenciez, à peine votre belle voix touchante eut-elle attaqué ce cantabile admirable, que des larmes coulèrent de tous les yeux...

LA COMTESSE.

Prenez garde!...vous allez être infidèle à la seconde étoile!...

HENRI.

Vos railleries ne m'arrêteront pas... Ces intelligences incultes... ces oreilles grossières devenaient fines et délicates en vous écoutant... elles ne se rendaient compte de rien, et cependant elles comprenaient tout!...

LA COMTESSE.

Et Léonie?...

HENRI.

Elle parut à son tour... et, je vous l'avoue, quand elle commença, une sorte de pitié me saisit pour elle... Pauvre enfant!... me dis-je... comme elle va paraître gauche et inexpérimentée!...

LA COMTESSE, *avec plus de vivacité.*

Eh bien?...

HENRI.

Eh bien, j'avais raison!... Son inexpérience se trahissait dans chaque note... mais je ne sais comment cette inexpérience avait un charme que je ne puis rendre!...

LA COMTESSE.

Ah!...

HENRI.

On ne pouvait s'empêcher de sourire en entendant cette voix enfantine après la vôtre... et cependant, ce contraste même lui prêtait quelque chose de naïf... de frais...

LA COMTESSE.

Prenez garde!... voici la première étoile qui pâlit à son tour...

HENRI, *avec chaleur.*

Non!... non!... car les voici toutes deux réunies! car l'ensemble du duo commence, car votre voix émouvante et passionnée se mêle à son chant timide et pur... Oh! alors... alors... il sortit de ce mélange je ne sais quelle impression qui tenait de l'enchantement. Ce n'étaient plus seulement vos deux voix qui se confondaient, c'étaient vos deux personnes... vous ne formiez plus qu'un seul être! charmant... complet... représentant à la fois la

jeune fille et la femme, tout semblable enfin à un rameau de cet abre fortuné qui croît sous le ciel de Naples, et porte sur une même branche et des fleurs et des fruits!

LA COMTESSE, *à part.*

J'espère!

HENRI, *poussant un cri.*

Ah! mon Dieu!

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous?

HENRI.

Une contredanse que j'ai promise.

LA COMTESSE.

A qui?

HENRI.

A Catherine, votre fermière, vis-à-vis mademoiselle Léonie, votre nièce, contredanse que j'oubliais près de vous.

LA COMTESSE, *avec joie.*

Est-il possible!

HENRI.

Heureusement l'orchestre n'a pas encore donné le signal... et je cours...

LA COMTESSE.

Oui, mon ami... il ne faut pas faire attendre... madame Catherine la fermière... Allez!... allez!...

(*Pendant qu'Henri sort par la porte de droite, apres avoir baisé la main de la comtesse qui le suit des yeux, Léonie entre doucement par la porte du fond, et s'approchant de la comtesse.*)

LÉONIE.

Ma tante!...

LA COMTESSE.

Toi! Je te croyais invitée pour cette contredanse...

LÉONIE.

Oui.

LA COMTESSE.

Eh bien! tu n'y vas pas?

LÉONIE.

C'est qu'auparavant j'aurais un conseil à vous demander.

LA COMTESSE.

Comment?...

LÉONIE.

Je vais vous dire... Pendant que je chantais... j'ai vu des larmes dans ses yeux... à lui! et c'est déjà un bon commencement... Cela prouve que je ne lui déplais pas... n'est-ce pas, ma tante?

LA COMTESSE.

Sans doute...

LÉONIE.

Mais c'est qu'il m'a priée de lui faire vis-à-vis, et j'ai une grande peur que ma danse ne vienne détruire le bon effet de mon chant... j'ai envie de ne pas danser.

LA COMTESSE.

Y penses-tu?

LÉONIE.

J'ai tant de défauts en dansant... Hier encore, vous me le disiez vous-même... trop de raideur dans le bras... les épaules pas assez effacées...

LA COMTESSE, *avec franchise.*

Et malgré cela tu étais charmante.

LÉONIE, *vivement.*

Vraiment?...

LA COMTESSE, *s'oubliant.*

Que trop!

LÉONIE.

Ah! tant mieux! (*Avec contentement.*) Je vais danser, ma tante, je vais danser; (*Gaiement.*) et puis je tâcherai de me corriger... et la première fois que je danserai avec lui... ce qui ne tardera pas, je l'espère... (*S'arrêtant.*)

LA COMTESSE.

Eh bien!... qui te retient?...

LÉONIE.

Un autre conseil que j'aurais encore à vous demander... un conseil... pour lui plaire... (*Elle regarde autour d'elle avec inquiétude.*) Nous avons le temps encore...

LA COMTESSE, *à part.*

Moi, lui apprendre?... Eh bien oui! Si Henri me choisit après cela... c'est bien moi qu'il aimera.

LÉONIE, *à demi-voix.*

C'est pour ma coiffure... Si je plaçais comme vous, quelque ornement dans mes cheveux... une fleur... ou plutôt... (*Montrant un bracelet.*) ce bracelet de perles.

LA COMTESSE, *vivement.*

Enfant! qui ne sais pas que la plus belle couronne de la jeunesse, c'est la jeunesse elle-même, et qu'en voulant parer un front de seize ans, on le dépare...

LÉONIE.

Eh bien... je ne mettrai rien... Merci, ma tante... adieu, ma tante!... (*Elle fait un pas pour s'éloigner.*) Ah! j'oubliais... S'il me parle en dansant... que lui dirai-je?... j'ai peur de rester court, et de lui paraître sotte par mon silence... Ah! ma tante, conseillez-moi; donnez-moi un sujet de conversation...

LA COMTESSE.

Moi!

LÉONIE.

Vous avez tant d'esprit, et votre esprit lui plaît tant!

LA COMTESSE, *vivement.*

Il te l'a dit?

LÉONIE.

Pendant plus d'un quart d'heure; ainsi il me semble que des paroles inspirées par vous garderaient quelque chose de votre grace à ses yeux...

LA COMTESSE, *à part.*

Quelle singulière pensée lui vient là?...

LÉONIE, *vivement.*

J'y suis! oui... oui... voilà mon sujet!... je suis certaine de lui plaire!... je parlerai...

LA COMTESSE.

De quoi?...

LÉONIE.

De vous!... Sur ce chapitre-là, je réponds de mon éloquence!

LA COMTESSE, *avec effusion.*

Ah! bonne et tendre nature... je veux...

LÉONIE.

J'entends la voix de monsieur Henri...

LA COMTESSE.

Henri!... (*A part.*) Quand il est là je ne vois plus que lui!

LÉONIE.

Il m'attend... il me semble qu'il m'appelle... Adieu, ma tante... adieu!.. (*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, *seule, regardant dans la salle du bal.*

Elle le rejoint... la contredanse commence... il est vis-à-vis d'elle.... comme il la regarde!... Il oublie que c'est à lui de danser. — Ils traversent... il lui donne la main... Mais que vois-je?.. elle pâlit... la consternation se peint sur son visage? Que dis-je? sur tous les visages! Henri s'élance dans la cour, et Léonie revient éperdue...

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LÉONIE *rentrant.*

LA COMTESSE.

Qu'as-tu? au nom du ciel, qu'as-tu?

LÉONIE, *éperdue.*

Des soldats... des dragons...

LA COMTESSE.

Des soldats!

LÉONIE.

Ils entourent le château, et des gendarmes viennent d'entrer dans la cour.

LA COMTESSE.

Ciel!

LÉONIE.

Ils viennent l'arrêter!

LA COMTESSE.

C'est impossible! venir l'arrêter chez moi, comtesse d'Autreval!... c'est impossible, te dis-je. Du calme! du calme!

LÉONIE.

Du calme!... vous pouvez en avoir vous, ma tante... vous ne l'aimez pas!

LA COMTESSE.

Tu crois? (*A part.*) Oh! s'il est en péril, il verra bien laquelle de nous deux l'aime le plus!

(*Apercevant Henri qui entre et courant à lui.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, HENRI *entrant par le fond.*

LA COMTESSE, *l'apercevant.*

Eh bien?

HENRI, *gaiement,*

Eh bien?... ce sont effectivement des dragons qui me cherchent, de vrais dragons.

LA COMTESSE.

Qui vous l'a appris?

HENRI.

L'officier lui-même, que j'ai interrogé adroitement.

LÉONIE.

Comment avez-vous osé?...

HENRI, *gaiement.*

Il me semble que cela m'intéresse assez pour que je m'en informe....

LA COMTESSE.

Mais, enfin, que vous a-t-il dit?

HENRI.

Qu'il venait pour arrêter M. Henri de Flavigneul... C'est assez clair, ce me semble.

LÉONIE.

Perdu!

HENRI.

Est-ce que le malheur peut m'atteindre entre vous deux?...

LA COMTESSE.

Il dit vrai; à nous deux de le sauver!

HENRI.

Permettez! à nous trois... car je demande aussi à en être. Voyons... cherchons quelque bon déguisement, bien original...

LA COMTESSE.

Toujours du roman!...

HENRI.

En connaissez-vous un plus charmant?... (*A la comtesse.*) Ne me grondez pas: je me mets sous vos ordres.

LA COMTESSE.

Sachons d'abord quels sont nos ennemis...

HENRI.

Oui, mon général...

LA COMTESSE.

Comment se nomme l'officier des dragons?

HENRI.

Je l'ignore, mon général, mais il est accompagné du nouveau préfet, le terrible baron de Montrichard...

LÉONIE, *éperdue.*

Terrible!.. oh! je meurs d'épouvante!

LA COMTESSE, *passant près d'elle.*

Mais ne pleure donc pas ainsi, malheureuse enfant!

LÉONIE.

Je ne peux pas m'en défendre!

LA COMTESSE.

Eh! crois-tu donc que la frayeur ne m'oppresse pas comme toi? mais je pense à lui, et ma douleur même me donne du courage...

HENRI, *à la comtesse qui remonte vers le fond.*

Qu'elle est belle!

LÉONIE, *essuyant ses yeux, mais pleurant toujours.*

Oui ma tante... oui!.. je vais essayer...

HENRI, *à Léonie.*

Qu'elle est touchante!... Ah! mon danger, je te bénis!.. (*A la comtesse.*) Fâchez-vous... accusez-moi... je dirai toujours... ô mon danger, je te bénis!.. Sans lui, vous verrais-je toutes deux à mes côtes, me plaignant, me défendant... Ah! vienne la sentence elle-même... je ne la regretterai pas... puisque, grâce à elle, je puis vous inspirer... (*A Léonie.*) à vous tant de terreur... (*A la comtesse.*) à vous, tant de courage!

LA COMTESSE.

Vous êtes insupportable avec vos madrigaux... pensons au baron... S'il ose venir ici, c'est qu'il sait tout... c'est qu'on nous a trahis...

HENRI, *avec insouciance.*

Eh! qui donc?.. est-ce que ma tête est mise à prix? est-ce que ma capture vaut une trahison?

LA COMTESSE.

Il y a des gens qui trahissent pour rien.

HENRI, *souriant.*

Il y a donc encore du désintéressement!..

LA COMTESSE.

Taisez-vous? on vient.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le baron de Montrichard, qui s'est déjà présenté chez madame la comtesse, fait demander si elle veut bien lui faire l'honneur de le recevoir?

LÉONIE.

Ciel!

LA COMTESSE.

Certainement, avec plaisir. (*Le domestique sort.*) Le baron!.. et rien de décidé encore!

LÉONIE, *à Henri.*

Fuyez, monsieur, fuyez.

LA COMTESSE.

Au contraire!.. qu'il reste!

HENRI.

Vous avez une idée?

LA COMTESSE.

Non, pas encore! mais il faut que vous restiez! que M. de Montrichard vous voie... vous voie comme domestique. On soupçonne plus difficilement ceux qu'on a vus d'abord sans les soupçonner...

HENRI.

Comme c'est vrai!

LÉONIE.

Que vous êtes heureuse, ma tante, d'avoir tant de présence d'esprit!.. comment faites vous donc?..

LA COMTESSE, *avec force.*

Je meurs d'angoisse, ma fille! Allons, éloigne-toi... il faut que je sois seule avec le baron...

HENRI.

Seule?.. oh! non pas!.. je veux savoir ce que vous lui direz...

LA COMTESSE.

Vous... bien entendu... (*A Léonie.*) Va!.. (*Léonie sort.*)

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur le baron de Montrichard!

HENRI, *à part.*

C'est original!

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, HENRI, *se tenant au fond à l'écart,* MONTRICHARD.

LA COMTESSE, *allant vivement à Montrichard.*

Ah!.. monsieur le baron... que je suis heureuse de vous voir!..

MONTRICHARD.

Je venais d'abord, madame, vous adresser mes remerciements...

LA COMTESSE.

Pour votre préfecture? eh bien, je les mérite; vous aviez un adversaire redoutable... mais j'ai tant cabalé... tant intrigué... car vous m'avez fait faire des choses dont je rougis... que j'ai fini par l'emporter...

MONTRICHARD.

Que de grâces à vous rendre, madame!... Et qui donc a pu me valoir un si honorable patronage?

LA COMTESSE.

Votre mérite, d'abord! oh! je vous connais de plus longue date que vous ne le croyez... nous avons fait la guerre l'un contre l'autre, en Vendée...

MONTRICHARD.

Et vous m'avez protégé, quoique ennemi?

LA COMTESSE.

Mieux encore... à titre d'ennemi... Je vous conterai cela un de ces jours... car vous me restez... Charles... (*Henri ne répond pas.*) Charles... délivrez M. le baron de son chapeau... (*Mouvement du baron.*) Oh! je le veux!.. (*A Henri.*) Charles... allez chercher des rafraîchissements pour monsieur le baron...

(*Henri sort en riant.*)

MONTRICHARD.

Vous me comblez...

LA COMTESSE.

Oui... je veux vous rendre la reconnaissance très-difficile!

MONTRICHARD.

Vraiment, madame!.. eh bien, jugez de ma joie, je crois que je viens de trouver le moyen de m'acquitter vis-à-vis de vous!

LA COMTESSE.

Vous commencez déjà... (*Mouvement de surprise du baron.*) en me donnant le plaisir de vous recevoir...

MONTRICHARD.

Je ferai mieux encore... je viens vous offrir à vous, madame, qui êtes si dévouée à la bonne cause, l'occasion de rendre un signalé service à Sa Majesté!

LA COMTESSE.

Donnez-moi la main, baron; voilà le mot d'un vrai royaliste! et ce service, c'est...

MONTRICHARD.

De faire arrêter le chef de la grande conspiration bonapartiste...

LA COMTESSE.

Bravo!... Ce chef est donc un homme important... connu...

MONTRICHARD.

Connu?.. oui! du moins de vous, à ce que je crois, madame la

comtesse.

LA COMTESSE, *riant.*

De moi!.. je connais un conspirateur!.. Ah! le nom de ce traître, qui m'a trompée?...

MONTRICHARD.

M. Henri de Flavigneul!..

LA COMTESSE, *avec bonhomie.*

M. de Flavigneul!.. ce tout jeune homme, qui a l'air si doux... oh! je n'aurais jamais cru cela de lui!.. je l'ai vu en effet quelquefois chez sa mère... mais c'en est fait! (*Riant.*), je dis comme le farouche Horace : Il est bonapartiste, je ne le connais plus! je crois que je fais le vers un peu long, mais Corneille me le pardonnera... Ah! ça, mais où est-il ce M. de Flavigneul?

MONTRICHARD.

Il se cache.

LA COMTESSE.

Il se cache!

MONTRICHARD.

Dans un château...

LA COMTESSE.

Voisin?

MONTRICHARD.

Très-voisin...

LA COMTESSE.

Où vous allez le surprendre...

MONTRICHARD.

Voilà le difficile!.. et il me faudrait votre aide pour cela, madame...

LA COMTESSE.

Mon aide!..

MONTRICHARD.

Oui! Imaginez-vous que ce château appartient à une femme du plus haut rang, du plus pur royalisme... une femme d'esprit, de cœur, et de plus, ma bienfaitrice...

LA COMTESSE, *ironiquement.*

Comme moi?...

MONTRICHARD.

Précisément... Vous concevez mon embarras... pour lui dire d'abord, que je la soupçonne, puis, que je viens faire chez elle une invasion domiciliaire... et, ma foi, madame, je vous l'avouerai... j'ai compté sur vous pour la prévenir.

LA COMTESSE, *éclatant de rire.*

Ah! la bonne folie!.. Ainsi vous croyez que moi!.. je recèle un conspirateur...

MONTRICHARD.

Hélas!. je ne le crois pas; j'en suis sûr!

LA COMTESSE.

Et c'est pour cela que vous avez amené tout cet attirail de dragons? que vous avez déployé ce luxe de gendarmerie?

MONTRICHARD.

Mon Dieu, oui! et je ne m'éloignerai qu'après avoir arrêté l'ennemi du roi... Il faut bien que je vous prouve ma reconnaissance, comtesse...

LA COMTESSE, *changeant de ton.*

Eh bien... moi, monsieur le baron, je vous prouverai comment une femme offensée se venge!

MONTRICHARD.

Vous venger...

LA COMTESSE.

D'un procédé inqualifiable... d'une sanglante injure pour une fervente royaliste comme moi... (*Allant au canapé.*) Veuillez vous asseoir, baron... asseyez-vous... et écoutez-moi!...

HENRI, *se rapprochant pour écouter, et à part.*

Qu'est-ce qu'elle va lui dire?

LA COMTESSE, *à Henri.*

Qu'est-ce que vous faites là?.. vous écoutez, je crois... achevez donc votre service! (*A Montrichard.*) Vous rappelez-vous, monsieur le baron, qu'il y a, hélas!.. dix-huit ans, un jeune magistrat plein de talent et de zèle, fut envoyé au château de Kermadio, pour y arrêter trois chefs vendéens...

MONTRICHARD.

Si je me le rappelle, madame, ce magistrat? c'était moi!

LA COMTESSE, *avec moquerie.*

Vous!.. vous étiez alors procureur de la république, ce me semble...

MONTRICHARD.

Vous croyez?...

LA COMTESSE.

J'en suis sûre.

MONTRICHARD.

C'est possible.

LA COMTESSE.

Or donc, puisque c'était vous, monsieur le baron, vous souvenez-vous qu'une petite fille de treize ou quatorze ans?...

MONTRICHARD.

Fit évader les trois chefs vendéens à ma barbe, et avec une adresse ..

LA COMTESSE.

Épargnez ma modestie, monsieur le baron; cette petite fille, c'était moi!

MONTRICHARD

Vous?... madame?...

LA COMTESSE.

Douze ans après, en Normandie... où vous étiez je crois fonctionnaire sous l'empire...

MONTRICHARD, *avec embarras.*

Madame!...

LA COMTESSE.

Eh! mon Dieu! qui n'a pas été fonctionnaire sous l'empire!... Vous rappelez-vous ces compagnons du général Moreau qui allèrent rejoindre une frégate anglaise...

MONTRICHARD.

Sous prétexte d'un déjeuner, d'une promenade en rade!...

LA COMTESSE.

Où je vous avais invité... Ne vous fâchez pas... Vous voyez, comme je vous le disais, que nous avons déjà combattu l'un contre l'autre sur terre et sur mer... aujourd'hui, nous voici de nouveau en présence, vous, cherchant toujours, moi, cachant encore, du moins à ce que vous croyez... Rien de changé a la situation, sinon que vous êtes aujourd'hui préfet de la royauté. Mais ce n'est là qu'un détail. Eh bien! baron, suivez mon raisonnement... ou M. de Flavigneul est ici, ou il n'y est pas!

MONTRICHARD.

Il y est, madame!

LA COMTESSE.

A moins qu'il n'y soit pas.

MONTRICHARD.

Il y est!

LA COMTESSE.

Décidément?... Eh bien! vous savez comme je cache, cherchez?... (*Elle se lève.*)

MONTRICHARD. *Il se lève.*

Vous verrez comme je cherche... cachez!... Ah! madame la comtesse, vous me prenez pour le novice de 98, ou pour l'écolier de 1804, mais j'étais jeune alors, je ne le suis plus!

LA COMTESSE.

Hélas!... je le suis moins!

MONTRICHARD.

L'ardent et crédule jeune homme est devenu homme!

LA COMTESSE.

Et la jeune fille est devenue femme! Ah! monsieur le baron, vous venez m'attaquer... chez moi! dans mon château! Pauvre préfet! quelle vie vous allez mener! je ris d'avance de toutes les fausses alertes que je vais vous donner. Vous serez en plein sommeil!... debout! le proscrit vient d'être aperçu dans une mansarde. Vous serez assis devant une bonne table, car vous êtes fort gourmet, je me le rappelle... à cheval! M. de Flavigneul est dans la forêt!... Allons, parcourez le château, fouillez, interrogez... et surtout de la défiance? défiez-vous de mes larmes! défiez-vous de mon sourire!... quand je parais joyeuse, pensez que je suis inquiète... à moins que je ne prévoie cette prévoyance, et que je ne veuille la déconcerter par un double calcul... ah! ah! ah!

HENRI, *à part.*

Par le ciel, cette femme est ravissante!

LA COMTESSE, *à Henri.*

Servez des rafraîchissements à M. le baron... Prenez des forces, baron... prenez... vous en aurez besoin... (*Voyant qu'Henri rit encore et n'apporte rien.*) Eh bien! que faites-vous là avec vos bras pendants et votre mine bêtement réjouie... Servez donc?... (*A Montrichard en s'en allant.*) Adieu! baron... ou plutôt au revoir!... car si vous devez rester ici jusqu'à capture faite... vous voilà chez moi en semestre... (*Lui faisant la révérence.*) ce dont je me félicite de tout mon cœur... Adieu! baron, adieu! (***Elle sort par la porte du fond.***)

SCÈNE IX.

HENRI, MONTRICHARD.

MONTRICHARD, *se promenant pendant qu'Henri le suit en tenant un plateau de rafraîchissements.*

Démon de femme! voilà le doute qui commence à me prendre... on m'a trompé peut-être... M. de Flavigneul n'est pas ici...

HENRI, *le suivant.*

Monsieur le baron désire-t-il?...

MONTRICHARD, *se promenant toujours.*

Tout à l'heure!... S'il y était... la comtesse aurait-elle ce ton insultant et railleur?

HENRI, *lui offrant toujours à boire.*

Monsieur le baron...

MONTRICHARD.

Tout à l'heure, vous dis-je!... (*A lui-même.*) Mais s'il n'y est pas... mon expédition va me couvrir de ridicule... sans compter que le crédit de la comtesse est considérable et qu'elle peut me perdre... Si je repartais?... oui, mais il est ici! si une heure après mon départ la comtesse fait passer la frontière à M. de Flavigneul, me voilà perdu de réputation... Ah! j'en ai la tête toute en feu!

HENRI.

Si monsieur le baron voulait des rafraîchissements?

MONTRICHARD.

Va-t'en au diable!

HENRI.

Oui, monsieur le baron!

MONTRICHARD.

Attends... Quelle idée!... oui! (*A Henri.*) Venez ici et regardez-moi? (*Il boit. Après l'avoir examiné.*) Vous ne me semblez pas aussi niais que vous voulez le paraître...

HENRI.

Monsieur le baron est bien bon!

MONTRICHARD.

L'air vif, l'air fin...

HENRI, *à part.*

Où veut-il en venir?

MONTRICHARD, *après un moment de silence.*

Votre maîtresse vous a bien maltraité tout à l'heure...

HENRI.

Oui, monsieur le baron.

MONTRICHARD.

Est-ce qu'elle vous soumet souvent à ce régime-là?

HENRI.

Tous les jours, monsieur le baron.

MONTRICHARD.

Et combien vous donne-t-elle de surcroît de gages, pour ce supplément de mauvaise humeur?

HENRI.

Rien du tout, monsieur le baron

MONTRICHARD.

Ainsi mal mené et mal payé? (*Changeant de ton.*) Mon garçon, veux-tu gagner vingt-cinq louis?

HENRI.

Moi, monsieur le baron, comment?

MONTRICHARD.

Le voici!... (*Mystérieusement.*) M. Henri de Flavigneul doit être caché dans ce château.

HENRI.

Ah!

MONTRICHARD.

Si tu peux le découvrir et me le montrer... je te donne vingt-cinq louis.

HENRI, *riant.*

Rien que pour vous le montrer? monsieur le baron...

MONTRICHARD.

Pourquoi ris-tu?

HENRI.

C'est que c'est de l'argent gagné!

MONTRICHARD.

Est-ce que tu sais quelque chose?

HENRI.

Un peu, pas encore beaucoup, mais c'est égal!.. ou je me trompe fort ou je vous le montrerai...

MONTRICHARD.

Bravo!... tiens, voilà un louis d'avance!

HENRI.

Merci, monsieur le baron.

MONTRICHARD.

Et maintenant va-t'en, de peur qu'on ne nous soupçonne de connivence... la comtesse est si fine!...

HENRI.

Oui, monsieur le baron... (*Revenant.*) Monsieur le baron?... si je tâchais de me faire attacher par madame à votre service, nous pourrions plus facilement nous parler...

MONTRICHARD.

Très-bien!... je vois que je ne me suis pas trompé en te choisissant...

HENRI.

Merci, monsieur le baron. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

MONTRICHARD, *seul.*

Et d'un allié dans la place! ce n'est pas maladroit ce que j'ai fait là... cela vous apprendra à gronder vos gens devant moi, madame la comtesse... Mais, voyons? il n'est pas de citadelle, si forte qu'elle soit, qui n'ait un côté faible, et vous n'êtes pas ici, madame, la seule que l'on puisse attaquer .. (*Tirant un portefeuille.*) Quels sont les habitants de ce château?... (*Lisant.*) M. de Kermadio, frère de la comtesse, personnage muet; M. de Grignon... ce doit être un parent de M. de Grignon, le président de la cour prévôtale, un homme de notre bord... il pourra m'être utile... (*Continuant de lire.*) Ah! arrêtons-nous là?... Mademoiselle Léonie de Villegontier... nièce de la comtesse... et une nièce non mariée!... elle doit avoir seize ou dix-sept ans au plus... on se marie très-jeune dans notre classe... et... M. de Flavigneul... quel âge a-t-il? vingt-cinq ans, à ce que l'on dit; sa figure?... je n'ai pas encore son signalement, mais j'attends; d'ailleurs il doit être beau, un proscrit est toujours beau! donc, si M. de Flavigneul est ici, mademoiselle Léonie le sait... si elle le sait, elle doit lui porter de l'intérêt... peut-être mieux, et mon arrivée doit la faire trembler... or à seize ans, quand on tremble, on le montre... ce n'est pas comme la comtesse! quelle femme! en vérité je crois qu'on en deviendrait amoureux si l'on avait le temps... Une jeune fille s'avance vers ce salon? la figure romanesque, le front rêveur, les yeux baissés... ce doit être elle... Oh! si je pouvais prendre ma revanche!... essayons?

SCÈNE XI.

MONTRICHARD, LÉONIE.

LÉONIE, *l'apercevant.*

Pardonnez-moi, monsieur le baron... je croyais ma tante dans ce salon, je venais...

MONTRICHARD.

Elle sort à l'instant, mademoiselle, mais je serais bien malheureux si son absence me faisait traiter par vous en ennemi!

LÉONIE.

Moi, vous traiter en ennemi! comment, monsieur?...

MONTRICHARD.

En vous éloignant... Mon Dieu!... je conçois votre défiance...

LÉONIE.

Ma défiance?

MONTRICHARD.

Sans doute, vous croyez que je viens ici pour vous ravir quelqu'un qui vous est cher!

LÉONIE, *à part.*

Il veut me sonder, mais je vais être fine... (*Haut.*) Je ne sais pas ce que vous voulez dire, monsieur.

MONTRICHARD.

Ce que je veux dire est bien simple, mademoiselle. Il y a une heure, quand vous m'avez vu arriver ici... suivi d'hommes armés... vous avez dû me prendre pour votre adversaire. Je l'étais en effet, puisque je croyais M. de Flavigneul dans ce château, et que je venais pour l'arrêter... mais maintenant tout est changé!

LÉONIE.

Comment?

MONTRICHARD.

Je sais... j'ai la certitude que M. de Flavigneul n'est pas ici.

LÉONIE.

Ah!

MONTRICHARD.

Et je pars!

LÉONIE, *vivement.*

Tout de suite?

MONTRICHARD, *souriant.*

Tout de suite!... tout de suite!... Savez-vous, mademoiselle, que votre empressement pourrait me donner des soupçons...

LÉONIE, *commençant à se troubler.*

Comment, monsieur?

MONTRICHARD.

Certainement! A vous voir si heureuse de mon départ... je pourrais croire que je me suis trompé... et que M. de Flavigneul est encore ici...

LÉONIE, *avec agitation.*

Moi, heureuse de votre départ! au contraire, monsieur le baron; et certainement si nous pouvions vous retenir longtemps, très-longtemps...

MONTRICHARD, *souriant.*

Permettez, mademoiselle, voilà que vous tombez dans l'excès contraire! Tout à l'heure, vous me renvoyiez un peu trop vite, maintenant vous voulez me garder un peu trop longtemps... ce qui, pour un homme soupçonneux, pourrait bien indiquer la même chose...

LÉONIE, *avec trouble.*

Je ne comprends pas... monsieur le baron.

MONTRICHARD, *souriant.*

Calmez-vous, mademoiselle, calmez-vous! ce sont là de pures suppositions... car je suis certain que M. de Flavigneul n'est pas ou n'est plus dans ce château.

LÉONIE.

Et vous avez bien raison!

MONTRICHARD.

Aussi, par pure formalité, et pour acquit de conscience... (*Souriant*) je ne veux pas avoir dérangé tout un escadron pour rien. . (*L'observant.*) je vais faire fouiller les bois environnants par les dragons.

LÉONIE, *tranquillement.*

Faites, monsieur le baron.

MONTRICHARD, *à part.*

Il n'est pas dans les bois... (*A Léonie.*) Visiter les combles, les placards, les cheminées du château...

LÉONIE, *de même.*

C'est votre devoir, monsieur le baron.

MONTRICHARD, *à part.*

Il n'est pas caché dans le château!... (*A Léonie.*) Enfin, interroger, examiner, car il y a aussi les déguisements... (*Léonie fait un mouvement. A part.*) Elle tressaille!... (*Haut.*) Interroger donc, toujours par pur scrupule de conscience... les garçons de ferme... (*A part.*) Elle est calme! (*A Léonie, et l'observant.*) Les hommes de peine, les domestiques... (*A part.*) Elle a tremblé. (*Haut.*) Et enfin... ces formalités remplies, je partirai avec regret, puisque je vous quitte, mesdames, mais heureux cependant de ne pas être forcé d'accomplir ici mon pénible devoir...

LÉONIE, *avec agitation.*

Comment, monsieur le baron, quel devoir?

MONTRICHARD.

Mais, vous ne l'ignorez pas, M. de Flavigneul est militaire, et je devrais l'envoyer devant un conseil de guerre.

LÉONIE, *éperdue.*

Un conseil de guerre!... mais c'est la mort!...

MONTRICHARD.

La mort... non; mais une peine rigoureuse!

LÉONIE.

C'est la mort, vous dis-je!... Vous n'osez me l'avouer! mais j'en suis certaine!... La mort pour lui! oh! monsieur, monsieur, je tombe à vos genoux! grâce!... il a vingt-cinq ans! il a une mère qui mourra s'il meurt! il a des amis qui ne vivent que de sa vie! grâce!... il n'est pas coupable, il n'a pas conspiré... il me l'a dit lui-même... ne le condamnez pas, monsieur, ne le condamnez pas!...

MONTRICHARD, *à Léonie.*

Pauvre enfant! (*A part.*) Après tout, c'est mon devoir. (*Haut.*) Prenez garde, mademoiselle... vous me parlez comme s'il était en mon pouvoir!... Il est donc ici?...

LÉONIE, *au comble de l'angoisse.*

Ici!... je n'ai pas dit...

MONTRICHARD.

Non, mais quand j'ai parlé d'interroger les domestiques du château, vous avez pâli...

LÉONIE.

Moi!...

MONTRICHARD.

Vous vous êtes écriée : Il me l'a dit lui-même!...

LÉONIE.

Moi!...

MONTRICHARD.

A l'instant, vous me disiez : Ne l'arrêtez pas!...

LÉONIE.

Moi!... (*Apercevant Henri qui entre, elle pousse un cri terrible et reste éperdue, la tête dans ses deux mains*)

HENRI, *à ce cri et apercevant Montrichard, va à lui et vivement a voix basse.*

Je suis sur la trace!

MONTRICHARD, *bas.*

Et moi aussi.

HENRI.

Il est dans le château.

MONTRICHARD.

Je viens de l'apprendre.

HENRI.

Sous un déguisement.

MONTRICHARD, *bas.*

Bravo! (*Voyant que Léonie a relevé la tête et le regarde*) Silence!... (*S'approchant de Léonie.*) Je vous vois si émue, si troublée, mademoiselle, que je craindrais que ma présence ne devînt importune... Je me retire...... (*A Henri, en s'éloignant.*) Veille toujours, et qu'il ne sorte pas d'ici.

HENRI, *bas.*

Il n'en sortira pas... tant que j'y serai...

MONTRICHARD.

Bien! (*Montrichard sort.*)

SCENE XII.

LÉONIE, HENRI.

HENRI, *se jetant sur une chaise en riant.*

Ah! ah! ah! quelle scène!

LÉONIE.

Ah! ne riez pas, monsieur, ne riez pas!...

HENRI.

Ciel! quelle douleur sur vos traits! Qu'avez-vous donc?

LÉONIE.

Accablez-moi, monsieur Henri, maudissez-moi!...

HENRI.

Vous?...

LÉONIE.

Je suis une malheureuse sans foi et sans courage!

HENRI.

Au nom du ciel! que dites-vous?

LÉONIE.

Vous vous étiez confié à moi, vous m'avez révélé le secret d'où dépend votre vie... Eh bien, ce secret, je l'ai livré... je vous ai trahi!

HENRI.

Comment?

LÉONIE.

Devant votre juge, ici... à l'instant même!... Oh! lâche que je suis!... j'ai eu peur... (*Se reprenant vivement.*) peur pour vous, monsieur!...

HENRI, *surpris.*

Est-il possible?...

LÉONIE, *sanglotant.*

Moi!... vous perdre?... moi, qui donnerais ma vie pour vous sauver!...

HENRI.

Qu'entends-je?...

LÉONIE.

Mais je ne survivrai pas à votre arrêt, je vous le jure... Aussi, je vous supplie de ne pas m'en vouloir et de me pardonner... (*Elle se jette à genoux*)

HENRI, *voulant la relever.*

Léonie! au nom du ciel!...

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE *entrant vivement.*

LA COMTESSE.

Que vois-je?... Et que fais-tu là?...

LÉONIE.

Je lui demande grâce et pardon, car c'est par moi que tout est découvert, par moi que tout est perdu!

LA COMTESSE, *vivement.*

Perdu!... Perdu?... non pas; je suis là, moi!

LÉONIE, *avec joie.*

Oh! ma tante!... sauvez-le!...

HENRI.

Ne craignez rien, M. de Montrichard m'a pris pour complice!...

LA COMTESSE, *vivement*

Ne vous y fiez pas!... Un mot, un geste, une seconde suffisent pour l'éclairer; mais je suis là!...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, DE GRIGNON, *puis* UN BRIGADIER DE GENDARMERIE.

DE GRIGNON.

Qu'est-ce que cela signifie, le savez-vous, comtesse? qu'est-ce que tous ces bruits de conspiration, de conspirateurs déguisés?...

LA COMTESSE.

Un rêve de M. de Montrichard!

DE GRIGNON.

Un rêve? soit; mais en attendant on arrête tout le château, toute la livrée!

LÉONIE, *avec frayeur.*

O ciel!

LA COMTESSE, *à de Grignon.*
Vous en êtes sûr?...

DE GRIGNON.
Parfaitement! je viens de voir saisir votre cocher et un de vos valets de pied... mais, tenez, voici un brigadier de gendarmerie... non, de dragons... qui vient sans doute ici avec des intentions... de gendarme...

SCÈNE XV.

Les Précédents, un Brigadier de gendarmerie.

LE BRIGADIER, *à Henri.*
Ah! c'est vous que je cherche, monsieur.

HENRI.
Moi?

LE BRIGADIER.
Veuillez me suivre...

HENRI, *au brigadier.*
Il y a erreur, monsieur, je suis attaché au service particulier de M. le préfet.

LE BRIGADIER.
Il n'y a pas erreur; mes ordres sont précis, veuillez me suivre!...

LA COMTESSE, *bas, à Henri.*
N'avouez rien, je réponds de tout... (*Haut.*) Allez donc, Charles, allez, obéissez.

HENRI.
Oui, madame. (*Il va prendre son chapeau sur la cheminée.*)

LA COMTESSE, *bas, à de Grignon.*
Ici, dans un quart d'heure, il faut que je vous parle, à vous seul.

DE GRIGNON.
Moi?

LA COMTESSE.
Silence! (*Elle se dirige à gauche, vers Léonie.*)

DE GRIGNON, *à part.*
Un rendez-vous? De mieux en mieux!

LÉONIE, *à part.*
Et c'est moi qui le perds!

HENRI, *au brigadier.*
Je vous suis.

LA COMTESSE, *à part.*
Perdu par elle! sauvé par moi! (*Elle sort à gauche, avec Léonie; Henri et le brigadier, par le fond; de Grignon, par la droite.*)

ACTE TROISIÈME.

(Même décor.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, LÉONIE, *entrant chacune d'un côté opposé.*

LA COMTESSE, *à Léonie.*
Eh bien! quelles nouvelles?

LÉONIE.
J'ai exécuté toutes vos instructions sans trop les comprendre.

LA COMTESSE.
Cela n'est pas nécessaire... La livrée de George, mon valet de pied...

LÉONIE.
Je l'ai fait porter, comme vous me l'aviez dit (*Montrant l'appartement à gauche*), là, dans cet appartement; mais monsieur de Montrichard...

LA COMTESSE.
Il a appelé tour à tour devant lui tous les domestiques de la maison, les renvoyant après les avoir interrogés.

LÉONIE.
Et monsieur Henri?

LA COMTESSE.
Il l'a toujours gardé auprès de lui.

LÉONIE, *effrayée.*
C'est mauvais signe.

LA COMTESSE.
Peut-être!

LÉONIE.
Signe de soupçon...

LA COMTESSE.
Ou de confiance! car Tony, notre petit groom, qui écoute toujours, a entendu, en plaçant sur la table des plumes et de l'encre qu'on lui avait demandées...

LÉONIE.
Il a entendu...

LA COMTESSE.
Henri disant à voix basse au préfet: « Ne vous découragez pas; « je vous assure qu'il est ici, et qu'on veut le faire évader sous le « costume d'un des gens de la maison. »

LÉONIE.
Quelle audace!...Cela me fait trembler...

LA COMTESSE.
Et moi, cela me rassure!... On peut mettre cette idée à profit; mais il faut se hâter... Henri est si imprudent!... il finira par se trahir!...

LÉONIE.
Et vous voulez le faire évader?

LA COMTESSE.
Le faire évader?... Enfant!... où sont les troupes ennemies?

LÉONIE.
Une douzaine de gendarmes dans la cour du château.

LA COMTESSE.
Bien.

LÉONIE.
Une trentaine de dragons en dehors, autour des fossés et devant la grande porte.

LA COMTESSE.
Très-bien.

LÉONIE.
Par exemple, ils ont oublié de garder la porte des écuries et remises qui donne sur la campagne.

LA COMTESSE, *souriant.*
Tu crois!... Je reconnais bien là monsieur de Montrichard...

LÉONIE.
Vous en doutez... ma tante? (*La conduisant vers la porte à gauche qui est restée ouverte.*) Par la croisée de cette chambre qui donne sur la grande route, regardez... pas un seul soldat!

LA COMTESSE.
Non! mais à vingt pas plus loin, ne vois-tu pas le bouquet de bois?... Il doit y avoir là une embuscade.

LÉONIE.
Comment supposer... (*Poussant un cri.*) Ah! mon Dieu! j'ai vu au-dessus d'un buisson le chapeau galonné d'un gendarme...

LA COMTESSE.
Quand je te le disais....

LÉONIE.
Ah! je comprends!... on voulait l'engager à fuir de ce côté...

LA COMTESSE.
Pour mieux le saisir... précisément... Merci, monsieur le baron; le moyen est bon, et il pourra nous servir!

LÉONIE.
Comment?

LA COMTESSE.
Fie-toi à moi... J'entends M. de Grignon.. va dire à Jean, le palefrenier, de mettre les chevaux à la calèche...

LÉONIE.
Mais, ma tante...

LA COMTESSE.
Va, ma fille, va!...
(*Léonie sort par la porte de gauche.*)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, DE GRIGNON, *entrant mystérieusement sur la pointe des pieds.*

DE GRIGNON.
Me voici, madame, fidèle au rendez-vous que vous m'avez donné!... (*Il va prendre une chaise.*)

LA COMTESSE, *avec amabilité.*
Je vous attendais...

DE GRIGNON, *avec joie.*
Vous m'attendiez!...

LA COMTESSE.
Et tout en vous attendant, je rêvais...

DE GRIGNON.
A qui?

LA COMTESSE.
A vous!...

DE GRIGNON.
Est-il possible!...

LA COMTESSE.

Oui, à ce caractère chevaleresque, à ce besoin de danger, qui vous tourmente...

DE GRIGNON.

J'en conviens!

LA COMTESSE.

Et comme rien n'est plus contagieux que l'imagination, et que, grâce au baron de Montrichard, j'ai l'esprit tout plein de conspirateurs et d'arrestations, j'étais là à faire des châteaux en Espagne... de catastrophes... je me figurais un pauvre proscrit condamné à mort...

DE GRIGNON.

Et vous étiez le proscrit.

LA COMTESSE.

Non, au contraire, c'est à moi qu'il venait demander asile.

DE GRIGNON.

C'est bien aussi...

LA COMTESSE.

Il m'apprenait qu'il avait une mère, une sœur...

DE GRIGNON.

Comme c'est vrai!

LA COMTESSE.

Et soudain voilà des soldats qui entourent le château en m'ordonnant de leur livrer mon hôte...

DE GRIGNON, *se levant.*

Le livrer... jamais!

LA COMTESSE.

Comme nous nous entendons!... Ils me menaçaient presque de la mort!...

DE GRIGNON.

Qu'importe la mort! surtout si celle que l'on aime est là pour vous encourager, pour vous bénir... Ah! comtesse, quand je fais de tels rêves, avec vous pour témoin, mon cœur bat, ma tête s'exalte...

LA COMTESSE, *souriant.*

Peut-être parce que c'est un rêve!...

DE GRIGNON.

Quoi! vous doutez qu'en réalité... Mais que faut-il donc pour vous convaincre? Ce matin, j'ai failli, pour vous, me jeter au milieu des flammes... ce soir, je voudrais vous voir dans un péril mortel pour vous en arracher ou le partager avec vous...

LA COMTESSE.

Quelle chaleur!...

DE GRIGNON.

Ah! vous ne le connaissez pas ce cœur qui vous adore, vous ne savez pas de quel sacrifice, de quel dévouement l'amour le rendrait capable... Oui... je n'adresse au ciel qu'une prière, c'est qu'il m'envoie une occasion de mourir pour vous!

LA COMTESSE.

Eh bien! le ciel vous a entendu.

DE GRIGNON.

Comment?

LA COMTESSE.

Cette occasion que vous imploriez, il vous l'envoie!

DE GRIGNON.

Hein?

LA COMTESSE.

Charles, mon valet de chambre, que vous avez vu arrêter, n'est pas Charles : c'est M. Henri de Flavigneul.

DE GRIGNON.

Quoi!...

LA COMTESSE.

M. Henri de Flavigneul, condamné à mort comme conspirateur.

DE GRIGNON.

Ciel!

LA COMTESSE.

Et vous pouvez le sauver!...

DE GRIGNON.

Comment?...

LA COMTESSE.

En vous mettant à sa place.

DE GRIGNON.

Pour être fusillé!...

LA COMTESSE.

Non!... cela n'ira pas jusque-là; mais, pendant quelques instants seulement, il faut consentir à passer pour lui, à vous faire arrêter pour lui...

DE GRIGNON.

Ah! permettez, madame, permettez... j'ai dit tout pour vous!... Mais pour un inconnu... pour un étranger...

LA COMTESSE.

Pour un proscrit!...

DE GRIGNON.

J'entends bien!

LA COMTESSE.

Dont je suis la complice... dont je dois défendre les jours au péril des miens, et vous hésitez...

DE GRIGNON.

Du tout! du tout! Vous comprenez bien que si je tremble... car je tremble... c'est pour vous... rien que pour vous... car pour moi... cela m'est bien indifférent...

LA COMTESSE.

Je le savais bien... aussi je compte sur votre héroïsme... et moi! je tâcherai qu'il soit sans péril!

DE GRIGNON.

Sans péril!

LA COMTESSE.

Je crois pouvoir en répondre.

DE GRIGNON.

Sans péril!... (*Avec enthousiasme.*) Mais je veux qu'il y en ait... moi!... je veux le braver pour vous!... Parlez, que faut-il faire?

LA COMTESSE.

Prendre un habit de livrée qui est là.

DE GRIGNON, *avec intrépidité.*

Je le ferai!... Après?

LA COMTESSE.

Monter sur le siége de ma calèche au lieu de mon cocher.

DE GRIGNON.

J'y monterai!... Après?

LA COMTESSE.

Prendre les guides et me conduire...

DE GRIGNON.

Je vous conduirai!... Après?

LA COMTESSE.

Jusqu'à deux cents pas d'ici... où des gendarmes se jetteront sur nous ..

DE GRIGNON, *avec un commencement d'effroi.*

Des gendarmes!

LA COMTESSE.

Et vous arrêteront.

DE GRIGNON, *avec peur.*

Moi, de Grignon!...

LA COMTESSE.

Non pas, vous, de Grignon... mais vous, Henri de Flavigneul... et quoi qu'on vous dise, quoi qu'on vous fasse...

DE GRIGNON.

Quoi qu'on me fasse...

LA COMTESSE.

Vous avouerez; vous soutiendrez que vous êtes Henri de Flavigneul... On vous emprisonnera...

DE GRIGNON.

Moi.. de Grignon...

LA COMTESSE.

Vous, de Flavigneul... et pendant ce temps le véritable Flavigneul passera la frontière... et sauvé par vous, par votre héroïsme...

DE GRIGNON.

Et moi, pendant ce temps-là?

LA COMTESSE.

Vous! en prison... je vous l'ai dit.

DE GRIGNON.

En prison! (*A part.*) Des fers... des cachots... (*Haut.*) Permettez...

LA COMTESSE.

Je vous expliquerai... On vient... vite, vite, la livrée est là.

DE GRIGNON.

Oui, madame... je vais...

LA COMTESSE.

Eh bien; où allez-vous?

DE GRIGNON.

Je vais prendre la livrée...

LA COMTESSE.

Ce n'est pas de ce côté!...

DE GRIGNON.

C'est juste... c'est le salon!...

LA COMTESSE.

C'est par ici!

DE GRIGNON.

C'est vrai!... Je n'y vois plus!...

LA COMTESSE.

Attendez...

DE GRIGNON.

Quoi donc!

LA COMTESSE.

Prenez cette lettre.

DE GRIGNON.

Pourquoi?

LA COMTESSE.

Pour la mettre dans votre habit.

DE GRIGNON.

L'habit de livrée!...

LA COMTESSE.

Précisément.

DE GRIGNON.

Dans quel but?...

LA COMTESSE.

Vous le saurez!... allez toujours!...

DE GRIGNON.

Oui, madame!

LA COMTESSE.

Et au premier coup de sonnette...

DE GRIGNON.

Oui, madame!

LA COMTESSE.

Soyez prêt à paraître.

DE GRIGNON.

En livrée!

LA COMTESSE.

Sans doute!... On vient... allez donc... allez vite!...

DE GRIGNON, *sortant par la porte à gauche.*

Oui... madame! Ah! mon père! ma mère! où m'avez-vous poussé!.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LÉONIE.

LÉONIE.

Ma tante, ma tante... M. de Montrichard monte pour vous parler!

LA COMTESSE.

Déjà?... Pourvu qu'Henri ne soit pas trahi encore...

LÉONIE.

Voici le baron.

LA COMTESSE, *lui montrant la table.*

Là, comme moi, à ton ouvrage.

SCÈNE IV.

MONTRICHARD, LA COMTESSE ET LÉONIE *assises à droite et travaillant.*

MONTRICHARD, *parlant en dehors à un dragon.*

Continuez vos recherches; mais suivez surtout le domestique qui était avec moi...

LÉONIE, *bas à la comtesse.*

Entendez-vous? il soupçonne M. Henri...

LA COMTESSE, *avec trouble.*

C'est vrai! (*Se remettant.*) Allons, du sang-froid!

LE BARON, *s'approchant de la comtesse et de Léonie et les saluant.*

Mesdames...

LA COMTESSE.

Ah! c'est vous, baron? vous venez vous reposer auprès de nous de vos fatigues; vous devez en avoir besoin... Léonie... un fauteuil à M. le baron...

MONTRICHARD, *prenant lui-même un siége.*

Ne prenez pas cette peine, mademoiselle.

LA COMTESSE, *gaiement.*

Eh bien, où en êtes-vous de vos recherches? Avez-vous fait déjà enfoncer bien des armoires dans le château? avez-vous bien fouillé... interrogé?... Mais à propos d'interrogatoire, comment appelez-vous cet examen de conscience que vous avez fait subir à ma nièce?...

MONTRICHARD.

Mademoiselle ne m'a appris que ce que je savais déjà, que M. de Flavigneul est caché ici sous un déguisement.

LA COMTESSE.

Voyez-vous cela... un déguisement de femme peut-être... C'est peut-être ma nièce ou moi?

MONTRICHARD.

Riez, riez... madame la comtesse, mais vous ne me donnerez pas le change...

LA COMTESSE.

Je m'en garderais bien!... Savez-vous que vous avez fait là une belle trouvaille? Ah çà! comment allez-vous faire maintenant pour découvrir le coupable parmi les vingt-cinq ou trente personnes du château...

MONTRICHARD.

Le cercle se resserre, madame la comtesse; et si mes soupçons ne me trompent pas, d'ici à peu de temps...

LÉONIE, *bas à la comtesse.*

Il sait tout, ma tante!...

(*La comtesse lui prend la main pour la faire taire.*)

MONTRICHARD, *continuant.*

Dès que j'aurai un signalement que j'attends....

LÉONIE, *bas.*

Ciel!

MONTRICHARD.

Je pourrai, j'espère, ne plus vous importuner de ma présence.

LA COMTESSE.

Ne vous gênez pas, baron; et si vos soupçons se trompent... ce qui leur arrive quelquefois... veuillez vous installer ici sans façon, sans cérémonie, comme chez vous...

MONTRICHARD.

Moi!...

LA COMTESSE.

Certainement: et pour vous laisser toute liberté dans vos recherches, je vous demanderai la permission d'aller passer quelques jours à la ville, où des affaires m'appellent.

LÉONIE, *étonnée.*

Vous, ma tante!...

LA COMTESSE.

Tais-toi donc!...

MONTRICAARD, *à part.*

Ah! elle veut s'éloigner... (*Haut.*) Vous partez?

LA COMTESSE.

Oui vraiment; et à moins que je ne sois prisonnière dans mon propre château... et que M. le préfet ne me permette pas d'en sortir... (*Tout le monde se lève.*)

MONTRICHARD.

Quelle pensée, madame!... C'est à moi d'obéir, à vous de commander!

LA COMTESSE.

Vous êtes trop bon. J'avais d'avance usé de la permission en demandant mes chevaux... Sont-ils attelés?

LÉONIE.

Oui, ma tante.

LA COMTESSE, *sonnant.*

Eh bien! pourquoi ne vient-on pas m'avertir?... (*Elle sonne toujours.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, DE GRIGNON, *en grande livrée, sortant de la porte à gauche.*

DE GRIGNON.

La voiture de madame la comtesse est avancée.

LA COMTESSE.

C'est bien... Appelez ma femme de chambre, et partons!

MONTRICHARD.

Permettez... permettez, madame... (*A de Grignon.*) Restez... Approchez... approchez... J'ai interrogé tout à l'heure votre valet de pied...

LA COMTESSE.

En vérité!

MONTRICHARD.

Et il me semble que ce n'était pas celui-là.

LA COMTESSE.

J'en ai deux, monsieur le baron.

MONTRICHARD.

Deux! Ah! mais monsieur est-il bien sûr d'avoir toujours porté la livrée?

LÉONIE, *vivement à Montrichard.*

Oh! certainement.

DE GRIGNON, *bas à la comtesse.*

Il m'a déjà vu ce matin en bourgeois.

LA COMTESSE, *bas.*

Tant mieux!

MONTRICHARD.

Ce doit être un domestique nouveau... très-nouveau...

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Qui peut vous le faire croire?

MONTRICHARD.

Un vague souvenir que j'ai, de l'avoir aperçu sous un autre costume.

LA COMTESSE.

En effet, il me sert quelquefois comme valet de chambre.

MONTRICHARD.

Ah!... expliquez-moi donc alors certains signes que je crois remarquer et qui m'étonnent... son trouble...

LÉONIE.

Du tout!...

DE GRIGNON, *à part.*

Dieu! que j'ai peur d'avoir peur!

MONTRICHARD.

Une certaine noblesse de traits... n'est-il pas vrai, mademoiselle?

DE GRIGNON, *à part.*

Je me trahis moi-même... Je dois avoir l'air si noble en domestique.

LA COMTESSE.

Je vous assure, monsieur le baron...

LÉONIE.

Oh! oui, nous vous assurons...

MONTRICHARD.

Alors, c'est différent; et puisque vous m'assurez toutes deux que ce garçon est votre valet de pied... je ne l'interrogerai pas... non... je l'arrête... (*Il remonte au fond.*)

DE GRIGNON, *bas.*

Ah! comtesse...

LA COMTESSE, *bas.*

Tout va bien! nous sommes sauvés. La lettre... tirez la lettre de votre poche...

DE GRIGNON, *bas.*

Comment?

LA COMTESSE, *bas.*

Et, rendez-la moi.

MONTRICHARD, *à la comtesse.*

Eh bien!... (*Redescendant,*) que dites-vous de mon idée?

LA COMTESSE, *avec un embarras feint.*

Je dis, je dis, monsieur le baron, que c'est pousser assez loin la raillerie... et que vous ne me priverez pas d'un serviteur qui m'est utile...

MONTRICHARD.

C'est que j'ai dans la pensée qu'il peut m'être fort utile aussi...

LA COMTESSE, *se rapprochant de de Grignon.*

Vous ne le ferez pas!

MONTRICHARD.

Pourquoi donc?

LA COMTESSE, *avec un embarras croissant et se rapprochant toujours de de Grignon.*

Parce que... parce que... (*Bas à de Grignon.*) La lettre... (*Haut.*) Parce que... cet homme est chez moi... est à moi... que j'en réponds... (*Bas, à de Grignon.*) La lettre, ou vous êtes perdu! (*De Grignon tire la lettre de son habit et va pour la lui remettre.*)

MONTRICHARD, *qui a tout suivi des yeux, s'approchant vivement.*

Ce papier! je vous ordonne de me remettre ce papier, monsieur...

LA COMTESSE, *avec l'accent le plus troublé, à de Grignon.*

Je vous le défends!

MONTRICHARD, *vivement.*

Toute résistance serait inutile... monsieur... ce papier...

DE GRIGNON.

Le voici, monsieur.

LA COMTESSE, *se cachant la tête dans les deux mains.*

Le malheureux, il est perdu!

DE GRIGNON, *à part.*

J'aimerais mieux être ailleurs!

MONTRICHARD, *lisant l'adresse, puis le commencement de la lettre.*

A Monsieur Henri de Flavigneul!

Mon cher fils... (*Il s'arrête, cesse de lire, remet la lettre à de Grignon. Avec solennité.*) Monsieur Henri de Flavigneul, au nom du roi et de la loi, je vous arrête. (*Il remonte au fond.*)

LÉONIE, *qui a tout suivi, poussant un cri de joie.*

Ah!... quel bonheur!

LA COMTESSE, *bas, à Léonie.*

Pleure donc!...

MONTRICHARD, *au dragon.*

Emparez-vous de monsieur.

LA COMTESSE.

Monsieur le baron, je vous en supplie...

MONTRICHARD.

Je ne connais que mon devoir, madame. (*Au dragon.*) Conduisez monsieur dans la pièce voisine... constatez son identité, sa déclaration suffira, et après vous connaissez mes instructions... (*Le dragon fait signe que oui.*)

DE GRIGNON.

Que voulez-vous dire?

MONTRICHARD, *à de Grignon.*

Adieu, brave et malheureux jeune homme, croyez que vous emportez mon estime... et mes regrets...

DE GRIGNON.

Permettez... monsieur... permettez!...

MONTRICHARD, *au dragon.*

Emmenez-le...

DE GRIGNON.

Où donc?

(*La comtesse lui serre la main et il sort sans rien dire.*)

MONTRICHARD, *à la comtesse, qui a son mouchoir sur les yeux.*

Pardonnez, madame, à mon importunité, mais mon premier devoir est d'avertir M. le maréchal d'un événement de cette importance. Où trouverai-je ce qui est nécessaire pour écrire?

LA COMTESSE.

Dans cette chambre (*montrant la porte à gauche*). Ma nièce va vous le donner, Monsieur.

LÉONIE, *voyant Henri entrer par cette porte.*

Ciel! M. Henri!

MONTRICHARD *remonte le théâtre de quelques pas et se trouve à côté de lui.* (*Bas.*)

Tu m'avais dit vrai, il était ici... déguisé; mais, malgré son déguisement, je l'ai découvert. (*Lui prenant la main.*). Je le tiens!

HENRI, *résolument.*

Eh bien, monsieur?

MONTRICHARD.

Silence! voilà tes vingt-cinq louis! (*Il lui glisse dans la main une bourse et sort en passant devant Léonie, qui ne veut passer qu'après lui,*)

HENRI, *stupéfait, avec la bourse dans la main.*

Qu'est-ce que cela signifie?

LÉONIE, *vivement.*

Que je suis au comble du bonheur, car vous êtes sauvé!

HENRI.

Sauvé!...

LÉONIE.

Grâce à ma tante... adieu! (*Elle s'élance dans l'appartement, sur les pas de Montrichard.*)

SCÈNE VI.

HENRI, LA COMTESSE.

HENRI, *jetant la bourse sur la table.*

Sauvé!... sauvé par vous!...

LA COMTESSE.

Pas encore!... J'ai détourné les soupçons du baron... il croit tenir le coupable... mais tant que vous serez dans le château, tant que vous n'aurez pas traversé la frontière... je craindrai toujours...

HENRI.

Et moi, je ne crains plus rien... grâce à celle dont l'esprit, dont l'adresse...

LA COMTESSE.

De l'esprit, de l'adresse! il n'y a là que du cœur, cher Henri : c'est parce que je souffrais... c'est parce que tout mon sang était glacé dans mes veines, que j'ai trouvé la force de veiller sur vous! Vous croyez donc, ingrat (car vous êtes un ingrat!)... de l'esprit! de l'adresse! grand Dieu!... vous croyez donc que la pitié, que l'affection pour un malheureux, consistent à perdre la tête au moment de son danger, à le trahir par son émotion même, comme font les enfants... Non, Henri, la vraie tendresse, la tendresse profonde, c'est de rire en face de ce péril, c'est de railler avec la mort dans le cœur; seulement, quand le danger s'éloigne, le courage s'épuise, la force vous abandonne... (*Fondant en larmes.*) Oh! si vous aviez été arrêté, j'en serais morte!

HENRI.

Chaque jour, chaque instant me révèlera donc en vous une qualité nouvelle... Je cherche en vain dans mon cœur quelques paroles qui vous disent tout ce que j'éprouve... Vous qui pouvez tout... vous qui savez tout... ange, fée, enchanteresse, enseignez-moi donc le moyen de vous payer de tout ce que je vous dois!

LA COMTESSE.

Vous ne me devez rien.

HENRI.

De tout ce que je vous ai fait souffrir!

LA COMTESSE, *avec un grand trouble.*

Avant de répondre, Henri... je dois vous faire une demande... ces paroles si tendres, que vient de prononcer votre bouche... sortent-elles bien du fond de votre cœur?

HENRI.

Ah! vous m'outragez! Quelle preuve!

LA COMTESSE.

Eh bien, c'est...

HENRI.

Parlez... c'est...

LA COMTESSE.

Eh bien, mon ami... c'est de m'aimer... car je vous aime!... Silence... on vient.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MONTRICHARD, *une lettre à la main, sortant de la chambre où il vient d'entrer.* LÉONIE.

MONTRICHARD.

Merci, mademoiselle. Voici, grâce à vous, mon courrier terminé.

LA COMTESSE, *à part.*

Oh! si je pouvais le faire sortir maintenant!

MONTRICHARD, *s'approchant de la comtesse.*

Pardonnez-moi ma victoire, madame...

LA COMTESSE.

Ni votre victoire, monsieur le baron, ni votre manière de vaincre!... Ah! est-ce là le prix que je devais attendre du service que je vous ai rendu?

MONTRICHARD.

Le devoir passe avant la reconnaissance, madame.

LA COMTESSE.

Votre devoir vous commandait-il d'employer la ruse, la trahison?...

MONTRICHARD.

Madame!...

LA COMTESSE.

Je le répète... la trahison!... Vous aurez soudoyé quelque conscience, acheté quelqu'un de mes gens... osez-le nier!... Mais, j'y pense!... oui... (*Regardant Henri.*) Vos regards d'intelligence avec ce garçon... les entretiens mystérieux que vous aviez ensemble!... c'est lui! (*Se tournant vers Henri.*) Ah! misérable serviteur... c'est donc vous qui m'avez trahi?...

HENRI.

Moi, madame?...

LA COMTESSE.

Oui, vous!... je le vois à votre trouble... à l'embarras du baron... Je vous renvoie, je vous chasse, sortez! (*D'un air sévère et étouffant un sourire.*) Sortez!!

MONTRICHARD.

Mais...

LA COMTESSE.

Il ne restera pas une minute de plus à mon service.

MONTRICHARD.

Et moi, je le prends au mien!

LA COMTESSE.

Vous ne le ferez pas, monsieur!

MONTRICHARD.

Si vraiment, madame la comtesse... (*A Henri.*) Allons, mon garçon, à cheval, et au galop jusqu'à Saint-Andéol!

LÉONIE.

Ciel!

MONTRICHARD, *lui remettant une lettre.*

Cette lettre est pour M. le maréchal commandant la division.

HENRI.

Mais, monsieur le préfet, je n'ai pas de cheval.

MONTRICHRD.

Prends le mien.

HENRI.

Mais, monsieur le préfet, les soldats ne me laisseront pas passer.

MONTRICHARD.

Je vais en donner l'ordre.

HENRI, bas, *à la comtesse, pendant que M. de Montrichard remonte vers la porte pour donner aux dragons l'ordre de laisser sortir Henri*),

Je vous dois ma vie, disposez-en!

MONTRICHARD. *à Henri.*

Allons, allons, pars.

HENRI.

Dans une heure, monsieur le préfet, je serai à mon poste. (*Il sort.*)

(*Montrichard remonte le théâtre avec Henri, en lui donnant ses dernières recommandations.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* HENRI.

MONTRICHARD, *aux dragons du fond*

Et, vous autres, amenez le prisonnier.

LA COMTESSE, *à part.*

C'est trop tôt. (*Haut.*) Monsieur le baron, de grâce...

MONTRICHARD.

Je ne suis, vous le savez, ni cruel, ni ami des condamnations, si l'on m'eût écouté, on eût accordé l'amnistie que je demandais.

LA COMTESSE.

Je le sais, eh bien?

MONTRICHARD.

Eh bien, ce jeune homme m'intéresse!... il est votre ami, et je veux tenter de le sauver.

LÉONIE.

De le sauver?

LA COMTESSE.

Comment cela?..

MONTRICHARD.

Cela dépendra de lui... je vais lui parler.

LA COMTESSE, *avec embarras*

Si vous attendiez?... une heure?... une demi-heure... pour le laisser se remettre d'un premier moment de trouble?

MONTRICHARD.

Soyez tranquille... dans un instant nous serons d'accord, je l'espère, et avant dix minutes... je saurai sans doute de lui... tout ce que j'ai besoin de savoir...

LÉONIE, *à part.*

Dix minutes, c'est à peine s'il sera parti!

MONTRICHARD, *voyant entrer de Grignon avec le dragon.*

Il va venir; veuillez, mesdames, vous éloigner.

LA COMTESSE.

Un moment encore.

MONTRICHARD, *sévèrement.*

C'est mon devoir, comtesse...

LA COMTESSE, *s'éloignant avec Léonie.*

Oh! mon Dieu, que faire?

LÉONIE.

Que craignez-vous donc, ma tante?

LA COMTESSE.

Si M. de Grignon faiblit...

LÉONIE.

N'a-t-il pas du courage?

LA COMTESSE.

Un courage qui n'a pas de patience et qui ne dure pas longtemps. (*Elles sortent par la porte à droite*).

(*Le dragon s'éloigne après avoir remis un papier à Montrichard; la comtesse et Léonie sortent en faisant des gestes à de Grignon.*)

SCÈNE IX.

MONTRICHARD, DE GRIGNON.

MONTRICHARD.

Pauvre jeune homme!... heureusement son salut dépend encore de lui.

DE GRIGNON, *à part.*

Je ne suis point à mon aise.

MONTRICHARD, *à de Grignon.*

Approchez, monsieur.

DE GRIGNON.

Vous désirez me parler, monsieur le baron.

MONTRICHARD, *de même.*

Oui monsieur, encore une fois avant le moment fatal.

DE GRIGNON, *à part.*

Quel moment!

MONTRICHARD, *lui montrant le papier que lui a remis le dragon.*

Vous avez reconnu que vous étiez monsieur Henri de Flavigneul?

DE GRIGNON, *avec un soupir.*

Oui!

MONTRICHARD.

Ex-officier au service de l'empereur?

DE GRIGNON.

Oui!

MONTRICHARD.

Et c'est bien vous qui avez signé cette déclaration?

DE GRIGNGNON, *que la peur reprend.*

Oui!

MONTRICHARD.

Il suffit: je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur, que vous pouvez compter sur les égards, les prérogatives dues à un brave.

DE GRIGNON.

Des prérogatives?...

MONTRICHARD.

Oui... Si vous ne voulez pas qu'on vous bande les yeux, si même vous voulez commander le feu... soyez sûr...

DE GRIGNON.

Commander le feu!... qu'est-ce que cela veut dire?

MONTRICHARD.

Que malheureusement mes ordres sont formels. Vous avez été déjà jugé et condamné, l'arrêt est prononcé! il ne me reste plus qu'à l'exécuter! (*Gravement.*) Une heure après leur arrestation, tous les chefs doivent être fusillés sans délai et sans bruit.

DE GRIGNON, *hors de lui.*

Sans bruit!... oh non pas!... j'en ferai du bruit... moi!... on ne fusille pas ainsi les gens... sans bruit est charmant!

MONTRICHARD.

Écoutez-moi, monsieur...

DE GRIGNON.

Sans bruit!...

MONTRICHARD.

Je dois ajouter, et c'est là l'objet de notre entrevue... qu'il est un moyen de salut.

DE GRIGNON.

Lequel?

MONTRICHARD.

Mais peut-être ne voudrez-vous pas l'adopter.

DE GRIGNON, *vivement.*

Et pourquoi donc... et pourquoi pas, monsieur... (*A part.*) Sans bruit!...

MONTRICHARD.

Il a été décidé qu'on accorderait leur grâce à tous ceux qui feraient des déclarations... et si vous en avez quelqu'une à me confier...

DE GRIGNON, *vivement.*

Moi!... certainement... et une très-importante...

MONTRICHARD, *avec joie.*

Est-il possible!

DE GRIGNON.

Je vous en réponds, une qui est décisive et catégorique.

MONTRICHARD.

C'est...

DE GRIGNON.

C'est... que je ne suis pas... (*S'arrêtant.*) Ciel!... la comtesse!...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *entrant vivement par la droite et s'adressant à Montrichard.*

Eh bien, monsieur... je suis d'une inquiétude...

MONTRICHARD.

Rassurez-vous!... J'en étais sûr... M. Flavigneul, qui peut se sauver d'un mot... est prêt à nous révéler...

LA COMTESSE, *avec effroi, se tournant vers de Grignon.*

Quoi?... qu'est-ce donc?... qu'avez-vous à révéler?...

DE GRIGNON, *vivement.*

Moi!... rien!... absolument rien! (*A part.*) Quand elle est là, je n'ose plus avoir peur.

MONTRICHARD.

Mais vous vouliez tout à l'heure me déclarer...

DE GRIGNON, *fièrement.*

Que je n'avais rien à vous dire.

LA COMTESSE, *lui serrant la main et à part.*

Bravo...

MONTRICHARD, *à la comtesse.*

Mais dites-lui donc, madame, dites-lui vous-même, qu'ils se perd de gaieté de cœur...

LA COMTESSE, *bas à Montrichard.*

Vous avez raison... laissez-moi quelques instants avec lui... et je le déciderai... moi!...

DE GRIGNON, *à part et la regardant.*

Quand je la regarde, il me semble que l'âme de ma mère rentre en moi!...

LA COMTESSE, *à Montrichard, regardant toujours de Grignon.*

Oui... oui... j'ai de l'ascendant sur son esprit, il ne me résistera pas!

MONTRICHARD.

Soit... mais hâtez-vous! je ne puis vous donner que jusqu'à l'arrivée du président de la cour prévôtale... que nous attendons.

LA COMTESSE.

Et pourquoi?

MONTRICHARD, *à demi-voix.*

Dispensez-moi de vous le dire!

LA COMTESSE.

Pourquoi?

MONTRICHARD, *à voix basse.*

Sa présence est nécessaire, pour constater que le jugement a été bien et dûment...

LA COMTESSE, *lui serrant la main*

Silence!

MONTRICHARD.

Vous comprenez?...

LA COMTESSE.

Très-bien!

MONTRICHARD, *à de Grignon.*

Je vous laisse avec madame; elle aura sur vous, je l'espère, plus de pouvoir que moi. Écoutez la voix d'une amie.

(*Montrichard sort par le fond, et l'on voit des dragons en sentinelle auxquels il donne des ordres.*)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, DE GRIGNON.

LA COMTESSE, *à part, regardant de Grignon avec intérêt.*

Pauvre garçon!... cela m'a effrayée, comme si réellement...

DE GRIGNON.

Jamais ses yeux ne se sont portés sur moi avec autant d'amitié, et si ce n'étaient ces dragons qui sont là au fond...

(*La comtesse s'approche de de Grignon, et l'entretien s'engage à voix basse.*)

LA COMTESSE.

Ah! merci, mon ami, merci!

DE GRIGNON.

Vous êtes donc contente de moi?

LA COMTESSE

Oui, et je ne vous demande plus que quelques instants de courage et de fermeté.

DE GRIGNON.

De la fermeté?... j'en ai, vous êtes là!... mais, ma foi, vous avez bien fait d'arriver.

LA COMTESSE.

Vous vous impatientiez un peu?

DE GRIGNON.

M'impatienter!... je mourais de... (*Avec abandon.*) Écoutez, il faut que mon cœur s'ouvre devant vous... le mensonge me pèse... je ne suis pas ce que j'ai voulu paraître à vos yeux.

LA COMTESSE.

Comment?

DE GRIGNON.

Je ne suis pas un héros... au contraire; quand je dis au contraire... ce n'est pas tout à fait juste, car il y une moitié de moi, une moitié courageuse qui... je vous expliquerai cela plus tard... tant y a-t-il que quand M. de Montrichard m'a parlé d'être fusillé sans bruit... dans une heure... la peur m'a pris...

LA COMTESSE.

On aurait peur à moins.

DE GRIGNON.

Et j'ouvrais la bouche pour m'écrier : Je ne suis pas M. de Flavigneul. Mais vous êtes entrée, et soudain, à votre vue, j'ai eu honte de mes terreurs, j'ai senti que je pouvais faire de grandes choses, pourvu que vous fussiez là! Ainsi, rassurez-vous, je ne trahirai pas M. de Flavigneul; tout ce que je vous demande, c'est de ne pas m'abandonner... soyez là quand le préfet reviendra... soyez là quand on me signifiera ma sentence, soyez là quand... Je suis capable de tout... même de recevoir pour un autre dix balles au travers du corps, pourvu qu'en les recevant je vous entende dire... je suis là!

LA COMTESSE, *lui prenant la main.*

Brave garçon, car vous êtes brave, je vous connais mieux que vous-même; c'est votre imagination qui s'effraie... ce n'est pas votre cœur.

DE GRIGNON.

Bien, bien, parlez-moi ainsi!...

LA COMTESSE.

Il ne vous manque qu'un bon danger qui vous saisisse à l'improviste.

DE GRIGNON.

Eh bien! il me semble que j'ai ce qu'il me faut.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENTS, MONTRICHARD.

MONTRICHARD.

Je ne puis attendre plus longtemps... madame!... M. le président de la cour prévôtale...

LA COMTESSE.

Vient d'arriver!...

MONTRICHARD.

Oui, madame!... il faut que M. de Flavigneul se décide à parler... ou qu'il me suive!

DE GRIGNON, *hardiment.*

Eh bien! je vous suis!

MONTRICHARD.

Que dites-vous?

DE GRIGNON, *avec exaltation.*

Mon parti est pris! le conseil de guerre, la cour prévôtale, le peloton... le feu de file...

LA COMTESSE, *effrayée.*

Y pensez-vous?

DE GRIGNON, *de même.*

Dix balles en pleine poitrine!... ça m'est égal!... une fois que j'y suis, ça m'est égal! (*A la comtesse.*) Je suis le fils de ma mère... (*A Montrichard.*) Partons, monsieur!

MONTRICHARD.

Vous le voulez?... partons!

LA COMTESSE.

Un instant... un instant.

DE GRIGNON.

Non, non, partons.

LA COMTESSE.

Calmez-vous... j'aurais d'abord une ou deux questions importantes à adresser à monsieur le baron.

MONTRICHARD.

Des questions importantes?

LA COMTESSE.

Oui! monsieur le baron. A quelle heure avez-vous arrêté votre prisonnier?...

MONTRICHARD.

Il y a une heure à peu près... mais je ne vois pas...

LA COMTESSE.

Dites-moi, baron, vous avez dû beaucoup voyager dans votre département?...

MONTRICHARD.

Sans doute, madame; mais, encore une fois...

LA COMTESSE.

Alors, combien faut-il de temps pour aller d'ici à Mauléon sur un bon cheval?

MONTRICHARD.

Trois petits quarts d'heure!... Mais quel rapport?...

LA COMTESSE.

Et de Mauléon à la frontière? toujours sur un bon cheval?

MONTRICHARD.

Dix minutes, mais...

LA COMTESSE.

Trois quarts d'heure et dix minutes... total cinquante-cinq minutes.

MONTRICHARD.

Oh! c'est trop fort, partons?

LA COMTESSE.

Mais attendez donc!... Quel homme!... j'ai encore une dernière question à vous faire. M. le président de la cour prévôtale que vous attendiez, ne vous a-t-il pas été envoyé de Paris, et n'est-ce pas, si je ne me trompe, un ancien sénateur?...

MONTRICHARD.

Monsieur le comte de Grignon!

DE GRIGNON, *poussant un cri de joie.*

Mon oncle!... mon bon oncle!

MONTRICHARD, *stupéfait.*

Votre oncle!

LA COMTESSE, *froidement et lui faisant la révérence.*

Ici finissent mes questions, monsieur! je ne vous retiens plus; vous pouvez conduire au président... son neveu...

MONTRICHARD, *interdit et regardant de Grignon avec effroi.*

M. Henri de Flavigneul!

LA COMTESSE, *riant.*

Fi donc!... un drame! une tragédie!... nous avons mieux que cela à vous offrir! une scène de famille... (*Montrant de Grignon.*) M. Gustave de Grignon maître des requêtes... que son oncle n'avait pas vu depuis longtemps; et c'est à vous, monsieur, qu'il devra ce plaisir!

MONTRICHARD, *tout troublé.*

Quoi?... monsieur serait... ou plutôt ne serait pas... c'est impossible!... vous voulez encore me tromper, madame!

LA COMTESSE, *riant.*

Vous pouvez vous en rapporter au président lui-même et à la voix du sang, qui ne trompe jamais!...

MONTRICHARD.

Et votre trouble ce matin quand j'ai fait arrêter monsieur.

LA COMTESSE.

Mon trouble? ruse de guerre!

MONTRICHARD.

Cette lettre que j'ai prise sur lui.

LA COMTESSE.

C'est moi qui venais de la lui remettre.

MONTRICHARD.

Vos larmes de douleur!

LA COMTESSE, *riant.*

Est-ce que j'ai pleuré? Ah! pauvre baron, il ne faut pas m'en vouloir... je vous avais promis de me moquer de vous... et je ne trompe jamais... vous le savez?

DE GRIGNON.

C'est du génie!

MONTRICHARD.

Mais alors quel est donc le coupable? car il était ici, j'en suis certain.

LA COMTESSE.

Ah! voilà! qui est-ce? cherchez!

MONTRICHARD.

Dieu! quel trait de lumière!... si c'était l'autre!

LA COMTESSE.

Qui? l'autre? celui à qui vous avez donné un sauf-conduit; celui que vous avez essayé de séduire; celui pour lequel vous avez imploré ma clémence, ah! je le voudrais bien!

MONTRICHARD.

C'est lui! ah! je ne suis pas encore vaincu... et je cours...

LA COMTESSE.

Sur ses traces?... inutile!... vous ne le rattraperez jamais!

MONTRICHARD.

Vous croyez?

LA COMTESSE.

Il a un trop bon cheval!

MONTRICHARD, *avec colère.*

Ah!

DE GRIGNON, *riant.*

A ah! ah!

LA COMTESSE.

Le cheval du préfet lui-même!... car vraiment vous avez pensé à tout, généreux ami, même à l'équiper!... et à le solder... témoin ces vingt-cinq louis que je suis chargée de vous rendre... (*Allant les prendre sur la table.*) Car lui donner des honoraires pour vous tromper... c'est trop fort!

MONTRICHARD.

Ah! vous êtes un monstre infernal! Tant de duplicité, tant de sang-froid! Et moi qui ai écrit au maréchal... Je tiens le chef! Ah! je me vengerai!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LÉONIE *entrant très-agitée.*

LÉONIE, *à Montrichard.*

Monsieur le baron, voici une dépêche très-pressée qui arrive de Lyon.

(*Montrichard prend les dépêches, et Léonie s'approche vivement de la comtesse.*)

MONTRICHARD.

Du maréchal!

LÉONIE, *bas.*

Ah! ma tante, quel malheur!

LA COMTESSE.

Quoi donc?

LÉONIE.

Il est revenu!

LA COMTESSE, *bas.*

Qui?

LÉONIE, *de même.*

M. Henri!

LA COMTESSE, *bas.*

Comment?

LÉONIE, *bas et montrant un cabinet à droite.*

Il est là!...

LA COMTESSE, *bas.*

Ciel!

MONTRICHARD *fait un geste de joie, puis après avoir lu la dépêche.*

Ah! madame la comtesse!... à moi la revanche!

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire?

MONTRICHARD.

Vous triomphiez, tout à l'heure!... mais à la guerre la fortune est changeante, et malgré votre esprit et vos ruses, le sort de M. de Flavigneul est encore entre mes mains; oui, grâce à ces dépêches que m'envoie M. le maréchal, je puis forcer le fugitif, en quelque lieu qu'il soit, à se remettre lui-même en mon pouvoir!

LA COMTESSE, *avec trouble.*

Vous... comment?...

MONTRICHARD.

C'est mon secret! A chacun son tour, madame la comtesse!... Je veux seulement, avant mon départ, vous montrer que je sais me venger... (*A de Grignon.*) Monsieur de Grignon, je vais prévenir votre oncle pour qu'il vienne lui-même vous rendre à la liberté. Au revoir, madame la comtesse!

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

DE GRIGNON, LA COMTESSE, LÉONIE, *puis* HENRI.

LA COMTESSE.

Que m'as-tu dit? Henri!

LÉONIE.

Il est là...

HENRI, *paraissant par la porte à droite.*

Me voici.

DE GRIGNON, *qui est au fond.*

Lui!

LA COMTESSE.

Malheureux! que venez-vous faire ici?

HENRI, *vivement.*

Mon devoir!... Avez-vous pu croire que je laisserais un innocent périr à ma place?

LA COMTESSE.

Périr!

HENRI.

Le vieux garde qui accompagnait ma fuite m'a tout appris... M. de Grignon s'est offert pour moi... M. de Grignon a été arrêté pour moi!...

LA COMTESSE.

Et M. de Grignon est libre! Malheureux enfant! Tenez? qu'il vous le dise lui-même!...

HENRI, *apercevant de Grignon et se jetant dans ses bras.*

Ah! monsieur, un tel dévouement...

DE GRIGNON.

Entre gens de cœur, ce n'est qu'un devoir! (*A part.*) C'est étonnant... je le pense!

LÉONIE.

Et être revenu chercher le péril quand tout était dissipé... conjuré...

LA COMTESSE, *avec énergie.*

Tout l'est encore!...

LÉONIE.

Comment?

LA COMTESSE, *à Henri.*

Le dernier lieu où l'on vous cherchera maintenant, c'est ici. M. Montrichard va partir. (*A Grignon.*) Vous, en sentinelle pour guetter son départ.

DE GRIGNON.

J'y cours.

LA COMTESSE, *à Henri.*

Vous... dans ce cabinet.

HENRI.

Mais...

LA COMTESSE.

Oh! je le veux!... et dans quelques instants plus de danger. (*Henri sort.*)

SCÈNE XV.

LA COMTESSE, LÉONIE.

LA COMTESSE, *à Léonie.*

Oui, oui, tu peux partager maintenant ma sécurité et ma joie. (*Voyant qu'elle se détourne pour essuyer ses yeux.*) Eh! mon Dieu, d'où viennent tes larmes?

LÉONIE.

Je ne pleure pas, ma tante, je ne pleure plus... (*Sanglotant.*) Je suis heureuse.. il est sauvé!... mais en même temps, je suis au désespoir... car tout à l'heure, quand il est revenu si imprudemment... quand je l'ai caché dans ce cabinet, où je tremblais pour lui... (*Pleurant toujours.*) il m'a dit...

LA COMTESSE, *vivement.*

Quoi donc?

LÉONIE, *de même.*

Est-ce que je sais? est-ce que je puis me rappeler? Tout ce que j'ai compris... c'est que tout était fini pour moi!

LA COMTESSE, *à part et avec tristesse.*

J'entends!

LÉONIE.

Que nous ne pouvions jamais être l'un à l'autre...

LA COMTESSE, *de même et à part.*

C'est juste!... il fallait bien le lui dire! (*Prenant la main de Léonie.*) Pauvre enfant!... et tu lui en veux... tu le détestes?...

LÉONIE.

Oh! non!... mais j'en mourrai!

LA COMTESSE, *cherchant à la consoler.*

Léonie... Léonie... il faut de la raison!... car si, par exemple... il était lié à une autre personne...

LÉONIE, *vivement.*

Justement!... c'est ce qu'il m'a dit! lié à jamais!

LA COMTESSE, *vivement.*

Et il t'a nommé cette personne?

LÉONIE.

Non!... il ne l'a jamais voulu!... mais vous, ma tante, est-ce que vous la connaissez?

LA COMTESSE.

Je crois que oui!

LÉONIE.

En vérité?... savez-vous si elle l'aime!... beaucoup?...

LA COMTESSE, *avec force.*

Oui!...

LÉONIE, *à la comtesse.*

Et elle est aimable... elle est jolie?...

LA COMTESSE.

Moins que toi, sans doute...

LÉONIE.

Eh bien, alors?...

LA COMTESSE.

Que veux-tu, mon enfant, on ne raisonne pas avec son cœur... et, quelle qu'elle soit, s'il la préfère... si elle est aimée...

LÉONIE.

Mais pas du tout! c'est moi qu'il aime...

LA COMTESSE.

O ciel!...

LÉONIE.

C'est moi! il me l'a avoué... mais il est lié à elle par le respect, par l'amitié, que sais-je! par la reconnaissance...

LA COMTESSE, *vivement.*

La reconnaissance... ah!

LÉONIE.

Lié surtout par une promesse qu'il lui a faite... et qu'il tiendra même au prix de son sang! Voilà qui est absurde! dites-le-lui, ma tante, vous seule pouvez le décider!...

HENRI, *qui depuis quelques instants écoutait et a cherché en vain à se contenir, s'élance de la porte à droite.*

Taisez-vous! taisez-vous!

LA COMTESSE.

Ciel!

LÉONIE, *à Henri.*

Rentrez, rentrez de grâce! Si M. de Montrichard arrivait...

HENRI.

Que m'importe!... j'aime mieux mourir!

LA COMTESSE.

Mourir, plutôt que de manquer à votre promesse?... c'est bien, Henri!

LÉONIE.

Mais, ma tante...

LA COMTESSE.

Laisse-moi lui parler. (*Bas à Henri.*) Je vous dois ma vie, disposez-en, m'avez-vous dit. (*Léonie s'éloigne de quelques pas.*)

HENRI.

Qu'exigez-vous?

LA COMTESSE.

La seule chose que j'aie désirée, rêvée, poursuivie... votre bonheur!

HENRI.

Ciel!

LA COMTESSE. (*Elle fait signe à Léonie de s'approcher; elle lui prend la main, et la met dans celle de Henri.*)

Henri... voici celle qu'il faut choisir.

HENRI.

Ah! mon amie... mon amie!

LÉONIE.

Ah! j'étais bien sûre que je vous le devrais! (*Elle se jette à ses genoux.*)

DE GRIGNON *rentrant vivement par la porte a gauche.*

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc là? voici M. de Montrichard!

TOUS.

M. de Montrichard!

LÉONIE, *à Henri.*

Oh! rentrez! rentrez!

DE GRIGNON.

Il monte par cet escalier... le voici!

LÉONIE, *à part.*

Il n'est plus temps!

(*Henri, qui est près du canapé à droite, s'y asseoit vivement; les deux femmes se tiennent debout devant lui, cherchant à le cacher par leurs jupes.*)

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE MONTRICHARD.

MONTRICHARD, *entrant par la porte à gauche.*
Je viens vous faire mes adieux, madame la comtesse...

LÉONIE, *avec joie.*
Ah!

MONTRICHARD.
Mais, avant de partir, je tiens à vous prouver que je ne me vantais pas en disant que cette dépêche pouvait ramener en mon pouvoir M. de Flavigneul.

LÉONIE, *à part.*
Je tremble!

LA COMTESSE, *à part.*
Que veut-il dire?

MONTRICHARD.
Cette dépêche est l'ordonnance que je sollicitais depuis si longtemps, l'ordonnance d'amnistie...

TOUS, *poussant un cri de joie.*
L'amnistie!

LA COMTESSE ET LÉONIE, *s'écartant du canapé où est assis Henri.*
Il peut donc se montrer...

HENRI, *se levant.*
Ah! monsieur!

MONTRICHARD, *avec un air de triomphe.*
Ah! j'étais bien sûr que je le ferais reparaître.

LÉONIE.
Ciel!

DE GRIGNON.
C'était un piége; et nous y avons donné...
(*Tous restent immobiles de terreur. M. de Montrichard s'avance au bord du théâtre et sourit à lui-même avec un air de satisfaction. La comtesse s'approche doucement de lui, le regarde, saisit ce sourire et fait un geste de joie qu'elle réprime aussitôt.*)

MONTRICHARD.
Monsieur Henri de Flavigneul... au nom du roi et de la loi, je vous déclare...

LA COMTESSE, *s'avançant et riant.*
Je vous déclare libre et gracié...

TOUS.
Comment?

LA COMTESSE, *gaiement.*
Eh! sans doute! ne voyez-vous pas que M. de Montrichard veut prendre sa revanche, et qu'il joue là une scène de terreur à mon usage...

LÉONIE.
Il serait vrai!

LA COMTESSE, *prenant le papier des mains de Montrichard.*
Tenez!... lisez!... Ordonnance d'amnistie...

MONTRICHARD.
Maudite femme! On ne peut pas plus la tromper en bien qu'en mal!

LÉONIE, *à la comtesse.*
Et maintenant, tous trois réunis...

LA COMTESSE.
Oui, ma fille!... mais plus tard... car aujourd'hui je dois partir.

LÉONIE.
Partir!

DE GRIGNON.
Vous partez?.. eh bien, je pars aussi! Oh! vous avez beau dire! je pars! c'est fini! je vous suis! Rien ne m'arrête! je vous suis jusqu'au bout du monde! et, chemin faisant, j'accomplirai devant vous de si belles choses, que vous finirez par vous dire : Voilà un pauvre garçon dont j'ai fait un héros... faisons-en un homme heureux!...

LA COMTESSE.
Ne parlons pas de cela!... (*Passant près de M. Montrichard.*) Eh bien, baron?

MONTRICHARD.
J'ai perdu,.. madame la comtesse! Je suis vaincu!

LA COMTESSE, *avec émotion.*
Vous n'êtes pas le seul! (*Affectant la gaieté.*) Que voulez-vous, baron? pour gagner, il ne suffit pas de bien jouer!

MONTRICHARD.
Il faut avoir pour soi les as et les rois.

LA COMTESSE, *à part, regardant Henri.*
Le roi surtout!... dans les batailles de dames.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

Paris. -- Typ. de Mme Ve Dondey Dupré, rue Saint Louis, 46.

MICHEL LÉVY FRÈRES, Editeurs, rue Vivienne, 2 bis, à Paris.

20 centimes la livraison, composée de 24 pages.

Il paraît deux livraisons par semaine. — Une série tous les quinze jours.

LE MUSÉE LITTÉRAIRE DU SIÈCLE



EN VENTE OUVRAGES COMPLETS :

ALEXANDRE DUMAS

Les Trois Mousquetaires.	1 vol.	Prix :	1	50
Vingt ans après.	—	—	2	»
Le Vicomte de Bragelonne.	—	—	4	50
Le Chevalier de Maison-Rouge.	—	—	1	10
Le Comte de Monte-Cristo.	—	—	3	60
La Reine Margot.	—	—	1	50
Ascanio.	—	—	1	30
La Dame de Monsoreau.	—	—	2	20
Amaury.	—	—	»	90
Les Frères corses.	—	—	»	50
Les Quarante-cinq.	—	—	2	20
Les deux Diane.	—	—	2	»

LEON GOZLAN

Les Nuits du Père-Lachaise.	—	—	1	10

PAUL FEVAL

Les Mystères de Londres.	—	—	3	»
Les Amours de Paris.	—	—	1	75

EUGÈNE SCRIBE

Carlo Broschi.	—	—	»	50
La Maîtresse anonyme.	—	—	»	30
Judith ou la Loge d'Opéra.	—	—	»	30
Proverbes.	—	—	»	70

EUGÈNE SUE

Les Sept Péchés capitaux.	1 vol.	Prix :	5	»
Chaque ouvrage se vend séparément.				
L'Orgueil.	—	—	1	50
L'Envie.	—	—	»	90
La Colère.	—	—	»	70
La Luxure.	—	—	»	70
La Paresse.	—	—	»	50
L'Avarice.	—	—	»	50
La Gourmandise.	—	—	»	50
Les Enfants de l'Amour.	—	—	»	90
La Bonne Aventure.	—	—	1	50
L'Institutrice.	—	—	»	90

ALPHONSE KARR

Sous les Tilleuls.	—	—	»	90

MÉRY

Héva.	—	—	»	50
La Floride.	—	—	»	70
La Guerre du Nizam.	—	—	1	»

CHARLES DE BERNARD

La Femme de 40 ans.	—	—	»	30
Un Acte de Vertu et la Peine du Talion.	—	—	»	50
L'Anneau d'argent.	—	—	»	30

Et divers ouvrages de MM. DE BALZAC, FRÉDÉRIC SOULIÉ, FÉLIX PYAT, JULES SANDEAU, LÉON GOZLAN, etc., etc.

PROSPECTUS.

Le goût de la lecture est aujourd'hui général en Europe. Les productions spirituelles, énergiques et passionnées de l'école moderne excitent dans chaque genre les émotions les plus vives, et sont accueillies du public avec une égale faveur.

L'instruction, répandue dans toutes les classes de la société, augmente chaque jour le nombre des lecteurs. — En publiant une collection complète des principaux ouvrages de nos meilleurs auteurs modernes, nous mettrons le public à portée d'asseoir son jugement sur le mérite des genres comme sur celui des auteurs.

La modicité du prix de notre collection est encore un des services que nous aurons rendus à la littérature, en répandant ses productions dans toutes les classes de la société, dans les châteaux comme dans les fermes, dans les salons comme dans les ateliers, car l'instruction aujourd'hui a pénétré partout : le riche propriétaire comme l'ouvrier appréciera le plaisir d'égayer les loisirs d'une soirée d'hiver, ou le repos d'un dimanche, par la lecture d'un de ces livres dont il a entendu parler, et qu'il lui était impossible d'acquérir au prix primitif.

Tous les auteurs dont les ouvrages ont eu quelque éclat trouveront place dans *le Musée littéraire*. On y verra représentés par leurs meilleurs ouvrages les auteurs dont les noms suivent : MM. de LAMARTINE, Alexandre DUMAS, de BALZAC, Jules JANIN, Eugène SUE, Emile de GIRARDIN, Charles de BERNARD, Frédéric SOULIÉ, Jules SANDEAU, MÉRY, Alphonse KARR, Léon GOZLAN, Félix PYAT, Emile SOUVESTRE, SCRIBE, Paul FÉVAL, Marc FOURNIER, SAINTINE, Louis DESNOYERS, Emmanuel GONZALÈS, Michel MASSON, Émile MARCO DE SAINT-HILAIRE, etc., etc.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Il paraît deux livraisons par semaine, ou une série tous les quinze jours.

20 centimes la livraison, composée de 24 pages.

1 fr. 10 c. la série, composée de 120 pages, brochée en 1 vol.

ON SOUSCRIT, A PARIS,

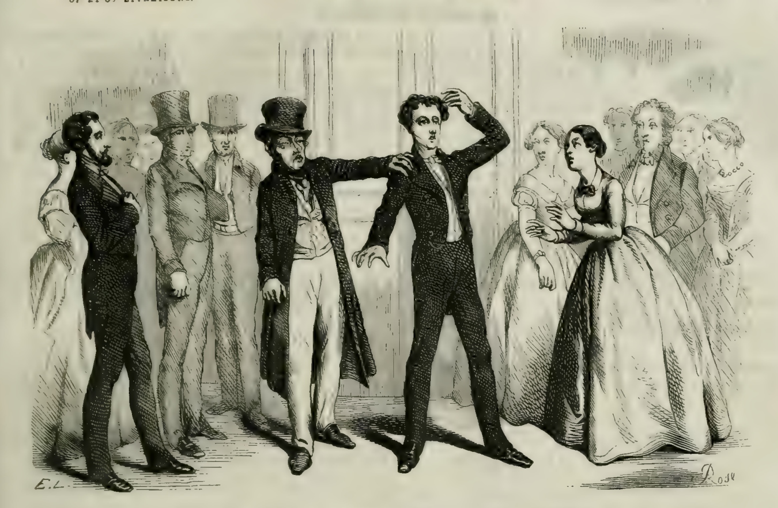
A LA LIBRAIRIE DE

MICHEL LÉVY FRÈRES, rue Vivienne, 2 bis ;

AUX BUREAUX DU JOURNAL LE SIÈCLE, RUE DU CROISSANT, 16,

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

Paris. — Imprimerie de madame veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 16, au Marais.



LE PARDON DE BRETAGNE

DRAME EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX

PAR

M. MARC FOURNIER

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 13 JANVIER 1849.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

MAC-TREVOR	MM. SAINT-ERNEST.
KERNOEL	FECHTER.
CHAVANNES	ARNAULT.
BOBOEUF	VERNER.
MICHEL GLATZ	PAULIN-MÉNIER.
GOGUELU	COQUET.
P'TIT-BERT	BOUSQUET.
LE DOCTEUR BLANCHARD	LYONNET.
LE JUGE D'INSTRUCTION	STAINVILLE.
UN COMMISSAIRE	MM. FROMENCE.
UN PAYSAN	AUBRY.
LAFOUINE	THIERRY.
JOCELYNE	Mmes ARNAULT-NAPTAL.
ROSE LINON	LUCIE.
MARY BERTHE	SYLVAIN.
MUGUETTE	LEROUX.
FLORINE	ADALBERT.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

L'Abîme de Penmarc'h.

Les rochers de Penmarc'h, près du *Trou de l'Enfer*, dont on voit la gueule s'engouffrer dans l'ombre, au fond de la scène. — A gauche, au premier plan, un sentier rapide conduisant aux plages d'Audierne qu'on aperçoit dans le lointain. — Au second plan, à droite, un autre sentier conduisant au sommet des falaises. — Au bas de cette côte une croix gothique dominant le gouffre. — Le fond représente une perspective de falaises vigoureusement accentuées.

SCÈNE PREMIÈRE.

P'TIT-BERT, PAYSANS *et* PAYSANNES.

P'TIT-BERT.

Eh ben! là, j'vas vous dire comment que ça s'est passé. Donc, v'là que l'autre joû, qu'était le joû de la Saint-Laurent, je m'en allais le long de la côte, comme qui dirait pour aller à Audierne. — Pardine! je m' vois encore; — je m'en allais tout bonnement, sans penser à mal, — lorsque j' rencontrai ce damné Kernoël, qui m' dit: Où que tu vas comm' ça, P'tit-Bert? — Moi, j'y réponds: J' m'en va par là, vers Audierne. Et toi? que j' lui dis. — Je ne sais pas, qui me dit; je m'en vas où mes pieds me portent. Si c'est une réponse! Là, j' vous demande si c'est un amusement de chrétien, que d' suivre comme ça ses pieds, et d'aller où ils vont? Enfin! — Eh ben! viens-t'en à Audierne, que j' lui dis, t'y vendras p't-être quéque complainte pour la Saint-Roch, qu'est le dimanche d'après l'Assomption. Car enfin, pisque c'est son état, à lui, de composer des complaintes, et de s'en aller jouer du biniou dans les pardons; — un état de paresseux, de propre à rien, de rôdeux, de vagabond; v'là mon opinion, et je la dis, mon opinion, et tant pire! — V'là donc que nous allons le long des galets... quand tout à coup j' dis: Oh! — et je me baisse. — Qué que t'as donc à faire: Oh! — qui me dit. — Je réponds: Ah! et je l'y montre un objet que j' venais de trouver. Là! est-ce clair? Est-ce pas moi qui l'ai trouvé, l'objet? Il me le prend des mains, puis le regarde et le retourne, pour voir si ça s'ouvrait, parce que c'était une boîte, et une jolie, que j' dis; une p'tite boîte avec de la peau rouge dessus et des machines d'or tout autour... Et quand la boîte fut ouverte, il fit: Oh!... et la referma

UN PAYSAN.

Et alors?

P'TIT-BERT.

Comment! alors? — Mais c'est ici qu'y commence le pus vilain... Y me dit, ce gueux-là, je sais à qui qu'ça appartient, cet' objet. — Tiens! que j' réponds, c'est à moi qu'il appartient c't' objet, pisque je l'ai trouvé. — Non, qui me fait, il appartient à une belle dame, à une voyageuse qui s'est arrêtée à Pont-l'Abbé, et qu'est venue hier se pourmener par ici avec tout plein de beaux jeunes gens ben vêtus. Ah ben! tant mieux! qu' je fais; je m'en vas mett' ça dans mon sac, et si c'te dame veut le ravoir, all' me donnera une récompense. Rends-moi mon objet. — Mais lui, il me tourne le dos et va pour s'en aller. Rends-moi, que j' l'y crie... Veux-tu ben me rendre mon objet, brigand, scélérat, voleur? Je t' vas manger les yeux! — Oui! qu' j' li ai dit ça!... Ah! mais oui, que j' li ai dit... Mais ça n'y a rien fait... Il a monté par les falaises, et ben l' bon joû! j' l'ai pas revu. Et v'là qu'un des voyageurs de Pont-l'Abbé a fait promettre deux louis d'or à c'ti-là qui rapporterait la p'tite boîte. Ainsi, c'est deux louis d'or qui me vole, ce vagabond-là... Oh! s'il n'était pas si fort des poings comme il est!

UN PAYSAN.

Il est fort, je crais ben, il a d'herbe de ménuit dans ses poches.

P'TIT-BERT.

C'est tout d' même vrai, ce que vous dites-là, Guérinez; oh! mais, c'est que j' le sais, moi... (*Montrant le gouffre.*) Tais, vous voyez ben le trou de l'enfer! Et que ben sûr, il n'y en a pas un de nous qui s'aviserait seulement d'en approcher une fois la nuit close. (*Les paysans se reculent avec effroi.*) Eh ben! l'aûtre soir, comme j' revenais de la veillée de la mère Kradec, et qu' j'avais une peur... Ah! j' peux dire qu' j'en avais une de peur! Avec ça que toute la soirée on avait parlé de Maugars, — et qu'on avait dit comment qu'il avait tué sa femme à coups d'hache, et comment qui s'était sauvé, par la grosse mer, sur une barque sans fond; — oui, sans fond. — Pardine! je croais ben, puisque c'est prouvé que Maugars c'était le diable, ni plus, ni moins. On avait donc dit tout ça, et quand je sommes arrivé ici, et que je m'en allais comme ça (*il marche en rampant*) pour aveindre le sentier de la côte, il m'a pris un frissonnement, que j'ai cru que j'allais dévaler. Et savez-vous qui j'y ai vu vers le trou?... J'y ai vu Kernoël; oui, Kernoël, que je l'ai vu comme je vous vois, puisqu'y faisait de la lune. Et savez-vous avec qui qu'il était, Kernoël?

TOUS.

Avec qui?

P'TIT-BERT.

Avec Jocelyne!

TOUS.

Jocelyne!

P'TIT-BERT.

Oui! Jocelyne la Pâle, Jocelyne la Goutte de Sang, comme on l'appelle; Jocelyne Maugars, quoi! — la fille du démon de Penmarc'h; — et que j'en jure sur mes deux yeux, qu'il était là, assis au pied du Calvaire; et Jocelyne était toute droite devant lui, et l'y parlait avec le doigt en l'air, comme ça! (*Jocelyne descend du sentier de droite et vient s'agenouiller devant la croix.*) J'avais pus d' jambes; — tout à coup, Kernoël s'est levé et s'est en allé, — et Jocelyne s'est mise à genoux sur la pierre de la croix blanche, mes pauvres fieux, ah! blanche comme la lune... Tiens, j'étais ici... et elle était là-bas. (*Il se retourne et pousse un cri. Les paysans se retournent aussi, et, à la vue de Jocelyne, ils s'écartent avec frayeur.*) Allons-nous-en, allons-nous-en. — Vous ne savez pas, vous autres... nous faut aller à Pont-l'Abbé faire notre déclaration aux voyageux, et dénoncer Kernoël comme s'tilà qu'a volé la petite boîte... et ils la li feront ben rendre, allez; et j'aurons la récompense comme si que moi je l'avions rapportée. — Et allons-y. (*Ils disparaissent pendant que Goguelu et sa femme arrivent par le sentier de gauche. Goguelu porte une petite valise. Jocelyne est immobile au pied de la croix.*)

SCÈNE II.

GOGUELU, MARY-BERTHE, JOCELYNE.

MARY-BERTHE, *sans voir Jocelyne.*

Je te dis que c'est ici qu'elle nous a donné rendez-vous.

GOGUELU.

Prends toujours garde de ne pas manquer l'heure de la voiture.

MARY-BERTHE.

Nous avons le temps. Tiens, qu'est-ce que je te disais? La voilà-t-il pas, la pauvre fille? elle nous attendait en priant. Jocelyne! hé! Jocelyne!

JOCELYNE.

Ah! vous voilà. Bonjour, Mary-Berthe; bonjour, Goguelu. Vous partez donc aujourd'hui? c'est décidé?

GOGUELU.

Oui, Jocelyne; vous voyez mes bagages, c'est pas lourd... mais l'on n'en marche que mieux. Nous voilà en route pour retourner à Paris, après avoir fait une bonne provision de l'air de la Bretagne. Ah! l'air du pays, faut comme ça venir en prendre de temps en temps une petite gorgée, ça reverdit, quoi!... Et il y avait tout de même ben dix ans, sans que ça paraisse, que nous n'en avions tâté. Pas vrai, Mary-Berthe?

MARY-BERTHE.

Oui; nous sommes partis quelques jours avant ce crime qui te fit orpheline, pauvre enfant! (*Elle prend les mains de Jocelyne.*) Et qui nous eût dit, bon Dieu, qu'en revenant à Pen-Marc'h nous te retrouverions errante, abandonnée, repoussée de tout le monde?

JOCELYNE.

Je ne me plains pas. L'horreur qui s'attache au nom que je porte, à ce nom de Maugars, m'a vouée à la solitude... et la solitude me convient.

GOGUELU, *à part.*

Pauvre fille!

MARY-BERTHE.

Mais faut que ces gens de Penmarc'h soient d'une bêtise féroce. Parce que tu es la fille de Maugars, est-ce une raison pour qu'on te traite comme un chien enragé?

JOCELYNE.

Ils suivent la loi de Dieu, qui punit sur les enfants l'iniquité des pères. Le matin du crime, lorsqu'on me trouva sur le sol à côté de ma mère assassinée, on me retira tachée de sang d'auprès du cadavre.. et depuis ce jour, l'œil qui me regarde voit une marque rouge sur mon front. On m'appelle Jocelyne la Goutte de sang.

MARY-BERTHE.

Mais c'est une infamie, ma pauvre fille, t'as le front blanc comme neige.

JOCELYNE.

Le regard qui voit cette tache est sans doute touché par le doigt de Dieu.

GOGUELU.

Ah! laissez donc! Mary-Berthe dit vrai. Faut qu'ils soient brutes comme y sont, ces citoyens-là, pour croire à un tas de bêtises. Ne m'ont-ils pas dit à moi que vous étiez la fille du diable? Ah mon Dieu, oui... Maugars, pour eux, c'est bien pis qu'un assassin, c'est le démon... et voilà! Et quand la mer est méchante et qu'une barque chavire, il y a toujours un de ceux qui la montaient qui est là pour jurer qu'il a vu Maugars s'accrocher au bordage... ou bien si un chien hurle la nuit, c'est que Maugars se promène dans le village et s'amuse à lui tirer la queue. J' suis pas méchant, mais, Mary-Berthe peut le dire, j'ai failli assommer un de ces sauvages-là, avec ses contes à dormir debout.

MARY-BERTHE.

Mais, ma pauvre fille, ils finiront quelque jour par te faire un mauvais parti.

JOCELYNE.

Ne craignez rien. Ma mère me consacra toute enfant à sainte Anne d'Auray, et je porte ici l'image de la sainte. (*Elle montre une médaille qu'elle porte au cou.*) Ce signe me protége.

MARY-BERTHE.

C'est égal, Jocelyne, si tu m'en croyais, tu as un petit pécule que monsieur le maire te compte par annuité; eh ben, tu viendrais manger ça à Paris. Je te montrerais mon état de couturière, ou ben tu travaillerais pour Goguelu, qu'est tapissier, ça te ferait un sort.

JOCELYNE.

Mon sort, Mary-Berthe, est d'aller de chapelle en chapelle, de calvaire en calvaire, et de vivre seule dans la pénitence et dans l'expiation. La morne désolation de nos falaises, la plainte sans fin de cette mer déferlant sur nos grèves, et puis cette sombre nuit toujours présente à ma pensée, cette nuit sanglante où je vis la hache de Maugars s'abattre sur ma mère... voilà ce qui habitera jusqu'à la tombe avec la pauvre Jocelyne... Oui, ils ont raison, ces pâtres de Penmarc'h, oui, je suis issue du démon; mais je gravis à genoux la route qui reconduit à Dieu. (*Goguelu s'essuie les yeux.*)

MARY-BERTHE.

Ah! et puis, et puis, tu ne sais pas tout, Jocelyne. Il y a par là, dans le pays, un nommé Kernoël...

JOCELYNE.

Kernoël est un orphelin comme moi.

MARY-BERTHE.

Oui, oui, un orphelin, je ne dis pas; mais qui a été élevé par le vieux curé d'Audierne, un savant, à ce qu'il paraît, et qui lui a enseigné toute sorte de belles choses; tellement que Kernoël parle français comme un livre et qu'il écrit comme un notaire. Et qu'est-il arrivé? C'est que le curé une fois mort, v'là que monsieur Kernoël s'est trouvé trop grand seigneur pour se mettre à pêcher le congre ou à labourer la terre, et qu'il a préféré vivre on ne sait comment, allant dans les Pardons vendre des chansons qu'il compose en jouant du biniou dans les bals. C'est pas une vie, çà... et t'aurais tort de t'attacher à ce garçon-là.

GOGUELU.

Eh ben, moi, je dis le contraire... parce qu'enfin cette pauvre Jocelyne que tout le monde fuit, que chacun repousse, eh ben, si elle a trouvé une créature qui la plaigne un peu et qui ne se sauve pas à son approche, què que tu y vois de mal, toi?

MARY-BERTHE.

T'as pas à te mêler de ça, Goguelu. Je sais bien ce que je dis. S'il l'aimait, pardine! Mais... ce n'est pas un saint... et i ne vaut pas mieux que tant d'autres.

JOCELYNE.

J'ignore s'il m'aime ou ne m'aime pas, Mary-Berthe, et je vous assure que je n'y ai jamais songé; seulement j'ai cru deviner que Kernoël souffrait, que venu au monde dans ce désert, avec une âme supérieure que les livres ont encore agrandie, il se trouvait, au milieu de ces pâtres et de ces pêcheurs, voué à une solitude pire encore que la mienne. D'ailleurs vous ne le connaissez pas, il s'inquiète si peu de son existence, ce pauvre Kernoël, que, s'il n'y avait pas là parfois, près de lui, une bonne âme pour écarter les ronces de son chemin, il s'y déchirerait à chaque pas. (*On entend sonner dans le lointain.*)

GOGUELU.

Mary-Berthe, voilà sept heures... nous avons deux lieues à faire pour atteindre la cariole de Pont-l'Abbé.. allons, faut décamper!

MARY-BERTHE.

Une fois, deux fois, c'est décidé, tu restes?

JOCELYNE.

Je reste.

MARY-BERTHE.

Alors, Dieu te garde, bonne Jocelyne. Mais tu nous accompagneras ben jusqu'au haut de la côte.

JOCELYNE, *souriant.*

Mais si quelqu'un de Pen-March nous rencontre ensemble, vous voilà perdus de réputation.

MARY-BERTHE.

Ah! ben, oui! ils n'ont qu'à ne pas nous saluer quand nous passerons...

GOGUELU.

Oui, je leu-z-y conseille... j'ai les poings qui me démangent. Donnez-moi le bras, Jocelyne, et nous verrons bien.

MARY-BERTHE.

Enfin, t'as notre adresse à Paris, et si jamais t'es malheureuse ou que tu changes d'idée, prends la cariole et arrive. (*Ils sortent par le sentier de droite.*)

SCÈNE III.

KERNOEL, *seul.*

(*On entend un air de cornemuse dans les rochers. Kernoël paraît sur l'un des rochers; il descend et arrive en scène.*)

C'est cela, pauvre Kernoël, chante, chante, pour ne pas entendre murmurer à ton oreille cette douce voix qui t'a parlé... Va, marche, pour échapper à cette femme dont l'éblouissante beauté passe et repasse sans cesse devant tes yeux.. (*Il jette son biniou à ses pieds, et s'assied sur une pierre, la tête dans ses mains.*) C'est vrai, je la vois toujours... Si je ferme les yeux, je la vois comme une lumière rayonner en moi. Si je les ouvre, son spectre se dessine sur tous les endroits où j'arrête ma vue... La nuit dernière, j'ai vu jaillir de l'Océan des gerbes d'étincelles qui se roulaient avec l'écume des flots. Elles se sont fondues ensemble en une forme divine, belle comme un rêve, ardente comme le feu. Le fantôme a marché sur les vagues, venant à moi et me tendant les bras... c'était elle! toujours elle!... (*Il fouille dans sa poche et en tire un petit écrin de maroquin rouge.*) La voici encore. (*Il ouvre l'écrin.*) Oui! c'est ainsi qu'elle était vêtue le jour que je la vis; c'est bien cela; elle était à cheval, courant sur la plage avec ce feutre gris dont la plume frémissait au vent. Ceux qui l'escortaient avaient peine à la suivre. Elle s'arrêta devant moi, rose et animée, les cheveux déroulés, charmante, avec un geste de reine, et me demanda le chemin de Plomeur. Puis elle me dit : Dieu vous garde... et elle disparut. Non, elle n'a pas disparu... elle est ici. (*Il touche le médaillon.*) Elle est là. (*Il pose la main sur son cœur.*) Elle est dans mon regard, autour de moi, partout... elle est dans l'air que je respire! (*Il regarde le portrait et le porte à ses lèvres.*) Ceci me perdra, je le sens, je le sais, et pourtant, plutôt que de me séparer de cette image... je donnerais ma vie!

SCÈNE IV.

KERNOEL, P'TIT-BERT.

P'TIT-BERT, *arrivant par les rochers de gauche et apercevant Kernoël.*

Ah! qué chance! Ah! bon, ah bon! Ah! c'est toi! Eh ben! j'suis pas fâché que ça soit toi. Je les ai vus les voyageux, et j'ai vu c'ti-là à qui appartient la petite boîte. Un gros qu'a l'air bête. Et j' l'y ai fait ma déclaration... et devant témoin encore! Ah! c'est toi! Nous allons voir alors qui qui l'aura la récompense... si ça sera toi! Entends-tu, Kernoël!... entends-tu, voleur?... voleur de p'tites boites! Qu'est ce que t'en as fait de la p'tite boite?

KERNOEL.

La voici. (*Il la lui montre.*)

P'TIT-BERT.

Oh! ce sans cœur! il ose encore la montrer!

KERNOEL.

Je te la montre pour que tu viennes la prendre.

P'TIT-BERT, *reculant.*

C'est bon, c'est bon, on les connaît tes politiques. Parce que t'es fort, n'est-ce pas, tu m' dis comm' ça: Viens la prendre. Mais j' sis pas hasardeux, moi, pas si bête, et je ne me bats point avec un cueilleux de louzou, un cueilleux d'herbe de minuit; c'telle-là qui rend fort, quand on s'en frotte, mais avec quoi qu'on se damne! entends-tu, hérétique? (*Kernoël se lève et fait un pas vers P'tit-Bert qui se sauve.*) Oui, oui, viens-y voir, viens-y voir, seulement! t'as des poings, mais j'ai des jambes, moi, et j' m'embarrasse pas des menaces, va! Ah! mais, non! Et que j' te le dis encore, vois-tu? T'as pus de diableries dans l'âme que je n'ai de cheveux sur la tête. Et que j' te connais ben... Si t'étais seulement chrétien, vois-tu... t'en saurais pas si long que t'en sais. Est-ce que tu le nieras, dis? que tu lis dans les livres que le bon Dieu lui-même ne comprendrait pas, et que tu trouves des complaintes avec quoi que tu fais pleurer le monde, ou ben que tu les fais rire ou danser, tout comme ça te plaît. Mais dis donc que ça n'est pas vrai! Là, est-ce que tu ne joues pas du biniou mieux que ceux qu'ont appris.? Et dans les luttes, est-ce que t'es pas toujours le pus fort? Et quand la mer est vilaine, par des gros temps ous qu'on ne voudrait point risquer seulement un bichet, est-ce que tu n'y vas pas, toi, aussi tranquille, mon Dieu, que... Mais nie-le donc, mais nie-le donc! Est-ce que tu ne rôdes pas toute la nuit par ici, de mauvais endroits, des lieux hantés.. et que t'y viens encore avec c'te Jocelyne, c'te fille du diable...

KERNOEL, *s'élançant sur P'tit-Bert.*

Misérable! tu vas payer cher ce que ta langue damnée a osé dire!

P'TIT-BERT.

Ah! à moi! au secours! Miséricorde! il m'assassine!

SCÈNE V.

LES MÊMES, JOCELYNE.

JOCELYNE, *accourant et se jetant entre eux.*

Arrêtez, Kernoël!... que faites-vous?

KERNOEL.

Laissez donc, Jocelyne, cette vipère-là vous insultait...

P'TIT-BERT.

Ah! mam'selle Jocelyne, empêchez donc qu'il m'étrangle

JOCELYNE.

De grâce, Kernoël! pour moi...

KERNOEL, *lâchant P'tit-Bert.*

Va-t'en donc, méchant gueux!

P'TIT-BERT.

C'est bon, c'est bon, on s'en va... (*A part.*) On s'en va trouver les voyageux qui sont tout justement à se promener là-haut dans le petit bois, et on les amènera ici... et on verra! (*Il fait quelques pas, puis revient.*) Ça n'empêche pas que tu la rendras, la petite boite, entends-tu, voleur? (*Il se sauve.*)

SCÈNE VI.

KERNOEL, JOCELYNE.

JOCELYNE.

Que disait-il?

KERNOEL.

Rien, rien!

JOCELYNE.

Quelle est cette boîte dont il parle?

KERNOEL.

Mais rien, vous dis-je...

JOCELYNE.

Kernoël! vous n'êtes plus le même depuis quelques jours, vous recherchez plus que jamais la solitude; je vous ai rencontré hier soir comme je revenais de Plomeur, et à peine m'eûtes-vous aperçue que vous vous êtes enfui. Avez-vous quelque chagrin que j'ignore? Parlez, Kernoël, pourquoi me cacher vos pleurs, à moi qui vous ai montré les miens?

KERNOEL.

Vous vous trompez, Jocelyne, je n'ai rien qui m'attriste, au contraire.

JOCELYNE.

Alors, c'est une joie.. et vous voulez être tout seul à la goûter?

KERNOEL.

Bonne Jocelyne! tu as raison, ma joie et mes douleurs, tu dois tout connaître... n'es-tu pas le seul être qui ait su lire dans mon âme, cette pauvre âme fantasque, toujours inquiète de chimères et de rêves?... Oui, je le sais, tu m'as deviné, toi, et, sœur de mes ennuis, tu m'aimes comme une sœur.

JOCELYNE.

Je vous aime parce que vous ne me fuyez pas, parce que pour vous je ne suis pas une créature maudite, à qui c'est presque un crime de parler... Ah! en venant à moi, Kernoël, en me tendant la main, en m'adressant votre bon et consolant sourire, vous m'avez fait presque aimer la vie, et c'est pour cela que je vous aime...

KERNOEL.

Eh bien! toi seule tu dois recevoir les confidences de mon cœur. Tiens, regarde!

JOCELYNE.

Quel est ce portrait?

KERNOEL.

N'est-ce pas qu'elle est belle?

JOCELYNE.

Mais cette femme... qui est cette femme?

KERNOEL.

Une étrangère! elle est depuis dix jours dans le pays... je l'ai rencontrée l'autre semaine, entre Plomeur et Pont-l'Abbé; elle courait à cheval le long de la grève... quelques jeunes gens l'accompagnaient.

JOCELYNE.

Et ce portrait, comment est-il venu dans vos mains?

KERNOEL*.

C'est P'tit-Bert qui l'a trouvé. J'étais avec lui. Aussitôt que j'eus vu ce que contenait cet écrin, je m'en suis emparé et me suis enfui comme frappé de démence. Depuis ce jour, je vis avec cette image, je la contemple, je la dévore du regard, et lui, le portrait, il m'incendie le cœur.

JOCELYNE, *à part.*

C'est étrange, il a glacé le mien. (*A Kernoël.*) Vous la trouvez donc bien belle, cette femme?

KERNOEL.

Belle!... Écoute, je m'en vais te dire... Tu sais, un prêtre m'a élevé. C'était un ancien moine bénédictin, retiré dans ces solitudes pour vivre de plus près avec ses livres bien-aimés. Bon vieillard! il a cru bien faire en instruisant mes lèvres à épeler les poètes et mon esprit à les comprendre. Il était fou d'éloquence et de poésie... nourriture céleste, mais qui enivre. Que veux-tu? Il m'est resté un peu de cette ivresse dans le cerveau. J'ignore le monde, mais je l'entrevois, mais je le devine. Après les grandes pompes de la nature; il y a, vois-tu bien, les grandes splendeurs de la vie, la richesse, les arts, les palais revêtus de marbre; il y a le luxe, les plaisirs, toute la volupté de l'âme et des sens... il y a surtout, il y a des femmes couronnées de pierreries, vivant dans un printemps enchanté, et laissant après elles quand elles passent le parfum de leur chevelure, le reflet de leur sourire. Ah! j'ai tout deviné... je l'ai vu par les yeux de mon âme, ce monde de fleurs, de musique et d'amour! Belle, dis-tu? oui, elle est belle, belle de tous les désirs qui sont en moi, belle parce qu'elle appartient à ce paradis de la terre, et qu'elle est un des anges que j'ai rêvés. (*Il va s'asseoir sur un rocher, à droite.*)

JOCELYNE.

Ne dis pas cela, Kernoël!... Oh! tu m'épouvantes! le paradis dont tu parles, c'est le royaume du démon! Je l'ignore ce monde, mais mon père l'a connu... c'est là que Maugars est allé tout perdre, et sa fortune et son âme. C'est là que, oubliant son nom de gentilhomme, lui, Florestan de Maugars, a passé de la misère au désespoir, et du désespoir au crime... Alors il est revenu déshonoré, perdu; et une nuit, trouvant ma mère en travers du seuil de l'hôte qu'il voulait assassiner, il a commencé par ma mère!... Oh! ce portrait! Cette femme, elle t'attire, mais c'est dans l'abîme qu'elle t'entraîne! un abîme plus profond encore que ce gouffre, et ce gouffre-là, tu le sais, lui aussi s'appelle l'enfer, et n'a jamais rendu ses victimes... Oh! ne la regarde pas, cette femme!...

KERNOEL, *se levant.*

Eh! ne vois-tu pas que je l'aime?...

JOCELYNE, *tressaillant.*

Il l'aime! (*Elle fait un mouvement, et aperçoit Rose Linon qui descend par le sentier de droite, suivie de plusieurs personnes.*) Oh! viens, viens, Kernoël!

SCÈNE VII.

JOCELYNE, KERNOEL, CHAVANNES, ROSE LINON, BOBŒUF, P'TIT-BERT.

ROSE LINON.

Quel site pittoresque! Je crois que nous aurons de l'orage.

KERNOEL, *s'arrêtant..*

Cette voix!... Dieu! c'est elle!

BOBŒUF.

Je vous l'avais bien dit, mais vous êtes intrépide... avec ça que nous ne serons pas de retour pour le déjeuner, et que les âpres senteurs de la mer me creusent déjà l'estomac...

CHAVANNES, *à Rose Linon.*

Prenez garde, Rose Linon... Tout à l'heure, quand vous gravissiez la côte de votre pied de sylphide, Bobœuf jurait que vous étiez à croquer, et cela joint à ses tiraillements...

BOBŒUF.

Ce farceur de Chavannes!... Il est de fait, belle dame, que je passe ma vie à vous dévorer des yeux!

ROSE LINON.

Ce n'est pas trop mal ce que vous dites là, Bobœuf... Est-ce que vous avez trouvé cela tout seul?

BOBŒUF.

Madame...

ROSE LINON

Oh! mon Dieu! quand on est riche comme vous, on a le droit d'acheter ses mots tout faits... Vous avez là Chavannes qui vous vendra ceux dont il ne se sert plus, et pas cher, n'est-ce pas, Chavannes?

JOCELYNE, *à part.*

Ce langage...

CHAVANNES.

Pas cher! je crois bien... surtout si je les lui vends au prix coûtant!

ROSE LINON.

Voyez le fat!

BOBŒUF.

Au prix coûtant... je ne comprends pas... Attendez! je parie que je vais deviner!

P'TIT-BERT, *tirant Bobœuf par l'habit.*

M'sieu! m'sieu!

BOBŒUF.

Qu'est-ce qu'il me veut, ce paysan?

P'TIT-BERT, *montrant Kernoel.*

Le v'là, celui qu'a la petite boîte...

BOBŒUF.

La petite boîte... Ah! oui, le... A propos, dites donc, belle dame, voilà le petit homme qui doit nous faire retrouver le portrait...

CHAVANNES, *qui s'est approché de Jocelyne.*

Mais voyez donc la belle jeune fille! Voici la première que je rencontre; elles sont toutes laides, ici, à faire trembler... Comment vous appelle-t-on, mon enfant?

JOCELYNE.

Jocelyne.

P'TIT-BERT.

Oh ! m'sieu ! m'sieu ! ne l'y parlez donc pas ! C'est la fille de Maugars, la fille du diable, quoi !

CHAVANNES.

La fille du diable ! Hé ! hé ! on se damnerait bien pour elle !

ROSE LINON, *qui parle à Bobœuf en regardant Kernoël.*

C'est ce garçon-là... Tiens, je le reconnais ; je l'ai rencontré l'autre jour sur le chemin de Plomeur... Il a une figure intelligente, n'est-ce pas ? Ah ! c'est lui qui a trouvé mon portrait ?...

P'TIT-BERT.

Non point ! c'est moi que je l'ai trouvé, et c'est li qui m' l'a volé pour avoir la récompense !...

BOBŒUF.

Ces paysans sont rapaces...

ROSE LINON, *s'approchant de Kernoël.*

Vous espérez donc obtenir une bien riche recompense ?... Ah bien ! vous tombez mal ! Ce portrait ne m'appartient pas... il appartient à ce gros homme... c'est lui qui l'a perdu, et il est très-avare... attendu que c'est un ancien droguiste.

BOBŒUF, *indigné.*

Madame.. Peut-on dire que je suis avare ! Ce voyage en Bretagne qu'il vous a plu de faire me coûte déjà cinq cent vingt-cinq louis et quelques francs !

ROSE LINON, *riant.*

Comme il sait cela sur le bout du doigt !

CHAVANNES.

On ne dira pas au moins qu'il est avare d'additions.

BOBŒUF, *brusquement.*

Il y en a une que je n'ai pas encore faite, monsieur Chavannes !...

CHAVANNES.

Laquelle ?

BOBŒUF.

C'est celle de ce que vous me devez...

CHAVANNES.

Pas mal !... Il finira par arriver à la réplique, Bobœuf !

ROSE LISON. *à Kernoël.*

Est-ce que cette jeune fille est votre promise, mon ami ? Eh bien ! laissez-moi faire, je vais peut-être lui avoir une dot... Ecoutez, Bobœuf, vous m'avez fait l'injure de perdre mon portrait... vous êtes tenu de le racheter, et très-cher... Voyons, je laisse à votre galanterie le soin de l'estimer !

P'TIT-BERT, *se frottant les mains.*

Ah bon ! ah bon ! v'là qu'on fait les comptes... Ça viendra dans ma pouchette, tout ça !

BOBŒUF, *allant à Kernoël.*

Belle dame, assurément... si je le payais ce que je l'estime... mais j'ai promis deux louis, et je suis prêt...

KERNOEL.

C'est inutile, monsieur, vous ne le payeriez jamais ce qu'il vaut !... (*Il passe devant Bobœuf et vient s'arrêter auprès de Rose Linon.*) C'est à vous seule que je veux le rendre, madame... Ma récompense est toute dans les trois jours que j'ai passés à le contempler... je n'en veux pas d'autre ! Le voici... (*Il le rend.*)

JOCELYNE, *à part.*

Oh ! merci ! mon Dieu !

ROSE LINON, *prenant le portrait.*

Ce langage...

CHAVANNES.

Tiens, tiens, pour un Bas-Breton...

P'TIT-BERT.

Ah ça ! et moi ? Qu'est-ce qu'on va me donner à moi ?

JOCELYNE, *à Kernoël, qui a traversé la scène.*

C'est bien ! Kernoël... mais crois-moi, éloignons-nous... je ne sais... mais j'ai peur de cette femme... Elle a une hardiesse dans le regard... et les gens qui l'entourent...

KERNOEL, *à lui-même, en se laissant emmener par Jocelyne.*

Je ne la verrai plus !

BOBŒUF, *à Rose Linon.*

Eh bien ! belle dame, ce portrait ?

ROSE LINON.

Ah ! mais non ! vous l'avez perdu, c'est fini... D'ailleurs, c'est à moi qu'on l'a rendu.

BOBŒUF.

Comprenez donc, madame... Je n'ai pas voulu exciter l'avidité de ces paysans... Mais à vous, je le payerai tout ce que vous voudrez !

CHAVANNES, *riant.*

Prenez garde, Bobœuf, j'ai bien envie de surenchérir, moi !

ROSE LINON, *riant aussi.*

Tiens, c'est une idée... C'est cela, mon portrait à l'enchère... (*A Bobœuf.*) Rien que mon portrait, entendez-vous ?

BOBŒUF.

Mais je vous demande si c'est le lieu d'une pareille plaisanterie ?... Regardez donc... voilà le ciel qui devient noir là-bas. nous allons nous trouver au milieu de ces rochers, loin de nos chevaux, par un temps abominable. et nous n'avons pas déjeuné ! (*Il tonne.*) Tenez, ce gouffre, l'entendez-vous qui commence à gronder ! Allons, partons !

ROSE LINON.

Nenni ! nenni ! le portrait d'abord... A combien le portrait ?

BOBŒUF.

Toute ma fortune... mais partons !

ROSE LINON.

Et vous, Chavannes ?

CHAVANNES.

Oh ! ma fortune, je ne vous ferai pas la mauvaise plaisanterie de vous l'offrir... mais ma vie ! toute ma vie !

ROSE LINON.

Bobœuf, entendez-vous ? il me donne toute sa vie... Et vous ?

BOBŒUF.

Moi aussi, belle dame, pour vous j'affronterais mille morts s'il le fallait... mais partons !

JOCELYNE.

Kernoël, venez ! A quoi bon demeurer ici plus longtemps ?... Voyez, elle ne vous regarde seulement plus ! (*A part.*) Si ! elle l'a regardé !

ROSE LINON.

C'est bien vrai. Bobœuf, que vous affronteriez mille morts ?

BOBŒUF.

Sans doute, sans doute ! mais un autre jour, quand il fera beau !

ROSE LINON, *s'approchant du gouffre.*

Eh bien ! messieurs, vous allez être servis à souhait... (*Jetant le portrait dans l'abîme.*) Qui l'aime le suive !

BOBŒUF.

Ah ! en voilà bien d'une autre !

CHAVANNES.

Dans le gouffre ! mais il est perdu... Personne, m'a-t-on dit, ne s'est jamais aventuré dans cet abîme...

ROSE LINON.

Eh bien, vous m'avez offert votre vie ; voyons, lequel de vous est d'humeur à s'exécuter ?

BOBŒUF.

Mais, madame, c'est de la cruauté ; j'ose dire le mot, c'est de la cruauté.

P'TIT-BERT, *qui regarde dans le gouffre.*

Ah ! pristi, c'est-y-noir ! Ah si ! ah si ! je l'vois... il est resté à moitié chemin...

ROSE LINON.

Eh bien, messieurs, que celui qui l'ose aille prendre... et le portrait lui appartiendra.

BOBŒUF, *à P'tit-Bert.*

Petit ! va le chercher, je te l'achète deux louis si tu me le rapportes.

P'TIT-BERT.

Moi ! je n'irais pas, quand on m' donnerait l' bon Dieu.

JOCELYNE, *retenant Kernoël.*

Kernoël, je vous en conjure ; Kernoël !... qu'allez-vous faire ?

ROSE LINON, *à part.*

Ah ! il ira !

JOCELYNE.

Kernoël, regardez, la marée monte, elle doit déjà gronder au fond du gouffre. Ah ! ne tentez pas le ciel !

KERNOEL.

Laisse-moi, laisse-moi, te dis-je ! (*Il s'élance dans le gouffre. Jocelyne pousse un cri. La foudre continue à gronder.*)

ROSE LINON.

Eh bien, messieurs, que dites-vous de ma conquête ? J'ai deviné tout de suite que ce garçon-là m'aimait.

CHAVANNES.

Et c'est pour vous en assurer que vous l'envoyez peut-être à la mort?

JOCELYNE, *qui est descendue.*

Oui, à la mort, madame, car si son pied glisse, si une pierre se détache... il est perdu!

ROSE LINON.

Ah! mon Dieu! serait-il possible? le danger est donc sérieux?

P'TIT-BERT.

Ah! oui! pour lui, du danger!... dans l'trou de l'enfer! il est ben assez diable pour en sortir... Tiens, qu'est-ce que j' dis. Ah! mon Dieu! je n' le vois plus!

JOCELYNE.

Que dit-il?... Sainte Vierge, veillez sur lui! (*Elle court s'agenouiller au pied de la croix.*)

ROSE LINON.

Mon Dieu!

P'TIT-BERT.

Ah bon! le rev'là. Oh! il y a mis la main dessus... Ah! cré coquin! il aura les deux louis!.. Et dire que j'ai pas eu la chose d'y aller, moi!

JOCELYNE, *voyant sortir Kernoël du gouffre.*

Sauvé! (*Kernoël pose le portrait sur son cœur.*) Non, perdu! *Il s'éloigne en sautant d'un rocher à l'autre.*)

ROSE LINON, *courant à Jocelyne et lui offrant une bourse.*

Tenez, mon enfant, voilà pour récompenser Kernoël de son courage.

JOCELYNE, *rejetant la bourse.*

Soyez maudite... vous venez de briser sa vie. (*Eclat de tonnerre. Le rideau tombe.*)

ACTE II.

DEUXIEME TABLEAU.

Le Boudoir de Rose Linon.

A droite, au premier plan, une fenêtre; à gauche, la porte qui conduit dans la chambre de Rose Linon, et, au plan plus loin, celle de ses salons; au fond, faisant face au spectateur, une cheminée avec une garniture élégante; de chaque côté, une causeuse. Partout des portraits et des tentures. Une petite table de laque devant la fenêtre, chargée d'objets de toilette. En face, une autre table chargée de journaux. A droite, au fond, la porte d'entrée.

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHEL GLATZ, GOGUELU, *monté sur une échelle et attachant les tentures de la fenêtre.*

GOGUELU.

Ah ça! père Michel, vous faites donc aussi des affaires par ici! Bonne maison, sapristi! Bonne maison! il n'y a rien de tel comme de brocanter avec ces princesses du jour. Vous êtes tout en même temps leur vendeur et leur acheteur. La parure que vous leur avez vendue hier des mille et des cents, vous la leur rachetez le lendemain pour un morceau de pain.

MICHEL GLATZ.

Ah! dame, elles ont des hauts et des bas (1).

GOGUELU.

Et vous jouez à la hausse, pour le quart-d'heure, avec mademoiselle Rose Linon?

MICHEL GLATZ.

Je crois bien, elle offre des garanties: elle possède la meilleure signature de Paris, monsieur Amadis Bobœuf, le récent acquéreur du beau domaine de Richepanse.

GOGUELU.

Ah! oui! un ancien droguiste... et avec cette signature-là, vous escomptez à Rose Linon tout ce qu'elle veut.

MICHEL GLATZ.

C'est mon état; je suis le banquier des jolies femmes; elles ont toutes chez moi un compte par doit et avoir. Au passif figurent les voitures, les chevaux, les pierreries, les loges à l'Opéra, les soupers fins, les chances du jeu, les meubles, les tentures, toutes les folies imaginables. — A l'actif j'inscris leur jeunesse et leur beauté.. Moi qui vous parle, j'ai connu des ingénues de village qui ne possédaient autre chose en arrivant à Paris qu'un petit signe mutin au coin de la bouche, et j'ai prêté dix mille francs sur ce signe-là.

GOGUELU, *à part.*

Vieux drôle! (*Haut.*) Mais je babille, et mon ouvrage n'avance pas.

MICHEL GLATZ.

Rose Linon change donc son ameublement?

GOGUELU, *fermant son échelle.*

Ah! ne m'en parlez pas; c'est une pitié; son meuble de velours cerise n'avait pas plus de quatre mois; — mais il paraît qu'elle n'a qu'à dire à son Bobœuf de Richepanse: Vous n'êtes qu'un vieil avare, pour en faire tout ce qu'elle veut. Le bonhomme, qui est ladre, au fond, vendrait ses culottes pour ne pas le paraître. Vous concevez, un parvenu! — c'est de l'avarice doublée de vanité!

MICHEL GLATZ, *à part.*

C'est bon à savoir. (*A Goguelu, qui se dispose à passer dans une autre pièce.*) Ah! à propos, et mon vieux bahut?

GOGUELU.

Vous voulez dire votre faux vieux bahut? Eh bien! il avance, on y travaille, n'y a plus qu'à le peindre, couleur moyen âge! grand chic! Qu'est-ce que vous allez vendre ça, vieux farceur?

MICHEL GLATZ.

Peuh! mauvaise affaire. Le Louis XIII passe de mode. Je vais me mettre à fabriquer de la rocaille... des petits amours décolletés.

GOGUELU.

Bon! Je vois d'ici Mary-Berthe! En va-t-elle pousser des hélas! Elle qu'est forte comme tout sur la morale! — Allons, passons aux tentures du salon... Au revoir, Michel Glatz. Tiens! v'là mam'selle Florine! Bonjour, mademoiselle Florine! (*Elle apporte les journaux et un coffret de senteurs.*

FLORINE.

Bonjour, mon ami, bonjour.

GOGUELU, *à Michel Glatz en sortant.*

Bonjour, bonjour! — Voyez-vous ça? N'y a pas six mois que c'est arrivé en sabots de la Franche-Comté, et ça vous a déjà des airs!... (*Il sort.*)

SCÈNE II.

MICHEL GLATZ, FLORINE.

MICHEL GLATZ.

Eh bien! peut-on la voir, cette chère maîtresse?

FLORINE.

Tout à l'heure... elle se lève. (*Elle arrange différentes choses sur la table.*)

MICHEL GLATZ.

J'attendrai. Je crois qu'elle veut me confier quelques fonds; elle m'en a touché deux mots l'autre jour; je lui achèterai du Nord, les primes sont à deux cent trente. (*A Florine.*) Ah ça! il paraît qu'elle se range tout à fait cette chère enfant?

FLORINE. *

Il faut bien. Elle est assez grande fille pour ça. Nous allons vers l'âge mûr.

MICHEL GLATZ.

Que dis-tu là?... Rose Linon est toujours la plus éblouissante femme de Paris.

FLORINE.

Ça, c'est vrai, surtout quand elle sort de sa toilette.

MICHEL GLATZ.

Je crois, Dieu me pardonne! que tu as de l'esprit, Florine!

FLORINE.

J'ai bien autre chose encore! mais patience! je ne serai pas toujours femme de chambre.

MICHEL GLATZ.

Ah! ah! ça nous ennuie déjà d'être en service?

FLORINE.

En service! Qu'est-ce que c'est que cette expression-là?

MICHEL GLATZ.

Ah! c'est vrai! Je voulais dire en apprentissage! (*A part.*) Bravo! une nouvelle cliente. Ah! voilà ce mauvais sujet de Chavannes.

SCÈNE III.

MICHEL GLATZ, CHAVANNES, FLORINE.

CHAVANNES, *près de la cheminée.*

Vous me voyez anéanti. Mac Trévor, vous savez bien, Mac Trévor, qui prétendait descendre de je ne sais plus quel roi d'Ecosse, et qui était Parisien jusqu'au bout des ongles.. Hein? quel esprit, quelle gaieté, et surtout quel mépris d'empereur romain pour les billets de banque!...

MICHEL GLATZ.

Eh bien! il a été arrêté hier soir; nous savons cela.

FLORINE.

Monsieur Mac Trévor! Je m'en souviens; il venait ici; un bien bel homme... et des gants... Dieu! qu'il était bien ganté!

CHAVANNES.

Eh bien! croyez aux gants irréprochables après cela! Il paraît qu'il est accusé de faux. Je ne le cache pas, la nouvelle m'a causé une certaine émotion. J'étais très-lié avec ce Mac Trévor; mais là, très-lié.

MICHEL GLATZ.

Est-ce que par hasard vous étiez trop lié?

CHAVANNES.

Trop lié... Qu'est-ce que tu dis là, vieux juif! Apprends, mon cher, que j'ai ma ligne de conduite qui en vaut bien une autre. Quand on vit dans le monde, qu'on a des goûts de prince régnant, qu'on est jeune, amoureux de toutes les femmes, altéré de luxe, affamé de plaisirs, et qu'on a le malheur d'être né dans un siècle stupide où l'on marche empêtré d'un tas de lois, de préjugés et d'ordonnances de police, il faut se faire une morale.

MICHEL GLATZ.

Je serais curieux de la connaître, votre morale.

CHAVANNES, *descendant la scène.*

Mon cher, j'ai étudié le monde, et s'il m'estime peu, en revanche je le méprise beaucoup. Seulement, je lui passe ses pruderies, à condition qu'il ne s'amusera pas à contrarier mes défauts. Un homme prudent s'arrange pour boire la vie à pleins verres tout comme le buvait Mac Trevor; seulement quand il est gris, il ne s'avise pas de battre le guet. Battre le guet, c'est un crime, et le monde que vous troublez a le droit de vous en demander compte. Mac Trevor pouvait ruiner son ami, et appeler cela les chances du jeu; tuer son ami, et appeler cela de l'honneur; séduire la femme de son ami, appeler cela de la galanterie; il pouvait mettre sur les dents quelques douzaines de pères enrhumés courant après leurs filles séduites; mais pour cela on choisit des créatures vertueuses, car, autrement, on risque de tomber dans les mains d'une virago qui vous exploite, jure que vous l'avez enlevée, et se met sous la protection des lois. Vous désirez voler à la fortune... rapidement, — faites banqueroute, faites deux banqueroutes, s'il en est besoin; mais ne crochetez pas de serrures. Mac Trévor a commis des faux : c'est une platitude. Dix mille francs, dit-on; — il n'avait qu'à faire dix mille francs de dettes et ne pas les payer; cela revenait au même... Des vices tant qu'il vous plaira, jamais de fautes. Cela est vrai, même en politique. On crie partout que la corruption est un crime, mais non, le crime, c'est la quittance qu'on donne! — Et voilà! (*On entend un bruit de sonnette.*)

MICHEL GLATZ, *à part.*

En vérité, il me semble quelquefois que je suis un honnête homme!

FLORINE, *à part.*

Comme il parle bien, ce monsieur Chavannes! (*On entend de nouveau un bruit de sonnette.*) Voilà un homme d'esprit!

MICHEL GLATZ.

Eh bien! Florine, tu n'entends pas que ta maîtresse te sonne?

FLORINE.

Ah! pardi si, que je l'entends.

CHAVANNES.

Va lui dire que je brûle de lui présenter mes hommages. (*Saisissant Florine par la taille.*) Cette friponne de Florine!... Sais-tu bien, Florinette, que tu t'épanouis comme une rose et que tu deviens charmante?

FLORINE.

Certainement que je le sais.

CHAVANNES, *riant.*

Prends garde que ta maîtresse ne s'en aperçoive...

FLORINE.

Prenez plutôt garde que ma maîtresse ne découvre que vous vous en apercevez.

CHAVANNES.

Ah! méchante!...

FLORINE, *à part en sortant.*

Celui-ci est pour les distractions de cœur de madame; l'autre... le gros, pour les dépenses du ménage! (*On sonne encore.*) On y va! (*Elle rentre.*)

SCÈNE IV.

MICHEL GLATZ, CHAVANNES.

CHAVANNES, *la regardant partir.*

Je te parie bien, Michel Glatz, que cette commère-là fera son chemin : elle a de l'œil.

MICHEL GLATZ.

Ah! ah! est-ce que par hasard?... Oh! mais je vous en préviens, Florine est ambitieuse, et...

CHAVANNES.

Et tu penses que le morceau est trop cher pour ma seigneurie? Ma foi, c'est vrai, je suis ruiné, ah! mais là, ruiné... comme le vieux donjon de mes pères.

MICHEL GLATZ.

Ce n'est pas peu dire!

CHAVANNES.

Ma foi, que veux-tu? je m'entête à soutenir ma réputation de parfait gentilhomme... et comme l'on dit : noblesse oblige.

MICHEL GLATZ

Oui, mais en revanche, on est si peu disposé aujourd'hui à obliger la noblesse!

CHAVANNES.

Comment, Michel Glatz! si par hasard j'avais besoin de quelques mille francs, tu penses...

MICHEL GLATZ.

Moi, vous les trouver! (*Riant.*) J'aimerais mieux les prêter à Florine!

CHAVANNES.

Vieux roué, va! Écoute, si tu veux je te fais faire un excellent marché.

MICHEL GLATZ.

Vous avez quelque chose à me vendre?

CHAVANNES.

Tu l'as deviné.

MICHEL GLATZ.

Un diamant?

CHAVANNES.

Mieux que cela.

MICHEL GLATZ, *ironiquement.*

Ah! ce sont peut-être les portraits des anciens comtes de Chavannes?

CHAVANNES.

Allons donc! il y a longtemps qu'un orateur de l'opposition les acheta pour s'en faire des aïeux. Non, si tu veux, je te vends Bobœuf.

MICHEL GLATZ.

Vous me vendez...

CHAVANNES.

Bobœuf. Je te le livre! Ce gros homme ne voit que par mes yeux, ne se fie qu'à mon goût, et fait de confiance toutes les folies qui me passent par la tête. Tu seras son fournisseur. C'est convenu. Et j'aurai moitié sur les bénéfices...

MICHEL GLATZ.

Ah! ah! toujours farceur! Mais taisez-vous donc! Voici reine de ces lieux.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROSE LINON, *en déshabillé du matin.*

ROSE LINON, *à la cantonnade.*

Faites préparer ma voiture pour deux heures. Bonjour, Michel Glatz; vous attendrez, j'ai à vous parler. Ah! c'est vous, Chavannes?

CHAVANNES, *souriant.*

Madame...

ROSE LINON, *passant devant lui, à demi-voix.* *

On dit que vous êtes bien assidu depuis quelques jours au balcon de l'Opéra?

CHAVANNES.

Moi, mais non...

ROSE LINON, *vivement.*

Mais si!... vous n'avez d' yeux que pour cette Marietta, cette femme qui, sous le prétexte qu'elle est danseuse, se croit autorisée à être plus maigre et plus verte qu'une sauterelle. Oh! mais si je savais!...

CHAVANNES, *à part.*

Pauvre Marietta, comme on t'arrange!

ROSE LINON, *qui est allée s'asseoir à droite.*

Eh bien, vous savez la nouvelle : Mac' Trévor est arrêté.

CHAVANNES.

Ne m'en parlez pas. J'en suis encore tout ému... Comment l'avez-vous appris?

ROSE LINON.

Mon Dieu, tout uniment dans le journal... — Cette pauvre Muguette, elle l'a échappé belle. Mac' Trévor en raffolait, et il ne s'en est pas fallu de... deux soupers que...

CHAVANNES, *riant.*

Que Mac Trévor ne fût arrêté chez Muguette!

ROSE LINON.

Eh bien, s'il faut vous dire, ce Mac Trévor ne me revenait pas beaucoup. Est-ce vous, Michel Glatz, qui lui vendiez ses cravattes et ses chaînes de montre?

MICHEL GLATZ.

Moi?... oui, oui... il avait une espèce de compte courant chez moi... il me faisait faire quelques petites affaires.

ROSE LINON.

Ma foi, je ne vous en fais pas mon compliment. Malgré son nom écossais, il m'a toujours eu l'air d'un bandit de Calabre déguisé en chevalier de l'Eperon-d'Or... Mais à propos, Chavannes, qu'avez-vous donc fait de Bobœuf? N'est-il point encore venu ce matin?

CHAVANNES.

Madame, je l'ai laissé chez son professeur de savate.

ROSE LINON.

Ah! mon Dieu, qu'est-ce que cela?

CHAVANNES.

Un professeur de savate? Mais, madame, c'est un homme qui reçoit à ses leçons tout ce qu'il y a de fine fleur des pois dans la lionnerie parisienne. La savate et le bâton sont le perfectionnement obligé de toutes les bonnes éducations... et vous savez que je fais l'éducation de Bobœuf... Soyez tranquille, je l'ai laissé recevant des horions à renverser un rhinocéros.

ROSE LINON, *riant.*

Ah! bien, voilà qui ne peut pas manquer de le former aux belles manières.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur Amadis de Bobœuf.

CHAVANNES.

Tiens, quand on parle du... Bobœuf...

MICHEL GLATZ, *à demi-voix.*

On en voit les cornes!

SCÈNE VI.

MICHEL GLATZ, CHAVANNES, BOBŒUF, ROSE LINON.

BOBŒUF.

Bonjour, bonjour, bonjour. — Belle dame (*il offre un énorme bouquet de roses à Rose Linon*), permettez-moi de vous pousser cette botte... dont le parfum...

CHAVANNES.

Que diable dis-tu là, Bobœuf!

BOBŒUF.

Ah! te voilà!... Ah! mon cher, quel coup de pied je viens d'apprendre! Un coup de pied de haute école, mon ami; c'est prodigieux! Tiens, mets-toi là, je te vais montrer mon coup de pied... Figure-toi que je suis ainsi, et que tu avances... regarde bien, c'est le coup de pied en tournant... une, deux, et je te touche entre la cinquième et la sixième côte.

ROSE LINON.

Ah ça, voulez-vous bien vous tenir tranquille, Bobœuf... Est-ce que vous prenez mon salon pour une écurie?

BOBŒUF.

Ah! à propos, je vais m'en faire bâtir une d'écurie! Tu ne sais pas, Chavannes? Il y avait là chez mon bâtonniste le prince de Romanzoff, qui voulait vendre *Tempête*. Ma foi, j'ai fait cette farce-là. Je lui ai acheté *Tempête*. Je lui ai acheté *Tempête* quinze cents louis.

CHAVANNES.

Quinze cents louis! Mais, malheureux, *Tempête* est couronné.

BOBŒUF.

Couronné! C'est possible, le cheval d'un prince. Mais je m'en moque. Je ne tiens pas à ces fadaises-là, moi. Je me dis, il faut trente ans pour amasser cent mille livres de rente, et il ne faut qu'un quart d'heure pour acheter un duché. (*Il rit.*) Ah! je suis un bourgeois, rien qu'un bourgeois, et ce qui me fait rire, c'est que j'achète les chevaux couronnés des princes. (*A Rose Linon.*) Belle dame, je serai heureux, quand vous irez au bois, qu'il vous plaise de monter mon cheval... couronné... vous qui êtes la reine de mes pensées. (*A part.*) Allons, ce n'est pas mal.

MICHEL GLATZ, *bas à Rose Linon.* *

Quand vous n'en voudrez plus... de ce gros-là, prévenez-moi. Il vaut son pesant d'or.

BOBŒUF.

Eh bien, ce Mac Trévor, hein? Le voilà pincé... Sacripant, va!... Il m'avait gagné la semaine dernière trois cents louis sur une dame de pique.

CHAVANNES.

Allons, ne dis pas de mal de Mac Trévor. Tu étais dans d'excellents termes avec lui.

BOBŒUF.

Moi, mais non... mais non. C'est tout au plus s'il me devait quelques milliers d'écus d'argent prêté. Ça ne peut pas s'appeler une liaison.

MICHEL GLATZ, *à part.*

Monsieur Chavannes est beaucoup plus lié que cela avec monsieur Bobœuf.

BOBŒUF.

Ah! à propos, j'ai passé en venant chez Marolles, qui vient de terminer enfin mon portrait. C'est un cadeau, une surprise que je vous ménageais, belle dame, et si vous permettez... (*Il lui présente une miniature.*) On dit que ça me ressemble, mais je ne sais pas. Je trouve que ce gueux de Marolles m'a fait une bouche bête.

ROSE LINON.

Comment donc! mais elle est parlante.

BOBŒUF, *près de la cheminée.*

Ah! puis, il faut tout dire, je trouve que cette obligation où l'on est de poser pour se faire peindre, est d'un ennui mortel. Il me semble qu'un homme riche et qui paye en conséquence, devrait être exempté de ces gênes-là.

ROSE LINON.

Mais au contraire... les gens riches! ceux-là doivent poser plus que personne.

BOBŒUF.

Vous croyez?

CHAVANNES.

Cela est très-bon genre, mon ami.

BOBŒUF.

Alors, c'est différent. (*On rit.*)

MICHEL GLATZ, *à Chavannes.*

Décidément, monsieur Chavannes, je vous donne moitié sur les bénéfices.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Mademoiselle de Rosan.

ROSE LINON, *se levant.*

Ah! voilà Muguette.

SCÈNE VII.

MICHEL GLATZ, BOBŒUF, MUGUETTE, CHAVANNES, ROSE LINON.

MUGUETTE.

Bonjour, Rose, bonjour bel Amadis! (*A Chavannes.*) Monsieur

CHAVANNES.

Eh bien, nous avons les yeux rouges... le teint battu...

MUGUETTE.

Je suis à moitié morte. Vous savez, je pense, l'arrestation de Mac Trévor. Je l'ai apprise hier soir, et je vous avoue que j'ai passé une nuit!...

CHAVANNES.

Bah!

ROSE LINON, *à Chavannes.*

Je crois décidément qu'il ne s'en fallait que d'un souper.

MUGUETTE.

Quel dommage! un si bel homme! Je me souviendrai toute ma vie de ses cheveux.

CHAVANNES.

Il est de fait que pour un Ecossais il avait des cheveux d'un noir... mythologique... (*A part à Rose Linon.*) Ma chère, le total des soupers était complet.

MUGUETTE.

Je ne sais vraiment pas dans quel temps nous vivons... on n'entend parler que de catastrophes et de crimes. C'est comme cet assassinat d'avant-hier, 18 mars, dans la rue Thérèse... quels horribles détails !

BOBŒUF.

Ça, c'est vrai, c'est fait pour impressionner, surtout quand on est riche et qu'on vit seul (*à Rose*); car je vis seul, vous le savez, cruelle ! Il paraît qu'ils étaient quinze, tous masqués, et qu'après avoir coupé les garçons de la caisse par morceaux, ils ont enlevé pour plus de deux millions de valeurs ! Mon journal donne tous les détails.

MUGUETTE.

Quels cannibales! (*Muguette, Bobœuf, Chavannes et Rose se groupent au fond; Bobœuf tient un journal.*)

MICHEL GLATZ, *à part.*

Et voilà comme on écrit l'histoire... Ils n'étaient que deux, et ils n'ont trouvé que cent quarante-huit mille francs. La calomnie ! la calomnie !

MUGUETTE, *s'approchant de Michel Glatz.*

Qu'est-ce que vous marmottez-là, vieux Michel? — Ah ! dites donc, je veux me défaire de ma châtelaine d'émeraudes... Décidément, voyez-vous, tout cela m'attriste, et je renonce au monde... Qu'est-ce qu'elle peut bien valoir ma châtelaine ?

MICHEL GLATZ.

Je sais très-bien ce qu'elle vaut... c'est moi-même qui l'ai vendue à Mac Trévor.

ROSE LINON et CHAVANNES, *riant de la réponse de Michel Glatz.*

Ah ! attrape !

MUGUETTE, *à part.*

Imbécile !

BOBŒUF.

Pardieu! puisque nous parlons de pierreries, il faut que tu m'indiques le joaillier à la mode, Chavannes, je veux faire encadrer mon portrait.

CHAVANNES.

Eh ! mais, tu tombes à merveille, voilà Michel Glatz qui a les plus beaux diamants de Paris. (*A Michel Glatz.*) Mon cher, je vous recommande monsieur Bobœuf. Traitez-le... bien !

MICHEL GLATZ.

Puisque monsieur est votre ami, je me contenterai de moitié de mes bénéfices ordinaires.

MUGUETTE, *qui a pris une cigarette et qui fume.* *

Ça, j'espère, mon gros homme, que vous destinez ce portrait à cette chère Rose, et qu'elle ne le perdra pas aussi sottement que vous avez perdu le sien.

BOBŒUF.

Ah ! oui, hein ! dites donc ? voilà une stupide aventure qui nous est arrivée là-bas à Penmarc'h... Et dire que nous sommes partis pour Cancale sans avoir pu remettre la main sur ce butor de Bas-Breton.

ROSE LINON.

Ne dites pas de mal de mon petit Breton. Il m'aimait ce pauvre enfant !

MUGUETTE.

Ah ! comme elle a bien dit ça ! — C'est égal, tu m'as conté ton histoire, et je la trouve toute charmante... Mais je crois que le bel Amadis n'est pas de mon avis ?

BOBŒUF.

Quelle absurdité !... Est-ce qu'on est jaloux d'un paysan?

ROSE LINON.

Et la jeune fille... Vous rappelez-vous la jeune fille?

CHAVANNES.

Si je m'en souviens... elle était jolie comme un ange !

ROSE LINON.

Oui; mais si mon pauvre portrait lui est tombé entre les mains, elle a dû lui infliger de terribles suplices. Je suis sûre qu'elle lui aura crevé les yeux à coups d'épingle.

BOBŒUF.

Et le petit bonhomme aura vendu le cercle d'or pour s'acheter des sabots.

MUGUETTE, *riant.*

Ah ! ma chère, quand je pense que tu as un amoureux qui se promène là-bas, le long de la mer, chaussé de sabots et qui joue de la cornemuse en ton honneur !

ROSE LINON.

Moi, j'aime beaucoup la cornemuse.

BOBŒUF.

Fi donc ! une horrible machine enchifrenée...

ROSE LINON.

Mais non... Et puis les airs de Bretagne sont si doux, si naïfs.. Je suis sûre, Muguette, que tu les aimerais si tu les avais entendus... (*On entend dans la rue une musette bretonne jouant le motif de l'air du premier tableau.*) Oh ! mais je ne me trompe pas !... voici une cornemuse... Ecoutez... et cet air... il me semble que je le connais... Oui, c'est celui que j'ai entendu à Penmarc'h.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GOGUELU.

GOGUELU, *accourant par la gauche.*

Ah ! pardon, Mesdames. mais j'ai entendu comme qui dirait un... un biniou du pays... et de cette fenêtre...

ROSE LINON.

Tu veux regarder par la fenêtre?

GOGUELU.

Oui ! et jeter un petit sou... Dame ! je suis breton, moi!

ROSE LINON.

Bobœuf, donnez donc votre bourse à ce brave garçon.

BOBŒUF, *tirant une pièce de sa poche.*

Tenez, mon ami, voilà cinquante centimes... et dites à votre biniou d'aller nazilier plus loin ; cet instrument m'agace.

MUGUETTE, *à part.*

Vieux cancre !

GOGUELU, *brusquement.*

Cinquante centimes... c'était pas la peine de vous déranger. (*A part.*) Macaire, va ! (*Il ouvre la fenêtre et regarde.*) Oh !... oh mais ! Ah ça ! voyons, voyons, est-ce que j'ai la berlue ?

ROSE LINON.

Est-ce une connaissance à vous, mon ami?

GOGUELU.

Une connaissance ! c'est un garçon de mon village, de Penmarc'h !

ROSE LINON.

De Penmarc'h !

GOGUELU, *faisant des signes*

Hé ! hé donc !... Kernoël ! Kernoël !

ROSE LINON, *se levant et s'approchant.*

Comment dites-vous qu'il s'appelle ?

GOGUELU.

Kernoël !.. Tiens, il m'a entendu, il lève la tête. Attends-moi, je descends.

ROSE LINON, *bas à Goguelu.*

Un instant ! (*A Chavannes.*) Dites donc, Chavannes, n'est-ce pas Kernoël qu'il s'appelait ?

CHAVANNES, *avec un léger dépit..*

Kernoël !..... Ma foi, madame, écoutez donc, s'il fallait se rappeler les noms de tous vos adorateurs, on n'en finirait pas.

ROSE LINON, *qui s'est approchée de la fenêtre, et retenant Goguelu.*

Attendez donc, je crois que c'est lui... mais oui... c'est lui !

MUGUETTE, *accourant.*

Bah ! pas possible !

ROSE LINON, *presque en riant.*

Ah ! le pauvre garçon, il n'a pas fait fortune... Tiens ! il me regarde... il m'a reconnue. (*Elle se retire de la fenêtre.*)

BOBŒUF.

Mais, belle dame, c'est ridicule, vous allez vous faire remarquer...

ROSE LINON, *à Goguelu.*

Vous ne savez pas, vous allez descendre et vous amènerez ici votre ami Kernoël.

GOGUELU, *à part.*

Que diable est-ce que cela signifie ? Elle le connaît donc ?

ROSE LINON.

Allez, allez vite. (*Goguelu sort.*)

CHAVANNES, *à part, à Rose Linon.*

Rose, me direz-vous quel est ce nouveau caprice ?

ROSE LINON.

Un caprice? (*Plus bas.*) Soyez traquille, je choisirai mieux si jamais j'ai à me venger de Marietta.

MUGUETTE, *qui est allée guetter dans le corridor.*

Je vous annonce l'amoureux de Bretagne! (*A part, à Rose Linon.*) Eh bien! ma chère, il n'est pas trop mal, après tout.

SCÈNE IX.

MICHEL GLATZ, BOBŒUF, ROSE LINON, KERNOEL, GOGUELU, MUGUETTE, CHAVANES. *Kernoël est pâle, défait, et ses habits portent les traces du long voyage qu'il vient d'accomplir.*

GOGUELU.

C'est-il bien celui-là que vous vouliez voir, madame?

ROSE LINON.

Oui, oui, je ne me trompe pas, c'est bien Kernoël. Est-ce que vous me reconnaissez, mon ami?

KERNOEL, *à lui-même.*

Plus belle! plus belle encore! O mon Dieu!

BOBEUF.

Eh bien! drôle, tu ne réponds pas à madame qui te parle!

ROSE LINON.

Voulez-vous bien vous taire! — Oui, mon ami, je vous demande si vous me reconnaissez?

KERNOEL.

Comment ne vous reconnaîtrais-je pas? Je n'ai jamais cessé de vous voir.

MUGUETTE, *à Chavannes.*

Il parle très-bien, savez-vous?

ROSE LINON.

Et mon portrait? l'avez-vous toujours?

KERNOEL, *le tirant de son sein.*

Le voici!

BOBŒUF.

Tiens! le cercle y est encore!

ROSE LINON, *examinant le médaillon.*

Peste! mais les yeux sont en très-bon état, les yeux se portent bien. Elle n'est donc pas si jalouse que je croyais... votre... comment s'appelle-t-elle donc?

CHAVANNES.

Oh! pour son nom! je me le rappelle... on la nommait Jocelyne, cette chère enfant.

KERNOEL, *à lui-même, en tressaillant.*

Jocelyne! Elle pleure sans doute en priant pour moi.

GOGUELU.

Voyons, voyons, c'est pas tout ça. Faut que tu me dises comment que tu es ici et ce que tu viens y faire. Et la pauvre Jocelyne... tu l'as donc laissée là-bas?

KERNOEL.

En effet, j'ai fui sans lui dire adieu. Elle ignore où je m'en suis allé...

GOGUELU.

Et pourquoi que tu es parti?

KERNOEL.

Je suis parti... je ne sais, pour voir un autre ciel. Non, non, ce n'est pas cela, je mens! — Je suis parti guidé par une vision qui marchait devant moi. Le soir, épuisé de fatigue, mourant de faim... je m'arrêtais dans un village, et je jouais un air de Bretagne... On me jetait quelques sous... alors, je mangeais un morceau de pain et je m'endormais sur un peu de paille.... c'est ainsi que j'ai atteint la grande ville... J'avais un pressentiment que je vous reverrais, madame... Arrivé depuis hier, je parcours les plus belles rues de ce labyrinthe immense, m'arrêtant devant les portes, et jouant sur ce biniou quelques-uns des airs de Penmarc'h. Je regardais attentivement tous ceux qui se montraient aux fenêtres pour m'écouter... Je me disais. Elle s'y mettra peut-être aussi, elle... et je la verrai... je la reconnaîtrai... J'allais m'en aller plus loin, lorsque j'ai entendu prononcer mon nom .... Voilà toute mon histoire. (*Il s'appuie sur Goguelu, sa voix paraît s'éteindre.*)

MUGUETTE, *à elle-même.*

Pauvre enfant! comme il a dit cela simplement et avec douceur... Je raffole de ce garçon-là, moi.

BOBŒUF.

Vous le trouvez donc intéressant, le jeune vagabond?

MUGUETTE.

Oui.

MICHEL GLATZ, *bas, à Chavannes.*

Prenez garde, monsieur Chavannes, mademoiselle Rose s'attendrit.

CHAVANNES, *tirant une lettre de sa poche.*

Nous allons y mettre bon ordre. Tiens, prends cette lettre. (*Il parle bas à Michel Glatz, en lui donnant la lettre, et en lui montrant Bobœuf.*)

ROSE LINON.

Mais dites-moi, Kernoël, où avez-vous donc appris à parler ce langage qui ne ressemble pas du tout à celui des pâtres et des pêcheurs du Cornouaille?

GOGUELU.

Pardi! c'est un savant, Kernoël, il lit et écrit, faut voir! Et puis il compose des chansons... Mais enfin, qu'est-ce que c'est donc que cette lubie qui t'a pris. — Qu'est-ce que ça veut dire tout ça?

KERNOEL.

Je le dirai... mais partons... éloignons-nous... Je l'ai vue, c'est tout ce que je demandais.

MICHEL GLATZ, *à Bobœuf***.

Monsieur, cette lettre est tombée de votre poche, je vous assure...

BOBŒUF.

Mais je vous dis que non... je n'avais pas de lettre sur moi... (*Regardant la lettre.*) Elle est à Chavannes.

MICHEL GLATZ.

Ah! pardon, je croyais... Tiens! que je suis bête... C'est vrai... elle est adressée à M. Chavannes.

CHAVANNES, *avec un empressement affecté.*

A moi!... donnez, donnez...

ROSE LINON.

Une lettre?... Quelle est cette lettre?

CHAVANNES.

Rien... rien...

ROSE LINON.

Donnez-moi cette lettre, je veux la voir. (*A part.*) Chavannes a rougi!

CHAVANNES

Mais, madame, je vous jure, ce n'est rien... Une lettre d'affaires... Donnez, Glatz, donnez.

ROSE LINON, *s'emparant de la lettre.*

Je la verrai...

MUGUETTE, *à part.*

Ah! mon Dieu, voilà qui va faire du tort à mon joueur de cornemuse. Elle ne le regarde déjà plus.

BOBŒUF, *à part.*

Ah ça, mais, elle s'intéresse bien aux lettres que reçoit Chavannes.

ROSE LINON, *qui a ouvert la lettre.*

De Marietta! je m'en doutais.

CHAVANNES, *à part.*

Le feu est aux poudres.

MICHEL GLATZ, *même jeu.*

Et c'est le paysan qui sautera.

GOGUELU, *bas, à Kernoël.*

Voyons, t'es pâle, pauvre fieu, t'es pâle... j'vois ben ça, veux-tu t'asseoir?...

KERNOEL, *bas à Goguelu.*

C'est vrai, Goguelu, je suis bien fatigué... Et puis tu ne sais pas... J'ai faim!

GOGUELU.

Que dis-tu là, pauvre Kernoël! Attends, je vais...

KERNOEL.

Non, non... Allons-nous-en!

ROSE LINON, *à elle-même.*

Marietta! — (*A Kernoël.*) Mon ami, je suis fort contente de vous avoir revu, mais... je désire être seule. Adieu, portez-vous bien.

GOGUELU, *à part.*

Qu'est-ce qu'elle dit donc là, la princesse?

ROSE LINON.

Revenez me voir, et si je puis vous être utile, je verrai... je tâcherai. Adieu.

GOGUELU.

Tu as raison, Kernoël, ta place n'est pas ici. Il ne valait pas la peine de faire cent lieues, mon garçon. Allons, viens-t'en.

KERNOËL, *en sortant.*

O mes rêves... mes rêves !

ROSE LINON, *bas, à Chavannes.*

Restez, je veux tout savoir.

MUGUETTE, *bas, à Bobœuf.*

Reconduisez-moi. Je vous expliquerai tout.

ACTE III.

TROISIÈME TABLEAU.

Ange et Démon.

Chez Goguelu. — Intérieur d'ouvrier. — L'atelier est au fond, on l'aperçoit par une grande claire-voie à châssis vitrés. — A droite une fenêtre donnant sur la rue; en face, une porte, celle de la chambre des Goguelu.—Entre la fenêtre et la scène, une petite table couverte de papiers. A droite, contre la muraille, un buffet. Au-dessus du buffet, pendu à un clou, la cornemuse et le chapeau breton de Kernoël. Portes au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARY-BERTHE, GOGUELU, UN APPRENTI, MICHEL GLATZ.

GOGUELU, *tirant hors de l'atelier un bahut gothique.*

En v'là un de meuble qui n'est pas piqué des vers, que j'dis! Tiens, que je suis bête... Si fait qu'il est piqué aux vers... c'est ce qui en fait le charme. (*A son apprenti.*) Tourne un peu par ici... là, très-bien. Hai! Ça vous a-t-il une satanée couleur! c'est-il assez vénérable! Dirait-on pas que ça sort du château de la reine Berthe? Qu'est-ce que vous dites de ça, père Glatz?

MARY-BERTHE, *qui est occupée à coudre de l'autre côté de la scène.*

Ah! oui, il t'entend bien ! Le voilà le nez dans les gribouillages du pauvre Kernoël. (*Se levant.*) Vous y comprenez donc quelque chose, monsieur Michel Glatz*?

MICHEL GLATZ, *assis devant la table.*

C'est Kernoel qui a écrit tout ça!...

GOGUELU, *qui s'est avancé.*

Et qui voulez-vous que ça soit? Moi, j'ne sais lire que les lettres moulées, et faut même qu'elles soient d'une certaine taille... Quant à Mary-Berthe, elle a sa manière d'écrire, elle; une petite coche sur un bout de bois... crac... v'là ses comptes réglés... c'est pas long.

MARY BERTHE.

Mais dites-moi un peu ce que c'est que tout ça? Il y a des petites lignes et puis des plus longues... des comme ci, des comme ça. Et puis, faut voir comme ça l'occupe, notre Kernoël. Diriez-vous qu'il se relève la nuit pour travailler à ce grimoire. Jocelyne, vous savez bien, Jocelyne à qui nous avons fait écrire une lettre pour lui apprendre ou était Kernoël, et qui est accourue, la pauvre enfant, dans l'espoir de le remener en Bretagne, car on peut dire que voilà une sainte, allez ! Eh bien, la bonne Jocelyne a lu ces papiers, l'autre jour, à la dérobée, et en les lisant elle s'est mise à pleurer.

MICHEL GLATZ.

Ah ! et vous a-t-elle appris ce qu'il y avait dans ces pages?

GOGUELU.

Elle nous a dit: Ne sondons pas les décrets de Dieu ! Kernoël parle une autre langue que la nôtre... Et elle s'est signée. Pourvu que ça ne soit pas la langue du démon ! (*Les Goguelu se signent.*)

MICHEL GLATZ, *riant.*

C'est si peu la langue du diable, qu'autrefois, du temps qu'il y avait des académiciens d'un certain âge, on l'appelait la langue des dieux.

GOGUELU.

Bah !

MICHEL GLATZ.

Oui, ce sont des vers!

GOGUELU.

Des fers ! des fers !

MICHEL GLATZ.

Oui, des vers !

GOGUELU.

Ah! bon, des verses ! Ah ! bon, je sais. Vous voulez dire des chansons, des complaintes. Ah ! ça ne m'étonne pas: du temps que Kernoël parlait le vrai breton, la vraie langue du Cornouaille, il faisait déjà de ces machines-là que tout le pays chantait. Attends donc, j'en savais une, moi, qui commençait... Comment donc déjà qu'elle commençait? (*Pendant qu'il fredonne.*)

MICHEL GLATZ, *à part.*

Je ne m'y connais guère, mais j'ai idée qu'ils plairont à Mac Trévor, et que ça fera très-bien son affaire. (*A Goguelu.*) Allons Goguelu, dépêchons, il me faut ce coffre Louis XIII pour ce soir; c'est une galanterie que j'ai décidé monsieur Amais de Bobœuf à faire à la belle Rose Linon.

GOGUELU, *retournant à son bahut.*

Rose Linon, Rose Linon! Je voudrais qu'elle fût à cent pieds sous terre, votre Rose. Linon Elle sera cause de bien des malheurs, c'est moi qui vous le dis.

MARY-BERTHE.

Pour ça, c'est sûr. Allez, allez, elle nous fait bien du chagrin à son insu, cette fille-là.

MICHEL GLATZ.

Kernoël pense donc toujours à elle? Mais, à propos, où est-il donc ce matin? je ne le vois pas. Où est-il allé?

MARY-BERTHE.

Où il est allé? Faut demander ça à Jocelyne. Elle le sait bien, elle, où il va, car elle l'a suivi bien des fois les yeux pleins de larmes. Quand il fait beau, il y a des promeneurs au bois de Boulogne. Eh bien, Kernoël n'en demande pas davantage. Il va s'établir au pied d'un arbre, et le voilà regardant tous les équipages qui passent ou bein toutes les dames à cheval, et quand il a reconnu Rose Linon dans la foule et qu'il a pu lui jeter un regard, monsieur est content. Il rentre, il s'enferme, il griffonne ses petites lignes, et c'est à recommencer au premier soleil. La pauvre Jocelyne... elle est sortie ce matin pour le suivre encore... Ah! tenez, ça fend le cœur!

GOGUELU, *qui est allé ouvrir la porte du fond.*

Bon! la voilà qui revient, c'te bonne Jocelyne. Ah! mon Dieu! comme elle est pâle! (*Mary-Berthe remonte la scène.*)

SCÈNE II.

JOCELYNE, MARY-BERTHE, GOGUELU, MICHEL GLATZ.

JOCELYNE, *à Mary-Berthe.*

Mary-Berthe, faites que nous soyons seules un instant.

MARY-BERTHE.

Vous pleurez?

GOGUELU.

Eh bien, qu'y a-t-il?

JOCELYNE.

Rien, ce n'est rien... Je vous dirai, Mary-Berthe...

MARY-BERTHE, *se tournant vers Goguelu.*

Et toi, qu'est-ce que tu fais à rester là comme une souche? Et ce bahut, faut-il pas le porter tout de suite, monsieur Michel Glatz?

MICHEL GLATZ.

Oui, sans doute, et à son retour si Goguelu veut passer chez moi, ici tout près, je lui compterai de l'argent.

MARY-BERTHE.

C'est ça. Et prends bien garde, Goguelu, quand tu te sentiras quéque chose dans le gousset, de ne pas entrer à l'estaminet d'en face. Si on ne faisait qu'y boire, passe encore, car enfin, quand Goguelu a un coup de trop dans la tête, je le couche et tout est dit; mais on y joue, et on y perd de l'argent. Aussi que je t'y prenne, et tu verras si Mary-Berthe rit tous les jours.

GOGUELU, *aidant l'apprenti à charger le bahut sur ses épaules.*

C'est bon, c'est bon! on se conformera à la chose... Au revoir, mam'selle Jocelyne, au revoir... Une, deux, en route!

MICHEL GLATZ, *à part.*

Il faut que je voie Kernoël ce soir même. Par exemple, Mac-Trévor peut se vanter que le hasard vient en aide à ses moindres caprices.

MARY-BERTHE.

Eh bien, vous ne suivez pas Goguelu?

MICHEL GLATZ.

Si fait, si fait! (*A part.*) Allons voir Mac-Trévor... Ah! un

échantillon! (*Il s'empare adroitement d'un des feuillets épars sur la table et le met dans sa poche.*) Bonjour, madame Mary Berthe; bonjour, mademoiselle Jocelyne... bonjour. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

MARY-BERTHE, JOCELYNE.

MARY-BERTHE, *regardant partir Michel Glatz.*

Il ne me revient pas, ce vieux juif... Il a un certain œil mordoré. — Voyons, Jocelyne, nous sommes seules...

JOCELYNE.

Je vais repartir pour Pen-Marc'h.

MARY-BERTHE.

Repartir!... Pourquoi cela? Est-ce que tu vas faire des façons? Est-ce que tu crois par hasard que tu nous gênes?

JOCELYNE.

Oh! bonne Mary... non pas!... Mais... il le faut, vois-tu... Je n'ai plus rien à faire ici.

MARY-BERTHE.

Des larmes! — Allons, il s'est passé quelque chose... Tu as vu Kernoël!

JOCELYNE.

Oui! je l'ai vu.

MARY-BERTHE.

Tu lui as parlé?

JOCELYNE.

Oui! je lui ai parlé.

MARY-BERTHE.

Et il t'a querellée, il t'a brutalisée, ce mauvais gars! — Il est capable de tout; il te fera mourir!

JOCELYNE.

Non, non, ne t'emporte pas contre lui... Kernoël est plus à plaindre que moi. — Je ne suis malheureuse que parce qu'il souffre. — Mais lui, il souffre!

MARY-BERTHE.

Mais enfin que s'est-il passé? Voyons, parle.

JOCELYNE.

Je suis sortie ce matin quelques instants après lui, et me suis dirigée par habitude vers cette grande promenade qu'on appelle les Champs-Elysées. J'étais là, errante au milieu des promeneurs, lorsque j'ai vu Kernoël. Il était assis sur un banc, les regards attachés sur la foule... Je me suis approchée de lui.

MARY-BERTHE.

Eh bien?

JOCELYNE.

Kernoël, lui ai-je dit, Kernoël, je ne sais quel démon vous égare, mais vous commettez un sacrilége dont la sainte Vierge vous punira. Il m'a regardée sans me répondre, et j'ai continué: Kernoël, votre mère en mourant vous a légué la croix qu'on lui mit au cou le jour de son saint baptême. Ma mère aussi fit bénir la sainte image que je porte, moi, comme un reste pieux et comme une sainte relique. — Et, lui disant cela, je lui montrai cette image. — Les regards de sainte Anne, ai-je ajouté, sont tombés sur l'un et l'autre de ces talismans sacrés. Mais vous, Kernoël, vous profanez le vôtre; car à côté de la croix de votre mère, vous conservez le portrait d'une femme. . perdue et maudite! — C'est ainsi que je lui ai parlé, Mary-Berthe.

MARY-BERTHE.

Et qu'a-t-il répondu?

JOCELYNE.

Il s'est levé, son œil était sombre et résolu... Il m'a pris la main et m'a dit: Vous avez raison, Jocelyne: je dois choisir entre le portrait de cette femme et la croix de ma mère.

MARY-BERTHE.

Et il a choisi...

JOCELYNE, *avec un éclat douloureux.*

Oui, il a choisi... Voici la croix!

MARY-BERTHE.

Malheureuse Jocelyne! et ensuite...

JOCELYNE.

Ensuite... une voiture a passé.., Il a poussé un cri, et s'est éloigné en courant. — Je te le dis, Mary Berthe, il est perdu! (*La nuit tombe.*)

MARY-BERTHE.

Ecoute, Jocelyne, il ne faut pas désespérer... Tu as fait à sainte Anne le vœu de sauver Kernoël; il faut accomplir ton vœu, mon enfant.

JOCELYNE.

Mon cœur est brisé!

MARY-BERTHE, *écoutant.*

J'entends des pas.

JOCELYNE, *qui a tressailli.*

C'est lui...

MARY-BERTHE.

Eh bien! crois-moi; parle-lui, parle-lui encore. Au fond, il n'est pas méchant. Il n'est que fou, ce garnement-là!

JOCELYNE.

Que veux-tu que je lui dise?

MARY-BERTHE.

Je ne sais pas; mais tu es une sainte, vois-tu, — et le ciel t'inspirera. — Adieu (*elle prend son ouvrage, et tout en parlant elle allume la lampe*); je te laisse seule avec lui; je m'en vais terminer ce domino qu'on attend pour le bal de l'Opéra, et, si je sors, je passerai par le petit escalier de la cour pour ne pas vous déranger... Adieu, et bon courage. (*Elle rentre par la gauche.*)

SCÈNE IV.

JOCELYNE, KERNOEL. *Kernoël est vêtu comme un ouvrier: cependant il a une certaine élégance sous ses humbles vêtements.*

KERNOEL.

C'est vous, Jocelyne; — je suis bien aise de vous rencontrer. (*Il se dirige vers le buffet et l'ouvre.*)

JOCELYNE.

Quelle douceur dans sa voix!... Oh! oui... Mary Berthe dit vrai; il est bon, il m'entendra.

KERNOEL; *il a tiré de l'armoire son costume breton qu'on lui a vu dans les scenes précédentes, et pose sur ses longs cheveux bouclés le large chapeau du pays de Cornouailles.*

N'est-ce pas, Jocelyne, que cette coiffure me va bien?

JOCELYNE, *à part, avec joie.*

Ciel! est-ce le souvenir de sa Bretagne qui l'emporte enfin dans son cœur?

KERNOEL, *regardant sa musette.*

La voilà, cette pauvre cornemuse qui m'a nourri le long du pèlerinage que j'ai fait depuis les grèves de Pen-Marc'h jusqu'à la Babylone maudite.

JOCELYNE.

Kernoël! qu'entends-je! Il se pourrait? Vous regrettez le passé?

KERNOEL, *pensif.*

Oui, tu dis vrai, Jocelyne, — je le regrette ce temps de rêverie, d'insouciance et de repos.... En ce temps-là, j'ignorais.... Pen-Marc'h, roc battu par les tempêtes, mais habité par des cœurs tranquilles. (*Il s'est approché de la table et jette les yeux sur ses papiers.*) On a touché à ces papiers... on les a lus!

JOCELYNE.

Je ne sais, Kernoël. Mais pourquoi vous fâcher? Cela vous chagrine donc qu'on lise ce que vous écrivez? Moi aussi je les ai lus, ces vers. Hélas! je ne suis qu'une pauvre fille, bien ignorante, et cependant j'ai deviné que ces pages respiraient le génie..

KERNOEL.

Du génie! Qui parle de génie? — Dites que c'est mon âme, dites que c'est mon cœur qui palpite dans ces vers. Mon âme... ténèbres coupées d'éclairs! (*Brusquement.*) Jocelyne, je vous ai donné la croix de ma mère... il me la faut, rendez-la-moi.

JOCELYNE.

Je vous ai dit pourquoi vous ne deviez plus la porter.

KERNOEL.

Oui, oui, je sais; mais je ne puis m'en passer plus longtemps.

JOCELYNE.

Et vous oserez la placer sur votre cœur, à côté de l'image de cette indigne femme?

KERNOEL, *avec un mouvement de violence.*

Jocelyne! (*Se reprenant.*) Oui, c'est juste; vous avez raison... Tenez, tenez, prenez-le, ce portrait... Prenez-le, et, en échange, rendez-moi cette croix d'or...

JOCELYNE, *avec un cri de joie.*

Ah! il est sauvé. — Je devine, — Kernoël; — ces vêtements que vous voulez reprendre... ce portrait dont vous consentez enfin à vous séparer... Ah! c'est le salut, c'est le triomphe de Dieu sur le démon!

KERNOEL.

Donnez-moi cette croix.

JOCELYNE.

La voilà; — reprenez-la, Kernoël, et qu'en s'appuyant sur votre cœur, elle le fasse battre au souvenir de votre mère et de la pauvre Bretagne où vous viviez heureux.

KERNOEL, *prenant la croix.*

Merci !

JOCELYNE.

N'est-ce pas, Kernoël, que vous étiez heureux... là-bas, — à Pen-Marc'h ?

KERNOEL, *secouant la tête.*

Heureux... Oui, j'étais calme.

JOCELYNE.

Eh bien ! voulez-vous que nous y retournions?

KERNOEL.

Bonne Jocelyne... ange dévoué de ma vie !

JOCELYNE.

Vous consentez ! Oui ! n'est-ce pas ?... Voulez-vous que j'aille tout préparer pour le départ ?... Dites un mot, et tout de suite... dès ce soir...

KERNOEL.

Dès ce soir !

JOCELYNE.

Oh ! croyez-moi, ne regardez pas en arrière... détournez les yeux de ces mauvais jours qui viennent de s'écouler... Partons !

KERNOEL, *avec une soudaine violence.*

Partir ! c'est impossible ! Ma destinée est ici... et j'y reste !

JOCELYNE.

Que dit-il ?

KERNOEL.

Je dis !... Mais tu ne devines donc rien, Jocelyne ; — je dis que je l'aime ; entends-tu cela? Je l'aime ! Oui ! cette femme, ce péché vivant, cette courtisane plus belle que les anges, belle comme toutes les pompes de Satan, je l'aime, et je lui ai voué ma vie ! Oh ! tais-toi ; il est trop tard, tu ne me sauverais pas.— Sais-tu d'où je viens, et sais-tu pourquoi je viens ? — J'ai suivi sa voiture, je l'ai suivie jusqu'à un pavillon où elle est descendue, elle, cette femme, ainsi que les cavaliers qui la suivaient. Je me suis assis. J'étais couvert de sueur, le froid me cinglait la figure; mais je ne sentais rien ; j'écoutais les rires, les cris de fête qui retentissaient dans la maison. J'entendais tout, tout, jusqu'au choc des verres... Quelquefois un mot, l'éclat perlé d'une voix joyeuse frappait mon oreille.... et je frémissais.... j'avais reconnu sa voix... Tout à coup un des domestiques qui servaient les convives, ouvrit la porte et me fit signe. — Il y a une course à faire, me dit-il, me prenant sans doute pour un commissionnaire ou un laquais. — Il me remit une lettre et me dit : Va vite et reviens, — il y aura vingt francs pour toi; et il referma la porte.

JOCELYNE.

Et cette lettre, vous l'avez portée ?

KERNOEL.

Non ! je me suis éloigné, et, cédant à je ne sais quelle voix maudite qui harcelait ma raison, j'ai brisé le cachet, et... je... l'ai lue. La voici, cette lettre, la voici ! (*Il lui montre une lettre ouverte.*) Tiens, lis. « Je ne puis aller au bal de l'Opéra, mais » soyez-y, et tenez-vous à deux heures à la porte du grand foyer. » Un domino bleu s'approchera de vous, vous touchera l'épaule » et s'éloignera. Il fera avancer une voiture et y montera. Suivez-le et laissez-vous conduire, car à cette heure-là je serai » libre et je vous attendrai. » Et au bas : « Pour que le domino » vous reconnaisse, prenez le costume d'un paysan breton. »

JOCELYNE.

Et alors ?

KERNOEL.

Alors, au lieu de porter la lettre, je l'ai froissée avec rage et me suis mis à courir comme un insensé. Tout à coup une idée m'a jailli du cœur. Je suis revenu ici, et j'ai tiré de ce buffet les habits que voilà, et que je mettrai cette nuit...

JOCELYNE.

Mon Dieu... qu'allez-vous faire ?

KERNOEL.

Ce rendez-vous donné à un autre, moi, je le prends !

JOCELYNE.

Kernoël ! vous ne ferez pas cela !

KERNOEL.

Si, je le ferai... je suivrai ce domino dont parle la lettre.

JOCELYNE.

Vous vous perdez sans retour !

KERNOEL.

Que t'importe ! Entre nous, Jocelyne, il y a un abîme où mon âme s'écroule ! Reste à genoux sur le bord, comme à Pen-Marc'h... mais, comme à Pen-Marc'h, moi, j'y descends !

JOCELYNE. *

Non, non, jamais... Cette horrible femme...

KERNOEL.

Je l'aime !

JOCELYNE.

C'est le démon de ta vie !

KERNOEL.

Je l'aime !

JOCELYNE.

Ah ! j'en mourrai !

KERNOEL.

Moi aussi peut-être... mais je l'aime... Adieu ! (*Il sort.*)

SCÈNE V.

JOCELYNE, *puis* MARY-BERTHE.

JOCELYNE.

Prenez pitié de moi, mon Dieu ! (*Elle écoute.*) Ses pas s'éloignent ! Où va-t-il, et que va-t-il faire ! Ces habits qu'il a préparés... Cette nuit, a-t-il dit, à l'Opéra... l'Opéra ! (*Elle court à la porte de Mary-Berthe et l'ouvre.*) Mary-Berthe ! Mary-Berthe !

MARY-BERTHE, *paraissant.**

Eh bien ! que s'est-il passé ? qu'y a-t-il? Tu es seule ?

JOCELYNE.

Dites-moi, qu'est-ce que c'est que le bal de l'Opéra ?

MARY-BERTHE.

Hein ? tu veux aller au bal de...

JOCELYNE.

Non pas moi, mais Kernoël.. Il ne faut pas qu'il y aille, n'est-ce pas ? C'est un lieu maudit ! Oh ! mais attendez que je vous dise... il m'a repris la croix de sa mère... pour l'obtenir, il a consenti à me livrer le portrait.

MARY-BERTHE.

Qu'entends-je ? (*Elle court à la fenêtre, l'ouvre rapidement et regarde dans la rue.*) Et tu l'as laissé s'enfuir avec cette croix ?

JOCELYNE.

Hélas ! pourvu qu'elle le protége encore !

MARY-BERTHE.

Mais, malheureuse, il ne fallait pas le laisser sortir... Je devine, moi ! Ciel ! regarde, regarde... Le vois-tu, là-bas, au bout de la rue, sortant tout courant de cette boutique à volets verts ?

JOCELYNE.

Oui, oui ! je le vois !

MARY-BERTHE.

Eh bien ! il est entré chez Michel Glatz, chez le juif, et, j'en suis sûre, il lui a vendu la croix que tu viens de lui rendre.

JOCELYNE, *poussant un cri et tombant sur une chaise.*

Ah ! voilà son premier crime accompli !

MARY-BERTHE.

Voyons, ma pauvre Jocelyne, faut pas te désoler... J'ai quelque argent que Goguelu ne sait pas... eh bien ! nous allons courir chez Michel Glatz, et nous rachèterons la croix.

JOCELYNE.

De l'argent, de l'argent ! pour effacer un sacrilége ! Non, non, c'est par un autre sacrifice qu'il faut apaiser le ciel ! (*Elle ôte la médaille qu'elle porte à son cou.*) Voici l'humble et doux trésor qui protégeait ma vie... je le consacre ainsi que ma vie au rachat de Kernoël. (*Elle s'agenouille.*) Sainte Anne, douce patronne des cœurs blessés, protectrice des âmes qui pleurent, si le sacrifice que je vous fais mérite votre miséricorde, que votre pitié céleste descende sur Kernoël; mais s'il faut acheter votre pardon par quelque peine, que la douleur tombe sur moi. (*Elle se lève.*) Venez, Mary-Berthe, venez me conduire chez Michel Glatz.

MARY-BERTHE.

Jocelyne, vous êtes un ange... Venez, ma pauvre enfant, et que le bon Dieu, s'il est juste, vous rende un jour en belles joies toutes les larmes que ce gars-là vous coûte.

JOCELYNE.

Partons !

MARY-BERTHE.

Attendez que je ferme cette porte. Nous passerons par l'escalier de ma chambre pour aller plus vite...

JOCELYNE.

Partons ! partons ! (*Mary Berthe ferme la porte du fond, et elle sort avec Jocelyne par sa chambre.*)

SCÈNE VI.

KERNOEL, GOGUELU, *un peu ivre.*

GOGUELU *frappe à la porte, et voyant qu'on ne répond pas, il l'ouvre avec une clé.*

Tiens, tiens, la porte qu'était fermée. . Oh ! mais nous avons la clé de cheux nous... nous sommes les maîtres, nous ! et si madame Goguelu s'avise de piauler... c'est bon... je n' dis que ça... Faut bien rire, pisque c'est la mi-carême. Avec ça qu'il pleut et qu'il tonne. Un jour de mi-carême ! N'est-ce pas le diable qui s'en mêle. Ah ben ! parce que j'ai perdu quatre misérables pièces de cent sous... v'là-t-il pas un beau malheur... et encore que j'en ai bu une des quatre... (*Il regarde Kernoël, qui est allé s'asseoir sombre et silencieux.*) Allons, va-t-il pas aussi se désoler, c'ti-là... Voyons, qué que t'as perdu, toi ?

KERNOEL.

Tout ce que j'avais.

GOGUELU.

C'est comme moi... et combien que t'avais?

KERNOEL.

Dix francs !

GOGUELU.

Et t'as rien bu dessus !... cornichon, va, cornichonibus ! Ah ! pis, faut que j'te dise... T'as parié, t'a parié contre c'ti-là justement qu'avait la chance... ça c'était bête... puisque l'autre avait la dèche.., il avait la dèche, l'autre... Ah bah ! (*Il chante à tue-tête.*) Ami, l'or est une chimère ! tra, la, la, tra, la, la. Je vais faire de la lumière. (*Il entre dans la chambre de gauche, et laisse la porte entr' ouverte.*)

SCÈNE VII.

KERNOEL, *seul.*

Dix francs ! Ma mère, à l'heure suprême, a étendu sur moi sa main glacée... le signe des douleurs expiatrices brillait dans ses doigts que raidissait l'agonie... elle me dit : Prends cette croix, Kernoël, et moi disparue, un peu de mon âme te suivra. Et cette croix, je l'ai vendue dix francs à Michel Glatz. J'ai vendu le Christ à un juif pour dix francs ! (*Il se lève.*) Allons ! je mérite de mourir comme Judas. (*Il va pousser la porte de droite et regarde.*) L'ivresse l'a emporté sur ses remords, à lui. Le voilà vaincu par le sommeil. Il dort. Endormons-nous aussi, mais pour toujours. (*Avec violence.*) Eh bien ! oui, j'ai joué !... Qu'aurais-je fait de cette misérable somme ? Il me fallait plus que cela...Tout ou rien. La vie comme je la rêve... ou bien la mort. (*Il va vers la fenêtre. Un éclair brille.*) L'orage ! Là-bas aussi, à Pen-Marc'h, ce fut sous le feu des éclairs qu'elle m'apparut. Abîme de Pen-Marc'h, abîme sombre que j'affrontai pour elle, et qui ne rend personne, pourquoi m'as-tu rejeté?... Mourir!... oui, l'heure est venue... Quatre étages, et là-bas, au fond, le pavé. (*Il aperçoit ses papiers épars.*) Pauvres confidents de mes chimères, feuilles que le souffle de l'oubli va disperser, je vous dis adieu... Adieu à vous, douces peines de mon âme, tristes plaintes de mes amours... Mourez avec moi, silencieux et inconnus. (*On entend le tonnerre dans le lointain.*) Est-ce Dieu qui me menace? Est ce mon arrêt que ces sillons de feu tracent dans la nuit ! Mon arrêt, à moi, la victime?... à moi !... mais alors pourquoi suis-je né poëte, amoureux, pétri de passions et de flammes? Pourquoi la science est-elle descendue dans mon cœur ! Eh ! je n'ignore rien de ce qui fait la grandeur et la renommée. J'ai deviné, moi, toutes les ivresses du monde, j'ai entrevu, moi, tous ces fantômes enchanteurs ! Et Dieu a permis cela ! et c'est Dieu qui dit ensuite à l'aigle de ne pas voler, au volcan de s'éteindre, à la pensée de mourir !... Mourir ! non ! non !... Eh ! non, je ne veux pas mourir !... Je veux vivre, moi, vivre à tout prix... Ah ! ces désirs qui me brûlent, Dieu les condamne et les repousse... Eh bien ! viens à moi, ange des ténèbres... viens, et ces félicités que je rêve... je les accepterai de ta main ! (*Le tonnerre gronde. Des pas lourds se font entendre. On approche. On frappe trois coups à la porte extérieure de l'atelier.*) J'ai invoqué Satan... est-ce lui ? (*Kernoël prend le flambeau et va ouvrir.*)

SCÈNE VIII.

KERNOEL, MICHEL GLATZ.

MICHEL GLATZ.

Eh bien ! monsieur Kernoël, vous n'ouvrez pas quand on frappe ?

KERNOEL, *avec terreur.*

C'est le juif !

MICHEL GLATZ, *à part.*

J'ai envoyé Jocelyne chercher Kernoël à un petit quart de lieue d'ici... (*Haut.*) Monsieur Kernoël !...

KERNOEL.

Que voulez-vous?

MICHEL GLATZ.

Vous aimez Rose Linon ?

KERNOEL.

Moi ! que vous importe?

MICHEL GLATZ.

Eblouissante beauté ! Je sais un homme qui lui a offert des monceaux d'or. — Mais quoi, elle est capricieuse comme une reine, — car elle vaut une couronne, et elle le sait.

KERNOEL, *à lui-même.*

Moi aussi, je le sais !

MICHEL GLATZ.

Voulez-vous que je vous dise, monsieur Kernoël, vous auriez des chances, vous... parce que vous êtes jeune, parce que vous êtes un gentil garçon, et qu'elle est fantasque, cette chère belle. Mais pour vous faire remarquer d'elle, il vous faudrait éclipser tous ceux qui l'entourent, avoir de plus beaux chevaux et faire plus de folies que tous ces jeunes muguets... et pour cela, il faut de l'argent, il faut beaucoup d'argent...

KERNOEL.

Assez ! De quel droit viens-tu, avec ton méchant sourire, exciter mes larmes et sonder mon désespoir? Me diras-tu?... (*Voyant Michel Glatz qui s'empare de tous les papiers qui sont sur la table et qui en fait un rouleau.*) Que fais-tu là et que veux-tu de moi ?

MICHEL GLATZ.

Qu'est-ce que vous me donneriez bien en échange de beaucoup d'argent... Mais là, de quoi éblouir Rose Linon?

KERNOEL.

Ma vie !

MICHEL GLATZ.

Eh bien ! ça sera meilleur marché... Suivez-moi, et dans une demi-heure vous aurez vos poches pleines de billets de banque.

KERNOEL.

Que dis-tu, Michel Glatz?

MICHEL GLATZ.

Rien, je ne dis jamais rien... mais j'agis. — Voici de petits chiffons de papier que quelqu'un est curieux de lire, quelqu'un qui vous veut du bien... beaucoup de bien. Vous permettez, n'est-ce pas? Et si vous voulez me suivre, eh bien ! ce que j'ai promis, vous l'aurez. Seulement, je vous préviens que je suis très-pressé, voyez s'il vous plaît de m'accompagner... Je m'en vais.

KERNOEL, *le saisissant et le ramenant.*

J'aurai de l'or !

MICHEL GLATZ.

Non, des billets de banque, de bons billets de mille.

KERNOEL.

Et... et cela sans... crime?...

MICHEL GLATZ.

Un crime ! Je suis un honnête homme, Monsieur; et vous m'insultez, Monsieur, vous m'insultez ! — Un crime!... Mais il faut que je parte.

KERNOEL.

Michel Glatz ! mais parle donc ! Que signifie cette énigme ?— Je serai riche, dis-tu; je serai riche ! Pourquoi emportes-tu ces manuscrits ?

MICHEL GLATZ.

Je n'ai pas d'explication à vous donner; on m'a chargé de venir vous prendre, et j'obéis.

KERNOEL.

Michel Glatz !

MICHEL GLATZ.

Hein?

KERNOEL.

Viens... viens... je te suis!

MICHEL GLATZ.

A la bonne heure! (*Ils remontent la scène.*)

SCÈNE IX.

JOCELYNE, *rentrant par la gauche*, KERNOEL, MICHEL GLATZ.

JOCELYNE.

Où allez-vous, Kernoël?

KERNOEL.

Jocelyne!

JOCELYNE.

Cet homme m'a trompée... Il m'a envoyée là où il savait bien que vous n'étiez pas, et pendant ce temps, il était ici, lui! Qu'y faisait-il?

MICHEL GLATZ.

Mon cher, je ne puis pas attendre.

JOCELYNE.

Kernoël! tout à l'heure j'étais chez cet homme, j'ai eu froid en sa présence comme en face du crime... Où vous emmène-t-il? dites-le-moi.

MICHEL GLATZ.

Monsieur Kernoël, dans deux minutes il sera trop tard.

KERNOEL.

Trop tard! Tu l'entends, Jocelyne... Il y va de mon bonheur en ce monde.

JOCELYNE.

Et de ton malheur dans l'autre... Dieu m'avertit! (*Elle est debout sur le seuil.*) Kernoël, ne suis pas cet homme!

MICHEL GLATZ.

Je pars sans vous, monsieur Kernoël.

KERNOEL.

Jocelyne!

JOCELYNE, *élevant la croix dans ses mains.*

Par cette croix que j'ai rachetée, demeure, Kernoël!

MICHEL GLATZ, *qui a franchi la porte.*

Monsieur Kernoël! monsieur Kernoël!

KERNOEL.

Arrière! tu le vois bien, il m'appelle. Arrière donc, te dis-je! (*Il sort avec violence.*)

JOCELYNE, *repoussée, a laissé tomber la croix qui est tombée aux pieds de Kernoël.*

Ah! (*Ramassant la croix.*) Il l'a foulée aux pieds.

QUATRIÈME TABLEAU.

Le Pacte.

Une cellule à la Conciergerie. Le fond est occupé, à gauche, par le lit, un lit de fer; au milieu, par une petite table couverte de papiers et éclairée d'une lampe; à droite, par la porte d'entrée.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FOUINE, MAC-TRÉVOR.

MAC-TRÉVOR, *debout à droite, devant un petit miroir et achevant de se raser.*

Il m'a donc reconnu, cet ancien sergent de ville?

LA FOUINE.

Oui, monsieur Mac-Trévor, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire; mais avant de parler, il a demandé, comme de juste, à être transféré

MAC-TRÉVOR.

Je comprends. Il a eu peur que l'envie ne me prît de l'assommer.

LA FOUINE.

Dame! le chef des traboucaires de la vallée d'Argèles, cela vous a une certaine renommée de... vivacité!

MAC-TRÉVOR.

Flatteur! Ainsi donc, me voilà impliqué dans l'affaire de la rue Thérèse. Diable! diable! Transféré ce soir, interrogé demain matin, il parle, et l'on me fourre au secret dès demain à midi. Passe-moi ce flacon d'eau de Cologne.

LA FOUINE.

Celui-ci?

MAC-TRÉVOR.

Non, l'autre. — Mon pauvre la Fouine, j'ai quelque idée que cette fois mon compte est bon.

LA FOUINE.

Hélas! nous sommes tous mortels!

MAC-TRÉVOR.

Ma foi, je me repens bien d'être venu à Paris! Où est-il ce bon temps, celui de nos grandes aventures dans les Pyrénées. Hein? la Fouine! n'est-ce pas qu'on s'amusait bien là-bas?

LA FOUINE.

Chut! ne parlez pas si haut.

MAC-TRÉVOR.

En avons-nous pillé, brûlé, saccagé de ces riches fermes et de ces orgueilleux châteaux. — Donne-moi mon savon! (*Il se lave les mains. La Fouine tient la cuvette.*)

LA FOUINE.

Ah ça! me direz-vous pourquoi vous vous bichonnez tant que cela ce soir?

MAC-TRÉVOR.

J'attends quelqu'un, une visite.

LA FOUINE.

Une visite ce soir? Vous voulez rire, il y a longtemps que les portes sont fermées pour ne se rouvrir que demain.

MAC-TRÉVOR.

Dis-moi, la Fouine, — un diable de nom, que tu as pris là, — tu es donc tombé dans la petite filouterie, dans le vol à la tire et à l'américaine, dans des choses honteuses, mon garçon? Car je ne suppose pas que ce soit en ta qualité d'ancien chevalier errant des Pyrénées que tu es parvenu à te faire ici une position officielle. — Porte-clé à la Conciergerie! Peste!

LA FOUINE.

Je suis en règle avec le parquet.

MAC-TRÉVOR.

Diable! je voudrais bien pouvoir en dire autant. Ainsi, te voilà rangé?...

LA FOUINE.

Oui, j'ai la confiance de monsieur le Préfet de Police. De plus, je suis marié et j'ai deux petits enfants en bas âge.

MAC-TRÉVOR.

Ah! tu es père de famille! — Position touchante! — Et ta femme, est-elle jolie?

LA FOUINE.

Pas trop, mais enfin, c'est une femme que j'ai à moi, à moi tout seul et qui fut honnête jadis!

MAC-TRÉVOR.

Diable! nous donnons dans le luxe bourgeois!

LA FOUINE.

Il faut faire une fin!

MAC-TRÉVOR.

Sans doute. J'en ferai une aussi, moi, mais plus romantique. Quelle heure est-il?

LA FOUINE.

Ma foi, il est bien sept heures, et vous me faites songer... Bien le bonsoir! bonne nuit!

MAC-TRÉVOR. *

Dis-moi, la Fouine... C'est donc vrai, là, bien vrai, que nous sommes en règle avec le parquet?

LA FOUINE.

Oui, bien vrai.

MAC-TRÉVOR, *pendant que la Fouine lui passe sa robe de chambre.*

Je te demande ça, parce que... tu comprends... Si on fait remonter mon procès jusqu'à mes aventures dans la vallée d'Argèles; ces juges d'instruction sont si retors, si finauds... Avec eux on ne sait jamais où peut vous conduire une conversation.

LA FOUINE.

Je ne vois pas où vous voulez en venir.

MAC-TRÉVOR.

Ah! tu ne vois pas?... (*A part.*) Allons, il n'est pas si tranquille qu'il veut bien le dire. (*Haut.*) A propos, je t'ai dit que j'attendais une visite.

LA FOUINE.

Ce sera pour demain, capitaine!

MAC-TRÉVOR.

Tiens! tu m'as appelé capitaine.

LA FOUINE.

Moi! je vous ai appelé... vous dites?...

MAC-TRÉVOR, *riant.*

Farceur!

LA FOUINE, *riant aussi, mais jaune.*

Ah! oui, oui... l'effet de l'habitude... Je vous disais que ça serait pour demain.

MAC-TRÉVOR.

Non, il faut que cela soit pour ce soir. — Demain l'ancien sergent de ville aura parlé, et je ne serai plus ici, à la pistole, mais dans un cachot, au secret, et tu comprends que décemment, je ne pourrai plus recevoir...

LA FOUINE.

Voyons, parlons sérieusement; vous savez bien que toutes les portes sont fermées à l'heure qu'il est.

MAC-TRÉVOR.

Les portes? — Oh! sois tranquille, — la personne que j'attends est notre ami Michel Glatz, ton ancien lieutenant, mon garçon.

LA FOUINE.

Michel Glatz? mais il est déjà venu vous voir aujourd'hui... il était venu hier... Prenez garde... Michel Glatz est dans la police.

MAC-TRÉVOR.

Eh bien, qu'est-ce que cela fait? Pourquoi ne veux-tu pas que j'aie des amis dans la... dans le gouvernement?

LA FOUINE.

Et il va revenir encore ce soir?

MAC-TRÉVOR.

Oui, avec une autre personne, et comme l'heure est avancée, il passera par la Préfecture. Tu comprends, nourri dans le sérail... Et puis, sa carte de... d'homme politique, lui donne d'ailleurs des priviléges. Il suffira que tu lui ouvres la porte intérieure du côté de la cour.

LA FOUINE.

Y songez-vous?

MAC-TRÉVOR.

Tu n'as pas la clé?

LA FOUINE.

Si fait; mais...

MAC-TRÉVOR, *avec un geste terrible et un accent plein de caresse.*

Tu me refuserais quelque chose, à moi, la Fouine! à moi qui t'ai conduit si souvent à la victoire, et qui vais avoir de si longs entretiens avec messieurs les juges d'instruction! — C'est mal, allons, c'est mal.

LA FOUINE.

Mais...

MAC-TRÉVOR.

Ils seront deux, le juif et un autre; un jeune homme qui aura les yeux bandés.

LA FOUINE.

Hein? les yeux bandés? Ah ça! voyons, voyons! est-ce que vous conspirez contre l'État?

MAC-TRÉVOR.

Moi, mon ami! J'ai volé, j'ai pillé, j'ai beaucoup pillé, c'est vrai; mais ce n'est pas là une raison pour que je trouve rien à redire au gouvernement.

LA FOUINE.

Mais alors, que signifie?...

MAC-TRÉVOR.

Rien, je m'amuse... Allez!

LA FOUINE.

Ah! c'est différent. Du moment que c'est pour la simple histoire de vous amuser... (*A part.*) Diable d'homme, va! Je le croyais mort depuis longtemps... Avec ça qu'il a la rage des souvenirs.

MAC-TRÉVOR.

Eh bien?

LA FOUINE.

Je m'en vas! (*A part.*) Enfin, j'ai deux enfants en bas âge! Bien le bonsoir, monsieur Mac Trévor... (*Revenant.*) Voyons... tâchez au moins que la visite ne soit pas trop longue...

MAC-TRÉVOR.

Sois donc tranquille. (*La Fouine sort.*)

SCÈNE II.

MAC-TRÉVOR, *seul.*

Mon affaire viendra aux assises prochaines. Six semaines pour l'appel. Je vois d'ici que je pourrais bien aller rejoindre mes aïeux vers le milieu de juillet. (*Il fait claquer ses doigts.*) Sacrebleu! si je veux m'amuser je n'ai pas de temps à perdre... — Kernoël... Kernoël de Pen-Marc'h... je ne me rappelle pas ce nom-là... C'est égal, puisqu'il est Breton, je serai bien aise de le connaître. Par lui, peut-être, j'aurai des nouvelles de ma fille... Pauvre petite! elle ne doit pas avoir conservé un souvenir bien respectueux de monsieur son père... Ah! au diable! ce qui est fait est fait. A propos, relisons un peu cet échantillon de la muse de notre ami Kernoël. Michel Glatz me l'a donné comme une des meilleures pièces du recueil... Voyons: (*Il lit.*)

> Par les sentiers déserts, suspendus aux falaises,
> Solitude où souvent me retrouva le jour,
> De la plaine aux rochers, des ajoncs aux mélèzes,
> Partout je t'ai cherché, doux fantôme d'amour!

(*Pendant qu'il continue à lire.*) Eh! la rime est bonne, l'expression est juste, gracieuse; du sentiment, de l'âme; c'est un peu fade, par exemple... mais enfin, je n'avais pas à choisir. Michel Glatz a pris ce qu'il a pu trouver... Allons, je vais satisfaire mon dernier caprice... En ai-je eu dans ma vie de ces fantaisies baroques, de ces lubies extravagantes!... Celle-ci est tout de même un peu bien bouffonne... M'habiller en poète pour mourir. Me couronner de gloire avant de courber mon front sous le supplice... Eh bien! pourquoi pas? Est-ce que je m'en irai me faire condamner, là, tout bêtement, et finir ainsi sans bruit, sans éclat, — allons donc! Tous ces bourgeois si vertueux, toutes ces femmes honnêtes, toutes ces bonnes gens si prudes — je veux, oui, je veux les forcer à s'occuper de moi, à m'admirer, à se ruer sur mon passage, à s'attendrir sur ma mort. (*Il rit.*) Le crime arrachera des larmes à la vertu! Et mon avocat, quelle magnifique plaidoirie, et que de belles choses il va leur dire à ces bons juges, que le récit de mes crimes fera frémir, et que la lecture de mes vers fera pleurer!... Et puis, j'ai mon idée. Il me semble que mourant de la sorte, enseveli dans ce rayon de génie, je lèguerai à ma fille un souvenir moins sinistre. Peut-être oubliera-t-elle de me maudire, quand elle entendra cette douce langue des anges vibrer sur mon tombeau... (*Il écoute.*) Je crois qu'on a ouvert une porte..... Pourvu que Michel Glatz ait bien pris toutes les précautions que je lui ai dit de prendre... car enfin, ces auteurs, ils ont un amour-propre... et celui-là plus tard me ferait peut-être quelque chicane... mais je me mettrai en règle... je lui ferai signer une quittance en bonne forme... et c'est bien le diable après s'il s'avise de parler.

SCÈNE III.

MAC-TRÉVOR, MICHEL GLATZ, KERNOEL, LA FOUINE.

MICHEL GLATZ, *poussant Kernoel dans la chambre.*

C'est ici, passez.

KERNOEL, *essayant d'arracher le bandeau qui lui couvre les yeux, mais retenu par le geôlier.*

Où suis-je?

MAC-TRÉVOR.

Il a des traits fort intéressants, ce jeune homme!

MICHEL GLATZ, *glissant à Mac Trévor un portefeuille.*

Voici ce qui te revient de la rue Thérèse... Prends vite... sois économe et ne fais pas de folies.

MAC-TRÉVOR.

Combien y a-t-il?

MICHEL GLATZ.

Cent mille francs.

MAC-TRÉVOR.

Laisse-nous.

KERNOEL.

Michel Glatz!

MICHEL GLATZ, *lui mettant dans les mains le rouleau de ses manuscrits.*

Vous avez une demi-heure pour conclure, je reviendrai vous prendre... adieu. (*Il sort. La porte se referme.*)

KERNOEL.

Michel Glatz!

SCÈNE IV.

MAC-TRÉVOR, KERNOEL.

MAC-TRÉVOR, *s'avançant vers Kernoël.*

Permettez-moi, jeune homme, de vous offrir une chaise; elle n'a pas très-bonne mine, mais c'est la seule de l'établissement.

KERNOEL.

Qui me parle? qui êtes-vous?

MAC-TRÉVOR.

Eh! pardieu! qui voulez-vous que je sois! Je suis votre libraire. (*Il lui prend des mains le manuscrit, s'approche de la lampe et le parcourt avec attention.*)

KERNOEL. *

Assurément, rien de tout ceci n'est réel, je suis le jouet d'un rêve... Nous sommes montés en voiture, et nous sommes arrivés en face d'une maison de sinistre apparence... nous sommes entrés sous une voûte, on m'a noué un mouchoir sur les yeux, et j'ai senti que nous traversions tour à tour des souterrains humides et de vastes corridors qui résonnaient sous nos pas... j'ai entendu rouler sur leurs gonds des portes formidables... Une dernière s'est ouverte, et je me suis trouvé ici... devant cet homme. (*Il le regarde.*) Cet homme? (*Il promène les yeux autour de lui.*) Encore une fois, où suis-je, et qui êtes-vous?

MAC-TRÉVOR.

N'est-ce pas Kernoël qu'on vous nomme?

KERNOEL.

En effet!... Mais vous?

MAC-TRÉVOR.

Kernoël, ce nom-là ne manque pas d'une certaine physionomie douce et poétique. Il y a une fatalité dans les noms. (*Bas.*) Il s'appelle Kernoël, et moi, avant d'avoir pris le nom de Mac-Trévor, je m'appelais... (*Il fait un geste sombre et se tait.*)

KERNOEL.

Saurai-je enfin ce que je fais ici et que vous voulez de moi?

MAC-TRÉVOR.

Mon joli jeune homme, vos vers n'ont rien de très-sublime; mais enfin, tels qu'ils sont, je m'en arrange. De la vertu, des fleurs, de l'idylle, la beauté qui passe dans les nuits sans sommeil, l'amour voilé, les chansons aux étoiles, c'est ce qu'il me faut... Des élégies, c'est mon affaire.

KERNOEL.

Je ne vous connais pas, je ne sais dans quel horrible lieu l'on m'a conduit. Ce visage blafard... ce sourire affreux... Parlez, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?

MAC-TRÉVOR.

Voilà bien des cris et des questions. Ces poètes sont tous les mêmes, ils s'étonnent ou ils ignorent. Au fait, c'est là toute la poésie. . Mon cher, vous voulez savoir qui je suis, je vais vous le dire. Je suis un homme qui a eu le malheur de s'ennuyer toute la vie. Ah! Monsieur, que c'est une misérable farce que la vie! Après les femmes, les chevaux et le vin, faites-moi le plaisir de me dire ce qu'on y trouve. Ah! si, on risque d'y rencontrer des chevaux fourbus, du vin frelaté, et des beautés... falsifiées. Vrai, tout cela est à refaire... Moi, dans le temps, j'avais quelque fortune, je portais un nom sonore, j'étais un joli homme, mais ma femme était dévote, et ne savait que pleurer. Vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir là, devant soi, toujours, une femme silencieuse et qui pleure. Cette femme-là, c'était ma conscience... Elle m'aurait tué, si je... Un jour donc, ma conscience mourut, et moi, pour me désennuyer, j'allai faire la traite sur les côtes de Guinée... J'achetai tous les rois du pays pour deux cents dollars... Les philanthropes nous canonnèrent par le travers des îles du Vent. Nous coulâmes les philanthropes. Cela m'amusa d'abord; mais quoi! je fis trois, quatre voyages, je noyai pas mal d'autres philanthropes, et un jour je sentis que tout cela manquait de variété... l'ennui!.. Je me fis nabab. Pour le coup, je pensai crever de gras fondu... Oui, mon cher, le palanquin m'engraissait le cerveau... Ah! me disje, au diable!... Je vends mes propriétés, je monte sur un vaisseau de France... je fais naufrage en vue des côtes, j'aborde à moitié noyé et parfaitement ruiné... Bravo! alors je m'installe sur les grandes routes avec vingt compagnons, une carabine au poing, un couteau de Catalogne à la ceinture, et un appétit de sang!... Que voulez-vous? L'ennui! Oh! mais cette fois nous brûlons, nous pillons, nous saccageons, nous volons, nous tuons, je tue! A la bonne heure! Je l'avais enfin exorcisé ce pesant démon qui m'oppressait. Je vivais, je me sentais vivre... Du danger partout; nos têtes à prix; deux escadrons de gendarmerie battait la plaine et la montagne. Lutte ardente!... Moi, j'aime la chasse, mais à condition d'être le sanglier. Le jour, la nuit, partout, sous nos pieds, sur nos têtes, nous sentions les rabatteurs, nous flairions la meute, et l'on tuait toujours!

KERNOEL.

Oh! horrible! horrible! ce n'est pas un homme qui parle ainsi. (*Il fait quelques pas avec épouvante.*) Ce feu rouge... ce sang allumé qui flambe dans ses regards!...

MAC-TRÉVOR, *éclatant de rire.*

Eh bien! à qui diable en avez-vous?... Parce que je vous fais mes petites confidences, et que nous causons là comme une paire d'amis, cela vous chagrine?... C'est vrai, j'ai la vanité de mes fredaines... que voulez-vous? c'est une faiblesse... j'aime à raconter ces folles aventures.

KERNOEL.

Tais-toi!... tais-toi!... démon!...

MAC-TRÉVOR.

Qu'est-ce qu'il dit donc là le poète?

KERNOEL.

J'ai invoqué l'enfer.., et, c'est l'enfer qui t'a vomi!

MAC-TRÉVOR.

Ah ça, voyons... je n'ai pas le temps de jouer aux barres; vous êtes ici pour vendre vos poésies, moi pour vous les payer. Traitons vite, et pas d'enfantillage.

KERNOEL.

A toi, satan, à toi la chair de ma chair!

MAC-TRÉVOR.

Vous n'êtes pas d'une politesse exquise, mon jeune troubadour; mais passons. Oui, c'est une idée qui m'est venue d'acheter vos vers, et cela n'est pas plus bête qu'autre chose. Je ne parle pas de vos vers... J'aime à rire, moi, c'est un goût. Donc, vous me vendez vos bucoliques, et j'y mets mon nom.

KERNOEL.

Ton nom!

MAC-TRÉVOR.

Un nom de gentilhomme, mon cher. Et je les publie. Un bruit infernal!... Les journaux les plus vertueux se les arrachent... ils les achètent un prix fou... Voyez-vous d'ici les annonces, les réclames! Et puis, dira-t-on, vous ne savez pas, ce buveur de sang, ce tueur, ce monstre... Il écrit des rimes roses, ma chère, des stances à l'œillet. Ses rêves sont d'une chasteté de vierge... il dit la romance des eaux, il suit le chœur des étoiles au sommet des monts. Elégiaque, ma chère, élégiaque!... Le digne homme! Monsieur Kernoël, je vous donne dix mille francs de vos élégies!

KERNOEL.

Dix mille francs!

MAC-TRÉVOR.

Et les savants, les voyez-vous les savants? Les voilà entre mes deux penchants, le meurtre et la pastorale, comme des ânes entre deux moutures. Les beaux discours qu'ils vont faire! Ils nommeront des commissaires; il y aura des comités. Je recevrai des députations des quatre académies, et qui tâteront mes bosses! oui, Monsieur, on tâtera mes bosses, et je vous parie qu'ils trouveront celle de la bucolique! Mon cher, voulez-vous vingt mille francs, trente mille francs, quarante mille francs?

KERNOEL. *

Ma vie, et m'enfuir d'ici.

MAC-TRÉVOR.

Ta vie! je la connais, une lutte ridicule du rêve contre la réalité. Pauvre cher! à chaque pas trébucher contre le suicide, et te relever pour tomber plus loin; voilà ta vie!

KERNOEL.

Assez! assez!

MAC-TRÉVOR.

Et avec cela vingt ans, l'âge des nuits ardentes. Moi, je ne suis qu'une brute incomplète, où rien ne frémit que les sens, et les sens s'émoussent. Mais toi, Kernoël, tu as l'âme, tu as la poésie, bain de Jouvence pour les voluptés qui s'épuisent. De l'or et du génie, c'est à la fois la terre et les cieux!

KERNOEL.

Que dit-il? O Dieu! faites que je n'entende pas!

MAC-TRÉVOR.

Si! tu m'entendras. Je connais la femme que tu aimes, je la connais cette reine d'amour pour qui tu meurs. Elle est belle! Mais quand l'amour ruisselle de ses regards, quand le plaisir la tient palpitante sous ses caresses, et que folle, impétueuse, dans une nuit de délire, la bacchante échevelée expire sous la bou-

che qui lui dit : Je t'aime ! c'est alors qu'il faut la voir !

KERNOEL.

Elle t'a aimé !

MAC-TRÉVOR.

Jamais ! Je lui ai offert quatre mille louis. — Les veux-tu?

KERNOEL.

Tais-toi ! tais-toi !

MAC-TRÉVOR, *plaçant une plume dans les mains de Kernoël.*

Vite, prends cette plume.

KERNOEL.

Que voulez-vous me faire écrire?

MAC-TRÉVOR.

Eh ! mais les bons comptes font les bons amis. (*Il lui met un papier sous les yeux.*) Signe, et tous les débris de ma fortune je te les donne, car je n'en ai plus besoin. Tiens ! (*Il ouvre un portefeuille plein de billets de banque.*) Tiens, il y a là pour un an de voluptés. Un an ! c'est une éternité de génie !

KERNOEL

Non, non, je ne signerai pas !

MAC-TRÉVOR, *il est devant Kernoël, et pendant qu'il lui parle, il agite devant ses yeux les billets de banque dépliés.*

Ecrivez, mon bel ami : Je soussigné déclare, — avoir reçu de Ma-cTrévor, — Mac-Trévor, c'est le nom que je porte pour le moment, — la somme de cent mille francs... — et ils y sont ! C'est ma dernière folie !

KERNOEL.

Quoi ! j'aurai tout cela !

MAC-TRÉVOR.

Tout cela... Cent mille francs ! c'est-à-dire des lansquenets enragés et des beautés folles d'amour ! Ecrivez : — pour ma part de collaboration dans l'affaire, où il est convenu que mon nom ne sera pas prononcé...—Est-ce fait? —Où il est convenu que mon nom ne sera pas prononcé.

KERNOEL, *avec violence et se reculant d'un pas.*

Oh ! c'est le pacte ! — c'est le pacte infernal !

MAC-TRÉVOR, *le ramenant doucement.*

Eh non ! c'est la quittance.—Signez !—Cent billets de mille... Le compte y est !

KERNOEL, *éperdu.*

Allons, soit ! prends mon âme, et donne-moi ton or ! (*Il signe et s'empare des billets.*)

MAC-TRÉVOR, *qui s'est emparé de la quittance.*

Plus qu'un mot. Ceci est une prison ; j'y suis enfermé comme prévenu d'assassinat... et l'écrit que vous venez de signer vous fait mon complice !

KERNOEL.

Que dit-il? Oh mon Dieu !

MAC-TRÉVOR.

Ainsi donc, silence sur notre marché ; — car au premier mot qui s'échapperait de vos lèvres, je montre cet écrit, — et je vous traîne à l'échafaud !

KERNOEL, *poussant un cri.*

Ah ! — je suis perdu ! — je suis maudit !! (*Il chancelle.*)

MAC-TRÉVOR, *le recevant dans ses bras.*

Eh bien ! qu'est-ce qu'il a donc, le pauvre garçon? du secours ! du secours !

SCÈNE V.

LES MÊMES, MICHEL GLATZ, LA FOUINE.

MAC-TRÉVOR.

Ah ! mon Dieu, je crois que le pauvre garçon a perdu connaissance... Vite du secours.

MICHEL GLATZ.

C'est inutile... il n'en gardera que mieux le secret de sa visite. — Allons, la Fouine, un coup de main. (*Ils le soulèvent et l'emportent.*)

MAC-TREVOR.

Tiens ! j'ai oublié de lui demander des nouvelles de ma fille... Enfin, c'est égal... me voilà poète... tout Paris va parler de moi.

ACTE IV.

CINQUIÈME TABLEAU.

Deux Amours.

Un salon élégant, mais n'occupant que trois plans de la scène et fermé au fond par trois portes hautes et larges ouvrant sur un second salon. — Quand la fête commence et que les portes s'ouvrent, on aperçoit le deuxième salon, richement orné de tapis et de consoles, et éclairé par un lustre chargé de bougies.

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHEL GLATZ, ROSE LINON, *elle est assise dans une causeuse placée à droite, Michel Glatz se tient debout à côté d'elle.*

MICHEL GLATZ.

Et voilà l'histoire de votre lune de miel?

ROSE LINON, *soupirant.*

Ouf ! la voilà.

MICHEL GLATZ.

Elle est drôle, elle est fort drôle. (*Il rit.*) M. Kernoël vous enlève, ou plutôt vous enlevez M. Kernoël, et vous venez le cacher dans ce petit hôtel des Champs-Elysées, vous le dorlotez, vous le mijotez, vous l'emprisonnez dans un beau petit nid de soie et de velours... et quand tout cela est bien arrangé, quand il vous a bien à lui, à lui tout seul, le voilà qui se met à vous aimer... des yeux... à distance, avec un respect, une discrétion. (*Il rit encore.*) C'est très-original... seulement il ne v ait pas la peine de lui sacrifier Bobœuf et Chavannes.

ROSE LINON.

Il ne m'aime plus !

MICHEL GLATZ.

Qui, Chavannes?

ROSE LINON.

Eh ! non... Kernoël.

MICHEL GLATZ.

Eh bien, qu'est-ce que cela vous fait?

ROSE LINON, *se levant.*

Ce que cela me fait ! cela me tue, car moi, je l'aime.

MICHEL GLATZ.

Prenez garde, une femme qui aime perd cinquante pour cent de sa valeur courante.

ROSE LINON.

Assez !... je sais que je touche à une heure décisive de ma vie. Jeunesse, dignité, pudeur, tout ce que j'ai perdu, profané, jeté au tourbillon de mes folies... peut-être puis-je le ressaisir et le retrouver dans ce dernier amour. Aussi, coûte que coûte, je veux que Kernoël soit à moi, car avec lui je sens que je peux recommencer ma vie.

MICHEL GLATZ, *ironiquement.*

Ah ! très-bien ! nous jouons aux Madeleines repenties. C'est fort beau. Seulement, je vous le répète, je ne sais qui diable est allé donner l'éveil à la police. Ce n'est certes pas moi ! Toujours est-il qu'on s'est inquiété de l'opulence de Kernoël, et qu'on a fait aujourd'hui même une perquisition chez les Goguelu. De sorte que si vous aimez cet intéressant jeune homme vous ferez bien de lui donner un conseil, celui de s'éloigner de Paris au plus vite.

ROSE LINON.

Lui, me quitter !... Non, non, je ne veux pas qu'il parte.

MICHEL GLATZ.

Mais, songez-y, la police peut venir ici dès demain.

ROSE LINON, *pensive.*

Vous... vous croyez?

MICHEL GLATZ.

Sans doute. Et si on l'interroge, que répondra-t-il?

ROSE LINON.

Rien... il m'a conté son entrevue avec Mac-Trévor, et je sais qu'il a d'excellentes raisons pour garder le silence. En effet, si on l'interroge il ne peut répondre, il ne répondra pas.

MICHEL GLATZ.

Eh bien, alors...

ROSE LINON, *à elle-même.*

A moins que... oui, c'est cela. Il y a une réponse qu'il peut faire et que je puis lui dicter.

MICHEL GLATZ.

Hein?

ROSE LINON, *se tournant vers le juif.*

Michel Glatz, il y a cent louis pour vous, pour vous, l'un des affidés de la police secrète, si cet interrogatoire dont vous parlez, vous pouvez faire qu'il ait lieu, non pas demain, mais tout de suite, ce soir même, au milieu de la fête que je vais donner. (*Elle remonte la scène et écoute.*)

MICHEL GLATZ, *à lui-même.*

Quel peut être son dessein ?. . Moi, j'irais provoquer un éclat, un esclandre qui me compromettrait ! Allons donc ! Disons oui, je ferai comme si j'avais dit non.

ROSE LINON.

Voici Kernoël... j'ai là cette lettre où les Goguelu le préviennent de la maladie de Jocelyne.

MICHEL GLATZ.

Vous ne la lui avez pas remise?

ROSE LINON.

Non, mais je l'ai lue. Aujourd'hui, je vais la lui donner, elle provoquera une explication, et alors, si je lis dans ses yeux que sa froideur pour moi vient de sa passion pour Jocelyne...

MICHEL GLATZ.

Bon! il ne l'a pas revue.

ROSE LINON.

Que m'importe s'il pense à elle... Mais je l'entends... Vite, entrez là dans mon boudoir, et tenez l'oreille attentive. Si je tire le cordon de cette sonnette, ce sera le signal, vous sortirez alors par le jardin et vous irez ensuite exécuter mes ordres. (*Elle ouvre une porte à gauche.*)

MICHEL GLATZ.

Vous voulez donc le perdre?

ROSE LINON.

Ceci me regarde. (*Elle ferme la porte sur Michel Glatz.*) Hé! non, je veux le sauver, mais je veux faire mes conditions. Oui, le sauver pour moi... Non, pour une autre.

SCÈNE II.

ROSE LINON, KERNOEL.

KERNOEL, *entrant par la droite.*

Vous n'étiez pas seule, il me semble?

ROSE LINON.

Moi, mon ami, je parlais à mes gens... je leur donnais des ordres pour ma petite fête de ce soir, et dont l'heure approche. Vous en serez, n'est-il pas vrai?

KERNOEL.

Une fête?... Et s'il est parmi les invités quelques-unes des personnes qui m'ont vu pauvre, n'auront-elles pas lieu de s'occuper de la cause inconnue qui m'a fait riche?

ROSE LINON.

D'abord, aucune de ces personnes-là n'a été priée; et puis à quoi bon vous inquiéter, Kernoël? Vous avez mis le pied dans un monde où il en est des fortunes comme autrefois des races nobles, on les respecte d'autant plus qu'elles sont d'origine perdue... (*Elle s'approche de lui.*) Mais j'ai des reproches à vous faire, je ne vous ai pas vu de toute la journée.

KERNOEL.

C'est vrai.—Je suis sorti de bonne heure... à la pointe du jour.

ROSE LINON.

Juste ciel! Et qu'aviez-vous à faire si matin?

KERNOEL.

Rien; je suis monté à cheval, je suis allé m'égarer dans les taillis d'Aulnay. J'avais un peu de fièvre, je pense. Cette nuit, je ne me suis pas couché.

ROSE LINON.

Est-il vrai? Mais vous vous tuerez à mener cette vie étrange!

KERNOEL, *avec amertume.*

Non, non; ce qui pouvait être tué en moi est tué; ce qui devait mourir est mort.

ROSE LINON.

Kernoël!

KERNOEL, *se levant brusquement du canapé où il s'est laissé tomber en arrivant*.*

Mac-Trévor m'a dit : Prends cet or, car en te le donnant, je te donne le génie... Mac Trévor a menti. Dès l'heure où mes mains eurent touché à ce prix de ma honte, j'ai compris que l'intelligence se retirait de moi comme d'un temple profané. . Ce que j'étais, je ne le suis plus. (*Rencontrant les regards de Rose Linon.*) Vous allez rire, vous allez vous moquer, et cependant cela est vrai. Il m'arrive dix fois par jour, depuis ce jour maudit, de me lever brusquement et de courir m'arrêter devant une glace. Je me regarde avec attention, cherchant à surprendre sur mes traits l'indice extérieur, matériel de cette décrépitude qui me gagne... — Non, c'est moi, c'est bien moi, aucun de mes cheveux n'a blanchi; je me reconnais, je vois bien que le temps n'a pas fait un pas, et cependant... il y a sur mon front, dans mon regard quelque chose de morne et d'immobile — et qui n'est plus la vie! J'essaie de sourire, et ce qui passe sur mes lèvres n'est pas un sourire... c'est un pli, rien de plus, et qui m'épouvante. Je dis à mes yeux de s'animer, et la lumière y glisse comme sur une glace polie, mais froide! Alors, dans une convulsion d'impatience, je me prends la figure à deux mains pour arracher ce masque où la vie ressemble à la mort; mais ce masque, c'est moi, moi, le poète excommunié! moi, avec l'âme de moins... l'âme que j'ai vendue!... Ah! faut-il que je vous le dise? Eh bien, j'ai peur de devenir fou!

ROSE LINON.

Si vous m'aimiez, Kernoël, comme vous avez tenté de me le faire croire, vous oublieriez peut-être près de moi toutes ces funestes chimères qui vous poursuivent.

KERNOEL.

Toi! (*Il aperçoit la lettre que tient Rose Linon.*) Quelle est cette lettre que vous roulez dans vos mains?

ROSE LINON.

Ah c'est vrai... cette lettre... Tenez, j'ai oublié de vous la donner; voici quelques jours déjà qu'elle vous fut envoyée.

KERNOEL, *prenant la lettre.*

Vous l'avez lue!

ROSE LINON.

Avez-vous des secrets pour moi?

KERNOEL, *lisant la signature.*

Mary Berthe! C'est Mary Berthe qui me fait écrire? Ciel! Jocelyne! Jocelyne!... Et vous avez lu cette lettre? Et vous me l'avez cachée? Et vous saviez que Jocelyne était mourante? Oh! laissez-moi, que j'aille... s'il en est temps encore...

ROSE LINON.

Rassurez-vous... je sais de ses nouvelles... elle va mieux.

KERNOEL.

N'importe, je veux la voir!

ROSE LINON.

La voir! Non, je ne veux pas que vous revoyez cette femme!

KERNOEL.

Elle, Jocelyne! Elle se meurt, et je ne serais pas là!

ROSE LINON.

Kernoël!

KERNOEL.

Laissez-moi.

ROSE LINON.

Alors... vous l'aimez donc?

KERNOEL.

Moi!

ROSE LINON.

Oui, vous! Et je suis jalouse, entendez-vous?

KERNOEL.

Jalouse! et de quel droit?

ROSE LINON, *avec violence.*

Oh! cette Jocelyne...

KERNOEL.

Taisez-vous! Ne mêlez pas à vos colères le nom de cette vierge des douleurs...

ROSE LINON, *tombant en pleurs sur une chaise.*

Kernoël, tu ne sais pas à quel point je t'aime.

KERNOEL, *se rapprochant d'elle.*

Eh! moi aussi je t'aime!... moi aussi je t'ai bien aimée!...

ROSE LINON.

Oui, mais j'ai une rivale dans ton cœur.

KERNOEL.

Une rivale, non pas... mais un ennemi.

ROSE LINON.

Un ennemi!

KERNOEL.

Oui, ton passé.

ROSE LINON, *se levant.*

Ah! vous insultez à mon amour!

KERNOEL.

Ton amour! (*Il rit avec amertume.*) Oublies-tu qu'il t'a fallu le reprendre à d'autres pour me le donner?

ROSE LINON, *à part.*

Ah! c'est ainsi!... Eh! bien, je saurai te forcer d'être à moi. (*Elle court à une sonnette et sonne.*)

KERNOEL.*

Adieu, Rose; vous recevrez sans moi. Je vais voir cette pauvre enfant dont vous m'avez caché l'agonie.

ROSE LINON, *allant à lui, avec une tendresse suppliante.*

Non, pas encore... plus tard—je vous en prie, Kernoël. Voyez, il faut que je me pare, que je me fasse belle, et si vous n'êtes pas là—je le sens—je n'en aurai pas le courage. Oh! oui, n'est-ce pas, vous me donnerez quelques instants encore?... Je vous le répète, cette... jeune fille ne court plus aucun danger. — J'ai envoyé chez elle. — Vous irez plus tard. — Tenez, c'est bien peu et je suis bien raisonnable, je vous demande jusqu'à dix heures!

KERNOEL.

Non!...

ROSE LINON.

Ecoutez... j'entends des voitures.. Oh! venez, venez!... (*Elle l'entraîne tandis qu'on voit les domestiques ouvrir les portes du fond et apporter des candélabres.*)

SCÈNE III.

CHAVANNES, BOBOEUF, FLORINE, MUGUETTE, *suivis par les invités qui entrent et remplissent le second salon.*

BOBŒUF, *conduisant Florine vêtue magnifiquement.*

Peste! que d'antichambres! que de laquais! Ah ça! voyons, Chavannes, me diras-tu enfin où nous sommes?

CHAVANNES.

Tu ne devines pas?

BOBŒUF.

Comment veux-tu que je devine? tu m'amènes Florine pour qui tu me fais acheter une toilette extravagante... (*A Florine.*) Ne marchez donc pas sur votre robe, Florine. Enfin nous l'habillons comme une châsse, aidés de Muguette...

MUGUETTE.

Qui ne s'en tire pas mal... convenez-en?

BOBŒUF.

Et tu nous conduis ici, dans cet hôtel où tout m'annonce qu'il doit y avoir une fête, mais où je ne pense pas que nous soyons invités. Voyons, chez qui sommes-nous? Tiens, tiens, mais tout cela a fort bon air. Dis donc, Chavannes, est-ce que nous sommes chez l'ambassadeur du Mexique?—Tenez-vous donc droite, Florine...

CHAVANNES.

Salue, Bobœuf, salue; nous sommes chez une reine.

BOBŒUF.

Une reine?... Est-ce qu'elle est couronnée... comme mon cheval?

CHAVANNES, *riant.*

Ma foi, je l'ignore; en tous cas, ce ne sont pas les chutes qui lui ont manqué!...

MUGUETTE.

Ah Dieu! non!...

BOBŒUF.

Des chutes, je ne comprends pas!

CHAVANNES.

Eh oui, imbécile, nous sommes chez Rose Linon..;

BOBOEUF.

Rose Linon! Alors je m'en vais.

CHAVANNES.

Pourquoi cela?

BOBŒUF.

Mon cher, j'ai dépensé pour elle deux cent cinquante mille six cents et quelques francs, et, de ce capital, je n'ai pas touché ça d'intérêt!

CHAVANNES.

Affaire désastreuse... (*En lui présentant Florine.*) M... [illegible] de plus pour tirer de la tigresse une vengeance éclatante.

FLORINE.

Oui, moi je reste, car je ne suis venue ici que pour la narguer. Je veux prouver à cette pimbêche qu'entre elle et moi, qui étais sa femme de chambre, il n'y avait d'autre distance que quelques mètres de dentelles.

BOBŒUF.

Douze mètres, ma chère, douze mètres à quatre-vingt-dix francs cinquante. Prenez garde aux meubles, vous allez vous faire des accrocs!

FLORINE.

Bon, soyez donc tranquille. Les robes à volants, cela me connaît. Rose Linon n'en mettait pas une que je ne l'eusse d'abord essayée... Et le plus souvent, elle m'allait mieux qu'à elle, attendu que madame est bien faite, si on veut!

MUGUETTE, *riant.*

Et voyez-vous d'ici sa grimace quand vous lui présenterez qui, sa camériste!...

FLORINE.

Qui n'aura pas eu beaucoup de peine à devenir pour le moins aussi grande dame qu'elle!

BOBŒUF.

Tiens, au fait, c'est vrai, nous allons rire comme des fous!

MUGUETTE, *à Florine.*

Mais vous, ma petite, tâchez de faire honneur à Bobœuf. D'abord, tenez vos pieds en dehors, et cambrez-vous la taille comme cela... voyez!

FLORINE, *se rengorgeant.*

Ma taille, chère belle, n'a que faire de vos conseils.

MUGUETTE.

Ah! mon Dieu! Mais l'éventail! qu'est-ce que vous faites donc de votre éventail? Vous avez l'air de le porter comme une canne de tambour-major.

CHAVANNES, *riant.*

Non, mais comme un bâton de maréchal de France.

MUGUETTE.

Regardez, voilà ce qu'on appelle le jeu de l'éventail.

FLORINE.

Soyez tranquille, s'il faut en jouer, on en jouera. (*Elle atteint Bobœuf du bout de son éventail.*)

BOBŒUF.

Mais prenez donc garde, vous me fracassez le nez.

MUGUETTE.

Et puis, ma chère, vous dévorez tout du regard, comme si vous n'étiez pas capable d'en avoir autant... Ceci est mauvais genre; un regard dédaigneux, ma belle, comme cela, et puis le geste! voyez-vous le geste et ce mouvement de tête?

FLORINE, *imitant Muguette.*

Bah! laissez donc, j'ai de quoi faire mourir de dépit toutes les princesses du monde... (*Bobœuf et Chavannes éclatent de rire.*)

SCÈNE IV.

BOBŒUF, FLORINE, ROSE LINON, CHAVANNES, MUGUETTE.

Les personnes invitées à la fête remplissent le second salon.

BOBŒUF, *sans voir Rose Linon qui s'avance.*

C'est cela, Florine, je m'en vais te présenter à Rose Linon, et je lui dirai: Belle dame, voici la petite commère que j'ai seule trouvée digne de vous remplacer dans mes adorations.

ROSE LINON.

Ah! il paraît, Messieurs, que vous me ménagiez une agréable surprise; cela se rencontre à merveille, car, à mon tour, je vais vous présenter une personne qui ne manquera pas de vous étonner beaucoup.

CHAVANNES, *avec intention.*

Ah bah! serait-ce la personne?...

ROSE LINON, *même jeu.*

Oui, justement, la personne...

CHAVANNES.

Ah! très-bien... (*A part.*) Je la connais...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur Kernoël de Pen-Marc'h!...

SCÈNE V.

BOBŒUF, FLORINE, KERNOEL, ROSE LINON, CHAVANNES, MUGUETTE.

BOBŒUF *et* FLORINE.

Kernoël!...

MUGUETTE.

Pas possible!

CHAVANNES, *à Muguette.*

Je le savais.

BOBŒUF.

Le Bas-Breton!... C'est bien lui!

KERNOEL, *surpris, bas à Rose.*

Quoi! ces gens-là ici!

ROSE LINON.

Chut! c'est un tour de Chavannes... Faites bonne contenance...

BOBOEUF, *à Muguette.**

Est-ce que par hasard?...

MUGUETTE.

Oui... Taisez-vous!

BOBŒUF.

Que je me taise! (*Muguette le calme.*)

CHAVANNES, *à Kernoël.*

Il me semble, Monsieur, que nous ne sommes pas inconnus l'un à l'autre, mais j'ignorais... (*Il le toise d'un regard impertinent.*) Vous avez donc fait un héritage, Monsieur?

KERNOEL.

Pas encore, Monsieur... mais s'il me prenait fantaisie d'hériter de quelqu'un (*il promène ses yeux de Chavannes à Rose Linon*), et que je n'eusse pas la patience d'attendre qu'il fût mort, ma foi, je serais homme peut-être à le tuer!

BOBŒUF.

Que diable dit-il là?

MUGUETTE, *riant.*

Ah! je crois que Chavannes est touché!

CHAVANNES, *à Rose Linon.*

Peste! Madame, il est belliqueux.

ROSE LINON, *à Chavannes.*

Vous, qui ne l'êtes pas autant, vous préféreriez, je pense, une donation entre vifs... mais, que voulez-vous? il a cette manie de n'hériter qu'après décès. (*Passant près de Florine.*) Eh bien! ma pauvre Florine, on t'a donc travestie en épigramme? Prends garde que François, mon laquais, ne vienne à te reconnaître; il te sauterait au cou sans façon, et chiffonnerait tes dentelles.

FLORINE.

Aussi, Madame, aurai-je soin de ne pas quitter votre salon.

ROSE LINON.

Comment donc! mais je vais vous y conduire moi-même...

FLORINE.

Ah! Madame, c'est trop de bonté! (*Elle disparaît dans le fond avec Rose Linon.*)

MUGUETTE, *prenant sans façon le bras de Kernoël.*

Eh bien! vous ne me reconnaissez donc pas? J'étais chez Rose le jour où vous y vîntes pour la première fois. Vous arriviez de Bretagne. Ah! si vous saviez comme vous étiez gentil! Vous avez donc fait des affaires que vous voilà riche? Est ce que vous avez joué à la Bourse? On fait comme cela des fortunes si rapides. (*Tout en causant, elle remonte avec Kernoël et Chavannes reste seul avec Bobœuf.*)

SCÈNE VI.

CHAVANNES, BOBŒUF.

BOBŒUF.

Ah ça... Je n'y comprends rien, moi, je n'y comprends rien!...

CHAVANNES, *s'asseyant à une table de jeu, à gauche.*

Patience! patience! Tiens, je te joue vingt louis au premier coup d'écarté.

BOBŒUF.

Je t'en joue vingt, je t'en joue cent, mais tu me diras comment il se fait que nous retrouvions ici, en bottes vernies, ce déguenillé que nous avons vu là-bas, à Pen-Marc'h.

CHAVANNES.

Outre ces bottes vernies, il a un coureur anglais qu'il monte comme un centaure, de plus un coupé vert d'une élégance parfaite, et c'est Renard qui l'habille... A toi à faire.

BOBOEUF.

Et c'est pour ce gentleman que Rose Linon...

CHAVANNES.

T'a congédié, oui, mon cher.

BOBŒUF.

Mais je le tuerai, ce garnement.

CHAVANNES.

Il fait des armes chez Grisier, tous les matins pendant quatre heures.

BOBŒUF.

Ah! il fait des... armes... chez... c'est différent; je ne connais que cela, moi. Mais j'y pense; tout cela doit lui manger les yeux. Je sais ce que cela coûte, moi, de mener la vie de gentilhomme. Et pourtant, quand il est venu de Pen-Marc'h, il mendiait. Il mendiait, que diable! dis donc, Chavannes, il me semble que tout cela est suspect.

CHAVANNES.

Très-suspect. Quatre atouts par le roi... j'ai gagné. Ta revanche.

BOBOEUF.

Oh! une idée!... Ne serait-il pas de notre devoir d'en informer un peu la justice?... Tu as justement par là des connaissances...

CHAVANNES.

C'est fait.

BOBŒUF.

Bah!

CHAVANNES.

Je coupe.

BOBŒUF.

Et la police?...

CHAVANNES.

Est à ses trousses.

BOBŒUF.

Vrai!... Mais alors on pourrait bien lui mettre la main dessus.

CHAVANNES.

Dès ce soir peut-être.

BOBŒUF.

Dès ce soir! (*Se levant transporté.*) Et c'est toi, Chavannes, qui as fait cela? Chavannes, tu es mon ami.

CHAVANNES.

Quatre atouts encore; j'ai gagné. Tu me dois vingt louis.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FLORINE, ROSE LINON, MUGUETTE, *puis* KERNOEL.

MUGUETTE.

Mais, ma chère, tu vis donc comme une recluse?... Comment! tu ne sais pas que Mac Trevor tourne toutes les têtes?

ROSE LINON.

Et toi, tu en sais quelque chose apparemment?

MUGUETTE.

Moi, je suis heureuse comme une reine de savoir qu'il n'est pas un escroc... C'est un homme horrible, mais enfin ce n'est pas un voleur vulgaire, j'aime mieux cela.

ROSE LINON.

Mais ne dit-on pas qu'il est impliqué dans le meurtre de la rue Thérèse?

CHAVANNES.

Oui, le meurtre du 18 mars... C'est un affreux bandit que ce Mac Trévor.

MUGUETTE.

C'est égal, il faut le voir aux assises... Il a une tête de Danton; il est monstrueux de magnificence. (*Kernoël arrive lentement et écoute.*)

KERNOEL, *à part.*

Mac Trévor! (*Il s'assied sur la causeuse à droite.*)

BOBŒUF.

Diriez-vous que cette folle-là n'a pas eu de repos que je ne l'eusse conduite à l'audience... et qu'il m'en a coûté deux cents francs?

MUGUETTE.

Ah! mais, c'est que les billets sont cotés à la bourse... Et puis tu ne sais pas, il est poète. On a publié de lui des élégies ravissantes que toutes les femmes savent déjà par cœur. Celle qui a paru ce matin est un chef-d'œuvre. On ne parle que de cela. Enfin, c'est un tapage, c'est un enthousiasme, c'est un délire à faire mourir de jalousie tous les lions de Paris. (*Elle rit.*) Ah! ah! regardez donc Chavannes; depuis le succès de Mac Trévor, il ne sait plus à quel gilet se vouer. (*On rit. — Des domestiques circulent avec des plateaux de glaces. L'un d'eux s'approche de Kernoël.*)

KERNOEL, *se levant avec éclat.*

Non, non, du vin! Je veux boire!

BOBŒUF.

Qui est-ce qui a parlé de boire? J'en suis, moi.

KERNOEL, *à lui-même.*

L'oubli! oh! qu'on me verse l'oubli!

CHAVANNES, *à Bobœuf.*

Tâchons de le griser... l'ivresse le fera parler peut-être.

ROSE LINON, *à Kernoël.*

Kernoël...

KERNOEL. *

Oui, du vin de Champagne! Vous parlez de poésie, vous autres... Qu'est-ce que cela? chanter, souffrir! Allons donc! Parlez-moi de la poésie de l'ivresse, c'est la vraie. Moi, j'aime le vin qui tombe en chantant dans les verres, et qui baigne nos lèvres de l'écume pétillante de ses baisers. Allons, monsieur de Chavannes, faites-moi raison. (*Il prend un verre de vin de Champagne sur un plateau garni, apporté par un valet.*)

MUGUETTE.

Il est charmant!

BOBŒUF.

Pardieu, monsieur Kernoël, vous êtes un joyeux garçon, et que le diable m'emporte si je ne suis pas votre ami!

CHAVANNES.

Je bois à vous, monsieur de Pen-Marc'h. Et vous, Bobœuf?

BOBŒUF.

Moi, je bois à la fortune! la seule maîtresse qui me soit restée fidèle.

FLORINE.

Moi, je bois à l'amour!

MUGUETTE.

Moi, au plaisir!

CHAVANNES.

Moi, à la beauté, à la jeunesse, à la vie!

KERNOEL, *qui s'est approché de la table sur laquelle on a déposé des flacons, et qui n'a cessé de boire.*

Moi... je bois au néant! (*Mouvement général.*) Allons, vous tous, faites-moi raison, car je suis des vôtres... Comme vous, j'ai le corps sans âme et le crâne vide... Pardieu! buvons aux ténèbres! (*Il rit.*) Eh bien! quand vous me regarderez ainsi avec vos prunelles fixes... Je bois! je ris!... Approche, Rose Linon... viens... je veux que tu boives la folie dans mon verre, comme j'ai bu la mort dans tes yeux!

BOBŒUF, *à Chavannes.*

Il est ivre!

CHAVANNES.

Oui, de remords peut-être.

ROSE LINON, *s'approchant de Kernoël.*

Je vous en supplie, ne buvez plus!

KERNOEL.

Qui es-tu, toi? Je te dis que je suis comme eux. Je n'ai plus mon âme... je l'ai vendue! Mais bois donc! Pourquoi es-tu pâle et glacée?... Eh bien! je t'aime, par Dieu! (*Il boit, jette son verre sur le plateau, et le brise.*)

ROSE LINON. *

Kernoël!

KERNOEL.

Ah! ah! vous voilà joyeux, et vous ricanez en me regardant, parce que vous dites : il n'est pas poète! par l'enfer! vous en avez menti! Ah! je ne suis pas poète... ah! c'est l'autre... ah! c'est l'autre! le démon sanglant! Eh bien! écoutez, écoutez!

Par les sentiers déserts, suspendus aux falaises,
Solitude où souvent me retrouva le jour,
De la plaine aux rochers, des ajoncs aux mélèzes,
Partout je t'ai cherché, doux fantôme d'amour!
Je t'attendis longtemps — pensif et solitaire,
T'épiant dans la brise et dans ces bruits charmants
Par où le ciel ému se révèle à la terre;
Te demandant aux fleurs, à l'air, aux éléments,
A leur sérénité comme à leurs épouvantes,
A la mer, à la nuit. — Enfin tu m'apparus!
Tu les rendis pour moi visibles et vivantes
Ces âpres voluptés dont les éclairs confus
Jusqu'alors se mêlaient aux flammes de mes veines,
Mais sans forme et sans nom. — Et je la vis, suivant
Au vol de son coursier l'étroit sentier des plaines,
Et livrant les parfums de ses cheveux aux vent!

(*Pendant que parle Kernoël, Muguette s'est approchée de Bobœuf, et a fixé son attention sur la* Gazette des Tribunaux, *qu'elle a tirée de sa poche.*)

BOBŒUF.

Arrêtez! mais arrêtez donc! vous vous trompez, que diable! ils ne sont pas de vous, ces vers, ils sont de Mac Trévor.

ROSE LINON.

O ciel!

KERNOEL.

Mac Trévor! toujours Mac Trévor!

BOBŒUF.

Mais oui! l'illustre assassin! J'ai justement là la *Gazette des Tribunaux*, que cette folle de Muguette m'a fait acheter en venant. Je m'en vais vous dire la suite. C'est magnifique, et je déclame très-bien. (*Il continue le morceau.*)

Merci, tu viens à moi, chimère tant rêvée...

KERNOEL.

Oh, tais-toi! tais-toi!

BOBŒUF, *continuant.*

Je t'aime... A ta beauté...

KERNOEL, *se précipitant sur Bobœuf.*

Mais tais-toi donc!

BOBŒUF, *se débattant.*

Ah ça! voyons... est-ce une plaisanterie?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JOCELYNE.

JOCELYNE, *du fond de la scène.*

Kernoël! Kernoël!

KERNOEL.

Jocelyne! (*Elle paraît et tombe dans ses bras.*) Le bon ange vient trop tard!

ROSE LINON, *à Jocelyne.*

Vous ici?

JOCELYNE.

Madame.. je vous demande pardon de me présenter ainsi; mais il faut que je lui parle.. il le faut.. éloignez ce monde.. je vous en supplie!

ROSE LINON, *regardant à une pendule.*

Dix heures! Et Michel Glatz que je n'ai pas revu! (*Un domestique s'approche et remet une lettre à Rose Linon.*)

CHAVANNES, *à Bobœuf et à Muguette.*

Ne partez pas, la soirée va devenir intéressante. (*Les invités se retirent dans le salon du fond dont les portières retombent.*)

ROSE LINON, *froissant la lettre qu'elle a lue.*

Michel Glatz me prévient de ne pas compter sur lui. — Je suis trahie! (*Elle s'éloigne lentement, et la dernière porte se ferme sur elle.*)

SCÈNE IX.

JOCELYNE, KERNOEL, *puis* ROSE LINON.

JOCELYNE.

Kernoël, je viens vous demander la vérité; vous êtes riche, vous avez de l'or; d'où vous vient-il?

KERNOEL.

Oh! ne m'interroge pas. (*A part.*) Oui, qu'elle ignore de quelles mains infâmes j'ai osé prendre cet or.

JOCELYNE.

C'est donc vrai, — vous avez commis une action coupable?

KERNOEL.

Oui, oui, un crime. (*Il tombe anéanti sur une chaise.*)

JOCELYNE.

Un crime! (*A part.*) Oh! il aimait donc bien cette femme! Kernoël! savez-vous ce qui s'est passé aujourd'hui, il y a quelques heures, chez Mary Berthe? Des hommes de justice sont venus; — moi j'étais au lit souffrante... Oh! bien souffrante...

KERNOEL.

Jocelyne!

JOCELYNE.

Et cependant, je me suis levée, et j'ai vu qu'on interrogeait le pauvre Goguelu et sa femme. Je me suis approchée, et je me suis assise, parce que j'étais faible, et alors on m'a interrogée aussi.

KERNOEL.

Et qu'avez-vous répondu?

JOCELYNE.

Moi, je me suis mise à fondre en larmes. Michel Glatz, qui vous a amené le soir où vous êtes parti pour ne plus revenir, nous avait dit qu'il vous avait conduit dans une maison de jeu, et que vous aviez gagné beaucoup d'or. Goguelu a dit cela aux gens de la justice. Mais, ils n'ont pas eu l'air de le croire.

KERNOEL.

Et ensuite?

JOCELYNE.

Ensuite... ils sont partis; et moi, quand Mary Berthe a été couchée, car elle ne m'aurait pas laissée sortir : — elle est fâchée contre vous, Mary Berthe, parce que vous n'avez pas répondu à une lettre qu'elle vous a fait écrire, — moi je me suis échappée, demandant à Dieu des forces pour arriver jusqu'ici. (*Elle chancelle et s'appuie sur Kernoël.*)

KERNOEL.

Vous pâlissez, Jocelyne!

JOCELYNE.

Il ne s'agit pas de moi, il s'agit de vous. Goguelu, qui a deviné où j'allais, m'a suivie, et, m'ayant rejointe, il m'a dit :

Vous voulez le sauver, n'est-ce pas? — Je l'ai regardé et ce regard a été toute ma réponse. — Alors il a ajouté : Suivez-moi. Il m'a conduite ici, tout près, devant un cabaret où il est entré en me disant : Attendez-moi. — Je me suis assise à l'entrée sur une pierre, et j'ai prié pour vous, Kernoël.

KERNOEL, *à lui-même.*

Pauvre enfant! (*Rose Linon reparaît sur le seuil de la porte de droite, et écoute.*)

JOCELYNE.

Enfin, j'ai vu reparaître Goguelu, qui m'a remis un papier en me disant : Voici le passe-port d'un de mes pays qui devait partir demain pour Brest; allez le porter à Kernoël, et qu'il parte à sa place; mais qu'il parte cette nuit même, à pied, vêtu d'une blouse, comme serait parti Jean Girou. Kernoël a de l'or; eh bien! aussitôt qu'il sera arrivé, qu'il s'en serve pour passer en Angleterre, et que Dieu le conduise. Alors je suis venue; — voici le passe-port. — Fuyez maintenant, vous n'avez pas une minute à perdre...

ROSE LINON, *à part.*

Elle le sauve! — et il est perdu pour moi! Oh! — et ce Michel Glatz qui m'a trahie!

KERNOEL, *à Jocelyne.*

Et tu t'es levée pâle et mourante pour me sauver?

JOCELYNE.

Moi, je me serais levée, je crois, de mon tombeau; — mais hâtez-vous; dans une heure peut-être il serait trop tard...

SCÈNE X.

CHAVANNES, ROSE LINON, JOCELYNE, KERNOEL.

CHAVANNES *ouvrant la porte de gauche et apparaissant.*

Non pas dans une heure... car la maison est déjà cernée. — et les gens de la police n'attendent que monsieur le juge d'instruction pour pénétrer ici.

JOCELYNE.

Mon Dieu!

KERNOEL.

Perdu! (*Il tombe anéanti sur la causeuse.*)

ROSE LINON.

Que dit-il?

CHAVANNES, *saluant Rose Linon.*

Je m'en vais prévenir vos invités, afin qu'ils ne s'effraient pas trop. (*Plus bas.*) Eh bien! trouvez-vous que Chavannes a su venger l'oubli dont vous l'avez frappé?

ROSE LINON, *à part, pendant qu'il s'éloigne.*

O fortune! il croit se venger, et il me sert! (*Chavannes sort par le fond.*)

SCÈNE XI.

ROSE LINON, JOCELYNE, KERNOEL.

JOCELYNE, *à Rose.*

Madame, Kernoël est perdu... Je ne puis plus rien, moi; mais vous, — vous, est-ce que vous ne le sauverez pas? (*Pendant toute la fin de cette scène on entend une musique de bal dans le salon du fond.*)

ROSE LINON.

Oui, je le sauverai, car je le puis.

JOCELYNE.

Oh! faites ce que vous dites, et je vous bénirai!

ROSE LINON, *passant à Kernoël*.*

Vous savez, Kernoël, que si l'on vous interroge, vous ne pouvez répondre, et que votre vie dépend même de votre silence.

KERNOEL, *sourdement.*

Il y a quelque chose de plus fort que la crainte qui m'oblige au silence, c'est la honte.

ROSE LINON.

Eh bien! il est une réponse que vous pouvez faire.

KERNOEL.

Laquelle?

ROSE LINON.

Vous pouvez dire : Cette opulence dont on suspecte la source, je la tiens de Rose Linon; c'est elle qui m'a tout donné.

KERNOEL.

Moi! je dirai cela?

ROSE LINON.

Et l'on vous croira, si vous ajoutez... Rose Linon sera ma femme!

JOCELYNE.

Mon Dieu!

KERNOEL.

Jamais! jamais!

ROSE LINON.

Prenez garde.

KERNOEL.

Moi, un pareil aveu! moi, je permettrai qu'on dise : Cette femme l'a enrichi du fruit de ses amours!

ROSE LINON.

Kernoël, j'ai tout prévu. S'il faut des preuves, j'en donnerai. Oui, je prouverai que je vous ai donné ma fortune, car cette fortune vous appartient, comme je suis à vous, Kernoël; nous fuirons, nous fuirons ensemble, pour ne plus nous quitter... (*Kernoël fait un mouvement.*) Encore une fois, prenez garde... ils vont venir, ils viennent, et je vous dis que vous êtes perdu... Perdu! entendez-vous cela?

JOCELYNE.

Perdu! Kernoël... — Oh! ne dit-elle pas qu'elle a ton salut dans ses mains?

KERNOEL

Elle! Non, non, jamais!

ROSE LINON, *avec désespoir.*

Jamais! — Alors, pourquoi es-tu venu te jeter au milieu de ma vie? pourquoi m'as tu arrachée au tumulte, au bruit de ces dissipations qui assourdissaient mon âme? Suis-je allée te poursuivre dans tes solitudes de Pen-Marc'h? Non, c'est toi qui es venu; c'est toi seul qui as tout fait, et maintenant que tu m'as liée à ton amour, tu veux que j'aie la force de m'en détacher? — Tiens! regarde Jocelyne; vois sa pâleur et ses larmes, et demande-lui, à elle qui est femme, à elle qui souffre aussi, demande-lui si je t'aime.

JOCELYNE.

Oui, — c'est vrai; — je comprends; vous l'aimez... C'est fini... — Oh! Kernoël, je le sais bien qu'elle t'aime; je le sens bien, moi. — Kernoël, écoute, écoute...

KERNOEL.

Jocelyne!

JOCELYNE.

Écoute, puisqu'elle t'aime... Oh! c'est que moi, vois-tu, je ne veux pas que tu sois soupçonné d'infamie, je ne supporte pas cette pensée. — Et puisqu'elle veut te sauver, eh bien... qu'elle te sauve!

KERNOEL, *lui mettant la main sur la bouche.*

Tais-toi!

JOCELYNE, *écrasée par son effort, et tombant sur la causeuse.*

Oui... sois à elle!

ROSE LINON, *qui a remonté la scène.*

Silence!

SCÈNE XII.

BOBOEUF, CHAVANNES, MICHEL GLATZ, UN JUGE D'INSTRUCTION, UN COMMISSAIRE, MUGUETTE, FLORINE, ROSE LINON, KERNOEL, JOCELYNE*. LES INVITÉS *garnissent le fond de la scène.*

MUGUETTE, *accourant effarée.*

Eh bien! ma petite, qu'y a-t-il?

FLORINE, *même jeu.*

Que se passe-t-il donc?

CHAVANNES, *à Bobœuf.*

Bobœuf, je crois que tu vas être rudement vengé.

LE JUGE D'INSTRUCTION.

Pardon, madame, si nous venons vous déranger au milieu de cette fête. Nous voulons simplement vous demander s'il y a quelqu'un ici qui porte le nom de Kernoël.

KERNOEL.

C'est moi, monsieur.

LE JUGE D'INSTRUCTION, *écartant les invités.*

Éloignez-vous.

ROSE LINON, *apercevant Michel Glatz que entre en ce moment.*

Vous! vous ici!

MICHEL GLATZ.

Eh! je voudrais bien être ailleurs. Monsieur le Commissaire m'a rencontré, m'a reconnu, m'a amené. Mais qui diable s'amuse à refaire ainsi ce que je défais?

CHAVANNES.

Cela vous chagrine donc, Michel Glatz, qu'on marche sur vos brisées.

LE JUGE D'INSTRUCTION, *à Kernoël.*

Depuis quelle époque êtes-vous à Paris?

KERNOEL.

Depuis six mois.

LE JUGE D'INSTRUCTION.

D'où veniez-vous?

KERNOEL.

De Pen-Marc'h, dans le Finistère.

LE JUGE D'INSTRUCTION.

Pouvez-vous préciser la date de votre arrivée à Paris?

KERNOEL.

Le 18 mars, qui était le samedi avant l'Annonciation.

LE JUGE D'INSTRUCTION.

Le 18 mars. Prenez cette date, monsieur le Commissaire. Êtes-vous arrivé le matin?

KERNOEL.

Oui, monsieur.

LE JUGE D'INSTRUCTION.

Aviez-vous des moyens d'existence?

KERNOEL.

Non, non!

LE JUGE D'INSTRUCTION

Comment alors avez-vous fait votre voyage?

KERNOEL.

En jouant de la cornemuse le long de la route. — Et la route fut bien longue!

LE JUGE D'INSTRUCTION.

Et depuis?

KERNOEL.

Depuis! — J'ai continué de souffrir.

LE JUGE D'INSTRUCTION.

Cependant, monsieur, vous avez aujourd'hui des chevaux, vous affectez tous les dehors du luxe, vous êtes même prodigue... La justice a droit de vous demander à quelle singulière circonstance vous devez cette position nouvelle. — Répondez, nous vous écoutons.

ROSE LINON, *bas à Kernoël.*

Je puis seul te sauver.

JOCELYNE.

Que va-t-il dire?

LE JUGE D'INSTRUCTION.

Nous attendons votre réponse.

JOCELYNE.

Parlez, parlez. (*A part.*) Oh! oui, j'aime mieux mourir de mon désespoir que de son malheur.

ROSE LINON, *bas.*

Kernoël!

KERNOEL *détournant les yeux de Rose Linon, et les jetant sur Jocelyne.*

Non... non. Je n'ai rien à répondre, je ne repondrai pas!

JOCELYNE.

Mon Dieu!

LE JUGE D'INSTRUCTION.

Prenez garde... votre silence peut avoir pour vous les résultats les plus graves. Encore une fois, d'où vous vient cette fortune?

KERNOEL, *avec violence, et tirant un portefeuille de sa poche.*

Cette fortune, la voilà... Arrachez-la de mes mains... elle me brûle... elle me brûle. (*Le juge s'empare du portefeuille, l'ouvre et examine les billets de banque, aidé du commissaire.*)

JOCELYNE.

Oh! ceci est bien Kernoël... et Dieu peut-être aura pitié de toi!

LE JUGE D'INSTRUCTION.

Monsieur le commissaire, vous avez ici un homme appartenant à la brigade de sûreté?

LE COMMISSAIRE.

Oui, monsieur le juge d'instruction. Le voici. (*Il montre Michel Glatz.*)

BORŒUF.

Michel Glatz! Il est de la police!

CHAVANNES.

Tais-toi donc!

LE JUGE D'INSTRUCTION.

Kernoël, dans le nombre de ces billets, il s'en trouve dix dont les numéros ont été signalés à la justice comme faisant partie des sommes enlevées le 18 mars, rue Thérèse, à la suite d'un horrible assassinat. (*Kernoël et Jocelyne poussent un cri d'horreur.*)

ROSE LINON.

Mon Dieu, c'est moi qui l'ai perdu!

LE JUGE D'INSTRUCTION.

Mais ce n'est pas tout: une perquisition faite il y a une heure dans la cellule d'un prisonnier nommé Mac Trévor, qui vient de s'évader de la Conciergerie a amené la découverte d'un écrit qui porte le nom de Kernoël. (*Il lui met l'écrit sous les yeux.*) Le reconnaissez-vous?

KERNOEL, *avec un cri terrible.*

Ah! c'est le pacte! le pacte!...

JOCELYNE.

O ciel! qu'y a-t-il?

KERNOEL, *avec un geste de démence.*

Il y a... il y a que j'ai évoqué l'enfer et que j'ai vendu mon âme au démon!

LE JUGE D'INSTRUCTION, *à Michel Glatz.*

Assurez-vous de cet homme.

MICHEL GLATZ, *à part.*

Assurons-nous surtout de son silence.

KERNOEL, *voyant Michel Glatz qui s'avance à pas lents.*

Ah! le voilà! le voilà, c'est lui!... c'est le messager de l'enfer! Il arrive à son heure!... Jocelyne, sauve-moi! (*Il se réfugie vers elle et se blottit dans ses bras avec un mouvement égaré.*)

MICHEL GLATZ, *vite et à voix basse à Kernoël.*

Pas un mot, ne craignez rien, je réponds de vous.

KERNOEL, *traversant la scène poursuivi par Michel Glatz.*

Non, non; je vais tout dire... je vais dire la vérité... Je la sais, moi, la vérité... Je la sais. Ecoutez. Michel Glatz...

MICHEL GLATZ.

Taisez-vous donc; je vous promets de vous sauver.

KERNOEL.

Un soir... l'orage grondait... j'ai appelé l'ange des ténèbres... il est venu.. Mon Dieu! la nuit... des flammes!... Oh! ma tête! A moi! à moi! Jocelyne!...

ROSE LINON, *se précipitant vers Jocelyne.*

Ah! regardez-le. Qu'a-t-il donc?

JOCELYNE, *qui suit tous les mouvements de Kernoël avec une anxiété terrible.*

O mon Dieu!

KERNOEL. (*A ce moment l'orchestre fait entendre en sourdine le motif de cornemuse du premier acte.*

Ah! la chanson des grèves... Pauvre colombe... envolée! (*Il s'arrête et demeure la figure immobile et l'œil fixe.*)

MICHEL GLATZ, *qui l'examine avec attention.*

Je suis sauvé! (*Il jette les yeux sur le magistrat qui lui fait signe d'accomplir l'arrestation.*) Allons!

JOCELYNE, *s'élançant et entourant Kernoël de ses bras.*

Arrêtez!... Il n'appartient plus à la justice des hommes, mais à Dieu! Vous voyez bien qu'il est fou!

TOUS, *avec horreur.*

Fou! (*Le rideau tombe.*)

ACTE V.

SIXIÈME TABLEAU.

La Fille de Maugars.

Un pavillon occupe en largeur les deux tiers du théâtre. et se relie par une marche au devant de la scène, qui représente un espace libre et sablé en avant du pavillon. Celui-ci est à droite. — A gauche le pavillon se continue par une claire-voie tapissée de plantes grimpantes, laquelle laisse apercevoir les ombrages d'un jardin touffu. — On penètre du jardin dans le pavillon par une petite porte à gauche, ou par les grandes portes du fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DOCTEUR BLANCHARD, MICHEL GLATZ.

LE DOCTEUR. (*Il est assis auprès d'une petite table devant le treillis, et paraît occupé à feuilleter des dossiers.*)

Toujours est-il, monsieur Michel Glatz, que ces dépositions se contredisent. Le parquet m'envoie jour par jour l'extrait des interrogatoires, et j'y vois que Jocelyne ainsi que les Goguelu ont positivement déclaré que c'était vous qui aviez emmené Kernoël le jour de sa fuite de chez eux.

MICHEL GLATZ.

Est-ce que vous m'avez fait venir, monsieur le docteur Blanchard, pour me soumettre, de votre autorité privée, à un interrogatoire supplémentaire?

LE DOCTEUR.

Je vous ai fait venir, Michel Glatz, parce que j'en ai le droit. La justice m'a confié Kernoël. Il est ici, dans cette maison de santé, gardé à vue non-seulement comme prévenu de complicité dans un assassinat, mais comme convaincu d'aliénation mentale. Or, la mission qui m'a été donnée a deux faces : il

faut que je tâche de ramener le malade à la raison, mais il faut encore qu'au milieu des ténèbres descendues sur cette âme, je me tienne attentif aux plus légers indices, aux moindres étincelles qui pourraient devenir pour la justice une véritable lumière. Tout en donnant mes soins à Kernoël, j'apporte ma part d'examen dans l'instruction de son procès. Voilà ce qui m'autorise à vous interroger.

MICHEL GLATZ.

Eh bien! monsieur le docteur, je puis vous rassurer d'un mot sur l'apparente contradiction que vous avez remarquée. J'ai dit aux Goguelu que j'avais emmené Kernoël dans une maison de jeu, qu'il avait joué et gagné beaucoup d'argent, j'en conviens, mais j'ai inventé ce petit roman pour n'avoir pas à leur dire la vérité.

LE DOCTEUR.

Quelle vérité?

MICHEL GLATZ.

La vraie! Ce soir-là, le hasard me conduisit chez les Goguelu au moment où Kernoël, pris d'un accès de fièvre chaude, allait se précipiter par la fenêtre. Je l'emmenai pour ne pas donner à ces braves gens le triste spectacle de son désordre. Je le conduisis chez moi; mais dans la nuit le mal ayant augmenté, je sortis un instant pour aller chercher un fiacre et l'emmener à l'hospice. Ce fut pendant mon absence qu'il s'échappa. J'ai appris depuis qu'il était devenu riche, et qu'il vivait avec Rose Linon... Que s'était-il passé? je l'ignore.

LE DOCTEUR, *se levant.* *

Rose Linon a été interrogée... Voici ses dépositions... mais l'histoire qu'elle raconte est si étrange...

MICHEL GLATZ.

Ah! oui... la chose des vers... les poésies vendues à Mac Trévor... Ce petit roman est en effet bien pittoresque.

LE DOCTEUR.

Cela est étrange et mystérieux.

MICHEL GLATZ.

On ne peut plus mystérieux.

LE DOCTEUR.

Ce jeune homme m'intéresse, ainsi que cette pauvre Jocelyne, qui n'a pas voulu le quitter, et qui a obtenu de demeurer ici, près de lui. C'est un ange que cette enfant.

MICHEL GLATZ.

Un archange, monsieur Blanchard.

LE DOCTEUR.

Vous ne sauriez croire combien ses regards baignés de larmes sont éloquents... J'attends de Londres, ce matin même, un membre de la Société royale, qui s'est fait une réputation immense dans le traitement de certains cas d'encéphalite. Je donnerais beaucoup pour qu'il arrivât.

UN DOMESTIQUE, *entrant par le fond et annonçant.*

Sir William Saunders!

LE DOCTEUR. *

C'est lui! c'est la Providence qui nous l'envoie! (*Il remonte la scène.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MAC TRÉVOR, *sous les traits et dans le costume d'un gros docteur anglais.*

LE DOCTEUR.

Sir William, soyez le bien-venu; un de mes bons amis de Londres, le docteur Wild, m'avait annoncé votre visite.*

MAC TRÉVOR, *avec l'accent britannique.*

Je sious très-honioured de la récepchion toute gratciouse.... Voici une lettre de notre ami common, sir John Wild.

LE DOCTEUR.

Je la lirai avec plaisir, sir William; mais vous me permettrez d'aller auparavant donner des ordres pour votre installation, car j'espère que vous me ferez l'honneur de ne pas avoir d'autre demeure que celle-ci, pendant votre séjour à Paris.

MAC TRÉVOR.

En verided... oh! oui... vous me comblez certainement.

LE DOCTEUR.

Alors, je vous laisse un instant... Vous, monsieur Michel Glatz, ne vous éloignez pas, j'ai besoin de votre présence... j'attends une lettre du parquet. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

MICHEL GLATZ, MAC TRÉVOR. *Michel Glatz s'est assis près de la table et lit les journaux.*

MAC TRÉVOR, *après s'être assuré que toutes les portes sont bien closes.*

Eh bien! vieux drôle, tu ne me reconnais donc pas?

MICHEL GLATZ, *surpris.*

Monsieur?

MAC TRÉVOR.

Ah! ah!... Sommes-nous bien déguisé... hein? je suis admirable pour ces choses-là.

MICHEL GLATZ.

Mac Trévor!

MAC TRÉVOR.

Chut! Veux-tu bien te taire... Ce farceur-là, l'entendez-vous, il prononce mon nom avec un sans-gêne... absolument comme si celui de Michel Glatz, celui de l'espion, celui du juif, ne cachait pas mon ancien lieutenant dans les traboucaires de Navarre, et mon complice de la rue Thérèse.

MICHEL GLATZ.

Silence!

MAC TRÉVOR.

Silence... réciproque?

MICHEL GLATZ.

Mais oui!

MAC TRÉVOR, *allant s'asseoir sur un banc à droite.*

Tope!... Alors je m'en vais te dire comment je me suis sauvé.. Je dois cette bonne fortune aux poésies de notre ami Kernoël!

MICHEL GLATZ. *

Kernoël! mais, malheureux...

MAC TRÉVOR.

Mon cher, c'est à mourir de rire... Figure-toi que tout ce que Paris renferme d'hommes du monde et de jolies femmes faisaient à chaque audience nouvelle l'assaut du prétoire. C'était une foule, une cohue... je puis dire que j'ai épuisé la coupe de la renommée.... et que je m'en suis donné pour mon argent.... Avec cela qu'on possède une tête!... Bref!... j'avais une cour, on se pressait à la police pour obtenir des autorisations de me voir... on me faisait des petits levers comme à Louis XIV. Enfin, je me divertissais comme un fou! Mais voici l'endroit fabuleux de mon histoire. Un vieux savant, d'une physionomie et d'une perruque très comme il faut, obtint l'honneur de m'être présenté. La Fouine était mon grand-maître des cérémonies, tu sais bien, la Fouine?

MICHEL GLATZ.

Oui, oui, après?

MAC TRÉVOR.

C'était un phrénologue.

MICHEL GLATZ.

La Fouine?

MAC TRÉVOR, *se levant.*

Non, le savant... mais là un phrénologue enragé, féroce, un tâteur de bosses à la douzième puissance. Il me demanda la permission d'examiner ma tête. Moi, qui ne suis pas chiche de ma tête, et qui étais sur le point de la risquer dans une autre expérience beaucoup plus chanceuse, je dis au bonhomme d'en prendre tout à son aise... Voilà que tout à coup le savant jette sa perruque au plafond et se met à danser une tarentelle dans mon cachot. Ensuite il me prend dans ses bras, et s'écrie avec un accent de poëme épique: « Pauvre martyr, malheureuse victime, vous allez être jugé, condamné, exécuté, et vous n'avez pas la bosse du meurtre. — Bah! lui dis-je... quelle bosse ai-je donc? — Vous avez celle de la poésie et de la religiosité... » (*Avec onction.*) Oui, Michel Glatz, j'ai la bosse de la religiosité.

MICHEL GLATZ.

C'est drôle!

MAC TRÉVOR.

Très-drôle. Le savant pleurait, je me mis aussi à pleurer et nous fûmes très-attendrissants pendant près d'un quart d'heure. « Ainsi donc, lui dis-je, vous êtes persuadé que je n'ai jamais eu de vivacités coupables envers ce garçon de caisse! — Moi! Allons donc! je donnerais un démenti pareil au grand Gall, à l'immortel Spurzheim! J'aimerais mieux mourir à votre place. — Alors, repris-je en m'essuyant les yeux, soyez assez bon pour me prêter votre perruque... » Il comprit!.. il n'y a que les sa-

vants pour s'élever ainsi aux plus hautes régions de l'enthousiasme. Il me prêta sa perruque, il y joignit ses lunettes bleues, sa douillette et ses galoches fourrées.... et comme la Fouine a deux petits enfants en bas âge... il voulut bien n'y pas regarder de trop près... et voilà.

MICHEL GLATZ.

J'avais eu vent de l'histoire... mais comme l'aventure compromet une espèce de vieillard imbécile, membre de l'Institut, la police a étouffé l'affaire... C'est la Fouine qui a payé pour le savant. On l'a destitué. Mais ce travertissement?

MAC TRÉVOR.

Ah! je vais te dire. Sir William Saunders est mort d'apoplexie dans la traversée de Londres à Boulogne... Un de nos amis qui se trouvait là, eut la curiosité d'examiner les poches de sir William. Entre autres bagatelles, il y trouva des lettres et un passeport... Un passeport c'est toujours utile, et c'est ce prudent compagnon que j'ai rencontré la nuit dernière dans une carrière de Montmartre, où j'avais élu domicile faute de mieux. Ma foi, je lui ai emprunté ce passeport... Le corps de sir William étant retourné en Angleterre, ce n'est pas avant huit jours au moins qu'on saura son accident, et d'ici là j'aurai le temps de sortir de France... et me voilà chez le docteur Blanchard... Dis-moi, a-t-il une bonne table?

MICHEL GLATZ.

Mais il y a un signalement sur le passeport?

MAC TRÉVOR.

Sans doute... je l'ai copié... Tu vois sir William au naturel. Voici son signe particulier. (*Il lui montre une loupe qu'il a sur le nez.*)

MICHEL GLATZ.

Et si l'on te parle anglais?

MAC TRÉVOR.

Je répondrai en anglais... N'ai-je pas habité les Indes?

MICHEL GLATZ.

En attendant, tu as fait de belles sottises... Dans les papiers que tu as laissés en te sauvant, on a trouvé la quittance de Kernoël. Et puis ces malheureux billets de banque... je n'avais pas pris garde que quelques-uns venaient de la rue Thérèse... on a reconnu les numéros, cela a fait une esclandre, et le malheureux Kernoël en a perdu la raison. Il est ici.

MAC TRÉVOR.

Ah! mon Dieu! que me dis-tu là? Pauvre garçon! Je suis d'une étourderie! je ne pensais plus à cette malheureuse quittance... Et tu crains qu'il ne soit incurable?

MICHEL GLATZ.

Je le crains... c'est-à-dire que je l'espère... C'est ta manie, à toi, de me fourrer toujours dans des bêtes d'histoires... Je suis entortillé dans celle-ci à ne pas savoir comment j'en sortirai. Tout cela me fait faire des réflexions. Cette existence à trente-six faces ne me va plus, j'ai fini par avoir des inquiétudes, des remords...

MAC TRÉVOR.

Tu veux te convertir?

MICHEL GLATZ.

Oui... et si tu faisais bien, tu suivrais mon exemple.

MAC TRÉVOR.

Moi!

MICHEL GLATZ.

Pourquoi pas?... Te voilà libre; tu es encore jeune.. Eh bien! crois-moi, tâchons de fréter un bon petit voilier, avec une double cale, une demi-douzaine de jolies couleuvrines; des passeports... d'occasion... et filons ensemble sur les côtes d'Afrique, nous recommencerons les affaires.

MAC TRÉVOR.

Ah! c'est ce que tu appelles une conversion?

MICHEL GLATZ.

Sans doute.

MAC TRÉVOR.

Une conversion à gauche.

MICHEL GLATZ.

Seulement, il nous faudrait des fonds. Tu es allé donner cent mille francs à ce petit Kernoël! Quelle folie!

MAC TRÉVOR.

Ah! que veux-tu? Nous avons des ministres si pleutres et qui encouragent si médiocrement les lettres!... Mais toi, tu as de l'argent, vieux drôle; tu as d'abord celui qui t'est revenu pour ta part dans l'affaire de la rue Thérèse...

MICHEL GLATZ.

J'ai trouvé un bon petit placement dans les tontines.

MAC TRÉVOR.

Ah! vous placez votre argent? — Crasseux! — Fichtre! recommencer, cela me sourit. Mais des associés, il nous faut des associés.

MICHEL GLATZ.

J'ai d'abord la Fouine, un ancien. Maintenant qu'il n'a plus sa place, il faut qu'il fasse quelque chose.

MAC TRÉVOR.

Sans doute. Il est père de famille!

MICHEL GLATZ.

Ensuite, j'ai Chavannes.

MAC TRÉVOR.

Chavannes, mon ancien ami!

MICHEL GLATZ.

Tous tes amis finissent comme cela. — Par Chavannes, nous aurons Bobœuf.

MAC TRÉVOR.

Bobœuf, un honnête homme! Et que veux-tu que nous en fassions?

MICHEL GLATZ.

Je veux dire son argent. J'ai vu Chavannes, il l'emmènera à Brest, sous prétexte d'une grande entreprise de semailles d'huîtres, et avec l'argent de ce digne homme il nous achètera un bon petit brick, orné de ses accessoires... Ensuite...

MAC TRÉVOR.

Chut! je crois qu'on vient.

MICHEL GLATZ, *allant jeter un coup d'œil à la fenêtre.*

C'est le docteur, avec cette satanée petite Bretonne.

MAC TRÉVOR.

La petite Bretonne! qu'est-ce que c'est que ça?

MICHEL GLATZ.

Eh bien! c'est la jeune fille qui a suivi Kernoël à Paris.

MAC TRÉVOR.

Ah! c'est vrai, je me souviens, tu m'en as parlé... Elle est de Pen-Marc'h?

MICHEL GLATZ.

Je crois que oui.

MAC TRÉVOR.

Tiens, je m'en vais alors lui demander des nouvelles de ma fille... Tu sais bien, cette pauvre enfant que j'ai laissée là-bas, dans mon pays, lors de ma première affaire. Pauvre petite!

MICHEL GLATZ.

Oui! c'est cela, toujours le même! des imprudences. Chut!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE DOCTEUR, JOCELYNE.

LE DOCTEUR, *en dehors à Jocelyne qu'il conduit par le bras.*

Venez, ma fille, je vais vous présenter à sir William. Il vous aimera comme je vous aime quand il connaîtra vos malheurs.

MICHEL GLATZ, *vivement à Mac Trévor.*

Par le diable, tâche de ne pas oublier que tu es condamné à mort.

LE DOCTEUR, *entrant dans le pavillon.*

Sir William, vous pouvez prendre possession de votre appartement; mais avant dites quelques mots de consolation et d'espoir à cette bonne, à cette excellente jeune fille. — Il faut vous dire que j'ai ici un malade qui n'est pas seulement gardé à vue parce qu'il est fou, mais parce qu'il est prévenu de complicité dans une affaire capitale. (*A Jocelyne, qui fait un mouvement.*) Du courage, mon enfant!

MAC TRÉVOR *salue, puis fixe des yeux ardents sur Jocelyne.*

Quelle est cette jeune fille?

JOCELYNE.

Comme il m'a regardée!

LE DOCTEUR.

Cette jeune fille, sir William, c'est une créature angélique. Inspirée par un de ces dévouements dont la grandeur et l'abnégation échappent à des cœurs vulgaires, elle a suivi, de Pen-Marc'h à Paris, ce Kernoël dont je vous parle, et pour qui la pauvre enfant a conçu une tendresse presque maternelle. Ne baissez pas les yeux, Jocelyne!...

MAC TRÉVOR, *à part.*

Jocelyne!

LE DOCTEUR.

Monsieur que voici est un docteur de la faculté de Londres.

d'un savoir immense; il pourra nous donner d'excellents conseils.

MAC TRÉVOR, *à Jocelyne.*

Vos vos appelez Jocelyne?

JOCELYNE.

Oui, monsieur!

MAC TRÉVOR.

Vos êtes de Pen-Marc'h. Je connais Pen-Marc'h. J'y allai, il y a une dizaine d'années, lors d'un voyage que je fis en Bretagne... On y parlait beaucoup d'un homme qui venait de s'enfouir... et que la justice poursuivait... Il s'appelait, je crois, Maugars...

JOCELYNE, *tressaillant.*

Maugars!

MAC TRÉVOR, *à part.*

C'est elle!

LE DOCTEUR, *à un domestique qui entre par le fond.*

Allons! que me veut-on encore?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le substitut vient d'arriver...

LE DOCTEUR.

Le substitut! — Oh! si c'était... (*A Jocelyne.*) Ma fille, je vous laisse un instant. J'ai adressé une demande au parquet — pour Kernoël, — et peut-être m'apporte-t-on une réponse favorable.. J'ai un projet... un vaste projet..! je vous dirai cela... (*A Mac Trévor.*) Sir William, vous plaît-il que je vous conduise à votre appartement?

MAC TRÉVOR.

Tout à l'heure. — Cette jeune fille est si intéressante... Je désire lui parler, mon...

JOCELYNE, *à part.*

Que me veut donc cet homme?

LE DOCTEUR.

Si vous le voulez, je vais vous envoyer le malade lui-même...

MAC TRÉVOR.

Oh! cela n'est pas nécessaire.

LE DOCTEUR.

Si, si, vous avez le coup-d'œil de la science... On ne doit pas tarder à ouvrir la cellule de Kernoël; dès qu'il est libre, il vient se réfugier dans ce pavillon qu'il affectionne. Vous, monsieur Michel Glatz, ne vous éloignez pas; monsieur le substitut aura peut-être besoin de vous. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

JOCELYNE, MAC TRÉVOR, MICHEL GLATZ.

JOCELYNE, *faisant un mouvement pour suivre le Docteur.*

Monsieur...

MAC TRÉVOR, *l'arrêtant.*

Restez!

MICHEL GLATZ, *à part.*

Pourvu qu'il ne fasse pas encore quelque sottise!

MAC TRÉVOR.

Michel Glatz!

MICHEL GLATZ.

Hein?

MAC TRÉVOR, *allant fermer la porte du fond.*

Va faire le guet là dehors, et préviens-moi si l'on approche...

JOCELYNE.

Dieu! il n'a plus cet accent de tout à l'heure... Qui êtes-vous, monsieur? je ne vous connais pas...

MAC TRÉVOR, *avec douceur.*

Je vous en prie, restez!

MICHEL GLATZ.

Sir William, il me semble...

MAC TRÉVOR.

J'ai parlé, qu'on m'obéisse!... (*Michel Glatz courbe la tête et se retire. On le voit se placer en sentinelle dans le jardin.*)

MAC TRÉVOR, *à Jocelyne.*

Vous vous appelez Jocelyne Maugars...*

JOCELYNE.

Vous me connaissez!

MAC TRÉVOR, *ôtant ses favoris et ses faux cheveux.*

Et toi, me reconnais-tu?

JOCELYNE, *après un instant plein d'épouvante.*

Ah! que vois-je!... Maugars!... (*Elle recule avec horreur.*) Maugars!

MAC TREVOR, *faisant un pas vers elle.*

Jocelyne! mon enfant!

JOCELYNE.

Ah! ne me touchez pas!

MAC TRÉVOR.

C'est juste... (*Il regarde ses mains, et dominé par un mouvement instinctif, il se les essuie.*)

JOCELYNE.

Sainte Vierge! il me fallait encore cette dernière douleur!

MAC TRÉVOR.

Mais, au moins, écoute-moi, Jocelyne...

JOCELYNE.

Que voulez-vous me dire?... Venez-vous me rappeler cette nuit horrible où une femme se roulait aux pieds d'un assassin? Lui, le bras levé, écartait du sein de cette femme l'enfant qui pleurait... la hache étincelait à la lueur du foyer... elle tomba! et l'enfant n'eut plus de mère!... Est-ce là ce que vous êtes venu me dire, démon de Pen-March?

MAC TRÉVOR.

C'est vrai! je fus un gueux sinistre!... Ah! que veux-tu! cette malheureuse femme ne comprenait rien à mes passions... elle ne savait que pleurer!

JOCELYNE.

Ma mère! ô ma mère!

MAC TRÉVOR. *Il la regarde.*

Tu n'avais que dix ans... voilà le malheur! et encore, je t'avais à peine connue! Oh! si alors tu avais été comme aujourd'hui... une belle et grande fille qui vous appelle son père, et qui vous aime un peu! Cela empêche bien des sottises... Ah! au diable, ce qui est fait, est fait! (*Il soupire.*) Parlons d'autre chose... Il y a ici un pauvre garçon, ce malheureux Kernoël; tu l'aimes donc?

JOCELYNE.

Moi?

MAC TRÉVOR.

Allons! ne t'en cache pas... Pourquoi n'aimerais-tu pas comme une autre?

JOCELYNE.

Pourquoi? Parce que la fille de Maugars n'a pas le droit d'être aimée!...

MAC TRÉVOR.

Hein?... Ah! oui! je comprends... Mais enfin, tu l'aimes assez pour t'intéresser à sa vie?

JOCELYNE.

Je l'aime assez pour mourir de sa mort... (*Mac Trévor fait un mouvement.*)

MAC TRÉVOR.

De-sorte que la pensée qu'il est coupable doit te rendre bien malheureuse?

JOCELYNE.

Oh! si je pouvais douter!...

MAC TRÉVOR.

Eh bien! écoute... je te dis cela pour le repos de ton cœur, parce qu'enfin, je comprends... si j'aimais quelqu'un... Écoute, je te certifie, moi, qu'il n'était pas de l'affaire de la rue Thérèse, et l'argent qu'il a eu...

JOCELYNE.

Achevez!...

MAC TRÉVOR.

Tu ne me vendras pas, toi, tu es ma fille... Cet argent, c'est moi qui le lui ai donné...

JOCELYNE.

Ciel! ô mon Dieu! quelle lumière!... Mais alors, vous n'êtes pas seulement Maugars... vous êtes aussi Mac Trévor?...

MAC TRÉVOR, *effrayé*.*

Mais tais-toi donc... Eh bien! quand cela serait?...

JOCELYNE.

Mac Trévor!... Et je suis la fille de cet homme!... (*Elle fait quelques pas vers Mac Trévor.*) Alors, je pense que vous allez sauver Kernoël...

MAC TRÉVOR.

Le sauver de quoi?... Il est à l'abri de toute poursuite, puisqu'il est fou...

JOCELYNE.

Fou! hélas! c'est vrai... Oh! mais c'est impossible! Dieu ne permettra pas que sa vie ne soit plus désormais qu'une éternelle nuit... (*Elle regarde Mac Trévor.*) C'est dans votre prison qu'on l'a conduit, n'est-ce pas? Et ce que raconte Rose Linon, cette vente des manuscrits de Kernoël, cette somme reçue par lui en échange, tout cela est vrai... Tout cela est vrai, n'est-ce pas?...

MAC TRÉVOR.

Je ne peux pas dire le contraire.

JOCELYNE.

Ainsi, c'est vous qu'il a vu dans le cachot, — vous, n'est-ce pas, — vous qui étiez là devant lui, comme vous êtes ici devant moi, avec ce ténébreux sourire, ce regard fatal, ce front implacable que le remords ne parvient pas à plisser... Oh! ces traits, quand une fois on les a vus, ils restent à jamais devant les yeux. Tel vous étiez dans la nuit de votre premier crime, tel vous êtes demeuré dans mon souvenir... et ce sou-

venir, je sens que la folie — oui, la folie — ne l'eût pas même effacé...

MAC TRÉVOR.

Où voulez-vous en venir?

JOCELYNE.

A ceci : — que Kernoël vous a vu à l'heure terrible de sa faute, que vous lui êtes apparu, — car je comprends tout à présent, — comme le démon tentateur qui allait prendre possession de son âme et de sa vie! — Eh bien, si Kernoël, ici, tout à coup, se retrouvait en votre présence, s'il revoyait l'homme qui l'a perdu, une convulsion se ferait en lui qui le sauverait peut-être et lui rendrait la raison !...

MAC TRÉVOR.

Y penses-tu — D'ailleurs, d'où peut te venir cette idée?

JOCELYNE.

D'où elle me vient, je ne sais pas! — Elle me vient de Dieu ; peut-être !

MAC TRÉVOR.

Mais je ne le puis...

JOCELYNE.

Si! — vous ferez cela, Maugars; vous le ferez pour moi, qui ai consacré ma vie à effacer par mes larmes le sang que vous avez versé; vous le ferez, car depuis cette nuit maudite, j'ai vécu solitaire, chassée de partout comme un objet d'horreur et d'épouvante... Et pourtant j'ai accepté sans me plaindre la vie que vous m'avez léguée; je me suis courbée sous la prière, j'ai accompli pieds nus, sur les cailloux des grèves, tous les pèlerinages de la Bretagne ; je me suis prosternée aux pieds de tous les calvaires... j'ai porté vos remords à vous qui vous chargiez de crimes.

MAC TRÉVOR.

Jocelyne!

JOCELYNE.

Et Dieu m'a dit : Rachète la malédiction de ta vie par le dévouement et le sacrifice... Alors je me suis prise à l'aimer, lui, Kernoël, à l'aimer, hélas! comme il m'appartient d'aimer, non pour moi, non pour aucune de ces joies de la terre auxquelles je n'ai pas le droit de prétendre... mais pour lui, pour son bonheur, pour son salut!

MAC TRÉVOR, *après un silence.*

Un ange est donc issu du démon. (*Il fait un pas vers Jocelyne.*) Oh! ne crains pas, va ! je sais bien que je ne dois pas approcher... Je t'ai laissé un souvenir bien sombre, pauvre fille!... Moi, au contraire, dans ces heures d'effroyable délire, où mes mains... — Oui, j'avais une idée, une vision... je te revoyais... un enfant rose, aux cheveux bouclés... — Mais ce n'etait qu'un éclair, — et il passait! (*Kernoël paraît dans le jardin.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, KERNOEL.

JOCELYNE.

Ainsi, vous y consentez... je vais chercher Kernoël...

KERNOEL, *arrêté par Michel Glatz qu'il ne reconnait pas.*

Jocelyne! Jocelyne!

JOCELYNE.

Cette voix... c'est lui!... — Ah! Dieu me dit qu'il est sauvé! (*Elle se précipite par la porte de gauche et entre au jardin.*)

MAC TRÉVOR, *vivement à lui-même.*

Sauvé... mais c'est le perdre, au contraire! Sa folie seule le protége. — Non, non, impossible! (*Il court à une glace placée dans le pavillon, et remet ses faux cheveux et ses favoris. Pendant ce temps, Jocelyne a couru au devant de Kernoel et l'a pris par la main.*)

JOCELYNE, *rentrant dans le pavillon avec Kernoël.*

Viens, viens... ne tremble pas ainsi. C'est moi, je suis là... Lève les yeux... regarde cet homme... Le reconnais-tu?... (*Mac Trévor se retourne. (Il a repris la physionomie de sir William.*) Ah!... — J'avais oublié que mon père s'appelait Maugars! (*Elle passe à droite avec Kernoël.*)

MICHEL GLATZ, *qui a avancé la tête pour voir ce qui se passe.*

Allons, il est plus sage que je n'osais l'espérer. (*Il referme la porte.*

KERNOEL.

Cet homme... (*Bas.*) Jocelyne! Jocelyne! — Ecoute... ne pleure pas. — Il faut se soumettre à Dieu. — Ecoute, que je te dise... On doit venir me prendre quand les vêpres sonneront... Le démon étendra ses grandes ailes funèbres... et toutes les cloches de Pen-Marc'h commenceront de se lamenter... Kernoël! Kernoël! diront les cloches, Kernoël! .. Mais Kernoël ne les entendra plus! (*Il dit cela avec des larmes dans la voix.*)

MAC TRÉVOR.

Dis plutôt le perdre; car lui rendre la raison, c'est le traîner aux assises...

JOCELYNE.

Non pas, si vous parlez.

MAC TRÉVOR.

Si je parle, je meurs! (*Avec une violence soudaine.*) Mais, tu ne sais donc pas que j'appartiens au bourreau!

KERNOEL, *avec un cri d'effroi.*

Ah! le bourreau! Laissez-moi! laissez-moi! Le voilà! — rouge... sanglant! — Jocelyne... Jocelyne... il approche... il va me tuer! (*Se réfugiant dans les bras de Jocelyne.*) Oh! ne m'abandonne pas!

MAC TRÉVOR.

Ah! je suis un lâche! Mais je t'ai revue, et maintenant j'ai peur de mourir. Ecrire? on ne croira pas à ma lettre. Que faire, mon Dieu! que faire?

JOCELYNE, *abritant Kernoël de ses bras.*

Rien. C'est fini. Il n'y a rien à faire. — Partez, fuyez! qu'on ne vous découvre pas ici...

MAC TRÉVOR.

Que ne parles-tu, toi? Ce mot que je n'ai pas le courage de dire... eh bien... dis-le, venge ta mère!

JOCELYNE, *avec éclat.*

Je ne sais pas tuer... moi!

KERNOEL, *lui posant la main sur la bouche.*

Silence! ne l'arrête pas... car il sait tuer, lui; c'est le bourreau!

MICHEL GLATZ, *entr'ouvrant la porte.*

On vient!

KERNOEL, *s'échappant.*

On vient! Ah! c'est fini... La mort m'appelle! Cloches de Pen-Marc'h, pleurez! (*Il tombe assis sur une chaise frissonnant et pâle.*)

SCÈNE VII.

JOCELYNE, KERNOEL, LE DOCTEUR, MAC TREVOR, MICHEL GLATZ *dans le fond.*

LE DOCTEUR.

Eh bien, que dit sir William?

JOCELYNE, *vivement.*

Il dit qu'il n'y a plus d'espoir et qu'il faut se résigner.

LE DOCTEUR, *tout en parlant, étudie le pouls de Kernoël.*

Ah! vous dites cela, sir William? — Eh bien, ce n'est pas mon opinion, et je vous apporte une bonne nouvelle. — Mais notre malade est un peu plus agité que ce matin. — Joseph! (*Un infirmier paraît, à qui le Docteur fait un signe; il s'approche et fait lever Kernoël.*)

KERNOEL.

Adieu, Jocelyne... je serai calme devant l'échafaud... et ma dernière pensée sera pour toi... (*Pendant que l'infirmier l'entraîne doucement.*)

Par les sentiers déserts suspendus aux falaises,
Je t'ai cherché longtemps, doux fantôme d'amour...

(*Il disparaît. Jocelyne fait un mouvement pour le suivre.*)

LE DOCTEUR.

Tout à l'heure vous irez le rejoindre.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *excepté* KERNOEL.

LE DOCTEUR.

Vous le voyez, docteur, nous avons affaire à un Breton. Sa folie est un mélange de rêveries poétiques et de superstitions religieuses. Jocelyne, nous allons partir!

JOCELYNE.

Partir!

LE DOCTEUR.

Le procureur général y consent. Un juge d'instruction nous accompagnera. Vous et Kernoel, je vous conduis en Bretagne.

JOCELYNE.

Qu'entends-je!

LE DOCTEUR.

J'ai mon projet. — Je vous expliquerai tout cela. Ayez bon espoir, Jocelyne. (*Pendant qu'il parle il s'est assis à la table et*

écrit.) Vous permettez, docteur? J'écris au confrère qui doit me remplacer ici pendant mon absence, et je ne veux pas perdre une minute.

JOCELYNE, *courant ouvrir la porte du jardin à Mac Trévor.*

Vite, fuyez! — Voici la clef d'une porte qui donne sur la rue.

MAC TRÉVOR.

Mais...

JOCELYNE.

Fuyez, vous dis-je! Tout vous trahirait... Ma voix, mon émotion, votre pâleur! — Fuyez, et que le ciel vous conduise!

MAC TRÉVOR.

Ma fille!

MICHEL GLATZ, *l'entraînant.*

Elle dit vrai, tu finiras par te perdre et par me perdre avec toi. *(Il sort par le jardin, suivi de Mac Trévor qui se débat.)*

MAC TRÉVOR.

Non, non! je ne puis pas la laisser ainsi. Je vais tout dire!

MICHEL GLATZ.

Malheureux, viens! je ne te quitte plus. *(Ils disparaissent.)*

JOCELYNE, *tombant à genoux.*

Mon Dieu! je n'ai plus d'espoir qu'en vous!

SEPTIÈME TABLEAU.

Le grand Pardon de Sainte-Anne d'Auray.

L'église dont le portail est praticable s'élève au dernier plan à droite, sur une éminence à laquelle on arrive par un chemin qui traverse tout le fond de la scène et longe le bord d'une large piscine dominée par l'image de sainte Anne. Au delà du sentier qui conduit au porche de la chapelle, on aperçoit quelques pauvres chaumières dont les toits seulement sont visibles et rasent le niveau du chemin. On comprend de la sorte que cette chaussée serpente à une assez grande hauteur et que le rocher qui la surplombe à gauche plonge par derrière sur un encaissement profond. Au premier plan, à droite, un calvaire, marquant le débouché d'une seconde route, est orné du piédestal au faîte, de guirlantes de fleurs et d'ex-voto. La piscine doit être en vue, vers le troisième ou quatrième plan, si c'est possible. Le chemin qui mène à la chapelle aboutit, par une pente à gauche, tout au pied du rocher.

SCÈNE PREMIÈRE.

P'TIT-BERT, GUÉRINEC, PAYSANS BRETONS; *puis* CHAVANNES, BOBŒUF, ROSE LINON, *ils viennent tous trois par la gauche.*

P'TIT-BERT.

Quand je vous dis, vous autres, que c'est par la route de Vannes qu'ils arrivent, les Arzonnais. Sais-tu ce que c'est, toi, que les Arzonnais?

GUÉRINEC.

Les Arzonnais? c'est... les Arzonnais.

P'TIT-BERT.

Que t'es bête! — Les Arzonnais sont les enfants d'Arzon, les fieux, et les arrière-petits-fieux des matelots qui se sont battus contre les-z-Hollandais; — autrefois, il y a longtemps, va! — et qu'ont été sauvés, parce qu'ils avaient tous l'image de sainte Anne à leur chapeau. Et v'là pourquoi qu'ils font chaque année une procession, le jour du Grand-Pardon de Sainte-Anne. *(Il salue avec componction.)*

GUÉRINEC.

C'est ça; allons à la rencontre des Arzonnais.

P'TIT-BERT.

Et pis ensuite, nous reviendrons pour voir le mauvais gars de Kernoël qu'est depis à ce matin là-haut dans la chapelle avec la Jocelyne, qui l'a suivi à Paris; vous savez bien, Jocelyne la Goutte de Sang, Jocelyne Maugars, la fille du démon de Pen-Marc'h. *(Tous se signent.)* Il paraît qu'à ce matin on doit l'exorciser, li, Kernoël, parce qu'il est fou, à ce qu'il dit.

ROSE LINON, *s'approchant.*

Dites-moi, mon ami, n'est-ce pas ici que doit avoir lieu la cérémonie?

P'TIT-BERT, *la reconnaissant.*

Tiens, tiens, tiens! — Je vous reconnaissons ben, madame. C'est à vous qu'il a volé autrefois la p'tite boîte, et à moi les deux louis de récompense. Ah ben! ça n' la pas contenté, allez! Il s'est ensauvé à Paris, où il a fait le grand seigneur; et où ce qu'il a volé des billets de la Banque... *(Plus bas.)* et que je crais que Jocelyne en a p't-être ben un brin après les doigts, que j' dis Oh! mais moi, j'ons fait vingt lieues à c'te nuit pour voir Kernoël, avec les gendarmes, qui le tiendront là, au collet, et les gens de la justice qui y seront, et m'sieu le maire, avec son écharpe. comme pour les grands criminels..! — Hé! Guérinec, viens donc! Hé! les autres.—Nous reviendrons avec les Arzonnais. Ohé! ohé! ohé!

CHAVANNES, *le prenant à part.*

Dis donc!

P'TIT-BERT.

Hein?

CHAVANNES.

Si tu rencontres deux mendiants avec des mouchoirs rouges sur la tête, dis-leur de venir me trouver ici devant l'église. — Ce sont des pauvres à qui j'ai promis quelques secours. Tiens! voilà pour toi.

P'TIT-BERT.

C'est bien, not' maître; on leur-z-y dira. — En route, les enfants! en route!

SCÈNE II.

CHAVANNES, ROSE LINON, BOBŒUF.

ROSE LINON, *à Bobœuf.*

Je vous dis que je veux le voir.

BOBŒUF.

Eh! vous êtes folle!

ROSE LINON.

Monsieur!

BOBŒUF, *à Chavannes.*

Dirais-tu qu'elle veut à toute force demeurer ici pour assister à la cérémonie! Après ce qui s'est passé... c'est inconvenant!

CHAVANNES.

Eh mais! n'as-tu pas consenti toi-même à conduire ici, à Auray, notre charmante Rose qui brûlait de voir le Grand-Pardon de Sainte-Anne.

BOBŒUF.

Oui, oui; mais j'ignorais que le docteur Blanchard, de son côté, devait y amener son Kernoël, et s'amuser à faire sur lui des expériences... philosophiques.

ROSE LINON.

Ecoutez, Bobœuf; j'étais malade, désespérée, en proie à un isolement qui me tuait. Je suis revenue à vous franchement; je vous ai tendu la main comme à un ami, je ne vous ai rien caché, j'ai eu confiance dans votre cœur, vous demandant la liberté de pleurer et de me souvenir.—Soyez bon, soyez généreux.

BOBŒUF, *attendri.*

Cette pauvre Rose Linon! c'est vrai tout de même; c'est vrai, elle est venue nous retrouver à Nantes, où nous étions en train de tout préparer pour nos semailles d'huîtres, une vaste entreprise qui doit nous faire gagner des millions; n'est-ce pas, Chavannes!

CHAVANNES.

Parbleu! oui; mais patience!

ROSE LINON, *riant.*

En effet, vous n'avez encore dépensé que cent mille francs en études préliminaires.

BOBŒUF.

Oui... mais vous oubliez que là-dessus nous avons acheté un fort joli petit brick d'une voilure supérieure, à ce qu'assure Chavannes, et qui va nous servir à transporter nos mollusques dans le monde entier, et cela au moyen d'une double cale, au fond de laquelle nous établissons un parc aux huîtres *(Il parle tout en remontant la scène.)*

SCÈNE II.

ROSE LINON, BOBŒUF, CHAVANNES, TROUPE DE MENDIANTS, *entrant par la droite.*

PREMIER MENDIANT, *à l'oreille de Chavannes.*

Ou un parc d'artillerie...

CHAVANNES, *à part.*

Michel Glatz!

DEUXIÈME MENDIANT, *à Bobœuf qui se retourne.*

La charité, s'il vous plaît!

CHAVANNES, *à part.*

Mac Trévor!

BOBŒUF.

Allons, en voilà encore un! Je crois que tous les gueux de l'Armorique se sont donné rendez-vous dans ce pays, que Sainte-Anne confonde.

CHAVANNES, *au premier mendiant.*

Je vais les congédier, (*A Bobœuf.*) Eh bien ! Bobœuf, tu ne montes pas à la chapelle... C'est un coup d'œil magnifique, et qui assurément ne manquera pas d'intéresser Madame. Kernoël et Jocelyne sont là, dit-on, au milieu des prêtres et des pèlerins, qui prient pour eux et chantent des cantiques à leur intention.

BOBOEUF.

Peuh ! Je ne trouve rien d'amusant à entendre brailler ces Bas-Bretons.

CHAVANNES.

Jaloux !

BOBOEUF.

Moi, jaloux ! Ah ! par exemple, si on peut dire ! (*Allant à Rose.*) Belle dame, je suis à vos ordres, et si vous tenez absolument à...

ROSE LINON.

Je vous en prie.

BOBOEUF.

Allons ! — Et toi, Chavannes ?

CHAVANNES.

Moi, je reste. J'attends les Arzonnais ! (*Bobœuf et Rose Linon, suivis de plusieurs mendiants qui les obsèdent, gravissent la chaussée et disparaissent dans l'église.*)

SCÈNE III.

MAC TRÉVOR, CHAVANNES, MICHEL GLATZ.

MAC TRÉVOR, *s'approchant.*

Eh bien !

CHAVANNES.

Ma foi ! sans Michel Glatz, que j'ai deviné à son accent d'Israël et à son signe de ralliement, le diable m'emporte si je vous eusse reconnu, vous, Mac Trévor !

MAC TRÉVOR.

C'est vrai, je change. — Mais vous êtes toujours le même, vous, Chavannes. Toujours fat, et toujours impudent. Où est la nécessité, je vous prie, de prononcer mon nom ?

CHAVANNES.

En définitive, me voilà avec deux coquins très-supérieurs.

MICHEL GLATZ.

Ce qui doit vous rassurer, monsieur Chavannes, c'est que vous avez plus de ressemblance avec le diable qu'avec le Christ ! (*En parlant ainsi, ils sont groupés sous le Calvaire.*)

CHAVANNES.

Au fait, c'est vrai. — Ah ! bast ! — Je devais à tout Paris, et cette vie de raccrocs et d'expédients m'assommait. Qu'est-ce que j'aurais fait là-bas ? A bout de toutes ressources ! Ruiné... démantelé, fini ! j'aurais fait quelque sottise honteuse, comme de glisser huit rois dans un jeu d'écarté !... Et au bout de ces glorieux exploits, je me serais brûlé la cervelle ! J'aurais, de la sorte, donné tort à mon esprit, et raison à Belzébuth. Fi donc ! J'aime mieux autre chose.

MICHEL GLATZ.

Il y a comme cela à Paris cinq à six mille jeunes gens fort spirituels, fort élégants, qui montent à cheval, qui font des armes, qui sont beaux, dont toutes les femmes raffolent, que les honnêtes gens envient, et qui tous, à un moment donné, se trouvent comme cela placés entre le suicide et... autre chose !

MAC TRÉVOR.

Ça voyons, parlons de nos affaires. Et d'abord, cet animal de Bobœuf ?

CHAVANNES.

Il est à nous. Il s'embarquera sans mot dire sur le brick que j'ai acheté... avec son argent, et une fois en mer, il signera tout ce que nous voudrons. Il lui reste, outre ce qu'il a sur lui, quelque chose comme quatre cent mille francs placés à Paris... Il nous fera des mandats à vue.

MICHEL GLATZ.

Et le navire ?

CHAVANNES.

Solide et bon marcheur.

MAC TRÉVOR.

Et dans la double cale ?

CHAVANNES.

Quatre petits pierriers, vingt-cinq jolies carabines à balles forcées, autant de haches d'abordage, du soufre et de l'étoupe goudronnée pour les brûlots, et enfin quatre milliers de poudre, sans parler du plomb.

MICHEL GLATZ.

C'est gentil. Et où est-il ?

CHAVANNES.

A cinq lieues d'ici, en vue de la Roche-Pelée... Mais nos hommes ? Je n'ai que les quatre estafiers que vous m'avez envoyés de Paris et qui manœuvrent le brick.

MICHEL GLATZ.

Des hommes ! des hommes !... Il aurait fallu que le lieu du rendez-vous fût à Brest, comme je le voulais d'abord ; là j'aurais trouvé du monde, moi... mais je propose et monsieur dispose.

MAC TRÉVOR.

Allons, vas-tu grogner, parce que je n'ai pas voulu partir sans voir ma fille ! Eh bien ! oui, là, je l'aime cette pauvre Jocelyne. et sans toi, vois-tu bien...

MICHEL GLATZ.

Sans moi, tu aurais fait des bêtises.

MAC TRÉVOR, *comme à lui-même.*

Pourvu que les eaux de la fontaine de Sainte-Anne n'aient pas la vertu qu'on lui prête, pourvu qu'elles ne fassent pas un miracle, et que ce malheureux Kernoël ne retrouve pas la raison ! C'est sa folie qui le sauve... puisque moi je ne puis pas le sauver.

CHAVANNES, *à qui Michel Glatz vient de parler bas, avec vivacité.*

Ça, voyons, il s'agit de partir aujourd'hui même.

MAC TRÉVOR. *

Vous ne savez pas ? Eh bien ! si vous étiez deux compagnons sur qui je puisse compter, j'ai un projet que je mettrais à exécution. Nous voilà trois, notre navire est à cinq lieues d'ici, monté par quatre gaillards que je connais... Kernoël n'est pas tellement entouré de gendarmes et de greffiers qu'on ne puisse pénétrer cette nuit à l'hôtellerie de Sainte-Anne, où il est descendu, accompagné du docteur et de Jocelyne... Eh bien, après la cérémonie, qui ne doit pas tarder, nous le suivrons, nous prendrons nos mesures, et cette nuit nous l'enlevons, lui et ma fille... nous les menons à bord, et en route !... Alors... je serai content, je ne laisserai pas derrière moi ce Kernoël, qui est mon remords, et ma fille, ma Jocelyne !...

CHAVANNES, *à part.*

Tiens, cela me conviendrait assez... cette petite Jocelyne.

MICHEL GLATZ.

Vous êtes fou. Jocelyne est une biche sauvage.

CHAVANNES, *d'un air fat.*

Bah ! on l'apprivoisera.

MAC TRÉVOR.

Hein ?

CHAVANNES.

Je dis...

MAC TRÉVOR, *avec un geste de son bâton.*

Tais-toi... Encore un mot comme celui-là, et je t'assomme... (*A Michel Glatz.*) Ainsi, tu ne consens...

MICHEL GLATZ.

Non. Tu as besoin d'énergie, de courage, et la vue de cette petite fille te ferait perdre tout cela... Dans un moment dramatique elle n'aurait qu'à te regarder et à te dire : Mon père !... Et crac ! le forban se changerait en mouton.

MAC TRÉVOR, *passant la main sur ses yeux.*

Il dit vrai peut-être. (*Les cloches commencent à sonner.*)

MICHEL GLATZ.

Allons ! voilà les processions qui arrivent... la cérémonie va commencer... Vous, Chavannes, dans deux heures sur le chemin de la côte... Dès que ce père trop sensible aura jeté un dernier regard à sa fille, nous partirons... Seulement je ne le quitte pas d'une semelle ; car je le connais, il serait capable de lui parler...

CHAVANNES.

Et les papiers ? les passe-ports ?

MICHEL GLATZ.

J'ai tout cela sur moi... Allez, et tâchez de votre côté d'attirer Bobœuf, tout en dépistant Rose Linon.

CHAVANNES.

Je laisserai un mot pour lui à l'hôtellerie... Adieu ! (*Il sort par la gauche.*)

VOIX NOMBREUSES.

Les Arzonnais ! les Arzonnais ! les voilà ! ils arrivent !

SCÈNE IV.

MAC TRÉVOR *et* MICHEL GLATZ, *repliés à droite au pied du Calvaire.* P'TIT-BERT, GUERINEC *et les paysans, arrivant tumultueusement par le haut de la chaussée, à gauche, et précédant la procession des matelots d'Arzon, dont les premiers portent sur leurs épaules, en manière d'ex-voto, un petit modèle de frégate pavoisé de fleurs et de banderoles. Au premier plan, et*

débouchant par la droite, la grande procession de Sainte-Anne. pèlerins et religieux en tête; puis la chasse dorée, que des paysans en habits de fête portent sur une riche litière recouverte d'un drap d'argent dont les cordons sont tenus par de petites filles. Puis la foule qui se groupe des deux côtés du théâtre et occupe la pente du chemin qui conduit a la chapelle. Pendant le défilé, LES ARZONNAIS *chantent leur chœur national, accompagnés par tous les assistants.*

CHOEUR DES ARZONNAIS.

Les canons du vieux Ruyter
Au loin tonnaient sur la mer;
Et les vrais fils de la France
Aux ennemis opposaient leurs vaisseaux!
Les gars d'Arzon sous leur grand mât,
Bravaient les boulets, la mitraille;
Le fer, le feu... rien n'entama
Leur rude et vivante muraille;
Car ils portaient, inscrits sur leur drapeau sacré,
Le nom que l'on révère à Sainte Anne d'Auray!

LA FOULE.

Vivent les Arzonnais! Noël pour les Arzonnais!

MICHEL GLATZ.

Ah ça! voyons, ne vas-tu pas t'attendrir?

MAC TRÉVOR.

Ces souvenirs reveillent dans mon âme je ne sais quelle religion perdue.

P'TIT-BERT *et* GUÉRINEC, *puis la foule. — Les processions se sont arrêtées et rangées par étagements; et ne laissent libre aux regards que le portail élevé de l'église et la piscine sainte.*

Silence! on sort de l'église, v'là les portes qui s'ouvrent, A genoux! à genoux! (*Les orgues se font entendre.*)

MAC TRÉVOR, *terrassant Michel Glatz.*

Mais mets-toi donc à genoux!

MICHEL GLATZ, *grommelant.*

Oh! si j'avais su! Je crois, Dieu me pardonne, que tu vas te mettre à pleurer.

MAC TRÉVOR.

Je me souviens, voilà tout.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE MAIRE *et* PLUSIEURS OFFICIERS DE PAIX, *revêtus de leurs écharpes,* LE DOCTEUR BLANCHARD, UN JUGE D'INSTRUCTION *et* SES GREFFIERS, UN VICAIRE *suivi* D'ENFANTS DE CHŒUR *portant la croix et les bannières; puis* JOCELYNE. *soutenant* KERNOEL *qui marche d'un pas craintif et dans l'attitude repliée et inquiète d'un insensé; puis les curieux au nombre desquels on aperçoit* BOBŒUF *et* ROSE LINON.

JOCELYNE, *debout au sommet du talus qui arrive en pente sur la scène.*

Mes frères! priez!

MAC TRÉVOR.

Elle rayonne comme un envoyé du ciel!

MICHEL GLATZ, *entre ses dents.*

Imbécile! En vérité, je crois qu'il n'est plus bon à rien.

LE DOCTEUR, *à Kernoël.*

Eh bien! Kernoël, reconnaissez-vous cette fête? Ces chants que vous venez d'entendre, les accents de cette musique sacrée, tout cela vous a-t-il rappelé la Bretagne?

KERNOEL, *d'une voix douce et mélancolique.*

Les séraphins viennent à moi avec leurs ailes pliées, et ils me disent: Nous chantons les louanges du Seigneur; mais toi, maudit, tu n'entendras plus jamais que tes pleurs tombant goutte à goutte dans l'éternité.

JOCELYNE.

Kernoël, Kernoël, nous allons demander à sainte Anne de faire jaillir l'éclair de votre âme et la vérité des ténèbres.

KERNOEL.

Jocelyne, toi qui m'as suivi sur le chemin de la mort aussi loin que tu l'as pu, retourne en arrière... Adieu... adieu, va rejoindre les élus qui chantent, et ne reste pas avec celui qui pleure.

JOCELYNE.

Ah! je le sens, j'étais indigne de lui.

BOBŒUF.

Il m'attendrit, ce pauvre petit diable.

P'TIT-BERT, *à part.*

Faut-il qu'il soit jésuite, ce vaurien-là!

LE DOCTEUR.

Voyons, Kernoël, recueillez-vous, rassemblez vos idées. (*Un pèlerin s'avance avec une coupelle de bois qu'il a remplie à la piscine.*) Vous le voyez, vous êtes à Auray, près de la fontaine merveilleuse dont les eaux redonnent la santé à ceux qui souffrent, — Regardez ce pèlerin, il vous apporte la guérison. (*Mac Trévor est allé a la rencontre du pèlerin; il l'arrête, il lui prend des mains la sébile et s'avance vers Kernoel, qui la reçoit machinalement et la porte à ses lèvres.*)

JOCELYNE, *agenouillée.*

Mes frères, priez! (*Tout le monde se prosterne. — Pendant que Kernoel vide la coupe, l'orgue de l'eglise fait entendre l'air breton qui a traversé le drame, et chaque phrase de cet air, repétée par le hautbois en écho, vient mourir doucement aux oreilles de Kernoel.*)

LE DOCTEUR, *qui ne quitte pas Kernoël des yeux.*

Rien, rien encore!

JOCELYNE, *même jeu.*

Rien, ô mon Dieu!

MAC TRÉVOR, *agenouillé près d'elle.*

Ma fille!

JOCELYNE, *d'une voix étouffée.*

Ah!... Maugars! (*Elle se lève.*)

MAC TRÉVOR.

Oh! que tu me rendrais heureux si tu m'appelais ton père!

JOCELYNE, *après un instant d'hésitation.*

Mon père!

MAC TRÉVOR.

Ah! merci!

MICHEL GLATZ, *à part.*

Je crois que Mac Trévor va faire des siennes... esquivons-nous...

MAC TREVOR, *s'élançant sur lui.*

Monsieur le juge, faites arrêter cet homme.

MICHEL GLATZ, *terrassé.*

Ah! brigand! je m'en doutais!

JOCELYNE.

Mon Dieu!

MAC TREVOR.

Kernoël, regarde bien cet homme, cet homme... c'est Michel Glatz! Je suis sûr que tu le reconnais, comme tu vas me reconnaître, moi, quand j'aurai dépouillé mon visage... Kernoël! Kernoël! reconnais-tu Mac Trevor?

JOCELYNE.

Dieu! c'est vous qui l'inspirez.

LE JUGE D'INSTRUCTION.

Mac Trévor!

KERNOEL, *après l'avoir regardé, et poussant un grand cri.*

Ah!... Jocelyne! le voilà! c'est bien lui! c'est bien lui! Je le reconnais! (*Regardant avec surprise autour de lui.*) Que vois-je?... Oh! ma Bretagne! — Ah! ah! merci, mon Dieu! merci! je me souviens!... (*Après avoir plusieurs fois passé la main sur ses yeux.*) O Jocelyne! quelle étrange nuit, quelle nuit horrible vient de passer...

LE JUGE D'INSTRUCTION.

Mac Trevor, votre vue semble ramener ce malheureux à la raison. Répondez... est-il votre complice?

MAC TREVOR.

Il ne fut que ma victime... Vous allez envoyer à la côte, avec ordre qu'on s'empare d'un brick en vue sur ses ancres, en face de la Roche-Pelée.

BOBŒUF.

Mon navire!...

MAC TREVOR.

Vous arrêterez un nommé la Fouine, ancien geôlier de la Conciergerie, qui fait partie de l'équipage. La Fouine vous dira que Kernoël m'a été amené dans mon cachot, les yeux bandés, par Michel Glatz que voilà... et qu'il a vu Michel Glatz me remettre un portefeuille rempli de billets de banque... Ce sont ces billets que j'ai donnés à Kernoël.

KERNOEL.

Oui, oui, le pacte en échange de mes vers!...

MAC TREVOR.

Tes vers te seront rendus, pauvre enfant. On en trouvera les manuscrits dans ta valise de cet homme.

LE JUGE D'INSTRUCTION.

Mais votre complice, votre complice alors, quel est-il?

MAC TREVOR, *désignant Michel Glatz.*

Mon complice, le voilà !

MICHEL GLATZ.

Misérable ! mais ma mort va te coûter le vie !

LE JUGE D'INSTRUCTION.

Emmenez ces deux hommes !

MAC TREVOR, *aux paysans qui veulent le saisir.*

Arrière, vous autres!... Regardez-moi, je suis Maugars, — Maugars, le démon de Pen-Marc'h!...

P'TIT-BERT, *qui est au nombre de ceux qui le tiennent.*

Ah! le démon ! Ah ! pristi ! les doigts ! — Oh !... les doigts.. il m'a brûlé. — Vite de l'eau... de l'eau bénite ! (*Tous les paysans s'écartent avec frayeur, et Mac-Trévor profite de ce mouvement pour s'elancer vers le rocher dont il gravit la cime.*)

JOCELYNE.

Ah! s'il pouvait s'échapper !

KERNOEL.

Dieu le veuille, et j'oublie qu'il est ton père!

LE JUGE D'INSTRUCTION.

Qu'on le poursuive ! Il me faut cet homme mort ou vif.

MAC TRÉVOR.

Ne vous pressez pas, je vais vous épargner la besogne. Kernoël, aime bien cette divine créature, à qui je dois le repentir et a qui tu dois le salut. Et toi, Jocelyne, pense à moi sans horreur.

JOCELYNE.

Mon père, mon père, je vous pardonne!

MAC TRÉVOR.

Ah! merci, merci ! Maintenant, je puis mourir... Adieu, Jocelyne, adieu! (*Il se précipite du rocher.*)

LA FOULE.

Mort, il est mort!

JOCELYNE, *tombant à genoux.*

Mon Dieu, faites-lui grâce ! (*Rose Linon fait un mouvement pour se rapprocher de Kernoël. Celui-ci la voit, la reconnaît, et se retourne vers Jocelyne.*)

KERNOEL.

Oh! oui, j'ai été fou ! — car j'ai pu aimer cette femme lorsque cet ange priait à mes côtés. (*Pendant ces mots, l'air de cornemuse a repris, d'abord en forté, puis en écho, et le rideau tombe sur les dernieres notes du motif.*)

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.



LA PARIURE DE JULES-DENIS

COMEDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE CHANT

PAR

Mme ADAM-BOISGONTIER

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE, LE 30 SEPTEMBRE 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

JEAN-CLAUDE, cultivateur	MM. ANT. BLONDET.
JULES-DENIS, jeune marin	LAFONTAINE.
PIERROT, jeune paysan	NUMA fils.
LA LISE, femme de Jean Claude	Mme ROSE-CHÉRI.
ROSE-MARIE, jeune villageoise	Mmes JUDITH FERREYRA.
PÉRINETTE, paysanne	RAMELLY.
PAYSANS, PAYSANNES.	

ACTE I.

Une place publique de village ; à gauche, un cabaret au premier plan; devant la porte, une table avec bancs; à droite, une maison de paysan, entourée de quelques attributs de pêche, et devant, une petite table, avec des tabourets autour.— A droite, au deuxième plan, avenue qui amène à la place.— A gauche, deuxième plan, allée qui conduit au jardin où est la danse.— Fond boisé, arbres plantés circulairement autour du théâtre, boutiques au fond ; marchands de jouets, de bonbons, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉRINETTE, PIERROT, ROSE-MARIE, JEAN-CLAUDE, LA LISE. (*Jean-Claude, assis à la table, à droite, avec un pot de cidre, compte des gros sous qu'il range en piles; sa femme, assise à côté de lui, regarde quatre couples de paysans qui dansent au milieu, un peu au fond; la table à gauche est entourée de buveurs et de paysannes; d'autres entourent la danse, ou regardent les boutiques. On danse sur le chœur.*)

CHOEUR.

AIR *de M. Delioux.*

Ah! quel heureux jour
Pour tout l' voisinage!
Toujours! toujours! (*Bis.*)
Dansons en ce jour,
C'est la fête au village!

Pierrot et Rose-Marie qui dansaient ensemble, s'arrêtent; Rose-Marie s'accroche par les doigts aux doigts de Pierrot, et le fait tourner, puis le lâche.

PIERROT, *essoufflé.*

Encore, encore, ma Rose-Marie! encore!

ROSE-MARIE.

Ma fé non! t'es lourd comme la grosse cloche de not' paroisse! faudrait dix hommes pour te mettre en branle!

PIERROT.

M'est avis pourtant que ça allait bien!

ROSE-MARIE.

Tiens! regarde-nous, la Lise et moi, et tu sauras ce que

danser veut dire; arrive, la Lise, arrive. (*Elle va à elle; Lise refuse de se lever.*)

LA LISE.

Finis donc, petite, tu sais bien que je ne danse plus.

ROSE-MARIE.

En vl'à d'une belle! et pourquoi que tu ne danserais plus? parce que ton mari, mon oncle Jean-Claude, a la goutte? vl'à ce que c'est que d'épouser un vieux!..,

PIERROT.

Oui, n'y a que les jeunes qu'il faut épouser.

ROSE-MARIE.

Tu n'as pas la parole, toi, Pierrot. (*La danse recommence au fond.*)

PIERROT, *à Périnette.*

En v'là-ti une qu'est gentille et délurée! Ah! si elle voulait de moi!

PÉRINETTE.

Un fameux gars!...

PIERROT.

Elle n'aime pas les vieux, je suis son affaire, j'aurai dix-huit ans aux foins.

PÉRINETTE.

Eh bien! qu'est-ce que tu ferais avec tes dix-huit ans, si elle voulait de toi?

PIERROT.

Ce que je ferais? je la mijoterais, je la dorloterais, je la câlinerais, nous nous embrasserions tant que durerait le jour!...

PÉRINETTE.

Tu vivrais d'amour et d'eau fraîche.

PIERROT

Bon! on trouverait bien moyen de cultiver son champ, de mener paître ses bêtes et d'attraper, sur le port, quelque corvée qui mettrait des gros sous dans la poche.

ROSE-MARIE, *à Lise, qu'elle n'a pas cessé de tirailler pour la faire lever*

Ne te fais donc pas prier, tes yeux en pétillent d'envie.

LA LISE, *se laissant aller et se levant.*

Vous le permettez, notre homme?

JEAN-CLAUDE, *sans se déranger.*

Oui! oui!

ROSE-MARIE.

Il ferait beau voir qu'il ne ne le permît pas! (*Rose-Marie et la Lise dansent; quelques paysans, au fond, forment une espèce de quadrille.*)

PIERROT, *les contemplant avec délices.*

Ca saute-t-il!... ça grouille-t-il!... J'en sens mille fourmis dans les jambes, je n'y tiens pas!. . Viens ça, la Périnette, viens-ça! (*Il s'élance et la fait danser vis-à-vis la Lise et Rose-Marie.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES. JULES-DENIS. (*Jules-Denis entre. en scène sur la mesure de l'air, en dansant et chantant, et vient se mêler à la danse, séparant la Périnette et Rose-Marie qui se donnaient la main.*)

Bravo! vive la joie! en avant les quatre autres! Ce jour est à l'amour, à l'amour et à la folie. (*Les danses s'arrêtent, la musique cesse. Il donne un coup de pied sous la table de Jean-Claude.*) A bas les chiffres!...

JEAN-CLAUDE, *s'écriant.*

Jules-Denis!

PIERROT, *avec admiration.*

Jules-Denis, le séduiseux de toutes les filles.

PÉRINETTE, *moqueuse.*

Jules-Denis, le coq du bourg!

JEAN-CLAUDE.

Jules-Denis, mon dénicheux d'asperges!

JULES-DENIS.

Tu te souviens de ça, Jean-Claude?

JEAN-CLAUDE.

Ce n'est pas si vieux.

JULES-DENIS.

Deux ans, mon camarade, deux ans, c'était quelques jours avant que de m'embarquer sur l'Alouette; deux ans pendant lesquels vous êtes restés, ici, comme des mollusques, vous autres, tandis que moi j'ai parcouru cent pays; j'ai essuyé vingt naufrages; j'ai vu dix fois la mort d'aussi près que je te vois, la Périnette. A propos, es-tu mariée, la Périnette? toi qui courais si bien après les épouseux, as-tu fini par en attraper un?

PÉRINETTE.

J'aurais eu trop peur qu'il te ressemblât, mon gars.

JULES-DENIS, *riant.*

Mets ça dans ton sac et file ton nœud... Voyons, on ne s'ennuie donc pas trop, dans ce petit trou du bon Dieu? Ca me va. J'ai vingt-quatre heures à dépenser, je vous les donne; j'ai deux cents francs à faire sauter, je vous invite; je régale; quand il n'y en aura plus, y en aura encore. Qu'est-ce que produit le terroir? du diable si je me le rappelle. Apportez-moi de tout ce qui y pousse. J'ai besoin de dédommager mon palais de la galette du bord et de l'eau peu filtrée.

AIR *de Couder.*

CHOEUR.

C'est le mat'lot qui régale!
Il faut boire à sa santé!
Son ivresse est sans égale,
Il est ivre de gaieté!

JULES DENIS, *seul.*

J'ai bu les bons vins d'Espagne,
J'ai vu l' beau ciel tropical!
Mais rien n' vaut l' ciel de Bretagne,
Ni l' cidre du sol natal!

REPRISE DU CHOEUR.

C'est le mat'lot qui régale, etc.

On apporte du cidre cacheté. — Jules-Denis s'attable vis-à-vis de Jean-Claude, donne des verres à tous ceux qui s'approchent et leur verse à boire. Chœur de buveurs.

JEAN-CLAUDE, *après avoir bu.*

Tu ne restes que vingt-quatre heures au pays?

JULES-DENIS.

Ni plus ni moins. Nous n'avons relâché sur la côte que pour mettre une pièce à notre avant; et, si j'ai obtenu une permission de vingt-quatre heures, c'est que j'ai dit au capitaine, en termes qui l'ont touché, que ce lieu est le lieu de mon enfance; mais de Dunkerque, après un ravitaillement à neuf, nous repartons pour des pays inconnus.

JEAN-CLAUDE.

Ces voyages continuels ne te lassent point?

JULES-DENIS.

Tu me demandes ça, toi! qui passes ta vie à la queue de tes chevaux, ou à l'arrière de ta charrue, et qui ne vas pas même, deux fois par an, te retremper par la vue de la côte. Suis mon raisonnement; de quoi l'homme se lasse-t-il en ce monde? De la monotonie! Mais si, à chaque saison, il débarque dans un lieu nouveau; si ses yeux sont constamment frappés d'objets divers, s'il passe d'un ragoût à la chinoise à l'ananas du Brésil, d'un verre de vin du Cap au cidre de Normandie; de l'Indienne au teint cuivré à la Française au tient de lis: où prendrait-il le temps de se lasser? Vois-tu, mon vieux, j'aurais inventé la marine, si elle ne l'était depuis longtemps.

PIERROT.

Ça m'électrise!

JEAN-CLAUDE.

Alors, tu es heureux?

JULES-DENIS.

Au superlatif, et toi?

JEAN-CLAUDE.

Moi, je suis marié.

JEAN-DENIS, *se levant.*

Montre-moi ton épouse.

JEAN-CLAUDE.

La Lise, la Lise, où est-ce qu'elle s'est donc fourrée?

LA LISE, *qui était au fond avec Rose-Marie à regarder les boutiques.*

Me voilà, notre homme.

JULES-DENIS.

Beau brin de femme!... Madame, permettez que je vous salue. (*Il l'embrasse.*)

JEAN-CLAUDE.

Que fais-tu donc là?

JULES-DENIS.

C'est une coutume de Taïti.

JEAN-CLAUDE.

Ce n'est point à la mode chez nous.

JULES-DENIS.

Ça viendra; vas-tu pas faire le jaloux? Tu serais bigrement laid dans ce rôle-là! (*Quelques paysans s'éloignent en riant.*)

PÉRINETTE, *à part à Pierrot.*

Jaloux, lui! il est trop bête pour ça.

JULES-DENIS, *à la Lise, en faisant l'aimable.*

Madame n'est pas du pays?

LA LISE, *qui s'est assise près de son mari.***

Non, monsieur, je suis de Paramé, près Saint-Malo.

JULES-DENIS.

Paramé, connu pour ses jolies femmes, ça ne m'étonne pas.

LA LISE.

Vous êtes allé à Paramé, monsieur? (*Les paysans attablés à gauche, se lèvent et s'éloignent peu à peu.*)

JULES-DENIS.

Non, et je ne le regrette point, puisque nous en possédons la reine.

ROSE-MARIE, *bas à Pierrot et à Périnette.*

Qué baragouin qui parle donc là?

PÉRINETTE, *railleuse.*

Il fait sa cour à la Lise.

PIERROT.

Il n'est pas manchot de la langue, celui-là.

JEAN-CLAUDE.

Ah çà, v'là le soleil qui baisse; où soupes-tu, Jules-Denis?

JULES-DENIS.

A ta table, si tu veux m'y faire place, Jean-Claude.

JEAN-CLAUDE, *se levant.*

En route alors.

PIERROT, *tirant Jules-Denis à part.*

Jules-Denis, j'ai deux mots de communication à te faire.

JULES-DENIS.

Filez toujours, vous autres; dans cinq minutes je vous rejoins.

REPRISE DU CHOEUR PRÉCÉDENT.

C'est le mat'lot qui régale, etc.

Sortie par la droite.

SCÈNE III.

JULES-DENIS, PIERROT.

JULES-DENIS.

Sais-tu que t'es furieusement grandi, petit? Te v'là un homme.

PIERROT.

C'est pour ça que je veux te consulter, Jules-Denis.

JULES-DENIS.

Y a de l'amour sous le vent, hein, mon gars?

PIERROT.

Oh! oui, qu'il y en a! (*Périnette qui s'éloignait lentement, s'arrête, se cache au fond et écoute.*)

JULES-DENIS.

Qui aimes-tu? serait-ce la Périnette? Je vous ai vu chuchoter ensemble à ce que je crois.

PIERROT.

La Périnette? non; est-ce qu'on peut aimer la Périnette? C'est Rose-Marie que j'aime. Tu ne l'as pas remarquée, Rose-Marie, t'étais trop occupé à reluquer la Lise.

JULES-DENIS.

Je ne l'ai pas remarquée? Veux-tu que je te la dévisage, ta Rose-Marie? Cheveux bruns, teint frais, nez en l'air et dents blanches.

PIERROT.

C'est ça; oh! comme c'est ça! T'es sorcier, ben sûr, car tu ne l'as tant seulement pas regardée!

JULES-DENIS.

Donc, tu aimes Rose-Marie, et tu veux t'en faire aimer?

PIERROT.

V'là le nœud.

JULES-DENIS.

Quand tu la rencontres, que lui dis-tu à Rose-Marie?

PIERROT.

Moi, j'ouvre les yeux comme des portes charretières; je l'admire de la tête aux pieds, depuis le bout de son sabot jusqu'au fin haut de sa cornette; je me sens des chatouillements au cœur qui me font plaisir, mais je ne dis rien.

JULES-DENIS.

Imbécile!

PIERROT.

Je sais ben; ça ne m'avance pas; ça ne me mène qu'à des rebuffades, c'est précisément la chose pourquoi j'ai voulu t'entretenir. Qu'est-ce qu'il faut faire pour oser parler à Rose-Marie?

JULES-DENIS.

L'embrasser d'abord; rien ne délie la langue comme un baiser.

PIERROT.

L'embrasser!

JULES-DENIS.

Eh bien, oui, l'embrasser; est-ce la mer à boire que d'appliquer ses lèvres sur le cou d'une jolie femme? On l'embrasse et puis l'on s'explique.

PIERROT.

Elle a la main leste, la Rose-Marie.

JULES-DENIS.

Si tu crains les horions, mon gars, adresse-toi à la Périnette, en v'là une qui ne te rebutera pas. (*La Périnette sort à gauche, en faisant un geste de dépit.*)

PIERROT, *résolûment.*

J'embrasserai.

JULES-DENIS.

Pardine! on embrasse, on se laisse battre, égratigner, mordre, et l'on arrive. Je n'ai jamais eu d'autre système.

PIERROT.

Vraiment; t'as toujours débuté par embrasser?

JULES-DENIS.

Toujours!

PIERROT.

Et ça n'a jamais manqué de te réussir?

JULES-DENIS.

Jamais. La femme, vois-tu, mon Pierrot, c'est comme qui dirait une allumette chimique; montrez-lui le feu, pzzzt!... elle pétille, elle brûle, c'est fait.

PIERROT.

Ce que c'est que d'avoir voyagé!

JULES-DENIS.

Il n'en est pas une qui résiste.

PIERROT, *d'un air de doute.*

Oh! pas une!

JULES-DENIS.

Pas une. Nomme-moi qui tu voudras du village; je pars demain, comme tu sais, eh bien, je te parie n'importe quoi, que l'affaire est bâclée avant mon départ.

PIERROT.

J'en sais une qui te ferait perdre ta pariure.

JULES-DENIS.

Ta Rose-Marie, hein!

PIERROT.

Non dame, je ne m'y fierais point; c'est trop jeune, ça se laisserait prendre aux premiers gluaux d'un gars comme toi.

JULES-DENIS.

Qui alors? la Périnette?

PIERROT.

Oh! avec celle-là, perdre ça serait gagner.

JULES-DENIS.

Tu me fais poser, mon gars; de qui veux-tu parler? explique-toi.

PIERROT.

De la Lise à Jean-Claude.

JULES-DENIS.

La belle Paramèse!... Que gages-tu?

PIERROT, *au comble de l'étonnement.*

Tu tiens la pariure? Mais tu ne sais donc pas ce que c'est que la Lise?

JULES-DENIS.

C'est une jolie femme, dont les yeux sont doux et le pied fin. Après?

PIERROT.

La Lise, c'est presque une demoiselle, elle a été élevée au couvent, elle sait lire et écrire, elle parle comme monsieur le médecin ou monsieur le recteur; elle est sage comme une madone; jamais ça ne danse, jamais ça ne chante; tantôt il a fallu

que Rose-Marie l'entraîne de force, sans ça elle n'aurait pas bougé d'auprès de la chaise à son homme.

JULES-DENIS.

Oui, mais auprès de la chaise à son homme, que faisait-elle? Elle songeait, et les songeuses, vois-tu, mon Pierrot, c'est tout ce qu'il y a de plus favorable à l'amour. A quoi songeait-elle? je te le demande? Tu ne sais pas. Elle songeait que le ciel aurait pu lui donner un mari plus jeune et moins laid.

PIERROT.

Allons donc, c'est un mariage d'amour.

JULES-DENIS.

Eh! non! les Jean-Claude ne s'épousent pas d'amour, et puis d'ailleurs, ça ne prouverait rien; depuis quand sont-ils mariés?

PIERROT.

Un an au blé noir.

JULES-DENIS.

Un an. Mais elle a eu vingt-quatre fois le temps de désaimer son mari.

PIERROT.

Oh! (*La Périnette rentre à pas de loup et écoute.*)

JULES-DENIS.

D'abord, mon Pierrot, règle générale, la femme douce, soupireuse et songeuse, je te le répète, est toujours plus d'à moitié vaincue; ce n'est pas comme la rieuse et la mutine. La rieuse donne dix fois plus de mal que celle qui parle de sagesse et de vertu... Qu'est-ce que tu tiens?

PIERROT.

Jules-Denis, c'est une vilaine pariure que celle-là.

JULES-DENIS.

Tu recules, mon gars.

PIERROT.

Ma foi, oui. Si malheur arrivait à la Lise, je ne veux pas y avoir trempé les doigts.

JULES-DENIS.

Tu me piques au jeu avec tes scrupules. Je te parie ma montre d'or contre ton bonnet de laine, que ta Lise fera comme les autres, avant qu'il soit deux heures d'ici. A présent, bonsoir; on m'attend pour souper, là-bas... Encore une règle générale, Pierrot, c'est toujours le mari qui ouvre sa porte à l'autre. (*Il s'en va en riant et en courant, par la droite.*)

SCÈNE IV.

PIERROT, PÉRINETTE.

PIERROT.

Mais c'est qu'il le fera comme il le dit? il a le diable au corps, ce gars-là; il faut que j'avertisse la Lise.

PÉRINETTE, *venant en scène.*

Pourquoi ça?

PIERROT.

La Périnette!

PÉRINETTE.

Eh ben, est-ce que je reviens de l'autre monde?

PIERROT.

Comment ça se fait que tu te trouves là?

PÉRINETTE.

Je cherche nos chèvres! Veux-tu venir les quérir quant et moi?

PIERROT.

Une autre fois, j'ai de la besogne.

PÉRINETTE, *passant à droite.*

Elle est jolie ta besogne.

PIERROT.

N'en fais jamais de pire.

PÉRINETTE.

La Lise te recevra bien.

PIERROT.

La Lise! comment? que veux-tu dire?

PÉRINETTE.

Va, va, beau gardien de la vertu des femmes!

PIERROT.

Tu nous as épiés, entendus, tu étais là. Ah! que je te reconnais bien là, Périnette, mauvaise langue, mauvais cœur, qui, dans ta rage d'être vieille fille, es toujours, mais toujours aux aguets pour faire le mal. Je ne suis qu'un pauvre gars, vois-tu; mais si tu avais le malheur de te mêler des affaires à la Lise, je te promets que tu me le payerais.

PÉRINETTE.

Que veux-tu que j'y fasse à ta Lise? Qu'elle écoute ou qu'elle n'écoute pas Jules-Denis, quèque ça me fait à moi?

PIERROT.

Ça te fait que tu es envieuse de sa beauté, de sa vertu, et que tu ne serais pas fâchée de la voir déconsidérée un brin.

PÉRINETTE.

Moi!...

PIERROT.

C'est si vrai, que tu voulais m'empêcher d'aller chez Jean-Claude; mais, ma cadette, à malin, malin et demi. (*Il se sauve en courant et heurte Rose-Marie qui descend la scène par la droite.*)

SCÈNE V.

ROSE-MARIE, PÉRINETTE.

ROSE-MARIE.

Es-tu toqué, Pierrot? est-ce qu'il a perdu père et mère? Moi qui le cherchais pour voir les sauteurs de corde. Viens-tu voir les sauteurs de corde, la Périnette?

PÉRINETTE.

Moi, ma foi non. Je suis tout interloquée de ce pauvre Pierrot.

ROSE-MARIE.

Quoi qu'il a?

PÉRINETTE.

Tu ne vois pas comme depuis quelques jours il est tout chose

ROSE-MARIE, *d'un petit air important.*

Je sais ce que c'est, il est amoureux.

PÉRINETTE.

Oui, mais de qui est-y amoureux?

ROSE-MARIE.

Dame!

PÉRINETTE.

Ne baisse pas les yeux et ne fais pas ta bouche en cœur; ce n'est pas de toi, ma chère.

ROSE-MARIE.

Tiens! et de qui donc?

PÉRINETTE.

C'est mon secret.

ROSE MARIE, *moqueuse.*

De toi peut-être?

PÉRINETTE.

Pourquoi non? parce que ça a quinze ans, ça s'imagine qu'il n'y a que soi au monde.

ROSE-MARIE.

Voyons, voyons, tu serais sa mère.

PÉRINETTE, *à part.*

Impertinente! (*Haut.*) Il est amoureux de la Lise à Jean-Claude. Je l'ai entendu en faire confidence à Jules-Denis. C'est chez Jean-Claude qu'il court. Vas-y, tu l'y trouveras attablé entre Jean-Claude et la Lise.

ROSE-MARIE.

Si c'est de la Lise qu'il est amoureux, gnia pas de soucis, il perdra son temps et ses pas.

PÉRINETTE.

La Lise est femme comme une autre.

ROSE-MARIE.

Comme une autre qui la vaut en sagesse et en vertu. Monsieur le recteur nous la citait encore à ce matin pour modèle. (*Quelques paysans apportent des lanternes en papier de diverses couleurs, et les accrochent à la façade des maisons, des boutiqus, et à des fils de fer qui sont attachés d'un arbre à l'autre.*)

PÉRINETTE.

Gnia que le bon Dieu qui sait ce que vaut la vertu d'une femme.

ROSE-MARIE.

Ne touche pas à celle-là, va, Périnette; tu as de bonnes dents; mais tu n'y peux mordre. (*Jean-Claude, la Lise et Jean-Denis rentrent par la droite. Les paysans et paysannes reviennent. Des danses se forment.*)

CHOEUR.

AIR *de Couderc.*

C'est ici que s' fait la veillée
Après souper faut s' divertir!

Le plaisir tient l'âme éveillée
Et la valse est un vrai plaisir.

JULES-DENIS.

Ma belle hôtesse, acceptez-vous?

JEAN-CLAUDE.

Valse, ma femme, ah! je n' suis pas jaloux.

CHOEUR.

La charmante veillée
Après souper faut s' divertir.

La valse continue après le chœur.

ROSE-MARIE.

La danse! bon. (*A Périnette en courant du côté du bal.*) Tu ne danses plus, toi. (*Mouvement de Périnette qui va se mêler aux autres paysans tout en ayant l'œil sur la scène.*)

SCÈNE VI.

JULES-DENIS, JEAN-CLAUDE, LA LISE, PIERROT, PÉRINETTE, ROSE-MARIE, *qui va et vient.* PAYSANS *et* PAYSANNES.

JEAN-CLAUDE.

Valse, valse, ma femme! Jules-Denis est un paroissien qui te fera valser de la bonne sorte. (*Ils s'éloignent tous deux et se mêlent aux danses.*)

PIERROT.

Jean-Claude, pourquoi donc que vous ne valsez pas aussi, vous?

JEAN-CLAUDE.

Valser! Ca m'irait comme des bas de soie à mes bœufs. Je préfère boire un coup, mon gars! (*Il s'assied près de la table à droite. En parlant, il a frappé sur la table. Un garçon du cabaret à gauche lui apporte un pot de cidre et des verres.*)

PIERROT.

Oh! si j'avais jamais une femme avenante et amadouante comme la Lise!

JEAN-CLAUDE.

Quoi que tu ferais, gamin?

PIERROT.

Je valserais avec elle, ou elle ne valserait avec personne.

JEAN-CLAUDE, *la langue de plus en plus épaisse.*

Qué mal qu'alle fait en valsant avec Jules-Denis? C'est un bon compagnon Jules-Denis. Il m'a conté ses fredaines; m'en a-t-il conté!

PIERROT, *sérieux.*

La Lise ne peut pas être mise à mal.

JEAN-CLAUDE.

Tu vois donc bien.

PIERROT.

Cependant tantôt, vous n'étiez pas content que Jules-Denis l'embrasse.

JEAN-CLAUDE.

Comme ça, au premier abord, parce que nous n'y sommes point habitués, nous autres; mais, va, il peut ben maintenant l'embrasser dix fois, cent fois; comme il me disait, ça ne doit me faire rien de rien; la Lise est sage, et d'une; et lui repart demain. (*Il continue de boire.*)

PIERROT, *à lui même.*

Est-ce que tous les maris sont de cette pâte-là?

PÉRINETTE, *bas à Pierrot.*

Quand je te le disais qu'il est trop bête pour être jaloux.

PIERROT, *sans lui répondre et regardant la danse au bout de l'avenue à gauche.*

Ils vont toujours! Comme il la tient... comme il la serre... Pourquoi qu'elle se laisse serrer comme ça? — Je suis sûr que leurs deux cœurs se touchent. — Et cet autre, qui boit, qui boit, comme s'il n'en avait pas déjà plus que sa charge. — Que j'épouse tant seulement la Rose-Marie, je jure ben de ne jamais boire.

PÉRINETTE, *à Rose-Marie qui rentre par la droite, en désignant Pierrot.*

Le v'là!

ROSE-MARIE.

Quoi que vous faites donc là, Pierrot?

PIERROT.

Moi? mais rien, ma Rose-Marie.

ROSE-MARIE.

Vous n'aimez donc pas la danse à ce soir?

PIERROT, *à lui-même.*

Cette valse-là ne finira pas.

ROSE-MARIE.

V'la comme vous me répondez. C'est honnête.

PÉRINETTE, *à Rose-Marie.*

Il ne quitte pas la Lise des yeux, il est jaloux de Jules-Denis.

ROSE-MARIE.

Pierrot!

PIERROT, *tressaillant.*

Me v'là.

ROSE-MARIE.

Venez danser quant et moi.

PIERROT, *joyeux.*

Quant et vous! (*Il va lui prendre la main, mais il s'arrête.*) Faut pourtant que je parle à la Lise.

ROSE-MARIE.

Quèque vous lui voulez, à la Lise?

PIERROT.

Si tu savais pourquoi, ma Rose-Marie.

ROSE-MARIE.

Je sais que si vous ne venez pas tout de suite, de ma vie je ne vous parle.

PÉRINETTE, *bas à Pierrot.*

Je te fais compliment, mon Pierrot, la Rose-Marie t'aime joliment, tout de même!

PIERROT, *heureux et oubliant la Lise.*

Je ne sis donc plus comme la Marie-Jeanne du clocher, ma Rose-Marie?

ROSE-MARIE, *reprenant sa gaieté.*

Tu l'as sur le cœur?

PIERROT, *la saisissant par la taille et s'éloignant sur le ritournelle.*

A preuve! (*Il sort avec elle, par la droite.*)

PÉRINETTE.

Allons donc! (*Elle retourne se mêler aux paysans, Jean-Claude est tout à fait ivre. — La Lise et Jules-Denis qui viennent de rentrer par la gauche, finissent de valser. Les paysans se dispersent.*)

SCÈNE VII.

LA LISE, JULES-DENIS, *et* JEAN-CLAUDE, *assis à la table à droite.*

LA LISE, *s'asseyant à la table de son mari qui lui donne un verre de cidre.*

J'ai chaud. Quel beau valseur vous faites, monsieur Jules-Denis.

JULES-DENIS.

On n'a pas tous les jours d'aussi belle valseuse que vous, madame Jean-Claude.

LA LISE, *après avoir mouillé ses lèvres et posé le verre sur la table.*

Oh! ça vous plaît à dire. Vous qui avez vu tant de pays et tant de gens, vous n'êtes pas sans avoir eu mille danseuses plus lestes et plus habituées que moi à la danse.

JULES-DENIS.

Vous ne dansez pas souvent?

LA LISE.

Notre homme n'aime pas le bal.

JULES-DENIS.

Ce n'est pas une raison pour n'y point aller. Gnia pas de mal à laisser son mari en tête-à-tête avec sa mocke, et à se dégourdir les jambes de temps en temps, n'est-ce pas, Jean-Claude?

JEAN-CLAUDE, *la langue épaisse.*

Hein? tu parles? C'est vingt sous, pas un liard de moins.

LA LISE, *se levant.*

Dans quel état il est!

JULES-DENIS.

Ça lui arrive souvent?

LA LISE, *avec embarras.*

Non.

JULES-DENIS.

Vous ne voulez pas l'avouer, mais je sais ben qu'autrefois, c'était son faible; seulement j'aurais cru qu'auprès d'une femme comme vous, il n'aurait plus songé qu'à vous aimer.

LA LISE.

Jean-Claude a bien d'autres soucis en tête!

JULES-DENIS.

C'est toujours comme ça, l'un ne sait point apprécier ce que l'autre voudrait avoir au prix de sa vie.

LA LISE, *un peu amèrement.*

Il apprécie la bonne terre que je lui ai apportée en dot.

JULES-DENIS.

Vous n'êtes pas heureuse, madame Jean-Claude.

LA LISE, *affectant la gaieté.*

Moi? mais si, monsieur Jules-Denis. Pourquoi me dites-vous cela ?

JULES-DENIS.

Vous n'êtes point heureuse; vous, belle comme une reine, instruite comme une dame, comment avez-vous pu épouser un Jean-Claude?

JEAN-CLAUDE.

Qu'est-ce qu'on lui veut à Jean-Claude?

LA LISE.

Assez là-dessus, monsieur Jules-Denis, je vous en ai déjà trop dit. Je ne sais pas comment ça se fait, mais je vous connais à peine, et me voilà si en confiance avec vous, que je vous ouvre mon cœur, comme je ne l'ai encore ouvert à personne.

JULES-DENIS.

C'est comme moi, il me semble que ce n'est pas depuis une heure que je vous connais, mais depuis toujours. Je n'ai point de famille, voyez-vous, la Lise; point de parents, point d'amis qui s'intéressent à mon sort, qui me donneraient une pauvre larme, si je venais à périr; c'est triste. Aussi, de vous voir m'écouter, tantôt, chez vous, quand je racontais mes voyages à Jean-Claude, de vous voir prête à pleurer quand je parlais de mes naufrages et de mes misères, ça m'a produit un effet qu'il me semble que vous êtes ma sœur.

LA LISE.

Pauvre jeune homme, vous n'avez plus ni père ni mère?

JULES-DENIS.

Depuis longtemps. J'ai été élevé dans le village à la grâce du bon Dieu, et va comme je te pousse, mon garçon.

LA LISE.

Faut quitter les voyages, faut vous fixer parmi nous; vous trouverez en moi une sœur, puisque, déjà, je vous en produis le semblant, et nous vous chercherons une femme.

JULES-DENIS.

Une femme! Est-ce qu'il y en a une autre comme vous au monde?

LA LISE.

Ne dites donc pas de folies, Jules-Denis.

JULES-DENIS, *se rapprochant.*

Non, voyez-vous, la Lise, dès que je vous ai vue, vous m'êtes entrée tout droit dans le cœur; je ne voulais pas vous le dire, c'est plus fort que moi, il faut que ça parte. Ne vous fâchez pas, ne m'en voulez pas, on n'est pas maître de ça, voyez-vous; on aime; ça vous vient sans qu'on sache comment ni pourquoi; ça vous brûle le sang, ça vous donne la fièvre, c'est une souffrance!... C'est un bonheur à rendre fou. (*Il lui saisit les mains, elle s'efforce de les dégager.*) Vos mains, vos mains seulement, quel mal y a-t-il à ça?

LA LISE.

Laissez-moi, laissez-moi, monsieur Jules Denis, vous me faites peur. (*Elle retourne près de son mari.*)

JULES-DENIS.

De quoi pouvez-vous avoir peur? Votre mari n'est-il pas là?

LA LISE.

Lui! il dort à présent; on le traînera dans son lit, sans qu'il s'en doute; il se réveillera demain matin, sans se rien rappeler, pour recommencer demain au soir... Quelle vie, quelle vie, mon Dieu!

JULES-DENIS.

Vous voyez bien que vous n'êtes point heureuse! (*Périnette, au fond, observe Jules-Denis et Lise.*) Oh! si j'étais à la place de Jean-Claude, quelle existence d'amour je vous ferais! La journée se passerait aux champs, c'est le lot du laboureur, il n'y a rien à reprendre à ça. Mais le soir! le soir! (*Il se rapproche de la Lise, lui donne le bras et la mène s'asseoir à gauche.*) Nous nous en irions, bras dessus, bras dessous, dans la campagne; ou, là bas; sur la grève; nous nous conterions toutes nos pensées du jour; ou plutôt, non, nous ne dirions rien; nous nous regarderions, les yeux dans les yeux, les mains dans les mains, et nous nous en irions comme cela, à l'aventure, écoutant l'amour qui chanterait dans nos cœurs.

LA LISE.

Quel tableau! Je l'ai vu mille fois dans mes rêves.

JULES-DENIS.

Si ce n'était à la clarté des cieux, ce serait à la lueur du foyer; mais toutes nos soirées se passeraient comme cela, seul à seul, avec le bonheur.

LA LISE.

Taisez-vous, Jules-Denis, vous me faites un grand mal.

PÉRINETTE, *à part en s'en allant par la droite.*

Je crois que Jules-Denis gagnera sa pariure.

JULES-DENIS.

N'est-ce pas, que ce serait une belle vie que celle-là? N'est-ce pas, ma Lise, que nous aurions été bien heureux! (*Il l'enlace et veut l'embrasser.*)

LA LISE, *s'éloignant vivement.*

Jules-Denis, Jules-Denis, c'est mal ce que vous faites là. Je suis bonne et ne m'en vais pas crier sur les toits pour un mot d'amour, mais vous en abusez.

JULES-DENIS.

Il ne s'agit pas d'un mot d'amour, il s'agit du bonheur de toute ma vie. Je me sens à vous corps et âme; la Lise, c'est la première fois qu'il m'arrive d'aimer comme cela, d'aimer réellement et sérieusement; ne me répondez pas, ne me jetez pas à la tête les paroles glacées de votre froide raison. Je ne vous demande pas de m'aimer, mais de vous laisser adorer, de me souffrir auprès de vous, de permettre que je vous regarde.

LA LISE.

Et à quoi cela vous mènera-t-il, mon pauvre gars?

JULES-DENIS, *s'approchant de nouveau.*

A être plus heureux qu'un roi. Vois-tu, ma Lise, j'achève mon voyage, j'en termine avec le capitaine, je reviens de Dunkerque, et je ne bouge plus d'ici. Je me fais laboureur et je me loue à Jean-Claude.

LA LISE.

Comment! je vous verrais tous les jours, tous les jours, vous mangeriez la soupe avec nous?...

JULES-DENIS.

Et tous les jours, mes yeux te diraient que tu es belle, et qu'il y a au monde un cœur qui ne bat que pour toi.

LA LISE.

Jules-Denis, Jules-Denis, retournez à votre bord, ne revenez point; nous jouons avec le feu, nous jouons un jeu terrible.

JULES-DENIS, *se mettant à ses genoux.*

Non, non, le sort en est jeté; je t'appartiens, ma Lise, et toi tu m'aimeras comme un ami, comme un frère, comme un amant, comme tu voudras; j'accepterai tout de toi, je me soumettrai à toutes tes conditions, je ne voudrai que par tes volontés.

LA LISE, *presque vaincue.*

Jules-Denis, de grâce, au nom de Dieu, laissez-moi!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PIERROT, LE VILLAGE.

PIERROT, *de loin d'abord.*

Oh hé! oh hé, les autres! Jean-Claude, Jules-Denis, la Lise, qu'est ce qu'on fait donc là bas? Arrivez, arrivez! il va y avoir un feu d'artifice devant chez monsieur le maire.

LA LISE *émue. Elle a couru vivement auprès de la table où dort Jean-Claude.*

Tu vois, petit, tu vois, notre homme dort; faudrait un coup de main pour le reconduire à la maison.

PIERROT.

Nous v'là, la Lise, fallait appeler.

JULES-DENIS.

C'est de la besogne trop forte pour toi, mon gars!... (*S'adressant à un paysan grand et fort.*) Attrape-le, d'un côté, Jérôme, moi de l'autre, et va de l'avant!

PIERROT, *à part.*

Oh! mon Dieu! suis-je venu à temps! (*Jules-Denis et Jérôme emmènent Jean-Claude; la Lise les suit tristement. Ils sortent par la droite, au même moment des fusées et des pétards éclatent au bout de l'avenue à gauche; tous les villageois ont les regards tournés de ce côté et battent des mains.*)

ACTE II.

Une salle basse, chez Jean-Claude. Au premier plan, à gauche, une grande cheminée ; au deuxième plan, porte de la chambre de la Lise ; à droite, au premier plan, un bahut ; au deuxième plan, un petit escalier de quatre marches conduisant à un cabinet. — Au fond, une fenêtre dans l'angle ; au milieu, une alcôve ; dans l'angle droit, porte d'entrée ouvrant sur la campagne. — Grande table, avec deux grands bancs, jusqu'au milieu du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE-MARIE, *entrant du fond. En parlant, elle va prendre un balai, à droite, vient balayer devant la cheminée, puis reporte son balai.*

Hier, la fête ; aujourd'hui, la besogne ; en v'là une vie qui me plaît ! On dit qu'il y a au monde des gens qui ne font rien de rien ; je les plains de tout mon cœur ; c'est la peine qui fait le plaisir, comme dit mon petit Pierrot ; c'est le travail qui fait valoir le repos ; c'est la semaine qui assaisonne le dimanche. (*Pierrot entre du fond.*) Tiens, quand on parle du loup on en voit la queue.

SCÈNE II

PIERROT, ROSE-MARIE.

PIERROT, *entrant en mangeant une tartine.*

Tu parlais de moi, ma Rose-Marie ? Tu en parlais donc toute seule ? car je ne vois pas la Lise.

ROSE-MARIE.

Gnia pas besoin d'être deux pour jaser ; on jase avec son souvenir.

PIERROT, *s'asseyant près de la table.*

Tu te souvenais ? C'est comme moi, depuis hier soir, tu me danses toujours devant les yeux.

ROSE-MARIE.

Faut te rendre justice, tu commences à aller gentiment.

PIERROT.

Tu ne diras plus que je sis lourd comme la Marie-Jeanne du clocher ?

ROSE-MARIE.

Tu es rancuneux, Pierrot.

PIERROT.

Non, ma Rose-Marie, si je danse un brin plus mal qu'un autre, je sais que je t'aimerai dix fois plus que tout le monde, par ainsi...

ROSE-MARIE.

Je ne me plaindrai point.

PIERROT.

Mais où donc qu'elle est la Lise?

ROSE-MARIE.

Elle ne tardera sans doute point ; elle m'a louée pour repasser sa lessive, et elle sait que je suis exacte et qu'au dernier coup de sept heures, j'entre à la ferme, probablement, elle détend son linge, et sans toi j'aurais été voir au grenier. La v'là. (*Regardant par la fenêtre.*) Non, c'est Jean-Claude qui part aux champs Il ne verra pas le soleil se lever à ce matin.

PIERROT.

En avait-il sa charge, hier !

ROSE-MARIE.

Pouah ! ça me fait mal au cœur rien que d'y songer ; ce n'était pas un homme, c'était une chose, et une bien vilaine chose encore. Écoute, Pierrot, si l'homme qui sera mon homme était un Jean-Claude, je ne ferais ni une ni deux, je le planterais là, tout net.

PIERROT.

Sois tranquille ! — Mais la Lise ne vient point.

ROSE-MARIE.

Elle te préoccupe bien, la Lise ; est-ce que nous allons recommencer notre explication d'hier ?

PIERROT, *se levant.*

Rose-Marie, ne vous tourmentez point avec la Lise ; ce que je lui veux n'a rien à faire avec notre bonheur.

ROSE-MARIE.

Mais qu'est-ce que tu lui veux donc ?

PIERROT.

Ce n'est pas mon secret.

ROSE-MARIE.

Oh ! je n'aime pas les mystères.

PIERROT.

Tu le sauras plus tard.

ROSE-MARIE

Tout de suite.

PIERROT.

Non.

ROSE-MARIE.

Je le veux.

PIERROT.

Ce soir.

ROSE-MARIE.

Ta parole.

PIERROT.

Oui.

ROSE-MARIE, *voyant entrer la Lise.*

Ah ! enfin !

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA LISE, *entrant par la gauche.*

LA LISE, *l'air souffrant.*

Tu m'attendais, Rose-Marie ?

PIERROT, *à part.*

Comme elle est pâle !

ROSE-MARIE.

Oh ! je t'attendais en causant avec Pierrot. La besogne est-elle prête ?

LA LISE.

Quelle besogne ?

PIERROT, *à part.*

Ses idées sont ailleurs.

ROSE-MARIE.

Est-ce que tu ne m'as pas louée pour repasser ta lessive ?

LA LISE, *s'asseyant devant la cheminée.*

A quoi est-ce que je pense ? Va détendre le linge, ma Rose-Marie, je ne me sens pas bien. (*Rose-Marie sort par le fond.*)

PIERROT.

Vous avez peut-être la fièvre, madame Jean-Claude ?

LA LISE.

Ça se peut, mon Pierrot.

PIERROT.

Faudrait voir le médecin.

LA LISE.

Qu'est-ce que dirait notre homme ?

PIERROT.

Je sais ben qu'il est un peu liardeur ; mais, drès que vous souffrez de quèque part, i ne dirait rien, i vous aime trop pour ça.

LA LISE.

Il m'aime ! De qui parles-tu ? Qu'est-ce qui m'aime ?

PIERROT.

Pardine, cti-là qu'a le droit de vous aimer, votre mari, quoi, Jean-Claude !

LA LISE

Il m'aime, et où donc as-tu vu ça, toi ?

PIERROT.

Ah ! dame ! Jean-Claude n'est pas un beau parleux, il ne sait point vous dégoiser un tas de belles choses, qui entrent dans l'oreille doux comme miel ; mais je vous dis qu'il vous aime, parce qu'il le disait encore pas plus tard qu'hier ; et s'il travaille dur et est avare un brin, c'est pour vous faire la plus riche du pays.

LA LISE, *avec un peu d'humeur.*

C'est aussi parce qu'il m'aime qu'il me quitte tous les soirs pour le cabaret !

PIERROT, *embarrassé.*

Ça, c'est que...

LA LISE, *se levant.*

Va, va, mon pauvre Pierrot, tu t'es fait l'avocat d'une mauvaise cause ! Mais laisse-moi en paix ; j'ai besoin de songer.

PIERROT, *à part.*

Songer ! oh !...

LA LISE.

Va ! va !...

PIERROT.

Je m'en vas, madame Jean-Claude. (*A part.*) Je ne bouge pas de la ferme! (*Sur un regard de la Lise, il remonte lentement.*) Je m'en vas! je m'en vas!...(*A part.*) Les séduiseux sont des maudits!

SCÈNE IV.

LA LISE, *seule et assise près de la table.*

Ce petit a une singulière idée de me parler de l'amitié de Jean-Claude. Je la connais son amitié! Quelle différence! S'il faisait ce qu'il a dit, lui! s'il quittait la marine et vivait au milieu de nous; on se verrait le matin, et ça donnerait du cœur pour ne se point voir le restant du jour. On se reverrait le soir, et ça ferait rêver toute la nuit... Rêver... de quels rêves? Comment ai-je dormi cette nuit?... Non, non, il vaut mieux qu'il parte; que je ne le revoie jamais; que je reste seule, seule à pleurer de l'avoir connu. (*Se levant.*) Mais, mon Dieu! comment se peut-il que j'aime, à en perdre l'esprit, un homme que je connais d'hier? C'est de la folie, c'est comme un sort; je me trompe; je m'abuse; je ne l'aime pas; c'était la danse qui m'avait échauffé l'esprit, et la solitude qui m'attendrissait le cœur; je ne l'aime pas; je ne peux pas l'aimer; lui non plus. Qu'est-ce qu'il sait de moi, et qu'est-ce que je sais de lui? Rien. On ne s'aime pas comme ça parce que quelque chose vous pousse l'un vers l'autre. Voyons, voyons, n'y songeons plus; travaillons. (*Elle prend une quenouille et se rassied à droite, puis bientôt après, la quenouille lui échappe des mains.*) Non, non, j'ai beau faire et beau dire; (*avec désespoir*) je l'aime!

SCÈNE V.

LA LISE, PÉRINETTE.

PÉRINETTE, *entrant du fond.*

Bonjour, la Lise; je venais demander à Jean-Claude de me laisser mener nos chèvres sur votre pâture. Mais quoi que vous avez donc à ce matin? vous êtes blanche comme une déterrée!

LA LISE.

J'ai mal dormi.

PÉRINETTE.

Oh! dame! c'est que vous vous êtes donné de l'agitation hier, et quand on n'y est plus habituée...

LA LISE.

Justement!

PÉRINETTE, *ayant l'air de chercher.*

Où est-il donc?

LA LISE.

Qui ça? Jean-Claude? il est aux champs.

PÉRINETTE.

Non, le beau matelot.

LA LISE, *troublée.*

Je ne sais de qui vous voulez parler, Périnette.

PÉRINETTE.

Pardine! de Jules-Denis, n'y en a pas trente-six de son espèce au village.

LA LISE.

Mais monsieur Jules-Denis n'est point ici, il n'y a que faire, pourquoi y serait-il?

PÉRINETTE, *à part.*

Quelle agitation! Pierrot en est pour son bonnet, ben sûr. (*Haut.*) Oh! pour pas grand'chose, pour essayer de gagner sa pariure.

LA LISE.

Comment dites-vous?

PÉRINETTE.

Vous le savez bien; vous n'êtes pas sans en avoir entendu parler par Pierrot!

LA LISE.

Je ne sais rien, Pierrot, ne m'a rien dit. De quoi est-ce qu'il s'agit? Voyons, dites-le, vous n'êtes venue ici que pour ça, et ça doit être quelque méchanceté... car, depuis un an que je suis au pays, vous n'avez jamais manqué l'occasion de me tourmenter.

PÉRINETTE, *d'un air méchant et railleur.*

V'là que vous vous en apercevez.

LA LISE.

Ainsi, c'est vrai, vous m'en voulez? Mais pourquoi m'en voulez-vous? Qu'est-ce que je vous ai fait, moi?

PÉRINETTE.

Ma foi, y a assez longtemps que je l'ai sur le cœur, et l'heure est trop belle pour que je ne vous dise point la chose en deux mots: vous avez épousé Jean-Claude.

LA LISE.

Eh bien?

PÉRINETTE.

Eh bien, c'était moi que Jean-Claude aurait dû épouser; c'est moi qui devrais porter son nom, habiter cette ferme, et être là, à la place où vous vous carrez. S'il avait eu deux liards d'honnêteté dans le cœur, ce serait moi qui serais, aujourd'hui, madame Jean-Claude, et vous pourriez être à votre aise, madame Jules-Denis, tant qu'il vous plairait; comprenez-vous? (*La Lise paraît souffrir.*) Et voilà pourquoi je vous veux du mal et vous déteste.

LA LISE.

Est-ce que c'est moi qui l'ai été chercher votre Jean-Claude?

PÉRINETTE.

Pourquoi suis-je pauvre et vous riche? Sans vot' fortune, croyez-vous que vous seriez sa femme? Ne vous imaginez point qu'il vous ait épousée pour vos beaux yeux; jamais Jean-Claude ne vous aimera comme il m'a aimée; mais, c'est égal, cette croyance-là ne me suffit point; il m'a pris ma jeunesse, et m'a condamnée à m'entendre appeler vieille fille par des péronelles comme la Rose-Marie; il m'a fait entrevoir le bien-être, et m'a laissée dans la misère; je garde tout ça dans mon cœur et je m'en revenge quand je peux.

LA LISE.

Sur moi!

PÉRINETTE.

Pardine! mais, tranquillisez-vous, son tour viendra. Quand je vous aurai dit que le beau matelot ne vous a cajolée que pour gagner sa pariure...

LA LISE.

Encore! que veut-elle dire?

PÉRINETTE, *continuant.*

Je l'entreprendrai à son tour, et je lui dirai: Sais-tu qui tu as préférée pour femme à celle que ton honneur te faisait un devoir d'épouser? Une rien du tout, dont le premier regard d'un séduiseux tourne la tête, qui tient son cœur dans sa main pour le laisser prendre à qui veut; aujourd'hui l'un, demain l'autre; demande-lui si je mens, demande-lui si elle n'est pas la maîtresse à Jules-Denis.

LA LISE, *se levant.*

Sa maîtresse!...

PÉRINETTE.

Et quand il vous verra pâle comme vous l'êtes, le corps ployé, la figure cachée dans vos mains, il vous chassera. Celle que monsieur le recteur donne pour modèle aux autres sera honnie, les gars lui feront la conduite hors du village en criant et en lui jetant des pierres. Ça apprendra aux hommes à délaisser les filles. Mais ça ne sera pas tout, je vous réserve le bouquet.

LA LISE, *la regardant avec égarement.*

Mon Dieu, qu'elle me fait de mal!

PÉRINETTE.

En même temps que vous, moi aussi je sortirai du village et vous ferai la conduite; j'irai même plus loin que les gars, et à votre tour je vous dirai: Celui pour qui vous endurez toutes ces misères ne vous aimait point, il s'est moqué de vous, il avait parié qu'il vous séduirait, mais il vous méprise.

LA LISE.

Parié! c'est la troisième fois qu'elle le dit.

PÉRINETTE.

Eh! oui, la belle. Quand vous faisiez la roue, hier, et la sucrée aux paroles qu'il vous coulait dans l'oreille, en présence de ce benêt de Jean-Claude; ce qui était plus drôle, lui, il n'avait qu'une idée, c'était de garder sa montre, car il avait parié sa montre d'or contre le bonnet de laine à Pierrot, qu'il se ferait aimer de vous dans la journée; il a bien mené sa barque, hein? Oh! c'est un fameux matelot.

LA LISE, *avec un cri et des sanglots et retombant sur son siége.*

Parié! parié! avec Pierrot!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PIERROT.

PIERROT.

Vous m'appelez, la Lise? Tiens, toi ici, la Périnette, par où

donc que t'es entrée? J'étais là, dans le clos, et je ne t'ai point aperçue.

PÉRINETTE, *railleuse et méchante.*

C'est que tu n'as pas encore gagné tes chevrons, mon Pierrot, tu n'es qu'un factionnaire manqué.

LA LISE, *à Pierrot avec douleur.*

Parié avec toi! Tu as parié ça! Est-ce que tu as aussi à te venger, mon Pierrot? Est-ce qu'à toi aussi j'ai fait du mal sans le vouloir et le savoir?

PIERROT, *à Périnette.*

Ah! vipère, tu as mordu! (*Il lui lance de côté un coup de pied, sans l'atteindre.*) Quéque vous dites donc là, madame Jean-Claude? c'est la Périnette qui vous a fait un conte; vous savez bien ce que c'est que la Périnette, pourtant. Pourquoi écoutez-vous ses menteries?

LA LISE, *avec un peu d'égarement, s'asseyant près de la table.*

Tu avais donc envie de sa montre d'or? Le fait est que c'est beau une montre d'or; on est brave avec ça, on plaît aux filles.

PIERROT.

Mais, la Lise...

LA LISE, *véhémence croissante.*

Oui, oui, tu comptais sur ma raison, sur ma vertu.

PIERROT.

Mais oui!

LA LISE.

Et tu disais : la Lise ne peut faillir.

PIERROT.

Mais oui...

LA LISE.

Par ainsi j'aurai la montre.

PIERROT.

Oui!... mais non!...

LA LISE.

Tu ne songeais pas que tu jouais pour si peu le repos de tous mes jours; que tu m'exposais à concevoir des idées qui me feraient prendre en haine mon mari, mes occupations, ma famille, toi, tout le monde et moi-même; tu ne pouvais pas deviner tout ça, toi, mon gars; et puis d'ailleurs, quand même ça te serait venu en tête, qu'est-ce que ça te faisait, ma douleur et mon désespoir, auprès d'une belle montre d'or à gagner?

PIERROT.

La Lise, la Lise, vous me faites pleurer. (*A la Périnette.*) Ah! si le mal que tu lui fais ne te touche pas le cœur, tu es un monstre. La Lise, écoutez-moi, je ne l'ai pas voulu, elle pourrait vous le dire, elle, la Périnette, puisqu'elle est toujours là où il y a quelque mystère à connaître, ou quelque infamie à révéler. Je ne l'ai pas voulu; on me l'a proposé, c'est vrai.

LA LISE, *avec douleur.*

C'est vrai?

PIERROT.

Oui, c'est vrai, mais j'ai refusé; et quand j'ai vu que ça tenait tout de même, je vous ai cherchée pour vous avertir; j'ai fait tout au monde pour ne pas vous laisser seule avec lui, j'ai voulu vous approcher, au souper, ça n'a pas été possible; j'ai dit à votre homme qu'il avait tort de vous laisser valser avec lui, il m'a ri au nez; je ne voulais pas vous quitter des yeux, je m'étais juré de ne pas danser de la soirée, mais la Rose-Marie est venue, ce démon (*il designe Périnette*) m'a soufflé quéque chose dans le tuyau de l'oreille, qui m'a fait vous oublier, la Lise, et nous avons dansé, et nous nous sommes promenés, et nous avons jasé, et je ne me suis souvenu de vous que trop tard.

LA LISE, *se levant avec un violent effort.*

Non, pas trop tard, mon enfant!

PIERROT, *heureux.*

Pas trop tard! Oh! j'en étais ben sûr, moi, que vous ne pouviez faillir. (*La Périnette rit et hausse les épaules.*)

LA LISE.

Pas trop tard! Mais il ne suffit pas que je te le dise, il faut que tout le monde ici le sache bien. Vous connaissez tous deux ce cabinet, entrez-y! (*Geste de refus de Périnette.*) Entrez-y; j'ai bien le droit de vouloir quelque chose à mon tour. Jules-Denis ne manquera de venir (*avec amertume et douleur*); sa pariure l'y oblige. Vous entendrez là tout ce que nous dirons; vous verrez tout ce qui se passera. Entrez, entrez.

PIERROT.

Mais, la Lise, je vous crois, je vous crois de toute mon âme; je n'ai pas besoin de cette épreuve.

LA LISE.

Je veux bien le penser, mon Pierrot, mais fais-le pour moi, si tu m'aimes. Justement, j'entends des pas, ce sont les siens.

PÉRINETTE.

Elle reconnaît ses pas, et elle niera qu'elle l'aime.

LA LISE, *droite et digne.*

Qui le nie?

PIERROT, *faisant passer la Périnette et la poussant dans le cabinet.*

Allez donc! allez donc, vous!

SCÈNE VII.

JULES-DENIS, LA LISE.

(*La Lise, chancelante, se rassied à droite, et reprend son fuseau, sa main tremble.*)

JULES-DENIS, *entrant du fond, et venant s'asseoir sur le banc à gauche, sérieusement ému pendant toute cette scène.*

Au travail, déjà, madame Jean-Claude?

LA LISE.

Notre homme est aux champs, monsieur Jules-Denis.

JULES-DENIS.

Et vous tenez à honneur de travailler quand il travaille!

LA LISE.

Non à honneur, mais à devoir. (*Moment de silence.*)

JULES-DENIS.

Ne voulez-vous point me regarder à ce matin, madame Jean-Claude?

LA LISE, *avec effort.*

Et pourquoi ne vous regarderais-je point, monsieur Jules-Denis? ai-je à rougir devant vous?

JULES-DENIS.

Devant moi, ni personne, madame Jean-Claude.

LA LISE, *appuyant.*

C'est l'idée que vous emporterez de moi en quittant le village... pour n'y plus revenir.

JULES-DENIS.

C'est l'idée que chacun doit avoir de vous et que j'ai plus que personne. Mais pourquoi dites-vous que je quitterai le village pour n'y point revenir?

LA LISE.

Parce qu'il faut que la chose soit ainsi, monsieur Jules-Denis.

JULES-DENIS.

Cependant, hier, il me semblait que vous m'aviez laissé prendre une autre idée.

LA LISE.

Oui, de vous faire laboureur, n'est-ce pas? C'était une folie; la vie des champs n'est point votre lot, il vous faut retourner à la mer, aux voyages, aux émotions et aux aventures; voilà ce qui vous convient, comme à nous autres la paix, la tranquillité et l'obscurité.

JULES-DENIS.

Comme vous me parlez à ce matin, la Lise.

LA LISE.

Ne vous en étonnez point, Jules-Denis, et ne m'en demandez pas la raison.

JULES-DENIS, *se levant.*

Mais au contraire, c'est que je voudrais bien la savoir la raison.

LA LISE.

Vous ai-je donné le droit de m'interroger, monsieur Jules-Denis?

JULES-DENIS.

Vous ne m'avez donné aucun droit sur vous, la Lise.

LA LISE.

Alors, ne me demandez donc rien, partez en silence et en paix. Si vous avez quelque chose qui tourmente votre conscience, priez le bon Dieu qu'il vous pardonne.

JULES-DENIS.

La Lise, toutes vos paroles me pèsent sur le cœur comme du plomb; par grâce, expliquez-vous, parlez plus clairement.

LA LISE, *éclatant malgré elle.*

Que je m'explique! vous voyez bien que je ne le voulais pas, que je l'évitais, que je ne vous faisais aucun reproche. (*Se levant.*) Je suis d'humeur paisible, je n'aime ni les grands mots ni les grandes phrases; c'est pourquoi j'évitais toute explication.

JULES-DENIS.

Ainsi, je ne me trompais point; vous avez quelque chose contre moi.

LA LISE, *le regardant en face.*

Ai-je tort?

JULES-DENIS, *sérieux et triste.*

Vous n'avez point tort, je vois que Pierrot a parlé. Eh bien, la Lise, vous n'allez pas me croire... mais je ne venais à ce matin que pour vous faire cet aveu.

LA LISE.

Est-ce un nouveau moyen de gagner votre pariure?

JULES-DENIS.

Ce que vous dites là vous avez le droit de le penser et de le dire, madame Jean-Claude; et quand je vous jurerais par tout ce qu'il y a de de plus sacré, que j'ai pleuré cette nuit, oui, pleuré de honte d'avoir eu le cœur de prendre une femme comme vous pour l'objet d'un pari : quand je vous dirais que cet amour que je voulais feindre, je le ressens, et qu'il est si profond et si vrai que je ne trouve plus de mots pour vous l'exprimer, je sais bien...

LA LISE, *l'interrompant.*

Que je ne vous croirais point.

JULES-DENIS.

C'est ma punition; je l'accepte. Pourtant, mon Dieu, pourtant il est bien vrai que je vous aime; vrai que cet amour subit sera l'unique amour de ma vie; vrai que je donnerais mon sang pour reprendre mes paroles d'hier à Pierrot; vrai qu'à présent ma vénération pour vous est aussi grande que mon amour; et que je vous veux sainte afin de pouvoir vous unir, dans ma dernière pensée, à l'idée de la Vierge qui protége les marins.

LA LISE.

Monsieur Jules-Denis, vous parliez hier avec la même voix, vos yeux avaient la même expression de vérité; et si vous ne me disiez les mêmes paroles, vous aviez du moins le même accent; hier, cependant vous mentiez!

JULES-DENIS.

Je n'ai pas menti longtemps en disant que je vous aimais.

LA LISE.

Assez là-dessus, monsieur Jules-Denis, je ne veux plus rien entendre à ce sujet. Je vous pardonne pour que le bon Dieu me pardonne à mon tour; mais retournez à votre bord, et tâchez seulement de vous rappeler que ce n'était ni bon ni honnête de jouer avec le repos d'une âme qui ne vous cherchait point.

JULES-DENIS.

La Lise, votre douceur est terrible; j'aimerais mieux mille fois les reproches que je mérite, que ce pardon et cette bonté. Votre visage d'ange, pâle et triste, va me suivre partout comme un spectre; votre voix sans colère, mais toute tremblante de douleur, retentira toujours à mes oreilles. La Lise, vous vous seriez moins vengée en disant tout à Jean-Claude et en me faisant chasser d'ici comme un réprouvé. (*Il se laisse tomber sur un banc près de la table.*)

LA LISE.

Pourquoi troubler le repos de Jean-Claude? Je suis sa femme, je dois et je veux respecter son bonheur.

JULES-DENIS, *la tête dans ses mains.*

Son bonheur!

LA LISE.

Son bonheur! car malgré tout ce qui pourrait aller à l'encontre, je veux qu'il soit heureux. Jusqu'ici, je n'avais été que soumise, ce n'est point assez; je serai aimante. — Bien souvent c'est l'indifférence de la femme qui fait la mauvaise conduite du mari; je ne veux pas qu'à mon dernier jour, ce regret m'empêche de mourir tranquille.

JULES-DENIS, *se levant.*

C'est trop; je ne peux pas vous entendre parler comme cela; ma pariure était infâme, mais vous me la faites payer trop cher; vous ne m'avez pas aimé une heure, vous êtes de marbre, votre vertu n'était que de l'insensibilité. (*La Lise ne répond rien, mais sa tête se penche et une larme s'échappe de ses yeux. Elle tombe assise près de la table.*)

JULES-DENIS, *s'agenouillant auprès d'elle.*

Vous pleurez!... Tu m'aimes!

LA LISE.

Eh bien, oui, je t'aime, oui, je t'aime! (*Lui prenant le front dans ses deux mains.*) Et ce baiser sur ton front, le premier et le dernier que mes lèvres te donneront, en est le gage. (*Se levant ainsi que Jules-Denis.*) A présent, Jules-Denis, à présent que je vous ai dit mon amour, et que je vais le garder en moi, comme un parfum précieux qui sera ma force dans la douleur, que ferez-vous pour me faire croire au vôtre?

JULES-DENIS, *avec accablement.*

Je ne reviendrai point!

LA LISE.

Oh! c'est bien! Oh! maintenant j'oublie tout, et j'ai foi en toi! Va, va, mon Jules, pars! le bon Dieu nous aidera et nous réunira, quand nos cheveux auront blanchi et quand nos cœurs se seront calmés!... Je te bénis.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PIERROT, PERINETTE.

PIERROT, *sortant du cabinet avec Périnette.*

La Lise, vous êtes une brave et digne femme!...

PÉRINETTE, *émue.*

La Lise, pardonnez-moi!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ROSE-MARIE, *puis* JEAN-CLAUDE, PAYSANS *et* PAYSANNES.

ROSE-MARIE, *entrant la première.*

En v'là une idée triomphante! Jean-Claude a réuni tout le village pour faire la conduite à Jules-Denis; les violonneux en sont; on va le ramener au port en dansant.

CHOEUR *de paysans entrant précédés d'un violon et d'un joueur de musette.*

AIR *de Couder.*

Ami, le vent fidèle
Souffle au port,
Le devoir te rappelle
A ton bord!
Pars, enfant de Neptune,
En chantant!
Va chercher la fortune
Qui t'attend!
Adresse une prière
Au bon Dieu,
A ton père, à ta mère,
Un adieu.

JEAN-CLAUDE.

Tu ne t'attendais pas à celle-là, hein, mon gars?

JULES-DENIS, *avec effort.*

Non!

JEAN-CLAUDE.

En route donc, en avant la musique; viens ça, la Lise, viens ça, nous allons rire.

LA LISE.

Je suis souffrante, notre homme; allez sans moi; vous me raconterez tout cela au retour.

REPRISE DU CHOEUR.

Ami, le vent fidèle, etc.

Les paysans sortent en chantant; Jules-Denis et Jean-Claude sortent les derniers.

JULES-DENIS, *en dehors et hors de vue.*

Adieu, terre chérie
Que j'ai revue un jour!
Que jamais on n'oublie.

LA LISE, *seule sur le devant de la scène.*

Adieu, c'est pour toujours!...

REPRISE DU CHOEUR.

La Lise accablée est assise sur un banc. Périnette pleure dans un coin au fond. Le rideau baisse.

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



PARIS QUI DORT

SCÈNES DE LA VIE NOCTURNE EN CINQ ACTES

PAR

MM. DELACOUR ET LAMBERT THIBOUST

REPRÉSENTÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 21 FÉVRIER 1[illegible].

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

CÉSAR, enfant du boulevard.	MM. CH. PÉREY.
BLAIREAU, ex-bonnetier retiré.	LECLÈRE.
GEORGES DE MAREUIL	CACHARDY.
DUTILLET	DANTERNY.
HECTOR DE BLANGY.	DUVERNOY.
CANIGOU, commissionnaire.	DELIÈRE.
MALASSIS, tenant un garni.	GAUTIER.
TRINQUART, garde national.	JEAULT.
DURONÇAY, idem.	RHEAL.
THOMAS, habitué du garni de Malassis.	CHARIER.
UN GARDE DU COMMERCE.	BACHE.
DEUX JEUNES GENS.	LÉOPOLD. BARBIER.
UN MARCHAND DE JOURNAUX.	MM. OGEZ.
UN GARÇON DE TORTONI.	EDOUARD.
UN GARÇON DE LA MAISON-D'OR.	PELLERIN.
UN ANGLAIS.	LEMARE.
CAUSETTE, bouquetière du boulevard.	Mlles PAGE.
MATHILDE, femme de Georges.	CONSTANCE.
MADAME BLAIREAU.	JOLLIVET.
MALAGA.	BERTIN.
SIMONNE.	CÉLESTE.
MARIETTE, bonne de madame Blaireau.	ESTHER.
UNE FEMME DE CHAMBRE.	JOLLY.

Une Anglaise, Habitués de Tortoni, Promeneurs, Gamins, deux Gardes Nationaux, deux Recors, Commissionnaires, Invités, Habitués du garni de Malassis.

ACTE I.

Le boulevard des Italiens. — Au fond, Tortoni et la Maison d'or. — Les fenêtres de Tortoni sont ouvertes et l'on voit l'intérieur d'un salon avec des tables. — Devant le café, trois tables et des chaises. A droite, l'entrée de la rue Laffitte ; à gauche, l'entrée de la rue Taitbout. — Sur le devant, un marchand de journaux, avec sa petite table et sa lanterne au bout d'un bâton fiché en terre. — Des promeneurs circulent, d'autres sont attablés devant Tortoni et prennent des glaces. — Tableau animé de Paris à onze heures du soir. — (Toutes les indications sont prises du spectateur.)

SCÈNE I.

UN MARCHAND DE JOURNAUX, PROMENEURS, *puis* GEORGES *et* DUTILLET ; LE GARÇON DE TORTONI *va et vient.* (*Le théâtre n'est éclairé que par les lanternes de gaz.*)

LE MARCHAND DE JOURNAUX.

Le *Moniteur, la Patrie,* la *Gazette de France*... demandez les nouvelles du jour.

UN JEUNE HOMME, *assis devant Tortoni.*

Comment a fini la bourse ?

UN AUTRE JEUNE HOMME, *assis à la même table.*

Le cinq... à quatre-vingt-dix offert...

PREMIER JEUNE HOMME.

Diable ! c'est de la baisse pour demain.

LE MARCHAND DE JOURNAUX.

Les journaux du soir... les nouvelles intéressantes d'Espagne, le *Moniteur*... (*Il s'interrompt devant un acheteur.*)

GEORGES, *venant du boulevard par la gauche et regardant à sa montre.*

Onze heures... l'Opéra va bientôt finir... Et Mathilde qui exige que je vienne la prendre... quel ennui !

DUTILLET, *venant du boulevard par la droite.*

Pardon, monsieur, voulez-vous me permettre d'allumer mon cigare au vôtre ?

GEORGES.

Comment donc ! (*Dutillet s'allume.*)

DUTILLET.

Mille grâces, monsieur... Eh ! mais, je ne me trompe pas... monsieur Georges.

GEORGES.

Moi-même.

DUTILLET.

J'ai eu l'honneur de voir monsieur chez Malaga, la sirène de la rue de Provence.

GEORGES.

C'est possible.

DUTILLET.

Délicieuse femme!... le petit Hector se ruine pour elle... A propos, êtes-vous du souper qu'il nous donne ce soir à la Maison d'or?

GEORGES.

Je suis invité; mais je ne sais...

DUTILLET.

Venez, on rira... (*Il salue et remonte près des deux jeunes gens, qui se sont levés et avec lesquels il cause un instant.*)

GEORGES, *à lui-même.*

Quel est cet original?... (*Regardant sa montre.*) Onze heures cinq... diable! (*Il sort vivement par la droite.*)

SCENE II.

DUTILLET, LE MARCHAND DE JOURNAUX, PROMENEURS, LE GARÇON DE TORTONI.

DUTILLET, *quittant les deux jeunes gens qui sortent et regardant Georges s'éloigner.*

Quel est ce monsieur?... Monsieur Georges... mais Georges qui?... Georges quoi?... C'est vrai, chez ces dames du quartier Bréda, on ne se connaît que par un prénom... Oh! vivent les femmes du monde!... et les bouquetières!... Ah! Mathilde est charmante; mais Causette est bien jolie!... La perle des salons... et la rose du boulevard!... Dutillet, mon bon, vous êtes pincé, pincé en partie double!... (*Regardant de côté et d'autre.*) Et mon commissionnaire qui ne vient pas... A-t-il remis ma lettre? Ah! je meurs d'amour! parole sacrée!... (*Criant.*) Garçon, une glace!

LE GARÇON, *s'approchant.**

Vanille, groseille, citron, orange, pistache et marasquin.

DUTILLET.

Vanille. (*Il désigne la première table à gauche.*)

LE GARÇON.

Voilà, voilà! (*Il rentre et sert la glace.*)

DUTILLET.

Mathilde se décidera-t-elle à me répondre?... Quant à cette petite bouquetière, ici, toujours entourée comme elle l'est, il ne m'est guère possible de lui parler. Voyons, comment pourrais-je?... (*Jetant son cigare.*) Ah! quel affreux cigare!... et la régie qui supprime les vingt centimes!... (*Il va s'asseoir et prend sa glace.*)

LE MARCHAND DE JOURNAUX.

Le *Moniteur*... *la Patrie*... la *Gazette de France*... demandez les nouvelles du jour.

SCENE III.

LES MÊMES, BLAIREAU, Mme BLAIREAU. (*Blaireau et Mme Blaireau entrent par la droite en se donnant le bras.*)

BLAIREAU.*

Arrive donc, bobonne.

Mme BLAIREAU.

En vérité, monsieur Blaireau, vous marchez comme une locomotive.

BLAIREAU.

Eh! eh ! je suis de mon siècle!...

Mme BLAIREAU.

Et dire que vous n'avez pas eu le cœur de m'offrir une citadine!...

BLAIREAU.

Dis donc que je ne suis pas la crême des maris! Je te mène au spectacle, à l'Ambigu!... Quelle jolie pièce que *le Monstre!*... C'est plein d'intérêt... J'ai pleuré comme une biche, moi!

Mme BLAIREAU.

Monsieur Blaireau, vous nous faisiez remarquer.

BLAIREAU.

Ah! je suis comme ça, moi... j'aime la littérature, et je ne vois pas pourquoi un ex-bonnetier qui a 6,000 livres de rentes, et qui demeure rue de la Chaussée-d'Antin, ne donnerait pas un libre cours à ses larmes... Moi, au spectacle, je ne m'amuse que quand je pleure.

Mme BLAIREAU.

Quel est l'auteur de la pièce?

BLAIREAU.

C'est M. Scribe... puisque c'est lui qui compose toutes les pièces qui font de l'argent!... Allons, viens, ma bonne... il faut qu'à minuit je retourne au poste pour l'appel... Tu sais que je suis de garde à la mairie... Aussi, dépêchons.

LE MARCHAND DE JOURNAUX.

La Patrie! le journal du soir!

BLAIREAU.

Attends... je vais acheter le journal.

Mme BLAIREAU.

Laisse donc! Ils ne disent tous que des bêtises!...

BLAIREAU.

Que diable veux-tu qu'ils disent pour trois sous?. . S'ils étaient raisonnables, ils n'auraient pas d'abonnés... C'est clair, ça?... (*Allant au marchand de journaux.*) N'est-ce pas, Monsieur?... Donnez-moi une *Patrie*... une *Patrie* du jour... Dernièrement, j'en demandais une du jour... et il y avait quatre jours qu'elle était du jour... (*Il prend le journal, paye et rejoint sa femme.*) Allons-y, bibiche. (*Il lui prend le bras.*)

Mme BLAIREAU.

Et vous ne m'offririez seulement pas une bouteille de bière?

BLAIREAU.

La bière m'indispose.

Mme BLAIREAU.

Eh bien! une limonade gazeuse?

BLAIREAU.

Oh! les femmes, c'est ruineux!... Êtes-vous assez exigeante?... Enfin!... garçon!... une limonade gazeuse!

LE GARÇON.

Voilà! voilà! (*Blaireau et sa femme vont s'asseoir à la table du milieu, au fond. Le garçon les sert.*)

BLAIREAU. *

Tu as donc soif?...

Mme BLAIREAU.

Et faim aussi... Le spectacle, ça creuse... Je mangerai un morceau en rentrant.

DUTILLET, *tenant un journal.*

Tiens! l'Alboni chante *la Corbeille* ce soir!

BLAIREAU.

Mais quelle jolie pièce que *le Monstre!*... J'y retournerai!...

SCENE IV.

LES MÊMES, CANIGOU. (*Canigou arrive du boulevard par la gauche; il a l'air de chercher.*)

DUTILLET**, *l'apercevant.*

Ah! Canigou!... Mon commissionnaire!... (*Il se lève et va à lui.*) Eh bien! as-tu remis ma lettre?

CANIGOU, *accent auvergnat très-prononcé.*

Oui, Monsieur.

DUTILLET.

Est-on toujours en colère?

CANIGOU, *riant.*

Oh! non, Monsieur.

DUTILLET.

O amour!... (*Lui donnant de l'argent.*) Tiens, voilà 5 francs!... Viens demain matin chez moi, comme d'habitude.

CANIGOU.

Oui, Monsieur Dutillet. (*Dutillet retourne s'asseoir à sa table. —A part.*) Je t'en souhaite que je les remets, tes lettres! .. (*Il montre une lettre qu'il met dans sa poche.*) Tiens! la v'là à son adresse, avec les autres... Enfoncé le jobard!... (*Il va pour sortir à droite, et s'arrête en entendant la voix de César.*)

SCENE V.

LES MÊMES, CÉSAR.

CÉSAR, *arrivant par la rue Laffitte.**

Vive la joie!... (*Il fait sonner de l'argent dans sa main.*)

CANIGOU.

César! (*Pendant cette scène, César ramasse quelques bouts de cigares.*)

CÉSAR.

AIR *du Garçon d'honneur.*

Sapristi! (*bis*).
Le bel état qu' celui

D' Titi!
Rien, d'honneur,
N' vaut l' bonheur
Du joyeux flâneur!
Nom d'un chien!
Est-y bien
Un sort plus heureux que le mien!
J' suis César, (*bis.*)
Le roi du boul'vard!..
J' suis l'premier pour ouvrir les portières,
Sou par sou,
J' fais partout
Mes affaires.
J' suis fic'lé, r'nommé pour mes manières...
Est-il plus gai quidam
D'd'ssus l' macadam?

CÉSAR.

(*Parlé.*) César, père et mère inconnus, fait les commissions, et généralement tout ce qui concerne son état... Et quelle aubaine quand il pleut!... (*Imitant la voix de femme.*) « Cocher! cocher!... une voiture. — On y va, ma princesse...— Faubourg Saint-Germain, rue de Lille. — Excusez... Roulez, cocher... » A quelques pas, j'entrevois une petite femme voilée avec un jeune homme qui a du chic, un pince-nez sur l'œil et une raie sur le milieu de la tête... « Cocher! arrêtez! — Où va madame? (*Avec une voix de femme.*) — Où vous voudrez, pourvu que ce soit dans les Champs-Élysées... — Compris... Roulez, cocher... mais pas trop vite... madame a des nerfs... » Le jeune homme au pince-nez me glisse 5 francs..., et v'là comme on arrive à être millionnaire!

REPRISE.

Sapristi, etc.

CANIGOU.

T'as donc fait une bonne journée?

CÉSAR, *lui montrant son argent.*

Tiens!... plus que ça de monarques!... et je ne suis pas médaillé!...

CANIGOU.

T'as de la chance, toi, fichtra!

CÉSAR.

Je paye une tournée, deux tournées, trois tournées!...

CANIGOU.

Je peux pas... j'ai une commission... (*Voulant s'en aller.*) A cette nuit!...

CÉSAR, *riant et le retenant.*

Tiens! au fait, c'est vrai... Nous sommes camarades de chambrée... nous logeons tous deux à la corde... pour un sou... rien que ça... chez le père Malassis... et dans le grand quartier encore... près de la rue Saint-Lazare et des chemins de fer..., dans la *Petite Pologne*... A propos, t'as pas vu Causette, ce soir?

CANIGOU.

Ah! la petite bouquetière!... (*Montrant la gauche.*) Elle est par là... Tu l'aimes donc bien?

CÉSAR.

C'tte bêtise!... J'suis son défenseur naturel... Causette est orpheline comme moi... C'est moi que je lui tiens lieu de mère... C'est moi que je la protége.

CANIGOU.

Belle protection!...

CÉSAR.

Le cœur y est... ça suffit... C'est ma sœur... Quand elle n'a pas d'argent, c'est moi qui paye son garni... le plus beau cabinet du père Malassis. Cinq sous par nuit... 7 francs 50 par mois... rien que ça.

CANIGOU.

Fichtra!... (*A ce moment, un gros Anglais sort de chez Tortoni avec une grande Anglaise.*)

CÉSAR.

Oh! un Englishman!... (*Allant à l'Anglais.*) Faut-y une voiture, milord?

L'ANGLAIS. *

Oh! yès.

CÉSAR, *montrant la gauche.*

Par ici, milord! j'vas vous ouvrir.

CANIGOU.

Bonsoir, César.

CÉSAR.

Bonsoir, Canigou; j'vas mettre l'Angleterre dedans. (*Il sort par le boulevard, à gauche, suivi de l'Anglais et de l'Anglaise. Canigou sort par le boulevard, à droite.*)

BLAIREAU.**

Garçon! garçon!

LE GARÇON, *qui s'est assis à la table du fond, à droite, et qui lit un journal sans se déranger.*

Voilà!

BLAIREAU.

Garçon!

LE GARÇON, *de même.*

Voilà!

BLAIREAU, *se retournant.*

Comment!... il lit le journal?

LE GARÇON, *se levant.*

Voilà! monsieur.

BLAIREAU.

Combien?

LE GARÇON.

Trente sous, monsieur.

BLAIREAU.

Comment, trente sous!... ça ne coûte que dix-huit sous au jardin Turc!

Mme BLAIREAU.

Payez donc, monsieur Blaireau! (*Elle se lève.*)

BLAIREAU, *se levant.*

Je paye, mais trente sous, je trouve que c'est salé. (*Il paye et descend la scène avec sa femme. Le garçon débarrasse la table.*)

SCÈNE VI.

DUTILLET, BLAIREAU, Mme BLAIREAU, LE MARCHAND DE JOURNAUX, CAUSETTE, *arrivant par le boulevard, à gauche, avec des bouquets et des fleurs à la main.* PROMENEURS.*

DUTILLET, *voyant entrer Causette, qui parle un instant au Marchand de journaux. A part.*

Tiens! Causette!... Cette petite me semble encore plus gentille ce soir.

CAUSETTE, *s'approchant de Blaireau.***

Voulez-vous une rose, Monsieur?

BLAIREAU.

Non.

CAUSETTE.

Un œillet?

BLAIREAU.

Non.

CAUSETTE, *cherchant à lui mettre une fleur à sa boutonnière.*

Oh!... vous ne pouvez pas refuser de m'étrenner!... C'est un sou!

BLAIREAU.

Sapristi!... Veux-tu lâcher ma redingote?

Mme BLAIREAU, *passant près de Causette.****

Ces fleurs sont très-jolies.

DUTILLET, *se levant, à part.*

Vexons ce monsieur. (*Haut, et descendant.*) Petite, combien ce bouquet?

CAUSETTE.

Quinze sous.

DUTILLET.

En voilà vingt. (*Il donne de l'argent à Causette et prend le bouquet.*)

CAUSETTE.

Merci, mon bon monsieur. (*Elle remonte et disparaît par la gauche, à la suite d'autres promeneurs.*)

DUTILLET, *à Mme Blaireau.**

Si madame veut me permettre de lui offrir ces fleurs?

Mme BLAIREAU, *confuse et minaudant.*

Monsieur, vraiment, je ne sais si je dois...

BLAIREAU, *faisant passer sa femme à droite.**

Permets, permets; non, tu ne dois pas... (*A Dutillet.*) Non, monsieur; mon épouse n'aime pas les fleurs... (*A part.*) Ces jeunes gens ont un genre!..

DUTILLET.

Monsieur, j'ai acheté ces fleurs pour madame, et...

BLAIREAU.

J'ai eu l'honneur de vous dire que mon épouse...

DUTILLET.

Madame a paru désirer des fleurs, vous les lui refusez, je les lui offre; vous repoussez mes politesses; je suis insulté, et nous sommes forcés d'échanger nos cartes.

BLAIREAU, *à sa femme.*

Sapristi! madame, on ne flanque pas un mari dans cette position-là... Allons, prenez-le, ce bouquet. (*Il passe à droite.*)

DUTILLET.

A la bonne heure! (*Il donne le bouquet à Mme Blaireau.*)

BLAIREAU, *prenant le bras de sa femme.*

Venez, madame.. (*A Dutillet.*) Bonsoir, monsieur. (*Dutillet salue, et va se rasseoir à sa table.*) Virginie, vous êtes d'une inconséquence...

Mme BLAIREAU.

Et vous, Hippolyte, d'une jalousie!...

BLAIREAU.

Je ne suis pas jaloux... mais je voudrais que vous ne vous *enthousiasmassiez* pas... Voyons... ne pense qu'à mon amour, bichette, et rentrons... Oh! quel ennui d'être de garde!... C'est égal, je suis content d'être allé à l'Ambigu, moi! quelle jolie pièce que *le Monstre!*... (*Il remonte vers la rue, à gauche, avec sa femme.*)

DUTILLET, *se levant et saluant.*

Madame...

Mme BLAIREAU, *se retournant.*

Monsieur...

BLAIREAU, *avec humeur.*

C'est bon! c'est bon!... Adieu, monsieur... (*Il sort avec sa femme par la rue Taitbout, tout en grommelant.*)

SCÈNE VII.

LE MARCHAND DE JOURNAUX, DUTILLET, PROMENEURS; *puis* UN GARDE DU COMMERCE *et* DEUX RECORS.

DUTILLET, *le regardant sortir en riant.*

Ah! ah! ah! ce bon bourgeois!... Ah! cette plaisanterie me distrait de cette fatale lettre de change... Quand je pense que, d'un moment à l'autre, je puis être pincé par une escouade de recors... (*remontant*) et qu'au moment où je prends cette glace, ils sont peut-être là, à mes trousses... (*Il se rassied à sa table.*)

LE MARCHAND DE JOURNAUX.

La Patrie! journal du soir! (*Entrent par le boulevard, à droite, un Garde du Commerce et deux Recors : cannes, favoris touffus. Ils s'arrêtent près de la coulisse en voyant Dutillet.*)

LE GARDE DU COMMERCE, *bas aux Recors.*

C'est bien lui!... Quel dommage qu'il soit trop tard!

DUTILLET.

Quinze mille francs!... Où pêcher cette somme?

LE GARDE, *bas.*

Ne le perdons pas de vue... Nous passerons la nuit s'il le faut, et demain matin, au premier rayon du soleil... fouette, cocher!... (*Ils disparaissent tous les trois par le boulevard, à droite.*)

DUTILLET, *se levant.*

Ah! Dutillet, mon bon, voilà ce que c'est que de vouloir être le dieu de la mode!... (*Eclats de rire au dehors, à gauche. Regardant de ce côté.*) Eh! mais... c'est Malaga et le petit Hector! Vivent le champagne et les jolies femmes!... (*Malaga, Hector et Simonne entrent par le boulevard, à gauche.*)

SCÈNE VIII.

DUTILLET, MALAGA, HECTOR, SIMONNE, LE MARCHAND DE JOURNAUX, PROMENEURS, *puis* CAUSETTE.

ENSEMBLE.

AIR : *Fragment du Val d'Andore.*

C'est après la folie
Qu'il faut courir! (*bis.*)
Les seuls dieux de la vie,
Que l'on doit servir,
Sont les amours et le plaisir!

DUTILLET, *saluant.*

Malaga... madame...

MALAGA.

Bonjour, mon bon... Ça va bien?... Moi, je suis toute chose... ça ne va pas.

DUTILLET.

Ce cher Hector!... (*Hector salue.*) Et d'où venez-vous, belle dame?...

MALAGA.

Hector nous a menées au Cirque des Champs-Élysées; mais ce soir, il est maussade comme tout.

SIMONNE.

Oh! oui; ça, c'est vrai.

HECTOR.

Parce que ces dames n'ont fait que lorgner Auriol!... Et le singe, vous savez, Dutillet... n'a-t-il pas eu l'audace d'embrasser Malaga?... C'est déplacé!... Passe pour Auriol; mais...

MALAGA.

Taisez-vous!

DUTILLET.

Et le souper tient toujours?

MALAGA.

Parbleu!

HECTOR.

Oh! nous rirons!... nous dirons des farces!... nous...

MALAGA.

Taisez-vous!

DUTILLET.

Monsieur Georges sera des nôtres.

MALAGA.

Je lui ai fait remettre quelques lignes.

HECTOR.

Vous l'avez invité?... Ah! je l'ai en horreur, ce monsieur... D'abord, parce qu'il vous aime et que vous l'aimez.

MALAGA.

Taisez-vous!

SIMONNE.

Taisez-vous, Totor, taisez-vous! (*Hector remonte avec humeur, et redescend à la droite de Dutillet.*)

CAUSETTE, *qui vient d'entrer par la droite, s'approchant.*

Messieurs, mesdames, vous n'achetez rien à la petite marchande?

TOUS.

Tiens! la petite bouquetière!

CAUSETTE, *passant entre Malaga et Hector.*

Fleurissez-vous, messieurs, mesdames... (*A Malaga.*) Je n'ai pas été heureuse, aujourd'hui, toutes mes fleurs me restent... et demain elles seront fanées, si vous ne prenez pitié d'elles et de moi.

AIR *de l'Ame en peine.*

Petites fleurs aujourd'hui si pimpantes,
Seront demain mortes et pour toujours...
Ah! relevez leurs têtes languissantes...
Venez bien vite à leur secours!
Femmes et fleurs sont de même famille,
Donnez ainsi, comme une bonne sœur,
Comme une sœur,
Le pain qui fait vivre la jeune fille,
La goutte d'eau qui fait vivre la fleur!

MALAGA, *prenant des fleurs.*

Elle est charmante!... payez, Totor.

HECTOR, *payant Causette.*

Trop heureuse de vous offrir... (*Malaga et Simonne remontent près de deux dames et de deux jeunes gens qui viennent d'entrer par la droite.— Causette remonte aussi.*)

DUTILLET, *à part, regardant Causette.*

Décidément, cette petite me fera faire des folies... Oh! quelle idée!... (*Bas, à Hector.*) Comment! vous faites la cour à Malaga, et vous lui offrez des fleurs fanées... vous ne réussirez pas... attendez... (*Il remonte et appelle Causette.*) Petite, veux-tu gagner un louis?...

CAUSETTE, *descendant.*

Oh! monsieur, je crois bien!

DUTILLET.

Cours chez Mme Prévôt... au Palais-Royal... demande un bouquet... tout ce qu'il y a de mieux... et apporte-le dans une heure

à la Maison d'or... tu entends, à la Maison d'or. . tu demanderas M. Hector de Blangy?

CAUSETTE.

M. Hector de Blangy.

HECTOR.

Oui... chut!... (*A Dutillet.*) Oh! c'est parfait! (*Remettant de l'or à Causette.*) Tiens... un bouquet de vingt francs.

DUTILLET.

Et autant pour toi, quand tu l'apporteras.

CAUSETTE, *avec joie.*

Vraiment!

DUTILLET, *à part.*

Je la tiens!...

CAUSETTE, *à part.*

Dans une heure!... il sera plus de minuit... César sera inquiet s'il rentre avant moi au garni... mais gagner 20 francs!... 20 francs!... on est riche avec ça!... Ah! bah!... Allons chercher mon bouquet. (*Elle sort en courant, par le boulevard, à droite.—Malaga et Simonne quittent les deux jeunes gens et les deux dames qui entrent chez Tortoni.*)

MALAGA.

Totor, j'ai une fantaisie de glaces... ça ouvre l'appétit.

SIMONNE.

Ah! c'est une idée!...

DUTILLET.

C'est ça... ce cher Hector va nous payer des glaces... Entrons chez Tortoni, où doivent nous attendre vos autres convives.

HECTOR.

Ah! Malaga... que ne suis-je le singe qui vous a ravi ce baiser!...

ENSEMBLE. — REPRISE.

C'est après la folie, etc.

Malaga prend le bras de Dutillet, Simonne celui d'Hector, et ils entrent chez Tortoni. — On les voit par la fenêtre ouverte prendre leurs glaces avec les deux jeunes gens et les deux dames qui y sont déjà entrés.

SCÈNE IX.

LE MARCHAND DE JOURNAUX, MATHILDE, GEORGES.— *Chez Tortoni*, MALAGA, SIMONNE, DUTILLET, HECTOR, DEUX JEUNES GENS, DEUX DAMES.

LE MARCHAND DE JOURNAUX.

Le Moniteur!... la Patrie!... les nouvelles intéressantes d'Espagne!... demandez les nouvelles du jour!

GEORGES*, *donnant le bras à Mathilde.* (*Ils arrivent par le boulevard, à droite.*)

En vérité, Mathilde, vous avez eu tort de renvoyer votre voiture... je crains pour vous la fatigue.

MATHILDE.

Non, mon ami; l'air du soir me fait du bien..: et puis, je suis heureuse à votre bras... il semble que vous m'apparteniez davantage... Georges!... ne me trompez jamais!... (*Rires et voix de femmes chez Tortoni.*)

MALAGA, *chez Tortoni.*

Totor, taisez-vous!

GEORGES, *à part, faisant un mouvement.*

La voix de Malaga!...

MATHILDE.

Qu'avez-vous donc, mon ami?...

GEORGES.

Rien... rentrons... (*Ils sortent par la rue Taitbout.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, *moins Georges et Mathilde*; CANIGOU, CÉSAR, *puis* DES TITIS *et* DES COMMISSIONNAIRES.

CANIGOU, *arrivant par le boulevard, à droite.*

Ma foi, la journée est finie.

CÉSAR, *arrivant par le boulevard, à gauche.*

Canigou... rebonsoir!...

CANIGOU.

Tu reviens pas te coucher?...

CÉSAR.

Allons donc! il n'aurait qu'à me tomber une bonne commission?... (*Il ramasse un bout de cigare.*)

HECTOR, *sortant de chez Tortoni.*

Où diable trouver?... (*Il aperçoit César.*) Ah! mon garçon... (*César approche.*) tu vas porter cette lettre à l'hôtel Blangy... rue de Vaugirard... tu la remettras à M. de Blangy lui-même.

CÉSAR.

Rue de Vaugirard... c'est pas tout près du boulevard des Italiens...

HECTOR.

Je paye double. (*Il prend de l'argent dans son porte-monnaie.*)

CÉSAR.

C'est bien, mon prince.

HECTOR, *à lui-même.*

J'écris à papa que j'ai une conférence de droit romain... Ah! je suis un brigand, ma parole!... Et voilà comme on fait son droit! (*A César, en lui donnant une lettre et de l'argent.*) Tiens, mon garçon.

CÉSAR.

Merci, mon prince!... On y va tout de suite. (*Hector rentre chez Tortoni. — Arrivent de tous côtés des Titis et des commissionnaires. Les Titis ramassent des bouts de cigares.*)

CÉSAR, *à Canigou.*

Encore une commission qui te passe devant le nez, mon vieux! (*Les Titis entourent César.*) Bonsoir, les enfants!

TOUS.

Bonsoir, César!

CÉSAR.

On va donc se livrer à ses petites industries nocturnes. Bravo! chacun sa place à la lune! (*On entend sonner minuit.*) Minuit! bravissimo! Le gaz flambe, les voitures filent... c'est le règne des loupeurs, des flâneurs et des baladeurs qui commence!... Boucan général! V'là Paris qui se couche!

AIR *nouveau de M. Bazile.*

Ecoutez, v'là l'heure qui sonne,
C'est minuit! (*bis en chœur.*)
Pour le flâneur qui réveillonne,
Viv'la nuit! (*bis en chœur.*)
Quel plaisir quand Paris commence
A pioncer. (*bis en chœur.*)
D'savoir employer l'existence
A nocer! (*bis en chœur.*)
Vive le bruit, viv'le tapage!
Viv'le pochard qui chante à mort!
V.v' le piéton! viv' l'équipage!
Viv'le tapage!...

CHOEUR.

Des cris toujours! des cris encor!

CÉSAR.

Et v'là comment Paris s'endort! (*bis en chœur.*)

CHOEUR. — REPRISE.

Vive le bruit! viv'le tapage! etc.
(*Danse sur la ritournelle.*)

CÉSAR.

DEUXIÈME COUPLET.

Derrière les vitres de Vachette,
Voyez-vous (*bis en chœur.*)
L'dandy, l'actrice et la lorette
Puisant tous (*bis en chœur.*)
Dans le champagne qui les grise
Le plaisir! (*bis en chœur.*)
La nuit, n'fait's jamais la bêtise
De dormir! (*bis en chœur.*)

CHOEUR.

Vive le bruit! viv'le tapage! etc.
(*Danse sur la ritournelle.*)

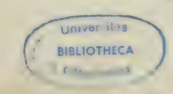
CÉSAR.

TROISIÈME COUPLET.

La nuit à rire chacun s'applique:
Rigoler, (*bis en chœur.*)
Est l'mot d'ordre... et la politique
Doit filer, (*bis en chœur.*)
A peine, et pour gagner sa vie,
Voyons-nous (*bis en chœur.*)
(*Montrant le marchand de journaux qui s'est endormi.*)
Un brave homme qui vend la Patrie
Pour trois sous! (*bis en chœur.*)

CHOEUR.

Vive le bruit! viv'le tapage! etc.
(*Danse sur la ritournelle.*)



CANIGOU.

Tout ça, c'est bel et bon. Mais, quoi que tu dises, petit, je vas me coucher. Bonsoir.

CÉSAR.

Va donc dormir, paresseux... Ah! dis à Causette que je ne tarderai pas... qu'elle dorme tranquillement... Et nous autres, cernons les restaurants à soupers!

TOUS.

C'est ça!

CÉSAR, *à lui-même.*

Ah! diable! Et ma commission... rue de Vaugirard!... Plus que ça de ruban de queue!

REPRISE DU CHOEUR. (*piano.*)

Vive le bruit, viv'le tapage! etc.

César, Canigou, les Titis et les commissionnaires sortent par la gauche, en chantant cette reprise. — César, en sortant, donne un renfoncement au marchand de journaux, qui tombe avec sa table et se réveille.)

LE MARCHAND DE JOURNAUX, *par terre.*

Le Moniteur! la Patrie! (*Il se relève et range ses journaux, — Le garde du commerce reparaît par le boulevard, à droite, avec ses deux recors, et ils s'arrêtent près de la coulisse.)*

DUTILLET, *chez Tortoni.*

Maintenant, à la Maison d'or, et vive l'amour!

LES AUTRES, *chez Tortoni.*

Vive l'amour! (*Ils se lèvent et se disposent à sortir.*)

LE GARDE DU COMMERCE, *bas, à ses recors.*

Allons, les enfants! Voilà une nuit blanche!... Mais nous pincerons l'oiseau.

CHOEUR, (*en dehors.*)

Vive le bruit! viv'le tapage! etc.

Le marchand de journaux s'éloigne par la rue Laffitte, en emportant sa table, sa chaise et sa lanterne. — Dutillet, Hector, Malaga, Simonne et les autres convives sortent de chez Tortoni et se dirigent tout doucement vers la Maison d'or. — Le garde du commerce, en embuscade dans le coin à droite, ne perd pas de vue Dutillet.—Le rideau tombe.

ACTE II.

Minuit. Le retour du spectacle. Le théâtre est divisé en deux compartiments. A gauche, un boudoir élégant. — Porte au deuxième plan à gauche. — Cheminée au premier plan à gauche : sur cette cheminée, un verre d'eau. — A droite, au premier plan, contre le mur, une toilette, une lampe carcel sur la toilette. — A gauche, sur le devant, une causeuse : sur le dossier de la causeuse, un paletot. — Fauteuils, chaises. — Ameublement riche. — A droite, une salle à manger : deux portes aux premier et deuxième plans à droite. Au fond, un grand poële. — A gauche, au deuxième plan, contre le mur, un buffet. — Sur le buffet, un reste de gigot dans un plat, assiettes, couverts, pain, verres et deux assiettes de dessert. — A droite, entre les deux portes, une patère. — A gauche, adossée au mur, une table ronde à rallonges. — Chaises. — Une bougie sur la table.

SCÈNE I.

MARIETTE, *seule.*

(*Le compartiment de gauche est vide. — Dans celui de droite, Mariette est assise sur une chaise contre la table, et dort les bras croisés.—On sonne à plusieurs reprises.*)

MARIETTE, *s'éveillant quand on ne sonne plus.*

Il me semblait qu'on avait sonné. Ah! Dieu! que c'est donc embêtant des bourgeois qui vont au spectacle'. Passer la moitié de la nuit sur une chaise! Oh! ils ne rentreront pas encore!... (*Elle se rendort.—Dès qu'elle est rendormie, la sonnette recommence à carillonner. Quand elle s'arrête, Mariette s'éveille à demi.*) C'est drôle!.... y me semble toujours.... (*On sonne encore.*) Ah! cette fois, c'est eux... c'est pas malheureux!... (*Elle se lève nonchalamment et ramasse le livre qu'elle pose sur la table.*) S'ils étaient obligés de se lever à cinq heures du matin, comme moi... (*Étendant les bras et bâillant.*) Oh! les bourgeois! qué faignants!... (*On sonne avec fureur.*) Un moment, donc!... on y va!... (*Elle prend la bougie et sort par la deuxième porte à droite. En ce moment, une femme de chambre, portant deux candélabres à trois branches allumés, entre dans le boudoir de gauche suivie de Mathilde, en costume de nuit, peignoir blanc très élégant. La femme de chambre pose les candelabres sur la cheminée.*)

SCENE II.

MATHILDE, UNE FEMME DE CHAMBRE, *à gauche; puis, à droite* BLAIREAU, Mme BLAIREAU, MARIETTE.

MATHILDE, *s'asseyant devant la toilette.*

Élisa, défaites-moi mes cheveux... Vous pourrez ensuite aller vous coucher.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui, Madame. (*Blaireau et Mme Blaireau entrent à droite par la deuxième porte, précédés de Mariette qui les éclaire.*)

MARIETTE.

Madame a donc sonné plusieurs fois?

Mme BLAIREAU.

Mais il y a un quart d'heure que nous carillonnons.

BLAIREAU, *montrant un pied de biche.*

Le pied de biche m'en est restée à la main.

MARIETTE, *posant la bougie sur la table.*

Je m'étais peut-être bien endormie sur ma chaise... Madame rentre si tard...

Mme BLAIREAU.

Hein?.. (*Regardant le livre.*) Toujours des romans!.. Et puis... qu'est ce que c'est!... vous brûlez de la bougie pour nous attendre. (*Blaireau a accroché son chapeau à la patère, s'est assis à droite, et lit son journal.*)

MARIETTE.

Dame! c'est que...

Mme BLAIREAU.

Cette fille ruinerait une maison...

BLAIREAU.

Je te l'ai déjà dit.

MARIETTE, *à part.*

Oh! qué barraquo!

Mme BLAIREAU.

Tenez, prenez mon chapeau... pliez mon schall..... (*Mariette prend le schall et le chapeau, et va les porter au fond. Mme Blaireau s'assied près de la table.*)

MATHILDE, *à sa femme de chambre qui a fini de lui arranger les cheveux.*

Donnez-moi mon bonnet de dentelles.

LA FEMME DE CHAMBRE, *allant le prendre au fond.*

Le voici, Madame. (*Elle le lui donne.*)

BLAIREAU.

N'étaient-ce pas nos voisins, M. et Mme de Mareuil, qui rentraient tout à l'heure, en même temps que nous?...

Mme BLAIREAU.

Ils revenaient aussi du spectacle.

BLAIREAU.

De l'Ambigu?

Mme BLAIREAU.

Mais non, de l'Opéra... Est-ce qu'ils vont à l'Ambigu?,..

BLAIREAU.

Tiens, pourquoi pas?... *Le Monstre*, c'est plus joli que *le Prophète*. — Mariette!...

MARIETTE.

Monsieur!...

BLAIREAU.

Il n'est venu personne pendant que nous étions sortis?

MARIETTE.

Non, monsieur... Ah! c'est-à-dire monsieur Crapotin, l'ami à monsieur... Je lui ai dit que monsieur était aux Funambules...

BLAIREAU.

Comment! aux Funambules?

MARIETTE.

Dame! monsieur m'a dit qu'il allait au spectacle...

BLAIREAU.

Eh bien?

MARIETTE.

Eh ben! moi, je ne connais de spectacle que les Funambules. Il a été vous y rejoindre.

BLAIREAU, *se levant et passant près de sa femme.*

Elle a envoyé Crapotin aux Funambules! (*A Mariette.*)

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Mais tu ne fais que des sottises

MARIETTE.

Chacun, monsieur, fait ce qu'il peut.

BLAIREAU.

Et tu ne dis que des bêtises..

Mais qu'importe?... rien ne t'émeut.

MARIETTE.

Que voulez-vous ?... j'suis ainsi faite...

BLAIREAU.

Très-bien... mais tu devrais avoir
Assez du jour pour être bête...
Sans être stupide le soir.
N'as-tu pas l'jour pour être bête,
Sans être, etc.

Aux Funambules!... Au lieu de l'envoyer au *Monstre!*... Il se serait tant amusé! n'est-ce pas, madame Blaireau ? C'est une si jolie pièce que *le Monstre!*...

Mme BLAIREAU.

Voyons, monsieur Blaireau, allez donc vous habiller; vous ne serez pas au corps de garde à minuit.

BLAIREAU.

J'y vais, ma bonne, j'y vais. (*A Mariette, qui s'est endormie tout debout.*) Mariette! (*Criant.*) Mariette!

MARIETTE, *faisant un soubresaut.*

Monsieur!

BLAIREAU.

Mais c'est une marmotte que cette fille!... Avez-vous brossé mon uniforme?

MARIETTE.

Non, monsieur... j'ai pas osé.

BLAIREAU.

Comment, pas osé?...

MARIETTE.

Dame! y a une payse qui m'a toujours dit qu'il fallait se défier des uniformes.

BLAIREAU.

Mais ce n'est pas une domestique, cette fille-là, c'est une grue!... Comme grue, je te vénère... mais comme domestique...

Mme BLAIREAU, *se levant.*

Vous le brosserez vous-même, M. Blaireau... mais allez donc!

BLAIREAU.

J'y vais, bibiche.. j'y vais (*A Mariette.*) Grosse serine! (*Il sort par la première porte.*)

SCENE III.

MATHILDE, LA FEMME DE CHAMBRE, *à gauche*; Mme BLAIREAU, MARIETTE, *à droite.*

MATHILDE, *qui achève sa toilette de nuit.*

Avant de vous en aller, vous me préparerez un verre d'eau sucrée.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui, madame (*Elle va à la cheminée, fait un verre d'eau sucrée, et l'apporte ensuite sur la toilette.*)

Mme BLAIREAU.

Mettez-moi un couvert, et donnez-moi le restant du gigot.

MARIETTE.

Madame va souper à cette heure?

Mme BLAIREAU.

Eh bien! pourquoi pas?... si j'ai faim...

MARIETTE.

Je ne me coucherai donc pas aujourd'hui?

Mme BLAIREAU.

Vous vous coucherez après... Voyons... m'avez-vous entendue... (*Elle avance la table au milieu de la salle à manger.*)

MARIETTE, *allant au buffet.*

Voilà, madame, voilà!... (*A part.*) Oh! qué barraque!... (*Elle apporte et met sur la table un plat contenant le reste d'un gigot, un couvert, une bouteille, et reste après cela debout près de la table, où elle s'endort tout debout, une assiette à la main.*)

Mme BLAIREAU.

Je meurs de faim, moi... et puis ce gigot... avec cette pointe d'ail... (*Elle s'assied devant la table.*)

MATHILDE, *à sa femme de chambre qui lui apporte son verre d'eau sucrée.*

Avez-vous mis de la fleur d'oranger?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui, madame... Madame ne désire plus rien...

MATHILDE.

Non .. vous pouvez vous retirer... si j'avais besoin de vous, je sonnerais.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Bonsoir, madame. (*Elle sort.*)

MATHILDE.

Bonsoir.

Mme BLAIREAU *à table, à Mariette, qui dort debout, avec impatience.*

Ah! tenez! allez-vous coucher!... je me servirai moi-même... C'est impatientant de voir une grande bringue comme ça qui ne peut pas se tenir.

MARIETTE.

Je dors debout!

Mme BLAIREAU.

Allez-vous-en.

MARIETTE, *posant sur la table l'assiette qu'elle tenait.*

Ah! je m'en vas! (*A part.*) Qué barraque, mon Dieu!... (*Haut, avant de sortir.*) Bonne nuit, madame. (*Elle sort par la deuxième porte.*)

SCENE IV.

MATHILDE, *à gauche* : Mme BLAIREAU, *à droite.*

Mme BLAIREAU, *avec humeur.*

Bonne nuit! allez... Ah! Dieu! les domestiques!... si l'on pouvait se servir soi-même... Bon! elle ne m'a pas donné de verre. (*Elle se lève, va en chercher un sur le buffet et revient s'asseoir.*)

MATHILDE.

Ce jeune homme n'a pas paru ce soir à l'Opéra... tant mieux! quelle insolence!... oser, il y a trois jours, me faire remettre une lettre!... croire que je l'accepterais! je n'en ai rien dit à Georges... ce serait lui créer d'inutiles soucis... Il fait une chaleur ce soir... (*Elle boit le verre d'eau sucrée. Mme Blaireau se verse un verre de vin.*)

SCENE V

MATHILDE *et* GEORGES, *à gauche*; Mme BLAIREAU, *puis* BLAIREAU, *à droite.*

MATHILDE, *voyant entrer Georges.*

Ah! c'est vous, mon ami...

GEORGES.

Oui, je venais prendre mon paletot, qui est dans ce boudoir. (*Le voyant sur la causeuse.*) Oui, le voilà.

MATHILDE.

Vous sortez?

GEORGES.

Oh! tout à l'heure... (*Il s'accoude à la cheminée et déploie un journal. Mathilde reste devant sa toilette.*)

BLAIREAU, *rentrant par la première porte, en uniforme de garde national et chantonnant d'un air guilleret.*

La, la, la, la... me voilà... la... la... lon... tiens, tu soupes?..

Mme BLAIREAU.

J'avais faim.

BLAIREAU.

Ma foi!... je mangerais bien aussi...

Mme BLAIREAU.

Eh bien!... et votre corps de garde?

BLAIREAU.

J'ai le temps... l'appel n'est qu'à minuit... et le poste est à deux pas. (*Il va poser son shako au fond, prend un couvert sur le buffet, revient s'asseoir à table et mange.*)

MATHILDE.

Georges... vous vous absentez bien souvent.

GEORGES.

Mais... je vais au cercle... vous le savez...

MATHILDE.

Quels attraits peut donc avoir pour vous une société comme celle-là... composée de gens qui, pour la plupart, vous sont indifférents... que vous pouvez rencontrer partout ailleurs... à la Bourse... au boulevard... à l'Opéra... (*Se levant et allant à lui.*) Voyons, Georges... je me sens un peu souffrante ce soir... si je vous demandais de rester près de moi?...

GEORGES, *son journal à la main.*

Désolé de vous refuser... il faut que je parle à Durosel, mon agent de change... quelques ordres à lui donner...

MATHILDE.

Vous le verrez demain...

GEORGES.

Impossible... il n'est pas chez lui le matin.

MATHILDE.

Vous lui écrirez...

GEORGES.

Non... je veux le voir.

MATHILDE.

Ah! c'est bien. (*Elle va se rasseoir près de sa toilette, prend un livre qui est dessus et lit. Georges s'assied sur la causeuse et parcourt son journal.*)

Mme BLAIREAU.

Dépêchez-vous, monsieur Blaireau... Vous allez être en retard.

BLAIREAU.

C'est que j'ai bien envie...

Mme BLAIREAU.

De quoi donc?

BLAIREAU.

De leur brûler la politesse ce soir.

Mme BLAIREAU.

Et le conseil de discipline?...

BLAIREAU.

Tant pis!... je tâterai un peu des haricots,

Mme BLAIREAU.

Du tout! du tout! allez ronfler au corps de garde.

BLAIREAU.

Je ronfle donc?...

Mme BLAIREAU.

S'il ronfle?... à démolir la muraille!... vous me réveillez sans cesse... mais cette nuit je me rattraperai... je vais donc pouvoir dormir tout mon soûl!...

GEORGES, *sur la causeuse, avec indifférence, tout en regardant son journal.*

L'Opéra a-t-il été brillant ce soir?

MATHILDE, *posant son livre.*

L'Alboni s'est surpassée... je regrettais que vous ne fussiez pas là.

GEORGES.

Je n'aime pas l'Opéra... vive la musique italienne!... votre Opéra m'étourdit et me fatigue!

MATHILDE.

Je le sais... mais ne pourriez-vous y venir de temps en temps pour moi? ne craignez-vous pas qu'en nous voyant toujours l'un sans l'autre, cela ne donne à penser?... (*Se levant et venant s'appuyer sur la causeuse.*) D'ailleurs, un mari n'est-il pas le protecteur naturel de sa femme?..

GEORGES, *les yeux toujours fixés sur son journal.*

De quelle protection pouvez-vous avoir besoin?

MATHILDE.

Mais jeune, riche... entourée d'hommages...

GEORGES.

Tiens! la Bourse a baissé.

MATHILDE, *avec une nuance de dépit.*

Ah! la Bourse a baissé?... (*Elle retourne s'asseoir à la toilette.*)

GEORGES.

De trente centimes. (*Il continue à lire. Mathilde reste plongée dans la rêverie.*)

BLAIREAU, *avec éclat.*

Dis donc, madame Blaireau! sais-tu que tu étais charmante ce soir. (*Il se lève et se rapproche de sa femme.*)

Mme BLAIREAU.

Vraiment?

BLAIREAU.

Tes yeux brillaient... Hé! hé!

Mme BLAIREAU, *reculant un peu sa chaise.*

Eh bien! monsieur Blaireau, voulez-vous bien finir!

BLAIREAU.

Le Monstre t'a fait de l'œil deux fois... Je l'ai bien remarqué. J'en suis jaloux. (*Ici, Mathilde se lève et vient de nouveau s'appuyer sur la causeuse.*)

Mme BLAIREAU.

Merci... un homme vert de la tête aux pieds!

BLAIREAU.

Laisse donc. C'est de la couleur... ça s'enlève. (*Allant se rasseoir à table.*) Je vais prendre encore un peu de gigot. (*Un instant après, il se lève, reporte le gigot sur le buffet, prend deux assiettes de dessert qu'il vient poser sur la table, se rassied et continue à manger.*)

MATHILDE, *penchée sur la causeuse.*

Georges!

GEORGES.

Mathilde!

MATHILDE.

Vous n'êtes donc pas jaloux!

GEORGES.

N'êtes-vous pas la plus vertueuse des femmes?

MATHILDE.

Et puis, qui voudrait me faire la cour? Pour vous, messieurs, n'est-ce pas chose convenue que votre femme n'est jamais jolie, n'a rien pour plaire?

GEORGES, *la regardant et posant son journal.*

Oh! Mathilde! (*A part.*) C'est qu'elle est charmante!

MATHILDE, *avec coquetterie.*

Comment trouvez-vous que me va ce bonnet?

GEORGES, *sans regarder.*

A ravir!

MATHILDE, *tristement.*

Georges!

AIR *de Périnette.*

Autrefois, vous restiez là,
Georges, qu'il vous en souvienne!
Et votre main dans la mienne
Pendant un an s'oublia...
Un an... et ce temps efface
Mon souvenir, votre amour...
Et près de moi votre place
Reste vide chaque jour.
O félicité passée!
O beaux rêves disparus!
Non, je n'ai plus votre pensée,
Non, Georges, vous ne m'aimez plus!

GEORGES, *la faisant asseoir sur la causeuse, à côté de lui.*

En vérité, Mathilde, vous avez là d'étranges idées... Je vous aime (*il lui baise la main*), et vous n'avez pas le droit d'en douter.

Mme BLAIREAU.

Voyons, monsieur Blaireau... Aurez-vous bientôt fini? Mais, qu'avez-vous donc ce soir?

BLAIREAU.

Décidément, je ne vais pas au corps de garde!

Mme BLAIREAU.

Vous! un caporal!

BLAIREAU, *se levant et reportant la bouteille sur le buffet.*

Bah! les factionnaires se relèveront tout seuls... Mame Blaireau, je reste!

Mme BLAIREAU.

Oh! pas de ces idées-là!.., (*Blaireau veut lui prendre la taille.*) Hippolyte, finissez... Voyons! prenez votre shako et partez!

BLAIREAU, *enlevant la table, et avec reproche.*

Ah! Virginie! Virginie!... (*Il chante tout le couplet suivant, en tenant la table dans ses mains.*)

Air précédent.

Autrefois, lorsque j'allais
Au café faire ma partie,
C'est toi, chère Virginie,
C'est toi qui me retenais.
Nous cultivions l' tête-à-tête...
Étais-je assez folichon!..
Je t'appelais ma bichette...
Tu m'appelais ton bichon...
Maint'nant ma flamme inutile
N'éprouve que des refus.
Quand j' veux rester, tu veux que j' file:
Non, bibich', tu ne m'aimes plus!

Il va placer la table contre le mur, à droite.

MATHILDE, *sur la causeuse avec Georges.*

Ainsi, Georges, vous ne sortez pas?

GEORGES.

C'est impossible... demain... (*Mathide se lève avec humeur et va se rasseoir devant la toilette. A part.*) Malaga qui m'a écrit. (*Il se lève.*)

BLAIREAU, *se rapprochant de sa femme.*

Enfoncées les patrouilles!... je brave l'hôtel des haricots!...

Mme BLAIREAU, *se levant.*

Oh! pas de ça!... Vous irez coucher au corps de garde!... (*Lui donnant son shako.*) Tenez, filez...

BLAIREAU, *suppliant.*

Mame Blaireau!... Virginie!...

Mme BLAIREAU.

Il n'y a pas de Virginie qui tienne!... partez!...

GEORGES, *qui a pris son paletot et vient près de sa femme.*

Adieu, Mathilde... (*Il l'embrasse au front.*)

MATHILDE, *froidement.*

Adieu! Georges!...

GEORGES, *à part.*

Bah! le sommeil lui fera tout oublier. (*Il sort.*)

Mme BLAIREAU*, *repoussant son mari qui l'embrasse à plusieurs reprises.*

Mais partez donc!

BLAIREAU.

Laisse-moi t'embrasser.

Mme BLAIREAU, *le poussant vers la porte de sortie.*

Vous manquerez l'appel.

MATHILDE, *tristement.*

Parti!

BLAIREAU.

C'est égal... si tu avais voulu...·j'aurais bravé les haricots...

Mme BLAIREAU.

C'est bon! c'est bon!...

BLAIREAU.

Tu verras... à mon tour... quand tu... alors je... non!... (*Il sort par la deuxième porte.*)

SCENE VI.

MATHILDE, *à gauche,* Mme BLAIREAU.

Mme BLAIREAU**.

M'en voilà débarrassée... maintenant visitons tout... il y a tant de filous qui s'insinuent dans les maisons... (*Elle prend la bougie.*) et puis cet homme vert... ce monstre... oh!... (*Elle sort par la deuxième porte. — Le compartiment de droite reste dans l'obscurité.*)

SCENE VII.

MATHILDE; *puis* LA FEMME DE CHAMBRE *à gauche; et ensuite* Mme BLAIREAU, *à droite.*

MATHILDE, *qui s'est levée, venant s'asseoir sur la causeuse et trouvant une lettre dessus.*

Quel est ce billet?... tombé de la poche de Georges, sans doute... (*Regardant l'adresse de la lettre.*) Une écriture de femme... (*Ouvrant la lettre et la parcourant.*) Un rendez-vous à la Maison d'or... cette nuit!... Georges me trompe!... (*Elle se lève vivement et va agiter une sonnette qui est sur la toilette.*)

LA FEMME DE CHAMBRE*, *entrant.*

Madame a sonné?...

MATHILDE.

Oui... Mon chapeau... mon châle... ma robe de chambre...

LA FEMME DE CHAMBRE.

Madame va sortir?...

MATHILDE, *avec agitation.*

La Maison d'or... c'est au coin de la rue Laffitte, n'est-ce pas?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui, madame... mais madame ne songe pas à y aller, je pense... un pareil endroit... à cette heure!...

MATHILDE, *à elle-même.*

Cette fille a raison... je ne puis... et pourtant... (*Haut.*) Oh!... qu'on me fasse venir une voiture!... un fiacre!... c'est-à-dire... n'importe!...

LA FEMME DE CHAMBRE.

Madame veut donc?...

MATHILDE.

Allez!... (*La femme de chambre sort.*) Oui, c'est cela... je l'attendrai toute la nuit, s'il le faut... car rester ici... c'est impossible...

Mme BLAIREAU, *rentrant par la deuxième porte avec la bougie. (Le compartiment à droite s'éclaire.)*

Là... je suis bien sûre qu'il n'y a pas de voleurs... Ah!... je vais faire une fameuse nuit... je tombe de sommeil... (*Elle se dirige tranquillement vers la première porte à droite. — Pendant ce temps, la femme de chambre apporte à sa maîtresse tout ce qu'elle lui a demandé. — Mathilde se rhabille dans la plus vive agitation. — On entend la voix de Blaireau crier en dehors :* CORDON, S'IL VOUS PLAÎT? — *La toile tombe.*)

ACTE III.

Le théâtre représente un cabinet élégant à pans coupés et brillamment éclairé. — Cheminée au fond. — Porte d'entrée dans le pan coupé de gauche. — Fenêtre dans le pan coupé de droite. — Au milieu, une table splendidement servie. — A gauche, sur le devant, une table de jeu. — A droite, un fauteuil-Voltaire.

SCENE I.

DUTILLET, HECTOR, GEORGES, MALAGA, SIMONNE, CONVIVES DES DEUX SEXES. (*Au lever du rideau, Georges, Hector, Malaga et une autre jeune femme sont assis à la table, qui presente l'aspect d'un souper tirant à sa fin. — Malaga est assise dans le fauteuil-Voltaire et tient un verre à champagne, que remplit Dutillet qui est debout à côté d'elle. Deux jeunes gens jouent à la table de jeu, une autre jeune femme les regarde jouer. Malaga assise à côté de Georges est penchée sur lui. — Hector à l'autre bout de la table a l'air tout défait.*)

CHOEUR.

AIR : *Premier chœur du Maître d'armes.*

Noyer les soucis dans le verre,
Qui donne aux chansons leur essor,
C'est la morale peu sévère
Du refrain de la Maison d'or

Dutillet vient se remettre à table, au milieu.

DUTILLET, *debout élevant son verre.*

A la santé de nos créanciers!

TOUS, *élevant leurs verres.*

A la santé de nos créanciers!

UN JOUEUR.

Taisez-vous donc, sapristi!

DUTILLET.

Il est charmant, lui!... (*Gesticulant avec une bouteille.*) A Paris, messieurs!... mais au Paris qui s'amuse!... aux femmes jeunes et joyeuses!... aux hommes jeunes et joyeux!... Qu'est-ce que la vie, messieurs?... Qu'est-ce que la vie, mesdames?... C'est un verre de champagne; sifflons-le... C'est une femme qui trompe; trompons-la... C'est le mémoire de notre tailleur, ne le payons jamais!...

MALAGA, *se levant et venant pousser Hector qu'elle fait lever.*

Buvez donc, Totor!

HECTOR, *un peu pâle.*

Oui... oui...

DUTILLET, *élevant son verre.*

A Hector de Blangy, jeune polka de la plus belle espérance, et notre amphitryon!...

HECTOR, *à part.*

Je suis fâché d'avoir mangé du melon, moi!...

DUTILLET.

A Hector, mesdames!... à l'intrépide soupeur!...

MALAGA, *élevant son verre.*

A Totor!

TOUS, *de même.*

A Totor!...

HECTOR, *à part.*

Je crois qu'il était trop mûr.

DUTILLET, *appelant.*

Garçon!.. Garçon! (*Le garçon paraît.*) Tu es sourd donc!... des cigares!... (*Il se rassied.*)

SIMONNE.

Et des cigarettes. (*Elle s'assied à la place d'Hector, qui se met sur le fauteuil Voltaire. Le garçon sort et entre presque aussitôt, en apportant des cigares et des cigarettes sur une assiette... Les hommes prennent des cigares les femmes des cigarettes.*)

GEORGES, *à Malaga, qui est penchée sur lui.*

Et vous dites que vous m'aimez?...

MALAGA.

Aussi vrai que vous ne m'aimez pas!

GEORGES.

Moi!...

MALAGA.

Prenez garde... je suis jalouse!.. si j'avais un rivale, je lui arracherais les yeux d'abord !...

GEORGES, *riant à part.*

Pauvre Maltilde, qui les a si jolis!

DUTILLET, *se levant et allumant son cigare.*

A propos, vous ne savez pas que je suis amoureux!

TOUS.

Ah! bah!

SIMONNE.

Et de quoi?...

DUTILLET.

De quoi?... parbleu, ce n'est pas de mon portier!... (*On rit.*) D'une femme que j'adore.

LES FEMMES.

Qui ça?.. qui ça?

DUTILLET.

Son nom est un mystère.

TOUS

Oh!

DUTILLET.

Vous comprenez... une femme mariée!...

MALAGA.

Oh! mariée!...

DUTILLET.

Parfaitement mariée, Malaga!.. Un ange qui devrait habiter le ciel... mais qui préfère la rue de la Chaussée-d'Antin... à ce qu'il paraît.

GEORGES, *riant.*

Tiens! ma rue!... Le nom?

TOUS.

Le nom? le nom?...

DUTILLET.

Demandez-moi ma tête!...

GEORGES, *riant.*

Ce pauvre mari!...

DUTILLET.

Il néglige sa femme, le malheureux!

GEORGES.

C'est un niais!... A sa santé!

TOUS.

A sa santé!...

SIMONNE, *offrant un cigare à Hector.*

Fumez donc, Hector!... (*Hector se lève.*)

DUTILLET.

Est-ce que le cigare vous fait mal?

HECTOR, *prenant vivement le cigare.*

Moi.... non... (*A part.*) Ça m'incommode extrêmement. (*Il l'allume.*)

DUTILLET.

Et maintenant une chanson!

TOUS.

C'est ça! c'est ça!

HECTOR, *à part.*

Ah! que je suis donc fâché d'avoir mangé du melon! (*Il se rassied dans le fauteuil.*)

GEORGES.

La chanson du Turlututu!... Chacun son couplet!..

TOUS.

Et chorus au refrain!

UN JOUEUR.

Ah! pas moyen de jouer! (*Les deux joueurs se lèvent et quittent un moment leur jeu.*)

DUTILLET.

AIR *nouveau de M. J. Nargeot.*

Adieu, drinn drinn, la chanson folle!
Drinn drinn fait son paquet et part!...
Amis, puisque drinn drinn s'envole,
Avec moi remplacez-le par
Turlututu! (*bis.*)
Ce refrain est moins rebattu.
Turlututu!
Turlututu! (*bis.*)
Turlututu! turlututu!

Il se rassied.

CHOEUR.

Turlututu! etc.

SIMONNE, *se levant.*

Désormais, plus d'amours nouvelles!
Sans croquer les fruits défendus,
Les femmes vont être fidèles,
Et les maris ne seront plus...
Turlututu!
Le mot de Molière est connu!
Turlututu! etc.

Elle se rassied.

CHOEUR.

Turlututu! etc.

GEORGES, *se levant.*

Plus d'ennuis! plus de politique
Que le monde, pour rajeunir,
Grave ce mot philosophique,
Sur le vieux drapeau du plaisir!
Turlututu!
Que ce refrain soit répandu.
Turlututu! etc.

CHOEUR.

Turlututu! etc.

Les reprises de ces couplets se font avec accompagnement de couteaux sur les verres.

TOUS, *se levant.*

Bravo! bravo!

LE GARÇON, *entrant avec un autre.*

Pardon, mesdames... mais le patron vous prie de chanter moins fort. (*Les deux garçons enlèvent la table et la portent au fond, devant la cheminée.—Les joueurs se remettent à leur jeu.*)

MALAGA.*

Que l'on nous serve le patron!... Apportez-nous M. Verdier!

TOUS.

Oui! monsieur Verdier!

LE GARÇON.

Monsieur Verdier est couché.

MALAGA.

Qu'on me l'habille!

TOUS, *criant sur l'air des Lampions.*

M'sieur Verdier! m'sieur Verdier! m'sieur Verdier!

LE GARÇON.

Mesdames, je vous en supplie... Justement, je viens de voir une patrouille sur le boulevard. (*Il sort.*)

TOUS, *allant vers la fenêtre, excepté Hector qui passe à gauche et Dutillet qui va s'asseoir dans le fauteuil.*

Une patrouille!...

MALAGA, *regardant par la fenêtre.***

Mesdames, voyez donc ce fiacre... Il est habité... Les stores sont baissés.

DUTILLET.

Comment! il est encore là!... Voilà plus d'une heure qu'il ne bouge pas.

MALAGA.

C'est peut-être une femme honnête qui attend l'un de vous à la sortie.

SIMONNE.

Pour lui sauter aux yeux... Ça sera drôle. (*Elle passe à gauche.*)

MALAGA.

Peut-être vous, Georges.

GEORGES.

Moi!... Oh! quelle idée!... Dutillet, c'est plutôt votre femme mariée!

MALAGA.

A moins que ça ne soit le père à Totor!

HECTOR.

Hein?...

MALAGA.

Totor... C'est votre père.

HECTOR.

Avec sa canne, peut-être?

SIMONNE.

Oui, c'est le père à Totor... (*Allant à la fenêtre.*) Ohé! monsieur Totor, ohé!

MALAGA.**

Silence!... Voici la patrouille qui passe!

DUTILLET, *se levant.*

La patrouille! (*Il va à la fenêtre.*)

MALAGA.***

Invitons-la!

DUTILLET, *criant par la fenêtre.*

hé! caporal!... hors la garde! venez reconnaître... trouille!

LE GARÇON, *rentrant.*****

Monsieur!... vous allez faire fermer la maison! (*Les deux dames le retiennent.*)

BLAIREAU, *en dehors.*

Qui est-ce qui appelle la garde nationale, là-haut?

DUTILLET, *à la fenêtre.*

Tiens! monsieur Trinquart, le notaire!... Montez donc, monsieur Trinquart!...

TRINQUART, *en dehors.*

Je ne peux pas... Nous sommes en patrouille!

DUTILLET.

Venez un instant!...

LE GARÇON, *allant à Dutillet.*

Mais, monsieur...

DUTILLET*, *saisissant le garçon.*

Veux-tu me laisser tranquille!... (*Criant à la fenêtre.*) Montez... ou je jette le garçon par la fenêtre!

LE GARÇON, *se débattant.*

Au secours! au secours!... à moi!...

BLAIREAU, *en dehors.*

Nous voilà!.. Je monte!... Portez... armes!

DUTILLET, *lâchant le garçon, qui se sauve.*

Je savais bien que je trouverais le moyen de les faire monter!..

TOUS, *air des Lampions.*

La patrouille! la patrouille! la patrouille!...

BLAIREAU, *dans l'escalier.*

Portez armes!... Alignement!... Emboîtez!...

TOUS, *riant.*

Les voici!

DUTILLET.

Le salut militaire!... (*Hommes et femmes se rangent sur une ligne en biais, à partir de la porte d'entrée jusque sur le devant du théâtre à droite, et font le salut militaire. Les joueurs seuls ne bougent pas**.*)

SCENE II.

LES MÊMES, BLAIREAU, TRINQUART, DURONÇAY, DEUX AUTRES GARDES NATIONAUX. (*Ils entrent au pas sur le chœur suivant, et descendent à l'avant-scène, Blaireau en tête. — Ils défilent devant les convives.*)

CHOEUR.

AIR *de l'Ours et le Pacha.*

Honneur et gloire à la patrouille!
Que le temps soit vilain ou beau,
Ils méprisent l'eau qui les mouille,
Narguant les rhumes de cerveau!

BLAIREAU.

Marquez le pas!... Fixe!... Déposez... armes!... Rrrrompez les rangs.

TOUS.

Ah! ah! (*Les convives entourent les gardes nationaux.*)

BLAIREAU.*

Ah ça! on a requis la force armée?

MALAGA.

Pour lui offrir un verre de champagne!

TRINQUART.

Volontiers.

BLAIREAU.

Comme caporal, je défends à mes quatre hommes de s'endormir dans les délices de Capoue...

TOUS.

Oh!...

BLAIREAU.

Comme homme privé, je leur ordonne d'accepter.

TOUS.

Vivat! (*Les gardes nationaux vont au fond et boivent du champagne.*)

BLAIREAU**, *reconnaissant Dutillet, qui s'approche de lui.*

Eh! mais... je ne me trompe pas... Le monsieur qui a offert des fleurs à Virginie, mon épouse!

DUTILLET.

Lui-même... Sans rancune...

BLAIREAU.

Vous avez été léger, jeune homme... Oh! vous avez été léger... J'en appelle à la société.

TOUS, *redescendant.*

Voyons ça! (*Trinquart et Duronçay ont été se placer derrière la table de jeu et regardent jouer.*)

BLAIREAU.***

Je revenais de voir *le Monstre*... à l'Ambigu... (*Changeant de ton*) Quelle jolie pièce!... Je vais vous la raconter.

TOUS, *s'éloignant.*

Non! non!

MALAGA,**** *s'approchant de Blaireau un verre à la main, et le lui offrant.*

A la santé du caporal!

TOUS.

A la santé du caporal!...

UN JOUEUR, *annonçant la retourne.*

Le roi!

BLAIREAU, *le verre à la main.*

Que vois-je?... Des cartes!... On se livre au jeu... Je vais dresser procès-verbal!...

TOUS, *s'approchant*.*

Oh! caporal!...

TRINQUART, *à l'un des joueurs.*

Jouez donc atout, monsieur!... Dame de trèfle... Le coup est sûr... Je parie cinq francs!...

DURONÇAY.

Je les tiens!...

TRINQUART, *conseillant.*

Atout!... carte basse!...

DURONÇAY, *de même.*

On coupe... Atout... Roi de carreau... et atout... Gagné!... (*Les deux joueurs se lèvent et quittent la table.*) Je vous provoque à l'écarté, monsieur Trinquart!

TRINQUART.

J'accepte!... Attendez-nous, monsieur Blaireau. (*Ils s'asseyent à la table de jeu, gardant leur fusil entre leurs jambes, et jouent.*)

BLAIREAU, *rendant son verre.* **

Que vois-je?... mes hommes sont sourds à la voix de leur caporal!...

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Et dans l'autre maison peut-être,
On escalade une fenêtre!
C'est nous qu'on charge de veiller,
De surveiller, de patrouiller!
Ah! quelle honte sans égale!
Vit-on jamais pareil scandale!
Le filou vole en liberté,
Le garde joue à l'écarté!

On rit.

TRINQUART.

Je demande des cartes!...

BLAIREAU*, *allant derrière la table de jeu, entre Trinquart et Duronçay.*

Monsieur Trinquart, vous compromettez votre uniforme... Voilà mon opinion.

TRINQUART, *jouant.*

Cœur!

BLAIREAU.

Je ferai mon rapport, monsieur Trinquart.

TRINQUART.

Trèfle!...

BLAIREAU, *à Duronçay.*

Coupez du sept... le point est à vous... (*Avec colère à Trinquart.*) Et je vous ferai flanquer aux haricots!

MALAGA, *se rapprochant.*

Voyons, mon petit Blaireau.

TOUTES, *l'entourant et le ramenant au milieu.*

Ah! mon petit Blaireau!...

BLAIREAU**.

On me fait des agaceries!... on m'appelle son petit Blaireau!... quand je dois veiller au salut de la ville!... Oh! sortons... car je rougis pour ma baïonnette!...

TOUS, *air des Lampions.*

Viv' Blaireau! viv' Blaireau! viv' Blaireau!...

BLAIREAU.

Et l'on me chansonne!... Mais je suis dans un repaire!... (*Allant près de la table de jeu.*) Monsieur Trinquart, voulez-vous venir?

TRINQUART***.

Vous êtes bon, vous!... je perds 30 francs!

BLAIREAU.

Voulez-vous venir?... Une fois... deux fois... trois fois?...

TRINQUART.

Allez-vous promener!

BLAIREAU, *sévèrement.*

Monsieur Trinquart, vous vous oubliez... J'aurai l'honneur de vous faire remarquer que vous vous oubliez... Monsieur Duronçay, vous êtes plus raisonnable... voulez-vous venir?

DURONÇAY.

Je ne peux pas, mon ami... je gagne!

BLAIREAU.

Que le diable vous emporte! (*Aux deux autres gardes nationaux.*) Mes amis, en route! Portez... armes! formez les rangs... Emboîtons!... (*Il sort avec ses deux gardes nationaux sur la reprise du chœur. — On répète le jeu de l'entrée.*)

REPRISE DU CHOEUR D'ENTRÉE.

Honneur et gloire à la patrouille, etc.

Tous, excepté Georges et Malaga, les accompagnent jusqu'à la porte, en riant. Hector est resté assis dans le fauteuil.

SCENE III.

LES MÊMES, *moins Blaireau et les deux gardes nationaux.*

MALAGA*, *à Georges, qui est assis près de la fenêtre.*

Eh bien! Georges, que faites-vous là? Décidément, ce fiacre vous intrigue.

GEORGES.

Moi?... En quoi voulez-vous qu'il m'intéresse?

DUTILLET**, *revenant en scène, à part.*

Et cette bouquetière qui n'arrive pas... se douterait-elle?...

SIMONNE***, *revenant en scène.*

Une idée!... relivrons-nous au champagne!

GEORGES, *se levant.*

C'est cela!... et buvons!... étourdissons-nous!...

TOUS.

Oui, c'est ça! (*Ils remontent près de la table et boivent.*)

TRINQUART***, *à Duronçay.*

Ça fait quarante francs que je perds, monsieur Duronçay.

DURONÇAY.

Est-ce que vous allez rentrer au corps de garde?

TRINQUART.

Et vous?

DURONÇAY, *bâillant.*

Ma foi, j'ai bien envie d'aller me coucher.

TRINQUART.

Moi aussi!

DURONÇAY.

Allons-y!.. ça va-t-il?..

TRINQUART.

Ça va!...

TOUS DEUX, *se levant et saluant.*

Messieurs... mesdames...

GEORGES, *près de la table.*

Bonne nuit, messieurs... excusez, si nous ne vous reconduisons pas.

LE GARÇON, *rentrant.**

Voici une jeune fille qui demande Monsieur...

TOUS.

Une jeune fille...

DUTILLET, *à part.*

C'est elle!.. enfin! (*Causette paraît. — Trinquart, Duronçay et le garçon sortent après son entrée.*)

SCENE IV.

CAUSETTE, MALAGA, SIMONNE, GEORGES, DUTILLET, HECTOR, JEUNES GENS, JEUNES FEMMES.

MALAGA, *à Causette qui est arrêtée sur le seuil.*

Causette!.. mais entre donc...

CAUSETTE, *entrant timidement, un bouquet de camélias et de violettes de Parme à la main.***

Pardon... c'est que je n'ose pas...

HECTOR.

Mes fleurs... mais arrive donc!..(*Elle s'approche.*) Tiens, voilà ton louis!.. (*Il lui donne une pièce d'or et prend le bouquet.*)

CAUSETTE.

Merci, monsieur!

HECTOR, *à Malaga qui descend au milieu, lui offrant le bouquet.* **.

Charmante Malaga, voulez-vous me permettre de vous offrir ces camélias moins blancs et moins frais que vous?..

(*Malaga prend le bouquet, tourne le dos à Hector et va près de Causette, qui est entourée des autres dames.*)

DUTILLET, *frappant sur l'épaule d'Hector.*

A le bonne heure!.. il se forme ce petit!..

HECTOR, *passant à droite.*

Vous trouvez?.. (*A part.*) Je prendrais bien une tasse de thé.

DUTILLET, *à part.* *

Maintenant retenons-la.

CAUSETTE.

Je vous remercie, mesdames... (*Elle salue comme pour se retirer!*)

DUTILLET, *qui est allé prendre une bouteille et un verre sur la table.*

Un verre de moët pour la Rose du Boulevard.

TOUS.

C'est ça!.. (*Hector remonte, passe à gauche, et va s'asseoir près de la table de jeu.*)

SIMONNE.

Du champagne!..

CAUSETTE, *passant près de Dutillet.***

Non, merci, merci... On m'a défendu de boire du champagne.

MALAGA.

Qui donc?...

CAUSETTE.

Mon tuteur.

DUTILLET.

Qui ça... ton tuteur?

CAUSETTE.

César.

TOUS.

César!...

DUTILLET.

Eh bien! malgré la défense de M. César, (*riant*) de ton tuteur...

GEORGES, *l'arrêtant.*

Dutillet, y songez-vous?... faire boire cet enfant...

DUTILLET.

Bah! c'est drôle!... (*A Causette.*) Tu en boiras... ou tu ne sortiras pas!

CAUSETTE.

Oh! messieurs... il se fait tard... Et qu'est-ce que dirait César, s'il ne me voyait pas rentrer!...

DUTILLET.

Nous te reconduirons... (*Lui tendant le verre.*) Bois... ou nous te retenons prisonnière... nous te gardons à perpétuité!...

CAUSETTE.

Oh! je vais boire!... (*Elle prend le verre et boit un peu.*) Oh! c'est-y sucré!... c'est joliment bon!... César qui ne me donne que de l'eau rougie!...

DUTILLET.

M. César est un imbécile!

CAUSETTE, *rendant le verre à Dutillet.*

Oh! n'en dites pas de mal!... c'est comme qui dirait mon frère.

AIR : *Enfants, n'y touchez pas.*

A quatorze ans, j'étais seule sur terre:
Le bon Dieu m'avait pris mon seul amour, ma mère!
Et je pleurais!.. quand il me dit . « Espère,
» Le ciel nous doit un avenir meilleur!.. »
Nous sommes l'un à l'autre unis par le malheur;
Nous étions sans soutien, César devint mon frère,
Et je devins sa sœur!
César, je suis ta sœur!

MALAGA, *émue.*

Pauvre petite!... Elle m'intéresse, cette chère enfant!

CAUSETTE.

Quand je pense à ça, j'ai un poids sur le cœur.

HECTOR, *à part.*

Est-ce qu'elle aurait mangé du melon?

DUTILLET.

Allons, bois! ça t'égayera. (*Il lui présente de nouveau le verre qu'il a rempli.*)

CAUSETTE, *naïvement.*

Vrai?...

DUTILLET.

Parbleu!

CAUSETTE.

Il n'y a pas de mal?

DUTILLET.

Au contraire.

SIMONNE.

Tu le vois bien, puisque nous en buvons!

CAUSETTE, *prenant le verre.*

Alors, je veux bien. (*Elle boit.*) Oh! ça picote. (*Georges remonte et passe à gauche.*)

DUTILLET.

C'est bon... Hein?.. (*A part.*) Bravo! ça va tout seul.

CAUSETTE.

Oui, c'est vrai que ça vous égaye!... je me sens déjà toute drôle!

DUTILLET, *voulant remplir le verre.*

Alors, encore!..

CAUSETTE.

Assez!.. assez!..

DUTILLET, *versant.*

Allons donc!.. pour une fois!.. (*Causette boit et rend le verre à Dutillet, qui va le reporter sur la table, ainsi que la bouteille. Musique piano à l'orchestre.*)

MALAGA.

C'est qu'elle est très-gentille, cette petite... Si, au lieu de ce simple bonnet, elle était entortillée de dentelles, comme ça... (*Elle lui ôte son bonnet et lui met à la place une mantille de dentelles.*)

SIMONNE, *prenant le bras de Causette.*

C'est qu'elle a le bras très-blanc!.. regarde donc, Malaga... il faudrait un bracelet à cette jolie main-là... Tiens, petite... (*Elle lui attache son bracelet.*)

GEORGES.

Voyons, mesdames... pourquoi faire briller tant de séductions aux yeux de cette pauvre fille?

SIMONNE, *l'éloignant de la main.*

Laissez-nous donc!.. ça ne vous regarde pas!

CAUSETTE.

Oh! le joli bracelet!.. c'est-y de l'or pour de bon?..

SIMONNE.

De chez Jeannisset... et des diamants... deux mille francs, ma chère!..

CAUSETTE.

Deux mille francs!.. deux mille francs!.. c'est une fortune!.. Vous êtes joliment riches, vous! (*Elle admire le bracelet.*)

MALAGA.

Pauvre enfant!.. avec des yeux comme ça... et une figure d'ange... Vendre des fleurs sur le pavé de Paris! (*Elle va s'asseoir dans le fauteuil à droite.*)

SIMONNE, *à Causette.*

Si les hommes étaient justes, tu devrais vivre dans la soie jusqu'au cou!.. mais, non... il leur faut du chic pour les pincer!.. Jobardinos, va! (*Elle dit ce dernier mot en regardant Hector, et elle remonte.*)

HECTOR, *à part.*

Jobardinos!...

CAUSETTE, *comme enivrée.*

Deux mille francs!.. de l'or et des diamants!.. Oh! être riche!.. que c'est bon!.. au lieu de vendre des fleurs... avoir des beaux jeunes gens qui en achètent pour vous... avoir un bel appartement, au lieu de demeurer... (*Avec extase.*) Oh! deux mille francs! deux mille francs!

DUTILLET, *à part, riant.*

Peste! la petite a des dispositions!..

MALAGA, *assise.*

Viens me voir, petite... je te produirai dans le monde... à Mabille...

CAUSETTE, *avec enthousiasme.*

Oh! tant pis... je veux être riche!.. je veux avoir des bracelets de deux mille francs!.. je veux...

CÉSAR, *en dehors.*

Sapristi! garçon, laissez-moi donc entrer!.. puisque j'ai une réponse à porter!..

CAUSETTE, *atterrée.*

César! (*Malaga se lève et Simonne redescend.*)

DUTILLET, *riant, à part.*

Le tuteur!.. ça se complique!

CAUSETTE.

César!.. et j'ai des diamants!.. de la dentelle!.. Oh! qu'il ne me voie pas ainsi!.. ne dites rien... cachez-moi! par grâce, cachez-moi!..

GEORGES.

Oui, cachez-la!

MALAGA.

Tiens, sur ce fauteuil! (*Causette s'y blottit rapidement.*) Là!.. ce cachemire par-dessus!.. (*Elle étend sur Causette un cachemire qui était sur le dossier du fauteuil.*) Là!... le tour est fait... monsieur César n'y verra que du feu!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, CÉSAR.

CÉSAR, *entrant.*

Pardon, excuse, messieurs, mesdames et la société... Tiens! bonjour, monsieur Dutillet.

DUTILLET.

Tu me connais!...

CÉSAR.

Est-ce que je ne connais pas tout le monde sur la ligne du boulevard?... (*Voyant Georges.*) Tiens, monsieur Georges!...

SIMONNE.

Tu le connais aussi?...

CÉSAR.

Je connais tout, que je vous dis.... noms, prénoms et professions...

GEORGES, *bas à César.*

Tais-toi!..

CÉSAR, *bas.*

Ah!.. suffit!.. (*Haut.*) Quand je dis que je connais... (*Apercevant Hector, qui est assis et qui a la tête appuyée contre la table de jeu.*) Monsieur Hector!.. monsieur Hector!.. (*Hector relève la tête.*) Je viens donc vous apporter la réponse de votre papa!..

HECTOR.

Mais il n'y avait pas de réponse.

CÉSAR.

Si fait... il m'a payé pour la faire... et je tiens à gagner mon argent.

HECTOR, *contrarié.*

Eh bien?..

CÉSAR.

Faut-y dire?..

DUTILLET.

Parle!

CÉSAR.

C'est que c'est pas très-rigolo!.. enfin, c'est égal... votre papa a dit comme ça : les cours de droit, c'est des farces et je ne donne pas là-dedans (qu'il a dit). Mon fils est un gueusard (qu'il a dit). Mon fils est un pas grand'chose (qu'il a dit). Il découche... (*Hector se lève.*) Et demain je le mettrai au pain sec... (qu'il a dit.)

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah!

HECTOR, *à part.*

Devant Malaga!.. oh! je suis vexé!..

MALAGA.

Totor, on vous mettra en retenue!

CÉSAR.

Alors, j'y ai parlé de monsieur... monsieur... Enfin... le professeur... il m'a répondu qu'à l'École de Droit on ne travaillait pas la nuit... Sur ce, il a mis la main sur sa canne... ça m'a donné le taf... mais il m'a dit : C'est pas pour toi, mon garçon... c'est pour un autre... V'là ma commission faite... (*Il salue.*) Messieurs, mesdames et la société... (*Il fait un mouvement pour sortir et aperçoit Causette étendue dans le fauteuil.*) Pristi! en v'là une qu'en a assez de l'agrément!.. Ah! bah! on est jeune!.. faut s'amuser!.. je m'amuse aussi, moi... quand je trouve une occasion honnête, s'entend... mais je m'amuse pas toujours... vu que je suis devenu sérieux, depuis que j'ai une mission à remplir.

TOUS.

Une mission!..

CÉSAR.

Demandez à monsieur Georges... il connaît cette histoire-là... il vous la racontera... Sur ce... (*Il va pour sortir.*)

GEORGES.

Non, ne t'en va pas encore. (*César revient.*)

DUTILLET, *passant près de Georges.*

Vous le retenez?... et Causette qui est là!

GEORGES, *à part.*

Raison de plus! (*Dutillet passe à gauche et va près d'Hector, qui s'est rassis de l'autre côté de la table de jeu.—Simonne passe à droite, et se tient d'un côté du fauteuil où est Causette, tandis que Malaga reste de l'autre. — Haut.*) Cette histoire dont tu parles, raconte-la toi-même.

CÉSAR.

Bah! vous voulez?

GEORGES.

Je suis sûr qu'elle intéressera ces dames.

CÉSAR.

Oh! je veux bien. (*A Malaga.*) Voilà ce que c'est, ma belle dame. J'ai été recueilli par des braves gens qui avaient une fille... Causette!

TOUS.

Causette!

CÉSAR.

Causette!... la petite bouquetière... Un jour, ses parents sont venus à décéder... et moi qu'avais mangé leur pain, je m'ai dit comme ça : n, i, ni, fini de rire, César! Toi qu'étais bambocheur... toi qu'on avait surnommé Rigolo Ier, roi des bons enfants, faut plus aller aux Acacias, vu que ça coûte dix sous d'entrée... C'est en consommation, j'sais bien... mais n'importe... Il y a dans le monde une orpheline qu'il s'agit de défendre et de protéger... et il faut faire des économies... faut arrondir la tirelire d'amour, et je m'ai tenu parole... Je suis à cette heure rangé et dur à la peine... A vot' service, not' bourgeois.

GEORGES.

Brave garçon! (*Simonne est revenue se placer entre Malaga et le fauteuil, et Dutillet a gagné la droite et se trouve de l'autre côté du fauteuil.*)

MALAGA.

Sais-tu que ta conduite est très-belle, petit!

CÉSAR.

C'est tout naturel, pardine!... Je demanderai pas le prix Montyon pour ça!... Tenez, vous êtes tous ici des bons enfants... des rigoleurs de la haute... Vous riez... vous faites la noce... mais qu'il s'agisse de votre famille... de vos sœurs, par exemple... oh! je m'y connais, allez, vous quitteriez bien vite votre champagne pour les défendre! On s'étourdit quelquefois... mais le cœur est toujours là... fidèle au poste!... Cette petite conscience vous parle et on l'écoute toujours!... Eh bien! Causette, c'est ma sœur, à moi!... (*Mouvement de Causette. — César s'en aperçoit.*) Tiens! on dirait qu'elle se réveille, celle-là!... (*Malaga et Simonne descendent un peu, pour mieux cacher Causette.*) Je l'ai aimée qu'elle avait deux ans et moi quatre ans... En grandissant, je m'ai habitué à la respecter... Quand nous nous quittons au matin pour travailler chacun de notre côté, elle à vendre ses fleurs, moi à faire des commissions... Eh ben! elle me sourit... et ce sourire-là me donne de la gaîté et du courage pour toute la journée!

AIR : *Le mot le plus doux, c'est aimer.*

Petit' compagn' de mon enfance,
Du pauvre les seules amours,
Toi, mon bien, toi, mon espérance,
J' sens là que je t'aimerai toujours!
Reste, reste dans ta mansarde!
Marchons en nous donnant la main...
Et le bonheur que Dieu nous garde, } (*bis*).
A notr' port' frappera demain! }

MALAGA, *qui pleure.*

Ah! que je suis bête!... voilà que je pleure, à présent... (*Elle remonte.*)

CÉSAR.

Tiens! et moi aussi, madame.

DUTILLET, *venant près de César.*

Ah çà, mon brave, si tu aimes cette petite, tu ne peux pas t'opposer...

CÉSAR.

A ce qu'elle cesse d'être une brave et honnête fille!... non, c'est mon sac... Je m'y oppose... Si je savais la moindre chose... nom d'un petit bonhomme!... elle passerait un vilain quart d'heure! (*Mouvement de Causette. — Riant.*) Mais je suis bien tranquille... Elle dort, à l'heure qu'il est... et j'vas en faire autant!.. (*Allant à Hector, qui a un cigare à la bouche**.*) M. Hector, la commission est faite et payée... (*Désignant son cigare.*) S'il vous incommode, mon bourgeois... (*Hector le lui donne.*) Enlevé! (*Revenant au milieu****) Messieurs, mesdames et la société, au plaisir de vous revoir! (*Chantant.*)

Et v'là comment Paris s'endort! (*bis.*)

Il sort joyeusement. Musique à l'orchestre jusqu'au baisser du rideau.

SCENE VI.

LES MÊMES, *moins César.*

DUTILLET.

Enfin, il est parti!...

CAUSETTE, *se découvrant et se levant.*

Parti!... et je suis là!... (*Revenant au milieu.—Malaga descend près de Georges*.*) Oh! reprenez bien vite tout ça!... (*Détachant le bracelet.*) Oh! le voilà votre bracelet de deux mille francs!... (*Elle le jette.*) Le bonheur à ce prix-là!... Oh! je n'en veux pas!... c'est trop cher!...

SIMONNE.

Essuie tes beaux yeux!... monsieur César ne te mangera pas!...

CAUSETTE.

Oh! je veux m'en aller! je veux m'en aller!

DUTILLET, *la retenant.*

Y songes-tu?... à cette heure!... seule dans les rues!... Nous te reconduirons!...

GEORGES.

Pourquoi retenir cette enfant?... Et puisqu'elle veut partir?...

MALAGA, *l'arrêtant.*

Eh bien! Georges, que vous importe cette jeune fille?...

CAUSETTE.

C'est singulier... ma tête s'alourdit... mes yeux se ferment... (*Elle chancelle.*)

SIMONNE, *la soutenant.*

Mais elle se trouve mal!... (*Aidée de Dutillet, elle la fait asseoir dans le fauteuil et lui prodigue des soins.*)

MALAGA.

Totor, de l'air!

HECTOR.

Oh! oui, j'en ai bien besoin. (*Il va ouvrir la fenêtre.*)

DUTILLET.

Du tout!... c'est l'effet du champagne...

CAUSETTE, *à moitié évanouie.*

O ma mère!... ma mère! pardonne-moi!...

DUTILLET, *allant à la table.*

Un second verre la ranimera! (*Il remplit un verre et l'apporte.*)

GEORGES, *s'emparant du verre et le reportant sur la table.*

Y pensez-vous, Dutillet!...

BLAIREAU, *en dehors.*

Portez armes!... (*Mouvement général. — Georges reste près de la table.—Dutillet se met devant Causette, pour la masquer.*)

SCENE VII.

LES MÊMES, BLAIREAU.

BLAIREAU, *ouvrant la porte et restant sur le seuil.**

Mille pardons... Auriez-vous l'obligeance de me rendre mes deux hommes?

GEORGES.

Ils sont allés se coucher.

BLAIREAU.

Que le diable les patafiole!... Enfin! (*A la cantonade.*) Emboîtons le pas, nous autres!... Portez... armes! (*Il disparaît.— La porte se referme.*)

DUTILLET, *à part, regardant Causette.*

Oh! ma foi, tant pis pour monsieur César!... (*Le rideau tombe.*)

ACTE IV.

Une salle de pauvre apparence. — Porte au fond conduisant au dehors. — A droite, au premier plan, la porte du cabinet de Causette. — A gauche, au dernier plan, la porte de la chambre. — Deux bancs de bois au fond, de chaque côté de la porte; un escabeau et une vieille chaise en paille à droite, la chaise sur le devant, l'escabeau contre le banc. — A droite est accrochée au mur une vieille couverture. — Au lever du rideau, deux des habitués du père Malassis sont assis à cheval sur le banc du fond, à gauche, et jouent aux cartes. — Deux autres debout les regardent jouer. — Canigou, assis sur la chaise à droite, compte de l'argent dans une bourse en cuir.

SCENE I.

MALASSIS, CANIGOU, HABITUÉS.

MALASSIS, *entrant par le fond, une corde neuve à la main.***

Aujourd'hui, jour de la Saint-Crépin, je dois à mes locataires une corde neuve... Allons la poser. (*Aux deux joueurs.*) Ah! vous voilà rentrés, vous autres... (*Montrant la corde.*) Tenez, regardez-moi c't oreiller.

LES JOUEURS.

Laissez-nous jouer, père Malassis; laissez-nous jouer. (*Malassis sort par la gauche.*)

CANIGOU, *comptant son argent.*

Quatre francs et dix sous... et les cinq francs du moderne, ça fait neuf francs et dix sous!... Hé! hé! dans quelques années, je pourrai m'en retourner dans mes montagnes avec les picaillons des Parisiens. (*Tirant une lettre de sa poche.*) Quant à la lettre, mettons-la avec les autres... (*Il la met dans son portefeuille.*) Et de quatre!

MALASSIS, *rentrant et rapportant une vieille corde.*

Là! le lit est fait... et mes locataires pourront arriver quand ils voudront... Je les dorlotte comme des princes... Il est vrai qu'ils payent bien... Après ça, c'est pas étonnant... Parce qu'on couche à la corde, faut pas croire qu'on soit malheureux... Ça ne cherche pas luxe... voilà!... ça aime mieux faire des économies!... Avec tout ça, Causette n'est pas encore rentrée... Eh bien! Canigou, as-tu fini tes comptes?... (*Deux habitués entrent par le fond et s'arrêtent pour regarder jouer les autres.*)

CANIGOU, *se levant.*

Ils sont en règle... (*Lui donnant de l'argent.*) Tenez, v'là vos quinze sous du mois qui vient... Je paye d'avance, moi.

MALASSIS.

Comment! quinze sous! ah! c'est juste; j'oublie toujours que t'es abonné. (*Regardant autour de lui.*) Eh ben! et César, il n'est donc pas rentré avec toi?

CANIGOU.

Oh! ne vous inquiétez pas; il est allé faire une [illegible] dans le grand faubourg; il rentrera plus tard.

MALASSIS.

Quand il voudra; la porte de l'établissement est ouverte toute la nuit.

SCENE II

LES MÊMES, THOMAS, AUTRES HABITUÉS.

MALASSIS, *à Thomas et à d'autres Habitués qui entrent par le fond.**

Allons donc! les enfants! il est bientôt deux heures!

THOMAS, *lui remettant un sac d'argent.*

Tenez, père Malassis, gardez-moi ça cette nuit.

MALASSIS, *pesant le sac.*

Qu'est-ce que c'est? diable! c'est lourd!

THOMAS.

Je le crois bien!... Trois cents francs que j'ai retirés ce matin de la caisse d'épargne, et que j'envoie demain au pays.

MALASSIS.

Pour acheter encore un lopin de terre?

THOMAS.

Voilà!...

MALASSIS.

Je le disais bien; ça a des propriétés au soleil, et ça couche à la corde.

CANIGOU.

Vous vous en plaignez, fichtra!

MALASSIS.

Au contraire, mes enfants; au contraire, couchez à la corde pendant que vous êtes jeunes; ça fait que, quand vous serez vieux, vous aurez de quoi coucher dans un bon lit.

THOMAS.

Eh! oui, donc... Tiens!

MALASSIS.

Là-dessus, je monte serrer ton argent... Bonne nuit, les enfants!

TOUS.

Bonne nuit, père Malassis! (*Malassis sort par le fond. On le reconduit jusqu'à la porte.*)

SCENE III.

LES MÊMES, *moins Malassis*; *puis* CÉSAR.

THOMAS.*

D'ailleurs, on n'a encore rien inventé de mieux que la corde... Quand je suis allé au pays, il y aura trois ans aux pommes, ils m'ont fait coucher dans un lit... Que c'était mou!... et qu'on enfonçait là-dedans!... Pas possible de dormir!... (*Montrant la gauche.*) Tandis que là!...

CANIGOU.

Ah! là, ce n'est pas doux; moi, ça me donne quelquefois le cauchemar, ça me fait rêver que j'ai la corde au cou. (*On rit.*)

CÉSAR, *qui vient d'entrer par le fond, et qui a entendu les derniers mots.***

Hein?... Qui est-ce qui dit du mal de la corde?

THOMAS.

C'est Canigou!

CÉSAR.

Monsieur trouve peut-être que le matelas n'est pas assez battu, ou que le lit de plume n'a pas été remué?

CANIGOU.

C'est pas ça... Je dis...

CÉSAR.

As-tu fini?... Pour ton sou, faudrait-il pas te loger dans un palais?... Passez donc le Louvre à monsieur!... C'est égal... la corde!... voilà un genre de sommeil un peu cocasse!... L'plancher, voilà le matelas!... une corde tendue d'un bout de la chambre à l'autre, et sur quoi on pose sa tête, voilà l'oreiller... Zéro pour le blanchissage... (*Riant et montrant les deux quinquets qui éclairent la table.*) On ne paye que le gaz!

AIR *de Satan*, (deuxième acte.— Doche).

Pour tous le prix est le même :
Chacun donn'son sou,
Dans ce dortoir de Bohême
N'y a pas d'acajou,
Pas d'couvertur' qui déborde,
[illegible], de matelas;
[illegible] n'est à la corde,

Dans de mauvais draps ;
Aux locataires
Pas de loyers,
D'propriétaires,
Ni de portiers!
Vive la corde,
Où sans discorde
On dort sans bruit :
C'est un mystère de la nuit!

TOUS, *piano.*

Vive la corde, etc.

CÉSAR.

DEUXIÈME COUPLET.

Si l'mobilier n'est pas riche,
Si l'on manqu' de velours,
Et si chacun d'nous s'en fiche...
C'est que, tous les jours,
L'plaisir qu'ailleurs on ignore
Chez nous vient s'nicher...
V'là l'tapissier qui décore
Notr' chambre à coucher.

TOUS, *bruyamment.*

Aux locataires, etc.

CÉSAR.

Vive la corde, etc.

TOUS, *piano.*

Vive la corde, etc.

CÉSAR.

TROISIÈME COUPLET.

Chacun d'nous, après sa b'sogne,
Y trouve la gaîté;
Vive la petite Pologne
Pour l'égalité !
L'sommeil ne manque à personne
Sur cet oreiller,
Car le bon Dieu, qui le donne,
Ne l'fait pas payer.

TOUS, *bruyamment.*

Aux locataires, etc.

CÉSAR.

Vive la corde, etc.

TOUS, *piano.*

Vive la corde, etc.

THOMAS,

Maintenant, qu'on se couche ! (*On entend sonner deux heures.*)

CÉSAR.

Taisez vos becs et tapez de l'œil... et surtout ne faites pas de mauvais rêves!

TOUS, REPRISE.

Vive la corde, etc.

(*Ils sortent par la gauche, excepté César et Canigou.*)

SCENE IV.

CANIGOU, CÉSAR.

CÉSAR, *allant écouter à la porte à droite, pendant que Canigou recompte son argent.**

Bonne petite Causette ! elle dort bien tranquillement... Ne la réveillons pas... faisons la recette... (*Il s'assied sur la chaise et tire de l'argent de sa poche.*) Dix balles!... cinq du petit, cinq du papa!... Dis donc, Canigou?

CANIGOU, *qui était sur le point de sortir, à gauche s'arrêtant.*

Qu'est-ce que tu veux?...

CÉSAR, *faisant sonner son argent.*

Entends-tu le son de la braise?

CANIGOU, *venant près de lui.*

Tu fais le malin... tiens, regarde voir, fiston. (*Il lui montre sa bourse.*)

CÉSAR.

Plus qu' ça de mitraille!... Excuse!...

CANIGOU, *serrant sa bourse.*

Voilà!... Connais-tu M. Dutillet, toi?

CÉSAR.

Pardieu!... c'en est un qu'a des faux cols trop pointus, et un morceau de verre dans l'œil... Connu.

CANIGOU.

Eh ben, donc, c'est ce particulier-là...

CÉSAR.

Qui te subventionne?... Eh ben, je l'aime pas, ton Dutillet... il fume ses cigares jusqu'au bout... Aussi j'l'ai dans le nez.

CANIGOU.

Un fameux lion, tout de même!

CÉSAR.

Lui!... un lion!... Un faux lion, un lion de carton!.. un ancien parfumeur, qui a fait plusieurs trous à la lune!... Parle-moi de M. Georges... Un gentil garçon, celui-là!... Il n'est pas plutôt à la moitié de son panatellas, que, crac! sur le trottoir... Il fait aller le commerce... Continue, ma vieille! (*Il serre son argent dans le coin de son mouchoir.*)

CANIGOU, *prenant l'escabeau et venant s'asseoir près de César.*

V'là la chose : v'là donc que ce Dutillet s'est amouraché d'une dame... oh! mais là, dans le soigné... une dame qui a des cachemires...

CÉSAR.

De l'Inde?

CANIGOU.

De bien plus loin que ça... de Ternaux!

CÉSAR.

Connais pas!

CANIGOU.

Ternaux!... c'est un pays derrière l'Amérique!... Pour lors donc, la dame est mariée... et c'est moi qu'il a chargé de remettre une lettre... mais v'là qu'au reçu de la première, je vois arriver un grand escogriffe de chasseur...

CÉSAR.

Avec des plumes de coq sur la tête... Connu!.. c'est le larbin des gens calés.

CANIGOU.

Je le prenais d'abord pour un général mexicain... (*Se levant.*) « T'attends la réponse qu'y me fait. — Oui, mon général, que » j'y fais. — Tiens, la voilà, » qu'y me fait... et il me fait dégringoler les escaliers, en me criant que, si je revenais, il me jetterait à la porte par la fenêtre!

CÉSAR, *qui s'et levé.*

J'aimerais pas ça. (*Pendant ce qui suit, César décroche la couverture, l'etale à terre, pliée en deux, devant la porte de Causette et renverse la chaise, de manière à ce que le dossier lui serve d'oreiller.*)

CANIGOU, *se rasseyant.*

Moi non plus! mais v'là que le soir, le Dutillet me demande si j'ai remis son poulet... Naturellement je dis qu'oui!... alors, il me glisse une pièce de cent sous dans la main et un second poulet... mais je ne revais plus chez la dame au chasseur... et, depuis trois jours, M. Dutillet continue son petit manége... et moi, je continue le mien, fichtra.

CÉSAR.

Et les lettres?

CANIGOU.

Les lettres, je les garde, et l'argent aussi, donc!

CÉSAR.

Ah! t'es pas plus filou que ça, toi?

CANIGOU.

C'est pas de la filouterie, c'est une farce!... Je garde les lettres, vu que j'ai mon idée.

CÉSAR, *s'asseyant sur la couverture.*

Voyons-la ton idée.

CANIGOU, *rapprochant son escabeau de César.*

Les lettres serviront à me venger de la grande dame qui m'a fait dégringoler l'escalier, que j'en ai des bleus partout...Quand j'aurai une collection suffisante de poulets... je mettrai le tout sous enveloppe, et les enverrai au mari... monsieur Georges de Mareuil.

CÉSAR, *se levant d'un bond et passant à gauche*.*

Nom d'une pipe!... monsieur Georges de Mareuil!

CANIGOU, *se levant.*

Tu le connais?...

CÉSAR.

Rue de la Chaussée-d'Antin...

CANIGOU.

Oui.

CÉSAR.

Et c'est sa femme que tu veux perdre?... Oh! tu ne feras pas ça.

CANIGOU.

Pourquoi donc?

CÉSAR.

Parce que je ne le veux pas!... Monsieur Georges!... Canigou, t'es t'un bon zig, quand tu n'as pas un litre à six dans les idées!... De quel pays que t'es?... de la Savoie, pas vrai?

CANIGOU.

Non, je suis de l'Auvergne, fichtra!

CÉSAR.

Oh! l'Auvergne et la Savoie... c'est toujours la même chose... Eh ben! donc, écoute... L'hiver dernier, aux Champs-Elysées, y avait un pauvre petit Auvergnat, ton pays, qui grelottait de froid, vu que ses pieds étaient nus, et que la neige n'a pas vingt degrés de chaleur en hiver... y tenait dans ses bras sa marmotte...

CANIGOU, *attentif.*

Sa marmotte!

CÉSAR.

La pauvre bête!... il la réchauffait comme il pouvait... c'tte marmotte, c'était son amie, son gagne-pain... D'une main il tournait sa vielle, et il essayait de rire et de danser... On passait en causant, et on ne s'arrêtait pas devant le petit... Alors il se met à pleurer de grosses larmes... lorsque, parmi les voitures qui marchaient au pas, je vois un coupé qui s'arrête... j'ouvre la portière... La dame qui était dedans fait un signe, le petit bonhomme monte sur le siége, et ils disparaissent. Quelques jours après, j' l'ai revu, l'Auvergnat, boulevard des Capucines... il m'a tout conté... il n'avait plus froid... Dorénavant, la marmotte avait de quoi prendre son café tous les matins... La grande dame qu'avait secouru l'enfant, c'était madame de Mareuil! Une paire de souliers, et quelques pièces de monnaie ce n'est pas extraordinaire... mais la bonne action y est!... V'là ce qu'elle a fait, la femme que tu veux perdre... v'là ce qu'elle a fait pour un de tes pays!... Et je dis qu'il y a une Providence!... et je dis que ça lui portera bonheur!... Ah!...

CANIGOU.

Elle a fait ça?

CÉSAR.

Pardine! puisque le petit auberpin m'a tout dit!

CANIGOU.

Elle a fait ça pour un enfant de l'Auvergne!... Oh! c'est bien, fichtra!... Je suis un gueux d'avoir eu l'idée... (*Lui donnant les lettres.*) Tiens, les v'là les lettres... brûle-les toi-même!... Un enfant de l'Auvergne!... c'est sacré ça!

CÉSAR, *mettant les lettres dans sa poche.*

A la bonne heure!... je savais bien que tu avais quelque chose là!... Merci, merci!... Tiens, ma vieille, toi aussi tu fais une bonne action!... embrasse-moi! (*Il lui saute au cou. — Trois heures sonnent.*)

CANIGOU*.

Trois heures!...

CÉSAR.

V'là le moment de casser sa canne. Bonsoir, ma vieille.

CANIGOU, *lui prenant la main.*

Bonsoir!... Les enfants de l'Auvergne... (*il lui tape rudement dans la main*) c'est des bons enfants, fichtra! (*Il va pour sortir par la porte à gauche, et se retourne vers César.*) Oh! oui, c'est de bons enfants, les enfants de l'Auvergne! (*Il sort à gauche.*)

CÉSAR, *secouant sa main.*

C'est des bonnes poignes aussi, les enfants de l'Auvergne... fichtra!... Pardine, nous en sommes tous des bons enfants! il ne s'agit que de s'entendre!.. (*Musique piano à l'orchestre. — Il s'étend sur la couverture qu'il a placée devant la porte à droite. — A demi-voix.*) Bonsoir, ma petite Causette... je suis là... dors tranquille... je veille sur toi... comme un vrai caniche... bonsoir! (*Posant sa tête sur la chaise et s'endormant.*) Bonsoir!... bonsoir!

SCENE V.

CÉSAR, MALASSIS, *puis* CANIGOU, THOMAS *et* LES AUTRES HABITUÉS.

(*Malassis entre tout doucement par le fond, une lanterne à la main; il va d'abord regarder à la porte de gauche, puis s'approche de César.*)

MALASSIS**.

Hé! César!... (*le touchant de la main*) César!

CÉSAR, *à moitié endormi.*

N'y a plus personne... je dors!...

MALASSIS.

Je vas me coucher aussi.

CÉSAR.

Bonne nuit!

MALASSIS, *tirant une clef de sa poche.*

Tiens! v'là la clef de Causette.

CÉSAR, *relevant un peu la tête.*

Sa clef?...

MALASSIS.

Oui, sa clef... si elle rentre, tu la lui donneras.

CÉSAR, *se levant sur son séant.*

Causette... Causette n'est pas rentrée?...

MALASSIS.

Dame! à moins que vous ne soyez revenus ensemble!..

CÉSAR, *se levant tout à fait.*

Oh! ce n'est pas possible! (*Il prend vivement la clef et la lanterne des mains de Malassis et entre dans la chambre de droite.*) Causette!.. Causette!..

MALASSIS, *près de la porte.*

Mais, quand je te dis qu'elle n'y est pas! (*Il range, dans le coin à droite, la couverture, la chaise et l'escabeau.*)

CÉSAR, *revenant, hors de lui *.*

Ah! mon Dieu!.. (*Avec une voix étranglée.*) Elle n'y est pas!.. où qu'elle est?.. (*Allant à la porte de gauche.*) Canigou!.. Thomas!.. Joseph!.. mes amis!.. mes amis, réveillez-vous tous!.. (*Canigou, Thomas et tous les habitués entrent précipitamment par la porte de gauche.*)

THOMAS **.

Qu'est-ce qu'il y a?.. le feu est à la maison?..

CÉSAR.

On nous a enlevé notre amie à tous!... on nous a pris Causette!

TOUS.

Ah!..

MALASSIS, *venant près de César ***.*

Chut, donc! à trois heures du matin, tu vas faire monter la garde!.. (*Il remonte au fond.*)

CÉSAR *.

Qu'est-ce que ça me fait? (*Allant à Canigou.*) Canigou... tu l'as vue ce soir... sur le boulevard...

CANIGOU.

Dame, à minuit... mais depuis...

CÉSAR, *allant successivement de l'un à l'autre.*

Rossignol... Joseph... (*Avec égarement, en saisissant Thomas.*) Thomas... c'est toi... c'est toi qui m'as enlevé Causette!..

THOMAS.

Moi!

TOUS.

Lui!

MALASSIS, *revenant près de César **.*

Tais-toi donc!.. (*Il remonte au fond.*)

CÉSAR, *éclatant en sanglots et revenant au milieu ***.*

Oh! pardon!.. pardon!.. mais je deviens fou!.. C'est notre amie! c'est notre enfant à tous!.. chacun de nous l'aime et la respecte comme une brave fille!.. Oh! vous m'aiderez à la retrouver, n'est-ce pas?

TOUS, *avec force.*

Oui!.. oui!..

MALASSIS, *redescendant ****.*

Silence donc!.. on vous entend de la rue... (*Il remonte et disparaît un moment par la porte du fond.*)

CÉSAR, *avec désespoir *****.*

Oh! Causette!.. Causette!.. ma sœur!.. ma pauvre sœur!.. Causette nous quitter!.. déserter sa petite chambre!.. Oh! ma caboche... ma pauvre caboche!.. Mais non!.. c'est impossible!.. on l'a enlevée!... Causette! ma pauvre Causette!.. (*Il sanglote et tombe dans les bras de Canigou. — On s'empresse autour de lui.*)

BLAIREAU, *en dehors.*

Portez armes !...

MALASSIS, *rentrant, avec agitation* ******.

Bon ! la patrouille !.. j'en étais sûr !.. (*Blaireau entre par le fond, suivi d'un seul garde national.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, BLAIREAU, UN GARDE NATIONAL.

(*Blaireau descend la scène. — Le garde national reste devant a porte.*)

BLAIREAU *.

Pourquoi crie-t-on ici?

MALASSIS.

Caporal... j'vas vous dire...

BLAIREAU.

Silence !.. (*Au garde national.*) Chasseur Varoquin, ne vous éloignez pas !.. Le seul brave qui me soit resté !.. M. Moutardier m'a brûlé la politesse... (*A César.*) Voyons, que se passe-t-il ?..

CÉSAR, *marchant avec un peu d'égarement.*

Oh !.. mais je la retrouverai !.. ** Il y a des sergents de ville, à Paris !..

BLAIREAU, *le suivant.*

Oui !

CÉSAR, *même jeu.*

De la troupe de ligne !..

BLAIREAU, *même jeu* ***.

Oui !..

CÉSAR.

De la garde nationale !..

BLAIREAU.

Oui !..

CÉSAR.

Il faudra bien qu'ils marchent.

BLAIREAU.

Ils marcheront !..

CÉSAR, *comme en délire, venant sur Blaireau.*

Eh bien ! marchons !

TOUS, *venant sur Blaireau.*

Oui !.. oui !..

BLAIREAU, *effrayé, regardant autour de lui.*

Chasseur Varoquin !.. entourez-moi !.. *Tous reculent. — Le garde national vient s'installer derrière lui et ne le quitte plus.*)

CHOEUR.

AIR nouveau de M. J. Nargeot.

Nous souffrons tous du malheur qui t'accable,
Et, si ses jours courent quelque danger,
Nous jurons tous de punir le coupable !
A nous, amis, le soin de la venger !

CÉSAR.

Vous qui voyez ma douleur, ma souffrance,
Mon Dieu ! sauvez Causette, et rendez-moi ma sœur !
J'avais juré de prendre sa défense :
Même au prix de mes jours, ah ! sauvez son honneur !

REPRISE DU CHOEUR.

Nous souffrons tous du malheur qui t'accable, etc.

(*Pendant cette reprise, Blaireau cherche vainement à rétablir l'ordre. — Pêle-mêle, confusion générale. — Tous se précipitent vers la porte du fond, en entrainant Blaireau et son garde national. — Tableau. — Le rideau tombe.*)

ACTE V.

Trois heures du matin. Le boulevard des Italiens, devant Tortoni. Même décoration qu'au premier acte. — Seulement le boulevard est désert. — Les volets de Tortoni et de la Maison d'or sont fermés. — Une des fenêtres de la Maison d'or est éclairée. — Il ne reste plus d'allumées que les lanternes de la ville. — Au lever du rideau, le garde du commerce est au milieu du théâtre, un des recors est à l'entrée de la rue Laffitte, et l'autre est appuyé contre le support d'une lanterne du boulevard, contre la coulisse de droite. — Il fait nuit complète.

SCENE I.

LE GARDE DU COMMERCE, LES RECORS.

CHOEUR, *dans la Maison d'or sans accompagnement d'orchestre*.*

Turlututu ! *bis.*
Que ce refrain soit répandu !
Turlututu !
Turlututu ! (*ter.*) turlututu ! (*Rires bruyants.*)

LE GARDE DU COMMERCE.

Oui, chante, bel oiseau de nuit... en attendant que je te pince... (*Il tire sa montre.*) Le jour ne va pas tarder.

SCENE II.

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR*, *sortant de la Maison d'or, très-pâle, le gilet ouvert, la cravate défaite.*

Ah ! que c'est bête d'être malade comme ça !... Cet animal de Dutillet qui m'a fait fumer un gros cigare...

PLUSIEURS VOIX, *dans la Maison d'or.*

Totor ! Totor !...

HECTOR, *criant.*

Je reviens... je vais chercher un ananas... (*A lui-même.*) Ah ! je m'amuse joliment !... (*Il se dirige vers la droite et heurte le recor qui est appuyé contre la lanterne. — Otant son chapeau.*) Pardon, monsieur... (*Il s'éloigne par le boulevard à droite.*)

LE GARDE DU COMMERCE**, *le regardant sortir.*

Un jour ou l'autre, tout ça nous revient... C'est de la graine de Clichy... (*Nouveaux rires dans la Maison d'or.*). En attendant qu'ils aient fini de rire, nous avons le temps de boire un petit coup... (*Regardant du côté de la rue Laffitte.*) Justement j'aperçois un marchand de liquides qui ôte ses volets... Venez... ça nous remettra de notre nuit. (*Ils disparaissent tous les trois par la rue Laffitte.*)

SCENE III.

BLAIREAU, *en dehors.*

Portez armes !... (*Il entre par le boulevard à gauche ; il est seul et marche jusqu'au milieu du théâtre, comme s'il était en tête de sa patrouille.*) Portez... (*Il s'arrête et se retourne.*) Que je suis bête !... j'oublie toujours que j'ai perdu mes quatre hommes !... (*Il descend la scène.*) Il ne me restait que monsieur Varoquin... Cet homme naïf est allé voir lever l'aurore sur les buttes Montmartre... si je rentrais au corps de garde, on se ficherait de moi.... Je me promène tout seul dans les rues, comme un imbécile... (*Cherchant sur lui.*) Où diable ai-je fourré ma tabatière?... Bon ! j'ai perdu ma tabatière !... Chaussée-d'Antin *street*, j'ai revu ma porte cochère... Ça m'a distrait un moment... J'ai regardé les fenêtres de ma maison... pas de lumière. Peut-être mon épouse veille-t-elle?... Mais impossible de m'en assurer, vu que ma Virginie couche sur le derrière... Je me promène... et allez donc !... et allez donc !... J'ai rencontré pas mal de pochards complétement émus... L'un d'eux chantait à tue-tête :

« Ah ! que l'amour est agréable !
» Il est de toutes les saisons...

Je m'approche et je lui dis avec une politesse... exquise : « Jeune » homme, l'amour est agréable, c'est possible... je crois même » qu'il est de toutes les saisons... mais ce n'est pas une raison » pour réveiller tout le monde... » On ne pouvait pas être plus poli... Savez-vous ce qu'il fait? Il me tape sur le ventre et m'appelle vieux melon... Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse à un homme aviné, qui vous tape sur le ventre et qui vous appelle vieux... chose !... Puis, j'ai rencontré des milliers de rats, qui faisaient leurs farces sur la voie publique... ils se couraient après... ils jouaient au chat... C'est drôle des rats qui jouent au chat !...

AIR *de Un et un font un.*

Quand la nuit est sombre,
J'aime à les voir dans l'ombre...
On ne sait pas leur nombre,
Jamais on n' le saura.
D' ces animaux j' raffole :
Ça saut', ça danse la polka ;
Ça fait la cabriole,
Comm' des rats d' l'Opéra !
En voyant ces petits bêtes-là, (*bis.*)
On se croit à l'Opéra !

O Virginie, que ne dormais-je près de toi !... Je suis peu ras-

suré... Si on allait m'arrêter... il ne manquerait plus que ça... ce serait le bouquet... Dame! c'est que les rues ne sont pas très-sûres... Enfin, promenons-nous.

AIR *du Démon de la nuit.*

Jusqu'au jour, et sans effroi,
Marchons en silence :
Dans la nuit que la prudence
Veille autour de moi !

Il remonte vers la gauche.

SCÈNE IV.

BLAIREAU, CAUSETTE.

CAUSETTE*, *entrant rapidement par la rue Laffitte.*
Suite de l'air.

Où me cacher? il me semble,
A chaque instant, qu'on me suit...
Seule à cette heure! Je tremble...
Je frissonne au moindre bruit..
Quand donc finira la nuit?

Blaireau redescend.

REPRISE ENSEMBLE.

Jusqu'au jour et sans effroi, etc.

En marchant avec crainte, ils se heurtent. Tous deux poussent un cri et se réfugient chacun d'un côté du théâtre, Blaireau à droite, Causette à gauche.

CAUSETTE.*

Ah! mon Dieu!

BLAIREAU.

Qu'est-ce que c'est?... Quoi?... Plaît-il?... Qui vive?

CAUSETTE.

C'est personne, mon bon monsieur.

BLAIREAU.

Ne m'approche pas, Cartouche! Mandrin!... je suis armé!

CAUSETTE.

Monsieur, ayez pitié de moi; je suis une pauvre fille, et une honnête fille, je vous jure.

BLAIREAU.

Une honnête fille, à pareille heure, sur le macadam!

CAUSETTE.

On a voulu me retenir à... à la Maison d'or; mais je suis parvenue à m'enfuir. Je n'ose pas rentrer au garni, parce que César ne me pardonnerait pas.

BLAIREAU.

Qui ça? César?... (*L'examinant de plus près.*) Eh!... mais je ne me trompe pas! tu es la petite bouquetière qui, hier soir...

CAUSETTE.

Oui; et je ne sais où aller. (*Poussant un cri, comme frappée d'une idée.*) Ah!

BLAIREAU, *effrayé, et passant, à gauche, par derrière Causette.*

Hein?... Quoi?... Un voleur?...

CAUSETTE.

Non; une idée!

BLAIREAU.

J'aime mieux ça.

CAUSETTE.

Vous êtes de la patrouille?

BLAIREAU.

Oui.

CAUSETTE.

Arrêtez-moi!

BLAIREAU.

Plaît-il?

CAUSETTE.

Conduisez-moi au poste.

BLAIREAU.

Tu veux que je te traîne au violon?

CAUSETTE.

Jusqu'au jour... Là je serai à l'abri des poursuites.

BLAIREAU.

Mais, je ne peux pas t'arrêter, puisque j'ai perdu mes quatre hommes.

CAUSETTE.

Oh! mon bon monsieur, je vous en supplie à mains jointes, arrêtez-moi, ça vous portera bonheur!

BLAIREAU.

Ça me portera bonheur de t'arrêter?.. (*A partir de ce moment, le jour vient peu à peu.*)

CAUSETTE.

AIR : *Comme il m'aimait.*

Arrêtez-moi! (*Bis.*)
Il est tard... je suis inquiète.
Mais dans votre bon cœur j'ai foi :
Ayez pitié de mon effroi!
A vous suivre me voilà prête...
Je suis une jeun' fille honnête...
Arrêtez-moi! (4 *fois.*)

Elle remonte un peu.

BLAIREAU, *à lui-même en passant à droite.*

Qu'est-ce qu'elle me chante là?

CAUSETTE, *revenant à Blaireau.*
Même air.

Arrêtez-moi (*Bis.*)
De terreur... voyez... je frissonne...
Je vous suivrai, comptez sur moi...
Je vous suivrai, de par la loi!
Je suis douc', travailleuse et bonne,
J' n'ai jamais fait d' mal à personne...

(*Parlé.*) Oh! je vous en prie, monsieur... (*Achevant l'air.*)

Arrêtez-moi! (4 *fois.*)

BLAIREAU.

Mais, tu ignores donc que, pour appréhender un délinquant ou une délinquante, il faut quatre hommes et un caporal... Les quatre hommes ne peuvent pas arrêter sans le caporal; le caporal ne peut pas arrêter sans les quatre hommes. — C'est clair, ça. Apporte-moi mes quatre hommes, et je t'arrêterai, si ça peut te faire plaisir.

CAUSETTE, *pleurant.*

O mon Dieu!.. on ne veut pas m'arrêter!..

BLAIREAU.

Voyons, calme-toi... Si ce n'est que ma protection que tu demandes, je te l'accorde.

CAUSETTE.

Vrai? Oh! que vous êtes bon!

BLAIREAU.

Prends mon bras!.. (*Causette le prend.*) Nous allons nous promener ensemble. — Où veux-tu aller?

CAUSETTE.

Où vous voudrez... ça m'est bien égal...

BLAIREAU.

Veux-tu venir faire un petit tour du côté de l'Odéon?

CAUSETTE

C'est bien loin.

BLAIREAU.

Et puis, c'est un quartier embêtant. Enfin, marchons toujours! au petit bonheur!.. quelle heure peut-il bien être?.. tu ne sais pas l'heure qu'il est, toi?..

CAUSETTE.

Non.

BLAIREAU.

J'ai oublié ma montre... Qui diable pourrait nous dire l'heure? (*On entend chanter un coq; un autre coq lui répond dans l'éloignement. — Ici, l'orchestre exécute en sourdine les premières mesures de l'air suivant.*) Je suis fixé!.. Cocorico, dans le langage de ces volatiles, ça veut dire : Il est quatre heures moins un quart. — Allons nous promener.

ENSEMBLE. *Suite de l'air.*

AIR *de la Fiancée.* (Garde à vous

Et puisse la nuit sombre
Nous servir de son ombre,
Pour éloigner de nous
Les filous!
Garde à nous!

BLAIREAU, *seul.*

Garde à nous! (*Bis.*)

Pendant que l'orchestre achève l'air, BLAIREAU, *qui se dirigeait avec Causette vers la droite, pousse un cri :*

Ah!

CAUSETTE, *tremblante.*

Quoi donc?.. un voleur?..

BLAIREAU.

Non!.. un rat!.. tu n'as pas vu... (*Désignant le coin du boulevard, à droite.*) Là!..C'est effrayant, ce qu'il y a de rats dans Paris. Tiens! le vois-tu?.. Attends... n'aie pas peur... je suis un homme; je vais lui parler sévèrement... Ah! le voilà qui rentre dans son trou!. viens... passons vite... (*Ils sortent rapidement par le boulevard, à droite. — Au même instant entre, par le boulevard, à gauche, Mathilde, dans la plus grande agitation.*)

SCENE V.

MATHILDE, *puis* DUTILLET, *à la fenêtre de la Maison d'or.*

MATHILDE, *seule.*

Oh! quelle nuit!.. seule dans un fiacre, à entendre leurs rires et leurs chansons!.. (*Eclats de rire dans la Maison d'or.*) Encore! oh! entrons!.. (*Elle se dirige vers la Maison d'or: à ce moment la fenêtre, qui est éclairée, s'ouvre, et l'on voit paraître Dutillet.*)

DUTILLET, *à la fenêtre* *.

Où diable est passé Hector? (*Appelant.*) Hector!..

MATHILDE, *qui s'est arrêtée.*

Cette voix!.. (*Reconnaissant Dutillet.*) Ce jeune homme!.. (*Dutillet disparaît et referme la fenêtre.*) Il est là, avec Georges... Qu'allais-je faire? oh! je suis folle!.. Et ce fiacre, que j'ai renvoyé!.. pas de voiture!,. mon Dieu! seule à cette heure... à qui aurai-je recours?.. (*Elle remonte un peu. — Blaireau rentre par le boulevard, à droite, en donnant toujours le bras à Causette. Il a l'air de chercher quelque chose.*)

SCENE VI.

MATHILDE, BLAIREAU, CAUSETTE, *puis, à la fin,* CÉSAR.

BLAIREAU, *à Causette* **.

Quand je te dis que j'ai perdu ma tabatière...J'y tiens, à cause du portrait de Poniatowski. (*Il cherche.*)

MATHILDE, *apercevant Blaireau, allant à lui.*

Ah!

BLAIREAU. *effrayé.*

Hein?... quoi?... Qu'est-ce? (*Causette quitte son bras.*)

MATHILDE.

Monsieur, je me mets sous votre protection.

BLAIREAU.

Une femme!... Encore!... C'est effrayant comme les femmes sortent la nuit cette année!

MATHILDE.

Vous êtes un galant homme.

BLAIREAU.

Madame, j'ai mes heures.

MATHILDE.

Si vous saviez combien je suis malheureuse! (*Elle pleure.*)

CAUSETTE, *avec intérêt.*

Elle pleure!

BLAIREAU.

Madame... certainement, madame.

MATHILDE.

Et si vous vouliez me conduire...

BLAIREAU.

Au poste?...

MATHILDE, *se reculant.*

Mais non, monsieur?

BLAIREAU.

Ah! que je suis bête!... (*A Causette.*) C'est toi, avec ton arrestation, qui me fais dire des billevesées!

MATHILDE.

A deux pas d'ici, rue de la Chaussée-d'Antin.

BLAIREAU.

Ma rue!... (*La regardant avec plus d'attention.*) Mais... attendez donc!... je vous reconnais!... vous êtes madame de Mareuil?

MATHILDE.

Oui, monsieur.

BLAIREAU, *riant.*

Mais vous êtes ma voisine!.. je suis Blaireau!... Blaireau, l'époux de Virginie!... (*Changeant de ton et ôtant son shako.*) Et l'état de votre santé est toujours satisfaisant, madame?

MATHILDE.

Venez, monsieur, venez, je vous en prie.

BLAIREAU.

Volontiers, madame. (*Il donne le bras aux deux dames, et s'avance avec elles vers le public, en tenant son fusil comme s'il présentait armes.*) S'il m'arrivait une troisième femme, je ne saurais où la mettre... Complet!

AIR *du Chevalier du Guet.*

LES DEUX FEMMES.

Mais de la nuit

BLAIREAU.

Mais de la nuit

LES DEUX FEMMES.

L'ombre s'enfuit.

BLAIREAU.

L'ombre s'enfuit.

LES DEUX FEMMES.

Soyez discret,

BLAIREAU.

Je suis discret!

LES DEUX FEMMES.

Et gardez bien notre secret!

Ils se dirigent vers la gauche, lorsque César arrive par le boulevard, à gauche, et s'arrête, comme frappé, en apercevant Causette.

CAUSETTE, *quittant le bras de Blaireau**.

César! (*Elle reste anéantie.*)

BLAIREAU.

Ah! c'est là le César en question?... Bonjour, mon bon ami. (*A Causette.*) Alors, tu ne viens pas?... Non!... (*Riant.*) Hé! hé!... Bonsoir, petite! (*A Mathilde.*) Ah! madame, que je suis donc content d'avoir fait votre connaissance!... (*S'éloignant avec elle par la rue Taitbout.*) Allâtes-vous quelquefois à l'Ambigu... voir *le Monstre?...* (*Ils disparaissent. — Il fait grand jour.*)

SCENE VII.

CÉSAR, CAUSETTE.

CÉSAR, *d'une voix brève, et s'approchant un peu de Causette, qui n'ose bouger.***

D'où venez-vous? Qu'est-ce que vous avez fait?... Pourquoi n'êtes-vous pas rentrée? Parlez, mais parlez donc!

CAUSETTE, *tremblante.*

César, je...

CÉSAR, *vivement.*

Ça n'est pas vrai; vous mentez.

CAUSETTE.

César, vous me faites peur!

CÉSAR.

Ah! je vous fais peur, moi! Mais il y en a d'autres... ils ne vous font pas peur, ceux-là... parce que... Dame!...

CAUSETTE.

Mais!... je ne sais!...

CÉSAR.

Eh ben! j' sais, moi; j' sais que vous avez assez de votre petite robe... (*Mouvement de Causette.*) Oh! vous me l'avez déjà fait entendre!... Vous pourrez en avoir, des robes de soie! Pardine! c'est ben malin!... il suffit d'être jolie pour ça; et vous êtes jolie... à ce qu'on dit. Moi, je m'y connais pas... Ça vous fatigue d'aller à pied?... Oh! vous pourrez avoir des voitures! c'est encore ben malin... il suffit d'avoir des petits pieds... et y en a qui disent que les vôtres sont d'un petit!... mais d'un petit!... que c'en est ridicule... Eh ben! ayez des robes de soie, allez en calèche, et c'est moi qui vous ouvrira vot' portière... et vous baisserez les yeux. (*Pleurant.*) Ce jour-là, donnez-moi donc un pour boire, si vous l'osez?

CAUSETTE.

César...

CÉSAR.

Ah! c'étaient de braves gens que vos parents... ferrés sur l'honnêteté? D' là haut, ils vous voient quitter le bon chemin... bon voyage, Causette!.... mais j' vous suivrai pas sur c'tte route-là!... (*Il va pour s'éloigner par la rue à gauche; Causette se précipite vers lui et le retient.*)

CAUSETTE.

César... tu m'abandonnes!

CÉSAR, *se retournant, avec colère.*

Mais parlez donc! Où avez-vous passé la nuit? Mais dites-moi quelque chose... cherchez, inventez, trompez-moi, si vous pouvez... j' demande pas mieux que d' vous croire! Mentez, si vous voulez... mentez... pourvu que je puisse dire : Eh ben! oui, au fait, ça a pu se passer comme ça! Parce que, voyez-vous, depuis une heure je ne vis pas, je suis comme un abruti... je... (*Avec désespoir et jetant sa casquette.*) Ah! satané Rigolo!...

CAUSETTE.

Non... je n'inventerai rien... je te dirai tout.

CÉSAR.

La vérité?

CAUSETTE.

Sans doute, la vérité!

AIR *nouveau de M. Basile.*

A vous, César, comme à mon frère,
J'aurai du moins tout raconté.
Je vous promets d'être sincère...
Voilà... voilà la vérité!
Hier, un monsieur me dit :.. Petite,
« Veux-tu gagner un louis d'or ?..
» Va chercher un bouquet... va vite... »
Je voulus gagner ce trésor...
Je vis de belles demoiselles
Qui buvaient du champagne ici...
Elle indique la Maison d'or.
On me pria... je fis comme elles...
Et... je bus du champagne aussi!

CÉSAR, *parlé.*

Hein? vous avez bu du champagne?

CAUSETTE, *baissant les yeux.*

A vous, César, comme à mon frère,
J'aurai du moins tout raconté.
Je vous promis d'être sincère...
Voilà... voilà la vérité!

CÉSAR.

Après... après?...

CAUSETTE.

Même air.

Je leur dis : « Il faut que je sorte...
» César m'attend... il se fait tard... »
L'un d'eux se mit devant la porte;
Pour s'opposer à mon départ.
Mais un autre prit ma défense,
Et, là, pour se payer, je crois,
De sa généreuse assistance...
Il m'embrassa... deux ou trois fois...

CÉSAR, *parlé.*

Ah! il vous a embrassée!

CAUSETTE, *baissant les yeux.*

A vous, César, comme à mon frère, etc.

CÉSAR.

Et c'est là... tout?...

CAUSETTE.

Oh! je le jure!

CÉSAR.

Ainsi, c'est à la Maison d'or que tu as passé la nuit?

CAUSETTE.

Oui, César.

CÉSAR.

Ce n'est pas vrai... tu mens... j'y suis allé, à la Maison d'or, et je te dis que tu n'y étais pas!

CAUSETTE.

J'y étais, César... Cette femme... dans un fauteuil...

CÉSAR.

C'était toi!... et tu m'as entendu!... et quand je suis sorti, tu ne m'as pas appelé?

CAUSETTE.

Je n'ai pas osé... « Si je savais la moindre chose... » avais-tu dit.

CÉSAR.

« Elle passerait un vilain quart d'heure. »

CAUSETTE.

J'ai eu peur... Mais maintenant, César, plutôt que de m'abandonner... (*se mettant à genoux*) eh bien!... tue-moi!

CÉSAR, *la relevant.*

Causette!... (*La prenant dans ses bras*) Oh! non, tiens!... ça me ferait trop de mal de n'pas te croire... et je te crois! (*l'embrassant*) je te crois... je te crois... je te crois!... oui, t'es t'une honnête fille... et je te crois plutôt dix fois qu'une!

GEORGES, *qui vient de sortir de la Maison d'or, et qui a entendu les dernières paroles.*

Et tu as raison, mon garçon.

CÉSAR.

Monsieur Georges! (*Causette passe à gauche.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES**.

Oui... c'est moi qui ai pris la défense de cette enfant, et je te jure...

CÉSAR.

Vous!... c'est vous qu'a protégé Causette?

GEORGES.

Contre ce Dutillet.

CÉSAR.

Dutillet!... Comment! c'est lui qui a voulu la retenir!... Ah çà, mais, il les lui faut donc toutes, à ce pommadin-là? Ma petite Causette... vot' femme!...

GEORGES, *vivement.*

Mathilde!... que dis-tu?

CÉSAR, *à part.*

Oh! j'ai dit une bêtise!... (*Haut.*) Ah! au fait tant pis! il payera tout à la fois... (*A Georges.*) Eh ben, oui, vot'femme!... (*lui remettant les lettres que Canigou lui a données au 4e acte.*) Tenez, v'là les lettres qu'il lui écrivait et qu'elle n'a jamais voulu recevoir! (*Il retourne près de Causette qui s'est tenue un peu à l'écart.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, DUTILLET, *puis* LE GARDE DU COMMERCE *et* LES RECORS.

DUTILLET*, *sortant de la Maison d'or et venant à Georges.*

Eh bien! monsieur Georges, vous abandonnez ces dames?...

CÉSAR.

Ah! le v'là! je vas régler nos deux comptes. (*Il retrousse ses manches.*)

CAUSETTE, *le retenant.*

César! (*Ils remontent un peu tous les deux.*)

GEORGES, *à Dutillet.*

Monsieur; je me nomme Georges de Mareuil...

DUTILLET.

Ah! bah!

GEORGES, *lui montrant les lettres.*

Voici vos lettres... comprenez-vous!...

DUTILLET.

Parfaitement, monsieur.

GEORGES.

Nous trouverons des armes chez Devisme... (*Il s'éloigne un peu vers la gauche.*)

CAUSETTE,** *effrayée.*

Un duel!...

CÉSAR, *relevant toujours ses manches.*

Laisse donc, j'vas arranger l'affaire... (*Depuis un moment on a vu déboucher de la rue Laffitte le garde du commerce et ses deux recors, qui se montrent Dutillet, et s'approchent silencieusement sans être vus de lui.*)

DUTILLET*, *à Georges.*

Le temps de trouver deux témoins...

CESAR, *désignant le Garde du commerce et les Recors.*

Des témoins, mon prince... en v'là qui vous arrivent.

DUTILLET, *se retournant, et voyant le Garde du commerce qui le salue.*

Que signifie?...

LE GARDE DU COMMERCE, *très-poliment.*

Pardon, monsieur... C'est à monsieur Dutillet que j'ai l'honneur de parler?...

DUTILLET.

Oui... Eh bien?

LE GARDE DU COMMERCE.

Je suis Rabourdin... (*Dutillet a l'air de dire qu'il ne connaît pas.*) garde du commerce...

DUTILLET, *à part.*

Aïe!...

LE GARDE DU COMMERCE.

Et il fait jour...

DUTILLET.

Comment ?...

CAUSETTE, *au deuxième plan, avec César.*

On l'arrête ?...

GEORGES**, *s'approchant de Dutillet et s'adressant au Garde du commerce.*

Pardon, monsieur... monsieur Dutillet a encore besoin d'une heure de liberté. . (*Fouillant à sa poche.*) et je m'engage...

CÉSAR, *descendant vivement à la droite de Georges.*

Payer pour lui !... Allons donc ! il vous ruinerait !

DUTILLET.

Désolé, monsieur de Mareuil...

GEORGES.

Partie remise, monsieur...

CÉSAR.

Pour dans cinq ans !...

DUTILLET, *au Garde et aux Recors.*

Messieurs...

LE GARDE DU COMMERCE, *lui présentant son bras.*

Monsieur, voulez-vous me permettre d'accepter votre bras ?

DUTILLET, *faisant d'abord un mouvement de répugnance, puis se résignant, après avoir regardé autour de lui.*

Ah !... après tout, il ne passe personne... Volontiers... (*Le Garde du commerce le prend par-dessous le bras gauche ; un des Recors le prend par-dessous le bras droit.*)

CÉSAR, *riant, à Dutillet.*

Dites donc, bourgeois ! faut-y une voiture ?...

ENSEMBLE.

AIR *final du premier acte de la Savonnette impériale.*

Pas d'éclat, de murmure !...
Retirons-nous / Retirez-vous sans bruit.
Quelle étrange aventure
Vient terminer sa / ma nuit !

CÉSAR.

Enlevé !... Clichy ! trajet direct !... (*Dutillet sort par le boulevard, à droite, avec le Garde du commerce et les deux Recors. Au même instant arrivent par la rue Laffitte, sortant de la Maison d'or, Malaga, Simonne, les deux jeunes gens et les deux jeunes femmes du troisième acte.*)

SCÈNE X.

GEORGES, CÉSAR, CAUSETTE, MALAGA, SIMONNE, DEUX JEUNES GENS, DEUX JEUNES FEMMES, *puis* HECTOR, *et ensuite* BLAIREAU.

MALAGA*, *voyant sortir Dutillet, et surprise.*

Comment !.. Dutillet.. (*Apercevant Georges.*) Ah ! Georges !..

GEORGES.

Qui vous fait ses adieux. Je pars demain pour l'Italie.

SIMONNE, *à part.*

Bah ! c'est déjà fini ?

CÉSAR, *qui vient près de Georges.*

Merci encore, monsieur Georges ; nous nous reverrons... sur le boulevard... Dame ! c'est notre patrie, à nous, et nous y resterons, ma petite Causette et moi, tant qu'il y aura des fleurs aux champs et des citadines à ouvrir.

GEORGES.

Adieu, mon garçon...

CÉSAR.

Adieu, monsieur Georges... (*Il sort par la rue Taitbout. — César passe à la gauche de Causette qui lui donne le bras.*)

MALAGA.

Mais qui me consolera ?

HECTOR***, *arrivant par le boulevard à droite ; il entre d'un air tout gaillard et le lorgnon sur l'œil, et vient près de Malaga.*

Moi !..

MALAGA.

Totor !.. voilà mon affaire... donnez-moi le bras !.. (*Elle lui prend le bras.*)

HECTOR, *à part.*

Ah ! le grand air m'a fait du bien.

BLAIREAU, *arrivant par la rue Taitbout, il n'a plus son fusil*.*

Allons, bon !.. voila que j'ai perdu mon fusil, maintenant !. (*Il cherche des yeux.*)

CÉSAR, *à Causette, pendant que Malaga, Simonne, Hector et les autres forment groupe au deuxième plan à droite.*

Causette, je t'épouserai... le jour de ma première barbe.

CAUSETTE.

Tu m'aimes donc ?

CÉSAR.

Je crois que oui.

BLAIREAU, *sur le devant, à gauche,*

Perdre mes quatre hommes, ma tabatière et mon fusil !... Je regrette ma tabatière, à cause du portrait de Poniatowski !... J'aime la Pologne !...

CHOEUR FINAL.

AIR *nouveau de M. Bazile.*

Lorsque la nuit s'achève,
Quand le jour va venir,
Quand le soleil se lève,
Il est temps de dormir.

CAUSETTE, *venant devant le public, en donnant toujours le bras à César.*

On dit tout songe,
Tout mensonge !...
Et nos auteurs, sans sommeiller,
Bien près de nous font un beau songe.
Ah ! n'allez pas les réveiller.

Pendant la reprise du chœur final, Causette et César remontent vers le fond à droite, comme pour sortir ; Malaga, Hector et Simonne se dirigent vers la gauche ; Hector donne le bras aux deux dames.—Blaireau est au milieu.

REPRISE DU CHOEUR.

Lorsque la nuit s'achève, etc.

Au moment où les personnages vont sortir de scène, le rideau baisse.

FIN.

Paris. – Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
39e ET 40e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS



PARIS QUI S'ÉVEILLE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN CINQ ACTES

PAR

MM. LAURENCIN ET CORMON

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 18 MAI 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

LAROCHE, bourgeois de province. . . .	MM. Léopold Barré.
PICARDET, homme d'affaires.	Heuzey.
ADRIEN, employé du chemin de fer . . .	Christian.
FRÉDÉRIC, étudiant en médecine	Leriche.
ALEXANDRE, maréchal-des-logis des carabiniers	Manuel.
VICTOR, soi-disant tapissier	Hippolyte Rey.
LALOUETTE, vieux portier	Constant.
FUMET, garde du commerce.	Belmont.
JOSEPH, domestique.	Lemonnier.
CHAMOUILLET, camarade de Victor. . .	France.
Un Inspecteur du balayage.	Halser.
TROUBADOUR, recors.	M. Desquel.
HORTENSE DUPERRIER, jeune veuve. .	Mmes Emeriau.
LOUISE, ouvrière.	L. Desjardins.
ASPASIE, femme de Picardet	Bergeon.
TOTO, fils d'Aspasie.	Dubuisson.
ROSALIE, servante de Picardet	Anaïs.
JULIETTE, femme de chambre de madame Duperrier.	Blanche.
La Bonne du premier	Élise.
FLORE, balayeuse.	Delisle.

Une Laitière, deux Balayeuses, Ouvriers, Recors.

ACTE I.

Un coin de rue. — A droite, une maison de simple apparence avec mansardes. — A gauche, une maison plus riche. — Au fond, en face du public, un marchand de vin. — A l'avant-scène, un épicier. — Il est encore nuit ; des becs de gaz éclairent le théâtre.

SCÈNE 1re.

VICTOR, CHAMOUILLET.

Au lever du rideau, la scène est vide. — Toutes les fenêtres et toutes les boutiques sont fermées. — Deux individus vêtus de paletots et portant de grosses cravates tournées autour du cou, arrivent par la gauche.

VICTOR, *à Chamouillet.*

Vois-tu cette maison ? (*Il indique celle de gauche.*) C'est là que demeure la dame en question.

CHAMOUILLET.

Tu la nommes ?

VICTOR.

Madame Duperrier, une veuve charmante de 25 ans environ

CHAMOUILLET.

Et la femme de chambre ?

VICTOR.

Juliette... une délicieuse créature, qui est folle de moi, mon cher.

CHAMOUILLET.

Intrigant, va !... en a-t-il de ces bonnes fortunes ?... Et la soubrette te reçoit ?...

VICTOR.

Tous les matins, en secret.

CHAMOUILLET.

Dans la maison?...

VICTOR.

Dans la maison.

CHAMOUILLET.

Et tu espères...

VICTOR.

Parbleu !...

CHAMOUILLET.

Bientôt ?

VICTOR.

Oui... aujourd'hui même... Ce matin, peut-être, je réponds... *(Il s'arrête en voyant que l'on vient.)* Filous ! *(Ils s'éloignent en causant à voix basse. — On entend sonner cinq heures dans l'éloignement. — Des balayeurs et des balayeuses arrivent le balai sur l'épaule et la pelle attachée sur le dos. — On aperçoit dans le ciel les premières clartés de l'aurore, et en ce moment on voit une lumière à travers les rideaux blancs d'une des mansardes de la maison de droite.)*

FLORE, *battant des mains pour s'échauffer.*

Il ne fait pas chaud tout de même, à se lever de si bonne heure !

L'INSPECTEUR.

Appuyons! appuyons!

FLORE, *s'arrêtant.*

C'est ça un chien de métier, une drogue d'existence!

L'INSPECTEUR.

Flore, t'es t'embêtante, tu maronnes toujours.

FLORE.

C'est donc gai de brosser le pavé par tous les temps, pendant que ces rats de Parisiens ronflent encore !

L'INSPECTEUR.

Bast !... on respire la bonne air du matin.

FLORE.

En balayant le ruisseau !

L'INSPECTEUR, *s'approchant.*

Allons, allons... assez de conversation comme ça... tâchons de travailler.

FLORE.

Il fait si froid... on a l'onglée.

L'INSPECTEUR.

Ça vous réchauffera, allons ferme !

FLORE, *à part.*

C'est bon !

(On se met à balayer pendant que le surveillant se promène en fumant sa pipe. — Le marchand de vin et l'épicier ouvrent leurs boutiques. — On voit passer des porteurs de la halle, chargés de toutes sortes de provisions ; un porteur de journaux qui passe le journal sous la porte des maisons. Enfin un garde du commerce et deux recors arrivent par le fond.)

LE GARDE.

Eh ! te voilà au rendez-vous, Troubadour ; as-tu retenu un fiacre ?

TROUBADOUR.

Oui, monsieur, le même d'habitude.

LE GARDE.

Le cocher a l'adresse ?

TROUBADOUR.

Il sera ici avec sa boîte au lever du soleil.

LE GARDE.

Bravo ! maintenant il s'agirait de nous mettre en embuscade pour être sûr de prendre le lièvre au gîte.

TROUBADOUR.

Justement v'là le marchand de vin qui s'éveille. De là nous aurons l'œil au guet.

LE GARDE.

Si en attendant un verre de blanc peut te sourire... je régale aux frais de notre jeune pratique.

LES RECORS.

Ça va.

LE GARDE.

Un verre de blanc le matin, ça réveille... ça réchauffe, et ça tue le ver, comme on dit.

LES RECORS.

Entrons ! *(Ils entrent chez le marchand de vin ; les balayeurs ont disparu peu à peu et tout en faisant leur ouvrage. — Adrien arrive du fond avec un groupe de voyageurs différemment et grotesquement habillés ; Adrien porte le costume des employés du chemin de fer.)*

SCÈNE II.

ADRIEN, VOYAGEURS.

CHOEUR.

Air nouveau de M. Oray.

Quelle vitesse sans pareille !
A Bruxelles on s'endort... Eh bien !
Le lendemain, quand on s'éveille,
De Paris on est citoyen !

UN VOYAGEUR.

Le boulevart ?

ADRIEN.

Tout droit !

DEUXIÈME VOYAGEUR.

Le Pont-Neuf ?

ADRIEN.

Tout droit !

UN MONSIEUR.

La Bastille ?

UNE DAME.

La Madeleine ?

ADRIEN.

Tout droit... Tout droit !

UNE JEUNE FILLE.

Le quartier Bréda, s'il vous plaît, monsieur ?

ADRIEN.

Le quartier Bréda, mademoiselle ? tout droit, toujours tout droit... sans vous déranger.

REPRISE DU CHOEUR.

Quelle vitesse sans pareille !
A Bruxelles on s'endort... Eh bien !
Le lendemain, quand on s'éveille,
De Paris on est citoyen !

(Tous les voyageurs sortent du même côté.)

ADRIEN, *leur parlant.*

Toujours tout droit ! quand vous serez au bout vous demanderez !... S'ils croient que c'est pour leur montrer leur chemin que je suis venu par ici... que ça d'ouvrage... excusez ! Quand on passe comme moi toutes les nuits sur un train, on est pressé de taper de l'œil... mais, moi, je ne pourrais pas m'endormir avant d'avoir dit adieu à ma jolie future, à ma chère petite Louise. Pauvre chérie !... Elle est là... dans sa petite mansarde. *(Il montre la mansarde éclairée.)* Et déjà au travail ! Ah ! elle n'est pas la seule ! *(Regardant les porteurs de la halle, les maçons chargés de leurs outils, qui traversent au fond.)*

Air de Mademoiselle Garcin.

Oui, de Paris la moitié dort encore;
Quand l'autre, hélas ! s'éveille avant le jour.
En travaillant, le pauvre voit l'aurore
Qui va du riche éclairer le séjour.

(En ce moment un maçon traverse le théâtre et vient donner une poignée de main à Adrien.)

Bon ouvrier, fidèle à ton ouvrage,
Sans murmurer de ton sort ici bas,
Suis ton chemin, travaille avec courage.
Riche à ton tour, tu te réveilleras !

SCÈNE III.

ADRIEN, LAROCHE.

Il porte un manteau de forme ancienne, une casquette à grande visière. Il tient une paire de grandes bottes fourrées, un parapluie dans son fourreau, un étui à chapeau, un énorme sac de nuit et un coussin de voyage.

LAROCHE, *s'arrêtant au milieu du théâtre.*

Ouf !... Je suis rendu, je suis moulu ! quel voyage !

ADRIEN.

Eh ! mais... je ne me trompe pas ; ce monsieur était dans le train avec nous.

LAROCHE, *à lui-même.*

Voilà une heure que je tourne et retourne dans ces maudites

rues... sans savoir où je suis. Heureusement que le jour commence, car je n'étais pas trop rassuré.

ADRIEN, *souriant.*

Il est chargé comme pour un voyage de long cours.

LAROCHE.

Si quelqu'un pouvait m'indiquer... Ah!... un employé du chemin de fer... (*Allant vers Adrien.*) Pardon, monsieur... Tiens!... c'est notre jeune conducteur.

ADRIEN.

Lui-même, à qui vous avez payé un verre de bischof à Creil. Ah ! tous les voyageurs ne sont pas aimables comme vous...

LAROCHE.

Mon ami, je pars d'un principe; il faut être aimable avec tout le monde, parce qu'on peut avoir besoin de tout le monde. La preuve, c'est que j'ai un petit service à vous demander.

ADRIEN.

Parlez, monsieur, pourvu que ça ne soit pas long, car j'ai encore une course à faire pour mon chef de gare, et puis une petite visite à rendre. (*Il regarde du côté de la mansarde.*) Après quoi j'irai me coucher...

LAROCHE.

Ah! je voudrais bien pouvoir en faire autant; mais je ne crois pas que je dorme beaucoup aujourd'hui. Quand on vient à Paris pour la première fois, et pour son plaisir, ou ses affaires...

ADRIEN.

Je conçois; mais ce service...

LAROCHE.

Vous me direz que j'aurais pu déjà le demander à plus d'un passant; mais la nuit... à Paris surtout.

Air des *Amazones.*

On dit chez nous qu'à Paris on rencontre
Pendant la nuit bien des filous adroits!

ADRIEN.

C'est assez vrai!

LAROCHE.

Je sais bien qu'on se montre.
Quand il le faut; et fin serait, je crois,
Qui duperait un Valenciennois!

ADRIEN.

Et puis, d'ailleurs, se peut-il qu'on vous chippe
Quoi que ce soit, quand on a de bons bras
Quand on est brave...

LAROCHE.

Et qu'on part d'un principe :
C'est d'éviter les gens qui n'en ont pas.

ADRIEN, *à part.*

Bon homme... mais bavard! (*Haut.*) Enfin, monsieur ce service...

LAROCHE.

Vous me direz peut-être encore...

ADRIEN.

Mais non, je ne vous dirai rien... Je vous demande seulement ce que je puis faire pour vous.

LAROCHE.

M'indiquer l'hôtel où je dois descendre, l'hôtel des Quatre-Saisons, rue Guénégaud.

ADRIEN.

Ah bien, vous en êtes à trois kilomètres.

LAROCHE.

Comme c'est agréable... et moi qui avais affaire de bonne heure dans le quartier... Comment m'a-t-on dit le quartier?... Poissonnière.

ADRIEN.

Vous y êtes.

LAROCHE.

Vraiment? alors je ne méloigne pas, et je fais d'une pierre deux coups... parce que, voyez-vous, je pars d'un principe...

ADRIEN, *à part.*

Et moi... du pied gauche...

LAROCHE.

Ce qu'on peut faire tout de suite.

ADRIEN.

Adieu, monsieur.

LAROCHE.

Adieu, mon ami, en vous remerciant.

ENSEMBLE.

Air :

Oui, le jour va paraître ;
Je pars,
Mais j'ai l'espoir
Partez,
Qu'en voyage, peut-être,
Nous pourrons nous revoir.

SCÈNE IV.

LAROCHE.

Mais, j'y pense... Pour être dans le quartier Poissonnière, ça ne me dit pas où est la rue... la rue... Bon! j'ai oublié le nom... Ah! il est sur la lettre. (*Il tire une lettre de sa poche et regarde; mais il ne fait pas assez jour pour lire; il s'approche du bec de gaz placé contre la maison de droite.*) Comme c'est commode ce gaz... comme ça éclaire bien! C'est comme à Valenciennes! (*le gaz s'éteint.*) Merci, bien obligé, c'est agréable (*Il passe de l'autre côté et se place sous un autre bec, essayant de lire.*) A mademoiselle, mademoiselle... Louise... Mesnard... couturière... rue... ah! quelle écriture!... rue... rue... (*Le gaz s'éteint.*) Allons, bon!... ces becs se sont donné le mot!... C'est très incommode pour les passants... Je le dirai à l'administration!... Au fait, le jour commence à paraître. (*Regardant sa lettre.*) Rue Montholon : c'est ça! Il est vraiment de trop bonne heure pour se présenter chez quelqu'un... je vais chercher ma rue tout en visitant le quartier. (*Il s'en va.*) C'est grand, Paris!.... ça me fait l'effet d'être encore plus grand que Valenciennes! (*Il disparait par la droite.*)

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, HORTENSE, UN MONSIEUR ET SA FEMME, *en costume de bal et enveloppés de leurs manteaux.*

FRÉDÉRIC.

Je suis vraiment désolé que vous soyez revenue à pied, madame; mais impossible de trouver une voiture.

HORTENSE.

Qu'importe! le temps était superbe, et le chemin ne m'a pas semblé long. Voulez-vous sonner, s'il vous plaît. (*Frédéric va sonner à la porte de gauche.*) D'ailleurs, cela m'a procuré le plaisir de faire route en compagnie de ma chère madame Renaud. (*La dame tousse et le monsieur éternue.*) Mais je crains que vous ne preniez froid; rentrez aussi... Monsieur Frédéric voudra bien attendre que l'on m'ait ouvert...

FRÉDÉRIC.

Comment donc, madame, très volontiers...

LE MONSIEUR.

Allons, bonhomme, partons vite!
Ah! que ces bals sont dangereux!
Quand pour un rhume on en est quitte,
Il faut s'estimer bien heureux!

HORTENSE.

Ma chère, adieu, rentrez bien vite!
Ah! que ces bals, etc., etc.

FRÉDERIC.

Madame, adieu, rentrez bien vite,
Car vous toussez, c'est dangereux!
A part. Enfin, je vais donc être quitte
De ce couple fastidieux!

(*Le monsieur et sa femme sortent en toussant et en éternuant.*)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, HORTENSE, puis VICTOR ET SON AMI, et les RECORS.

HORTENSE.

Mais ce concierge n'ouvre pas. (*Frédéric va frapper.*) Vraiment, c'est insupportable!

FRÉDÉRIC.

Vous maudissez sa lenteur, madame, et moi je la bénis... Grâce à elle, je puis encore vous voir, vous parler un instant sans témoins... vous dire que je vous aime!

HORTENSE.

Mais il me semble que les témoins ne vous en ont pas empêché... Vous ne m'avez pas dit autre chose de toute la nuit... pendant que nous dansions ensemble.

FRÉDÉRIC.

Est-ce un reproche?...

HORTENSE.

Non... mais il fait froid, je suis fatiguée, maussade... Ce portier qui n'ouvre pas, m'impatiente... et ne pouvant le quereller...

FRÉDÉRIC.

C'est sur moi que l'orage va fondre.

HORTENSE.

Oh! j'en aurais bien envie!... Ne fût-ce que pour vous punir de m'avoir entraînée à rester jusqu'à la fin du bal... malgré moi... à danser toute la nuit avec vous... malgré moi... et enfin à vous écouter... maintenant encore, malgré moi...

FRÉDÉRIC.

Hélas!... c'est à cela seulement que mon pouvoir s'est borné... Il n'a pas été assez grand pour m'obtenir de vous un mot d'espoir... un mot qui déciderait du bonheur de toute ma vie; car, vous le savez, c'est aujourd'hui que je soutiens ma thèse... aujourd'hui j'aurai peut-être un titre, une position.

HORTENSE.

Pourquoi peut-être?

FRÉDÉRIC.

Parce que je doute de moi-même... parce que j'aurai moitié moins de courage si mon succès ne doit intéresser que moi; tandis qu'aucune difficulté ne m'effraierait si d'avance je pouvais me dire, comme les anciens chevaliers : C'est pour elle que je combats... c'est pour le mériter qu'il faut vaincre!

HORTENSE.

Mais sonnez donc, monsieur, sonnez donc! Ce portier dort-il du sommeil éternel?

(*Frédéric va sonner. On tire le cordon et la porte s'ouvre.*)

FRÉDÉRIC, *avec dépit.*

Soyez satisfaite, madame, on a ouvert, et vous êtes libre de me quitter!

HORTENSE.

Enfin!

FRÉDÉRIC, *d'un ton vexé.*

Adieu, madame!... adieu!

HORTENSE, *riant.*

Ah! ah! ah!

FRÉDÉRIC.

Oh! sans doute, vous pouvez rire, quand votre indifférence...

HORTENSE.

Vous êtes fou!... ce soir à trois heures... je vous attendrai...

FRÉDÉRIC, *avec joie.*

Est-il possible?

HORTENSE.

Ce soir vous aurez ma réponse!

FRÉDÉRIC.

Je n'ose croire à tant de bonheur!

HORTENSE.

Vous faut-il un gage? (*Elle lui tend la main.*) En voici un.

ENSEMBLE.

Air : *Galop de Tolbecq.*

Adieu donc, du courage!
Désormais,
Qu'à vos yeux tout présage
Le succès!

Je me sens du courage!
Désormais
A mon cœur tout présage
Le succès.

(*Pendant les derniers mots de la scène et l'ensemble, on a vu paraître dans le coin de gauche Victor et son camarade. — On a vu aussi les recors se montrer à la porte du cabaret. Tous observent Hortense et Frédéric. A la fin de l'ensemble, Hortense rentre dans la maison; Frédéric l'accompagne jusqu'à la porte et la regarde s'éloigner.*)

VICTOR, *à son camarade.*

Regarde, voilà ma belle veuve qui rentre du bal.

LE GARDE, *à un recors.*

Je ne me trompe pas, c'est lui!... c'est notre oiseau qui va regagner son nid.

VICTOR.

La maîtresse va s'endormir, ce sera l'instant de réveiller la femme de chambre.

LE GARDE, *à ses recors.*

Comme ça, nous sommes sûrs de ne pas le manquer!

(*Victor et son camarade s'éloignent en se parlant à voix basse. Les recors restent en observation sur la porte du cabaret.*)

FRÉDÉRIC.

A trois heures... elle l'a dit, j'aurai sa réponse... Ah! mon cœur la devine d'avance.

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

Tout me sourit et, sans crainte importune,
Allons gaîment prendre quelque repos!
Songes d'amour, de gloire et de fortune,
Retracez-moi les plus riants tableaux!
Ce soir, docteur! ce soir, l'époux d'Hortense!
A mon bonheur j'ai hâte de rêver...
En sommeillant, savourons-le d'avance!
On ne sait pas ce qui peut arriver!

(*Il va frapper à la porte de la maison de droite.*)

UN RECORS.

Si on le pinçait au vol!

LE GARDE.

Imbécile!... et le soleil!... le soleil fait le paresseux dans ce temps-ci... et tant qu'il n'est pas levé.

LE RECORS.

C'est juste.

LE GARDE, *regardant l'heure.*

Nous avons encore vingt minutes, allons achever le blanc. (*A un recors.*) Toi, Cupidon, veille au grain.

LE RECORS.

Vous me passerez mon verre.

(*Ils entrent chez le marchand de vin. — Un des recors reste à la porte.*)

SCÈNE VII.

LAROCHE, puis le PORTIER de la maison de droite.

LAROCHE, *revenant par le fond, à gauche et à la cantonnade.*

La première à gauche! Très bien, monsieur; je vous remercie infiniment. (*Entrant en scène.*) A la bonne heure! c'est ça un homme poli et obligeant... Il faut même qu'il se soit détourné de son chemin pour m'enseigner le mien... car le voilà mainnant qui court à toutes jambes! Ah ça, voyons, la première à droite!... c'est ici... Tiens, je me trouve juste à l'endroit d'où je suis parti tout à l'heure!... Tant mieux, car je suis exténué... et ma foi, au risque de réveiller le monde, je vais me reposer en faisant mes petites visites... numéro... numéro 21... ce doit être ici. (*Il va à la porte de droite. En ce moment une bonne ouvre la fenêtre du premier étage et secoue son tapis sur la tête de Laroche.*) Aie!... ah!... sapristi! je suis aveuglé!... (*Il laisse tomber tous ses effets.*)

LE PORTIER, *sortant de la maison, un balai à la main.*

Ha ça, mam'zelle Prudence, n'escouez donc pas comme ça vos tapis sur la *voye* publique.

LAROCHE, *criant.*

Elle m'a jeté un tas d'ordures dans l'œil!

LE PORTIER.

C'est défendu par les lois; vous voyez bien que vous éborgnez le monde. (*Il se met à balayer le devant de la maison.*)

LA BONNE.

Vous v'la éveillé!... père grognon!...

LE PORTIER.

Grognon! grognon... que je vous y rattrape!... je vous ferai payer l'amende.

LA BONNE.

Tenez, voulez-vous savoir mon opinion politique?... vous n'êtes qu'un vieux serin!... (*Elle referme sa fenêtre.*)

LE PORTIER, *furieux.*

Je te dénoncerai comme ayant organisé une société secrète... avec un pompier!... (*Il balaye avec rage, et attrape dans les jambes Laroche qui revient ramasser ses effets tout en se frottant l'œil.*) Vieux serin!

LAROCHE, *avec colère.*

Faites donc attention!

LE PORTIER, *avec humeur.*

Monsieur, je l'ai fait exprès!

LAROCHE.

Comment!

LE PORTIER.

On ne passe pas auprès des maisons, quand les portiers *balient* le pavé national... c'est un service public... c'est ordonné par les lois... je ne connais que les lois.

LAROCHE, *à part.*

Les Parisiens n'ont pas le réveil gracieux. (*Haut.*) Que diable! les lois n'ordonnent pas de casser les jambes des passants...

LE PORTIER, *qui regardait Laroche, s'écriant tout à coup.*

Ah! par exemple! en v'là uno bonne! Comment! comment!... Monsieur Laroche à Paris!

LAROCHE.

Vous me connaissez?

LE PORTIER.

Monsieur je vous demande bien excuse, si *j'eusse susse* que ce *fusse* vous... certainement...

LAROCHE, *le regardant aussi.*

Eh! mais... au fait..

LE PORTIER.

Le père Lalouette... vot' ancien cocher, moi que vous avez mis à la porte... parce que, soi-disant, je compromettais les femmes de la ville. Mais je ne vous en veux pas. J'ai passé de l'écurie dans la loge. Je suis décoré du grand cordon!

LAROCHE.

Tu as donc quitté Valenciennes?

LE PORTIER.

Les femmes m'y faisaient des scènes de tous côtés! — Mais vous, monsieur Laroche, c'est un miracle de vous voir dans la capitale! et à si bonne heure.

LAROCHE.

Je viens au numéro 21.

LE PORTIER.

Dans ma maison! Ah! c't'hasard! Alors, débarrassez-vous donc de tout ça. (*Il prend les effets de Laroche.*) Et comment que vous avez pu trouver vot' chemin tout seul?

LAROCHE.

C'est grâce à un monsieur très obligeant que j'ai rencontré et qui m'a dit bonjour.

LE PORTIER.

Un de vos amis?

LAROCHE.

Non... C'est lui qui avait cru me reconnaître; mais il paraît qu'il s'était trompé, et comme j'avais l'air très embarrassé en regardant le nom des rues, il m'a offert de me conduire... moi je lui ai offert une prise, et nous nous sommes quittés enchantés l'un de l'autre. (*Cherchant dans toutes ses poches.*) Où est donc ma tabatière?... je ne trouve plus ma tabatière...

LE PORTIER.

Ah! ah! j'y suis!... le vol au bonjour!

LAROCHE, *cherchant toujours.*

Comment, le vol!... Je serais volé!

LE PORTIER.

Votre monsieur obligeant était un filou! Il vous a fait votre tabatière.

LAROCHE.

Ah! le gueux! une tabatière en or.

LE PORTIER.

Peut-être un souvenir de femme?

LAROCHE.

Je croyais qu'il n'y avait des voleurs que la nuit.

LE PORTIER.

A Paris il y en a à toute heure. Le vôtre sans doute venait de s'éveiller, et il vous a souhaité le bonjour à sa façon.

LAROCHE.

Allons! allons! parlez-moi des voyages d'agrément!... Depuis que j'ai quitté Valenciennes, je n'ai eu que des traverses, à commencer par le chemin de fer.

Air de *Renaudin.*

Petits et grands, minces ou gros,
Dans un wagon l'on vous entasse.
Pour les voyageurs la nuit passe
Et sans sommeil et sans repos.
Je me trompe, un grand fantassin
Comme oreiller prend votre épaule,
Et si vous bougez, c'est plus drôle,
Vous appelle un mauvais voisin.
On sent arrêter le convoi;
C'est une station je pense;
Il était temps!... chacun s'élance,
Je lai se dev ner pourquoi.
Mais en cage brutalement
Et sans attendre on vous rempile;
Il faut jusqu'à quelqu'autre ville
Rengainer votre compliment.
Dieu soit loué!... voici Paris!
Encombré d'un pesant bagage
On doit faire un autre voyage
Pour aller gagner son logis!
Voyage où de plus d'un péril
On doit sans cesse avoir la crainte,
Car pour guide, en ce labyrinthe,
De Thésée on n'a pas le fil.
Vous avancez, mort à demi,
On vous pousse, on vous éclabousse
Un hardi voleur vous détrousse
En vous traitant comme un ami.
Pour regarder un numéro,
Par hasard vous levez la tête,
Une servente malhonnête
Prend vos yeux pour un tombereau.
Du diable si l'on m'y reprend!
Car, d'après ce récit fidèle,
On peut juger ce qui s'appelle
Faire un voyage d'agrément!

(*Entrée de la laitière qui vient, pendant le dialogue qui suit, s'installer à droite.*)

LE PORTIER.

Pour lors, monsieur venait à Paris pour son plaisir?

LAROCHE.

Le désir de connaître la capitale et de voir ma nièce, madame Duperrier.

LE PORTIER.

Une superbe veuve!... une structure magnifique. Elle demeure en face!

LAROCHE.

Mais il est trop tôt pour la réveiller, cette chère enfant. D'ailleurs, avant de la voir, j'ai quelques renseignements à prendre... précisément dans ta maison, car j'ai aussi les commissions des amis. En ma qualité d'ancien greffier de la justice de paix, on me confie tant de secrets! Tu peux m'être utile.

LE PORTIER.

A vot' service, monsieur Laroche; s'il ne faut que jaser sur les locataires, les propriétaires, les voisins, les voisines, je suis votre homme! Je sais ce qu'on dit, ce qu'on fait, comment on se couche et comment on s'éveille dans la maison, dans tout le quartier!

LAROCHE.

Ah ca! comment fais-tu?

LE PORTIER.

Voyez-vous, monsieur Laroche, le Parisien est comme les moineaux. Dès que ça se réveille, faut que ça jacasse. Voilà mon secret: j'écoute les cancans du matin. On dit son mot, je dis le mien, et quand il n'y a pas de nouvelles, on en fait.

LAROCHE.

A la bonne heure!

LE PORTIER.

Tenez, vous allez voir comme ça se joue.

(*Pendant tout le dialogue qui précède, on a vu entrer successivement un boulanger avec un grand panier chargé de pains, des bonnes, des femmes, des domestiques qui vont chercher toutes sortes de provisions. La bonne de la maison de droite, et Juliette, la femme de chambre d'Hortense sont de ce nombre. Le mouvement devient général.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JULIETTE, LA BONNE, UN CUISINIER, VOISINS, VOISINES, OUVRIERS, PASSANTS, puis vers la fin VICTOR.

LE PORTIER, *s'adressant à tout le monde.*

Air nouveau de M. Oray.

Eh! bonjour ma voisine!
Eh! bonjour mon voisin!
Vous allez, j'imagine,
Assez bien ce matin?

LE CHOEUR.

Merci, très-bien! } *bis.*
Bonjour, mon cher voisin! }

LE PORTIER, *prenant une jeune bonne à part.*

Quoi de neuf chez vous, ma petite?

LA BONNE DU PREMIER.

J'ai surpris des secrets charmants!
Monsieur, avant d' faire faillite,
A madame achèt' des diamants.

LE PORTIER.

Ah! avant d' faire faillite, il achète des diamants!

LAROCHE, *à part.* (*Parlé*).

Ayez donc des femmes de chambre pour vous arranger comme ça!

LE CHOEUR, *ensemble et se parlant les uns aux autres.*

Eh! bonjour ma voisine!
Eh! bonjour mon voisin!
Vous allez, j'imagine,
Assez bien ce matin?
Merci, très-bien!
Bonjour, mon cher voisin!

LE PORTIER, *désignant Juliette qui entre.*

Ah! v'là encore une bonne langue! (*Allant à elle*).

Deuxième couplet.

On dit que le belle épicière
Met du rouge et teint ses cheveux!

JULIETTE.

Moi, j' sais qu' la propriétaire
N'a pas un amant, non... mais deux.

LAROCHE. (*Parlé.*)

Quelles langues de vipère!

JULIETTE, *aux autres femmes.*

Hein!... deux amants!... Quelle horreur! Je trouve déjà que c'est trop d'un!

VICTOR, *qui a reparu en observation, bas à Juliette.*

Me voilà, mam'zelle Juliette!

JULIETTE, *vivement.*

Chut!... n'ayez pas l'air... je vous rejoins dans l'escalier!

Troisième couplet.

LAROCHE.

Dans Paris, ville sans pareille,
C'est à qui mordra le plus fort!
Et la moitié qui se réveille
Déchire la moitié qui dort.

CHOEUR.

Eh! bonjour, ma voisine!
Eh! bonjour mon voisin!
Vous allez, j'imagine,
Assez bien ce matin?
Merci, merci! très-bien!
Bonjour, mon cher voisin!

(*Sur la ritournelle, on voit passer un marchand d'habits, un maçon; les fenêtres s'ouvrent. Laroche entre dans la maison avec le portier. Tableau très animé.*)

Le rideau baisse.

ACTE II.

Le théâtre est partagé en deux. — A gauche, la chambre de Frédéric. — A droite, celle de Louise. — Dans la cloison qui sépare les deux chambres, est une porte condamnée par des verrous de chaque côté.

Il y a une différence sensible pour l'œil dans l'ameublement des deux chambres. — Dans celle de Louise, il y a quelques pots de fleurs, une cage, des meubles nécessaires à une ouvrière; une alcôve au fond avec des rideaux blancs. — A droite, premier plan, une fenêtre; plus loin, porte d'entrée.

Dans la chambre de Frédéric, il y a des livres, une table, quelques chaises et un grand fauteuil. — Porte d'entrée au fond. — A gauche, premier plan, porte. — Plus loin, une fenêtre.

SCÈNE I.

LOUISE dans sa chambre, FRÉDÉRIC dans la sienne, puis ADRIEN en dehors.

Au lever du rideau, Louise travaille auprès d'une petite table sur laquelle sa lampe brûle encore. Frédéric qui a passé une robe de chambre, est appuyé contre sa croisée, et regarde dans la rue tout en fumant son cigare.

LOUISE, *assise, se lève.*

Je crois qu'il fait assez jour maintenant pour éteindre ma lampe. Ma chère petite lampe!... Grâce à elle je puis travailler tous les jours une heure plus tôt... Une heure que je mets à la caisse d'épargnes, et avec ça au bout de l'année, que de douceurs on peut se donner!

Air: *Avez-vous jamais vu la guerre?*

Petit à petit, chaque jour,
Je m'fournis de ce que j'aime.
Chaque chose ainsi vient à son tour,
Et je ne devrai rien qu'à moi-même.
Tout ce que j'ai, sous ce modeste abri,
Je l'ai payé par mon ouvrage...
Et j'vais finir par un mari,
Afin d' compléter mon ménage!

FRÉDÉRIC.

Ah! voilà ma petite voisine qui chante. (*Il va taper a la porte de communication.*) Bonjour, voisine.

LOUISE, *pliant son ouvrage.*

Bonjour, monsieur Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Vous êtes déjà réveillée!

LOUISE.

Oh! il y a longtemps... j'avais promis un voile de noces pour ce matin sept heures. Et vous?... vous êtes en train de fumer votre cigare, je sens ça.

FRÉDÉRIC.

Oui, voisine, et jamais, je crois, avec autant de plaisir que ce matin. Je suis si content!

LOUISE, *commençant à s'habiller.*

Ah!... il paraît que les amours vont bien?

FRÉDÉRIC.

A merveille!

LOUISE.

Et ça vous éveille de bonne heure?

FRÉDÉRIC.

Je ne me suis pas encore couché.

LOUISE.

Vraiment?

FRÉDÉRIC.

J'ai passé la nuit au bal avec elle chez des amis de sa famille, je l'ai reconduite jusqu'à sa porte, et...

LOUISE.

Et... Eh bien!... après?... Vous vous arrêtez?

FRÉDÉRIC.

Sans doute!... je voudrais vous raconter tout mon bonheur... et à travers cette maudite cloison... Voisine... ôtez donc le verrou de votre côté.

LOUISE.

Comment donc!... je vas me dépêcher tout de suite. Recevoir un jeune homme dans ma chambre. Ah ben!... ce serait du gentil!...

FRÉDÉRIC.

Il n'y a pas de danger, voisine, puisque c'est une autre...

LOUISE.

C'est possible, mais il n'y a que monsieur Adrien qui ait le droit d'entrer ici... parce que un prétendu ça peut avoir des droits... de tous petits droits... et encore il viendrait maintenant que je ne lui ouvrirais pas... (*Elle ôte sa robe du matin et reste en jupons.*)

FRÉDÉRIC.

Parce que?

LOUISE.

Parce que je m'habille donc!

FRÉDÉRIC, *regardant par la serrure.*

Tiens... vous devez être gentille comme ça.

LOUISE.

Comment, comme ça... (*A elle-même et plus bas.*) Il voit donc comment je suis? (*Elle tourne les yeux vers la porte.*) Ah! la serrure... (*Elle va mettre un mouchoir devant.*) Je boucherai ça! (*On frappe a la porte du fond.*) Qui est ce qui est là?

ADRIEN, *en dehors.*

C'est moi, Adrien.

LOUISE.

On n'entre pas.

ADRIEN.

Parce que ?

LOUISE.

Parce que je m'habille, donc !

ADRIEN.

Tiens... vous devez être gentille comme ça !

LOUISE.

Lui aussi ! *(Elle va mettre un jupon devant la serrure.)* Est-ce traître ces maudites serrures !

ADRIEN.

Ah ! méchante !

LOUISE.

Je boucherai celle-là aussi.

ADRIEN.

Mais vous causiez avec quelqu'un ?

LOUISE.

Avec mon voisin, monsieur Frédéric.

ADRIEN.

Ah ! ce cher monsieur Frédéric, s'il ne fallait pas redescendre et monter un autre escalier... j'irais frapper à sa porte en vous attendant. Dites-lui bonjour de ma part.

LOUISE, *frappant à la porte de la cloison.*

Monsieur Frédéric ?

FRÉDERIC.

Plait-il ?

LOUISE.

Adrien vous souhaite le bonjour.

FRÉDÉRIC.

Ah !... merci !... Je pense qu'il ne se ressent plus de son accident ?...

LOUISE.

Oh ! du tout.

FRÉDÉRIC.

Eh bien, je vous laisse causer avec lui, et je vais tâcher de reposer un peu, car je passe ma thèse aujourd'hui, voisine.

LOUISÉ.

Quel bonheur si vous pouviez être reçu !

FRÉDÉRIC.

Ce serait un grand pas de fait pour mes amours. Et mon père serait-il content !... Ah ! dame ! j'ai besoin de ça... Il m'a promis mille écus de gratification... et je ne vous cache pas qu'ils arriveraient joliment...

LOUISÉ.

Je m'en doute !... quand on fait la cour à une grande dame...

FRÉDÉRIC.

Les voitures, les bouquets, les loges de spectacle... ça va vite !

LOUISE.

On veut briller... faire le galant...

FRÉDÉRIC.

Et on s'enfonce ! Adieu, voisine.

LOUISE.

Adieu, voisin ! *(Adrien frappe à la porte.)*

FRÉDÉRIC.

Air des *Armes du Diable.*

Pour moi, je l'espère, voisine,
Vous prierez.

ADRIEN, *en dehors.*

Vot' toilette est fait', j'imagine,
Vite, ouvrez !

LOUISE, *à Frédéric.*

Dans vot' succès j'ai confiance
Aujourd'hui.

(A Adrien qui frappe.)

Un moment, prenez patience !
J'ai fini.

FRÉDÉRIC.

L'amitié, de fatigue atteinte,
Va dormir.
A l'amour votre main sans crainte
Peut ouvrir.

ADRIEN, *en frappant.*

Pour vous dir' bonsoir,
Et puis au revoir,
Ma future femme,
Cédez à mes vœux,
Ouvrez, sur mon âme,
C' n'est pas dangereux !

LOUISE.

Adieu donc, bonsoir !
Un riant espoir
L'anime et l'enflamme.

(Allant ouvrir.)

Mais, quel train affreux !
Il va, sur mon âme,
Fend' la porte en deux,

FRÉDÉRIC.

Adieu donc, bonsoir !
Un riant espoir
M'anime et m'enflamme.
Oui, de tous les deux,
Ce jour, sur mon âme,
Doit combler les vœux.

(Frédéric se jette dans son fauteuil, pendant que Louise va ouvrir à Adrien.)

SCÈNE II.

LOUISE, ADRIEN.

ADRIEN, *entrant.*

Dites donc, mam'zelle Louise, quand je serai vot' mari, faudra pas me laisser à la porte comme ça.

LOUISE.

Ah ! c'est joli de faire un train pareil pour réveiller toute la maison.

ADRIEN.

J'en avais besoin pour ne pas m'endormir, car j'ai remplacé un ami et voilà trente six heures que je n'ai fermé l'œil.

LOUISE

Pauvre garçon ! Mais il fallait aller vous coucher !

ADRIEN.

Sans vous voir !... sans vous apprendre la bonne nouvelle que m'a donnée mon chef de gare !

LOUISE.

Vous avez de l'avancement ?

ADRIEN.

Juste !

LOUISE.

Quel bonheur !...

ADRIEN.

De l'avancement et une faveur...

LOUISE.

Comment ?

ADRIEN.

En raison de mon prochain mariage... devinez... On m'a promis de me faire passer dans le service de jour ! J'aurai mes nuits... Toutes mes nuits.

LOUISE.

Ah ! ce n'est que ça !

ADRIEN.

Oh !... que ça !... Excusez !

Air de *l'Écu de six francs.*

Lorsque finirait votre ouvrage,
L'heure sonnant d'aller au mien,
Je pass'rais mes nuits en voyage.
Entre nous, ça n' s'rait pas l' moyen
D' perpétuer le nom d'Adrien.

(Lui prenant la main, pendant qu'elle baisse les yeux.)

Je veux suivre la loi commune ;
Et, profitant d'un bien si doux,
Je n'entends pas vivre entre nous
Comme le soleil et la lune.

LOUISE, *vivement.*

Allons, laissez-moi me dépêcher... Il faut que je reporte ce voile de mariée... et puis ensuite mon ouvrage de toute la semaine. J'en ai de ces courses à faire. Ma matinée y passera... Et jai là une robe à finir *(Elle montre la robe)*. Juliette est venue me dire hier que sa maîtresse la désirait pour aujourd'hui.

ADRIEN.

Qui ça, Juliette ?... Ah ! la femme de chambre de madame Duperrier ! Diable ! faut être exacte... une si fameuse pratique...

LOUISE.

Si ce n'était que cela ; mais elle a toujours été si bonne pour moi ! Heureusement je suis tres avancée... j'ai veillé jusqu'à minuit... et aussitôt rentrée, je m'y remetterai.

ADRIEN.

Est-elle laborieuse !... Ah ! Dieu...

LOUISE, *lui donnant une petite glace et chancelant de sommeil.*

Allons... tenez-moi la glace que je mette mon bonnet.

ADRIEN, *tenant la glace.*

Pour lors, il paraît que ça donne fort en ce moment?

LOUISE.

Dame !... vous voyez, je n'ai pas seulement le temps de déjeûner... de faire mon ménage, et de donner à manger à mon serin.

ADRIEN.

Une idée... je vas faire tout ça pour vous... et quand j'aurai fini, en m'en allant, je mettrai la clé sous le paillasson.

LOUISE, *se hâtant de faire son paquet.*

Ah ! vous seriez bien aimable... car je suis si pressée !... (*S'arrêtant.*) Mais vous tombez de sommeil... et vous feriez bien mieux...

ADRIEN.

Allez toujours, ne faites pas attention !

LOUISE.

Le mouron est sur la fenêtre ! Adieu, monsieur Adrien.

ADRIEN, *l'arrêtant.*

Plus qu'un mot... A quand la noce, mam'zelle Louise?

LOUISE.

Ah ! vous m'en demandez trop !... vous avez de l'avancement, c'est bien... Mais moi... je n'ai pas encore mon trousseau complet... et je n'ai pas envie de faire comme tant d'autres... Aujourd'hui la noce... et demain la misère... Non... non... je veux qu'il ne manque rien à mon bonheur... pour être plus sûre de faire le vôtre !...

ADRIEN, *transporté et criant.*

Oh ! Dieu !...

LOUISE.

Chut !... Et le voisin qui dort !

ADRIEN.

Monsieur Frédéric, c'est un ami... Je respecte son somme !

LOUISE.

Air de Gastibelza (*Sur le fleuve agité.*)

A demain !

ADRIEN.

A demain !

LOUISE.

N'oubliez pas mon serin.

ADRIEN.

Vous, songez que j'attends !

LOUISE, *en se sauvant.*

Vous n'attendrez pas longtemps.

(*Elle sort vivement par le fond.*)

SCÈNE III.

ADRIEN, seul.

Pas longtemps... elle l'a dit !... Eh ! eh ! ça me fait sourire agréablement... (*Se frottant les yeux.*) mais j'ai trop sommeil pour être gai. (*Il baille.*) Allons... dépêchons-nous... (*Arrangeant les chaises.*) Est-il heureux ce monsieur Frédéric de dormir !... Bon garçon... je n'oublierai jamais avec quel dévouement il m'a soigné !... (*A moitié endormi.*) Aussi, je voudrais... je serais... heureux... (*Il se heurte contre une chaise et la renverse ; il ouvre de grands yeux comme s'il s'éveillait.*) Je dors debout, ma parole d'honneur ! Je vas donner à manger au serin, ça me réveillera... Où est le mouron ?... Ah ! sur la fenêtre. (*Il va ouvrir la fenêtre et renverse un pot de fleur qui est sur la petite table pres de la fenêtre et le casse.*) Si c'est comme ça que j'arrange le ménage !... Mam'zelle Louise sera contente ! (*Allant prendre la cage.*) Viens, mon petit fifi... (*Il s'assied sur une chaise et met la cage sur ses genoux, puis il se met en train de l'arranger, mais au bout d'un instant il s'endort.*)

FRÉDÉRIC, *dans sa chambre, en rêvant.*

Hortense... ma chère Hortense !

ADRIEN, *rêvant.*

Pontoise !... Pontoise !...

(*En ce moment on frappe à la porte de Louise.*)

ADRIEN, *rêvant toujours.*

L'Ile-Adam ! Beaumont !

(*On frappe très fort. Adrien qui se réveille brusquement a fait tomber la cage en se levant.*)

ADRIEN.

Un accident à la machine !... (*Regardant autour de lui.*) Ah ! que je suis bête ! (*Il voit la cage à terre.*) Dieu ! j'ai tué le fifi ! (*Il le ramasse.*) Fifi !... Petit Mimi !... non, il n'est qu'étourdi... il en reviendra !... (*On frappe et aussitôt on ouvre la porte du fond et le garde du commerce paraît.*)

SCÈNE IV.

ADRIEN, LE GARDE DU COMMERCE.

LE GARDE.

Au nom de la loi, je vous arrête !

ADRIEN.

Hein !... m'arrêter... moi !...

LE GARDE.

Ah ! pardon... Il y a erreur... chez qui donc sommes-nous ?

ADRIEN.

Et vous, qui êtes-vous, s'il vous plait, pour entrer comme ça chez le monde ?

LE GARDE.

Fumet... garde du commerce ! agissant contre le sieur Frédéric Darville.

ADRIEN, *à part.*

Frédéric...

LE GARDE.

En vertu d'un jugement parfaitement en règle.

ADRIEN.

Monsieur Darville, connais pas.

LE GARDE, *regardant autour de lui.*

En effet... ça n'a pas l'air d'une chambre de garçon...

ADRIEN.

Vous êtes ici chez mademoiselle Louise, ouvrière en modes et nouveautés, dont je suis le prétendu, Adrien, employé au Nord.

LE GARDE, *se retirant.*

Nous nous sommes trompés, ou le portier nous aura mal indiqué. Pardon, jeune homme.

ADRIEN, *le reconduisant.*

Il n'y a pas de mal... au contraire... si je pouvais vous indiquer... (*A part.*) Tâche ! (*Il referme la porte.*)

SCÈNE V.

ADRIEN, FRÉDÉRIC, puis le GARDE et les RECORS.

ADRIEN.

Eh ! vite... il n'y a pas une seconde à perdre. (*Il dérange la commode placée devant la porte de communication, puis il frappe.*) Monsieur Frédéric... monsieur Frédéric !... (*Il ôte les verroux.*) Monsieur Frédéric !

FRÉDÉRIC, *se réveillant.*

Hein !... il me semblait avoir entendu... J'ai cru que c'était mon cousin Alexandre qui venait me chercher pour déjeûner... (*Se levant.*) Mais non... je ne vois pas le moindre carabinier.

ADRIEN.

Monsieur Frédéric !...

FRÉDÉRIC.

C'est le voix d'Adrien !

ADRIEN.

Ouvrez... dépêchez-vous.

FRÉDÉRIC.

Qu'y a-t-il donc? (*Il ouvre la porte.*)

ADRIEN, *à Frédéric qui a ouvert.*

Dar... dar... les gardes du commerce sont à vos trousses.

FRÉDÉRIC.

Sapristi !

ADRIEN.

Ouvrez donc.

FRÉDÉRIC.

Je ne peux pas.

ADRIEN.

Mais si ! tirez les verroux de votre côté, moi du mien.

FRÉDÉRIC, *ouvrant.*

Ah ! voilà.

ADRIEN.

Eh vite, eh vite, les gardes du commerce s'étaient trompés d'escalier, mais ils ne vont pas tarder à remonter de ce côté.

FRÉDÉRIC.

Que devenir ?... que faire ?...

ADRIEN, *l'attirant.*

Parbleu !... vous sauver par ici.

FRÉDÉRIC.

Chez mademoiselle Louise !...

ADRIEN.

Elle est sortie... mais quand elle y serait... on a des amis ou on n'en a pas... Allons, vite, vite, le chapeau, le paletot. (*Il les prend dans la chambre de Frédéric.*)

FRÉDÉRIC.

Mais la clé qui est sur la porte !

ADRIEN.

Tant mieux, ils croiront que vous l'avez oubliée et que vous êtes sorti. Allons, chaud, chaud, au pas de course.

FRÉDÉRIC, *vivement.*

Ah ! j'oubliais...

ADRIEN.

Quoi donc ?

FRÉDÉRIC, *sur la porte.*

Ma thèse !

ADRIEN, *prenant une chaise.*

Votre chaise ?

FRÉDÉRIC.

Eh non ! (*Adrien prend une autre chaise.*) Non, ma thèse; ces papiers... là-bas sur ma table.

ADRIEN, *la lui donnant.*

Ah ! voilà votre thèse.

FRÉDÉRIC

Ah ! j'oubliais encore...

ADRIEN.

Quoi ?... votre bourse ?

FRÉDÉRIC.

Non, mon porte-cigarre... (*Adrien le lui donne.*) au moins il y a quelque chose dedans.

ADRIEN, *montrant une grande bourse vide.*

On peut leur laisser la bourse.

FUMET, *en dehors.*

Par ici, messieurs, par ici.

ADRIEN.

Filons ! (*Ils se sauvent chez Louise, referment la porte et mettent le verrou*).

ENSEMBLE.

Air des *Couturières*.

Chut !... chut !... soyons prudents ;
Dans cet asile,
On peut être tranquille.
Chut ! chut ! je les entends.
De m'esquiver
je crois qu'il était temps !
De s'esquiver

Pendant le dialogue suivant, la musique continue ; Adrien et Frédéric repoussent doucement la commode à sa place, et les recors frappent chez Frédéric.

LE GARDE, *ouvrant la porte de Frédéric.*

M. Frédéric, s'il-vous-plaît ?

ADRIEN, *l'oreille collée contre la porte de communication.*

Ils demandent M. Frédéric. Embarqué pour la Californie.

LE GARDE, *entrant suivi de ses recors.*

Personne !... Il n'y a personne ! (*Il entre dans la seconde chambre de Frédéric.*)

ADRIEN ET FRÉDÉRIC, *à voix basse.*

Chut !... chut !... soyons prudents !
Dans cet asile, etc., etc.

(*Pendant cette reprise, Fumet reparaît et apercevant la porte de communication.*)

LE GARDE.

Ah ! une autre porte. (*Il frappe.*)

ADRIEN, *faisant signe à Frédéric de se rasurer et imitant la voix d'une vieille femme.*

Qu'est-ce qu'il y a encore, M. Frédéric ! Est-ce qu'y aurait le feu ?

LE GARDE.

On dirait la voix d'une vieille femme.

ADRIEN, *de même.*

Si c'est encore une de vos farces... je vous ferai donner congé par le propriétaire.

LE GARDE.

La porte est condamnée en dedans, c'est quelque vieille voisine. Mais il doit être quelque part... dans l'escalier, dans les corridors... Allons vite en quête ! et par précaution, prenons la clé. (*Ils sortent tous précipitamment.*)

ADRIEN, *qui écoutait.*

Les v'là partis.

FRÉDÉRIC.

Moi qui dormais si tranquillement ; sans vous, mon brave Adrien, je me serais éveillé...

ADRIEN.

A Clichy... Ah ! dame !... quand on a affaire à des oiseaux de proie comme ceux-là... il est bon d'être déniché de bonne heure.

FRÉDÉRIC.

Et ma thèse... et mon rendez-vous !... J'aurais tout manqué... j'étais perdu... Ah ! maudit Picardet !

ADRIEN.

C'est votre créancier ?

FRÉDÉRIC.

Il m'avait pourtant promis d'attendre.

ADRIEN.

Enfin, Dieu merci, vous voilà sauvé ! Dans un instant, vous pourrez descendre sans danger et sortir de la maison.

FRÉDÉRIC.

Puissé-je ce soir y rentrer docteur ! Je ne craindrais plus rien.

ADRIEN.

Ah ça, maintenant, je vous laisse, car je tombe de fatigue et il ne faut pas que je m'expose à manquer mon service...

FRÉDÉRIC, *lui prenant la main.*

Allez... mon bon Adrien... mon sauveur.

ADRIEN.

C'est un rendu... pour un prêté ! en sortant vous mettrez la clé sous le paillasson... Bonne chance !

FRÉDÉRIC.

Merci ! (*Adrien sort.*)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC seul.

Je porte envie à ce brave garçon. Celle qu'il aime est pauvre comme lui, mais au moins il n'est pas exposé à la perdre pour avoir voulu, comme moi, lui cacher son manque de fortune ! (*S'approchant de la fenêtre et regardant dans la rue.*) Elle est là !... Tout est encore fermé chez elle... elle repose, calme, heureuse !...

Air : *Brise du soir.* (Tourneur.)

Soleil brillant qui dore sa fenêtre,
Epargne de ses yeux les contours délicats !
A moi, dans son sommeil, elle pense peut-être.
Ne la réveille pas ! (*bis.*)

(*A la fin du couplet, on frappe a la porte de la chambre de Louise.*)

Ah ! mon Dieu... on a frappé !... si c'était un de ces maudits recors... j'entends parler... on ouvre la porte... je suis perdu !... (*Il se jette dans l'alcôve et se cache derriere un des rideaux.*)

SCÈNE VII.

LOUISE, LAROCHE, FRÉDÉRIC *caché.*

LOUISE, *ouvrant la porte à Laroche.*

Entrez... monsieur, entrez !... (*A part.*) Cet urluberlu d'Adrien qui laisse la clé à la porte !

LAROCHE.

C'est bien à mademoiselle Louise que j'ai l'avantage de parler !

LOUISE.

Oui, monsieur; en montant l'escalier je vous ai vu vous arrêter à ma porte et je me suis hatée... (*A part.*) Quel désordre !... si c'est là ce qu'il appelle ranger.

LAROCHE.

Le concierge vous croyait encore chez vous.

LOUISE.

J'étais sortie de très-bonne heure pour reporter de l'ouvrage... heureusement j'ai trouvé tout mon monde levé. (*Avançant une chaise.*) Si monsieur veut s'asseoir.

(*Elle remet un peu d'ordre dans la chambre et achève de tirer un des rideaux de l'alcôve, sans s'apercevoir que l'autre cache Frédéric.*)

LAROCHE, *à part.*

Tout ce que le père Lalouette m'a dit sur cette jeune fille m'en donne la meilleure idée; (*La regardant.*) Et mon jeune conducteur Adrien aura ma foi là une jolie petite femme!

LOUISE.

Je vous demande bien pardon, monsieur, mais quand on n'a pas de domestique...

LAROCHE.

Faites... faites... ne vous gênez pas.

LOUISE, *revenant auprès de Laroche.*

Monsieur a sans doute besoin d'une ouvrière?

LAROCHE.

Non, pas pour l'instant...

LOUISE.

Je travaille aussi en chambre...

LAROCHE.

Je n'ai aucune commande à vous faire.

LOUISE.

Ah! ce n'est donc pas pour de l'ouvrage...

LAROCHE.

Pas précisément.

LOUISE.

Mais pourquoi donc, alors?

LAROCHE.

Mademoiselle, gagne-t-on beaucoup dans votre état?

LOUISE.

Pas trop!... Et encore il faut travailler du matin jusqu'au soir.

LAROCHE.

C'est pénible... très pénible.

LOUISE.

Je ne m'en plains pas.

LAROCHE.

Et vous vivez comme ça toute seule, dans votre petite chambrette?...

LOUISE.

Oui, monsieur... toute seule.. avec mon serin.

LAROCHE.

C'est triste... c'est très triste!...

LOUISE.

Je ne m'en plains pas non plus.

LAROCHE.

Tant mieux, jeune fille, tant mieux! Il faut partir d'un principe..... on a toujours assez, quand on se contente de ce qu'on a.

LOUISE.

Mais, monsieur, puis-je savoir?...

LAROCHE, *regardant autour de lui.*

Tout cela est fort gentil...ça indique de l'ordre... ça doit être encore long à gagner!

LOUISE.

Ah! dame... il faut casser pas mal d'aiguilles avant d'avoir mis de côté le peu que j'ai là.

LAROCHE, *à part.*

Pauvre petite! elle est tout-à-fait intéressante... un air si naïf, si candide!

LOUISE.

Mais enfin, Monsieur, je désirerais...

LAROCHE.

C'est égal, vous devez parfois envier le sort des jeunes filles qui, plus heureuses que vous, ont un intérieur, une famille...

LOUISE, *tristement.*

Hélas!... toute ma famille à moi, c'était ma mère!

LAROCHE.

Oui, je le sais!... je sais aussi que vous avez eu le malheur de la perdre, il y a deux ans... et je vois à l'émotion que vous ressentez combien elle vous était chère. (*Se levant et lui prenant la main avec bonté.*) Mon enfant, aimer sa mère est le plus saint des devoirs... mais, chez une jeune fille, c'est une vertu qui dispose à toutes les autres. (*A part.*) Allons, allons, je suis enchanté de tout ce que je vois, de tout ce que j'apprends. et je crois qu'elle mérite que mon viel ami Giraud s'intéresse à elle! (*Revenant à Louise qui essuye ses yeux.*) Mon enfant, nous avons parlé de votre mère, cela doit établir entre nous une sorte de confiance, que je mérite, soyez-en sûre.

LOUISE.

Je le crois, monsieur; oui... quoique je ne vous connaisse que depuis quelques instants, il me semble... je ne sais comment vous dire ça...

LAROCHE.

Dites toujours.

LOUISE.

Que vous avez la figure d'un brave homme.

LAROCHE, *enchanté.*

Et cette figure-là n'est pas trompeuse, j'en réponds... De mon côté, chère enfant, je crois que la vôtre m'annonce ce que je désirais trouver... une bonne et honnête fille... Mais dites-moi, ce portrait que je vois là, n'est-ce pas celui d'un parent?

LOUISE.

Oui, monsieur, un oncle qne je n'ai jamais vu.

LAROCHE, *à part.*

C'est celui de Giraud. (*Haut.*) Et cet oncle, que savez-vous de lui?

LOUISE, *hésitant.*

Moi, monsieur!...

LAROCHE.

Répondez sans crainte...

LOUISE.

Je sais, monsieur, que cet oncle a vécu au sein de l'opulence, tandis que ma mère, malade, et veuve d'un pauvre sous-officier qu'elle avait épousé malgré sa famille, pouvait à peine suffire par son travail aux premiers besoins de l'existence... Je sais que pendant sa dernière maladie, elle désira revoir mon oncle pour me recommander à lui, et que mon oncle ne vint pas... Je sais que ma mère avait pour ce frère unique une tendresse profonde, malgré le mal qu'il lui avait fait... et je sais enfin qu'elle est morte en lui pardonnant!

LAROCH, *très-ému, à part.*

Pauvre petite!

LOUISE.

Mais, monsieur, à votre tour, ne me direz-vous pas?...

LAROCHE.

Ce qui m'a conduit auprès de vous? Un peu de patience, jeune fille, un peu de patience... car ce n'est pas ma propre affaire... mais celle d'un ami... qui... que... enfin je ne peux pas vous en dire davantage maintenant, mais je crois qu'avant peu vous m'embrasserez... ah! ah!...

LOUISE.

Je vais être joliment intriguée.

LAROCHE.

Qu'il vous suffise de savoir que bientôt vous ne serez plus obligée de travailler autant.

LOUISE.

Ah bah!

LAROCHE.

Et si ce n'est qu'une dot qui vous manque pour épouser... celui que vous aimez... vous aurez la dot!

LOUISE.

Il serait possible!

LAROCHE.

Air : *Petit enfant.*

D'un sort plus doux, pour vous l'heure est venue,
Plus de chagrins; Louise, dès aujourd'hui,
Tout va changer, une main inconnue
Veille sur vous et sera votre appui.
Bientôt aussi, peut-être une famille
Va vous ouvrir et ses bras et son cœur.
A vous, enfin, si je viens, chère fille,
C'est qu'avec moi j'apporte le bonheur!

LOUISE.

Oh ! monsieur !... Et tout cela me sera venu sans que j'y pense !...

LAROCHE.

Par le chemin de fer !... train de nuit !...

LOUISE.

Mais voyez donc !... comme le bien vient en dormant !

(Musique à l'orchestre.)

LE PORTIER, *appelant du dehors.*

Mam'zelle Louise...

LOUISE.

C'est le portier qui m'appelle... vous permettez, monsieur ?

LAROCHE.

Faites... faites !...

(Louise va ouvrir la fenêtre et se penche en dehors pour répondre. — Laroche semble se parler à lui-même avec une figure souriante. — Frédéric soulève doucement un des rideaux de l'alcôve et gagne sur la pointe des pieds la porte du fond qui est restée entr'ouverte, et il se sauve ; mais Laroche en se retournant a vu tout ce mouvement. Cela s'exécute pendant le dialogue qui suit.)

LOUISE, *à la fenêtre.*

Qu'est-ce que vous me voulez ?

LE PORTIER.

C'est mam'zelle Juliette qui vient pour la robe de sa maîtresse.

LOUISE.

Juliette ?

LE PORTIER.

Oui, faut-il qu'elle monte ?

LOUISE.

Inutile ; dites-lui que la robe sera finie avant midi, et que je la porterai tout de suite. *(Elle referme la fenêtre.)*

LAROCHE, *au moment où Frédéric sort de la chambre.*

Oh ! *(Il reste stupéfait.)*

LOUISE, *revenant vers lui toute joyeuse.*

Pardon... un ouvrage qui presse. *(S'arrêtant.)* Mon Dieu ! monsieur, qu'avez-vous donc ?

LAROCHE.

Moi... rien... rien... un éblouissement...

LOUISE.

Ça vous a pris tout-à-coup.

LAROCHE.

Oui... à l'instant...

LOUISE.

Si vous preniez quelque chose. *(Elle va préparer en toute hâte un verre d'eau sucrée.)*

LAROCHE, *à part.*

Un jeune homme... en bottes vernies... dans son alcôve... Oh ! quelle indignité ! Et son futur... ce pauvre Adrien... Ah ! à qui se fier !

LOUISE, *lui rapportant son verre.*

Tenez, un peu d'eau sucrée.

LAROCHE.

Non, merci, je vais prendre l'air... ça vaudra mieux.

LOUISE.

Mais je vous reverrai, n'est-ce pas ?...

LAROCHE.

Oui, oui... sans doute.

LOUISE.

Bientôt ?

LAROCHE.

Bientôt ! *(A part.)* Allons, Giraud gardera ses vingt mille francs, voilà tout. *(La regardant.)* N'importe, c'est dommage !

ENSEMBLE.

Air de (Premier acte.)

Ah ! c'est affreux... c'est une horreur !
Tant de candeur n'était donc qu'un mensonge !
Vite, sortons ! lorsque j'y songe,
Je ne pourrais maîtriser ma fureur !

LOUISE.

Ah ! quel beau jour... Ah ! quel bonheur !
Je n'ose y croire, hélas ! si c'est un songe,
Faites, mon Dieu, qu'il se prolonge,
Ne m'ôtez pas une si douce erreur !

(Laroche sort par le fond. — Pendant l'ensemble on a vu rentrer dans la chambre de Frédéric le garde du commerce et ses recors. — Louise se prépare à travailler à la robe.)

SCÈNE VIII.

LOUISE, LE GARDE, RECORS, puis ALEXANDRE.

LE GARDE, *aux recors.*

Puisque notre homme nous a échappé, vengeons-nous sur son mobilier... saisissons tout en attendant que nous le saisissions lui-même !

ALEXANDRE, *entrant.*

Hein !... qui est-ce qui parle de saisir ! Saisir le plaisir ! ça me va !

LE GARDE.

Qui êtes vous, monsieur, que demandez-vous ?

ALEXANDRE.

Qui je suis ? Alexandre, maréchal-des-logis au 1er carabinier, et le cousin de mon cousin. Ce que je demande ? Ce même cousin, Frédéric Darville, à qui je paye à déjeûner ce matin, l'histoire de lui monter un peu la tête avant d'aller au feu.

LE GARDE.

Comment, au feu !.., Monsieur Frédéric doit se battre ?

ALEXANDRE.

Se battre... avec la Faculté !... passer sa thèse de médecin.

LE GARDE.

Ah !... à la bonne heure... Un duel !... risquer sa vie... ça n'aurait pas été l'affaire de son créancier... ni la nôtre par contre-coup !

ALEXANDRE, *les regardant.*

Son créancier ! ah ça, mais, au fait, voilà d'affreuses têtes qui ne disent rien de bon ! Frédéric... où est donc Frédéric ?

LE GARDE.

Parti... décampé... à notre barbe... sans quoi il y a déjà une heure qu'il serait à Clichy.

ALEXANDRE.

Clichy !... quest-ce que cette caserne-là ?

LE GARDE.

C'est la caserne des débiteurs insolvables. *(Louise prête l'oreille.)* C'est là que l'on dépose les gens qui font des lettres de mille écus et qui ne les payent pas !

LOUISE, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! *(Elle laisse son ouvrage et va écouter à la porte de communication.)*

ALEXANDRE.

Arrêter mon cousin ! le jour où il passe sa thèse. *(Saisissant le garde au collet et le secouant.)* Vous auriez fait ça, mille escadrons !...

LE GARDE, *se débattant.*

Monsieur... je suis officier public... j'agis de par la loi... respectez mon caractère !

ALEXANDRE.

Je le respecte infiniment ton caractère. *(Le secouant.)* Mais toi... je te... *(Le repoussant.)* Ah ça, mais, quel est donc le coquin, le faquin, le pékin qui fait cette petitesse à mon cousin ? je vais l'aller trouver, moi !

LE GARDE.

Ah ! parbleu !... si vous croyez qu'il vous craint...

ALEXANDRE.

Son nom... vite, son nom !

LE GARDE.

M. Picardet, homme d'affaires, impasse des Marmouzets, 4. *(Il continue à faire opérer la saisie.)*

ALEXANDRE.

Picardet !... je connais ce nom là... eh ! mais, oui. *(Il fouille dans sa poche et en retire une carte.)* Picardet... Marmouzets, 4. C'est cela !... c'est mon particulier de cette nuit... cette espèce d'olibrius que j'ai rencontré au bal Pilodo, à qui j'ai appliqué ma botte au... hasard, et qui m'a glissé entre les mains en y laissant sa chevelure...

LE GARDE

Inscrivez tout, n'oubliez rien.

LOUISE, *qui écoute toujours.*

Pauvre monsieur Frédéric ! Pendant qu'il m'arrive un bonheur... lui, au contraire...

LE GARDE, *auprès de la fenêtre.*

Ah ! messieurs !... le voilà !

ALEXANDRE.

Frédéric ! (*Les recors se lèvent.*)

LE GARDE.

Je l'aperçois au bout de la rue !

LOUISE, *avec effroi.*

Ils vont l'arrêter !

LE GARDE ET LES RECORS.

Alerte !... Alerte !...

ALEXANDRE, *se plaçant devant la porte.*

Halte ! on ne passe pas.

ENSEMBLE.

Air :

LE GARDE ET LES RECORS,

Vite, courez, courons,
Et nous l'arrêterons
En faisant diligence ;
Monsieur ne cherchez pas
A retenir nos pas,
Et point de violence.

ALEXANDRE.

Halte-là, mes lurons,
Ou bientôt nous verrons
Une drôle de danse ;
Croyez-moi, n' bougez pas,
Si vous faites un pas,
A l'instant ça commence !

LE GARDE.

De dégager la circulation
A l'instant je vous somme.

ALEXANDRE.

Si vous bougez, moi, sans sommation,
A l'instant je vous assomme.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Vite, courez... etc., etc.
Halte-là... etc.

(*Pendant l'ensemble et la ritournelle, les recors veulent sortir ; Alexandre les bouscule, s'élance dehors et enferme les trois recors à clé.*)

LES RECORS, *par terre.*

A la garde ! Au secours ! A la garde !

(*Louise s'assied toute tremblante.*)

TABLEAU.

ACTE III.

Un salon bourgeois chez Picardet. — Porte d'entrée au fond ouvrant sur un vestibule. — A gauche, une fenêtre ouvrant sur une cour. — Portes latérales ; après la porte du premier plan, une table avec ce qu'il faut pour écrire. — Cheminée avec glace et pendule, à gauche, dernier plan.

SCÈNE I.

ROSALIE, puis JOSEPH *en dehors.*

ROSALIE, *à la cantonnade.*

Mam'zelle Rojalie, mam'zelle Rojalie... avise-toi de me réveiller si matin que ça une autre fois ! (*Elle entre en baillant et en se frottant les yeux ; elle tient un balai et un plumeau.*) Ah !... animal bête d'auvergnat de porteur d'eau, va... j'aurais si bien dormi une demi-heure de plus aujourd'hui. (*Elle met les chaises, coussins et tapis au milieu du salon.*) Ça lui est égal à lui... ça se couche comme les poules, et ça se lève comme les coqs ! (*Elle ouvre la fenêtre ; on voit à la fenêtre en face un domestique en casaque rouge, assis nonchalamment et fumant un cigare.*) Ah ! tiens !... déjà levé aussi, mnnsieur Joseph !

JOSEPH.

Comme vous voyez, mam'zelle Rosalie ; je prends l'air du matin.

ROSALIE.

En fumant votre cigare.

JOSEPH.

Un délicieux Panatellas.

ROSALIE.

Ils ne vous coûtent pas cher ceux-là, hein ?

JOSEPH.

Comme de juste ! j'ai trouvé celui-là dans la poche de monsieur, en brossant son talma.

ROSALIE.

On voit bien que votre ménage ne presse pas... Ah ! dieu !... ça toujours été mon ambition, à moi, de servir chez un monsieur tout seul.

JOSEPH.

Est-ce que vous n'avez pas une bonne place ?

ROSALIE.

Une barraque... mari, femme et enfant, un grand bêta de moutard de douze ans... Une vraie peste.

JOSEPH.

Connu... je l'ai rencontré hier avec sa maman. Un beau corps de femme, elle, tout d' même.

ROSALIE.

Madame ? oui, dans le jour, en corset... mais le matin, en camisolle... une asperge montée.

JOSEPH.

C'est comme mon maître, une ruine au saut du lit... et embêtant avec ça !...

ROSALIE.

Pas plus que les miens ! madame surtout ; sitôt éveillée, elle commence à pialler, à vous scier... Ah ! quelle scie !

SCÈNE II.

ROSALIE, ASPASIE *en peignoir, bonnet de nuit et papillottes.*

ASPASIE, *qui a entendu les derniers mots de Rosalie.*

Hein ? qu'est-ce que vous dites ?

ROSALIE, *effrayée.*

Ah !... (*Elle ferme vivement la fenêtre.*)

ASPASIE.

Est-ce de moi que vous parliez ?...

ROSALIE.

De vous ?... ah !... par exemple !... Madame est bien trop bonne, trop aimable...

ASPASIE.

Que faisiez-vous là, à voisiner, à cancanner...

ROSALIE.

J'étais en train de balayer, madame.

ASPASIE.

Balayer quoi ? le trottoir par la fenêtre ? (*Regardant autour d'elle.*) Et le ménage qui n'est pas fait !

ROSALIE.

Madame, il n'est que sept heures.

ASPASIE.

Je parie que le chocolat n'est pas sur le feu !

ROSALIE.

Mais, madame, puisqu'il n'est que sept heures.

ASPASIE.

Mais vous savez bien que nous allons à la campagne ce matin... Il fallait vous lever avant le jour ! (*A part.*) Quelle grue que cette fille ! (*Rosalie la menace par derriere.*) Mon mari est-il eveille ?

ROSALIE, *rangeant les meubles.*

Ah ! je ne pense pas ! Monsieur doit être rentré très-tard... car j'avais laissé une bougie sur la table, et voilà... (*Elle montre un bougeoir vide.*)

ASPASIE, *frappant à la porte de droite.*

M. Picardet... Anacharsis !... ouvrez donc.

PICARDET, *en dehors.*

Tout-à-l'heure, chérie, je fais ma barbe.

ASPASIE.

Dépêchez-vous ! vous savez que la voiture de Livry part à sept heures précises du Plat-d'Etain.

PICARDET.

Oui... oui !...

ASPASIE, *à elle-même.*

Cette idée, de toujours s'enfermer le matin. Je parierais que le coquet se met des papillottes.

ROSALIE.

Ah ! dame !.. quand on a des cheveux comme ceux à monsieur il est permis d'en être fier.

ASPASIE.

C'est pourtant son admirable chevelure noire qui m'a séduite ; Sans cela, jamais je ne me serais remariée. Jamais je n'aurais trahi la mémoire de mon Florestan !... surtout ayant un gage si précieux de sa tendresse... un fils... un véritable chérubin.

TOTO, *criant en dehors.*

Maman !

ASPASIE.

Me voilà, mon bibi ! (*A Rosalie qui l'écoutait, appuyée sur son balai.*) Qu'est-ce que vous faites-là ?

ROSALIE

Madame, j' fais le ménage.

ASPASIE, *frappant à la porte de Picardet.*

Allons, monsieur, pressez-vous. (*A Rosalie.*) Et vous, pressez le déjeûner. Je brosserai les habits de monsieur pour aller plus vite.

TOTO.

Maman !

ASPASIE.

Mon chéri.

TOTO.

Apporte-moi une tartine... une grande... dis, maman.

ASPASIE.

Oui, mon petit chat. (*A Rosalie.*) Faites-lui deux tartines pour qu'il se taise.

TOTO, *criant à tue-tête.*

Maman !...

ASPASIE.

Me voilà, mon bijou !

TOTO.

Mais viens donc, maman ! (*Aspasie entre dans la chambre de gauche en emportant le paletot de son mari.*)

ROSALIE, *seule, achevant de ranger.*

Qué gueulard d'enfant !... ça n'ouvre les yeux et le bec que pour brailler et s'empiffrer... si c'était le mien !... Je te lui en flanquerais des tartines... à l'envers. (*Elle fait le geste de donner le fouet et sort par le fond.*)

SCÈNE III.

PICARDET, *entr'ouvrant la porte et passant d'abord la tête. Il porte un bonnet de coton enfoncé jusqu'au dessous des oreilles.*

Elles ne sont plus là ! Bon ! (*Il entre avec précaution et parcourt le salon sur la pointe des pieds en furetant de tous côtés. Poussant un cri et portant vivement la main à sa hanche.*) Oh ! diable de douleur ! où ai-je attrapé ça ? (*Il cherche encore, tout en se frottant la hanche.*) Il n'est pas ici non plus ! Mais qu'en ai-je donc fait, mon dieu, qu'en ai-je donc fait ? J'ai bouleversé tout, oreiller, traversin, matelas, lit de plume... pas de toup... (*S'arrêtant effrayé et regardant autour de lui, puis continuant avec un air de mystère.*) Pas plus de toupet que sur ma main... ou que sur ma tête ! (*Il ôte son bonnet, se regarde dans la glace et pousse un énorme soupir.*) Ah !... quel genou ! Et Aspasie à qui, depuis un an que nous sommes mariés, je suis parvenu à celer cette imperfection capillaire !... Que dira-t-elle ?

Air : *Ah! si ma femme.*

Ah ! si ma femme me voyait !..,
Elle qui croit que la nature
M'a doué d'une chevelure
Qui lui produisait tant d'effet,
Et qu'Absalon lui-même envierait !..
Je sens mon front rougir d'avance
Du châtiment qu'il recevrait !
Oui, ma femme, dans sa vengeance,
D'un autre genre de toupet
Peut-être, hélas, me coifferait !

Oh ! diable de douleur !... où ai-je attrappé ça ! Mais au fait, la mémoire me revient !... ce souper de garçons, le champagne que Grosmoineau m'a fait ingurgiter... J'étais paf quand je suis rentré de ce maudit bal de Pilodo !

ASPASIE, *en dehors.*

Je reviens tout de suite, bichon.

PICARDET, *effrayé.*

Dieu ! c'est elle ! (*Abaissant son bonnet.*) Cachons mon infirmité !

SCÈNE IV.

PICARDET, ASPASIE, *rapportant le paletot.*

ASPASIE, *allant à la porte du fond.*

Rosalie !... Rosalie !... eh bien ! cette tartine ?

ROSALIE, *la bouche pleine.*

Je la faisais, madame.

ASPASIE.

Je crois plutôt qu'elle la mangeait. (*Revenant.*) Comment, monsieur, encore en bonnet de nuit !... Voulez-vous bien ôter cet affreux éteignoir ! (*Elle va pour le lui ôter.*)

PICARDET, *reculant.*

Aspasie !... je suis enrhumé !

ASPASIE.

Vous ne serez jamais prêt !

PICARDET.

Mais si... mais si !... (*A part.*) Quelle position ! (*Il va pour rentrer chez lui.*)

ASPASIE.

Dites-moi donc ? Est-ce que vous vous êtes battu avec le géant du boulevard de Temple ?

PICARDET.

Moi !... quelle idée !

ASPASIE, *montrant le paletot.*

Dame !... je ne vois que lui qui ait pu vous lancer un coup de pied d'une pareille dimension.

PICARDET.

Un coup de pied ? (*Il regarde, et voit l'empreinte d'un pied gigantesque.*)

ASPASIE.

Là !... à la hauteur de la hanche droite !

PICARDET.

Droite ! (*Portant la main à la hanche.*) C'est donc ça...

ASPASIE.

Ça, quoi ?

PICARDET, *se reprenant et criant.*

Je dis... qu'est-ce que c'est donc que ça ?

ASPASIE.

Je vous le demande ?

PICARDET.

Est-ce que je sais !... Il faisait si chaud à cette assemblée de créanciers... j'aurai ôté mon paletot... on aura marché dessus.

ASPASIE.

C'est heureux que vous n'ayez pas été dedans.

PICARDET, *à part.*

Je n'y étais que trop... dedans.

ASPASIE.

Saperlotte... quel pied !

PICARDET, *à part.*

Je me rappelle maintenant ; c'est ce grand coquin de carabinier qui polkait avec une petite blonde... il m'a saisi aux cheveux, je lui ai lancé... un mot amer, et il m'a lancé son... (*Il fait un geste de lancer un coup de pied et il renverse une chaise.*)

ASPASIE.

Vons cassez les meubles à présent ?

PICARDET.

Plus de doute, c'est entre ses mains qu'est resté mon toupet. (*A part, en se frottant les reins.*) Je me souviendrai du bal Pilodo ! (*On sonne, Rosalie va ouvrir.*)

TOTO, *chantant dehors, puis criant.*

Maman !

ASPASIE.

Oui, mon chou.

TOTO, *en dehors.*

Viens donc me lever, maman !

ASPASIE.

Tout de suite. (*A Picardet qui veut parler.*) Et vous, monsieur, finissez votre toilette.

TOTO, *dehors, pleurant, et avec colère.*

Maman ! maman !...

(*Aspasie sort.*)

PICARDET.

Sortir, aller à la campagne avec un crâne aussi peu vêtu !

ROSALIE, *entrant.*

Monsieur, il y a là un militaire qui veut vous parler... un carabinier.

PICARDET.

Un carabi... (*A part.*) C'est lui. (*Haut.*) Qu'il entre ! (*Rosalie sort.*) Dieu !... s'il me rapportait mon... Pourquoi non ?... Le militaire est succeptible, violent... mais délicat... toujours !

ROSALIE, *introduisant Alexandre.*

Entrez, monsieur.

(*Alexandre lui prend le menton en passant.*)

ALEXANDRE.

Bon jour, la belle !

ROSALIE.

Cristi !... qué bel homme ! j'aimerais-t-y d'en avoir un comme ça ! (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

PICARDET, ALEXANDRE.

ALEXANDRE, *à part.*

C'est bien mon particulier ! Ah ! tu veux arrêter mon cousin, toi !

(*Pendant qu'il parle, Picardet s'est baissé pour examiner son pied.*)

PICARDET, *montrant le pied.*

Oui, c'est bien lui. C'est positivement lui ! je le reconnais à son pied.

ALEXANDRE.

C'est à monsieur Picardet, homme d'affaires, que j'ai l'avantage...

PICARDET, *gracieusement.*

Monsieur, l'avantage est de mon côté. (*Il se frotte la hanche.*)

ALEXANDRE.

Alors, c'est bien vous qui, cette nuit, avez laissé entre mes mains...

PICARDET, *vivement.*

Plus bas !... plus bas !... je vous en prie !

ALEXANDRE, *qui cherche dans ses poches, et à part.*

Que diable ai-je donc fait de sa carte ?

PICARDET, *à part, avec joie.*

Il me le rapporte ! (*Haut.*) Ainsi, il est donc vrai, généreux militaire, magnanime jeune homme... vous venez ici tout exprès...

ALEXANDRE.

L'honneur m'en faisait un devoir !

PICARDET.

Quelle délicatesse !

ALEXANDRE.

Ces choses-là ne s'oublient pas ! ça ne m'est pas sorti une minute de la tête !

PICARDET, *à lui-même.*

Je voudrais bien pouvoir en dire autant.

ALEXANDRE.

Ah ! voilà ! (*Il lui présente une carte.*)

PICARDET, *désappointé.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

ALEXANDRE.

Votre carte, parbleu !... votre adresse que vous m'avez donnée afin que je puisse vous rendre raison...

PICARDET.

Comment ?... un duel !... j'aurais un duel sur les bras !... Ah ! quel réveil !...

ALEXANDRE.

Ah ! mon gaillard... cette nuit vous pincez la taille de ma danseuse, et ce matin vous voulez pincer mon cousin Frédéric !

PICARDET.

M. Frédéric Dalvil, votre cousin ?... Je l'ignorais, carabinier.

ALEXANDRE, *l'entraînant.*

Allons, prends ton briquet, ton coupe-chou, tes rasoirs... ce que tu voudras, et sortons.

PICARDET.

Sortir... sortir... Rendez-moi d'abord mon toupet !

ALEXANDRE.

Vot' toupet ?

PICARDET, *qui a ôté son bonnet.*

Si vous me le rendez, carabinier, je ne chercherai pas à vous tuer... au contraire, je serai généreux... je serai grand... je donnerai du temps à votre cousin.

ALEXANDRE, *à part.*

Ah ! bah ! mais son toupet, où aller le chercher ?

PICARDET.

Huit jours... un mois.

ALEXANDRE, *à part.*

Quelle idée ! (*Haut.*) Une capitulion... ah ! c'est différent... j'accepte.

PICARDET.

Quel bonheur !... rendez-le moi bien vite avant que mon épouse...

ALEXANDRE.

C'est que... je... je ne l'ai pas... sur moi !

PICARDET.

Ciel !...

ALEXANDRE.

Dame... je comptais vous coiffer avec ma latte...mais je cours le chercher...

PICARDET, *à part.*

Je respire.

ALEXANDRE, *à part.*

Justement j'en ai vu un très-joli en montre, chez le coiffeur du coin... ça fera l'affaire ! (*Haut.*) Dans dix minutes vous l'aurez.

ENSEMBLE.

Air :

Je cours avant qu'il ne vienne personne :
Pour mon cousin, puisqu'il est généreux,
Ne disons rien, l'occasion est bonne,
Il faut savoir le saisir aux cheveux.

(*Alexandre sort.*)

PICARDET.

Courez avant qu'il ne vienne personne,
Et jusqu'au bout montrez vous généreux,
Nous sommes seuls, l'occasion est bonne,
Sachons ici la saisir aux cheveux !

SCÈNE VI.

PICARDET, puis ASPASIE et TOTO.

PICARDET.

Dans dix minutes je serais sauvé ! ah ! comme elle est vraie cette maxime d'un sage quelconque : Le bonheur ne tient souvent qu'à un cheveu !... Je vais écrire à mon huissier. (*Il va s'asseoir à la table ; Aspasie entre, elle amène Toto qui est habillé comme un tout jeune enfant. Il saute à la corde.*)

ASPASIE.

Viens, mon loulou ! Tu vas aller attendre dans le cabinet à papa.

TOTO.

Y a-t-il un livre avec des images ?

ASPASIE.

Certainement ! (*A Picardet.*) Voyez, monsieur, ce cher amour, est-il gentil comme ça et propre... et coquet ?...

TOTO, *en tournant sa corde atteint les papiers de Picardet et les disperse ; Picardet se lève furieux.*

TOTO.

Ah ! ah ! ah ! ah ! Papa, est-ce que maman t'a mis en pénitence ?

PICARDET.

Comment, en pénitence ?

TOTO.

Puisque tu gardes ton bonnet de nuit.

PICARDET.

Taisez-vous, drôle, et mouchez-vous... pas sur votre manche, pas sur votre manche, petit coche...mar ! (*Il veut le corriger.*)

TOTO, *qui s'est réfugié derrière Aspasie, chantant.*

Ah ! que papa est laid !... ah !... que papa est laid !

PICARDET.

Toto !...

TOTO.

Mon premier papa était plus joli que celui-là ! (*Il va à la table.*)

ASPASIE, *avec admiration.*

Quelle imagination ! ça nuira à sa croissance.

PICARDET, *vexé à part.*

Je te ficherai en pension pour te faire grandir ! (*Haut.*) Veux-tu bien ne pas toucher à l'encre !

TOTO.

C'est pour faire un bonhomme comme toi, avec un bonnet.

PICARDET.

Je te défends de toucher à l'encre et au papier, polisson !... (*Toto a déchiré une feuille de papier.*)

TOTO, *pleurnichant.*

C'est pour faire un bateau.

PICARDET.

Je te défends de toucher à quoi que ce soit. (*Il veut le prendre et le frapper.*)

ASPASIE, *repoussant Picardet.*

Ah ! monsieur... vous êtes déplorable !... vous comprimez l'esprit artistique de cet enfant ! (*A Toto.*) Va dans le cabinet à papa... va regarder les images, mon trésor.

TOTO, *prend plusieurs feuilles et sort en chantant :*

Ah ! que papa est laid !... ah ! que papa est laid !

PICARDET, *courant à lui.*

Veux-tu bien ! (*Il veut lui lancer un coup de pied et manque de tomber. — Au public.*) Hein ! qu'est-ce que vous dites de ça ! (*Haut.*) Crétin d'enfant, va !

ROSALIE, *entrant.*

Le chocolat est *cuite*, faut-il servir?

ASPASIE.

Dans cinq minutes... le temps de passer ma robe. (*A Picardet.*) Et je vous préviens que je n'attends pas ! (*Elle sort.*)

PICARDET, *seul.*

Et dire que je tremble devant cette femme ! (*On sonne avec transport.*) Je suis sauvé !... c'est lui !... c'est mon carabi... (*Voyant Laroche introduit par Rosalie.*) Ciel !... un bourgeois... un simple bourgeois.

ROSALIE.

Entrez, monsieur ! (*Elle ressort.*)

SCÈNE VII.

PICARDET, LAROCHE.

LAROCHE, *s'approchant.*

M. Picardet ?

PICARDET, *se promenant avec agitation.*

Je n'y suis pas, monsieur.

ROSALIE, *à part.*

J'aime mieux le carabinier.

LAROCHE.

Comment ?...

PICARDET.

C'est-à-dire... enfin... que désirez-vous ?

LAROCHE.

Laroche... ancien greffier... l'oncle de madame veuve Duperrier...

PICARDET.

Ah ! pardon, monsieur, pardon... mais vous me surprenez presque au saut du lit... et je me suis levé fort préoccupé d'une affaire... (*A part.*) Et l'autre qui n'arrive pas !

LAROCHE.

Je suis fâché !...

PICARDET, *à lui-même.*

Je bous... je grille...

LAROCHE.

Monsieur, vous avez été chargé par ma nièce de vendre les usines et fabriques...

PICARDET.

Pourriez-vous me dire monsieur, si la caserne des carabiniers est loin d'ici ?

LAROCHE.

Je l'ignore !... (*Continuant.*) Des fabriques que lui avait laissées son mari.

PICARDET, *à part.*

S'il arrive trop tard... Aspasie sera là...

LAROCHE, *continuant.*

Et de l'achat d'une propriété considérable en Normandie...

PICARDET.

Plaît-il ?

LAROCHE.

Vous ne m'avez donc pas entendu ?

PICARDET.

Si fait... mais... je viens de m'éveiller... et je n'ai pas encore les idées bien nettes !...

LAROCHE, *à part.*

Je m'en aperçois.

PICARDET, *à part, très-agité.*

Il ne vient pas... il ne vient pas, le gueux.

LAROCHE, *se fâchant.*

Ah çà monsieur... décidément... il faut partir d'un principe ! Est-ce à M. Picardet, homme d'affaires, chargé par ma nièce !...

PICARDET.

Oui, monsieur !

LAROCHE.

Voulez-vous, oui ou non, me communiquer les plans et titres de propriété ?...

PICARDET.

Certainement... avec plaisir... tout est là... dans mon cabinet... dossier 23 (*A lui-même.*) S'il l'avait perdu ! (*A Laroche.*) Non, 22. (*A lui-même.*) Pourvu qu'il le retrouve... (*A Laroche.*) Non, je disais bien, 23. Vous verrez le plan du château... Je suis sûr qu'il l'aura défrisé...

LAROCHE.

Comment, défrisé ?

PICARDET.

Si vous voulez me suivre... (*Il remonte à la porte du fond et regarde si l'on vient.*) Non, pas encore !

LAROCHE, *qui l'a suivi.*

Pourquoi, pas encore ? Pourquoi ce retard ?

PICADET.

Quoi ? quel retard ? ah ! pardon. (*A part.*) Je perds la boussole... c'est fini ! (*A Laroche.*) Monsieur, entrez là... là... dans mon cabinet... je vous suis. (*Il va regarder à la fenêtre.*)

LAROCHE, *à lui-même.*

Si je confie jamais quelque affaire à cet homme là, ce ne sera pas à huit heures du matin. Il ne s'éveille pas dans son assiette.

(*Il va pour entrer dans le cabinet de droite, mais il s'arrête au bruit d'un objet qui se brise et de Toto qui pousse des cris.*)

PICARDET, *traversant la scène.*

Allons, bien... ce garnement de Toto aura cassé quelque chose. (*Il ouvre la porte et recule.*) Ah ! sac à papier ! voilà du propre ! (*Courant aux portes et criant.*) Rosalie !... Ma femme !

TOTO, *criant.*

Maman !... Ma bonne.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ASPASIE, ROSALIE.

(*Rosalie accourt et entre dans le cabinet; Aspasie entre d'un air effaré.*)

ASPASIE.

Qu'y a-t-il, mon Dieu ! est-ce qu'on assassine mon fils ? (*Elle va pour entrer dans le cabinet, mais à son tour elle recule en voyant Rosalie qui amène Toto couvert d'encre des pieds à la tête.*)

ROSALIE.

Tenez ! il est joli, votre fils !

ASPASIE ET PICARDET, *criant.*

Ah !

LAROCHE.

Quel tintamarre, grand Dieu !

PICARDET.

Voyez, madame, votre marsouin d'enfant ! (*A Toto.*) Petit misérable ! je vous avais défendu de toucher à l'écritoire !

TOTO, *criant et pleurant.*

Je voulais faire un bonhomme !

PICARDET.

Voilà où mène la désobéissance aux lois, vaurien.

ASPASIE, *furieuse.*

Monsieur, n'insultez pas mon fils !

PICARDET, *avec rage.*

Je vous dis qu'il mourra à Brest !

ASPASIE, *criant.*

Vous êtes une oie !

LAROCHE, *s'asseyant de colère.*

Bon ! ils vont se disputer maintenant !

ASPASIE.

Ça vous apprendra à laisser traîner vos écritoires!

PICARDET.

Où voulez-vous que je les mette?... dans le garde-manger? (*Toto prend un coin du paletot de Laroche pour s'essuyer les mains.*)

LAROCHE, *le repoussant.*

Veux-tu te sauver... petit drôle!

ASPASIE, *repoussant Laroche.*

Voulez-vous bien ne pas toucher à cet enfant, vous!

LAROCHE.

Eh!... madame, mon paletot n'est pas un essuie-mains!

PICARDET, *voulant la calmer.*

Chère amie... monsieur arrive de province tout exprès... pour une affaire...

ASPASIE.

Pourquoi ne vient-il pas à cinq heures... à trois heures du matin? On laisse aux gens le temps de se lever... mais ces provinciaux... quelles huîtres!...

LAROCHE.

Madame!... je trouve ce mot...

PICARDET.

Aspasie!

ASPASIE, *à Toto.*

Va te débarbouiller, mon chéri.

ENSEMBLE.

Air: *Sans faillir.* (Driun, drion.)

ASPASIE.

Ah! sortez
D'ici sur l'heure,
Oui, sortez!
Vous reviendrez
Quand vous pourrez!
Décampez
De ma demeure!
Vous me lassez,
Vous m'agacez,
Déguerpissez!

PICARDET.

Non, restez,
Et tout-à-l'heure
Vous lirez,
Vérifierez
Et jugerez!
Attendez
Dans ma demeure;
(*A sa femme.*) C'est assez,
Allons, cessez,
Obéissez!

LAROCHE.

Permettez!
Je pars sur l'heure.
Écoutez,
Vous m'insultez!
Vous disputez!
Attendez!
De leur demeure
J'ai bien assez!
Vous m'en chassez,
Alors, cessez!

(*Rosalie a emmené Toto, Picardet s'efforce de calmer Laroche.*)

LAROCHE.

Sapristi!... si c'est comme ça qu'on se réveille dans son ménage à Paris!...

PICARDET, *à sa femme.*

Oui... monsieur est l'oncle de madame Duperrier.

ASPASIE, *se calmant tout-à-coup.*

Ah! c'est différent! (*A part.*) C'est un homme très-cossu.

PICARDET.

Monsieur, vous excuserez ma femme, je l'espère...

LAROCHE.

M'appeler... huître!... je ne digérerai jamais ça!

PICARDET.

Mettez-vous à sa place... une malheureuse mère qui voit son enfant sortir d'un encrier!...

ASPASIE.

Vous comprenez mon émotion...

PICARDET.

Monsieur est un homme d'esprit, Aspasie, monsieur comprend...

LAROCHE.

Enfin, monsieur, ces papiers, ces actes...

PICARDET.

Aspasie, conduis monsieur... dossier 23, sur mon bureau... (*Bas.*) Moi, je vais me préparer bien vite.

ASPASIE.

A la bonne heure! Monsieur, si vous voulez prendre la peine de me suivre.

LAROCHE.

Enfin! ce n'est pas malheureux!

(*Il entre dans le cabinet avec Aspasie. Au même instant Alexandre ouvre la porte du fond.*)

SCÈNE IX.

PICARDET, ALEXANDRE, puis ASPASIE, puis LAROCHE.

ALEXANDRE, *montrant un paquet enveloppé dans du papier.*

Voilà l'objet!

PICARDET, *courant à Alexandre.*

Ah! Dieu soit loué!... mon ami!... mon sauveur! je respire... J'ai cru que vous ne reviendriez pas.

ASPASIE, *en dehors.*

Maintenant, monsieur, je vous laisse!

PICARDET.

Ma femme! vite, mon ami, aidez-moi à mettre mon toupet.

(*Il ôte son bonnet pendant qu'Alexandre, qui a défait le paquet, lui pose sur la tête un toupet blond et gris magnifiquement frisé et que Picardet se hâte d'assujétir.*)

ALEXANDRE.

Ça y est!

ASPASIE, *entrant.*

Lisez... monsieur, lisez, ne vous gênez pas. (*Picardet s'approche en souriant.*) Eh bien! êtes-vous enfin... (*Poussant un cri.*) Ah!

PICARDET.

Quoi donc!

ALEXANDRE.

Quoi donc!

ASPASIE.

Qu'avez-vous donc sur la tête?

PICARDET.

Moi!... (*Il court se regarder dans la glace, il recule effrayé.*) Ah! qu'est-ce que c'est que ça?...

ALEXANDRE.

Je me serai trompé de couleur! Pardon, je vais le changer! (*Il lui arrache le toupet de dessus la tête; Picardet se couvre le crâne de ses deux mains.*)

ASPASIE, *avec un cri.*

Il portait perruque!... horreur!... Comme il m'a trompée, cet homme!

PICARDET, *suppliant.*

Aspasie!

ASPASIE.

Ne m'approchez pas, imposteur... faux toupet que vous êtes! Je demande la séparation de corps.

PICARDET, *exaspéré et désignant Alexandre.*

Et c'est ce brigand-là qui est cause... et tu crois que je donnerai du temps à ton mange-tout de Frédéric Dalville?...

LAROCHE, *qui est entré sur les derniers mots.*

Hein... Dalvil!...

PICARDET.

Je le tiendrai coffré... à Clichy!

ALEXANDRE.

Vous!

PICARDET.

Moi! jusqu'à ce qu'il m'ait payé les mille écus qu'il me doit.

LAROCHE.

J'en apprends de belles!...

PICARDET.

J'ai sa lettre de change... et mes recors ont dû ce matin le mettre sous clé!

ALEXANDRE.

Erreur profonde! vu que moi, je les ai mis sous celle-ci... de clé! (*Il montre une clé.*)

PICARDET.

Échappé !... Damnation !... Carabinier !... vous me paierez ça !

ALEXANDRE.

Comptant ! sortons !

PICARDET, *en s'éloignant d'Alexandre et furieux.*

Oui... sortez !

ASPASIE, *à Laroche.*

Arretez-les, monsieur... ils vont se massacrer.

LAROCHE.

Au diable !... (*A lui-même.*) Et ma nièce qui allait épouser ce Frédéric !...

ENSEMBLE.

Air : *Chez mon ami Topinambour.* (Tigre du Bengale.)

ALEXANDRE.

Ah ! c'en est trop à tous les yeux,
Créancier peu généreux,
Je vais te séparer en deux.
Crains ma colère !
Délivre mon jeune parent
Vite, ou bien, j'en fais le serment,
Ton serviteur, dans un instant,
Te couche à terre !

PICARDET.

Ah ! c'en est trop ; sur lui je veux
Me venger de ce trait affreux ;
Viens nous écharper tous deux ;
Dans ma colère,
Je vais à ce grand insolent
Apprendre à vivre... en le tuant ;
Marchons, je veux de ce brigand
Purger la terre !

LAROCHE.

Qu'ils aillent au diable tous deux !
Quel bruit et quel vacarme affreux !
Vite ! éloignons-nous de ces lieux ;
Quelle colère !
A ma nièce allons promptement
Annoncer cet événement,
Et la sauver de l'intrigant
Qui sut lui plaire !

ASPASIE.

De grâce, calmez-vous tous deux !
(*A Alexandre.*) Pour lui, montrez-vous généreux !
C'est un trompeur, un homme affreux -
Mais il est père !
Livrez-le à mon ressentiment !
Je réponds de son châtiment !
Il n'échappera pas vainement
A ma colère !

ASPASIE.

De grâce, monsieur, calmez-vous !
A deux genoux,
Pour un époux
Je prie...

ALEXANDRE.

Il suffit, mais demain -

PICARDET.

Oui, demain matin
A Pantin !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(*Picardet feint de vouloir échapper à sa femme pour s'élancer sur Alexandre.*)

PICARDET, *criant pendant la baisser du rideau.*

Laisse-moi... je veux le dévorer !

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

Chez madame Duperrier. — Un riche salon. — Porte au fond, ouvrant sur une chambre et laissant voir le lit placé au fond de cette chambre. — A gauche, premier plan, la porte d'un boudoir. — Plus loin, une cheminée avec pendule. — A droite, au fond, porte latérale d'entrée. — Deuxième plan : une psyché.

SCÈNE I.

JULIETTE, VICTOR.

(*Au lever du rideau, Victor est assis au guéridon placé devant la porte du boudoir et sur lequel un déjeuner est servi. Juliette écoute à la porte du fond.*)

VICTOR.

Eh bien ?

JULIETTE, *revenant près de lui.*

Rien ! silence complet.

ENSEMBLE.

Air : *de la Dame Blanche.*

Madame dort encore, (*bis*).
Tâchons bien qu'elle ignore
Cet aimable repas !
Madame dort encore,
Ne la réveillons pas !

VICTOR.

A votre santé, ma jolie future !

JULIETTE.

Qu'est-ce que dirait ma maîtresse, si elle se doutait que, pendant qu'elle dort, nous écornons son déjeûner...

VICTOR.

Et dégustons ses vins les plus délicats ! Je vous demanderai cette moitié de carcasse.

JULIETTE.

Mais, il ne restera rien pour madame ?... Ah ! bah ! je dirai que le chat a mangé le perdreau.

VICTOR, *s'étalant dans son fauteuil.*

Parlez-moi d'une maison où les maîtres ne s'éveillent que passé midi.

JULIETTE.

C'est ça qui fait l'affaire des bonnes ! On se donne du bon temps, on prend son petit café dans le salon... dans un bon fauteuil.

VICTOR.

Et près de l'objet de ses amours !

JULIETTE.

C'est charmant !

VICTOR.

Dieu !... que je fumerais bien une pipe !

JULIETTE.

Ah ! par exemple !

VICTOR, *l'embrassant.*

Eh bien, alors, un baiser ! ça ne fait pas de [illegible], ça

SCÈNE II.

LES MÊMES, LAROCHE.

LAROCHE, *encore dans la coulisse.*

Ah ça, mais il n'y a donc personne ?

JULIETTE.

Dieu ! quelqu'un. (*Victor se lève vivement et recule le guéridon.*)

LAROCHE, *entrant.*

Pardon d'entrer...

JULIETTE, *allant à lui.*

Qui êtes-vous, monsieur ? que demandez-vous ?... On n'entre pas ainsi dans les maisons...

LAROCHE.

Quand les portes sont fermées..., mais quand elles sont ouvertes...

JULIETTE, *bas à Victor.*

Je l'avais oublié.

VICTOR, *à part.*

Quelle imprudence !

LAROCHE.

Du reste, je ne suis pas un intrus... Je viens pour voir votre maîtresse, madame Dupurrier.

JULIETTE, *vivement.*

Madame n'est pas visible !...

LAROCHE.

Ah ! pour moi elle doit l'être.

JULIETTE.

Madame dort encore.

LAROCHE.

Comment, à une heure après midi.

JULIETTE.

Oh ! c'est très-bon matin pour madame.

LAROCHE.

Ah ça, mais, on se réveille à toute heure du jour dans ce Paris ?

JULIETTE.

Quand on a passé la nuit au bal !

LAROCHE.

Ah ! c'est différent... On doit être très-fatigué... Allons vous direz à votre maîtresse que son oncle est venu pour la voir.

JULIETTE.

Son oncle !... Monsieur serait...

LAROCHE.

Laroche, de Valenciennes, arrivé ce matin. Mais je ne veux pas réveiller cette chère amie... Je pars d'un principe... c'est de... (*Il s'arrête en voyant Victor qui ingurgite à la dérobée un verre de vin.*) A votre santé, monsieur ! (*Victor, surpris, avale de travers et s'étrangle.*) Il paraît que vous étiez en train de déjeûner ?

JULIETTE, *très-embarrassée.*

Non, monsieur, au contraire, c'est le déjeûner de madame qui attendait.

VICTOR.

Qui attendait...

LAROCHE, *s'aprochant et regardant la table.*

Qui attendait... et en attendant...

JULIETTE.

J'avais engagé mon cousin à se raffraîchir.

LAROCHE, *observant Victor.*

Ah ! c'est votre cousin ?

JULIETTE.

Oui, monsieur, mon cousin... et mon futur.

VICTOR.

Victor Chabrouillard... tapissier, à votre service, monsieur.

LAROCHE.

Très-bien... très-bien ! (*A part.*) Il paraît qu'on ne se refuse rien, ici !

VICTOR, *bas à Juliette.*

Renvoyez-le !

JULIETTE.

A quelle heure faudra-t-il dire à madame que monsieur reviendra ?

LAROCHE.

Je les gêne ! (*Haut.*) Je vais jusqu'à mon hôtel changer d'habit... et je reviens embrasser cette chère enfant.

JULIETTE.

Il suffit, monsieur.

LAROCHE, *à part.*

Ah ! vous ajouterez que j'ai déjà vu monsieur Picardet ; que j'ai les titres, et que rendez-vous est pris pour aller chez le notaire à trois heures, avec les fonds.

JULIETTE.

Oui, monsieur.

VICTOR, *à part.*

Avec les fonds !

LAROCHE, *à part.*

Décidément... il me semble que je ne dormirais pas si tranquille que ma nièce... si je savais que ma bonne... pendant mon sommeil... d'autant plus que ce gaillard-là ne me revient guère !

ENSEMBLE.

Air

Au revoir, je vous laisse,
Sans bruit je vais partir,
Mais bientôt vers ma nièce
Je m'en vais revenir.

VICTOR ET JULIETTE.

Quel bonheur, il nous laisse,
Il nous fait ce plaisir,
Puisse donc sa / ma maîtresse
Longtemps encor dormir !

(*Laroche sort, Juliette l'accompagne.*)

SCÈNE III.

VICTOR *seul, puis* JULIETTE.

VICTOR.

A trois heures... chez le notaire... avec les fonds !... Quelle bonne idée j'ai eue de faire la cour à cette petite Juliette... et de me faire passer pour son cousin... Grâce à elle .. j'ai su... sans qu'elle s'en doutât... tout ce que je voulais savoir... Et c'est là... dans ce petit boudoir... (*Il entr'ouvre la porte du boudoir.*) et dans ce petit secrétaire !...

JULIETTE, *rentrant.*

Le voilà parti !

VICTOR, *reprenant son chapeau.*

Je vais en faire autant, mon ange.

JULIETTE.

Déjà ?

VICTOR.

Oui, j'ai entendu remuer dans la chambre de votre dame...

JULIETTE.

C'est un prétexte pour me quitter.

VICTOR.

Par exemple !... allez voir ; et, si elle dort... je reste encore avec vous pendant quelques instants.

JULIETTE.

C'est ça !... ne vous montrez pas !

VICTOR.

Parbleu !

(*Il se range contre l'entrée du boudoir. Juliette remonte, ouvre doucement la porte du fond et s'approche du lit de sa maîtresse, dont elle écarte les rideaux avec précaution. Victor, pendant ce temps, entre dans le boudoir.*)

HORTENSE, *couchée.*

C'est vous, Juliette ?

JULIETTE.

Oui, madame.

HORTENSE.

Est-il tard ?

JULIETTE.

Oh ! madame a bien le temps de dormir.

HORTENSE.

Il n'est venu personne ?

JULIETTE.

Personne !... que l'oncle à madame.

HORTENSE.

Mon oncle !... et vous ne m'avez pas réveillée ?

JULIETTE.

Il reviendra dans une heure. (*On sonne.*)

(*Victor sort du boudoir, il est très agité.*)

HORTENSE.

Allez ouvrir... je vais me lever. (*Juliette sort de chez Hortense et referme la porte.*)

JULIETTE, *à Victor, en traversant la scene très-vite et en emportant le plateau.*

Madame est réveillée... et voilà qu'on sonne ! (*Elle sort par la droite.*)

VICTOR, *très-agité.*

Ouf !... j'ai le frisson ! Allons... allons... remettons-nous et dépêchons-nous de filer. (*Il va prendre son sac d'outils.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LOUISE.

JULIETTE.

Entrez, mam'zelle Louise.

LOUISE.

J'apporte la robe de madame.

JULIETTE.

Ce n'est pas malheureux ! (*Louise va poser son paquet sur un fauteuil.*)

LOUISE.

Si madame veut l'essayer tout de suite ?

JULIETTE.

Je vais le lui demander, car elle vient seulement de s'éveiller.

LOUISE.

C'est bien, j'attendrai.

JULIETTE.

Asseyez-vous...

VICTOR.

Sans adieu, mam'zelle Juliette.

JULIETTE.

Au revoir, monsieur Victor... Qu'avez-vous donc?

VICTOR.

Moi? rien... je retourne à mon ouvrage.

JULIETTE.

Vous penserez aux papiers pour notre mariage.

VICTOR.

Les papiers... je les ai tous.

JULIETTE.

Et vous ne me l'avez pas dit!...

VICTOR.

Il y a si peu de temps... je ne les ai que d'aujourd'hui.

JULIETTE.

Prenez garde de les perdre!

VICTOR.

N'ayez pas peur!... Adieu! (*Il sort. — Juliette entre chez Hortense*).

SCÈNE V.

LOUISE, seule.

Encore couchée!... à une heure!... quand il y en a déjà sept que je travaille! Ah! ces belles dames... Au surplus, je ne dois pas me plaindre... après la bonne visite que j'ai reçue ce matin...

SCÈNE VI.

LOUISE, HORTENSE, JULIETTE.

HORTENSE, *en déshabillé du matin et parlant à Juliette.*

Je vous répète qu'il fallait m'éveiller. Ce bon oncle, moi qui l'attends avec une impatience!...

JULIETTE.

Mon Dieu, madame, je ne savais pas...

HORTENSE.

Bonjour, Louise... C'est ma robe?

LOUISE.

Si madame veut que je la lui essaie?

HORTENSE.

Volontiers. (*Celle-ci lui aide à ôter son peignoir.*) Je veux me faire belle pour dédommager mon oncle.

LOUISE.

Je comptais venir plus tôt, mais j'ai été si bouleversée dans la matinée...

HORTENSE, *que Louise et Juliette habillent devant sa glace.*

Rien de malheureux, j'espère.

LOUISE.

Mon Dieu il y a du bien et du mal. Oh! moi, je suis la mieux partagée... Une visite que j'ai reçue... un brave monsieur... quelque ami de ma famille... il m'a donné des espérances...

HORTENSE.

Vraiment?

LOUISE.

J'étais ravie!... Mais hélas! ma joie a été bien vite troublée... Un voisin... un jeune homme très-bien, que l'on venait arrêter...

HORTENSE.

Ah! pourquoi donc?

LOUISE.

Pour des dettes, une lettre de change autant que j'ai pu comprendre... mais il est parvenu à se sauver.

HORTENSE, *riant.*

Ah! alors, il n'y a pas grand mal!

LOUISE.

Oui, mais on peut le rattraper, et justement, aujourd'hui, il devait passer sa thèse pour être reçu médecin.

HORTENSE, *étonnée.*

Ah!...

LOUISE.

Pauvre monsieur Frédéric!...

HORTENSE, *à part.*

O ciel!

LOUISE.

Il faisait de si beaux projets!

HORTENSE, *affectant l'indifférence.*

Monsieur Frédéric?

LOUISE.

Oui, madame, Frédéric Dalville, un charmant jeune homme, et savant... comme un livre. C'est lui qui a soigné mon futur... gratis!... qui l'a sauvé... toujours gratis! Il faudra lui donner votre pratique; n'est-ce pas, madame?

HORTENSE.

Et vous dites qu'il est poursuivi pour dettes?

LOUISE.

Oh! mais c'est bien pardonnable, madame; son père lui fait, c'est vrai, une pension suffisante pour étudier et vivre à Paris, mais pas pour y être amoureux... ce qui revient très-cher, dit-on, quand ça ne coûte rien.

HORTENSE.

Oui, en effet!... (*A part.*) Ce cher Frédéric... J'étais bien loin de penser... (*Haut.*) Et ne vous a-t-il jamais dit le nom de cette dame qu'il aime?

LOUISE.

Jamais!... Il est bien trop discret pour ça.

HORTENSE.

Votre robe est fort bien, Louise.

LOUISE.

Ah! tant mieux!... Quand on a de bonnes pratiques comme madame, on tient à les satisfaire.

HORTENSE.

Juliette, sortez ma robe de moire; il y a quelque chose à y faire, nous profiterons de la présence de Louise.

JULIETTE, *sortant.*

Oui, madame.

HORTENSE, *après s'être assurée que Juliette est sortie.*

Louise, puis-je compter sur votre discrétion?

LOUISE.

Vous, madame? Vous qui avez été si bonne pour moi et pour ma pauvre mère! Oh! parlez!... madame, vos secrets ne sortiront pas plus de mon cœur, que le souvenir de vos bontés!

HORTENSE, *lui prenant la main.*

Bonne Louise! savez-vous quelle somme doit votre voisin?

LOUISE.

Non.

HORTENSE.

Eh bien! tachez de le savoir!

LOUISE.

Oh! mon Dieu!... serais-je assez heureuse pour vous avoir inspiré la bonne pensée de lui venir en aide?

HORTENSE.

Oui... peut-être... Je suis moi-même très heureuse aujourd'hui... car vous ne savez pas, Louise, mon oncle est ici... et vous aurez peut-être bientôt, ma chère petite, beaucoup à travailler pour moi... Je vais probablement me remarier.

LOUISE, *avec joie.*

En vérité!

HORTENSE.

Et je veux que d'autres se ressentent de ma joie... il me semble que ça la doublera.

LOUISE.

Je comprends ça! (*A part.*) C'est comme moi; quand je pense aux paroles du vieux monsieur, je voudrais enrichir et marier tous ceux que je rencontre dans la rue.

HORTENSE.

Ainsi donc, informez-vous bien vite, et je vous remettrai la somme nécessaire pour que votre protégé soit désormais à l'abri de toute poursuite.

LOUISE.

Oh! que je suis contente!

HORTENSE.

Vous lui direz que c'est un ami qui a voulu l'obliger et qu'il connaîtra plus tard... Surtout vous ne me nommerez pas?... A personne!

LOUISE.

A personne!

JULIETTE, *rentrant.*

Madame, la robe est sortie... C'est peu de chose, un côté de la garniture décousu.

LOUISE.

C'est l'affaire d'un instant.

ENSEMBLE.

Air du Laquais d'un nègre.

Oh ! je sais fort bien
Que je dois ê re très-discrète.
C'est chose secrète.
De cet entretien
On ne saura rien.

HORTENSE.

Informez-vous bien,
Et surtout soyez fort discrète,
C'est chose secrète.
Oui, servez-moi bien,
Et vous n'y perdrez rien !

(*Juliette est sortie pendant l'ensemble ; Louise, à la fin, entre dans la chambre d'Hortense.*)

SCÈNE VII.

HORTENSE, puis FREDERIC.

HORTENSE, *gaîment.*

Allons, pour mettre ma conscience en repos, me voilà forcée de l'aimer d'avantage encore ; s'il est malheureux, c'est moi qui en suis la cause, bien involontaire sans doute, mais enfin je dois réparer le mal que j'ai fait. (*Regardant la pendule.*) Deux heures seulement, et il ne doit venir qu'à trois !... Une heure encore d'attente !... Le temps va me paraître d'un long !

JULIETTE, *annonçant.*

Monsieur Frédéric. (*Il entre.*)

HORTENSE.

Déjà !... Mais il n'est pas trois heures !

FRÉDÉRIC.

Ah ! Madame, pardonnez à mon impatience ; mais comme les grandes afflictions, les grandes joies ont leurs priviléges.

HORTENSE.

Oh ! je vous pardonne ; mais hâtez-vous de m'apprendre...

FRÉDÉRIC.

Je suis reçu, madame, je suis docteur !

HORTENSE. *avec joie.*

Vraiment !

FRÉDÉRIC.

Oui, Madame, oui, j'ai passé ma thèse avec un succès inespéré et qui m'a valu une ovation, un triomphe. J'ai cru qu'on m'allait couronner et conduire au capitole. J'ai été félicité par tous mes juges, et, ce qui est plus extraordinaire, par tous mes amis !

HORTENSE.

C'est avec un grand bonheur que je me joins à eux.

FRÉDÉRIC.

J'ai voulu que la première, oui, même avant mon père, vous fussiez instruite de mon succès ; car, maintenant, j'ai un avenir, une position sérieuse, honorable... et lorsque monsieur votre oncle saura...

HORTENSE.

Il est arrivé !... Je l'attends d'un moment à l'autre, et je vous présenterai à lui... (*Souriant et lui tendant la main.*) Monsieur le docteur !

FRÉDÉRIC.

Que vous êtes bonne !

HORTENSE.

Air : *Valse de Giselle.*

Mais partez vite, allez à votre père,
Allez apprendre un succès si flatteur !
De vos travaux, une preuve si chère
Sera pour lui, sans doute, un grand bonheur !
Puis revenez, ayez bonne espérance...
Oui, ce bonheur qu'à vos soins il devra,
Vous en aurez, je crois, la récompense,
Peut-être ici quelqu'un vous le rendra !

(*Elle lui tend la main. — Laroche entre, il a quitté ses habits de voyage.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LAROCHE.

HORTENSE, *courant à lui.*

Ah ! mon oncle !

LAROCHE, *l'embrassant,*

Ma chère Hortense ! Vous voilà donc levée enfin, belle dormeuse !

HORTENSE.

Oh ! ne me grondez pas trop, cher oncle.

LAROCHE, *voyant Frédéric.*

Mais tu n'es pas seule.

HORTENSE, *à Frédéric.*

M. Laroche, mon oncle. (*A Laroche.*) M. Frédéric Dalville.

LAROCHE.

Monsieur... (*Frédéric le salue.*)

HORTENSE.

Monsieur est médecin... depuis une heure à peine... et il venait me l'annoncer... (*Bas à Laroche.*) C'est lui !...

LAROCHE.

Ah ! très-bien !... (*A Frédéric.*) Monsieur, certainement... je suis charmé d'apprendre... (*A part et comme frappé.*) C'est singulier...

FRÉDÉRIC, *bas à Hortense.*

Si je lui parlais?...

HORTENSE, *de même.*

Non, non, attendez ; il est plus convenable que j'en cause d'abord avec lui...

LAROCHE, *à part.*

Mais... oui... ce matin même... chez la petite Louise... c'est bien lui.

FRÉDÉRIC, *à Laroche.*

Monsieur... je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous...

LAROCHE.

Eh ! eh ! qui sait, monsieur !

FRÉDÉRIC.

Peut-être, il est vrai, par le bien que madame aura daigné vous dire de moi...

LAROCHE.

Oui... oui... sans doute...

FRÉDÉRIC.

Quoiqu'il en soit, monsieur, j'aurai besoin de solliciter votre assentiment pour un projet... dont la réalisation ferait le bonheur de ma vie... et d'avance, monsieur je me recommande à toute votre bienvaillance.

LAROCHE.

Comment donc !... Elle vous est acquise. (*A part.*) Tartuffe ! Lovelace !...

FRÉDÉRIC, *à Hortense.*

Je le crois très-bien disposé pour moi.

HORTENSE.

Mais votre père !... vous l'oubliez !...

ENSEMBLE.

Air précédent.

Partez-donc vite, etc., etc.

LAROCHE, *à part.*

Oui, c'est bien lui ! mais en vain il espère
Nous abuser par cet air de candeur !
Ma pauvre Hortense, hélas ! qu'allais-tu faire !
J'arrive à temps, je crois, pour ton bonheur !

FRÉDÉRIC.

Je pars bien vite et je vais à mon père,
Je vais apprendre un succès si flatteur ;
Puis je reviens, de celle qui m'est chère,
Pour récompense attendre le bonheur !

(*Frédéric sort.*)

SCÈNE IX.

LAROCHE, HORTENSE.

HORTENSE.

Ah ! mon oncle !... si vous saviez comme je suis heureuse de vous voir... en ce moment dans une circonstance si grave pour moi !

LAROCHE.

Pauvre enfant!

HORTENSE.

Grand Dieu ! mon oncle, quel air vous prenez ?

LAROCHE.

Ah ! c'est que je me suis levé plus matin que toi, vois-tu, et j'ai appris des choses...

HORTENSE.

Vous m'effrayez !...

LAROCHE.

Des choses dont tu ne doutes guère, toi qui te lèves si tard !...

HORTENSE.

Comment?

LAROCHE.

Je ne te parlerai pas d'un certain Victor qui déjeûne ici avec ta femme de chambre pendant que tu dors.

HORTENSE.

Quoi ! Juliette se permettrait !

LAROCHE.

Mais il ne s'agit pas d'eux pour l'instant. Hortense, réponds-moi franchement... Aimes-tu beaucoup M. Frédéric ?

HORTENSE, *souriant.*

Ah ! par exemple, voilà une question... mais oui, sans doute, puisque je pense à l'épouser.

LAROCHE.

Précisément ; c'est qu'avant de se marier, il faut bien savoir ce que l'on épouse...

HORTENSE.

Ah ! mon oncle, quand vous connaîtrez la famille de M. Frédéric...

LAROCHE.

C'est possible !... mais sa conduite privée, ses habitudes...

HORTENSE, *riant.*

Ah ! ah ! ah !... Je vois ce que c'est !...

LAROCHE.

Comment, tu ris !...

HORTENSE.

Mais oui... parce que cela ne vaut pas la peine qu'on s'en fâche ! Vous avez donc appris l'histoire de la lettre de change ?

LAROCHE.

Oui, d'abord... ce qui est assez grave... Mais enfin, s'il n'y avait que cela !...

HORTENSE, *le regardant.*

Mon Dieu, qu'avez-vous donc à me dire !... M. Frédéric...

LAROCHE.

Te trompe... Il ne t'aime pas !

HORTENSE.

Mon oncle !...

LAROCHE.

Il n'en veut qu'à ta fortune ! oui, à ta fortune qu'il dissiperait un jour avec sa maîtresse !

HORTENSE.

Oh ! cela n'est pas... c'est une calomnie...

(*Louise revient de la chambre à coucher, et traversant rapidement la scène au fond.*)

LOUISE, *à Hortense.*

J'ai fini, madame !

LAROCHE, *à lui-même.*

Cette voix !

LOUISE.

Et je cours faire votre commission.

HORTENSE.

C'est bien.

LOUISE, *sortant.*

Adieu. madame !

LAROCHE, *il court à la porte.*

Ah !

HORTENSE.

Qu'avez-vous donc, mon oncle ?

LAROCHE.

Cette jeune fille...

HORTENSE.

C'est mon ouvrière...

LAROCHE.

Louise Menard !

HORTENSE.

Vous la connaissez ?...

LAROCHE

Depuis ce matin... un message... dont on m'avait chargé... une somme à remettre... mais que j'ai gardée, ne me souciant pas de la voir dissipée par son amant... par M. Frédéric Darville.

HORTENSE, *avec douleur.*

Frédéric ?... lui !

LAROCHE.

Oui, lui, qui était caché dans son alcôve... (*Mouvement d'Hortense,*) d'ou je l'ai vu sortir...

HORTENSE, *atterrée.*

Louise... qui tout-à-l'heure encore... Ce voisin auquel elle s'intéressait... J'étais leur dupe... à tous deux... Oh !... c'est indigne !... (*Pleurant.*) c'est infâme !...

LAROCHE.

Hortense... du courage !

HORTENSE, *essuyant ses yeux.*

Oh ! oui... on ne peut regretter ce qu'on méprise. Je vais lui écrire... lui défendre ma porte... (*Changeant d'idée.*) Mais... non... je ferai mieux... rester à Paris, ce serait m'exposer à le rencontrer !... Partons, mon oncle... Cette propriété que vous aviez en vue pour moi... loin de Paris... je l'achète... vous m'y suivrez... nous y vivrons tranquilles, heureux... loin d'un monde que je hais... loin de tous ceux qui m'ont trompée !... (*Elle pleure encore.*)

LAROCHE, *avec bonté.*

Allons, puisque tu es décidée... M. Picardet doit nous attendre chez le notaire. Prends tes fonds...

HORTENSE, *sonnant.*

Oui, mon oncle, hâtons-nous. (*Appelant*). Juliette ! Juliette ! (*Juliette entre.*) Un châle... un chapeau !...

JULIETTE.

Oui, madame.

HORTENSE.

Où est la clé de mon secrétaire ?

JULIETTE.

Mais madame l'a toujours sur elle.

HORTENSE.

Je perds la tête ! — Je suis à vous, mon oncle ! (*Elle entre dans le boudoir*).

(*Musique jusqu'à la fin.*)

JULIETTE.

Mon Dieu !... comme madame est agitée ! qu'a-t-elle douc ?

HORTENSE, *en dehors et poussant un cri.*

Ah !... mon oncle !... (*Elle rentre pâle, en désordre.*)

HORTENSE.

Qu'as-tu ?

HORTENSE.

Cet argent... ce portefeuille... toute ma fortune...

LAROCHE.

Eh bien !...

HORTENSE, *avec douleur.*

Volée !... (*Elle s'appuie sur le dossier du fauteuil.*)

JULIETTE ET LAROCHE.

Volée !

LAROCHE.

C'est ce Victor ! (*Il regarde Juliette qui, atterrée sous son regard, s'incline d'un air suppliant*).

TABLEAU.

Se rideau baisse.

ACTE V.

Le théâtre représente un carrefour voisin de la gare du chemin de fer du Nord. — A gauche, premier plan, l'extrémité de l'aile d'un bâtiment dépendant de la gare, et servant de magasin pour les marchandises. — Grande et large ouverture au premier, en face du public, et laissant voir l'intérieur du magasin rempli de ballots. — Au-dessous de cette fenêtre, un banc de pierre. — Sur le côté de la scène, une autre fenêtre au haut de laquelle est une poulie pour hisser les colis dans le magasin. — Aux plans suivants, une grande voie conduisant dans la gare. — A droite une rue, puis un café avec une table et deux tabourets en dehors; ensuite une autre rue et un marchand de vin. — Au fond les murs de la gare, au-dessus desquels on aperçoit des cheminées de locomotives.

SCÈNE Ire.

ADRIEN *endormi sur les ballots*, PICARDET, puis ASPASIE et TOTO.

PICARDET *entre en courant tout effaré et dans le plus grand désordre.*

Ah ! Dieu ! grand Dieu ! Ah ! saprelotte ! Ah ! sapristi !

ASPASIE, *tout essoufflée.*

Eh bien ! eh bien ! devenez-vous fou, M. Picardet?

PICARDET.

Chut !

(*Il regarde à droite avec effroi*).

ASPASIE.

Nous planter là. Toto et moi, et vous sauver par une rue détournée comme si le diable était a vos trousses.

PICARDET.

C'est qu'il y est en effet.

ASPASIE.

Le diable?

TOTO.

Avec des grandes cornes, papa? (*Sautant.*) Ah ! je voudrais le voir.

PICARDET.

Taisez-vous. (*A Aspasie.*) Oui... tu n'as donc pas aperçu ce casque qui brillait au bout de la rue !

ASPASIE.

Quel casque ?

PICARDET.

Celui de mon coupe-toujours de carabinier.

ASPASIE.

Allons donc, ne vous imaginez-vous pas qu'il va vous suivre jusqu'à Boulogne-sur-Mer !

PICARDET.

Je ne serai tranquille qu'en mettant l'Océan-Pacifique entre nous.

ASPASIE.

Vous aurez vu quelque pompier.

PICARDET.

Tu crois... c'est possible... (*Il remonte.*)

TOTO.

Maman... il y a un pâtissier là-bas... maman !

ASPASIE.

Tout-à-l'heure, mon mignon... nous sortons de table.

PICARDET, *qui a regardé à droite.*

Décidément... j'aurai mal vu !... Je respire et je puis me dilater de nouveau en pensant au plaisir d'explorer le littoral de l'Océan.

TOTO.

Avec moi, papa.

PICARDET.

De courir sur les falaises, sur les rochers... et de nous livrer à une nage effrénée.

TOTO.

Avec moi.

PICARDET.

Puis, visiter les navires... admirer la plaine liquide, et Phœbus se plongeant dans le sein d'Amphytrite.

TOTO.

Avec moi, papa, avec moi !

PICARDET.

Air : *de l'Écu.*

En mer nous ferons un voyage...

TOTO.

Avec moi !

PICARDET.

Dans un beau bateau...

TOTO.

Avec moi !

PICARDET.

Mais je vous engage
Madame, à surveiller Toto.
Et puis nous aurons le chapitre
De la pêche

ASPASIE.

Ce sera charmant,
Oui, moi je veux pêcher une huître.

PICARDET.

Prenez-bien garde à votre enfant ;
Vous prendrez garde à votre enfant !

TOTO.

Maman, il y a là un patissier...

PICARDET.

Ciel !... Aspasie... voyez là-bas... quand je vous disais que c'était lui...

ASPASIE.

C'est vrai ! mais il n'est pas seul.

TOTO.

Papa, achète-moi une tarte aux prunes.

PICARDET.

Eh ! il s'agit bien de prunes... Nous ne sommes pas venus ici pour des... Allons, madame... allons.

TOTO.

Maman !...

ASPASIE.

Eh bien ! prenez toujours nos billets... pendant que nous irons chez le pâtissier.

PICARDET.

C'est ça... et je me réfugie dans le corps-de-garde en vous attendant... Oui !... je vais moi-même me mettre au violon pour éviter une danse ! (*Regardant à droite.*) Le voici...

ASPASIE, *emmenant Toto.*

Viens, mon bijou.

Air :

Hâtons-nous, partons bien vite,
Evitons notre ennemi ;
Sans tarder, prenons la fuite,
Avant qu'il n'arrive ici.

SCÈNE II.

ALEXANDRE, FRÉDÉRIC.

ALEXANDRE, *à Frédéric, qui marche le premier avec agitation.*

Ecoute-moi donc un peu, cousin, que diable ! Tu me fais trotter comme un vrai pousse-caillou !... Respirons !... ou bien alors laisse-moi aller chercher mon poulet d'Inde !

FRÉDÉRIC, *qui cherche du regard tout autour de lui.*

Si tu ne m'accompagnes que pour rire de ma douleur, quitte-moi !

ALEXANDRE.

Il n'y a pas de bon sens de se tourmenter comme ça pour une femme !

FRÉDÉRIC.

Je veux la rejoindre, te dis-je !

ALEXANDRE.

Très-bien !... Mais, allons-y gaiement, si c'est possible... Je t'aiderai même à la trouver si tu veux me donner son signalement... Voyons... est-elle grande ou petite ? brune ou blonde?

FRÉDÉRIC.

Eh ! qu'importe !... Il s'agit bien !...

ALEXANDRE.

C'est que moi je préfère les petites un peu boulottes... et les blondes... un peu carottes !...

FRÉDÉRIC.

Vouloir partir... sans me dire un mot... sans me faire part du malheur qui l'a frappée.

ALEXANDRE.

Elle aura voulu ménager ta sensibilité, tu es si nervoso !

FRÉDÉRIC.

Mais, que pense-t-elle donc de moi ?... Doute-t-elle de mon amour, ou croit-elle qu'il ait pu cesser à l'instant où la fortune lui a été ravie ?... Cette idée m'accable, et je ne puis la supporter.

ALEXANDRE.

Air de *Madame Favart.*

Oui, pour une âme honnête et fière,
Ce serait un cruel affront,
Ton amitié noble et sincère
Doit s'indigner d'un tel soupçon.

FRÉDÉRIC.

Quand vient le jour de la détresse
Pour ceux qui furent nos amis,
Celui de nous qui les délaisse
Ne mérite que nos mépris !

Et l'idée qu'elle peut me croire capable...

ALEXANDRE.

Tiens, à te dire vrai... je crois qu'il y a autre chose sous jeu...

FRÉDÉRIC.

Quoi donc ?

ALEXANDRE.

Son oncle était, ce matin, chez le Picardet, ton créancier, il y a appris l'histoire de la lettre de change... des poursuites... et c'est peut-être à cela qu'il faut attribuer cette rupture si brusque...

FRÉDÉRIC.

En effet... Mais je veux m'en assurer, car cette incertitude est trop cruelle!... Je suis sûr qu'elle n'a pas encore quitté Paris, et, d'après les renseignements que le concierge m'a donnés, c'est avec son oncle, et par le Nord, qu'elle doit partir. Je l'attendrai, je la suivrai, s'il le faut... et elle m'entendra, je me justifierai!

ALEXANDRE.

Eh bien! c'est ça. Cherchons dans la gare, dans les salles d'attente!... Toi, d'un côté, moi de l'autre... et si le vieux est avec elle, je le reconnaîtrai, sois tranquille!... Monsieur... comment dis-tu?

FRÉDÉRIC.

Laroche!

ALEXANDRE.

Très-bien!... j'arrête tous les hommes d'âge que je rencontre... et, dans le doute... je leur demande leur extrait de naissance, leur passe-port!...

ENSEMBLE.

Air : *Partons, la mer est belle.*

ALEXANDRE.

Partons, bonne espérance,
Oui, que notre alliance
Te donne confiance.
Compte ici,
Sur tout mon appui!

FRÉDÉRIC.

Allons, bonne espérance,
Ami, notre alliance
Me donne confiance.
Prête ici
Ton loyal appui!

ALEXANDRE.

Oui, je veux à la ronde,
Sans trève ni repos, chevaucher,
Dussé-je au bout du monde
Aller à pied te la chercher.

REPRISE. — ENSEMBLE.

Partons, etc.

(*Ils vont dans la gare.*)

SCÈNE III.

ADRIEN, *dans le magasin*, CHAMOUILLET, puis VICTOR.

ADRIEN.

Ah! Dieu quel bon somme j'ai fait!... Ah ça, mais, où suis-je donc?... (*Regardant.*) Eh! je me reconnais!... dans le magasin des marchandises... Oui... je me rappelle... le chef de gare m'avait demandé l'inventaire des colis... Je me serai endormi sur ma besogne. (*Il frappe sur les ballots.*) Comme ce matin chez mademoiselle Louise, en donnant à manger à son serin. (*Regardant à sa montre.*) Sept heures et demie... (*Riant.*) Excusez... douze heures de sommeil... c'est suffisant pour un homme seul... (*Cherchant.*) Voyons... voyons... où est ma feuille que je la porte.

CHAMOUILLET, *sortant de la gare.*

Nos places sont retenues pour Boulogne, et Victor ne vient pas...

(*Il regarde autour de lui, Victor entre et frappe sur l'épaule de Chamouillet qui se retourne en faisant un bond.*)

Pardon, monsieur, je n'ai pas l'honneur!...

VICTOR.

Imbécile!... c'est moi, Victor!

CHAMOUILLET.

Ah! du diable si je t'aurais reconnu!...

VICTOR.

C'est ce qu'il faut!... j'aurais pu rencontrer des connaissances incommodes, et j'ai pris mes précautions pour les dépister.

CHAMOUILLET.

Moi aussi, comme tu vois... tenue élégante!

VICTOR.

Oui, tu ressembles presque à nn homme comme il faut! Et il est impossible qu'on ne nous prenne pas pour de simples voyageurs. Donne-moi du feu. (*Il allume son cigare à celui de Chamouillet.*)

ADRIEN, *reparaissant.*

Cet imbécile de Baptiste qui m'a enfermé... Me voilà prisonnier... Mais en appelant. (*Il regarde au dehors et aperçoit les deux individus qui vont s'asseoir sur le banc.*) Tiens!

VICTOR.

As-tu retenu un coupé pour nous seuls?

CHAMOUILLET.

Yes! milord.

VICTOR.

Très-bien!... Et cette nuit embarqués pour London... Great British!

CHAMOUILLET.

T'as l'argent sur toi?

VICTOR.

Melon!... je vas me promener avec un lot de 200 mille, pour risquer d'être pincé avec! (*Adrien étonné de ce qu'il vient d'entendre, regarde avec précaution au-dessous de lui, et écoute.*)

CHAMOUILLET.

Où donc que t'as mis le magot?

VICTOR.

As pas peur, vieux... mon épouse flâne avec, par ici... et au dernier moment...

CHAMOUILLET.

Bravo!... je voudrais déjà être en route!...

VICTOR.

Cette pauvre petite Juliette!... comme elle doit courir après son amoureux!...

CHAMOUILLET.

Et la veuve Duperrier?...

VICTOR.

Après son argent! (*Adrien fait un mouvement.*)

CHAMOUILLET, *à voix basse.*

Chut!

VICTOR, *de même.*

Quoi donc?

CHAMOUILLET, *sans bouger, mais indiquant la fenêtre de la main.*

Il m'avait semblé... là!

(*Adrien disparaît vivement. Victor monte sur le banc et regarde à travers les barreaux.*)

VICTOR.

Eh! non... c'est l'entrepôt des marchandises. (*Il redescend.*) C'est égal... jasons des abricots de l'année prochaine!

CHAMOUILLET.

St!...

VICTOR.

Encore!

CHAMOUILLET.

Regarde par là! (*Il indique le fond.*)

VICTOR.

Mais, oui, c'est elle!... avec l'oncle! Attention! (*Il se lève.*) Prenons une schoppe et tâchons de savoir ce qui les amène.

(*Ils vont s'asseoir à la table du café et se font servir pendant que Laroche entre avec Hortense.*)

ADRIEN, *reparaissant et se tenant caché dans l'angle de la fenêtre.*

Ah! les gueusards! et cet argent dont ils parlent!... ils ne l'ont pas sur eux... et si j'appelle, ils se sauvent!... Ne les perdons pas de vue!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LAROCHE, HORTENSE.

LAROCHE.

Je t'assure, ma chère Hortense, qu'il vaudrait mieux rester quelque temps encore... ta présence peut être utile pour éclairer la justice!

HORTENSE.

J'ai dit tout ce que je savais, mon oncle, et le séjour de Paris m'est devenu tellement odieux, que j'ai hâte de partir.

VICTOR, *à Chamouillet.*

Bigre! il paraît que nous allons voyager ensemble!

LAROCHE.

Ma pauvre Hortense!

HORTENSE.

Ce que je regrette le plus, ce n'est pas ma fortune presque entière perdue si brusquement...

Air : *Enfants n'y touchez pas.*

Ce sort brillant, ces biens, cette richesse,
Oui, je pouvais, sans regret, sans faiblesse,
Les perdre tous ! mais, hélas ! ma tendresse
Trahie ainsi par un monde sans foi !...
Oui, pour moi, c'en est fait, plus de bonheur sur terre,
Loin de tous ces ingrats, oh ! si je vous suis chère,
De grâce, emmenez-moi,
Mon oncle, emmenez-moi !

LAROCHE.

Eh bien, soit ! mais je reviendrai à Paris, je ne perds pas l'espoir de retrouver les fripons...

VICTOR, *bas à son camarade.*

On parle de nous !... attention !

LAROCHE.

Ce prétendu de mademoiselle Juliette, je le reconnaîtrais partout... sa figure est gravée là !

VICTOR *se levant, à Laroche.*

Pardon, monsieur, seriez-vous assez bon pour me dire l'heure ?

LAROCHE, *tirant sa montre tout en regardant Victor.*

Très-volontiers, monsieur !... huit heures moins quelques minutes !

VICTOR.

Bien obligé ! (*Il salue Laroche.*)

LAROCHE.

Il n'y a pas de quoi !

CHAMOUILLET, *bas.*

Quel aplomb !

VICTOR.

Vu vois... pas de danger qu'il me reconnaisse pendant le voyage.

(*Laroche aide Hortense à arranger son mantelet de voyage sur ses épaules.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LOUISE *arrivant par la droite.*

LOUISE, *à elle-même.*

Voici bientôt l'heure du départ d'Adrien, je veux le voir, lui raconter la visite que j'ai reçue, les espérances que l'on m'a données. Au moins, cette nuit, en voyage, il sera plus content, plus heureux ! (*Elle se rencontre avec Hortense et Laroche.*) Madame Duperrier !

HORTENSE.

Louise !

(*Adrien fait un mouvement et aperçoit Louise, mais il se tient caché pendant la scène suivante. Il exprime par sa pantomime la part qu'il prend à ce qui se passe. A chaque instant il va parler, mais il s'arrête en regardant les deux voleurs.*)

LAROCHE, *à Louise, brusquement.*

Que voulez-vous, mademoiselle ?

LOUISE.

Monsieur ! (*Le reconnaissant avec joie.*) Oh ! mais, c'est vous... qui, ce matin...

LAROCHE.

Oui, mademoiselle, moi, qui suis allé chez vous... comme je l'avais promis à Giraud.

LOUISE.

A mon oncle !... vous le connaissez ?

LAROCHE.

Mais lui aussi va savoir votre conduite... il apprendra combien vous êtes indigne de son intérêt (*Mouvement de Louise et d'Adrien.*) et de celui de tous les honnêtes gens.

LOUISE.

Ah !

ADRIEN, *à part.*

Par exemple ! que dit-il donc ?

LOUISE.

Monsieur, je ne vous comprends pas !

HORTENSE.

Venez, mon oncle, venez... sa présence me fait un mal affreux !...

LOUISE.

Madame !...

HORTENSE.

Ah ! laissez-moi, mademoiselle... laissez-moi... je vous défends de me parler jamais !

LOUISE.

Oh ! mon Dieu !

ADRIEN, *à part.*

Qu'ont-ils donc à lui reprocher ?

LOUISE, *à Hortense qui voulait s'éloigner.*

Madame... je vous en prie, répondez-moi... dites-moi comment j'ai pu mériter qu'on me parle ainsi ?...

LAROCHE.

Vous le demandez !...

LOUISE.

Oui, monsieur !...

LAROCHE.

Ah ! c'est aussi trop d'audace ! (*La regardant.*) Oseriez-vous nier devant moi que vous trahissez indignement votre futur?

ADRIEN, *avec colère, à part.*

Me trahir, Louise !

LOUISE.

Moi !

LAROCHE.

Oui, vous; comme vous avez trahi ma nièce.

LOUISE.

Moi !

LAROCHE.

Et payé toutes ses bontés par la plus noire ingratitude !

LOUISE.

Moi ! (*A Hortense.*) Oh ! ça n'est pas vrai, madame !... Tout cela est faux !... On vous a trompée... j'en atteste le ciel !... Si cela était, madame, est-ce que j'oserais toucher cette main généreuse, qui tant de fois nous combla de ses dons ma mère et moi ? Est-ce que j'oserais vous parler de ma mère ?... Oh !... non... non... Je vous aime... je vous respecte... Oh !... demandez... demandez à tous ceux qui m'ont entendue parler de vous...

LAROCHE.

Assez, mademoiselle. (*A Hortense.*) Viens.

LOUISE, *se plaçant devant lui.*

Non, monsieur... non, vous resterez... il faut que je sache...

LAROCHE.

Encore une fois... laissez-nous, mademoiselle... ne me contraignez pas à vous en dire davantage... à dévoiler ici toute votre honte...

ADRIEN, *à part.*

Ah !

LOUISE, *à Laroche qu'elle retient avec énergie.*

Et moi, monsieur, j'exige que vous parliez... que vous disiez tout... ici même... à l'instant !... Je suis une honnête fille... et vous ne pouvez pas m'accuser d'avoir trahi ma bienfaitrice et de tromper monsieur Adrien, sans me dire ce qui peut vous le faire croire !... Vous n'avez pas le droit de m'humilier... de me perdre ! (*Pleurant.*) Mon Dieu ! vous, qui me paraissiez si bon !... et que j'aimais tant déjà !...

Air : *Petit enfant.*

Quand ce matin, d'une voix tout émue,
Vous me disiez : Louise, dès aujourd'hui
Va, ne crains rien, une main inconnue
Veille sur toi, compte sur son appui !
Ma chère enfant, espère, à tes yeux brille
Un avenir de paix et de bonheur !
Vous mentiez donc ! puisqu'à la pauvre fille
Vous n'apportiez que mépris et douleur !

LAROCHE.

Mais malheureuse jeune fille... ce jeune homme... le prétendu de ma nièce, que vous aimez... que vous recevez en secret.

LOUISE, *avec indignation.*

Ah !...

ADRIEN, *avec colère.*

Elle me trompait !... l'indigne !

LOUISE, *à Hortense.*

Et qui donc a osé dire cela, madame ?

LAROCHE.

Moi ! mademoiselle, je l'ai surpris chez vous.

Adrien fait un geste de fureur.

LOUISE.

Chez moi !

LAROCHE.

Oui, chez vous... ce matin, quand j'y suis entré avec vous.

ADRIEN, *frappé, à part.*

Ah ! je comprends...

LAROCHE.

Et malgré le soin que vous aviez pris de le cacher dans votre alcôve...

ADRIEN, *à part, avec joie.*

C'est ça même... monsieur Frédéric...

LOUISE, *atterrée.*

Ah ! monsieur... pouvez-vous dire une chose semblable. (*Elle veut parler à Hortense qui détourne la tête.*) Mais que faire... comment prouver que cela n'est pas ! (*Elle reste accablée et se cache la figure dans ses mains.*)

ADRIEN.

Pauvre Louise !...

VICTOR, *à son camarade.*

Plus que cinq minutes... suis-moi. (*Ils s'en vont par la droite.*)

ADRIEN.

Ils filent... tonnerre !... (*Frappé.*) Ah ! c'est ça...

HORTENSE.

Ces larmes... cet accent de vérité !...

LAROCHE.

Oui... c'est vrai... et moi-même si je n'avais vu...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, moins VICTOR ET SON CAMARADE.

(*Pendant ces deux répliques, Adrien a paru à la fenêtre qui donne sur le théâtre, et lance au-dehors la corde de la poulie; puis il s'est laissé glisser par cette corde. Il tombe à terre et roule aux pieds de Laroche qui allait vers la gare avec Hortense.*)

LAROCHE, *effrayé.*

Hein !... qu'est-ce que c'est !...

ADRIEN, *se relevant vivement.*

Vous dérangez pas... il n'y a pas de mal... c'est moi !

LAROCHE ET LOUISE.

Adrien !

ADRIEN.

Moi-même. (*A Laroche.*) Et qui arrive à propos pour vous empêcher d'aller faire une mauvaise action.

LAROCHE.

Comment ?

ADRIEN.

Oui, monsieur... avant de soupçonner une jeune fille sage et honnête (*Il prend la main de Louise.*) comme mademoiselle Louise...

LOUISE, *avec élan.*

Ah ! vous le croyez, vous n'est-ce pas ?

ADRIEN.

Si je le crois !... ah ! je crois bien que je le crois !... et si vous saviez ce que j'ai souffert un moment... là. (*Il montre la fenêtre ; brusquement à Laroche qu'il fait sursauter.*) Oui, monsieur, avant de l'accuser, on y regarde à deux fois... à cent fois !

LAROCHE.

Hein ?

ADRIEN, *se fâchant.*

Et si vous n'étiez pas un homme d'âge... mille noms !

LOUISE, *le calmant.*

Adrien !

LAROCHE, *se fâchant.*

Qu'est-ce que c'est !... Des menaces !

VICTOR, *reparaissant au fond, à la cantonnade.*

Allons donc !

ADRIEN, *à Laroche qui veut partir vivement.*

Chut !... Les voilà...

LAROCHE.

Qui ?

ADRIEN, *avec mystère.*

Chut donc !... n'ayons pas l'air... ne regardez pas... cachez-moi... (*Il se met devant eux.*) Bougeons pas... je les tiens...

LAROCHE ET LOUISE.

Qui donc ?

ADRIEN, *voyant Victor et son camarade entrer précipitamment dans la gare.*

Ah ! les gueux. (*A Laroche qui le retient.*) Vous le saurez bientôt... avec le reste. (*Il court vers la gare et rencontre Frédéric.*) Ah ! monsieur Frédéric... dites donc à monsieur et à madame ce que vous faisiez ce matin chez mademoiselle Louise.

FRÉDÉRIC.

Comment ?

ADRIEN.

Oui... voilà monsieur qui l'accuse d'être votre maîtresse ! (*Regardant la gare.*) Cré coquin... je ne les vois plus ! (*Il s'élance dans la gare.*)

SCÈNE VII.

LAROCHE, HORTENSE, LOUISE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *courant à Louise.*

Il serait possible !... Louise... (*A Laroche.*) Quoi ! monsieur, vous auriez dit...

LAROCHE, *d'un ton ferme.*

Que je vous ai vu sortir furtivement de chez mademoiselle, où vous étiez caché... Ai-je menti, monsieur ?

FRÉDÉRIC.

Non, monsieur.

HORTENSE.

Ah !

LOUISE.

Monsieur Frédéric !

FRÉDÉRIC.

C'est la vérité, mademoiselle. (*A Laroche.*) Mais ce que vous ne savez pas, monsieur, c'est que mademoiselle l'ignorait.

HORTENSE.

Que dit-il ?

FRÉDÉRIC.

C'est que j'avais été indroduit chez elle, pendant son absence, et par monsieur Adrien lui-même...

HORTENSE.

Il serait vrai ?

LOUISE.

Par Adrien !

FRÉDÉRIC.

Pour me rendre service... pour me sauver... (*Avec embarras.*) d'un danger... de...

LAROCHE.

De Clichy ?

FRÉDÉRIC, *confus.*

Vous voyez, monsieur, combien vos soupçons étaient injustes !

HORTENSE, *allant à Louise.*

Ah ! ma pauvre...

FRÉDÉRIC.

Et vous, madame !

Air *de Lauzun.*

Rang, fortune, riche avenir,
Quand vous aviez tout en partage,
De l'étudiant sans rougir,
Vous daigniez accepter l'hommage.
Mais ma part de votre malheur,
Vous me la refusez, madame.
(*Avec chaleur.*)
Je la veux, comme une faveur
Qui m'est due et que je réclame.
C'est mon droit, oui, cette faveur,
De vous, ici, je la réclame.

HORTENSE.

Et moi, monsieur, je dois refuser ; je ne veux pas vous faire partager ma ruine... adieu !

FRÉDÉRIC.

Non, non... je ne vous laisserai jamais partir...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ADRIEN *accourant,* puis ALEXANDRE.

ADRIEN.

Partir !... qui ça !... vous monsieur et madame... non pas... s'il vous plaît !

LAROCHE.

Quoi... qu'est-ce qu'il y a encore ?

ADRIEN.

Ah ! les gredins... Ils étaient déjà grimpés dans les wagons... et ils s'y tenaient comme des crampons ! il a fallu les en tirer par les pieds. (*A Frédéric*). Et c'est votre cousin Alexandre qui nous a aidés, M. Frédéric... Maintenant ils sont arrêtes... ouf !

LAROCHE.

Arrêtés, qui ça?...

ADRIEN, *à Hortense.*

Votre Victor... et votre argent; l'un emportant l'autre.

HORTENSE.

O ciel!

LAROCHE.

Il serait possible!

ADRIEN.

Le Victor est au violon... et l'argent à l'administration... à votre service.

LAROCHE.

Et ça, grâce à vous. (*Lui serrant la main*). Brave garçon!

ADRIEN.

Merci! (*Voyant Hortense qui tient la main de Louise*). Mais je vois que vous n'en voulez plus à mademoiselle Louise... M. Frédéric vous a expliqué...

LAROCHE.

Oui... mais que diable aussi!... vous savez tout depuis ce matin... et c'est ce soir seulement que vous nous dites ça...

ADRIEN, *vivement.*

Dame!... c'est la première chose... c'est-à-dire, non... la seconde que je fais en me réveillant.

LAROCHE.

En vous réveillant?

ADRIEN.

Pas de doute puisque j'ai commencé par rattraper l'argent de madame. — Faites-en donc autant, vous, avant déjeuner!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PICARDET, puis ASPASIE et TOTO.

PICARDET, *accourant de la gare.*

Aspasie, ma femme! où est-elle?

ALEXANDRE, *qui le suivait.*

C'est lui, Picardet. (*Il le poursuit et cherche à le saisir aux cheveux*). Ah! tu veux prendre le chemin de fer?

PICARDET, *mettant ses deux mains sur sa tête.*

Pas par les cheveux... ou je crie.

FRÉDÉRIC, *intervenant.*

Alexandre! pas de violence.

LAROCHE.

Oui, laissez-le... je me charge de cette affaire.

ALEXANDRE.

C'est différent.

LAROCHE, *à Louise.*

Comme je me charge de votre dot, au nom de votre oncle Giraud, ma chère petite.

HORTENSE.

Et moi du trousseau!... (*Cloche du chemin de fer*).

PICARDET.

Aspasie!

ASPASIE.

Voilà... allons, Toto... allons, tu mangeras ta tarte en chemin.

TOTO.

Maman... j'ai la colique.

PICARDET.

Nous verrons ça en chemin. Vite... vite. (*Il prend Toto par la main pour l'emmener en courant. Toto tombe sur sa tarte*). Ah! c'est le bouquet! (*Aspasie relève Toto qui a les mains tachées de confiture, et qui crie. On entend le bruit de la vapeur*). Et le train qui file sans nous!...

(*En ce moment l'orchestre joue en sourdine l'air du premier acte : « Eh! bonjour, mon voisin, » et l'on voit entrer en scene un chiffonnier, un boulanger, un invalide. Le jour baisse.*)

FRÉDÉRIC.

Vous le voyez, madame... vous voilà forcée de rester.

HORTENSE, *souriant.*

C'est vrai.

LAROCHE.

A quelque chose malheur est bon... Mais quelle journée!... Que d'agitations... Je n'aurais jamais cru qu'on s'éveillât à Paris de tant de manières et à tant d'heures différentes du jour...

ADRIEN.

Voire même la nuit... (*Chantant le milieu de l'air.*)

Vivre la nuit, c'est la coutume
De bien des gens, en ce séjour;
Et le soir, le gaz qui s'allume,
Pour eux devient le point du jour!

(*L'orchestre continue de jouer le refrain de l'air à la sourdine pendant ce qui suit.*)

Le chiffonnier, le boulanger, l'invalide qui garde les bâtisses, le joueur qui court les tripots, la bohême qui court les bals et les patrouilles qui courent les... filous!

LAROCHE.

On ne se doute pas de cela à Valenciennes.

ADRIEN.

Il est encor une autre espèce
De gens vers minuit s'éveillant,
Lorsque d'une nouvelle pièce
Arrive enfin le dénouement...

(*Parlé*). Si par hasard... il s'en trouvait quelques-uns ici ce soir... Oh! messieurs... je vous en prie... faites qu'ils n'ouvrent les yeux qu'au bruit des bravos, et, pour qu'ils vous imitent, vous n'aurez qu'à leur dire :

Eh! bonjour ma voisine!
Eh! bonjour mon voisin!
La pièce qu'on termine
Est bien jusqu'à la fin!

TOUS.

C'est bien! fort bien!
Applaudissez, voisin!

CHOEUR.

Eh! bonjour, ma voisine,
Eh! bonjour, mon voisin;
Etc., etc.

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES. 56e ET 57e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS. RUE VIVIENNE, 2 BIS.



BERTHE LA FLAMANDE

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

MM. MOLÉ-GENTILHOMME ET C. GUÉROULT

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 27 JUILLET 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

CHARLES II, roi d'Angleterre	MM. MAURICE COSTE.
LE MARQUIS DE MORTIMER	ALEXANDRE.
SIR LIONEL MORTIMER, son fils	TAILLADE.
GEORGE MAXWELL, favori du roi	GASTON.
GURTH, matelot	LAURENT.
LORD BELGRAVE	DEBREUIL.
WILSON	COREY.
HARRY	JULES.
LE CHANCELIER	MARTIN.
DAME BERTHE, riche propriétaire du château d'Erikdale, marchande de Nieuport	Mmes EMILIE GUYON
MISS LUCY ERIKDALE	LOUISE PERIGAT.
LA DUCHESSE D'OSMOND	ALBERT.
LA COMTESSE DE DORCHESTER	MARIA REY.
LADY CAMBRIDGE	HÉLOÏSE PHILIPPE

La scène se passe en 1662, en Angleterre, tantôt au château d'Erykdle, tantô chez le roi, au palais de Richmond.

ACTE I.

Salle richement décorée du palais de Richmond. — Au fond, trois grandes portières en tapisserie. Celle du milieu seule est ouverte. — A droite, au premier plan, petite table avec ce qu'il faut pour écrire. A gauche, même plan, table-bureau chargée de papiers. Sur celle-ci, il y a un timbre. — Siéges auprès des deux tables. — Portes à droite et à gauche.

SCENE I.

MAXWELL, LE ROI.

(Au lever du rideau, Maxwell écrit sur le bureau de gauche ; un huissier entre par le fond et annonce LE ROI ! Maxwell se lève ; Charles II entre.)

LE ROI.

Que fais-tu là ce matin, Maxwell?

MAXWELL, *se levant.*

Sire, je prépare des rapports sur des améliorations demandées dans la marine, dans les finances, dans...

LE ROI, *allant s'asseoir à droite.*

Ah çà, rien ne va donc bien dans mon royaume, où il me semble cependant qu'on vit assez gaiement. Passe-moi la liste des invitations pour la grande fête de nuit que je donne demain à cette résidence. (*Maxwell la lui donne ; il la parcourt.*) Quelles nouvelles de Londres?

MAXWELL.

Le procès-verbal de la chambre des communes.

LE ROI.

Diable! cela m'interesse ; il y avait à l'ordre du jour une augmentation à mon profit personnel des droits sur le vinaigre.

MAXWELL.

On a voté, sire.

LE ROI.

Eh bien?

MAXWELL.

Rejeté.

LE ROI.

Dieu me damne! on veut donc me laisser sans un sou vaillant!

MAXWELL.

Votre Majesté n'a-t-elle pas la ressource de demander une nouvelle subvention au roi de France Louis XIV, son beau-frère?

LE ROI.

Bah ! Il me donne déjà six millions pour faire la guerre aux Hollandais à qui je n'en veux pas le moins du monde.

MAXWELL.

Faites savoir au grand roi que vos répugnances pour cette guerre se sont augmentées de deux millions par an, payables par trimestre... et d'avance.

LE ROI.

Parbleu oui ! belle idée ! j'enverrai un négociateur qui, pendant une année, vivra joyeusement à Versailles à mes dépens et me rapportera un refus.

MAXWELL.

Mon Dieu, sire, si vous tenez à ce qu'on revienne vite et avec une bonne réponse, envoyez quelque seigneur bien amoureux, quelque mari bien jaloux...

LE ROI.

Toi par exemple, toi qui es marié et passablement jaloux si j'en juge par ton obstination à tenir ta femme éloignée de notre cour.

MAXWELL.

Sire... je vous assure...

LE ROI.

Allons ! on y pensera... Les dépêches ?

MAXWELL.

Aucune, sire. (*Lui remettant une lettre qu'il prend sur la table de gauche.*) Si ce n'est celle-ci en forme de billet galant.

LE ROI, *vivement.*

Une écriture de femme. (*Il lit bas.*) « Sire, découvrir une trahison est le devoir d'une sujette fidèle. Elle y a deux ans, vos regards semblaient s'arrêter avec plaisir sur une personne qui n'y lisait rien d'effrayant. Un perfide confident de vos projets a tout renversé en feignant de vous servir. Enlèvement subit, mariage secret, séquestration jalouse, voilà les moyens qu'il a employés, et le coupable n'est qu'un Flamand obscur, qui cache sous un titre usurpé l'affreux nom de Birmann. On est près de vous et on songe à la vengeance. » (*Parlé.*) Pas de signature.... La lettre est cavalière.... Certainement, ma belle sacrifiée, nous nous vengerions ensemble, si je n'avais le cœur plein d'une autre image.. C'est égal, je donnerais beaucoup pour connaître ce serviteur infidèle..... Birmann !... Je retiendrai ce nom. (*A Maxwell, qui a repris sa place à gauche.*) Rien de Montégu ?

MAXWELL.

Pardon, sire, il est venu d'un air triste et penaud et, sans vous attendre, m'a chargé de dire à Votre Majesté qu'il n'avait pas réussi.

LE ROI.

J'en étais sûr. Le maladroit ! (*Il se lève.*)

MAXWELL, *se levant aussi.*

Qu'a donc fait Montégu, sire ?

LE ROI, *avec humeur.*

Il a fait !... il a fait une sottise. Il avait deviné l'amour qui, depuis deux mois, est tout le but de ma vie, et malgré moi il s'est obstiné à tenter un enlèvement... un enlèvement quand il s'agit d'une fille du sang le plus noble et le plus illustre. On l'aura surpris, l'éveil est donné !... Ah ! je suis d'une humeur !

MAXWELL.

Aussi, c'est votre faute, sire.

LE ROI.

Comment cela ?

MAXWELL.

Eh ! oui, sans doute ! pourquoi Votre Majesté va-t-elle s'attaquer à ces grands noms, à ces vertus si difficiles à réduire, tandis que des beautés tout aussi charmantes et beaucoup moins rebelles...

LE ROI.

Je ne te comprends pas.

MAXWELL.

Comment ! vous n'avez pas vu cette ravissante amazone qui suit la chasse toutes les fois que Votre Majesté en fait partie, guettant votre passage et lançant sur vous, sire, les feux de son ardente prunelle à travers les trous de son masque ?

LE ROI, *regardant la lettre qu'il vient de recevoir et à part.*

L'amazone ! Si c'était !... (*A Maxwell.*) Oui, je crois l'avoir vue en effet... Ah çà, elle est donc toujours masquée ?

MAXWELL.

Toujours. Ce qui fait que nous l'avons surnommée : la dame au loup.

LE ROI.

Eh bien, mon cher Maxwell, ni ta dame au loup, ni aucune autre au monde n'aura désormais le pouvoir de toucher mon cœur.

MAXWELL, *raillant.*

Votre Majesté a fait un vœu ?

LE ROI, *avec feu.*

Eh bien, oui ! j'ai fait le vœu de ne jamais prononcer dans mon âme un autre nom que celui de Lucy.

MAXWELL.

Ah ! elle se nomme Lucy ?

LE ROI.

Lucy, la fille du duc d'Erykdale.

MAXWELL.

Du duc d'Erykdale ! ce caractère antique, ce noble serviteur qui paya de sa tête son inébranlable fidélité à la cause de votre père ?

LE ROI.

Justement. Cela remonte au temps de mon exil... Après une tentative malheureuse sur les côtes d'Angleterre, j'étais allé me cacher à l'île de Wight, dans le vieux castel de lady Weymore. Lady Weymore avait auprès d'elle une jeune orpheline charmante et dans la situation la plus romanesque ; après la mort tragique de son père, le duc d'Erykdale, sa mère avait disparu, et depuis lors, la jeune Lucy était sous la protection d'un être invisible, pourvoyant à tout, l'enrichissant, lui préparant le plus brillant avenir, sans que jamais personne ait vu, entrevu ou deviné ce génie protecteur ; on sait seulement que c'est une femme et que les lettres viennent de Flandre. Bref, un roman. Ah ! le bon temps que ces jours de péril ! Hélas ! des royalistes dévoués vinrent bien mal à propos me sauver !

MAXWELL.

Et elle aussi, à ce que je vois ! Ah ! cela change la thèse !

LE ROI.

Mais il y a deux mois, dans un parc à côté d'ici, j'ai trouvé lady Weymore impotente et auprès d'elle la charmante Lucy. J'ai cru entrevoir des projets de mariage qui me forçaient à me hâter. Et c'est alors que ce maladroit de Montégu...

MAXWELL.

Ce que c'est que mal placer sa confiance ! (*Le Roi se rassied à droite, Maxwell se rassied à gauche et continue à écrire.*)

SCENE II.

LES MÊMES, LIONEL, *par le fond à gauche.*

LE ROI, *apercevant Lionel qui entre et salue au fond.*

Ah ! c'est vous, sir Lionel Mortimer ! en effet, vous avez quelque chose à me demander.

LIONEL.

Deux grâces, sire ; la première pour mon père qui sollicite la faveur de vous présenter ses hommages.

LE ROI.

Votre père, Lionel ? mais je le croyais une sorte de cavalier puritain, digne pendant des Têtes-Rondes, et condamnant sans pitié les mœurs de notre cour ?

LIONEL.

Mon père, sire, est en effet un austère vieillard, mais il n'en rend pas moins justice aux qualités brillantes de Votre Majesté, et je l'ai souvent entendu vanter votre foi chevaleresque à la parole donnée.

LE ROI.

Oui, je sais que c'est un sujet fidèle. Mais à quelle occasion se rend-il à notre cour ?

LIONEL.

A l'occasion de la seconde faveur que j'ai à réclamer de Votre Majesté ; car je viens vous prier, sire, de consentir à mon mariage.

LE ROI.

Votre mariage !

LIONEL.

Oui, sire.

LE ROI.

Sérieusement ?

LIONEL.

Très-sérieusement ; il ne me manque plus que votre royale permission.

LE ROI.

Et je la refuse ! pardieu ! je la refuse ! C'est bien assez de Maxwell, qui s'est marié dernièrement à notre insu, le traître, et qui pousse la félonie jusqu'à tenir en charte privée une femme qui ferait l'ornement de notre cour, je le parierais.

MAXWELL.

Vous voyez, sire, que je ne suis pas le seul à vouloir goûter du mariage, et après tout, la demande du comte Lionel...

LE ROI.

Es. insensée! Lionel si gai, si ardent au plaisir, Lionel qui, à lui seul, jetait parmi nous plus d'entrain et de folie que tous nos amis ensemble, Lionel est mort! Lionel est mort!

LIONEL.

Ce m'est une douce gloire d'entendre réciter mon épitaphe par Votre Majesté; mais, sous ces formes frivoles que l'âge excuse, il y a un cœur loyal, aimant et respectant son roi, honorant tout ce qui est noble et pur... Rassurez-vous, sire; ce Lionel-là se tient debout, Lionel vit encore.

LE ROI.

Et c'est à la cour, Lionel, que vous avez trouvé...?

LIONEL.

Non, sire, c'est au château de lady Weymore... miss Lucy Erykdale.

LE ROI, *vivement et se levant.*

Miss Lucy! (*Le Roi et Maxwell échangent un regard de surprise.*)

LIONEL.

Qu'avez-vous donc, sire?

LE ROI, *reprenant avec embarras.*

Mais je réfléchis qu'il y a à ce mariage un obstacle auquel vous n'avez pas songé.

LIONEL.

Lequel, sire?

LE ROI.

J'ai entendu parler de cette héritière, d'une condition bizarre imposée à son mariage. Miss Lucy, dit-on, ne doit épouser qu'un gentilhomme lui apportant en dot le château de sa famille, le château d'Erykdale dont on aperçoit d'ici les tours.

LIONEL.

Votre Majesté est parfaitement instruite.

LE ROI.

Ce château, par suite de confiscation, puis de ventes et de reventes, est tombé entre les mains de je ne sais quelle femme singulière, une certaine dame Berthe, je crois, marchande à Nieuport, enrichie dans le commerce, qui depuis un an vit fort simplement dans les environs et se garde bien d'habiter le château qui lui appartient. Savez-vous cela, Lionel?

LIONEL.

Oui, sire.

LE ROI.

Et savez-vous aussi qu'aux prétendants qui se sont successivement présentés pour acquérir, elle a demandé de ce château des sommes fabuleuses?

LIONEL.

Aussi l'ai-je fait mander ce matin. Je l'attends ici même, au palais de Richmond, et dans une heure tout sera décidé.

LE ROI.

Vous êtes donc bien riche, monsieur?

LIONEL.

Sire, je suis très-amoureux.

LE ROI.

J'en suis fâché, car je persiste à refuser.

LIONEL.

Sire, je ne puis croire...

LE ROI, *avec humeur.*

Je persiste, vous dis-je.

MAXWELL, *bas au Roi.*

Modérez-vous, sire, ou c'est tout avouer.

LE ROI, *bas.*

Parle donc, toi, car je ne consentirai jamais! (*Il s'assied à gauche.*)

MAXWELL, *bas au Roi.**

Laissez-moi faire. (*A Lionel.*) Lionel, le roi est mal disposé. Laissez-moi seul avec lui, et ce qu'il vous refuse, je l'obtiendrai peut-être.

LIONEL.

Mon cher Maxwell, cette union, c'est mon bonheur, c'est ma vie: je remets tout entre vos mains. (*Il sort par le fond à droite.*)

SCENE III.

LE ROI, MAXWELL.

MAXWELL.

Sire, vous rappelez-vous une demande que je vous ai déjà plusieurs fois adressée?

LE ROI.

Je te vois venir... encore tes folles prétentions? toi, Maxwell! duc et pair d'Angleterre!

MAXWELL.

Si je vous rends assez de services pour obtenir cette faveur...

LE ROI.

Mais songes-y donc. Un pareil manteau ne va pas bien à toutes les épaules.

MAXWELL.

Et vous trouvez que les miennes...

LE ROI.

Finissons... Je n'ai jamais voulu approfondir ta généalogie, mon cher Maxwell; mais certaines gens assurent que tu es de bien petite noblesse.

MAXWELL.

Noble ou non, si je fais tomber dans votre escarcelle le nouveau subside de la France? si je vous aide à triompher de la belle Lucy?

LE ROI, *se levant.*

Lucy! la future de Lionel.

MAXWELL.

Celle que vous aimez.

LE ROI.

A merveille. Toi qui prétends cacher ta femme à tous les regards, tu es prêt, en revanche, à sacrifier sans pitié celles des autres. Prends garde, Maxwell, cela te portera malheur.

MAXWELL.

Sire, il ne s'agit pas de ma femme, mais de miss Lucy Erykdale et des cinq cent mille livres que vous espérez de la cour de France.

LE ROI.

Eh bien?

MAXWELL.

Une gageure, sire: pour le subside, un mois; pour la jeune fille, vingt-quatre heures.

LE ROI.

Allons! soit!

MAXWELL.

C'est accepté?

LE ROI.

Accepté. L'enjeu?

MAXWELL.

Mon manteau de duc et pair.

LE ROI, *se levant vivement et passant à droite.*

Ah! maître Maxwell, vous abusez de la seule vertu que mes ennemis veuillent bien me reconnaître: ma fidélité à tenir mes engagements, quels qu'ils soient!

MAXWELL.

J'ai un peu compté là-dessus, sire, je l'avoue.

LE ROI.

Mais tes moyens de succès?

MAXWELL.

Vous consentez d'abord au mariage de Lionel.

LE ROI.

Plaisante idée!

MAXWELL.

Mon Dieu, je ne vous dis pas que Lionel va prendre sa fiancée, l'emmener à l'autel, puis chez lui...; puis enfin le train ordinaire des choses... Non, il pourra bien y avoir quelque modification au programme. (*Il s'assied au bureau à gauche.*)

LE ROI, *s'approchant de Maxwell.*

Que vas-tu faire?

MAXWELL.

Mander de votre part miss Lucy Erykdale au palais de Richmond.

LE ROI.

Ici! Je ne comprends pas...

MAXWELL.

Vous m'autorisez à répartir à mon gré les appartements au château?

LE ROI.

Cela me paraît fort indifférent.

MAXWELL.

Pas si indifférent que Votre Majesté semble le croire. (*L'huissier Wilson entre.*)

LE ROI.

Que me veut-on?

WILSON.

Sire, il y a là un garçon, une sorte d'ouvrier... Il dit qu'il est sûr que le roi le recevra avec plaisir.

LE ROI.

Quel est ce naïf original?

WILSON.

Il s'appelle Gurth.

LE ROI.

Gurth! le fils d'un brave matelot mort à notre service. Certainement, qu'il entre. (*Wilson sort un moment. Le Roi à Maxwell.*) A qui écris-tu encore là?

MAXWEL.

A sir Lionel pour lui faire connaître vos volontés. (*Wilson introduit Gurth par le fond.*)

SCENE IV.

MAXWELL, *écrivant à gauche*, LE ROI, GURTH.

GURTH, *en dehors, à Wilson qui l'introduit.*

C'est bien, mon Dieu, c'est bien. On sait se conduire en société. (*Il entre.*)

LE ROI.

Qu'est-ce donc?

GURTH.

Faites pas attention, Majesté, c'est monsieur (*montrant Wilson*) qui veut m'apprendre les usages!... comme si je ne les connaissais pas, les usages!...

LE ROI.

C'est toi, mon garçon?

GURTH.

Moi-même, Majesté, moi-même, le fils de...

LE ROI.

Le fils de ton père, Jean-Paul Gurth, un sujet dévoué dont je n'ai pas oublié les services...

GURTH.

Merci, Majesté, merci... Ça va bien?

LE ROI, *riant.*

Pas mal, mon garçon... et toi?

GURTH.

Moi, je viens de faire le tour du monde; ça m'a un peu fatigué, d'autant que ça n'entrait pas positivement dans mes goûts...

LE ROI.

Le tour du monde! peste! quel chemin! mais voyons... Que veux-tu de moi?

GURTH.

Je m'en vas vous dire... Mais d'abord, approchez donc un peu par ici. (*Il indique la droite.*)

LE ROI, *gaiement.*

Hein?

GURTH.

Oui... de ce côté... de ce côté... (*Le Roi se laisse faire, Gurth montre Maxwell.*) Je désire que ce soit tout à fait entre nous. Voyons là, la main sur la conscience, est-ce vous-même qui rasez votre royale barbe de votre auguste main?

LE ROI, *riant.*

Mon pauvre Gurth! c'est pour savoir cela que tu m'as demandé audience?

GURTH.

Comme vous dites, Majesté, et j'arrive de Nieuport tout exprès pour ça.

LE ROI, *haut.*

Nieuport!

GURTH, *baissant la voix.*

Oui, Majesté, Nieuport en Flandre.

MAXWELL, *à part.*

Cet homme est Flamand!

LE ROI.

Je t'avoue, mon pauvre garçon, que je ne comprends pas du tout...

GURTH.

Ah! mais c'est une histoire... une histoire que je va vous raconter.

LE ROI.

Diable!

GURTH.

Ça vous fera plaisir, car j'espère que je vous inspire de l'intérêt.

LE ROI.

Je ne dis pas... mais!...

GURTH, *l'examinant.*

Moi aussi, vous me plaisez... Je vous aime, je vous aime beaucoup...

LE ROI.

Alors tu es le digne fils de ton père... Allons, je t'écoute, mais dépêche-toi. (*Il s'assied à droite.*)

GURTH.

C'était donc pour vous dire qu'il y avait à Nieuport une charmante enfant qui s'appelait Lisbeth. Elle eut le bonheur de faire ma conquête. Je lui plus aussi... elle me trouva fin et beau.

LE ROI.

C'était une femme de goût.

GURTH.

N'est-ce pas, Majesté? Le jour des fiançailles arrive. Je vas chercher ma dot, neuf cents écus que ma tante Van-Truk m'avait laissés en héritage, et qu'elle avait déposés chez une manière d'intrigant que je ne connaissais que de réputation... et ce n'était pas son beau côté. Je passe chez lui, on me dit qu'il n'y était pas et j'entends une voix qui crie : Va, César! va, mon petit César!... César, je le connaissais aussi... de réputation... un affreux chien qui ne se nourrissait que de mollets. Je suis d'un naturel violent... Je m'emporte, oh! mais je m'emporte... à reculons, jusqu'à la mer. Je me jette à la nage, il s'y jette aussi; je saisis une corde, je grimpe sur quelque chose : c'était un vaisseau, le trois-mâts *la Merluche!* Enfin, j'étais sauvé! Là, je m'accoude et je regarde mon César, qui pataugeait et qui soufflait, et qui perdait du terrain. Ah! ah! que je lui dis, tu recules, mon gaillard, tu recules!...— Tout à coup, je m'aperçois que ce n'était pas lui qui reculait... c'était moi... c'était le vaisseau...

LE ROI.

Qui partait?

GURTH.

Pour les Grandes-Indes.

LE ROI, *éclatant de rire.*

Ah! ah! ah! Je ne m'étonne plus si César perdait du terrain! Continue, continue.

GURTH.

Merci... je vois que je vous inspire de l'intérêt. Bref, je partais pour un voyage de découvertes. Et j'ai voyagé comme ça pendant quatre ans!

LE ROI.

Ah çà, et ta petite Lisbeth! que faisait-elle pendant ce temps-là?

GURTH.

Elle n'avait pas trouvé mieux. Elle m'attendait.

LE ROI.

Peste! quelle fidélité!

GURTH.

Elle me trouvait si fin et si beau!

LE ROI.

Tout cela est charmant... mais je ne vois pas trop le rapport qu'il y a entre ton histoire et ma barbe!

GURTH.

Vous allez voir. Revenu à Nieuport, je cours chez mon homme et j'apprends qu'il avait levé le pied, le gredin, avec les neuf cents écus de ma tante Van-Truk. Je m'informe... et quelqu'un qui revenait d'Angleterre m'assure qu'il l'avait vu de ses deux yeux parmi les gens de votre suite et reluisant comme un soleil. Voilà pourquoi je suis venu, et comme mon scélérat était barbier, je me suis dit : C'est un ambitieux, il ne peut raser que le menton du roi.

LE ROI.

Ah! bien, bien! Et comment se nomme-t-il?

GURTH, *bas.*

Maurice Birmann, majesté.

LE ROI, *haut et vivement.*

Birmann! dis-tu? (*Il se lève et passe à gauche.*)

MAXWELL, *tressaillant et se levant.*

Hein? (*Il se rassied aussitôt.*)

GURTH, *regardant Maxwell.*

Eh bien, qu'est-ce qu'il a donc, celui-là?

MAXWELL, *à part.*

Ai-je bien entendu?

GURTH, *très-bas au Roi.*

Ah çà, mais... vous le connaissez donc?

LE ROI.

Non, mais je serais curieux de le connaître. Et tiens, tu dis qu'il t'a volé?

GURTH.

Neuf cents écus.

LE ROI.

Eh bien, trouve-le et je te donne le double.

GURTH, *avec attendrissement et d'un ton digne et noble.*

Ah ! c'est bien... c'est bien ! Sire, vous êtes un galant homme, je suis un galant homme, nous pouvons nous entendre. Vous tenez à découvrir Birmann ?..

LE ROI.

J'y tiens beaucoup.

GURTH.

Eh bien, il n'y a qu'un moyen.

LE ROI.

Voyons.

GURTH, *d'un ton mystérieux.*

Un conseil d'ami. Abolissez les perruques.

LE ROI.

Ah ! par exemple !

GURTH.

Impossible sans ça.

LE ROI.

Pourquoi ?

GURTH.

Je ne connais pas sa face. Mais je sais que le diable l'a marqué au haut du front... Un signalement de naissance, une manière de fer à cheval, rouge comme du sang... et si je pouvais passer une revue générale des perruques... il doit y en avoir pas mal de perruques à votre cour...

LE ROI, *riant.*

Eh bien, nous verrons cela, je ne dis pas non. (*A Maxwell qui sonne.*) Ah ! tu as fini ?

MAXWELL.

Oui, sire. (*A Wilson qui entre.*) Cette lettre à sir Lionel Mortimer. Ces ordres à qui ils sont adressés.

WILSON.

Sire, le conseil est assemblé.

LE ROI, *à Maxwell.*

Eh bien, Maxwell, en allant au conseil, tu me conteras tes projets. Ah ! Wilson ! vous voyez bien monsieur Gurth. (*Gurth se rengorge.*) Vous veillerez à ce qu'il puisse circuler librement par tout le palais. Ayez pour lui tous les égards possibles ; je vous attache à sa personne.

GURTH, *à part, avec joie.*

Il me donne un domestique ! (*A Wilson.*) Vous entendez, Wilson, on vous attache à ma personne.

LE ROI, *s'éloignant avec Maxwell.*

Allons, Maxwell.

GURTH, *courant après le Roi et le retenant.*

Dites donc, Majesté, comme c'est heureux que nous nous soyons convenus comme ça tous les deux !

LE ROI, *à Maxwell.*

Ah ! le drôle de corps ! (*Ils sortent par le fond à gauche.*)

GURTH, *à Wilson.*

Vous voyez : je suis l'ami du roi ; je lui inspire de l'intérêt. Conduisez-moi à la cuisine. (*Au public.*) C'est comme ça que je comprends les égards. (*Avec emphase.*) A la cuisine ! (*Il sort par le fond à droite.*)

LIONEL, *rentrant par la porte de droite.*

Le roi n'est plus là ?

WILSON, *lui remettant une lettre.*

De la part de sir Georges Maxwell. Votre seigneurie veut-elle me dire ce que je dois répondre à une femme toute singulière qui est là et qui dit que vous lui avez donné rendez-vous ?

LIONEL, *vivement.*

Oui, oui, je sais... qu'elle vienne. (*Wilson sort.*)

SCENE V.

LIONEL, *seul.*

(*Lisant la lettre, avec joie.*) J'ai bien lu... le roi consent... il a mandé miss Lucy Erykdale au palais... dans une heure elle sera ma femme ! Ah ! il est vrai qu'il y a une condition... une condition bien dure ! mais après la peur que le roi m'avait faite... Ainsi donc, rien ne s'oppose plus à mon bonheur. (*Se reprenant.*) Rien ! j'oublie cette femme qui tient notre sort entre ses mains et qui, à chaque demande, a élevé le prix du château d'Erykdale... une marchande de Nieuport, dit-on... quelque vieille commerçante bien cupide et bien rusée !... Ah ! mais, si je lui laisse trop voir que cette union est tout le bonheur de ma vie, l'affreuse propriétaire va vouloir m'égorger. Ah ! maudit testament qui nous met à la discrétion d'une pareille femme !

SCENE VI.

LIONEL, DAME BERTHE.

(*Dame Berthe a le costume des bourgeoises flamandes de l'époque ; sous son bonnet une plaque d'or couvre la partie supérieure de son front et s'arrondit sur les tempes ; elle entre par le fond à droite, et regarde avec attention autour d'elle, mais sans étonnement, pendant que Lionel l'examine.*)

BERTHE.

Pas mal ! pas mal ! mais j'aime mieux la salle des bourgmestres d'Amsterdam.

LIONEL, *à part, la regardant.*

Pas si vieille ! pas si laide !

BERTHE, *l'apercevant.*

Vous êtes le comte Lionel ?

LIONEL.

Lui-même, madame.

BERTHE.

Vous m'avez fait demander... de quoi s'agit-il ?

LIONEL.

De l'achat d'un domaine.

BERTHE.

Je comprends : vous voulez épouser miss Lucy Erykdale et vous connaissez le testament de sa mère : pas de château, pas de mariage ! (*Prenant le siége où était le Roi.*) On peut s'asseoir ici ?

LIONEL.

Certainement. (*A part.*) Il faut la ménager de toutes les manières.

BERTHE.

Eh bien, et vous aussi ; asseyez-vous. (*Il s'assied près de la table vis-à-vis d'elle.*) Nous allons donc débattre un peu nos intérêts, hein ? Bien attaqué ! bien défendu ! Si vous voulez, nous compterons en monnaie de France et nous procéderons par lots : il y en a cinq.

LIONEL, *à part.*

Je ne m'étais pas trompé, j'ai affaire à forte partie.

BERTHE, *approchant son fauteuil de la table.*

On peut prendre des plumes et de l'encre ? Voyons, vous voulez acheter, je ne demande pas mieux que de vendre ; il faudra bien que nous finissions par nous entendre.

LIONEL.

C'est aussi mon espoir... On vous dit très-riche, dame Berthe ?

BERTHE.

Très-riche... dame ! La quincaillerie n'est pas une mauvaise partie... c'est un commerce qui se rattache un peu à tous les autres... les commandes sont venues, l'exportation a bien donné et on a acheté un lopin de terre par-ci, un bout de maison par-là.

LIONEL.

Et vous avez fini par armer des vaisseaux pour votre propre compte et par devenir propriétaire d'un domaine princier ?

BERTHE.

Ah ! mon Dieu, oui.

LIONEL.

Puisque vous habitez depuis près d'un an le pays, vous devez connaître miss Lucy ?

BERTHE.

Je l'ai vue de temps en temps, dame ! comme une simple marchande voit une fille de grande maison.

LIONEL.

Vous lui avez parlé ?

BERTHE.

Quelquefois.

LIONEL.

Vous avez pu la juger ?

BERTHE.

Un peu.

LIONEL.

Comment la trouvez-vous ?

BERTHE.

Pas mal.

LIONEL, *à part.*

Pas mal ! C'est un cœur de glace. (*Haut.*) Puisqu'elle vous

plaît... assez... vous devriez rabattre quelque chose de vos prétentions.

BERTHE.

Écoutez donc, parce qu'elle me plaît, ce n'est pas une raison pour faire une mauvaise affaire.

LIONEL, *à part.*

Elle sera intraitable ! (*Haut.*) Mais si je vous avoue tout bas qu'elle m'aime.

BERTHE, *confidentiellement.*

Elle vous l'a dit?

LIONEL, *de même.*

Oui.

BERTHE.

Pauvre petite!... mais moi qui vends le château, je ne suis pas amoureuse de vous, et je ne voudrais pas l'être.

LIONEL.

Pourquoi donc ça?

BERTHE.

Oh ! je suis une bonne marchande, j'ai pris mes informations. Vous frayez trop avec les débauchés de la cour.

LIONEL.

J'étais jeune.

BERTHE.

Je sais bien.

LIONEL.

J'ai cédé peut-être quelque chose du corps au diable.

BERTHE.

C'est là le mal.

LIONEL.

Mais j'ai préservé l'âme et le cœur.

BERTHE.

Bien vrai ?

LIONEL.

Et si j'ai mordu un peu dans le plaisir...

BERTHE.

Gourmand !

LIONEL.

J'ai gardé ma faim et ma soif pour le bonheur.

BERTHE, *avec entrain.*

Eh bien, d'abord le château et le parc pour quatre cent mille livres.

LIONEL.

Cela me va. (*A part.*) Elle est très-raisonnable.

BERTHE.

Alors vous ne croyez pas de mauvais ton d'aimer sa femme ?

LIONEL.

Du tout ! du tout ! au contraire.

BERTHE.

Les fermes, cent mille livres.

LIONEL.

Accepté. (*A part.*) C'est pour rien.

BERTHE.

Allons... à une femme comme moi, on peut tout dire; vous êtes très-amoureux de miss Lucy ?

LIONEL, *à part.*

C'est un piége ! plus j'avouerai d'amour, plus elle haussera ses prix.

BERTHE.

Allons, voyons, dites.

LIONEL.

Très-amoureux ! c'est beaucoup dire... je suis comme vous... je ne la trouve pas mal.

BERTHE, *avec mécontentement.*

Les prairies, cent mille écus.

LIONEL.

Mais les fermes valent le double des prairies et vous me les donnez pour le tiers.

BERTHE.

Si vous voulez, nous augmenterons les fermes.

LIONEL.

Non pas, s'il vous plaît. (*A part.*) C'est toute ma fortune.

BERTHE.

Passons au quatrième lot; l'étang.

LIONEL.

Ménagez-moi sur l'étang : il n'est ni long, ni large, ni poissonneux...

BERTHE.

Puisque nous causons à notre aise, franchement, là, parmi les différentes classes de mariage, où placeriez-vous le vôtre ?

LIONEL, *à part.*

Elle compte rançonner encore ma passion ! (*Haut.*) Mais je le placerais tout naturellement parmi les mariages de convenance.

BERTHE, *avec humeur.*

Quatre cent mille livres.

LIONEL.

Quatre cent mille livres ! quoi ?

BERTHE.

L'étang.

LIONEL.

L'étang, quatre cent mille livres ! mais c'est une abomination !

BERTHE, *se levant.*

Je ne fais pas des affaires avec des injures.

LIONEL, *se levant aussi.*

Dame Berthe, je vous en prie, ne rompons pas ainsi, j'ai eu tort; il ne reste plus, pour dernier lot, qu'un petit bouquet de bois, tout petit, ça ne peut pas valoir grand'chose.

BERTHE.

J'y pense, puisque vous n'épousez miss Lucy que par convenance; si ce mariage venait à manquer...

LIONEL, *à part.*

Ayons l'air de n'y pas tenir. (*Haut.*) Ma foi, je m'en consolerais par un autre.

BERTHE.

Huit cent mille livres.

LIONEL.

Le bouquet de bois ?

BERTHE.

Total deux millions.

LIONEL.

Deux millions !

BERTHE.

Ou rien de fait. (*Elle remonte la scène.*)

LIONEL, *la suivant.*

C'est impossible !

BERTHE.

Je n'en rabattrai rien.

LIONEL.

Non ?

BERTHE, *redescendant.*

Non.

LIONEL, *un peu plus haut que dame Berthe.*

Eh bien, au lieu de l'argent que je ne peux vous donner, vous aurez mes malédictions et vous verrez tout le mal que vous faites. Pour ne pas exciter votre cupidité, je n'osais vous avouer à quel point j'aime Lucy; mais à présent que vous me désespérez, sachez-le bien, je l'aime comme pas un dans toute l'Angleterre ne pourrait l'aimer. Elle est mon rêve, mon bonheur, ma vie; vous m'arrachez à elle, mais je l'aimerai toujours, et malgré vous, elle continuera à m'aimer. Je n'ai plus qu'un désir, c'est de me faire tuer pour elle, ça n'est pas bien difficile, ça, et si elle en meurt de chagrin à son tour, vous pourrez dire : je les ai empêchés de vivre, mais je n'ai pas pu les empêcher de s'aimer ! (*Il va pour sortir.*)

BERTHE.

Eh ! mais, attendez donc, attendez donc; ce n'est pas comme cela qu'on traite les affaires... On ne conclut rien avec des emportements... vous vous échauffez !

LIONEL, *revenant.*

Vous me marchez sur le cœur... et vous ne voulez pas...

BERTHE.

Je vous marche sur le cœur... D'abord, moi, je ne savais pas que vous prendriez les choses de la sorte.

LIONEL.

Diminuerez-vous de vos deux millions ?

BERTHE.

En affaires, je ne reviens jamais sur ce que j'ai dit.

LIONEL, *remontant encore.*

Adieu.

BERTHE, *passant à droite et se tournant vers Lionel.*

Mais attendez donc... Est-ce qu'il ne faut pas déduire du total les charges et les servitudes ?

LIONEL, *redescendant.*

Les charges ! les servitudes ! belle affaire !... Enfin, voyons, je vous écoute.

BERTHE.

Pas de bien bonne grâce, mais c'est égal. (*Elle va pour s'asseoir sur le siége occupé précédemment par Lionel.*) Venez donc, asseyez-vous.

LIONEL, *avec humeur.*

Je ne veux pas m'asseoir.

BERTHE, *s'asseyant.*

Comme vous voudrez. D'abord, en vendant, je me réserve le droit de rester maîtresse du château encore vingt-quatre heures.

LIONEL, *avec indifférence.*

Allez toujours.

BERTHE.

Et d'assister au mariage en quelque lieu qu'il se fasse.

LIONEL. (*Même jeu.*)

Qu'est-ce que cela vous fait?

BERTHE.

Simple curiosité. Je vous promets de n'être pas gênante; je regarderai; je serai contente... de loin.

LIONEL. (*Même jeu.*)

Soit!

BERTHE.

Quel prix mettez-vous à cette clause?

LIONEL.

Mon Dieu! fixez vous-même.

BERTHE.

Deux cent mille livres.

LIONEL.

Deux cent mille livres! c'est aussi cher que bizarre.

BERTHE.

Article réglé. Secondement, je serai instruite de toutes les clauses, conditions, circonstances qui tiendront audit mariage.

LIONEL.

Décidément, vous êtes bien curieuse.

BERTHE.

Et comme il faut payer ses défauts, pour ce second point, j'offre deux cent mille livres.

LIONEL, *venant vivement s'asseoir de l'autre côté de la table.*

Ah! si vous avez encore beaucoup d'articles comme celui-là, l'affaire pourra s'arranger.

BERTHE.

Malheureusement, il n'y en a plus qu'un.

LIONEL.

Tant pis!

BERTHE.

Mais c'est celui auquel je tiens le plus.

LIONEL.

Tant mieux!

BERTHE.

L'ancien logement du régisseur ne sera jamais habité; j'en garderai la clef et je pourrai, si bon me semble, deux fois par an, venir y demeurer huit jours.

LIONEL.

Ça vaut cher, un pareil droit.

BERTHE.

Je le reconnais; eh bien... trois cent mille écus!

LIONEL.

Hein! vous dites! répétez!

BERTHE.

Je dis : pour cette dernière servitude, trois cent mille écus.

LIONEL, *ivre de joie et se levant.*

Ma tête se perd... je ne sais plus compter... Qu'est-ce qu'il me reste à payer... pour le tout?

BERTHE, *se levant.*

Sept cent mille livres.

LIONEL.

Lucy est à moi! il faut que je vous embrasse.

BERTHE, *le retenant.*

Plus qu'un mot; Lucy sera heureuse?

LIONEL.

Comme un ange qu'on adore.

BERTHE, *lui prenant la tête.*

Alors c'est moi qui vous embrasserai.

LIONEL.

Je veux bien.

BERTHE, *l'embrassant sur une joue et riant.*

Si on venait.

LIONEL.

Allez toujours, l'autre joue.

BERTHE.

Voilà.

LIONEL.

Baiser donné!

BERTHE.

Affaire conclue.

LIONEL.

Vivent les marchandes qui ne vendent pas cher!

BERTHE.

Vivent les garçons qui ont du cœur!

LIONEL.

Ah çà, et les titres? Je dois aujourd'hui même, au moment du mariage, les remettre à miss Lucy.

BERTHE.

J'examine s'ils sont en règle et je vous les livre.

LIONEL, *remontant.*

On vient! c'est elle, c'est Lucy! mon père l'accompagne.

BERTHE.

Lucy! (*Pendant l'entrée des personnages de la scène qui suit, Berthe s'assied à la table de droite, compulse les titres, puis écrit un papier qu'elle glisse dedans et écoute la scène avec attention.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MAXWELL, LE CHANCELIER, *par le fond à droite, puis* LE MARQUIS *et* LUCY, *par le fond à gauche. Maxwell fait asseoir le Chancelier à la table de gauche.*

LIONEL.

Mon père!

LE MARQUIS.

J'ai vu le roi et je sais qu'aujourd'hui même...

LIONEL, *regardant Lucy.*

Oh! n'est-ce pas que vous comprenez mon bonheur?

LE MARQUIS.

Votre nom, miss Lucy, réveille en moi des souvenirs à la fois bien doux et bien amers. Dans ces temps malheureux, je me réfugiai en Amérique, vous étiez bien jeune encore. Que devint madame la duchesse d'Erykdale, après la fatale catastrophe?

LUCY.

Privée de toute sa fortune, ma mère partit pour la Flandre dans l'espoir d'obtenir quelque secours des royalistes qui s'y étaient retirés; mais avant un an écoulé, une dernière lettre...

LE MARQUIS.

Mourir si jeune!

LUCY.

Cette lettre contenait ses adieux, ses conseils, ses exhortations. « Je quitte ce monde sans amertume, disait-elle, car j'ai trouvé une protectrice qui veillera sur toi. Accepte tout de sa main, c'est une dette qu'elle paye; mais que ses volontés soient pour toi des ordres souverains. Elle veut rester inconnue de toi, de tout le monde. Invoque-la toujours comme l'ange qui doit veiller sur toi. »

LIONEL.

Combien vous devez l'aimer!

LUCY.

Après Dieu, sa pensée est le culte de mon âme. (*Berthe, qui écoute, paraît très-émue.*)

LE MARQUIS.

Miss Erykdale, de tels sentiments me sont un sûr garant que vous ne sauriez jamais déchoir de la haute estime que vous ont léguée les vertus de votre mère. Cependant, au moment où vous allez porter le nom de Mortimer, je dois vous rappeler que dans notre maison nous reconnaissons tous un maître jaloux, inflexible, à qui nous soumettons notre fortune, nos affections, notre existence, les affections et l'existence des nôtres.

LUCY, *souriant.*

Et ce tyran superbe, monsieur le marquis?

LE MARQUIS, *sévèrement.*

C'est l'honneur de notre nom à qui, dès ce moment, vous aussi êtes soumise en esclave.

LIONEL.

Mon père...

LUCY.

Mais laissez dire votre père, Lionel; il a raison.

MAXWELL, *à part.*

Cette sérénité en face de telles paroles! Le roi s'est aveuglé.

LE MARQUIS.

Mon fils, j'ai pu, sans crainte, faire entendre ce langage sévère à votre fiancée, car je songeais à lui remettre ce médaillon que je la prie d'accepter. (*Il passe le médaillon au cou de Lucy.*) C'est le portrait de votre mère, Lionel, et je ne le laisserais pas un instant reposer sur un cœur qui ne serait pas aussi pur et aussi chaste que le sien.

BERTHE, *s'avançant.*

Ma foi, monsieur le marquis, votre fin me plaît mieux que votre commencement... (*Le Marquis fait un geste d'étonnement.*) Tiens, j'oublie que vous ne me connaissez pas... je suis la marchande de Nieuport à qui appartenait le château d'Erykdale.

LUCY.

Comment, monsieur le comte, est-ce que cette affaire aussi est terminée?

LIONEL.

Grâce à dame Berthe qui a été charmante. (*Il remonte avec le Marquis, et cause avec lui dans la galerie du fond.*)

LUCY, *allant à Berthe.*

Mon Dieu! madame, j'avais peur, on disait qu'avec les autres, vous aviez été si exigeante!

BERTHE.

C'est que j'étais comme vous... les autres ne me plaisaient pas. Vous êtes contente de moi?

LUCY.

Je suis si heureuse que je ne sais comment vous exprimer...

BERTHE.

Si vous voulez, cela vous est bien facile.

LUCY.

Dites.

BERTHE.

Un jour de noces, bien des gens ont le privilége d'embrasser la mariée...

LUCY.

Est-ce que vous voudriez ?..

BERTHE.

J'en serais bien heureuse.

LUCY.

Oh! de grand cœur. (*Elle court à dame Berthe qui l'embrasse avec une émotion mal contenue.*)

MAXWELL, *à part.*

Décidément... j'ai perdu.

LUCY, *à Berthe.*

Qu'avez-vous donc, madame? vous pâlissez!

BERTHE, *s'asseyant.*

Je ne sais... un effet inattendu... C'est drôle, n'est-ce pas?... Je crois même que j'en ai une larme dans l'œil... mais c'est passé... (*Riant.*) Plus rien!

MAXWELL, *à part.*

Perdu! peut-être!... Oui, cette femme... cette amazone... c'est cela! (*Tirant ses tablettes, et écrivant.*) « A minuit, le roi » sera au pavillon des roses. Venez! et une fois là... silence! » (*On annonce : Le roi!*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE ROI, WILSON, SEIGNEURS DE LA COUR. (*Tous par le fond.*)

LE ROI, *allant à Lucy.*

Miss Erykdale, vous vous étonnez peut-être de la précipitation que je mets à conclure ce mariage; mais une circonstance toute particulière que j'ai fait connaître à Lionel...

LUCY.

Sire, je ne juge pas vos actes, je profite de vos bontés.

LE ROI.

J'ai déjà fait annoncer, messieurs, que ce soir à l'occasion de ce mariage, et en attendant la grande fête de demain, je donne les violons; lady Lionel Mortimer me fera l'honneur de danser avec moi. Rien n'est prêt au château d'Erykdale. Milady daigne accepter ici l'hospitalité pour cette nuit; demain, monsieur le marquis conduira sa charmante bru à son domaine, et moi-même j'irai l'y visiter avant de partir pour la chasse, si toutefois elle veut bien me le permettre. Monsieur le chancelier va nous faire signer le contrat. (*Il s'approche de la table où est assis le Chancelier.*)

MAXWELL, *pliant son billet, cherchant à droite et à gauche et apercevant Wilson.*

Ah! Wilson! (*Il se dirige lentement vers le fond.*)

LUCY, *à Lionel qui est pensif.*

Lionel, vous paraissez triste, qu'avez-vous donc?

LIONEL.

Tout à l'heure, Lucy, vous le saurez. En ce moment ne songeons qu'à notre bonheur. Voici les titres des biens de vos ancêtres.

LUCY.

Cher Lionel, merci. (*Elle ouvre la liasse de papiers et s'écrie à mi-voix.*) Une lettre! pour moi seule! (*Un secrétaire se présente à elle; elle lui remet les papiers et garde la lettre.*) Cette écriture, je n'en saurais douter, c'est d'elle, c'est de mon bon ange. (*Les courtisans se sont formés en divers groupes; le Roi est assis près de la table où le Chancelier rédige le contrat. Le Marquis et Lionel répondent bas aux questions qu'on leur adresse pour le contrat; dame Berthe dans un coin suit tous les personnages avec intérêt; Lucy est seule sur le devant de la scène à droite; elle ouvre le billet et lit.*) « Ma chère enfant, le jour où un autre devient ton protecteur et ton appui, le jour où je suis forcée d'abdiquer, une seule et unique fois je veux te voir;» (*parlé*) elle viendra; (*lisant*) «mais à une condition, c'est que nous n'aurons ni confident, ni témoin. (*Parlé.*) Oh! non certes! nous deux! rien que nous deux. (*Lisant.*) à minuit, pendant la fête, au bas de la terrasse, près du pavillon des roses.» (*Avec émotion et pliant la lettre.*) Tous les bonheurs à la fois! Lionel et mon bon ange! mes deux amours! (*Elle baise la lettre et la serre dans son sein.*) Oh! oui, j'y serai.

LE ROI, *lui offrant la main.*

Miss Erykdale, le chancelier vous attend. (*Il la conduit près de la table.*)

MAXWELL, *qui a redescendu la scène avec Wilson tout à fait à droite.*

Wilson, tu connais dans le bois la petite maison verte?

WILSON, *bas.*

Où nous avons vu entrer plusieurs fois l'amazone masquée?

MAXWELL.

Précisément. Cette lettre pour elle et rapporte la réponse. (*Wilson prend le papier et s'éloigne; Maxwell l'arrête.*) Ah! ce petit Gurth confié à tes soins, où est-il donc?

WILSON.

A l'office où il fait scandale. Il veut enlever toutes les perruques. (*Mouvement de Maxwell. Wilson sort. Pendant ce temps dame Berthe a redescendu la scène à gauche et se trouve près du Chancelier.*)

LE ROI, *qui s'est levé, appelant Maxwell.*

Maxwell! (*bas*) qui doit annoncer le départ de Lionel?

MAXWELL, *bas.*

Votre chambellan, lord Belgrave. (*Il se fait un mouvement autour de la table.*)

LE ROI, *se retournant.*

Qu'y a-t-il?

LE CHANCELIER.

Sire, cette femme...

BERTHE, *qui a pris une plume.*

Eh bien, cette femme demande à signer; c'est bien la peine de faire tant de bruit; est-ce que je n'en ai pas le droit, comte Lionel? (*Mouvement général.*)

LIONEL.

Je ne sais comment m'excuser devant Votre Majesté. Dame Berthe était la propriétaire à qui j'ai dû racheter le château d'Erykdale, et une des clauses du contrat a été qu'elle signerait.

LE ROI.

Singulière idée! n'importe! dame Berthe, ce n'est pas nous qui ferons manquer un de nos gentilshommes à sa parole; soyez la bien venue et signez. (*Aux courtisans.*) Qu'en dites-vous, messieurs? la chose est originale.

MAXWELL.

Et le costume du dernier galant. (*On rit.*)

BERTHE.

Vous riez de mon costume, messieurs! que voulez-vous? c'est celui de mon pays; on s'habille comme cela à Nieuport.

LE ROI.

Vous êtes de Nieuport, mistress?

BERTHE.

Oui, sire, de Nieuport, où Berthe la Flamande est bien connue. J'ai par là d'assez riches magasins, et si j'ai osé paraître devant Votre Majesté, c'est que j'ai entendu dire là-bas que le roi Charles II, non-seulement accueillerait toujours avec bonté une bourgeoise de Nieuport, mais encore imposerait silence aux désœuvrés qui voudraient la tourner en ridicule. Est-ce que c'est vrai ce qu'on dit à Nieuport, sire?

LE ROI.

Pardieu oui! c'est vrai, et je dis pourquoi et tout haut toutes les fois que j'en trouve l'occasion. (*On se groupe avec curiosité autour du Roi.*) Il y a dix ans à peu près, j'étais sur les côtes d'Angleterre, errant, fugitif, sans argent, comme cela m'est arrivé encore plus d'une fois depuis. Un corps d'armée de Cromwell était à une lieue de nous; devant nous, la mer. Nous allions périr! tout à coup une voile à l'horizon! c'est le pavillon des Stuarts! on se précipite! sur des planches, dans des canots, à la nage! On me hisse à bord dans un assez piteux état, et je trouve devant moi, à genoux, une espèce de capitaine me présentant une cassette pleine du précieux métal. Sire, me dit-il, vous êtes sur le vaisseau *l'Intrépide;* cet or, ce bâtiment et les hommes qui le montent sont à vous. Je veux savoir quel est le potentat qui peut faire de si magnifiques cadeaux, on hésite, j'insiste, et on me répond que je dois cela...

MAXWELL.

A qui donc, sire?

LE ROI.

A une marchande de Nieuport. Et voilà pourquoi, messieurs, je ne rencontre jamais une bourgeoise ou une marchande de cette bonne ville, sans lui témoigner les plus grands égards, dans la pensée qu'elle pourrait bien être l'amie inconnue à qui je dois le plaisir de vivre et l'avantage de régner.

BERTHE.

Merci pour notre ville, sire; tout le monde dit que vous avez le cœur léger; moi je dirai que vous avez la mémoire bonne. (*Elle se retire en remontant par la gauche et passe derrière le Chancelier.*)

LE ROI, *remontant.*

Eh! messieurs, voilà qui ne sent pas trop la marchande!

SCENE IX.

LES MÊMES, LORD BELGRAVE.

LORD BELGRAVE.

Comte Lionel, tout est prêt pour votre départ.

LE MARQUIS.

Où allez-vous donc, mon fils?

LIONEL.

En France.

LUCY.

Vous partez?

LE MARQUIS.

Aujourd'hui-même?

LIONEL.

A l'instant, mon père, pour le service du roi.

LE MARQUIS.

Pour le service du roi, il faut obéir.

BERTHE, *à Lionel d'un ton confidentiel.*

Un instant! un instant! qu'est-ce que c'est que ce départ?

LIONEL.

Une condition imposée par le roi, qui a absolument besoin de mes services en France.

BERTHE.

Aux termes de notre contrat, j'ai le droit de connaître toutes les conditions.

LIONEL.

Je vais chercher à la cour de Louis XIV un subside de 500,000 livres.

BERTHE.

Et vous reviendrez?

LIONEL.

Aussitôt que je l'aurai obtenu.

BERTHE.

Ah! je n'ai rien à dire à cela. (*Elle va s'asseoir à la place du Chancelier qui se lève poliment. Elle se met à écrire.*)

LE ROI, *qui causait avec Maxwell.*

Comte Lionel, sir Georges Maxwell vous remettra vos lettres de créance.

BERTHE, *continuant d'écrire, et rappelant Lionel qui va pour sortir.*

Dites donc, comte Lionel, vous passez par Douvres?

LIONEL.

Sans doute.

BERTHE, *même jeu.*

Vous ne connaissez pas par là Davidson?

LIONEL.

Non, il m'est parfaitement inconnu.

BERTHE.

On vous l'indiquera; c'est lui qui tient mon magasin de vieux fers... (*Tout le monde rit; elle se lève et prend le milieu de la scène.*) En passant à Douvres, remettez-lui donc ce papier de ma part.

LIONEL.

Très-volontiers. (*On rit plus fort.*)

BERTHE.

Eh bien! quoi? qu'avez-vous à rire? Je donne à monsieur le comte une commission, voilà tout.

ACTE II.

Vue pittoresque, dans le palais de Richmont. Demi-lustre, gaze levée. — A droite, au premier plan, à quelque distance de la coulisse, un banc entouré d'arbres formant charmille. — A gauche, deuxième plan, l'entrée d'un pavillon entouré de roses. A quelques pas et en avant du pavillon, un banc de pierre. — Au quatrième plan, une terrasse à laquelle on arrive par trois ou quatre degrés qui tiennent la moitié de la largeur du théâtre. — Au lointain, des jardins à perte de vue. — La nuit commence à venir, mais une nuit d'été, qui permet de voir toutes les physionomies des personnages en scène.

SCENE I.

MAXWELL *seul.*

(*Regardant le pavillon de gauche.*) Ici, c'est ici!... voilà le pavillon que Sa Majesté a donné pour demeure à la nouvelle comtesse de Mortimer!... Je l'ai bien observée... elle n'a pas pour le roi l'amour qu'il se flatte de lui inspirer... mais en revanche, elle adore son mari, et le seul moyen de réussir dans mon audacieuse entreprise, de gagner enfin mon manteau de duc et pair, c'est de déterminer l'amazone, royaliste enthousiaste, à se dévouer pour lady Mortimer... il le faut... et si Wilson est parvenu jusqu'à cette dame, j'espère... (*Apercevant Wilson qui vient d'entrer par le premier plan à gauche.*) Ah! te voilà! tu viens seul...

SCÈNE II.

MAXWEL, WILSON.

WILSON.

Elle me suit.

MAXWELL.

Ah!... c'est bien!

WILSON.

Elle hésitait d'abord, elle paraissait même fort en colère; mais tout à coup, elle s'est décidée quand elle a reconnu votre écriture.

MAXWELL.

Mon écriture!

WILSON.

Oui, sur le billet que je lui ai remis de votre part.

MAXWELL.

Elle me connaît donc?

WILSON.

Je le suppose, puisque c'est votre lettre qui l'a décidée... elle a prononcé votre nom avec beaucoup de vivacité, puis elle a dit à une femme qu'il lui fallait changer son habit d'amazone contre une toilette de cour, et... tenez, la voici. (*Entre par le même côté que Wilson une dame habillée comme Lucy, et masquée. Maxwell va au devant d'elle et s'incline tout en la regardant attentivement, et en cherchant à reconnaître ses traits à travers son masque.*)

SCENE III.

MAXWELL, WILSON, UNE DAME MASQUÉE.

MAXWELL.

Me sera-t-il permis, madame, de m'incliner le premier devant cette main charmante qui doit avant peu dispenser toutes les faveurs de la cour, tous les bienfaits de Sa Majesté?... Vous ne répondez pas?... Wilson m'assure qu'en recevant quelques lignes sans signature, vous avez prononcé le nom de celui qui vous les avait adressées... J'ai donc le bonheur d'être connu de vous. Parlez... Rien encore! (*A Wilson.*) Elle est muette!

WILSON.

Avec vous! Elle ne l'était pas avec moi... Vous lui faites peur!

MAXWELL.

Peur!... (*Il prend la main de la Dame masquée.*) En effet, vous tremblez, madame. Aurais-je le malheur... (*La Dame retire avec colère sa main de celle de Maxwell et s'éloigne par la droite derrière le bosquet.*) Elle s'enfuit! elle m'échappe! Quelle peut être cette belle mystérieuse?

WILSON.

Quelque dame de votre connaissance... une femme mariée.

MAXWELL.

C'est cela... mariée à quelqu'un de nos gentilshommes, et sans doute, je connais son mari.

WILSON.

Vous devez le connaître. (*Regardant du côté de la terrasse.*) Ah! par là quelqu'un!... la nouvelle mariée.

MAXWELL.

La véritable lady Mortimer!... Allons rejoindre l'autre... Toute ma fortune est dans ses mains. (*Maxwell disparaît par la droite. Wilson le suit. Pendant ce temps, Lucy qui avait paru sur la terrasse à droite est descendue lentement, regardant partout et cherchant des yeux quelqu'un.*)

SCENE IV.

LUCY, *puis* BERTHE.

LUCY.

Elle ne vient pas encore! Il est vrai que j'ai quitté le bal avant l'heure indiquée... Oh! c'est que je suis d'une impatience... Je vais donc la voir... celle que j'ai si souvent appelée de mes vœux... Elle... la gardienne de mon bonheur! Que de choses j'ai à lui demander sur mon passé! Une femme!... c'est elle sans doute... et cependant, si elle ne vient pas la première me tendre la main, je n'oserai jamais... (*Dame Berthe, même costume qu'au premier acte, mais enveloppée dans une grande mantille qui la cache d'abord aux yeux de Lucy, a paru sur la terrasse, au dernier plan à gauche. Elle descend les marches, s'approche de Lucy, se découvre, lui tend la main et l'appelle.*)

BERTHE.

Lucy.

LUCY.

Vous! vous!... dame Berthe... est-ce possible!... celle qui jusqu'à ce jour a remplacé pour moi ma pauvre mère, c'était...

BERTHE.

C'était moi... Est-ce que ça vous fâche?

LUCY, *lui baisant la main.*

Oh! non, non... mais pourquoi m'avoir caché pendant si longtemps...

BERTHE.

Pourquoi? pourquoi? la grande affaire... quand je ne faisais que mon devoir, ne fallait-il pas venir ici tout exprès pour vous demander de la reconnaissance? D'ailleurs, je n'avais pas le temps... Quand on est dans le commerce...

LUCY.

Comment! un jour... une heure!

BERTHE.

Et puis, s'il faut tout vous dire, je m'étais fait une promesse, et une bonne marchande, voyez-vous, ne manque jamais à ses engagements.

LUCY.

Et cette promesse?

BERTHE.

Était un peu dure; mais je n'en avais que plus de mérite à la tenir. Je m'étais imposé l'obligation de ne me faire connaître à vous que le jour où ma mission serait accomplie. C'était la récompense dont je berçais mon âme aux heures de tristesse et de lassitude... Ce jour est venu, et... et me voilà, c'est moi... êtes-vous contente? (*Elle ôte sa mante.*)

LUCY.

Vous êtes un cœur d'or! (*En disant les lignes précédentes, les deux femmes sont venues s'asseoir dans la petite charmille placée à droite. Berthe est à gauche du spectateur, Lucy à droite.*)

BERTHE.

Voyons... causons un peu... trouvez-vous que j'aie bien remplacé la mère que vous avez perdue?

LUCY.

Quelle mère eût été plus ingénieuse dans sa tendresse!

BERTHE.

C'est qu'elle vous aimait tant!

LUCY.

J'ai conservé d'elle un souvenir vague, mais plein de charme.

BERTHE, *vivement.*

Vous vous la rappelez?

LUCY.

C'est une image délicieuse qui traverse parfois mon esprit comme un rêve.

BERTHE.

Un rêve!... un beau rêve?... Chère enfant, contez-moi donc ça.

LUCY.

Autrefois, il y a bien longtemps, quand j'habitais le château d'Erykdale, j'ai vu souvent une femme s'introduire près de moi, furtivement, pendant la nuit, et m'embrasser dans mon berceau.

BERTHE, *à part.*

Ah! elle s'en souvient!

LUCY.

Les paroles qu'elle murmurait à mon oreille, les larmes qu'elle versait sur moi, car elle pleurait...

BERTHE, *pleurant.*

Voyez-vous ça... pauvre femme!

LUCY.

Ces larmes m'éveillaient doucement; alors je l'embrassais, et elle paraissait heureuse.

BERTHE, *à part.*

Oh! oui... bien heureuse!...

LUCY.

On m'a dit qu'à la cour du roi Charles premier, elle était la plus brillante, la plus belle entre toutes, que tous les hommages, toutes les adorations étaient pour elle, et que sa vertu effaçait encore sa beauté. Savez-vous cela?

BERTHE, *avec mélancolie.*

Oui, lady Erykdale tenait un rang distingué à la cour. Elle y était honorée, fêtée même... mais un jour vint où il lui fallut déchoir de cette position si haute, si enviée...

LUCY.

Comment?

BERTHE.

Vous n'ignorez pas, mon enfant, les malheurs effroyables qui fondirent sur la noblesse anglaise après la mort du roi. Votre père lui-même...

LUCY, *avec douleur.*

Ah! oui... l'échafaud.

BERTHE.

La confiscation frappa ceux que la mort avait épargnés, et la veuve du duc d'Erykdale fut complètement ruinée...

LUCY.

Mais alors, ce château racheté, cette immense fortune...

BERTHE, *après un silence et gravement.*

Vous les devez au travail de votre mère, qui échangea sans hésiter son titre de noblesse contre un nom bourgeois et passa subitement des splendeurs de la cour aux pénibles labeurs d'un commerce obscur.

LUCY.

Mon Dieu! que m'apprenez-vous?

BERTHE.

Et le jour où elle prit cette résolution, elle se condamna à ne jamais vous revoir!

LUCY.

Mais pourquoi?

BERTHE.

Pourquoi? parce qu'il ne fallait pas que cette sorte de dégradation qu'elle acceptait avec joie, elle, pût jamais rejaillir sur vous; parce qu'elle craignait pour son enfant les préventions, le ridicule, le sarcasme, et qu'elle ne voulait pas qu'un impudent railleur pût lui faire monter le rouge au visage...

LUCY.

Rougir de ma mère! oh! mais, plus elle se serait abaissée, plus j'eusse redoublé pour elle d'amour et de vénération!

BERTHE.

Oh! elle ne doutait pas de votre cœur... mais enfin, vous eussiez été malheureuse, humiliée, et n'eussiez-vous versé qu'une larme, toute son œuvre eût été détruite! Une souffrance de son enfant, vous ne savez pas ce que c'est pour une mère!

LUCY.

Mais, se résigner à des travaux si peu faits pour elle!

BERTHE.

Ce n'était rien que cela. Si sa fille eût été là, sous ses yeux, sa tâche eût été facile; mais elle était loin d'elle. L'absence!... l'absence!... Ah! comprenez-vous combien elle a été malheureuse!

LUCY.

Quel courage!

BERTHE.

Du courage... Ah! elle pleurait bien un peu de temps en temps... mais la grandeur du but qu'elle poursuivait lui rendait bientôt toute son énergie... Dieu bénissait ses efforts, ses coffres se remplissaient, elle voyait enfin briller pour sa Lucy un avenir de richesse et de bonheur, et... et c'est alors...

LUCY.

Achevez...

BERTHE.

C'est alors... qu'elle mourut.

LUCY.

Mon Dieu! mon Dieu!

BERTHE, *d'une voix émue.*

En mourant, elle me légua le soin de veiller sur vous... Dès ce moment, mon rôle commença.

LUCY.

Ce rôle d'ange gardien que vous avez si bien rempli!

BERTHE.

Oh! je n'avais pas grand mérite à cela, je vous aimais.

LUCY, *avec une surprise naïve.*

Sans me connaître?

BERTHE.

Oh! je vous connaissais bien un peu... je vous avais avais vue toute petite... et bien souvent je vous avais regardée dormir dans votre berceau, douce et calme, et souriant... à Dieu sans doute... ou peut-être à votre mère. Aussi, vous ne me devez pas de remercîments; car la plus heureuse de nous deux, allez, c'était moi.

LUCY.

Ne pas vous remercier, ne pas vous bénir!

BERTHE.

Vous m'aimez donc un peu?

LUCY.

Si je vous aime!

BERTHE, *prêtant l'oreille à un bruit.*

Silence!

LUCY.

Quoi donc? (*Berthe ne répond pas à Lucy, se lève et écoute.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, GURTH, WILSON.

GURTH, *paraît sur la terrasse à droite, suivant Wilson.*

Wilson! il est près de minuit, et je croyais vous avoir prévenu que j'ai l'habitude de sucer une aile de volaille à cette heure-là.

WILSON.

Ah! quel ennui!

GURTH.

Mais, Dieu me damne, je suis l'homme le plus mal servi de toute l'Angleterre. — Wilson!

WILSON.

Laissez-moi tranquille.

GURTH.

Ne me quittez pas!

WILSON.

Il est fou!

GURTH, *à part.*

Si je profitais de la lune pour jeter un coup d'œil sur ses cheveux. (*Il se rapproche de Wilson, la main tendue vers ses cheveux, et tous deux disparaissent par la terrasse à gauche.*)

LUCY, *à Berthe.*

Mais que craignez-vous?...

BERTHE.

La confidence que vous venez d'entendre, mon enfant, doit rester entre nous deux.

LUCY.

Un secret!

BERTHE.

C'est la volonté de votre mère.

LUCY.

Ainsi, je ne pourrai dire à personne combien vous m'êtes chère?

BERTHE.

A personne.

LUCY.

Oh! mais, je me dédommagerai en vous le disant à vous-même...

BERTHE.

Pas bien longtemps, car dès demain je serai partie...

LUCY.

Si tôt!

BERTHE.

Je n'ai demandé que vingt-quatre heures pour vous livrer les clefs.

LUCY.

Et je ne vous verrai plus?

BERTHE.

Est-ce que je suis la seule personne qui s'intéresse à vous?

LUCY.

Lionel! il est si loin!

BERTHE, *confidentiellement.*

Heu! qui sait s'il ne reviendra pas dans quelques jours... dans quelques heures peut-être?

LUCY.

Ce serait un miracle!

BERTHE, *riant.*

Bah! on en a vu de plus forts que ça.

LUCY.

Vous souriez!... On dirait que vous avez un espoir...

BERTHE.

Rien... rien... l'heure s'avance, il faut partir. (*Elle va à droite reprendre sa mante sur le banc et la remet sur ses épaules.*)

LUCY, *à part, pensive.*

Dans quelques heures!... pourquoi a-t-elle dit cela? (*Elle regarde dame Berthe qui se dispose à partir.*)

WILSON, *rentrant par le premier plan de gauche, suivi par Gurth qui cherche à lui enlever sa perruque.*

Allons! bon! encore votre manie!

GURTH.

Non, non, c'est une mouche... une mouche qui était dans vos cheveux.

WILSON.

En voilà un qui me fatigue!

GURTH.

Il fait lourd ce soir... je vais me reposer ici. (*Il s'étend sur le banc de pierre.*) Wilson! vous m'éveillerez... quand j'aurai soif.

WILSON, *le regardant s'endormir et sortant par où il est entré.*

Oui, prends-y garde. (*Berthe a remis sa mantille sur ses épaules, elle passe derrière la charmille, et remonte le théâtre jusqu'au pied de la terrasse.*)

LUCY, *se rencontrant avec elle, et la retenant par le bras au moment où elle va monter les degrés.*

Demeurez, demeurez encore, dame Berthe... et répondez-moi.

BERTHE.

Que me voulez-vous?

LUCY.

Je ne sais, mais il me semble que ma mère est encore de ce monde.

BERTHE, *stupéfaite et interdite.*

Votre mère! oh! oh! par exemple! voilà des idées!... (*Elle monte un degré.*)

LUCY.

Elle existe... et c'est une cruauté à vous de me le cacher...

BERTHE, *à part, ayant monté tous les degrés.*

Oh! mon courage!... mon courage. (*Nuit graduée.*)

LUCY.

Vous ne répondez pas ?

BERTHE.

Je ne réponds pas à des folies... et je pars...(*Elle fait quelques pas sur la terrasse.*)

LUCY, *la suivant.*

Par pitié un mot, un seul mot.

BERTHE, *sur la terrasse un peu à gauche et près de disparaître.*

Adieu, Lucy... à demain, au château d'Erykdale. (*Elle sort vivement par la gauche.*)

LUCY.

A demain!... Oh! non, non, je n'attendrai pas jusque-là... (*Elle disparaît à gauche sur la terrasse à la suite de Berthe. — Nuit complète.*)

SCÈNE VI.

GURTH, *puis* LE ROI, MAXWELL.

GURTH, *sur son banc de pierre, ronfle d'une manière formidable, puis il paraît fort agité pendant son sommeil, remue les mains et les jambes, et s'écrie :*

Arrêtez-le... c'est lui... c'est mon fer à cheval... mon voleur... Otez-lui sa perruque... Ah! la voilà!... Tiens!... elle est rousse! (*Il se tait, paraît plus calme, et se remet à ronfler.—Le Roi et Maxwell sont entrés ensemble par la terrasse à droite, et se trouvent à peu de distance du banc où Gurth est étendu.*)

LE ROI, *à Maxwell, avec impatience.*

Eh bien, soit, je te l'ai promis, tu seras duc et pair.

GURTH, *se réveillant en sursaut.*

Duc et pair? qu'est-ce que c'est que ça? (*Il se frotte les yeux.*) Un duc et pair? (*Il heurte Maxwell.*)

MAXWELL.

Ah! c'est ce maudit Gurth! (*Il sort vivement par la gauche au premier plan. Le Roi s'éloigne du côté opposé.*)

GURTH.

Hein! qu'est-ce qu'a dit : Ce maudit Gurth! En v'là une perruque à visiter! (*Il sort en courant par le premier plan, reparaît au fond à la gauche de la terrasse, la traverse, et heurte le Marquis qui vient d'entrer par la droite.*)

LE MARQUIS.

Prenez donc garde.

GURTH.

Ne faites pas attention, monsieur... vous ne m'avez pas fait de mal. (*Il sort par la droite de la terrasse.*)

SCENE VII

LE MARQUIS, *puis* LE ROI, *et la* DAME MASQUÉE.

LE MARQUIS, *à lui-même.*

J'étouffais au milieu de cette fête.... L'absence de Lionel.... et Lucy elle-même avait quitté le bal depuis une heure .. Personne! personne avec qui partager la tristesse que me cause le départ de mon fils. (*Pendant ce monologue du Marquis, le Roi a reparu à droite, derrière la charmille, tenant sous le bras la Dame masquée.*)

LE ROI, *lui mettant un anneau au doigt.*

A vous, madame, à vous cette bague qui vous donne sur moi tout pouvoir. (*La Dame met l'anneau à son doigt.*)

LE MARQUIS.

Une aventure galante, éloignons-nous. (*Il va pour sortir à gauche.*)

LE ROI

Oui, ma chère Lucy...

LE MARQUIS.

Lucy! (*Il s'arrête.*)

LE ROI.

C'est la douleur dans l'âme que j'ai consenti à ce mariage.

LE MARQUIS *à part.*

Ce mariage... Ah! malgré moi, je demeure cloué à cette place.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LUCY.

LUCY, *reparaissant à gauche sur la terrasse, et marchant vers la droite à reculons, les yeux fixés devant elle comme regardant au loin.*

Elle s'est échappée... mais là-bas... je la vois encore...

LE ROI, *emmenant doucement l'inconnue vers le côté gauche de la terrasse.*

Ce nom de comtesse Mortimer... ce nom, je le déteste, et vous ne serez jamais pour moi que Lucy Erykdale, celle qui, en me donnant une hospitalité généreuse aux jours de mon exil, a fait de moi pour jamais son adorateur et son esclave. (*Pendant ces derniers mots, le Roi et la Dame masquée ont gravi lentement les degrés de la terrasse, et disparaissent à gauche.*)

LE MARQUIS.

Qu'ai-je entendu? grand Dieu! c'est par là... oui, par là!... (*Il s'élance du côté où la voix du Roi s'est fait entendre en dernier lieu. Quand il arrive au pied de la terrasse, le Roi et la Dame masquée ne sont plus là. Lucy, suivant toujours des yeux Berthe qui est censé s'éloigner, fait quelques pas en avant sans voir le Marquis. Un rayon de la lune éclaire son visage. Elle envoie des baisers.*)

LUCY, *sur la terrasse.*

Adieu encore!... adieu! adieu!...

LE MARQUIS, *au bas de la terrasse.*

C'était elle!... c'était Lucy! (*La toile tombe*).

ACTE III.

Salle gothique au château d'Erykdale. — Grande porte au fond donnant sur une galerie. — Portes à droite et à gauche; à droite, premier plan, pupitre où est déposé un livre doré. — A gauche, petite table.

SCENE I.

BERTHE, DOMESTIQUES, GURTH, HARRY.

BERTHE.

Vous m'avez comprise, je tiens à livrer le château bien pourvu de tout ce qui est nécessaire; votre jeune maîtresse n'aurait ni le temps de songer à tout cela, ni l'esprit à s'en occuper... Monsieur le maître d'hôtel, vos approvisionnements sont suffisants? bien! Monsieur le sommelier, votre cave est assez garnie? voyons votre état de situation. (*Regardant un papier qu'elle lui prend.*) Vins de France, Madère, Porto... bon! Madame la femme de charge, tout est en règle chez vous? linge de corps, linge de table, linge de service! Allons, bien, mes enfants, chacun à son poste; votre maîtresse va rentrer et sans doute visiter le château... (*Les Domestiques sortent par le fond. Elle fait signe à Harry de rester, il attend sur le devant de la scène. Voyant Gurth parmi les domestiques.*) Ah çà, et toi, mon garçon, je ne te connais pas. Qui es-tu donc?

GURTH.

Vous ne me reconnaissez pas? Blaise Gurth qui a travaillé autrefois dans vos chantiers de Nieuport.

BERTHE.

Ah! bien! Le fils de ce brave Gurth qui est mort en défendant le roi à bord de l'*Intrépide*!... Tu as à me parler?

GURTH.

J'ai deux mots à vous dire.

BERTHE.

Eh bien, attends un peu. Toi, Harry, tu as bon pied, bon œil, tu vas monter sur la petite tour et tu regarderas du côté de la route de Douvres.

HARRY.

Oui, dame Berthe.

BERTHE.

Quant tu verras un cavalier portant à son feutre une plume noire et se dirigeant vers la petite avenue, tu viendras m'avertir; si je suis avec quelqu'un, tu te montreras seulement et je saurai ce que cela voudra dire. Tu as bien compris?

HARRY.

Oui, dame Berthe.

BERTHE.

Va! (*Le Domestique sort par le fond à droite. A Gurth.*) Maintenant, je suis à toi. Mais comment as-tu su que j'étais ici? (*Elle va ouvrir une armoire secrète au fond, à droite.*)

GURTH.

Dame... à la cour...

BERTHE, *se retournant et souriant.*

Tu vas à la cour... toi?

GURTH.

Depuis hier, je la fréquente.

BERTHE, *occupée à son armoire.*

Et tu dis qu'on s'occupe de moi par là?

GURTH.

Mais oui, mais oui. Nous y avons produit tous deux beaucoup d'effet.

BERTHE, *tirant de l'armoire un coffret qu'elle va déposer sur la table à gauche. A part.*

C'est pour elle... pour ma Lucy... (*Haut et ouvrant son coffret.*) Eh bien, mon garçon, je suis bien aise de te revoir.

GURTH.

Et moi donc, car vous allez me faire retrouver mes neuf cents écus! vous savez, mes neuf cents écus que ma tante Van-Truck...

BERTHE, *se tournant vers lui.*

Ah! oui, j'ai entendu parler de cela... Tu ne l'as donc pas encore touché... cet héritage? (*Elle s'assied et regarde dans son coffret.*)

GURTH.

Il a été touché, oui, mais c'est un autre qui l'a touché... un scélérat qui se cache à la cour sous un faux nom et que je n'ai jamais vu, ce qui me gêne pour le reconnaître... Mais je cours après et je crois bien avoir mis la main dessus.

BERTHE.

Allons, tant mieux.

GURTH.

C'est-à-dire que ça ne dépend plus que de vous.

BERTHE.

De moi! Voyons, que puis-je faire?

GURTH.

Faut vous dire d'abord que je suis fort bien avec le roi Charles II. Il me traite comme son ami. Je mange à sa cuisine.

BERTHE.

Oh! mais, tu es un personnage!

GURTH.

Oui, je suis assez bien en cour. Pour lors, je m'étais donc endormi cette nuit dans le parc, auprès du pavillon des roses, où je prenais le serein, quand je suis réveillé tout à coup par deux hommes dont l'un disait à l'autre: Je te l'ai promis, tu seras duc et pair.

BERTHE.

Ah çà, mais, mon garçon, cet homme-là, c'était le roi.

GURTH.

Je le sais bien, puisque je l'ai revu un instant après avec une dame à son bras.

BERTHE.

Ah!...

GURTH.

Oui, oui, une dame masquée, même qu'ils causaient tout bas comme deux amoureux... (*Il imite deux personnes qui causent avec mystère.*)

BERTHE, *à part et assise.*

Cette cour! Ah! j'espère bien que ma Lucy n'y paraîtra pas souvent.

GURTH.

Je suis discret, je file... Mais v'là-t-il pas qu'en me sauvant j'accroche deux jambes et j'entends une voix qui crie: C'est ce maudit Gurth! Maudit Gurth! Vous comprenez que ce ne pouvait être que mon voleur et je parierais que c'était à lui que le roi venait de dire: Tu seras duc et pair!

BERTHE.

Duc et pair! un tel homme! allons, tu perds la tête!

GURTH.

C'est ce que nous saurons aujourd'hui, car vous devez le connaître, vous, dame Berthe, et c'est pour ça que je suis venu vous chercher. Vous savez bien, Maurice Birmann... le fils à Jean Birmann, le barbier, et qui était votre locataire.

BERTHE.

Oui, en effet, je me rappelle ce nom... mais je n'ai jamais eu affaire à lui... cela regardait Davidson.

GURTH.

Ah! Dieu de Dieu! j'ai-t-y du malheur... Quand je pense que cette nuit je l'ai attrapé par sa perruque... mais impossible de l'enlever, elle tenait trop fort...

BERTHE, *le regardant avec surprise.*

Ah çà, qu'est-ce que tu me chantes là?

GURTH.

Ecoutez, dame Berthe, un renseignement, un simple renseignement... Vous qui connaissez les usages, ça se colle-t-il, les perruques? dites-moi franchement si ça se colle? avez-vous remarqué?

BERTHE.

Mon garçon, je ne remarque qu'une chose, c'est que tu n'as pas les idées très-nettes. As-tu mangé aujourd'hui? (*Elle se lève.*)

GURTH.

Bon! vous me rappelez justement que Wilson a oublié de me servir mon thé, le drôle! (*A part.*) Je prierai le roi de me le changer.

BERTHE.

Eh bien, mon garçon, tiens. Derrière cette porte un escalier tournant et en bas la cuisine où tu te feras servir tout ce que voudras. (*Elle va vers le fond. Maxwell y paraît en même temps, venant de la droite.*)

GURTH, *à part, sur le devant du théâtre à droite.*

Ce que je voudrai. C'est gentil, ça.

SCENE II.

BERTHE, GURTH, MAXWELL.

MAXWELL, *s'inclinant.*

Madame.

BERTHE.

Vous désirez quelque chose?

GURTH, *absorbé, sur le devant à droite.*

Qu'est-ce que je pourrais donc bien manger? (*Il fait le geste d'un homme qui assaisonne un mets.*)

MAXWELL, *à Berthe.*

Je viens prévenir lady Mortimer que le roi, en se rendant à la chasse, a l'intention d'honorer d'une visite le château d'Erykdale.

BERTHE.

Tout sera prêt, monsieur, pour recevoir dignement Sa Majesté!

MAXWELL, *à part.*

Ce Gurth ici! Oh! il faut que je sache... (*A Berthe.*) Vous me permettez de dire deux mots à ce jeune garçon de la part du roi?

BERTHE.

Faites, monsieur. (*Elle sort par le fond à gauche.*)

SCENE III.

MAXWELL, GURTH.

GURTH, *rêvant.*

C'est ça: une sauce aux olives, avec un peu de vinaigre... pas trop de vinaigre! parce que ça empêche de boire, ça fait trouver le vin mauvais.

MAXWELL, *tapant sur l'épaule de Gurth.*

Monsieur Gurth!

GURTH, *arraché à sa rêverie.*

Hein! quoi?

MAXWELL, *s'inclinant respectueusement.*

Monsieur Gurth, n'est-ce pas vous que j'ai eu l'honneur de voir hier à la cour?

GURTH.

Oui, oui, j'y étais. Je crois même y avoir fait quelque sensation.

MAXWELL.

A qui le dites-vous? On ne s'entretient plus que de votre mérite, et le roi lui-même s'ennuie de ne pas vous voir.

GURTH.

Le roi... En effet, je lui inspire de l'intérêt.

MAXWELL.

Mais dites-moi donc, monsieur Gurth, est-ce une erreur? il me semble que vous avez l'accent flamand.

GURTH.

Ce n'est pas une erreur, monsieur, je suis Flamand... de la Flandre.

MAXWELL.

Oui dà!... mais j'ai beaucoup voyagé dans la Flandre... Charmant pays!

GURTH, *à part.*

C'est drôle... voilà une voix...

MAXWELL.

Je me suis même arrêté quelque temps à Nieuport... oh! une jolie petite ville.

GURTH.

Je crois bien, monsieur, c'est la mienne, ma ville natale, où je suis né.

MAXWELL.

Ah! vous êtes de Nieuport. J'y ai connu diverses personnes que vous avez dû connaître aussi alors... et entre autres, le fils d'un certain Gormann, Permann...

GURTH, *vivement.*

Birmann!

MAXWELL.

C'est ça... Birmann.

GURTH.

Ah! monsieur, en voilà un gueux, en voilà un gredin!

MAXWELL, *à part.*

Je ne m'étais pas trompé. C'est un ennemi...

GURTH.

Ah! le brigand!

MAXWELL, *à part, observant Gurth.*

Mais qui peut-il être? (*Haut.*) Comment, monsieur Gurth, vous auriez eu à vous en plaindre? moi qui le croyais un si honnête homme.

GURTH.

Lui, un honnête homme! mais imaginez-vous, monsieur, que la vieille mère Van-Truck... pauvre femme!

MAXWELL, *à part.*

Ah! bon! un héritier Van-Truck.

GURTH.

Vous n'avez pas connu la mère Van-Truck?

MAXWELL.

Je n'ai pas eu cet honneur.

GURTH.

Faut donc vous dire qu'elle me répétait sans cesse quand elle venait me voir au chantier...

MAXWELL, *s'oubliant.*

Ah! le neveu!

GURTH.

Le neveu! hein? qu'est-ce qui vous a donc dit que j'étais le neveu?

MAXWELL, *à part.*

Je me suis trahi.

GURTH, *à part.*

Le neveu! mais ça doit être... (*Regardant sa perruque.*) Avec ça que sa perruque est longue et touffue. (*Il allonge la main comme pour la lui enlever. Maxwell se retourne, Gurth s'arrête. Maxwell passe devant Gurth.*)

MAXWELL.

Vous me demandez... qui m'a dit que... vous étiez le neveu?

GURTH, *à part.*

C'est la voix qui a crié: Maudit Gurth! (*Même jeu de scène. Maxwell se retourne encore. Gurth s'arrête de nouveau.*)

MAXWELL.

Mais c'est le roi qui parle sans cesse de vous et prend plaisir à raconter votre histoire à tout le monde.

GURTH.

Le roi! il vous a parlé de ma tante Van-Truck?

MAXWELL.

Certainement. Je vous dis qu'il ne cesse de s'occuper de vous.

GURTH.

Bah!

MAXWELL.

Il songe même à vous mettre sur un bon pied à la cour, à vous donner un emploi honorable; et d'abord, ce costume ne sied plus à votre nouvelle position... Voici vingt-cinq guinées pour vous vêtir convenablement.

GURTH, *prenant l'argent.*

Mais il a la voix très-douce, cet homme, je m'étais trompé. — Et cet emploi?

MAXWELL.

Le roi avait d'abord songé à la diplomatie.

GURTH.

Je ne connais pas cette personne-là.

MAXWELL.

Il voulait vous envoyer dans quelque cour d'Europe pour y représenter l'Angleterre.

GURTH.

Les cours d'Europe... c'est fort honorable.

MAXWELL.

Car il sait que vous êtes fin.

GURTH.

En effet... en effet, je lui ai dit que j'étais fin...

MAXWELL.

Excellente idée que vous avez eue là; mais il a réfléchi.

GURTH.

Ah! il me donne un autre emploi?

MAXWELL.

Oui, celui d'inspecteur des chenils royaux.

GURTH.

Inspecteur des chiens du roi. Oh! c'est fort honorable aussi.

MAXWELL.

Et maintenant, pas une minute à perdre. Il faut aller tout de suite chez le tailleur.

GURTH.

Le tailleur.. mais c'est que je ne sais pas...

MAXWELL, *appelant.*

Holà! (*Wilson paraît au fond à droite. Il parle bas à l'oreille de Wilson.*)

GURTH, *à part.*

Voyons, voyons, réfléchissons; il s'agit de plaire aux chiens du Roi. Pourvu que je puisse m'entendre avec eux.

WILSON, *à Maxwell.*

Comptez sur moi. (*Montrant Gurth.*) Justement, je ne peux pas le souffrir.

MAXWELL, *haut à Wilson.*

Vous avez bien compris, Wilson, le meilleur tailleur! Adieu, monsieur Gurth, adieu. (*A part.*) M'en voilà débarrassé, et pour longtemps. (*Il sort par le fond à droite.*)

WILSON.

M. Gurth, quand vous voudrez.

GURTH, *occupé à compter son argent.*

Tout de suite, Wilson, allons chez le tailleur.

WILSON.

A vos ordres. (*A part.*) Dans cinq minutes sous clef, et dans deux heures en route pour les Grandes-Indes.

GURTH, *tapant la joue de Wilson avec des façons de grand seigneur.*

Wilson, vous êtes un vaurien, mais je penserai à vous. Je vous ferai un sort. Allons chez le tailleur. (*Le Marquis paraît à gauche. Ils s'inclinent et sortent par la droite.*)

SCENE IV.

LE MARQUIS, *puis* LUCY.

LE MARQUIS, *seul.*

Oui, c'est à Lionel qu'appartient la vengeance. O mon Dieu! voici le livre d'or de cette noble maison; le livre où les illustres hôtes qui ont été reçus sous ce toit, ont inscrit leur nom. A la première page, Richard Cœur-de-lion; à la dernière, Charles premier, et maintenant la honte, le crime!...

SCENE V.

LUCY, LE MARQUIS.

LUCY, *entrant par la gauche sans voir le Marquis.*

Mon Dieu! Elle n'est pas ici non plus! J'ai parcouru tout le château sans pouvoir la trouver!

LE MARQUIS, *apercevant Lucy, à part.*

Cette femme!

LUCY, *apercevant le Marquis.*

Ah! monsieur le marquis, je voulais parler à dame Berthe... Vous ne l'avez pas vue?...

LE MARQUIS.

Non, milady.

LUCY.

C'est singulier!...

LE MARQUIS, *voyant au cou de Lucy le médaillon qu'il lui a donné.*

Ce médaillon!... elle ose le porter!

LUCY.

Depuis une heure, je la cherche et ne puis la rencontrer!

LE MARQUIS.

Pardon, milady, ce portrait... je vous prie de me le remettre.

LUCY, *surprise.*

Ce portrait... vous me l'aviez donné pour le porter toujours, disiez-vous?

LE MARQUIS.

En ce moment, je dois le reprendre.

LUCY.

Mais... quelle raison?...

LE MARQUIS.

La raison!... milady, j'étais cette nuit au pavillon des roses.

LUCY.

Mais expliquez-moi.

LE MARQUIS.

C'est un soin que je laisse au comte Lionel.

LUCY, *remettant le médaillon.*

Oh! qu'il revienne donc! qu'il revienne bientôt.

LE MARQUIS.

Votre vœu sera exaucé, car je vais lui écrire pour cela. (*Dame Berthe entre par la gauche, au fond.*)

LUCY.

Oh! mais, moi aussi, monsieur le marquis. Vous joindrez ma lettre à la vôtre.

LE MARQUIS.

Ecrivez de votre côté, si vous le voulez. (*Il s'incline légèrement et entre à droite.*)

SCENE VI.

BERTHE, LUCY.

BERTHE.

Qu'est-ce qu'il a donc, monsieur le marquis? il a l'air bien grave...

LUCY, *se retournant.*

Enfin, vous voilà!

BERTHE.

Je suis bien aise que ce ne soit pas lui que vous ayez épousé!

LUCY, *sans l'écouter.*

Depuis que je suis arrivée, je vous cherche!

BERTHE.

Et moi, je venais vous trouver! Ça se rencontre bien! Aux rois vainqueurs on apporte les clefs des villes; aux acheteurs de maisons on rend les clefs des armoires! voilà! (*Elle montre les clefs rangées sur la table avec des étiquettes.*)

LUCY.

Dame Berthe?

BERTHE.

Plaît-il?

LUCY.

Regardez-moi!

BERTHE.

Comment!

LUCY.

Regardez-moi bien en face, là, dans les yeux.

BERTHE.

De grand cœur! Ce n'est pas désagréable de regarder une bonne petite figure bien fraîche, bien gentille et pas du tout malheureuse!

LUCY.

Vous pourriez me rendre bien plus heureuse encore!

BERTHE

Comment?

LUCY.

En répondant à ce que je vous ai demandé cette nuit.

BERTHE.

Je ne vous comprends pas.

LUCY.

Vous n'avez donc jamais eu d'enfant?

BERTHE.

Ma foi, non! dans le commerce on a bien autre chose à penser! (*Elle se rapproche de la table et arrange les bijoux.*)

LUCY, *allant vers elle.*

Mais, moi, vous le savez, je regrette cruellement de n'avoir plus ma mère!

BERTHE, *réprimant un premier mouvement.*

C'est d'une bonne fille ce que vous dites là! Mais voyons... chassons ces idées tristes...(*Lui montrant un collier.*) Voulez-vous essayer ce collier?... (*Elle fait le geste de le lui passer au cou.*)

LUCY, *arrêtant Berthe, la tenant à distance et la regardant fixement.*

J'aimerais bien mieux sentir autour de mon cou les bras de ma mère!

BERTHE, *s'asseyant pendant que Lucy tombe à ses genoux.*

Chère enfant! mais, mon Dieu, pourquoi souhaiter l'impossible?

LUCY.

Dame Berthe, est-ce bien vrai... qu'elle est morte?

BERTHE.

Toujours la même question, quand je vous ai déjà répondu tant de fois... (*Harry entre par le fond à droite de manière à ne point être aperçu de Lucy.*)

LUCY.

Oh! ne dissimulez pas! je vois une larme dans vos yeux.

BERTHE, *regardant Harry qui s'incline devant elle, et se retire.*

Eh bien!... eh bien... oui, c'est vrai, milady, une larme de bonheur...

LUCY.

Alors vous allez m'avouer...

BERTHE, *se levant et faisant lever Lucy.*

Non pas... toutes vos questions sont des folies; mais croyez-moi · au lieu de rêver à des chimères, songez plutôt à ceux qui existent réellement, dont vous n'êtes séparée que par l'absence et qui peuvent arriver d'un moment à l'autre.

LUCY.

Lionel! vous parlez de Lionel!

BERTHE.

Que diriez-vous s'il revenait?

LUCY.

En effet, cette nuit, vous m'avez dit... Oh! que savez-vous? parlez!

BERTHE.

Moi... je ne sais rien; mais tout à l'heure, sur la route de Douvres, il y avait un grand tourbillon de poussière.

LUCY.

Un cavalier?

BERTHE.

Un jeune homme qui galopait! qui galopait!...

LUCY.

Vers le château?

BERTHE.

Il est entré dans la petite avenue!...

LUCY.

Déjà?

BERTHE.

Comme s'il voulait gagner la galerie.

LUCY.

Vous l'avez vu?

BERTHE.

Son visage! non; mais sur son feutre une grande plume noire!

LUCY.

C'était lui!

BERTHE.

Vous croyez? (*Lionel paraît au fond à gauche.*)

LUCY, *s'élançant vers lui avec un cri.*

C'est lui!

SCENE VII.

BERTHE, LUCY, LIONEL.

LUCY.

Lionel!

LIONEL.

Lucy!... ma chère Lucy.

BERTHE.

Comment! monsieur le voyageur! déjà de retour!

LIONEL.

Oui, un prodige, un rêve!

LUCY.

Que veux-tu dire?

BERTHE.

Contez-nous donc çà... je vous l'ai dit, milady, j'aime beaucoup les rêves.

LIONEL, *à Berthe.*

Arrivé à Douvres, mon premier soin a été de m'acquitter de la commission que vous m'aviez donnée.

BERTHE.

Ah! merci... vous êtes bien aimable. Vous avez vu Davidson?

LIONEL.

Oui, oui, en jaquette de toile, en bonnet de laine, assis sur une enclume et mangeant gravement...

BERTHE.

Une tranche de bœuf fumé, n'est-ce pas?

LIONEL.

C'est cela. Je lui présente ma lettre; il essuie ses doigts à sa jaquette pour la prendre, la lit attentivement et me dit : « Merci, milord. » Il se remet à manger, et moi, je vais me promener sur le port, pensant à toi, à la distance qui va nous séparer. Déjà voilà le signal d'embarquer! Je vais partir! Tout à coup paraît devant moi une petite vieille à moitié perdue dans la cape rouge qui l'enveloppait et qui me présente un portefeuille en me disant: Voici pour vous.—Qu'est-ce que cela?—Ce que vous allez demander en France. J'ouvre le portefeuille, je compte la somme, et quand je cherche ma charmante petite vieille pour la questionner, plus personne! elle s'était évanouie comme un brouillard.

BERTHE.

Une fée sans doute.

LIONEL.

J'ai voulu le croire et je suis revenu, n'ayant pas très-scrupuleusement rempli ma commission peut-être, mais rapportant l'essentiel, un portefeuille qui contient bien réellement cinq cent mille livres. (*Il le remet à Berthe.*)

BERTHE.

Très-bien... je vous remercie d'avoir fait ma commission.

LUCY.

C'est peut-être cela qui lui a porté bonheur.

BERTHE.

Bah! croyez-vous?

LUCY.

Oui, Lionel, elle vient d'en convenir, il y a une fée dans tout cela, et si vous voulez la connaître... (*Elle regarde Berthe.*)

BERTHE.

Voulez-vous bien vous taire!

LUCY.

Un mari doit tout savoir.

LIONEL.

Dame Berthe! oh! j'aurais dû le deviner... mais vous me direz au moins...

BERTHE.

Rien du tout. Vous êtes revenu, c'est l'important.

LUCY.

Oui, mais le roi, que dira-t-il?

BERTHE, *remontant au fond.*

Le roi... bah! nous avons le temps de nous en inquiéter.

LIONEL.

Demain, nous y songerons. Aujourd'hui je suis tout à toi!

LUCY.

Mais il va venir tout à l'heure.

LIONEL, *gaiement.*

Je me cacherai.

BERTHE.

Il se cachera. A merveille. Ah ça, maintenant, comte Lionel, êtes-vous heureux?

LIONEL.

Oh! bien heureux!

BERTHE.

Et vous, milady, vous n'avez pas l'air trop fâché non plus?

LUCY.

Moi! Je n'ai rien à désirer.

BERTHE.

Eh bien, tenez, mes enfants, croyez-moi, je suis une bonne femme, mais je connais un peu le monde. Vous tenez votre bonheur dans vos mains, ne le lâchez pas. Imitez les oiseaux du ciel qui préfèrent leur nid de mousse aux cages dorées. N'allez pas trop à la cour, il y a par là des fêtes brillantes, c'est vrai... mais la plus belle fête, voyez-vous, la fête que le bon Dieu donne aux pauvres comme aux riches, est celle de deux jeunes cœurs qui s'aiment et qui ne font plus qu'un.

LIONEL.

Oh! vous avez raison, dame Berthe.

LUCY, *à Berthe.*

Mais vous... est-ce que vous persistez dans votre résolution de partir?

BERTHE.

Oui, il le faut... mais je ne partirai pas tout entière.

LUCY.

Comment?

BERTHE.

J'ai quelque part, dans un coin, mon portrait, et si je croyais que cela pût vous faire plaisir

LUCY.

Votre portrait? oh! mais, ce serait un trésor!

BERTHE.

Est-ce que vous le porteriez quelquefois?

LUCY.

Oh! toujours...

BERTHE.

Je n'en demande pas tant. De deux jours l'un, je serai contente. Un jour le mien, et le lendemain, celui que monsieur le marquis... mais vous ne l'avez plus.

LUCY.

En effet, il me l'a redemandé.

BERTHE.

C'est étrange... et pourquoi donc vous l'a-t-il redemandé?

UN DOMESTIQUE, *entrant par le fond.*

Milady, le roi est dans la cour d'honneur.

LIONEL.

Si tôt!

BERTHE.

Voilà une visite royale qui vient bien mal à propos, n'est-ce pas?

LIONEL, *à Lucy.*

Noble châtelaine, allez recevoir Sa Majesté au perron.

BERTHE, *à Lionel.*

Et vous, vaillant chevalier... sauvez-vous.

LIONEL, *à Lucy.*

A tout à l'heure.

LUCY.

A bientôt!

BERTHE, *regardant Lionel et à part.*

Comme il l'aime! Allons, j'ai bien fait de lui vendre mon château. (*A Lucy.*) Venez au devant de Sa Majesté. (*Elles sortent par le fond à droite.*)

SCENE VIII.

LIONEL *au fond, puis* LE MARQUIS.

(*Il va pour se cacher dans la chambre à droite, où est entré son père. La porte s'ouvre au même instant.*)

LIONEL.

Mon père! (*Il recule. Le Marquis, sans le voir, entre les yeux fixés sur une lettre encore ouverte.*)

LIONEL.

Qu'éprouvé-je donc? J'hésite à embrasser mon père... oui, je redoute sa sévérité, ses reproches, car enfin je suis coupable de désobéissance envers le roi... et peut-être... Allons, sa colère avec moi ne peut durer longtemps. Abordons-le. (*Le Marquis s'est assis et relit à demi-voix sa lettre :* «Lionel. »

LIONEL, *à part.*

Cette lettre est pour moi...

LE MARQUIS, *continuant.*

« Revenez, abandonnez tout, même le service de Sa Majesté. Revenez... l'honneur de notre nom l'exige. »

LIONEL, *à part.*

L'honneur de notre nom! que signifie?...

LE MARQUIS, *l'apercevant tout à coup et se levant.*

Mon fils! vous ici!

LIONEL.

Oui, mon père... un hasard providentiel, et j'étais si impatiente de revoir Lucy!... mais cette lettre?..

LE MARQUIS, *hésitant.*

Cette lettre...

LIONEL.

Par pitié, expliquez-moi...

LE MARQUIS.

Écoutez, Lionel. Sous le roi Jacques, vous le savez, un mortimer épousa la fille de lord Dudley.

LIONEL.

Oui : l'histoire de cette tendre union est devenue une légende d'amour qui est restée dans tous les souvenirs. On me l'a souvent racontée.

LE MARQUIS.

C'était une belle jeune fille que miss Anna Dudley!

LIONEL, *à part.*

Comme Lucy!

LE MARQUIS.

Ce mariage était un mariage d'amour.

LIONEL.

Comme le nôtre!

LE MARQUIS.

Un jour la fille de lord Dudley fut trouvé morte dans son lit!

LIONEL.

Je sais... une contagion funeste!...

LE MARQUIS.

Une contagion!... oui!... mais la contagion qui règne de tout temps à la cour!

LIONEL.

Quoi! mon père!

LE MARQUIS.

Anna Dudley devint épouse coupable, et ce fut son beau-père, William Mortimer, qui la frappa.

LIONEL.

Mais, mon père, quel rapport?

LE MARQUIS.

Je vais vous le dire. Si William Mortimer vivait aujourd'hui, une autre femme, coupable aussi, aurait à redouter de lui ce châtiment terrible!

LIONEL.

Mais je ne vous comprends pas! de qui voulez-vous parler?

LE MARQUIS.

De celle qui s'appelait hier miss Lucy Erykdale et qui aujourd'hui...

LIONEL.

Lucy!... qu'avez-vous dit, mon père?

LE MARQUIS.

Que cette femme est indigne de toi, de ton amour, que ce mariage est une honte pour notre famille, et que cette nuit enfin, cette nuit, miss Lucy, auprès du pavillon des roses, au bras de ton rival...

LIONEL.

Mon rival! quel était-il? parlez, parlez, mon père!

UN OFFICIER, *annonçant.*

Le roi!

LIONEL.

Trahi par elle! par Lucy! et cette visite royale...

LE MARQUIS.

Lionel! du calme.

SCENE IX.

LES MÊMES, BERTHE, LUCY, LE ROI, MAXWELL, *au fond*, COURTISANS. (*Costumes de chasse.*)

BERTHE.

Oui, sire, c'est Berthe la Flamande, qui vous fera de son mieux les honneurs du château d'Erykdale, car jusqu'à son départ, elle y est encore maîtresse.

LE ROI.

Comment! vous nous abandonnez, dame Berthe?

BERTHE.

Dans quelques heures, sire.

LE ROI, *bas à Maxwell, montrant Lucy.*

Je ne vois pas à son doigt l'anneau que je lui ai donné.

MAXWELL.

Eh! mais, sire, vous ne voyez donc pas que le mari est là?

LE ROI, *bas.*

Son mari... (*Haut.*) Vous ici, comte Lionel!

LUCY, *bas à Berthe.*

L'imprudent! Il est resté!

BERTHE.

Bah! soyez tranquille... je n'ai pas peur du roi, moi.

LE ROI.

Comte Lionel, après mon ordre formel, j'ai peine à comprendre...

BERTHE, *à Lucy, en lui donnant le portefeuille.*

Tenez, donnez-lui cela.

LUCY.

Sire, voici les cinq cent mille livres.

LE ROI.

Sitôt!... que signifie?

LUCY.

C'est à Douvres que cette somme a été remise pour Votre Majesté au comte Lionel.

LE ROI.

A Douvres! mais il me semble que c'était à Versailles.

BERTHE.

Comment! sire! des reproches à un ambassadeur si heureux! Ah! mais, Votre Majesté est trop difficile!

LE ROI.

Comte Lionel, est-ce à Douvres que vous avez vu ma sœur? Est-ce à Douvres que vous avez obtenu la signature du roi de France?

LIONEL, *se faisant violence, et avec un grand entrain de gaîté.*

Non, sire, mais c'est à Douvres que je me suis souvenu qu'il y avait aujourd'hui chasse royale, bal, festin, jeu d'enfer à la cour! Et, ma foi! quand j'ai eu l'argent, le vertige des plaisirs s'est emparé de mon esprit; je suis parti au galop; j'ai crevé huit chevaux, j'ai fait vingt milles à l'heure, poursuivi pendant toute la route par une pensée, unique, la chasse. Or, la chasse n'est pas commencée, j'arrive donc à temps, et ce n'est pas vous, sire, qui serez sans indulgence pour un coup de tête dont Votre Majesté elle-même eût été très-capable, convenez-en!...

BERTHE, *observant Lionel.*

C'est étrange! il a l'air plus près de pleurer que de rire!

LE ROI, *riant, à sa suite.*

Parbleu! messieurs, il n'y a que notre ami Lionel pour de pareilles équipées.

LIONEL.

Allons, sire, puisque vous me pardonnez, je ne sens plus de fatigue; me voilà aussi frais, aussi dispos que le plus intrépide de vos chasseurs, prêt à franchir haies et fossés, et à vous disputer le prix de l'adresse! Je veux que le sanglier n'accuse que moi de sa mort, et cette nuit, à table, aux dés, au bal, je prétends vous enlever votre raison, votre argent, et vos plus jolies danseuses!... (*A part.*) Ah! j'étouffe!

LUCY, *bas à Berthe.*

Comme il a su calmer le roi!

BERTHE, *préoccupée, regardant toujours Lionel.*

Oui... le roi est calme... mais lui... lui! Est-ce que j'aurais eu tort de vendre mon château?...

LIONEL, *à Lucy.*

Milady, montrez donc le livre d'or à sa Majesté!

LUCY.

Sire, les rois vos ancêtres, qui ont honoré le château d'Erykdale de leur présence, ont daigné inscrire leur nom sur le livre d'or de notre famille!

LE ROI.

J'y ajouterai le mien, milady.

LIONEL, *bas à Lucy.*

Il faut que je vous parle.

LUCY, *de même.*

Je l'espère bien; ne tardez pas à quitter la chasse; je vous attends. (*Le Roi, debout devant la table-pupitre, se met à écrire.*)

LE ROI.

Très-bien... de cette façon je puis lui écrire devant tout le monde.

BERTHE, *à part, observant le Marquis.*

Ce marquis!... comme il la regarde... Que se passe-t-il donc ici...

LE ROI, *relisant à mi-voix et à part ce qu'il a écrit.*

« Dans votre appartement, à huit heures, veillez à ce que la » petite porte du parc soit ouverte, et jouez sur votre harpe le » *God save the King.*» (*Se retournant de l'autre côté.*) Allons, messieurs, partons! (*Reconduisant Lucy vers la porte de gauche.*) Milady, j'ai écrit là une pensée, je désire qu'elle soit de votre goût!... (*Lucy fait la révérence et sort par la gauche.*) Etes-vous prêt, Lionel?

LIONEL.

Me voilà, sire! (*Tout le monde sort par le fond, à droite, excepté Berthe et le Marquis.*)

LE MARQUIS, *à part, ouvrant le livre, et prenant la lettre.*

Dans un instant, je vais tout savoir. (*Il jette un coup d'œil sur la lettre.*)

BERTHE, *allant au Marquis.*

Monsieur le marquis, quand rendrez-vous à lady Lionel le médaillon que vous lui avez repris?

LE MARQUIS.

Jamais. (*Il sort par le fond à gauche.*)

BERTHE, *seule.*

Jamais!... Je ne partirai pas.

ACTE IV.

Une salle du château d'Erykdale.—Porte au fond.—A gauche et à droite, porte tendues de tapisseries. — A droite, une table avec ce qu'il faut pour écrire.

SCENE I.

BERTHE, LE MARQUIS. (*Le Marquis est assis à droite et réfléchit profondément. Berthe entre vivement par le fond.*)

BERTHE.

Monsieur le marquis, depuis deux heures je vous cherche sans pouvoir arriver jusqu'à vous.

LE MARQUIS.

C'est que sans doute, madame, je n'ai rien à entendre de vous et rien à vous dire.

BERTHE.

Que se passe-t-il donc ici?

LE MARQUIS.

Rien qui vous regarde.

BERTHE.

Vous croyez?... le comte Lionel est toujours à cette chasse?

LE MARQUIS.

Il n'est pas encore de retour.

BERTHE.

Ah! s'il était là!

LE MARQUIS.

S'il était là, j'aurais à lui parler sans témoins.

BERTHE.

En son absence, j'ai voulu voir lady Lionel.

LE MARQUIS.

Et vous l'avez trouvée?...

BERTHE.

Tranquille, heureuse!.. et cependant je ne me suis pas trompée; le comte Lionel évitait ses regards... et il y avait de la haine dans vos yeux... oh! oui, de la haine, je l'ai bien vu... Que vous a-t-elle fait? que lui voulez-vous?... Vous ne répondez pas? (*A part et avec découragement.*) Ah! j'ai fait le malheur de cette enfant. (*Se remettant.*) Mais voyons, voyons, ce n'est pas le moment de perdre la tête... (*Au Marquis.*) Ce médaillon que vous lui aviez donné comme un symbole d'honneur et de vertu, vous l'en jugez donc indigne aujourd'hui?

LE MARQUIS, *se levant.*

Eh! madame!...

BERTHE.

Alors c'est depuis hier; que s'est-il donc passé depuis hier? (*Avec un cri soudain.*) Ah! quelle idée! cette nuit... l'aventure dont me parlait Gurth, cette femme masquée, ce rendez-vous... qui sait si une apparence fatale... il faut l'interroger. (*Elle sonne vivement; le Marquis la regarde avec étonnement.*) Vous ne parlez pas... il faut bien que je fasse mes affaires moi-même. (*Un domestique entre.*) Ce jeune homme, mon compatriote, ce Gurth que vous avez vu là, tantôt, est-il encore au château?

LE DOMESTIQUE.

Non, madame, je l'ai vu sortir avec un des gens de la livrée du roi.

BERTHE.

Qu'on coure après lui, qu'on le cherche, qu'on me l'amène; il me le faut. Allez! allez!

SCENE II.

LES MÊMES, LIONEL, *entrant du fond à droite.*

LE MARQUIS, *apercevant Lionel, à part.*

Lionel, enfin!

LIONEL, *s'arrêtant au fond, et contrarié à l'aspect de son père. A part.*

Mon père! et elle n'est pas là!

BERTHE, *qui réfléchissait, apercevant seulement alors Lionel et allant à lui.*

Monsieur le comte.

LE MARQUIS.

Dame Berthe, à quelle heure avez-vous signé hier votre contrat de vente?

BERTHE.

A neuf heures.

LE MARQUIS.

Et il est en ce moment?

BERTHE.

Sept heures et demie.

LE MARQUIS.

Vous avez donc à rester ici?

BERTHE.

Une heure et demie, et soyez tranquille, je ne vous : rai pas grâce d'une minute. (*Elle sort par le fond à gauche.*)

SCENE III.

LIONEL, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Lionel, je vous attendais plus tôt.

LIONEL, *avec contrainte.*

Mon père... Que me voulez-vous?

LE MARQUIS.

Je veux savoir ce que vous admirez le plus, ou des gentilshommes de nos jours qui portent leur affront tête levée, ou de notre aïeul William Mortimer dont je vous ai cité l'exemple!

LIONEL.

Avant de vous répondre, mon père, un mot. Pour infliger lui-même un tel châtiment, ce terrible vieillard ne s'était pas contenté d'une apparence, si accablante qu'elle pût être, et il avait sans doute en main une de ces preuves positives, irrécusables...

LE MARQUIS.

Une preuve! croyez-vous donc que je sois homme à accuser sans en avoir?

LIONEL.

Mon père, songez-y... Une telle parole, venant de vous, de vous qui êtes l'honneur même, est quelque chose de bien grave...

LE MARQUIS.

Demeurez ici... et dans un instant, vous n'aurez plus même besoin, pour être convaincu, de la parole de votre père. (*Il va pour sortir.*)

LIONEL.

Mon père, où allez-vous?

LE MARQUIS.

Ouvrir la petite porte du parc.

LIONEL.

Vous me laissez seul, seul avec cette horrible pensée... Mais tenez, mon père, voilà Lucy! voyez! elle vient à moi, enjouée, souriante...

LE MARQUIS.

Son rôle désormais n'est-il pas de tromper? (*Il sort par le fond à gauche.*)

LIONEL.

Il est inexorable!...

SCENE IV.

LIONEL, LUCY, *entrant de gauche.*

LUCY, *à part.*

Ah! Lionel! (*Haut.*) Eh bien, monsieur le chasseur, vous voilà donc rentré!... Avez-vous sauté beaucoup de haies, franchi bien des fossés? (*Lionel la regarde.*) Et ce soir, vous allez à la cour et vous enlevez toutes les danseuses, même celles du roi! C'est charmant!

LIONEL.

Milady.

LUCY, *répétant avec surprise.*

Milady! mais vous ne m'entendez donc pas, Lionel, c'est moi... Lucy, votre femme! Qu'avez-vous? cet air glacial, cette tristesse que je vois empreinte sur tous vos traits... (*Silence de Lionel.*) Quoi! pas un mot de votre amour!

LIONEL, *avec une ironie froide.*

De mon amour!... Quelle audace!

LUCY.

Lionel! c'est impossible! Il ne se peut pas que vous qui m'avez choisie entre toutes, vous qui m'aimiez tant hier, il ne se peut pas qu'aujourd'hui, vous n'ayez pas un regard, pas une parole de tendresse pour la femme qui, disiez-vous, était tout votre espoir, tout votre bonheur!

LIONEL, *à part, s'asseyant.*

Ah! je suis à bout de courage!

LUCY.

Non, convenez-en, tout cela est un jeu...

LIONEL, *avec explosion.*

Un jeu! Eh bien, oui! Jeu terrible, qui me brise le cœur! Oh! se mêler aux plaisirs d'une fête avec la mort dans l'âme. Ah! c'est une horrible torture, c'est affreux, affreux! (*Il s'appuie sur la table, la tête dans ses mains.*)

LUCY, *le regardant avec stupeur.*

Lionel, je vous regarde et je cherche vainement à comprendre; je vous écoute et je me demande si je suis bien éveillée. Qu'y a-t-il donc? Expliquez-vous.

LIONEL, *se levant.*

Lucy, je vais vous donner un conseil. Croyez-moi, suivez-le

sans hésiter. Laissez-moi seul ici, seul avec mes souffrances et fuyez... Oh ! fuyez sans perdre une heure, sans perdre une minute, car j'ai pitié de vous, et si vous restiez, la mort peut-être...

LUCY.

La mort !!! Eh ! que m'importe la mort, si votre amour m'est enlevé ! Vous me dites de fuir, à moi qui vous aime, à moi qui ne comprends et ne veux d'autre bonheur au monde que celui de vous voir et de vous entendre... Oh ! vous savez bien que c'est alors que je serais sûre de mourir !

LIONEL.

Assez, Lucy, assez. Épargnez-moi la honte de rougir pour vous. Ne vous abaissez pas jusqu'au mensonge. Vous voyez bien que je vous fais grâce, partez !

LUCY.

Vous me faites grâce ! mais quel crime ai-je donc commis pour qu'on me fasse grâce? Lionel, il faut en finir avec ce mystère que je ne puis m'expliquer, avec cette incertitude qui me tue. Je veux savoir de quoi vous m'accusez, de quoi je suis coupable !

LIONEL.

Vous le demandez !... quand, cette nuit même, pendant mon absence, un homme... un rival...

LUCY.

Calomnie infâme !... qui a osé dire cela ?

LIONEL.

Mon père !

LUCY.

Mais qui l'a vu ?

LIONEL.

Mon père.

LUCY, *à part, accablée.*

Son père !

LIONEL.

Mon père... cité de tous pour sa loyauté.

LUCY.

Lionel, à une accusation pareille, partant d'une telle source, je n'ai qu'une chose à répondre. Lord Mortimer est incapable de trahir la vérité, je le crois comme vous, mais le duc d'Erykdale, lui aussi, portait un nom pur et sans tache... eh bien, par la mémoire de mon père, Lionel, de mon père qui m'entend et me juge, je vous jure que je suis innocente.

LIONEL.

Oh ! si je pouvais vous croire !

LUCY.

Lionel, mon Lionel, rappelez-vous cette jeune fille que vous avez tant aimée, à qui vous promettiez une tendresse et une confiance sans bornes, et demandez-vous s'il est possible que cette même jeune fille ait pu, d'un jour à l'autre, en un instant, devenir la plus criminelle des femmes ! Un pareil changement ne saurait s'accomplir sans laisser sur le visage une trace ineffaçable... Regardez-moi et dites si cette émotion est celle d'une conscience troublée, si ce regard contient l'audace et le mensonge, dites enfin si cette rougeur que j'ai au front est celle de la femme perdue... regardez-moi, Lionel, regardez-moi !

SCENE V.

LES MÊMES, LE MARQUIS, *par le fond, puis* BERTHE.

LIONEL.

O mon Dieu ! mon Dieu ! (*Apercevant le Marquis et allant à lui.*) Ah ! mon père... écoutez-la donc, écoutez-la, et vous reconnaîtrez...

LE MARQUIS.

Sa justification est impossible. (*Huit heures sonnent.*) Huit heures !... Écoutez. (*L'air du God save est joué au dehors.*)

LIONEL.

Qu'est cela, mon père ?

LE MARQUIS.

On exécute mes ordres.

BERTHE, *rentrant vivement par la droite.*

Gurth disparu !... disparu !...

LUCY, *courant à elle.*

Ah ! dame Berthe.

BERTHE.

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous, mon enfant ?

LE MARQUIS, *à Lucy.*

Milady, il va se passer ici des choses qui n'ont pas besoin de témoins. Dans votre intérêt même, priez dame Berthe de se retirer.

LUCY, *avec dignité.*

Quoi qu'il puisse se passer, monsieur le marquis, mon honneur n'a rien à craindre, et loin de redouter les témoins, je désire en avoir. Madame, je vous prie de rester.

BERTHE, *avec énergie et prenant la main de Lucy.*

Je reste. (*Le God save continue.*)

LIONEL.

Mais, mon père, qu'y a t-il donc ?

LE MARQUIS.

Il y a... il y a que l'homme qui a fait de notre nom un objet d'opprobre et de souillure est là, derrière cette porte, et que cet air est le signal qu'il attend pour entrer.

LIONEL, *tirant son épée et allant vers la porte.*

Infamie !

LUCY.

Lionel!

LE MARQUIS.

Arrête ! ne sais-tu pas que devant cet homme tout épée doit s'abaisser ! (*La portière de gauche s'ouvre, le Roi paraît.*)

TOUS LES PERSONNAGES, *excepté Lionel.*

Le roi ! (*Lionel laisse tomber son épée.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, LE ROI, *entrant de gauche.*

LE ROI, *à part.*

Un piége !...

LUCY.

Le roi... que signifie?

BERTHE, *bas à Lucy.*

Attendez, milady.

LE ROI.

Mylady, marquis... et vous aussi, comte, je suis heureux de vous trouver tous réunis. J'allais passer tout droit devant votre château, quand j'ai réfléchi que vous pourriez bien négliger de vous rendre à la fête que je donne cette nuit à Richmond, et comme je tiens, (*regardant Lucy*) à vous avoir tous, j'ai voulu moi-même... (*Un silence.*) Ah çà, mais qu'avez-vous donc ?

LE MARQUIS.

Sire, ce que j'ai à vous dire est assez grave pour que vous daigniez y prêter une sérieuse attention. Vous vous introduisez dans notre maison, le soir, furtivement, par un escalier dérobé, et sur un signal... signal dont heureusement j'avais surpris le secret. (*Le roi regarde Lucy.*) Et pourtant, toutes ces apparences accablantes, je pourrais presque dire ces preuves irréfutables, peuvent tomber devant un mot de votre bouche!... Car, on le sait, et je le reconnais hautement, jamais vous n'avez donné en vain votre parole royale. Répondez-nous donc, cette femme est-elle coupable ? Oui ou non...? sire, je vous adjure de dire la vérité.

LE ROI, *après un léger silence.*

Monsieur le marquis, vous trouverez bon que le roi d'Angleterre se dispense de répondre à l'injonction d'un de ses sujets.

LE MARQUIS.

C'est votre droit, sire, je le reconnais. Mais, pour confirmer nos soupçons, pour déclarer indigne de notre maison celle à qui nous avons tendu la main, il nous manquait une dernière preuve, et cette preuve, preuve irrécusable, c'est votre silence qui nous la donne.

LUCY.

Mais, sire, vous ne pouvez hésiter... Parlez, je vous en supplie...

BERTHE, *à part.*

Que va-t-il dire?

LIONEL, *au Roi, avec une anxiété fébrile.*

Eh bien ! sire, ce mot, ce seul mot qu'on vous demande !

LE ROI, *allant vers la porte par laquelle il est entré.*

Maxwell! (*Maxwell paraît.*) Assieds-toi là, et écris. (*Maxwell obéit. — Un silence. — Dictant* :) « Moi, Charles II, roi d'Angleterre, en vertu des pouvoirs que me confère la qualité de chef suprême de l'Eglise anglicane, je déclare nul le mariage contracté entre Lionel, comte de Mortimer, et Lucy Erykdale. »

LUCY, *avec désespoir.*

Ah ! (*Elle tombe assise sur un siége au côté gauche de la porte du fond.*)

LE ROI, *après avoir signé.*

Milord, voici ma réponse. (*Il sort par le fond à gauche. — Maxwell veut suivre le Roi qui est déjà sorti. Berthe l'arrête.*)

BERTHE.

Restez !

MAXWELL.

Madame !

BERTHE.

Restez, vous dis-je; vous n'êtes pas le Roi, vous, et on peut vous retenir.

MAXWELL.

Mais, madame, le roi...

BERTHE.

Le roi! vous irez lui dire tout ce qui va se passer ici... Oh! vous resterez...

MAXWELL.

Vous commandez ici, dame Berthe?

BERTHE.

Pour une heure j'y suis maîtresse encore.

LE MARQUIS.

C'est juste, mon fils; c'est à nous de nous retirer.

BERTHE.

Vous aussi, vous resterez...

LE MARQUIS.

Et de quel droit, madame?...

BERTHE.

De quel droit?... Est-ce que vous ne voyez pas que je suis sa mère?

TOUS, *hors Lucy.*

Sa mère!...

LUCY, *avec un cri de joie, et courant à Berthe.*

Ah! je le savais bien, moi!

BERTHE.

Pauvre enfant! ils t'ont bien accablée, n'est-ce pas? Tu croyais toucher au bonheur, et ce bonheur ils l'ont brisé dans tes mains. Ils ne t'ont rien épargné, ni l'humiliation ni l'injure! Et cependant, ne désespère pas, car maintenant tu n'es plus seule. (*Regardant le Marquis et Lionel.*) La mère a pu se tenir obscure, ignorée, à l'écart, tant que sa fille a été heureuse... Mais aujourd'hui qu'on la menace, elle se révèle... La voilà!...

LE MARQUIS.

La marchande de Nieuport!

BERTHE.

Oui, monsieur le marquis, marchande de quincaillerie dans une boutique, jusqu'au jour où j'ai armé des navires marchands et fait construire des vaisseaux de guerre! Ah! j'en aurais fait bien d'autres! et cette enfant, pour laquelle j'ai employé tout ce qu'il y avait d'énergie dans mon âme, cette enfant, mon unique amour, mon unique pensée depuis vingt ans, je la livrerais sans défense aux rigueurs de votre impitoyable orgueil!... Oh! ne le croyez pas, monsieur le marquis! Vous dites que ma fille est coupable... C'est ce que nous chercherons ensemble... et cet homme, eh bien! cet homme nous y aidera!

MAXWELL.

Moi, madame!

BERTHE, *allant à Maxwell.*

Vous qui accompagnez le roi à ses rendez-vous de jour, vous savez sans doute aussi ce qui se passe à ses rendez-vous de nuit?

MAXWELL.

Vous m'insultez!

BERTHE.

Je vous interroge... répondez! Quand le roi, hier au soir, est descendu dans le parc, une femme l'y attendait.

MAXWELL.

Oui, madame.

BERTHE.

Le roi a emmené cette femme dans l'obscurité, à l'écart; enfin, cette femme... est sa maîtresse.

MAXWELL.

Oui, madame.

BERTHE.

Son nom?

MAXWELL.

Mais...

BERTHE.

Son nom, je l'exige.

MAXWELL.

En disant autrement que le roi, voulez-vous donc que je l'accuse de mensonge?

BERTHE.

Point de défaite! je veux une réponse nette, positive. Qui était cette femme?

MAXWELL.

C'était... c'était celle dont le roi vient de rompre le mariage.

LUCY, *poussant un cri de douleur.*

Ah!

LE MARQUIS.

Venez, Lionel.

LIONEL, *à Lucy.*

Adieu, madame, adieu pour toujours.

BERTHE, *se trouvant sur leur passage.*

Non, un instant encore... un instant. (*Ils s'arrêtent dominés par son regard. Elle va prendre la main de sa fille.*) Lucy, ces hommes t'ont déjà condamnée, condamnée sans pitié... mais écoute bien... si tu as failli, c'est un crime sans doute; mais moi, moi, je suis ta mère, n'aie pas peur, viens... viens à moi, et ne me fais d'aveu que par tes larmes... alors, je prendrai la moitié de ta honte, je m'en couvrirai comme d'un cilice et nous irons bien loin, dans quelque coin ignoré, souffrir et pleurer ensemble! Lucy, ma Lucy, ce ne sont pas ces hommes qui t'interrogent, c'est moi, moi ta mère, qui vais croire à ta parole...! Es-tu innocente? es-tu coupable?

LUCY.

Ma mère, que Dieu me retire votre amour si je vous en impose. J'atteste que je ne comprends rien à l'accusation qui me frappe...

BERTHE, *retournant à Maxwell.*

Tu as menti.

MAXWELL.

Mais, madame...

BERTHE.

Tu as menti.

MAXWELL.

Je déclare...

BERTHE.

Tu vas mentir encore... va-t'en, lâche calomniateur, va-t'en! (*Maxwell sort par le fond à gauche. — Allant à sa fille.*) Et toi, ma Lucy, sèche tes larmes, lève la tête, sois fière et forte de ton innocence!

LE MARQUIS.

Le roi a prononcé, madame, et demain toute la cour...

BERTHE.

Eh bien, le roi m'entendra et toute votre cour ne me fait pas peur! (*Elle emmène Lucy dans ses bras. La toile tombe.*)

ACTE V.

Les jardins du palais de Richmond. — Grande terrasse. — Au fond, le palais illuminé. — A droite un pavillon auquel on monte par deux marches. — A gauche, siéges de jardin.

SCENE I.

LA COMTESSE DE DORCHESTER, LA MARQUISE D'OSMOND, LADY CAMBRIDGE, MAXWELL, *par le fond à droite*, BELGRAVE *et* DERBY, *entrant par le fond à gauche.*

BELGRAVE.

Ah çà, mon cher Maxwell, où êtes-vous donc passé depuis le retour de la chasse? Le roi s'inquiète de vous et s'étonne de la façon dont vous lui avez échappé.

MAXWELL, *préoccupé.*

Oui... une affaire importante... (*A part.*) Cette femme masquée, impossible de la retrouver!... Si elle parlait!

BELGRAVE.

Enfin, vous arrivez à temps. Le chapeau, le collier, le manteau, tout est là. (*Il désigne le pavillon.*)

LA COMTESSE DE DORCHESTER, *à Belgrave.*

Ah! c'est donc aujourd'hui que monsieur Maxwell...

BELGRAVE.

Va recevoir, des mains du roi, l'investiture de son nouveau titre; oui, mesdames.

LA MARQUISE D'OSMOND.

Agréez nos félicitations, monsieur Maxwell, ou plutôt, c'est peut-être la Chambre haute que nous devrions féliciter du nouvel éclat que votre nom lui apporte.

MAXWELL, *à part.*

Vipère! (*Haut.*) Mille grâces, milady, et croyez que je suis vivement touché d'un compliment aussi sincère.

BELGRAVE.

Maxwell, allez dans ce pavillon vous revêtir de vos insignes.

Moi, votre parrain, je vous accompagnerai. (*Maxwell entre dans le pavillon à droite.*)

SCENE II.

LES MÊMES, *moins* MAXWELL.

LA MARQUISE D'OSMOND.

Dites-moi, lord Belgrave, vous qui êtes un des parrains de monsieur Maxwell, racontez-nous donc la célèbre bataille où il a gagné sa nouvelle dignité... cela doit être quelque chose de terrible !

BELGRAVE.

Ah! comtesse, vous êtes sans pitié!

LA MARQUISE D'OSMOND.

Ce n'est pas une bataille? Eh bien, alors, confiez-nous les détails de la mémorable ambassade où il a déployé ses rares talents.

BELGRAVE.

Mon Dieu! milady, ma mémoire est un peu infidèle; mais si vous voulez vous adresser au roi lui-même, vous allez le voir, car il doit en personne présider cette cérémonie. (*Il s'incline et sort par la droite.*)

LA COMTESSE DE DORCHESTER.

A propos, mesdames, savez-vous la nouvelle?

LADY CAMBRIDGE.

Laquelle? il y en a tant!

LA COMTESSE DE DORCHESTER.

Lady Hartwel se fait catholique.

LA MARQUISE D'OSMOND.

Cela ne pouvait manquer.

LADY CAMBRIDGE.

Pourquoi donc cela? (*Elles s'asseyent toutes trois sur les siéges de gauche.*) **

LA MARQUISE D'OSMOND.

Son mari est protestant. Elle veut s'arranger pour ne le rencontrer ni dans ce monde ni dans l'autre.

LA COMTESSE DE DORCHESTER.

Oh! le diable n'y perdra rien, car si on se sépare d'un côté, de l'autre on se réconcilie.

LADY CAMBRIDGE.

Qui donc?

LA COMTESSE DE DORCHESTER.

Lord Elward et miss Burney!

LADY CAMBRIDGE.

Ah! ce pauvre Elward! on l'a donc pris en pitié?

LA MARQUISE D'OSMOND.

Ah! j'en suis ravie; car vraiment, ce pauvre lord se ruinait en galanteries. Gants parfumés, miroirs de poche, étuis garnis, pâtes d'abricots, essences et autres menues denrées d'amour, il a tout mis en œuvre pendant six mois sans pouvoir attendrir la cruelle.

LADY CAMBRIDGE.

Et par quel talisman a-t-il enfin réussi?

LA COMTESSE DE DORCHESTER.

Je vous le donne en mille.

LADY CAMBRIDGE.

Oh! son immense fortune!

LA COMTESSE DE DORCHESTER.

Non.

LA MARQUISE D'OSMOND.

Ses magnifiques chevaux?

LA COMTESSE DE DORCHESTER.

Vous n'y êtes pas. Un sacrifice d'amour, une mèche de cheveux de la comtesse de Salisbury. (*On rit.*)

LA MARQUISE D'OSMOND.

Une mèche de cheveux! Cette chère comtesse! elle en a donc encore!

LADY CAMBRIDGE.

Comment?

LA MARQUISE D'OSMOND.

Elle en a tant donné. (*Berthe paraît au fond à droite, elle entre vivement et s'arrête tout à coup.*)

LADY CAMBRIDGE.

Mais, mesdames, je ne vois pas lady Temple.

LA MARQUISE D'OSMOND.

Que voulez-vous! le roi est si distrait depuis quelque temps. Oui, oui, on dit que l'imposante beauté de la fière Lady n'est plus ce qui le séduit.

LA COMTESSE DE DORCHESTER.

En effet, le goût de Sa Majesté est passé du noble au naïf; ce qui le charme, dit-on, c'est l'héritière de l'antique famille d'Erykdale.

LA MARQUISE D'OSMOND.

Ah! lady Mortimer, pauvre fille!... On ne peut vraiment pas trop lui en vouloir de s'être égarée; sa mère a été si longtemps perdue!

SCENE III.

LES MÊMES, BERTHE.

BERTHE, *se montrant.*

Elle est retrouvée.

LES DAMES, *se tournant vers elle.*

Qu'est-ce là?

BERTHE.

En vérité, mesdames, je vous félicite. Vous déchirez les réputations avec une facilité qui prouve ou que votre vertu est bien inattaquable, ou qu'il n'est plus possible de la calomnier. (*Le Roi paraît à la porte du pavillon de droite.*)

LA COMTESSE DE DORCHESTER.

Quelle insolence!

LE ROI.

Qu'y a-t-il?

LA MARQUISE D'OSMOND.

Sire, cette femme!

LE ROI.

Qui est-elle? Que fait-elle ici?

BERTHE.

Qui je suis? Je vais vous le dire. Hier, dans ce palais même, Votre Majesté racontait un trait de dévouement dont elle paraissait vivement pénétrée. Ce vaisseau que lui envoya une marchande de Nieuport et qui vint si à propos le sauver d'une perte inévitable...

LE ROI.

Quoi... cette marchande?

BERTHE.

Est devant vous, sire.

LE ROI, *se découvrant.*

Madame...

BERTHE.

Ce n'est pas tout. Il y a vingt ans, un homme est mort sur l'échafaud plutôt que de renier la foi qu'il avait jurée à votre père. (*Le roi s'incline.*) Oui, sire, saluez... car cet homme est resté aux yeux de la noblesse anglaise l'exemple le plus illustre, le type le plus pur de l'héroïsme et de l'honneur. Il s'appelait lord Erykdale. (*Mouvement prononcé de surprise.*)

LE ROI.

Lady Erykdale! (*A part.*) La mère de Lucy! (*Il fait signe aux dames de s'éloigner, puis revient vivement vers Berthe.*)

BERTHE.

Sire! vous avez flétri mon enfant; il faut lui rendre l'honneur qu'un mot lui a ravi; l'accusation dont vous l'avez frappée, il faut la rétracter!!!

LE ROI.

Cependant, milady...

BERTHE.

Oh! sur ce point, je ne vous demande rien. C'est ma fille, c'est ma fille seule que je crois.

LE ROI.

Milady!

BERTHE.

Et si c'était vrai, qu'auriez-vous donc fait alors? Quoi! il y a un homme dont le nom, grandi par le martyre, est considéré, dans toute l'Angleterre, comme quelque chose de vénérable et de sacré!... et ce nom, vous l'auriez honteusement souillé, vous, fils de Charles Ier, vous qui, plus que tout autre, eussiez dû le bénir et l'honorer! Il y avait une femme qui, dans l'humble condition à laquelle elle s'était condamnée, n'avait conservé de sa noble origine qu'un attachement profond et inaltérable pour votre maison, qui vous avait donné ses trésors, ses vaisseaux, ses braves marins! Et cette femme! vous seriez venu lui prendre le seul bien qu'elle eût au monde!... voilà ce que vous auriez fait... Ah! vous voyez bien que cela n'est pas!

LE ROI.

Milady, des reproches aussi sévères!...

BERTHE.

Ah! oui, je me laisse emporter par la douleur. J'ai tort... Tenez, sire, j'ai tout compris. Lucy est belle. . vous l'aimez .. et pour l'enlever à son époux, pour mettre entre eux une barrière infranchissable, vous avez imaginé!... car c'est cela, n'est-il pas vrai?... vous n'avez pas mesuré toutes les conséquences d'une telle action... mais votre cœur est généreux... voyons, sire, soyez franc... rassurez-moi... dites... oh! dites que j'ai deviné, que c'est bien la vérité!... (*Le Roi reste immobile.*) rien!... rien! Oh! sire, ce n'est plus la veuve du martyr mort pour votre cause... c'est une mère... une malheureuse mère, dont vous avez arraché le cœur, qui vous implore, qui vous dit: Sire, ne sacrifiez pas à un caprice la vie entière d'une pauvre et innocente enfant!... Une parole de vous l'a flétrie... rétractez cette parole, sire, et je vous pardonne! rétractez-la et je vous adore comme mon sauveur! Sire, pitié, ayez pitié de nous! (*Elle s'agenouille.*)

LE ROI.

Milady, votre douleur me touche et je voudrais pour tout au monde... mais que faire? Que puis-je contre la vérité?

BERTHE.

La vérité!... ô mon Dieu!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LUCY.

LUCY, *au fond, à droite.*

Ma mère! (*Elle descend vivement près de Berthe.*)

BERTHE.

Toi! mon enfant! (*Elle la serre dans ses bras, et s'assied à gauche.*)

LUCY.

Oui, ma mère, oui, je vous ai désobéi... pardonnez-moi! mais je voulais parler moi-même au roi et je suis venue...

BERTHE.

Tu es venue te jeter aux pieds de l'homme qui t'a perdue et qui seul pourrait te sauver, n'est-ce pas? C'est inutile.

LUCY, *avec effort et douleur.*

Inutile! (*La foule reparaît au fond.*)

BERTHE.

Ah! tu crois que les larmes d'une malheureuse enfant, que le désespoir d'une pauvre mère peuvent l'émouvoir? tu crois qu'il suffit d'adjurer solennellement un homme, de faire appel à sa générosité, à son honneur... non, non! il n'en est pas ainsi... (*Se levant.*) Cet homme voit la mère à ses pieds, l'enfant pâle et brisée de douleur, il voit tout cela et pas une fibre de son cœur ne tressaille, il voit tout cela et il se tait! (*La foule qui se rapprochait reste interdite à ces derniers mots.*)

LE ROI.

Milady... milady... on vous écoute!...

BERTHE, *remontant la scène.*

On m'écoute... Eh! que m'importe!

LE ROI, *faisant signe aux gentilshommes de s'éloigner.*

Milords...

BERTHE.

Restez... oh! restez, milords, car s'il est ici un front qui doive rougir, ce n'est ni le mien, ni celui de mon enfant!

LE ROI.

Milady, de grâce...

BERTHE.

Non, sire, je ne veux pas de mystère. Déjà, je viens de l'entendre, le scandale est venu jusqu'ici, déjà le nom de ma fille est odieusement profané! C'est tout haut, c'est devant tous, c'est à visage découvert, que je dois répondre à la calomnie!... Milords, croyez-moi, soyez bons et loyaux sujets, soyez dévoués, prodiguez sans hésiter votre sang et vos richesses, affrontez la prison et le martyre, et quand vous aurez accompli tous ces nobles efforts, savez-vous de quel prix on payera de si glorieux sacrifices? Si vous avez une fille, on tentera de la séduire.... Si elle résiste, on emploiera tout pour la perdre, tout... jusqu'au mensonge! (*Mouvement des Seigneurs.*)

LE ROI, *les arrêtant.*

Laissez... Une mère offensée a droit de tout dire.

LUCY.

Sire! oh! ce n'est pas possible... et vous ne voudr . pas...

LE ROI, *à part.*

Un moyen... il en est un... mais moi.... moi le roi! c'est impossible!

BERTHE, *ramenant sa fille.*

Tu le vois, notre arrêt est prononcé! Nous n'avons plus qu'à le subir.

LUCY, *avec désespoir.*

Ma mère!... ma mère!...

BERTHE, *remontant avec Lucy.*

Viens, mon enfant! viens. Nous allons partir, nous éloigner pour toujours de l'Angleterre. (*Lionel et le Marquis entrent au fond à droite, et se tiennent au plan supérieur à celui où se joue la scène.*)

LUCY, *apercevant Lionel.*

Partir... Oh! non, non, je ne le veux pas.

BERTHE, *redescendant.*

Et moi donc, est-ce que je voulais qu'on brisât le cœur de mon enfant? Il faut partir, te dis-je, il faut renoncer à toutes les joies que tu as rêvées... Tu en mourras... Qu'importe! le roi l'a voulu...

LE ROI.

Non, milady, non! Je ne veux pas cela. Vous avez mal jugé le roi Charles II. Le nom d'Erykdale ne sera pas déshonoré.

BERTHE, *à part.*

Enfin!

SCENE V.

LES MÊMES, LIONEL, LE MARQUIS.

LE ROI.

Vous m'avez accusé de méconnaître les services de ma noblesse... Eh bien, ce que j'ai refusé jusqu'ici aux considérations de la politique, ce que j'ai refusé à deux maisons régnantes, je veux l'accorder au grand nom d'Erykdale comme une marque d'honneur et de respect... Milady, je vous demande la main de votre fille.

LIONEL, *à part.*

Que dit-il?

LUCY, *se jetant dans les bras de sa mère.*

Ma main! ah! ma mère, je suis perdue!

LIONEL, *au Marquis.*

Vous l'entendez, mon père, elle refuse.

BERTHE.

Sire! mais vous ne comprenez donc pas qu'une offre pareille, c'est la consécration du déshonneur de ma fille!... Votre couronne! ah! c'est mieux que cela qu'il nous faut!... Votre couronne, c'est trop et ce n'est pas assez!

LE ROI.

Mais alors, mon Dieu, que faut-il donc faire? Est-ce que vous ne voyez pas que je ne puis supporter ni votre douleur ni vos reproches? Est-ce que vous ne voyez pas que les larmes de cette enfant me brisent le cœur? Quoi! toute ma volonté, toute ma puissance ne peuvent donc pas même sécher une larme? Oh! je ne vous dis pas de me pardonner... Non! je vous dis: Commandez, ordonnez, disposez de moi, prenez ma vie, s'il le faut, mais délivrez-moi du supplice de voir tout le mal que j'ai fait et de ne pouvoir le réparer!

LIONEL, *s'avançant.*

Vous devez bien regretter, sire, de n'être pas mon égal!

LE ROI.

Un duel! ah! oui... mieux vaudrait cent fois la pointe d'une épée sur ma poitrine!

LUCY, *effrayée.*

Ma mère! ma mère!

SCENE VI.

LES MÊMES, GURTH, *se faisant violemment passage.*

GURTH.

Eh! nom d'une merluche, je passerai.

LE ROI.

Ce bruit...

GURTH, *qui est arrivé près de lui.*

Justice, sire, justice!

BERTHE.

Toi, enfin!

GURTH.

Sire, écoutez-moi.

LE ROI.

Plus tard.

BERTHE.

Non, sire, à l'instant, à l'instant même... Depuis hier il a disparu... La vérité est là peut-être... Parle, parle donc.

GURTH.

Merci, payse.

BERTHE.

Où étais-tu?

GURTH.

Arrêté!

BERTHE.

Par qui?

GURTH.

Par Wilson.

LE ROI.

Par Wilson!

BERTHE.

Ce Wilson, quel est-il?

GURTH.

Un scélérat qui m'a enfermé dans un pavillon, à double tour, et m'a crié à travers la serrure: Tu veux voir Birmann! Eh bien, dans une heure, tu iras voir aux Grandes-Indes s'il y est, Birmann! Les Grandes-Indes, y retourner! et à cause de lui!... Ça m'a mis d'une colère... et je jurais... et je criais!... Tout à coup... ma porte s'est ouverte, et une dame en amazone...

LE ROI.

Encore cette femme!

GURTH.

Ah! une jolie femme... Elle m'a dit: Tu veux te venger de Birmann... Eh bien, va à la cour...

LE ROI.

Ici!

GURTH.

Et demande celui qui, pour prix d'un mensonge, va recevoir le titre de duc et pair d'Angleterre.

BERTHE, *avec inspiration.*

Duc et pair!

GURTH.

Mon homme d'hier.

BELGRAVE, *descendant du pavillon.*

Sire, tout est prêt, et le nouveau lord...

BERTHE.

Le nouveau lord! là?... (*Elle se précipite vers le pavillon de droite, au moment où Maxwell paraît à la porte.*)

GURTH.

Que fait donc la payse?

MAXWELL, *entraîné sur la scène par Berthe et se débattant contre elle.*

Que me veut cette femme?

BERTHE.

Te faire confesser que tu as trahi le roi.

MAXWELL.

Moi!

LE ROI.

Madame...

BERTHE.

Laissez-moi, sire, venger notre honneur et le vôtre; car il ne peut vous avoir vendu si cher que le mensonge et la fraude. Voyez comme il a pâli sous votre regard, sous ma malédiction! Voyez comme il tremble. Mentiras-tu encore? diras-tu encore que c'est ma fille que tu as livrée au roi?

MAXWELL, *balbutiant.*

Mais je...

BERTHE.

Plus haut! plus haut! écoutez! ah! je vous en prie, écoutez!

LIONEL.

Répondez!

LE ROI.

Réponds! je te l'ordonne.

MAXWELL, *terrifié.*

Eh bien!... eh bien... une autre femme!

BERTHE.

Entendez bien tous: il a dit: une autre femme!

LE ROI, *avec indignation.*

Tu le savais... Traître, à genoux! (*Maxwell s'agenouille.*)

BERTHE, *embrassant Lucy.*

Ah! maintenant, je puis pleurer.

GURTH.

Et moi, je peux rire... car la jolie dame, sire, m'a chargé de vous remettre cet anneau.

LE ROI.

Mon anneau!

GURTH.

Et elle ne vous demande qu'une chose, c'est de rompre son mariage...

LE ROI.

Avec qui?

GURTH, *arrachant la perruque de Maxwell et montrant son front marqué d'une tache rouge.*

Avec Birmann! (*Stupeur générale.*) Eh! oui, c'était ta femme!

LE ROI.

Qu'on entraîne ce misérable! (*On emmène Maxwell.*)

GURTH.

Aux Grandes-Indes où il voulait m'envoyer.

LE ROI.

Milady... Lady Lionel, grâce pour moi!

LE MARQUIS, *rendant le médaillon à Lucy.*

Et moi, Lucy, pourrez-vous jamais me pardonner?

BERTHE.

Le bonheur pardonne toujours.

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.



UN MARI QUI N'A RIEN A FAIRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. N. FOURNIER ET LAURENCIN

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE, LE 15 NOVEMBRE 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

DUCLUSEAU, ancien sous-chef dans un ministère . .	M. GEOFFROY.
ADÈLE, sa femme.	Mlle RIQUIER.
VALENTINE BERVILLE, amie d'Adèle.	LEMERLE.
PROSPER, jeune employé.	M. LANDROL.
ROSALIE, domestique.	Mme CHÉRI LESUEUR

La scène est à Paris, chez Ducluseau.

Une salle à manger. — Poêle au fond. — Table ronde au milieu. — Au-dessus du poêle, une pendule. — Buffets de chaque côté du poêle. — A gauche, au premier plan, porte d'un corridor qui conduit à la porte d'entrée et à la cuisine.—Au deuxième plan, porte de la chambre de Ducluseau. — A droite, premier plan, une croisée. — Au deuxième plan, porte de salon conduisant à la chambre d'Adèle.—A droite, une petite table avec ce qu'il faut pour écrire, près de la fenêtre.

SCÈNE I.

ADÈLE, DUCLUSEAU, puis ROSALIE.

ADÈLE, *assise à la table et calculant.*

27 et 8 — 35, — et 8 — 43. — Total : 43 fr. 70 c. Voyons. (*Elle vérifie sur un autre cahier.*)

DUCLUSEAU, *en dehors.*

Ma femme...

ADÈLE.

Non, c'est 44 qu'il faudrait...

DUCLUSEAU, *en dehors.*

Dis donc, chère amie, est-ce bien 58 mètres d'étoffe qu'on a dû nous livrer pour le meuble et les rideaux?

ADÈLE, *préoccupée.*

Oui, je crois... 15 et 7...

DUCLUSEAU, *de même.*

C'est que je n'en trouve que 57.

ADÈLE.

Vous aurez mal mesuré... 15 et 7 — 57... eh! non... (*Regardant la pendule.*) Midi, bientôt... M. Prosper va venir peut-être?... Comme c'est agréable! me voir forcée de recevoir des visites en peignoir!... et ça, pour retrouver une erreur de 30 centimes... Où en étais-je? Ah! 15 et 7... non, 22 et 3... non, 5... non, 7.

DUCLUSEAU, *entrant. Il est en déshabillé du matin.*

57 m. 59 c.! maintenant... c'est égal, je vais toujours en essayer l'effet avec ce coupon-là. (*Il traverse la scène au fond, en traînant ses pantoufles, et entre dans le salon.*)

ADÈLE, *se levant.*

Mon Dieu! que c'est donc terrible un mari qui n'a rien à faire. Ah! je n'en sortirai jamais toute seule. (*Sonnant.*) Rosalie! (*Elle se rassied.*)

ROSALIE, *entrant de la gauche, premier plan.*

De quoi!... qu'est-ce qu'il y a donc, madame? est-ce que monsieur?...

ADÈLE.

Monsieur... monsieur n'est pas content de la manière dont vous avez fait le compte de vos dernières dépenses.

ROSALIE.

Ça va encore recommencer?... comme l'autre semaine?... Seigneur, mon Dieu! vous êtes trop bonne aussi de l'écouter... faut faire comme moi quand il vient traîner ses pantoufles dans mon office ou dans ma cuisine.

ADÈLE.

Que voulez-vous? un ancien chef de bureau au ministère des travaux publics... l'habitude du travail et de l'exactitude.

ROSALIE.

Mais, madame, quand un homme a tant besoin de s'occuper, il garde sa place; pourquoi qu'il l'a quitté, son ministère des *travaux forcés* ! il fallait y rester... à perpétuité.

ADÈLE, *tristement.*

Vous savez bien que M. Ducluseau a donné sa démission, il y a six semaines, pour être sans cesse auprès de moi.

ROSALIE.

Merci! bien obligée de la compagnie! aussi, c'est votre faute, madame, vous l'aimiez trop... et parce qu'autrefois il partait le matin de bonne heure et qu'il ne revenait plus qu'à sept heures du soir pour dîner, c'était une désolation! on ne le voyait jamais assez, au lieu qu'à présent!... voulez-vous que je vous dise, madame, les maris... c'est meilleur de loin que de près.

ADÈLE.

Voyons ce compte...

ROSALIE

Dame! j'ai beau chercher...

DUCLUSEAU, *en dehors.*

Ma femme! (*Mouvement d'Adèle.*)

ROSALIE.

Tenez! v'là qu'il vous appelle...

ADÈLE, *élevant la voix.*

J'y vais, mon ami, j'y vais.

ROSALIE.

Qu'est-ce qu'il fait encore par là, dans votre chambre? est-ce qu'il vous retaille votre corsage de robe? (*Mouvement d'Adèle.*) Dame! puisqu'il sait tout.

Air : *Je loge au quatrième étage.*

L'autre jour à vot' couturière
N' voulait-il pas rendre des points?
C'est ce qu'on appelle un tantaffaire...
Visitant les coins, les recoins,
Toujours là, toujours aux petits soins...
Vraiment, je crois qu' s'il faisait souche,
Si vous aviez fille ou garçon,
Monsieur voudrait chauffer la couche,
Et se charger du nourrisson.

(*On sonne*).

ADÈLE.

Ah! c'est sans doute M. Prosper.

ROSALIE.

L'ami de monsieur? Au fait c'est aujourd'hui dimanche; en voilà un qui se fait prier, depuis six jours que vous l'attendez!

ADÈLE.

Allez donc ouvrir. (*A elle-même.*) Elle a raison... et je ne comprends pas que M. Prosper, si assidu autrefois...

ROSALIE, *rentrant.*

Donnez-vous la peine d'entrer, madame...

ADÈLE, *se levant et allant au devant.*

Madame?... qui donc?... Eh! cette chère Valentine!... *Rosalie sort après avoir introduit Valentine.*)

SCÈNE II.

ADÈLE, VALENTINE.

ADÈLE.

Mais, quelle heureuse surprise!.., voilà un siècle!..

VALENTINE.

Un siècle de quelques jours!...

ADÈLE.

Ah! le temps me semble si long maintenant!

VALENTINE, *montrant la chambre de Ducluseau.*

Je comprends, ton mari est toujours là!

ADÈLE.

Toujours.

VALENTINE.

Pauvre amie!

(*Elles vont s'asseoir à droite.*)

ADÈLE.

Va, plains-moi, ma chère Valentine... non pas que ce ne soit un excellent homme... très généreux, très empressé... trop empressé! Après cela j'oublie que tu ne peux guère me comprendre, toi qui avais épousé un officier de marine, toujours en voyage.

VALENTINE.

Aussi faisions-nous un ménage excellent.

ADÈLE.

Et, à présent, jouissant de toute ta liberté...

VALENTINE.

Oh! pour une femme, le veuvage a bien aussi des inconvénients...

ADÈLE.

Et tu songes à te remarier?

VALENTINE.

Je venais precisément te consulter sur mon choix.

ADÈLE.

Je t'écoute. (*Elle se lève.*)

VALENTINE.

Pas trop, ce me semble.

ADÈLE.

C'est que... il me semblait entendre M. Prosper.

VALENTINE.

M. Prosper?

ADÈLE.

Il y a plusieurs jours que nous ne l'avons vu... Il est si occupé à son bureau.

VALENTINE.

Mais il viendra sans doute aujourd'hui, un dimanche!

ADÈLE.

Je l'attends.

VALENTINE.

Alors profitons de ce que nous sommes seules, puisque j'ai à te parler de lui.

ADÈLE, *vivement.*

De lui?

VALENTINE.

Oui. (*Baissant un peu la voix.*) Ne t'ai-je pas dit que je voulais me remarier?

ADÈLE, *avec une curiosité inquiète.*

Eh bien! quel rapport...

DUCLUSEAU, *du dehors.*

Ma femme!

ADÈLE, *très-contrariée.*

Allons, il ne peut pas nous laisser tranquilles. J'y vais, mon ami, j'y vais... (*A Valentine.*) Tu disais que M. Prosper?...

VALENTINE.

Va trouver ton mari... je t'attends.

ADÈLE.

Non, continue... tu disais que M. Prosper...

VALENTINE.

Tu sens bien que je ne veux pas me donner un maître un despote... ce qu'il me faut avant tout, c'est un porte-respect... suffisamment jeune et aimable, facile à vivre, or M. Prosper...

ADÈLE, *avec trouble.*

Comment?... tu voudrais... tu aurais l'intention?

VALENTINE.

Pourquoi pas? il a paru autrefois s'occuper de moi... ma tante me persécute pour que je fasse un choix, avant notre départ pour la Bourgogne... et puis, enfin, tu ne sais pas... j'ai un nouveau cousin, par alliance, M. Bertinot, directeur de ce chemin de fer qui vient d'entrer en exploitation... il a encore à sa disposition une place importante, et il l'accorderait à mon mari; mais il me presse... tu vois qu'il faut en finir.

ADÈLE.

Certainement.

VALENTINE.

Or, il peut y avoir des obstacles... quelqu'engagement antérieur... une passion secrète...

ADÈLE, *vivement.*

Tu crois! tu penserais que monsieur Prosper...

VALENTINE.

Lui, comme les autres.

ADÈLE.

C'est juste, il faut savoir.

VALENTINE.

Je me suis dit que tu ne refuserais pas de le pressentir.

ADÈLE.

Volontiers... je l'interrogerai sois tranquille...

VALENTINE.

A la bonne heure.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DUCLUSEAU, *toujours en robe de chambre.*

DUCLUSEAU, *entrant.*

Ma femme!... ma f... (*S'arrêtant.**) Ah! madame Berville, mille pardons... je vous demande mille pardons de me présenter ainsi... mais je n'ai pas eu une seule minute de loisir pour vaquer à ma toilette... Les marchands! le livre de dépenses!... la correspondance!... J'étais sur pied à cinq heures vingt-cinq minutes sonnant... l'habitude de l'activité... Mon bureau à présent, c'est mon ménage.

Air : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Je suis ici le chef suprême!
En même temps que le commis;
Et je me transmets à moi-même,
Mes ordres auxquels j'obéis;
Je travaille de corps et d'âme,
Pour occuper tous mes moments,
Et je viens ensuite à ma femme,
Demander mes appointements.

(*Il embrasse Adèle.*) Pardon, madame (*A Adèle.*) Dis-moi, ma bonne, tu ne m'as pas envoyé Rosalie; et ses comptes, vous y êtes-vous retrouvées?

ADÈLE.

Pouvais-je devant Valentine?...

DUCLUSEAU.

Madame sait ce que c'est... Figurez-vous madame, que nous avons une domestique d'une négligence, d'une maladresse!... Ça ne sait rien faire, rien acheter, elle paie tout le double.

ADÈLE.

Mon ami...

DUCLUSEAU.

Il n'y a pas de mon ami, je le lui ai démontré encore hier par A plus B pour le canard aux petits pois... Combien payez-vous les petits pois dans cette saison, madame?

ADÈLE.

Encore une fois, monsieur, ces détails...

DUCLUSEAU.

Sont fort naturels entre nous... Les bons comptes font... les bons époux... A propos de comptes, conçois-tu cela, ma bonne?

ADÈLE.

Quoi donc?

DUCLUSEAU.

Je ne trouve plus que cinquante-cinq mètres, cinquante-cinq centimètres maintenant, au lieu de cinquante-huit portés sur la facture...

VALENTINE.

De quoi s'agit-il donc?

DUCLUSEAU.

Une étoffe superbe, madame... pour le salon... tout laine... et croisée... avec des reflets et un moelleux... et solide... ça joue le lampas et le damas... c'est moi qui l'ai choisie... ma femme voulait du bleu... moi, je tenais au jaune... quel beau jaune!... j'ai drapé cela avec des épingles... voulez-vous voir, madame?

VALENTINE, *prenant son chapeau,*

Je vous suis obligée, monsieur, mais...

DUCLUSEAU.*

Ah! quelques minutes encore? moi qui venais pour causer avec vous... De quoi donc parliez-vous quand je suis entré? de toilette? de chiffons?... comme toujours... Oh! les femmes!... Tiens! tiens!... Oh! mais vois donc, Adèle, comme madame a un délicieux fichu!... Oh! le charmant joli petit fichu!... une broderie d'un fini!... et la dentelle donc! vraie valencienne! quatre-vingts francs le mètre, je parie?

VALENTINE, *souriant.*

C'est possible... je ne me rappelle pas, monsieur.

DUCLUSEAU.

Il faudra t'en acheter un pareil, ma bonne... nous visiterons demain toutes les lingères.

VALENTINE, *bas à Adèle.*

Ah! mon Dieu! est-ce qu'il t'accompagne aussi chez tes marchands?

ADÈLE.

Toujours.

VALENTINE, *à part.*

Ses cadeaux coûtent bien cher.

DUCLUSEAU.

Et en même temps nous irons choisir un canevas pour ta causeuse et assortir tes laines... je m'en charge, en attendant une surprise que je te ménage.

ADÈLE.

Ah!

DUCLUSEAU, *se frottant les mains.*

Oui... (*Bas à Valentine.*) J'apprends à faire de la tapisserie comme elle... je sais déjà le point croisé.

VALENTINE.

Vraiment!

DUCLUSEAU, *tirant de sa poche un morceau de canevas affreusement travaillé et le lui montrant à la dérobée.*

Voyez... c'est moi qui ai fait ça... c'est gentil, n'est-ce pas? dans peu de temps, vous me trouverez travaillant auprès d'elle... métier contre métier... un petit duo de canuts.

VALENTINE.

Ce sera amusant.

DUCLUSEAU.

N'est-ce pas? (*Haut.*) Et j'espère bien alors qu'elle renoncera à son voyage d'Alençon...

VALENTINE, *regardant Adèle.*

Un voyage? comment?

DUCLUSEAU.

Mon Dieu! oui, une visite à son oncle... c'est ce petit Prosper qui lui a mis ça en tête.

VALENTINE.

Monsieur Prosper?... Ah! en effet... il est aussi d'Alençon.

DUCLUSEAU.

Nous en sommes tous.

VALENTINE.

Eh bien! vous l'accompagnerez.

DUCLUSEAU.

Impossible! le bonhomme et moi nous sommes à couteaux tirés. C'est qu'un jour, ma foi, je lui ai dit son fait, je n'y tenais plus. Figurez-vous, madame, un campagnard désœuvré, qui se mêle de tout, qui est toujours sur votre dos, qui s'ennuie et qui ennuie les autres, si bien que tout le monde déserte... (*A Valentine qui s'en va.*) Décidément vous partez, madame?

VALENTINE.

Il le faut... j'ai promis à ma tante.

ADÈLE.

Mais tu reviendras dîner avec nous.

VALENTINE.

Volontiers.

DUCLUSEAU.

C'est ça... et je vais faire le menu... voyons, qu'est-ce que nous donnerons à madame? Ah! si nous lui donnions pour rôti... (*Il cherche.**)

VALENTINE, *bas à Adèle.*

D'ici là, tu auras parlé à monsieur Prosper?

DUCLUSEAU.

Vous dites, madame?

VALENTINE.

Rien, monsieur... (*A part.*) Il est insupportable. (*A Adèle.*) Ne manque pas...

ADÈLE, *à Valentine.*

Sois tranquille; si je le vois, je...

DUCLUSEAU, *à Adèle.*

Tu dis, ma chère?

ADÈLE.

Rien.

VALENTINE, *à Ducluseau qui l'interroge du regard.*

J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(*Valentine après avoir salué Ducluseau, veut s'en aller avec Adele Ducluseau lui offre la main jusqu'à la porte, elle sort.*)

SCÈNE IV.

DUCLUSEAU, ADÈLE.*

DUCLUSEAU.

Elle est charmante, cette jeune femme-là.

ADÈLE.

C'est pour cela que vous l'avez fait fuir

DUCLUSEAU.

Moi, comment cela?

ADÈLE.

En venant toujours vous mettre en tiers dans notre conversation

DUCLUSEAU.

Vous avez donc de grands secrets ensemble?

ADÈLE.

Nullement, mais on est bien aise d'avoir un moment pour causer.

DUCLUSEAU.

Justement... je suis venu pour vous y aider, je suis le plus aimable que je peux, tu l'as bien vu... mais je ne suis pas fâché qu'à son tour elle nous laisse un peu ensemble. Je ne suis jamais mieux qu'en tête à tête avec toi, ma chère amie... Ah! Dieu! (*Il l'embrasse.*)

ADÈLE, *se dégageant doucement.*

A propos, et votre aunage... est-ce que vous n'allez pas le recommencer?

DUCLUSEAU.

Voila quatorze fois que je le recommence... et chaque fois je trouve quelque chose de moins... je tremble de continuer, j'arriverais à zéro.

ADÈLE.

Est-ce que vous ne lisez pas vos journaux?

DUCLUSEAU.

Il y a longtemps qu'ils sont dévorés... j'ai savouré jusqu'aux annonces... j'ai digéré jusqu'aux canards... belle distraction d'ailleurs quand on a près de soi...

ADÈLE.

Vous n'allez pas un peu à ce nouveau café?...

DUCLUSEAU.

Allons donc! c'est bon pour les garçons, ces habitudes là; mais quand on a son ménage... un bon ménage. (*Il l'attire sur ses genoux. On frappe à la porte du fond.*)

ADÈLE, *avec joie.*

Quelqu'un!

DUCLUSEAU.

Non... personne... Qui est-ce qui vient nous déranger encore.

PROSPER, *ouvrant la porte.*

Pardon!

ADÈLE, *à part, avec joie.*

C'est lui!

SCÈNE V.

LES MÊMES, PROSPER.*

DUCLUSEAU.

Ah! Prosper... Je te disais bien... ce n'est personne...

PROSPER, *à part, en entrant.*

Jamais seule! (*Saluant.*) Madame!

ADÈLE.

Savez-vous, monsieur Prosper, que vous vous faites bien désirer.

PROSPER.

Madame... trop de bonté!

ADÈLE.

Nous commencions à croire qu'on ne vous verrait pas aujourd'hui.

DUCLUSEAU.

C'est vrai, pourquoi n'êtes-vous pas venu déjeuner?

PROSPER.

C'était mon intention... mais un travail extraordinaire... mon chef de bureau m'a requis à l'improviste... quel homme pour la besogne!

DUCLUSEAU.

C'est comme moi.

PROSPER.

Toujours le premier au travail...

DUCLUSEAU.

Comme moi.

PROSPER.

Aussi on le déteste.

DUCLUSEAU.

Comme... c'est-à-dire, non... pauvre galérien, attaché à la chaîne que j'ai brisée!

PROSPER.

Je ne viens même vous faire qu'une courte visite... car il faut que je retourne au ministère.

ADÈLE.

Comment encore! un dimanche? pas de congé? pas de repos? Mais c'est une tyrannie! un esclavage, cela!

DUCLUSEAU.

Tu sais bien que çà m'arrivait quelquefois aussi; alors tu criais comme maintenant.

Air: *Qu'il est flatteur d'épouser, etc.*

Tu répétais la même gamme.
C'est un esclavage, une horreur!
Tenir l'époux loin de sa femme!

ADÈLE, *à part.*

On ne connaît pas son bonheur!

DUCLUSEAU.

Aussi nous prenons nos revanches,
Et, Dieu merci, tout est changé;
Car tous mes jours sont des dimanches!

ADÈLE, *à part.*

Et moi, je n'ai plus de congé.

DUCLUSEAU.

Ah ça, j'espère au moins que vous dînerez avec nous?

PROSPER.

Je tâcherai.

DUCLUSEAU.

Je vous ferai faire un bon petit dîner et avec une personne qui ne vous déplaît pas, mon gaillard. Car on sait ce qui vous attire ici.

PROSPER, *troublé.*

Comment?

DUCLUSEAU.

Sournois! vous en tenez pour la petite veuve!... Vous lui avez fait la cour!...

PROSPER, *à part.*

Il a bien besoin de rappeler ça devant elle!... (*Haut.*) Quoi! monsieur...

DUCLUSEAU.

Vous avez raison, une femme charmante, jolie, spirituelle... toutes les qualités!

ADÈLE, *à part*

De quoi se mêle-t-il encore!

DUCLUSEAU.

Et puis, je vous ferai boire un petit vin... c'est moi l'ai collé, je l'ai tiré, je l'ai mis en bouteille moi-même... avec du sable... des lattes... A propos, où sont donc les clefs de la cave?... où as-tu mis les clefs de la cave?...

ADÈLE.

Je ne sais... mais mon ami, votre toilette... Valentine va revenir.

DUCLUSEAU.

C'est juste, j'oubliais... pourvu que Rosalie ait mis de l'eau sur le feu pour ma barbe? (*Appelant.*) Rosalie... Rosalie! où est-elle à présent?

ADÈLE.*

Je ne sais.

DUCLUSEAU.

Rosalie!... Je vais voir. (*Il sort.*) J'aurai plus tôt fait!...

PROSPER, *à part.*

Enfin, je pourrai donc lui parler. (*Haut en se rapprochant d'Adele.*) Madame je... (*Il s'arrête en entendant Ducluseau qui murmure au dehors.*)

DUCLUSEAU.

Allons, bon!... que le ciel confonde!... Saprst...

ADÈLE.

Qu'avez-vous donc?

DUCLUSEAU, *rentrant, une bouilloire à la main.*

J'ai que Rosalie n'est pas là et que je m'échaude avec cette bouilloire. (*Il la change de main.*) A-t-on idée de ça aussi!... un demi boisseau de charbon pour chauffer une cafetière d'eau tandis que si on voulait m'écouter, avec deux ou trois morceaux...

ADÈLE.

Ah!

DUCLUSEAU.

Du charbon de Paris, bien entendu, voyez les annonces... quarante pour cent d'économie sans odeur ni fumerons... (*Changeant la cafetière de main.*) Sapristi...

PROSPER.

Permettez...

DUCLUSEAU.

Laissez donc. Et mon savon? où a-t-elle mis mon savon?

ADÈLE.

Est-ce que vous allez vous raser devant nous?

DUCLUSEAU.

Ah! c'est vrai, pardon... le plaisir d'être auprès de toi. (*Allant vers sa chambre.*) Je suis là, à côté... (*Fausse sortie.*) Ah! sache donc un peu où est allée cette fille... j'ai une idée... j'ai fait mes observations... par la fenêtre... (*Confidentiellement.*) Il me semble, je n'en suis pas bien sûr... mais il me semble avoir vu rôder par ici un certain voltigeur...

ADÈLE.

De quoi vous occupez-vous? (*Il sort, deuxième plan à gauche.*)

SCÈNE VI.

PROSPER, ADÈLE

PROSPER.

C'est un bien digne homme que ce monsieur Ducluseau, mais...

ADÈLE, *levant les yeux au ciel.*

Mais!...

PROSPER.

Quelle gêne perpétuelle et qu'ils sont rares les instants où il est permis de vous voir seule...

ADÈLE.

Précisément, j'aurais aussi à vous parler, monsieur Prosper?

PROSPER.

Se peut-il? auriez-vous quelque service à me demander, on! je vous suis tout dévoué...

ADÈLE.

Merci!... monsieur Prosper... Ce n'est pas cela... je serai peut-être encore plus indiscrète... Je... je désirerais... j'ai des motifs pour désirer de connaître votre manière de penser sur un sujet... assez délicat... sur le mariage.

PROSPER.

Comment, madame?

ADÈLE.

Oui, par exemple! Si l'on vous proposait un parti avantageux... une femme jeune, assez jolie, aimable...

PROSPER.

Je refuserais, madame.

ADÈLE.

Vous refuseriez!...

PROSPER.

Oui, je ne l'aimerais pas.

ADÈLE.

Mais pourquoi?

PROSPER.

Parce que j'en aime une autre...

ADÈLE.

Une autre! Eh bien, monsieur... il faut l'épouser...

PROSPER.

L'épouser! ah!... plût à Dieu qu'elle fût libre!...

ADÈLE, *très-émue.*

Que dites-vous? une femme mariée... Oh! c'est mal!... vous combattrez cette passion... vous oublierez...

PROSPER.

Jamais, madame... Je l'ai voulu... J'ai pensé à m'éloigner quelque temps... J'ai même sollicité un congé qui m'a été promis...

ADÈLE, *inquiète.*

Vous voulez partir?... bientôt...

PROSPER, *l'observant*

Pour Alençon...

ADÈLE, *vivement.*

Ah! pour Alençon...

PROSPER.

Mon pays... le vôtre... et vous, madame, ne deviez-vous pas aussi faire ce voyage?

ADÈLE.

Moi!

PROSPER.

Ah! s'il m'était permis de vous accompagner...

ADÈLE.

Que dites-vous?

PROSPER.

Votre oncle y compte... Sa dernière lettre est pressante, il me conjure de vous décider... ah! souvenez-vous que vous aviez promis...

ADÈLE.

Non, oh! non!... rien de certain.

VALENTINE, *en dehors.*

Oui, Rosalie, je reste à dîner.

ADÈLE.

Quelqu'un! Taisez-vous?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VALENTINE.

(*A l'entrée de Valentine, Prosper et Adèle se séparent vivement.*)

PROSPER, *saluant d'un air contraint.*

Madame...

VALENTINE.

Monsieur...

VALENTINE, *observant Prosper.*

Cet air contraint, embarrassé... qu'a-t-il donc?...

ADÈLE.

Lui! je ne sais...

VALENTINE.

Mais, toi-même. (*Bas.*) Ah! je comprends, tu lui as parlé de moi.

ADÈLE.

Oui... non, je n'ai pas eu le temps... Monsieur ne fait que d'arriver.

VALENTINE, *bas.*

Qu'est-ce que tu dis donc? en sortant d'ici, j'ai failli le rencontrer, et pour vous laisser le temps de causer, je suis entrée dans ce petit magasin en face...

ADÈLE.

C'est possible... mais mon mari était là,

VALENTINE, *bas.*

Alors, je vais te laisser libre. (*Haut.*) A propos cette étoffe dont me parlait ton mari... pour le meuble du salon, elle est là, je pense... je suis curieuse d'admirer...

ADÈLE.

Je vais avec toi... vous permettez M. Prosper?

PROSPER.

Madame...

VALENTINE, *bas.*

Mais non... reste donc...

ADÈLE, *embarrassée.*

C'est que... en ce moment... tu vois... je ne suis pas encore habillée...

VALENTINE, *à part.*

Ah! ça mais... elle ne veut donc pas? (*Haut.*) Eh bien? vas à ta toilette, ma chère, je t'attends ici...

ADÈLE.

Comment? tu ne viens pas avec moi?

VALENTINE.

Non... je t'attends. (*Elle se rapproche du bureau à droite.*)

ADÈLE.

Soit, pas de façons entre nous... M. Prosper, vous savez que nous dînons à cinq heures, et si vous voulez que votre chef de bureau vous laisse libre...

PROSPER.

Oui, madame, je cours le rejoindre pour revenir plus tôt.

VALENTINE, *à part.*

Elle l'éloigne?

PROSPER.

Et d'ici là, j'écrirai à monsieur votre oncle...

ADÈLE.

A mon oncle?

PROSPER.

Pour lui annoncer votre arrivée.

ENSEMBLE.

Air: *Si nous vivions ensemble, petite fille de la grande armée.*

PROSPER.

Ah! quelle est mon ivresse!
J'emporte de ces lieux
Une douce promesse
Qui comble tous mes vœux.

ADÈLE.

Après cette promesse,
Cachons, loin de ces lieux,
Le trouble qui m'oppresse
A son œil soupçonneux.

VALENTINE.

Quelle est cette promesse
Qui le rend si joyeux;
Le trouble qui la presse
Eclate à tous les yeux.

Prosper sort par la gauche et Adèle rentre chez elle, angle droit.)

SCENE VIII.

VALENTINE seule.

Eh! mais ce trouble des deux parts, cet embarras, voilà qui me paraît assez clair, et moi qui l'avais chargée de prendre des informations!... je m'étais bien adressée!... ce pauvre Ducluseau!... en voilà un qui pourra se vanter de l'avoir voulu, si jamais... Mari d'une femme charmante qui l'aimait par dessus tout, s'être rendu insupportable au point de... à ce point-là enfin!... eh bien! il y a des moments où je comprends que... il y aurait pourtant conscience à ne pas le prévenir... (*On entend quereller en dehors.*) Le voilà! encore en querelle.

SCÈNE IX.

VALENTINE, DUCLUSEAU, ROSALIE, *tenant à la main un paquet de serviettes déployées.*

DUCLUSEAU, *à Rosalie, en sortant du corridor.*

Et moi, je vous répète que je suis le chef ici.

ROSALIE.

Chef, c'est possible, mais pas de cuisine! respect a ma vaisselle et laissez mes fers à repasser tranquilles. Est-ce que je vais fourgonner dans vos paperasses, moi!

DUCLUSEAU.

Eh bien! il ne manquerait plus que ça!...

ROSALIE.

Ça me gêne, moi, qu'on soit toujours fourré dans ma cuisine.

DUCLUSEAU.

Sa cuisine!

ROSALIE, *appuyant.*

Oui, ma cuisine.

DUCLUSEAU.

Que diable! elle est bien un peu à moi aussi.

ROSALIE.

Restez chez vous, et laissez-moi chez moi.

DUCLUSEAU.

Chez elle! (*A Valentine.*) Tu l'entends, ma bonne. (*Reconnaissant Valentine.*) Ah! pardon, mille pardons, madame; mais je suis bien aise que vous puissiez juger.

ROSALIE.

Et moi aussi.

DUCLUSEAU et ROSALIE, *parlant ensemble.*

Figurez-vous, madame... Imaginez-vous, madame...

DUCLUSEAU, *à Rosalie.*

Silence!

ROSALIE.

Pardine! si vous parlez tout seul.

DUCLUSEAU, *avec autorité.*

Rosalie, je vous enjoins...

ROSALIE.

Madame m'écoutera...

DUCLUSEAU, *en colère.*

Silence! ... Songez plutôt à réviser, à apurer vos comptes.

ROSALIE, *ne comprenant pas.*

Apurer! quoi apurer! Ah! pour la chose des six sous... (*A Valentine.*) Pour six pauvres malheureux sous, madame...

DUCLUSEAU.

Ce n'est pas pour les six sous... (*A Rosalie.*) Mais pour la régularité...

ROSALIE.

Seigneur Dieu! mon Dieu! ne criez pas tant. (*Fouillant dans ses poches.*) On ne veut pas vous en faire tort... on va vous les bailler vos vingt-cinq centimes!

VALENTINE, *riant.*

Ha! ah!

DUCLUSEAU.

Trente centimes!

ROSALIE, *criant.*

Six sous!

DUCLUSEAU, *plus fort.*

Eh bien, ignorante! (*Repoussant l'argent que Rosalie lui présente.*) je n'en veux pas. (*A Valentine.*) Je suis fort au-dessus de ce préjudice. (*A Rosalie.*) Mais je veux de l'ordre chez moi, de l'exactitude.

ROSALIE.

Ah! mais, dites donc, pour qui me prenez-vous?... Dites tout de suite qu'on vous vole!...

DUCLUSEAU.

Je ne dis pas cela, mais...

ROSALIE.

Dites-le .. (*A Valentine.*) ça sera plus tôt fait; pas vrai, madame.

DUCLUSEAU, *avec force.*

Je vous dis que je ne vous le dis pas... (*A Valentine.*) Mais aujourd'hui on néglige six sous...

ROSALIE.

Vingt-cinq centimes!

DUCLUSEAU.

Trente centimes!

ROSALIE.

Six sous!

DUCLUSEAU, *haussant les épaules.*

Et demain ce sera davantage.

ROSALIE.

Dix mille francs pendant que vous y êtes! Hein, madame!... hein, madame! en faut-il avoir à revendre de cette racine de patience!... Et dire que c'est comme ça pour tout... S'il n'y avait qu'avec moi encore!

VALENTINE, *à part.*

Pauvre Adèle!

DUCLUSEAU, *qui a pris Rosalie par le bras.*

Laissez madame tranquille, ne lui rompez pas la tête de vos bavardages... Retirez-vous!

ROSALIE, *exaspérée.*

Eh bien! oui, là, je m'en vas... Mais puisqu'on vous fait de ces affronts-là devant le monde ici!... puisqu'on n'est pas maîtresse dans sa cuisine ici!... puisque ça vous amuse tant d'être chef ici!... régalez-vous-en une bonne fois... Troussez vos poulets!... soignez votre rôti.

DUCLUSEAU, *en colère.*

Je le soignerai mieux que vous!

ROSALIE.

Mettez votre couvert.

DUCLUSEAU, *de même.*

Comme c'est difficile!

ROSALIE.

Repassez votre linge... pliez-le.

DUCLUSEAU, *de même.*

Eh, parbleu! si je le voulais bien...

ROSALIE.

Eh bien! commencez donc tout de suite... (*Elle lui jette sur les bras un paquet de serviettes.*) et v'là les assiettes, les couteaux, et tout le bataclan... Bien de l'agrément.!

DUCLUSEAU.

Certainement!

ROSALIE.

Et v'là mon tablier! mettez-le un peu pour voir!

DUCLUSEAU, *furieux.*

Rosalie!... faites-moi vos excuses.

ROSALIE.

Je vas faire mes paquets.

DUCLUSEAU

Allez au diable!

ROSALIE.

Sa maison vaut bien la vôtre.

ENSEMBLE.

AIR : *de l'Image.*

DUCLUSEAU.	VALENTINE.
Ah ! j'enrage.	Il enrage,
Quel outrage !	Cet outrage
Je veux en avoir raison.	Lui fait perdre la raison.
De la place,	De sa place
Je vous chasse ;	Elle est lasse ;
Pour vous, non, non,	Pour lui, non, non,
Plus de pardon.	Point de pardon.

ROSALIE.

Il enrage !
Quel ouvrage
Je lui laisse à la maison.
Qu'il me chasse !
Je suis lasse !
Adieu, non, non,
Point de pardon.

(*Pendant la fin du morceau Rosalie attache son tablier dans le dos de Ducluseau.*

ROSALIE, *en sortant.*

A l'avantage de ne plus vous servir, monsieur Javotte.

SCÈNE X.

VALENTINE, DUCLUSEAU.

DUCLUSEAU.

Hein ! qu'est-ce qu'elle a dit?

VALENTINE, *voyant le tablier attaché au dos de Ducluseau.*

Ha ! ha ! ha !

DUCLUSEAU.

Je crois qu'elle se permet des épithètes...

VALENTINE, *riant toujours.*

Ha ! ha ! ha !

DUCLUSEAU, *allant à gauche.*

Oui, je mettrai le couvert... oui, je soignerai... oui, je trousserai... oui je plierai...

VALENTINE, *riant toujours et lui montrant le tablier.*

Ça?

DUCLUSEAU.

Quoi, ça? (*Il se retourne et voit le tablier, l'arrachant avec colère.*) Ah ! c'est trop fort ! quelle insolence !... et nous allons voir si Adèle continuera à la soutenir.

VALENTINE.

Elle est à sa toilette.

DUCLUSEAU.

C'est égal, je veux lui prouver par A plus B..,

VALENTINE.

Au nom du ciel ! Laissez-là en repos !

DUCLUSEAU.

Comment?

VALENTINE.

Moi, qui espérais pouvoir causer quelques minutes avec vous.

DUCLUSEAU, *ramassant une serviette et la tortillant.*

Madame, je... drôlesse ! me laisser ça sur le dos... sur les bras !... vous disiez, madame?

VALENTINE.

Mon Dieu ! vous voilà tant de besogne à faire. (*Elle montre la table.*) Et cependant, j'aurais bien désiré avoir votre avis...

DUCLUSEAU.

Comment donc? je suis à vos ordres, madame... il est vrai que cette fille m'a mis l'esprit à l'envers... (*Il tortille sa serviette.*)

VALENTINE.

Ça se voit à la manière dont vous pliez vos serviettes.

DUCLUSEAU.

Hein ?... (*Regardant.*) Ah ! oui, c'est vrai... je ne sais plus ce que je fais... j'ai les idées si décousues. (*Il déchire la serviette en la tirant.*) Allons, bon ! à propos de décousu...

VALENTINE.

Vous vous remettrez en m'écoutant.

DUCLUSEAU.

C'est cela... (*En colère.*) Insolente cuisinière !

VALENTINE.

J'en ai dit quelques mots ce matin à votre femme ; mais vous savez, deux avis valent mieux qu'un? surtout lorsqu'il s'agit d'un second mariage.

DUCLUSEAU.

Ah ! vous voulez?...

VALENTINE.

Ma famille et moi nous ne sommes pas d'accord sur le choix de mon nouvel époux... ma tante prétend qu'il est impossible qu'un ménage soit heureux, si le mari n'a pas une occupation sérieuse.

DUCLUSEAU.

Bah ! qu'est-ce qu'elle dirait donc de moi, qui ai quitté mon emploi tout exprès ?

VALENTINE.

Justement, je lui ai cité votre exemple ; c'est égal, elle soutient que le pire des maris, c'est un homme désœuvré.

DUCLUSEAU.

Ah ! oui, désœuvré !... un mari désœuvré !... bien, c'est possible.... mais je ne le suis pas, moi, je m'occupe assez dans mon intérieur.

VALENTINE, *souriant.*

Certes, et c'est encore ce que je lui répliquais.., vous qui partagez avec votre femme les plus petits détails... (*montrant les serviettes qu'il plie.*) Tenez, je voudrais que ma tante vous vit en ce moment... il est vrai qu'elle ajoutait : mais alors c'est encore pis.

DUCLUSEAU.

Hein !

VALENTINE, *s'asseyant à droite.*

Cette intervention perpétuelle du mari.,. du maître, doit engendrer toutes sortes de querelles et de brouilles !... Comment garder une domestique, recevoir une visite, avoir un moment de liberté, de repos ? Alors, pour se débarrasser d'une tyrannie de tous les instants, on voudrait vivre hors de chez soi, on cherche à fuir son ménage... on projète des absences... des voyages...

DUCLUSEAU, *qui cesse de travailler.*

Ah ! des voyages... vous croyez?...

VALENTINE.

Moi, non... ma tante... et qui sait même... la distraction devient un besoin tel, que, s'il se présente quelqu'un d'aimable, ou seulement de passable, la comparaison est toute à son avantage. On arrive à souhaiter sa présence pour se reposer un peu de ce sempiternel mari qu'on voit toujours, qu'on voit trop... (*Se levant et passant.*)

DUCLUSEAU.

Sempiternel !

VALENTINE.

A moins qu'il ne vous amuse par ses ridicules.

DUCLUSEAU.

Ah ! (*Il cherche derrière son dos si l'essuie-main y est encore.*)

VALENTINE.

Si bien que peu à peu le mari devenant de plus en plus insupportable et l'autre de plus en plus charmant... celui-ci prenant de l'ascendant à mesure que celui-là en perd... ça fait...

DUCLUSEAU.

Oui, oui, ça fait la bascule.

VALENTINE.

Il est vrai que ma tante ne vous connaît pas.

DUCLUSEAU.

En effet... voilà... elle. ne... car si... (*A part.*) Sempiternel !

VALENTINE.

Mais pardon, j'abuse de votre obligeance... vos moments sont si précieux... je vous ai empêché de terminer cette besogne commencée. (*Montrant les serviettes.*)

DUCLUSEAU, *repoussant les serviettes.*

Fi donc ! un tas de chiffons !... Madame votre tante disait donc que...

VALENTINE.

Pardon encore une fois du temps que je vous ai fait perdre. (*Elle entre chez Adèle.*)

SCÈNE XI.

DUCLUSEAU, seul.

Diable ! diable ! voilà une maudite tante qui m'a mis la cervelle sens dessus dessous ! des brouilles, des querelles... allons donc !... (*Regardant la cantonnade.*) Elle radote, votre vieille tante ! moi, qui ne songe qu'à bien aimer, bien choyer ma chère Adèle, je serais passé sans m'en douter à l'état de ces maris sempiternels, dont les femmes ont besoin de changer

d'air, et qui sont exposés à faire la bascule en se mêlant d'un tas de détails... (*S'apercevant qu'il tient encore les couverts et les serviettes.*) Morbleu !... (*Se reprenant.*) Allons, allons... rassurons-nous, je n'en suis pas encore là, Dieu merci !... et d'abord, il ne vient personne ici, excepté Prosper... pauvre garçon ! ça, ne compte pas... d'ailleurs, il en tient pour la jeune veuve... mais, quant au reste... la vieille... l'affreuse... (une femme très-respectable, d'ailleurs...) la bonne vieille pourrait bien avoir raison... Je me fais l'effet d'un homme en train de se rendre assommant ou ridicule... Eh bien ! j'ai fait une belle chose de donner ma démission !... c'est qu'à présent ma place est prise.. ça se prend tout de suite... ça se prend même d'avance !... en chercher une autre... c'est une affaire de six mois, et d'ici là, diable ! que faire? Oh ! une idée !.. elle ne vaut rien... si fait parbleu ! avec un peu d'aplomb... ce qu'on n'a pas, on le prend... c'est cela... aux grands dangers, les grandes résolutions. (*Il s'assied à table et se met à écrire.*)

SCENE XII.

DUCLUSEAU, PROSPER.

PROSPER, *à part, en entrant.*

Toujours là !...

DUCLUSEAU, *à part, écrivant.*

C'est ça... et puis le post-scriptum... c'est l'essentiel.

PROSPER.

Il s'agit de trouver quelqu'occasion, hum ! hum !

DUCLUSEAU, *levant la tête.*

Hein ?... ah ! c'est vous, Prosper.

PROSPER.

Oui, me voilà libre et je reviens... vous écrive

DUCLUSEAU.

Oh ! rien... une note.

PROSPER.

Pour le ménage? toujours ?

DUCLUSEAU, *à part.*

Il se moque de moi. *Tu quoque Brute?*

PROSPER.

Hein ?

DUCLUSEAU.

Rien. (*A part, mettant l'adresse.*) A monsieur Ducluseau... Je vais faire recopier ça.

PROSPER, *à part.*

Elle va venir, sans doute... comment lui parler seul ? par quel moyen ingénieux renvoyer ce mari tenace ?... (*Il cherche.*)

DUCLUSEAU, *se levant.*

Pardon, mon cher, il faut que je sorte.

PROSPER.

Hein ?

DUCLUSEAU.

J'agis sans cérémonie avec vous, comme vous voyez

PROSPER.

Vous sortez ? vous !

DUCLUSEAU.

Eh bien, sans doute.

PROSPER.

Avec madame ?

DUCLUSEAU, *entrant dans sa chambre.*

Non, seul.

PROSPER.

Seul ! il sort seul... mais vous ne tarderez pas à ren

DUCLUSEAU.

Je n'en sais rien.

PROSPER, *s'oubliant.*

Vrai !... quel bonheur !

DUCLUSEAU.

Plait-il ? vous dites?

PROSPER, *se reprenant.*

Moi... je disais. (*Montrant la pendule.*) Au fait, il est encore de bonne heure... pour le dîner.

DUCLUSEAU.

C'est vrai !... au surplus, si je n'étais pas rentré à temps... qu'on ne m'attende pas.

PROSPER.

Bah !

DUCLUSEAU.

Bonjour. (*A part.*) Sempiternel !

SCÈNE XIII.

PROSPER, puis ADÈLE, VALENTINE.

PROSPER, *à la porte*

Bah !... comment... dîner sans vous !... parti !... Où diable peut-il courir ainsi sans sa femme !... voilà du nouveau !... ma foi ! profitons-en, et puisqu'il me laisse le champ libre...

ADÈLE, *dans sa chambre.*

Viens donc, ma bonne amie !...

PROSPER, *prêtant l'oreille.*

Je l'entends !...

VALENTINE, *dans la chambre.*

Oui, je te suis.

PROSPER.

Diable !... madame Berville est encore avec elle... voyez ce que c'est pourtant ! une femme charmante ! Dans d'autres moments, je la trouve adorable... Mais il y a de ces personnes qu'on aime mieux voir séparément.

ADÈLE, *à Valentine.*

Viens, tu m'aideras... il faudra bien qu'il accepte le traité de paix que nous venons de conclure avec Rosalie.

PROSPER, *s'avançant.*

Madame...

ADÈLE, *avec joie.*

Ah ! monsieur Prosper.

VALENTINE.

Déjà de retour !... c'est bien... vous nous aiderez... Et où est-il donc ?

PROSPER.

Qui?

VALENTINE.

Monsieur Ducluseau.

PROSPER.

Monsieur Ducluseau ?... il est sorti.

VALENTINE.

Bah !

ADÈLE.

Plait-il ?

PROSPER.

Je dis qu'il est sorti...

ADÈLE.

Sorti, mon mari ?

VALENTINE.

Pas possible ! il est caché quelque part. (*Elle cherche des yeux autour d'elle en riant.*)

PROSPE

Je vous demande pardon, madame; je l'ai vu partir... lui-même, de mes propres yeux.

VALENTINE, *allant ouvrir la porte de la chambre.*

C'est, ma foi, vrai ! personne !

PROSPER, *à demi-voix à Adèle.*

Ah ! madame, je reviens bien joyeux ! J'ai écrit à votre oncle.

ADÈLE, *qui l'écoutait avec distraction.*

Et il ne vous a pas dit où il allait ?

PROSPER.

Votre oncle ?

ADÈLE.

Eh ! non, mon mari.

PROSPER.

Non, il avait l'air très-pressé.

ADÈLE.

Voilà qui est étrange... quoi ! sans me prévenir... Sans me faire dire un mot !

VALENTINE.

Mon Dieu ! c'est une surprise qu'il te ménageait; il s'est dit : qu'est-ce que je pourrais donc faire de bien agréable pour ma femme ? alors il a pris son chapeau et il est allé se promener.

ADÈLE, *souriant, mais avec un peu d'impatience.*

Ah !

PROSPER.

Voilà !... respirons !

VALENTINE.

Ne vas-tu pas t'inquiéter à présent ?

ADÈLE.

Non, sans doute, je ne m'inquiète pas; mais comment se fait-il que mon mari...

VALENTINE.

Il se sera aperçu qu'il manquait un plat à son menu... et il est descendu chez le pâtissier.

PROSPER..

Ah! ah! délicieux! mais ce n'est pas cela... car il a dit que s'il tardait trop, il ne fallait pas l'attendre pour dîner.

ADÈLE.

Il serait possible!

VALENTINE.

Ne pas dîner chez lui!... ah! ça, mais il commence à se former, ton mari.

ADÈLE, *d'un ton de reproche.*

Valentine!

VALENTINE.

Que veux-tu, c'est son absence qui me met de bonne humeur. (*A part.*) Il m'aura comprise.

PROSPER, *à Adèle.*

Enfin l'important c'est que j'ai obtenu un congé, et...

ADÈLE, *avec distraction.*

Un congé... ah! oui... oui... Sortir ainsi presque à la dérobée! un jour où il a des invités... vous direz ce que vous voudrez, mais ce n'est pas naturel.

PROSPER, *à part, déconcerté.*

Pas moyen de se faire écouter.

VALENTINE.

De l'impatience!... Oh! s'il avait l'esprit de ne pas venir dîner!

(*Ducluseau fredonne en dehors.*)

ADÈLE, *qui écoute à gauche.*

Eh! mais...

VALENTINE.

Qu'est-ce?

ADÈLE.

Vraiment, oui, c'est lui, ma chère... le voilà

VALENTINE, *à part.*

Le maladroit.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DUCLUSEAU

DUCLUSEAU, *entre d'un air important et en chantonnant.*

Ouf!... Ton, ton, tontaine, ton, ton.

ADÈLE.

Mais d'où venez-vous donc, mon ami?

VALENTINE.

Savez-vous bien monsieur que votre femme commencait à inquiéter.

DUCLUSEAU.

Bah!... ton, ton, tontaine, ton, ton.

ADÈLE.

Sortir ainsi sans rien dire!

DUCLUSEAU, *à part.*

Voyez-vous, voyez-vous, déjà? (*Avec joie.*) Et quand elle saura que j'ai une place. (*Riant.*) Une place que pour plus de sureté, je viens de m'accorder moi-même... (*Il se frotte les mains.*) Ton, ton, tontaine, ton, ton.

ADÈLE.

Mais que se passe-t-il donc?... Expliquez-vous...

DUCLUSEAU.

Tu le veux! au fait, à présent je voudrais vainement te cacher ce secret...

TOUS.

Un secret!

DUCLUSEAU.

Eh bien! oui là... mais avant tout. (*A Adèle.*) assieds-toi... (*A Valentine.*) asseyez-vous... (*A Adèle en s'asseyant lui-même.*) Promets-moi de ne pas trop m'en vouloir... vrai, ce n'est pas ma faute, voilà six semaines, six grandes semaines que je fais tout ce que je peux pour m'y accoutumer, mais impossible!... il faut bien le reconnaître aujourd'hui... ça ne me va pas du tout.

ADÈLE.

Hein?

DUCLUSEAU.

Oh! mais, du tout, du tout.

ADÈLE.

Qu'est-ce qu'il dit?

VALENTINE, *à part.*

Nous y voilà...

DUCLUSEAU.

Vous en avez été témoins tous... je n'ai reculé devant aucun travail, aucune besogne... et à moins de frotter moi-même l'appartement, de faire les lampes, de scier le bois, de le fendre et de le monter, j'ai tout essayé, tout tenté, tout bravé... jusqu'aux colères de Rosalie!

Air : *du Charlatanisme.*

Chaque matin, avant le jour
A la besogne je m'empresse ;
J'aide, à la fois, ou tour à tour,
Et la servante et la maîtresse ;

Je range, j'achète, je cris,
Je surveille, compte, calcule...
Bref, je fais tout en ce logis
Et j'allais même, j'en frémis,
Faire peut-être la bascule,
J'allais faire aussi la bascule!

ADÈLE, *le regardant.*

La bascule?

DUCLUSEAU.

Mais c'est égal, s'il m'eût été démontré que tu ne pouvais pas absolument te passer de moi, je serais resté là toujours à mon poste... je serais mort à la besogne.

ADÈLE.

Ah!

DUCLUSEAU,

Je veux dire que j'aurais renoncé sans hésiter à la place que je sollicitais.

TOUS.

Une place!

DUCLUSEAU, *se levant.*

Eh! bien oui là... vous vouliez savoir le fin mot... il est lâché... une place... que j'ai demandée en secret... ça a l'air très ridicule... quand on vient de donner sa démission... mais le fait est que je suis encore trop jeune, j'ai le sang trop vif.... j'ai besoin d'activité... aussi j'ai bien choisi, va... Sais-tu ce que je me suis donn... fait donner?

TOUS.

Quoi donc?

DUCLUSEAU,

Ce n'est plus comme mon bureau un emploi sédentaire... fi donc! il me faut quelque chose de plus remuant... de plus en dehors... (*Regardant Valentine.*) quelque chose qui ait l'avantage de m'envoyer promener.

ADÈLE.

Enfin, qu'est-ce donc?

DUCLUSEAU

Une place dans les chemins de fer.

ADELE.

Se peut-il? quoi, mon ami!

DUCLUSEAU.

Ne va pas confondre avec ceux qui... (*Il prend la pose et fait les gestes des hommes qui font les signaux avec les bras.*) Du tout! fi donc!... Inspecteur! Un mouvement perpétuel. On va... on vient.

PROSPER, *à part.*

Quel bonheur!

DUCLUSEAU.

Une vraie navette... il n'y a pas d'heure fixe... tantôt le jour, tantôt la nuit.

ADÈLE.

La nuit aussi, par exemple.

VALENTINE.

Quelle plaisanterie!

DUCLUSEAU.

Oui, ça en l'air.

VALENTINE.

Et les appointements?

DUCLUSEAU, *surpris, à part.*

Tiens!... j'ai oublié les appointements!... (*Haut, se remettant, avec aplomb.*) Ils ne sont pas encore fixés... Nous saurons ça plus tard... (*A part.*) quand j'aurai une vraie place.

ADÈLE.

Mais, en vérité, je n'en reviens pas...

VALENTINE.

Ni moi.

ADÈLE.

Ainsi c'était pour cela que tu étais sorti!...

DUCLUSEAU.

Justement... j'étais allé acheter mon uniforme.

ADÈLE.

Déjà! tu es donc bien certain...

DUCLUSEAU.

Parbleu!

ADÈLE.

Si cependant, on allait te refuser.

DUCLUSEAU, *avec aplomb.*

On ne peut pas.

PROSPER.

Mais...

DUCLUSEAU.

On ne le peut pas, vous dis-je, l'affaire doit se décider en conseil aujourd'hui même, et tout-à-l'heure, j'en suis sûr, je vais recevoir la lettre d'avis.

VALENTINE.

Sans autres formalités ?

DUCLUSEAU.

Parbleu! je voudrais bien voir!... moi, Ducluseau, un ancien sous-chef, je suis trop connu des administrateurs... J'avais dans ma manche un des plus influents... monsieur... monsieur... chose... enfin celui qui est si connu... (*A part.*) Et que je ne connais pas.

VALENTINE.

M. Bertinot!

DUCLUSEAU.

Justement, M. Bertignot... un ami...

ADÈLE, *à Valentine.*

Ton cousin, il ne m'a jamais dit...

DUCLUSEAU, *à Adèle.*

Tu vois, ma chère... *alea jacta est...* ce qui veut dire qu'il faut prendre son parti... t'habituer à rester seule... car je serai toujours par monts et par vaux... c'est-à-dire par remblais et par viaducs.

ADÈLE.

Ah! mon ami!

DUCLUSEAU.

Voilà (*A part.*) Si je sais ce que je ferai de mon temps, par exemple!... bah! j'irai au jardin des plantes... voir les singes.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, ROSALIE, *entrant une lettre à la main.*

ROSALIE.

Monsieur, une lettre pour vous.

DUCLUSEAU.

Ma lettre d'avis, sans doute! je vous le disais bien... Tiens, ma bonne amie. (*Il la donne à sa femme.*)

ADÈLE.

Vous ne la lisez pas.

DUCLUSEAU.

A quoi bon?... je sais, je devine ce que c'est

ROSALIE.

Et puis il y a un paquet pour vous dans votre chambre.

DUCLUSEAU.

Ah! l'uniforme, c'est bien.

ROSALIE.

Dites donc, monsieur! c'est-y arrangé avec madame? je peux-t-y reprendre le tablier.

DUCLUSEAU.

Hein? quoi?

ROSALIE.

Qu'est-ce que vous en avez donc fait?

DUCLUSEAU.

C'est bon, c'est bon! (*A sa femme.*) Eh bien! cette lettre?.

VALENTINE.

(*Elle l'ouvre et lit.*) Monsieur, le conseil d'administration, sur votre demande, vous a nommé aux fonctions d'inspecteur-adjoint sur toute la ligne.

DUCLUSEAU, *appuyant sur les mots.*

Sur toute la ligne.

TOUS.

Quelle ligne?

DUCLUSEAU.

C'est juste... j'ai oublié. (*Se reprenant.*) On a oublié... il manque une ligne... dans la lettre... Eh! parbleu! celle de Mr Bertignot.

PROSPER.

C'est positif.

VALENTINE.

Signature illisible.

DUCLUSEAU.

Comme toujours. (*A Valentine qui referme la lettre.*) Attendez donc... et le post-scriptum?

VALENTINE.

Comment?

DUCLUSEAU, *se reprenant.*

On dirait qu'il y a un post-scriptum.

VALENTINE

C'est vrai.

ADÈLE.

Qu'est-ce que c'est?

VALENTINE, *lisant.*

« Un de vos collègues étant tombé malade à l'improviste, « vous êtes prié de prendre immédiatement son service., le « départ aura lieu à sept heures.

ADÈLE.

Ah! mon Dieu! sitôt!

DUCLUSEAU.

Je me doutais de ça!

PROSPER ET ROSALIE, *l'un à l'autre avec joie.*

Il part!

VALENTINE.

Eh bien! on ne perd pas de temps.

PROSPER, *tirant sa montre.*

Déjà six heures passées.

ADÈLE, *à Ducluseau.*

Et tu partirais!

PROSPER.

Quand le devoir parle.

DUCLUSEAU.

N'est-ce pas? or, il parle... (*Montrant la lettre.*) Il écrit même, et je ne puis rester sourd à ma... (*Se reprenant.*) A sa voix (*A part.*) Tiens! j'irai à la fête de Saint-Cloud.

ADÈLE.

Mais non, ça ne se peut pas.

DUCLUSEAU, *suivant son idée étourdiment.*

Si fait... c'est le dernier dimanche... (*S'arrêtant en s'apercevant de sa bévue.*) Ah!

ADÈLE.

On donne aux gens le temps de se reconnaître.

DUCLUSEAU.

Du tout! du tout! par exemple!... je vais mettre mon uniforme.

ADÈLE.

On t'accordera bien quelques heures.

DUCLUSEAU. *

C'est ça, tu crois que les locomotives ont la patience de feu les coucous... tu ne sais pas ce que c'est, ma bonne... le signal donné... (*Imitant la vapeur.*) Pfu! pfu! pfu! courez donc après!

AIR : *Comme il m'aimait.*

Par la vapeur (*bis*).
Je fuis, je vole, je m'efface;
Par la vapeur (*bis.*)
Je deviens un sylphe trompeur,
Et lorsque ma femme m'embrasse,
Elle ne rencontre à ma place
Que la vapeur (*bis.*)
Je disparais à la vapeur.

(*Il rentre.*)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, moins DUCLUSEAU.

ADÈLE.

Impossible de le retenir! Ah! mon Dieu! mon Dieu! être pris ainsi à l'improviste! mais c'est un enlèvement, cela!

VALENTINE, *à part.*

Il y a quelque chose là qui n'est pas naturel.

ADÈLE.

Et le dîner ! il ne dînera donc pas?

ROSALIE.

Le dîner ! Ah ben ! il n'est guère près d'être prêt, avec tous ces micmacs... si vous croyez que ça m'a avancée...

ADÈLE.

Bien certainement, je ne le laisserai pas partir à jeun.

ROSALIE.

Ah ! s'il ne faut que ça pour qu'il s'en aille, je vas me dépêcher... (*Elle sort.*)

ADÈLE.

Et toi, ma bonne Valentine, fais-moi un grand plaisir.

VALENTINE.

Tout ce que tu voudras, ma chère.

ADÈLE.

Il faut aller voir ton cousin, M. Bertinot

VALENTINE.

Justement il dîne aujourd'hui chez ma tante.

ADÈLE.

C'est à deux pas d'ici, tu auras encore le temps; prie-le bien de ma part de n'être pas trop exigeant pour M. Ducluseau qu'il nous donne un peu de répit

PROSPER, *surpris.*

Comment !

VALENTINE.

C'est bien.

ADÈLE.

Et surtout qu'il le dispense du service de nuit... c'est très dangereux, ça lui causera quelque accident.

VALENTINE, *à part, riant.*

Ça se pourrait bien. (*Haut.*) J'y vais. (*Elle sort.*)

SCENE XVII.

ADÈLE, PROSPER.

ADÈLE.

Mon pauvre mari, allons vite le retrouver. (*Elle se dirige vers la chambre de Ducluseau.*)

PROSPER.

Ah ! madame un mot de grâce.

ADÈLE.

Eh ! monsieur vous oubliez que mon mari va partir.

PROSPER.

Ce matin encore vous daigniez m'écouter avec intérêt, quand je parlais de celle que j'aime, que j'adore.

ADÈLE, *à part.*

O ciel !

PROSPER.

Je me sentais engouragé, ce voyage en Normandie si vivement désiré par moi, vous y aviez consenti.

ADÈLE, *à part avec un peu d'effroi.*

Et cela par la faute... ah ! monsieur Ducluseau ! monsieur Ducluseau !

PROSPER.

Madame...

ADÈLE.

Brisons là, je vous prie, monsieur. (*Elle va pour sortir.*)

PROSPER, *se mettant devant elle.*

Non, non, vous ne me quitterez pas ainsi.

DUCLUSEAU, *entr'ouvrant la porte de sa chambre, à part.*

Prosper... il en conte à la veuve, sans doute !...

PROSPER.

Je vous en supplie, apprenez-moi mon sort.

DUCLUSEAU, *à part.*

Son sort !... voyons un peu.

PROSPER.

Ah ! du moins, dites-moi que vous me pardonnez... Oh ! oui, n'est-il pas vrai, vous me pardonnez.

DUCLUSEAU, *à part.*

Eh ! pardonnez-lui donc, et que ça finisse. (*Il rit.*) Ha ! ha ! ha !

ADÈLE.

Encore une fois, monsieur...

DUCLUSEAU, *sursautant.*

Ma femme !... c'est ma femme !...

ADÈLE, *qui voit la porte s'ouvrir.*

Oh ! mon mari !

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, DUCLUSEAU.

(*Il est en uniforme, à sa vue Prosper s'éloigne vivement d'Adèle.*)

DUCLUSEAU, *feignant d'agraffer son col d'uniforme.*

Hum ! diable de col !

PROSPER, *pour se donner une contenance, allant au devant de Ducluseau.*

Ah ! enfin, vous voilà donc, nous vous attendions... J'étais curieux de vous admirer... en uniforme... eh ! mais superbe... ça vous va-t-il bien ! ça ne vous...

DUCLUSEAU.

Comment ! si ça me... monsieur, hum ! (*Il tire sur son col qui le gêne.*)

PROSPER.

On dirait que le col vous étrangle un peu.

DUCLUSEAU.

C'est possible, monsieur... (*A part.*) Le col... c'est la colère !

PROSPER.

Et cette casquette?... (*Il veut le coiffer.*) la coiffure...

DUCLUSEAU, *se reculant d'un air digne.*

Monsieur, voulez-vous bien me laisser? Qu'est-ce que c'est que ces gestes-là?

PROSPER.

Pardon ! Ah ! je comprends... vous n'êtes pas content d'entrer si vite en fonctions?... c'est assez naturel...

DUCLUSEAU, *à part.*

Ah ça ! il se moque de moi, le surnuméraire? (*Haut.*) Non, morbleu ! je ne suis pas content ! (*A part.*) Comment, pour un instant que je quitte ma femme !... Qu'est-ce que ce sera donc si... Eh bien ! j'ai fait une belle chose, moi, de me donner une place !

ADÈLE.

Mon Dieu ! mon ami, qu'avez-vous donc'

DUCLUSEAU.

Ce que j'ai, madame ! Elle me demande ce que j'ai !... Mais vous-même, s'il vous plaît, qu'est-ce que vous avez à pardonner à monsieur?

ADÈLE.

Moi !

DUCLUSEAU.

Oui, oui... j'ai fort bien entendu.

PROSPER, *à part.*

Ah, diable !

DUCLUSEAU.

Qu'est-ce que ma femme peut donc avoir à vous pardonner?

PROSPER.

Mon Dieu ! je demandais pardon à madame..

DUCLUSEAU.

Je le sais bien... mais de quoi?

PROSPER, *embarrassé.*

Eh mais ! de mes importunités.

DUCLUSEAU.

Vous importuniez madame? (*A Adèle.*) Monsieur vous importunait?

ADÈLE.

Oh ! bien légèrement.

DUCLUSEAU.

Légèrement ou non, à quel sujet?

ADÈLE.

Toujours au même sujet...

PROSPER.

Oui, toujours le même...

DUCLUSEAU.

Mais lequel?

ADÈLE, *vivement.*

Eh bien! au sujet de Valentine...

PROSPER.

C'est cela... de Valen... de madame...

ADÈLE.

De mon amie.

PROSPER.

De mon a... de l'amie de madame.

ADÈLE.

Monsieur me priait d'intercéder pour lui, mais comme je l'ai déjà fait ce matin... et que monsieur Prosper insistait trop... en me retenant lorsque je voulais vous rejoindre, mon ami, cela m'impatientait.

DUCLUSEAU.

Ah!

PROSPER.

Et j'en demandais pardon à madame.

DUCLUSEAU.

Ah! bien, c'est différent. (*A part.*) Tout cela est fort possible et pourtant, dans le doute, et pour plus de sûreté, je vais m'accorder un petit congé... comme ca j'aurai le temps d'éclaircir... (*Il se prépare à ôter son uniforme.*)

ADÈLE.

Que faites-vous?

DUCLUSEAU.

J'ai une idée... comme tu disais... partir ainsi, au pied levé. Je vais écrire à l'administration pour obtenir un sursis.

ADÈLE.

C'est très-bien... à la bonne heure, voilà une bonne idée. (*Elle lui frappe sur la joue et l'embrasse.*)

PROSPER, *avec colère.*

Ah! morbleu!

ADÈLE.

Mais si on allait vous refuser!

DUCLUSEAU.

On ne peut pas.

PROSPER.

Cependant...

DUCLUSEAU, *avec force.*

On ne le peut pas, voilà l'avantage de cette plume là... c'est qu'on ne peut rien me refuser.

ADÈLE.

Très-bien... Monsieur Prosper va porter la lettre, n'est-ce pas? (*Elle aide son mari à ôter son uniforme.*)

PROSPER, *à part.*

C'est ça... c'est moi maintenant qui la gêne!... oh! les femmes!!!

DUCLUSEAU, *qui a ôté une manche.*

Là... et d'une... (*Apercevant Valentine.*) Oh! la veuve! (*Il remet sa manche.*)

SCENE XIX.

LES MÊMES, VALENTINE.

VALENTINE.

Ah! vous voilà, monsieur, je craignais que vous ne fussiez parti.

DUCLUSEAU.

Mon Dieu! non, madame, je ne suis pas pressé.

VALENTINE.

Vous!... c'est possible... mais l'administration!... j'en arrive.

DUCLUSEAU.

Hein! quoi? l'administration... quelle administration?

VALENTINE.

Eh bien! la vôtre... celle du chemin de fer.

DUCLUSEAU, *cherchant à comprendre.*

Vous l'avez vue, mon adminis...

VALENTINE.

Eh bien! oui, celle où vous avez une place d'inspecteur.

DUCLUSEAU, *stupéfait.*

Par exemple! (*A part.*) En voilà une bonne! je me donne une place d'inspecteur, et...

VALENTINE.

D'où vous vient cet air étonné?

ADÈLE ET PROSPER.

C'est vrai!

DUCLUSEAU.

Moi! j'ai l'air étonné?... de quoi serais-je étonné? seulement madame dit qu'elle a vu mon administration.

ADÈLE.

Eh bien?

VALENTINE.

M. Bertinot.

DUCLUSEAU.

L'administration Bertignot...

VALENTINE.

Bertinot...

DUCLUSEAU.

Bertignot... oui...

VALENTINE.

M. Bertinot m'a dit qu'il comptait sur votre exactitude.

DUCLUSEAU, *abasourdi.*

Ah! il vous a dit...

VALENTINE, *montrant une dépêche.*

Et il m'a remis votre nomination en règle... voilà qui vaut mieux que votre chiffon de papier... tenez, inspecteur.

DUCLUSEAU.

Bah!

VALENTINE.

Avec un traitement de six mille francs.

DUCLUSEAU.

Six mille francs! c'est ma foi, vrai; et bien signé Bertinot... (*Regardant Prosper.*) Qu'est-ce que vous disiez-donc, vous! Bertignot... et avec le timbre... tout... (*A Adèle.*) Comprends-tu ça, toi?

ADÈLE.

C'est magnifique!

DUCLUSEAU, *à Adèle.*

C'est magnif... hein? tu trouves.

PROSPER.

C'est superbe!

DUCLUSEAU, *à Prosper.*

Vous trouvez ça superbe... (*A sa femme.*) Ça te fait plaisir?

ADÈLE.

Eh! mais, mon ami...

(*Rosalie entre et se prépare à mettre le couvert, allant et venant de sa cuisine à la table et aux buffets.*)

VALENTINE.

Il ne reste plus qu'à prendre possession de votre emploi.

DUCLUSEAU.

Comment? tout de suite?

VALENTINE.

Vous savez bien le post-scriptum!

DUCLUSEAU.

Oh si ce n'est que le post-criptum... ça ne fait rien.

VALENTINE.

Comment, ça ne fait rien; je vous demande pardon...

DUCLUSEAU.

Permettez... Diable! (*A part.*) les six mille francs me faisaient oublier... (*Haut.*) on ne part pas comme ça.

VALENTINE.

Plait-il! n'allez-vous pas refuser à présent?

DUCLUSEAU, *regardant Prosper.*

Ecoutez donc, madame, on n'aime pas à laisser derrière soi...

VALENTINE.

Quoi donc?

DUCLUSEAU.

Je veux dire qu'il m'en coûte de m'éloigner sans voir le bonheur de ceux qui me sont chers... (*A Prosper.*) et puisque vous aimez madame... (*Montrant Valentine.*)

VALENTINE.

Comment?

DUCLUSEAU.

Est-ce que vous n'aimez pas madame?

PROSPER, *vivement.*

Je vous demande pardon...

VALENTINE.

Se peut-il!...

DUCLUSEAU, *avec insistance.*

Vous aimez madame...

PROSPER.

Certainement... puisque tout-à-l'heure...

DUCLUSEAU.

Vous importuniez ma femme...

PROSPER, *à part.*

Au fait... elle est charmante!...

DUCLUSEAU.

Alors... je ne pars pas, sans que le mariage soit décidé.

ADÈLE, *à elle-même.*

Ah! mon Dieu!...

DUCLUSEAU.

Avec ça qu'il y a pas mal de choses à régler ici. (*Appelant.*) Rosalie!

ADÈLE, *à Valentine.*

Ah! ma chère! il va recommencer!

DUCLUSEAU.

Rosalie!...

SCÈNE XX.

LES MÊMES, ROSALIE.

ROSALIE.

Eh ben! eh ben! qu'est-ce qu'il y a?

DUCLUSEAU.

Approchez; où en est votre compte, mademoiselle?

ROSALIE.

Toujours pour les vingt-cinq centimes!

DUCLUSEAU.

Trente centimes!

ROSALIE.

Six sous!

DUCLUSEAU.

Toujours! d'abord, tant que je serai ici...

ADÈLE, *à demi-voix.*

Ah! ma bonne Valentine... tu l'entends!... il n'y a que toi qui puisses nous sauver!

VALENTINE.

Eh bien, nous verrons plus tard... mais tu conçois, partant demain avec ma tante... pour la Bourgogne.

DUCLUSEAU.

Pour la Bourgogne!... il vous accompagnera. (*A Prosper.*) N'est-ce pas?...

ADÈLE.

Justement il a un congé.

DUCLUSEAU.

Vrai! (*Serrant la main de Prosper.*) Quelle chance!

ADÈLE, *priant Valentine.*

Ma bonne amie!...

VALENTINE.

Allons... puisque tout le monde le désire...

DUCLUSEAU, *lui serrant la main.*

Ah! très-bien... Elle consent!... mes compliments et bon voyage, cher ami. (*A part.*) En Bourgogne! ce n'est pas sur ma ligne.

ROSALIE, *qui était allée chercher la soupière.*

Vous savez qu'il va être sept heures.

ADÈLE ET DUCLUSEAU.

Ah! mon Dieu!... déjà. (*Ducluseau, boutonne son uniforme.*)

VALENTINE.

Oh! vous pouvez rester à dîner; monsieur Bertinot, mon cousin, a fait effacer le post-scriptum... vous n'aurez qu'un service de jour.

DUCLUSEAU, *prenant le bras de sa femme.*

Très-bien... toute mon activité va se déployer au dehors du matin au soir... quant à ma petite femme, je resterai avec elle du soir au matin.

ROSALIE, *mettant la soupière sur la table.*

A la bonne heure, vous ne l'ennuierez plus.

CHOEUR.

AIR : *de Paris qui dort.*

A table, vite ensemble,
Qu'un tel repas est doux,
Surtout lorsqu'il rassemble
Des amants, des époux.

DUCLUSEAU, *au public.*

Air *du Château perdu.*

A vos moitiés, messieurs, voulez-vous plaire,
Il faut un peu vous faire désirer,
Promenez-vous à Pontoise, à Nanterre...
Mais, à propos, chez vous sachez rentrer.
Pour éviter un fatal tête à tête,
Menez partout ces dames avec vous,
Dans les concerts, les bals... (*se reprenant.*) Que je suis bête!
Venez passer la soirée avec nous;
Venez plutôt, pour nous tous, quelle fête!
Passer ici chaque soir avec nous,

REPRISE DU CHOEUR.

(*Pendant la reprise du chœur, Ducluseau va se mettre à table où les autres se sont placés pendant son couplet.*)

FIN.

Paris. - Typ. de Mme V Dondey-Dupré rue St-Louis. 46

CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
58e LIVRAISON.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS.
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



LE TESTAMENT D'UN GARÇON

DRAME EN TROIS ACTES, EN PROSE

PAR

MM. CH. DESNOYER ET EUG. NUS

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'ODÉON (SECOND THÉATRE-FRANÇAIS), LE 4 JANVIER 1851.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

GEORGES DE SALDORF.	MM. TISSERANT.	ALICE.	Mmes LAURENT.
STEPHEN MULLER.	EUG. PIERRON.	MARIE, sa sœur cadette.	ROGER-SOLIÉ.

La scène se passe au premier acte, à Leipsick; aux deuxième et troisième, à Vienne.

ACTE PREMIER.

Une chambre servant d'atelier à Stéphen Muller. Un chevalet de peintre ; fleurets accrochés au mur. La porte d'entrée au fond ; une autre porte à gauche ; à droite une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE, *seule, sortant de la chambre à gauche.*

Pauvre sœur! elle ne se réveille pas... tant mieux! Elle s'est endormie si tard, et elle a été si agitée toute la nuit! Qu'a-t-elle donc? je n'y comprends rien... Hier encore, pendant toute la route, elle était triste, préoccupée ; on eût dit qu'elle n'était pas contente de revenir ici, tandis que moi... (*On frappe violemment à la porte du fond.*) Ah! mon Dieu! qui peut frapper si fort? (*Elle va ouvrir.*)

SCÈNE II.

MARIE, GEORGES.

GEORGES *entrant en riant.*

Pardieu, mon camarade, il faut que tu sois plus sourd... (*Apercevant Marie.*) Ah! veuillez m'excuser, mademoiselle, je croyais trouver ici mon ami Stéphen.

MARIE.

Il est sorti, monsieur.

GEORGES.

Déjà!

MARIE.

Mais il ne tardera pas à rentrer... je l'attends.

GEORGES.

Ah! je vais l'attendre, si vous le permettez... (*A part.*) Elle est gentille, cette petite.

MARIE, *à part.*

Il a l'air un peu effronté ce monsieur-là... comme il me regarde!

GEORGES.

C'est à la sœur de mon ami Stéphen, sans doute, que j'ai le plaisir...

MARIE.

Sa sœur, oui, monsieur.. (*A part.*) Au fait, n'est-ce pas ainsi qu'il nous appelle?

GEORGES.

Enchanté, mademoiselle, de faire votre connaissance!.... Je suis un ancien compagnon d'études de votre frère, et le plus dévoué de ses amis.

MARIE, *le saluant.*

Monsieur!...

GEORGES, *remontant à gauche.*

Et vous dites qu'il rentrera bientôt, ce cher artiste?

MARIE.

Oh! je vous en prie, monsieur, s'il vous était égal de parler plus bas.. ma sœur est là un peu souffrante, elle repose.

GEORGES.

Votre sœur... il en a deux?

MARIE.

Oui, monsieur, oui, nous sommes deux!

GEORGES.

Ah! vous êtes la cadette, sans doute?

MARIE.

Oui, monsieur. (*A part.*) Que lui importe?

GEORGES.

Et... votre aînée, est-elle aussi jolie que vous?

MARIE.

Oh! beaucoup mieux que moi! (*A part.*) Mais est-il curieux! Je vous demande un peu ce que ça lui fait?... (*Elle lui offre une chaise; il la remercie du geste, et continue de la regarder en souriant.*)

GEORGES, *à part.*

Voyez-vous le sournois, qui a deux sœurs ravissantes, si j'en juge... et qui ne m'en a jamais parlé...

MARIE, *à part*

Il me regarde encore... il me fait peur!

GEORGES, *à part.*

Au fait, il me connaissait, il a pu craindre... Allons donc, à quoi vais-je penser! les sœurs d'un ami, c'est sacré!

MARIE.

Vous dites, monsieur?

GEORGES.

Pardon, mademoiselle... vous devez me trouver bien indiscret. C'est vrai... j'entre ici comme un fou, et je fais un bruit capable de réveiller un bourguemestre au plus profond de... son audience... mais je suis habitué à trouver seul mon ami Stéphen, et j'ignorais l'arrivée de ses sœurs, dont je ne soupçonnais pas même l'existence.

MARIE.

Ah!.. Stéphen ne vous avait pas dit...

GEORGES.

Jamais! et c'est mal de sa part.... moi, son professeur!

MARIE.

Son professeur?

GEORGES.

Sans doute, ces fleurets... (*Il montre des fleurets accrochés à la muraille.*)

MARIE.

Quoi! des leçons!...

GEORGES.

Des leçons d'armes!... et lui, il me donne des leçons de morale... un petit échange que nous faisons ensemble...

MARIE, *avec effroi.*

Des leçons d'armes!

GEORGES.

Oui, Mademoiselle... L'éducation de votre frère avait été singulièrement négligée depuis sa sortie de l'Université... Quand je l'ai retrouvé, il y a trois mois, le pauvre garçon était tout à fait incapable de se produire en société. Il n'avait pas la moindre notion des usages du monde, des habitudes de la bonne compagnie; mais je suis venu en aide à son inexpérience; j'ai pris à tâche de le former, et je vous assure que, grâce à mes conseils, il commence à devenir très-présentable.

MARIE.

Comment, Monsieur... il faut savoir faire des armes pour être reçu dans le monde?

GEORGES.

C'est indispensable... il est déshonorant de ne pas savoir se battre, surtout depuis qu'on ne se bat plus, de par les sévères ordonnances des magistrats de notre bonne ville de Leipsick.

MARIE.

Ils ne veulent pas qu'on se batte... ils ont raison, Monsieur.

GEORGES.

Ils ont tort... la preuve, c'est qu'on leur désobéit.

MARIE.

En vérité...

GEORGES.

Le fruit défendu... c'est si bon!... même quand il est mauvais!

MARIE, *ingénument.*

Plait-il?

GEORGES, *à part.*

Eh bien! qu'est-ce que je dis donc là... devant une jeune fille... (*Haut.*) Rassurez-vous pour votre frère, mademoiselle.... il va perdre son professeur.

MARIE, *avec un peu de joie.*

Ah! vous partez?

GEORGES.

Oui, mademoiselle, si cela peut vous être agréable.... car, je le vois bien, mes leçons d'armes vous font peur.

MARIE.

Je ne dis pas cela... mais....

GEORGES.

Mais vous le pensez... je pars demain avec ma femme.

MARIE.

Ah! vous êtes marié?

GEORGES.

Pas encore... mais il s'en faut de si peu... c'est ce que je venais rappeler à Stéphen, car il doit être des nôtres.

MARIE.

Comment! c'est aujourd'hui?

GEORGES.

Hélas! oui, Mademoiselle.... c'est décidé... ils l'ont voulu... Tous mes parents se sont coalisés contre moi pour me faire épouser trois quarts de million et la plus jolie femme de Leipsick... après vous, bien entenu, Mademoiselle... Aussi je me résigne... et vrai, j'adore ma future. Il faut bien faire quelque chose pour sa famille! ce matin, on signe le contrat, et ce soir, le bal des fiançailles. Stéphen m'a promis d'y assister; je viendrai le prendre, et, en attendant, je m'enfuis bien vite.

MARIE, *à elle-même.*

Enfin!...

GEORGES.

Je me marie.... je ne peux pas rester en place... il faut que je surveille les préparatifs, que je rende visite à tous mes amis. et j'en ai tant!... c'est incroyable!... Un jour, j'avais besoin d'argent, je n'en ai pas trouvé un seul... Aujourd'hui, mari d'une jolie femme et millionnaire, j'en trouve à chaque pas... Sainte amitié!

MARIE.

Monsieur... plus bas... je vous en prie!

GEORGES.

C'est juste, Mademoiselle votre sœur... pardon, je... l'oubliais encore... Que voulez-vous? quand on se marie, on n'a plus sa tête à soi... et moi, qui étais déjà un peu fou avant de songer au mariage!... Un seul mot encore. Veuillez, je vous en prie, Mademoiselle, annoncer pour ce soir ma visite à votre frère: Georges de Saldorf, son vieux camarade, son ami intime et son maître d'armes... (*Georges sort après avoir salué profondément la jeune fille qui lui fait une révérence.*)

SCÈNE III.

MARIE, *seule.*

Son maître d'armes! Mon frère!... il veut absolument que Stéphen soit mon frère... et il tient aussi beaucoup à ces maudites leçons d'escrime!... Voilà un ami qui me semble une très-mauvaise connaissance... Des fleurets!... Je vous demande un peu de quelle utilité cela peut être à un peintre?.... (*Allant près d'un tableau placé sur un chevalet.*) C'est que son talent a grandi pendant nos trois mois d'absence!... Oh! oui, j'en suis sûre... il sera un jour un artiste célèbre, quoiqu'il ne veuille pas le croire, et qu'il se fâche contre moi, qu'il me gronde bien fort quand je me permets de le lui dire.. il est si bourru, ce cher Stéphen... mais c'est égal, je l'aime... je l'aime bien... et ma sœur aussi... Ah! c'est lui! il monte l'escalier... je reconnais son pas,.. oui, c'est lui!

SCÈNE IV.

MARIE, STÉPHEN.

STÉPHEN, *entrant.*

Lui-même!... Bonjour, Marie!

MARIE.

Bonjour, mon ami... oh! que je suis heureuse de vous revoir!

STÉPHEN.

Eh bien! et moi donc... j'en perds la tête!

MARIE.

On s'en aperçoit.... vous ne songez pas même à m'embrasser!

STÉPHEN.

Si fait, si fait! j'y songe bien; mais à présent, voyez-vous...

MARIE.

Allons, bien!... voilà qu'il me dit vous, à présent!

STÉPHEN.

C'est que vous voilà une grande demoiselle.

MARIE.

Est-ce qu'on n'embrasse plus les demoiselles parce qu'elles sont grandes?

STÉPHEN, *souriant.*

Au fait...

MARIE.

Et surtout quand c'est pour elles un devoir de vous aimer, de vous chérir.

STÉPHEN.

Un devoir! Nous allons cesser de nous entendre.

MARIE.

Enfin, quand leur reconnaissance...

STÉPHEN.

Ne parlons pas de ça.

MARIE.

Je veux en parler, moi!

STÉPHEN.

Quelle obstination!

MARIE.

Nous vous devons tout... vous nous avez élevées...

STÉPHEN.

Non pas, c'est ma mère.

MARIE.

Votre mère! Nous ne l'oublions pas, nous ne l'oublierons jamais! Elle nous aimait comme ses filles... mais nous ne pouvons oublier, non plus, que c'est vous, Stéphen, qui nous avez prises par la main le jour où nous sommes devenues orphelines... qui nous avez amenées ici, dans les bras de votre mère, et qui seul, avez soutenu notre existence, sans autre ressource que votre talent.

STÉPHEN.

Mon talent!... mon talent!... D'abord, je n'en ai pas...

MARIE.

Si fait!

STÉPHEN.

Mais non...

MARIE.

Mais je vous dis que si...

STÉPHEN.

Mais je vous dis que non...

MARIE.

Je le sais mieux que vous, peut-être!

STÉPHEN.

Et dans tous les cas, le peu que je vaux, le peu que je sais, je le dois à votre père... mon vieux et bon maître, l'appui de mon enfance, de ma jeunesse... Et quand je l'ai perdu, j'aurais eu l'ingratitude, la lâcheté d'abandonner ses filles!... ça ne se pouvait pas, ou je n'aurais pas eu le cœur d'un artiste!... J'ai acquitté ma dette, et voilà tout...

MARIE.

Alors pourquoi vouloir nous empêcher d'acquitter la nôtre?

STÉPHEN.

Comment cela?

MARIE.

Vous l'avez fait, Monsieur, en nous éloignant de vous pendant trois grands mois de suite, sous prétexte de nous rapprocher de notre famille... d'aimables parents, très-inconnus, qui heureusement ne se sont pas souciés de nous, et ont bel et bien fini par nous mettre à peu près à la porte avec cette bonne dame Hermann qui nous avait conduites auprès d'eux.

STÉPHEN.

Ma foi, ils ont bien fait... car le temps commençait à me paraître fièrement long.

MARIE.

Oui, vous dites cela à présent que nous voilà, comme autrefois, sans autre appui que vous, et que vous êtes bien forcé de nous reprendre.

STÉPHEN.

Forcé!... voilà une parole!

MARIE.

Très-vraie... et vous ne nous embrassez plus parce que nous sommes devenues grandes... comme si nous pouvions empêcher cela... et vous me dites vous, à moi, votre petite Marie, comme autrefois quand j'avais déchiré mon livre, ou brouillé ma page d'écriture.

STÉPHEN, *riant.*

Allons, ne te fâche pas...; je te parlerai comme tu voudras.

MARIE.

A la bonne heure!

STÉPHEN.

Et je t'embrasserai comme autrefois... (*Il l'embrasse sur le front.*)

MARIE.

C'est bien heureux!

STÉPHEN.

Toi, d'ailleurs, tu es encore une enfant... tandis qu'Alice....

MARIE.

Bon!... elle n'a guère qu'un an de plus que moi.

STÉPHEN.

C'est égal!... ce n'est plus la même chose... Alice est raisonnable.

MARIE.

Ah! je ne le suis donc pas?

STÉPHEN.

Enfin, c'est une femme...

MARIE.

Eh bien! qu'est-ce que je suis, moi?

STÉPHEN, *après un mouvement d'impatience.*

C'est pour toutes ces raisons, vois-tu, qu'après la mort de ma pauvre mère, j'ai senti la nécessité de nous séparer.. pour quelque temps... Mon Dieu! tu dois comprendre...

MARIE.

Pas du tout... Je comprends que vous nous aimiez un peu moins qu'autrefois!..

STÉPHEN.

Au contraire, je vous aimais bien plus... je vous aimais trop... pas toi, ta sœur!

MARIE.

Merci pour moi.

STÉPHEN.

Je sentais qu'entre elle et moi les noms de frère et de sœur devenaient chaque jour plus impossibles...

MARIE.

Pourquoi?

STÉPHEN.

Parce que je l'aimais autrement...

MARIE.

Ah! autrement... et comment l'aimiez-vous?

STÉPHEN.

Comment? comment? quelles drôles de questions! Tu veux toujours qu'on te dise tout!

MARIE.

Dame! c'est pour tout savoir...

STÉPHEN.

Comment je l'aime! J'éprouve presqu'autant de mal que de bien à me trouver auprès d'elle

MARIE, *à part.*

Comme moi auprès de lui...

STÉPHEN.

Je pense à elle toute la journée, et quelquefois même j'en rêve pendant la nuit.

MARIE, *à part.*

Comme moi...

STÉPHEN.

Enfin, je passerais ma vie à la voir, à l'entendre!

MARIE, *à part.*

Comme moi...

STÉPHEN.

Et cependant dans cet espoir, dans ce bonheur-là, il y a parfois un sentiment de tristesse, un trouble, une frayeur que tu ne peux pas concevoir, chère enfant!

MARIE.

Dame! en me creusant beaucoup la tête, je crois bien que je parviendrais...

STÉPHEN.

Mais moi, j'ai fini par m'en rendre compte.

MARIE.

Ah!... c'est de l'amitié fraternelle!

STÉPHEN.

Non, c'est de l'amour...

MARIE.

De l'amour!... (*A elle-même.*) Oh! mon Dieu! et moi aussi, c'est de l'amour!... me voilà toute tremblante!

STÉPHEN.

Que dis-tu! (*Il veut lui prendre la main; elle la retire par un mouvement involontaire.*) Tu me boudes, à présent! tu refuses de me donner la main?

MARIE, *revenant à lui, mais toujours avec un peu d'hésitation.*

Non, non, mon ami... mais c'est parce que vous aimiez ainsi Alice que vous nous avez éloignées de vous?

STÉPHEN.

Sans doute!

MARIE.

Quand on s'aime, il n'y a donc pas moyen de rester ensemble?..

STÉPHEN.

Si fait, il y a un moyen.

MARIE.

Lequel?

STÉPHEN.

Je l'ai dit à Alice la veille de votre départ, et je vais le lui redire... devant toi.

MARIE.

Devant moi!.. Ah! tant mieux!.. et puis ça la consolera peut-être .. elle est si triste, ma pauvre sœur!

STÉPHEN.

Triste, pourquoi?

MARIE.

Je ne sais pas...

STÉPHEN.

Comment, toi si curieuse?

MARIE.

J'ai bien fait tout ce que j'ai pu... mais elle n'a rien voulu me dire...

STÉPHEN.

Tais-toi, la voici... Comme elle est pâle!

MARIE.

Elle ne nous voit pas...

SCÈNE V.

LES MÊMES, ALICE.

ALICE, *entrant en scène par la gauche, rêveuse, et venant s'asseoir, sans voir les deux autres personnages.*

Toujours!... toujours cette pensée?... Elle me tuera!... Eh bien! que ce soit sur-le-champ... Je suis si malheureuse!... Oui, je voudrais mourir.

STÉPHEN *et* MARIE, *ensemble.*

Mourir!

ALICE, *se levant, après avoir poussé, en les voyant, un cri de surprise.*

Ah! Marie!... Stéphen!... vous étiez là!... vous avez entendu?...

STÉPHEN.

J'ai entendu ce que je ne veux pas croire, Alice.

MARIE.

Ni moi, non plus... et je pleure pourtant comme si j'y croyais.

STÉPHEN.

Vous, à votre âge... déjà lasse de vivre!

MARIE.

Et tu n'es pas retenue sur la terre par ton affection?

ALICE, *leur prenant la main à tous deux.*

Pardon, je vous oubliais tous les deux, mes seuls, mes véritables amis. J'oubliais que ma mort briserait vos deux existences. Sans cela... la vie m'est affreuse, et il est trop vrai que je voudrais...

STÉPHEN *et* MARIE *ensemble.*

Encore!

ALICE.

Ce serait le seul moyen peut-être d'échapper à cette vision terrible qui m'a si longtemps poursuivie... Maintenant encore... oui, dans tes bras, ma bonne sœur... (*A Stéphen.*) Et quand votre main presse la mienne, ami, quand je veux rire avec vous de ma folie, pour être tout entière au bonheur de vous revoir... je ne peux pas... je souffre... je frissonne!... car, il est là, lui! encore! encore là!... Stéphen, défendez-moi! (*Elle se jette d'un air égaré dans les bras de Stéphen.*)

MARIE.

Alice!

STÉPHEN.

Revenez à vous, je vous en conjure! et que je sache du moins le motif de vos chagrins, de vos frayeurs.

ALICE.

Le motif?

STÉPHEN.

Oh! je veux le savoir!

MARIE.

Et moi aussi.

STÉPHEN.

Me refuserez-vous?... aurez-vous des secrets?...

MARIE.

Pour ta sœur?

STÉPHEN.

Pour l'ami de votre père... votre père à qui vous avez juré de me croire toujours, et de m'obéir comme à lui-même.

ALICE.

Stéphen, je tiendrai ma parole, et pour vous deux, mes amis, je n'aurai pas de secrets... Aussi bien peut-être, en vous apprenant ce qui cause ma frayeur, parviendrai-je à le redouter moins et à triompher enfin de ma faiblesse... Tu te rappelles, ma sœur, cet incendie où je faillis mourir, le soir même de notre arrivée dans le château de notre oncle.

MARIE.

Si je me le rappelle...

STÉPHEN.

Et moi donc! quand j'ai reçu votre lettre qui m'annonçait le danger que vous aviez couru toutes les deux... ah! rien qu'à ce souvenir, voyez-vous!..

ALICE.

Comment échappai-je à la mort!... je ne sais... seule dans cette chambre retirée, envahie de tous côtés par les flammes, j'étais tombée évanouie d'épouvante et d'horreur... Quand je revins à moi dans l'endroit écarté du parc, où mon sauveur inconnu m'avait déposée... toute saisie encore d'effroi... je ne savais d'abord si j'étais vivante ou morte; si ces cris confus et lointains qui frappaient mon oreille... si cette lueur rouge de l'incendie qui arrivait jusqu'à moi, à travers les feuilles des arbres, appartenaient à ce monde ou à l'autre... pourtant j'essayai de faire un mouvement... je soulevai la tête et alors...

STÉPHEN.

Alors?

ALICE.

J'entrevis, debout, à mes côtés, et les yeux fixés sur moi... était-ce un homme? était-ce un démon? Je la vois... oui, je la vois sans cesse cette figure vaguement éclairée par le reflet lointain des flammes... Je vois ce sourire ironique... ces yeux qui me regardent avec une expression qui me fait frémir... Malgré moi, je courbe la tête, et je veux éviter ce regard... Il me poursuit sans cesse jusqu'à l'instant où un bruit de pas se fait entendre. Les gens du château accourent, et viennent s'empresser autour de moi. Je me retourne pour demander leur appui contre la vision qui m'épouvante... Elle avait disparu. Alors je m'aperçus que cet anneau que vous m'aviez donné la veille de notre départ... ce gage précieux et sacré de notre affection, de ma promesse... cet anneau, je ne l'avais plus.

STÉPHEN.

La bague de ma mère!

MARIE.

Pauvre sœur!

ALICE.

C'est depuis ce jour que je ne puis vaincre ma tristesse, que la vie m'est odieuse, et qu'il me semble que je ne m'appartiens plus... et que je suis à tout jamais la proie de ce mauvais génie...

MARIE *et* STÉPHEN.

Alice!

ALICE.

Ah! c'est de la folie sans doute, c'est un terrible accès de démence... mais j'ai peur! j'ai toujours peur!

MARIE.

Peur? et de quoi?... d'un rêve!

STÉPHEN, *à lui-même.*

La bague de ma mère!

ALICE.

Un rêve!... et cependant...

MARIE.

Cependant on ne t'écoute pas..... (*elle l'embrasse*) d'autant plus que je suis pressée de l'entendre, lui!

ALICE.

Stéphen!

MARIE.

Oui, Stéphen, qui va te rappeler, il me l'a promis, ce qu'il t'a dit la veille de notre départ, et ce que je brûle d'apprendre à mon tour.

ALICE.

Ah! ce que vous m'avez dit, Stéphen... la veille.

STÉPHEN.

Une pensée de ma mère... l'engagement que nous avons pris l'un envers l'autre le jour où elle vous a remis cette bague... l'avez-vous oublié?

ALICE.

Non... oh! non, mon ami... Ce projet, sa dernière espérance pour l'avenir de ses enfants... Dieu voudra sans doute qu'un jour il soit accompli.

MARIE.

Un jour? très-rapproché, n'est-ce pas?

ALICE.

Tais-toi! (*A Stéphen.*) Mais, en ce moment, je suis encore si émue... votre amitié, le sourire de ma sœur ne m'ont pas pleinement rassurée, et je veux d'abord implorer le secours...

STÉPHEN.

De qui donc?

ALICE.

De celle à qui votre bonne mère m'a toujours conseillée d'avoir confiance, et que, plus d'une fois, nous avons priée ensemble pour vous, Stéphen...

STÉPHEN.

Je comprends.

MARIE.

Et moi aussi.

ALICE.

C'est aux pieds de ses autels que je vais retrouver du courage et de la confiance. Elle effacera de mon âme les terreurs qui l'obsèdent, et, ce soir, nous reparlerons, Stéphen, du projet de votre mère.

MARIE.

Ce soir... pourquoi pas tout de suite?

ALICE.

Viens, ma sœur.... Au revoir, mon ami.

TOUS TROIS, *ensemble.*

Au revoir!

(*Sortie de Marie et d'Alice.*)

SCÈNE VI.

STÉPHEN, *seul.*

Avec quelle impatience je vais attendre son retour!... A la voix de cette chère Marie, j'ai repoussé les pensées funestes qu'avaient jetées dans mon âme la tristesse d'Alice et le souvenir de ma mère, et je suis... je veux être tout à l'espérance... Ce soir! ce soir! a-t-elle dit... c'est loin, bien loin! Que faire jusque-là pour tuer ce temps qui va me paraître si long? Travailler! C'est cela. Essayons. (*Il prend son pinceau et la palette, puis les rejette.*) Impossible! ma pensée est à cent lieues de cette toile... Une fois marié, ma femme, mon Alice sera là, toujours auprès de moi, quand je tiendrai mes pinceaux... J'aurai pour stimulant un regard, une douce parole... et pour récompense, un baiser!... A ce prix-là, je ferai des chefs-d'œuvre. (*Ici on frappe à la porte du fond.*) Entrez!

SCÈNE VII.

STÉPHEN, GEORGES.

GEORGES, *entrant gaiement.*

Ah! je te trouve enfin!... Bonjour, cher ami!

STÉPHEN.

Bonjour, Georges! (*Ils se serrent la main.*) Tu arrives à propos pour me faire prendre le temps en patience.

GEORGES.

Tu t'ennuyais?

STÉPHEN.

Non, j'attends.

GEORGES.

Une femme?

STÉPHEN, *souriant.*

Tu as deviné.

GEORGES.

Heureux fripon!... quelque belle cliente qui, à force de te donner ses plus doux regards à copier, a fini par prendre son rôle au sérieux.

STÉPHEN.

Tu n'y es pas.

GEORGES.

Laisse donc! est-ce que je ne connais pas toutes les ressources de la peinture?... art divin pour lequel je professe la plus haute estime... car je barbouille quelque peu moi-même... Et Dieu sait combien de portraits j'ai commencés dans ma vie!

STÉPHEN.

Sans en achever un seul.

GEORGES.

Je crois bien... régulièrement, j'en avais fini avec le modèle avant d'avoir ébauché la copie.

STÉPHEN.

Fat!

GEORGES.

Mais, dis-moi, cette femme que tu attends, c'est une maîtresse, n'est-ce pas?

STÉPHEN.

Tais-toi, tais-toi, Georges!... Il croit toujours....

GEORGES.

Ah! j'y suis... j'oubliais que tu es tout entier, depuis hier au soir, aux joies de la famille. C'est une de tes sœurs que tu attends.

STÉPHEN.

Mes sœurs!

GEORGES.

Oui, oui, j'ai été reçu, ce matin, par une jeune personne charmante, la cadette, elle me l'a dit... L'autre dormait encore... et qui sait? peut-être qu'en ce moment même...

STÉPHEN.

Eh! non, puisque je l'attends.

GEORGES.

Ah! c'est elle que tu attends!... Eh bien! cher ami... je vais attendre avec toi... Tu me présenteras à elle... Je t'aime trop pour ne pas aimer toute ta famille.

STÉPHEN, *à part.*

Ma famille!... il y tient!

GEORGES.

Aussi bien, les garçons d'honneur de ma noce doivent venir me prendre ici même pour mon dernier souper de garçon...

STÉPHEN.

Ainsi décidément, tu te maries, mon ami. J'espère que tu renonceras enfin à cette vie folle et dissipée...

GEORGES.

Bien, très-bien!... Tu es beau, tu es superbe! Continue mon garçon, continue! (*Il va décrocher les deux fleurets.*)

STÉPHEN.

Que fais-tu donc?

GEORGES.

Continue... tu me donnes ma leçon de morale, je te donne ta leçon d'escrime... la dernière! en garde!

STÉPHEN, *prenant le fleuret.*

Bah! je suis bien en train de faire des armes.

GEORGES.

Eh bien! moi, je suis bien en train d'entendre de la morale!... mais c'est égal... allons toujours! en garde! va donc! va donc! (*Il lui met un fleuret dans la main.*)

STÉPHEN.

Tu es fou. (*Il prend machinalement le fleuret et se met en garde.*)

GEORGES, *ferraillant.*

Bien!... le poignet dégagé... la pointe à la hauteur de l'œil.. efface-toi avec soin et n'oublie pas les feintes!... mon garçon! en escrime, comme en ménage, c'est toujours d'une grande ressource, les feintes! (*Il porte à Stéphen un coup qui le touche à la poitrine.*) Mais couvre-toi donc malheureux... je t'embrocherais du premier coup.

STÉPHEN.

C'est vrai, je suis touché.

GEORGES.

A mort, cher ami.

STÉPHEN, *continuant.*

Et, je l'avoue, je n'ai pas fait mon testament.

GEORGES, *ferraillant toujours.*

Ni moi non plus... j'ai peut-être eu tort, à la veille de me marier!... contre de tierce!... Car enfin, qu'est-ce que le mariage? Une mort anticipée ou du moins un passage dans une autre vie... Feinte de quarte! avec l'obligation de renoncer tout-à fait à l'ancienne... romps d'une semelle!... On a des adieux à faire, des legs à constituer... des restitutions surtout, oh! les restitutions! Dégage, dégage donc, cher ami! tu ne dégages pas.

STÉPHEN, *s'arrêtant.*

C'est qu'aussi tu m'étourdis par tes paroles... Tu me parles de dégagement, de restitutions... de testament.

GEORGES.

Sans doute, mon testament avant de passer dans une autre vie, et je te réponds que celui-là ne manquera pas de codicilles... J'avais même songé à te charger de tout cela...

STÉPHEN.

Moi?

GEORGES.

Oui, décidément, je veux te nommer mon exécuteur testamentaire.

STÉPHEN.

Comment? (*Ils cessent de ferrailler et gardent leurs fleurets.*)

GEORGES.

Demain, je pars pour l'Italie avec ma femme... On prétend que l'air de Leipsick pourrait être funeste à notre lune de miel, et l'on m'engage à m'isoler de tous mes souvenirs de garçon.

STÉPHEN.

Je comprends.

GEORGES.

Or depuis trois ou quatre jours, je suis assailli d'une foule de visites, de demandes, auxquelles il est important de satisfaire.

STÉPHEN.

Des créanciers?

GEORGES.

Non... des créancières... l'une me réclame un portrait, l'autre des lettres... celle-ci, un album peuplé de tendres souvenirs... celle-là...

STÉPHEN.

Assez! assez!

GEORGES.

Non pas... il faut que je te donne tous ces détails; car j'ai compté sur toi, cher ami, pour opérer à ma place toutes ces restitutions, réparations et consolations.

STÉPHEN.

Tu veux rire! (*Ils déposent leurs fleurets.*)

GEORGES, *tirant un portefeuille de sa poche.*

Nullement! voilà les objets... tout est enveloppé, étiqueté et numéroté par ordre... tu remettras cet agenda à la duchesse, ce portrait à Brigitte... ces lettres parfumées à la jeune épouse du gros conseiller Aulique... une petite femme charmante qui se livre à une prodigieuse consommation de pattes de mouche... Si tu aimes la littérature, tu pourras essayer le rôle de consolateur...

STÉPHEN.

Moi ?...

GEORGES.

Pourquoi pas ? tu es garçon .. ça rentre dans ta spécialité .. Ah ! voici un camée qui appartient à la belle baronne de Krudner... il représente deux ramiers entourés d'une chaîne de fleurs, emblème mythologique d'une fidélité qui n'existe plus que dans la Fable !... cette romance doit retourner à la belle cantatrice italienne Julia... et ce bouquet de violettes fanées à la jeune et sentimentale anglaise miss Mary Harford... plus, autre menu frétin dont tu trouveras la destination écrite sur l'enveloppe. (*Regardant tous les objets en soupirant.*) Adieu, mes belles, mes chéries... adieu, toutes mes folies de jeunesse... adieu, affreux souvenirs ! et peut-être, adieu mon bonheur !... vous me brûlez encore la main... je vous déteste et je vous aime, je vous maudis, et je vous embrasse une dernière fois toutes ensemble et en effigie avant de me séparer de vous... Tiens, mon garçon... prends tout... c'est pour la vie, je ne veux plus en entendre parler. (*Il remet à Stéphen le portefeuille.*)

STÉPHEN.

Ah ! c'est là ce que tu appelles ton testament ?

GEORGES.

Sans doute, le testament d'un garçon, ce sont ses adieux à ses maîtresses.

STÉPHEN.

Sais-tu bien, cher ami, qu'il y a là de quoi compléter tout un muséum, et que la mission dont tu me charges me paraît assez fatigante !

GEORGES.

L'amitié se mesure à la grandeur du sacrifice.

STÉPHEN.

Au moins est-ce bien tout ?

GEORGES.

Tout absolument ! (*Comme frappé.*) Ah ! excepté...

STÉPHEN.

Il y a une exception ?...

GEORGES.

Oui, une dernière folie... mais cette fois, toute restitution est impossible, vu que j'ignore la demeure, la qualité et le nom même de la personne.

STÉPHEN.

En vérité ?

GEORGES.

C'est une aventure qui date de trois mois à peu près... tu sais, à la fin de mon dernier voyage... j'avais hâte de revenir à Leipsick... le postillon crevait les chevaux... lorsque tout à coup, à quelques pas de la route, j'aperçois une vaste habitation, un château dévoré par les flammes.

STÉPHEN.

Un incendie ?

GEORGES.

Je m'élance de ma voiture... j'arrive sur le lieu du sinistre, près d'une aile écartée du château... Les gens du pays étaient d'un autre côté, occupés à combattre le progrès des flammes... J'allais me diriger vers eux, lorsque, au-dessus de moi, à une fenêtre, je vois paraître une femme qui recule et tombe, renversée sous un tourbillon de feu et de fumée... j'escalade... je la prends dans mes bras... je la transporte évanouie à quelques pas de là, sous les arbres du parc... et, tiens, vois-tu, Stéphen, ce souvenir-là, je ne m'en glorifie pas, c'est une mauvaise action.

STÉPHEN.

Que dis-tu ?

GEORGES.

Aussi, toutes les fois que je jette les yeux sur cette bague...

STÉPHEN.

Cette bague !

GEORGES.

Que j'ai prise à son doigt et qui ressemble singulièrement à une alliance... tiens, vois plutôt. (*Il lui tend la main.*)

STÉPHEN, *à lui-même.*

O ciel ! l'anneau de ma mère !

GEORGES.

Hein ? que dis-tu ?

STÉPHEN, *à part.*

O mon Dieu ! mon Dieu ! tout mon avenir brisé... toute ma vie détruite ! (*Avec désespoir regardant Georges.*) Et c'est lui !... c'est lui !

GEORGES.

Qu'as tu donc ? pourquoi me regardes-tu ainsi ? mon cher Stéphen ?

STÉPHEN.

Georges, cette jeune fille... tu l'épouseras.

GEORGES.

Moi !

STÉPHEN.

Tu l'épouseras... je l'exige... il le faut !

GEORGES.

Tu es fou !

STÉPHEN, *avec force.*

Georges, tu as détruit à jamais le bonheur de cette pauvre enfant... celui d'un fiancé qui ne vivait que pour son amour.

GEORGES.

Ah ! ça, mais tu la connais donc ?

STÉPHEN.

Oui, je la connais... si le bonheur est perdu, reste l'honneur... et c'est l'honneur que je veux que tu sauves.

GEORGES.

Impossible, mon ami.., tu le sais bien, puisque je me marie ce soir.

STÉPHEN.

Avec elle, oui... mais pas avec une autre.

GEORGES.

Quel intérêt ?...

STÉPHEN.

Quel intérêt, dis-tu ? Mais tu ne comprends donc pas que cette jeune fille, c'est celle que j'attends, qui va venir là, tout à l'heure.

GEORGES.

O ciel ! ta sœur !

STÉPHEN.

Ma sœur ! (*A part.*) Oui, c'est désormais le seul nom qu'il me soit permis de lui donner. (*Haut.*) Oui, Georges, c'est un frère qui te demande pour elle justice et réparation.

GEORGES, *après un silence.*

Stéphen, mon pauvre ami... je donnerais ma vie pour que ce fatal événement n'ait pas eu lieu... mais je ne puis l'épouser.

STÉPHEN.

Tu ne peux pas !

GEORGES.

Un mariage si avancé... qui va se célébrer ce soir même... et le contrat signé depuis une heure... rompre à présent... c'est impossible !

STÉPHEN.

Tu refuses ?

GEORGES.

Il le faut bien..: (*Stéphen va fermer au verrou la porte du fond, puis il saisit les fleurets et se met à les démoucheter.*)

GEORGES.

Que fais-tu donc ?

STÉPHEN.

Tu le vois... tu n'avais pas fini de me donner ma dernière leçon d'escrime ; tu ne voudras pas, mon maître, que mon éducation soit incomplète.

GEORGES.

Plaît-il ?

STÉPHEN.

Tiens ! prends !... prends donc, et défends-toi.

GEORGES.

Tu es fou !

STÉPHEN.

En garde !

GEORGES.

Mais je te tuerai, mon pauvre garçon !

STÉPHEN, *levant sur lui le fleuret comme pour lui en frapper le visage.*

Georges, veux-tu que je te soufflette comme un lâche ?

GEORGES.

Ah ! si tu le prends sur ce ton-là... (*Il se met en garde.*)

STÉPHEN.

A la bonne heure ! (*Ils se battent.*)

GEORGES.

Stéphen, le combat n'est pas égal.. Encore une fois, je te tuerai !

STÉPHEN.

Tant mieux ! ce sera pour toi un remords de plus. (*Le combat s'engage ; puis, après quelques bottes, on frappe à la porte du fond.*)

ALICE, *derrière la porte.*

Stéphen ! nous voilà !... ouvrez-nous !... Stéphen ! Stéphen !

STÉPHEN, *avec émotion.*

Georges, c'est elle... c'est la victime !... une dernière fois... je te supplie pour elle...

GEORGES.

Une dernière fois, je refuse !

STÉPHEN.

Eh bien donc, que Dieu soit juge entre nous! (*Le combat recommence avec fureur. On frappe toujours.*)

ALICE, *derrière la porte.*

Stéphen ! Stéphen ! mon ami!

MARIE.

Ouvrez-nous !

ALICE.

Mon ami, mon frère, que se passe-t-il?... Ouvrez, ouvrez donc ! (*La voix d'Alice est toujours entendue à l'extérieur. Les deux jeunes gens se battent à outrance, sans qu'on puisse deviner quelle sera l'issue du combat. La toile tombe.*)

FIN DU 1er ACTE.

ACTE II.

Un jardin élégant, deux pavillons de plain-pied avec le sol, l'un à droite et l'autre à gauche. Celui de gauche avance un peu sur la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALICE, MARIE. (*Au lever du rideau, Marie, assise à droite devant le pavillon, lit tout haut dans un petit livre. Alice est dans l'intérieur du pavillon, elle écoute sa sœur, puis entre en scène et vient doucement se placer auprès d'elle.*)

MARIE, *lisant.*

« Le parrain et la marraine, en présentant à Dieu l'enfant à » qui ils viennent donner leur nom... »

ALICE, [illegible] *l'épaule.*

Es-tu folle, Marie? tu recommences toujours la même lecture.

MARIE.

C'est pour mieux me pénétrer de l'importance de mes nouvelles fonctions. Dans une heure, ne serai-je pas marraine?

ALICE, *regardant à gauche vers le pavillon qu'elle vient de quitter.*

En effet... dans une heure.

MARIE, *se levant.*

Grâce aux soins de notre cher Stéphen, ce kiosque... (*elle montre l'extérieur*) a été transformé en chapelle pour la pieuse cérémonie... il a été prévenir le pasteur, et, bientôt, ce baptême, sans cesse retardé depuis un an...

ALICE.

Pauvre Stéphen !... rien n'a pu fatiguer, rebuter ce noble courage!... Il est fidèle au malheur comme d'autres le sont à la prospérité.

MARIE.

Enfin, le voilà devenu, ce que nous avions toujours espéré, un artiste de premier ordre, peintre à la mode de toutes les grandes dames de Vienne et favori du prince impérial... C'est Son Altesse, sans doute, qui le retient si longtemps ce matin!.. Je suis d'une impatience!... et voilà pourquoi j'en reviens toujours à ma lecture... (*Elle reprend sa place, et lit.*) « Chapitre IV, article 1er : Le parrain et la marraine... »

ALICE.

Encore !

MARIE, *continuant.*

« En présentant à Dieu l'enfant à qui ils viennent de donner » leur nom, font serment de le protéger et de le chérir, de » veiller sur lui pour le préserver du danger ou de la douleur, » le consoler ou le défendre; enfin, ils doivent égaler et par» fois remplacer le père et la mère dans tout leur amour et » toute leur sollicitude... » (*S'interrompant et se retournant vers sa sœur qui s'appuie sur le dos de sa chaise.*) Je te demande si lui et moi, nous allons prendre au sérieux un engagement pareil, lorsqu'il s'agit de ta fille?

ALICE.

Ma chère Marie !...

MARIE, *reprenant sa lecture.*

« Article II... » Ah! ah! par exemple ! en voilà un que je n'aime pas et que je ne peux pas comprendre.

ALICE.

Lequel ?

MARIE, *lisant.*

« Article II : Il est défendu à un parrain d'épouser sa com» mère... » Pourquoi cela? le sais-tu ?

ALICE.

Pas plus que toi !

MARIE.

Il faudra que je le demande à Stéphen! (*Se levant vivement.*) Est-ce lui? Non, personne !... Ah! je n'y tiens plus, et je vais guetter son retour dans ce pavillon, auprès du berceau de ma filleule... Sais-tu qu'elle me connaît déjà presque autant que sa mère... et même j'ai sur toi un avantage... je l'amuse... tandis que toi...

ALICE, *lui tendant la main en souriant avec tristesse.*

C'est vrai! tu es heureuse, Marie!

MARIE.

Heureuse!.. non, car je te vois souffrir... Seulement, auprès de toi, je m'efforce de le paraître beaucoup, pour que tu le sois un peu.

ALICE.

Bonne sœur ! (*Marie entre dans le pavillon de gauche.*)

SCÈNE II.

ALICE, *seule.*

Avec une sœur comme elle, un ami comme Stéphen, ne devais-je pas me croire à l'abri de l'affliction même la plus légère?... Et cependant... ô mes souvenirs!... Je revenais joyeuse avec Marie, j'appelais Stéphen pour lui annoncer que la prière avait dissipé toutes mes frayeurs... je l'appelais, en frappant à la porte de notre pauvre demeure... elle restait fermée, et pas de réponse!... rien qu'un cliquetis d'épées et des cris de fureur !... puis, un dernier cri se fait entendre, terrible, déchirant!... la porte s'ouvre, je m'élance, et je vois, je reconnais, pâle, inanimée... cette figure qui m'était apparue naguère si redoutable... qui me semblait celle d'un mauvais génie acharné à ma perte... Le jugement de Dieu était prononcé... la main de Stéphen avait fait justice!... j'étais vengée!... à quel prix!... Georges de Saldorff expire dans les bras de ses amis... ils l'entourent en s'écriant qu'il est frappé à mort, que son cœur a cessé de battre, que Stéphen n'est plus en sûreté a Leipsick!... Fuyez! fuyez! lui disent-ils, ou vous êtes perdu! Et moi, entraînée par lui, je m'arrache un instant de ses bras, et, malgré moi, je reviens sur mes pas pour jeter un dernier regard sur celui qui n'est plus... et alors... alors... j'éprouve dans tout mon être une sensation inconnue, indéfinissable... mon cœur tressaille avec violence... il va éclater et briser ma poitrine... et pourtant ce n'est plus moi qui tremble et qui frémis ainsi... non... il vient de se révéler en moi une existence qui n'est pas la mienne et qui en est désormais inséparable!... J'ai compris enfin la cause de mon effroi, de mes terreurs!... Je suis mère!... et je demande à Dieu de joindre deux victimes à celle qui vient d'expirer sous mes yeux!... (*Elle tombe anéantie sur une chaise de jardin. Moment de silence; puis elle reprend lentement.*) Le ciel n'a pas exaucé le vœu de mon désespoir... Il m'a condamnée à vivre... Les prières de Stéphen, les larmes de ma sœur... c'étaient des ordres... J'obéissais...

SCÈNE III.

ALICE, STÉPHEN. (*Il rentre en scène au fond, regarde, Alice qui ne le voit pas, et il froisse avec colère une lettre dans sa main.*)

ALICE.

... Et nous sommes venus enfin nous établir à Vienne, où le bruit de cette mort nous a été confirmé... où l'on ignore nos malheurs... et là, cependant, la calomnie vient me poursuivre sur le berceau de ma fille!

STÉPHEN, *descendant vivement jusqu'à elle.*

La calomnie !

ALICE, *se levant.*

Stéphen !

STÉPHEN.

La calomnie! Ils sont donc parvenus jusqu'à vous, ces misérables propos ?...

ALICE.

Ne vous inquiétez pas de cela, mon ami... Mon Dieu, d'ordinaire, je n'y fais pas grande attention, je vous assure... Aujourd'hui, c'est la faute de ce vilain ciel gris qui me rend triste et sombre comme lui... le premier rayon de soleil va emporter tout cela.

STÉPHEN.

Oh! je sais que vous n'aimez pas à pleurer devant témoins...

ALICE.

Allons donc! Est-ce que je pleure?

STÉPHEN.

A peu près tous les jours.... ces choses-là ne peuvent échap-

per à un peintre de portraits, qui a l'habitude d'observer les physionomies.

ALICE.

Eh bien, quand cela serait!... vous n'y pouvez rien, mon pauvre Stéphen!...

STÉPHEN.

Au contraire... et c'est ce que je viens vous dire.

ALICE.

Comment?

STÉPHEN.

Il faut que cette position finisse, ma chère Alice... il le faut pour vous, pour moi, pour tout le monde!

ALICE.

Pour vous?

STÉPHEN.

Mon Dieu, oui... il y va de mon avenir, de ma fortune qui est la vôtre, à vous, à notre chère Marie... *(montrant le pavillon de gauche)* et à cette pauvre créature innocente!

ALICE.

Mais, comment cela, mon Dieu?

STÉPHEN.

Ces propos, ces soupçons ne sont pas restés longtemps confinés dans le petit cercle de notre voisinage... ils se sont étendus dans la ville, et de la ville sont arrivés jusqu'à la cour!

ALICE.

Ciel!

STÉPHEN.

Ah! ils sont charmants, sur ma foi, dans cette cour impériale, qui est, comme on le sait, le foyer des bonnes mœurs et le modèle de toutes les vertus!... Mais, que voulez-vous? c'est ainsi que va le monde... ce sont les impies qui prônent la religion, et les sacripants qui prêchent la morale! Jusqu'au prince qui s'en mêle, comme si je ne savais pas à quoi m'en tenir sur son compte, moi qui ai fait pour lui les portraits de trois dames d'honneur de sa femme, sans compter celles qu'il me reste à peindre encore!

ALICE.

Le prince! Que vous a-t-il dit?

STÉPHEN.

Il a mieux fait que de me parler... il m'a écrit... les paroles s'envolent, comme on dit, mais les lettres restent... à moins qu'on ne les perde... et je n'ai garde d'égarer la sienne!

ALICE.

Cette lettre, Stéphen?

STÉPHEN, *la lui donnant.*

Cette lettre... il faut une situation comme la nôtre pour que je me résigne à vous en imposer la lecture... Lisez, mais lisez tout bas, Alice, car votre cœur va se soulever comme le mien de honte et d'indignation.

ALICE, *lisant la lettre.*

« Mon cher Muller, mon ami... je vous conserve ce titre » que vous pouvez encore justifier... Je voulais depuis long- » temps vous parler d'une chose qui m'afflige, qui préoccupe » d'une manière fâcheuse tous ceux qui m'entourent... Vous » devinez qu'il s'agit de votre position près de cette jeune mère » et de son enfant... Cette position doit changer de caractère » pour que je vous conserve mon estime et ma faveur... Avant » tout, vous éviterez, je n'en doute pas, le scandale de ce bap- » tême qui devait se célébrer aujourd'hui... Ce n'est pas à vous » qu'il appartient de présenter à Dieu cet enfant... je m'offre à le » faire, moi, le lendemain du jour où, réparant vos torts en- » vers sa mère, vous aurez présenté votre femme à l'une de » mes soirées... »

STÉPHEN.

Hypocrite!

ALICE, *se rapprochant vivement de lui.*

Et vous ne vous êtes pas révolté à cette lecture?... et vous n'êtes pas allé trouver le prince pour lui dire...

STÉPHEN.

Si vraiment, j'y suis allé...

ALICE.

Eh bien?

STÉPHEN.

Eh bien, Son Altesse sérénissime m'a fait fermer sa porte... et un imbécile de chambellan, un de ceux dont j'ai peint dernièrement la femme pour le compte de monseigneur, m'a dit d'un air narquois : Mon cher monsieur Muller, depuis quelques jours le prince a horreur des célibataires et ne veut plus admettre dans son palais que des hommes mariés... avec leurs femmes, bien entendu!... Et il riait, ce bon chambellan... il n'y a rien de bête comme un chambellan!

ALICE.

Mais, c'est infâme, cela!... il n'est donc aucun moyen de repousser, de confondre la calomnie!

STÉPHEN.

Aucun, ma pauvre Alice... c'est-à-dire, si fait, il y en a un...

ALICE.

Lequel?

STÉPHEN.

Dame! c'est de suivre le conseil du prince, ou plutôt de faire sa volonté. *(Marie reparaît à gauche au seuil du pavillon; elle semble joyeuse d'entendre Stéphen.)*

ALICE.

Sa volonté!

STÉPHEN.

Ce n'est pas la sienne seulement, Alice... Vous devez vous rappeler que c'était aussi autrefois celle de ma mère!

ALICE.

Votre mère!

SCÈNE IV.

STÉPHEN, ALICE, MARIE.

STÉPHEN, *l'apercevant.*

Tenez, demandez plutôt à Marie.

MARIE.

Plaît-il?

STÉPHEN.

Tu le sais aussi, toi! Il a bien fallu satisfaire enfin ta curiosité, et te faire connaître la dernière volonté de ma mère...

MARIE.

Oui, je me rappelle... un projet de mariage entre vous et ma sœur.

STÉPHEN.

C'est cela.

MARIE, *à part.*

Ciel!... il y pense toujours!

ALICE, *avec effroi.*

Un mariage!

STÉPHEN.

Pour en finir avec ces bruits injurieux qui nous atteignent tous, pour vous rendre enfin le repos et l'honneur, c'est le seul moyen possible.. Demandez à Marie... tu comprends cela, toi...

MARIE.

Sans doute... je... je comprends...

STÉPHEN.

Et vous, Alice?

ALICE.

Moi!

STÉPHEN.

Songez que nous pourrions être tous heureux!

ALICE.

Heureux!...

STÉPHEN.

Demandez à Marie, mais parle donc, toi, parle donc...

MARIE, *très-vite.*

Oui, oui, nous serions tous heureux!

ALICE.

Pardonnez-moi, Stéphen!... mais cette proposition, imprévue aujourd'hui... ce retour à d'anciens projets que j'avais crus pour toujours abandonnés, vient me surprendre si brusquement au milieu de ma tristesse...

STÉPHEN.

Que vous avez besoin de réfléchir... C'est bien, Alice, je vous laisse et j'attends là, votre réponse... *(Il montre le pavillon opposé à celui par où sont entrées les deux femmes.)* Marie, plaide ma cause...

MARIE.

Moi!

STÉPHEN.

Je t'en prie. Je compte sur toi. *(Il entre à droite, en se recommandant du geste et du regard à Marie.)*

SCÈNE V.

ALICE, MARIE.

MARIE, *à part.*

Plaider sa cause... je n'ai jamais eu d'éloquence... et puis, je manque de conviction... Il est vrai qu'un avocat peut s'en passer.

ALICE.

Marie, ma bonne sœur, qu'en dis-tu? Que dois-je faire?

MARIE.

Dame! je t'adresserai la même question... Qu'en penses-tu? Il m'a semblé que tu tremblais à cette idée de mariage... Mo

suis-je trompée?

ALICE.

Non, je puis te l'avouer à toi, Marie... je n'ai pas attendu jusqu'à ce jour pour me souvenir...

MARIE.

Ah! tu y pensais?

ALICE.

Sans doute... Pauvre Stéphen! ses regards, sa contrainte ne me le rappelaient-ils pas sans cesse?

MARIE.

C'est vrai! moi aussi, je ne l'ai que trop remarqué... Mais je croyais que tu ne t'en apercevais pas, et je te trouvais bien indifférente, ou bien aveugle!

ALICE.

J'ai tout vu.

MARIE.

Et, dis-moi, l'aimes-tu?

ALICE.

Ne lui dois-je pas la reconnaissance, le dévouement de toute ma vie?

MARIE.

Alice, ce n'est pas là ce que je t'ai demandé... l'aimes-tu?

ALICE.

Eh bien! j'ai pour lui une affection égale à celle que j'ai pour toi.

MARIE.

Ah! voilà tout?

ALICE.

Voilà tout.

MARIE, *à part.*

Tandis que moi... Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit... plaidons!

ALICE.

Que dis-tu?

MARIE.

Je dis que tu dois l'épouser...

ALICE.

Marie!

MARIE.

Et qu'une amitié aussi sincère que la tienne suffira pour le rendre heureux.

ALICE.

Mon amitié ne doit pas lui imposer le partage de mes misères! je ne le veux pas... et d'autres pensées d'ailleurs ne doivent-elles pas toujours nous séparer?

MARIE.

Lesquelles?

ALICE.

Ici... le berceau d'un enfant! A Leipsick, la tombe de son père!

MARIE.

Son père!

ALICE.

Dis-moi... tu ne te rappelles pas ce malheureux?...

MARIE.

Monsieur de Saldorf!... si fait... ne l'ai-je pas vu deux fois en un jour... la première, j'étais seule, et je l'ai reçu en l'absence de Stéphen, pendant ton sommeil... la seconde, je rentrais avec toi... et ce duel était fini.

ALICE.

Mais ses traits ont dû s'effacer de ta mémoire?...

MARIE.

Oh! non... d'ailleurs, je les retrouve...

ALICE.

Où donc?

MARIE, *montrant le pavillon de gauche.*

Là!

ALICE.

N'est-ce pas?

MARIE.

C'est au point que de temps, en temps, ça me fait peur.

ALICE.

Comme à moi.

MARIE, *s'efforçant de sourire.*

Pas assez cependant pour m'empêcher d'embrasser ma filleule.

ALICE.

Eh bien... moi, je m'arrête parfois au moment d'embrasser ma fille, et je m'éloigne d'elle avec terreur.

MARIE.

Oh! que me dis-tu là... c'est impossible!

ALICE, *lui prenant vivement la main.*

Tiens, Marie!.. il y a de ces choses qu'une femme ne peut confier qu'à une femme, une sœur qu'à une sœur... quand je cherche à lire dans mon âme, je n'y trouve que trouble et confusion. (*Montrant le pavillon de gauche.*) C'est là qu'est renfermé le dernier espoir de ma vie... J'y reviens sans cesse, parce qu'une mère ne peut se lasser de contempler son enfant... et sans cesse je la fuis en pleurant; parce que c'est lui, toujours lui que je crois revoir... cette douce figure m'attire et me repousse à la fois... et chaque jour qui s'écoule, en donnant plus de fixité à ce regard, plus d'expression à ce sourire, chaque jour augmente encore cette ressemblance... et cette ressemblance me tue... car j'ai peur de ne plus aimer mon enfant, et c'est horrible cela!... de reporter un jour sur elle une partie de la haine qu'avait méritée son père.

MARIE.

Oh! tu te trompes, Alice... tu reportes au contraire sur le souvenir de monsieur de Saldorf, une pensée de clémence qui te vient de ta fille... et dans le fond de l'âme, c'est à elle, toujours à elle, que tu dois songer en effet!

ALICE.

Oui, c'est cela! tu as raison, ma chère Marie, à elle seule!

MARIE.

Eh bien! je te parlais tout à l'heure en faveur de Stéphen seulement pour lui tenir ma parole, et sans être bien convaincue... je le suis à présent... (*Montrant sa gauche.*) C'est elle, entends-tu? c'est ma filleule qui m'a décidée...

ALICE.

Ah! parle donc!

MARIE.

Tu veux qu'un jour elle soit heureuse?

ALICE.

Si je le veux!

MARIE.

Pour cela, tu lui déroberas jusqu'à la connaissance de tes chagrins.

ALICE.

Je te le promets.

MARIE.

Ce nom de monsieur de Saldorf ne sera jamais prononcé devant elle?

ALICE.

Jamais.

MARIE.

Ce n'est pas tout... quand un ami, un homme de cœur, fort par sa conscience contre les préjugés du monde, veut assurer à cet enfant, un nom et un avenir, tu n'as pas le droit de l'en priver par tes refus.

ALICE.

Ainsi, tu me conseilles?

MARIE.

Je t'en prie, ou plutôt... je te le dis encore, ce n'est pas moi.. c'est elle qui t'en conjure.

ALICE.

Ma fille... Dieu le veut alors!.. et je suis prête à obéir... (*Montrant le pavillon à droite où est entré Stéphen.*) Va le lui dire, à lui.

MARIE.

Ah! moi!

ALICE.

Qui t'arrête?

MARIE.

C'est que peut-être il aimerait mieux que ce fût toi.

ALICE.

Marie... va le lui dire.

MARIE, *à elle-même.*

Allons, j'ai gagné sa cause, à lui... la mienne était perdue depuis longtemps.

ALICE.

Eh bien!

MARIE.

Je te l'amène! (*Elle marche vers le pavillon de droite. Coups de sonnette à l'extérieur. Un domestique entre au fond tenant une carte à la main.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *saluant et présentant la carte.*

Un étranger demande à voir monsieur Muller...

MARIE, *s'arrêtant.*

Un étranger!

ALICE.

En ce moment... je ne crois pas possible.

LE DOMESTIQUE.

Je l'ai dit... mais ce monsieur a insisté... Un ami intime, à ce

qu'il paraît... Il est arrivé avec tous ses bagages... il vient, dit-il, loger chez Monsieur.

ALICE.

Que signifie?...

MARIE.

Donnez cette carte... je vais la remettre à mon tuteur.

ALICE.

Et priez d'attendre. (*Le domestique sort par le fond.*)

MARIE, *regardant machinalement sur la carte.*

O mon Dieu!

ALICE.

Qu'as-tu, Marie?

MARIE, *relisant avec stupéfaction.*

Cette carte!.. oh! j'ai mal lu sans doute... Mais non... non... c'est cela... c'est bien cela!.. tiens regarde, ma sœur! (*Elle va remettre la carte à Alice. En ce moment paraît au fond l'étranger avec le domestique, qui veut l'empêcher d'entrer dans le jardin. Cet étranger, c'est Georges de Saldorf.*)

SCÈNE VII.

ALICE, MARIE, GEORGES, *puis* STÉPHEN.

GEORGES.

Non, mon garçon, je n'attendrai pas davantage... je veux le voir à l'instant, à l'instant même. (*La voix de Saldorf a d'abord frappé les deux femmes; puis Marie a reculé avec effroi jusque sur le devant de la scène. Alice, au contraire, comme attirée irrésistiblement par la voix et les traits de Georges, a marché jusqu'à lui, le fixe, et se rejette en arrière en poussant un grand cri de terreur. Ce cri est aussi jeté par Marie, mais bien moins articulé. Toutes deux demeurent immobiles, les yeux toujours fixés sur Georges.*)

GEORGES, *regardant d'abord Alice.*

C'est elle! (*Stéphen rentre à droite, attiré par le cri des deux femmes; il regarde et s'écrie à son tour.*)

STÉPHEN.

Georges!

GEORGES, *marchant vers lui.*

Stéphen!.. mon vieux camarade! (*Stéphen malgré lui recule d'un pas.*)

GEORGES.

Ah! c'est juste!... je devais m'y attendre... ma vue produit cet effet-là sur tout le monde!.. un revenant! (*Marie, toujours tremblante, a été rejoindre sa sœur qui ne cesse de regarder Georges.*)

STÉPHEN.

Georges de Saldorf, vivant!

GEORGES.

Vivant, bien vivant, très-vivant!.. (*Déclamant.*) « Les gens que vous tuez se portent assez bien. » Comme dit je ne sais plus quel poëte français... Eh bien! tu doutes encore?.. approche et touche cette main, je te prouverai que c'est toujours celle d'un ami... (*Il regarde Alice.*)

STÉPHEN.

Mais ce bruit de votre mort répandu par la voix publique et par les journaux?..

GEORGES.

Un mensonge, une ruse de guerre de mes amis, à l'adresse de la police... du reste, si je n'étais pas mort... je n'en valais guère mieux... Mon compliment, cher ami! (*Faisant un geste d'escrime.*) Tu vas bien!.. tu fais honneur à ton maître d'armes. Il m'a fallu six mois pour me remettre de la leçon... que je t'avais donnée...

ALICE, *a tour à tour regardé Georges en scène et l'enfant dans la coulisse, sans bouger de place; enfin ses yeux se fixent sur le jeune homme; elle le regarde, elle l'écoute avec la plus profonde attention comme pour s'assurer qu'il existe encore.*

Ce n'est pas un rêve... un accès de délire... il est là! devant moi! c'est lui, mon Dieu! c'est lui!

GEORGES, *dominé par le regard d'Alice et tombant à genoux.*

Moi, un malheureux! un coupable bien repentant, pour qui le devoir devient un bonheur aujourd'hui...

TOUS.

Le devoir!

GEORGES, *se relevant.*

Stéphen, le pécheur le plus endurci finit par se convertir... surtout quand [illegible] pendant six mois la mort devant les yeux... Cet acte [illegible] et d'honneur que je t'ai refusé lorsque tu l'exigeais [illegible] main, je viens librement et de moi même t'en offrir l'accomplissement... je viens te demander ta sœur en mariage.

STÉPHEN, *à part.*

Ma sœur! encore ce nom!

GEORGES.

Eh bien, Stéphen?

MARIE, *bas à Alice.*

Eh bien, Alice? (*Alice ne répond rien, lui serre la main en lui montrant de l'œil le pavillon de gauche.*)

STÉPHEN, *prenant Georges à part.*

Mais je me rappelle que tu allais te marier lorsque...

GEORGES, *bas.*

Chut! ne parlons pas de cela!.. ma future, impatiente de passer des limbes du célibat dans le paradis de l'hyménée, ne s'est pas donné la peine de m'attendre... elle s'est mariée sans moi.. avec un de mes amis... Sainte amitié!... Enfin, que me réponds-tu?

STÉPHEN.

C'est elle, c'est Alice qui décidera!

GEORGES, *bas.*

Ah! elle s'appelle Alice!.. joli nom!.. et la femme... ravissante... vrai, je suis plus heureux que sage... j'aurais mérité qu'elle fût laide... (*Il s'incline devant Alice et lui dit:*) J'attends avec impatience et j'implore votre réponse.

ALICE, *sans le regarder, et se plaçant au milieu du salon entre lui et Stéphen.*

Stéphen, faites prévenir à l'instant le pasteur, et priez quelques amis de nous servir de témoins. Ce mariage doit avoir lieu aujourd'hui même.

LES TROIS AUTRES PERSONNAGES.

Aujourd'hui!

STÉPHEN.

Cependant, Alice...

ALICE, *le regardant expressivement.*

Je compte sur vous, mon ami... mon frère...

STÉPHEN, *s'inclinant.*

Ah! vous avez raison... j'obéis... je ferai mon devoir.

MARIE, *à part.*

Pauvre Stéphen!.. C'est égal, moi je n'augure pas trop mal de ce nouveau mariage. (*Sur un nouveau geste d'Alice, Marie va donner la main à Stéphen et sort avec lui par le fond. Georges remonte la scene en les reconduisant. Alice demeure sur le devant à droite.*)

SCÈNE VIII.

GEORGES, ALICE.

GEORGES.

Pauvre garçon! il ne paraît pas très-enchanté de ma résurrection... Il ne se réjouit guère de me voir entrer dans sa famille... je conçois cela... il a de moi une si mauvaise opinion... Mais vous, Madame... pourrai-je jamais assez m'humilier devant vous, et trouverai-je des paroles pour vous exprimer ma reconnaissance, mon repentir... et surtout, mon bonheur.

ALICE.

Monsieur... veuillez me faire l'honneur de me traiter sérieusement.

GEORGES.

Mais, je vous assure, Madame, que je n'ai jamais été plus sérieux... Ma conversion est réelle, irrévocable, et vraiment, je n'y ai pas grand mérite depuis que je vous ai vue... aussi, je vous jure...

ALICE.

De grâce!... dispensez-vous de me faire des serments, je ne vous en demande pas.

GEORGES.

Je comprends, il vous faut une épreuve pour vous décider à m'accorder ma grâce tout entière... Eh bien! je la mériterai... je saurai regagner l'amitié de Stéphen et, mieux encore... la vôtre!... qui sait? un jour, peut-être, touchée de mon repentir, de mon amour... (*Il s'approche d'elle et veut lui prendre la main.*)

ALICE, *s'éloignant avec effroi.*

Jamais! Monsieur!...

GEORGES.

Qu'avez-vous dit?

ALICE.

Non, jamais! je serai votre femme, puisque par vous je n'ai plus de choix qu'entre la honte et le malheur. . Mais de vous à moi, il y a des paroles qui ne doivent pas être prononcées.

GEORGES.

Madame!

ALICE.

Ni amour, ni amitié... c'est impossible!

GEORGES.

Impossible!... et cependant ici... tout à l'heure... vous avez

accepté ma main, sans hésiter, et je l'ai bien vu, malgré la volonté de Stéphen... dois-je croire que ce mariage...

ALICE.

Ce mariage!... si j'ai pu y consentir, si je n'ai pas préféré mille fois la mort, si je me suis condamnée à vivre, ce n'est pas pour moi, Monsieur, c'est... c'est pour elle!... (*En disant ces mots, elle a été ouvrir la porte du pavillon de gauche.*)

GEORGES.

Pour elle!... qui donc? (*Il entre vivement dans le pavillon.*)

ALICE.

Ah! sortons... sa vue m'effraie plus encore que n'avaient fait tous mes souvenirs, et je n'oserai même plus à présent jeter les yeux sur ma fille. (*Elle sort par le fond. Au même instant, on entend Georges pousser un cri dans la coulisse de gauche; puis il reparaît au seuil du pavillon.*)

SCÈNE IX.

GEORGES, *seul.*

Un enfant!.. un enfant!.. une petite fille, jolie, jolie comme un ange. (*Il entre dans le jardin qu'il arpente en riant et en pleurant comme un fou, et dans une extrême agitation.*) C'est étonnant!... moi, le sceptique, l'incrédule, moi qui me suis moqué si souvent des affections, des vertus de famille, il a suffi de la vue d'un enfant pour me remuer le cœur comme au plus candide des bourgeois, et j'ai pleuré, je crois... Oui, je pleure encore... Allons donc! est-ce que c'est possible?... si l'on me voyait!... Ah! ma foi, va te promener, la honte!... Ces larmes, je ne les retiens plus!... je ne veux plus les retenir! (*Il retourne au seuil de la porte et envoie des baisers à l'enfant.*) C'est qu'elle m'a tendu ses deux petites mains en me souriant d'un air de connaissance, comme si une voix secrète lui avait dit: Ce mauvais sujet-là, c'est ton père!... (*Riant et pleurant.*) Ma fille! ma fille! comme je vais t'aimer!... et ta mère! ta mère!... Ah! mon Dieu! je me souviens: ni amour, ni amitié!... c'est l'enfer qu'un pareil avenir!... Mais non, non!... Je l'espère plus que jamais, à présent, madame..... Je triompherai de vos mépris, de votre haine... Il y a entre nous un point de ralliement, le berceau de notre fille. Notre fille, c'est le trait d'union qui doit nous rapprocher l'un de l'autre, et nous rendre à jamais inséparables... Oui, ramener à moi le cœur de ma femme... de ma femme, bonne, sage, honnête... de ma femme, plus belle mille fois que toutes les maîtresses de la terre... Voilà une entreprise glorieuse et digne de moi. Mais d'abord que je la revoie, que je l'embrasse encore, cette pauvre enfant à qui je dois les premières larmes de bonheur que j'aie versées de toute ma vie. Je retourne auprès d'elle... et nous verrons, Madame, nous verrons si vous me répéterez encore: C'est impossible! quand j'aurai trouvé des inspirations et de l'éloquence auprès du berceau de ma fille. (*Il rentre encore dans le pavillon de gauche, et ferme la porte sur lui. Stéphen paraît au fond du théâtre, il est suivi d'Alice, et tous deux paraissent poursuivre un entretien très-animé.*)

SCÈNE X.

ALICE, STÉPHEN.

STÉPHEN.

Alice... tout est prêt... dans un instant il sera votre époux... et moi, je vous fuirai...

ALICE.

Vous, Stéphen, partir, m'abandonner... Oh! je vous en supplie!...

STÉPHEN.

J'aurai la force de vous conduire, de vous donner la main jusqu'à l'autel... d'assister à ce fatal mariage... mais après... demeurer auprès de vous dans cette maison... je ne le peux pas... non, je vous aime trop pour cela.

ALICE.

Stéphen!

STÉPHEN.

Oh! pas comme un frère... ce nom-là, depuis qu'il est de retour, ce nom me désespère, m'irrite, il me donne la fièvre... je n'en veux pas!.... Maudit Saldorf! c'est mon mauvais génie!... c'est un démon acharné contre moi. Il y a dix-huit mois, à Leipsick, j'allais vous épouser... il me présente en riant cette bague, dont la vue seule me prouve que c'est impossible aujourd'hui, j'appelle un prêtre pour nous unir, et il revient encore, lui! Il revient... de l'autre monde... de l'enfer, je crois, pour se placer entre nous deux; et vous m'ordonnez de tout préparer pour votre mariage!... je l'ai fait... aussi vous pouvez comprendre, Alice, que j'ai perdu tout mon courage.

ALICE.

Du courage! eh! ne m'en faut-il pas à moi... Mon ami, par pitié... n'ajoutez pas encore à ma douleur en me laissant voir toute la vôtre!

STÉPHEN.

Le temps effacera vos chagrins... vous serez comtesse de Saldorf... et lui!...

ALICE.

Stéphen... est-ce à vous de me railler aussi cruellement? vous, mon ami... pardon, j'allais dire encore: Mon frère... on ne se défait pas en un jour d'une habitude de toute la vie... Mais n'enviez pas, surtout, n'enviez pas la destinée de M. de Saldorf!... Ah! que votre place dans mon âme sera différente de la sienne!... Sa vue me glace le cœur... elle est pour moi le plus horrible des supplices.

STÉPHEN, *marchant avec agitation et se tournant machinalement vers le pavillon où Georges vient de disparaître.*

Démon! va! il fait ici le malheur de tout le monde... et je ne peux rien pour l'empêcher... rien!... j'ai raison de partir!

ALICE.

Mais, où irez-vous?

STÉPHEN.

Que sais-je? j'ai mes pinceaux, et, avec eux, je trouverai partout à vivre.

ALICE.

Eh bien! séparé de moi, mais jamais oublié, vous garderez un souvenir, n'est-ce pas, à la pauvre Alice, qui, dans ses jours d'affliction, portera vers vous sa pensée, qui ne cessera, mon ami, de songer à vous, de vous aimer, et de vous bénir.

STÉPHEN.

Alice, je n'ai pas besoin de vous le promettre... je ne peux pas vous oublier...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MARIE, *puis* GEORGES.

MARIE, *entrant en courant par le fond du théâtre.*

Ma sœur! ma sœur! tout est prêt... et le pasteur attend.

STÉPHEN.

Déjà?

MARIE.

Nos amis sont arrivés, et l'on demande le futur.

ALICE *et* STÉPHEN, *ensemble.*

Le futur! (*A ces mots, Georges a reparu sur le seuil du pavillon. Il est très-pâle et semble profondément ému.*)

GEORGES, *s'avançant vers les autres personnages, et se plaçant entre Alice et Stéphen.*

Le futur! le voilà. (*Cri de surprise de Stéphen et des deux femmes, Georges reprend, après un instant de silence:*) Stephen, donne donc la main à la mariée. C'est ton droit, et c'est ton devoir.

ALICE, *à part, en regardant Georges.*

Comme il est pâle! il a tout entendu!

GEORGES, *à lui-même, en jetant tour à tour les yeux sur Alice et Stéphen.*

Il a dit vrai!... Je fais ici le malheur de tout le monde?... (*Allant à Marie et lui tendant la main, en affectant beaucoup de gaîté.*) Partons! partons! c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie! (*Les deux couples marchent vers le fond. Musique religieuse à l'orchestre. La toile tombe.*)

ACTE III.

Salon demi-riche. Porte d'entrée au fond. Une porte à droite au premier plan; de l'autre côté, une cheminée; au deuxième plan, en pan coupé, des fenêtres. Sur le devant du théâtre, à droite, un petit guéridon; à gauche une table. Stéphen entre par le fond, et regarde autour de lui avec émotion.

SCÈNE PREMIÈRE.

STÉPHEN, *seul.*

Je ne la verrai plus!... je me suis échappé avant la fin de la cérémonie... j'étouffais!... et j'avais hâte de rejeter loin de moi ce personnage odieux de frère et de tuteur!... Dieu merci, je suis libre à présent!... oui, libre de la fuir pour jamais, de dire adieu à cette demeure qui dut être la mienne, la nôtre!... insensé que j'étais!... (*Se tournant vers la porte à droite, et regardant.*) Quand j'avais sans cesse sous les yeux cet enfant, je pouvais concevoir de telles espérances!... Le ciel est juste, et

je dois le bénir dans ma misère : je n'ai pas du moins à me reprocher la mort de mon ancien camarade, et toi, pauvre enfant, je ne t'ai pas fait orphelin. (*Le motif de musique religieuse qu'on a entendu à la fin de l'acte précédent, est de nouveau exécuté en sourdine à l'orchestre. Stéphen va regarder à l'une des fenêtres.*) Les voilà qui sortent de la chapelle... Protégez-la, mon Dieu ! soutenez-la toujours quand je vais être loin d'elle, et, je vous en supplie, pour augmenter sa part de bonheur, donnez-lui la mienne. Allons !... c'en est fait, ils vont venir... et moi... moi... je souffre trop à rester ici... Partons ! partons ! (*Il marche en courant vers la porte du fond. Marie est entrée en courant aussi, et se trouve face à face avec lui. Il recule.*) Ah ! Marie !

SCÈNE II.

STÉPHEN, MARIE.

MARIE.

Où courez-vous donc, mon cher tuteur ?

STÉPHEN.

Moi ?... je voulais...

MARIE.

Vous vouliez nous quitter !... Oh ! je le sais bien, vous l'avez dit à ma sœur !... Nous quitter !... et vous avez pu croire que je le souffrirais !

STÉPHEN.

Mais il le faut bien.

MARIE.

Non pas...

STÉPHEN.

Si fait.

MARIE.

Jamais !

STÉPHEN.

Il le faut, te dis-je ! ne suis-je pas obligé de recommencer ma vie ?

MARIE.

Tout seul ?

STÉPHEN.

Sans doute ! Pour moi, il n'y a plus rien au monde.

MARIE.

Rien !... Merci, mon tuteur... Je ne suis donc rien pour vous ? moi !

STÉPHEN.

Toi !... c'est vrai... pauvre fille ! dans ma douleur... je ne pensais pas à elle... je l'oubliais !

MARIE.

Et cependant, il me semble que vous vous devez à moi, aussi bien qu'à ma sœur.

STÉPHEN.

Certainement !... au fait, je ne peux pas t'abandonner...

MARIE.

Je le crois bien.

STÉPHEN.

Et cependant, il faut que je parte... Comment faire pour assurer ton sort, ton avenir ?

MARIE.

Oui, comment faire pour improviser ça avant votre départ ?

STÉPHEN.

Le vrai moyen, le seul d'assurer l'avenir d'une jeune fille... c'est de la marier.

MARIE.

A moins d'en faire une religieuse.

STÉPHEN.

Oh ! par exemple !

MARIE.

Encore faudrait-il de la vocation, et je n'en ai pas du tout.

STÉPHEN.

Mais c'est le temps qui me manque pour te trouver un mari.

MARIE.

Qui sait ?... En cherchant ensemble.

STÉPHEN.

Ah ! tu crois ? Eh bien ! voyons... cherchons !

MARIE.

C'est cela, cherchons !

STÉPHEN.

Que dis-tu de Fritz, le meilleur de mes élèves ?

MARIE.

Y songez-vous ? il est trop laid.

STÉPHEN.

Et Warner ?... il est assez beau, celui-là !

MARIE.

Il l'est trop... et il dépense tant d'affection pour s'adorer lui-même qu'il n'en resterait plus pour sa femme.

STÉPHEN.

Gottlieb ?

MARIE.

Il est trop petit.

STÉPHEN.

Richard ?

MARIE.

Il est trop grand... D'ailleurs, tous ces messieurs sont trop jeunes pour moi... je suis folle, étourdie... il me faut un mari raisonnable.

STÉPHEN.

Raisonnable ! raisonnable ! si tu crois que ça se trouve comme ça !... ma pauvre Marie ! tu es bien heureuse... tu parles de raison... tu ne sais pas ce que c'est que l'amour.

MARIE, *avec un soupir.*

Oh ! si, je le sais !

STÉPHEN.

Ah ! bah !

MARIE.

Mais celui que j'aime ne pense pas à moi.

STÉPHEN.

C'est impossible !

MARIE.

Tiens, pourquoi donc ?

STÉPHEN.

Ou c'est un sot.

MARIE.

Non... oh ! non, Monsieur... ne dites pas cela.

STÉPHEN.

Oh ! tu le défends !... on juge toujours trop bien celui qu'on aime...

MARIE.

Non pas, je vous soutiens que c'est un homme de beaucoup de mérite.

STÉPHEN.

De mérite !... dans tous les cas, il est bien difficile, ce monsieur-là, avec son mérite ! Qu'est-ce qu'il demande ? que peut-il te manquer pour lui plaire ?

MARIE.

C'est vrai ! qu'est-ce qui me manque ?

STÉPHEN, *la regardant.*

Tu es gentille !

MARIE.

Dame !

STÉPHEN, *avec une sorte de colère.*

Je te dis que tu es très-gentille !

MARIE.

Ne vous fâchez pas, je veux bien vous croire.

STÉPHEN.

Et puis ce n'est pas tout : tu as de l'esprit, du cœur, une foule de qualités...

MARIE.

Tout ça... vous croyez ?

STÉPHEN.

Tu vois donc bien qu'il est impossible qu'il ne t'aime pas.

MARIE.

Et pourtant c'est comme cela.

STÉPHEN.

Eh bien ! je le verrai, moi, je lui parlerai...

MARIE.

Vous !

STÉPHEN.

Sans doute... Je vais aller le trouver à l'instant, à l'instant même, cet aveugle, ce fou qui n'a pas su apprécier la valeur d'un pareil trésor... et je le déciderai bien à l'épouser.

MARIE.

Il est certain que si vous y tenez absolument...

STÉPHEN.

Voyons, quel est-il ?

MARIE, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! Je ne peux pourtant pas lui dire ça... en face.

STÉPHEN.

Eh bien !... son nom... dépêche-toi ! je n'ai pas de temps à perdrre.

MARIE.

Ne vous fâchez pas... celui que j'aime... c'est... (*Elle est interrompue par la rentrée des deux mariés.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, GEORGES, ALICE.

STÉPHEN.

Ciel! Georges! Alice! (*Il fait un mouvement pour s'éloigner, la musique cesse.*)

GEORGES, *allant à lui.*

Stéphen, j'ai quelques notes d'affaires à écrire, quelques dispositions à prendre dans l'intérêt de la comtesse de Saldorff, et je dois les communiquer à son ami d'enfance.. à son.. tuteur. Ainsi, tu ne partiras pas sans avoir assuré de toutes les manières l'avenir de ta pupille (*Regardant la pendule.*) Il est dix heures et demie... reviens, je t'en prie, quand onze heures sonneront... ce ne sera pas un trop grand sacrifice que de retarder ton départ d'une demiheure!

STÉPHEN.

Soit! une demi-heure. (*Il va se retirer sans penser à Marie.*)

MARIE, *bas.*

Eh bien! voilà encore que vous m'oubliez.

STÉPHEN, *bas.*

Non, non, ma bonne Marie... Rentrons au salon pour causer encor de ton mariage... ou si tu veux, je cours chez ton prétendu.

MARIE, *bas.*

Ne courez pas... en cherchant ensemble, je crois bien que nous finirons par le trouver. (*Ils sortent au fond, bras dessus, bras dessous. Alice qui, après son entrée en scène, était sortie par la porte de droite, reparaît ici, et semble sourire tristement à son enfant placé dans la chambre de droite, puis elle se retourne vers Georges, et le regarde avec effroi.*)

SCÈNE IV.

GEORGES, ALICE.

GEORGES, *à part, en se tournant légèrement du côté où vient de sortir Stéphen.*

Je fais ici le malheur de tout le monde... allons! il manquait à ma folle destinée l'étrange nuit de noces à laquelle je me condamne. Je suis résolu. (*Il s'assied devant la table à droite, et se met à écrire.*)

ALICE, *à elle-même.*

Je le crois encore assez généreux pour me comprendre... (*Elle fait un pas vers lui, Georges la regarde avec émotion, Alice s'arrête.*) Ciel! toujours la même pâleur!... il est aussi triste que moi!

GEORGES, *toujours la plume à la main, mais cessant d'écrire.*

Résolu... et pourtant, ne pourrait-elle pas, par un suprême effort de clémence!...

ALICE.

Allons, il le faut!

GEORGES, *se levant et laissant la plume.*

C'est elle qui décidera... essayons! (*Il remet le papier sur la table. Tous deux marchent ensemble l'un vers l'autre; mais Alice recule avec frayeur en voyant Georges auprès d'elle. Il se rapproche encore davantage.*) Vous voulez me parler, madame?

ALICE, *s'éloignant encore de lui.*

Monsieur... je vous en prie...

GEORGES.

Rassurez-vous, madame... je me tiendrai à distance!

ALICE.

Je vous en saurai gré, monsieur le comte, et j'en appellerai à votre honneur pour vous adresser ma prière...

GEORGES.

Parlez, madame.

ALICE.

J'ai accepté pour ma fille ce nom que vous êtes venu loyalement lui rendre.

GEORGES.

Lui rendre!

ALICE.

Oui, monsieur... c'est son bien, son droit!... vous et moi, nous venons de remplir un devoir dont rien au monde ne pouvait nous affranchir... ma place est dans la retraite... près de ma fille, comme la vôtre est dans le monde... oui, monsieur le comte, vous n'avez jamais pû croire que ce mariage eût enchaîné votre existence à la mienne... et si, par respect humain, vous pensiez devoir partager cette demeure... je vous supplierais de ne pas vous imposer une telle contrainte, et de vous regarder comme libre, tout à fait libre!

GEORGES.

Je vous remercie, madame... votre cruauté a du moins le mérite de la franchise... on prétend que le repentir est une seconde vertu, qui doit suffire pour vous faire pardonner toutes vos fautes... eh bien! de toutes mes fautes, la seule dont je me sois repenti, est justement celle qui ne me sera jamais pardonnée, ni par le ciel, ni par les hommes... ni par vous, madame...

ALICE.

Moi, monsieur? Et pourquoi cherchez-vous toujours de la haine ou de la colère dans mes paroles?.. Vous adressé-je encore un seul reproche, quand c'est à votre honneur, entendez-vous, à votre honneur seul, que j'en appelle... pour vous demander comme une grâce...

GEORGES.

De renoncer à vous, n'est-ce pas? vous serez satisfaite... Mon Dieu!... j'avais prévenu vos désirs... et je croirais en vérité que nous étions nés pour nous entendre... car en une seule journée, nous avons été deux fois d'accord, pour le mariage... et pour la séparation.

ALICE.

La séparation!

GEORGES.

Tenez, ce sont là, précisément, ces notes d'affaires dont je parlais à Stéphen... (*Il montre la lettre qu'il a commencé d'écrire.*) Vous serez heureuse... et lui aussi!

ALICE.

Stéphen!... que voulez-vous dire, Monsieur?

GEORGES, *vivement et avec amertume.*

Ne l'aimez-vous pas? le nierez-vous, Madame?

ALICE.

Mais, Monsieur...

GEORGES.

Pourquoi ne pas continuer d'être franche avec moi? (*Répétant expressivement les paroles dites par Alice à Stéphen, à l'acte précédent.*) « N'enviez pas, Stéphen, n'enviez pas le sort de » monsieur de Saldorff!... sa vue me glace le cœur... elle est » pour moi le plus horrible des supplices. »

ALICE, *à elle-même.*

Je ne me trompais pas!... il a tout entendu!

GEORGES, *continuant et s'animant de plus en plus.*

« Mais vous, Stéphen, séparé de moi et jamais oublié, vous » garderez un souvenir, n'est-ce pas, à la pauvre Alice, qui » ne cessera, mon ami, de songer à vous, de vous aimer et de » vous bénir... »

ALICE.

Monsieur, Monsieur, vous êtes venu surprendre mes paroles, épier les adieux que j'adressais... que j'adresserais encore au protecteur de mon enfance, au plus noble, au plus généreux de tous les hommes.

GEORGES.

Enfin, vous l'aimez?

ALICE.

Eh! si je pouvais me séparer de lui sans jeter un regard en arrière, sans lui donner un serrement de main et une larme... je serais bien ingrate et je me mépriserais moi-même.

GEORGES.

Un seul mot, Madame... l'aimez-vous?

ALICE.

Que vous importe, Monsieur?

GEORGES.

C'est vrai!... que m'importe? (*A lui-même.*) Au fait... et après la résolution que j'ai prise... quelle sotte idée de jalousie!... moi, jaloux! allons donc! Je ne l'aime pas... je ne puis pas l'aimer, cette femme qui me déteste tant! et jamais... c'est-à-dire que je l'adore, au contraire, que j'en suis fou, et c'est là ce qui m'irrite davantage!... oui, je trouve en elle un charme que je n'ai trouvé dans aucune autre... et quand je songe qu'elle est ma femme... (*Il marche vers elle en la regardant avec amour.*)

ALICE, *reculant.*

Monsieur... vous m'aviez promis...

GEORGES, *s'éloignant.*

Ah! c'est juste, Madame... à distance! Allons, allons! l'épreuve est faite... c'est une guerre à mort qu'elle m'a jurée, et son cœur est tout à Stéphen... Terminons vite, et le plus gaiement possible, la lettre que je lui adresse!... (*Eclatant de rire.*) Ah! ah! ah! la dernière de mes bouffonneries!... (*Il retourne se mettre à la table, et il écrit très-vite, riant de temps en temps d'un rire forcé et presque sardonique, en regardant Alice qui, de son côté ne cesse d'avoir l'œil fixé sur lui.*)

ALICE, *à elle-même.*

Le voilà qui rit à présent en écrivant ces lignes qui doivent, il l'a dit, nous séparer pour toujours... C'est bien! je le croyais malheureux... je me reprochais... il me donne de la force contre moi-même.

GEORGES, *écrivant en riant toujours.*

C'est cela! c'est cela! parbleu! je suis content de moi!

ALICE.

Encore!

GEORGES.

Grande leçon pour la jeunesse! exemple terrible et grotesque à la fois... Ah! ah! ah! et dire que pendant une heure j'avais pris la vie au sérieux... Ah! ah! ah!

ALICE.

Toujours! folle que j'étais, sa gaîté me rassure... il n'y a rien dans son âme! Je ne veux plus même le regarder... (*Elle se retourne vivement, et voit la porte à droite restée ouverte.*) Ah! mon Dieu!... là! je le vois encore! je le vois toujours!

GEORGES. (*Il a terminé sa lettre, mis le papier sous enveloppe, écrit l'adresse et cacheté.*)

Ah! j'oubliais... rendons à César... (*Il tire une bague de son doigt et la pose sur le papier*). Tout est fini! (*Il se lève, regarde la pendule et dit à Alice*) : Dans un quart d'heure, Madame, Stéphen va revenir, soyez assez bonne pour lui faire remarquer seulement que ces lignes sont à son adresse... et moi, je serai loin de vous deux.

ALICE.

Sans l'avoir revu?

GEORGES, *affectant toujours beaucoup de gaîté.*

Sans l'avoir revu... Des adieux!... de vaines paroles... Qui sait? un regret peut-être, un retour sur notre ancienne amitié... l'amitié! quelle plaisanterie!... Non, je veux éviter tout cela... Voyez, je suis parvenu même à dominer le chagrin trop naturel que je dois éprouver à vous quitter...

ALICE.

Oh! je vous crois... Vous êtes tout à fait maître de vous, Monsieur...

GEORGES, *riant encore.*

Tout à fait... il le faut bien... Adieu, Madame...

ALICE.

Adieu, Monsieur...

GEORGES.

Pour toujours!

ALICE.

Pour toujours! (*Georges s'efforce encore de sourire et marche vivement vers le fond, puis il s'arrête et ses yeux se retournent vers la porte à droite. Alice, qui vient d'affecter la même gaîté en lui disant adieu, cesse un instant de le voir.*)

ALICE, *à elle-même.*

Allons, sa gaîté ne s'est pas démentie! Il veut que moi aussi, je sois tout à fait heureuse de son départ. (*Elle se retourne et le voit immobile à quelque distance de la porte à droite.*) Qu'attendez-vous, Monsieur?

GEORGES.

Rien... rien... Madame... je me suis dit que je sortirais d'ici le plus joyeusement possible... en riant même...

ALICE.

Eh bien?

GEORGES.

Eh bien! comme je veux être sûr de me tenir parole, je fais tous mes efforts pour ne pas rentrer dans cette chambre.

ALICE.

Ah! près d'elle...

GEORGES.

Je ne le veux pas... non, je ne le veux pas... (*En disant ces mots d'une voix étouffée par les sanglots, quoiqu'il essaie encore de rire, il entre dans la chambre voisine.*)

SCÈNE V.

ALICE, *seule. Elle le suit et demeure à deux pas de la chambre, à droite, regardant au dehors.*

Grand Dieu! il n'est plus le même!... Il pleure! il pleure devant elle... lui! lui, qui riait aux éclats tout à l'heure en écrivant cette lettre... Cette lettre!... (*Elle marche vers la table où est la lettre.*) Que peut-elle renfermer? (*Lisant la suscription.*) « A mon » ami Stéphen Muller... » C'est à lui qu'il s'adresse... et cependant... qu'est-ce que cela? une bague! (*Elle la prend.*) Ah! je la reconnais!... Mais que peut donc renfermer cette lettre? (*Elle regarde de nouveau au dehors.*) Encore! encore des larmes!... Il embrasse avec amour, avec désespoir les mains de son enfant!... il tombe à genoux devant son berceau!... à genoux, lui!... Mais, mon Dieu! mon Dieu! que peut donc renfermer cette lettre? (*Elle est revenue à la table et a repris le papier.*) Stéphen!... Mais ce qu'il y a d'écrit là, nous concerne l'un et l'autre... mais il pleure, lui! mais il demande grâce à sa fille... Ah! Stéphen me pardonnera de ne l'avoir pas attendu... Lisons!... « Bien touché, Stéphen! le maître d'escrime » doit être fier de son élève... Tu me frappes droit au cœur au- » jourd'hui, et bien plus sûrement qu'autrefois... car elle ne » m'aimera jamais, et elle t'aime!... Eh bien, je m'avoue vain- » cu... Reprends l'anneau de ta mère, Stéphen, cet anneau que » j'avais honteusement volé... Bientôt tu pourras le rendre à » celle qui t'aime, à ta fiancée, à la veuve du comte de Sal- » dorf!... » (*A ce mot, Alice va se placer au milieu du théâtre, regarde encore avec émotion dans la chambre à droite, puis achève rapidement les dernières lignes de la lettre.*) «Soyez heureux!... » Oubliez-moi... je vous recommande à tous deux ma pauvre » fille... » (*Ici, Georges sort désespéré de la chambre à droite et marche vers la porte du fond, mais Alice est sur le seuil et le retient du geste.*)

SCÈNE VI.

ALICE, GEORGES.

ALICE.

Arrêtez, Monsieur... vous ne sortirez pas!

GEORGES.

Madame!

ALICE.

Non, Monsieur! vous êtes père, vous aimez votre enfant, et vous songez encore à mourir! (*Elle lui présente la lettre.*)

GEORGES.

Quoi! vous avez lu?..

ALICE.

Reprenez cette lettre, Monsieur... déchirez-la... déchirez-la, vous dis-je... moi, sa mère, à elle!... moi, qui vous ai vu pleurer en embrassant votre fille... moi qui vous ai vu tomber à genoux pour lui demander grâce, quand vous eussiez rougi, n'est-ce pas? de l'obtenir de moi-même... eh bien! je vous pardonne et pour elle et pour moi! je vous pardonne et je vous défends de sortir d'ici... je vous défends de mourir!

GEORGES.

Vous! vous, Madame!... songez-y bien! ce pardon généreux ne suffit plus maintenant pour me forcer à vivre... votre clémence, je la repousse, si votre amour appartient à un autre.

ALICE.

Un autre!... non, Monsieur... non, je n'aime personne!

GEORGES.

Personne!

ALICE.

Non, je vous le jure par elle... par notre enfant!

GEORGES.

Je vous crois... mais un serment... un autre encore!

ALICE.

Lequel?

GEORGES.

De m'aimer un jour, quand je vous aurai prouvé que j'en suis tout à fait digne.

ALICE.

Oh! ce serment-là... je ne le ferai pas.

GEORGES.

Pourquoi?

ALICE.

Non, je ne puis le faire...

GEORGES.

Le motif... au nom du ciel! répondez-moi, Madame, ou vous n'aurez rien fait pour m'enchaîner à la vie.

ALICE.

Eh bien! je ne puis jurer que je vous aimerai...

GEORGES.

Pourquoi?

ALICE.

Parce que j'ai peur de vous aimer déjà...

GEORGES, *avec joie.*

Grands dieux.

ALICE.

Oui, j'en ai peur... En lisant cette lettre d'adieu... j'ai frémi... (*montrant la droite*) non-seulement pour elle, mais pour vous, Monsieur, mais pour moi-même, et j'ai vu clair dans mon cœur. J'étais épouse autant que j'étais mère!... et je comprenais enfin que, depuis longtemps, en regardant sans cesse cette enfant, en adorant votre fille, votre image vivante, malgré moi-même, et sans le savoir...

GEORGES.

Eh bien?

ALICE.

J'aimais son père!

GEORGES, *avec un cri de joie.*

Ah! chère Alice!... (*Il tombe à ses genoux et lui baise les mains avec transport. Onze heures sonnent à la pendule. Stéphen et Marie rentrent au fond.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, STÉPHEN, MARIE.

GEORGES et ALICE, *ensemble.*

Stéphen! (*Ils s'éloignent l'un de l'autre avec confusion.*)

ALICE.

Mon ami!

GEORGES.

Pardonne-moi!

STÉPHEN.

Te pardonner! quoi donc? d'aimer ta femme!... mais je te l'ordonne, au contraire... et si jamais tu pouvais y manquer, je viendrais encore te chercher querelle.

GEORGES.

Oh! je ne t'y exposerai pas!

STÉPHEN.

A la bonne heure! (*Il lui donne la main.*)

ALICE, *d'un air suppliant, à Stéphen.*

Mais vous ne partez pas encore, n'est-ce pas, mon ami?

STÉPHEN.

Est-ce que je le puis? Et le baptême?...

ALICE et GEORGES, *avec joie.*

Le baptême!

MARIE.

Impossible!... Et l'article 2... (*Elle lui remet le petit livre.*) Là, au bas de la page...

STÉPHEN, *parcourant le livre.*

L'article 2... « Il est défendu à un parrain d'épouser sa commère!... » Ah! c'est juste! Eh bien! mon enfant, nous achèterons des dispenses!...

LES TROIS AUTRES PERSONNAGES.

Des dispenses!

GEORGES.

Je comprends... dans un an, ce sera mon tour d'être parrain.

FIN.

Paris.— Typ. ... Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

En Vente, chez MICHEL LÉVY FRÈRES, Libraires-Editeurs.

LE
THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

CHOIX DES PRINCIPALES PIÈCES DE

MM. ALEXANDRE DUMAS, BALZAC, EUGÈNE SUE, SCRIBE, FRÉDÉRIC SOULIÉ, JULES SANDEAU, BAYARD, LOCKROY, DUMANOIR, ANICET-BOURGEOIS, LÉON GOZLAN, MARC-FOURNIER, MÉLESVILLE, DUVERT et LAUZANNE, DENNERY, PAUL FÉVAL, FÉLIX PYAT, BOUCHARDY, LABICHE et MARC MICHEL, ROSIER, MICHEL MASSON, MÉRY, DE SAINT-GEORGES, JULES DE PRÉMARAY, HENRY MURGER, AUGUSTE MAQUET, EMILE SOUVESTRE, FERDINAND DUGUÉ, COGNIARD FRÈRES, AMÉDÉE ACHARD, LÉON GUILLARD, TH. BARRIÈRE, A. DECOURCELLE, MICHEL CARRÉ, JULES BARBIER, CHARLES DESNOYER, ALPHONSE ROYER, GUSTAVE VAEZ, A. LEFRANC, DELACOUR, ETC., ETC.

20 Centimes la Livraison. — Il en paraît une ou deux par Semaine

CHAQUE PIÈCE 20 CENTIMES

CHAQUE SÉRIE BROCHÉE SE COMPOSANT DE 5 PIÈCES, 1 FRANC.

PIÈCES EN VENTE :

Première Série. — Prix : 1 franc.

Le Chiffonnier de Paris, drame en 5 actes, de Félix Pyat. — 20 c.
La Closerie des Genêts, drame en 5 actes, de Frédéric Soulié. / *Une Tempête dans un verre d'eau*, comédie en 1 acte de Léon Gozlan. — 40
Le Morne au Diable, drame en 5 actes d'Eugène Sue. / *Pas de Fumée sans Feu*, comédie-vaudeville en 1 acte, de Bayard. — 40

Deuxième Série. — Prix : 1 franc.

Trois Rois, trois Dames, comédie-vaudeville en 3 actes, de Léon Gozlan. — 20 c.
La Marâtre, drame en 5 actes, de Balzac. / *La Ferme de Primerose*, comédie-vaud. en 1 acte, de Cormon et Dutertre. — 40
Le Chevalier de Maison-Rouge, drame en 5 actes, d'A. Dumas et Maquet. / *L'Habit vert*, comédie en 1 acte, d'Alfred de Musset et Emile Augier. — 40

Troisième Série. — Prix : 1 franc.

Benvenuto Cellini, drame en 5 actes, de Paul Meurice. / *Frisette*, comédie-vaudeville en 1 acte, de Labiche et Lefranc. — 40 c.
Clarisse Harlowe, drame en 3 actes, de Dumanoir et Guillard. — 20
La Reine Margot, drame en 5 actes, d'Alexandre Dumas et A. Maquet. / *Jean le Postillon*, vaudeville en 1 acte, de Carmouche et Paul Vermond. — 40

Quatrième Série. — Prix : 1 franc.

La Foi, l'Espérance et la Charité, drame en 5 actes, de Rosier. / *Le Bal du Prisonnier*, com.-vaud. en 1 acte, de Guillard et Decourcelle. — 40 c.
Hamlet, drame en 5 actes, d'Alexandre Dumas et Paul Meurice. / *Le Lait d'ânesse*, comédie-vaudeville en 1 acte, de Gabriel et Dupeuty. — 40
Hortense de Blengie, drame en 3 actes, de Frédéric Soulié — 20

Cinquième Série. — Prix : 1 franc.

Le Fils du Diable, drame en 5 actes, de Paul Feval et Saint-Yves. / *Une Dent sous Louis XV*, vaudeville en 1 acte, de Labiche et Lefranc. — 40 c.
Le Livre noir, drame en 5 actes, de Léon Gozlan. / *Midi à quatorze heures*, comédie-vaudeville en 1 acte de Th. Barrière. — 40
La Petite Fadette, pièce en 2 actes, d'après Georges Sand. — 20

Sixième série. — Prix : 1 franc.

La Vie de Bohême, pièce en 5 actes, de Th. Barrière et H. Murger. / *Graziella*, drame en 1 acte, d'après Lamartine. — 40 c.
La Chambre rouge, drame en 5 actes de Théodore Anne. / *Un Jeune Homme pressé*, vaudeville en 1 acte, de Labiche. — 40
Le Docteur noir, drame en 5 actes, d'Anicet-Bourgeois et Dumanoir. — 20

Septième Série. — Prix : 1 franc.

Martin et Bamboche, drame en 5 actes, d'Eugène Sue. / *Les deux Sans-culottes*, vaudeville en 1 acte, de Moreau et Siraudin. — 40 c.
Les Mystères du Carnaval, drame en 5 actes, d'Anicet et M. Masson. / *Croque-Poule*, comédie-vaudeville en 1 acte, de Rosier. — 40
Une Fièvre brûlante, comédie-vaudeville en 3 actes, de Melesville. — 20

Huitième Série. — Prix : 1 franc.

Bataille des Dames, comédie en 3 actes, d'E. Scribe. — 20 c.
Le Pardon de Bretagne, drame en 5 actes, de Marc Fournier. / *La Pariure de Jules Denis*, vaudeville en 2 actes, de Mme A. Boisgontier. — 40
Paris qui dort, com.-vaudev. en 5 actes, de Delacour et Thiboust. / *Paris qui s'eveille*, comédie-vaudeville en 5 actes, de Laurencin et Cormon. — 40

Neuvième Série. — Prix : 1 franc.

Intrigue et Amour, drame en 5 actes, d'Alexandre Dumas. / *Le Marchand de Jouets d'enfant*, c.-v. en 1 a., de Mélesville et Guillard. — 40 c.
Gentil Bernard, comédie-vaudev. en 5 actes, de Dumanoir et Clairville. / *Jobin et Nanette*, coméd.-vaud. en 1 acte, de Michel Carré et Léon Battu. — 40
Le Collier de Perles, comédie en 3 actes, de Mazères. — 20

Dixième Série. — Prix : 1 franc.

Le Bourgeois de Paris, com.-vaud. en 3 actes, de Dumanoir et Clairville. — 20
Les Contes de la Reine de Navarre, coméd. en 5 a., de Scribe et Legouvé. / *Qui se dispute s'adore*, proverbe en 1 acte, de H. de Kock et Ch. Potier. — 40
Marie Simon, drame en 5 actes, d'Alboize et Saint-Yves. / *La Famille Poisson*, comédie en 1 acte, de Samson. — 40

LE MUSÉE LITTÉRAIRE DU SIÈCLE

Choix des meilleurs ouvrages de MM. de LAMARTINE, Alexandre DUMAS, de BALZAC, Jules JANIN, Eugène SUE, Emile de GIRARDIN, Charles de BERNARD, Frédéric SOULIÉ, Jules SANDEAU, MÉRY, Alphonse KARR, Léon GOZLAN, Félix PYAT, Emile SOUVESTRE, SCRIBE, Paul FÉVAL, Louis DESNOYERS, Emmanuel GONZALÈS, Marc FOURNIER, SAINTINE, Michel MASSON, Emile MARCO DE SAINT-HILAIRE, etc., etc.

Il paraît deux Livraisons par semaine ou une Série tous les quinze jours.

20 centimes la livraison composée de 24 pages.

EN VENTE, OUVRAGES COMPLETS :

ALEXANDRE DUMAS

Les Trois Mousquetaires	1 vol.	Prix :	1	50
Vingt ans après	—	—	2	»
Le Vicomte de Bragelonne	—	—	4	50
Le Chevalier de Maison-Rouge	—	—	1	10
Le Comte de Monte-Cristo	—	—	3	60
La Reine Margot	—	—	1	50
Ascanio	—	—	1	30
La Dame de Monsoreau	—	—	2	20
Amaury	—	—	»	90
Les Frères corses	—	—	»	50
Les Quarante-cinq	—	—	2	20
Les deux Diane	—	—	2	»
Le Maître d'armes	—	—	»	90
Le Bâtard de Mauléon	—	—	1	80
La Guerre des Femmes	—	—	1	50
Mémoires d'un Médecin. — Joseph Balsamo	—	—	3	60

PAUL FEVAL

Les Mystères de Londres	—	—	3	»
Les Amours de Paris	—	—	1	75

ALPHONSE KARR

Sous les Tilleuls	—	—	»	90

CHARLES DE BERNARD

La Femme de 40 ans	—	—	»	30
Un Acte de Vertu et la Peine du Talion	—	—	»	50
L'Anneau d'argent	—	—	»	30

EUGÈNE SUE

Les Sept Péchés capitaux	1 vol.	Prix :	5

Chaque ouvrage se vend séparément.

L'Orgueil	—	—	1
L'Envie	—	—	»
La Colère	—	—	»
La Luxure	—	—	»
La Paresse	—	—	»
L'Avarice	—	—	»
La Gourmandise	—	—	»
Les Enfants de l'Amour	—	—	»
La Bonne Aventure	—	—	1
L'institutrice	—	—	»

LÉON GOZLAN

Les Nuits du Père-Lachaise	—	—	1

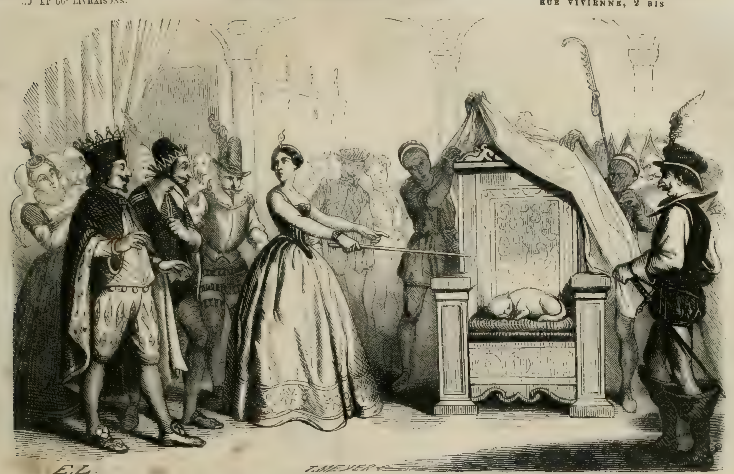
MÉRY.

Héva	—	—	»
La Floride	—	—	»
La Guerre du Nizam	—	—	1

EUGÈNE SCRIBE

Carlo Broschi	—	—	»
La Maîtresse anonyme	—	—	»
Judith ou la loge d'opéra	—	—	»
Proverbes	—	—	»

... Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



LA CHATTE BLANCHE

FÉERIE ET TROIS ACTES ET VINGT-DEUX TABLEAUX

PRÉCÉDÉE DE LA **LA ROCHE NOIRE,** PROLOGUE

PAR

MM. COGNIARD FRÈRES

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE-NATIONAL (ANCIEN CIRQUE), LE JEUDI 12 AOUT 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE ROI MIGONNET	MM. LEBEL.
LE ROI MATAPA	WILLIAMS.
LE PRINCE PIMPONDOR	GERPRE.
PETITPATAPON	CH. POTIER.
LE PERE CHIENDENT	BOILEAU.
AIGUE-MARINE	ACHILLE.
LE STRASS	THÉOL.
LE RUBIS BALAIS	BENJAMIN.
CHRYSOCALE, — EMETICOS	ALPHONSE
QUINQUINA, — LE PERE CLOVIS	SIGNOL
LE JAIS	COCHET.
TROMPE-LA-MORT	AUGER.
LE CRACHAT, — VILIPENDOS	NÉRAUT.
COEUR-D'ACIER	FRÉDÉRIC.
BOUFFELABALLE	N. NOEL.
FORTE-ECHINE	FREDERICK.
FINE-OREILLE	POTONNIER.
TRINQUEFORT	PRÉVOST.
BOURRASQUE	TOURNOT.
LE GUIDE	DUVAL.
PORPHYRE, — MOLLUSQUE	FÉLIX.
BRILLANCOURT	MM. BEAULIEU.
PIED-DE-CHEVAL, — LE REGENT	BOITUZET.
FINAMBOUCHE	MORINE.
FEND-L'AIR	BRICHARD.
UN MEUNIER	DARCOURT.
BLANCHETTE	Mmes SEN.
LA FEE VIOLENTE	DUPONT.
LA MERE CHIENDENT	WSANNAZ.
PIERRETTE	JOSEPHINE.
LA FEE DES BRUYERES	ESTELLE.
ZERBINETTE, — 1re GRENAT	FOLLET.
LA DUCHESSE DE ROSAFIERA	CHEZA.
LA REINE MATAPA	JAIME ROZALE.
LA MAIN-JOINTE	MÉRANTE.
OCEANIA, — 2e GRENAT	BETZY.
LE SAPHIR	CÉCILE.
LA MARCASSITE	MARIE.
LA MOULE, = LA ROSE	CLEMENCE.
UN PAGE	HELOISE.

Soldats, Esclaves, Sorciers, Démons, Paysans, Paysannes, Sylphes, Monstres, Pages, Grenats, Perles, Turquoises, Coquillages, Chats et Chattes.

PROLOGUE.

Premier Tableau.

LA ROCHE NOIRE.

Un grand rocher noir remplit la partie gauche du théâtre. — Sur ce rocher est bâti un château bizarre, dont les constructions descendent jusque sur le bord de la mer.

SCENE I.

LA FÉE VIOLENTE, BLANCHETTE, FEMMES ESCLAVES.

La fée Violente est étendue sur des coussins recouverts de peaux de tigre; Blanchette est à ses pieds, et de jeunes esclaves dansent devant leur maîtresse. Après la danse, la fée Violente semble donner plusieurs ordres, et reste seule avec Blanchette.

VIOLENTE, *à Blanchette qui est absorbée dans ses réflexions.* A quoi penses-tu donc, Blanchette?

BLANCHETTE.

A rien, ma marraine; je m'ennuie.

VIOLENTE.

Il faut filer ta quenouille, petite, et le travail chassera ton ennui.

BLANCHETTE.

Filer, toujours filer... ce n'est pas amusant... et puis à quoi bon, puisque mon fil ne sert à aucun usage?

VIOLENTE.

Blanchette, depuis quelque temps je te trouve bien raisonneuse...

BLANCHETTE.

Ecoutez donc, marraine, je ne suis plus une enfant... élevée par vos soins, dans ce château où jamais un homme n'a pénétré; ayant pour toute société un perroquet qui me répète toujours : Baisez vite! et des esclaves dont je sais les danses par cœur... je me demande souvent si, pour moi, le monde doit se borner à ce rivage qui n'est pas gai, et à ce ciel éternellement chargé de nuages.

VIOLENTE.

Rassure-toi, petite, te voilà en âge d'être mariée, et si je t'ai élevée dans cette solitude, c'est que, dès ta naissance, tu fus destinée à être la femme d'un roi, et que j'avais promis de te remettre aux bras de ton époux, pure de toute action et de toute pensée.

BLANCHETTE, *naïvement.*

Je serais reine!... Tiens! c'est gentil!... et mon futur?...

VIOLENTE.

Se nomme le roi Migonnet.

BLANCHETTE.

Migonnet!... oh! le vilain nom!... Et lui, est-il jeune, grand, bien fait, beau de visage?

VIOLENTE.

Je le trouve assez beau pour en faire votre époux, cela doit vous suffire...

BLANCHETTE.

Bon! je devine... il est vilain...

VIOLENTE.

Il est comme tous les hommes.

BLANCHETTE.

Tous les hommes sont donc laids?

VIOLENTE.

Plus ou moins... Au surplus, le roi Migonnet va venir, car tu as aujourd'hui dix-sept ans... tu le verras... Fais en sorte de le bien recevoir, ou prends garde, Blanchette!... Je t'ai trouvée abandonnée sur un chemin... tu allais mourir dévorée par les loups... j'ai eu pitié de ton sort, et je t'ai élevée pour faire de toi une puissante reine : si tu te rendais indigne de mes bienfaits... moi, la fée Violente, je te repousserais pour te rendre à la misérable condition qui t'attendait sans moi.

BLANCHETTE.

Ne vous fâchez pas, ma marraine, le roi Migonnet me conviendra sans doute. D'abord il m'enlèvera de ce vilain château, et je lui en serai reconnaissante... et puis, je suis bien curieuse de voir un homme...

VIOLENTE.

Bientôt il sera ici... Je te quitte, mon enfant, pour remplir une mission auprès de la reine des génies... Va te couvrir des habits que j'ai fait déposer dans ta chambre, afin d'être bien belle, lorsque Migonnet viendra.

BLANCHETTE.

J'y cours, ma marraine... vous voyez que je suis obéissante... (*La fée Violente, après avoir embrassé Blanchette, monte sur un dragon ailé qui la transporte au milieu des airs.*)

SCENE II.

Le ciel s'obscurcit, le vent souffle avec violence, le tonnerre gronde, les flots s'agitent. On voit un vaisseau dans le lointain. Une tempête affreuse éclate. Les vents poussent le navire sur les récifs qui bordent le rivage, et bientôt on le voit sombrer sous voiles. Puis on distingue, peu après, un homme se débattant au milieu des flots : il nage vers la terre, mais ses forces l'abandonnent, il disparait et peu après les vagues viennent le jeter évanoui et mourant sur la plage : c'est le prince Pimpondor.

SCENE III.

PIMPONDOR *évanoui*, BLANCHETTE.

BLANCHETTE, *arrivant toute parée.*

Quel horrible temps!... J'ai aperçu au loin un bâtiment que la mer a englouti... Ah! mon Dieu! que vois-je là? un naufragé... un homme sans doute... je n'ose approcher... mais il a peut-être besoin de secours. (*Elle approche.*) Comme il est pâle. (*Elle soulève sa tête.*) Il a fait un mouvement... ses yeux se rouvrent.... (*A part.*) Mais ça n'est pas vilain du tout un homme...

PIMPONDOR.

Où suis-je?...

BLANCHETTE.

Au château de la Roche-Noire.

PIMPONDOR, *avec horreur.*

Le château des sorcières! (*Il se lève et regarde autour de lui.*)

BLANCHETTE.

Des sorcières!... mais non, monsieur; c'est le château que j'habite.

PIMPONDOR, *la regardant avec admiration.*

Vous!... pardon!... c'est donc alors le séjour des houris, des anges ou des fées... car vous devez appartenir à l'une de ces trois catégories... Qui êtes-vous? O être angélique! comment vous appelle-t-on?

BLANCHETTE.

Je m'appelle Blanchette; et vous?

PIMPONDOR.

Moi, je suis le prince Pimpondor.

BLANCHETTE.

Oh! le joli nom!

PIMPONDOR.

Oui, c'est gentil, c'est ronflant... Mon père est le roi de Matapa. Il avait équipé un navire pour me faire faire un voyage d'agrément, que cette maudite tempête a interrompu, comme vous avez pu voir... mon équipage est perdu, et je le serais moi-même si la Providence ne m'eût poussé sur ce rivage hospitalier...

BLANCHETTE, *l'interrompant.*

Prince! ne vous hâtez pas de remercier la Providence, car vous courez encore les plus grands dangers.

PIMPONDOR.

Que voulez-vous dire?

BLANCHETTE.

La fée Violente est ma marraine.

PIMPONDOR.

Votre marraine est violente, et elle est fée... diable!

BLANCHETTE.

Aucun homme, avant vous, n'avait pu aborder ce rivage, protégé du côté de la mer par des écueils insurmontables, et du côté des terres par des monstres hideux qui en défendent l'entrée.

PIMPONDOR.

Et qui probablement en défendent également la sortie... Oh! peu m'importe! Maintenant que je vous ai vue, adorable Blanchette!... oh! maintenant, je renonce à mes pérégrinations pour me fixer dans cette presqu'île.

AIR *de Caleb.* (Non jamais je n' vous causerai d' peine.)

O pour moi quel présage!
Je sens battre mon cœur!
Oui,
Croyez-en mon langage; } (*Bis.*)
Aimer, c'est le bonheur. }
J'allais chercher mainte aventure,
Dans les pays les plus coquets,
Et demander à la nature,
Ses chefs-d'œuvre les plus parfaits.
A quoi bon courir l'aventure
Puisque vous habitez ces lieux?
Que demander à la nature,
Quand son chef-d'œuvre est sous mes yeux?

ENSEMBLE.

PIMPONDOR.

Pour moi quel doux présage!
Je sens battre mon cœur.
Croyez à mon langage,
Aimer, c'est le bonheur.

BLANCHETTE.

Pour moi quel doux présage!
Je sens battre mon cœur.
Je crois à son langage,
Aimer, c'est le bonheur.

(*Parlant.*) Parlez toujours, prince Pimpondor... tout ce que [illegible] me cause un trouble délicieux.

PIMPONDOR.

Et vous me jurez que jamais un autre...

BLANCHETTE.

Puisque vous êtes le premier homme que je vois, et à qui je parle...

PIMPONDOR.

C'est vrai, je puis être à peu près sûr... Et comment trouvez-vous cet échantillon du sexe dont vous ne faites pas partie?...

BLANCHETTE.

Moi, je vous trouve très-joli!

PIMPONDOR.

Vous êtes bien bonne.

BLANCHETTE.

Seigneur, je ne sais ni feindre ni mentir... et j'ai peut-être tort de vous dire cela...

PIMPONDOR.

Non pas. . j'aime votre brusque franchise... Parlons à cœur ouvert... Votre marraine, la fée Violente, vous tient prisonnière sur ce rivage, d'après ce que j'ai pu comprendre : quel est son but en agissant ainsi?

BLANCHETTE.

Dès mon enfance, elle m'a fiancée à un puissant monarque.

PIMPONDOR.

Et le nom de ce monarque?

BLANCHETTE.

Le roi Migonnet.

PIMPONDOR.

Migonnet!... ce monstre dont on ne parle qu'avec terreur...

BLANCHETTE.

Vous le connaissez?

PIMPONDOR.

De réputation seulement... de mauvaise réputation. C'est un être hideux qui commande, dit-on, à des armées invincibles; on le dit féroce, toujours en colère... Il égorge les gens pour un oui ou pour un non... et l'on assure qu'il brutalise les femmes;

BLANCHETTE.

Et c'est là l'époux que ma marraine me destine?

PIMPONDOR.

C'est que Migonnet est quelque peu magicien... et les fées protégent assez volontiers les enchanteurs.

BLANCHETTE.

O ciel! que vais-je devenir?... Résister aux volontés de la fée Violente, c'est chose impossible!

PIMPONDOR.

Et la fuite n'est pas chose facile non plus, n'est-ce pas? mais comme nous n'avons que ce moyen, il faut le prendre.

BLANCHETTE.

Mais ils nous poursuivront.

PIMPONDOR.

Bah! l'univers est grand... Blanchette! tant qu'il me restera un souffle... tu n'auras pas d'autre époux que le prince Pimpondor.

AIR : *Jadis un Sylphe aimait Marie.*

Je te préfère à mon royaume,
A tes pieds, je mets ma grandeur.
Cherchons un simple toit de chaume,
Et là, cachons notre bonheur...

BLANCHETTE.

Oui, ta voix a touché mon cœur.
Tous deux fuyons... A toi je m'abandonne;
Sois mon époux, commande, ordonne.
Je veux t'aimer et t'obéir.

PIMPONDOR.

Blanchette, on peut anéantir,
L'espoir dont mon âme est ravie,
Mais il faudra m'ôter la vie.

BLANCHETTE.

Mourir! (*Bis.*)

(*Parlant.*) Non pas, cher prince, il faut vivre... et une voix qui vient de mon cœur me dit tout bas :

Suite de l'air.

Il est un dieu pour les amours,
Qui vient toujours
A leur secours.
Mon cœur me dit qu'il vient toujours,
Toujours,
A leur secours.

REPRISE ENSEMBLE.

Il est un dieu, etc.

BLANCHETTE.

Silence!... n'entendez-vous rien?

PIMPONDOR.

Non... si... si... comme le sifflement d'un oiseau de proie.

BLANCHETTE.

C'est le cri du dragon qui sert de monture à ma marraine. .

PIMPONDOR.

Ah! elle monte à dragon?

BLANCHETTE.

Oh! il ne faut pas qu'elle vous voie... vous seriez perdu!... Où vous cacher?

PIMPONDOR, *indiquant la vigie.*

Dans ce trou de rocher... je n'ai pas le choix... Je trouve un trou, et je m'y fourre. (*Il se cache.*)

BLANCHETTE.

Il était temps!

SCENE IV.

PIMPONDOR *caché,* BLANCHETTE, LA FÉE VIOLENTE *revenant sur son dragon ailé.*

BLANCHETTE.

Déjà de retour, ma marraine!

VIOLENTE.

Serais-tu mécontente de me revoir?

BLANCHETTE.

Au contraire, chère marraine... je voulais dire que vous avez voyagé rapidement...

VIOLENTE.

Je t'apporte de bonnes nouvelles. Ton puissant fiancé arrive... Du haut des airs, j'ai aperçu son cortége... Ce soir, vous serez unis...

BLANCHETTE.

Mariés, ce soir!... Et qui vous dit que je veux être mariée aussi vite?...

VIOLENTE.

Eh mais, d'où te vient donc cet esprit de révolte?... Blanchette, n'excite pas ma colère...

BLANCHETTE, *la câlinant.*

Calmez-vous, marraine... Suis-je donc coupable pour ne pas vouloir vous quitter... Je suis si jeune encore, et j'étais si heureuse auprès de vous, ma bonne marraine.

VIOLENTE.

Silence! voici le roi... Tâchez d'être aimable pour être plus jolie...

SCENE V.

LES MÊMES, LE ROI MIGONNET *et sa suite.*

Le Roi est précédé d'une troupe de petits arbalétriers à grosses têtes. — Viennent ensuite des pages et le Roi porté dans une riche chaise à porteurs. — De chaque côté de la chaise, deux valets de pied portant chacun une énorme lanterne, et derrière, une autre troupe d'arbalétriers et de pages. — Sur un signe de la fée Violente, plusieurs femmes esclaves sont venues se ranger au fond et sur le côté gauche du théâtre.

MIGONNET, *qui est sorti de son cabinet.*

Ouf! je n'en puis plus!... Violente, je vous salue... Vous voyez un roi meurtri, éreinté par les cahots de la route... Je voudrais bien m'asseoir sur quelque chose de moelleux.

VIOLENTE, *indiquant un quartier de rocher.*

Assieds-toi là.

MIGONNET.

Sur ce roc? merci!... je trouve la proposition joviale.

VIOLENTE.

Assieds-toi, te dis-je... (*Elle fait un geste, et le morceau de roc se transforme en un sofa élégant.*)

MIGONNET.

Comme cela, à la bonne heure. Maintenant, où est ce morceau friand dont vous m'avez si souvent parlé?

VIOLENTE, *présentant Blanchette.*

Ta fiancée?... Regarde.

MIGONNET, *avec admiration.*

Oh! charmante!... Des yeux, un nez, une bouche... Viens çà, petite.

BLANCHETTE, *retirant vivement la main que Migonnet lui a prise.*

Seigneur!

MIGONNET, *riant.*

De la timidité... Voyons, tâche d'oublier que je suis une tête couronnée.

BLANCHETTE, *à part.*

Quel monstre!...

MIGONNET *à part.*

Je lui fais de l'effet...

BLANCHETTE, *à part.*

Et quelle différence avec l'autre!

VIOLENTE.

Blanchette, allez vous asseoir auprès de votre royal époux.

BLANCHETTE, *à la Fée, et à mi-voix.*

Lui, mon époux!... jamais.

VIOLENTE.

Qu'est-ce à dire?

MIGONNET.

Ne tremble pas, ma poulette, je te trouve très-bien, et je t'autorise à prendre des familiarités avec moi. (*Il veut lui embrasser la main. Blanchette la retire.*)

BLANCHETTE, *se dégageant de ses bras.*

Laissez-moi!

VIOLENTE, *bas à Blanchette avec colère.*

Blanchette! prends garde!

MIGONNET, *à Violente.*

Que me disiez-vous donc qu'elle ne pensait qu'à moi... qu'elle m'attendait avec impatience... Elle ne me désire pas autant que ça!

VIOLENTE.

J'ai dit vrai; mais la pudeur l'éloigne de toi devant tout ce monde.

MIGONNET.

Si ce n'est que cela, nous l'apprivoiserons. Et vous m'assurez qu'aucun mortel de mon sexe?...

VIOLENTE.

Tu es le premier homme qui frappe ses regards...

MIGONNET.

Et ça l'éblouit... je conçois. Ah! je suis flatté d'avoir l'étrenne de ses impressions. Violente, il me tarde de l'emmener dans mon royaume, de l'envelopper des habits les plus magnifiques, et de l'enchâsser dans mon trône.

VIOLENTE, *à Blanchette.*

Tu entends!

MIGONNET.

Je vais la fourrer dans mon cab, je l'escorterai à cheval. Viens, Blanchette, ma blanche fiancée... suis-moi... je veux inventer, pour te plaire, les divertissements les plus mirobolants. Aimes-tu la musique? j'attacherai six cents joueurs de clarinette à ta maison, ça flattera tes oreilles. Je te passerai les fantaisies les plus burlesques.

AIR *de Micaela.*

Tes jolis défauts, ma minette,
Seront la règle de mes goûts,
Es-tu gourmande? es-tu coquette?
A toi friandise et bijoux!
As-tu des goûts de bergerette?
Gentil berger, sur nos coteaux,
Je te suis, pour t'offrir ma houlette,
Mes brebis, mes agneaux,
Mes troupeaux.

Parlé.) Tous mes sujets deviendront des Tircis... j'aurai un peuple trumeau, et nous passerons notre vie à graver des cœurs enflammés sur l'écorce des arbres... cet avenir te ravit, n'est-ce pas? Blanchette, je t'autorise à m'embrasser...

BLANCHETTE.

Moi?

MIGONNET.

Oui, toi... donnez vite un baiser à votre petit berger.

Suite de l'air.

BLANCHETTE, *se défendant.*

Non, non, laissez-moi!
Non, ce baiser, je le refuse.

MIGONNET.

Sa frayeur m'amuse!
Vraiment, c'est un morceau de roi!
Bel ange aux doux yeux,
C'est un baiser qui t'épouvante,
Alors, ma charmante,
Au lieu d'un, je t'en prendrai deux!

(*La poursuivant et parlant.*)

Trois, quatre...

SCENE VI.

LES MÊMES, PIMPONDOR, *sortant de la vigie.*

PIMPONDOR, *s'élançant de sa cachette.*

Arrière, insolent!

VIOLENTE.

Que vois-je?

MIGONNET, *faisant un bond en arrière.*

Qu'est-ce que c'est que ça?

PIMPONDOR.

Ça?... Je vais vous le dire... Ça, c'est le prince Pimpondor; ça, c'est le fils du roi Matapa, un monarque qui vous vaut bien; ça, c'est l'amant de l'adorable Blanchette; qu'elle choisisse donc entre vous et moi, selon les lois de la chevalerie...

MIGONNET.

Je le trouve à conserver dans de l'esprit-de-vin avec sa chevalerie...

BLANCHETTE, *à Pimpondor.*

Ah! prince, c'est vous que je préfère!...

MIGONNET.

Hein?... vous entendez, Violente?

VIOLENTE.

Oh! tant d'audace me rend stupéfaite!... Ah! l'on s'est joué de moi... Migonnet, je te livre celui-ci... Quant à Blanchette, elle saura ce qu'il en coûte de me braver.

MIGONNET.

Voyons, jeune présomptueux, tu m'as dit que le roi Matapa était ton père. (*A un de ses gens.*) Marcassin, prends des notes; écris sur tes tablettes, le nom du roi de Matapa. (*A Pimpondor.*) J'irai attaquer ton père dans ses Etats, et je le mettrai dans un piteux état monsieur ton papa. Comprends-tu?

PIMPONDOR.

Tes menaces glissent sur moi... affreux grotesque.

MIGONNET.

Il a dit grotesque! (*Sur un signe de la fée Violente, ses femmes se sont emparées de Blanchette.*)

PIMPONDOR.

Défends-toi, misérable!

MIGONNET.

C'est-à-dire que je te défends de m'approcher.

BLANCHETTE.

Arrêtez!

MIGONNET.

Oui, c'est cela, qu'on l'arrête! (*On se jette sur Pimpondor qu'on désarme.*) Enfermez-le dans cette vigie.

PIMPONDOR.

Lâche!

MIGONNET.

Non! Ne le lâchez pas. (*On l'enferme dans la vigie: la fée la touche de sa baguette, elle se transforme en une cage de fer.*) Ah! ah! te voilà en cage, mon petit papillon. Je vais t'emmener dans mon royaume, où tu seras logé et nourri fort mal, je t'en donne ma foi. Mettez ce bel oiseau sur un de mes fourgons de bagages, et qu'on le cahote dans les ornières les plns raboteuses de la route.

PIMPONDOR.

Tyran, nous nous reverrons.

MIGONNET.

Par le diable, je l'espère bien!...

BLANCHETTE, *allant se jeter aux genoux de Migonnet.*

Grâce pour lui!...

VIOLENTE.

Blanchette, je puis te condamner à traîner, dans ce monde une existence d'épreuves et de misères... je puis t'exposer aux plus grands dangers... Une dernière fois, je te le demande... consens-tu à devenir la femme de Migonnet?

BLANCHETTE.

Plutôt mourir!

VIOLENTE, *aux femmes esclaves.*

Eh bien... qu'on la jette dans une barque, et qu'on la livre à la fureur des flots! (*On entraîne Blanchette.*)

MIGONNET.

Eh bien, et moi?

VIOLENTE, *à Migonnet.*

Si Blanchette, exposée à une mort certaine, m'appelle à son secours, tu peux la posséder encore; mais, si elle préfère mourir... mon pouvoir est impuissant à te la rendre.

MIGONNET.

Tâchez qu'elle vous appelle, car voilà le dix septième mariage que je manque. Vous auriez dû peut-être la prendre par la douceur; mais vous me direz que vous n'êtes pas la fée Violente pour rien. Au revoir, chère protectrice. Allons, misérables... en route... et qu'on prenne garde de me contrarier d'ici à une huitaine... car je suis d'une humeur féroce, qui n'est pas près de finir. En route! Violente, je vous salue.

Il s'éloigne avec sa suite. — La fée étend sa baguette vers la mer. — La tempête, qui avait cessé un moment, reprend toute sa fureur. — On voit Blanchette abandonnée sur une barque exposée aux dangers de la mer. Les vagues s'élèvent en mugissant, à une hauteur prodigieuse. L'écume des flots vient blanchir les rochers du rivage. Les éclairs se succèdent, le tonnerre éclate — Le rideau baisse sur ce tableau.

ACTE I.

Deuxième Tableau.

LA FERME ET LE MOULIN.

SCENE I.

LE PÈRE CHIENDENT, LA MÈRE CHIENDENT, PIERRETTE.
(*Pierrette pleure à chaudes larmes, son père et sa mère semblent la consoler.*)

PIERRETTE.

Hi! hi! hi! hi! hi!...

LE PÈRE CHIENDENT.

Ah ça, t'as pas bétôt fini... à la fin de ça?...

PIERRETTE.

Non, papa... Hi! hi! hi! hi!

LA MÈRE CHIENDENT.

Nous diras-tu ce qui te fait fondre comme ça... au bout du compte?

PIERRETTE.

Oh! y a ben de dequoi...

LE PÈRE CHIENDENT.

Si y a de quoi... dis ce qu'il y a... quand il y a de quoi on le dit...

PIERRETTE.

Pardine, c'est lui qu'en est cause...

LE PÈRE CHIENDENT.

Qui ça lui?

PIERRETTE.

Si c'était pas lui, qui que vous voudreriez que ça soye...

LE PÈRE CHIENDENT.

Oh! tiens!... j'perdons patience... Pierrette... la main m'démangeons...

LA MÈRE CHIENDENT, *à son mari.*

Allons, vas-tu pas la battre pour la faire rire, toi!...

PIERRETTE.

Pisque j'vous dis que c'est lui!... C'est-y pas comme si que je disais que c'est Petitpatapon...

LA MÈRE CHIENDENT.

Petitpatapon!...

LE PÈRE CHIENDENT.

Ton prétendu!...

PIERRETTE.

Ah! ouiche... mon prétendu!

LA MÈRE CHIENDENT.

Comment ah! ouiche. Est-ce qu'il a sangé à ton égard?

PIERRETTE.

Il a sangé de tout, à mon égard! Et ça de depuis la Saint-Martin dernière, que je pouvions pas l'croire... et que j'pouvions pas m'en faire élusion à c'theure... à preuve que je l'ai rencontré à c'matin, près de l'abreuvoir avec sa bourrique, qu'y m'a tant seulement pas dévisagée; et quand je lui ai demandé la cause de sa froidure, il s'en a en allé en chantant : Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.

LE PÈRE CHIENDENT.

Il t'a chanté : va-t'en voir...

LA MÈRE CHIENDENT.

S'ils viennent, Jean?...

PIERRETTE.

Oui! et c'est ben sûr qu'y m'aimons plus...

LA MÈRE CHIENDENT.

Lui qui en tenait tant pour toi!

PIERRETTE.

Oui, oui, il m'appelait Vénus!... et à c't'heure, il m'dit va-t'en voir s'ils viennent, Jean. Hi! hi! hi!

LE PÈRE CHIENDENT.

Bah! bah! C'est des bouderies d'amoureux, tout ça s'arrangera... j'lui ferons entendre raison... moi!... et s'y n'veux pas, morgué... y saura c'que vaut le père Chiendent!... un morveux comme ça... je te le moucherons d'importance...

PIERRETTE, *pleurant plus fort.*

Je n'veux pas qu'on l'y fasse du mal...

LA MÈRE CHIENDENT.

Allons, taisez-vous... le v'là, n'ayons pas l'air. (*A Pierrette.*) Renfonce-moi ce gros soupirs-là, (*à son mari*) et toi, pousse-le, au pied du mur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PETITPATAPON, *il tient un bouquet à la main, l'arrange et ne voit pas d'abord Pierrette et les autres.*

PETITPATAPON.

De la giroflée blanche... de la giroflée rouge... de la giroflée jaune...

LE PÈRE CHIENDENT, *à part.*

J'ons envie d' ajouter une giroflée à cinq feuilles... (*Il retrousse sa manche.*)

PETITPATAPON.

Je dis que v'là un bouquet muscadin... (*Apercevant les autres.*) Oh! les Chiendent!... (*Il cache son bouquet derrière lui.*)

LE PÈRE CHIENDENT.

Bonjour... Petitpatapon... ça va-t-y ben?... dis?...

LA MÈRE CHIENDENT.

T'es-t-y brave à c'matin... dis?...

PETITPATAPON.

Mais j'allons pas trop mal donc... et vous?...

PIERRETTE, *faisant la révérence.*

Vot' sarvante... Petitpatapon...

PETITPATAPON, *embarrassé.*

Ben des choses, Piarrette... Tiens, comme vous v'là toutes les troisses... pour lors sa santé elle est bonne... hein? après ça... le temps n'est pas trop fameux, pas vrai, et pourrait bien y avoir du bouillon... vu que les guernouilles chantaient joliment hier soir...

LE PÈRE CHIENDENT.

Je croyons qui s'moquions de nous, avec ses grenouilles, ce crapaud-là...

PIERRETTE.

Quoi donc que vous cachez-t'y darrière vout dos...

PETITPATAPON.

Oh! j' cachais point... c'est des fleursse que j' m'ai cueillites, pour son odeur, pour m'embaumer. (*It fait sonner l'r.*)

PIERRETTE.

C'est à vous que vous les destinions!...

PETITPATAPON.

Oui, je me les ai offertes, et je me les suis acceptées...

LE PÈRE CHIENDENT.

Tiens, Petitpatapon... assez de tergiversation coume ça... j'aimons pas les trente-six chemins... moi...

LA MÈRE CHIENDENT.

T'as raison, moun homme, faut qu'il se déshabille tout de suite... dedevant nous...

PETITPATAPON.

Comment! vous voulez ..

LE PÈRE CHIENDENT.

Tu comprenons ben... réponds à mon interjection, comme dit l' magister... Aimes-tu toujours Pierrette... veux-tu toujours épouser Pierrette ? (*Il relève sa manche.*)

PETITPATAPON, *à part.*

Diantre!

PIERRETTE.

Oh ! y a pas à dire, faut répondre, et tout de suite, et devant mon pare et ma mare itou...

PETITPATAPON, *avec prétention.*

Pierrette... père Chiendent... mère Chiendent... avant de me fourrer dans les nœuds de l'hyménée... puisque c'est comme ça que ça s'appelons, j' farfouille mon cœur et j' le consulte... m'unir aux Chiendent fut été mon vœu le plus cher... mais...

LE PÈRE CHIENDENT.

Assez... touche là... ça suffit...

PETITPATAPON.

Je continue... mais...

LA MÈRE CHIENDENT.

Allons, c'est ben... j' te comprenons... t'es toujours dans les mêmes indispositions...

PETITPATAPON.

Indisposition!... c'est p' t' être ça!...

PIERRETTE.

Par ainsi, rien n'est cassé?... (*A part.*) Il va m'offrir son bouquet...

PETITPATAPON

Cassé... pas positivement... mais permettez...

LE PÈRE CHIENDENT.

On te permet de l'aimer toujours... n'en parlons plus... tout est pour le mieux...

PETITPATAPON.

Mais non...

LE PÈRE CHIENDENT.

Mais si... (*A Pierrette.*) Tu vois ben que tu te faisais des nuages. (*Il rabaisse sa manche.*)

LA MÈRE CHIENDENT.

Allons... Pierrette... à tes poules... toi, not' homme, à tes fouins... Ah çà... ous qu'est donc Blanchette...

PETITPATAPON, *vivement.*

Oui... où est-elle donc la petite Blanchette?...

PIERRETTE.

Elle sera partie avec ses chèvres sur la montagne. (*A part.*) Il ne m'offre guère son bouquet tout d' même.

LA MÈRE CHIENDENT.

Non... je l'y avais dit de garder la ferme... Ah! j'avons eu une belle idée de recueillir cheux nous... cette fille-là...

LE PÈRE CHIENDENT.

Quand la mer nous l'a jetée sur le rivage, y a de ça bentôt huit jours, nous aurions dû deviner qu'al ne savait rien faire, à la manière dont elle était attifée.

PIERRETTE.

Une chose ben drôle tout d'même, c'est qu'al n'ait jamais voulu dire ni d'où al venait, ni ce qu'al était à de devant son naufrage...

PETITPATAPON.

Elle est peut-être née native d'un prince inconnu.

TOUS.

Bah!

PETITPATAPON.

Pourquoi que ça ne serait pas? (*A part.*) Ils la soigneront p't'être un peu mieux, en croyant ça.

LE PÈRE CHIENDENT.

Le fait est qu'on ne l'y donne jamais qu'une chique de pain noir à c'te fille et qu'on pourrait bien y joindre une jatte de lait, sans que ça soye trop coûteux...

LA MÈRE CHIENDENT.

Au fait, on ne sait pas ce qui peut arriver... Pierrette, tu l'y donneras une jatte pour la pousser à la reconnaissance... Mais il se fait tard, allons! chacun à sa besogne!...

PIERRETTE, *à part.*

Y n' m'offre toujours pas son bouquet... Oh! je saurai à qui qu'il le donnera!

CHOEUR.

AIR : *Malheur au séducteur.* (Chasse aux Grisettes.)

LA MÈRE, LE PÈRE CHIENDENT *et* PIERRETTE.

Allons, plus d'orage,
De mon / vot' mariage,
Le dénouement
Se fera promptement.

PETITPATAPON, *à part.*

Évitons l'orage,
Mais ce mariage,
Je l' crois franchement,
N'aura pas de dénouement.

SCENE III.

PETITPATAPON, *puis* BLANCHETTE.

PETITPATAPON.

Dire que c'te grosse fille-là me faisait gonfler le cœur, toutes fois et quantes je voyais accourir son nez retroussé, et qu'à présent je reste insensible comme un sac de farine devant ce même nez retroussé! Et tout ça, de depuis que Blanchette est ici! Une gardeuse de chèvres de rien du tout... qu'aura pas six liards de dot... et qui me fait pousser des soupirs et des vagissements à faire peur aux bestiaux... Comme l'amour vous retourne un meunier ! (*Musique.*) Oh! la v'là... avec Dinha sa chèvre favorite... Allons, bon ! v'là les vagissements qui me rempoignent!...

BLANCHETTE *entre avec sa chèvre qui mange dans sa main quelques feuilles d'arbre.*

AIR : *Voici venir les hirondelles.*

Dans les vallons, sur la montagne,
Dinha, suis-moi.
Pour seule amie et pour compagne,
Je n'ai que toi.

PETITPATAPON.

Pour t'aimer, Blanchette,
Sur terre, eh quoi!
N'y a-t-y donc qu' cett' bête?
Regarde-moi!

Il se pose comiquement.

Tiens, vous étiez là, Petitpatapon?

PETITPATAPON.

Oui,j'étions là, et je rêvassais de vous quand vous êtes advenue.

BLANCHETTE.

Est-ce que vous allez encore me parler de votre amour?

PETITPATAPON.

Mais oui, mais oui... et ça tant que vous me causerez des soubresauts dans la poitrine.... tant que j'aurons près de vous comme des ventouses qui me coupions la respiration. (*Poussant un gros soupir.*) Ou, ou ou ou ouf!!!! vous voyez.

BLANCHETTE, *d'un ton câlin.*

Petitpatapon... mon ami... ne m'aimez pas!

PETITPATAPON.

Blanchette, demandez-moi d'aller me fourrer sous la roue de mon moulin... Si ça peut vous distraire, j'irons!... mais ne pas vous aimer, ah ben! ah ben! (*Avec explosion.*) Blanchette, laisse-moi te bâiller ces fleursses que j'ai bouquetées à ton intention, et laisse-moi te bâiller le bâilleur avec, en laissant ton cœur un brin entrebâillé. (*Il lui offre le bouquet à genoux.*)

BLANCHETTE, *prenant le bouquet.*

J'accepte le bouquet, en échange duquel j'offre une bonne amitié, mais rien que ça.

PETITPATAPON.

L'amiquié.... c'est pas tout à fait ça que je désirons; mais ça commence à être de la famille... Je prenons l'amiquié, en attendant mieux. Ça viendra... vous verrez. D'abord, je suis un des plus cossus du pays, moi, savez-vous? et que j'ons su faire ma pelote malgré la guerre que ce gueusard de Migonnet a faite à notre monarque.

BLANCHETTE, *à part.*

Migonnet (*à Petitpatapon.*) Migonnet, dites-vous?...

PETITPATAPON.

Bé oui... un vilain laid qu'est arrivé on ne sait d'où... et qu'a attaqué la ville Joyeuse avec une armée de démons, quoi!... qu'il a tout saccagé, pillé... volé, même que notre pauvre roi Matapa n'a plus ni sou ni maille...

BLANCHETTE.

Le roi Matapa! (*A part.*) Son père!

PETITPATAPON.

Et qu'il en est réduit à se sarvir soi-même, à se faire la barbe soi seul.

BLANCHETTE.

Et son fils...

PETITPATAPON.

Le prince héréditaire et présomptueux est encore prisonnier de cet affreux Migonnet.

BLANCHETTE.

Pauvre Pimpondor!

PETITPATAPON.

Tiens! vous savez son nom?

BLANCHETTE, *rêveuse.*

Je l'ai entendu prononcer par le vieux berger de la montagne. (*A part.*) Est-ce le ciel qui m'a conduite ici!... dans ce pays, dévasté à cause de moi, près de ce roi que j'ai privé de son fils... ô Migonnet! Migonnet!... (*Elle va s'asseoir sur un banc.*)

PETITPATAPON.

Comme la voici penseuse et rêvassante... elle fisque mon bouquet, c'est bon signe!... ô Blanchette!

SCENE IV.

LES MÊMES, PIERRETTE, *avec une jatte de lait.*

PIERRETTE, *entrant portant une jatte de lait.*

Là, v'là la jatte.

PETITPATAPON.

Ciel! Pierrette!...

PIERRETTE, *à Blanchette qui ne la voit ni ne l'entend.*

Tenez, la chevrière... v'là du lait pour tremper vout'pain... (*Elle dépose la jatte sur le banc à côté d'elle.*) Hein?... le bouquet!... c'est elle qu'a l'bouquet!...

PETITPATAPON, *à part.*

Oh! la grrrrosse jalouse!

PIERRETTE.

Dites donc... Petitpatapon... c'est pour la chevrière que vous faites des bouquets... hein?... c'est du joli!...

BLANCHETTE, *à part.*

Que dit-elle?...

PETITPATAPON.

Eh ben, quel mal voyez-t-y vous à ça?

PIERRETTE.

Queu mal!... ah! l'horreur!... vous me repoussez donc finalement? (*Appelant.*) Maman! Ah! vous me plantez là!... (*Appelant.*) Papa!... Et vous croyez que j'alons avaler ça patiamment?..... Maman!... oh! non, non... et nous allons voir ça... Maman! papa!

PETITPATAPON.

Maman! Papa, maman, papa... queue braillarde que vous faites!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE PÈRE CHIENDENT ET LA MERE CHIENDENT.

LA MÈRE CHIENDENT.

Quoi que t'as à beugler comme ça... donc?

LE PÈRE CHIENDENT.

Quoi qu'il y a... hein?

PIERRETTE.

Il y a que Petitpatapon en conte à Blanchette... qu'il lui fait des bouquets...

LE PÈRE ET LA MÈRE CHIENDENT.

Ah! bah?

PIERRETTE.

Oui, et v'là la cause de sa froidure... Paraît que la chevrière l'a enjolé, l'a ensorcelé.

BLANCHETTE.

Par exemple!...

PETITPATAPON.

Eh ben! oui, je la goûte, je la prise, je l'idole, la chevrière...

PIERRETTE.

Oh! la, la!... Vous l'entendez?

PETITPATAPON.

Et vous, Pierrette... vous ne m'allez point... Et j' m'en allons pour ne point nous dire des choses qui pourraient offusquer vout' amour-propre... Bé le bonjour, les Chiendent... (*Il sort.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, *excepté* PETITPATAPON.

PIERRETTE.

Vous l'avez entendu... maman... et vous ne frémissez point d'indignation. . mais frémissez donc... papa...

LE PÈRE CHIENDENT.

Oui... ma fille... j'en suis-t-indigné!

LA MÈRE CHIENDENT.

Et dire que c'est c'te pas grand' chose-là qu'est cause de notre avanie.

LE PÈRE CHIENDENT.

Attends voir un peu; arrive ici, mijaurée... et ouvre ben tes oreilles. Nous avons évu la bonté de te confier nos chèvres et nos bestiaux à garder. Nous avons évu la faiblesse de te faire faire tous les travaux d' la ferme. Mais du moment que t'en abuses et que tu nous fais des misères... en su. juguant le promis de Pierrette... nous te flanquons dehors.

BLANCHETTE.

Oh! père Chiendent!

LA MÈRE CHIENDENT.

C'est ça! Tu vas prendre une feuille de chou, tu feras ton paquet dedans, et tu déguerpiras.

BLANCHETTE.

Vous me chassez?

PIERRETTE.

Oui... et c'est ben fait!

ENSEMBLE, *excepté Blanchette.*

AIR *du Serment.*

Tâche d'obéir,
Va-t'en, que le diable t'emporte,
Regarde not' porte
Afin d' jamais y revenir.

Ils sortent tous trois.

SCÈNE VII.

BLANCHETTE, *puis* LA FÉE DES BRUYÈRES, *sous la figure d'une vieille femme.*

BLANCHETTE.

Chassée!... sans asile!... que devenir!... que faire!... O ma marraine!... vous êtes bien vengée! (*Musique. — Une pauvre vieille portant un fagot sur son épaule parait au fond du théâtre. — Elle s'appuie sur son bâton. — Air: Un bandeau couvre les yeux.*)

LA FÉE.

Je n'en puis plus!... je succombe... je sens que je n'irai pas plus loin...

BLANCHETTE, *courant à elle.*

Qu'avez-vous, pauvre femme?

LA FÉE.

Je croyais pouvoir porter ce fagot jusqu'à ma chaumière.. mais je n'en aurai pas la force.

BLANCHETTE.

Eh bien, reposez-vous un instant sur ce banc... (*Elle l'y conduit.*) Quand vous serez reposée... je porterai ce bois jusqu'à votre demeure et vous vous appuierez sur mon bras pendant la route.

LA FÉE.

Merci... j'accepte... et je vous demanderai un peu d'eau pour apaiser ma soif...

BLANCHETTE, *lui offrant son lait.*

De l'eau... buvez plutôt cette tasse de lait...

LA FÉE, *la prenant.*

Mais... c'est ton déjeuner, sans doute...

BLANCHETTE.

Oh! je n'ai pas faim, bonne vieille...

LA FÉE.

Pas d'appétit... à ton âge... (*Au moment de boire la Vieille regarde le lait et dépose l'écuelle sur le banc.*) C'est etrange!...

BLANCHETTE.

Que regardez-vous si attentivement?...

LA FÉE.

Je vois dans ce lait tout ce qui se passe dans ton cœur...

BLANCHETTE, *dans le plus grand étonnement.*

Comment?

LA FÉE.

Oui, j'y vois de l'amour... Oh! oh! ma mie, c'est d'un prince que nous sommes éprise...

BLANCHETTE.

Vous voyez cela?

LA FÉE.

J'y vois encore, mon enfant, que ton amour n'est pas ordinaire, et que pour ton bien-aimé, tu serais capable d'entreprendre de grandes choses...

BLANCHETTE.

Oh! oui!... Mais hélas, sais-je seulement s'il vit encore!

LA FÉE, *regardant toujours l'écuelle de lait.*

Oui, il vit encore... (*Mouvement de joie de Blanchette.*) mais il est prisonnier d'un méchant homme, et il est bien gardé.

BLANCHETTE, *vivement.*

Vivant!.. et dans quel pays?... et comment le revoir?.. pouvez-vous me le dire? Oh! regardez, regardez encore...

LA FÉE.

Une mouche vient de tomber dans le lait... Je ne puis plus rien voir...

BLANCHETTE.

Quel malheur!

LA FÉE, *se levant.*

Rassure-toi, jeune fille.... ton bon cœur, ta constance te rendent intéressante à mes yeux, et je veux te protéger.

BLANCHETTE.

Vous! pauvre vieille!

LA FÉE.

Moi-même, ma mie, qui ne suis ni aussi pauvre, ni aussi vieille que tu crois. (*Musique.—Elle se transforme et devient jeune et belle.*)

BLANCHETTE.

Que vois-je!

LA FÉE.

La Fée des Bruyères... Je suis la protectrice des amours sincères... Je protége les amants fidèles; par malheur je n'ai pas autant de besogne que j'en voudrais... Ton attachement pour le prince est profond... Cela me suffit... Parle... Que désires-tu?

BLANCHETTE.

Réparer le mal que j'ai fait... Oh! ce n'est pas le courage qui me manque... mais que peut une pauvre fille...

LA FÉE.

Tu as raison... Ta jolie figure et ton sexe t'exposeraient à mille dangers. Il faut te mettre à l'abri de ces périls, et pour cela... (*Elle la frappe de sa baguette, et la paysanne Blanchette devient un élégant chevalier.*)

BLANCHETTE.

Quel changement!

LA FÉE.

Tu n'es plus la timide Blanchette. Tu te nommeras désormais le prince Fidèle, et pour que tu puisses mener un train digne de ton rang.. regarde. (*Elle va toucher le fagot qui se transforme en un coffre de maroquin rouge.*) Ce coffre est rempli de riches habits, d'or, de bijoux... Il te suivra partout. Tu n'auras qu'à frapper du pied en disant: Coffre de maroquin, viens à moi! Aussitôt il apparaîtra...

BLANCHETTE.

Bonne et généreuse fée, que de reconnaissance!... (*Elle se prosterne devant la Fée.*)

SCENE VIII.

Les Mêmes, PETITPATAPON.

PETITPATAPON, *accourant.*

Mamzelle Blanchette! Mamzelle Blanchette! Eh ben... ousqu'al est donc.. je ne la voyons plus... (*A la Fée.*) Pardon, excuse, madame... ô la belle dame.. et vous, monsieur... pardon, excuse, monsieur... pourreriez-vous ben me dire... Hein? quoique je voyons?... cette figure-là... J'ons-t-y la berlue!... Mais c'est Blanchette...

BLANCHETTE, *riant.*

Oui, mon cher Petitpatapon, c'est Blanchette la chevrière!

PETITPATAPON.

Comment, mamzelle, vous êtes un homme!

BLANCHETTE.

Comme tu vois...

PETITPATAPON.

Je comprenons maintenant pourquoi que vous refusiez d'être ma femme... Ah! je suis-t-humilié de ma naïve bêtise... je soupirions pour un garçon! Ah!...

BLANCHETTE.

Ecoute-moi, je suis le prince Fidèle.

PETITPATAPON, *s'inclinant avec respect.*

Vous, un prince?

BLANCHETTE.

Des motifs secrets m'avaient fait prendre le déguisement que je viens de quitter. Je t'ai promis mon amitié... veux-tu devenir mon écuyer et me suivre partout?

PETITPATAPON.

Je serions l'écuyer d'un prince?

LA FÉE.

Oui, si tu promets de lui être fidèle et dévoué.

PETITPATAPON.

Fidèle au prince Fidèle... Oh! je le jurons sur la roue de mon moulin. (*La Fée le touche de sa baguette, il se trouve avoir aussitôt de beaux habits.*)

PETITPATAPON.

Jarnigois!... c'étiont-y possible!... c'étiont-y moi qu'étions si biau que ça!...

BLANCHETTE, *qui se nomme désormais le prince Fidèle.*

Remercie la bonne fée des Bruyères...

PETITPATAPON.

Madame étiont une *Fais!*... j'aurions dû le deviner à son joli costume de rien du tout... Gn'y a que les *Fais* pour être si ben mises sans être habillées. (*Se regardant.*) Oh! mais... oh! mais... queu genre cossu!.. jarnigoton!... Oh! bé, t'nez, mam' la *Fais*, pendant que vous y étions... j'voudrions ben vous d'mander encore une faveur...

LA FÉE.

Que veux-tu?

PETITPATAPON.

Ce seriont d'avoir une langage au niveau de mes affutiaux.. avec des pelures argentées comme ça... est-ce que j'pourrions pas avoir une langue un tantinet dorée?... J'parlons quant à c't'heure comme un oison, vu que j'ons jamais évu d'inducation, mais drès que je devenons un mossieu...

LA FÉE, *le touchant de sa baguette.*

Sois satisfait.

PETITPATAPON, *fait un mouvement, puis se met à remuer les lèvres pendant un instant sans rien dire.*

Oh! c'est étonnant! ma langue semble se détortiller.. Oh! merci, madame... D'honneur, il eût été incohérent que je m'énonçasse comme naguères... mon élocution champêtre n'eût pu marcher de pair avec l'enveloppe supercoquentieuse dont vous avez doté mon être. Oh! mais c'est prestigieux avec quelle vélocité le mot se précipite sur mes lèvres pour traduire ma pensée fugitive; seulement, je ne comprends pas beaucoup ce que je dis.

LA FÉE, *à Fidèle.*

Tu as un bon serviteur... mais pour t'aider dans la lutte qui va s'engager, il te faut d'autres auxiliaires... je vais les réunir... Demain, aux premiers rayons du soleil, trouve-toi dans la forêt, à l'endroit appelé Carrefour des Fées.

FIDÈLE.

J'y serai.

ENSEMBLE.

AIR *de Lady Henriette.* (Biche au bois.)

LA FÉE.

Dès demain tu seras en voyage.
Mais pour réussir dans ton projet,
Arme-toi d'audace et de courage,
A combattre, enfin, sois toujours prêt.

FIDÈLE *et* PETITPATAPON.

Dès demain je veux être en voyage,
Et pour réussir dans mon projet,
Oui, j'aurai l'audace et le courage.
A combattre, enfin, je suis tout prêt.

Adieu, bonne fée. (*La Fée sort.*)

PEPITPATAPON.

La voilà partie... et nous, mon prince, vers quel but dirigeons-nous nos pas incertains? où allons-nous?

FIDÈLE.

A la ville d'abord, au palais du roi Matapa... suis-moi...

PETITPATAPON.

Oui, prince... (*Fidèle s'éloigne le premier. Son coffre le suit — Petitpatapon regarde cela avec étonnement.*)

FIDÈLE.

Tiens... tiens... tiens... cette malle qui marche toute seule.. pas mal... pas mal...

SCÈNE IX.

PETITPATAPON, PIERRETTE, *arrivant tout à coup par le fond.*

PIERRETTE.

En croirais-je t'y mes yeux !... c'est-y ben lui-même en parsonne?

PETITPATAPON.

Oh! en croirais-je t'y! c'est y ben! en parsonne!... quel style! ma chère... ce langage grossier m'irrite les nerfs.

PIERRETTE.

Quoi qui s'est passé? quoi que c'est? quoi qu'y a?

PETITPATAPON.

Je conçois que votre surprise égale la stupéfaction de votre étonnement... mais il faudrait pour que je vous expliquasse cela, que j'entrasse dans un dédale d'événements hyperboliques et fantasmagoriques.

PIERRETTE.

Mais j' comprenons pas un mot de ce que vous dites.

PETITPATAPON.

Ni moi non plus. (*A part.*) J'ai peur d'avoir trop d'esprit à cette heure... si ça allait me rendre bête. (*Haut.*) Au revoir, Pierrette...

PIERRETTE.

Mais dites-moi donc...

PETITPATAPON.

Des relations princières m'emportent loin d'ici... Au revoir, mon enfant.

AIR : *Ron, ron, ron, petitpatapon.*

J' vais fair' le tour du monde,
Eh ! ron, ron, ron,
Petitpatapon !
Mais comm' la terre est ronde,
Nous nous retrouverons,
Ron, ron !
Un jour nous nous r'verrons.

Musique jusqu'à la fin du tableau.

ENSEMBLE.

PIERRETTE.

Il va courir le monde,
Et ron, ron, ron,
Petitpatapon !
Mais comm' la terre est ronde,
Nous nous retrouverons,
Ron, ron.

(*Petitpatapon sort.*)

PIERRETTE, *pleurnichant.*

Petitpatapon!... Petitpatapon!... Eh bien, il s'en sauve... et sans me dire quand y reviendra... et je ne le reverrions plus... Oh! rien qu'à cette idée-là, j'aimons mieux me périr... oui, c'est ça, j'vas aller me fourrer dans l'étang aux guernouilles

LA FÉE, *dans les airs.*

Arrête!

PIERRETTE, *qui ne voit pas la fée invisible pour elle.*

Hein! qui me parle ?

LA FÉE

Ton amour est vrai... tu vivras... prends cette écharpe. (*Elle laisse tomber une écharpe de gaze.*) Lorsque tu souffriras trop de l'absence de celui que tu aimes, entoure ta taille de ce talisman, et pendant une heure tu seras transportée auprès de lui. Adieu, sois discrète. (*La Fée s'éloigne.*)

PIERRETTE, *qui a ramassé l'écharpe.*

C'est-y possible!... quoi! avec ça j'pourrions le revoir... rien qu'une heure; c'est peu... mais c'est égal... Papa, maman, tout le monde... non! faut rien dire à personne... courons plutôt cacher avec soin cette précieuse écharpe. (*Elle sort en courant.*)

Troisième Tableau.

LE PALAIS DE MATAPA.

A gauche, une table avec une robe et des fers à repasser. — A droite, un pliant.

SCÈNE I.

LE ROI MATAPA, LA REINE.

LE ROI, *de l'intérieur.*

Madame la reine ?

LA REINE, *de même de l'autre côté.*

Que me voulez-vous, sire?

LE ROI, *entrant en scène avec une vieille trousse. — Le Roi et la Reine sont couverts d'habits riches, mais très-délabrés.*

Eh bien, ce fil, cette aiguille que je vous ai demandés ?

LA REINE, *entrant.*

La voici, mon seigneur et maître... si j'ai tardé à venir, c'est que j'ai des fers au feu.

LE ROI, *poussant un soupir.*

Ah! oui, pour votre repassage!

LA REINE.

Mais je puis raccommoder votre haut de chausses en attendant; je ne souffrirai pas que vous, le roi...

LE ROI.

Je fasse le métier de tailleur, en vieux... c'est peu récréatif, j'en conviens; moi, le roi Matapa, souverain de la ville Joyeuse et de ses dépendances, être réduit à raccommoder mes chausses!... à me remettre des fonds de culotte...

LA REINE.

Hélas!...

LE ROI.

Et vous, madame la reine, obligée de vous ravaler jusqu'à la condition de blanchisseuse en gros... et enfin de repasser vos collerettes et d'empeser vos jupons de dessous... Une reine condamnée à cet empois... non, je veux dire à cet emploi!

LA REINE, *soupirant.*

Il faut prendre le temps comme il vient...

LE ROI.

Et les guignons comme ils sont...

LA REINE.

Nécessité fait loi!... Mais tout malheur a son terme... Après l'orage vient le beau temps...

LE ROI.

Oh! bon!... vous allez encore me mitrailler de proverbes... Et c'est à ce pendard de roi Migonnet que nous devons cette débine royale!... un monarque que je n'avais jamais coudoyé... que je ne connaissais ni de face ni de profil... qui s'en vient nous détrousser de fond en comble...

LA REINE.

Et qui retient prisonnier notre enfant chéri... notre Pimpondor, l'héritier du trône...

LE ROI.

A-t-il assez ravagé cette ville, autrefois si cossue et si florissante!... La ville Joyeuse, comme on l'appelait... ce n'est plus maintenant que le pays des loques... Mais ces plaintes rétrospectives sont oiseuses... Allons... reine, de la philosophie et continuons notre besogne! (*Le Roi se met à coudre et la Reine à repasser.*)

AIR : *Travaillons, mesdemoiselles.*

LE ROI.

Au destin qui nous ballotte
Résignons-nous désormais,
Pour avoir des fonds d' culotte,
Je n'ai plus de fonds secrets.

REPRISE ENSEMBLE, *en travaillant.*

Au destin, etc.

SCENE II.

LE ROI MATAPA, LA REINE, UN PAGE *annonçant, puis* BRILLANCOURT.

LE PAGE.

Le comte de Brillancourt, ministre des finances.

LE ROI.

Il arrive à point nommé... qu'il entre! (*Musique. — Entrée*

de Brillancourt; il tient derrière lui, et de façon à lui masquer le dos, un énorme portefeuille rouge.)

BRILLANCOURT, *au Roi, après s'être incliné devant la Reine*

Qu'il me soit permis de déposer à vos pieds...

LE ROI. *qui continue à coudre; il a des lunettes.*

Tout ce que tu voudras... dépose, mon ami... dépose... Te serait-il rentré quelque argent? Voyons, parle... les impôts se prélèvent-ils un peu ?

BRILLANCOURT.

Hélas ! sire.

LE ROI.

Cet hélas, ne sent pas bon!

BRILLANCOURT.

Les percepteurs ont beau envoyer du papier bleu, du papier blanc et du papier vert... Ils en sont pour leurs frais de papier...

LE ROI, *enfilant son aiguille.*

Nous sommes décidément bien raffalés, mon pauvre Brillancourt, ma parole! Ça en devient risible... Vois! ton roi qui s'éveille en faisant des reprises, mon ami... Ton roi se livre aux points arrière... A propos de ça, tu ne connaîtrais pas un petit tailleur qui fasse crédit...

BRILLANCOURT.

Ma réponse, sire, la voilà : jetez un coup d'œil sur le dos de votre ministre des finances. (*Il démasque son dos.*)

LE ROI.

Oui, ton pourpoint est malade aussi; il est hydropique... on lui a fait la ponction.

BRILLANCOURT.

Quand je sors, je mets habilement mon portefeuille de cette façon, et l'on ne voit rien... (*Il cache son dos avec son portefeuille.*)

LE ROI.

C'est très-adroit... les hommes d'État se tirent de tout. Ta main, ami, et que deux grands débris se consolent entre eux! .. Tu le vois, un portefeuille est toujours bon à quelque chose. Si tu te fais une déchirure par devant, je te donnerai un second portefeuille. Tu as déjà les finances pour le dos, eh bien! je te flanquerai l'intérieur sur l'estomac! Dis-moi, as-tu déjeuné, Brillancourt?

BRILLANCOURT.

Sire, je vous avoue que j'ai oublié de remplir cette fonction.

LE ROI.

Eh bien, tu déjeuneras avec ton monarque, là... sans façons...

LA REINE, *bas au Roi.*

Quelle imprudence!

LE ROI.

Bah! à la fortune du pot. (*Appelant.*) Holà, mon page! (*Le Page paraît.*) Faites venir mon officier de bouche. (*Le Page sort.*)

LA REINE, *au Ministre.*

Excellence, vous savez, quand on fait ce qu'on peut...

LE ROI.

On fait ce qu'on doit... c'est encore un proverbe. Si l'on pouvait se nourrir de ça, grâce à la reine, on vivrait grassement ici...

LE PAGE, *revenant et annonçant.*

L'officier de bouche.

SCENE III.

LES MÊMES, FINAMBOUCHE, *il est grand et excessivement maigre.*

LE ROI.

Ah! te voilà, mon cher Finambouche. (*Finambouche s'incline.*) Arrive ici... les Finances déjeunent avec nous; nous voudrions bien faire les choses... Qu'as-tu à nous offrir?

FINAMBOUCHE.

Sire, nous avons un restant de gigot, un restant de pâté et un restant de salade: trois restants!

LE ROI.

Eh! mais, il est certains rogatons qui sont encore bien bons. Tâche de donner à ça une petite tournure, et joins-y deux bottes de petites raves... bah!

BRILLANCOURT.

Sire, ne faites pas de folies pour moi!

LE ROI.

Laissez donc, Brillancourt, laissez donc, on n'a pas, tous les jours, les Finances à sa table... Va, Finambouche, et cherche derrière les fagots, s'il ne reste pas une vieille bouteille de cidre.

AIR *du Roi d'Yvetot.*

Ce n'est pas un festin de roi,
Un déjeuner de prince,
Qu'ici je t'offre, mais, ma foi,
Si le repas est mince,
Nous chanterons comme des gueux,
Puisqu'en chantant ils sont heureux
Entre eux.
Si la richesse n'est plus là,
La gaîté la remplacera,
La, la,

LA REINE *et* BRILLANCOURT, *reprenant avec le roi.*

Si la richesse n'est plus là,
La gaîté la remplacera,
La, la.

SCENE IV.

LES MÊMES, PETITPATAPON.

PETITPATAPON, *au fond.*

Le roi Matapa, s'il vous plaît?

LE ROI.

C'est moi... que signifie?...

PETITPATAPON.

Pardon, majesté, si j'entre ainsi... mais vos antichambres offrent l'image d'un vaste désert où vos pages brillent par leur absence.

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

J'interrogeais toutes les portes closes,
Mais l'écho seul répétait mes accents;
Et comm' tous deux nous disions les mêm's choses,
Ce manég'-là pouvait durer longtemps.
Aussi, j'ai cru prudent de m'introduire,
De m'annoncer moi-même, excusez-moi.
Adroitement, je m'adresse à vous, sire,
Pour être sûr d'arriver jusqu'au roi.
Très-humblement, je m'adresse à vous, sire,
Pour obtenir audience du roi.

LE ROI.

Mais il me semble que l'audience est commencée

BRILLANCOURT, *à Petitpatapon.*

Voyons, que voulez-vous? que désirez-vous?

LA REINE, *au Roi.*

C'est peut-être un créancier?

LE ROI, *à Petitpatapon.*

S'il s'agit d'affaires de finances, je vous laisse avec mon ministre. Réglez avec lui.

PETITPATAPON.

Non sire... j'arrive en ambassadeur. Mon maître, le prince Fidèle, sollicite l'honneur de s'incliner devant votre majesté.

LE ROI.

Ah! le prince Fidèle!... Je n'en ai jamais entendu parler... mais ne pouvons-nous savoir dans quel but?...

LA REINE.

Dans quelle intention?...

BRILLANCOURT.

Pour quel motif?. .

PETITPATAPON, *avec prétention.*

Point ne le sais... mais ce que puis dire... c'est qu'il a en grand souci le bonheur de votre majesté...

LE ROI.

Oh! alors, qu'il vienne, qu'il entre, qu'il soit le bien venu...

PETITPATAPON.

Vers lui je dirige mes pas... heureux de faire diligence, pour mettre une digue à votre impatience. (*A part.*) Que je m'exprime donc avec élégance! (*Il sort.—Musique jusqu'à l'arrivée du prince Fidèle.*)

LE ROI.

Holà, mes pages! Mes pages!... Un prince qui vient visiter mes États... et le recevoir dans cet état... et ce pourpoint qui a des jours de souffrance... c'est au coude surtout. . Brillancourt, [illegible]... je me tiendrai de cette façon... ça dissimulera la crevasse... Le voici... attention! (*Musique.*)

SCENE V.

LES MÊMES, LE PRINCE FIDÈLE, PETITPATAPON.

PETITPATAPON, *annonçant.*

Le prince Fidèle.

FIDÈLE.

Sire, j'ai appris vos malheurs et je viens mettre au service de mon roi, mon bras, mon épée, ma vie.

LE ROI MATAPA.

Mon jeune ami, ça n'est point de refus. Mais franchement, je ne vois pas beaucoup à quoi pourraient me servir ces trois choses?... A moins que vous ne disposiez d'une armée gigantesque.

FIDÈLE.

Non, sire, je n'ai que mon courage.

LE ROI.

C'est gentil, certainement... mais pour faire rendre gorge à mon ennemi, il faudrait mieux que cela. Vous n'ignorez pas sans doute que le sacripant qui m'a tout enlevé, est un drôle qui possède des troupes nombreuses... et moi, je ne puis vous fournir aucun soldat; car, à vous parler franc, nous sommes dans une panne atroce...

FIDÈLE.

Sire, je le sais...

LE ROI.

Eh bien, alors, avec vous je ne ferai pas de cachotteries... Tenez, jugez de notre situation par ce pourpoint qui est le plus cossu de ma garde-robe.

FIDÈLE.

Permettez-moi, sire, de vous offrir, avant tout, des vêtements dignes de votre rang.

LE ROI.

Comment! vous voudriez?...

FIDÈLE.

Coffre de maroquin, viens à moi! (*Le coffre paraît. Musique.*

LA REINE.

C'est inouï!

LE ROI.

Voilà un coffret bien obéissant.

BRILLANCOURT.

Il n'est pas très-gros.

FIDÈLE.

Il suffira, je l'espère, à contenter Sa Majesté. Coffre, ouvre-toi! (*Le coffre s'ouvre seul. Il en sort un portemanteau couvert de riches vêtements.*)

LA REINE.

Est-il possible?

LE ROI.

Mais ces vêtements sont d'une richesse incomparable!...

FIDÈLE.

Ils sont pour vous, sire...

LE ROI.

Parbleu! je voudrais me voir dans celui-ci...(*Il s'habille.*)

PETITPATAPON, *l'aidant.*

Sire, si vous le permettez?...

LE ROI.

Je te permets, mon ami, je te permets... (*Bas à Brillancourt.*) Profite donc de l'occasion. (*A Fidèle.*) C'est mon ministre des finances.

FIDÈLE, *au Ministre.*

Monseigneur, veuillez choisir à votre tour.

BRILLANCOURT.

Que de générosité!... (*A part.*) J'ai envie de lui emprunter dix francs.

FIDÈLE, *allant prendre dans le coffre un collier de perles et de diamants.*

Veuillez, madame la reine, accepter ce collier...

LA REINE.

Prince!... Mais voyez donc, sire, ces diamants sont d'une grosseur, et ces perles...

LE ROI.

Mais ce collier vaut un royaume. Mon jeune ami, vous nous voyez éblouis, renversés...

BRILLANCOURT.

Épaté... je suis épaté!

FIDÈLE.

Majestés, ceci n'est rien... j'ai une ambition plus grande.. celle de vous rendre les richesses que l'infâme Migonnet vous a prises... celle de délivrer votre fils, l'héritier de la couronne... et j'arriverai à ce double but, ou je perdrai la vie.

LE ROI, *avec chaleur.*

Bouillant jeune homme, ou tu as un coup de marteau ou tu possèdes des ressources merveilleuses... et j'adopte cette dernière hypothèse. Pars donc, mon jeune ami, ne perds pas de temps, rapporte-moi le trésor royal...

LA REINE.

Ramenez-nous notre enfant!

FIDÈLE.

AIR *de Nabucco.* (Belle aux cheveux d'or.)

Oui, comptez sur ma vaillance,
Je serai votre vengeur!
Au retour, j'ai l'espérance
De vous rendre le bonheur.

CHOEUR.

LE ROI, LA REINE, BRILLANCOURT.

Nous comptons sur sa vaillance,
Puisse-t-il être vainqueur!
Qu'il emporte l'espérance
e nous rendre le bonheur.

PETITPATAPON.

Oui, comptez sur sa vaillance,
Et comptez sur ma valeur;
Oui, nous avons l'espérance
De vous rendre le bonheur.

Fidèle s'éloigne par le fond avec Petitpatapon. Finambouche, qui entre par la gauche, fait un signe au roi pour lui annoncer que le déjeuner est servi. Le roi donne la main à la reine et est suivi de Brillancourt et des pages. Le théâtre change et représente la forêt des Fées.

Quatrième Tableau.

LA FORÊT DES FÉES.

Une vaste forêt avec des arbres séculaires. Le prince Fidèle est endormi sur un banc de mousse. Petitpatapon dort à ses pieds.

SCENE I.

FIDELE *et* PETITPATAPON, *endormis*, LA FÉE DES BRUYERES *et peu après une foule de* NYMPHES.

La fée sort d'une touffe de bruyères, aperçoit Fidèle, fait un signe. Tous les arbres s'ouvrent et donnent passage à des dryades. — Danses.

LA FÉE.

Ma protégée se réveille.. partez, mes sœurs, et envoyez-moi ceux que j'ai choisis, pour l'accompagner et la défendre. (*Les Nymphes s'éloignent.*)

FIDÈLE, *s'éveillant.*

J'ai dormi bien longtemps, peut-être... (*Apercevant la Fée.*) C'est elle!... ma protectrice!

LA FÉE.

Chère Bianchette, avant de me séparer de toi, j'ai voulu te donner les compagnons que je t'ai promis.

FIDÈLE.

Où sont-ils?

LA FÉE.

Avant la fin de cette journée ils seront à tes ordres. A dater de ce moment, cherche, questionne, écoute et choisis parmi ceux que tu rencontreras... ton intelligence doit rassembler les auxiliaires qui peuvent assurer le succès de ton entreprise... Quand tu les auras réunis, tu me reverras, et je t'apprendrai alors ce qu'il te restera à faire... Adieu! (*La Fée sort.*)

SCENE II.

PETITPATAPON, *toujours endormi*, LE PRINCE FIDELE.

PATITPATAPON, *rêvant.*

Pierrette! finissez!... O la grosse jalouse... Hein?... elle emporte mon nez... aïe!... ouf! ça ne se fait pas! (*Il s'éveille en sursaut.*)

FIDÈLE.

Qu'as-tu donc à crier ainsi? Allons, debout, et en route!

PETITPATAPON.

Debout... je le veux bien... Quant à la route... veuillez m'in-

diquer celle qu'il faut suivre, car en voici plusieurs... Tiens... qu'est-ce que je vois là...

FIDÈLE.

Que vois-tu ?

PETITPATAPON.

Ah! voilà un gaillard, par exemple... voilà un vrai gaillard...

SCENE III.

LES MÊMES, FORTE-ÉCHINE, *portant sur son épaule un arbre quatre fois gros comme lui, et de vingt pieds de longueur. L'orchestre joue l'air :* Aussitôt que la lumière. *Forte-Échine a le patois provençal.*

FORTE-ÉCHINE, *déposant l'arbre.*

Et d'une... je croyais *cé* tronc-ci... plus lourd que cela... il ne pèse rien cette bagasse... c'est un vrai bouchon de liége...

PETITPATAPON.

Prince, l'entendez-vous? (*A Forte-Echine.*) Il paraît, mon brave, que nous avons des reins un tantinet solides...

FORTE-ÉCHINE, *se préparant à allumer sa pipe.*

Serait-ce à cause de cette badine que vous dites ça?...

PETITPATAPON.

Cet énorme tronc d'arbre, une badine!... vous badinez...

FORTE-ÉCHINE, *battant le briquet.*

Voilà une belle pesée!... ce baliveau n'est qu'une allumette avec quoi que j'allumerais ma pipe... si je n'avais point *du* l'amadou... Mais j'ai pas le temps de causer. Savez-vous que j'en ai trois cents à abattre comme celui-là... d'arbres... afin d'avoir une charge raisonnable pour l'emporter, ce soir, à la ville?

PETITPATAPON.

Vous êtes de force à porter trois cents arbres de cette taille-là?....

FIDÈLE.

Ne plaisantez-vous pas?

FORTE-ÉCHINE.

Seigneur, on me nomme Forte-Échine, né natif des gorges d'Ollioule; et si l'on pouvait me charger toute la forêt sur les épaules... tron de l'air!... je me ferais fort de la transporter n'importe où... qu'on me le commanderait, et donc!

FIDÈLE, *à part.*

Cet homme doit être un de ceux dont m'a parlé la fée.

PETITPATAPON.

Eh bien, monsieur Forte-Échine... il faudrait que vous me dissiez pas mal de gros mots, pour que je vous cherchasse dispute... Ça va bien?

FORTE-ÉCHINE, *lui tendant la main.*

Rondément... et vous?

PETITPATAPON, *lui donnant la main.*

Ne serrons pas trop fort... Oh!... aïe!... Quel étau!

FIDÈLE, *à Forte-Échine.*

Dites-moi, mon brave, gagnez-vous beaucoup dans votre état de bûcheron?

FORTE-ÉCHINE.

Ça n'est point lourd... mais quand on est seul..

PETITPATAPON.

Vous n'êtes pas marié?

FORTE-ÉCHINE.

Allons!... c'est assez de porter du bois sur mon dos... je n'en veux point avoir par-dessus la tête.

PETITPATAPON.

Ah! ah! c'est assez méchant ce que nous disons là!

FIDÈLE.

Eh bien, si vous voulez me suivre, entrer à mon service, je vous donnerai tous les mois une bourse semblable à celle-ci?

FORTE-ÉCHINE, *prenant la bourse et la pesant.*

Tron de l'air!... mais c'est plus que je ne gagne en deux ans! Oui, que j'y entre à votre service, mon jeune seigneur... mais j'en ferai jamais assez pour votre argent donc!... Qu'est-ce que vous voulez que je fasse, dites?... Voulez-vous que je déracine toute la forêt?... Voulez-vous que j'emporte sur mon dos la première maison que nous rencontrerons?

PETITPATAPON.

Ah! oui... ah! oui!...

FORTE-ÉCHINE

Voulez-vous que je joue avec votre écuyer, comme avec un volant ou une balle élastique?

PETITPATAPON.

Ah! non, par exemple, ah! non!...

FORTE-ÉCHINE.

Et que je le lance par-dessus ce gros chêne?

PETITPATAPON *va s'asseoir sur le banc qui est au pied de l'arbre et s'y cramponne.*

Pas de plaisanterie comme ça, s'il vous plaît!...

FORTE-ÉCHINE, *riant.*

Allons, pétit... ne nous fâchons pas... c'était pour plaisanter un peu... c'est encore pour vous dire amicablement que quand vous serez fatigué, je vous prendrai sur ma main comme ceci, et vous porterai comme cela... (*Musique. — Il enlève le banc sur lequel est Petitpatapon, à bras tendu.*) Mais il ne pèse pas plus qu'une sardine, cet écuyer!

PETITPATAPON, *effrayé.*

Vous allez me laisser tomber et me casser quelque chose!...

FORTE-ÉCHINE.

Pas de mal! pétit... pas de mal!... (*Il le remet à terre.*)

FIDÈLE, *à part.*

Cet homme est doué d'une force surnaturelle, il me sera utile. (*Haut.*) Partons...

FORTE-ÉCHINE.

A vos ordres... mais j'aperçois là-bas un ami que je voudrais prévenir... et c'est un gaillard qui marche si vite que si je ne l'arrête pas au passage, je ne pourrai jamais le rattraper. (*Appelant.*) Eh! Fend-l'Air!... (*Musique. — On voit Fend-l'Air traverser le théâtre comme une flèche.*)

FIDÈLE.

Qu'est-ce que cela?

PETITPATAPON.

C'est pas un homme... c'est une flèche, c'est une hirondelle.

FORTE-ÉCHINE.

Attendez; le voilà qui revient. Par ici, Fend-l'Air; par ici.

SCENE IV.

LES MÊMES, FEND-L'AIR, *entrant en faisant des bonds et des culbutes.*

FORTE-ÉCHINE, *riant.*

Ce diable-là... il ne peut jamais rester en place.

FIDÈLE, *l'examinant.*

Quel est cet homme?

FORTE-ÉCHINE.

Je vous présente mon ami Fend-l'Air. Personne ne peut le dégoter à la course; mais si la nature lui a donné des jambes sans pareilles, elle lui a refusé une langue... Ce pauvre Fend-l'Air, il est muet.

PETITPATAPON.

On ne peut pas tout avoir.

FIDÈLE.

Si ton camarade veut me suivre avec toi et aux mêmes conditions, je le prends aussi à mon service.

FORTE-ÉCHINE.

Oh! je réponds de lui... et pour lui... mon jeune seigneur... Arrive ici, Fend-l'Air, que je te conte ça... (*Il parle bas avec Fend-l'Air. On voit alors entrer un homme qui a deux oreilles énormes, qui se couche à terre et semble écouter. Musique.*)

SCENE V.

LES MÊMES, FINE-OREILLE.

PETITPATAPON.

Qu'est-ce qu'il fait, celui-là? Qu'est-ce qu'il fait?

FIDÈLE, *à Fine-Oreille.*

A quoi t'occupes-tu, l'ami?

FINE-OREILLE.

Chut! J'ai besoin de quelques plantes, et j'écoute l'herbe qui va sortir... pour choisir celle qu'il me faut.

FIDÈLE.

Quoi! vous avez l'ouïe assez subtile pour entendre pousser l'herbe?

FINE-OREILLE.

C'est pour cela qu'on m'a surnommé Fine-Oreille.. (*Il écoute.*) Rien ne pousse à cet endroit...

FIDÈLE.

Mais alors vous pouvez entendre ce qu'on dit à des distances considérables?...

FINE-OREILLE.

Une lieue... deux lieues... trois lieues...

PETITPATAPON.

Oh! voilà qui me paraît fort... Pardieu, nous allons vous mettre à l'épreuve, mon camarade... Si vous le permettez, cependant...

FINE-OREILLE.

Allez... allez... à votre service...

PETITPATAPON.

Connaissez-vous la ferme des Canards... appartenant aux Chiendent... tout près du moulin?...

FINE-OREILLE.

Parfaitement; mais nous n'en sommes pas à plus de deux lieues.

PETITPATAPON.

Eh bien, obligez-moi d'écouter, et de nous rapporter ce qu'on y dit. (*Musique.*)

FINE-OREILLE.

Volontiers... (*Il se couche à terre et écoute.*)

FIDÈLE.

Eh bien?

FINE-OREILLE.

J'entends une voix d'homme.

PETITPATAPON.

C'est le père Chiendent.

FINE-OREILLE.

Il parle d'un Petitpatapon...

PETITPATAPON.

C'est moi.

FINE-OREILLE.

Oui... Eh bien, il vous traite de malotru, de propre à rien, d'imbécile...

PETITPATAPON.

Oh! le vieux gueux!

FINE-OREILLE.

Mais une jeune fille prend votre défense.

PETITPATAPON.

C'est Pierrette.

FINE-OREILLE.

Elle dit qu'elle vous aimera toujours, et qu'au fond, vous n'êtes pas méchant...

PETITPATAPON.

Merci, Pierrette! au fait... elle avait son charme, cette grosse fille...

FIDÈLE, *à part.*

Encore un que la Fée m'envoie. (*A Fine-Oreille.*) Mon ami, seriez-vous d'humeur à voyager avec moi?... Vous aurez de bons gages...

FINE-OREILLE.

Voyager!... oh! oui, cela m'irait... Car ici, j'ai les oreilles rebattues des mêmes choses... et je désire en entendre de nouvelles.

FIDÈLE.

Eh bien, marché conclu, et en route!

FORTE-ÉCHINE.

Le temps de reporter, par acquit de conscience, cette bûche sur la lisière du bois et je vous rejoins. (*Il va reprendre son fardeau.*)

AIR : *Bon voyage, monsieur Dumolet.*

CHOEUR.

Vite en route,
Car sans retard,
Nous partirons demain coûte que coûte,
Vite en route,
Et sans retard,
Allons courir les chances du hasard.

Forte-Echine sort avec son arbre sur son dos. Fend-l'air laisse partir tout le monde, puis se dirige du même côté en faisant deux ou trois bonds.

Cinquième Tableau.

Une campagne. — Au fond, au lointain, une montagne couverte de moulins à vent ; une petite rivière traverse le théâtre. — A gauche, une hôtellerie. — A droite, une treille.

SCÈNE I.

TRINQUEFORT *et* BOUFFELABALLE, *entrant chacun d'un côté opposé, puis* LE PÈRE LATREILLE. (*Bouffelaballe a une bouche énorme.*)

TRINQUEFORT.

Hé! c'est ce brave Bouffelaballe.

BOUFFELABALLE.

C'est ce cher Trinquefort.

TRINQUEFORT.

Moi-même, je crève de soif!

BOUFFELABALLE.

Moi, je meurs de faim.

TRINQUEFORT.

J'ai la pépie.

BOUFFELABALLE.

J'ai la fringalle... Ohé! la maison... père Latreille!... (*Il frappe sur la table qui est sous la treille avec son bâton.*)

LATREILLE.

Voilà... voilà... Ah! c'est vous, mes pratiques... il vous faut votre ordinaire du matin, n'est-ce pas?

BOUFFELABALLE.

Mon gigot.

LATREILLE.

Oui, monsieur Bouffelaballe.

TRINQUEFORT.

Et à moi mes vingt-cinq litres de petit blanc.

LATREILLE.

Oui, monsieur Trinquefort, vous allez être servi à l'instant. (*Il sort.—Trinquefort va sous la treille avec Bouffelaballe.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, FIDÈLE *et* PETITPATAPON, *puis* LATREILLE.

PETITPATAPON.

Prince, je n'en puis plus, et mes jambes me demandent à mains jointes un instant de repos.

FIDÈLE.

Eh bien, asseyons-nous à cette table.

PETITPATAPON.

Oui, et buvons quelque chose... Nous trouverons bien une bouteille dans ce bouchon... Ohé, l'hôtelier!

LATREILLE *paraît; il porte deux gigots sur un grand plat.*

A vos ordres, messeigneurs.

PETITPATAPON.

A boire!

LATREILLE.

Le temps de servir ces deux messieurs, et je suis à vous.

PETITPATAPON, *l'arrêtant et regardant le plat.*

Dites donc, mais ils se nourrissent bien vos deux messieurs... voilà deux fiers gigots pour deux...

LATREILLE.

Vous n'y êtes pas... c'est deux fiers gigots pour un.

PETITPATAPON.

Pour un seul estomac!... vous plaisantez?

LATREILLE.

Vous allez voir comme il va grignotter ça. (*Il va déposer son plat devant Bouffelaballe.*)

FIDÈLE.

Je suis curieux de voir à l'œuvre ce nouveau Gargantua. (*Musique. — Bouffelaballe avale les deux gigots.*)

PETITPATAPON.

AIR : *Ah! c' cadet-là*, etc.

Ah! c' gaillard là, quelle touche il a!
Quel estomac! quell' bouche!
Comme un' pilule il aval' ça!
Ah! c' gaillard-là quell' touche!
Quell' bouche! (*bis*)

(*La musique continue.*)

Comme il gigote! oh! monsieur, le beau coup de mâchoire, et le manche avec... Sapristi, monsieur, recevez mes compliments; comment vous appelle-t-on, s'il vous plaît?

BOUFFELABALLE.

Bouffelaballe.

PETITPATAPON.

Cela ne m'étonne pas... vous avez là un joli appétit.

FIDÈLE.

Et pour le satisfaire il doit vous en coûter cher.

BOUFFELABALLE.

Oh! s'il me fallait l'apaiser complétement, je ruinerais le pays... mais je suis très-sobre, comme vous voyez.

PETITPATAPON.

Peste! quelle frugalité!

BOUFFELABALLE.

De temps en temps, je me donne la fantaisie d'un petit gueuleton... voilà tout... Hier, par exemple, c'était mon jour; je me suis régalé d'un demi-bœuf à la broche et d'une gibelotte de deux cent cinquante lapins.

PETITPATAPON.

Je n'aurais pas voulu payer la carte.

TRINQUEFORT, *auquel on a apporté deux énormes cruches de vin.*

Ohé! père Latreille.

LATREILLE, *rentrant avec une bouteille et deux verres qu'il dépose sur la table de gauche.*

Qui m'appelle?

TRINQUEFORT.

Eh bien, et mon entonnoir!

LATREILLE.

On l'apporte, monsieur Trinquefort. (*Un garçon rentre avec un énorme entonnoir.*)

PETITPATAPON.

Un entonnoir...

FIDÈLE.

Pourquoi faire?

LATREILLE.

J'vas vous dire... l'ami Trinquefort n'est pas un buveur ordinaire... vingt-cinq litres pour lui, c'est un polichinelle pour nous.

TRINQUEFORT.

Eh bien, y es-tu enfin, vieux bavard?

LATREILLE.

Voilà, voilà

Le garçon tient l'entonnoir au dessus de la bouche de Trinquefort. — L'hôtellier, monté sur une chaise, y verse tout le vin contenu dans les deux cruches.

PETITPATAPON.

REPRISE DE L'AIR.

C'est un' épong' que celui-là,
Pristi, comme il embouche!
Par où diable passe tout ça?
V'là c' que j'appelle un' douche!
Quell' bouche! quell' douche!

Oh! quelle futaille! Voyez donc, prince?

LATREILLE.

Ça commence-t-il à bien faire?

TRINQUEFORT, *après avoir bu.*

Un petit coup de vin fait du bien.

PETITPATAPON.

Il appelle ça un petit coup de vin!

LATREILLE.

L'autre jour, pour être agréable à un pêcheur à la ligne, il a bu toute une petite rivière, afin de mettre les poissons à sec.

TRINQUEFORT.

Pardine, ce jour-là, vous m'avez fait manger trop salé... ça m'avait altéré en diable...

FIDÈLE, *à part.*

Encore deux que la Fée m'envoie.

SCENE III.

LES MÊMES, BOURRASQUE *et* MAITRE ROBIN LE MEUNIER.

ROBIN.

Eh ben... c'est dit... est-ce convenu?

BOURRASQUE.

Très-bien... vous payerez si vous êtes content...

ROBIN.

C'est que vois-tu, depuis huit jours, il n'y a pas un brin de vent pour faire aller mes moulins, et nous n'avons plus d'espoir qu'en toi... et faudrait te mettre tout de suite à la besogne. (*Il sort.*)

BOUFFELABALLE.

Tiens!... c'est Bourrasque [illegible]

BOURRASQUE.

Je suis à vous tout à l'heure, les amis... j'ai une commande.. le temps de souffler un instant de ce côté...

TRINQUEFORT.

Va... va... les affaires avant tout. (*Musique.*)

Bourrasque souffle dans la direction de la montagne; on voit alors tourner les ailes de tous les moulins qu'on aperçoit au loin.)

PETITPATAPON.

Ah! ma foi! je crois que c'est encore plus fort que les autres, les moulins qui tournent là-bas, tout là-bas!

FIDÈLE.

Encore un compagnon à ajouter aux autres.

Tout à coup la treille de verdure se transforme en un bosquet de fleurs dans lequel est couchée la fée des Bruyères; Fend-l'Air, Forte-Echine et Fine-Oreille sont à ses pieds.

SCENE IV.

LES MÊMES, LA FÉE DES BRUYÈRES, FEND-L'AIR, FORTE-ÉCHINE *et* FINE-OREILLE.

LA FÉE, *à Fidèle.*

Tu l'as dit... A moi, Forte-Echine, Fend-l'Air, Fine-Oreille, Bouffelaballe, Trinquefort et Bourrasque... (*Ils viennent tous s'incliner devant la Fée.*) Jurez-vous d'être tous dévoués à ce jeune seigneur et de le servir en tout temps, en tous lieux?

TOUS.

Nous le jurons!

LA FÉE, *s'approchant de Fidèle et ne parlant qu'à lui seul.*

Prince Fidèle, tes épreuves vont commencer... Pour pénétrer dans les états du roi Migonnet, gardés par les serviteurs de la fée Violente, il te faut encore un talisman... Ce talisman, c'est le Saphir enchanté. Pour te le procurer, tu dois te rendre dans le pays des Bijoux, mais tu n'y parviendras pas sans peines et sans dangers... Prends cette branche de bruyère... elle t'assure la protection du chef de ce royaume, si tu peux arriver jusqu'à lui... Que ton courage te soutienne, et que ta prudence te fasse échapper aux piéges qui seront tendus sous tes pas.

Elle touche une touffe de saules de sa baguette. — Les saules se changent en une barque élégante, avec un mât et une voile; tous grimpent dans la barque. — Bourrasque enfle la voile en soufflant à l'arrière, la barque glisse sur les eaux. La Fée étend vers eux sa baguette. — Le décor change et représente le Trou aux Hiboux.

Sixième Tableau.

LE TROU DES HIBOUX.

Le fond d'un précipice. — Dans l'intervalle de deux énormes rochers, on voit un ciel rouge et orageux. — A droite, au premier plan, un bloc de roche; partout une nature sauvage et triste.

SCENE I.

On voit paraître successivement: un hibou énorme, une grande chauve-souris et un gros crapaud. Ces animaux se réunissent au milieu du théâtre et semblent se consulter. Le hibou va se mettre en vedette et pousse bientôt un cri perçant. Musique d'Anna Bolena. (Introduction du morceau: *Vivi tu.*)

SCENE II.

LES MÊMES, LA FÉE VIOLENTE, *puis* LES TROIS SORCIÈRES.

A peine le hibou a-t-il poussé son cri sauvage, qu'on voit paraître la fée Violente.

VIOLENTE, *au hibou.*

Messager de la mort... (*Aux autres.*) Et vous, serviteurs des sorcières soumises à mon pouvoir, l'heure du sabbat a sonné... d'où vient que je suis ici la première?

Trois vieilles sorcières sortent immédiatement de terre et viennent s'incliner devant la Fée.

Urda, Vérandi et Skalda... images du Passé, du Présent et de l'Avenir, vous savez ce qui m'amène.

Les trois sorcières font un signe affirmatif.

Vous avez promis de m'apprendre ce qu'était devenue ma fille adoptive, et j'ai promis, moi, de vous rendre la jeunesse et la beauté.

Elle s'approche des trois sorcières, les touche de sa baguette. — Elles deviennent jeunes aussitôt, et leur costume de haillons fait place à un cos-

tume bizarre et gracieux. Les trois sorcières commencent à se regarder avec joie, puis vont s'incliner devant la fée Violente qui continue :

J'ai tenu ma promesse, à vous de tenir la vôtre... Blanchette a-t-elle trouvé la mort dans les flots?... Voilà ce que je veux savoir... répondez ..

Sur un signe de l'une des trois sorcières, plusieurs démons apportent un trépied avec une chaudière qu'ils placent au milieu du théâtre; puis ils entourent cette chaudière de grosses pierres.

Allons, que le sabbat commence, et que la verveine petille sous la chaudière.

Les démons allument la verveine; les sorcières jettent dans la chaudière une écharpe que leur donne la fée Violente, et que Blanchette a portée, un serpent et une colombe. Mais avant d'engloutir ces objets, elles forment différentes poses et prennent des attitudes diverses.— Celle-ci en se drapant dans l'écharpe, celle-là en irritant le serpent, qui s'est enlacé à son bras, l'autre en tenant au-dessus de sa tête la pauvre colombe qui bat des ailes.— Pendant cette cérémonie, le hibou et la chauve-souris agitent leurs ailes, et le crapaud fait des sauts autour de la chaudière. Les grosses pierres qui entourent la chaudière se changent aussitôt en têtes de mort lumineuses, puis, une sorcière frappant le rocher qui est à droite, avec une branche de houx, qu'elle est allée cueillir, on y voit écrit en lettres de feu : « Blanchette existe. »

VIOLENTE.

Mes pressentiments ne me trompaient donc point... elle existe! (*Les lettres disparaissent.*) Et pouvez-vous me dire où elle est?... ce qu'elle fait?... (*Les sorcières répondent que non.*) Si votre science ne va pas jusque-là, c'est que Blanchette est maintenant protégée par une puissance égale à la mienne... Peu m'importe, je le saurai! (*Aux sorcières.*) Suivez-moi... (*Aux démons et aux bêtes.*) Et vous, gardez toujours avec vigilance l'entrée de ce souterrain, qui conduit dans un empire ignoré des mortels; ceux d'entre eux qui y pénétreraient pourraient se rendre maîtres de ces talismans, qui souvent rendent nos volontés impuissantes... Il faut leur en interdire l'accès... Démons, faites bonne garde!

Les trois sorcières se groupent autour d'elle et disparaissent sous terre.— Deux démons restent seuls, ils vont s'asseoir auprès du rocher, et ils se mettent à jouer au lansquenet avec des cartes phosphorescentes et lumineuses. Ils se disputent à tous les coups.— Bientôt Fend-l'Air vient tomber en deux bonds au milieu d'eux.

SCENE III.

LES DÉMONS, FEND-L'AIR, *puis peu après* LE PRINCE FIDÈLE, PETITPATAPON, FORTE-ÉCHINE, FINE-OREILLE, BOURRASQUE, TRINQUEFORT *et* BOUFFELABALLE.

Une lutte s'engage entre Fend-l'Air et les deux démons. Fend-l'Air leur échappe; le hibou, la chauve-souris et le crapaud reviennent, escortés de différents monstres. Fidèle, la branche de bruyère à la main, Petitpatapon et les autres arrivent successivement. Bourrasque entre le dernier. Ils sont tous armés.

PETITPATAPON, *un peu effrayé.*

Oh! oh!... il y a mauvaise société par ici... Voyez donc ce hibou... Voilà un hibou qui est un peu chouette, par exemple! Et ce méchant crapaud qui a l'air de vouloir me mordre les mollets... tu n'y parviendras pas, mon cher ami.

Les monstres qui s'étaient tenus à l'affût jusque-là, font un mouvement agressif.

FIDÈLE.

Arrière, monstres!

FORTE-ÉCHINE.

J'ai bien envie de casser les reins à tout ça... moi!

BOUFFELABALLE.

Le premier qui s'approche, je le mange! ça doit être mauvais... c'est égal, je le mange!

BOURRASQUE.

Ne bougez pas! laissez-moi faire, je n'ai qu'à souffler un peu pour balayer tout ça...

Musique. — Les Monstres veulent se précipiter sur Fidèle et ses compagnons; une lutte s'engage d'abord, puis Bourrasque se met à souffler et il renverse les monstres qui se relèvent et se sauvent.

PETITPATAPON.

La place nous reste!

FIDÈLE.

Cherchons maintenant l'entrée du souterrain qui conduit au pays des bijoux. Fine-Oreille, à toi d'agir! (*Musique.— Fine-Oreille se couche à terre à différents endroits et se colle l'oreille contre le sol.*)

FINE-OREILLE.

Non, là, le murmure d'une source...

PETITPATAPON.

Il est à la source...

FIDÈLE.

Ecoute, et cherche avec soin.

FINE-OREILLE.

Rien ici.

FIDÈLE.

Va plus loin, courage; n'entends-tu pas quelque bruit?

FINE-OREILLE.

Rien encore. (*Il va ailleurs.*)

FIDÈLE.

Cherche toujours.

FINE-OREILLE, *auprès du rocher.*

C'est là!

FIDÈLE.

C'est là! silence.

FINE-OREILLE.

J'entends des voix... un bruit étrange... oui, ce doit être ici... et si ce rocher était enlevé...

FORTE-ÉCHINE.

N'est-ce que cela? (*Il soulève le rocher et le fait rouler dans la coulisse.*)

FIDÈLE.

Bien!

PETITPATAPON.

Bravo!

FINE-OREILLE, *écoutant à la place où était le rocher.*

Nous y sommes! c'est bien ici!... Tenez, voyez cette dalle... cet anneau de fer...

FORTE-ÉCHINE.

Un anneau? (*Il va pour soulever la dalle.*) Tiens, tiens, ça a l'air de vouloir résister... (*Enlevant la dalle.*) Ça serait curieux... allons donc!

Il soulève un énorme bloc de rocher qui masquait une entrée souterraine.

FIDÈLE, *regardant dans le souterrain.*

Des marches de cristal!... Ce doit être cela! Petitpatapon, tu m'accompagneras. Vous, mes amis, vous resterez ici, car les monstres qui défendent l'entrée de ce souterrain voudront, sans aucun doute, s'opposer à notre sortie...

FORTE-ÉCHINE.

Rassurez-vous...

BOURRASQUE.

Nous serons là.

FINE-OREILLE.

Entrez vite... car j'entends venir comme une armée de diables.

Fidèle et Petitpatapon disparaissent dans le souterrain. A peine ont-ils disparu que deux grands diables arrivent et en referment l'entrée. Une foule de diable et de monstres reparaît. Combat général; rugissements à l'extérieur. Forte-Échine et ses compagnons dispersent les démons et courent à leur poursuite dans toutes les directions. — Fin du tableau.

Septième Tableau.

LE PAYS DES BIJOUX.

Une ville d'un aspect étrange; a droite, jusqu'à la partie du milieu, le palais du Régent, construit d'or, d'argent et de pierres précieuses. A droite encore, une grande borne incrustée de diamants et de rubis. Fontaines au fond et constructions bizarres.

SCENE I.

Deux patrouilles de grenats arrivent en sens inverse; les chefs se repassent le mot d'ordre, font faire halte à leurs soldats, qui restent au fond, puis viennent causer sur le devant.

1er GRENAT.

Quoi de nouveau, capitaine Grenat?

2me GRENAT.

Rien, camarade... et je me demande pourquoi l'on nous a fait patrouiller pendant toute la nuit.

1er GRENAT, *avec mystère.*

On prétend que le Diamant, notre régent, est menacé d'un complot.

2me GRENAT.

Ah! bah!

1er GRENAT.

On dit que le Strass et le Chrysocale ne sont pas étrangers à ces desseins criminels.

2me GRENAT.

Le Strass! Ce gros Allemand si mal taillé?

1er GRENAT.

Oui, et le Chrysocale qui a toujours été faux de sa nature et qu'on n'a pu soumettre jusqu'ici à aucun contrôle. On prétend qu'ils ont pour complices la Marcassite, le Porphyre et le Jais...

2me GRENAT.

De la part de ce dernier, ça ne m'étonne pas : le Jais a toujours eu l'âme très-noire.

1er GRENAT.

On aura raison de tous ces brouillons avec une de nos compagnies de Grenats.

2e GRENAT.

En attendant, faisons bonne garde. Au revoir, camarade.

1er GRENAT, *aux soldats.*

Par file à gauche, gauche.

2me GRENAT, *de même.*

Par file à droite, droite.

ENSEMBLE.

Marche! (*Musique. Les deux patrouilles se croisent et s'éloignent.*)

SCENE II.

LE STRASS, LE CHRYSOCALE, *puis peu après* LE JAIS, LE PORPHYRE *et* LA MARCASSITE.

LE STRASS *et* LE CHRYSOCALE, *entrant avec mystère.*

AIR *de Fra Diavolo* (Faisons silence).

La garde veille
Sur le régent.
On nous surveille, } *bis.*
Soyons prudent!

LE STRASS.

Tout va pien, mon cher Chrysocale. Tout il être pien. J'affrebris toutes mes bétites brécautions... et si vous secondez-moi pien, avant peu, moi, le Strass, j'aurai détrôné le Tiamant, et je régnerai tout seul, dans ce peau bays des pichoux!

CHRYSOCALE.

Et Chrysocale sera ton premier ministre?

LE STRASS.

C'est confenu.

CHRYSOCALE.

Tu peux compter sur moi. Il y a trop longtemps qu'on nous regarde comme des objets sans valeur. Ah! ils font fi du Strass et du Chrysocale!

LE STRASS.

Le Strass il prillera malgré eux et au premier rang

CHRYSOCALE.

Et le Chrysocale aura un titre plus élevé que l'or, que nous flanquerons dehors... Or, tout est bien convenu.

LE STRASS.

Oui, et j'aberçois nos amis...

On reprend le Chœur :

La garde veille, etc.

Musique. Entrent le Jais, le Porphyre et la Marcassite.

Ponchour, mon cher Jais... *j'ais* tu plaisir à te voir au rentez-vous. Ponchour, Porphyre... Marcassite, ché te paise les mains.

CHRYSOCALE.

Où en êtes-vous? Ça va-t-il?

LE JAIS.

Ça va.

LA MARCASSITE.

J'ai soulevé les Agates et les Cornalines, qui sont sans cesse humiliées par les Perles et les Turquoises... Elles ont juré de nous seconder. Puis, en outre, tout le quartier de la Verroterie est à nous.

LE STRASS.

Tarteifle... Pien! très-pien! Et toi, Porphyre?

PORPHYRE.

Moi, j'ai travaillé les camées, je vous en réponds. Votre image est gravée dans leur cœur... Ils sortiront de leur coquille dès que le moment sera venu. De plus, j'ai mis dans nos intérêts deux Boucles d'Oreille du palais. Elles écouteront aux portes, et nous rapporteront tout ce qui s'y dira. Les voici qui se rendent à leur poste. (*Deux Boucles d'Oreilles passent en mettant un doigt sur leur bouche.*)

LE STRASS.

Très-pien, Porphyre, mon pon Porphyre.

PORPHYRE.

Oh! je ne demande qu'à marcher, moi! à broyer nos ennemis, à les porphyriser!

CHRYSOCALE.

Et toi, Jais, mon féal sujet, dis-nous tes projets.

LE JAIS.

J'y songeais. Vous savez que c'est aujourd'hui la Sainte-Emeraude, la fête de la favorite du Régent?

TOUS.

Oui.

LE JAIS.

A cette occasion il doit y avoir des réjouissances publiques. Eh bien! à l'heure où l'on dansera sur cette place, alors que le prince s'oubliera au milieu des plaisirs...

LE STRASS.

Continue.

CHRYSOCALE, *au Strass.*

Vous dites?

LE STRASS.

Je dis à Jais... continue...

LE JAIS.

Nous désarmons les soldats, nous enlevons le Régent, nous l'enfermons dans la citadelle de Malaquite, et le pouvoir est à nous.

LE STRASS.

Et le Strass règne et brille sur l'univers!

LA MARCASSITE.

Et l'on vient s'agenouiller devant la Marcassite.

LE PORPHYRE.

Et une nouvelle carrière s'ouvre pour le Porphyre.

LE CHRYSOCALE.

Et l'or pâlit devant le Chrysocale.

LE STRASS.

On vient... séparons-nous!

ENSEMBLE.

AIR : *Allons, pars, des serpents va chercher la caverne.*

Oui le strass brillera, car son règne s'avance,
Amis, son avenir dans l'histoire est tracé,
A nous donc les honneurs et la toute-puissance,
Notre tour est venu, l'âge d'or est passé!

SCENE III.

FIDÈLE, PETITPATAPON ; *puis* LE RUBIS. (*Ils sont dans l'admiration de tout ce qu'ils voient.*)

PETITPATAPON.

AIR : *Voulez-vous des bijoux.*

Voulez-vous des bijoux,
Des pierreries?
Voulez-vous des bijoux?
Ils sont à vous!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! etc...
Sommes-nous donc au pays des féeries?...
Palais, maisons, tout n'est qu'argenteries!...

ENSEMBLE.

Ah! ah! ah! ah! qu'ils sont donc beaux
Tous ces joyaux!
Mes yeux, par l'or et les rubis,
Sont éblouis!

FIDÈLE.

Quelle magnificence!

PETITPATAPON.

Dire qu'en grattant quelque peu ces murailles, on pourrait se faire une grosse fortune... Et il y a des gens qui disent que trop gratter cuit...

FIDÈLE.

Quelle ville éblouissante! Il n'y a qu'à se baisser pour en prendre.

PETITPATAPON.

Je voudrais rencontrer une maison en démolition... Les plâtras doivent en être bien bons... Jusqu'aux bornes, qui sont incrustées de pierres précieuses!... Je bornerais mes désirs à posséder celle-ci... je la ferais monter en épingle. (*Un rubis descend du palais et se met à en balayer les marches avec un balai d'or.*)

FIDÈLE.

Silence... voici un habitant...

PETITPATAPON.

Je vais l'aborder... Monsieur, j'ai bien l'honneur...

LE RUBIS.

Monsieur, je suis le vôtre.

FIDÈLE.

Pardonnez à notre curiosité, nous sommes étrangers en ce pays.

LE RUBIS.

Ah! vous êtes des hommes de là-haut.

PETITPATAPON.

Oui, nous sommes des hommes supérieurs.

FIDÈLE.

Voulez-vous bien nous dire quel est ce palais?

LE RUBIS.

C'est celui du Régent.

PETITPATAPON.

Le personnage le plus considérable du pays, sans doute?

LE RUBIS.

C'est le chef du royaume, il pèse trois mille carats!

FIDÈLE.

Et vous, monsieur?

LE RUBIS.

Je suis son premier valet de chambre, le Rubis-Balais.

PETITPATAPON, *indiquant le balai.*

Nous aurions dû le deviner à cet ustensile de ménage...

FIDÈLE.

Nous ne nous attendions pas à trouver ici les bijoux parlant, agissant...

LE RUBIS, *souriant.*

Et autrement que vous ne les voyez sur terre, n'est-il pas vrai? Lorsque nous sommes chez nous, au centre de notre pays, nous sommes doués d'intelligence et personnifiés, comme vous. Mais dès que nous quittons la terre natale, nous ne sommes plus alors que des pierres plus ou moins précieuses... jusqu'au jour où le hasard nous ramène en ces lieux.

FIDÈLE.

J'aurais une grâce à demander à votre souverain, pourriez-vous me présenter à lui?

LE RUBIS.

Oh!... il faut d'abord écrire un placet, je le remettrai moi-même...

FIDÈLE.

Volontiers... (*Une table sort de terre, Fidèle écrit, plie la lettre et la présente au Rubis.*)

LE RUBIS, *sans la prendre.*

Pardon, vous n'avez pas apposé le cachet... mais ici, il n'en manque pas; mettez votre lettre à terre... A moi, Cachet... (*Musique. — Entre un Cachet qui vient sauter sur la lettre et sort.*)

PETITPATAPON, *ramassant la lettre.*

Merci, Cachet... Voici la lettre de Cachet... (*Il la donne au Rubis.*)

FIDÈLE.

Vous vous chargerez donc de cette supplique?

LE RUBIS, *la prenant.*

Vous verrez le Régent à midi.

FIDÈLE.

Et quelle heure est-il maintenant?

LE RUBIS.

Justement, voici une montre qui passe... (*Musique. — Une montre avec sa chaîne et sa breloque passe.*)

LE RUBIS, *l'interrompant.*

Montre... montre à ces messieurs l'heure qu'il est à ton cadran. (*La Montre se retourne. La musique joue l'air de:* Voilà le cadran solaire. *La Montre marque onze heures et demie.*)

FIDÈLE.

Nous avons une demi-heure à nous...

LE RUBIS, *à la montre.*

Tu peux avancer.

PETITPATAPON.

Ou retarder... c'est de son emploi... (*La Montre sort vivement.*) Et quel est le personnage qui la suit?

LE RUBIS.

C'est la Breloque... cette montre-ci... est un peu toquée depuis quelque temps.

PETITPATAPON.

Toquée? c'est tocante que vous voulez dire.

LE RUBIS.

Non... toquée... ça la rend méchante et elle bat la Breloque.

FIDÈLE.

Oh! la pauvre Breloque...

LE RUBIS.

Mais, pardon, mon service me réclame au palais...

PETITPATAPON.

Comment donc, Rubis-Balais... nous comprenons que vous tenez à faire votre service rubis sur l'ongle... (*Le Rubis salue et rentre au palais.*)

FIDÈLE.

Eh bien, Petitpatapon, tu ne t'attendais pas à voir marcher des rubis et parler des turquoises...

PETITPATAPON.

Ma foi, non... et si ces bijoux sont indiscrets... ça doit être amusant...

FIDÈLE.

Tenons-nous à l'écart, en voici d'autres...

SCENE IV.

LES MÊMES, *à l'écart,* LE SAPHIR *poursuivant* LA ROSE.

LA ROSE.

Laissez-moi, vous dis-je.

LE SAPHIR.

Voyons, ma petite Rose...

LA ROSE.

Non, je ne veux pas vous écouter, tous les saphirs sont des mauvais sujets...

LE SAPHIR.

Bon, c'est le Camée qui t'a dit ça... le Camée... un jaloux, un être rococo qui date des Romains... Écoute-moi, mon bijou... parce que tu es une des plus jolies pierres... il ne faut pas trop faire ta précieuse...

LA ROSE.

Si j'étais sûre de votre fidélité...

LE SAPHIR.

Je t'offre un écrin et mon cœur...

LA ROSE.

J'accepte... à une condition, c'est que l'alliance sera de la partie.

LE SAPHIR.

Nous irons la trouver; j'y consens... elle nous unira... Ah! quel joli ménage nous ferons! je me vois déjà au milieu de ma petite famille, de mes enfants... un saphir entouré de petites roses... ce sera gentil, n'est-ce pas?

LA ROSE.

Et vous n'en conterez plus aux perles et aux turquoises?

LE SAPHIR.

Je te le jure.

LA ROSE.

Et vous n'irez plus courir sur la terre?

SAPHIR.

Jamais!

LA ROSE.

Hum! vous avez dû en apprendre et en voir de belles, là-haut!

LE SAPHIR.

C'est original, j'en conviens.

AIR :

Dans ce pays où règne la bamboche,
Tantôt je fus épingle ou bracelet,

Bague, bouton, puis on me mit en broche,
Je fis enfin le voyage au complet.
D'abord j'ornai le petit doigt d'un Russe,
Mais certain soir, en quittant l'Opéra,
Une danseuse, aux jarrets pleins d'astuce,
A mon boyard lestement m'enleva.
J'allai loger dans un boudoir splendide,
Où les amours voltigeaient à foison.
Puis, je passai du sein de ma sylphide,
Sur le jabot d'un cornet à piston.
Après huit jours de douces amourettes,
Notre galant, se voyant supplanté,
Pour se venger, et pour payer ses dettes,
M'envoya droit au Mont-de-Piété !
Là, je passai tout un mois de souffrance,
Mais de mon clou je me vis décroché.
Un Juif eut droit à ma reconnaissance,
En achetant la mienne à bon marché.
Je fus l'esclave, alors, d'une comtesse,
Qui sous le fard, cachait ses soixante ans,
Et du collier de ma noble maîtresse,
Je contemplais les ravages du temps.
Un jour enfin, par ma vieille coquette,
Je suis offert à certain favori,
Qui soupirait après une lorette,
Qui soupirait après un tilbury.
Ces deux derniers, un soir sous le feuillage,
Se redisaient les serments les plus doux,
Quand des voleurs leur barrent le passage,
Et, poliment, demandent leurs bijoux.
La garde accourt et pour cacher le crime,
Par nos brigands, je suis précipité
Dans un ravin, profond et noir abîme,
Où je retrouve enfin ma liberté.
Je borne là mon voyage sur terre,
Pour revenir à toi dont je suis fou !
Enchâssons-nous l'un à l'autre, ma chère,
Rose et saphir ne formons qu'un bijou.

LA ROSE.

Je vous pardonne vos pérégrinations. Allons trouver l'alliance et marions-nous.

LE SAPHIR.

Embrasse-moi, d'abord.

LA ROSE.

Non, après... Voyons, Saphir, laissez-moi.

LE SAPHIR.

Rien qu'un petit baiser !

LA ROSE.

Oh ! je vous vois venir... vous faites le câlin pour obtenir des faveurs... et puis ensuite, vous vous envolerez... Oh ! tenez, je ferai mieux de vous fuir... Adieu. (*Elle se sauve.*)

LE SAPHIR, *courant après elle.*

Ma Rose... ma petite Rose ! (*L'orchestre joue l'air: Tu n'auras pas ma rose.*)

PETITPATAPON, *rentrant.*

Oh ! le petit scélérat !... il l'attrapera ! il ne l'attrapera pas... Si, il l'a attrapée !... ils entrent dans une grotte de nacre de perles ; c'est là, sans doute, que demeure l'Alliance... Voyons, réfléchissons un peu... mon maître a voulu parcourir la ville... je l'ai laissé faire... moi, je ne serais pas fâché d'emporter comme souvenir de voyage un échantillon des constructions de ce pays... cette borne me paraît pleine d'échantillons et avec la lame de mon poignard, je pourrai facilement pratiquer quelques extractions avantageuses... Oh ! quelqu'un, cachons-nous... (*Il se cache derrière la borne.*)

SCENE V.

PETITPATAPON, PIERRETTE *en cornaline.*

PIERRETTE.

J' suis ahurite de ce qui m'arrive... et éblouite de ce que j'voyons... j' pouvons pas en revenir.... Dire que tout à l'heure, j'étais t'à pleurer près du moulin, en regardant la roue qui ne tourne plus de depuis qu'il est parti... Quand l'idée me vient d'éprouver cette écharpe qui m'est tombée du ciel... j' la mets autour de ma taille en lui disant : Conduis-moi ousqu'il est !... Tout aussitôt j'entendons une voix qui me dit ; Pierrette, pisque t'es malheureuse comme les pierres, tu vas devenir une pierre tout à fait... Sois Cornaline... et crac ! je me trouvons ici, ousque tout miriote à mes yeux, sous ces habits de clinquant que je ne m'expliquons pas... Il n'y a que lui que je ne voyons pas... et v'là près d'une heure que je le cherchons, et la voix qui m'a donné l'écharpe m'a dit que je n'aurais qu'une heure...

PETITPATAPON.

Ah çà, est-ce qu'elle ne partira pas celle-là... est-ce qu'elle me guetterait... Si c'était une moucharde du pays... N'ayons pas l'air... (*Il chantonne.*)

PIERRETTE, *l'apercevant.*

Ah ! jarni ! c'est lui !

PETITPATAPON, *l'envisageant.*

Ah ! sapristi...

PIERRETTE.

Il me fisque...

PETITPATAPON.

Ce minois... ah ! sapristi !.. c'est que c'est tout à fait ça... comme deux gouttes...

PIERRETTE.

Quoi que vous avez donc à me dévisager comme ça ?

PETITPATAPON.

Et son idiome aussi !.. Êtes-vous bien sûre d'être de ce pays ?.. jeune fille...

PIERRETTE.

Oui, monsieur, je suis Cornaline...

PETITPATAPON.

Une cornaline... une pierre... j'en suis pétrifié !..

PIERRETTE.

Êtes-vous drôle à faire des grands bras et des grands yeux en me r'gardant !

PETITPATAPON.

Oui, je dois vous paraître drôle... C'est que voyez-vous, je retrouve en vous une grosse fille des champs qui s'était affolée de moi... la pauvre enfant !.. je la lâchai d'un cran, comme un vrai chenapan... mais en retrouvant ici son *fac-simile*... votre silhouette a réveillé brusquement des souvenirs profondément endormis.

PIERRETTE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! vous vous glosez...

PETITPATAPON, *lui prenant la main.*

Non, foi de gentilhomme, et rien qu'en touchant cette petite menotte. (*Il veut l'embrasser.*)

PIERRETTE, *lui donnant une poussée.*

Ah ! mais ! ah ! mais ! ah ! mais ! dites donc, m' sieur l'enjôleux !

PETITPATAPON.

De plus fort en plus fort ! Pierrette ou Cornaline, Cornaline ou Pierrette, tu me subjugues, et si ce pays possède des restaurateurs, et si ces restaurateurs possèdent des cabinets particuliers, je t'offre une petite collation en tête-à-tête.

AIR : *Natif du faubourg du Temple.*

Ah ! je t'en supplie ! Exauce
Mes souhaits remplis d'ardeur !
Ne sois pas un' pierre fausse,
Et laisse parler ton cœur.
Prends pitié de mon délire,
A mes vœux cède et souscris !
De toi que je puisse dire :
Oui, c'est un bijou de prix.

PIERRETTE.

Malgré votre prière,
Je dois rester de pierre,
Oui, l'honneur est ma loi,
Monsieur, laissez-moi,
Non, mon cœur doit être de roc.

PETITPATAPON.

A ton choc le mien fait tic toc.

REPRISE.

PIERRETTE, *à part.*

Je le dois ; mais ma foi,
C'est bien malgré moi.

PETITPATAPON.

Ah ! l'amour, malgré toi,
Te fera la loi.

PIERRETTE.

Monsieur !... je suis honnête !...

PETITPATAPON.

Mais si tu n'étais pas honnête, est-ce que je te dirais tout ça? Être mystérieux, tu m'as enflammé...

PIERRETTE.

Mais, j'y songe! eh ben, et l'autre?... celle à qui que je ressemble?

PETITPATAPON.

Dès que tu lui ressembles, c'est comme si c'était elle... tiens, (*Il l'embrasse.*) ce baiser... il me semble que c'est elle que j'embrasse.

PIERRETTE, *avec dignité.*

Monsieur!

PETITPATAPON.

Et à présent je vais t'en donner un autre pour ton compte particulier.

PIERRETTE.

Ne m'approchez pas.

PETITPATAPON.

Tu auras beau faire, tu le recevras.

PIERRETTE.

Non pas, c'est vous qui le recevrez... v'lan. (*Elle lui campe un soufflet.*)

PETITPATAPON, *étourdi.*

Aïe! je la reconnais à cette taloche. (*Midi sonne.*)

PIERRETTE.

Ciel! midi!... l'heure est écoulée.

PETITPATAPON, *qui se trouve aveuglé.*

J'en vois quarante-huit chandelles...

PIERRETTE, *se retournant.*

Quel dommage! ça allait si bien! (*Elle disparaît sous terre.*)

PETITPATAPON.

Pierrette! Pierrette! Eh bien, où donc est-elle?... disparue... évanouie!...

SCENE VI.

LE PRINCE FIDÈLE, PETITPATAPON.

FIDÈLE.

Ah! te voilà!

PETITPATAPON.

Ah! mon prince! quelle aventure!

FIDÈLE.

Tu sais donc aussi...

PETITPATAPON.

Certainement... Pierrette... là, tout à l'heure...

FIDÈLE

Il s'agit bien de Pierrette... je viens de découvrir un complot, de surprendre des secrets qui peuvent nous assurer la protection du chef de ce pays. (*Musique.*) Mais on vient... c'est le Régent, sans doute.

PETITPATAPON.

Peut-être bien. (*A part.*) Par où diable s'est-elle faufilée?

SCENE VII.

LES MÊMES, LE RÉGENT, *qui donne la main à* L'ÉMERAUDE, *sa favorite,* LE CRACHAT, *premier ministre*, L'AIGUE-MARINE, *grand amiral; tous les personnages précédents, tels que* LE RUBIS-BALAIS, LES GRENATS, ETC.

CHOEUR.

AIR *de Lucrezia. — Belle aux cheveux d'or.*

Célébrons (*bis.*) cette fête,
De notre roi
Telle est la loi. } (*bis.*)
A chanter, à danser qu'on s'apprête.
Pour notre cour
Quel heureux jour! (*bis*)

(*La musique continue.*)

LE RÉGENT, *il est poudré à blanc.*

Belle Emeraude!... ma chatoyante maîtresse, soyez la reine de cette journée... Pour célébrer dignement votre fête... ô ma châtelaine... je veux voir tout mon peuple nager dans la joie... Aigue-Marine, notre grand amiral, nous a promis des régates sur la rivière de diamants. (*Aigue-Marine s'incline.*) Nous aurons des carrousels, des jeux de bagues; dans le pays des bijoux, on est très-fort sur les jeux de bagues... Nous aurons des ballets de perles et de turquoises, des feux d'artifice et des illuminations d'escarboucles... Palsembleu! nous nous en donnerons à cœur joie. (*Au Rubis.*) Ma tabatière! (*Musique. — La tabatière paraît, s'ouvre d'elle-même; le Régent prend une prise, elle s'éloigne.*) Mais on m'a annoncé la visite de deux habitants de la surface qui ont pénétré dans notre intérieur... Où sont-ils ces terrestres?

FIDÈLE, *qui s'incline avec Petitpatapon.*

Prince... nous sommes ces étrangers.

LE RÉGENT.

Mon binocle, que je puisse les voir! (*Le binocle paraît, se développe, le Régent regarde.*) Ils ont bon air, ces étrangers... Que me veulent-ils?

FIDÈLE, *présentant la branche de bruyère.*

Monseigneur, voici ce que je suis chargé de vous remettre.

LE RÉGENT, *prenant la branche.*

Ah! bon, je devine, c'est la fée des Bruyères qui vous a fait pénétrer jusqu'ici...

FIDÈLE.

Elle m'a fait espérer que j'obtiendrais de votre munificence un précieux talisman.

LE RÉGENT.

J'étais sûr qu'il y avait du talisman là-dessous... mais je n'ai rien à refuser à cette excellente fée... Que veux-tu?

FIDÈLE.

Pour pouvoir combattre et vaincre ton ennemi, m'a dit la fée, il te faut le saphir enchanté...

LE RÉGENT.

Assez, je crois deviner! c'est le saphir enchanté qu'il te faut...

PETITPATAPON.

Quelle perspicacité!!

FIDÈLE.

Vous l'avez dit... et bien qu'étranger dans votre royaume, je puis en échange du service que je recevrai de votre auguste main... en rendre, à mon tour, un autre à Votre Altesse.

LE RÉGENT.

Ventre de biche! voilà qui serait curieux... parle...

FIDÈLE.

C'est à vous seul...

LE RÉGENT, *aux autres.*

Faites trois pas en arrière et bouchez-vous les oreilles.

FIDÈLE, *au Régent, sur le devant.*

Prince, on conspire contre vous... à l'heure où je vous parle, ceux qui veulent vous enlever la toute-puissance sont prêts...

LE RÉGENT.

Que m'apprends-tu!

FIDÈLE.

Le Strass, le Chrysocale, le Jais, le Phosphore et la Marcassite, ont juré de vous jeter à bas... Dès que la nuit sera venue, la révolte éclatera.

LE RÉGENT.

J'éclate de colère! Que personne ne bouge! OEil de bœuf! ceci est trop fort... Où est le crachat, mon premier ministre... Avancez, monsieur... et vous aussi, amiral... Ecoutez tous... (*Au Crachat.*) Comment! une conspiration s'ourdit contre moi... et vous n'en savez rien?

LE CRACHAT.

Une conspiration... est-ce possible! est-ce possible!

LE RÉGENT.

Crachat!... vous êtes un sot!

LE CRACHAT.

Sire, vous me parlez sèchement.

LE RÉGENT, *s'essuyant le nez.*

Tâchez de me parler de même, ou plutôt taisez-vous... (*A l'amiral.*) Et vous, amiral, qui prétendez tout connaître... Oh! tenez, je ne sais qui me retient de vous flanquer ce crachat à la figure... et de vous congédier tous les deux...

LE CRACHAT *et* L'AIGUE MARINE.

Monseigneur!

LE RÉGENT.

Mais je ne veux pas me faire de bile le jour de Sainte-Emeraude... Apprenez donc que le Clinquant conspire et se révolte, que le Chyrsocale mériterait d'être fondu dans un creuset et le Strass pilé, dans un mortier; que ces faquins en veulent à mon pouvoir, à ma personne, comprenez-vous?... Emparez-vous sur l'heure de ces bijoux... faux et perfides... qu'on double ma garde, et qu'on ne me trouble pas dans mes plaisirs, vertuchoux!... Allez!... (*Le Crachat et l'Aigue-Marine s'éloignent vivement*

après s'être inclinés profondément. A Fidèle.) Et toi, mon jeune ami, tu auras le saphir demandé... Rubis-Balais, tu m'as compris? (*Le Rubis s'incline.*) Mais avant de te le livrer, je veux que tu assistes à nos réjouissances...

Il va s'asseoir avec l'Emeraude.—La pipe vient se poser près de lui. Fidèle et Petitpatapon se sont assis à côté du Régent. Ballet de perles et de turquoises. Après le ballet, le Régent prend le Saphir et le présente à Fidèle.

LE RÉGENT.

Prends cet anneau qui a la propriété de détruire les enchantements...

FIDÈLE.

Que de reconnaissance!... il me tarde de le passer à mon doigt.

LE RÉGENT, *bas et le tirant à part.*

Garde-t'en bien!... car tu serais à l'instant frappé de folie...

FIDÈLE.

Comment?...

LE RÉGENT.

Seul, tu dois connaître ce secret... Cette propriété a été attachée à ce bijou... afin que s'il tombait au pouvoir d'un autre, par violence ou par ruse, il devînt un châtiment pour celui-là... car chacun s'empresserait, comme tu voulais le faire, de mettre cette bague à son doigt. Et maintenant, pour prendre congé de moi, et éprouver la vertu de cet anneau enchanté, tu as le droit d'en frotter légèrement le saphir.

Fidèle frotte la bague, il est enlevé en l'air avec Petitpatapon, sur deux colonnes tournantes incrustées de diamants.

CHOEUR.

Reprise du chœur d'entrée.

Célébrons (*bis*) cette fête.

ACTE II.

Huitième Tableau.

LA CHAMBRE A COUCHER DE MIGONNET.

Salle gothique. Lit à colonnes.

SCENE I.

MIGONNET, *avec une robe de chambre et les pieds à l'eau,* VILIPENDOS, *ministre de Sa Majesté Migonnet,* LES DOCTEURS EMETICOS, KINKINA *et* TROMPE-LA-MORT. (*A droite, un apothicaire avec une tasse fumante. A gauche, un autre apothicaire avec une seringue toute prête. Presque au milieu, un troisième apothicaire avec d'énormes pilules sur un plateau d'argent. Pages. Tous ces personnages ont des têtes bizarres et plus grosses que nature.*)

MIGONNET.

Saprrrrristi! que c'est chaud!

KINKINA.

Du courage... Majesté!

MIGONNET.

Mais ça me pique comme vingt-cinq mille millions de sangsues... saperlotte!

ÉMÉTICOS.

C'est la moutarde qui agit... Majesté!

MIGONNET.

Oui, mais je n'aime pas à m'amuser à la moutarde, moi!

TROMPE-LA-MORT.

C'était indispensable... Sans ce bain de pieds, Majesté, vous aviez un coup de sang... royal...

MIGONNET.

Voyons, dites-moi ce que j'ai définitivement; parlez le premier, docteur Emeticos... Saprrrrristi! que c'est donc chaud!

ÉMÉTICOS.

Majesté! vous avez eu un accès de fureur qui a engendré un accès de goutte, qui a provoqué un accès de fièvre... voilà pour le diagnostic.

MIGONNET.

Et pour la guérison?... Parlez à votre tour, docteur Kinkina.

QUINQUINA.

Je pense, Majesté, qu'une infusion sudoritive, une décoction apéritive et une introduction laxative... amèneront une solution curative.

MIGONNET.

Et toi, célèbre Trompe-la-mort? toi, mon docteur en chef?

TROMPE-LA-MORT.

Sire, voici mon opinion médicale : Pour chasser les humeurs abdominales, vu votre pouls inégal et votre trouble cérébral, il faut prendre une position horizontale et vous fourrer dans votre couche royale...

MIGONNET, *qui s'est levé et l'interrompt.*

Docteur, tu n'es qu'un animal! Ah! tu veux m'envoyer coucher... Et vous autres, vous vous figurez que je vais avaler vos drogues abominables, vos pilules et vos bouillons... aigus! (*Au premier apothicaire.*) Qu'est-ce que tu tiens là, toi?... une médecine noire... (*Il la sent.*) Pouah! qui est-ce qui a ordonné ça?...

ÉMÉTICOS.

Moi, Majesté...

MIGONNET.

Oui? eh bien, avale-moi ça tout de suite...

ÉMÉTICOS.

Comment? vous voulez... Sire...

MIGONNET.

Je l'ordonne... allons...

ÉMÉTICOS.

J'obéis... (*Il avale la médecine en faisant une horrible grimace.*)

MIGONNET.

Et ces pilules?

QUINQUINA.

Majesté... c'est moi...

MIGONNET, *montrant les pilules qui sont énormes.*

Ah! tu voulais m'en faire avaler de cette taille-là... toi?... Il est vrai que tu me les avais dorées... Allons! je veux voir comment ça passera dans ton gosier...

QUINQUINA.

C'est que je viens de déjeuner... Sire...

MIGONNET, *fortement.*

Je n'aime pas les observations!...

QUINQUINA.

J'avale... (*Il avale les pilules.*)

MIGONNET, *allant à l'apothicaire qui tient la seringue.*

(*A Quinquina.*) Très-bien!... Passons à cette chose... C'est toi, sans doute, célèbre Trompe-la-Mort qui as fait préparer ce remède à mes maux?

TROMPE-LA-MORT.

Il doit être bénin, sire... très-bénin...

MIGONNET.

Oui!... Eh bien! on va te l'introduire pour moi, je te le cède. Allez!... mais pas devant moi... plus loin... derrière moi... (*A l'apothicaire.*) Sors avec lui, et que l'opération se fasse, à côté, dans la salle du Trône... qu'il prenne tout... tu m'en réponds sur ta tête.

CHOEUR.

AIR : *La clef, la clef.*

Obéissons; (*bis.*)
Il faut céder quand il ordonne,
Si, par malheur, un seul raisonne,
On nous conduit droit aux prisons.

MIGONNET.

Quand je souffre, qu'on soit malade!
Que chacun, chez le pharmacien,
Aille prendre une régalade,
Adieu, docteurs, portez-vous bien.

REPRISE DU CHOEUR.

Obéissons (*bis*), etc...

SCENE II.

MIGONNET, VILIPENDOS, PAGES; *puis* LA DUCHESSE DE ROSAFIFRA.

MIGONNET.

A présent... où est mon ministre Vilipendos...

VILIPENDOS, *s'incline.*

Sire... à vos ordres.

MIGONNET.

Vilipendos... je n'ai pas faim... je sens qu'il me sera impossible de manger aujourd'hui, et l'idée que d'autres mangeraient, quand je suis à la diète, me fait enrager... J'ordonne donc que tous mes sujets observent une abstinence complète pendant cette journée... et comme on pourrait me tricher, j'ordonne en outre à tous les boulangers de déposer les pains qu'ils ont cuits au milieu de la grande place du palais ; les pâtissiers, les rôtisseurs en feront autant... J'irai passer l'inspection de tous ces comestibles, et malheur à celui qui mangerait un beefteack aujourd'hui, il ne mangerait pas une mauviette demain.... Publiez cette ordonnance avec votre trompe... Allez.

VILIPENDOS.

Sire, vous serez obéi. (*Vilipendos s'incline et sort. — Musique.*)

MIGONNET.

Maintenant, qu'on introduise ma sœur, la duchesse de Rosafiera !

ROSAFIERA, *entrant.*

Comment se porte mon royal frère?

MIGONNET.

Très-mal.., je suis furieux...

ROSAFIERA.

C'est assez votre habitude, mon frère.

MIGONNET.

Il y a de quoi... aujourd'hui plus que jamais. Ces médecins ces idiots qui me droguent sans cesse... les ignares! ne pas deviner ce qu'il me faut!... Je le sais bien, moi, ce qu'il me faut.

ROSAFIERA.

Mais dites-le donc, alors.

MIGONNET.

Oui, je vais le dire dans le tuyau de votre oreille et en catimini... ma sœur... approchez-vous, qu'on ne m'entende pas... (*Lui parlant dans l'oreille à haute voix.*) Mais c'est le mariage qu'il me faut, mille Cupidons! C'est une compagne qu'il me faut, mille trognons d'ananas!... Voilà dix-sept princesses dont j'ambitionne la main, et pas une ne veut de moi!... Et cependant ceux qui m'entourent me trouvent très-bien... il est vrai que s'ils s'avisaient de me trouver mal... ils s'en trouveraient moins bien...

LA DUCHESSE.

Hélas... je suis dans votre position, mon frère.

MIGONNET.

Je me moque de votre position... c'est la mienne qui seule est intéressante... car je suis un puissant monarque, moi!...

LA DUCHESSE.

C'est vrai.

MIGONNET.

Je possède d'immenses trésors, moi!

LA DUCHESSE.

C'est vrai.

MIGONNET.

Je possède encore d'immenses qualités, moi

LA DUCHESSE.

C'est vrai...

MIGONNET.

Non! Ça n'est pas vrai... j'ai un caractère abominable. Je le sais bien... et vous aussi. Je suis féroce comme un chacal. Ceci est exact... mais il y a des femmes qui aiment ça, il y a des femmes qui adorent les hommes qui les bousculent... malheureusement, je ne peux pas mettre la main sur celles-là, et je touche à la cinquantaine... sans avoir connu l'amour... il serait bien temps de songer à cette bêtise-là, je suis en retard à l'horloge du dieu malin...

LA DUCHESSE.

Ah! je partage votre peine...

MIGONNET.

Qu'est-ce que ça me fait que vous la partagiez? Tenez! c'est la fée Violente qui est cause de tout! Elle a gâché mon avenir cette fée-là! Si je n'avais pas tant attendu cette fille d'adoption qu'elle m'élevait en cachette...

LA DUCHESSE.

Etait-elle jolie au moins?

MIGONNET.

Qu'est-ce que ça vous fait? Oui, je crois me rappeler que je l'ai trouvée fort bien, malgré ma vue basse... O fureur! rien que de penser à cette aventure, je ressens le besoin de commettre quelque atroçité... crrrrrré!...

LA DUCHESSE.

Allons... allons... calmez-vous... la péronnelle, si elle existe encore, n'épousera jamais celui qu'elle vous a préféré...

MIGONNET, *grinçant les dents.*

Je le crois bien!... je le tiens sous des verrous solides... au fin fond de mes oubliettes, ce Pimpondor... et je me suis donné l'extrême satisfaction de saccager les États de son père ; mais pourquoi me parlez-vous de tout ça?... Vous savez que ça m'irrite.

LA DUCHESSE.

C'est vous, mon frère, qui, le premier...

MIGONNET.

Assez!... (*Avec rage.*) Ce Pimpondor. J'ai bien envie de le donner à manger à mon dragon. Avec ça qu'il devient vorace de plus en plus, mon dragon ; ses exigences sont de plus en plus gênantes, je ne le cache pas!... Savez-vous qu'il m'a dévoré déjà un dixième de ma population, mon dragon!... Mais, je n'ai pas le pouvoir de le supprimer! C'est égal, celui qui m'en débarrassera, je lui payerai quelque chose (*Cœur-d'acier entre.*) Ah! c'est Cœur-d'acier, que me veut-il?

COEUR-D'ACIER.

Sire, nous venons de rencontrer un étranger qui furetait dans les corridors du palais...

MIGONNET.

Qu'on le donne à manger à mon dragon...

COEUR-D'ACIER.

Il dit être l'écuyer d'un jeune prince qui lui-même est un ambassadeur du roi Matapa...

MIGONNET.

Un ambassadeur de Matapa... ah! bah? fais d'abord entrer son écuyer.

COEUR-D'ACIER.

Le voici.

SCENE III.

LES MÊMES, PETITPATAPON.

PETITPATAPON, *à part, en entrant.*

Je tremble malgré moi devant ce féroce monarque ..

MIGONNET.

Qui es-tu, jeune imprudent que tu es?

PETITPATAPON.

Monsieur le roi, on me nomme Petitpatapon.

MIGONNET.

C'est un bête de nom... et ton maître?

PETITPATAPON.

On l'intitule le prince Fidèle...

MIGONNET.

C'est encore assez bête...

PETITPATAPON, *à part.*

Est-il grossier!

MIGONNET.

Et comment ton maître a-t-il fait pour pénétrer jusqu'à ma ville capitale? Les frontières de mon royaume sont pourtant assez bien gardées... je m'en vante...

PETITPATAPON.

Mon maître ne connaît pas d'obstacles...

MIGONNET.

Quel Gusman!... Et pourquoi vient-ici en ambassadeur?... que me veut-il? que demande Matapa? est-ce une seconde roulée?... je n'ai pas le temps... et puis, il n'a plus rien... je ne me dérange pas pour si peu... Allons... parle... répondras-tu, tu m'échauffes la bile...

PETITPATAPON.

Si monsieur le roi daigne recevoir mon gracieux maître... il l'instruira lui-même...

MIGONNET.

Allons, qu'on introduise le gracieux en question.

SCENE IV.

LES MÊMES, FIDÈLE, *escorté de* FORTE-ÉCHINE, FEND-L'AIR, BOURRASQUE, FINE-OREILLE, TRINQUEFORT *et* BOUFFELABALLE, PAGES.

CHOEUR FINAL *du premier acte de Madelon Friquet.*

Allons, amis, rendons hommage
A sa force, à son courage,

Et crions tous : honneur !
A ce roi toujours vainqueur !

MIGONNET.

Assez!... vous m'agacez les oreilles... Où est l'ambassadeur?

FIDÈLE, *s'inclinant.*

Sire?...

MIGONNET.

C'est toi, jeune marmouzet? Eh bien, explique-toi... que me veut cet idiot de Matapa?

FIDÈLE.

Sire, le roi mon maître n'est point un idiot...

MIGONNET.

Ça dépend de la manière de voir...

FIDÈLE.

Vous l'avez surpris dans ses États, attaqué, vaincu...

MIGONNET.

Oui, je l'ai atrocement rossé...

FIDÈLE.

Et vous retenez encore en esclavage son fils... le prince Pimpoudor... Je viens donc, sire, réclamer de votre générosité, et la liberté de ce prince, et la restitution des biens que vous avez enlevés au roi Matapa.

MIGONNET.

Et que vas-tu m'offrir pour toutes ces choses?

FIDÈLE.

Mon dévouement... et les remercîments du roi, mon maître..

MIGONNET.

Ah çà, mais tu es très-bouffon, ambassadeur, mais tu me fais rire... Peau de rhinocéros!... il me fait rire ce petit... Mais riez donc, ma sœur... riez donc avec moi.

ROSAFIERA, *qui lance des œillades au prince Fidèle.*

Ce jeune ambassadeur est charmant...

FIDÈLE.

Cette gaieté est d'un bon augure. Sire... si je pouvais, moi ou ceux qui m'accompagnent, entreprendre quelque chose d'extraordinaire pour le service de Votre Majesté... j'aurais l'espoir que, pour prix de nos efforts et de notre dévouement, vous consentiriez enfin...

MIGONNET.

A rendre ce que j'ai pris à Matapa... Il faudrait que vous fussiez tous bien malins pour cela, mes petits enfants.

VILIPENDOS, *entrant.*

Sire, vos ordres sont exécutés : tous les pains et les comestibles de vos sujets sont déposés sur la place du palais.

MIGONNET.

Ah! trompe d'éléphant!... il me pousse une idée cocasse. (*A Fidèle.*) Tu veux faire quelque chose d'extraordinaire pour m'amuser... Eh bien, mon jeune ami, trouve-moi un homme qui mange tout à l'heure tous les pains et tous les comestibles en question, et, par le diable, mon patron, je t'accorde ce que tu me demandes. (*Bouffelaballe fait un mouvement, le prince Fidèle l'arrête du geste.*) Je réponds par une extravagance à une proposition extravagante... Eh bien, que dis-tu?...

FIDÈLE.

Sire...

MIGONNET.

Ah! ah! mon chevalier... tu recules déjà... je le conçois.

FIDÈLE.

Non, Majesté, j'accepte. (*Montrant Bouffelaballe.*) Ce serviteur est prêt à manger tout ce qui a été déposé sur la place de votre palais.

MIGONNET.

Qu'est-ce à dire? (*A Bouffelaballe.*) Sais-tu bien qu'il y a plus de vingt mille pains de quatre livres?

BOUFFELABALLE.

Oh! ça n'est pas la mer à boire.

MIGONNET.

Et des volailles, et des jambons, et des pâtés à l'infini.

BOUFFELABALLE.

Ça se trouve à merveille, j'adore le pâté... Faites-en mettre le plus que vous pourrez, sire.

MIGONNET.

Ah! ah! tu fais le plaisant, j'imagine, c'est bon... Rendons-nous à la place; mais je vous avertis que si vous vous êtes moqués de moi, s'il reste seulement une flûte ou même un simple croûton, je vous fais passer à tous le goût du pain.

ROSAFIERA, *à Migonnet, d'une voix émue.*

Oh! non... pas à tous!

MIGONNET.

Qu'est-ce qui vous prend, vous?

ROSAFIERA.

Avez-vous remarqué ce jeune prince, mon frère?

MIGONNET.

Pourquoi ça?

ROSAFIERA.

Ne le trouvez-vous pas charmant?

MIGONNET.

J'ai la vue basse.

ROSAFIERA.

Ah! mon frère... il est adorable!

MIGONNET, *la regardant.*

Ah! bah! c'est à ce point-là?

ROSAFIERA, *baissant les yeux, puis les reportant sur Fidèle.*

C'est à ce point-là... et je vous prie de me présenter à lui...

MIGONNET.

Si ça peut vous faire plaisir, venez, je suis très-galant aujourd'hui... (*Il la prend brusquement par la main.*)

FIDÈLE, *à part.*

Comme cette vieille me regarde...

MIGONNET, *à Fidèle.*

Voici ma sœur, la duchesse de Rosafiera, je vous la présente, elle vous trouve charmant, elle vous trouve adorable...

ROSAFIERA, *avec pudeur.*

Mon frère... par grâce...

MIGONNET.

N'allez-vous pas faire la bouche en cœur? Allons, petit prince, offrez la main à cette auguste dame et soyez fier de votre bonne fortune...

FIDÈLE, *à part.*

Ma position devient fort embarrassante...

PETITPATAPON, *à part.*

L'auguste dame n'est pas de la primeur... (*Fidèle va offrir sa main à la Duchesse, qui lui lance des œillades et lui dit avec mystère :*)

ROSAFIERA.

Prince, dans une heure, je serai chez moi... dans mon boudoir... il faut absolument que je vous parle... que je vous parle sans témoins...

FIDÈLE.

Duchesse... je me rendrai à votre ordre. (*A part.*) Que veut-elle de moi...

MIGONNET.

Allons... partons... Ces gaillards-là piquent ma curiosité.

CHOEUR.

AIR *de Doche.* (Belle aux cheveux d'or.)

Partons!
Offrons à cet être vorace
Jusqu'aux moindres rogatons.
Partons,
Rendons-nous vite sur la place
Pour voir ce roi des gloutons. (*Bis.*)

Tous sortent. Le décor change.

Neuvième Tableau.

LE BOUDOIR

SCÈNE I.

LA DUCHESSE DE ROSAFIERA, ZERBINETTE.

ROSAFIERA.

Tu as compris, Zerbinette?

ZERBINETTE.

Oui, madame, dès que le prince Fidèle se présentera à la porte de vos appartements, je l'introduirai dans ce boudoir.

ROSAFIERA.

C'est cela... Comment me trouves-tu aujourd'hui, Zerbinette?

ZERBINETTE.

Fraîche comme une rose. (*A part.*) Une rose fanée...

ROSAFIERA.

Est-ce que je n'ai pas les yeux battus?

ZERBINETTE.

Vos regards n'ont jamais été plus vifs. (*A part.*) Quelle caricature!

ROSAFIERA, *avec une joie enfantine.*

Oh! tant mieux!... oh! tant mieux! Tiens, prends ce bracelet... je te le donne...

ZERBINETTE.

Si c'est pour ce que j'ai dit à madame la duchesse... je ne l'ai pas mérité...

ROSAFIERA.

Prends toujours... Dis-moi, l'as-tu regardé?

ZERBINETTE, *regardant le bracelet.*

Il est magnifique... et monté avec goût...

ROSAFIERA.

Je ne te parle par du bracelet, petite sotte, mais bien de lui...

ZERBINETTE.

Ah! du jeune prince.

ROSAFIERA.

Comment le trouves-tu?

ZERBINETTE.

Oh! gentil à croquer.

ROSAFIERA.

Oh! oui, c'est un amour! (*Musique.*)

ZERBINETTE.

Mais attendez... j'entends venir...

ROSAFIERA.

Qui?

ZERBINETTE, *qui est allé voir.*

L'amour en question... c'est lui!

ROSAFIERA, *vivement.*

Laisse-nous! Oh! comme je suis émotionnée... (*Musique. — Zerbinette sort.*)

SCÈNE II.

FIDÈLE, ROSAFIERA.

FIDÈLE, *s'inclinant.*

Duchesse!...

ROSAFIERA.

Enfin! prince! me voici seule avec vous... et malgré moi... j'en suis toute interdite!... Tout à l'heure, sous la feuillée, les oiseaux gazouillaient entre eux... Que se disaient-ils?... je ne le sais... mais mon âme s'épanouissait à leurs doux chants d'amour!

FIDÈLE, *à part.*

Eh bien, voilà qui promet... Je n'avais pas prévu cette difficulté.

ROSAFIERA.

Ah! que je suis aise de pouvoir vous exprimer ici, sans témoins, le haut intérêt que je porte à votre entreprise chevaleresque!...

FIDÈLE.

Je m'en réjouis, madame...

ROSAFIERA.

Si jeune encore, si délicat, si mignon... et avoir fait ce périlleux voyage, et cela, dans le seul intérêt de votre souverain... Que c'est bien! ah! que c'est donc bien!

FIDÈLE.

Je ne fais que remplir mon devoir, madame.

ROSAFIERA.

Et, dites-moi? n'y a t-il pas, par delà les monts, une jeune fille qui attend le retour de son chevalier?

FIDÈLE.

Aucune jeune fille n'attend mon retour, madame...

ROSAFIERA, *avec passion.*

Oh! tant mieux... tant mieux!

FIDÈLE, *à part.*

Ah çà, mais...

ROSAFIERA.

Alors, tu peux aimer sur la terre étrangère... rien ne s'y oppose... Et si une grande dame laissait tomber sur toi de sympathiques regards... si elle rêvait pour toi la richesse et les honneurs du rang suprême... cette grande dame, (*sur un autre ton*) qu'en penserais-tu?

FIDÈLE, *avec embarras.*

Moi... duchesse... je me trouverais indigne de tant bontés...

ROSAFIERA.

Jeune! beau! vaillant et modeste! il a tout! il a tout!... ah! je déchire le voile! Écoutez, prince, restez ici, près de moi, et je vous fais une existence céleste, et j'obtiens de mon frère la grâce de ce Pimpondor... je vous fais rendre les richesses de ce Matapa, dont vous deviendrez l'égal... et pour tout cela, qu'est-ce que je demande en retour? (*Elle baisse les yeux avec pudeur.*)

AIR *des Laveuses du couvent.*

Un mot, un regard qui fascine!
Enfin le reste se devine...
Prince, pitié pour ma pudeur!
Enfant, tu me comprends sans doute?
J'ai fait les trois quarts de la route,
A ton tour, ouvre-moi ton cœur,
Je te proclame mon vainqueur!
Fidèle! (*Bis*).
On me dit encore assez belle,
Et je suis encor demoiselle...
Ah! réponds-moi!
Si tu m'offres ta foi,
Un jour tu seras roi!

FIDÈLE.

Même air.

Merci, merci, mademoiselle,
Mais, hélas! le prince Fidèle
Ne peut rien pour votre bonheur,
Il est entre nous des obstacles.....

ROSAFIERA, *avec chaleur.*

L'amour fait faire des miracles.

FIDÈLE.

Apprenez donc la vérité,
J'ai fait le vœu de chasteté.
Duchesse! (*Bis.*)
A la déesse de sagesse,
J'ai fait présent de ma jeunesse,
Cherchez, ma foi!
Chez un autre que moi,
Votre vainqueur et roi.

ROSAFIERA, *avec dépit.*

Il suffit!... puisque vous ne savez pas apprécier l'honneur insigne dont je voulais vous gratifier... Descendez donc jusqu'à ces gens-là pour être traitée de la sorte!

FIDÈLE.

Madame, veuillez croire...

ROSAFIERA.

Vive Dieu! Monsieur, en voilà assez; je vous ordonne d'oublier les honnêtetés que je voulais vous faire... Assurément j'étais folle!

FIDÈLE.

Duchesse... calmez-vous... de grâce... (*Musique.*)

ROSAFIERA.

Assez, vous dis-je; voici le roi mon frère!

SCENE III.

LES MÊMES, MIGONNET *suivi de* BOUFFELABALLE, *qui se nettoie les dents avec un énorme curedent,* VILIPENDOS, *et sa suite.*

MIGONNET, *entrant.*

Il a tout mangé!!! Je suis dans la stupéfaction! J'ai vu de gros mangeurs, je l'ai été moi-même, mais cet homme est plus qu'un boa, bien supérieur à une autruche; il enfonce tous les carnivores connus.

BOUFFELABALLE.

Sire, je réclame un peu de dessert; quelques tourtes aux confitures, de la frangipane.

MIGONNET.

Du flan!... tu auras du flan!... C'est égal, de le voir avaler avec cette crânerie, ça m'a donné un appétit féroce. Vilipendos, qu'on me serve un gros dîner.

VILIPENDOS.

Sire, il n'y a plus rien à manger au palais...

MIGONNET.

Hein? vous dites?...

VILIPENDOS.

Nous avons exécuté vos ordres à la lettre... Cet homme vient de dévorer tout ce qu'il y avait de pain, de viande et de comestibles dans toute la ville.

MIGONNET.

Mille millions de jambonneaux!... mais j'ai une faim canine, moi!

VILIPENDOS.

A l'impossible nul n'est tenu... Sire...

MIGONNET.

Oui?... Eh bien, si l'on ne me sert pas à manger avant un quart d'heure, je fais mettre à la broche cuisiniers, marmitons, ministres et médecins. Arrangez-vous pour me faire cuire quoi que ce soit, assaisonné avec n'importe quoi, mais que ce soit bon, et cuit tout de suite! J'ai dit...

VILIPENDOS *s'incline et sort; à Bouffelaballe.*

Satané glouton!

FIDÈLE.

Sire, le moment est venu de tenir la promesse que vous m'avez faite, de rendre à la liberté le fils du roi Matapa, et de restituer à ce monarque les trésors que vous lui avez enlevés par droit de conquête.

MIGONNET.

T'avais-je réellement promis cela, jeune aventurier?.. Tu me le dis, je veux bien le croire... mais, de ton côté, ne m'avais-tu pas promis d'entreprendre « quelque chose d'extraordinaire pour le service de Ma Majesté?... » (*Il appuie sur ces mots.*) Hein... ne sont-ce pas là tes propres paroles?

FIDÈLE.

En effet, sire, ce sont mes paroles.

MIGONNET.

Eh bien, franchement, mon fils, je ne vois pas encore ce que tu as entrepris d'extraordinaire pour le service de Ma Majesté!... Tu m'as rendu jusqu'à présent le service de me faire jeûner... et je ne t'en conserve aucune obligation, mille ventres de biche!

FIDÈLE.

Eh quoi! sire, exigez-vous que je vous rende votre parole?

MIGONNET.

Je la reprendrai pardieu bien sans ta permission...

FIDÈLE.

Je vous supplierai alors de me dire ce que je dois entreprendre de nouveau pour mériter vos bonnes grâces, et quel service je puis vous rendre en échange de celui que je réclame de vous.

ROSAFIERA.

Il serait facile, sire, de mettre à l'épreuve le courage de ce jeune présomptueux...

MIGONNET.

Comment cela, duchesse?

ROSAFIERA.

On a tout fait jusqu'à ce jour pour vous délivrer de ce dragon féroce qui, depuis si longtemps, dévore vos troupeaux et vos sujets...

MIGONNET.

Corbleu! ma sœur, il y a des jours où vous avez de l'esprit comme un démon...

ROSAFIERA.

Je parlais tout à l'heure de ce monstre horrible au prince Fidèle... et il me témoignait le désir de le combattre...

FIDÈLE, *à part.*

Oh! la perfide! comme elle se venge!

MIGONNET.

Eh bien, je n'y vais pas par trente-six mille chemins, moi, qu'il me rapporte la tête de ce dragon, et je fais droit à toutes ses réclamations...

FIDÈLE.

Sur votre honneur de roi, me le jurez-vous, sire?

MIGONNET.

Je te le jure sur mon sceptre, sur ma couronne et sur mon trône... bien que je n'y sois pas sur mon trône... Je t'engage ma foi de roi que si toi et les tiens échappez au dragon... je vous accorderai tout ce que vous me demanderez... car alors, vous m'aurez rendu ce qui s'appelle un service... (*A part.*) Je chercherai le moyen de me débarrasser de tous ces gens-là... le moyen est trouvé... le dragon est invulnérable... et il a toujours faim... (*Haut.*) Eh bien, es-tu satisfait?

FIDÈLE.

Oui, sire, et demain je serais mort ou victorieux.

MIGONNET.

Je vais te faire donner un guide qui te mettra au courant des habitudes du monstre, et te facilitera les moyens de faire sa connaissance...

ROSAFIERA, *à part.*

Ah! le dépit m'a rendue cruelle! Le dragon n'en fera qu'une bouchée.

MIGONNET.

Il est bon de te prévenir que l'animal n'est vulnérable qu'à l'œil gauche... Il s'agit donc pour toi de le tuer à l'œil, ce qui n'est pas extrêmement commode.

FIDÈLE.

Cette difficulté ne fait que rendre l'entreprise plus piquante

MIGONNET.

Il ne doute de rien, ce petit gaillard-là!

ROSAFIERA, *bas à Fidèle.*

C'est à une mort certaine que vous courez... Dites un mot et je vous sauve.

FIDÈLE, *haut et s'inclinant devant la Duchesse.*

Que je vous suis reconnaissant, madame, d'avoir eu si bonne opinion de mon courage.

ROSAFIERA, *à part.*

Ses paroles me transpercent le cœur!

FIDÈLE.

Permettez-moi, majesté, de prendre congé de vous.

AIR *d'Actéon.* (Astre des nuits aux amants tutélaire.)

Vers le dragon, le cœur exempt de crainte,
Dès cette nuit je dirige mes pas;
Je reviendrai vainqueur en cette enceinte,
Ou je serai victime du trépas...

MIGONNET.

Partez, la récompense
Vous attend au retour.

ROSAFIERA, *à part.*

Hélas! pour lui, je pense,
Il n'est plus de retour!

FIDÈLE.

J'emporte l'espérance
De revoir avant peu ce séjour.

MIGONNET.

Au revoir, bonne chance.

Bas à sa sœur.

Espérons que c'est son dernier jour.

Rosafiera essuie une larme et suit Migonnet qui la fait sortir par la gauche. Le prince Fidèle les salue et sort par la porte de droite.

Dixième Tableau.

LA FONTAINE DU DRAGON.

Au milieu d'un vaste parc à demi sauvage, s'élève une superbe fontaine ornée de statues de marbre blanc. On aperçoit dans le lointain la cascade qui alimente la fontaine. Çà et là plusieurs statues de marbre. — Effet de clair de lune.

SCENE I.

FIDÈLE, PETITPATAPON, FINE-OREILLE, BOUFFELABALLE, BOURRASQUE, LE GUIDE *et* TRINQUE-FORT.

CHOEUR.

AIR *de la Périchole.*

Marchons en silence,
Examinons bien;
Courage et prudence...
Ne voyez-vous rien?
L'heure est favorable,
Partout regardons...
Monstre épouvantable,
Viens, nous t'attendons!

LE GUIDE.

C'est ici!.. c'est à cette fontaine que le dragon vient se désaltérer tous les soirs; pour lors, comme le soir est venu je m'en allons, et pus vite que ça...

FIDÈLE.

Tu as donc bien peur?

LE GUIDE.

Ah! oui que j'ons peur... D'abord et d'un, je ne venons jamais dans c' t'endroit, même en plein jour, sans freumir... car ici, voyez-vous, tout tient de l'enchantement.

PETITPATAPON.

Tout ça ne m'enchante pas.

LE GUIDE.

Vous voyez ben toutes ces estatues?...

PETITPATAPON, *au Guide.*

Eh bien?

LE GUIDE.

Eh bien, ces estatues, c'est autant de jeunes princesses qu'ont résisté à l'amour de not' gracieux monarque.

PETITPATAPON.

Ah! bah!

LE GUIDE.

Il les a toutes métaphormosées en estatues...

FIDÈLE, *à part.*

Ce sort m'était réservé...

PETITPATAPON.

Comment! toutes ces femmes de marbre ont vécu?

LE GUIDE.

Comme moi z'et vous... Bonne chance, messeigneurs... adieu. (*Il sort.*)

PETITPATAPON.

Ainsi, ces statues ont parlé, ont marché, dansé, mangé, éternué... et cœtera, et cœtera, et cœtera! Elles étaient fort bien faites, au moins, toutes ces jeunes princesses! (*Il en indique une qui tourne le dos.*) Voyez donc mon prince?

AIR : *As-tu vu la lune, mon gas.*

Quels beaux torses! quels jolis bras!
La complaisante Lune
Vient prêter à tous ces appas,
Sa lueur opportune.
Oui, c'est un tableau merveilleux!
C'est vraiment chose peu commune,
Jamais je n'eus devant les yeux
Un plus bel effet d' lune!

FIDÈLE.

Grâce au pouvoir du saphir magique, je veux faire cesser l'enchantement qui retient ici ces malheureuses princesses. (*Il étend l'anneau vers les statues et dit :* J'ordonne que ce marbre s'anime. (*Les statues s'animent, viennent s'incliner devant le prince Fidele et vont former différents groupes.*)

PETITPATAPON.

Elles marchent, c'est déjà quelque chose; mais si elles restent de marbre, ce sera des femmes bien froides...

FIDÈLES.

Qu'elles reprennent leur nature première. (*Les statues reprennent leur première forme.*)

CHOEUR DES FEMMES STATUES.

AIR : *Surprise inattendue.*

Eh quoi! nous existons,
Ah! quel plaisir, bonheur extrême,
Pour nous, moment suprême!
A notre sort nous échappons.
Enfin nous respirons,
Notre malheur était le même
Et nous en réchappons,
Nous revenons... nous reparlons!

Elles s'éloignent en courant.

PETITPATAPON.

Fichtre! comme elles rattrapent le temps perdu!

FINE-OREILLE.

Il me semble entendre au loin un cri sauvage.

PETITPATAPON, *effrayé.*

Oh! c'est lui! c'est le dragon qui arrive.

FIDÈLE, *à Fine-Oreille.*

Peux-tu calculer la distance qui nous sépare encore de lui?

FINE-OREILLE.

Deux lieues environ... mais il marche vite, car le cri devient de plus en plus distinct.

FIDÈLE.

Allons, mes amis, nous voici sur le champ de bataille!

PETITPATAPON.

Je ne suis pas fou de cette entreprise; un dragon... c'est très-malin...

BOUFFELABALLE.

S'il ne s'agissait que de le manger cuit au court bouillon... je n'en ferais que quelques bouchées...

TRINQUEFORT.

Quant à moi, je ne puis le boire.

BOURRASQUE.

Et j'aurai beau enfler mes poumons, mon souffle glissera sur ses écailles...

PETITPATAPON.

Ah bah! allons-nous-en... et puis, il fait très-froid ici... j'ai le frisson...

FIDÈLE.

Poltron!

PETITPATAPON.

Eh bien, oui... j'avoue que j'aimerais mieux avoir à combattre tout un régiment de cuirassiers, que ce dragon tout seul...

FIDÈLE.

Mes amis, ne doutez ni de vous ni de moi...

FINE-OREILLE.

Voici Fend-l'Air.

FIDÈLE.

Je l'attendais!

SCÈNE II.

LES MÊMES, FEND-L'AIR, *puis* FORTE-ÉCHINE, *et ensuite* LE DRAGON.

(*Musique. — Fend-l'Air arrive avec un panier qu'il dépose aux pieds de Fidèle.*)

FIDÈLE.

Bien... maintenant écoutez-moi tous... Le dragon, nous a-t-on dit, vient chaque nuit se désaltérer à cette fontaine... Ce panier contient des aliments que j'ai fait préparer, afin d'exciter la soif du monstre... Fend-l'Air va les semer sur la route qu'il doit suivre. (*A Fend-l'Air.*) Exécute cet ordre. (*Fend-l'Air s'incline et sort.*)

PETITPATAPON, *à part.*

Je ne comprends rien à cette manœuvre.

FIDÈLE.

Toi, Trinquefort, tu vas boire l'eau de ce bassin.

TRINQUEFORT.

Tiens, justement j'ai soif.

FIDÈLE.

Déjà Forte-Echine a dû, par nos ordres, transporter cinq cents pièces de vin à la source de cette fontaine... Regardez, n'est-ce pas lui qui s'approche là-bas?

PETITPATAPON.

Lui-même avec un énorme tonneau.

FORTE-ÉCHINE, *entrant avec une énorme tonne sur la tête.*

J'apporte la dernière tonne...

FIDÈLE.

Tu m'as bien compris?

FORTE-ÉCHINE.

A merveille...

FIDÈLE.

A l'œuvre donc!

FORTE-ÉCHINE, *s'en allant.*

Je porte celle-là avec les autres... (*Il disparaît avec son tonneau.*)

FIDÈLE.

Toi, Trinquefort, j'attends...

TRINQUEFORT.

Çà ne sera pas long. (*Musique. — Il se penche au niveau du bassin et se met à boire.*)

PETITPATAPON, *à part.*

Je comprends de moins en moins.

FINE-OREILLE.

Le dragon se rapproche... (*Fend-l'Air revient.*)

FIDÈLE, *à Fend-l'Air.*

Est-ce fait? (*Fend-l'Air fait signe que oui.*) Bien!

TRINQUEFORT.

Le bassin est tari...

FIDÈLE.

Maintenant, regardez là-bas.

Onzième Tableau.

LA FONTAINE DE VIN.

PETITPATAPON.

Que vois-je... la cascade qui coule de l'eau rougie...

FIDÈLE.

C'est le vin que Forte-Échine y a transporté... Voyez, la fontaine maintenant. (*La fontaine répand du vin de sa coquille et le bassin s'en trouve rempli.*)

PETITPATAPON.

Une fontaine de vin!

TRINQUEFORT.

Faut-il la vider encore?

FIDÈLE.

Non... non... Comprenez-vous maintenant que lorsque le dragon viendra se désaltérer ici...

BOUFFELABALLE.

Tant mieux! il se grisera!..

PETITPATAPON.

Il aura son jeune homme...

FIDÈLE.

Et nous pourrons peut-être en venir à bout...

PETITPATAPON.

A présent, je comprends tout!.. c'est sublime...

FINE-OREILLE.

Le dragon! (*On entend un affreux sifflement. — Musique.*)

FIDÈLE.

Tenons-nous à l'écart.

PETITPATAPON.

Oh! oui, à l'écart le plus loin possible!.. (*Ils disparaissent vivement.*)

Le dragon paraît. Après avoir fureté de côté et d'autre, il se dirige vers la fontaine et boit. A peine a-t-il bu qu'il s'aperçoit qu'on s'est grisé.— (Musique du soldat ivre.— Barbier de Séville.) Il se soulève, retombe sur le côté, va de travers, puis retombe une dernière fois comme assoupi par la boisson. — Fidèle entre l'épée à la main, s'approche de lui, et lui enfonce avec force son épée dans l'œil. Le dragon pousse un cri terrible et après s'être tordu quelque temps, ne donne plus signe de vie.

FIDÈLE.

Victoire!.. (*Tous reviennent.*)

TOUS.

Victoire!

PETITPATAPON.

Est-il bien mort?

FORTE-ÉCHINE.

Très-mort!.. emportons-le.

PETITPATAPON.

Oui, partons!

FIDÈLE.

Et maintenant emportons notre trophée et allons réclamer la parole du roi.

FINE-OREILLE, *qui est aux écoutes.*

C'est inutile!...

FIDÈLE.

Que dis-tu et que fais-tu là?

FINE-OREILLE.

J'écoute ce qui se dit au palais, dans le cabinet même du roi Migonnet.

PETITPATAPON, *à part.*

C'est très-indiscret ce qu'il fait là... mais c'est très-adroit.

FINE-OREILLE.

Ah! le misérable!..

FIDÈLE.

Que se passe-t-il?

FINE-OREILLE.

Le roi cause avec son ministre Vilipendos... il craint que nous ne réussissions dans notre entreprise.

PETITPATAPON.

C'est fait.

FINE-OREILLE.

Et il veut à tout prix se débarrasser de son prisonnier... (*Ecoutant mieux.*) Attendez!.. (*Après avoir écouté.*) Et s'il doit nous le livrer... dit-il, il le livrera mort!...

TOUS.

Oh!

FIDÈLE.

L'infâme!.. malheur! malheur! O mes amis! avant de nous glorifier de cette victoire inutile... parcourons le parc, le palais, examinons, cherchons; toi, mon brave Fine-Oreille, écoute... il faut découvrir l'endroit où l'on retient le prisonnier, il faut sauver Pimpondor!

TOUS.

Oui, il faut sauver Pimpondor.

AIR *de Nabucco.*— Belle aux cheveux d'or.

CHOEUR.

Sans Pimpondor, notre victoire
Est sans profit et sans gloire...
Pour nous, amis, ah! quel déboire!
Nous lutterons,
Nous le jurons!
Cherchons, cherchons,
Et redoublons d'audace,
Cherchons, cherchons,
Et nous le trouverons.
Cherchons, cherchons,
Quand la mort le menace,
Cherchons, cherchons,
Et nous le sauverons!

Douzième Tableau.

LES OUBLIETTES.

PIMPONDOR, *endormi sur de la paille. Il se lève lentement, fait quelques pas dans sa prison, arrive sur le devant et chante :*

AIR : *Une fièvre brûlante.*

Dans une cave obscure,
Tristement je gémis...
N'ayant que du pain bis
Pour toute nourriture!
A qui sauverait Pimpondor...
Ah! je ferais un beau pont d'or!

Avec force.

D'une voix affaiblie,
De ce trou sans clarté,
O Destin, je te crie:
Rends-moi la liberté!

C'est en vain que je murmure cette prière; rien ne répond à mon filet de voix, et je reste claquemuré dans ce cul de basse-fosse, où je m'ennuie à avaler ma langue... O Blanchette! je ne t'en fais pas un reproche, mais ça m'a coûté cher de faire ta connaissance. (*Musique. — On voit une grosse araignée traverser le théâtre.*) Ah! mon arraignée! voici ma seule compagne... Je ne peux pas dire : araignée du soir, espoir... car je ne sais jamais, ici, si c'est le jour ou la nuit... Ma pauvre araignée, je n'ai pas encore mon souper... Tout à l'heure, quand j'aurai mon pain, je te donnerai ta part. (*L'araignée gagne son trou. Bruit exagéré de verrous qu'on tire au dehors.*) On vient... c'est mon geôlier sans doute, le féroce Cœur-d'Acier... Je ne veux point le voir... il est trop laid et trop assommant dans la conversation. (*Il va se recoucher sur la paille.*)

SCENE II.

PIMPONDOR, MIGONNET, *qui entre enveloppé dans un manteau, tenant un panier d'une main, et de l'autre une énorme lanterne sourde.*

MIGONNET, *à part, sur le devant.*

J'ai pris aujourd'hui l'emploi de Cœur-d'Acier, et j'apporte au prisonnier sa dernière pâtée!... Croirait-on que ce gringalet de prince est parvenu à crever l'œil du dragon!... Je ne suis pas désolé d'en être débarrassé du dragon... au contraire... mais le petit drôle va m'apporter sa tête et réclamer ma parole royale. J'ai promis bêtement de lui rendre ce Pimpondor... Oui, mais finalement je ne me suis pas engagé à le livrer vivant. Or, ces aliments sont chimiquement assaisonnés; pain, viande et vin, sont triplement empoisonnés, et pour qu'on ne puisse falsifier ces comestibles, je les apporte moi-même à mon prisonnier...

PIMPONDOR.

Est-ce que vous en avez encore pour longtemps là-bas?... qui est là?

MIGONNET, *avec une grosse voix.*

C'est moâ.

PIMPONDOR.

Qui ça toâ? ce n'est pas la voix de mon geôlier... la tienne est encore plus désagréable.

MIGONNET.

Je te dis que c'est moi... regarde.

PIMPONDOR.

Le roi! vous! affreux tyran!...

MIGONNET, *l'examinant avec sa lanterne.*

Eh bien, tu es gentil, à cette heure-ci? Oh! oh! tu n'as pas bonne mine, mon pauvre garçon.

PIMPONDOR.

Viens-tu me railler jusque dans les entrailles de mon cachot?

MIGONNET.

Les entrailles de ton cachot m'appartiennent. (*A part, avec une grimace.*) Et les tiennes aussi.

PIMPONDOR.

Ah! vieux misérable! viens-tu augmenter, par ta conversation, les tortures de ma situation?

MIGONNET.

Ayez donc pitié de ces drôles-là? Je lui apporte des consolations et il me dit des sottises.

PIMPONDOR.

Que parles-tu de pitié?

MIGONNET, *avec brusquerie.*

Voyons, réponds: aimes-tu beaucoup le pain noir, hein?

PIMPONDOR.

Je l'abomine.

MIGONNET.

Eh bien, voici du pain blanc.

PIMPONDOR.

Ah bah!

MIGONNET.

Aimes-tu beaucoup boire de l'eau?

PIMPONDOR.

Non, c'est fadasse.

MIGONNET.

Eh bien, je t'apporte du vin.

PIMPONDOR.

Pas possible!

MIGONNET.

Et que diras-tu si j'y joins du veau?

PIMPONDOR.

Vous êtes donc malade que vous devenez si bon?

MIGONNET.

Je me porte très-bien, et je veux que tu te portes de même; je m'intéresse à ta santé, moi! c'est ma fantaisie du moment... je veux te faire avaler toute sorte de bonnes petites choses... hé! hé! hé!

PIMPONDOR.

Auriez-vous la généreuse pensée de briser mes fers?

MIGONNET.

J'aime à tout briser, et je pourrai bien avoir un jour l'idee de briser tes fers; mais le moment n'est pas venu.

PIMPONDOR.

Il peut donc venir? ô sire!

MIGONNET.

Ah! assez! tes interrogations m'assomment. Voilà ton souper... mange, bois et digère (*à part*) si tu peux.

PIMPONDOR.

Merci.

MIGONNET.

Il n'y a pas de quoi; il me suffit de savoir que tu ressentiras les effets de ma sollicitude, quand tu auras soupé.

PIMPONDOR.

J'y compte. (*Riant à part d'un rire féroce.*) Hé, hé, hé, hé, hé, la bonne dupe... je n'ai plus à m'en occuper. (*Haut.*) Je te quitte, prisonnier.

AIR *d'Olivier Basselin.*

Adieu, mets-toi vite à table,
A ce souper confortable
Fais honneur, je suis bon diable!
Mange les mets que voilà.

PIMPONDOR.

Du vin, du veau pour pitance,
Ah! pour moi quelle bombance!
De lui tant de prévenance,
J' n'peux pas digérer ça.

MIGONNET.

Mang' moi ça
Aval' ça!
Tâche de digérer ça,
Mang' moi ça!
Aval' ça!
Digère ça!

Migonnet sor

SCÈNE III.

PIMPONDOR, *seul.*

Ah! ma pauvre araignée, nous avons un bon souper; nous avons du veau. Ce cœur de moellon se serait-il amolli! profitons de cette compassion passagère et buvons ce vin généreux au souvenir de mes amours! (*Il se verse à boire.*)

AIR : *de Follet ou le sylphe.*

A toi, Blanchette, ô mon bel ange!
A toi ma vie, à toi mes jours;
Là bas, j'en suis sûr, en échange,
Ton cœur est à moi pour toujours.
Parfois tu viens à mon secours.
Sur un grabat, par un heureux mensonge,
Tu m'apparais dans un doux songe,
Je te vois encore au réveil,
C'est comme un rayon de soleil
Qui vient éclairer ma retraite,
A toi je bois, ô ma Blanchette.
A toi!
A toi!

Il va boire, on entend chanter au dehors; il s'arrête et laisse tomber le gobelet.

Il est un dieu pour les amours,
Qui vient toujours à leur secours!

PIMPONDOR.

Mon cœur me dit qu'il vient toujours,
Toujours,
A leur secours...

Treizième Tableau.

L'ESCALIER MYSTÉRIEUX.

Musique, Coup de tam-tam. Une ouverture se forme dans la muraille et laisse apercevoir un escalier brillant qui conduit au dehors.

Que vois-je!

FIDÈLE, *arrivant par l'escalier.*

C'est lui!... encore vivant! Bonne Fée! soyez bénie! j'arrive à temps!

PIMPONDOR.

Qui êtes-vous... jeune chevalier? Oh! ces traits... et ces paroles que je viens d'entendre... est-ce que je rêve?

FIDÈLE.

Mon cher prince, non... c'est Blanchette qui est devant vous.

PIMPONDOR.

Blanchette!... c'est elle!

FIDÈLE.

Qui vient vous sauver... mais venez, venez, car mille dangers vous menacent encore... On peut nous surprendre.

PIMPONDOR.

Oui, partons... Adieu, noir cachot... (*A l'araignée qui fait sa toile sur la porte de la prison.*) Adieu, pauvre araignée qui m'as consolé dans mon esclavage. (*On entend du bruit derrière la porte.*) Ciel! on vient, nous avons été découverts, nous sommes perdus; c'est mon geôlier! (*On entend le Geôlier crier du dehors:*) Ouvrez! enfoncez cette porte!

La porte vole en éclats; Cœur-d'Acier et les gardes veulent entrer, mais ils en sont empêchés par la toile qu'a faite l'araignée. Cette toile forme un réseau de fer infranchissable derrière lequel s'agitent en vain les soldats de Migonnet.

FIDÈLE *et* PIMPONDOR.

Fuyons! (*Ils sortent par l'escalier. A peine ont-ils disparu que le mur de la prison se referme.*)

Quatorzième tableau

LE PALAIS DE MIGONNET.

Une grande salle ouverte par le fond, par une grande baie, derrière laquelle on voit une terrasse donnant sur la mer. A gauche, au premier plan, un trône.

SCENE I.

MIGONNET *en grand costume, sceptre, couronne et manteau royal*, ROSAFIERA, COEUR-D'ACIER, VILIPENDOS, SEIGNEURS, PAGES, DAMES DE LA COUR, PEUPLE *au fond*, *puis* FIDÈLE, PETITPATAPON, FORTE-ÉCHINE, FEND-L'AIR, FINE-OREILLE, BOUFFELABALLE, TRINQUEFORT *et* BOURRASQUE.

CHOEUR.

AIR *Final du tableau des poissons.*— Biche aux bois.

Célébrons (*bis.*) sa victoire,
Oui, le dragon (*bis*) par son courage est mis à mort
Pour son nom (*bis*) quelle gloire,
Et pour nous tous (*bis.*) quel heureux sort!
Quel heureux sort!

La musique continue. On voit arriver les compagnons de Fidèle qui portent le dragon sur leurs épaules. Puis, après eux, entre Fidèle qui vient s'incliner devant Migonnet qui a pris place sur son trône.

FIDÈLE.

Sire, le dragon est tombé sous mes coups, je vous l'apporte et je viens réclamer l'exécution de votre promesse.

MIGONNET.

Il paraît que tu es pressé, mon jeune gaillard... Allons, réglons, je le veux bien... (*Il descend de son trône.*) Je t'ai promis d'abord de te laisser emporter les trésors du roi Matapa, ton maître... je t'autorise donc, toi, personnellement, ou l'un des tiens, à enlever lesdits trésors...

FIDÈLE.

Comment, sire, moi, ou l'un des miens seulement?

MIGONNET.

Oui, la charge d'un seul homme; je n'ai jamais compris m'engager autrement...

PETITPATAPON, *à part.*

Oh! quelle mauvaise charge!

MIGONNET.

C'est à prendre ou à laisser...

FORTE-ÉCHINE, *bas à Fidèle.*

Soyez tranquille; nous tâcherons de faire bonne mesure...

FIDÈLE.

Sire, bien que ce ne soit tenir votre promesse qu'à demi...

MIGONNET, *d'un air menaçant.*

Hein?... qu'est-ce à dire?

FIDÈLE.

Je me trouve satisfait.

MIGONNET.

C'est heureux.

FIDÈLE, *montrant Porte-Échine.*

Ce serviteur pourra donc prendre...

MIGONNET.

Tout ce qu'il pourra emporter sur ses épaules... je l'y autorise... Vilipendos, tu vas accompagner cet homme au garde-meuble... tu m'as entendu, je veux tenir loyalement, grandement, ma parole de roi... (*Vilipendos s'incline.*)

PORTE-ÉCHINE, *à ses camarades.*

Venez donc m'aider à charger mes épaules, vous autres, et venez tous.

PETITPATAPON.

Oui... j'en suis...

FIDÈLE.

Allez! (*Bas à Petitpatapon.*) Dis au prince que je vais le rejoindre, et trouvez-nous des chevaux. (*Musique. Sur un signe de Vilipendos, tous les compagnons de Fidèle, y compris Petitpatapon, sortent, Fidèle excepté.*)

MIGONNET, *à Fidèle.*

Je t'ai promis, en outre, la liberté de Pimpondor. Marcassin, tu vas te rendre aux oubliettes, et tu nous amèneras le prince prisonnier... Il se portait parfaitement hier, et j'aime à croire qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux... depuis ce laps. (*A Marcassin.*) Qu'on exécute mes ordres. (*Marcassin s'incline et sort.*)

FIDÈLE, *à part.*

Tout va se découvrir... nous sommes perdus! Cette bague seule peut nous venir en aide... Ce saphir rend fou celui qui le porte à son doigt... Essayons. (*Haut.*) Sire, vous avez fait preuve avec moi d'une loyauté rare.

MIGONNET.

Voilà comme je suis.

FIDELE.

Et, pour prix de votre courtoisie, permettez-moi de vous offrir cette bague, que je crois digne de votre Majesté. (*Il lui présente la bague.*)

MIGONNET, *la prenant.*

Une bague?... Voyons... Fichtre! mais c'est un saphir énorme! C'est un cadeau superbe que tu me fais là... Voyez donc, ma sœur?...

ROSAFIERA, *regardant Fidèle.*

Autant de magnificence que de courage! (*Poussant un soupir.*) Ah!

FIDÈLE, *à part.*

Est-ce que ça va recommencer avec la vieille?

MIGONNET.

Ma foi, je ne me fais pas prier, j'accepte le cadeau et j'en pare mon index avec plaisir. (*Il se passe la bague au doigt et pousse un cri:*) Aïe!... (*Il reste immobile, et ses yeux deviennent fixes pendant un instant.*)

ROSAFIERA.

Qu'avez-vous?

MIGONNET, *prenant un air riant.*

Mes petits enfants, il s'agit de rire, de batifoller, de dire des gaudrioles.

ROSAFIERA.

Que vous prend-il donc, mon frère?

MIGONNET, *la regardant avec étonnement.*

Hein?... votre frère?... moi, ma vieille?... Oh! la bonne vieille!... oh! elle est bien bonne! elle a une bonne binette!

ROSAFIERA, *en colère.*

Majesté!...

MIGONNET.

Bon! elle me traite de majesté, à cette heure... Elle est fêlée, cette bonne femme... Je suis le berger Némorin, ma commère, je cherche Chloé ma bergère, parce que j'en ai besoin... Qu'est-ce qui a vu Chloé?...

ROSAFIERA.

O ciel! mais il déraisonne!

MIGONNET.

Amis, vive la joie, Bacchus et l'Amour! (*Il chante et danse.*)

A la monaco, l'on chasse et l'on déchasse,
A la monaco, l'on chasse comme il faut...

Tiens, un trône... Ah! oui, j'oubliais, c'est à moi ce trône-là... Allez trouver mes ministres... Qu'on fasse sur l'heure distribuer au peuple tout le vin qui est dans mes caves, tout l'argent qui se trouve dans les coffres de l'Etat... Je fais à tout le monde mille écus de rente... (*Le peuple sort en criant de nouveau:* Vive le roi Migonnet!) Je veux monter à cheval, qu'on m'apporte un âne. (*A Rosafiera.*) Ce qui me chiffonne, c'est que j'ai perdu Chloé, ma bergère. (*A Fidèle.*) Tu n'as pas vu Chloé?... Qu'on la fasse afficher, je veux aller dénicher des oiseaux avec elle (*Criant.*) En place pour la contredanse!

ROSAFIERA.

Courez chercher les médecins.

MIGONNET.

Qui est-ce qui a parlé des médecins?... si j'en vois la queue d'un... je le fais empaler.

SCENE II.

LES MÊMES, PETITPATAPON, *revenant.*

PETITPATAPON.

Sire, vos ordres sont exécutés.

MIGONNET.

Qui me parle?.. ciel! c'est lui! (*Il le regarde avec admiration.*)

PETITPATAPON, *à part.*

Qu'est-ce qu'il a donc? (*A Migonnet.*) Un seul homme a fait un choix des objets précieux du roi Matapa, et il les emporte. (*Bas à Fidèle.*) Forte-Échine emporte tout.

MIGONNET.

Oui, c'est bien lui... Oh! laisse-moi t'admirer, ô toi le plus beau et le plus illustres des paladins!

PETITPATAPON.

Vous êtes bien bon... (*A part.*) Il est très-honnête à présent...

SCENE III.

Les Mêmes, VILIPENDOS, *puis* FORTE-ÉCHINE, *portant les trésors suivi de ses camarades.*

VILIPENDOS.

Sire, c'est un abus de confiance!... l'un de ces hommes, d'une force surnaturelle, emporte tout le butin de vos dernières victoires. Tenez, voyez...

Quinzième Tableau.

LE TRIOMPHE DE FORTE-ÉCHINE.

Musique. On voit passer Forte-Echine portant sur ses épaules la charge de cinquante chevaux : des statues d'or, des vases immenses, des coffres, des meubles dorés, etc., etc. Le tout placé sur un immense chariot que Forte-Echine porte sans difficulté sur sa tête.

Air *de Bobèche et Galimafré.*

CHOEUR *au fond.*

Bravo! (*Bis.*) Quelle force surprenante!
Cette vigueur est vraiment étourdissante!
Comme il porte cette voiture écrasante,
Et sans effort!
Des humains c'est le plus fort!

MIGONNET.

Oh! bravo!... oh! bravo!... voilà un particulier robuste.

ROSAFIERA.

Mais, mon frère, cet homme vous a dévalisé complétement.

MIGONNET.

S'il a payé son terme, il a le droit de déménager. Vous êtes la portière, et ça ne vous regarde pas.

ROSAFIERA.

Oh! le roi est fou!

FIDÈLE, *à part.*

Courons rejoindre Pimpondor. (*Il sort.*)

PETITPATAPON.

Tâchons de m'esquiver aussi. (*Il veut sortir Migonnet l'arrête.*)

MIGONNET, *avec exaltation.*

Prince! vous ne sortirez pas! prince, je dépose à vos pieds mes hommages, mes respects, mes insignes, et tout le bataclan. Prince de la Cochinchine, montez au trône.

PETITPATAPON.

Moi? de la Cochinchine?

MIGONNET.

Lindor, votre naissance est connue... la feinte est inutile.

PETITPATAPON.

Je suis Lindor, ma naissance est connue?... en voilà une bonne!

MIGONNET.

Vous régnerez, ou vous périrez!... Le trône ou la mort. Voici la couronne, je vous en coiffe. (*Il la lui met sur la tête.*) Voici le sceptre, je le dépose entre vos mains. (*Il le lui donne.*) Voici le manteau royal, je vous le flanque sur les épaules.

PETITPATAPON, *à part.*

Est-ce que, sans m'en douter, je serais une souche royale?

ROSAFIERA.

Mais c'est de la dernière démence!

MIGONNET.

Et maintenant, permettez à votre humble sujet de vous conduire sur le trône de vos ancêtres. (*Il lui offre la main.*)

PETITPATAPON.

Permettez, sire; je suis Petitpatapon... il y a une barrière immense entre le trône et moi.

MIGONNET.

Je veux vous faire franchir la barrière du Trône... Venez, Petitpatapon.

MIGONNET, *aux courtisans.*

Et vous, criez tous avec moi, et sous peine de la vie : Vive Petitpatapon Ier!

TOUS, *tremblant.*

Vive Petitpatapon Ier!

PETITPATAPON, *sur le trône.*

Ma foi! je me laisse faire. J'obéis. Je suis roi! (*Saluant de la main.*) Merci, merci, mes sujets.

SCENE IV.

Les Mêmes, COEUR-D'ACIER.

COEUR-D'ACIER, *à Migonnet.*

Sire, je viens de la prison; si vous saviez...

MIGONNET.

Je sais que tu es un gredin. Gardes, saisissez-vous de lui. (*A Petitpatapon.*) Grand roi, cet être est un affreux scélérat; il a mérité mille fois d'être pendu. Ce gueux était le geôlier de l'infortuné Pimpondor... Canaille! en as-tu fait de ces infamies!

COEUR-D'ACIER.

Par votre ordre, c'est vrai.

MIGONNET.

C'est possible; tu n'en es pas moins une canaille. Majesté qu'ordonnez-vous de son sort?

PETITPATAPON.

Qu'on le pende!

ROSAFIERA.

Roi Migonnet, revenez à vous!

MIGONNET, *aux gardes.*

Vous avez entendu? Qu'on le pende! Et la vieille aussi... Allez! Et Vilipendos aussi. Qu'on les entraîne tous. Qu'on les pende tous!

SCENE V.

Les Mêmes, LA FÉE VIOLENTE, *puis* FIDÈLE *et* PIMPONDOR.

LA FÉE VIOLENTE.

Roi stupide, assez de sottises et de folies. (*Elle lui arrache la bague du doigt.*) Ne vois-tu pas que tu es le jouet de tes ennemis et que tu es tombé dans un piége?

MIGONNET.

Hein? Quoi? Que s'est-il passé? (*Regardant Petitpatapon.*) Quel est ce drôle? Que fait cet animal sur mon trône? Réponds. Que fais-tu là?

PETITPATAPON.

Je gouverne! Je me dispose à faire le bonheur de mon peuple.

MIGONNET, *furieux.*

A bas, misérable, ou je te tire par les jambes...

PETITPATAPON, *descendant du trône.*

Ne vous fâchez pas... n'en parlons plus... (*Avec dignité et ôtant sa couronne.*)

J'ai gouverné sans peur, et j'abdique sans crainte...

Il pose la couronne, on lui enlève le manteau royal.

Mais je vous ferai observer que c'est vous, monsieur, qui m'avez fourré dans cette hermine.

MIGONNET

Moi?...

VIOLENTE.

Oui, toi... roi aveugle qui n'as rien vu, rien compris... toi, qui n'as pas su deviner que ce prince Fidèle n'était autre que Blanchette, ta fiancée de la Roche-Noire!

MIGONNET.

C'est impossible!

ROSAFIERA.

C'était une femme?

PETITPATAPON.

Ce n'était pas un homme?

MIGONNET.

C'était Blanchette!

PETITPATAPON, *au Roi.*

C'était Blanchette!...

MIGONNET, *le repoussant.*

Crrrrré!

VIOLENTE.

Elle fuyait avec lui... mais je veillais pour toi, et on les ramène...

MIGONNET, *vivement.*

Bien joué!... O vengeance! Je rage, je grince... et j'en ris! ah! ah! ah! ah!

PETITPATAPON, *à part.*

(*L'imitant d'abord.*) Ah! ah! ah!... Il a le rire du tigre en mauvaise humeur. Quel vieux monstre!

SCENE VI.

Les Mêmes, FIDÈLE *et* PIMPONDOR, *ramenés par des esclaves de la fée.* (*Musique jusqu'à la fin du tabelau.*)

MIGONNET.

Ah! les voici! nous les tenons!... (*A Blanchette, la regardant sous le nez.*) C'était elle!... en culottes!... et je ne l'ai point reconnue... (*A Pimpondor.*) Oh! oh! quant à toi, mon prince, tu ne m'échapperas pas cette fois... (*Regardant Petitpatapon.*) Et celui-là non plus...

VIOLENTE.

Ces deux hommes, je te les livre, exerce sur eux ta vengeance; moi je me charge de châtier cette belle aventurière... (*Sur un signe de la fée on s'est emparé de Blanchette.*)

MIGONNET, *à Pimpondor.*

Tu n'as donc pas voulu manger mon petit souper...

PIMPONDOR.

Pas si bête!

MIGONNET.

Eh bien, puisque tu refuses de manger, je vais te faire boire, et je te défie de me refuser cette fois... gardes, qu'on saisisse ces deux hommes... qu'on les balance avec grâce et qu'on les lance dans les flots de la mer!... Pile ou face, ça m'est égal.

BLANCHETTE.

Pimpondor!

PETITPATAPON.

Nous flanquer à l'eau... Ah! sire, durant mon règne je n'ai pas commis de ces petitesses-là.

PIMPONDOR.

Décidément je n'ai pas de chance.

MIGONNET.

Qu'on m'obéisse! (*On s'empare de Pimpondor et de Petitpatapon.*)

PIMPONDOR.

Blanchette! à toi ma dernière pensée!

PETITPATAPON.

Bien des choses à Pierrette, si vous la revoyez jamais! (*On les enlève et on les précipite à la mer. Blanchette pousse un cri.*)

VIOLENTE, *à Blanchette.*

A nous deux maintenant!

BLANCHETTE.

Pimpondor n'est plus!... vous pouvez disposer de ma vie... *Elle tombe inanimée dans un fauteuil.)*

ROSAFIERA, *courant à elle.*

Elle se meurt!

VIOLENTE.

Non... elle vivra... mais sous une autre forme.

Elle étend sa baguette. Le ciel s'obscurcit, le tonnerre gronde, l'éclair sillonne la nue. Deux esclaves maures viennent jeter un voile noir sur le fauteuil où Blanchette est évanouie. La Fée se livre à ses conjurations, un esclave apporte une corbeille dans laquelle sont des plantes magiques, elle prend une poignée de feuilles. Chacun la suit des yeux avec anxiété, elle jette les feuilles sur Blanchette. Coup de tam-tam. On enlève le voile, et à la place de Blanchette, on n'aperçoit plus qu'une chatte blanche.

LE ROI, *à Migonnet.*

Regarde!

MIGONNET.

Comment!... elle! ma fiancée! en chatte blanche?... Que diable voulez-vous que j'en fasse maintenant?

VIOLENTE.

Tu le sauras plus tard. (*Sur un signe de la Fée, on a mis la chatte dans une cage d'or.*) Nous nous reverrons bientôt... adieu!... (*Elle s'éloigne suivie de ses esclaves.*)

MIGONNET.

Je ne suis pas vexé! c'est le chat!... O rage! sur qui passer ma colère!... Ah! j'y suis... courons après les compagnons de ce faux prince Fidèle... et exterminons-les... je veux trouver en leur faveur les supplices les plus atroces, les tortures les plus extravagantes... Qu'on me suive!...

Seizième Tableau.

LE FOND DE LA MER.

A droite, un banc d'huîtres. A gauche, un banc de harengs. Un peu plus loin un buisson d'écrevisses. Çà et là, des mollusques, des coquillages de toute nature, de grands arbres de coraux, une grotte de nacre et de stalactites. A gauche, une énorme huître, de celles appelées pied-de-cheval. A la droite de cette huître le coquillage appelé Ammonite, demeure de Mollusque. De l'autre côté du théâtre, deux grandes moules. Au milieu, une belle coquille appelée main-jointe.

SCENE I.

MOLLUSQUE, PIED-DE-CHEVAL, LA MOULE, LA MAIN-JOINTE.

MOLLUSQUE, *sortant à demi de sa coquille.*

Pied-de-cheval, êtes-vous réveillé?

PIED-DE-CHEVAL, *soulevant sa coquille.*

Qui est-ce qui m'interpelle, s'il vous plaît? Ah! c'est vous, voisin mollusque?

MOLLUSQUE.

Avez-vous entendu l'orage de cette nuit?...

PIED-DE-CHEVAL.

Ne m'en parlez pas... je m'en suis raccoquillée tant que j'ai pu au fond de mon écaille, et je suis sûre que toutes nos petites moules ont eu grand' peur, ces pauvres mignonnes... Dites donc, voisine, aimez-vous les moules?...

MOLLUSQUE.

Je ne le cache pas: j'adore ces poulettes...

PIED-DE-CHEVAL.

Ah! vieux scélérat! vous aimez les moules poulettes...

MOLLUSQUE.

Et vous, ne trouvez-vous pas qu'elles sont faites comme des anges?

PIED-DE-CHEVAL.

Elles sont moulées, oui!... mais elles sont bien légères... Tenez, pas plus tard qu'hier, j'ai vu un petit crabe qui entrait chez notre voisine... n'en dites rien...

LA MOULE, *soulevant sa coquille.*

On parle de nous? je crois...

PIED-DE-CHEVAL.

Oh! la petite futée! elle écoutait...

LA MOULE.

Oui, j'écoutais, et vous êtes un vieux cancanier.

PIED-DE-CHEVAL.

Mes enfants, l'huître cancale, c'est vrai; non, je veux dire cancane... mais sans malice, allez... car je suis bien plus bête que méchant. Et la preuve, moule chérie, que je ne soupçonne pas ta vertu, c'est que je t'offre mon cœur et ma coquille... je voudrais que tu me crusses t' assez pour te fier à moi... et m'aimer.

LA MOULE.

Il y a par là une certaine huître que ça n'accommoderait pas.

PIED-DE-CHEVAL.

Que veux-tu dire? Se serait-elle ouverte à toi?...

LA MOULE.

Non; mais hier, quand vous batifoliez auprès de moi, je l'ai regardée: elle est devenue verte... Je vous prie donc de cesser vos poursuites.

PIED-DE-CHEVAL.

Moule, ma poulette, ne me repousse pas, je t'en supplie à mains jointes.

LA MAIN-JOINTE, *entr'ouvrant sa coquille.*

Qui m'appelle?

MOLLUSQUE.

Ah! c'est la charmante petite Main-jointe qui sort de son bénitier.

PIED-DE-CHEVAL.

Mes enfants, faites comme moi, sortez de vos coquilles. (*Musique. Tous sortent de leurs coquilles. Plusieurs coquillages entrent.*)

PIED-DE-CHEVAL, *à un Coquillage.*

Hé! c'est le père Clovis.

CLOVIS.

Bonjour, Pied-de-Cheval, bonjour...

LA MOULE.

Quoi de nouveau ce matin?

LA MAIN-JOINTE.

Que fait-on aujourd'hui?

MOLLUSQUE.

J'ai ouï parler d'une matinée musicale chez les conques marines...

PIED-DE-CHEVAL.

Elles ne sont pas fortes les conques! Après tout, ça fera une musique quelconque... Pourvu qu'on n'y entende pas cette Limande, qui chante toujours en sol...

LA MOULE.

Ajoutez qu'elle chante habituellement faux sur cette note-là...

LA MAIN-JOINTE.

Et elle n'en sait pas d'autres.

PIED-DE-CHEVAL.

Quand on l'écoute, on devrait avoir un parasol... bien qu'elle n'ait qu'un filet de sol.

LA MAIN-JOINTE.

Ah! pour cette fois... le concert sera magnifique... on doit y entendre les chants de plusieurs sirènes...

PIED-DE-CHEVAL.

Le fait est que ces filles de la mer chantent comme des instru-

ments à vent, et cela n'a rien de surprenant puisqu'elles ont la queue en trompette.

MOLLUSQUE.

Pied-de-Cheval, mon ami... vous êtes ce matin plus bête que jamais...

PIED-DE-CHEVAL, *lui serrant la main.*

Je l'espère bien... Savez-vous, mes enfants, qu'il y a des moments où je tremble d'avoir de l'esprit... la chose que je méprise le plus?...

MOLLUSQUE.

Rassurez-vous... vous ne serez jamais qu'une huître...

PIED-DE-CHEVAL.

Oh! merci! oh! merci! Le ciel me garde d'avoir jamais l'intelligence des habitants de la terre...

MOLLUSQUE.

Oh! ces habitants de la terre, je ne peux pas les sentir.

CLOVIS.

La grande famille des Clovis n'est-elle pas tous les jours victimes de ces gourmands!

PIED-DE-CHEVAL.

Coquillages mes enfants, huîtres mes amies, moules mes poulettes... méfiez-vous du rivage, et restez toujours au fond de la mer.

AIR *de Fra Diavolo.*

Ici, rien ne menace,
On a toujours bon pied, bon œil,
Mais c'est à la surface
Qu'on rencontre l'écueil.
Redoutez la cloyère,
Des huîtres c'est là l' cercueil.
Redoutez l'écaillère
De la rue Montorgueil.

TOUS.

Tremblons
Redoutons la cloyère,
Redoutons l'écaillère
De la rue Montorgueil.

On voit passer au fond plusieurs Tritons qui soufflent dans des conques marines. Musique.

LA MOULE.

C'est le signal du concert... partons...

CHOEUR.

AIR : *Maman, les p'tits bateaux.*

Partons tous au concert,
Courons, amis, c'est une fête!
Pour nous elle s'apprête,
Quel doux plaisir nous est offert!

PIED-DE-CHEVAL.

Des syrènes là-bas
Soyez donc les arbitres.
Moi, vers le parc aux huîtres
Je dirige mes pas.
D'un plaisir sans pareil
Mon âme est inondée,
Quand j' n'ai pas une idée
Et que j' bâille au soleil.

ENSEMBLE.

Et nous tous au concert
Courons, amis, c'est une fête,
Pour nous elle s'apprête,
Quel doux plaisir nous est offert!

Tous les Coquillages sortent.

SCENE III.

PIMPONDOR, PETITPATAPON.

PIMPONDOR, *se dégageant d'une touffe d'algues marines; on ne lui voit d'abord que la tête et il vient du dessous par une trappe.*

Prrrrrrr...ou! (*Il se secoue.*) Pouah! que c'est donc mauvais l'eau salée.

PETITPATAPON, *de l'autre côté, même jeu.*

Brrrrrrr! quel affreux plongeon!...

PIMPONDOR.

N'est-ce pas toi qui clapotte, Petitpatapon?

PETITPATAPON.

N'est-ce pas vous?... prince Pimpondor? où sommes-nous?

PIMPONDOR.

Mon ami, nous devons être à pas mal de pieds au-dessous du niveau des baleines. (*Ils arrivent en se débarrassant de leurs herbes.*)

PETITPATAPON.

O dégringolade! des marches du trône au fin fond de la mer! quel enfoncement!

PIMPONDOR.

O Blanchette! j'étais inondé de joie de t'avoir retrouvée... je croyais toucher au port, et me voici replongé dans une situation... amère, dans un flux et un reflux d'événements étranges et aquatiques! Je vois mon bonheur englouti et s'en aller à vau-l'eau!

PETITPATAPON.

Le fait est que nous voilà coulés! En ai-je bu de cette eau salée!

PIMPONDOR.

Et moi? Je me sens gonflé comme une outre... je suis outré! Oui! je suis outré de la conduite de cet infâme Migonnet.

PETITPATAPON.

Prince, reposez-vous sur ce banc d'huîtres, sur lequel et duquel vous pouvez déjeuner.

PIMPONDOR.

Et toi, écuyer de mon amie, étends-toi sur ce banc de harengs.

PETITPATAPON.

Oui, ma foi, ce sont des harengs!

PIMPONDOUR.

Sort bizarre!... me voici dans l'empire des coquillages et des poissons... Et moi qui trouvais, là-haut, mon cachot humide.

PETITPATAPON.

Brrrrr... savez-vous qu'il ne fait pas chaud du tout ici?

PIMPONDOR.

C'est peut-être le moment du frai; que serait-ce, si nous étions en hiver?

PETITPATAPON.

Il est certain qu'on doit se trouver mieux chez les poissons l'été, qu'avec eux l'hiver.

PIMPONDOR.

Ce doit être ici la demeure des ondines.

PETITPATAPON.

Qu'avez-vous dit? on dîne... Oh! tant mieux, je meurs de faim. Dites donc, prince, s'il y a des restaurateurs ici, la carte doit être salée; c'est égal, je payerais cher un potage!

FIMPONDOR.

Peux-tu avoir envie d'un potage, après avoir bu un pareil bouillon!

PETITPATAPON.

Remarquez-vous, mon prince, que malgré notre situation maritime, nous faisons des mots?

PIMPONDOR.

Que veux-tu! ici, ça coule de source... Cependant, il serait temps de mettre un terme à nos maux.

PETITPATAPON.

Pour cela, il faudrait nous remettre à flot et pouvoir remonter à la surface de l'onde.

PIMPONDOR.

Et cet espoir est bien vague; mais après tout, ce n'est peut-être pas la mer à boire, et si nous vivons encore, c'est qu'un pouvoir surnaturel nous protége. Explorons ces plaines humides, voyons? de quel côté diriger nos pas; ici l'esprit flotte incertain. Je vais naviguer de ce côté. Toi, Petitpatapon, plonge tes regards dans les environs, et prends garde! Nous sommes ici en pays ennemi; nous n'avons aucun droit à l'hospitalité, au contraire.

AIR *des Louis d'or.*

Là-haut, chez nous, dans notre monde,
Mon cher, sans pitié, sans regrets,
Nous traitons l'habitant de l'onde,
Nous le pinçons dans nos filets.
En descendant, les rôles changent,
Ce sont les poissons, ici-bas,
Qui nous pêchent et qui nous mangent,
Aux hameçons ne mordons pas.
La fatalité nous ballotte,
Amour, en cette immersion,
Sauve-nous de la matelotte!
Préserve-nous du court-bouillon!

Il sort.

SCÈNE IV.

PETITPATAPON, PIERRETTE *en crevette.*

PETITPATAPON.

Il m'a donné le frisson avec son court-bouillon ! Si j'allais me trouver nez à nez avec un requin... Où me cacher... Tiens! dans ce buisson d'écrevisses... Oh! les belles écrevisses ! (*Il y touche.*) Aïe! comme elles pincent... Entrons; mais n'y touchons pas. (*Il veut entrer, une crevette qui n'est autre que Pierrette sort du buisson.*)

PIERRETTE.

Que demande monsieur?

PETITPATAPON, *se sauvant.*

Ah !... (*A part.*) Qu'est-ce que c'est que ça... Pardon... madame... mademoiselle... car je ne sais comment vous appeler... sous ce costume singulier...

PIERRETTE.

Je suis une crevette... monsieur. (*A part.*) Il est toujours gentil...

PETITPATAPON.

Une crevette!.. Moi, je suis un naufragé... veuillez agréer... Ah çà, mais... encore !... mais non... mais si... cette figure sous cette carapace... c'est la sienne!

PIERRETTE, *à part.*

Pauvre garçon!... je m'attendais guère à le revoir au fond de la mer! et à m'y trouver aussi...

PETITPATAPON.

Après avoir été cornaline, elle serait devenue crevette... Ce serait le bouquet!... Ah! c'est à compromettre mon intelligence! Deux fois, la retrouver dans des pays impossibles... Serait-ce un effet de mirage... ou un effet de mer...

PIERRETTE, *à part.*

Et ne pouvoir lui dire... C'est moi! Et être obligée de le quitter. (*Fausse sortie.*)

PETITPATAPON.

Oh! je ne te laisserai pas partir ainsi. Viens t'asseoir auprès de moi, sur ce banc de harengs frais... ou plutôt disparaissons dans ce buisson d'écrevisses...

PIERRETTE.

Par exemple, au sein de ma famille...

PETITPATAPON.

Il ne faut pas rougir pour ça, appétissante crevette.

AIR : *Quelque regret qu'on ait, ma belle.*

O séduisante salicoque,
Cède à l'amour qui me provoque,
Veux-tu que je sois ton époux?

PIERRETTE.

Nous marier, y pensez-vous?

PETITPATAPON.

Que cette mer, ta tendre mère,
Remplace ici monsieur le maire,
Et je vois venir deux marsouins
Qui nous serviront de témoins.
Prions-les d'être nos témoins.

PIERRETTE.

Même air.

A ce projet, moi, je m'oppose,
Et cela pour plus d'une cause ;
La femm' doit suivre son mari,
Et je prétends rester ici.

PETITPATAPON.

Si j' vous épous', j' deviens une huître.

PIERRETTE.

Puis il s'agit d'un autr' chapitre,
Nous aurions p't-êtr' des petits garçons,
Et moi, je n' veux qu' des p'tits poissons.
J' veux pour enfants des p'tits poissons.

PETITPATAPON.

Bah! il en sera ce qu'il en sera!... Voyons, crevette, ne fais pas de manières.

PIERRETTE.

Laissez-moi, ou je vous pince.

PETITPATAPON.

Qu'est-ce que ça me fait... je veux t'embasser à la barbe de la baleine. (*Il la poursuit : Pierrette lui donne un soufflet et se sauve dans le buisson d'écrevisses.*)

PIERRETTE.

Attrape!

PETITPATAPON.

Prrrristi!... toujours le même soufflet... Oh! j'en saurai davantage... je vais fouiller ce buisson de crustacés... je la poursuivrai jusque dans la tribu des homards. (*Il veut entrer dans le buisson qui se referme. Une foule d'écrevisses en cachent l'entrée, et la main de Petitpatapon se trouve prise au milieu d'elles.*) Aïe!... ouf!... je suis pincé!... Ecrevisses, lâchez-moi!...

SCÈNE V.

PETITPATAPON, PIMPONDOR, PIED-DE-CHEVAL.

PIED-DE-CHEVAL, *à Pimpondor.*

Tout ce que vous me contez là me réjouit beaucoup.

PETITPATAPON.

Au secours!...

PIMPONDOR.

Eh bien... qu'est-ce donc?...

PIED-DE-CHEVAL.

Ah! je vois ce que c'est! je vois ce que c'est...

PETITPATAPON.

Mais elles pincent toujours... et très-fort...

PIED-DE-CHEVAL.

Attendez... attendez... (*Il va toucher le buisson. Petitpatapon retire sa main.*)

PETITPATAPON.

Ah! enfin!...

PIED-DE-CHEVAL, *riant.*

Les écrevisses sont très-fûtées... très-fûtées... elles sont pleines de malice!

PIMPONDOR.

Et à qui avons-nous l'honneur de parler?

PIED-DE-CHEVAL.

A Pied-de-cheval, à une huître... je suis une huître de la plus forte espèce. C'est étonnant que vous ne vous en soyez pas aperçu à ma conversation.

PIMPONDOR.

Vous êtes une huître, monsieur?

PETITPATAPON.

Et moi qui les adore!

PIED-DE-CHEVAL, *lui serrant la main.*

Vous nous aimez, merci!... Mes semblables sont donc bien reçus parmi vous?

PIMPONDOR.

Oh! parfaitement; chez nous vous avez accès dans tous les palais!

PIED-DE-CHEVAL.

Aimable hospitalité!

PIMPONDOR.

Et par douzaines encore!

PIED-DE-CHEVAL.

Oh! que c'est bien de votre part.... Que disait donc le père Clovisse, qui prétendait que les hommes nous considéraient comme les hors-d'œuvre de la création... cela n'est donc point?

PETITPATAPON.

C'est-à-dire que vous êtes le chef-d'œuvre de la création... (*à part*) avec du gros poivre et du citron...

PIMPONDOR.

Ne pourriez-vous, chère huître, nous dire par quel moyen nous pourrions remonter chez nous, car nous ne sommes pas ici dans notre élément?...

PIED-DE-CHEVAL.

C'est vrai... et je ne vous cache pas que vous courez le danger presque inévitable d'être dévorés par quelque gros poisson... ils vous aiment beaucoup les gros poissons!... (*On voit passer au fond un gros requin.*)

PETITPATAPON.

Il a raison... Tenez!... voilà un requin qui passe là-bas... nous sommes croqués!... Non! il ne nous a pas vus... il passe son chemin...

PIED-DE-CHEVAL.

Oui... c'est un requin très-distrait... je le connais... et puis il a la vue basse.

PIMPONDOR.

Nous sommes sauvés!....

PIED-DE-CHEVAL.

Pas encore... car en voici d'autres, et j'aperçois en outre les coquillages, qui n'ont pas l'air caressant du tout.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LES COQUILLAGES, LE PÈRE CLOVISSE *en tête. Plusieurs gros poissons au fond.*

CHOEUR.

AIR : *Aux deux Naufragés.*

Arrête ! (*Ter.*)
Que l'on s'apprête
A les manger.
Arrête ! (*Ter.*)
C'est le moment de nous venger.

PETITPATAPON.

Arrête !... arrête !... permettez.

PIMPONDOR.

Nous demandons à nous expliquer ; on ne mange pas ainsi les gens sans les entendre !...

MOLLUSQUE.

Taisez-vous !... Poissonphages !... vous nous avalez là-hau t.. nous prétendons vous avaler en bas...

PIMPONDOR.

Etre ravalés à ce point !

PETITPATAPON.

Je vous préviens que j'ai les fièvres... ceux qui me mangeront attraperont une gastrite.

MOLLUSQUE.

Vous pataugez, mon pauvre ami... la ruse est inutile... Qu'on les livre aux cachalots ! (*On voit de chaque côté deux poissons énormes qui s'avancent à mi-corps, et ouvrent une gueule effroyable.*)

PIMPONDOR.

Quel gouffre !

PETITPATAPON.

C'est un four !... je n'entre pas là-dedans...

CLOVISSE.

Oh ! vous y passerez !

TOUS.

Aux cachalots ! aux cachalots ! (*On se saisit d'eux, et on va les livrer aux poissons qui ouvrent la gueule pour les recevoir.*)

SCENE VII.

LES MÊMES, OCÉANIA, *la fée de la mer, escortée de* NAÏADES *et de* SIRÈNES.

Océania est à demi couchée sur un char de coquillages traîné par des chevaux marins. Les gros poissons se retirent.

OCÉANIA.

Qu'on respecte ces étrangers... je les prends sous ma sauvegarde... Prince, ma sœur, la fée des Bruyères te protége, tu n'as donc rien à craindre dans mon empire... Moi, Océania, fée de la mer... je te rends à la liberté !...

PIMPONDOR.

Oh ! merci, belle Océania !...

AIR : *Beau rivage de France.*

Merci, généreuse déesse.
A mon cœur
Tu rends sa douce ivresse.
O bonheur !
De revoir notre terre
Si chère !
Je pars, amant fidèle
De l'amour.
Là haut, la voix m'appelle
En ce jour,
Et m'invite au retour.

PETITPATAPON.

Quittons ces lieux salés, pour le plancher des vaches ;
Un jour de plus, un seul, et j'étais mariné.

PIMPONDOR.

Cherchons un air plus pur pour sécher nos moustaches,
Car parmi ces poissons, l'air est empoisonné !

Trémolo. On voit approcher des poissons volants sur lesquels montent Pimpondor et Petitpatapon.

AIR : *A bord, à bord, on nous appelle.* (Méduse.)

Partez, partez, / Partons, partons, la mer est belle,
Mais vous la quittez / nous la quittons sans regret.
Quand là-haut l'amour nous / vous rappelle,
Pour vous / nous la terre a plus d'attraits !

Les poissons s'enlèvent en agitant leurs ailes. Peu à peu la mer s'abaisse, tous les personnages et le fond de la mer disparaissent.

Dix-septième Tableau.

On aperçoit au lointain une grande ville ; Pimpondor et Petitpatapon sont à la surface de l'eau ; une barque, montée par Forte-Échine et Trinquefort, fait force de rames, vers les naufragés, et parvient à les atteindre et à les recueillir. Le rideau tombe.

ACTE III.

Dix-huitième Tableau.

LA VILLE JOYEUSE.

SCÈNE I.

LE ROI MATAPA, LA REINE, BRILLANCOURT, FORTE-ÉCHINE, BOUFFELABALLE, FINE-OREILLE, TRINQUEFORT, FEND-L'AIR, BOURRASQUE, SEIGNEURS, PAGES, PEUPLE, SOLDATS.

CHOEUR.

AIR *des Jeux Olympiens.*— Belle aux cheveux d'or.

Vive l'héritier du trône !
Quand il revient en ces lieux
Ce prince que chacun prône,
Soyons joyeux, amis ! soyons heureux !

MATAPA.

Oui, mes amis, l'héritier du trône et du beau nom de Matapa a été miraculeusement sauvé de la fureur des flots... On est en train de le sécher, et de le couvrir d'essence de bergamote... Pour célébrer dignement le retour de cet enfant prodigue, j'ai fait tuer tous les veaux gras de mon royaume et vous en mangerez tous ! Je veux vous cribler de mes largesses ! Grâce à ces intéressants serviteurs, (*il indique Forte-Echine et ses compagnons*) le trésor royal n'est plus une fiction !... les poches de votre roi sont maintenant pleines de monarques. (*Il fait sonner l'argent dans ses poches.*) Nous avons, Dieu merci, quelque monnaie à notre effigie... et je prétends que cette journée ne soit qu'un long festin, émaillé de chants, de tournois et de danses.

LE PEUPLE.

Vive le roi Matapa ! Vive le roi Matapa !

MATAPA.

Brillancourt, mon ami, occupons-nous de récompenser ces braves gens...

FORTE-ÉCHINE.

Sire, nous avons remis en place vos meubles, vos vases et vos statues.

MATAPA.

C'est parfait... Je nomme Forte-Échine, mon conseiller intime ; il est très-fort, il m'aidera à supporter le fardeau des affaires. Je nomme Bouffelaballe grand-officier de bouche, Fend-l'Air courrier de cabinet, Trinquefort grand échanson, Bourrasque garde-côte, spécialement chargé de repousser, à l'aide de son souffle puissant, les navires ennemis, et quant à Fine-Oreille, j'en fais mon ministre de la police. En outre, chacun d'eux aura droit à un bureau de tabac ou de papier timbré à son choix. (*Tous les serviteurs s'inclinent.*) Et maintenant, mes amis, partez et revenez tous pour la fête.

LE PEUPLE.

Vive le roi Matapa !

RERISE DU CHOEUR.

Vive l'héritier du trône, etc...

Le peuple et les serviteurs sortent.

SCENE II.

LE ROI MATAPA, LA REINE, BRILLANCOURT.

LA REINE.

Enfin, notre fils chéri nous est donc rendu !

MATAPA.

Et nos trésors aussi... ce qui ne nuit en rien à nos épanchements de famille! Eh bien, Brillancourt, mon ami, nous voilà sortis de notre débine!... Et vous, madame la reine, vous ne serez plus obligée de remettre des boutons à mes chausses et de repasser vos collerettes.

LA REINE.

Que d'événements bizarres! ce jeune prince Fidèle qui était une jeune fille... quel dévouement! quel courage!...

BRILLANCOURT.

Et dire que cette infortunée ne peut jouir de son triomphe...

MATAPA.

Hélas! ce féroce Migonnet l'aura immolée à sa vengeance... cela est fâcheux... très-fâcheux! mais qu'y faire? j'aime mieux n'y pas penser... ça m'assombrirait. Songeons plutôt à nous mettre en mesure de repousser de nouvelles attaques de la part de ce cannibale... On nous offre déjà pour notre fils plusieurs alliances... le roi de l'île des Éléphants nous propose sa fille... Avec ce roi, je ne manquerais pas de défense... ou je me trompe fort...

LA REINE.

Dès ce soir, il faut en parler au prince.

BRILLANCOURT.

Le voici!...

(*Musique.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, PIMPONDOR, *puis* PETITPATAPON.

PIMPONDOR.

Mon père!

MATAPA.

Mon Pimpondor!...

PIMPONDOR.

Ma mère!...

LA REINE.

Mon fils!...

PIMPONDOR.

Que je vous resserre sur mon cœur! que je vous rembrasse!

MATAPA.

Resserrons-nous dans nos bras!

BRILLANCOURT

Ce tableau de père, de mère et d'enfant, me fait rouler une larme!...

PIMPONDOR.

AIR *de Bengali.*

Dans ce palais, témoin de mes gambades,
Dans ce palais, où je fus tout gamin,
Quand je reviens, après maintes cascades,
Mon cœur éprouve un bonheur enfantin!
Pourtant, ma joie est incomplète!
Car dans ces lieux
Joyeux,
Hélas! je ne vois pas Blanchette.
Affreux tourment,
J'attends!
En vain, je l'attends!
Amis, sur ses malheurs
Versons des pleurs!

LE CHŒUR.

Amis, sur ses malheurs
Versons des pleurs!

PIMPONDOR.

Je t'appelle dans mon délire.

LE CHŒUR.

Il t'appelle dans son délire.

PIMPONDOR.

Toi seule auras tous mes transports.

LE CHŒUR.

Seule elle aura tous ses transports.

PIMPONDOR.

Non, jamais on ne pourra dire:
Du cœur de Pimpondor,
Elle est dehors.

TOUS.

Pimpondor,
Elle en est dehors.

MATAPA.

Voyons, mon fils... sois fort, sois raisonnable; et maintenant que tu as séché tes vêtements, sèche tes pleurs... Certainement, cette jeune héroïne est regrettable au dernier point.

LA REINE.

Mais puisqu'elle n'est plus...

PIMPONDOR.

Oh! ne me dites pas cela!

MATAPA.

Hélas! cela est... tu es homme, et je ne veux pas te bercer. Pour honorer sa mémoire, nous lui ferons élever un joli petit mausolée... N'oublie pas que tu es l'unique héritier de mon sceptre, et que tu te dois à mon peuple, qui doit devenir ton peuple...

PETITPATAPON, *arrivant.*

Sire, tous les grands dignitaires sont réunis dans la salle des maréchaux...

MATAPA.

Tu l'entends... les premiers du royaume t'attendent pour t'adresser des discours variés...

PIMPONDOR.

Vous croyez que ça va me distraire...

MATAPA.

Non... Mais c'est indispensable... le reste de la journée sera consacré aux réjouissances... Allons, viens. (*Musique. Ils partent tous, excepté Petitpatapon.*)

SCÈNE IV.

PETITPATAPON, *puis* PIERRETTE.

PETITPATAPON.

Quels préparatifs! quel luxe! quelle fête! et dire que j'en serai un des principaux ornements!... moi, ex-meunier de ce pays, aujourd'hui premier écuyer d'un prince royal... je suis de la cour! Si les Chiendent me voyaient dans ce costume élégant, au milieu de seigneurs et des grandes dames du palais... Ils ouvriraient de grandes bouches...

Pierrette paraît au fond sous le costume d'une dame de la cour, d'une élégance outrée; un petit nègre, comme on les habillait sous Louis XV, avec turban et collier, porte la queue de sa robe. Pierrette joue avec son éventail.

Mais j'aperçois une noble dame, avec un petit nègre... ce doit être au moins une baronne... elle vient par ici, soyons galant.

PIERRETTE, *en se donnant des airs.*

N'est-ce point... sans vous commander, à l'écuyer du prince Pimpondor que j'ai l'avantage de communiquer?

PETITPATAPON.

Oui, madame... lui-même... (*A part.*) Ce doit être une marquise...

PIERRETTE.

Vous courâtes avec lui... de grands dangers, m'a-t-on dit...

PETITPATAPON, *à part.*

Courâtes... ce n'est qu'une baronne... (*Haut.*) Nous eûmes.

PIERRETTE.

Vous eûmes.

PETITPATAPON, *continuant la phrase.*

Non, je dis nous eûmes des hauts et des bas... cela est vrai, madame... mais puis-je savoir qui daigne s'intéresser ainsi...

PIERRETTE.

Veuillez faire annoncer la duchesse de la Pigeonnière...

PETITPATAPON.

Diantre! (*A part.*) C'est une duchesse! (*Haut.*) Duchesse, certainement... je vais... (*Avec explosion, après l'avoir envisagée.*) Ah! trop fort! ah! trop fort!

PIERRETTE.

Eh bien! quoi?... qu'est-ce?

PETITPATAPON.

Quoi? qu'est-ce? Madame... oh! cette fois, je ne fais pas erreur!... Madame... par grâce, répondez-moi... Avant d'être duchesse de la Pigeonnière... ne fûtes-vous pas?...

PIERRETTE.

Je ne vous comprends point, zécuyer mon ami; que voulez-vous que je fusse été?..

PETITPATAPON, *à part.*

Fusse été...

PIERRETTE.

Et vraiment... je suis t'étonnée...

PETITPATAPON.

T'étonnée!

PIERRETTE.

Bref, je ne comprenons point z'un mot...

PETITPATAPON.

C'est elle! il n'y a qu'elle au monde pour avoir ce langage indépendant... Pierrette! c'est toi!.. (*Il veut baiser son éventail, Pierrette lui lance un soufflet.*) Aïe! et de trois!

PIERRETTE.

Impertinent!

PETITPATAPON.

AIR : *A la dernière fête du village.*

Oh! maintenant plus de méprise,
Tu t'es trahie, oui, c'est bien toi!

PIERRETTE.

Ma foi, j' préférons la franchise...
Oui, Petitpatapon, c'est moi!

PETITPATAPON.

O jour soixante fois prospère!
Laisse-moi prendre, ô ma bergère,
Un gros baiser, tu le permets...

PIERRETTE.

A caus' du soufflet je l' permets...

PETITPATAPON, *parlant.*

Oh! alors à ce compte-là...

Il me faut trois baisers, ma chère,
Puisque j'ai reçu trois soufflets.

PIERRETTE.

Prends donc trois gros baisers; j'espère
Qu' ça vaudra ben trois gros soufflets. (*Bis.*)

PETITPATAPON.

Ainsi donc dans le pays des Bijoux?

PIERRETTE.

C'était moi!

PETITPATAPON.

Au fond de la mer, cette crevette?

PIERRETTE.

C'était moi!

PETITPATAPON.

Chère grosse fille adorée! oh! tu n'auras plus la peine de courir après moi... entends-tu, je t'épouse!..

PIERRETTE.

Vrai?

PETITPATAPON.

Je t'épouse à la face du soleil, de la cour et de toutes ses étoiles...

PIERRETTE.

Il se pourrait! moi! vot' femme!..

PETITPATAPON.

Oui, je descendrai jusqu'à toi pour t'élever jusqu'à moi... Mais explique-moi par quel prodige tu as pu t'introduire dans des pays aussi peu fréquentés, dans des endroits où le public n'entre pas... et aujourd'hui encore, ce costume... ce négrillon!..

PIERRETTE, *montrant son écharpe.*

Oh! c'est un grand secret. Imaginez-vous qu'en mettant cette écharpe autour de ma taille, je n'avions plus qu'à souhaiter d'être près de vous... et crac... j'y étions transportée... et ça à la seule condition d'être discrète...

A ce moment l'écharpe s'échappe de ses mains et s'envole. Le petit nègre s'abîme sous terre, en emportant avec lui le costume brillant de Pierrette qui se retrouve avec son costume de paysanne.

PETITPATAPON.

Eh bien! .. que signifie?..

PIERRETTE.

J' vois ce que c'est!.. j' venons d' parler, de tout te dire et mon talisman s'envole, et y m' semble qu'il va m'arriver malheur...

PETITPATAPON.

Mais non... mais non... le sort nous rassemble... le sort nous a rapprochés l'un de l'autre.

A ce moment Petitpatapon, sans remuer les jambes, glisse sur le sol, et est emporté en arrière. Pierrette glisse de même, et disparaît bientôt par la droite, lorsque Petitpatapon disparaît par la gauche.

PIERRETTE.

Mais, il nous rapproche à reculons... (*Criant.*) Petitpatapon!..

PETITPATAPON, *de même.*

Pierrette!

PIERRETTE.

Mais v'nez donc.

PETITPATAPON.

Je suis à toi tout à l'heure!

SCÈNE V.

MATAPA, LE PRINCE PIMPONDOR, LA REINE, BRILLANCOURT, PETITPATAPON, SEIGNEURS, DAMES, PAGES, GARDES, PEUPLE AU FOND. *On se place.*

BRILLANCOURT.

Que la fête commence!

Fête. Ballet. Tournoi. A la fin du ballet, les danseuses ont apporté une énorme corbeille de fleurs, qu'elles ont déposée à terre devant Pimpondor. La fée des Bruyères sort tout à coup du milieu des fleurs de cette corbeille.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA FÉE DES BRUYÈRES. *Musique de la Biche. — Fin du troisième acte. — Apparition de la fée Topaze. Pendant qu'elle parle.*

LA FÉE, *à Pimpondor.*

Prince, lorsque tu gémissais dans les fers, celle que tu parais avoir oubliée déjà, ne s'est pas bornée à te plaindre, elle est partie; elle a bravé mille dangers pour arriver jusqu'à toi et te sauver; à ton tour, ne feras-tu rien pour elle?

PIMPONDOR, *avec joie.*

Elle existe donc encore!

LA FÉE.

Oui, elle existe.

PIMPONDOR.

Mais si je ne me dévouais pas pour Blanchette, je serais un chevalier sans âme et sans vergogne... mais il faudrait briser mon écusson!.. Elle existe!.. Blanchette!.. parlez, fée protectrice... parlez, que faut-il entreprendre?

LA FÉE.

Marche en avant et l'amour te guidera. (*Elle disparaît.*)

PIMPONDOR.

C'est cela... en galopant toujours tout droit... j'arriverai quelque part. (*A Petitpatapon.*) Un cheval! des armes! Petitpatapon, tu m'accompagneras dans cette croisade amoureuse.

PETITPATAPON.

Volontiers, prince... par la même occasion, peut-être rattraperai-je ma Pierrette.

PIMPONDOR.

Plus de repos, plus de fêtes... Adieu, ma mère.

LA REINE.

Nous séparer encore!

PIMPONDOR.

Il le faut! En route, Petitpatapon. Allons! à cheval! l'honneur commande. Mon père, bénissez le fils de votre femme.

MATAPA.

Adieu, mon fils; que la gloire t'accompagne... Ecris-nous, et conserve bien l'héritier des Matapa. Si nous te perdions, la graine en serait perdue.

CHOEUR.

AIR *de la Jérusalem.* (Fin du monde.)

En avant!... et pour celle qu'il aime, / que j'aime,
Affrontez / Affrontons les dangers, la mort même!
Oui, jurez / jurons en cet instant suprême,
De tout braver,
De tout braver pour la sauver!

PIMPONDOR.

Oui, pour toi, ma Blanchette que j'aime,
Oui, j'irais jusque dans l'enfer même.

REPRISE.

En avant!... et pour celle qu'il aime, etc...

Changement.

Dix-neuvième Tableau.

Un lac immense. Au lointain, on aperçoit le château de la Chatte-Blanche. On voit des cygnes se jouer dans les eaux. Des sylphes glissent sur le lac, d'autres viennent danser sur ses bords. Effet de soleil levant.

SCÈNE I.

La danse des sylphes. Un sylphe arrive, dit que des étrangers s'approchent. Tous les sylphes prennent leur volée.

SCÈNE II.

MIGONNET, *suivi de* VILIPENDOS *et de* COEUR-D'ACIER.

Migonnet a une cuirasse; il est armé en guerre, ainsi que les autres. Il est grotesquement vêtu; il entre furieux et en marchant à grands pas.

MIGONNET.

Le lac des Sylphes! c'est bien ici! Mille millions de vipères! quel voyage! (*A Vilipendos avec brutalité.*) Qu'est-ce que vous dites? votre raisonnement n'a pas le sens commun! (*A Cœur-d'acier qui ne bouge pas plus que l'autre.*) Et toi, triple buse, est-ce que je te demande ton avis? Il me prend des envies féroces de vous faire accrocher tous les deux à quelque branche fourchue. Allons, c'est bon, ne répliquez pas! (*A lui-même.*) M'envoyer ici, en personne, moi, Migonnet, pour faire sentinelle sur les bords de ce lac, fréquenté par des esprits... est-ce que c'est ma place? Cette fée Violente me prend pour un tonton. (*Chantant.*) Tonton, tonton, tontaine, tonton. (*Parlant.*) J'en chante de rage! je tourne en bourrique, mes oreilles s'allongent. (*A Cœur-d'acier avec colère.*) Eh bien, qu'est-ce que ça te fait? (*A Vilipendos qui ne bouge pas plus qu'une statue.*) Allez-vous vous taire? Vous avez donc juré de me les échauffer, mes oreilles? (*A lui-même.*) Et cette fée qui se dit Violente, et qui n'a pas deux onces de caractère! Avoir rendu à Blanchette un corps de femme, et se croire assez vengée en lui laissant seulement une tête de chatte! C'est une faiblesse stupide; mais quel est le projet de Violente? Si la petite ne se lasse pas d'être ainsi défigurée, si elle préfère sa tête de bête à la mienne, si elle pense toujours à ce Pimpondor?.. Ah! mort du démon! pourquoi n'ai-je pas eu l'esprit de m'en défaire plus adroitement quand je le tenais, ce Pimpondor? (*Avec fureur.*) Pourquoi me reparlez-vous de tout ça? (*A Cœur-d'acier.*) Tu raisonnes, je crois? (*A Vilipendos.*) Combien a-t-on pendu de paysans pendant mon voyage? (*Criant.*) Ça n'est pas assez! qu'on me dresse une tente de ce côté, qu'on fasse venir ici mon avant-garde... Non! si! mille millions de crocodiles... obéirez-vous?

Musique. — Il se promène à grands pas. Sur un signe de Cœur-d'acier, les hallebardiers arrivent; sur un autre signe de Vilipendos, les pages du roi reçoivent des ordres pour dresser à droite une tente qui ne doit pas se voir.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UNE COMPAGNIE DE HALLEBARDIERS ET PAGES DU ROI. (*Ils se rangent au fond, faisant face au public.*)

MIGONNET, *aux soldats.*

Ah! vous voilà, vous autres... sont-ils laids! Vous devez avoir faim, vous devez avoir soif, vous devez tomber de sommeil?... Qu'est-ce que ça me fait... c'est votre état! Je vous autorise à mettre vos marmites au feu... voilà pour la faim; vous pouvez avaler toute l'eau de ce lac, voilà pour la soif; quant au sommeil, si un seul de vous s'avise de fermer un œil. . il ne le rouvrira pas! Corne de buffle! si en vous laissant aller au sommeil vous alliez livrer ce passage à mes ennemis... je vous ferais tous étrangler les uns par les autres! Je m'en vais dormir pour vous tous, je vais ronfler à votre intention... cela doit vous flatter. (*Très-fort.*) Je ne veux pas qu'on me remercie!... Quand la cuisine sera faite, on m'avertira; j'ai l'estomac très-creux, et, faute de mieux, je mangerai de votre affreuse ratatouille... faites bonne garde... ou garde à vous! (*Musique: ou l'air de Garde à vous! — Il sort par la droite, premier plan.*)

SCÈNE IV.

VILIPENDOS, COEUR-D'ACIER, HALLEBARDIERS.

VILIPENDOS, *à Cœur-d'acier.*

Tu l'as entendu... le premier qui s'endormira, je lui passe mon sabre au travers du corps. Qu'on se le dise!

COEUR-D'ACIER, *aux soldats.*

Vous l'avez entendu?... le premier qui s'endormira je lui passe mon sabre au travers du corps. Qu'on se le dise!

VILIPENDOS, *brutalement.*

On peut faire le souper.

COEUR-D'ACIER *aux soldats, sur le même ton.*

On peut faire le souper.

CHOEUR.

AIR *de Bruno, finale du 1er acte : Pour charmer mes jours, etc.*

Le proverbe a tort,
Quand il dit : Qui dort dîne.
Le proverbe a tort,
Disons : Qui dîne dort.
Sans plus de retard
Apprêtons la cuisine,
Dépêchons, dard dard,
Nous dormirons plus tard.

(*On dresse les marmites, on prépare le feu, on met des choux dans les marmites.*)

VILIPENDOS, *qui combat une énorme envie de dormir. Il est sur le devant à droite.*

Ne criez pas tant!
Car près de nous le Roi sommeille
(*A part.*)
Pourquoi faut-il qu'ici je veille,
Quand je voudrais en faire autant?

(*Il se laisse aller peu à peu à terre et s'endort.*)

COEUR-D'ACIER, *à part, et même jeu.*

J'ai comme un bandeau...
Je voudrais être une marmotte!
Malgré moi chaque œil me picote,
Je dormirais le nez dans l'eau.

(*Il voit Vilipendos étendu à terre, il en fait autant.*)

LE CHOEUR *reprend.*

Le proverbe a tort,
Quand il dit : Qui dort dîne, etc.

Le feu brille sous les marmites qui sont au nombre de trois. Après le chœur, la musique change de caractère. Dès que Cœur-d'acier entend ronfler Vilipendos, il se met à ronfler à son tour. Les soldats se montrent les deux chefs endormis, ils s'étendent alors à terre, et s'endorment tous. La musique continue pendant la scène suivante.

SCÈNE V.

LES MÊMES, PETITPATAPON.

Il arrive avec précaution, en faisant des enjambées par-dessus les soldats. Il tient en main une branche de bruyère; il frappe la terre, il en sort un gros bocal, sur lequel on lit : JALAP. Petitpatapon va prendre une grande cuiller de bois, puise dans le bocal, et met dans chaque marmite une énorme cuillerée de jalap; après quoi, il bouche le bocal qui disparaît, et sort avec les mêmes précautions. On entend Migonnet crier dans la coulisse.

MIGONNET, *de la coulisse.*

C'est assommant! c'est intolérable! (*A sa voix, tout le monde se réveille et se met sur pied.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MIGONNET.

MIGONNET, *entrant en jurant.*

Ah! mille millions de démons, c'est trop fort!... Impossible de dormir!... avec un tas de sylphes et de farfadets qui vous font des niches du plus mauvais goût... qui vous asticotent d'une façon déplorable!

VILIPENDOS.

Comment, sire, on aurait osé...

MIGONNET.

Me tirer et me pincer le nez, oui... et d'une fière force! Venez ici, que je vous en donne une idée... non! je ne veux pas toucher à votre nez... j'aime mieux manger quoi que ce soit... allons, qu'on me serve et qu'on mange... après quoi, je vous passerai tous en revue! (*On apporte au roi une écuelle de bois, avec une cuiller.*) Une écuelle de bois?... A la guerre comme à la guerre! (*Il mange, chacun l'imite.*) Par ma foi, cette soupe aux choux est excellente... Ah! mes gaillards... vous êtes d'une certaine force sur le potage aux choux, à ce que je vois... j'adore les choux, moi, je le confesse; je n'ai jamais eu avec eux que d'excellents rapports... Allons!... assez de gourmandise comme cela, qu'on se range en bataille, je vais me coiffer de mon casque, je vais me casquer et je reviens. (*Il sort. — On sonne de la trompette, tous les hallebardiers se mettent en rang pour être passés en revue. — Musique.*)

VILIPENDOS. *Il vient se placer droit et l'épée au poing, au port d'armes, à la tête de la colonne, puis dit peu après :*

Attention !... fixes... et immobiles! (*A part.*) C'est étrange... je ne me sens pas bien, et si je savais que le roi ne vînt pas tout de suite. (*Haut.*) Cœur-d'acier, je vous laisse le commandement pour quelques minutes... mon ami. (*Il sort.*)

COEUR-D'ACIER, *il tâche de prendre une contenance ferme, mais on voit qu'il n'est pas à son aise.*

C'est drôle... je ne suis pas à mon aise... Comment diable ont-ils assaisonné leur soupe!... (*Une pause.*) Soldats, ne bougez pas... je vais chercher le général.)

Il sort par la droite à pas précipités. Le premier soldat s'agite un peu, puis donne sa hallebarde à son camarade de gauche et sort. Le second soldat semble éprouver cette même envie de s'en aller, il repasse les deux hallebardes au troisième, qui les repasse au quatrième soldat, en y ajoutant la sienne; ce jeu s'exécute jusqu'au dernier, qui se trouve alors tenir entre ses bras toutes les hallebardes du peloton. Ce dernier soldat lâche bientôt toutes les hallebardes, et se sauve dans la direction des autres.

MIGONNET, *rentrant avec son casque et l'épée nue.*

Me voici !... Soldats ! garde à vous ! Eh bien, que vois-je ?... ou plutôt que ne vois-je pas?... Comment, personne ! Mille trompes d'éléphant ! me prendrait-on ici pour un roi de carreau ? pour un roi de carton ? pour un roi... Allons, bon, j'ai la colique ! Il ne manquait plus que ça !... Les pendards ! abandonner ainsi leur poste !... Jamais la soupe aux choux ne m'avait produit cet effet-là !... Mais je les punirai, malheur à eux ! Je me sens horriblement indisposé... indisposé contre eux d'abord... indisposé de toutes les façons... Je ressens le besoin de courir... après mes soldats... Ah ! ah ! ah ! *saprrrristi!* que je suis donc mal à mon aise !... Mais la colère doit passer avant mon indisposition...

AIR : *Amour sacré de la Patrie.*

Amour sacré de la vengeance,
Rends-moi l'audace et la santé,
Je punirai tant d'insolence...

(*Il s'arrête tout à coup.*)

(*Parlant.*) Impossible de continuer... (*Il sort vivement par la droite.*)

SCENE VII.

PETITPATAPON, PIMPONDOR.

PETITPATAPON, *entrant le premier.*

La place nous reste ! (*Parlant au dehors.*) Prince, avancez, mon moyen a réussi, j'ai purgé ces lieux de leur présence.

PIMPONDOR.

Enfin, voici le lac !... et là-bas le château où on la retient captive !... Oh ! quand je devrais y arriver à la nage... Petitpatapon, dans mon impatience, je ressens le besoin de faire une pleine eau.

PETITPATAPON.

Pas de folies ! Jetons, comme nous l'a dit la Fée, cette branche de bruyère dans le lac.

PIMPONDOR.

Donne... donne... je me raccroche à cette branche... O fée des Bruyères ! conduisez-nous vers l'objet de ma tendresse, et sauvez-nous des griffes de l'impitoyable Migonnet !

Il jette la branche de bruyère dans le lac. Il en sort aussitôt une jolie embarcation montée par des sylphes. Ils grimpent dedans. Musique jusqu'au changement.

Vingtième Tableau.

LE PALAIS DE LA CHATTE.

Un riche salon. — Tableaux représentant Rodilard pendu par une patte, au conseil des rats, le chat botté, etc...

SCENE I.

Au lever du rideau, on voit un petit chat coiffé d'une toque rouge à plumes blanches ayant un large baudrier avec une épée en broche, et portant une lance sur l'épaule; il se promène de long en large, dans la galerie du fond. D'autres chats viennent se ranger au fond en bataille pour laisser passer la reine précédée de ses pages.

SCENE II.

Entrée de quatre petits chats en pages.

Chatte-Blanche paraît après eux et suivie de huit dames d'honneur vêtues comme elle.

Le costume de Chatte-Blanche est en mousseline bordée de cygne. Elle a un grand voile, tient un mouchoir et a l'air profondément affligée ; elle marche à pas lents. — *Musique.* (Air : *Change, change-moi, Brahma.*)

Elle se regarde dans un miroir, puis détourne la tête avec horreur, pleure, et va s'asseoir sur son trône.

Un page annonce une visite.

Un chat ambassadeur paraît avec une bannière sur laquelle on lit :

« Le Prince d'Angora demande la main de Chatte-Blanche. »

Un autre page annonce une autre visite.

Un autre chat ambassadeur, portant le costume persan, se présente avec une bannière d'une autre forme sur laquelle on lit :

« Le Schah de Perse aspire à l'honneur d'être votre époux. »

Le prince d'Angora entre et ses pages déposent aux pieds de la reine des pots sur lesquels est écrit : « Crème au chocolat, crème à la vanille, crème à la fleur d'oranger, après quoi il se tient à l'écart.

Le Schah de Perse entre à son tour, et ses pages déposent aux pieds de Chatte-Blanche une grande souricière en or, remplie de petites souris blanches.

Le prince d'Angora et le schah de Perse se regardent ensuite comme deux chiens de faïence. — Le prince d'Angora, d'un caractère bouillant, jette son gant au schah qui le ramasse; Chatte-Blanche descend de son trône, elle veut s'interposer, mais les deux princes sortent en se faisant mille menaces sur l'air de *la Fricassée.*

SCÈNE III.

Chatte Blanche les voit s'éloigner avec indifférence.

L'orchestre joue l'air : *Hélas ! hélas ! le bien-aimé ne revient pas.*

Où est-il mon Pimpondor?... exprime la Chatte.

Un son de trompe éloigné se fait entendre ; un autre son de trompe plus rapproché répond au premier :

Que veut dire ce signal?... exprime la Chatte Blanche.

Un page arrive, il est tout agité, il exprime que deux étrangers ont pénétré dans le château.

Deux étrangers? reprend Chatte Blanche... malgré moi je sens battre mon cœur...

Musique. — Air : *Je sens mon cœur qui palpite.*

Ces étrangers s'approchent... vient dire une dame d'honneur...

Chatte Blanche va voir au fond.

Ciel ! c'est lui ! fuyons ! fuyons !

Elle fait un signe et sort avec sa suite.

SCENE IV.

PIMPONDOR, PETITPATAPON.

(*La musique continue pendant le commencement de cette scène.*)

PIMPONDOR, *regardant autour de lui.*

Personne !

PETITPATAPON.

Voilà un château bien mal gardé !

PIMPONDOR.

Notre barque nous conduit jusqu'aux portes de ce palais, qui s'ouvrent devant nous comme par enchantement, nous entrons... et pas un chat pour nous recevoir !

PETITPATAPON, *en tirant son mouchoir, sort de sa poche un petit chat.*

Pas un chat pour nous recevoir... dites-vous?... Voyez donc.

PIMPONDOR, *qui a regardé autour de lui avec attention.*

En effet, ces animaux se reproduisent ici sous toutes les formes... serions-nous dans la demeure de quelque puissant Rominagrobis? ce château me fait l'effet d'une immense chatière...

PETITPATAPON, *regardant les tableaux.*

Tiens, voici le chat botté !...

PIMPONDOR.

Pourquoi la fée des Bruyères a-t-elle dirigé nos pas de ce côté?... serait-ce donc dans ce séjour que je dois retrouver Blanchette?...

PETITPATAPON.

Et Pierrette, où la retrouverai-je !

PIMPONDOR, *avec explosion*

Ah !... un affreux soupçon me traverse l'esprit!

PETITPATAPON.

Que soupçonnez-vous?

PIMPONDOR.

Ah! ce serait horrible!

PETITPATAPON.

Quoi donc?

PIMPONDOR.

C'est qu'on a vu de ces choses-là... sais-tu bien!

PETITPATAPON.

Quelles choses, s'il vous plaît?

PIMPONDOR.

Me conduire ici, dans ce château bizarre, où cet animal domestique se reproduit sous toutes les formes.

PETITPATAPON.

Il n'y a pas là de quoi fouetter un chat.

PIMPONDOR.

Tu ne comprends rien!... Silence!... (*Musique.*) On approche...

SCENE V.

LES MÊMES, *un tout petit* CHAT, *en page, apportant sur un plat d'argent, une lettre qu'il présente au prince.*

PIMPONDOR.

Encore un!..

L'orchestre joue l'air : *Je n'y puis rien comprendre.* (Dame Blanche.)

PETITPATAPON.

Décidément nous jouons au chat!

PIMPONDOR, *qui a regardé le plateau.*

Une lettre! (*Il la prend et en lit la suscription.*) « Au prince Pimpondor! » (*Au page.*) C'est bien pour moi... (*Le page s'incline et sort.*)

PETITPATAPON.

Qui peut nous écrire?...

PIMPONDOR.

Ma main tremble... en brisant ce cachet... j'étais préparé à mille épreuve avant la lettre... et j'ai comme le pressentiment de quelque grande catastrophe!... lisons... (*Trémolo à l'orchestre; sa figure exprime tour à tour, la joie, la surprise et la stupéfaction.*) Est-il possible!... oui... oui!... c'est bien d'elle!... malheur! horreur!

PETITPATAPON.

Vous m'épouvantez...

PIMPONDOR.

Tiens, prends, lis... (*Il lui donne la lettre et dit pendant que Petitpatapon lit.*) Infortunée Blanchette! ah! la vengeance de la fée Violente a passé par là... (*Il se laisse tomber sur le sopha.*)

PETITPATAPON, *qui finit de lire.*

Une tête de chatte!... signé Blanchette... elle a apposé sa griffe...

PIMPONDOR, *vivement.*

Tais-toi!... c'est affreux!

PETITPATAPON.

Mais il y a un post-scriptum .. (*Il lit.*) « Pierrette est près » de moi... dans ce château... » Il serait possible! quel bonheur... je vais la revoir... (*Continuant sa lecture.*) « Pour avoir » désobéi à la fée des Bruyères, elle partage mon infortune... et » ma métemorphose. » Elle aussi!... elle est devenue chatte!... nom d'un chien... quel coup ça me porte! Pauvre Pierrette! une si belle fille... comme ça doit la changer... Prince, que nous reste-t-il à faire?

PIMPONDOR.

Mon parti est pris!... c'est pour sauver ma vie qu'elle a perdu ce gracieux visage qui avait su me charmer... Pauvre chatte! il faudrait me châtier si je ne te consacrais pas l'existence que je te dois!...

PETITPATAPON.

Ce dévouement d'amour m'électrise et je veux l'imiter...

PIMPONDOR.

Je veux la voir, lui parler... lui dire que je l'aimerai comme autrefois... Blanchette! Blanchette!...

PETITPATAPON.

Pierrette! Pierrette!...

PIMPONDOR.

AIR : *Viens, gentille dame.* De la Dame Blanche.

Viens, pauvre Minette! (*bis.*)

PETITPATAPON.

O Pierrette!

PIMPONDOR.

O Blanchette!

ENSEMBLE.

A toi, mes serments!

PIMPONDOR.

Ah! réponds... ô ma belle!
Je miaule, je t'appelle!
Parais, je t'attends!

PETITPATAPON.

Parais, je t'attends!

PIMPONDOR.

Je t'attends!

PETITPATAPON.

Je t'attends!

ENSEMBLE.

REPRISE.

Viens, pauvre Minette! etc.

La musique continue.

SCENE VI.

LES MÊMES, BLANCHETTE *et* PIERRETTE. *Blanchette paraît par la gauche, Pierrette par la droite; elles s'avancent à petits pas en se voilant le visage.*

PIMPONDOR.

On vient!

PETITPATAPON.

Ce sont elles!.. sans doute!..

PIMPONDOR.

Mon cœur me dit que c'est Blanchette!...

PETITPATAPON.

C'est Pierrette! je la reconnais à sa désinvolture!

PIMPONDOR.

Oh! ne détourne pas la tête, Blanchette!.. je me fais une idée de ton profil...

PETITPATAPON.

Pierrette!.. je me figure ta figure...

PIMPONDOR.

Regardez-nous!

PETITPATAPON.

Ne crains pas de me porter un coup... je suis préparé à la chose...

Elles se retournent lentement, se trouvent bientôt nez à nez, Pimpondor et Petitpatapon ne peuvent réprimer un mouvement de répulsion. Musique.

PIMPONDOR *et* PETITPATAPON.

Aïe!

PETITPATAPON, *au prince.*

C'est égal, ça les change diantrement.

PIMPONDOR.

Ami, l'on s'accoutume à tout... d'ailleurs cette jolie taille n'est-elle pas toujours la même?...cette jolie main...ce joli pied... Ne nous plaignons pas, Petitpatapon, il nous reste amplement de quoi faire le bonheur de deux mortels difficiles...

PETITPATAPON, *bas au prince.*

Et puis deux femmes qui ne parlent pas... ça a bien son prix!..

PIMPONDOR.

Blanchette! ne voile plus ton visage... essuie les pleurs qui coulent sur tes petites moustaches...

PETITPATAPON.

Ne gémis plus, ô ma Pierrette! Et fais ton ronron à ton petit Patapon.

AIR : *Cocorico.*

PIMPONDOR, *à Blanchette.*

De toi je suis toujours fou!

PETITPATAPON, *à Pierrette.*

Je veux être ton matou...

PIMPONDOR.

Qu'en ce jour mon amour éclate!

PETITPATAPON.

Nous vous comblerons à souhait
De chatterie et de bon lait

PIMPONDOR.

Sois heureuse et souris, ma chatte!

ENSEMBLE.

Mi, mi, mi, mi, mi, aou!
De toi je suis toujours fou!

Oui, je veux être ton matou,
Mi, mi, aou !

DEUXIÈME COUPLET.

PETITPATAPON.

Pour toi, je ferai froufrou...

PIMPONDOR.

Quand viendra la mi-août,
Nous serons unis, je m'en flatte!

Les deux chattes s'éloignent d'un pas avec pudeur.

Mais pourquoi cet air interdit ?

PETITPATAPON.

Rassurez-vous, puisque la nuit,
Tous les chats sont gris, ô ma chatte

ENSEMBLE.

Mi, mi, mi, mi, mi, aou !
Je veux en faisant froufrou,
T'épouser à la mi-août...
La mi-août!

Musique. Blanchette exprime qu'elle est bien heureuse, bien reconnaissante. Elle supplie le Prince de ne jamais l'abandonner.

PIMPONDOR.

AIR *de la Cornemuse.* (Leduc.)

Oui, je saisis ta tendre pantomime.
Je fais serment de rester en ces lieux.

PETITPATAPON.

A demi-mot si ton amour s'exprime,
J'y suppléerai, je parlerai pour deux!

A ce moment, Pierrette lui impose silence par un geste, écoute et semble guetter une souris

PETITPATAPON.

Qu'est-ce qu'elle fait? qu'est-ce qu'elle fait là?... Ciel! c'est une souris qu'elle guette! Sapristi! je n'avais pas pensé à ça... Si elle court après les souris... je vais être obligé de faire la chasse aux rats!... (*A Pierrette qui sort lentement à petits pas par la droite en guettant toujours sa souris.*) Pierrette, voyons... Pierrette, ma belle... que faites-vous là?... Pierrette! voyons! finissez!... (*Il la suit et sort après elle.*) Finissez, ou je me fâche! Pierrette... Pierrette!...

PIMPONDOR, *continuant le couplet.*

A deviner tes petits logogriphes,
Avec bonheur je passerais mes jours.
Du noir démon, va, ne crains plus les griffes,
A ton amant fais patte de velours...

Blanchette joue avec la plume de sa toque, avec la chaîne qu'il a au cou, et cela à la manière des chattes. Il se met à ses pieds et lui baise les mains. La fée Violente et Migonnet paraissent au fond.

SCÈNE VII

BLANCHETTE, PIMPONDOR, LA FÉE VIOLENTE, MIGONNET.

MIGONNET.

A ses pieds!... Est-ce pour me faire voir ça que vous m'amenez ici?...

VIOLENTE, *à Migonnet.*

Écoute-moi : jusqu'à présent, j'ai employé contre eux la violence...

MIGONNET.

Et ça ne vous a guère réussi.

VIOLENTE.

Aujourd'hui, la ruse peut nous les livrer...

MIGONNET.

Rusons, je le veux bien...

VIOLENTE.

Tâche de me comprendre, et ne me contredis en rien.

MIGONNET.

Allez votre train... (*Blanchette, depuis l'arrivée de la Fée, se passe la main par-dessus les oreilles.*)

PIMPONDOR.

Qu'as-tu donc, Minette, à passer ainsi ta menotte sur tes oreilles? Est-ce que nous allons avoir de l'orage? (*Il se retourne et aperçoit Violente.*) Ah! bien! l'orage annoncé.. le voilà! (*Frayeur de Blanchette.*) La fée Violente! Migonnet! nos deux ennemis!

VIOLENTE.

Non, prince, tu n'as plus d'ennemis...

PIMPONDOR.

Comment?

VIOLENTE.

Il n'y a plus pour vous ni orages ni dangers... La haine, dans nos cœurs, a fait place à une profonde admiration pour tant d'amour et de dévouement!

MIGONNET.

C'est exact... je vous admire!

VIOLENTE.

Blanchette... ne tremble pas... je pardonne!... Ta désobéissance, mes bienfaits payés par la plus noire ingratitude... je veux tout oublier... (*Blanchette s'agenouille devant elle.*) Ton amour, ta constance ont vaincu ma colère... Migonnet lui-même m'a supplié d'avoir pitié de vous et de vous unir....

MIGONNET.

C'est exact.

PIMPONDOR.

Roi Migonnet... est-ce bien possible?

MIGONNET.

C'est possible, puisque ça est. Allons, bonne Fée! unissez ces tendres amants... Qu'ils soient bien heureux et qu'ils aient beaucoup d'enfants!...

PIMPONDOR, *à la Fée.*

Et vous ferez cesser la triste métamorphose de Blanchette!

VIOLENTE.

Oui, l'heure de détruire mon fatal ouvrage est venue... mais pour rendre à Blanchette sa forme première, prince, j'aurai besoin de ton courage et de ton bras... Puis-je compter sur toi?

PIMPONDOR.

Demandez-moi des choses impossibles... je suis à vous; que faut-il faire?

VIOLENTE, *lui montrant Blanchette.*

Cette tête de chatte...

PIMPONDOR.

Eh bien!

VIOLENTE.

Il faut la faire tomber!

PIMPONDOR.

O ciel!

MIGONNET, *à part.*

Je comprends tout.

PIMPONDOR.

Moi?... Je serais assez barbare pour porter une main homicide sur Blanchette... mes amours! jamais! jamais!...

VIOLENTE.

Ainsi l'ordonne le destin... il est écrit qu'aucun autre que toi ne peut accomplir ce miracle...

PIMPONDOR.

Jamais, vous dis-je! (*Musique. Blanchette s'approche du prince et elle le supplie de se rendre aux desseins de la fée Violente.*)

VIOLENTE.

Tu le vois... Blanchette elle-même te supplie..

MIGONNET.

Et j'ai là mon sabre tout frais émoulu...

PIMPONDOR.

La force me manquerait... c'est impossible...

VIOLENTE.

Réfléchis donc que c'est le seul moyen de rendre à celle que tu aimes ce visage qui t'a séduit... Allons, prince, aide-moi à réparer le mal que j'ai fait... et de longs jours de bonheur vous attendent... (*Musique. Blanchette supplie le prince de nouveau.*)

MIGNONNET, *à Pimpondor.*

Comment! tu ne te laisseras pas attendrir par les larmes de cette infortunée...?

PIMPONDOR.

Vous le voulez tous... j'y consens!

VIOLENTE, *à part.*

Enfin! (*Haut.*) Blanchette, rends-toi, suivie de tes femmes, dans la grotte souterraine de ce château. Prince... nous allons t'y attendre.

PIMPONDOR.

Il suffit. (*Musique. Sur un signe de Chatte Blanche, deux pages ont paru. Elle leur donne des ordres. Ils viennent prendre Pimpondor, chacun par une main.*)

VIOLENTE, *à Migonnet.*

En faisant tuer l'amante par l'amant... nous serons bien vengés, n'est-ce pas ?

MIGNONNET, *à la fée, en grinçant des dents.*

Ma foi, oui ! Par l'eufer, ça va être drôle et amusant !... (*Violente va prendre Blanchette par la main et sort avec elle suivie de Migonnet. Le décor change.*)

Vingt et unième Tableau.

L'INTÉRIEUR DES MINES.

SCENE I.

PIMPONDOR, PETITPATAPON. *Ils sont introduits par les petits chats en pages qui s'éloignent dès qu'ils sont entrés.*

SCENE II.

Musique. — Grande marche de la Pie voleuse de Rossini

PIMPONDOR, PETITPATAPON, PIERRETTE, LA FÉE VIOLENTE, MIGONNET, FEMMES DE BLANCHETTE.

Blanchette est conduite par la main, par Violente ; elle porte un grand voile noir ; Migonnet les suit, Pierrette entre à la tête des femmes, qui se tiennent par la main et font le tour du théâtre ; derrière les femmes sont les pages ; celui qui marche en tête porte sur un coussin un large cimeterre. Il s'arrête et s'agenouille devant le prince qui prend l'arme en tremblant. On a placé au milieu du théâtre une espèce de prie-Dieu. Blanchette s'est agenouillée devant. Violente s'approche de Pimpondor et lui montre que tout est prêt, puis va se placer auprès de Migonnet.

PIMPONDOR, *à demi-voix.*

Fée des Bruyères!... donne-moi la force et le courage!

VIOLENTE, *bas à Migonnet.*

Regarde...

MIGONNET, *de même.*

Oui... savourons notre vengeance!

Pimpondor s'est approché de Blanchette, il lève sur sa tête le glaive fatal, il frappe. Mais la lame du cimeterre a volé en éclats, et le prince a frappé Blanchette d'une branche de bruyère qui a remplacé cette lame. Aussitôt toutes les têtes de chattes disparaissent; Blanchette, Pierrette et les suivantes ont repris une figure humaine; Pimpondor est tombé aux pieds de Blanchette, Petitpatapon aux pieds de Pierrette. En effet, Migonnet et la fée Violente disparaissent dans les profondeurs de la terre qui ne se referme qu'après avoir vomi des flammes, et tout aussitôt le décor change.

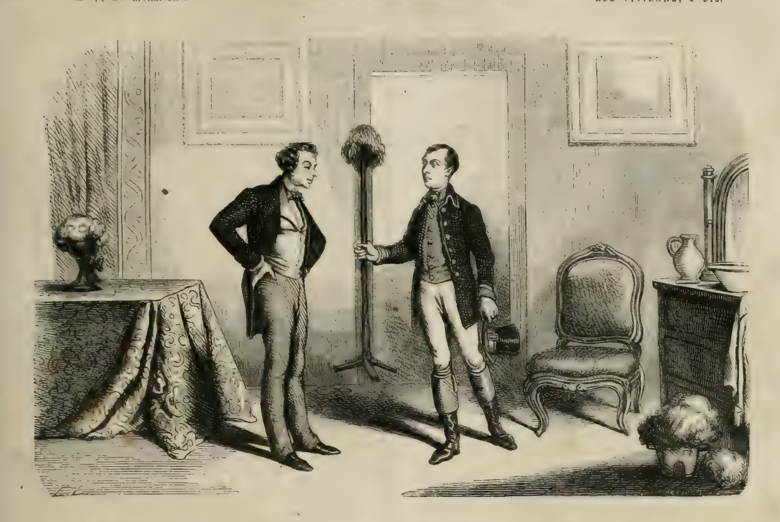
Vingt-deuxième Tableau.

LE RÉVEIL DE TITANIA.

Titania, la reine des Fées, est étendue sur un lit de fleurs dans un palais aérien. Toutes les fées sont couchées ou groupées autour d'elle. La fée des Bruyères debout devant Titania, lui montre Pimpondor et Blanchette comme deux modèles d'amour et de constance. Pimpondor, Blanchette, Petitpatapon et Pierrette viennent s'incliner devant la reine des Fées. — Tableau.

FIN.

Paris. — Typographie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



L'AMOUR PRIS AUX CHEVEUX

POCHADE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS

PAR

M. GALOPPE D'ONQUAIRE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 6 NOVEMBRE 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE COIFFEUR.	M. LEVASSOR.
LE LION.	
LE PRESIDENT.	
LE PERRUQUIER.	
UN AVOCAT.	MM. LEVASSOR.
UN AUTRE AVOCAT.	
LE CRANE.	
UN VALET.	LUCIEN.

La scène se passe quelque part.

Un salon de coiffeur. — Une toilette à droite, premier plan. Une autre toilette à gauche, premier plan. Toutes deux ont des perruques sur champignons. — Une table à la gauche du fond, avec perruques idem. — Un réchaud sous la table. — Une robe de chambre noire d'un côté et d'une autre couleur de l'autre. — Porte, latérales; porte d'entrée au fond; une croisée à droite. — Chaisess fauteuil, etc.

LE COIFFEUR, *entrant par le fond. Il est en perruque blonde, fort légère de cheveux; il a un habit, une redingote et un pardessus. Il est très-agité et jette son chapeau avec colère.*

Plus d'espoir!... c'en est fait!... Paméla m'abandonne!
Le portier me l'a dit: Il n'est venu personne.!...
Pas de lettre aujourd'hui!... l'impassible facteur
En passant près de moi, m'a dit : bonjour coiffeur!
Ignorant, le bourreau, que son lâche sourire
M'infligeait le tourment d'un horrible martyre!...
Personne! et pas de lettre!... ah! je sens, dans mon cœur
S'amasser des trésors de rage et de fureur!
Coiffeur!... oui, je le suis!... et je m'en faisais gloire!
C'était mon espérance, et, j'avais lieu de croire
Que ce titre, après tout, loin de me nuire un jour,
Devait venir en aide à mes projets d'amour.

Air nouveau.

Je suis coiffeur, et je me pique
De m'être fait un beau renom;
Dans ce laboratoire unique,
Nul n'entre sans courber le front!

Sous les ciseaux, sceptre de ma puissan
Petits et grands s'inclinent chaque jour

Et la vieillesse, aussi bien que l'enfance,
Sont les vassaux de ce brillant séjour.
O toi que j'aime
D'amour extrême,
Vierge à l'œil noir,
Pourquoi ton âme,
Ingrate femme
A-t-elle, hélas ! défrisé mon espoir ?

Je suis coiffeur, et je me pique, etc

Le sort en est jeté !... je ne puis me dédire ;
J'ai dit à Paméla : je t'aime, je veux ta main.
La cruelle, à ces mots part d'un éclat de rire,
Tourne le dos, et dit : nous verrons ça demain !
Et c'était hier soir, et le temps qui s'écoule,
Comme elle, semble rire en voyant mon ennui !
Me serais-je trompé ?... Non ! je n' perds pas la boule ;
Le lendemain d'hier, ce doit être aujourd'hui !
Qui peut la détourner ?... elle hésite, dit-elle,
A prendre pour époux un artiste coiffeur...
Mais, tu ne sais donc pas, ô fière tourterelle,
Tout ce que ce beau titre a de gloire et d'honneur ?
Le coiffeur, Paméla, c'est l'être indispensable,
Le complément de tout, le moderne pouvoir,
Il vous fait, à son gré, spirituelle, aimable,
C'est le meuble vivant de tout parfait boudoir ;
Sans lui, point de plaisir, sans lui, point de conquêtes ;
Il tient au bout des doigts, votre bel avenir...
Et le prestige vain des plus fraîches toilettes
S'écroule... si son art ne vient le soutenir.
Mais, combien sa parole a de charme et de grâce,
Lorsqu'armé de ciseaux légers comme le vent,
Il parle, parle encore, et jamais ne vous lasse,
Car il sait tout, voit tout... c'est un journal vivant !

Air :

Il vous dira pourquoi telle duchesse
A conservé l'éclat de ses beaux yeux ;
Pourquoi son front, couronné de jeunesse,
A soixante ans garde ses noirs cheveux ;
Les médisants prétendent que la belle
N'en a pas un qu'elle n'ait emprunté :
C'est faux, messieurs, la chose est bien formelle,
Je les lui vends... c'est sa propriété.

(*Regardant sa montre.*)

Cinq heures !... rien encor !... le désespoir me gagne !..
Ah ! ma tête se perd !... elle bat la campagne !
Quand on peut l'éviter, c'est bête de souffrir !...
A quoi bon vivre ainsi, lorsque l'on peut mourir ?
Serais-je le premier ?... non pas !.. je suis artiste !...
Je suis homme de tête, et j'augmente la liste
De ces héros fameux, qui, battus par le sort,
Ont trouvé le repos dans les bras de la mort !
Comme le grand Vatel, comme Caton d'Utique,
Je veux sortir de là d'une façon tragique !
Si je n'ai pas d'épée, ou même de poison,
J'ai... j'ai... Qu'est-ce que j'ai ?... Je brûle la maison !
Je veux m'ensevelir sous ce vaste décombre,
Et, des morts comme il faut, j'augmente ainsi le nombre !

Air du *Dieu des bonnes gens.*

Ah ! mais avant de quitter cette vie,
Je veux en remonter le cours ;
Objets sacrés, enfants de mon génie
Que votre aspect me rende mes beaux jours !
Apparaissez perruques bienaimées,
Et recevez mon éternel adieu !
Oui, je le vois, toutes les destinées
Roulent sur un cheveu ! (*bis.*)

(*Il prend à gauche une perruque de jeune homme.*

Chef-d'œuvre merveilleux, dont le propriétaire,
Sans que nul s'en doutât, était quadragénaire !
Moi, qui ne suis pas beau... tenez... (*Il la met.*) Crac ! me voilà !

(*Il fait le dandy.*)

Un lion, ni plus ni moins !... il suffit de cela !...
Aussi ce morceau d'art, ce tissu de science,
Fut-il nommé partout : *la perruque Jouvence* !

(*Il l'ôte.*)

Qu'elle meure avec moi !... Chère perruque, adieu !
Tu serviras, du moins, pour allumer le feu !

(*Il la place à terre. Il ôte son par-dessus et prend à gauche une autre perruque à moustaches hérissées.*)

Celle-ci, d'un poltron, fit très-longtemps un brave...

(*Il la met.*)

Palsambleu ! ventrebleu ! corbleu ! l'affaire est grave !
Vous m'en rendrez raison !... au sabre ! au pistolet !...
A l'épée ! au poignard !... à tout ce qui vous plaît !...

(*Otant sa perruque.*)

Cet homme était l'effroi de tous ses adversaires :
A le voir, on eût cru, quand grondaient ses colères,
Qu'il les eût avalés... tant il est vrai, messieurs,
Que souvent la valeur n'est que dans les cheveux !
Sous ce gazon trompeur, bien plus d'un se pavane,
Aussi, l'ai-je nommé : *le Bouclier du crâne.*

(*Il la jette sur l'autre.*)

Qu'il serve à me brûler dans le bûcher commun ;
C'est la première fois qu'il détruira quelqu'un.

(*Il va à la perruque du président.*)

O noble magistrat, dont voici la perruque,
Toi, dont pendant dix ans, j'accommodai la nuque,
Que dirais-tu, grand homme, en voyant ma douleur ?

(*Il prend la perruque à gauche.*)

Quel tissu !... quel crêpé !... quelle noble vigueur...
Dans ce fier coup de peigne !... ah !...

(*Il tient la perruque.*)

(*Au public.*) Messieurs et mesdames...

Non !... pas vous !... car je dois les oublier... les femmes !
Messieurs, ce magistrat fut mon seul protecteur...
Il m'aima comme un fils, ma parole d'honneur !
Président à Mortier... ville de la Corrèze...
De plus, homme d'esprit, rempli d'érudition,
Savant, très-grand savant, messieurs, par parenthèse,
Il était, vous voyez, juge d'instruction.
Il vous parlait latin, grec et citait l'histoire
A propos d'un chignon, ou d'un bandeau de fleurs.
Des Romains, disait-il, périrait la mémoire,
Sans l'immortel Titus qui vit : grâce aux coiffeurs.
Voilà ce qu'il disait ; il me semble l'entendre...

(*Il met la perruque, puis, la robe de chambre du côté qui n'est pas noir.*)

(*Avec l'organe d'un homme âgé.*)

Sa démarche était grave, et, cette gravité
Avait je ne sais quoi de gracieux, de tendre,
Qui semblait un reflet de son aménité.
« Mes enfants, disait-il à nos jeunes fillettes,
« Profitez du printemps, profitez des beaux jours ;
« Ne repoussez pas trop ceux qui content fleurettes :
« Fleurette, croyez-moi, ne fleurit pas toujours !
« Jadis, ainsi que vous, dans la saison première,
« L'amour fit des bouquets avec vos grand' mamans,
« Tout cela s'est fané, regardez en arrière,
« Les frais bouquets d'alors ont tous des cheveux blancs !
« Pourtant, les cheveux blancs, respectez-les, fillettes,
« Car, c'est un diadème !... » Et, là-dessus, messieurs,
Le gracieux vieillard disait la chansonnette
Que je chante souvent, non sans verser des pleurs !

Air nouveau.

Les cheveux blancs, c'est la couronne
Que Dieu pose au front du vieillard ;
C'est l'auréole qui rayonne
Et fait incliner tout regard
C'est la paix après la conquête,
La neige après les feux brûlants ;
C'est le calme après la tempête...
N'a pas qui veut des cheveux blancs.
Les cheveux blancs, c'est mon vieux père
Tombé, jadis, au champ d'honneur !
C'est le front si pur de ma mère,
Que la mort frappa sur mon cœur.
Ces souvenirs que je caresse,
Sont le vrai trésor des enfants !
Tous les cheveux de la jeunesse
Ne valent pas ces cheveux blancs !

C'est ainsi qu'il chantait. Un jour, c'était sa fête,
En mangeant du brochet, il mourut étranglé !...
Et, par un jeu du sort, ce magistrat zélé
Qui rendit tant d'arrêts... ne put rendre une arête !

(*Il ôte la perruque et la robe de chambre en la retournant.*)

Respect à celui-là !... si je lui dis adieu,
Que l'amitié, du moins, le préserve du feu !

(*Replaçant la perruque.*)

Que ne l'ai-je suivi !... pourquoi rester sur terre?
Encor, si le rival que l'ingrate préfère
Était un Adonis, je comprendrais cela !
Mais, un vil perruquier!... un merlan!... Paméla!...
Que ne le disais-tu?... j'aurais pris sa tournure,
Son port, son ton ton, sa taille et sa sotte figure!

(*Prenant à droite une autre perruque.*)

J'ai là les cheveux roux d'un bobêche en plein vent.
Et je puis, sans effort, imiter ton amant.

(*Au public, après avoir mis la perruque*)

Figurez-vous, messieurs, un crétin tout difforme,
Bossu, borgne, bancal, avec un ventre énorme.
Supposez-moi le ventre (il manque en ce moment.
Voici de Paméla le gracieux amant!...
Quasimodo second, les bras faisant la meule
Et les jambes la scie!... ayant le brûle-gueule
Et la chique parfois!... et la prise toujours!
Tel est, sexe enchanteur, l'objet de tes amours!
Bouffi d'ambition, cherchant un uom... quand même
Il voulut s'illustrer par quelque stratagème :
Alors, il inventa *l'huile de lénitif*...
C'est de l'huile d'olive avec un peu de suif.

(*Il ôte la perruque*).

Mais, mon homme échoua!... Dans ce temps-là, moi-même,
J'avais trouvé le mot d'un immense problème;
Il s'agissait, messieurs, par des moyens adroits,
De semer les cheveux comme on sème les pois...
C'était, grâce à l'emploi d'un nouveau cosmétique
Où je faisais passer un courant magnétique:
Le front le moins garni se meublait tout à coup...
J'obtenais des cheveux, je crois, sur un genou!
Il ne me manquait plus que de trouver... la graine...
Quand j'allais être, enfin, payé de tant de peine,
Ce niaffe!... pardonnez, messieurs l'expression,
Elle rend assez bien mon indignation!...
Ce gredin!... si l'on veut... s'empara de l'idée,
Et, bientôt, sur les murs, je la vis placardée.
Le fruit de mon génie, un secret merveilleux!
Et qui n'est pas, je crois, tiré par les cheveux!...
Fallait-il un toupet!... pour défendre ma cause,
Je pris un avocat, dont on connait la prose
Et chez qui la parole est poussée un peu mieux

(*Montrant une perruque chauve qu'il prend à gauche.*)

Que sur son front, jamais, n'ont poussé les cheveux.

(*Il met la perruque.*)

Tenez, voilà son chef, c'est moi qui le cultive...
Et, comme c'est nature!... on dirait la chair vive!...
Quel crâne!... mais. aussi, quelle langue, grands Dieux!...

(*Prenant à droite une perruque très-fournie.*)

Voici son adversaire : il a plus de cheveux,
Mais, chez lui, la parole a pris un sens inverse :

(*Il met la robe de chambre du côté noir.*)

Il parle lentement... à la partie adverse,
Il cite, à tous propos, le digeste romain,
Et, jusques à bonjour, il dit tout en latin.

(*Il l'imite, et prend une chaise qu'il place devant lui en guise de tribune.*)

LE FOURNI, *avec un peu de lenteur.*

Messieurs du tribunal, en prenant la parole,
J'ai dessein de combattre un affreux monopole
Qui tend à s'emparer du commerce français,
Et qui fait le sujet de ce honteux procès :
De quâ re agitur?... Quid vult notre adversaire?
Il veut, *ipso facto*, que l'on le considère
Comme le seul auteur... *unicus inventor,*
D'un procédé que nul n'a découvert encor.
Contrà calvitiam, il prétend qu'il s'exerce?...
Eh bien! voyez le chef de l'avocat adverse,
Et puis, voyez le mien!... et dites qui des deux
A trouvé le secret de semer les cheveux...
Ce seul mot doit suffire à prouver l'artifice,
Et mon client, dès lors, s'en rapporte à justice:
Sicus intrinsecus capillo regitur!...
Voilà pourquoi, messieurs, notre procès est sûr!

(*Changeant de perruque.*)

LE CHAUVE, *avec énergie et volubilité*

Messieurs du tribunal, mon éloquent confrère,
Profond jurisconsulte, et savant adversaire,
Est un âne, entre nous, qui, dans chaque procès,
Se dédommage, en grec, d'être un sot en français.
Ah! vous calomniez mon client, cher confrère!
Savez-vous bien, monsieur, quel est votre adversaire
Savez-vous ce qu'il est, ce qu'il fait, ce qu'il vaut,
Et tout ce qu'il contient dans son large cerveau?
Il termine un travail : grande nomenclature,
Où les peuples anciens figurent en atlas,
Et prouve que les Grecs doivent à leur coiffure,
Les victoires de Sparte et de Léonidas!...
La critique, après tout, n'a rien qui l'inquiète
Il saura du sujet atteindre la hauteur...
Car, enfin, son travail est un travail de tête,
Aussi bien que celui du plus savant auteur,
Il n'a rien découvert, dites-vous?... c'est possible!
Mais, vous ne nirez point qu'il eût pu découvrir!
Votre client prétend que son droit est visible...
Le nôtre pourrait l'être, et je vais l'établir.

(*Il retrousse ses manches.*)

Lorsque Vitellius, ce chef plein de vaillance,
A la mort de Galba prit le commandement,
Rome ne consultant que sa reconnaissance...

(*Tirant sa perruque et s'asseyant.*)

LE PRÉSIDENT, *avec une voix cassée.*

Avocat, permettez...:

(*Remettant sa perruque et se levant.*)

LE CHAUVE.

Monsieur le Président,
J'ai le droit de plaider!... du moins je le suppose?...

(*Otant sa perruque et s'asseyant.*)

LE PRÉSIDENT.

Oui, mais en vous bornant aux seuls faits de la cause.

(*Il remet sa perruque et se lève.*)

LE CHAUVE.

Je reste dans la cause et dans la question!
C'est la cour qui s'oppose à la discussion!
Je prends acte, messieurs, que je ne suis plus libre,
Et que l'on a détruit, entre nous, l'équilibre!
Je proteste, messieurs, déclarant, s'il le faut,
Qu'avocat et client, nous faisons tous défaut!
Là-dessus, mon farceur, se drapant dans sa robe,

(*Il s'assied.*)

Termine son discours d'une façon commode,
S'assied tranquillement, tout fier de son succès,
Et gagne cinq cents francs... en perdant mon procès.

(*Il se lève et ôte la perruque et la robe.*)

Air:

Voilà pourquoi Paméla m'abandonne,
Pour un sauteur sans génie et sans cœur!
Moi qui pour elle aurais conquis un trône,
Et tout osé sans la moindre frayeur!
Pour t'adorer, femme que j'idolâtre,
J'aurais bravé le destin menaçant;
Pour te servir, je me mettrais en quatre!...
Que dis-je?... hélas! je me mettrais en sang!

(*Au public.*)

Vous riez de cela?... moi, je suis loin d'en rire!...
Contre moi, vous voyez, tout, ici bas conspire!...
Oui! je n'ai qu'à mourir, devant son abandon!
Je veux m'asphyxier!... il me faut du charbon!

(*Il prépare un fourneau.*)

Du charbon... en voici!... Perruques bienaimées,
Sur qui j'avais bâti toutes mes renommées,
Vous, qui, pendant dix ans, soutîntes mon essor,
Perruques, avec vous, je rentre dans la mort!

(*Il place ses perruques sur le réchaud.*)

Le sort en est jeté!... comme Sardanapale,
Je meurs sur ce bûcher d'une façon royale!...
Mais, comme lui, je veux que mes femmes, hélas!
Une seule!... une seule!... et je ne la vois pas!...
Voyons, tout est bien prêt?...

(*Allant aux portes.*)

Les portes sont fermées.

(*Allant à la fenêtre.*)

Les fenêtres aussi!... les braises préparées...

(*Prenant une chaise et la plaçant devant le réchaud.*

Une allumette!

(Il la prend à droite et s'assied.)

Allons!...

(Se levant.)

J'ai bien l'honneur...

(S'asseyant.)

Adieu!

(Allumant une chimique.)

Une!... deux!.. trois! voilà!... c'est fini!... joue!... et feu!..,

(Il va pour mettre le feu au charbon. — On frappe.)

Qu'est-ce? que me veut-on?

LE VALET, *du dehors.*

Ouvrez!

LE COIFFEUR.

Il est étrange
Qu'on ne puisse mourir, sans que l'on vous dérange!
Mais, pourtant, si c'était... quel consolant espoir!
Je l'aime donc encore!... ah! tant pis!.. voyons voir!

(Il enlève le réchaud, le pose à droite, puis il ouvre.— Le valet entre, portant une tête a perruque coiffée et sur un pied.)

Que me demandez-vous?

LE VALET.

Monsieur, c'est une tête...

LE COIFFEUR.

Sa tête!... c'est la sienne!... un moyen abrég
De me signifier qu'on me donne congé!

(Au valet.)

Eh bien! que fais-tu là?

LE VALET *tendant la main.*

Pour le commissionnaire?

LE COIFFEUR, *indigné.*

Et sa tête à la main, demande son salaire!
Ah! tiens voilà deux sous, c'est plus que ça ne vaut
Message et messager, dix centimes!... c'est trop!

(Le valet sort en riant.)

Et je l'avais parée ainsi qu'une madone,
J'avais, de ses cheveux, contourné la couronne,
Dans ses tresses de soie, ainsi que dans mon cœur,
J'avais crêpé l'espoir sous la forme de fleur!
Ah! tu fus sans pitié! je le serai moi-même!

(Il la dépouille.)

Oui! je t'en donnerai des peignes-diadême,
Des fleurs et des rubans, du Ruolz, des bijoux!...
Tiens, cette fois, la paille est rompue entre nous!...
Ah! je suis enchanté de t'avoir dépouillée!...
Tu n'as plus rien à moi! m'as vue est déssillée!...
Et, pour mieux divorcer entre nous, à jamais,
Tiens, voilà comme, enfin, je traite tes attraits!

(Il la frappe. Soufflets, coups de poing. La tête s'ouvre; un bouquet sort de la tête, une lettre tombe.)

Qu'est-ce que c'est que ça?... des roses!... une lettre!...

(Il ouvre la lettre et lit.)

« Cher ange!... » *(S'arrêtant.)* Cher ange, c'est bien moi! *Il lit.)* « Par le concierge qui a été chercher du charbon, j'ap-prends, à l'instant, méchant, vos vilaines idées de suicide... « Avez-vous pu penser que je préférerais un horrible perruquier « à un artiste tel que toi?... *(S'arrêtant.)* Tel que toi!... elle me tutoie!... *(Lisant.)* « J'ai inventé un nouveau moyen de « correspondance secrète, ces quelques lignes sorties de ma « tête...» *(Il regarde la tete.)* « Son dictées par mon cœur!... « pardonne cette épreuve à celle qui est prête à se dire pour « toujours, par devant monsieur le maire, ta petite femme! »

« PAMÉLA CHABOULARD. »

Mécanisme d'amour que nul ne peut connaître,
O fortune!... voici ma gloire de coiffeur!
Et je te nommerai : *la perruque facteur.*
Et toi qui l'inventas, ô toi, femme adorée!
Ma noble Paméla!... ma haine est abjurée!
Ton époux, tu l'as dit : je le serai bientôt!..
Ah! je vole!... le temps de mettre un paletot!
Mon bonheur est complet, je vis! je ressuscite!
Charbon! je te méprise!... et vous, si je vous quitte,
Perruques! je reviens!... dans mon joyeux séjour,
Je vous loge avec elle!... elle et tout son amour!
Le bel appartement dans lequel j'emménage,
C'est son cœur qui remplit tout le premier étage;
La tenture en est fraîche et... je le crois tout neuf!...
Et je signe, ce soir, mon bail de trois, six, neuf!

Air *du commencement.*

Je suis coiffeur, et je me pique
De m'être fait un beau renom!
Dans ce laboratoire unique
Nul n'entre sans courber le front!

Sous les ciseaux, sceptre de ma puissance,
Petits et grands s'inclinent tous les jours!...

(Au public.)

Faites comme eux, en cette circonstance,
Et revenez me refriser toujours!
O toi que j'aime
D'amour extrême,
Public charmant,
Si bienveillant!
Que ta clémence,
Pour récompense,
Daigne accorder un encouragement!

Je suis coiffeur, et je me pique, etc.

FIN.

L... — Imp. de Mme Ve Dondey-Dupré, r. St Louis, 46.



LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

DRAME EN SEPT ACTES, DONT UN PROLOGUE

PAR

MM. ANICET-BOURGEOIS ET D'ENNERY

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 25 OCTOBRE 1848.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

GEORGES MORAND. — *La Colère*.	MM. SAINT-ERNEST.
LAZARE LERICHE. — *L'Avarice*.	CHILLY.
LUCIEN DE GRANDPRE. — *La Luxure*.	MONDIDIER.
CHRISTOPHE DE GRANDPRE. — *La Gourmandise*.	VERNER.
LOUIS LERICHE. — *La Paresse*.	PAULIN MÉNIER.
CHENU.	BOUSQUET.
BLANQUET.	LAURENT.
FAUVEL.	LYONNET.
LÉON FAUVEL.	MM. LÉON M
GUILLAUME.	THIÉRY.
UN POSTILLON.	MARTIN.
CAMILLE LERICHE. — *L'Orgueil*	Mmes GUYON.
HENRIETTE.	NAPTAL-ARNAULT.
SOPHIE DE GRANDPRÉ. — *L'Envie*.	LUCIE.
TOINETTE.	ADALBERT.

CRÉANCIERS, JARDINIERS, DOMESTIQUES.

ACTE I.

PROLOGUE.

Un salon chez Lazare.

Salon dit Molière : portes latérales ; fenêtre praticable au fond, quatre plans. — Au troisième plan à gauche du public, une toilette. — Au premier plan à gauche, une causeuse. — Au premier plan à droite, une autre causeuse.—Au deuxième plan à droite, un meuble dressoir. Porte au deuxième plan à gauche, conduisant dans l'intérieur de la maison. — Porte au deuxième plan à droite, conduisant en dehors.

SCENE I.

CHENU, TOINETTE.

TOINETTE.

Ah! mon pauvre Chenu, je suis bien embarrassée!

CHENU.

Et moi donc, Seigneur, mamzelle Toinette!

TOINETTE.

Célébrer la fête de mademoiselle Camille...

CHENU.

Qui est si fière...

TOINETTE.

Dans la maison et avec l'argent de monsieur Lazarre, son père...

CHENU.

Qui est si... économe!

TOINETTE.

Si le repas est mesquin, mamzelle sera furieuse, elle me renverra.

CHENU.

Et s'il est trop coûteux, monsieur nous mettra à la porte tous les deux.

TOINETTE.

Donnez donc un beau souper sans rien dépenser!

CHENU.

Il n'y a que vous pour trouver ce moyen-là, mamzelle Toinette!... Vous savez tant de choses, mamzelle Toinette!

TOINETTE.

Ah! tant de choses!... ça vous fait cet effet-là, à vous qui ne savez rien du tout...

CHENU.

Eh ben! Toinette, apprenez-moi tout ce que vous savez, et je vous jure à genoux... ô Toinette!... (*Il se met à ses genoux.*)

SCÈNE II.

Les Mêmes, CHRISTOPHE, *entrant par la droite.*

CHRISTOPHE.

Bravo! ne vous dérangez pas!

TOINETTE.

Oh! monsieur Christophe!...

CHENU.

Ne faites pas attention, monsieur, je prenais une leçon...

TOINETTE, *avec intention.*

Oui, Chenu me priait de lui enseigner un secret... de cuisine...

CHRISTOPHE.

De cuisine!... un secret de cuisine!... tu as de ces secrets-là, Toinette... tu me les dévoileras.

TOINETTE, *bas.*

J'étais sûre que ça lui monterait la tête...

CHENU, *bas.*

Oh! oui, c'est un gros sur sa bouche, celui-là...

CHRISTOPHE, *allant s'asseoir à gauche.*

Ah ça, vous savez que madame de Brezolles, ma sœur et moi, nous soupons ici; nous n'avons pas pu refuser cela à la belle Camille, et je viens, en passant, prendre mes informations.

TOINETTE.

Ah! bah!... vous êtes du dîner!..

CHENU.

Vous, monsieur Christophe, vous qu'êtes si...

CHRISTOPHE.

Si quoi?

CHENU.

Bédame!...

CHRISTOPHE.

Enfin!... réponds...

TOINETTE.

Ma foi, monsieur, vous avez la réputation d'être un peu... gourmand...

CHRISTOPHE.

Un peu!... vous me calomniez, Toinette, je le suis beaucoup...

CHENU.

Ah! c'est vrai...

CHRISTOPHE.

Et je m'en fais honneur! Foin de ces imbéciles qui ne mangent que pour ne pas mourir... moi, je ne vis que pour bien manger.

CHENU.

Vous ne connaissez que ce bonheur-là, vous, monsieur Christophe...

CHRISTOPHE.

Si fait, j'en connais un autre, le bonheur de bien boire!

TOINETTE.

C'est juste.

CHRISTOPHE.

Il y a encore le bonheur d'une douce digestion, le bonheur de sentir arriver un heureux appétit qu'on éveille, qu'on excite avec art pour avoir enfin la volupté de le satisfaire. J'ai de la fortune. Mon oncle, monsieur de Grandpré, le corsaire, l'associé de votre maître, me laissera peut être un million; j'aurai bien du plaisir à manger tout cela!... Mais causons du souper; qu'est-ce que vous avez comme entrées ici?

CHENU.

Comme entrées?

TOINETTE.

Comme entrées?

CHENU.

Mais dame... trois portes battantes, la porte cochère, la porte...

CHRISTOPHE.

Imbécile! (*Il se lève, et passe au milieu.*) Comme entrées, comme relevés, comme hors-d'œuvre.

CHENU.

Ah! bon, des hors-d'œuvre... oui... oui... je sais; un tas de petites machines...

TOINETTE.

Ah! ben, monsieur Lazare ne veut pas de toutes ces choses-là!...

CHRISTOPHE.

Enfin, de quoi se compose le premier service? qu'est-ce que vous avez pour le second? quels sont les vins d'entre mêts, les vins fins, les vins de dessert... (*Toinette et Chenu se regardent la bouche béante.*) Eh bien?

TOINETTE, *avec embarras.*

Eh bien!...

CHENU, *idem.*

Eh bien!...

TOINETTE.

Eh bien! il n'y a rien de tout ça.

CHRISTOPHE.

Comment, rien de tout ça!... c'est donc un guet-apens que cette invitation... Mais j'ai promis de venir, moi... j'y suis forcé. Oh! on ne m'y rattrapera plus... C'est donc Harpagon ressuscité que votre maître?

CHENU.

Comment dites-vous ça?...

CHRISTOPHE, *à lui-même.*

Ah! monsieur Leriche, vous invitez les gens, et... (*Il remonte.*)

CHENU.

Chut!

TOINETTE.

Chut!

CHRISTOPHE.

Quoi donc?

CHENU, *avec effroi.*

Vous avez dit monsieur Leriche?

CHRISTOPHE.

Eh bien!... n'est-ce pas son nom?

CHENU.

Oui; mais il se l'est supprimé par économie. Quand on l'appelait monsieur Leriche, ça lui donnait des crispations, des rages de nerfs; il veut qu'on ne lui donne que son petit nom de Lazare.

CHRISTOPHE.

Eh! qu'il s'appelle comme il voudra, mais qu'il traite comme il convient, le vieux ladre!

CHENU.

Oh! il vous traitera comme il lui conviendra, à sa manière; vous n'aurez pas d'indigestion en sortant de chez nous.

CHRISTOPHE.

Mais c'est affreux!... Ah! une idée. Je cours chez mes fournisseurs, et j'envoie ici tout ce qu'il faut pour souper à peu près... A propos, croyez-vous que le bonhomme s'en formalise?

CHENU.

Lui!... se formaliser de ça!...

TOINETTE.

Tenez, le voilà... assurez-vous-en vous-même!... (*Toinette et Chenu remontent.*)

SCÈNE III.

Les Mêmes, LAZARE, *arrivant de gauche.*

CHRISTOPHE, *à part à l'avant-scène.*

Diable! c'est délicat, se payer à souper chez un homme qui vous a invité!... Oh! n'importe, j'aime mieux risquer une bourrasque qu'un mauvais repas!

LAZARE, *entrant.*

Christophe!... par quel hasard?

CHRISTOPHE.

Comment, par quel hasard?... mais je viens pour le souper...

LAZARE.

Pour le souper... à trois heures!... Ah ça, est-ce que vous croyez qu'on va manger pendant sept heures?

CHRISTOPHE.

Non, non!... je n'aime pas les repas trop longs... Quand on reste plus de trois heures à table...

LAZARE.

Trois heures! mais en trois heures on engloutirait une fortune entière!

CHRISTOPHE.

Voyons, que nous donnez-vous?...

LAZARE.

Peu de choses, très-peu de choses... je ne fais pas à mes amis l'injure de les réunir pour manger... je les rassemble pour les voir... et pour qu'ils me voient!

TOINETTE, *bas.*

Quel joli spectacle!

CHRISTOPHE.

Voulez-vous me laisser ordonner le festin?

LAZARE.

Vous! miséricorde!

CHRISTOPHE.

Ah! je m'y entends, allez!

LAZARE.

Trop... beaucoup trop ..

CHRISTOPHE.

J'ai découvert hier une façon d'accommoder les olives...

LAZARE.

Les olives... est-ce qu'on mange des olives... ça ne nourrit pas les olives...

CHRISTOPHE.

Oh! que si, les miennes du moins... Ecoutez plutôt...

CHENU, *au fond*

Ça doit être gentil...

CHRISTOPHE.

Vous prenez une petite olive...

LAZARE.

Bon...

CHRISTOPHE.

Vous mettez votre olive dans un ortolan...

LAZARE.

Dans un ortolan!...

CHRISTOPHE.

Vous mettez l'ortolan dans une caille...

LAZARE, *étonné.*

Dans une caille!...

CHRISTOPHE.

Vous mettez la caille dans le ventre d'un poulet..

LAZARE.

Encore...

CHRISTOPHE.

Le poulet dans une dinde du Mans, la dinde dans un chevreau, le chevreau dans un mouton, et le mouton dans un bœuf...

LAZARE.

Ouf!...

CHRISTOPHE.

Vous faites rôtir le tout devant un grand feu, de telle sorte que le jus du bœuf imprègne bien le mouton, que celui du mouton pénètre dans le chevreau et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous ces jus réunis se concentrent autour de l'olive qui s'enfle, se dilate, et devient exquise.

LAZARE.

Ah ça, et l'ortolan, et le veau, et le bœuf... et tous ces animaux?...

CHRISTOPHE.

Desséchés... ça ne vaut rien, c'est l'olive seule que l'on mange.

TOINETTE.

Mais, monsieur, pour faire un plat de ce mets-là, il faut...

CHRISTOPHE.

Eh bien!... il faut une cinquantaine d'olives

CHENU.

Une cinquantaine d'ortolans...

TOINETTE.

Une cinquantaine de poulets...

CHRISTOPHE.

Oui... et ainsi de suite jusqu'à...

LAZARE.

Jusqu'à la cinquantaine de bœufs!... Mais c'est une infamie!

CHRISTOPHE.

Je vous jure que c'est excellent...

LAZARE.

Vous ne mangerez pas de ce plat-là chez moi, monsieur...

CHRISTOPHE.

Oh! pour ce soir on n'aurait pas le temps de le préparer...

LAZARE.

Le temps!... Vous croyez que ce n'est que le temps qui manquerait...

CHRISTOPHE, *sans l'écouter.*

Si vous voulez me charger du menu...

LAZARE.

Vous! mais je serais un homme ruiné!...

CHRISTOPHE.

Du tout... si je fais des folies, tant pis pour moi... Tenez, parlons franchement, vous êtes économe et je suis gourmet...

LAZARE.

Gourmet, gourmet...

CHRISTOPHE.

Prenez garde... j'ai dit de vous... économe!

LAZARE.

Allons, soit! Vous êtes gourmet...

CHRISTOPHE.

Eh bien! l'économe régalera le... gourmet, et le gourmet ira faire, à ses frais, les emplettes de l'économe... Est ce dit?

LAZARE.

Ma foi! c'est la fête de ma fille, je n'ai rien à vous refuser!

CHENU.

Est-il généreux!...

CHRISTOPHE.

Bravo! Je cours faire mes commandes... A tantôt!...

LAZARE.

A tantôt!... Ah! souvenez-vous que nous sommes nombreux... très-nombreux.

CHRISTOPHE.

C'est convenu. (*Il sort par la droite.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, *moins* CHRISTOPHE, *puis* CAMILLE.

LAZARE.

Quel gouffre que cet homme!... Ah ça, vous autres, songez à économiser tout ce qu'il enverra. N'offrez pas sans cesse aux convives, c'est de mauvais goût... ne remplissez jamais les verres, cela force à boire. (*Il remonte.*)

TOINETTE, *bas.*

Il les a donc invités à venir regarder le souper?

LAZARE.

Ah! voilà ma fille!

CAMILLE, *entrant par la gauche.*

Bonjour, mon père.

LAZARE.

Ma fille! ma chère fille!... c'est donc aujourd'hui ta fête!...

CAMILLE, *riant.*

Ah! vous vous en souvenez, mon père!

LAZARE.

Oui, oui, et je cherche depuis ce matin, dans ma tête, ce que je pourrais bien te... souhaiter.

CAMILLE.

Qu'aurais-je à désirer, mon père, si vous vouliez vous faire honneur de votre fortune...

LAZARE, *à demi-voix.*

Ma fortune... ne parle donc jamais de ces choses-là devant les domestiques... ils n'auraient qu'à y croire. (*Aux domestiques.*) Allez tout préparer.

CHENU.

Tout! quoi, monsieur?

LAZARE.

Tout ce qu'on va apporter.

CAMILLE.

Mettez des candélabres, des bougies partout...

LAZARE.

Des candélabres! des bougies! pourquoi faire? Le luxe d'un souper doit être dans le souper; et, de ce côté-là, je te réponds que tu seras contente. Je... on... n'aura rien épargné.

CAMILLE, *aux domestiques.*

Allez, allez! mon père et moi, nous ne voulons avoir à rougir devant personne. (*Toinette et Chenu sortent.*)

LAZARE.

Qu'est-ce que tu tiens là?

CAMILLE, *montrant un écrin.*

Les diamants de ma mère.

LAZARE.

Est-ce que tu vas les mettre?

CAMILLE.

Sans doute.

LAZARE.

Tu les mets bien souvent... ça doit s'user... à la longue.

CHENU, *annonçant.*

Monsieur Fauvel!

SCÈNE V.

LES MÊMES, FAUVEL, *arrivant de droite.*

LAZARE.

Le maître-clerc de mon notaire... Vous êtes arrivé de Paris hier... Eh bien, avez-vous vu votre sœur?

CAMILLE, *qui est allé poser son écrin sur la toilette.*

Vous étiez parti assez inquiet de sa santé...

FAUVEL.

Oui, mademoiselle, et je reviens plus inquiet encore... J'ai trouvé Pauline bien pâle... bien abattue... et s'obstinant à taire la souffrance ou la douleur qui la tue... mais je ne voudrais pas, mademoiselle, attrister votre fête. Laissez-moi m'acquitter de la mission que m'a donnée monsieur de Grandpré, votre parrain, et permettez-moi de vous offrir en son nom... (*Il lui remet un écrin.*)

CAMILLE.

Des bijoux... encore...

LAZARE.

Voyons... (*Il les regarde.*) De beaux bijoux, ma foi !...

CAMILLE.

N'est-ce pas, mon père ?

LAZARE.

Bien ciselés, bien pesants surtout... Grandpré s'y connaît...

FAUVEL.

Il m'a aussi chargé d'une commission pour vous, monsieur.

LAZARE.

Pour moi ?... il m'envoie quelque chose ?

FAUVEL.

Oui, le compte de partage de vos affaires communes, s'élevant à la somme...

LAZARE, *vivement, et l'attirant à gauche.*

C'est bon, venez, venez par ici, tandis que ma fille admire ces brimborions... et surtout ne parlez pas si haut des comptes en question...

FAUVEL, *bas.*

S'élevant à la somme de cinq cent cinquante-cinq mille livres. (*Camille se lève et va à la toilette pour essayer les bijoux.*)

LAZARE.

Chut donc !... (*Se tournant vers sa fille.*) Cinq mille livres... oui... c'est le plus clair de mon bien... Ah ça, pourquoi ce partage ?

FAUVEL.

Monsieur de Grandpré renonce à faire la course ; il entre dans la marine militaire, dans laquelle le ministre lui a fait offrir le grade de capitaine de vaisseau.

LAZARE.

Capitaine ! Et c'est pour cela qu'il renonce à des affaires si brillantes jusqu'à ce jour !

FAUVEL.

Monsieur de Grandpré n'est-il pas assez riche ?... et vous-même, monsieur Lazare, votre fortune n'est-elle pas plus que suffisante ? Pourquoi vous tourmenter sans cesse ? pourquoi ne pas jouir enfin de ce que vous possédez ?

LAZARE, *bas.*

Pourquoi ?... est-ce que je n'en jouis pas, mon ami ! Si je le dépensais, comme tant d'autres, je n'en jouirais plus le lendemain...

FAUVEL.

Mais vous êtes si riche !...

LAZARE.

Chut donc !... Tenez, Fauvel, je n'ai pas de secrets pour vous ! d'abord, parce que vous faites toutes mes affaires...

FAUVEL.

Et qu'il vous serait difficile de rien me cacher...

LAZARE.

Oui... et ensuite parce que je vous sais d'une probité... exemplaire !...

FAUVEL.

Eh bien ?...

LAZARE.

Eh bien, vous avez, de moi, l'opinion de tant d'autres ; vous me regardez comme un avare... Un avare, moi !... parce que j'ai choisi, de toutes les passions, celle qui offre le moins de déceptions et de douleurs... Cette fortune... dont je ne sais pas jouir, dites-vous... cette fortune fait le bonheur de ma vie... aussi je l'aime... tenez... à l'égal de ma fille.

FAUVEL.

Oh !

LAZARE.

Et j'ai mes raisons pour cela, Fauvel... Si ma fille est grande et forte, je n'y suis que pour peu de chose ; si elle est belle, je n'y suis... pour rien du tout... ma fortune, au contraire, je l'ai agrandie, je l'ai embellie moi-même !... Ma fille séduirait bien le cœur de quelques jeunes muguets ; ma fortune séduirait tous les hommes, les jeunes et les vieux !... Ma fille, un jour, finira par décroître en vieillissant ; ma fortune s'augmentera avec les années... Tenez, regardez-la, ma fille, elle se pare en ce moment, et elle se pare... avec de l'or ; l'or est beau sans parure, de lui-même... et c'est lui qui pare les autres !... Quand ma fille chante à son clavecin, elle trouve parfois de doux accents... mais si vous entendiez la voix de mon or !... comme il chante mélodieusement lorsqu'il roule, lorsqu'il tombe par piles d'une main dans une autre !... de la mienne... dans la mienne, bien entendu !... Tenez, mon cher Fauvel, ceux qui disent que je suis un avare sont des fous !... Non, non ! je ne suis pas un avare, je suis un philosophe !

CAMILLE, *qui s'est approchée de la fenêtre, après avoir mis ses bijoux.*

Mon père, voilà presque tous nos invités.

LAZARE.

Déjà !...

SCENE VI.

LES MÊMES, GEORGES, CHRISTOPHE, SOPHIE.

LAZARE.

Bonjour, bonjour, mes amis. (*A Sophie.*) Ma chère Sophie, embrassez donc Camille.

GEORGES, *à Lazare.*

Bonjour, maître Lazare... (*A Camille.*) Mademoiselle, savez-vous que j'ai failli jeter votre domestique par-dessus la terrasse ?

LAZARE.

Comment ?

CAMILLE.

Pourquoi donc ?

GEORGES.

Ce drôle refusait de nous laisser entrer sans qu'il nous eût annnoncé, comme si nous étions de grands seigneurs !...

LAZARE.

C'est un désir de ma fille... et comme ça ne coûte rien...

SOPHIE, *avec ironie.*

Quand on a un domestique mâle... il faut bien s'en faire honneur...

CHRISTOPHE.

Bah ! j'aime mieux une bonne cuisinière.

GEORGES.

Moi, qui ne savais pas la consigne de mademoiselle Camille, je m'obstinais à entrer, et comme... Chenu s'y opposait, toujours... je ne suis pas très-patient, vous le savez...

CAMILLE.

Vous êtes même très-colère.

GEORGES, *bas.*

Je ne le serais plus si vous me l'ordonniez...

CAMILLE, *avec hauteur.*

Moi... et à quel titre ?... (*Mouvement de Georges.*)

LAZARE.

Enfin...

GEORGES, *de mauvaise humeur.*

Enfin, j'ai fait rouler monsieur votre domestique au bas de l'escalier... et si ça vous déplaît... j'en suis bien fâché. (*Camille fait un mouvement de dédain et se tourne vers Sophie.*)

SOPHIE.

Eh ! mais voilà de nouveaux bijoux ! quel éclat ! quelle richesse !...

CAMILLE.

C'est mon parrain qui me les a envoyés pour ma fête...

SOPHIE.

Monsieur de Grand pré... mon oncle a pour sa filleule des gracieusetés qu'il n'a pas pour sa propre nièce.

FAUVEL.

Ne possédez-vous pas des parures bien autrement brillantes ? Votre mari, M. de Brezolles, en vous laissant veuve à vingt-trois ans, ne vous a-t-il pas aussi laissée riche et maîtresse de vous-même ?

CHRISTOPHE.

Oh ! ma sœur a toujours été jalouse — envieuse — disons le mot — enfin l'autre jour, croiriez-vous qu'elle m'enviait mon estomac ?

GEORGES, *à Lazare.*

Ah ça, et votre fils... le petit Louis ?

CAMILLE.

Mon frère devait entrer en vacances pour le jour de ma fête ; mais il est si paresseux que les professeurs se sont opposés à sa sortie...

FAUVEL.

Je m'étais chargé de le prendre en passant..... c'est impossible, m'a-t-on dit; celui qui ne fait rien n'a pas droit au repos...

LAZARE.

Qui ne fait rien, qui ne fait rien! ça ne l'empêche pas de m'user bien des rames de papier!...

GEORGES.

Il nous manque encore Lucien, votre cousin, madame?

SOPHIE.

Lui... oh! il est impossible qu'il vienne... Lucien est en prison!

LAZARE.

Pour dettes?...

CHRISTOPHE.

Du tout; il a été enfermé sur la plainte, non d'un créancier — mais d'un mari... c'est le péché fait homme que ce garçon-là...

SOPHIE.

Depuis quinze jours il est à la Bastille...

TOUS.

A la Bastille!...

CHRISTOPHE.

Nous ne le verrons pas de sitôt!

SCÈNE VII.

LES MÊMES. — LUCIEN, *arrivant de droite.*

LUCIEN, *entrant.*

C'est ce qui vous trompe, mon excellent cousin!

TOUS.

Lucien!

LUCIEN.

Lui-même, mesdames, qui vous apporte ses respectueux hommages!

LAZARE.

Comment êtes-vous sorti de la Bastille?

LUCIEN.

Absolument comme j'y suis entré... je vais vous expliquer ça...

CHRISTOPHE.

Ce pauvre cousin!... quinze jours en prison!... comme il a dû être malheureux...

LUCIEN.

Moi!... allons donc!...

SOPHIE.

Comment peut-on exister à la Bastille!...

GEORGES.

C'est vrai... en prison... je mourrais de rage!...

LAZARE.

Est-ce qu'on y vit?

CAMILLE.

Est-ce qu'on y respire!

CHRISTOPHE.

Est-ce qu'on y mange?

LUCIEN.

Ah ça, vous croyez donc qu'on m'a jeté dans un cul de basse-fosse, comme un vil criminel! Mais du tout, j'ai été enfermé avec tous les égards imaginables! Si monsieur le duc d'Orléans a demandé mon incarcération, s'il a cédé en cela aux instances du vieux baron de Sauvan, c'est moins pour me punir, que par crainte de voir ma réputation surpasser la sienne; S. A. a tremblé qu'il ne se trouvât en France un plus mauvais sujet qu'elle, et si cet excellent prince a fait signer ma lettre de cachet, c'est qu'il redoutait la concurrence; oui, c'est un peu par dépit... par... enfin jalousie de métier, voilà tout.

FAUVEL.

Un métier!... ainsi donc, séduire les jeunes filles, troubler les ménages, déshonorer les maris, vous appelez cela un métier,

LUCIEN.

Là, là, monsieur le moraliste, est-ce que je me suis créé moi-même pour mériter votre grande colère? est-ce ma faute à moi si la nature m'a fait naître plus appréciateur que le vulgaire des belles formes ou des belles couleurs? est-ce ma faute à moi si mon cœur bat avec violence à l'aspect d'une jolie femme? si mon sang bout avec force dès qu'une voix mélodieuse ravit mon oreille? si ma tête s'exalte, si ma raison se perd dès que ma main touche une main douce et blanche? est-ce ma faute enfin si mon âme vagabonde s'échappe malgré moi et s'envole vers l'âme qui l'attire? et l'on m'appelle un séducteur! moi! moi que la beauté fascine, qu'elle subjugue... mais c'est une calomnie. Puisque ce sont les femmes qui me séduisent, je ne suis donc pas un séducteur; non, messieurs, je suis une pauvre victime.

TOUS, *riant.*

Une victime!...

GEORGES.

Ah ca, nous savons comment vous êtes entré à la Bastille; mais comment en êtes-vous sorti?

LUCIEN.

Je vous l'ai dit comme j'y étais entré... un mari m'avait poussé dedans, un mari m'a poussé dehors.

LAZARE.

Encore un!

CHRISTOPHE.

Et celui-là c'est?... qui, voyons?

LUCIEN.

Qui, messieurs!... règle générale, les gouverneurs de la Bastille ne devraient jamais se marier.

LAZARE.

Ah! bah! le...

GEORGES.

Le gouverneur...

CHRISTOPHE.

Il paraît qu'il ne tenait pas sa femme sous clef...

LUCIEN.

Hélas! c'est si intéressant, un pauvre prisonnier, qu'il faut bien apporter quelque adoucissement à son malheur. Aussi arrive-t-il que, le soir, on obtient de M. le gouverneur qu'il fera sa partie avec lui, qu'il le retiendra à souper, et, comme après souper messieurs les gouverneurs s'endorment quelquefois, il n'y a pas grand mal, à l'aide de l'un de ces petits flacons récemment importés de Chine (*il montre un flacon*), il n'y a pas grand mal, dis-je, à prolonger un peu ce doux sommeil... Ma foi, c'est ce que j'ai fait, et si bien que j'aurais pu m'emparer des terribles clefs, et m'envoler huit jours plus tôt; mais j'avais affaire à une inhumaine, et comme j'avais en pure perte prodigué les serments et les soupirs... je restai, messieurs... Hein! quel héroïsme... je restai jusqu'au jour où le mari devenu soupçonneux, mais de trop bonne compagnie pour se venger par des verroux, se hâta de solliciter ma grâce. Ce brave homme de mari prit à me faire sortir tout le mal que son... confrère s'était donné pour me faire entrer.

GEORGES.

Et il a réussi...

LUCIEN.

Oui; mais deux jours trop tard... pour lui, pour lui... Moi, je serais resté à la Bastille encore une semaine ou deux.

CHRISTOPHE.

Prends garde d'y retourner, cousin!

LUCIEN.

Impossible... Dans quelques jours je pars... Je veux entreprendre un grand voyage sentimental.

TOUS.

Un voyage!

LUCIEN.

Je vais en Orient.

TOUS.

En Orient!

LUCIEN.

Oui, je veux respirer l'air, les fleurs et les femmes de ce beau pays-là.

CAMILLE.

Sophie, viens donc voir mon écrin. (*Elles remontent au fond, vers la toilette.*)

LAZARE.

Vous êtes fou, mon cher.

LUCIEN, *l'amenant à l'avant-scène.*

Pourquoi donc... est-il si étrange de sentir le besoin d'une autre nature? Vous-même, Lazare, ne vous ai-je pas, une fois rencontré dans le lieu le plus désert, le plus sauvage du pays?

LAZARE, *troublé.*

Moi!...

LUCIEN.

Oui, vous, qui escaladiez, un matin, les roches arides qui conduisent à Sainte-Gudule...

LAZARE.

Vous vous êtes trompé.

LUCIEN.

Allons donc, c'est si vrai, que je me demandais si vous n'alliez pas vous jeter dans le torrent par désespoir d'amour.

LAZARE, *avec force..*

Je vous dis... je vous jure que je n'y suis jamais allé...

LUCIEN, *à part.*

C'est singulier ! Qu'est-ce qu'il a donc maître Lazare !... Est-ce qu'il cacherait là ses millions ?

CHRISTOPHE.

Ces dames s'ennuient ; je propose une promenade en attendant le souper. Rien n'est bon comme une promenade pour ouvrir l'appétit.

LAZARE.

Ouvrir l'appétit, ouvrir l'appétit !... je ne vois pas l'utilité !...

FAUVEL.

Allons soit, partons !

SOPHIE *et* CAMILLE.

Partons !...

SOPHIE.

Votre bras, monsieur Georges.

GEORGES.

Veuillez m'excuser, madame, je reste.

SOPHIE, *piquée.*

Ah ! (*Tout le monde sort par la droite, Georges retient Camille. Sophie, les observant.*) C'est pour cela... je m'en doutais ! (*Elle sort aussi.*)

SCÈNE VIII.

GEORGES, CAMILLE.

CAMILLE.

Vous désirez me parler, monsieur Georges ?

GEORGES.

Je ne pense pas, mademoiselle, que vous en soyez surprise.

CAMILLE.

Comment !

GEORGES.

Vous deviez supposer qu'un jour ou l'autre je solliciterais de vous un instant d'entretien...

CAMILLE.

Et quel motif avais-je de supposer cela ?

GEORGES, *s'emportant.*

Quel motif ! vous le demandez ! Tenez, Camille...

CAMILLE, *avec hauteur.*

Monsieur Georges !...

GEORGES, *avec force.*

Camille, malgré vos dédains et ce ton de hauteur, je veux vous parler et je vous parlerai : je veux vous dire que la vie, telle que vous me l'avez faite, m'est insupportable ; que j'aime mieux mourir que d'exister ainsi ! que je vous aime comme un enfant, comme un fou !...

CAMILLE.

Et que vous ne trouvez, pour me parler de ce bel amour, que des paroles d'emportement, des mots de reproche ou de colère. (*Elle s'assied à droite.*)

GEORGES.

De colère... (*Se calmant sur un regard de Camille.*) Eh bien ! non, non ; vous savez bien que d'un mot, d'un regard, vous avez le pouvoir de me calmer.

CAMILLE.

Alors, dites-moi donc avec calme ce que vous me voulez, monsieur.

GEORGES, *avec force.*

Ce que je veux... mais... (*Camille veut se lever, Georges la retient et continue avec douceur.*) mais c'est un peu de pitié pour tout le mal que vous avez fait ! Quand je revins ici, il a six mois, je me rendais justice, et ce n'est pas à vous, si fière, si admirée, que j'aurais osé offrir mon amour... Non ; une autre femme avait accueilli avec bonté l'hommage craintif que j'avais mis à ses pieds... Elle me laissait comprendre que je n'étais pas indigne d'être aimé...

CAMILLE.

Oh ! oui, Sophie... Eh bien ! monsieur, puisque cette jeune, riche et charmante veuve vous encourageait si généreusement, pourquoi lui avoir retiré votre cœur ?

GEORGES.

Parce qu'il y avait près d'elle une autre femme mille fois plus belle, mille fois plus adorable, qui m'aurait dédaigné si je lui avais offert mon amour, mais dont l'orgueil s'est soulevé parce que je n'étais pas à ses genoux. Et aujourd'hui, qu'elle m'a fait son esclave... aujourd'hui qu'elle est bien certaine de son triomphe, elle se plaît à me torturer ; et lorsqu'elle me voit enfin frémissant et désespéré, elle me dit avec dédain : Que me voulez-vous donc, monsieur ?

CAMILLE, *se levant.*

Georges... écoutez bien ceci : Vous êtes de tous les hommes celui que j'estime le plus.

GEORGES.

De l'estime, voilà tout !...

CAMILLE.

Georges... vous êtes celui que je préfère à tous, et celui que j'aimerais, oui, que j'aimerais, je le sens, s'il y avait en vous plus de cette noble ardeur qui élève les hommes ! Je vous aimerais, Georges, si je pouvais m'appuyer glorieuse sur votre bras ; si je pouvais me dire : C'est mon mari, et toutes les femmes me l'envient ! Je vous aimerais, enfin, si j'étais fière de vous !...

GEORGES.

Oh ! ce n'est pas de l'amour, c'est de l'orgueil, Camille...

CAMILLE, *lui prenant la main.*

Non... non, Georges ! ne me jugez pas ainsi ; mon cœur, pour être fier, n'est cependant pas insensible ! Je veux un époux entouré de respects et d'honneurs ; mais je ne veux pas d'autre époux que vous !...

GEORGES.

Camille, avec de semblables paroles, il n'est rien que vous ne me fassiez accomplir !

CAMILLE.

Eh bien ! Georges, la guerre va, dit-on, recommencer : partez, revenez colonel, et je suis votre femme !...

GEORGES.

Ma femme !

CAMILLE.

Oui, vous emporterez cette promesse, et le serment que je fais, si vous ne revenez pas, de n'être jamais à aucun autre !

GEORGES.

Merci ! je partirai demain !...

CAMILLE, *lui tendant la main et lui souriant.*

Au revoir, Georges ; au revoir !... (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

GEORGES, *puis* LUCIEN, *qui est entré par la droite au moment où Camille sortait par la gauche.*

GEORGES.

Colonel !... Eh bien, oui, je le serai !... quand je devrais tuer en duel tous ceux qui se trouvent entre ce grade et moi !...

LUCIEN.

Ah çà ! pourquoi diable es-tu si pressé de devenir colonel ?

GEORGES.

Pourquoi ? pour devenir l'époux de Camille....

LUCIEN.

Son mari !... (*A part.*) Ah ! ah ! (*Haut.*) Comment ! elle ne veut pas t'accorder sa main à meilleure marché ?...

GEORGES.

Lucien !...

LUCIEN.

Oh ! ne t'emporte pas... La belle Camille peut te marchander un peu... elle m'a bien refusé tout à fait, moi, moi Lucien de Grandpré !...

GEORGES.

Ah !... j'ignorais que vous ayez été mon rival...

LUCIEN.

Oh ! ne m'en veuillez pas pour cela ; j'ai été trop maltraité pour mériter votre colère, ou pour avoir gardé l'envie d'y revenir !

GEORGES.

En vérité !... (*Lui tendant la main.*) Ce pauvre Lucien !

LUCIEN, *riant.*

Tu me plains beaucoup, n'est-ce pas ? Merci.

GEORGES.

Lucien, tu es de tous mes rivaux le seul que j'eusse trouvé redoutable... les autres, j'en suis certain, Camille les dédaignera, ou bien...

LUCIEN.

Ou bien ?

GEORGES.

Ou bien je les tuerai. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

LUCIEN, *puis* CAMILLE.

LUCIEN.

Je... les... tuerai!... ils sont tous les mêmes, ces époux en herbe!... si quelqu'un est préféré par celle que j'aime, je le tuerai!... ce qui veut dire : s'il y a un homme plus spirituel que moi, je le tuerai!... s'il y a un homme plus séduisant ou plus beau que moi, je le tuerai!... s'il y a un homme plus adroit ou plus aimable, je le tuerai!... Mais si on laissait faire ces enragés-là, il n'y aurait bientôt plus un seul homme sur la terre, il n'y aurait que des maris!... Celui-là va dormir en repos, persuadé que j'ai renoncé à la belle Camille, parce qu'elle m'a accablé de dédains!... Eh! malheureux, c'est précisément parce qu'elle me dédaigne, que je n'y renonce pas! Oh! c'est le ciel qui me l'envoie!

CAMILLE, *entrant, et s'arrêtant tout à coup.*

Monsieur Lucien!...

LUCIEN, *allant lui prendre la main.*

Qui n'aura pas, je l'espère, le chagrin de vous mettre en fuite.

CAMILLE, *retirant sa main.*

Ni ce chagrin ni cet honneur, monsieur.

LUCIEN.

Oui, je sais, je suis trop peu de chose pour être redoutable! tout le monde ne s'appelle pas Georges Morand!

CAMILLE.

Vous ne faites pas, je suppose, à monsieur Georges l'injure de le placer sur la même ligne que vous!

LUCIEN.

Encore! Ah ça, croyez-vous, mademoiselle, parce que je vous ai adressé des hommages que vous avez repoussés, croyez-vous, dis-je, que je sois d'humeur à me laisser toujours accabler de mépris!... Prenez garde... je me vengerai peut-être...

CAMILLE.

Je ne vous crains pas.

LUCIEN, *riant.*

Eh bien! votre assurance, votre fierté me piquent... Puis, je ne comprends pas qu'un amour comme le mien ne flatte pas votre orgueil... car vous êtes orgueilleuse, mademoiselle...

CAMILLE.

Je suis orgueilleuse, oui, monsieur, et c'est justement pour cela que votre... hommage n'a rien de flatteur à mes yeux. Je suis orgueilleuse, et je veux dans l'homme que je distinguerai un cœur pur et des sentiments généreux...

LUCIEN.

Mademoiselle!...

CAMILLE.

Je suis orgueilleuse, et je préfère un amour exclusif, élevé, qui descendra jusqu'à moi, à cette tendresse banale et honteuse jusqu'à laquelle je ne veux pas descendre. (*Elle s'éloigne vers le fond.*)

LUCIEN.

Camille!...

CAMILLE, *s'arrêtant.*

Monsieur... de Grandpré!...

LUCIEN.

Camille, je vous jure que je me vengerai!

CAMILLE.

Monsieur de Grandpré, je vous en défie!... (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

LUCIEN, *puis* CHENU.

LUCIEN.

Oh! oui, je me vengerai! elle est trop fière, et trop belle dans sa fierté pour que je ne veuille pas réussir à tous prix...

CHENU, *entrant tristement.*

Monsieur, voilà une lettre qu'on apporte pour vous...

LUCIEN.

Ah! mon Dieu! quel air désespéré! est-ce qu'il y a un malheur...

CHENU.

Oh! oui, monsieur...

LUCIEN.

Que m'arrive-t-il donc?

CHENU.

Monsieur Lazare me chasse!...

LUCIEN.

Eh! qu'est-ce que ça me fait?

CHENU.

Mais ça me fait beaucoup à moi!

LUCIEN.

Je croyais que cette lettre m'annonçait quelque catastrophe! (*Il ouvre la lettre et se met à la lire.*)

CHENU.

Il me renvoie, et il garde mes gages sous prétexte que j'ai cassé plus que je ne gagne!... vieux cancre, va!... Mais n'importe!... (*A part.*) S'il ne me paye pas.... je me payerai moi-même, maître Lazare; vous allez souvent, le matin, aux rochers de Sainte-Gudule... moi, j'irai un peu ce soir.

LUCIEN, *qui a lu.*

Diable! voilà qui dérange mes projets!... Demain... il faut partir demain... eh bien... je me vengerai ce soir... (*La nuit vient tout doucement.*)

CHENU, *à part.*

C'est ça, je me payerai moi-même, intérêts et capital; je crois même qu'il y aura encore plus d'intérêts que de capital.

LUCIEN, *haut.*

A propos... ne me disais-tu pas que le vieux Lazare te chassait?... Eh bien, je te prends à mon service...

CHENU.

Vous, monsieur, eh! eh!... c'est un joli service que le vôtre... de bonnes petites aventures galantes...

LUCIEN.

Et tu entres en campagne... ce soir même.

CHENU, *à part.*

Diable! ce soir... et ma promenade à...

LUCIEN.

Tu n'es pas très-content de maître Lazare?

CHENU.

Parbleu! puisqu'il me vole mes gages!

LUCIEN.

Pas très-enchanté de mademoiselle Camille?...

CHENU.

Parbleu! c'est à cause d'elle qu'on me met dehors...

LUCIEN.

Eh bien, ce soir, à 11 heures, j'aurai besoin de toi, je te dirai ce qu'il faudra faire.

CHENU.

Ah! bah!... je crois comprendre... mais... je ne peux pas...

LUCIEN.

Comment?

CHENU.

Ce soir, j'ai des affaires...

LUCIEN.

Toi!

CHENU.

Oui, un petit pèlerinage à Sainte-Gudule...

LUCIEN, *étonné.*

A Sainte-Gudule!...

CHENU.

C'est un vœu que je vais accomplir; je me suis toujours promis d'aller là, le jour où maître Lazare me chasserait.

LUCIEN, *à part.*

Sainte-Gudule!... et le trouble du bonhomme quand je lui parlais... est-ce que le drôle en voudrait au trésor de l'avare?.. j'y veillerai!... (*Haut.*) Eh bien! je m'arrangerai pour me passer de toi...

CHENU.

C'est ça... Adieu, monsieur... Ah! j'oubliais de vous dire : tout le monde est à table, et depuis longtemps.

LUCIEN.

J'y cours... Dis-moi, près de qui suis-je placé?...

CHENU.

Près de mademoiselle Camille.

LUCIEN.

Près d'elle!... à merveille... ce voisinage, les projets de ce drôle, tout cela me servira. (*Il sort. La nuit est venue.*)

SCÈNE XII.

CHENU, *puis* TOINETTE.

CHENU.

Oui, c'est décidé, ce soir je passe à la caisse, et je touche tous mes gages arriérés, et pas mal de gages à venir...

TOINETTE, *pleurant; elle dépose deux flambeaux et un panier sur une table.*

Hi! hi! hi!

CHENU.

Tiens!... est-ce qu'on vous renvoie aussi, mademoiselle Toinette ?

TOINETTE, *pleurant.*

Non ; mais si vous croyez que c'est agréable d'avoir dégrossi quelqu'un et de le voir s'en aller quand il commence à être bon à quelque chose...

CHENU.

Mais ce n'est pas ma faute, mademoiselle Toinette...

TOINETTE.

C'est toujours bien désolant, quand je pense que je vais être forcée...

CHENU.

De vous séparer de moi...

TOINETTE.

Et surtout forcée d'en former un autre... ça commençait à aller si bien !...

CHENU.

C'est vrai... ça n'allait pas trop mal...

TOINETTE, *prenant le panier et en tirant chaque chose à son tour.*

Ce pauvre petit Chenu !... Tenez !... (*elle lui donne un morceau de pâté.*) Vous emporterez ça pour votre déjeuner de demain...

CHENU, *ému.*

Oui, mamzelle Toinette...

TOINETTE, *pleurant.*

Et ça pour vot' dîner...

CHENU, *pleurant.*

Oui, mamzelle Toinette !...

TOINETTE, *même jeu.*

Et ça pour vot' souper...

CHENU, *même jeu.*

Oui, mamzelle Toinette.

TOINETTE.

Et vous penserez bien à moi...

CHENU.

Oui, mamzelle Toinette... pendant tous mes repas de demain, mamzelle Toinette !..

TOINETTE.

Est-il aimable !...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LAZARE.

LAZARE.

C'est affreux... je n'ai pas pu y tenir davantage... ces gens-là mangeaient pour un mois, et comme si tout ça ne coûtait rien..

CHENU, *qui s'est hâté de tout cacher dans ses poches.*

Ça lui coûte beaucoup à lui.

LAZARE.

Ils s'en vont enfin ! Toinette, allez veiller aux débris... sauvez du moins ce que vous pourrez.

TOINETTE.

Oui, monsieur !..

LAZARE.

Et vous... (*Il s'approche de Chenu.*) C'est singulier... c'est étonnant ! L'odeur du dîner me poursuit jusqu'ici...

CHENU, *effrayé.*

Oh !..

TOINETTE.

Aïe !..

LAZARE, *les regardant alternativement.*

Hein !.. (*A Toinette.*) Allez où je vous ai dit.

TOINETTE.

Oui, monsieur...

LAZARE, *à Chenu.*

Et toi, va-t'en ! Ouf ! j'ai besoin de prendre l'air... je vais... (*A Toinette.*) Ah ! ma fille s'est retirée souffrante ; dites-lui de ne pas m'attendre... je sors...

CHENU, *à part.*

Diable ! pourvu qu'il n'aille pas là-bas.

LAZARE.

Toinette, je vais un peu loin... je reviendrai tard...

CHENU, *à part.*

C'est ça... il va à Sainte Gudule... Oh ! une idée...

LAZARE, *à Toinette.*

Eh bien !

TOINETTE.

J'y vais, monsieur. (*Pleurant.*) Adieu, monsieur Chenu ! (*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

CHENU, LAZARE.

CHENU, *retenant Lazare qui allait sortir à droite.*

Monsieur !

LAZARE.

Que veux-tu ?

CHENU.

Vous me renvoyez, monsieur ; mais avant de partir je veux vous rendre un dernier service...

LAZARE.

Toi ? dans quel intérêt ?

CHENU.

Mais... dans le vôtre...

LAZARE.

Dans le mien... parle !

CHENU.

Eh bien, Monsieur, je vous dirai, sans préambule, que mademoiselle Camille est très-belle, qu'il y a un homme qui en est très amoureux, et qu'il veut, ce soir même, s'introduire ici, ou l'enlever !

LAZARE.

L'enlever, elle, ma fille, ma fille chérie !.. qui... qui ? dis-moi son nom ! et je te donnerai... et je te promettrai tout ce que tu voudras !

CHENU.

Son nom... Je ne le sais pas !...

LAZARE.

Comment ?

CHENU.

C'est... c'est un inconnu... qui... qui... est venu de sa part, pour me corrompre. A présent vous v'là prévenu et je m'en vas.

LAZARE.

Chenu... non, écoute... je te... je te garderai... peut-être.

CHENU.

Du tout, j'ai fait mon devoir, j'ai autre chose à faire et je pars.

LAZARE.

L'enlever ! me ravir ma Camille... la moitié de mon bonheur, la moitié de ma vie... oh ! qu'il y vienne... je... je ne bouge pas d'ici .. et... (*allant à un meuble d'où il sort des pistolets*) et voilà pour le recevoir.

CHENU, *à part.*

Bravo ! je suis sûr de ne pas le rencontrer là-bas... (*Il sort.*)

LAZARE, *remontant.*

Chenu ! Il ne m'écoute pas... il est déjà bien loin... C'est un garçon fidèle... j'ai eu tort de le renvoyer... j'aurais dû le diminuer seulement...

SCÈNE XV.

LAZARE, LUCIEN, *arrivant de gauche.*

LUCIEN, *à part.*

Il est seul... il me sera facile de l'éloigner. (*Haut.*) Hum ! Ah ! mon cher Lazare, je n'ai pas voulu vous quitter sans vous remercier du magnifique souper que vous nous avez offert.

LAZARE, *se retournant.*

On a fait ce qu'on a pu.

LUCIEN.

Puis, avant de partir, j'ai voulu vous donner un bon conseil.

LAZARE.

Un conseil... vous ?

LUCIEN.

Pour que vous vous teniez sur vos gardes.

LAZARE.

Vous aussi ?... Ah ! c'était donc vrai !... Vous voulez parler d'un piége pour...

LUCIEN.

Pour vous voler votre fortune ! votre trésor !

LAZARE, *avec effroi.*

Hein ? ma... ma fortune !... non, c'est impossible... D'ailleurs, je n'ai pas de fortune... je... je n'ai pas de trésor, moi...

LUCIEN.

Alors je me suis trompé !...

LAZARE.

Mais où ? Comment ? Par quel moyen ? Qui... qui doit me le voler ?

LUCIEN.

Quoi?...

LAZARE.

Mon... ce trésor...

LUCIEN.

Puisque vous n'en avez pas, que vous importe? Laissez le voleur aller là-bas, et c'est lui qui sera volé...

LAZARE.

Là-bas!... Mais où? Où, là-bas?...

LUCIEN.

A Sainte-Gudule...

LAZARE.

Sainte-Gudule!

LUCIEN.

Oui... Je m'étais figuré, en voyant que vous chassiez un domestique infidèle, qui jurait de se venger...

LAZARE.

Chenu!

LUCIEN.

Je m'étais figuré, en l'entendant se plaindre de ce que vous refusiez de le payer, que peut-être il chercherait à vous voler...

LAZARE.

Eh bien?...

LUCIEN.

Eh bien, pour l'éprouver, moi qui pars... ce soir même... je lui ai proposé de m'accompagner... « Ce soir, m'a répondu le » drôle, c'est impossible; j'ai de l'argent à toucher, et un vœu à » remplir à Sainte-Gudule, ce soir, à onze heures!... »

LAZARE.

Il a dit cela!... Ah! le voleur!...

LUCIEN.

J'ai pensé alors que si par hasard vous aviez de l'argent caché par là...

LAZARE, *vivement.*

Je n'en ai pas!

LUCIEN.

Je le sais bien... mais si vous en aviez eu.

LAZARE.

Je vous dis que je n'en ai pas.

LUCIEN.

C'est convenu; pourtant j'ai pensé que si vous en aviez eu, il eût été bien évident que c'est vers lui surtout que Chenu serait allé en pèlerinage...

LAZARE.

Plus de doute!... et pour me forcer de rester ici... il m'a dit, là, tout à l'heure... Oh! j'y serai avant lui!...

LUCIEN, *à part.*

A merveille!... (*Haut.*) Vous voilà prévenu; adieu, maître Lazare! (*A part.*) J'ai réussi! (*Il sort.*)

LAZARE.

Oh! mon Dieu!... ma fille! mon argent! mes deux affections, mes deux amours menacés... menacés en même temps... Non, le voleur m'a trompé; il veut que je reste pour me dépouiller à son aise; c'est ma fortune seule qui est en péril, et mon enfant ne court aucun danger... Allons, c'est bientôt l'heure, partons! (*Il va pour sortir.*)

SCÈNE XVI.

LAZARE, CAMILLE.

CAMILLE, *entrant, se soutenant à peine.*

Mon père!... mon père!...

LAZARE.

Camille... adieu! laisse-moi sortir!...

CAMILLE.

Non; ne me quittez pas, mon père!...

LAZARE.

Mais... mais il le faut...

CAMILLE.

Ne me quittez pas, vous dis-je; je me sens pleine de terreur comme si un malheur me menaçait...

LAZARE.

Oui, mon enfant, oui, un malheur plane sur nous!...

CAMILLE.

Je suis toute brisée, sans énergie, sans force... la tête brûlante comme si le délire s'emparait de moi...

LAZARE.

Que dis-tu?...

CAMILLE.

Mes paupières se ferment malgré moi-même, et le sommeil que je sens venir est comme le sommeil de la tombe!... Oh! ne me quittez pas, ne me quittez pas mon père!...

LAZARE.

Camille! Camille! tu m'épouvantes!

CAMILLE.

Cette faiblesse, cette fièvre, ce délire... il y a là un horrible mystère... Je lutte vainement; ce sommeil, c'est un piége horrible! Encore une fois, ne me quittez pas, mon père!...

LAZARE.

Un mystère!... un piége!... un piége contre toi! mon enfant, ma fille bien aimée... (*Onze heures sonnent.*) Onze heures! Mais lui aussi est menacé... lui aussi est en péril... Écoute: toi, je t'enfermerai, et puis... je ne te laisse pas seule, tu appelleras. (*Mettant un pistolet auprès d'elle.*) Voilà des armes. Tu te défendrais au besoin; mais lui... il ne peut pas se défendre...

CAMILLE.

Mon père!

LAZARE.

Attends-moi... je vous sauverai tous les deux! (*Il sort.*)

CAMILLE, *courant vers la porte qu'elle secoue vainement*

Mon père! mon père! (*Redescendant en scène.*) Oh! il m'abandonne!... seule! seule!... Eh bien! je serai forte... je lutterai... je... (*La fenêtre s'ouvre tout à coup. Lucien paraît. Camille pousse un grand cri.*) Lui! Lucien!...

LUCIEN.

Moi-même, orgueilleuse Camille!...

CAMILLE, *s'élançant vers le pistolet qui est sur la table.*

Ah!... (*Elle fait deux ou trois pas en chancelant, va pour saisir l'arme; mais la force l'abandonne tout à fait; elle tombe au pied du divan.*)

ACTE II.

Une terrasse du haut de laquelle on découvre un beau site de Normandie.— Aux premier et deuxième plans à gauche du spectateur le pavillon d'habitation. — Vieille et massive construction en briques. Volets verts. — Petit perron. — Au deuxième plan, à droite, une tonnelle. — Au fond, un double escalier par lequel on arrive à la terrasse.

SCENE I.

LOUIS, LEON, (BLANQUET. *Louis et Léon sont assis sous la tonnelle. Blanquet débouche une bouteille.*)

LOUIS.

Je te répète, mon cher Léon, que M. Fauvel est au château de Charny; il ne rentrera chez lui que ce soir peut-être.

LÉON.

Je n'attendrai pas jusque-là pour embrasser mon oncle. Quand je t'aurai donné quelques instants, j'irai à Charny.

LOUIS.

A pied?

LÉON.

Sans doute.

LOUIS.

Il y a plus de trois lieues.

LÉON.

Qu'est-ce que cela?

LOUIS.

Miséricorde!... trois lieues à pied après avoir passé toute une nuit en voiture. Tu es donc de fer?... prends des forces alors... (*Il veut soulever la bouteille, puis la repose sur la table.*) Blanquet, verse, mon ami; cette bouteille est lourde en diable.

BLANQUET, *versant.*

Bien, monsieur.

LOUIS.

Ah ça, tu nous reviens tout à fait, cette fois.

LÉON.

Oui, mes études de droit sont terminées.

LOUIS.

Mon pauvre ami, après avoir tristement usé quatre belles années de ta jeunesse, tu vas enfin pouvoir te reposer.

LÉON.

Me reposer... à mon âge? y songes-tu? Comme me l'a souvent dit mon oncle, travailler, c'est vivre.

LOUIS.

Travailler... allons donc! c'est absurde. Par les beaux jours d'été s'étendre sous un frais ombrage, écouter l'oiseau qui chante, suivre du regard le nuage qui passe; quand une brise légère peut enfler une voile, se laisser doucement bercer sur un lac; enfin quand la neige couvre les toits, quand la glace étoile les vitres, se coucher à demi dans un grand fauteuil devant une de ces antiques cheminées où brûlerait un chêne tout entier, et soit aux champs, soit sur le lac, soit devant son foyer, rêver ou dormir, dormir surtout, voilà la vie comme je l'entends, comme je l'aime, comme Dieu nous l'a faite.

BLANQUET.

Je serais bien de l'avis de M. Louis... Aussi quand il sera son maître, je compte me faire son domestique pour me reposer. (*A part.*) Mademoiselle Toinette dira que je suis un ingrat... mais...

LOUIS.

Pour te reposer?... ce sera difficile... Comprends bien, mon ami, pour que l'un de nous se repose, il faut que l'autre travaille, et nécessairement... tu seras l'autre... Tiens, approche-moi cette chaise. (*Il étend ses jambes.*)

BLANQUET, *plaçant les jambes de Louis sur la chaise, à part.*

Décidément, c'est moi qui serai l'autre.

LÉON.

Ne me disais-tu pas tout à l'heure que M. Lazare était absent?

LOUIS.

Mon père est allé à Paris chez M. de Grandpré.

LÉON.

Son ancien associé, je crois?

LOUIS.

Oui, qui est fort malade... et depuis une quinzaine de jours ma sœur et moi nous sommes les maîtres de céans.

LÉON.

N'aurai-je pas l'honneur de saluer mademoiselle Camille avant de te quitter?

LOUIS, *appelant.*

Blanquet!...

BLANQUET, *arrivant.*

Monsieur?

LOUIS.

Où est ma sœur?

BLANQUET.

Mamzelle est à l'église, comme souvent.

LOUIS.

Comme toujours, tu pourrais dire... Ma sœur se fait vieille fille et dévote.

LÉON.

Belle, sage, et demoiselle encore... c'est inexplicable.

LOUIS.

Au contraire... Mon père, pour mieux prouver qu'on le calomnie en disant partout qu'il a un trésor caché, a déclaré qu'il était hors d'état de donner une dot à Camille.

LÉON.

Je croyais que M. Lazare adorait ses enfants.

LOUIS.

Certes il donnerait pour nous et sans hésiter sa vie... mais son argent, non pas... S'il n'a jamais voulu m'envoyer au collège, s'il a refusé de me laisser aller à Paris avec toi, ce n'était pas, comme il le disait, pour ne pas se séparer de son fils, c'était pour ne pas se séparer de ses écus. Au reste, je ne l'ai jamais pressé là-dessus. Nous sommes donc restés ensemble, lui content de ne rien dépenser. . moi enchanté de ne rien faire. Mais, dans six semaines, je serai majeur, je demanderai mes comptes. (*Appelant.*) Blanquet!

BLANQUET.

Monsieur?

LOUIS.

Dans six semaines, je te prends à mon service; et pour t'indemniser des gages que mon père t'a toujours promis... je te payerai double.

BLANQUET.

Double!... (*A part.*) Alors je prendrai un domestique... l'un touchera, l'autre travaillera.. Cette fois-ci ce ne sera pas moi qui serai l'autre. (*Il remonte vers le fond.*)

LÉON, *se levant.*

N'ai-je pas entendu le bruit d'une voiture?

BLANQUET, *au fond.*

C'est une chaise de poste qui entre dans la cour.

LOUIS.

Une chaise de poste... ici?

BLANQUET.

O mon Dieu! ce n'est pas possible.

LOUIS.

Qu'as-tu donc?

BLANQUET.

Mais... si... c'est bien lui.

LOUIS.

Qui, lui?

BLANQUET.

M. Lazare!

LOUIS, *se levant.*

Mon père, en poste!... Alors on le ramène malade, mourant.

BLANQUET.

Du tout... le voilà qui vient par ici, ferme et droit comme un jeune homme... Mais c'est égal, il doit lui être arrivé quelque chose.

SCENE II.

LES MÊMES, LAZARE, *un* POSTILLON, *arrivant par l'escalier de la terrasse.*

LE POSTILLON, *jetant une valise.*

Tenez, monsieur Lazare, voilà votre valise.

LAZARE.

Merci, mon garçon... Prends-la, Blanquet... Tout le monde va bien ici?

BLANQUET.

Oui, monsieur.

LAZARE.

Bonjour, Louis.

LOUIS.

Vous avez fait un bon voyage, mon père?

LAZARE.

Excellent... Ce gaillard-là m'a mené d'un train...

LE POSTILLON.

Dame! j'ai fait de mon mieux... ça me paraissait si drôle de vous voir courir la poste, que j'ai voulu que vous sachiez ce que c'était qu'un bon postillon. (*Regardant Blanquet.*) Affaire d'amour-propre, voilà tout... Vot' serviteur, monsieur Lazare.

LAZARE.

Attends un peu... Est-ce qu'il n'est pas d'usage de donner un... comment appelle-t-on ça... un pour-boire?

LE POSTILLON.

Oui, tout d'même, monsieur Lazare; mais...

LAZARE.

Eh bien, quand on fait le grand seigneur il faut aller jusqu'au bout... Tiens! tu boiras cela à ma santé.

LE POSTILLON.

Ah! bah!

BLANQUET.

Un écu!

LOUIS, *à part.*

Décidément, je ne le reconnais plus.

BLANQUET, *à part.*

Il aura attrapé un coup de soleil sur la tête, bien sûr.

LE POSTILLON.

Merci, monsieur Lazare... c'est pas pour l'importance de la chose, mais je pourrai me vanter d'avoir fait une fameuse découverte. J'ai vu la couleur de votre argent. (*Il sort en riant.*)

LAZARE.

Il est jovial, ce garçon! Eh bien! Louis, tu ne viens pas m'embrasser? (*Il l'embrasse.*)

SCENE III.

LES MÊMES, CAMILLE, *arrivant du fond.*

CAMILLE, *à Blanquet.*

Mon père est arrivé?

LAZARE.

Oui, mon enfant... Et j'ai pris la poste pour t'embrasser plus tôt.

CAMILLE.

Eh bien!... monsieur de Grandpré?...

LAZARE.

Est mort dans mes bras... Je suis arrivé à temps.

CAMILLE.

Mort!

LAZARE.

Oui... malgré trois médecins à six louis par visite. Comprenez-vous, six louis!... Si mon pauvre ami avait eu une maladie de langueur, ces gens-là, avant de tuer leur malade, auraient ruiné ses héritiers...

CAMILLE.

Oh! nous perdons en monsieur de Grandpré un véritable ami...

LOUIS.

Sans doute... et c'est pour nous consoler que la Providence nous en envoie un autre... Camille, je te présente un magistrat en herbe.

CAMILLE, *saluant.*

Monsieur Léon...

LÉON, *saluant.*

Mademoiselle.

LAZARE.

Camille, j'ai à te parler, mon enfant...

LOUIS, *à Léon qui se prépare à partir.*

Ainsi tu vas à Charny, au devant de ton oncle!

LÉON, *prenant son chapeau.*

Oui... (*Saluant.*) Monsieur Lazare... mademoiselle...

CAMILLE, *saluant.*

Au revoir, monsieur Léon...

LOUIS.

Nous dînerons ensemble, n'est-ce pas? (*Avec intention.*) Chez monsieur Fauvel.

LAZARE.

Du tout... chez moi... ce sera chez moi... et nous ferons une brèche au petit caveau.

LOUIS, *à part.*

Décidément, on m'a changé mon père à Paris. (*Ils sortent ensemble par le fond.*)

SCÈNE IV.

LAZARE, CAMILLE.

LAZARE.

Camille, avant toutes choses, tu verras ce soir monsieur le curé, et tu le prieras de dire une messe pour le repos de l'âme de mon pauvre Grandpré... Nous lui devons bien ça, à ce cher ami... Une messe basse à la petite chapelle... la vraie douleur est simple... A présent, assieds-toi là... près de ton vieux père qui t'aime bien... (*Il l'embrasse.*) Ton vieux père, il n'a été à Paris... il n'a pris la poste que pour toi... Ecoute-moi donc: En apprenant que mon ex-associé était très-mal et désirait me voir, une idée lumineuse m'est tout à coup venue. Je n'ai pas balancé à faire les frais du voyage... En arrivant à Paris, j'ai trouvé mon ami bien abattu, bien triste; il me parla de toi, d'une dot qu'il voulait te laisser. Hélas! lui dis-je, même avec une fortune, Camille ne pourra pas se marier... Et m'approchant de son chevet pour qu'on ne pût m'entendre du dehors, je lui racontai la nuit du dix septembre.

CAMILLE, *se cachant la figure.*

O mon père!

LAZARE.

Oh! tous les détails de cette affreuse nuit m'étaient encore présents... Etendue sur le sol, pâle et glacée, tu te traînais à mes pieds, tu me disais: « Par grâce, pas de secours, pas de médecin, pas de témoin... que la douleur me tue plutôt que la honte... laissez-moi mourir ici, mon père, et cachez... cachez bien mon enfant. »

CAMILLE.

Pauvre enfant! ses premiers cris qui m'auraient dû faire tressaillir d'amour et de joie, m'avaient épouvantée, car ils devaient me perdre... Quand je le pressais sur mon sein, oh! ce n'était pas de la tendresse, c'était de la terreur... Le lendemain, quand, mesurant mes forces à mon courage, je voulus descendre et paraître devant tout le monde, je ne songeais pas à ma fille que vous m'aviez enlevée, sans vouloir me faire connaître le lieu de sa retraite; non, je ne songeais point à elle, mais à ma pâleur, à ma faiblesse qui pouvaient me trahir... Oh! j'étais indigne d'être mère...

LAZARE.

Si, depuis, j'ai résisté à tes prières, c'est que je te connaissais, Camille; tu n'aurais pas survécu à ton déshonneur. En m'écoutant, Grandpré pleurait sur toi, et pourtant il te croyait complice du misérable qui t'a déshonorée... Mais quand il apprit que tu n'avais été que la victime d'une violence infâme... alors, il me saisit la main en s'écriant: Tu connais cet homme!... et tu ne l'as pas tué!... Pourquoi?... — Parce que Lucien Grandpré a quitté la France après son crime et qu'il n'y est pas revenu. — Lucien... mon neveu!... et j'allais le laisser impuni!... Ah! il y a une justice divine, puisque après t'avoir entendu j'ai encore la force d'écrire... Et d'une main tremblante il traça quelques lignes qui annullent un testament déposé jadis chez monsieur Fauvel, testament aux termes duquel la fortune de Grandpré était également partagée entre Lucien, Christophe et Sophie. (*Montrant le papier.*) Celui-ci, au contraire, enlève à Christophe et à Sophie une notable partie de leur legs et déshérite tout à fait Lucien... Enfin ce testament assure deux millions à ta fille.

CAMILLE.

Tout cela est un rêve!

LAZARE.

Tout cela est réel et tu n'en douteras plus tantôt... De Paris j'ai écrit à la veuve Lemonnier, du village des Tilleuls... c'est à cette femme qu'il y a seize ans j'avais confié ta fille... elle doit être en route et sera ici ce soir.

CAMILLE.

Avec ma fille! qui pourra me nommer sa mère!... qui m'aimera quand elle saura ce que j'ai souffert... Ma fille... vous l'avez revue... vous... elle est belle, n'est-ce pas?

LAZARE.

Oui... oui... puis une fille est toujours belle quand elle est riche!

CAMILLE.

Comme je serai fière d'elle!

LAZARE.

Et de ses deux millions!... Tu ne sais pas ce que c'est que deux millions... il faudra les réaliser en or... Tu verras comme c'est beau, l'or... couvrant une table, remplissant des coffres... l'or avec lequel on ne désire plus rien... car avec lui on peut tout avoir...

BLANQUET, *entrant.*

Monsieur Christophe et madame de Brésolles.

LAZARE, *à Camille.*

C'est bien... amène-les ici... il sera temps de leur communiquer tantôt les dernières volontés de leur oncle... Jusque-là, laisse-moi m'amuser de leur douleur si feinte à présent, mais qui sera sincère tout à l'heure.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CHRISTOPHE, SOPHIE.

SOPHIE.

Bonjour, mon cher monsieur Lazare... Embrasse-moi donc, ma toute belle.

CHRISTOPHE.

Père Lazare, vous nous pardonnerez de venir si brusquement vous demander l'hospitalité; mais monsieur Fauvel n'était pas chez lui, et ma foi nous n'avons pas voulu faire le pied de grue dans son étude... nous avons donné rendez-vous au cher tabellion ici.

LAZARE.

Et vous avez bien fait. On est à merveille sur cette terrasse pour se rafraîchir... on a de l'air...

CHRISTOPHE, *à part.*

De l'air... vieux ladre!... voilà tout ce qu'il nous offrira. (*Haut.*) Il fait une chaleur...

LAZARE.

Asseyez-vous et respirez.

SOPHIE, *à Camille.*

Laisse-moi garder ma coiffe, je suis horrible à voir... la fatigue... et puis le chagrin...

CHRISTOPHE.

Oh! oui... vous savez, père Lazare, mon pauvre oncle... Je me disais aussi... Mais j'ai faim plus tôt qu'à l'ordinaire... c'est la douleur qui creuse, et je suis terriblement affecté!

SOPHIE.

Ce cher oncle!... qui nous aimait tant...

LAZARE.

Vous venez ici chercher des consolations.

CHRISTOPHE.

Et accomplir un pieux devoir; nous venons connaître les dernières volontés de mon cher oncle, et, quelles qu'elles soient elles

seront sacrées pour moi... Eût-il déshérité Lucien à mon profit, cet ordre d'un mourant sera religieusement respecté.

SOPHIE.

J'espère, ma chère Camille, que monsieur de Grandpré n'aura pas oublié sa filleule... Dans tous les cas, compte sur moi... tu sais combien je suis bonne... je t'ai pardonné de m'avoir enlevé le cœur de ce pauvre Georges.

CHRISTOPHE.

Oui, vous avez pardonné en apprenant qu'il était mort, et, par conséquent, perdu pour toutes deux.

SOPHIE.

Enfin!... j'ai oublié tout cela, et je te le répète... je songerai à toi... j'aime à obliger... à faire le bien.

LAZARE, *à part.*

Oui, par ostentation!

SOPHIE, *à Camille.*

Tiens! à présent que je suis tout à fait riche, je regrette de n'avoir pas donné suite à un projet qui m'était passé par l'esprit... c'était véritablement une bonne action.

CHRISTOPHE.

Allons donc!... adopter un enfant... à votre âge!

CAMILLE.

Un enfant!

SOPHIE.

Il y a douze ou treize ans de cela. Je retournais à Paris; une des roues de ma voiture se brisa en traversant un misérable hameau... Il me fallut entrer dans une chaumière... Là, auprès d'une pauvre femme qui filait, était une charmante petite créature blanche et rose qui, certainement, ne pouvait appartenir aux grossiers paysans qui m'entouraient. J'interrogeai la bonne femme et j'appris qu'en effet la petite fille lui avait été confiée par un vieillard dont elle ignorait le nom... Ce vieillard avait promis de payer une pension pour l'enfant; mais depuis plus d'un an il n'avait rien envoyé, et c'était par charité qu'on gardait la pauvre petite... Je voulais emmener, adopter cette orpheline, mais Christophe qui m'accompagnait me traita d'insensée et nous partîmes... Cependant je fis prendre à mon frère le nom de la paysanne et celui du hameau.

CAMILLE, *à part.*

Quel rapport!... (*Haut.*) Et le nom de cette paysanne?

CHRISTOPHE.

Ma foi, paysanne et hameau, j'ai tout oublié.

SOPHIE.

Je ne me souviens plus du nom de la bonne femme, mais le village s'appelait les Tilleuls.

LAZARE.

Les Tilleuls!

CAMILLE, *vivement.*

Les Tilleuls!

SOPHIE.

Tiens! tu connais cet endroit-là?

LAZARE.

Camille... du tout... c'est-à-dire... si, nous avons eu une domestique qui était de ce pays.

CAMILLE, *bas à Lazare.*

Cet enfant... c'était ma fille... ma fille abandonnée, élevée par charité.

LAZARE, *bas.*

C'est impossible... l'argent n'a jamais manqué... et ce soir tu auras la preuve que...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BLANQUET, *puis* GEORGES.

BLANQUET.

Monsieur! monsieur!...

LAZARE.

Qu'est-ce que tu me veux?

BLANQUET.

Je viens vous annoncer une fière visite.

LAZARE.

La visite de qui?

BLANQUET.

Je ne sais pas... c'est un monsieur que je n'ai jamais vu, mais qui a dû venir souvent ici, car il connaît joliment les êtres...

SOPHIE.

C'est Lucien, peut-être.

LAZARE.

Lucien!...

CHRISTOPHE.

Allons donc!... Il a voulu étudier l'amour dans tous les pays... il est à Constantinople... je crois.

BLANQUET.

Puis, ça n'est pas ce nom-là... ce monsieur m'a dit: Annonce à monsieur Lazare et à mademoiselle Camille le baron de Charny.

TOUS.

De Charny!

LAZARE.

C'est le nouvel acquéreur du domaine voisin; il a déjà pris le nom de sa terre.

SOPHIE.

Il faut le recevoir.

CHRISTOPHE.

Aller au devant de lui.

LAZARE.

Sans doute.

SOPHIE, *à Camille.*

Qu'as-tu donc, Camille?

CAMILLE.

Moi... rien... rien, je t'assure.

LAZARE, *vivement.*

Allons au devant de ce baron de Charny. (*Au moment où tout le monde se dirige vers le fond, Georges Morand, qui a gravi les escaliers de la terrasse, se trouve en face des personnages qui étaient en scène. Il a paru seulement aux derniers mots.*)

SOPHIE, *surprise.*

Ah!

CAMILLE.

Georges!

TOUS.

Georges!

GEORGES.

Mes amis, mes bons amis!

LAZARE.

Comment! vous, baron de Charny!

GEORGES.

Moi-même.

CAMILLE, *avec joie.*

Vous, que l'on disait mort!...

GEORGES.

J'étais parti, décidé, vous le savez, à me faire tuer ou à devenir quelque chose. Je repris du service, mais la paix était signée, et la guerre seule pouvait me donner un grade, un titre sans lesquels je ne voulais pas... (*regardant Camille*) je ne pouvais pas revenir ici. La Compagnie des Indes m'offrit un commandement dans ses lointaines possessions... Je devais trouver sous ce ciel de feu la fortune ou la mort, j'acceptai... Là quelques combats brillants me firent général, quelques spéculations heureuses me firent riche... je sollicitai et j'obtins mon rappel. A mon arrivée, les directeurs de la Compagnie me présentèrent au roi. Sa Majesté me donna des lettres de noblesse. Ce fut alors que j'écrivis à Fauvel, mon ancien camarade, en lui recommandant de me garder le secret. J'appris par lui que tous ceux que j'avais connus, aimés, étaient encore ce que je les avais laissés... Je désirais acquérir un bien dans ce pays, où s'étaient écoulées mes premières années, et où je venais finir ma vie. Un domaine était à vendre; Fauvel, muni de mes pleins pouvoirs, s'en rendit adjudicataire... Voilà, monsieur Lazare, comment le pauvre Georges est aujourd'hui baron de Charny et votre voisin.

CAMILLE, *à part.*

Il s'est élevé, lui... et moi...

CHRISTOPHE.

Ma foi, mon cher Georges, si je vous avais su dans l'Inde et du caractère que je vous connais, je n'aurais jamais cru vous revoir... sous les rayons de ce soleil qui brûle le cerveau et enflamme le sang, vous deviez être furieux vingt-quatre heures par jour.

GEORGES, *gravement.*

Je ne me suis emporté qu'une fois là-bas, et cet accès de colère sera le dernier... Je l'ai juré sur l'honneur et devant Dieu.

CHRISTOPHE, *bas à Lazare.*

Diable... voilà une conversion qui a dû coûter cher à quelqu'un.

SOPHIE.

Allons, à nous tous la fortune est arrivée... il n'y a que toi, ma bonne Camille, qui restes pauvre... mais je te le répète, je penserai à toi.

LAZARE.

Hum! pour être si généreuse, attendez, ma chère, que vous

ayez entre les mains l'héritage sur lequel vous comptez si bien.

SOPHIE.

Oh! il ne peut pas nous échapper.

LAZARE.

Les malades sont si fantasques...

CHRISTOPHE.

Pas de mauvaise plaisanterie... Au reste, nous allons savoir à quoi nous en tenir; voilà notre cher tabellion.

GEORGES.

Fauvel!

SCENE VII.

LES MÊMES, FAUVEL.

GEORGES, *allant à lui.*

Mon ami, mon vieux camarade, quelle joie je ressens à presser ta main dans la mienne!

FAUVEL.

Je partage, monsieur le baron, le bonheur qu'ont éprouvé vos amis à vous revoir.

GEORGES.

Monsieur le baron!... Je suis pour toi comme pour eux, Georges Morand, et je t'ai déjà reproché le style étrangement cérémonieux de tes lettres...

FAUVEL.

Pardonnez-moi de répondre si mal à cette amitié que vous m'avez gardée... Si le bonheur est expansif, la tristesse au contraire est froide et réservée.

GEORGES, *bas à Camille.*

La tristesse...

FAUVEL, *à Christophe.*

J'ai reçu votre billet, monsieur de Grandpré, et je comptais vous trouver ici.

CAMILLE, *bas à Georges.*

Depuis la perte de sa sœur, morte à Paris il y a quelques années, monsieur Fauvel n'est plus le même.

FAUVEL.

Permettez-moi, monsieur le baron...

GEORGES.

Encore...

FAUVEL.

De vous remettre le contrat d'acquisition de votre terre de Charny... J'ai fait exécuter tous les travaux nécessaires, et le château est en état de vous recevoir, vous et la personne que vous m'aviez annoncée. (*Il remonte.*)

CHRISTOPHE.

Vous ne revenez pas seul, Georges?

GEORGES.

Non!

SOPHIE.

Vous vous êtes marié?

GEORGES.

Non, madame, je suis resté libre... et si je me marie, c'est en France, c'est dans ce pays que j'espère trouver ma compagne... (*Bas à Camille.*) Vous ne m'auriez pas fait cette question, vous, Camille?

SOPHIE, *à part.*

Libre et riche... et il veut se marier dans ce pays... mais je suis libre et riche aussi... et il ne peut plus songer à Camille.

FAUVEL.

Je vais envoyer chercher à mon étude le testament de monsieur de Grandpré... (*à Sophie*) ainsi qu'une lettre qui vous était adressée de Paris chez moi... Monsieur Lazare, vous me permettez, n'est-ce pas, de me servir pour cela de votre domestique?

LAZARE.

Certainement, je vous le prête avec plaisir. Blanquet!

BLANQUET, *arrivant.*

Monsieur!

FAUVEL, *à Blanquet.*

Je vais te donner un mot pour mon clerc.

SOPHIE.

Moi, je vais m'habiller; c'est vêtue de deuil que je dois écouter les dernières volontés de mon oncle. (*A Camille.*) Tu verras, ma toilette est charmante. (*Elle entre dans le pavillon.*)

CHRISTOPHE.

Quoique je n'y doive pas trouver grand chose de bon, je vais faire un tour à l'office de maître Lazare.

GEORGES.

Ménagez-vous, Christophe, car je compte que vous voudrez bien, ainsi que votre sœur, (*riant*) accepter votre part du premier dîner que je donne à mon château.

CHRISTOPHE.

Certes, nous acceptons... Je ne vais prendre que fort peu de chose.

LAZARE, *à part.*

J'y veillerai. (*Haut.*) Je vais avec vous, Christophe (*Ils entrent dans la maison.*

SCENE VIII.

CAMILLE, GEORGES.

GEORGES.

Me voilà donc enfin près de vous, Camille, dans cette maison qui a vu naître et grandir mon amour. — Par grâce, laissez-moi votre main... J'ai besoin de la sentir là dans les miennes, pour être bien certain que je ne suis pas le jouet d'une illusion. Il y a seize ans, j'étais humble et pauvre et j'osais vous aimer... alors vous me disiez : Georges, je ne veux ni de l'obscurité ni de la misère, et je partais pour vous mériter.

CAMILLE.

Je me suis bien amèrement reproché mon impitoyable orgueil, car je croyais qu'il vous avait perdu.

GEORGES.

La destinée me fut longtemps contraire; ce ne fut qu'après une lutte opiniâtre que le succès enfin paya mes efforts. Le bonheur me vient trop tard, me disais-je, Camille m'a oublié, Camille est la femme d'un autre... Mais la première lettre de Fauvel m'apprit que vous étiez libre... et cette lettre me rendit presque fou de joie.

CAMILLE.

Vous m'aimiez encore, Georges?

GEORGES.

Je croyais que cette passion violente, emportée, avait fait place à un sentiment plus doux, plus calme; mais en vous retrouvant toujours jeune, toujours belle, je ne sens plus le froid des longues années écoulées, et je vous aime aujourd'hui, Camille, comme vous aimait jadis le pauvre Georges.

CAMILLE.

Je remercie la Providence, qui, réparant le mal que j'avais fait, vous rend une patrie et vous donne le bonheur... En vous écoutant me parler d'un amour que n'ont pu éteindre ni le temps ni l'absence, en vous voyant m'offrir de partager ces titres, ces biens, noble prix de votre courage, tout en moi, je l'avoue, a tressailli de reconnaissance; mais je ne céderai pas à un premier entraînement, Georges, je ne suis pas digne de vous.

GEORGES.

Est-ce donc parce que la fortune n'a souri qu'à moi? Mais votre fortune, Camille, une reine vous l'envierait! N'est-ce pas une inappréciable richesse que cette réputation si pure que la calomnie n'a pu jamais l'atteindre, que cette vertu si reconnue, si respectée de tous, qu'elle vous a fait pardonner d'être belle? J'ai la noblesse qu'un roi donne aux hommes, vous avez celle que Dieu donne aux femmes.

CAMILLE.

Assez, Georges, assez... Je serai pour vous une amie... une sœur... mais votre femme... jamais... jamais!

SCENE IX.

LES MÊMES, LAZARE.

LAZARE, *qui a entendu les derniers mots.*

Et pourquoi donc, jamais?

GEORGES.

Oh! venez, monsieur Lazare, venez m'aider à vaincre une résistance, un refus que rien ne justifie.

LAZARE.

Touchez là, Georges, je me fais votre allié, et j'espère bien qu'à nous deux nous serons les plus forts.

GEORGES.

Camille, j'attendrai en silence, mais avec anxiété, que mon amour et les conseils de votre père aient changé votre résolution. Je reviendrai tantôt, si vous le voulez bien, pour vous présenter une jeune fille... une enfant... que j'attends et pour laquelle, quoi que vous décidiez, Camille, je vous demanderai votre bienveillante protection d'abord, et plus tard votre amitié.

LAZARE.

C'est cela; venez de bonne heure pour que nous puissions visiter avec vous les travaux faits à Charny. D'ailleurs nous dînons ensemble... chez vous, n'est-ce pas?

GEORGES.

Sans doute.

LAZARE, *à demi-voix.*

Mon cher voisin, je veux faire en sorte que ce dîner soit un repas de fiançailles... Allez, allez! (*Georges sort.*)

SCÈNE X.

LAZARE, CAMILLE.

CAMILLE.

Mon père, pourquoi donner à Georges un espoir qui ne doit pas se réaliser?... Vous savez bien, vous, que je ne peux pas être sa femme.

LAZARE.

Je sais que le domaine de Charny arrondirait encore ta fortune... Ce domaine nous manquait, il vient à nous, et tu ne feras pas la sottise de le refuser... D'ailleurs tu auras pitié de ce pauvre garçon, qui t'aime à devenir fou si tu le désespérais.

CAMILLE.

Croyez-vous qu'il m'aimerait encore si je lui disais : Ma vie depuis seize ans n'a été qu'hypocrisie et mensonge?... Croyez-vous qu'il m'aimerait s'il me savait déshonorée?... Non, il me mépriserait, il repousserait ma fille.

LAZARE.

Ta fille... Mais tu oublies toujours que cet enfant, qui était un obstacle hier, est aujourd'hui un vrai trésor... Ta fille, mais c'est deux millions que tu apportes en dot.

CAMILLE.

Oh! je cesserais d'estimer Georges, si je pouvais supposer qu'une fortune, quelque grande qu'elle fût, pût à ses yeux racheter un passé flétri. Non, non, Georges me fuira en me maudissant, et c'est demain, ce soir peut-être, que ce secret si profondément caché dans mon cœur sera connu de tous... que mon masque de vertu tombera, pour laisser voir ma honte... Oh! mieux vaut rejeter bien loin cette richesse qui me déshonore; mieux vaut emporter ma fille et aller vivre avec elle dans l'obscurité, dans l'oubli.

LAZARE.

Comment! folle orgueilleuse que tu es, tu vas t'occuper de quelques propos de vieilles femmes, de quelques regards railleurs! mais ces propos n'arriveront pas jusqu'à toi; mais ces regards se baisseront respectueusement à ton approche... Et d'ailleurs tu t'exagère étrangement le rigorisme de ce monde dans lequel nous vivons... Sais-tu ce qu'on dira de toi?...

CAMILLE.

Oui... Camille... cette femme si fière, si hautaine que nos pères et nos maris nous donnaient pour modèle, était une fille perdue... une mauvaise mère qui, pour cacher sa faute, a renié, repoussé son enfant.

LAZARE.

On ne dira pas un mot de cela; dans toute la province on se répétera : Camille, la fille de ce pauvre Lazare, vient d'hériter de son parrain de deux millions, de trois, de quatre, de dix millions; on saluait à peine ta vertu, on se prosternera devant ta richesse... Lis donc ce testament, Camille. (*Il le lui donne.*) Toutes les terres, tous les bois qui nous entourent étaient à Grandpré, et tout cela est à toi. Quant à Georges il revient riche, comme tu le seras toi-même, à millions! Il faut marier ces deux fortunes-là.

BLANQUET, *entrant.*

Pardon, excuse, c'est monsieur Christophe et monsieur Fauvel qui sont dans votre cabinet, et qui vous prient de vouloir bien venir entendre...

LAZARE.

La lecture du testament Grandpré... C'est bien, j'y vais... (*Blanquet sort.*) Donne-moi ce papier, Camille; aussitôt que Fauvel aura fini, je commencerai.

CAMILLE.

Non, pas encore, mon père, pas encore, je vous en supplie... Attendez que ma fille soit arrivée... Quand elle sera près de moi, sur mon cœur, j'aurai plus de courage.

LAZARE.

Soit... ces pauvres Grandpré jouiront de leurs millions quelques heures de plus... Allons, sois raisonnable, et fais-toi bien belle pour aller à ton château de Charny.

SCÈNE XI.

CAMILLE, *seule.*

Non... l'amour de Georges ne résistera pas à l'aveu que je devrai lui faire... il s'éteindra avec son estime... Mais je ne puis hésiter... je n'ai pas le droit de repousser cette fortune, car c'est celle de ma fille... Cher enfant!... A l'aide de cette fortune, ma tendresse t'élèvera si haut, que l'insulte ne pourra t'atteindre... Tu connaîtras les jouissances de l'éclat et du luxe qui m'ont été refusées à moi!... (*Lisant le testament.*) Mon père m'avait dit vrai : « Je donne et lègue les deux tiers de ce que je possède en meubles et immeubles à la fille de Camille et de Lucien... » Lucien!... oh! le plus lâche et le plus méprisable des hommes.... je puis enfin me venger de toi!... Ah! quelque désirée que fût cette vengeance, je le sens, je ne l'aurais jamais payée si cher...

SCÈNE XII.

CAMILLE, SOPHIE.

SOPHIE, *entrant.*

Ah! c'est toi, Camille... Mon frère! où est mon frère?

CAMILLE.

Dans le cabinet de mon père avec monsieur Fauvel.

SOPHIE.

Il faut que je le voie... il faut que... Oh! mes genoux chancellent... j'étouffe, je meurs! (*Elle tombe sur une chaise.*)

CAMILLE.

Qu'y a-t-il donc?

SOPHIE.

Il y a, ma pauvre enfant, qu'à l'heure qu'il est sans doute, nous sommes pillés, ruinés.

CAMILLE.

Explique-toi!

SOPHIE.

Cette lettre que m'annonçait Fauvel j'en sais maintenant le contenu. C'est un serviteur de mon oncle, c'est un homme à moi qui me l'a écrite, et sais-tu ce qu'il m'annonce?... Il y a quelques jours le malade a reçu une visite qui a duré deux grandes heures, et parmi les phrases entrecoupées qu'il laissait échapper, le valet a distingué celle-ci : Pauvre femme, pauvre enfant, je ne puis vous rendre l'honneur que vous a ravi Lucien, mais je vous ferai riches, très-riches... et il écrivait en parlant ainsi... Oh! je n'en doute pas, c'est un nouveau testament qu'il a fait... un testament qui détruit le premier et nous dépouille au profit de quelque intrigante qui se sera donnée ou plutôt vendue. (*Elle se lève.*)

CAMILLE.

Oh!

SOPHIE.

Sans doute... en cédant à Lucien, elle aura fait un adroit calcul.

CAMILLE.

Tais-toi, Sophie, tais-toi...

SOPHIE.

Me taire... me taire... Ah! si un testament a été surpris à l'imbécilité et à la faiblesse d'un moribond... je ne me laisserai pas dépouiller... non, non... je plaiderai.

CAMILLE.

Mais celle que tu accuses... que tu flétris par un odieux soupçon a peut-être droit à ta pitié... Trompée... séduite...

SOPHIE.

Je ne crois pas aux ingénues... Ne sont séduites que les femmes qui veulent bien l'être.

CAMILLE.

Et si cette femme est mère ne devait-elle pas défendre les droits de son enfant?

SOPHIE.

Son enfant... et quels droits la loi lui donnait-elle? Cet enfant, d'ailleurs, ne peut-il être supposé... enfin fût-il le sien... cet enfant ne sera jamais qu'un bâtard et sa mère une... misérable...

CAMILLE, *à part.*

Oh! c'est trop d'insulte.

SOPHIE.

Un caprice de vieillard pourra la faire riche à nos dépens cette

femme... mais en plein tribunal, mais partout... nous la ferons infâme... (*Elle remonte.*)

CAMILLE, *à part.*

Oh! jamais! La misère avec ma fille, mais la misère sans la honte. (*Elle déchire le testament.*)

SCENE XIII.

LES MÊMES, CHRISTOPHE, LAZARE.

CHRISTOPHE.

Victoire, Sophie, victoire! Fauvel vient de nous donner lecture du testament de notre cher oncle... j'en ai encore les larmes aux yeux... c'est admirable... il nous laisse tous ses biens... seulement il n'a pas pensé à déshériter Lucien...

SOPHIE.

Mon frère, êtes-vous bien sûr qu'il n'y ait pas un autre testament?

CHRISTOPHE.

J'en suis parfaitement sûr.

SOPHIE.

Pourtant cette lettre de Gratien...

CHRISTOPHE.

Gratien s'est empressé d'accourir ici lui-même pour nous rassurer... je viens de le voir... Oh! nous pouvons être tranquilles, tout à fait tranquilles... et à moins que ce testament ne nous tombe des nues...

SOPHIE.

Ah! je respire.

LAZARE, *bas à Camille.*

Je n'y tiens plus... Le testament va tomber des nues... ça va être superbe... Donne-le-moi, Camille! Eh bien! ne m'entends-tu pas?

CAMILLE, *comme revenant à elle.*

Que voulez-vous?

LAZARE.

Le testament de Grandpré.

CAMILLE, *montrant les lambeaux.*

Le voilà.

LAZARE, *avec désespoir.*

Hein!... C'est impossible...

CAMILLE.

On ne saura rien maintenant.

LAZARE.

Malheureuse! c'était la fortune de ta fille.

CAMILLE.

C'était mon déshonneur.

LAZARE, *avec indignation.*

Oh! plus orgueilleuse que mère!!

SCENE XIV.

LES MÊMES, LOUIS, HENRIETTE.

CHRISTOPHE, *au fond.*

Je vous annonce monsieur le baron de Charny... il entre dans la maison... Ma foi, son dîner terminera merveilleusement la journée.

LOUIS, *sortant de la maison.*

Mon père, un homme est là qui dit venir du village des Tilleuls.

CAMILLE, LAZARE.

Des Tilleuls!

SOPHIE, *à Camille qui s'est levée précipitamment.*

Décidément, il y a dans ce village quelqu'un qui t'intéresse fort.

CAMILLE.

Oh! tu te trompes... (*A Louis.*) Et cet homme amène avec lui...

LOUIS.

Il n'amène personne.

CAMILLE, LAZARE.

Personne!!

LOUIS.

Il apporte seulement pour mon père cette lettre.

CAMILLE, LAZARE.

Une lettre!

LAZARE, *à part.*

Que signifie cela?

CAMILLE, *à part.*

Je tremble!

CHRISTOPHE, *au fond.*

Peste! monsieur le baron a sous le bras une bien jolie personne.

SOPHIE.

Une femme!! (*Elle remonte.*)

LAZARE, *qui a lu.*

Grand Dieu!

TOUS.

Qu'y a-t-il donc?

LAZARE.

Rien... rien... on m'annonce seulement que quelqu'un que j'attendais ne viendra pas.

CAMILLE.

Ne viendra pas...

LAZARE, *bas.*

Du calme, ma fille, du calme.. (*Haut.*) Louis, et vous, mes amis, allez, je vous prie, recevoir Georges... Camille et moi nous irons vous rejoindre.

LOUIS, *à part.*

Comme ma sœur est pâle!

SOPHIE, *à part.*

Qui donc attendaient-ils du village des Tilleuls? (*Ils sortent tous trois.*)

SCENE XV.

LAZARE, CAMILLE.

CAMILLE.

Nous sommes seuls, mon père... Eh bien! ma fille?...

LAZARE.

Je te l'ai dit, elle ne viendra pas.

CAMILLE.

Elle ne viendra pas... aujourd'hui?... Vous vous taisez... Oh! ma fille est souffrante, malade, et nous allons partir, n'est-ce pas?

LAZARE.

Partir?...

CAMILLE.

Pour les Tilleuls...

LAZARE.

C'est inutile!...

CAMILLE.

Oh! vous me faites peur... Qu'y a-t-il dans cette lettre?... Je veux la voir.

LAZARE.

Tu auras du courage, n'est-ce pas?... Oui, tu n'es pas comme toutes les mères... tu ne l'as été qu'un jour. Camille, tu n'as plus d'aveu à faire, plus de honte à craindre...

CAMILLE *prend la lettre en hésitant, puis, après l'avoir lue, jette un cri déchirant.*

Ah!... mon enfant!... mon enfant!... (*Elle tombe presque évanouie sur un fauteuil de jardin.*)

LAZARE.

Tais-toi!... tais-toi!... (*Au bruit tout le monde rentre en scène.*)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, CHRISTOPHE, SOPHIE, LOUIS, GEORGES, HENRIETTE.

GEORGES.

Je vous dis que cette voix est celle de Camille... (*Il court à elle.*) Elle est évanouie... Sophie, Henriette, pour Dieu, secourez-la!

SOPHIE, *à part.*

Quel empressement! quel trouble! L'aimerait-il encore? Oh! c'est impossible!

HENRIETTE, *à Lazare et à Georges.*

Rassurez-vous; tenez... elle rouvre les yeux!

SOPHIE, *à Camille.*

Qu'as-tu, ma chère belle? Est-ce donc cette lettre venue des Tilleuls qui t'a mise dans cet état?

CAMILLE.

Des Tilleuls?

LAZARE, *bas.*

Prends garde!

CAMILLE, *se remettant.*

Non... non... (*A part.*) Tuez-moi, mon Dieu, mais que je ne rougisse pas devant Georges et devant elle!

LAZARE.

Béni soit l'orgueil! cette fois, il sauvera ma fille... (*Bas à Georges.*) Georges, je crois que vous pouvez espérer, mon ami.

GEORGES.

Que dites-vous?

LAZARE, *bas.*

Chut!... (*Plus bas.*) Laissez-moi faire... et Camille sera baronne de Charny. (*Pendant ce temps, Henriette a aidé Sophie à secourir Camille. Quand celle-ci revient à elle, elle aperçoit Henriette à genoux devant elle.*

CAMILLE, *à Henriette.*

Qui êtes-vous, mademoiselle ?

HENRIETTE.

Une pauvre orpheline.

GEORGES.

Orpheline!... vous ne l'êtes plus, Henriette; vous avez maintenant une seconde mère! (*Camille fait un mouvement, que son père, qui est placé près d'elle, réprime d'un geste et d'un regard.*)

ACTE III.

Un petit boudoir très-élégant chez Louis.

Au fond, porte conduisant dans les appartements. — A droite et à gauche, en pans coupés, fenêtres praticables ouvrant sur un balcon et laissant voir, d'un côté, un étang, et de l'autre, une clairière.—Au premier plan, d'un côté, une porte ouvrant sur un petit pont jeté sur l'étang, de l'autre côté, aussi au premier plan, une porte ouvrant sur la clairière. — Au premier plan, à droite, un canapé.

SCENE I.

BLANQUET, TOINETTE.

TOINETTE, *sortant du fond.*

V'là qu'est fait. Adieu, monsieur Blanquet.

BLANQUET, *étendu sur le canapé se lève.*

Adieu!... vous partez donc déjà, mademoiselle Toinette?

TOINETTE.

Dame!... j'ai fait ma commission auprès de monsieur Louis, votre maître...

BLANQUET.

Et vous n'attendez pas sa réponse?

TOINETTE.

Oh! il est si paresseux qu'il n'y en a jamais de réponse avec lui... Mais pourquoi me demandez-vous ça?

BLANQUET, *soupirant.*

Pourquoi!... c'est que ça me fait plaisir d'être auprès de vous...

TOINETTE.

En ce cas, il ne fallait pas sortir de chez monsieur Lazare; mais... les jeunes gens ne sont que des petits ingrats...

BLANQUET.

Écoutez donc, mamzelle Toinette, monsieur Lazare me menaçait de me diminuer les gages... qu'il me devait... Monsieur Louis, qui était majeur, avait lâché aux jambes de son père, un procureur; il avait arraché une petite somme pour sa part dans la succession maternelle, alors il m'a proposé d'entrer à son service, j'ai accepté... J'ai eu l'imprudence d'accepter... je croyais que j'allais pouvoir me reposer — mais monsieur Louis éreinterait quarante domestiques s'il les avait — et il n'a que moi... Ah! je suis bien fâché d'être parti...

TOINETTE.

Ah! si du moins monsieur Pluchonneau pouvait vous entendre...

BLANQUET.

Pluchonneau!... qu'est-ce que c'est que ça, Pluchonneau?...

TOINETTE.

C'est un autre petit que je forme.

BNANQUET.

Encore!... mais vous en formerez donc toute la vie... des petits...

TOINETTE.

Des ingrats... qui nous abandonnent dès qu'ils ont un peu de service...

BLANQUET.

Ah! c'est pas une bonne idée que j'ai eue de vous quitter...

TOINETTE.

Mais il me semblait que chez un paresseux comme monsieur Louis...

BLANQUET.

Justement... il est si paresseux qu'il ne fait rien par lui-même...

TOINETTE.

Rien...

BLANQUET.

Absolument rien... je ne lui conseille pas de se marier!... (*On entend la sonnette au dehors.*)

TOINETTE.

On vous sonne, je crois.

BLANQUET, *se remettant sur le canapé.*

Ça n'est rien, c'est monsieur qui m'appelle.

TOINETTE.

Pour l'habiller sans doute; allez donc vite!

BLANQUET.

Oh! nous avons le temps; il se lève trop tôt aujourd'hui.

TOINETTE.

Vous en prenez à votre aise, vous!... moi, je retourne chez mon maître. Adieu monsieur Blanquet. (*Elle sort par la porte donnant sur le petit pont.*)

SCENE II.

BLANQUET, LOUIS.

BLANQUET, *toujours sur le canapé.*

Adieu, petite. Elle est gentille.

LOUIS, *paraissant à la porte du fond.*

Ah ça, monsieur le drôle, vous n'entendez donc pas?

BLANQUET, *se levant.*

Bien, monsieur, bien...

LOUIS.

Il y a une heure que j'ai besoin de toi...

BLANQUET.

Mais monsieur n'avait qu'à me sonner tout de suite.

LOUIS.

Sonner... sonner... et la sonnette qui est à l'autre bout du salon...

BLANQUET.

Je ne peux pourtant pas être là pour me sonner moi-même...

LOUIS.

Où serait le mal?...

BLANQUET.

Ah! dame!... si je me sonnais, c'est que je n'y serais pas, et si je n'y serais pas, je ne pourrais pas me sonner...

LOUIS.

Assez...

BLANQUET.

Bien, monsieur.

LOUIS.

Allons... est-ce que tu ne vois pas que je suis debout...

BLANQUET, *le regardant.*

Si fait, je le vois...

LOUIS.

Eh bien! est-ce que je vais rester longtemps comme ça?...

BLANQUET.

Dame! monsieur... (*A part.*) Est-ce qu'il veut que je le porte à présent?

LOUIS.

Ce divan... ces oreillers en désordre... puis-je m'assoir là-dessus?...

BLANQUET.

Ah! oui, c'est juste... (*Il veut arranger les oreillers.*) Monsieur se couche-t-il ou s'assied-il?

LOUIS.

J'ai besoin de m'étendre un peu.

BLANQUET.

Bien, monsieur. (*Il met vivement des oreillers à la tête*). Voilà, monsieur. (*Il s'éloigne.*)

LOUIS. (*Il se couche et laisse tomber son mouchoir au pied du divan.*)

Blanquet...

BLANQUET, *accourant.*

Monsieur...

LOUIS.

Mon mouchoir...

BLANQUET.

Son mouchoir... Où ça, monsieur?...

LOUIS.

Cherche..

BLANQUET, *courant d'une place à l'au*

Cherche, cherche... Où ça, où ?

LOUIS.

Mais, là, là. (*Il montre le mouchoir.*)

BLANQUET, *se retournant vers lui.*

Là... où là, monsieur?

LOUIS, *touchant le mouchoir sans le ramasser.*

Mais là, là, te dis-je...

BLANQUET, *qui croit que Louis le ramasse.*

Ah! bien, excusez, monsieur. (*Il s'éloigne.*)

LOUIS.

Eh bien, ramasse-le donc, là, là... (*Il le touche encore.*)

BLANQUET, *accourant.*

Bien... vous le touchiez, monsieur... je croyais que vous l'aviez... Le voilà! (*Il le ramasse et le présente; puis voyant que Louis ne le prend pas.*) Faut-il moucher monsieur?...

LOUIS.

Ah! drôle! (*Il prend le mouchoir. Blanquet se prépare à sortir.*)

LOUIS.

Blanquet!

BLANQUET, *revenant.*

Monsieur?

LOUIS.

J'ai la tête trop basse.

BLANQUET.

Bien, monsieur. (*Il relève les oreillers et s'éloigne.*)

LOUIS, *appelant.*

Blanquet!... Quelle heure est-il?

BLANQUET, *courant à l'horloge.*

Il est... Ah! l'horloge est arrêtée... Elle est bien heureuse, l'horloge, elle se repose, elle n'est pas comme moi.

LOUIS.

Ah! et quelle heure est-il à mon horloge de poche...

BLANQUET.

Ah! pour ça... je ne sais pas...

LOUIS.

Eh bien! regardes-y...

BLANQUET, *accourant.*

Bien, monsieur! (*Il tire la montre de Louis.*) Deux heures, monsieur.

LOUIS

Et personne n'est venu me demander...

BLANQUET.

Absolument personne.

LOUIS.

On m'avait bien promis pour deux heures la visite d'un usurier qui me prêterait ce dont j'ai besoin... J'aurais peut-être dû y aller... mais c'est si loin... (*On entend sonner.*) Quelqu'un, va voir.

BLANQUET.

Bien, monsieur. (*Il sort.*)

LOUIS.

Ce doit être lui... Allons, tâchons de lui bien présenter l'affaire.

BLANQUET, *rentrant.*

Ah! monsieur!...

LOUIS.

C'est l'usurier, n'est-ce pas...

BLANQUET.

C'est M. votre père... (*Lazare entre.*)

LOUIS.

Mon père... (*Il se soulève à moitié.*)

SCÈNE III.

LOUIS, LAZARE.

LAZARE.

Ce n'est pas moi que tu attendais, n'est-ce pas?

LOUIS.

En effet, mon père, je...

LAZARE.

Ah! c'est que je ne suis pas si économe que toi...

LOUIS.

Hein!...

LAZARE.

De mes pas... et je suis venu pour t'empêcher de faire de nouvelles folies.

LOUIS.

Moi... je ne comprends pas...

LAZARE.

Bon, bon, cherche à dissimuler... Je sais tout, monsieur... je sais que tu cherches à emprunter.

LOUIS.

Comment avez-vous appris?

LAZARE.

On est venu me proposer... (*Se reprenant.*) Un bon père doit être au fait des actions de son fils... Emprunter!... tu veux emprunter... toi...

LOUIS.

Il le faut bien, mon père...

LAZARE.

Tu veux contracter de nouvelles dettes!... malheureux... eh! comment les payeras-tu? En supposant que quelqu'un soit assez fou pour te prêter... que te reste-t-il à engager... Réponds, réponds, enfant prodigue...

LOUIS.

Mais, mon père, il me reste...

LAZARE.

Il te reste...

LOUIS.

Je le dirai à mon prêteur, lorsqu'il viendra.

LAZARE.

Ton prêteur... ton prêteur... parle toujours... nous... nous verrons...

LOUIS.

Comment! mon père, est-ce que vous seriez...

LAZARE.

Je suis ton père, et si les garanties sont bonnes... un père peut aussi bien qu'un autre obliger son enfant... Voyons, quelles garanties offres-tu?

LOUIS.

D'abord, entendons-nous, j'ai besoin de cinquante mille livres.

LAZARE.

Cinquante mille livres... miséricorde!...

LOUIS.

C'est la moitié des dettes que j'ai contractées.

LAZARE, *se levant.*

Cent mille livres!... mais à quoi as-tu dépensé tout cela, malheureux?...

LOUIS.

Ma foi... je n'en sais rien... je crois que j'ai joué...

LAZARE.

Joué!... quelle horreur... Mais tu ne gagnais donc jamais... Cent mille livres!... enfin qu'engages-tu en garantie?

LOUIS.

Ce que j'engage... eh! parbleu... l'héritage que vous me laisserez.

LAZARE.

Mon héritage!...

LOUIS.

Le plus tard possible... je l'espère...

LAZARE.

Mon héritage!... tu veux engager mon héritage!...

LOUIS.

Que voulez-vous... je n'ai plus que cela.

LAZARE.

D'abord la loi s'y oppose.

LOUIS.

Bon... il doit y avoir un moyen d'éluder la loi...

LAZARE.

Parbleu! il y en a dix...

LOUIS.

Eh bien, faites-vous l'affaire, mon père?

LAZARE.

Moi!... tu es fou!... est-ce que je peux attendre pour être remboursé que je sois défunt?

LOUIS.

C'est juste, je vais écrire à un autre.

LAZARE.

A un autre!... lui donner ta part pour cinquante mille livres! mais tu seras volé.

LOUIS.

Décidément, vous êtes donc riche, mon père?...

LAZARE.

Moi... du tout .. (*A part.*) Ah! mon Dieu!... tant de mal, tant de privations, pour amasser pendant quarante années... et tout cela irait à de misérables usuriers... (*Haut.*) Non, non, je ne le veux pas...

LOUIS.

Eh bien!...

LAZARE.

Eh bien, j'accepte.

LOUIS.

Se peut-il!...

LAZARE.

Oui, je te rachète ta part; ce sera pour Camille, pour ta sœur... je n'aurai pas du moins la douleur de me dire que mon pauvre bien sera partagé, mutilé, jeté en pâture à des gens que je ne connais pas. (*Sortant des papiers.*) Tiens, ta signature au bas de chacun de ces effets... et le marché est conclu.

LOUIS.

Comment! il faut que je signe tout cela...

LAZARE.

Sans doute... Allons... voyons...

LOUIS.

Il faut absolument... que je signe?... que je signe... moi-même?... Allons... (*Il se met à signer les billets.*)

LAZARE, *à part.*

Oui... comme cela, tout lui appartiendra à elle, à ma Camille... Camille!... mais elle aime tant l'éclat et le faste... l'orgueil lui fera tout dépenser aussi, à celle-là. J'aurais dû avoir un troisième enfant... mais cela revient si cher... Ah! je suis un bien malheureux père...

LOUIS.

Ouf! voilà qui est fait... Avec cela, je n'ai rien à demander à l'avenir... voilà vos billets...

LAZARE, *les prenant et sortant une liasse de papiers de sa poche.*

Et voilà tes cinquante mille livres...

LOUIS.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LAZARE.

D'excellentes valeurs... des effets à ordre, tous échus ou tout prêts d'échoir...

LOUIS.

Et signés... (*regardant*) de moi!...

LAZARE.

De toi... oui, mon ami... Adieu!...

LOUIS.

Des billets signés de moi!.. Mais ça ne vaut rien du tout, mon père...

LAZARE.

Ça te regarde... Adieu... (*Il sort.*)

LOUIS.

Mon père!... mon père!... (*Revenant en scène.*) Mais il m'a abominablement joué!.. Et tous mes autres créanciers, comment les satisfaire? comment les apaiser maintenant? Oh! je reverrai mon père; je sais agir quand il le faut, j'ai de l'énergie, de l'activité même. Allons, je vais m'habiller. Blanquet! Blanquet! Viendra-t-on, quand j'appelle... Il faut sortir... il faut voir... il faut aller... courir... (*S'arrêtant.*) Voir... courir... me tuer en démarches et en discussions!... ma foi non. (*S'étendant sur le divan.*) Que ces gens-là s'arrangent, qu'ils fassent de moi ce qu'ils voudront; ils se donneront plus de peines, plus de fatigues qu'ils ne parviendront à m'en procurer... (*S'endormant peu à peu.*) En vérité... je suis brisé... l'ennui, l'inquiétude m'accablent quand je veille... Aussitôt que je m'endors, au contraire, je rêve que mes créanciers sont soldés... Ma foi... puisque je n'ai plus que ce moyen de payer mes dettes... dormons!... Mes chers créanciers... mes yeux se ferment... ma caisse est ouverte... bonsoir... (*Il s'endort tout à fait.*)

SCÈNE IV.

LOUIS, *endormi.* LUCIEN, LÉON, BLANQUET.

BLANQUET, *entrant par la porte du fond.*

Excusez-moi, monsieur, mais voilà au moins sept minutes que monsieur est seul, et il doit dormir, pour sûr, il doit dormir... tenez...

LUCIEN.

En effet...

LÉON.

C'est vrai...

LUCIEN.

Il dort donc beaucoup, ton maître...

BLANQUET.

C'est la seule chose qu'il ne me fasse pas faire pour lui...

LÉON.

C'est bien; laisse-nous, j'attendrai son réveil...

BLANQUET.

Alors, monsieur, vous en avez pour quelque temps. (*Il sort.*)

LUCIEN.

Je vous remercie, monsieur, de votre obligeance à me conduire ici...

LÉON.

Rien de plus simple, monsieur. Vous revenez d'un lointain voyage, des affaires vous appellent dans l'étude de monsieur Fauvel, mon oncle; là, vous m'entendez nommer Louis Leriche, chez lequel j'allais me rendre. Ce nom semble vous frapper...

LUCIEN.

Oui... en effet... j'ai connu il y a longtemps une famille de ce nom-là, et je désirerais savoir de monsieur Louis lui-même...

LÉON.

Vous allez pouvoir l'interroger. (*S'approchant de Louis.*) Car bien qu'il dorme d'un sommeil fort paisible, il faut que je l'éveille.

LUCIEN, *à part.*

Oui, je saurai par lui ce qu'est devenue Camille.

LÉON.

Louis... Louis...

LUCIEN, *à part.*

Le désespoir et la honte l'ont tuée, peut-être...

LÉON, *secouant Louis.*

Louis!...

LOUIS.

Laissez-moi tranquille. Quittes... nous sommes quittes.

LÉON.

Allons, allons, debout...

LOUIS.

Hein! ah! c'est toi, Léon, bonjour... assieds-toi donc, prends un fauteuil... et... et dors... Dors, mon ami, dors! (*Il se retourne et se rendort.*)

LÉON.

Allons, allons, je viens te parler d'affaires sérieuses.

LOUIS, *sans s'émouvoir.*

Ah!

LÉON.

De tes créanciers qui vont venir munis de prises de corps...

LOUIS, *même jeu.*

Ah!

LÉON.

Et... enfin, j'ai à te présenter un étranger qui m'accompagne!...

LOUIS.

Ah! (*Se levant.*) Un étranger!... (*Le saluant.*) Monsieur... (*A Léon.*) Monsieur ne fait pas partie de mes honorables créanciers? (*A part.*) C'est que ma caisse est fermée maintenant.

LÉON.

Du tout... monsieur Lucien de Grandpré.

LOUIS.

Lucien de Grandpré!... J'ai souvent entendu prononcer ce nom-là dans ma famille...

LUCIEN, *avec embarras.*

Ah!... vraiment... par... par... mademoiselle Camille... peut-être?...

LOUIS.

D'abord, monsieur, il n'y a plus de mademoiselle Camille...

LUCIEN, *avec effroi.*

Morte!... Elle est...

LOUIS.

Du tout... elle est mariée.

LUCIEN.

Mariée!...

LOUIS.

Elle est depuis un an baronne de Charny.

LUCIEN.

Mariée!... (*Respirant avec joie.*) Ah! tant mieux!... (*A part.*) Et moi qui me figurais que... décidément on n'en meurt pas... (*Haut.*) Et c'est elle... c'est madame la baronne qui daignait quelquefois se souvenir de moi...

LOUIS.

Ma foi non, monsieur, jamais je ne l'ai entendue prononcer votre nom.

LUCIEN.

Jamais!... elle m'aura oublié... le temps, l'éloignement... les voyages...

LÉON.

Et surtout des voyages d'aussi long cours. Monsieur arrive des Indes, de Chine, de Turquie...

LOUIS.

La Turquie!... voilà un beau pays; j'étais né pour vivre à Constantinople.

LUCIEN.

J'en arrive, monsieur.

LOUIS.

Vous devez être bien fatigué.

LUCIEN.

Mais non, je vous assure. J'ai fait de longs voyages, il est vrai, mais j'ai eu souvent des jours de délicieux repos... Madrid, Séville, Constantinople!... Ah!... ce sont d'adorables paradis!...

LOUIS.

On y dort bien, n'est-ce pas?...

LUCIEN.

Oui, les maris... mais les femmes y sont, je vous jure, parfaitement éveillées!

LÉON.

Je devine; monsieur a conservé quelque tendre souvenir.

LUCIEN.

Des souvenirs! ma foi non, j'ai pour principe d'aimer... et d'oublier le plus vite possible.

LÉON.

Vraiment!...

LUCIEN.

Jeunes gens, en amour méfiez-vous des souvenirs, je ne connais rien de plus gênant ou de plus perfide... vous écrivez à Louise, et un souvenir importun vient vous faire écrire Eugénie sur l'adresse! Vous êtes aux genoux de Marie, un souvenir vous distrait, et vous lui dites: Chère Angèle!... De toutes les femmes que vous avez aimées ne vous souvenez que d'une seule, de celle d'aujourd'hui!... Les femmes sorties de notre cœur sont des rois tombés de leur trône... ça ne compte plus!

LOUIS.

Bravo! et puis l'oubli, c'est bien moins fatigant.

LÉON.

Je gage que c'est quelque histoire amoureuse qui a conduit monsieur dans notre province.

LUCIEN.

C'est vrai.

LOUIS.

Ah! ah! il y a une nouvelle royauté sur le trône! il y a un nom nouveau gravé dans votre cœur.

LUCIEN.

Pas un nom... rien qu'une image.

LÉON.

Comment?

LOUIS.

Vous ne savez pas le nom de celle que vous adorez...

LUCIEN.

D'abord, je ne l'adore pas.

LÉON.

Vous n'en êtes encore qu'à l'amour.

LUCIEN.

Je crois... que je ne l'aime pas non plus... je m'y intéresse, voilà tout...

LÉON.

Ah! c'est par intérêt pour elle que vous lui faites la cour...

LUCIEN.

Je ne lui ai pas encore adressé un seul mot.

LOUIS.

Vous piquez ma curiosité... Asseyons-nous donc, et contez-nous cela.

LUCIEN.

Vous me fournirez peut-être quelques renseignements.

LÉON.

Parlez.

LUCIEN.

Il y a quelques mois, j'arrivais à Versailles où m'avait précédé une brillante réputation de séducteur; réputation plus glorieuse que méritée; j'eus bientôt à ma suite toute une cour de jeunes seigneurs, et pour ami monsieur de Richelieu. — Un soir, en sortant du château, Richelieu me demande ce qu'il me faudrait de temps, en usant de toutes les ressources de l'art, pour subjuguer le cœur d'une femme. Monseigneur, lui répondis-je, pour une petite bourgeoise il ne me faut qu'un mois; pour une dame de la cour... je demande huit jours!... Là-dessus on m'accuse de présomption, on me met au défi et j'offre de parier mille louis, à condition qu'on ne désignera ni parmi les laides, ni parmi les vieilles. — L'espèce la plus difficile, dit alors Richelieu qui avait accepté le pari, est sans contredit la dévote. Entrons à l'église... et choisissons, messieurs. La nuit était venue et l'église était presque déserte; il n'y avait que quelques femmes d'un côté, et de l'autre une jeune fille et une vieille dame qui priaient à l'écart. — A peine était-je entré que mes regards s'arrêtèrent comme malgré moi sur la jeune fille. — Jamais je n'avais rencontré tant de beauté, tant de grâces, unis à cette expression de candeur et de pureté... je me sentais comme attiré vers cette enfant; mais ce n'était plus le sentiment que j'éprouvais auprès des autres femmes... non, c'était une sorte de respect, de chaste affection!... Choisissez, disait en ce moment Richelieu à nos amis; et comme j'étendais la main vers la jeune fille, pour leur dire: Toutes, excepté cette enfant: Celle-là, répétèrent-ils ensemble, avant que j'eusse prononcée une parole, celle-là, c'est convenu... Mon honneur, ou plutôt ma détestable réputation était en jeu, il n'y avait plus à reculer; je suivis la jeune fille, j'appris à sa demeure qu'elle partait le lendemain, et si je suis dans votre province, messieurs, c'est qu'un ange du ciel doit y venir, et si je m'éloigne bientôt d'ici, c'est qu'un ange déchu me suivra!

LÉON.

Pauvre jeune fille!

LOUIS.

Vous êtes un terrible homme, monsieur.

LUCIEN.

Oh! parlons de vous, monsieur... Que faites-vous ici? Quels passe-temps avez-vous?

LOUIS.

J'ai la chasse et la pêche.

LUCIEN.

Ah! vous aimez la chasse!

LÉON.

Oui, mais il pratique ces deux exercices à sa manière...

LOUIS.

Et c'est la bonne, je le soutiens...

LUCIEN.

Comment?

LOUIS.

Je ne suis pas de ces fous qui pour pêcher passent des journées entières la tête au soleil et les pieds dans l'eau, à l'instar des saules; je ne suis pas de ces intrépides chasseurs qui courent après le gibier comme si Dieu avait fait à l'homme des jambes de chevreuil ou des pattes de lièvre... Voyez au bas de cette fenêtre, il y a un étang...

LUCIEN.

Eh bien?

LOUIS.

Eh bien, de cette fenêtre, je pêche tranquillement et à l'ombre.

LUCIEN.

Comment... vous pêchez d'ici...

LÉON.

Justement.

LUCIEN.

Bon, mais la chasse?...

LOUIS.

Regardez ce balcon; de ce côté, c'est une superbe clairière.

LUCIEN.

Oui...

LOUIS.

Eh bien, de braves paysans me rabattent le gibier, et lorsqu'une pièce arrive à portée, je l'ajuste tranquillement de mon balcon, je la tue... du fond de mon fauteuil... Monsieur, je vous offre une partie de chasse. Asseyez-vous donc!

LUCIEN.

J'accepte, mon cher monsieur, j'accepte la partie, mais pas comme vous l'entendez; nous chasserons en rase campagne...

LOUIS.

Non pas... je refuse... ou plutôt mes jambes s'y refusent.

LUCIEN.

Bon... nous chasserons à cheval, et vos jambes resteront au repos... Je monterai un des chevaux de mon carrosse, et vous celui de mon piqueur, un alezan parfait, un excellent trotteur... C'est convenu, n'est-ce pas?... Je vous demande la permission de les faire seller moi-même... je suis à vous dans un instant. (*Il sort par le fond.*)

LOUIS, *appelant.*

Un trotteur... mais non, non, monsieur... je ne chasse ni à pied ni à cheval, je ne chasse qu'assis, moi (*Revenant en scène.*) Un trotteur... Ah! nous voici tout à fait de monsieur... (*Il se place dans un fauteuil, près du balcon donnant sur la carrière.*)

LÉON.

Que fais-tu là?

LOUIS.

Chut! chut! tais-toi, la chasse est ouverte... Attends... un lièvre... (*Il fait feu.*) Ah! je ne le vois plus!

LÉON.

Maintenant que nous sommes seuls, ne vas-tu pas sortir de ton apathie...

LOUIS.

Encore!

LÉON.

Ne vas-tu pas enfin t'occuper sérieusement de tes affaires?

LOUIS.

Ah! à propos... mes affaires... elles sont arrangées.

LÉON.

Vraiment?

LOUIS.

Oui, voilà... je dois cent mille livres... je n'ai pas une pistole pour les payer... alors... j'ai pris un grand parti... je me suis décidé à ne plus m'en occuper du tout... tu vois que c'est arrangé... (*Fauvel entre avec Henriette.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, HENRIETTE, FAUVEL, *arrivant du fond.*

LÉON.

Mon oncle... mademoiselle Henriette...

HENRIETTE.

Monsieur Léon...

LOUIS.

Mille pardons de vous recevoir ainsi... mais par quel hasard, mademoiselle Henriette, la charmante fille d'adoption de mon cher et honoré beau-frère...

FAUVEL.

Madame de Charny votre sœur, sachant que je devais faire pour un de mes clients un voyage à Versailles, m'a prié de ramener mademoiselle Henriette, et, en arrivant près de chez vous, un coup de feu a été maladroitement tiré... un de nos chevaux s'est emporté et la voiture a été brisée.

LOUIS, *à part.*

Tiens, j'ai tiré un cheval...

LÉON.

Brisée...

FAUVEL.

Mais j'en ai vu une à votre porte... elle est à vous sans doute.

LOUIS.

Non... c'est celle de M. Lucien de Grandpré.

FAUVEL.

Lucien de Grandpré!... il est de retour...

LÉON.

Je l'ai reçu à l'étude en votre présence, et il est ici...

HENRIETTE.

M. Lucien de Grandpré... je le connais...

LÉON.

Vous...

HENRIETTE.

Oui... oh! de nom et de vue seulement. Un gentilhomme très-élégant, n'est-ce pas... l'air...

LÉON.

Fort impertinent...

HENRIETTE.

Mais du tout... l'air bienveillant, aimable, une tournure charmante, des manières...

LÉON.

Mon Dieu!... que d'éloges.

FAUVEL.

D'où le connaissez-vous donc si bien?

HENRIETTE.

Mais seulement pour l'avoir rencontré à Versailles... où on l'a nommé devant moi...

LÉON.

A Versailles... vous... vous étiez à Versailles?..

HENRIETTE.

Sans doute... Je venais d'y passer la semaine sainte dans un couvent dont une parente de mon bienfaiteur est la chanoinesse, et dès que les jours de retraite ont été passés, on m'a fait visiter la ville, le parc, le château...

LÉON.

Et c'est là que vous avez vu monsieur Lucien... un soir... à l'église... n'est-ce pas?

HENRIETTE, *étonnée.*

A l'église!.. Je ne m'en souviens pas... Mais pourquoi me demandez-vous cela?...

LÉON.

Pourquoi?.. Mais... oh! c'est elle, c'est elle!..

FAUVEL.

Pourquoi ce trouble, mon ami?

LÉON, *bas.*

Sachez donc que là, tout à l'heure, ce Lucien nous parlait d'une gageure, d'une séduction promise pour dans quelques jours... d'un déshonneur juré à l'avance... et ce déshonneur est celui d'Henriette...

FAUVEL.

Grand Dieu!...

LÉON.

S'il la revoit, s'il la retrouve...

HENRIETTE.

Mais qu'avez-vous donc?

FAUVEL.

Rien... rien... mademoiselle.

HENRIETTE.

De grands secrets dont je ne dois pas être?...

FAUVEL.

Il faut partir... mon enfant...

LÉON.

Oui, partir à l'instant...

HENRIETTE.

A l'instant? mais c'est impossible...

FAUVEL.

Impossible?...

HENRIETTE.

La voiture n'est pas réparée...

FAUVEL.

C'est vrai...

LÉON.

Eh bien, il faudrait... Ah!... (*Bas à Louis, qui s'est étendu sur le divan.*) Louis, il te proposait une partie de chasse, n'attends pas qu'il revienne, va le trouver, pars avec lui, je t'en conjure! à l'instant...

LOUIS, *bas.*

Chasser à cheval... Allons donc!

LÉON, *bas.*

Mais va donc... (*Apercevant Lucien*). Ah!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN, *entrant.*

Tout est préparé.... (*Apercevant Henriette.*) Qu'ai-je vu.... elle ici...

LÉON, *à part.*

Il s'est troublé...

LUCIEN, *à part.*

Ah! ils la connaissent... (*Il détourne les yeux.*)

LÉON, *bas.*

Voyez, voyez, mon oncle, de quels yeux il la regarde...

FAUVEL, *étonné.*

Lui!... mais non.

LÉON.

Vous ne vous attendiez pas, monsieur, à rencontrer mademoiselle ici...

LUCIEN, *d'un air étonné.*

Mademoiselle... comment aurais-je pu m'y attendre? je n'ai jamais eu l'honneur...

LOUIS, *bas.*

Ce n'est pas elle...

LÉON.

Ce n'est pas la première fois cependant... que vous la rencontrez...

LUCIEN.

Moi... je vous demande pardon, monsieur...

LÉON, *bas.*

Mais cette jeune fille... de Versailles... le soir, à l'église...

LUCIEN.

A l'église !...

LOUIS.

Oui... celle... de votre... pari, enfin...

LUCIEN, *aux deux jeunes gens et bas.*

Ah! bon, bon! mais pas le moins du monde... Celle-ci est grande et l'autre est petite; celle-ci est brune et l'autre est blonde, entièrement blonde!

LOUIS.

Tu vois, tu vois bien!...

LUCIEN, *haut.*

D'ailleurs, si j'avais été assez heureux pour rencontrer une fois mademoiselle, elle est trop charmante pour qu'il m'eût été possible de l'oublier...

HENRIETTE.

Monsieur...

FAUVEL, *bas à Louis.*

Allons, allons, tu te trompais, te dis-je.....

LÉON.

Oh! non, non...

FAUVEL.

Tu es fou...

LÉON, *à part.*

Oh! ce sont eux qui sont aveugles. Je la sauverai malgré tous!...

LUCIEN.

Eh bien, puisque vous avez des hôtes, monsieur, notre partie de chasse ne peut avoir lieu... et je vous demande la permission de continuer ma route...

LÉON.

Il part!

LOUIS.

Vous nous quittez déjà...

LUCIEN, *avec intention.*

Oui, je veux arriver avant ce soir à ma terre de Gerville.

TOUS.

De Gerville...

FAUVEL.

Près du château de Charny.

LUCIEN, *à part.*

C'est là qu'ils la conduisent...

FAUVEL.

Au revoir donc, monsieur. Vous arriverez avant nous, car un accident à notre carrosse nous oblige...

LUCIEN.

En effet... j'ai vu là, en bas, une voiture à demi brisée... serait-ce...

FAUVEL.

Celle qui nous conduisait, et qu'il nous faut attendre.

LUCIEN.

A moins que vous n'acceptiez la mienne.

FAUVEL.

Monsieur...

LUCIEN.

Vous y serez fort à l'aise, moi je vous escorterai à cheval...

FAUVEL.

Je ne sais si je dois...

LÉON.

Non, monsieur, nous attendrons...

HENRIETTE.

Pourquoi donc... la nuit va bientôt venir et j'ai peur que mon bon ami Georges ne s'inquiète... Vous acceptez, n'est ce pas, monsieur Fauvel...

FAUVEL.

Soit, nous acceptons...

BLANQUET, *rentrant.*

Monsieur... monsieur... la cour est pleine d'une foule de gens...

LOUIS.

Une foule de gens...

BLANQUET, *bas.*

Ils disent que c'est un peu de vos créanciers...

LOUIS.

Déjà...

LUCIEN, *bas.*

Il faut partir... leur brûler la politesse... allons, hâtez-vous...

LOUIS.

Hâtez-vous... hâtez-vous... tenez les voilà... il est trop tard.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PLUSIEURS HOMMES.

PREMIER CRÉANCIER, *arrivant par la gauche.*

Monsieur sait ce qui nous amène...

LOUIS.

Parfaitement, monsieur...

SECOND CRÉANCIER, *arrivant par la droite.*

Et monsieur est prêt à nous suivre?

LUCIEN, *bas.*

Dites que oui...

LOUIS.

Mais... oui, messieurs...

LUCIEN, *bas à Louis.*

Maintenant passez par le petit escalier, montez le cheval que je vous proposais et partez. (*A Henriette.*) Mademoiselle... (*Il lui offre la main et sort avec elle par le fond, Fauvel et Léon les suivent.*)

LOUIS, *bas.*

Six lieues sur le trotteur... (*Haut.*) Mais je serai tué de fatigue.

TROISIÈME CRÉANCIER, *arrivant par le fond.*

Du tout, monsieur; nous avons en bas une excellente berline de voyage...

LOUIS.

Une bonne berline! diable...

BLANQUET, *bas.*

Le trotteur vous attend.

LOUIS.

Le trotteur! ma foi... j'aime mieux la berline... Messieurs, je suis à vous!... partons. (*Il est entouré de ses créanciers, et s'appuyant nonchalamment sur eux il se dispose à partir par le fond.*)

BLANQUET.

Bonne prison, monsieur. (*S'étendant sur le canapé les pieds en l'air et la tête en bas.*) Je vais donc pouvoir me reposer!

ACTE IV.

Une serre élégante faisant suite aux appartements de Camille, au château de Charny. Au lever du rideau, des jardiniers remplissent des vases de fleurs, sous la direction d'Henriette.

SCÈNE I.

HENRIETTE, GUILLAUME, *puis* LÉON.

HENRIETTE.

Renouvelez bien les fleurs dans les appartements.

GUILLAUME.

Soyez tranquille, mademoiselle, tout le château aura un air de fête. Dame! faut ça; car un premier anniversaire de mariage, c'est presque encore un jour de noces!

HENRIETTE.

Et mon ami Georges aime tant sa femme!

GUILLAUME.

C'est vrai qu'il la rend bien heureuse! lui qui est si vif que, s'il n'était pas notre maître, je dirais qu'il est colère; il ne dit pas à sa femme un mot plus haut que l'autre; quand la moutarde lui monte, c'est toujours sur d'autres que ça retombe!

HENRIETTE.

Pauvre ami! il souffre bien de cette violence, de ces emportements qu'il ne peut pas toujours maîtriser.

GUILLAUME.

Oh! c'est un bien bon maître! Le mois passé le père Grard, le palefrenier, avait mal sellé la jument grise; madame avait failli être renversée; quand monsieur a su ça, il a si bien secoué le père Grard qu'il lui a cassé le bras en trois morceaux. Eh bien! le lendemain, il est allé l'embrasser; il lui a porté une bourse pleine de louis d'or, et puis il lui a dit de si bonnes paroles avec ça, que le père Grard en pleurait et qu'il me répétait encore ce matin que monsieur pourrait lui casser l'autre bras... qu'il ne lui en voudrait pas. V'là quelqu'un! c'est madame, peut-être... non, c'est le neveu de monsieur Fauvel.

HENRIETTE.

Monsieur Léon.

HENRIETTE, *à Léon qui entre.*

Mais arrivez donc, monsieur; madame la baronne vous attendait avec une impatience... Guillaume, dites à la femme de cham-

bre d'aller annoncer monsieur Léon Fauvel qui arrive de Paris.

GUILLAUME.

Ça va être fait, mamzelle. Votre serviteur, monsieur Léon. Vous voilà ici tout à point pour la fête. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

LÉON, HENRIETTE.

LÉON, *après avoir salué profondément.*

Une fête !

HENRIETTE.

Oui ; mon bon ami Georges a voulu célébrer dignement l'anniversaire de son mariage... Vous paraissez bien fatigué.

LÉON.

J'avais hâte d'arriver, mademoiselle, je savais que j'étais attendu par madame de Charny. Lors de mon départ pour Paris, elle avait bien voulu me charger d'une mission dont le succès semblait être pour elle d'un grand prix...

HENRIETTE.

Et vous avez réussi ?

LÉON.

Je l'espère, mademoiselle.

HENRIETTE.

Tant mieux... on comptait bien sur votre retour pour aujourd'hui ; car on vous avait porté sur cette liste. (*Elle lui montre un papier.*)

LÉON, *le prenant.*

Cette liste ?...

HENRIETTE.

Contient les noms de toutes les personnes invitées au bal de ce soir.

LÉON, *qui a jeté les yeux sur la liste.*

Monsieur Lucien de Grandpré !... cet homme doit venir ici ?...

HENRIETTE.

Sans doute ; mon bon ami ne pouvait pas oublier l'obligeance avec laquelle, le mois passé, monsieur de Grandpré nous avait prêté son carrosse.

LÉON, *avec contrainte.*

Pendant mon voyage à Paris, monsieur de Grandpré s'est souvent présenté ici ?

HENRIETTE.

Pas une seule fois ; mais que vous a donc fait ce pauvre monsieur de Grandpré ?

LÉON.

Mademoiselle, pardonnez-moi les paroles que je vais vous dire, et surtout croyez à l'estime profonde et au dévouement sincère qui me les dictent.

HENRIETTE.

Mon Dieu ! de quel ton me dites-vous cela ? vous me faites peur.

LÉON.

Mademoiselle Henriette, vous êtes jeune, vous êtes belle... croyez-en les conseils d'un ami, d'un frère... de grands dangers vous menacent.

HENRIETTE.

Moi !

LÉON.

Des piéges sont tendus sous vos pas.

HENRIETTE.

Des piéges !

LÉON.

Méfiez-vous, mademoiselle, de ceux qui vous entoureront de leurs hommages...

HENRIETTE.

Vraiment !

LÉON.

Méfiez-vous de ceux qui vous diront que vous êtes belle !

HENRIETTE.

Alors il faut que je me méfie de vous ?...

LÉON.

De moi ?

HENRIETTE.

Sans doute. Vous me disiez précisément cela tout à l'heure.

LÉON.

Oh ! moi !... c'est l'intérêt le plus tendre ; c'est l'affection la plus pure qui me fait parler ainsi, tandis que ces hommes élégants, ces hommes de folies et de débauches ne voudraient que vous tromper et vous perdre. Pour cela, ils vous parleront d'amour ; ils tomberont à vos genoux. Ah ! alors, mademoiselle, fuyez ces hommes ; oh ! oui, mademoiselle, fuyez-les !

HENRIETTE.

Mais que pourrait contre moi un homme qui me serait indifférent ? Cet homme fût-il le plus séduisant, le plus dangereux, fût-il monsieur de Grandpré lui-même, cet homme ne pourrait égarer ni mon cœur ni ma raison, car je ne l'aime pas !

LÉON.

Vous ne l'aimez pas ! oh ! pardonnez-moi ; il n'y a qu'un instant, j'étais fou de terreur et de jalousie ; à présent, je suis fou de joie et de bonheur. (*Il tombe à genoux.*)

HENRIETTE, *après avoir tressailli fait un mouvement pour sortir.*

Ah !...

LÉON, *la retenant.*

Vous me quittez déjà ?

HENRIETTE.

Je suis vos conseils : « Si quelqu'un vous parle d'amour, s'il tombe à vos genoux, oh ! fuyez, mademoiselle, sauvez-vous ! » Je me sauve !

LÉON.

Que craignez-vous ? Ne me disiez-vous pas aussi tout à l'heure que monsieur de Grandpré lui-même ne pourrait égarer ni votre raison ni votre cœur ?

HENRIETTE.

Je n'aurais pas peur auprès de monsieur de Grandpré, parce que je ne l'aime pas... je resterais... oui, je resterais ; mais (*en souriant*) je me sauve.

LÉON, *la retenant encore.*

Oh ! vous êtes un ange ! Vous m'avez donc deviné ?

HENRIETTE.

Ce n'était pas bien difficile.

LÉON.

Eh bien ! oui, mademoiselle, je vous aime !

HENRIETTE.

Vous me dites cela à moi d'abord, c'est très-bien, il fallait commencer par là ; mais moi je ne puis dire je vous aime qu'à l'homme qui devra être mon mari ; et celui-là, c'est mon ami Georges qui doit me le désigner.

LÉON.

Sans doute ; vingt fois j'ai déjà voulu avouer mon secret à mon oncle, et le prier de venir demander votre main à monsieur de Charny ; mais à ce seul nom prononcé devant lui, je vois monsieur Fauvel se troubler et pâlir. Son regard sévère et triste arrête la parole sur mes lèvres, éteint l'espérance dans mon cœur.

GUILLAUME, *rentrant.*

Madame la baronne attend monsieur dans le petit salon. (*Il sort par la droite.*)

HENRIETTE.

Allez, mon ami ; moi je vais songer aux moyens de raccommoder monsieur Fauvel et monsieur Georges ; il faut qu'ils redeviennent amis, n'est-ce pas ? Il le faut absolument...

LÉON.

Vous êtes adorable ! (*Il sort.*)

SCÈNE III.

HENRIETTE, *puis* GEORGES.

HENRIETTE.

Justement, voici mon ami Georges.

GEORGES, *à la cantonade.*

Ma réponse, la voilà : qu'il aille au diable !

HENRIETTE.

Je crois qu'il est en colère. (*Allant au devant de lui.*) Bonjour, mon ami.

GEORGES.

Bonjour, petite ! (*Il froisse une lettre.*)

HENRIETTE.

Avez-vous donc reçu quelque nouvelle qui vous contrarie ?

GEORGES.

Je suis indigné. Hier, j'ai écrit à Fauvel pour l'inviter à mon bal ; de plus, comme il m'avait rendu tous ses comptes de gestion du domaine de Charny, j'avais joint à ma lettre un présent, un souvenir d'amitié. Voilà ce qu'il me répond : « Monsieur le baron, ie ne puis ni ne veux prendre part à vos fêtes. Je vous ren-

voie aussi le bijou que vous aviez cru devoir joindre à mes honoraires. Il s'adressait, dites-vous, à l'ami; je ne suis que votre notaire. »

HENRIETTE, *à part.*

Ah! ça va mal!

GEORGES.

Tu comprends qu'en lisant cet impertinent billet, j'ai été profondément blessé. Tu comprends enfin qu'il me faut une explication complète. Je voulais d'abord la lui demander par écrit; mais j'irai la chercher chez lui. Si elle n'est pas satisfaisante, lui et ses cartons, je jette tout par les fenêtres.

HENRIETTE.

Mon bon ami, je crois que vous ne ferez rien de tout cela.

GEORGES.

Comment tu veux...

HENRIETTE.

Je n'ai le droit de rien vouloir. Mais je désire que deux anciens amis ne deviennent pas d'irréconciliables adversaires. Je désire qu'aujourd'hui surtout rien ne vienne assombrir votre bonheur. Si vous me le permettiez, mon bon ami, j'écrirais, moi, à M. Fauvel.

GEORGES.

Toi!

HENRIETTE.

Je le prierais de venir ici tantôt. Blessé par vous, à votre insu, M. Fauvel souffre autant que vous peut-être de cette brouille qui n'est, j'en suis certaine, que le résultat d'un malentendu.

GEORGES.

Je te préviens qu'il faudra qu'il s'excuse d'abord de son insolente épître.

HENRIETTE.

Il faudra qu'il vienne à vous, qu'il vous tende la main... allons... (*Elle lui prend la main.*) Alors vous vous souviendrez qu'il fut votre ami, qu'il est triste et malheureux, et...

GEORGES.

Et...

HENRIETTE.

Et vous l'embrasserez, c'est convenu. Je vais écrire. (*A part.*) Allons! ça va mieux.

SCÈNE IV.

GEORGES, *puis* LUCIEN.

GEORGES.

Chère Henriette!... c'est mon bon ange que cet enfant!... Sans elle, j'allais provoquer Fauvel. J'allais lui faire peut-être un de ces affronts que le sang peut seul effacer... le sang... celui du major Gasc ne souille-t-il pas encore mes mains? Pauvre major!

UN VALET.

M. Lucien de Grandpré, de la part de S. A. R. le régent de France.

GEORGES.

Lucien de Grandpré!

LUCIEN.

Lui-même, pardieu!... embrassons-nous, mon très-cher!... Malepeste! mon brave Georges, tu as fait un beau chemin depuis notre dernière entrevue chez le digne Lazare; tu as si bien et si courageusement poursuivi la fortune qu'elle s'est à la fin laissé prendre. Elle est revenue à moi, la capricieuse, juste au moment où je croyais bien qu'elle allait me trahir. Bref, nous voilà riches tous les deux, et assez jeunes encore pour mener joyeuse et brillante vie. Tu sais que je viens égayer, animer ta lourde province. Nous allons être presque voisins.

GEORGES.

Vraiment?

LUCIEN.

J'ai acheté la terre de Gerville, à quelques lieues d'ici...

GEORGES.

Veux-tu déjà te retirer du monde?

LUCIEN.

Du tout. Pour vivre, moi, il me faut du bruit, de l'éclat.

GEORGES.

Et du scandale... Tu es donc toujours le même?

LUCIEN.

Pourquoi changerais-je puisqu'on a la bonté de me trouver bien comme je suis? Ah ça, tu n'as pas, j'espère, l'intention de t'enterrer ici. Nous allons te voir à Versailles.

GEORGES.

A Versailles!... je ne crois pas. J'y suis allé une fois depuis mon mariage. Ma femme avait voulu connaître la cour. Précisément il y avait réception chez le jeune roi. Je m'adressai au grand-maître des cérémonies pour être présenté. Je dois te l'avouer, mon ami, malgré mes services, malgré mes cinq blessures, je fus jugé de noblesse trop petite et trop récente pour avoir mes entrées à la cour. Au même instant, et devant moi, le grand-maître annonçait à un certain duc de Brévannes qu'il avait obtenu pour lui le cordon bleu, et qu'il aurait le jour même l'honneur de monter dans les carrosses de Sa Majesté. Sais-tu ce que c'était que ce duc de Brevannes?

LUCIEN.

Ma foi, non!

GEORGES.

Un mauvais gentillâtre du Poitou, qui, héritier d'une immense fortune, produit de rapines et d'usure, avait acheté du cardinal Dubois, à beaux et bons deniers comptant, et son titre de duc et son grand cordon, que j'étais vraiment tenté d'arracher à ce drôle... quitte à le lui payer au prix coûtant.

LUCIEN.

Une noblesse ainsi donnée à l'encan flétrit également et celui qui la vend, et celui qui l'achète; mais, grâces au ciel, tu cites là une exception. — A présent, mon cher Georges, tu n'aurais plus le légitime chagrin de voir le Brevannes prendre le pas sur toi. Aujourd'hui, toutes les portes du palais de Versailles s'ouvriraient désormais pour monsieur le duc et madame la duchesse de Charny.

GEORGES.

Que dis-tu?

LUCIEN.

Il y a deux jours, je prenais congé de S. A. R. le Régent: « Où donc allez-vous, monsieur de Grandpré? — Monseigneur, je » me rends à l'invitation d'un ancien ami, de monsieur le baron » de Charny.—Alors, reprit S. A. R., vous épargnerez un voyage » à M. de Souvré, et vous remettrez à monsieur de Charny ces » lettres patentes, par lesquelles il a plu à S. M. de reconnaître » ses bons et loyaux services en le nommant duc et pair du » royaume. »

GEORGES.

Duc et pair... moi!

LUCIEN.

Eh! mon Dieu! oui; ce que tu as vu accorder à la faveur, à l'argent, se donne cette fois au courage et au mérite. A vous, monsieur le duc, à vous, ces nobles parchemins!

GEORGES, *les lisant.*

Oui, duc et pair du royaume... Oh! je voudrais en vain contenir et te cacher ma joie; mais je te jure que c'est surtout en songeant à Camille, à ma femme, que je suis heureux. Je n'ai jamais eu d'ambition que pour elle! Tu n'as pas revu Camille depuis ton retour en France?... Je veux qu'elle reçoive de tes mains ces lettres-patentes qui la font à présent l'égale des plus grandes dames de France; ce sera donc avec un double plaisir que Camille te recevra. Je vais la prévenir et l'amener ici, avec madame de Brezolles, ta cousine, qui est venue passer quelques jours à Charny. (*En sortant.*) Duchesse! elle sera duchesse!...

SCÈNE V.

LUCIEN, *seul.*

C'est Camille que j'attends... Camille que je viens affronter... Le temps... la fortune... le bonheur... ont adouci... éteint peut-être sa haine; d'ailleurs, il fallait à tout prix avoir mes grandes entrées ici... ou renoncer à mes projets sur Henriette... Mes projets!... Après cette course en carrosse, après ces quelques heures passées auprès de cette charmante enfant... je m'étais senti pris de pitié pour tant de candeur et de naïveté... Pour la première fois... j'avais peur... et honte de ce que j'allais faire... Je retournai à Paris, je voulais me dégager... j'offris l'honneur de trois dames de la cour en échange de celui de la pauvre Henriette... les cruels furent inexorables... Le régent lui-même, sachant que celle que j'avais promis de perdre était à Charny, le régent ne m'a donné ces lettres patentes que pour me venir en aide, disait-il, et en déclarant qu'il était de moitié dans mon pari! Reculer n'était plus possible... Me voilà donc ici, entre la victime d'hier et celle de demain!

SCÈNE VI.

LUCIEN, BLANQUET, UN VALET.

LE VALET, *à Blanquet.*

Voici monsieur de Grandpré. (*Il sort.*)

LUCIEN, *à Blanquet.*

Que me veut ce garçon? Si je ne me trompe, tu es au service

de monsieur Louis?

BLANQUET.

C'est-à-dire, j'y étais : mais je n'ai pas pu y tenir ; j'ai quitté monsieur Louis pour entrer chez monsieur Christophe.

LUCIEN.

Mon cousin, le premier gourmand de France et de Navarre.

BLANQUET.

Il l'était, monsieur. C'était même sur sa réputation que je m'étais présenté chez lui. J'avais tant besoin de me remplumer. Je me disais : Je vais trouver là un ordinaire de chanoine, une table de prince. Hélas! monsieur, voyez mon guignon! Chez monsieur Louis, le paresseux, je mourais de fatigue; chez monsieur Christophe, le gourmand, je meurs de faim...

LUCIEN.

Allons donc!

BLANQUET.

Le jour de mon arrivée, juste, monsieur a fait venir son médecin, qui lui a déclaré qu'il était malade, très-malade, et qu'en conséquence il devait se mettre à la diète, sous peine de mort. « A la diète, s'écriait mon nouveau maître, à la diète! » C'était déchirant à entendre. Je ne me consolais qu'en regardant les bonnes choses qui étaient encore sur la table de monsieur, et qui allaient passer sur la nôtre. « Emportez tout ça, » me dit monsieur d'un ton qui me faisait venir les larmes aux yeux et l'eau à la bouche. Je me disposais à descendre tout à l'office : « Non pas, s'écrie monsieur avec rage ; non pas, jetez tout par les croisées, tout; je suis à la diète ! toute ma maison y sera ! »

LUCIEN, *riant*.

Ah ! ah ! ah ! ah! la bonne plaisanterie !

BLANQUET.

Depuis trois semaines, monsieur, nous sommes à l'eau de carotte et au bouillon de veau. Si le régime dure longtemps, je serai mort avant que monsieur soit guéri !

LUCIEN.

Pauvre garçon !... C'est à moi que ton maître t'envoie?

BLANQUET.

Oui, monsieur, pour vous remettre ce petit billet. (*Il le présente sur son chapeau.*)

LUCIEN.

Donne. (*Lisant.*) Mon cher Lucien, c'est demain que ton pari sera gagné ou perdu. Je serai demain soir à Gerville pour constater ton triomphe ou ta défaite. (*A part et avec regret.*) Demain ! oui, c'est demain !

BLANQUET.

Monsieur n'à pas de réponse à me donner?

LUCIEN.

Non, tu peux t'en aller; qu'as-tu donc?

BLANQUET, *qui chancelle.*

Oh ! rien, monsieur; je suis très-incommodé, voilà tout, et puis je pense au régime qui m'attend là-bas, à l'eau de...

LUCIEN.

En voudrais-tu changer?

BLANQUET, *avec joie.*

Oh ! monsieur! (*Avec transport.*) Oh! monsieur !!!

LUCIEN, *écrivant au crayon.*

Écoute... j'ai besoin d'envoyer quelqu'un de confiance à ma terre de Gerville pour porter ces quelques lignes à maître Chenu, mon intendant.

BLANQUET.

Chenu! mon prédécesseur chez monsieur Lazare?

LUCIEN.

Précisément... Veux-tu te charger de cette commission?... Veux-tu entrer tout à fait à mon service? Je n'ai emmené que quelques laquais à Gerville, et l'on trouvera facilement à t'employer.

BLANQUET.

Si je veux entrer chez monsieur, chez monsieur... qui a un sérail, à ce qu'on dit.

LUCIEN.

Un sérail ! quelle folie!... On vient... Prends ce papier, et pars pour Gerville.

BLANQUET.

Oui, monsieur. (*A part.*) Oh! je vais donc voir des odalisques! Oh! si monsieur pouvait me mettre aussi à son régime! (*Il sort par le fond, Henriette arrive par la droite.*)

SCÈNE VII.

LUCIEN, HENRIETTE.

HENRIETTE, *entrant vivement, une petite fleur à la main.*

Mon ami Georges, la chambre de madame de Brezolles est disposée et... Ah!

LUCIEN, *à part*

C'est elle !

HENRIETTE, *à part.*

M. de Grandpré... (*Haut.*) Pardon, monsieur... Je croyais trouver M. de Charny et...

LUCIEN.

Il me quitte et va revenir... Ne voulez-vous pas l'attendre?

HENRIETTE.

Avec... vous... non, monsieur... je ne peux pas.

LUCIEN.

Quel trouble!... Allons, tenez, avouez-le, mademoiselle, on vous a... fait peur de moi.

HENRIETTE, *vivement.*

Oui. (*Se reprenant.*) Non!...

LUCIEN.

J'en étais sûr... Suis-je donc si effrayant?...

HENRIETTE.

Je ne dis pas cela, mais...

LUCIEN.

Mais... vous partez... mademoiselle, vous partez laissant en mon pouvoir cette fleur qui vient de s'échapper de vos mains. (*Il la ramasse.*)

HENRIETTE, *vivement.*

Ah! rendez-la-moi, monsieur!

LUCIEN.

Que d'effroi dans ces beaux yeux-là.

HENRIETTE.

J'attends monsieur... que...

LUCIEN.

Que je vous aie rendu cette fleur... La voilà, mademoiselle; pour avoir été un moment sur mes lèvres... voyez... elle n'a rien perdu de sa fraîcheur et de son parfum... Reprenez-la... (*Henriette qui a pris la fleur la laisse tomber.*)

LUCIEN.

Vous la rejetez... parce que je l'ai touchée... Ce n'est plus de l'effroi... c'est de l'éloignement; c'est de la haine.

HENRIETTE.

Pardonnez-moi, monsieur.

LUCIEN.

Oui, oui, je vous pardonne, mon enfant; je sais trop bien quelle réputation on m'a faite... Vous craignez mon approche peut-être; évitez-moi, fuyez-moi, mademoiselle, car mon amitié seule est un danger; et c'est par intérêt pour vous que l'autre jour j'ai nié si fermement vous avoir rencontrée à Versailles.

HENRIETTE.

Ah! vous m'y aviez vue?

LUCIEN.

Oui, mademoiselle, et ce qui avait attiré sur vous mes regards, ce n'était ni votre candide maintien, ni votre beauté si pure; non, c'était une ressemblance étrange, merveilleuse, qui me trompe encore. C'est vraiment comme une apparition... En vous regardant, mademoiselle, je croirais à un miracle, si Dieu daignait encore en faire; je croirais que, soulevant le marbre d'une tombe, il me rend ma sœur.

HENRIETTE, *se rassurant.*

Votre sœur?

LUCIEN.

Pauvre jeune fille, elle avait votre âge... elle avait votre chaste beauté... C'est elle, c'est l'ange de mes premières années que je retrouve, que j'admire en vous... Eh bien, voyez comme je suis malheureux... Cette apparition qui trompant mes regrets me reporte à des joies éteintes, cette apparition va s'évanouir. Mais avant de vous éloigner (*ramassant la fleur*) vous reprendrez, n'est-ce pas, cette pauvre petite fleur, vous la reprendrez de mes mains, comme si elle vous venait d'un ami, d'un frère

HENRIETTE, *la reprenant.*

Oui, monsieur,

LUCIEN.

La voilà rassurée.

HENRIETTE, *souriant.*

J'ai dû vous paraître bien sotte; c'est que j'avais promis de vous éviter.

LUCIEN.

Vous aviez promis cela à monsieur Georges?

HENRIETTE.

Non.

LUCIEN.

A madame de Charny?

HENRIETTE.

Non.

LUCIEN.

A qui donc?

HENRIETTE, *hésitant.*

A quelqu'un... qui n'a pas le sens commun.

LUCIEN, *à part.*

Je comprends, j'ai un rival... tant mieux, il y aura lutte alors et je gagnerai mon pari.

HENRIETTE.

Voici mon ami Georges et madame de Charny.

LUCIEN, *à part.*

Camille!...

SCENE VIII.

LUCIEN, GEORGES, CAMILLE, SOPHIE, HENRIETTE.

SOPHIE, *entrant avec Camille et Georges.*

Duchesse! est-il possible!

GEORGES.

Oui, madame, et je vous présente l'envoyé de monseigneur le régent.

LUCIEN.

Permettez-moi, madame, de m'acquitter de cet heureux message. (*Il lui remet le parchemin.*)

CAMILLE, *avec un calme affecté.*

Si son altesse royale n'avait pas jeté les yeux sur vous, monsieur de Grandpré, si elle ne vous avait pas fait un devoir de cette visite, nous ne vous aurions pas vu, je pense, au château de Charny.

GEORGES, *se méprenant et à Lucien.*

Ah! ceci est un reproche.

SOPHIE, *à part.*

Elle le hait comme elle le haïssait autrefois. (*Haut.*) Reçois mes félicitations, Camille... Etre la femme de Georges, posséder le plus beau domaine de la province, et porter une couronne au-dessus de ses armes... mais tu as tous les bonheurs à la fois!

GEORGES.

Ma Camille n'en est-elle pas digne?...

SOPHIE.

Oh! d'accord; mais cela n'en est pas moins merveilleux!

LUCIEN.

Ce qu'il y a de plus prodigieux peut-être, c'est que madame mérite si bien ce que la fortune fait pour elle, que personne ne songera, j'en suis sûr, à lui porter envie... n'est-ce pas, ma chère cousine?

SOPHIE.

Sans doute. (*Avec un soupir.*) Ainsi va le monde; je te protégeais autrefois, Camille; vous me protégerez aujourd'hui, ma belle duchesse. Je vais commencer par te demander un petit service... Tu as une fête, un bal ce soir... ton nouveau titre sera ta plus belle parure... Je puis donc t'emprunter quelques-uns de tes diamants. Je viens de m'apercevoir que, comme une folle, j'avais oublié mon écrin.

CAMILLE, *troublée.*

Mes diamants...

HENRIETTE.

Voulez-vous que j'aille les chercher?

CAMILLE.

Non, c'est inutile... je les ai envoyés à Paris; j'en fais changer la monture.

SOPHIE, *avec dépit.*

C'est juste. Quand mon cher oncle te léguait ces diamants, il ne pensait pas qu'un jour viendrait où ils ne seraient plus dignes de sa filleule. Il est déjà tard... ma toilette a besoin d'un dernier coup d'œil... je ne veux pas te laisser tous les avantages.

GEORGES.

Henriette, tu as dû donner les ordres nécessaires pour qu'un appartement fût réservé à madame?

HENRIETTE.

Oui, mon ami.

SOPHIE, *à Camille.*

C'est mademoiselle qui donne des ordres ici. Ah! je ne suis pas duchesse... mais je commande seule chez moi.

HENRIETTE.

Si vous le voulez bien, madame, je vais vous conduire...

SOPHIE.

Mille remercîments, mademoiselle. (*Bas à Lucien.*) Savez-vous au juste ce qu'est cette petite ici?

LUCIEN.

Je sais qu'elle est charmante, voilà tout.

SOPHIE.

Ah! vous trouvez toutes les femmes jolies, vous.

LUCIEN, *à part et après avoir jeté un coup d'œil sur Sophie.*

Non pas!

SOPHIE, *à part.*

Il n'y a pas de bonheur parfait dans ce monde; quelque chose doit troubler celui de Camille... et cette jeune fille peut-être...

SCÈNE IX.

Les MÊMES, LAZARE, UN VALET.

LAZARE, *repoussant le valet.*

Allons donc, imbécile, est-ce qu'on m'annonce, moi?

TOUS.

M. Lazare!...

CAMILLE.

Mon père!...

SOPHIE.

Ce cher M. Lazare, il ne pouvait manquer à la fête...

LAZARE, *jetant son chapeau sur un banc de jardin.*

Ah! il y a une fête ici? oui, oui, il y a bien de quoi se réjouir, en vérité!

SOPHIE.

Heureux père, vous venez embrasser, féliciter votre fille...

LAZARE.

Oui, oui, je viens lui faire mes compliments... mais en particulier, si vous le voulez bien.

SOPHIE.

Nous nous retirons. Votre main, Lucien.

LAZARE.

Lucien!... ici...

SOPHIE.

Oh! par exemple, mon cher monsieur Lazare, il faut absolument changer votre tailleur et votre habit surtout.

LAZARE.

Mon habit... il n'y a que dix-sept ans que je le porte.

SOPHIE.

Songez qu'à présent vous devez faire honneur à la duché-pairie de vos enfants. Eh bien, Lucien! (*Elle sort avec Lucien et Henriette.*)

SCENE X.

CAMILLE, LAZARE, GEORGES.

LAZARE.

Hum!... changer mon tailleur.

GEORGES.

Vous n'attachez aucune importance, je suppose, aux paroles d'une femme qui cache mal l'envie qui la ronge à la vue de notre bonheur.

LAZARE.

Non, certes, je ne changerai rien à mes habitudes. Je devrai redoubler d'économie, au contraire, afin de pouvoir réparer un jour toutes vos folies. J'arrive de Paris, j'y ai vu votre frère, Camille, et j'ai appris par lui...

GEORGES.

Que le cardinal-ministre...

LAZARE.

Vous avait fait duc et pair. Oh! il a bien fait les choses. Mais qu'il vous fasse prince, et vous êtes ruiné.

CAMILLE, *à part.*

Mon Dieu! saurait-il?...

GEORGES.

Je ne vous comprends pas.

LAZARE.

Que l'orgueil fût monté à la tête de ma fille au point de la rendre folle, je l'aurais compris... Mais vous, Georges, vous que je croyais un homme raisonnable!... Tenez, vous mériteriez tous les deux que là, tout à l'heure, en présence de ce mauvais sujet de Lucien et de cette vipère de Sophie, je dise tout haut ce que vous coûte votre duché-pairie.

CAMILLE.

Par pitié, mon père, taisez-vous!

GEORGES.

Je vais vous le dire, monsieur... Vingt ans d'honorables services, et le plus pur de mon sang versé pour mon pays!

LAZARE.

Allons donc! gardez pour d'autres ces grandes phrases et ces beaux sentiments... Votre titre vous coûte clair et net cent mille écus.

GEORGES.

Cent mille écus!

LAZARE.

Tout autant!...

GEORGES.

Quiconque a dit cela en a menti!

LAZARE.

Jour de Dieu! mon gendre, je le dis, je le répète et je le soutiens. Tant pis si cela vous fâche!

GEORGES.

Mais parlez donc, Camille... car à votre père... je ne puis plus répondre... mais parlez donc!...

CAMILLE.

Mon père a dit la vérité!

GEORGES.

C'est impossible!... Qui donc alors a passé ce honteux marché?

CAMILLE.

Moi!

LAZARE.

Belle affaire que tu as faite là!

GEORGES.

Vous!...

LAZARE.

Et pour en arriver là, elle a vendu ses diamants, elle a engagé le présent, l'avenir...

CAMILLE.

Ces diamants étaient à moi, j'en ai pu disposer... Je voulais pour mon mari le premier rang, parce que je sentais que c'était là sa place. Je n'ai consulté que ma tendresse... Pouvez-vous, Georges, me reprocher ce que j'ai fait?

GEORGES.

Votre tendresse... dites donc plutôt votre orgueil, votre insatiable orgueil. Vous avez voulu retourner à Versailles, vous avez voulu à tout prix vous faire ouvrir ces portes qui étaient restées fermées pour vous... Oui... c'est cela... Ainsi ce titre... dont je me parais niaisement, c'était le prix d'un écrin de femme. Mais ce misérable marché sera rompu, entendez-vous!

CAMILLE.

Cela ne se peut pas!

GEORGES.

Si j'avais la lâcheté de le ratifier par mon silence, savez-vous ce que j'entendrais murmurer dans ces galeries de Versailles où j'allais me laisser entraîner, ce que je disais moi-même tout à l'heure encore de monsieur de Brévannes: « Honte et mépris » sur le riche qui paye ses titres avec son or et non avec son » sang! » Oh! je déchirerai ce parchemin, vous dis-je... Une noblesse vendue n'élève pas, madame, elle déshonore!...

LAZARE.

A quoi bon déchirer cela? on ne vous rendra pas votre argent.

CAMILLE.

Quelques instants de réflexion rappelleront votre calme, Georges... et vous comprendrez que ce que j'ai fait... vous ne pouvez plus le défaire.

GEORGES.

Oh! ne me dites pas, Camille, que c'est vous qui avez fait cela. Ne voyez-vous pas que ma colère, qui ne peut éclater, m'étouffe et me tuera!

CAMILLE.

Georges!

GEORGES.

Mais... vous n'avez pu agir seule... il a fallu courir... solliciter...

LAZARE.

Certes! on s'est encore fait prier pour prendre vos écus!

GEORGES.

Qui vous est venu en aide?

LAZARE.

Parbleu! mon fils qu'on a fait sortir de prison pour cette belle équipée... puis monsieur Léon.

GEORGES.

Le neveu de Fauvel... de Fauvel qui m'écrivait si insolemment ce matin!...

UN VALET, *annonçant.*

Monsieur Léon Fauvel!

GEORGES.

Lui... qu'il vienne... qu'il vienne!...

CAMILLE.

Georges, en présence de vos gens, par respect pour vous-même... (*Au valet.*) Monsieur ne peut recevoir...

GEORGES.

Je commande seul ici, madame... Annoncez à monsieur Léon que je l'attends!

CAMILLE.

Qu'allez-vous lui dire?

GEORGES.

Ce que je ne pouvais dire ni à un vieillard ni à une femme!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LÉON.

LÉON.

Permettez-moi, monsieur le duc, de joindre mes félicitations à celles de vos amis...

LAZARE.

Il choisit bien son moment!

GEORGES, *à Camille qui veut le retenir.*

Laissez-moi, madame, laissez-moi! (*A Léon.*) Quelques mots seulement, monsieur... Soyez bref et soyez sincère!...

LÉON.

Ce ton!...

GEORGES.

Est celui qu'il me convient de prendre; permis à vous tout à l'heure de vous en offenser... On m'a dit que vous aviez sollicité, marchandé... obtenu ce titre que vous me donnez, et qui, sur vos lèvres, n'est qu'une amère raillerie.

CAMILLE.

Georges, je vous atteste que monsieur Léon ignorait...

LÉON.

Monsieur, je ne vous comprends pas.

GEORGES.

Vous ne comprenez pas mon indignation; c'est juste... vous me croyez votre complice. Il faut donc que je vous prouve, à vous d'abord, puis à tout le monde, que j'étais étranger à l'infâme marché dont vous vous êtes fait l'habile négociateur... il faut qu'il soit bien évident que celui qui s'est servi de mon nom pour le déshonorer m'a fait le plus sanglant outrage.

LÉON.

Monsieur...

GEORGES.

Cet outrage... c'est de vous que je l'ai reçu, c'est vous qui m'avez cru assez lâche pour me parer d'une dignité payée à prix d'or... De cette injure, monsieur, je veux satisfaction et vengeance.

CAMILLE.

Vous êtes en délire, Georges!

LAZARE, *bas à Léon.*

Ne répondez pas... laissez passer l'orage!

LÉON, *s'avançant.*

Ne pas répondre...

GEORGES.

Ah! vous me comprenez maintenant; vous sentez que je veux cette satisfaction publique, éclatante, pour que chacun ne se croie pas le droit de m'insulter comme l'a fait tout à l'heure ce Fauvel.

LÉON, *avec force.*

Mon oncle!

GEORGES.

Oui, votre oncle... dont je serais allé châtier l'insolence si je ne vous avais trouvé sur ma route.

CAMILLE.

Léon, par pitié!

LÉON, *avec indignation.*

Pardonnez-moi, madame; mais le nom de mon second père vient d'être prononcé avec l'accent de la haine et du mépris...

GEORGES, *avec joie.*

Ah! enfin!

CAMILLE.

Georges, vous m'entendrez... je braverai, s'il le faut, votre aveugle fureur... Ce bras qui se lève me renversera avant d'atteindre ce jeune homme.

GEORGES, *repoussant Camille.*

Injure pour injure... Léon, vous m'avez frappé au cœur, je vous frappe au visage. (*Il lui jette son gant à la figure.*)

LÉON, *avec colère.*

Monsieur!...

SCENE XII.

LES MÊMES, FAUVEL.

FAUVEL, *se plaçant entre Georges et Léon.*

Pas devant moi, monsieur!

TOUS.

Fauvel!

LÉON.

Monsieur de Charny, cette réparation que vous exigiez pour une offense inconnue, imaginaire, c'est moi maintenant, moi qui vous la demande.

GEORGES.

Oh! vous l'aurez!

FAUVEL.

Vous m'entendrez d'abord, monsieur Georges.

CAMILLE, *à Fauvel.*

Ah! monsieur, une fatale erreur a tout causé!

FAUVEL.

Veuillez, madame, me laisser seul avec monsieur Georges.... Monsieur Lazare, emmenez Léon.

LAZARE.

Oui, c'est cela... Venez, mon ami!... je vous en prie.

SCENE XIII.

GEORGES, FAUVEL.

GEORGES.

En vérité, monsieur, j'admire votre calme...Vous devez pourtant me connaître assez pour savoir que je ne retire jamais une de mes paroles.

FAUVEL.

Vous ne vous battrez pas. .

GEORGES.

Je me battrai...

FAUVEL.

Un nom suffira pour faire tomber et vos armes et votre colère...

GEORGES.

Quel nom?

FAUVEL.

Celui du major Gasc!

GEORGES.

Gasc!... ah! quel souvenir réveillez-vous!

FAUVEL.

Celui d'un homme qui avait été votre ami, votre frère. Il allait quitter Madras, pour revenir en France, à Paris où l'attendaient une femme à laquelle il devait rendre l'honneur, un fils auquel il devait donner un nom, et la veille du jour fixé pour son départ, pour la cause la plus légère, la plus folle... vous l'avez provoqué, vous... la pensée de celle qu'il aimait, la pensée de son fils surtout donnait au major Gasc la patience et le calme... Cette patience, ce calme, irritèrent encore votre fureur insensée, et vous fîtes au major une de ces insultes qui ne s'effacent que dans le sang... Une heure après, il expirait en vous maudissant!

GEORGES.

Oh! non, car il avait vu mon désespoir, car sa main que je baignais de mes larmes... serrait ma main... Je te pardonne, me disait-il; mais... ma Pauline, mon fils, te pardonneront-ils?... Ma vie, c'était leur vie... c'était leur honneur surtout... et tu m'as tué!... A cette femme, à cet enfant, m'écriai-je, je consacrerai tous les jours, tous les biens que Dieu me donnera... Cette femme sera ma sœur, cet enfant sera mon fils!... et je lui demandais avec des sanglots le nom, la demeure de cette femme... mais, hélas! Gasc voulut en vain prononcer ce nom... la mort l'éteignit sur ses lèvres... Dieu ne m'avait pas pardonné, il me refusait la consolation de réparer mon crime.

FAUVEL.

Ce nom, je vais vous le dire, moi.

GEORGES.

Toi!

FAUVEL.

La jeune femme qui avait eu foi dans les serments du major, et que l'espérance de son retour faisait seule vivre, cette jeune femme est morte en me léguant son fils... cette jeune femme se nommait Pauline Fauvel, c'était ma sœur!

GEORGES.

Ta sœur... oh! mon Dieu!... et le fils... le fils du major!...

FAUVEL

C'est celui que vous insultiez tout à l'heure... c'est lui que vous voulez tuer, comme vous avez déjà tué son père!

GEORGES.

Lui!... lui!... mon Dieu!...

SCENE XIV.

LES MÊMES, LEON, LUCIEN, *puis* HENRIETTE *et* SOPHIE.

LÉON, *à Fauvel.*

Pardonnez-moi, monsieur, si devant vous je fais entendre des paroles de provocation... mais vous m'avez appris à faire respecter le nom que je porte!

GEORGES, *à part.*

Malheur!

FAUVEL, *à part.*

Voilà ce que je redoutais!

LÉON.

Monsieur, j'ai prié monsieur Lucien de Grandpré de vouloir bien être mon témoin, et je viens vous demander quelles seront vos armes.

GEORGES, *se contenant à peine.*

Des armes contre... contre vous, Léon?

SOPHIE, *qui est entrée avec Henriette.*

Un duel... avec Georges... Ce jeune homme est perdu!

HENRIETTE.

Perdu... Oh! non. (*Courant à Georges.*) Vous ne le tuerez pas, car je l'aime!

GEORGES, *avec joie.*

Tu l'aimes... toi, mon Henriette... (*Il l'embrasse.*) Tu l'aimes! oh! rassure-toi, je ne me battrai pas.

SOPHIE.

Ah! bah!

LUCIEN.

Alors, monsieur le duc, vous reconnaissez que vous avez eu tous les torts?

GEORGES.

Je le reconnais.

SOPHIE, *à part.*

Est-ce bien Georges que j'entends?

LÉON.

Monsieur le duc, je ne suis pas un spadassin... vous savez si j'ai cherché cette funeste querelle... mais il est de ces affronts qu'un désaveu même ne suffit pas à racheter... (*Il montre le gant de Georges qui est resté à terre.*) Ce gant est le vôtre, et ce gant m'a frappé au visage!... nous nous battrons, monsieur!

FAUVEL.

Léon!

GEORGES.

Eh bien, si moi, vieux soldat, je vous dis à vous, un enfant, que je me répens et que je vous demande pardon .. si je vous supplie de racheter votre honneur au prix du mien, si je m'incline, si je m'humilie devant vous.

LÉON.

Que dites-vous?

GEORGES.

Je dis... je dis que ce gant a touché votre front... eh bien! (*le ramassant*) eh bien, tenez, le voilà... rendez insulte pour insulte. (*Se mettant presque à genoux.*) Frappez-moi, j'attends...

LÉON.

Oh! monsieur, monsieur...

FAUVEL.

Oh! c'en est trop, Léon; quand un homme comme Georges s'humilie ainsi, Léon, on le relève et on l'embrasse. (*Il les jette dans les bras l'un de l'autre.*)

GEORGES, *couvrant Léon de caresses.*

Oh! pardonnez-moi, mon enfant, pardonnez-moi!

SCENE XV.

LES MÊMES, CAMILLE, LAZARE.

CAMILLE, *au fond.*

Que vois-je!

LAZARE.

Que parlait-on de duel?

LUCIEN.

L'affaire est arrangée.

SOPHIE, *à demi-voix et avec intention.*

Il a suffi d'un mot de mademoiselle Henriette pour faire tomber toute la colère de M. Georges.

CAMILLE.

Je n'avais rien obtenu, moi.

SOPHIE, *bas.*

Oh toi, tu n'es que sa femme.

ACTE V.

Un salon boudoir au château de Charny. Lucien est près d'une table en train d'écrire. Sophie est assise de l'autre côté sur le canapé.

SCÈNE I.

SOPHIE, LUCIEN, *puis* UN VALET.

SOPHIE.

Croyez-vous à ce mariage d'Henriette et de M. Léon, Lucien?

LUCIEN, *écrivant.*

Moi, ma chère cousine, je crois à tous les mariages.

SOPHIE.

Vraiment! et pourquoi cela?

LUCIEN.

Parce que je crois à la confiance de tous les hommes et à la vertu de toutes les femmes.

SOPHIE, *à part.*

Avec le caractère violent, emporté, de Georges, un pareil changement est bien extraordinaire.

LUCIEN, *à part.*

Ce projet de mariage ne me permet plus d'hésiter. Dans une heure, Chenu sera avec ma voiture et deux de mes gens dans le petit bois... ils attendront là mes ordres, j'ai bien étudié les localités, le pavillon qu'habite Henriette est justement assez éloigné pour...

SOPHIE.

En vérité, Lucien, vous mentez à votre réputation de galanterie. Avez-vous donc oublié déjà que j'étais auprès de vous?

LUCIEN.

O ma chère Sophie, vous êtes bien injuste... tenez, depuis que je suis là à réfléchir, je ne pense qu'à vous.

SOPHIE.

A moi!

LUCIEN, *à part.*

J'ai une heure à perdre. (*Allant à elle.*) Je me demandais comment Georges, aimé de vous, avait pu donner la préférence à Camille.

SOPHIE.

Mais vous, mon cher cousin, n'avez-vous pas adoré la même idole.

LUCIEN.

Aimer Camille, moi?

SOPHIE.

Votre amour fut assez mal accueilli, je le sais, et vous êtes allé chercher au bout du monde des consolations...

LUCIEN.

Que j'aurais pu trouver moins loin peut-être.

SOPHIE.

Lucien, vous vous croyez encore à Versailles.

LUCIEN.

Par exemple... près de vous, ma belle cousine.

SOPHIE.

Bon! quelle plaisanterie!

LUCIEN.

Pourquoi donc? pourquoi donc?

SOPHIE.

Au fait, savez-vous que s'il nous arrivait un jour de nous marier...

LUCIEN.

Hein!

SOPHIE.

Il y aurait bien des gens désolés, bien des gens que cela rendrait malheureux.

LUCIEN.

(*Haut.*) Oh! oui! (*Bas.*) Moi d'abord

SOPHIE.

Il serait singulier que la fantaisie nous en prît.

LUCIEN.

Très-singulier. (*A part.*) Mais ça ne me prendra pas.

SOPHIE.

Vous avez là une délicieuse bague.

LUCIEN.

Ce brillant?... oui, il est d'assez bon goût.

SOPHIE.

Il vous vient d'une femme, n'est-ce pas?

UN VALET.

Pardon, monsieur, un homme disant appartenir à M. de Grandpré est là et je...

LUCIEN, *à part.*

C'est Chenu. (*Haut.*) Bien. (*Prenant son chapeau.*) Ma chère Sophie, nous reprendrons tout à l'heure cet entretien... A tantôt, ma toute bonne, à tantôt. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

SOPHIE, *seule.*

Lui aussi était aux pieds de Camille, de Camille à laquelle le ciel a donné tous les triomphes, tous les bonheurs... Ah! si j'en crois ma haine pourtant, je me vengerai de ces triomphes. Oui, pour avoir un si grand empire sur Georges, Henriette n'est pas ce que tout le monde croit ici.

SCÈNE III.

CAMILLE, SOPHIE.

CAMILLE.

Tu es seule, Sophie?

SOPHIE.

Oui, tout le monde est monté chez ton mari; on dresse le le contrat d'Henriette et de Léon... et je m'étonne qu'on ne t'aie pas appelée, consultée.

CAMILLE.

Pourquoi? Henriette est une étrangère pour moi... Recueillie par Georges... il a seul à s'occuper de son sort.

SOPHIE.

Hum!... es-tu bien certaine qu'Henriette soit une étrangère pour tout le monde ici?

CAMILLE.

Que veux-tu dire?

SOPHIE.

Comment! depuis un an tu ne vois pas ce que j'ai vu, moi qui ne suis arrivée que d'hier... Malgré tes larmes, tes supplications, Georges insulte, provoque monsieur Léon; tu m'as dit toi-même que dans sa fureur il l'aurait tué sous tes yeux... Tu n'avais rien obtenu, toi, sa femme... sa femme adorée... Henriette... une étrangère, paraît, Georges s'apaise; elle prie, il pardonne... Que dis-je, il s'excuse... il s'humilie... lui... Georges!!! Et aujourd'hui! il appelle son ami l'homme dont il avait juré la mort... N'est-ce pas là ce qui se passe?

CAMILLE.

En effet! c'est étrange...

SOPHIE.

C'est incroyable... si Henriette n'est que l'enfant d'un ancien compagnon d'armes... mais...

CAMILLE.

Mais, enfin, que supposes-tu?

SOPHIE.

Je ne suppose pas, j'affirme que cette Henriette n'est pas ce que tu crois, ou plutôt ce que tu feins de croire... Ne l'ai-je pas vue hier donner des ordres chez toi... Ne l'ai-je pas vue obtenir d'un mot, d'un regard, ce qu'on t'avait à toi brutalement refusé... J'en suis convaincue, Henriette a sur le cœur de Georges des droits plus sacrés que les tiens.

CAMILLE.

Plus sacrés!...

SOPHIE.

Sans doute... Avant d'être époux, Georges était père... et dans ses affections la première place n'est pas pour toi, mais pour sa fille.

CAMILLE.

Sa fille! Oh! tais-toi, tais-toi!

SOPHIE.

Camille... tu ne peux pas suspecter...

CAMILLE.

Oh! tu n'as plus, n'est-ce pas, de douleur à éveiller, d'illusions à détruire... Par pitié, Sophie, laisse-moi, laisse-moi.

SOPHIE, *à part.*

Georges, Camille, je ne vous laisserai plus maintenant que les apparences du bonheur. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

CAMILLE, *seule.*

Georges... que je croyais l'honneur même... Georges... oh! quand je me cachais, moi, pour pleurer ma fille... lui, mon mari, il avait la sienne près de lui, sous mon toit... Ah! ma fille morte, n'est-elle pas un parjure aussi bien que sa fille vivante? Et il m'a pardonné, à moi; la veille de notre mariage... Une lettre baignée de mes larmes lui a tout révélé... Eh bien, noble et généreux, Georges ne m'a jamais parlé de cette lettre... Jamais une parole de reproche n'est sortie de ses lèvres... Oh! non, point d'éclat. Georges, je me tairai... Henriette, je ne troublerai pas tes doux rêves de fiancée, et quand tu t'agenouilleras au pied de l'autel, je demanderai pour toi les longs jours et le bonheur refusés à mon enfant. (*Camille tombe sur un fauteuil et ne voit pas Henriette qui entre vivement, et qui, à la vue de Camille, s'arrête et semble hésiter.*)

SCÈNE V.

CAMILLE, HENRIETTE, *puis* LAZARE *et* CHENU.

HENRIETTE, *sans être vue de Camille.*

La voilà!... Va trouver Camille, m'a dit mon ami Georges... elle est généreuse et bonne... elle ne refusera pas de servir de mère à la pauvre orpheline... J'arrivais pleine d'espoir... et maintenant j'hésite, je tremble...

LAZARE, *à la cantonade.*

Viens çà, maître drôle, viens çà!

HENRIETTE, *effrayée.*

Quelqu'un!... (*Elle se jette dans un boudoir à gauche.*) Oh! plus tard, plus tard!

CAMILLE, *se levant.*

La voix de mon père!

LAZARE, *entrant par le fond et tirant Chenu par les oreilles.*

Oh! tu ne m'échapperas pas...

CHENU.

Mais lâchez-moi donc, monsieur... j'ai cet endroit-là fort sensible.

CAMILLE.

Pourquoi ce bruit, mon père... et quel est cet homme?

LAZARE.

Cet homme... tu ne le reconnais donc pas?.. C'est Chenu, mon ancien domestique... qui m'avait quitté soi-disant pour aller vivre en honnête homme... le fripon!... Tout à l'heure je me promenais dans le parc, et sous les fenêtres du pavillon habité par Henriette, à demi caché par la charmille, j'ai découvert et reconnu ce pendard, qui voulait sans doute voler Georges comme il m'a volé, moi... Oh! tu ne t'en iras pas... Réponds-moi, qu'est devenu l'argent que je t'envoyais tous les ans, pour en faire l'usage que tu sais bien?

CHENU.

Ma foi, monsieur, cet argent n'ayant plus de destination... je le gardais.

LAZARE.

Ah! tu le gardais... mais tu me volais... misérable... Tu es témoin qu'il a avoué, confessé qu'il me volait... Ah! je te ferai tout restituer, tout... capital et intérêts.

CHENU.

Me faire restituer... moi... Je vous en défie bien.

CAMILLE.

Mon père... un pareil débat... chez moi... abandonnez plutôt cet argent...

LAZARE.

Je n'abandonnerai rien du tout... la justice te fera bien rendre gorge.

CHENU.

La justice... allons donc... vous oubliez qu'elle est très-curieuse et que je suis très-bavard quand je m'y mets.

LAZARE.

Que diras-tu, sinon que tu es un fourbe, que tu m'as trompé, pillé, dévalisé pendant quatorze ans!

CHENU.

Du tout... Je dirai que j'ai gardé cet argent que vous me deviez.

LAZARE.

Que je te devais à toi, effronté coquin!

CAMILLE.

Mon père...

CHENU.

Oui... pour prix de ma discrétion... et si on me demande alors quel secret vous m'aviez donné à garder... je dirai...

LAZARE.

C'est bon... tais-toi.

CHENU.

Vous voyez donc bien... au lieu de restituer, je devrais vous faire un petit rappel, car... (*regardant Camille*) à présent ce que je sais... et surtout ce que je devine, vaut bien autre chose que les vingt écus par an que vous m'envoyiez pour porter aux Tilleuls.

CAMILLE.

Aux Tilleuls!...

CHENU.

Ah! madame est aussi dans la confidence; je m'en doutais.

LAZARE.

Oui, c'est ce malheureux que j'avais chargé de payer à la veuve Mathurin Lemonnier...

CHENU.

La pension de la petite...

LAZARE.

Chut!

CAMILLE.

Oh! parlez, mon ami... à moi... vous pouvez tout dire... Cet enfant, ce pauvre enfant... vous l'avez vu?

LAZARE.

Prends garde...

CHENU.

Une fois seulement... la deuxième année, je n'ai plus trouvé personne... à la place de la chaumière il n'y avait que des poutres brûlées, des pans de murs renversés... l'incendie avait passé par là.

LAZARE.

Nous savons cela.

CHENU.

Oh! vous ne savez pas tout... Quand je suis retourné aux Tilleuls... j'ai fait causer les paysans... et ils m'ont assuré...

CAMILLE *et* LAZARE.

Quoi donc?

CHENU.

Les paysans m'ont assuré que lorsqu'ils avaient fouillé les décombres, ils avaient bien reconnu le corps de la veuve Mathurin, mais qu'ils avaient inutilement cherché celui de l'enfant.

CAMILLE.

O mon Dieu!

CHENU.

Et qu'il était possible...

CAMILLE.

Qu'on l'eût sauvé.

LAZARE.

Quel conte!... La lettre que j'ai reçue ne dit pas un mot de cela... C'est une nouvelle fourberie pour nous tirer de l'argent.

CAMILLE.

De l'argent... tiens... en voilà... en voilà... continue... Avait-on quelque doute... quelque indice... parle... mais parle donc!

CHENU.

Si j'avais su que ça intéressât tant madame, je me serais informé mieux que je ne l'ai fait... et peut-être...

CAMILLE.

Demain... ce soir... tout à l'heure, je partirai pour les Tilleuls. Toi, écoute de ton côté, va... cherche, interroge... et si tu me rapportes une trace de cet enfant, une trace quelque faible qu'elle soit... je te donnerai tout ce que tu me demanderas.

LAZARE.

Quelle extravagance, mon Dieu!

CHENU.

A la bonne heure, c'est parler cela... Je ne m'engage à rien... mais tout ce que je pourrai, madame, je le ferai... Vous payez assez généreusement pour être sûre d'être bien servie. (*Il sort.*)

LAZARE.

Mais tu ne connais pas ce drôle-là... il est capable de te ruiner.

CAMILLE.

Oh! ma fortune... ma vie... tout, à celui qui me rendrait ma fille. (*Bruit dans le boudoir à gauche.*)

LAZARE.

Hein? . n'a-tu pas entendu ?... le bruit venait de là... Il y a quelqu'un dans le boudoir... quelqu'un qui nous écoutait... quelqu'un qui peut te perdre, Camille. Attends, attends... (*Il court au boudoir, dont la porte s'ouvre. Henriette paraît sur le seuil.*)

SCENE VI.

CAMILLE, HENRIETTE, LAZARE.

CAMILLE, LAZARE.

Henriette !!

HENRIETTE.

Pardonnez-moi, madame... tout à l'heure je suis entrée dans ce boudoir... qui, vous le savez, n'a pas d'autre issue... et malgré moi...

CAMILLE.

Vous avez tout entendu.

HENRIETTE.

Oui... mais j'ai tout oublié...

CAMILLE, *se cachant le visage.*

Oh! mon secret... mon secret !...

HENRIETTE.

Restera là... madame, je vous le jure devant Dieu!

LAZARE.

Silence! on vient... Si c'était Georges!

CAMILLE.

Eh! mon père, Georges savait tout; mais, du moins, il le savait seul!

LAZARE, *avec effroi.*

Chut! Georges ne sait rien.

CAMILLE.

Mon Dieu!... ma lettre...

LAZARE.

Je l'ai brûlée... Si Georges l'avait connue, il aurait renoncé à toi, et je te voulais heureuse.

CAMILLE.

Ah! vous m'avez faite infâme.

LAZARE.

C'est lui... Vous comprenez à présent, mademoiselle, que Georges tuerait ma fille... si vous manquiez à votre serment!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GEORGES, LEON, FAUVEL, *puis* SOPHIE.

GEORGES.

Ma chère Camille, nous allions passer chez vous... Henriette, monsieur de Grandpré et madame de Brezolles ont promis de signer à ton contrat. Ils doivent être dans le grand salon... Va les chercher, mon enfant.

HENRIETTE, *regardant Camille.*

Oui, mon ami. (*A part.*) Pauvre femme! pauvre mère! (*On apporte les candelabres.*)

FAUVEL, *à Camille.*

Madame, dans ce contrat dicté par Georges... il est fait, par lui, de tels avantages aux futurs époux, que j'ai cru convenable de vous en soumettre les clauses.

CAMILLE.

Vous avez eu raison; monsieur, j'approuve tout ce que vous avez décidé. (*Bas à Lazare.*) Mon père... donnez les ordres nécessaires... Je veux partir ce soir même pour les Tilleuls.

LAZARE.

Quelle imprudence!

CAMILLE.

Je le veux.

SOPHIE, *amenée par Henriette.*

Je ne sais ce qu'est devenu mon beau cousin... il m'a brusquement quittée tout à l'heure.

LÉON.

La présence de monsieur de Grandpré était-elle donc indispensable?

SOPHIE.

Non, sans doute... et s'il ne s'élève pas d'autre obstacle que l'absence de Lucien. (*A part.*) Camille n'a donc pas parlé?

CAMILLE.

Si ma signature est nécessaire... je suis prête à la donner... mais, je vous en prie, hâtons-nous.

GEORGES.

Soit, mais il est un secret que mon Henriette doit connaître, un secret que je dois révéler à son mari avant la signature de ce contrat...

TOUS.

Un secret!... (*Les personnages sont ainsi placés: Lazare et Camille, à l'avant-scène à gauche, sont assis sur un divan; Sophie debout, appuyée sur le dossier du divan, est ainsi entre Lazare et Camille; Henriette est debout près de Georges, qui tient le milieu de la scène; Léon et Fauvel sont debout, à droite.*)

GEORGES.

Ecoute-moi, mon enfant, c'est un pénible aveu que je vais faire; mais je n'ai ni le droit ni le pouvoir de le retarder davantage.

HENRIETTE.

Un aveu... vous, mon second père, mon bienfaiteur...

GEORGES.

Attends... attends un peu. Et puisse tout à l'heure ta reconnaissance ne pas être moins vive, puisse la tendresse que tu me portes ne pas s'évanouir tout à coup.

SOPHIE.

Que signifie?...

GEORGES.

Je t'ai dit, mon enfant, je vous ai dit à tous qu'Henriette était la fille d'un compagnon d'armes, mort à Pondichéry... Je vous ai dit cela.. et je vous ai trompés. (*Mouvement.*) Non, tu ne m'as pas été léguée par un ami à son lit de mort, non, je n'avais pas sur toi les droits sacrés transmis par un père, ces droits... je les ai usurpés.

TOUS.

Comment!...

SOPHIE, *bas à Camille.*

Encore quelque nouvelle fable pour cacher la vérité.

LÉON.

Mais expliquez-vous, monsieur.

GEORGES.

Vous le savez, mes amis, tu le sais, toi, Camille, (*en disant ces mots, Georges passe devant Henriette, et se trouve ainsi entre celle-ci et Camille,*) lorsque je quittai la France, je partis le cœur brisé, car je laissais derrière moi tout mon bonheur... un bonheur que je n'espérais plus trouver au retour!... Pour gagner le bâtiment qui devait me transporter aux Indes, je voyageais à cheval et la nuit... Un soir, je cheminais indifférent à tout ce qui m'entourait, quand tout à coup la route s'éclaire... des cris de femme se font entendre... je relève la tête... A quelques pas de moi... une chaumière brûlait... des cris étouffés s'échappaient encore du foyer de l'incendie... La chaumière était éloignée du village, personne n'était donc là pour porter secours... Je m'élance... je pénètre au milieu de l'incendie... Bientôt je heurte du pied le corps d'une femme... je le soulève... ce n'était plus qu'un cadavre... Mais jugez de ma surprise; dans les bras de cette femme, cachée sous ses lourds vêtements et à l'abri de la flamme, j'aperçois un enfant...

TOUS.

Un enfant!...

GEORGES.

Oui, un enfant, que la courageuse victime avait ainsi protégée... Je le prends dans mes bras, je l'emporte...

SOPHIE.

Et cet enfant?

TOUS.

C'était?...

GEORGES.

C'était Henriette.

HENRIETTE.

Moi!

CAMILLE, *à Lazare.*

Mon père... mon père... cette chaumière en flammes... cet enfant...

LAZARE, *vivement, en s'apercevant que Sophie les examine.*

C'est très-intéressant!

GEORGES.

Mon premier mouvement fut de porter la pauvre petite fille au village que j'apercevais dans la vallée... Elle avait sans doute là des parents, des amis... Puis, la pensée me vint que cet incendie la laissait peut-être orpheline et sans ressources... La pauvre petite créature, dans son effroi, s'attachait convulsivement à moi et semblait me dire: ne m'abandonne pas. Elle n'a plus de famille, m'écriai-je, et moi ne serai-je pas bientôt comme elle, isolé, oublié dans ce monde!... Non, non, je te servirai de père, et tu seras l'enfant que Dieu me refuse...

HENRIETTE.

Mon père...

GEORGES, *l'embrassant.*

Toujours, n'est-ce pas, toujours?.. Alors, je t'enveloppai dans mon manteau; je continuai ma route, ou plutôt je dévorai la distance, car il me semblait qu'on allait me poursuivre pour me réclamer, me reprendre le trésor que je dérobais... Quand je suis

revenu en France il y a un an, j'aurais dû rechercher ta famille... Mais... pardonne-moi, mon enfant, je t'aimais trop pour me résoudre à me séparer de toi, à n'être plus rien dans tes affections... Dans ma tendresse égoïste, j'évitai même de prendre au retour la route que j'avais suivie lors de mon départ; je n'aurais point osé traverser avec toi le village des Tilleuls.

TOUS.

Des Tilleuls!

GEORGES, *passant à droite, et s'adressant à Fauvel et à Léon, laisse Henriette près de Camille, et ne peut voir ni leur trouble ni leur émotion.*

C'est là que j'ai trouvé, que j'ai sauvé Henriette, il y a seize ans.

CAMILLE, *voulant se lever.*

Ah!...

SOPHIE, *qui n'a rien perdu de tout ce qui s'est passé, et qui regarde toujours Lazare, Camille et Henriette.*

Qu'as-tu donc, Camille?

HENRIETTE, *courant à Camille.*

Mon Dieu!

LAZARE, *la retenant.*

Et votre serment?

HENRIETTE, *à demi-voix, chancelant.*

Elle... elle... ma mère!... (*Elle tombe dans les bras de Lazare.*)

LAZARE, *bas à Henriette.*

Taisez-vous... taisez-vous!...

CAMILLE, *repoussant Sophie, qui veut s'approcher.*

Ne voyez-vous pas que cette enfant se meurt?

GEORGES, LÉON.

Henriette!

CAMILLE, *les repoussant tous deux.*

Non, laissez-moi... laissez-moi la secourir... elle est à moi, entendez-vous!... à moi... puisqu'elle souffre... Henriette... mon enfant, reviens à toi... tu as une mère à présent.

SOPHIE, *à part.*

Une mère!!

LAZARE, *bas.*

Imprudente... Georges est là... et Sophie te regarde.

HENRIETTE, *se relevant avec effort.*

Une mère... non... non... je n'en ai pas... mais vous aurez pitié de la pauvre orpheline.

LAZARE, *bas.*

Bien, très-bien!

CAMILLE, *à part.*

Oh! généreuse enfant!

LÉON.

Chère Henriette!...

GEORGES.

Elle se soutient à peine... mon Dieu!...

HENRIETTE.

Oh! rassurez-vous, mon ami... tant d'émotions à la fois... ont épuisé mes forces... mais je me sens mieux déjà... Permettez-moi seulement de rentrer dans ma chambre.

CAMILLE.

Oh! je ne te quitte pas...

SOPHIE, *à part.*

C'est cela.

HENRIETTE, *bas.*

Prenez garde... nos pleurs nous trahiraient peut-être... (*Haut.*) Pardon, madame, laissez-moi me retirer; j'ai besoin d'être seule pour prier... oui, prier pour tous ceux que j'aime...

GEORGES.

Viens, viens, je vais t'accompagner jusqu'au pavillon. (*Il lui prend le bras.*)

CAMILLE.

Henriette... tu faiblis encore... tu souffres...

HENRIETTE, *s'efforçant de sourire.*

Non... non.. A demain, madame... à demain...

GEORGES, *à Camille.*

Merci de vos soins... merci...

HENRIETTE, *à part et en regardant Camille.*

Oh! que je suis heureuse, mon Dieu! que je suis heureuse! (*Elle sort avec Georges, Léon et Fauvel.*)

SCENE VIII.

SOPHIE, CAMILLE, LAZARE.

CAMILLE.

Oh! ne me retenez pas, mon père... je veux la suivre...

LAZARE, *bas et la retenant.*

Ne vois-tu pas que Sophie est restée?

SOPHIE, *à part et avec joie.*

Ce que je crois savoir, à présent il faut qu'elle me l'avoue. (*Haut et avec douceur.*) Pauvre femme! comme tu as dû souffrir!

CAMILLE.

Moi!

LAZARE.

Sans doute... ma fille est émue de ce qu'elle vient d'entendre... Moi-même... je suis encore tout attendri, tout tremblant.

SOPHIE, *les regardant tous deux.*

Oui, vous avez passé tous deux... toi surtout, Camille. par une grande joie et par une grande douleur... La joie de retrouver un trésor qu'on croyait perdu... la douleur de ne pouvoir dire : Ce trésor est à nous.

LAZARE.

A nous... Qu'est-ce que vous voulez dire?

SOPHIE.

Allons... que vous, monsieur Lazare, vous restiez cuirassé dans votre discrétion, dans votre égoïsme de vieillard, je le comprends... Mais toi, Camille, pourquoi lutter davantage?... ne sens-tu pas le besoin de pleurer dans le sein d'une amie, d'une véritable amie?

LAZARE, *à part.*

Serpent! va...

SOPHIE.

D'ailleurs, ce que tu hésites à me dire... ne l'ai-je pas deviné.

CAMILLE, *à part.*

Mon Dieu!

LAZARE.

Deviné, quoi donc?...

SOPHIE.

Cet enfant que j'ai vu aux Tilleuls... c'était Henriette... j'en suis sûre... Le vieillard qui l'avait porté là...

LAZARE.

Eh bien!

SOPHIE.

C'était vous.

LAZARE.

Moi!...

SOPHIE.

J'en suis sûre aussi.

LAZARE.

Vous êtes folle... Pourquoi aurais-je fait cela?

SOPHIE.

Pour sauver l'honneur de votre famille. Allons, Camille... moins d'orgueil et plus de confiance... Si tu as tressailli le jour où j'ai devant toi prononcé ce nom des Tilleuls, c'est qu'il te rappelait que ton secret était là et que j'aurais pu le surprendre... Si cette lettre, venue des Tilleuls encore, t'a fait pâlir et tomber évanouie dans mes bras... c'est que cette lettre apparemment t'annonçait la disparition, la mort peut-être de cet enfant... Si tout à l'heure tes yeux se sont baignés de larmes, enfin si tu as couvert de caresses et de baisers cette jeune fille que ce matin encore tu repoussais comme une étrangère, c'est qu'en elle tu as retrouvé l'enfant adoré que tu croyais perdu, qui vivait sans appui, sans affection, dans la douleur et dans les larmes.

CAMILLE, *s'oubliant.*

O pauvre Henriette, oui... je sens... (*Mouvement de Lazare.*)

SOPHIE, *qui la dévore des yeux.*

Achève... achève donc.

CAMILLE, *se remettant en voyant le regard de triomphe de Sophie.*

Je ne vous comprends pas, madame!

SOPHIE, *avec colère.*

Ah! si tu combats si violemment c'est que tu crains la terrible indignation de Georges... de Georges que tu as trompé... ou plutôt... non, tu crains surtout de voir tomber cette réputation d'honneur et de vertu... réputation menteuse qui voilait une faute... qui cachait une honte...

CAMILLE, *relevant la tête.*

Mais quel cœur avez-vous donc? Si j'étais en effet ce que vous

dites, si j'avais subi les tourments que vous me supposez... voilà donc la pitié que vous auriez de moi... Vous n'auriez tenté de déchirer le voile dont je me serais enveloppée que pour mieux voir toutes mes douleurs, que pour mieux compter toutes mes tortures... A la pauvre mère qui aurait acheté par seize années d'angoisses l'instant de suprême joie que Dieu lui aurait envoyé, vous, génie du mal, démon de l'envie, vous montrez la colère d'un époux outragé, vous étalez les sarcasmes et le mépris du monde... Mais si j'étais cette mère, j'aurais l'amour et la faiblesse des mères... serais-je là à vous entendre?... Non, je serais auprès de ma fille dont j'aurais été séparée si longtemps et qu'un miracle m'aurait rendue... ou bien encore je serais à vos pieds et je vous dirais avec des sanglots : Par pitié... taisez-vous... Et je suis là, madame... et je vous écoute... et Henriette est seule... Et voyez, il n'y a pas de larmes dans mes yeux, pas de sanglots dans ma voix... et je ne vous dis pas : Taisez-vous... (*Avec force.*) Je vous dis : Sortez!

LAZARE, *à part.*

Oh! bienheureux orgueil, tu nous sauves encore une fois.

SOPHIE.

Oh! tant d'audace m'étonne et me confond... mais tu n'as pas changé ma conviction... Tu me forces à chercher une preuve... Quand je la tiendrai, mon orgueilleuse... malheur à toi... (*Elle sort.*)

LAZARE.

Embrasse-moi, Camille, tu as été sublime.

CAMILLE.

Dites infâme... Encore une fois, je viens de renier mon enfant.

LAZARE.

Mais il le faut... Ne connais-tu pas les violences de Georges... il te tuerait... il chasserait ta fille.

CAMILLE.

La chasser... Oui, vous avez raison... il faut mentir et tromper encore... Oui, je veux vivre pour aimer ma fille... Ma fille! Oh! je veux la voir... l'embrasser encore...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES, *avec inquiétude.*

Camille, Henriette n'est pas près de vous?

CAMILLE.

Non... elle doit être chez elle.

GEORGES.

Je la croyais aussi dans le pavillon... Elle était si pâle et si faible quand je l'y ai laissée, que je voulais avoir de ses nouvelles... Je l'ai vainement appelée; elle n'est ni dans sa chambre, ni dans cette partie du château.

CAMILLE.

Mon Dieu!... mais il faut courir appeler dans le parc.

GEORGES.

C'est là que Léon la cherche.

CAMILLE.

Oh! venez, venez tous... Henriette... mon Henriette...

SCENE X.

LES MÊMES, LÉON.

LÉON.

Disparue... enlevée... madame.

TOUS.

Enlevée!

GEORGES.

Mais quel est donc l'infâme?...

LÉON.

L'infâme, je le devine... C'est...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN.

Que viens-je d'apprendre?... Mademoiselle Henriette...

GEORGES.

Vient d'être enlevée...

LUCIEN.

Grand Dieu! Que tous vos gens montent à cheval, et mille louis à celui qui retrouvera cette enfant. (*Georges court agiter une sonnette.*)

LÉON, *à demi-voix.*

Et la mort pour vous, monsieur, si on ne la retrouve pas.

ACTE VI.

Grand salon.

SCENE I.

CAMILLE, LAZARE.

CAMILLE.

Mon père, cette anxiété est mortelle! ma fille, ne l'avoir retrouvée que pour la perdre aussitôt!...

LAZARE.

Allons, du courage, Camille!

CAMILLE.

Du courage!... quand j'ignore quel est le sort de mon enfant... quand j'ai à peine le droit de m'informer d'elle! quand il faut que je cache à tous les yeux mes angoisses et mes remords.

LAZARE.

Tes remords!... non, Camille, non, ce n'est pas toi qui as été coupable... Le crime est à moi... à moi, qui t'ai abandonnée dans cette nuit fatale... hélas! c'est que mon argent aussi était menacé!

CAMILLE.

Votre argent!... Il vous consolera donc, mon père, si je meurs aujourd'hui?

LAZARE.

Mourir... toi... oh! ne me dis pas cela... ne me parle pas ainsi, Camille! Non, non, n'est-ce pas, tu ne veux pas me laisser seul dans ce monde? Tu me parles de mon trésor... mais c'est pour toi, pour toi seule que je l'amassais, pour toi que je cherche à l'augmenter chaque jour!... Et que deviendra-t-il si tu meurs...

CAMILLE.

Eh! que ferais-je de votre or, mon père, que ferais-je de la vie, si mon enfant ne m'est pas rendue... Ah! ce supplice est au-dessus de mes forces... Je n'attendrai pas le retour de Georges... non, je veux moi-même...

LAZARE, *bas, en voyant entrer Sophie.*

Tais-toi... tais-toi...

SCENE II.

LES MÊMES, SOPHIE.

CAMILLE.

Sophie!...

SOPHIE.

Moi-même!... Quoique vous m'ayez chassée, madame, je suis revenue ici par affection pour Henriette.

CAMILLE.

Henriette! auriez-vous des nouvelles?...

LAZARE.

Oh! parlez, parlez de grâce!...

SOPHIE.

Je me suis souvenu de l'intérêt que m'avait toujours inspiré cette pauvre petite abandonnée... et moi aussi, j'ai fait courir sur sa trace...

CAMILLE.

Vous! toi... oh! c'est bien, c'est bien cela!

LAZARE.

Et... et vous disiez?...

SOPHIE.

Que mes gens sont arrivés presque en même temps que Georges et Léon dans la maison où Henriette avait été transportée.

CAMILLE.

Et cette maison?...

SOPHIE.

Est si loin de toute habitation que les cris de l'enfant ne pouvaient se faire entendre!...

CAMILLE.

O mon Dieu! mon Dieu!...

SOPHIE.

Elle était là depuis plusieurs heures, le ravisseur était auprès d'elle, persuadé que nul ne découvrirait cette retraite!... et

lorsque sa demeure a été forcée par ceux qui le poursuivaient... (*Changeant de ton.*) Mais pardon, pardon, je risque peut-être de vous irriter encore.

CAMILLE.

Sophie! oh! mais vous voyez bien que vous me déchirez l'âme!.. où est-elle? qu'est-elle devenue? parlez, mais parlez donc!..

SOPHIE.

Eh bien! on assure que si Georges n'a pas tué le coupable, c'est qu'il pensait qu'une réparation serait préférable à un châtiment.

CAMILLE.

Une réparation... mais elle serait donc perdue... non, non, je ne vous crois pas!..

SCENE III.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES.

En croirez-vous du moins votre mari?

CAMILLE.

Georges, parlez... Henriette!...

GEORGES.

La pauvre enfant... deux fois pendant la route, elle a perdu l'usage de ses sens... et deux fois ses yeux se sont rouverts remplis d'égarement, d'anxiété, comme pour chercher quelqu'un.

CAMILLE.

Moi... c'était moi!..

LAZARE, *bas.*

Camille!..

CAMILLE.

Mais lui... le misérable!

GEORGES.

Lui! oh! je le forcerai bien de racheter son crime. Léon et Fauvel l'accompagnent, dans un instant il sera ici.

CAMILLE.

Et quel est-il donc cet homme?

GEORGES.

Le voilà, madame.

LAZARE.

Lucien!

SCENE IV.

LES MÊMES, LUCIEN.

CAMILLE, *presque en délire.*

Lui!..lui!. oh!.. non c'est impossible; non, Dieu n'a pas pu permettre qu'elle fût déshonorée, et déshonorée par lui.

LAZARE.

Ma fille!..

CAMILLE.

Mais songez-y donc, mon père, par lui, par lui!..

LUCIEN.

Madame!

SOPHIE, *à Georges.*

Mais qu'a-t-elle donc?

GEORGES.

Camille, le malheur de mon Henriette vous désespère autant que moi-même, je le vois; mais fiez-vous à moi pour la réparation.

CAMILLE.

La réparation? est-ce qu'il y en a de possible! (*à Lucien.*) Monsieur, dites-moi donc que vous l'avez respectée! dites-moi donc qu'elle n'est pas deshonorée, elle, elle.

LAZARE, *avec force.*

Taisez-vous, ma fille! c'est aux hommes maintenant qu'il appartient d'agir... vous... allez sécher les pleurs de l'enfant.

GEORGES.

Votre père a raison, madame, souvenez-vous qu'Henriette est là, toujours inanimée... mourante peut-être.

CAMILLE.

Mourante... oh! je cours auprès d'elle, monsieur. (*Bas à Lazare en montrant Lucien.*) Mais qu'il ne parte pas... il faut que je le revoie, que je lui parle.

LAZARE, *la faisant sortir.*

Oui, va, va. (*Camille sort.*)

SOPHIE.

Pauvre enfant! je vais aussi.

LAZARE, *bas et retenant Sophie.*

Non, avec moi, avec moi, Madame...

SOPHIE.

Mais je veux...

LAZARE, *qui l'a entraînée vers la porte du fond et la saluant humblement.*

Passez donc, madame... après vous... je vous en conjure!... (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

GEORGES, LUCIEN.

GEORGES.

A nous deux maintenant.

LUCIEN.

J'espère, monsieur, que j'ai fait preuve ici d'une longue patience et d'une profonde humilité. Je vous ai dit...

GEORGES.

Oui vous m'avez fait les protestations, les serments que font tous vos semblables; je vous ai répondu que je ne vous croyais pas... Je vous ai dit que ce rapt, votre présence la nuit auprès d'Henriette étaient d'ailleurs autant de flétrissures irréparables, je vous ai dit, monsieur...

LUCIEN.

Oh! ne vous emportez pas, je vous en conjure... vous êtes brave et je n'ai peur de rien ni de personne... vous êtes irascible, violent, moi je suis maître de moi-même... mais d'un homme je ne supporte aucun outrage. Ainsi parlons avec calme, haïssons-nous de tout notre cœur, mais, je vous en supplie, haïssons-nous... poliment. Et maintenant je vous écoute, monsieur.

GEORGES, *avec force.*

Lucien de Grandpré !...

LUCIEN.

Prenez garde, voilà que vous vous emportez.

GEORGES, *froidement.*

Tu te trompes, Lucien; c'est un juge qui te parle, et je suis impassible comme la justice. Je n'aurai ni emportement ni violence, car ta sentence est déjà prononcée.

LUCIEN.

Comment...

GEORGES.

Si tu refuses de rendre l'honneur à cette jeune fille...

LUCILE.

Une provocation... mauvais moyen.

GEORGES.

Non, je ne te provoquerai pas, je ne me battrai pas, je te tuerai.

LUCIEN.

Une menace... c'est pis encore.

GEORGES.

Je te tuerai, ici, tout à l'heure, avec tout le sang-froid, avec tout le calme que tu me demandais à l'instant.

LUCIEN.

Vous me... vous me tuerez, moi qui suis chez vous... moi qui suis sans armes... allons donc, monsieur, allons donc!

GEORGES.

Est-ce qu'elle n'était pas chez toi quand tu lui ravissais l'honneur? est-ce qu'elle avait des armes pour se défendre lorsque tu la livrais à l'infamie?

LUCIEN.

Mais je vous ai dit que...

GEORGES.

Lorsque tu n'as pas craint d'opposer la ruse à l'innocence, la violence à la faiblesse, moi j'égaliserais les chances du combat, je remettrais au hasard le soin de la venger! Allons donc, monsieur, allons donc... Comme vous l'avez déshonorée chez vous, je vous tuerai chez elle.

CAMILLE, *dans la coulisse.*

Mon Dieu! mon Dieu!

LUCIEN.

Qu'entends-je?...

GEORGES, *le retenant.*

Arrêtez, monsieur, arrêtez, monsieur... Camille veille sur les jours d'Henriette, moi je reste ici pour veiller sur son honneur.

CAMILLE, *de loin.*

Du secours! du secours! prenez pitié d'elle, Seigneur.

GEORGES.

Écoutez...

LUCIEN.

Grand Dieu!

GEORGES.

Oh! pauvre enfant, pauvre enfant!

LUCIEN.

Tenez, Georges, ces cris, cette prière que nous venons d'entendre ont plaidé la cause d'Henriette mille fois mieux dans mon cœur que toutes vos paroles de colère... mais ses jours sont donc en danger?

GEORGES.

Si jeune, si belle et si pure... et vous avez été sans pitié... et comme vous avez flétri son honneur, vous avez peut-être aussi brisé sa vie.

LUCIEN.

Non... ne me dites pas cela, Gerges... maintenant je donnerais tout ce que je possède au monde pour qu'aucune menace n'eût été proférée par vous, car alors je pourrais me jeter à ses genoux sans lâcheté, je pourrais lui dire : Je vous offre sans contrainte ma vie pour racheter tout le malheur que j'ai causé.

GEORGES.

Vous feriez cela?

LUCIEN.

Je le ferais... et je pourrais dire avec raison que cette enfant, qu'encore une fois j'ai respectée, je vous le jure, m'aura valu plus de tourments et de remords que toutes les femmes que j'ai trompées dans ma vie.

GEORGES.

Lucien, pour elle, pour elle, entendez-vous, je retirerais peut-être tout ce que la colère et l'indignation ont pu me dicter; pour elle, je vous tendrais une main amie, si vous me disiez que vous tiendrez cette promesse.

LUCIEN, *lui tendant la main.*

Je la tiendrai!

GEORGES.

Bien... Dans un instant, le prêtre et les témoins seront prêts... Je viendrai vous chercher... si Dieu nous la conserve.

SCÈNE VI.

LUCIEN, *seul.*

J'ai promis!... je suis engagé!... moi, moi, Lucien! Mais quel empire cette jeune fille exerce-t-elle donc sur mon cœur?... D'où vient que la pensée de son désespoir, de sa mort, me bouleversent à ce point? Moi... son mari!... et pourtant je n'ai pas d'amour pour cette jeune fille... Quand je me suis présenté à elle à Gerville, elle s'est élancée vers moi comme vers un protecteur... elle était dans mes bras, je sentais battre son cœur sur ma poitrine... Eh bien! je ne voyais pas sa beauté, non je ne voyais que ses larmes...

SCENE VII.

LUCIEN, CAMILLE.

CAMILLE, *entrant.*

Il est seul...

LUCIEN.

Camille!...

CAMILLE.

Depuis seize ans, monsieur, c'est la première fois que je me trouve volontairement en face de vous. Il y a seize ans, vous apportiez le déshonneur dans la maison de mon père! .. aujourd'hui vous avez apporté le déshonneur dans la mienne... aujourd'hui vous avez flétri la vie d'une infortunée comme il y a seize ans vous avez flétri ma vie...

LUCIEN.

Madame, je sais combien je fus coupable envers vous... je sais quelle nouvelle faute j'ai commise; mais celle-là, du moins, je la réparerai.

CAMILLE.

Une réparation... de vous... Encore, encore ce mot!

LUCIEN.

J'ai promis qu'un mariage...

CAMILLE.

Taisez-vous, taisez-vous, monsieur... Mais chaque mot que vous prononcez est un blasphème... Et pourtant, non, non, un crime aussi horrible n'a pas pu s'accomplir... Dites-moi... jurez-moi...

LUCIEN.

Madame, je vous atteste...

CAMILLE.

Mais que valent vos paroles et vos serments!... Ah! (*Se frappant le front.*) Ce n'est pas de vous... c'est d'elle-même, c'est par le cri qui s'échappera de son cœur que je saurai la vérité. (*Elle entre dans la chambre d'Henriette.*) Henriette... Henriette...

LUCIEN.

Que va-t-elle faire?...

SCENE VIII.

LUCIEN, CAMILLE, HENRIETTE.

CAMILLE, *soutenant Henriette pâle et chancelante.*

Henriette, mon enfant!

LUCIEN.

Henriette!

CAMILLE.

Viens... du courage... du courage... (*Lucien veut s'approcher. Camille le repousse.*) Ne l'approchez pas... ne l'approchez pas, monsieur... Henriette, mon enfant, je t'ai dit le malheur de toute ma vie et je t'ai dévoilé ma honte; je t'ai dit le lien sacré qui nous unit, et j'ai reçu enfin tes premières caresses...

LUCIEN.

Que signifie?...

CAMILLE.

Tu m'as appelée ta mère, Henriette...

LUCIEN.

O ciel!

HENRIETTE, *bas.*

Que fais-tu?.. devant lui...

CAMILLE.

Lui!... regarde-le bien, cet homme... regarde-le bien... ce Lucien de Grandpré, Henriette!... ma fille... c'est ton père...

LUCIEN.

Grand Dieu!... (*Il lui ouvre les bras.*)

HENRIETTE, *s'élançant vers lui.*

Mon père!... mon père!...

LUCIEN, *l'embrassant.*

Ma fille, mon enfant!

CAMILLE, *avec transport.*

Oh! merci, mon Dieu! ma fille est restée pure! Vous n'avez pas permis ce crime horrible.

LUCIEN.

Non, non, Dieu ne l'a pas permis; c'est lui qui a mis dans ce cœur flétri tout le respect que je ressentais auprès d'elle... Dieu a frappé le libertin, mais il a eu pitié du père!...

CAMILLE.

Mon Henriette!...

SCENE IX.

LES MÊMES, GEORGES, FAUVEL, LÉON, LAZARE.

LUCIEN.

Georges... oh! je l'avais oublié...

GEORGES.

Tout est prêt, monsieur... et voici les témoins...

CAMILLE.

Les témoins... que signifie?...

HENRIETTE.

Un duel peut-être.

LAZARE, *bas à Camille.*

Non, mille fois pis que cela... un mariage...

CAMILLE.

Un mariage!...

HENRIETTE.

Un mariage!...

GEORGES.

Le prêtre vous attend, monsieur... et j'ai reçu votre promesse.

LUCIEN.

Mais c'est impossible, monsieur.

GEORGES.

Impossible!... après le serment de tout à l'heure, vous osez me dire à moi... c'est impossible!... Mais pourquoi? répondez... mais répondez donc, monsieur.

HENRIETTE, *bas.*

Pas un mot... Vous ne voulez pas perdre ma mère... (*Haut.*) Vous avez l'un et l'autre disposé de ma main... sans mon consentement... Monsieur de Grandpré vous l'a dit : ce mariage est impossible.

GEORGES.

Pourquoi?

HENRIETTE.

Parce que mon cœur est à un autre... parce que j'aimerais mieux la mort qu'une pareille union.

GEORGES.

Que dis-tu?

LÉON.

Henriette, ce mariage me tuera, mais il peut seul vous rendre l'honneur!...

HENRIETTE, *à Léon.*

Oh! vous ne m'avez jamais aimée! Je suis innocente et vous vous éloignez de moi, et vous détournez la tête. (*Allant à Georges.*) Mon p... monsieur, votre fille d'adoption est restée pure, et vos bras ne s'ouvrent pas pour la recevoir, et vous la condamnez aussi... Ah! vous regretterez un jour tout le mal que vous faites l'un et l'autre!...

CAMILLE.

Oh! pauvre enfant!...

HENRIETTE, *allant à Camille.*

Vous, du moins, ma... madame... oh! vous ne m'abandonnerez pas.

CAMILLE.

Oh! jamais, jamais!

HENRIETTE.

Votre main me servira de guide et d'appui... jusqu'à la maison du Seigneur!

CAMILLE.

Oh! non, non, je ne veux pas... je ne veux pas!...

HENRIETTE.

Jusqu'au cloître... où je ne dois plus vivre désormais que pour Dieu... (*bas*) et pour toi, ma mère!... (*Elle tombe dans les bras de Camille qu'elle embrasse; puis elle relève la tête et fait un pas vers le fond. — Tout le monde semble confondu. — Georges et Léon s'approchent lentement de Lucien, chacun de son côté comme pour le provoquer.*)

ACTE VII.

Un oratoire au château de Charny.

SCÈNE I.

CAMILLE, HENRIETTE.

CAMILLE, *assise près d'Henriette.*

Mon Henriette... ma fille bien aimée... je ne te laisserai pas accomplir ton généreux sacrifice... non... je ne laisserai pas se refermer sur tant de jeunesse et de beauté les portes d'un cloître... Le cloître... mais c'est la prison... c'est la tombe... Non... non... J'aimerais mieux tout avouer.

HENRIETTE.

Tout avouer à Georges? Oh! non... non... il te tuerait.

CAMILLE.

Tu ne crois pas à ta mère l'indigne lâcheté d'hésiter un instant entre donner sa vie et te rendre le bonheur... Je te le jure, mon enfant, si la colère de Georges n'avait dû atteindre que moi... depuis hier, ce voile d'infamie qui te couvre comme un linceul serait tombé, et tu serais aujourd'hui pour tout le monde chaste et pure comme les anges... Mais c'est pour toi, mon Henriette, que je crains la fureur insensée de Georges... Et puis l'éclat, le scandale de ma faute et de mon aveu... tout cela retombera sur toi si je parle, et si je me tais, je te condamne à la honte, au malheur...

HENRIETTE.

Au malheur! oh! non... Hier, j'étais orpheline... élevée par pitié... Je vivais sans être aimée... Aujourd'hui, j'ai une mère qui me couvre de caresses, un père qui voudrait payer mon bonheur au prix de sa vie... Aujourd'hui je suis aimée... aujourd'hui, ma mère, je suis heureuse.

CAMILLE.

Chère enfant! ton ingénieuse tendresse veut me tromper, ou te trompe toi-même... Tu n'as retrouvé qu'une mère indigne de toi, un père dont la seule approche t'a flétrie. Nous t'avons enlevé ta pure et blanche couronne d'innocence, nous t'avons enlevé l'amour de Léon.

HENRIETTE, *se levant.*

Léon! Oh! laisse-moi l'oublier... là, sur ton cœur... je ne désire, je ne regrette rien... non... non... rien, ma mère... (*Elle s'éloigne brusquement.*)

CAMILLE.

Oh! pourquoi t'éloignes-tu de moi!

HENRIETTE.

Quelqu'un vient à nous, madame.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LAZARE.

CAMILLE.

Mon père! Eh bien! que se passe-t il? que savez-vous?

LAZARE.

Après le refus d'Henriette, Georges a fait promettre à Lucien de ne pas quitter le château. Puis il a exigé de Léon le serment de ne point provoquer celui qu'il croit son rival... Georges enfin est resté calme; mais ce calme est plus effrayant, plus terrible peut-être que sa colère... Je ne sais ce qu'il médite... A mes questions, à mes prières, il n'a répondu que par un obstiné silence... Il ne sait rien encore, mais un mot de Sophie, un cri parti de ton cœur suffiraient pour lui tout révéler... Ce mot, Sophie n'aura pas le temps de le prononcer... ce cri de ton cœur, tu l'étoufferas, Camille... et demain... cette nuit, je vous sauverai toutes les deux.

CAMILLE.

Vous, mon père?

LAZARE.

Je suis vieux et faible... je ne pourrais vous défendre contre Georges, mais je puis vous emmener loin, bien loin d'ici... Une fois en sûreté, eh bien, tu écriras à Georges, tu lui avoueras tout, tu justifieras ta fille.

CAMILLE.

Partir!

HENRIETTE.

Oui, c'est cela... mais pourquoi attendre à demain?

LAZARE.

Parce qu'avec vous... j'ai encore quelque chose à sauver... quelque chose dont je ne veux pas me séparer... Camille, fais à l'avance tes préparatifs de départ... mais sois prudente... que Sophie surtout ne puisse pas soupçonner notre projet... son envieuse haine déconcerterait tous nos plans.

CAMILLE.

Oui, nous partirons, nous partirons, mon père...

LAZARE.

Viens, ma fille... Vous, Henriette, restez, Georges veut vous voir, vous parler...

CAMILLE.

Georges!...

LAZARE.

Le voici!... Nous vous laissons avec lui.

CAMILLE.

Prends garde... prends bien garde, Henriette. (*Lazare et Camille sortent.*)

SCÈNE III.

GEORGES, HENRIETTE.

GEORGES.

Henriette, j'ai fait appeler monsieur de Grandpré, il va venir... Mais avant l'heure fixée pour notre entrevue, j'ai voulu savoir de vous si vous persistiez encore dans votre refus.

HENRIETTE.

Monsieur...

GEORGES.

Loin de moi la pensée de vous contraindre... Mais comprenez bien ceci, mon enfant... monsieur de Grandpré avait annoncé, promis votre déshonneur... je veux croire à ses protestations, aux vôtres, je veux croire à votre innocence, mais le monde n'y croira pas... Pour que la honte ne pèse ni sur vous ni sur moi, il faut que vous soyez la femme de monsieur de Grandpré... ou que monsieur de Grandpré meure!...

HENRIETTE.

Mourir, lui!... Monsieur... je vous supplie à genoux... de retirer de moi cette protection dont je suis indigne... La réparation que vous exigez, monsieur de Grandpré offre de la donner... Moi... moi seule je la refuse; à moi seule, monsieur, le mépris du monde; à moi seule surtout votre colère... mais ne maudissez... ne punissez que moi.

GEORGES.

Te maudire... te chasser... toi... mon Henriette... mais regarde-moi donc... il n'y a pas de colère dans mes yeux... il n'y a que des larmes!... Mon indignation n'est plus à présent que de désespoir... du remords..... oui... du remords..... Je ne t'ai pas su défendre contre la séduction... et pourtant c'était mon devoir... J'aurai à répondre de ton honneur à Dieu... à ta fa-

mille... qui te réclamera demain peut-être... car hier, cédant enfin au cri de ma conscience, j'avais écrit au village des Tilleuls... Hier... je croyais avoir assuré ton bonheur... et ton bonheur devait me faire pardonner le passé... Si demain ta mère... entends-tu bien, Henriette... ta mère, que Dieu t'a conservée peut-être... si demain elle venait me demander l'enfant que mon [illegible] tendresse lui a [illegible] vous votre fille... je vous la devais pure et heureuse, je vous la rends déshonorée, perdue!...

HENRIETTE.

Vous me rendriez à elle?...

GEORGES.

Oh! prie le ciel à présent de ne pas la revoir.

HENRIETTE, *s'oubliant.*

Je l'ai revue!.

GEORGES, *surpris.*

Que dis-tu?

HENRIETTE, *se reprenant.*

Oui... cette nuit... dans le délire de la fièvre, sans doute... une femme m'est apparue... elle me couvrait de ses caresses... elle me baignait de ses pleurs... C'était ma mère... (*Regardant Georges.*) Oui, ma mère... elle était pâle, tremblante... et me disait : Pauvre enfant, je n'espérais pas te revoir... et je dois cacher ma joie... mon bonheur... comme on cache une faute... (*Timidement.*) Puis elle ajoutait bien bas... bien bas : Je ne puis pas te nommer ma fille... car tu n'es pas la fille de mon mari!... (*Mouvement de Georges.*) Hélas! tout cela n'était qu'un rêve!

GEORGES.

Pauvre Henriette!... S'il était vrai que ta naissance dût faire rougir un honnête homme... Je ne te rendrais pas à ta mère coupable... non... car ce mari qu'elle aurait trompé... s'il place aussi haut que moi l'honneur de son nom... ce mari serait sans pitié pour ta mère et pour toi... Il repousserait l'une et tuerait l'autre... Oh! mais je suis aussi fou que toi!... Grâce à Dieu, il n'y a de réel qu'un malheur réparable encore si tu le veux... et tu le voudras, Henriette...

HENRIETTE, *à part.*

Oh! plus d'espoir... il serait impitoyable!...

GEORGES.

Tu te tais... cruelle enfant... (*Avec calme.*) Henriette, je vous accorde une heure... pour consulter votre cœur et votre raison. Je n'attendrai plus qu'une heure... (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

HENRIETTE, *seule.*

Oh! ce duel, cet horrible duel, comment l'empêcher? Mon Dieu! inspirez-moi! Comment sauver tous ceux que j'aime?... mais ne suis-je pas ici la seule cause du malheur de tous.... Oui, sans moi ma mère n'aurait rien à redouter de Georges, car elle n'aurait rien à lui avouer... sans moi plus de défi... plus de provocation... plus rien à craindre pour monsieur de Grandpré ni pour Léon..... Merci, mon Dieu! vous m'avez envoyé l'inspiration que je vous demandais... C'est cela; écrivons à ma mère. (*Elle se place à une table à droite de l'avant-scène.*) Que regretterai-je dans la vie, Léon? Je ne pouvais plus être à lui. Ma mère? je la déshonorais. (*Elle écrit.*) « Ma mère, pour prix de tout ce que tu as souffert, Dieu t'a rendu ton enfant, mais pour un jour seulement; car il ne pouvait pas vouloir que cet enfant causât ta perte... Il lui a mis au cœur le courage et la force. Ma mère, j'emporte ton secret dans la tombe. » (*Elle continue d'écrire. Pendant ce temps, Sophie entre par le fond.*)

SCÈNE V.

HENRIETTE, SOPHIE.

HENRIETTE, *s'arrêtant pour pleurer.*

Ne plus le voir!...

SOPHIE, *entrant par le fond.*

Henriette!

HENRIETTE.

Allons... du courage, finissons... (*Elle écrit.*)

SOPHIE.

Que fait-elle donc? (*Elle approche doucement, essaye de lire par-dessus l'épaule d'Henriette.*)

HENRIETTE.

Adieu, ma mère!... ma bonne mère... adieu!... (*Elle ferme la lettre et la cachète.*)

SOPHIE.

Sa mère!... oh! la preuve qui me manquait, la voilà... Il me faut cette lettre... (*Henriette sonne; Sophie s'éloigne tout à fait d'elle et sort à demi par une porte, en disant :*) Oh! je l'aurai...

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Mademoiselle a sonné?...

HENRIETTE.

Oui; tout à l'heure, vous remettrez cette lettre... à madame de Charny,.. à elle seule, vous entendez bien, vous attendrez qu'elle soit seule.

SOPHIE.

Bien... (*Elle disparaît tout à fait.*)

LE DOMESTIQUE.

C'est convenu, mademoiselle, je vais chez madame...

HENRIETTE.

Non, pas encore... plus tard, plus tard.. (*Elle se tourne vers la chambre de Camille.*) Pour toujours, ma mère!... (*Elle sort.*)

LE DOMESTIQUE.

Tout à l'heure, plus tard... Eh bien! j'ai le temps.

SCÈNE VII.

SOPHIE, LE DOMESTIQUE.

SOPHIE, *paraissant et arrêtant Guillaume.*

Guillaume!

LE DOMESTIQUE.

Madame!...

SOPHIE.

J'ai besoin que vous me rendiez un service, un service très-important.

LE DOMESTIQUE.

Moi, madame?

SOPHIE.

Oui. (*Sortant de l'argent de sa bourse.*) Tenez, prenez ceci, courez jusque chez mon frère, et dites-lui... que j'ai besoin de le voir, qu'il vienne, qu'il vienne à l'instant.

LE DOMESTIQUE.

Pardon, madame; c'est que...

SOPHIE.

Hâtez-vous, ce n'est pas moi seule que vous obligez, il s'agit aussi d'Henriette...

LE DOMESTIQUE.

De mademoiselle? mais elle m'a chargé...

SOPHIE.

D'une lettre pour Camille, elle me l'a dit.

LE DOMESTIQUE.

Ah! elle vous a dit...

SOPHIE.

C'est moi-même qui la remettrai... Donnez... donnez donc... (*lui tendant sa bourse*) et prenez ceci. — Je vous ai payé pour moi, je vous paye pour Henriette... c'est convenu...

LE DOMESTIQUE.

Du moment que c'est convenu... (*Il tend la main, Sophie prend la lettre et donne la bourse.*)

SOPHIE.

Partez, partez vite.

LE DOMESTIQUE.

Ça suffit, madame, j'y vas.

SCÈNE VIII.

SOPHIE, *puis* LUCIEN.

SOPHIE.

Ah!... je la tiens donc enfin, cette preuve que je cherche depuis si longtemps et que j'aurais payée si cher!... Je la tiens!... Là est l'humiliation de cette rivale détestée. Cette lettre, c'est sa fierté vaincue, c'est son orgueil renversé, cette lettre... c'est ma vengeance enfin! (*Voyant entrer Lucien.*) Lucien!

LUCIEN, *entrant absorbé.*

Pauvre Henriette!... et ne pouvoir parler quand un mot lui rendrait le bonheur... C'est un horrible supplice.

SOPHIE.

A quoi songez-vous donc, mon beau cousin?

LUCIEN.

Moi... je... pardon, je n'avais pas le plaisir...

SOPHIE.

J'y suis, c'est ce mariage qui vous préoccupe.

LUCIEN.

Ce mariage...

SOPHIE.

Sans doute... avec Henriette.

LUCIEN.

Moi... l'épouser...

SOPHIE.

Mais Georges est entêté, vous le savez; il a juré que ce mariage se ferait... et...

LUCIEN.

Et il ne se fera pas...

SOPHIE, *se levant.*

Comment...

LUCIEN.

Un mariage... entre elle et moi... Oh! que Georges me provoque, qu'il m'insulte, je suis prêt à me battre, je suis prêt à mourir, mais...

SOPHIE.

Vous la détestez donc maintenant cette jeune fille ?

LUCIEN, *s'oubliant.*

Elle !... (*Avec calme.*) Mais c'est moi qui suis coupable envers elle! Quel motif de haine pourrais-je avoir?...

SOPHIE.

Alors si ce n'est pas elle... c'est... c'est donc sa mère que vous haïssez...

LUCIEN.

Que voulez-vous dire?

SOPHIE.

Je m'en souviens, elle vous a jadis humilié, abreuvé de ses dédains, insulté de son mépris...

LUCIEN.

Mais de qui parlez-vous?

SOPHIE.

Eh! vous le savez bien, de Camille!

LUCIEN.

Camille!

SOPHIE.

Je ne me trompais pas... il n'y a que la tendresse ou la haine qui puissent vous émouvoir à ce point, et je sais que vous ne pouvez pas l'aimer! Eh bien, je me charge de notre commune vengeance!...

LUCIEN.

Comment?...

SOPHIE.

Tenez, j'ai là, dans cette lettre, écrite par l'enfant à sa mère, tout ce qu'il faut pour la perdre...

LUCIEN, *à part.*

Grand Dieu!

SOPHIE.

Tout ce qu'il faut pour lui faire payer cher son éternelle supériorité, son insolent bonheur, tous ses triomphes et toutes les tortures de mon âme!

LUCIEN.

Cette lettre, voyons... (*Il va pour la lui prendre.*)

SOPHIE, *s'éloignant.*

Oh! non pas... Qui me dit...

LUCIEN.

Que ce n'est pas la tendresse, mais la haine qui me fait trembler... De l'amour pour elle qui m'a dédaigné! (*A part.*) Oh! cette lettre! il me faut cette lettre! (*Haut.*) De l'amour pour elle quand je suis auprès de vous... Savez-vous bien, cousine, que vous êtes superbe dans la colère...

SOPHIE.

Lucien!

LUCIEN.

Savez-vous que cette colère vous rend admirablement belle!...

SOPHIE.

Allons... trêve de compliments...

LUCIEN.

Je vous jure que ces yeux où brille la haine ne m'ont jamais semblé si beaux; ces lèvres contractées par le dédain, ce teint animé par la passion... Mais... mais j'étais fou de n'avoir pas admiré tout cela, mais j'étais fou de ne m'être jamais dit : « Elle » est veuve, elle est libre! »

SOPHIE.

Vous! Quelle femme aimerez-vous jamais assez pour...

LUCIEN.

Pour consacrer toute ma vie à elle seule?... Mais... mais ce serait la plus passionnée, la plus belle... et dans ce moment... vous ne soupçonnez pas... quel pouvoir irrésistible m'enchaîne auprès de vous... (*Il lui saisit la main qui tient le papier. A part.*) La lettre est là!...

SOPHIE.

Mais... en vérité... Lucien... un pareil langage... une pareille folie... Je ne sais si je dois croire...

LUCIEN.

A la sincérité de mes paroles... (*A part.*) Oh! j'ouvrirai cette main. (*Haut.*) Eh bien, acceptez-en pour preuve cette bague, que vous admiriez tantôt. Cet anneau que je passe à votre doigt...

SOPHIE.

Cet anneau...

LUCIEN, *lui passant l'anneau.*

C'est mon gage, Sophie... (*Saisissant la lettre.*) Et j'accepte le vôtre.

SOPHIE.

Cette lettre... donnez...

LUCIEN.

Pas avant de l'avoir lue.

SOPHIE.

Mais vous me trompiez donc?

LUCIEN, *éclatant.*

Pour la sauver... oui, madame. (*Il lit la lettre.*)

SOPHIE.

Oh! c'est une indigne trahison!

LUCIEN, *avec force.*

Grand Dieu! qu'ai-je lu! Henriette! où est-elle? Parlez, mais parlez donc, madame!

CAMILLE, *entrant.*

Qu'y a-t-il?

LUCIEN.

Ce qu'il y a! tenez, tenez, lisez... (*Camille lit la lettre.*) Moi je vais...

SCENE IX.

LES MÊMES, CAMILLE, GEORGES.

GEORGES.

Pourquoi ces cris?

LUCIEN, *s'arrêtant.*

Georges!...

CAMILLE, *qui a lu.*

Mourir... elle veut mourir... ô mon Dieu! sauvez-la, sauvez-la... Henriette, ma fille...

TOUS.

Que dit-elle?

LUCIEN.

Camille!...

CAMILLE, *à Georges.*

Oui, ma fille... ma fille, entendez-vous! c'est mon enfant.

GEORGES, *hors de lui.*

Votre enfant!...

CAMILLE.

Oh! tuez-moi, monsieur, tuez-moi, cela m'est bien égal! mais sauvez mon enfant!...

GEORGES, *lui saisissant le bras et la jetant à genoux.*

Misérable...

LUCIEN, *le retenant.*

Monsieur...

SCENE X.

LES MÊMES, LAZARE.

LAZARE, *entrant.*

Perdue!... elle est perdue!... perdue... Oh! j'en mourrai...

TOUS.

Perdue. Parlez.

LUCIEN.

Parlez donc...

LAZARE.

Eh bien! j'étais allé à Sainte-Gudule, j'avais pris déjà ma cassette, et j'allais repartir, quand tout à coup j'entends un bruit de pas... je me retourne, c'était elle, c'était Henriette!.. pâle, les cheveux et les vêtements en désordre, elle s'agenouille au bord de l'abîme... Adieu, adieu, ma mère, s'écrie-t-elle, et je la vois prête à s'élancer. Aussitôt je cours à elle, je saisis sa robe, elle se débattait contre cette main impuissante à la retenir seule, car de l'autre je serrais la cassette. . . Laissez-moi mourir disait l'enfant, et déjà elle était ainsi que moi-même à demi penchée vers l'abîme ; mes deux mains épuisées ne tenaient plus qu'en tremblant les deux précieux fardeaux... il faut, il faut un suprême effort, un suprême sacrifice... et mon cœur se déchire... cette main s'ouvre enfin, et vient se joindre à l'autre pour sauver ton trésor tandis que le mien roule au fond du torrent.

CAMILLE.

Ah! vous avez donc sauvé ma fille?

LUCIEN.

Oh! ma fortune pour ce que vous avez fait là...

LAZARE, *à part.*

Sa fortune!.. ça m'en aurait fait deux.

CAMILLE.

Mais où est-elle... où est-elle?..

SCENE XI.

LES MÊMES, LUCIEN, HENRIETTE, LÉON.

LUCIEN, *montrant Henriette que ramène Léon.*

La voilà, la voilà, madame !...

CAMILLE.

Mon Henriette!... (*Elle la prend dans ses bras.*)

LUCIEN, *à part.*

Et ne pouvoir l'embrasser !

GEORGES, *se levant.*

Dites votre enfant, madame. L'enfant de votre honte et de votre parjure!... Mais vous n'avez pas supposé qu'on me déshonorerait impunément.

CAMILLE, *s'approchant et se mettant entre Georges et Henriette.*

Qu'ordonnez-vous de moi, monsieur ? (*Henriette s'agenouille alors.*)

GEORGES, *à Camille.*

Vous que j'ai tant aimée!... Elle, pauvre fille, que je chérissais comme la mienne!... Mais vous m'avez lâchement trompé, Camille.

LAZARE.

Non... ce n'est pas elle... c'est moi, moi seul.

GEORGES.

Comment...

LAZARE.

Elle vous avait tout avoué, tout écrit avant votre mariage, et moi... j'ai gardé... j'ai détruit cet aveu.

GEORGES.

Vous... un vieillard... une femme. Ah ! si du moins j'avais une vengeance!... Si du moins je connaissais le misérable !

LUCIEN, *montrant Camille et Henriette et à voix basse.*

Si je vous le fais connaître, leur pardonnerez-vous ?...

GEORGES.

Leur pardonner!... Eh bien, oui, oui, je le jure... Mais...

LUCIEN, *bas.*

Vous le connaîtrez...

GEORGES, *relevant Henriette et la conduisant à Camille.*

Relevez-vous, Henriette..

LUCIEN, *bas, à Léon, pendant que Georges ne peut ni le voir ni l'entendre.*

Qu'elle soit votre femme.

GEORGES, *à Henriette.*

Embrassez votre mère.

LÉON, *bas, à Lucien.*

Mais... vous oubliez...

CAMILLE, *à Georges, avec reconnaissance.*

Oh ! monsieur... (*Les personnages sont ainsi placés à ce moment de la scène : Camille est au premier plan à gauche sur un canapé, tenant sa fille dans ses bras. Georges est au milieu du théâtre, ayant Lucien à sa gauche; Léon et Lazare sont au premier plan à droite. Sophie, placée derrière le canapé, à gauche, peut suivre des yeux tous les mouvements des personnages*)

LUCIEN, *plus bas, à Léon.*

C'est son père qui vous la donne.

LÉON, *avec surprise.*

Son père!

LUCIEN, *vivement.*

Silence !

GEORGES, *bas, à Lucien.*

Maintenant, parlez... le nom de cet infâme...

LUCIEN, *bas, et après l'avoir éloigné des autres personnages.*

Lucien de Grandpré !...

GEORGES.

Vous!... toi...

LUCIEN, *qui a remonté le théâtre, et avec calme.*

Je vous attends, Georges...

GEORGES.

Partons... (*Ils sortent.*)

SCÈNE XII.

CAMILLE, HENRIETTE, SOPHIE, LAZARE, LÉON.

CAMILLE, *à Henriette, qu'elle tient assise près d'elle sur le canapé*

Mon enfant... dans tes bras j'oublierai tout ce que j'ai souffert...Tu seras la femme de Léon. (*Celui-ci s'approche du canapé.*)

LAZARE, *allant à Camille.*

Leur bonheur sera notre consolation... (*à Sophie*) et votre châtiment à vous... A présent que vous n'avez plus de mal à faire, vous allez partir, n'est-ce pas?

SOPHIE.

J'attends!

LAZARE.

Quoi donc?

SOPHIE.

Tout à votre bonheur, vous ne voyez donc pas que Georges et Lucien ne sont plus ici ?...

CAMILLE.

Georges?

LAZARE.

Lucien?

SOPHIE.

Ils sont sortis tous deux... sortis ensemble !

HENRIETTE.

Ensemble ! Ah ! mon Dieu ! (*A ce moment, Georges rentre en scène, pâle, tremblant ; il tient une épée nue, ensanglantée à la main ; il laisse tomber cette épée. A cette vue, Camille détourne les yeux, et Henriette, jetant un cri de désespoir, tombe à genoux. Sophie seule, calme au milieu de toutes ces douleurs, se dispose à sortir.*)

FIN.

IMPRIMERIE DE MADAME VEUVE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.



LA TÊTE DE MARTIN

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS

PAR

MM. E. GRANGÉ, DECOURCELLE ET TH. BARRIÈRE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 22 JUILLET 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

DURAND (d'Amiens), 50 ans	MM. SAINVILLE.
VENCESLAS DURAND, son neveu, 28 ans	MICHEL.
ISIDORE MARTIN, 28 ans	LACOURIÈRE.
BERTRAND, hôtelier	M. AUGUSTIN.
EUDOXIE, femme de Durand, 25 ans	Mmes DUPUIS.
AMENAIDE, fille de Durand et belle-fille d'Eudoxie, 18 ans.	CHAUVIÈRE.

De nos jours, à Paris, dans un hôtel garni.

Une salle avec plusieurs portes surmontées de numéros. — Entrée par le fond.

SCENE I.

BERTRAND *seul.*

(*Il est assis devant une table à droite.*)

Maintenant, voyons si l'on a bien inscrit tous les voyageurs... (*Il ouvre un registre.*) Mr Dubois, très-bien ; Mr Lefèvre; Mr Coquelet, très-bien. Au numéro neuf, Mr Martin, profession : propriétaire; au numéro onze, Mr Martin... Tiens, encore un Martin! profession : professeur de prothèse dentaire. Au numéro treize, Mr Martin!... Ah çà, il n'y a donc que des Martin, cette année?... profession : clerc de notaire et célibataire. Ah! je le connais, celui-là... c'est le casse-cou qui est ici depuis un mois.

SCÈNE II.

BERTRAND, DURAND, *puis* EUDOXIE, AMÉNAIDE *et* VENCESLAS.

DURAND, *du seuil de la porte.*

Pardon, monsieur, n'auriez-vous pas ici un nommé Martin?

BERTRAND.

Oui, monsieur, j'en ai même plusieurs.

DURAND.

Plusieurs Martin valent mieux qu'un. (*A la cantonnde.*) Eudoxie, Aménaïde, Venceslas... votre mari, père et oncle vous prie d'entrer céans. (*Ils entrent.*)*

BERTRAND.

Monsieur désire une chambre?

DURAND.

Trois chambres; une pour ma fille, une pour mon neveu et une pour ma femme et moi... car moi et ma femme nous ne faisons qu'un.

EUDOXIE.

Monsieur!

DURAND.

Pourquoi rougir de ta flamme, Eudoxie? Monsieur le maire n'en a-t-il pas autorisé les transports?

BERTRAND, *désignant trois portes à gauche.*

Voici justement trois chambres qui se touchent.

DURAND.

Très-bien! Ma fille occupera l'aile droite; Venceslas, l'aile gauche; ma femme et moi, nous tiendrons le centre.

AMÉNAÏDE.

Mon père! si loin de vous!...

DURAND.

Il le faut. (*A Bertrand.*) Vous comprenez, un jeune homme, une jeune fille... il est bon qu'ils ne soient pas contigus. Vous me direz qu'ils sont cousin et cousine; mais la pudeur, cette diable de pudeur...

BERTRAND.

Monsieur veut-il me dire son nom?

DURAND.

Durand; Maleck-Adel Durand. Ce prénom vous étonne; ça ne m'étonne pas. Voici comment je le reçus: Ma mère venait de lire le roman de madame Cottin, lorsque je vins au monde, jeune, mais bien constitué pour mon âge. Elle désira que le nom du héros turc devînt le mien. Le bedeau fit quelques objections, à cause de Maleck, qui n'est pas dans le calendrier; mais on lui fit observer qu'Adèle s'y trouvait. Cette considération vainquit ses scrupules; et je fus nommé Maleck-Adel... Mettez Durand seulement.

BERTRAND, *écrivant.*

Monsieur Durand... Dernière résidence?

DURAND.

Amiens; patrie de Gresset, de mademoiselle Georges et des pâtés de canard... Mettez Amiens seulement; rue des Trois-Cailloux, vingt-deux (les deux cocottes). Mettez seulement vingt-deux.

BERTRAND.

Très-bien! Je prierai maintenant ces dames...

DURAND.

Celle-ci est Eudoxie Durand, ma femme, en secondes noces; vingt cinq ans, un charmant caractère, un petit port de reine et des cheveux d'une longueur extraordinaire. (*Eudoxie va s'asseoir au fond, à gauche.*) Cette autre est Aménaïde Durand, ma fille; dix-huit ans; une timidité dont on ne se fait pas d'idée...

AMÉNAÏDE, *troublée.*

Mon père! (*Elle va s'asseoir au deuxième plan à gauche.*)

DURAND.

Vous pouvez en juger par cette exclamation, et la rougeur qui décore son front. Cette timidité, c'est moi qui la lui ai inculquée, dès les langes... et j'en suis bien fâché. Quant à celui-ci, c'est Venceslas Durand, mon neveu; vingt-huit ans; un cœur d'or et des bras de boulanger... Mettez seulement Eudoxie, Aménaïde et Venceslas Durand. (*Venceslas va s'asseoir au fond, à droite.*)

BERTRAND.

C'est ce que j'ai fait.

DURAND.

Et bien vous fîtes.

BERTRAND.

Monsieur est-il à Paris pour longtemps?

DURAND.

Ah! je donnerais une forte prime à celui qui pourrait me le dire!!...

BERTRAND.

Monsieur vient sans doute pour affaires?

DURAND.

Connaissez-vous l'article dix-neuf cent quatre-vingt-trois?

BERTRAND.

L'article dix-neuf cent quatre-vingt-trois?

DURAND.

Du Code civil? je l'ai toujours sur moi — pas l'article; le Code; mais, puisque, quand j'ai le Code, j'ai l'article, ça peut se dire. Ecoutez-le; vous comprendrez alors la fausse position dans laquelle je me trouve et vous pourrez peut-être m'aider à en sortir.

BRTRAND.

Moi?

DURAND.

On a souvent besoin d'un plus petit que soi. Voici ce que chante cet article: — Je ne sais pas l'air. (*Il rit. Lisant.*) « Le propriétaire d'une rente viagère ne peut en demander les » arrérages qu'en justifiant de son existence, ou de celle de la » personne sur la tête de laquelle elle a été constituée, quand » elle est constituée sur la tête d'un tiers. » — Vous avez entendu?

BERTRAND.

Oh! parfaitement, mais je n'ai pas compris.

DURAND, *à part.*

C'est une bûche. (*Haut.*) Je m'explique: J'ai une rente de cinq mille francs, constituée sur la tête d'un tiers (que je ne connais pas et que je n'ai jamais vu) répondant au nom de...

BERTRAND, *l'interrompant.*

Qu'entendez-vous par constituée sur la tête d'un tiers?

DURAND, *à part.*

Mettons-nous à sa portée. (*Haut.*) Je suppose que je veuille vous faire cinq mille livres de rente; (mais je ne le veux pas) Eh bien, je vous dis: Je vous assure cinq mille francs par an, votre vie durant (Durand c'est mon nom, mais je l'emploie ici adverbialement). C'est ainsi que cela se mijote habituellement. Mais, au lieu d'agir aussi simplement, je puis vous dire: Je vous servirai cinq mille francs par an, tant que vivra votre portier. C'est un droit que j'ai. Comprenez-vous?

BERTRAND.

Très-bien.

DURAND.

C'est heureux. Or, Jean Martin, mon parent éloigné, mais mon parent, m'a constitué une rente du chiffre précité sur la tête de son neveu.

BERTRAND.

Pourquoi cela?

DURAND.

Ah! pourquoi cela? nous y voilà! — Monsieur, il n'y a pas de jour, que dis-je? d'heure... que dis-je? de minute, où je ne me pose cette question: Mais pourquoi diable cet animal-là m'a-t-il constitué une rente sur la tête de son neveu? S'il voulait me faire une politesse... viagère, il était si simple de me l'adresser directement; il m'eût épargné bien des tribulations... — C'est au point que je commence à croire que son bienfait est une vengeance habillée en pièces de cent sous.

BERTRAND.

C'est un joli costume.

DURAND.

Joli, au premier abord, mais difficile à endosser. Hier je vais chez maître Godart, notaire à Amiens, et je lui dis: Godart, je viens toucher ma douille (c'est un mot picard qui veut dire: rente viagère.) — Très-bien, me dit-il; mais tu sais que pour toucher, tu dois prouver l'existence de Martin. Prouve » et je paye. » — « Prouver, comment? Martin n'est pas ici. » — « Où est-il? me dit-il. » — « Je n'en sais rien, lui dis-je. » — « Eh bien, me dit-il, cherche, apporte et tu toucheras. » Alors, l'œil morne et la tête baissée, comme ça...

AIR : *De la bergère châtelaine.*

De Paris j'ai pris la voiture,
Demandant à chaque relai :
N'auriez-vous pas, par aventure,
Vu monsieur Martin, s'il vous plaît?
Mais, hélas! j'eus beau faire et dire,
De son sort je n'ai pu m'instruire.
Et puis qu'on me dise à présent
Que l'on s'instruit en voyageant!
Qu'on vienne me dire à présent
Que l'on s'instruit en voyageant!

Et vous dites que vons avez des locataires de ce nom?

BERTRAND.

Trois, monsieur; l'un au 9, l'autre au 11, et le troisième...

DURAND.

Je vais interroger le 9... dès que j'aurai embrassé ma femme, ma fille, et mon neveu. (*Les trois personnes désignées se sont endormies depuis longtemps: Eudoxie sur une chaise à droite; Aménaïde sur une chaise à gauche, et Venceslas dans le fond.*)

DURAND.

Ils dorment!

BERTRAND.

C'est sans doute la fatigue du voyage?

DURAND.

Ça m'étonnerait, attendu qu'ils sont à Paris depuis huit jours.

BERTRAND.

Ah!

DURAND.

Ils m'y avaient précédé pour l'achat de la corbeille, car Venceslas va devenir mon bru. (*Contemplant les trois dormeurs.*) Comme ils sont beaux ainsi!... Mon cher hôte, je vous prie d'annoncer ma visite au n° 9. (*Bertrand sort.*) Embrassons-les avec la légèreté du papillon effleurant une rose.

AIR : *Du Bananier.*

Effleurons
Leurs beaux fronts
Avec la grâce d'une abeille
Qui réveille,
Au matin,
Les marguerites et le thym.

(*Il leur donne à chacun un baiser bruyant qui les réveille à moitié; et il sort du même côté que Bertrand.*)

SCENE III.

EUDOXIE, AMÉNAIDE, VENCESLAS.

EUDOXIE, *se levant.*

Tiens, je crois que je m'étais endormie.

AMÉNAÏDE.

Moi aussi.

VENCESLAS, *bâillant.*

Moi aussi.

EUDOXIE.

Comment, Venceslas, vous pouvez dormir auprès de votre fiancée?

VENCESLAS.

Oh! quand le père Durand se met à raconter des histoires, j'ai beau faire, il me semble que j'avale une potée d'opium.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Entre nous, mon futur beau-père
Me rappell' le mancenilier...
Et puis, Naïde est si sévère!...
Pourtant, quand on doit s'allier,
On peut bien être familier...

(*Il fait un pas vers elle.*)

AMÉNAÏDE, *reculant.*

Monsieur!...

VENCESLAS.

Voyez!... Quand on l'appelle,
Elle va d'un autre côté.
(*A part.*)
Quoi! le chien de Jean de Nivelle
A donc de la postérité?
Feu le chien de Jean de Nivelle
N'est pas mort sans postérité.

EUDOXIE.

Voyons, Aménaïde, ne sois donc pas sauvage comme ça.... Venceslas n'est-il pas ton fiancé?

AMÉNAÏDE.

Hélas! oui.

VENCESLAS.

Plaît-il?

EUDOXIE.

Comment, mademoiselle?...

VENCESLAS.

Serait-ce à dire que vous n'êtes pas folle de moi?

AMÉNAÏDE.

Si, mon cousin, mais...

VENCESLAS.

Je vois ce que c'est; vous me trouvez trop beau pour un mari.

AMÉNAÏDE.

Mais non. (*A part.*) J'aimais bien mieux l'autre.

VENCESLAS.

Si, vous dis-je; mais je comprends ça, vous avez peur que toutes les femmes se disputent mes longs regards. Rassurez-vous, Aménaïde, je n'aurai jamais de sourires que pour toi.

AMÉNAÏDE.

Monsieur!... (*Isidore Martin ouvre la porte du n° 13, traverse le théâtre et sort par le fond, sans voir les personnes en scène.*)

EUDOXIE *et* AMÉNAÏDE, *ensemble.*

Ciel!

VENCESLAS.

Quoi donc? (*Il remonte.*)

EUDOXIE.

Rien.

VENCESLAS.

Vous avez dit : Ciel!

EUDOXIE.

Moi?

VENCESLAS, *à Aménaïde.*

Et vous aussi.

AMÉNAÏDE, *troublée.*

Je... je ne sais ce que vous voulez dire. (*A part.*) C'est bien lui!

EUDOXIE, *à part.*

M'aurait-il suivie jusqu'ici? Il en est bien capable.

VENCESLAS, *roulant de gros yeux, à part.*

Que signifie?...

SCENE IV.

LES MÊMES, DURAND.

DURAND.

Je suis fumé! Je sors du 9, ce n'est pas mon homme; mais, ce qu'il y a de particulier, c'est que, de même que je l'ai pris pour le Martin que je cherche, de même il m'a pris pour un Durand qui le poursuit. Or, ce Durand est un garde du commerce, de sorte qu'il m'a menacé de me jeter par la fenêtre. Il allait perpétrer ce délit, quand, fort heureusement, le quiproquo s'est découvert. Il m'a serré la main, et nous avons ri beaucoup, cette canaille et moi.

VENCESLAS.

Encore une histoire! Cet homme-là a servi dans les *Mille et une Nuits*, bien sûr.

DURAND.

Mais, ce n'est pas tout ça, il me faut mon Martin. L'hôtelier m'a parlé du n° 11... Allons-y. Enfants, je reviens! (*Il sort. Venceslas remonte avec Durand.*)

BERTRAND, *entrant.*

Les chambres de ces dames sont prêtes.

EUDOXIE.

C'est bien. Viens-tu, Aménaïde?

AMÉNAIDE.

Oui, madame.

ENSEMBLE.

AIR : *Polka de Jenny Lind.*

BERTRAND.

Oui, vous pouvez, dès ce moment,
Entrer dans votre appartement.
Puisqu'ici vous devez loger,
A vos apprêts il faut songer.

VENCESLAS.

Je vous rejoins dans un moment;
Rentrez dans votre appartement.
Allez, allez vous arranger...
(*A part.*)
Seul ici, moi, je veux songer.

EUDOXIE.

Viens, ma chère, et pour un moment.
Rentrons dans notre appartement.
Puisqu'ici nous devons loger,
A nos apprêts il faut songer.

AMÉNAÏDE.

Je ne vous quitte pas, vraiment!...
Rentrons dans notre appartement.
Puisqu'ici nous devons loger,
A nos apprêts il faut songer.

(*Elles sortent.*)

SCENE V.

VENCESLAS, BERTRAND, *puis* DURAND.

(*Venceslas se promène les mains derrière le dos.*)

VENCESLAS, *à part.*

Aménaïde connaît donc ce monsieur?... C'est étrange!

BERTRAND.

La chambre de monsieur est prête aussi.

VENCESLAS.

Bon. (*Il continue sa promenade.*)

BERTRAND.

Monsieur aime mieux rester ici?

VENCESLAS, *même jeu.*

Oui.

BERTRAND.

Comme monsieur voudra.

VENCESLAS, *même jeu.*

Certes.

BERTRAND.

Monsieur attend sans doute le retour de son oncle?

VENCESLAS.

Oui.

BERTRAND.

C'est un drôle de particulier que l'oncle de monsieur.

VENCESLAS.

Hein?...

BERTRAND.

Il a l'air un peu toqué. (*Venceslas ne lui répond pas; il prend une chaise qu'il enlève à bras tendu.*) Diable! monsieur est fort! (*Venceslas ne répond pas; il appuie sa main sur l'épaule de Bertrand, qui fléchit, et rebondit à la troisième fois, sautant à droite.*)

BERTRAND.

Pourquoi donc me dérangez-vous comme ça?

VENCESLAS.

C'est pour vous montrer ce que je pourrais faire de vous dans le cas où vous parleriez mal de mes collatéraux... J'ai dit. (*Il recommence à se promener.*)

BERTRAND, *à part.*

Quelle drôle de famille!

DURAND, *rentrant.*

Ah! monsieur Bertrand, que le bon Dieu vous patafiole!

BERTRAND.

Moi, monsieur?

DURAND.

Vous me dites que mon Martin est au 11, et vous me lancez sur un sexagénaire sourd, aveugle et myope; tandis que mon Martin a 30 ans tout au plus et jouit de tous ses organes.

BERTRAND.

Ce n'est pas ma faute, moi... Si monsieur veut voir celui du 13?

DURAND.

Merci, j'en ai assez comme ça... Je veux, au préalable, aller prendre des renseignements à la poste et à la préfecture de police. De cette façon, je ne serai pas exposé à bassiner un tas de braves gens, qui me le rendraient bien.

BERTRAND.

Comme monsieur voudra. (*Il sort.*)

DURAND.

Toi, Venceslas, prends ton parapluie, ton plan de Paris, et suis-moi.

VENCESLAS.

Nous irons donc à pied?

DURAND.

Certes oui! je me fais une fête de marcher sur les trottoirs. Viens! (*Ils vont pour sortir, Durand se heurte conrte un jeune homme qui entre brusquement.*)

SCENE VI.

DURAND, VENCESLAS, ISIDORE MARTIN.

DURAND.

Ah!

MARTIN.

Oh!

DURAND.

Faites donc attention!

MARTIN.

Faites attention vous-même.

DURAND.

Maladroit!

MARTIN.

Imbécile!

DURAND.

Vous avez dit?...

MARTIN, *bien tranquillement.*

J'ai dit : imbécile.

DURAND.

Vous n'êtes pas poli, monsieur.

MARTIN.

Vous non plus, monsieur.

DURAND.

Moi, monsieur, j'ai cinquante-deux ans.

MARTIN.

Et moi, monsieur, vingt-neuf.

DURAND.

C'est justement pour cela...

MARTIN, *l'interrompant.*

Qu'étant mon aîné de vingt-trois ans, vous devez être vingt-trois fois plus poli que moi.

DURAND.

Et s'il me plaît d'être vingt-trois fois plus grossier, moi?

MARTIN, *allant s'asseoir.*

Ah! vous m'ennuyez!...

DURAND.

Jeune homme!...

MARTIN.

Allez au diable!...

DURAND.

Vous m'en rendrez raison aujourd'hui même...

VENCESLAS

Mon oncle!

DURAND.

Dans la personne de mon neveu.

VENCESLAS.

Plaît-il?

DURAND, *répétant.*

Dans la personne de mon neveu.

VENCESLAS.

Pardon, mais...

DURAND, *bas.*

La main d'Aménaïde est à ce prix.

VENCESLAS.

Quoi! vous voulez que j'aille frapper mon semblable?

MARTIN.

Son semblable!... Monsieur, je vous prie de ne pas me dire d'injures.

DURAND.

Tu l'entends, il t'invective!

VENCESLAS.

Bah! ça ne fait rien, je n'ai pas compris.

DURAND.

Comment! tu refuses de laver mes cheveux blancs?

VENCESLAS.

Permettez donc...

DURAND.

Venceslas, n'aurais-tu rien sous la mamelle gauche? Venceslas, serais-tu un couard, un lâche?

VENCESLAS.

Un lâche, moi? (*A part, levant les yeux au ciel.*) O ma mère! (*S'approchant de Martin.*) Monsieur...

MARTIN.

Eh bien, après? Qu'est-ce que vous voulez?

VENCESLAS.

Monsieur, savez-vous que je suis extrêmement fort?

MARTIN.

Qu'est-ce que ça me fait?

VENCESLAS.

Savez-vous que je vous mettrais en morceaux extrêmement minces?

MARTIN, *ironiquement.*

En vérité?

VENCESLAS.

En canelle, monsieur, en poussière, monsieur.

MARTIN.

Vous?

VENCESLAS.

Moi.

MARTIN.

Vous?

VENCESLAS.

Moi.

MARTIN.

As-tu fini! (*Il lui enfonce son chapeau jusqu'aux oreilles.*)

VENCESLAS.

Oh! (*Il veut se jeter sur Martin, Durand se met en travers.*)

DURAND.

Venceslas, l'honneur des Durand est endommagé dans la personne de ton chapeau. Le fer seul peut le retaper.

VENCESLAS.

Il me semble que le premier chapelier venu...

DURAND.

La main d'Aménaïde est à ce prix.

VENCESLAS.

Vous êtes charmant... mais si je succombe ?

DURAND.

Aménaïde ira déposer des tulipes sur ton mausolée... Et moi aussi...

VENCESLAS.

Vous me le promettez ?

DURAND.

Je te le jure.

VENCESLAS.

Allons, ça me décide... (*A Martin.*) Votre heure, monsieur ?

MARTIN.

La vôtre ?

VENCESLAS.

A midi, dans huit jours.

MARTIN.

J'aimerais mieux aujourd'hui.

VENCESLAS.

Bon! où ça?

MARTIN.

Où vous voudrez.

VENCESLAS.

Aux Tuileries, dans la grande allée...

MARTIN.

J'aimerais mieux le bois de Vincennes.

VENCESLAS.

Va pour le bois de Boulogne... Avec quoi nous taperons-nous?...

MARTIN.

Choisissez vous-même les armes.

VENCESLAS.

Eh bien, le pistolet... A cent pas.

MARTIN.

J'aimerais mieux à vingt-cinq.

VENCESLAS.

A vingt-cinq, c'est convenu. A l'épée.

MARTIN.

Dans une heure je viendrai vous chercher.

VENCESLAS.

Dans une heure!

MARTIN.

Messieurs, enchanté d'avair fait votre connaissance.

ENSEMBLE.

AIR :

MARTIN.

Ailleurs une affaire m'appelle;
Mais bientôt nous nous reverrons.

DURAND.

Et pour vider cette querelle,
Sur le terrain nous nous rendrons.

(*Martin sort.*)

SCENE VII.

DURAND, VENCESLAS.**

VENCESLAS.

Eh bien, êtes-vous content?

DURAND.

Je suis ravi. Tu me rappelles toute l'histoire romaine et une partie de l'expédition d'Egypte. (*Il va pour sortir.*)

VENCESLAS.

Où allez-vous donc ?

DURAND.

A la recherche de mon Martin...

VENCESLAS.

Et vous ne m'emmenez pas?

DURAND.

Non; il vaut mieux que tu restes ici à te refaire un peu la main. D'ailleurs, ne faut-il pas que tu prennes congé de ces dames, mon pauvre garçon?

VENCESLAS.

Comment, congé?

DURAND.

Dame! si par malheur tu allais...

VENCESLAS.

Comme c'est adroit de me dire ça!

DURAND.

Il faut tout prévoir. Adieu, je vais faire mes courses. (*Il remonte. Déclamant.*)

Sors vainqueur d'un combat dont Naïde est le prix.

Adieu, mon petit Ceslas. Si j'ai le temps, j'achèterai quelques tulipes, à tout hasard... Adieu, mon petit Ceslas; je vole, vole, vole... (*Il sort.*)

SCENE VIII.

VENCESLAS, *seul.*

Vieux hanneton! le diable l'emporte avec ses tulipes! Quand je pense que c'est pour lui que je vais risquer ma peau... Quand je dis pour lui, c'est pour Naïde... puisque sa main dépend de ce tournoi... Elle est si belle, ma cousine!... Elle a parfois un peu l'air d'une grue ; mais c'est égal, c'est une femme bien agréable ! (*Après un moment.*) Pourvu que mon adversaire n'aille pas me faire de mal! Peuh! il n'a pas grande apparence. Et puis je tire assez proprement, moi! A Amiens, je passais pour une fine lame! Du reste, je le verrai venir, et s'il m'a l'air de savoir son affaire, je vous lui allonge un petit coup en quarte basse... que je ne connais rien de plus traître... (*Faisant des armes avec la main.*) Une, deux! (*Bruit de voix en dehors.*) Tiens, on dirait le creux de mon oncle. (*Allant regarder au fond.*) Mais oui, c'est lui. avec... Viendraient-ils déjà me chercher?...

SCÈNE IX.

VENCESLAS, DURAND, MARTIN.

DURAND, *à Martin.*

Non, jeune homme, vous ne me quitterez pas avant que je ne vous aie accablé du poids de ma reconnaissance.

VENCESLAS, *étonné, à part.*

Sa reconnaissance!

MARTIN.

Eh! mon Dieu, je vous répète que ça ne vaut pas la peine...

DURAND.

Pas la peine !... Lorsque sans vous je pouvais être broyé.

VANCESLAS.

Broyé?

DURAND.

Ah! quel événement !... J'en suis encore tout perplexe... (*A Venceslas.*) Figure-toi...

VANCESLAS, *à part.*

Bon! troisième histoire!

DURAND.

Figure-toi, dis-je, qu'en sortant d'ici, je me décide à monter en fiacre.

VENCESLAS.

Mais vous vouliez allez à pied?...

DURAND.

Je le voulais, et point ne le fis. Que n'ai-je persisté dans cette résolution! elle m'eût économisé une forte venette. Enfin, je monte en fiacre. A peine, eûmes-nous fait quelques pas, que, par un hasard sans précédent dans l'histoire moderne, les chevaux prennent le mors-aux-dents...

VENCESLAS.

Des chevaux de fiacre?

DURAND.

Frappé de terreur, je cri au cocher de retenir ses coursiers. Il veut les rappeler, mais sa voix les effraye. Deux flèches, Venceslas, deux flèches... lancées à toute vapeur et des cahots... à désarticuler mes bretelles C'était effrayant!... je me trouvais dans la position d'Hippolyte sur son char .. Seulement, au lieu d'être dessus j'etais dedans. Bref, une catastrophe devenait imminente... lorsque, tout à coup, cet intrépide jeune homme s'élance, au péril de sa vie... saisit les rênes, arrête la machine... et j'ai la satisfaction de me retrouver sur le pavé, le sein palpitant, mais sain et sauf.

VENCESLAS.

Comment, c'est monsieur qui?...

DURAND.

Oui, c'est monsieur qui a exécuté ce brillant sauvetage.

MARTIN.

Oh! calmez-vous! J'en aurais fait autant pour le premier venu!...

DURAND.

Cela ne diminue pas votre mérite à mes yeux. Ah! jeune homme, que n'ai-je sur moi un balancier? je vous frapperais incontinent une médaille commémorative. Mais si, à défaut de cet ornement, une modeste côtelette...

MARTIN.

Merci, j'ai déjeuné.

DURAND.

Il est désintéressé comme un Terre-Neuve.

MARTIN, *à part.*

Ah! il m'ennuie, ce gros-là; je suis fâché d'avoir arrêté son sapin. (*Il entre au* n° 13.)

DURAND.

Mais, au moins, dis-moi le nom de mon sauveur!

SCÈNE X.

DURAND, VENCESLAS, BERTRAND.

DURAND.

Eh bien! eh bien! il s'en va sans m'apprendre son noble nom.

BERTRAND, *qui vient d'entrer.*

Son nom?... vous ne le savez pas?... C'est monsieur Isidore Martin.

DURAND.

Isidore Martin!

BERTRAND.

Du numéro 13. Le neveu d'un brave marin...

DURAND.

Le capitaine Martin?

BERTRAND.

Précisément.

DURAND.

C'est lui!

BERTRAND.

Qui, lui?

DURAND.

Le Martin que je cherche.

BERTRAND.

Et que vous n'avez pas voulu voir!

DURAND, *avec joie.*

Enfin je le tiens!... (*Tout à coup et jetant un cri.*) Ah! grand Dieu!

BERTRAND.

Quoi donc?

VENCESLAS.

Qu'est-ce qui vous prend?

DURAND.

AIR : *Époux imprudent.*

Quand je songe que tout à l'heure,
Par deux alezans sans pitié,
A vingt pas de cette demeure,
Il pouvait être escoffié,
J'en suis encor terrifié.
En lui, monsieur, quelle chose navrante!
Je perdais, hélas!...

BERTRAND.

Oui, c'est clair,
Un ami qui vous est bien cher?...

DURAND.

Non... cinq mille livres de rente...
Avec lui trépassait ma rente.

BERTRAND.

Oh! du reste, il ne faut pas que ça vous étonne... monsieur Isidore n'en fait jamais d'autres.

DURAND.

Comment! tous les matins il arrête un fiacre emporté?

BERTRAND.

Non, mais il ne se passe guère de jours sans qu'il risque les siens, pour sauver quelqu'un ou quelque chose.

DURAND.

Hein?... qu'est-ce que j'apprends là!... mais c'est donc une manie!

BERTRAND.

Ah! c'est un bien bon garçon que monsieur Martin, mais un fameux braque et qui ne tient pas plus à sa vie...

DURAND.

Mais j'y tiens, moi, j'y tiens à sa vie!... Heureusement me voici près de lui, et... (*Jetant un nouveau cri.*) Ah! grand Dieu (*Bertrand impatienté sort.*)

VENCESLAS.

Quoi donc encore?... vous m'avez fait peur!...

DURAND.

Et ce duel, ce malheureux duel!

VENCESLAS.

Ah! dame, c'est vous qui m'avez aguiché...

DURAND.

Tu ne te battras pas.

VENCESLAS.

Mais, mon oncle...

DURAND.

Tu ne te battras pas!... la main d'Aménaïde est à ce prix!...

VENCESLAS.

Ah çà, permettez...

SCENE XI.

LES MÊMES, MARTIN, *avec des épées.*

MARTIN.

Messieurs, quand il vous plaira...

DURAND, *à Martin.*

Nous sommes à vous. (*A Venceslas.*) Tu vas lui faire des excuses.

VENCESLAS.

Des excuses! pour le renfoncement qu'il m'a donné.

DURAND.

Un renfoncement n'est pas un soufflet... Ah! si c'était un soufflet; mais c'est un renfoncement!...

VENCESLAS.

C'est déjà bien gentil comme ça.

MARTIN.

Eh bien! messieurs, les fleurets s'impatientent.

VENCESLAS.

Voilà!... (*Il fait un pas pour sortir.*)

DURAND, *vivement.*

Venceslas, je vous défends!... (*A Martin.*) Un instant, jeune homme. Avant tout, que diantre! il faut s'expliquer...

MARTIN.

C'est inutile!

VENCELAS.

C'est inutile!...

DURAND, *sévèrement.*

Venceslas!... (*A Martin.*) Voyons, jeune homme, voyons... mon neveu est un peu vif; il a eu des torts...

VENCESLAS.

Moi?...

DURAND.

Tu en as eu... mais tu les reconnais.

VENCESLAS.

Comment! je...

DURAND, *à Martin.*

Il les reconnaît.

VENCESLAS.

Mais non; marchons.

MARTIN.

Marchons!

DURAND, *aux cent coups, à part.*

Mon Dieu! comment le désarmer?... Ah! (*A Martin.*) Monsieur, le pauvre garçon est idiot...

VENCESLAS.

Moi?...

DURAND.

Hier encore, il était à Charenton, section des abrutis.

VENCESLAS, *furieux.*

Mais sacrebleu !

DURAND, *bas à Venceslas.*

Dis que tu es idiot, et je double la dot.

VENCESLAS.

Vous doublez la dot? c'est différent.

DURAND, *à part.*

J'aime mieux ça que de tout perdre.

VENCESLAS, *à Martin.*

Monsieur, croyez bien que je suis...

MARTIN.

Il suffit, monsieur, et puisque vous êtes idiot...

VENCESLAS.

Pardon, je...

DURAND.

Oui, il est satisfait; je suis satisfait; l'honneur est satisfait; nous sommes tous satisfaits. (*A Venceslas.*) Va retrouver ces dames, mon garçon.

VENCESLAS.

Mais je ne puis lui laisser croire...

DURAND, *le poussant jusque dans la chambre.*

Va, mon garçon, va !... Enfin, je respire !

SCENE XII.

DURAND, MARTIN.

MARTIN.

Ah! vous êtes bien bon de vous être donné tant de mal.

DURAND.

Moi, dont vous avez sauvé les jours, devais-je souffrir que vous risquassiez les vôtres ?

MARTIN.

Tenez, s'il faut vous l'avouer, je n'acceptais ce combat que comme un moyen d'en finir...

DURAND.

Vous dites?...

MARTIN, *tirant sa montre.*

Il est midi... Eh bien, mon brave homme, il se peut qu'à une heure je me fasse sauter la cervelle.

DURAND.

Sauter la cervelle! à une heure... (*A part.*) Sacrelotte! et ma rente!... (*Haut.*) Vous avancez, jeune homme... vous avancez!

MARTIN.

Oh! pour quelques minutes de plus ou de moins...

DURAND.

Mais, malheureux! pourquoi cette résolution, que je qualifie d'insensée?

MARTIN.

Parce que... (*S'arrêtant.*) Mais, bah! à quoi bon vous narrer?...

DURAND.

Narrez toujours... Je vous porte beaucoup, mais beaucoup d'intérêt; vous m'avez rendu un grand service, et si je pouvais à mon tour...

MARTIN.

Vous? allons donc! il s'agit de peines de cœur...

DURAND.

Vous êtes amoureux?

MARTIN.

D'une femme...

DURAND.

Je m'en doutais !

MARTIN.

Qui, depuis huit jours, me fait tourner...

DURAND.

En bourrique, je connais ça! Et c'est pour une pareille vétille que vous iriez?... Eh! mon Dieu! les peines de cœur, autant en emporte le vent! Vous ferez comme moi, vous oublierez.

MARTIN.

Oublier?... encore un! merci! L'hiver dernier, je me mets à aimer une jeune fille; un beau matin, j'achète des gants pour aller lui demander l'adresse de son père; va te promener!.. partie pour la ville!... pour je ne sais où, en province... Je me dis comme vous : faut l'oublier!... Je parviens à en aimer une autre; et cette autre...

DURAND.

J'en conviens, c'est désagréable; mais que diable! prenez patience; votre Célimène finira par s'humaniser. J'entends qu'elle s'humanise...

MARTIN.

Vous?

DURAND.

Moi! donnez-moi son adresse; j'irai la voir, je lui parlerai à votre endroit; et, dans un mois, je veux danser à votre noce.

MARTIN.

Mais c'est une femme mariée!

DURAND.

Une femme mariée!... horreur !

MARTIN.

Vous voyez bien!

DURAND.

Après ça, on voit tous les jours des femmes mariées qui... (*A part.*) O vil métal! tu me rends ignoble!

MARTIN.

N'importe! j'ai promis d'attendre, j'attendrai; mais si Eudoxie ne vient pas au rendez-vous...

DURAND.

Eudoxie?

MARTIN.

Eudoxie Durand.

DURAND, *à part.*

Ma femme!

MARTIN.

Eh bien!... si elle ne vient pas... à une heure j'aurai cessé d'exister. (*Il entre à droite.*)

SCENE XIII.

DURAND, *puis* EUDOXIE.

DURAND.

Quelle position, bon Dieu! ma femme d'un côté... ma rente de l'autre... comment sortir de là ? (*Eudoxie paraît.*) Ah! c'est vous, madame Eudoxie Durand.

EUDOXIE.

Qu'est-ce que vous avez donc?

DURAND.

Je sais tout!... M. Martin vous aime, il vous a écrit pour vous demander un rendez-vous...

EUDOXIE, *vivement.*

Que j'ai refusé!

DURAND.

Eh! mon Dieu !... je le sais bien!... et j'en suis... fier!... mais, tu ne sais donc pas quel est ce Martin?

EUDOXIE.

C'est un jeune homme qui, depuis mon arrivée à Paris, me poursuit de ses lettres et de ses soupirs!...

DURAND.

C'est celui sur lequel est hypothéquée notre rente!

EUDOXIE.

Bah!

DURAND.

Et tu ne frémis pas?

EUDOXIE.

De quoi ?

DURAND.

Comment, de quoi ?... mais il est amoureux de toi, malheureuse!...

EUDOXIE.

Eh bien! après?

DURAND.

Mais il parle de se tuer, malheureuse!

EUDOXIE.

Il en parle; mais il ne le fera pas!

DURAND.

Il le fera!... j'ai examiné son crâne, il a la bosse de la chose.

EUDOXIE.

C'est un malheur... mais qu'y puis-je?... A moins, pourtant... que vous ne vouliez?

DURAND, *vivement*.

Non pas!... je tiens à ton honneur, car ton honneur est mon honneur, et, sans honneur, point de bonheur!... mais je tiens aussi à ma rente; et si l'on pouvait concilier... voyons, si tu consentais à le voir, à lui parler?...

EUDOXIE.

A quoi bon?... pour le désespérer encore?

DURAND.

Non pas!

EUDOXIE.

Alors, selon vous, il faudrait...

DURAND.

Non pas!

EUDOXIE.

Pourtant, il faut s'entendre!

DURAND.

Il faudrait biaiser!... oui. je voudrais que tu biaisasses, que tu lui donnasses des espérances...

EUDOXIE.

Des espérances?...

DURAND.

Éloignées! très-éloignées!... qui ne se réaliseront jamais, mais, qui me permettront de toucher mes revenus.

EUDOXIE.

Je comprends bien, mais... (*Subitement.*) Ah!...

DURAND.

Tu as une idée?... Communique!

EUDOXIE.

C'est inutile... Laissez-moi, je réponds de tout!

DURAND.

Tu le veux?... Eh bien, je me fie entièrement à toi!... (*A part.*) Je vais me cacher derrière cette porte pour les espionner!

EUDOXIE.

Je l'entends!

DURAND.

Je vous laisse... Sauver sa tête, sans compromettre la mienne, voila ta mission!

EUDOXIE.

C'est dit!

DURAND.

Voilà ta mission! je te confie mes deux têtes. (*Il sort à gauche.*)

SCÈNE XIV.

EUDOXIE, MARTIN, DURAND, *caché*.

EUDOXIE.

A nous deux, monsieur Martin!

MARTIN, *entrant un pistolet d'une main, sa montre de l'autre.*

L'heure a sonné... il faut en finir!

EUDOXIE, *l'apercevant et jouant l'effroi.*

Ciel!

MARTIN.

Vous, madame!...

EUDOXIE.

On ne m'avait donc pas trompée!... Vous voulez?...

MARTIN.

Dame!... quand on a tout perdu...

EUDOXIE, *l'imitant.*

Quand on n'a plus d'espoir...

MARTIN.

On prend un pistolet...

EUDOXIE.

Un pistolet!... Mais, monsieur, je ne veux pas que vous mouriez!

MARTIN.

Vous consentez donc à m'aimer?...

EUDOXIE.

Je n'ai pas dit cela!

MARTIN.

Alors... (*Fausse sortie.*)

EUDOXIE.

Monsieur!...

MARTIN.

Vous me rappelez?...

EUDOXIE.

Eh bien, oui! Tant d'amour m'a émue, troublée... Votre folie a vaincu ma raison, car, je le vois bien, il s'agit d'une passion sérieuse, profonde!... (*Durand paraît à la porte de droite.*)

MARTIN.

Comme la mer, madame!...

EUDOXIE.

Aussi, je n'hésite plus; devoir, honneur.... j'oublie tout, je sacrifie tout!

MARTIN, *lui baisant la main.*

Cher ange!

DURAND, *à part.*

Bigre!

EUDOXIE.

Mais, songez-y, monsieur, je ne suis pas une femme vulgaire, mon amour est exclusif!

MARTIN.

Comme le mien!

EUDOXIE.

Impétueux, immense!

MARTIN.

Comme le mien!

EUDOXIE.

Songez qu'il ne peut admettre ni obstacles, ni partage!...

MARTIN.

Mais, c'est mon cœur qui parle par votre bouche!

EUDOXIE.

Vous savez sans doute que je suis mariée?

MARTIN.

Hélas!

EUDOXIE.

Aussi, comme je ne puis être la femme de l'un et la maîtresse de l'autre, nous partirons!

DURAND, *à part.*

Elle l'enlève!

MARTIN

Mais c'est un rêve!

EUDOXIE.

Nous quitterons Paris...

MARTIN.

Avec joie! nous chercherons un nid, un désert...

EUDOXIE.

Ah! tu m'as comprise!...

DURAND, *à part.*

Elle l'a tutoyé!

MARTIN.

Je connais justement à Ville-d'Avray une petite maison, entre cour et jardin...

EUDOXIE.

Ville-d'Avray? Comment?... Ville-d'Avray!... Mais c'est la crainte et le remords incessants!... Non! entre mon mari et moi, je veux mettre l'Océan!

MARTIN.

L'Océan?

DURAND, *à part.*

Mais elle dépasse le but!

EUDOXIE.

Nous irons en Amérique!

DURAND, *à part.*

Décidément, elle va trop loin!

EUDOXIE.

En Californie!

DURAND, *à part.*

En Californie! Ah! mais... je cours serrer ses effets! (*Il disparaît.*)

MARTIN, *hésitant.*

Est-ce que vous croyez bien indispensable...

EUDOXIE.

Ce voyage vous effraye?

MARTIN.

Moi?... je vous suivrais jusqu'au bout du monde...

EUDOXIE.

Nous irons, soyez tranquille.

MARTIN, *à part.*

Diable! (*Haut.*) Chère Eudoxie, permettez-moi une simple observation. Je suis clerc de notaire, et je n'ai pas de fortune...

EUDOXIE, *avec amour.*

Qu'importe! est-ce que j'en ai, moi?...

AIR : *Jeune fille aux yeux noirs.*

De nos vaillantes mains nous creuserons la terre;
Nous saurons à nous deux bâtir notre maison.

MARTIN.

Je vous l'ai déjà dit, je suis clerc de notaire,
Je suis clerc de notaire, et ne suis point maçon.

EUDOXIE. (*Parlé.*)

On est maçon quand on aime...

(*Suite de l'air.*)

La fortune
Importune.
Eh! qu'importe à l'amant?
Sur la terre,
Il préfère
La tendresse à l'argent.

ENSEMBLE.

La fortune, etc.

MARTIN.

La fortune
Importune...
C'est parfait, c'est charmant!...
Mais sur terre,
Il n'est guère
D'agrément
Sans argent.

EUDOXIE.

Soyez prêt à partir ce soir...

MARTIN.

Mais...

EUDOXIE.

Nous voyagerons à pied, en chantant, en nous tenant par la main.

MARTIN.

Comme Paul et Virginie...

EUDOXIE.

Avec un parapluie..

MARTIN.

Mais la traversée?...

EUDOXIE.

L'Amour vous prêtera ses ailes! A ce soir, à ce soir!... (*A part.*) Ah! il voulait de l'amour?... Eh bien: en voilà!... (*Elle sort.*)

SCENE XV.

MARTIN, *puis* AMÉNAIDE.

MARTIN, *après un temps.*

J'avoue que je ne m'attendais pas à cela!... Tudieu! quelle gaillarde!... quelle amazone!... En Californie!... moi qui m'étais figuré un bon petit amour... à la banlieue... sur une ligne de chemin de fer! mais nous allons être malheureux comme les pierres, au Sacramento! nous nous ennuierons comme tout. Mais qu'y faire? .. je ne puis pas lui en vouloir d'une passion dont je suis fier au fond!.. Et puis, elle est gentille, je m'empresse de le déclarer! C'est égal, si c'était à refaire... Ah! je suis très-embarrassé, voilà le fait!

AMÉNAIDE, *entrant.*

Mon père!... mon p... Ciel!... un homme!

MARTIN.

Une jeune fille!...ah! mon Dieu!

AMÉNAIDE.

Mais je ne me trompe pas!...

MARTIN.

Mademoiselle Aménaïde!

AMÉNAIDE.

Monsieur Isidore!

MARTIN.

Vous, avec qui j'ai dansé l'hiver dernier...

AMÉNAIDE.

A la pension...

MARTIN.

Au bal de la Sainte-Catherine...

AMÉNAIDE.

Une redowa...

MARTIN.

Et onze valses!...

AMÉNAIDE.

Vous ne l'avez donc pas oublié?

MARTIN *un peu troublé.*

Non, certes!... mais, vous-même?...

AMÉNAIDE.

Monsieur!...

MARTIN.

Répondez?...

AMÉNAIDE.

Je ne le dois pas, tant que vous n'aurez pas demandé ma main à mon père.

MARTIN.

Comment! vous me permettriez...

AMÉNAIDE.

Je ne vous le défends pas.

MARTIN, *à part.*

Elle est charmante... elle est... Ah! sapristi!... et Eudoxie?...

AMÉNAIDE.

A quoi pensez-vous?

MARTIN.

Moi?... je pense au bonheur qui... à l'ivresse que... (*A part.*) Avec celle-ci, pas de mari jaloux, pas de Californie... oh! la Californie!... et puis, je l'aimais avant l'autre!...

SCENE XVI.

LES MÊMES, DURAND, *entrant.*

AMÉNAIDE, *bas à Martin.*

Voici mon papa.

MARTIN, *à part.*

Lui!... Je vais prendre des ménagements.

DURAND, *à part.*

Voyons si mon idée prospère...

MARTIN, *haut.*

Monsieur?..

DURAND.

Monsieur?...

MARTIN.

Ça vous serait-il égal que je fusse votre gendre?

DURAND.

Plaît-il?

MARTIN.

J'aime mademoiselle votre fille...

DURAND, *étourdiment.*

Eh bien! et ma femme?

MARTIN.

Vous dites?

DURAND.

Rien, rien... je voulais dire: et mon neveu à qui elle est promise!

MARTIN.

Ça m'est égal!

AMÉNAIDE.

Ça nous est égal!

DURAND, *à part.*

Comme ma fille se dégoise! (*Haut.*) Pardon, une simple question... vous vous connaissiez donc?

MARTIN.

Oui, monsieur, mademoiselle est la jeune fille dont je vous parlais tantôt; nous avons dansé et valsé ensemble l'hiver dernier; ça m'a suffi pour apprécier les qualités de son cœur; et je vous demande sa main. Voilà!

DURAND.

Mais puisque je vous dis que je l'ai donnée à Venceslas.

MARTIN.

Eh bien! vous la reprendrez.

DURAND.

Mais...

MARTIN.

Sa main ! ou vous aurez ma mort sur la conscience.

DURAND.

Allons, bon !

MARTIN.

Décidez-vous.

DURAND.

Mais ce pauvre Venceslas... comment me dégager !... Ah ! j'ai un moyen !... je l'enverrai faire lan laire !... c'est entendu ! (*Mettant la main de sa fille dans celle de Martin.*) Epousez-la, mon ami... épousez-la beaucoup !

SCENE XVII.

Les Mêmes, VENCESLAS.

VENCESLAS.

L'épouser? ma cousine?... eh bien ! et moi?

DURAND.

Toi? tu iras te faire lan laire... c'est convenu entre nous.

VENCESLAS.

Mais, sapristi, vous m'avez donné votre parole!...

DURAND.

Eh bien ! oui, je t'ai donné ma parole et je lui donne ma fille; je ne peux pas tout donner au même.

VENCESLAS.

Eh bien! si je n'ai pas la main d'Aménaïde, je tuerai monsieur.

DURAND.

Ciel !

MARTIN.

Et si monsieur épouse Aménaïde, je me tue!

DURAND.

Double ciel ! mes amis... mes bons amis... (*Avec désespoir.*) Mais pourquoi donc cet animal de capitaine Martin va-t-il me constituer une rente sur la tête de son neveu ?

SCENE XVIII.

Les Mêmes, EUDOXIE, *une lettre à la main.*

EUDOXIE, *à Durand.*

Pourquoi? Je le sais, mon ami !

MARTIN, *à part.*

Son ami?

EUDOXIE.

Grâce à cette lettre qui nous a suivis d'Amiens à Paris.

DURAND.

Donne, ma femme !

MARTIN, *à part.*

Sa femme ! (*Durand parcourt la lettre.*)

EUDOXIE, *bas à Martin.*

Etes-vous prêt à partir pour la Californie, monsieur ?

MARTIN, *de même.*

Mon Dieu, madame, je vous avoue...

EUDOXIE.

Je comprends !

DURAND.

C'est du capitaine Martin. Il me donne le mot du logogriphe. « Mon cher ami, sachant mon neveu très-braque et très-écervelé, j'ai constitué ta rente sur sa tête, afin de t'obliger par là » à veiller sur lui.

MARTIN, *à part.*

C'est donc pour cela qu'il tenait tant à ma vie ?

DURAND.

» Mais maintenant que je suis de retour, ce soin me regarde. » J'ai régularisé les choses en transférant la rente sur la tête de » ta fille Aménaïde. » Enfin, j'échappe donc à la pression de ce vampire ! (*A Martin.*) Cher ami, tu n'auras pas ma fille !

VENCESLAS, *avec joie.*

O bonheur !

AMÉNAÏDE, *pleurant.*

Hi ! hi ! hi ! hi ! hi !

DURAND.

Oh ! toi, tu peux pleurer tant que tu voudras, c'est l'affaire de la blanchisseuse.

AMÉNAÏDE.

Eh bien, alors, puisque c'est comme ça, je vais me jeter à l'eau, na !

DURAND.

Mais, malheureuse, tu veux donc ma ruine ?

AMÉNAÏDE.

Je veux monsieur.

DURAND.

Eh bien, épouse-le, petite parricide, et ne me fais pas blanchir les cheveux plus longtemps.

VENCESLAS.

Mais moi, nom d'un chien?

DURAND.

Toi, je t'ai promis des tulipes, tu auras tes tulipes.

CHOEUR FINAL.

Air : *Dans mon gai moulin* (Moulin des Tilleuls)

Quel beau jour pour nous !
Le plus doux
Des mariages,
Sur mes/ses arrérages
Me/Lui laisse enfin
Mettre la main.

DURAND, *au public.*

Air : *De Céline.*

J'eus toujours l'âme tendre et bonne,
Les mœurs douces, le cœur aimant;
Je ne veux la mort de personne;
Je suis bien vu dans mon département.
Eh bien ! malgré cette humeur débonnaire,
J'éprouverais un plaisir... enfantin,
Si, chaque soir, la salle entière
Demandait la têt' de Martin !...
Je voudrais que la salle entière
Demandât la têt' de Martin ! ! !

(*Reprise du chœur.*)

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



LE SAGE ET LE FOU

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS

PAR

MÉRY ET BERNARD LOPEZ

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 6 AOUT 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LÉON DE COURVILLE, jeune homme à la mode.	MM. MAILLART
MAURICE COURTOIS, avocat.	LEROUX.
MONSIEUR THOMASSIN, riche propriétaire aux Ardennes.	ANSELME.
MADAME DUBOURG, peintre de portraits.	Mmes FAVART.
MADAME NOGENT, jeune veuve, tenant maison meublée.	BIRON.
CLÉMENCE, fille de Thomassin.	THÉRIC.
ÉMERANTINE, couturière.	SAINT-HILAIRE.

La scène se passe à Paris, en 1852, chez madame Nogent. — Les trois actes dans le même décor.

ACTE PREMIER

Un riche salon bourgeois; trois portes au fond et portes latérales au second plan; à droite, sur le devant de la scène, un sofa; à gauche, une cheminée avec glace et pendule. — Les indications sont prises de la salle.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME NOGENT, THOMASSIN, CLÉMENCE, entrant par le fond.

THOMASSIN.

Comment donner un bal à mon second étage!
Voyons si le premier me convient davantage.

MADAME NOGENT, précédant Thomassin et sa fille.

Un bel appartement! c'est le numéro trois.
Il vient d'être occupé par un major hongrois;
Et lorsqu'il est vacant, je le prends pour moi-même.
Le mobilier est neuf, d'une richesse extrême.
Voyez comme c'est grand, comme c'est spacieux!
Ah! pour donner un bal, vous serez beaucoup mieux
Qu'en votre logement à mon second étage!
S'il faut que votre bourse y trouve un avantage,
Louez donc ce local rien qu'un jour; en loyer
Je me contenterai de vous faire payer
Le prix d'une semaine.

THOMASSIN.

Oh! ma charmante hôtesse,
Je reconnais bien là votre délicatesse.

MADAME NOGENT, piquée et minaudant.

Hôtesse est un vieux mot.

THOMASSIN.

N'est-ce point un hôtel?

MADAME NOGENT.

Aucunement, monsieur, je ne tiens rien de tel.
De la confusion je serais désolée.
Je tiens, c'est meilleur genre, une maison meublée.

CLÉMENCE.

Mon père a si longtemps vécu dans son canton,
Qu'il ignore les mots du moderne bon ton.

MADAME NOGENT.

Je vous le disais donc. Pour donner une fête,
Chaque pièce est chez moi distribuée et faite:
On cause ici sans bruit; pour danser nous allons
Du côté du jardin dans les autres salons,

Et le fracas du bal ne peut pas vous distraire
Quand ici vous parlez en famille; au contraire.
Ah! comme je rêvais déjà depuis longtemps
D'avoir dans ma maison de ces bals éclatants
Qui font stationner, dans le plus noble style,
Calèches et landaus devant le péristyle.

THOMASSIN.

Étrangers à Paris, il nous faut votre appui.

MADAME NOGENT.

Que vous connaissez peu les grands bals d'aujourd'hui!
Sachez donc qu'on emprunte, en des salons illustres,
Guirlandes et festons, girandoles et lustres,
Grands laquais imposants, petits grooms exigus,
Vermeil seigneurial des riches ambigus.
Le système d'emprunt, étendant ses conquêtes,
Fait, dans plus d'un salon, emprunter des banquettes;
Et, tous nos jeunes gens se faisant vieux causeurs,
On a même parfois emprunté des danseurs.

THOMASSIN.

Rien ne sera trop beau pour marier ma fille.
J'aurai des conviés, amis de la famille.
Clémence et moi pourtant désirons recevoir
Quiconque vous voudrez amener demain soir,
Nous estimant heureux qu'à ce bal on assiste...

MADAME NOGENT, tirant un papier.

Merci, monsieur. — Je veux vous présenter ma liste.

Lisant.

Monsieur de Courville...

CLÉMENCE.

Ah!

MADAME NOGENT.

Quoi! vous le connaissez?

CLÉMENCE, avec embarras.

Si nous le connaissons!...

THOMASSIN.

Courville?... Mais assez.

CLÉMENCE.

Aux Ardennes, j'étais autrefois sa voisine.

THOMASSIN.

Le château de sa mère est près de mon usine.

MADAME NOGENT.

Ah! n'est-ce pas que c'est un jeune homme charmant?
Mais nous en parlerons dans un autre moment.
Voyez donc cette liste.

THOMASSIN.

A vous je m'en rapporte...
Et c'est l'appartement que plutôt il m'importe
De connaître...

MADAME NOGENT.

Venez, je veux vous faire voir
La pièce dont je fais quelquefois mon boudoir.
De mon mari défunt lorsqu'un ami s'informe,
J'y montre son portrait orné d'un uniforme.

Elle sort avec Thomassin par la gauche.

SCÈNE II.

CLÉMENCE, seule et rêveuse.

Léon, je m'en souviens! — Nous étions tous deux seuls,
A la grille du parc, dans l'allée aux tilleuls,
Cette dernière fois qu'ensemble nous parlâmes,
Rêvant un seul quatrain pour nos épithalames!...
Oh! c'était de ma part des aveux innocents,
Enfantillage pur!... Car, j'avais quatorze ans...
Et pourtant, malgré moi, quand j'y pense... j'en tremble!...
Quel hasard de nouveau nous fait trouver ensemble!
Fallait-il qu'avec moi Léon se rencontrât
Le soir de ce bal où je signe mon contrat?...
Et que vais-je éprouver tout à coup à sa vue?...
Remettons-nous... Depuis la dernière entrevue,
Quatre siècles bien longs, quatre ans se sont passés!
Ah! tous nos souvenirs doivent être effacés!...
Et qui m'assure encor que Léon reconnaisse
Celle que distingua sa première jeunesse?
Il n'est plus revenu là-bas au doux pays;
Et c'est sans trahison, du moins, que je trahis.

SCÈNE III.

THOMASSIN, CLÉMENCE.

THOMASSIN, [illegible]

Soit! provisoirement, au premier je m'installe.

A Clémence, [illegible]

Regarde! Il fait, je crois, très-clair dans cette salle
Pour finir ton portrait... Qu'en penses-tu?

CLÉMENCE, s'approchant.

Voyons!...
Bien!...

THOMASSIN.

J'ai dit de descendre et pinceaux et crayons...
Nous voilà seuls, ma fille; écoute-moi, Clémence...
Une nouvelle vie après demain commence
Pour nous. Ton mariage est arrêté; tu dois
Faire un très-bon accueil à Maurice Courtois;
C'est ton futur époux, un excellent jeune homme
Qui se fait respecter partout, quand il se nomme;
C'est un des avocats qui font le plus de bruit
Au Palais. Son état est fort bon; il conduit
A tout; un avocat, lorsqu'il a fait son stage,
Devient tout ce qu'il veut... et même davantage.
Qui sait? Puis, quant aux mœurs, le monde est très-content
Des mœurs de ce jeune homme, et voilà l'important!
Les mœurs!...

CLÉMENCE.

C'est très-bien; mais, je le dis sans reproche
Pour votre protégé, lorsque l'instant approche
De signer le contrat, il retarde toujours,
Et pour tant de délais cherche mille détours.

THOMASSIN.

Je n'ai pas remarqué. — C'est assez que je sente
Que mon choix paternel te trouve obéissante;
Et je ne comprends pas, moi qui suis si joyeux,
Que la même gaîté ne soit pas dans tes yeux.

CLÉMENCE, [illegible]

Je suis ce qu'une fille à mon âge doit être :
Que dirait-on de moi si je faisais paraître
Trop de joie? Avec soin je garde mes secrets :
Dans un hôtel garni les murs sont indiscrets.

THOMASSIN.

La prudence te vient, ma fille, de bonne heure.

CLÉMENCE.

Je cache encor deux jours ma joie intérieure,
Mais comme il faut avoir un visage riant
Vous verrez si je suis gaie en me mariant.

THOMASSIN.

Nous signons le contrat demain dans une fête!

CLÉMENCE.

C'est charmant! et déjà ma robe est toute prête.
J'ai des fleurs de Batton pour mes cheveux! Je vais
Commander un chapeau chez Maurice Beauvais.

THOMASSIN.

Mais où diable as-tu pris tous ces noms de toilette?

CLÉMENCE.

Mon éducation ne serait pas complète
Si je les ignorais!

THOMASSIN.

Où les a-t-elle appris?
C'est la première fois qu'elle vient à Paris.

CLÉMENCE.

Mais Paris vient chez moi tous les jours de l'année;
Je lis les feuilletons; vous m'avez abonnée
Au journal de la Mode, et cela vous fait voir
Que nous n'avons besoin de rien pour tout savoir.

THOMASSIN.

Elle en sait plus que moi.

CLÉMENCE.

Beau miracle! vous êtes
Enfoncé tous les jours dans deux ou trois gazettes;
Mais sans lire jamais les feuilletons... Eh bien!
Dans les Premiers-Paris on n'apprend jamais rien.

THOMASSIN, à part.

Voilà ce qu'on appelle une fille ingénue!

Avec un soupir.

Ah!

CLÉMENCE, regardant la pendule.

Madame Dubourg n'est pas encor venue!
Elle m'a demandé deux séances; je crois
Que, pour peindre un portrait, on en met plus de trois...
Mon père, vous serez content du mien, ma pose
Est charmante : je tiens à la main une rose;
Je suis nonchalamment assise, et je souris
De bonheur, en songeant que j'habite Paris.
Oh! madame Dubourg est une grande artiste!

THOMASSIN.

Mais elle a, je le sais, des motifs d'être triste.
J'ai connu son mari; c'était un libertin,
Trois fois plus âgé qu'elle... et, par un beau matin,
Ayant et la poitrine et la bourse malades,
Le Dubourg a cinglé, je crois, vers les Barbades.

CLÉMENCE.
Où sans doute il est mort?
THOMASSIN.
Ah! qui peut le savoir?...
Madame Dubourg entre très-agitée.

SCÈNE IV.

CLÉMENCE, THOMASSIN, MADAME DUBOURG.

THOMASSIN.
C'est elle.
MADAME DUBOURG, hors d'haleine.
Permettez, monsieur.... je veux m'asseoir.
CLÉMENCE.
Ah! mon Dieu! qu'avez-vous?
MADAME DUBOURG.
Je suis toute troublée...
Dans ce maudit Paris, une femme isolée
Est à plaindre!... Devant le café Cardinal
Un jeune homme... un lion qui lisait un journal
S'est jeté brusquement devant moi...
THOMASSIN.
Quelle audace!
MADAME DUBOURG.
On insulte toujours une femme qui passe!
C'est la mode aujourd'hui... moi, j'ai hâté le pas;
Il était sur ma trace, et ne me quittait pas;
Mais ce n'est rien... voyez comme j'étais émue!
J'ai vu... mon bracelet d'or... tomber dans la rue,
Et ma main qui tremblait n'a pu le retenir!
J'en suis au désespoir... c'était un souvenir!
CLÉMENCE.
De votre mari?
MADAME DUBOURG.
Non... oui... j'ai perdu la tête!...
Il me l'avait donné la veille de ma fête.
On entend du bruit. Suspension.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, COURVILLE.

LÉON.
Paraissant au fond avec un garçon. — Au garçon d'hôtel.
Ne dis rien à madame... ici je veux entrer.
Il s'avance et reste stupéfait en apercevant Clémence.
C'est elle! quel bonheur me la fait rencontrer!...
Oui, c'est elle!...
CLÉMENCE, à part.
Léon!... Oui, Léon de Courville!...
Elle sort avec précipitation.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, moins CLÉMENCE.

LÉON, à madame Dubourg en rendant le bracelet.
Un bracelet perdu dans cette grande ville
Ne se retrouve pas, c'est le sort des bijoux;
Une fois le hasard se fait galant pour vous.
MADAME DUBOURG.
C'est bien, monsieur; je n'ai que des grâces à rendre.
THOMASSIN, montrant la porte à gauche.
Ma fille en cette pièce a voulu vous attendre.
Madame Dubourg salue et sort du même côté que Clémence.

SCÈNE VII.

THOMASSIN, LÉON DE COURVILLE.

THOMASSIN.
Mais je le reconnais!... Monsieur Léon!... C'est lui!...
LÉON. Il se retourne vers Thomassin et le reconnaît, ils se serrent la main.
Ah! monsieur Thomassin!... je savais qu'aujourd'hui
Quelque chose d'heureux m'arriverait sans doute,
Car je n'ai rencontré, ce matin, sur ma route,
Que des femmes avec un visage charmant;
Ce présage public me trompe rarement.
Vous à Paris!
THOMASSIN.
Mais oui.
LÉON.
Vraiment, quelle aventure
Vous a donc fait quitter votre manufacture,
Et puis, par un hasard, pour moi fort obligeant,
Vous amène à Paris, chez madame Nogent?
THOMASSIN, ...
J'y viens pour une affaire... une affaire majeure,
Et nous en causerons...
LÉON.
Causons-en.
THOMASSIN.
Tout à l'heure.
Nous avons bien le temps de causer entre nous
De ces choses... Voyons, mon cher, que faites-vous?
LÉON.
Ce qu'on fait à Paris; je ne fais rien; j'existe :
Moi seul, je reste gai, dans ce siècle si triste;
Je cultive les jours, j'effeuille les instants :
Je suis jeune, depuis... que je n'ai plus vingt ans.
Par de charmants secrets, que ma pudeur doit taire,
Je chasse de chez moi l'ennui célibataire;
Je m'instruis au métier du mariage; mais,
Pour m'instruire longtemps, je n'épouse jamais.
Des richesses du cœur ma bouche est si prodigue
Que je manquerais d'air dans une seule intrigue.
Pour respirer à l'aise, il me faut des amours
Qu'un plaisir inconstant rajeunit tous les jours.
Enfin, si vous voulez lire au fond de mon âme,
Je suis né trop jaloux pour n'aimer qu'une femme;
J'en aime donc plusieurs à la fois; c'est ainsi
Que j'épargne à mon front les rides du souci.
Le calme intérieur du couvent cénobite
N'abandonne jamais la maison que j'habite;
Les scènes de fureur que les femmes nous font
Ne lézardent jamais mon tranquille plafond;
Jamais la jalousie, à mon seuil, ne déchaîne
Un amour isolé, ce frère de la haine :
Dans Paris, mon amour éparpille un sérail;
Les sultans l'ont en gros, je le cueille en détail.
Sous la sérénité de l'azur qui m'abrite,
J'ai tissu l'édredon soyeux du sybarite;
Et si mes voluptés trouvent une douleur
C'est le pli d'une gaze, ou le pli d'une fleur.
THOMASSIN, consterné.
Quelles mœurs!
LÉON.
Excusez les vices du bel âge;
La faute est à Paris, qui n'est pas un village,
Mais un département, et dont les horizons
Ont cinq cent mille amours et vingt mille maisons.
Voulez-vous maintenant que tout change de face,
Cher monsieur Thomassin? Voulez-vous que je fasse
Ma révolution en trois jours?
THOMASSIN.
Je veux bien;
Et dites-moi, pour vous, ce qu'il faut faire?
LÉON.
Rien.
Donnez-moi votre fille, et je pars; j'abandonne
Paris, ce qu'il promet, ce qu'il vend, ce qu'il donne;
Je vais m'ensevelir comme dans un couvent,
Chez vous; et j'étudie, et je me fais savant;
Pour tous les villageois je bâtis une école;
Je deviens président d'un comice agricole;
Je deviens philanthrope enragé; je maigris;
Je teins mon frac en vert et mes cheveux en gris;
J'élève les moutons, les bœufs, les orphelines,
Les chèvres du Thibet, les races chevalines;
C'est l'œuvre de Clémence; accordez-moi sa main,
Je suis jeune aujourd'hui, j'aurai cent ans demain.
THOMASSIN, ému.
Eh bien, je suis charmé de tout ce que vous dites;
Vos paroles, je crois, ne sont pas hypocrites;
Et qu'il me serait doux, à parler franchement,
D'être votre soutien pour ce beau changement;
Mais...
LÉON.
Point de *mais*, monsieur Thomassin, je vous prie;
Dès ce soir, au plus tard, je vends ma galerie,
Trente tableaux de choix, dont la vente est toujours
Annoncée, et qu'on vient voir chez moi tous les jours.
Je ne les vends jamais; j'en demande des sommes
Fabuleuses, au temps d'avarice où nous sommes;
Et tout Paris oisif vient perdre ses moments
A ce musée, ouvert dans mes appartements.
Pour dorer mes ennuis, voyez ce que j'invente,
Cher monsieur Thomassin! une éternelle vente!
Afin que toute femme ait le droit, belle ou non,
D'y venir sans jamais compromettre son nom.
Eh bien, pour commencer une nouvelle vie,

Voilà ce qu'aujourd'hui même je sacrifie;
Et je me fais, afin de rompre avec Paris,
Commissaire-priseur, pour tout vendre à vil prix.

THOMASSIN.

Ne vendez rien... je suis forcé de vous apprendre
Que j'ai déjà choisi...

LÉON.

Mes tableaux ?...

THOMASSIN.

Non, un gendre..

LÉON.

Que dites-vous?

THOMASSIN, souriant avec malignité.

Je dis que depuis bien longtemps
On connaît et vos mœurs et vos goûts inconstants.
Près de l'usine dont je suis propriétaire,
Votre mère possède, à titre héréditaire,
Un domaine légué par vos nobles aïeux.
Aussi, comme voisin, vous connaissant bien mieux,
Je dis que de nos bois arpentant les lisières,
Vous avez quelquefois compromis des rosières!...

LÉON.

Passons sur ces détails.

THOMASSIN.

Je dis que depuis lors,
Eussiez-vous été fils de princes ou de lords,
Ayant des droits sur tout, à tout pouvant prétendre,
J'ai juré que jamais vous ne seriez mon gendre.
J'ajoute que, chez moi, c'est un point résolu.
L'époux de mon enfant par moi doit être élu.
Et je donne à ma fille un trésor de ménage,
Un avocat n'ayant rien des goûts de son âge,
Jeune homme du moment et vieillard du passé,
Méthodique, frugal, studieux, compassé,
Et qu'enfin j'ai connu par une plaidoirie
Qui m'a valu, monsieur, vingt arpents de prairie.

LÉON.

Ce gendre, quel qu'il soit, je voudrais bien le voir.

THOMASSIN.

C'est aisé, car bientôt je vais le recevoir.

LÉON.

Tant mieux! nous viderons la querelle en famille.
Je l'attends; et s'il vient parler à votre fille,
Je l'arrête; et s'il veut marcher droit à son but,
Je le tue; il me faut cela pour mon début!

THOMASSIN, effrayé.

Revenez au bon sens!...

LÉON.

Et quel est ce jeune homme?

THOMASSIN, allant à la porte.

Que vous importe?.. Il vient!.. je l'entends...

LÉON.

Il se nomme?

THOMASSIN.

Courtois...

LÉON.

Et son prénom?

THOMASSIN.

Maurice... Le voici!

LÉON, à part, consterné.

Bon! c'est un coup de foudre en plein soleil... Merci,
Destin!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MAURICE COURTOIS.

MAURICE, allant à Thomassin et lui serrant la main.

Mon cher beau-père!

THOMASSIN.

Ah! cette exactitude
Me plaît, monsieur Courtois.

MAURICE.

J'ai fermé mon étude
Pour trois jours; à trois jours mes procès sont remis.
J'ai tout congédié, clients, clercs et commis,
Code, dossiers, exploits, procédure civile...

LÉON, s'avançant.

Tous les ennuis, enfin....

MAURICE, se retournant.

Ah! Léon de Courville!

(Ils se serrent la main.)

THOMASSIN.

Vous vous connaissez donc beaucoup?

MAURICE.

Je l'ai tiré
D'un mauvais pas.

THOMASSIN, joyeux.

Vraiment?

LÉON.

Je t'ai bien admiré
Ce jour-là... cher Maurice...

THOMASSIN.

Et pourrait-on connaître
Le...?

LÉON.

Voici... Je prenais d'assaut une fenêtre
A minuit, sans passer par la porte... Je tais
Le nom, le numéro, la rue où je montais...
Une patrouille grise, à ce même instant passe,
Et voit un être humain suspendu dans l'espace,
A trente pieds du sol... L'héroïque sergent
M'ordonne de descendre et d'être diligent.
J'obéis; il fallait jouer un rôle infâme,
Pour sauver mon honneur, compromettre une femme.
Je ne balançai point... en prison je fus mis,
Et de deux noms, le mien seul resta compromis.

THOMASSIN.

Je comprends; c'est alors que votre ami Maurice
Vous rendit au Palais...

LÉON.

Un éclatant service.
Car la fenêtre avait un mari; jaloux; né
En Corse; un Othello, mais perfectionné.
Il soupçonnait un peu, du moins je le suppose,
Avec son œil vitré, le fin fond de la chose,
Et, pour bien se venger d'un semblable malheur,
Me faisait volontiers passer pour un voleur.
Si j'étais relâché comme amant, — sur son âme
Il jurait qu'à l'instant il poignardait sa femme.
Oh! plutôt que cela, quoi qu'il pût arriver,
Je me serais perdu, certes, pour la sauver!

Il serre la main de Maurice.

Je lui dis : Imagine! invente! enfin découvre
Un moyen quel qu'il soit pour que ma prison s'ouvre!...
Fais au besoin, ami, ce que dans pareil cas,
Pour sauver leurs clients, font les grands avocats;
Ta parole, pour moi, peut se changer en manne.
Affirme hardiment que je suis monomane.
Quand par le substitut je vais être attaqué,
Invoque adroitement mon cerveau détraqué.
Tu te frappas le front, tu te grattas l'oreille;
Ta harangue pour moi n'eut jamais sa pareille!
Oui! tu te rappelas, ingénieux Courtois,
Qu'un homme peut la nuit s'exposer sur les toits,
Sans craindre de tomber d'un bond au vestibule...
Tu me fis noblement passer pour somnambule!
En cette qualité je n'étais pas amant,
Et le Corse n'eut pas à remplir son serment;
Et tu prouvas qu'on dort bien en toute posture;
Et tu fus approuvé par la magistrature!...

THOMASSIN.

Quelle fâcheuse affaire il avait sur les bras!

MAURICE, à Thomassin.

Mais il n'est pas du bois dont on fait les ingrats.

LÉON, à part.

J'avais un bienfaiteur au monde, on le marie
Avec Clémence! Il faut garder ma galerie,
Et vivre en philosophe, en dorant tous mes jours,
Et me faire trois cent soixante-cinq amours
De rente; c'est conclu.

THOMASSIN.

Vous êtes, mon cher gendre,
Un Cicéron moderne, et j'irai vous entendre
Au Palais.

LÉON.

Au Palais! La tribune l'attend!
Maurice, avant six mois, sera représentant!
Aujourd'hui, c'est par là qu'un jeune homme commence.

MAURICE.

Marions-nous d'abord...

THOMASSIN.

Bien! allons voir Clémence...
Elle pose... On lui fait son portrait au pastel...

Thomassin sort par la gauche, en invitant les deux jeunes gens à le suivre.

SCÈNE IX.

MAURICE, LÉON.

MAURICE.

Viens saluer ma femme.

LÉON.

Oh! non... j'ai dans l'hôtel
Une visite à rendre à des Anglais.

MAURICE.

Va vite
Et reviens-nous bientôt... tu sais que je t'invite
A ma noce.

LÉON.

Merci.

MAURICE.

Tu te fais donc prier?

LÉON.

En y venant, j'aurais peur de me marier.
Je crains, dans les fléaux qui menacent mon âge,
Le plus contagieux de tous, le mariage,
Et je demande à Dieu que ma lune de miel
Brille par son absence à l'horizon du ciel.

MAURICE.

Jeune fou!

LÉON.

C'est un mot corrompu par l'usage,
Et qui souvent devient synonyme de sage.

Maurice sort.

SCÈNE X.

LÉON, *seul.*

Jeune fou! me dit-il; lui, c'est un sage; il prend
Une femme; il épouse un capital qui rend
Vingt mille francs de rente, en style de notaire;
C'est un sage! la dot le fait propriétaire
Du jour au lendemain; il spécule très-bien,
Et tire habilement un million de rien!
C'est un sage! mais moi, si je m'éloigne vite
De la noce et du bal où ce mari m'invite,
Où je puis apporter des souvenirs d'amour
Qui terniraient l'azur virginal de ce jour,
On me traite de fou!... Ton bienfait qui me lie
M'oblige sagement à garder ma folie,
Maurice! et si jamais je reprends ma raison,
Va! sans être invité, j'entre dans ta maison.

Maurice revient très-agité.

SCÈNE XI.

LÉON, MAURICE.

MAURICE.

Tout est perdu, Léon!

LÉON.

Voyons... parle... raconte...
Que s'est-il donc passé?

MAURICE, *accablé.*

Laisse-moi dans ma honte,
Ne m'interroge pas...

LÉON.

Je veux t'interroger;
S'il s'agit d'un péril, je veux le partager.

MAURICE.

Merci!... tu ne peux rien... Je ne sais que résoudre.
Quelle fatalité, mon Dieu!.., quel coup de foudre!

LÉON.

Veux-tu donc t'expliquer enfin plus clairement?

MAURICE, *bas.*

Sais-tu ce que j'ai vu dans cet appartement?

LÉON.

Non.

MAURICE.

Elle, mon ami!

LÉON.

Qui? mais qui donc elle?
Explique-toi.

MAURICE.

Clotilde!...

LÉON, *de plus en plus étonné.*

Ah! Clotilde?... et laquelle?...
Il en est plus de vingt par rue et par faubourg.
Quelle Clotilde, enfin?

MAURICE.

Ah! madame Dubourg!

LÉON.

Ah! madame Dubourg!

MAURICE.

Comprends-tu?

LÉON.

Ton front blême,
Courtois, m'a fait enfin résoudre ce problème;
Mon amitié naïve, éloignant tout soupçon,
Donnait trop de vertus à tes mœurs de garçon.
Paris compte un quartier dont l'amour est le maire;
Le mariage y reste à l'état de chimère,
Tu t'es marié là?

MAURICE, *d'un ton pudibond.*

Pour plus d'une raison,
Nous ne demeurons pas dans la même maison.
Ma réputation par le succès accrue...

LÉON, *l'interrompant.*

Et vous ne logez donc que dans la même rue?...

MAURICE, *avec pudeur.*

Nous sommes séparés par trente numéros.

LÉON, *riant.*

Tartufe, dans son genre, enfante des héros!

MAURICE.

Ah! ne m'accable pas... Tout à l'heure son âme
A paru s'échapper dans un regard de flamme;
Elle a laissé tomber deux mots plus éloquents
Que tous mes plaidoyers...

LÉON.

Quels sont ces mots?

MAURICE.

CINQ ANS!
Oui, cette femme — à toi, Léon, je le confie,
M'a donné son amour et cinq ans de sa vie!
Cinq ans d'affection, cinq ans de dévouement,
Cinq ans de jours heureux, passés comme un moment.
Elle fut ma raison dans l'ardent premier âge;
Dans mes abattements elle fut mon courage;
Ma muse auprès de qui mon travail s'achevait;
Puis quelquefois ma sœur veillant à mon chevet.
Que te dirai-je, ami? Si le monde consacre
Le mariage seul, et non son simulacre,
Il semble, après cinq ans, qu'on ne redoute rien;
Une intrigue paraît sainte comme un lien;
Après cinq ans, l'amour s'associe à l'estime
Et se donne un vernis d'union légitime.

LÉON.

Moi je n'en eus jamais de cette longueur-là;
Je te crois sur parole... et la fin?

MAURICE.

M'y voilà :...
J'ai voulu m'établir... Tu comprends tout de suite
Qu'il fallut réformer mes vieux plans de conduite,
Rompre avec mon passé frivole et tout bannir
De mon cœur, pour entrer pur dans mon avenir.
Comme je n'avais point de reproche à lui faire,
J'ai cessé brusquement de la voir; je préfère
Ce genre de rupture à ces emportements
Qui servent de prétexte au commun des amants.
Quinze jours sont passés; je crois que je commence
Une nouvelle vie... et là... près de Clémence
Je rencontre Clotilde...

LÉON.

Ah! mon Dieu!

MAURICE.

Tout mon sang
Se glace, et je recule en la reconnaissant!...

LÉON.

Écoute, mon ami, ces sortes d'aventures
Offrent, pour dénouement, de nombreuses ruptures,
Et selon qu'on nous aime, ou bien que nous aimons,
Il y faut déployer plus ou moins de poumons,
Que te dirai-je, ami? Pour te délivrer d'elle,
Prouve-lui clairement qu'elle fut infidèle,
C'est toujours vraisemblable.

MAURICE, *très-vivement.*

Oui, mais ce n'est pas vrai
Pour elle; et vainement je le lui soutiendrai.

LÉON.

Fat!

MAURICE.

Non, mais je lui dois et rends cette justice.

LÉON.

Oh! tu l'aimes toujours.

MAURICE.

Non, Léon.

LÉON.

Si, Maurice.

MAURICE.

Non, te dis-je!

Avec agitation.

Elle vient, je crois, de ce côté...

LÉON, [illegible].

Oui, c'est le frôlement d'un satin irrité!...

[illegible] par la porte à gauche.

SCÈNE XII.

MADAME DUBOURG, MAURICE, LÉON.

MADAME DUBOURG, à part.

Il n'est pas seul!

Allant à Maurice, et [illegible].

Monsieur, votre bras.

MAURICE, [illegible].

Mais, madame!...

MADAME DUBOURG, [illegible] la porte à gauche.

Voulez-vous que plus haut ici je le réclame?...

[illegible], lui donne le [illegible] par le fond.

SCÈNE XIII.

LÉON, seul.

Par une femme ainsi se voir humilié!
C'est trop fort!... pauvre esclave à sa chaîne lié,
Il marche avec les pieds d'autrui! Voilà bien l'homme,
Le fou, qui de sagesse a reçu le diplôme!
Moi, qui n'admis jamais un amour exigeant,
Je descends au salon de madame Nogent;
Car j'ai mis dans l'herbier de mes tendres annales
Cette fleur printanière aux grâces automnales!...
Mais de peur que trop fort mon âme l'adorât,
Je me suis souvenu d'un vers de feu Dorat,
Qui, saisi de regret pour les folles tendresses,
Disait : Il est passé le temps des cinq maîtresses!...
Et je n'ai pas voulu, même encore aujourd'hui,
Pouvoir prendre pour moi ce qu'il disait pour lui!...

Comptant sur ses doigts.

De Rieux, grande dame, et Léda, financière
(De mon cœur toute classe est la créancière).
Un bas-bleu diaphane, au lyrisme exigeant;
Trois. — Quant au tiers-état, c'est madame Nogent;
Quatre! — Donc, en comptant la vive Emerantine,
Total, cinq! O Dorat, dans ton goût je m'obstine!
— C'est bien pourquoi je puis venir demain au bal,
En ami de Maurice, et non pas en rival!...
D'un amour qui m'enchaîne un autre me délivre;
Les femmes sont pour moi les feuillets d'un seul livre :
Je mets en cinq tableaux la même passion;
Et suis aussi changeant... qu'une conviction.

Il sort.

ACTE DEUXIÈME

Même décor qu'au premier acte. — Le fond [illegible] illuminé pour un bal.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME NOGENT, ÉMERANTINE.

Madame Nogent [illegible] la glace. Émerantine met la dernière [illegible].

MADAME NOGENT, à Émerantine.

Ma toilette de bal est-elle bien?

ÉMERANTINE.

Vous êtes
Du goût le plus exquis dans toutes vos toilettes,
Du soin le plus charmant, le plus délicat; mais
Je vous trouve ce soir plus belle que jamais.

MADAME NOGENT.

Grâce à votre talent...

ÉMERANTINE.

[illegible] à votre taille
Si bien prise, madame... Oh! lorsque je travaille
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Un corps parfait toujours doit corriger la robe.

MADAME NOGENT.

Flatteuse!...

ÉMERANTINE.

[illegible] miroir...
Comme ils seront heureux ceux qui pourront vous voir
Danser toute la nuit!... avec quelle tristesse
Je regrette ce soir de n'être pas comtesse!
Voilà qu'il me faut fuir, là, tout juste au moment
Où je voudrais rester pour voir ce bal charmant.

MADAME NOGENT.

Ah! j'entends annoncer quelqu'un!

ÉMERANTINE.

Je me retire...

A part.

J'évite ce quelqu'un... j'aurais trop à lui dire...

Elle sort à gauche avec la femme de chambre.

SCÈNE II.

MADAME NOGENT, LÉON, un bouquet à la main.

LÉON.

J'arrive le premier.

MADAME NOGENT.

C'est louable, vraiment!
Je vous reconnais bien à cet empressement.

LÉON.

Avant tout, permettez que je vous complimente!...
Vous êtes à ravir; cette robe est charmante!
Quel luxe! quel éclat! quel goût délicieux!
Un ensemble si beau fait le charme des yeux,
Et tout adorateur ému qui vous contemple,
Croit que votre salon va se changer en temple.

MADAME NOGENT.

Vous me dites cela... c'est fort beau; mais pourtant
A bien d'autres que moi vous en dites autant.

LÉON.

A qui, madame?

MADAME NOGENT.

Mais d'abord, monsieur, à toutes.

LÉON.

Gardez-vous de le croire.

MADAME NOGENT.

Oh! je n'ai plus de doutes,
Et du moins, quant à trois.

LÉON.

Qu'avez-vous donc appris?

MADAME NOGENT.

Ces choses-là toujours s'apprennent à Paris;
Et quoi qu'on ait écrit, je crois que sur la terre
Il n'est pas une ville avec moins de mystère.

LÉON.

Vous m'intriguez beaucoup; je serais curieux
De savoir...

MADAME NOGENT.

Quoi! trois noms? Madame de Rieux,
Puis Léda, puis, enfin, Sigismond de Saint-Ange,
Femme-auteur, un bas-bleu qui, pour donner le change,
Prend ce nom masculin, — pseudonyme charmant
Qui lui vient d'une terre, ou, dit-on, d'un amant. —
Ma jalousie est-elle assez bien éclairée?

LÉON.

Elle est sans fondement aucun, belle adorée.

MADAME NOGENT.

Ah! l'effronté menteur! si jamais je vous crois!...

LÉON.

J'ai rompu ce matin avec toutes les trois!

MADAME NOGENT.

C'est bien plus fort, monsieur. — Léon, dois-je vous croire?

LÉON.

Je pourrais, au besoin, vous en donner l'histoire
Avec tous ses détails.

MADAME NOGENT.

Fi donc! de tels aveux!
Puis-je les vouloir?

LÉON, bas, en souriant.

C'est le plus cher de ses vœux.

MADAME NOGENT.

Je crains à chaque instant que le monde n'arrive.

LÉON.

Prêtez en attendant une oreille attentive.

MADAME NOGENT.

Ce sera malgré moi. Mais quoi! vous souriez!
Voyons, commencez donc!

LÉON.

Ecoutez-moi... Voyez
Avec quel tact aisé, quelle grâce ingénue
Je quitte une beauté, quand je l'ai trop connue...
Madame de Rieux, rêvant un autre Éden,
M'a prié de la suivre aux eaux de Wiesbaden :
Or, cette excursion ne me convenait guères,

Et nous avons rompu sans des plaintes vulgaires...
Pour celle qui répond au doux nom de Léda,
C'est une Danaé de la place Bréda,
Non moins inaccessible en son humeur affable
Que la dame inventée autrefois par la Fable;
Et comme Jupiter, tout moderne Mondor
Ouvrirait son boudoir avec une clé d'or.
Elle ne mentait pas avec ses lèvres d'ange
Lorsqu'elle m'avouait un seul agent de change;
Mais j'ai voulu savoir toute la vérité;
C'étaient trois-tiers d'agent qui formaient l'unité!
L'addition pouvait lui paraître correcte;
Les chiffres aujourd'hui sont tout ce qu'on respecte!
Je n'ai plus maintenant qu'à vous narrer à fond
Mon dénoûment avec la belle Sigismond,
Femme pleine de style et de désinvolture,
Menant de front son âme et la littérature;
Élégiaque auteur, vivant de son état,
Avec la pension qu'elle tient de l'Etat.
Rompre avec un bas-bleu n'est pas chose commode;
J'ai trouvé Sigismond en train de faire une ode...
Contre un sexe trompeur... pas le vôtre... le mien...
Avant de l'écouter, je la trouvais très-bien,
Mais elle me l'a lue... et c'est la catastrophe.
J'ai critiqué deux vers à la fin d'une strophe.
Sigismond, en courroux, sur-le-champ m'affirma
Qu'elle m'ôtait le droit de l'appeler Irma;
Je la vois irritée; aussitôt je m'écrie :
Quoi! la plus jeune muse est changée en furie!
Qu'en dira Mnémosyne? et qu'en dit Apollon?
Et la sainte colline? et le sacré vallon?
J'oubliais, en faisant ainsi du sel attique,
Que mon bas-bleu brillait d'indigo romantique;
Jugez! je prends gants, stick, deux chapeaux,... et je pars,
La laissant poings serrés, cheveux et vers épars!
Oui, voilà ma journée avec ses aventures!
Trois insolubles nœuds coupés par trois ruptures!
Voyez comme, ici-bas, l'amour est limité,
Et combien peu d'instants dure une éternité!

MADAME NOGENT.
Vous êtes, savez-vous, un homme abominable.

LÉON.
Je n'attendais pas moins qu'un compliment semblable.

MADAME NOGENT.
Non, je veux vous haïr.

LÉON.
Haïssons-nous toujours.
La haine fait très-bien au milieu des amours!

Il porte à ses lèvres la main de madame Nogent. — Thomassin entre au même moment.

SCÈNE III.

MADAME NOGENT, LÉON, THOMASSIN.

THOMASSIN, *à part.*
Ah! je n'espérais pas des surprises pareilles!...
Il faudrait à Paris manquer d'yeux et d'oreilles.

MADAME NOGENT, *à Léon.*
Le monsieur du second! Que va-t-il donc penser?

LÉON, *à madame Nogent.*
Oh! rassurez-vous... rien qui vous puisse offenser.
Plus haut à Thomassin.
Je rendais à madame un tribut légitime.
Faisant le geste de porter une main galamment à ses lèvres.
Comme tradition, je suis l'ancien régime.

THOMASSIN, *ricanant légèrement.*
En chevalier français vous lui baisiez la main!

LÉON.
J'ai des velléités du faubourg Saint-Germain.

THOMASSIN, *de même.*
Je ne connaissais pas ces coutumes mondaines.

LÉON.
Montrez donc qu'on n'est pas moins galant aux Ardennes
Chez monsieur Thomassin!

THOMASSIN, *à part.*
Ah! ma foi, c'est trop fort!

LÉON.
Pouvez-vous hésiter?...

MADAME NOGENT, *tendant sa main.*
Vous faut-il un effort?

THOMASSIN, *abasourdi.*
O monsieur! ô madame!

Après un certain embarras et une pantomime comique, il finit par porter à ses lèvres la main de madame Nogent.

MADAME NOGENT, *à Thomassin.*
Et veuillez donc la prendre,
Pour que nos invités cessent de nous attendre!...

Thomassin prend la main de madame Nogent, et sort avec elle.

SCÈNE IV.

LÉON, *seul, son bouquet à la main.*

Je garde le bouquet! suis-je assez négligent!...
Je ne l'ai pas offert à madame Nogent!...

SCÈNE V.

MAURICE, LÉON.

MAURICE, *très-agité.*
Ah! je le trouve seul! que je m'en félicite!

LÉON.
Que s'est-il donc passé? Voyons, raconte vite!

MAURICE.
J'ai suivi tes conseils, Léon!...

LÉON.
Eh bien?

MAURICE.
Eh bien!
Apprends qu'avec Clotilde ils ne servent à rien!
Rupture violente ou bien à l'amiable,
Arrangement paisible, ou vacarme effroyable,
Rien ne m'a réussi... tu peux seul me sauver.

LÉON.
Par quel moyen, Maurice?

MAURICE.
Ah! tu dois le trouver!...
Ne vois-tu rien?

LÉON.
Je vois ta figure défaite!...
Et madame Dubourg va venir à la fête...

MAURICE.
Hein!... Comment le sais-tu?

LÉON.
Par madame Nogent,
Qui se pique de faire un choix intelligent
D'invités.

MAURICE.
Quoi! Clotilde! elle viendra?

LÉON.
Sans doute;
Quelle femme ne vient, quand l'homme la redoute?
Que vas-tu faire?

MAURICE, *prêtant l'oreille.*
Écoute... on l'annonce... j'entends
Madame Dubourg...

LÉON.
Oui...

MAURICE.
Ne perdons pas le temps;
Je ne vois qu'un moyen; Léon, ami fidèle,
Le plus reconnaissant; empare-toi donc d'elle
Avec ta jeune audace, et ne la quitte pas;
Tant que dure le bal, mets tes pieds dans ses pas;
Prodigue ton esprit et tes ruses secrètes;
Eblouis-la du feu de tes mille facettes;
Tout nous aide et nous sert, la musique, le bruit,
La foule, les polkas, le charme de la nuit,
Ce délire fiévreux, cette ardente furie
Qu'excite dans un bal la vierge qu'on marie,
Atmosphère enivrante, où le sage abattu,
Voit faner devant lui la rose et la vertu;
Mêle à ce tourbillon ta parole hardie;
Lance un tison de plus au foyer d'incendie!
Sauve-moi! sauve-moi! Je confie à ta main
Ma fortune, qui peut s'anéantir demain!

LÉON.
C'est là du superflu; deux mots pouvaient suffire.
Qu'ai-je à te refuser? Faut-il parler, écrire,
Agir pour toi? Mon être à ton être est lié,
Je te l'ai dit vingt fois, et n'ai rien oublié!

MAURICE.
Oh! tu me rends la vie.

LÉON.
A présent, je t'invite
A sortir.

MAURICE.
Si je vois Clotilde, je l'évite.

LÉON.
Si la loi le permet aux jeunes avocats,
Va danser deux schotischs, ajoute deux polkas,

Et reviens; je promets réussite certaine
Si l'affaire n'est pas renvoyée à huitaine.

MAURICE.

Oh! séance tenante, il faut que mon procès
Se gagne; ton client t'impose le succès.

Il serre la main de Léon, et sort.

SCÈNE VI.

LÉON, UN DOMESTIQUE, *entrant avec un plateau.*

LÉON, *reprenant le bouquet.*

Mon bouquet peut à point m'aider dans cette affaire.

LE DOMESTIQUE.

Orgeat! punch.

LÉON, *se retournant comme effrayé, puis se rassurant.*

Antithèse en plateau... je préfère
Le punch... j'en ai besoin... inventons du nouveau...
Naïade du Cocyte, inspire mon cerveau!
A quelle mission le hasard me destine,
O Clémence!

Émerantine a entr'ouvert la porte à droite pendant ces vers.

SCÈNE VII.

LÉON, *un verre de punch à la main*; LE DOMESTIQUE, *toujours derrière lui*; ÉMERANTINE, *à demi cachée par la porte.*

ÉMERANTINE, *répétant avec affectation.*

O Clémence!

LÉON.

Ah! bien! Émerantine!
Il me manquait cela!... Que faites-vous ici?

ÉMERANTINE.

Mes robes sont au bal, et j'ai le droit aussi
De les suivre...

LÉON.

Espionne!

ÉMERANTINE.

Ah! quelle horreur!

LÉON.

Vous l'êtes,
Non pas pour voir l'effet produit par vos toilettes,
Mais pour faire demain un long procès-verbal
Des secrets amoureux découverts dans ce bal.

Il retient le domestique, et prend un autre verre de punch.

ÉMERANTINE.

J'en ai vu beaucoup trop...

LÉON.

Alors, que vous importe
Le reste?... Rentrez donc, et fermez cette porte,
Ce n'est pas votre place.

ÉMERANTINE.

Elle me convient mieux.
Les oreilles ici remplacent bien les yeux.
J'écouterai sans voir.

LÉON, *faisant signe au domestique de se retirer.*

Vous êtes donc jalouse?

ÉMERANTINE.

Oui...

LÉON.

De Clémence?

ÉMERANTINE.

Oui.

LÉON.

Bon! est-ce moi qui l'épouse?

ÉMERANTINE.

Non, mais je vous connais!... Vous voulez obtenir
Quelque mandat d'amour tiré sur l'avenir.

LÉON.

Ah! vous me supposez des plans un peu précoces.
Moi, tromper un mari la veille de ses noces!

ÉMERANTINE.

Mais si l'on vous laissait faire votre chemin,
La veille vous plairait mieux que le lendemain.

LÉON, *regardant au fond.*

Eh bien, soit!... Mais, rentrez, on vient...

ÉMERANTINE.

Non, je m'obstine
A rester, pour tout voir...

LÉON, *avec tendresse.*

Ma chère Émerantine!...

ÉMERANTINE.

Je cède, mais je veux ma récompense ici.
Donnez-moi ce bouquet.

LÉON, *le lui donnant.*

O! mon Dieu! le voici!...

Il lui embrasse la main. Au même moment, Thomassin paraît à gauche.

SCÈNE VIII.

THOMASSIN, LÉON, ÉMERANTINE.

THOMASSIN, *à Léon.*

Je vous y prends encor!...

LÉON.

Ah!

THOMASSIN, *à Léon.*

Toujours des conquêtes!
Vous êtes donc toujours le même?

LÉON.

Non.

THOMASSIN.

Vous l'êtes!

LÉON.

Voilà des mots cruels et qui sont superflus!
Pourquoi m'ôter l'espoir, quand je n'en avais plus?

Madame Dubourg arrive par le fond en donnant le bras à Clémence.

SCÈNE IX.

THOMASSIN, LÉON, ÉMERANTINE, CLÉMENCE, MADAME DUBOURG.

CLÉMENCE, *à madame Dubourg.*

N'est-ce pas, vous serez ici bien plus à l'aise?...

MADAME DUBOURG.

Oui, je cherche à l'écart un salon qui me plaise,
Pour y passer une heure encore loin du bruit,
Loin du bal, et je pars...

A part.

Oh! quelle affreuse nuit!

Elle s'assied sur le sofa.

THOMASSIN, *allant près de Clémence.*

Elle se trouve mal.

CLÉMENCE.

Non.

THOMASSIN.

Mais oui.

CLÉMENCE.

Non, vous dis-je.

MADAME DUBOURG.

Ce n'est rien... la chaleur du bal... rien... un vertige...
On manque d'air... J'ai craint le bal.

ÉMERANTINE.

En vérité,
Un bal est un supplice au milieu de l'été!
Parlez-moi de l'hiver pour danser; les toilettes
Se conservent bien mieux... Voyez comme vous êtes,
Mademoiselle!

CLÉMENCE.

Moi?

ÉMERANTINE, *à Léon.*

Vous verrez aujourd'hui
Que l'innocence en moi peut trouver un appui.
Je vais vous l'enlever.

Plus haut à Clémence.

Vos fleurs, votre guipure,
Tout est bouleversé!... c'est la vérité pure.

CLÉMENCE, *avec un effroi naïf.*

Si j'allais être laide!

ÉMERANTINE.

Ah! combien il s'en faut.

THOMASSIN, *à Émerantine.*

De sa toilette alors corrigez le défaut.
Je vais faire un boston.

ÉMERANTINE, *à Clémence.*

Acceptez-vous mon aide?
Entrons ici.

CLÉMENCE, *à part.*

Mon Dieu! que j'ai peur d'être laide!

Émerantine entraîne Clémence par la porte à droite, en faisant un geste railleur à Léon. — Thomassin sort par le fond.

SCÈNE X.

LÉON, MADAME DUBOURG, *assise et rêveuse.*

LÉON, *à part.*

Très-bien! sans le vouloir, elle me rend ici

Un service touchant... Providence, merci!
Clotilde est là... Je suis seul... approchons-nous d'elle,
Comme l'ingénieur devant la citadelle.
La tranchée est ouverte... examinons un peu
Le côté vulnérable... et commençons le feu...

Haut.

Madame... autour de nous la fête est ravissante...
Il lui manque un rayon... vous en êtes absente...
Pourrais-je avoir l'honneur?...

MADAME DUBOURG.

Oui, le bal est charmant!
Mais je ne danse pas.

LÉON.

A part. Haut.

Je m'en doutais... Comment!
Comment! lorsque l'on a le bonheur d'être femme,
Ne pas danser! surtout quand l'orchestre réclame
La reine de ce bal, radieuse beauté,
Astre tombé du ciel pour luire à mon côté!

A part.

Elle est artiste, il faut lui parler ce langage...

MADAME DUBOURG.

Inutile, monsieur, d'insister davantage;
J'ai la danse en horreur...

LÉON, à part.

Et le danseur aussi;
C'est sous-entendu, bon! ce point est éclairci.
Elle m'abhorre; il faut servir Maurice, et même
Faire plus, me servir; je veux donc qu'elle m'aime :

Haut et s'avançant.

Madame, je sais tout...

MADAME DUBOURG, comme réveillée en sursaut.

Que savez-vous?

LÉON.

Pardon!
Vous ne méritez pas ce cruel abandon...
Maurice est mon ami... Vous savez que nous sommes
Indiscrets quelquefois, entre nous, jeunes hommes...
Il m'a tout confié...

MADAME DUBOURG.

Quoi, monsieur!

LÉON.

Vous doutez,
Madame?...

MADAME DUBOURG.

Quelle horreur!

Elle se lève.

LÉON.

Ce n'est rien... écoutez...
Mon cher ami Maurice est plus vieux que son âge :
Comme on traite une affaire, il traite un mariage;
Excusez ce défaut : c'est la mode du jour.
Une femme qui n'a pour trésor que l'amour,
N'enrichit pas un homme. Or, voici ce qui tente
Maurice : en épousant vingt mille francs de rente,
Il achète comptant, avec son nouveau bien,
Tout ce qu'il n'avait pas... Notez qu'il n'avait rien;
C'était trop peu pour lui, dont la tête est garnie
Des rêves d'or, tourments des hommes de génie;
Pour lui, qui regarda toujours d'un air moqueur
La chaumière où l'on aime et que meuble le cœur.

MADAME DUBOURG.

Je sais cela, monsieur; mais on apprend encore,
En causant avec vous, les choses qu'on ignore;
J'ignorais qu'un ami, comme vous, le meilleur
Des amis, savait prendre un langage railleur,
Et dans l'occasion ne trouvait dans son âme,
Pour défendre un absent, qu'une longue épigramme;
Vous m'apprenez ainsi, monsieur, le même jour,
Que l'amitié n'est pas plus sainte que l'amour.

LÉON.

Oh! je rougirais trop d'une indigne faiblesse,
Si j'accepte en riant ce propos qui me blesse.
Il faut changer de ton près de vous, je le vois;
On devient sérieux au son de votre voix.
Vous m'accusez à tort, et dans le fond de l'âme
Je suis meilleur ami qu'on ne le croit, madame;
L'amitié m'est sacrée, un peu trop même! Ici
J'aime...

MADAME DUBOURG.

Monsieur, assez!

LÉON.

Non, écoutez ceci :
J'aime une femme, mais de cet amour qui semble
Réunir dans mon cœur tous les amours ensemble;
De cet amour profond qui pouvait devenir
La joie et le bonheur de tout mon avenir.
Eh bien! pour reconnaître un très-léger service
Rendu par l'amitié, je fais le sacrifice
De mon amour; je vais, modèle des amis,
Briser dans mon présent mon avenir promis!...

MADAME DUBOURG.

Je vous comprends, monsieur... rarement on s'abuse
Quand sous les pas d'un homme on voit poindre une ruse
Vous venez m'éprouver dans un de ces moments
Où la femme obéit à ses ressentiments
Et se venge, en prenant pour arme sa faiblesse,
Par un amant nouveau, de l'amant qui la laisse.
Eh bien! si cette ruse a souvent réussi,
Sachez qu'elle est comprise, et qu'elle échoue ici.
Je vais même plus loin; je sais ce que nous sommes,
Nous femmes: des hochets pour vous tous, jeunes hommes.
Tout moyen qu'à vos mains le hasard peut donner
Est bon pour nous séduire ou nous abandonner.
C'est un rôle amusant; il faut qu'on le remplisse :
On choisit quelquefois son ami pour complice.
Aujourd'hui, ce soupçon peut-être est hasardeux;
Et s'il était fondé, je pardonne à tous deux.

Elle sort. — Clémence depuis un instant a paru à gauche.

SCÈNE XI.

CLÉMENCE, dans le fond, LÉON.

LÉON.

Je suis tout étonné de voir tant de constance!...
Mais je dois, quant à moi, bénir sa résistance.
Quel amour pour Maurice!... Ah! tout n'est pas perdu.

Apercevant Clémence, à part.

Clémence, juste ciel!

CLÉMENCE, descendant.

Qu'ai-je donc entendu?

LÉON, après un moment d'embarras.

Ce n'est pas sérieux... non, avec cette dame,
Je viens de répéter une scène de drame
Que nous devons jouer à mon château.

CLÉMENCE.

Vraiment?
Elle parle, monsieur, bien naturellement;
Aussi bien qu'un acteur!

LÉON, à part.

Quelle candeur touchante,
Toujours elle! toujours cette voix qui m'enchante.

Haut.

Clémence, excusez-moi, j'ai toujours là présents
Les divins souvenirs de nos plus jeunes ans,
Et dans les bals, la foule et les fêtes mondaines,
Je respire toujours vos parfums des Ardennes,
Les fleurs de vos jardins; il me semble toujours
Que, pour moi, tout était plus beau dans ces beaux jours.

CLÉMENCE.

Tiens! j'ai souvent aussi pensé la même chose!
Vous n'en avez jamais parlé, pourtant.

LÉON.

Je n'ose.

CLÉMENCE.

Et pourquoi?

LÉON.

Parce que dans ce beau souvenir
Tout est mort pour nous deux, rien ne peut revenir.

CLÉMENCE.

Qui sait?

LÉON.

Oh! tout est mort!

CLÉMENCE.

Mais les choses passées
Revivent, malgré nous, dans toutes nos pensées.
Pouvez-vous oublier ce qui nous plaisait tant
Alors? La promenade en canot sur l'étang?
Le bonheur que j'avais à voir nager les cygnes,
A suivre la vendange, avec vous, dans les vignes,
A courir dans les blés le jour de la moisson,
A cueillir l'aubépine aux franges du buisson,
A respirer devant ma pelouse chérie
Cet air doux qui, le soir, monte de la prairie
Et se mêle aux chansons lointaines des fermiers,
Aux concerts des oiseaux sous les fleurs des pommiers?

LÉON.

Oui, Clémence, c'est vrai; vous me faites revivre
Sur ces sentiers fleuris où j'aimais à vous suivre;
Oh! rien n'est oublié de ces heureux moments,

Il n'en reviendra plus pour moi de si charmants!

CLÉMENCE.

Alors vous n'avez pas oublié ce dimanche
Où je fus à la messe avec ma robe blanche
Et mon chapeau de paille...

LÉON, interrompant vivement.

Auquel j'avais lié
Des festons de lilas...

CLÉMENCE, avec joie.

Il n'a rien oublié!

LÉON.

Et le long des ruisseaux la chasse aux demoiselles?

CLÉMENCE.

Et mon enclos du parc où courent mes gazelles?

LÉON.

Et ce soir de l'orage?

CLÉMENCE.

Oui, de la Saint-Médard!

LÉON.

Quelle pluie!

CLÉMENCE.

Au château nous rentrâmes si tard!

LÉON.

Et ma main à la vôtre étroitement unie...

CLÉMENCE.

Comme dans le tableau de Paul et Virginie!
Et...

Apercevant Maurice et changeant de ton.

Quelqu'un... c'est Maurice!

Il s'assied rêveur à l'écart.

CLÉMENCE.

Ah! mon Dieu!

LÉON.

Quoi?

CLÉMENCE.

Ce soir
Je me marie!

LÉON, à part.

Et moi, n'ai-je donc plus d'espoir?

SCÈNE XII.

LÉON, MAURICE, CLÉMENCE.

MAURICE, à part, au fond.

Que d'efforts pour cacher une angoisse mortelle!
Clotilde dans ce bal, et je fuis devant elle!

Plus haut, en s'avançant.

Léon avec Clémence!

CLÉMENCE.

Oh! nous étions amis
Aux Ardennes...

MAURICE, à Clémence.

Tant mieux!... mais vous m'avez promis...

CLÉMENCE, tirant un petit carnet.

Je sais... tous mes danseurs sont inscrits, et vous l'êtes
A votre tour aussi, monsieur, sur mes tablettes.

MAURICE.

Pour le prochain quadrille?

CLÉMENCE.

Oui,... le neuvième.

MAURICE.

Soit!

LÉON.

Un prétendu d'abord, et cela se conçoit,
Est un époux en herbe.

MAURICE, s'approchant de Léon.

Eh bien! la ruse étrange,
Et dont je suis honteux?

LÉON, de même.

Ah! Clotilde est un ange...
De ceux qu'on ne compare, en fait de chasteté,
Qu'à Lucrèce, attendu la grande rareté.

MAURICE, de même.

Ainsi, tes doux propos?...

LÉON, de même.

Ne lui semblent qu'infâmes.
Elle t'aime; or, l'amour, c'est la vertu des femmes;
L'amour, c'est leur sagesse et leur sécurité;
C'est le palladium de la fragilité.

MAURICE, de même.

Mon embarras redouble.

Musique de bal. — Prélude à trois temps. — Maurice s'approche de Clémence et lui offre la main.

Allons, mademoiselle.

CLÉMENCE.

Vraiment, à m'inviter vous montrez trop de zèle.
Ce n'est pas un quadrille.

LÉON, avec vivacité.

Oui, mesure à trois temps...
C'est une valse. Eh bien! Maurice, je prétends
Que tout jurisconsulte est un homme trop grave
Pour valser; que Thémis, dont tu te dis l'esclave,
Faisant parler ici la justice, sa sœur,
Avocat, te défend ce soir d'être un valseur.

Il présente la main à Clémence et sort avec elle.

SCÈNE XIII.

MAURICE, seul, s'asseyant sur le sofa et regardant la pendule sur la cheminée.

Ah! minuit passé! L'heure avance et je chancelle.
Oserai-je signer le contrat devant celle
Dont un regard, un mot, un geste seulement
Peut arrêter ma main au suprême moment!...

Il se lève.

Allons, plus de courage! il en faut, ma fortune
En dépend; oublions la voix qui m'importune.
J'aime pourtant Clotilde. Oh! ce siècle exigeant!
Pourquoi met-il l'amour au fond d'un sac d'argent?
Je fais ce qu'ils font tous, chaque jour de l'année :
Je transforme en comptoir l'autel de l'hyménée!
Puisque l'or soumet tout à son pouvoir vainqueur,
A quel tarif de bourse achète-t-on un cœur?
Être riche, être pauvre? Oui, c'est l'alternative,
La question d'Hamlet, mais bien plus positive :
Non pas vivre ou mourir! mais vivre ou végéter!...

Apercevant madame Dubourg qui entre.

C'est elle! J'ai cru vaincre... Au moins, sachons lutter.

SCÈNE XIV.

MADAME DUBOURG, MAURICE.

MADAME DUBOURG.

Une femme, monsieur, est de trop dans la fête;
Mais elle restera jusqu'au bout; elle est prête
A souffrir; en restant, je verrai tout, du moins;
Les yeux intéressés sont les meilleurs témoins.

MAURICE.

Madame...

MADAME DUBOURG.

Achevez donc... parlez... je vous écoute!...
La phrase est commencée, il faut la dire toute,
Mais vous ne direz rien, les mots vous manqueront,
Et pour tout plaidoyer, vous baisserez le front;
Au criminel muet le juge en vain s'adresse.
Ainsi, voilà la fin de cinq ans de tendresse!
Voilà comme au passé tout un avenir ment!
D'une histoire du cœur voilà le dénoûment!
Cette union que Dieu semblait avoir bénie,
Disiez-vous, n'était donc qu'une longue ironie,
Un fantôme d'amour embrassé sans plaisir,
Caprice d'un moment et hochet d'un loisir!
Rien n'était sérieux pendant ces cinq années;
Nous les jetons au vent comme des fleurs fanées,
Nous les foulons aux pieds tous deux, en regrettant
D'avoir trop prolongé le rêve d'un instant.

MAURICE.

Mais quel moment, quel lieu choisissez-vous, madame,
Pour tenir un discours qui me déchire l'âme?

MADAME DUBOURG.

Oui, c'est l'heure du bal, c'est l'heure du plaisir,
C'est l'heure du contrat... Je n'ai pas à choisir,
Maurice; je dois faire un effort suprême
Pour retrouver encor tout un passé que j'aime.

MAURICE.

Je ne m'appartiens plus, madame; mais je veux
A ce dernier effort associer mes vœux;
Voulez-vous qu'aujourd'hui ce passé recommence?
J'y consens; allez dire au père de Clémence
Que nous sommes unis; moi, je suis résigné
A tout; et le contrat ne sera pas signé.

MADAME DUBOURG.

Non, je veux retrouver, à cette heure fatale,
Mon passé par l'amour et non par le scandale;
Je ne veux rien devoir qu'à vous, et je n'attends
Qu'un mot de votre bouche, il en est encor temps.

MAURICE.

Non, madame, il est temps que la raison l'emporte
Sur les illusions vaines, et que je sorte
D'une position fausse, et dont, sans mentir,

Vous-même vous devez aussi vouloir sortir.
Secrètement, peut-être, avec vous je m'afflige
De rompre tout à coup un long et cher prestige;
Cependant, il le faut; j'y suis bien résolu;
Pour le monde et pour nous ainsi je l'ai voulu,
Plutôt que de subir les clameurs que provoque
Une position à jamais équivoque.
Je suis homme, et je cède au jugement humain.
M'estimez-vous assez pour me tendre la main?

MADAME DUBOURG.

Ah! s'il fallait par là nous juger l'un et l'autre,
Vous m'estimez bien peu quand vous m'offrez la vôtre!
Mais vous m'avez parlé si raisonnablement
Que je dois revenir de mon égarement.

D'un ton résigné.

Oui, le siècle entre nous a dressé sa barrière ;
Les femmes ont leur cœur, les hommes leur carrière.
Et j'aurais dû prévoir que l'amour se tairait
Devant une autre voix, celle de l'intérêt.

Fixant Maurice.

Mais s'il est en aimant des spectres qu'on redoute,
Le plus pâle fantôme est l'implacable doute,
Et de l'illusion prolongeant le pouvoir,
J'aurais fermé les yeux afin de ne pas voir.
Il est enfin venu l'instant qui les dessille!...
Soyez l'heureux époux de cette jeune fille...
Oubliez-moi!...

MAURICE, *à part, avec la plus grande émotion.*

Le puis-je?...

MADAME DUBOURG.

Et cependant, mon Dieu!...
Souffrez qu'une prière ici soit mon adieu!
Oui, je vous la ferai pour que mon cœur s'allége;
Dût ma témérité vous sembler sacrilége!
Dites-vous quelquefois, rêveur dans vos beaux jours,
Qu'ils sont comme un reflet de nos anciens amours!
Dites-vous qu'à vos yeux Clotilde recommence,
Reine de votre cœur, sous les traits de Clémence...

Avec un sourire sardonique.

Mais je suis insensée en demandant cela!
Car, même malgré vous, je serai toujours là!
Car vous m'avez aimée et de toute votre âme!
Car cinq ans d'union me rendent votre femme!...
Et vous me renvoyez pour me voir revenir,
Sinon par vos remords, — par votre souvenir.

MAURICE, *à part.*

Elle dit vrai.

MADAME DUBOURG.

Qu'une autre obtienne votre hommage,
Jusques dans ses regards vous verrez mon image!
Jusques dans ses accents vous entendrez ma voix!
Oh! vous le prévoyez comme je le prévois!
Oui, sans cesse troublé par ce sombre mystère,
Un amour conjugal n'est qu'un long adultère!
Et dans la sainteté d'un lien éternel
Pour Dieu comme pour moi vous serez criminel.

MAURICE, *à part.*

Quel trouble ces discours ont porté dans mon âme!

MADAME DUBOURG.

Faites ce que l'amour ou l'intérêt réclame...
On vient... décidez tout à ces derniers instants...
Ma vie est dans vos mains : je regarde et j'attends.

En ce moment, Thomassin paraît au fond avec Clémence, madame Nogent, Léon, un Notaire et les invités; — deux domestiques apportent la table à laquelle se place le notaire.

SCÈNE XV.

MAURICE, MADAME DUBOURG, LÉON, THOMASSIN, CLEMENCE, MADAME NOGENT, UN NOTAIRE, INVITÉS.

MADAME NOGENT, *aux domestiques.*

Mettez là cette table... A présent, cher notaire,
Abrégez les lenteurs de votre ministère;
Comme un homme du monde, exercez votre état.

LE NOTAIRE.

Vous connaissez, je crois, les clauses du contrat...

THOMASSIN.

Viens, Clémence...

Il la conduit à la table.

LÉON, *à part.*

Ah! je sens que la flamme assoupie
Se réveille; mes torts sont grands! je les expie!

CLÉMENCE, *signant.*

Mon père, j'obéis.

MAURICE, *à part.*

Ma main a des frissons...

THOMASSIN, *au notaire.*

Lisez-nous le contrat.

MAURICE, *avec une aisance pleine d'embarras.*

Oh! nous le connaissons!

THOMASSIN, *riant.*

Non. — J'ai caché de plus, chez mon notaire à Nantes,
Cinquante mille écus en espèces sonnantes,
Pour acheter l'étude; ils vous seront comptés
Dans quelques jours....

MAURICE, *lentement, avec embarras.*

Je suis confus de vos bontés.
Avez-vous réfléchi? Trop enrichir un gendre,
C'est presque l'exposer au soupçon de se vendre :
Un autre jour, monsieur, nous ferons l'examen
Des clauses du contrat.... si vous voulez, demain...
Je ne puis accepter une offre si flatteuse....
Non... car ma probité vous semblerait douteuse!...
Fallait-il qu'une épreuve ainsi vous la montrât?...
Laissez-moi devant tous refuser ce contrat.

CLÉMENCE, *à Thomassin.*

Mon père!...

THOMASSIN.

Que dit-il?

MADAME DUBOURG, *allant à Maurice.*

Oh! votre main, Maurice!...

MAURICE, *à Thomassin.*

Le soin de mon honneur m'impose un sacrifice.

LÉON, *s'approchant de Maurice.*

Bien! tu t'es aujourd'hui tiré d'un mauvais pas.

MAURICE.

Aujourd'hui... mais, demain?

LÉON.

Demain n'existe pas.

(Tableau.)

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'aux deux actes précédents.

SCÈNE PREMIÈRE.

THOMASSIN, CLÉMENCE, *assise à gauche.*

CLÉMENCE.

Mais n'ai-je pas raison? Déjà depuis un mois
Et plus, ce mariage a manqué bien des fois.
Juste au dernier moment, cela tient du miracle,
Monsieur Courtois toujours découvre quelque obstacle,
Et toujours, sur le point de me donner sa main,
Il prétend qu'aujourd'hui n'arrive que demain.

THOMASSIN.

Et que veux-tu conclure?

CLÉMENCE.

Il est plus d'un mystère
Qu'un père doit savoir, qu'une fille doit taire.

THOMASSIN.

En saurais-tu déjà plus que moi, beaucoup plus?

CLÉMENCE.

Mais il faudrait s'en prendre aux livres que j'ai lus.
Dans tous mes feuilletons, les gens à mine sombre
Ont toujours des secrets ensevelis dans l'ombre.

THOMASSIN.

Que vas-tu supposer, ma chère? un trait si noir!...
Je concevrais alors ton profond désespoir!...

CLÉMENCE.

Ah! vous dirai-je encor la vérité, mon père?...

THOMASSIN.

Dis.

CLÉMENCE.

C'est qu'un tel soupçon, loin qu'il me désespère,
Ou me vienne affecter à l'égal d'un malheur....

THOMASSIN.

Eh bien!

CLÉMENCE.

Me cause à peine ou dépit ou douleur.

THOMASSIN.

Quel symptôme alarmant! N'aimes-tu pas Maurice?

CLÉMENCE, *après un temps.*

Mais j'attendais qu'il fût mon mari....

THOMASSIN.

Quel caprice!

Tu parles d'un malheur! A mon tour, je le vois,
Si tu n'as point d'amour pour Maurice Courtois,
Tu dois en éprouver pour un autre, peut-être....
Pour qui?

CLÉMENCE.

Pour qui?

THOMASSIN.

Réponds, car je veux le connaître.

CLÉMENCE.

Que me demandez-vous?

THOMASSIN.

Je te demande un nom...

Après un temps.

Monsieur de Courville?...

CLÉMENCE.

Ah!

THOMASSIN.

Tu ne me dis pas non.

Léon entre.

SCÈNE II.

THOMASSIN, LÉON, CLÉMENCE.

LÉON.

Ah! monsieur Thomassin!.. je vous trouve... à merveille;
Je viens vous dire adieu... Ce matin, je m'éveille
Avec un beau projet... je pars...

CLÉMENCE.

Vous!

LÉON.

Dans l'instant.

CLÉMENCE.

Quoi! vous quittez Paris?

LÉON.

La province m'attend.

THOMASSIN, à part.

Plus de doute! c'est lui! comme elle s'est troublée!
Quelle clarté subite enfin m'est dévoilée!
Ma fille aime Léon... mon devoir est compris...
Pauvre Clémence! il faut la sauver à tout prix.

A Léon.

Permettez que d'abord je vous parle.... Clémence,
Laisse-nous.

CLÉMENCE.

J'obéis.

LÉON, à part.

Que faut-il que je pense?
Que peut-il me vouloir?

Clémence sort.

SCÈNE III.

THOMASSIN, LÉON.

THOMASSIN.

Si je suis indiscret,
Croyez-le, je n'agis que dans votre intérêt...
A fond, en ce moment, je tiens à vous connaître....
Me direz-vous enfin ce que vous voulez être?...
Et tant que vous vivrez ne ferez-vous donc rien?

LÉON.

Je fais beaucoup, monsieur.

THOMASSIN.

Et quoi?

LÉON.

Beaucoup de bien....
En dépensant beaucoup : la dépense est un fleuve
Qui coule sur la rive où le travail s'abreuve :
De mes rentes ainsi j'absorbe le total,
Sagement, sans jamais toucher au capital;
Né riche, par hasard, je pris en patience
Ce malheur, et bientôt j'en fis une science,
Comme l'astronomie; et quand sur l'horizon,
Au toit d'une mansarde, au fond d'une prison,
Je vois comme une étoile une vitre qui brille...
Je note exactement la fenêtre ou la grille...
Et lorsque le jour vient, à des êtres souffrants,
J'expédie un chiffon estimé cinq cents francs.
Puisque vous m'y forcez, il faut que je me vante :
Pour dépenser mon bien ma folie est savante!...
Je ne garde pas l'or dans ma main prisonnier...
Je le fais rebondir du comptoir au grenier.

THOMASSIN, attendri.

Oui, vous avez du bon, et ce serait démence
De nier... Je songeais à ma fille Clémence...
Voyons, ne disons pas les choses à demi.

LÉON.

Clémence est fiancée à mon meilleur ami.

THOMASSIN.

Mais rien n'est terminé...

LÉON, à part.

Bon! c'est un stratagème
Pour avoir mon avis sur sa fille que j'aime.

Plus haut.

Oui, rien n'est terminé; mais demain?

THOMASSIN.

Si je veux!

LÉON, à part.

Au nom de l'amitié retenons mes aveux...

THOMASSIN.

Si je veux!

LÉON.

Vous voudrez! Comment! en quelques heures
Vous changeriez de gendre...

THOMASSIN.

Oui, des raisons majeures
Me forcent à changer... Mais êtes-vous toujours
Celui que vous étiez dans vos jeunes amours?

LÉON, à part.

Où veut-il en venir? je tremble pour Maurice;
Encore un dévoûment, encore un sacrifice!

Haut.

Oui, je pars... je suis las des amours de Paris,
Des plaisirs sans douleurs, des femmes sans maris,
Des vices sans vertus, des succès sans scandales,
Belge contrefaçon des mœurs orientales;
Et je pars; il me faut des amours séduisants,
Des cœurs provinciaux qu'on assiége dix ans,
Comme Ilium; je vais courir les aventures
Du genre primitif, dans les sous-préfectures;
Je vais, le cœur rempli d'innombrables serments,
Moissonner les vertus dans les départements,
Et de la Loire au Var, du Rhin à la Garonne,
De quatre-vingt-cinq cœurs me faire une couronne.
Tel est mon plan, monsieur.

THOMASSIN.

Je le trouve complet.
En toute occasion la franchise me plaît,
Elle m'ouvre les yeux en ce moment; mon gendre
Je le cherchais partout et je voulais vous prendre;
Mais après votre plan développé si bien,
Ailleurs je trouverai, vous ne me serez rien.
Allez, Monsieur, suivez cette pente funeste,
De jeunesse et d'argent usez ce qui vous reste;
Vous vous verrez un jour, pour dernière leçon,
Mourir sur un grabat, pauvre, vieux et garçon.

Il sort après deux fausses sorties pendant ce dernier vers.

SCÈNE IV.

LÉON, seul.

Ah! je suis las enfin du rôle de victime;
L'abus de l'amitié m'a rendu trop sublime!
Montrons-nous à Clémence, et reprenons nos droits
Bien plus sacrés que ceux de mon ami Courtois.
Ah! monsieur Thomassin, vous croyez que je porte
Une chaîne d'amour rivée à chaque porte;
Vous croyez que pour moi tout nœud quotidien
Est formé de replis comme un nœud gordien!...
Eh bien! vous allez voir que je saurai descendre
Du rôle de Don Juan au rôle d'Alexandre.

Il s'asseoit sur le sofa; madame Nogent entre.

SCÈNE V.

LÉON, MADAME NOGENT.

MADAME NOGENT, à part.

Haut.

Le voilà! Cher Léon, je viens pour vous jurer
Que rien ne pourra plus de vous me séparer.

Elle s'asseoit près de lui.

LÉON, à part.

Ce début-là promet pour ce que je désire.

MADAME NOGENT.

Oui, je vous aime tant! — Cela vous fait sourire!

LÉON, avec mélancolie.

Non, Zoé, pas du tout.

MADAME NOGENT.
C'est sérieux, au moins :

Avec effusion.
N'êtes-vous pas pour moi toujours aux petits soins?
Dans mille attentions votre tendresse éclate.
Pour ne pas vous aimer je serais une ingrate.

LÉON.
Vous me rendez confus. J'ai bien plus d'un défaut.

MADAME NOGENT.
Oui, les défauts charmants d'un homme comme il faut :
Fat, léger, étourdi.

LÉON.
Comme vous êtes bonne!
Et si je vous trompais?

MADAME NOGENT.
Eh bien! je vous pardonne.

LÉON, à part.
Brouillez-vous donc avec ces caractères-là!

MADAME NOGENT.
Une infidélité, qu'est-ce donc que cela!
Quand le cœur n'est pour rien et puis qu'on nous revienne!

LÉON, à part.
Il me faut rompre ici, pourtant, quoi qu'il advienne.

MADAME NOGENT.
Sachez depuis hier ce que je résolus,
Afin que nous soyons l'un à l'autre encor plus.

LÉON, avec inquiétude, à part.
Grands dieux!

MADAME NOGENT.
Par des soins vils j'ai l'âme trop troublée...
Je vais vendre, Léon, cette maison meublée...

LÉON, vivement.
Non, ne la vendez pas!

MADAME NOGENT.
Mais si fait! mais d'abord,
Je la vendrai très-bien, et presque sans effort...
Tous les jours, à Paris, ces maisons-là se donnent
Aux femmes qu'à la fin leurs amants abandonnent!...

LÉON, à part, comme trouvant une idée.
O planche de salut!

Haut.
Comme fin des amours,
Ces maisons, dites-vous, se donnent tous les jours?
Comment le savez-vous?

MADAME NOGENT.
Monsieur, que signifie?...

LÉON.
Éclaircissons un peu votre biographie :
O madame!

MADAME NOGENT.
Monsieur!

LÉON.
Zoé, vous que j'aimais!
Votre mari défunt exista-t-il jamais?

MADAME NOGENT.
Puisque j'ai son portrait!

LÉON, comme à part.
Mari de fantaisie!
Moi qui la croyais veuve, et qui l'avais choisie!

MADAME NOGENT.
Puisque j'ai son portrait!

LÉON, marchant à grands pas.
Oh! les femmes, vraiment,
Ne mériteraient pas d'avoir un seul amant!

MADAME NOGENT, le suivant.
Puisque j'ai son portrait dans un cadre gothique!

LÉON, de même.
Je crois tout maintenant!

MADAME NOGENT, se plaçant devant lui.
Vous êtes un sceptique!

LÉON.
Ah! pouvais-je m'attendre à de semblables coups!
O madame! ô Zoé! vous n'eûtes point d'époux.

MADAME NOGENT, impatientée, avec explosion.
Enfin, monsieur, enfin! vous plaindre est du délire :
Si je n'eus point d'époux, que pourrait-il me dire?

LÉON.
Vous l'avouez, enfin!

MADAME NOGENT.
O mon Dieu! c'est trop fort!

LÉON, comme à part, désespéré.
Elle n'eut point d'époux!...

MADAME NOGENT.
Oh!

LÉON, feignant le désespoir.
Ni vivant, ni mort!...

MADAME NOGENT.
Il y tient!...

LÉON, jouant la sensibilité.
Non, jamais je ne pourrai plus être
Ce que je fus pour vous... avant de tout connaître!...

MADAME NOGENT.
Vous rompez tout à fait?

LÉON.
Je ne romps qu'à demi...

MADAME NOGENT.
Comment?

LÉON, lui serrant affectueusement la main avec un sourire.
Et je le prouve en restant votre ami.

MADAME NOGENT.
Je ne perdrai pas tout en gagnant quelque chose,
Et j'accepte l'amour qui se métamorphose.

LÉON.
Des tendresses du cœur la meilleure moitié,
Madame, ce n'est pas l'amour, c'est l'amitié.

MADAME NOGENT.
Ah! si j'avais le temps de pleurer!...

On entend sonner.
Mais on sonne!
Et je sors dignement pour n'attendrir personne.

LÉON.
Je suis touché vraiment aux larmes en voyant
Que nous nous séparons avec un œil riant.

MADAME NOGENT.
Tout mon sexe devrait être ici pour voir comme
On doit porter le deuil de la perte d'un homme.

Elle sort en riant

SCÈNE VI.

LÉON, seul, riant aux éclats.

Prenez donc à Paris l'amour au sérieux...
Comme je le disais à la belle Rieux!
Oui, mais en ce moment ne pensons qu'à Clémence!
Plus que jamais, enfin, mon espoir recommence...

Émerantine entre.

SCÈNE VII.

LÉON, ÉMERANTINE.

ÉMERANTINE.
Tiens! Léon, vous rêveur; pourquoi vous attrister?

LÉON, après un temps.
Un chagrin bien affreux! comment y résister?

Feignant l'attendrissement.
Pauvre enfant!

ÉMERANTINE.
Mon ami, qu'est-ce donc! parlez vite?

LÉON.
Avec un gémissement.
Émerantine!...

ÉMERANTINE.
Eh bien!

LÉON.
Il faut que je vous quitte!...

ÉMERANTINE.
Vous me dites cela le premier, inconstant!
— Du reste, je venais pour vous en dire autant.

LÉON.
Donnez-moi donc la main!

ÉMERANTINE.
Oui, j'allais vous la tendre.

LÉON.
Nous devions nous aimer...

ÉMERANTINE.
Nous devions nous entendre.

Ils se serrent la main.

LÉON.
Je ne craindrai donc pas de vous faire pleurer!

ÉMERANTINE.
Je vous dirai donc tout sans vous y préparer!

LÉON.
Je me marie.

ÉMERANTINE.
Et moi, pourrez-vous bien le croire?
Je me marie aussi.

LÉON.
Bah!

ÉMERANTINE.
C'est toute une histoire.

LÉON.

Vraie, ou fausse?

ÉMERANTINE.

Historique : — Un aimable commis
M'avait vue au Jardin-d'Hiver; il m'a promis
Des billets d'Opéra, des roses du Bengale,
Et vingt colifichets dont l'amour nous régale.
J'en suis comblée au point qu'en échange, à mon tour,
N'ayant rien à donner, j'ai donné mon amour.
D'ailleurs, je découvris bientôt comme espérance,
Qu'il était inspecteur dans les *Villes de France*,
Qu'il avait de l'argent placé je ne sais où,
Et que son père était huissier dans le Poitou.
Je pris donc avec lui mon air le plus honnête,
Faisant l'effarouchée à la moindre sornette,
Et lui montrant un cœur si chaste et si rétif,
Que le diable eût songé lui-même au bon motif.
C'est la dernière fois que mon cœur s'émancipe;
J'ai brûlé votre image en daguerréotype;
Et pour seul souvenir d'un amour condamné,
Je garde le Biétry que vous m'avez donné.

LÉON, avec un comique solennel.

Soyez toujours heureuse; aux femmes de votre âge,
Que l'inconstance ennuie, il faut le mariage...
Mais, silence; voici le dernier des Catons.

Maurice entre.

SCÈNE VIII.

LÉON, ÉMERANTINE, MAURICE.

MAURICE, à Léon, avec un certain mystère.

Vous êtes donc très-bien?

LÉON.

Au mieux; nous nous quittons.

ÉMERANTINE.

Très-délicatement; et qu'à présent on vienne
Décrier les vertus du gai quartier Vivienne;
Oui, nous sommes pour vous le printemps et l'amour;
Notre sourire est l'aube au point de votre jour,
Et nous vous apportons la plus belle richesse :
C'est notre insouciance avec notre jeunesse...
Puis, s'il faut nous quitter, nous nous quittons gaîment.
La fin de nos amours semble un commencement :
Car, nous le savons bien, quelle qu'en soit l'envie,
Rien ne peut être long dans cette courte vie.
Adieu donc! Pour n'avoir rien à me reprocher,
Je vous embrasse ainsi, monsieur, sans vous toucher.

Elle lui envoie un baiser avec la main, prend son carton et sort.

SCÈNE IX.

MAURICE, LÉON.

MAURICE, saisissant la main de Léon.

O trop heureux Léon! à quel point je t'envie!
Tu n'es point menacé d'un lien pour la vie.

LÉON, à part.

Frappons un dernier coup.

Haut.

Eh bien! ni toi non plus,
Maurice!

MAURICE.

Moi?

LÉON.

Suspends des soupirs superflus;
Déride ton front.

MAURICE.

Quoi!...

LÉON.

Dilate ta poitrine.

MAURICE.

Enfin?...

LÉON.

Mais tu sais bien!

MAURICE.

Je sais?

LÉON.

Voyons, devine!...
De quelle mission m'avais-tu donc chargé?...
Et si j'ai réussi, tu dois être allégé!...
Me comprends-tu?

MAURICE.

Que trop!... Ne s'agit-il pas d'elle?...
De madame Dubourg?

LÉON.

Oui.

MAURICE, laissant tomber sa tête dans ses mains.

Clotilde infidèle!...

LÉON.

Loin de t'en réjouir, je te trouve abattu.

MAURICE.

Je n'ai plus le bonheur de croire à sa vertu!

Il se jette sur un fauteuil.

LÉON.

Est-ce toi que j'entends, mon cher Courtois d'Utique?
Qu'as-tu fait aujourd'hui de ta sagesse antique?

MAURICE.

Oh! trêve en ce moment à tout rire moqueur!

LÉON.

Ah! madame Dubourg te tient encore au cœur?

MAURICE, se levant avec force.

Non! je puis t'assurer qu'à jamais je l'abhorre!

LÉON, riant.

Abhorrer à ce point prouve qu'on aime encore!
Eh bien, rassure-toi. — Je te trompais ici
En osant t'affirmer que j'avais réussi;
Je voulais seulement, par ce moyen, connaître
A quel point de ton cœur tu disposais en maître!...

MAURICE.

Léon... Léon... tais-toi!

LÉON.

Dans un malheur pareil,
Maurice, mon ami, je te dois un conseil.
Que ta haute sagesse écoute ma folie!...
Un simple engagement à Clémence te lie!...
L'église et la mairie, et leurs nœuds solennels
N'ont pas encor rendu vos serments éternels.
Romps vite avec Clémence, et, pour ta propre estime,
Change donc ta maîtresse en femme légitime.

MAURICE, avec désespoir.

Ah! si je le voulais, je ne le pourrais pas!
Regarde quel abîme est ouvert sous mes pas.
Apprends que je ne puis me soustraire au scandale,
Que j'y suis enfermé comme dans un dédale!...
Et j'en frémis trop tard en m'en apercevant!...
Clotilde est mariée, et son mari vivant!...

LÉON, à part, avec colère et impatience.

Voilà comment toujours le ciel règle le monde!
Mon avenir s'écroule à l'heure où je le fonde.

Il se jette sur un fauteuil en s'éventant avec son mouchoir.

MAURICE, allant s'appuyer sur le bras du fauteuil où est assis Léon; avec effusion :

Ah! tu dis vrai, Léon, tu dis vrai, mon ami...
Si je suis enchaîné, ce n'est pas à demi.
Loin de Clotilde encor, j'ose faire le brave...
Qu'elle soit près de moi, je redeviens esclave!
Hier soir, j'allais signer... mais Clotilde était là!...
Ma volonté faiblit,... ma force chancela!...

LÉON, s'éventant.

Il ne me reste alors qu'à te plaindre, ô grand sage!
Moi, fou, qui n'eus jamais que soupirs de passage,
Et dont le célibat doucement agité,
N'a point signé de bail à perpétuité...

MAURICE, rêveur et concentré.

Que me dis-tu trop tard?... Je vois enfin le piége.
Le sort nous fit amis au sortir du collége;
Chacun a, depuis lors, compris à sa façon,
Et les mœurs du jeune homme, et l'état de garçon;
Dans tes folles amours, conservant l'équilibre,
Toi, pour te marier, tu serais encor libre!...
Et moi, lié, captif, bâillonné pour toujours,
A l'anneau du passé j'ai rivé tous mes jours.

LÉON, se levant.

Tu te plains! — Faut-il donc que je t'en avertisse?
Un avocat doit mieux comprendre la justice...
Car elle n'est pas toute écrite dans les lois...
Et les événements nous la montrent parfois!...
En suivant tous les deux une route diverse,
Tu pris, bien plus que moi, le chemin de traverse;
Je voulus le plaisir; tu songeas au bonheur!
Et tu l'as cru trouver dans une longue erreur!
Enfin, chacun de nous a suivi sa manière :
Moi, j'en conviens, j'ai fait l'école buissonnière...

Avec un peu d'ironie.

Mais toi, l'ambitieux! toi qui rêvais un jour
D'unir ces deux trésors : la richesse et l'amour...
Il fallait donc garder ta plus pure tendresse
Pour une fiancée — et non une maîtresse!...
Et ne pas t'imposer irrévocablement
La chaîne d'un mari dans un rôle d'amant.

MAURICE.
Eh bien, je sortirai de cette léthargie,
Merci, Léon, ta voix me rend mon énergie.
Dois-je aux pieds d'une femme être à jamais rampant?
C'est d'un seul jour, parfois, que l'avenir dépend.
Ce jour est arrivé! Faut-il que je recule
Par crainte d'un fantôme, ou par un vain scrupule?
Non, je n'hésite plus! je vais enfin hâter
Mon mariage, et rien ne peut plus l'arrêter;
Je cours chez Thomassin sans tarder davantage.

SCÈNE X.

MADAME DUBOURG, MAURICE, LÉON.

MADAME DUBOURG, rencontrant Maurice qui va sortir.
Un obstacle imprévu vous arrête au passage.
MAURICE.
Toujours vous!
LÉON, à Maurice.
C'est, pardieu! l'ombre qui suit ses pas...
Le spectre que Macbeth voyait dans ses repas!...
MADAME DUBOURG.
Je ne redirai point ce que je vins vous dire
Hier. Je sais qu'avec vous ma plainte est du délire.
Je veux vous prévenir, Maurice, seulement,
Que vous vous préparez un cruel châtiment.
MAURICE.
Et que comptez-vous faire?
MADAME DUBOURG.
Un acte légitime
Pour gagner la pitié quand j'ai perdu l'estime.
Je n'examine pas si c'est un trait banal,
Et que tous les matins enregistre un journal :
La femme au désespoir, celle qui scandalise
La noce agenouillée au milieu de l'église.
Je serai là, Maurice, et je veux sur le seuil
Mêler à votre fête une image de deuil.
LÉON, à Maurice.
Maurice, tu l'entends! au nom du ciel, arrête!
Il en est temps encore! Un scandale s'apprête.
MAURICE.
Je vous estime trop, madame; aussi je crois
Que tout cela doit être un secret pour nous trois,
Et que le cœur déjà dément votre parole!
MADAME DUBOURG.
Et vous espérez donc que le temps me console?
Et vous imaginez que je trouverai doux
De mentir au passé! d'y mentir comme vous!
Rien ne vous semblera sans doute moins étrange
Que si quelque autre amour de l'abandon me venge?
Mais c'est un vain espoir. Jamais mes propres torts
Ne viendront, comme un baume, apaiser vos remords.
Que ma fidélité vous soit ou non suspecte!
Tous peuvent m'outrager; mais, moi, je me respecte!
LÉON, à Maurice.
Maurice, tu le vois; certes, dans ce moment,
C'est mieux qu'un cœur d'artiste, oui, c'est un cœur aimant:
Et tu ne réponds pas?
MAURICE, dans la plus grande agitation.
Et que pourrais-je dire?...
MADAME DUBOURG.
Sur ce visage froid vous ne laissez rien lire?
Vous vous taisez toujours? j'avais espéré mieux!...
Pas un mot à la lèvre!...
Changeant tout à coup de ton en voyant que Maurice pleure.
Ah! des pleurs dans vos yeux!...
MAURICE.
Oui, des pleurs; et cela vous étonne, madame.
N'avez-vous pas encor vu le fond de mon âme?
Ne comprenez-vous point les usages du jour?
Croyez-vous que je puisse oublier votre amour,
Et que, sans désespoir, dans mon cœur disparaisse
L'éternel souvenir de cinq ans de tendresse?
Mais le monde a des droits qu'il sait faire valoir;
Ce que veut ce tyran, il faut bien le vouloir.
Quand l'heure de finir la jeunesse est sonnée,
Nous devons commencer une autre destinée;
Si grand que soit l'amour, dans un cœur amassé,
Il faut comme d'un joug s'affranchir du passé;
Tout ému d'un bonheur qui jamais ne s'oublie,
Je romps avec regret la chaîne qui me lie,
Et lorsque je vous fuis, revenant sur mes pas,
Je dompte mon amour, et ne l'étouffe pas.
MADAME DUBOURG.
Je vous comprends!... De vous e me montrerai digne;
Je cesse de lutter, monsieur, je me résigne;
Si vous êtes encore, à cette heure, incertain,
N'hésitez plus; marchez, suivez votre destin.
Moi, dans cet abandon, victime volontaire,
Je suis femme, je sais tout souffrir et me taire;
Toutes, nous subissons ce code rigoureux,
Que les hommes ont fait contre nous et pour eux.
Je ne pleurerai point, comme vous, à cette heure,
Car les yeux restent secs quand c'est l'âme qui pleure.
Mais demain, à l'église et dans l'ombre, à genoux,
J'irai prier du cœur et pour elle, et pour nous.
LÉON.
C'est un beau dévoûment qui, certes, vous anime;
Mais voyons : où nous mène un élan magnanime?
Dans mes prévisions, sans être hasardeux,
Qu'en résultera-t-il?... Le malheur pour vous deux,
Le malheur de Clémence et le mien...
MAURICE.
Quoi!
LÉON.
Maurice,
Depuis assez longtemps j'ai mis à ton service
Toute mon amitié, mais il est un moment
Où le cœur doit parler lorsque la bouche ment.
J'aime Clémence...
MAURICE.
Toi?
MADAME DUBOURG.
Vous, monsieur, comment croire?...
MAURICE.
Explique-toi, voyons!
LÉON.
C'est une longue histoire,
Et vieille de quatre ans... Je vous la conterai
A loisir; cet amour est le seul qui soit vrai;
Un amour né là-bas aux Ardennes chéries,
En province, au milieu des fleurs et des prairies,
Au printemps, quand Paris n'avait pas frelaté
Mon cœur avec son gaz et sa triste gaîté.
Longtemps je l'ai caché dans le fond de mon âme,
Par dévoûment pour lui, pour Maurice, madame;
Puis-je vous demander maintenant, à mon tour,
Si l'amitié n'est pas plus sainte que l'amour?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, THOMASSIN.

THOMASSIN.
Venez donc à Paris pour y chercher un gendre!
A quels travaux d'Hercule un père doit s'attendre!
Je vais, je sors, je rentre, et je perds tous mes pas.
Signons-nous, à la fin, ou ne signons-nous pas?
MAURICE, à Thomassin.
Je dois parler, enfin, car je ne veux plus taire
Pourquoi le fiancé reste célibataire;
Ce n'est pas qu'en ce siècle un mérite soudain
L'oblige à repousser l'argent avec dédain;
Cette vertu n'est pas la mienne, et j'aurais honte
Si ce siècle d'argent voulait m'en tenir compte :
Je ne m'appartiens pas; ces seuls mots vous diront
Tout ce que dit bien mieux la rougeur de mon front;
Au moment solennel, avant l'heure sonnée,
Je puis vous rendre encor la parole donnée,
Et j'ouvre enfin les yeux assez à temps pour voir
Que du fond d'une faute il surgit un devoir.
THOMASSIN.
Je vous comprends; assez, monsieur, voilà Clémence.
LÉON.
C'est à moi de parler quand paraît l'innocence.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CLÉMENCE.

THOMASSIN.
Et que lui direz-vous?
LÉON.
Moi?
THOMASSIN.
Vous!
LÉON.
Je lui dirai
Que je n'ai qu'un amour; celui-là seul est vrai.
THOMASSIN.
Comment, ici, tantôt...!

LÉON.

Pure plaisanterie!
Et pardonnez-la-moi comme un tort, je vous prie.

THOMASSIN.

Ce n'était donc qu'un jeu?

LÉON.

Plus tard vous saurez tout;
Je suis tombé vingt fois, et me voilà debout.

Avec feu.

Oui, je veux désormais que nul ne reconnaisse
Le fou qui prodigua sa première jeunesse,
Distribua son cœur et perdit chaque jour,
Chaque heure à tout aimer sans avoir un amour.

CLÉMENCE.

Vous l'entendez, mon père?

THOMASSIN.

Et tu lui viens en aide,
Lui n'est pas avocat!...

CLÉMENCE.

Mais pour lui mon cœur plaide.

SCENE XIII.

LES MÊMES, ÉMERANTINE, MADAME NOGENT.

ÉMERANTINE, *tirant un papier et s'approchant de Maurice.*

J'apporte une facture... à vous, monsieur Courtois,
Car c'est pour la corbeille...

LÉON, *prenant la facture.*

Attendez donc, je crois
Que c'est moi maintenant qui paîrai ce mémoire!...

Léon serre la main de Maurice qui s'est jeté sur le sofa d'un air accablé; madame Dubourg est de l'autre côté du théâtre.

MADAME NOGENT, *à Léon.*

Vous, monsieur!...

ÉMERANTINE.

Vous, monsieur!...

THOMASSIN, *prenant Léon à part.*

Un instant! puis-je croire
Que vos nombreux amours n'ont pas fait un lien?

LÉON, *montrant à Thomassin Émerantine et madame Nogent, et appuyant sur chaque mot :*

Deux preuves en sont là qui vous le montrent bien!...

THOMASSIN, *à Léon.*

Et vous nous promettez d'avoir plus de sagesse?

LÉON.

Je promets d'être fou par exès de tendresse;
Je sors d'un labyrinthe et rentre au droit chemin...
Si mon fil d'Ariane est là... dans cette main!

Il porte à ses lèvres la main de Clémence.

La toile tombe.

FIN.

Paris. - Imp. de Mme Vve Dondey-Dupré, rue St-Louis 46

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS.
RUE VIVIENNE, 2 BIS



LE MUET

DRAME EN SIX ACTES

PAR

MM. ANICET-BOURGEOIS ET MICHEL MASSON

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 15 MARS 1851.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

DE GRANDPRÉ (1er rôle)	MM.	SURVILLE.	BAPTISTE, jardinier	M.	GALABERT.
ARMAND DELATOUR (jeune 1er rôle)		LACRESSONNIÈRE.	MAURICE (jeune 1re ou travesti)	Mmes	FERNAND.
JACQUES (3e rôle)		DELAISTRE.	Mme DE GRANDPRÉ (jeune 1er rôle)		LACRESSONNIÈRE.
PAUL (2e jeune 1er)		BONDOIS.	LA MARQUISE (1er rôle)		DURET.
BEAUMIGNON (1er comique)		FRANCISQUE.	MADELEINE (mère noble)		LAMBQUIN.
DAMIENS (grande utilité)		BRÉVANNE.	ROSINE (soubrette)		KLEINE.
CHARAVEL, matelot provençal (2e comique)		ALEXANDRE.	SIMONNE		AUGUSTINE.
UN PAYSAN		RICHÉ.			

L'action se passe aux environs de Toulon, en 1780.

ACTE I.

La cour d'une maisonnette sur la route de Toulon. — Quelques tables sous un appentis à droite ; au fond la porte charretière, au delà un paysage boisé. — A gauche, premier plan, l'entrée de la maison. — A gauche, deuxième plan, un hangar servant de grange et d'écurie.

SCÈNE I.

DAMIENS, MADELEINE.

(*Damiens est assis devant une table à droite, et tient la main de Madeleine, qui est appuyée et presque assise sur la même table.*)

DAMIENS.

Je vous le répète, Madeleine, vous ne pourrez supporter longtemps le rude métier auquel vous vous êtes condamnée. Les ouvriers et les marins du port de Toulon qui viennent boire et jouer ici, restent souvent fort tard; la fatigue et surtout les veilles vous tueront.

MADELEINE.

Je le sais bien, monsieur le docteur, mais Jacques, mon mari, ne voulant plus travailler, il faut que je me donne du mal pour nous deux; il faut que je soutienne la maison pour ne pas aller mourir un jour à l'hôpital.

DAMIENS.

Jacques est bien coupable.

MADELEINE.

Le bon Dieu s'est détourné de nous, monsieur le docteur... Aujourd'hui, Jacques est allé jusqu'à la ville, et sera peut-être condamné à une grosse amende pour avoir braconné malgré les ordonnances... Cette amende, il faudra la payer, et nous n'avons plus rien... rien que ce que je gagne.

DAMIENS.

Et pauvre comme vous voilà, vous avez recueilli chez vous un jeune orphelin qui, faible et infirme, ne peut être pour vous qu'une charge de plus.

MADELEINE.

Vous voulez parler de Maurice : c'est lui qui me donne la résignation et le courage... Quand je souffre trop et que je pleure, Maurice me sourit, m'embrasse ; il me semble alors que j'ai un bon fils qui me soutient et me console... Quand Jacques est aigri par la misère ou bien exalté par le vin, il s'emporte et me maltraite... Oh ! je lui pardonne : le malheur rend injuste, et le

vin rend fou... Dans ces moments, où Jacques ne se connaît plus lui-même, Maurice me protége par ses prières, par ses larmes... Dieu, qui ne m'avait pas voulu donner d'enfant, m'a pourtant prise en pitié, puisque dans cette maison, devenue par fois un enfer, il a envoyé un de ses anges.

DAMIENS.

Vous êtes bonne et charitable, Madeleine.

MADELEINE.

Oh! docteur... je n'ai pas eu grand mérite à faire ce que j'ai fait. C'est au commencement de l'hiver dernier, qui a été bien rude, comme vous le savez, que j'ai rencontré Maurice perdu dans les bois du Cormier, près de notre village... Il était étendu sur la neige... Je courus à lui... je réchauffai sous ma mante ses membres glacés... Quelques gouttes d'eau-de-vie, que je rapportais de la ville, lui avaient rendu assez de force pour qu'il pût marcher jusqu'ici... En route, il baisait mes mains; ses yeux, pleins de larmes, me remerciaient avec amour; mais nous étions arrivés qu'il n'avait pas encore prononcé une parole... J'acquis bientôt la certitude que le pauvre Maurice était muet!... il m'entendait très-bien, puis ses regards, ses gestes, étaient si expressifs que nous sommes facilement parvenus à le comprendre... D'ailleurs, il savait lire, écrire même; et il nous apprit qu'il avait été trouvé, tout enfant, lui avait-on dit, sur le pont de l'Hôtel-Dieu de Paris, par deux sœurs de l'hospice... Il avait été déposé là, sans doute, par des parents que la misère avait forcés de l'abandonner... Ensuite, il avait été retiré de l'asile des orphelins par un bon et honnête ouvrier qui en eut pitié, lui apprit son état... Maurice travaillait avec bonheur... Son maître, décidé à faire son tour de France, proposa à Maurice de l'emmener... Celui-ci avait accepté, avec reconnaissance... mais le digne homme qui lui servait de père tomba malade en route et mourut!... Maurice se trouva seul, dans un pays inconnu; il voulut gagner Toulon, la ville la plus voisine. Il espérait y trouver du travail; mais, surpris par la neige, il ne pût reconnaître son chemin... Exténué par la fatigue et le besoin, il s'était laissé tomber au pied d'un arbre et attendait la mort, quand la Providence me fit passer près de lui... Pouvais-je l'abandonner? non, n'est-ce pas?... Si le Seigneur l'avait placé sur mes pas, c'était pour me rappeler son divin précepte : Soyez en aide à plus malheureux que vous!

DAMIENS.

Je veux être de moitié dans l'évangélique tâche que vous vous êtes imposée... Maurice, que j'ai vu plusieurs fois déjà, est digne de l'intérêt que vous lui portez... Il travaille autant que ses forces le lui permettent... Mais vous ne pouvez le garder ici... Je parlerai de lui tantôt à M. de Grandpré.

MADELEINE.

M. de Grandpré... Est-il donc revenu au pays?

DAMIENS.

Oui... après un assez long séjour aux îles d'Hyères, où la santé de sa femme paraît s'être rétablie, M. de Grandpré a consenti à rentrer dans la magistrature, et vient d'être appelé à siéger au parlement d'Aix... Il est, depuis huit jours, à son château de la Cérisaie...

MADELEINE.

Et madame de Grandpré?

DAMIENS.

L'a accompagné... Le retour de cette dame ramènera, j'en suis sûr, un peu de bonheur sous votre toit... Vous avez été à son service, alors qu'elle était demoiselle?

MADELEINE.

Oui, monsieur.

DAMIENS.

Après votre mariage, n'êtes-vous pas allée vous établir à Paris?

MADELEINE.

A Paris?... oui, oui...

DAMIENS.

Madame de Grandpré ne vous a pas oubliée... Hier, lorsque j'eus l'honneur de lui faire visite, elle s'est informée de vous avec intérêt.

MADELEINE.

De moi?

DAMIENS.

Je vous engage, Madeleine, à l'aller voir.

MADELEINE, *à part.*

Revoir madame de Grandpré!... oh! je n'oserai jamais.

DAMIENS.

Voulez-vous donc vous laisser devancer par elle?

MADELEINE.

Par elle?... elle viendrait ici?... (*A part.*) Mon Dieu!... aurait-elle découvert quelque chose?

DAMIENS.

Tenez, j'aperçois le nouveau valet de chambre que monsieur de Grandpré a ramené avec lui, et qui, j'en suis sûr, cherche votre maison.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CÉSAIRE BEAUMIGNON.

CÉSAIRE, *au fond et à Madeleine.*

Pardon!... Vous n'avez pas vu ma femme?

MADELEINE.

Votre femme?

CÉSAIRE, *entrant.*

Je dis ma femme, parce que je suis son mari... Mais vous pouvez ne pas le savoir... Je parle de Rosine, la femme de chambre de madame de Grandpré.

MADELEINE.

Je n'ai vu personne du château.

CÉSAIRE.

Et pourtant, madame l'avait envoyée chez Madeleine Robert.

MADELEINE.

C'est moi.

CÉSAIRE.

Et vous ne l'avez pas vue?... Où est-elle allée, la malheureuse?... où est-elle allée? où la trouver... où courir?...

MADELEINE.

Si elle doit venir ici, mieux vaut l'attendre... vous paraissez d'ailleurs fatigué.

CÉSAIRE.

Voilà une heure que je marche au soleil... et quel soleil!... Je suis en eau... ou plutôt, je suis en feu.

MADELEINE.

Tenez, asseyez-vous... je vais vous servir une bouteille de vin, ça vous remettra... je vais vous en monter de la cave... (*Elle entre dans la maison.*)

CÉSAIRE, *s'asseyant.*

Ce n'est pas du vin... c'est de l'arsenic en liqueur, du vitriol en sirop que je voudrais.

DAMIENS, *s'approchant.*

Pour vous?

CÉSAIRE, *se levant.*

Du tout; pour elle, la malheu... (*Regardant Damiens.*) Ah! je vous reconnais, monsieur; vous êtes le médecin que j'ai annoncé hier à madame... Vous avez vu Rosine... ma femme?

DAMIENS.

Une petite brune, fort jolie?

CÉSAIRE, *avec colère.*

Jolie! vous la trouvez jolie! Quel mauvais goût vous avez... Ça ne m'étonne pas, vous êtes comme tout le monde... et c'est là mon malheur...

DAMIENS.

Vous êtes malheureux de la gentillesse de votre femme?

CÉSAIRE.

Oh! ne me dites pas que vous la trouvez bien... c'est comme un coup de lancette que vous me donnez dans le cœur. Tenez, monsieur, il faut que je vous narre mes infortunes; ça vous ennuiera peut-être, mais ça me soulagera.

DAMIENS.

Je vous écoute, mon garçon.

CÉSAIRE.

Vous êtes bien bon... voilà mon histoire, monsieur, comme on vient au monde, borgne, bègue, bancal ou bossu... je suis né jaloux... oh! mais, jaloux depuis la plante des pieds, jusqu'à la racine des cheveux... aussi, mon oncle me disait-il : Césaire Beaumignon, mon ami... (je m'appelle Césaire Beaumignon) ne te marie jamais... il avait ses raisons pour me donner ce conseil, le digne homme!.. hélas! pourquoi ne l'ai-je pas suivi?... Mais, la femme étant un objet de première nécessité, j'eus la faiblesse de vouloir en posséder une à moi, à moi seul... pour cela, je résolus de la prendre laide ou n'ayant que des beautés cachées... je cherchai longtemps... j'étais très-difficile... enfin je vis Rosine... figurez-vous, monsieur, une femme pas plus haute que ça... avec des grands yeux noirs, tout à fait disproportionnés avec sa bouche qui était toute petite; une taille de rien... un fuseau... je me dis : voilà mon affaire... personne ne fera attention à une femme si petite et si mince que ça... Eh

bien ! monsieur! voyez mon guignon ! le grands yeux de Rosine qui ne me plaisaient pas du tout, plûrent à tout le monde; sa taille toujours mince d'en bas, s'arrondit du haut, et il paraît qu'il y a des gens qui aiment ces tailles-là... bref, monsieur, j'avais épousé une femme laide pour moi et charmante pour les autres!... A cette époque, j'étais à Paris, herboriste... c'est un état que j'avais choisi, comme calmant... un élève en médecine me donna sa pratique... mais ce n'était ni pour moi, ni pour mes herbes, qu'il venait à ma boutique... c'était pour ma femme... un jour, sur mon comptoir, et cachée sous une botte de bourrache, je surpris une lettre de cet affreux carabin !

DAMIENS.

Aïe... aïe !..

CÉSAIRE.

C'était un roman d'amour qui commençait... on n'en était encore qu'au premier chapitre... heureusement!.. le lendemain, monsieur, j'avais vendu mon fonds... le surlendemain, j'avais quitté Paris... un mois après, j'étais en Espagne, à Cadix.

DAMIENS.

A Cadix?

CÉSAIRE.

Vous connaissez ce pays?

DAMIENS.

Non, mais j'y ai un parent.

CÉSAIRE.

Ça ne me regarde pas... j'avais choisi l'Espagne, parce que là, on enferme les femmes... charmant pays! je m'étais mis au service d'un archevêque très-vieux et aveugle... j'étais sûr de celui-là, et je vécus là tranquille une année à peu-près... tout à coup, mon archevêque tombe malade, on ordonne une saignée, je tenais la lumière pendant l'opération... dans le chirurgien qu'on amène, que vois-je?... que reconnais-je?.. mon carabin, monsieur, mon affreux carabin !

DAMIENS.

En vérité!

CÉSAIRE.

Une heure après, j'étais embarqué avec Rosine... Revenu en France, je ne savais ou reposer ma tête, où cacher ma femme... Un mien ami, un vieux, je n'ai que des amis vieux, me proposa d'entrer au service de M. de Grandpré, qui cherchait un domestique.... Il s'agissait d'aller s'enterrer dans un château, au fond de la Provence, auprès d'une dame presque toujours malade et ne recevant personne... c'était une cachette, une cellule, un tombeau... J'acceptai avec reconnaissance, et depuis huit jours nous sommes à la Cerisaie.

DAMIENS.

Où, en effet, on ne reçoit personne.

CÉSAIRE.

Personne, monsieur... mais il y a des domestiques dans le château, des jardiniers dans le parc, des bergers dans la prairie, des laboureurs dans les champs... et tous ces gens-là trouvent ma femme jolie, et je ne peux pas les aveugler comme mon archevêque... Oh! rendez ma femme laide, docteur, rendez-la laide à faire peur aux oiseaux.

DAMIENS.

Je tâcherai plutôt de vous rendre sage.

MADELEINE, *entrant.*

Voilà du vin. (*Elle le pose sur la table à droite.*)

CÉSAIRE, *vivement.*

Vous ne l'avez pas rencontrée?

MADELEINE.

Qui?

CÉSAIRE.

Ma femme.

MADELEINE.

A la cave?

CÉSAIRE.

C'est juste, elle ne doit pas être là... Mais où est-elle?.. où, où?..

MADELEINE, *lui versant du vin dans un verre.*

Buvez.

CÉSAIRE, *essayant de boire.*

Je ne peux pas avaler... non, ça ne passe pas... Ce qu'il me faut, c'est ma femme... c'est Rosine...

SCÈNE III.

LES MÊMES, ROSINE.

ROSINE, *un carton à la main, et entrant au fond.*

Eh bien! me voilà!..

CÉSAIRE, *courant à elle.*

Seule!.. (*Il regarde autour d'elle et ouvre le carton.*) Elle est seule!

ROSINE.

J'ai mis du temps à faire la route... mais je me suis perdue...

CÉSAIRE.

Perdue!.. perdue!..

ROSINE.

Allons! ne vous émouvez donc pas comme ça, vous voyez que je me suis retrouvée...

CÉSAIRE.

Perdue!... du château ici... c'est tout droit, madame Beaumignon.

ROSINE.

Par la grande route, oui... mais le soleil dardait si fort, que pour avoir de l'ombre j'ai pris par le bois.

CÉSAIRE.

Par le bois, imprudente!...

ROSINE.

Et je me suis égarée... oh! mais là, si complétement, que je ne me serais jamais retrouvée seule.

CÉSAIRE.

Hein ! vous avez donc rencontré quelqu'un?

ROSINE.

Heureusement.

CÉSAIRE.

Qui, qui?

ROSINE.

Mon chapeau était resté accroché aux branches d'un olivier... et, au moment où je me retournais pour le reprendre, j'ai trouvé derrière moi...

CÉSAIRE.

Qui, qui?...

ROSINE.

Un joli, joli petit jeune homme!

CÉSAIRE.

Un jeune homme!

ROSINE.

Qui me présentait poliment mon chapeau... Je le remerciai d'abord...

CÉSAIRE.

Oui, pour entamer la conversation

ROSINE.

Ensuite, je lui demandai s'il pouvait m'indiquer le chemin le plus court pour gagner le village de Saint-Féréol... Il me fit signe qu'il le connaissait... et quoi qu'il portât un énorme fagot, il m'offrit son bras.

CÉSAIRE.

Que vous refusâtes, comme c'était votre devoir?

ROSINE.

Que j'acceptai, au contraire, et, grâce à mon guide, je suis arrivée...

CÉSAIRE.

Femme Beaumignon, votre conduite est de la dernière indécence... Mais ce joli petit jeune homme, où est-il?

ROSINE.

Il doit être de la maison; car, après avoir déposé son fardeau, sous ce hangar, il a monté un escalier qui est là, en me faisant signe de l'attendre.

MADELEINE.

C'était Maurice!

ROSINE.

Il s'appelle Maurice?... Tiens! ce nom-là va bien à sa figure.

CÉSAIRE.

Taisez-vous, femme Beaumignon, et allons-nous-en.

ROSINE.

Pas avant d'avoir fait ma commission. C'est bien ici que demeure Madeleine Robert?

CÉSAIRE, *distrait.*

C'est moi.

MADELEINE.

C'est moi!

ROSINE.

Je vous apporte, dans ce carton, un habillement neuf que madame de Grandpré compte bien que vous mettrez pour venir la voir au château.

DAMIENS, *bas à Madeleine.*

Je vous disais bien qu'elle se souvenait de vous!

CÉSAIRE, *à Rosine.*

A présent, vous n'avez plus rien à faire?

ROSINE.

Non, et je vais me reposer. (*Elle s'assied.*)

CÉSAIRE.

Mais moi je dois aller jusqu'à Toulon pour annoncer à madame l'amirale que madame de Grandpré a accepté son invitation, et qu'elle ira voir lancer le vaisseau neuf.

ROSINE.

Allez, mon ami, allez; je sais le chemin, à présent je retournerai bien sans vous à Grandpré.

CÉSAIRE.

t puis vous avez un guide, n'est-ce pas?... le joli petit jeune homme... je voudrais bien le voir, cet Adonis de grand chemin.

ROSINE.

Eh bien! regardez... le voilà. (*Maurice paraît; il sort de la maison tenant une petite cruche et un verre.*)

MADELEINE, *allant à Maurice.*

Maurice!... (*Elle l'embrasse. — Il apporte à Rosine le verre et la petite cruche qu'il pose sur la table à droite.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MAURICE.

ROSINE, *pendant que Maurice remplit son verre.*

Une limonade... pour moi?... c'est charmant!

CÉSAIRE.

Comment! c'est ce garçon que vous trouvez joli?... mais il est encore plus laid que mon affreux carabin.

ROSINE, *qui a bu sans écouter son mari.*

Elle est excellente!

CÉSAIRE, *allant à elle et lui prenant son verre qu'elle vient de remplir encore.*

Eh bien! vous acceptez comme ça des raffraîchissements du premier venu? en vérité, femme Beaumignon, vous êtes d'une inconvenance!... (*Il boit.*)

ROSINE, *se levant et allant à Maurice.*

Merci, monsieur Maurice... je sais votre nom à présent, je ne l'oublierai pas.

CÉSAIRE, *se plaçant entre Maurice et Rosine.*

Ni moi non plus je ne l'oublierai pas, et je vous défends, entends-tu, petit bonhomme, je vous défends de parler à ma femme.

MADELEINE.

La recommandation est bien inutile... le pauvre enfant est muet.

ROSINE.

Muet!... oh! quel dommage!

DAMIENS, *bas à Césaire.*

Vous ne serez pas jaloux de celui-là?

CÉSAIRE, *bas.*

Au contraire.... un amant muet serait bien plus dangereux qu'un autre; il ne parlerait que par gestes, et les femmes sont si bavardes.

ROSINE.

Pauvre jeune homme! il m'intéresse bien davantage à présent!

CÉSAIRE.

Là, qu'est-ce que je disais? Allons nous-en, femme Beaumignon, allons nous-en; vous allez me suivre à Toulon. Au nom de la loi, je vous l'ordonne. (*Il entraîne Rosine par le fond et ils sortent à droite.*)

SCÈNE V.

DAMIENS, MADELEINE, MAURICE.

DAMIENS, *allant s'asseoir près de la table à droite.*

Je vais écrire mon ordonnance, puis me remettre en route... (*Il écrit.*) Madeleine, vous suivrez exactement mes prescriptions.

MAURICE, *par gestes.*

Oui... oui... je suis là pour y veiller.

DAMIENS, *écrivant toujours.*

Bien, mon garçon, je compte sur toi. (*Maurice s'approche de Madeleine et semble la prier de prendre plus de soins de sa santé.*)

MADELEINE.

Oui, je ferai ce qu'ordonnera le docteur... mais laisse-moi m'occuper de toi, Maurice... Tu as rencontré dans le bois cette jeune femme... elle nous l'a dit. Mais quel fardeau portais-tu donc? (*Maurice lui montre le hangar à gauche.*) Comment! tu as apporté ce fardeau si pesant?

MAURICE.

Oui.

MADELEINE

Qui a coupé ce bois?

MAURICE.

Moi.

DAMIENS.

Tu as donc obtenu la permission du garde?

MAURICE.

Oui.

MADELEINE.

Comment as-tu pu l'attendrir... lui, si impitoyable pour les malheureux? (*Maurice donne à Damiens un papier qu'il tire de sa poche.*)

DAMIENS, *lisant.*

« Pour trois journées de travail dans les marais de Saint-
» Aubin, j'ai donné à Maurice, du village de Saint-Féréol, trois
» pièces de douze sols et un fagot aussi lourd qu'il le pourra
» porter...

» Signé : MICHEL,
» garde de la forêt. »

MADELEINE.

Comment! ces trois jours que tu m'avais demandés pour aller en pélerinage à Sainte-Marie-Madeleine, tu les as passés à travailler au marais.

MAURICE.

Oui, le jour je travaillais pour toi; la nuit, je priais... toujours pour toi.

MADELEINE.

Pauvre enfant, c'est pour moi, pour moi! Mais ce travail pouvait te tuer, mon enfant.

DAMIENS.

Madeleine a raison, les miasmes qui s'élèvent des marais de Saint-Aubin sont souvent mortels; et pour résister à leur action, il faut une santé plus robuste que la tienne. (*Maurice montre avec joie la petite monnaie qu'il rapporte et qu'il donne à Madeleine.*)

MADELEINE, *l'embrassant.*

Je vous disais bien, docteur, cet enfant est un bon ange que Dieu m'a envoyé.

DAMIENS.

Maurice est un brave et honnête garçon... Son cœur et sa raison vont me comprendre. Maurice, vous ne pouvez rester ici. (*Maurice se rapproche de Madeleine; il ne veut pas la quitter.*) Écoutez-moi donc : En usant votre vie, au plus rude travail, vous ne viendrez pas suffisamment en aide à Madeleine... Vous avez reçu une éducation suffisante pour occuper un petit emploi... Je me charge de vous en trouver un... Je ferai en sorte que vous ne soyez pas trop éloigné de la bonne mère que la Providence vous a donnée... vous la verrez souvent, et vous partagerez avec elle l'argent que vous gagnerez.

MAURICE.

Maurice donnera tout à Madeleine.

MADELEINE, *au Docteur.*

Il dit qu'il me donnera tout!

DAMIENS, *à Madeleine.*

Je parlerai de lui aujourd'hui même à M. de Grandpré.

MADELEINE, *allant au Docteur.*

Retournez-vous donc au château?

DAMIENS.

Non, je vais à Toulon. Paul, mon neveu, à qui j'ai fait étudier la médecine pour qu'il pût me remplacer, Paul doit débarquer aujourd'hui; le vaisseau qui le ramène était en rade hier... Il revient d'Espagne, de Cadix... Allons, du courage, Madeleine, si je vous sépare de cet enfant, c'est qu'il faut lui créer un avenir!

MADELEINE.

Oui, docteur, j'approuve d'avance tout ce que vous ferez.

DAMIENS.

Bien, Madeleine... A bientôt, mon enfant. (*Il sort. A peine a-t-il disparu, que Madeleine, qui se contenait à peine, tombe sur une chaise à droite et sanglotte. Maurice court à elle, tombe à genoux, et baise les mains de Madeleine.*)

MADELEINE.

Mon Dieu ! c'est un amour de mère que vous m'avez mis au cœur... donnez-moi donc aussi le courage et la résignation d'une mère.

SCENE VI.

MADELEINE, MAURICE, MATEEOTS, PAYSANS, *puis* CHARAVEL.

UN PAYSAN, *au fond.*

Ma fine, le soleil chauffe encore, et il y a plus d'une heure de marche d'ici la ville... entrons chez la mère Madeleine, nous dirons deux mots à son petit vin.

LES PAYSANS, *entrant.*

Bien dit... holà ho ! la maison !

MADELEINE, *se levant vivement.*

Voilà, voilà, messieurs !

LE PAYSAN.

Bonjour, la mère... à boire ! du petit crû, vous savez.

MADELEINE.

Je vais vous en chercher.|(*Mais Maurice retient Madeleine.— C'est lui qui descendra à la cave. — Il sort à gauche.*)

CHARVEL, *au fond.*

Oh ! hé ! du bouchon, oh ! hé !

LE PAYSAN.

Eh ! c'est Charavel l'ouvrier du port.

CHARAVEL, *entrant.*

Ex-ouvrier... j'ai pris ma retraite.

LE PAYSAN.

Tu te reposes?

CHARAVEL.

Au contraire... je me suis marié.

LE PAYSAN.

Bah !

CAARAVEL.

Et à une jeune femme encore; aussi est-ce plus difficile à mâter qu'une frégate de 36. (*Maurice remonte avec des pots de vin.*)

MADELEINE, *servant avec Maurice sur la table de droite.*

Voilà du vin, et des verres.

CHARAVEL, *s'asseyant auprès de la table.*

Merci, la mère, merci, petit. Il est gentil, ce garçon... allons, tope là... as-tu peur que ta petite main se perde dans la mienne. (*Maurice lui donne la main.*) A la bonne heure ! Ah ! ça vous autres, vous m'invitez, n'est-ce pas?

TOUS.

Oui, oui.

CHARAVEL.

J'accepte, mais je régale... Donnez-nous de l'eau-de-vie, la mère... et d'avant le déluge, si vous en avez... (*Madeleine sort.*) Nous ferons sauter le petit écu sans y regarder, car c'est fête aujourd'hui pour moi.

LE PAYSAN.

Tiens! quel saint que c'est donc?

CHARAVEL.

C'est même une double fête... Aujourd'hui, madame Charavel, ma légitime, doit me donner un héritier... La sage-femme m'avait annoncé la chose pour l'avant-midi; mais, comme ça traînait en longueur, je suis parti pour Toulon où un autre de mes ouvrages va aussi faire son entrée dans le monde.

LE PAYSAN.

Ah! farceur! (*Madeleine verse l'eau-de-vie qu'elle apporte. — Pendant ce temps, Maurice a apporté le rouet de Madeleine près du fauteuil qui est à gauche et lui fait signe de venir s'asseoir.*)

CHARAVEL.

Et c'est là un ouvrage soigné, tout cœur de chêne, doublé et chevillé en cuivre.

LE PAYSAN.

Hein? de quoi que tu parles donc?

CHARAVEL.

Du vaisseau *le Duquesne*, qu'on lance à la mer aujourd'hui à cinq heures... V'là un enfant qui m'a donné plus de mal que celui de madame Charavel... J'y ai travaillé dix ans, et j'aurais marché sur les mains pour l'aller voir passer de son chantier dans le sein de l'onde, comme on dit.

LE PAYSAN.

Ça doit être beau tout de même.

CHARAVEL, *se levant.*

Qui n'a pas vu ça, n'a rien vu. Figurez-vous une maison de cinq étages, pleine de monde, posée sur une quille épaisse comme une lame de couteau, et qui n'est retenue sur son plan incliné que par une seule et dernière cheville... La cheville coupée, le bâtiment avance doucement d'abord, comme qui dirait l'enfant qui risque son premier pas; puis, entraîné par son poids, il descend comme une avalanche. Tous les cœurs battent, mais toutes les voix se taisent; enfin, le vaisseau est entré dans son élément, la mer qui s'est entr' ouverte semble vouloir l'avaler tout entier, mais ça n'est qu'un baiser de bienvenue... il se relève alors, il se balance fièrement, le beau navire, il arbore son pavillon, la foule le salue par un cri d'enthousiasme, car de ce moment, c'est une des forces de la France, ça sera peut-être une de ses gloires. (*Regardant Maurice qui semble devorer ses paroles.*) Tiens! comme il écoute ça, le petit.

TOUS.

A la santé du *Duquesne*!!!

LE PAYSAN, *buvant.*

Sait-on qui coupera la cheville cette fois?

MADELEINE, *travaillant.*

L'année dernière le malheureux qui s'était dévoué à cette périlleuse tâche avait trop compté sur son adresse.

CHARAVEL.

Oui, le pauvre diable a perdu la tramontane; pris sous la frégate *la Melpomène*, il a été écrasé comme une mouche... on n'en a rien retrouvé.

LE PAYSAN.

Ça n'est pas encourageant.

CHARAVEL.

Aussi le commandant du port a-t-il promis cent écus de prime à celui qui se présenterait pour abattre la cheville.

LE PAYSAN.

Est-ce que tu vas te mettre sur les rangs?

CHARAVEL.

Non pas, mordious! non pas, j'ai femme et enfant à l'heure qu'il est, et pour faire cette besogne-là, il faut ne tenir à rien dans ce monde. Oh hé! les autres, il est plus de trois heures, je paie et je pars.

LE PAYSAN.

Nous irons voir ça aussi, nous.

CHARAVEL.

Eh bien! soldez-vous, la mère, et donnez la monnaie de la pièce au garçon, il me plaît... ce petit! — Maintenant, camarades, en route!

TOUS.

En route! (*Ils sortent tous.*)

SCÈNE VII.

MAURICE, MADELEINE, *puis* JACQUES. *Maurice est resté à la même place, et semble absorbé par une pensée qui l'occupe.*

MADELEINE, *allant à lui.*

Eh bien! Maurice, qu'as-tu donc? et à quoi penses-tu? (*Maurice rejette la pensée qui l'obsédait, et se met en mesure de débarrasser la table.*) Jacques ne peut tarder maintenant; enlève vite tout cela... l'eau-de-vie surtout... quand Jacques en boit, tu sais qu'il devient furieux... on le croirait fou. (*Pendant ce qui suit, Jacques, un gros bâton à la main, entre en scène et s'approche de Madeleine.*)

MADELEINE, *continuant et regardant la bouteille d'eau-de-vie.*

Ils ont laissé la moitié de la bouteille; prends et va vite la cacher.

JACQUES, *prenant la bouteille.*

Où çà?

MADELEINE, *effrayée.*

Jacques!...

JACQUES.

Il y a donc de l'eau-de-vie, ici?

MADELEINE.

Je te jure que je n'ai plus que ce qu'il me reste dans cette bouteille... il faut garder cela pour...

JACQUES.

Pour moi.... elle doit être bonne... et elle fera passer la mauvaise que j'ai bue à Toulon.

MADELEINE, *le regardant.*

Oh! mon Dieu! il n'a déjà plus sa raison.

JACQUES, *à Maurice qui s'est approché.*

Qu'est-ce que tu veux, toi? va-t'en.

MADELEINE.

Il veut vous débarrasser de votre chapeau, de votre bâton.

JACQUES.

Mon chapeau... (*Il le jette à terre.*) Tiens, le v'là tout accroché, mon bâton... je le garde... J'aurai peut-être la chance de trouver quelqu'un à pouvoir assommer. (*Il met son bâton sur la table.*)

MADELEINE.

Le malheureux!.... (*Bas à Maurice.*) Laisse-nous seuls, mon enfant. (*Maurice hésite.*) Je le veux. (*Jacques s'est versé de l'eau-de-vie et boit. — Pendant qu'il ne peut voir Maurice, celui-ci s'est approché de la table, il enlève doucement le bâton de Jacques et l'emporte.*)

SCENE VIII.

MADELEINE, JACQUES.

MADELEINE, *timidement.*

Ils vous ont donc condamné, Jacques?

JACQUES.

Oui, à payer cent écus... cent écus pour un lapin qui valait bien six sous.

MADELEINE.

Non; mais pour avoir désobéi à la loi...

JACQUES.

Hum! la loi... Tiens, laisse-moi boire pour m'étourdir.

MADELEINE.

Jacques, mieux vaudrait songer à payer cette amende.

JACQUES.

J'y songe aussi... et pour ça...

MADELEINE.

Pour ça, tu es résolu à changer de conduite, n'est-ce pas? à reprendre ton état... tu étais habile et tu gagnais facilement un écu par jour, tu travailleras, Jacques, moi j'irai voir les magistrats, j'obtiendrai du temps pour nous acquitter, et...

JACQUES.

Ça n'est pas les Robins que tu iras voir, mais madame de Grandpré.

MADELEINE.

Madame de Grandpré?

JACQUES.

On m'a dit là bas qu'elle était revenue. Elle avait de l'amitié pour toi... il faut qu'elle te le prouve; il faut qu'elle paye pour moi.

MADELEINE.

J'irais demander de l'argent à celle que nous avons si indignement trompée; à celle qui depuis quatorze ans pleure à cause de nous... Non, non! ce serait lâche... ce serait infâme... Je n'irai pas!

JACQUES, *se levant furieux.*

Tu iras, Madeleine, tu iras, ou sinon... (*Il a la bouteille à la main et la lève au-dessus de la tête de Madeleine; Madeleine jette un cri; à ce cri, Maurice accourt et se jette entre Madeleine et Jacques; Madeleine se place tout de suite entre eux.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, MAURICE.

MADELEINE.

Jacques, tuez-moi si vous voulez, mais je n'irai pas chez madame de Grandpré.

JACQUES.

Il me faut ces cent écus... il me les faut demain, entends-tu bien, Madeleine! demain! ou j'irai en prison.

MADELEINE, *après un moment d'hésitation.*

En prison! lui... mon mari! (*Haut.*) Demain, Jacques, vous aurez votre argent. (*Elle rentre dans la maison.*)

JACQUES, *réfléchissant.*

J'aurai mon argent, et elle ne veut rien demander à madame de Grandpré... mais alors, elle a donc un magot, un trésor caché... qu'elle gardait pour elle... (*A Maurice.*) Tu dois savoir ça, toi, son protégé. (*Maurice ne sait ce qu'il veut dire.*) Tu sais où est la cachette et tu vas me le dire. (*Maurice jure qu'il ne sait rien.*) Oh! oui... elle t'a fait la leçon; peut-être que se sentant malade, elle veut te laisser l'or qu'elle a caché.. C'est ça, tu me dépouilleras, toi, un étranger, un vagabond, que je trouve toujours entre Madeleine et moi... Non! non! ça ne sera pas, et pour que tu ne me voles pas demain peut-être, je te chasse aujourd'hui.

MAURICE.

Me chasser, moi!

JACQUES.

Oui... il y a longtemps que tu me déplais, ta présence ici me pèse... quelque chose me disait que par toi, il m'arriverait malheur.

MAURICE.

Oh! par grâce! par pitié! ne me chassez pas... Où irais-je? Je suis seul au monde! Battez-moi, tuez-moi, mais ne me chassez pas.

JACQUES.

Tu t'en iras... aujourd'hui, tout à l'heure. (*Maurice se jette à genoux et veut prendre les mains de Jacques; celui-ci le repousse.*) Ne me touche pas, serpent, ne me touche pas. (*A part.*) Oh! si je pouvais trouver la cachette de Madeleine! sous le hangar, peut-être? (*Jacques, après avoir rejeté Maurice loin de lui, le laisse à demi renversé et sort du côté du hangar, à gauche, deuxième plan. A ce moment, des enfants et de jeunes paysans passent au fond et s'arrêtent.*)

UN PETIT PAYSAN.

Eh! Maurice, Maurice, es-tu là? (*Maurice se relève vivement, essuie ses larmes et semble dire : Me voilà.*)

LE PETIT PAYSAN.

Nous allons à la ville voir lancer le grand vaisseau. Demande à Madeleine de te laisser venir avec nous; tu nous retrouveras à la porte Royale où nous t'attendrons. Tu verras couper la dernière cheville. Dépêche-toi, (*Maurice, comme frappé d'une idée. leur fait signe qu'il les rejoindra. Les paysans s'éloignent.*)

SCÈNE X.

MAURICE, *puis* MADELEINE.

MAURICE, *cherche son bâton, son chapeau, sa veste. Il partira, non par crainte de Jacques, mais par amour pour Madeleine, pour laquelle il donnerait sa vie.*

MADELEINE, *sortant de la maison.*

Ah! Jacques n'est plus là. (*Maurice, à la vue de Madeleine, a caché sa veste, son chapeau et son bâton.*) Maurice, j'ai un service à te demander, mon enfant. (*Maurice s'avance avec empressement.*) Jacques avait raison tout à l'heure... Il faut qu'il paye demain l'amende à laquelle il a été condamné; mais il n'y a pas d'argent à la maison, et je suis si faible que je ne pourrais pas aller jusqu'à Toulon. Tu iras, toi, mon enfant... Le mois dernier, tu m'as accompagnée quand je suis allée chez monsieur Marcaille, l'orfévre qui est dans la grande rue... Tu te souviens bien de cela?

MAURICE.

Oui.

MADELEINE.

Tu retrouveras bien seul la grande rue et la boutique de l'orfévre?

MAURICE.

Oui.

MADELEINE.

Il m'a déjà donné une petite somme pour deux couverts que j'ai dû vendre afin de renouveler mes provisions... Aujourd'hui, tu vas lui porter cette boîte; elle renferme une chaîne d'or qui me vient de madame de Grandpré; des boucles d'oreilles, ma croix et quelques bijoux qui ont appartenu à ma mère et que je croyais garder toute ma vie. Tu donneras cela à monsieur Marcaille et tu me rapporteras l'argent qu'il te remettra en échange. (*Elle ouvre la boîte.*) Attends, que je baise encore une fois cette

petite croix que j'ai détachée du cou de ma pauvre mère, morte... C'était tout ce qui me restait d'elle.... Elle me pardonnera de m'en séparer. (*Elle baise la croix.*) Tiens! prends tout cela et pars. (*Maurice refuse de prendre la boîte. — Il faut que Madeleine garde tout cela.*)

MADELEINE.

Ah! tu comprends tout ce que me coûte ce sacrifice, mais il faut l'accomplir... songe donc que je n'ai que cette ressource, et malgré tout le mal qu'il me fait, je ne veux pas que mon mari aille en prison; et qui me donnera de l'argent pour le sauver?

MAURICE.

Moi!

MADELEINE.

Toi, pauvre enfant!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES, *à Maurice en rentrant.*

Tu n'es pas encoreparti? tu as eu le temps de faire tes adieux. (*A part.*) Je n'ai rien trouvé sous le hangar.

MADELEINE.

Ses adieux?

MAURICE.

Oui, je pars.

MADELEINE.

Je ne comprends pas.

JACQUES.

Nous sommes trop pauvres pour nourrir, héberger des mendiants, en conséquence je chasse celui-là.

MADELEINE, *embrassant Maurice.*

Le chasser!... lui, Maurice!... je ne le veux pas.

JACQUES.

Il n'y a ici qu'un maître... ce maître c'est moi.

MADELEINE.

Maurice!

MAURICE.

Maurice obéira et va partir. — (Il prend son bâton, sa veste et son chapeau.)

MADELEINE.

Mais qui te protégera, pauvre orphelin?

(*Maurice montre le ciel, puis s'éloigne en envoyant des baisers à Madeleine.*)

MADELEINE, *tombant à genoux.*

Jacques! Jacques... tu chasses cet enfant. C'était le pardon de Dieu, peut-être.

ACTE II.

Une salle du château ouvrant sur le jardin. Grande porte au fond. Porte-fenêtre au deuxième plan à droite. Porte au premier plan à gauche. Canapés à droite et à gauche.

SCÈNE I.

BAPTISTE, *puis* BEAUMIGNON.

BAPTISTE.

Là! je viens d'ouvrir la grille toute grande; quand madame reviendra de Toulon, où elle est allée voir lancer *le Duquesne*, sa voiture pourra l'amener jusqu'au bas du perron... (*Bruit de verres brisés.*) Qui est-ce qui fait tout ce tintamarre-là? (*Il va regarder au deuxième plan à droite.*) Miséricorde! un cheval qui galoppe sur mes cloches! Il y a un homme sur le cheval... Patatras!... homme et bête, les voilà tombés dans la melonnière!... L'homme doit être tué; non, il se relève, il accourt par ici... C'est Beaumignon, — est-il devenu fou?

BEAUMIGNON, *entrant de droite par la porte-fenêtre.*

Avez-vous vu ma femme?

BAPTISTE.

Votre femme?

BEAUMIGNON.

Elle est rentrée, n'est-ce pas? rentrée furtivement avec deux hommes?

BAPTISTE.

Non.

BEAUMIGNON.

Hein? Il n'y en avait plus qu'un!... je m'en doutais.

BAPTISTE.

Elle n'est pas rentrée du tout.

BEAUMIGNON.

Pas rentrée!... Et elle était partie de Toulon avant moi!

BAPTISTE.

Si vous avez fait la route toujours du même train...

BEAUMIGNON.

C'est juste! j'ai pû dépasser la carriole, cette infernale carriole où ma femme est comme feu Suzanne entre deux vieillards, dont un jeune pour mon malheur!

BAPTISTE.

Comment! c'est après votre femme que vous couriez si fort?

BEAUMIGNON.

On la regardait trop à Toulon; je l'avais confiée au docteur Damiens que j'avais rencontré sur le port pour qu'il la ramenât tout de suite ici. Le docteur est vieux et laid, je pouvais donc avoir confiance... mais j'appris bientôt qu'au lieu d'être deux, ils étaient trois dans la carriole, le troisième était le neveu du docteur... Et ce neveu, c'est mon carabin... mon affreux carabin... revenu de l'autre monde. Je pris ma course pour les rattraper; on voulut m'arrêter... m'arrêter!... quand ma femme courait les champs... avec... oh!... A ce momen je me cogne le front contre...

BAPTISTE.

Un mur!

BEAUMIGNON.

Non... contre un cheval qui mangeait tranquillement son picotin à la porte d'une auberge. Je saute sur l'animal, je l'enfourche, je lui mets les talons dans le ventre, et il part au galop... Sans bride, sans selle...j'excite ma monture de la voix, des genoux, des pieds; je la pince, je la mords. Elle ne courait plus, elle volait. Encore quelques minutes, et j'atteignais la carriole... Tout à coup ma bête quitte la route et se jette à gauche; je veux la ramener, impossible! De folle qu'elle était elle devient enragée: elle saute les haies, franchit les fossés, passe les ruisseaux à la nage, enfin je perds l'équilibre, je glisse, je tourne; mais saisissant la crinière, je me cramponne en criant: Oh! j'arriverai avec toi, maudite bête, dessus ou dessous, et je suis arrivé... dessous...

BAPTISTE.

Voilà un voyage! Avec tout ça, vous avez volé un cheval.

BEAUMIGNON.

C'est vrai; mais quand la jalousie me prend, je briserais n'importe quoi! je tuerais n'importe qui!

BAPTISTE.

Ce pauvre cheval doit être mort: il est tombé du parc dans le potager. (*Il va à droite.*) Mais non, il est debout: il dévore mes légumes, il trépigne sur tout. — Mon jardin est perdu. (*Il sort en courant et en criant.*) Oh! oh! veux-tu finir, animal!

BEAUMIGNON.

Perdu!...son jardin! il est sûr de le retrouver; tandis que moi, ma femme... Si je remontais sur ce cheval enragé!... Non, mes forces sont à bout; je suis brisé, rompu, moulu; asseyons-nous. (*Se relevant vivement.*) Non, je ne peux pas... tenir en place et je vais...

BAPTISTE, *en dehors.*

Beaumignon? il est dans la grande salle.

DAMIENS.

C'est bien, mon ami! c'est bien!

BEAUMIGNON.

On me demande, c'est ma femme qu'on me ramène. Le docteur ne l'aura pas quittée; mais sont-ils deux, sont-ils trois?

SCÈNE II.

BEAUMIGNON, DAMIENS.

BEAUMIGNON.

Dieu! il est tout seul!

DAMIENS, *entrant par la droite.*

Vous voilà!... Il paraît que vous en avez fait de belles.

BEAUMIGNON.

Et vous malheureux, et vous, qu'avez-vous fait de ma femme?

DAMIENS.

Rassurez-vous, son accident n'aura pas de suites fâcheuses.

BEAUMIGNON.

Son accident! Il est arrivé un accident à Rosine?

DAMIENS.

Nous revenions dans la carriole, où nous étions fort serrés... un cheval qui galopait derrière nous, effraye le mien ; je veux le retenir, mais gêné comme je l'étais, je tire la bride plus à droite qu'à gauche; il y avait un fossé à droite, la voiture penche et verse.

BEAUMIGNON.

Vous avez versé ma femme?

DAMIENS.

Elle a eu heureusement plus de peur que de mal. Pourtant, comme elle était presque évanouie, je me suis arrêté à moitié chemin pour lui donner les soins que son état réclamait; je l'ai donc laissée chez moi et je suis accouru pour vous rassurer...

BEAUMIGNON.

Chez vous! ma femme chez vous! et vous l'avez laissée seule?

DAMIENS.

Non pas! mon neveu est avec elle.

BEAUMIGNON.

Votre neveu?

DAMIENS.

Il ne la quittera pas, vous pouvez être tranquille!

BEAUMIGNON.

Il est atroce, cet homme! Ils sont seuls, tête-à-tête, et il me dit d'être tranquille!... mais, ne savez-vous pas que le tourment de tous mes jours, le cauchemar de toutes mes nuits, celui qui m'a fait courir de Paris à Cadix, de Cadix à Toulon, et que je retrouve partout et toujours, c'est lui!

DAMIENS.

Quoi! mon neveu?..

BEAUMIGNON.

Oui! et vous versez ma femme sur lui, et vous le laissez seul avec elle! Je veux les surprendre! les confondre!

DAMIENS.

Césaire, écoutez-moi!

BEAUMIGNON.

Voulez-vous donc que j'arrive trop tard? (*Il sort en courant.*)

DAMIENS *le suit en criant.*

Césaire! Césaire! écoutez-moi donc! (*Il sort par la droite.*)

SCÈNE III.

BAPTISTE, DE GRANDPRÉ, DELATOUR.

BAPTISTE, *entrant du fond.*

Ah! j'ai une visite à annoncer à monsieur De Grandpré; justement le voilà. (*A De Grandpré qui entre par le premier plan de gauche.*) Monsieur, un étranger vient de me remettre cette carte pour vous.

DE GRANDPRÉ.

Qu'ai-je lu? Armand Delatour. Et cet étranger où est-il?

BAPTISTE.

Dans la grande allée du parc, et je vais...

DE GRANDPRÉ.

Non, non, je cours au-devant de lui! (*Delatour paraît sur le perron, De Grandpré va à lui, et ils se jettent dans les bras l'un de l'autre. — Baptiste sort par le fond.*) Armand!

DELATOUR.

Henri!

DE GRANDPRÉ, *l'embrassant.*

C'est toi, mon ami d'enfance, que je n'espérais plus revoir... C'est bien toi que je presse dans mes bras!

DELATOUR.

Oh! bienheureuse sera donc la destinée qui m'attend en France! Je croyais ne retrouver au retour que des cœurs froids ou des visages inconnus... et c'est un ami qui m'accueille, c'est un frère que j'embrasse!

GRANDPRÉ.

Oublieux ami, frère ingrat, me laisser apprendre par des indifférents ton départ pour le Mexique, où tu allais, disait-on, chercher la fortune... et depuis quinze ans ne m'avoir pas adressé une seule lettre!

DELATOUR.

Je te savais heureux, Henri; moi, j'étais triste et désespéré, et je ne voulais pas assombrir les joies de ta vie en te disant les douleurs de la mienne

DE GRANDPRÉ.

Joies et douleurs, tout n'était-il pas commun entre nous?

DELATOUR.

Tu n'étais pas à Paris, quand un chagrin profond m'inspira la résolution de m'expatrier.

DE GRANDPRÉ.

Ce chagrin, pourquoi ne me l'avoir pas confié?

DELATOUR.

Ce secret, le seul que j'aie jamais gardé avec toi, ne m'appartenait pas à moi seul, Puis, contre le malheur qui m'accablait, ton amitié même eût été impuissante; mais laisse-moi, pour un moment, oublier le passé, et ne parlons que de ce qui t'intéresse... La vie s'ouvrait pour toi, belle et heureuse... tu étais, à mon départ, l'époux d'une femme charmante.

DE GRANDPRÉ.

Tu me rappelles, mon ami, la seule épreuve que Dieu m'ait envoyée... épreuve cruelle... Il me semblait que la blessure faite à mon cœur ne pourrait jamais se cicatriser... que jamais une autre femme ne rallumerait cet amour mort avec ma Caroline... — Après trois années d'amers regrets, je dus pourtant céder aux instances de ma famille et contracter de nouveaux liens...

DELATOUR.

Tu t'es remarié?

DE GRANDPRÉ.

Oui... et tout le bonheur que me promettait Caroline, Clémence me l'a donné.

DELATOUR.

Clémence!

DE GRANDPRÉ.

C'est le nom de ma femme, de ma femme à laquelle je veux te présenter aujourd'hui... tout à l'heure... à son retour de Toulon... Tu étais, je crois, connu de la famille de monsieur de Senneville, son père?

DELATOUR.

Le comte de Senneville... mort il y a deux ans?

DE GRANDPRÉ.

C'est cela même.

DELATOUR, *à part.*

Malheur! malheur! C'est elle!

DE GRANDPRÉ.

Il manque ici, pourtant, ce qui fait la vraie félicité, un enfant! Oh! tout ce que je possède, je l'aurais donné, je le donnerais pour avoir un fils!... comme je l'aimerais!... Là est peut-être le secret de la mélancolie de Clémence; ta présence y apportera, j'en suis sur, quelque diversion, ne parles donc plus de départ... aucun lien de famille ne t'attire loin de nous... Tu es seul au monde.

DELATOUR, *à part.*

Dieu ne l'a pas voulu, j'espère!

DE GRANDPRÉ.

J'ai compris qu'un chagrin d'amour t'avait fait quitter autrefois la France; mais de longues années se sont écoulées; et cet amour a dû s'éteindre.

DELATOUR.

Il est au moins tout à fait sans espoir.

DE GRANDPRÉ.

Si celle que tu aimais t'a oublié, mon pauvre Armand, si elle est à un autre, eh bien, tu chasseras son souvenir, notre amitié t'y aidera. Allons, c'est convenu, tu me donneras quelques semaines.

DELATOUR.

Quelques jours, mon ami, puis, je partirai pour aller à la recherche du seul bonheur que j'espère à présent, et que la bonté du ciel m'a réservé peut-être!

DE GRANDPRÉ.

On vient à nous... c'est Clémence!.. je veux, à l'instant, lui présenter mon ami, mon frère.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CLÉMENCE, DEUX OFFICIERS DE MARINE. (*Ils entrent du fond.*)

DE GRANDPRÉ, *aux Officiers.*

Je vous rends mille grâces, messieurs, d'avoir bien voulu accompagner madame. (*A Clémence.*) Je vous attendais impatiemment, Clémence... Mais qu'avez-vous? cette pâleur, cette émo-

tion. (*Il la conduit sur le canapé de droite, Delatour se retire au fond à gauche, les Officiers s'approchent de Clémence qui ne peut voir Delatour.*)

CLÉMENCE.

Pardonnez-moi, mon ami, je suis encore toute entière, je l'avoue, à ce qui vient de se passer... Vous vous étonnez de voir mes yeux mouillés de larmes... mais autour de moi pleuraient tout à l'heure de vieux matelots... et les cœurs, comme le mien, battaient d'anxiété.

DE GRANDPRÉ.

En vérité ? a-t-on quelque accident à déplorer ?

CLÉMENCE.

Vous savez qu'un pauvre forçat devait, au risque de sa vie, racheter sa liberté en abattant le dernier obstacle qui retenait encore *le Duquesne* sur son chantier... En effet, à peine étais-je arrivée que, sur un signe de l'amiral, on amena ce malheureux... Il était pâle, mais semblait résolu... il saisit la hache qu'on lui présentait, et gravit d'un pas assez ferme le plan incline... mais arrivé sous l'immense navire, et voyant de plus près l'imminence du danger, cet homme se sent faiblir et, rejetant la hache qu'il ne pouvait plus soulever, il s'écria : « Rendez-moi mes chaînes; je ne veux pas mourir... » On l'entoure, mais en vain on l'encourage, on l'excite... l'amiral s'oppose à ce que de nouvelles instances soient faites auprès d'un homme dont la terreur semble avoir troublé la raison... La cérémonie allait être remise, chacun se disposait à partir, quand un jeune garçon du peuple, presque un enfant, s'élance hors de la foule et ramasse la hache ; il était sous le navire avant même qu'on eût pu tenter de le retenir... D'un geste, il arrête ceux qui veulent le suivre pour l'arracher à une mort presque certaine. Quand tout le monde tremblait pour lui... lui seul était calme... il s'agenouille, presse sur ses lèvres un scapulaire qu'il portait caché sur sa poitrine... puis, d'un bras ferme et hardi, il lève sa hache... elle retombe... un horrible craquement se fait entendre... le lourd bâtiment glisse avec la rapidité de la foudre... un cri de terreur et d'angoisse retentit... cet enfant... ce courageux enfant a disparu... mais quand le nuage de poussière se dissipe, on l'aperçoit... Tout le monde alors battait des mains... des cris de joie, d'enthousiasme s'élevaient de toutes parts... Lui, toujours calme, s'approche modestement du commissaire du port, et reçoit de ses mains la récompense qu'il avait si noblement gagnée; les applaudissements redoublent, et l'enfant, presque confus de son triomphe, rentre et se perd dans la foule dont il était sorti.

DE GRANDPRÉ.

Je comprends toutes les émotions qu'a dû vous faire éprouver cet incident; à votre tour, vous comprendrez et vous partagerez, j'en suis sûr, la joie que j'ai ressentie tout à l'heure, en retrouvant ici, et par un hasard inespéré, le plus ancien, le meilleur de mes amis... Clémence, je vous demande votre bienveillant accueil pour M. Armand Delatour.

CLÉMENCE, *surprise.*

Delatour ! (*Sur un regard de Delatour, elle se tait.*)

DE GRANDPRÉ.

Vous connaissiez-vous déjà?

DELATOUR.

Oui, mon ami, et la surprise de madame peut facilement s'expliquer.... J'ai eu l'honneur de donner autrefois quelques leçons de dessin à mademoiselle de Senneville.... Quand je pris congé d'elle, je croyais ne plus revenir en France... madame ne devait donc pas s'attendre à me revoir.

CLÉMENCE.

En effet !

DELATOUR.

Madame est encore sous l'impression pénible de ce qu'elle a vu tout à l'heure, et tu me permettras...

DE GRANDPRÉ.

Oh! tu ne nous quitteras pas; Clémence, vous le savez, madame de Fermont, votre sœur, arrive aujourd'hui, et j'ai quelques ordres à donner...

CLÉMENCE.

Monsieur, c'est à moi...

DE GRANDPRÉ.

Non... vous paraissez fatiguée, souffrante, demeurez.... je reviens. (*Aux Officiers.*) Messieurs, je suis à vous. (*Clémence, aussitôt après le départ de De Grandpré, fait quelques pas pour s'éloigner, Delatour la retient.*)

DELATOUR.

Madame... (*Plus bas.*) Clémence, il faut que je vous parle.

CLÉMENCE, *venant près du canapé de gauche.*

Monsieur...

DELATOUR.

Oh ! vous ne pouvez craindre que, cherchant à réveiller le souvenir d'un passé à jamais détruit, j'oublie que monsieur de Grandpré est mon hôte et mon ami... Dans les déserts du nouveau monde, un espoir m'avait fait supporter la vie... revenir en France, vous retrouver libre, donner un nom à mon fils!.... Après quatorze ans d'exil, et en apprenant la mort de monsieur de Senneville, j'avais sollicité, obtenu mon rappel. Je vous ai retrouvée, Clémence, et la fatalité élève entre nous une infranchissable barrière... Encore quelques jours, quelques heures, peut-être, et je devrai vous dire un éternel adieu... mais je ne pouvais pas vous quitter sans savoir si Dieu m'a tout à fait condamné; oh non.... c'est impossible.... s'il m'a laissé vivre, c'est qu'il devait me rendre mon enfant.

CLÉMENCE.

Il me fallait encore cette épreuve... c'est par moi, monsieur, par moi, que vous deviez apprendre... que Dieu me vienne donc en aide!.. vous allez tout savoir !.. (*Elle fait signe à Delatour de voir si personne ne les écoute et s'assied sur le canapé, Delatour reste debout.*) Lorsque je sus votre duel avec monsieur de Nangis, mon trouble, mon effroi me trahirent... la marquise de Fermont m'arracha facilement notre funeste secret... Loin de nous prendre en pitié, elle courût tout révéler à monsieur de Senneville. Il obtint votre bannissement. On m'avait pour toujours séparée de vous, je croyais qu'au moins, on laisserait à la pauvre mère son enfant, son trésor... avec lui, j'acceptais l'obscurité, la misère, la prison même... On enleva notre fils de la retraite mystérieuse où je le faisais élever... il fut confié aux soins de Madeleine, ma femme de chambre, et de Jacques, son mari... Ils durent quitter le pays, pour aller, je l'ai su depuis, cacher mon fils dans un quartier de Paris... Paris, gouffre immense où tout indice se perd et s'efface... je ne voyais plus mon fils, mais je le savais avec Madeleine, j'avais pu même remettre secrètement à cette femme un médaillon renfermant mon portait... Ce portrait, votre ouvrage, ne devait plus quitter ce cher enfant, qui, séparé de sa mère, aurait au moins connu ses traits... Puis, comme vous, j'epérais qu'un jour viendrait où nous serions réunis, mais la marquise qui nous avait perdus, ne voulut même pas qu'il nous fût permis d'espérer... Elle résolut de me marier, et me présenta monsieur de Grandpré... je refusai d'apporter la honte à l'homme de bien qu'on aurait voulu tromper.,. monsieur de Senneville, persuadé par ma sœur que ce mariage sauvait l'honneur de son nom, et me trouvant inébranlable, me menaça dans la vie de mon enfant... la pauvre mère éperdue consentit alors à tout ce qu'on exigea d'elle... j'avais pourtant obtenu de la marquise qu'une lettre écrite par moi à monsieur de Grandpré lui serait remise avant la signature du contract. Excepté votre nom, cette lettre lui apprenait tout... elle fut donnée devant moi par madame de Fermont.

DELATOUR.

Eh bien?

CLÉMENCE.

Eh bien!... soit pitié, soit tout autre sentiment, monsieur de Grandpré revint à moi le lendemain avec le visage doux et calme qu'il avait la veille... Le mariage fut célébré, et depuis quatorze ans, pas un mot n'est sorti de la bouche de M. de Grandpré qui pût, en me rappelant le passé, forcer mon front à rougir.

DELATOUR.

Pur et noble cœur... Mais notre enfant, Clémence... notre enfant?

CLÉMENCE, *à part.*

Oh! de la force, mon Dieu ! donnez-moi de la force. (*Haut.*) Quelques mois après mon mariage, je sus que Madeleine et Jacques étaient revenus dans le pays, mais qu'ils y étaient revenus seuls... et ma sœur vint m'annoncer que mon enfant était mort à Paris.

DELATOUR.

Mort !

CLÉMENCE.

Et elle m'en apporta la preuve légale.

DELATOUR.

Mort!... mon enfant!... (*Il pleure.*)

CLÉMENCE, *se levant.*

Prenez garde! on vient à nous... Allons, Armand, essuyez vos larmes, étouffez vos sanglots... que le calme soit sur votre front, le sourire sur vos lèvres... C'est un horrible supplice.

n'est-ce pas? Eh bien! je l'ai subi quatorze ans... moi... Oh! vous voyez qu'on ne meurt pas de douleur... j'existe!

SCENE V.

LES MÊMES, DE GRANDPRÉ, LA MARQUISE DE FERMONT, DOMESTIQUES.

DE GRANDPRÉ, *amenant la Marquise; ils entrent par le fond.*

Quand je vous disais, madame, que nous trouverions votre sœur dans ce salon... la voilà.

LA MARQUISE.

Ma chère Clémence...

CLÉMENCE, *allant au-devant d'elle.*

Soyez la bienvenue, mad... ma sœur.

LA MARQUISE.

Je vous trouve pâle et changée... Votre mari ne m'a pas trompée. (*Apercevant Delatour.*) Mais pardon, vous n'étiez pas seule.

DE GRANDPRÉ.

Permettez-moi, madame la marquise, de vous présenter le meilleur de mes amis, monsieur Armand Delatour.

LA MARQUISE, *saluant.*

Je savais en effet que monsieur Delatour devait rentrer en France. (*Bas à Clémence.*) Et c'est pour cela que je suis ici.

DE GRANDPRÉ.

Clémence, donnez, je vous prie, des ordres pour que madame la marquise puisse prendre possession de son appartement.

CLÉMENCE.

J'ai fait disposer pour ma sœur le pavillon de l'orangerie et je vais l'y conduire moi-même.

LA MARQUISE.

Très-volontiers, ma sœur... la route m'a horriblement fatiguée.

DE GRANDPRÉ, *à Clémence.*

Laissez-moi vous épargner cette peine... (*Bas.*) Vraiment votre pâleur m'effraye. (*De Grandpré va au fond et parle à deux valets qui s'y trouvent et qui s'éloignent aussitôt.*)

LA MARQUISE, *qui s'est approchée de Delatour.*

Vous quitterez ce château, le pays, ce soir même, monsieur.

DELATOUR, *bas et froidement.*

Quand j'aurai vu Madeleine, quand j'aurai interrogé Jacques, quand je saurai, enfin, si mon fils a été frappé par Dieu, ou par vous. (*De Grandpré présente la main à la Marquise.*)

(*Le rideau baisse.*)

ACTE III.

Une salle au premier étage dans l'auberge de Jacques.—Au fond, à droite, une porte; au fond aussi mais à gauche, une large fenêtre.—Porte et fenêtre ouvrant sur un balcon en bois. Au delà du balcon, la campagne.—A droite deuxième plan, une porte ouvrant sur un palier.—A gauche. premier plan, une vaste cheminée.—Au deuxième plan, à gauche, une porte conduisant chez Madeleine.—Bahut au fond et dressoir sur lequel sont des bouteilles et des verres.

SCENE I.

MADELEINE, SIMONNE, *puis* JACQUES.

(*Au lever du rideau, Madeleine, pâle et immobile, est étendue sur un grand fauteuil, près de la cheminée; Simonne attise le feu dans l'âtre.*)

J'ai beau attiser le feu et faire flamber la bourrée, rien ne la réchauffe... et puis cette pâleur, cette immobilité... c'est effrayant... Oh! il est temps que Jacques revienne avec le médecin.

JACQUES, *paraissant au fond et hésitant à entrer.*

Eh bien! voisine Simonne, ma femme... comment se trouve-t-elle?

SIMONNE.

Toujours de même... pas un souffle... pas un mouvement... froide comme une morte. Voyez!

JACQUES *s'avançant et prenant la main de Madeleine.*

C'est vrai... glacée!... pauvre Madeleine!... Est-ce que ça serait fini, mon Dieu?

SIMONNE.

Faut espérer que le médecin va la ranimer... Vous le ramenez avec vous, n'est-ce pas?

JACQUES.

Eh non! mille tonnerres!... non!... je reviens seul! Quand je suis arrivé chez monsieur Damiens, à la pointe du jour, il venait de partir pour Aix, où il est appelé, afin de déposer comme témoin dans un procès criminel... Alors, j'ai couru d'un village à l'autre demandant du secours pour Madeleine... Je n'ai trouvé personne qui fût capable de nous venir en aide... pourtant, je ne peux pas la laisser mourir ainsi... mourir par ma faute. Tenez, Simonne, ne me dites pas que j'ai tué ma femme... ne me le dites pas, car je n'aurais plus qu'à me tuer aussi.

SIMONNE, *qui a vu Madeleine faire un mouvement.*

Jacques, ne vous désespérez pas... je crois que Madeleine a fait un mouvement.

JACQUES.

Mais oui... elle ouvre les yeux!

MADELEINE, *revenant à elle.*

Eh bien! je dormais donc... Ah! je suis toute brisée.

JACQUES.

Ça ne sera rien, Madeleine... ça ne sera rien... tu existes, c'est tout ce que nous demandions au bon Dieu.

MADELEINE.

Mais que m'est-il donc arrivé? Depuis quand suis-je là?

JACQUES.

Depuis hier au soir.

SIMONNE, *appuyant.*

Douze heures dans le même état!

MADELEINE, *étonnée.*

Depuis hier!

SIMONNE.

Maintenant, nous v'là tranquilles sur votre sort. Je peux retourner à la maison, n'est-ce pas?

JACQUES.

Pas encore, voisine... rendez-moi le service de rester quelques moments dans la salle basse... Il peut venir des buveurs. Madeleine ne serait pas en état de les servir, et moi je ne peux pas quitter ma femme.

SIMONNE.

C'est juste... prenez le temps de vous remettre, Madeleine. (*A demi-voix.*) Jacques! que cet accident-là vous serve de leçon... si le malheur était arrivé, tout le monde vous aurait accusé, moi la première. (*Elle sort par le fond.*)

SCENE II.

MADELEINE, JACQUES.

MADELEINE.

Un malheur!... Et de quel malheur veut-elle donc parler?

JACQUES.

Hier, après le départ de Maurice, tu as été saisie d'une si violente attaque que ni mes soins ni mes paroles de regrets ne pouvaient t'apaiser. Alors, ma tête s'est perdue... presque fou de désespoir, j'ai pris au hasard une fiole dans le bahut où tu mets les médicaments que M. Damiens te prescrit... A peine quelques gouttes avaient-elles humecté tes lèvres que la crise a cessé tout à coup. Heureux du calme où je te voyais, je pleurais de joie... et puis ce calme m'a fait peur, il a duré toute la nuit, j'ai cru que c'était celui de la mort.

MADELEINE.

C'est dans le bahut que tu as trouvé cette fiole?

JACQUES *va chercher la fiole dans le bahut et la montre à Madeleine.*

Oui, la voilà, c'est celle-ci.

MADELEINE, *la prenant.*

Oh! je la reconnais... Eh bien! Jacques, quelques gouttes de plus, et j'avais cessé de souffrir, et j'étais devant Dieu.

JACQUES.

Quoi! ce que je croyais un cordial donné par ton médecin...

MADELEINE

C'est de l'opium.

JACQUES.

Du poison!... du poison ici! et par ordonnance de M. Damiens!

MADELEINE.

Oh! non! c'est en secret et à grand peine que je me le suis procuré.

JACQUES.

Toi, Madeleine... et quand cela?

MADELEINE.

Un jour, effrayée de tes violents accès de colère, je m'étais dit : il me tuera, et je ne voulais pas mourir de ta main... Si j'ai reculé devant ma résolution, c'est que, le soir même de ce jour, quand je revenais de la ville, rapportant la fiole où je devais puiser ma délivrance, je rencontrai mon pauvre Maurice, mourant de froid et de besoin... Sa misère à soulager me rendit le courage de supporter la mienne... je me rattachai à la vie... et tu n'as pas compris, toi, que l'adoption de l'orphelin, c'était l'expiation du meurtre que tu as commis.

JACQUES.

Un meurtre!

MADELEINE.

Oui. Tu as tué l'enfant qu'on m'avait confié... Tu as chassé celui que Dieu nous avait envoyé.

JACQUES.

Console-toi... rassure-toi, femme... celui-là, je te le rendrai... s'il faut que j'aille en prison faute de pouvoir payer cette amende de cent écus... eh bien! pendant ce temps-là, tu ne resteras pas seule... Maurice sera auprès de toi... Que diable! depuis hier, il ne peut pas avoir été bien loin... Je m'informerai si bien de la route qu'il a prise que je retrouverai ses traces.

MADELEINE.

Vrai, Jacques, tu me promets de me le ramener?

JACQUES.

Quand je devrais le rapporter dans mes bras... ça t'étonne de m'entendre parler ainsi... moi, un vaurien, un sans-cœur... c'est vrai, jusqu'à présent je n'ai été qu'un misérable. Je ne savais pas que ça m'exposait à te perdre... mais ce que j'ai éprouvé là quand je t'ai crue morte... ça ne s'oublie pas, Madeleine... tu verras... tu verras que ça ne s'oublie pas... Je vas à la découverte du petit.

MADELEINE.

Reviens avec lui, et je te pardonne tout.

JACQUES.

Je te le ramènerai, Madeleine, je te le ramènerai!!! (*Jacques va pour sortir, Maurice paraît.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MAURICE, *puis* CHARAVEL *et* PAYSANS.

JACQUES.

Mais le voilà. (*Maurice qui allait s'élancer vers Madeleine, s'arrête à l'aspect de Jacques.*)

MADELEINE, *allant à Maurice qui s'est arrêté à la porte.*

Maurice, mon enfant!

JACQUES, *que Maurice regarde avec inquiétude.*

Mais viens donc... n'aie pas peur, on ne te chassera plus. (*Il se jette dans les bras de Madeleine.*)

MAURICE, *par gestes.*

Serait-il vrai?

MADELEINE.

Oui, tu nous resteras toujours.

MAURICE, *à Madeleine.*

C'est à vous que je dois cela... Merci... merci...

JACQUES.

A présent que vous voilà réunis, qu'on vienne me chercher quand on voudra... je suis prêt à aller en prison.

MAURICE, *à Jacques.*

Non, vous n'irez pas en prison.

JACQUES.

Comment, je n'irai pas en prison? Qui donc payera l'amende?

MAURICE.

Moi.

JACQUES.

Et où trouverais-tu, pauvre enfant, une somme de cent écus?

MAURICE, *faisant sonner l'argent dans ses poches.*

Je l'ai... elle est là.

MADELEINE.

Tu as de l'argent?

MAURICE, *vidant sa poche sur une table à droite.*

Voyez! voyez!

MADELEINE.

Mais à qui cela?

MAURICE.

A moi, bien à moi!

JACQUES.

A toi tant d'argent?... Et où l'as-tu volé?

CHARAVEL, *paraissant avec les paysans.*

Volé!... Qui est-ce qui ose dire un mot pareil?... C'est de l'argent bien gagné, et au risque de sa vie, nous en sommes témoins.

MADELEINE.

Au risque de sa vie!

JACQUES.

Mais qu'a-t-il donc fait?

CHARAVEL.

Sans lui, *le Duquesne*, qui est à flot depuis hier, serait encore à pied sec. On demandait le courage et le cœur d'un homme pour oser abattre la cheville qui retenait le navire sur son chantier; les hommes ont reculé devant le danger, et c'est Maurice, c'est un enfant qui a eu ce courage-là!

MADELEINE.

Merci, mon Dieu, tu nous l'as conservé!

JACQUES.

Tu as fait cela, Maurice? Tiens, laisse-moi t'embrasser!... c'est la première fois, mais ce ne sera pas la dernière.

MAURICE.

Oh! volontiers! (*Il se précipite dans les bras de Jacques, puis jette un petit cri de souffrance.*)

JACQUES, *le regardant.*

Eh bien! il pâlit... On dirait qu'il va se trouver mal!

MADELEINE, *courant à Maurice, le soutenant et le faisant asseoir à droite près de la table.*

Il est blessé peut-être?

CHARAVEL.

Oh!.. presque rien... D'ailleurs, nous l'avons bien soigné, hier, à Toulon... Nous y serions encore s'il ne nous avait pas échappé ce matin pour revenir ici... A présent qu'il est en bonnes mains, nous pouvons retourner chez nous.

JACQUES.

Un instant!.. vous ne partirez pas, mes amis, sans avoir bu un coup à la santé de notre Maurice.

CHARAVEL.

Ce n'est pas de refus... mais, sans reproches... il devra bien se porter; car ce coup-là, ce sera au moins le trentième!

JACQUES.

A table, camarades!

MADELEINE.

Jacques, prends garde!

JACQUES.

Sois tranquille, femme! je les regarderai faire... Moi, je ne bois plus. (*Jacques sort avec Charavel et les paysans.*)

SCÈNE IV.

MADELEINE, MAURICE.

MADELEINE.

Pauvre enfant! tu ne comprenais donc pas à quel danger tu t'exposais?

MAURICE.

Si, je le savais.

MADELEINE.

Tu le savais... et tu n'as pas hésité?

MAURICE.

Non.

MADELEINE.

Une pareille tâche pour toi... si jeune et si faible!

MAURICE.

Je me sentais fort.

MADELEINE.

Cette force, tu la puisais dans ton cœur.

MAURICE, *montrant le ciel.*

Et dans la protection de Dieu!

MADELEINE.

Oui, tu l'as prié... et c'est ce qui a fait ta confiance.

MAURICE.

Ma confiance est dans le ciel et sur mon cœur.

MADELEINE.

Que veux-tu dire? Tu ne mettais pas seulement ton espérance dans le ciel... Mais où donc encore?

MAURICE, *détachant de son cou un petit scapulaire.*

Là! (Il baise le scapulaire.)

MADELEINE.

Ah! oui... je me rappelle... J'ai vu à ton cou ce scapulaire que de pieuses mains y ont attaché sans doute.

MAURICE.

Je l'ignore.

MADELEINE.

Tu ignores d'où cela te vient?

MAURICE.

Oui.

MADELEINE.

L'as-tu donc toujours porté?

MAURICE.

Toujours.

MADELEINE.

Et il renferme une sainte image?

MAURICE.

Non.

MADELEINE.

Non... et cependant tu aimes à le contempler.

MAURICE, *à genoux, les mains jointes.*

Quand je m'endors, je la pose sur mes lèvres, puis sur mon cœur.

MADELEINE.

Mais qu'est-ce donc alors?

MAURICE, *tirant un médaillon du scapulaire.*

Voyez!

MADELEINE.

Un portrait!... Une femme!

MAURICE.

Comme elle est belle!...

MADELEINE, *à elle-même, examinant le portrait.*

Ah! mon Dieu!... ce médaillon... ces traits... Non... mes yeux m'abusent... ce n'est pas elle!... Mais si... Ah! dans les mains de cet enfant... Mais alors... Oh! non, je ne puis le croire... Seigneur! Seigneur! s'il était vrai!...

MAURICE, *avec inquiétude.*

Qu'avez-vous donc?

MADELEINE.

Tu me jures que ce médaillon t'a toujours appartenu?

MAURICE.

Toujours!

MADELEINE.

Et tu ne sais pas quelle est cette dame?

MAURICE.

Non.

MADELEINE.

Tu ne l'as jamais vue?

MAURICE.

Jamais!... oh! la connaîtriez-vous?

MADELEINE.

Si je la connais?... oh! oui, je la connais bien.

MAURICE.

Quel bonheur! Conduisez-moi près d'elle, tout de suite.

MADELEINE.

Te conduire près d'elle!... c'est impossible!

MAURICE, *avec chagrin.*

Et pourquoi?

MADELEINE.

Pourquoi! ne me le demande pas... en ce moment. Tu le vois... je suis folle... je n'ose en croire ni mes yeux ni mon cœur... Avant de te répondre, il faut que je m'interroge moi-même... il faut que je parle à Jacques... je ne puis rien dire de plus... par pitié pour moi, pour toi, pour elle, ne me force pas de parler.

MAURICE, *ému de l'agitation de Madeleine.*

Calmez-vous... je ne demande plus rien.

MADELEINE.

On monte ici... c'est Jacques, sans doute.

MAURICE, *qui a remonté vers le fond.*

Oui, c'est lui!

MADELEINE.

Rentre dans ta chambre, Maurice... tu as besoin de repos... laisse-moi seule avec mon mari... va, mon enfant, va!... mais, je t'en supplie, cache bien ce portrait, ne le montre à personne, entends-tu? à personne!

MAURICE.

Je vous le promets. (Il serre le médaillon dans le scapulaire et sort par la gauche.)

SCÈNE V.

JACQUES, MADELEINE.

JACQUES.

J'ai tenu ma parole, Madeleine... ils ont vidé six bouteilles devant moi, et je n'ai pas une goutte de vin sur la conscience.

MADELEINE.

Écoute-moi, Jacques.

JACQUES.

Comme ton regard est animé!.... comme tu parais agitée!

MADELEINE.

Écoute-moi, te dis-je!...

JACQUES, *ramassant l'argent qui est sur la table.*

Parle... je ne perds pas un mot.

MADELEINE.

Jacques, bien souvent tu as dû te repentir de ce que tu as fait.

JACQUES.

Encore me rappeler ça... toujours!... tu es sans miséricorde, Madeleine.

MADELEINE, *continuant.*

Tu crois en Dieu, n'est-ce pas?

JACQUES.

Eh bien!... après?

MADELEINE.

Dis-moi donc enfin la vérité comme tu la dirais à Dieu.

JACQUES.

La vérité!

MADELEINE.

Quand la marquise, au nom de monsieur de Senneville, son père, nous confia l'enfant de mademoiselle Clémence de Senneville... quand elle nous remit une somme d'argent, elle te dit, n'est-ce pas : Vous irez habiter Paris, et vous recevrez, chaque mois, pareille somme?

JACQUES.

Oui, ce sont bien là ses paroles.

MADELEINE.

Puis elle ajouta : Si, malgré vos soins, l'enfant venait à mourir, la pension qui vous est assurée serait remplacée par un petit capital qui vous mettrait à l'abri du besoin.

JACQUES.

A quoi bon revenir encore là-dessus?

MADELEINE, *continuant.*

Deux ans après notre installation à Paris, l'enfant était beau et fort; je l'aimais de tout l'attachement que j'avais eu pour sa mère... La pension nous était payée par un notaire d'Orléans... d'ordinaire, tu faisais ce voyage... Une fois, tu me contraignis à partir à ta place... je laissai l'enfant sous ta garde... quand je revins, au bout de trois jours, tu m'appris que ce pauvre petit, saisi de convulsions, était mort.

JACQUES.

Enfin... où veux-tu en venir?

MADELEINE.

En me disant cela, tu tremblais... en me disant cela, tu mentais, Jacques, tu mentais!

SIMONNE, *paraissant à la porte à droite.*

Voisin, je vous préviens qu'il y a en bas une dame étrangère qui demande à vous parler.

JACQUES.

Je vais...

MADELEINE, *retenant Jacques.*

C'est bien, dame Simon... il va descendre tout à l'heure...

JACQUES, *comme s'il voulait sortir.*

Mais...

MADELEINE, *avec autorité.*

Oh! tu m'écouteras, d'abord! (*Simonne sort.*) — Oui, tu mentais, Jacques... et un horrible soupçon me vint... Je pensai que, pour obtenir la somme qui t'était promise, tu avais tué cet enfant.

JACQUES.

Moi!

MADELEINE.

Je le croyais... et je t'en demande pardon.

JACQUES.

Pardon... et pourquoi?

MADELEINE.

Parce que je sais à présent que cet enfant existe.

JACQUES, *avec terreur.*

Il existe?

MADELEINE.

Oui, Dieu est bon, et il a voulu que cet enfant fût recueilli par moi... Cet enfant, c'est Maurice!

JACQUES.

Maurice!

MADELEINE.

J'en suis sûre... Il porte encore sur lui le médaillon qui renferme le portrait de sa mère... Ce médaillon, qui ne l'a pas quitté, et qu'on ne lui a laissé, sans doute, que parce qu'on espérait, à l'aide de cette image, apprendre, un jour, à qui il appartenait, et gagner une récompense en le rendant à sa famille.

JACQUES.

S'il était vrai!

MADELEINE.

Mon cœur me dit que je ne me trompe pas, et pourtant il y a quelque chose qui confond mon esprit et donne un démenti à ma certitude... Celui que je m'étais chargée d'élever... que j'avais promis de rendre, plus tard, à sa mère... l'enfant de Clémence de Senneville, commençait à parler quand nous l'avons perdu, et notre Maurice est privé de l'usage de la parole... Ah! mais, monsieur Damiens me le disait hier encore, puisqu'il entend, c'est une preuve qu'il n'est pas muet de naissance... Il faut qu'une grande émotion... ou le saisissement de la frayeur...

JACQUES, *comme frappé d'une idée.*

Mais.... oui.... c'est cela.... la frayeur!

MADELEINE.

Eh! quoi! Tes souvenirs te rappellent....

JACQUES.

Madeleine, tu m'as demandé toute la vérité. — Eh bien! la voici.... Si le crime dont tu m'as soupçonné n'a pas été commis... je n'en dois pas moins porter la peine... car je l'avais résolu.... le soir, profitant de ton absence, j'emportai cet enfant jusqu'au pont de l'Hôtel-Dieu... j'allais le précipiter dans la Seine, mais il s'échappa de mes bras et tomba du parapet sur le pont.... en poussant un tel cri d'épouvante.... qu'il me sembla entendre quelque chose qui se brisait en lui... il était resté sur le pavé, privé de sentiment. — Au même instant, un bruit de pas m'effraya et je pris la fuite. — Plus tard, supposant que l'enfant n'avait pas survécu à sa chute, j'envoyai à la Marquise son acte mortuaire, et quand je t'appris qu'il n'existait plus, je ne croyais pas mentir.

MADELEINE.

Oh! maintenant, je ne doute plus.

JACQUES.

Mais tu te tairas, Madeleine... il le faut.... tu tairas notre secret.

MADELEINE.

A tout le monde, excepté à sa mère pourtant.... à sa mère, qui pleure encore l'enfant de son amour.

JACQUES.

Sois prudente.... attends avant de parler que nous ayons pu nous consulter encore... songe qu'elle n'est pas libre..... songe que toute indiscrétion peut me perdre.

MADELEINE.

Eh bien! oui... c'est vrai... j'attendrai... cher Maurice! Ah! je ne croyais pas pouvoir l'aimer d'avantage... Je veux le revoir... Je veux l'embrasser encore! (*Elle sort par la gauche.*)

SCÈNE VI.

JACQUES, *puis* LA MARQUISE.

JACQUES, *près de la table à droite.*

Madeleine a raison; à celui qui lui rendra son fils, madame de Grandpré donnera une fortune... c'est décidé, aujourd'hui même, je dirai tout à madame de Grandpré.

LA MARQUISE, *qui est entrée sur les derniers mots, par la porte à droite.*

Soit... et dans un mois tu seras aux galères.

JACQUES, *se retournant.*

La marquise...

LA MARQUISE.

Tu m'as trompé, Jacques... l'acte mortuaire que tu m'as remis était faux... et les faussaires vont au bagne.

JACQUES.

Oh! madame, puisque vous étiez là, vous avez entendu ce qui s'est dit tout à l'heure entre Madeleine et moi... vous savez que je croyais l'enfant mort quand j'ai fait dresser l'acte... je ne voulais donc pas vous tromper.

LA MARQUISE.

Tu me connais, Jacques... tu sais que je ne pardonne pas... cet acte sera remis demain au grand bailliage.

JACQUES.

Mais vous perdrez votre sœur...

LA MARQUISE.

Ne se perdrait-elle pas elle-même, si elle soupçonnait seulement l'existence de son fils?

JACQUES.

Si elle l'ignorait toujours?

LA MARQUISE.

Dans l'espoir d'une riche récompense, tu parleras.

JACQUES.

Non... je vous jure d'éloigner cet enfant... je vous jure qu'il ne connaîtra jamais sa mère...

LA MARQUISE.

Et qui me garantira que lorsque j'aurai quitté ce pays tu ne me trahiras pas encore?... il me faut une certitude.

JACQUES.

Vous l'aurez.

LA MARQUISE.

Cet enfant disparaîtra?

JACQUES.

Pour toujours.

LA MARQUISE.

Dès demain?

JACQUES.

Dès demain.

LA MARQUISE.

Et je saurai, seule, ce qu'il sera devenu?

JACQUES.

Vous le saurez.

LA MARQUISE.

C'est bien!

SIMONNE, *au dehors, au fond*

Voilà Jacques que vous demandez, monsieur. (*Elle fait entrer Delatour.*)

DELATOUR, *à Simonne.*

Merci mon enfant... (*Simonne sort.*)

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, JACQUES, DELATOUR.

DELATOUR, *à la marquise.*

Vous ne devez pas plus vous étonner de me voir dans cette maison, madame, que je ne suis surpris, moi, de vous y rencontrer... je vous avais d'ailleurs annoncé ma visite à cet homme... Jacques, je vais droit au but qui m'amène... je me nomme Delatour, et je viens vous redemander mon fils.

JACQUES.

Delatour!

LA MARQUISE

Mais, monsieur, vous devez savoir..

DELATOUR.

Je sais tout ce qu'a dû tenter votre implacable haine... mais

le crime que la tête a conçu, le bras hésite parfois à l'accomplir... Ecoutez-moi, Jacques, je revenais en France avec une fortune... trois cent mille livres... la moitié de cette fortune était pour mon fils, l'autre moitié pour celui qui me l'aurait rendu.

JACQUES, *à part.*

Cent cinquante mille livres ! !

DE LATOUR.

La marquise a dit à sa sœur : Votre enfant est mort... Dis-moi que la marquise a menti, dis-moi que tu as caché, perdu cet enfant, mais qu'il existe.. dis-moi cela, et ne crains rien de la colère de cette femme... je te défendrai contre elle... ne crains plus la misère, je te ferai riche...

JACQUES.

Riche !

LA MARQUISE, *tirant froidement un papier de son sein.*

Vous ne douterez plus de ce que j'ai dit, monsieur quand vous aurez lu cet acte authentique que m'a remis cet homme il y a quatorze ans, et dont, tout à l'heure encore, il m'attestait la validité.

JACQUES, *à part.*

Oh ! les galères ! les galères !..

DELATOUR, *après avoir lu.*

Vous l'avez donc fait assassiner, madame ?

LA MARQUISE.

Vous êtes en délire, monsieur... Si vous ne voulez pas le complet déshonneur de notre nom... calmez-vous, Madeleine conduit ici Clémence et son mari. (*On voit passer au fond à gauche sur le balcon, Madeleine qui conduit monsieur et madame de Grandpré. Ils entrent par le fond.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MADELEINE, CLÉMENCE, DE GRANDPRÉ SIMONNE.

CLÉMENCE, *à Madeleine.*

On ne m'avait donc pas trompée, Madeleine ; ce jeune homme dont toute une ville hier admirait le courage est votre protégé, votre enfant d'adoption ?

MADELEINE.

Oui, madame.

CLÉMENCE, *à part.*

Ma sœur, monsieur Delatour, ici ensemble !...

DE GRANDPRÉ.

Vous l'avez recueilli, nous a-t-on dit encore, l'hiver dernier expirant de froid et de besoin.

MADELEINE.

C'est vrai, monsieur.

DE GRANDPRÉ.

Vous avez fait là une bonne action, Madeleine.

MADELEINE.

Oh ! j'en ai été bien récompensée, monsieur ; car c'est pour moi, c'est pour venir en aide à ma misère que ce pauvre enfant n'a pas craint d'exposer ses jours.

CLÉMENCE.

Je veux à l'avenir me charger du sort de cet enfant,

MADELEINE, *à part.*

Elle !

CLÉMENCE.

Vous permettez, n'est-ce pas, monsieur, que je sois de moitié dans la bonne action de Madeleine ?

DE GRANDPRÉ.

Sans doute ; où est ce jeune homme ?

MADELEINE.

Là, dans ma chambre.

DE GRANDPRÉ.

Eh bien ! Madeleine, amenez-nous-le !

MADELEINE.

Oui, monsieur, oui...

JACQUES, *à Madeleine.*

Madeleine ! ! !

MADELEINE, *s'arrêtant.*

Oh ! mon Dieu ! ce médaillon, ce portrait !.. si Maurice allait la reconnaître !

CLÉMENCE.

Eh bien ! Madeleine ?

MADELEINE.

C'est que le pauvre enfant tombait de fatigue en arrivant, il repose, et je...

SIMONNE.

Mais non, Madeleine ; je l'entends aller et venir dans la chambre... Je vas le chercher, moi, ce cher enfant. (*Elle entre dans la chambre.*)

LA MARQUISE, *bas à Jacques.*

Si Madeleine allait parler !

JACQUES, *bas.*

Oh ! non, madame, elle se taira, elle l'a juré...

DE GRANDPRÉ, *à la Marquise et à Delatour.*

Le récit que nous a fait hier Clémence de la conduite de cet enfant, vous a donné, comme à moi, le désir de le connaître ?

LA MARQUISE.

En effet !

DE GRANDPRÉ.

En me rendant au parlement d'Aix, je me suis détourné de ma route pour accompagner jusqu'ici madame de Grandpré, et je suis heureux de vous revoir encore une fois avant mon départ. Mais qu'avez-vous, madame la marquise... souffrez-vous ?.. Madeleine, n'avez-vous pas quelques rafraîchissements ?

MADELEINE.

Nous n'avons ici que de mauvais vins et de l'orangeade, monsieur.

LA MARQUISE.

Donnez-moi un peu d'orangeade... cette chaleur me tue. (*Bas à Jacques.*) Veille sur Madeleine comme je veille sur toi. (*Madame de Grandpré et Delatour viennent près de la Marquise.*)

JACQUES, *vivement.*

Madeleine, laisse-moi servir ces dames et ces messieurs... C'est que, voyez-vous, ce matin encore, elle n'était pas bien ma pauvre Madeleine. Reste là, femme, reste là. (*Bas.*) Pas un mot de l'enfant, ou nous sommes tous perdus. (*A part et regardant la Marquise.*) Cent cinquante mille livres... on me les aurait données !.. Oh ! si cette femme pouvait mourir... (*Il s'approche du bahut pour y prendre des verres qu'il emporte avec la fiole d'opium.*)

LA MARQUISE.

Ce n'est rien, ma sœur. (*A Delatour.*) Monsieur, je vous remercie.

SIMONNE, *rentrant de gauche avec Maurice.*

Voilà notre cher Maurice. (*Jacques dit à Simonne de le suivre. — Ils sortent par le fond, à droite.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MAURICE. (*En entrant, il paraît surpris de voir tant de monde.*)

DE GRANDPRÉ.

Approchez, mon enfant... Oh ! ne craignez rien.

CLÉMENCE.

Oui, c'est bien lui ! (*Maurice approche timidement.*)

DE GRANDPRÉ.

Vois donc, Delatour, quelle charmante figure !

DELATOUR, *à part.*

Mon fils aurait cet âge !

DE GRANDPRÉ, *à Maurice.*

Ce que vous avez fait hier annonce un bon et noble cœur..... vous avez voulu, même au prix de votre vie, payer votre dette à votre bienfaitrice ; c'est bien, mon ami, vous méritez qu'on s'intéresse à votre sort, et ce que ne pouvait pas faire pour vous la bonne Madeleine, une autre le fera.

MAURICE.

Une autre ?

DE GRANDPRÉ.

Oui, la Providence vous envoie une protectrice, non pas plus dévouée, sans doute, mais plus puissante.

MAURICE, *courant à Madeleine.*

Je ne veux pas quitter Madeleine !

DE GRANDPRÉ.

Avant de refuser l'appui de cette nouvelle protectrice, ne voulez-vous pas la connaître ? tenez... regardez-la.

CLÉMENCE.

Je ne vous séparerai pas de Madeleine, mais je veux, avec elle, assurer votre bonheur.

MAURICE *lève les yeux sur Clémence. Il semble chercher à la reconnaître, puis fait un mouvement.*

CLÉMENCE.

Qu'a-t-il donc?

DE GRANDPRÉ.

Il semble vous connaître...

MAURICE, *continue son mouvement de surprise qui veut dire en portant la main sur son cœur.*

Mais, oui... c'est elle!... c'est bien elle!...

DE GRANDPRÉ.

Vous a-t-il donc déjà vue?

MADELEINE, *vivement et se mettant devant Maurice.*

Hier à Toulon, sans doute!

MAURICE, *à Madeleine.*

Oh! non! non! (*Il porte la main à sa veste pour en tirer le médaillon; mais Madeleine lui saisit vivement le bras.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, JACQUES, *portant un plateau sur lequel sont placés des verres.*

MADELEINE, *vivement.*

Voilà Jacques!

SIMONNE, *qui était sorti et qui rentre avec Jacques.*

Et il n'a pas voulu que je l'aide à faire l'orangeade, comme si les hommes s'entendaient à ces choses-là!

JACQUES.

C'est bien! servez ces messieurs, je vais offrir à ces dames... A vous d'abord, madame la marquise.

LA MARQUISE, *prenant le verre.*

Songe au châtiment qui attend le faussaire!

JACQUES, *à mi-voix.*

Demain, madame, vous ne me menacerez plus, car vous n'aurez plus rien à craindre de cet enfant!

DE GRANDPRÉ.

Delatour, tu vas accompagner ces dames à la Cerisaie; moi, je vais continuer ma route; Maurice, acceptez-vous la protection de madame?

MAURICE.

De madame... oh! oui, oui!

DELATOUR.

Quel doux et angélique regard!

CLÉMENCE.

Demain vous viendrez au château avec Madeleine... nous serons à présent deux à vous aimer... (*Elle tend la main à Maurice, il s'agenouille et lui baise la main*).

LA MARQUISE, *bas à Jacques.*

A demain, Jacques.

JACQUES.

Oui, à demain! (*Tous les personnages sont remontés et forment groupe. — Madeleine est près de Maurice qu'elle suit des yeux. Celui-ci regarde toujours Clémence qui s'éloigne. — Jacques est resté seul à l'avant-scène. Il jette à terre le reste de la fiole qu'il tenait cachée sous sa veste.*)

JACQUES, *à part.*

Encore un crime... mais maintenant, j'en suis sûr, je n'irai pas aux galères.

ACTE IV.

Une partie du parc.—A droite, l'entrée du pavillon, élevé de trois marches. A gauche un banc et quelques chaises de jardin abrités par un massif.

SCÈNE I.

BAPTISTE, *puis* ROSINE.

BAPTISTE, *sortant du pavillon.*

Là! encore un emménagement de fait! s'en donne-t-on de l'embarras pour loger mame la marquise!... Son appartement était trop petit; il lui faut un corps de bâtiment pour elle toute seule... Ces gens titrés, à cause de leurs grands noms, ça croit tenir plus de place que d'autres.

ROSINE, *venant de la gauche, portant un coffret.*

Eh bien! Baptiste, où en êtes-vous?

BAPTISTE.

C'est fini! Madame de Grandpré est en train d'installer sa sœur dans le pavillon où j'ons aidé Pierre et Joseph à ranger tout l'attirail de la marquise.

ROSINE.

Tout, excepté ce coffret qu'elle avait recommandé de porter bien soigneusement dans sa chambre à coucher... et on allait l'oublier.... heureusement qu'avec moi rien ne s'égare... A propos d'égaré, avez-vous vu mon mari?

BAPTISTE.

Bon! c'est à vous à le chercher?

ROSINE.

Je suis inquiète; il y a de quoi... Quand Césaire se met à faire des sottises, ça ne s'arrête plus c'est comme une cascade d'accidents.

BAPTISTE.

N'ayez donc pas peur... il est allé chez Jacques chercher le petit muet, si bien que notre maître le trouvera établi ici quand il reviendra tantôt du parlement d'Aix. (*Il sort par la gauche.*)

ROSINE, *un moment seule.*

Maurice au château... Encore un qui va donner du tintoin à Césaire! Heureusement que monsieur Paul Dubois m'a promis de ne pas revenir... il tiendra sa promesse... j'y compte. (*Soupirant.*) Ah! c'est dommage!

SCÈNE II.

ROSINE, *puis* DUBOIS. (*Dubois, qui est entré du fond à gauche sur les derniers mots, aperçoit Rosine; il s'approche doucement d'elle et lui donne un baiser.*)

ROSINE *s'écrie sans se retourner.*

C'est encore lui!

DUBOIS.

Vous m'avez reconnu?

ROSINE.

Dame!... il n'y a que vous qui vous annonciez de cette manière-là... Apprenez que je ne permettrais pas à un autre...

DUBOIS.

J'ai donc des priviléges?

ROSINE.

C'est-à-dire que vous en prenez... Mais il faut que ça finisse... Je me suis arrangée pour n'aimer que mon mari... Il ne m'aide pas beaucoup... c'est égal... j'y mettrai de l'obstination, et il faudra que ça vienne tôt ou tard.

DUBOIS.

Tenez, Rosine, vous êtes adorable!

ROSINE.

Je le sais bien, mais puisque je ne puis pas me laisser adorer...

DUBOIS.

Rassurez-vous, madame Beaumignon... ce n'est pas pour vous que je viens au château.

ROSINE.

Vraiment?... mais alors, monsieur, ce baiser?...

DUBOIS.

Je l'ai pris par hasard, sans intention... pourtant, si vous y tenez, je puis vous le rendre.

ROSINE.

C'est inutile... du moment que c'est sans intention, ça ne compte pas.

DUBOIS.

Et puis, je vais partir.

ROSINE.

Vous partez?

DUBOIS.

Je l'espère, du moins; ce soir même, je vous ferai mes adieux.

ROSINE, *soupirant.*

J'en suis bien aise... pour mon mari... quand je ne vois que lui, je le trouve assez bien... c'est la comparaison qui lui fait du tort... Ah! s'il était seul au monde!

DUBOIS.

Voilà qui est convenu, nous ne penserons plus l'un à l'autre, ce qui ne nous empêchera pas de nous quitter bons amis. (*Il lui tend la main.*)

ROSINE, *lui donnant la main.*

Certainement! (*Dubois lui baise la main.*)

CÉSAIRE, *entrant suivi de Jacques.*

Hein? quoi?

ROSINE.

Mon mari! (*Elle se sauve dans le pavillon.*)

SCÈNE III.

DUBOIS, CÉSAIRE, JACQUES.

CÉSAIRE.

Quelle indignité!... devant moi!... quand je ne suis pas là.

DUBOIS, *sérieusement.*

Pourriez-vous me faire le plaisir de m'annoncer à monsieur Delatour?

CÉSAIRE.

Par exemple! est-ce que je suis votre domestique?

DUBOIS.

C'est juste!... je m'annoncerai moi-même. (*Il sort à droite.*)

JACQUES, *à Césaire.*

Ah ça, allez-vous dire à Mme de Grandpré que je suis là, oui ou non?

CÉSAIRE, *occupé de Dubois, et tournant sur lui-même.*

Il s'en va... De quel côté?

JACQUES.

Par là!

CÉSAIRE.

Par là?.... Mais il y a peut-être une autre porte au pavillon.. Il va rencontrer Rosine!... mais je serai là, moi... Oh! tenez, je serais atroce si je n'avais pas peur d'être pendu. (*Il court du côté où Dubois est sorti.*)

SCÈNE IV.

JACQUES, *seul.*

Eh bien! il s'en va!... Au fait, je ne suis guère pressé de voir madame de Grandpré... Elle avait envoyé chercher Maurice; il fallait bien donner une raison pour qu'il restât là bas... Le seul moyen d'attendre la catastrophe sans éveiller les soupçons, c'était de payer d'audace, et je suis venu... (*Clémence et la Marquise sortent du pavillon; Jacques remonte vers le fond.*)

SCÈNE V.

JACQUES, LA MARQUISE, CLÉMENCE, *sortant toutes deux du pavillon.*

CLÉMENCE.

Je vous le disais bien, madame... (*Apercevant Jacques qui salue.*) C'est Jacques!

LA MARQUISE, *à part.*

Jacques! ici?

CLÉMENCE, *allant à Jacques.*

Vous avez vu Césaire?... Il est allé chez vous de ma part.

JACQUES.

Oui, madame.

CLÉMENCE.

Et vous m'amenez ce pauvre enfant?

LA MARQUISE.

Qu'a-t-il fait?... que va-t-il dire?

CLÉMENCE, *cherchant des yeux.*

Où est-il donc?

JACQUES.

Il n'est pas avec moi, madame; je suis venu seul.

LA MARQUISE, *à part.*

Bien! (*Elle remonte, puis s'approche doucement de Jacques.*)

CLÉMENCE.

Seul!... et pourquoi?

JACQUES.

Un mal subit, violent a saisi Maurice, tenez, juste un moment après votre départ... Il est si faible, qu'il y aurait eu du danger à l'amener ici.

LA MARQUISE.

Comment?

JACQUES, *à la Marquise qui le regarde fixement.*

Oui, madame la marquise, beaucoup de danger.

LA MARQUISE, *à part.*

Ah! le malheureux!... Ma pensée n'allait pas jusque-là.

CLÉMENCE.

Pauvre enfant!.. je porte donc malheur à tous ceux que j'aime?

JACQUES, *qui remonte au fond.*

V'là du monde... c'est monsieur de Grandpré qui revient avec d'autres messieurs .. Vous permettez que je retourne chez nous?

LA MARQUISE, *bas.*

Pas encore, je veux te parler.

JACQUES.

C'est différent, j'attendrai les ordres de madame... (*A part, regardant la Marquise.*) Aucun indice, aucun symptôme... ah! malheur! ma main aura tremblé! (*Il sort par la gauche. — Grandpré, accompagné de Dubois et de Delatour, entre par la gauche.*)

SCÈNE VI.

CLÉMENCE, LA MARQUISE, DE GRANDPRÉ, DELATOUR, DUBOIS, *puis* CÉSAIRE.

CLÉMENCE, *allant à son mari.*

Mon ami!

DE GRANDPRÉ, *lui donnant un baiser sur le front.*

Chère Clémence... (*A Delatour et à Dubois.*) Je vous remercie, messieurs, d'être venus au devant de moi.

DELATOUR.

Ne nous fais pas un mérite de notre empressement, tu vois en nous deux solliciteurs.

DE GRANDPRÉ.

Je puis vous être utile?

DUBOIS.

A moi seulement.

DELATOUR.

Ou plutôt à nous deux... car ce sera m'obliger que de rendre service à monsieur Paul Dubois, mon compagnon de voyage.

DUBOIS.

Voici de quoi il s'agit; la corvette *la Licorne* met à la voile demain, pour un voyage autour du monde... l'un des chirurgiens de l'expédition renonce à l'embarquement... je désire le remplacer, et cette faveur m'est assurée, si vous daignez me recommander au commissaire général de la marine.

DE GRANDPRÉ.

Ce que vous désirez sera fait, monsieur, j'écrirai tout à l'heure; pour le moment cela me serait impossible... je suis encore en proie à une agitation fébrile que je voudrais et ne puis maîtriser. (*Il vient s'asseoir sur le banc.*)

CLÉMENCE, *allant à lui.*

En effet, vous paraissez souffrant, vous avez besoin de repos, mon ami... (*A Césaire qui paraît.*) Césaire, faites ouvrir chez monsieur de Grandpré.

DE GRANDPRÉ.

C'est inutile. Je préfère rester ici.

DELATOUR.

Si nous sommes importuns...

DE GRANDPRÉ.

Non pas, demeurez... demeurez tous... pardonnez-moi ma faiblesse, je suis encore sous le coup d'une si vive émotion, que la lenteur du voyage, les distractions de la route n'ont pu la calmer.

LA MARQUISE.

S'agirait-il du procès criminel qui vous appelait au parlement?

DE GRANDPRÉ.

Oui... et je veux vous faire connaître cette cause dont les débats m'ont si profondément impressionné. (*Il s'assied sur le banc à gauche. Césaire apporte des chaises à la Marquise, à Dubois et à Delatour qui se trouvent ainsi à la gauche de Grandpré. — Clémence reste debout à sa droite et appuyée sur le banc.*)

CÉSAIRE, *à part.*

Il était question d'un mari jaloux qui a tué sa femme... je ne serais pas fâché de savoir au juste... ça peut servir.

DE GRANDPRÉ.

Tout n'est pas fini pour le magistrat, quand il a prononcé sur le sort d'un homme... Descendu de son tribunal, il trouve devant lui l'opinion publique et doit lui dire sans crainte ce que je vous dis : J'ai jugé... jugez-moi!

DELATOUR.

Ta parfaite intégrité est connue; tu ne condamnerais pas un innocent, tu n'absoudrais pas un coupable.

DE GRANDPRÉ.

Peut-être?

TOUS.

Comment?

DE GRANDPRÉ

Ecoutez: un homme noble, riche, jouissant de l'estime, de la

considération générale et les méritant, avait épousé une jeune fille qu'il adorait... il avait mis en elle tout son bonheur, toute sa confiance... elle le trompait!... cette malheureuse avait un amant... De sa liaison coupable qui avait, dit-on, précédé son mariage, de cette liaison un enfant était né.

LA MARQUISE *à* CLÉMENCE, *involontairement.*

Un enfant!

DE GRANDPRÉ.

Oui, un enfant!... et par une ruse infâme, à l'aide d'un tissu de mensonges la criminelle épouse avait introduit cet enfant sous le toit conjugal.

CLÉMENCE, *à part.*

Pardonnez-moi, seigneur, j'aurais fait comme cette femme, moi!

DE GRANDPRÉ.

Le mari offensé apprit tout enfin! il voulait laver son offense dans le sang de son rival... Ce rival lui était inconnu, il demanda à cette misérable le nom de son complice, elle refusa de le nommer... Alors, ne voulant pas que son outrage restât impuni il a frappé mortellement sa femme, puis il s'est remis aux mains de la justice... l'accusation prétendait, pour donner à ce meurtre tout l'odieux d'un crime, que ce mari, soi-disant vengeur de sa dignité, avait connu, avant son union avec cette fille, le mystère scandaleux de sa conduite passée... mais c'était supposer l'absurde, l'impossible!.... l'accusation a menti. L'homme qui porte un nom estimé n'a pu accepter d'avance un pareil deshonneur.

CLÉMENCE, *de plus en plus émue.*

Que dit-il?

DELATOUR, *à part, regardant Clémence et de Grandpré.*

Est-ce une épreuve?... est-ce une vengeance?

DE GRANDPRÉ, *continuant.*

Le meurtrier s'était accusé lui-même; il ne cherchait pas à défendre sa vie... ma conscience a dû l'absoudre; j'ai fait acquitter cet homme.

CÉSAIRE, *qui a suivi le récit avec intérêt.*

Acquitté!... ah! bravo! ah! bravo!

DE GRANDPRÉ, *sévèrement.*

Césaire!

DUBOIS.

C'est l'opinion publique qui parle.

DELATOUR, *se levant.*

Cet homme était un assassin!

DE GRANDPRÉ, *se levant aussi.*

Il ne lui a pris que la vie à cette femme qui lui avait volé son honneur... pas de pitié pour l'épouse coupable... Dieu jugera l'homme... Moi, qui, à sa place, l'aurais imité, je le sens, je lui ai fait grâce! (*A Clémence qui détourne les yeux avec effroi.*) Clémence, est-ce que vous me condamnez, vous?

CLÉMENCE.

Non... la première coupable a été punie et c'est bien assez d'une victime.

CÉSAIRE, *à part.*

Ah! on peut tuer sa femme et on n'est pas pendu pour ça? je m'en souviendrai.

DE GRANDPRÉ, *à Dubois.*

Monsieur, si vous voulez passer chez moi, je vais écrire la lettre que vous m'avez demandée. Tu viens avec nous Delatour?

DELATOUR, *qui contemplait Clémence.*

Sans doute! (*A part.*) Pauvre Clémence! comme elle a souffert!

SCENE VII.

CLÉMENCE, LA MARQUISE.

CLÉMENCE, *vaincue par l'émotion, tombant sur le banc.*

On doit tuer la femme coupable... pourquoi donc m'a-t-il fait grâce? On se déshonore, dit-il, en donnant son nom à celle qu'une faute a rendue mère!... pourquoi m'a-t-il donné son nom?

LA MARQUISE, *à demi-voix.*

Parce qu'il ne savait rien, Clémence.

CLÉMENCE.

Rien, dites-vous.... mais c'est impossible.... une lettre écrite par moi...

LA MARQUISE.

Ta lettre était un obstacle à l'accomplissement de mes projets... je n'ai pas donné ta lettre.

CLÉMENCE.

Vous n'avez pas?... Mais cependant je vous ai vue remettre à monsieur de Grandpré...

LA MARQUISE.

Un billet sans importance... je vous ai trompé tous deux.

CLÉMENCE, *se levant.*

Oh! vous m'avez faite in âme!

LA MARQUISE.

Je voulais à jamais te séparer de Delatour! de Delatour que je hais!

CLÉMENCE.

Lui!... mais vous le connaissiez à peine; par quelle offense a-t-il pu mériter?...

LA MARQUISE.

Je vais te le dire, car il faut que tu la comprennes bien cette haine qui brûle et dévore mon cœur... Ecoute-moi donc: Epouse à vingt ans du marquis de Fermont, vieillard morose et sévère, je vivais heureuse et calme, environnée d'honneurs et d'hommages, quand un jeune homme, protégé par mon mari, fut présenté à notre père pour te donner des leçons de peinture.

CLÉMENCE.

C'est de monsieur Delatour que vous parlez... vous a-t-il jamais dit qu'il vous aimât?

LA MARQUISE.

Il me l'a écrit cent fois; d'abord, dans un premier billet si timide, si respectueux, que je ne pouvais m'en trouver offensée; puis, peu à peu, enhardi par mon indulgence, ses lettres devinrent plus brûlantes; enfin son amour grandit jusqu'au délire! jusqu'au désespoir!... Alors, effrayée, vaincue, j'oubliai ma fierté et j'osai lui répondre! Je l'aimais!

CLÉMENCE.

Vous, madame?

LA MARQUISE.

Je l'aimais! et comment ne pas s'intéresser à cette passion aussi profonde que discrète...Comme s'il eût craint sans cesse la présence d'un dangereux témoin, jamais monsieur Delatour ne m'adressait soit un mot, soit même un regard qui pût trahir le secret de son cœur; mais en revanche, comme ses lettres m'expliquaient bien le motif de cette prudente et courageuse réserve, et comme je l'en remerciais dans les miennes!

CLÉMENCE.

Oh! lui! Delatour!... il nous aurait trompées... trompées toutes les deux! Oh!!! (*Mouvement de Clémence qui invite la Marquise de continuer.*)

LA MARQUISE.

Depuis quelques mois, grâce au zèle de Marguerite, ma femme de chambre, j'entretenais cette mystérieuse correspondance, quand un jour, jour de deuil, de sang et de larmes, on vint m'apprendre qu'un de nos parents, monsieur de Nangis, jeune officier de mousquetaires, dont j'avais naguère repoussé l'amour, venait d'être blessé mortellement en duel par monsieur Delatour, et demandait à me voir avant de mourir. Notre lien de parenté justifiait ma démarche... j'arrivai chez lui... Monsieur de Nangis allait expirer. Je me penchai vers lui pour lui adresser un dernier adieu... quels ne furent pas mon effroi, mon indignation, quand, d'une voix presque éteinte, il me dit: « Je meurs pour vous: si vous ne voulez pas être perdue, exigez de monsieur Delatour qu'il vous rende vos lettres... » Mes lettres!... Comment aurait-il connu mon secret si Delatour ne s'était fait auprès de lui un triomphe de ma faiblesse... Ainsi, de ces deux hommes qui s'étaient battus pour moi, l'un, que j'avais méconnu, payait de sa vie le plus généreux dévouement, l'autre s'était joué de mon honneur!... Dans mon trouble, dans mon désespoir, j'allais tout te confier, à toi, lorsqu'à la nouvelle du combat je te vis pâlir et trembler. Monsieur Delatour est blessé, mort peut-être, t'écrias-tu... et les sanglots étouffaient ta voix. — Que te fait cet homme? — Que t'importe? qu'il vive ou qu'il meure? — Sa vie, c'est ma vie!... Et tombant à deux genoux, tu m'avouas ton amour et ta honte! Il t'avait perdue, cet homme... toi, ma sœur!... lui, mon amant!...

CLÉMENCE.

Votre amant? Non! je ne vous crois pas!... non, tout cela est impossible!...

LA MARQUISE.

Le doute ne m'était plus permis, et ma vengeance ne se fit pas attendre... Je dénonçai ta honte à notre père... j'obtins l'exil de cet infâme... je te séparai de ton enfant... je décidai ton mariage... Tu sais maintenant ce que ma haine a fait déjà, ne me demande pas, Clémence, ce qu'elle peut faire encore. J'ai le sang de monsieur de Nangis à venger.

DELATOUR, *qui a paru un instant avant au fond du théâtre.*

Monsieur de Nangis était un lâche!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DELATOUR.

CLÉMENCE, *allant à lui.*

Ah! vous pouvez vous défendre, n'est-ce pas?

DELATOUR.

Oui, Clémence, je puis confondre la haine... (*A la Marquise.*) Je ne vous ai jamais écrit, madame, et ce n'est pas à moi que vous avez répondu.

CLÉMENCE, *avec bonheur.*

Ah! ce qu'il dit doit être vrai... oui... oui, c'est vrai!

LA MARQUISE.

Insensée! il ne craint pas que monsieur de Nangis vienne le démentir, il l'a tué!

DELATOUR.

Dieu a été juste, Nangis est mort... mais sa complice, votre femme de chambre, vous avait accompagnée ici. Tout à l'heure j'ai pu la voir, l'interroger; j'ai pardonné à son repentir, et lui ai permis de quitter ce château. Voici ce qu'en partant elle vous écrit, madame.

LA MARQUISE, *prenant la lettre.*

A moi. (*S'arrêtant au moment où elle va l'ouvrir.*) Ah! mon Dieu! qu'éprouvé-je donc?.. Une douleur soudaine... et puis, j'ai comme un voile sur les yeux.

DELATOUR, *reprend la lettre et la donne à Clémence.*

Lisez!.. lisez, Clémence!.. ce sera son châtiment.

LA MARQUISE, *s'appuyant à une chaise.*

Oui, lisez, ma sœur... je souffre.. mais j'écoute! j'écoute!

CLÉMENCE, *lisant.*

« Madame, je fus bien coupable, et je vous quitte, car la vérité » vous étant connue je ne pouvais plus me montrer à vos yeux. » Cette vérité qu'exige de moi monsieur Delatour, la voici toute » entière. Monsieur de Nangis s'était flatté d'obtenir votre » amour, vous l'avez repoussé... il me plaça près de vous pour » surveiller vos actions et pénétrer vos sentiments... je devinai » que monsieur Delatour ne vous était pas indifférent... j'en » instruisis celui qui me payait pour être votre espion... il vous » écrivit en secret et m'ordonna de vous dire que ces lettres ve- » naient de monsieur Delatour.. Ainsi, quand vous croyiez ré- » pondre à l'un, c'est à l'autre que je portais vos réponses. »

LA MARQUISE.

Assez, ma sœur, assez!

DELATOUR.

Et maintenant, si je me suis battu avec cet homme, c'est que pour venger son amour dédaigné, il avait osé se vanter devant moi d'un rendez-vous donné par une femme imprudente. J'étais le protégé du mari de cette femme. J'ai cru de mon devoir de défendre l'honneur de madame de Fermont; provoqué par moi, monsieur de Nangis tomba mortellement blessé; si près de la tombe on n'ose plus mentir. Monsieur de Nangis m'avoua tout, et me rendit vos lettres traîtreusement obtenues, mais loyalement reconquises l'épée à la main. Si vous avez ignoré tout cela, c'est qu'il ne me fut pas permis de vous voir, de vous écrire; arrêté chez moi le soir même je fus condamné à l'exil. Vous savez tout; maintenant, madame, dites qui fut un lâche de monsieur de Nangis ou de moi?

LA MARQUISE, *succombant.*

Ma sœur, Delatour, pardonnez-moi!

CLÉMENCE, *apercevant Rosine qui entre.*

Que faites-vous?.. Ma sœur, on peut vous voir, on peut vous entendre.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ROSINE.

ROSINE, *accourant du fond.*

Ah! vous êtes encore là, madame... c'est vous justement que je cherchais.

CLÉMENCE, *allant au-devant de Rosine pour lui cacher la Marquise.*

Moi, Rosine?

ROSINE.

Oui, une nouvelle! une surprise!.. Attendez, madame, restez là, je vais vous l'amener.

CLÉMENCE.

Qui donc?

ROSINE.

La surprise... (*Elle sort vivement.*)

CLÉMENCE.

Que veut-elle dire? (*Elle remonte encore pour suivre Rosine des yeux.*)

DELATOUR, *bas à la Marquise.*

Maintenant, madame, vous me devez la vérité... Qu'avez-vous fait de mon fils?

LA MARQUISE, *chancelante, s'appuie sur le banc, puis comme par souvenir.*

Votre fils!.. Ah! que me rappelez-vous?

DELATOUR.

Un crime, n'est-ce pas?

LA MARQUISE.

A tout prix il faut le sauver. (*Elle se lève avec effort.*)

DELATOUR, *avec anxiété.*

Le sauver!... mais il existe donc?

LA MARQUISE, *faisant quelques pas vers le fond.*

Venez! venez. (*Rosine ramène Maurice à Clémence. La Marquise s'arrêtant.*) Ah! Maurice!

ROSINE.

Voilà ma surprise...

LA MARQUISE, *bas à Delatour.*

C'est lui!

DELATOUR, *surpris.*

Lui!

LA MARQUISE.

Votre enfant!...

DELATOUR, *prêt à s'élancer vers Maurice.*

Maurice!

LA MARQUISE, *l'arrêtant.*

Silence devant sa mère... son bonheur la trahirait. (*Elle retient ainsi Delatour dont l'agitation ne peut être remarquée par Clémence tout occupée de Maurice.*)

CLÉMENCE, *à Maurice.*

Toi ici... mais, ce matin, tes jours n'étaient-ils pas en danger? (*Maurice dit par ses gestes que ce récit n'est pas vrai; il indique qu'on le retenait prisonnier, qu'on l'avait enfermé, que la porte ayant résisté à ses efforts, il s'est échappé par la croisée et qu'une fois libre il est accouru où son cœur l'appelait.*)

ROSINE, *suivant et expliquant les gestes de Maurice.*

Il dit, madame, que Jacques a menti... qu'il n'était pas malade... mais qu'on l'avait enfermé à double tour.

MAURICE.

C'est cela!

CLÉMENCE.

Et tu te désolais, et tu voulais me revoir.

MAURICE.

Justement!

ROSINE.

En vain il a essayé d'ouvrir la porte... alors il a sauté par la fenêtre!

MAURICE.

Oui, sans me faire aucun mal.

CLÉMENCE.

Et alors tu es accouru près de moi? (*Maurice, heureux d'avoir été compris par Clémence, lui baise les mains avec amour.*) Assez, mon enfant!... assez!

ROSINE.

Laissez-le faire, madame, ça soulage tant de parler... (*Riant.*) En dit-il! en dit-il! (*Delatour, les yeux fixés sur Maurice et absorbé dans sa contemplation, ne s'aperçoit pas que la Marquise lutte en vain depuis quelques instants contre de violentes souffrances; enfin ses forces l'abandonnent et elle tombe sur le banc en s'écriant :*)

LA MARQUISE.

Ah! c'est trop souffrir!... la mort, plutôt la mort que cet horrible supplice.

CLÉMENCE, *allant à la Marquise.*

Ma sœur, qu'avez-vous donc?

LA MARQUISE.

Oh! j'ai le secret de mes douleurs, à présent... ce qui me déchire, ce qui me brûle... c'est le poison!

TOUS.

Empoisonnée!

CLÉMENCE

Du secours! du secours!

MAURICE, *avec empressement.*

Attendez!... je vais en chercher. (Il sort avec Rosine.)

LA MARQUISE, *à Delatour.*

Ah! je reconnais la main qui me tue... Jacques est mon assassin...

DELATOUR.

Jacques!

LA MARQUISE.

Un crime seul pouvait le sauver!... c'est moi qu'il a frappée.

DELATOUR.

Mais il est ici!... oh! le misérable n'en doit sortir que pour rendre compte de son crime. (*A Clémence.*) Ne la quittez pas; veillez sur elle! (*Il sort au fond, à droite.*)

CLÉMENCE.

Mon Dieu! elle va expirer! (*Elle est penchée vers la Marquise et cherche à la rappeler à la vie. Rosine revient et donne un flacon à Clémence.*) Si vous m'entendez, répondez-moi, ma sœur!

LA MARQUISE.

Oui, je reviens à la vie et au souvenir aussi... pour un seul moment, peut-être; mais ce moment est précieux pour toi... Rosine est-elle là?

ROSINE.

Oui, madame!

LA MARQUISE, *se soulevant.*

Va!... va vite chez moi chercher un coffret.... oh! mais hâte-toi!

ROSINE.

Le coffret d'ébène!... je sais, j'y cours! (*Elle entre dans le pavillon.*)

CLÉMENCE.

Mais que renferme donc ce coffret?

LA MARQUISE.

Le dernier malheur que te réservait ma haine... ta lettre à M. de Grandpré.

CLÉMENCE, *avec effroi.*

Ma lettre!

LA MARQUISE.

Oui! il faut l'anéantir! (*Grandpré, Dubois et Delatour entrent avec Maurice qui semble lui dire : Voyez, elle est mourante!*)

DE GRANDPRÉ, *avec inquiétude.*

Un crime! et Jacques est le coupable?... Mais ce crime n'est peut-être pas irréparable?

LA MARQUISE, *à la vue de Grandpré, jette un cri d'épouvante et tombe.*

Ah! trop tard!...

DUBOIS, *qui a pris la main de la Marquise.*

Hélas! monsieur, la vie, vient de s'éteindre.

ROSINE, *paraissant sur la porte du pavillon avec le coffret.*

Voici le coffret que madame de Fermont a demandé. (*Clémence fait un pas vers Rosine, mais de Grandpré s'est déjà placé entre le coffret et Clémence.*)

DE GRANDPRÉ.

Ce coffret renferme sans doute les dernières volontés de la marquise; c'est à moi de les accomplir... Je l'ouvrirai, plus tard, devant témoins.

CLÉMENCE, *à part.*

Oh! je suis perdue! (*Delatour, au fond, tient Maurice pressé contre son cœur, comme pour l'éloigner de la Marquise. Clémence, accablée de douleur et d'effroi, est à genoux près de sa sœur morte. De Grandpré fait signe à Rosine de rentrer dans le pavillon avec le coffret. Dubois contemple la Marquise.*)

ACTE V.

L'intérieur du pavillon dont on a vu l'extérieur au tableau précédent.—A droite au deuxième plan quelques marches d'escalier avec rampe, puis, un petit palier sur lequel s'ouvre une porte conduisant à la chambre mortuaire de la marquise.—Au fond une fenêtre donnant sur le parc. A gauche la porte d'entrée.

SCÈNE I.

CÉSAIRE, ROSINE.

ROSINE, *amenant son mari.*

Ah! enfin, vous voilà, monsieur,—depuis le temps qu'on vous cherche; — d'où venez-vous donc?

CÉSAIRE.

De Toulon, où je suis allé annoncer la mort de madame la Marquise; — puis je me suis occupé de vous.

ROSINE, *inquiète.*

De moi?

CÉSAIRE.

Oui, — c'est à votre intention, surtout, que je me suis absenté.

ROSINE, *à part.*

Il me dit ça d'un air inquiétant. (*Haut.*) Me laisser si longtemps seule, vous, — qui êtes d'une jalousie!

CÉSAIRE.

Je ne suis plus jaloux... (*à part*) qu'en dedans (*Haut.*) D'ailleurs, j'ai un projet.

ROSINE.

Contre moi?

CÉSAIRE.

Ainsi, ne vous gênez plus, madame, soyez aimable, coquette, ça ne m'inquiète plus; — grâce à ce que je rapporte de Toulon, vous n'en avez pas pour longtemps. (*A part.*) Je me réexpatrie. J'ai retenu deux places sur le navire *la Licorne.*

ROSINE, *à part.*

Pas pour longtemps!

CÉSAIRE.

En attendant, voici un petit papier dont je t'invite à faire ta lecture assidue. (*Il lui donne un imprimé.*)

ROSINE.

Ça, — merci, — c'est le jugment qui acquitte ce scélérat de mari qui a tué sa femme.

CÉSAIRE.

Justement; — il y a une image, son portrait; je le ferai encadrer pour orner ta chambre.

CÉSAIRE.

Ça n'empêche pas que ce jugement-là fait un fier honneur à monsieur de Grandpré.

ROSINE.

Honneur! Je sais ce qu'on dit dans le pays et dans les environs. — Il faut croire que monsieur en aura été instruit, car il est d'un sombre... Pour sûr il se repent de ce qu'il a fait. — Aussi, je vous en préviens, gare au premier mari brutal qui lui tombera sous la main, pour le punir de n'avoir pas fait pendre l'un, il fera écarteler l'autre. Voilà, monsieur, voilà ce qu'on gagnerait à tuer sa femme. (*Elle sort et heurte Baptiste qui entrait.*)

SCENE II.

BAPTISTE, CÉSAIRE.

BAPTISTE, *s'approchant doucement de Césaire, en regardant du côté de la chambre.*

Ce que c'est que de nous, hein! C'te pauvre marquise qui était arrivée si belle et si pimpante... la voilà couchée sur un lit de parade... Est-elle changée?.. l'avez-vous vue?

CÉSAIRE.

Non... ces choses-là me donnent le cauchemar; et je ne suis pas fâché d'être obligé de retourner à la ville porter les lettres d'invitations pour la cérémonie de demain; si j'avais pu emmener ma femme... mais pas moyen... madame en a besoin.

BAPTISTE.

Je vas trouver la mienne, et lui annoncer une chose qui ne lui plaira guère.

CÉSAIRE.

Quoi donc?

BAPTISTE.

En attendant qu'une sœur du couvent de Sainte-Honorine soit arrivée, c'est madame Mitoufflot qui veillera la marquise... elle passera une triste nuit.

CÉSAIRE.

Quelle idée ! pendant mon absence, ça occuperait ma femme, désagréablement.

BAPTISTE.

Au fait, vous avez raison... voilà une idée de jaloux.

CÉSAIRE.

On sort de la chambre, je vas arranger ça avant de partir... Rosine sera malade de peur toute la nuit, et moi je serai tranquille ! Venez, venez. (*Il sort avec Baptiste.*)

SCÈNE III.

DELATOUR, *puis* MAURICE. (*Delatour descend les marches en s'arrêtant pour regarder encore dans la chambre.*)

DELATOUR.

Me suivra-t-il? Depuis ce matin, les événements se sont succédés avec une si terrible rapidité, qu'il ne m'a pas été possible d'être seul un moment avec Maurice, depuis que je sais que la Providence m'a conservé mon fils... mon fils ! oh ! comme mon cœur bat à cette pensée... j'ai un fils, et ne pouvoir lui dire... non, ici, je dois me taire; mais demain, Maurice saura tout... car demain j'aurai quitté cette maison en emportant mon trésor, mon enfant! Quelqu'un, c'est lui !.. En le regardant, lui si beau, si brave, j'oublie tout ce que j'ai perdu, tout ce que j'ai souffert.

MAURICE, *allant à Delatour.*

Me voilà !

DELATOUR.

Tu m'as deviné... tu es venu ; merci, mon enfant. Laisse ta main dans les miennes, laisse-moi lire dans tes yeux... si tu savais comme je suis heureux ainsi... Pourquoi, malgré les observations de M. de Grandpré, malgré mes prières, pourquoi voulais-tu rester dans cette chambre où se déploie un si lugubre appareil ?

MAURICE.

Parce qu'elle est là !

DELATOUR.

Oui, je comprends, tu ne voulais pas quitter madame de Grandpré.

MAURICE.

C'est cela.

DELATOUR.

Tu l'aimes donc bien?

MAURICE.

Comme on aime Dieu !

DELATOUR.

Pourtant, tu ne la connais que depuis trois jours à peine.

MAURICE.

Oh ! non pas !

DELATOUR.

Depuis longtemps ?

MAURICE.

Depuis que mes yeux voient, depuis que ma tête pense, depuis que mon cœur bat.

DELATOUR.

C'est impossible! Madame de Grandpré nous l'aurait dit... Tu veux me tromper, Maurice, tu mens.

MAURICE.

Je n'ai jamais menti! Et si j'osais, vous verriez que j'ai dit vrai.

DELATOUR.

Tu peux me prouver que tu as toujours connu madame de Grandpré?

MAURICE.

Oui, mais...

DELATOUR.

Pourquoi hésites-tu ?

MAURICE.

Oh! je peux me fier à vous, mais jurez-moi sur l'honneur, devant Dieu, que vous ne direz à personne ce que je vais vous apprendre.

DELATOUR.

Tu me demandes de taire ce que tu vas me révéler ; je te le jure, mon enfant, sur l'honneur et devant Dieu!

MAURICE.

Bien ! (*Il va regarder de tous côtés pour s'assurer que personne ne peut ni les voir ni les entendre.*)

DELATOUR, *à part.*

Quelle idée! Madeleine lui aurait-elle appris le secret de sa naissance... Alors cette tendresse s'expliquerait... Mais quelle imprudence !

MAURICE, *revenant à Delatour, tire de son sein le médaillon.*

La preuve que je devais vous donner la voilà ; mais vous vous tairez. (*Il ouvre le médaillon et le présente à Delatour.*)

DELATOUR.

Son portrait ! son portrait dans tes mains, sur ton cœur !... Oh ! plus de doute... On t'aura tout révélé, et tu sais que Clémence est ta mère.

MAURICE, *à ces mots, jette un premier cri de joie. Il croit avoir mal entendu; il court à Delatour, et ivre de bonheur, il s'écrie :*

Ma mè !... (*Il veut achever et ne le peut. Il porte la main à sa gorge comme pour indiquer le siége d'une douleur violente.*) *Ah !* (*Après ce dernier cri, il s'affaisse et tombe; Delatour le soutient dans ses bras.*)

DELATOUR, *le contemplant avec effroi.*

Oh ! cet effort l'a brisé ! (*Maurice, toujours soutenu par Delatour, rouvre les yeux ; il s'efforce de sourire, élève vers Delatour un regard de reconnaissance, et de ses deux mains il essuie des larmes.*) Pauvre enfant ! Mais tu ne savais donc rien ?

MAURICE.

Non, rien. (*Il baise avec délire le médaillon.*)

DELATOUR.

Ah ! malheureux ! qu'ai-je fait ?

MAURICE.

Quoi donc ?

DELATOUR.

Il faut cacher un tel secret !

MAURICE.

Non!

DELATOUR.

Tu le renfermeras dans ton cœur... il le faut ; car ta naissance, vois-tu, fut une honte pour ta mère, et tu ne veux pas la perdre, n'est ce pas ! (*Maurice se cache la tête dans ses mains, avec désespoir.*) Elle a un mari qui peut la tuer s'il apprend qu'il existe une trace de son déshonneur... (*Mouvement d'effroi de Maurice.*) Maintenant que tu sais tout, n'est-ce pas, cher enfant, que si ta mère était là devant toi, tu commanderais à ta tendresse, tu cacherais tes larmes... N'est-ce pas que tu lui déroberais la vue de ce médaillon ; car autrement, elle te reconnaîtrait, et se perdrait elle-même en t'embrassant. (*A mesure que Delatour a parlé , Maurice, les yeux tournés vers le petit escalier, a pris une attitude calme, un visage tranquille ; il a caché vivement le médaillon dans son sein et fermé son habit. C'est que depuis ce moment, Clémence a paru au seuil de la chambre voisine.*)

DELATOUR.

Que fais-tu ?

MAURICE, *lui montrant Clémence qui est restée pensive sur le palier.*

Je vous obéis... la voilà !

DELATOUR.

C'est elle ! pur et noble cœur !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CLEMENCE, DUBOIS.

DUBOIS, *aidant Clémence à descendre.*

Pardonnez-moi, madame, d'insister avec cette opiniâtreté ; mais vous l'avez entendu, monsieur de Grandpré désire que vous rentriez dans votre appatement, vous ne pouvez pas, vous ne devez pas rester dans cette chambre.

CLÉMENCE.

Pourtant, monsieur, ma place est là.

DUBOIS.

Songez donc que votre santé, déjà si faible, exige les plus grands ménagements. Monsieur Delatour, j'en suis sûr, joindra ses instances aux miennes.

DELATOUR.

Monsieur Dubois a raison, madame, et je vous supplie aussi

de ménager vos forces... vous devez vivre, madame (*regardant Maurice*) pour l'amour de ceux qui vous aiment.

CLÉMENCE, *à part.*

S'il savait que ma vie et mon honneur sont là ! (*Elle montre la chambre.*)

DUBOIS, *à Maurice qui est resté immobile.*

Mon ami, ne quittez plus madame de Grandpré; montrez-vous par votre dévouement et votre zèle digne de sa protection. Monsieur Delatour, je suis chargé de vous ramener avec moi pour signer le procès-verbal de la pose des scellés.

DELATOUR.

Je suis aux ordres de monsieur de Grandpré, mais... (*Il regarde Clémence et Maurice.*)

DUBOIS, *bas.*

Nous ne devons plus nous inquiéter pour madame de Grandpré, elle n'est plus seule... Maurice ne la quittera pas.

MAURICE.

Non.

DELATOUR, *à part.*

Pauvre enfant! pourra-t-il commander à son cœur.

DUBOIS.

Venez, monsieur Delatour, venez. (*Delatour prêts de sortir embrasse Maurice, puis il suit Dubois.*)

SCENE V.

CLÉMENCE, MAURICE. (*Clémence toute à sa préoccupation n'a pas vu Maurice. — Son regard qui a suivi Dubois, reste attaché sur la porte encore entr'ouverte. — Maurice, pendant ce temps, la regarde avec amour, s'approche d'elle, et certain de n'être pas vu, s'agenouille et baise les plis de sa robe. — Clémence ne s'est pas aperçue même de sa présence.*)

CLÉMENCE.

Il est là ce coffret, toujours là comme une incessante menace. Vingt fois ma main tremblante s'est avancée pour le saisir, toujours mes yeux ont rencontré le regard de mon mari, et l'on ne veut pas me laisser seule dans cette chambre. (*Pleurant.*) Cruelle sollicitude qui me déshonore et qui me tue! (*A ces mots, Maurice se relève et saisit la main de Clémence, comme pour lui demander la cause de son désespoir.*)

CLÉMENCE.

Maurice... Tu étais là, pauvre enfant! — Tu me demandes pourquoi je pleure... Va, je suis bien folle de pleurer... à quoi bon des larmes... c'est de la force... c'est du courage qu'il me faut pour attendre et pour subir mon châtiment. L'attendre sans rien tenter pour me sauver!... non! non! (*Elle va pour s'élancer dans la chambre, Maurice la retient.*) Vois-tu, Maurice, là, dans cette chambre funèbre, près du chevet de ma sœur morte, et placé presque sous la main du cadavre, il y a un coffret, et dans ce coffret, une lettre qui me flétrira si elle est connue... (*A elle-même.*) Dérober ce coffret, c'est un vol; briser le sceau qui le ferme à présent, c'est un crime. Oh! n'importe! à tout prix je prendrai ce coffre... je briserai ce cachet. — Oui, je ferai cela; car, si je désire la mort, je ne veux pas du déshonneur. Prie pour moi, mon enfant, et que Dieu me vienne en aide. (*Elle se dispose à rentrer dans la chambre, mais Maurice la retient, en lui montrant M. de Grandpré qui sort de la chambre.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DE GRANDPRÉ, DUBOIS, DELATOUR, *puis* ROSINE.

DE GRANDPRÉ, *à Dubois.*

Je vous répète, monsieur, que ce sinistre événement ne mettra pas obstacle à votre départ... Comment, ma chère amie! vous n'êtes pas encore retirée dans votre appartement...

CLÉMENCE.

Permettez que je demeure... celle qui est là ne peut être abandonnée ainsi... et qui veillera?

MAURICE *s'avançant vers Clémence et de Grandpré.*

Moi... si vous le permettez?

DE GRANDPRÉ.

Non... en attendant l'arrivée de la sœur de Sainte-Honorine, quelqu'un a été désigné pour veiller dans la chambre mortuaire.

ROSINE, *entrant sur ces derniers mots et apportant une lumière.*

Oui, monsieur, la femme de Baptiste... Mais c'est changé, mon mari exige absolument que ce soit moi.

DUBOIS.

Et vous avez consenti?

ROSINE, *bas.*

Tout de suite : depuis qu'il m'a parlé du jugement qui a eu lieu hier à Aix, il n'y a rien que je ne fasse pour lui être agréable.

DE GRANDPRÉ.

Clémence, vous le voyez, Rosine reste, donnez-moi donc votre bras... tenez, vous êtes toute frissonnante.

DUBOIS, *à Delatour.*

Je vais vous faire mes adieux.

DELATOUR, *bas.*

J'ai encore un service à vous demander.

CLÉMENCE, *à part.*

Oh! je reviendrai!

DE GRANDPRÉ, *s'apercevant que Maurice est resté au milieu de la chambre les yeux tournés vers l'escalier.*

Viens aussi, enfant, viens, ce n'est pas ici ta place. (*De Grandpré sort par la gauche, donnant le bras à Clémence; Maurice les suit, mais il regarde encore une fois du côté de la chambre mortuaire; Dubois est sorti le premier avec Delatour. Nuit close ; on voit une lueur dans la chambre voisine, et le théâtre n'est éclairé que par la bougie que Rosine a placée sur une console près de la fenêtre du fond.*)

SCÈNE VII.

ROSINE, *seule.*

Ce n'est pas ici sa place... ça n'est guère la mienne non plus; mais quand on a un mari jaloux et ahuri, qui se croit autorisé par jugement à faire un malheur... il faut bien lui obéir... (*Regardant la chambre à droite.*) C'est donc là dedans qu'il faut aller m'installer... je n'oserai jamais. (*Elle monte quelques degrés et regarde dans la chambre.*) Cette lumière près du lit, ces rideaux à moitié fermés et derrière lesquels on entrevoit!... Ça fait trop peur! Non, je n'irai pas!... jusqu'au lit de la marquise, du moins... Tiens, mais au fait, je peux bien rester là. Oui, assise et tournant le dos... je ne verrai rien et je penserai à autre chose. (*En parlant elle a monté jusque sur le palier et s'y est établie sur un siége.*) J'ai encore bien peur comme ça... Si je priais? Oui, pour la défunte d'abord, et puis... et puis pour moi.

SCÈNE VIII.

ROSINE *en prière*, MAURICE.

Rosine se met à genoux devant sa chaise et joignant ses mains, elle cache sa tête pour ne pas voir. Maurice dans le parc agite la fenêtre du fond; elle finit par céder; le vent qui pénètre par la croisée ouverte, éteint la lumière que Rosine avait posée sur la console près de la fenêtre; l'obscurité serait complète, si les bougies qui brûlent dans la chambre de la Marquise n'éclairaient pas la scène. Maurice regarde avec inquiétude en arrière, puis il escalade la fenêtre et entre dans le pavillon; il referme la fenêtre, ensuite pour s'assurer qu'il n'a pas été suivi, il va à la porte d'entrée à gauche et écoute. Certain maintenant que personne ne le surveille ni ne peut le surprendre, Il exprime par gestes la résolution qu'il a prise : il sauvera Clémence; c'est là qu'il faut aller, là où repose la morte, il ira; demande pardon à Dieu, prend de nouveau le médaillon qui est placé sur son cœur; il lui donne encore un baiser, et alors se sentant du courage, il se dirige vers les degrés et entre précipitamment dans la chambre dont il ferme la porte. Rosine pousse un cri. Au même instant, Clémence, qui vient d'ouvrir la porte à gauche et qui se disposait à entrer, reste immobile et frappée de terreur sur la porte.)

SCÈNE IX.

CLÉMENCE, ROSINE.

ROSINE, *tremblante, descendant les degrés.*

Qui va là? qui va là?

CLÉMENCE.

C'est moi, Rosine, c'est moi... chut!

ROSINE.

Vous, madame... vous venez donc de sortir de la chambre de votre sœur?

CLÉMENCE.

Non, j'arrive à l'instant.

ROSINE.

Par le parc?

CLÉMENCE.

Sans doute, il n'y a que ce chemin.

ROSINE.

Alors, ce n'est pas vous qui tout à l'heure?...

CLÉMENCE.

Que veux-tu dire?

ROSINE.

J'ai entendu du bruit, comme quelqu'un qui marchait, puis on a éteint ma lumière.

CLÉMENCE.

C'est le vent, quand j'ai ouvert cette porte.

ROSINE.

Puisque vous êtes là, madame, je vais aller rallumer ma bougie.

CLÉMENCE.

Oui, va... va!

ROSINE.

Le bruit venait de là, j'en suis sûre, et ça n'est pas naturel... N'ayez pas trop peur; je reviens tout de suite.

SCÈNE X.

CLÉMENCE, *seule.*

Elle part! je suis seule! hâtons-nous! (*Elle s'approche de l'escalier; puis s'arrête tout à coup.*) C'est étrange! il me semble qu'on a marché dans cette chambre... Mais, pourtant, il n'y avait ici que Rosine. (*Elle écoute.*) Allons, c'est du délire; il ne peut y avoir, il n'y a là personne; et le fantôme de la marquise se dressant sur le seuil de cette porte ne m'arrêterait pas. (*Dans l'obscurité, elle se dirige vers la porte fermée. Quand elle a gravi les degrés, la porte s'ouvre violemment, et un rayon de lumière vient frapper Clémence au visage. — Hors d'elle, elle recule en jetant un cri d'épouvante. La porte se referme aussitôt. — Au même instant, de Grandpré et de Latour paraissent à gauche, avec Rosine et Baptiste.*)

SCENE XI.

CLÉMENCE, DE GRANDPRÉ, DE LATOUR, ROSINE, BAPTISTE, *puis* MAURICE.

DE GRANDPRÉ.

Eh quoi! Clémence, vous êtes revenue ici, malgré ma prière? (*Clémence, toujours effrayée de ce qu'elle a vu, ne répond pas, et regarde la porte à droite.*)

ROSINE, *rapportant la lumière.*

Madame a deviné que je n'oserais pas rester seule... et comme elle voulait quelqu'un auprès de sa sœur...

DE GRANDPRÉ, *inquiet de l'immobilité de Clémence.*

Qu'avez-vous donc, madame?

ROSINE.

Oh! mon Dieu! est-ce que vous auriez entendu aussi?...

CLÉMENCE, *désignant la chambre à gauche.*

Oui, là!.. j'ai vu ouvrir et refermer cette porte.

ROSINE.

Je disais bien qu'il y avait un fantôme.

GRANDPRÉ.

Vision ou réalité, je saurai... (*Il gravit rapidement l'escalier et entre dans la chambre.*)

ROSINE, *tremblante.*

Ne tremblez pas comme ça, madame, nous sommes en force.

GRANDPRÉ, *reparaissant sur le seuil.*

Il y a en effet quelqu'un dans cette chambre, non pas un fantôme, mais un voleur.

TOUS.

Un voleur!

GRANDPRÉ.

Le voilà! (*Il étend le bras vers la chambre, saisit Maurice qu'on ne voyait pas et l'amène en scène.*)

TOUS.

Maurice!

ROSINE.

Lui! un voleur.

DELATOUR, *vivement.*

C'est impossible!.. (*A Grandpré.*) Songe à la noble et courageuse action de cet enfant, elle a d'avance démenti ton accusation.

GRANDPRÉ.

Et comment justifiera-t-il sa présence dans cette chambre? D'ailleurs, ne l'ai-je pas trouvé cachant sous sa veste ce coffret qui renferme les pierreries de la marquise, ce coffret dont il a brisé la serrure; voyez, messieurs, voyez...

CLÉMENCE, *à part.*

Et ma lettre! mon Dieu! et ma lettre!

DELATOUR, *attirant Maurice.*

Mais fais-leur donc entendre que tu n'es pas coupable. (*Maurice baisse les yeux et semble ne pas vouloir répondre.*) Pour te laisser accuser d'un tel crime, sais-tu bien, malheureux enfant! le sort que la justice réserve aux voleurs? On les jette en prison, le bourreau les flétrit, on les rive à la chaîne du bagne... (*Maurice semble insensible à ce que lui dit Delatour.*) Sais-tu que pour avoir vu son fils condamné à tant d'ignominie, plus d'une mère est morte de désespoir. (*Maurice regarde Delatour avec effroi.*) Eh bien! pense à la tienne et ose dire encore que tu cherchais à voler ces diamants. (*Maurice tourne les yeux vers Clémence.*)

DE GRANDPRÉ.

Eh bien! Maurice! (*Maurice après avoir hésité semble prendre une résolution, par un geste d'assentiment il s'avoue coupable. Delatour reste accablé.*)

CLÉMENCE.

S'il est vrai que ce malheureux enfant ait cédé à une mauvaise pensée, (*à Grandpré*) vous aurez pitié de son âge.

DE GRANDPRÉ.

Oui, Clémence, je lui épargnerai le châtiment qu'il mérite..., mais qu'il parte, je le chasse.

DELATOUR, *à part.*

Oh! c'est un horrible rêve. (*Maurice tombe aux genoux de Clémence, prend ses mains comme pour les couvrir de baisers, et lui glisse une lettre en lui indiquant de faire silence.*)

CLÉMENCE, *regardant avec surprise la lettre que Maurice vient de lui glisser dans la main.*

Oh! ma lettre! ma lettre! (*Maurice se place vivement entre Clémence et de Grandpré.*)

(*De Grandpré d'un geste impérieux montre la porte à Maurice; celui-ci baisse la tête et se dispose à sortir.—Clémence, qui laisse voir depuis un moment qu'elle est en proie à un violent combat, cède à un mouvement généreux.*)

CLÉMENCE, *avec force, retenant Maurice.*

Vous le chassez! lui!... non! tu ne seras pas chassé! Non, je ne laisserai pas peser l'infamie sur ta tête, je ne veux pas sauver mon honneur au prix du tien. (*A de Grandpré.*) Monsieur, je vous l'atteste, cet enfant n'avait pas le dessein de voler. — S'il a ouvert le coffret ce fut pour me rapporter une lettre qu'il savait y être renfermée.

DE GRANDPRÉ.

Une lettre... il n'y en a pas dans ce coffret. (*Maurice supplie Clémence de se taire.*)

CLÉMENCE.

Innocent, tu te dévouais, et moi, coupable, j'hésiterais.. non... non... la preuve de ce que j'ai dit, monsieur, la voilà. (*Elle donne la lettre à de Grandpré.*)

DE GRANDPRÉ, *jetant les yeux sur la suscription.*

Une lettre à mon adresse écrite par vous.

CLÉMENCE, *bas.*

Au nom du Seigneur, monsieur, ne la lisez que lorsque nous serons seuls.

DELATOUR, *à part.*

Que signifie? et que peut contenir cette lettre?

MAURICE.

J'ai peur!

DE GRANDPRÉ, *après avoir regardé Clémence.*

Messieurs... laissez-nous, je vous prie.

CLÉMENCE.

Enfant, tu es pur comme les anges du Seigneur... Sois béni, pour ce que tu voulais faire pour moi. (*Ils sortent tous par la gauche. De Grandpré, quand il est resté seul avec Clémence, hésite à briser le cachet de la lettre. — Elle lui dit : Ouvrez-la !*)

CLÉMENCE.

Lisez, monsieur, lisez ! (*Il s'assied, décachette la lettre, et pendant qu'il la déploie, Clémence s'agenouille. — De Grandpré va lire. Le rideau baisse.*)

ACTE VI.

Une terrasse au premier plan à droite et à gauche pavillon ouvrant sur la terrasse de laquelle on descend dans un parc accidenté.—Au quatrième plan un pont rustique jeté sur un torrent.

SCÈNE I.

DELATOUR, DUBOIS.

(*Dubois est en scène, Delatour arrive ensuite de la droite.*

DELATOUR.

Oh! vous êtes là, mon ami, vous m'attendiez?

DUBOIS.

Oui, tout à l'heure en revenant de l'église où se célébrait le service funèbre de la marquise, j'ai trouvé de retour au château, le messager que j'avais envoyé à votre prière auprès du commandant de la corvette.

DELATOUR.

La réponse?

DUBOIS.

Telle que vous la désiriez... Votre passage est retenu sur le navire jusqu'à Palma, sa première relâche.

DELATOUR.

Mais ce sont deux places qu'il me faut.

DUBOIS.

C'est entendu, deux places. Rappelez-vous qu'on met à la voile demain au point du jour. Ainsi donc il faut partir ce soir.

DELATOUR.

Je ne l'oublierai pas.

DUBOIS.

Nous nous retrouverons à bord.

DELATOUR.

Ne quittez pas le château, je vous prie, avant de m'avoir revu. J'aurai encore recours à votre obligeance.

DUBOIS.

Je suis trop heureux de vous être utile. Je serai tout à vos ordres.

SCÈNE II.

DELATOUR, MAURICE.

DELATOUR.

Faudra-t-il donc m'éloigner sans savoir ce qui s'est passé hier entre Clémence et de Grandpré... Ils sont restés enfermés, et c'est seulement pendant la cérémonie funèbre qu'il m'a été permis de les revoir, et je ne puis interroger personne. Cependant je dois partir, je l'ai promis... Ma présence ici est un outrage à l'amitié et une douleur pour Clémence... mais je ne partirai pas sans mon fils... Mon fils voudra-t-il me suivre, lui qui ne me connaît pas, et qui connaît sa mère à présent. (*Maurice, qui a paru au fond, témoigne par un mouvement de joie qu'il aperçoit la personne attendue. Il semble prêt à courir au-devant d'elle. Delatour se tourne vers lui et le retient.*)

DELATOUR.

Le voilà! où vas-tu, Maurice? Reste, mon ami, j'ai à te parler.

MAURICE.

Quelle contrariété! je voulais aller par là!

DELATOUR.

Je devine! ta mère est là-bas, et tu es impatient de retourner auprès d'elle.

MAURICE.

C'est cela.

DELATOUR.

Cependant, pour toi, pour elle-même, il faut que je te parle.

MAURICE, *rapidement.*

Je consens, mais parlez vite.

DELATOUR.

Tout à l'heure, M. Dubois m'annonçait que, selon mon désir, il a fait retenir deux places de passagers sur un navire qui part cette nuit. L'un de ces passagers, c'est moi, Maurice, je vais quitter ce pays.

MAURICE, *avec un geste de regret.*

Ah! quel dommage!

DELATOUR.

L'autre place est pour toi.

MAURICE, *s'éloignant de Delatour.*

Pour moi! oh! non! je ne veux pas partir. (*Montrant ce qui l'entoure, frappant du pied le sol en prenant une attitude résolue.*) *Voilà ma place, j'y reste!*

DELATOUR.

Ta place est ici, veux-tu dire... mais ta présence est pleine de périls pour ta mère.

MAURICE *avec animation*

Pour m'arracher d'ici, il faudra employer la violence. Parvenu à cette porte, on ne pourra me la faire franchir; je tomberai mort sur le seuil.

DELACOUR, *suivant ses gestes.*

Tu préfères la mort au malheur de te séparer d'elle?

MAURICE.

Oui, la mort

DELATOUR.

Cruel enfant! (*Bas.*) Mais si tu ne devais la quitter que pour retrouver ton père?

MAURICE, *frappé de surprise en hésitant.*

Mon père!

DELATOUR.

Oui, il existe, et il a bien souffert, va. Sur un sol étranger, loin de son enfant, le pauvre père n'avait qu'une pensée, qu'un espoir... rentrer en France, retrouver ce fils bien-aimé; le ciel l'a enfin pris en pitié, et par un miracle lui a fait retrouver cet enfant; mais comme toute joie doit être payée par une douleur, cet enfant est resté insensible et froid à la vue de son père, il a repoussé ses caresses, il refuse de le suivre. Mon Dieu, éclairez sa raison, touchez son âme; vous voulez que je vive puisque vous me l'avez rendu, et je ne peux plus vivre que pour toi, mon enfant!

MAURICE.

Vous! vous!

DELATOUR.

Oui, je suis ton père... ton père, entends-tu bien? moi pauvre proscrit, revenu après quatorze ans d'exil pour te connaître pour t'embrasser, pour t'emporter comme une conquête! (*Il presse Maurice dans ses bras et le couvre de baisers.*)

MAURICE.

Moi, votre fils! est-il vrai?

DELATOUR.

Mon Dieu! je l'appelle mon fils, il sent les battements de mon cœur... il voit mes larmes, et il ne me croit pas... Mon Dieu, il ne me croit pas! (*Il tombe sur un siége.*)

MAURICE, *se jetant au cou de son père.*

Si! oh! si, je vous crois.

DELATOUR, *attirant Maurice sur ses genoux.*

Oui, Maurice, mon enfant! oh! ne doute jamais de moi... ta confiance, c'est désormais mon bonheur, ma vie... tu m'aimeras, n'est-ce pas tu m'aimeras?

MAURICE, *avec un geste de tendresse.*

Oui! oui!

DELATOUR.

Et tu consens à ce départ?

MAURICE, *se lève, soupire tristement et regarde vers la droite.*

Mais elle?

DELATOUR.

Elle! t'en séparer, c'est affreux! mais écoute-moi. (*Avec douceur et persuasion.*) Le sacrifice n'est que pour toi. Madame de Grandpré ignore ce que tu es pour elle... et moi, je sais que tu m'appartiens! Après tant d'années, elle s'est résignée à la douleur de t'avoir perdu; moi, maintenant, je n'y survivrais pas, et puis, songes-y, Maurice, ici, quel serait ton sort, il te faudrait sans cesse renfermer en toi l'amour que tu lui as voué... Près de moi, au contraire, nulle contrainte imposée à ton cœur! Ici, tu n'es qu'un étranger qu'on peut abaisser jusqu'à la servitude. Chez moi, tu n'es plus orphelin; chez moi tu commandes en maître. Madame de Grandpré dépend d'un mari dont la volonté pèse et mesure la protection qu'elle accorde... il peut, c'est son droit, fermer la main pleine de bienfaits qu'elle veut tendre vers toi. Mes mains et mon cœur te seront sans cesse ouverts, et le trésor qu'ils ont amassé de fortune et d'amour, ce trésor-là t'appartient, mon fils, tu n'y puiseras jamais assez.

MAURICE, *avec émotion.*

Oh! je ne veux que votre tendresse.

DELATOUR.

Tu consens à partir?

MAURICE.

Oui, mais je veux la revoir encore une fois, l'embrasser.

DELATOUR.

Eh bien! oui, je te le promets, tu ne quitteras pas ta mère sans avoir reçu ses adieux.

MAURICE, *qui est remonté, montrant l'extérieur à gauche.*

La voici!

DELATOUR.

Clémence! Est-elle seule!

MAURICE.

Oui!

DELATOUR.

Éloigne-toi alors, je t'avertirai quand tu pourras venir lui donner ton dernier baiser.

MAURICE, *désignant la porte à gauche.*

J'entre là... j'attends... (*A part.*) *Et j'écoute!*

DELATOUR, *avec joie.*

Il me suivra!

SCÈNE III.

DELATOUR, CLÉMENCE.

CLÉMENCE.

Vous êtes resté, monsieur! (*Elle fait un mouvement pour sortir.*)

DELATOUR.

Vous pleurez et vous voulez que je parte, Clémence; c'est un ami qui s'adresse à vous; un ami, je puis bien au moins me donner ce titre... Clémence, au nom de mon malheur, j'exige ma part du vôtre.

CLÉMENCE.

Encore une fois, je ne puis rien vous dire... à moins que ce ne soit dans un dernier adieu.

DELATOUR.

Eh bien! ce dernier adieu, recevez-le, madame... je m'embarque cette nuit, et demain l'espace des mers va nous séparer pour toujours.

CLÉMENCE, *comme avec regret.*

Ah! (*Se reprenant et lui tendant la main.*) C'est bien, mon ami, c'est bien!

DELATOUR.

Vous me direz, n'est-ce pas, le motif de cette terreur que vous éprouviez hier... vous me direz le contenu de cette lettre soustraite pour vous par ce pauvre Maurice dans le coffre de la marquise.

CLÉMENCE.

Elle renfermait la confession de ma faute, l'aveu de la naissance de mon fils, enfin tout ce que je croyais connu de monsieur de Grandpré, et tout ce que la haine trop habile de ma sœur lui avait laissé ignorer.

DELATOUR.

Et c'est devant vous, pauvre Clémence, qu'il a lu cette lettre?

CLÉMENCE.

Oui, j'étais à genoux, résignée à mourir; car celui que j'avais outragé, c'était ce même juge, si jaloux de l'honneur conjugal, que la veille il avait fait prononcer l'acquittement d'un mari meurtrier de sa femme. Il lut à haute voix... A chaque mot qui tombait de sa bouche, ma tête se courbait davantage... mes forces s'épuisaient à la fin, j'étais anéantie. Monsieur de Grandpré cessa de lire... j'attendais mon châtiment... Après un long silence, j'osai lever les yeux sur lui... il me regardait sans colère et il pleurait. — La date de cette lettre, me dit monsieur de Grandpré, vous absout du reproche d'indignité; c'est la fatalité qu'il faut seule accuser et qui rompt nos liens; relevez-vous donc, mon amie, ma sœur. — Sa sœur! ah! quand il m'a donné ce nom, comme il me semblait noble et grand; comme je l'admirais, lui qui pouvait me punir, et qui trouvait dans son cœur cette sainte parole plus généreuse que le pardon! Vous comprenez que malgré la touchante indulgence de monsieur de Grandpré, il ne m'est plus possible, maintenant de vivre sous le même toit que lui; il en convient lui-même, et m'a promis de ne pas mettre obstacle au dessein que j'ai formé de me retirer dans un couvent.

DELATOUR.

Vous, Clémence! vous ensevelir dans un cloître!

CLÉMENCE.

Vous devez encourager mon projet de retraite; car rien ne peut me retenir dans ce monde, si ce n'est la pensée...

DELATOUR.

De qui donc, madame?

CLÉMENCE.

D'un pauvre enfant que j'avais promis de protéger.

DELATOUR.

Maurice!

CLÉMENCE.

Oui, Maurice. Je le voulais heureux! Fatiguée de porter stérilement en moi ce trésor d'amour maternel qui ne sait où se répandre. . je voulais, trompant ma tendresse, en accabler cet enfant, afin que mon fils qui, de là-haut, me regarde, pût savoir enfin combien je l'aurais aimé.

DELACOUR, *à part.*

Pauvre mère! ai-je donc bien le droit de lui dérober la moitié d'un secret qui lui appartient comme à moi?

CLÉMENCE.

Jugez, par ce que m'inspirait l'illusion, ce que la réalité m'eût fait faire.

DELACOUR.

Oui, si votre fils eût été conservé. (*La porte de gauche s'entr'ouvre, et laisse voir Maurice qui écoute avec anxiété.*)

CLÉMENCE.

Ah! taisez-vous! c'est un bonheur sur lequel je ne veux pas un instant arrêter ma pensée. Si mon enfant existait, s'il était là dans mes bras, oh! que me ferait l'opinion? que me ferait le monde entier? pour une de ses caresses, mais je braverais tout. Oui, je ne cacherais pas lâchement mon amour... Devant tous, je crierais: C'est lui! c'est mon fils!... Oh! taisez-vous, ne me dites pas que mon fils pourrait m'être rendu... Vous me donneriez le vertige, vous me rendriez folle. (*La porte se referme vivement.*)

DELATOUR, *qui a surpris le mouvement de Maurice.*

Il a compris que je ne pouvais pas le nommer.

CLÉMENCE, *cherchant à se remettre.*

Vous m'avez troublée à un point... Que vous disais-je donc?

DELACOUR.

Vous me parliez de ce jeune Maurice.

CLÉMENCE.

Oh! c'est vrai. Pauvre orphelin! je vais le laisser sans protecteur...

DELACOUR.

Peut-être!

CLÉMENCE.

Je n'ose prier M. de Grandpré de continuer mon adoption.

DELACOUR.

Oh! non, vous ne le devez pas.

CLÉMENCE.

A qui le confier?

DELACOUR.

A moi, Clémence, à moi, qui connais ses intentions généreuses... à moi qui dois souffrir de la même douleur... à moi qui peux seul sentir le besoin de la même illusion.

CLÉMENCE.

A vous, oui, à vous; mais consentira-t-il à vous suivre?

DELATOUR.

Demandez-le lui, madame; le voici.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MAURICE.

CLÉMENCE.

Cher enfant, des circonstances que je ne pouvais prévoir vont m'obliger de me séparer de toi... Monsieur Delatour veut bien se charger de toi, consens-tu à voir désormais en lui ton protecteur, ton père?

MAURICE, *à Clémence.*

Oui.

DELATOUR, *à part avec joie.*

Ah! ce mot! c'est elle qui l'a prononcé!

CLÉMENCE.

C'est aujourd'hui qu'il t'emmène... Nous ne nous reverrons plus... mais tu penseras à moi.

MAURICE, *s'agenouillant devant elle.*

Toujours!

CLÉMENCE.

Ainsi, nous allons nous dire sans doute un éternel adieu !

MAURICE, *toujours à genoux.*

Ah! les larmes m'étouffent! (En pleurant il baise avec transport la main de Clémence.)

CLÉMENCE.

Ta douleur me navre; tu me connais à peine, enfant... et tu m'aimes ainsi... Comment donc aurais-tu aimé ta mère?

DELATOUR, *cédant à son émotion.*

Comme il vous aime, madame! (*Clémence le regarde. Il reprend avec calme.*) Qui sait? il cherche peut-être aussi à se faire illusion.

CLÉMENCE.

Si je n'ai rien fait de ce que j'avais espéré pour toi, je veux au moins, en te quittant, te laisser un souvenir que tu garderas, je l'espère.

MAURICE.

Un souvenir de vous? pour moi?

CLÉMENCE.

Cette bague, elle est de peu de valeur. — Mais c'est un don de ma mère qui ne m'a jamais quittée. — Mon écrin a des joyaux plus riches; moi, je n'ai rien de plus précieux.

MAURICE *prend l'anneau, le baise et le passe à son doigt.*

Je le conserverai toujours.

DELATOUR.

Ah! Clémence! avec ma fortune tout entière, je ne pourrais pas le faire plus heureux!

CLÉMENCE.

Maintenant, Maurice, tu vas me trouver bien exigeante.

MAURICE.

Vous!

CLÉMENCE.

En échange de cet anneau je voudrais à mon tour un souvenir de toi.

MAURICE.

Mais que puis-je vous donner?

DE LATOUR.

Pauvre enfant, il ne possède rien.

CLÉMENCE.

Si... je me rappelle... un petit scapulaire que je lui ai vu presser sur ses lèvres avec ferveur. (*Mouvement de Maurice.*)

DELATOUR.

Son scapulaire !

CLÉMENCE.

Tu sais, à Toulon, le jour où tu accomplis cet acte de courage, tu le portais à ton cou.

MAURICE.

Oui, je me souviens.

CLÉMENCE.

Tu l'as encore, n'est-ce pas?

MAURICE, *entr'ouvrant son habit.*

Toujours! il est là!

DELATOUR, *à part.*

Le portrait !

CLÉMENCE, *tendant la main*

Eh bien, ne veux-tu pas me le donner?

MAURICE, *hésite.*

A vous?

DELATOUR, *à part.*

Dieu ! elle va savoir.

CLÉMENCE.

Oui, à moi ! (*Elle fait un mouvement vers Maurice.*)

MAURICE, *reculant et fermant son habit.*

Non ! jamais ! jamais !

CLÉMENCE.

Que peut-il donc renfermer pour qu'il me le refuse avec tant d'énergie?

DELATOUR.

Le portrait de sa mère.

CLÉMENCE.

Oh! alors, pardon, enfant... pardon, j'étais trop ambitieuse, garde ce trésor si cher à ta douce piété... je ne veux pas le sacrifice d'un bonheur que j'envie. (*A part.*) Oui, je l'envie, il possède le portrait de sa mère, et moi ce n'est qu'en rêve que je vois l'image de mon fils.

SCÈNE V.

LES MÊMES, DUBOIS, DAMIENS, MADELEINE.

MADELEINE, *en dehors.*

Je veux les voir! je veux tout dire.

TOUS.

C'est Madeleine! (*Maurice va pour s'élancer vers la porte de gauche.*)

DELATOUR, *le retenant.*

Reste, enfant! reste là! (*Il se place devant Maurice.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE, *paraissant à la porte à gauche.*

Ah! on va me croire, ici.

DAMIENS, *cherchant à la retenir.*

Calmez-vous, pauvre femme !

MADELEINE.

Je viens de la prison, Jacques n'y était pas; mais il est en fuite, il est poursuivi et pour un meurtre, m'a-t-on dit là-bas.

DUBOIS.

Oui, pour un meurtre.

MADELEINE.

Eh bien, non! on a menti! Jacques est innocent.

TOUS.

Innocent! (*De Grandpré sur le seuil de la porte à droite et sans être vu.*)

MADELEINE.

C'est la marquise qui l'a commandé ce meurtre.

DUBOIS, *à Damiens.*

Je disais bien que sa raison était perdue.

MADELEINE.

Oui, la marquise avait ordonné le crime; mais Jacques n'a pas voulu tuer l'enfant.

CLÉMENCE.

L'enfant?

DELATOUR, *à Maurice qui voudrait s'avancer.*

Ne te montre pas, malheureux!

DAMIENS, *voulant l'emmener.*

Madeleine!

MADELEINE, *le repoussant.*

Je vous dis, moi, que l'enfant qu'on nous avait confié pour le garder d'abord, et pour le tuer ensuite, je vous dis qu'il est vivant.

CLÉMENCE.

Vivant!

MADELEINE.

Oui, madame, oui, vivant! J'avais juré de me taire, mais on accuse Jacques... mais on veut le juger... on le condamnerait peut-être... je ne connais plus de secret quand il faut sauver mon mari... Je vous l'atteste, l'enfant existe. (*Apercevant Delatour.*) Ah! voilà un témoin qui ne me démentira pas. Vous savez bien que je dis vrai, vous, vous, son père.

DELATOUR.

Oh! malheureuse! malheureuse, taisez-vous. (*Dans le mouvement qu'il fait vers Madeleine il démasque Maurice.*)

MADELEINE, *apercevant Maurice et l'attirant au milieu du salon.*

Et, tenez, cet enfant, le voilà.

CLÉMENCE, *poussant un cri.*

Ah! lui, mon fils! (*Elle court à Maurice. — A Delatour.*) C'est mon fils! et vous me laissiez le pleurer, et vous vouliez me le voler! Moi vivante, on ne me le reprendra pas. (*Elle veut entraîner son fils par la droite, mais elle trouve, debout devant elle, Grandpré qui la regarde. Jetant un cri d'effroi, Clémence entraîne son fils par la gauche à la vue de Grandpré. — Tout le monde reste anéanti. — M. de Grandpré a descendu lentement la scène. Sur un signe de lui, Damiens et Paul Dubois se retirent en emmenant Madeleine.*)

MADELEINE, *s'en allant.*

Son mari! Oh! je l'ai perdue! mais je devais sauver Jacques. (*Elle sort avec Damiens et Dubois par la droite.*)

SCÈNE VII.

DE GRANDPRÉ, DELATOUR.

DELATOUR, *après un temps.*

Je suis à vos ordres, monsieur.

DE GRANDPRÉ.

Vous m'avez compris? — Ainsi, c'est par le meurtre de l'un de nous deux, c'est par une lutte fratricide que devait finir une amitié telle que la nôtre! la fatalité nous choisit pour victimes! mais nous aurons le courage de notre malheur!

DELATOUR.

Oui, nous ferons l'un et l'autre notre devoir... mais, par grâce, un moment encore, laisse-moi lire dans tes yeux... Oh! je puis supporter ton regard, car je n'ai pas trahi l'amitié, et si je t'ai fait malheureux, du moins je ne fus pas coupable envers toi... Henri, si je dois mourir et si le ciel est juste, je succomberai, laisse-moi emporter cette pensée, que tu n'as jamais douté de moi, et que dans ton cœur, tu m'aimes et tu m'estimes toujours.

DE GRANDPRÉ, *avec douleur.*

Oui, toujours... toujours!

DELATOUR.

Henri, avant qu'ils s'arment l'un contre l'autre, deux adversaires tels que nous peuvent se donner la main. (*Il tend la main à de Grandpré.*)

DE GRANDPRÉ, *lui prenant la main.*

Oui.

DELATOUR.

Oh! maintenant, je puis mourir!

DE GRANDPRÉ, *à Delatour.*

Viens!!!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CLÉMENCE.

Ensemble, ici... et vous sortez tous deux?

DE GRANDPRÉ.

Clémence, rentrez chez vous, je vous en prie, je vous l'ordonne.

CLÉMENCE.

Non! je ne vous quitte pas, je veux savoir...

DELATOUR.

Madame, un devoir impérieux nous appelle.

CLÉMENCE.

Un devoir! oh! vous allez vous battre.

DE GRANDPRÉ.

Ne nous interrogez pas, Clémence; quoi qu'il arrive, il restera pour vous un protecteur, pour votre fils un père!

CLÉMENCE.

Ah! je vous avais donc devinés.

DELATOUR.

Nous ne pouvons plus impunément vivre l'un et l'autre, il faut que l'opinion soit satisfaite, et elle demande du sang.

CLÉMENCE, *à Delatour.*

C'est vous qui dites cela! c'est vous qui provoquez votre ami!... Ah! je ne me trompe pas, si vous insistez tant pour le combat, c'est que vous êtes sûr de mourir... Oh! je vous ai compris, n'est-ce pas? et vous, Henri, vous ne vous battrez pas, vous ne pouvez pas vous battre! Mon Dieu! mon Dieu! vous deviez avoir pitié de nous; nous n'avions pas mérité notre malheur... Non, je ne suis pas une infâme adultère, moi; il ne vous a pas lâchement trompé, lui... Où donc est le coupable? qui donc frapper et punir ici?.. N'êtes-vous pas les plus généreux des hommes? Et l'un de vous deviendrait un assassin!... Non, vous ne vous battrez pas!... S'il faut du sang à l'opinion, j'offre le mien. Tuez-moi, messieurs, tuez-moi!...

GRANDPRÉ.

Relevez-vous, Clémence, voici quelqu'un.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Pardon, je vous apporte une lettre et une nouvelle. La nouvelle, la voilà : la maréchaussée qui poursuivait Jacques a tiré sur lui... il est tombé... Son jugement est bâclé!

DELATOUR.

Jacques est mort!

GRANDPRÉ.

Avec notre secret.

BAPTISTE.

Quant à la lettre, elle est pour vous, monsieur de Grandpré, de la part du petit muet.

CLÉMENCE.

De Maurice?

BAPTISTE.

Je l'ai rencontré dans la grande allée du parc.

GRANDPRÉ, *prenant la lettre.*

Il m'écrit?

BAPTISTE.

Dame! puisqu'il ne peut pas parler.

GRANDPRÉ.

C'est bien, Baptiste, laissez-nous. (*Il sort par le fond.*)

SCENE X.

DELATOUR, GRANDPRÉ, CLÉMENCE.

CLÉMENCE.

Lisez vite, monsieur, j'ai peur!

GRANDPRÉ.

Il s'agit de votre fils; lisez vous-même, madame.

CLÉMENCE, *lisant.*

« Je vous ai causé bien des chagrins, monsieur; pardonnez-» le-moi. J'ai été pour ceux qui m'ont donné le jour un motif » continuel de tourments et de larmes; j'ai compris que le seul » obstacle au bonheur de tous, c'était moi, qui n'avais pas le » droit de naître, mais qui aurai le courage de mourir. » Oh! le malheureux!

DELATOUR.

Lui! mourir!... Il n'y a pas cela, Clémence! il n'y a pas cela!

DE GRANDPRÉ.

Mais cette lettre n'est pas finie... le reste nous dira peut-être où il faut courir... pour s'opposer à son dessein. (*En ce momen on voit Maurice sur le pont; il s'agenouille comme pour adresser sa dernière prière à Dieu.*)

DELATOUR.

Hâte-toi!

DE GRANDPRÉ, *continuant la lettre.*

« Qu'on me pardonne ma vie, je meurs heureux! j'ai connu » ma mère.» (*Maurice, qui a achevé sa prière, se relève, envoie de loin des baisers à Clémence, qui se tourne vers le fond à l'instant où Maurice se précipite dans le torrent.*)

CLÉMENCE, *poussant un cri.*

Ah! là! là!

DELATOUR.

Ah! mon fils! (*Il s'élance vers le fond et disparaît.*)

DE GRANDPRÉ, *relevant Clémence.*

Clémence! Clémence! revenez à vous! (*Il lui prodigue des soins; pendant ce temps on voit Baptiste, des paysans et des domestiques sur le pont; ils regardent dans le torrent et semblent désigner Maurice à Delatour, qui est hors de la vue des spectateurs. Enfin, Delatour se montre; il rentre par la droite et tient Maurice dans ses bras; les spectateurs qui sont restés sur le pont agitent leurs chapeaux. Damiens a suivi Delatour.*)

DE GRANDPRÉ.

Tiens, Clémence, regarde! regarde!

CLÉMENCE, *revenant peu à peu à elle.*

Maurice!... ah! vous l'avez sauvé!

DELATOUR.

Oui, Dieu m'a conduit vers lui au moment du danger. (*Clémence presse son fils dans ses bras.*)

DE GRANDPRÉ.

Et pour le rendre à sa mère!

DELATOUR, *à part.*

Il les réunit... et moi, un moment, j'ai voulu les séparer! Oh! non! je partirai, je partirai seul.

DAMIENS, *bas à Delatour.*

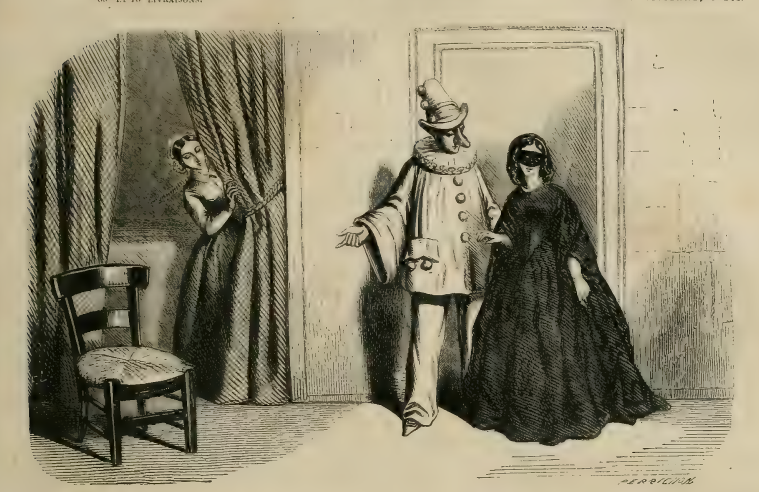
Seul! monsieur?

DELATOUR, *à Damiens.*

Voyez! il aime tant sa mère! et elle est si heureuse!

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46.



UN MERLAN EN BONNE FORTUNE

VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. VARIN, LABIE ET GÉRARD

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 29 JANVIER 1853.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

JULES DE FONTAINE-AU-ROI.	MM. BRASSEUR.
POUZADOUX, provincial.	AMANT.
UN GARDE DU COMMERCE.	KALEKAIRE.
HORTENSE, femme de Pouzadoux.	Mmes DUPUIS.
PAULINE, ouvrière.	ALINE DUVAL.
Amis masqués.	

La scène se passe chez Jules.

Une mansarde. — Au fond à gauche, un lit entouré de grands rideaux. — A droite, une fenêtre; au dehors sur le bord du toit, une caisse de fleurs. — Au milieu, une porte d'entrée à droite. — A gauche, portes latérales. — Chaises, commodes, bougeoir; une toilette à gauche.

SCÈNE Ire.

POUZADOUX, PAULINE.

(Au lever du rideau la porte du fond s'ouvre, Pauline, tenant un rat allumé, éclaire Pouzadoux qui porte un paletot blanc sur son bras.

POUZADOUX, *à la porte, déguisé en espagnol.*

Entrez, mademoiselle.

PAULINE.

Non, monsieur, je vous ai conduit jusqu'à la porte, je ne vais pas plus loin!

POUZADOUX, *entrant*

Mais je vous en prie! votre intervention est nécessaire!

PAULINE.

Alors c'est pour vous obliger.

POUZADOUX.

Nous sommes chez monsieur de Fontaine-au-Roi.

PAULINE.

Vous y êtes!... c'est ici que Jules respire (*Indiquant le lit.*) faites-lui votre réclamation pendant que je vais allumer le gaz! (*Elle allume la bougie.*

POUZADOUX, *s'approchant du lit.*

Monsieur, soyez assez bon pour me pardonner l'inconvenance d'une visite aussi matinale.

PAULINE, *à part.*

En fait-il des phrases! (*Haut.*) Allez droit à la chose et parlez plus haut, il dort sans doute!

POUZADOUX, *plus haut.*

Monsieur, nous étions tous deux cette nuit au bal de l'Opéra! le bureau du vestiaire nous avait décerné, à vous le cachet soixante-six, à moi le quatre-vingt-dix-neuf! la coïncidence de ces chiffres bout ci, bout là, a produit l'erreur qui peut seule excuser ma présence intempestive.

PAULINE, *à part.*

Il me fait grincer les nerfs! (*Haut près du lit.*) Monsieur Jules, vous avez le paletot de monsieur, il vous rapporte le vôtre, rendez-lui le sien et que ça finisse.

POUZADOUX.

Mille grâces pour votre extrême obligeance!

PAULINE.

Monsieur Jules? monsieur Jules? ne serait-il pas rentré! (*Elle tire les rideaux du lit.*) Absent! où peut-il être? mais répondez donc, monsieur!

POUZADOUX.

Mais, mademoiselle, vous oubliez que je n'ai pas l'honneur de connaître monsieur de Fontaine-au-Roi.

PAULINE.

C'est juste! et vous n'y perdez pas grand' chose...

POUZADOUX.

Comment! n'est-il pas d'une race noble?

PAULINE.

Il est de la race d'Adam et Eve, mais il ne connaît pas le reste de sa famille... de Fontaine-au-Roi est le nom de la première rue où il a perché en arrivant à Paris?

POUZADOUX.

C'est original!

PAULINE.

Quant à son éducation, il a fait toutes ses classes dans l'étude d'un de nos merlans les plus distingués...

POUZADOUX.

Comment, un merlan!

PAULINE.

Oui! un merlan, un perruquier, quoi!

POUZADOUX.

Ah! bien!

PAULINE.

Mais, à l'instar de son compatriote Jasmin, il a trempé son peigne dans une écritoire, et s'intitule gens de lettres

POUZADOUX.

Ah! c'est un écrivain?

PAULINE.

Un écrivain très peu public, car ses écritures lui rapportent tout au plus de quoi ne pas payer son terme! du reste un physique pas trop déchiré! un habit noir comme son physique! des gants paille aux mains et du cuir verni aux pattes... on le reçoit dans la haute, il entre à l'Opéra, aux concerts, aux bals publics, il joue la comédie en société! et quoique ses finances ne montent pas toujours à cinq centimes, il n'en mène pas moins une existence de grand Mogol!

POUZADOUX.

J'aime à croire que malgré ça, il est galant homme?

PAULINE.

Galant! oh! oui! c'est là son infirmité! (*A part.*) Je parie qu'il est à la maison d'or!... (*Haut.*) C'est un gueux, monsieur!... (*A part.*) avec Frisette! (*Haut.*) un galopin, monsieur!... (*A part.*) Polkette ou Turlurette!... (*Haut.*) un misérable qui mériterait les travaux les plus forcés!

POUZADOUX.

Ah! mon Dieu! vous me donnez la venetto!

PAULINE.

Pourquoi ça?

POUZADOUX.

Mon paletot renferme des valeurs, des billets de banque!

PAULINE.

Je ne crois pas que vous en ayez trouvé dans le sien!

POUZADOUX.

Raison de plus pour me faire craindre...

PAULINE.

Halte-là! Jules est un scélérat, mais c'est un honnête homme, aussi vrai que je suis honnête fille?

POUZADOUX, *à part.*

Hum!...

PAULINE.

Au surplus il rentrera tôt ou tard! voici une chaise, attendez-le.

POUZADOUX.

Impossible!... tel que vous me voyez je suis sur des charbons, car je ne cours pas seulement après mon paletot!

PAULINE.

Auriez-vous perdu un quadrupède... Espagnol?

POUZADOUX.

Mieux que ça... ma femme!

PAULINE.

Votre épouse est égarée?

POULADOUX.

Disparue, en plein bal de l'Opéra au sein d'une volée de pierrots!

PAULINE.

Elle est jeune?

POUZADOUZ.

Et superbe!

PAULINE, *à part.*

Toisé! (*Haut.*) Je gagerais que monsieur n'est pas de Paris

POUZADOUY.

Je n'ai pas cet avantage! je me nomme Pouzadoux et j'habite le département de la Gironde?

PAULINE.

Ah! vous êtes Girondin!

POUZADOUX.

A peine en puissance de mari, Hortense...

PAULINE.

Hortense?

POUZADOUX

Ma jeune épouse manifeste le désir de voir la grande cité... si bien qu'hier au soir, quinzième jour de notre lune de miel, nous débarquions dans la capitale... En nous promenant sur les boulevarts, Hortense tombe en admiration devant un guerrier à cheval qui stationnait au coin d'une rue!

PAULINE.

J'y suis!... rue Lepelletier! c'était jour de bal!

POUZADOUX.

Louer un domino, m'affubler de cet Almaviva, m'entraîner au bal de l'Opéra fut l'effet de ce nouveau caprice... Vous en connaissez le résultat.

PAULINE.

Oui! l'enlèvement!

POUZADOUX.

En vain je la cherchai dans ce tohu-bohu carnavalesque!... j'accostais tout les dominos et je leur disais :

AIR : *Vaudeville de l'Actrice.*

Hortense! n'es-tu pas Hortense!
Et tous me répondaient du flanc!
Du flanc! j'ignore en conscience
Ce que par ce mot l'on entend!

VALENTINE.

Monsieur c'est du style pour rire,
Et pourtant c'est du bon français.

POUZADOUX.

Enfin, ce mot que veut-il dire?

PAULINE.

Dam! ça veut dire des navets!
Du flanc veut dire des navets!

POUZADOUX.

Bien! je comprends... (*A part.*) Je dis ça par complaisance.

PAULINE.

Poursuivez!

POUZADOUX.

Je descendis au vestiaire pour rentrer du moins dans mon paletot... et c'est alors que je m'aperçus...

PAULINE.

Qu'on vous l'avait permuté!

POUZADOUX.

Heureusement une carte de visite, puisée dans la poche de celui-ci me conduisit rue Saint-Anne, 15, à la demeure de monsieur Fontaine-au-Roi, détenteur putatif de mon vêtement... et j'allais carillonner à la porte...

PAULINE.

Quand je suis arrivée! Justement j'avais la clé de sa chambre! une clé qu'il m'avait donnée pour m'inspirer de la confiance, il croyait bien que je ne m'en servirais jamais!

POUZADOUX.

Agréez de nouveau l'expression de ma gratitude!

PAULINE.

Le fait est que sans moi vous auriez trouvé visage de bois.

POUZADOUX.

Je préfère le vôtre!... Seriez-vous assez bonne pour vous charger de ce twine?

PAULINE.

Volontiers !... et vôtre paletot ?(*Elle met le paletot dans un placard.)*

POUZADOUX.

Je repasserai plus tard ! vous comprenez ! ma femme avant tout... Je retourne au bal !... s'il le faut, j'irai faire ma déclaration !

PAULINE.

Ça vous coûtera peut-être un peu cher !... pour un chien c'est vingt-cinq francs... mais pour une femme égarée, je ne sais pas le tarif !

POUZADOUX.

C'est embarrassant !... d'autant plus que je ne sais pas la musique.

Air :

Orphée en sa douleur amère,
Dans le temps passé, nous dit-on,
Pour rattraper sa ménagère,
Descendit un jour chez Pluton.
Poussé par un tendre délire,
Il la ramena des enfers,
Mais c'est en jouant de la lyre,
Moi, je n' jou' que sur les ch'mins de fer !

PAULINE.

Bonne chance, jeune Andaloux !

POUZADOUX.

Je vous présente mes salutations respectueuses !...

SCÈNE II.

PAULINE.

En voilà un qui est fadasse avec ses salameck !... mais Jules n'arrive pas !... le sardanapale ! il profite que nous sommes brouillés !... brouillés à mort !... et pourquoi ?... Je n'ose pas l'avouer, tant c'est médiocre !... monsieur a sur sa fenêtre un jardin d'agrément. (*Elle indique la fenêtre*). L'idée lui pousse d'en faire un potager en y semant des capucines !... moi qui n'aime cet arbuste que dans la salade, je témoigne ma préférence pour les gobéas !... il s'entête aux capucines, je m'acharne aux gobéas ; on se pique, on s'asticote, on s'envenime... et je finis par le planter là en lui souhaitant un bonsoir éternel ! Ah ! bien oui, une fois dans mon réduit, je l'attends et il ne vient pas !... j'essaie de dormir ! et moi qui ne suis pas somnambule, je me surprend tout-à-coup à me promener dans la rue !... Je ne sais pas où j'allais... mais je sais que pour la première fois, me voilà chez lui à une heure illicite !.... Je vous donne ma parole que c'est la première fois !... et lui il est au bal, où il moissonne sans doute des consolations !... c'est bien fait !... un homme qui allait m'épouser en légitime !... c'était demain qu'on allait proclamer la chose !... son ami Fouillasse, un gascon très gai, devait venir déjeûner ici avec une bande joyeuse !... Il devait apporter les huîtres, les côtelettes, et une salade de langouste !... Dieu ! aurions-nous ri !... aurions-nous battifolé !... et je m'avise de le taquiner à propos de capucines !... ah ! Je fait honte à mon sexe !...

Air du *Petit Courrier.*

En vérité, si j' mécoutais,
Contre l' mur je piqu'rais un' tête !
Pour un végétal aussi bête,
Avec lui rompre à tout jamais !
La capucine ! il faut être brute !
Je conçois que par-ci, par-là,
Pour une fleur on se dispute,
Mais on peut la choisir mieux qu' ça !

(*On entend du bruit au dehors.*) On monte !... ça doit être lui !... je vas le sabouler !

JULES, *en dehors.*

Courage, madame, nous arrivons !

PAULINE.

Madame !... il a dit madame !... ah ! c'est curieux. (*Elle passe derrière les rideaux du lit.*)

SCÈNE III.

PAULINE, *cachée*, JULES, HORTENSE.

La clé tourne dans la serrure, Jules et Hortense entrent en scène. Jules est costumé en pierrot, sa figure est cachée par un faux nez, il porte son paletot sur son dos, les manches nouées autour du cou. Hortense est en domino, et porte un loup sur le visage.)

HORTENSE.

Ouf !

JULES.

Je vous avais prévenu ! je loge au quatrième étage, c'est là que finit l'escalier !

HORTENSE.

Le cœur me bat d'une force ! (*Elle tombe sur une chaise*).

JULES.

Serais-je pour quelque chose dans cette palpitation, ô Hortense !

PAULINE, *à part.*

Hortense !

HORTENSE.

Monsieur, je me suis fiée à vous, n'en abusez pas ! Des circonstances fortuites nous ont réunis à l'Opéra...

PAULINE, *à part.*

A l'Opéra !

HORTENSE.

Ma position était anormale !... j'étais seule et je mourais de faim !

JULES.

Moi, je mourais de faim et j'étais seul.

HORTENSE.

Vous prononçâtes le mot de souper !...

JULES.

Les huîtres, les côtelettes, mon amitié et une salade de langouste.

PAULINE, *à part.*

Le déjeûner que nous devions faire demain !

HORTENSE.

Je n'acceptai qu'un biscuit, et encore à la condition, *sine qua non* !... je vous demande pardon, si je vous parle latin...

JULES.

Oh ! en carnaval...

HORTENSE.

A la condition que je garderais mon masque !

JULES.

Et moi, cet obélisque en carton qui me donne un faux air égyptien !

HORTENSE.

Je tiens expressément à ce que nous ne puissions nous reconnaître si nous venions à nous rencontrer dans Paris !

JULES.

Vous n'êtes guère curieuse pour une fille d'Ève.

HORTENSE, *se levant.*

Monsieur, un mot suffira !... Je suis mariée depuis 15 jours.

JULES.

Vous avez un mari ? ô douleur !

HORTENSE.

Je l'ai perdu !

JULES.

Vous êtes veuve ?

HORTENSE.

Je l'ai perdu dans le bal ! et je ne me souviens plus dans quel hôtel nous sommes descendus.

PAULINE, *à part.*

C'est la femme du paletot !...

HORTENSE.

Voilà pourquoi j'ai consenti à recevoir chez vous un asile provisoire, asile que j'aurais refusé sans la promesse formelle que vous m'avez faite.

JULES.

Qu'est-ce que j'ai donc promis ?

HORTENSE.

Que vous iriez chercher un autre gîte !

JULES.

Personne ne voudra m'ouvrir !

HORTENSE.

Vous m'avez parlé d'un ami intime !

JULES.

C'est vrai ! je n'y pensais plus !

Air : *Au clair de la lune.*

Je ne puis le taire,
Oui, j'ai par ma foi,
Un ami sincère,
Cet ami, c'est moi !

C'est le seul qui m'aime
Et j'avais compté,
M'offrir à moi-même
L'hospitalité !

HORTENSE.

Non, non ! monsieur ! partez, c'est indispensable.

JULES.

Allons ! je serai magnanime, je trouverai peut-être un arlequin dont la chandelle ne sera pas morte !

HORTENSE.

Suis-je bien seule ici ?

JULES.

Seule comme un escargot dans sa coquille, voyez par ici !... (*Il ouvre le cabinet à gauche*). Local borgne et sans issue !...

HORTENSE.

Et par là (*Elle ouvre le cabinet à droite.*)

JULES.

Mon cabinet de travail ?

HORTENSE.

Vous travaillez donc ?

JULES.

Quelquefois, quand je n'ai rien à faire !

HORTENSE.

Vous n'avez plus qu'à me donner la clé de votre appartement !

JULES, *la lui donnant.*

La voici !... vous avez déjà celle de mon cœur !... il ne me reste que la clé des champs !

PAULINE, *à part.*

Ou celle de Clichy !

JULES.

Vous permettez du moins que je mette mes gens à votre disposition ?

HORTENSE.

Vous avez des gens ?

JULES.

Ma femme de ménage, mon domestique et mon portier !

PAULINE, *à part.*

Faiseur d'embarras !

HORTENSE.

Soit ! et maintenant, monsieur. (*Elle indique la porte.*)

JULES.

J'ai bien envie de rester !

HORTENSE,

A votre aise ! mais je ne rentrerai dans cette chambre que quand vous en serez sorti ... (*Elle entre dans le cabinet à droite.*)

SCÈNE IV.

JULES, PAULINE.

JULES.

Disparue ! alors, changement à vue !

PAULINE, *à part.*

Eh bien ! il ne s'en va pas !

JULES.

Métamorphose du pierrot ! (*En parlant, il relève le bas de son pantalon, ôte son faux nez, sa veste de pierrot, et fait tomber des jupes qui étaient retenues autour de son corps, il se trouve ainsi changé en paysanne.*) Le pierrot qui a une lettre de change protestée, doit varier son plumage ! hier soir en entrant chez mon voisin le costumier, je vois grouiller à sa porte une bande d'oiseaux de proie ! des pourvoyeurs de la maison de Clichy !... Je me dis : Bien !... je suis sans doute le pigeon qu'ils veulent pincer !... mais un instant, mes petits émouchets, vous ne me tenez pas encore !... et je me suis ménagé la transformation ci-incluse !

PAULINE, *à part.*

Tiens ! qu'est-ce qu'il manigance ?

JULES.

Et mon bonnet ! ah !... (*Il tire un bonnet de sa poche et se coiffe.*) A présent l'inconnue peut reparaître ! Pierrot n'existe plus !... je suis la jeune Babet !... « Allons, Babet, un peu de complaisance... » Je ressemble à la bonne du second ?... Pliez et serrez le paletot de votre bourgeois ! (*Il met le paletot dans le placard ainsi que son faux nez et sa veste de pierrot.*)

PAULINE, *à part.*

Ah ! tu veux jouer la comédie, toi !... bien ! j'y aurai mon rôle !

JULES.

Faisons le lit de Monsieur, ça donnera de la vérité au personnage !... (*Il tire le lit, ouvre les rideaux et tapote les matelas.*)

PAULINE.

A nous deux ! (*Elle entre dans le cabinet à gauche.*)

JULES, *chantant.*

Au sein d' mes champêtres locaux,
Je n' causais qu'avec des chevaux,
Des chiens, des bœufs, des animaux.
Tra, la, la, la !
A coups de pied, à coups de poing,
Tra, deri, dera,
La chose est faite !

(*Parlé*). Elle ne montre pas son petit bec ! déployons tous mes moyens.

Au sein d' mes champêtres locaux,
Je n' causais qu'avec des chevaux,
Des chiens, des bœufs, des animaux !

(*Parlé.*) La porte s'ouvre !

SCÈNE V.

JULES, *en femme de ménage*, HORTENSE.

HORTENSE.

Qu'est-ce qui m'écorche les oreilles comme ça ?

JULES.

Pardon, madame !... c'est moi ! (*à part*). Encore son masque !... serait-elle grêlée ?...

HORTENSE.

Qui êtes-vous ?

JULES.

Babet ! votre servante, pour vous servir !

HORTENSE.

Babet !...

JULES.

Vous savez la femme de ménage.

HORTENSE.

Vous êtes au service de M. Fontaine-au-Roi ?

JULES.

Je suis au vôt', pour le quart d'heure ! mêmement que je viens d'apprêter toute la matelasserie... Si mamz'elle veut se dodiner un brin, je vas faire la couverture.

HORTENSE.

Non, non ; votre maître est parti ?

JULES.

Il descendait l'escalier comme je le grimpais... et il m'a dit : Babet, il y a là-haut une dame qui a besoin de taper de l'œil !

HORTENSE.

C'est inutile, vous dis-je ?

JULES.

En quoi donc madame que je pourrais vous utiliser ? ah ! comme vous v'là bouriflée !... si un coup de peigne pouvait vous accommoder !

HORTENSE.

Vous, une femme de ménage ? est-ce que vous sauriez ?...

JULES.

Oh ! que oui !... moi qu'ai appris le cheveu, chez papa !... le premier perruquier de Nanterre en venant de Paris ! Allez, allez ! je vous ferais des frisures que les enfants vous suivraient dans la rue !... Je vas chercher mes outils !

HORTENSE.

Allons ! soit, pour passer le temps !

JULES, *à part.*

Je te forcerai bien à quitter ton loup, mon petit agneau ! (*Chantant.*) Y a trois lieues d'Nanterre à Paris, et trois lieues de Paris à Nanterre ! (*Il prend dans sa commode un peignoir blanc et une trousse de perruquier.*

HORTENSE, *à part.*

Est-elle drôle cette paysanne !

JULES, *se retournant et la voyant, à part.*

Oh ! elle n'est pas grêlée ! (*Il laisse tomber ce qu'il tient.*)

HORTENSE.

Qu'avez-vous donc ?

JULES.

Rien ! c'est une fraîcheur que j'ai dans le bras depuis la Saint-Claude...

HORTENSE.

Relevez ce peignoir et dépêchons !

JULES.

M'y v' là ! (*Hortense s'assied à gauche près de la toilette. Jules lui met le peignoir sur les épaules.*

HORTENSE.

N'allez pas trop fort ! j'ai la tête sensible ?

JULES.

La tête !... et le cœur mam'zelle ? l'avez-vous t'y sensible itou ?

HORTENSE.

Allons, itou, ne bavardons pas !

JULES, *à part.*

C'est égal ! je ne suis pas tombé sur de la camelotte. (*Il repasse son rasoir*).

HORTENSE, *le regardant.*

Que faites-vous donc là ?

JULES.

Je me prépare !

HORTENSE.

A me raser !

JULES.

Ah ! pardon, excuse, mademoiselle !... c'est l'habitude ! dans notre endroit c'est les femmes qui font la barbe aux hommes !... on n'a pas toujours la chance de bichonner des femmes aussi gentilles que vous.

HORTENSE.

Ah ! tu me trouves donc gentille ?

JULES.

Oh ! mamzelle... c'est-à-dire que dans tout Nanterre il n'y a pas une, mais pas une !... et cependant elles sont toutes rosières de profession.

HORTENSE.

Toutes rosières ?... et toi ?

JULES.

Moi aussi !... j'ai étudié pour ça !... mais on ne m'a pas pris assez jeune !

HORTENSE

Ah !... ah !... ah !... que tu es bête ?

JULES, *riant.*

Eh ! eh ! eh ! je suis un peu godiche !... avez-vous une fausse ?

HORTENSE.

Une fausse ?

JULES.

Natte ?...

HORTENSE.

Du tout !

JULES.

C'est y Dieu possible !... c'est votre nue propriété tout ça ?

HORTENSE.

Je m'en flatte !

JULES.

Une forêt !... une vraie forêt !... et dire que le sort ne m'a gratifié que d'une tignasse... que je n'ose pas mettre en montre. Oh ! mamzelle ! si c'était un effet de votre bonte ?

HORTENSE

Achève !...

JULES.

Vous ne voudrez pas ?

HORTENSE.

Dis toujours.

JULES.

Donnez-moi z'en ?

HORTENSE.

De quoi ?

JULES.

De vos cheveux ?

HORTENSE.

Par exemple voilà une idée !

JULES.

Laissez-moi couper une branche !... ça ne vous fera pas de tort !

HORTENSE.

Jamais ! je vous le défends.

JULES.

C'est que j'ai un amoureux qui m'en demande toujours des miens... mais ils sont trop vilains !...

Air : *la Boulangère.*

D'en avoir il s'rait bien heureux,
Je lui dis qu'il n'y a pas mèche,
Mais laissez-moi prendre de vos ch'veux,
Je lui donn'rai vot' mèche ;
Des us son cœur il l'a meitra,
Car le benêt bon sûr il croira
Que c'est à moi la mèche.

Tant pis ! je ne partirai pas sans la mèche !... (*Il prend les ciseaux et veut couper une mèche. Hortense se lève vivement et met la chaise entr'eux.*)

HORTENSE.

Insolente !... qui êtes-vous donc ? vous n'avez pas les yeux d'une femme de ménage !

JULES.

Rien qu'une !

HORTENSE.

Ne m'approchez pas !... sortez ! (*On frappe.*) Quelqu'un !... Entrez !

JULES.

N'entrez pas.

UN GARDE DU COMMERCE.

Pardon si je vous dérange !

JULES, *à part.*

Un de mes vautours de Clichy !...

HORTENSE.

Seriez-vous M. de Fontaine-au-Roi ?

LE GARDE, *en paillasse.*

Au contraire !... je venais pour lui parler !...

HORTENSE.

N'importe ! monsieur, prêtez-moi secours... Cette fille m'insulte, aidez-moi à la mettre à la porte ?

LE GARDE.

Volontiers, belle dame !... (*A Jules.*) Allons, sortez, drôlesse !

JULES.

Drôlesse !... vous me prenez pour votre épouse !

LE GARDE.

Faut-il que j'emploi la violence ?...

JULES.

Ne me touchez pas ou je vous crève la vue.

LE GARDE.

Ah ! tu te révoltes !... (*Il veut le pousser dehors, Jules lui donne un renfoncement et se sauve.*)

SCÈNE VI.

HORTENSE, LE GARDE DU COMMERCE. *

HORTENSE.

Oh ! qu'elle indigne créature !...

LE GARDE.

Cette villageoise a des façons tout-à-fait banlieue !

HORTENSE.

Je vous dois des excuses, monsieur !

LE GARDE.

Vous ne me devez rien, belle dame !... je viens chez M. de Fontaine-au-Roi à propos d'une broche en souffrance, et pour l'engager à venir faire un tour de promenade avec moi !

HORTENSE.

Au bois de Boulogne ?

LE GARDE.

Non ! à Clichy !

HORTENSE.

Tiens ! vous êtes ?...

LE GARDE.

Garde du commerce... et j'ose dire que le commerce ne s'en trouve pas mal !

HORTENSE.

Vous exercez en paillasse ?

LE GARDE.

J'ai suivi monsieur Jules au bal ! il était en pierrot ! j'ai même rigolé en face de lui ! mais, je l'ai perdu de vue un instant et je le supposais rentré !

HORTENSE.

Vous supposiez mal, il est absent!

LE GARDE.

J'attendrai son retour!

HORTENSE.

Il ne rentrera pas!

LE GARDE.

Quand vous êtes ici! ah! vous êtes trop modeste, ma petite mère!

HORTENSE.

Mais, moi, je vais sortir et je ne puis vous laisser chez moi!

LE GARDE.

Chez vous! allons donc! je reste.

HORTENSE.

Malgré moi?

LE GARDE, *riant.*

Le devoir avant la galanterie, eh! eh! eh!

HORTENSE, *à part.*

Ce recors est insupportable! (*Haut*) Combien vous doit-on?

LE GARDE.

Une babiole! deux cents francs et les frais.

HORTENSE.

C'est bien! la maison Pouzadoux et compagnie vous répond de cette somme.

PAULINE, *qui s'est montrée sur les derniers mots.*

Pouzadoux! plus de doute! (*Elle disparait.*)

LE GARDE.

Belle dame, les paroles sont des femelles et les écus seuls sont des mâles!

HORTENSE.

C'est galant!

LE GARDE.

Le devoir avant la galanterie! eh! eh! eh!

HORTENSE.

Air : *Vaudeville de Jadis*

Que n'ai-je l'argent nécessaire
Pour sortir de cet embarras!

LE GARDE.

Deux cents francs, c'est une misère!

HORTENSE.

C'est un' misèr' que je n'ai pas!

LE GARDE.

Allons, payez-moi cette broche,
Une femm' comm' vous, à Paris,
A toujours cela dans sa poche,
Ou dans celle de ses amis!

HORTENSE.

Mais, monsieur, quand je vous répète...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JULES, *en portier.*

JULES.

Tiens! d'où sort donc monsieur? je n'ai pas vu passer monsieur devant ma loge, ni mon épouse non plus!

LE GARDE.

Vous êtes le concierge?

JULES.

Appelez-moi portier! je ne suis pas susceptible, appelez-moi portier!

LE GARDE, *à part.*

Je suis fâché qu'il m'ait vu!

JULES.

Madame j'aurais à vous toucher quelque chose dans l'oreille.

HORTENSE.

Parlez!

JULES.

Monsieur Fontaine-au-Roi me l'avait bien défendu, mais, j'ai monté vite et vite, pendant qu'il jacasse en bas avec ma femme.

LE GARDE.

Vous dites qu'il jacasse en bas?

JULES.

Avec Irma, mon épouse.

LE GARDE.

Bon! ne vous dérangez pas! (*Il sort vivement.*)

HORTENSE.

Ah! mon Dieu!

JULES, *à part.*

Bravo! j'étais sûr de le faire partir!

HORTENSE.

Vous ne savez donc pas que c'est un recors, il poursuit monsieur Fontaine-au-Roi et il va l'arrêter!

JULES.

Pas possible!... je m'en réjouis!... comme ça, le duel tombera dans l'eau!

HORTENSE.

Quel duel?

JULES.

Madame, si vous ne les empêchez pas, ils vont se massacrer!

HORTENSE.

Qui ça?

JULES.

Monsieur Jules, et votre mari!

HORTENSE.

Mon mari?

JULES.

Ils se sont rencontrés dans ma loge... et, de fil en aiguille... Monsieur, a dit votre homme : Je sais que ma femme est chez vous, je veux la voir!... — Monsieur, vous ne la verrez pas!... — Monsieur, vous êtes un polisson!... — Monsieur, vous êtes un vieux coc... cigrue!... — Monsieur, je laverai ceci dans vot' sang!... — Eh bien! monsieur, lavons... je ne demande pas mieux! — Monsieur, je vais chercher des fers et je repasserai! Voila!

HORTENSE, *à part.*

Comment mon mari a-t-il pu savoir?... il faut qu'il m'ait suivie.

JULES.

Il vous aura suivie!... mais il n'y a que vous qui pouviez empêcher le massacre!

HORTENSE.

Et par quel moyen?

JULES.

Monsieur Jules en tient pour vous! Il est pincé!... et si vous lui défendiez de se battre... il aimerait mieux mourir que de se faire tuer!

HORTENSE.

Vous croyez?... Mais, où pourrais-je le voir?

JULES.

Ici!... Je vas vous le chercher!

HORTENSE.

Non pas! non pas!... je descends!... je lui parlerai devant vous! J'aime mieux ça qu'un tête-à-tête!... (*Elle remonte et va ouvrir la porte du fond.*)

JULES, *à part.*

Ah diable!... ça ne fait plus mon compte!

HORTENSE.

Ciel! mon mari!

JULES, *étonné.*

Son mari!...

HORTENSE.

S'il me voyait ici!... Empêchez-le d'entrer!... (*Elle va décrocher son masque.*)

JULES, *à part.*

Par exemple! si je m'attendais!... (*Il ferme la porte et la retient avec son pied.*)

HORTENSE.

Mais, où me cacher!...

PAULINE, *ouvrant la porte du cabinet.*

Prrr!... par ici!

HORTENSE.

Une femme!... (*Elle entre vivement dans le cabinet à gauche.*)

SCÈNE VIII.

JULES, en portier, POUZADOUX.

(*On frappe.*)

JULES.

Qui est là?

POUZADOUX, *en dehors.*

Monsieur de Fontaine-au-Roi, s'il vous plaît

JULES.

Elle n'est plus là... je peux ouvrir !

POUZADOUX, *entrant.*

Un homme !

JULES.

Qu'est-ce qui vous a permis de monter dans la maison ?

POUZADOUX.

Je n'ai pas vu de concierge !

JULES.

Appelez-moi portier ! je ne suis pas susceptible !

POUZADOUX.

Ah ! c'est vous !... Monsieur de Fontaine-au-Roi est-il rentré ?

JULES.

Il ne rentre jamais pendant le carnaval.

POUZADOUX, *à part.*

Diable ! et mon paletot !

JULES.

Repassez le mercredi des Cendres !

POUZADOUX.

Et la jeune dame à qui j'ai parlé il y a une heure ?

JULES.

Une dame ?... (*à part.*) Il a donc vu sa femme ?

POUZADOUX.

Elle doit être ici !

JULES.

Monsieur Jules ne reçoit pas de femmes !... D'abord, je m'opposerais à cette intempérance !

POUZADOUX.

Quand j'ai l'honneur de vous dire que je lui ai parlé !

JULES.

C'est un prétexte pour vous introduire !... allons, filez !

POUZADOUX.

Concierge !... vous êtes un manant !

JULES.

Filez ! ou je vous jette par-dessus la rampe !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PAULINE.

PAULINE, *avec le domino et le masque et déguisant sa voix.*
Hein ? Qu'est-ce que c'est ?

POUZADOUX.

Une femme ! vous voyez bien !

JULES.

Elle s'est faufilée à mon insu !

PAULINE, *à Jules.*

Sortez !

JULES, *bas à Pauline.*

Il est capable de vous battre !

PAULINE, *de même.*

J'ai mon plan !

POUZADOUX.

Allons, sortez ! concierge !

JULES.

Appelez-moi portier !... je ne suis pas susceptible !

ENSEMBLE.

Air du *Serment.*

A part. Ah ! je perds patience,
Mais il faut filer doux ;
Oui, sortons par prudence,
Et cachons mon courroux !

PAUZADOUX.

Ah ! je perds patience,
Sur-le-champ, laissez-nous !
Surtout, point d'insolence,
Ou craignez mon courroux !

PAULINE.

Oui, sortez par prudence,
Sur-le-champ, laissez-nous !
Surtout, point d'insolence,
Ou craignez son courroux !

(*Jules sort.*)

SCÈNE X.

PAULINE, POUZADOUX.

POUZADOUX, *à part.*

Ce domino, ce masque... je ne m'explique pas bien !

PAULINE, *se démasquant.*

C'est moi !

POUZADOUX.

Déguisée ?

PAULINE.

A cause du portier qui ne m'a pas vue entrer !... Vous venez du bal ?

POUZADOUX.

J'en sors ! point de nouvelles d'Hortense.

PAULINE.

Je crois bien ! elle était ici !

POUZADOUX.

Ma femme !

PAULINE.

Elle vous a suivi... et, dans sa fureur, elle m'a fait une scène atroce !

POUZADOUX.

A vous ?

PAULINE.

Car vous ne m'avez pas tout raconté, jeune Castillan !... Il paraît qu'au bal, vous avez gaminé autour d'une bergère !

POUZADOUX.

Bah ! elle s'est aperçue... ce n'était pas une bergère, mais une Alsacienne assez dodue !... Je n'ai fait que lui pincer l'épaule !

PAULINE.

Je ne sais pas, mais madame Pouzadoux m'avait dit... Enfin, je lui ai prouvé que j'étais etrangère à cette turpitude... après quoi elle est retournée à l'Opéra.

POUZADOUX.

Mais alors nous ne pourrons jamais nous rejoindre.

PAULINE.

Au contraire ! elle vous attend sous l'horloge du foyer ! c'est convenu !

POUZADOUX.

Chère Hortense ! elle est jalouse et je la soupçonnais !...

PAULINE.

Mais allez donc !... vous êtes capable de vous croiser en route !

PAZADOUX.

J'y vole ! (*Il sort vivement*).

SCÈNE XI.

PAULINE, HORTENSE.

PAULINE.

Il va très bien, ce vieux jobard ! (*Allant ouvrir le cabinet à gauche.*) Venez.

HORTENSE, *se montrant.*

Il est parti ?

PAULINE.

Il vous attend sous l'horloge de l'Opéra !

HORTENSE.

J'ai tout entendu !... mais qui êtes-vous donc ?

PAULINE.

Une simple femme qui ne peut voir sa semblable dans le pétrin sans lui tendre une planche de salut !

HORTENSE.

Cette planche est venue bien à propos !

PAULINE.

Plus que vous ne croyez ! car vous êtes ici dans une fosse aux lions.

HORTENSE.

Je n'ai pas vu le moindre lion !

PAULINE.

Il y en a un qui tourne autour de vous, sous une pelure variée ! D'abord, la femme de ménage...

HORTENSE.

La paysanne ?

PAULINE.

Première pelure !... le portier... autre pelure... un gueux qui manque de fonds et qui prend toutes les formes !

Air de *l'Artiste.*

Que veut-il donc, ma chère ?

PAULINE.

Il veut vous abuser !
Il veut d'abord vous plaire,
Il veut, pour s'amuser,
Vous faire tourner la tête...

HORTENSE.

Je ne vois pas pourquoi.

PAULINE.

Ne faites pas la bête !
Vous le savez mieux qu'moi !
Vraiment, je suis trop bête,
Vous le savez mieux qu' moi !

HORTENSE.

Je ne m'en doutais pas !

PAULINE.

Mais moi, je faisais sentinelle ! moi qui suis sa... future ! car il allait m'épouser, madame ! pas plus tard qu'aujourd'hui !... en présence de son ami Fouillasse et de plusieurs autres.

HORTENSE.

Je vous plains ! Quant à moi, je ne le crains plus !... Je sais où est mon mari... et, puisqu'il le faut... (*Soupirant.*) je vais le rejoindre.

PAULINE.

C'est assez embêtant !... mais l'honneur le commande ! honneur et patrie, je ne connais que ça !

HORTENSE.

Rendez-moi mon domino et je pars (*On entend au fond la voix du portier, de la femme de ménage et de Caramboul.*)

PAULINE.

C'est Jules ! troisième pelure !

HORTENSE.

Alors, je vais le traiter...

PAULINE.

Non, non, je me charge de sa réception !...

HORTENSE.

Et mon mari qui m'attend !

PAULINE.

Qu'il attende ! il reviendra toujours... J'ai son paletot et son portefeuille...

HORTENSE.

Ah ! je passe une drole de nuit !

ENSEMBLE

Air : *Vivent les fillettes.*

HORTENSE.	PAULINE.
Il faut que j'évite Amant et mari ! Quand j'en serai quitte, Je dirai : merci !	Entrez là, bien vite, Sans plus de souci, Vous en serez quitte Pour rester ici !

(*Hortense entre à droite, Pauline a remis son masque.*)

SCÈNE XII.

PAULINE, JULES, *en nègre.*

JULES, *entrant en pleurant.*

Ohi ! ohi ! ohi ! hi ! hi ! hi !

PAULINE, *à part.*

Il s'est machuré !... quelle couleur !

JULES, *à part.*

Encore masquée ! (*Pleurant.*) hi ! hi ! hi !

PAULINE.

Tu es le domestique de M. Jules ?

JULES.

Oui, domestique noir !

PAULINE.

Ça se voit ! pourquoi pleures-tu ?

JULES.

Moi chagrin, parce que maître à moi avoir mis petit nègre à la porte !

PAULINE.

Il t'a chassé ? tu lui auras fait quelque noirceur ?

JULES.

Oh non ! moi, bon domestique depuis vingt ans !... Li avoir pris moi tout petit à la Martinique... li m'avoir acheté six blancs !

PAULINE.

Tu vaux bien ça !

JULES.

Aussi, moi, bien attaché à li... mais, tout-à-l'heure, li m'a dti de monter pour servir vous... moi lisais la casine de l'oncle Tom... je m'ai pas dérangé assez vite, et li m'avoir flanqué dehors avec une roulée !

PAULINE

Ce pauvre Vendredi !

JULES.

Caramboul !... Si madame voulait prendre moi pour domestique... moi bien aise de quitter vilain maître pour jolie maîtresse !

PAULINE.

C'est bon, double-six !... Nous verrons ça ! vendredi !

JULES.

Oh ! pourquoi vendredi ?

PAULINE, *à part.*

A nous deux moricaud de contrebande !

JULES, *à part.*

J'ai vu sortir le mari, et la femme reste, ça m'intrigue !... Tiens !... elle décroche la houssine !... Aurait-elle la fantaisie de m'offrir une danse ?... Prévenons-là !.. yo ! yo ! yo !... (*Il danse*).

PAULINE.

Ecoute ici, mal blanchi !

JULES.

Voilà !

PAULINE.

Sais-tu que ton maître est un faquin ! un gamin ! un aigrefin !...

JULES.

Nègre fin !... maître à moi pas nègre du tout ! ni fin, ni gros !

PAULINE.

Oh ! tu fais des calembours de couleur... Attrape ! (*Elle lui donne un coup de houssine.*)

JULES.

Aïe !...

PAULINE.

Je te répète que c'est un intrigant qui a mis sa Pauline dans la boîte aux oublis !

JULES.

Pauline !... (*A part.*) Qu'est-ce qui a pu lui cancanner ça ?

PAULINE.

Et il a le toupet de me cajoler !... Je l'ai en horreur ce polisson !... Je voudrais le tenir pour le battre comme plâtre !... (*Elle le bat.*)

JULES.

Aïe !... aïe !... moi, pas plâtre !... plâtre est blanc !... moi, pas plâtre !

PAULINE.

C'est égal !... tous les hommes mériteraient de périr sous le bâton !

JULES.

Oh ! pas tous méchants !... y a des bons hommes !

PAULINE.

C'est tous de la ripopée !... les amants, les maris !... Je viens de jeter le mien à la porte !

JULES.

Oh ! bien fait !... alors plus de chagrin !... Caremboul voule distraire petite maîtresse !

PAULINE.

Pour ça tu n'es pas de force !

JULES.

Moi savé contes pour rire, gais refrains du pays, moi raconter toujours, toujours, toute la journée la cassine de l'oncle Tom.

PAULINE.

Bien obligée !... Je sors d'en prendre ! je connais tous les tomes de cet ouvrage-là !

JULES.

Moi, danser la chika !

PAULINE.

Je te permets d'essayer !... mais, si tu ne m'amuses pas, gare à toi. !

JULES, *à part.*

Je connais cette voix-là !... (*Haut.*) Je vais tâcher !

Air nouveau.

Angole est beau pays,
Hi ! hi !
De bambou, de baba,
Ha ! ha !
Gai jocko, bon coco,
Ho ! ho !
Bien danser la chika.
Ha ! Ha !
Petit nègre tout joyeux,
Devant blanche aux jolis yeux,
Chantera, dansera,
Tant qu'à maîtresse plaira.

PAULINE, *parlé.*

Danse, maintenant !

JULES, *danse en chantant*

Angole est beau pays,
Hi ! hi !
De bambou, de baba,
Ah ! ah !
Gai jocko, bon coco,
Oh ! oh !
Bien danser la chika,
Ah ! ah !

(*Ils dansent ensemble, Jules à la manière des nègres et Pauline à la française.*)

PAULINE.

Caremboul, cette chika ne manque pas de chic !... tu vas me l'apprendre.

JULES.

Petit nègre pas pouvoir !

PAULINE.

Tu refuses !

JULES.

L'amour casser bras et jambes à Caremboul, beau noir amoureux de jolie blanche !

PAULINE.

Toi, amoureux ?

JULES.

Vouloir un baiser très-gros ! très-gros !

PAULINE.

Baise ma main et sois heureux !

JULES.

Même air.

La main, c'est trop peu, ma foi !
Sous ton masque montre-moi
Ton visage et ton p'tit nez,
Pour voir s'ils sont vaccinés !

(*Il lui ôte son masque.*)

PAULINE.

Tais-toi nègre sans pudeur !

JULES.

Accordez-moi cett' faveur !

PAULINE.

J' te fais déjà trop d'honneur,
En te prenant pour danseur !

ENSEMBLE.

Angole est beau pays, etc.

JULES, *la reconnaissant en lui ôtant son masque.*

Ah !...

PAULINE.

Effronté !...

JULES.

Pauline !... (*Il se retourne et voit Hortense qui paraît à droite.*) Hortense !... (*Il va pour se sauver par le fond, Pouzadoux paraît.*) L'Espagnol !... sauve qui peut !... (*Il court à la fenêtre, l'enjambe et disparaît.*)

SCÈNE XIII.

PAULINE, HORTENSE, puis POUZADOUX.

HORTENSE.

Mais, il va se tuer !

POUZADOUX.

Qui ça ?... quel est ce négrion ?

HORTENSE.

Ah ! vous voilà donc enfin, monsieur Pouzadoux !

POUZADOUX.

Comment ?... c'est à vous, madame, que je peux dire : vous voilà donc enfin !

HORTENSE.

Qu'avez-vous fait depuis quatre heures que je cours après vous comme une folle ?

POUZADOUX.

Parbleu ! je vous ai attendu sous l'horloge, où je me suis promené à l'heure, comme un fiacre !

HORTENSE.

Vous n'y étiez pas ! j'en arrive à l'instant !

PAULINE.

C'est vrai !... j'en lève la main !

POUZADOUX.

Voilà qui est fort ! je ne m'en suis pas écarté d'une ligne !... j'avais l'air du balancier !

HORTENSE.

M'abandonner au milieu d'une affreuse cohue !

POUZADOUX.

Il fallait me suivre !

HORTENSE.

Il ne fallait pas me quitter !

POUZADOUX.

La foule nous a séparés !

HORTENSE.

La foule ! dites plutôt une Alsacienne !

POUZADOUX.

Jev ous conseille de parler de l'Alsacienne, quand je vous retrouve dans le domicile d'un jeune homme !

HORTENSE.

Moi, je vous retrouve bien chez mademoiselle !

PAULINE.

Madame !

HORTENSE.

Ah ! si j'étais un homme !... allez, monsieur, vous êtes bien heureux que je ne sois pas un homme !

POUZADOUX.

Ma foi ! non !... du moins, vous ne seriez pas ma femme !

HORTENSE.

Vous êtes un indigne ! je demande la séparation

POUZADOUX.

Hortense, tu dis des bêtises !

HORTENSE.

Adièu, Hippolyte ! vous ne me verrez plus que devant les tribunaux !

POUZADOUX.

Hortense !

ENSEMBLE.

Air : *Ce scélérat.* (Rue de la Lune.)

POUZADOUX.	HORTESNE.
Ce procédé m'irrite et m'exaspère,	Non, je n'écoute ici que ma colère,
Vous le voulez, quittons-nous à l'instant !	Et, c'en est fait, je vous quitte à l'instant,
Mais, c'est indigne ! et bientôt, je l'espère,	Point de pardon ! et bientôt, je l'espère,
Votre conduite aura son châtiment !	Votre conduite aura son châtiment !

PAULINE

Allez, monsieur, j'approuve sa colère,
On doit quitter un époux inconstant ;
Oui, c'est indigne ! et bientôt, je l'espère,
Votre conduite aura son châtiment !

POUZADOUX.

Mais, mon pal'tot qui court la pretentaine !

PAULINE.

Je m'en vais vous le rendre, allez, ne craignez rien.

(*Elle va au buffet.*)

POUZADOUX.

Mon portefeuille !... ah ! je l'espère à peine !

PAULINE, *lui donnant le paletot.*

Vos billets de banque y sont ! tenez, comptez-les bien !

LE GARDE, *entrant.*

Des billets de banque !

ENSEMBLE. — REPRISE

Non, je n'écoute ici, etc.
Ce procédé m'irrite, etc.
Assez, monsieur, etc.

LE GARDE, *à part.*

Mais quel sujet cause ici leur colère ?
Ils font un bruit que d'en bas on entend !
Tout ce train-là ne m'épouvante guère,
Quand il s'agit de toucher de l'argent !

SCÈNEXI V.

LES MÊMES, LE GARDE DU COMMERCE.

LE GARDE.

Halte-là !... je vous arrête tous.

POUZADOUX.

Allez au diable ! ce n'est pas moi !

LE GARDE.

N'importe ?... où est-il passé ?

PAULINE.

Par la fenêtre ?... courez après lui sur les toits... si vous pouvez.

LE GARDE.

Sur les toits ?... c'est donc vrai ce qu'on m'a dit en bas ?

PAULINE.

Quoi ? qu'est-ce qu'on vous a dit ?

LE GARDE.

Il y avait à la porte un groupe de masques, et au milieu d'eux une espèce de Gascon qui baragouinait plus haut que les autres.

PAULINE.

Son ami Fouillasse, peut-être ?

LE GARDE.

Oui !... je crois qu'on l'a nommé Fouillasse... je l'ai questionné et il m'a répondu : Ah ! capédébious ! ce pauvre Jules !.. (*On entend un grand bruit.*)

LE GARDE.

Tenez, les voilà !

SCÈNE XV.

LES MEMES, JULES, *déguisé. — Troupe de masques, parmi lesquels il y en a un qui porte une manne remplie de comestibles.*

CHOEUR.

Air :

Ah ! c'est effroyable !
Un si grand malheur
Cause à notre cœur
Beaucoup de dou'eur !
Ah ! sort déplorable !
Amis, plus d'espoir,
Il nous faut, ce soir,
Tremper un mouchoir !

PAULINE.

Mais, qu'est-ce qu'il y a donc, monsieur Fouillasse ?

JULES.

Vous ne savez donc pas ?

PAULINE.

Je ne sais rien !

JULES.

Ah ! Pauline, ce que c'est que de nous ! moi qui venais déjeuner avec lui et faire la noce !

PAULINE.

Eh bien ?

JULES.

Nous arrivions tout joyeux, avec les comestibles... les voilà ! les huîtres, les côtelettes...

PAULINE.

Passez ! passez !

JULES.

Qand je vois tout à coup !... ah ! ça me fend le cœur !... un jeune homme qui donnait tant d'espérance... à ses créanciers !

PAULINE.

Mais, achevez donc !

JULES.

Je vois tout à coup tomber quelque chose du quatrième...

PAULINE.

Ah ! je me trouve extrêmement mal !... (*Elle tombe dans les bras du recors.*)

LE GARDE.

Ah ! bon !

JULES.

Je vais lui faire respirer des odeurs !

LE GARDE.

Une chaise ! vite une chaise ! (*On avance une chaise et le garde fait asseoir Pauline qu'on entoure.*)

JULES, *qui a été prendre un homard, porté par un des masques.* Ceci la fera revenir !... (*Il lui fait respirer le homard.*)

LE GARDE.

Mais, avec tout ça, moi, qui est-ce quime paiera ?

JULES.

Malheureux ! tu as donc un caillou à la place du cœur, que tu réclames de l'argent au sein d'une famille en deuil !

LE GARDE.

Le devoir avant la sensibilité ! (*A Hortense.*) Madame, vous m'avez dit que la maison Pouzadoux me répondait de la somme...

POUZADOUX.

Vous, Hortense ?

HORTENSE.

Et je le dis encore ! allons, payez, monsieur !

POUZADOUX.

Comment, payer !

HORTENSE.

Payez ! vous ne serez considéré qu'à ce prix !

POUZADOUX.

Allons ! (*Il paie, le garde sort.*)

JULES, *près de Pauline.*

Elle revient ! elle revient !

PAULINE.

Jules ! ce pauvre Jules ! c'est moi qui suis cause... je vais me noyer !

JULES.

Attendez !... notre ami n'est peut-être pas aussi défunt qu'il en a l'air ! il me disait tout-à-l'heure, si Pauline me pardonnait, ça me ferait plus de bien que de la tisane !

PAULINE,

Qu'il est bête !... est-ce que je peux lui en vouloir !

JULES.

Parole d'honneur ?

PAULINE.

La plus sacrée !

JULES.

Vivat ! tous est payé ! je me ressucite !

PAULINE.

Jules! ah ! le brigand ! (*Elle lui saute au cou.*)

JULES.

Ma femme !

PAULINE.

Ta femme !

JULES.

Je le jure ! en avant la bombance !

PAULINE.

Et la contredanse !

TOUS.

Et la contredanse.

CHOEUR.

Air : *Faut s'amuser, danser et rire.* (Corde sensible.)

Chantons,
Dansons,
Plus de tristesse !
Soyons joyeux et folichons,
Faisons ronfler, dans notre ivresse,
Et les bouchons
Et les flons, flons !

PAULINE.

Je d'vrais punir la perfidie
De cet amant si déloyal,
Au cœur banal
Et peu moral !
Mais j' n'ai jamais pu, pendant ma vie,
Être sévère en carnaval !

CHOEUR.

Chantons, etc.

JULES, *au public.*

Dans les maris, quand je m'engage,
Il m' faut pour ce lien charmant
Vot' consent'ment,
Et je l'attends !
De peur que je me dégage,
Daignez signer mon engag'ment.

CHOEUR.

Chantons, etc.

FIN

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.



LES QUATRE FILS AYMON

LÉGENDE FANTASTIQUE EN CINQ ACTES, PRÉCÉDÉE D'UN PROLOGUE

PAR

MM. ANICET BOURGEOIS ET MICHEL MASSON

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 29 DÉCEMBRE 1849.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

CHARLEMAGNE	MM. VERNER.	LE COMTE BAUDOUIN	MM. MARTIN.
MAUGIS	ARNAULT.	BERTHOLD	LOISIER.
RICHARD, les quatre fils Aymon	CHILY.	EVRARD	LAVERGNE.
RENAUD, les quatre fils Aymon	FECHTER.	BARABAS, personnage muet	LANGLOIS.
ROLAND, les quatre fils Aymon	MACHANETTE.	LANDRY	ALSÈRE.
RAOUL, les quatre fils Aymon	EMMANUEL.		
AMAURY	L. MOUROT.	ODETTE	Mmes NAPTAL-ARNAULT.
GRIFFON, valet des quatre fils Aymon	LAURENT.	LA COMTESSE DE BEUVES	LEMAIRE.
ABOUL-MULEY, cadi	COQUET.	EDWIGE, fille de Maugis	MESANGES.
MOZOUL, marchand d'esclaves	STAINVILLE.	LE DEMON DE LA GUERRE	J. ANAÏS.
GURTH	BOUSQUET.	LE DEMON DE L'AMOUR	ADALBERT.
ANSELME, prieur	MONET.	LE DEMON DE L'IVRESSE	BOUSQUET.
GONTRAN, écuyer	THIÉRY.	LE DEMON DU JEU	FANNY.
UN VIEILLARD	BARD.	MAGUELONNE	SYLVAIN.
ELOI	FRANCISQUE.	GILBERTE	CLOTILDE

PROLOGUE.

Dans la campagne. — A droite, au quatrième plan, un petit appentis à jour formé par quatre futs d'arbre qui soutiennent un toit en joncs. — Sous cet abri unautel rustique, fait de mousse et de fleurs et orné de symboles religieux, simples comme l'autel. Deux marches de pierre brute sont devant l'autel. — A gauche, au deuxième plan, la poterne d'un château; plus loin une tour.

SCÈNE I.

LE PÈRE ANSELME, ÉLOI, GILBERTE, PAYSANS et PAYSANNES.

(*Au lever du rideau, Gilberte et Éloi en mariés sont à genoux au pied de l'autel et devant le père Anselme qui bénit leur mariage. Les invités sont groupés vers la chapelle.*)

LE PÈRE ANSELME.

Au nom du Tout-Puissant, cejourd'hui, veille de Notre-Dame d'août de l'an huit cent du Christ, toi, Eloi le fauconnier, toi, Gilberte l'herbagère, tous deux serfs et vassaux du seigneur Maugis, je vous déclare, devant Dieu et devant les hommes, unis en mariage. (*Il unit leurs mains et les bénit.*)

CHOEUR DES ASSISTANTS.

Sainte vierge, couronne
Notre espoir et leurs vœux;
A ces deux époux donne
Seigneur, des jours heureux.

Les époux se lèvent, le père Anselme descend de l'autel.

ÉLOI.

Quel beau jour, ma Gilberte!

GILBERTE.

Jour de bénédiction, mon Éloi!

LE PÈRE ANSELME.

Triste date, pourtant... anniversaire de deuil!

ÉLOI.

Qu'est-ce que vous dites donc là, père Anselme?

LE PÈRE ANSELME.

La vérité... il y a vingt ans à pareil jour, une jeune fille de ce village... fiancée comme Gilberte à celui qu'elle aimait... comme Gilberte fraîche et jolie, sortait de la chapelle avec son mari... Tous deux ainsi que vous rêvaient un long avenir de bonheur... Tout à coup, Josseline fut prise d'un mal étrange et terrible... elle pâlit, chancela, nous dit adieu et tomba morte.

GILBERTE.

Pauvre Josseline... mourir le jour de ses noces

ÉLOI.

Subitement... c'est bien singulier... il devait y avoir du sortilége là-dedans.

LE PÈRE ANSELME.

Il faut bien le croire, car ce malheur fut suivi d'un événement plus surprenant encore... Suivant l'usage, le bouquet virginal avait été placé sur le sein de Josseline pour être enseveli avec elle... Douze jeunes filles entouraient son lit funèbre.. la morte ne resta pas seule un moment... pas un étranger ne pénétra dans sa chambre, et cependant durant la nuit, son bouquet virginal disparut sans qu'aucune de celles qui accomplissaient la sainte veillée des morts eût pu voir comment et par qui il avait été enlevé.

GILBERTE.

Et vous dites que cette histoire-là est arrivée dans ce village ?

LE PÈRE ANSELME.

Ici même... il y a vingt ans jour pour jour... Les anciens du pays doivent se rappeler cette date... c'est celle de la dernière visite que le comte Maugis, notre seigneur, fit à son château... Arrivé le matin même, il partit le soir, et depuis ce temps il n'est pas revenu.

ÉLOI.

Parce que son service le retient à la cour de Charlemagne.

GILBERTE.

Le seigneur Maugis est un digne seigneur... de plus il est mon parrain, car c'est en son nom que messire Raimbaut, son écuyer, m'a tenu sur les fonts baptismaux... quel honneur pour moi! filleule d'un seigneur qu'on dit être le plus savant homme de France.

LE PÈRE ANSELME.

Savant... ce n'est pas un crime... mais Dieu veuille qu'il ne soit pas aussi, comme on le suppose, un peu nécromancien, ainsi que son père, qui autrefois, dans ce château, a donné asile à l'enchanteur Merlin.

ÉLOI.

Tout ça effraie, attriste Gilberte, et finirait par nous faire oublier que cette journée doit être consacrée tout entière à la joie, au bonheur, à l'amour.

GILBERTE.

Et d'abord à la danse; une bonne fête doit toujours commencer par là.

LE PÈRE ANSELME.

Je vous retrouverai à la ferme, mes enfants.

ÉLOI.

Oui, pour bénir le repas de noces et en prendre votre part.

GILBERTE.

Dansons.

LES JEUNES FILLES.

Dansons... (*Elles vont se placer pour la danse, le père Anselme se dispose à sortir. Un bruit de cor se fait entendre. Moment de silence.*)

ÉLOI.

Qui peut venir au château?

GILBERTE.

Ça doit être un grand personnage, puisqu'on l'annonce au son du cor.

LE PÈRE ANSELME, *revenant.*

C'est le seigneur Maugis.

GILBERTE.

Mon parrain!

ÉLOI.

Notre maître... qu'il soit le bien arrivé...

LE PÈRE ANSELME, *à part.*

Comme il y a vingt ans... un jour de mariage... c'est étrange! (*Les paysans se rendent au devant de Maugis en criant.*) Vive monseigneur! (*Maugis parait.*)

SCENE II.

LES MÊMES, MAUGIS.

MAUGIS.

On vous avait donc informés de mon arrivée que vous voilà tous en habits de fête?

LE PÈRE ANSELME.

Il s'agit d'un mariage, monseigneur.

MAUGIS.

Un mariage? (*A part.*) Mes calculs ne m'avaient pas trompé. Et qui se marie?

GILBERTE, *s'avançant.*

C'est moi, monseigneur... Gilberte, votre filleule. Vous ne me connaissez pas... mais ça n'empêche pas que vous ne soyez mon parrain... c'est écrit sur le livre de la paroisse, et messire Rimbaut y a mis sa croix.

MAUGIS.

La charmante enfant!

ÉLOI, *riant.*

La vaniteuse!... Elle compte, je parie, sur un présent de noces...

MAUGIS.

En effet, je t'en dois un. (*A part.*) Allons, il le faut! (*Haut.*) Gilberte, prends cet anneau et porte-le pour l'amour de moi... (*Il le lui donne.*)

GILBERTE.

Toujours, mon parrain. (*Elle passe à son doigt l'anneau que Maugis lui a donné. Soudain elle tressaille et pousse un cri léger.*) Ah!

LE PÈRE ANSELME.

Qu'avez-vous, Gilberte?

GILBERTE.

Rien... un éblouissement... c'est passé.

MAUGIS.

Ma présence a interrompu vos jeux... Reprenez-les; je vous quitte pour me rendre au château.

ÉLOI.

Nous vous reverrons, monseigneur.

GILBERTE.

Oui... il faut nous permettre de venir demain vous apporter nos plus belles fleurs.

MAUGIS.

Je vous le permets. (*A part.*) Elle parle de demain! pauvre petite!... si jeune, tant de confiance dans l'avenir... tant d'espoir de bonheur!... c'est dommage... (*Il se dirige vers le château.*)

LES PAYSANS.

Vive monseigneur!

Le théâtre change et représente l'intérieur d'une tour gothique. Au troisième plan, à droite et à gauche, une porte en fer dans un pan coupé. Au fond, le mur est couvert d'une tapisserie.

SCENE III.

MAUGIS, *puis* UN VIEILLARD.

MAUGIS, *entrant par la droite, il va à la porte qui est à gauche.*

Au nom des pouvoirs souverains du sang de l'homme et du feu de la terre, porte d'airain, ouvre-toi. (*La porte s'ouvre et laisse voir une chambre obscure dans laquelle est assis un vieillard à longue barbe blanche. Il tient sa main droite appuyée sur un livre couleur de feu. Le livre est posé sur ses genoux.*)

LE VIEILLARD.

Toi qui viens troubler ma solitude, que veux-tu?

MAUGIS.

Consulter le livre de l'enchanteur Merlin ton maître qui t'en a fait le dépositaire et le gardien.

LE VIEILLARD.

Et de quel droit y viens-tu puiser la science interdite aux profanes?

MAUGIS.

Vois sur ma main gauche cette trace de feu, signe visible de l'initiation aux mystères... et maintenant, lève-toi, vieillard, et obéis.

LE VIEILLARD, *se levant et descendant en scène.*

Bien, je te reconnais à présent... Tu te nommes Maugis, nous nous sommes vus une fois déjà dans cette tour.

MAUGIS.

Il y a vingt ans, je suis venu alors demander aux secrets que recèle ton livre une vengeance qui semblait impossible.

LE VIEILLARD.

Tu aimais une jeune fille.

MAUGIS.

Clotilde d'Apremont... elle m'était promise par son père... ce mariage réalisait mes rêves d'ambition. La veille du jour fixé pour notre union, Clotilde disparut du manoir paternel et toutes les recherches pour découvrir sa retraite furent vaines. Ce que la puissance humaine ne pouvait faire, ma haine le demanda à la magie; versé dans la science mystérieuse des nombres, mes calculs cabalistiques m'apprirent que dans cette tour où mon aïeul abrita jadis l'enchanteur Merlin, vivait un homme qui, depuis un siècle, gardait le livre du puissant magicien et je vins ici pour le consulter.

LE VIEILLARD.

Mais ce livre impénétrable pour tous, ne devait s'ouvrir qu a une condition...

MAUGIS.

Quelque terrible qu'elle fût, je l'accomplis et je connus enfin la retraite de Clotilde et le nom de mon heureux rival..

LE VIEILLARD.

Il se nommait Aymon, comte de Beuves.

MAUGIS.

Aymon paya de sa vie le bonheur d'être aimé de Clotilde et de lui avoir donné son nom... Ce n'était pas assez de sa mort pour assouvir ma colère... j'appelai à mon aide l'ouragan, la peste et le feu du ciel... Obéissant à ma voie, ils dévastèrent les domaines et anéantirent la fortune de celle qui m'avait dedaigné... Clotilde retirée dans son vieux manoir de Beuves y pleure depuis vingt ans son bonheur et sa richesse perdus.

LE VIEILLARD.

Est-ce encore un projet de vengeance qui t'amène?

MAUGIS.

Non, c'est une idée ambitieuse, folle pour tout autre, mais qu'avec le secours de ce livre je veux accomplir!

LE VIEILLARD.

Instruis-moi de ton dessein, je te dirai si tu peux tenter de le réaliser...

MAUGIS.

Charlemagne m'a jadis dépossédé de ma principauté; mon front, qui devait porter une couronne, s'est courbé sous la main de fer de l'invincible roi des Francs... Mais sous sa pourpre Charlemagne cache une douleur. Dans l'intérêt de sa politique et de sa puissance, il dut, il y a seize ans, répudier la fille du roi des Lombards pour épouser la princesse Hildegarde... De cette première union brisée, naquit une fille que sa mère mit au monde au moment où elle quittait la France pour aller mourir sur une terre étrangère... Charlemagne apprit que cette enfant avait suivi sa mère au tombeau; il le crut du moins, grâce aux soins de la princesse Hildegarde, intéressée à propager ce mensonge... celle-ci craignait qu'il ne préférât le fruit de son premier mariage aux enfants qui naîtraient d'elle... Il y a trois mois Hildegarde fut atteinte d'une maladie mortelle... Elle fit alors appeler son royal époux et lui avoua qu'elle l'avait trompé, que la jeune fille dont il déplorait encore la perte avait été enlevée par ses ordres, mais que ne pouvant se résoudre à ordonner sa mort, elle l'avait fait perdre; la reine mourante ajouta que cette enfant, si elle existait encore, pourrait être retrouvée à l'aide d'un scapulaire qu'elle portait au cou... Charlemagne aussitôt donna des ordres pour faire chercher sa fille et promit la plus magnifique récompense à qui rendrait la jeune princesse à son amour paternel...

LE VIEILLARD.

Et tu veux mériter cette récompense?

MAUGIS.

Je veux plus encore... Moi aussi je suis père... Charlemagne en me dépouillant de ma couronne a fait descendre à l'état de vassale ma fille Edwige, qui devait être souveraine... Résigné pour moi, mais ambitieux pour elle, il faut, pour me venger de mon insolent vainqueur, que ma fille doive à Charlemagne lui-même une puissance supérieure à celle que j'aurais pu lui léguer... Je veux donc savoir où existe l'enfant qu'Hildegarde a fait perdre, lui ravir le scapulaire, témoignage évident de son identité, la mettre dans l'impossibilité d'être jamais reconnue, et lui substituer ma propre fille... Voilà le rêve qu'a formé mon orgueil de père... Le livre que tu gardes, vieillard, me fournira le moyen d'en faire une réalité...

LE VIEILLARD.

Oui, la révélation que tu demandes est écrite dans ce livre... mais tu sais à la lueur de quelle flamme on peut lire ces caractères invisibles à la lueur du jour...

MAUGIS.

A la flamme d'un bouquet de fiancée morte le jour même de son mariage...

LE VIEILLARD.

Il y a vingt ans, une fiancée mourut le jour de ton arrivée ici; grâce à son bouquet virginal brûlé sur ce trépied, tu connus le nom de ton rival et la retraite de Clotilde...

MAUGIS.

Prépare le feu magique, et aujourd'hui comme il y a vingt ans, ce que je veux savoir me sera révélé...

LE VIEILLARD.

Comment cela?

MAUGIS.

Ce matin, au moment où j'arrivais au château, une jeune fille venait de recevoir la bénédiction nuptiale...

LE VIEILLARD.

Eh bien?

MAUGIS.

Regarde!

SCENE IV.

Le fond du théâtre s'ouvre et découvre une petite chambre gothique formant chapelle funéraire. Gilberte morte est étendue sur un lit virginal; quatre jeunes filles vêtues de blanc veillent et prient auprès d'elle. On voit sur le sein de Gilberte son bouquet de fiancée. Maugis étend la main vers ce tableau, le bouquet disparaît tout à coup pour reparaître aussitôt dans la main de Maugis. Le fond du théâtre se referme.

SCENE V.

LE VIEILLARD, MAUGIS.

LE VIEILLARD.

Jette à présent dans le feu magique le bouquet de la fiancée.

MAUGIS *jette le bouquet dans le foyer du trépied, soudain une flamme diversement nuancée s'élève et éclaire l'intérieur de la tour d'un jour fantastique.*

LE VIEILLARD, *qui a ouvert le livre, lit.*

Cette jeune fille que tu cherches existe... elle se nomme Odette, elle ignore sa naissance et habite la ferme du val des Roses...

MAUGIS.

Bien, j'irai.

LE VIEILLARD, *continuant à consulter le livre.*

Oh! prends garde, Maugis... je vois un obstacle... partout et toujours le même qui se présente devant toi...

MAUGIS.

Un obstacle... quel est-il?

LE VIEILLARD, *lisant.*

Quatre épées!

MAUGIS.

Quelles mains les tiennent?

LE VIEILLARD, *de même.*

Chacune de ces mains porte un anneau, et sur chacun de ses anneaux, qu'enrichit une pierre précieuse, est gravé un lion menaçant...

MAUGIS.

Les armes du comte Aymon!... mais il est mort; quels autres ennemis ai-je donc à combattre?

LE VIEILLARD, *consultant toujours le livre.*

Ils se nomment Renaud, Richard, Raoul et Roland, fils de Clotilde et de Robert Aymon...

MAUGIS.

Les fils de mon rival... malédiction sur eux! ils mourront comme leur père!

LE VIEILLARD, *lisant.*

Vain espoir, Maugis; car il est écrit que tu ne peux les atteindre ni par le feu, ni par le poison, ni par le fer...

MAUGIS.

Comment les vaincre, alors?

LE VIEILLARD, *de même.*

Par leurs passions.

MAUGIS.

Quelles sont-elles?

LE VIEILLARD.

Renaud rêve la gloire par les armes, Roland le bonheur par l'amour, Richard veut le devoir au hasard de la fortune, et Raoul le demande aux joies de l'ivresse... Maintenant, tu sais tout ce que je puis te dire, adieu! (*Le vieillard a fermé le livre, il est remonté vers la chambre qu'il habite, la porte de fer se referme sur lui et la flamme s'éteint.*)

SCENE VI.

MAUGIS, *seul.*

Fils maudits d'un rival détesté, qu'entre vous et moi la lutte commence... Démon de la guerre, démon du jeu, démon de l'ivresse, démon de l'amour... sortez des entrailles de la terre et traversez l'espace pour venir à moi... Maugis le nécromancien vous l'ordonne!...

SCENE VII.

MAUGIS, LES QUATRE DÉMONS.

(*Maugis a tracé avec une baguette magique un cercle autour de lui; bientôt quatre trappes s'ouvrent, on voit paraître les quatre démons évoqués par Maugis. — Ces quatre démons sont représentés par quatre femmes jeunes et belles qui portent chacune les attributs de la passion dont elle est l'image. Le démon de l'ivresse est une bacchante tenant une riche et vaste coupe d'or; le démon du jeu tient un cornet d'or et des dés; le démon de la guerre porte une épée; le démon de l'amour est une femme à demi vêtue, et que recouvre à peine un voile. Chacun de ces démons porte au front un cercle d'or, au milieu de ce cercle une aigrette scintillante.*)

MAUGIS, *aux quatre démons groupés autour de lui.*

Puissances destructives de l'homme, je vous livre les fils du comte Robert Aymon... Démon de la guerre, à toi Renaud; démon du jeu, à toi Richard; démon de l'amour, à toi Roland; démon de l'ivresse, à toi Raoul!... Vous jurez de les perdre?...

LES QUATRE DÉMONS.

Nous le jurons!

(*Groupe, tableau; le rideau baisse.*)

ACTE I.

La galerie de pierre d'un cloître.—Au fond, le mur de clôture et la grande porte ouvrant sur la campagne. — A droite, le dortoir des voyageurs. — A gauche, entrée de l'intérieur du couvent.

SCENE I.

GURTH, AMAURY.

(*Le jour commence à poindre. Gurth, couché par terre, est endormi la tête appuyée sur une pierre. Amaury, en costume de cavalier, paraît sur le mur du fond.*)

AMAURY, *appelant à voix basse.*

Gurth! Gurth! c'est moi... j'attends... je puis être vu... ouvre-moi vite la porte du cloître... Eh bien! il ne m'entend pas... je suis perdu si les frères me surprennent ainsi!... A tout prix il faut rentrer... allons... (*Il descend par le mur dans le cloître.*) M'y voici... et personne heureusement n'était là pour me dénoncer au supérieur... Mais où est-il donc ce fidèle serviteur qui m'attend d'ordinaire... (*Il aperçoit Gurth.*) Ah! le voilà! il dort... pauvre serf de l'abbaye... soumis aux plus rudes travaux, parfois à des traitements cruels, il aura cédé à la fatigue... ses forces épuisées ont trahi son dévouement... mais son intérêt et le mien exigent que je le réveille... (*Il se penche vers Gurth.*) Gurth, voici le jour, tu n'as plus le droit de dormir...

GURTH, *se réveillant à demi.*

Qui m'appelle?

AMAURY.

Quelqu'un qui ne te trahira pas; car il a besoin aussi de ta discrétion...

GURTH, *ouvrant les yeux avec surprise.*

Est-il possible? c'est vous, frère Amaury... vous dans le cloître... Et comment êtes-vous rentré?

AMAURY.

Par escalade, j'ai franchi le mur...

GURTH.

Au risque de vous tuer? (*S'agenouillant.*) Punissez-moi, mon devoir était de veiller... Misérable que je suis, j'expose vos jours, moi qui vous dois les miens!..

AMAURY.

Ce sommeil t'était nécessaire, comme à moi mon absence de cette nuit... mais l'heure du repos est passée ainsi que celle du bonheur... Esclaves tous deux, reprenons, toi ta chaîne, moi ma robe de novice.

GURTH, *prenant une robe cachée sous la pierre.*

La voici... elle était bien cachée...

AMAURY, *passant la robe aidé par Gurth.*

Oh! je puis compter sur toi, je le sais.

GURTH.

La torture même ne m'arracherait pas votre secret!

AMAURY.

S'il était connu, il faudrait expier comme un crime cet amour sans espoir, tourment et bonheur de ma vie...

GURTH.

Ainsi, cette nuit encore vous l'avez vue?

AMAURY.

J'ai entendu sa voix du moins.... et j'ai emporté du val des Roses un précieux trésor.

GURTH.

Un trésor!

AMAURY, *lui montrant un scapulaire.*

Ce scapulaire qui a senti battre le cœur de mon Odette... (*Le contemplant.*) Gage innocent de sa naïve confiance, reçois pour elle ce baiser, doux comme sa pensée, pur comme son âme!... (*Le bruit d'une cloche de fer se fait entendre, Amaury serre vivement le scapulaire dans son sein.*)

GURTH.

Vous êtes rentré à temps, frère Amaury... les portes vont s'ouvrir, et c'est vous qui êtes de garde aujourd'hui pour recevoir les voyageurs et les pèlerins...

AMAURY.

Je le sais... Mais encore un service, mon bon Gurth... rends-toi vite à la lisière du bois voisin, tu trouveras mon cheval Bayard, attaché à l'endroit accoutumé... noble animal! il a bravement couru... fais-lui une bonne litière, car il a grand besoin de repos...

GURTH.

Soyez tranquille! (*Il va ouvrir la porte du fond et sort après avoir laissé entrer des voyageurs et des pèlerins; en même temps d'autres voyageurs, marchands, hommes d'armes et religieux qui ont passé la nuit dans la cloître, sortent du parloir et se dirigent vers le fond. Deux frères du cloître suivis de serviteurs arrivent de la gauche dans la galerie et font disposer des escabeaux et des tables.*)

SCENE II.

AMAURY, VOYAGEURS, *puis* RENAUD.

AMAURY, *à ceux qui partent.*

Un heureux voyage, mes frères! (*A ceux qui entrent.*) Soyez tous les bienvenus!

RENAUD.

Merci, pour ma part, jeune homme au capuchon... Bien que le sanctuaire du calme et de la paix ne soit pas l'asile qui me convienne le mieux, c'est pourtant chez vous que je m'arrêterai, si toutefois votre monastère a pour nom Saint Julien des Bois...

AMAURY.

C'est ainsi qu'il se nomme, sire chevalier...

RENAUD.

Fort bien... mon cheval en ce cas peut rester à l'écurie où je viens de lui faire donner pitance...

AMAURY, *lui montrant les tables servies et les voyageurs qui s'y installent.*

C'est l'heure du premier repas... si vous voulez prendre une place à table...

RENAUD, *montrant à gauche une table vide.*

Une place! mieux que cela... je retiens cette table tout entière et ces quatre escabeaux... oui, il me faut quatre places...

AMAURY.

Il sera fait ainsi que vous le désirez, messire... bien qu'une table et quatre siéges ce soit trop pour un seul...

RENAUD.

Nous sommes quatre...

AMAURY.

C'est différent; où sont vos compagnons?

RENAUD.

Mes frères, voulez-vous dire... Depuis tantôt cinq ans que nous nous sommes séparés pour chercher fortune et renom en courant les aventures, je n'ai pas eu de leurs nouvelles... ils ignorent aussi ce que je suis devenu...

AMAURY.

Et vous les attendez aujourd'hui?

RENAUD.

Aujourd'hui... Quand nous partîmes, notre mère nous fit promettre de revenir près d'elle le jour de la Notre-Dame d'août de l'an 800... afin de rentrer ensemble au manoir paternel, mes frères et moi, nous nous sommes donné rendez-vous dans ce cloître... Je suis arrivé avant l'heure convenue, mais quand le soleil marquera cette heure au cadran de pierre... j'en réponds, mes frères seront ici... Pardon, mon jeune religieux, plus je vous regarde et mieux je crois reconnaître; mais oui, par saint Renaud mon patron, je ne me trompe pas!... Vous aussi, vous devez avoir un frère, et celui-là, j'en suis sûr, est votre jumeau...

AMAURY.

Vous faites erreur, messire ; Dieu n'a pas donné à ma mère d'autre fils que moi...

RENAUD.

Alors, c'est donc vous-même que j'ai rencontré il y a une heure?

AMAURY, *troublé.*

Moi!

RENAUD.

Vous n'étiez pas alors dans les murs de ce cloître, vous chevauchiez à travers bois, et si rapidement que vous avez failli renverser de cheval un voyageur qui se reposait d'une longue traite en suivant au pas son chemin...

AMAURY, *à part.*

Il m'a reconnu !

RENAUD.

Le voyageur rudement heurté vous a crié : halte! en mettant la main sur son épée... et vous, sans daigner tourner la tête vers lui, mais reprenant de plus belle votre course, vous avez riposté par ces insolentes paroles : Tant pis pour vous, messire; que ne vous rangiez-vous !... Or, ce voyageur c'était moi... mes frères ne sont pas arrivés, j'ai quelques instants à moi, je ne puis mieux les employer qu'à vous demander raison de l'insulte !...

AMAURY.

Vous ne vous plaindriez pas plus longtemps de l'offense s'il m'était permis de la réparer les armes à la main; mais l'habit que je porte m'ôte le droit de répondre à votre défi...

RENAUD.

C'est juste... alors, mon frère, quand on a pris un tel habit... on y conforme son langage, et l'on ne s'expose pas à des rencontres comme la nôtre en courant les champs, lestement vêtu, comme un damoiseau qui cherche aventure... Pardieu ! je suis tenté de m'adresser à votre supérieur pour savoir si telle est la règle du couvent... auquel cas je me fais moine !

AMAURY.

Vous pouvez me perdre, messire, en révélant notre rencontre... la justice du cloître est terrible... mais dussé-je même trouver la mort au retour, je recommencerai demain mon voyage de cette nuit!

RENAUD.

Mon frère, vous êtes amoureux !

AMAURY.

Oh! silence!

RENAUD.

Oh ! rassurez-vous! quand j'aurai votre secret nous serons deux à le garder...

AMAURY.

Ce secret, vous l'avez deviné; celle que j'aime, simple fille des champs, je l'ai vue dans une chapelle de village aux dernières fêtes de Pâques fleuries, et depuis ce temps c'est son image qui se place devant mes yeux quand je suis en prière... c'est son nom qui sans cesse revient sur mes lèvres quand j'appelle ici la bénédiction du Seigneur !...

RENAUD.

Voilà une dévotion qui ne vous mènera pas tout droit en paradis !...

AMAURY.

J'ignore ce que la volonté du ciel me réserve, mais châtiment ou clémence, j'accepte aveuglément mon sort... maintenant surtout que je suis aimé !

RENAUD.

On vous aime malgré votre état, mon frère?

AMAURY.

Elle ignore qui je suis, elle ne le saura jamais !

RENAUD.

Qu'espérez-vous alors ?

AMAURY.

M'échapper du couvent, comme la nuit dernière, à l'aide d'un cheval rapide... parvenir auprès d'elle, lui dire un mot d'amour et rapporter dans ma sainte prison un souvenir pour tout le jour, une espérance pour le soir !

RENAUD.

Ma discrétion vous est acquise en échange de votre amitié que je vous demande... Comment vous nommez-vous?

AMAURY.

Amaury le Haudouin.

RENAUD, *lui tendant la main.*

A dater de ce jour, vous avez pour ami Renaud fils d'Aymon! (*Ils se prennent la main.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, ROLAND *et* RAOUL.

(*Roland et Raoul, qui ont paru pendant ces derniers mots, s'avancent.*)

ROLAND.

Dites aussi Roland !

RAOUL.

Et Raoul ! car les amis de notre frère Renaud sont les nôtres.

RENAUD.

Raoul ! Roland ! j'étais bien sûr de leur exactitude!

GURTH, *paraissant.*

Le supérieur demande le frère Amaury...

AMAURY.

Je me rends à ses ordres...

RENAUD.

Au revoir donc, Amaury ; si je ne dois plus vous serrer la main aujourd'hui, comptez bien que plus tard je viendrai savoir la fin de l'aventure... vous me la direz...

AMAURY, *affectueusement.*

On dit tout à son ami ! (*Il sort avec Gurth.*)

SCÈNE IV.

RENAUD, RAOUL *et* ROLAND, *puis* GRIFFON.

(*Pendant cette scène, les voyageurs et les pèlerins se lèvent de table et disparaissent peu à peu ; les serviteurs du cloître enlèvent les tables et les escabeaux.*)

RENAUD, *leur prenant la main.*

Mes braves frères ! après cinq ans, quelle joie de se retrouver !

ROLAND.

A l'heure précise, Raoul et moi nous nous sommes rencontrés devant cette porte...

RAOUL.

Arrivant tous deux, lui de l'orient, moi de l'ouest, et au même moment quittant l'étrier pour mettre pied à terre...

RENAUD.

Par malheur tous les fils du comte Aymon ne sont pas également fidèles à leur parole; nous ne sommes que trois ici...

RAOUL.

Le cheval de Richard va peut-être moins vite que les nôtres.

GRIFFON, *entrant chargé d'un bagage.*

Le cheval de sire Richard, messeigneurs, c'est lui en personne qui a l'honneur de vous saluer... mon maître n'a pas avec lui d'autre animal que moi...

RENAUD.

Eh! c'est notre fidèle Griffon !... quand je dis fidèle, le drôle qui se devait à nous tous, nous a abandonnés tous les trois...

GRIFFON.

Pour suivre le quatrième... Ecoutez donc, j'appartiens à la famille, c'est vrai, mais chacun des frères allant d'un côté différent... il fallait bien faire un choix, à moins de me couper en quatre... Et qu'auriez-vous fait du quart d'un Griffon ? j'ai préféré me conserver tout entier et me choisir un maître.

RENAUD.

Et tu as suivi Richard ?

GRIFFON.

Par dévouement... pour moi... j'aime passionnément le repos, la vie tranquille... Je me suis dit : avec sire Renaud, qui a toujours le fer en main, il y a à recevoir plus de horions que de gages; sire Raoul se querelle souvent après boire, et les coups de bouteille ne valent pas mieux que les coups d'épée... quant au chevalier Roland, il se peut qu'il rencontre un jour quelque jaloux brutal qui se venge sur le valet des prouesses amoureuses du maître... Donc, la prudence m'ordonne de suivre sire Richard... le jeu est un goût sédentaire et peu bruyant que l'on satisfait sur place, en lieu clos, frais l'été, chaud l'hiver...

RENAUD.

Puissamment raisonné...

GRIFFON.

Au contraire, messeigneurs, je déraisonnais; on ne peut pas toujours aimer, toujours se battre, ni toujours boire... mais, hélas ! on joue toujours.... on n'a jamais ni repos ni trêve ; courir le jour, veiller la nuit; aujourd'hui rouler sur l'or, demain n'avoir pas un manteau pour deux .. malade d'indigestion quand on gagne, mourant de faim quand on perd, et sire Richard perd souvent... Voilà pourquoi je reviens si maigre et si chétif, voilà pourquoi de serf que j'étais, je suis devenu bête de somme... (*Il laisse tomber son bagage et s'assied dessus.*)

RAOUL.

Mais tu ne nous a pas dit si Richard allait venir?

RENAUD.

Nous l'attendons, où est-il?

SCENE V.

Les Mêmes, RICHARD.

Me voici, frères... il n'est que l'heure... C'est une justice à rendre à Griffon, la bonne bête a bien galopé...

GRIFFON.

La bête... c'est de moi qu'il parle.

RENAUD.

Mais pourquoi faire porter à ce garçon le harnais et la selle?

RICHARD.

Parce que je n'ai joué que le cheval...

ROLAND.

Et tu l'as perdu?

RICHARD.

On n'a pas toujours du bonheur...

RAOUL.

En ce cas je te prendrai en croupe sur mon brave normand le joyeux...

RICHARD.

Impossible, mon bon Raoul; le joyeux ne t'appartient plus... je l'ai joué aussi...

RENAUD.

Qu'importe, c'est assez de deux chevaux pour quatre; Raoul et Richard auront la même monture et Roland et moi nous chevaucherons ensemble...

RICHARD.

Un instant! vous ne supposez pas que je me sois laissé dépouiller sans vouloir prendre ma revanche... je l'ai demandée et obtenue, j'ai offert de jouer vos deux chevaux, mes frères.... J'avais le pressentiment que j'allais réparer mes pertes... on apporte des dés, je joue avec confiance et...

RAOUL, RENAUD, ROLAND.

Et...

RICHARD.

Je perds vos deux chevaux...Va, Griffon, l'écuyer de mon adversaire attend les chevaux des fils Aymon...

GRIFFON, *se levant.*

On va les lui livrer... Encore un peu il m'aurait joué moi-même...

RICHARD.

Pardieu, oui... j'en ai eu l'idée... contre un âne... il t'aurait remplacé avec avantage.

GRIFFON.

Oh! je l'aurais plaint, l'âne!... (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

RENAUD, RICHARD, ROLAND, RAOUL.

ROLAND.

Enfin! nous voilà réunis!

RAOUL.

Et certains d'arriver ensemble au château de nos ancêtres!...

RICHARD.

Grâce aux caprices de la fortune, c'est à pied que nous ferons notre entrée triomphale, c'est triste...

RENAUD.

L'essentiel est de ne pas manquer à notre promesse envers la comtesse Aymon...

ROLAND.

Pour la tenir cette promesse, si vous saviez, frères, quelle charmante occasion j'ai perdue!

RAOUL.

Et moi donc!

RICHARD.

Et moi!

RENAUD.

Et moi! mais puisque chacun de nous a fait un sacrifice, disnous le tien, Roland, tu jugeras des nôtres...

ROLAND.

Une suite de hasards amoureux m'avait conduit dans la ville de Constantin... une belle et noble dame, la princesse Irène, sévère, impitoyable pour tous, allait s'humaniser pour moi... le rendez-vous était pour le lendemain... un voile d'azur semé d'étoiles d'argent me devait être envoyé comme signal de l'heure desirée... mais un message de ma mère m'a rappelé notre serment et je suis parti sans attendre l'envoi du voile d'Irène...

RAOUL.

Moi, j'étais en pays vignoble, dans le royaume de Bourgogne; faisant grande chère au couvent de Saint-Patrice... defié par le père Chrysostôme, le roi des buveurs, je devais le soir même vider avec lui le formidable hanap qui tient deux fois la grande mesure royale... mais le matin de ce beau jour, à moi aussi est arrivé un message de notre mère... alors je suis parti sans attendre la fameuse coupe d'or qu'on devait m'envoyer comme un défi et que j'aurais eu tant de plaisir à vider d'un seul trait!...

RENAUD.

Vous n'avez à regretter qu'une conquête amoureuse et qu'une orgie... moi, c'est une plus noble lutte que j'ai sacrifiée au devoir filial... Admis à la cour du grand Alfred d'Angleterre, j'avais eu l'honneur d'être défié par lui... de ma victoire dépendait ma réception parmi les chevaliers de la Table ronde... dans trois jours devait avoir lieu cette passes d'arme solenuellement annoncée... Tous les héros dont la jalouse Angleterre s'enorgueillit, toutes les nobles et belles dames dont elle se pare, auraient assisté au combat, applaudi au triomphe!... Etre envié des plus braves, couronné par la plus belle aux yeux de tout un peuple! Voilà ce que je rêvais, frères, et pour ce jour, cette heure, cet instant de suprême joie, j'aurais donné tout mon sang! car après moi, je laissais un peu de gloire à vous, à ma mère, à la France! Mais rappelé comme vous par la comtesse Aymon, j'ai dû renoncer à paraître au tournoi...

RICHARD.

Ivresse de l'amour, du vin et de la gloire, tout cela n'est que fumée... et je comprends qu'on y renonce... mais l'or, chose matérielle et solide... l'or qui brille aux yeux et sonne aux oreilles, voilà ce qu'il est pénible de lâcher quand on le tient, et je tenais la fortune! La fortune que j'aurais mise aux pieds de notre mère qui nous attend pauvre et délaissée, dans son vieux manoir de Beuves... la fortune que j'aurais partagée avec vous, frères, ou plutôt que je vous aurais abandonnée tout entière; car le bonheur au jeu est une inépuisable mine d'or, il fait en quelques heures d'un mendiant un homme riche, c'est-à-dire un homme tout-puissant... On résiste à l'épée, quelque jeune que soit le bras qui la tienne... on ne résiste pas à l'or... Amour, grandeurs, gloire même, tout est à vendre ici-bas à qui peut le payer! De l'or, beaucoup d'or, et j'achète le monde!.. Ah! mes amis! pourquoi la lettre de notre mère est-elle venue sitôt dans la capitale de la Lombardie... quelle superbe partie j'avais engagée avec l'argentier de Ravenne!

RAOUL.

Quelle joie j'aurais eu à vider le hanap du père Chrysostôme!

ROLAND.

Quel doux moment je passais auprès de la princesse Irène!

RENAUD.

Quel honneur de vaincre en champ clos Alfred d'Angleterre!

(*En ce moment paraissent au fond quatre pages; ils portent chacun une aigrette de couleur différente, qui doit les faire reconnaître pour les quatre démons évoqués par Maugis, dans la tour de l'enchanteur Merlin.*)

SCENE VII.

Les Mêmes, LES QUATRE DÉMONS.

LE DÉMON DE L'AMOUR, *à part.*

A moi Roland!

LE DÉMON DE L'IVRESSE, *idem.*

A moi Raoul!

LE DÉMON DE LA GUERRE, *idem.*

A moi Renaud!

LE DÉMON DU JEU, *idem.*

A moi Richard!

RENAUD.

Mais laissons là les regrets, ne pensons qu'au devoir...

RICHARD.

Pour le mieux remplir, oublions tout le reste!

RAOUL *et* ROLAND.

Oublions! (*Pendant ce qui précède, chacun des démons s'est approché de celui des frères qu'il a désigné.*)

LE DÉMON DE L'AMOUR, *à Roland.*

Vous ne pouvez pas oublier la princesse Irène...

LE DÉMON DE L'IVRESSE, *à Raoul.*

Vous devez vous souvenir du père Chrysostôme...

LE DÉMON DU JEU, *à Richard.*

Je vous suis envoyé par l'argentier de Ravenne.

LE DÉMON DE LA GUERRE, *à Renaud.*

Salut à vous, sire Renaud, au nom d'Alfred d'Angleterre !

ROLAND.

Elle m'a suivi ? (*Le page fait un signe affirmatif.*)

RAOUL.

Il m'attend, ce bon père ? (*Même signe par l'autre page.*)

RICHARD.

L'argentier serait là ? (*Même signe.*)

RENAUD.

Il vient me provoquer jusqu'ici ! (*Idem.*)

RICHARD.

Ma foi, la tentation est grande !

RAOUL.

Pour ma part, je n'y résiste pas !

ROLAND.

Quelques heures de retard ne sont pas un crime...

RENAUD.

Soit ! que chacun de nous réponde au défi... aujourd'hui la gloire !

ROLAND.

Le bonheur !

RAOUL.

La fortune ! Demain nous verrons notre mère !

RENAUD, *aux quatre démons.*

Gentils messagers, marchez, nous vous suivons !

LES QUATRE DÉMONS.

Venez ! venez ! (*A part.*) Ils sont à nous !

SCENE VIII.

LES MÊMES, AMAURY, *suivi de* GURTH ; *un peu après,* GRIFFON.

(*Amaury paraît au moment où les quatre frères se disposent à sortir.*)

AMAURY.

C'est vous que je cherchais, messires ; je viens de la part du supérieur vous annoncer une grave et douloureuse nouvelle.

LES FRÈRES.

A nous ?

AMAURY.

Va trouver les fils de la comtesse Aymon, m'a-t-il dit, et presse leur départ ; il faut qu'ils arrivent avant la fin du jour au manoir de Beuves s'ils veulent retrouver leur mère vivante encore.

TOUS LES QUATRE.

Notre mère !... Oh ! partons à l'instant !

LE DÉMON DE LA GUERRE.

Comment répondrons-nous à ceux qui nous envoient ?

RICHARD.

Par notre refus... On peut tout perdre en ce monde, excepté la bénédiction d'un mère. (*Les démons remontent vers le fond.*)

RENAUD.

Dépossédés de nos montures, pourrons-nous arriver à temps ?

RICHARD.

Oh ! si je n'avais pas perdu !

ROLAND.

Si tu n'avais pas joué.

RAOUL.

Le mal est fait.

RENAUD.

Et nul ne peut le réparer... En route !

AMAURY.

Un moment, messires ; vous m'avez nommé votre ami, je vous viendrai en aide. . privé de mon cheval Bayard, je ne pourrai aller ce soir près de celle que j'aime ; mais je sais que c'est une douleur éternelle de n'avoir pas reçu le dernier embrassement de sa mère... Je vous cède Bayard ; Gurth amène-le à l'instant. (*Gurth sort.*)

GRIFFON, *reparaissant et à lui-même.*

J'ai vu le dortoir du couvent, les lits sont mollets... je vais donc me reposer.

RICHARD, *à Griffon.*

Nous allons partir.

GRIFFON, *effrayé.*

Hein ?

RAOUL.

Mais vous n'avez parlé que d'un cheval et nous sommes quatre.

AMAURY.

Il vous portera tous les quatre.

RENAUD.

Je le connais, il est bon.

ROLAND.

Et les bagages ?

GRIFFON.

Ah ! oui, les bagages.

RICHARD.

Griffon n'est-il pas là ?

GRIFFON.

Toujours Griffon !... J'avais raison de dire que je plaindrais un âne. (*Il ramasse les bagages.*)

GURTH, *au fond, amenant le cheval.*

Quand vos seigneuries voudront, Bayard est prêt.

AMAURY.

Au revoir, mes amis, bon courage. Dieu ne permettra pas que vous arriviez trop tard.

RENAUD.

Les fils Aymon n'oublieront jamais Amaury le Haudouin.

LE DÉMON DU JEU.

Ils nous échappent.

LE DÉMON DE LA GUERRE.

Nous les retrouverons... (*Les quatre démons s'éloignent à droite et à gauche. Les fils Aymon, précédés de Griffon, se dirigent vers le fond où est le cheval, ils se disposent à monter. — Le rideau baisse pour se relever presque aussitôt. — Le théâtre représente la cour d'honneur d'un château gothique. Une chapelle à droite. Du même côté, au cinquième plan, la poterne et le pont levis ; il est baissé. A gauche, l'entrée du bâtiment d'habitation.*)

SCENE IX.

LA COMTESSE CLOTILDE, GONTRAN, DEUX AUTRES ECUYERS, UN PAGE ET DEUX FEMMES, DES VALETS. (*La Comtesse, pâle et souffrante, est assise dans un fauteuil et regarde vers la campagne.*)

GONTRAN, *à la Comtesse.*

C'est peut-être une imprudence... madame la comtesse, de venir dans l'état de faiblesse où vous êtes, vous asseoir à cette place ; le vent est bien froid et souffle fort.

LA COMTESSE.

Si mes fils arrivaient, je les verrais plus tôt, et j'aurai si peu de temps à les voir !

GONTRAN.

Espérez, noble mère, espérez... (*Bruit de fanfare au loin.*) Écoutez, madame ; ce bruit, j'en réponds, annonce le retour des fils de mon maître.

LA COMTESSE, *se ranimant.*

Oh ! s'il était vrai ! (*La fanfare se rapproche.*)

GONTRAN, *qui a été regarder vers la poterne.*

Oui, vous dis-je, ce sont eux.

LA COMTESSE.

Merci, mon Dieu, je pourrai les bénir.

SCENE X.

LES MÊMES, HOMMES D'ARMES, PAYSANS, *puis* RENAUD, RICHARD, ROLAND *et* RAOUL. (*La marche continue. La Comtesse, soutenue par ses femmes, se* [illegible] *arrivent en criant :* Les voici !... *Ils précèdent et suivent les quatre fils Aymon qui sont portés par le cheval Bayard. Les hommes d'armes se rangent au fond. Les quatre fils disparaissent un moment et rentrent après avoir mis pied à terre.*)

LA COMTESSE.

Fils de mon noble époux, béni soit votre retour. (*Epuisée par cet effort, elle se rassied.*)

LES QUATRE FILS.

Salut à vous, ma mère. (*Ils viennent tous quatre s'agenouiller auprès d'elle.*)

LA COMTESSE.

Merci, mon Dieu, qui me donnez à ma dernière heure une suprême joie. . mes fils... vous voilà tous les quatre près de moi, beaux et hardis, comme était votre père. Approchez encore, que mes yeux affaiblis vous puissent mieux voir, que ma voix éteinte déjà arrive jusqu'à vous.

RENAUD.

Bonne mère ! Dieu vous conservera à notre amour.

LA COMTESSE.

Je bénis sa miséricorde qui me fait vivre jusqu'à ce jour... Je vous ai revus, mes fils, je mourrai heureuse. Car j'emporterai dans la tombe votre serment d'accomplir la sainte tâche que je vais vous léguer.

RICHARD.

Quelle qu'elle soit, ma mère, nous l'accomplirons.

LA COMTESSE.

J'en suis sûre.

RICHARD.

Que devons-nous faire?

RAOUL.

Parlez.

LA COMTESSE.

Quand vous aurez fermé mes yeux, rendez-vous ensemble à la métairie du Val des Roses... Là vous trouverez une jeune orpheline qui se nomme Odette... je ne puis vous dire à qui elle appartient... je l'ignore moi-même... Mais rappelez-vous bien que c'est pour vous un devoir de la protéger... Vous ne la rendrez qu'à Dieu, à un époux ou à son père... Voici mon chapelet pour elle.

RENAUD.

Il lui sera fidèlement remis, ma mère.

[illegible]

Et quant à cette jeune Odette... nous ne la rendrons qu'à Dieu!...

ROLAND.

A un époux.

RAOUL.

Ou à son père.

LA COMTESSE.

Maintenant pour vous, qui êtes aventureux et que des périls surnaturels menaceront peut-être... pour vous, mes fils, voici quatre anneaux. Si quelque jour vous vous trouviez l'un ou l'autre, dans un de ces dangers contre lesquels tout courage humain est impuissant, jetez l'un de ces anneaux en invoquant mon nom, votre ange gardien me le rapportera au ciel, et par mes prières j'obtiendrai peut-être votre salut... A toi cette émeraude, Renaud; Richard, prends ce rubis; ce diamant pour toi, Roland... que cette topaze brille à ton doigt, Raoul. (*Elle distribue les quatre anneaux. Chacun des fils porte respectueusement le sien à ses lèvres et le passe à son doigt.*)

RENAUD, *se levant.*

Mère, ce que vous avez dit nous le ferons... sur terre nous protégerons l'orpheline.

RICHARD, *de même.*

Au ciel nous invoquerons votre nom.

ROLAND, *de même.*

Nous le jurons par vous.

RAOUL, *de même.*

Par notre père.

TOUS LES QUATRE.

Par vous, par notre père.

LA COMTESSE.

Ce serment que je reçois, venez le renouveler devant Dieu, et que devant Dieu aussi votre mère puisse vous bénir.

GONTRAN.

Ouvrez la chapelle et faites passage. (*Les quatre fils Aymon soulèvent le siége sur lequel leur mère est assise et le transportent, ils se dirigent vers la chapelle.*)

LES PAYSANS.

Vivent les fils Aymon!

ACTE II.

Un bâtiment à jour, donnant sur un champ de roses. — Porte à droite et à gauche.

SCÈNE I.

LANDRY, GRIFFON.

GRIFFON, *à l'entrée, au fond, s'adressant à Landry qui affûte sa faux.*

Ainsi, bonhomme, c'est ici la métairie du val des Roses... et c'est vous qu'on appelle maître Landry?... vous en êtes bien sûr?

LANDRY.

Mais oui, très-sûr, mon petit gars.

GRIFFON.

Très-bien, voilà mon affaire!

LANDRY.

Et que me veux-tu?

GRIFFON.

A vous rien, rien!

LANDRY.

Et c'est pour ça que tu me déranges?

GRIFFON.

C'est plutôt moi qui me suis dérangé... car vous êtes resté chez vous, tandis qu'il m'a fallu tricoter des jambes pendant six grandes lieues... vrai, elles sont trop longues... on devrait les couper en deux, je n'aurais eu que la moitié de chemin à faire... non, au fait... dans ce cas-là on compterait douze lieues... ça m'aurait fait le double... eh bien! non... ça ne changerait pas la distance... c'est toujours la même chose... seulement vous demeurez trop loin .. voilà!

LANDRY.

Enfin, qui t'amène?

GRIFFON.

D'abord je vous préviens que vous aurez une surprise... et elle aussi!

LANDRY.

Qui ça, elle?...

GRIFFON.

Une jeune orpheline, sans parents, à qui vous servez de mère.

LANDRY.

Ah! bon... la petiote.

GRIFFON.

On ne m'a pas dit la petiote, on m'a dit Odette.

LANDRY.

Odette ou la petiote... ça revient au même... c'est un nom que je lui ai donné.

GRIFFON.

Ah!... eh bien! il n'est pas joli... j'aime mieux Odette... je viens pour elle... de la part de sa protectrice.

LANDRY.

De la part de la comtesse?... mais on assure dans le pays quel est morte depuis huit jours...

GRIFFON.

Justement... c'est pour ça qu'ils vont arriver ici tous les quatre!

LANDRY.

Hein? les quatre qui?

GRIFFON.

Qu'appelez-vous quatre qui?... apprenez, maroufle, que je parle des quatre fils Aymon?... Ah ça, vous ne comprenez donc rien?

LANDRY.

Tu ne t'expliques pas.

GRIFFON.

Arrangez-vous pour les recevoir... ils vous feront l'honneur de passer la nuit chez vous... et moi aussi!

LANDRY.

Je vais bien vite préparer la plus belle chambre de la métairie... il n'y a que la mienne.

GRIFFON.

Nous la choisissons... pendant ce temps-là, faites-moi parler à mam'selle Odette!

LANDRY.

La petiote? elle n'est pas ici... tu la trouveras aux environs, dans les champs... occupée à tresser des couronnes pour la Vierge... elle ne sait pas faire autre chose... (*Il entre à gauche.*)

GRIFFON, *un moment seul.*

Aux environs... c'est un peu vague, cette adresse-là... c'est égal... nous disons: une jeunesse qui fait des couronnes... qui s'appelle Odette... et qui répond au nom de petiote... je la reconnaîtrai en cherchant bien... voyons... de quel côté aller... parbleu, à droite. (*Il va pour sortir en courant et se heurte contre un mendiant qui entre.*)

LE MENDIANT, *levant son bâton.*

Maudit étourneau!

GRIFFON, *esquivant le coup.*

Décidément j'aime mieux prendre à gauche. (*Griffon sort par la gauche, le Mendiant s'assure s'il est sorti et quitte son attitude courbée; on reconnaît Maugis.*)

SCÈNE II.

MAUGIS, *seul.*

Imprudente vivacité !... avec tout autre que ce jeune manant, elle aurait pu me compromettre... Observe-toi, Maugis !... que ton ambition paternelle abaisse un moment ton orgueil... oui, gardons l'humble attitude, l'aspect souffrant et résigné du pauvre qui mendie... jusqu'au moment où le précieux scapulaire d'Odette tombera enfin en mon pouvoir... Si je ne puis l'obtenir par la ruse, ce signe visible auquel Charlemagne doit reconnaître sa fille, que la violence alors me vienne en aide... oh! malgré ces quatre épées dont la prédiction me menace... j'aurai le scapulaire. (*Apercevant Odette qui paraît au fond.*) Ah! cette jeune fille!... c'est elle!... c'est Odette!...

SCÈNE III.

MAUGIS, ODETTE. (*A l'aspect d'Odette, Maugis a repris son apparence de mendiant. — Odette arrive par le fond, et tout en continuant à avancer vers la métairie, elle cueille çà et là des roses qu'elle ajoute à une couronne déjà commencée.*)

ODETTE, *à elle-même, entrant dans la métairie.*

« Et à chaque fois que le doux ami lui disait : Je pars, la jeune fille laissait tomber une larme, que Dieu tout aussitôt changeait en une belle perle d'Orient ; il revint et partit tant et tant souvent le doux ami, qu'au bout de l'an, la jeune fille était si riche, qu'avec ces larmes changées en perles, elle put le racheter d'esclavage... et lui donner un grand royaume... » Elle est jolie la légende de la mignonne aux belles larmes... je viens de l'apprendre... je la dirai ce soir à mon inconnu... je la lui dirai... s'il vient...

MAUGIS, *s'avançant d'un ton humble.*

Que le Seigneur vous exauce, mon enfant.

ODETTE.

Un pauvre?.. et je ne le voyais pas!.. Pardon, bon vieillard, vous vous adressez mal... mes dons ne vous enrichiront guère... je ne suis pas la maîtresse de céans... rien de ce qu'il y a ici n'est à moi... mais les couronnes que je tresse m'appartiennent, on me les achète toujours... voici ma plus belle... vous direz que c'est Odette du val des Roses qui l'a faite, on vous en donnera un denier!

MAUGIS.

Voilà qui est d'un bien bon cœur, ma fille!...

ODETTE.

Oh! c'est un peu aussi par intérêt... on dit que l'aumône porte bonheur quand on a un vœu à faire.

MAUGIS.

Et vous en avez un!

ODETTE.

La chanson du ménétrier dit qu'à seize ans, cœur de fille a toujours quelque chose à demander à la Vierge... et j'ai seize ans, mon père.

MAUGIS.

Ce vœu, par hasard, ne se rapporterait-il pas à certain scapulaire, que vous cachez précieusement là?

ODETTE.

Comment savez-vous?

MAUGIS.

Oh! mon enfant, les mendiants sont comme les bergers un peu sorciers par état.

ODETTE, *se reculant.*

Sorciers!

MAUGIS.

Soyez sans peur; dans la divination tout n'est pas maléfice... il y a aussi l'illumination céleste qui nous éclaire... en voulez-vous une preuve?... confiez-moi pour un moment ce scapulaire que vous gardez si bien, et tout ce que vous voulez savoir je vous le dirai.

ODETTE.

Il serait possible!

MAUGIS, *avec insinuation.*

Donnez vite, et le sort que Dieu vous garde vous sera révélé. Eh bien! vous hésitez encore.

ODETTE.

Non, je refuse...

MAUGIS.

Comment?...

ODETTE.

Certes il est un secret qui m'intéresse et que j'ai grande envie de connaître.

MAUGIS.

Je... vous le dirai...

ODETTE.

Non, plutôt garder mon ignorance que d'avoir par sorcellerie la révélation que j'espère obtenir par la prière.

MAUGIS.

Allons, c'est bien... c'est très-bien, mon enfant... et je vous félicite de n'avoir pas succombé...

ODETTE.

Vous me trompiez donc?

MAUGIS, *avec solennité.*

Odette, je voulais éprouver ta piété... maintenant, je le vois, elle est aussi forte que sincère... elle sera récompensée.

ODETTE.

Ainsi... vous espérez comme moi que le vœu de mon cœur sera réalisé?

MAUGIS.

Le vœu d'une jeune fille, mon enfant, n'est jamais mieux exaucé que quand elle le forme elle-même, en un temps bien choisi et devant un autel, où Dieu se plaît d'ordinaire à faire descendre sa bénédiction... Pour cela, une merveilleuse occasion se présente... crains de la laisser échapper.

ODETTE.

Oh! si cela dépend de moi...

MAUGIS.

A l'ermitage de Sainte-Rosalie, qui est au bas de ce village, dans le fond du chemin creux, un pieux missionnaire est venu prêcher la neuvaine.

ODETTE.

Oui, je sais, le père Anselme, du cloître de Saint-Julien des Bois.

MAUGIS.

C'est ce soir que la neuvaine expire...

ODETTE.

Mais non, ce n'est que demain.

MAUGIS.

C'est ce soir, te dis-je... je veux t'accompagner, Odette... ta charité envers moi te portera bonheur, car je suspendrai ta couronne devant l'autel et j'implorerai avec toi sainte Rosalie!

ODETTE, *mettant une cape pour sortir.*

J'ai bonne confiance... la sainte ne peut rien refuser aux prières d'une jeune fille et d'un vieillard... je saurai le secret.

MAUGIS, *à part.*

Les fils du comte Aymon arriveront trop tard.

ODETTE, *allant prendre le bras du vieillard.*

Hâtons-nous! (*Tous deux se disposent à sortir, Renaud, Richard, Raoul et Roland paraissent, ils s'arrêtent à l'entrée de la métairie.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RENAUD, RICHARD, RAOUL, ROLAND.

RICHARD, *arrêtant Maugis.*

Un moment.

MAUGIS, *à part.*

Oh! les quatre épées!

ROLAND.

Salut à la gentille Odette.

RAOUL.

A l'orpheline du val des Roses.

RICHARD.

Nous venons à vous, jeune fille, au nom de la comtesse Aymon.

RENAUD.

Voici son chapelet qu'en mourant elle vous a légué.

ODETTE, *prenant le chapelet.*

Que dites-vous, messires... dame Clotilde, la bonne comtesse, n'est plus?

RICHARD.

Mais la protection qu'elle vous accordait lui survit en nous... nous sommes ses fils.

ODETTE.

Ah! je dois prier pour elle!

MAUGIS, *vivement.*

Oui, à Sainte-Rosalie, ma fille... je vous attends.

RENAUD.

Il n'est plus temps ce soir... comme nous passions devant

l'ermitage, on éteignait les derniers cierges... maintenant la chapelle est fermée et la route est déserte.

RICHARD.

D'ailleurs, Odette, nous avons à vous parler.

MAUGIS.

Je veux savoir... (*Haut.*) Voici la brune qui tombe, il me faudrait aller loin pour trouver un abri... me permettez-vous de faire ici mon repas du soir ?

ODETTE.

Volontiers, pauvre vieillard... tenez, placez-vous là!... voici du pain de blé noir... et la cruche d'hydromel... buvez... mangez... (*Elle le fait asseoir dans un coin et lui donne du pain, une cruche et un gobelet.*)

ROLAND, *la suivant du regard en parlant à ses frères.*

Des yeux divins!... la voix d'un ange!... une taille de reine!

RAOUL.

Et un bon cœur... elle donne à boire!

RICHARD.

Ah! s'il ne fallait que la gagner au jeu!

RENAUD.

Ou la conquérir par l'épée! Mais c'est folie de penser à nous la disputer ; rappelons-nous le vœu de notre mère... Odette nous appartient à tous quatre, mais seulement à titre de sœur.

ODETTE, *aux quatre frères.*

C'est au nom de la comtesse que vous voulez me parler; messeigneurs... ses volontés sont ma loi! j'attends avec respect ce que vous avez à me dire!

RICHARD.

Odette, une autre existence va commencer pour vous!

ODETTE.

Pour moi?

RENAUD.

Oui, à notre âge la vie active est un devoir; nous ne pouvons toujours habiter le val des Roses, et tel est l'ordre de notre mère, partout où nous serons, vous devez être avec nous.

ODETTE.

Moi, vous suivre... messires... et comment, à quel titre?

ROLAND.

A titre d'amis.

RAOUL.

Mieux que cela, à titre de frères.

ODETTE.

Pardonnez-moi le trouble et l'inquiétude qui m'agitent, je vous sais nobles, messeigneurs... et c'est bien glorieux à moi... d'être nommée votre sœur... mais pauvre et timide fillette, qui jusqu'à présent ai vécu dans cette campagne isolée... je ne puis pas me faire tout de suite à l'idée de vous avoir pour confidents de mes pensées... pour compagnons de mon existence... oh! ne vous en fâchez pas, j'ai foi en votre honneur... ce n'est pas la peur qui me tient, c'est l'étonnement qui m'a saisie.

RICHARD.

Si pour vous, Odette, c'est chose étrange que cette vie en commun avec quatre cavaliers courant les aventures, pour nous c'est chose nouvelle que la garde d'une jeune fille... mais votre confiance et notre bonne volonté aidant... nous accomplirons sans dommage notre pieuse mission.

ODETTE

Et cette mission?

RENAUD.

C'est de ne vous rendre qu'à Dieu... à un époux ou à votre père...

ODETTE.

Mon père, je ne le connaîtrai jamais.

RAOUL.

Voulez-vous être à Dieu?

ODETTE.

Je crois que le couvent me fait peur!

ROLAND.

Alors c'est donc un mari que vous voudriez?

ODETTE, *baissant les yeux.*

Peut-être...

RICHARD.

Ah! vous doutez.

ODETTE, *franchement.*

Non, j'en suis sûre...

RENAUD.

Dans ce cas, mon enfant, il y a ici pour vous un époux trois frères, désignez-vous-même le mari.

ODETTE.

Mon choix est fait... je reste votre sœur... à tous les quatre...

RAOUL.

Ainsi, ni l'un ni l'autre.

ODETTE.

J'aime.

RENAUD.

Qui cela?

ODETTE.

Je l'ignore!

RICHARD.

Comment!

ODETTE.

Celui dont je suis la promise est un être mystérieux qui m'apparaît la nuit... Appartient-il au ciel ou à la terre... voilà le secret que je voulais aller demander à sainte Rosalie...

RENAUD.

Mais c'est un misérable séducteur qui mérite notre colère.

RICHARD.

Nous vous vengerons, Odette.

ODETTE.

Oh! ne lui en veuillez pas... rien n'est plus pur que son amour, je le jure par mon scapulaire que l'autre soir je lui ai donné.

MAUGIS, *qui a écouté, à part.*

Le scapulaire est en d'autres mains... ma science me dira maintenant à qui je dois le reprendre. (*Il sort furtivement.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, *excepté* MAUGIS.

RENAUD.

Mais enfin... cet être mystérieux... cet amant inconnu qui vient du paradis... ou de l'enfer... où vous apparaît-il?...

ODETTE.

Dans la petite grange que j'habite, et seulement quand la nuit est bien tombée... S'il doit venir, la lueur d'un feu follet que j'aperçois poindre dans la campagne, m'annonce sa visite; alors j'éteins ma lumière, et bientôt il est près de moi... je l'entends... car je ne connais que sa voix, mais elle est si douce, si persuasive, qu'auprès de lui, moi, toujours si craintive, eh bien, je n'ai pas peur... c'est lui qui tremble au contraire... et par timidité, sans doute, il m'a fait promettre de ne jamais lui demander d'où il vient, surtout de ne point chercher à connaître son visage.

RICHARD.

Voilà, ma foi, un soupirant de singulière espèce... (*A demi-voix.*) Ce garçon-là doit être très-laid... (*Haut.*) Et pensez-vous qu'il revienne bientôt?

ODETTE.

Je ne l'attends jamais... je l'espère toujours.

RENAUD.

Mais si nous vous emmenons, Odette, vous serez séparés.

ODETTE.

Non, car il saura bien me retrouver partout!

ROLAND.

Mais qu'attendez-vous de cet amour?

ODETTE.

Rien que le bonheur d'entendre mon inconnu, puisque je ne dois pas le voir.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GRIFFON, *puis* LANDRY.

GRIFFON, *arrivant.*

Je disais bien, elle doit être ici!

RICHARD.

Et d'où viens-tu?

GRIFFON.

De chercher dans tous les champs de roses, pour mieux mettre la main sur m'amzelle Odette!

ODETTE.

Mais c'est moi... qui suis Odette... nous nous sommes rencontrés sur la route.

GRIFFON.

Je sais bien... je me disais ça doit être elle, mais je pouvais me tromper aussi... et dans le doute... j'ai toujours cherché. (*A Landry.*) Voilà mes maîtres, maintenant.

LANDRY, *entrant.*

Vous, mes jeunes seigneurs, chez moi...

RICHARD.

Brave Landry... vous arrivez bien, car voici la nuit venue ainsi que l'heure du repos...

LANDRY.

Votre chambre est prête... Odette, allume les branches de mélèse pour éclairer nos hôtes!

RENAUD.

Ce soin ne la regarde pas... nous vous conterons cela, Landry; mais à partir de ce jour Odette n'est plus servante.

GRIFFON.

Elle est bien trop gentile pour ça... Attendez, je vais allumer. (*Il disparaît un moment et revient après avec des éclats de mélèse allumés.*)

LES QUATRE FILS AYMON, *à Odette.*

Bonsoir, sœur.

ODETTE.

A demain, mes frères!

GRIFFON.

Voilà les flambeaux! (*Il les distribue.*)

LANDRY.

Mes jeunes seigneurs, votre chambre est par ici! (*Il entre à gauche.*)

ODETTE.

Ma grange de ce côté.

RICHARD, *bas à ses frères.*

A l'avenir, l'un ou l'autre de nous veillera chaque nuit.

RENAUD.

Pendant celle-ci, nous veillerons tous les quatre!

GRIFFON, *à lui-même.*

Ah! comme je vas bien dormir!

RICHARD, *bas à Griffon.*

Tu ne te coucheras pas.

GRIFFON, *avec effroi.*

Hein!

LES QUATRE FILS, *remontant vers le fond ainsi que Griffon.*

Nous veillerons!

ODETTE, *à elle-même, entrant à droite.*

Viendra-il?

(*Le théâtre change et représente un e petite grange formant chambre rustique de jeune fille; au fond, un lit de mousse et de joncs; à gauche, une fenêtre ouvrant sur la campagne; à droite, une porte.*)

SCENE VII.

ODETTE, *seule; elle entre, tenant le flambeau de mélèse, qu'elle vient poser dans la cavité d'une souche de bois.*

Ils sont bons et braves, les fils de ma protectrice... mais pourquoi vouloir changer mon existence?... peut-elle être plus belle... dans l'humble condition pour laquelle je suis née, le ciel m'apporte des joies que n'ont pas mes compagnes... l'isolement, il est vrai, m'attristait autrefois... mais à présent, je ne suis plus seule... sa pensée habite avec moi... c'est devant la croix de ce chapelet, que ce soir je veux prier pour lui... et aussi un peu pour moi... (*Elle commence à se déshabiller.*) Oui, avant de m'endormir, voilà ce que je dirai à Dieu... « Seigneur, vous êtes l'auteur des innocentes amours... le mien est votre ouvrage, il ne peut vous offenser... Si je dois partir demain, faites que celui que j'aime me retrouve bientôt... et que je puisse encore entendre sa voix... » Attachons le chapelet au plus bel endroit de ma chambre, près de cette fenêtre d'où j'aperçois son signal... (*Voyant poindre une clarté.*) Oh! la lumière, la lumière du feu follet... elle approche!... il va venir... il va venir... (*Elle éteint vivement l'éclat de mélèse; il fait nuit complète sur le théâtre; regardant vers la fenêtre.*) La lueur qui marque son chemin, marche encore... mais elle suit ce soir des détours inaccoutumés... enfin elle avance... pourquoi s'arrête-t-elle?... elle a disparu! (*On entend pousser un cri.*) Mais d'où vient ce cri?.., j'ai peur! (*On entend un cliquetis d'armes.*) Le bruit des armes, maintenant; que se passe-t-il donc?... Ah! je veux... je veux tout savoir. (*Elle ouvre la porte et va pour sortir; au même moment Renaud et Richard, éclairés par Raoul et Roland, entrent soutenant un cavalier blessé; ils ont tous quatre l'épée nue à la main.*)

SCENE VIII.

ODETTE, ROLAND, RAOUL, RICHARD, RENAUD, AMAURY, *blessé.*

ROLAND, *entrant le premier.*

Par ici... par ici, nous aurons du secours!

ODETTE.

Mon Dieu! que s'est-il donc passé?...

RAOUL.

Parbleu... un meurtre, rien que ça... ils étaient dix contre un homme.

RICHARD, *aidant Renaud à asseoir Amaury.*

Et voilà la victime...

ODETTE, *n'osant le regarder.*

Grand Dieu! si c'était!... (*Regardant.*) Qu'il est gentil!

RENAUD, *contemplant Amaury.*

Mais je le reconnais, c'est notre ami du cloître de Saint-Julien des Bois.

RAOUL, ROLAND *et* RICHARD.

Amaury!

ODETTE, *à elle-même.*

Il ne m'a pas dit son nom!

RICHARD.

Un moment plus tard, il expirait sous les coups de ses meurtriers.

RENAUD, *qui a examiné la blessure d'Amaury.*

Le fer a glissé... je m'y connais, la blessure est légère.

RICHARD.

En effet, il rouvre les yeux!

RENAUD.

Il a serré ma main!

RAOUL.

Il va parler.

AMAURY, *avec un soupir.*

Odette!

ODETTE.

Sa voix!... c'est sa voix... c'est lui!... ah! quel bonheur que ce soit lui!...

ROLAND.

Qu'avez-vous donc, Odette... ce jeune homme?...

ODETTE.

C'est lui!...

RENAUD.

C'était Amaury! mais vous ne pouvez aimer cet homme!

AMAURY, *bas et revenant à lui.*

Par pitié... mon ami, mon sauveur, ne me trahissez pas!.. (*Haut.*) Je ne dois plus revoir Odette!

ODETTE.

Que dit-il?...

AMAURY.

Plus que jamais, nous voilà séparés!...

ODETTE.

Par ceux qui vous ont frappé peut-être... par vos ennemis!..

AMAURY.

Ces ennemis qui m'attendaient dans l'ombre... sont les vôtres, Odette.

ODETTE

Les miens?...

AMAURY.

Oui, c'est contre eux que j'ai voulu défendre votre scapulaire, qu'ils m'ont arraché.

RENAUD.

C'est pour un scapulaire qu'ils ont mis si lâchement vos jours en péril... Quel intérêt pouvaient-ils donc avoir à s'en emparer?

AMAURY.

Quel intérêt!.. sachez tous un secret que moi-même je n'ai découvert que ce soir, et qu'en toute hâte, je venais vous révéler, Odette... Ce scapulaire renfermait caché sous une sainte image, un parchemin...

ODETTE.

Oui, et sur ce parchemin il y avait des caractères... mais personne ici ne sait lire.

AMAURY.

J'ai déchiffré ces caractères tracés d'un main tremblante, et voilà ce que j'ai lu: « J'atteste devant Dieu, que celle qui porte » cette médaille et cette chaîne... est la fille de Charlemagne... » et je signe, moi, Théodora de Ravenne, sa mère... »

ODETTE.

Qu'entends-je!

LES QUATRE FILS AYMON.

La fille de Charlemagne!

ODETTE.

Oh! c'est impossible!

AMAURY.

Ces caractères tracés par la main de votre mère, je les ai lus!

RENAUD.

Et les mots écrits sur le parchemin sont bien ceux que vous avez dits?

RICHARD.

Vous le jurez!

AMAURY, *étendant la main vers Odette.*

Je le jure sur le salut de son âme.

RICHARD.

C'est bien...

AMAURY.

Mais cette preuve que portait Odette, ce scapulaire qu'elle m'avait donné, je ne l'ai plus, ils me l'ont pris, vous dis-je!...

ROLAND.

Dieu, qui veut le triomphe de la vérité, y suppléera.

RAOUL.

S'il nous vient en aide, le vœu de la comtesse Aymon sera bientôt exaucé!

RICHARD.

Salut à vous, fille de Charlemagne! (*Il s'agenouille ainsi que ses frères devant Odette.*)

RENAUD.

Nous vous rendrons à votre père!

(*Le théâtre change et représente la salle d'honneur du château de Maugis, fermée au fond par une boiserie à panneaux sculptés. A droite et à gauche, du premier au troisième plan, portes garnies de riches portières. La première conduit aux appartements intérieurs, l'autre ouvre sur la galerie qui mène à l'extérieur. Au premier plan, de chaque côté, une porte plus petite. Au fond, sur un pupitre, un livre ouvert dont les pages sont blanches.*)

SCENE IX.

LE COMTE BAUDOUIN *et* SA SUITE, MAUGIS, EDWIGE, DAMES, PAGES.

MAUGIS, *à Baudouin.*

Vous savez maintenant, noble comte, comment la jeune princesse dont Charlemagne, votre maître et le mien, déplorait la perte, a été miraculeusement retrouvée par moi, dans l'humble condition où le malheur l'avait placée. Ce scapulaire, qui ne la quitta jamais, vous garantit la fidélité de mes paroles.

LE COMTE.

Béni soit Dieu, qui a dirigé vos recherches. (*Lui présentant un parchemin.*) Voici, seigneur Maugis, le message royal qui me donne à moi, Baudouin, comte d'Auvergne et l'un des douze pairs du royaume, la glorieuse mission de ramener à mon souverain, celle que vos soins lui ont enfin rendue. (*A Edwige.*) Noble dame, nous avons une longue route à parcourir, et vous comprenez l'impatience d'un père; il faut donc hâter notre départ.

EDWIGE.

Messire comte, avant de partir, laissez-moi dire un dernier adieu à celui à qui je dois tout... (*A Maugis.*) Mon protecteur... mon ami... (*à voix basse.*) mon pere!

MAUGIS, *bas à Edwige.*

Notre vengeance s'accomplit, Edwige... tu porteras une couronne.

EDWIGE, *bas.*

Celle qui m'attend n'a pas encore touché mon front... et malgré moi, j'éprouve un sentiment de terreur... Si la vérité allait être connue!

MAUGIS, *de même.*

Rassure-toi. (*Lui montrant le livre à droite.*) Tu vois ces pages blanches... si quelque malheur nous menaçait, elles se couvriraient aussitôt de caractères symboliques, lisibles pour moi seul... rien n'a paru, nous n'avons rien à redouter.

LE COMTE, *qui a donné des ordres.*

Vos équipages sont prêts et l'escorte vous attend... à moi l'honneur de vous donner la main.

EDWIGE, *à Maugis.*

Nous nous reverrons bientôt.

MAUGIS.

A la cour de Charlemagne, madame. (*Il s'incline. — Le comte Baudouin prend la main d'Edwige et sort avec toute sa suite.*)

SCENE X.

MAUGIS, *seul.* (*Après la sortie d'Edwige, il jette de loin les yeux sur le livre ouvert et aperçoit des caractères symboliques.*)

Ah! le livre a parlé!... c'était donc un pressentiment et non pas une vaine terreur qui la faisait trembler.... Sachons maintenant quel péril ces caractères magiques viennent me révéler. (*Il lit sur le livre.*) « Le secret du scapulaire est connu, » Amaury le Baudouin l'avait découvert, il en a instruit Odette » et ses protecteurs... En ce moment la véritable fille de Char- » lemagne est en route pour Paris avec les quatre fils Aymon. » (*A lui-même.*) Malheur sur nous, s'ils arrivent les premiers! (*Continuant à se parler, comme s'il lisait sur le livre.*) Non, rien encore n'est désespéré... sur ce livre, je suis leur itinéraire, comme s'ils marchaient sous mes yeux... en vain dans leur défiance, ils abandonnent la route frayée et prennent des chemins inconnus, je les vois, ils obéissent involontairement à la puissance infernale dont je dispose..... elle les attire vers ma demeure... ils y viennent... les voilà!... le livre de l'enchanteur Merlin l'a dit : c'est par leurs passions que je puis les vaincre... ils ne sortiront pas d'ici! (*Maugis disparaît par la droite, au moment où Griffon entre, introduit par les Démons vêtus en pages.*)

SCENE XI.

GRIFFON, LES QUATRE DÉMONS.

LE DÉMON DE LA GUERRE.

Entrez, bel écuyer... n'ayez pas peur.

LE DÉMON DU JEU.

Oui, laissez-vous conduire par le hasard qui vous amène!

LE DÉMON DE L'AMOUR.

Je suis là pour vous répondre d'un aimable accueil.

LE DÉMON DE L'IVRESSE.

Et moi d'un excellent souper.

GRIFFON.

Ils sont charmants!... je vous crois, mes gentils pages... la maison doit être bonne... rien qu'en y entrant, la joie m'a pris au cœur... et pendant que vous me parlez, je me sens tout gaillard... il me vient dans l'esprit un chaos d'idees très-agréables... je ne sais pas ce que j'ai, mais ça me divertit beaucoup.

LE DÉMON DE L'IVRESSE, *à ses compagnons.*

C'est notre influence qu'il subit.

LE DÉMON DE L'AMOUR, *de même.*

Il faut nous en amuser!

LE DÉMON DE LA GUERRE, *frappant sur l'épaule de Griffon.*

Aurions-nous par hasard des idées belliqueuses?...

GRIFFON, *fièrement.*

Ah! mais oui, j'en ai... j'en ai de féroces... oh!... oh!...

LE DÉMON DE L'AMOUR, *lui caressant le menton.*

Mais n'avons-nous que de celles-là, séduisant écuyer?

GRIFFON, *amoureusement.*

Ah! mais non... j'en ai aussi d'autres... (*Il soupire.*) Ah!... (*A part.*) Qu'est-ce qui me prend donc?... mon cœur palpite et mon sein s'agite.

LE DÉMON DU JEU, *lui prenant la main.*

Serions-nous amoureux?

GRIFFON.

Oui!... Voilà ce que j'étais!... car à présent, je ne pense qu'à une chose... à faire fortune!

LE DÉMON DE L'IVRESSE, *lui frappant sur l'épaule.*

Et quand cela?

GRIFFON.

Après boire... ventre de biche! après boire... mais quand mes maîtres auront soupé... Vous m'avez assuré qu'on leur accorderait l'hospitalité pour cette nuit.

LE DÉMON DE LA GUERRE.

Ils peuvent disposer de cette salle... c'est ici que notre maître reçoit d'ordinaire les voyageurs.

GRIFFON.

C'est que nous ne sommes pas des voyageurs ordinaires... nous escortons une princesse, rien que ça... je ne vois pas où elle pourra reposer son auguste personne.

LE DÉMON DE L'AMOUR, *ouvrant la première porte à gauche.*

Dans cette chambre... on ne saurait trouver un lit meilleur; celui-là a été fait par la main de l'Amour.

GRIFFON.

Eh bien! s'il en a fait deux, l'Amour... je retiens l'autre... car c'est drôle les idées qui m'arrivent... je n'en ai jamais eu comme ça.

LE DÉMON DE L'IVRESSE, *s'approchant de lui.*

As-tu donc sommeil?

GRIFFON, *qui a ressenti l'influence.*

Non, j'ai soif.

LE DÉMON DE LA GUERRE, *approchant à son tour.*

A la bonne heure... je disais aussi l'écuyer de quatre héros doit être infatigable.

GRIFFON, *subissant l'autre effet.*

Oui, mes maîtres sont des braves, mais il ne faudrait pas non plus m'échauffer les oreilles... Oh! je voudrais qu'on me cherchât querelle... qu'on me marchât sur quelque chose!

LE DÉMON DE L'AMOUR, *passant près de lui.*

On s'en garderait bien, mon valeureux champion; d'ailleurs... ce n'est ni le lieu, ni le moment d'une lutte.

GRIFFON, *autrement influencé.*

La nuit, on ne se bat pas d'ordinaire... la nuit on est toujours d'accord! (*Avec passion.*) Au fait... il doit y avoir de jolies femmes ici!

LE DÉMON DU JEU, *passant auprès de Griffon.*

Tu crois?

GRIFFON, *changeant de ton.*

Je parie n'importe quoi!... à quoi joue-t-on?...

LES QUATRE DÉMONS, *le touchant en même temps.*

A tout ce que tu voudras.

GRIFFON, *recevant à la fois les quatre secousses.*

Hein!... oh!... bah!... tiens, tiens!...

LES QUATRE DÉMONS.

Nous sommes prêts.

GRIFFON.

Nous verrons ça plus tard... voici mes maîtres avec la jeune princesse.

LE DÉMON DE L'IVRESSE.

Au revoir, joyeux compagnon.

LE DÉMON DE LA GUERRE.

Bouillant écuyer!

LE DÉMON DU JEU.

Superbe adversaire!

LE DÉMON DE L'AMOUR.

Adorable Griffon.

GRIFFON.

Au revoir, mes gentils pages!

LES QUATRE DÉMONS.

Nous nous retrouverons.

GRIFFON.

Je l'espère bien... (*A lui-même.*) Décidément, ils sont très-aimables. (*Les pages sortent à droite; Odette, Renaud, Richard, Raoul et Roland entrent par la gauche.*)

SCENE XII.

ODETTE, RENAUD, RICHARD, RAOUL, ROLAND, GRIFFON.

RICHARD.

Voilà, sur ma foi, un château étrangement gardé.

RENAUD.

Toutes les portes ouvertes, et pas une figure humaine à qui parler.

RAOUL.

C'est un désert... Nous souperons mal.

ROLAND.

Et notre sœur Odette n'aura pas un chevet où reposer sa tête.

GRIFFON.

Vous vous trompez, messeigneurs... j'ai vu les pages de la maison, des petits jeunes gens avenants au possible... Voici la chambre pour mam'selle la princesse Odette!... Quant au souper, je n'ai, je crois, qu'à le commander... Je vais chercher la cuisine.

RENAUD.

Demande une pièce de venaison.

GRIFFON.

Bon... une hure de sanglier.

RICHARD.

Un oiseau de haute volière.

GRIFFON.

Très-bien... un paon rôti.

ROLAND.

Quelque chose de piquant et de sucré.

GRIFFON.

Parfait... tartelette anisée au citron.

RAOUL.

Et surtout du vin.

GRIFFON.

Suresnes, côte d'en bas, c'est le meilleur cru. (*Il sort.*)

SCENE XIII.

LES MÊMES, *excepté* GRIFFON.

RENAUD.

En vérité, Odette, nous manquons aux lois de la galanterie. Roland aurait dû nous le rappeler.

ODETTE.

Mais en quoi donc, mes frères?

RICHARD.

Renaud a raison... Nous commandons le souper sans vous avoir consultée... Nous le pardonnerez-vous?

ODETTE, *souriant.*

Non, car je suis très-mécontente.

RAOUL.

En vérité?

ODETTE.

Ce n'est pas ici que j'aurais voulu m'arrêter.

RENAUD.

Mais où donc?

ODETTE.

A Paris!

RICHARD.

Vous n'y pensez pas!... Nous avons encore pour trois grands jours de marche.

ODETTE.

Oh! j'aurais marché!

RENAUD.

Au fait, c'est possible, car délicate et mignonne comme vous êtes, vous avez entrepris ce voyage et vous le poursuivez avec une énergie qui tient du miracle... Au besoin, c'est vous qui nous donneriez du courage.

ODETTE, *gaiement.*

Pourquoi pas... La force qui vient du cœur s'épuise moins que les autres.

ROLAND.

C'est aussi le cœur qui nous mène, Odette.

ODETTE.

Oh! je le sais... mais pas assez vite.

RENAUD.

Vous désirez voir s'accomplir vos rêves d'ambition?

ODETTE.

Non, mais se réaliser une espérance d'amour.

ROLAND.

Vous pensez donc encore à ce pauvre Amaury?

ODETTE, *avec franchise.*

Toujours... Quand il nous a quittés pour retourner au cloître de Saint-Julien, il m'a dit tristement adieu, et moi j'ai répondu en souriant : au revoir!... Savez-vous pourquoi j'étais presque gaie au moment de notre séparation?... C'est que je me suis rappelé alors la légende de la jeune fille dont les larmes se changeaient en perles... La pauvre mignonne racheta son ami d'esclavage... Amaury est esclave aussi... Mais pour le sauver, je n'aurais pas besoin de pleurer, moi... Le roi Charlemagne est tout-puissant, et le roi Charlemagne est mon père!... Vous voyez bien qu'il faut que nous arrivions vite à Paris.

RICHARD.

Oui, avant que ceux qui ont enlevé le scapulaire à notre ami aient eu le temps de rien entreprendre contre vous.

RENAUD.

Mais pour que le voyage de la journée soit meilleur, il faut se résigner au repos de la nuit.

ODETTE, *avec une soumission enjouée.*

C'est bien, mes frères... on se résigne; mais je ne vous promets pas de dormir... Je rêverais peut-être que je suis arrivée, et j'aurais trop de regrets au réveil... Ma chambre est par là, m'a-t-on dit?

ROLAND.

Avant de vous y laisser seule, nous voulons savoir si elle n'a point d'autre issue.

RENAUD.

Et rassurés sur ce point, c'est devant cette porte que nous passerons la nuit.

RICHARD.

Au point du jour nous vous avertirons du départ.

ODETTE.

Pardonnez-moi, mes frères, mais je crois que l'amour veille encore mieux que l'amitié!... Bonsoir; à demain de bien bonne heure. (*Elle entre dans la chambre avec les quatre fils Aymon. — A peine Odette et ses quatre frères ont-ils disparu, qu'une table servie et garnie de flambeaux monte de dessous, ainsi que quatre siéges à dossier.*)

SCÈNE XIV.

GRIFFON, *entrant par la droite et regardant en arrière.*

J'ai beau regarder, appeler, personne ne répond... Elles son gaies, les cuisines du château!... Pas une étincelle dans les cheminées... Tout est mort, tout est vide... Je n'ai trouvé que le bonnet d'un marmiton... impossible de souper avez ça. (*Il se retourne et aperçoit la table.*) Ah! mon Dieu!... mais c'est servi!... (*S'approchant de la table.*) Voilà mon paon avec sa queue... (*Il flaire le vin.*) Mon suresne du bas de la côte... ma tartelette anisée. (*Il goûte.*) Elle est au citron!... C'est à en perdre la tête!... Et ma hure aussi!... je tiens ma hure! (*Renaud, Raoul, Richard et Roland sortent de la chambre.*) Votre souper est servi, messires... Je vas chercher le mien... Il faudra bien que je trouve la cuisine. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

RENAUD, ROLAND, RAOUL *et* RICHARD.

RENAUD.

Rien à craindre pour elle!

RAOUL.

En ce cas, soupons... Diable! l'hospitalité est magnifique ici!...

RICHARD.

Il faut y faire honneur. A table!

ROLAND.

A table! et que notre première santé soit pour Odette. (*Ils se placent chacun à l'un des coins de la table, Renaud et Richard à l'avant-scène, Roland et Raoul au fond.*)

RAOUL, *qui a versé du vin dans les verres, se levant.*

A notre sœur!

LES TROIS AUTRES.

A notre sœur! (*A peine ont-ils vidé leurs verres, qu'ils semblent frappés de stupeur et se regardent.*)

RENAUD, *à Richard.*

Qu'as-tu donc?

RICHARD.

Mais toi-même?

ROLAND.

Tu faiblis, Raoul.

RAOUL.

Tu pâlis, Roland.

TOUS LES QUATRE, *en même temps.*

Trahison! trahison! (*Ils tombent sur leurs siéges dans l'attitude du sommeil.*)

SCÈNE XVI.

(*Le feu des flambeaux pâlit; un page paraît: c'est le Démon du jeu. Il vient agiter un cornet à jouer, dans lequel il y a des dés, aux oreilles de Richard, qui rouvre les yeux, mais paraît sous l'empire d'une hallucination.*)

LE DÉMON DU JEU.

Richard! l'argentier de Ravenne, mon maître, vous attend et vous défie.

RICHARD.

Moi?... mais où est-il?

LE DÉMON DU JEU.

Là! (*La boiserie du fond s'ouvre; on voit dans la salle de marbre d'un palais italien, une table, autour de laquelle sont des joueurs, et l'argentier de Ravenne qui remuent de l'or.*)

LE DÉMON DU JEU.

Venez! venez!...

RICHARD, *après un moment d'hésitation.*

De l'or!... de l'or!... Je laisse auprès d'Odette, Renaud, Raoul et Roland; je puis répondre au défi du Lombard! Je vais prendre une belle revanche. (*Il suit le page qui l'entraîne; en même temps qu'il se dirige vers le fond, un homme, exactement vêtu comme Richard et assis sur un siége dans l'attitude du sommeil, monte du dessous et se trouve à la place de Richard, qui disparaît. La boiserie se referme.*)

SCÈNE XVII.

(*Alors vient un autre page, le Démon de la guerre; il s'approche de Renaud.*)

LE DÉMON DE LA GUERRE, *à demi-voix, à Renaud.*

Alfred d'Angleterre soutient que Renaud est un lâche.

RENAUD, *se levant comme par l'effet d'une commotion soudaine.*

Un lâche!... Qui a osé dire cela?

LE DÉMON DE LA GUERRE, *désignant le fond.*

Celui qui est là. (*La boiserie s'est rouverte; le fond représente un site sauvage; éclairé par la lune. Un chevalier de haute taille, l'épée à la main, semble attendre son adversaire.*)

RENAUD, *au Démon.*

Marche devant moi. (*Regardant vers la table.*) C'est assez de mes trois frères pour protéger Odette. (*Il suit résolument le page, et, ainsi que Richard, il est remplacé à la table par un homme vêtu comme lui et endormi comme il l'était. La boiserie se referme.*)

SCÈNE XVIII.

Le troisième Page a paru: c'est le Démon de l'ivresse; il tient à la main une coupe d'or, et vient à Raoul.

LE DÉMON DE L'IVRESSE.

Raoul, le buveur invincible, voici l'heure de vider le hanap au couvent!

RAOUL, *sortant à demi du sommeil léthargique.*

Je suis toujours prêt, mon gentil page... Mais le père Chrysostôme n'est pas ici...

LE DÉMON.

Il est venu... il est là. (*La boiserie disparaît. La fond a pris l'aspect d'un cellier dans lequel est un gros moine, à face réjouie, qui tient le hanap et attend son convive.*)

RAOUL.

Oui.... c'est bien lui...

LE DÉMON.

Est-ce que le défi te fait peur?

RAOUL.

Il ne sera pas dit que Raoul a reculé! Je ne crains rien pour Odette; Renaud, Richard et Roland sont là! (*Raoul suit le Page qui l'attire, et, de même que pour les autres, sa place est prise à la table par un personnage en tout semblable à lui. Le fond a disparu sous la boiserie qui s'est refermée.*)

SCÈNE XIX.

Enfin le quatrième Page, le Démon de l'amour, portant une voile d'azur semé d'étoiles d'argent, vient, par un baiser sur le front, réveiller Roland.

ROLAND, *s'éveillant.*

Quelle douce émotion!

LE DÉMON DE L'AMOUR.

C'est le pressentiment du bonheur... Reconnais-tu ce voile?...

ROLAND.

Celui d'Irène?...

LE DÉMON DE L'AMOUR.

Tais-toi.... L'Amour veut du mystère; viens.... viens sans bruit.

ROLAND.

Où veux-tu me conduire?...

LE DÉMON DE L'AMOUR.

Près d'elle! (*Le fond, qui s'est rouvert, laisse voir le magnifique jardin d'un palais bysantin que l'on aperçoit au fond. La princesse Irène, enveloppée de gaze, est à demi couchée sur un banc de gazon; deux jeunes esclaves grecques sont auprès d'elle.*)

ROLAND.

Je cède à l'enivrement qui m'attire... Richard, Raoul, Renaud, veillez bien sur Odette. (*Entraîné par le Page, il entre dans le jardin qui se referme aussitôt, et un quatrième simulacre des fils Aymon remplace Roland à la table. Le jour commence à poindre. La salle a repris son premier aspect.*)

SCÈNE XX.

ODETTE, *sortant de sa chambre;* LES QUATRE FAUX AYMON.

ODETTE.

Le jour est venu... A ses premières lueurs nous devions nous mettre en route... et ils dorment... ils dorment encore!.. J'étais bien sûre que je serais éveillée la première. Allons, mes frères, il est temps de partir!... (*Les quatre faux Aymon se lèvent,*

leurs manteaux enveloppent une partie de leur visage; il fait d'ailleurs à peine jour. Odette se place au milieu d'eux, et ils sortent tous les cinq; mais en marchant, la jeune fille les regarde avec une sorte d'inquiétude.)

SCENE XXI.

Un rideau de nuages s'élève au premier plan. — On voit, dans le vague de la brume, les quatre fils Aymon entraînés par les quatre Démons auxquels ils obéissent involontairement. Bientôt le rideau de vapeurs se dissipe; le théâtre change et représente l'immensité de la mer. Les flots envahissent le théâtre jusqu'à l'avant-scène; quatre rochers battus de toutes parts par les vagues, rongés dans leur partie inférieure et terminés en pointe, se font face obliquement deux à deux comme des caps qui se menacent et tendent à se réunir. — La mer est houleuse, la nuit obscure.

SCENE XXII.

LES QUATRE DÉMONS, LES QUATRE FILS AYMON.

(On voit, sur chacun des rochers, paraître l'un des quatre Démons, attirant l'un des frères qui suit son guide involontairement et comme soumis à une puissance surhumaine.)

LE DÉMON DE LA GUERRE, *sur le premier rocher à droite.*

Viens, Renaud!

LE DÉMON DU JEU, *sur le premier rocher à gauche.*

Suis-moi, Richard!

LE DÉMON DE L'IVRESSE, *sur le deuxième rocher à gauche.*

Par ici, Raoul!

LE DÉMON DE L'AMOUR, *sur le deuxième rocher à droite.*

Courage, Roland! Pour eux maintenant le réveil et la mort. *(Quand les Démons sont arrivés à l'extrémité des quatre rochers, ils poussent un éclat de rire et disparaissent tout à coup.)*

RENAUD, *parvenu à l'extrémité et reculant devant les flots.*

C'est un rêve!

RICHARD, *de même.*

Où suis-je donc?

RAOUL, *de même.*

L'abîme est devant moi...

ROLAND, *de même.*

Il va m'engloutir!

RENAUD.

Où nous a-t-on conduits?

RICHARD.

A la mort!

TOUS LES QUATRE.

Oui... à la mort!

RENAUD.

Mon Dieu, si nous devons mourir ici, qu'une dernière fois.. encore, je puisse embrasser mes frères.

RICHARD.

L'abîme nous sépare.

RAOUL.

Le flot monte!

ROLAND.

Il va nous entraîner!

RENAUD.

Ma mère, ma mère, priez pour nous! *(Chacun son épée à la main, la tend vers le rocher qui lui fait face. — Alors comme si l'arme qu'ils tiennent tendue avait la puissance attractive de l'aimant, on voit peu à peu les quatre rochers se mouvoir et marcher l'un vers l'autre. Leurs pointes finissent par se réunir, elles ne forment plus qu'un seul roc, au sommet duquel les quatre frères se tiennent embrassés. La marée continue à monter.)*

RICHARD.

La marée monte toujours!

RAOUL.

Nous sommes perdus, frères!

RENAUD.

Tout courage humain serait impuissant ici! Que l'anneau de notre mère nous sauve! *(Il jette sa bague.)*

(Tout à coup la mer devient plus calme, la lune brille au ciel, et le rocher en se développant représente un navire qui vogue emmenant les quatre fils Aymon.)

TOUS QUATRE.

Merci, ma mère, merci!

ACTE III.

Le théâtre représente une galerie du palais de Charlemagne.

SCÈNE I.

MAUGIS, LE COMTE BAUDOUIN, EDWIGE, PAGES, DAMES, CHEVALIERS, GARDES *et* PEUPLE, *puis* LE MAIRE DU PALAIS, CHARLEMAGNE, L'ABBÉ ALCUIN, LES GRANDS VASSAUX DE LA COURONNE.

(Des gardes arrivent, ils font ranger et maintiennent le peuple, qui précède le cortége. Ensuite Edwige paraît accompagnée du comte Baudouin et de Maugis, précédée par des Pages et suivie de ses Dames. Quand le cortége est entré, des Pages du roi et le Maire du Palais arrivent par la droite.)

LE MAIRE DU PALAIS.

Le roi!

EDWIGE, *bas à Maugis.*

Charlemagne!... Oserai-je soutenir ses regards?

MAUGIS.

Courage, Edwige, nous n'avons plus à craindre un seul de nos ennemis; notre secret est avec eux dans la tombe. *(Charlemagne en costume royal paraît entouré de ses grands vassaux et suivi de l'abbé Alcuin.)*

CHARLEMAGNE.

Soyez les bien-venus, vous qui me ramenez celle que mon cœur attendait.

EDWIGE, *se prosternant.*

Sire!

CHARLEMAGNE, *la relevant.*

L'enfant de Théodora!... celle que j'ai tant regrettée!... je la retrouve enfin!...

MAUGIS.

Oui, seigneur, voilà votre fille.

UNE VOIX, *au fond.*

Cet homme a menti! *(Mouvement de surprise.)*

UNE AUTRE VOIX, *à droite.*

Il a menti!

UNE AUTRE VOIX, *à gauche.*

Il a menti!

UNE QUATRIÈME VOIX, *au fond.*

Il a menti!

MAUGIS.

Qui ose dire cela?

LES QUATRE FILS AYMON, *sortant de la foule et s'avançant la main étendue.*

Moi!

SCÈNE II.

LES MÊMES, RENAUD, RICHARD, RAOUL, ROLAND

MAUGIS, *à part.*

Eux?... vivants!...

EDWIGE, *de même.*

Nous sommes perdus!

CHARLEMAGNE.

Qui êtes-vous?

RICHARD.

Quatre frères, unis par le cœur comme par le sang.

RAOUL.

Soutiens de la faiblesse, appuis de l'innocence.

ROLAND.

Ennemis du mensonge et de la déloyauté.

RENAUD.

Enfin, nous sommes les quatre fils Aymon!

CHARLEMAGNE.

Aymon!... Votre père, je m'en souviens, était l'honneur de la chevalerie... si les paroles que vous avez proférées étaient tombées de ses lèvres, je l'aurais cru sans preuves... mais avec vous, jeunes gens, il n'en est pas ainsi, et quand vous venez briser dans mon cœur la joie paternelle qui le remplissait, j'ai le droit de douter.

MAUGIS.

Douter de leur mensonge... vous ne le pouvez pas devant une preuve irrécusable... celle qui est rendue à votre tendresse ne porte-t-elle pas le scapulaire qui pouvait seul la faire reconnaître?

EDWIGE, *détachant le scapulaire et le présentant à Charlemagne.*

Le voici... il renferme encore la lettre de Théodora... ma mère.

RENAUD.

Ce scapulaire a été volé!

ROLAND.

Il tenait à une chaîne qu'on a brisée pour s'emparer de ce précieux indice.

RAOUL.

Mais cette autre moitié de la chaîne, tombée dans la lutte, n'a pas été perdue!

RICHARD, *présentant à Charlemagne un fragment de chaîne.*

La voici... rapprochez la brisure, sire, et comparez les anneaux.

CHARLEMAGNE.

En effet... entre ces deux accusations de mensonge, comment savoir où est la vérité?...

RENAUD.

Il faut en croire ceux qui ont affronté les péri's pour venir vous la dire. Ceux qui, échappés d'un piége infernal, braveraient mille fois la mort pour retrouver la noble fille confiée à leur amitié fraternelle, à leur honneur.

ROLAND.

Nous venions à Paris, vous demander justice, quand de toutes parts nous avons entendu dire que la fille de Charlemagne allait être présentée à son père.

RAOUL.

Alors, croyant que celle que nous devions protéger avait aussi échappé à la trahison qui nous poursuit, nous avons redoublé de vitesse pour rejoindre notre sœur d'adoption.

RICHARD.

C'est seulement en arrivant au palais, en pénétrant dans cette salle, que nous avons acquis la certitude qu'on vous trompait... Cette femme n'est pas de votre sang... c'est la complice de cet homme... de cet homme qui, je le répète, a menti.

CHARLEMAGNE.

N'avez-vous donc pas une parole pour vous défendre, Maugis?

RENAUD.

Maugis, l'ennemi de notre père. Je demande contre lui le jugement de Dieu!

MAUGIS.

Je l'accepte avec joie... Ordonnez le champ clos... c'est là que je me défendrai.

CHARLEMAGNE.

C'est une preuve que je veux, et non pas un combat... (*Aux fils Aymon.*) Où est celle que vous prétendez être ma fille?

RICHARD.

Nous vous l'amenions... on nous en a séparés... on nous l'a prise.

CHARLEMAGNE.

Et vous n'espérez plus la retrouver, sans doute?

RENAUD.

Si fait! nous la retrouverons, si elle existe encore, dussions-nous pour cela aller au bout du monde!

CHARLEMAGNE.

Quel terme fixez-vous à vos recherches?

RICHARD.

Il ne nous faut qu'un jour, si le ciel nous protége... S'il veut nous éprouver, nous demandons un an.

CHARLEMAGNE.

Et quel gage me laisserez-vous de votre retour, si je vous accorde le délai d'un an pour tenir cette promesse?

MAUGIS.

Si j'étais convaincu de mensonge... Charlemagne me demanderait ma vie, en réparation du crime dont on m'accuse... C'est la vie de mes calomniateurs qu'il me faudra, s'ils ne peuvent justifier leur imposture... Au nom de la justice, qui doit venger mon honneur, je réclame des otages.

CHARLEMAGNE.

C'est ton droit... et mon devoir est de te les accorder... J'ordonne donc que deux des accusateurs de Maugis seront gardés étroitement et à vue, jusqu'au retour de leurs deux frères... Et pour que ces derniers trouvent partout aide et protection... écrivez, Alcuin, que c'est en mon nom qu'ils remplissent leur mission... Afin que nul n'en doute, je scellerai la cédule du pommeau de mon épée. (*Alcuin, qui porte au côté l'encrier et la plume, écrit la cédule sur un bouclier, tenu par deux hommes d'armes.*)

MAUGIS, *à part.*

Ils ne m'échapperont pas tous du moins.

CHARLEMAGNE, *aux fils Aymon.*

Songez que les deux frères qui vont rester répondront de la parole des autres. Si dans un an, à pareil jour, ceux qui seront désignés pour partir ne sont pas revenus, soit pour me ramener celle qu'ils disent être ma fille, soit pour reconnaître qu'ils ont menti et calomnié, alors les otages seront livrés à Maugis.. Qui de vous veut répondre pour ses deux frères?

LES QUATRE FILS AYMON.

Choisissez!

CHARLEMAGNE, *désignant Raoul et Roland.*

Toi... et toi... vous êtes mes otages.

RAOUL.

Vous avez en vos mains la vie de Raoul.

ROLAND.

Et celle de Roland! (*Alcuin, qui a fini d'écrire, présente le parchemin à Charlemagne. Les deux soldats s'agenouillent en présentant le bouclier, sur lequel est la cédule. Charlemagne la scelle avec le pommeau de son épée.*)

CHARLEMAGNE.

Pendant l'année qui va s'écouler, celle que j'ai nommée aujourd'hui ma fille sera conduite dans un couvent, pour y attendre le jour de la justice.

EDWIGE, *bas à Maugis.*

Hélas!

MAUGIS, *bas.*

Après l'épreuve, la couronne!

CHARLEMAGNE, *donnant la cédule à Renaud.*

Partez maintenant, et si vous avez dit vrai... ne revenez pas sans ma fille!

LES QUATRE FILS AYMON, *se tendant la main.*

Mon frère!

RAOUL.

Dans un an!

ROLAND.

A pareil jour.

RICHARD.

Nous viendrons dégager notre parole.

RENAUD.

L'imposture sera punie.

RICHARD.

Ou nous serons morts! (*Ils s'embrassent.*)

Tableau.—Le rideau baisse; puis se relève bientôt sur un décor qui représente le port d'Aigues-Mortes. Du deuxième au troisième plan à gauche, une maison de pêcheur assez élevée; çà et là, des rochers; au fond, la mer. Il fait nuit encore, une brume épaisse voile l'horizon.

SCENE III.

BERTHOLD, EVRARD.

Berthold est en scène, il semble veiller à ce qui se passe en mer. — Bientôt arrive Evrard.

BERTHOLD.

Eh bien?...

EVRARD.

Elle est embarquée et la galère va mettre à la voile. Les envoyés du calife, qui retournent à Bagdad, m'ont royalement payé la belle captive que nous leur avons livrée.

BERTHOLD.

Nous ne jouirions pas longtemps de notre fortune, si le seigneur Maugis venait à découvrir que nous avons laissé vivre celle qu'il avait condamnée.

EVRARD.

Comment le saura-t-il jamais? Elle n'a passé qu'une nuit dans une maison habitée, celle-ci.

BERTHOLD.

La pauvre veuve qui occupe cette masure avec son enfant, paraissait prendre intérêt à la captive...

EVRARD.

Nous pouvons partir sans crainte... si quelque indice y est resté, j'ai pris mes précautions, on ne l'y trouvera pas! (*Berthold et Evrard sortent par la droite.*)

SCENE IV.

RICHARD, GRIFFON, *entrant par le premier plan gauche, un peu après* RENAUD, *venant par la droite.*

RICHARD, *à Griffon qui paraît accablé de sommeil.*

Arrive donc, détestable marcheur... tu dors debout!

GRIFFON.

C'est vrai; mais je ne vous cache pas que j'aimerais mieux dormir assis... pour couché je n'en parle pas, j'en ai perdu l'habitude, depuis que j'ai quitté cet infernal château où j'ai très-bien soupé, mais affreusement dormi... j'avais le cauchemar, je voyais danser devant moi des piles d'or, des bouteilles pleines, des

épées hors de leur fourreau, des femmes idem... Ah ! où vais-je reposer ma tête !... (*Il va s'asseoir au fond et s'endort.*)

RICHARD.

Laissons-le dormir... en allant de ce côté, je dois rencontrer mon frère... (*Il va vers la droite, Renaud paraît.*)

RENAUD.

Ah ! te voilà !

RICHARD.

Je ne sais rien de plus, j'arrive à l'instant...

RENAUD.

Les seuls pêcheurs que j'aie rencontrés débarquaient après trois jours passés en mer, ils n'ont pu me donner aucun renseignement sur celle que nous cherchons...

RICHARD.

Ici s'arrête notre espérance, et cependant le voyage avait bien commencé, j'aurais parié...

RENAUD.

Tu paries toujours...

RICHARD.

Je gagne quelquefois... et le moyen, d'ailleurs, de ne pas croire d'abord aux succès de nos recherches... conduits par Griffon, à l'endroit où il avait vu renverser Odette par les lâches assassins couverts d'habits semblables aux nôtres, n'avons-nous pas trouvé quelques grains du chapelet d'Odette... Ainsi, plus de doute, Griffon ne s'était pas trompé... c'était bien là que notre jeune compagne était tombée... mais aucune trace de sang, rien qui pût faire supposer qu'un meurtre avait été commis... Odette nous était ravie, c'était vrai... mais puisqu'elle vivait nous devions la retrouver...

RENAUD.

Mais de quel côté diriger nos pas ?... aucun indice ne nous montrait le chemin... que Dieu nous conduise !... avons-nous dit alors, et nous avons pris une route au hasard !

RICHARD.

C'était la bonne...

RENAUD.

Oui, car à quelque distance, un mendiant nous aborda en nous priant de lui acheter des grains que nous reconnûmes : ils avaient aussi appartenu à Odette... le ciel nous avait bien inspirés, nous étions sur la trace...

RICHARD.

Et depuis ce moment, nous ne la perdîmes plus... peu à peu et de distance en distance, nous avons retrouvé tous les grains de ce chapelet qu'Odette semble avoir semés sur son chemin, pour guider ses libérateurs... nous sommes arrivés ainsi jusqu'à l'embranchement de deux routes qui conduisent également à Aigues-Mortes...

RENAUD.

Mais là, plus de traces, plus d'indice, plus d'espoir !

RICHARD.

Et devant nous, l'immensité de la mer, qui ne garde rien du sillon creusé par le passage de l'homme !

RENAUD.

Et pourtant nos frères sont condamnés si nous laissons passer le terme fatal !...

RICHARD.

Notre honneur est perdu si nous ne ramenons pas Odette à son père !... (*Depuis un moment, une épaisse fumée s'échappe de la maison, puis la flamme jaillit.*)

SCENE V.

LES MÊMES, MAGUELONNE.

MAGUELONNE, *sortant de la maison.*

Au secours ! le feu ! le feu !

GRIFFON, *se réveillant en sursant.*

Qu'est-ce qui brûle ?

RICHARD.

Cette maison est à vous, brave femme ?

MAGUELONNE.

Et dans cette maison... là-haut, dans cette chambre, est mon enfant qui va périr !... mon enfant que je n'ai pu sauver, car l'escalier est en flammes !... Oh ! messeigneurs ! sauvez, sauvez mon fils, ou j'irai mourir avec lui !...

RENAUD.

Nous vous le rendrons, pauvre mère ! (*Il s'élance.*)

RICHARD.

Oui, nous vous le rendrons !

GRIFFON.

Où allez-vous, messire ?

RICHARD, *gaîment.*

C'est une partie comme une autre et j'ai du bonheur au jeu ! (*Il s'élance à la suite de Renaud. — L'incendie est devenu plus violent, des pêcheurs sont accourus, ils vont pénétrer dans la maison, mais un pan de muraille s'écroule, ils reculent. Maguelonne est tombée à genoux. L'ouverture que le feu vient de faire à la maison permet de voir à l'intérieur Richard et Renaud qui s'entr'aident pour descendre du premier étage un jeune enfant qu'ils apportent bientôt à sa mère, ivre d'admiration et de bonheur.*)

RICHARD, *sautant à terre, au moment où le toit s'écroule.*

Sainte Vierge ! il était temps !

RENAUD.

Nous avions promis de vous rendre votre enfant ; avec l'aide de Dieu, nous vous avons tenu parole !

MAGUELONNE.

Pourquoi ne puis-je vous prouver ma reconnaissance que par mes bénédictions et mes larmes !... mais Maguelonne est si pauvre !... (*Comme frappée d'un souvenir.*) Ah ! (*Elle détache de son cou une petite croix et la présente aux deux frères.*) Tenez... tenez ! prenez cette croix, elle vous portera bonheur !

RICHARD.

Cette croix, je la reconnais !

RENAUD.

C'est celle du chapelet d'Odette !

RICHARD.

Comment est-elle entre vos mains ?

MAGUELONNE.

Elle m'a été donnée...

RENAUD.

Par qui ?

MAGUELONNE.

Par une jeune fille.

RICHARD.

Quand ?

MAGUELONNE.

Cette nuit, ici, chez moi...

RENAUD.

Mais cette jeune fille ?...

MAGUELONNE.

Vient de s'embarquer sur un navire que montaient des infidèles... les envoyés du calife de Bagdad...

RICHARD.

Oh ! c'est elle ! c'est Odette... mais ce navire ?... (*En ce moment, la brume se dissipe et les premiers rayons du soleil dorent à l'horizon les voiles de la galère qui emmène Odette.*)

MAGUELONNE, *montrant le navire.*

Le voilà...

RENAUD.

Une barque ! pour Dieu ! une barque ! tout ce que nous possédons pour une barque !

MAGUELONNE.

Vous aurez la meilleure marcheuse du port d'Aigues-Mortes, vous qui m'avez rendu mon enfant ! (*Aux pêcheurs.*) N'est-ce pas, vous autres ?

LES PÊCHEURS.

Oui, oui, une barque à la mer !

GRIFFON.

Ah ! bon ! il ne manquait plus que la mer... moi qui suis malade sur une marre...

RENAUD.

Nous suivrons Odette, nous l'atteindrons !

RICHARD.

Oui ! fût-elle au bout du monde ! (*Une barque a été amenée par les pêcheurs, Renaud, Richard et Griffon s'y placent. Tous les pêcheurs les saluent, Maguelonne à genoux semble prier pour les voyageurs.*)

Le théâtre change et représente un site sauvage. A droite, un tombe musulmane, dite marabout.

SCENE VI.

ZAOR, QUATRE MUSULMANS.

ZAOR, *aux Musulmans ; ils arrivent par la droite.*

Je vous l'atteste, amis, je l'ai vu sortir de Bagdad, il faut absolument qu'il passe près de la grotte du prophète... nous y serons... une fois maîtres de lui, nous le traînerons ici... devant

ce marabout. Allons l'attendre. (*Ils sortent à gauche, au deuxième plan, en même temps que par la droite, au premier plan, entrent Richard, Renaud et Griffon.*)

SCENE VII.

RENAUD, RICHARD, GRIFFON.

RENAUD.

Si tu m'en crois, Richard, nous nous arrêterons ici.

RICHARD.

Comme tu voudras... Est-ce aussi ton avis, maître Griffon?

GRIFFON, *chargé d'un bagage.*

Mon avis! je n'ai plus la force de vous le donner.

RENAUD.

Encore Griffon qui murmure... nous avons beau changer de pays, il ne change pas d'humeur... c'est toujours la même complainte...

GRIFFON.

Parce que c'est toujours la même fatigue... c'est-à-dire, il y a quelque chose de plus... Ça tient sans doute à la qualité des bêtes de somme du climat que nous visitons... En Europe, on me chargeait comme un âne... ici, c'est comme un chameau.

RICHARD.

Mets ton fardeau par terre.

GRIFFON, *le jetant et s'asseyant dessus.*

Au fait! il est bien mieux comme ça! et moi aussi.

RENAUD.

Diable de pays chaud, les nuits y sont de glace.

RICHARD.

J'aperçois quelques étincelles au pied de cet arbre... C'est un feu allumé par des voyageurs sans doute.

RENAUD.

En rapprochant ces brins de bois, nous le ranimerons... (*Il rapproche du pied les broussailles.*)

RICHARD, *qui a ramassé quelques feuilles.*

Tiens, mets-y aussi ces feuilles sèches... allons... souffle... Griffon.

GRIFFON.

Du souffle... je ne sais pas s'il m'en reste... (*Il se couche par terre et souffle sur le feu. Les feuilles et le bois s'enflamment.*) Si, j'en ai encore, mais je n'ai plus que ça. (*Renaud et Richard se sont placés près du feu.*)

RENAUD.

Attendons ici le retour de l'aube, puisque ces pèlerins musulmans nous ont assuré qu'on n'ouvrait les portes de Bagdad qu'à la sixième heure du jour.

RICHARD.

Nous sommes bien sûrs maintenant d'atteindre le but de notre voyage; le chef des pèlerins qui a quitté Bagdad, hier au soir, m'a dit y avoir vu entrer la caravane que nous suivions de loin... elle s'est logée au grand caravansérail, près de la mosquée d'Aly.

RENAUD.

Ainsi, nous reverrons Odette... Avec la cédule de Charlemagne, nous obtiendrons qu'elle nous soit rendue... Et avant que l'année soit écoulée, nous serons en France, nous aurons rendu la liberté à nos frères.

RICHARD.

Ah! je voudrais déjà me remettre en route.

GRIFFON.

Moi pas... à moins qu'on ne voyage assis.

RENAUD.

Pauvre garçon! rassure-toi, nous sommes au terme de nos épreuves.

RICHARD.

Peu s'en est fallu que nous ne succombions à la dernière... arrivés sur cette terre d'Orient... quelques heures après Odette, nous n'avons pu qu'à distance, suivre la caravane dont elle faisait partie et qui l'emmenait à Bagdad.

RENAUD.

Nous allions l'atteindre, quand le vent du désert nous a surpris.

GRIFFON.

Un joli petit zéphyr qui dérange les montagnes de place.

RICHARD.

Nos malheureux chevaux avaient péri dans la tempête de sable... Il ne nous restait plus que Griffon pour porter nos bagages.

GRIFFON.

J'en ai laissé.

RENAUD.

Le simoun nous enveloppait, il menaçait de nous ensevelir, quand tu t'es rappelé, frère, le secours miraculeux qu'une fois déjà nous avons dû au talisman que nous a légué notre mère.

RICHARD.

Devant ces flots de poussière enflammée, comme autrefois contre ceux de l'Océan, le courage humain était impuissant à nous sauver; il fallait bien demander secours à l'anneau protecteur... Je te voyais près de mourir... moi-même j'étais expirant; alors je me suis écrié : Sauve-nous, ma mère! En même temps je lançai ma bague vers le ciel, et le tourbillon furieux l'emporta avec mon cri de détresse.

RENAUD.

Et le miracle s'est renouvelé, frère!... Aussitôt le vent cessa de mugir, le sable de nous brûler, et un passage s'ouvrit devant nous, chemin frayé par la main de Dieu même, qui bénissait la pieuse confiance des fils de Clotilde Aymon.

GRIFFON.

Saint Bonaventure y a bien été pour quelque chose.

RICHARD.

Tu crois?...

GRIFFON.

Si je crois! oui, j'y crois... C'est toujours à lui que je m'adresse dans les moments difficiles... Et grâce à vous, je lui ai procuré de l'occupation; il ne doit plus savoir où donner de la tête.

RENAUD.

Ainsi, encore un danger de surmonté, un obstacle de vaincu.

RICHARD.

Dieu fasse que ce soit le dernier, car toi et moi nous n'avons plus d'anneau.

GRIFFON.

Moi j'ai toujours saint Bonaventure.

RENAUD.

Oui, nos talismans sont épuisés; mais nous sommes dans les états d'Haraoun-al-Raschid, prince magnanime, dit-on; il doit bien nous accueillir... nous venons lui rendre, au nom de Charlemagne qu'il admire, la visite de ses ambassadeurs.

RICHARD.

Tu as raison, il nous doit une réception magnifique.

RENAUD.

Il nous fera les honneurs d'un tournoi, peut-être!

GRIFFON.

Et de son sérail aussi... Voilà où j'aimerais à me reposer.

RICHARD.

J'espère bien m'asseoir au jeu du calife... Si j'allais lui gagner sa couronne!

RENAUD.

Je l'aurais, cette couronne, que je l'échangerais volontiers contre une gourde d'eau fraîche... Je meurs de soif.

RICHARD.

Les musulmans bâtissent toujours leurs tombes près de quelque source... Cherche, Griffon; il doit y avoir de ce côté un puits ou une fontaine... Cherche.

GRIFFON.

Il faut me lever?

RENAUD.

Sans doute.

GRIFFON, *se levant.*

Je ne sais plus où sont mes jambes. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

RENAUD, RICHARD.

RICHARD.

Si c'est comme ambassadeurs que nous nous présentons au calife, l'état de nos habits va donner une pauvre idée de la magnificence de celui qui nous envoie.

RENAUD.

Le terrible accident du désert expliquera notre dénûment... Il suffira, pour preuve de notre mission, de présenter à Haraoun la cédule de Charlemagne... Tu as conservé le précieux parchemin?

RICHARD.

J'aurais perdu la vie plutôt que de m'en séparer. (*Il le tire de son sein.*) Le voici.

RENAUD.

En quelques mains que soit tombée Odette, le calife est tout-puissant, il nous la fera rendre dès qu'il aura lu cet écrit.

RICHARD.

Oui, car il n'y a pas à douter de son authenticité; il a été scellé avec l'épée de Charlemagne. (*Il ouvre le parchemin.*) Ah! mon Dieu!...

RENAUD.

Qu'as-tu donc?

RICHARD.

Regarde!... Oh! c'est impossible!... (*Il approche le parchemin de la lueur de la flamme pour mieux voir.*) Rien!... il n'y a plus rien!...

RENAUD.

Les caractères écrits par Alcuin, l'empreinte du sceau royal, tout a disparu!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GRIFFON, *arrivant tout effaré.*

GRIFFON, *d'une voix étouffée.*

Messires!... messires!...

RENAUD.

Eh bien?

RICHARD.

Tu as trouvé?

GRIFFON, *tremblant.*

Rien.

RENAUD.

Pourquoi revenir alors?

GRIFFON.

Parce que j'ai aperçu une demi-douzaine de bandits acharnés après un pauvre vieillard.

RICHARD.

Il fallait nous appeler.

GRIFFON.

Je n'avais plus de voix; mais j'ai retrouvé des jambes.

RENAUD.

Allons à son secours.

GRIFFON.

C'est inutile... ils l'amènent de ce côté... Tenez, les voilà.

RICHARD, *à Renaud qui veut s'élancer.*

Arrête!... Dans la situation où nous nous trouvons, la prudence est nécessaire... Avant de nous engager dans une rencontre périlleuse, observons.

RENAUD.

Mais s'ils veulent tuer ce vieillard?

RICHARD, *entraînant Renaud derrière le marabout.*

Nous serons là, Renaud.

GRIFFON, *se cachant derrière Richard et Renaud.*

Saint Bonaventure entendra encore parler de moi aujourd'hui.

SCÈNE X.

LES MÊMES, *derrière le marabout*, ZAOR *et les* QUATRE MUSULMANS, *entraînant* UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

Misérables! je vous ai dit mon nom et vous ne reculez pas devant le crime!...

ZAOR.

Ton nom, c'est ton arrêt!... Tu vois cette tombe?

LE VIEILLARD.

C'est celle de Giafar le Barmécide.

ZAOR.

Oui, de Giafar, injustement mis à mort... C'est au pied de cette tombe que tu vas mourir. (*Il fait chanceler le vieillard, qui tombe un genou en terre.*)

LE VIEILLARD, *renversé et menacé par les poignards.*

Si Giafar fut coupable, le prophète m'enverra des défenseurs.

RENAUD, *se montrant et mettant l'épée à la main.*

Non pas le prophète, mais Dieu lui-même!

RICHARD, *paraissant aussi l'épée hors du fourreau.*

Arrière! lâches meurtriers! arrière! (*Les Musulmans, épouvantés, s'enfuient.*)

GRIFFON, *à part, s'est jeté à genoux en marmottant très-vite.*

Saint Bonaventure, combats pour moi, mon bon petit saint Bonaventure!

SCÈNE XI.

RENAUD, RICHARD, LE VIEILLARD, GRIFFON.

LE VIEILLARD.

Grâces vous soient rendues, vaillants étrangers.

RENAUD.

A l'avenir, vieillard, gardez-vous de voyager seul; vous ne sortiriez pas toujours aussi heureusement d'une mauvaise rencontre.

LE VIEILLARD.

Pour que je puisse conserver le souvenir de mes libérateurs, dites-moi, de grâce, à qui je dois ce secours inespéré.

RICHARD, *avec assurance.*

Nous sommes deux ambassadeurs du roi Charlemagne, et nous nous rendons à la cour du calife Haraoun!

LE VIEILLARD, *d'un air de doute.*

Des ambassadeurs?...

RENAUD.

Ne pouvons-nous savoir aussi qui vous êtes?

LE VIEILLARD.

Un marchand de Bagdad, qui s'estimerait heureux de pouvoir reconnaître dignement le service que vous lui avez rendu.

GRIFFON, *bas.*

Messire Richard?

RICHARD.

Hein?

GRIFFON.

Si vous lui demandiez un chameau... il m'aiderait un peu.

LE VIEILLARD.

Je me rendais à mon habitation d'été; mais j'en suis loin encore.

RICHARD.

Nous allons être forcés de vous quitter.

RENAUD.

Il faut que nous soyons à Bagdad à l'ouverture des portes.

LE VIEILLARD.

C'est fâcheux, attendu que deux épées comme les vôtres sont bonne compagnie en voyage.

RENAUD.

Une seule suffira, je vous accompagnerai.

GRIFFON, *à lui-même.*

Ah! nous allons rester. (*Il s'assied.*)

RICHARD.

Debout, Griffon.

GRIFFON.

Hein?... pourquoi?...

RICHARD.

Nous allons à Bagdad.

RENAUD.

Nous nous retrouverons demain, mon frère.

RICHARD.

Au caravansérail de la mosquée d'Aly. (*Renaud et le vieillard sortent par la droite, Richard et Griffon par la gauche.*)

(*Le théâtre change et représente la galerie d'un caravansérail ouverte au fond sur une rue de Bagdad. — A droite, au premier plan, une porte drapée par une tapisserie qui ferme l'entrée d'une salle intérieure.*)

SCÈNE XII

MARCHANDS, VOYAGEURS, MOSOUL, UN MUET, *puis* RICHARD *et* GRIFFON.

(*Çà et là, dans la cour, quelques voyageurs et marchands assis par groupes de deux ou trois personnes causent en fumant. Mosoul, le marchand d'esclaves, sort de la salle à droite; il est suivi d'un Muet noir qui pose un coussin à terre et donne à Mosoul sa pipe. Le marchand d'esclaves s'assied devant sa porte. Alors arrivent Griffon et Richard venant de la gauche. [illegible] par une ceinture et cache leurs vêtements européens.*)

RICHARD.

Voyons si de ce côté et à la faveur de ce costume nous serons plus heureux.

GRIFFON.

Il est gentil le costume, la coiffure surtout! il me semble que j'ai la tête dans un obélisque!

RICHARD.

Renaud n'arrive pas... ce vieillard l'aura emmené bien loin peut-être... N'importe! avec ou sans mon frère... je saurai bien reconquérir celle que nous avons juré de ramener en France...

GRIFFON.

Prenez garde de vous embarquer dans quelque mauvaise affaire... songez que vous n'êtes pas seul.

RICHARD.

J'y songe aussi... et je compte bien sur toi.

GRIFFON.

Sur moi!... mais au contraire, mon cher maître... soyez prudent à cause de moi.

RICHARD.

Allons donc!... tu y mets de la modestie; au moment du danger, ton courage éclatera tout à coup, et tu te montreras digne de nous.

GRIFFON.

Vous croyez?...

RICHARD.

J'en suis sûr.

GRIFFON, *à part.*

Bonaventure fera là un grand miracle.

RICHARD, *examinant Mosoul.*

Je reconnais cet homme... c'est ce marchand d'esclaves à qui appartient Odette.

GRIFFON.

Et vous croyez qu'il aura la petitesse de la vendre, elle, une princesse?

RICHARD.

Parbleu... ces mécréants-là font argent de tout.

GRIFFON.

Vendre une femme!... quelle horreur!... l'acheter... je ne dis pas. Oh! mon beau pays de France, quand te reverrai-je?... Depuis la bastonnade qu'on a donnée devant moi au domestique d'un vieux juif qui doit être empalé ce matin, je sens que je ne pourrais pas m'acclimater ici.

RICHARD, *qui a réfléchi, à lui-même.*

Elle est là... il faut que je la voie. (*Il va vers la droite.*)

MOSOUL, *se levant.*

On n'entre pas.

RICHARD.

Comment!... n'es-tu pas Mosoul, le marchand d'esclaves, et n'est-ce pas là ton bazar?

MOSOUL.

Sans doute... mais c'est égal, on n'entre pas. Le règlement du cadi ne permet pas qu'on voie les esclaves avant l'heure du marché et autre part que sur la place.

RICHARD.

Pourtant si je veux acheter...

MOSOUL, *le toisant.*

Vous!

GRIFFON, *à part.*

Il nous reste six sous parisis... on ne doit pas avoir quelque chose de bien joli avec ça.

RICHARD.

Prends garde! tu vas peut-être perdre une bonne occasion!

MOSOUL.

J'en doute.

RICHARD.

Tu dis cela à cause de la simplicité de mon costume. (*Confidentiellement.*) Mosoul, est-ce qu'il n'y a pas à Bagdad comme partout, des amateurs très riches, mais pleins de prudence, qui, de peur de donner l'éveil aux concurrents, envoient des gens pauvrement vêtus pour faire leurs emplettes?

MOSOUL.

Oui, il y en a... par exemple, notre illustre cadi lui-même, le seigneur Aboul-Muley.

GRIFFON, *à part.*

Mulet!... quel nom oriental!

RICHARD.

Le connais-tu?

MOSOUL.

Parfaitement... je l'ai même fait prévenir en secret de mon arrivée.

RICHARD.

Eh bien... c'est lui qui m'envoie.

MOSOUL.

C'est singulier... par discrétion il ne devait m'adresser qu'un de ses muets.

RICHARD.

Un muet... (*montrant Griffon*) il m'a accompagné... le voici. Approche, muet!

GRIFFON, *se récriant.*

Moi!

RICHARD, *bas.*

Tais-toi donc! (*Haut.*) Muet, explique à l'honnête marchand la mission dont m'a chargé l'illustre Aboul-Muley. (*Griffon embarrassé multiplie ses gestes sans y attacher aucun sens.*)

RICHARD.

Vous voyez!

MOSOUL.

Oui... oui... je comprends.

GRIFFON, *à part, surpris.*

Il comprend!

MOSOUL.

Votre maître voudrait une jolie fille pour lui gratter la plante des pieds et lui chasser les mouches.

GRIFFON, *à lui-même, scandalisé.*

Chasse-mouche! la fille de Charlemagne!...

MOSOUL, *à Richard.*

Vous dites?...

RICHARD.

Que je peux entrer... car tu n'as rien à refuser à celui qui m'envoie.

MOSOUL.

C'est vrai.

RICHARD, *à Griffon.*

Reste là, muet!

MOSOUL, *faisant signe au noir qui s'avance, lui dit à part, en lui montrant Griffon.*

Ce garçon est comme toi, privé de la parole, tu le comprendras facilement... interroge-le pour savoir jusqu'à quel prix son maître consentirait à payer une esclave. (*A Richard.*) La cloche du marché va sonner, venez vite si vous voulez faire votre choix d'avance!... (*A Griffon et au Nègre.*) Nous vous laissons ensemble.

RICHARD.

Causez, mes enfants, causez. (*Il entre à droite avec Mosoul.*)

SCENE XIII.

LES MARCHANDS *et* VOYAGEURS, *au fond*; GRIFFON LE NÈGRE.

GRIFFON, *à lui-même.*

Parler à un muet... c'est embarrassant!... (*Le Nègre lui fait de* [illegible]*.*) — Il est très-laid, mais il a l'air bon enfant. Il s'agit de causer... (*Mimant et traduisant au public chacun de ses gestes.*) Toi.... écoute-moi... (*Le Nègre exprime qu'il comprend et est attentif.*) — Très-bien... (*A part.*) Qu'est-ce que je vais lui demander?... Ah! le chemin le plus court pour sortir de Bagdad; ça pourra m'être utile. (*Mimant et expliquant.*) Moi... vouloir décamper. (*Il montre ses jambes et indique un animal qui court.*) (*Le Nègre le prend par les deux épaules et le fait asseoir.*) — Mais non pas asseoir... Est-il bête! Au fait, il trouve peut-être cela plus commode pour causer... (*Le Nègre s'est assis à côté de lui.*) Je reprends!.. (*Recommençant à mimer et à traduire ses gestes.*) Faut-il aller à droite ou à gauche pour s'esquiver sans tambour ni trompette? (*Il indique le battement du tambour et le jeu de la trompette.*) (*Le nègre se lève brusquement et se met à danser.*) — Allons! bon... il croit que je l'invite à danser... (*Il se lève et arrête le nègre qui gambade.*) Mais non, mais non... (*Le Nègre, arrêté dans sa danse, fait rapidement un grand nombre de gestes.*)— Qu'est-ce qu'il dit, ce bavard-là?... (*Le Nègre lui montre un doigt.*)— Ça se ca me... Il me demande si je suis seul. (*Il montre deux doigts.*) Deux, nous sommes deux. (*Le Nègre lui montre un poing.*) — Il me montre le poing... Nous ne nous entendons plus... Il croit que son poing me fait peur; je vais lui en montrer deux. (*Il montre les deux poings.*) (*Le nègre lui donne un coup de poing.*) (*Etourdi.*) Hein? (*Se remettant.*) Ah! c'est là ton patois?... Oh! mais celui-là je le parle couramment! (*Il tombe sur le nègre à grands coups de poing.*)

RICHARD, *paraissant.*

Eh bien! que fais-tu, malheureux?...

GRIFFON, *frappant toujours.*

Vous m'avez dit de causer, nous causons. (*Le Nègre parvient à se tirer des mains de Griffon, et disparaît en se sauvant à droite.*)

SCENE XIV.

LES VOYAGEURS *et* LES MARCHANDS, RICHARD, GRIFFON.

GRIFFON.

A propos... avez-vous vu la princesse Odette?

RICHARD.

Oui... Pauvre jeune fille! sa surprise, sa joie ont bientôt fait place au désespoir, quand elle a su que nous étions sans ressource pour la délivrer... Si je dois être vendue, m'a-t-elle dit, je saurai bien me soustraire à la puissance de mon maître! J'ai

compris qu'elle voulait mourir, et plus que jamais, moi, je veux la sauver.

GRIFFON.

Une idée !... Si vous la rachetiez à crédit ?

RICHARD.

Pardieu, j'y ai pensé... Mais ce misérable Mosoul ne veut vendre qu'au comptant, et il ne cédera pas Odette à moins de dix mille sequins.

GRIFFON.

C'est trop cher pour nous... il faut y renoncer !

RICHARD.

Y renoncer !... mais c'est manquer au serment fait à notre mère... c'est envoyer au supplice ceux que nous avons laissés en otages... c'est perdre à la fois et nos frères et l'honneur !... (*Il s'assied avec désespoir.*) Ah ! le ciel ne m'enverra-t-il pas une bonne inspiration ? (*On entend une marche.*) Qui vient là ?...

GRIFFON.

C'est le cadi qui promène de rue en rue le vieux juif condamné au pal. C'est un supplice du pays que je me suis fait expliquer.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE CADI ABOUL-MULEY ; LE JUIF BARABAS, *lié et tenu par un exécuteur qui porte une longue pique toute en fer. Des gardes les accompagnent. Ils sont suivis de quelques curieux. A l'entrée du cadi, les voyageurs et les marchands se sont levés.*

ABOUL-MULEY, *à son escorte.*

Halte... et qu'on fasse silence... (*Au vieux Juif*) Encore une petite pause ici, mon bon ami Barabas... c'est bien pour t'obliger ce que j'en fais... on ne me repondra pas plus ici qu'ailleurs. (*Aux assistants.*) A genoux ! ! (*Quand tout le monde s'est agenouillé.*) Je vous salue... levez-vous à présent et écoutez ce que je proclame... (*Au Juif qui fait mine de vouloir s'asseoir.*) Je t'invite à rester debout... tu as le temps d'être assis... (*Lisant une proclamation.*) Moi, Adoul-Muley, reflet du soleil levant et dernier quartier de la lune, autrement dit, troisième cadi de la sacrée ville de Bagdad, je déclare que le nommé Barabas, ici présent, a mérité le pal, pour punition de ses vols sur les deniers publics. (*Au Juif qui fait un mouvement.*) Sois tranquille, je vais lire la suite. (*Haut, reprenant sa lecture.*) Mais le sublime calife Haraoun-al Raschid a bien voulu, dans sa clémence, offrir un moyen de salut à celui qui croit à la toute puissance de l'or !

GRIFFON, *à Richard.*

Bah !... et lequel ?...

RICHARD, *toujours rêveur.*

Et que m'importe ?

ABOUL-MULEY, *continuant.*

Le juif Barabas a le droit de se racheter si à un prix quelconque, il trouve quelqu'un qui veuille prendre sa place. (*Tous les assistants tournent le dos.*)

GRIFFON.

C'est drôle... est-ce que vous croyez qu'il trouvera quelqu'un

RICHARD, *comme frappé d'une idée.*

Quelle idée !

GRIFFON.

Il vous en est venu une ?

RICHARD.

Griffon !

GRIFFON.

Plaît-il ?...

RICHARD.

Je te disais tout à l'heure qu'un moment viendrait où ton courage, ton dévouement se montreraient tout à coup... ce moment est venu.

GRIFFON.

Je ne comprends pas.

RICHARD.

Ce matin encore ta vie ne valait pas dix deniers ; maintenant elle vaut dix mille sequins que ce juif va te donner.

GRIFFON.

Dix mille sequins !... à moi ?...

RICHARD.

Tu pourrais lui demander plus... mais dix mille sequins suffisant pour racheter Odette ; ainsi, mon brave Griffon, toi... toi seul, tu auras sauvé la fille de Charlemagne !

GRIFFON.

Je ne demande pas mieux... mais...

RICHARD.

J'en étais sûr... Allons, avance et présente-toi.

GRIFFON.

Pourquoi faire ?...

RICHARD.

Pour prendre la place du juif.

GRIFFON.

Hein ?

RICHARD.

Pour dix mille sequins, pas moins.

GRIFFON.

Mais je ne la prendrais pas pour mon pesant d'or... Mourir sur une broche !... oh ! non !... c'est un supplice de volaille !...

RICHARD, *à Griffon.*

Ainsi tu refuses !

GRIFFON.

Positivement... et de plus je me sauve. (*Il sort.*)

ABOUL-MULEY, *au Juif.*

Hein ! quel silence ! c'est partout la même chose, personne ne répond... autant en rester là et achever la cérémonie... tout ça retarde mon déjeuner. (*Le Juif lui fait des signes suppliants.*) Allons, voyons. Personne ne se présente, je veux faire quelque chose pour toi... je prends sur moi de changer le genre de supplice... pour la dernière fois, je le dis et je ne le repéterai plus... qui veut avoir la tête tranchée ?...

RICHARD, *s'avançant.*

Moi !... (*Etonnement. — Joie du Juif qui est pret de s'évanouir.*)

ABOUL-MULEY, *au Juif.*

Modère-toi, Barabas... cet imbécile-là va mourir de joie... (*A Richard.*) Tu es étranger ! sais-tu bien ce que tu demandes ?

RICHARD.

Dix mille sequins. (*Le Juif fait signe qu'il les accorde.*)

ABOUL-MULEY.

Allons, c'est convenu, on les comptera à tes héritiers... (*Au Bourreau.*) Prends l'un et lâche l'autre.

RICHARD.

Un moment, je veux bien exposer ma vie... mais avec la chance de la conserver.

ABOUL-MULEY.

C'est différent. (*A l'Exécuteur.*) Ne lâche rien... nous ne sommes pas d'accord.

RICHARD.

Je m'ennuie, seigneur cadi, et pour me distraire, je propose au condamné une partie de dés... je mettrai mon existence pour enjeu... et lui dix mille sequins ; si je perds, je mourrai à sa place, les sequins me seront acquis, et serviront à racheter une esclave chrétienne, qu'on doit vendre tout à l'heure au marché de Bagdad... Si je gagne, je ne devrai rien au juif, en échange des dix mille sequins, qu'il me comptera, rien qu'une prière pour le repos de son âme... est-ce accepté ?... (*Le Juif réfléchit.*)

ABOUL-MULEY.

Comment ! tu hésites, Barabas... que risques-tu ? d'être empalé si tu perds, et de payer dix mille sequins pour cela, c'est peut-être un peu cher : mais si tu gagnes !... allons, il accepte, et c'est moi qui fournirai les dés ; justement je viens d'en saisir à deux croyants, qui jouaient dans la mosquée, malgré mes ordonnances. (*Deux esclaves ont apporté un tapis sur lequel Aboul-Muley pose deux cornets et deux dés.*)

RICHARD, *à part.*

C'est ma dernière partie, peut-être ! (*Prenant un dé et un cornet.*) Allons, Barabas, chacun le nôtre et que Dieu me protége.

ABOUL-MULEY, *au Juif qui va s'asseoir.*

Tu es trop ému, je jouerai pour toi. (*Le Juif le supplie.*) Sois tranquille... je perds toujours quand je joue pour mon compte, mais ça n'est pas une raison... en place !...

RICHARD.

C'est étrange ! le cornet tremble dans ma main... (*Se remettant.*) Allons donc... perte ou gain, je suis sûr maintenant de la rançon d'Odette. (*Aboul-Muley et Richard s'asseyent, tout le monde se groupe autour d'eux.*)

ABOUL-MULEY.

Je commence. (*Il va jeter les dés.*)

RICHARD.

Non pas... jetons les dés ensemble, à la française, coup pour

coup et en vingt points. (*La partie s'engage, chacun compte ses coups.*)

ABOUL-MULEY.

Six!

RICHARD.

Six!

ABOUL-MULEY.

Et cinq, onze! (*Au Juif.*) Ça va bien!

RICHARD.

Et six, douze! ça va mieux...

ABOUL-MULEY.

Dix-sept. (*Au Juif.*) Le [illegible] superbe!...

RICHARD.

Dix-sept!... celui-là vaut l'autre.

ABOUL-MULEY.

Dix-neuf. (*Au Juif.*) Mon pauvre ami, tu es empale.

RICHARD.

Dix-huit... (*Aboul-Muley et Richard se lèvent.*)

ABOUL-MULEY.

Voici le dernier coup. (*Il agite le cornet.*)

RICHARD.

C'est la vie ou la mort! (*Il agite aussi son cornet. Tout le monde se rapproche, les deux joueurs vont jeter les dés. — Le rideau tombe pour se relever presque aussitôt. — Le théâtre représente la place du marché de Bagdad. A droite, l'entrée du palais du calife. Au fond, la ville.*)

SCÈNE XVI.

MOSOUL, GRIFFON, ODETTE. SEIGNEURS, ESCLAVES, HABITANTS DE BAGDAD. (*On attend l'ouverture de la vente. — On voit trois palanquins fermés dans lesquels sont des esclaves à vendre; dans celui qui est à gauche il y a une Persane; au milieu est Odette; le palanquin à droite renferme une Egyptienne. — On entend sonner la cloche du marché.*)

MOSOUL.

Sous la bénédiction du prophète et avec la permission du cadi, la vente est ouverte.

GRIFFON, *entrant.*

On va vendre des femmes? je suis curieux de savoir ce que ça vaut par ici...

MOSOUL, *ouvrant le palanquin à droite.*

Nous commencerons par cette jeune Persane... A huit cents sequins l'esclave!...

GRIFFON, *à part.*

Elle est très-gentille, mais ça dépasse mes moyens...

MOSOUL.

A neuf cents sequins... Adjugé au seigneur Nibil, le grand ennuque!

GRIFFON, *à part.*

Pauvre petite! qu'est-ce qu'il va en faire? (*Un vieillard emmène la Persane qui sort du palanquin.*)

MOSOUL, *allant au palanquin à droite.*

Nous passons ensuite à un charmant produit de la terre d'Egypte... (*Il ouvre les rideaux, on voit une Egyptienne.*)

GRIFFON, *à part.*

Ça doit être une momie... (*La regardant.*) Non, c'est une jeune fille... Ah! elle est d'un bien beau jaune!

LES ASSISTANTS, *désignant le palanquin du milieu.*

Non! celle-ci! celle-ci!

MOSOUL.

A cinq cents sequins l'Égyptienne!

LES ASSISTANTS, *réclamant.*

La seconde! d'abord la seconde!

MOSOUL.

Je vous la réservais pour le bouquet, messeigneurs... c'est du fruit rare et nouveau... une chrétienne, une Française!...

GRIFFON, *à part.*

La princesse Odette!

MOSOUL, *ouvrant les rideaux du second palanquin.*

La voici! (*On aperçoit Odette, assise dans le palanquin. Mouvement d'admiration des assistants. Odette abaisse sur son visage le voile qui couvre sa tête.*)

GRIFFON, *à part.*

On va la mettre aux enchères... et je n'ai que six sous parisis...

MOSOUL.

A huit mille sequins, l'esclave chrétienne!

GRIFFON, *se grattant l'oreille.*

C'est trop cher pour moi!

UN DES ASSISTANTS.

Neuf mille!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, RICHARD.

RICHARD, *accourant.*

Dix mille sequins!

GRIFFON, *à part.*

Il était temps!

ODETTE, *à part.*

Richard!

GRIFFON.

Vous avez donc de l'argent?

RICHARD.

Je n'avais plus que ma vie, je l'ai jouée, et j'ai gagné dix mille sequins... il fallait avoir la main heureuse; faute d'un point j'étais mort!

MOSOUL.

L'esclave chrétienne est à toi...

ODETTE, *s'élançant hors du palanquin et allant à Richard.*

Je suis libre... vous m'avez sauvée!

MOSOUL.

Un moment... elle est à toi, si personne ne se présente pour surenchérir avant que j'aie achevé de lire trois versets du Coran, c'est la loi... (*Il déploie un rouleau de parchemin, sur lequel sont écrits des versets du Coran. Il se met à lire à voix basse. Les assistants à la vente se groupent et semblent se consulter. On emporte les palanquins.*)

RICHARD.

Soyez sans crainte, Odette, nous avons juré de vous ramener à votre père... et fût-ce au prix de notre sang, nous ne vous aurions pas laissé subir la loi d'un maître!...

ODETTE.

Dieu m'eût pardonné de m'y soustraire par la mort!

RICHARD.

Ainsi donc, si la fortune ne m'eût pas permis de vous racheter...

ODETTE.

Je pouvais braver le déshonneur... car je me serais souvenue alors que je suis chrétienne et que j'aime Amaury!

GRIFFON, *allant à Mosoul.*

Vous n'avez pas encore lu?... il épèle...

MOSOUL, *cessant de lire.*

Personne n'ayant réclamé, l'esclave chrétienne est adjugée au prix de dix mille sequins!

RICHARD, *lui jetant plusieurs bourses.*

Les voilà!... (*A Odette.*) Maintenant on ne nous séparera plus!...

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LE POURVOYEUR DU HAREM.

(*Le Pourvoyeur du harem, qui depuis un moment a paru à l'entrée du palais, regarde Odette, puis il s'avance et se place entre elle et Richard.*)

LE POURVOYEUR.

A moins que je ne veuille acheter pour le compte du calife... et j'achète...

MOSOUL.

C'est le droit du pourvoyeur du sérail...

ODETTE.

Qu'entends-je!

RICHARD.

Ce droit est odieux! j'en appelle au calife!

LE POURVOYEUR, *à des esclaves qui le suivent.*

Emmenez cette esclave au harem... (*On s'empare d'Odette.*)

RICHARD, *tirant son épée cachée sous sa robe.*

Oh! je la défendrai!

ODETTE, *entraînée dans le palais, s'écrie :*

Richard, priez pour moi!... (*Elle est entraînée et disparaît.*)

RICHARD.

Arrière tous! je disputerai cette femme à Satan lui-même!... (*Il s'élance à la poursuite d'Odette, mais il est arrêté à la première marche du palais.*)

LE POURVOYEUR.

Saisissez cet homme! il a mis le pied sur le seuil de ce palais, il a mérité la mort!... (*On s'empare de Richard.*)

GRIFFON, *à part.*

Mon pauvre maître, il est perdu!... il n'y a que saint Bonaventure qui puisse nous tirer de là!

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, ABOUL-MULEY.

MOSOUL.

Le cadi !

TOUS, *s'inclinant.*

Le cadi !

RICHARD, *tenu par des gardes.*

Je demande justice !

ABOUL-MULEY.

Plus tard, mon ami, plus tard ! (*Au peuple.*) Grande nouvelle, mes enfants... le sublime Haraoun-al-Raschid, retiré dans son palais d'été, a nommé un successeur au traître Giafar... Le nouveau grand-vizir arrive... (*Bruit d'une marche et des acclamations de la foule.*) Entendez-vous ces cris, ces acclamations ! ils annoncent son entrée dans Bagdad !...

RICHARD.

Il faudra bien que celui-là m'entende !...

SCÈNE XX.

LES MÊMES, GARDES, PORTE-ETENDARDS, ALMÉES, ESCLAVES NOIRS, *puis* RENAUD, *revêtu du costume oriental et à cheval. Il est accompagné de seigneurs musulmans et suivi par le peuple; l'arrivée de Renaud forme une marche triomphale.*

ABOUL-MULEY.

Honneur et gloire au vizir !

TOUS, *excepté Richard.*

Honneur et gloire au grand vizir !

LE POURVOYEUR

Justice contre l'infidèle !

TOUS.

A mort l'infidèle !

RICHARD, *s'avançant vers Renaud.*

Tu me dois protection... j'ai voulu défendre mon droit !

RENAUD.

Que cet homme soit libre !

GRIFFON, *surpris.*

Messire Renaud !

RICHARD.

Mon frère !

RENAUD.

Voici le firman du calife qui nous place tous deux au-dessus de la loi, et qui ordonne qu'une esclave chrétienne, nommée Odette, nous soit rendue en quelque main qu'elle se trouve. (*Le Pourvoyeur s'incline.*)

ABOUL-MULEY, *prenant le firman des mains de Renaud.*

Sublime vizir, je vais chercher moi-même celle qui vous intéresse. (*Renaud descend de cheval.*)

RICHARD.

C'est toi que je retrouve ainsi !

GRIFFON.

C'est saint Bonaventure qui nous vaut ça.

RENAUD.

Nous le devons à notre épée, Richard.

RICHARD.

Elle t'a fait grand-vizir.

RENAUD.

J'ai refusé le titre... mais j'ai dû pour un jour en accepter les droits et les honneurs.

RICHARD.

Comment se fait-il ?

RENAUD.

Ce vieillard protégé par nous... c'était Haraoun lui-même... Il avait raison de réclamer encore notre secours, pour le chemin qu'il lui restait à faire. Ses assassins revenus plus nombreux nous attaquèrent, comme nous allions atteindre le terme de notre voyage... Tu n'étais plus là, Richard... j'ai frappé pour deux, et c'est sur les cadavres des meurtriers que j'ai frayé au calife un sanglant passage... En reconnaissance du service que je lui ai rendu, Haraoun nous comble de richesses, de présents, et met à notre disposition le plus beau navire de sa flotte... Tu le vois, notre tâche s'accomplit ; c'est en esclave qu'Odette a quitté la France... c'est en reine qu'elle y rentrera.

GRIFFON.

Et je n'aurai plus rien à porter.

RICHARD.

Nous aurons tenu notre parole et nos frères seront sauvés.

RENAUD.

Mais notre protégée, notre sœur... où est-elle ?

RICHARD.

Dans ce palais... tu vas la voir... Tiens, on nous la ramène. (*A Aboul-Muley qui paraît.*) Eh bien, cette jeune fille ?...

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, ABOUL-MULEY.

ABOUL-MULEY.

A peine entrée au harem, la jeune chrétienne s'est précipitée dans le fleuve... et l'on n'a vu flotter que son voile. (*Il le montre.*)

RENAUD.

Malheur !

RICHARD.

Le fleuve est là... Oh ! je la sauverai, frère, ou je mourrai avec elle ! (*Il s'élance vers le fond.*)

ACTE IV.

Le théâtre représente l'intérieur d'une salle basse du château de Maugis.

SCENE I.

MAUGIS, ROLAND, RAOUL, CHEVALIERS, GARDES, PEUPLE. (*Au lever du rideau, Maugis entouré de chevaliers est assis. Son secrétaire est à une table et tient un parchemin. Raoul et Roland sont debout devant Maugis et gardés par des hommes d'armes. Au fond de la salle, hommes et femmes du peuple.*)

MAUGIS.

Fils du comte Aymon, le délai d'un an accordé par le roi à vos frères est expiré... Ils ne sont point de retour, et celle qu'ils s'étaient engagés à retrouver n'a pas reparu. Fidèle à sa parole, Charlemagne vous livre à ma justice. Vous venez d'entendre prononcer votre sentence, n'avez-vous rien à dire à vos juges ?

RAOUL *et* ROLAND.

Non.

MAUGIS.

Je suis maintenant l'arbitre de votre sort. L'outrage que j'ai reçu de vous justifierait ma vengeance. Mais je puis, je veux être clément, si vous vous montrez humbles et sincères. Reconnaissez que vous avez menti?

RAOUL.

Nous avons dit la vérité.

MAUGIS.

Songez que votre supplice s'apprête, avouez que vos frères et vous obéissiez à une méchante et ambitieuse pensée en m'accusant d'imposture.

ROLAND.

Nous avons dit la vérité.

MAUGIS.

Ainsi, vous ne voulez pas reconnaître que celle que j'ai présentée à Charlemagne était sa véritable fille ?

RAOUL.

Nous attestons, au contraire, qu'Odette nous a été ravie par vous et les vôtres, pous substituer à sa place une étrangère, votre complice. Vous nous menacez de la mort, nous l'attendions, puisque nous avions offert notre sang en garantie de la parole et du retour de nos frères.

MAUGIS.

Reconnaissez votre mensonge, votre erreur si vous voulez... et vous vivrez.

ROLAND.

Nous reconnaissons que le terme est expiré, et que nous devons mourir. (*Murmure d'admiration dans le peuple.*)

MAUGIS.

Vous admirez leur courage, n'est-ce pas ?... mais ce courage apparent n'est qu'une fausseté de plus. S'ils parlent ainsi, c'est qu'ils ont foi l'un et l'autre dans je ne sais quel talisman qui doit les sauver de la hache du bourreau. (*Murmure d'incrédulité.*)

RAOUL.

Cet homme a dit vrai. Oui, mon frère et moi nous portons au doigt un anneau, dernier présent de notre mère bien-aimée... Cet anneau nous protégerait peut-être au moment du supplice ; mais les fils Aymon acquittent loyalement leur dette. Ils ont promis de mourir pour l'honneur de leur parole... ils mourront... Voici mon anneau. (*Il le pose sur la table.*)

ROLAND, *posant aussi son anneau sur la table.*

Voici le mien. O ma mère ! vous n'auriez pas voulu sauver vos fils au prix d'un parjure !... Nous n'avons plus maintenant de talisman contre la mort. Baron de Maugis, tu as menti à Dieu et aux hommes... nous le jurons devant Dieu !...

RAOUL.

Et devant les hommes!

ROLAND.

Qu'à présent ton bourreau vienne nous prendre, nous sommes prêts.

MAUGIS.

Vous avez une heure pour prier et vous repentir. (*Sur un signe de Maugis, les gardes repoussent le peuple par la droite. Maugis et les chevaliers sortent par la gauche.*)

SCENE II.

RAOUL, ROLAND.

RAOUL.

Une heure... il nous accorde une heure... Je ne l'aurais pas cru si généreux... A quoi penses-tu, Roland ?

ROLAND.

A nos frères.

RAOUL.

Tu ne doutes pas d'eux, n'est-ce pas?

ROLAND.

Douter de Richard et de Renaud... moi?... Je prie pour eux, s'ils sont morts... je pleure sur eux, s'ils sont vivants. Pauvres frères !... qui leur pourra dire alors que, jusqu'à notre dernière heure, nous les avons aimés et bénis?...

RAOUL.

On n'osera pas nous bâillonner comme de vils criminels... Eh bien, au pied de l'échafaud, nous crierons à ce peuple qui voudra voir comment meurent les fils Aymon, nous lui crierons : Soyez témoin qu'en plaçant notre tête sous ce glaive, nous déclarons tenir Richard et Renaud pour de bons et féaux chevaliers. On vient à nous.

RAOUL.

Le bourreau, sans doute.

SCENE III.

LES MÊMES, AMAURY, *en costume d'homme du peuple.*

AMAURY, *entrant mystérieusement et à demi-voix.*

Le bourreau est mort.

RAOUL *et* ROLAND.

Mort !

AMAURY.

Je l'ai tué !

RAOUL *et* ROLAND.

Amaury !

AMAURY.

Oui, Amaury, qui n'a plus qu'une pensée... vous sauver, car faut que vous viviez pour m'aider à retrouver et défendre Odette.

RAOUL *et* ROLAND.

Odette !

RAOUL.

Mais Renaud...

ROLAND.

Richard...

AMAURY.

Sont encore loin de la France... ou sont morts... il faut donc que vous viviez... vous, les frères, les protecteurs d'Odette. Le peuple qui vous aime et vous admire, attribue à une intervention divine, à un miracle, la mort de l'exécuteur, et, j'en réponds, Maugis ne trouvera pas de tourmenteur pour remplacer le misérable qui est tombé sous mes coups.

SCENE IV.

LES MÊMES, ÉVRARD, HOMMES D'ARMES.

ÉVRARD.

L'heure est écoulée...

AMAURY.

Le bourreau !

ÉVRARD.

A été assassiné, mais d'autres se sont présentés.

AMAURY.

Malheur ! malheur !...

ROLAND.

Ta main, frère.

RAOUL.

La voilà... marchons!...

AMAURY, *à part.*

Les sauver ou mourir ! (*Il sort par la droite et les frères Aymon par la gauche, sous l'escorte des hommes d'armes.*)

(*Le théâtre change et représente une forêt éclairée par le soleil couchant. Une éclaircie au milieu de laquelle s'élève un arbre séculaire; au pied de cet arbre un billot, près du billot une hache. — Au changement à vue toutes les avenues de la forêt sont pleines de peuple que contiennent à peine les hommes d'armes.*)

SCENE V.

RAOUL, ROLAND, ÉVRARD, HOMMES D'ARMES, PEUPLE.

LE PEUPLE.

Ah ! ah ! ah ! les voilà !

LES HOMMES D'ARMES.

Place! place!

ÉVRARD.

Laissez passer la justice de notre seigneur et maître.

UNE JEUNE FILLE.

Si jeunes, si beaux, et mourir !

UN HOMME.

Ils ne mourront pas... le bourreau a disparu.

LA JEUNE FILLE.

On en a trouvé d'autres, à ce qu'on dit. (*A ce moment Raoul et Roland paraissent; ils ont les mains liées.*)

RAOUL, *bas à Roland.*

As-tu reconnu dans la foule Amaury ?

ROLAND.

Oui, le malheureux se perdra peut-être.

RAOUL.

La chaleur est étouffante. (*A l'Homme du peuple.*) Bonhomme, veux-tu me passer ta gourde?

L'HOMME.

Certes, messire. (*Il la lui donne.*) Elle est pleine.

RAOUL.

De vin?

L'HOMME.

Oui, messire.

RAOUL.

Est-il bon? (*Il boit.*) Oui, vraiment... Allons, je bois à la santé de mes frères. (*Après avoir bu, à Évrard.*) Où sont donc vos bourreaux, capitaine?

L'HOMME DU PEUPLE.

Dieu protége les fils Aymon ; les bourreaux ne viendront pas.

ÉVRARD.

Les voici ! (*On voit alors venir du fond, à travers les arbres, deux hommes vêtus de longues robes rouges, la tête couverte à demi des pans de leurs longs manteaux, rouges comme leurs robes.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, LES DEUX BOURREAUX. (*La foule s'écarte avec terreur devant ces deux hommes qui s'avancent lentement et silencieusement.*)

RAOUL.

Pardieu, Roland, je finirai par me laisser aller au péché d'orgueil !... Enchaînés et résolus à mourir, nous imprimons encore si grande terreur à nos ennemis, que Maugis n'a pas osé assister à notre supplice, et que, pour nous frapper, les bourreaux se voilent le visage. (*L'un des exécuteurs fait signe au peuple de s'écarter pour faire une place plus grande. Le peuple recule.*)

ROLAND.

Pourquoi ces liens, ces entraves? Oh ! nous ne voulons pas nous défendre, mais nous serions heureux de mourir les mains libres. (*Les deux exécuteurs font tomber les liens qui attachaient les mains de Roland et de Raoul.*)

RAOUL *et* ROLAND.

Merci.

RAOUL.

Et maintenant que notre heure est venue, nous déclarons que notre dernière pensée, notre dernier soupir sera pour nos frères.

ÉVRARD.

Vos frères ne vous ont-ils pas lâchement abandonnés ?

ROLAND.

Nos frères sont morts... Sans cela, eussent-ils dû braver mille dangers, renverser mille obstacles, ils seraient venus à Charle-

magne et auraient tenu leur promesse.

RAOUL.

Et si la fortune les avait trahis, s'ils n'avaient pu racheter notre vie : fût-ce ici même, ils seraient venus à nous, et nous mettant dans la main à chacun une épée; ils nous auraient dit : Frères, combattons et mourons ensemble. (*Chacun des exécuteurs jette alors les pans rouges de son manteaux, et l'on reconnaît Renaud et Richard, ils tirent de dessous leur robe une épée qu'ils tendent à Raoul et à Roland.*)

RICHARD.

Bien dit, Raoul!

RAOUL.

Richard! Renaud!

RENAUD.

Combattons, frères, et mourons ensemble!

LE PEUPLE.

Miracle! miracle! (*Les hommes d'armes veulent faire un mouvement pour s'emparer des fils Aymon; mais le peuple se soulève alors.*)

AMAURY, *une épée à la main.*

La vie sauve et passage aux quatre fils Aymon!...

LE PEUPLE.

Oui, la vie sauve et passage, passage! (*Il renverse les hommes d'armes, puis s'écarte respectueusement pour faire place aux quatre fils Aymon, qui, tous quatre appuyés sur l'épaule l'un de l'autre, traversent la foule qui les salue de ses acclamations. — Le théâtre change et représente l'intérieur de la grange d'Odette au val des Roses.*)

SCÈNE VII.

MAUGIS, ÉLOI.

ÉLOI, *entrant avec Maugis.*

Arrêtons-nous dans cette métairie, messire; donnons à nos chevaux hors d'haleine quelques instants de repos.

MAUGIS.

Recommande-les toi-même au métayer; songe que la rapidité de leur course a pu seule nous sauver, et que nous ne serons en sûreté qu'à l'abbaye de Saint-Julien.

ÉLOI.

Comptez sur mon zèle, messire. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

MAUGIS, *seul.*

Vaincu par les fils de mon odieux rival!... Leur mère, ange invisible, s'est toujours placée entre eux et ma haine... Renaud, Richard, Roland et Raoul sont à présent réunis. Mes vassaux révoltés ont désarmé mes soldats, envahi mon château, renversé ma bannière, et j'ai dû, moi, Maugis, fuir devant les quatre épées!... J'ai voulu consulter de nouveau le livre de l'enchanteur Merlin... Ce livre est désormais fermé pour moi. Ni science, ni magie ne peuvent donc plus me secourir contre mes ennemis? Ils amèneront à Charlemagne cette Odette que des traîtres ont épargnée et que Renaud et Richard sont allés reprendre au harem de Bagdad. La force seule me reste, et quelle force! Pour lutter victorieusement contre de tels adversaires, où trouver des alliés, des adversaires qui ne tremblent pas au seul nom de ces terribles guerriers?... Il en est un peut-être... Oui, Baudouin, comte d'Auvergne, le plus brave, le plus redouté des douze pairs du royaume; Baudouin cachait mal son dépit lorsque devant lui on vantait à la cour les hauts faits de Renaud et de ses frères; Baudouin, facilement trompé par moi, saisira avec empressement un prétexte pour combattre ses rivaux de gloire... C'est cela, appelons Baudouin, appelons les douze pairs de Charlemagne à mon aide, excitons-les adroitement contre de misérables aventuriers qui prétendent les braver et tromper leur maître. Écrivons en toute hâte, et sur cette route où ils ne prévoient pas d'obstacles, Renaud, Richard, Roland et Raoul trouveront la défaite et la mort. (*Il écrit.*)

SCENE IX.

MAUGIS, ÉLOI.

ÉLOI.

Messire!

MAUGIS, *écrivant.*

Qu'as-tu donc?

ÉLOI.

Je viens d'apercevoir, gravissant le chemin creux, une troupe d'hommes d'armes que suivait une grande foule. Nos ennemis peut-être ont retrouvé notre trace.

MAUGIS.

Nous leur échapperons encore cette fois. Nous allons nous séparer, mon brave. Tu vas remettre ce message au comte d'Auvergne. J'attendrai sa réponse à l'abbaye de Saint-Julien.

ÉLOI.

Je vous la porterai moi-même, messire

MAUGIS.

Fais diligence. (*A Landry, qui entre.*) Nos chevaux?

LANDRY.

Sont prêts, monseigneur.

MAUGIS.

C'est bien. Partons, Éloi. (*A part.*) Malheur à tes fils, Clotilde! Jamais plus grand péril ne les aura menacés, et ils n'ont plus d'anneaux qui les protégent. (*Il sort.*)

SCENE X.

LANDRY, *seul, puis* TROIS NÈGRES.

Eh ben! vlà tout c'qu'y me donne pour l'avoir hébergé lui et ses deux chevaux pendant deux heures! Décidément, il n'y a plus de bonnes aubaines au val des Roses depuis le départ de la petiote et des quatre fils Aymon. (*Ici, trois Nègres entrent; les deux premiers portent des coussins, et le troisième un grand éventail en plumes.*) Hein! qu'est-ce que c'est que ça? A qui donc ces noirauds-là?

SCENE XI.

LES MÊMES, GRIFFON, *richement vêtu.*

GRIFFON.

A moi, maroufle! Ce sont mes gens!

LANDRY.

Bah! c'est toi, Griffon?

GRIFFON.

Moi-même! Je vous permets de me reconnaître; mais je te défends de me tutoyer.

LANDRY.

C'est différent. Asseyez-vous donc... voilà un escabeau.

GRIFFON.

Fi donc! Je ne m'asseois plus que couché, à l'indienne; ça me repose. Petits nègres, apportez coussins à bon blanc. (*Les Nègres placent les coussins; Griffon se couche.*)

LANDRY.

Ah ça, je rêve! Comment se fait-il?...

GRIFFON.

Tu ne comprends donc jamais rien, manant! Je veux bien te raconter les aventures merveilleuses qui me sont arrivées... Petit nègre, chasse les mouches à bon blanc.

LANDRY.

Des aventures!...

GRIFFON.

Ça va t'intéresser beaucoup; écoute bien. Je te passe mon voyage en mer; je te passe mon arrivée à Bagdad, l'histoire du juif Barabas, la partie de dés de messire Richard; je te passe l'entrée triomphale du grand vizir. Comprends-tu?

LANDRY.

Mais si vous passez tout...

GRIFFON.

Tu n'as besoin de savoir qu'une chose, c'est que la princesse Odette, qui s'était jetée dans un fleuve très-profond, aurait pu être sauvée par moi; mais j'ai dû céder le pas à messire Richard. C'était mon maître, il avait le droit de passer devant... Petit nègre, bon blanc a une mouche là.

LANDRY.

Alors, vous êtes donc revenus?

GRIFFON.

Est-y bête! Il me voit et il me demande ça... Oui, nous sommes revenus chacun avec une part de gloire. J'ai demandé la mienne en sequins et en nègres.

LANDRY.

C'est bien aimable à vous d'être venu me voir.

GRIFFON.

Je n'y pensais pas du tout... En arrivant en France, mes maîtres ont conduit la princesse dans leur château de Beuves, et l'y ont laissée sous bonne garde pour aller retrouver leurs frères qui étaient restés en gage.

LANDRY.

Comme ça, la princesse est au château?

GRIFFON.

Mais non, animal, puisqu'elle avait fait vœu, si elle revenait saine et sauve, d'aller en pèlerinage à Sainte-Rosalie.

LANDRY.

Tout près d'ici.

GRIFFON.

Elle y est en ce moment, et elle m'a envoyé vous annoncer qu'elle va venir elle-même, en personne, vous remercier de vos soins maternels.

LANDRY.

C'est-y ben possible !... Mais, oui, la voilà !

GRIFFON, *se levant à moitié.*

La voilà?... Petits nègres, levez vite bon blanc !

SCENE XII.

LES MÊMES, ODETTE, *suivie d'hommes d'armes qui restent sur le seuil.*

ODETTE, *aux hommes d'armes.*

Merci, mes amis, merci de m'avoir fait si bonne et si fidèle escorte. Bonjour, maître Landry.

LANDRY, *s'inclinant.*

Vous, chez moi !

ODETTE.

Oui, j'ai voulu revoir mon val des Roses, ma petite grange où tant de souvenirs me rappelaient.

GRIFFON.

C'est pourtant bien mal meublé ici.

ODETTE.

Ah ! te voilà ! Eh bien, a-t-on des nouvelles de Roland et de Raoul?

GRIFFON.

Pas encore.

ODETTE.

Mon Dieu ! si Renaud et ses frères étaient arrivés trop tard !

GRIFFON.

Trop tard !... Ils marchent bien trop vite pour ça : j'en sais quelque chose. C'est par cette route qu'ils doivent passer pour revenir au château.

LANDRY.

Du haut du calvaire on voit loin dans la campagne, et, pour que vous soyiez plutôt prévenue, j'y cours. (*Il sort.*)

GRIFFON.

Moi, je m'y ferai porter. (*Il sort suivi de ses nègres.*)

SCENE XIII.

ODETTE, *seule.*

Oui, c'est ici que je veux les attendre, dans cet humble asile où Amaury m'a dit je t'aime, où les fils de la comtesse Aymon m'ont nommée leur sœur. Dieu m'est témoin que, lorsque j'acceptai leur généreux dévouement, aucune pensée d'ambition n'était entrée dans mon âme. Mais aujourd'hui j'ai besoin de la grandeur, pour que ma reconnaissance puisse égaler leurs bienfaits; j'ai besoin de la puissance, pour qu'Amaury doive à mon amour le bonheur et la liberté.

CRIS AU DEHORS.

Vivent les fils Aymon !

ODETTE.

Ah ! ce sont eux... Oui, les voilà ! et les voilà tous les quatre.

SCENE XIV.

ODETTE, RENAUD, RICHARD, ROLAND, RAOUL.

RICHARD, *entrant.*

Richard, Raoul, voici notre sœur.

ODETTE.

Frères bien-aimés, que m'a donné ma bienfaitrice, vous voilà donc tous près de moi !

ROLAND.

Chère Odette !

RAOUL.

Renaud et Richard sont arrivés à temps !

ODETTE, *à Renaud.*

Pourquoi ce costume ?

RENAUD.

Nous avions dû le prendre pour parvenir sans éveiller de soupçons jusqu'aux condamnés; car ils étaient condamnés ! ils allaient mourir, nos pauvres frères, parce qu'au terme convenu nous n'étions pas de retour, et ces deux nobles cœurs n'avaient pas douté de nous; Raoul et Roland seraient tombés sous la hache du bourreau sans proférer une plainte, et leur dernière pensée eût encore été pour Odette et pour nous.

ODETTE.

Oh ! béni soit ce jour, car je suis heureuse ! oh ! oui, bien heureuse !

RICHARD.

Et pourtant, Odette, vos regards cherchent encore celui que désire votre cœur... Amaury.

ODETTE, *vivement.*

Vous l'avez revu ?

ROLAND.

Oui.

ODETTE.

Il est libre?

RAOUL.

Il a vaillamment combattu pour nous.

RENAUD.

Il a refusé de prononcer ses vœux... il a rejeté la robe de novice qui vous eût éternellement séparés. Il a pris l'épée du soldat, l'épée qui, dans sa main jeune et ferme, peut l'élever jusqu'à vous, Odette.

ODETTE.

Pourquoi ne vous a-t-il pas accompagnés ?

RICHARD.

Il doit nous rejoindre ici, et c'est avec lui que nous nous remettrons en route pour vous rendre enfin à Charlemagne qui a pu douter un instant de notre parole.

RENAUD.

Et qui, je l'espère, ordonnera le jugement de Dieu entre Maugis et moi... (*Les trois frères font un mouvement.*) Oh ! mes frères, vous me ferez cet honneur de me laisser vider seul notre commune querelle. Je vous jure qu'une fois au bout de mon épée, Maugis l'imposteur ne m'échappera pas.

SCENE XV.

LES MÊMES, AMAURY, GRIFFON.

GRIFFON.

Par ici, messire Amaury, par ici.

ODETTE.

Amaury...

AMAURY, *s'agenouillant.*

Madame!

RICHARD.

Nous vous attendions, messire cavalier.

GRIFFON.

Pour rentrer au château, n'est-ce pas?

RICHARD.

Pour continuer le voyage. En route, Griffon.

GRIFFON.

Déjà!

RENAUD.

Et sur notre chemin, Odette, plus d'ennemis, plus d'obstacles.

AMAURY.

Je venais vous annoncer, au contraire, qu'une barrière insurmontable allait vous séparer encore du camp de Charlemagne.

TOUS.

Parlez, parlez.

AMAURY.

Gurth, qui a quitté tout à l'heure l'abbaye de Saint-Julien pour suivre ma fortune, a su que le traître Maugis avait, par ses maléfices, excité, armé contre vous les douze pairs du royaume. Ces guerriers, invincibles jusqu'aujourd'hui, ont juré qu'ils ne laisseraient pas arriver jusqu'à Charlemagne ceux qu'ils nomment des imposteurs.

ODETTE.

Oh ! mon Dieu !

AMAURY.

Qu'allez-vous faire ?

RENAUD.

Partir.

AMAURY.

Que voulez-vous tenter ?

RICHARD.

Le passage.

AMAURY.

C'est une lutte folle !

RAOUL.

Peut-être !

AMAURY.

C'est courir à une mort certaine!

ROLAND.

Elle sera glorieuse au moins.

RICHARD.

Oh! je l'ai vue de plus près à Bagdad... Partons, frères!

TOUS.

Partons!

ODETTE.

Non... non! plutôt pour moi l'obscurité!

RICHARD.

Vous oubliez que nous avons fait un serment à notre mère.

RENAUD.

Et nous tiendrons ce serment. Seul, j'ai vaincu, mis en fuite les assassins d'Haraoun; avec vous, mes frères, je ferais tête à toute une armée!

ODETTE.

Oh! je tremble!

RENAUD.

Rassurez-vous, Odette; si Maugis a pour lui les douze pairs du royaume, vous avez, vous, nos quatre épées. Venez donc, et quand sonnera l'heure du combat, mettez comme nous votre confiance en Dieu, en notre mère.

GRIFFON, *à part.*

Et en saint Bonaventure. (*Ils sortent.*)

(*Le théâtre change et représente un paysage. — Vers le milieu du théâtre, la tête d'un pont qui se perd en fuyant vers la droite.*)

SCENE XVI.

ÉLOI, GONTRAN. (*Ils sont en faction à la tête du pont.*)

ÉLOI.

C'est vous, mon vieux Gontran?

GONTRAN.

C'est toi aussi, mon brave Eloi.

ÉLOI.

La chance nous favorise; nous voilà encore de faction ensemble, et tantôt nous ferons escorte aux douze pairs du royaume qui doivent assister au couronnement de Charlemagne que le pape Léon III va, dit-on, sacrer empereur d'Occident sur le champ de bataille où fut vaincu Wittikind, et où ce grand capitaine abjura ses faux dieux pour embrasser la religion du Christ.

GONTRAN.

Sait-on ce qui retient nos maîtres dans cette ville, et pourquoi on garde si sévèrement cette tête de pont?

ÉLOI.

Oui... quatre aventuriers ont conçu l'audacieux projet de conduire à Charlemagne et de lui faire reconnaître pour sa fille une étrangère qu'ils protègent.

GONTRAN.

Il suffit pour les arrêter d'une escouade d'archers...

ÉLOI.

Non pas... car, grâce à leur renom de valeur, à la terreur qu'ils inspirent, ils ont traversé des armées entières... mais les voici arrivés à un passage qu'ils ne franchiront pas... car il est gardé par les douze plus vaillants chevaliers du royaume...

GONTRAN.

Ainsi c'est pour fermer la route à ces aventuriers que nos seigneurs se sont arrêtés ici?

ÉLOI.

Oui, nos nobles maîtres ont envoyé ce matin leur défi aux quatre fils Aymon, qui déjà peut-être ont abandonné leur folle entreprise...

GONTRAN.

Tu dis que ce sont les fils du comte Aymon... Oh! ceux-là ne reculeront pas, j'en suis sûr! (*On entend un son de cor.*) Tiens! voilà leur réponse!

SCENE XVII.

LES MÊMES, LES DOUZE PAIRS, *puis* AMAURY.

(*Les douze Pairs du royaume, suivis chacun d'un servant portant sa bannière, arrivent par le pont et viennent se ranger à droite.*)

BAUDOUIN, *aux Pairs.*

Ce bruit de cor nous annonce un message... il va nous apprendre la soumission de nos imprudents adversaires... Archers, amenez ici l'envoyé des quatre fils Aymon... (*Gontran sort et rentre aussitôt conduisant Amaury.*)

AMAURY.

Hauts et puissants seigneurs, qui avez bien voulu honorer d'un défi mes nobles amis, Renaud, Richard, Roland et Raoul Aymon, je vous apporte leur réponse...

BAUDOUIN.

Qu'ont-ils décidé?

AMAURY.

Ils acceptent le combat... (*Mouvement.*) L'entreprise est hardie, j'en conviens... mais ils ont confiance en Dieu... ils sont armés pour la justice et la vérité, le succès n'est pas impossible!

BAUDOUIN.

Suivant les termes de notre défi, ils ont eu le droit de choisir ceux d'entre nous qu'ils veulent combattre: nommez les quatre qu'ils ont désignés...

AMAURY.

Ils vous ont désignés tous les douze...

BAUDOUIN.

Ah! c'est trop d'insolence! Au combat!

LES DOUZE PAIRS.

Au combat! (*Ils remontent le théâtre suivis de leurs servants et garnissent le pont, comme pour en défendre le passage. On entend au loin une rumeur. Des paysans précédant les fils Aymon entrent par la gauche et, regardant en arrière, ils annoncent l'arrivée des quatre protecteurs d'Odette. Les gardes refoulent les paysans vers le premier plan à droite et se mettant en ligne pour les contenir. Les quatre fils Aymon en costume de guerre arrivent par la gauche.*)

SCENE XVIII.

LES MÊMES, RAOUL, RENAUD, RICHARD *et* ROLAND, GARDES, PEUPLE.

RAOUL, RENAUD, RICHARD *et* ROLAND.

Passage à la fille de Charlemagne!

BAUDOUIN.

Arrière les soutiens du mensonge!

RICHARD.

Devant celle que nous conduisons, tout obstacle doit céder!

BAUDOUIN.

Il y a ici une barrière qui ne s'ouvrira pas!

RENAUD.

Nous la renverserons!

RENAUD, RICHARD, RAOUL *et* ROLAND.

Protége-nous, ma mère! (*Ils attaquent vigoureusement les douze Pairs, un contre trois; un moment ils semblent reculer, mais c'est pour attirer leurs adversaires hors de la position qu'ils occupent. Ceux-ci, dans l'ardeur du combat, quittent la tête du pont et s'avancent, enveloppant les quatre fils, qui forment le carré et combattent dos à dos pour faire de toute part face à l'ennemi; mais bientôt ils parviennent à se dégager et occupent à leur tour la tête du pont.*)

RENAUD.

Passez, Odette!

LES TROIS FRÈRES.

Passez!... (*Protégés par les quatre épées, Odette, Amaury et Griffon traversent le pont. Ceux des pairs qui sont restés debout tentent un dernier effort pour s'opposer à leur passage, mais ils sont tenus en respect par les fils Aymon.*)

ACTE V.

Une rue de Paris.

SCENE I.

ÉLOI, GONTRAN, HOMMES *et* FEMMES DU PEUPLE *tenant en main des palmes et des couronnes.*

ÉLOI, *aux Bourgeois et Bourgeoises rassemblés.*

Oui, mes amis, nous l'avons vu, de nos yeux vu, les quatre fils Aymon ont vaincu les douze pairs de Charlemagne, et la jeune fille a pu traverser la ville de Francfort. Messire Alcuin a reçu les nobles fils du comte Aymon et leur a dit: « L'empereur plongé dans le doute, se débattant incertain entre le mensonge et la vérité, veut demander à Dieu la lumière. Demain, seulement demain, aux premiers rayons du jour, au pied de l'autel élevé pour la cérémonie du couronnement, en présence de toute son armée, sous les yeux du saint Père lui-même, Charlemagne daignera vous recevoir et vous entendre.

GONTRAN.

Le jour se lève et les fils Aymon vont se rendre à la tente impériale.

UNE FEMME DE PEUPLE.

Et ils passeront par ce faubourg pour aller au camp?

GONTRAN.

Sans doute.

UN HOMME DE PEUPLE.

Eh bien! nous sommes en mesure de les recevoir.

LA FEMME.

Palmes, fleurs et couronnes, tout est pour eux.

GONTRAN.

Braves femmes!

CRIS, *au dehors.*

Les voilà! les voilà!

L'HOMME.

J'entends galoper un cheval.

TOUS.

Les voilà!

LA FEMME.

Mais non... c'est un âne!

SCENE II.

LES MÊMES, GRIFFON, *monté sur un âne richement caparaçonné.*

GRIFFON.

Oui, c'est moi, mes amis... Je suis Griffon, le brave Griffon... l'intrépide écuyer des fils Aymon..... nous avons vaincu les douze pairs du royaume!..... Dieu! les beaux coups d'épée... et après la victoire... quelle marche triomphale!.. on nous a offert des millions de pots de fleurs!... j'en ai même reçu un sur la tête...

GONTRAN.

Et tes jeunes maîtres?...

ÉLOI.

Et la princesse Odette?

GONTRAN.

Où sont-ils?

GRIFFON.

La princesse a quitté la ville avec messire Richard et ses frères avant le lever du soleil; elle doit être maintenant au camp de l'empereur... que dis-je! elle est dans les bras, dans les immenses bras du colosse impérial.

LA FEMME.

Comment! ils ne passeront pas par ici?

L'HOMME.

Eh ben! et nos fleurs, et nos couronnes... qu'est-ce que nous allons en faire?

LA FEMME.

Une idée! Dites donc, l'homme à l'âne?

GRIFFON.

Permettez... c'est l'âne qui est à moi.

LA FEMME.

C'est-y vrai que vous étiez au fameux combat du grand pont?

GRIFFON.

Oui, j'y étais.

LA FEMME.

Eh ben!... faut lui donner ce que nous gardions pour ses maîtres.

L'HOMME.

C'est ça... faut le couvrir de lauriers... Gloire à Griffon!

TOUS.

Gloire à Griffon! (*On le couvre de palmes de fleurs, de branches de laurier.*)

GRIFFON.

Miséricorde! j'en ai assez, j'en ai trop, vous allez m'étouffer, moi et mon âne.

L'HOMME.

Porte tout cela à tes maîtres.

GRIFFON.

Allons, il était écrit là-haut que je porterais toujours quelque chose. (*Il pique son âne, le peuple le suit en criant et en lui jetant des branchages et des couronnes.*)

Le théâtre change et représente la tente de Charlemagne.

SCENE III.

CHARLEMAGNE, PAGES, *puis* LES QUATRE FILS AYMON, ODETTE, AMAURY, MAUGIS *et* EDWIGE.

CHARLEMAGNE, *aux Pages.*

Laissez approcher maintenant ceux que j'ai cités. (*Sur un signe des Pages, on voit entrer à droite les quatre fils Aymon ainsi qu'Amaury conduisant Odette; à gauche, Maugis, amenant Edwige.*)

RENAUD, *à Charlemagne.*

Les fils Aymon ont tenu leur parole, sire; au jour fixé par vous, ils vous ramènent Odette...

MAUGIS.

Au jour fixé par vous, sire, ils n'apportent pas un indice, pas une preuve!

CHARLEMAGNE, *qui a contemplé tour à tour Odette et Edwige.*

L'une des deux est ma fille... mais laquelle, mon Dieu?... Seigneur, qui m'as inspiré, tu ne permettras pas que le mensonge puisse triompher... (*Haut.*) Ecoutez...

MAUGIS, *à part.*

Que va-t-il dire?

EDWIGE, *bas à Maugis.*

Je tremble!

ODETTE, *bas à Amaury.*

J'espère!

CHARLEMAGNE, *à Odette et à Edwige.*

Je vous ai appelées l'une et l'autre ici, pour tenter une épreuve décisive, terrible!... Dieu a voulu placer dans la couronne impériale qui, tout à l'heure, brillera sur mon front, un moyen miraculeux de confondre l'imposture... Vous monterez l'une et l'autre les degrés du sanctuaire; en présence de notre souverain pontife, en présence de Dieu, vous poserez la main sur cette couronne; la révélation céleste me l'a dit: celle de vous deux qui a menti, tombera foudroyée au pied du saint autel!... (*Mouvement d'effroi.*)

ODETTE, *après avoir regardé Amaury, à demi-voix.*

Vous m'avez dit que j'étais la fille de Charlemagne... un amour tel que le vôtre ne trompe pas... (*Haut, avec fermeté.*) J'accepte l'épreuve!

EDWIGE, *à part.*

Si j'hésite, je me condamne... la couronne ou la mort. (*Haut, avec résolution.*) J'accepte l'épreuve!

MAUGIS, *à part.*

Cette épreuve m'épouvante!

RENAUD.

Allez, Odette; confiance et courage. Dieu qui vous voit et qui doit nous juger tous, sait que le mensonge n'a pas souillé nos lèvres.

CHARLEMAGNE.

Suivez-moi donc au pied du sanctuaire, et que Dieu lui-même décide entre nous. (*Charlemagne rentre sous la tente: Maugis, prenant la main d'Edwige, se dispose à le suivre, mais Renaud lui barre le passage pour laisser passer Odette, que conduit Amaury. Sortie générale.*)

Le théâtre change, et représente un plateau sur lequel on a élevé un riche autel. Sur cet autel brille la couronne impériale. On arrive à ce plateau par une pente rapide; on découvre de là un immense panorama, dans la plaine les innombrables tentes du camp impérial. Tout autour de l'autel, des trophées d'armes et de bannières.

Au changement à vue on voit monter le cortége impérial, composé du clergé précédant le pape Léon III, puis Charlemagne en grand costume, entouré de ses douze pairs. Le clergé garnit les marches de l'autel, et tout le monde s'incline devant le pape.

SCENE IV.

CHARLEMAGNE, LE PAPE LÉON III, LES QUATRE FILS AYMON, AMAURY, MAUGIS, ODETTE, EDWIGE.

CHARLEMAGNE, *du haut de l'autel.*

Voici l'heure de l'épreuve: la couronne est là et Dieu vous voit. (*Odette et Edwige montent les degrés de l'autel, l'une avec confiance, l'autre essayant de maîtriser sa terreur. Tous les assistants suivent avec anxiété l'action des deux jeunes filles.*)

LÉON III, *se levant.*

Chrétiens, priez pour celle qui va régner, priez pour celle

qui va mourir. (*Tout le monde s'incline ; Maugis, qui a cherché jusque-là à dissimuler son épouvante, y cède quand il voit Edwige au moment de poser la main sur la couronne.*)

MAUGIS, *avec désespoir.*

Mourir!... Elle... ma fille!... (*Mouvement général de surprise. Edwige s'arrête pâle et défaite.*)

CHARLEMAGNE.

Ta fille?

MAUGIS, *tombant à genoux.*

Tuez-moi, j'ai menti, mais je ne veux pas qu'elle meure ! (*Edwige reste pétrifiée.*)

TOUS.

Il avoue!

CHARLEMAGNE, *embrassant Odette.*

Ma fille !...

MAUGIS, *montrant Maugis et Edwige.*

Grâce pour eux, mon père!

CHARLEMAGNE.

Pour eux l'exil et l'oubli... Pour toi, mon Odette, tout mon amour... Aux quatre fils Aymon, honneur et gloire !

TOUS.

Honneur et gloire! (*La cérémonie du couronnement commence; quatre pages paraissent portant sur des coussins de pourpre l'épée, le sceptre, la main de justice et le globe de Charlemagne. Sur un signe de celui-ci chacun de ces objets est présenté à l'un des fils Aymon, qui suivent Charlemagne jusqu'au pied de l'autel; et quand Léon III prend la couronne impériale, chacun des fils Aymon y porte la main comme pour la soutenir.*)

Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



SCAPIN

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS

PAR

MM. CARMOUCHE ET PAUL VERMOND

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 12 SEPTEMBRE 1852,

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

SCAPIN, effronté, vif, adroit, malin	Mlle DEJAZET.
LE BARON DE COTIGNAC, ridicule	MM. DELANNOY.
PATRIGAUD, notaire, hargneux, jaloux	LÉONCE.
UN DOMESTIQUE	BACHELET.
UN TAILLEUR	FERDINAND.
UN CUISINIER	M. ZEIGER.
LA VICOMTESSE ARMANDE, jeune veuve	Mmes CLARY.
LA PRESIDENTE, importante et sévère	CASTEL.
ANGÉLIQUE, espiègle et coquette	C. BADER.
LUCINDE, ingénue et niaise	CLORINDE.

La scène est à Paris, au Marais, en 1650

Un jardin bien orné, siéges, vases, etc. — La maison à droite, précédée d'un péristyle à colonnes, avec trois marches, table de pierre auprès, fenêtres de rez-de-chaussée. — A gauche, un autre petit pavillon avec quelques marches, rampe et fenêtre en face. — Dans le mur de clôture du fond se trouve, près de la gauche, une petite porte. — La sortie principale est censée dans la coulisse, à droite du public.

SCÈNE Ire.

LE BARON (*en robe de chambre de velours ou en houppelande*), PATRIGAUD.

(*Ils sortent du rez-de-chaussée à droite.*)

LE BARON, *une guitare à la main.*

Oui, mon cher notaire... cet hôtel que Scapin m'avait loué d'abord, décidément, je l'achète.

PATRIGAUD.

Excellent marché! nous serons proches voisins...

LE BARON, *montrant la gauche au fond.*

Et puis, ce jardin est mitoyen de la Présidente... et à propos de mon mariage, patatras!... Le mur qui me sépare de ma femme tombera... j'en ai donné l'ordre à Scapin.

PATRIGAUD, *d'un air de doute.*

Ah! ça, pour le paiement de la vente ?... d'après l'état de de vos revenus ?...

LE BARON, *avec aplomb.*

Comptant!... aussitôt que j'aurai touché la succession de mon oncle le commandeur.

PATRIGAUD.

Vous êtes donc sûr d'hériter de tout... à l'exclusion de votre cousin le chevalier de Follembray ?

LE BARON, *tournant une cheville de sa guitare.*

Poh!... Un mauvais sujet que ses frasques feront déshériter au profit de ma sagesse... par la présidente de Vermontois...

PATRIGAUD.

Oui, elle a été nommée, par testament, arbitre de cette fortune... (*hochant la tête*) mais sa nièce... une veuve de vingt ans... Vous ne la connaissez pas ?...

LE BARON.

Non... elle habitait l'Alsace et moi je parcourais l'Italie... mais, quand on a de la figure, de l'esprit...

PATRIGAUD, *à part.*

Quel sot!

LE BARON, *continuant.*

Des talents d'agrément... (*Il montre la guitare qu'il dépose à gauche sur un siége ou sur un ornement de jardin*)

PATRIGAUD.

Ah! vous êtes donc musicien?

LE BARON.

Oui, je viens de m'y mettre!... C'est Scapin, mon valet, qui m'apprend.

PATRIGAUD, *haussant l'épaule et avec orgueil.*

Ah! quand je faisais la cour à madame Patrigaud, mon épouse, j'en pinçais de première force.

LE BARON, *riant.*

Vous avez dû faiblir!... Scapin y excelle... (*Patrigaud fait un geste d'impatience*) Il prétend que la guitare plait aux femmes... et que la vicomtesse...

PATRIGAUD, *avec beaucoup d'humeur.*

Scapin!... Toujours votre Scapin!

LE BARON.

La perle des valets, mon cher... une vraie trouvaille. En revenant de voyage, mon laquais tombe malade à la frontière... je vois ce garçon dont le costume me plaît... Lui, de son côté, tenait à servir un homme distingué... je lui ai convenu...

PATRIGAUD, *avec colère.*

Il ne me plait guère à moi, cet impertinent effronté! il se permet de regarder l'épouse d'un notaire royal, avec des yeux de chat!... (*Il s'éloigne.*)

LE BARON, *d'un air bête et malin.*

Bah! la petite madame Patrigaud voudrait trancher de la femme de qualité? Ah! parbleu! je serais enchanté qu'elle y fût prise!

PATRIGAUD, *fâché.*

Comment?

LE BARON.

Pas pour vous, cher notaire... mais pour elle! je lui en veux, à votre femme... Elle a cherché à me nuire dans l'esprit de la vicomtesse.

PATRIGAUD, *surpris.*

Elles sont anciennes amies... mais jamais...

LE BARON, *appuyant.*

Si... si! Elle a dit qu'elle aurait pu trouver un mari mieux que moi! des choses impossibles... des horreurs... (*Patrigaud veut répliquer.*) Je le sais!

PATRIGAUD, *se raprochant.*

Quelque noirceur de ce Scapin!... défendez à ce drôle de venir chez moi!... et moi, je défendrai à Angélique de mettre les pieds ici.

LE BARON, *railleur.*

Vous n'y réussirez pas... votre espiègle de femme vous mène!...

PATRIGAUD, *en colère.*

Moi?... corbleu!... vous ne me connaissez pas... je...

LE BARON, *le défiant.*

Voulez-vous gager cent pistoles?

PATRIGAUD, *d'un ton résolu.*

Moi?... je vous en parie deux!... pistoles.

LE BARON, *riant.*

(*A part.*) Vieux cancre! (*Haut.*) Deux!... ça m'est égal... je veux bien vous les gagner!

PATRIGAUD.

Tope!... c'est fait.

LE BARON, *le narguant.*

Bien des choses à madame Patrigaud... elle est sans doute sur le cours, à faire la belle?

PATRIGAUD, *qui gagne le haut.*

Baron, vous êtes mauvaise langue!... elle est avec ma nièce Lucinde, arrivée ce matin de son couvent.

LE BARON.

Ah! ah! votre nièce, que j'allai voir de votre part, en passant à Nevers?...

PATRIGAUD, *en marchant.*

Elle a demandé tout de suite de vos nouvelles... (*riant*) vous a trouvé charmant...

LE BARON, *le suivant.*

Ça ne m'étonne pas!... elle est fort gentille... vous comptez la marier?

PATRIGAUD, *vivement et voulant rompre.*

Oh! non, non... elle n'aura point de dot!... votre serviteur, monsieur le baron. (*Il sort.*)

LE BARON.

Adieu, notaire.

SCÈNE II.

LE BARON seul, ensuite SCAPIN.

LE BARON.

Le bonhomme est amusant... avec sa rusée de femme qui lui en donne à garder! je serais ravi qu'il la prît sur le fait... cela me vengerait de cette noire intention qu'elle eut à mon endroit!.. Scapin, lui a donné dans l'œil, la chose est certaine... Mais où donc est-il? voici l'heure de songer à ma toilette. (*Appelant.*) Holà, Scapin!... (*Regardant le pavillon de gauche.*) Il n'est pas dans ce pavillon qui lui sert de logis? (*A la cantonnade.*) Scapin!...

SCAPIN, *en dedans, à droite.*

Avec moi, il n'y a rien d'impossible.

LE BARON, *sans le voir, criant plus fort.*

Scapin!

SCAPIN, *en dedans.*

Je suis là, monsieur; ne criez pas si fort, ça vous gâterait la voix!

LE BARON.

Arrive donc, j'ai besoin de toi.

SCAPIN.

Je n'ai pas le temps. (*Il sort de la maison.*) Oui, un cadran solaire... avec un amour marquant toutes les minutes de la vie... Ça sera galant, ça flattera notre future!

LE BARON, *qui est allé regarder.*

A qui en as-tu donc?

SCAPIN, *avec volubilité.*

Ce sont nos fournisseurs: ouvriers tapissiers, carrossiers, marbriers, bijoutiers et autres, pour meubler, étoffer, décorer, broder, sculpter et orner notre logis.

LE BARON.

Miséricorde!... c'est déjà bien assez beau!

SCAPIN

Pour nous qui allons épouser une vicomtesse!

AIR: *Au temps heureux.*

Rien n'est trop beau, pour plaire aux grandes dames!

LE BARON.

Mais je l'ai su par Monsieur Patrigaud,
Elle est, dit-il, la plus simple des femmes!

SCAPIN.

Les connait-il seulement, ce nigaud?
Le luxe plait aux femmes en ménage;
C'est une glu pour ces petits oiseaux!...
Et quand on veut qu'ils restent dans leur cage,
Il faut savoir en dorer les barreaux.

LE BARON.

Pour dorer... pour dorer... il faut de l'argent!...

SCAPIN, *froidement et de loin.*

Pardon, monsieur... est-ce que par hasard vous seriez un pingre? un avare? un ladre vert?

LE BARON, *stupéfait.*

Hein?

SCAPIN, *passant avec arrogance.*

C'est que s'il en était ainsi, je vous demanderais mon compte. Scapin n'a jamais été qu'à des maîtres magnifiques, il ne voudrait pas se gâter la main et se déshonorer, en restant au service d'un fesse-mathieu!

LE BARON, *en colère.*

Ah! mais!... eh bien... soit, va-t-en!

SCAPIN.

Eh bien! non! je resterai, je vous servirai malgré vous.. parce que je vous aime; c'est bête, c'est absurde! je devrais vous voler, comme font tous les valets comme il faut... mais non, je vous suis attaché!... voulez-vous que je me mette au feu pour vous?

LE BARON.

Je veux que tu m'habilles, que tu me fasses beau.

SCAPIN.

Ah! diable! c'est plus difficile!... (*Appelant à droite.*) Maître Brocard.

(*Le tailleur paraît avec un carton qu'il pose sur la table et un habit richement doré.*)

SCAPIN.

Voilà votre habit...

LE BARON, *étonné.*

Comment!... tu as pris cela sur toi?

SCAPIN.

Oui, et vous allez le prendre sur vous!... Maître Brocard, essayez-le...

(*Le Baron ôte sa robe de chambre, le tailleur la pose, avec une brosse, sur la rampe du pavillon, et met l'habit au baron. Scapin dispose à droite sa boîte à toilette.*)

SCAPIN, *commandant son maître.*

Passez la manche.

LE TAILLEUR, *qui a fini d'étirer l'habit.*

Parfait, monsieur.

LE BARON, *se regardant.*

J'aurai bon air?

SCAPIN, *s'écriant avec force*

Ah! monsieur, ah!...

LE BARON, *recule effrayé.*

Quoi donc?

SCAPIN.

Vous m'éblouissez!.. Marchez un peu... quelle noblesse!... levez le bras... que de grâce!

LE BARON, *qui a passé à droite, avec humeur.*

Que de grâce!... Mais cet habit doit être d'un prix...

SCAPIN, *à gauche.*

Est-ce qu'on marchande un habit de noce?... la livrée du bonheur!... Maître Brocard, apportez votre mémoire, nous sommes contents, et nous payons de même!...

LE BARON.

Ah! (*bas à Scapin.*) Je ne sais si ma cassette...

SCAPIN.

Nous tirerons sur votre notaire, c'est un vieux coffre-fort... Allez... et laissez le reste de l'ajustement. (*Le tailleur salue et sort.*)

LE BARON, *étonné.*

Encore?... Ah! çà, bourreau!...

SCAPIN, *frappant du pied.*

J'ai juré de faire de vous un gentilhomme accompli... un muguet, un joli garçon, un rafleur de cœurs... j'aime à faire des prodiges, moi!

LE BARON, *impatienté.*

Mais, je te prie de t'arrêter... et de congédier cette armée d'ouvriers, de fournisseurs...

SCAPIN.

Dans trois jours ils auront fini, et quand la vicomtesse arrivera...

LE BARON.

Elle sera ici dans un moment!...

SCAPIN, *s'oubliant, et à lui-même.*

O bonheur!... je vais donc revoir l'objet adoré de ma flamme!, et lui pouvoir exprimer...

LE BARON, *surpris, s'est avancé sous son nez.*

Hein?... qu'est-ce que tu as dit là?

SCAPIN, *qui s'est remis.*

(*A part.*) Maladroit! (*haut.*) Moi, monsieur?... je dis ce que vous devriez dire... O bonheur! je vais donc revoir celle que.. voilà comment parle un futur bien épris, monsieur! et non pas: (*avec flegme.*) « Madame la vicomtesse sera ici dans un mo« ment... comme vous diriez à votre perroquet: As-tu déjeuné, « Jacquot? » (*Il a pris et ouvert un carton qu'il lui présente*).

LE BARON.

Qu'est-ce encore? des dentelles! du point de Hongrie!...

SCAPIN.

Monsieur, c'est un point essentiel... pour pouvoir faire jabot, il faut commencer par en avoir un...

LE BARON, *l'interrompant.*

Mais je ne dois pas être un homme à la mode... je suis simple, je veux rester...

SCAPIN, *avec finesse.*

Ça ne vous empêchera pas d'être un homme très-simple!... (*avec chaleur.*) Mais voulez-vous risquer d'être refusé en vous présentant comme un mal bâti?... je n'y survivrais pas, d'abord, j'irais tout aussitôt me pendre... (*d'un air navré.*) sauvez-moi la vie, monsieur!

LE BARON, *qui sourit d'abord.*

Ce garçon m'attendrit!... Il a pour moi un attachement!...

SCAPIN, *lui avançant un siége et le faisant asseoir.*

Laissez-moi vous arranger à ma façon, vous êtes ébouriffé comme un barbet...

LE BARON.

Je n'aime pas à être coiffé.

SCAPIN, *tout en l'accomodant.*

Oui, d'ordinaire... mais vous allez vous marier, et votre femme tiendra à ce que vous le soyiez... (*il arrange sa perruque d'une manière ridicule*).

LE BARON.

Eh bien, tu me défrises!..

SCAPIN.

Du tout!... là... une espèce d'oiseau royal... coiffure passionnée!... Voilà ce que j'appelle une tête!

LE BARON.

Vrai? je suis joli?

SCAPIN, *baisant le bout de ses doigts.*

Comme un petit cœur. (*Il prend un flacon et lui en verse sur la tête.*) Et maintenant, oignons cette frisure... Les femmes adorent les odeurs.

LE BARON, *voulant se lever.*

Qu'est-ce que tu fais?

SCAPIN, *le maintenant assis.*

Je vous parfume, je vous oins!... (*versant*) essence du grand mogol... tout ce qu'il y a de plus coquet...

LE BARON.

Assez!... assez!... je ruissèle... (*il se lève*).

SCAPIN.

Laissez sécher ça, et vous m'en direz des nouvelles... (*il se bouche le nez.*)

LE BARON.

Ouf... (*avec bonhomie.*) Ton diable de grand mogol a un drôle de goût!

SCAPIN.

Vous prendrez la vicomtesse par le nez aussi bien que par les yeux. (*On entend la cloche de la grand'porte extérieure*).

SCAPIN ET LE BARON.

Air : *de Roger Bontems.*

Vite, on sonne, ce sont elles,
Allons
mettre vos dentelles.
Allez
Pour les femmes tout dépend
Souvent du premier moment.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, SCAPIN, puis LA PRÉSIDENTE ET ARMANDE.

SCAPIN.

Mais non... c'est madame Patrigaud, l'adorable notairesse.

LUCINDE, *qui la suit en regardant d'un air d'admiration.*

Ma tante, comme c'est joli chez monsieur le Baron!

SCAPIN, *à mi-voix.*

Quelle est donc cette tendre fleur?

ANGÉLIQUE, *à mi-voix.*

Imprudent!... la vicomtesse me suit. (*Scapin se range vite à droite; la présidente paraît au fond et s'arrête suivie d'Armande.*)

LA PRÉSIDENTE *d'un ton important.*

Où donc est monsieur Patrigaud notre introducteur?

ANGÉLIQUE, *impérativement.*

Scapin, prévenez votre maître.

SCAPIN, *à part près du péristyle.*

Quelle est jolie et gracieuse!

ANGÉLIQUE.

Eh bien! Scapin, m'entendez-vous? voilà un laquais bien mal appris.

SCAPIN, *saluant.*

J'obéis, madame... justement le voici. (*Annonçant*) Monsieur le baron Cassidore de Cotignac. (*bas*) Soignez votre effet, soyez flamboyant!

LE BARON.

Mesdames... il est deux fois heureux pour moi le jour faste... où j'ai l'avantage de recevoir dans mon modeste logis, madame la présidente de Vermontois... et madame la vicomtesse de Saint-Rambert, que je brûlais de connaître!...

SCAPIN, *à part.*

Ce n'est pas trop bête pour lui.

LA PRÉSIDENTE, *avec une profonde révérence.*

Monsieur le baron... croyez que, nous ne sommes pas moins honorées.

ARMANDE, *saluant.*

Monsieur...

LUCINDE, *à mi-voix à Angélique.*

Comme il est bien!...

ANGÉLIQUE, *bas en riant.*

Qui est-ce qui l'a fagotté comme ça!

LE BARON *salue légèrement Angélique.*

Eh! mais, voilà notre jolie petite novice.

LUCINDE, *à part avec joie.*

Il me reconnaît!...

LE BARON.

Permettez-moi de déposer à vos pieds, un baiser sur cette main... (*Il abaisse la tête en voulant prendre la main d'Armande.*

ARMANDE.

Monsieur... Ah! mon Dieu! (*elle porte son mouchoir à son nez.*)

LE BARON *étonné, tourne la tête vers la présidente.*

Hein?... une migraine?

LA PRÉSIDENTE *met son mouchoir à son nez et recule.*

Pouah!

LA PRÉSIDENTE.

Quel parfum exhalez-vous? c'est à suffoquer!

SCAPIN, *à part.*

Le grand mogol.

LE BARON, *décontenancé.*

Ah!... vous trouvez?... c'est le mogol... dont Scapin... au premier moment, ça... mais on s'y fait...

SCAPIN, *descendant au milieu.*

Mon maître n'est pas dans son tort, mesdames

LA PRÉSIDENTE, *avec arrogance.*

Hein? Plait-il? Un valet qui se mêle à la conversation. (*au baron.*) Vous souffrez cela?

LE BARON, *à Scapin.*

Un valet qui se mêle!...

SCAPIN, *s'éloigne de deux pas en murmurant.*

Chez les marquis les plus fringants, ce parfum est en bonne odeur!

LA PRÉSIDENTE.

Prendre exemple sur ces évaporés qui font les modes les plus ridicules! (*avec dédain*) car, voilà un habit...

SCAPIN, *qui s'est tenu à l'écart s'avance.*

Madame ne s'y connaît pas...

LA PRÉSIDENTE.

Encore ce valet!... c'est intolérable!..

LE BARON.

Veux-tu bien t'en aller!

SCAPIN, *avec audace.*

Non, monsieur, je l'ai commandé et je ne puis pas souffrir qu'on m'attaque dans ce que vous avez de plus cher!... un habit de six cents pistoles, sans compter la veste et la...

(*Angélique est un peu remontée en se cachant pour rire de Scapin*).

LE BARON, *bas.*

Veux-tu bien te taire! va-t-en, drôle!

(*Scapin a rejoint Angélique et chuchotte avec elle.*)

LA PRÉSIDENTE, *indignée, au baron.*

Tant d'argent pour se vêtir?

LE BARON, *haut.*

Non, madame, il exagère.

(*Ici Patrigaud arrive du fond par la droite d'un air effar .*

LE BARON, *voyant Scapin qui cause avec Angélique.— Avec colère.*

Qu'est-ce que tu as à dire à madame?

PATRIGAUD, *saisi.*

Encore... près d'elle!

ANGÉLIQUE, *se voyant surprise, dit d'un air de hauteur.*

Laquais... sortez.

LE BARON.

Par la Maugrebieu!.. sors!..

LA PRÉSIDENTE.

Sortez!

PATRIGAUD, *en haut, d'un ton tragique.*

Sortez!

SCAPIN, *qui les a regardés alternativement.*

Ah! mon Dieu!.. c'est bon... je m'en vas!

(*Il rentre dans la maison.*)

SCÈNE VI.

LUCINDE, ARMANDE, ANGÉLIQUE, PATRIGAUD, LE BARON, LA PRÉSIDENTE

PATRIGAUD, *arrivant d'un air empressé.*

Vous me voyez confus, madame la présidente, de n'avoir pas été à vos ordres...

LA PRÉSIDENTE, *montrant Angélique.*

Madame vous a suppléé.

PATRIGAUD, *vivement et à mi-voix.*

M. le baron, ça ne compte pas encore... pour notre pari! Je ne l'avais pas prévenue! (*Le baron approuve de la tête*). — (*Avec jalousie, à mi-voix, sur le devant.*) Que vous disait tout bas ce valet?

ANGÉLIQUE, *haussant les épaules.*

Que vous êtes un jaloux fort curieux!

PATRIGAUD, *avec colère.*

Possible!.. mais écoutez-bien ceci... (*Haut, saluant les autres*). Pardon, mesdames, de traiter devant vous une petite affaire de ménage... (*Avec colère, à Angélique.*) Pour des raisons à moi connues, je vous défends, dès ce moment, de mettre les pieds ici...

LUCINDE, *à part.*

Oh! quel dommage!

ANGÉLIQUE.

Quoi! monsieur?..

PATRIGAUD, *l'imitant.*

Il n'y a point de *quoi*!.. un caprice, une fantaisie, une tyrannie! tout ce que vous voudrez, mais je - vous - le - dé - fends!

ANGÉLIQUE, *le raillant.*

Et... si je ne vous obéis pas, que ferez-vous?

PATRIGAUD.

Je me porterai à des extrémités.

LES AUTRES, *choqués.*

Oh!

PATRIGAUD.

Judiciaires!... judiciaires... (*D'un ton majestueux.*) Allez, madame, le pot au feu réclame vos soins conjugaux... et emmenez votre nièce. (*Il passe à gauche et devant elle.*

ANGÉLIQUE.

Ah! monsieur, votre conduite est odieuse! mais je me soumets. (*A part.*) Pour le moment.

PATRIGAUD, *tragiquement.*

Allez!

LUCINDE, *en sortant.*

C'est peut-être à cause de moi?

(*Elles sortent. Patrigaud les suit d'un pas ou deux en gesticulant avec Angélique.*)

SCÈNE VII.

ARMANDE, PATRIGAUD, LE BARON, LA PRÉSIDENTE.

ARMANDE, *d'un ton vif.*

Monsieur Patrigaud traite singulièrement sa femme... et à la place d'Angélique!..

PATRIGAUD, *avec humeur.*

Ho!.. Angélique!.. elle est fort mal nommée!

ARMANDE, *achevant.*

Je m'accommoderais peu de façons semblables.

LA PRÉSIDENTE.

Il est bon qu'un mari montre parfois son autorité... (*regardant le baron*) mais, celui que je vous ai choisi n'en aura pas besoin, et il vous rendra heureuse, je l'espère!

LE BARON.

Oh! moi, j'en suis sûr.!

ARMANDE, *à part, regardant le baron.*

Et moi, j'en doute!

LA PRÉSIDENTE.

Je me suis trompée, la première fois, en vous unissant au vicomte de Saint-Rambert... un fou, prodigue, joueur, duelliste... Aussi, ai-je horreur de tous ces vices.

ARMANDE,

Pas plus que moi, je vous le jure!

LA PRÉSIDENTE.

Je vous aurai rendu, pour la seconde fois, un véritable service en vous aidant à repousser l'amour de ce petit chevalier de Follembray...

LE BARON, *surpris.*

Quoi! mon cousin, ce mauvais sujet?

PATRIGAUD.

Un être sans raison...

ARMANDE, *à part.*

Qui écrivait avec bien de l'esprit!

LE BARON, *inquiet, à la présidente.*

Il lui a fait la cour?..

LA PRÉSIDENTE.

Par écrit..: heureusement je surpris sa première lettre!

ARMANDE, *à part.*

C'était la quinzième!

LA PRÉSIDENTE, *au baron.*

Le commandeur, votre oncle, par son testament, m'a laissé le droit de choisir entre ses deux neveux, celui qui me semblerait le plus digne de recueillir son héritage.

PATRIGAUD.

De concert avec madame, nous avons fait une enquête...

(*Pendant ceci, Armande s'est assise sans affectation, près du pavillon, et tout en réfléchissant pose indifféremment son éventail sur le siège qui est près d'elle*).

LA PRÉSIDENTE.

J'ai su alors les désordres de ce chevalier de Follembray! ses aventures galantes! cet officier qu'il tua en duel à Strasbourg!..

PATRIGAUD, *appuyant*

Un meurtre!

LE BARON, *de même.*

Quelle horreur!

LA PRÉSIDENTE.

Je savais que le baron de Cotignac avait une toute autre existence, qu'il passait sa vie en voyages pour son instruction; qu'il ne se battait pas...

LE BARON.

Oh! Dieux! jamais!.. Je tiens des plus fameux médecins de l'Allemagne que rien n'est plus contraire à la santé.

LA PRÉSIDENTE.

J'ai su qu'il était rangé... de bonne conduite... qu'il n'avait point de dettes...

SCAPIN, *avec force, dans la maison.*

Vous en avez menti!

(*Armande se lève et oublie son éventail.*)

LES AUTRES, *se retournant.*

Hein?...

(*Dans l'intérieur, on entend le bruit d'une dispute avec plusieurs hommes.*)

SCAPIN, *entrant à reculons et parlant à la porte.*

Arrière! marauds!... je vous apprendrai à tenir de pareils propos chez un homme de qualité.

LE BARON.

Qu'est-ce donc?

SCAPIN, *avec humeur.*

Ce sont ces canailles de créanciers...

LA PRÉSIDENTE.

Des créanciers!

SCAPIN.

Qui prétendent être payés; on n'a jamais vu rien de pareils!

LE BARON, *étourdi.*

Qu'est-ce que tu dis? quels créanciers?

LA PRÉSIDENTE, *insistant.*

Quels créanciers?

SCAPIN.

D'abord... les maçons qui ont abattu ce mur mitoyen... (*Il montre la gauche.*)

LE BARON.

Je ne t'avais pas commandé encore...

SCAPIN.

Et puis, le décorateur, le brodeur, le tailleur, le tapissier, le carossier, le bijoutier... le...

LA PRÉSIDENTE.

Ah! mon Dieu!

SCAPIN, *d'un air d'ironie.*

Ils prétendent que les autres vont venir!...

LA PRÉSIDENTE.

Les autres?... il y en a encore?

LE BARON.

Déjà!... mais...

SCAPIN.

Venez avec moi... nous allons les rosser, hein? les bâtonner!..

LE BARON, *le retenant.*

Veux-tu bien...

LA PRÉSIDENTE, *avec indignation.*

Baron!.. faites cesser cette scène scandaleuse.

LE BARON, *avec embarras.*

Oui, présidente... mais... il faudrait...

PATRIGAUD.

Eh ben, parbleu! payez!

LA PRÉSIDENTE, *plus fort.*

Payez!

SCAPIN, *comme à lui-même.*

Payez! payez! c'est facile à dire... mais quand on n'a pas le sou... (*Il descend sur le devant, à droite.*)

LE BARON, *à Scapin.*

Oh! l'imbécile!...

PATRIGAUD, *à mi-voix.*

Je vous l'ai dit, ce valet est stupide!

LE BARON, *à la Présidente.*

Madame, je suis désolé... mais c'est inconcevable... car, ces malappris, ont à peine terminé quelques embellissements dans cette maison...

SCAPIN, *réclamant.*

Oh! une maison... dites donc un palais!

LA PRÉSIDENTE, *gendarmée.*

Un palais?.. mais ce sont des folies...

LE BARON, *à Armande, d'un ton précieux.*

Je ne l'ai embelli que pour la reine qui doit l'habiter!

LA PRÉSIDENTE, *d'un ton gourmé.*

Remerciez donc Armande...

(*Armande fait une froide inclination de tête.*)

SCAPIN, *à part, regardant Armande.*

Comment lui dire un mot?

LA PRÉSIDENTE, *au baron.*

Je veux bien être indulgente pour cette fois... Nous vous laissons...

SCAPIN, *qui conçoit une idée.*

Ah!... (*il passe du côté d'Armande, prend son éventail qu'elle a oublié, et sans être vu y écrit quelques mots au crayon.*)

LE BARON, *retenant la présidente.*

Oh! déjà? du tout. Patrigaud, voyez à nous délivrer de ces espèces... (*Il montre la maison.*)

PATRIGAUD.

Il vont venir à mon étude...

LA PRÉSIDENTE, *au baron qui veut la retenir.*

Non, baron, il me faut chercher les papiers de la succession que je dois vous remettre... Et je désire rentrer chez moi.

LE BARON, *galamment.*

Air : *Les Arts sont inutiles* (Jeannot et Colin).

Nous pouvons nous y rendre
Sans faire aucuns détours ;
Le bonheur aime à prendre
Les chemins les plus courts.
(*Montrant la gauche.*)
Puisque ce mur barbare
A présent est détruit,
Plus rien ne nous sépare,
Et tout nous réunit !

PATRIGAUD.

Charmant madrigal !

ARMANDE, *à part, tristement.*

Ah ! ce n'est pas ainsi que je rêvais un second mari !

LA PRÉSIDENTE, *qui l'attendait.*

Ma nièce, à quoi rêvez-vous donc ?

ARMANDE.

Je cherchais...

SCAPIN.

Cet éventail, peut-être ? (*En se précipitant il marche sur le pied de la présidente*).

LA PRÉSIDENTE *regarde son pied et s'éloigne en boitinant.*

Aie ! le balourd !

SCAPIN.

Oh ! pardon ! (*A Armande en lui rendant l'éventail, et d'un ton pénétrant.*) Il y a de bien jolies choses là-dedans !

(*Armande le prend sans faire attention à ce qu'il dit et donne aussi la main au baron.*)

LA PRÉSIDENTE.

Baron, je crois que vous ferez bien de vous défaire de ce valet... et de cet habit !...

REPRISE DU MOTIF PRÉCÉDENT.

ARMANDE, *à part.*

L'époux qu'il me faut prendre,
Je le dis sans détours,
Ne saura jamais rendre
Le bonheur à mes jours.

Le baron offre sa main.

PATRIGAUD ET LA PRÉSIDENTE.

Chez vous / moi l'on peut se rendre
Sans faire aucuns détours,
Le bonheur aime à prendre
Les chemins les plus courts.

(*Ils sortent à gauche. — Patrigaud les salue et sort par la droite.*)

SCÈNE IX.

SCAPIN. (*Il a suivi les femmes jusqu'en haut et envoie des baisers à Armande*).

Oh !... tu es belle ! tiens !... tu es adorable, tiens ! O vicomtesse divine ! vois à quel degré d'abaissement mon amour m'a réduit ! J'ai pris la livrée, j'ai endossé l'humble casaque de Scapin !... Moi ! le chevalier de Follembray !... C'est ainsi qu'Apollon se faisait berger... que Jupiter se déguisait en oiseau pour séduire Léda !... Je nage en pleine mythologie ! Tu m'y as contraint, adorable Armande ! et toi, scélérat de baron qui veux m'enlever et mes amours et mon héritage !... partageons, animal, partageons... Je te laisserai l'argent et je prendrai la femme... mais non, j'aime mieux tout garder ! Je t'arracherai ton masque de sagesse... Venez à mon aide, divinités familières de le la grande livrée !...

Air *de M. Montaubry*, ou du *Mariage en l'air.*

Dieu de l'astuce et de l'audace,
Tout mon espoir en toi se place,
Dieu des Lafleurs, des Mezzetins,
Des Mascarilles, des Frontins,
Des Labranches et des Pasquins,
Dieu de tous ces rusés coquins,
Des Lisettes et des Crispins.
A moi, surtout, Dieu des Scapins !

A mon secours, je te réclame.
Inspire-moi, mets dans mon âme,
Avec la ruse d'une femme,
L'esprit retors d'un procureur.

Dieu de l'intrigue, oui, dans mon âme,
Viens donc souffler ta vive flamme,
Rends-moi fripon, hardi, menteur,
Pour m'aider à sauver, grâces à ta faveur,
Et mon amour et mon bonheur.

Dieu de l'adresse, oui, dans mon âme,
Viens donc souffler ta noble flamme,
Pour que je puisse dans ce jour,
Sauver, grâces à toi, par quelque malin tour,
Et ma fortune et mon amour.

Pour la maîtresse que j'adore,
Aimable et belle, aux yeux si doux ;
Cupidon, aussi je t'implore,
Ne souffre pas (*bis*), je t'en prie à genoux,
Que de la Vénus que j'adore,
Un autre Vulcain soit l'époux ;
Tu sais, ô Vénus, que j'implore,
Ce que c'est qu'un vilain époux !...

Un sot sans jeunesse,
Avec ma richesse,
M'a pris ma maîtresse !
Dès lors, il fallait,
Pour bien le connaître,
Pour trahir ce traître,
Devenir son maître...
Je suis son valet !

Dieu de l'astuce et de l'audace, etc.

SCÈNE X.

SCAPIN, ANGELIQUE.

ANGÉLIQUE, *paraît à droite au fond avec précaution.*

Il est seul... Tcht ! tcht !

SCAPIN, *allant à elle et à mi-voix.*

Ah ! belle dame... vous voilà.

ANGÉLIQUE.

Oui, mon mari vient de rentrer avec une foule... J'en ai profité...

SCAPIN.

Vous êtes une femme de beaucoup d'esprit !

ANGÉLIQUE.

J'accours malgré sa défense.., et parce qu'il me l'a défendu !

SCAPIN.

Parbleu ! c'est si bon de tromper un mari !... trompons-le.

ANGÉLIQUE, *avec intention.*

Chevalier, soyez sage... ou j'en instruirai Armande !

SCAPIN, *avec enthousiasme.*

Ah ! Dieux ! ce nom me rappelle à moi-même ! Armande ! ô toi que j'adore ! (*changeant de ton.*) Mais vous ne lui avez point parlé pour moi... Voilà bien les femmes... jalouses même de ceux pour qui elles ne veulent rien faire !

ANGÉLIQUE.

Vous n'êtes qu'un ingrat ! D'ailleurs, je n'ai pu la voir seule un instant.

SCAPIN.

Oui, cette affreuse présidente...

ANGÉLIQUE.

Elle va la sacrifier encore une fois... si vous ne parvenez à détruire le baron !

SCAPIN.

J'y travaille avec ardeur... mais réussirai-je assez vite ? c'est douteux !... Je commence à perdre...

ANGÉLIQUE, *avec force,*

Le courage ! homme faible !... Eh ! bien, moi, je viens vous le rendre...

SCAPIN.

Vous, délicieuse tabellionne ?...

ANGÉLIQUE, *le repoussant.*

Non, moi, l'amie dévouée d'Armande et la vôtre... j'ai découvert un grand secret...

SCAPIN, *vivement.*

Un secret ?...

ANGÉLIQUE, *elle regarde autour d'elle.*

Dont vous pouvez seul tirer parti... apprenez donc... (*vivement et à mi-voix.*) Oh ! là bas... (*elle montre la gauche.*) Quelqu'un !...

SCAPIN, *y jetant les yeux.*

Le baron... qui vient de les conduire.

ANGÉLIQUE, *effrayée.*

Mon ennemi... je serais perdue !...

SCAPIN.

Eh ! vite... chez moi ! (*Il la fait entrer rapidement dans le pavillon de gauche, le ferme et prend la clé ; le baron paraît vivement du même côté. — Scapin s'asseoit sur les marches, prend lestement la houpelande du baron et se met à la brosser.*

SCÈNE XI.

SCAPIN, LE BARON, *qui a vu Angélique se sauver s'avance en lorgnant tour à tour Scapin et le pavillon.*

LE BARON, *à part.*

Dissimulons ! (*Haut.*) Qu'est-ce que tu fais donc là, Scapin ?

SCAPIN, *d'un ton naturel.*

Moi, monsieur le baron, je vous brosse...

LE BARON.

Ah! tu me brosses !

SCAPIN.

Quand il y a des ouvriers dans une maison... c'est une poussière...

LE BARON, *d'un air soupçonneux.*

Oui... mais je croyais t'avoir entendu parler ?

SCAPIN.

Parler, moi ?... c'est que je chantonnais... ça donne du cœur.. vous savez, quand on est seul et quand on brosse... tra déri dera là là...

LE BARON, *d'un air fin.*

Oui !... mais, j'avais cru entendre deux voix ?

SCAPIN.

Deux ?... ah ! c'est que dans la chanson il y a le berger, et puis la bergère... voilà les deux voix?

LE BARON, *qui s'anime.*

Ouais !... il me semblait aussi avoir *vu* une robe de femme?...

SCAPIN.

Avec la femme dedans?... (*cherchant*) Où ça ? c'est une vision, monsieur... il vous passe quelquefois devant les yeux, des espèces de bluets !...

LE BARON, *appuyant.*

Ouais !... je croyais même avoir reconnu la tournure pimpante de madame Patrigaud ?

SCAPIN, *à part.*

Oh ! le gueux ! (*Haut.*) Quelle idée !

LE BARON, *le repousse et passe.*

Arrière !... alors je puis fermer cette porte... n'est-ce pas ?

SCAPIN, *à part.*

L'animal ! (*Haut.*) Certainement, monsieur, qu'est-ce que ça me fait ?

LE BARON, *qui a monté une marche.*

Mais, elle est fermée, et la clé n'y est pas !...

SCAPIN.

La clé !... ah !... oui... je ne sais pas en effet où diable je l'ai fourrée !... (*Il feint de tâter ses poches.*)

LE BARON, *à part.*

Le coquin l'a sur lui ! mais je ne bouge pas d'ici, et nous verrons bien.

UN VALET, *entre du péristyle.*

M. le baron...

LE BARON.

Ah ! Labrie !... justement... va me chercher M. Patrigaud !

SCAPIN, *frémissant à part.*

Ohimé !

LE VALET.

Oui, monsieur... Madame la présidente vous attend avec des dossiers.

LE BARON, *à lui-même.*

Elle va me livrer l'héritage du commandeur... bonne affaire !...

SCAPIN, *vivement et se rapprochant.*

L'héritage du commandeur ?

LE BARON, *avec hauteur.*

Hein ?... ce sont affaires qui ne vous regardent point. (*Il réfléchit.*)

SCAPIN, *à part.*

Il croit ça, lui !

LE BARON, *pensif, à part.*

Ce pavillon... elle partirait...

SCAPIN, *voyant qu'il réfléchit.*

Qu'a-t-il donc? (*haut.*) Monsieur, n'oublie pas que la présidente?... (*Il lui montre la maison.*)

LE BARON.

Non ! Mais je ne veux pas te laisser seul ici.

SCAPIN, *avec empressement.*

Soit !... je ne serai pas fâché de voir régler une succession... si par hasard un iour... (*Il passe*).

LE BARON, *l'arrêtant de la main gauche.*

Cela ne se peut !

SCAPIN.

Alors... je reste ici !

LE BARON, *vivement.*

Du tout !

SCAPIN.

Et bien... j'irai ailleurs...

LE BARON, *colère.*

Encore moins !

SCAPIN.

Ah ! il faut pourtant que je reste ou que je sorte?.. vous ne sortirez pas de là ;

LE BARON.

Ce qu'il dit n'est point dépourvu... (*Il jette les yeux sur le pavillon, et aperçoit la guitare. — Saisi d'un projet.*) Ah ! tu vas te mettre en faction là (*il lui montre le devant de la maison*), et sans bouger, avec ceci. (*Il prend la guitare et la lui donne*).

SCAPIN, *étonné et la mettant au port d'arme.*

Ça sera mon fusil !... que voulez-vous que je fasse de cet ustensile ?

LE BARON.

Que tu en joues... là, devant cette porte, comprends-tu ?

SCAPIN, *franchement.*

Ma foi, non !

LE BARON, *avec une colère contenue d'abord.*

Si fait !... ça occupe tes dix doigts... moi, je suis là-dedans, j'ai l'oreille au guet, et si la musique s'éloigne... ou si tu cesses une minute d'en pincer, crac ! j'arrive, et je te pince... en attendant que M. Patrigaud paraisse... comprends-tu?

SCAPIN, *saluant.*

Ah ! oui, oui... parfaitement !

LE BARON, *qui a pris une chaise près de la table, la place en face du péristyle.*

Commence !...

SCAPIN.

Quel est l'air que monsieur désire ?

LE BARON.

Ça m'est égal.

SCAPIN.

Alors, je puis improviser !...

LE BARON, *en entrant dans la maison.*

Sentinelle, prenez garde à vous !

SCÈNE XII.

SCAPIN, seul, *assis en face de la maison, et tournant le dos au pavillon. — Il parle tout en accordant la guitare.*

Que le diable t'emporte !... Il n'y a que les imbécilles pour avoir des idées spirituelles. Je vais lui écorcher les oreilles pour la peine. (*Il se met à jouer*). Nous sommes pris dans une souricière... Pauvre petite femme qui venait pour me rendre un service, son mari va la surprendre, et...

LE BARON, *en dedans.*

Allez donc, la musique !

SCAPIN.

Voilà, monsieur, je tâche de m'accorder ! (*Il joue en tracassant les cordes; on entend frapper dans l'intérieur du pavillon de gauche.*) Oui, frappe... je ne puis pas t'ouvrir, chère amie !... si cette guitare voulait jouer toute seule, et... si je pouvais... *Il se lève et essaie d'aller à gauche*).

LE BARON, *en dehors.*

Scapin, vous ne pincez pas.

SCAPIN, *se rasseyant bien vite.*

On y va !...

SCÈNE XIII.

PATRIGAUD, SCAPIN.

PATRIGAUD, *arrive de la droite, avec humeur.*

Le baron me fait appeler !... et je ne sais où est ma femme.

SCAPIN, *à part.*

Ah ! diable ! le mari, déjà !

PATRIGAUD, *qui s'est arrêté tout étonné.*

Quelle musique fait ce drôle?

SCAPIN.

C'est une sérénade dans le goût espagnol.

PATRIGAUD.

Cesse, et réponds : où est ton maître?

SCAPIN.

Je ne sais pas. (*Il joue*).

PATRIGAUD.

Mais cesse donc !

SCAPIN.

Je ne peux pas! on m'écoute là-dedans... La belle vicomtesse lui veut faire sa sieste, et je la berce mollement de mes accords suaves... de mes accords mélodieux.

PATRIGAUD, *se bouchant les oreilles.*

Ah ! quel grincement... c'est faux, butor?

SCAPIN, *vivement.*

Vous êtes donc musicien?

PATRIGAUD.

Un peu plus que toi !...

SCAPIN, *à part.*

Oh! si je pouvais... (*haut.*) Vous êtes jaloux de mon talent!

PATRIGAUD.

Mais, animal!.. un singe qui gratterait sur une lèchefrite..

SCAPIN.

Oui? eh bien, faites en donc autant!... (*Patrigaud piqué dépose vivement sa canne et son chapeau sur la table de pierre*

SCAPIN, *jouant toujours.*

AIR : *Boléro de Ponce de Leon.*

Surpasser un Italien?
Non, le Français n'entend rien
A manier la guitare !

PATRIGAUD, *impatienté, prend l'instrument que Scapin continue à gratter.*

Donne-moi donc ça, gros lourdaut,
Et tu vas voir aussitôt
Que tu n'es qu'un vrai barbare !

Il se met à jouer, Scapin le met à sa place, comme il était.

ENSEMBLE.

PATRIGAUD, *jouant avec douceur.*

Tiens, grande buse,
Comme on en use...
Entends quel son,
Et prends une bonne leçon !

SCAPIN, *à part.*

La bonne ruse,
De ta recluse,
Mon cher baron,
Je m'en vais ouvrir la prison !

SCAPIN, *s'éloigne en élevant la voix.*

Encore, encore !
Quel jeu sonore...

PATRIGAUD.

Au lieu du tien !

SCAPIN.

Oui, vraiment, vous allez fort bien !

(*Il a gagné le pavillon ouvre la porte. Angélique en sort, irten voyant Patrigaud que Scapin lui montre et qui joue toujours.*)

PATRIGAUD, *se délectant.*

Toi, quand tu tiens cet instrument,
Le diable fuirait, sur mon ame!

SCAPIN, *à part.*

Et lui ne fait en ce moment,
Fuir que sa femme !

(*Angélique fuit, à pas de loup, par la gauche.*)

PATRIGAUD, *s'escrimant.*

Hein ! Quel charmant rondeau ?
Quel aimable allegro,
Fron, fron, zon, zon.
Entends-tu, mon garçon,
Quel doux pizzicato,
Le motif est nouveau,
Mi, do.

SCAPIN, *riant et près de lui.*

Encor, toujours, bravo !
Quel doux pizzicato!
Fron, fron, zon, zon,
Fron, fron, attrapé le barbon !
Sol, fa mi, la, mi, do,
Ce trait est fort nouveau ,
Bravo !

(*Le baron paraît pendant cet ensemble*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON, *frappé de surprise.*

Ah!... comment, c'est vous qui...

PATRIGAUD, *tout en jouant.*

Une leçon à ce mauvais ménétrier, qui s'imagine savoir jouer...

LE BARON, *à Scapin.*

Lui?.. Et toi... tu...

SCAPIN.

Moi, je suis là... je profite... oh! j'ai bien profité! car pendant ce temps j'ai cherché et j'ai retrouvé la clé.

LE BARON, *à lui-même.*

Ah! le pendard!.. il s'en est tiré... la porte est ouverte, l'oiseau est envolé et c'est le mari qui...

SCAPIN, *appuyant.*

Qui a tenu la guitare! (*haut au baron*) Eh bien? monsieur, quand je vous disais que c'était une vision?

PATRIGAUD, *avec humeur.*

Si vous n'écoutez point... ce n'est pas la peine... (*il pose la guitare*) Que désirez-vous de moi?

SCAPIN, *au baron, avec malice.*

Il demande pourquoi vous l'avez fait venir!

LE BARON, *bas.*

J'entends bien, double traître (*haut à Patrigaud.*) Je voulais vous montrer... vous mettre sous les yeux... mais le corps du délit a disparu... c'est une affaire remise!... la présidente vient de m'apporter une foule de paperasses. J'ai besoin de vous consulter pièces en main... passons dans mon cabinet...

PATRIGAUD.

Dépêchons, s'il vous plaît... car j'ai hâte de rejoindre ma femme... (*Il prend sa canne et son chapeau.*)

SCAPIN, *à part.*

Ah! et moi aussi! (*haut*) M. le baron, faut-il que je continue?.

(*Il fait le geste de jouer.*)

LE BARON, *à mi-voix*

Tu m'as empêché de gagner mon pari... mais, tu me le paieras! (*Il sort.*)

PATRIGAUD, *raillant.*

Etudiez, M. l'italien!.. et tâchez de faire des progrès. (*Il suit le baron en riant. Ils sortent à droite.*)

SCÈNE XV.

SCAPIN, puis ANGÉLIQUE et ARMANDE *venant du fond à gauche.*

SCAPIN

Ma foi, si je joue mal de la guitare, je crois que j'ai assez bien joué du guitariste!.. mais, ce secret que ma pauvre confidente... Oh! la voilà avec Armande!... (*Il se masque derrière une des colonnes.*

ARMANDE, *tout en marchant.*

Mais, ma chère Angélique, pour nous éloigner de ma tante, tu m'amènes par ici, et tu veux t'en aller!...

ANGÉLIQUE.

Parce que tu es libre, toi... tu n'as pas encore un mari comme le mien.

ARMANDE.

Celui qu'on me destine ne vaudra guère mieux!

SCAPIN, *à part, et traversant à pas de loup de droite à gauche*.

Elle a du goût!

ANGÉLIQUE, *avec finesse.*

C'est bien possible... il serait peut-être aussi jaloux que le mien de ce petit Scapin... et il n'aurait pas tort!

ARMANDE.

Qu'oses-tu dire, jaloux d'un valet... ah ! fi !

ANGÉLIQUE, *hochant la tête.*

Ah ! fi ! — ah ! fi !... en amour il ne faut faire fi de personne ! (*apercevant Scapin, à part*) Il est la !

SCAPIN, *à part.*

Elle est pleine de bon sens !

ANGÉLIQUE, *jette un coup d'œil de côté à Scapin qui lui fait des signes.*

Il y a des gens distingués partout !

ARMANDE.

Ne dis plus de folies... explique-moi plutôt ces mots mystérieux. (*Elle ouvre son éventail.*)
« Celui qui vous aime est ici ! le chevalier de Follembray ? »

ANGÉLIQUE.

Cela est clair... tu sais la passion que tu lui as inspirée... Et je te trouve bien heureuse !... (*Elle jette les yeux vers lui.*)

SCAPIN, *bas.*

Amour de femme ! (*Il lui souffle un baiser sur la main.*)

ARMANDE.

Mais c'est une persécution... je ne veux pas entendre parler de lui. (*Baissant la voix.*) Il me fait peur !.. (*Scapin lève les mains au ciel.*)

ANGÉLIQUE, *souriant.*

Il est peut-être moins effrayant qne tu ne crois.

ARMANDE, *boudeuse.*

Tu ris toujours !...

ANGÉLIQUE.

Non !... très-sérieusement, adieu !... (*geste d'Armande*) je ne voudrais pas être accusée... par devant notaire ! (*d'un ton prophétique*) reste-là... attends une minute... et je crois que bientôt... grâce à ma conjuration...

ARMANDE, *dépitée.*

Allons, il y a de la magie !...

ANGÉLIQUE, *d'un air malin.*

Il y en a toujours un peu dans l'amour !..,

ARMANDE, *descend à droite tandis qu'Angélique rejoint Scapin en haut.*

(*A elle-même*) Au surplus, je ne demande pas mieux que de sortir de cette incertitude... qui, malgré moi, m'inquiète ! me tourmente !...

SCAPIN, *qui a témoigné une grande surprise en écoutant Angélique. — A mi-voix.*

Quoi, la petite Lucinde... aime le Baron ?... c'est la découverte du nouveau monde (*Angélique se sauve par la gauche.*)

ARMANDE, *qui a ouvert son éventail.*

C'est bien l'écriture du chevalier... je la reconnais... qui donc viendra m'expliquer ce mystère ?...

SCAPIN, *en attitude suppliante.*

Lui-même, madame !

SCÈNE XVI.

ARMANDE, SCAPIN.

ARMANDE, *se retournant saisie.*

Ciel !... le chevalier de Follembray ?...

SCAPIN.

Le chevalier qui vous aime plus que jamais !... il ne peut vivre sans vous !... et si vous n'avez pas pitié de lui... il est prêt à mourir, dans ma personne... j'ai ses pleins pouvoirs !

Air : *Je suis malheureux* (Chaste Suzanne).

Oui, vous le voyez,
Il est a vos pieds,
Tremblant de tendresse.
L'amant qui s'abaisse
Pour tomber à vos genoux,
O noble maitrese,
Est digne de vous.
Ces humbles habits,
Malgré les mépris
Des autres qu'il brave,
Lui deviennent chers,
Car ils sont les fers
De votre pauvre esclave...
Je suis votre esclave !

ARMANDE *émue.*

Relevez-vous, monsieur, je ne m'attendais pas à rencontrer ici...

SCAPIN.

Celui que vos rigueurs n'ont pas découragé !... mais apprenez à me connaître, madame... je ne suis pas un homme ordinaire, moi ! Il est impossible que vous ne m'aimiez pas... (*elle veut parler*) oh ! vous aurez beau dire !... une femme comme vous finira par apprécier un homme comme moi !

ARMANDE, *sérieuse et passant à gauche.*

Non, monsieur, non, j'ai promis à ma tante, à ma tutrice; d'épouser le Baron qu'elle a choisi pour ses qualités, pour sa conduite... et n'eussé-je rien promis... fussé-je libre, je n'épouserais point une seconde fois les défauts... qui m'ont rendue si à plaindre...

SCAPIN.

N'achevez pas ! je sais qu'on m'a calomnié auprès de vous... qu'on me reproche des étourderies, dont on a fait des vices, un duel, dont on a fait un meurtre... mais je puis me défendre et me justifier.

ARMANDE.

Cela vous sera, je crois, difficile...

SCAPIN.

Non pas, si vous daignez m'entendre.

ARMANDE, *regardant à droite.*

O ciel !... on vient, monsieur.

SCAPIN, *vite.*

Eh bien, madame, désespérant de vous parler... j'avais écrit ma justification. (*Il la lui présente.*) Prenez cette lettre.

ARMANDE.

Je ne le puis.

SCAPIN.

Lisez-là, je vous en conjure à genoux ! (*Il s'y jette*)

ARMANDE.

Encore... que faites-vous !

SCAPIN, *avec amour.*

J'adore et je prie !

ARMANDE.

Ah !... vous me perdez !

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LE BARON, LA PRESIDENTE.

LE BARON, ET LA PRÉSIDENTE, *avec éclat.*

Que vois-je !

SCAPIN, *baissant la tête.*

Aie ! aie ! ah !

LA PRÉSIDENTE.

Aux genoux de ma nièce !... un valet !...

LE BARON.

Que signifie, drôle ?

SCAPIN, *toujours à genoux et levant les yeux.*

Vous m'avez donc vu, monsieur ?

LE BARON.

Réponds !... une lettre ! tu es pris !

SCAPIN.

Eh bien ! oui, je suis pris ! (*Pleurant comiquement.*) Ah ! madame, ne me faites pas chasser comme vous me le disiez... C'est bien assez de me faire perdre les dix louis qu'on m'avait promis si vous receviez cette lettre !

LE BARON.

Comment, intrigant ?...

SCAPIN, *se relevant.*

Oui, monsieur, mais que voulez-vous, le besoin d'argent, et comme vous ne me payez pas mes gages...

LA PRÉSIDENTE, *révoltée.*

Ah ! baron !...

LE BARON.

Ne le croyez point !... Tu oses dire que cette lettre ?...

SCAPIN.

Dix louis de port ! Oui, monsieur... Ce n'est pas vous qui payez comme cela pour les billets doux.

LA PRÉSIDENTE. } ENSEMBLE.
Hein ?..

LE BARON. }
Moi !...

SCAPIN, *feignant de se reprendre.*

Ah! non... c'est vrai, pardon, monsieur, je suis si ahuri.

LE BARON.

Effronté menteur, qui t'a donné...

SCAPIN.

Un gentil jeune homme... (*A Armande.*) Si vous saviez comme il est gentil!... (*Au baron.*) Il m'a dit se nommer Foll...

LE BARON, *vivement*

Follembray?

SCAPIN.

C'est ça, oui! Follembray!

LA PRÉSIDENTE, *avec colère.*

Encore ce garnement!

LE BARON, *vivement.*

Donne cette lettre!

SCAPIN, *la passant dans l'autre main.*

Je veux bien! mais vous savez ce qu'elle vaut; c'est dix louis.

LE BARON, *voulant la prendre.*

Tu oublies que je suis ton maître!... (*Il passe.*)

SCAPIN, *même jeu.*

Ah! permettez... Ceci est une affaire en dehors de mon service... (*Une main en l'air avec la lettre et tendant l'autre.*) Dix louis!

LE BARON, *furieux.*

Donne, maroufle!... Ou cent coups de bâton!...

SCAPIN, *froidement.*

Je préfère les dix louis.

LA PRÉSIDENTE, *impatientée.*

Eh! Monsieur, laissez là cette lettre, et...

LE BARON.

Non, madame, je suis jaloux...

ARMANDE, *avec fierté.*

Monsieur!...

LA PRÉSIDENTE, *avec humeur.*

Eh bien, alors, comme disait votre notaire... payez!...

SCAPIN, *appuyant.*

Comme dit madame, payez!

LE BARON, *avec rage.*

Tiens!... méchant fripon! (*Il donne de l'argent.*)

SCAPIN, *donnant la lettre.*

Merci, monsieur. (*Bas, en passant près d'Armande.*) Vous ne vouliez pas la lire, il vous la lira!

LE BARON, *lisant.*

« Serez-vous toujours inexorable!... »

ARMANDE, *voulant s'opposer.*

C'est inutile, monsieur!...

LA PRÉSIDENTE, *à sa nièce.*

Laissez!...

LE BARON, *reprenant.*

« Inexorable? On m'a calomnié. »

(*Scapin, derrière le baron, fait des gestes à l'adresse d'Armande.*)

« Je n'ai jamais fait de folies que pour vous, madame : « l'homme que j'ai tué se porte comme un charme, et ce duel « que vous me reprochez tant, je ne l'ai eu que pour punir un « fat qui avait osé attaquer votre réputation. »

ARMANDE.

Serait-il vrai! (*Elle jette un regard sur Scapin.*)

LE BARON.

Allons donc!

SCAPIN, *qui, jusque-là, a mimé sa lettre en regardant Armande*

Je le jure! j'en donnerai les preuves.

LE BARON ET LA PRÉSIDENTE.

Hein? quoi!

SCAPIN, *derrière le baron et montrant du doigt.*

Je lis, monsieur. Ça y est, c'est écrit.

LE BARON.

(*Lisant.*) « Je le jure, j'en donnerai les preuves... Ne vous « laissez pas sacrifier à mon cher cousin, le baron... C'est un « sot!

SCAPIN.

C'est vrai.

LE BARON.

Hé!

SCAPIN.

C'est vrai!... çà y est!

LE BARON.

Ç'en est trop! (*Il froisse la lettre.*)

SCAPIN. *passant de l'autre côté.*

Non, vous avez payé dix louis, vous avez droit à toute la lettre. (*Il lit la lettre en regardant Armande.*) « Le baron est un « sot. Et je prétends, à force d'amour et de dévouement, vous « arracher à lui. »

LE BARON, *lui arrachant la lettre.*

Ah! c'est intolérable!

SCAPIN, *jouant la plus vive indignation.*

Oui, monsieur!... oui, madame! c'est révoltant! nous ne souffrirons pas qu'on nous dispute un bien si précieux!

LE BARON.

Non, certes!

SCAPIN.

Notre rival aura affaire à nous.

LE BARON, *entraîné par la colère.*

Ah! oui.

SCAPIN.

Nous le tuerons! (*Il pousse des bottes dans les flancs du baron.*)

LA PRÉSIDENTE.

Un duel, encore!...

SCAPIN.

Il le faut!

ARMANDE, *avec émotion.*

Y pensez-vous! (*En regardant Scapin.* Monsieur... monsieur... je vous défends d'attenter aux jours du chevalier!

LE BARON.

Je les respecterai!

SCAPIN, *avec joie à Armande.*

Ah! il est trop heureux!

LE BARON.

Je suis peureux, moi?

SCAPIN.

Je parle du chevalier.

LE BARON, *vivement.*

Ah!.. Madame la présidente, d'après ces tentatives audacieuses, nous devons nous hâter de conclure, et je vous prie de vouloir bien, ce soir même, à dix heures, signer notre contrat.

ARMANDE, *à part.*

Ciel!

SCAPIN, *à part.*

Ah! *Diavolo*!...

LA PRÉSIDENTE.

J'allais vous en exprimer le désir.

ENSEMBLE,

Air : *Délices de la cour* (Lesline, 1er numéro, 3e acte).

LE BARON.

Ce soir, moment bien doux,
Charmante vicomtesse,
J'aurai votre tendresse.
Je serai votre époux.

LA PRÉSIDENTE.

Adieu donc, hâtez-vous,
Comptez sur ma promesse,
Que Patrigaud se presse,
Dans un jour aussi doux.

SCAPIN, *bas à Armande.*

Puisqu'un si triste époux,
N'a pas votre tendresse,
Comptez sur mon adresse,
Sur moi, reposez-vous.

ARMANDE, *à part.*

Non, un si triste époux,
N'aurait pas ma tendresse,
Comptons sur son adresse,
Sur lui, reposons-nous.

(*Le baron les reconduit, tandis qu'Armande regarde Scapin qui suit à distance en faisant des gestes d'amour.*)

SCÈNE XVIII.

SCAPIN, LE BARON.

SCAPIN, *à part.*

Ce soir, à dix heures!... Alerte, Scapin... car, ça va mal!...

LE BARON, *se frottant les mains.*

Ça va bien!... très-bien!... malgré tes gaucheries... aller montrer l'épître d'un rival...

SCAPIN, *dépité et passant à gauche.*

Oh! mon Dieu! mon Dieu!... voilà bien l'ingratitude des maîtres!... lorsque c'est moi seul qui, par cette lettre, ai fait sortir ce doux aveu... des lèvres d'Armande!...

LE BARON, *ravi.*

Ah ! oui... sa défense de m'exposer en combat singulier. Je te pardonne... je suis aimé d'Armande !

SCAPIN, *avec une sorte d'humeur.*

Oh ! parbleu !... elle n'est pas la seule qui vous aime.

LE BARON, *avec complaisance et se posant.*

Tu crois? détestable flatteur !.. mais je te pardonne encore.. Le Follembray est complètement détruit !... j'aurai l'héritage et la belle !

SCAPIN, *hochant la tête.*

Hum !... vous ne les tenez pas encore... cela dépendra de moi !

LE BARON, *riant de pitié.*

Ah ! ça... mais... d'honneur...

SCAPIN, *se rapprochant et d'un ton grave.*

Faut-il vous le dire ?... fortune et mariage sont perdus, si je ne vous protége pas contre une de vos victimes !

LE BARON, *gravement.*

De mes victimes !... laquelle ?

SCAPIN, *le tapant.*

Il y en a donc plusieurs ?... indigne séducteur que vous êtes ! en tous cas, la plus redoutable en ce moment, c'est la petite Patrigaud... qui a patrigoté contre vous, elle a la tête perdue... vous avez l'air étonné !... (*En colère.*) Vous connait-elle, *oui*, ou *non* ?

LE BARON, *simplement.*

Sans doute... je suis allé la voir, à Nevers, je lui ai porté des dragées, des confitures !

SCAPIN.

Ah ! vous voyez bien que vous lui avez débité des douceurs !...

LE BARON, *d'un air léger.*

C'est bien possible... elle m'avait paru drôlette, cette petite.

SCAPIN, *le menaçant du doigt.*

Ah ! oui, drôlette !... je vous connais bien, allez !

LE BARON.

Mais, pour quelques mots de politesse... ou parce que j'aurai un peu ri avec elle...

SCAPIN.

Un peu ri !... on rit d'abord... et puis après, on pleure !... ces petites pensionnaires, çà vous a tant d'imagination !... Elles voient l'amour partout... si on leur souhaite le bonjour, elles prennent cela pour une déclaration... quand on leur a touché le bout des doigs, elles se considèrent comme ayant éte séduites... et après cela, elles le sont souvent... (*Le regardant.*) ça dépend des personnes qui leur souhaitent le bonjour !

LE BARON.

Ah ! ma foi, tant pire !... je comprends bien que je ne suis point déplaisant... mais, je ne puis pas être responsable de...

SCAPIN, *vivement.*

Vous croyez ça... eh ben ! vous le serez malgré vous !... car, tantôt, chez son oncle, quand elle a appris que vous alliez vous marier avec Armande, elle a jeté un cri déchirant... « O ciel !... que dites-vous !... » et là-dessus, tombée raide, une crise nerveuse, qui a duré une heure un quart !... elle y est encore.

LE BARON, *d'un ton vrai.*

Ah ! pauvre petite !...

SCAPIN, *chaleureusement.*

La notairesse et vous n'êtes pas cousins; elle poussera l'ingénue en furie, qui est capable de venir au moment de la signature, de renverser l'écritoire, de déchirer le contrat...

LE BARON.

Diable, diable !... que faire ?... je n'y puis rien.

SCAPIN.

Heureusement, Scapin est là !... il faut la tromper, monsieur, l'amadouer, lui persuader que votre mariage avec Armande n'est qu'une feinte.

LE BARON, *hésitant.*

Ecoute donc, c'est délicat, et assez scabreux..:

SCAPIN.

Préférez-vous un esclandre ?... c'est bien facile..,

LE BARON.

Peste ! avec ce rabat-joie de présidente...

SCAPIN, *avec chaleur.*

Alors, vite un rendez-vous mystérieux, nocturne, masqué... au clair de lune ! (*Il passe à droite.*)

(*Il fait demi-nuit.*)

LE BARON, *levant la tête.*

Il n'y en a pas...

SCAPIN, *à part*

Je le sais bien. (*Haut.*) c'est égal,

LE BARON.

Mais, un rendez-vous... consentira-t-elle à venir ?

SCAPIN.

Puisque-vous l'avez *ennamourée !*

LE BARON, *riant*

Je te jure que... (*Il le suit en voulant répliquer.*)

SCAPIN, *en le tapotant.*

Laissez donc... vous la trouviez drôlette, tartuffe !... vos yeux auront parlé, malin !... vous avez l'œil très-coquin, fripon !... (*à part en sortant par le fond à droite*) il est à moi !

(*Pendant cette scène, la nuit est venue peu à peu.*)

SCÈNE XIX.

LE BARON, puis SCAPIN.

LE BARON.

C'est incroyable !... il y a donc des moments où l'on regrette que la nature vous ait traité avec trop de complaisance !... cette petite Nivernaise qui va s'aviser... si elle m'avait dit ça plus tôt... on aurait pû faire honneur à ses grâces si naïves... à ses yeux chatoyants, à ce teint de rose mousseuse... mais quand je vais me marier... me lancer dans une intrigue...! Oh ! je lui parlerai, je vais la chapitrer d'importance... non, non, Scapin a raison... il vaut mieux tromper les femmes, ça leur est toujours plus agréable... (*On entend frapper deux petits coups dans la main.*) J'entends... c'est toi Scapin !

SCAPIN, *de loin dans la coulisse.*

Monsieur, nous jouons de bonheur... je vous l'amène.

LE BARON, *à lui-même.*

Déjà? il est sorcier !

(*Scapin paraît enveloppé dans une espèce de domino avec un grand capuchon,*)

SCAPIN, *d'une petite voix.*

Où me conduisez vous donc? il fait noir comme dans la prison du couvent.

LE BARON, *à mi-voix.*

Scapin...

SCAPIN *fait deux pas derrière lui de l'autre côté.*

Monsieur ?

LE BARON, *bas.*

Va faire le guet... si ces dames se promenaient.

SCAPIN, *d'une voix forte*

Nous surprendre... par la ventrebleu ! (*Il refait deux pas, revient à droite, et de sa petite voix :*) Il me semble que j'entends monsieur de Cotignac... (*Il se jette en plein dans le baron.*) Ah ! j'ai eu peur...

LE BARON.

C'est moi... mon enfant...

SCAPIN, *joue Lucinde en niaise.*

Bien sûr? c'est que... je ne voudrais pas me trouver avec un autre... (*Il lui porte les mains à la figure comme pour s'assurer.*

LE BARON.

Aye !... vous m'égratignez...

SCAPIN

C'était pour vous reconnaître... vous m'avez demandée, et je suis venue tout de suite, tout de suite.

LE BARON.

Je vous remercie de votre diligence...

SCAPIN, *soupirant très-fort.*

Ah !!!...

LE BARON.

Vous soupirez ?

SCAPIN.

Oui... je ne fais que ça... depuis..: votre voyage à Nevers.

LE BARON.

Vrai? mais, ma pauvre enfant, ça n'est pas raisonnable.

SCAPIN, *soupirant.*

Oh ! si monsieur... parce que, quand les personnes vous plaisent...

LE BARON.

Oh ! voyons, pourquoi vous plais-je?

SCAPIN, *d'un ton enfantin.*

Dame, parce que vous êtes bien aimable !... Et puis, que je vous trouve joli... et puis, que vous regardez d'une façon... d'une manière... (*boudeuse*) Enfin, je ne veux pas dire !

LE BARON, *à part.*

Le fait est que j'ai des yeux terribles !... on me l'a dit bien des fois.

SCAPIN,

Et puis, vous m'avez apporté de si bons bonbons !... Ah ! qu'ils étaient donc bons, vos bonbons !

LE BARON.

C'était des prâlines aux pistaches... et vous les avez trouvées?

SCAPIN.

Les meilleures du monde... (*avec sentiment*) c'est p't' être parce qu'elles me venaient de vous!...

LE BARON, *à lui-même, attendri.*

Pauvre petit chou... elle est gentille!

SCAPIN.

Et puis, en me les donnant, vous m'avez dit des choses... des choses... ah! mais des choses.

LE BARON.

Lesquelles donc?... je ne m'en souviens pas.

SCAPIN.

Aussi j'ai bien vu tout de suite que vous étiez amoureux de moi, allez!

LE BARON.

Ah! oui?

SCAPIN.

N'est-ce pas? Alors, moi de mon côté... (*Tournant ses deux pouces*) j'ai été tout de suite amoureuse de vous...

LE BARON.

A la bonne heure... elle y met de la franchise... (*à part*) une femme bête, c'est très-gentil!...

SCAPIN.

Et depuis ce jour là... ça m'a donné des idées, des idées... mais des idées... (*soupirant*) Ah!...

LE BARON.

Des idées de mariage?... (*à part*) Nous y voilà.

SCAPIN.

AIR : *Conservez bien la paix du cœur.*

Dam! au couvent bien plus d'un cœur,
Bat sous la guimpe et les cornettes,
Lorsque surtout un beau seigneur,
Vient nous apporter des gimblettes.
A ses discours, à ses belles façons,
On songe encore en son absence!...
On voit ses yeux, on mange ses bombons..,
Et l'amour vient sans qu'on y pense!

LE BARON, *finit avec lui.*

Quoi, l'amour vient sans qu'on y pense?

SCAPIN.

Et puis, enfin, votre vicomtesse n'est déjà pas si belle... je suis modeste, moi .. mais je crois que je la vaux bien!

LE BARON, *appuyant.*

Oh! pour cela!...

SCAPIN.

D'abord, elle est veuve et moi pas!... ah!.. c'est déjà quelque chose?

LE BARON.

C'est énorme!...

SCAPIN.

Et, bien sûr, elle ne vous aime pas comme moi!

LE BARON.

Est-elle mignonne... Cette poulette... (*Se laissant emporter.*) Ah! tant pire!...

SCAPIN.

Vous la refuserez... M. Symphorien!

LE BARON.

Elle sait mon petit nom!...

SCAPIN, *pleurant et suffoquant.*

Oh! dites-moi que vous n'épouserez pas la vicomtesse... sans çà je mou... ou... rrais... de cha... agrin....

LE BARON.

Ne criez donc pas.

SCAPIN, *criant plus fort.*

Je ne crie pas... pui... isque, je pleure...

LE BARON.

Chut!... eh bien, ne pleurez pas... Non, non, là!

Air du Dieu et la Bayadère.

O colombe si tendre...
Je n'y tiens plus... tant pis.

(*Il l'embrasse.*)

SCAPIN, *jouant l'émotion.*

Quel bruit viens-je d'entendre?...

LE BARON.

Un baiser que j'ai pris!

SCAPIN, *avec joie prenant sa main.*

Ah! nous voilà, je pense,
Unis jusqu'au tombeau!
En gage d'alliance,
Donnez-moi votre anneau.

(*Il le lui tire de son doigt.*)

BARON, *parlé. — (Il veut le lui reprendre.)*

Eh ben! eh ben! (*On frappe deux coups forts à la petite porte du fond.*)

LE BARON, *effrayé.*

Heim?

SCAPIN.

Chut! c'est le signal pour que je rentre.

REPRISE DE L'AIR.

Nous voilà, je le pense, etc.
J'ai reçu son anneau!

LE BARON.

Plus bas, faites silence,
Si c'était Patrigaud;
Fuyons, et par prudence,
Laissons-lui mon anneau.

(*Il sort par la droite.*)

SCAPIN, *jetant le domino dans son pavillon.*

Partez, première Lucinde!... Voici la seconde qui vient!...

LUCINDE, *arrive timidement par la petite porte.*

Je ne sais ce que cela signifie, la vicomtesse Armande m'a écrit de venir lui parler dans ce jardin... C'est peut-être bien imprudent... que peut-elle avoir à me dire?

SCAPIN, *toussant à mi-voix.*

Hum! hum!

LUCINDE.

Est-ce vous, madame?

SCAPIN.

Non, mon enfant, c'est Scapin.

LUCINDE, *effrayée.*

Ce n'est pas une femme.

SCAPIN.

C'est absolument la même chose... je vous ai attirée ici...

LUCINDE, *effrayée.*

Oh! mon Dieu!... pourquoi faire?...

SCAPIN.

N'ayez donc pas peur... C'est de la part du baron de Cotignac... hein? Vous devez être contente?

LUCINDE.

O ciel! Est-ce que madame Patrigaud lui aurait appris?..

SCAPIN.

Que vous l'aimiez, certainement... Il a été ravi, transporté Ah! (*l'imitant*) pourquoi ne m'a-t-elle pas dit cela plutôt... cette adorable enfant.

LUCINDE, *boudeuse.*

Ce n'était pas la peine, puisqu'il épouse sa vicomtesse.

SCAPIN, *vivement.*

Tout est changé!... il ne veut plus épouser que vous.

LUCINDE, *joyeuse.*

Est-ce possible?

SCAPIN.

Il va venir vous assurer de sa flamme... et, en attendant, il m'a chargé de vous remettre en gage de sa foi, cet anneau de mariage. (*Il l'ôte de son doigt.*)

LUCINDE.

Son anneau! quel bonheur!

SCAPIN, *le passant à son doigt.*

Mettez-le! mettez-le... vous voilà baronne de Cotignac!

LUCINDE, *avec un soupir de joie.*

Ah!... par exemple, je ne m'y attendais guère.

SCAPIN.

Ni moi non plus! (*Ritournelle.*)

LUCINDE, *avec effroi.*

J'entends du monde.

SCAPIN.

Il ne faut pas qu'on vous voie, vite entrez dans ce pavillon.

LUCINDE.

Oh! Dieu... mais sans lumière, et sans ma tante?

SCAPIN, *la faisant entrer.*

Elle viendra au moment le plus intéressant, allez!

ANGÉLIQUE, *entrant par la petite porte du fond, avec mystère*

Eh bien! mon domino?

SCAPIN.

A fait merveille; il est là, avec votre nièce.

ANGÉLIQUE.

Mais quel est tout ce monde?

(*Ici paraissent des seigneurs, des danseuses, en costumes d'opéra, des valets, cuisiniers apportant des mets, des vins, tout l'attirail d'une fête, bouquets, feux d'artifice etc.*)

SCAPIN.

Ce sont mes invités !...

LE CUISINIER, *à voix basse.*

Chut !... doucement... puisque c'est une surprise.

SCAPIN, *faisant passer les groupes sur la musique.*

Les marmitons, c'est bien... allez par là... les musiciens... et le champagne, ça va de suite ! et ces demoiselles de l'opéra, (*les faisant passer.*) c'est pour le dessert... suivez le monde !... et le feu d'artifice ?... c'est pour le bouquet !... allez dans le salon de verdure... et quand dix heures vont sonner, feu partout ! les chants, l'orchestre, les pétards ! danse ! cris, joie, tapage et bacchanal général !...

LE BARON, *en dehors*

Allons donc, mon cher garde-notes.

SCAPIN.

Je l'entends... suivez-moi, ma fidèle alliée... s'il en réchappe cette fois, il faudra que je me pende ! (*Il entre dans le pavillon avec Angélique.*

SCÈNE XX.

LE BARON, PATRIGAUD, *de la droite au fond, puis* LA PRÉSIDENTE ET ARMANDE *du fond à gauche.*

PATRIGAUD.

Moderez-vous, impétueux baron.

LE BARON.

Je veux que nos articles soient signés ce soir.

PATRIGAUD.

Je veux ! je veux !... le roi dit : Nous voulons. (*On entend sonner dix heures au lointain.*)

La scène s'éclaire.

LE BARON.

Ces dames !... quelle aimable ponctualité !

LA PRÉSIDENTE.

Dix heures sonnent, nous venons signer le contrat.

(*Elles sont entrées suivies d'un valet qui apporte la lumière.*)

VOIX DANS LA COULISSE.

Bravo ! à la santé du baron de Cotignac.

LE BARON ET PATRIGAUD, *saisis.*

Qu'est-ce que c'est que çà ?...

CHOEUR.

Air : *Le Vin* (bis) *par sa douce chaleur* (Solitaire).

Jusqu'à demain,
Versez à flots du vin !
De ses rubis que mon front se colore ;
Le verre en main,
Voyons venir l'aurore,
Buvons toujours, et puis buvons encore !
Narguons Minerve et célébrons Comus.
Honneur à Bacchus !
Et fêtons Vénus !

LE BARON, *pendant le chœur.*

C'est chez moi.

PATRIGAUD, *à mi-voix.*

Courez donc voir. (*Le baron sort vivement.*)

LA PRÉSIDENTE.

D'où vient donc ce tapage ?... Est-ce qu'il y a une fête près d'ici ?

ARMANDE, *à part, cherchant des yeux.*

J'espère encore !

(*Ici l'on entend un énorme éclat de rire, et le tapage et chœur reprennent dans la coulisse.*)

LA PRÉSIDENTE, *qui est remontée.*

Bonté divine ! c'est chez le baron ?...

LE BARON, *furieux en dehors.*

Renversez les tables, battez les musiciens !... allez chercher la garde !

Rires en dehors.

Ah ! ah ! ah ! ah !

LE BARON, *rentrant à reculons.*

Non ! je ne vous connais pas !... je ne vous ai pas invités !...

LA PRÉSIDENTE, *indignée.*

Monsieur... dans votre maison... une orgie nocturne ?...

LE BARON,

Mais, je n'en étais pas ! On s'est emparé de mon logis... c'est un souper, par abus de confiance...

PATRIGAUD, *vivement.*

Avec effraction, dans une maison habitée ?

LA PRÉSIDENTE.

Tout ce que je vois depuis ce matin !.. baron !... (*elle va pour sortir.*)

LE BARON.

De grâce... arrêtez !... C'est un horrible guet à pens.

PATRIGAUD.

Il y a encore du Scapin là dessous !

LE BARON, *se frappant le front.*

Vous m'y faites penser ! (*criant*) Scapin ! ah ! le misérable, où est-il ?

PATRIGAUD, *montrant le pavillon.*

Il est capable d'être allé se coucher.

LE BARON, *hors de lui et tirant son épée.*

Le scélérat... il ne périra que de ma main !

LA PRÉSIDENTE, *avec horreur.*

Il va commettre un meurtre, à présent !

ARMANDE, *se mettant au devant de lui.*

Monsieur, au nom du ciel !...

PATRIGAUD.

Modérez-vous... je vais le faire comparoir ! (*Il va tourner la clé et ouvrir la porte.*

(*Musique en sourdine.*)

LE BARON.

J'étouffe !... il faut que je le tue, pour me soulager !

TOUS.

Le voici, le voici.

SCAPIN, *paraît à moitié habillé, sans toque, sans veste.*

PATRIGAUD.

Il dort debout.

TOUS.

Comment ?...

PATRIGAUD, *devinant.*

Il est somnambule !...

TOUS.

Il se pourrait ?

LE BARON, *à Scapin.*

Me diras-tu, coquin... (*il veut aller à lui, on l'arrête.*)

PATRIGAUD, *l'arrêtant.*

Ne le réveillez pas brusquement... C'est fort dangereux !...

SCAPIN, *comme s'il parlait en dormant.*

Oh ! oui, l'amour fait faire bien des choses.

LE BARON, *à Patrigaud.*

Il parle ! il ne dort donc pas ?

PATRIGAUD, *prenant l'extrême gauche.*

Au contraire, s'il ne dormait pas, il ne dirait rien !

LA PRÉSIDENTE.

Silence !

SCAPIN.

Scapin n'est pas un sot, comme le baron. (*Le baron veut parler.*)

TOUS.

Chut !

ARMANDE, *à part.*

Je ne sais que penser.

SCAPIN.

Il dit qu'il assommerait Scapin... mais il n'y a pas de danger... (*En confidence.*) C'est un poltron ! Scapin l'aurait tué facilement, mais çà aurait contrarié votre tante !

LE BARON, *avec dédain.*

Me battre avec mon domestique !

SCAPIN. *Il va à la présidente.*

D'ailleurs, vous savez bien, belle Armande, que Scapin et le chevalier ne font qu'un... qu'ils ont les mêmes yeux pour vous voir, le même cœur pour vous aimer.

LE BARON ET PATRIGAUD.

Qu'entends-je ?

LA PRÉSIDENTE.

Quel mensonge !

ARMANDE.

Ma tante, on assure que les somnambules disent toujours la vérité.

SCAPIN.

C'était un bon moyen pour le dévoiler.

LE BARON.

Quoi ! ce misérable valet?

SCAPIN, *comme s'il entendait son maître.*

Plait-il, monsieur le baron?.. J'ai exécuté tous vos ordres. Vos amis, les mauvais sujets, sont venus avec ces demoiselles de l'Opéra... et le champagne, le Pharaon, le biribi.

LE BARON.

Quoi ! cet effront...

LA PRÉSIDENTE, *le coupant.*

Taisez-vous... je l'ordonne.

SCAPIN, *feignant de répondre au baron à mi-voix.*

Ah ! oui, à cause de la présidente. (*Riant.*) Cette pimbèche, cette bégueule, comme vous l'appelez toujours.

LA PRÉSIDENTE.

Hein?

LE BARON.

Je vous proteste.

LA PRÉSIDENTE, *avec colère.*

Monsieur, les somnambules disent toujours la vérité.

SCAPIN, *d'un rire étouffé.*

Et ce vieux coquin de notaire, comme il est baffoué !

PATRIGAUD.

Coquin, moi?... moi?...

LE BARON, *l'arrêtant.*

Les somnambules disent toujours la vérité.

SCAPIN.

S'il se doutait que le baron a des rendez-vous avec sa nièce !

TOUS.

Qu'entends-je?

LE BARON, *à part.*

Ah ! l'infâme !

SCAPIN.

Je l'ai vu, il lui prenait la main comme ça... (*il saisit la main d'Armande*) et lui baisait la main comme çà. (*Il lui baise la main.*)

LES DEUX FEMMES, *violemment.*

Il serait possible.

PATRIGAUD, *criant.*

C'est impossible !

SCAPIN.

Voulez-vous la voir?... elle l'attend, cette pauvre petite Agnès dans ce pavillon (*appelant*) mademoiselle Lucinde.

LUCINDE.

Me voici monsieur le baron.

LE BARON.

Lucinde !

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, LUCINDE, puis ANGÉLIQUE, *sortant du pavillon. Scapin y va pendant le chœur se r'habiller.*

TOUS ENSEMBLE.

AIR : *du Cheval de Bronze.*

LE BARON.	ANGÉLIQUE ET LUCINDE.
Ah ! c'est inconcevable !	Il est très concevable
Elle est dans ma / sa maison	Qu'on soit dans la maison
C'est un tour effroyable	D'un homme respectable
Que nous fait ce fripon.	Qui vous donne son nom.

LA PRÉSIDENTE ET ARMANDE.

Ah ! c'est épouvantable !
Elle est dans sa maison.
Quel scandale effroyable !
Tout est fini, baron.

LA PRÉSIDENTE, *en colère.*

Ma nièce, tout est fini !...

ARMANDE, *joyeuse.*

Je n'épouserai point, monsieur le baron?...

LA PRÉSIDENTE.

Et il n'aura pas l'héritage du commandeur !

LUCINDE, *avec joie à Angélique qui s'est approchée.*

Ah ! ma tante... il m'a tenu parole !

ANGÉLIQUE, *avec gravité.*

Du moment que vous aviez reçu l'anneau de monsieur le baron !...

LE BARON.

Reçu... reçu... c'est-à-dire... (*A part.*) Je suis joué... je perds une veuve, mais je gagne une ingénue !

PATRIGAUD, *vient furieux lui prendre le bras. à mi-voix.*

Monsieur le baron, après cet éclat... je compte sur votre honneur...

LE BARON.

Et moi, sur deux cent mille livres !

LA PRÉSIDENTE.

Mais, qui donc m'expliquera?

SCAPIN, *s'avance et salue humblement.*

Le chevalier de Follembray... m'envoie vous dire, madame, que vous avez, dans vos mains, sa fortune, sa destinée... et quelque chose encore... de plus précieux pour vous...

(*Il montre Armande.*)

ARMANDE, *achevant.*

Le bonheur de votre nièce !

SCAPIN, *au Public.*

AIR : *Conservez bien la paix du cœur*

Sur mon rival un triomphe éclatant,
De mon amour gagne la cause,
Mais pour la pièce, en cet instant,
Je voudrais encore autre chose :
Qu'un de vous dise : Heu ! j'y vois quelques mots;
Qu'un autre dise : Elle est sans importance...
Un rire ici... là, deux ou trois bravos...
Le succès vient sans qu'on y pense !

CHOEUR.

Air : *Final du bonhomme Richard.*

Scapin, par son adresse,
A prouvé que toujours
L'esprit et la finesse
Protègent les amours.

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 6



LE PREMIER COUP DE CANIF

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

PAR

MM. ANICET-BOURGEOIS ET ÉDOUARD BRISEBARRE

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 14 AOUT 1843.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

BOUDINIER	MM. NUMA.
PAIE	LANDROL.
MONTBRISON	TISSERANT.
UN GARÇON DE RESTAURANT	PRISTON.
UN SOMMELIER	ANTONIN.
UN SECOND GARÇON	M. CHODAS.
MADAME BOUDINIER	Mlles MARTHE.
CLEMENTINE	ANNA CHÉRI.

PLUSIEURS OFFICIERS.

ACTE I.

Au fond, la grille du Jardin des Plantes. A gauche, un café, à la porte duquel sont des tables, des chaises, etc.

SCÈNE I.

MONTBRISON *et* PLUSIEURS OFFICIERS.

MONTBRISON, *entrant par la droite.*

Ah! voici enfin un café... Garçon!... de la bière, et du feu.

LE GARÇON, *sortant du café.*

Voilà, voilà. (*Il rentre.*)

MONTBRISON, *à la cantonade.*

Par ici, Messieurs. (*Deux officiers entrent par la droite.*)

AIR : *Chœur final du gentilhomme campagnard.*

Nous voici de retour en France;
Le plaisir
Va nous réunir;
N'ayons plus de notre absence
Que le souvenir.

LE GARÇON, *apportant.*

Voilà la bière demandée.

MONTBRISON.

Ma foi, il n'y a encore rien de tel que la France, et surtout Paris, vive Paris!

(*Montbrison a tiré son porte-cigares, il l'a offert aux officiers qui tous en ont pris un.*)

UN OFFICIER.

Et du feu?

LE GARÇON, *tirant une allumette et la frottant sur sa manche.*

Voilà, voilà. (*Il la donne enflammée à l'officier, qui allume son cigare.*

MONTBRISON, *au garçon.*

Eh bien! et nous, maladroit?..

LE GARÇON.

Voilà, voilà!... (*Après s'être fouillé.*) Ah! je n'en ai plus, mais je vais...

MONTBRISON.

C'est inutile. (*Vivement, à l'officier qui tient l'allumette enflammée.*) Ne jetez pas, lieutenant.) *Il tire une lettre de sa poche, la plie et l'allume à l'allumette de l'officier. Puis tous réciproquement, ils allument leurs cigares au papier que tient Montbrison. — Le garçon est rentré dans le café.*)

UN OFFICIER, *buvant.*

Ah! l'exécrable bière!

MONTBRISON, *buvant aussi.*

Ah! ça ne vaut pas l'absinthe de l'Algérie!

SCÈNE II.

LES MÊMES, CLÉMENTINE.

CLÉMENTINE, *arrivant avec un petit carton sous le bras, et riant.*

Ah! ah! ah! comme ils courent!... comme ils se poussent! Ils ont peur que le convoi de Corbeil parte sans eux. C'est amusant les environs d'un chemin de fer; tout le monde a l'air d'ahuris.

MONTBRISON, *qui a regardé Clémentine.*

Pardieu, Messieurs, si Paris produit de pitoyable bière, il possède en revanche de ravissantes jeunes filles, regardez donc..

TOUS, *entre eux.*

Elle est charmante.

MONTBRISON, *se levant et allant à Clémentine.*

Salut à la première jolie Parisienne que je rencontre en arrivant d'Alger.

CLÉMENTINE, *baissant les yeux.*

Monsieur, je n'ai pas celui de vous connaître.

MONTBRISON.

Eh! tant mieux, mon adorable, nous ferons connaissance. Peut-on vous offrir quelque chose?

CLÉMENTINE.

Merci bien, Monsieur, je ne prends jamais rien entre mes repas.

MONTBRISON.

Eh bien, je suis sûr que vous n'avez pas déjeûné... et vous allez déjeûner avec moi... moins que rien... un perdreau truffé, quelques doigts de champagne et du moka.

CLÉMENTINE.

Je n'accepte des objets truffés que des personnes dont je connais la moralité.

MONTBRISON, *riant.*

Mais la mienne est excellente : Hector Montbrison, capitaine aux chasseurs d'Afrique, en congé de semestre. (*montrant les officiers. Ils se lèvent.*), ainsi que ces Messieurs; débarqué par le chemin de fer, à peine depuis quelques minutes et qui dépose son cœur à vos pieds.

CLÉMENTINE.

Merci... c'est trop ou pas assez. Tout le monde vous dira que Clémentine Drouillet est une fille sage, quoique blanchisseuse de dentelles, et qui ne veut faire une connaissance que pour le bon motif.

MONTBRISON.

C'est justement ce que je cherche.

CLÉMENTINE.

Vous!... (*A part.*) Sont-ils farceurs, ces militaires!...

MONTBRISON.

Essayez...

CLÉMENTINE.

Je n'ai pas le temps, il faut que je reporte mon ouvrage.

MONTBRISON.

C'est ça, nous allons le reporter ensemble... je vais vous accompagner...

CLÉMENTINE, *s'avançant vers le café.*

C'est inutile, me voilà arrivée.

MONTBRISON.

Là, dans ce café?... Au moins... quand nous reverrons-nous?

CLÉMENTINE, *riant.*

Quand nous nous rencontrerons. (*Elle disparaît dans le café.*)

UN OFFICIER, *riant.*

Ah! ah! ce pauvre Montbrison!

MONTBRISON.

Morbleu! si j'avais le temps, je prendrais ma revanche; mais j'ai bien d'autres choses en tête... et il faut même que je vous quitte. (*Appelant.*) Garçon! (*Jetant une pièce d'argent au garçon qui entre.*) La bière!

LES OFFICIERS, *voulant payer.*

Mais non!

MONTBRISON.

Par exemple! c'est moi qui vous ai invités; ce sera votre tour la prochaine fois, car nous nous reverrons, Messieurs, vous trouverez mon adresse à l'état major de la place.

PREMIER OFFICIER.

Ainsi que toi, la nôtre.

LES OFFICIERS.

Au revoir, Montbrison!

MONTBRISON.

A bientôt, camarades.

ENSEMBLE.

AIR *précédent.*

Nous voici de retour en France;
Le plaisir
Va nous réunir;
N'ayons plus de notre absence
Que le souvenir,

(*Ils se serrent mutuellement la main; puis ils s'éloignent tous par la gauche, sans Montbrison.*)

SCÈNE III.

MONTBRISON, *achevant son verre de bière*

Maintenant, en route. Il s'agit de me rendre, et vivement, chez ma bonne sœur. Chère Virginie, il y a bientôt quatre ans que je ne l'ai vue... Elle ignore mon arrivée à Paris et ma nomination au grade de capitaine. Quel plaisir ça lui fera de me revoir!... Mon avancement flattera, j'espère, monsieur son mari, que je ne connais pas, car elle s'est mariée pendant mon séjour en Afrique, d'après les conseils de feu son tuteur. Elle aurait dû m'attendre, je lui aurais donné un mari dans mon régiment, au lieu d'aller épouser un bourgeois... et qui se nomme Boudinier... (*Appuyant.*) Boudinier! quel nom!... Bast! s'il l'aime bien... Voyons, où diable demeure-t-il déjà?... rue... rue... mais j'ai là sur moi la dernière lettre de ma sœur, dans laquelle elle me donne son adresse. (*Il se fouille.*) C'est singulier! où l'ai-je donc fourrée? (*Tout à coup.*) Ah! est-ce que tout à l'heure, pour allumer mon cigare... (*Il se baisse et relève la lettre à moitié brûlée.*) Tout juste!... (*Après avoir déployé ce qui reste de la lettre.*) Ah!... (*Lisant.*) « Voici mon adresse : nous demeurons rue... » Merci! le reste est brûlé!... (*Furieux.*) Morbleu! comment faire?... C'est que je ne me souviens positivement que du nom de Boudinier... Allez donc de porte en porte, dans tout Paris, demander : Monsieur Boudinier, s'il vous plaît... J'en aurais pour tout mon semestre... (*Tout à coup.*) Ah! (*Criant.*) Garçon!

LE GARÇON, *entrant.*

Monsieur!

MONTBRISON.

Donnez-moi un almanach des 25,000 adresses..!

LE GARÇON.

Nous n'avons que les *Petites Affiches.*

MONTBRISON. *avec impatience.*

Allons, bon, de mieux en mieux!...

LE GARÇON.

Mais vous trouverez peut-être cela au cabinet littéraire, presque en face de l'embarcadère du chemin de fer.

MONTBRISON.

La-bas ?... (*En sortant par la gauche.*) Allons à la découverte de mon beau-frère!

LE GARÇON, *à Montbrison, le regardant sortir.*

Oui... là... la petite boutique à gauche... Là!... c'est là..: ah!... il y est!.,. (*Il rentre dans le café.*)

SCNE IV.

BOUDINIER, MADAME BOUDINIER.

(*Au moment où Montbrison sort par la droite, Boudinier, donnant le bras à madame Boudinier, entre par la gauche.*)

MADAME BOUDINIER, *à son mari, et comme continuant une conversation.*

Tiens, tu es insupportable!...

BOUDINIER.

C'est possible, je te le répète, je m'y suis ennuyé à avaler ma langue .. mais, je me suis retenu... quand tu m'y repinceras à ton Jardin des Plantes!

MADAME BOUDINIER.

Une promenade magnifique....

BOUDINIER.

Je l'admire... mais de loin... cet établissement pousse à la tristesse... je sais bien que tu me diras : L'éléphant!... sans doute... il a des manières originales; je lui offre de la brioche... et il m'empoigne mon chapeau... qu'il allait engloutir... sans son cornac... j'ai ri... ah! j'ai ri... quand on me l'a eu rendu, et que j'ai vu qu'il ne me l'avait pas abîmé... Quant aux singes!... je les trouve légers en société .. Nous n'irons plus de ce côté-là!...

MADAME BOUDINIER.

Es-tu assez contrariant!

BOUDINIER.

Merci! trouves-en beaucoup de maris aussi complaisants que moi!... Mes affaires de commissionnaire en marchandises m'appellent ce matin au chemin de fer d'Orléans... tu veux m'accompagner... ton Boudinier t'offre son bras... Tu manifestes des idées de Jardin des Plantes, j'y entre sans sourciller... et tu me fais avaler les animaux carnassiers, les reptiles, et le cèdre du Liban!... Mais il faut être organisé pour ça! et puis, j'avais bien autre chose en tête... mes satanées marchandises qui devraient être arrivées par le convoi de ce matin... et dont je n'ai pas de nouvelles... Tiens... pour... oh! oui... pour neuf francs, j'irais à Orléans!...

MADAME BOUDINIER.

C'est ça!.. encore un prétexte pour me quitter!

BOUDINIER, *avec reproche.*

Ah! Nini... ah! Nini... vous me blessez...

MADAME BOUDINIER.

Ah! vous n'êtes plus ce que vous étiez dans les premiers jours de notre mariage!...

BOUDINIER.

Mais si... mais si!... j'ai moins de dehors... c'est possible... après un an de mariage... Tout ça se classe raisonnablement, ça n'empêche pas de s'adorer... Ah! Dieu!... seulement, il y a temps pour tout... Voyons, est-ce que j'ai trahi mes serments et ma foi?...

MADAME BOUDINIER, *avec agitation.*

Il ne manquerait plus que cela!... Oh! si tu me trompais!... je ferais un malheur!

BOUDINIER, *vivement.*

Tu n'en feras pas, Virginie... Tiens! si je me dérangeais, je te permettrais... (*Après réflexion.*) Non, je ne te le permettrais pas... ça aurait trop d'inconvénients!... (*Embrassant sa femme.*) Bijou, va!...

MADAME BOUDINIER.

Cher Albert!...

PATÉ, *entrant par la droite, et se dirigeant vers le café.*

Ouf! j'ai l'estomac dans les talons!...

BOUDINIER.

Quelqu'un... (*S'éloignant de sa femme.*) Si on nous avait vus...: c'est défendu dans la rue...

SCÈNE V.

LES MÊMES, PATÉ.

PATÉ, *voyant Boudinier.*

Eh! mais, c'est ce cher Boudinier!...

BOUDINIER.

L'ami Pâté!...

PATÉ, *saluant madame Boudinier.*

Avec madame Boudinier...

MADAME BOUDINIER, *à Pâté.*

Il y a un siècle que l'on ne vous a vu... Comment se porte, Madame?...

PATÉ.

Vous êtes bien bonne... Elle est en ce moment-ci à la campagne, à Soissons, et j'ai reçu d'elle hier...

BOUDINIER.

Des haricots?...

PATÉ.

Eh! non... une lettre dans laquelle elle m'annonce qu'elle ne reviendra à Paris que dans quelques jours.

BOUDINIER.

Et tu soupires après son retour, je comprends ça. .Oh! Dieu, je ne pourrais pas passer une nuit seulement sans ma femme, moi..., il me manquerait quelque chose... On a ses petites habitudes...

MADAME BOUDINIER.

Et vous n'êtes donc pas à votre bureau aujourd'hui?...

BOUDINIER.

Tu as campo... heureux employé!...

PATÉ.

Employé!... fais-moi donc le plaisir de m'appeler sous-chef!...

MADAME BOUDINIER.

Sous-chef!...

BOUDINIER.

Tu es nommé?...

PATÉ.

Depuis huit jours, je suis sous-chef du cabinet d'histoire naturelle.

BOUDINIER, *vivement.*

Et nous qui venons, moi et ma femme, du Jardin des Plantes, qui avons tout visité, les bêtes féroces... les volailles... curieuses... les singes... ce que je regrette!... et nous n'avons pas pensé à toi!... (*A Virginie.*) Je me disais aussi : Il me semble que nous n'avons pas tout vu...

PATÉ.

C'est mal... je t'en veux.... Il est vrai que tu ne m'aurais pas trouvé, car je me suis fait remplacer ce matin par un de mes... (*appuyant*) subordonnés... pour courir chez mon graveur prendre mes cartes de visite, sur lesquelles est mon nouveau titre... et maintenant que je suis dehors, ma foi, avant de rentrer, je vais déjeûner au café et lire les journaux... Quand on est sous-chef...

MADAME BOUDINIER, *souriant.*

On ne se gêne plus....

PATÉ.

Dame! c'est une position... Madame Boudinier me fera-t-elle l'honneur d'accepter n'importe quoi?... une petite drôlerie... Et toi, Boudinier?

BOUDINIER.

Rien du tout... j'ai déjeûné tout à l'heure avec l'éléphant.... quelques gâteaux de Nanterre .. et il faut que je retourne à l'embarcadère pour recommander encore qu'on envoie chez moi mes marchandises si elles arrivent!

MADAME BOUDINIER.

Moi, je vais prendre un omnibus.

BOUDINIER.

Et je te le paye... Tiens, voilà tes six sous... Non, dis encore que je ne t'aime pas... que je ne fais rien pour toi!...

MADAME BOUDINIER.

Tu es charmant!... (*A Pâté.*) Au revoir, monsieur Pâté.

PATÉ, *saluant.*

Bien le vôtre, madame Boudinier.

MADAME BOUDINIER.

A bientôt, Albert...

BOUDINIER.

A tout à l'heure, mon Loulou.

ENSEMBLE.

AIR : *Ah! qu'il craigne ma colère.* — *Gentilhomme campagnard.*

Lorsque l'on a l'avantage
De bien s'entendre tous deux,
Rien, ne vaut le mariage,
Il peut seul, nous rendre heureux.

(*Madame Boudinier sort par la porte à droite, premier plan.*)

SCÈNE VI.

BOUDINIER, PATÉ.

PATÉ, *tirant un paquet de cartes de sa poche.*

Regardes donc mes cartes... Tiens, comment les trouves-tu?... Pâté, sous-chef.... ça sonne, c'est un titre!

BOUDINIER.

C'est la noblesse des employés... Le fait est qu'elles ne sont pas mal... les caractères sont parfaitement illisibles... Je garde celle-ci pour modèle (*à part*), afin qu'on ne m'en fasse jamais comme ça.

PATÉ.

Garçon!... à déjeûner, vivement.

LE GARÇON, *de la porte du café.*

Voilà, Monsieur.

PATÉ.

J'ai une faim de loup, moi....

BOUDINIER.

De loup... (*A lui-même.*) Ce que c'est que la fréquentation!...

LE GARÇON, *qui est sorti du café et met une serviette sur une petite table.*

Deux couverts?...

BOUDINIER, *vivement.*

Un seul... je ne déjeûne pas... J'ai mangé ce matin de la panade, avec ma femme... et ça bourre...

PATÉ.

Garçon, une tranche de galantine, du beurre, des radis... du Bourgogne, et ma demi-tasse. (*Le garçon rentre dans le café.*)

BOUDINIER.

Mazette!... tu te soignes...

PATÉ.

Bast! on n'est pas tous les jours sous-chef...

BOUDINIER.

Et puis, ta femme n'est pas ici... tu peux t'en donner. (*Le garçon sort du café avec un plateau garni qu'il pose sur une table; puis il rentre.*)

PATÉ.

Ah! ça, est-ce que tu crois par hasard que j'ai peur de ma femme?...

BOUDINIER.

Du tout... au contraire... (*A part.*) Nous disons tous ça...

PATÉ, *s'attablant et mangeant.*

Je mange ce que je veux, moi, à la maison.

BOUDINIER.

Et moi aussi... (*à part.*) Même ce que je ne veux pas!

PATÉ.

Et je dîne au restaurant quand ça me convient.

BOUDINIER, *soupirant.*

Ah! moi je n'y ai pas dîné depuis que je suis marié... Après tout, ça n'est pas meilleur que chez soi... ça échauffe!

PATÉ.

Je le crois, mais c'est bien plus amusant.

BOUDINIER.

Mais non! dîner tranquillement au coin de son feu... avec sa femme, c'est une bonne chose... l'hiver... quand il pleut... à verse...

PATÉ.

C'est diablement monotone!... Un mari a besoin de ces petites distractions qui ne lui font que plus apprécier son bonheur quand il rentre au logis... Tiens, je te parierais que depuis que tu es marié, tu n'as pas fait à ta femme la plus petite infidélité!...

BOUDINIER.

Ah! bigre non, j'aurais trop peur... si elle s'en apercevait!

PATÉ.

Comment, pas le plus petit coup de canif dans le contrat!...

BOUDINIER.

Pas le moindre... le parchemin est parfaitement intact...

PATÉ.

Oh! mais tu es à... embaumer... Après ça, je comprends, quand on n'a pas d'occasions...

BOUDINIER.

Mais si fait... j'en ai eu... j'en ai eu une.

PATÉ.

Vraiment?

BOUDINIER.

Oui, oui...

PATÉ.

Garçon, mon café.

BOUDINIER, *continuant.*

Une petite ouvrière en... je ne sais quoi... qui venait tous les samedis rapporter son ouvrage chez un commissionnaire en marchandises... de mes amis.

AIR : *Soldat français.*

Je lui faisais un œil... américain,
Avec succès, oui, j'entrais en campagne,
Je n'avais plus, séducteur inhumain,
Qu'à prononcer les mots : bifteck... champagne.
Mais, au moment, je devins tout craintif,
Quand je me vis, en songeant à ma femme,
Dans mon contrat, pour un mauvais motif,
Tout prêt, hélas! à plonger le canif
Soudain, je fis rentrer la lame,
Et je revins près de ma femme.

PATÉ.

Jobard, va!... Est-il possible que tu sois aussi Joseph que ça!...

BOUDINIER.

Dame! écoute donc... la tranquillité du ménage avant tout!...

PATÉ, *voyant Boudinier prendre un morceau de sucre et le tremper dans le petit verre.*

Qu'est-ce que tu fais donc?...

BOUDINIER.

Un canard...

PATÉ.

Vois-tu, il y a moyen de tout concilier... On peut avoir le plaisir dehors et la paix chez soi...

BOUDINIER.

Oui, quand on a, comme toi, sa femme à Soissons...

PATÉ.

Je ne dis pas... ça tranquillise; mais ça ne m'a pas empêché, avant son départ, de faire la connaissance d'une charmante petite blonde... une brunisseuse... je te la ferai voir.

BOUDINIER.

Non... oh! non... ça me donnerait des idées... qui étonneraient ma femme...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CLÉMENTINE.

CLÉMENTINE, *sortant du café, et à la cantonade.*

Oui, Madame, je vais tout de suite vous apporter ces manchettes que j'ai oubliées.

BOUDINIER.

Dieux!... ma petite ouvrière!...

PATÉ.

Ah! bah!.., Mais je la connais, c'est l'amie d'Amanda, ma petite blonde qui brunit. (*A Clémentine.*) Ne vous sauvez donc pas si vite, ma belle enfant!

CLÉMENTINE, *se retournant.*

Monsieur Paté!... (*Apercevant Boudinier.*) Et voilà aussi un monsieur que je connais... Monsieur...

BOUDINIER, *bas à Paté qui allait répondre.*

Elle ne sait pas mon nom... ne le lui dis pas.

CLÉMENTINE, *toujours à Paté.*

Monsieur... monsieur...

BOUDINIER, *très-vivement.*

Jules!... (*A part.*) Mon ancien nom de guerre.

PATÉ, *à Boudinier.*

Allons, parles-lui donc... lance-toi... puisque ta femme n'est pas là.

BOUDINIER.

Tu es bien sûr qu'elle n'est pas là?... regarde donc!...

PATÉ, *haussant les épaules.*

Eh! non... poltron!...

CLÉMENTINE, *qui a renoué sur une table le cordon de son carton qui se défaisait.*

Maudites manchettes! voilà encore une course!

BOUDINIER.

Est-ce que vous allez loin comme ça, Mademoiselle... Pourrait-on vous offrir un sapin?

CLÉMENTINE.

Je ne monte jamais en voiture avec un homme, Monsieur... avec deux, je ne dis pas...

BOUDINIER.

Mais j'en vaux deux... pour les mœurs, et d'ailleurs je suis mar...

CLÉMENTINE.

Hein?...

BOUDINIER.

Tais-toi donc!...

BOUDINIER.

Scillais... (*S'embrouillant.*) Et en fait d'égards... de... et puis encore de...

PATÉ, *bas à Boudinier.*

Hardi... hardi... chauffe donc...

BOUDINIER, *de même.*

Tu es bien sûr que ma femme n'est pas là?...

PATÉ, *à Boudinier.*

Eh! non!...

BOUDINIER, *à lui-même.*

Corrompons-la... (*Haut, et avec feu.*) Clémentine..., vous avez une passion...

CLÉMENTINE.

Moi...

BOUDINIER.

Pour les crevettes... vous l'avez dit l'autre jour chez mon ami... c'est un de vos rêves... et rien ne me coûtera pour le réaliser... (*A part.*) Ça ne ruine pas, et on en prend sa part...

CLÉMENTINE.

Ah! ce n'est pas ce rêve-là qui me tourmente le plus!...

BOUDINIER.

Morphée vous enverrait d'autres... cauchemars.

CLÉMENTINE.

Voilà plus de deux mois que, toutes les nuits... je rêve...

BOUDINIER.

Chat?

CLÉMENTINE.

Non... cachemire Ternaux.

BOUDINIER, *à part.*

Bigre!... elle a des rêves dispendieux!...

PATÉ, *bas à Boudinier.*

Quelle occasion pour toi!

BOUDINIER.

Hein?

PATÉ, *à Clémentine.*

Comment, ce n'est que cela?... mais ça se trouve à merveille... mon ami que voici, qui est dans le commerce, en a justement une douzaine à placer, et il se fera un véritable plaisir de vous en offrir un...

CLÉMENTINE.

Ah! Monsieur, je ne sais si je dois.

BOUDINIER, *à Paté.*

Mais dis donc, toi...

CLÉMENTINE.

De quelle couleur est-il?

PATÉ.

Noir, à palmes...

CLÉMENTINE.

C'est ce qu'il y a de plus distingué... quel bonheur!... mais je ne puis rien accepter que Monsieur ne se soit expliqué...

PATÉ.

Tout s'explique d'un mot... mon ami vous aime.

CLÉMENTINE.

Pour le bon motif?

PATÉ.

Pour un excellent motif.

CLÉMENTINE.

A la bonne heure!

PATÉ.

Et vous acceptez le Ternaux?

CLÉMENTINE.

Quand l'aurai-je?

BOUDINIER, *à part.*

Sacristi! c'est bien cher!

PATÉ.

Et vous l'aurez ce soir à dîner... car nous dînons tous les quatre... avec Amanda, c'est convenu.

BOUDINIER, *à Paté.*

Mais je ne peux pas, ma femme a mis le pot au feu exprès pour moi...

CLÉMENTINE.

Oh! pour dîner, ça m'est impossible!

BOUDINIER, *gaîment.*

Ça lui est impossible!... ah! que c'est malheureux!

CLÉMENTINE.

J'ai de l'ouvrage trop pressé...

PATÉ.

Et si nous transformions le dîner en souper...

CLÉMENTINE.

Ah! c'est différent... un souper, ça ne se refuse pas.

PATÉ.

A merveille!... c'est convenu.

BOUDINIER, *bas à Paté.*

Mais non!

PATÉ.

Nous nous trouverons...?

CLÉMENTINE.

Où ça?

PATÉ.

Au Café Anglais, à onze heures du soir... vous demanderez le cabinet de M. Jules.

BOUDINIER.

Pardon, Mademoiselle, mais...

CLÉMENTINE.

Je n'ai qu'une parole, je serai exacte, ainsi qu'Amanda, que je vais prévenir... A ce soir.

PATÉ.

A ce soir!

CLÉMENTINE, *en sortant vivement par la gauche.*

Noir avec des palmes!... (*A Boudinier.*) N'allez pas l'oublier... au moins...

BOUDINIER.

Quoi?

CLÉMENTINE.

Le cachemire...

BOUDINIER.

Soyez tranquille... c'est comme si vous l'aviez.

ENSEMBLE.

AIR :

CLÉMENTINE, PATÉ.

Un souper, oui, c'est une fête,
Qui ne devrait jamais finir;
Gaîment, je veux vous tenir tête;
A ce soir donc pour le plaisir.

BOUDINIER, *à part.*

A ce souper fin, qui s'apprête,
Oui, j'irais bien avec plaisir,
Mon cœur emporterait ma tête...
Mais l'hymen vient me retenir.

SCÈNE VIII.

BOUDINIER, PATÉ.

BOUDINIER.

Le plus souvent que j'irai à ton souper!... ah bien! et ma femme?

PATÉ.

Tu lui feras une craque...

BOUDINIER.

Je ne peux pas... je craque mal... je deviens tout rouge... Non, non, je n'ai pas envie de compromettre la sérénité de mon intérieur pour une... blanchisseuse!...

PATÉ.

Mais moi... je m'expose bien...

BOUDINIER.

A la distance de Soissons...

PATÉ.

Pourtant, tu ne peux pas me laisser ainsi deux femmes sur les bras...

BOUDINIER.

Tant pis... arrange-toi.

PATÉ.

Mais...

BOUDINIER.

Laisse-moi tranquille... Adieu... je cours au chemin de fer... et, si mes marchandises ne sont pas arrivées d'Orléans... demain, je file par le premier convoi.

PATÉ.

Oh! quelle idée!...

BOUDINIER.

Quoi?

PATÉ.

Si tu partais pour Orléans...

BOUDINIER.

Si je partais pour Orléans... j'y arriverais... j'aime à le croire.

PATÉ.

Tu n'y es pas... Si tu disais à ta femme que tu pars aujourd'hui, et si tu ne partais réellement que demain matin... tu aurais la nuit à toi.

BOUDINIER.

Tiens! tiens!... (*Après réflexion.*) Veux-tu t'en aller, tentateur!

PATÉ.

Une nuit de garçon!...

BOUDINIER.

Laisse-moi, Méphistophélès!

PATÉ.

Toutes les joies du Paradis... terrestre!

BOUDINIER.

Retro, Satanas!

PATÉ.

Tu faiblis...

BOUDINIER.

Ah! tu l'emportes!

PATÉ.

Allons donc!... cours vite chez toi, dis à madame Boudinier que ta présence est indispensable à Orléans, que tu vas partir par le premier convoi, et reviens me trouver en haut, où je vais fumer un cigare en t'attendant, et deviner le rébus du Charivari... Allons, allons! de l'aplomb!...

ENSEMBLE.

AIR : *d'Amb. Thomas.*

PATÉ.

Allons! plus de frayeur,
Montre-nous donc du cœur;
Et, par une noirceur,
Enchaîne le bonheur.

BOUDINIER.

Ici, j'aurai du cœur,
Et je m'en vais sans peur,
Grâce à cette noirceur,
Enchaîner le bonheur.

(*Pâté entre dans le café.*)

SCÈNE IX.

BOUDINIER, *puis* MADAME BOUDINIER.

BOUDINIER.

Mazette! je vais faire là une chose bien plate... moi... mais que je crois agréable... Une nuit loin de ma femme... et près d'une autre... ça me produit le même effet .. que si j'allais dîner en ville... Tant pis! pendant vingt-quatre heures, je me débauche... je jette mon bonnet conjugal... par dessus... l'Obélisque... (*Avec résolution.*) Je me lance!...

MADAME BOUDINIER, *qui a paru au fond, et qui, apercevant son mari, est venue glisser son bras sous le sien, et a entendu le dernier mot.*

Où ça?

BOUDINIER, *à part.*

Ma femme!... elle m'écoutait!

MADAME BOUDINIER.

Tu ne m'attendais pas là?

BOUDINIER, *balbutiant.*

Oh!... le sage doit s'attendre à tout...

MADAME BOUDINIER.

Hein?

BOUDINIER, *se reprenant.*

A toute espèce de bonheur.

MADAME BOUDINIER, *gaîment.*

Je ne savais pas où j'avais la tête en te quittant... J'avais affaire chez ma marchande de corsets, qui demeure là, près de la prison de la garde nationale, et je ne m'en suis souvenue qu'au moment de monter en omnibus pour retourner à la maison... Je suis vite revenue sur mes pas... car j'espérais te retrouver... Eh bien! qu'as-tu donc?

BOUDINIER, *très-aimable.*

Moi?... rien...: rien du tout... Nini...

MADAME BOUDINIER.

Si, tu as la figure toute dérangée... Ah! je devine:.. Tu n'as pas de nouvelles de tes marchandises?

BOUDINIER.

Juste!...

MADAME BOUDINIER.

C'est inquiétant!...

BOUDINIER.

Très-inquiétant!...: (*A part.*) Si je pouvais lui glisser...

MADAME BOUDINIER.

Dis donc... si tu envoyais à Orléans?

BOUDINIER, *à part.*

Oh! elle me pousse dans l'abîme... voilà une femme aimable!..

MADAME BOUDINIER.

Tu pourrais faire partir ton commis, et...

BOUDINIER, *vivement.*

Ton conseil est excellent... je l'adopte... en plein...

MADAME BOUDINIER.

Tu sauras à quoi t'en tenir, dès ce soir...

BOUDINIER.

Tout à l'heure... le premier convoi part dans dix minutes... j'ai tout juste le temps de te dire adieu.

MADAME BOUDINIER.

Comment?

BOUDINIER.

Ça me coûte... mais tu connais ma maxime: « Les affaires avant tout. » Adieu, ma bonne amie, embrasse-moi vite, et ne va pas plus loin... ça te fatiguerait.

MADAME BOUDINIER.

Mais... tu ne peux pas t'en aller comme ça!..: C'est comme un coup de foudre... j'en suis toute étourdie!... Je veux au moins te conduire jusqu'au chemin de fer...

BOUDINIER, *très-vivement.*

Par exemple!... je ne [illegible] cette peine-là!...

MADAME BOUDINIER.

Mais quelle idée de s'en aller comme ça!..

BOUDINIER.

L'idée est excellente... comme tout ce qui vient de toi.

MADAME BOUDINIER.

Hein?...

BOUDINIER.

Car... elle est de toi l'idée.

MADAME BOUDINIER.

Ah! oui... mais du moins tu reviendras à Paris par le convoi de ce soir, n'est-ce pas?

BOUDINIER.

Parbleu!... (*Timidement.*) C'est-à-dire, bonne amie... ça sera bien difficile... parce que...

MADAME BOUDINIER.

Comment, Monsieur, vous ne coucherez pas cette nuit à la maison?..

BOUDINIER.

Ah! tiens!..: c'est vrai... je n'avais pas pensé...

MADAME BOUDINIER.

Au fait... ça n'est guère possible... ah! mon Dieu!... mon Dieu!..

BOUDINIER.

Songe donc... ça me ferait soixante lieues en un jour... ce n'est rien, pour une locomotive... mais, pour un commissionnaire en marchandises...

MADAME BOUDINIER.

Eh bien, pour me tranquilliser, je veux que tu me jettes, à la poste d'Orléans, une lettre, qui arrivera à Paris par le convoi du soir, et que je pourrai lire avant de me coucher.

BOUDINIER.

Comment donc!... deux si tu veux... (*à part.*) Ah! diable!..

SCÈNE X.

LES MÊMES, PATÉ, *ouvre la croisée au premier au-dessus du café, et allume un cigare.*

PATÉ.

Ah! ça, mais il ne revient pas, ce lambin de Boudinier!... Dieu! c'est lui avec sa femme! (*Il se rejette vivement en arrière. On entend une cloche.*)

BOUDINIER.

Chut!... j'entends la cloche... adieu, Virginie, couche-toi de bonne heure... Dieu! que ça me fait de la peine de te quitter!... si ce n'était pas si important...

MADAME BOUDINIER.

Je veux te conduire jusqu'à l'embarcadère...

BOUDINIER.

C'est-ça..: (*à part.*) Pristi!...

MADAME BOUDINIER.

Viens donc vite!

BOUDINIER.

Voilà... je suis aussi pressé que toi, va!

ENSEMBLE.

AIR: *Quelle nouvelle surprise. (Impressions de ménage.)*

Ah! quelle terreur m'assiége,
Je suis tremblant, éperdu,
Je vais être pris au piége,
Que moi-même, j'ai tendu.

MADAME BOUDINIER.

Ah! quelle terreur l'assiége!
Il est tremblant, éperdu;
(*Haut.*) Pars, que le Ciel te protége,
Et sois vite revenu.

(*Ils sortent tous deux en se donnant le bras et en courant.*)

SCÈNE XI.

PATÉ, *seul.*

(*A peine Boudinier est-il parti avec sa femme qu'il reparaît à la fenêtre du café.*)

Boudinier avec sa femme!... qu'est-ce que ça signifie? il n'a donc pas réussi!... Est-ce que sa femme partirait avec lui pour Orléans? Me voilà bien, moi!... je ne me trompe pas, Madame Boudinier s'arrête à la porte de l'embarcadère... elle embrasse son mari... j'y suis à présent!... mon gaillard va laisser partir le convoi, et il reviendra ici me retrouver... mais c'est très-bien joué... il se forme, ce scélérat de Boudinier!... (*Disparaissant en se frottant les mains.*) Garçon, un second petit verre de vieille!...

SCÈNE XII.

MONTBRISON, *puis* MADAME BOUDINIER.

MONTBRISON, *arrivant avec un petit papier à la main.*

Allons, c'est fait pour moi... je trouve bien l'almanach des 25,000 adresses; mais je découvre une colonne tout entière de Boudinier...

cinquante-trois!.., Lequel de ces Boudinier est le mien?... (*Il regarde la liste.*)

MADAME BOUDINIER, *entrant par une autre plan, à elle-même.*

Il est parti... pourvu qu'il ne lui arrive rien en route... (*Voyant Montbrison et l'examinant.*) Ah! mon Dieu!..:

MONTBRISON.

Il ne me reste plus qu'à prendre une voiture à l'heure...

MADAME BOUDINIER, *à part.*

C'est lui..: c'est bien lui!...

MONTBRISON.

Et à me rendre chez mes cinquante-trois individus:.. dont voici la liste... (*Il déploie un papier.*) Numéro un: Monsieur Boudinier, rue Grenetat, n° 38.

MADAME BOUDINIER.

Du tout... rue Saint-Paul, n° 27...

MONTBRISON, *se retournant.*

Ma sœur!...

MADAME BOUDINIER.

Mon frère!...

MONTBRISON, *l'embrassant.*

Chère Virginie... est-ce heureux que je te rencontre!... figure-toi que j'ai maladroitement brûlé ta lettre... et que je me disposais à te chercher de Boudinier... en Boudinier...

MADAME BOUDINIER, *riant.*

Mais c'était un voyage... toi... à Paris!... je n'en reviens pas... et depuis quand?

MONTBRISON.

Depuis ce matin, et en congé de semestre...

MADAME BOUDINIER.

Et tu ne m'as pas prévenue que tu allais revenir en France.:.

MONTBRISON.

Je voulais te surprendre... par mon arrivée... et mon nouveau grade... Regarde donc mon uniforme

MADAME BOUDINIER.

Je ne m'y connais pas... tu es?...

MONTBRISON.

Capitaine... depuis la dernière promotion..!

MADAME BOUDINIER.

Capitaine!... quel bonheur!...

MONTBRISON.

Mais sais-tu que de ton côté tu es devenue plus jolie que jamais!... Es-tu bien heureuse en ménage?

MADAME BOUDINIER.

Oh! oui...

MONTBRISON.

Tu n'as rien à désirer... allons, tant mieux!... Ah! ça, j'espère que tu vas me présenter à monsieur ton mari...

MADAME BOUDINIER.

Tu joues vraiment de malheur, mon pauvre Hector!... Boudinier vient de partir à l'instant même pour Orléans...

MONTBRISON.

Allons, bien... j'aurais été si enchanté de faire sa connaissance.:.

MADAME BOUDINIER.

Mais il revient demain...

MONTBRISON.

Ah!... (*Réfléchissant.*) Eh! mais... aujourd'hui, alors, tu es libre... tu es ta maîtresse...

MADAME BOUDINIER, *riant.*

C'est le mot; quand mon mari est là, je suis le maître...

MONTBRISON, *riant.*

Ça ne m'étonne pas... Eh! bien, ma chère petite Virginie, nous allons passer la journée ensemble.

MADAME BOUDINIER.

De tout mon cœur!

MONTBRISON.

Tu auras l'honneur de donner le bras à un capitaine.

MADAME BOUDINIER.

Quel plaisir!... moi qui n'ai jamais donné le bras qu'à un chapeau chinois!... c'est avec cet instrument-là que mon mari monte la garde.

MONTBRISON.

Bonne petite sœur, va!... (*Il prend les deux mains de madame Boudinier, les lui serre affectueusement, puis l'embrasse sur le front.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CLÉMENTINE.

CLÉMENTINE, *se dirigeant du côté du café, et se retournant au bruit du baiser.*

Qu'est-ce qui s'embrasse comme ça?... Tiens!... mon militaire de tout à l'heure!

MONTBRISON, *à part.*

La petite blanchisseuse!...

CLÉMENTINE, *de même.*

Eh! bien, c'est gentil!... Voyez un peu si je l'avais écouté!..

MADAME BOUDINIER, *à Montbrison.*

Comme cette jeune fille te regarde... Est-ce que tu la connais?

MONTBRISON.

Moi... du tout... c'est mon uniforme.

CLÉMENTINE, *passant devant Montbrison, et le toisant.*

Ah! les hommes, les hommes!... c'est bien peu de chose!... (*Elle entre au café.*)

SCÈNE XIV.

MONTBRISON, MADAME BOUDINIER.

MADAME BOUDINIER.

Mais à qui en a-t-elle donc, cette petite?

MONTBRISON.

Eh! que nous importe?... Dès à présent, je ne te quitte plus, et je veux que ce jour où je revois la capitale et ma bonne petite sœur, après quatre années d'absence, soit un jour de fête pour nous deux. Déjeûner, dîner, souper, promenade, spectacle, etc., je t'offre tout ce que tu voudras!

MADAME BOUDINIER, *sautant de joie.*

J'accepte!... (*Avec tristesse.*) Ah! mais c'est peut-être mal de m'amuser ainsi pendant que ce pauvre Boudinier voyage pour nos affaires.

MONTBRISON.

Allons donc!... S'il trouvait en route une occasion de se distraire, est-ce que tu crois qu'il n'en profiterait pas?

MADAME BOUDINIER.

Oh! non!... il m'aime trop pour cela!

MONTBRISON, *riant.*

Voyons... ne résiste plus... ou je t'enlève... et en voiture.

MADAME BOUDINIER, *riant.*

C'est cela... pour retourner à la maison... afin que je fasse un petit bout de toilette...

MONTBRISON.

Je cours retenir une citadine que j'aperçois sur la place... et je vais prendre mon porte-manteau.:. que j'ai laissé au chemin de fer...

MADAME BOUDINIER.

Et moi, je vais monter un instant chez ma faiseuse de corsets..: là... à deux pas..: Tu me retrouveras ici.

MONTBRISON.

C'est convenu... Je reviens au galop.:. de deux chevaux de fiacre.

ENSEMBLE.

AIR : *Polka de Couder.*

Je pars, car, dans un moment,
Ici, je l'espère,
Près de toi, bientot, ton frère,
Reviendra gaîment.

MADAME BOUDINIER.

Il part, car, dans un moment,
Bientot, il l'espère,
Oui, la sœur avec le frère,
Partiront gaîment.

(*Madame Boudinier s'éloigne à droite et Montbrison par la gauche.*)

SCENE XV.

PATÉ, *puis* BOUDINIER.

PATÉ, *sortant du café.*

C'est entendu, n'est-ce pas?... A ce soir... (*Descendant.*) Je viens de voir la petite blanchisseuse... Tout est arrangé... pour ce soir... (*Fredonnant.*) Tra deri dera... je crois que l'on s'en donnera... (*Parlé.*) Mais Boudinier ne revient pas... Est-ce qu'il serait parti réellement... pour Orléans?

BOUDINIER, *entrant en regardant attentivement autour de lui, et en se frottant les mains.*

Le tour est fait... v'lan !...

PATÉ.

Boudinier !

BOUDINIER.

Tais-toi, Pâté, tais-toi!

PATÉ.

Ta femme a donc voulu t'accompagner jusqu'au chemin de fer?

BOUDINIER.

Eh ! oui... Et elle m'a fait jurer de lui écrire une lettre aussitôt après mon arrivée.

PATÉ.

Ah! diantre !...

BOUDINIER.

Voilà où était le hic!... Je riposte par un coup de Jarnac... que je crois assez distingué... J'entre chez le buraliste, je lui écrase trois plumes... mais je confectionne un poulet assez chaud... et je prie un voyageur de me le fourrer à la poste en arrivant à Orléans... Le conducteur entonne avec sa trompette... le chant du départ... la machine fait from from... Je m'enfonce mon chapeau jusqu'aux oreilles, et me voilà...

PATÉ.

Très-bien !...

BOUDINIER.

Par exemple, j'ai perdu le prix de ma place... mais je suis libre et je puis m'en donner... fortement... Ah ! ça, nous disons que nous soupons à onze heures... Qu'est-ce que je vais faire d'ici là, moi?

PATÉ.

Tout ce que tu voudras... tu n'as que l'embarras du choix.

BOUDINIER.

Si nous faisions une partie de billard... hein?... Je te rends six points...

PATÉ.

Oh ! je ne peux pas... il faut que je retourne à mon bureau.

BOUDINIER.

Comment, tu vas me quitter?

PATÉ.

Écoute donc... je suis sorti depuis ce matin... il faut que je donne l'exemple comme sous-chef... (*Tirant sa montre.*) Diable ! il est déjà tard... Je rentre... A ce soir, et surtout sois exact...

BOUDINIER.

Je te rends douze points...

PATÉ.

Puisque je ne peux pas... joue tout seul...

BOUDINIER.

Merci...

PATÉ.

Ne t'en donne pas trop d'ici à ce soir... Réserve-toi pour le souper... et ne vas pas manquer... Heureux coquin!

BOUDINIER.

Voyons... je te rends quinze points... (*Pâté sort vivement sans écouter Boudinier.*)

SCÈNE XVI.

BOUDINIER, *criant.*

Pâté!... Pât. . Sacrebleu! qu'est-ce que je pourrais donc bien faire?... jouer au billard... tout seul... c'est triste... je ne suis pas assez garçon de café pour ça. (*Il s'assied à une table.*)

LE GARÇON.

Que faut-il servir à Monsieur?

BOUDINIER, *se levant.*

Rien!... Ah! Si j'avais là mes livres, je mettrais mes écritures au courant... Ma foi, je vais entrer au café lire tous les journaux... Ça m'usera pas mal de temps... Si je retournais au Jardin des Plantes... Non... deux fois dans un jour... c'est trop... (*Il s'assied à une autre table.*)

LE GARÇON.

Que faut-il servir à Monsieur?

BOUDINIER, *se levant.*

Eh! rien!... Il ne faut pas abuser de cet établissement. Montons à l'estaminet, je vais fumer jusqu'à onze heures du soir... (*Il se dirige vers le café. S'arrêtant tout à coup.*) Bigre! mon commis... aux courses qui avale une bavaroise... C'est qu'on ne peut plus me voir à Paris... je suis à Orléans... (*Se dirigeant d'un autre côté.*) Par là j'espère... (*S'arrêtant de nouveau.*) Miséricorde!... ma femme!... (*Il relève vivement le collet de sa redingote, et met son chapeau sur ses yeux.*) Je suis bloqué!... Ah! voilà un homme bloqué!.. Dieu!.. elle vient par ici... où me fourrer? (*Il cherche de tous les côtés.*)

UN COCHER DE FIACRE, *en dehors.*

Holà, ho!... (*On aperçoit le derrière d'un fiacre qui s'avance près du café.*

BOUDINIER.

Voilà mon affaire!.. Cette voiture tombe du ciel en droite ligne! (*Il se précipite dans la voiture, ferme la portière et abaisse les stores.*

LE COCHER, *en dehors.*

Montez, bourgeois.

SCÈNE XVII.

BOUDINIER, *dans la voiture*, MONTBRISON.

MONTBRISON, *arrivant avec son porte-manteau.*

Ah! voici la voiture que j'ai retenue... Elle était seule sur la place... et j'ai dit au cocher de venir me prendre à ce coin de rue... (*Cherchant.*) Où est-il donc, le cocher? Chez le marchand de vin, sans doute... En attendant, je vais toujours placer mon porte-manteau sur la banquette... (*Il s'approche de la voiture et cherche à ouvrir la portière.*) Sapristi! comme cette portière est dure! Voyons donc!... (*Il se débarrasse de son porte-manteau, et des deux mains cherche de nouveau à ouvrir la portière. Il y parvient ; mais, tirée en dedans par Boudinier, elle se referme aussitôt.*) Voilà qui est singulier.

BOUDINIER, *criant.*

Il y a quelqu'un !

MONTBRISON.

Je m'en aperçois... mais, dites-moi donc, vous... cette voiture est à moi!...

BOUDINIER, *criant.*

J'en ai besoin.

MONTBRISON.

Et moi aussi! Descendez-en, ou, morbleu! je vous coupe les oreilles!

BOUDINIER.

Avec plaisir, Monsieur, voilà mon adresse. (*Il jette une carte par la portière.*)

MONTBRISON.

Parbleu! je vais savoir... (*Il va ramasser la carte.*)

LE COCHER, *sur son siége.*

Tiens, mon bourgeois est monté...

BOUDINIER, *très-vivement et par les carreaux du devant de la voiture.*

Cocher, à l'heure! dix francs pour boire... barrière du Combat..! Écrase tout le monde !

MONTBRISON, *lisant.*

Pâté, sous-chef, rue de la Cerisaie, numéro 1. (*La voiture part. Montbrison se retourne vers l'endroit par où est parti le fiacre, semblant menacer Boudinier. — Madame Boudinier arrive par la droite, vient lui prendre le bras. — La toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Au restaurant du Café Anglais. — Premier étage.— A droite et à gauche, petits salons particuliers en vue du public. Au milieu, un corridor conduisant à ces salons. — Au fond, escalier menant à l'étage inférieur.

SCÈNE I.

DEUX GARÇONS DU RESTAURANT, LE SOMMELIER. (*Au lever du rideau, les deux garçons sont occupés à placer un bandeau sur l'œil droit du sommelier.*)

CHŒUR.

AIR : *Final de Roch et Luc.*

Faisons tout, pour le mieux.
C'est l'heure,
Où cette demeure,
Reçoit les gens heureux,
Les viveurs, les amoureux.

LE SOMMELIER.

Aïe!... ne serrez pas si fort!... diable de bouchon, va!...

PREMIER GARÇON.

Tais-toi donc, maladroit!... Être sommelier au restaurant du Café Anglais, et ne pas savoir faire sauter le bouchon d'une bouteille de Champagne.., ailleurs que dans ton œil!...

LE SOMMELIER.

C'est le manque d'habitude... quand j'étais garçon de café... je versais et je ne débouchais pas.

DEUXIÈME GARÇON, *achevant de nouer le bandeau.*

Là... voilà qui est fait...

(*On entend au dehors le bruit d'une sonnette.*

PREMIER GARÇON.

Allons, mes enfants, à nos postes, voilà les soupers qui vont commencer...

SCÈNE II.

LES MÊMES, BOUDINIER. *Boudinier entre vivement par le fond, sa cravate lui cache le menton, et son chapeau lui tombe sur les yeux.*

BOUDINIER.

Ouf!... j'y suis... enfin!...

LE PREMIER GARÇON.

Voilà un Monsieur bien boutonné...

BOUDINIER.

Je n'aperçois pas de visage suspect et je puis montrer le mien... (*Il ouvre son paletot.*)

LE PREMIER GARÇON.

Que faut-il servir à Monsieur?

BOUDINIER.

Ah!... oui!... une brosse...

LE PREMIER GARÇON.

Voilà... voilà!... le fait est que Monsieur n'a pas l'air d'être venu en voiture... (*Il le brosse.*)

BOUDINIER.

Ah! j'oubliais... que j'en ai une depuis midi... quelle heure est-il?...

LE PREMIER GARÇON.

Dix heures trois quarts.

BOUDINIER.

Mazette!... dix heures trois quarts de citadine... enfin... il faut s'exécuter!... Garçon... allez payer le cocher qui est en bas... dix heures trois quarts à 1 franc 75 c... ça fait 20 francs avec le pourboire... Tenez... voilà les 20 francs... ci-dessous... ouf!...

LE PREMIER GARÇON.

Quel est le numéro de la voiture?...

BOUDINIER.

Je l'ai oublié... mais vous ne pourrez pas vous tromper... chevaux, voiture et cocher... teinte nuancée de gris clair, boue et plâtre.

LE PREMIER GARÇON.

Monsieur vient de loin?...

BOUDINIER.

Des entrailles de la terre... profondeur du puits de Grenelle... douze cents mètres au-dessous du niveau du Panthéon... Allez donc, garçon!... le cocher compte les minutes, et moi, je les paye.

LE DEUXIÈME GARÇON, *sortant.*

Voilà, Monsieur, voilà...

BOUDINIER.

Voilà votre brosse, garçon, merci...

LE PREMIER GARÇON.

Monsieur ne demande pas autre chose?...

BOUDINIER.

Que la brosse?... si fait, pardieu!... ça ne me suffirait pas... Il me faut un cabinet bien élégant, bien soigné... bien retiré surtout... plus un souper pour quatre... mais un souper... vigoureux!... (*A part.*) Je l'ai bien gagné!

LE PREMIER GARÇON.

Si Monsieur veut d'abord choisir son cabinet...

BOUDINIER.

Ça va... choisissons...

LE PREMIER GARÇON, *ouvrant le cabinet à droite du public.*

Voilà un charmant petit salon!

BOUDINIER.

Il est gai... il est gai... mais qu'est-ce que c'est que ça?...

LE PREMIER GARÇON.

Ah! ne faites pas attention, Monsieur,... c'est une cloison volante; quand on veut réunir ce cabinet au salon qui est derrière, on enlève les meubles, et...

BOUDINIER.

Oui... je comprends... la cloison glisse sur elle-même... Ah! diable!... mais alors, du salon voisin on peut entendre tout ce qui se dit ici... Cette localité ne me convient pas... j'ai besoin du plus profond mystère... du plus complet *incognito.*

LE PREMIER GARÇON.

Voilà ce qu'il faut à Monsieur. alors... (*Il ouvre le cabinet à gauche.*) Vous voyez... pas de voisins... la vue sur le boulevard...

BOUDINIER.

Bravo!... ce cabinet me va, je m'en empare, je m'y blottis...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE SOMMELIER

LE PREMIER GARÇON.

Si Monsieur veut faire sa carte?...

BOUDINIER, *à part.*

Ma foi! je ne sais plus ce que c'est qu'un souper fin!... (*Cherchant sur la carte et à lui-même.*) Il n'y a rien qui rouille comme le ménage... on ne se connaît plus à rien. (*Il écrit la carte.*) Voyons donc... quelques truffes... ça ne peut pas faire de mal... au contraire...

LE SOMMELIER, *au garçon.*

Quel vin a-t-il demandé, ce Monsieur?...

LE GARÇON.

Il n'a encore demandé qu'une brosse...

LE SOMMELIER.

Quel vin désire Monsieur?...

BOUDINIER.

Du champagne frappé... en masse!... (*A part.*) Ça monte... et après un an de calme plat, j'ai besoin de quelque chose qui me ragaillardise... qui me... (*Regardant le sommelier*) qui me... qu'est-ce que c'est que ce garçon?... Est-ce qu'il sort des Invalides!...

LE SOMMELIER.

Combien de bouteilles?...

BOUDINIER.

Deux.

LE SOMMELIER

Pour quatre?... c'est huit que Monsieur veut dire...

BOUDINIER, *à part.*

Au fait... ça ne me paraît pas trop d'un fleuve pour noyer mes remords... (*Haut.*) Va pour huit!... Maintenant fermez bien cette porte, et ne laissez entrer ici que les personnes qui demanderont M. Jules...

LE GARÇON.

Très-bien, Monsieur... (*Il sort.*)

BOUDINIER, *à part.*

Ce nom la ne peut pas me compromettre... (*Haut.*) Vous avez bien entendu... M. Jules?...

LE SOMMELIER, *sortant.*

Oui, M. Boudinier...

BOUDINIER, *se levant et courant après lui.*

Hein! qu'est-ce qu'il a dit?... qu'est-ce que vous avez dit, Cyclope?...

LE SOMMELIER.

Sans mon bandeau, Monsieur m'aurait reconnu... Désiré... Monsieur sait bien... Désiré.., le garçon du café du Pas de la Mule,... où Monsieur prend sa demi-tasse, tous les dimanches...

BOUDINIER, *à part.*

Ça n'arrive qu'à moi, ces choses-là!... (*Haut.*) Vous vous trompez, garçon, je ne prends jamais de café... ça m'échauffe... et puis, je suis étranger, j'arrive de Mexico... (*Affectant un accent étranger.*) Goddam!...

LE SOMMELIER, *à demi-voix.*

Je comprends... (*Haut.*) Pardon, Monsieur, je faisais erreur... quand on ne voit que d'un œil... au fait, ce M. Boudinier n'est pas un homme à souper fin...

BOUDINIER, *à part.*

Ma réputation me sauve... elle déroute le garçon... (*Haut.*) Voilà la carte... attendez pour servir que je vous sonne... mais ne vous négligez pas, car nous sommes très-connaisseurs, nous autres Mexicains... (*Affectant de nouveau un accent étranger.*) Troun de l'air!...

LE SOMMELIER.

Vous serez content... et vous n'oublierez pas le garçon... (*Plus bas.*) N'est-ce pas M. Boudinier?...

BOUDINIER.

Jules!

LE SOMMELIER, *en sortant.*

Oui, M. Boudinier.

SCÈNE IV.

BOUDINIER, *seul.*

Je suis collé!... il faudra acheter à prix d'or la discrétion de cet affreux borgne!... Voilà une journée qui me coûtera aussi cher qu'une noce de trente-six couverts!... Je recommande mon histoire aux maris à bonnes fortunes... Chapitre premier... Je verse, et comme le monde s'amassait, je jette 5 fr. au cocher et je me précipite dans un autre véhicule... en lui criant : à l'heure!... Bon!... J'arrive à la barrière du Combat... la barrière existe toujours... mais nous manquons de combat... La police a fait supprimer cet exercice... romain!... Où aller?... que faire pour tuer le temps. J'allume mon neuvième cigare... il me vient une idée... je cingle vers Montmartre... dont je ne connaissais pas les carrières... Je me dirige vers ces cryptes modernes... En y pénétrant, je me sens tout d'abord saisi, d'une sensation religieuse... et froide... Je relève le collet de mon paletot et je m'avance avec l'aplomb d'un homme, qui ne connait pas le chemin. Mon admiration est aussitôt tempérée par une obscurité!... complète... Je cherche à me soustraire à la majesté de ce spectacle... et je me perds... comme le Petit Poucet. Ah! je l'avouerai,... je hurle!... quand une voix répond à la mienne... et quelle voix!... c'était celle d'un de ces animaux si communs à Montmartre et qu'il est inutile de nommer. Cet âne, comme moi, cheminait à tâtons... A défaut d'autre fil, je saisis sa queue... Étonné d'abord... l'animal s'effraie et s'emporte... je me cramponne à... ce que je tenais,... avec l'énergie du désespoir... et nous exécutons, en parties liées... un steple-chase... à l'instar de Mazeppa!... j'aurais donné beaucoup, pour qu'un autre fût à ma place,... afin de le voir passer... Tout à coup, la queue s'échappe de mes mains... et je tombe sur le nez,.. dans une touffe d'orties!... mais au grand jour... j'étais sauvé... ah! sapristi, si j'avais su ce matin, la journée que je passerais, j'aurais mieux aimé rester auprès de ma femme!... mais je vais me rattraper.... voici le moment du bonheur... j'éprouve des petits frissons, en songeant à la charmante Clémentine!... eh!... elle est moins jolie que ma femme, mais ce n'est pas ma femme...

AIR : *Du royal tambour.*

Je suis libre et je cours,
Je cours la pretantaine
J'ai cette nuit à peine.
Oh! mais, je la veux pleine
Nuit africaine,
Je te donne entière aux amours;
Ainsi donc plus de chaine.
A ma femme à peine
Je vole un jour!
Et, c'est bien peu qu'un jour
Un jour pour l'amour.

2e COUPLET.

A moi, femme gentille,
A moi vins capiteux,
Il faut que tout pétille,
Et champagne, et beaux yeux!
Adieu, raison, sagesse,
Remords, et cætera,
D'argent et de tendresse,
Je veux faire un extra.
Ah!

REPRISE.

Je suis libre, etc.

SCÈNE V.

BOUDINIER, PATÉ, UN GARÇON.

PATÉ, *criant.*

Garçon... garçon... le cabinet de M. Jules?...

LE GARÇON.

Par ici, Monsieur, par ici... (*Il ouvre la porte du cabinet où est entré Boudinier, fait entrer Paté, puis il sort.*)

BOUDINIER.

Ah! c'est toi, Paté... mon bon Paté!... que j'avais hâte de te voir...

PATÉ.

Et moi donc...

BOUDINIER.

Voilà le plaisir qui commence.. et ce n'est pas malheureux..! Tout est prêt, j'ai commandé... nous allons nous en donner!...

PATÉ.

Impossible!...

BOUDINIER.

Hein?...

PATÉ.

La partie est manquée, mon pauvre bonhomme; ma femme est revenue subitement de la campagne...

BOUDINIER.

De Soissons!...

PATÉ.

Et j'ai été obligé de l'accompagner ce soir à l'Opéra-Comique d'où je viens de m'échapper dans un entr'acte, sous un prétexte... vulgaire... et je suis accouru te prévenir...

BOUDINIER.

Eh! bien! me voilà joli garçon... moi...

PATÉ.

Tu comprends que suis plus vexé que toi..?

BOUDINIER.

Non... moins...

PATÉ.

Au reste, tu ne te trouveras pas tout seul dans l'embarras avec deux dames. J'ai prévenu Amanda par un petit bout de lettre qu'elle communiquera à Clémentine que la partie ne pouvait pas avoir lieu aujourd'hui!...

BOUDINIER.

Mais du tout, ça ne me va pas, tu es charmant, toi... dis à ta femme que tu es obligé de passer la nuit à ton bureau pour un travail pressé...

PATÉ.

Merci, elle se douterait de quelque chose... je n'ai pas envie de troubler mon ménage pour...

BOUDINIER.

Mais c'est ce que je te disais ce matin, qu'est-ce que tu veux que je devienne... moi, ici... tout seul?...

PATÉ.

Puisque la partie est remise... va te coucher chez toi...

BOUDINIER.

Mais je ne peux pas, puisque je suis à Orléans!...

PATÉ.

Tu diras qu'il est arrivé un accroc à la machine...

BOUDINIER.

Tu as raison!... Moi qui m'étais fourré dans la tête des idées un peu mythologiques!... Enfin! ça va bien surprendre ma femme!... (*Tout à coup.*) Ah!

PATÉ.

Hein?... qu'est-ce qui te prend?

BOUDINIER.

Mais je ne peux pas retourner chez moi...

PATÉ.

Pourquoi?...

BOUDINIER.

Parce qu'à l'heure qu'il est, ma femme a déjà reçu la lettre que je lui ai fait envoyer d'Orléans, et dans laquelle je lui dis que je suis arrivé à bon port...

PATÉ.

Oh! il ne fallait pas écrire!... on ne fait pas de ces bêtises-là!... Qu'est-ce que tu veux que je te dise, moi?... Arrange-toi comme tu voudras...

BOUDINIER.

Ah! ça, j'espère que tu ne vas pas me planter là!...

PATÉ.

Je ne peux pas faire autrement... l'entr'acte doit être très-avancé et je suis sûr que ma femme se dit : mais qu'est-ce qu'il fait donc?...

BOUDINIER.

Paté, je m'accroche à toi!...

PATÉ, *se dégageant.*

Voyons, je tâcherai d'inventer un prétexte, de trouver quelque chose et de revenir te rejoindre.. mais ne compte pas sur moi!.. (*Sortant vivement par le corridor.*) Adieu, adieu...

SCÈNE VI.

BOUDINIER, *seul.*

Bravo!... voilà le bouquet... mais je ne peux pas rentrer chez moi!... Où diable vais-je aller coucher?... Je vais manger jusqu'à huit heures du matin... ça changera le proverbe : qui soupe dort. (*Il appelle.*) Garçon!... Et demain je partirai après avoir dévoré ma nuit. (*Appelant.*) Garçon!...

SCÈNE VII.

BOUDINIER, LE GARÇON.

LE GARÇON.

Voilà, Monsieur, voilà!...

BOUDINIER.

Garçon, mon ami, je vous ai commandé un souper pour quatre..?

LE GARÇON.

Oui, Monsieur...

BOUDINIER.

Eh bien!.. faites-moi l'amitié de décommander pour trois...

LE GARÇON.

C'est impossible; Monsieur, tout est prêt. Monsieur est servi.

BOUDINIER.

Pour quatre?

LE GARÇON.

Pour quatre.

BOUDINIER.

Et je suis tout seul!... qu'est-ce que je vais faire de tout ça?

LE GARÇON, *sortant.*

Ce que vous voudrez...

BOUDINIER.

Je ne peux pourtant pas me donner une indigestion... pour consommer... Quel souper de croquemort je vais faire là... tout seul!... Ah!... je vais inviter... la première personne venue...

SCÈNE VIII.

BOUDINIER, MONTBRISON, LE GARÇON.

LE GARÇON.

Par ici, Monsieur, par ici!...

MONTBRISON.

Je veux voir, avant tout, si le cabinet que vous m'offrez est convenable et si on peut y amener une dame...

BOUDINIER, *sortant de son cabinet.*

Le premier qui me tombe sous la main... Oh! un militaire! j'ai toujours aimé l'armée... Eh!... mais voilà un gaillard qui ferait parfaitement mon affaire... il a l'air d'un fort mangeur!

MONTBRISON, *au garçon, après avoir visité le cabinet de droite.*

C'est bien

LE GARÇON.

Faut-il ouvrir des huîtres à Monsieur.

MONTBRISON.

Oui, deux douzaines. (*Il sort du cabinet.*)

BOUDINIER, *allant à lui.*

Monsieur... pardon... un mot...

MONTBRISON.

Plaît-il, Monsieur?... c'est à moi que...

BOUDINIER.

Oui, Monsieur.

MONTBRISON.

Puis-je savoir, Monsieur, en quoi je puis vous être agréable?...

BOUDINIER.

Avez-vous un bon estomac, Monsieur?

MONTBRISON.

Monsieur, cette question...

BOUDINIER.

N'est qu'un prologue... Voici la pièce de résistance... Je n'irai pas par quatre chemins, Monsieur, je n'en prendrai même pas, et je vous dirai tout bonnement: voulez-vous me faire l'honneur de souper avec moi?

MONTBRISON.

Monsieur...

BOUDINIER.

Merci... c'est convenu.., à charge de revanche... Garçon... deux couverts!...

MONTBRISON.

Excusez-moi, Monsieur, de ne pouvoir accepter votre invitation, quelque obligeante qu'elle soit pour moi, qui vous suis inconnu...

BOUDINIER.

Nous ferons connaissance... en sablant l'aï!...

MONTBRISON.

Impossible. je sors de l'O...

BOUDINIER.

Raison de plus!... la musique, ça creuse... sans compter le poëme, qui doit donner des tiraillements!...

MONTBRISON.

Mais je suis avec une dame qui m'attend en bas en voiture... et je viens souper avec elle!...

BOUDINIER.

Heureux mortel!... vous soupez avec une dame?...

MONTBRISON.

Je vous assure que vous vous trompez, et que ce n'est pas.

BOUDINIER.

Je connais ça!... c'est-à-dire... j'allais connaître ça... moi aussi, Monsieur, je devais souper avec une dame... deux même... mais ça a raté.

MONTBRISON.

Mille remerciements et mille pardons, de grâce... mais on m'attend en bas... vous comprenez...

BOUDINIER.

Que trop, Monsieur, que trop.

MONTBRISON, *au garçon.*

Disposez le couvert... je descends chercher la personne...

LE GARÇON.

Voilà, Monsieur, voilà.

BOUDINIER.

Dites donc, si cette dame avait une amie... ça m'irait.

MONTBRISON, *riant.*

Elle n'en a pas, Monsieur... (*En sortant.*) Voilà un fier original!

BOUDINIER.

Il n'y a pas moyen, hein?... il n'y a pas moyen...

SCÈNE IX.

BOUDINIER, LES GARÇONS, LE SOMMELIER.

BOUDINIER.

Ma foi! j'y renonce... je n'ai pas envie d'arpenter les boulevards, je n'aurais qu'à rencontrer quelqu'un qui me reconnaîtrait...

LE DEUXIÈME GARÇON, *qui, pendant ce qui précède, a servi dans le cabinet de Boudinier.*

Monsieur est servi...

BOUDINIER.

Toujours pour quatre?

LE DEUXIÈME GARÇON.

Toujours pour quatre.

BOUDINIER

Crédié!... si j'ai encore faim, après ça... Voilà une partie de plaisir, dont je me souviendrai. (*En entrant dans son cabinet.*) Voyons, mangeons chaud, au moins, mangeons chaud...

LE DEUXIÈME GARÇON.

Monsieur ne veut rien de plus!...

(*Boudinier, furieux, se lève. Le garçon se sauve.*)

LE PREMIER GARÇON, *dans le cabinet de droite.*

Là... quand l'officier remontera, voilà son couvert mis...

BOUDINIER.

Ce godichon-là, qui a laissé quatre couverts... ça me jette du noir... Si je sais où je vais mettre tout ça, par exemple... si ma femme était là, encore... voyons, attaquons... je me rendrai malade... bien sûr... il faudrait avoir une organisation... d'autruche...

LE SOMMELIER, *entrant avec du vin.*

Voilà un à compte sur le vin de Monsieur.

BOUDINIER.

Toujours pour quatre?

LE SOMMELIER

Toujours pour quatre.

BOUDINIER.

Ah! mais... le vin... il y a moyen de changer ça pour un?...

LE SOMMELIER.

Oh! non, Monsieur, maintenant que le vin est frappé...

BOUDINIER.

Il faut le boire?

LE SOMMELIER.

C'est l'habitude de la maison.

BOUDINIER.

Après souper, je serai fortement ému... Dites donc, Ganymède... ah! ça, mon bon homme, vous êtes donc tombé... sur un coup de poing?

LE SOMMELIER.

Plus souvent!... un coup de poing!... figurez-vous, Monsieur, que c'est un bouchon de vin de Champagne...

BOUDINIER.

Ah! bah!... après ça, si ça ne vous gêne pas... il vous en reste encore un... mais il faut y faire attention...

LE SOMMELIER.

C'est un peu de ma faute, voyez-vous, monsieur Boudinier...

BOUDINIER.

Tais-toi... veux-tu te taire, avec ton Boudinier... Jules!

LE SOMMELIER, *sortant.*

Oui, monsieur Boudinier...

SCÈNE X.

BOUDINIER, MONTBRISON, MADAME BOUDINIER, LE GARÇON.

BOUDINIER.

Cet imbécile-là, avec son Boudinier, il m'a fait avaler de travers... (*Il tousse.*)

MONTBRISON.

Viens par ici, ma bonne petite sœur...

MADAME BOUDINIER.

En tête à tête tous deux?... mais c'est charmant!... sais-tu que tu es adorable et que tu m'as fait passer une délicieuse soirée?... que c'est beau, ce Robert-le-Diable!... Je n'ai regretté qu'une chose, c'est que mon mari fût à Orléans, et pas avec nous...

MONTBRISON.

Une autre fois, nous irons tous trois.

LE GARÇON.

Voici les huîtres.

MONTBRISON.

Bien.

LE GARÇON.

Maintenant, que faut-il servir à Monsieur?

MONTBRISON.

Du chablis, d'abord... pour le reste, demandez à Madame... ça la regarde, et je veux que tu prennes tout ce qui te passera par la tête...

MADAME BOUDINIER.

Alors je vais faire la carte... (*Ecrivant sur un papier et gaîment.*) Je vais te ruiner.

BOUDINIER, *dans le cabinet.*

Dieu ! que c'est mauvais tout ça !... il n'est pas possible, ils m'ont saboulé mon souper... mais Cydalise, ma bonne... une ex-vachère... fait mieux la cuisine que ça ! (*Sonnant.*) Je vais leur flanquer une perruque !

LE GARÇON, *qui est dans le cabinet de Montbrison*

Voilà ! voilà !

MONTBRISON.

Veillez à ce que tout cela soit bien exécuté.

LE GARÇON.

Soyez tranquille, Monsieur.

MADAME BOUDINIER.

Tenez, garçon, voici la carte.

BOUDINIER, *sonnant à tour de bras.*

Je vais casser le fil de fer... je sens la colère qui m'empoigne...

LE GARÇON, *en entrant dans le cabinet de Boudinier.*

Voilà ! voilà !

BOUDINIER.

Ce n'est pas malheureux... je croyais que vous viendriez demain...

LE GARÇON.

Je vous demande pardon, Monsieur, c'est que j'étais là, à côté... dans un cabinet... Que veut Monsieur ?

BOUDINIER.

Mon cher, toute cette cuisine-là, voyez-vous, c'est de la gargotte... le mot est vigoureux, mais je le maintiens...

LE GARÇON.

Monsieur m'étonne bien... c'est que Monsieur n'aime peut-être pas ces plats-là...

BOUDINIER, *furieux.*

Donnez-moi autre chose.

LE GARÇON.

Qu'est-ce que veut Monsieur ?

BOUDINIER.

Est-ce que je sais ?... ce que vous voudrez... ah ! qu'est-ce qu'ils mangent là... à côté ?...

LE GARÇON.

Rien encore, mais voici leur carte...

BOUDINIER.

Voyons ça...

LE SOMMELIER, *entrant dans le cabinet de Montbrison,*

Le chablis !... Monsieur veut-il d'autre vin ?

MONTBRISON.

Beaune, première qualité, et du Madère.

LE SOMMELIER, *sortant du cabinet et s'éloignant.*

Bien, Monsieur.

BOUDINIER, *lisant la carte.*

Perdreau aux truf... Dieu ! l'écriture de ma femme !...

LE GARÇON.

Plaît-il ?

BOUDINIER.

Rien... allons donc, c'est impossible !... Truf... ce sont bien ses r, ces r de ma femme... Ah ! mon Dieu ! elle est ici, dans un cabinet particulier, pendant qu'elle me croit à Orléans... Garçon !

LE GARÇON.

Monsieur...

BOUDINIER.

Qui est-ce qui est là, dans ce cabinet ?

LE GARÇON.

Monsieur... je...

BOUDINIER, *lui donnant de l'argent.*

Tiens, parle et prends... prends et parle... Je bous, mon pauvre ami...

LE GARÇON.

Ah ! Monsieur, c'est une dame...

BOUDINIER.

Seule ?

LE GARÇON.

Pas tout à fait... avec un officier...

BOUDINIER.

D'un certain âge ?... pas l'officier.

LE GARÇON.

La dame !... elle est jeune et très-jolie.

BOUDINIER.

Ça se dessine.

LE GARÇON.

Et mise dans le bon genre : un beau châle noir et un chapeau rose...

BOUDINIER.

Aïe !...

LE GARÇON.

Qu'avez-vous donc, Monsieur ? vous devenez jaune.

BOUDINIER.

Je le crois : c'est ta cuisine qui m'a incommodé !

LE GARÇON.

Qu'est-ce qu'il faudra servir à Monsieur ?

BOUDINIER.

Un sabre... une épée...

LE GARÇON.

Plaît-il ?

BOUDINIER, *éperdu.*

Non... des choux de Bruxelles... des prunes... un gigot... laisse-moi tranquille !...

LE GARÇON, *sortant du cabinet, et s'éloignant par le fond.*

Oui, Monsieur...

SCÈNE XI.

BOUDINIER, MADAME BOUDINIER, MONTBRISON.

BOUDINIER.

Ma femme, Virginie, avec un militaire !... Elle me tromperait ?... Ah ! c'est impossible ! (*Il sort de son cabinet et court à celui qui est en face.*) Abusons du trou de la serrure... Grand Dieu ! c'est Virginie !... et avec l'officier de tout à l'heure !... Ah ! je me racornis !... je me tasse. (*Il faiblit.*)

MONTBRISON, *à madame Boudinier.*

Tiens !... voilà un papier qui t'appartient sans doute... et qui vient de tomber de ton mouchoir...

MADAME BOUDINIER

Voyons donc... Ah ! la lettre de mon mari que j'ai reçue ce soir d'Orléans, avant de partir pour l'Opéra... Je ne te l'ai pas lue !...

MONTBRISON.

Ma foi, non...

BOUDINIER, *se remettant.*

Oh ! c'est abominable !... Je vais entrer... la confondre... et écraser ce soldat... de mon mépris !...

MADAME BOUDINIER, *lisant.*

« Ma bonne petite femme...

BOUDINIER, *se reculant.*

Hein ?...

MADAME BOUDINIER, *de même.*

» Je suis arrivé sans accident, je ne pourrai pas être à Paris » avant demain...

BOUDINIER, *de même.*

Ma lettre !...

MADAME BOUDINIER, *de même.*

» Loin de toi... je souffre mille tortures... quand tu liras cette lettre, je serai couché à Orléans...

BOUDINIER, *de même.*

Et je suis debout à Paris !...

MADAME BOUDINIER, *de même.*

» Et je dormirai du sommeil de l'innocence... Demain, je t'embras- » serai comme je t'aime !...

BOUDINIER.

Je ne peux pas me montrer... ça ferait double emploi.

MONTBRISON.

Mais sais-tu qu'il a l'air de t'adorer, ton mari ?...

BOUDINIER.

Hein !... il l'a tutoyée... tant pis... je vais briser la porte... je dirai que je viens d'Orléans à cheval.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE SOMMELIER.

BOUDINIER, *au sommelier qui rentre.*

Ah !... où vas-tu ?...

LE SOMMELIER.

Porter le vin du cabinet...

BOUDINIER.

Tu n'iras pas !... (*à lui-même.*) Oui... c'est cela... je m'assure ainsi de la chose..., sans me trahir...

LE SOMMELIER.

Pardon, il faut que j'aille...

BOUDINIER.

Tu n'iras pas !... te dis-je !...

LE SOMMELIER.

Par exemple !...

BOUDINIER, *lui enlevant son bandeau.*

Prête-moi un peu ça.

LE SOMMELIER.

Aïe ! mon bandeau... que voulez-vous faire ?...

BOUDINIER.

Je me l'applique... regarde... maintenant, ton tablier ?...

LE SOMMELIER.

Mais, Monsieur !...

BOUDINIER.

Silence !... et prends ce louis...

LE SOMMELIER.

C'est une pièce de cent sous....

BOUDINIER.

Et donne-moi tes bouteilles...

LE SOMMELIER.

Mais, Monsieur?...

BOUDINIER.

Prends cet autre louis...

LE SOMMELIER

C'est toujours cinq francs...

BOUDINIER.

Et, va-t-en, laisse-moi tranquille., qu'on ne te revoie plus...

LE SOMMELIER.

Mais que voulez-vous faire?

BOUDINIER.

Mon apprentissage de sommelier. (*Le poussant par le fond et le faisant disparaître.*) Va-t-en.

LE SOMMELIER, *disparaissant.*

Cet homme-là est toqué... bien sûr...

BOUDINIER, *ajustant son costume.*

Je crois que j'ai l'air assez marchand de vin... Allons ne mollis pas, Boudinier, ne mollis pas !..

MONTBRISON.

Ah ! ça... on ne nous apporte donc rien?... (*Il sonne.*)

SCÈNE XIII.

MONTBRISON, MADAME BOUDINIER, BOUDINIER.

BOUDINIER, *avec le bandeau, le tablier du sommelier, entre vivement dans le cabinet, tenant des bouteilles à la main, en criant:*

Voilà !... voilà !....

MADAME BOUDINIER, *effrayée.*

Ah !... j'ai eu peur...

MONTBRISON, *riant.*

C'est le sommelier !...

BOUDINIER, *à part.*

C'est elle !... c'est bien elle !...

MONTBRISON.

Quelle singulière figure il a ce sommelier !...

MADAME BOUDINIER, *riant.*

En effet...

BOUDINIER, *à part.*

J'étouffe !... (*Se versant un verre de vin d'une des bouteilles qu'il a apportées, débouchées précédemment, placées sur une étagère faisant face à la table et le buvant.*) Il n'est pas mauvais...

MONTBRISON.

Qu'est-ce que vous faites donc-là?

BOUDINIER.

Rien, je déguste, ne faites pas attention.

MONTBRISON.

Posez là ce vin et sortez.

BOUDINIER, *à part.*

Voyez-vous, je les gêne.

MONTBRISON.

Nous voulons être seuls.

BOUDINIER, *s'échauffant.*

Je m'y oppose... (*Il s'assied.*)

MONTBRISON.

Eh bien?

BOUDINIER.

Ne faites pas attention.

MONTBRISON, *s'échauffant.*

Ah ça !... morbleu ! sortirez-vous?..

BOUDINIER.

On s'en va. (*A part.*) Oh ! si je n'étais pas à Orléans... (*Haut.*) Quand vous aurez besoin de moi, sonnez, toutes les secondes, si vous voulez.

MONTBRISON.

Allez au diable !..

BOUDINIER, *dans le corridor.*

Je n'irai pas si loin... je ne bronche pas d'ici... Je colle mon œil à la serrure, et je ne perds pas un mot, ni un geste surtout.. c'est ça l'important...

MONTBRISON, *à madame Boudinier.*

A-t-on vu un garçon aussi insupportable que celui-ci... Mais tu ne bois pas..:

BOUDINIER, *à lui-même.*

Il l'a tutoyée encore!...

MADAME BOUDINIER, *à Montbrison.*

Tu m'en donnes trop.

BOUDINIER, *à lui-même.*

Et elle aussi... Il paraît que... c'est clair ça... (*Montbrison et madame Boudinier mangent et boivent en silence.*) Hein ! ils ne parlent plus... (*Regardant par le trou d'une serrure.*) Il me passe des nuages jaunes... Il me semble qu'ils chuchottent... Quelle question agitent-ils? .. Ils ne peuvent pourtant pas causer de la prise d'Alger... (*Ouvrant soudainement la porte du cabinet et s'y précipitant.*) Voilà ! voilà !...

MADAME BOUDINIER.

Encore ce garçon !

BOUDINIER, *à part et cherchant à se consoler.*

Il n'y a rien.

MONTBRISON.

Ah ! ça, mais que voulez-vous, imbécile?..

BOUDINIER.

Monsieur a sonné

MONTBRISON.

Eh non !... mille fois non!...

BOUDINIER, *à lui-meme et dans le corridor.*

Il n'y avait rien encore.

MONTBRISON.

Ah ! nous allons être tranquilles à présent. Voyons, Virginie, sois franche, tu t'es beaucoup ennuyée avec moi?

MADAME BOUDINIER.

Par exemple ! tu m'as fait passer une ravissante journée..

BOUDINIER, *écoutant à la porte avec effroi.*

Ils sont ensemble depuis ce matin...

MADAME BOUDINIER

Cela m'a rappelé le temps où tu étais à l'École Polytechnique... tu venais me chercher tous les mercredis, chez mon tuteur...

BOUDINIER.

Son tuteur... il tolérait ça... Ah ! et il ne m'en a pas parlé !..

MONTBRISON, *à madame Boudinier.*

Et tu étais si heureuse en me voyant !

BOUDINIER, *à lui-même, avec désespoir.*

Cela date d'avant !... Et quand je l'ai épousée... moi qui ai cru... ah ! je l'ai bien cru... et il y avait de quoi !...

MADAME BOUDINIER, *à Montbrison.*

C'est que tu étais tout pour moi, vois-tu.

BOUDINIER, *avec consternation.*

Bien !... bien !... tout ça se corse !

MADAME BOUDINIER.

Aussi, j'étais bien désolée quand tu es parti pour ton régiment... Mais maintenant je vais être bien heureuse, car je te verrai tous les jours !...

MONTBRISON.

Parbleu !...

BOUDINIER, *à lui-même,*

Sapristi !

MADAME BOUDINIER.

Je te présenterai à mon mari.

MONTBRISON.

Je l'espère bien...

BOUDINIER, *à part.*

Voilà du gentil.

MADAME BOUDINIER.

Tu viendras dîner chez nous tous les jours.

MONTBRISON.

Et dejeûner même...

BOUDINIER, *à lui-même.*

Il faudra encore que je le nourrisse !

MADAME BOUDINIER.

Enfin nous vivrons bien unis tous les trois ensemble.

BOUDINIER, *à lui-même.*

Voilà le comble !... mais je n'en ai jamais connu de cette force-là.

MONTBRISON.

Chère Virginie !

MADAME BOUDINIER.

Cher Hector !

BOUDINIER, *à lui-même.*

Il s'appelle Castor !... (*Entendant le bruit de deux baisers donnés par Montbrison sur la main de madame Boudinier.*) Ah ! (*Entrant vivement dans le cabinet.*) Monsieur a sonné?...

MONTBRISON.

Mais non...

BOUDINIER.

Monsieur a même sonné deux fois, je l'ai entendu.

MONTBRISON.

Ah ça, mille tonnerres ! vous en irez-vous?...

BOUDINIER.

Jamais !...

MONTBRISON, *sautant au collet de Boudinier.*

Ah ! vous ne voulez pas sortir !.. c'est ce que nous allons voir !

BOUDINIER, *se débattant.*

Aïe !.. lâchez-moi !

MADAME BOUDINIER.

Hector, de grâce !..

BOUDINIER, *en se débattant avec Montbrison, voyant son bandeau tomber à terre.*)

Dieu ! mon bandeau !

MADAME BOUDINIER.

Que vois-je !... mon mari !...

MONTBRISON, *lâchant Boudinier.*

Est-il possible...

ENSEMBLE.

AIR : *Je n'y puis plus tenir. (Trois Paysans.)*

BOUDINIER.

De me voir en ces lieux
Ah ! quelle est leur surprise !
Ici vous êtes prise
Avec votre amoureux.

MADAME BOUDINIER.

En croirai-je mes yeux !
Ah ! quelle est ma surprise !
C'est lui !... qui se déguise.
Pour me suivre en ces lieux.

MONTBRISON.

En croirai-je mes yeux !
Ah ! quelle est ma surprise !
Son mari se dégusie
Pour la suivre en ces lieux.

BOUDINIER.

Oui, Madame, votre malheureux époux !... qui a eu l'air de partir pour Orléans... vous a suivi toute la journée... et qui ce soir, vous surprend au Café Anglais, en cabinet particulier... vous tutoyant avec le nommé Castor...

MADAME BOUDINIER.

Avec M. Hector Montbrison, mon frère.

MONTBRISON.

Et votre beau-frère...

BOUDINIER.

Ah! bah !

MONTBRISON.

Qui est revenu. ce matin, d'Afrique, et qui ne croyait pas faire ainsi votre connaissance.

BOUDINIER, *embrassant madame Boudinier.*

Ah! chère Virginie !... (*Se jetant au cou de Montbrison*.) Et vous aussi, Montgrison... Ah ! mes pauvres enfants, j'ai bien cru que...

MONTBRISON, *riant.*

Ah ! ah !... vraiment...

MADAME BOUDINIER.

Qu'est-ce donc?

BOUDINIER.

Ah ! oui.

MONTBRISON.

Allons, à table... vous souperez avec nous...

BOUDINIER.

Merci... je ne pourrais pas, la colère... ça m'a gonflé...

MONTBRISON.

Ah ça ! n'est-ce pas vous qui, tout à l'heure !

BOUDINIER, *vivement.*

Chut !...

MONTBRISON, *idem.*

Vouliez me faire partager un souper, commandé pour?...

BOUDINIER, *idem.*

Pchitt !

MADAME BOUDINIER.

Plaît-il ?...

BOUDINIER.

Rien...

MONTBRISON.

Puisque vous ne voulez rien accepter, vous fumerez bien un cigare...

BOUDINIER.

Oh ! non... après ma venette, ça ne me réussirait pas...

MADAME BOUDINIER.

Oh ! mon petit Hector, est-ce que tu vas fumer ici?... Si tu savais comme j'ai en horreur cette odeur-là...

MONTBRISON.

Voyons, ne fais pas la moue, petite délicate... Je vais dehors... c'est une mauvaise habitude d'Afrique... tu me corrigeras... (*A Boudinier.*) C'est très-bien, d'être jaloux... J'aime ça... moi !... Je vous laisse avec Virginie... et je remonte à l'instant pour trinquer avec vous.

BOUDINIER.

Oui, Montgrison...

MONTBRISON.

Bri...

BOUDINIER.

J'entends bien... gris... ah ! (*Montbrison sort du cabinet et disparaît par le corridor.*)

SCÈNE XIV.

BOUDINIER, MADAME BOUDINIER.

BOUDINIER.

Virginie, Virginie... viens sur mon cœur et restes-y quelque temps, j'ai besoin de ça... C'est que je t'aime tant, moi !... je ne vis que pour toi...

MADAME BOUDINIER.

Tu es un mari adorable !... Je t'aime plus que jamais !... Tu es jaloux ! tu me suis... tu m'épies... Ah ! que c'est gentil !... Il y a si peu de maris qui sont jaloux de leurs femmes.

BOUDINIER.

Chère Virginie !

MADAME BOUDINIER.

Cher Albert !

SCÈNE XV.

BONDINIER, MADAME BOUDINIER, CLÉMENTINE *et* UN GARÇON.

CLÉMENTINE, *dans le corridor, criant après un garçon portant un plat.*

Garçon ! garçon ! ouvrez-moi donc le cabinet de M. Jules !

LE GARÇON.

Voilà, voilà !... Le premier cabinet à droite... Je porte ces pieds truffés au grand salon, et je suis à vous... (*Il disparaît.*)

CLÉMENTINE.

Est-ce ennuyeux ! l'ouvrage qui vous arrive au moment où l'on va s'en aller ! Amanda sera venue de son côté... comme moi... Voyons, le premier cabinet à droite, ce doit être là... Je vais cogner... (*Elle cogne à la porte du cabinet où sont Boudinier et sa femme.*)

MADAME BOUDINIER.

On a frappé...

BOUDINIER.

Qu'est-ce qui vient là ?...

MADAME BOUDINIER.

C'est sans doute mon frère qui a fini son cigare.

BOUDINIER.

Ah ! ce cher Montgrison !... (*Il va ouvrir.*) Dieu ! Clémentine !... (*Il referme vivement la porte.*)

CLÉMENTINE.

Eh bien ! ne fermez donc pas la porte !

MADAME BOUDINIER.

Qui donc est là ?

BOUDINIER.

C'est un vieux monsieur qui cherche un cabinet, qui n'est pas dans les conditions du nôtre...

CLÉMENTINE, *cognant de nouveau.*

Mais ouvrez donc !

MADAME BOUDINIER.

On frappe de nouveau...

BOUDINIER.

Du tout... du tout... c'est à côté...

CLÉMENTINE.

Ah ! ça, ouvrirez-vous, à la fin ?

MADAME BOUDINIER

La... entends-tu, cette fois ?... Va donc ouvrir.

BOUDINIER.

Jamais !... j'ai besoin d'être seul avec toi...

MADAME BOUDINIER.

Ah ! ça es-tu fou ?... Je vais ouvrir moi-même, alors...

BOUDINIER, *à lui-même.*

Je suis perdu !... Où me fourrer !... Ah !... cette cloison... (*Il fait glisser la cloison de droite, et disparaît.*)

SCÈNE XVI.

MADAME BOUDINIER, CLÉMENTINE.

MADAME BOUDINIER, *surprise,*

Une femme !...

CLÉMENTINE, *à part.*

Une femme !... Ah ! le brigand !... où est-il ?...

MADAME BOUDINIER.

Mademoiselle, me direz-vous...

CLÉMENTINE.

C'est-à-dire que c'est vous, Madame, qui allez me dire... Vous avez soupé ici avec quelqu'un ?

MADAME BOUDINIER.

Oui, Mademoiselle.

CLÉMENTINE.

Eh bien ! Madame, cet homme, c'est mon amoureux.

MADAME BOUDINIER.

Et moi, c'est mon mari !...

CLÉMENTINE.

Ah ! le monstre !

MADAME BOUDINIER.

Ah ! l'infâme !

CLÉMENTINE.

Où est-il, que je lui saute aux yeux ?

BOUDINIER, *sortant du cabinet voisin de celui où est sa femme, courant au sien et s'y enfermant.*

Me voilà !... ouf ! (*Il s'assied et s'évente avec sa serviette.*)

CLÉMENTINE.

Ah!... cette cloison... (*Elle entre dans le salon sur lequel est censée ouvrir la cloison.*)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, PATÉ.

PATÉ, *dans le corridor.*

J'ai reconduit ma femme à la maison; j'ai prétexté un lansquenet chez mon directeur, et je reviens tenir compagnie à ce pauvre Boudinier. (*Cognant au cabinet où est Boudinier.*)

BOUDINIER.

Le plus souvent que j'ouvrirai!... Je mourrai ici sans secours!

CLÉMENTINE, *sortant de la cloison puis du cabinet à droite et entrant dans le corridor.*

Plus personne!

PATÉ.

Clémentine!... A merveille!

MADAME BOUDINIER, *sortant de son cabinet et entrant dans le corridor.*)

Que vois-je?

CLÉMENTINE.

Le pèr e Pâté ...

PATÉ.

Grand Dieu!... (*Voulant s'en aller.*) Pardon, je me suis trompé...

CLÉMENTINE, *le saisissant par le bras et le faisant rester.*

Mais restez donc!

MADAME BOUDINIER.

Monsieur, où est mon mari?

PATÉ, *hésitant.*

A... à... Orléans.

MADAME BOUDINIER.

Je l'ai vu ici... tout à l'heure.

PATÉ.

Ah! bah!... Alors, c'est qu'il est aussi ici.

CLÉMENTINE.

Voyons... parlez... est-ce que vous ne m'avez pas invitée à souper?

PATÉ, *balbutiant.*

Oh! non... je ne sais pas...

CLÉMENTINE, *lui donnant un soufflet.*

Ah! j'en ai donc menti?

PATÉ.

Mademoiselle!..

CLÉMENTINE.

Et j'en ai autant au service de l'autre... M. Jules.:

MADAME BOUDINIER.

Mais mon mari s'appelle Albert...

CLÉMENTINE.

C'est un drôle, voilà comment je l'appellerai... Oh! je me vengerai!

MADAME BOUDINIER.

Et moi aussi!

CLÉMENTINE, *rentrant dans le cabinet à droite.*

Ou est-il? il faut qu'il se retrouve!

MADAME BOUDINIER, *la suivant.*

Nous fouillerons toute la maison, s'il le faut.

PATÉ, *cherchant à les calmer, les suivant et en refermant la porte du cabinet.*

Mesdames, de grâce, pas de bruit! pas d'éclat!

BOUDINIER, *qui a remis ses habits et ôté ceux de sommelier, sort de son cabinet et gagne vivement le corridor.*

Je crois que ce que j'ai de mieux à faire, c'est de partir pour Orléans, et d'y rester une quinzaine de jours...

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, MONTBRISON.

MONTBRISON, *arrêtant Boudinier qui se trouve dans le corridor, face à face avec lui.*

Et où diable courez-vous si fort?

BOUDINIER.

Au ministère de la guerre? pour votre avancement!

MONTBRISON.

Allons donc! à cette heure-ci?

CLÉMENTINE, *faisant pirouetter Pâté qui se mettait devant elle et madame Boudinier, et l'envoyant à l'autre bout du cabine*

Ah! ça, nous laisserez-vous passer! (*Elles entrent toutes deux dans le corridor, suivies de Pâté.*

MADAME BOUDINIER.

Mon mari!

CLÉMENTINE.

Jules!

BOUDINIER, *à lui-même.*

Je suis perdu, Montgrison!

MONTBRISON *de même.*

Que dites-vous? est ce que par hasard, cette jeune fille...

PATÉ, *à part.*

Voilà le dessert.

CLÉMENTINE.

Ah! vous voilà donc, Monsieur.

MONTBRISON, *s'avançant.*

Oui, Mademoiselle.

CLÉMENTINE, *à part.*

Mon bel officier!

BOUDINIER, *avec joie.*

O Dieu!

MADAME BOUDINIER, *à part.*

Mais cette jeune fille n'est-elle pas celle qui ce matin?..

CLÉMENTINE, *à Boudinier.*

Ah! vous m'invitez à souper, sous le prétexte de m'offrir un cachemire, et vous...

MONTBRISON.

Je vous demande pardon, mademoiselle, je suis dans mon tort.

CLÉMENTINE.

Vous

MADAME BOUDINIER ET PATÉ.

Lui!

BOUDINIER, *à part.*

Bon, Montgrison!

MONTBRISON, *bas à Clémentine.*

Taisez-vous... vous aurez votre cachemire... (*Bas à Boudinier.*) C'est vous qui le payerez.

BOUDINIER, *avec joie.*

Une douzaine, s'il le faut!

MONTBRISON.

Ah mon Dieu! voilà tout mon crime, ma bonne petite sœur; j'avais invité Mademoiselle... (*bas à Clémentine*) comment vous appelez-vous?

CLÉMENTINE, *bas.*

Clémentine.

MONTBRISON.

Mademoiselle Clémentine à souper.

MADAME BOUDINIER.

Ce matin? j'y suis maintenant.

CLÉMENTINE, *à part.*

Eh bien! elle est plus avancée que moi..:

MONTBRISON.

Et la joie de te revoir m'avait fait oublier un rendez-vous que j'avais pourtant sollicité... Je devine que Mademoiselle nous à suivis... (*à Clémentine*) n'est-ce pas?

CLÉMENTINE.

Oui, oui...

MONTBRISON.

A su que nous soupions ensemble, et la jalousie a fait le reste... (*A Clémentine.*) N'est-ce pas?...

CLÉMENTINE.

Oui, oui..

BOUDINIER.

Ah! la jalousie, quelle affreuse passion!..

MADAME BOUDINIER.

Ainsi, Mademoiselle ne connaît pas mon mari?..

CLÉMENTINE, *désignant Boudinier.*

Votre mari?... est-ce que c'est ce vilain-là? je ne l'ai jamais vu...

BOUDINIER, *à part.*

Ouf...

MADAME BOUDINIER.

Mais ce nom de Jules...

MONTBRISON.

C'est mon nom de guerre.

MADAME BOUDINIER.

Mais cette lettre d'Orléans?...

BOUDINIER.

Je l'ai fait mettre à la poste là-bas, afin de pouvoir t'épier sans te donner de soupçons...

MADAME BOUDINIER, *à Montbrison.*

Mais, monsieur Paté devait donc être des vôtres... puisqu'il est venu?...

PATÉ.

Ah! Madame... pouvez-vous penser!... je ne mène pas cette vie-là, moi, c'est le hasard qui .. que...

MONTBRISON.

Paté!... qu'est-ce qui s'appelle Paté?..

PATÉ.

Moi! Monsieur..:

MONTBRISON.

Ah! vous voilà donc, drôle?...

PATÉ.

Monsieur, que signifie?...

MONTBRISON.

Ah! faquin, c'est donc vous qui m'avez volé ma voiture ce matin?. .

BOUDINIER, *à part*.

Allons, bon!

PATÉ.

J'ai volé une voiture, moi!...

MONTBRISON.

Ce n'est pas vous qui êtes monté dans une voiture que j'avais retenue... qui avez fermé les stores, refusé de descendre... et jeté votre carte que voici?...

PATÉ

C'est bien la mienne...

MONTBRISON.

Vous en convenez donc!... Eh bien, Monsieur..! votre heure, vos armes...

MADAME BOUDINIER.

Mon frère!...

CLÉMENTINE.

Monsieur l'officier...

BOUDINIER, *bas*.

Tu es un homme mort. Je vais tâcher de te tirer de là.

MONTBRISON.

Eh bien, Monsieur...

BOUDINIER, *très-dégagé*.

Allons... allons, Monigrison vous lui pardonnerez, quand vous saurez... une voiture est souvent bien utile... quand on craint d'être surpris par sa femme.

MONTBRISON, *comprenant*.

Ah!

MADAME BOUDINIER, *se rapprochant*.

Plaît-il

PATÉ, *à Boudinier*.

Qu'est-ce que tu dis donc là?

BOUDINIER, *le repoussant*.

Tais-toi, j'arrange ton affaire...

MONTBRISON.

Comment, c'était un mari en bonne fortune?

BOUDINIER.

Mon Dieu, oui... mais il n'y a vraiment pas de quoi fouetter un chat... un premier coup de canif dans le contrat... et encore, il ne l'a pas donné... quoique le gaillard en ait eu diablement envie.

PATÉ.

Mais...

BOUDINIER, *le repoussant encore*.

Veux-tu bien te taire, luron... (*Bas.*) J'arrange ton affaire...

MADAME BOUDINIER.

Ah!... c'est indigne... et, si cette pauvre madame Pâté apprenait...

PATÉ.

Grand Dieu!

BOUDINIER.

Ah! Nini.., pas un mot... je t'en prie, fais-le pour moi... si une chose comme ça m'arrivait...

MADAME BOUDINIER.

Hein!

BOUDINIER.

Ça ne m'arrivera pas, ô Dieu!... C'est impossible, mais, enfin!... tu ne serais pas bien aise... et puis, je t'ai confié ça,.. parce que je te dis tout... je n'ai pas de secrets pour toi... mais voilà un mari, qui ne recommencera plus... il te le promet... n'est-ce pas, Pâté?

PATÉ, *furieux*.

Ah! c'est trop fort, mais il n'est pas vrai...

MONTBRISON.

Comment, ça n'est pas vrai... vous n'aviez pas cette excuse là... mais alors, Monsieur, vous me rendrez...

BOUDINIER, *bas à Pâté*.

Tu gâtes ton affaire... (*Haut.*) Si... si... il avait l'excuse... le mari est excusé...

LE GARÇON, *qui est entré*.

Monsieur, l'addition... (*Il la lui donné*).

BOUDINIER, *y jetant les yeux*.

Mazette!... 137 fr. 90 cent. 138 fr. avec le garçon, c'est salé...

MADAME BOUDINIER.

Qu'est-ce que c'est que ça?

BOUDINIER.

L'addition de Pâté...

PATÉ.

Hein!

BOUDINIER.

137 fr. 90 cen. 138 fr. avec le garçon... (*Lui donnant la carte.*) Paye, joyeux drille!...

MADAME BOUDINIER, *avec indignation*.

Ah!

BOUDINIER.

Dame! une première partie de garçon... mais ce sera la dernière!... ça coûte trop cher et ça ne rapporte pas assez... n'est-ce pas, Pâté?

CHŒUR.

AIR : *d'Ambroise Thomas.*

Le doux bonheur permis
A des époux unis,
Vaut mieux qu'un plaisir pris
En dehors du logis.

BOUDINIER, *qui est rentré dans le cabinet de gauche, et avec mystère.*

AIR : *En amour comme en amitié.*

Époux volage et trop coupable, hélas!
Du dieu d'hymen, désertant la bannière,
Comme Don Juan, Lovelace ou Faublas,
J'ai voulu voyager au pays de Cythère!
Pour un caprice, ah, n'allez pas sévir;
Votre rigueur deviendrait inhumaine,
Il serait dur que j'en eusse la peine
Sans en avoir, au moins eu le plaisir

REPRISE DU CHŒUR.

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
74e ET 75e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS



ROQUELAURE

DRAME EN CINQ ACTES, DONT UN PROLOGUE

PAR

M. FERDINAND DUGUÉ

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 31 AOUT 1852

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

LE DUC DE ROQUELAURE, grand premier rôle. MM.	PAULIN-MÉNIER.	HARCOURT, rôle de convenance	MACHANETTE.
GEORGE DE RANDOLPH, jeune premier rôle.	GASTON.	NAVAILLES, utilité	DEBREUIL.
MAURICE CARAMAN, jeune premier..........	TAILLADE.	CHAMPIGNELLE, idem	DE PRESLE.
GÉDÉON, deuxième comique..................	COQUET.	LE MEDECIN FAGON, idem..................	MARTIN.
ERIC, troisième rôle.........................	STAINVILLE.	HERMINE, jeune première.................. Mmes	PÉRIGAT.
LA COUR-DES-CHIENS, financier............	THIÉRY.	MADAME PANACHE, caractères...............	SYLVAIN.

ACTE I.

PROLOGUE.

Une antichambre des appartements de Louis XIV, à Marly. Des gentilshommes et des gardes se promènent dans la galerie du fond.— Randolph et Eric entrent par le côté.

SCENE I.

RANDOLPH, ÉRIC.

RANDOLPH, *à la cantonade.*

Attendez un peu, vous autres. (*A Eric.*) Dort-il, cet ivrogne de Roquelaure!

ÉRIC.

Tu veux donc absolument le faire apporter ici dans l'antichambre même du roi Louis XIV...

RANDOLPH.

Certes.

ÉRIC.

En vérité, c'est pousser l'audace trop loin...

RANDOLPH.

Éric, l'audace n'a pas de limites. — Mais tu m'as pris à part : qu'as-tu à me dire?

ÉRIC.

Franchement, cousin, j'ai peur que tout ceci ne tourne mal pour toi : avant le réveil de cet homme, nous ferions sagement de prendre des chevaux de poste et de retourner en Suède à fond de train.

RANDOLPH.

Et mon ambition? et mon avenir?...

ÉRIC.

Et la Bastille!

RANDOLPH.

Poltron.

ÉRIC.

C'est que je ne comprends rien à ta conduite, car si je suis ton ami, je ne suis pas ton confident; il y a un secret que tu me caches et que je ne peux deviner; la sécurité parfaite avec laquelle tu agis m'étonne au dernier point et c'est en vain que

je cherche dans le passé l'explication du présent. — Fils du comte de Randolph et d'une riche héritière de la maison de Mouchy qu'il avait épousée à Paris au temps de son ambassade, tu pouvais te faire en Suède une position brillante et tu paraissais ne songer qu'à ta carrière de soldat; tout à coup ta mère meurt et le lendemain même de ses funérailles, après avoir vendu à grande perte ton héritage, tu pars avec moi pour la France sans me donner d'autre raison qu'un brusque désir de voyager. — Autre feerie! à peine debotté, tu arrives d'un bond jusqu'au roi, tu restes deux longues heures enfermé seul avec lui et te voilà désormais de tous les bals, de tous les repas, de toutes les chasses...

RANDOLPH.

O le beau royaume! l'admirable cour! on ne vit qu'en France, on n'est heureux qu'à Marly!...

ÉRIC.

C'est mon avis!..... et tu avais une si belle occasion de ne les quitter jamais! — Songer que la fille de La Cour-des-Chiens, ce financier millionnaire qui prête de l'argent à Louis XIV, était devenue ta maîtresse et t'avait donné des preuves... très-visibles de son amour! J'étais enchanté de ce resultat, je me disais avec joie qu'il était impossible au Géronte de s'opposer à un mariage des plus urgents, que cette magnifique alliance allait faire de toi un Crésus... Ici, nouvelle métamorphose! voilà que, par un coup de tête inexplicable, tu romps avec l'héritière et que tu nous jettes tous dans une intrigue qui peut avoir des suites fâcheuses! — Voyons, défends-toi au moins, tâche de me donner quelques raisons plausibles...

RANDOLPH.

En réfléchissant un peu tu les aurais trouvées toi-même.

ÉRIC.

Je suis à cent lieues de les deviner, car Angélique est une charmante femme...

RANDOLPH.

Des plus adroites et des plus spirituelles, c'est vrai : j'espère bien que plus tard nous ferons de la grande politique ensemble; le malheur est qu'elle ait eu une si ridicule famille.

ÉRIC.

La Cour-des-Chiens est un brave homme tout rond qui ne ressemble pas mal à un sac d'écus.

RANDOLPH.

Je ne dis rien du père... mais madame Panache, cette vieille folle visionnaire qui adore un affreux perroquet, me vois-tu forcé de l'appeler ma tante! et j'aurais donné du beau-frère à ce Gédéon, benêt quatre fois grotesque qui a de son côté une passion pour sa chienne Zyrphée, se pique de bel esprit, vise à l'Académie et ne resterait pas seul la nuit sans lumière!... Pense donc qu'il m'eût fallu du coup épouser tous ces gens-là... une véritable ménagerie!...

ÉRIC, *souriant.*

Au fait, c'est un motif, pourtant...

RANDOLPH.

D'ailleurs, je ne suis pas venu de si loin pour m'enterrer dans un mariage bourgeois comme un fils de famille ruiné.

ÉRIC.

Alors, tu comptes rester garçon?

RANDOLPH.

Pas le moins du monde. J'aime en meilleur lieu.

ÉRIC.

Bah!

RANDOLPH.

Oui, j'ai des vues sur mademoiselle de Bouillon.

ÉRIC.

Toi, Randolph, soupirer pour une fille de prince, pour cette fière Lorraine? Dans quelle intention, je te le demande?

RANDOLPH.

Vive-Dieu! dans l'intention de l'épouser.

ÉRIC.

D'honneur?

RANDOLPH.

D'honneur.

ÉRIC.

Puisque tu es en si beau chemin, pourquoi ne pas prétendre tout de suite à une princesse du sang?

RANDOLPH.

Ah! c'est qu'il y aurait peut-être une difficulté...

ÉRIC.

Tu es modeste...

RANDOLPH.

Et toi, mon brave Éric, tu es myope. — Somme toute, j'ai rompu avec ma maîtresse le plus galamment du monde et personne en cette affaire n'a rien à me reprocher, ni la fille, ni le père, ni le mari que je mets à ma place : Angélique sera duchesse et aura le tabouret, La Cour-des-Chiens verra sa roture décrassée et l'honnête Roquelaure qui était ruiné de fond en comble par la débauche et le jeu va nager en pleine opulence conjugale. — Tu vois donc que je suis un bienfaiteur universel.

ÉRIC, *très-bas.*

Mais tout ne s'est accompli qu'au moyen d'un guet-apens!

RANDOLPH.

La belle n'est-elle pas d'accord avec moi ainsi que sa famille?... D'ailleurs, avec un Roquelaure, il est permis de tricher. — Tu te rappelles qu'un soir, au cercle de la reine, ce bouffon auquel je n'avais jamais parlé se mit à me décocher des épigrammes si sanglantes que je faillis perdre contenance : j'ai attendu l'occasion de me venger et je vais enfin prendre une telle revanche que le drôle ne s'avisera plus de faire de l'esprit à mes dépens.

ÉRIC.

Tu crois naïvement qu'à son réveil il va tout accepter sans murmure, sans colère?...

RANDOLPH.

Il le faudra bien! et jamais Roquelaure n'a fait rire des autres comme on va rire de lui!... Sais-tu qu'il était grand temps de les marier pour sauver au moins les apparences? — Quant à mademoiselle de Bouillon, cousin Éric, elle sera ma femme avant quinze jours!...

ÉRIC.

Allons, tu extravagues.

RANDOLPH.

Le vin d'Espagne doit être à peu près cuvé... (*A la cantonade.*) Entrez... et en cadence, comme dans M. de Pourceaugnac... (*Des laquais apportent dans un large fauteuil Roquelaure endormi : sa toilette est en désordre et des plus fripées.*)

SCENE II.

LES MÊMES, ROQUELAURE, HARCOURT, NAVAILLES, CHAMPIGNELLE, COURTISANS.

HARCOURT, *à Éric.*

Holà, monsieur! est-ce une mascarade ou une gageure?...

ÉRIC.

Point du tout, monsieur le capitaine en quartier, c'est un homme qui dort dans un fauteuil, et le roi rira tout le premier de la plaisanterie...

HARCOURT.

J'en doute. Les nouvelles d'Allemagne sont mauvaises, et Sa Majesté est fort souffrante.

RANDOLPH, *s'avançant.*

Je réponds de tout, capitaine.

HARCOURT, *s'inclinant.*

Pardon, monsieur de Randolph, je ne vous avais pas vu...

RANDOLPH, *aux laquais.*

Déposez-le ici, et sortez. (*Les laquais obéissent.*) Harcourt, reconnaissez-vous ce masque?

HARCOURT.

Englouti, comme il l'est, dans sa cravate et son chapeau...

RANDOLPH.

Baissez l'une et relevez l'autre...

HARCOURT.

Cette bouche lippue, cette perruque inculte, cette mine de chat fâché... c'est le duc de Roquelaure!

RANDOLPH.

Son impertinence le duc de Roquelaure en personne.

NAVAILLES.

Il est ivre?

RANDOLPH.

Mort-ivre.

CHAMPIGNELLE.

Mais, que voulez-vous faire de lui?...

RANDOLPH.

Je veux venger la cour de ses railleries et de ses méchancetés! Ce crapuleux bouffon n'épargne personne, il vous brocarde et vous chamarre tous de la façon la plus impitoyable; rien ne l'empêche de vous dire la vérité à bout portant, et le roi lui-même n'échappe pas au tranchant de sa langue : c'est un fagot d'épines

qui roule de Versailles à Marly, de Fontainebleau à Meudon, et auquel se déchirent la gloire de vos maréchaux, le mérite de vos ministres, la fortune de vos traitants, l'honneur de vos grandes dames : eh bien, moi, George de Randolph, petit officier au service de Suède, arrivé en France depuis dix mois à peine, je vais d'un seul coup vous débarrasser de lui, et l'enterrer vif avec six pieds de ridicule sur la tête!...

HARCOURT.

Humph, il a la vie dure...

RANDOLPH.

Vous verrez.

HARCOURT.

Bonne chance, monsieur. (*Le médecin Fagon traverse lentement le théâtre.*) Taisons-nous maintenant... par ordonnance du médecin. Quand le roi souffre, il faut du silence à entendre une fourmi marcher...

RANDOLPH.

Soyez tranquille.

HARCOURT, *montrant Roquelaure.*

Ah! j'ai peur qu'il ne fasse du tapage en se réveillant...

RANDOLPH.

Je vous répète que je réponds de tout.

HARCOURT.

A la bonne heure. (*A part, regardant Randolph.*) Encore une puissance mystérieuse!... Tout grand seigneur que je sois, ce petit officier-là me force de rechercher ses bonnes grâces. (*Il s'éloigne.*)

ROQUELAURE.

Brrr... j'ai froid... non, j'ai soif... A boire!

ÉRIC.

Il s'éveille...

RANDOLPH.

Pas encore.

ÉRIC.

Tu te repentiras...

RANDOLPH, *à Harcourt.*

Monsieur, j'ai besoin de voir Sa Majesté.

HARCOURT.

Impossible, monsieur. Le roi est souffrant ce matin, et il n'y a d'entrées que pour les membres de sa famille : la consigne est formelle.

RANDOLPH.

Je ne l'enfreindrai pas, mais vous serez assez bon pour faire parvenir un billet à Sa Majesté par un de ses valets de chambre... Justement, voici La Vienne qui passe. (*Au valet de chambre.*) Attendez un peu, mon cher. (*Il s'assied à une table, écrit quelques lignes, et les remet à La Vienne.*) Donnez ceci de ma part à Sa Majesté Louis XIV, de ma part... entendez-vous. (*La Vienne salue, et entre chez le Roi.*)

ÉRIC, *à part.*

C'est incroyable!

HARCOURT, *bas, à Navailles.*

Le grand Turenne n'eût pas osé en faire autant! — Roquelaure crie partout que notre époque est l'âge d'or des bâtards et des bâtardeaux, Roquelaure a raison.

RANDOLPH, *un instant pensif.*

Au fait, Éric, veux-tu savoir mon secret?

ÉRIC.

Prouve-moi que tu n'es pas fou....

RANDOLPH, *baissant la voix.*

J'ai trouvé dans les papiers de ma mère la preuve irrécusable que le fils préféré de Louis XIV, monsieur du Maine, fort amoureux d'elle, l'avait mariée au comte de Randolph... à peu près comme je marie ma maîtresse au duc de Roquelaure.

ÉRIC.

Tu es le fils de monsieur du Maine?... tu as cette preuve?...

RANDOLPH.

C'est mon talisman!

ÉRIC.

Oh! je comprends tout, maintenant!...

RANDOLPH.

Je viens chercher ma part de fortune, de grandeur, de puissance, et je l'aurai!... Éric, tu es mon parent et mon ami, mets donc hardiment ta main dans la mienne, et laisse-toi conduire!... (*Harcourt à qui La Vienne a parlé bas s'approche de Randolph.*)

HARCOURT.

Monsieur, Sa Majesté vous attend.

RANDOLPH, *à Éric.*

C'est dommage de quitter la place, car il va se jouer ici une scène de famille bien divertissante : fais atteler mon carrosse, et dans une heure je te présenterai à ma future, mademoiselle de Bouillon. (*Éric sort.*) Attention au coup de théâtre, messieurs, et beaucoup de plaisir. (*Il entre chez le Roi, salué par tous les courtisans.*)

SCENE III.

LES MÊMES, *moins* ÉRIC *et* RANDOLPH.

HARCOURT.

Faisons cercle, et assistons au petit lever de monsieur de Roquelaure... (*Ils se rangent derrière Roquelaure qui clignotte et se détire.*)

ROQUELAURE.

Bourgogne, pouille-moi mes chausses... pouille donc, maraud!... Quelle heure est-il? fait-il jour?... Je ne peux pas arriver à voir clair... Tire donc mes rideaux, maroufle, et ouvre les volets .. Ahi! je suis moulu dans les jointures!... Je te bâtonne si tu n'ouvres pas les volets... J'ai un mal de tête!... Tiens, j'ai couché avec mes souliers... et mon chapeau... et dans un fauteuil!... Il faut croire que j'étais horriblement ivre hier soir... Où diable ai-je soupé?... au cabaret du *Lapin* avec des dragons et des margotons... C'est égal, je ne me rappelle pas trop bien... Ah! la gueuse de migraine!... Bourgogne... Bourgogne! baille-moi un verre d'eau glacée... Dépêche-toi donc, bélître, j'ai le feu dans le ventre!... (*Il étend la main comme pour prendre un verre, et rencontre celle d'Harcourt.*)

HARCOURT.

Serviteur, duc. (*Rires et salutations des courtisans.*)

ROQUELAURE.

Hein? (*Regardant autour de lui d'un air effaré.*) Comment suis-je ici?...

HARCOURT.

C'est à toi de nous l'apprendre...

ROQUELAURE.

Me ramasser sous la table d'un cabaret et m'apporter en plein Marly, c'est donc bien plaisant! Combien vous êtes-vous mis pour trouver cette drôlerie-là?

CHAMPIGNELLE.

Elle est de l'invention de l'officier suédois.

ROQUELAURE.

De l'officier suédois... Grand malicieux de Champignelle, tu es toujours aussi guindé que pointu. — Harcourt, tu deviens joufflu comme un des quatre vents. — Navailles, sais-tu bien une chose?

NAVAILLES.

Quoi?

ROQUELAURE.

Les cornes sont comme les dents, elles font du mal à percer, et après on en rit... voilà pourquoi tu es si gai.

HARCOURT.

Ho! ne nous fâchons pas, messieurs, plaignons-le plutôt, il a le réveil lugubre.

CHAMPIGNELLE.

Il ne sait plus boire!

NAVAILLES.

Bourgogne, une cruche d'eau pour ton maître!

ROQUELAURE.

Dieu! que vous riez bête!... (*A part.*) Où diable ai-je soupé?

HARCOURT.

Maintenant, par convenance et dans ton intérêt, voyons, rajuste-toi un peu.

ROQUELAURE.

Que je me rajuste... Voyez-vous la fleur des pois! ne faudrait-il point me bichonner et me poudrer dès le matin, comme vous faites vous autres même devant l'ennemi, colonels postiches, brigadiers de fantaisie, généraux de cabinet auxquels le roi croit donner la capacité avec la patente! Bavardage et toilette, voilà votre vie en deux mots! A-t-on plus d'esprit quand on a lu le roman de Cyrus et vu les opéras de Destouches? a-t-on plus de beauté parce qu'on fait blanchir ses dentelles en Hollande et qu'on a vingt-cinq mille écus de point de Gênes à ses manchettes? Cordieu, messieurs, laissez la prétention aux porteurs d'eau le dimanche et imitez-moi!... Je suis laid et je reste laid. Je suis mal nippé, fripé, déchiré, bosselé, râpé, débraillé, mais je n'en suis pas plus sot et je vous vaux bien de toutes les façons, à table, au jeu, à l'escrime, à la chasse, voire à la guerre!... Quant aux pirouettes, mes élégants, lorsqu'on se mêle d'en faire, voilà comme on s'y prend.

HARCOURT.

Mon très-cher, en glorifiant à ce point ta gueuserie, tu ressembles au renard sans queue du bonhomme Lafontaine, ton compagnon de cabaret; si tu n'as pas comme nous des dentelles fines et des plumes neuves, c'est que l'argent te manque pour les acheter. Est-il en effet un homme plus parfaitement ruiné que toi?

NAVAILLES.

Je t'ai gagné ton dernier arpent au reversis.

CHAMPIGNELLE.

Moi ta dernière rente au brelan.

HARCOURT.

Moi ton dernier carrosse au papillon.

ROQUELAURE.

Eh bien, il me reste ma bonne mine, trésor imperdable!

HARCOURT.

Voilà que tu deviens fat...

ROQUELAURE.

Je me marierai pour me refaire une fortune.

CHAMPIGNELLE.

Toi?...

ROQUELAURE.

Vous verrez qu'il me tombera du ciel une héritière.

NAVAILLES.

Jeune?

ROQUELAURE.

Très-jeune!

CHAMPIGNELLE.

Belle?

ROQUELAURE.

A ravir!

HARCOURT.

Et riche?

ROQUELAURE.

Immensément! (*La Cour-des-Chiens, Gédéon et Mme Panache qui sont entrés depuis quelque instants, s'approchent de Roquelaure.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, LA COUR-DES-CHIENS, Mme PANACHE, GÉDÉON.

LA COUR-DES-CHIENS.

Oui, monsieur le duc, jeune, belle et riche.

ROQUELAURE.

Ah! vous voyez, je ne le lui fais pas dire à monsieur La Cour-des-Chiens; or, il se connaît mieux que vous en héritières à millions! — La vénérable et charmante famille que celle-ci! — Et les écus, roi de la finance? Et le joli perroquet, chère madame Panache? Et la chienne Zyrphée, académicien futur? comment tout cela se porte-t-il?

LA COUR-DES-CHIENS.

Mais très-bien... très-bien... Je vous cherchais pour terminer nos affaires...

ROQUELAURE.

Quelles affaires?

LA COUR-DES-CHIENS.

Votre main, mon noble gendre!

ROQUELAURE

Plaît-il?

GÉDÉON.

Mon excellent beau-frère!

Mme PANACHE, *sautant au cou de Roquelaure.*

Mon aimable petit neveu!

ROQUELAURE, *à part.*

Peste de la vieille fée!

Mme PANACHE.

Rendez-la heureuse!...

ROQUELAURE.

Heureuse... qui?...

LA COUR-DES-CHIENS.

Notre Angélique.

ROQUELAURE.

Ah çà! monsieur le financier La Cour-des-Chiens, je m'appelle le duc de Roquelaure...

LA COUR-DES-CHIENS.

Le duc de Roquelaure qui a honoré de son alliance le financier La Cour-des-Chiens!

ROQUELAURE.

Comment cela, je vous prie?

LA COUR-DES-CHIENS.

En épousant ma fille Angélique.

ROQUELAURE.

J'ai épousé votre fille Angélique? moi?

LA COUR-DES-CHIENS.

Mon gendre aime à rire...

ROQUELAURE.

Et quand ce mariage s'est-il fait?

LA COUR-DES-CHIENS.

Hier soir.

ROQUELAURE.

Allons donc! j'ai soupé au Lapin avec des dragons mâles et femelles... votre fille n'est pas de ce régiment-là, j'imagine.

LA COUR-DES-CHIENS.

Je vois que vous êtes encore sous l'influence de mon vin d'Espagne. Ah! vous en avez bu copieusement... C'est tout naturel, un repas de noces...

ROQUELAURE.

Hier soir, j'étais ivre: soit! mais, par tous les diables, vous ne me persuaderez pas que j'eusse hier matin la moindre envie de me marier.

LA COUR-DES-CHIENS.

La chose s'est en effet conclue un peu à la hâte.... (*Baissant la voix.*) Vous savez bien qu'il le fallait...

Mme PANACHE.

Mon Angélique vous aimait tant!

GÉDÉON.

A l'adoration!

ROQUELAURE.

Cette dame est bien bonne... (*A part.*) Je n'y suis pas du tout...

LA COUR-DES-CHIENS, *à part.*

Pourvu que le Suédois vienne promptement à notre secours, comme il l'a promis...

ROQUELAURE.

Et comment s'appelle le prêtre qui nous a mariés?

LA COUR-DES-CHIENS.

Breton.

ROQUELAURE.

Et le notaire qui a dressé le contrat?

LA COUR-DES-CHIENS.

Bienaise.

ROQUELAURE.

Je serais bien aise, moi, de le revoir, ce contrat...

LA COUR-DES-CHIENS.

Le voici.

ROQUELAURE, *à part.*

Ma signature!... ma vraie signature, quoiqu'un peu pochée... (*Haut.*) Fort bien... et j'ai dû toucher une dot!

LA COUR-DES-CHIENS.

Non...

ROQUELAURE.

Ah! je vous y prends!

LA COUR-DES-CHIENS.

Je vous l'apporte. (*Lui remettant un portefeuille.*) Deux cent mille écus.

ROQUELAURE.

Deux cent mille écus!

LA COUR-DES-CHIENS.

Vérifiez, mon gendre, vérifiez... (*Roquelaure ouvre le portefeuille.*) Et des espérances magnifiques!

ROQUELAURE, *à part.*

Tout ceci est fort en règle... est-ce que je serais véritablement marié?... Allons, Roquelaure, point de bassesse, point d'avarice, et rejimbe-toi comme il convient! (*Haut.*) Reprenez ceci, monsieur! vous avez abusé de mon état d'ivresse, vous avez extorqué ma signature et vous avez cru que j'accepterais un pareil marché!... (*A part.*) C'est égal, c'est dommage. (*Haut.*) Reprenez ce portefeuille, vous dis-je...

LA COUR-DES-CHIENS.

Mais, mon cher duc...

HARCOURT, *bas à Navailles.*

Diable! est-ce que le Randolph aurait le dessous?

LA COUR-DES-CHIENS, *à part.*

Je commence à perdre pied... (*Apercevant Randolph.*) Enfin, le voici!...

SCENE V.

LES MÊMES, RANDOLPH.

RANDOLPH, *à Roquelaure.*

De la part du roi, monsieur le duc. (*Il lui donne un pli.*)

ROQUELAURE, *à part, lisant.*

« Monsieur de Roquelaure, au moment où vos désordres inouïs m'allaient forcer de vous envoyer à la Bastille, j'apprends avec satisfaction que vous vous amendez, et je vous félicite de votre mariage avec mademoiselle Angélique La Cour-des-Chiens, quoique vous l'ayez un peu trop différé. Dès que la duchesse pourra supporter le voyage, vous partirez avec elle pour Montpellier dont je vous donne le gouvernement. » — Louis XIV s'en mêle aussi... (*Il empoche le portefeuille.*) Eh bien, cordieu, vive le roi et nouvelle pirouette! (*Haut.*) Messieurs et amis, des motifs de haute politique m'avaient contraint de tenir secret mon mariage avec mademoiselle La Cour-des-Chiens, mais Sa Majesté m'autorisant à rompre le silence, je suis heureux de vous apprendre cette union qui embellira ma vie!...

LA COUR-DES-CHIENS.

Dans mes bras!

Mme PANACHE.

Sur mon cœur!

GÉDÉON.

Oh! laissez-moi pleurer!...

ROQUELAURE, *à part.*

Quel tableau!

HARCOURT.

Duc, reçois nos compliments...

CHAMPIGNELLE.

Nos félicitations!

NAVAILLES.

Nos congratulations!

ROQUELAURE.

Ah! merci! merci!

RANDOLPH.

Quant à moi, messieurs, je profite de la circonstance pour vous annoncer mon prochain mariage avec mademoiselle de Bouillon. (*Mouvement général.*)

ROQUELAURE, *à part.*

Très-bien... je commence à comprendre...

TOUS, *riant.*

Vive Roquelaure!

HARCOURT, *à Randolph.*

Ce pauvre duc...

RANDOLPH.

Il n'est pas au bout.

ROQUELAURE, *à part.*

A propos, que signifie cette phrase: dès que la duchesse pourra supporter le voyage... (*Haut, à La Cour-des-Chiens.*) Où donc est-elle, mon adorable Angélique?...

LA COUR-DES-CHIENS, *à part.*

Nous y voilà!

GÉDÉON.

Hem... hem...

Mme PANACHE.

C'est que... (*Éclat de rire de Randolph, répété par tous les courtisans.*)

RAUQUELAURE.

Ah! ah! ah!... il paraît qu'il s'agit de quelque chose de fort drôle... Eh bien, soit, nous allons nous divertir. Ça, les grands parents, conduisez-moi chez ma femme... Je le veux! je veux ma part de la plaisanterie.

HARCOURT.

Tu reviendras, duc?

NAVAILLES.

Nous apporter des nouvelles...

ROQUELAURE.

Certainement! pauvres ricaneurs qui voudraient intimider Roquelaure! (*Haut.*) Allons, venez, papa, tante et vous, beau-frère, ouvrez la marche!... (*Il sort sous un feu croisé de rires, avec La Cour-des-Chiens, Gédéon et madame Panache. Tout le monde le suit. — Eric rentre.*)

SCENE VI.

RANDOLPH, ÉRIC.

RANDOLPH, *à Éric.*

Arrive donc... tout m'a réussi! le bouffon est coulé bas, et j'épouse la fière Lorraine... Pourquoi cette mine rembrunie?

ÉRIC.

Je suis inquiet...

RANDOLPH.

Encore. Tu ne feras jamais ton chemin.

ÉRIC.

J'ai de bonnes raisons pour craindre quelques revers.

RANDOLPH

Voyons un peu...

ÉRIC.

La nouvelle du double mariage était déjà connue et commentée dans tout Marly, quand le carrosse de monsieur de Bouillon s'arrêta au bas du grand escalier: le prince avait à peine mis le pied sur la première marche, qu'ayant appris d'un complaisant ce qui se passait, il se rejeta dans sa voiture avec un violent geste de colère: Vite à l'hôtel! s'écria-t-il, et le cocher repartit à fond de train...

RANDOLPH.

Après?

ÉRIC.

C'est tout.

RANDOLPH.

N'est-il pas très-naturel qu'il aille préparer sa fille à ma visite?

ÉRIC.

Je te dis que la figure du prince était bouleversée!

RANDOLPH.

Elle se remettra.

ÉRIC.

Il avait l'air furieux!

RANDOLPH.

Je me charge de le calmer...

ÉRIC.

Tu as une confiance...

RANDOLPH.

Est-ce qu'on résiste à la volonté royale, tout prince lorrain qu'on soit? C'était bon au temps de Henri de Guise.

ÉRIC.

Ah! j'oubliais encore...

RANDOLPH.

Quoi donc?

ÉRIC.

J'ai entendu un officier des mousquetaires dire que mademoiselle de Bouillon se jetterait dans un couvent plutôt que d'obéir.

RANDOLPH.

L'impertinent! il sera cassé demain!...

ÉRIC.

Encore une fois, prends garde, tu es sur une pente terrible!

RANDOLPH.

Oui.... sur une pente terrible! Mais je ne descends pas, je monte!... Allemand froid et rêveur, tu ne sais pas ce que c'est que l'ambition dans un homme de ma trempe!... lorsqu'on marche vers un but, hésiter c'est reculer, reculer c'est se perdre! Surtout, pas de sensiblerie et brisons sans pitié l'instrument qui nous devient inutile!... Laissons les niais crier à l'intrigue, à la bassesse, à la cruauté; tous les moyens sont bons pour l'audacieux et les scrupules ne sont faits que pour le vulgaire! — Est-ce que dans un jour de bataille le soldat enivré de poudre se préoccupe des mourants écrasés sous les pieds de son cheval? Ce soldat, c'est moi! n'en parlons plus.

SCENE VII.

LES MÊMES, ROQUELAURE, HARCOURT, NAVAILLES, CHAMPIGNELLE, *puis* FAGON.

HARCOURT, *à Roquelaure.*

Déjà revenu?...

CHAMPIGNELLE.

Eh bien?

NAVAILLES.

Quoi de nouveau?

ROQUELAURE.

Mes bons amis, je ne suis pas seulement marié... je suis père! (*Explosion de rires.*) Oui, messieurs, père d'une charmante petite fille qui a les ongles les plus roses du monde. — Mademoiselle, lui ai-je dit en l'embrassant, je ne vous attendais pas sitôt, mais vous n'en êtes pas moins la bienvenue.

RANDOLPH, *bas à Éric.*

Ma foi, il prend la chose à merveille...

HARCOURT.

Dieu me damne, Roquelaure, tu as de l'émotion?

ROQUELAURE.

Beaucoup.

RANDOLPH.

C'est un reste d'ivresse chez M. le duc. Le vin d'Espagne porte à l'attendrissement...

ROQUELAURE.

Alors, je vous conseille d'en boire. — Oui, regardez-moi.... j'ai les yeux humides... Roquelaure ému, pénétré, pleurant, c'est assez curieux pour qu'on le remarque et sur mon âme je m'en étonne le premier. — Comment lui vient-il des larmes, dans une si ridicule aventure, à ce chenapan, à ce bouffon? Expliquez ce phénomène-là, si vous le pouvez!... Honnis et mystifiés comme je viens de l'être, vous ne m'imiteriez pas, vous autres, les vaillants, les hommes sans tache, les raffinés d'honneur, vous jetteriez les hauts cris, vous mettriez flamberge au vent, vous voudriez tout tuer... jusqu'à ce pauvre enfant qui n'a point demandé à naître! — Chère petite, elle essayait de faire bon visage à la vie; elle souriait, mais convulsivement, comme ces comédiens qui jouent un rôle gai avec la mort dans l'âme!... Moquez-vous de moi tout à votre aise, mais je vous jure qu'il y avait quelque chose de navrant dans le spectacle de cette faiblesse et qu'on doit se faire un devoir de la protéger!... (*A Randolph.*) Cela ne vous touche pas? (*Randolph hausse les épaules.*) Vous n'avez pas de cœur.

RANDOLPH.

Monsieur!

ROQUELAURE.

Oh! ne perdez pas votre temps à me chercher querelle : on vous attend chez le prince de Bouillon.

RANDOLPH.

En effet... partons, Éric. (*Ils sortent.*)

HARCOURT, *à Champignelle.*

Y comprends-tu quelque chose?

CHAMPIGNELLE.

Absolument rien.

NAVAILLES.

Vous verrez que c'est quelque nouvelle bouffonnerie de Roquelaure.

HARCOURT, *à Fagon qui entre.*

Eh bien, monsieur Fagon, comment se porte le roi?

FAGON.

Le mieux du monde, ma potion a produit un effet merveilleux. — Venez, messieurs, venez complimenter Sa Majesté.

HARCOURT, *à Roquelaure.*

Viens-tu?... (*Roquelaure hausse les épaules et se promène à grands pas. Harcourt sort avec Fagon et tous les courtisans.*)

ROQUELAURE, *seul.*

Résumons : je n'ai pas soif... non. Je n'ai pas faim... non. Je suis quasi malade... Ma foi, je vais faire comme Phœbus, je vais me purger.

ACTE II.

La tente de Roquelaure aux lignes d'Heilisem : elle est décorée pour un bal; guirlandes, panoplies brillantes, mortiers et canons remplis des fleurs les plus rares; le fond est ouvert et laisse apercevoir une perspective de palissades où passent et repassent les sentinelles. Au lever du rideau, Harcourt est en scène avec Maurice Caraman, Roquelaure entre presque aussitôt et lui remet un pli.

SCÈNE I.

ROQUELAURE, MAURICE, HARCOURT, Suite.

ROQUELAURE, *gravement.*

Monsieur l'envoyé extraordinaire, voici vos dépêches.

HARCOURT, *de même.*

Je vous remercie, général.

ROQUELAURE.

Vous pouvez quitter le camp d'Heilisem quand bon vous semblera.

HARCOURT.

Je pars à l'instant même.

ROQUELAURE, *le prenant à part.*

Attends un peu, que diable, et reste à ma fête.

HARCOURT.

Impossible... le ministre Pontchartrain m'a recommandé la plus grande diligence.

ROQUELAURE.

Il s'agit en effet d'une chose si importante! Sais-tu pourquoi on t'a fait faire deux cents lieues? (*Signe négatif d'Harcourt.*) Garde-moi le secret surtout....

HARCOURT.

Sois tranquille...

ROQUELAURE.

Pour apporter en Flandre au général Roquelaure une réforme capitale dans la dragonne des sabres : elle était rouge, elle sera jaune!

HARCOURT.

Il faudrait autre chose pour chasser Marlborough.

ROQUELAURE.

Décidément, tu ne veux pas rester?

HARCOURT.

Non, j'ai promis d'être demain à Versailles. — As-tu quelque message à me confier?

ROQUELAURE.

Pour qui donc?

HARCOURT.

Mais... pour la duchesse de Roquelaure.

ROQUELAURE.

Ma foi non, tu ne lui donneras pas plus de mes nouvelles que je ne t'ai demandé des siennes. — Il y a seize ans, le jour de mon bienheureux mariage, tu étais capitaine des gardes à Marly, je me souviens même que tu riais à gorge déployée et tu avais raison, car au fait c'était drôle : depuis lors, je n'ai pas tourmenté beaucoup ma chère moitié et je n'ai point envie de commencer; elle a cette justice à me rendre que je lui laisse la liberté la plus complète. Ne lui parle donc pas de moi, c'est inutile.

HARCOURT.

Adieu, Roquelaure, et reviens-nous vite. On te déteste, mais on s'ennuie quand tu n'es pas là.

ROQUELAURE.

Adieu... Cependant, comme la duchesse est mère, après tout, tu lui diras — si elle te parle de sa fille, — qu'Hermine est belle à ravir, qu'elle a la bonté des anges et que je l'adore!

HARCOURT.

Duc, tu vaux mieux que nous.

ROQUELAURE.

Cela ne veut pas dire que je vaille grand'chose.

HARCOURT, *aux officiers.*

Au revoir, messieurs, je vous souhaite une glorieuse campagne : moi, je vais retrouver les intrigues, les cabales, les disgrâces et la petite vérole, ces ennemis naturels des courtisans. (*A Maurice.*) Votre main, colonel Caraman. Je vous envie, mon cher Maurice, car c'est une noble carrière que la vôtre, vous n'avez guères quitté les armées, vous n'avez pas comme nous gaspillé vos meilleures années dans les salons, et vous voilà devenu, jeune encore, un de nos officiers les plus fameux : j'espère qu'avant l'hiver vous serez maréchal de camp.

ROQUELAURE.

Et moi, j'en réponds.

MAURICE.

Harcourt, je donnerai aux Anglais quelques coups d'épée de plus à votre intention.

HARCOURT.

Merci.

TOUS, *le reconduisant.*

Bon voyage. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

Les Mêmes, *moins* HARCOURT.

ROQUELAURE.

Et maintenant alerte, vertuchoux, alerte!... l'ennemi approche! il s'élance hors des chaises et des carrosses, il va faire feu de tous ses diamants et de toutes ses œillades, il va envahir le camp, tenons-nous prêts à le bien recevoir! — A la rescousse, brigadiers de l'office, colonels de la musique, maréchaux de la cave! En avant, phalange de laquais, de sommeliers, de violons et de marmitons! (*Va et vient de cuisiniers, de valets et de musiciens.*) Voyez un peu comme tout cela manœuvre! Qu'on ose dire encore que je ne sais pas commander une armée et que Sa Majesté Louis XIV a fait une gaucherie en me nommant général!...

MAURICE.

Monsieur le duc me permet-il une observation?

ROQUELAURE.

Parlez, colonel Caraman.

MAURICE.

Si les Anglais voulaient prendre leur part de la fête?

ROQUELAURE.

Ils en ont le droit, je les ai invités le plus courtoisement du monde.

MAURICE.

S'ils profitaient de cette occasion pour nous attaquer?

ROQUELAURE.

Interrompre le bal de nos dames, oh! je leur suppose plus de galanterie! En tout cas, nous les ferions danser aussi.... à coups de canon, par exemple.

MAURICE.

Votre seigneurie a fait beaucoup d'invitations.

ROQUELAURE.

Je compte sur toute la Flandre, on viendra même de Paris et de Versailles; seulement, en ma qualité d'homme très-laid je n'attends que de très-jolies femmes.

MAURICE.

Nous verrons sans doute mademoiselle de Roquelaure...

ROQUELAURE, *à part.*

Ah! voyons-le venir... (*Haut.*) A propos de ma fille, il y a grand deuil au château de la Dyle et cette pauvre Hermine...

MAURICE, *vivement.*

Qu'est-il arrivé?

ROQUELAURE.

Une horrible catastrophe!

MAURICE.

De grâce...

ROQUELAURE.

Le beau-frère Gédéon a perdu sa chienne et la tante Panache son perroquet; tous les deux sont morts d'indigestion; ces animaux-là sont plus regrettés que le bonhomme La Cour-des-Chiens, mon vénérable beau-père, emporté par la même maladie. Madame Panache arrache à poignées ses faux cheveux et Gédéon veut descendre aux enfers comme Orphée pour y chercher son Eurydice à quatre pattes!... Ma fille Hermine qui habite sous leur toit et que j'ai confiée à leur garde est bien forcée de partager cette douleur; les convenances...

MAURICE, *avec mauvaise humeur.*

Décidément, monsieur, ce n'est pas l'heure de danser et de banqueter! J'ai toujours dit franchement ce que je pensais et vous m'entendrez, dussiez-vous me punir ensuite. — Vous avez là une fantaisie qui peut compromettre l'armée : les lignes d'Helisem sont la clef de la Flandre et si Marlborough les force tout est perdu! J'ai votre confiance, vous m'appelez votre ami : eh bien, je vous conseille d'attendre, pour donner un bal, que la campagne soit finie.

ROQUELAURE.

Les convenances, disais-je, auraient peut-être exigé qu'Hermine ne vînt pas, mais, comme j'ai grand besoin de l'embrasser, j'ai tout pris sur moi et je l'attends. — Du reste, colonel, vos raisons sont excellentes et m'ont fort touché, vous avez une logique irrésistible! le salut de l'armée... la clef de la Flandre, monsieur de Marlborough... Tudieu! quelle imprudence j'allais commettre! Merci, mille fois merci!... je vais contremander la fête et envoyer un exprès à Hermine pour qu'elle ne vienne pas...

MAURICE.

Pardon, monsieur...

ROQUELAURE.

Autre chose encore?

MAURICE.

Il est bien tard, ce me semble, pour donner ce contre-ordre...

ROQUELAURE.

Et le salut de l'armée!

MAURICE.

Ce serait désoler toutes les dames...

ROQUELAURE.

Et la clef de la Flandre!

MAURICE.

On arrive en foule, déjà...

ROQUELAURE.

Et monsieur de Marlborough!

MAURICE.

Comme vous disiez, on le fera danser à coups de canon!

ROQUELAURE.

Cependant...

MAURICE.

Je m'étais exagéré le péril.

ROQUELAURE.

Pas le moins du monde et vous m'avez ouvert les yeux! Je cours...

MAURICE.

Il est trop tard... comment renvoyer tous ces invités?

ROQUELAURE.

C'est vrai.

MAURICE, *à part.*

A la bonne heure!

ROQUELAURE.

Je renonce à congédier ceux-ci, mais puisqu'Hermine n'est pas encore arrivée...

MAURICE.

Que voulez-vous faire?

ROQUELAURE.

La préserver d'un danger certain, l'éloigner du camp...

MAURICE.

Arrêtez!

ROQUELAURE.

Pourquoi?

MAURICE.

Je vous en supplie!

ROQUELAURE.

En vérité, Maurice...

MAURICE, *avec embarras.*

Monsieur le duc...

ROQUELAURE, *à part.*

Je ne m'étais pas trompé. (*Hermine entre et s'élance vers lui.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, HERMINE.

HERMINE.

Mon père!

ROQUELAURE.

Chère enfant!... chaque fois que je t'embrasse, mon cœur tressaille et mes yeux se mouillent au souvenir du premier baiser que je t'ai donné il y a seize ans! (*Hermine aperçoit Maurice et lui rend son salut.— A part.*) Elle a rougi un peu... (*Haut.*) Laissez-nous, messieurs, et allez recevoir les dames. (*Ils s'éloignent tous vers le fond du théâtre.*) Est-ce que tu es venue seule?

HERMINE.

Oh! non, ma tante s'est arrêtée à donner quelques ordres et comme elle n'en finissait pas je suis accourue pour vous embrasser plus vite.

ROQUELAURE.

Et Gédéon?

HERMINE.

Il est là aussi.

ROQUELAURE.

Ils commencent donc à se consoler?

HERMINE.

Pas le moins du monde. Ce sont toujours des torrents de larmes et des cris de désespoir! pour la plus laide chienne et le plus vieux perroquet, vous les connaissiez?

ROQUELAURE.

Je le crois bien, j'ai de leurs marques. — Peste, tu dois te divertir avec ces visionnaires!

HERMINE.

Je m'ennuie.

ROQUELAURE.

Chère petite! comme tu dis cela... regrettes-tu le couvent?

HERMINE.

Non.

ROQUELAURE.

N'a-t-on pas soin de toi à la Dyle?

HERMINE.

Malgré leurs travers et leurs bizarreries, mes parents sont très-bons pour moi.

ROQUELAURE.

Eh bien?

HERMINE.

Eh bien, je voudrais voir ma mère!

ROQUELAURE.

Tu la verras plus tard... bientôt...

HERMINE.

Oui, vous promettez, puis... je serais si heureuse de vivre près de vous!

ROQUELAURE.

La campagne une fois finie...

HERMINE.

Près de vous... et de ma mère!... Il y a dans mon enfance un souvenir qui me serre le cœur et me rend bien malheureuse! — Je venais d'avoir huit ans et j'arrivais du Midi, où votre sœur la duchesse de Foix m'avait élevée : un matin, à mon réveil, — nous étions à Versailles, — la porte de ma chambre s'ouvrit brusquement, une femme s'élança vers mon lit, m'étreignit dans ses bras, me couvrit de pleurs et de baisers... C'était ma mère! Oh! qu'elle m'a paru belle! comme une vision céleste!... Vous étiez entré avec elle, et après être resté quelques minutes immobile au seuil, vous vous êtes approché de ma mère, vous nous avez séparées; je me suis évanouie dans un sanglot, et une heure plus tard, nous partions pour Cambrai, où les grilles d'un couvent se refermèrent sur moi! C'est la seule fois que je l'aie vue! — Pourquoi n'est-elle jamais venue à Cambrai? pourquoi m'écrit-elle si rarement? est-ce vous qui l'en empêchez?

ROQUELAURE.

Peut-être.

HERMINE.

Vous êtes cruel!

ROQUELAURE.

Ne t'éloigne pas ainsi, chère enfant! écoute-moi : ce que j'ai fait, j'ai dû le faire! Tu es bien jeune, et tu ne connais pas encore la portée de certaines paroles! .. Non, je ne suis pas cruel, et tu me rendras justice plus tard. — Voyons! tourne tes beaux yeux de ce côté, regarde jusqu'au fond de l'âme ce gros vilain Roquelaure, et dis-lui que tu le crois!

HERMINE.

Oh! oui.

ROQUELAURE.

Hermine! laisse-toi guider aveuglément par cette main-là, il me faut de ta part une confiance absolue! et s'il arrivait qu'on t'écrivît quelque lettre en mon absence, qu'on fît près de toi quelque démarche au nom de ta mère, avertis-moi sans retard. — Jure-moi cela, petite!...

HERMINE.

Je vous le jure. (*A part.*) Tout cela est bien mystérieux... (*Gédéon et madame Panache entrent avec la foule des invités.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, GÉDÉON, Mme PANACHE, DAMES ET GENTILSHOMMES.

ROQUELAURE, *à madame Panache.*

Verfuchoux, ma tante, comme vous êtes attifée... vous rajeunissez à vue d'œil!

Mme PANACHE.

Flatteur! — il faut que nous vous aimions bien pour être venus!

GÉDÉON.

Oh! oui.

ROQUELAURE.

Vous allez danser, au moins.

Mme PANACHE.

Ah! mon cher neveu, le perroquet le plus modeste... un ami de vingt ans!

ROQUELAURE.

Retapez vos yeux!

GÉDÉON.

Ah! mon cher beau-frère, la chienne la plus décente!

ROQUELAURE.

Recognez vos larmes! — Soyez tous les bien-venus, mes chers invités... Vous le voyez, ce bouffon de Roquelaure copie le grand roi; il emmène les dames au camp : vive Sa Majesté qui a fait de moi un conquérant! Aussi, je prétends bien, la guerre finie, me faire sculpter en empereur romain sur quelque autre place des Victoires! — Voulez-vous qu'avant de danser nous nous promenions un peu?... Vous allez frissonner, mes jolies visiteuses, en voyant nos gros canons, nos lourds mortiers, nos montagnes de boulets, nos amas de baïonnettes, et vous vous direz : L'horrible chose que la guerre!... Rassurez-vous d'avance, je vous prie : aujourd'hui, la campagne se passe à s'observer de part et d'autre, et les armées jouent aux échecs sans qu'il y ait de mat; quoi de plus naturel? Catinat est disgracié, Vendôme fait oublier Turenne, et Roquelaure commande en chef. — Venez, venez, que je vous montre mes terribles domaines!.:. (*Il sort avec madame Panache et les invités.*)

GÉDÉON.

Viens-tu, Hermine?

HERMINE.

Non, mon oncle... Je suis un peu fatiguée... (*A part et regardant Maurice.*) J'ai lu dans ses yeux qu'il me demandait de rester...

GÉDÉON, *à part.*

Je vais offrir mon bras à cette belle blonde... (*Il se dirige galamment vers une dame très-rouge de cheveux et s'éloigne avec elle : Maurice fait une fausse sortie et revient près d'Hermine quand elle est seule; il la regarde en silence effeuiller une marguerite.*)

SCENE V.

MAURICE, HERMINE, *puis* ROQUELAURE.

MAURICE.

Comme vous effeuillez cette pauvre fleur.

HERMINE.

C'est une marguerite...

MAURICE.

A-t-elle dit vrai?

HERMINE.

Devinez.

MAURICE.

Voulez-vous m'en confier une autre?

HERMINE.

A quoi bon? (*Elle lui donne une fleur.*)

MAURICE.

Merci. (*Il la porte à ses lèvres.*)

HERMINE.

Que faites-vous?...

MAURICE.

Oh! laissez-la-moi!

HERMINE.

Non...

MAURICE.

Je vous en supplie! Si on se bat demain, elle me protégera, j'en suis sûr...

HERMINE.

Gardez-la donc, monsieur.

MAURICE.

Je déteste les Anglais, et pour cause; mais un de leurs poëtes a peint d'une manière sublime ces sympathies qui naissent d'un regard et ne s'éteignent qu'avec la vie! Je vous ai vue, je vous ai aimée, je mourrais pour vous!... Hermine, vous me croyez, n'est-ce pas?...

HERMINE.

Oui, car je ne sais pas mentir.

MAURICE.

Ces pures confidences que vous m'avez faites, comme une sœur à son frère, sous les grands arbres de la Dyle, je les ai saintement recueillies! Vous avez déjà souffert, vous n'êtes pas heureuse... Oh! je voudrais vous rendre votre mère, je vous la rendrai!

HERMINE.

Maurice! il faut tout dire au duc dès aujourd'hui, nous serions coupables d'attendre plus longtemps. (*Roquelaure apparaît.*)

MAURICE.

Tout à l'heure mon secret a failli m'échapper, mais j'ai eu peur! S'il allait nous séparer!...

HERMINE.

Grand Dieu!

MAURICE.

Non, non, c'est impossible! Il est bon, il a de l'affection pour moi, il ne m'arrachera pas cette main que je presse loyalement!

ROQUELAURE, *avec explosion.*

Qu'ai-je vu? qu'ai-je entendu?... (*Les deux jeunes gens s'éloignent l'un de l'autre, tête basse et tout confus.*)

MAURICE.

Monsieur le duc...

ROQUELAURE.

Votre main, monsieur! la vôtre, Hermine! (*Il met la main d'Hermine dans celle de Maurice.*) Vous en étiez là quand je vous ai interrompus... Eh bien, continuez. (*Eclatant de rire.*) Avouez que je vous ai fait une rude peur.

HERMINE.

Ce changement...

MAURICE.

Est-il possible?...

ROQUELAURE.

Eh! oui, mes enfants, votre amour est mon ouvrage! N'ai-je pas emmené Maurice à la Dyle chaque fois que j'y suis allé?... J'ai vu le feu prendre à vos jeunes cœurs et je l'ai attisé de mon mieux; vous êtes dignes l'un de l'autre et j'espère que vous serez unis... Plus tard par exemple... un peu de patience. D'abord, je veux que mon gendre soit maréchal de camp... On revient, observons-nous, qu'on ne se doute de rien, c'est plus important que vous ne pensez...

SCENE VI.

LES MÊMES, GÉDÉON, Mme PANACHE, FOULE DES INVITÉS.

ROQUELAURE.

En place, et dégourdissons-nous les jambes! — C'est pour toi, mignonne, que j'ai donné cette fête et je ne me suis jamais senti plus heureux... Hau! les violons! *La drédon la drédondaine*... Jouez-nous l'air de *Biby* ou de *la Belle piémontaise*... Non, non, quelque ritournelle plus alerte, une bonne Gaillarde bien trémoussante sur ce refrain-là :

Requinquez-vous, vieille,
Requinquez-vous donc...

(*Il se heurte contre Mme Panache.*) Pardon, ma tante... Allons, en place!

(Ballet. — *Le divertissement se termine par une* GAILLARDE *que Roquelaure danse avec Mme Panache. Au moment où elle finit on entend les tambours battre aux champs. Surprise générale.*)

ROQUELAURE.

Qui diable entre au camp? Cette batterie annonce un officier supérieur, mon remplaçant peut-être... Voyons vite... (*M. de Randolph paraît au seuil de la tente.*) Lui?...

Mme PANACHE, *à part.*

Le comte de Randolph...

SCENE VII.

LES MÊMES, RANDOLPH, ÉRIC.

RANDOLPH.

Que la danse continue... Loin de vouloir troubler la fête, je compte en prendre ma part tout à l'heure. J'aurais voulu entrer ici incognito, mais puisque je n'ai pu empêcher ces tambours de battre, je vais décliner devant tous ma qualité et le but de mon voyage. Inspecteur général des armées de Flandre, je viens conférer avec monsieur de Roquelaure et je le prie de me sacrifier quelques minutes.

ROQUELAURE.

A vos ordres, monsieur. (*Il désigne une issue de la tente.*) Ici, nous serons parfaitement seuls...

RANDOLPH.

Inutile de sortir, monsieur le duc... Prions les danseurs de s'écarter un peu et nous causerons là dans un coin, sans façon, comme de bons amis que nous sommes : ce que j'ai à vous dire n'est pas d'une importance extrême. (*Saluant Hermine.*) C'est mademoiselle votre fille?

ROQUELAURE, *gravement.*

Oui, monsieur.

RANDOLPH.

Je vous fais mon compliment. (*A part.*) Qu'elle est jolie! (*Il fait un pas vers elle, Roquelaure se place entre eux.*)

ROQUELAURE, *à Hermine.*

Tu danses avec le colonel, ne l'oublie pas.

ROQUELAURE, *bas à Maurice et désignant Randolph.*

Maurice, regardez bien cet homme, c'est notre ennemi mortel!

HERMINE, *à Maurice.*

Nous sommes en retard, monsieur...

ROQUELAURE, *bas à Maurice.*

Quittez-la le moins possible. (*A part, regardant Randolph.*) Il parle bas à son âme damnée tout en suivant Hermine des yeux... A l'affût, Roquelaure, à l'affût, et tiens-toi sur tes gardes! — Je ne crois pourtant pas qu'ils aient l'audace d'essayer ici même.... Nous sommes deux maintenant pour veiller sur elle!

RANDOLPH.

Pardon, monsieur le duc, je donne un dernier ordre et je suis à vous. (*Bas à Eric.*) Va donc mettre madame Panache dans nos intérêts; ce sera facile, car elle est dévouée à la duchesse de Roquelaure, d'ailleurs on lui demande si peu de chose. — Moi, je vais tenter les voies de conciliation.

ÉRIC.

Bonne réussite.

RANDOLPH.

J'en doute. (*Eric sort, tout le monde s'est éloigné. Roquelaure a fait avancer des siéges et invité Randolph à s'asseoir. — Salutations cérémonieuses et un silence.*)

ROQUELAURE.

Parlez, monsieur.

RANDOLPH.

Je suis heureux, monsieur de Roquelaure, de trouver enfin, grâces à Sa Majesté, l'occasion de m'entretenir avec vous : c'est un honneur que j'ai souvent recherché sans jamais l'obtenir.

ROQUELAURE.

Je ne crois pas, en effet, monsieur de Randolph, que nous nous soyons dit vingt paroles depuis le jour de mon mariage, à Marly.

RANDOLPH, *souriant.*

Ah! vous en reparlez?

ROQUELAURE.

Pourquoi pas? c'est un des bons souvenirs de ma vie!

RANDOLPH.

Vraiment...

ROQUELAURE.

Je vois encore la mine triomphante que vous aviez en annonçant votre prochain mariage avec mademoiselle de Bouillon : mais la Lorraine a préféré le couvent, ce qui n'est pas très-flatteur pour vous, sans raillerie. — Savez-vous, monsieur de Randolph, qu'il y a seize ans de cela et que vous avez terriblement vieilli... Oh! vous êtes toujours un fort bel homme à coup sûr, mais vous n'êtes plus un jeune homme, dont vous enragez : quant à moi, je suis toujours à peu près le même, j'ai une de ces figures qui ne vieillissent point, et, ma foi, la laideur est parfois bonne à quelque chose.— Avouez que vous n'avez pas eu beaucoup de chance : je ne connais pas de courtisan plus confit que vous en intrigues et en manéges, il n'en est pas un qui ait fait tant de chemin dans Versailles, monté tant d'escaliers, gratté à tant de portes, mangé à tant de râteliers, exploité plus habilement cette cour accoutumée à toutes sortes de jougs, cette cour où on a vu tant d'aventuriers chausser le cothurne pour éblouir les imbéciles!... et vous n'êtes arrivé à rien, vous avez passé la moitié de votre vie à n'additionner que des zéros, vous êtes resté un politique de cotillons et d'antichambres! — Que vous aviez la part belle pourtant, car le meilleur de tous les états en France c'est de n'en point avoir et d'être bâtard... Oh! je crois, n'est-ce pas, que nous pouvons tout nous dire...

RANDOLPH.

A votre aise. J'aurai ma revanche.

ROQUELAURE.

Vous tâcherez de l'avoir.

RANDOLPH.

Quelques questions, je vous prie.

ROQUELAURE.

Allez.

RANDOLPH.

Vous êtes un joueur?

ROQUELAURE.

Certes!

RANDOLPH.

Un ivrogne?

ROQUELAURE.

Mais oui.

RANDOLPH.

Un libertin?

ROQUELAURE.

A mes heures.

RANDOLPH.

De plus, vous êtes un ingrat.

ROQUELAURE.

Moi?

RANDOLPH.

Vous.

ROQUELAURE.

Comment?

RANDOLPH.

Ce pauvre diable de Randolph que vous écrasez sous votre

morale vous a fait donner le commandement des lignes : oui, monsieur, vous êtes général de par moi.

ROQUELAURE.

Eh bien, franchement, — quoiqu'il se cache sans doute quelque perfidie là-dessous, — je trouve la plaisanterie excellente, on ne pouvait mieux rencontrer, vous avez eu de l'esprit une fois.

RANDOLPH.

Grand merci.

ROQUELAURE.

Or çà, monsieur l'inspecteur, puisque nous voilà en grande tenue d'emploi, tout d'or hachés, causons un peu des affaires de l'État, et tâchons de garder notre sérieux. — Donc, Sa Majesté vous envoie...

RANDOLPH, *se levant.*

Sa Majesté ne m'envoie pas.

ROQUELAURE.

Alors, vous venez...

RANDOLPH.

De la part de votre femme.

ROQUELAURE, *allant à lui.*

Ah! qu'y a-t-il pour son service ?

RANDOLPH.

La duchesse souffre beaucoup d'être séparée de sa fille que vous avez toujours éloignée d'elle impitoyablement.

ROQUELAURE.

Cette tendresse maternelle honore la duchesse.

RANDOLPH.

Elle vous invite à lui rendre Hermine.

ROQUELAURE.

Bah!

RANDOLPH.

Du moins, à la lui confier pour quelque temps.

ROQUELAURE.

La lui confier... nenni.

RANDOLPH.

Vous refusez?

ROQUELAURE.

Avec tout le respect que je dois à madame de Roquelaure.

RANDOLPH.

C'est incroyable! — et pourquoi?

ROQUELAURE.

Parce qu'elle n'en est pas digne!... Ce qui le prouve, c'est le choix de l'ambassadeur.

RANDOLPH.

Choix bien naturel à tous les titres, cependant.

ROQUELAURE.

Comme cela, vous êtes redevenu son... son associé?

RANDOLPH.

Vous parlez de votre honte avec un cynisme.

ROQUELAURE.

Cordieu! mon cher, la honte n'est pas à moi, mais à ceux qui m'en plantent.

RANDOLPH.

L'intérêt d'Hermine exige qu'elle aille à la cour.

ROQUELAURE.

Son intérêt?

RANDOLPH.

Il se présente pour elle un parti magnifique.

ROQUELAURE.

Oh! vous trouverez bon que je me défie de vos mariages... Je suis payé pour cela.

RANDOLPH.

Mais enfin, monsieur, quelle mouche vous pique au sujet d'Hermine? Après tout, vous n'êtes pas son père.

ROQUELAURE.

Je le suis plus que vous!

RANDOLPH.

En vérité.

ROQUELAURE.

On est le père de l'enfant qu'on trouve et qu'on adopte!... Vous n'avez pas seulement abandonné votre fille, vous l'avez reniée, vous lui avez refusé votre amour et votre nom, moi je lui ai donné l'un et l'autre. Eh! mon Dieu, j'aurais aimé la mère elle-même, tant j'ai le cœur indulgent aux victimes, mais elle n'a pas compris!... Quant à Hermine, c'est ma joie, ma probité, ma vertu! — Je ne devine pas encore votre projet, car, si corrompu que je sois, il y a dans l'infamie des profondeurs qui me sont inconnues; mais lorsqu'on voudra me prendre cette enfant, il faudra me tuer d'abord : je vous indique le seul moyen possible, tous les autres sont mauvais.

RANDOLPH, *à part.*

Nous verrons bien! (*Hermine rentre avec la foule des invités.*)

ROQUELAURE.

A présent, parlons du beau temps, si vous voulez. — Que dites-vous de ma fête?... — Oh! je n'ai rien épargné!... C'était décidément un parti superbe que mademoiselle Angélique La Cour-des-Chiens, surtout depuis la mort du bonhomme, et l'héritage ne pouvait échoir à gendre plus affamé; je le dévore à belles dents... mais la dot d'Hermine est à l'abri, bien entendu. (*A Hermine.*) Viens m'embrasser, mignonne... (*Il passe lentement avec elle devant Randolph.*) N'est-ce pas, monsieur de Randolph, qu'elle est charmante, ma fille?... Allons, que le bal se ranime! (*A un groupe de vieux officiers.*) Oh! oh! vous n'avez pas l'air content, les vieux braves, vous me faites la moue et vous en avez le droit : c'est que vous avez des moustaches, vous autres, non pas pour les retrousser comme des godelureaux, mais pour les tremper dans des verres pleins!... Me voici prêt à réparer le temps perdu; un maître de maison doit satisfaire tout le monde, et je vous appartiens maintenant; aussi bien, j'ai tant sauté et tant bavardé qu'il m'est venu une soif de tous les diables... Guerre aux bouteilles! (*Il sort bruyamment par le côté avec les officiers, tandis qu'Hermine et madame Panache s'éloignent par le fond avec les autres invités.*)

RANDOLPH, *à part.*

Malheur à toi, bouffon!...

SCENE VIII.

RANDOLPH, ERIC.

ÉRIC.

Tu n'as rien obtenu ?

RANDOLPH.

Rien! as-tu été plus heureux près de madame Panache? consent-elle à nous servir?...

ÉRIC.

Oh! j'ai eu beaucoup de peine à l'y décider... Elle t'impose même certaines conditions...

RANDOLPH.

Bref, elle a consenti!

ÉRIC.

Oui, elle va prétexter une indisposition soudaine, remonter en voiture avec Hermine et retourner au château de la Dyle où tu la rejoindras dans une heure.

RANDOLPH.

Bien travaillé, cousin. Avant le jour, nous serons partis pour Versailles!

ÉRIC.

Mais, Roquelaure...

RANDOLPH.

Bah! il ne pense qu'à boire en ce moment, et dans le vin il oublie tout, ce moraliste... Je gagerais qu'il est déjà ivre... (*Rires bruyants au dehors.*) Ecoute plutôt...

ÉRIC.

Cependant s'il allait nous poursuivre...

RANDOLPH.

Pourquoi? Nous ne faisons pas le moindre scandale, nous ne violentons personne; qu'y a-t-il d'étonnant à ce que cette vieille dame se trouve souffrante et emmène sa nièce avec elle? Mais, au fait, je voudrais que le général désertât son poste, car j'aurais, comme inspecteur, le pouvoir de le faire arrêter. D'ailleurs, monsieur de Marlborough attaquera cette nuit les lignes d'Heilisem, il les forcera et voilà Roquelaure à jamais perdu. S'il n'est pas tué, c'est la Bastille ou l'exil. Pourquoi s'avise-t-il aussi d'être le père de nos enfants?

ÉRIC.

Tu connais le dessein du général Anglais?

RANDOLPH.

C'est convenu entre nous.

ÉRIC.

Une trahison!

RANDOLPH.

Encore des scrupules, maître Éric! tu vis avec moi depuis assez longtemps pour n'en plus avoir.

ÉRIC, *à part.*

Oh! je finirai par quitter la partie! (*Les rires et le choc des verres redoublent au dehors.*)

RANDOLPH.

Tu le vois... une véritable orgie! A la Dyle, maintenant. (*Aux officiers de garde.*) Pas de roulement, messieurs... (*Il sort avec Éric.*)

SCÈNE IX.

ROQUELAURE, OFFICIERS *avinés, puis* MAURICE.

LES OFFICIERS.

Une chanson, général, une chanson...

ROQUELAURE.

Volontiers.

TOUS.

Bravo! bravo!

ROQUELAURE.

Quelle différence y a-t-il entre les avocats et Roquelaure? Avant de parler, les avocats se mouchent et crachent: avant de chanter, Roquelaure boit... A boire!... (*Il vide son verre plein.*) Écoutez!

Avec son bataillon
Composé de cinq hommes
Et de quatre tambours...

Celle-ci est trop connue... à une autre... toute neuve et plus éveillée... Oh! ne vous effarouchez pas, mesdames, c'est gazé, la vigne est en feuilles... (*Sauve qui peut des danseuses.*) Ces provinciales sont d'un précieux... J'avais meilleure opinion des Picardes. Je commence: vous, répétez le refrain et d'accord si c'est possible...

Monsieur dit à La Ribaudon:
Si tu veux, nous ferons,
Tutaine, tuton, tutaine,
Ton mari... tutu,
Et ton tonton,
Monsieur Ribaudon.
Tutaine, tuton, tutaine!

La belle lui a répondu:
Oh! le beau lanturlu,
Tutaine, tuton, tutaine,
Pour faire... tutu,
Et ton tonton,
Monsieur Ribaudon,
Tutaine, tuton, tutaine!

Troisième couplet... Moralité!

MAURICE, *accourant.*

Monsieur le duc, monsieur le duc... un mot, je vous prie...

ROQUELAURE.

Quoi?

MAURICE.

Saviez-vous que mademoiselle Hermine dût quitter le camp sitôt?...

ROQUELAURE.

Hermine est partie?

MAURICE.

Oui, monsieur.

ROQUELAURE.

Et Randolph?

MAURICE.

Il suit le carrosse au galop...

ROQUELAURE.

Ah! le gueux!... quelle route ont-ils prise?...

MAURICE.

Celle de la Dyle.

ROQUELAURE.

Mon cheval!... et je suis ivre, mille tonnerres! je ne peux pas marcher droit!... voyons!... impossible! impossible! J'ai comme un moulin dans la tête et des fondrières sous les pieds!... Ma petite Hermine! je veux te sauver, pourtant!... Quoi! je ne serai pas plus fort que le vin!... dégrise-toi donc, brute!... Ah! le tictac cesse, la fumée s'envole, me voilà dégrisé par en haut... mais ce sont toujours ces maudites jambes... bah! je n'ai pas besoin de jambes pour me tenir à cheval!... en route. (*A un officier.*) Votre bras, monsieur... (*A Maurice.*) Colonel, commandez à ma place! vous rosserez les Anglais et vive la France!...

ACTE III.

La chambre de madame Panache au château de la Dyle. — Hermine donne des soins à sa tante; Gédéon assis à une table écrit en gesticulant beaucoup.

SCÈNE I.

Mme PANACHE, HERMINE, GÉDÉON.

HERMINE.

Eh bien, comment vous trouvez-vous?...

Mme PANACHE.

Mieux, beaucoup mieux.

HERMINE.

Je ne conçois pas que votre cocher nous ait amenées si vite du camp à la Dyle: souffrante comme vous l'étiez...

Mme PANACHE.

C'est que j'avais grand'hâte d'être chez moi pour me soigner..

HERMINE.

Je m'en charge. — Buvez, ma tante... cette eau de cèdre est souveraine.

Mme PANACHE.

Merci, ma mie.

HERMINE.

Buvez encore..

Mme PANACHE.

Je n'ai plus soif.

HERMINE.

Alors, respirez ce flacon...

Mme PANACHE.

Inutile, je suis tout à fait bien.

HERMINE.

Un peu d'éther sur les tempes...

Mme PANACHE.

Mais je n'en veux pas. (*A part.*) Elle finirait par me rendre malade.

HERMINE, *à part.*

C'était une indisposition de commande. (*Haut.*) Maintenant il faut vous mettre au lit.

Mme PANACHE.

Je n'ai pas sommeil.

HERMINE.

Vous vous reposerez...

Mme PANACHE.

Non, te dis-je.

HERMINE.

Je vais vous défaire moi-même...

Mme PANACHE.

Hermine, tu me désobliges...

HERMINE, *à part.*

On attend quelqu'un.

Mme PANACHE.

Gédéon, que faites-vous donc là?

GÉDÉON

Chut! je compose! je tiens l'avant-dernier...

Mme PANACHE.

Avec vos griffonnages vous laisseriez mourir les gens.

GÉDÉON.

Que voulez-vous? quand l'inspiration commande, il faut obéir.

Mme PANACHE.

C'est une très-mauvaise parente que l'inspiration.

GÉDÉON, *se levant.*

C'est fini!

Mme PANACHE.

Est-ce ma migraine au moins qui vous a inspiré quelque élégie?

GÉDÉON.

Oh! non, c'est l'amour!

HERMINE.

Ah! voyons...

GÉDÉON.

Friande. (*A madame Panache.*) Vous vous souvenez de cette belle que j'ai courtisée au bal...

Mme PANACHE.

La rouge?

GÉDÉON.

La blonde.

Mme PANACHE.

Elle était rouge.

GÉDÉON.

Elle était blonde!

Mme PANACHE.

Rouge comme un écureuil.

GÉDÉON.

Blonde comme l'or, comme le soleil, comme les moissons!

Mme PANACHE.

Je le veux bien...

GÉDÉON.

Voilà les vers que je lui adresse.

Mme PANACHE, *bas à Gédéon.*

Y songez-vous?... devant cette petite...

GÉDÉON.

Ma tante! rien n'est plus chaste! (*Haut.*) A Ibérise!... c'est un nom que j'ai inventé! (*A Hermine.*) Comment le trouves-tu?...

HERMINE.

Éblouissant!

GÉDÉON.

A Ibérise.

Belle à la nuque blondoyante,
J'étais atteint d'un double mal,
Une ambition effrayante
Et le regret de l'animal
Qu'on nomma la chienne Zyrphée :
Maintenant, mon âme échauffée
Par une tropicale ardeur
Jette des hoquets de douleur :
Assistez-moi, nymphe divine!
Vos baisers sont la médecine
Qui guérira mon mal de cœur!!!

Signé : ANAXIMANDRE.

HERMINE.

Mon cher oncle, c'est du dernier galant!

GÉDÉON.

N'est-ce pas?

HERMINE.

La fin surtout.

GÉDÉON.

L'image du mal de cœur...

HERMINE.

Cette image-là est adorable! le moyen qu'une image pareille ne vous ouvre pas l'Académie?...

GÉDÉON.

J'y compte bien aussi. Mon Ibérise recevra ces vers avec le premier rayon de l'aurore... Peste, j'oubliais le post-scriptum. (*Écrivant.*) Renvoyez-moi ma lettre s'il vous plaît, car je n'en ai point gardé de double.

HERMINE.

Voilà certes une bonne précaution... oh! vous pensez à tout!

GÉDÉON, *à Mme Panache.*

Vous ne dites rien de ma poésie, chère tante?..

Mme PANACHE.

Si fait, si fait... par exemple, je vous engage à mettre en regard la traduction latine.

GÉDÉON.

C'est une idée!

Mme PANACHE.

Entrez dans la bibliothèque... vous serez plus tranquille, plus à votre aise...

GÉDÉON.

Pour le coup, je vais en remontrer aux anciens!... Je tiens déjà un dactyle et un spondée... (*A part.*) Comment diable dit-on chienne en latin?... Ah! j'y suis... *chienna...* (*Il sort.*)

Mme PANACHE, *à part.*

Décidément, Gédéon est une bête. Dieu merci, j'en serai débarrassée pendant la visite du comte. (*La porte s'ouvre et un laquais annonce M. de Randolph.*)

HERMINE, *à part.*

On s'était concerté! ai-je-eu tort de revenir à la Dyle?...

SCÈNE II.

HERMINE, Mme PANACHE, RANDOLPH.

Mme PANACHE.

Quoi? c'est vous, monsieur de Randolph? que vous êtes aimable de n'être pas parti sans visiter votre vieille amie. Venez-vous asseoir là près de moi. Hermine... un fauteuil pour monsieur le comte.

RANDOLPH, *prévenant Hermine.*

Ce sera le vôtre, alors...

HERMINE.

Pardon, monsieur, je ne m'assieds pas.

RANDOLPH

Pourquoi?

HERMINE.

J'ai là de pauvres fleurs qui souffrent...

RANDOLPH.

Oh! c'est différent... la charité avant tout, mademoiselle! (*A part.*) Ils ont tous, dans cette maison, la fureur d'aimer quelque chose.

HERMINE, *à part.*

Comme il me regarde... (*Elle va soigner des fleurs placées sur une encoignure.*)

Mme PANACHE, *bas à Randolph.*

Vous m'affirmez encore qu'il s'agit du bonheur d'Hermine?

RANDOLPH.

Pouvez-vous en douter?

Mme PANACHE.

Et, si elle résiste à vos instances...

RANDOLPH.

Je repartirai seul...

Mme PANACHE.

Vous ne la forcerez pas de vous suivre?

RANDOLPH.

Dieu m'en garde; je n'ai voulu qu'une chose, lui parler librement loin de tout ce monde et surtout sans être interrompu par ce tyran de Roquelaure qui se venge de nous sur cette chère enfant!

Mme PANACHE.

Est-ce possible?

RANDOLPH.

Oui, madame... ne perdons pas de temps...

Mme PANACHE, *élevant la voix.*

Je suis heureuse, mon cher comte, que cette indisposition m'ait forcée de quitter la fête, car nous causerons mieux ici. — Voyons, vous qui êtes l'homme à la mode, parlez-moi de la cour! est-elle encore aussi brillante?...

RANDOLPH.

Plus que jamais, madame! les chasses, les bals, les mascarades se multiplient, c'est un tourbillon de plaisirs, Sa Majesté veut prouver au monde qu'il n'y a pour un roi de France ni infortune accablante ni vieillesse morose; plus nos armées éprouvent de revers, plus nos dames s'amusent; plus les coffres se vident, plus le luxe augmente; et le sourire de Louis XIV illumine toujours Versailles comme un soleil levant!...

Mme PANACHE.

Que cela doit être beau!

RANDOLPH, *bas à Mme Panache.*

Elle n'a pas même détourné la tête...

Mme PANACHE, *à Hermine.*

Petite...

HERMINE.

Ma tante?

Mme PANACHE.

Est-ce que tu n'entends pas ce que dit monsieur le comte?...

HERMINE.

Je vous demande pardon.

Mme PANACHE.

Et tes yeux ne pétillent pas de joie, d'espérance !...

HERMINE.

Mon Dieu, non.

Mme PANACHE.

Que te fait éprouver enfin cette brillante peinture?...

HERMINE.

Mais...

Mme PANACHE.

Parle.

HERMINE.

De la tristesse.

RANDOLPH.

Comment cela, mademoiselle?

HERMINE.

La France est malheureuse : il me semble donc que Versailles devrait plutôt donner l'exemple du deuil que des réjouissances.

RANDOLPH.

Voici de la politique frondeuse à la façon du duc de Roquelaure.

HERMINE.

En effet, monsieur.

RANDOLPH.

Il envisage toujours les choses humaines du mauvais côté, c'est la médisance incarnée.

HERMINE.

Vous vous trompez, monsieur ; le duc avait assez d'esprit pour être méchant et pour se faire craindre, il a préféré se faire aimer.

RANDOLPH.

Pas de tout le monde....

HERMINE.

C'est que tout le monde ne sait pas l'apprécier et ne comprend pas ce qu'il y a dans son cœur de tendresse naturelle et de véritable droiture. Pardonnez-moi, je vous prie, d'avoir parlé avec cette liberté, mais ma tante m'avait demandé ce que je pensais et j'ai dû le dire franchement. (*Elle retourne à ses fleurs.*) A ton tour, mon beau rosier.

RANDOLPH, *à part.*

C'est une éducation à refaire.

Mme PANACHE, *bas à Randolph.*

Continuez, continuez...

RANDOLPH.

En dépit de cet excellent duc de Roquelaure, je ne conçois pas qu'une femme de qualité puisse vivre ailleurs qu'à la cour ! le reste du monde est un tombeau et fuir Versailles c'est s'enterrer vivante ! chaque minute passée loin de Versailles est tristement perdue pour le bonheur, surtout quand on est jeune et belle, quand on peut prétendre aux plus rares hommages et ne poser le pied que sur des roses effeuillées!... Ah ! si j'avais une fille, comme j'offrirais à ses lèvres cette coupe savoureuse ! comme je la promènerais avec orgueil à travers toutes ces féeries!...

Mme PANACHE.

Tous les pères ne sont pas de votre avis.

RANDOLPH.

Ceux-là sont des bourreaux!...

HERMINE, *vivement.*

Madame, permettez-moi de me retirer.

Mme PANACHE.

Mais non.

HERMINE.

Je vous en supplie.

Mme PANACHE.

Je refuse. Que te prend-il?...

HERMINE.

Mon absence mettra encore monsieur le comte plus à l'aise... (*Elle fait quelques pas pour sortir : Randolph lui barre le passage.*)

RANDOLPH, *avec autorité.*

Vous resterez, mademoiselle !

HERMINE.

Mais, monsieur...

RANDOLPH.

Vous resterez et vous m'écouterez, parce que je vous parle au nom de votre mère !

HERMINE.

De ma mère !... Vous?...

RANDOLPH.

La duchesse m'envoie...

HERMINE.

Qui me le prouve?

RANDOLPH.

Ah! vous n'êtes pas confiante.

HERMINE.

Je ne vous connais pas.

RANDOLPH.

C'est juste. (*A part.*) Les leçons de l'autre. (*Haut.*) Je vais vous montrer mes pouvoirs. (*Lui présentant une lettre.*) Lisez!

HERMINE.

L'écriture de ma mère!... Elle est malheureuse, elle s'ennuie, elle veut me voir à tout prix... Pauvre femme! il y a des taches de larmes sur ce vélin... Je n'y vois plus moi-même... elle me dit d'avoir pleine confiance dans le comte de Randolph et de lui obéir en tout. (*A part.*) C'est étrange... Mon Dieu, quel parti prendre?... M'éloigner de Maurice, désobéir au duc... et là-bas ma mère qui m'attend!... Oh! si je pouvais, à force de tendresse, les réconcilier, les réunir!... Oui, cette espérance me décide et mon cœur me dit que je réussirai! (*Après une dernière hésitation.*) Que faut-il faire, monsieur?

RANDOLPH.

Partir.

HERMINE.

Quand?

RANDOLPH.

Dans une heure.

Mme PANACHE.

Ma berline est prête.

HERMINE.

Je me doutais bien que vous étiez du complot.

Mme PANACHE.

Oui, chère petite.

HERMINE.

Partir! et mon père?...

RANDOLPH, *avec impatience.*

Votre père...

Mme PANACHE, *bas à Randolph.*

Prenez garde !

HERMINE.

C'est que je l'aime tant! il est si bon!...

RANDOLPH, *souriant.*

Ce n'est pas moi qui vous empêcherai d'aimer votre père : j'ai même l'espérance de vous le faire connaître encore mieux et chérir davantage.

HERMINE.

Quelle différence avec vos paroles de tout à l'heure!

RANDOLPH.

C'est qu'il y avait entre nous un malentendu.

HERMINE.

Je m'étais figuré que vous étiez son ennemi...

RANDOLPH.

Loin de là ! Votre père n'a pas de meilleur ami que moi...

HERMINE.

Oh! me voici tout à fait rassurée. Je ne demande d'ailleurs qu'à me laisser convaincre.

Mme PANACHE.

Donc, nous partons?

HERMINE.

Oui, puisque ma mère le veut.

Mme PANACHE.

Quitter ce manoir en deuil, voyager, retourner à la cour... je ne me sens pas d'aise! et c'est à vous que je dois tout cela, soyez béni, mon cher comte ! — Croyez-vous que Sa Majesté me revoie avec plaisir?...

RANDOLPH.

Je n'en doute pas.

Mme PANACHE.

Hermine, va remplir ta grande cassette de ce que tu as de plus précieux en bijoux, en dentelles : moi, je n'emporte rien, je veux m'habiller de neuf et à la dernière mode !...

HERMINE, *à part, relisant la lettre.*

Résister à de telles larmes, à de telles prières, c'était impossible !

Mme PANACHE.

Allons ! rêveuse, dépêche-toi...

HERMINE.

Oui, ma tante... (*A part.*) Pauvre Maurice... (*Elle sort.*)

SCENE III.

LES MÊMES, *moins* HERMINE.

Mme PANACHE.

Je voudrais déjà être partie...

RANDOLPH.

Un peu de patience, chère hôtesse...

Mme PANACHE.

J'ai peur que ce diable de Roquelaure ne nous joue quelque tour.

RANDOLPH.

Je l'en défie ! si fou que je le sache, il n'ira pas, en quittant l'armée au milieu de la nuit, risquer sa vie ou sa liberté. Qu'il l'ose : en sera-t-il plus avancé ? n'ai-je pas pris toutes mes précautions ? il faut vous dire, madame, que je me suis permis d'agir chez vous en maître de maison et je vous en présente mes humbles excuses. La herse est levée, l'ordre est donné de n'ouvrir à personne et mon ami Eric avec un détachement de chevau-légers surveille les abords du château ; que le bouffon s'avise de venir, on l'arrêtera sans vergogne. Rassurez-vous et ne craignez pas même de sa part une algarade ridicule, il lui est impossible de pénétrer dans la place.

Mme PANACHE.

Par le fossé...

RANDOLPH, *avec une gravité feinte.*

En effet...

Mme PANACHE.

Vous voyez bien !

RANDOLPH, *même jeu.*

Peste !

Mme PANACHE.

Il n'y a pas d'eau partout...

RANDOLPH, *riant.*

C'est vrai, mais il y a dix pieds de bourbe, je permets à Roquelaure de prendre ce chemin-là. Encore une fois ne nous forgeons pas de chimères, avant une heure nous roulerons en toute sécurité sur la route de Versailles. Quant à monsieur de Roquelaure, soyez persuadée qu'il ne pense guère à nous et qu'il cuve son vin le plus tranquillement du monde. (*A part.*) En attendant que Marlborough le réveille.

Mme PANACHE.

Je ne dis plus rien.

RANDOLPH.

A la bonne heure, ma tante.

Mme PANACHE.

Vous m'appelez ainsi !

RANDOLPH.

N'en ai-je pas un peu le droit ?...

Mme PANACHE.

Ah ! monsieur de Randolph, vous êtes un homme terrible... et charmant !

RANDOLPH.

Allons surveiller les derniers préparatifs. (*Ils sortent par le fond, Hermine rentre en scène.*)

SCENE IV.

HERMINE, *puis* ROQUELAURE.

HERMINE.

Me voilà prête à partir... et pourtant j'avais juré ce soir au duc de l'avertir sans retard si on faisait près de moi quelque démarche au nom de ma mère... Ah ! j'ai là comme un regret, comme un remords, mon cœur éprouve un douloureux froissement... (*La fenêtre s'ouvre avec fracas, et Roquelaure entre dans le plus grand désordre, sans chapeau, avec une seule botte, ignoblement couvert de boue. Hermine jette un grand cri.*)

ROQUELAURE.

N'aie pas peur !... c'est moi !...

HERMINE.

Vous, mon père ? dans un tel état ?...

ROQUELAURE.

Dieu soit loué ! tu es seule... Viens vite...

HERMINE.

Je courais donc un danger ?...

ROQUELAURE.

Très-grand !

HERMINE.

Et vous me sauvez ?

ROQUELAURE.

Je l'espère.

HERMINE.

Oh ! que je vous embrasse !

ROQUELAURE.

Prends garde... je suis plein de boue...

HERMINE.

Cela ne fait rien ! (*Elle lui saute au cou.*)

ROQUELAURE, *l'embrassant aussi.*

Ma foi, tant pis pour la robe !... aussi bien, elle est sacrifiée, car il faut que tu sortes par où je suis entré...

HERMINE.

Par où ?

ROQUELAURE.

Par le fossé. Les chenapans gardent tous les autres passages. Sois tranquille, je te prendrai sur mes épaules comme Europe sur celles du taureau, et je ne cours d'autre risque que de laisser ma dernière botte aux grenouilles de la Dyle. Quelques pas plus loin, je retrouve mon cheval, tu sautes en croupe, et dans un quart d'heure nous serons aux lignes : qu'on vienne te chercher là ! (*Coups de canon dans le lointain.*) Vertuchoux ! l'affaire se complique, voici le canon maintenant ! Marlborough nous attaque... et je n'y suis pas, moi qui commande en chef !... Peut-on être aussi assez maladroit pour me mettre à la tête d'une armée ! Tant pis pour Sa Majesté si l'on nous étrille !... Oui, mais ces pauvres soldats ?... Bast !... Maurice est là !...

HERMINE.

Maurice ! (*Roquelaure entraîne Hermine vers le balcon, mais Éric et des chevau-légers lui barrent le passage. Randolph entre de l'autre côté.*)

SCENE V.

LES MÊMES, RANDOLPH, ÉRIC, CHEVAU-LÉGERS.

ROQUELAURE, *à part.*

Bloqué !

RANDOLPH.

Entendez-vous le canon, monsieur le duc ?

ROQUELAURE.

Pardieu, je ne suis pas sourd.

RANDOLPH.

Les Anglais nous attaquent.

ROQUELAURE.

Je le suppose.

RANDOLPH.

Et vous désertez !...

ROQUELAURE.

Monsieur !...

RANDOLPH.

Votre épée ?

ROQUELAURE.

Oui-dà.

RANDOLPH.

Je suis inspecteur des armées de Flandre, et j'ai le droit de vous demander votre épée.

ROQUELAURE, *à part.*

C'est vrai.

HERMINE, *bas à Randolph.*

Et vous disiez être l'ami de mon père !

RANDOLPH, *de même.*

Je le dis encore.

ROQUELAURE, *donnant son épée.*

La voici.

HERMINE.

Mon Dieu !...

ROQUELAURE, *à Randolph.*

Après...

RANDOLPH.

Vous allez vous rendre à Lille sous bonne escorte et vous y attendrez les ordres de Sa Majesté.

ROQUELAURE.

Très-bien. Je suis prêt. Viens, Hermine.

RANDOLPH.

Pardon, mademoiselle reste, vous partez seul.

ROQUELAURE.

Pourquoi?

RANDOLPH.

Parce que je le veux.

ROQUELAURE.

Mais c'est un abus de pouvoir !

RANDOLPH.

Pas le moins du monde : vous êtes prisonnier d'État.

ROQUELAURE, *à part.*

Il est le plus fort! c'est inutile d'enfler sa voix et de faire le tragédien... (*Haut.*) A bientôt, mon Hermine. (*Baissant la voix.*) Ne t'afflige pas ainsi, mon enfant, Dieu est bon, et je crois plus en lui que beaucoup de tartuffes! Je ne tarderai pas à retourner près de toi, et je te quitte plus tranquille, car maintenant tu as contre le péril le meilleur des boucliers, l'amour chaste!

HERMINE, *à Randolph.*

Oh! monsieur, laissez-moi le suivre!...

ROQUELAURE.

Ne t'abaisse pas à supplier.

HERMINE.

Et ma mère!... elle n'est pour rien dans tout cela !...

ROQUELAURE.

Non... non...

RANDOLPH.

Il faut partir.

ROQUELAURE, *gaiement.*

Monsieur de Randolph, à la bataille de Neerwinden, Rivaroles eut sa jambe de bois emportée par un boulet et se mit à rire : « Voilà de grands sots, dit-il, et un coup de canon perdu, ils ne savaient pas que j'ai deux autres jambes dans ma valise! » Eh bien, vous avez perdu votre poudre comme ces maladroits-là ; vous n'avez cassé que ma jambe de bois! Mille louis, qu'en dépit de la prison ou de l'exil, j'arrive à la cour au moment où vous m'attendrez le moins! Tenez-vous la gageure?

RANDOLPH.

Soit.

ROQUELAURE.

Vous avez perdu. — Voyez-vous, monsieur, je suis de la patrie d'Henri IV, et il n'y a que Dieu qui puisse m'ôter de la tête ce que je m'y suis mis une fois!... Vos intrigues de parents, d'amis, de valets, de maltôtiers et de maîtresses sont comme une glace bien luisante où les niais et les maladroits se cassent le cou; moi, je glisse dessus avec mes patins de Gascon. — En un mot, Louis XIV, vous l'avouerez, est encore plus puissant que vous : eh bien, je le défie, ce grand roi, de me donner un embarras ou un chagrin qui durent plus d'un quart d'heure! — Enchanté, cousin Éric, de vous avoir pour gendarme... Ah çà, vous et vos chevau-légers, vous êtes lugubres comme des recors... Déridez-vous, mort-diable, et faites votre joli métier plus gaiement! Je vais vous apprendre en route la chanson de la Ribaudon... c'est nouveau et moral. — (*A Randolph.*) Apprêtez vos mille louis. (*A Hermine.*) A bientôt, petite. — Partons, messieurs! un pied chaussé et l'autre nu... J'aime à croire pourtant que vous me ferez la galanterie d'une botte. (*Il sort en fredonnant.*)

HERMINE, *à part.*

Mon père! (*Nouveaux coups de canon.*) Et lui!... s'il allait mourir!...

RANDOLPH.

Mademoiselle, les chevaux sont à la berline, on nous attend.

ACTE IV.

Un vestibule intérieur du château de Versailles. — Perspective des terrasses et des jardins. — Beaucoup de mouvement, de splendeur et de soleil.

SCÈNE I.

RANDOLPH, ÉRIC, GROUPE DE COURTISANS.

RANDOLPH.

Je vous salue, messieurs. — L'ambassade de Perse approche de Versailles. — M. de Mattignon, vous allez vous rendre au-devant d'elle avec les mousquetaires gris et les gendarmes-Dauphin. — M. le baron de Breteuil, c'est à vous que Sa Majesté a confié le soin d'introduire les ambassadeurs, et jamais plus belle occasion ne vous fut offerte de remplir dignement votre charge. — Monsieur Coypel, comme peintre du roi, vous ferez le tableau de cette audience solennelle. — Vous, monsieur Bosc, comme secrétaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, vous en écrirez la relation : deux places vous ont été réservées près du trône. — Allez, messieurs, et que chacun fasse son devoir. — (*S'approchant d'Éric.*) A nous deux maintenant. Que signifie cet habit de voyage, cousin Éric? un jour de fête et de grande cérémonie, au moment où l'ambassade de Perse va faire son entrée dans Versailles...

ÉRIC.

Je viens te dire adieu.

RANDOLPH.

Où vas-tu?...

ÉRIC.

Je retourne en Suède.

RANDOLPH.

Toi?

ÉRIC.

Il y a seize ans que cette vie d'intrigues me pèse et que j'aurais dû partir. — Ah! je n'ai point comme toi le cœur trempé d'égoïsme et je suis à bout d'ambition !... Je ne veux pas vieillir à la peine et entendre sonner loin de ma patrie l'heure fatale des regrets et des remords !

RANDOLPH.

Tu te disais mon ami?

ÉRIC.

Je ne le suis plus.

RANDOLPH.

Bah!

ÉRIC.

George, veux-tu que je le redevienne? veux-tu que je reste en France et que je te rende tout le dévouement d'un complice?... eh bien, abandonne le projet que tu as sur Hermine, renonce à cette infernale combinaison!

RANDOLPH.

Ce que tu décores de ce titre pompeux, mon brave Éric, c'est tout simplement l'instinct de la fourmi qui s'approvisionne avant l'hiver : je touche à la quarantaine, et ne pouvant pas rajeunir ma personne, je veux du moins rajeunir mon ambition, la retremper dans une nouvelle sève, lui faire porter d'autres fleurs et d'autres fruits; Hermine accomplira ce miracle, je me ferai de sa beauté une baguette magique.

ÉRIC.

Et tu pensais à cela quand tu l'as enlevée à son véritable protecteur, quand tu l'as rendue à sa mère?...

RANDOLPH.

Oui... je prévois toujours les choses d'un peu loin. Le temps de la régence approche, et si Louis XIV est encore le présent pour moi, grâces à Hermine Philippe sera l'avenir!

ÉRIC.

Ah! si Roquelaure était ici!...

RANDOLPH.

Il n'y est pas. Un ordre d'exil bien et dûment paraphé le cloue en Espagne depuis trois mois, et je m'étonne de n'avoir point encore reçu les mille louis de la gageure que nous avions faite à la Dyle.

ÉRIC.

George, tu ne sacrifieras pas ta fille à ton ambition, tu ne commettras pas un tel crime!...

RANDOLPH.

J'avais raison de te dire autrefois que tu ne ferais jamais ton

chemin : moraliser les gens la veille d'une régence, c'est de l'anachronisme! — J'arrête Hermine à temps sur la pente des amourettes, je la fortifie de bonne heure contre les niaiseries sentimentales, et si elle profite de mes leçons, comme je l'espère, je lui prouverai que de nos jours, même pour une femme, il n'y a qu'une seule chose réelle : la puissance!

ÉRIC.

Ah! le cœur est vraiment mort!... Adieu.

RANDOLPH

Décidément, tu pars?

ÉRIC.

Oui. (*Il sort.*)

RANDOLPH.

Et il y a des niais qui croient à l'amitié!...

SCÈNE II.

RANDOLPH, HARCOURT, NAVAILLES, CHAMPIGNELLE

HARCOURT.

Je n'ai jamais vu pareille foule.

NAVAILLES.

Oh! c'est magnifique, on compte déjà soixante personnes étouffées...

HARCOURT.

Et il n'est que midi, cela promet. (*Ils saluent tous Randolph qui s'approche d'eux.*)

RANDOLPH.

Eh bien, messieurs, voilà un sultan de Perse tout à fait inconnu, avec lequel la France n'a jamais eu aucune relation même commerciale, et qui spontanément, entraîné par l'enthousiasme, envoie à notre monarque une ambassade chargée de présents et d'hommages. — Harcourt, que pense la noblesse de ce fait inouï dans l'histoire du monde?

HARCOURT, *avec un certain embarras.*

Ce qu'elle en pense, monsieur le comte?...

RANDOLPH.

Oui.

HARCOURT, *prenant son parti.*

Mais... elle pense... que la renommée de Louis a pénétré jusqu'aux dernières limites du globe, frappé d'admiration les souverains les plus barbares!... Et nos ennemis disent que la gloire de Sa Majesté pâlit, que le soleil touche à son déclin, que le prestige de ce grand règne s'amoindrit tous les jours... la Perse s'est chargée de leur prouver le contraire!...

RANDOLPH.

A merveille! ces sentiments-là vous honorent. (*A part.*) Menteur!... (*Il s'éloigne au milieu des groupes.*)

NAVAILLES, *à Harcourt.*

Il ne nous entend plus... Laisse de côté le phœbus officiel et dis-nous franchement ce que tu crois.

HARCOURT, *baissant la voix.*

Je crois que c'est une ambassade de contrebande et qu'elle ne vient pas plus de la Perse que nous ; c'est une invention de ce damné Randolph qui a tout concerté avec le ministre Pontchartrain pour flatter le vieux roi et le distraire des ravages de la petite vérole. L'imposture est évidente pour tout le monde.

NAVAILLES.

Il est impossible que Louis XIV...

HARCOURT.

Bah! Louis XIV, pour ne rien voir, ferme encore les yeux sous le bandeau qu'on lui met.— Il a voulu que sa cour fût de la dernière magnificence : aussi, quel luxe babylonien! (*Regardant au dehors.*) Le duc du Maine a tiré de l'écrin toutes ses perles, et le comte de Toulouse ses admirables pierres de couleur. Connaissez-vous rien de plus majestueux et de plus galant que l'habit en velours bleu de Philippe d'Orleans, brodé en mosaïque et tout chamarré de joyaux?... Quant au Roi, ce costume or et noir, avec l'ordre par-dessus, n'est pas très à son avantage. Regardez donc comme il est cassé, pâle, maigri... il semble ployer sous le poids de ses diamants...

NAVAILLES.

Je le crois bien : il en porte pour douze millions cinq cent mille livres.

HARCOURT.

Tiens, Navailles, au fond tout cela m'attriste.

NAVAILLES.

Moi de même... Je trouve ces splendeurs lugubres...

HARCOURT.

Il y a ici comme une odeur des caveaux de Saint-Denis!

CHAMPIGNELLE.

Pauvre vieux roi!...

HARCOURT.

Après tout, notre affliction ne changera rien à la destinée, et nous avons d'ailleurs en perspective une joyeuse régence : prenons donc le temps comme il vient, et après nous la fin du monde!...

NAVAILLES.

Ma foi, tu as raison. (*Grande rumeur au dehors.*)

RANDOLPH.

Voyez donc, Harcourt, cette chaise à porteurs qui veut entre de vive force dans le château...

HARCOURT.

Ce sera quelque provinciale fourvoyée...

CHAMPIGNELLE.

Madame Panache serait bien capable...

RANDOLPH.

Elle est assez éventée pour cela.

HARCOURT.

Ma foi, le passage est forcé! (*Une chaise ballottée et bousculée par des gardes et des laquais pénètre jusqu'au milieu de la salle. Harcourt fait signe aux gardes de se retirer. Les porteurs s'asseyent sur leurs brancards et s'essuient tranquillement le front.*)

RANDOLPH.

Voilà un sans gêne!... Vous êtes bien hardis, drôles! Qui portez-vous dans cette chaise? (*Les deux hommes se regardent sans répondre.*) Parlerez-vous, faquins?... Le nom de la personne qui ose pénétrer ainsi dans les appartements intérieurs! Vite le nom de cette dame! (*Ils se mettent à rire.*) Insolents!... Je vais savoir... (*Au moment où Randolph s'élance vers la chaise, Roquelaure passe sa tête par la portière.*)

SCENE III.

LES MÊMES, ROQUELAURE.

ROQUELAURE.

Mes mille louis, monsieur de Randolph.

TOUS.

Roquelaure!...

RANDOLPH.

Cette audace!

ROQUELAURE.

Je vous avais bien dit que j'arriverais à Versailles au moment où vous m'attendriez le moins. Payez, mon cher. — Dieu vous garde, messeigneurs!

TOUS, *riant.*

Bonjour, Roquelaure, bonjour...

RANDOLPH.

Approcher de cet homme, c'est crime de lèse-majesté!

ROQUELAURE.

Oui-dà.

RANDOLPH.

Il désobéit au roi!

ROQUELAURE.

Je ne crois pas.

RANDOLPH.

Il est en rupture de ban!

ROQUELAURE.

Erreur, bel homme.

RANDOLPH.

Le roi vous a exilé.

ROQUELAURE.

En effet.

RANDOLPH.

Monsieur!...

ROQUELAURE.

Mon tout doux, soyez calme. — La lettre de cachet porte que je suis exilé sur la terre d'Espagne.

RANDOLPH.

Eh bien?

ROQUELAURE.

Eh bien, je suis sur la terre d'Espagne.

RANDOLPH.

Encore!

ROQUELAURE.

On n'apprend pas à un vieux singe à faire des grimaces, et j'ai, comme dit le proverbe, plus d'une pierre dans mon sac.

RANDOLPH.

Ah! finissons-en!...

ROQUELAURE.

J'ai pitié de vous et je vais vous dire le mot de l'énigme.

TOUS.

Explique-toi, Roquelaure, explique-toi...

ROQUELAURE.

Rien de plus simple. — Je suis allé à Irun, j'y ai ramassé de la terre, j'en ai rempli le fond de ma chaise, j'ai les deux pieds dessus, donc je suis sur la terre d'Espagne.

TOUS.

Bravo! bravo!...

ROQUELAURE, *à Randolph.*

Riez aussi, la chose en vaut la peine.

RANDOLPH.

Nous verrons bien!...

ROQUELAURE.

Ah! vous voulez voir, incrédule Thomas?... à votre aise! (*Il le couvre de terre.*) Poudrez-vous avec!... terre végétale, première qualité!... (*Aux porteurs.*) Droit devant vous, mes braves! (*Ils sortent avec la chaise, bruyamment suivis par Navailles et un grand nombre de seigneurs.*)

HARCOURT.

Dieu me damne, messieurs, il s'en va chez le roi!

RANDOLPH, *sortant.*

Moi aussi!...

CHAMPIGNELLE.

C'est impayable!

HARCOURT.

Voilà une merveilleuse *gasconnade!* Cette aventure va faire du tort aux Persans.

CHAMPIGNELLE.

Oui, mais comment le roi prendra-t-il la chose?

HARCOURT.

Sa Majesté aime les gens d'esprit.

SCENE IV.

MAURICE, HARCOURT, CHAMPIGNELLE, *puis* NAVAILLES.

MAURICE.

Avez-vous rencontré monsieur de Roquelaure? je viens d'apprendre son retour...

HARCOURT.

Et vous allez sans doute apprendre son triomphe, car je suppose qu'il est rentré en grâce...

NAVAILLES, *rentrant.*

Non pas, c'est encore monsieur de Randolph qui l'emporte!... A sa vue, le roi qui avait ri d'abord a repris toute sa colère et ce pauvre duc est exilé de nouveau.

MAURICE.

Exilé!

NAVAILLES.

A cinquante lieues de la cour.

MAURICE.

Je pourrai le voir cependant...

NAVAILLES.

Il est parti.

MAURICE.

Déjà?

HARCOURT.

Et le milan reste enfermé seul dans la cage avec la fauvette.

MAURICE.

Quelle fauvette?

CHAMPIGNELLE, *à Harcourt.*

Bavard!

HARCOURT.

Il faut bien avoir pitié d'un guerrier provincial : Monsieur Maurice revient un peu de l'autre monde et n'est plus au courant de son Versailles.

MAURICE.

En effet. — Donc, la fauvette...

HARCOURT.

C'est mademoiselle Hermine de Roquelaure.

MAURICE, *avec une froideur affectée.*

Ah! et le nom du milan?

HARCOURT.

Je vais parler au figuré, tâchez de deviner : il y avait une fois un prince du sang fort épris d'une belle maîtresse appelée madame d'Argenton...

NAVAILLES, *riant.*

Voilà un beau mystère.

CHAMPIGNELLE, *de même.*

Tu commences par casser les vitres.

HARCOURT.

Eh! je n'ai pas nommé le prince, je continue : le duc d'Orléans, dis-je...

NAVAILLES.

Ah! pour le coup.

MAURICE, *à part.*

Mon Dieu!

HARCOURT.

Ma foi, tans pis! Le duc d'Orléans adorait madame d'Argenton et faisait pour elle les plus grandes folies lorsque des raisons de famille et des nécessités politiques le forcèrent de rompre brusquement ces nœuds illégitimes. Son altesse en eut huit jours un désespoir terrible, mais comme la diète et l'ennui ne sont pas de son goût, elle chercha vite à se consoler par un autre amour. Ah! Maurice, que l'ambition est une belle chose et que c'est bien le moment de semer pour récolter!...

MAURICE, *à part.*

Où veut-il en venir?...

HARCOURT.

Louis XIV mort, Philippe devient régent et comme il a la faiblesse des cœurs tendres, une maîtresse aimée gouvernerait la France. Supposons maintenant qu'il y ait derrière la favorite, pour la faire agir, un homme habile, énergique, sans scrupules, comme monsieur de Randolph par exemple : cet homme-là deviendrait tout puissant à coup sûr. — Vous le voyez, le calcul est bien simple.

MAURICE, *avec effort.*

Alors, le duc d'Orléans aime mademoiselle Hermine?

HARCOURT.

Passionnément!...

MAURICE.

Il en est aimé?...

HARCOURT.

C'est probable.

MAURICE.

C'est faux!...pardon... monsieur de Roquelaure est mon ami, je m'intéresse à cette jeune fille... achevez, je vous prie. Donc, elle aime le duc?

HARCOURT.

Elle ne le connaît pas...

MAURICE.

Que dites-vous?

HARCOURT.

Mais elle le voit tous les soirs.

MAURICE.

Au nom du ciel, Harcourt, expliquez-vous!

HARCOURT.

La demoiselle est honnête, à ce qu'il paraît, et fort innocente : or, comme elle se fût effrayée sans aucun doute du rang de son soupireur, on a pris toutes les précautions possibles pour le lui cacher ; on l'éloigne habilement des salons où elle pourrait rencontrer le duc et jamais on ne la conduit à la cour lorsqu'il s'y trouve. La chronique rapporte que chaque soir, sous un faux nom, dans l'accoutrement romanesque d'un proscrit, il se rend chez madame Panache où il entretient l'ingénue des heures entières. Mais j'y songe, Maurice, Philippe est votre protecteur et vous racontera l'histoire beaucoup mieux que moi.

MAURICE.

Philippe ne me dira rien, car il me connaît! je suis plutôt son ami que son favori, je n'ai jamais partagé ses plaisirs, je lui ai souvent reproché ses débauches et chaque fois qu'il commet une mauvaise action j'ose le lui dire en face.

HARCOURT.

Vous aurez beau jeu cette fois, mon jeune mentor, car il est question d'un mariage très-prochain...

MAURICE.

Comment?...

HARCOURT.

C'est l'usage, vous le savez, avec les femmes qui ont des mœurs. On se procure un faux prêtre, un faux notaire, — deux valets presque toujours, et le lendemain la victime est mariée sans l'être.

MAURICE.

Oh! les infâmes!

HARCOURT.

Modérez-vous...

NAVAILLES.

Si on vous entendait...

CHAMPIGNELLE.

Vous seriez perdu!...

MAURICE.

En vérité, messieurs, je me demande ce qu'est devenue la noblesse française!... Quoi? il ne s'est pas trouvé dans tout Versailles un gentilhomme pour avertir cette jeune fille, pour la sauver! J'arrive à temps, par bonheur!...

NAVAILLES, *bas à Harcourt.*

Patatras! tu es tombé sur un galant!...

HARCOURT, *de même.*

Qui aurait deviné cela?

MAURICE.

Il faut que je voie Hermine, que je lui parle!...

CHAMPIGNELLE.

Justement l'Agnès vient de ce côté avec ses grands parents.

HARCOURT, *à Maurice.*

Vous avez de la chance, car d'ordinaire et pour cause, mademoiselle Hermine n'entre jamais au château les jours de grande réception.

NAVAILLES.

Pourvu que le Randolph nous laisse tranquilles...

MAURICE, *à part.*

Si elle aimait le duc!...

SCENE V.

LES MÊMES, HERMINE, Mme PANACHE, GÉDÉON.

Mme PANACHE, *à Hermine.*

Sois donc moins rêveuse, petite, et admire toutes ces magnificences!

GÉDÉON, *de même.*

Comme tu baisses la tête... est-ce que tu as mal à tes vainqueurs?... (*Hermine le regarde avec étonnement.*) C'est ainsi que nous appelons les yeux dans le beau langage.

Mme PANACHE, *à Hermine.*

Avançons encore...

HERMINE.

Pourquoi ne sommes-nous pas restés à l'hôtel?

Mme PANACHE.

Et les Persans!...

HERMINE.

Mais, ma tante, je ne tiens pas à les voir.

Mme PANACHE.

J'y tiens, moi, et beaucoup!

HERMINE.

Il fallait me laisser seule alors.

Mme PANACHE.

Ah! tu es ingrate, car pour te distraire un peu, nous nous exposons à la colère de monsieur de Randolph qui nous avait défendu de t'amener à la cour aujourd'hui.

GÉDÉON.

Il va terriblement nous gronder!

HERMINE.

Monsieur de Randolph! toujours monsieur de Randolph!... Quel est donc le pouvoir mystérieux de cet homme? Dans les rares instants où ma mère me permet de rester près d'elle, je la questionne et elle ne me répond que par des larmes: est-ce lui qui la force de m'éloigner, qui l'empêche de me confier ses chagrins, car elle en a de cruels? J'ai entendu répéter tant de fois: il faut obéir à monsieur de Randolph, que j'ai fini par subir moi-même son influence! Je n'ai plus de volonté, je suis comme anéantie, comme morte!... Ah! c'est qu'on m'a tellement abandonnée!... (*Acclamations et fanfares au dehors.*)

Mme PANACHE.

Les Persans! voici les Persans!

MAURICE, *bas à Hermine.*

Ne refusez pas de m'entendre...

HERMINE.

Lui, mon Dieu! lui... (*L'ambassade persane et son cortége traversent le fond du théâtre.*)

NAVAILLES, *bas à Harcourt.*

Ces escogriffes-là prennent leur rôle au sérieux, ils ont un air solennel!...

HARCOURT, *de même.*

On ne peut s'empêcher néanmoins, en les voyant, de songer à la cérémonie du *Bourgeois-Gentilhomme.*

CHAMPIGNELLE.

C'est vrai.

MAURICE, *à Harcourt.*

Trouvez un moyen d'éloigner l'oncle et la tante...

HARCOURT.

Ce sera facile... Navailles, à toi Gédéon, à moi la vieille!

Mme PANACHE.

Tudieu! les beaux gaillards! et ne pouvoir pénétrer plus loin!...

HARCOURT, *à part.*

Elle y vient d'elle-même... (*Haut, à Mme Panache.*) Acceptez mon bras, belle dame, et je vous offre une place dans la salle d'audience.

Mme PANACHE.

Ah! monsieur Harcourt!... (*A part.*) Je les verrai donc de tout près!... (*Haut.*) Gédéon, veillez sur Hermine... (*Elle sort entraînée par Harcourt.*)

NAVAILLES, *à Gédéon.*

Ah! je vous cherchais, mon cher monsieur... il vous arrive un coup de fortune!... Vous êtes trop fort en latin pour ne pas connaître aussi le persan?

GÉDÉON.

Le persan?

NAVAILLES.

Vous le connaissez?

GÉDÉON.

Un peu...

NAVAILLES.

Beaucoup! vous êtes modeste!... Un interprète vient de se trouver mal et le roi promet un fauteuil d'académicien à celui qui le remplacera...

GÉDÉON.

Un fauteuil!... Et, pour l'obtenir, il ne faut que savoir le persan?...

NAVAILLES.

Pas autre chose.

GÉDÉON.

Marchons alors... (*A part.*) Ibérise, inspire-moi!

NAVAILLES, *à part.*

Voilà une fille bien gardée... (*Il sort avec Gédéon et Champignelle.*)

SCENE VI.

MAURICE, HERMINE.

MAURICE.

Mademoiselle...

HERMINE.

Ah! monsieur Maurice, vous venez trop tard!

MAURICE.

J'espère que non!

HERMINE.

Comme vous avez vite oublié nos promenades de la Dyle, la douceur de nos premières causeries et ma main pressée par vous sous les yeux de mon père!

MAURICE.

N'avez-vous donc rien oublié, vous-même?

HERMINE.

Moi, je suis aveugle, je suis folle, j'ai le vertige!... n'ai-je pas été abandonnée par tous ceux qui pouvaient me conseiller, me protéger?... l'exil m'a pris mon père et pas une lettre de lui ne m'est parvenue: quant à vous, monsieur, vous étiez l'ami du duc de Roquelaure et j'avais espéré qu'à ce titre du moins... mais non, vous ne pensiez qu'à la gloire!... et je suis restée seule, tout à fait seule!...

MAURICE.

Alors, un étranger est venu à vous qui se disait malheureux, proscrit; vous vous êtes habituée à le voir, à l'entendre; ses respectueux hommages vous ont touchée peu à peu, enfin vous l'avez aimé...

HERMINE, *avec reproche.*

Oh! soupçonnée par vous!

MAURICE.

Hermine!...

HERMINE.

Aimer cet homme? consentir à ce mariage?... mais, j'ai lutté avec énergie contre toutes les obsessions, je n'ai rien promis, il a fallu qu'une main de fer brisât un à un tous les ressorts de ma volonté! Oh! vous ne savez pas ce que c'est que monsieur de Randolph! il fait pleurer ma mère, il la torture et cependant elle lui obéit! maintenant je suis brisée, je n'ai plus la force de résister! Tenez, la nuit dernière, dans un rêve, je repoussais plusieurs hommes à figure sinistre qui me présentaient un contrat nuptial et j'étais parvenu à les écarter loin de moi : tout à coup, monsieur de Randolph apparut : œil morne, lèvre glacée, geste inflexible; et il me força de signer! Qui sait, mon Dieu, si éveillée je ne signerais pas, dût la mort me foudroyer aussitôt!... Je vous ai dit que j'avais le vertige, c'est vrai, et si personne ne m'arrête au bord du gouffre...

MAURICE.

Vous voyez bien que je n'arrive pas trop tard! Vous me reprochiez tout à l'heure de vous avoir oubliée, mais j'ai maudit mille fois les devoirs impérieux qui me retenaient au camp, j'ai été près de les trahir pour vous revoir plus tôt! ce matin, à peine arrivé de Flandre, il a fallu visiter le roi, madame de Maintenon, les princes du sang, les ministres, que sais-je? Et j'aurais été si heureux de passer tout ce temps près de vous! Aujourd'hui plus que jamais, Hermine, mon cœur vous appartient tout entier et cette main loyale est toujours digne de serrer la vôtre!...

HERMINE.

Oui! je vous crois!...

MAURICE.

Pauvre enfant, vous ne connaissez pas toute la profondeur de l'abîme vers lequel on vous entraîne! Mais les instants sont précieux... venez...

HERMINE.

Où donc?

MAURICE.

Chez le duc d'Orléans, mademoiselle. Vous devez être la première personne que son altesse apercevra en revenant de la cérémonie!

HERMINE.

Vous remplacez mon père, et je m'abandonne à vous!...

MAURICE.

Du courage, Hermine, vous en aurez besoin!

HERMINE.

N'êtes-vous pas avec moi?

MAURICE, *à part.*

Il faudra bien que Philippe m'écoute! (*Ils sortent.*)

SCENE VII.

GÉDÉON, HARCOURT, NAVAILLES, CHAMPIGNELLE, *puis* ROQUELAURE *déguisé en Persan.* FOULE.

GÉDÉON, *entrant le premier.*

Décidément l'enthousiasme m'avait emporté trop loin... je préfère ne point avoir l'occasion de parler persan. Et ma nièce que j'ai égarée! Ah! si monsieur de Randolph le savait! cherchons-la vite... qu'est-elle devenue?

NAVAILLES.

Ce diable de Gédéon m'a échappé...

CHAMPIGNELLE.

Le voici.

NAVAILLES.

Halte-là, monsieur l'interprète royal!

HARCOURT.

Où alliez-vous?...

GÉDÉON.

Je sortais...

HARCOURT.

Pourquoi?

GÉDÉON.

Pardon, messieurs... Un interprète s'est déjà trouvé mal, et moi je ne me trouve pas bien... cette atmosphère de petite vérole...

NAVAILLES.

On connaît vos allures, illustre polyglotte, vous voulez fuir par excès de modestie.

HARCOURT.

Vous parlerez persan, ou le diable m'emporte!

GÉDÉON.

Mais avec qui?

HARCOURT.

Avec le premier satrape que nous rencontrerons... (*Entre Roquelaure entouré d'une foule pressée et curieuse au milieu de laquelle il se fraye un passage en se dissimulant le plus possible.*) Eh! nous voilà servis à souhait!

GÉDÉON, *à part.*

Il en pleut donc à Versailles!...

ROQUELAURE, *à part.*

Vertuchoux! je voudrais bien rejoindre le cortége...

HARCOURT, *à Gédéon.*

Entrez en fonctions, seigneur interprète.

GÉDÉON, *à part.*

Je suis tout en nage!

ROQUELAURE, *à part.*

Un interprète!... Et moi qui ne connais en fait de langues orientales que le turc du Bourgeois-Gentilhomme... N'importe!... payons d'audace et prenons toujours une voix de circonstance, une voix d'*Incommode*, comme on dit.

HARCOURT, *à Gédéon.*

Je vais vous présenter... (*A Roquelaure.*) Monsieur le Persan...

ROQUELAURE, *en fausset.*

Mamamouchi...

HARCOURT.

O le malheureux! il a gardé les harems toute sa vie!

GÉDÉON.

C'en est un!

ROQUELAURE, *à part.*

Courage! voilà bien la preuve qu'on me prend pour un autre!

HARCOURT, *à Gédéon.*

Marchez maintenant.

GÉDÉON, *à part, regardant Roquelaure.*

Il a l'air bonne personne.

ROQUELAURE, *à part, reconnaissant Gédéon.*

Gédéon! Ah! j'aurai beau jeu!... (*Ils s'abordent avec des salutations grotesques, interminables. Gédéon cherche à copier gauchement les gestes de Roquelaure.*)

GÉDÉON, *à part.*

Ma foi, je répéterai de même tout ce qu'il dira.

HARCOURT, *poussant Gédéon.*

Pour l'honneur des savants français, parlez le premier.

GÉDÉON.

Biki, biki, biki... (*A part.*) Ce mot-là n'est pas compromettant.

ROQUELAURE.

Alla eckber!

GÉDÉON.

Alla eckber!

ROQUELAURE.

Ioc!

GÉDÉON.

Ioc! (*A part.*) Rien n'est plus commode.

ROQUELAURE.

Mi toussir. (Il tousse.) *Mi sternuir.* (Il éternue.) *Mi mouchir.* (Il se mouche.) *Mi crachir.* (Il crache.)

GÉDÉON.

Il paraît fort enrhumé... Le changement de climat, son tempérament peut-être...

ROQUELAURE.

Rispondir...

GÉDÉON.

Que je réponde... (*A part.*) Il suffit de changer le *mi* en *ti*... (Haut.) *Ti toussir.*

ROQUELAURE.

Ioc.

GÉDÉON.

Ti sternuir.

ROQUELAURE.

Ioc.

GÉDÉON.

Ti mouchir, ti crachir...

ROQUELAURE.

Ioc, ioc, ioc...

GÉDÉON, *aux seigneurs.*

Voilà!

ROQUELAURE, *solennellement.*

Écoutir!...

GÉDÉON, *avec inquiétude.*

Que j'écoute!...

ROQUELAURE.

Croc moustaph, varahini carbulath, sadoc, oqui boraf, oustın moraf, marababa sahem, caracacamouchen!

GÉDÉON, *abasourdi.*

Cara... raca... caramouchen...

ROQUELAURE, *à voix basse.*

Imbécile!

GÉDÉON.

Tiens, il parle français...

ROQUELAURE, *à part.*

Attends un peu... (*Haut et se dandinant.*) *Balachou, balada...*

GÉDÉON, *de même.*

Balada, balachou... Il est très-gai, ce brave musulman...

ROQUELAURE.

Bastonara, bastonara! (*Il prend la canne d'Harcourt et rosse Gédéon en cadence.*)

GÉDÉON.

Ahi! ahi! (*Se sauvant.*) O Ibérise!...

SCENE VIII.

LES MÊMES, RANDOLPH.

RANDOLPH, *au fond.*

Bien joué, monsieur.

ROQUELAURE, *à part et s'arrêtant court.*

Ah! malepeste!...

RANDOLPH.

Je sais mon Jourdain par cœur, moi. Comment, messieurs, vous n'avez pas reconnu ce facétieux duc de Roquelaure?

TOUS.

Encore lui?...

ROQUELAURE, *jetant son bonnet.*

Toujours!

RANDOLPH.

A coup sûr, la mascarade est fort plaisante, monsieur le duc, mais il y a un malheur pour vous, c'est que je suis forcé de vous faire arrêter.

ROQUELAURE, *aux gardes.*

N'approchez pas!

RANDOLPH.

A la Bastille!

ROQUELAURE.

J'appartiens au roi de Perse!...

RANDOLPH.

Chansons.

ROQUELAURE.

Je me suis fait recevoir mahométan!...

RANDOLPH.

Saisissez-le!

ROQUELAURE.

Je viens d'avoir la petite vérole! (*Tous s'éloignent avec épouvante.*)

RANDOLPH.

Je vous ordonne d'arrêter cet homme!... au nom du roi!

ROQUELAURE.

Alors, vous voulez donc que je dise tout!... Eh bien, sachez que cette ambassade... est une invention de...

RANDOLPH, *aux soldats.*

Un instant... (*Aux gentilshommes.*) Qu'on nous laisse tout à fait seuls. (*Tous se retirent lentement.*)

ROQUELAURE.

Bon! vous mettez déjà les pouces?... curbacque, vous n'avez pas de chance avec moi. Je ne suis qu'un farceur, une sorte de Turlupin et de Gauthier Garguille, mais je me moque des grands comédiens comme vous, monsieur de Randolph, et je vous allonge là un furieux croc en jambes. Allons, arrêtez-moi, arrêtez-moi donc, je désire que vous m'arrêtiez!...

RANDOLPH.

Au fait, monsieur, au fait.

ROQUELAURE.

Votre fameuse ambassade de Perse était assez bien combinée, mais j'ai su me procurer les preuves de la fraude. (*Mouvement de Randolph.*) Elles sont en lieu sûr! et une heure après mon arrestation, Louis XIV convaincu qu'on s'est joué de lui d'une manière indigne ne le pardonnerait à aucun prix, à aucun titre: ce serait pour vous une disgrâce immédiate, éternelle!

RANDOLPH.

Alors, vous venez me vendre votre silence?

ROQUELAURE.

Précisément.

RANDOLPH.

Je l'achète.

ROQUELAURE.

Sans marchander?...

RANDOLPH.

Que voulez-vous?

ROQUELAURE.

Je veux être libre.

RANDOLPH.

Vous l'êtes.

ROQUELAURE.

Je veux rester à Versailles.

RANDOLPH.

Soit.

ROQUELAURE.

Vous allez, aujourd'hui même, demander mon pardon à Louis XIV... et l'obtenir.

RANDOLPH.

Je vous le promets...

ROQUELAURE.

Songez-y! à la moindre apparence de trahison, je vous dénonce! Vous devez bien penser que toutes mes mesures sont parfaitement prises.

RANDOLPH.

Je n'en doute pas.

ROQUELAURE.

Bonsoir, maintenant.

RANDOLPH, *à part.*

Les fers au feu! il faut que tout soit terminé cette nuit! (*Il sort.*)

SCENE IX.

ROQUELAURE, *seul.*

Hermine, ma petite Hermine! je ne sais rien et je crains tout!... Que de manœuvres souterraines cet homme a dû creuser depuis trois longs mois!... Où me renseigner d'une manière positive? Pas de parents dévoués, pas d'amis sincères... Eh! vertuchoux, j'ai ma femme!... Du diable si je ne la fais point parler, cette bonne duchesse! — C'est dit! je m'en vais chez elle, gaillardement, du pied gauche... et en Turc!...

ACTE V.

Un salon chez madame Panache.

RANDOLPH, *seul.*

Le mariage ne devait d'abord se faire qu'à minuit, mais j'ai réfléchi après coup et je l'ai avancé de deux heures, car le retour de Roquelaure m'inquiète. — Comme la duchesse m'a semblé irrésolue et mécontente, je ne l'ai point avertie de ce changement pour que l'obstacle vînt trop tard si elle s'avisait d'en créer un. — Quant à Hermine, j'ai trouvé chez elle une obéis-

sance complète à mes volontés; c'est d'un bon augure pour l'avenir. — Tout marche à merveille : afin d'être plus libre dans l'hôtel de madame Panache qui se promettait aussi d'avoir des scrupules, je l'ai envoyée à Paris avec Gédéon; agenouillée devant un prie-Dieu, Hermine attend son fiancé ; nos deux hommes sont à leur poste; il ne manque plus que Son Altesse Royale.— Pourquoi Philippe d'Orléans a-t-il eu ce soir en me parlant un air railleur et sevère à la fois?... Bah! je me serai trompé!... il devrait être arrivé cependant... ce retard... (*On entend le bruit d'un carrosse.*) Ah! le voici! — Eh bien, que me prend-il?... j'éprouve comme un frisson et j'ai des gouttes de sueur sur le visage! Oh! ce que je fais là est vraiment odieux! elle est ma fille, enfin!... Philippe m'a défendu formellement d'assister à la cérémonie et jamais ordre ne m'a été plus agréable... Allons, point de faiblesse! ne suis-je pas convaincu que l'avenir d'Hermine n'en sera que plus brillant?... Que le roi meure demain et je serai le véritable régent de France! — Quant à ce Roquelaure... une des plus grandes fautes de ma vie, c'est de ne pas m'être débarrassé de lui plus tôt, mais décidement un bon coup d'épée comme je sais les donner... à la bonne heure! je me retrouve!... (*Rumeur au dehors.*) Quel est ce bruit?...

ROQUELAURE, *derrière le théâtre.*

Arrière, faquins!

RANDOLPH.

C'est lui! tant mieux, nous en finirons tout de suite! (*La porte du fond s'ouvre violemment.*)

ROQUELAURE, *repoussant plusieurs laquais.*

J'entrerai, vous dis-je!...

SCENE II.

RANDOLPH, ROQUELAURE.

RANDOLPH.

Retirez-vous... j'y suis toujours pour monsieur de Roquelaure. (*Les laquais sortent.*) Votre grâce est signée, monsieur le duc.

ROQUELAURE.

Il s'agit bien de ma grâce!

RANDOLPH.

Ne venez-vous point me remercier?...

ROQUELAURE.

Je viens chercher Hermine!

RANDOLPH.

A cette heure?

ROQUELAURE.

Oui!

RANDOLPH.

Y songez-vous?

ROQUELAURE.

Il me la faut!

RANDOLPH.

Vous ne l'aurez pas!

ROQUELAURE.

Je sais tout!...

RANDOLPH.

En vérité!

ROQUELAURE.

Il y a toujours, même chez la femme la plus perdue et quand cette femme est mère, un moment suprême où le cœur se réveille! La duchesse de Roquelaure a parlé, monsieur, et avec des larmes si vraies que le pardon s'est échappé de mes lèvres!

RANDOLPH.

C'est fort touchant. — Donc, la duchesse vous a dit...

ROQUELAURE.

Qu'un acte infâme devait s'accomplir à minuit dans cette maison!

RANDOLPH.

Mais il n'est que dix heures, vous avancez.

ROQUELAURE.

Dieu merci, j'arrive à temps!

RANDOLPH, *à part.*

J'en doute.

ROQUELAURE.

Rendez-moi Hermine!...

RANDOLPH.

Un peu de patience et veuillez m'écouter avec calme : franchement, vous faites fausse route, vous usurpez des droits qui sont les miens et vous avez tort de trouver mauvais que je marie ma fille à mon gré.

ROQUELAURE.

Mais ce n'est pas un mariage, c'est une prostitution!...

RANDOLPH.

Oh! vous croyez les calomnies qui se débitent sur je ne sais quelle intrigue avec Philippe d'Orléans...

ROQUELAURE.

Je vous répète que la duchesse m'a tout avoué!

RANDOLPH.

Je vous répète, moi, que mes droits sur Hermine sont incontestables et que j'ai su les faire valoir. En voulez-vous une preuve?

ROQUELAURE.

Laquelle?...

RANDOLPH.

J'ai, de ma propre autorité, avancé l'heure de la cérémonie, vous venez trop tard.

ROQUELAURE.

Misérable!...

RANDOLPH.

Je m'étonne toujours que vous soyez gentilhomme, car vous avez le geste et le langage des crocheteurs.

ROQUELAURE.

C'est ce qui convient avec vous.

RANDOLPH.

Nous verrons cela.

ROQUELAURE.

Où est-elle?...

RANDOLPH, *montrant une porte.*

Ici.

ROQUELAURE.

Passage!

RANDOLPH.

Oh! la porte est bien gardée! vous n'avez qu'un moyen de l'ouvrir, c'est de mettre la pointe de votre épée dans la serrure.

ROQUELAURE.

Oui-dà.

RANDOLPH.

Vous m'avez insulté assez souvent pour que je vous demande cette preuve de courage.

ROQUELAURE.

Un duel?

RANDOLPH.

S'il vous plaît.

ROQUELAURE.

On ne se bat pas avec des gens comme vous, on les bâtonne!

RANDOLPH.

Prenez garde... je vous tuerais sans pitié!...

ROQUELAURE, *le saisissant à la cravate.*

Essaye donc...

RANDOLPH.

Vous m'avez frappé, monsieur, vous n'avez plus le droit de me refuser une réparation!

ROQUELAURE.

C'est vrai. (*Tirant son épée.*) En garde!

RANDOLPH.

Vous ne bouffonnerez plus, monsieur le duc!...

ROQUELAURE.

Bon! tu te crois bien fort, tu te poses en beau tireur, tu comptes m'embrocher comme une mouche... attends un peu. (*Ils se battent.*) Je veux encore, ne t'en deplaise, bouffonner à outrance, boire du vin d'Espagne et chanter la Ribaudon. (*Fredonnant.*)

La belle lui a répondu :
Vous êtes un beau lanturlu...

Il blesse Randolph au bras.

Touché!...

RANDOLPH.

J'ai un autre bras. (*Il prend son épée de la main gauche.*)

ROQUELAURE.

Moi aussi. (*Il fait lestement sauter son épée dans l'autre main.*)

RANDOLPH.

Oh! cette fois... (*Hermine sort de sa chambre et se jette entre eux.*)

SCENE III.

Les Mêmes, HERMINE.

HERMINE.

Arrêtez!...

RANDOLPH.

Rentrez chez vous, mademoiselle.

HERMINE, *montrant Roquelaure*

Voilà celui qui a seul le droit de me donner un ordre!

RANDOLPH.

Vous m'obéirez pourtant!

HERMINE.

A quel titre?

RANDOLPH.

Je vais vous le dire!...

ROQUELAURE.

Oh! taisez-vous! respectez sa chaste ignorance! Ne révélez pas à cette enfant de telles infamies!...

RANDOLPH.

Apprenez, Hermine...

ROQUELAURE.

Silence, vous dis-je...

RANDOLPH.

Ce secret m'a pesé longtemps, mais...

ROQUELAURE.

Ah! vous le voulez! eh bien, parlons-en!... Hermine, cet homme est ton père!...

HERMINE, *à Roquelaure.*

Non! non! c'est vous qui êtes mon père! (*Elle se jette dans ses bras.*)

ROQUELAURE.

Oh! ma récompense! (*A Randolph.*) Sortez!

RANDOLPH, *à Hermine.*

Je vous ferai bien voir!...

HERMINE.

Je ne crains rien, monsieur! j'ai deux défenseurs maintenant, mon père et mon époux!

ROQUELAURE.

Tu es mariée!

HERMINE.

Oui.

ROQUELAURE.

Mais, malheureuse! c'était un piége ignoble, le démon t'a vendue, ce mariage est faux!... (*Maurice paraît sur le seuil de la porte.*)

SCENE IV.

Les Mêmes, MAURICE.

MAURICE.

Vous vous trompez, monsieur le duc.

ROQUELAURE.

Maurice?

RANDOLPH.

Que signifie?...

HERMINE, *montrant Maurice.*

Voilà mon mari.

ROQUELAURE.

Est-ce possible?...

RANDOLPH, *à Maurice.*

M'expliquerez-vous?...

MAURICE.

Je suis ici pour cela.

RANDOLPH.

Parlez donc!

MAURICE.

Philippe d'Orléans, malgré toutes ses fautes, a le cœur haut placé, je me suis jeté à ses genoux, je l'ai supplié de ne pas faire le malheur de ma vie, et il m'a envoyé au rendez vous à sa place. (*Mouvement de Randolph.*) C'est l'aumônier de Son Altesse qui nous a donné lui-même la bénédiction nuptiale.

RANDOLPH.

Oh! vous ne triomphez pas encore, je reverrai le duc à mon tour!

MAURICE.

Il vous défend de reparaître devant lui.

RANDOLPH.

Je ne vous crois pas.

MAURICE.

Lisez.

RANDOLPH, *froissant la lettre.*

C'est presque un exil..

MAURICE.

C'en est un tout à fait.

RANDOLPH.

Mais il n'y a que le Roi qui puisse...

MAURICE.

Ou le Régent.

RANDOLPH.

Philippe ne l'est pas encore!

MAURICE.

Il le sera bientôt. Louis XIV touche à la tombe et si vous ne quittez pas la France sur l'heure, si vous attendez que le duc d'Orléans soit investi du pouvoir suprême, vous entrerez dans une prison d'état pour n'en jamais sortir. Profitez donc de sa clémence: partez, je vous le conseille, et croyez, monsieur, que j'ai besoin d'un violent effort sur moi-même pour vous parler avec autant de calme.

RANDOLPH.

Allons! j'ai perdu.

ROQUELAURE.

Mais je crois qu'oui.

RANDOLPH.

Adieu.

ROQUELAURE.

Bon voyage. (*Randolph se dirige lentement vers la porte du fond et il s'y arrête un instant: Hermine suit tous ses mouvements avec anxiété.*)

HERMINE, *bas à Roquelaure.*

Il m'a regardée, il semble hésiter..

ROQUELAURE, *de même.*

Attends. (*Haut à Randolph.*) Monsieur de Randolph, il vous reste une épée, allez guerroyer contre les Turcs ou les Moscovites et tâchez d'être tué sur un champ de bataille, c'est ce que vous avez de mieux à faire; mais si, par aventure, la mort ne veut pas de vous, que vous vous amendiez, que le besoin vous prenne plus tard d'embrasser cette chère fille, eh bien, vertuchoux, nous ne sommes point de la confrérie des impitoyables, revenez avec confiance...

RANDOLPH.

Je ne reviendrai jamais.

ROQUELAURE.

Ah! monsieur, voilà un mot de damné! Adieu donc. (*Randolph sort.*)

HERMINE, *sanglotant.*

Rien! rien!

SCENE V.

Les Mêmes, *moins* RANDOLPH.

ROQUELAURE, *à Maurice.*

Laissez-la pleurer... les larmes soulagent! (*Le prenant à part.*) Elles purifient aussi et je n'ai pu sans émotion voir pleurer la duchesse de Roquelaure: vous me direz que je suis un chenapan et qu'ayant fort souvent besoin d'absolution je n'ai pas le droit de me montrer implacable pour les autres... n'importe, Maurice! j'ai pardonné à la femme coupable que ce démon torturait, ne soyez pas trop sévère pour elle!...

MAURICE.

Je vais à l'instant conduire Hermine chez sa mère.

ROQUELAURE.

Bien, Maurice, très-bien! Corbacque, c'est assez de tragédie et de sentiment comme cela et j'ai une soif de tous les diables... Allons, mon Hermine, console-toi... tu es aimée, tu seras heureuse!... (*Bas à Maurice.*) Colonel, si votre général n'était pas rentré demain matin, venez le chercher sous la table!

FIN.

Paris. - Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



UNE NUIT ORAGEUSE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

PAR

MM. A. DARTOIS ET J. ADENIS

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 18 SEPTEMBRE 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

GRANDIN, ancien passementier. . . . . MM. DELANNOY.
GEORGES, son successeur. . . . . LAGRANGE.
SERBONET, domestique. . . . . LÉONCE.
DUTAILLIS, ami de Grandin. . . . . ALLIÉ.

MADAME GRANDIN. . . . . Mmes CASTEL.
MATHILDE, sa fille. . . . . CLORINDE.
ROSELINA, danseuse. . . . . CICO.

La scène se passe chez M. Grandin, rue Saint-Denis.

ACTE I

Un salon. — Porte au fond. — A gauche et à droite, porte au premier plan — Au deuxième plan, à droite, une fenêtre; chaises au fond et à l'avant-scène. — Cheminée à gauche en face la fenêtre.

SCÈNE I.

MATHILDE, SERBONET, MADAME GRANDIN.

(*Au lever du rideau, Mathilde est à la porte de gauche, Serbonet à la porte du fond, et madame Grandin à la fenêtre. En parlant, ils descendent, madame Grandin au milieu, Serbonet à droite et Mathilde à gauche.**)

MADAME GRANDIN.

Quelle humeur!

MATHILDE.

Quelle scène!

SERBONET.

Quelle sortie!

MADAME GRANDIN

Heureusement que ça ne s'est pas passé devant le public!

SERBONET.

C'était derrière le rideau, comme on dit.

MADAME GRANDIN.

Voyons, Mathilde, est-ce que tu as contrarié ton père?

MATHILDE.

Non, maman.

MADAME GRANDIN.

Et toi, Serbonet, est-ce que tu as mécontenté ton maître?

SERBONET.

Je suis imbu de l'obéissance passive!

MADAME GRANDIN.

Quant à moi, je ne lui refuse rien.

SERBONET.

Mais vous lui demandez peut-être quelque chose?

MADAME GRANDIN.

Je ne lui demande que le strict nécessaire, et encore.... Je m'y perds, et cela commence à m'inquiéter.

MATHILDE.

Lui qui était d'un caractère si égal !

AIR *du Luth galant.*

Qu'il était bon ! comme il me souriait !
De me parer, lui-même, il me priait ;
Il me rendait coquette ! aimable et tendre père,
A me bien marier, à m'engager à plaire,
Il était toujours prêt.
Que je voudrais ma mère,
Qu'il fut comme il était !

MADAME GRANDIN.

Comme il était doux, franc et guilleret,
A mes désirs comme il obtempérait,
Se reprochant pour moi la moindre peccadille !
A réparer ses torts, après mainte bisbille.
Il était toujours prêt !
Que je voudrais, ma fille,
Qu'il fut comme il était !

SERBONET.

Dans l'magasin, au travail il m'aidait
Quel ton poli quand il me commandait.
Quand j'sortais avec lui, loin de me chercher noise,
A m'payer un p'tit verre, ou même un' bavaroise,
Il était toujours prêt !
Que je voudrais, bourgeoise,
Qu'il soit comme il était !

MADAME GRANDIN.

Il n'aspirait qu'au moment où, avec une honnête aisance, il pourrait se retirer des affaires. L'année dernière, il s'est décidé a céder sa fabrique, ses magasins. Et voilà comme il jouit de cette fortune amassée en travaillant et si longtemps désirée.

SERBONET.

Il en fera une maladie, c'est sûr ! et m'est avis, moi, qu'il faut imiter les médecins omoplates ; il faut remettre le patron dans la passementerie.

MADAME GRANDIN.

J'y ai déjà songé ; mais, mon mari, en cédant sa maison de commerce à M. Georges, a pris l'engagement de ne pas lui faire concurrence ; c'est l'usage.

SERBONET.

Voilà le hic !

MATHILDE.

Encore si mon père avait traité avec un parent, il aurait pu suivre les opérations de son successeur, lui donner des conseils ; c'eût été pour lui une occupation.

SERBONET.

Oh ! oui. Si M. Georges était seulement un peu cousin du patron, ou son neveu, ou son fils, ou son gen... Oh ! mais ! Oh ! mais, au fait ! (*Il rit.*)

MADAME GRANDIN.

Eh bien ?

SERBONET, *riant et se frottant les mains.*

Eh ! eh ! eh ! mam'zelle Mathilde ?

MADAME GRANDIN.

Expliquez-vous, Serbonet !

SERBONET, *sentencieusement.*

Avez-vous remarqué, patronne, que chaque fois que M. Grandin vient de sortir, crac ! M. Georges monte ici pour lui demander des renseignements sur des correspondants de province.

MADAME GRANDIN.

C'est vrai !

SERBONET.

M'est avis, en fait de renseignements, qu'il en tient pour mademoiselle Mathilde.

MADAME GRANDIN, *étonnée.*

M. Georges !... tu crois... Mathilde, est-ce que vous auriez remarqué ?...

MATHILDE, *timidement.*

Je crois qu'oui, maman.

MADAME GRANDIN, *sévèrement.*

Mais c'est très mal, mademoiselle ! comment se fait-il que vous ne m'en ayiez rien dit ?

MATHILDE.

J'avais peur de me tromper.

AIR *de Lauzun.*

S'il vient chez mon père un moment,
Ses regards me cherchent sans cesse ;
S'il me parle, c'est tendrement,
S'il touche ma main, il la presse !
Si je sors, il est sur mes pas ;
Mais d'amour pas un mot et même
En vérité je ne sais pas
Comment j'ai deviné qu'il m'aime.

(*Sur la fin du couplet, Serbonet est un peu remonté et descend au milieu.*

SERBONET, *avec autorité.*

Il faut qu'il s'explique !

MADAME GRANDIN, *sévèrement.*

Serbonet !

SERBONET, *avec volubilité.*

Bourgeoise, on connaît le monde et les usages. M. Georges vous dira : (*Il imite Georges.*) Madame, le motif qui m'amène ici tous les jours... c'est le bon... Si c'était un effet de votre bonté d'en parler a votre mari ? une fois son gendre, il ne me quitttera plus ; quand les bœufs vont deux à deux, la passementerie n'en va pas plus mal... Au contraire, nous nous agrandissons, nous reprenons Serbonet, cet excellent Serbobonet, pour garçon de magasin, et voilà.

MADAME GRANDIN.

Ce jeune homme n'est pas mal ; mais il me semble qu'il n'a rien ou très peu de chose.

SERBONET.

Mais il est joliment à son affaire, allez ; je m'y connais. (*Il remonte.*)

MATHILDE, *vivement.*

Quand vous avez épousé mon père, vous, maman, est-ce qu'il avait de la fortune ?

MADAME GRANDIN.

Non, mais M. Grandin était un homme !

SERBONET, *descendant vivement.*

Est-ce que M. Georges n'en est pas un ?

MATHILDE, *vivement.*

Est-ce que je voudrais l'épouser sans ça !

MADAME GRANDIN.

Petite dissimulée ! mais alors que ne s'explique-t-il ?

SERBONET.

Faut croire qu'il n'ose pas.

MADAME GRANDIN, *se rengorgeant.*

Au fait ! c'est possible ! M. Grandin m'a dit souvent qu'à l'époque de notre mariage, il avait été longtemps avant d'oser.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GEORGES, *qui s'arrête à la porte du fond.*

MATHILDE, *à demi-voix, à sa mère.*

Maman, le voilà ! tâchez qu'il ose ! (*Elle remonte un peu au-devant de Georges, madame Grandin gagne à gauche.*)

GEORGES, *descendant.*

Madame... (*Il salue.*) mademoiselle, j'ai bien l'honneur..... Est-ce que M. Grandin est sorti ?

SERBONET, *à part.*

C'est ça ! fais tes malices, va !

MADAME GRANDIN.

Bonjour, M. Georges ! vous aviez à parler à mon mari ? Il vient de sortir.

GEORGES.

Ah ! c'est fâcheux ! je désirais lui demander quelque renseignement.

SERBONET, *à part.*

Connu !

MADAME GRANDIN, *avec intention.*

Ah ! c'est pour cela ?

MATHILDE, *bas à Georges.*

Maman sait tout, parlez.

SERBONET, *de même.*

J'ai tiré les marrons du feu, parlez.

MADAME GRANDIN.

Je puis peut-être vous répondre, Monsieur, parlez.

MATHILDE, *bas à Georges.*

Parlez donc!

SERBONET, *de même.*

Parlez donc?

MADAME GRANDIN, *remontant à Georges.* *

Je vous écoute, parlez donc!

GEORGES, *avec émotion.*

Eh bien! madame, je vous avoue qu'un autre motif, un motif beaucoup plus sérieux me conduit ici.

SERBONET, *à part.*

Mais, va donc!

GEORGES.

Mais la crainte de voir repousser ma plus chère espérance...

SERBONET, *à part.*

Arrive donc!

MADAME GRANDIN.

Quelle espérance!

GEORGES.

Madame, je n'ai pu voir mademoiselle votre fille sans éprouver la plus tendre impression... Je l'aime, et tout mon désir serait...

SERBONET, *impatient.*

D'obtenir sa main!

GEORGES, *d'un ton décidé.*

Oui, madame!

SERBONET, *remontant à la porte du fond.*

Voilà le patron qui rentre.

MADAME GRANDIN.

La promenade l'a peut-être remis en bonne humeur. (*Georges remonte à la fenêtre.*) **

MATHILDE.

C'est le moment de parler, dois-je rester, maman?

MADAME GRANDIN.

Si ce mariage te fait plaisir!

MATHILDE, *vivement.*

Je reste. (*Elles remontent toutes deux au fond, à gauche, e causent. Serbonet sort apres l'entrée de Grandin.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, GRANDIN. (*Il entre sans voir personne.*)*

GRANDIN.

AIR *de M. sans gêne.*

La promenade
A Paris est maussade
C'est un plaisir que je ne puis sentir
Que je ne puis sentir.
Des plus ingambes,
Les yeux et les jambes
Trop instigués
Sont bientôt fatigués.
Foule et crotte,
Luxe et gargotte,
Tout dénote,
En cette cité,
Tout dénote
La frivolité
L'immoralité
Et la vanité!
Une femme dans un comptoir
Un faux chinois sur un trottoir;
De très élégants paletots
Ne cachant pas le dos.
Voilà tout ce qu'on voit.
Aussi, c'est à bon droit
Que pour les punir mieux,
Aux sots, aux ennuyeux,
Je dis sans me gêner :
Allez vous promener (*ter*).

MADAME GRANDIN, *qui s'est approchée.*

Il paraît que la promenade ne t'as pas amusé! (*Tout le monde est redescendu.*)

GRANDIN.

Amusé! Il y a longtemps qu'on a dit que la promenade était le premier des plaisirs insipides

MADAME GRANDIN.

Mon ami, c'est M. Georges qui...

GRANDIN, *brusquement et allant poser son chapeau et sa canne sur la cheminée.*

Ah! bonjour, monsieur, bonjour!

MADAME GRANDIN, *passant à Georges, comme pour le rassurer.**

M. Georges désirerait te parler d'une affaire très sérieuse.

GRANDIN, *descendant.*

Ah! c'est cela, je m'y attendais! Une faillite qui vous arrive! Vous n'aurez pas assez serré vos crédits... Ah! ces jeunes gens! Ils se vantent de faire plus d'affaires que nous! Je le crois bien! en accordant des crédits au premier venu, ce n'est pas difficile.

GEORGES.

Permettez, M. Grandin...

GRANDIN, *sans l'écouter.*

Ils vont, ils vont... Puis, un beau jour... Patatras... C'est bien fait...

MADAME GRANDIN

Mais il ne s'agit pas de cela.

GRANDIN, *avec surprise.*

Ah!... alors pourquoi me laisses-tu... qu'il parle donc? Je ne suis ni sorcier ni somnambule.

MADAME GRANDIN.

Depuis longtemps déjà, M. Georges aime Mathilde et il serait heureux de devenir notre gendre.

GRANDIN.

Ah, bah?

GEORGES, *vivement.*

Oui! monsieur, en prenant votre place dans les affaires...

MADAME GRANDIN, *bas à Georges.*

Taisez-vous!

GEORGES, *à part.*

Que je me taise, à présent.

MADAME GRANDIN.

En outre, ce jeune homme sent chaque jour davantage combien tes conseils lui seraient précieux. Il a peu de fortune; mais en vivant en famille, au milieu de nous, en te consultant sur chaque affaire, il croit que, grâce à son activité, et à ton expérience, sa maison deviendrait une des premières de Paris.

GRANDIN, *avec contentement.*

Ah! ah! vous croyez cela, jeune homme tiens... tiens, au fait! c'est une idée! (*à sa fille*) Qu'est-ce que tu en penses. toi?

MATHILDE.

Moi?... Je pense que c'est une idée qui m'est déjà venue!

GRANDIN.

Ah! l'idée t'est venue!...

GEORGES.

Madame Grandin a bien voulu me servir d'interprète, monsieur...

GRANDIN.

Oui... d'à!... (*frappé*) mais non, diable!

GEORGES.

Elle m'a fait espérer que vous joindriez votre consentement.

GRANDIN.

Ma femme a eu tort.

GEORGES.

Quoi!

GRANDIN.

Oh! sous un certain point de vue, je ne dis pas... (*il passe à Georges*) mais, sous un autre point... ce mariage est impossible.

MATHILDE, *à part.*

Ah! mon Dieu!

MADAME GRANDIN, *étonnée.*

Comment? quel motif?...

GRANDIN.

Un motif très-grave..... que vous ignorez, madame Grandin, et dont je vais... Mathilde laisse-nous, rentre dans ta chambre.

MATHILDE, *hésitant.*

Mon père...

GRANDIN.

Je te dis de rentrer...

MATHILDE, *insistant et passant à Grandin.*

Mais je suis la première intéressée à savoir...

GRANDIN.

Je ne veux pas qu'il vous vienne encore des idées. (*Mme Grandin fait repasser Mathilde devant elle****)

MATHILDE, *près de la porte de gauche.*

Ça m'est égal j'écouterai. (*Elle sort*).

GRANDIN, *la regardant sortir.*

Charmante enfant !

SCÈNE IV.

MADAME GRANDIN, GRANDIN, GEORGES.

MADAME GRANDIN.

Maintenant voyons le motif de votre refus !

GRANDIN.

D'abord asseyons-nous. (*Il va prendre la chaise qui est au dessous de la fenêtre et la place au milieu du théâtre*)

MADAME GRANDIN, *impatientée.*

C'est inutile !

GRANDIN, *leur faisant signe de s'asseoir.*

Au contraire... Tous les avocats parlent debout et ils n'en finissent pas. Je veux être bref... (*il s'assied*).

MADAME GRANDIN, *s'asseyant.*

Quel homme ! (*Georges s'assied aussi.*)

GRANDIN, *à Georges.*

A l'époque où j'ai dû prendre des renseignements sur votre compte, monsieur, j'ai appris des choses... qui ne touchent en rien à votre honneur puisqu'elles ne m'ont point empêché de traiter avec vous.. mais aujourd'hui qu'il s'agit du bonheur de ma fille, j'ai le droit d'exiger chez un gendre des garanties, des qualités...

MADAME GRANDIN.

Des qualités ?

GEORGES.

Que voulez-vous dire, monsieur ?...

GRANDIN.

Bref ! ce que ma femme ignore et ce dont ma fille ne se doute même pas, c'est que vous avez eu une jeunesse très-excentrique...

MADAME GRANDIN.

Excentrique ?

GRANDIN.

C'est le mot dont on se sert à présent pour dire des choses...

GEORGES.

Oh ! monsieur...

GRANDIN.

Enfin, vous avez eu des inclinations excentriques, monsieur; et même, il y a deux ans, un duel. (*A sa femme.*) Comprends-tu, ma poule, un duel !... et à propos d'une danseuse !

MADAME GRANDIN, *se levant,*

Est-il vrai, monsieur Georges ?

GEORGES, *se levant ainsi que Grandin. — Georges remet sa chaise a l'avant scène, madame Grandin de même puis pendant ce qui suit, elle porte celle de son mari au fond a gauche et elle revient à sa place.*

Comment, monsieur Grandin, c'est pour ce motif seul que vous me refuseriez ?

GRANDIN.

N'est-il pas suffisant ? Et je dois ajouter que vous avez blessé votre adversaire... or, vous saviez donc tirer l'épée ?

GEORGES.

J'avais pris quelques leçons au collége et plus tard...

GRANDIN, *l'interrompant.*

Monsieur, quand on se destine au commerce, on ne doit prendre que des leçons de comptabilité... en partie double, c'est plus simple et plus... sûr ! c'est ce que nous faisons, nous autres.

AIR : *Au temps heureux de la Chevalerie.*

Aussi partout brille notre sagesse.
Vous dont l'esprit est plus cruel,
Au lieu d'apprendre à tenir une caisse,
Vous apprenez à vous battre en duel
Grâce aux calculs, nous, de toutes manières,
Nous recevons, voilà notre savoir.
Votre talent, à vous dans les affaires,
C'est d'éviter toujours de recevoir.

GEORGES.

Je méprise le duelliste... mais il est cependant des circonstances...

GRANDIN.

Ou il faut se battre pour une danseuse ? A d'autres !..

GEORGES.

Donnant par hasard le bras à une femme, je ne devais pas souffrir qu'on l'insultât.

GRANDIN.

On ne donne pas par hasard le bras à une danseuse ! Moi, monsieur, je n'ai jamais eu ni maîtresse ni duel... Quand j'ai épousé madame Grandin, elle était mon premier et unique amour... N'est-ce pas, ma poule ?

MADAME GRANDIN, *baissant les yeux.*

Je l'ai toujours cru, monsieur Grandin !

GRANDIN.

Voilà un de ces passés qui répond de l'avenir. Aussi puis-je dire, quoique passementier, que ma Célestine a toujours eu une existence tissue d'or et de soie. (*Il l'embrasse.*)

GEORGES.

Mon Dieu, monsieur, si je n'avais rompu entièrement avec ce passé que vous me reprochez, si je n'avais racheté par une conduite exemplaire quelques fautes que l'on pardonne presque toujours à la jeunesse, j'approuverais vos scrupules; et d'ailleurs, quand on a reconnu par expérience le danger et le vide de certains plaisirs, croyez que c'est une raison pour qu'on ne se laisse pas tenter une seconde fois.

GRANDIN, *haussant les épaules.*

Belle raison ! ma foi !

Air *de Teniers.*

Ce que vous dites est superbe
Mais en rien ne me touchera;
J'en croirais plutôt le proverbe
Qui dit : celui qui but boira.
Le sage seul est toujours sage,
Il vieillit sans faillir jamais.
Et ce sont les fous du jeune âge,
Qui font les vieux mauvais sujets.

GEORGES.

Vous me désespérez. (*Grandin remonte. Georges passe à madame Grandin.*) Et vous, madame, ne vous montrerez-vous pas plus indulgente ?

MADAME GRANDIN.

Je viens d'apprendre des choses...

GEORGES.

Dont il ne reste plus aucune trace. (*Il passe à gauche pendant que madame Grandin remonte à son mari.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, SERBONET, *tenant une carte de visite et une lettre.*

SERBONET, *à Grandin.*

C'est une carte pour vous, patron, (*Il la lui donne.*) et une lettre qui sent joliment bon, qu'un commis de M. Georges vient de monter. Il dit que c'est très-pressé. (*Il remet la lettre à Georges.*)

GRANDIN, *lisant la carte.*

Agénor Dutaillis ?... où est-il ?... qu'il vienne !

SERBONET.

Ce monsieur s'est présenté pendant que vous étiez sorti. Il a dit à Catherine qu'il reviendrait dans la journée. (*Georges remonte au fond à gauche, et cause avec Serbonet.*)

MADAME GRANDIN, *avec humeur.*

M. Dutaillis, votre ancien associé, est ici ?

GRANDIN, *lui montrant la carte.*

Lis plutôt. (*Avec joie.*) Agénor à Paris, quelle surprise !

MADAME GRANDIN, *d'un ton contraint.*

Et vous allez le recevoir ?

GRANDIN.

Sans doute ! Cher Dutaillis...

MADAME GRANDIN, *avec humeur.*

Il me semble cependant que votre cher Dutaillis ne s'est [illegible] trop bien comporté avec vous.

GRANDIN.

Comment ! tu lui en veux encore parce qu'il t'a fait la c

autrefois?... Je ne l'excuse pas, certainement... Chercher à séduire la femme d'un associé... d'un ami...

AIR *du Château perdu.*

Cette action qu'on doit blâmer, sans doute,
Eut cependant un digne résultat!
Car ta vertu qui le mit en déroute;
Brilla soudain d'un merveilleux éclat,
Quelle valeur peut être remarquée,
Si le danger n'a paru quelque peu;
Une vertu qu'on n'a pas attaquée,
C'est un soldat qui n'a pas vu le feu.

MADAME GRANDIN, *avec dignité.*

Ma vertu n'a pas besoin d'avoir vu le feu pour qu'on appécie sa valeur!

GRANDIN.

Songe donc aussi que sa malencontreuse passion pour toi ayant été cause de notre séparation commerciale, voilà quinze ans qu'il est allé s'établir à Bordeaux.

MADAME GRANDIN.

Vous savez bien que je n'ai jamais aimé que vous fréquentiez M. Dutaillis, un homme de plaisir... un fou... un prodigue... un...

GRANDIN.

Tu exagères... tu exagères... Et puis il est sans doute marié maintenant.

MADAME GRANDIN.

Ah! s'il est marié, c'est différent, je le recevrai!

GRANDIN, *souriant.*

Le mariage purifie tout.

MADAME GRANDIN.

Mais s'il ne l'est pas, je vous préviens que je lui ferme ma porte.

GRANDIN.

Comme tu lui as fermé ton cœur, c'est convenu.

SERBONET, *qui est descendu à l'extrême droite, à part.*

A-t-elle des mœurs féroces, la bourgeoise!

GRANDIN, *voyant que Georges n'a pas ouvert sa lettre, et allant à lui.*

Eh bien! monsieur, vous ne lisez pas?

GEORGES.

Si vous permettez...

GRANDIN.

Faites... Une lettre qui sent bon... Ah! ah! on sait ce que c'est!... Et je vous donnerais ma fille, moi... oh! oh!...

GEORGES.

Je vous prie de croire que j'ignore entièrement...

GRANDIN.

Ta, ta, ta, ta.

GEORGES, *la lui présentant.*

Décachetez-la vous-même.

GRANDIN, *refusant.*

Oh!

GEORGES, *insistant.*

Vous m'obligerez.

GRANDIN, *la prenant.*

Ça vous obligera? soit.

MADAME GRANDIN, *voulant arrêter son mari.*

M. Grandin!

GRANDIN, *qui a ouvert la lettre, jetant une exclamation de triomphe.*

Ah!

MADAME GRANDIN, *s'approchant.*

Hein?

GEORGES, *de même.*

Eh bien?

SERBONET, *de même.*

Quoi donc?

GRANDIN, *à Serbonet.*

Ah! çà, qu'est-ce que tu fais là, toi?... (*Lui faisant signe de sortir.*) Nous avons à causer.

SERBONET.

Oui, patron! (*à part en s'en allant par le fond.*) Il paraît que ça ne marche pas comme sur des roulettes! (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

GEORGES, GRANDIN, MADAME GRANDIN.

MADAME GRANDIN, *à son mari.*

Cette lettre?

GRANDIN.

Qu'est-ce que je disais?... Un rendez-vous! et signé Roselina!

GEORGES, *à part.*

Roselina!

GRANDIN.

Est-ce clair?

GEORGES, *à part.*

Que peut-elle me vouloir?

MADAME GRANDIN.

Roselina!

GRANDIN.

Est-ce un nom de correspondant?... nous avons la maison Durieux, la maison Lansac, la maison Chapuis... Quant à la maison... Roselina... connais pas.

AIR *de l'Apothicaire.*

Mais elle doit, sans contredit,
Avoir beaucoup de concurrence,
Et franchement, dans son crédit,
Moi, j'aurais peu de confiance.
Enfin, pour terminer cela,
Et me montrer plus explicite :
Je crois que cette maison là,
A dû souvent faire faillite.

Je lis! (*Il lit.*) « Mon cher Georges... arrivée hier à Paris... « au retour de quelques représentations. (*Parlé.*) C'est une « actrice!... (*Il lit.*) « J'aurais à vous entretenir d'une chose « importante... » (*Parlé.*) Nous connaissons la chose. (*Il lit.*) « Il s'agit d'un service que j'attends de votre affection. » (*Parlé*) de votre affection. (*Lisant.*) « Fixez-moi un prochain rendez- « vous. » (*Parlé.*) Un rendez-vous! (*Lisant.*) « Votre amie « pour toujours!... Roselina!.. » Pour toujours!.. et vous osez me demander ma fille!... à moi!

MADAME GRANDIN.

A moi!

GRANDIN, *regardant la lettre.*

Ah! Post-scriptum! (*Il lit.*) « Adressez votre réponse rue « Grange Batelière, chez le concierge de l'Opéra. » (*Parlé.*) C'est la danseuse!

MATHILDE, *qui a paru à la porte de gauche, la ferme et rentre en disant :*

Une danseuse!

GRANDIN, *à sa femme croyant que c'est elle qui a parlé.*

Tu es indignée, n'est-ce pas? (*Se retournant vers Georges.*) Eh bien, monsieur?

GEORGES.

Les apparences m'accusent, monsieur; mais je ne puis que le répéter... J'ignore complètement le service que cette dame attend de moi.

GRANDIN.

Tenez, M. Georges, tout à l'heure, peut-être aurais-je consenti, plus tard... dans un an... deux ans.., Je ne suis pas pressé de marier ma fille... Dieu merci! Mais maintenant n'y comptez plus et ne m'en parlez jamais... (*Il lui rend sa lettre.*) Jamais! Une danseuse!... (*Il sort à droite.*)

GEORGES, *désespéré.*

Ah! madame.

MADAME GRANDIN.

Une danseuse! (*Elle suit son mari.*)

SCÈNE VII.

GEORGES.

Quelle idée se forment-ils donc d'une danseuse? Est-ce qu'ils croient qu'un jeune homme est perdu quand il s'approche de ces dames? Je sais bien que la stricte morale ne les proclame pas irréprochables... et cependant il en est... pas beaucoup... mais enfin, il n'y a pas de règles sans exception... Mais par quelle fatalité cette lettre m'arrive-t-elle aujourd'hui même! voilà plus de dix-huit mois que je n'ai entendu parler de Roselina! Le rendez-vous qu'elle me donne, justifie en quelque sorte la rigueur des principes de M. Grandin! Ah! ma chère Mathilde, au moment où votre cœur semblait touché de mon amour...

SCÈNE VIII.

ROSELINA, GEORGES.

ROSELINA, *entrant vivement par la porte du fond et apercevant Georges.*

Ah! c'est heureux! on vous trouve enfin!

GEORGES, *se retournant effrayé.*

Roselina!

ROSELINA, *descendant*

Elle même, mon brave chevalier Georges!

GEORGES, *inquiet.*

Ah! mon Dieu! il ne manquait plus que votre présence! Quelqu'un peut entrer, vite, descendons... Si l'on vous voyait.

ROSELINA, *souriant.*

Il me semble que je suis bonne à voir,

GEORGES.

Trop bonne, vraiment! Mais descendons d'abord... je vous expliquerai.

ROSELINA, *étonnée.*

Hein? voilà comment vous me recevez... vous êtes aimable. (*Elle chante.*)

« Ce salon est à mon gré.
« M'y voici, j'y resterai. »

(*Elle s'assied tranquillement sur la chaise de gauche*).

On voulait me faire attendre, en bas, mais je suis pressée, et quand j'ai su que vous étiez ici, je suis montée.

GEORGES.

Descendons, je vous en prie, et ensuite...

ROSELINA.

Vous oubliez, mon cher Georges, que vous êtes fabricant et que vous appartenez au public! J'ai une commande à vous faire sérieusement... et je représente une cliente à laquelle vous devez égard et considération... Il me semble d'ailleurs que je n'ai pas le mot danseuse écrit sur le front... Avez-vous reçu ma lettre?

GEORGES.

Oui, pour mon malheur!

ROSELINA, *surprise.*

Ah çà! mais... qu'avez-vous donc?.. que se passe-t-il? Vous me recevez comme une averse dans un jour de fête.

GEORGES.

C'est que vous avez amené l'orage qui renverse mon bonheur à venir... Vous venez, sans le savoir, de ruiner mes plus chères espérances.

ROSELINA *se levant vivement et avec intérêt.*

Est-il possible!.. Comment, mon cher Georges, mais ceci est sérieux, parlez?

GEORGES.

J'aime la fille de M. Grandin, mon prédécesseur, chez lequel vous êtes en ce moment... J'espérais obtenir la main de ma chère Mathilde, lorsque M. Grandin, instruit, je ne sais comment que je vous connaissais, et que j'avais eu un duel pour vous, a cru devoir me refuser son consentement.

ROSELINA.

Oh! le père barbare! refuser pour gendre un intéréssant jeune homme comme vous!

GEORGES.

Cependant j'espérais encore vaincre son obstination, lorsque votre lettre est survenue, et mon mariage est maintenant tout à fait impossible.

ROSELINA, *avec sentiment.*

Oh! mon ami, je suis désolée... (*Changeant de ton*). Mais c'est donc un patriarche que votre prédécesseur... où est-il?.. à quelle heure le montre-t-on?.. Oh! il faut que vous me le montriez!

GEORGES.

Laissons cela... Quel service attendez-vous de moi?

ROSELINA.

Voici. . moi aussi, je vais me marier.

GEORGES, *surpris.*

Ah!

ROSELINA.

Cela vous étonne?

GEORGES.

Non... vous n'avez jamais eu beaucoup de goût pour le théâtre...

ROSELINA.

Et pour la chorégraphie dans toute l'acception du mot? C'est vrai... (*Riant*). La sanction obligée du corps diplomatique a, jusqu'à présent, manqué à ma gloire .. et je ne m'en repens pas... J'ai toujours passé pour une bégueule parmi les danseuses de l'Opéra, qui, en général, ont ce défaut en horreur! Et vous, qui, sans me connaître, avez eu la générosité de me défendre, vous savez si la résistance est mon côté faible? Malheureusement, il n'y a pas plus loin de la reconnaissance à l'amour que... de votre beau-père futur à un original... Vous aviez été chevaleresque, mon cœur devait être reconnaissant... Mon départ pour Bordeaux me rendit ingrate... Bref, dans mon dernier congé, j'ai achevé de tourner la tête à un provincial... qui n'en a pas une forte... il veut absolument m'épouser... j'ai réfléchi... et je me laisse faire.

GEORGES.

Vous quitteriez le théâtre?

ROSELINA.

Je n'attendais qu'une occasion, et je la saisis... au mariage..

Air : *Démon de la nuit.*

Vous connaissez mon caractère :
Je n'aime pas à m'abuser,
Mais de tout ce qui peut me plaire,
Je ne sais rien me refuser.
Il est si doux, d'avoir sans cesse,
Un mari que l'on doit chérir,
Et des enfants que l'on caresse,
Je veux m'en donner le plaisir.

Mon futur mari a acheté une maison de campagne près la ville qu'il habite, nous y vivrons une grande partie de l'année. A l'aide de mes jetés-battus, j'ai donné dans ma vie pas mal de représentations au bénéfice des pauvres. Eh bien! je donnerai là-bas quelques représentations dans le même genre... les malheureux n'y perdront rien, et çà me rappellera le beau côté de ma vie d'artiste.

GEORGES, *vivement.*

Vous avez toujours eu un excellent cœur!

ROSELINA.

Vous vous en apercevez d'aujourd'hui?

GEORGES.

Mais je ne vois pas en quoi je puis vous être utile?

ROSELINA.

Vous allez voir... Vous savez que le chapitre des informations est la préface obligée de tous les contrats de mariage... je suis avertie que mon curieux de fiancé, a chargé son notaire de faire secrètement une enquête sur ma vie intime, j'ai fait entendre qu'on pouvait s'adresser à vous... Je compte que vous ne refuserez pas de donner les renseignements demandés... Je ne désire que la vérité?

GEORGES.

Ce sera toujours un éloge.

ROSELINA.

Authentique!

GEORGES.

C'est juste par-devant notaire.

Air : d'*Yelva.*

Je lui dirai qu'une grâce accomplie,
A vos attraits ajoute son pouvoir;
Je lui dirai que vous êtes jolie,
Et pour me croire, il n'aura qu'à vous voir.
Je lui dirai, dussé-je vous déplaire,
Que votre ton en tout sait exceller,
Que votre esprit est toujours sûr de plaire,
Pour le prouver vous n'aurez qu'à parler.

ROSELINA, *riant.*

Je parlerai... pour ne pas vous donner un démenti... Mon futur est arrivé ce matin, il ne me quitte presque pas... c'est ce qui vous explique ma visite... (*Elle lui remet une carte.*) Voici l'adresse du notaire.

GRANDIN, *en dehors.*

Je ne sortirai pas avant de l'avoir vu, ce cher ami.

GEORGES, *effrayé.*

C'est M. Grandin.

ROSELINA.

Ah ! ah ! le patriarche !

GEORGES.

Vous me perdez.

ROSELINA.

Oh ! que non ! (*Passant devant lui.*) Laissez-moi faire.

SCÈNE IX.

GEORGES, ROSELINA, GRANDIN *entrant de la droite et apercevant Georges.*

GRANDIN, *à part.*

Il est encore là ! avec une dame. (*Il se tient à l'écart.*)

ROSELINA, *feignant de ne pas voir Grandin.*

J'ignorais que M. Grandin eut cédé sa maison... Je vois du reste, monsieur, que pour successeur il a choisi un homme de goût... comme lui.

GRANDIN, *à part.*

Elle parle de moi en termes flatteurs !

ROSELINA.

C'est pour une maison de campagne, une villa... mais mon intention est d'y résider toute la belle saison... et je tiens à ce qu'elle soit confortable. Vous vous entendrez avec mon tapissier... je m'en rapporte entièrement à vous... pourvu toutefois que vous ne dépassiez pas mon chiffre, 8000 francs en tout... Rideau et tenture de soie pour le salon... les autres pièces en damas... c'est convenu !

GRANDIN, *à part.*

Peste ! une belle commande ! le gaillard ! Elle est très-distinguée, cette dame ! (*Il va à la porte de droite et fait comme s'il entrait.*

GEORGES.

Eh ! tenez, madame, voici M. Grandin, dont vous me parliez ; nous sommes chez lui.

GRANDIN, *saluant.*

Madame...

ROSELINA, *à Grandin.*

Ah ! enchantée... On m'avait adressée à vous, monsieur, comme étant un des industriels les plus distingués... J'ignorais que déjà vous fussiez retiré du commerce.

GRANDIN, *flatté.*

Vous me le faites regretter vivement... madame... puisque je me trouve ainsi privé du plaisir... de traiter avec une cliente qui... aussi... autant... Quand je dis aussi.., c'est plutôt autant...

ROSELINA, *sérieusement.*

Votre façon de vous exprimer, monsieur Grandin, justifie pleinement ce qu'on m'avait dit de vous.

GRANDIN, *à part.*

Elle s'énonce avec une convenance... faubourg Saint-Germain...

ROSELINA, *à Georges.*

Je vais décider la question avec mon mari... Il choisira lui-même la couleur... jaune ou vert ? Vous m'avez dit que le vert passait... tandis que le jaune... Enfin, ça le regarde. (*Elle remonte comme pour sortir. — Grandin va à Georges. — Elle redescend à droite.*) Et d'ailleurs M. Grandin voudra bien, je pense, nous aider de son goût et de son tact parfaits ?

GRANDIN, *modestement.*

Madame !...

Air : *de Turenne.*

Vous pensez des choses trop bonnes !
A vous servir je voudrais me vouer !

(*Prenant Georges à part.*)

Ah ! voilà ! voilà les personnes,
Pour qui l'on doit se dévouer,
Voilà pour qui l'on peut se dévouer.
Il est des ducis que j'admire,

(*Montrant Roselina*).

Pour une femme enfin comme cela,
Vous vous seriez fait tuer... qu'après çà
Je n'aurais eu rien à vous dire.

ROSELINA.

A demain donc, monsieur Georges.

GEORGES, *saluant.*

A vos ordres, madame.

ROSELINA, *saluant Grandin.*

Monsieur....

GRANDIN, *en saluant, passe à droite.*

A vos ordres, mad... C'est-à-dire..... j'ai bien l'honneur de vous saluer.

SCÈNE X.

LES MÊMES, SERBONET.

SERBONET, *avec empressement, à Grandin.*

Patron, M. Agénor Dutaillis est là.

GRANDIN, *vivement.*

Qu'il entre ! Je l'attendais... (*Serbonet sort.*)

ROSELINA, *vivement et bas à Georges.*

Agénor Dutaillis ?... chez M. Grandin ?

GEORGES, *de même.*

Vous le connaissez ?

ROSELINA, *bas.*

Oui. Je vous dirai cela.

Air : *un Monsieur et une Dame.*

Le rencontrer me contrarie !

GEORGES, *bas à Roselina.*

Confiez-moi votre embarras.

ROSELINA, *de même.*

Donnez-moi le bras, je vous prie,
Qu'il ne me reconnaisse pas.

(*A Grandin et à Georges qui lui donne le bras*),

Tout ce qui sort de vos fabriques,
Messieurs, est toujours excellent !

GRANDIN, *à part et passant à gauche sur l'avant-scène.*

Avec d'aussi nobles pratiques,
C'est un plaisir d'être marchand.

(*Roselina baisse son voile.*)

ENSEMBLE.

GRANDIN.

Cette femme, sans flatterie,
Avec grâce fait des achats ;
Et quelle aimable courtoisie
En disant, donnez-moi le bras.

ROSELINA.

La rencontre me contrarie,
Sous ce voile, guidez mes pas.
A votre bras, je le parie,
On ne me reconnaîtra pas.

GEORGES.

La rencontre vous contrarie,
Mais pour vous tirer d'embarras,
Prenez mon bras et je parie
Qu'on ne vous reconnaîtra pas.

(*Dutaillis entré, reste à droite de la porte du fond, et salue Roselina qui sort avec Georges.*)

SCÈNE XI.

GRANDIN, DUTAILLIS.

GRANDIN.

Ce cher ami ! te voilà donc !

AGÉNOR.

Que je t'embrasse. (*Ils s'embrassent.*)

GRANDIN.

Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus.

AGÉNOR.

Quinze ans ! mon cher ! quinze ans ! C'est un grand espace sur le chemin de la vie.

Air : *Avec l'amour et l'amitié.*

Dans ce voyage où l'on s'agite,
Et dans la jeunesse surtout,
L'amour arrive le plus vite ;
Il prétend passer avant tout,
Mais l'âge vient, l'amour nous quitte,
L'amitié reste jusqu'au bout...

ENSEMBLE.

Elle seule va jusqu'au bout.

GRANDIN.

Pour l'amitié tous deux à notre aurore,
Nous étions faits, et le temps corrobore
Ce sentiment dont notre cœur s'honore.
Pour nous aimer, nous valons mieux encore!
Les amis sont comme les vins précieux,
Ils sont meilleurs quand ils sont vieux!

ENSEMBLE.

Les amis sont... etc.

GRANDIN.

Ah! çà, est-ce que tu viens te fixer à Paris?

DUTAILLIS.

Non! je viens m'y marier.

GRANDIN.

Te marier!

DUTAILLIS.

Puis, je retourne à Bordeaux... c'est-à-dire aux environs de Bordeaux où j'ai acheté une assez jolie propriété.

GRANDIN.

Et tu fais un beau mariage?

DUTAILLIS.

Comment l'entends-tu?

GRANDIN.

Un mariage de convenance?

DUTAILLIS, *riant.*

C'est cela... la personne... me convient assez!

GRANDIN, *riant.*

Ah! ah! mauvais sujet!... encore de joyeuse humeur comme autrefois?

DUTAILLIS.

Comme toujours!... et toi? j'ai appris que tu avais cédé ta maison.

GRANDIN.

Oui, il faut bien se reposer que diable! car nous avons travaillé nous autres, hein? Ce n'est pas comme cette jennesse d'à présent... Quand je suis venu à Paris, je n'avais qu'un petit écu dans ma poche... et je m'en vante.

DUTAILLIS.

Comme moi!

GRANDIN.

C'est qu'on travaillait de notre temps?

DUTAILLIS.

Parbleu!... et on s'amusait aussi... comme aujourd'hui.

GRANDIN.

Allons donc! quelle différence! on savait s'amuser... alors... et on ne dépensait pas un argent fou!... comme aujourd'hui! On ne s'amuse plus qu'à coups de lingots!... tandis que nous autres...

DUTAILLIS, *à part, riant.*

Il est toujours le même.

GRANDIN.

Tu te souviens.

Air : *du Major Palmer.*

Le magasin, le dimanche,
A midi juste fermait;
Et chacun d'une humeur franche,
Pour s'amuser s'envolait.
En voyant notre tenue,
Nos éperons de héros,
Tous les gamins dans la rue
Nous appelaient : calicots!
Tandis qu'adroit, mais sans ruse,
Au billard tu fais le beau.
Moi, sans nuls frais, je m'amuse
En boudant au domino.
A Beaujon cherchant compagne,
Le soir, il fallait aller...
C'était la seule montagne
D'où l'on put dégringoler.
Puis, venait la contredanse,
Où l'on s'en donnait à mort!
Mais toujours avec décence,
On ne... polkait pas encor.

(*Parlé*) Enfin...

On rentrait gris de poussière,
Le corps épuisé, brisé,
Mais la bourse presqu'entière,
On s'était bien amusé.

On ne s'amuse plus comme ça!

DUTAILLIS.

Autre temps, autres divertissements... mais tu ne me dis pas comment va madame Grandin... et ta fille?.. Ce doit être une grande et belle demoiselle, maintenant?

GRANDIN.

Pas mal... elle me ressemble, tu verras... je vais les avertir que tu es là. (*Il passe devant Dutaillis, se dirigeant vers la porte de droite.*)

DUTAILLIS.

Du tout! du tout! je ne veux pas que tu les déranges.

GRANDIN.

Au fait! tu les verras à dîner... car j'espère bien que tu nous restes à dîner?.. (*A part*). Je puis l'engager, puisqu'il va se marier; c'est comme s'il l'était!

DUTAILLIS, *hésitant.*

Certainement, mon ami... ce serait avec plaisir, mais...

GRANDIN.

Comment, mais? j'espère bien que tu ne refuseras pas ton plus vieux camarade, ton ex-associé?

DETAILLIS, *de même.*

Oh non!.. Mais, dis-moi, ta femme? Crois-tu que cela ne contrariera pas ta femme? elle ne m'aimait pas beaucoup dans le temps.., *in illo tempore*, je dirai même...

GRANDIN.

Parbleu! dans le temps, je ne t'aurais peut-être pas engagé; mais puisque tu vas te marier... puisque tu te ranges...

DUTAILLIS.

Oui, je suis en train de dire adieu à la vie de garçon... mais ta femme...

GRANDIN.

Mais, mon ami, tu ne sais donc pas une chose... depuis que je n'ai plus rien à faire, je fais obéir tout le monde ici... à commencer par ma femme.

DUTAILLIS, *à part.*

Alors il n'est pas tout à fait le même!

GRANDIN.

Ainsi, c'est convenu, je te garde... Justement voici ces dames.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADAME GRANDIN, MATHILDE.

(*Ces deux dames entrent de la droite*)

GRANDIN.

Eh! arrivez donc, mesdames; mon ami Dutaillis exprimait ses regrets de ne pas vous voir.

DUTAILLIS, *passant devant Grandin, allant à madame Grandin et saluant.*

Madame... mademoiselle.

MADAME GRANDIN ET MATHILDE.

Monsieur...

MADAME GRANDIN, *à part.*

Cet homme m'est antipathique (*Elle passe derrière Dutaillis et Grandin et descend à gauche.*

DUTAILLIS, *à Grandin.*

Je vois, mon cher Grandin, que ta femme est toujours gracieuse, et quant à ta fille...

Air : *de madame Favart.*

Je félicite votre père!
Dans son commerce, habile à tous travaux,
Il a fait plus d'une brillante affaire,
Tous ses produits ont été bons et beaux.
Bref! ayant fait fortune assez gentille,
Il a fait bien des envieux!
Mais enfin... vous êtes sa fille,
Et c'est ce qu'il a fait de mieux.

GRANDIN, *lui donnant la main.*

Merci, mon ami, c'est gentil ce que tu dis là.

MADAME GRANDIN, *à part.*

Quel langage décolleté.

DUTAILLIS, *à Mathilde.*

Vous ne pouvez me reconnaître, mademoiselle, car vous n'étiez pas plus haute que ça, quand je suis parti. (*Il remonte avec Mathilde et continue de parler avec elle*).

GRANDIN, *à demi-voix à sa femme.*

Je l'ai invité à dîner.

MADAME GRANDIN, *avec humeur.*

Vous l'avez invité?

GRANDIN.

Je ne pouvais pas faire autrement.

MADAME GRANDIN.

Je vous avais prévenu cependant...

GRANDIN.

Sans doute! mais puisqu'il va se marier... Il vient à Paris pour se marier...

MADAME GRANDIN.

Mais votre fille! monsieur! vous n'avez donc pas songé à votre fille?

GRANDIN.

Eh bien! ma fille!... il dit que c'est ce que j'ai fait de mieux; mais il ne la séduira pas... c'est ce qu'il ferait de plus mal!

MADAME GRANDIN.

On ne sait pas, monsieur!...

GRANDIN.

Enfin! c'est fait!... Tu préviendras Catherine pour qu'elle ajoute au dîner quelque chose... une omelette; c'est bientôt fait.

MADAME GRANDIN.

On n'ajoutera rien.

GRANDIN.

Mais songe donc que maintenant...

MADAME GRANDIN.

Ça vous regarde!

GRANDIN, *vexé.*

Ça me regarde? madame Grandin.

MADAME GRANDIN.

Ça vous regarde!

GRANDIN.

Vous le prenez sur un ton...

MADAME GRANDIN.

Sur le ton qui me convient.

Dutaillis les voyant se disputer va prendre son chapeau qu'il a posé sur la chaise du fond.

GRANDIN.

Qui vous convient, soit.

MADAME GRANDIN.

Soit.

GRANDIN, *à Dutaillis qui se dispose à sortir.*

Eh bien! tu nous quittes?

DUTAILLIS.

Oui! oui... j'ai... une course à faire et comme je vois que tu as à causer avec ta femme? je.....

GRANDIN.

Ah! c'est fini! nous sommes d'accord... c'est que vois-tu... j'avais oublié tout à l'heure que nous devions aujourd'hui... aller dîner en famille... chez une tante.

MADAME GRANDIN, *à part*

Ah! il le congédie!

GRANDIN.

Et nous convenions avec ma femme... qu'elle m'excuserait auprès de... cette tante... ces dames iront seules.

MADAME GRANDIN, *scandalisée, à part.*

Hein! que dit-il?

MATHILDE.

Sans vous, mon père.

GRANDIN, *continuant d'un air de bravade et regardant sa femme.*

Et nous irons ensemble dîner en tête à tête... au restaurant.

MADAME GRANDIN, *à part, exaspérée.*

Ah! c'est trop fort!

DUTAILLIS.

Du tout! du tout! je ne souffrirai pas.

GRANDIN, *le retenant.*

C'est entendu avec ma femme... cela lui convient beaucoup.

MADAME GRANDIN, *bas à son mari avec une colere concentrée.*

Vous me poussez à bout!

GRANDIN.

Ça vous regarde!

MADAME GRANDIN.

Ça me regarde?

GRANDIN.

Ça vous regarde.

FINAL.

Musique de M. Montaubry.

(*A Dutaillis.*) Allons, profitons de la chance,
Que nous apporte ton retour!
Après une aussi longue absence,
L'amitié doit avoir son tour.

MADAME GARNDIN, *bas à son mari.*

Je saurai mettre obstacle,
A ce projet, et tout d'abord...

GRANDIN, *à Dutaillis.*

Nous irons à la maison d'or,
Et ce soir au spctacle.

TOUS.

GRANDIN.

MADAME GRANDIN, *à part.*

Ça me confond,
A cela devais-je m'attendre!

GRANDIN.

Quand on prend du galon,
On n'en saurait trop prendre!

ENSEMBLE.

MADAME GRANDIN.

J'étouffe de dépit
Ah! j'en perdrai l'esprit,

GRANDIN.

Ce dîner me ravit
A chacun il sourit.

DUTAILLIS.

Ce dîner me ravit
Puisqu'à tous il sourit.

MATHILDE.

Ma mère a du dépit
Et mon père sourit.

LES MÊMES, GEORGES,

GEORGES, *descendant au milieu.*

Il s'agit de cette dame,
Qui voulait vous consulter?

GRANDIN.

Je ne puis vous écouter,
Adressez-vous à ma femme.

GEORGES, *allant à Mathilde.*

Que se passe-t-il en ce lieu.
Me direz-vous, mademoiselle.

MATHILDE, *avec dépit.*

Si votre danseuse est bien belle,
Monsieur je m'y connais fort peu!

(Ils remontent tous deux. — Pendant ces quatre derniers vers, Grandin est remonté avec Dutaillis. Ils se séparent à l'entrée de Roselina qui prend le milieu.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ROSELINA, puis SERBONET.

ROSELINA, *entrant.*

C'est encor moi!

DUTAILLIS, *à part.*

Ma fiancée!

ROSELINA, *l'apercevant.*

Mon futur! (*bas à Dutaillis*) point d'éclats!
Vous ne me connaissez pas.

DUTAILLIS, *à part.*

Mais quelle est donc sa pensée?

ROSELINA, *haut.*

Pour ma commande, je reviens,
Je me décide, si je tiens
(*à Grandin*) Vos conseils et les siens... (*Elle montre Georges*).

GRANDIN, *à Roselina.*

Ah! Madame, aujourd'hui,
Je suis tout à lui. (*Il passe à Dutaillis.*)

DUTAILLIS.

Grandin est mon meilleur ami.

GRANDIN.

Oui! Voilà mon meilleur ami!

ROSELINA, *montrant Georges.*

Mais monsieur Georges est-il votre ennemi?
Sa mine est loin d'être joyeuse.

(*Serbonet entre et reste au fond à gauche*).

GRANDIN, *en confidence à Roselina.*

De ma fille il voulait la main,
Et je l'ai refusé soudain,
Le gaillard, d'humeur belliqueuse,
S'est battu pour une danseuse.

ROSELINA.

Pour une danseuse!

GRANDIN.

Pour une danseuse!

(*Il remonte à la glace avec Dutaillis. — Serbonet lui brosse son habit.*)

ROSELINA, *à madame Grandin.*

Vous refusez aussi pour gendre ce garçon,
Mais son âme est généreuse,
De ses correspondants l'estime ici répond.

MADAME GRANDIN.

Oui, mais il correspond
Avec une danseuse.

ROSELINA.

Une danseuse!

MADAME GRANDIN.

Une danseuse! (*Elle remonte à son mari.*)

ROSELINA.

C'est une chose affreuse!

(*A Mathilde qui vient de descendre près d'elle à droite.*)

Mais vous, dont Georges me parlait,
Avec tant d'intérêt...
Pour vous il soupirait.

MATHILDE.

Il le disait,
Mais il avait
Soupiré pour une danseuse.

ROSELINA, *à Serbonet qui vient de descendre à gauche.*

Et toi, valet plein de vertu,
Que lui reproches-tu?

SERBONET.

Une chose assez croustilleuse.
Je lui reproche une danseuse,
Je lui reproche une danseuse!

(*Tout le monde descend pour prendre l'ensemble.*)

ENSEMBLE.

GRANDIN ET DUTAILLIS.

Amitié tutélaire,
Que rien ne peut changer
Sous ta douce bannière,
Ah! courons nous ranger!

MATHILDE.

Pourquoi ce mystère!
Tout semble s'arranger.
Cependant ma mère
A paru s'affliger!

ROSELINA.

C'est un hourra de guerre,
Dont il faut me venger,
Georges, en moi seul espère,
Je veux te protéger.

MADAME GRANDIN.

J'étouffe de colère,
Je me vois outrager.
Et ne puis que me taire,
Devant un étranger!

SERBONET.

Ici quelque mystère,
Vient de tout déranger
Madame est en colère,
Et va nous ravager!

GEORGES.

Ah! tout me désespère,
Et sans rien ménager
Contre moi, fille, père,
Tous semblent se ranger.

(*Madame Grandin et Mathilde suivent Grandin qui se dirige vers la porte du fond, Roselina cherche à encourager Georges.*)

TABLEAU.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Un petit salon donnant près de la chambre de Mme Grandin. — Porte au fond. — Portes latérales. — A gauche, premier plan, une table près du décor. — A droite, en face, un guéridon. — Chaises à l'avant-scène, près de ces deux meubles. — Chaises au fond.

SCÈNE Ire

SERBONET, MADAME GRANDIN.

Serbonet arrive par le fond, tenant une théière et une tasse sur un plateau. Il s'arrête en apercevant madame Grandin, qui entre doucement par la porte de gauche.

MADAME GRANDIN.

Chut!

SERBONET.

Bourgeoise, c'est l'infusion de tilleul pour votre mari.

MADAME GRANDIN.

Silence!... Posez cela ici. (*Elle lui indique le guéridon.*) Je ne veux pas qu'on entre dans sa chambre en ce moment.... il repose.

SERBONET.

Il dort!... ah! tant mieux! Quand on dort, on n'est pas bien malade.

MADAME GRANDIN.

Dans quelle inquiétude il m'a mise!... quelle nuit j'ai passée!...

SERBONET.

C'est donc vrai ce que Catherine vient de me conter... que monsieur n'est de retour que de ce matin?

MADAME GRANDIN, *vivement.*

Il est trop vrai! Il y a à peine une heure qu'il est rentré!

SERBONET.

Et il s'est mis au lit tout de suite?

MADAME GRANDIN.

Non. Mais dès qu'il m'a aperçue, il s'est jeté dans sa ganache.

SERBONET.

Dam! s'il n'avait pas dormi de la nuit?

MADAME GRANDIN.

Mais, mon Dieu! ne me faites pas parler, Serbonet, je ne veux rien dire!... Ah! la nuit a été désordonnée!

SERBONET, *à part.*

Voilà une manière de ne rien dire...

MADAME GRANDIN.

Un homme qui, toute sa vie, avait été si sage, si réglé!

SERBONET.

C'est peut-être pour ça.

MADAME GRANDIN.

Qu'entendez-vous par ces paroles?

SERBONET.

J'entends que M. Grandin n'ayant fait aucune fredaine dans son printemps, il se sera laissé aller dans son automne.

MADAME GRANDIN.

Taisez-vous!

SERBONET, *continuant.*

Il aurait peut-être mieux valu...

MADAME GRANDIN.

Voilà quelqu'un!

SCÈNE II.

MADAME GRANDIN, GEORGES, SERBONET.

GEORGES.

Pardon, madame... J'ai appris que M. Grandin était rentré tard, et je venais savoir si la fatigue du plaisir...

MADAME GRANDIN, *sèchement.*

Bien obligée, monsieur. Son dîner avec son ami Dutaillis l'a entraîné un peu loin.

SERBONET, *bas à Georges.*

Il n'est rentré que ce matin.

MADAME GRANDIN.

Mais avec du repos...

GEORGES.

Je viens me mettre à vos ordres. . Si je puis être utile à M. Grandin...

MADAME GRANDIN.

Les hommes qui se battent pour des danseuses ne peuvent guère rendre service à ceux qui ne comptent que des jours irréprochables !

SERBONET, *bas à Georges.*

Des jours... bon ! mais des nuits...

GEORGES, *avec étonnement.*

Hein ?

MADAME GRANDIN.

C'est vous, monsieur, qui avez commencé à lui donner de l'humeur... Votre proposition d'épouser sa fille...

GEORGES.

Ce n'est pas cela qui a décidé M. Grandin à emmener son associé dîner en ville.

MADAME GRANDIN.

Non, certainement... mais il a vu que j'étais portée pour vous... que Mathilde vous trouvait à son gré...

GEORGES, *avec feu.*

Ah ! madame !... ce que vous me dites me rend le courage... Protégé par vous, aimé de votre fille...

MADAME GRANDIN.

Il n'est plus question de tout cela, monsieur... Ce que monsieur Grandin nous a appris...

GEORGES.

Quoi ! Mathilde sait...

MADAME GRANDIN.

Ce n'est pas moi qui le lui ait dit... Je ne l'ai pas élevée à être ma confidente...

SERBONET.

Non, mais vous l'avez élevée à être curieuse ; elle écoutait à la porte.

GEORGES.

Ah ! je suis perdu !

Air : *A soixante ans.*

A mon amour, nul cœur ne s'intéresse,
Et contre moi je vois tout conspirer,
Mathilde aussi repousse ma tendresse,
Il n'est plus rien que je puisse espérer.

SERBONET.

Monsieur il n' faut jamais désespérer.
Avec l'espoir, le bon Dieu veut qu'on vive,
C'est un' loi qu'il faut observer !
En vain le sort semble nous abreuver!
Lorsque l'on voit tout ce qui nous arrive,
On ne sait pas ce qui peut arriver.

MADAME GRANDIN.

Serbonet, vous êtes un bavard... Monsieur Georges, je vous quitte et vais moi-même donner l'ordre au concierge de ne laisser monter personne de toute la journée. (*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE III.

GEORGES, SERBONET.

GEORGES.

Que s'est-il passé ?

SERBONET, *mystérieusement.*

Silence ! (*Il va à pas de loup jusqu'à la porte de la chambre de droite et écoute.*) Je l'entends ronfler; il dort comme s'il était près de sa femme.

GEORGES.

Parle donc vite !

SERBONET.

Oui ! vite... Mais avant tout, monsieur, vous laisseriez-vous entraîner par un ami... à dîner, à courir les spectacles, les bals, à passer la nuit dehors enfin ?... Vous...

GEORGES.

Oh ! non, je sais trop maintenant ce qu'il en coûte.

SERBONET.

Je vous rends mon estime. (*Il ôte son bonnet.*) Apprenez... (*La porte du fond s'ouvre, Roselina paraît.*)

SCÈNE IV.

GEORGES, ROSELINA, SERBONET.

ROSELINA, *au fond.*

M. Grandin, s'il vous plaît ?

GEORGES.

Roselina !

SERBONET.

J'ai dans l'idée que voilà du renfort qui nous arrive.

ROSELINA, *qui a descendu.*

M. Grandin ?

SERBONET.

Madame... c'est que... il n'est pas visible.

ROSELINA.

Je sais... allez le réveiller !

SERBONET.

Mais...

ROSELINA.

Allez, allez, mon ami, il ne sera pas fâché de me voir... Présentez-lui ce nœud de ruban rose. (*Elle lui donne un nœud de ruban.*)

SERBONET, *à lui-même.*

Oh ! oh ! çà prend une jolie couleur. (*Il prend le plateau et entre chez Grandin.*)

SCÈNE V.

GEORGES, ROSELINA.

GEORGES.

Vous voulez voir M. Grandin ?

ROSELINA, *lui faisant signe de lui céder la place.*

Rien que lui !

GEORGES.

Je ne comprends pas.

ROSELINA.

Vous comprendrez plus tard... Laissez-nous, mon cher Georges, je tiens au tête à tête...

GEORGES.

Mais, expliquez-moi...

ROSELINA.

Pas un mot à présent. Je dois rester seule ici... ou sinon... (*Elle fait le mouvement de sortir.*)

GEORGES, *vivement.*

Restez, restez... Je vous cède la place... Mais si j'y comprends quelque chose...

ENSEMBLE.

Air : *de la Chanteuse voilée* (Brave Alguazil.)

ROSELINA.

Sans hésiter,
Sans résister,
Eloignez-vous en silence,
Point de courroux,
Résignez-vous,
Ayez en moi confiance.

GEORGES.

Sans hésiter,
Sans résister,
Je me retire en silence,
Car il m'est doux
De mettre en vous
Mon espoir, ma confiance,

SERBONET, *accourant*

Le voilà ! le voilà... (*Il sort par le fond avec Georges.*)

SCÈNE VI.

GRANDIN, ROSELINA.

GRANDIN, *il entre encore un peu troublé par les excès de la nuit. Il descend à gauche.*

Serbonet ! Serbonet ! où as-tu pris ce nœud de ruban ?... sur quel cœur l'as-tu dérobé ?

ROSELINA, *s'avançant.*

Il ne l'a pas dérobé, monsieur, c'est moi qui l'ai prié de vous le porter.

GRANDIN.

Ah ! qui êtes-vous, vous ?

ROSELINA.

Vous ne me reconnaissez pas ?

GRANDIN.

Pardon!... c'est que j'ai la tête encore toute remplie de choses..

ROSELINA.

Est-ce que la nuit...

GRANDIN, *lancé.*

Prou... ou... ou... ah! la nuit!... Délirante nuit... Le bal... le souper... le champagne... les femmes!... oh! les femmes!

Air : *de Lantara.*

Sexe que l'amour accompagne,
En toi je vois la plus belle des fleurs!
Buvons, car le joyeux champagne
A fait souvent ressortir tes couleurs!
Ce vin joyeux ravive tes couleurs!
A t'adorer tout ici me convie,
Oui, j'obéis à ton charme vainqueur,
Les femmes sont les roses de la vie,
Et désormais je suis horticulteur.

ROSELINA, *riant.*

A la bonne heure! voilà comme je voulais vous voir... Je suis sûre que vous n'en voulez plus à l'Opéra?

GRANDIN, *lancé.*

L'Opéra!... ah! beau! superbe! Le pas des Poignards! Les jolies figures! les belles jambes!

ROSELINA, *à part.*

Il n'est pas encore tout à fait dégrisé... (*Haut.*) Vous avez été fasciné comme tout le monde.

Air : *de l'Epigramme.* (Petit bonhomme.)

L'opéra, temple fantastique,
Unique!
Met tous les cœurs en fusion!
Palais, ciel, mer, forêts, nuages,
Même les corsages
Font illusion.

On jurerait que c'est l'aurore
Qui dore,
Et ses dômes et ses guérets.
Plus d'un amateur croit encore
Aux mollets
Du corps de ballets.
Andalouse, dame ou bergère
Légère,
Qu'une danseuse, à l'œil expert,
S'enlève au son des castagnettes,
Toutes les lorgnettes,
Soudain sont en l'air!
La nature jamais rebelle
Et belle,
Y rafraîchit tous les minois,
Et la rose y semble nouvelle
Après avoir paru vingt fois.

REPRISE ENSEMBLE.

L'opéra, temple, etc.

GRANDIN.

Illusion!... amour! chimère... (*Chantant sur l'air de Malbrough et en passant à droite.*)

« L'or est une chimère, mironton, ton, ton.

ROSELINA.

Mais regardez-moi donc? (*Il la regarde*).

GRANDIN.

Ah oui, je m'en souviens... pour la commande... jaune ou vert!... Ça regarde mon successeur... en bas... descendez... c'est en bas...

ROSELINA, *jouant l'étonnement.*

La commande? Votre successeur? que me chantez-vous là? vous rêvez... mon cher ami.

GRANDIN.

Mon cher ami... elle m'appelle son cher ami... j'ai la tête encombrée d'une foule d'idées cocasses!

ROSELINA.

Examinez moi bien... vous me trouvez donc moins jolie, méchant oublieux d'aiguillettes roses. (*Elle tire le ruban de la poche du gilet dans laquelle l'avait placé Grandin*).

GRANDIN

Hein?

ROSELINA.

Et votre promesse?

GRANDIN, *cherchant.*

Ma promesse?

ROSELINA.

Il faut donc que ce soit moi qui vienne vous chercher jusque chez vous?

GRANDIN,

Chez moi... je suis chez moi?

ROSELINA, *à demi voix et vite.*

En vérité, c'est étrange! qu'avions-nous décidé cette nuit?

GRANDIN.

Cette nuit?

ROSELINA.

Que nous irions déjeuner aux Champs-Elysées, chez Bardou, au Moulin-Rouge, il me semble.

GRANDIN, *commençant à se souvenir.*

Que dites-vous?

ROSELINA.

Vous deviez venir me prendre. Je vous ai attendu une heure!

GRANDIN.

Est-il possible! Vous êtes donc...

ROSELINA.

Votre domino rose de cette nuit... chez la baronne.

GRANDIN.

Oh! grand Dieu! les forces m'abandonnent. (*Il tombe assis sur la chaise près du guéridon*).

ROSELINA.

Et ce coupé que vous m'aviez promis?.. avez-vous songé...

GRANDIN.

Un coupé?

ROSELINA.

Eh oui... de chez Bender... mais nous en causerons plus tard... vite à votre toilette... votre femme peut venir...

GRANDIN, *se levant précipitamment et passant à gauche.*

Ma femme! oh! ce mot me dégrise!

ROSELINA,

Offrez-moi votre bras et partons!

GRANDIN, *éclatant.*

Je n'irai pas!

ROSELINA.

Plait-il?

GRANDIN, *reculant et gagnant vers le fond pour traverser le théâtre pendant tout ce qui suit.*

Je ne vous connais pas!

ROSELINA, *le poursuivant.*

Monsieur...

GRANDIN.

Laissez-moi!

ROSELINA.

M. Grandin?

GRANDIN.

Je ne suis pas M. Grandin

ROSELINA, *étonnée.*

Vous n'êtes pas...

GRANDIN.

Il demeure au-dessus...

ROSELINA, *le poursuivant toujours.*

Oh! je vous reconnais parfaitement, moi... et...

GRANDIN.

Montez au troisième.

ROSELINA.

Encore une fois, monsieur...

GRANDIN, *à part, près de la porte de droite dont il tient le bouton.*

Je suis sauvé! (*Il rentre dans sa chambre et on entend fermer la porte à double tour. — Cette fin de scène est très-vive et très-animée*).

SCÈNE VII.

ROSELINA, puis MATHILDE.

ROSELINA, *seule.*

(*Riant.*) Ah! ah! ah! il s'enferme à double tour!..! le tour est bon.

MATHILDE, *au fond, à la cantonnade.*

Non, M. Georges, jamais je ne vous pardonnerai. (*Apercevant Roselina en descendant*). Ah! c'est la dame d'hier.

ROSELINA, *à part.*

Bon! voilà la demoiselle!

MATHILDE.

Vous demandez quelqu'un, madame?

ROSELINA.

Je voulais parler à M. Georges... un jeune homme fort aimable... ce qui n'empêche pas que je sois furieuse contre lui!

MATHILDE.

Contre M. Georges?

ROSELINA.

Imaginez-vous, mademoiselle, que comme amie de la famille, je m'étais mis en tête de le marier.

MATHILDE, *vivement.*

Ah! de le marier!

ROSELINA

Un parti superbe! une personne charmante! conçoit-on cela? il a refusé!

MATHILDE.

Il a refusé?

ROSELINA.

Oh! mais... soyez tranquille... il y viendra; car je connais maintenant la cause de son refus. (*Avec mystère.*) Il a une autre passion!

MATHILDE, *vivement.*

Il vous l'a nommée?

ROSELINA.

Oh! non... la discrétion... Il me l'a dépeinte... Il paraît qu'elle n'éprouve rien pour lui... et ce matin, désespéré de son indifférence, il voulait partir, quitter la France...

MATHILDE, *s'oubliant.*

Me quitter!

ROSELINA *à part.*

Il est aimé! (*haut avec finesse*) N'est-ce pas?.. Qu'elle folie! Pour un caprice!

MATHILDE.

Un caprice!

ROSELINA.

Contrarié!... je ne vous ai pas tout dit... Croiriez-vous qu'on lui a refusé la main de la demoiselle?.. Refuser M. Georges pour gendre lorsque les informations donnaient toute sécurite.

MATHILDE.

Ah! les informations...

ROSELINA.

Quelques escapades... un duel... une danseuse... bon nombre d'amourettes.

MATHILDE.

Des amourettes!

ROSELINA.

Enfin, toutes choses qu'un honnête homme doit connaître avant qu'on lui confie le sort d'une jeune fille bien élevée.

MATHILDE, *étonnée.*

Quoi! il faut qu'un mari...

ROSELINA.

Il faut qu'un mari puisse nous diriger. C'est lui qui doit faire notre éducation et pour être notre précepteur, il faut bien qu'il ait fait ses études!

MATHILDE.

Et les amourettes sont des études?

ROSELINA.

Sans doute. Voilà pourquoi les jeunes gens sont si studieux.

MATHILDE.

C'est singulier, on m'avait dit tout le contraire.

ROSELINA.

Vraiment!

MATHILDE.

Ah! vous avez beau dire, madame, quand un jeune homme a eu de l'amour une fois...

ROSELINA.

Il en a une seconde fois. Quel est le jeune homme d'ailleurs, à Paris surtout, qui n'a pas eu quelque inclination.

MATHILDE.

Mais, c'est très mal, madame!

ROSELINA, *riant.*

En mariage comme en politique, il faut accepter les faits accomplis!

MATHILDE.

Ah! il faut accepter!

ROSELINA.

C'est la règle. Quand on connaît un jeune homme, quand on estime son caractère, il faudrait être ridicule pour s'inquiéter du passé.

MATHILDE, *se contenant.*

Et vous êtes venue exprès pour lui parler encore de ce mariage?

ROSELINA.

Tout exprès... Le moment est très favorable. Songez donc, après le refus qu'il vient d'éprouver... le dépit... le chagrin... il acceptera les yeux fermés.

MATHILDE, *avec dépit.*

Il n'acceptera pas!

ROSELINA.

Il acceptera!

MATHILDE, *de même.*

Mais non, madame.

ROSELINA, *souriant.*

L'aimable enfant!

MATHILDE, *à part avec colère.*

La vilaine femme!

ENSEMBLE.

AIR de *Vallace.*

MATHILDE (*à part*).	ROSELINA (*à part*).
Quel trouble dans mon âme	Le trouble de son âme!
A porté la douleur,	Pour Georges est très-flatteur.
Je sens que cette femme	Cette gentille femme
A présent me fait peur.	Doit faire son bonheur.

ROSELINA.

Pour monsieur Georges on connaîtra mon zèle!
Il m'intéresse, et pour le consoler,
Je veux qu'il ait femme jeune et belle...

MATHILDE.

De quoi vient-elle se mêler!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Quel trouble, etc.
Le trouble, etc.

(*Mathilde presque pleurant de dépit sort par la porte de gauche*).

SCÈNE VIII.

ROSELINA.

Bon petit cœur! elle me déteste avec une bonne foi... Mais elle l'aime, lui! c'est le principal. Il est bien juste que je porte un peu la peine du mal que j'ai involontairement commis.

SCÈNE IX.

ROSELINA, GEORGES.

GEORGES, *paraissant à la porte du fond.*

Eh bien!

ROSELINA, *gaiement.*

Vous pouvez entrer, le tête à tête a eu lieu.

GEORGES.

Avec M. Grandin?

ROSELINA.

Et je me suis occupé de vous... de votre mariage...

GEORGES, *contrarié.*

Roselina, ne plaisantez pas sur ce sujet.

ROSELINA, *gaiement.*

Plaisanter! les événements sont trop graves pour cela. (*Changeant de ton.*) Vous savez que votre vertueux beau-père futur est rentré ce matin?

GEORGES.

A huit heures.

ROSELINA.

Mais vous ignorez quelle a été sa conduite, tandis que moi, depuis hier au soir, je ne l'ai pas quitté.

GEORGES.

Vous?

ROSELINA.

Oui, écoutez : M. Dutaillis que je vais épouser...

GEORGES.

M. Dutaillis?... c'est M. Dutaillis que...

ROSELINA.

Que j'épouse... Je l'ai séduit à Bordeaux dans Giselle... Hier, nous devions dîner ensemble, mais comme son ancien associé, M. Grandin l'avait engagé, je lui ai donné congé à la condition pourtant, qu'au sortir du théâtre, il conduirait son amphytrion à un bal masqué !... chez la baronne, vous savez?...

GEORGES, *souriant.*

Chez la baronne !

ROSELINA.

Je m'y suis rendue de mon côté après avoir le soin de me munir... de cette folle de Juliette à qui j'avais fait la leçon et qui, sous un domino rose m'a rendu le service de s'emparer de M. Grandin.

GEORGES, *vivement.*

Eh bien?

ROSELINA.

Eh bien... elle s'en est emparée de telle sorte qu'une fois lancé, impossible de l'arrêter, votre patriarche !... il ne la quittait pas, elle ne pouvait plus s'en débarrasser... au point que ce pauvre Saint-Germain était furieux ! enfin de guerre lasse elle a pris le parti de le griser et de le faire asseoir à une table de jeu.

GEORGES, *riant.*

Ah! ah! ah! Ceci m'explique...

ROSELINA.

Mais là aussi, impossible encore de l'arrêter... il a joué très-gros jeu...

GEORGES.

Et il a perdu?

ROSELINA.

Sur parole... deux ou trois mille francs.

GEORGES.

M. Grandin !

ROSELINA.

Dam !... quand on s'y prend tard, il faut se rattraper. Enfin il a dépassé toutes mes espérances... il a promis à Juliette un coupé de chez Bender, et elle est femme à y aller... Je ne sais pas même s'il n'a pas cherché querelle à Saint-Germain.

GEORGES.

Se peut-il que M. Grandin...?

ROSELINA, *riant.*

Je vous répète qu'il a dépassé toutes mes espérances... Car si j'avais pu prévoir...

GEORGES, *interrompant.*

Mais quel est votre but en agissant ainsi?

ROSELINA.

Vous le demandez?... Je vous sers et me venge... deux plaisirs à la fois.

GEORGES.

Grand merci de l'intention; mais je crois que votre attente sera trompée... Vous ne connaissez pas M. Grandin... Revenu à la raison, il se désolera, il maudira son égarement, mais il ne reviendra pas sur ses préventions.

ROSELINA.

C'est ce que nous verrons... Je viens de le mettre en fuite tout à l'heure... et dussé-je revenir tous les jours, il faudra bien qu'il vous donne sa fille !

GEORGES.

Comment pourrai-je jamais m'acquitter?

ROSELINA.

Air nouveau de Montaubry.

Vous acquitter! quel mot ici se glisse,
Allons, allons, vous riez... entre amis,
C'est celui qui rend le service
Qui doit seul en payer le prix.
Oui, lui seul doit en acquitter le prix.
Pour secourir une âme généreuse,
Le ciel, je crois, tout exprès me forma.
J'oblige qui m'aime ou qui m'aimera.
Je le console... et moi qui suis danseuse,
Je ne prend rien pour ça.

GEORGES.

Mais pourtant je veux...

ROSELINA, *passant à droite.*

Vous acquitter! votre exigence est vaine;
De votre esprit que cela soit rayé;
Si je puis finir votre peine
Ce que je fais sera payé!
Oui, oui, cela se trouvera payé.
De tout le bien que je puis faire, heureuse,
D'un amour vrai dont une autre rira,
L'expression soudain me ravira;
Je m'attendris... et moi qui suis danseuse,
Je ne prends rien pour ça!

GEORGES, *souriant tristement.*

Merci encore une fois, ma bonne Roselina, mais je doute...

ROSELINA, *vivement.*

Soit! cela me regarde. (*Changeant de ton.*) Je vous laisse; n'oubliez pas que vous devez tout ignorer... si cependant vous trouviez l'occasion de lui être utile....

GEORGES.

Je ne la laisserais pas échapper... Ah! j'oubliais... J'ai vu votre notaire... (*Souriant.*) Et je lui ai dit tout le mal que je pensais de vous.

ROSELINA.

Merci à mon tour... ce soir je serai madame Dutaillis.

GEORGES, *voyant la porte de droite qui s'ouvre doucement.*

On ouvre cette porte... c'est M. Grandin.

ROSELINA.

Ne quittez pas le champ de bataille!

GEORGES.

Le temps de vous reconduire. (*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE X.

GRANDIN.

(*Il passe la tête par la porte et regarde avec crainte autour de lui : il est pâle et défait.*) Personne !... elle n'est plus là !) (*Il se décide à entrer et s'avance d'un air mystérieux et sombre.*) Est-ce bien moi... Grandin ! grand Dieu !... suis-je bien éveillé, cette fois... ô honte éternelle! (*Il se cache la tête dans ses mains :*) Nuit affreuse ! On pourra donc dire en me montrant du doigt... (*A voix basse.*) Vous voyez bien cet homme-là... il est père de famille, propriétaire, âgé de cinquante-deux ans ! cheveux gris... fortune bien assise... figure encore agréable... Eh bien, cet homme... Oh ! il faudra fuir... en province, à l'étranger !... (*Changeant de ton.*) Ce qui me désespère encore, c'est que je ne me rappelle que confusément les détails de cette saturnale nocturne! Et ma femme, et ma fille... si elles venaient à savoir... Ah ! surtout qu'un voile impénétrable...

MATHILDE, *en dehors.*

Je vous assure bien maman...

GRANDIN.

Ce sont elles... recomposons notre visage. (*Il s'efforce de sourire.*)

SCÈNE XI.

MATHILDE, MADAME GRANDIN, GRANDIN.

(*Madame Grandin entre la première.*)

MADAME GRANDIN.

Encore une fois assez sur ce sujet, mademoiselle.

GRANDIN, *avec douceur.*

Qu'y a t-il donc, mes bonnes amies?

MADAME GRANDIN, *avec humeur.*

Votre fille qui parle encore de M. Georges... elle trouve que nous manquons d'indulgence.

GRANDIN.

Et quoi! Mathilde?...

MATHILDE, *passant à Grandin.*

Oui, mon père, lorsqu'on connaît un jeune homme, quand on l'estime il est injuste, tyrannique de refuser son consentement.

MADAME GRANDIN, *à son mari.*

Vous l'entendez !

MATHILDE, *de même.*

Oh ! je sais qu'à Paris, il n'y a pas de garçon qui n'ait eu quelque inclination.

GRANDIN.

Des inclinations !

MATHILDE, *continuant.*

Il faut avoir passé par là pour faire un bon mari et nous devons accepter les faits accomplis.

GRANDIN, *vivement.*

En politique ! mais en amour...

MATHILDE, *appuyant.*

C'est la règle.

GRANDIN.

Et qui vous a dit cela, mademoiselle ?

MATHILDE.

C'est une dame.

MADAME GRANDIN, *étonnée.*

Une dame !

GRANDIN, *à part.*

Ah ! mon Dieu serait-ce...

MATHILDE.

Une dame qui était ici tout à l'heure, qui connaît beaucoup mon père.

MADAME GRANDIN.

Une dame, M. Grandin, qui vous connaît beaucoup ?

GRANDIN, *à part passant devant les deux femmes.*

Le ciel me frappe dans la personne de mon enfant !...

MATHILDE.

Et elle paraissait très-instruite... elle disait qu'un honnête homme doit toujours avoir fait de études.

Air : *En vérité je vous le dis.*

Maman il faut avoir appris,
Cela n'est-il pas nécessaire ?
Veut-on être avocat, notaire,
Maman il faut avoir appris.
Or, une jeunesse orageuse
Sert plus tard d'école aux maris.
Car pour rendre sa femme heureuse,
Mon père il faut avoir appris.

MADAME GRANDIN, *scandalisée.*

Silence ! mademoiselle... silence ! (*à Grandin passant à lui*) Mais quelle est donc cette dame, monsieur, que vous connaissez beaucoup, qui vous a parlé ? qui donc ? mais qui donc ?...

GRANDIN, *embarrassé.*

Ah ! c'est...

MADAME GRANDIN.

C'est...

GRANDIN, *de même.*

C'est bien simple ! va !... c'est bien simple ! (*voyant entrer Georges par le fond*) mais plus tard, nous ne sommes pas seuls... (*A part*) Cette fois, il arrive à propos.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, GEORGES, PUIS SERBONET.

GEORGES.

Ah ! M. Grandin, j'éprouvais le désir de vous serrer la main... on m'avait dit que vous étiez indisposé.

GRANDIN.

En effet... je l'ai été légèrement... ça va mieux.

GEORGES, *souriant.*

Vous savez que je suis un peu homeopathe (*Il lui tâte le pouls*).

GRANDIN, *à part.*

Homéopathe ! Il ne sait rien... je respire !

SERBONET, *entrant* .

Patron, patron, il y a là une espèce de domestique qui vous demande.

GRANDIN, *étonné.*

Moi ! et que veut-il ?

SERBONET.

Il dit qu'il vient recevoir 3,000 francs, que monsieur saura ce que c'est.

GRANDIN, *de même.*

Trois mille francs.

GEORGES, *à part.*

Sa dette de jeu... Roselina ne s'était pas trompée.

SERBONET.

Faut-il faire entrer l'homme... il vous expliquera. (*Il remonte*).

GRANDIN, *vivement le retenant.*

Non, non, inutile. (*A part*). Serait-ce encore une des conséquences de cette nuit fatale ! Je tremble, je n'ose interroger ce domestique. (*Pour faire cet a parte, il est descendu de quelques pas vers le milieu... Georges est passé à gauche derrière lui... Serbonet est remonté au fond.*

GEORGES, *à part.*

En présence de sa femme... de sa fille.

MADAME GRANDIN.

Ce ne peut être qu'un malentendu... il faut voir... Serbonet, faites entrer !

GEORGES, *vivement.*

C'est inutile, madame a raison... ce ne peut être qu'un malentendu, et je crois deviner... c'est sans doute une traite qui concerne ma maison... une traite de nos correspondants de Strasbourg, Brier et Ritter, vous savez, M. Grandin !

GRANDIN, *absorbé.*

Moi... je sais...

GEORGES.

Ils ignorent sans doute que je vous ai succédé... ou bien encore... l'habitude...

GRANDIN.

Mais alors vous avez dû être avisé ?

GEORGES.

Probablement... et j'aurai oublié... (*à Serbonet*) Attends, je vais te donner un mot pour le caissier (*il se met à la table et écrit*).

GRANDIN, *à part.*

Et moi, qui allais m'imaginer... (*à sa femme*) Dis donc, ma bonne, c'est une maison bien tenue... il dit qu'il a oublié de noter une traite de 3,000 francs... conçois-tu cela ?.. Et voilà cependant l'homme à qui tu voulais donner ta fille.

GEORGES, *remontant à Serbonet, pour lui remettre ce qu'il vient d'écrire.*

Tiens, conduis cet homme, et qu'il attende.

SERBONET.

Bien, M. Georges. (*Il sort par le fond*).

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, moins SERBONET.

GEORGES, *redescend à droite et cause avec Mathilde*.*

GRANDIN, *à part*

Ah ! que je voudrais donc savoir ce qui s'est passé cette nuit !

MADAME GRANDIN.

A quoi songez-vous donc ?

GRANDIN, *préoccupé.*

Je songe que cette nuit (*s'arrêtant tout à coup*) oh ! qu'est-ce que je dis là !

MADAME GRANDIN, *inquiète.*

Plaît-il ?.. cette nuit ?.. Expliquez-vous ? Je ne vous ai jamais vu comme cela, moi ? (*bas et d'un ton soupçonneux en le menant à gauche*) M. Grandin, est-ce que vous auriez quelque chose de honteux à vous reprocher ?

GRANDIN.

Moi !.. Oh ! madame Grandin...

GEORGES, *a Mathilde.*

Eh bien ! je ne partirai pas, mademoiselle, je vous le promets. (*Mathilde descend à sa mère*).

GRANDIN, *à Georges, passant à lui*.*

Il paraît, monsieur, que décidément vous êtes plus fort sur la tenue d'épée que sur la tenue de livres... Oublier d'inscrire une traite de 3,000 francs... c'est fort...

GEORGES, *surpris.*

Quoi... monsieur... vous croyez...

GRANDIN.

Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de prendre garde à ce jeu-là et à celui des danseuses ?

GEORGES, *à part.*

C'est lui qui me raille...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, SERBONET.

SERBONET, *au fond.*

Patron, patron !

MADAME GRANDIN.

Eh bien ! qu'est-ce encore ?

SERBONET.

C'est un homme... un autre... pas le même... il dit comme çà qu'il apporte la facture de la voiture...

MADAME GRANDIN, *étonnée.*

La facture de la voiture !

MATHILDE, *de même.*

La facture de la voiture !

GRANDIN, *de même.*

La facture de la voiture ! (*A part, se souvenant.*) Ah ! mon Dieu !.. cette femme... tout à l'heure... je me souviens !... ah ! cette fois... je suis perdu ! c'est fini ! (*En disant ces derniers mots il est allé tomber sur la chaise près du guéridon.*)

MADAME GRANDIN.

Qu'est-ce que cela signifie ?

GEORGES, *à part.*

Le coupé de chez Bender... (*Haut.*) Ah ! très-bien... Je sais...

MADAME GRANDIN.

Comment ? comment ?

GRANDIN, *se levant.*

Hein ? qu'est-ce qu'il dit ? qu'est-ce qu'il dit ?

GEORGES, *embarrassé.*

Mon Dieu oui... C'est... c'est une nouvelle erreur... (*Il cherche.*) Mes affaires prennent chaque jour plus d'extension... et j'ai cru devoir acheter un cabriolet.

MADAME GRANDIN.

Ah ! vous avez...

GEORGES, *vivement.*

Oui, madame ; je pense... je crois que je n'aurai pas à regretter cette acquisition... et puis... la concurrence...

GRANDIN.

Oui... oui... il y en a tant... et tant de cabriolets... (*A part, frappé.*) Ce rapprochement ! est-ce qu'il saurait ?... oh ! non, c'est impossible ! il n'y a que Dutaillis et moi... et encore, moi... (*Haut et railleur à Georges.*) Ah ! ah ! vous vous donnez un cabriolet, mon cher successeur... la mode du jour...

Air : *Je n'ai point vu ces bosquets.*

En vérité l'invention me plait,
Ce ne sont plus les moyens ordinaires ;
Si ces messieurs vont en cabriolet,
C'est pour donner du ressort aux affaires !
Voitures de toute saison,
Que de louanges vous sont dues !
Grâce à cette combinaison,
Les affaires d'une maison
Se trouvent plus tôt suspendues !

GEORGES, *à part.*

Encore !

GRANDIN, *à Serbonet qui est descendu à droite.*

Eh bien ! que fais-tu là, toi ?

SERBONET.

Dam !... patron, c'est que... je ne sais pas ce que cela veut dire, mais il y a aussi la trois personnes qui vous demandent et qui veulent absolument vous parler...

GRANDIN et MADAME GRANDIN.

Trois personnes !... (*Elle passe devant Mathilde.*)

SERBONET.

J'ai répondu que monsieur était malade et ne pouvait recevoir.

MADAME GRANDIN.

Sans doute...

SERBONET.

Alors, l'un des trois s'est avancé ; vous lui direz, qu'il m'a dit, que c'est M. de Saint-Germain et deux de ses amis... (*Il remonte.*)

GRANDIN, *à part.*

De Saint-Germain ! ô ciel !... pour le coup ! c'est fini !

MADAME GRANDIN.

Mais nous ne connaissons pas...

SERBONET, *redescendant.*

Je ne sais aussi ce qu'ils m'ont chanté qu'ils avaient attendu une heure à la porte Millot...

GRANDIN.

Maillot... imbécile... (*A part.*) Je sais ce que c'est...

SERBONET.

Enfin... ils veulent entrer à toute force. (*Il remonte au fond.*)

GEORGES, *à part.*

De Saint-Germain... ceci est plus sérieux. (*Il descend un peu à droite.*)

MADAME GRANDIN, *à son mari.*

Eh bien ! vous restez là ?... mais allez donc ! Voyez ce dont il s'agit.

GRANDIN.

Oui, bonne amie, oui. (*A part avec résolution.*) Allons, capitaine Grandin, 1[re] compagnie, 2[e] bataillon, 3[e] légion.

GEORGES, *arrêtant.*

Eh bien ! y pensez-vous ?.. encore souffrant ! Non, M. Grandin, restez, je vais voir moi-même.

GRANDIN, *vivement.*

Du tout ! je ne souffrirai pas... (*A part.*) Il ne sait pas ce qu'on attend de moi !

GEORGES, *le retenant.*

Puisqu'on a dit que vous étiez malade.

MADAME GRANDIN.

En effet !... puisque Serbonet a répondu...

GRANDIN.

Mais !

MADAME GRANDIN.

Si vous vous obstinez, ma fille et moi, nous vous suivrons pour être témoins...

GRANDIN, *vivement.*

Témoins !... c'est ce que je ne veux pas !

MADAME GRANDIN.

Voyez, voyez, M. Georges.

GRANDIN, *à Georges.*

Permettez, permettez...

GEORGES, *à Grandin, qui veut sortir.*

Restez.

MATHILDE, *de même.*

Oui, mon père ! restez !

MADAME GRANDIN, *de même.*

Restez donc !

SERBONET, *barrant la porte.*

Restez, patron.

ENSEMBLE.

Air : *Brutus lâche César.*

MADAME GRANDIN ET MATHILDE.

Quel est ce mystère !
Et quelle affaire
En ce moment
Le rend si tremblant.

GRANDIN.

Quel est ce mystère !
Malheureux père,
En ce moment
Je suis tout tremblant.

GEORGES ET SERBONET.

Quel est ce mystère !
Malheureux père,
En ce moment
Il est tout tremblant.

(*Georges sort par le fond, suivi de Serbonet.*)

GRANDIN, *à part, allant tomber sur la chaise, près du guéridon.*

Cette fois... il va tout savoir et je suis déshonoré à ses yeux.

SCÈNE XV.

MATHILDE, MADAME GRANDIN, GRANDIN.

MATHILDE, *à part, descendant la scène en réfléchissant.*

Oh ! il ne partira pas, d'ailleurs il me l'a promis, il m'aime toujours, c'est clair ! L'empressement qu'il a mis encore là tout à l'heure pour être utile à mon père, en est une preuve !

MADAME GRANDIN, *appelant sa fille.*

Mathilde !

MATHILDE, *sans l'écouter.*

Cette dame en sera pour ses avances... ce sera bien fait ! ça lui apprendra a marier les gens malgré eux.

MADAME GRANDIN, *avec humeur.*

Vous n'entendez donc pas, mademoiselle. Dieu me pardonne, vous voilà aussi préoccupée que votre père ! qu'ont-ils donc tous, aujourd'hui ?

MATHILDE, *sans prendre garde à sa mère.*

Oui, maman... que peut-on lui reprocher?... il a fait ses études, voilà tout.

MADAME GRANDIN, *allant à son mari.*

Oh ! c'est bien votre fille.

GRANDIN, *sans l'écouter.*

Je ne suis sûr de rien... si ma femme et ma fille n'avaient pas été là, je l'aurais pas laissé sortir. O les femmes ! les femmes ! que le bon Dieu les bénisse !

MADAME GRANDIN, *impatientée.*

Oh !... ils sont tous fous ! (*prenant son mari par le bras et le secouant*) M. Grandin :

GRANDIN, *comme se réveillant.*

Madame Grandin ? (*elle passe devant lui et descend à droite.*)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, DUTAILLIS, ROSELINA.

(*Ils entrent par le fond.*)

DUTAILLIS, *montrant Grandin à Roselina.*

Eh ! le voilà sur pied, ce cher ami ! (*ils se serrent la main*)

GRANDIN, *à part avec effroi.*

Dutaillis ! avec le domino rose ! le malheureux il a juré ma perte.

MADAME GRANDIN, *sévèrement à Dutaillis.*

Que revenez-vous faire ici, monsieur ?

DUTAILLIS.

Je n'ai pas voulu retourner à Bordeaux sans..

ROSELINA, *l'interrompant.*

Permettez, c'est à moi de répondre. (*Elle passe devant Dutaillis... Grandin voyant ce mouvement passe derrière sa femme comme pour fuir Roselina*)

Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*

Lorsque l'on va quitter Paris,
Ou tout ce qui brille, transporte.
Avec orgueil, a ses amis.
On fait voir ce que l'on emporte
C'et toujours chose à ravir !
Aussi quand Bordeaux le réclame,
Monsieur n'a pas voulu partir
Sans vous avoir montré... sa femme.

MADAME GRANDIN, *gaiement.*

Sa femme !

GRANDIN, *stupéfait.*

Sa femme !

MATHILDE, *étonnée.*

Sa femme !

ROSELINA, *à Grandin et lui faisant la révérence.*

Elle-même, monsieur... (*à Mathilde.*) elle-même, mademoiselle; (*à madame Grandin*), elle-même madame...

GRANDIN, *balbutiant.*

Et... et... tu... tu quittes Paris... tu pars... avec madame ?

DUTAILLIS, *gaiment.*

Oui, j'emmène ma femme... dans une heure nous serons en wagon.

ROSELINA

Mon mari avait à cœur de vous remercier de l'accueil amical que vous lui avez fait hier !... Mais moi, avant de m'éloigner, j'ai un service à réclamer de M. Grandin... j'ai sa promesse.

GRANDIN, *à part.*

Aye ! aye... comme elle me regarde ?

ROSELINA.

Hier, j'étais venue jusqu'ici parler d'affaires avec son successeur qu'on m'avait indiqué... (*a Dutaillis*) vous savez, pour l'ameublement de notre maison de campagne et j'ai eu le plaisir de rencontrer monsieur qui s'est montré d'une amabilité...

GRANDIN, *saluant.*

Oh ! madame (*à part*) je n'y suis plus du tout... ce ne serait donc pas elle...

ROSELINA, *se tournant vers Mathilde.*

Je connaissais également, mademoiselle car je suis revenue ce matin pour donner une réponse...

GRANDIN, *vivement*

Jaune ou vert... Je savais bien , moi !

ROSELINA.

Je n'ai pas trouvé le successeur de monsieur, mais mademoiselle était dans ce salon, dont elle a bien voulu me faire les honneurs avec une grâce charmante... Je suis fixée sur la couleur de l'ameublement, et voici la note des objets composant la livraison... M. Grandin m'a promis ses conseils. (*Avec intention.*) Veut-il bien regarder si je n'ai pas oublié quelque chose? (*Elle la lui remet.*) Vous permettez , madame. (*Elle passe à elle.*) Je tiens beaucoup à son approbation.

MADAME GRANDIN.

Comment donc ! madame...

(*Elles remontent causer un peu plus haut. Mathilde s'assieu pres de la table, et Dutaillis lui tient compagnie.*)

GRANDIN, *à part.*

Décidément, c'est elle ! Que veut-elle donc encore?... un autre coupé? (*Il lit à part. — Musique à l'orchestre.*) « Commande de madame Roselina Dutaillis : M. Georges aime Mathilde et en est aimé. »

ROSELINA, *haut à Grandin.*

Je ne me suis pas trompé sur ce premier article, n'est-ce pas, M. Grandin?

GRANDIN, *balbutiant.*

Je... je ne crois pas. (*Lisant à part.*) « Vous lui avez refusé la main de votre fille, parce qu'il avait eu un duel au sujet d'une danseuse. Cette danseuse, cette Roselina que vous avez calomniée , c'est moi !... » (*Parlant haut.*) La danseuse !

ROSELINA, *riant.*

Ceci vous surprend ? N'est-ce pas de bon goût?

GRANDIN.

Oui... non... c'est-à-dire. . Je ne m'attendais pas... C'est original ! (*A lui-même.*) Alors elle ne serait donc pas...

ROSELINA.

Continuez !

GRANDIN, *lisant.*

« Roselina aujourd'hui est mariée... et elle ne donnera à personne le droit de douter de sa vertu !

ROSELINA, *négligemment.*

Ceci fera très-bien en province , M. Grandin.

GRANDIN.

Oui... oui... si ça tient.

ROSELINA.

Oh ! ça tiendra !

GRANDIN, *à part.*

Nous avons des articles qui ne tiennent pas toujours. (*Lisant.*) « Roselina qui connaît les qualités de Georges, veut emporter la promesse que vous lui accorderez votre fille. » (*S'interrompant haut.*) Oh ! pour cela...

ROSELINA.

Est-ce que je demande trop?

GRANDIN.

Oui, certes... et je crois... (*Tout ce qui précède a été dit par Roselina sans quitter madame Grandin, avec laquelle elle cause pendant la lecture de la lettre. Ici seulement elle descend avec Grandin.*

ROSELINA.

Continuez donc.

GRANDIN, *lisant.*

Roselina connaît toute votre conduite de cette nuit et elle peut d'un seul mot...

ROSELINA.

Que dites-vous de cet article?

GRANDIN.

Je crois qu'il ferait mauvais effet. (*Il lit*). « Enfin que pouvez-vous refuser à un brave jeune homme, qui, en ce moment.

expose sa vie pour vous? (*Parlé avec agitation*). Sa vie! Georges! Ah! malheureux que je suis! Il n'est pas rentré... il se bat. (*Tout le monde descend*).

MADAME GRANDIN.

Qui est-ce qui se bat?

GRANDIN, *très-agité.*

Ah! s'il lui est arrivé malheur, je ne me le pardonnerai jamais! Georges! Georges!

MATHILDE.

Ah! comme mon père est en colère contre lui!

GRANDIN.

Courons! (*Il a mis ce papier dans sa poche; il se précipite vers la porte du fond. Serbonet paraît.*)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, SERBONET, puis GEOGES.

SERBONET, *accourant.*

Le voilà... le voilà, patron!

TOUS.

Georges! Monsieur Georges! (*Georges paraît au fond.*)

GRANDIN, *courant à lui.*

Ah! mon ami!

MATHILDE, *étonnée.*

Comme mon père le reçoit bien!

MADAME GRANDIN, *de même.*

Voilà qu'il lui serre la main, à présent.

ROSELINA, *bas à Georges.*

Votre adversaire?

GEORGES, *de même.*

Blessé légèrement.

GRANDIN.

Oh! généreux successeur! si je m'en croyais... (*Il le serre dans ses bras.*)

MADAME GRANDIN.

Oh! il s'est passé quelque chose d'extraordinaire, c'est sûr.

GRANDIN

Mon cher Dutaillis, reçois mes félicitations les plus sincères sur ton mariage, et permets-moi à mon tour de te présenter (*Prenant Georges par la main et le faisant passer.*) mon gendre.

ROSELINA.

Très-bien!

GEORGES, *avec joie.*

Se peut-il! Ah! monsieur...

MATHILDE, *passant à Georges.*

Ah! mon bon père!

SERBONET.

Ah! crême des patrons!

MADAME GRANDIN.

Ah ça, comment donc se fait-il? lorsqu'hier encore...

GRANDIN.

Oui! ma bonne, oui... mais vois-tu... c'est bien simple, je te conterai cela plus tard. (*Rendant la note à Roselina.*) Madame, votre commande est faite avec un discernement admirable!... tout ce que vous avez choisi. (*Regardant sa fille et Georges*) est brillant de façons et de qualités.

ROSELINA.

Vous approuvez tous les articles?

GRANDIN.

Et même je les garantis, car la *moitié* a été fabriquée par moi!

GEORGES, *à Grandin.*

Et désormais vous serez plus indulgent, n'est-ce pas, pour la jeunesse d'aujourd'hui?

GRANDIN.

Oui, mon jeune ami.

Air *de Téniers.*

Toujours folle d'imprévoyance,
La jeunesse court au danger;
Pour une faute, une imprudence,
Ah! gardons-nous de la décourager!
Quand le temps vient pour être sage,
On ne saurait trop s'observer...
S'il faut faillir, que ce soit au jeune âge,
Car si l'on tombe on peut se relever.

(*A part.*) Je voudrais pourtant bien savoir ce que j'ai fait cette nuit.

Dutaillis remonte ainsi que Roselina et ils se donnent le bras. — Grandin va à sa femme et fait de même. — Les deux jeunes gens aussi. — On chante le chœur ainsi posé : Les jeunes gens à gauche. — Dutaillis et Roselina presqu'au milieu à moitié de la hauteur de la scène. — Grandin et sa femme à droite. — A la fin, ces derniers rentrent dans leur chambre. — Dutaillis est à la porte du fond qu'il a ouverte pour sortir. — Les amoureux sont à l'avant-scène. — Serbonet au fond à droite. — Tableau.

CHOEUR FINAL.

Air : *maîtrese d'été* (Reber).

ROSELINA, DUTAILLIS.

Partons tous deux,
Nous laissons des heureux:
Confiance,
Espérance,
Peut-être un jour
Nous verrons ce séjour
Embelli par votre amour.

LES AUTRES.

Cœurs généreux!
Vous laissez des heureux
Confiance,
Espérance,
Venez un jour
Visiter ce séjour
Embelli par notre/leur amour.

Typ. de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue St-Louis 46, au Marais.



LES COULISSES DE LA VIE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN CINQ ACTES

PAR

MM. DUMANOIR ET CLAIRVILLE

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 24 MAI 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

BOIS-JOLI, profession : 12,000 fr. de rente...	MM. RAVEL.
SAINT-MARTIN, personnage politique (50 ans).	GRASSOT.
CÉSARINE, sa femme (30 ans.).............	Mlle PAULINE.
BOURTIBOURG, capitaliste..................	M. PELLERIN.
OCTAVE, ami de Bois-Joli (18 ans)..........	Mlles ALINE.
MARGUERITE, pupille de Bourtibourg	DURAND.
CORNÉLIE, femme de chambre de Césarine....	AZIMONT.
Mlle MARTHE............................	LAMBERT.
GENEVIÈVE, vieille gouvernante de Marguerite.	Mme PHILIBERT.
MADELAINE, bonne de Bois-Joli.............	Mlle JULIETTE.
FURET, groom............................	MM. AUGUSTIN.
UN CARROSSIER.........................	REMI.
UN TAPISSIER...........................	MASSON.
UN COCHER..............................	KALEKAIRE.
UN VALET DE CHAMBRE	PAUL.
UNE FEMME DE CHAMBRE.................	Mme CHOLLET.
UNE CUISINIÈRE.........................	ALICE.

ACTE I.

A LA CAMPAGNE, CHEZ BOURTIBOURG.

Le théâtre représente une tonnelle, formée de plantes grimpantes sur un treillage en dôme. Au fond, un rang d'orangers. A gauche, au 2e plan, un petit pavillon rustique dont la porte s'ouvre sur la tonnelle, et la croisée du côté du spectateur. Cette croisée n'est fermée que par un store, qui, en se levant, laisse voir un piano dans l'intérieur du pavillon.

SCENE I.

Au lever du rideau, tous les personnages sont endormis : SAINT-MARTIN *au milieu, un journal sur ses genoux; à gauche,* CÉSARINE, *qui a laissé tomber un volume de poésies, et* MARGUERITE, *sa tapisserie; à droite,* OCTAVE *et* BOURTIBOURG, *près d'une petite table sur laquelle est un damier;* OCTAVE *renversé sur sa chaise;* BOURTIBOURG, *le visage sur la table, les mains étendues. — Au fond,* UN DOMESTIQUE, *assis sur une caisse d'oranger et dormant aussi, appuyé sur la tige de l'arbre. (Musique.)*

BOIS-JOLI, *paraissant au fond. Il regarde autour de lui, semble chercher. — Tenue de campagne élégante et de bon goût.*

Personne!... pas un jardinier... pas un chien... pas un chat!.. (*Apercevant le domestique.*) Ah! si... en voilà un... de domestique. (*Avec douceur, au valet.*) Mon ami, veuillez annoncer monsieur Achille Bois-Joli... Ah! ah! nous dormons... (*D'un ton très-doux.*) Veuillez annoncer monsieur... (*S'interrompant.*) Ce domestique doit être originaire du pays des marmottes... (*Regardant sous la tonnelle.*) Mais, pardieu! voici toute la société réunie... Ma foi, je vais m'annoncer moi-même... (*Il entre et salue.*) Messieurs... (*S'apercevant qu'ils sont endormis.*) Pas possible!... Est-ce que le parc de ma future serait une dépendance du château de la Belle-au-bois-dormant ?... (*Regardant toute la société.*) Je savais bien qu'à la campagne, on se couchait de bonne heure... (*Tirant sa montre*) mais il est à peine quatre heures et demie... est-ce qu'ils auraient déjà commencé ?... Si encore, dans ce dortoir champêtre, je voyais une figure de connaissance... (*Apercevant Octave*) Ah!... Octave!... Comment! Octave ici?... Lui, ordinairement si éveillé!... Si je pouvais, tout doucement... (*Il touche avec précaution le bras d'Octave.*)

OCTAVE, *sans se réveiller.*

Oui, monsieur, je vais à dame.

BOIS-JOLI.

Il va à dame en rêvant?... (*Reprenant le bras d'Octave.*) Octave!... mon ami!...

OCTAVE, *s'éveillant.*

Ah! pardon... je m'étais assoupi.

BOIS-JOLI.

En allant à dame?... Est-ce qu'on doit avouer ces choses-là?

OCTAVE, *le reconnaissant tout à fait.*

Bois-joli!

BOIS-JOLI.

Chut!

OCTAVE, *se levant.*

Ah! mon Dieu! est-ce que l'on m'aurait vu dormir?

BOIS-JOLI, *lui montrant la société.*

Non, non, on ne t'a pas vu.

OCTAVE.

Ah! bah!

BOIS-JOLI.

Il paraît qu'ici on ne dort pas les uns sans les autres... Mais, je t'en supplie, ne les réveille pas... Des gens qu'on réveille vous reçoivent toujours très-mal... et, comme je me présente ici pour la première fois...

OCTAVE.

Ah çà, mais, sais-tu que c'est héroïque de ta part!... toi, Parisien pur sang, boulevard incarné... quitter le perron de Tortoni, pour venir te mêler aux innocents plaisirs de la campagne!...

BOIS-JOLI.

Mon ami... c'est mon notaire qui m'envoie au vert.

OCTAVE.

Ton notaire?

BOIS-JOLI.

Oui... ce tabellion a arrangé, presque sans me consulter, un mariage entre moi et la pupille du riche capitaliste Bourtibourg.. chez qui on dort si bien.

OCTAVE.

Et l'on t'a déja présenté la demoiselle?

BOIS-JOLI.

Non, on ne m'a encore présenté que la dot... autrement dit, il n'y a eu d'entrevue qu'entre ses deux cent mille francs de fortune et mes douze mille livres de rente...

OCTAVE.

Tiens! c'est original.

BOIS-JOLI.

Oui, l'entretien a été agréable... les fortunes se sont convenues... et, quant à la future... comme, lorsqu'on se marie, c'est ordinairement pour toute la vie... j'ai le temps de la voir.

OCTAVE.

Eh bien! moi, je puis, à l'instant même, te la faire contempler tout à ton aise.

BOIS-JOLI, *vivement.*

C'est une de ces deux dormeuses?...

OCTAVE.

Celle qui a laissé tomber sa tapisserie à ses pieds... Hein?... qu'en dis-tu?

BOIS-JOLI, *regardant Marguerite de très-près.*

Peuh... entre le zist et le zest... Nez convenable... bouche honnête... et modérée... quant aux yeux... je suis forcé d'ajourner mon opinion sur les yeux... (*Reportant ses regards sur Césarine.*) Oh! quel albâtre!... un marbre antique!... ou une statue de Pradier!

OCTAVE, *dédaigneusement.*

Oui, pas mal... au premier coup d'œil.

BOIS-JOLI.

Je t'ai déjà dit que j'ajournais toute opinion sur les yeux. (*Ses regards tombent sur Saint-Martin; il rit en se contraignant, et le montre à Octave.*)

OCTAVE.

C'est son mari.

BOIS-JOLI.

Il est moins bien... je ne le crois pas de Pradier... Et tu nommes ce monsieur?...

OCTAVE.

Tu ne connais que ça... un personnage politique, un homme de génie...

BOIS-JOLI.

Ce n'est pourtant pas la même chose.

OCTAVE.

Monsieur de Saint-Martin...

BOIS-JOLI, *effrayé.*

De Saint-Martin!... quoi! ce serait là ce grand personnage politique, qui fait de si gros discours?... Sapristi! il va me gêner... C'est vrai, j'ai remarqué ça... moi, qui parle comme un livre... dès que je parle à des gens qui en font... je m'entortille... je m'embrouille... et je fais des cuirs!

OCTAVE.

Pas possible!

BOIS-JOLI.

Sapristi! il va me gêner... Ah çà! mais, et celui-là, dont je n'aperçois que les bras étendus comme des râteaux, les mains crispées comme des griffes?

OCTAVE.

Bourtibourg, le capitaliste... ton presque beau-père.

BOIS-JOLI.

Ah! bah!... Il a l'air de tirer la couverture...

AIR *de Calpigi.*

C'est un tableau très-remarquable :
Le financier s'endort à table,
Et ma future en brodant!... quoi?
(*Ramassant la tapisserie.*)
C'est un chien... sans doute il fait foi
De sa fidélité pour moi...
Et cette muse sans pareille,
(*Prenant le volume tombé.*)
Qui sur un poëme sommeille!...
Et ce fier, ce grand orateur,
Qui s'endort sur le *Moniteur!*
(*A Octave.*)
Reconnais là le *Moniteur.*

(*Ouvrant le livre qu'il a ramassé.*)

« Soupirs poétiques, de Cyprien Lagrue! » Diable!... Lagrue se permet d'exhaler des soupirs poétiques... Ah! madame, convenez... (*Il s'est tourné vers Césarine, et, en reculant, il marche sur le pied de Saint-Martin, qui pousse un cri, se lève tout d'une pièce, et se met à sauter en criant :*)

SAINT-MARTIN.

Oh! la, la, la, la, la. la!

TOUS, *réveillés tout à coup et très-effrayés.*

Ah! mon Dieu!... qu'y a-t-il?

BOIS-JOLI, *courant après Saint-Martin.*

Ah! monsieur!... croyez, monsieur... que je ne l'ai pas fait exprès...

MARGUERITE, *à part.*

Un étranger!...

BOIS-JOLI.

Je vous demande mille pardons, monsieur...

SAINT-MARTIN, *dansant par intervalle, tout en cherchant à reprendre sa dignité.*

Certainement... monsieur... je ne pense pas... que vous ayez eu l'intention...

BOURTIBOURG.

Eh! mais! c'est M. Bois-Joli!

MARGUERITE, *à part.*

Ah! mon Dieu! (*Elle remonte.*)

BOURTIBOURG.

Un ami, une connaissance par-devant notaire... Messieurs, mesdames, permettez-moi de vous présenter M. Achille Bois-Joli... (*Tout le monde salue, excepté Saint-Martin qui s'est éloigné, et cherche à se donner l'air grave.*)

BOIS-JOLI, *saluant.*

Mesdames... messieurs...

BOURTIBOURG, *présentant Marguerite.*

Marguerite, ma pupille... (*Bas à Marguerite.*) Saluez donc mieux.

MARGUERITE, *bas, après avoir salué gauchement.*

Ce beau monsieur me fait peur.

BOURTIBOURG, *à part.*

Petite sotte, qui a peur de douze mille livres de rente!

CÉSARINE, *à Octave.*

Mais, monsieur, ne vous approchez donc pas ainsi... vous me froissez.

OCTAVE, *s'éloignant.*

Pardon, madame.

BOURTIBOURG.

Ah çà, mon cher ami, j'espère que vous nous resterez quelque temps... Nous monterons à cheval, nous chasserons... Vous verrez comme on s'amuse ici.

BOIS-JOLI.

Je l'ai déjà vu, monsieur... Permettez-moi de vous faire mes compliments sur votre villa.

BOURTIBOURG.

Oh! c'est très-petit... deux cents arpents... une bagatelle, une bonbonnière.

BOIS-JOLI, *se tournant vers les dames.*

Une bonbonnière, dont les médaillons sont ravissants.

BOURTIBOURG.

Ah! ah! joli! joli!

OCTAVE.

Oh! Achille est d'une galanterie!... (*A part.*) Fadard, va!

CÉSARINE, *en regardant Octave.*

Monsieur ne ressemble donc pas à... tant d'autres jeunes gens.

BOIS-JOLI, *appuyant.*

Mais, près de vous, mesdames, la galanterie est si facile!... On n'a qu'à dire ce qu'on pense.

OCTAVE, *à part.*

Ah! mais, est-il *Almanach des Grâces*, cet animal-là!

BOURTIBOURG.

Mais voici bientôt l'heure du dîner... je vous demande la permission, pour ma pupille, d'aller faire ce qu'on appelle un bout de toilette... Oh! ne vous récriez pas, ce ne sera pas long... à la campagne, on est si simple!

MARGUERITE, *bas, à Césarine.*

Et il m'a dit ce matin de mettre tous mes bijoux!... Quel ennui!

BOURTIBOURG.

Monsieur de Saint-Martin ne va-t-il pas faire sa promenade habituelle?

SAINT-MARTIN.

Si fait, si fait... C'est en me promenant que je pense... et puis, ce journal traite des impôts de consommation... la grande question du moment... Hum! hum! hum!

CÉSARINE.

Mon ami, je vous accompagne.

SAINT-MARTIN, *avec gravité.*

Et pourquoi, madame?

CÉSARINE, *bas.*

Pour échapper aux importunités de ce jeune homme, qui m'obsède.

SAINT-MARTIN.

Quelle prévention!... Vous n'aimez pas ce garçon-là...

CÉSARINE, *bas.*

Il est insupportable!

SAINT-MARTIN.

Il est gentil, allons, il est gentil. (*Il remonte avec Césarine.*)

BOURTIBOURG, *qui était remonté avec Bois-Joli, Octave et sa pupille.*

Allons, liberté entière pour tout le monde... et rendez-vous général ici, à six heures précises.

BOIS-JOLI, *qui se trouve sur le chemin de Saint-Martin, se range en saluant et en disant très-humblement.*

Monsieur!...

SAINT-MARTIN *passe majestueusement en faisant un signe de la main et en disant :*

Bonjour.

BOIS-JOLI, *à part,*

Décidément, il est encore plus joli quand il dort.

ENSEMBLE.

BOURTIBOURG.

AIR :

Vous pouvez aller, venir;
Mais hâtez-vous d'accourir,
Quand vous entendrez sonner
L'heure du dîner!

LES AUTRES.

Vous pouvez / Nous pouvons aller, venir;
Mais hâtez-vous / Mais hâtons-nous d'accourir,
Quand vous entendrez / Quand nous entendrons sonner
L'heure du dîner!

Saint-Martin et Césarine sortent par le fond, Bourtibourg et Marguerite par le côté.

SCÈNE II.

BOIS-JOLI, OCTAVE.

OCTAVE, *près de sortir.*

Eh bien?... tu ne viens pas visiter la propriété?

BOIS-JOLI.

Je l'épouse, la propriété, et j'ai le temps de la parcourir... Voyons, parlons plutôt de toi, de tes succès près du beau sexe (vieux style)... Je suppose que tu n'en es plus à la grisette élémentaire.

OCTAVE, *s'asseyant négligemment sur la petite table.*

Oh! non, j'ai fait des progrès.

BOIS-JOLI, *assis près de lui.*

Une conquête dans le monde?

OCTAVE.

Oui.

BOIS-JOLI.

Une grande dame?

OCTAVE, *avec fatuité.*

Mais oui.

BOIS-JOLI.

Mariée, ou veuve?

OCTAVE.

Très-mariée.

BOIS-JOLI.

Ah! bah!... Et comment as-tu fait?

OCTAVE.

C'est le mari qui a tout fait.

BOIS-JOLI.

Parbleu!... ils sont si bêtes!... Eh bien! qu'est-ce que je dis donc?... moi, qui vais... (*Se reprenant.*) Pas tous, pas tous!

OCTAVE.

Un chapitre de la *Physiologie du mariage*, mon cher... Un imbécile, qui avait fait sa cour en habit noir, en bottes vernies, en gants jaunes.....

BOIS-JOLI.

Très-bien, ça.

OCTAVE.

Oui, très-bien... d'abord... mais qui, après trois mois de mariage, se négligea... le malheureux en vint aux pantoufles fourrées, au bonnet de coton... au gilet de flanelle!...

BOIS-JOLI, *réfléchissant.*

Ah! tu crois que le gilet de flanelle...

OCTAVE.

Est-ce que tu en userais, par hasard?

BOIS-JOLI, *vivement.*

Moi? par exemple!... je ne sais seulement pas où ça s'achète

OCTAVE.

AIR *de Turenne.*

Voilà comment la noble dame,
Passant du rêve à la déception,
Perdit l'objet le plus cher à son âme,
Perdit, hélas!... l'illusion!
Elle perdit l'illusion!
Perte cruelle, irréparable!...

BOIS-JOLI.

Arrête!
Je comprends tout : c'est toi, bien entendu,
Qui, rapportant l'objet perdu,
Obtins la récompense honnête.

OCTAVE.

Mais, quand je voudrai, je connais le moyen de rompre... (*riant*) je n'aurai qu'à mettre un gilet de flanelle.

BOIS-JOLI.

Tiens! au fait, c'est une idée... nous avions déjà le gilet de cérémonie, le gilet de bal... nous aurons le gilet de rupture.

OCTAVE, *se levant, et avec feu.*

Oh! si mon rêve pouvait se réaliser!...

BOIS-JOLI.

Comment! est-ce que, par hasard, tu rêverais une autre divinité?

OCTAVE.

Oui, mon ami.., une divinité de théâtre!

BOIS-JOLI.

Une actrice?...

OCTAVE.

C'est mon rêve le plus cher!...

BOIS-JOLI.

Les coulisses, malheureux!... les coulisses!... je connais ça, mon ami, je connais ça.

OCTAVE.

En effet, n'es-tu pas auteur?...

BOIS-JOLI.

Oui, Octave!... j'ai fait un quart de vaudeville... A la rigueur, je pourrais mettre sur mes cartes de visite : quart de vaudevilliste... comme on y met quart d'agent de change.

OCTAVE.

Comment! vraiment, tu as travaillé à un vaudeville?

BOIS-JOLI.

Travaillé n'est peut-être pas le mot... Voici le fait... Un jour, je rencontre sur le boulevard trois collaborateurs très-embarrassés... ils n'étaient que trois pour un acte!... Or, il paraît qu'un vaudeville, c'est comme une partie de dominos, il faut absolument un quatrième.

OCTAVE.

Eh bien?...

BOIS-JOLI.

Eh bien! j'ai fait le quatrième... voilà tout ce que j'ai fait, par exemple.

OCTAVE.

Ma foi, tout ce que j'y comprends, c'est que tu as tes entrées au théâtre, et que tu peux m'être utile... m'aider à me faufiler dans les coulisses...

BOIS-JOLI.

Je m'en garderai bien!

OCTAVE.

Pourquoi?

BOIS-JOLI.

D'abord, parce qu'il m'est impossible de te mettre de moitié dans mon quart... ensuite, parce que je ne voudrais pas t'enlever, à toi aussi, tes chères illusions... Ah! mon ami, si tu savais à quoi se réduisent tous ces trésors d'esprit, de fraîcheur et de beauté, quand ils rentrent dans la coulisse!... Le théâtre, Octave, le théâtre, c'est le mensonge avec tous ses charmes trompeurs... la coulisse, c'est la vérité avec tous ses désenchantements... Le théâtre, c'est le monde vu par le petit bout de la lorgnette... la coulisse, c'est le monde vu par le gros bout... Exemple : Cette jeune bergère aux joues fraîches, aux lèvres de corail... rouge végétal à six francs le pot!... Plus loin, cette intéressante jeune fille à pâleur poétique... blanc de perles à quatre francs la fiole!... Cette sylphide légère, dont le corsage de gaze semble s'arrondir sur l'albâtre, et qui passe pour avoir du ballon... coton et crinoline!... Le maillot du premier rôle... re-coton!... Les mollets du jeune premier... re-re-coton!... Sa luxuriante chevelure... perruque!

AIR *d'Aristippe.*

Au fond d'une excellente stalle,
De vingt beautés parcourant les atours,
Chacun se crée une femme idéale,
Qu'exprès pour lui dotèrent les amours :
Le théâtre fait de ces tours.
Par la pensée, avec elle on succombe,
Elle nous charme, elle nous éblouit...
Dans la coulisse, hélas! le rouge tombe,
Et le coton s'évanouit!

(*Césarine entre par la gauche, en marchant lentement.*)

OCTAVE.

N'importe, il faut absolument que je juge par moi-même...

BOIS-JOLI.

Silence!... voici cette jolie dame... la femme de ce grand politique...

OCTAVE.

Oh! Dieu! je ne peux pas souffrir cette grande femme-là!

BOIS-JOLI, *remontant avec Octave, pendant que Césarine descend.*

Veux-tu bien te taire!... une beauté nébuleuse, une poésie vivante!... Si ce n'était pas défendu, je lui proposerais une société secrète à nous deux... et même, quoique défendu...

SCÈNE III.

LES MÊMES, CÉSARINE.

CÉSARINE, *lisant tout haut, en marchant.*

Et... vers les cieux reprenant son essor,
Elle se retrouvait sur un nuage d'or,
Que l'amour, en passant, fustigea de son aile...

BOIS-JOLI.

Ah! très-joli... très-joli!..

CÉSARINE.

Oh! pardon, messieurs!.. je ne voyais pas... je lisais...

OCTAVE, *avec impertinence.*

Oui, madame était dans les nuages.

BOIS-JOLI, *bas.*

Eh! bien! veux-tu te taire!

CÉSARINE.

Il est vrai, monsieur, je ne m'en défends pas, mon âme s'élevait avec la pensée du poëte... elle cherchait à parcourir avec lui ces mondes inconnus où tout est mystère... Dans les nuages, dites-vous?... mais les nuages... c'est le ciel!

OCTAVE, *d'un ton moqueur.*

Pas du tout, madame... c'est la pluie.

BOIS-JOLI.

La pluie!.. par exemple!.. Ça se dit... on a fait courir ce bruit-là... mais je préfère infiniment la définition de madame... Il est certain que les nuages, c'est bien plutôt le ciel que ce n'est .. car enfin, la pluie, puisque nous en sommes là... et en supposant que ce soit les nuages... car il est assez difficile de savoir au juste d'où vient la pluie... mais elle ne vient pas des nuages, ça n'aurait pas le sens commun.

OCTAVE, *riant.*

Tu es charmant dans tes définitions.

BOIS-JOLI, *bas à Octave.*

Si tu crois te faire aimer des femmes en parlant comme ça, toi!...

CÉSARINE.

Libre aux esprits forts de tout matérialiser... heureux peut-être celui qui peut, en voyant les effets, en deviner les causes... mais plus heureux cent fois celui qui se laisse vivre, bercé par la main de Dieu, au milieu de ce concert immense, de ces mille bruits de la nature, de ces mille prodiges, les fleurs, le soleil, les eaux limpides, le chant des oiseaux!..

BOIS-JOLI, *transporté.*

Oh! le chant des oiseaux!... les fleurs!...

OCTAVE, *renchérissant.*

Les bleuets!.. les coquelicots!..

BOIS-JOLI, *bas.*

Veux-tu bien te taire!

CÉSARINE, *avec dédain.*

Laissez, laissez dire Monsieur.

BOIS-JOLI, *à Césarine.*

AIR : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

Certe, il a tort... car la campagne,
Les nuages... c'est fort touchant!
Heureux qui, près d'une compagne,
Flâne avec elle dans un champ!
Le coquelicot même gagne
Près du bleuet qui l'accompagne,
Tout s'harmonise...

OCTAVE.

Et c'est pour ça
Que, loin de tous ces bonheurs-là,
J'aime fort à voir la campagne
Dans une stalle à l'Opéra.....
Je n'adore que la campagne
Et les nuages d'Opéra. (*bis.*)

BOIS-JOLI, *bas.*

Mais tu ne te feras jamais aimer des femmes, si tu parles comme ça!.. ça équivaut à de la flanelle.

CÉSARINE, *qui était remontée.*

Ah! voici mon mari.

BOIS-JOLI, *effrayé.*

Votre mari!... Ah! madame, je crains bien de faire un cuir!

CÉSARINE, *étonnée.*

Un cuir?...

BOIS-JOLI.

C'est ridicule... mais c'est l'effet que me produisent les grands hommes... ils me poussent au cuir.

SCENE IV.

LES MÊMES, SAINT-MARTIN.

SAINT-MARTIN, *les yeux fixés sur son journal.*

Et je lui dirai qu'on ne peut mettre que mille francs à la caisse d'épargne...

CÉSARINE, *qui s'est approchée.*

Plaît-il, monsieur?

SAINT-MARTIN, *surpris.*

Hein?... quoi?.. vous?.. je ne voyais pas...

CÉSARINE.

C'est comme moi, tout à l'heure...

SAINT-MARTIN.

Vous m'aviez quitté...

CÉSARINE.

Par hasard... en lisant...

SAINT-MARTIN.

Et moi, qui me suis perdu dans le parc, avec ce discours ou les impôts de consommation... (*A Bois-Joli.*) Le connaissez-vous, monsieur Bois-joli?

BOIS-JOLI.

Bois-Joli... Non, monsieur Saint-Denis.

SAINT-MARTIN.

Saint-Denis!...

BOIS-JOLI, *très-troublé.*

Ah! pardon!... Saint-Martin... Je me trompais de faubourg.

SAINT-MARTIN.

De faubourg?...

BOIS-JOLI.

Non, de nom.

SAINT-MARTIN, *étonné.*

Non d'un nom!...

BOIS-JOLI.

Pardon... je patauge... (*A part.*) Voilà! voilà!

SAINT-MARTIN.

Oui, je comprends, la question vous embarrasse... vous n'êtes pas le seul.

BOIS-JOLI, *toujours troublé.*

Ce n'est pas que les impôts de consommation z-en eux mêmes...

SAINT-MARTIN.

Z-en eux-mêmes!...

BOIS-JOLI.

C'est juste, c'est un cuir!... le voilà... je l'attendais... je l'avais annoncé à madame... N'est-ce pas, madame, que je vous l'avais annoncé? (*On entend sonner la cloche du dîner, Saint-Martin remonte.*)

OCTAVE.

Ah! voilà le signal du dîner, tant mieux... car j'ai un appétit de bête féroce.

CÉSARINE.

Ah! monsieur!... (*Elle s'éloigne.*)

BOIS-JOLI, *bas.*

Mais veux-tu bien ne pas avouer... Après ça, je mangerais bien aussi.

SCENE V.

LES MÊMES, DOMESTIQUES, *puis* BOURTIBOURG *et* MARGUERITE. (*Deux domestiques apportent une table ronde richement servie, qu'ils placent au milieu du théâtre.*)

BOIS-JOLI.

Vive Dieu! quel festin!

OCTAVE, *bas à Bois-Joli.*

Oh! ton beau-père fait bien les choses.

BOIS-JOLI.

Ma foi, tant mieux... le dîner me rendra de l'assurance.. pourvu que ce diable d'homme, avec ses impôts de consommation, ne m'empêche pas de consommer!

BOURTIBOURG, *en dehors.*

Mais avancez donc, mademoiselle, avancez donc!

MARGUERITE, *entrant, conduite par Bourtibourg : elle est en grande toilette et couverte de bijoux.*

Mais je n'ose pas...

BOIS-JOLI.

Que vois-je!

ENSEMBLE.

AIR : : *Ma Fanchette est charmante.*

BOURTIBOURG.

A sa chaste tournure,
On n'a rien ajouté :
Vous voyez la future
Dans sa simplicité.

MARGUERITE, *à part.*

L'ennuyeuse parure!
Mais c'est sa volonté.
J'aime mieux la nature
Dans sa simplicité.

BOIS-JOLI.

Quelle riche parure!
J'eusse été transporté,
De voir dans ma future
Plus de simplicité.

LES AUTRES PERSONNAGES.

Non, jamais la nature
N'eut cette majesté.
Cette riche parure,
Ajoute à sa beauté.

BOURTIBOURG.

Nous sommes servis... à table! (*Bois-Joli offre la main à Marguerite, qui baisse les yeux et se laisse conduire. Octave propose la sienne à Césarine en même temps que Bourtibourg; Césarine prend la main de Bourtibourg et va s'asseoir. Après avoir placé les dames, Bourtibourg et Bois-Joli se rencontrent.*)

BOURTIBOURG, *bas.*

Eh bien?... comment la trouvez-vous?

BOIS-JOLI, *de même.*

Charmante. (*A part.*) C'est une devanture de bijoutier.

(*Les personnages se placent dans l'ordre suivant : Césarine et Bourtibourg au fond, en face du spectateur; Bois-Joli et Saint-Martin sur le devant, tournant le dos au public : Marguerite à droite, entre Saint-Martin et Bourtibourg; Octave à gauche, entre Bois joli et Césarine.*)

BOIS-JOLI, *à part.*

Allons! juste à côté du grand homme!... je vais être très-bête.

BOURTIBOURG.

Mon Dieu, mes chers convives, vous allez être bien mal traités... mais, à la campagne...

OCTAVE.

Comment! c'est à la campagne que vous pêchez ces magnifiques saumons?

BOURTIBOURG.

Oh! non... je pêche tout cela chez Chevet.

BOIS-JOLI.

Ah! ce dîner pastoral est servi par Chevet?... Diable!

CÉSARINE.

Monsieur Bourtibourg, vous avez pensé à ma tasse de lait?

BOURTIBOURG.

Oui, certainement, madame... Eh bien! Comtois?...

BOIS-JOLI.

Quoi! madame, vous allez boire du lait!...

CÉSARINE.

Oui, monsieur, du lait et des fraises... je ne fais jamais d'autre repas.

BOIS-JOLI.

Vous ne consommez que du lait et des fraises?...

CÉSARINE.

Jamais autre chose.

OCTAVE, *raillant.*

Et tu vois que cela profite à madame.

BOIS-JOLI, *stupéfait, à Saint-Martin.*

C'est vrai... je ne croyais pas ces deux substances aussi... substantielles.

SAINT-MARTIN, *le regardant.*

Des substances substantielles!...

BOIS-JOLI.

C'est ma place qui me fait dire de ces choses-là... (*A Octave.*) J'aimerais mieux être à côté de sa femme.

OCTAVE.

Mais mademoiselle Marguerite ne mange pas non plus... est-ce que l'exemple de madame de Saint-Martin serait contagieux?

MARGUERITE.

Non, monsieur... mais je ne suis pas à mon aise.

BOIS-JOLI, *bas à Octave.*

Ses bijoux qui la gênent.

OCTAVE.

Une indisposition?

MARGUERITE.

Oh! non, monsieur, ce n'est rien.

BOURTIBOURG.

Il faut excuser ma pupille... A peine sortie de pension, elle est un peu timide... un peu farouche... un peu...

BOIS-JOLI, *à part, ramassant [illegible] qu'il a laissé tomber.*

Un peu stupide... voilà le vrai mot.

BOURTIBOURG.

Mais nous savons que les jeunes filles s'apprivoisent vite... il ne faut pour cela qu'en faire de jeunes femmes... n'est-ce pas, Bois-Joli?

BOIS-JOLI.

Certainement... n'est-ce pas, monsieur de Saint-Victor?... (*se reprenant*) de Saint-Martin!

SAINT-MARTIN, *la bouche pleine.*

Pardon, monsieur, je ne sais pas ce que l'on disait.

CÉSARINE.

Mon mari pense toujours... il est si profond!..

BOIS-JOLI, *bas à Octave.*

C'est donc pour cela qu'il a tant de peine à se remplir.

BOURTIBOURG.

N'est-il pas inconcevable qu'avec une grande fortune, un homme comme moi, qui se fournit chez Chevet, chez Potel... ne puisse être sûr de faire un bon dîner?

TOUS.

Comment!...

BOURTIBOURG.

Sans doute... celui-ci est pitoyable.

OCTAVE.

Moi, je le trouve excellent... et tout le monde ici lui fait honneur... excepté madame.

BOIS-JOLI.

Voici surtout un pâté de foie que je recommande à madame.

CÉSARINE.

Du pâté! des truffes!... Oh! monsieur, mon estomac se révolte contre ce matérialisme culinaire.

BOIS-JOLI, *à Saint-Martin, avec admiration.*

Madame n'est pas une femme... c'est une vapeur!

BOURTIBOURG.

Que dites-vous de mon [illegible] ?

BOIS-JOLI, *déjà plus gai.*

Délicieux... Tenez, voilà déjà ma tête qui se monte... et, malgré mon voisinage, qui m'impose, je ne le cache pas...Oui, monsieur de Saint-Martin, votre voisinage me rendrait bête... mais, à la campagne, il faut bannir l'étiquette... Négligé de l'esprit, négligé de la toilette, négligé des prétentions, tout doit être négligé... hormis la gaîté, la bonne humeur et surtout la franchise... car, à la campagne, chacun doit se montrer ce qu'il est... Ainsi, parmi nous, chacun parle sans fard et sans détour... Monsieur Bourtibourg, de son or... Monsieur de Saint-Martin, des impôts de consommation... (*vivement*, sans cuir!... Madame, des nuages... Octave dit des sottises, mademoiselle ne dit rien, et moi, je bavarde pour tout le monde.. Qu'est-ce que cela prouve?... qu'ici nous ne cachons rien, et que tous, nous sommes bien réellement ce que nous voulons paraître... c'est-à-dire, (*indiquant successivement les autres personnages*) riche, profond, poétique, étourdi, ingénue, et très-aimable... tel est du moins l'avis de votre serviteur.

OCTAVE.

Bravo! voilà un speech admirable... On voit bien que ce farceur de Bois-Joli est vaudevilliste.

TOUS, *moins Marguerite.*

Vaudevilliste!

BOIS-JOLI.

Ah! par exemple!... Pour une mauvaise plaisanterie, voilà une mauvaise plaisanterie.

SAINT-MARTIN.

Comment! jeune homme, vous faites des flon flon larirette?

BOIS-JOLI.

Mais non, je ne fais pas de flon flon larirette.

OCTAVE, *vivement.*

Ne l'écoutez pas, il a fait un quart de quelque chose... et, en sa qualité de vaudevilliste... je demande qu'il nous chante un couplet.

BOIS-JOLI, *frappant des pieds.*

Oh! pour ça, non!

SAINT-MARTIN, *se levant tout d'une pièce et se remettant à sauter.*

Oh! la la, la la, la la!

BOIS-JOLI, *courant après lui.*

Ciel!... je vous aurais attrapé?... encore!...

SAINT-MARTIN, *criant.*

Oui! en plein cor! (*Tout le monde se lève.*)

BOIS-JOLI.

C'est ce misérable Octave, avec ses couplets!... (*Tout le monde s'empresse autour de Saint-Martin.*)

BOURTIBOURG, *sur l'avant-scène, à Marguerite.*

Vous n'avez pas dit un mot!... Vous vous êtes conduite comme une petite sotte!

MARGUERITE.

Mais, monsieur...

BOURTIBOURG, *bas*

Entrez dans ce pavillon, mettez-vous au piano, et tâchez de vous montrer moins nulle.

MARGUERITE, *effrayée.*

Oh! non, je vous en prie!...

BOURTIBOURG.

Obéissez!

MARGUERITE.

Quel supplice! (*Elle entre dans le pavillon.*)

BOURTIBOURG, *à Saint-Martin.*

Eh bien! cela va-t-il mieux?

BOIS-JOLI.

Oui, oui, c'est fini... et monsieur a daigné agréer mes excuses.

BOURTIBOURG.

Nous pouvons nous remettre à table.

SAINT-MARTIN.

Mais je demande à changer de place!

BOIS-JOLI.

Moi aussi. (*Octave offre sa place à Saint-Martin et prend celle de Bois-Joli.*)

BOURTIBOURG, *à Bois-Joli.*

Très-bien... vous vous mettrez à la place de ma pupille... (*Tout le monde s'est remis à table.*)

BOIS-JOLI, *au moment de s'asseoir.*

Ah! mon Dieu! est-ce que son indisposition...

BOURTIBOURG.

Rien, rien... Mais elle ne mange pas, et elle vient de me demander l'autorisation d'aller à son piano.

BOIS-JOLI.

A la bonne heure.

BOURTIBOURG, *bas à Bois-Joli, qu'il retient.*

C'est pour vous qu'elle va jouer... Écoutez, sans faire semblant de rien!

BOIS-JOLI.

Ah! elle chantonne?

BOURTIBOURG.

Une voix admirable!... et le doigté de Liszt! (*Il va reprendre sa place, et tous les personnages se trouvent à table dans l'ordre suivant : Octave, Saint-Martin, Césarine, Bourtibourg, Bois-Joli à la place de Marguerite, la dernière place vide.*)

BOIS-JOLI.

Ah! cette fois, monsieur de Saint-Martin, une barrière nous sépare.

SAINT-MARTIN.

Et je m'en félicite, monsieur. (*On entend Marguerite préluder maladroitement.*)

BOIS-JOLI, *à part.*

Ah! voici le clapotement qui commence.... Jusqu'à présent, je ne reconnais pas le doigté de Liszt.

BOURTIBOURG.

Allons, messieurs, remplissez vos verres.

OCTAVE.

Oh ! pour Dieu ! du silence !... mademoiselle Marguerite va peut-être chanter !

BOURTIBOURG.

Vous croyez que ma pupille... Au fait, c'est possible.

BOIS-JOLI, *à part.*

On dirait plusieurs chats qui se promènent sur le clavier.

BOURTIBOURG.

Écoutons.

BOIS-JOLI, *à part.*

Ah ! que le piano doit être contrarié d'être clapoté comme ça !...

MARGUERITE, *dans le pavillon, sans être vue, chantant.*

« Petits oiseaux dont la voix douce et pure...

(Elle tousse, reprenant.)

» Dont la voix douce et pure...

BOIS-JOLI, *à part.*

Diable ! elle n'a pas la voix comme les petits oiseaux.

MARGUERITE.

» Chante l'été... chante l'été...

(Tout à coup la voix et le piano s'arrêtent.)

BOIS-JOLI, *à part.*

Eh bien ! que chantent-ils, l'été ?

BOURTIBOURG.

Que signifie?...

OCTAVE.

Ce silence !...

CÉSARINE, *courant au pavillon.*

Ah ! mon Dieu !... est-ce que, par hasard....

SAINT-MARTIN, *restant à table et mangeant.*

Qu'est-ce que c'est ?... qu'y a-t-il ?

CÉSARINE.

Ciel !... évanouie !

TOUS, *se précipitant vers le pavillon, moins Saint-Martin, qui reste à table jusqu'à la fin.*

Evanouie !...

CÉSARINE, *levant le store, et montrant Marguerite évanouie au piano.*

Messieurs ! messieurs ! veuillez vous retirer... ce ne sera rien... mais elle a besoin d'air... monsieur Octave, un peu d'eau seulement !

OCTAVE.

Oui, madame.

BOIS-JOLI, *revenant en scène et à part.*

Très-sotte, très-peu musicienne et d'une mauvaise santé... Saprelotte ! si je pouvais trouver un moyen de rompre ce mariage !...

BOURTIBOURG, *devant la fenêtre du pavillon.*

La voilà qui revient à elle... c'est l'émotion d'un premier début dans le monde... et c'est vraiment bien dommage : car elle est excellente musicienne.

BOIS-JOLI, *à part.*

Oui, parlons-en.

BOURTIBOURG.

Allons, reprenons nos places.

BOIS-JOLI, *avec contrainte.*

Merci... je ne pourrais vraiment plus... et puis, je viens de me rappeler une affaire...

BOURTIBOURG, *à part.*

Une rupture !...

BOIS-JOLI.

Je serai peut-être obligé de repartir pour Paris.

BOURTIBOURG.

Liberté tout entière... Mais, avant votre départ, j'aurai un mot à vous dire.

BOIS-JOLI.

Je suis tout à vous...

BOURTIBOURG, *prenant le bras de Bois-Joli et se promenant.*

Figurez-vous, mon cher ami, que je me suis trompé dans mes comptes de tutelle...

BOIS-JOLI.

Vraiment?... *(A part.)* Bon ! voilà mon affaire.

BOURTIBOURG.

Mais, trompé grossièrement...

BOIS-JOLI, *à part.*

Pour cinquante centimes de moins, je romps.

BOURTIBOURG.

En calculant la dot, j'ai trouvé trente-cinq mille francs... de plus.

BOIS-JOLI, *stupéfait.*

Trente-cinq mille francs de plus !... *(A part.)* Je ne peux pourtant pas rompre, parce qu'elle a trente-cinq mille francs... de plus... ce ne serait pas délicat.

BOURTIBOURG.

Vous ne m'en voulez pas de cette erreur?

BOIS-JOLI.

Comment donc... mais, à votre aise...

BOURTIBOURG.

A demain donc, à l'hôtel Bourtibourg.

BOIS-JOLI.

C'est convenu.

BOURTIBOURG, *à part.*

Il était temps !

CÉSARINE, *descendant du pavillon, avec Marguerite, qu'elle confie à Bourtibourg.*

Nous voilà tout à fait remise... un peu de repos, et il n'y paraîtra plus.

BOURTIBOURG.

Je reconduis ma pupille, et je reviens prendre le café.

CÉSARINE, *après s'être assurée que personne, et surtout son mari, ne pouvait la voir, s'approchant d'Octave, et à demi-voix, sans le regarder.*

Octave... viendrez-vous demain ?...

OCTAVE.

Certainement.

CÉSARINE.

A quatre heures ?

OCTAVE.

Comme toujours.

BOIS-JOLI, *à lui-même, après avoir salué Marguerite.*

Bah ! la dot fera passer le piano.

(Bois-joli, Octave et Saint-Martin, qui s'est levé, prennent leurs verres et trinquent. Les autres personnages sont au fond, prêts à sortir.)

CHOEUR.

AIR : *Vive, vive l'Italie !*

Vive, vive la campagne !
Vivent les plaisirs d'été !
Ce sont les seuls qu'accompagne
La franchise, la gaîté !

ACTE II.

A PARIS, CHEZ BOURTIBOURG.

Un cabinet d'homme d'affaires. A gauche, bureau-ministre couvert de papiers; à droite, un casier. Plusieurs corps de bibliothèque. La porte du fond conduit à l'extérieur; celle de gauche, 3e plan, au salon. Une autre porte à droite, 3e plan.

SCÈNE I.

BOURTIBOURG, *assis, entouré de papiers, et écrivant.* FURET *époussetant, du côté opposé, et penchant la tête pour écouter.*

BOURTIBOURG, *jetant sa plume.*

Total : trois cent quarante-deux mille francs !...

FURET.

Fichtre !...

BOURTIBOURG.

Hein?... tu es là?...

FURET.

J'epouste, monsieur, *j'epouste.* *(Il époussette avec fureur.)*

BOURTIBOURG, *se levant et marchant.*

Trois cent quarante-deux mille francs à trouver... à improviser... pour fermer la bouche à ces braillards !... Allons ! c'est ncore une de ces crises comme j'en ai traversé tant...

FURET, *se penchant pour écouter.*

Je n'entends rien. (*Bourtibourg se retourne, il se remet à l'ouvrage.*)

BOURTIBOURG, *rêveur.*

Trois cent quarante-deux mille francs?... Non pas, morbleu! trois cent quarante-deux mille ruses, pour les rouer tous!... c'est plus facile à se procurer... (*Se frappant le front.*) Voici la caisse, et celle-là est inépuisable... ce n'est pas comme l'autre... (*Trouvant une feuille de papier sur le casier.*) Qu'est-ce encore ?... Saisie-arrêt !... Au diable! (*Il froisse avec colère et jette le papier. — Furet se précipite pour le ramasser.*) Brûle ça... là, à cette bougie... (*A lui-même.*) De la colère? fi donc !... Du sang-froid, de l'aplomb !... et d'abord, les moyens ordinaires... Pour éblouir les yeux, tirons ce soir même un grand feu d'artifice!...

FURET, *qui a ouvert le papier et lit, tout en le brûlant.*

Saisie... arrêt!...

BOURTIBOURG, *vivement.*

Hein?... tu dis?

FURET.

Je brûle, monsieur, je brûle... (*A part.*) O mes pauvres gages!

BOURTIBOURG, *sonnant.*

Holà!... mes gens!... tout le monde!...

FURET, *sonnant de son côté.*

Holà ! monsieur sonne... Holà !

BOURTIBOURG.

Mettons en ordre et serrons ces papiers. (*Il se remet à la table.*)

SCENE II.

LES MÊMES, LE VALET DE CHAMBRE, LE COCHER, LA FEMME DE CHAMBRE, LA CUISINIÈRE.

CHOEUR.

Air de M. Hervey.

Accourons, mes amis,
Quand notre maître nous sonne :
Aux ordres qu'il nous donne,
Nous devons être soumis!

BOURTIBOURG, *assis.*

Mes amis... je suis content de vos services... je double vos gages!

TOUS, *avec contrainte.*

Ah! monsieur...

BOURTIBOURG.

Voici mes ordres pour aujourd'hui .. (*Prenant machinalement un papier et lisant à part.*) « A la requête de Bernadet, moi, » huissier... » C'est la signification!... (*Haut.*) Comtois, vous porterez ces invitations à leur adresse!... (*Comtois sort. — Prenant un autre papier.*) « Assigné à comparaître à huitaine, pour voir dire...» Ah ! l'assignation... (*Haut.*) Annette, je donne ce soir un grand dîner... vingt-cinq couverts... n'épargnez rien... (*La cuisinière sort à droite, la femme de chambre à gauche. — Lisant.*) Ceci?... ah! c'est la prise d'hypothèque sur ma maison de campagne... (*Haut.*) Romain, cet attelage bai-brun que l'on m'offre, vous l'achèterez... ne marchandez pas, c'est un caprice .. (*Le cocher sort au fond. — Se levant fièrement.*) Voilà ma réponse à ces pieds-plats de créanciers!... et je vais attendre de pied ferme ce cher Bois-Joli, pour rédiger ensemble le contrat

LE VALET DE CHAMBRE, *rentrant.*

Monsieur. .. on demande s'il y a réponse à cette lettre que...

BOURTIBOURG.

Quelle lettre?... Ah ! celle-ci... je ne l'ai seulement pas ouverte... (*Lisant, à part.*) Signé, Robinet, huissier!... Ah diable! c'est là le plus terrible... Le jugement doit être prononcé aujourd'hui... (*Il lit.*) « Mon client, par un reste d'égards, veut que » je fasse un dernier effort près de vous... Tâchez d'obtenir ce » matin remise de la cause, et à midi je serai chez vous... Ro- » binet. » Ah! mille diables! courir au Palais, quand Bois-Joli va venir!... mais il le faut... (*Haut.*) Mon cabriolet!... non, le coupé à deux chevaux!... (*Romain sort. —A lui-même.*) Et l'huissier qui viendra aussi à midi juste, à la même heure!... (*Haut.*) Mon chapeau et mes gants!... Comtois, Furet, deux personnes viendront pendant mon absence... vous ferez entrer ici, dans mon cabinet, par ce corridor, monsieur Robinet... un homme d'affaires... Quant à monsieur Achille Bois-Joli, le futur de mademoiselle Marguerite, vous l'introduirez dans le grand salon...

FURET.

Oui, monsieur.

BOURTIBOURG.

Vous entendez bien, Monsieur Bois-Joli au salon, l'autre dans mon cabinet!.. Et pour ce soir, grand dîner, soirée, du punch, des glaces, et tous les lustres allumés!... (*A part.*) Voilà le feu d'artifice!... à demain le bouquet! (*Il sort au fond.*)

SCENE III.

TOUS LES DOMESTIQUES.

TOUS, *rentrant de différents côtés, se reunissant au fond, descendant ensemble, et d'un ton lugubre.*

Il double nos gages !

LE COCHER.

C'est louche.

FURET, *vivement.*

Chut!... (*Il entr'ouvre la porte du fond.*) Plus personne... allez. (*Ils se rassemblent, et leurs têtes se touchent presque.*)

LA CUISINIÈRE, *mystérieusement.*

Voulez-vous que je vous dise mon idée?...

FURET.

Dites votre idée, Annette...

LA CUISINIÈRE, *tout bas.*

Eh bien... j'ai des inquiétudes.

LE VALET DE CHAMBRE, *de même.*

Moi, j'ai des craintes.

FURET.

Moi, j'ai des soupçons.

LE COCHER.

Et moi... j'ai des renseignements!

TOUS.

Ah! bah!

FURET.

Chut... (*Se rassurant.*) Non... allez.

LE COCHER.

Oui, mes amis, des renseignements, qui viennent de chez ce même monsieur Robinet, qu'on attend... C'est un huissier, qui poursuit monsieur!

TOUS.

Un huissier !

FURET.

Chut!... (*Se rassurant.*) Non, allez.

LE COCHER.

C'est sa bonne qui l'a dit à son portier, qui l'a dit à son épouse, qui l'a dit à ma cousine, qui me l'a dit. .. Débâcle générale, mes pauvres amis!

TOUS.

Quelle horreur!

FURET, *à part.*

O mes pauvres gages!

LA FEMME DE CHAMBRE.

Mais savez-vous que monsieur me doit dix-huit mois!...

LE VALET DE CHAMBRE.

Et à moi, deux ans!...

LA CUISINIÈRE.

C'est bien pis, moi, qui n'ai pas réglé le compte de cuisine depuis janvier dernier!...

LE COCHER.

Juste l'époque où il a cessé de payer le fourrage de mes bêtes!...

LA CUISINIÈRE.

Et ça donne des dîners!...

LE COCHER.

Et ça achète des bais-bruns!...

FURET.

O mes pauvres gages!

LE COCHER, *vivement.*

Ah! mes amis, une fameuse idée!... Ecoutez!... Puisque cet huissier va venir avant que monsieur rentre...

TOUS.

Eh bien?...

LE COCHER.

Chargeons-le de poursuivre aussi pour nous!

FURET.

Ah! bravo, cocher!... c'est une belle pensée que vous avez eue là!

LE COCHER.

Oh! toi, groom... tu es nouveau ici, tu seras payé le dernier... si on paye.

FURET.

Le dernier!

LA CUISINIÈRE.

C'est dans la loi et le code.

FURET.

Sacrelotte!... (*On sonne*). Qui qui sonne?... (*Nouveau coup de sonnette.*)

LE COCHER.

Allez ouvrir, Comtois.

COMTOIS.

Annette, allez ouvrir.

LA CUISINIÈRE.

Allez ouvrir, Thérèse.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Va ouvrir, Furet.

FURET, *sortant.*

O mes pauvres gages!

LE COCHER.

Ainsi, mes amis, dès que l'huissier sera ici, dans ce cabinet...

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Je vous promets d'faire marcher
Les poursuites judiciaires :
Il apprendra que son cocher
Sait aussi mener les affaires!
Il faut en finir; il est temps
D'mettre un terme à ces tripotages :
Un maître qui vole ses gens,
Ca renverse tous les usages!

FURET *rentre en riant tout bas et en se frottant les mains.*

Ha! ha! ha! ha!

LA CUISINIÈRE.

Eh bien?... qu'as-tu à rire, imbécile?...

FURET.

Moi?... rien... c'est...

LE COCHER.

Voyons donc, groom!... qui est-ce qui a sonné?

FURET.

C'est... c'est le futur de mademoiselle.

TOUS.

Le futur!

LE VALET DE CHAMBRE.

Tu l'as fait entrer...

FURET.

Au salon, comme monsieur l'avait ordonné.

LA CUISINIÈRE ET LA FEMME DE CHAMBRE.

Voyons-le! (*La cuisinière va regarder par le trou de la serrure, porte à gauche.*)

LE COCHER.

Ah! mesdames, mesdames!...

FURET, *à part, pendant ce mouvement.*

Ah! c'est les nouveaux qu'on paye les derniers!...

LA FEMME DE CHAMBRE.

Est-il jeune?

LA CUISINIÈRE.

Pas trop.

LA FEMME DE CHAMBRE, *regardant.*

Est-il gentil?... (*Revenant.*) Il a un nez rouge et des lunettes bleues.

LA CUISINIÈRE.

Fichtre!

LE COCHER.

Voyons, mesdames, les affaires avant tout!... (*Se retournant vers Furet.*) Ah ça! mais, qu'est-ce qu'il a donc, le groom, à se frotter comme ça les mains?...

FURET, *surpris.*

Moi?... non... je dis seulement... (*A part*). Ah! c'est les nouveaux... (*On sonne très-fort.*)

TOUS.

Encore!

LA CUISINIÈRE, *vivement.*

Cette fois, c'est sans doute monsieur Robinet.

TOUS.

Allez donc vite ouvrir, Furet.

FURET.

Avec plaisir. (*Il sort en courant.*)

LE COCHER.

Bien sûr, c'est l'huissier, qu'on va introduire ici, dans ce cabinet... Allons vite chercher nos comptes, pour les lui remettre.

TOUS.

C'est ça!

AIR : *de Don Pasquale.*

Qu'il apprenne à nous connaître,
Il est temps qu'il soit pincé!
Les gens volés par le maître,
C'est le monde renversé!

(*Ils sortent à droite.*)

SCENE IV.

BOIS-JOLI, FURET, *entrant du fond.*

FURET, *paraissant le premier.*

Par ici, monsieur... au bout du corridor... donnez-vous la peine...

BOIS-JOLI, *entrant.*

Merci, petit laquais... Mais je ne vois pas...

FURET.

Monsieur Bourtibourg?... Il prie monsieur d'attendre ici.

BOIS-JOLI, *regardant autour de lui.*

Ici?... qu'est-ce ici?...

FURET.

Le cabinet de monsieur Bourtibourg.

BOIS-JOLI, *à lui-même.*

Ah! son cabinet!... le laboratoire où il tripote ses millions... les coulisses de l'homme d'affaires... Moi, qui avais arboré l'habit noir et la cravate blanche... la tenue de l'hyménée et des pompes funèbres... que diable! ça méritait bien le salon.

FURET, *gagnant la porte à gauche.*

A c'te heure, allons trouver l'huissier, et lui remettre le premier mon.....

BOIS-JOLI.

Eh! petit laquais!... Ici, John!...

FURET, *revenant.*

Furet, monsieur.

BOIS-JOLI.

Ou Tom, ça m'est égal... Ce n'est donc pas au salon qu'on t'a dit de m'introduire?...

FURET, *ricanant.*

Non, monsieur... il y a déjà quelqu'un au salon... (*Il désigne la porte à gauche.*)

BOIS-JOLI.

Ah!... et on ne peut pas y tenir deux?...

FURET.

C'est que, ce quelqu'un... c'est le futur de mamzelle.

BOIS-JOLI.

Hein?

FURET.

C'est monsieur Bois-Joli. (*Il sort rapidement.*)

SCÈNE V.

BOIS-JOLI, *très-étonné.*

Je suis au salon?... Bois-Joli est au salon?... Pardieu! je ne me suis jamais vu d'un cabinet dans un salon... Vous me direz; ce sont de ces occasions qu'on trouve rarement... Voyons-moi donc un peu... (*Il regarde par le trou de la serrure.*) Ah! saprelotte!... il est très-vilain, ce Bois-Joli-là!... je proteste contre ce nez... d'une opinion trop avancée... Ah! je saisis le quiproquo de Tom... ou John, ça m'est égal... c'est quelque agent de change, qui vient prendre les ordres du grand capitaliste... (*On sonne très-fort.*) Ah! voilà sans doute le grand capitaliste qui rentre...

UNE VOIX *en dehors.*

Monsieur Robinet, qui l'attend?... j'aime mieux ça, c'est mon affaire!

VOIX DU VALET DE CHAMBRE.

Comme vous voudrez.

SCÈNE VI.

BOIS-JOLI, UN TAPISSIER, *puis d'autres fournisseurs.*

LE TAPISSIER, *très-vite.*

Ça ne peut pas durer, monsieur l'huissier, il faut que ça finisse, il me faut mon argent! il faut que vous me fassiez payer!

BOIS-JOLI, *étonné.*

Qu'est-ce que c'est que ça?

LE TAPISSIER.

Ah! pardon... Moquette, tapissier... On m'avait indiqué votre adresse : maître Robinet, huissier, rue Bar-du-Bec, 14... je ne vous ai pas trouvé, on m'a dit que vous étiez ici... et...

BOIS-JOLI, *à part.*

Ici?... alors, Robinet, c'est le Bois-Joli du salon!... le nez écarlate!

LE TAPISSIER.

Puisque je vous rencontre (*lui remettant des papiers*), prenez ça, monsieur, et poursuivez sans relâche... pas de pitié! tapez dessus, tapez ferme!... (*On sonne.*)

BOIS-JOLI.

Permettez, mon cher Moquette... je voudrais savoir d'abord...

LE TAPISSIER.

A combien se monte mon mémoire?... 57,000 francs!... pour l'ameublement du salon...

BOIS-JOLI.

Ah! bah!... (*Un carrossier paraît au fond.*)

LE TAPISSIER.

Poursuivez, maître Robinet, tapez dessus, tapez ferme!

LE CARROSSIER, *s'avançant et lui donnant aussi des papiers.*

Oui, mon... mon... monsieur!

BOIS-JOLI.

Qu'est-ce que c'est encore que ça?...

LE CARROSSIER.

J'ai fou... four... fourni... deux cou... coupés... un ca... ca... cabriolet... trois ca... ca... ca... calèches...

BOIS-JOLI.

C'est le ca... ca... carrossier.

LE CARROSSIER.

Pou... pour. . suivez... et ta... ta... ta... ta...

BOIS-JOLI, *achevant.*

Pez dessus, pez ferme... comme monsieur?... c'est convenu... (*A part.*) Oh! j'entrevois une énorme turpitude!... (*Il tient un mémoire de chaque main.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, TOUS LES DOMESTIQUES, *entrant de la gauche.*

LE COCHER, *accourant, suivi des autres gens.*

Vite, vite!... Tenez, monsieur Robinet, voici mon compte... vingt mois de gages, plus les fourrages depuis janvier!... (*Il lui met le compte dans la main droite.*)

LA CUISINIÈRE, *lui remettant le sien dans la main gauche.*

Quatre mille deux cent cinquante francs de cuisine, et les gages!

LE VALET DE CHAMBRE.

Voici ma note! (*Il la lui fourre dans la poche.*)

LA FEMME DE CHAMBRE.

Et la mienne! (*Elle la lui met dans son gilet.*)

LE COCHER.

Et ne le ménagez pas, monsieur!... nous sommes décidés à lâcher la barraque... Ainsi, faites payer, ou saisissez tout!...

LE VALET DE CHAMBRE.

Les meubles!...

LE COCHER.

Les voitures!...

LA CUISINIÈRE.

Et la batterie de cuisine!

LE COCHER.

Et tâchez de le fourrer à Clichy!

TOUS.

Oui, à Clichy!...

CHOEUR.

AIR : *C'est lui même.* (*Mme Bertrand.*)

C'est assez de retard,
Assez de sacrifice!
Qu'on en fasse justice,
Sans pitié, sans égard!

(*[illegible] à droite, les autres à gauche; les fournisseurs par le fond.*)

SCÈNE VIII.

BOIS-JOLI, *seul, chargé de mémoires.*

« Les fourrages depuis janvier... Saisissez tout... Clichy... la barraque... » (*Eclatant.*) C'est un millier de becs de gaz qui m'éclairent!... c'est une illumination *à giorno*!... Traduction libre : Le capitaliste Bourtibourg est une fichue canaille, qui ne paye pas ses gens, qui ne paye pas ses fournisseurs, et qui veut me flanquer sur les bras, gratis, son idiote de pupille, la tapoteuse de piano!.. fichtre de fichtre!

AIR : *Aux braves hussards du 5e.*

Je lui manquais, je complète sa liste!
Moi, qui, voyant ses coffres entr'ouverts,
Croyais trouver chez ce capitaliste
Des monceaux d'or, des mines, des placers!
Moi, qui comptais sur ses riches placers!...
Je suis, grâce à mon ineptie,
Comme un voyageur étourdi,
Qui part pour la Californie
Et trouve au but la forêt de Bondy!

(*La porte du fond s'ouvre, et Bourtibourg paraît.*)

SCÈNE IX.

BOIS-JOLI, BOURTIBOURG.

BOURTIBOURG, *furieux, à part.*

Imbécile! misérable! qui va introduire ici... (*Haut et courant à Bois-Joli, les bras ouverts.*) Eh! c'est ce cher garçon!... Vous m'avez attendu?... mille pardons!... j'ai tant d'affaires!... j'ai été obligé de sortir pour une saisie...

BOIS-JOLI, *vivement.*

Ah?...

BOURTIBOURG, *achevant.*

A faire exécuter contre un drôle qui ne me paye pas... qui ne paye personne... et qui mène grand train!... On en voit, de ces gens-là.

BOIS-JOLI.

Croyez-vous?...

BOURTIBOURG.

Mais je suis honteux qu'on vous ait fait attendre dans cette pièce... Ah! ces domestiques!... j'en ai pourtant cinq.

BOIS-JOLI, *à part, montrant les papiers.*

Oui, je sais le compte.

BOURTIBOURG, *à part.*

Et impossible de le faire entrer au salon!... l'autre m'y attend!... Allons, débarrassons-nous vite de celui-ci. (*Haut, en lui présentant une chaise et en s'asseyant lui-même,*) Eh bien, cher ami, voyons ce contrat... nous nous entendrons vite tous deux... nous sommes déjà d'accord... (*Vivement.*) Ah! sauf une erreur dans mes comptes de tutelle!

BOIS-JOLI, *à part.*

Encore une!... Cette fois, il y aura... tout de moins.

BOURTIBOURG.

Je vous avais dit : deux cent trente-cinq mille francs, n'est-ce pas?..

BOIS-JOLI.

Oui, nous étions restés à deux cent trente-cinq.....

BOURTIBOURG.

Eh bien! ce matin, j'ai trouvé deux cent soixante mille!... Mille louis de plus... une misère.

BOIS-JOLI, *à part.*

Je le trouve beau, cet homme-là... Mais attends, attends, va!

BOURTIBOURG.

Eh bien! mon gendre?... (*Voyant que Bois-Joli regarde autour de lui comme s'il cherchait.*) Qu'est-ce que vous désirez?..

BOIS-JOLI.

Je le cherche.

BOURTIBOURG.

Qui?...

BOIS-JOLI.

N'avez-vous pas dit : Eh bien! mon gendre?...

BOURTIBOURG.

Oui...

BOIS-JOLI.

Alors, je cherche votre gendre.

BOURTIBOURG.

Qu'est-ce qu'il a donc?... (*Riant.*) Ah! c'est pour rire... c'est fort drôle... (*A part.*) Il n'a pas la plaisanterie heureuse... (*Haut.*) Voyons, voyons, j'écris... «Entre monsieur Achille Bois-Joli...»

BOIS-JOLI.

C'est le gendre, ça?

BOURTIBOURG.

Comment! c'est le gendre, ça?

BOIS-JOLI.

Oui, celui qui épouse...

BOURTIBOURG.

Marguerite, ma pupille, parbleu!

BOIS-JOLI.

L'imbécile, enfin.

BOURTIBOURG.

L'imbé... (*A part.*) Qu'est-ce qui lui prend donc?... (*Haut.*) Monsieur!...

BOIS-JOLI.

Je dis : l'imbécile... parce qu'il épouse votre pupille... Allez, continuez.

BOURTIBOURG.

Ah çà, monsieur, m'expliquerez-vous!...

BOIS-JOLI, *se levant.*

Chut donc!... prenez garde qu'il n'entende!... Il est là, dans le salon!

BOURTIBOURG.

Qui?...

BOIS-JOLI.

Bois-Joli.

BOURTIBOURG, *à part.*

Est-ce qu'il devient fou?...(*Haut.*) Comment! Bois-Joli... dans le salon?...

BOIS-JOLI.

C'est l'ordre que vous avez donné à Tom... ou John, ça m'est égal... Vous lui avez dit : Introduisez monsieur Bois-Joli au salon, et ici...

BOURTIBOURG, *impatienté.*

Eh bien! ici?... quoi?.. qui?...

BOIS-JOLI, *saluant.*

Robinet, huissier patenté, rue Bar-du-Bec, 14.

BOURTIBOURG, *reculant avec effroi.*

Hein!...

BOIS-JOLI, *avec un empressement comique.*

Souffrez donc que je remplisse mon petit ministère...

BOURTIBOURG, *à part.*

Je sens une sueur froide!...

BOIS-JOLI, *tirant les papiers de sa poche et les rangeant sur le bureau.*

Voici d'abord les mémoires des fournisseurs... qui veulent que je tape ferme... le tapissier, le ca... ca... carrossier... Voyez le total.

BOURTIBOURG, *à part.*

Je suis perdu!

BOIS-JOLI, *continuant.*

Ensuite, les comptes de messieurs vos gens... qui lâchent la barraque... Avances pour la cuisine, fourrages depuis janvier, et cætera... Voyez, voyez le total... Ils m'ont même demandé un peu de Clichy pour vous, mais...

BOURTIBOURG.

Monsieur!... (*On frappe à la porte du salon*). Chut!... taisez-vous!

BOIS-JOLI.

Ah! c'est Bois-Joli... c'est l'imbécile, qui s'impatiente... (*Haut.*) Entrez...

BOURTIBOURG, *vivement.*

N'ouvrez pas!

BOIS-JOLI.

Par exemple!... un gendre!... (*Ouvrant.*) Entrez, Bois-Joli. (*Musique jusqu'à la fin. — Robinet paraît et s'arrête étonné.*)

BOURTIBOURG, *suppliant.*

Mais, monsieur!... mon gendre!...

BOIS-JOLI.

Le voici, votre gendre... (*A Robinet, très-étonné.*) Mes compliments, monsieur... la future est charmante, et la dot... Ah! à propos, il y a 25,000 francs de plus... Messieurs, votre serviteur... Robinet, huissier patenté, rue Bar-du-Bec, 14. (*L'huissier reste ébahi.*)

MARGUERITE, *accourant.*

Mon tuteur! mon tuteur!... je... (*Apercevant Bois-Joli.*) Ah!

BOIS-JOLI, *à part.*

La pianoteuse!...

MARGUERITE, *saluant.*

Monsieur...

BOIS-JOLI, *saluant en sortant.*

Mademoiselle...

MARGUERITE, *bas à Bourtibourg.*

Il s'en va!...

BOURTIBOURG, *avec aplomb.*

A demain la signature du contrat!

BOIS-JOLI, *au fond.*

Et maintenant, chez la Saint-Martin!

ACTE III.

Le cabinet de toilette de Césarine. Portes principales à droite et à gauche. Au fond et au milieu, petite porte dérobée perdue dans la tapisserie. — A droite et à gauche de cette petite porte du fond, deux grands placards en saillie formant cabinets et fermés par des rideaux-portières. Une cheminée à droite, 1er plan, et, tout près, une causeuse. Sur le devant, à gauche, une toilette très-élégante. Des étagères garnies de flacons et de pots d'essences. Des robes, des châles, des dentelles étendus sur des chaises.

SCENE I.

CORNÉLIE, *puis* BOIS-JOLI.

CORNÉLIE, *entrant par la porte à gauche et parlant à la cantonade.*

Oui, madame... votre robe Pompadour... et votre coiffure bleue... (*Ecoutant.*) Plaît-il, madame?...

BOIS-JOLI, *se glissant par la porte du fond, s'avançant, et apercevant tout à coup Cornélie.*

Oh!... (*Il recule précipitamment et se jette dans le placard à droite.*)

CORNÉLIE, *qui écoutait à la porte et n'a rien vu.*

Ah! votre fichu de point d'Angleterre?... c'est bien, madame... (*A elle-même.*) Et tu peux être tranquille, va, ce n'est pas moi qui retarderai ta toilette... (*Tout en ouvrant le placard de gauche et y prenant une robe.*) Sapristi! je voudrais qu'elle soit déjà partie pour son dîner en ville... il me tarde tant d'être seule!... (*Redescendant, et se croisant les bras tout en tenant la robe.*) Quelle histoire!... quelle aventure!... quel roman!... Un jeune homme... un monsieur très-bien mis... qui m'offre son cœur, trois billets de mille, une baignoire à la Gaîté et son portrait au daguerréotype!... Et tout cela, à la seule condition de le recevoir dans ma chambre!... là... derrière ce cabinet de toilette!... En voilà un Monte-Cristo!... (*Regardant à gauche.*) Madame est dans son boudoir, où elle a l'air d'attendre quelqu'un... monsieur Octave... qui me pince toujours... Pendant qu'elle attend, vite, un coup d'œil à mon Monte-Cristo!... Recommandons-lui d'être prudent, de ne pas faire de bruit... Je lui promettrai quelque chose... et je lui donnerai des arrhes. (*Elle sort par la porte du fond, qu'elle referme.*)

SCÈNE II.

BOIS-JOLI, *puis* OCTAVE.

BOIS-JOLI, *écartant la portière et montrant sa tête.*

Cherche, cherche... Va donc, soubrette naïve, qui crois que c'est pour toi que je me suis fait daguerréotyper!... (*Avec joie.*) Enfin, je suis donc libre comme le kabile du désert!... J'ai lâché cette petite pianoteuse... un peu lestement peut-être... mais, bah! je lui ferai une visite de condoléance... Me voici chez la belle Saint-Martin!... (*Bruit de meubles à gauche. — Il s'arrête et écoute.*) Hein?... qu'est-ce que j'entends?...

VOIX DE CÉSARINE, *en dehors.*

C'est lui, vous dis-je!... allez vous-en! sauvez-vous!...

VOIX D'OCTAVE.

Adieu!... (*La porte à gauche s'ouvre.*)

BOIS-JOLI.

Oh!... (*Il disparaît.*)

OCTAVE, *se précipitant en scène.*

Le mari!... sauve qui peut!... Filons par la chambre de Cornélie!... (*Au moment où il touche à la porte du fond, elle s'ouvre tout à coup.*) Ah! diable!... (*Il recule et se jette dans le placard du côté gauche. — Cornélie rentre sans le voir.*)

SCÈNE III.

BOIS-JOLI *et* OCTAVE, *cachés*, CORNÉLIE.

CORNÉLIE, *avec étonnement.*

Plus personne!... J'ai cherché sous mon lit... dessus... partout... Qu'est-il donc devenu?... (*On entend une querelle entre Césarine et Saint-Martin.*) Grand Dieu!... qu'est-ce qu'il y a?... (*Écoutant.*) Ah! ce n'est rien... c'est Monsieur et Madame qui se disputent... (*On entend des éclats de rire.*) Tiens! ils rient à présent!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CÉSARINE, *en peignoir blanc*, SAINT-MARTIN, *en robe de chambre et coiffé d'une calotte de velours* *.

CÉSARINE, *entrant.*

Cornélie, laissez-nous. (*Cornélie sort.*)

SAINT-MARTIN, *entrant en riant.*

Ah! ah! ah!... elle est bonne, celle-là!... Moi, qui avais cru entendre une voix d'homme... une voix de ténor... dans ton boudoir!...

CÉSARINE, *riant.*

Vous êtes fou.

SAINT-MARTIN.

Et je me disais: Bon !... je vais la surprendre en duo criminel!... Saprelotte!...

AIR *des Deux Précepteurs.*

Entre nous, je le dis tout bas,
Je sais qu'à Paris on fabrique
Des coiffures qui n'iraient pas
Au front d'un homme politique.
Diable! pas de mots ambigus!
Lorsqu'en me voyant, on répète :
Que de choses dans cette tête!...
C'est dedans... et non pas dessus!

Fichtre!

CÉSARINE.

Ah! voilà que vous jurez!... Jolie tenue pour un homme d'État! (*Elle va s'asseoir près de la toilette.*)

SAINT-MARTIN, *gaîment.*

Est-ce qu'il y a des hommes d'État en robe de chambre?... Ah! dans le monde, bien... je suis majestueux, je suis profond.., genre Talleyrand... Mais chez moi, sac-à-papier!... en calotte de velours, saprelotte!... en pantoufles fourrées, sacredié!... Je me détends, je me mets à mon aise, je ris, je chante la mère Godichon... Tiens! voilà ma tenue, la voilà... Traderideri, traderidera... (*Il danse, puis, se laisse tomber sur la causeuse à droite; il s'y étend et pose ses jambes sur le dossier du meuble.*)

CÉSARINE.

Ah! fi!... si l'on vous voyait!...

SAINT-MARTIN.

Bah! il n'y a que vous ici.

CÉSARINE.

C'est juste... la femme ne compte pas... Ah! si fait, cependant... avant le mariage... Oh! alors, on se pare pour lui plaire... on se fait jeune, beau... autant que possible... Mais, après!... après, on ne se gêne plus... Chaque jour, un mensonge disparaît, une vérité se montre... puis, successivement, toutes les autres... et quelles vérités!...

SAINT-MARTIN.

Madame!... madame!... n'entrez pas dans les détails!... Si j'ai quelques particularités... moins bien que le reste... gazez, gazez!

CÉSARINE, *riant.*

Des détails?... l'ensemble suffit, mon cher... Si vous vous croyez brillant, comme vous êtes là!...

SAINT-MARTIN.

Voyons, Césarine, ne me dépoétise pas... laisse-moi mon auréole.

CÉSARINE, *riant toujours.*

Ah! oui, votre auréole... l'air grave... le front rêveur... un silence plein de pensées...

SAINT-MARTIN, *fièrement.*

Et mes discours, madame!

CÉSARINE, *riant aux éclats.*

Ha! ha! ha!... vos discours... que vous ne faites pas!

BOIS-JOLI, *dans le placard.*

Ah! bah!

SAINT-MARTIN, *se levant tout à coup.*

Hein?

CÉSARINE.

Quoi?

SAINT-MARTIN.

Il m'a semblé entendre...

CÉSARINE.

Eh! vous rêvez.

SAINT-MARTIN, *se rassurant et s'appuyant sur la chaise de Césarine.*

Sais-tu, bichette...

CÉSARINE.

Ne m'appelez donc pas bichette... vous avez l'air d'un épicier.

SAINT-MARTIN.

C'est juste... Sais-tu, poulette, que tu es une femme rare!... Où diable as-tu étudié l'Économie politique et les affaires d'État?... hein?...

CÉSARINE, *gaîment.*

A Saint-Denis, apparemment.

SAINT-MARTIN.

Entre tes leçons de piano?

CÉSARINE.

C'est possible.

SAINT-MARTIN.

Je suis moi-même stupéfait des discours que je prononce!... j'ai toujours envie de m'interrompre, pour me crier: Très-bien!... bravo!... sensation générale... (*Riant.*) Et le plus drôle, c'est qu'ils se disent tous : Ah çà, pourquoi Saint-Martin, qui parle si bien, ne réplique-t-il jamais?... Ha!! ha! ha! ha! répliquer!... saprelotte!... (*A Césarine.*) Eh bien?... et mon rapport sur les Eaux et forêts?... est-il fini?

CÉSARINE.

Il va l'être... et je crois qu'il nous fera honneur.

SAINT-MARTIN, *avec transport.*

Tiens! veux-tu que je te le dise?... tu es un ange! (*Il veut l'embrasser.*)

CÉSARINE, *se levant et passant devant lui.*

Êtes-vous allé chez Delille?

SAINT-MARTIN.

Delille?... où prenez-vous Delille? ..

CÉSARINE, *négligemment.*

Pour ce châle carré des Indes.

SAINT-MARTIN, *à part.*

Aïe!... voilà la carte à payer... Sacredié! quel est l'animal qui a inventé les Indes?... (*Haut.*) Ah çà, chère amie, combien faut-il de cachemires, au juste, pour faire le bonheur d'une femme?...

CÉSARINE, *le regardant.*

Combien faut-il, au juste, de titres et de décorations pour faire le bonheur d'un homme?... Le cachemire est pour nous la croix d'honneur... et, comme à vous autres, il nous faut la brochette... Vraiment, mon cher, vous parlez comme un enfant... (*Elle se dirige vers la cheminée.*) Suis-je donc une jeune fille de dix-huit ans, pour chercher mon bonheur dans la rêverie... dans les fleurs... dans les nuages?...

BOIS-JOLI, *dans le placard.*

Ah! bah!

CÉSARINE.

Hein?... vous dites?...

SAINT-MARTIN.

Moi?... je ne dis rien... C'est-à-dire, si... je dis que, dans le monde...

CÉSARINE, *qui s'est assise sur la causeuse.*

Eh bien! après?... dans le monde, on fait ce qu'on peut pour être le moins laide et le moins sotte possible... On choisit bien une coiffure à l'air de son visage... n'est-il pas aussi naturel de se choisir un caractère... à effet?... Le genre poétique et vaporeux est assez bien porté, pas trop vulgaire... il me va, il me réussit, et je le garde... (*Se levant et s'appuyant sur le bras de Saint-Martin*). Mais, rentrée chez moi, trouvez bon que je descende de mes nuages et redevienne un peu plus terre-à-terre.., (*Changeant de ton.*) Celui que j'ai remarqué est d'un fond orange, à grandes palmes, et ne coûte que cent louis.

SAINT-MARTIN.

Quoi?...

CÉSARINE.

Le...

SAINT-MARTIN.

Ah! oui, le carré... bien... Mon rapport sera prêt?...

CÉSARINE.

Demain.

SAINT-MARTIN.

Demain, le fond orange sera ici... (*A part.*) Sacredié! quel est l'animal qui a inventé...

CÉSARINE.

Maintenant... vous êtes bien gentil... allez-vous-en.

SAINT-MARTIN.

Tu m'expulses?...

CÉSARINE.

Et ce dîner chez les Desparville?

SAINT-MARTIN.

Ah! c'est vrai... (*Avec admiration.*) Voilà un ménage!..

CÉSARINE.

Un ménage, qui nous attend à six heures et demie... Et ma toilette?... et la vôtre?...

SAINT-MARTIN.

J'ai le temps... tu partiras avant moi... veux-tu?... J'aime à arriver tard... c'est plus homme d'État.

CÉSARINE.

Comme vous voudrez. (*Elle sonne.*)

SAINT-MARTIN, *à part, se frottant les mains.*

Dès qu'elle sera partie, dès que je serai seul... (*Se grondant.*) Eh bien!... veux-tu cacher ton jeu, libertin!... (*Haut.*) Adieu, bichette... (*A lui-même.*) Polisson! (*Il sort à droite.*)

SCENE V.

CÉSARINE, CORNÉLIE, (BOIS-JOLI *et* OCTAVE *toujours cachés.*)

CORNÉLIE, *entrant.*

Madame a sonné?

CÉSARINE.

Oui... pour ma toilette.

CORNÉLIE.

Madame va dîner en ville?

CÉSARINE, *s'asseyant devant la toilette.*

Chez madame Desparville.

CORNÉLIE.

Alors, je vais commander...

CÉSARINE.

Oh! la moindre chose... tout à l'heure... Avez-vous prévenu le coiffeur?...

CORNÉLIE.

Il viendra à cinq heures, ou enverra un garçon... Madame veut-elle ses nœuds de rubans?...

CÉSARINE.

Oui, prépare tout...

CORNÉLIE.

C'est là dedans, et je vais... (*Soulevant la portière du placard à droite, qu'elle laisse retomber aussitôt, en jetant un cri aigu.*) Ah!!

CÉSARINE, *effrayée.*

Ciel!... qu'y a-t-il?...

CORNÉLIE, *qui s'est éloignée du placard.*

Rien... rien...

CÉSARINE.

Comment! rien?

CORNÉLIE.

C'est-à-dire... si... là, dans ce placard... j'ai cru voir... une petite souris...

CÉSARINE.

Dans ce placard?... allons donc!... (*Elle va y entrer.*)

CORNÉLIE, *vivement.*

Non! non! non! pas celui-ci!... l'autre! (*Elle indique le placard du côté gauche.*)

CÉSARINE.

Poltronne!... est-ce qu'on doit avoir peur de... (*En disant ces mots, elle soulève la portière du placard où se trouve Octave, et la laisse retomber aussitôt en poussant un cri comme Cornélie.*) Ah!!

CORNÉLIE, *qui regardait de l'autre côté.*

Ah! mon Dieu!... est-ce que madame l'a vue?...

CÉSARINE, *troublée.*

Qui?...

CORNÉLIE.

La petite...

CÉSARINE.

Souris!... oui, oui, je l'ai vue!

CORNÉLIE.

Hein!... quel effet ça produit!... et dire que les placards sont pleins de ces petites bêtes-là!...

CÉSARINE, *souriant.*

Oh! pas tant... et il n'y a vraiment pas de quoi crier... Tenez, vous feriez mieux d'aller chercher le coiffeur.

CORNÉLIE.

J'y vais, madame... (*Bas, en passant près du placard de Bois-Joli.*) Ne bougez pas de là!... (*Césarine se retourne. Haut.*) Je vais chercher le coiffeur. (*Elle sort par le fond.*)

SCENE VI.

CÉSARINE, BOIS-JOLI *et* OCTAVE *cachés.*

CÉSARINE.

L'imprudent!... Si mon mari. (*Elle s'assure que son mari s'est éloigné, puis se dirige vers le placard d'Octave.*)

BOIS-JOLI, *montrant sa tête.*

Seule!... voilà le vrai moment! (*Il sort.*)

CÉSARINE, *à Octave.*

Sortez, monsieur.

BOIS-JOLI.

Bigre! Il y a quelqu'un! (*Il rentre dans son placard.*)

OCTAVE, *sortant.*

Ouf!... avec plaisir... j'étouffais entre deux robes de soie.

CÉSARINE.

Êtes-vous fou, Octave?...

OCTAVE.

Dame! je n'ai pas pu sortir... je me suis blotti dans ce machin...

CÉSARINE.

Et vous avez entendu...

OCTAVE.

Tout, pardieu!... Monsieur Chose demande son rapport sur les Eaux et forêts...

CÉSARINE, *inquiète.*

Et vous ne l'avez pas terminé?...

OCTAVE.

Si, si... à peu près... vous l'aurez aujourd'hui...

CÉSARINE.

Merci!... Mais, savez-vous qu'il est enchanté, comme tout le monde, de votre travail!... et moi-même... je me demande où vous avez étudié toutes ces graves questions!...

OCTAVE, *avec fatuité.*

Les travaux de toute ma vie... les réflexions... les veilles... (*à part*) et mon vieux professeur du collége Bourbon, à qui je donne cinquante écus par discours.

CÉSARINE, *résistant.*

Vous êtes bien gentil!... Allez vite chercher ce rapport, et revenez tout de suite.

OCTAVE.

Oh! pardon, pardon...

AIR : *Restez, troupe jolie.*

Il vous a promis, pour vous plaire,
Un beau cachemire indien;
Vous aurez donc votre salaire...
A mon tour, moi, j'attends le mien,
Je réclame à mon tour le mien.

CÉSARINE.

Qu'est-ce?

OCTAVE.

Un baiser, que je désire,
Me fera, tant j'en serai fier,
Plus de plaisir qu'un cachemire....

BOIS-JOLI, *à part, se montrant.*

Et ça leur reviendra moins cher.

OCTAVE.

Un baiser pour un cachemire,
Et ça vous coûtera moins cher!

BOIS-JOLI, *à part.*

Ah! sournois d'Octave!... tu t'es fichu de ton ami!

OCTAVE, *très-pressant.*

Césarine!... ma belle Césarine!...

CÉSARINE.

Voyons, Octave!...

BOIS-JOLI, *à part.*

Ah! mais! ah! mais!... il m'agite, ce petit gueux-là!...

OCTAVE, *embrassant son épaule.*

Oh! encore! encore!...

BOIS-JOLI, *à part.*

Ça ne va pas finir, sacrelotte!...

CÉSARINE.

Voyons, allez-vous-en...

OCTAVE.

Non!... je ne connais plus rien!... je brave votre colère!.. (*Bois-Joli disparaît et on l'entend éternure.*)

CÉSARINE, *effrayée.*

Tenez!... vous entendez!... C'est Cornélie qui rentre, avec mon coiffeur!...

OCTAVE.

Que le diable l'emporte!...

CÉSARINE.

Partez vite!... par là!... par mon boudoir!...

OCTAVE.

Mais...

CÉSARINE.

Et n'oubliez pas le rapport!... Adieu!

ENSEMBLE.

AIR : *Lui, dans ces lieux!* (Mme BERTRAND.)

Non, au revoir,
A ce soir!
Doux espoir,
D'un charmant tête-à-tête!
Mais gardons-nous, par un mot indiscret,
De livrer notre secret!

(*Octave sort à gauche.*)

SCENE VII.

BOIS-JOLI, CÉSARINE, *puis* CORNÉLIE.

BOIS-JOLI, *reparaissant.*

C'est le vrai moment!
Quand part l'amant,
De ma cachette
Sortons promptement.

CÉSARINE, *sonnant et appelant.*

Cornélie!

BOIS-JOLI.

A l'autre maintenant!

CORNÉLIE, *reparaissant.*

Oui, madame, à l'instant.

BOIS-JOLI, *rentrant.*

Ça devient embêtant!

(*L'orchestre continue piano.*)

CÉSARINE.

Eh bien?... ce coiffeur?...

CORNÉLIE.

Il me suit... et j'ai dit à Germain d'apporter...

CÉSARINE.

Un potage, du pâté de foie, n'importe... Allons, à ma toilette!

CORNÉLIE, *à part.*

C'est qu'il est toujours là!

REPRISE ENSEMBLE.

CORNÉLIE, *à part.*

S'il se fait voir,
C'en est fait, plus d'espoir!
Cachons bien sa retraite,
Et gardons-nous, par un geste indiscret,
De trahir notre secret!

CÉSARINE, *à part.*

Oui, dès ce soir.
Je pourrai le revoir!
Quel charmant tête-à-tête!
Mais gardons-nous, par un mot indiscret,
De livrer notre secret!

(*Césarine s'assied devant sa toilette : un domestique se présente à droite, portant un petit guéridon sur lequel est un plateau.*)

CORNÉLIE, *le lui prenant des mains et le posant près de Césarine.*

Madame est servie.

BOIS-JOLI, *sortant résolument.*

Ah! ma foi! tant pis!...

CORNÉLIE, *courant à lui et bas.*

Malheureux!... voulez-vous bien vite rentrer!...

BOIS-JOLI.

Merci... je ne fais que de sortir.

CÉSARINE, *mangeant, et sans se retourner.*

Cornélie... (*celle-ci se place devant Bois-Joli*), avec qui causez-vous donc?

CORNÉLIE.

Madame, c'est... c'est le garçon coiffeur.

CÉSARINE.

Ah! bien... qu'il se dépêche.

BOIS-JOLI, *à part.*

Comment! je suis promu garçon coiffeur!... mais...

CORNÉLIE.

Taisez-vous!

BOIS-JOLI, *cherchant à voir.*

Ah çà... qu'est-ce qu'elle fait donc là-bas?

CORNÉLIE.

Elle dîne.

BOIS-JOLI.

Elle dîne... avant dîner!...

CORNÉLIE.

Toujours. (*Elle va aux étagères.*)

BOIS-JOLI, *à part.*

Ah! saprelotte! je m'explique le régime des fraises... (*Regardant.*) Elle avait raison, elle descend de son nuage... la voilà tout à fait terre à terre.

CORNÉLIE, *lui donnant un peigne et un fer à papillote. Bas.*

Tenez, prenez ça...

BOIS-JOLI.

Hein!... le fer!... il paraît que ma promotion va avoir des suites.

CORNÉLIE.

Et puis, cette natte, tenez. (*Elle lui remet une fausse natte.*)

BOIS-JOLI, *la tenant.*

Cette natte?... quelle natte?... Ah! fichtre!... si je ne m'abuse... c'est un supplément de chevelure!...

CORNÉLIE.

Chut donc! (*Elle se rapproche de Césarine.*)

BOIS-JOLI.

Tout n'était donc pas à elle?... Oh! oh!... ce détail de coiffure me défrise un peu...

CÉSARINE.

Eh bien?... que fait donc ce garçon?...

CORNÉLIE, *en portant le guéridon à droite.*

Il chauffe son fer, madame, il chauffe son fer.

BOIS-JOLI, *à part, accroupi devant la cheminée.*

Je le chaufferai longtemps, mon fer!

CÉSARINE.

J'aurai plus tôt fait moi-même...

BOIS-JOLI, *regardant à la dérobée.*

Je crois qu'elle a pris le bon parti.

CORNÉLIE, *bas.*

Mais vous ne pouvez pas rester là!...

BOIS-JOLI.

Je crois bien!... le fer est rouge... et je commence à être comme lui.

CORNÉLIE.

Allez, venez, faites quelque chose!...

CÉSARINE.

Ah! mon Dieu! déjà six heures!... Cornélie, vite, mon corset!...

BOIS-JOLI, *se relevant.*

Bon!... je vais au corset... Où loge-t-il? (*Cornélie le lui indique.*)

CÉSARINE.

Mon jupon, ma pèlerine!... hâtez-vous!

CORNÉLIE.

Voilà, voilà!

BOIS-JOLI, *revenant avec le corset qu'il examine.*

Bigre!... si je ne m'abuse encore... il y a cette fois supplément de... Oh! oh! oh!...

CÉSARINE, *sans se retourner.*

Hein?... vous dites?... (*Bois-Joli, surpris, cache le corset sous sa redingote, qu'il boutonne.*)

CORNÉLIE, *revenant.*

Voilà toutes les affaires, madame...

CÉSARINE, *impatientée.*

Impossible de lisser mon bandeau!... mais venez donc, monsieur!... vous restez là!...

BOIS-JOLI.

Allons! bon!... il faut que je lisse les bandeaux, à présent! (*Il cherche à la coiffer.*)

CÉSARINE.

Mais non... pas ainsi... vous voyez bien que... (*Le reconnaissant tout à coup dans la glace et jetant un cri.*) Ah!...

BOIS-JOLI, *à part.*

Destitué, le coiffeur!

CÉSARINE, *se levant toute troublée.*

Vous, monsieur!... ici!... dans ce... O ciel! et moi-même!... Ah! (*Elle sort précipitamment par la porte à gauche.*)

CORNÉLIE, *à Bois-Joli.*

Vous avez fait un beau coup!... (*On sonne avec force*) Bon! et madame qui me sonne!... sans doute pour achever sa toilette dans le boudoir!... (*On continue à sonner.*)

BOIS-JOLI, *rêveur.*

Des suppléments!... et du pâté de foie!...

CORNÉLIE.

Qu'est-ce que je vais lui dire?... (*Tout à coup.*) Oh!... une excellente idée!... Allez-vous-en, et je lui dirai que vous étiez un voleur! (*Elle sort, en emportant la robe, les jupons, etc.*)

SCENE VIII.

BOIS-JOLI, *seul.*

Elle est pleine d'imagination, cette petite!... Voilà que je suis de la haute peigre à présent!... je le veux bien... Mais, m'en aller!... sans faire mes frais!... fichtre! non!... Puisque la Saint-Martin consomme du pâté... avec des suppléments... je tourne mes vues vers Cornélie... Bah!... Elle est gentille, cette caméristo, et je la crois ingénue... Je lui offrirai mes trois billets de mille et mon portrait au daguerréotype... C'est-à-dire, non... j'aime mieux lui offrir un seul billet de mille et trois portraits... C'est ça... Attendons là (*il montre son placard*) que sa maîtresse soit partie... et pendant qu'elle ira manger des fraises en ville... (*Il se dirige vers son placard et s'arrête.*) Non, j'en ai assez, de celui-ci... je change de résidence... je prends le logement d'Octave... et dès que... (*Bruit.*) Oh!... il était temps!... (*Il se blottit dans le placard à gauche.*)

SCENE IX.

OCTAVE, *seul, un cahier à la main, venant de la droite.*

Voici le rap... Eh bien?... personne?... déjà partie?... Non, j'entends marcher dans son boudoir... (*Vivement.*) Eh! mais, de ce côté aussi!... (*Il entr'ouvre la porte à droite, qu'il referme aussitôt.*) Oh! diable!... Saint-Martin qui rôde!... Est-ce qu'il m'aurait épié?... Ah çà, mais il est très-gênant, cet homme-là!... Qu'est-ce qu'il fait donc toujours ici, cet homme-là?... Ma foi, à mon gîte!... (*Il se jette dans le placard où se trouve déjà Bois-Joli, et on entend aussitôt deux exclamations simultanées.*)

SCENE X.

CORNÉLIE, *puis* SAINT-MARTIN.

CORNÉLIE, *à la cantonade.*

Non, madame... je ne bougerai pas d'ici... (*Entrant tout à fait.*) La voilà partie!... et moi, qui ai fait la bêtise de renvoyer ce jeune homme!... (*S'étendant sur la causeuse, les pieds au feu.*) S'il avait la chose de revenir!... A c'te heure, je suis chez moi... maîtresse de la maison jusqu'à onze heures ou minuit... (*Bois-Joli et Octave passent leur tête, chacun d'un côté de la portière.*)

SAINT-MARTIN, *entrant.*

Ma femme partie!... et Cornélie seule!... (*Frissonnant.*) Brrr!...

CORNÉLIE, *à part, le voyant.*

Tiens, je ne pensais plus à celui-là...

SAINT-MARTIN, *toussant.*

Hum! hum!

CORNÉLIE, *sans se déranger.*

C'est vous, Alphonse?...

BOIS-JOLI.

Ah! bah!

SAINT-MARTIN.

Oui, bibiche, oui, c'est ton Alphonse!...

CORNÉLIE.

Eh bien! et votre dîner en ville?...

SAINT-MARTIN, *s'asseyant près d'elle et l'embrassant.*

Tiens! voilà comme je vais dîner en ville... tiens!

BOIS-JOLI, *à part.*

Vieux faune! va!

OCTAVE, *à part.*

Vieux satyre!

CORNÉLIE, *se defendant.*

Laissez-moi, monsieur...

SAINT-MARTIN.

Te laisser!... pas si Joseph!

AIR : *Mon Dieu! mon Dieu! pour un vieillard.*

De ton minois si provoquant
Quand j'aperçois les traits suaves,
Mon cœur soudain tourne au volcan
Et tout mon sang se change en laves!
Quand ton regard charme le mien,
Je rajeunis!... oui, sur mon âme,
J'ai... dix-neuf ans!

OCTAVE, *à part.*

Ah! qu'on voit bien,
Qu'il ne parle pas à sa femme!

SAINT-MARTIN.

J'ai dix-sept ans!...

OCTAVE.

Comme on voit bien
Qu'il ne parle pas à sa femme!

CORNÉLIE, *se levant.*

Même air.

Non, il vous faut une leçon,
Et j'ai juré d'être inflexible.

SAINT-MARTIN.

Qu'entends-je, ô ciel, et quel soupçon!
Aurais-je un rival?...

CORNÉLIE.

C'est possible.

SAINT-MARTIN.

Sur vous un autre aurait des droits!...
Ah! j'en suis sûr, ah! c'est infâme!
Vous me trompez!...

BOIS-JOLI, *à part.*

Ah! cette fois,
On dirait qu'il parle à sa femme.

SAINT-MARTIN

Vous me trompez!

BOIS-JOLI.

Oui, cette fois,
On dirait qu'il parle à sa femme.

CORNÉLIE.

Non, monsieur, non... vous m'avez trompée... vous êtes un vieux vilain...

SAINT-MARTIN.

Moi, Cornélie!...

CORNÉLIE.

Vous m'avez dit qu'on ne pouvait mettre que mille francs à la Caisse d'épargne... et on peut y mettre quinze cents francs, là!

OCTAVE, *riant, à part.*

Bon!

BOIS-JOLI, *à part.*

Oh! oh!... je la croyais plus ingénue que ça, la bonne.

SAINT-MARTIN, *à part.*

Qui est-ce qui a été lui donner ces renseignements-là?..(*Haut.*) Eh bien!... on complétera le livret... Allons, remerciez Alphonse... un bécot à c't'Alphonse!

CORNÉLIE.

Voyons, finissez!... si madame vous surprenait!...

SAINT-MARTIN.

Ma femme!... il y a longtemps qu'elle est chez les Desparville... et, à moins que le dîner n'ait brûlé...

CÉSARINE, *en dehors.*

Comment! personne nulle part?... Cornélie!... Cornélie!...

SAINT-MARTIN, *bondissant.*

Ah! sacredié!...

BOIS-JOLI *et* OCTAVE.

Césarine!... (*Ils disparaissent.*)

CORNÉLIE.

La!... qu'est-ce que je vous disais!...

SAINT-MARTIN, *épouvanté.*

Elle me croit parti!... si elle me trouve à la maison!... (*Courant dans tous les sens.*) Où me fourrer?... un trou!... une trappe!.. Ah!... (*Il pousse un cri et se précipite dans le placard où se trouvent déjà Bois-Joli et Octave. — On entend des exclamations et un piétinement qui s'arrêtent tout à coup à l'entrée de Césarine.*)

SCÈNE XI.

CÉSARINE, CORNÉLIE.

CÉSARINE, *un peu agitée.*

Ah! vous voilà?... Monsieur de Saint-Martin?... où est-il?...

CORNÉLIE.

Ah! mon Dieu! madame... qu'est-ce qu'il y a donc?... Ce dîner?... est-ce qu'il serait brûlé?

CÉSARINE.

Pis que ça, vraiment!... Une maîtresse de maison qui s'évanouit!... son mari qui sort pour se battre avec un petit cousin!... un ménage que l'on croyait si bien uni!... quelle aventure!... Je cours tout conter à M. de Saint-Martin!... (*Elle n'a fait que traverser le cabinet de toilette et sort à droite.*)

CORNÉLIE, *courant au placard.*

Sortez vite!... (*Reculant effrayée.*) Ciel!... ils sont trois! (*Elle s'enfuit à gauche.*)

SCENE XII.

SAINT-MARTIN, BOIS-JOLI, OCTAVE. (*Les trois personnages sortent en même temps, tout ébouriffés; ils marchent en faisant de grands gestes, se croisent plusieurs fois, et finissent par s'arrêter en face les uns des autres.*)

SAINT-MARTIN, *éclatant et se croisant les bras.*

Qu'est-ce que vous faisiez là?...

BOIS-JOLI, *de même.*

Et vous?

OCTAVE, *de même.*

Oui!

SAINT-MARTIN.

Comment! et moi?... Ah! mais il est fort gai, celui-ci... Encore une fois, messieurs, qu'est-ce que vous faisiez dans ce réduit?...

BOIS-JOLI.

Voyons, ne piétinez pas, Alphonse.

SAINT-MARTIN, *furieux.*

Il m'appelle Alphonse!...

OCTAVE.

Faut-il dire la vérité?...

SAINT-MARTIN.

Oui!

BOIS-JOLI.

Toute la vérité?...

SAINT-MARTIN.

Oui!

OCTAVE.

Rien que la vérité?...

SAINT-MARTIN.

Oui!

BOIS-JOLI.

Voilà la vérité... J'étais là pour...

OCTAVE, *l'interrompant.*

J'étais là pour Cornélie!

SAINT-MARTIN.

Pour Cornélie!...

BOIS-JOLI, *à part.*

Ah! mais, il me prend mon mot!...

SAINT-MARTIN, *à part.*

J'en étais sûr!... Je ne compléterai pas son livret!... (*A Bois-Joli.*) Et vous?...

BOIS-JOLI

Cornélie également.

OCTAVE.

Pardon, permets... c'est moi qui le premier...

BOIS-JOLI.

C'est moi!... et la preuve, c'est que voilà mon daguerréotype!.. Qu'il montre donc le sien!... Montre donc ton daguerréotype à Alphonse!

SAINT-MARTIN.

Voulez-vous bien ne pas m'appeler Alphonse, vous!...

BOIS-JOLI.

Ne piétinez pas.

SAINT-MARTIN.

Messieurs!... cette affaire aura des suites!.. il y aura du sang, messieurs!

OCTAVE.

Vous battre pour Cornélie!...

BOIS-JOLI, *l'entourant de ses bras.*

Révéler à votre femme... Non, Alphonse, non!

SAINT-MARTIN.

Je vous défends de m'appeler Alphonse!

BOIS-JOLI.

Ne piétinez pas.

SAINT-MARTIN.

Et deux encore!... Car enfin, qu'on rencontre un jeune homme caché chez une femme... bon!... ça se voit, ça se fait, c'est le compte... mais deux!... (*Hors de lui.*) Vous ne sortirez pas d'ici, messieurs!... je ferme les portes!

OCTAVE, *à part.*

Ah! diable!

SAINT-MARTIN.

Deux à la fois!...

BOIS-JOLI, *vivement.*

Et, s'il y en avait un troisième?..

SAINT-MARTIN, *bondissant.*

Un troisième!... où?... où?...

BOIS-JOLI.

Là! (*Il montre le second placard.*)

SAINT-MARTIN.

Sac à papier!... (*Il se précipite dans le placard de droite.*)

BOIS-JOLI, *bas.*

Sauvons-nous!

OCTAVE.

Eh! vite!... (*Ils courent, l'un à droite, l'autre à gauche, et rencontrent Césarine et Cornélie, qui reparaissent en même temps.*)

OCTAVE, *à Césarine.*

Il est là!... adieu! (*Il l'embrasse et s'esquive.*)

BOIS-JOLI, *embrassant Cornélie.*

Tiens! voilà pour boire! (*Il s'échappe.*)

SAINT-MARTIN, *reparaissant.*

Sacrelotte! messieurs!... (*Il se trouve en présence des deux femmes, il les regarde d'un air hébété et elles partent ensemble d'un éclat de rire. — Le rideau baisse sur ce tableau.*)

ACTE IV.

LA CHAMBRE A COUCHER DE MARGUERITE.

Le théâtre est divisé en deux parties inégales. A gauche des spectateurs, la chambre à coucher, qui occupe les quatre cinquièmes de la scène, et communique à droite avec un petit corridor qui se dirige de cette chambre à d'autres appartements et n'a que la profondeur d'un plan. Le lit et la porte d'entrée au fond. A gauche, au 1[er] plan, une porte latérale; devant cette porte, mais à quelque distance, un piano, derrière le-

quel on peut circuler. A droite, au 1er plan, une porte ouvrant sur le petit corridor; au second plan, une cheminée; au milieu de la chambre une table à ouvrage sur laquelle est placé un petit coffret Cette chambre doit être meublee avec une élégante simplicité.

SCENE I.

MARGUERITE, *assise au milieu près de la table à ouvrage, occupée à réunir et à compter les pièces d'une layette.*

Six brassières... huit paires de langes... et un joli petit manteau à capuchon, pour le jour du baptême... Grâce à mon travail, la pauvre petite n'a plus à s'occuper de son entrée dans le monde... (*Prenant un petit bonnet inachevé.*) Ah! et le petit bonnet brodé!... le bonnet de cérémonie, que je n'ai pas terminé!... Il me faudrait encore toute cette soirée, et cette soirée ne m'appartient pas!... (*Soupirant.*) Quel ennui!... un grand dîner chez mon tuteur!... probablement le dîner des fiançailles...

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Quand mon travail me plaisait tant,
Quand ma layette est avancée,
Pourquoi faut-il qu'une pensée
Vienne m'attrister... à l'instant
Où mon cœur était si content!...
Celui pour qui l'on me dérange
Peut bien se passer du banquet
Que mon tuteur lui destinait...
Tandis que ce cher petit ange
Ne peut se passer d'un bonnet.

Ce n'est pas que je le déteste, ce monsieur Bois-Joli... Je ne l'ai trouvé ni beau, ni laid, ni bête, ni spirituel... enfin, son physique m'a semblé répondre au signalement ordinaire de tous les futurs... Mais lui, comme il a dû me trouver gauche!... quelle idée peut-il avoir de moi!... (*Regardant la pendule et se levant.*) Ah! mon Dieu! comme il est déjà tard!... et la personne que j'attends, et qui ne vient pas!... (*Elle sonne.*) Il va pourtant falloir m'habiller... je ne puis faire attendre mon tuteur.

UNE VIEILLE FEMME DE CHAMBRE, *entrant, du fond.*

Mademoiselle a sonné?

MARGUERITE.

Écoute, ma bonne Geneviève... tu introduiras bien mystérieusement, ici, dans cette chambre, la personne qui me demandera... entends-tu?

GENEVIÈVE.

Ah! j'introduirai...

MARGUERITE.

Oui, Geneviève, va. (*Geneviève sort.*) Oui, c'est ici que je veux recevoir cette bonne Marthe... ici, dans ce petit sanctuaire, où je vis seule, sans contrainte, loin des regards qui m'intimident et me paralysent... (*Elle dispose de la musique sur son piano.*)

SCENE II.

MARGUERITE, BOIS-JOLI, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, *bas à Bois-Joli.*

Venez, monsieur... et surtout ne faites pas de bruit... on m'a dit de vous introduire bien mystérieusement.

BOIS-JOLI, *à part.*

Que signifie cette introduction à l'Espagnole?...

GENEVIÈVE, *mystérieusement.*

Mademoiselle, la personne est là.

MARGUERITE.

Ah! enfin!... (*Se retournant.*) Monsieur Bois-Joli!... (*Très-troublée.*) Mais, Geneviève, ce n'est pas là la personne... (*A Bois-Joli.*) Monsieur, cette bonne fille s'est trompée... Si vous voulez bien le permettre, je vais vous conduire chez monsieur Bourtibourg... c'est probablement à lui que vous désirez parler. (*Elle ouvre la porte du corridor, et Geneviève sort au fond.*)

BOIS-JOLI.

Non, mademoiselle, non, c'est à vous, à vous seule... et je vous avouerai même que je suis très-embarrassé.

MARGUERITE, *près de la porte à droite.*

Pardon, monsieur... Je ne voudrais pas que vous fussiez obligé d'ajouter la pruderie à tous mes autres défauts... mais je dois vous faire observer que je suis ici chez moi, dans ma chambre de jeune fille... et que le titre même de prétendu ne peut justifier...

BOIS-JOLI.

Votre prétendu, mademoiselle?... (*A part.*) Pauvre petite! ça va lui faire un effet!... Apprêtons mon flacon... (*Il le retire de sa poche.*)

MARGUERITE.

Eh bien! monsieur?...

BOIS-JOLI, *hésitant.*

Eh bien! mademoiselle... je ne suis plus votre prétendu.

MARGUERITE.

Eh! quoi! monsieur, notre mariage...

BOIS-JOLI.

Notre mariage... (*Il lui présente son flacon.*)

MARGUERITE.

Merci, monsieur, je n'aime pas les parfums.

BOIS-JOLI.

Ah! bon... oui, c'est que... je ne voulais pas... mais... vous devez comprendre...

MARGUERITE.

Mon Dieu! monsieur, qu'avez-vous donc?... Vous disiez que notre mariage...

BOIS-JOLI, *avec résolution.*

Notre mariage... est rompu!... (*Il lui présente de nouveau son flacon*).

MARGUERITE, *avec empressement.*

Ah! monsieur!... donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

BOIS-JOLI, *étonné.*

Comment! mademoiselle, vous ne m'en voulez pas?

MARGUERITE.

Et pourquoi donc, monsieur?... la résolution que vous avez prise me donne, au contraire, une excellente opinion de vous... Ma fortune ne compenserait pas à vos yeux les imperfections qui sont en moi... Ce qu'un mari veut trouver dans sa femme, c'est de l'esprit, de l'élégance, de la grâce, des talents... et l'on vous jette à la tête une pauvre petite niaise qui ne dit pas un mot, qui rougit de son embarras, et joue du piano à troubler toute espèce d'harmonie, même celle du meilleur ménage... Ah! vous avez bien raison de me refuser, monsieur : c'est faire à la fois preuve de bon goût et de désintéressement... C'est très-bien, ce que vous faites là... et je vous estime beaucoup, pour votre franchise et votre loyauté.

BOIS-JOLI, *à part.*

Et moi qui préparais mon flacon!... Je ne peux pourtant pas lui avouer que je la trouve bête... d'autant plus, que je la trouve très-spirituelle dans ce moment-ci!

MARGUERITE.

Vous ne répondez pas, monsieur?

BOIS-JOLI, *à part.*

Je ne peux pas lui apprendre non plus que son tuteur est en déconfiture!...

MARGUERITE, *souriant.*

Vous êtes surpris peut-être de m'entendre parler?

BOIS-JOLI.

Oh! mademoiselle... non... C'est que vous ne savez pas... que des raisons... tout à fait personnelles...

MARGUERITE.

Je vous assure, monsieur, qu'il n'en faut pas d'autres que ma nullité.

BOIS-JOLI.

Vous vous calomniez, mademoiselle... et, puisque vous m'y forcez, je vais vous dire toute la vérité.

MARGUERITE.

Parlez donc.

BOIS-JOLI, *à part.*

Je vais mentir comme une association de dentistes!

MARGUERITE.

Je vous écoute.

BOIS-JOLI.

Mademoiselle... avez-vous entendu parler du *Veau d'or*?

MARGUERITE, *souriant.*

Le veau d'or?... oui, monsieur, une idole qu'on adorait au mont Sinaï, du temps de Moïse... Mais...

BOIS-JOLI.

Oh! vous n'y êtes pas, mademoiselle... Le veau dont je me plains, n'est pas le même veau... je veux parler du *Veau d'or*, société californienne... un veau qui a déposé son bilan, comme un simple courtier marron.

MARGUERITE.

Eh bien, monsieur?...

BOIS-JOLI.

Eh bien! mademoiselle, j'avais placé toute ma fortune sur les actions de cette compagnie...

MARGUERITE, *vivement.*

Eh! quoi! monsieur, vous seriez ruiné!...

BOIS-JOLI.

Le veau ne donnera que cinq pour cent... c'est une dégringolade, une déconfiture complète.

MARGUERITE, *attristée.*

Ah! monsieur... vous, habitué au luxe, aux jouissances du monde!... je suis vraiment bien peinée...

BOIS-JOLI.

Moi aussi, mademoiselle... mais vous comprenez que cette raison...

MARGUERITE, *avec bonté.*

Ah! j'eusse mieux aimé l'autre.

BOIS-JOLI.

AIR *de Julie.*

C'est vainement que je voudrais vous plaire,
Je ne peux plus devenir votre époux.

MARGUERITE.

Mais pourquoi donc?... il me semble, au contraire,
Que je suis plus digne de vous.
Votre fortune était la seule cause
De mon refus... mais vous n'avez plus rien,
Et maintenant, si vous le voulez bien,
Je vais m'estimer quelque chose.....
Il faut que vous n'ayez plus rien,
Pour que je vaille quelque chose.

BOIS-JOLI, *de plus en plus étonné.*

Ah çà, mais elle est charmante! .. mais vous êtes charmante, mademoiselle!

MARGUERITE.

Oh! non, monsieur... seulement...

SCENE III.

LES MÊMES, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE.

Pardon, mademoiselle... mais quelqu'un que vous avez fait venir est là... qui demande...

MARGUERITE.

Oui, oui, je sais... attends... Monsieur Bois-Joli, mon tuteur doit être dans son cabinet. tenez, là bas, au bout de cette galerie... (*Elle indique le corridor.*) Je vous autorise à lui dire... que ce mariage, qu'hier encore je repoussais de toutes mes forces... eh bien! je le verrais aujourd'hui s'accomplir sans trop d'effroi...

BOIS-JOLI.

Mais, mademoiselle...

MARGUERITE.

Allez, monsieur, allez... (*Souriant.*) C'est d'ailleurs le seul moyen de n'être pas surpris chez moi.

BOIS-JOLI, *ouvrant la porte du corridor.*

Oh! alors... Mais laissez-moi vous redire que vous êtes...

MARGUERITE, *poussant la porte sur lui.*

C'est bon, c'est bon... (*A elle-même.*) Pauvre jeune homme!... ruiné!

BOIS-JOLI, *dans le corridor.*

Qui diable peut venir dans ce local intime?... (*Il s'éloigne.*)

MARGUERITE.

Fais entrer, Geneviève.

BOIS-JOLI, *revenant sur ses pas.*

Ma foi, je reste et j'écoute!... C'est indiscret, mais j'écoute.

SCENE IV.

MARGUERITE, Mlle MARTHE, BOIS-JOLI, *caché.*

GENEVIÈVE, *ouvrant la porte et sortant ensuite.*

Entrez, entrez, mademoiselle.

MARGUERITE, *allant à Marthe.*

Oui, venez, bonne Marthe... asseyez-vous donc... Comme vous avez chaud!

MARTHE.

Un peu... Ah! dame, quand on est trésorière de l'œuvre des petites orphelines, il faut courir dans tous les quartiers... et, quelquefois, la charité loge bien loin... mais, bah! plus la bourse de mes petites orphelines est lourde, et plus je me sens légère.

MARGUERITE, *la forçant à s'asseoir à droite du guéridon et s'asseyant de l'autre côté.*

Eh bien! je veux vous aider à la remplir encore... Et, d'abord, pensons au plus important... j'ai terminé ma petite layette.

MARTHE.

Déjà?...

BOIS-JOLI, *dans le corridor.*

Une layette!...

MARGUERITE.

Ne m'avez-vous pas dit que c'était pressé?...

MARTHE.

Et j'ai eu tort... on ne devrait rien vous dire... ou plutôt, on devrait vous recommander le repos... car, lorsqu'il s'agit de faire de bonnes œuvres, vous ne ménagez rien, ni votre or, ni vos forces... ni même vos nuits...

MARGUERITE.

Oh! mes nuits...

MARTHE.

Oui, mademoiselle, vos nuits... voilà des yeux qui me disent que vous avez veillé.

BOIS-JOLI, *à part.*

Elle passe les nuits à faire des layettes!...

MARTHE.

Prenez-y garde, mademoiselle, voilà comme on devient laide.

MARGUERITE.

Oh! ça m'est bien égal, allez... je ne cherche à plaire à personne.

BOIS-JOLI.

Mais tu me plais!... ma parole d'honneur, tu me plais!

MARGUERITE.

A propos, bonne Marthe... et ce bal au profit de nos petites orphelines?... comment va la souscription?

MARTHE.

Ça va bien... mais ça pourrait aller mieux... le comité est bien contrarié.

MARGUERITE.

Et pourquoi?

MARTHE.

Nous avions compté sur ce grand poëte de l'Académie... vous savez, celui qui nous avait fait des vers si touchants pour notre dernière fête...

MARGUERITE.

Eh bien?

MARTHE.

Eh bien! mademoiselle, s'il chante encore, il ne chante plus que là-haut...

BOIS-JOLI.

Comptez donc sur les immortels!

MARTHE.

Et, vous concevez, une fête de bienfaisance, sans un petit à-propos!... d'autant plus que l'à-propos est affiché... C'est au moins cinq cents francs de perte pour notre petite famille.

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu!... c'est terrible, ça... Et vous ne connaissez personne?...

MARTHE.

Maintenant, il est trop tard.

MARGUERITE, *en hésitant.*

Oh! si j'osais!...

MARTHE.

Quoi donc?

MARGUERITE.

Oh! c'est bien ridicule... et ce doit être bien mauvais .. (*Se levant.*) Mais je vais vous les chanter, pour ma punition.

BOIS-JOLI.

Elle va chanter!... oh! la la!

MARTHE, *étonnée.*

Vous avez fait des vers!...

MARGUERITE, *allant chercher une romance manuscrite, et se mettant au piano, sur lequel s'appuie mademoiselle Marthe.*

Oui, pour m'essayer... les vers et la musique... Oh! ce n'est pas par orgueil, vous allez bien le voir.

BOIS-JOLI.

Ah! voilà son mauvais côté... voilà ce que je voudrais esquiver. . Mais entrer chez le Bourtibourg!... Ma foi, non... (*Marguerite prélude.*) Bon! voilà le clapotement, je le reconnais...

MARGUERITE.

AIR *nouveau de M. Hervé.*

Je chante les louanges
Des anges d ici-bas,
De tous ces petits anges
Qui nous tendent les bras.
Que rien ne fasse taire
Ce concert éternel !
Chantons les anges de la terre,
Pour charmer les anges du ciel!

MARTHE.

Oh! bravo! bravo!

BOIS-JOLI, *très-étonné.*

Comment! est-ce que c'est elle qui a chanté ça?... Est-ce que c'est elle qui aurait composé... Je ne donnerais pas ma place pour une stalle de quarante francs... représentation extraordinaire! (*Pendant cette phrase, Marguerite a recommencé la ritournelle.*)

MARGUERITE.

DEUXIÈME COUPLET.

Vous, à qui le ciel donne
Des parents opulents,
Enfants, faites l'aumône
Aux petits indigents.
Dieu vous rendra, j'espère,
Ce présent fraternel,
Quand tous les anges de la terre
Se retrouveront dans le ciel.

MARTHE, *pleurant, et sans pouvoir articuler.*

Oh! bien... mad... bien... c'est bien...

BOIS-JOLI, *sanglottant.*

Hi! hi! hi!... C'est bête, ça!

MARGUERITE, *quittant le piano.*

Comment! vous pleurez !... Est-ce que vraiment ce ne serait pas trop mal?

MARTHE.

Pas trop mal!... mais c'est-à-dire que vous êtes adorable!

BOIS-JOLI.

Oh! oui, oh! oui!

MARTHE.

Oh! vous nous chanterez ça, mademoiselle.

MARGUERITE, *effrayée.*

Moi, chanter en public!... Ah! ma pauvre Marthe!... Mais, si je chante devant vous... c'est que je sais bien que vous serez indulgente, que vous ne rirez pas des fautes que je pourrais faire... Alors, j'ai confiance, je chante, comme si j'étais seule .. Mais, s'il y avait ici une seule personne étrangère!.. (*Bois-Joli cherche à se cacher*) si je croyais être écoutée par quelqu'un!... vous me verriez trembler, ma voix chevroterait, mes doigts se tromperaient de touches... Ah! c'est une vilaine maladie que la peur!

MARTHE.

C'est aussi par trop de modestie... et lorsque, comme vous, on est destiné à voir le monde... .

MARGUERITE.

Le monde, ma pauvre Marthe!... Ah! si vous le connaissiez!... Le monde, c'est un théâtre.. on nous y habille, comme pour jouer la comédie.. . on nous y regarde, comme si l'on avait payé son billet pour nous voir... on n'ose pas encore nous siffler, mais on se permet déjà de nous applaudir... Oh! pour briller dans le monde, il faut être né comédien, et je n'ai pas de dispositions... (*Vivement.*) Tenez! je vous ai parlé d'un monsieur qui devait m'épouser. ..

MARTHE.

Oui.

BOIS-JOLI.

Ecoutons!

MARGUERITE.

Mon tuteur nous avait ménagé une entrevue à la campagne... On m'a fait mettre tous mes bijoux... (*riant*) j'avais l'air d'une châsse... on m'a fait jouer du piano... c'était joli, allez!... Aussi, voulez-vous savoir l'effet que j'ai produit ?... mon futur ne veut plus m'épouser.

MARTHE.

Ah!

BOIS-JOLI, *à part.*

Crétin, va!

MARGUERITE.

Il est vrai que, pour se dégager honnêtement, il m'a parlé de je ne sais quelle société californienne, qui lui aurait enlevé toute sa fortune... mais, à présent que j'y pense, je crois bien que c'est un prétexte.

BOIS-JOLI, *à part.*

Elle n'a pas donné dans le veau.

MARTHE.

Eh bien! mademoiselle, sans vouloir médire du prochain, ce futur-là est un imbécile...

BOIS-JOLI.

Ah! mais, la trésorière!... Au fait, elle a raison... et je me battrais!... si je n'avais pas peur de faire du bruit.

MARTHE.

Ainsi, voilà qui est bien entendu... la layette pour votre petite protégée, et les vers et la musique pour notre grand bal... Oh! mademoiselle, vous êtes la providence des pauvres!

BOIS-JOLI.

Une femme qui fait des vers et des layettes!... (*Hors de lui.*) O mon Dieu! ôtez Marthe! ôtez Marthe! que je me précipite à ses pieds!

MARTHE.

Mais j'ai encore à voir une grande dame près d'ici... Je vais revenir chercher tout cela.

MARGUERITE.

Oh! pardon, bonne Marthe... Voudriez-vous, avant de partir, me dégrafer ma robe?

BOIS-JOLI.

Hein!

MARTHE.

Comment donc. ..

MARGUERITE.

Il faut que je m'habille pour ce grand dîner... et Geneviève n'est pas assez forte.. puis, elle est d'une lenteur!...

BOIS-JOLI, *regardant par le trou de la serrure.*

Oh! les jolies épaules!...

MARTHE, *se plaçant entre Marguerite et Bois-Joli.*

Ce n'est pourtant pas difficile... car vous n'êtes pas serrée.

BOIS-JOLI, *qui ne peut plus rien voir.*

Oh! mon Dieu! ôtez Marthe, ôtez Marthe!

MARTHE.

Voilà qui est fait.

MARGUERITE.

Je vous remercie.

MARTHE.

Maintenant, je vais bien me dépêcher, pour vous revoir encore avant votre dîner... Sans adieu!...

MARGUERITE.

Sans adieu!... (*Marthe sort au fond.*)

SCENE V.

MARGUERITE, BOIS-JOLI.

MARGUERITE, *redescendant.*

Là, maintenant, dépêchons-nous...

BOIS-JOLI.

Seule!... Oh! j'ai des éblouissements!... j'aurais besoin d'eau de mélisse!

MARGUERITE, *ôtant tout à fait sa robe.*

Quel ennui, que ce dîner!... Enfin, puisqu'il le faut... Appelons Geneviève...

BOIS-JOLI, *se précipitant dans la chambre.*

N'appelez pas Geneviève!

MARGUERITE.

Ciel! (*Elle se saisit d'une pelisse, s'en enveloppe, et se réfugie vers le piano.*)

BOIS-JOLI, *hors de lui.*

Ah! mademoiselle, que c'est beau!... que c'est honnête!... que c'est bien!

MARGUERITE, *effrayée.*

Que faites-vous ici, monsieur?... que voulez-vous?

BOIS-JOLI.

J'étais là, mademoiselle... et je le répète, c'est très-beau !...

MARGUERITE.

Mais quoi donc, monsieur?

BOIS-JOLI.

Tout est beau!... votre conduite, vos vers, votre musique, vos..., tout, tout, tout!... et j'ai pleuré... Oui, mademoiselle, moi, dont ce n'est pas le genre... car ce n'est pas mon genre de pleurer... Eh bien! c'était plus fort que moi... j'ai eu beau faire mille grimaces pour la retenir, une larme est tombée... puis, une seconde, une troisième, un déluge!... Ça me faisait du mal, et ça me faisait du bien... (*Avec force.*) Aussi, je n'y tiens plus, me voilà à vos pieds, mademoiselle, et je vous supplie d'accepter mon cœur, ma main, et ma fortune!

MARGUERITE.

Votre fortune? (*Souriant.*) Et le veau d'or, monsieur?

BOIS-JOLI.

Hélas! vous avez deviné que cette société californienne n'a jamais existé... Elle aurait existé, qu'elle n'existerait plus... Mais elle n'a jamais existé.

MARGUERITE.

Un mensonge!

BOIS-JOLI.

Oui, j'ai menti... j'ai menti, parce que j'étais assez bête, pour ne pas vous trouver spirituelle... assez aveugle, pour ne rien voir de vos charmes, pour vous trouver gauche, niaise, maladroite!... et je vous le dis, en rougissant, mais je vous le dis, parce que, Dieu merci, je ne suis pas ruiné, et que je pourrai vous rendre la fortune que votre scélérat de tuteur vous a volée!...

MARGUERITE.

Que dites-vous?

BOIS-JOLI.

Je dis la vérité, cette fois... Oui, mademoiselle, votre vieux filou de... Mon Dieu, je ne veux pas en dire de mal, parce que c'est votre tuteur... mais cette affreuse canaille de Bourtibourg vous a tout escroqué!

MARGUERITE.

Comment! monsieur... c'est moi qui suis ruinée maintenant!...

BOIS-JOLI.

Non, mademoiselle, vous n'êtes pas ruinée, puisque je suis riche!... assez riche pour deux... pour trois, pour quatre!...

MARGUERITE, *plus triste.*

Assez, monsieur!... assez, je vous prie!... Jamais je ne consentirai à un mariage où je n'apporterais aucune des brillantes compensations qui permettent à une jeune fille de se marier sans dot.

BOIS-JOLI.

Ah! mademoiselle, quand on a vos vertus, vos talents, vos.... tout ce que vous avez!...

MARGUERITE.

Pardon, monsieur, mais voici l'heure où je dois descendre au salon... Monsieur Bois-Joli, je vous remercie du fond du cœur... croyez que je ne suis pas ingrate, et que je sais apprécier votre offre généreuse... mais je ne puis l'accepter.

BOIS-JOLI.

Mademoiselle!...

MARGUERITE, *souriant, pour cacher son émotion.*

Allons, plus un mot... je serai votre amie, rien de plus... Donnez-moi la main, et adieu! (*Bois-Joli lui tend la main en pleurant. Elle sort rapidement à gauche.*)

SCÈNE VI.

BOIS-JOLI, *seul.*

Cristi! pristi!... Ah! mais je pleure trop, moi!... je vais avoir les yeux rouges commme un lapin blanc... Eh bien! oui, je m'en vais, avec une flèche dans le cœur!... (*S'approchant de la porte à gauche, et parlant au trou de la serrure.*) Adieu, mademoiselle... je m'en vais, avec une flèche dans le cœur!... Mais je vous reverrai, et vous penserez à moi?... Oh! je vous en supplie!... (*Vivement.*) Attendez!... un souvenir!... (*Apercevant une fleur à sa boutonnière.*) Ah! (*Il la met dans le coffret qui se trouve sur la table à ouvrage; puis, parlant à la porte.*) Mademoiselle... je vous laisse un petit souvenir... dans votre coffret, sur la table à ouvrage... Oh! je vous en prie, mademoiselle, jetez y les yeux... c'est si peu de chose!... et je serai si content, si, en le regardant, vous pensez à moi!...

SCÈNE VII.

BOIS-JOLI, MARTHE.

MARTHE, *qui est entrée sur les derniers mots.*

Un monsieur qui fait la conversation par le trou de la serrure!...

BOIS-JOLI.

Je ne vois rien du tout... elle aura mis un pain à cacheter.

MARTHE

Que faites-vous donc là, monsieur?

BOIS-JOLI.

Ah! la trésorière!... (*Courant à elle.*) Mademoiselle, vous voyez un pauvre honteux... un mendiant d'amour!... Oh! je vous en supplie, tâchez que mademoiselle Marguerite fasse quelque chose pour moi!

MARTHE.

Mais, monsieur, il faudrait au moins savoir qui vous êtes.

BOIS-JOLI.

Vous me connaissez, mademoiselle Marguerite vous a parlé de moi... je suis cette fichue bête, comme vous disiez...

MARTHE.

Moi?

BOIS-JOLI.

Oui, et vous aviez raison de me traiter de fichue bête...

MARTHE.

Mais, monsieur...

BOIS-JOLI.

Ou d'imbécile, je ne sais pas, c'est la même chose.

MARTHE, *vivement.*

Est-ce que vous seriez le prétendu?

BOIS-JOLI.

Hélas!

MARTHE.

Ah! ma foi, monsieur, je ne m'en dédis pas... vous avez dédaigné un trésor... Mais, pardon, il faut que je prenne cette petite layette et que je me dépêche : car on m'attend.

BOIS-JOLI, *à part, tristement.*

Cette layette!... elle ne pourra plus en faire, maintenant qu'elle est pauvre!... (*Tout à coup.*) Oh! quelle idée!... ces trois mille francs, que j'avais là pour la Cornélie... Oui!... oh! c'est un bien meilleur placement... Là, sur cette cheminée, avec un petit mot au crayon...

MARTHE, *qui pendant la phrase précédente a rangé la layette sans rien voir.*

Là, voilà mon petit paquet.

BOIS-JOLI, *écrivant sur un feuillet de son agenda.*

« Pour vos petits orphelines. » Et maintenant, sauvons-nous... Adieu, adieu, Marthe... priez pour moi! (*Il l'embrasse.*)

MARTHE.

Eh bien! eh bien, monsieur!...

BOIS-JOLI.

C'est pour vos petites orphelines. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

MARTHE, *seule.*

C'est un original... il a l'air un peu fou, mais sa figure est celle d'un bon enfant... Ah çà, voyons, je n'oublie rien?... (*Apercevant les billets de banque sur la cheminée.*) Que vois-je?... trois billets de banque, que le vent pourrait emporter!... petite étourdie! (*Serrant les billets dans la boîte où Bois-Joli a posé la petite fleur.*) Heureusement que j'ai de l'ordre, pour moi et pour cette chère enfant.

MARGUERITE, *en dehors.*

Rangez un peu, Geneviève... moi, je n'ai pas le temps.

MARTHE.

Ah! la voici.

SCÈNE IX.

MARTHE, MARGUERITE.

MARGUERITE, *en toilette.*

Ah! vous voilà, ma bonne Marthe... vous êtes seule?

MARTHE, *très-vite.*

Oui, ce jeune homme, votre futur, vient de sortir, et je me dépêche d'en faire autant... car je suis attendue à la crèche.

MARGUERITE, *de même.*

Et moi, au grand dîner de mon tuteur... Vous reviendrez,

n'est-ce pas, ma bonne Marthe?... J'ai beaucoup de choses à vous apprendre, et vos conseils peuvent m'être très-utiles.

MARTHE.

Oui, peut-être dans la soirée, ou demain matin, de bonne heure.

MARGUERITE.

C'est ça.

MARTHE.

J'emporte votre layette, vos vers et votre musique... Allons, au revoir, et ne vous ennuyez pas trop.

MARGUERITE.

Je tâcherai. (*Marthe sort, en emportant la layette.—Musique à l'orchestre.*) Ruinée!.. je suis ruinée!.. et pourtant mon tuteur donne un grand repas!.. Ce pauvre M. Bois-Joli... il pleurait... j'ai vu ses larmes... c'est un bon jeune homme... (*Vivement.*) Mais voyons donc ce souvenir qu'il m'a laissé!... Sans doute quelque bagatelle... des vers, une déclaration... une fleur... (*Elle ouvre le coffret, voit les billets de banque, les prend et tombe sur sa chaise en disant avec douleur.*) Ah!... une aumône!

ACTE V.

Un petit salon chez Bois-Joli. — Porte au fond et portes latérales, au premier plan. — A gauche, deuxième plan, une cheminée. — Près de la porte à droite, un petit guéridon,

SCENE I.

MADELEINE, *seule, assise près du guéridon et cousant.*

Pas rentré, à midi!... jolie conduite... Monsieur Bois-Joli sera allé au bal masqué, comme la dernière fois... Il en rapportera sans doute quelque souvenir... comme hier .. qu'il est revenu, de je ne sais où, avec un corset caché sous son habit!... un corset de femme, que je l'ai vu serrer là, dans sa chambre!... et je suis obligée de souffrir... C'est révoltant!... Certainement, ma place est bonne... j'ai de bons gages... mon service est facile... je ne fais rien du tout... mais c'est humiliant .. je suis humiliée, et je le méprise... Je le sers, je touche ses gages, mais je le méprise.

SCENE II.

MADELEINE, OCTAVE.

OCTAVE, *un petit coffret à la main.*

Ah! c'est toi, Madeleine?... Est-ce que ce paresseux de Bois-Joli n'est pas encore levé?

MADELEINE, *avec aigreur.*

Pour être levé, il faudrait s'être couché.

OCTAVE.

Ah! c'est juste... Je l'ai rencontré hier au soir... il avait une figure toute drôle, et m'a dit, de l'air le plus sombre : « Mon ami, je vais au bal de nuit d'Enghien, à la fête des loups. » Mais il est midi, et le bal d'Enghien se termine à six heures... Aurait-il reconduit en triomphe le célèbre Pilodo?

MADELEINE.

Hum!... s'il est allé reconduire quelqu'un, j'ai dans l'idée que ce n'est pas le Pilodo.

OCTAVE.

Au fait, Bois-Joli a la réputation d'être un gaillard...

MADELEINE, *entre ses dents.*

Il y a des réputations bien usurpées.

OCTAVE.

Oh! mais je suis vexé qu'il ne soit pas ici... moi, qui venais pour lui lire...

MADELEINE, *regardant le coffret.*

Si c'est quelque chose à lui remettre...

OCTAVE.

Ça?... oh! non...

MADELEINE.

Tiens! Qu'est-ce que c'est que ça?... Est-ce que c'est gentil?

OCTAVE.

Je crois bien que c'est gentil!... un coffret de chez Tahan... un cadeau que je destine à l'actrice en vogue, la superbe Dalila, premier rôle aux Délassements-Comiques... Car, décidément, je renonce aux femmes du monde... je veux me lancer dans les coulisses... et c'est pour cela que je venais voir Bois-Joli... En sa qualité de quart de vaudeville... il peut m'ouvrir toutes les portes. (*Il pose le coffret sur le guéridon à droite.*)

MADELEINE, *à part.*

Et dire que c'est pour une actrice!... Quand il a peut-être chez lui une pauvre gouvernante...

OCTAVE, *à part, la regardant.*

Quelle grande belle fille!... elle est superbe, cette Madeleine!... Satané Bois-Joli, va!

MADELEINE.

Qu'est-ce que vous avez donc à me regarder, monsieur?

OCTAVE.

Moi?... je ne te regarde pas, je t'admire... Oh! je l'admire aussi, elle, ma sylphide!... Elle est charmante, Madeleine, elle est ravissante!...

MADELEINE.

Qui ça, monsieur?

OCTAVE.

Dalila!... Ah! si tu la connaissais!... C'est une actrice qui montre beaucoup de dispositions, beaucoup de bonne volonté... et des épaules magnifiques.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Oui, le succès doit voler sur ses traces !
Quand elle joue une divinité,
Elle nous montre une foule de grâces,
Elle nous montre esprit, mollets, beauté,
En costume décolleté.
Elle nous montre un talent qui transporte,
Et qu'on ne peut aisément rencontrer ;
Elle nous montre...

MADELEINE.

Eh! monsieur, que m'importe
Ce qu'elle peut montrer?

OCTAVE.

C'est juste, ça ne t'intéresse pas... Eh! j'y pense...

Molière avec raison consultait sa servante.

Si je lisais mon vaudeville à la servante de Bois-Joli?... Madeleine...

MADELEINE.

Monsieur?

OCTAVE.

Te connais-tu en vaudeville?

MADELEINE.

Pas du tout, monsieur, et je trouve que tout ça c'est des bêtises.

OCTAVE.

Cette bonne est une oie... Mais où peut être Bois-Joli?... Une idée! je le trouverai sans doute chez sa future.

MADELEINE, *se rapprochant vivement.*

Hein!

OCTAVE.

C'est ça... à la veille d'un mariage...

MADELEINE, *très-troublée.*

D'un mariage!... Monsieur Bois-Joli se marie?

OCTAVE.

Tu ne savais pas ça?... Oui, oui, un riche mariage... une jeune fille charmante... un peu bête, mais charmante.

MADELEINE.

Ah!

OCTAVE.

Bien sûr, je le trouverai là, et j'y cours... il faut absolument qu'il m'ouvre la porte des Délassements-Comiques.

AIR : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Adieu... je m'en vais, Madeleine ;
Mais tu diras à Bois-Joli
Qu'il attende que je revienne ;
Ne va pas me mettre en oubli,
Dès que tu verras Bois-Joli.

A lui-même.

Oui, pour que ma belle succombe,
Aujourd'hui je me fais auteur,
Et, si mon vaudeville tombe,
L'amour du moins sera vainqueur,
Et tant pis pour le spectateur.

MADELEINE.

Oh! ne vous mettez pas en peine,
Votre désir sera rempli :

Comptez, monsieur, sur Madeleine,
Rien par moi n'est mis en oubli,
Vous verrez monsieur Bois-Joli.

OCTAVE.

Adieu, je m'en vais, etc.

SCENE III.

MADELEINE, *seule.*

Oh! c'est indigne! c'est affreux!... se marier sans mon consentement!.. C'est trop fort!... Mais ça ne se peut pas, je m'y opposerai!.. Je suis entrée au service d'un garçon... et, s'il se mariait, ce ne serait plus un garçon... c'est clair, ça... (*S'asseyant près du petit guéridon.*) Heureusement, je le tiens par tous les petits secrets dont je suis seule confidente... et s'il le faut, je dirai tout, je montrerai tout!.. je... (*Ses regards tombent sur le coffret oublié par Octave.*) Ah! mon Dieu! ce jeune homme qui a oublié... (*Allant au fond.*) Monsieur! monsieur!... Ah! bien oui, un autre scélérat, sans conduite, sans cervelle et sans cœur... Des bijoux pour des actrices!... (*Mettant le coffret sur la cheminée.*) Ah! ôtons ça de mes yeux.. car l'indignation... (*Bois-Joli paraît au fond.*) Le voilà!... Ayons l'air de ne rien savoir.

SCENE IV.

MADELEINE, BOIS-JOLI, *triste, abattu, les vêtements et les cheveux en désordre.*

MADELEINE.

Ah! c'est vous?... une belle heure pour rentrer!

BOIS-JOLI, *d'un air sombre.*

Quelle heure est-il?

MADELEINE.

Midi passé,

BOIS-JOLI.

Ça ne m'étonne pas...

MADELEINE.

Oh! ni moi non plus..... Vous menez une jolie conduite, à c't'heure!

BOIS-JOLI, *sans l'écouter.*

Mon Dieu! que la vie est une chose triste!... Marguerite! Marguerite!

MADELEINE.

Monsieur revient du bal?

BOIS-JOLI.

Masqué... oui, Madeleine... Dégoûté du monde, comme Alceste, je cherchais, ainsi que lui, un endroit écarté pour vivre seul dans mon coin... je suis allé à la fête des loups...

MADELEINE.

Des loups!...

BOIS-JOLI.

Au bal de nuit d'Enghien... J'ai bu pour m'étourdir, je me suis battu avec un pierrot pour m'étourdir.. j'ai étourdi le pierrot... et maintenant je suis tout étourdi... (*Bâillant.*) Je vais me coucher.

MADELEINE.

A midi!

BOIS-JOLI.

Il serait minuit, que l'aiguille serait à la même place... Figurons-nous qu'il est minuit.

MADELEINE.

Ah! monsieur.. certainement, ce n'est pas à moi de vous dire... Qu'est-ce que je suis après tout? une domestique, une servante.. mais, quand vous devriez me chasser, il faut que je parle!.. C'est indigne, c'est affreux!... me faire veiller des nuits entières!.. on aurait plus d'égards pour un chien... Mais, au fait, un chien, ça distrait, ça amuse, tandis que... Oh! tenez, j'en dirais trop long... j'en dirais trop long! (*Elle sort à gauche.*)

BOIS-JOLI, *au public.*

O jeunes gens!... qui avez une jeune bonne... n'oubliez jamais avec elle votre dignité, ne l'oubliez jamais!

MADELEINE, *apportant un pantalon et une veste de chambre.*

Tenez, monsieur, voici ce qu'il vous faut.

BOIS-JOLI.

Merci, Madeleine. (*Il commence à ôter son habit.*)

MADELEINE.

Eh bien! monsieur, devant moi!...

BOIS-JOLI.

C'est juste... j'allais encore oublier ma dignité.

MADELEINE, *d'un ton aigre.*

Ah! vous n'avez pas aujourd'hui de corset sous votre habit?

BOIS-JOLI, *à part.*

Oh! le corset de la Saint-Martin!... elle l'a vu!... (*Haut.*) Un objet de curiosité... un corset algérien, que j'ai acheté à l'hôtel des commissaires priseurs

MADELEINE, *à part.*

Il n'a même plus de pudeur! (*Elle sort à droite.*)

BOIS-JOLI.

O jeunes gens, qui avez une jeune bonne, n'oubliez jamais avec elle votre... (*Il va pour sortir à droite.*)

MADELEINE, *rentrant.* **

Eh bien! monsieur, et vos papillotes?...

BOIS-JOLI.

Ah! c'est vrai... (*Allant s'asseoir au milieu du théâtre, sur une chaise que Madeleine a placée.*) Que la comédie humaine est une amère bouffonnerie!.. des papillotes!.. un homme en papillotes!... comme une côtelette! (*Madeleine lui a donné un petit paquet de papier à papillotes et commence à les lui mettre.*)

MADELEINE.

Dites donc, monsieur, si l'on savait que c'est moi qui vous frise?

BOIS-JOLI.

Eh bien?

MADELEINE.

Dame!... m'est avis que ça ferait jaser les belles dames que vous courtisez.

BOIS-JOLI.

Qu'elles jasent, ça m'est bien égal.

MADELEINE.

Oh! vous dites ça... mais y en a peut-être une, dans le monde, qui croit que votre frisure est naturelle.

BOIS-JOLI.

Rien n'est naturel dans le monde... tout est papillote dans le monde... Ne me tire pas les cheveux, Madeleine.

MADELEINE.

Tiens! mais, avec ces idées-là, vous ne vous marierez donc jamais?

BOIS-JOLI.

Jamais... je coifferai sainte Catherine, Madeleine... je la coifferai, aussi vrai que tu me coiffes.

MADELEINE.

Eh ben! voyez ce que c'est que la médisance... je m'étais laissé dire que vous aviez des projets de mariage... (*S'animant.*) Oh! c'est que ce serait affreux, savez-vous?

BOIS-JOLI.

Ne me tire pas les cheveux, Madeleine.

MADELEINE.

Que vous êtes douillet!

BOIS-JOLI.

Non, pas douillet, mais sensible...

MADELEINE.

Trop sensible peut-être!

BOIS-JOLI, *achevant.*

Des cheveux... oui, Madeleine.

MADELEINE.

Ce qu'il y a de sûr, monsieur, c'est que vous êtes bien changé, depuis que je suis à votre service.

BOIS-JOLI.

Non, Madeleine; je ne suis pas changé... Je te trouve toujours belle... je te trouve même plus belle encore... Tu as grandi... Ta figure, romaine quand tu es entrée chez moi, est devenue grecque à mon service... Je te trouve imposante et magnifique, voilà mon opinion.

MADELEINE.

Ce qui ne vous empêche pas de me cacher quelque chose.

BOIS-JOLI.

Madeleine, as-tu fini?

MADELEINE.

Tout à l'heure.

BOIS-JOLI.

Dépêche-toi, j'ai sommeil, je veux aller me coucher.

MADELEINE.

C'est ça... et demain, ce soir peut-être, dans le monde, vous profiterez de ces papillotes pour... (*Bois-Joli se lève tout à coup; Madeleine le suit en continuant à lui mettre des papillotes.*)

BOIS-JOLI, *avec rage.*

Le monde! le monde!... quelle vaste forêt de Bondy!... Ce capitaliste, ce prétendu millionnaire, qui ne montre son luxe que pour cacher sa détresse!... Cet homme, si profond, si grave, qui, rentré chez lui, chante la mère Godichon!... Cette femme, chez qui tout était faux; la tresse, le corsage, tout!... excepté le pâte de foie, réalité désillusionnante!...

MADELEINE, *lui présentant un foulard.*

Mettez ça.

BOIS-JOLI.

Quoi?

MADELEINE.

Ça.

BOIS-JOLI.

Ah! oui. (*Il se coiffe.*) Le monde est laid!... le monde est affreux!... (*Apercevant tout à coup sa figure dans la glace.*) Le monde est épouvantable!...

MADELEINE.

Qu'a-t-il donc?

BOIS-JOLI, *d'un ton mélancolique.*

Excepté elle!... cet ange, qui n'a rien des misères de l'humanité... Chère Marguerite!... puissent mes songes me ramener à tes genoux!... Sacristi! que j'ai sommeil!... (*Il est entré à droite tout en parlant.*)

MADELEINE.

Oh! bien sûr, il me cache un secret, et je découvrirai... (*On entend le bruit de la sonnette.*) On sonne!... Ah! sans doute ce monsieur Octave, qui revient chercher son coffret... (*Elle va ouvrir et recule vivement en disant:*) Qu'est-ce que je vois là!... Une dame!... deux dames!...

SCÈNE V.

MADELEINE, CÉSARINE, MARGUERITE.

CÉSARINE.

Monsieur Bois-Joli?

MADELEINE.

C'est ici, madame.

CÉSARINE.

Veuillez lui dire que deux dames demandent à lui parler.

MADELEINE.

Oui, madame... (*A part.*) Ah! tu te fais friser pour plaire!... attends, attends... je vas lui dire que c'est monsieur Octave qui le demande. (*Elle sort.*)

SCENE VI.

MARGUERITE, CÉSARINE.

MARGUERITE.

Ah! tenez, madame, plus je réfléchis à la démarche que vous me faites faire, et plus je regrette de vous avoir suivie.

CÉSARINE.

Mais pourquoi donc, ma chère enfant?... Si ce monsieur Bois-Joli vous a méconnue au point de vous faire une aumône, vous allez le savoir, et vous lui jetterez ses billets de banque à la figure... Si, au contraire, il justifie sa conduite, tout sera dit... Ne vaut il pas mieux s'expliquer franchement?

MARGUERITE.

Mais, madame, Geneviève pouvait bien rapporter ces billets... c'eût été, je crois, plus convenable, et le résultat eût été le même.

CÉSARINE.

Vous vous exagérez la gravité de votre présence ici... Ah! si vous étiez venue seule... certes, c'eût été mal... mais, avec moi, une femme mariée!...

BOIS-JOLI, *au dehors.*

Que le diable l'emporte!...

MARGUERITE.

C'est sa voix!

CÉSARINE, *à part.*

Pourvu qu'il puisse me donner des nouvelles d'Octave!...

SCENE VII.

LES MÊMES, BOIS-JOLI, *coiffé du madras, vêtu d'un pantalon de chambre et d'une veste grands ramages.*

BOIS-JOLI, *entrant, en se frottant les yeux, et allant droit à Césarine, croyant que c'est Octave.*

C'est désagréable, ça... quand on a sommeil...

CÉSARINE.

Que vois-je!

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu!

BOIS-JOLI, *à part.*

Ciel! (*Il court de l'une à l'autre et ne sait où se cacher.*)

CÉSARINE, *riant aux éclats.*

Ha! ha! ha! ha!...

BOIS-JOLI, *à part.*

Et je ne peux pas même ôter mon foulard!... j'ai des papillotes!

CÉSARINE, *riant toujours.*

Ah çà, monsieur, est-ce que vous jouez une scène du *Malade imaginaire?*

BOIS-JOLI, *dans le plus grand trouble.*

Mesdames... si vous saviez... non... c'est que... (*Vivement.*) Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

CÉSARINE, *riant plus fort.*

Ha! ha! ha! ha!...

BOIS-JOLI, *à part.*

Cette Madeleine qui me dit que c'est Octave!... Voilà une mauvaise farce!

CÉSARINE.

Une pareille toilette, à cette heure!...

BOIS-JOLI.

C'est vrai, pourtant...

AIR *de la Sentinelle.*

Je me regarde, et c'est avec effroi!
Voyez un peu quels travers sont les nôtres!
Me voilà donc surpris chez moi,
Comme, chez eux, j'en ai surpris tant d'autres!
Hors du théâtre où l'on se fait
Une figure et des grâces factices,
Croyez-moi, tout le monde est laid!...
(*A Marguerite.*)
Et vous seule avez le secret
De plaire encor dans vos coulisses.

MARGUERITE.

De grâce, monsieur, veuillez nous pardonner un mouvement d'inconvenante gaîté... C'est un motif très-grave qui nous amène ici... Votre intention n'a sans doute pas été de m'offenser... et cependant cette aumône, que j'ai voulu vous rapporter moi-même...

BOIS-JOLI.

Un aumône?...

MARGUERITE.

Ces trois mille francs...

BOIS-JOLI, *vivement.*

Pour vos petites orphelines!...

MARGUERITE.

Que dites-vous?

BOIS-JOLI.

Je vous l'avais annoncé par écrit, au crayon... en anglaise...

MARGUERITE.

Je n'ai pas trouvé....

BOIS-JOLI.

Et vous avez pu croire!... (*Mouvement de joie de Marguerite.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE, *s'arrêtant près de la porte de droite, et avec intention.*

Monsieur, la blanchisseuse rapporte vos gilets de flanelle.

BOIS-JOLI, *vivement.*

Mes gilets de soie... très-bien... serrez dans ma commode...

CÉSARINE, *à part, en riant.*

Comment! lui aussi!

BOIS-JOLI.

Madeleine, je vous défends de m'interrompre!... (*Revenant à Maguerite.*) Mademoiselle...

MADELEINE, *revenant.*

Ah! monsieur... c'est qu'il en manque un, de vos gilets de flanelle...

BOIS-JOLI, *furieux.*

De mes gilets de soie!... Sortez, Madeleine, ou je vous chasse!

MADELEINE.

Me chasser!...

BOIS-JOLI.

Oui, je vous chasse!... allez-vous-en! partez!

MADELEINE.

Me chasser!... (*Elle rentre à droite.*)

CÉSARINE, *à part.*

Allons, il paraît que tous les hommes en portent!... (*Bois-Joli arrache avec colère son foulard et ses papillotes. — Césarine, riant.*) Mais, monsieur, pourquoi cette colère?

BOIS-JOLI.

Ah! c'est que vous ne vous figurez pas ce qu'il faut de patience avec cette fille-là!...

CÉSARINE.

Elle est très-bien, cette fille-là...

BOIS-JOLI, *effrayé.*

C'est ma nourrice!

CÉSARINE et MARGUERITE.

Votre nourrice?

BOIS-JOLI.

C'est-à-dire, la fille de ma nourrice... (*A Marguerite.*) Elle abuse des priviléges que lui donne son titre de sœur de lait...

MARGUERITE, *coupant court à son explication.*

Monsieur, je vous remercie, au nom de nos petites orphelines, du don que vous voulez bien leur faire... mais je ne reverrai pas notre trésorière, et je ne puis m'en charger pour vous... Soyez assez bon, monsieur, pour accomplir vous-même cette bonne œuvre. (*Elle lui donne les billets.*)

BOIS-JOLI.

Ah! mademoiselle, vous doutez encore!...

MARGUERITE, *heureuse.*

Non, monsieur, je ne doute plus.

CÉSARINE, *gaîment.*

Eh bien! alors, plus d'obstacle à votre mariage.

MARGUERITE, *redevenant triste.*

Ah! madame, ne me parlez plus d'un mariage impossible!... (*Mouvement de Bois-Joli. — A Bois-Joli.*) Maintenant que je vous connais, monsieur, oh! je sais tout ce qu'il y a en vous de bonnes et sérieuses qualités... que j'apprécie... qui me touchent... et, je ne crains pas de l'avouer, riche encore, Marguerite accepterait avec joie cette main que vous voulez bien lui offrir... Mais, pauvre, ruinée, votre fortune serait pour moi une seconde aumône... pauvre, ruinée, je ne me marierai jamais!

BOIS-JOLI, *à part.*

Gredin de Bourtibourg!

BOURTIBOURG, *en dehors*

Comment! pas un domestique, personne!...

MARGUERITE, *effrayée.*

La voix de mon tuteur!...

BOIS-JOLI.

Lui!

CÉSARINE.

Ah! mon Dieu!

MARGUERITE.

Mais je ne veux pas qu'il me voie!...

CÉSARINE.

Mais je ne le veux pas non plus!...

BOIS-JOLI.

Ah! tenez, là, dans ce petit cabinet... (*Césarine sort la première, à gauche.*) Mais vous consentirez?

MARGUERITE, *sortant à gauche.*

Jamais!

BOIS-JOLI, *seul.*

Refusé, parce qu'elle n'a plus le sou!... et c'est lui, c'est ce brigand, ce scélérat... qui...

SCÈNE IX.

BOIS-JOLI, BOURTIBOURG.

BOURTIBOURG, *à la porte, en riant.*

Monsieur Robinet, huissier, s'il vous plaît?

BOIS-JOLI.

Hein?

BOURTIBOURG.

Ah! ah! ah!.... farceur!... vous avez été beau, vous avez été magnifique!... (*Il pose son chapeau et va à Bois-Joli.*) Ah çà, mon jeune ami, vous n'avez donc aucune idée des affaires?... Comment! vrai, là, vous m'avez cru noyé?... Est-ce qu'on se noie jamais!... on plonge, mais on revient sur l'eau... et j'y suis revenu!

BOIS-JOLI, *se contenant à peine.*

Vraiment?

BOURTIBOURG.

Dieu merci, je suis aussi riche que jamais... et cette main, que je vous tends, peut encore remuer des millions!

BOIS-JOLI, *à part.*

Ah! celle-là est trop forte!... (*Criant.*) Monsieur Bourtibourg!... (*Se rappelant tout à coup que Marguerite est là, baissant la voix et le poussant vers la droite.*) Monsieur Bourtibourg!...

BOURTIBOURG.

Pourquoi donc me parlez-vous si bas?

BOIS-JOLI.

J'ai mes raisons... (*Très-bas.*) Monsieur Bourtibourg!... une première fois, vous m'avez pris pour un agneau facile à tondre, pour un pigeon facile à plumer... Je vous absous... n'en parlons plus... Mais vous attaquer une seconde fois à mes plumes et à ma laine!... voilà ce que je déclare humiliant pour l'agneau... insultant pour le pigeon!... et si vous continuez...

BOURTIBOURG.

Eh bien, monsieur?...

BOIS-JOLI, *toujours bas.*

Je n'ai chez moi que des armes de luxe, que je ne voudrais pas abîmer sur vous... mais ma cheminée renferme des pincettes, monsieur!...

BOURTIBOURG.

Monsieur!... (*Léger bruit à gauche.*)

BOIS-JOLI, *à part.*

Oh!... elle écoute!

BOURTIBOURG.

Hein?... quelqu'un?...

BOIS-JOLI.

Ma bonne, qui range.

BOURTIBOURG, *fièrement.*

Eh! quoi! monsieur, quand je viens chez vous, pour vous prouver...

BOIS JOLI.

Que vous êtes riche?... riche, vous!... (*A part, tout à coup.*) Dieu! si elle pouvait le croire! .. Quelle idée!

BOURTIBOURG.

Quand j'ai là des pièces!...

BOIS-JOLI, *très-radouci.*

Ah! si vous avez des pièces...

BOURTIBOURG.

Quand je tiens, dans ce portefeuille...

BOIS-JOLI.

Ah! s'il y a un portefeuille!...

BOURTIBOURG, *s'éloignant.*

Mais non... après votre accueil!... et, à moins que vous ne retiriez certaines expressions...

BOIS-JOLI, *courant à lui.*

Soit, monsieur... je retire les pincettes.

BOURTIBOURG.

A la bonne heure!... Mettez-vous là. (*Il se dirige vers la droite.*)

BOIS-JOLI, *l'attirant à gauche.*

Non, non, par ici, s'il vous plaît. (*Il lui présente une chaise et en prend une pour lui-même. A part.*) Va, plume-moi tant que tu voudras... je te livre mon duvet.

BOURTIBOURG.

Voici d'abord... une lettre de mon avoué, m'annonçant qu'il a interjeté appel dans l'affaire Landureau... mon principal créancier... Ma cause est sûre à la Cour... Donc et d'abord, trois cent quatre-vingt mille francs de moins à mon passif...

BOIS-JOLI, *élevant la voix.*

C'est déjà très bien, ça!

BOURTIBOURG, *à part.*

Imbécile!

BOIS-JOLI, *de même.*

Canaille!... (*Il rapproche sa chaise de la porte, ce qui force Bourtibourg à avancer la sienne. — Ce jeu de scène se répète plusieurs fois.*)

BOURTIBOURG.

Je passe à l'actif... J'ai, dans ce portefeuille, douze mille actions des mines de zinc de la Sierra-Morena, province d'Estramadure, en Espagne... Emise demain à la Bourse, cette valeur va monter comme le lait sur le feu... chaque action de mille francs atteindra bientôt quinze, seize cents...

BOIS-JOLI, *vivement.*

Seize cents?... quand la Vieille Montagne ne suffit plus à la

consommation !... quand le zinc manque sur la place !... sur la place de la Bourse !... Je crois qu'en mettant cela à dix-neuf cent ou deux mille...

BOURTIBOURG.

N'est-ce pas ?... (*A part.*) Serin !

BOIS-JOLI, *de même.*

Filou !

BOURTIBOURG, *se frappant le front.*

Là, enfin... une idée !... comment dirai-je ?... non, plus qu'une idée !... un événement ! une révolution industrielle !... (*S'arrêtant et se levant.*) Mais je ne sais si je dois divulguer...

BOIS-JOLI, *courant à lui et le ramenant.*

Je jure de ne pas m'enrichir de votre idée !

BOURTIBOURG, *forcé par lui de se rasseoir.*

Je vous crois... Eh bien ! écoutez !... Un chemin de fer, de New-York à San-Francisco, par la vallée du Mississipi !... un audacieux rail-way, franchissant les Cordillières et la rivière des Amazones !... trois millions d'actions, émises à cinq cents dollars, avec la garantie du gouvernement provisoire de la Californie !

BOIS-JOLI.

C'est gigantesque ! c'est merveilleux !...

BOURTIBOURG, *à part.*

Idiot !

BOIS-JOLI, *de même.*

Macaire !

BOURTIBOURG.

Je donne à Marguerite six cents de ces actions... elles montent à mille francs... bénéfice net, huit cent mille dollars...

BOIS-JOLI.

Allons donc !...

BOURTIBOURG.

Vous ne le croyez pas ?...

BOIS-JOLI, *criant.*

Non, monsieur... Dites douze cents ; bénéfice net, trois cent soixante mille francs... pour Marguerite... voilà ce que vous donnez à Marguerite !

BOURTIBOURG.

Certainement !... (*A part*) Crétin !

BOIS-JOLI, *de même.*

Escroc !

BOURTIBOURG.

Ce qui fait que sa dot...

BOIS-JOLI.

Augmente encore...

BOURTIBOURG.

De quatre-vingt...

BOIS-JOLI.

Mille francs !...

BOURTIBOURG, *se levant et à part.*

Abruti !

BOIS-JOLI, *de même.*

Galérien !

BOURTIBOURG, *vivement.*

Ainsi, c'est entendu... le contrat...

BOIS-JOLI, *de même.*

Demain... aujourd'hui.

BOURTIBOURG.

Bravo !... Je cours chercher Marguerite.

BOIS-JOLI.

Inutile de prendre un cabriolet pour cela !... Venez, Marguerite !...

SCENE X.

LES MÊMES, MARGUERITE, CÉSARINE, *ensuite* SAINT-MARTIN.

BOURTIBOURG.

Marguerite ici. !...

BOIS-JOLI, *avec feu.*

Vous l'avez entendu, Marguerite !... votre tuteur est riche... plus riche que jamais !...

MARGUERITE.

Il est donc vrai !...

BOIS-JOLI.

Une pluie de dollars, Marguerite !... et maintenant rien ne s'oppose plus...

SCENE XI.

LES MÊMES, SAINT-MARTIN.

SAINT-MARTIN, *paraissant au fond, une boîte de pistolets à la main, et reconnaissant sa femme.*

C'est elle ! j'en étais sûr !

CÉSARINE.

Mon mari !

BOIS-JOLI.

Sacristi ! Alphonse !

SAINT-MARTIN, *à Bourtibourg.*

Pardon, mon ami... Je vous dirai bonjour la semaine prochaine... (*A Bois-Joli.*) C'est à vous que j'en ai !

BOIS-JOLI.

Il piétine !... ça va se gâter !

CÉSARINE.

Que veut dire ?...

SAINT-MARTIN, *prenant à part Bois-Joli.*

L'autre était chez moi pour Cornélie, j'en suis convaincu...

BOIS-JOLI.

Oui, Alphonse, convaincu est presque le mot.

SAINT-MARTIN.

Mais vous, sieur Bois-Joli, vous visiez plus haut !... et vous allez me prêter le collet !... marchons !

BOIS-JOLI.

Marchez, je vous rejoins.

SAINT-MARTIN

Tu recules !...

CÉSARINE.

Une querelle !... Eh ! pourquoi, grand Dieu !... Parce que j'ai accompagné mademoiselle chez son futur époux ?...

SAINT-MARTIN.

Son futur époux !... (*Il pose la boîte de pistolets à droite.*)

SCENE XII.

LES MÊMES, MADELEINE, *habillée pour un départ et portant un paquet.*

MADELEINE.

Monsieur, vous m'avez chassée, et je vous quitte....

BOIS-JOLI, *brusquement.*

Très-bien, adieu.

MADELEINE.

Mais, comme je suis une honnête fille, et qu'en faisant mes paquets, je viens de trouver dans votre chambre... ce corset qui ne m'appartient pas...

SAINT-MARTIN *et* BOURTIBOURG.

Un corset !

BOIS-JOLI *et* CÉSARINE.

Ciel !

MADELEINE.

Je vous le rapporte, le voici.

SAINT-MARTIN, *à Césarine.*

Vous vous troublez, madame !... (*Il reprend sa boîte de pistolets.*)

MADELEINE, *à part.*

Maintenant, tire-toi de là ! (*Elle sort.*)

SAINT-MARTIN, *à Bois-Joli.*

Monsieur !... à qui ce corset ?

BOIS-JOLI, *vivement.*

Un objet de curiosité... un corset turc.

SAINT-MARTIN.

A d'autres !... les *Turquesses* n'ont pas de corset... je m'en suis assuré.

BOURTIBOURG.

Voyons... dites à qui ?

SAINT-MARTIN.

A qui ce corset ?

BOIS-JOLI, *poussé à bout.*

Eh bien ! c'est... c'est à un jeune homme qui l'a oublié chez moi ce matin... là !... allez !

TOUS.

Un jeune homme !

SAINT-MARTIN.

Un jeune homme qui oublie un corset ?... (*Il repose sa boîte à droite.*)

SCENE XIII.

LES MÊMES, OCTAVE.

OCTAVE, *entrant.*

Oh! que de monde!...

SAINT-MARTIN, *à part.*

Voilà l'autre jeune gredin!

OCTAVE, *à Bois-Joli.*

Pardon, mon ami, rien qu'un mot... (*Cherchant autour de lui.*) Je viens chercher ce que j'ai oublié ici ce matin.

TOUS.

Ah! bah!

BOIS-JOLI, *vivement.*

Là, qu'est-ce que je vous disais?... (*Remettant le corset à Octave.*) Voilà, mon ami, voilà.

OCTAVE.

Hein?... qu'est-ce que c'est que...

BOIS-JOLI, *bas.*

Chut!... le mari!

OCTAVE.

Oh! (*Il cache le corset.*)

SAINT-MARTIN, *qui a repris la boîte de pistolets, allant à Octave.*

A qui ce corset, monsieur?

BOIS-JOLI.

C'est ça... arrange-toi avec Alphonse...

SAINT-MARTIN, *bas à Octave.*

C'était donc celui de Cornélie?...

OCTAVE.

Complétement... (*Lui remettant le corset.*) Et, si vous voulez le lui rendre... (*A part.*) En voilà un qui aura voyagé!

SAINT-MARTIN, *à part, réfléchissant.*

J'aurai bien de la peine à me reconnaître dans tout ça.

BOIS-JOLI.

Eh bien! Marguerite!... la fortune est revenue, et le corset s'en va... Cette main, donnez-moi cette main qui fait des layettes pour les pauvres petites orphelines!

MARGUERITE, *avec joie.*

De tout mon cœur!

BOIS-JOLI.

Ah! enfin!... (*Regardant les différents personnages.*) J'ai vu les coulisses de la fortune... les coulisses de la beauté... les coulisses de la politique...: les coulisses de la charité...: (*Soupirant.*) J'ai laissé voir les coulisses du célibat...: (*Prenant le bras de Marguerite.*) Je vais donc connaître enfin les coulisses du mariage!

CHOEUR.

AIR *de Lucie.*

Combien de gens, que l'on envie,
Craignent les regards indiscrets!
Car les coulisses de la vie
Ont aussi leurs petits secrets.

FIN

[illegible], rue St-Louis, 46, au Marais.

CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
81e ET 82e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



UN AMI ACHARNÉ

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. E. LABICHE ET ALPHONSE JOLLY

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 19 JANVIER 1853.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

DUMONCEL, associé de Lefèvre.	MM. NUMA.
LEFEVRE, banquier.	HENRY ALIX.
JULES DE LUCENAY.	DANTERNY.
LUCIE, fille de Lefèvre.	Mlle VIRGINIE DUCLAY.
JOSEPH, domestique de Dumoncel.	M. DELIÈRE.

La scène est à Paris, chez Lefèvre.

Un intérieur élégant. — Porte au fond. — Deux autres portes à droite et à gauche du troisième plan. — A droite, sur le devant, une cheminée. — A gauche, en face de la cheminée, une bibliothèque. Au fond, de chaque côté de la porte d'entrée, deux consoles de Boule avec vases du Japon. — A gauche, une table riche sur laquelle il y a une corbeille à ouvrage, des lettres et des journaux. — Tableaux. — Portières aux portes. — Fauteuils. — Ameublement riche. — Au dessus de la porte du fond, on voit une sonnette.

SCÈNE I.

LEFÈVRE, puis DUMONCEL.

LEFÈVRE, *seul, assis devant la table.*

Voyons mon courrier... c'est par là que nous commençons la journée, nous autres banquiers. (*Il ouvre plusieurs lettres.*)

DUMONCEL, *en paletot noisette, entrant par le fond, un bouquet à la main. Ce bouquet est formé de violettes de Parme, entourées de roses-pompon.*

Encore un... ça fait huit ! c'est trop fort !

LEFÈVRE, *sans se déranger.*

Ah ! c'est toi, Dumoncel?

DUMONCEL, *préoccupé.*

Oui... bonjour !... bonjour ! (*A part.*) Qui diable peut envoyer des bouquets à ma femme?

LEFÈVRE.

C'est une lettre de notre correspondant de New-Yorck.

DUMONCEL, *distrait.*

De New-Yorck... sois tranquille... je vais y envoyer...

LEFÈVRE.

Plait-il?

DUMONCEL, *à part, examinant son bouquet.*

Des roses-pompon... de la violette de Parme... affreuses petites fleurs ! (*Il veut le jeter et se ravise.*) Non ! voyons si par hasard il n'y aurait pas un billet... (*Il fouille le bouquet.*)

LEFÈVRE.

Il nous avise une traite sur Cadix.

DUMONCEL, *se piquant les doigts.*

Aïe !

LEÈVRE.

Quoi?

DUMONCEL.

Rien !... j'écoute... une traite !... la traite des noirs... c'est un crime !

LEFÈVRE.

En vérité, mon cher associé, je crois que tu perds la tête.

DUMONCEL, *jetant le bouquet dans la cheminée.*

Eh bien! c'est vrai, je ne dis pas le contraire! (*Il passe à gauche de l'autre côté de la table.*) Mais qui diable peut envoyer des bouquets à ma femme? (*D'un ton menaçant.*) Ce n'est pas toi, Lefèvre?...

LEFÈVRE.

Non!... je t'avoue...

DUMONCEL.

Je ne t'en veux pas!... au contraire... Figure-toi, mon ami, que depuis huit jours mes cheminées, mes vases, mes étagères... enfin... tout, chez moi, est encombré, empesté de roses-pompon et de violettes de Parme!

LEFÈVRE.

Tu ne les aimes pas?

DUMONCEL, *avec fureur.*

Moi?

Air : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Du tout, les fleurs, je les déteste!...
Toujours aux maris les bouquets,
Faisant une guerre funeste,
Des amants servent les projets.
La lutte devient difficile!
Et quand on pense qu'à Paris,
Chaque jour il s'en vend dix mille,
C'est bien triste pour les maris...
C'est effrayant pour les maris!

Mais d'où peuvent-elles venir, ces fleurs?...

LEFÈVRE.

L'as-tu demandé à ta femme?

DUMONCEL.

Oui... sais-tu ce qu'elle m'a répondu?... oh!... elle m'a répondu que c'était elle...

LEFÈVRE.

Eh bien!

DUMONCEL.

Comme c'est vraisemblable!... voilà quarante-six ans que je me connais et il ne m'est javais venu à l'idée de m'envoyer le moindre bouquet!... Vois-tu... il y a quelque chose là-dessous... ces fleurs cachent un précipice... comme toutes les fleurs!

LEFÈVRE, *se levant et gagnant la droite.*

Tu n'y penses pas... accuser ta femme!

DUMONCEL, *le suivant.*

Je ne l'accuse pas, oh! Dieu!

LEFÈVRE.

A la bonne heure!

DUMONCEL.

Je la soupçonne.

LEFÈVRE.

Tu as tort.

DUMONCEL.

Mon ami, c'est entre nous... mais j'ai peur d'avoir fait une boulette en me mariant!...

LEFÈVRE.

Allons donc!

DUMONCEL.

A quarante-six ans... épouser une demoiselle de dix-neuf... pristi!... et qui a passé par le Conservatoire encore!

LEFÈVRE.

Le Conservatoire est une institution nationale... d'où sortent presque tous nos premiers talents...

DUMONCEL.

Oui, mais sans garantie du gouvernement!... sans garantie!...

LEFÈVRE.

Ah! tu es fou!... et je rougirais à ta place...

DUMONCEL.

Mais je ne fais que répéter ce que tu me disais avant mon mariage... pourquoi ne me le dis-tu plus?... ah!

LEFÈVRE.

Mais dame!... parce que...

DUMONCEL.

Parce que le mal est fait!

LEFÈVRE.

Du tout!... parce que madame Dumoncel est une femme que je respecte... que j'estime.

DUMONCEL.

Tu me dis ça d'un air narquois.

LEFÈVRE.

Moi? tu rêves!...

DUMONCEL.

Si! si!... je t'assure que tu me l'as dit d'un air narquois.

LEFÈVRE, *impatienté.*

Ah! comme tu voudras! (*Il va se rasseoir près de la table.*)

DUMONCEL, *après un temps, allant à lui.*

Dis donc... Lefèvre?

LEFÈVRE.

Hein?

DUMONCEL.

S'il y avait quelque chose... tu me le dirais n'est-ce pas?

LEFÈVRE, *prenant un journal.*

Mais oui... sois donc tranquille.

DUMONCEL.

Vois-tu... c'est la musique qui est cause de tout... sans elle, je serais encore garcon!

LEFÈVRE.

Comment ça?

DUMONCEL.

C'est plus fort que moi... quand j'entends de la musique, je tombe en extase... c'est comme un courant magnétique qui me prend depuis la racine des cheveux... enfin, je suis organisé!... j'ai le malheur d'être organisé!... Avant mon mariage, je passais tous mes dimanches à te jouer du flageolet... te rappelles-tu?

LEFÈVRE, *vivement.*

Oh! oui! (*Il se lève, son journal à la main.*)

DUMONCEL.

Même que tu me disais toujours : Dumoncel, pourquoi ne vas-tu pas à la campagne?... Mais va donc à la campagne!...

LEFÈVRE.

Ça m'aurait fait plaisir.

DUMONCEL.

J'aurais dû t'écouter... (*Tristement.*) mais je suis allé au Conservatoire!... ce jour-là, il y avait un concours, pour piano... je tombai au milieu d'un essaim de jeunes demoiselles... quand je dis demoiselles... toujours sans garantie du gouvernement!... j'en entendis une, deux, trois... médiocres. Enfin, Eugénie parut! ma femme!... Ah! mon ami!... quel talent! quelle vigueur! et quel morceau!

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Je fus ébloui, fasciné!
Que veux-tu? maintenant encore,
Je sens tout mon être entraîné,
Quand j'entends cet air que j'adore!
La Sirène ainsi me charma,
Et sur moi sachant son empire,
Choisit toujours ce morceau-là,
Quand elle veut un cachemire!

Je n'ai pas besoin de te dire qu'elle emporta le prix d'emblée!... Dans mon enthousiasme, je me fis présenter chez sa mère... une femme âgée... qui plus tard s'est trouvée être sa tante... Oui, nous lui faisons quarante francs par mois... et des politesses au jour de l'an... des oranges... une voie de bois.. des bêtises... bref! je fus reçu dans la maison... on m'invita à dîner, on me pria d'apporter mon flageolet... je l'apportai!... et à force de faire des croches et des doubles-croches... un beau jour, je me trouvai accroché.

LEFÈVRE.

Marié!

DUMONCEL.

Accroché!... marié!... c'est ce que je voulais dire.

LEFÈVRE.

Tu n'as pas le sens commun! madame Dumoncel est une femme remplie d'attachement à ses devoirs...

DUMONCEL.

Tu vois bien... Tu me dis encore ça d'un air narquois.

LEFÈVRE.

Mais non!

DUMONCEL.

Si! si!... je te demande pardon!

LEFÈVRE.

Ah! au diable! (*Il va s'asseoir devant la cheminée et lit son journal.*)

DUMONCEL, *à part, regardant Lefèvre qui lui tourne le dos.*

Il a beau dire !... il s'est assis d'un air narquois.

SCÈNE II.

DUMONCEL, JOSEPH, LEFÈVRE.

JOSEPH, *entrant par le fond avec une tasse de tisane sur un plateau. — A Dumoncel.*

Monsieur ?

DUMONCEL.

Ah ! Joseph !

JOSEPH.

Voilà ce que madame vous envoie... pour votre migraine... de la violette...

DUMONCEL.

De Parme !... je n'en veux pas !... je prends du chiendent ! je veux mon chiendent !

JOSEPH.

Madame a dit comme ça... que la violette c'était meilleur pour votre tête...

DUMONCEL, *à part, et très-lentement, en prenant la tasse.*

Elle a dit que la violette était meilleure pour ma tête... (*Joseph remonte.*) amère dérision !... (*Il avale sa tisane. — Bas et mystérieusement.*) Joseph !...

JOSEPH, *redescendant à gauche.*

Monsieur ?

DUMONCEL, *remettant la tasse sur le plateau.*

Il viendra sans doute un jeune homme... aujourd'hui... ou demain... ou après-demain... ou un autre jour... avec un bouquet... il te demandera : Monsieur Dumoncel ? Tu répondras : Il est en voyage. — Alors il te demandera : Madame Dumoncel... et tu le feras entrer.

JOSEPH, *voulant s'en aller.*

Bien, monsieur !...

DUMONCEL.

Attends donc !... Dès qu'il sera entré... tu tireras le cordon de la sonnette qui communique de chez moi ici...

JOSEPH, *montrant la sonnette au-dessus de la porte du fond.*

Celle-là ?

DUMONCEL.

Juste !... va... (*Joseph remonte.*) Ah !... (*Joseph redescend au milieu.*) Je te défends de sortir de trois jours.

JOSEPH.

Ah ! bah !... et si madame me donne une commission ?

DUMONCEL.

Tu me l'apporteras... je la ferai.

JOSEPH.

Pour lors, monsieur, voulez-vous aller tout de suite chercher six sous de mou pour le chat à madame !

DUMONCEL.

Imbécile !... donne quinze sous à un commissionnaire, il ira pour toi !

JOSEPH.

Oui, monsieur. (*A part.*) Quinze et six, vingt et un... Ah ! ben ! il sera salé ce mou-là ! (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE III.

DUMONCEL, LEFÈVRE.

DUMONCEL, *à part, s'asseyant près de la table.*

Maintenant je suis plus tranquille... j'ai placé un œil là haut !..

LEFÈVRE, *toujours assis près de la cheminée.*

Ah ! à propos, Dumoncel... as-tu fait porter au compte de monsieur Jules de Lucenay les cinquante-huit mille francs qu'il nous a versés hier...

DUMONCEL, *se levant..*

Oui... c'est fait. (*Soupçonneux.*) Mais, dis-moi donc... ce monsieur Jules de Lucenay, il vient bien souvent ici...

LEFÈVRE.

Dame ! un client ?

DUMONCEL.

Ça n'est pas clair... je ne lui ai jamais parlé... mais je lui trouve comme un parfum de violette de Parme !

LEFÈVRE, *se levant.*

Allons ! ne vas-tu pas le soupçonner ?...

DUMONCEL.

Lefèvre... s'il y avait quelque chose, tu me le dirais, n'est-ce pas ?

LEFÈVRE.

Mais oui !... je te le promets !

DUMONCEL, *à part, tristement.*

C'est égal... je suis sûr qu'il ne me le dirait pas ! (*On entend un air de piano. — Haut.*) Chut !... écoute ! (*En extase.*) c'est ma femme !... c'est Eugénie... au-dessus ! ah ! brava ! ah ! diva ! son morceau !... son prix du Conservatoire ! (*Il accompagne de la voix.*) Je n'y tiens plus... le courant magnétique !... tu sais... (*Reculant vers la porte du fond.*) C'est plus fort que moi... On dit qu'Orphée attirait les bêtes... je comprends ça... je vais revenir... un bécarre !... ah ! brava ! diva ! (*Il sort vivement par le fond.*)

SCÈNE IV.

LEFÈVRE, puis LUCIE.

LEFÈVRE, *seul.*

Ce pauvre Dumoncel !... il perd la tête !... où diable a-t-il été prendre ces sottes idées de jalousie ?... un peu plus il allait soupçonner monsieur de Lucenay... le prétendu de ma fille ! (*Le piano s'arrête.*)

LUCIE, *entrant par le fond.*

Bonjour, papa.

LEFÈVRE.

Ah ! te voilà, mon enfant... tu es bien matinale... après ça, un jour comme celui-ci...

LUCIE.

Quoi donc ?

LEFÈVRE.

N'est-ce pas aujourd'hui que monsieur de Lucenay doit me faire sa demande ?... A propos, il faut que je te gronde... en vérité tu n'es pas charitable... Ce pauvre jeune homme s'épuise en frais de conversation, de politesse, de galanteries... et tu ne sais lui répondre qu'une chose ! *oui, monsieur... non, monsieur...* tu as pourtant une bonne petite langue, quand tu veux !

LUCIE.

Dame ! papa... moi, je ne le connais pas, ce monsieur !

LEFÈVRE.

Est-ce qu'il te déplait... ce monsieur ?

LOUISE, *vivement.*

Mais je n'ai pas dit cela !

LEFÈVRE.

Ah !

LUCIE.

Il a l'air très-bon, très-doux... Par exemple, je trouve qu'il me regarde trop... ça m'embarrasse !

LEFÈVRE.

Si tu n'as que ce reproche à lui adresser... de mon côté, les renseignements que j'ai pris sont excellents.

LUCIE.

Ah ! tu as pris des... (*Etourdiment.*) Sait-il valser à deux temps ?

LEFÈVRE.

Ça, je l'ignore...

LUCIE.

Ah ! c'est le plus important !...

LEFÈVRE.

Tu le lui demanderas toi-même... adieu, je vais passer un moment dans mes bureaux.

LUCIE, *effrayée.*

Comment ! tu me laisses toute seule ?

LEFÈVRE.

De quoi as-tu peur ?

LUCIE.

Si ce monsieur venait.

LEFÈVRE.

Eh bien ! tu le recevrais... ce monsieur !

LUCIE.

Mais s'il me parle ?

LEFÈVRE.

Tu lui répondras.

LUCIE.

Non... je n'oserai jamais.

LEFÈVRE.

Et dire que je lui ai donné trois professeurs de langues !

voilà de l'argent bien employé! Mais si tu continues, sais-tu ce qu'il pensera de toi, monsieur de Lucenay? que tu es sotte, sans esprit...

LUCIE, *vivement.*

Par exemple!... ah! mais je vais parler, papa!... je vais parler!...

LEFÈVRE.

C'est ça! parle! étourdis-le!

ENSEMBLE.

Air du galop de *la Tentation.*

LEFÈVRE.

Il va venir, je t'autorise,
Enfant, à le bien accueillir.
A mes désirs toujours soumise,
Sans peine tu peux m'obéir.

LUCIE.

Puisque mon père l'autorise,
Ici je dois bien l'accueillir,
A ses désirs toujours soumise,
Sans peine je vais obéir.

(*Lefevre entre à gauche*)

SCÈNE V.

LUCIE, seule, puis DE LUCENAY.

LUCIE, *seule.*

Certainement, je vais parler... et beaucoup! d'abord je ne veux pas qu'il me prenne pour une sotte, et puis il faut que je le questionne, que je l'interroge... il croit peut-être avoir affaire à une petite fille...

(*Lucenay est entré par le fond, un bouquet à la main ; il salue Lucie qui lui tourne le dos.*)

LUCENAY.

Mademoiselle... permettez-moi...

LUCIE, *se retourne, pousse un cri et se sauve par la droite.*

Ah!...

SCÈNE VI.

DE LUCENAY, seul. -- (*Son bouquet est pareil à celui qu'avait Dumoncel.*)

Voilà ce qu'on appelle faire sa cour!... ça dure trois mois... et je n'en suis encore qu'à la demande... c'est égal, j'irai jusqu'au bout; Lucie est charmante,.. je ne crains qu'une chose... c'est qu'elle ne soit musicienne... ah! dame!... quand on a été comme moi le très-humble serviteur d'une jeune pianiste, élève du Conservatoire... six mois de piano forcé!... entendre tous les jours mâcher le même morceau sur le même instrument!...

Air de *Lantara.*

C'était à vous donner la rage!
Un beau jour je pris mon chapeau
Et sans attendre davantage
Je fis choix d'un sujet nouveau...
Je voulais un sujet nouveau.
Où trouver une Iphigénie?
Or mon amour s'aventura,
Voulant rompre avec l'harmonie.
Dans les chœurs du grand opera...
C'est en haine de l'harmonie
Que je fis choix de l'opéra!

Et je n'eus pas à m'en plaindre... mais... (*Déclamant.*) Le temps de la morale est à la fin venu!... et ce matin, chez moi, grand autodafé de petits billets roses.... sans orthographe... signés Flanquine, Risette, ou Caboche... on appelle ça ratisser son jardin et brûler les mauvaises herbes... Pauvres filles! ça m'a fait de la peine... pour Caboche surtout... ma dernière!... une petite... qui demeure ici tout près... rue de Navarin... mais quand le cœur est pris... C'est vrai... j'en suis déjà aux distractions... Tout-à-l'heure, n'ai-je pas été sonner à l'étage supérieur avec mon bouquet... il paraît que mes bouquets sont destinés à faire fausse route... cet imbécile de fleuriste vient de m'avouer que lui aussi, depuis huit jours, s'était trompé de porte... (*Il va se chauffer à la cheminée, en tournant le dos à la porte du fond, et mettant derrière lui la main qui tient le bouquet.*)

SCÈNE VII.

DUMONCEL, LUCENAY.

DUMONCEL, *entrant par le fond. -- A part, voyant le bouquet.*

C'est lui!... l'homme aux bouquets!... j'en étais sûr!... voyons de quel œil il soutiendra mon regard. (*Haut, et se plaçant au milieu du théâtre, les bras croisés.*) Hum! hum!... monsieur... Je vous présente mes hommages!...

LUCENAY, *se retournant et saluant.*

Monsieur... (*A part.*) Qu'est-ce que c'est que cet original?

DUMONCEL.

Monsieur... je me suis promis d'être calme... qu'avez-vous à me dire?... j'attends...

LUCENAY.

Moi?... je n'ai rien à vous dire.

DUMONCEL.

La feinte est inutile... le pot aux roses... pompon!... est découvert... (*Avec dignité.*) Et j'attends!

LUCENAY, *après l'avoir considéré un moment.*

Serviteur, monsieur! (*Fausse sortie.*)

DUMONCEL, *lui barrant le passage.*

Un instant, jeune homme!... puisque vous refusez de parler, c'est moi qui vais m'expliquer...

LUCENAY.

Ça me fera plaisir...

DUMONCEL, *avec une ironie qu'il cherche à rendre cruelle.*

En vérité, vous avez là un bien charmant bouquet.

LUCENAY, *à part.*

Qu'est-ce que ça lui fait...

DUMONCEL.

Vous aimez les roses-pompon et la violette de Parme, à ce qu'il paraît?

LUCENAY.

Beaucoup... et vous?

DUMONCEL.

Moi, monsieur? (*Appuyant.*) Quand par hasard il en entre chez moi... j'en fais présent à ma cuisinière!

LUCENAY.

Votre cuisinière!... ça ne me regarde pas... mais vous avez là un drôle de goût!

DUMONCEL, *à part.*

Hein?... il n'a pas compris... il est bête!... (*Haut.*) Pour en revenir à ce bouquet... je suis sûr *qu'elle* le trouvera délicieux.

LUCENAY, *à part.*

Ah ça! mais de quoi se mêle-t-il?

DUMONCEL.

Je dis *elle*... parce que c'est sans doute pour...

LUCENAY, *vivement.*

C'est pour moi, monsieur... j'aime à m'offrir des fleurs. (*Il remonte à gauche.*)

DUMONCEL, *à part, passant à droite.*

Comme ma femme!... ils se sont donné le mot! (*Haut.*) Pourtant, monsieur...

LUCENAY, *qui a déposé son bouquet sur la table.*

Pardon... à qui ai-je l'honneur de parler?

DUMONCEL.

Vous le savez bien, monsieur!

LUCENAY.

Ah!... eh bien! faites comme si je ne le savais pas.

DUMONCEL, *avec majesté.*

Jules Dumoncel, associé de la maison Lefèvre et compagnie.

LUCENAY, *à part.*

Diable! un ami de la famille... (*Haut. -- Très-aimable.*) Je suis charmé, monsieur, de faire votre connaissance... on m'a dit de vous, un bien!... (*Il lui tend la main.*)

DUMONCEL, *à part, retirant la sienne.*

Eugénie lui a dit du bien de moi... elle n'est peut-être qu'égarée!

LUCENAY.

Voyons, monsieur, que désirez-vous de moi?... car jusqu'à présent je ne comprends pas...

DUMONCEL.

Je vais lui mettre les points sur les *i*... (*Haut.*) Monsieur, je suis venu pour vous demander un conseil... j'ai un de mes amis intimes... très intimes... un autre moi-même... (*A part.*) Mettons-lui bien les points sur les *i*! (*Haut.*) qui est marié!

LUCENAY.

Oui.

DUMONCEL.

Et jaloux, très jaloux!

LUCENAY.

Ah

DUMONCEL.

Il a des raisons suffisantes de croire qu'un jeune homme, un lion... un gant jaune!... (*A part.*) Mettons-lui toujours les points sur les *i*! (*Haut.*) fait la cour à ma femme. (*Se reprenant.*) à sa femme!

LUCENAY.

Très bien.

DUMONCEL

Comment! très bien!

LUCENAY.

Non, continuez...

DUMONCEL.

Or, mon ami, cet autre moi-même... cherche un moyen de se débarrasser de ce jeune fat! (*A part.*) Il n'a pas l'air brave! (*Haut.*) de ce... polisson! vous comprenez?

LUCENAY.

Parfaitement... mais que puis-je faire à cela?

DUMONCEL.

J'ai pensé que vous... qui êtes un jeune homme à la mode... lancé dans ces sortes d'aventures...

LUCENAY, *s'en défendant.*

Oh!

DUMONCEL.

Si! vous y êtes lancé!... j'ai pensé que vous pourriez me donner un bon conseil... pour mon ami.

LUCENAY.

Voilà une singulière consultation... enfin!... tenez, je vais, pour un moment, me mettre à la place de l'amoureux...

DUMONCEL.

Du fat!... j'ai dit le fat! le polisson!

LUCENAY, *souriant.*

Soit!

DUMONCEL, *à part.*

Il n'a pas l'air brave... j'ai envie de le massacrer!

LUCENAY.

Il m'est arrivé une fois dans ma vie de garçon, d'être amoureux d'une femme mariée... que je ne nommerai pas...

DUMONCEL.

C'est inutile... (*A part.*) Eugénie!

LUCENAY.

Elle avait pour mari un être assez désagréable...

DUMONCEL.

Comment! un être!

LUCENAY.

Aussi, en peu de temps, je fis des progrès sensibles sur le cœur de la dame... mes bouquets étaient bien reçus, mes visites ne déplaisaient pas...

DUMONCEL, *à part.*

Il me conte ça tranquillement... j'ai envie de le massacrer!

LUCENAY.

Que vous dirai-je?... j'allais être heureux..

DUMONCEL, *à part.*

J'ai la chair de poule!

LUCENAY.

Lorsque, bien malgré moi, et je ne sais pour quel motif, je me trouvai forcé de dîner chez le mari.

DUMONCEL, *presque à lui-même.*

Comment!... qu'est-ce qu'il dit?...

LUCENAY.

Vous allez vous moquer de moi... mais à la vue de cet intérieur calme, honnête... de ces petits-enfants qui embrassaient leur mère, de ce mari... qui me serrait les mains avec confiance... je me sentis ému, glacé... Il me sembla que j'étais sur le seuil d'une mauvaise action... et je m'arrêtai, je reculai... je m'enfuis pour rester honnête homme!

DUMONCEL, *à part.*

Ah! ça, est-ce qu'il se figure que je vais l'inviter à dîner... c'est un pique-assiette!

LUCENAY.

Voilà, monsieur, comment un accueil franc et cordial...

DUMONCEL.

Ta ta ta!... tout ça c'est très joli... mais je ne donne pas là-dedans!... je ne donne pas à dîner, moi!... je suis pour les moyens violents, moi! (*D'un air terrible.*) Je suis brutal, moi!

LUCENAY.

Ah! je comprends... un éclat... un duel...

DUMONCEL.

C'est possible! (*A part.*) Il pâlit! (*Haut.*) Vous n'avez peut-être jamais eu de duel, jeune homme?

LUCENAY.

Un seul... malheureux!

DUMONCEL.

Vous fûtes blessé?

LUCENAY.

Non...

DUMONCEL, *sans réfléchir.*

Tué?... (*Vivement.*) Non... c'est une bêtise...

LUCENAY.

J'ai cassé le bras de mon adversaire.

DUMONCEL, *à part.*

Diable! Il a cassé le bras de son adversaire... ça change la thèse.... (*Haut.*) Vous me disiez donc qu'un accueil franc et cordial?...

LUCENAY.

Suffit presque toujours pour ramener un homme d'honneur... car tromper celui qui vous a serré les mains, qui vous a fait asseoir à son foyer... c'est plus qu'une trahison, c'est une lâcheté! (*Il descend la scène à gauche.*)

DUMONCEL.

Bien, jeune homme! (*A part.*) Il paraît que, quand une fois il a serré les mains... Toute réflexion faite... j'ai envie de l'inviter à dîner! (*Haut, allant vers Lucenay.*) Eh! eh!... ce cher ami!...

LUCENAY, *étonné.*

Monsieur?...

DUMONCEL.

Voulez-vous me faire le plaisir de venir sans façon...

LUCENAY, *quittant brusquement Dumoncel.*

Ah! mademoiselle Lucie!... (*Il a repris son bouquet et va au devant de Lucie qui entre par la droite.*)

SCÈNE VIII.

DUMONCEL, LUCENAY, LUCIE.

LUCIE, *à Lucenay.*

Pardonnez-moi de vous avoir quitté un peu brusquement tout à l'heure... c'était pour prévenir mon père de votre arrivée... il va venir.

LUCENAY.

Vous êtes trop bonne... il ne fallait pas le déranger.

DUMONCEL, *venant près de Lucenay.*

Mon cher ami, voulez-vous me faire le plaisir de venir sans façon...

LUCENAY, *offrant le bouquet à Lucie.*

Mademoiselle... permettez-moi?...

DUMONCEL, *à part.*

Voilà le bouquet placé!... il veut me donner le change... c'est très adroit... (*Résolument.*) Il faut absolument qu'il me serre les mains!... là est mon salut!

LUCIE, *tenant le bouquet.*

Ces fleurs sont charmantes, et vous êtes trop aimable...

DUMONCEL, *intervenant.*

Comment! s'il est aimable!... mais c'est un cœur d'or! et un esprit... d'or! (*Lucie va porter le bouquet sur la cheminée.*)

LUCENAY.

Monsieur...

DUMONCEL.

Un ami enfin!... car vous êtes mon ami! (*Lucie s'assied contre la cheminée, tire une broderie de sa poche, et travaille.*)

LUCENAY, *s'inclinant.*

C'est trop de bontés!... je suis confus...

DUMONCEL, *tendant les mains à Lucenay.*

Ce cher Lucenay!... ce brave Lucenay!... (*Lucenay, sans faire attention à lui, va près de Lucie. — A part.*) Il ne veut pas!... il a son projet, c'est évident!

LUCIE, *à Lucenay.*

Vous connaissez depuis longtemps monsieur Dumoncel?

LUCENAY.

Mais depuis cinq minutes.

DUMONCEL.

Qu'importe! une seule suffit pour s'apprécier, s'estimer, se...

(*Lui tendant les mains.*) ce cher Lucenay !... ce brave Lucenay !

LUCENAY, *s'inclinant, sans avancer la main.*

Monsieur... (*A part.*) Il est insupportable !

DUMONCEL, *à part.*

Il ne veut toujours pas !... mais j'y mettrai de l'obstination... je l'accablerai de petits soins !

LUCENAY, *à part.*

Est-ce qu'il ne va pas s'en aller ?

DUMONCEL, *à Lucenay qu'il attire par le bras près de lui.*

Ah ça ! j'entends que nous passions la journée ensemble !...

LUCENAY.

Permettez...

DUMONCEL.

Vous dînez avec moi... sans façon...

LUCENAY, *vivement.*

Impossible ! (*Lucie se lève, emportant sa broderie. Elle va à la table, et prend quelque chose dans la corbeille à ouvrage.*)

DUMONCEL.

Pourquoi ?

LUCENAY.

Parce que je suis de garde !

DUMONCEL.

Où ça ?

LUCENAY.

Mais... à l'Entrepôt ! j'ai une faction de quatre à six !

DUMONCEL.

Très-bien ! (*A part.*) Il me vient une idée magistrale ! (*Haut et arrêtant Lucenay qui veut aller retrouver Lucie.*) Et après votre faction ?...

LUCENAY.

J'ai un rendez-vous chez mon notaire !

DUMONCEL.

Et après votre notaire ?

LUCENAY, *à part.*

Ah ! ça, est-ce qu'il compte marcher sur mes talons toute la journée ?

DUMONCEL.

Eh bien ?

LUCENAY.

Je retourne au poste.

DUMONCEL

Non.

LUCENAY.

Comment !

DUMONCEL.

Vous allez aux Français voir la rentrée de Rachel... j'y vais.

LUCENAY, *vivement.*

Merci !

LUCIE.

Mon père a promis de m'y conduire.

LUCENAY, *allant près de Lucie.*

Ah !... c'est différent ! c'est que je n'ai pas de places retenues... (*Lucie s'assied près de la table et reprend son ouvrage.*)

DUMONCEL, *attirant de nouveau Lucenay à lui.*

Soyez tranquille !... je m'en charge... ces dames dans une loge, et nous deux... à l'orchestre !

LUCENAY.

J'aurais préféré...

DUMONCEL.

Deux stalles, à côté l'une de l'autre... nous ne nous quitterons pas...

LUCENAY.

Certainement... je suis flatté...

DUMONCEL, *lui tendant les mains.*

Ce cher Lucenay !... ce brave Lucenay !...

LUCENAY, *à part.*

Il est assommant ! (*Il retourne près de Lucie.*)

DUMONCEL, *à part.*

Il ne veut toujours pas !

LUCENAY, *regardant l'ouvrage de Lucie.*

Voilà une délicieuse broderie...

LUCIE, *étourdiment.*

C'est pour le mariage !...

LUCENAY.

Ah !

LUCIE, *se reprenant.*

D'une de mes amies...

LUCENAY, *finement.*

D'une amie... bien intime ?

DUMONCEL, *venant entr'eux deux, prendre le bras de Lucenay et le conduisant au milieu de la scène.*) Dites-donc... je voulais vous demander...

LUCENAY, *à part.*

Sapristi ! en voilà un qui m'ennuie !

DUMONCEL.

Porte-t-on le sac dans votre compagnie.

LUCENAY, *avec impatience.*

Eh ! je ne sais pas ! (*Il retourne près de Lucie.*)

DUMONCEL, *à part, le regardant s'éloigner.*

Il est froid ! (*Retournant vers Lucenay qui cause bas avec Lucie.*) Dites-donc, Lucenay ? (*Il le reprend par le bras et le ramène au milieu.*)

LUCENAY.

Quoi ? (*A part.*) C'est un crampon !

DUMONCEL.

Je voulais vous demander...

LUCENAY, *tout-à-coup.*

Voulez-vous me rendre un service ?

DUMONCEL, *joyeux.*

Un service ! dix ! vingt ! trente !...

LUCENAY, *à part.*

Je vais lui donner une course !... (*Fouillant dans sa poche et en tirant des papiers pêle-mêle.*) J'ai là des valeurs sur Londres que je désirerais faire escompter...

DUMONCEL.

Tout de suite, mon ami, tout de suite !... vous n'avez pas autre chose ? des commissions ? je suis prêt ! me voilà !

LUCENAY.

Merci...

DUMONCEL, *lui tendant les mains.*

Ce cher Lucenay... ce brave Lucenay...

LUCENAY, *lui donnant les papiers.*

C'est pressé...

DUMONCEL.

Oui... j'y cours ! (*Il remonte.*)

(*Lucie se lève et vient près de Lucenay. — Dumoncel redescend entr'eux deux.*)

Adieu... Jules !... adieu... mon bon Jules !

LUCENAY, *impatienté.*

Serviteur !

DUMONCEL, *à part.*

Il faudra bien qu'il y vienne !

ENSEMBLE.

Air : *la dernière rose* (Polka de M. Heintz.)

DUMONCEL.	LUCENAY, *à part.*
Je ne veux pas vous faire attendre Et dans les bureaux à l'instant Pour vous servir je vais me rendre... Un ami doit être obligeant.	Il nous fait bien longtemps attendre... (*Haut*). Allez, et sans perdre un instant. C'est un vrai service à me rendre, Et j'en serai reconnaissant.

LUCIE, *à part.*

Dans les bureaux il va se rendre,
Et nous laisser seuls à l'instant.
Je n'ose le prier d'attendre :
Un ami doit être obligeant.

(*Dumoncel sort par le fond, après avoir de nouveau tendu les mains à Lucenay inutilement.*)

SCÈNE IX.

LUCIE, LUCENAY.

LUCENAY, *à part.*

Enfin ! il est parti !...

LUCIE, *à part.*

Voilà la peur qui me reprend !

LUCENAY.

Ah ! mademoiselle... combien je suis heureux de me trouver un moment seul avec vous...

LUCIE, *intimidée.*

Oui, monsieur... mon père va revenir... ça ne peut pas être bien long.

LUCENAY.

Tenez, franchement! mademoiselle... avouez que je vous fais un peu peur...

LUCIE.

Mais pas du tout, monsieur, pas du tout! (*A part.*) Ca se voit... comment faire?

LUCENAY.

Ne vous en défendez pas... car de mon côté... ce n'est pas sans trembler un peu...

LUCIE.

Ah! bah!...

LUCENAY.

Et quand on est deux à trembler... on est bien près d'avoir du courage.

LUCIE, *à part.*

Le fait est que j'ai moins peur!

LUCENAY.

D'ailleurs, au point où nous en sommes... il faut se connaître, s'étudier, s'assurer qu'on a les mêmes goûts...

LUCIE.

Certainement!...

LUCENAY.

Je suis sûr que vous avez une quantité de questions à m'adresser?

LUCIE.

Oh! oui!... c'est-à-dire...

LUCENAY.

Voyons, parlez, mademoiselle... je suis prêt à passer mon examen de prétendu!

LUCIE.

Non... commencez, vous!

LUCENAY.

Oh! moi, ça ne sera pas long... Mademoiselle, le premier jour où je vous ai vue, je vous ai aimée... j'ai admiré votre esprit, votre grâce, votre enjouement...

LUCIE.

Mais ce n'est pas un examen, cela!

LUCENAY.

Enfin, pour me résumer, mademoiselle, je ne vois que vous, je ne rêve que de vous!

LUCIE.

Mais, monsieur...

LUCENAY.

A votre tour, maintenant, mademoiselle, à votre tour!

LUCIE, *à part.*

S'il croit que je vais lui répondre sur le même ton!

Air : *Ma belle est la belle des belles.*

LUCENAY.

Parlez, parlez, mademoiselle!

LUCIE.

De vous je voudrais obtenir
Une confidence...

LUCENAY.

Laquelle?

LUCIE.

Mais surtout n'allez pas mentir!
Aux maris, nos mentors, nos guides,
Trop souvent légers, inconstants,
Il faut des qualités solides...
Savez-vous valser à deux temps?

LUCENAY.

Certainement, mademoiselle!

LUCIE.

Bien vrai?

LUCENAY.

Voulez-vous en faire l'essai?

LUCIE.

Oh! non!

LUCENAY, *avec conviction.*

C'est qu'il y a des prétendus qui se donnent des qualités qu'ils n'ont pas... (*Lui prenant la taille pour valser.*) Et je tiens à vous prouver...

LUCIE, *s'en défendant*

Je vous crois... c'est inutile!

LUCENAY, *insistant.*

Si, mademoiselle, pour moi... pour ma propre satisfaction... je vous en prie?... (*Ils se mettent en position.*)

LUCIE, *résistant un peu.*

Valser en plein jour... nous aurons l'air de deux fous...

LUCENAY

Il faut bien s'étudier!... après, nous passerons à une autre question.

Air : *Buvons au sultan Misapouf* (l'Ambassadrice.)

Commençons...

LUCIE.

Mais valser tous les deux!

LUCENAY.

C'est un examen sérieux. (*Ils valsent*).

LUCIE.

A deux temps c'est mieux!

LUCENAY.

Quelle grace légère!

LUCIE.

C'est folie, et si l'on nous voyait...

LUCENAY.

Eh bien! qui donc nous blamerait
C'est charmant, parfait!
Quel moment plein d'attrait!

(*Ils s'arrêtent un moment.*)

LUCIE.

Courage! à vous je puis le dire,
Valser ainsi, mais c'est très bien.

LUCENAY.

Avec succès, moi, je désire
Passer ici mon examen.

(*Ils recommencent à valser sur la reprise, que l'orchestre joue seul; quand ils ont fait quelques tours, Lefèvre entre.*)

SCÈNE X.

LUCENAY, LEFÈVRE, LUCIE.

LEFÈVRE, *entrant par le fond, voyant sa fille valser avec Lucenay.*

Eh bien!... eh bien!... qu'est-ce que vous faites donc?

LUCIE ET LUCENAY, *se séparant.*

Oh!... (*Lucie est toute intimidée.*)

LEFÈVRE.

Comment! mademoiselle... vous que je laisse si timide... qu'est-ce que cela signifie?...

LUCIE, *baissant les yeux.*

Dame! papa... tu vois... je... je prenais des informations!

LUCENAY.

Oui, nous prenions des...

LEFÈVRE.

En valsant?

LUCIE, *bas à son père*

Dis donc, je n'ai plus peur!

LEFÈVRE.

Je le vois bien!... Monsieur de Lucenay, je crois qu'il est temps que vous me fassiez votre demande...

LUCENAY.

C'est mon plus vif désir.

LEFÈVRE, *désignant la gauche.*

Eh bien! passons dans mon cabinet... et nous causerons sérieusement... sans accompagnement de valse!

LUCIE, *à part.*

C'était pourtant bien gentil!

ENSEMBLE.

AIR : *la dernière Rose* (Polka de M. Heintz.)

LEFÈVRE, *à part.*

De ce futur j'aime le caractère;
Oui, je l'espère,
Il saura plaire.
Il est charmant, et je ne pouvais faire
Pour ma fille, je crois,
Un meilleur choix.

LUCIE, *à part.*

De mon futur, j'aime le caractère;
Oui, je l'espère,
Il saura plaire.
Il est charmant, et je ne pouvais faire,
Pour un mari, je crois,
Un meilleur choix.

LUCENAY, *à part.*

Elle est charmante !... et quel doux caractère !
Oui, je l'espère,
Je saurai plaire.
C'est du bonheur ! car je ne pouvais faire,
Pour mon hymen, je crois,
Un meilleur choix.

(Lefevre et Lucenay sortent par la gauche.

SCÈNE XI.

LUCIE, seule, puis DUMONCEL.

LUCIE, *regardant la porte à gauche qui s'est refermée.*

Ils sont là... monsieur de Lucenay fait sa demande... Il est très-bien, ce jeune homme... et comme il valse!... à la bonne heure!...: voilà un mari!... (*S'approchant de la porte de gauche.*) Je voudrais bien entendre... oh ! non ! c'est indiscret!... mais on peut regarder. (*Elle se penche et regarde par le trou de la serrure.*)

DUMONCEL, *entrant par le fond ; il est en habit de garde national, le sac sur le dos, sans fusil.*

Là... me voilà équipé !

LUCIE, *se relevant vivement.*

Monsieur Dumoncel !... (*Surprise de le voir en garde national.*) Ah !...

DUMONCEL, *mystérieusement.*

Chut!... il ne faut pas dire... c'est une surprise !

LUCIE.

Vous êtes de garde?

DUMONCEL.

Non!... pas moi... Lucenay... mon ami Lucenay!

LUCIE.

Eh bien ! alors ?

DUMONCEL.

Chut!... c'est une surprise ! j'ai eu l'heureuse idée de prendre sa place... diable de sac!... ça me gêne ! et quand il arrivera au poste... à l'Entrepôt... il me trouvera là, en faction... je lui tendrai la main... je lui dirai : ce cher Lucenay ! ce brave Lucenay !... nous échangerons une poignée de main... mais là... vigoureuse !... et je suis sauvé !

LUCIE.

Sauvé... de quoi ?

DUMONCEL.

Ah ! c'est que vous ne savez pas ; ma femme... (*s'arrêtant.*) Non ! rien !... je monte la garde pour mon agrément... une débauche militaire !... (*A part.*) Diable de sac ! ça me gêne !

LUCIE, *riant.*

Vous êtes bien drôle là-dessous !

DUMONCEL.

Où est Lucenay ?

LUCIE.

Dans le cabinet de mon père... (*Vivement.*) Mais on n'entre pas !

DUMONCEL.

Je ne veux pas entrer non plus... s'il me voyait, il n'y aurait pas de surprise. (*Tirant des papiers.*) Tenez, faites-moi le plaisir de lui rendre ces papiers... ce sont ses valeurs sur Londres ; il n'a oublié qu'une chose, c'est de les acquitter... il faut qu'il les acquitte.

LUCIE, *prenant les papiers.*

Il est un peu distrait dans ce moment.

DUMONCEL.

Oui... je sais pourquoi.

LUCIE.

Ah ! (*Elle va poser les papiers sur la table.*)

DUMONCEL, *à part.*

C'est ma femme... (*Haut, avec énergie.*) Mais je le forcerai bien à me les serrer !

LUCIE, *revenant à Dumoncel.*

Quoi?

DUMONCEL.

Rien!... diable de sac!... Je vous laisse... il faut que je passe au Théâtre-Français pour les places... et ma faction... c'est-à-dire sa faction... enfin notre faction est de quatre à six... (*Il remonte.*)

LUCIE.

Bien du plaisir ! (*Elle passe à droite.*)

DUMONCEL, *du fond.*

Merci... (*Redescendant.*) A propos, vous ne savez pas si on porte le sac dans sa compagnie ?...

LUCIE.

Non.

DUMONCEL.

J'aurais voulu le savoir parce que... (*A part.*) Diable de sac!... (*Haut.*) Oh ! je le forcerai bien à me les serrer ! (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XII.

LUCIE, seule.

Ce bon monsieur Dumoncel !... il a l'air de bien aimer monsieur de Lucenay... (*Par réflexion.*) Est-ce *de* Lucenay... ou Lucenay tout court ?... Oh ? ça doit être *de* Lucenay... ce n'est pas que j'y tienne au moins... pourtant je ne serais pas fâchée de savoir... ah ! ces papiers.. (*Elle va à la table et lit un papier.*) « Il vous plaira payer à vue... » (*Parlé.*) pas de nom ! (*Prenant un autre papier.*) Celui-ci... (*Elle le parcourt et revient au milieu.*) Qu'est-ce que c'est que ça ? (*Lisant.*) « Mon Jules adoré ! « Je ne t'ai pas vu depuis quinze jours... et tu étais sorti pour « aller me chercher des billets d'Ambigu... après tes serments, « c'est bien mal ! Si nous ne devons plus nous revoir, envoie « chercher ton paletot noisette qui est resté dans mon anti- « chambre : ça pourrait me faire du tort. Mon vœu le plus ar- « dent serait de finir ma vie près de toi dans un désert !... *Post-* « *scriptum.* — Apporte-moi des marrons glacés. Ton incon- « solable NINI CABOCHE. » Oh ! c'est affreux !... une pareille lettre !... lui qui me jurait tout à l'heure de n'aimer que moi !... Oh ! il peut aller retrouver mademoiselle Caboche... dans un désert !... quant à moi... tout est fini !... bien fini !...

SCÈNE XIII.

LUCIE, LEFÈVRE, LUCENAY.

LEFÈVRE, *entrant avec Lucenay par la gauche.*

Touchez-là, monsieur !... vous êtes mon gendre... (*Il descend à la gauche de Lucie.*)

LUCENAY, *à Lucie.*

Ah ! mademoiselle, que je suis heureux !

LUCIE, *le saluant froidement.*

Monsieur...

LUCENAY.

Qu'avez-vous donc?... cet accueil sévère...

LEFEVRE.

En effet, qu'y a-t-il ?

LUCIE.

Il y a, mon père, que je suis très honorée de la recherche de monsieur... mais je ne veux plus me marier.

LEFÈVRE.

Allons donc !

LUCENAY.

C'est impossible ! un changement si prompt !..

LEFÈVRE.

Mais il faut des motifs... des raisons bien graves?...

LUCIE, *remettant la lettre à son père.*

Lisez... mon père.

LUCENAY, *à part.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

LEFÈVRE, *lisant.*

« Mon Jules adoré... » (*A part.*) Aie !

LUCENAY, *à part.*

Sapristi !.. une lettre de Caboche !... je croyais les avoir brûlées !...

LEFÈVRE, *achevant de lire.*

« *Post-scriptum* : apporte-moi des marrons glacés. »

LUCIE, *reprenant la lettre et montrant la signature à Lucenay.*

Signé... Nini Caboche !

LUCENAY, *vivement et avec aplomb.*

Connais pas !... cette lettre n'est pas à moi !

LUCIE.

Oh ! c'est trop fort !

LUCENAY.

Pardon, mademoiselle... permettez-moi de me justifier... de qui tenez-vous ce billet ?

LUCIE.

De votre ami... M. Dumoncel !

LUCENAY, *à part.*

Lui ! oh ! il me le paiera.

LUCIE.

Il se trouvait parmi les valeurs que vous lui avez remises... et que vous avez oublié d'acquitter... (*Elle lui montre les papiers sur la table.*)

LUCENAY, *reprenant les papiers.*

Ah ! je comprends !... tout s'explique !... ces papiers ont couru dans les bureaux... et un de vos commis y aura laissé tomber par mégarde sa correspondance... voilà !

LEFÈVRE.

Voilà !

LUCIE.

Malheureusement ce billet porte votre nom...

LEFÈVRE.

Jules !

LUCENAY.

Qu'est-ce que cela prouve ?... il y a quarante mille Jules à Paris...

LUCIE.

Et votre paletot noisette ?

LUCENAY.

Tous les Jules peuvent en porter.

LEFÈVRE.

Ça ferait quarante mille paletots noisette... mazette !... (*Il remonte un peu et se tient au deuxième plan, d'où il observe.*)

LUCENAY.

Remettez-moi cette lettre, mademoiselle, et je me fais fort de vous démontrer...

LUCIE, *serrant la lettre.*

Permettez... je ne la rendrai qu'à son véritable propriétaire... si j'ai le bonheur de le rencontrer... vous avez de l'adresse, beaucoup de ressources dans l'esprit... il vous sera sans doute facile de le découvrir, de me l'amener... car je serais bien aise de le voir... jusque là permettez-moi de ne pas soutenir la concurrence avec mademoiselle Caboche !... (*Elle le salue et remonte vers la porte à droite.*)

LUCENAY, *la suivant.*

Mais, mademoiselle...

LUCIE, *près de la porte à droite.*

Justifiez-vous, monsieur... justifiez-vous. (*Elle entre à droite.*)

LUCENAY, *à part, redescendant à gauche.*

Patatras !... me voilà bien. (*Haut à Lefevre.*) Mais, vous, monsieur... vous daignerez m'écouter...

LEFÈVRE.

Que diable ! mon cher... que voulez-vous que je vous dise ?... ma fille n'a pas tout-à-fait tort !... pourquoi laissez-vous traîner ces choses-là ici ?... (*Il remonte à droite.*)

LUCENAY.

Mais je vous assure...

LEFÈVRE, *près de la porte à droite.*

Justifiez-vous, monsieur, justifiez-vous ! (*Il entre à droite à la suite de sa fille.*)

SCÈNE XIV.

LUCENAY *seul.*

Justifiez-vous !... il croit que c'est commode !... où trouver un Jules... tout de suite... qui veuille bien endosser mon paletot... et mademoiselle Caboche par-dessus le marché ! (*Avec rage.*) Et c'est à ce gredin de Dumoncel que je dois ça !... l'imbécile !... l'animal ! je ne l'aimais pas !... je dois me rendre cette justice... mais maintenant... je le déteste ! je l'exècre !

SCÈNE XV.

DUMONCEL, LUCENAY.

DUMONCEL, *entrant par le fond, très-essoufflé et toujours en garde national, avec son fusil.*) Ouf !... je suis en nage !... diable de sac ! (*Il pose son fusil dans le coin de la cheminée du côté de la porte.*)

LUCENAY.

Ah !...

DUMONCEL, *se retournant.*

Ah !...

LUCENAY.

Je suis bien aise de vous voir !

DUMONCEL.

Moi aussi !... dites-donc farceur... je viens de l'Entrepôt...

LUCENAY.

Eh bien ! après ?

DUMONCEL.

C'est la ligne qui tient le poste... quand j'ai voulu entrer avec mon fusil... le caporal m'a ri au nez...

LUCENAY.

Qu'est-ce que ça me fait ?... pourquoi allez-vous à l'Entrepôt ?

DUMONCEL, *tendrement.*

Tu me le demandes, ingrat !

LUCENAY.

Je vous prie de ne pas me tutoyer.

DUMONCEL, *s'approchant de lui.*

Pardon... c'est un élan !... je suis allé à l'Entrepôt pour vous épargner une corvée... cruel !... pour monter votre garde...

LUCENAY, *brusquement.*

Moi ? je ne suis pas de garde !

DUMONCEL.

Ah ! bah !... cependant vous m'aviez dit...

LUCENAY.

Eh ! pour me débarrasser de vous !

DUMONCEL.

Comment ! pour vous débarrasser !... j'ai eu la bêtise de mettre mon sac !... savez-vous, monsieur, que je trouve cette plaisanterie...

LUCENAY, *sèchement et venant à lui.*

Plaît-il ?

DUMONCEL, *redevenant aimable.*

Charmante !... je la trouve charmante ! (*Lui tendant les mains.*) Ce cher Lucenay !... ce brave Lucenay !... (*Lucenay remonte et passe à droite. — Dumoncel le suit, en lui tendant toujours les mains.*) Cet excellent Lucenay !...

LUCENAY, *à part, lui tournant le dos.*

Ah ! c'est une infirmité !...

DUMONCEL, *à part.*

Il ne veut toujours pas !... (*Menaçant.*) Petit croquant ! petit fat !...

LUCENAY, *se retournant.*

Hein ?

DUMONCEL.

Rien ! mais puisque vous n'êtes pas de garde, vous dînez avec moi... j'ai un gigot de chevreuil.

LUCENAY.

Je n'aime pas le chevreuil !

DUMONCEL.

Ah ! le chevreuil ne vous ?... alors qu'est-ce que vous aimez ?

LUCENAY.

J'aime... j'aime à dîner seul ! je n'aime pas qu'on m'assomme ! qu'on me persécute ! voilà (*Il s'assied près de la cheminée.*)

DUMONCEL.

C'est bien, monsieur ! ne vous fâchez pas ! (*Il remonte, puis redescend près de Lucenay.*) A quelle heure faudra-t-il vous prendre ?

LUCENAY, *se levant et traversant.*

Ah !...

DUMONCEL.

A quelle heure faudra-t-il vous prendre ?

LUCENAY

Me prendre ! pourquoi faire ?

DUMONCEL.

Eh bien ! pour aller au Théâtre-Français... on donne *Phèdre* et *la Famille Poisson*... j'ai les billets...

LUCENAY.

C'est inutile... je n'irai pas !

DUMONCEL.

Comment !... mais on donne *Phèdre* et *la Famille*...

LUCENAY.

Ça m'est bien égal !

DUMONCEL, *à part.*

Ah ! ça, mais il est plein de caprices !

LUCENAY, *à part.*

Quand je pense que sans cet imbécile-là!... oh! je ne peux pas le voir!

DUMONCEL, *à part.*

Qu'est-ce que je vais faire de mes deux stalles... et de mon gigot de chevreuil? (*Haut, tendrement.*) Lucenay?

LUCENAY.

Quoi?...

DUMONCEL, *avec douceur.*

Vous ne voulez donc pas m'aimer?

LUCENAY, *éclatant et venant à lui.*

Vous! après votre maladresse! après le mal que vous m'avez fait!

DUMONCEL.

Moi?... quoi?...

LUCENAY.

Rien!... laissez-moi tranquille!... vous avez la rage de vous faufiler dans mes affaires!

DUMONCEL.

Qu'est-ce que je lui ai fait?... je vous le demande!...

LUCENAY.

Et maintenant il faut que j'improvise un Jules de bonne volonté!... et au lieu de m'aider... vous êtes là à me parler de gigots, de poissons!...

DUMONCEL.

La Famille Poisson...

LUCENAY.

Vous n'avez pas un Jules dans vos bureaux?

DUMONCEL, *sans comprendre.*

Un Jules?...

LUCENAY.

Oui... je le paierai ce qu'il faudra!

DUMONCEL.

Il n'y a ici que moi de ce nom...

LUCENAY.

Vous?... vous vous appelez Jules?

DUMONCEL, *tendrement.*

Oui... comme vous!... deux Jules qui pourraient se donner la main (*Il lui tend les mains.*)

LUCENAY.

Ah! bah! ah! sapristi!

DUMONCEL, *à part.*

Qu'est-ce qu'il y a?

LUCENAY, *à part.*

Il est un peu mûr, pour un Jules... mais je n'ai pas le choix... d'ailleurs, il a un paletot noisette... quelle chance! (*Haut, à Dumoncel.*) Où est votre paletot?

DUMONCEL.

Comment! mon paletot? (*A part.*) Il a une conversation décousue...

LUCENAY.

Vous en aviez un?...

DUMONCEL.

Il est chez moi... là-haut... pourquoi

LUCENAY, *à part.*

Pourvu que Caboche consente... je vais lui écrire un mot... elle est bonne fille... (*Haut, se rapprochant de Dumoncel et riant en le regardant.*) Hé! hé! hé!

DUMONCEL, *riant aussi.*

Hé! hé! hé!... (*A part.*) Je l'aime mieux comme ça!

LUCENAY, *riant toujours.*

Hé! hé! ce cher Dumoncel!...

DUMONCEL, *à part.*

Il m'appelle son cher!... c'est peut-être le moment! (*Haut, lui tendant les mains.*) Ah! Lucenay!...

LUCENAY.

Où pourrai-je trouver?...

DUMONCEL, *avec empressement.*

Vous souhaitez quelque chose? tout de suite... parlez!

LUCENAY.

Ce qu'il faut pour écrire?

DUMONCEL, *courant.*

Vite!... du papier! une plume!... de l'encre!... (*Ne trouvant pas ce qu'il cherche.*) Non! par là! (*Il entre vivement à gauche.*)

LUCENAY, *seul.*

Écrire? c'est long! c'est compromettant... il vaut mieux que j'aille moi-même rue de Navarin... c'est à deux pas... oui, mais son paletot... qui est là-haut... bah! essayons! (*Il sort vivement par le fond.*)

SCÈNE XVI.

DUMONCEL, puis JOSEPH.

DUMONCEL, *rentrant avec ce qu'il faut pour écrire.*

Voilà!... et du papier glacé!... (*Il pose le tout sur la table et prépare le fauteuil.*) Il n'y a rien de trop bon pour vous... (*Offrant ses mains avec effusion.*) Ce cher Lucenay! ce brave Lucenay!... (*Regardant autour de lui.*) Eh bien? où est-il donc?... parti!... mais il est criblé de lubies, cet animal-là! il me fait aller comme un caniche!... comment! il me demande une plume, du papier... je cours!... et il s'en va!... il désire aller au théâtre... je pars, je reviens, je suis en nage... crac!... monsieur a changé d'idée!... ça n'est pas tenable!... voilà deux heures que je m'essouffle à courir après cette amitié-là... et le sac sur le dos encore!... Que je suis bête! je vais l'ôter. (*Il ôte son sac et son ceinturon, qu'il pose sur la console à droite.*) Encore, si j'y tenais à ce monsieur!... mais je le déteste!

AIR : *du Premier Prix.*

C'est pourtant vrai! l'ami qu'on aime
On peut sans qu'il en coûte rien,
Le négliger, l'oublier même...
Tous les jours ça se fait très bien ;
Et nous nous donnons, au contraire,
Beaucoup de soins et d'embarras,
Beaucoup de peine, pour nous faire
Des amis que nous n'aimons pas.

Celui-ci surtout!... un fat!... un freluquet!... Tout-à-l'heure j'ai prononcé son nom devant ma femme... elle a tressailli!... un prix de piano qui tressaille! c'est extrêmement dangereux!... diable de sac!... Ah! je ne l'ai plus!... mais où est-il ce polisson-là? (*La sonnette au-dessus de la porte du fond s'agite avec violence.*) Entrez!... Il faut que je trouve un moyen de le subjuguer... (*La sonnette s'agite.*) Entrez!... C'est qu'il y met de la coquetterie... le paltoquet! (*La sonnette s'agite plus fort.*) Mais entrez donc!... ah! fichtre! la sonnette de ma femme!... il est là-haut!... c'est Joseph qui me prévient!... courons!... (*Il remonte vivement vers la porte et redescend en disant.*) Non! mon fusil... (*Il le prend.*) Il n'est pas chargé... mais ça sera terrible.

JOSEPH, *entrant par le fond.*

Eh! monsieur, qu'est-ce que vous faites donc?

DUMONCEL.

Je prends les armes, Joseph!

JOSEPH.

C'est inutile... il vient de partir.

DUMONCEL.

A-t-il vu ma femme?

JOSEPH.

Non, il a causé avec la femme de chambre... il lui a donné quarante francs...

DUMONCEL.

Pitié!

JOSEPH.

Et en échange elle lui a remis...

DUMONCEL.

Un billet?...

JOSEPH.

Non... je ne sais pas quoi... c'était enveloppé... (*Il désigne un objet assez volumineux.*)

DUMONCEL, *à part, passant à gauche.*

Son portrait!... oh! perfide Eugénie! (*Haut, avec emportement, voulant remonter.*) Laisse-moi passer!

JOSEPH, *l'arrêtant.*

Où allez-vous?

DUMONCEL

Je vais massacrer ma femme!

JOSEPH, *effra*

Oh!

DUMONCEL, *se calmant*

Non!... c'est une bêtise!

JOSEPH.

Oui, monsieur.

DUMONCEL.

Oui... la loi exige le flagrant délit... (*Mettant l'arme au bras.*)

Eh bien! je l'attendrai le flagrant délit! (*Se promenant.*) Je l'attends! *** mais il ne viendra pas, le lâche!... Viens-y donc

JOSEPH, *venant tout près de Dumoncel.*

Monsieur, je peux-t-y faire une course?

DUMONCEL.

Moins que jamais!... remonte et veille toujours!

JOSEPH, *lui remettant de l'argent.*

Pour lors voilà vingt sous... vous allez courir chez mon cordonnier...

DUMONCEL, *prenant les vingt sous et les mettant daas sa poche.*

Bien!

JOSEPH.

Vous lui direz que mes vieux souliers ont besoin d'un béquet...

DUMONCEL, *sans l'écouter.*

Oui...

JOSEPH.

Et puis, il y a l'empeigne qui est crevée.

DUMONCEL, *de même.*

Oui... Va-t-en au diable! tu m'ennuies! tu m'agaces! (*Joseph se sauve par le fond.*)

SCÈNE XVII.

DUMONCEL, puis LEFÈVRE.

DUMONCEL, *seul.*

Ah! je comprends maintenant pourquoi il ne voulait pas me les serrer! mais je me vengerai! je lui ferai voir que j'ai du sang dans les veines... et s'il le faut... (*Il fait mine de croiser la bayonnette et se ravise.*) Je le traînerai devant les tribunaux!

LEFÈVRE, *entrant par le fond. — A part.* *

Impossible de faire entendre raison à Lucie... ces petites filles... (*Haut, en voyant Dumoncel qui se promène devant la cheminée, l'arme au bras.*) Dumoncel en faction!... Est-ce que tu es de garde?

DUNONCEL.

Oui... non... oui... une débauche militaire!...

LEFÈVRE.

Tu n'es pas à la Bourse?

DUMONCEL, *mystérieusement.*

Non!... je ne suis pas à la Bourse!

LEFÈVRE.

Mais les Espagnols baissent... y as-tu pensé?...

DUMONCEL.

Il me demande si j'ai pensé aux Espagnols!

LEFÈVRE.

Cette figure bouleversée... qu'as-tu

DUMONCEL, *allant vivement poser son fusil dans le coin de la cheminée sur le devant, et revenant à Lefèvre qu'il prend par le bras.*

J'ai... j'ai que ton monsieur Lucenay est un polisson, un débauché!

LEFÈVRE.

Comment? tu as appris?...

DUMONCEL, *vivement.*

Quoi! il y a donc quelque chose?

LEFÈVRE.

Non! rien!

DUMONCEL, *secouant Lefèvre.*

Si! il y a quelque chose! Je savais bien que tu ne me le dirais pas!

LEFÈVRE.

Peu de chose... un enfantillage!

DUMONCEL.

Justement, un...

LEFÈVRE.

Une lettre!...

DUMONCEL.

Une lettre!... (*A part, avec rage.*) Ils s'écrivent!

LEFÈVRE.

Signé : Nini...

DUMONCEL, *à part.*

C'est bien ça! Eugénie... nini! c'est fini! (*Il tombe accablé sur le fauteuil près de la cheminée.*)

SCÈNE XVIII.

LEFÈVRE, LUCENAY, DUMONCEL.

(*Lucenay entre par le fond.*)

LUCENAY, *saluant.*

Messieurs, j'ai bien l'honneur...

DUMONCEL, *se levant et allant vivement à Lucenay.*

Ah! il ne s'agit pas de salutations, monsieur!... cette lettre. il me la faut! je la veux!... je la veux!

LUCENAY.

Quelle lettre?

LEFÈVRE.

Mais il ne l'a pas!

DUMONCEL.

Ah bah!... Qui donc?

LEFÈVRE.

C'est ma fille!... impossible de la lui arracher!

DUMONCEL.

Lucie! où est-elle?... je cours... (*Il remonte. Lucie entre par la droite. Il va à elle.*)

SCÈNE XIX.

LUCENAY, LEFÈVRE, DUMONCEL, LUCIE.

DUMONCEL, *à Lucie.*

Mademoiselle, je vous en prie! je vous en supplie... rendez-moi ce billet! (*Lefèvre remonte et passe à droite près de sa fille.*)

LUCIE.

Quel billet?

DUMONCEL. *

Celui de Nini.

LUCIE.

Impossible... j'ai juré de ne le remettre qu'à la personne à laquelle il a été adressé...

DUMONCEL.

Je ne veux pas!

LUCIE.

Un certain Jules qui est bien difficile à trouver à ce qu'il paraît.

DUMONCEL, *à part.*

Jules! quelle idée! (*Bas et vivement à Lucenay qui va parler.*) Pas un mot ou je vous traîne devant les tribunaux!

LUCENAY.

Plaît-il?

DUMONCEL, *à Lucie.*

Eh bien! mademoiselle... puisqu'il faut l'avouer... la personne à laquelle ce billet a été adressé... ce Jules si difficile à trouver... le voilà! c'est moi!

LUCIE ET LEFÈVRE.

Comment!

LUCENAY, *à part.*

Bravo!

DUMONCEL, *bas à Lucenay.*

Pas un mot ou je vous traîne!

LUCIE.

Vous!

LEFÈVRE

Ce n'est pas possible... un banquier!

LUCIE.

Marié!

DUMONCEL, *à part.*

Qu'est-ce qu'ils ont?

LUCENAY.

Puisque monsieur Dumoncel avoue...

DUMONCEL, *sans comprendre.*

Tout!

LUCIE.

Je n'ai plus rien à dire... voici votre lettre, monsieur. (*Elle la lui remet.*)

DUMONCEL, *à part.*

Enfin, je la tiens! (*Avant d'ouvrir la lettre.*) O mon sang, calme-toi! (*Regardant la lettre.*) Qu'est-ce que c'est que ça?... Nini Caboche... je ne connais pas cette créature!

LEFÈVRE ET LUCIE.

Comment!

LUCENAY, *à part.*

Aïe !

LEFÈVRE.

Je disais aussi... un banquier !...

LUCIE.

Marié !... mais alors, cette lettre ?...

DUMONCEL, *montrant Lucenay.*

Parbleu ! c'est à monsieur !

LUCENAY.

Du tout, à vous ! (*Il s'éloigne de lui, à gauche.*)

DUMONCEL.

A moi ! Ah ! mais, gardez vos Caboches, s'il vous plaît. (*Mettant la lettre à terre entre Lucenay et lui.*) Tenez... je la mets là.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, JOSEPH, *entrant par le fond avec un paquet et une lettre.*

JOSEPH, *à Dumoncel.*

Monsieur !

DUMONCEL.

Quoi ?

JOSEPH, *lui donnant la lettre.*

Une lettre pour vous avec un paquet. (*Il pose le paquet sur le fauteuil près de la cheminée.*)

LUCENAY, *à part, avec joie.*

Ah !

JOSEPH, *s'approchant de Dumoncel.*

Monsieur, qu'est-ce qu'il a dit ?

DUMONCEL.

Quoi ?... qui ?

JOSEPH.

Le cordonnier...

DUMONCEL, *criant.*

Hein !

JOSEPH.

Mes souliers prennent l'eau !

DUMONCEL, *criant plus fort.*

Ah ça !... qu'est-ce qu'il me chante ? Va-t-en ! (*Joseph sort par le fond.*) Voyons ! (*Il ouvre la lettre et lit.*) « Mon gros bêtat !... »

TOUS.

Hein ?

DUMONCEL.

« Gros bêtat ! » Qu'est-ce qui se permet ? (*lisant.*) « Tu n'es pas assez joli pour faire ta tête... Je te renvoie ton paletot...
« Ton inconsolable,
« NINI CABOCHE. »

LEFÈVRE.

Encore cette femme !

DUMONCEL.

Ah ! J'y suis ! « gros bêtat » (*Tendant la lettre à Lucenay.*) C'est toujours pour vous.

LUCENAY.

Pour vous !

LEFÈVRE, *passant près de Dumoncel.*

Voyons l'adresse ?

DUMONCEL.

C'est juste... nous allons le confondre... (*lisant.*) « A monsieur Jules...

LUCENAY, *achevant de lire.*

Dumoncel... » en toutes lettres !

DUMONCEL, *stupéfait.*

Tiens !

LUCIE.

Il n'y a pas moyen de nier...

LEFÈVRE, *à Dumoncel.*

Ah ! fi ! fi ! (*Il remonte.*)

LUCENAY.

Ah ! fi ! fi !

LUCIE, *passant près de Dumoncel.*

Ah ! fi ! fi ! (*Elle regagne la droite.*)

DUMONCEL.

Mais sapristi ! je ne connais pas cette danseuse !

LUCENAY, *vivement.*

C'est une danseuse !... il l'avoue !

DUMONCEL.

Du tout ! je nie !

LEFÈVRE, *indiquant le paquet.*

Mais ton paletot, malheureux ! (*Il va le prendre et l'apporte.*)

DUMONCEL.

Ça ! ce n'est pas à moi ! mon paletot est chez moi !... (*Ouvrant le paquet.*) Vous allez voir ! Ah ! voilà une preuve ! (*Dépliant le paletot.*) Tiens ! il ressemble au mien.

TOUS.

Il est noisette !...

LEFÈVRE, *à Dumoncel.*

Hein ?...

DUMONCEL, *furieux.*

Mais quand je te dis qu'il est chez moi... celui-ci est quatre fois trop large... (*Il ôte vivement sa tunique et passe le paletot.*) Tu vas voir !... Fichtre !... il me va !

LEFÈVRE, *vivement.*

Et la tache d'encre que tu as au coude !

TOUS.

Oh ! ! !

DUMONCEL, *stupéfait.*

C'est bien extraordinaire ! (*Il fouille dans la poche du paletot et en tire un bonnet grec.*)

LUCENAY, *vivement.*

Son bonnet !

LEFÈVRE, *vivement avec pudeur*

Cachez ça, monsieur, cachez ça !

DUMONCEL, *vivement.*

Mais ce n'est pas le mien !... ce n'est pas... (*Il le met sur sa tête.*) ah !... il entre !

TOUS.

Oh ! ! !

DUMONCEL, *ôtant le bonnet et l'examinant.*

C'est bien extraordinaire... (*Il le remet dans sa poche.*)

LUCIE, *passant près de Dumoncel.*

Ah ! si madame Dumoncel le savait ! (*Elle remonte et passe à gauche près de la table.*)

LUCENAY.

Et elle le saura !

DUMONCEL.

Pristi !... monsieur, je vous en supplie.

LEFÈVRE, *l'emmenant à droite; Lucenay les suit. —Ils parlent bas.*

Alors promets-nous de rompre avec cette Caboche... (*Lucie s'assied près de la table.*)

DUMONCEL.

Mais non !...

LUCENAY.

Il ne veut pas ! il ne veut pas !

DUMONCEL.

Eh bien ! oui, là... je romprai... pour avoir la paix !... je romprai... brutalement !

LEFÈVRE.

Oh ! non !... pas d'éclat ! je me charge d'arranger l'affaire avec quelques billets de mille francs.

DUMONCEL.

Ah ! c'est bien !...

LEFÈVRE.

Que je porterai à ton compte...

DUMONCEL.

Hein ?... comment ! il faut que je donne des billets de mille francs.

LUCENAY.

C'est l'usage...

DUMONCEL, *ahuri.*

Ah !

LEFÈVRE.

Tu ne peux pas te conduire comme un étudiant

DUMONCEL, *ahuri.*

Non...

LUCENAY.

D'ailleurs il faut savoir payer ses fautes... mauvais sujet !...

DUMONCEL.

Mais sacrebleu !...

LUCENAY.

D'ailleurs il faut savoir payer ses fautes... mauvais sujet!...

DUMONCEL.

Mais sacrebleu !...

LEFÈVRE.

Tu refuses?

DUMONCEL, *criant.*

Non !...

LEFÈVRE, *bas et désignant sa fille.*

Chut !...

DUMONCEL.

Ah ! oui !... (*Plus bas.*) Non !... tout ce que vous voudrez !... mais surtout ne le dites pas à ma femme !...

LUCENAY.

Soyez tranquille. (*Il remonte à droite.*)

DUMONCEL, *à part, s'essuyant le front avec le bonnet grec.**

C'est égal, c'est bien extraordinaire !

LEFÈVRE, *vivement.*

Cachez ça, monsieur, cachez ça. (*Il va à sa fille.*)

DUMONCEL. **

Ah oui ! (*Il le remet dans sa poche. — A part.*) Est-ce que j'aurais vraiment trompé ma femme ?...

(*On entend jouer du piano au-dessus. — Même motif qu'à la troisième scène.*)

DUMONCEL, *tombant en extase.*

Oh !... oh !... un bémol !

LUCENAY, *agacé.*

Aïe !... aïe !... je connais ça !

DUMONCEL, *à Lucenay.*

Son morceau !... son prix du Conservatoire !... c'est ma femme !

LUCENAY.

Comment !

DUMONCEL.

Eugénie...

LUCENAY.

Juste... (*A Dumoncel, en lui serrant les mains.*) Ah ! ce pauvre Dumoncel !

DUMONCEL, *se laissant serrer les mains.*

Ah ! vous y venez donc ?... capricieux !

LUCENAY.

Ce cher ami !...

DUMONCEL, *lui tendant les bras.*

Eh bien ?... (*Lucenay s'y précipite; ils s'embrassent.*)

DUMONCEL, *à part.*

Maintenant, je suis sûr de mon affaire !

CHOEUR FINAL.

Air final de *Mon Isménie* (Hervé.)

Plus de souci ! plus de nuage !
Rien ne pourra nous désunir ;
Et n'empruntons, c'est le plus sage,
Rien au passé pour l'avenir.

Typ. de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue St-Louis, 46, au Marais.

Paris. — Typographie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais



LA BERGÈRE DES ALPES

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

MM. CH. DESNOYER ET AD. D'ENNERY

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 31 OCTOBRE 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE CAPITAINE DUCLOS	MM. LACRESSONNIÈRE.
JEAN MAURICE, vieux soldat	DESHAYES.
FERNAND, petit-fils de la Duchesse et cousin de Léonide	AUBRÉE.
UN VIEILLARD de Saint-Didier	EUG. PEPIN.
MARTIN, aubergiste	ALEXANDRE.
FRANÇOIS, laquais	AUBRY.
JÉROME, id	MALINE.
TROISIÈME LAQUAIS	MM. MARAUTOT.
LE GUIDE	DUBOIS.
LA DUCHESSE DE CHATEAU-GONTIER	Mmes LAMBQUIN.
LÉONIDE, sa petite-fille	LAURENTINE.
HORTENSIA, femme de charge	LÉONTINE.
PAUVRETTE, chevrière	ARNAULT.
THÉRÈSE, femme de Martin	JEAULT.

Paysans, Paysannes, une femme de chambre.

ACTE I.

Une vue des Alpes. — Village situé à mi-côte. — Au fond, à droite, un sentier qui monte et se perd dans la montagne. — Au fond, à gauche, un sentier qui descend. — Au premier plan, à gauche, une auberge. — Au dernier plan, les glaciers vus de loin. — Un banc au premier plan, à droite — Au premier plan à gauche, une chaise.

SCÈNE I.

MARTIN, THÉRÈSE, PAYSANS. PAYSANNES. (*Au lever du rideau, on entend claquer le fouet d'un postillon. L'hôtelier et la femme sortent de l'auberge. Plusieurs paysans arrivent de l'autre côté.*)

MARTIN, *regardant vers la droite.*

C'est une chaise de poste qui arrive d'Italie.

THÉRÈSE.

La voiture est grande. (*Comptant.*) Deux, trois, quatre, cinq voyageurs! Ils vont sans doute laisser leur voiture à la poste, en bas de la côte, et monter déjeuner ici.

MARTIN, *allant vers l'auberge.*

Pierre! Jacques!... aux fourneaux!

THÉRÈSE.

En voilà deux qui viennent en avant.

MARTIN.

Oui, ma foi, une dame et un militaire.

THÉRÈSE.

Avec deux domestiques qui les suivent.

SCENE II.

LES MÊMES, DUCLOS, HORTENSIA, DEUX DOMESTIQUES, *chargés de sacs de nuit et de cartons.* (*Duclos entre le premier en scène. Il a sous le bras un portemanteau, et un carton à la main. Il est vêtu en capitaine de cavalerie, petite tenue, sans épaulettes.*)

DUCLOS, *venant de droite.*

Ah! enfin, voici une halte au milieu de la montagne. Allons donc, madame, un peu de courage.!

HORTENSIA, *entrant en scène avec les deux domestiques*

Ouf! m'y voilà! j'y suis!

MARTIN, *allant à elle avec sa femme et les paysans.*

Madame! (*Il se découvre; les paysans l'imitent. Thérèse fait de grandes rérérences.*)

HORTENSIA.

Oh! mes petits enfants, halte-là! pas de manières! gardez vos coups de bonnet, vous m'les porteriez sur la carte...

MARTIN.

Oh! madame! (*Il la salue.*)

HORTENSIA, *lui remettant son bonnet sur la tête.*

Mais, mettez-moi donc ça là-dessus, vieil entêté que vous êtes!...

DUCLOS.

Surtout débarrassez-moi de ces paquets.

THÉRÈSE.

Voilà, monsieur. (*Elle les lui prend.*)

DUCLOS.

Montrez le chemin aux domestiques.

THÉRÈSE.

Venez par ici. (*Elle va pour entrer à l'auberge avec les domestiques, et elle s'arrête.*) Ah! combien faut-il de chambres!

HORTENSIA.

Ça ferait cinq que nous en voudrissions.

DUCLOS.

Oh!

HORTENSIA, *s'apercevant qu'elle a mal dit.*

Hein?

THÉRÈSE.

Cinq... Bien, madame. (*Elle entre dans l'auberge avec les domestiques.*)

DUCLOS, *bas.*

On ne dit pas drissions.

HORTENSIA, *bas.*

Eh bien : drassions... c'est bon.

DUCLOS, *bas.*

Mais du tout, ce n'est pas bon; pas plus drassions que drissions.

HORTENSIA, *bas.*

Nous viderons ça plus tard. (*Haut.*) A présent, mon bon homme, qu'est-ce que vous allez nous fricoter?

MARTIN.

Mais nous avons des œufs frais, des côtelettes, un quartier d'isard ou de chevreuil.

HORTENSIA.

Quel âge qu'ils ont, vos œufs frais?

MARTIN.

Quel âge?

HORTENSIA.

Pour plus de sûreté, vous les mettrez en omelette.

MARTIN.

Nous disons donc : d'abord une omelette.

HORTENSIA.

Oui, une omelette pour quatre, et une à part aux petits oignons pour moi.

MARTIN.

Et après ça?

HORTENSIA.

Des côtelettes pour quatre, et une part aux petits oignons pour moi.

DUCLOS.

Et quant aux domestiques, qu'on les traite bien..: c'est l'ordre de madame la duchesse.

MARTIN.

Madame la duchesse,.. Ah! sans doute cette vieille dame qui est encore là-bas à la porte, avec ce jeune homme et cette petite demoiselle.

DUCLOS.

Juste... Allez, mon brave homme. (*Martin entre à l'auberge, et tous les paysans et paysannes sortent par la gauche. Deuxième plan.*)

SCENE III.

DUCLOS, HORTENSIA.

DUCLOS.

Ah! je ne serais pas fâché de me reposer un peu. (*Il va pour s'asseoir.*)

HORTENSIA, *l'en empêchant.*

Monsieur Duclos!

DUCLOS.

Madame la baronne?

HORTENSIA.

Ça ne se dit donc pas?

DUCLOS.

Quoi?

HORTENSIA.

Le... vou... drissions.

DUCLOS.

Ça se dit rarement.

HORTENSIA.

Et le... vou... drassions?

DUCLOS.

Ça ne se dit jamais.

HORTENSIA.

Tenez, capitaine Duclos, je suis furieuse contre moi.

DUCLOS.

Vraiment?

HORTENSIA.

Dire que moi, madame Michonnet, veuve d'un riche fournisseur et aujourd'hui investie de toute le confiance de madame la duchesse, je ne peux pas dire quatre mots sans écorcher la langue.

DUCLOS.

C'est vrai!

HORTENSIA.

Mais non, c'est comme un sort. Quoi! quand nons entrîmes dans la maison...

DUCLOS.

Trâmes...

HORTENSIA.

Vous dites?. ..

DUCLOS.

Quand nous entrâmes.

HORTENSIA.

Trâmes... trâmes... vous voyez, je m'embrouille toujours... enfin, quand nous. . . entrâmes. (*A elle-même comme pour se le rappeler.*) trâmes, trâmes, trâmes... quand nous entrâmes donc dans l'illustre maison des Château-Gontier, je me suis dit: Hortensia, ma petite belle, il faut te façonner au genre de ces vieilles noblesses-là. Y a des choses pour lesquelles ça m'a *supérieusement* réussi.

DUCLOS.

Supérieurement.

HORTENSIA.

Supérieurement réussi, oui, ça va! (*Se dandinant.*) J'ai très-bien pris leur ton, leur air, leur tournure distinguée; j'ai l'air très comme il faut; mais n'y a que la langue, Duclos... oh! la langue... je n'ai jamais pu me la camper dans la bouche.

DUCLOS.

Allons, allons, un peu de patience... ça viendra peut-être un jour.

HORTENSIA.

Non, vrai, j'en désespère; et sans vous, qui avez été l'aide de camp du général, et que je considère comme si vous étiez le mien...

DUCLOS, *bas.*

Merci!

HORTENSIA.

Sans vous qui êtes là pour m'arrêter, je ne sais pas jusqu'où ça me mènerait. Aussi, à l'avenir, je voudrais que vous restissiez (*tendrement*) toujours auprès de moi.

DUCLOS.

Tassiez...

HORTENSIA, *tendrement.*

Tassiez... afin que je vous interrogisse avant de dire une bêtise.

DUCLOS.

Rogeasse.

HORTENSIA.

Encore!... afin que je vous interrogeasse... Oh! oui, je voudrais trouver un moyen de ne jamais vous quitter. (*Baissant les yeux.*) Il doit y en avoir un, capitaine, il doit y en avoir un.

DUCLOS.

Connais pas. (*Il lui tourne le dos, va vers le fond et regarde à droite.*) Ah! voilà madame la duchesse, avec monsieur Fernand et mademoiselle Léonide.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA DUCHESSE, FERNAND, LEONIDE. (*La Duchesse entre, donnant la main à Fernand. Léonide est auprès d'elle.*)

LA DUCHESSE, *qu'on a fait asseoir à droite.*

Ah! voici le capitaine et cette excellente Hortensia qui se sont occupés de nous.

DUCLOS.

Madame la duchesse...

LA DUCHESSE.

Je gage que tout est déjà préparé ici pour nous recevoir.

HORTENSIA.

Pas encore, madame la duchesse; mais ça va... (*Elle regarde Duclos.*) Ça va... ça (*Bas à Duclos.*) Dit-on : Ca va-t-être, ou ça va-z-être?

DUCLOS, *haut.*

On ne dit ni l'un ni l'autre.

HORTENSIA.

Ah! c'est un peu fort!

FERNAND.

Qu'est-ce donc?

LÉONIDE.

Qu'y a-t-il?

LA DUCHESSE.

N'avez-vous pas entendu que je ne veux pas de querelle?

DUCLOS.

Madame la duchesse, c'est madame qui...

HORTENSIA.

C'est monsieur le capitaine que...

LA DUCHESSE.

Qui... que. (*Souriant.*) Expliquez-vous donc!

HORTENSIA, *avec volubilité.*

Eh bien, m'ame la duchesse, c'est que je suis-t-honteuse de ne pas prononcer une parole sans vous lâcher un pata qu'est-ce.

DUCLOS.

Ouf!

LA DUCHESSE, *se levant.*

Croyez-moi, ma bonne Hortensia, parlez-moi tout bonnement... comme vous viendront les mots... Si notre langage diffère un peu, nos deux cœurs se comprennent... Laissez parler le vôtre... il s'exprime toujours bien, lui... (*Elle lui serre la main.*)

DUCLOS, *à part.*

Brave dame!

HORTENSIA.

Duchesse!... (*Avec émotion.*) Oh! tenez, je me mettrais-t-au feu... z'au feu! enfin je m'y mettrais pour vous! (*Avec héroïsme.*) Je va-t-aux fourneaux! Je ferai vot' chocolat moi-même. (*Elle sort à gauche et entre dans l'auberge.*)

SCENE V.

LES MÊMES, *moins* HORTENSIA. (*Léonide et Fernand sont debout près de la Duchesse.*)

LA DUCHESSE.

Mes enfants, nous voilà tout près de la frontière. Avant de rentrer en France, je suis bien aise de causer un instant avec vous. (*Duclos se dirige vers l'auberge.*) Restez, restez, Capitaine; vous avez été l'aide de camp de mon gendre, vous êtes notre meilleur ami... je n'ai pas de secrets pour vous.

DUCLOS.

Merci, madame la duchesse! Vous savez, je ne suis pas expansif, moi; mais, pour ce qui est de mon devouement, de mon affection, (*regardant Léonide*) de mon...

LÉONIDE.

Eh bien?

DUCLOS.

Enfin, je vous aime bien, madame la duchesse.

LÉONIDE.

Et moi?... monsieur le capitaine.

DUCLOS, *avec émotion.*

Vous!

LÉONIDE, *gracieusement.*

Allons... allons donc!

DUCLOS, *plus ému encore.*

Vous... moi, je... je me ferais tuer pour vous, voilà tout ce que je peux vous dire.

FERNAND.

Et moi, capitaine, j'espère que j'ai bien un peu aussi part à votre affection.

DUCLOS.

Vous êtes le fils de mon général... Est-ce que je ne dois pas vous aimer... ne fût-ce que pour cette raison!

LÉONIDE.

Et aussi parce qu'il sera mon mari, n'est-ce pas?

DUCLOS, *avec effort.*

Et aussi... pour cela... mademoiselle. (*Vivement.*) Mais madame la duchesse voulait.....

LA DUCHESSE.

Je voulais vous dire, mes enfants, le motif qui m'a décidée à vous emmener en Italie; à faire avec vous ce long voyage de huit cents lieues!.. A mon âge, on ne rêve plus ni les chefs-d'œuvre de l'art, ni les merveilles de la nature... on préfère le coin du feu à ce beau soleil qu'on va chercher à Naples, nos tapis moelleux aux gazons toujours verts du Pausilippe ou de Sorente, et... quant aux antiquités de Rome.. regardez-moi, mes enfants, je crois que je suis presque aussi vieille qu'elles.

LÉONIDE.

Oh! bonne maman!

LA DUCHESSE.

En tout cas, elles dureront à coup sûr plus que moi... il a donc fallu un puissant motif pour me décider... et ce motif, c'est votre bonheur!... c'est votre mariage.

FERNAND.

Comment... c'est pour cela...

LÉONIDE.

C'est pour cela, bonne maman!

LA DUCHESSE, *se levant.*

Ecoute-moi, Fernand: lorsque la révolution éclata, mon mari, le duc de Château-Gontier, refusa d'émigrer. Il paya de sa vie son courageux dévouement à la patrie. Lui mort, j'avais juré de garder intacts le nom et l'honneur de mes ancêtres dont je devenais seule dépositaire... L'empire vint apporter un terme... une trêve du moins aux révolutions... Plusieurs des nôtres et des plus illustres, se rallièrent, comme on disait alors... moi, je voulus rester inébranlable... ma fille, votre mère, Fernand, s'étant éprise d'un soldat parvenu, d'un noble de fabrique nouvelle.

FERNAND.

De mon père!... madame la duchesse.

LA DUCHESSE, *se calmant.*

De ton père, mon enfant, du général comte d'Ermilly, aussi bon, aussi brave... (*souriant*) qu'il était peu lettré... et que j'ai fini par aimer autant que j'adorais ma fille.

LÉONIDE.

Tu vois bien que tu pardonnes et que tu cèdes toujours.

LA DUCHESSE.

Toujours!.. non pas! non pas. Léonide!... il est des choses sur lesquelles je sais me montrer inflexible et ne céder jamais... Si cette mésalliance s'est accomplie, ce n'est pas que le fol amour de ma fille m'ait convertie, au moins!.. il a fallu une lutte, lutte terrible que j'ai soutenue contre un homme.

DUCLOS.

Contre un homme qui ne cédait guère non plus, madame la duchesse, à qui les plus forts ne résistaient pas... et s'il est vaincu aujourd'hui, ce n'est pas par les autres hommes, c'est par le ciel.

LA DUCHESSE.

Les rois courbaient la tête devant lui... je fus bien forcée de m'incliner aussi... mais ce que je n'ai pu empêcher alors, je le réparerai bientôt. Ma fille s'était mésalliée, mais mon fils, ton noble père, Léonide, était demeuré le pur et fidèle héritier de notre race, et maintenant que vous êtes orphelins l'un et l'autre, j'unirai en une seule ces deux branches de notre antique famille; vous redeviendrez duc et duchesse de Château-Gontier... car ce nom vous le porterez, mon fils... et si je vous ai emmené

loin de Paris, loin de la France, c'est que ma tendresse craignait pour toi ces idées de libéralisme qui font partie de l'héritage du comte d'Ermilly. Oh! j'ai surpris plus d'une fois d'amères railleries contre le retour de l'ancien régime.

FERNAND.

Oui, j'ai ri de leurs ridicules... j'ai blâmé surtout cette indifférence cruelle qui condamne à l'oubli, à la misère les vieux soldats de la République et de l'Empire!... qui n'accorde pas même un asile et un peu de pain à ces pauvres débris de notre grande armée qui reviennent encore chaque jour du fond de la Russie... mutilés, brisés de fatigue, de souffrance et qui ne trouvent sur le sol de leur patrie, ni une main amie pour serrer la leur, ni un abri pour y mourir en paix .... (*Avec colère.*) Oh! tenez, ces horribles souvenirs!...

LA DUCHESSE.

Fernand!..

FERNAND.

Madame! ce sont mes frères d'armes à moi! Je suis soldat de Napoléon! Il m'avait fait capitaine sur le champ de bataille... Aimez vos rois, ma mère; mais laissez-moi pleurer l'empereur!

DUCLOS, *allant à lui, et lui serrant la main.*

C'est bien ça! (*Il essuie une larme.*) C'est bien! c'est très-bien! (*Il s'éloigne.*)

LÉONIDE.

Allons! est-ce que nous aurons des querelles politiques jusque dans le sein de notre famille! Fi!... c'est très-mal à vous, grand'mère, et à vous ,Fernand; vous ne devez vous disputer que pour savoir lequel de vous m'aime le mieux.

SCENE VI.

LES MÊMES, HORTENSIA.

HORTENSIA, *sortant de l'auberge, d'une voix forte.*

Le déjeuner z'est prêt!

DUCLOS, *bas à Hortensia.*

Allons! bien..! le déjeuner est prêt, tout bonnement.

HORTÈNSIA.

Je comprends, l'h est aspirée.

LA DUCHESSE, *à tout le monde.*

Venez!... (*Prenant le bras d'Hortensia.*) Venez, ma bonne Hortensia. (*Elles entrent à l'hôtel.*)

LÉONIDE, *arrêtant Fernand.*

Mon cousin!

FERNAND.

Ma cousine!

LÉONIDE.

Si vous chagrinez encore bonne maman, je ne vous épouse pas.

FERNAND, *avec calme.*

En vérité?

LÉONIDE.

Soyez bien sage, bien soumis, et... (*Lui tendant la main.*) Voilà votre récompense.

FERNAND, *calme.*

Je tâcherai de la mériter.

LÉONIDE.

J'espère que vous êtes heureux de m'éprouver.

FERNAND, *calme.*

Très-heureux, ma cousine.

DUCLOS, *à part, en le regardant et en secouant la tête.*

Très-heureux! Comme il parle froidement de son bonheur! (*Il rentre dans l'hôtel.*)

LÉONIDE, *à Fernand.*

Allez retrouver bonne maman, faites bien, bien complétement votre paix avec elle... moi je vais lui cueillir une touffe de ces jolies fleurs de bruyères qu'elle aime tant... Au revoir, Fernand!

FERNAND.

Au revoir, ma cousine! (*Il entre dans l'auberge.*)

LÉONIDE, *le suivant des yeux.*

Mon mari! (*Changeant de ton.*) Ah! ça m'est bien égal leur politique! Je serai toujours de l'opinion de mon mari. Je crierai tout ce que Fernand voudra! (*Elle s'éloigne vers le fond, commence à gravir la montagne et disparaît.*)

SCENE VII.

MARTIN, THÉRÈSE, *sortant de l'auberge en même temps que plusieurs paysans viennent en scène.*

MARTIN.

Eh bien!... et la jeune demoiselle?

THÉRÈSE.

Je ne la vois pas.

MARTIN.

Vous ne l'avez pas vue, vous autres?

UN PAYSAN.

Qui ça?

MARTIN.

Une petite...

THÉRÈSE, *qui est allée au fond.*

Mais c'est elle! la voilà qui cueille des bruyères auprès du Saut-du-loup.

MARTIN.

Diable! qu'elle n'aille pas s'approcher du bord!... Hier, encore, la terre s'est ébranlée, et j'ai failli rouler jusqu'au fond de l'abîme.

THÉRÈSE.

Il faut l'appeler bien vite! Eh! mademoiselle... revenez! revenez!...

TOUS LES PAYSANS.

Revenez! revenez!

MARTIN, *gravissant la montagne.*

Bah! elle nous rit au nez... et... mais elle s'en approche encore! Revenez, revenez!

TOUS LES PAYSANS.

Revenez! revenez!

TOUS.

Arrêtez! arrêtez!

THÉRÈSE.

Mais voyez donc... Non, non, arrêtez!

MARTIN, *poussant un cri.*

Ah! (*Mouvement général.*)

DUCLOS, *paraissant à la porte de l'auberge.*

Qu'y a-t-il? Léonide, où est-elle?

MARTIN, *sans l'écouter et avec force.*

Rassurez-vous! On vient à son secours; on l'entraîne loin de l'abîme...

DUCLOS.

Un abîme! Léonide! Léonide! (*Il court vers le fond de gauche. Pauvrette et Léonide paraissent sur la montagne. Duclos va prendre le bras de Léonide.*)

LÉONIDE.

Me voici!

SCENE VIII.

LES MÊMES, LÉONIDE *et* PAUVRETTE, *qui la soutiennent*

DUCLOS.

Sauvée!... Et vous n'êtes pas blessée, n'est-ce pas?

LÉONIDE.

Non! mais si je vis encore, c'est bien grâce à cette jeune fille!

PAUVRETTE.

C'est vrai que le bon Dieu m'a amenée à temps!

LÉONIDE.

Sans elle, mon pauvre Duclos, vous ne m'auriez plus revue!... J'allais me briser au fond du torrent!

DUCLOS, *à Léonide.*

Vous! (*Il a fait un mouvement vers elle et s'arrête, puis se retourne du côté de Pauvrette.*) Et c'est elle... Vous êtes une brave fille, vous! Tenez! (*Avec émotion.*) Ce que vous avez fait là!... Tenez! je vous aime, vous!... (*Il l'embrasse en regardant Léonide et en pleurant.*) Mourir... elle... Elle!... (*Il embrasse encore Pauvrette en regardant Léonide.*)

PAUVRETTE, *étonnée et cherchant à se dégager.*

Mais, qu'est-ce qu'il a donc? (*Elle vient s'asseoir sur le banc de droite et mange.*)

LÉONIDE, *souriant.*

Ah!... je n'ai pas lâché le bouquet de bruyères que je cueillais pour bonne maman; monsieur Duclos, portez-le-lui de ma part! Je ne veux pas qu'elle me voie émue, comme je le suis; dites-lui que je n'ai pas faim, que je prends l'air... qu'elle ne soupçonne pas le danger que j'ai couru; elle en mourrait! Allez, mon ami!...

DUCLOS, *prenant le bouquet.*

J'y vais, mademoiselle. (*A part.*) Dire que pour aller cueillir ça, elle a failli mourir! (*Il casse sans être vu une branche du bouquet et la serre dans sa redingote.*)

LÉONIDE.

Eh bien!

DUCLOS.

J'y vais! j'y vais! (*Il sort à gauche.*)

LÉONIDE.

Et vous, mes amis, que personne ne dise mot de mon imprudence!

MARTIN.

Oh! personne, mademoiselle.

TOUS.

Personne! personne!

LÉONIDE, *leur distribuant de l'argent.*

Tenez, prenez ceci pour votre discrétion! (*Allant à Pauvrette.*) Ah! mon Dieu! je leur ai tout donné, et je n'ai plus rien pour toi!

PAUVRETTE.

De l'argent? et qu'est-ce que j'en ferais?

LÉONIDE.

Comment?

PAUVRETTE.

De l'argent! je suis sans père ni mère, je n'ai personne à qui le donner!

LÉONIDE.

Mais pour toi!...

PAUVRETTE.

Pour moi?... Je n'ai que faire de ça là-haut.

LÉONIDE.

Que signifie?... là-haut.

PAUVRETTE.

Dame!... faut bien!... Il y a Petit-Jean qui m'apporte une fois la semaine le pain et le fromage, tant que dure la belle saison; mais quand vient l'hivernage, faut manger le pain durci, on s'enferme pour trois mois avec les bêtes!

LÉONIDE.

Est-ce vrai ce qu'elle dit là?

THÉRÈSE.

Oui, mademoiselle!

MARTIN.

Il y a des pâturages que les bestiaux mangent encore, quand déjà plus bas, les chemins sont devenus impraticables, en sorte qu'ils ne peuvent plus redescendre, et lorsque la neige vient, le berger ou la bergère s'enferme pour l'hiver, après qu'on lui a apporté là-haut ses provisions de trois mois.

PAUVRETTE.

Et si je suis descendue ce matin, c'est que j'ai vu les nuages noirs au couchant, c'est que le vent pleurait dans la montagne... c'est que l'écho gémissait bien loin et roulait comme au son de l'avalanche!... ça dit que l'hivernage va commencer plus tôt que de coutume, faut qu'on porte sans tarder là haut du fourrage pour les bêtes, et notre pain de l'hiver à mon chien et à moi.

MARTIN.

Vous entendez, vous autres... allons prévenir la commune et chercher monsieur le pasteur; vous savez qu'il veut être là, afin de prier pour l'enfant qui va passer trois mois sous les neiges.

LÉONIDE.

Sous les neiges!

PAUVRETTE.

Ah! dame! oui! La neige tombe d'abord peu à peu, elle emplit les ravins et les précipices, elle efface les routes et les sentiers... Ce n'est plus qu'une grande plaine blanche, où l'on risque à chaque pas de rencontrer un abîme; après, la neige tombe encore, et elle monte, monte toujours jusqu'à fermer comme un mur la porte de la cabane. Après vient l'avalanche!... Oh! alors tout est bientôt recouvert!... l'étable et la masure! On entend les grands blocs de neige durcis comme des rochers, qui roulent ainsi que le tonnerre, qui se brisent en se heurtant et qui font glisser toute une montagne de neige sur notre pauvre toit qui tremble. C'est comme un grand linceul blanc qui vous recouvre et qui a plus de cent pieds de haut, à ce qu'ils disent; on est quasi-mort pour trois mois, sans que personne puisse trouver où vous êtes! il n'y a que l'œil du bon Dieu qui vous voit.

LÉONIDE.

Oh! c'est une vue horrible! mais c'est impossible! De l'air! il faut de l'air pour exister!

PAUVRETTE.

L'air passe avec la source qui descend de la montagne et traverse l'étable. Ah! dame! faudrait pas qu'elle tarisse! sans cela les bêtes et moi, tout serait mort au printemps.

MARTIN.

Allons, venez, vous autres! Attends-nous là, Pauvrette!

LÉONIDE, *répétant avec surprise.*

Pauvrette! (*Martin et les paysans sortent par la droite, Thérèse donne à boire à Pauvrette, puis elle rentre dans l'auberge.*)

SCÈNE IX.

LÉONIDE, PAUVRETTE.

LÉONIDE.

Pauvrette!... c'est ton nom?

PAUVRETTE.

Oui!

LÉONIDE.

Pauvrette!... tu m'as sauvé la vie. Je ne veux pas que tu continues cette existence misérable. Je veux t'emmener avec moi!

PAUVRETTE.

Oh! non, je me suis louée aux métayers pour toute l'année. J'ai mangé leur pain tendre de l'été! Il faut manger le pain dur de l'hiver.

LÉONIDE.

Ainsi, tu vis abandonnée, seule au monde?

PAUVRETTE.

C'est vrai... seule... Pendant la belle saison du moins on peut quelquefois venir me voir... et puis, il passe des voyageurs... et puis j'ai l'écho de la montagne qui me tient compagnie.

LÉONIDE.

L'écho!

PAUVRETTE.

Mais après l'avalanche, je ne pourrai plus l'entendre! j'aurai beau l'appeler, il ne répondra plus... il ne me restera... Oh! ingrate... (*Avec beaucoup de joie.*) Il me restera Miro!

LÉONIDE.

Miro!

PAUVRETTE.

Mon chien: Miro qui m'aime et qui cause avec moi!

LÉONIDE, *riant.*

Qui t'aime!... je le veux bien, mais qui cause avec toi! par exemple!

PAUVRETTE.

Et pourquoi donc pas?... à grand force de l'entendre et de n'entendre que lui, j'ai bien fini par voir s'il jappait avec joie, s'il aboyait avec colère ou s'il hurlait avec douleur. J'ai bien fini par voir s'il me disait: j'ai faim, ou bien aussi: je t'aime! Vous autres n'avez-vous pas des chiens qui comprennent ce que vous leur dites?

LÉONIDE.

Sans doute!

PAUVRETTE.

Eh bien, pour que mon chien me comprenne et que je ne le comprenne pas, faudrait donc qu'il ait plus d'esprit que moi.

LÉONIDE.

C'est peut-être vrai ce que tu dis là! mais n'importe! tu as tort de ne pas venir avec nous!

PAUVRETTE, *vivement.*

Ça ne se peut pas! ça ne se peut pas. (*A part.*) Et puis j'ai toujours mon espérance en ne m'éloignant pas du village.

LÉONIDE.

Ah! tu hésites... Viens, viens, te dis-je.

PAUVRETTE.

Non, non, je suis accoutumée de vivre là-haut!

LÉONIDE.

Enfin, si un jour tu te trouvais malheureuse... (*Ecrivant sur son calepin.*) Tiens, voici mon nom et ma demeure!... Tu m'écrirais!

PAUVRETTE.

Moi!

LÉONIDE.

Ah! c'est vrai, tu ne sais pas. Eh bien! tu ferais écrire... ou plutôt, si le malheur s'appesantit sur toi, viens à moi... Pauvrette, n'oublie pas que tu as une amie, une sœur... (*Elle lui donne le papier.*)

PAUVRETTE, *le prenant.*

Elle m'a appelé sa sœur, c'est gentil, ce nom-là, c'est la première fois. Enfin, je garderai ce petit papier-là, mademoiselle; mais que le bon Dieu me préserve de quitter la montagne...

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN VIEILLARD, MARTIN, THÉRÈSE *et les paysans portant les provisions de Pauvrette pour l'hiver; ils se rangent tous au fond, portant de gros pains noirs, des fourrages, etc.*

LE VIEILLARD.

Pauvrette, voilà ceux du village qui vont te conduire à l'étable; partons, mon enfant.

LÉONIDE, *à Pauvrette.*

Déjà!

PAUVRETTE.

Adieu, mademoiselle.

LÉONIDE.

Adieu, toi qui m'as sauvée. (*Elle l'embrasse.*) Oh! j'ai peur, j'ai peur pour toi de ces trois mois passés sous la neige. Si elle allait être malade une fois enfermée là!

LE VIEILLARD.

Dieu y pourvoira, mademoiselle! (*Une partie des paysans gravissent la montagne.*)

PAUVRETTE.

Et puis, quand je mourrais, moi! Qu'est-ce que ça ferait?... ma mère est morte.

LE VIEILLARD, *à Pauvrette.*

Allons, allons, partons. (*Elle va pour partir.*)

LÉONIDE, *l'arrêtant.*

Attends... (*Otant une bague qu'elle lui met au doigt.*) Cette bague... cette bague que je r[illegible] de Rome, a été [illegible] par le Saint-Père... Porte-la en souvenir de moi!... Adieu, Pauvrette!

PAUVRETTE.

Adieu.... je ne sais pas votre nom... (*Montrant le papier.*) Je ne sais pas lire!

LÉONIDE.

Je m'appelle Léonide!

PAUVRETTE.

Adieu, Léonide!

LÉONIDE, *à Pauvrette.*

Adieu! (*Pauvrette s'éloigne lentement appuyée sur le bras du vieillard, Léonide la rappelle et elle court vers Léonide qui l'embrasse. Le vieillard a gardé le bâton ferré et l'attend.*)

PAUVRETTE, *s'arrachant de ses bras.*

Tenez, je suis comme fâchée de vous avoir connue. Je vas me trouver [illegible] là-haut. (*Elle l'embrasse à son tour et s'écrie avec effort:* Allons, allons, partons! (*Pauvrette, le vieillard et tous les autres s'éloignent. Martin et sa femme restent seuls avec Léonide qui envoie des adieux à Pauvrette. Pauvrette disparaît sur la montagne et Léonide rentre dans l'auberge.*)

SCÈNE XI.

MARTIN, THÉRÈSE, *puis* MAURICE.

THÉRÈSE.

C'est drôle, j'ai vu souvent [illegible] remonter là-haut pour la saison d'hiver et jamais ça ne m'a émue comme aujourd'hui.

MARTIN.

Le fait est que moi-même je me sens tout... enfin... j'ai une larme dans l'œil.

THÉRÈSE.

Pourvu qu'il n'aille pas lui arriver malheur, à cette petite!

MARTIN.

Bah! comme dit monsieur le pasteur, il y a là-haut un père pour les orphelins. (*Sur ces derniers mots, Maurice paraît à droite premier plan* [illegible])

MAURICE, [illegible] *avec effort.*

Mon pays, mon village!... Oh! c'est ici, c'est ici!...

MARTIN, *sortant de l'auberge.*

Quelqu'un!

THÉRÈSE.

Un pauvre homme [illegible] il a l'air malheureux!

MAURICE, *chancelant.*

Amis... mes amis.

MARTIN.

Dieu! il va tomber. (*Il court le recevoir dans ses bras et le fait asseoir à gauche près de son auberge.*)

THÉRÈSE.

C'est la fatigue qui l'accable!

MAURICE.

Oui, la fatigue... et... et la faim.

THÉRÈSE *et* MARTIN.

La faim. (*Maurice baisse la tête.*)

THÉRÈSE.

Attendez, attendez, brave homme!... (*Elle entre dans l'auberge.*)

MARTIN.

Courage! nous aurons soin de vous. Allons, Thérèse!

THÉRÈSE, *apportant du pain et un verre de vin. Deux garçons apportent une table servie.*

Tenez, tenez, prenez ça... c'est de bon cœur que nous vous l'offrons.

MAURICE, *après avoir bu.*

Ici, je puis accepter sans rougir, car je suis des vôtres, moi! (*Il mange.*)

MARTIN.

Vous!

MAURICE.

Je suis un enfant du pays!

THÉRÈSE.

Vraiment!

MAURICE.

Oui, oui. Tenez, voilà l'auberge de François Thomas!

MARTIN.

C'est la mienne, à présent.

MAURICE, *montrant de l'autre côté.*

Là-bas, la maison d'Antoine... (*Avec émotion.*) Un peu plus loin, celle d'une pauvre femme dont le mari est parti depuis seize ans. (*Cherchant des yeux.*) C'est une humble chaumière qui... (*Regardant encore.*)

MARTIN.

C'est de la cabane de Catherine Maurice qne vous voulez parler?

MARTIN, *tremblant.*

Oui.

THÉRÈSE.

La cabane est tombée en ruines depuis plus de dix ans qu'elle est abandonnée.

MAURICE, *tremblant.*

Abandonnée! Et comment? Pourquoi?

THÉRÈSE.

Parce que la pauvre femme est morte!

MAURICE.

Morte! (*Mettant la main sur son cœur.*) Morte! et j'ai fait deux mille lieues pour la voir.

MARTIN.

Vous!

MAURICE.

Oui, j'ai usé des années de luttes et de ruse pour m'échapper du fond de la Sibérie.

MARTIN *et* THÉRÈSE.

La Sibérie!

MAURICE.

Pour traverser les lignes ennemies!... j'ai traîné mes souffrances, mes blessures à travers la Russie et l'Allemagne... vingt fois j'ai dû succomber dans ma route. Torturé par la faim, épuisé par la fatigue et toujours, toujours je me relevais en m'écriant: Allons, courage, tâche de marcher encore, de marcher jusqu'à elle, qui désespère de te revoir, qui pleure ta mort et dont tu sécheras les larmes, et lorsque la faim me déchirait la poitrine, j'imposais silence à ma fierté... je cachais ma croix d'une main et je tendais l'autre en demandant l'aumône...

THÉRÈSE.

Brave homme!

MARTIN, *bas à sa femme.*

C'est lui, c'est Maurice

MAURICE, *se levant.*

Et quand j'arrive enfin, quand je crois la retrouver... Morte! elle est morte! (*S'emportant.*) Oh! c'est affreux!... C'est horrible... c'est... (*Se calmant tout à coup et se découvrant.*) Pardonnez-moi, mon Dieu! c'est vous qui l'avez rappelée... vous n'avez pas voulu sans doute qu'elle eût à supporter la moitié de ma misère. (*Il tombe assis sur le banc, accablé, et pleure.*)

THÉRÈSE.

Maurice, monsieur Maurice... allons, ne pleurez pas ainsi...

MARTIN.

D'ailleurs, pour vous consoler de la perte de Catherine... eh bien, il vous reste sa fille.

MAURICE, *relevant la tête.*

Sa... sa fille, avez-vous dit?

THÉRÈSE.

En effet... vous ne savez pas, puisqu'on ne vous a jamais écrit, parce qu'on vous croyait mort... peu de temps après votre départ, Catherine...

MAURICE.

Achevez... Catherine?

MARTIN.

Eh bien... elle allait devenir mère... Ce n'était pas votre femme seule, mais votre femme et votre enfant que vous quittiez à la fois.

MAURICE, *se levant.*

Mon enfant!.. Vous ne me trompez pas!.. Oh! voyons, voyons, mes amis, répondez-moi... répondez-moi avec calme... J'ai... j'ai un enfant, n'est-ce pas?

THÉRÈSE.

Mais oui...

MAURICE.

Un enfant de ma Catherine bien aimée?

THÉRÈSE.

Mais oui, vous dis-je.

MAURICE.

Et où est-il? que je le voie!.. que je l'embrasse!.. Ah!.. ce n'est donc pas pour rien que j'ai vécu jusqu'à ce jour... Mon enfant!

MARTIN.

Une belle fille, ma foi... et qui était là tout à l'heure, mais maintenant...

MAURICE.

Maintenant... (*On entend au loin dans la montagne la musette des gens du pays qui accompagnent Pauvrette.*)

MARTIN.

Tenez, écoutez.

MAURICE.

Qu'est-ce donc?

THÉRÈSE.

Tous ceux du pays qui conduisent Pauvrette avec les provisions de l'hiver...

MAURICE.

Pauvrette!..

THÉRÈSE *et* MARTIN.

Votre fille!

MAURICE.

Elle se nomme Pauvrette. Ils la conduisent, dites-vous?..

MARTIN.

Est-ce que vous ne savez plus les usages du pays?.. l'enfant garde un troupeau, et c'est aujourd'hui qu'elle doit s'enfermer là-haut pour trois mois.

MAURICE.

Oh! je ne veux pas... ma fille!.. je la verrai, je la garderai près de moi... Mais ils sont loin déjà... qui pourra me conduire?

SCENE XII.

LES MÊMES, FERNAND, UN JEUNE GUIDE *sortant de l'auberge.*

FERNAND.

Allons, petit... il faut me montrer le chemin, je veux assister à la bénédiction de la cabane et de l'étable qui vont se fermer, dit-on, pour trois grands mois.

MAURICE, *allant à Fernand.*

Monsieur, vous montez là-haut, vous avez un guide... Oh! je vous en conjure, permettez-moi de vous suivre...

FERNAND.

De me suivre...

MAURICE.

Ne me refusez pas, monsieur... Vous voulez bien que je profite du guide, n'est-ce pas?

FERNAND.

Ma foi... comme vous voudrez, mon brave homme!..

MAURICE.

Oh! merci! merci!.. Allons, partons.

MARTIN.

Mais brisé de fatigue comme vous l'êtes!

MAURICE, *sur le devant, sans être entendu de Fernand.*

Bah!.. j'ai fait deux mille lieues pour venir jusqu'ici, j'en ferai bien encore une ou deux pour embrasser ma fille... Partons!

FERNAND *et le* GUIDE.

Partons...

ACTE II.

La scène se passe au sommet des Alpes. — A la gauche du public, une étable dont une partie seulement est en scène, le reste se perd dans la coulisse. L'étable, dont on voit l'intérieur, n'occupe guère que le tiers du théâtre. — De tous les côtés, des montagnes; sur le plateau que forme l'une d'elles est assise l'étable. — Au fond, l'une au quatrième, l'autre au cinquième plan, deux crêtes fendues à pic et séparées par un abîme; au-dessus de cet abîme est jeté, entre les deux crêtes, un pont très-fragile fait avec des arbres renversés. De ce pont jusqu'à l'étable, un sentier est pratiqué dans les montagnes. — Un autre sentier va en montant de la droite à la gauche, à travers des rochers qui servent à masquer pour le public le fond de l'abîme. Enfin, un autre sentier se perd à gauche derrière l'étable. — Au lever du rideau, les paysans arrivent en scène par la gauche, avec Pauvrette portant des provisions, des fourrages, etc. — Divers mouvements de mise en scène pendant lesquels on range une partie de ces fourrages dans la cabane; on porte le reste à gauche à l'extérieur, puis on se groupe autour de Pauvrette pour lui dire adieu. — Nuit à la rampe au lever du rideau et qui dure tout le temps de l'acte.

SCENE I.

PAUVRETTE, UN VIEILLARD, LES PAYSANS.

PAUVRETTE, *entourée de paysans et leur serrant la main.*

Merci, mes amis, merci... Me voilà rentrée chez moi; grâce à vous, j'ai mes provisions de l'hiver. Ne vous attardez pas davantage. Tenez, regardez là-haut... au-dessus de vos têtes: en v'là qui s'y connaissent et qui vous donnent un bon avis.

LE VIEILLARD.

Qui donc?

PAUVRETTE.

Les hirondelles. Elles partent, elles me quittent jusqu'au retour du printemps; faites comme elles... et surtout, ne prenez pas ce sentier-là (*montrant le sentier qui descend derrière la cabane*), entendez-vous bien? c'est de ce côté que roule toujours l'avalanche. (*Désignant la gauche et montrant le pont.*) Il vaut mieux remonter par ici et redescendre de l'autre côté.

LE VIEILLARD, *à part.*

Pauvre enfant!.. Je tremble toujours qu'à la fonte des neiges on ne la retrouve morte dans cette cabane.

PAUVRETTE.

Hein?.. vous dites?

LE VIEILLARD.

Je dis... je dis, ma fille, que je vous bénis avant de me séparer de vous et que le ciel aussi doit vous bénir. Oui, Dieu te bénira, Pauvrette.

PAUVRETTE.

Je l'espère. Au revoir, mes amis!!!

TOUS, *s'éloignant.*

Au revoir, Pauvrette. (*Ils remontent la montagne de gauche et passent tous sur le pont du bord, Pauvrette les suit, le Vieillard s'arrête sur le pont et la bénit, Pauvrette s'agenouille; ne les voyant plus, elle redescend, rentre dans la cabane, prend son bâton ferré, remonte jusqu'au haut, met son mouchoir au bout de son bâton en signe d'adieu, elle redescend tristement.*)

SCENE II.

PAUVRETTE, *seule.*

Je ne les vois plus. . et me voilà seule! seule comme toujours! *Écoutant le bruit du vent qui commence à souffler avec violence.* Et bientôt peut-être l'avalanche... J'ai beau dire et faire la forte, tant qu'ils sont là et qu'ils me serrent la main... du moment que je ne les vois plus et que le son de leurs voix s'est perdu au loin dans les montagnes... je baisse la tête et je ne peux plus sourire... aujourd'hui plus que les autres fois, j'ai là comme un poids qui m'étouffe. (*Elle rentre dans la cabane.*) De grosses larmes qui voudraient couler et qui ne peuvent pas. (*Regardant la bague qu'elle a au doigt.*) C'est peut-être que je me rappelle cette belle jeune fille si riche et si bonne... qui m'a appelée sa sœur... qui voulait m'emmener avec elle... J'ai refusé... C'était mon devoir, mais à présent... Ah! n'y pensons plus... ça me fait trop de mal. Allons, reprenons bien vite mon courage... et d'abord... (*elle sort de la chaumière*) d'abord le vent ne souffle plus et le bon Dieu me laisse encore un peu de temps pour voir le jour. Je vais dire adieu à tout cela pour trois grands mois; au ciel, aux montagnes, au soleil que je vais cesser de voir... et puis à ce compagnon fidèle, à cette voix de la montagne qu'ils appellent l'écho... un ami qui va m'abandonner comme les autres dès que l'étable va être ensevelie sous la neige. Écho, réponds: Sommes nous ensemble pour longtemps? (*L'écho répond les dernières syllabes.*) Je voudrais que ce fût pour toujours. (*Même jeu de l'écho qui se fait au manteau d'Arlequin et au fond du théâtre au premier cintre.*)

SCENE III.

PAUVRETTE, *puis en dehors à la cime de la montagne de droite,* FERNAND, *au loin criant.*

FERNAND.

Par ici! par ici!..

PAUVRETTE.

Qu'entends-je, cette voix... quelque voyageur égaré sur la cime de ces montagnes et qui ne soupçonne pas sans doute les dangers qui le menacent. (*Ici le bruit du vent recommence beaucoup plus violent que la première fois.*) Le vent souffle avec fureur; je tremble.

FERNAND, *criant.*

Ah! au secours! au secours!

PAUVRETTE.

Le malheureux! il est perdu! (*Elle rentre vivement dans la cabane, saisit un bâton ferré, puis ouvre la deuxième porte à gauche.*) A moi, Miro! (*Un chien des montagnes paraît et saute autour d'elle. Elle le saisit par son collier et ouvre la porte qui donne sur la montagne.*) Ecoute, Miro, là bas! un voyageur, sous la neige! Il faut le sauver... Cherche! cherche, Miro! (*Elle le lâche, le chien s'éloigne et disparaît dans la montagne; elle part avec lui et atteint rapidement la cime de la montagne de droite en traversant le pont fragile placé entre cette montagne et celle qui tient le milieu du théâtre. Pendant ce temps, l'orage a redoublé, la neige tombe, on entend au loin aboyer le chien. Un peu avant qu'on ne cesse de voir Pauvrette à droite, Jean Maurice paraît du côté opposé, à droite, au bas de la montagne qui tient le milieu du théâtre. Il essaye péniblement de se frayer un passage au milieu des neiges et des rochers.*)

SCENE IV.

JEAN MAURICE, *seul.*

Allons, allons, du courage encore!... du courage! mais de quel côté me diriger... Comment me soutenir à travers ces monceaux de neige et de glace? Partout, partout, un danger, une menace de mort et sous mes pas et sur ma tête (*L'orage s'apaise un instant. Regardant à gauche.*) Une cabane; la sienne peut-être; mais entre elle et moi, un abîme... Oh! ce pont... c'est le chemin qui pourra m'y conduire; essayons d'arriver jusque-là.. (*Il cherche à monter et disparaît.*)

SCÈNE V.

PAUVRETTE, FERNAND. (*Pauvrette reparaît sur le pont, au fond, guidant par la main Fernand qui s'appuie sur elle et sur le bâton ferré qu'elle lui a donné. Elle met le pied sur le pont qui sépare les deux montagnes.*)

PAUVRETTE.

Venez, venez, doucement! doucement! (*Ils descendent le sentier pratiqué dans la montagne du milieu, et qui va jusqu'à la chaumière.*) Ah! maintenant je ne tremble plus. . .mais j'ai cru que ce pont allait se briser sous nos pieds. Bientôt vous serez à l'abri... (*Montrant la cabane vers laquelle elle le conduit.*) Là... vous serez chez moi.

FERNAND.

Chez vous!... Merci, merci, ma belle enfant, mon ange sauveur, merci! (*Ils sont arrivés au bas de la montagne et ils entrent dans la cabane.*)

PAUVRETTE.

Enfin nous y voilà... (*Elle le fait asseoir sur un escabeau; le chien les a suivis. Pauvrette le caresse et le fait rentrer à gauche dans l'étable.*)

FERNAND.

Ah! ma curiosité a failli me coûter cher. (*Pendant toute l'action précédente, la neige tombe à gros flocons, et peu à peu le sentier de dessous se trouve comblé. La neige s'élève jusqu'au niveau du théâtre. Elle cesse de tomber pendant le dialogue suivant des deux jeunes gens.*)

PAUVRETTE.

Votre curiosité...

FERNAND.

Oui, quelque menaçant que fût le bruit de la tempête, je ne sais quel désir impérieux m'entraînait malgré moi...je voulais admirer de plus près ce terrible spectacle, et vainement le guide m'a-t-il supplié de retourner en arrière, je ne l'écoutais pas; je m'élançais toujours jusqu'à la cime de cette montagne où une voix que j'aimais bien autrement à entendre que celle du guide m'a enchaîné longtemps à ma place. Une voix irrésistible, la vôtre je suppose, mon enfant... oui, c'était vous qui causiez avec...

PAUVRETTE.

Avec l'écho.

FERNAND.

C'est cela. Bien m'a pris de vous écouter, puisque je vous ai trouvée là pour me secourir et me remettre dans ma route... Par vous, je parviendrai peut-être à rejoindre mes compagnons.

PAUVRETTE.

Vos compagnons? le guide et...

FERNAND.

Et un pauvre soldat qui avait demandé à me suivre.

PAUVRETTE, *allant à la porte.*

Un soldat!.. perdu avec vous dans ces montagnes! que sera-t-il devenu?

FERNAND, *se levant.*

Je crois qu'il aura regagné le pays avec le guide, car rien au monde ne les obligeait d'imiter mon audace, et tous les deux auront bien fait de m'abandonner.

PAUVRETTE.

Mon Dieu! je me rappelle à présent; quand je suis arrivée jusqu'à vous, quand je vous ai tendu la main pour vous conduire, il m'a semblé que d'autres cris de détresse se faisaient entendre autour de nous... de quel côté, je n'en sais rien... je songeais à vous, à vous seul, en ce moment... Mais j'ai bien peur qu'un homme n'ait péri dans quelque abîme.

FERNAND.

Dieu veuille qu'il n'en soit pas ainsi; je le voyais pour la première fois, mais l'aspect de son uniforme avait déjà fait de moi son ami, son camarade, et ce serait pour moi un chagrin véritable de ne pas le retrouver au bas de cette route. (*A la porte de la cabane et regardant le sentier placé devant lui.*) C'est par là, n'est-il pas vrai, que je puis redescendre au village?

PAUVRETTE.

Oui, par là, mais ne perdez pas un instant!

FERNAND.

Déjà me séparer de vous!

PAUVRETTE.

Sur-le-champ.

FERNAND.

Sans vous avoir exprimé toute ma reconnaissance, sans vous avoir dit...

PAUVRETTE.

Rien! rien... le vent s'est calmé, profitez-en pour gagner la plaine; un quart d'heure, c'est tout ce qu'il faut pour descendre assez bas, et pour échapper au danger, mais ne perdez plus une minute. (*Elle ouvre la porte.*)

FERNAND.

Mais...

PAUVRETTE.

Il y va de la vie... Partez!...

FERNAND.

Eh bien ! adieu ! adieu ! (*Il va pour sortir. On entend tout à coup le vent mugir avec bien plus de violence qu'il ne l'a fait encore. Un bruit terrible, le bruit de l'avalanche gronde avec force.*)

PAUVRETTE, *saisissant la main de Fernand et le forçant à rentrer.*

Arrêtez !... rentrez ! rentrez vite. (*Elle ferme la porte.*)

FERNAND.

Ce bruit !

PAUVRETTE, *avec terreur.*

C'est l'avalanche.

FERNAND.

L'avalanche?

PAUVRETTE.

Là... tout près de nous... sur nos têtes !... (*Des blocs énormes de neiges et de roche roulent de toutes parts, Pauvrette tombe à genoux.*)

FERNAND.

Grand Dieu !

PAUVRETTE.

C'est maintenant que notre sort se décide !... Seigneur ! nous sommes deux cette fois... et lui n'est peut-être pas comme moi, sans famille. (*L'avalanche a continué de rouler, le pont s'est englouti dans l'abîme que les blocs de rocher et de neige ont comblé, en même temps que d'immenses nappes de neige, glissant du sommet de la montagne, sont venues recouvrir entièrement l'étable, en sorte qu'elle se trouve tout à fait enterrée sous la neige et qu'on ne voit plus au-dessus même du toit qu'une plaine de neige toute unie. Le calme renaît enfin.*)

FERNAND.

Plus rien !

PAUVRETTE.

C'est fini, nous sommes sauvés ! Soyez béni, Seigneur ! (*Elle se lève.*)

FERNAND, *se découvrant.*

Soyez béni !... et maintenant, je puis partir, n'est-ce pas?

PAUVRETTE, *avec étonnement.*

Partir !

FERNAND.

Mais sans doute.

PAUVRETTE, *allant ouvrir la porte, dont l'issue est obstruée par les blocs de neige jusqu'au dessus du toit.*

Regardez.

FERNAND.

O ciel !.. c'est comme une prison... comme un tombeau... Enfermé ici pour de longues heures, peut-être?

PAUVRETTE.

Des heures !... oh ! plus que cela.

FERNAND.

Des journées entières...

PAUVRETTE

Non... des mois...

FERNAND.

Des mois !... (*A lui-même.*) Mais ceux qui m'attendent là-bas, quelle sera leur inquiétude, leur douleur, en ne me voyant pas revenir... (*Haut.*) Non, je ne resterai pas enfermé ici, c'est impossible !...

PAUVRETTE.

Et comment ferez-vous?... Il n'y a que le bon Dieu qui saurait maintenant vous frayer une route... Il faut attendre.

FERNAND.

Attendre... et quand j'en aurais la patience... que faire?... que devenir ici?... mais on doit y mourir !

PAUVRETTE, *prenant son briquet.*

Il y a cinq ans que j'y vis, moi?

FERNAND.

Cinq années ! et pendant la longue captivité de chaque hiver, que fais-tu donc?

PAUVRETTE.

Je travaille, je chante et je prie.

FERNAND.

Pendant trois mois !

PAUVRETTE.

Pas toujours !

FERNAND, *avec joie.*

Ah !

PAUVRETTE.

Ça dure quelquefois quatre mois.

FERNAND, *avec effroi.*

Quatre mois... seul... pendant quatre mois !

PAUVRETTE. *Ele a allumé la lampe, la pose sur une petite table et se met à tricoter.*

Seul !... Eh bien... et moi.

FERNAND.

Toi ! (*La regardant attentivement.*) C'est vrai, avec toi... une jeune... et jolie fille... car tu es jolie?

PAUVRETTE.

Ah ! je ne savais pas.

FERNAND, *prenant la chaise.*

En vérité? personne ne te l'a donc jamais dit?

PAUVRETTE.

Jamais.

FERNAND.

Et toi... ça ne te fait rien... tu... tu... n'es pas fâchée de rester avec moi?

PAUVRETTE.

Fâchée !... au contraire ! je serais heureuse si j'étais sûre que vous ne soyez pas malheureux.

FERNAND, *il s'assied près d'elle.*

Comment !... notre captivité commune, ce long tête-à-tête, la pensée que nous serons ensemble, toujours ensemble, tout cela ne te fait pas peur?

PAUVRETTE.

Peur ! et pourquoi?

FERNAND.

Mais...

PAUVRETTE.

Voyons... pourquoi? (*Elle s'approche de lui.*)

FERNAND, *s'éloignant.*

Pourquoi... oui, tu as raison... je ne sais ce que je dis ; c'est... c'est la fatigue... le besoin qui me troublent la cervelle...

PAUVRETTE, *elle se lève.*

Le besoin !... j'y songe... attendez-moi, je vais revenir...

FERNAND.

Où vas-tu?

PAUVRETTE.

Chercher le souper?

FERNAND.

Le souper?

PAUVRETTE.

C'est l'heure ! oh ! je le vois... ça vous étonne ; ici, c'est toujours la nuit, mais n'importe ! l'habitude d'y vivre fait que je calcule toujours à peu près juste, et si nous pouvions entendre l'horloge du village... Il doit être à présent tout près de huit heures du soir.

FERNAND, *tirant sa montre.*

En effet ! (*La montre sonne huit heures.*)

PAUVRETTE.

Tiens ! c'est gentil ! oh ! quel bonheur !.. Eh bien ! tenez voilà pour tous deux une compagnie sur laquelle je ne comptais pas, Attendez-moi, je reviens... je reviens de suite. (*Elle entre à gauche dans l'étable.*)

SCENE VI.

FERNAND, *seul, regardant sa montre.*

Huit heures... et j'avais commandé pour midi les chevaux de poste qui devaient nous emmener à Grenoble !... et mon mariage devait avoir lieu sous peu de jours... et je vais être enfermé pendant trois mois... quatre peut-être, avec... avec cette enfant ! Si naïve (*elle rentre, il fixe les yeux sur elle*)... et si jolie !...

SCENE VII.

FERNAND, PAUVRETTE.

FERNAND, *à Pauvrette qui range des fruits et du lait sur une table.*

Que fais-tu donc?

PAUVRETTE.

Je mets la table.

FERNAND.

Ah!... c'est là le souper.

PAUVRETTE.

Oui, du lait chaud, du fromage et du pain!

FERNAND.

Allons! (*Il se met à manger.*)

PAUVRETTE, *s'asseyant aussi.*

Vous autres, dans la plaine ou dans la ville, est-ce que vous mangez autre chose que ça?

FERNAND.

Autre chose que... du lait, du fromage blanc et du pain... noir!.. mais oui, quelquefois.

PAUVRETTE.

Alors, ça va vous manquer et vous regretterez ça ici...

FERNAND, *versant du lait dans les tasses.*

Non, non, ce que je regrette... c'est...

PAUVRETTE.

Quoi donc?

FERNAND.

C'est ma famille!

PAUVRETTE.

Ah! vous en avez une, vous?

FERNAND.

Et tu n'en a pas toi! pauvre enfant!

PAUVRETTE.

Moi!... j'ai une croix de bois au cimetière du village; on m'a dit que c'était là-dessous que reposait ma mère...

FERNAND.

Et pas un parent!

PAUVRETTE.

Pas un!... Ils disent que mon père est mort aussi de son côté... Tout le monde le croit au pays... et cependant quelquefois je veux espérer encore et ne pas croire, comme tout le monde... et je me dis qu'un jour il me sera peut-être rendu c'est pour ça surtout que je ne veux pas quitter le pays, que je l'ai refusé ce matin même.

FERNAND.

Oh! tu as refusé...

PAUVRETTE.

Oui, je pense à lui, je l'appelle.

FERNAND.

Ton père!

PAUVRETTE.

Il m'arrive souvent de me souvenir à mon réveil que je l'ai vu, que je l'ai embrassé pendant que je dormais... Enfin, je crois à lui sans le connaître, comme je crois à Dieu. Je les invoque tous les deux ensemble et je ne mets pas dans mon cœur de différence entre ces deux noms-là: Dieu et mon père! Tiens, vous pleurez?

FERNAND.

Comme toi?

PAUVRETTE.

Oh! moi, j'ai mes raisons, vous voyez bien! Mais vous, vous me l'avez dit, vous avez encore votre famille!

FERNAND.

Oui! j'ai de bons parents qui m'aiment.

PAUVRETTE, *avec expression.*

Oh! ça doit être bon de se sentir aimé!

FERNAND.

Pauvre enfant!

PAUVRETTE.

Parlez-moi de ceux qui vous aiment.

FERNAND.

Eh bien! j'ai ma grand'mère, excellente pour moi... malgré sa sévérité, et qui va être désolée en ne me revoyant pas!... et puis...

PAUVRETTE.

Et puis...

FERNAND, *avec embarras.*

Et puis, ma... (*Il s'arrête en regardant Pauvrette.*) Ma...

PAUVRETTE.

Achevez donc; c'est donc un mot bien difficile à dire... Et puis votre...

FERNAND.

Ma sœur!

PAUVRETTE, *à elle-même.*

Ah! vous avez... (*Elle regarde la bague que lui a donnée Léonide.*) Et moi aussi, si je l'avais voulu, j'aurais une sœur. (*Elle reste pensive.*)

FERNAND.

A quoi songes-tu donc?

PAUVRETTE.

A ceux dont vous n'êtes que séparé, et à ceux que j'ai perdus; à ceux que vous regrettez, vous, et à ceux que je pleure, moi... Nous en parlerons souvent, n'est-ce pas? (*Elle lui tend la main.*)

FERNAND, *la lui prenant.*

Oui, oui, nous parlerons d'eux. (*Il la regarde avec émotion.*) Nous!.... (*Il s'éloigne brusquement d'elle.*)

PAUVRETTE.

Comme vous retirez votre main... de quoi avez-vous peur?

FERNAND.

Moi... de rien, de rien!

PAUVRETTE, *se levant.*

A présent, il est tard, il faut penser à la nuit!

FERNAND.

Comment! à la nuit?

PAUVRETTE. (*Elle rentre dans l'étable.*)

Sans doute! (*Ressortant avec une botte de paille qu'elle met à gauche.*) Tenez, voilà mon lit... et je vais faire le vôtre. (*Regardant autour d'elle et montrant la droite.*) Là. (*Elle met une botte de paille devant la porte.*)

FERNAND.

Là... le... le mien... là!

PAUVRETTE, *arrangeant la paille.*

Aimez-vous mieux ailleurs?

FERNAND.

Je...

PAUVRETTE, *elle entre dans l'étable et resort avec deux peaux.*

Avec ça et quelques peaux de chevreau pour vous couvrir... bah! on dort tout de même... vous verrez!... Moi d'abord j'en ai pour jusqu'à demain matin. (*Fernand et Pauvrette rangent la table à gauche.*)

FERNAND.

Ah! moi aussi. (*Il marche machinalement vers la droite, où Pauvrette lui a préparé sa botte de paille.*)

PAUVRETTE.

Eh bien! où allez-vous donc?

FERNAND.

Mais... là...

PAUVRETTE.

Est-ce que vous ne faites pas votre prière du soir?

FERNAND.

Ma prière du soir!... Ah! tu crois!... Vous avez raison, il le faut!

PAUVRETTE.

Tiens! vous me dites vous à présent!... pourquoi donc?... on ne me l'a jamais dit, à moi. Enfin... (*Elle se met à genoux, Fernand prend la chaise et remonte au fond.*) Mon Dieu, je mets dans vos mains mon cœur et mon âme .. Ma mère qui êtes au ciel, priez pour votre enfant, priez pour que le Seigneur lui ramène son père... (*Elle se lève et se dirige vers son lit tout en priant toujours, elle se couche et s'endort en prononçant ces mots:*) Ma mère! ma mère... (*Fernand s'est relevé.*)

FERNAND.

Endormie! et moi, séparé de toute la terre, seul avec elle! si jeune, si belle, si confiante! (*Il contemple la jeune fille pendant son sommeil, mais sans oser approcher d'elle.*) C'est que je n'ai rien vu de plus ravissant au monde, et cette grâce ingenue... et ces larmes qui ont fait couler les miennes.

PAUVRETTE, *rêvant toujours.*

Mon père! mon père!

FERNAND, *s'arrêtant.*

Son père! Allons, dors en paix, pauvre orpheline, sous la protection du ciel! (*Il retourne à sa place et s'assied, l'œil toujours fixé sur la jeune fille. Jean Maurice reparaît ici avec le guide à l'extrémité de la montagne de droite près de l'endroit où le pont vient d'être brisé sur l'abîme.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JEAN MAURICE, LE GUIDE, *dans les montagnes.*

MAURICE, *au Guide.*

Ma fille!

FERNAND.

Trois mois, seul avec elle!..

MAURICE.

Trois mois sans te voir!... que ma bénédiction du moins puisse arriver jusqu'à toi! (*Il étend les mains vers l'endroit où se trouve la cabane. Nouveau mouvement d'avalanche plus violent encore que le premier. La toile tombe.*)

ACTE III.

Un petit salon au château de la Duchesse.

SCENE I.

DUCLOS, *assis, lisant un journal*; **HORTENSIA.**

HORTENSIA.

Que d'événements, monsieur Duclos, que de malheurs depuis quatre mois que nous *revenâmes* ici! D'abord la *disparaison* de Fernand; ensuite, quand il nous revient un beau jour, après qu'on l'a cru mort... il est triste comme un *n'hibou!* Il ne parle plus, il ne mange plus! il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose dans les montagnes... Il y a quelque *aiguille* sous roche.

DUCLOS.

Oui, ce qu'il est devenu, ce qui lui est arrivé pendant cette longue absence, personne n'a pu le savoir au juste... Mais sa tristesse est bien naturelle... A son retour ici, n'a-t-il pas trouvé mademoiselle Léonide presque mourante?...

HORTENSIA.

Deuxième malheur! Ah! nous avons bien cru la perdre!

DUCLOS.

Oh! si cela était arrivé... (*avec douleur, à lui-même,*) j'en serais mort.

HORTENSIA.

Merci! c'est par intérêt pour moi, et parce que vous savez la peine que ça m'aurait *fait*, n'est-ce pas?

DUCLOS, *avec embarras.*

Oui, oui... c'est pour cela.

HORTENSIA.

Le médecin prétend que c'est une *perthrophie* du cœur ou une fluxion de poitrine qu'elle a dans l'estomac...

DUCLOS.

Madame, le médecin est un âne.

HORTENSIA.

Vous croyez?... C'est possible! On dit qu'il y en a de comme ça....

DUCLOS.

Je suis prêt à lui en signer le diplôme.

HORTENSIA.

Il a pourtant assez bien rétabli ce vieux soldat qu'on nous a rapporté de la montagne au village de Saint-Didier dans un vilain état.

DUCLOS.

Il l'a rétabli, grâces aux soins que nous lui avons donnés depuis que madame la duchesse l'a fait transporter ici; mais...

HORTENSIA.

Chut!... c'est elle!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA DUCHESSE, *entrant par la droite; puis* **MAURICE.**

LA DUCHESSE.

Duclos, avez-vous vu Fernand?

DUCLOS.

Oui... madame la duchesse.

LA DUCHESSE.

Toujours triste, parlant à peine et cherchant à cacher les larmes qui le suffoquent.

DUCLOS.

Après tout... madame... il y a bien de quoi (*Il montre la chambre à gauche.*)

LA DUCHESSE.

Oui, oui, ce n'est qu'en tremblant que moi-même je viens chercher des nouvelles de ma pauvre Léonide. (*Elle fait signe à Hortensia qui va ouvrir doucement la porte de la chambre de Léonide. A Hortensia.*) Eh bien?

HORTENSIA.

Elle repose toujours.

LA DUCHESSE.

Tant mieux! Dors en paix, chère enfant!

HORTENSIA, *fermant la porte et parlant bas.*

C'est ce qu'elle fait... Elle dort z'en paix, la pauvre petite.

MAURICE, *paraissant au fond et s'approchant de la Duchesse.*

Pardon... excusez-moi, madame la duchesse.

LA DUCHESSE.

Ah! c'est vous, Maurice!

MAURICE.

Oui, madame la duchesse, moi qui viens vous remercier avant de partir, de toutes vos bontés pour un pauvre soldat qui vous était inconnu.

DUCLOS.

Partir... vous!... allons donc! madame la duchesse ne le permettra pas.

MAURICE.

Excusez, mon capitaine, mais...

DUCLOS.

Mais... mais, vous n'êtes pas en état de partir.

LA DUCHESSE.

Certainement... d'ailleurs, où irez-vous?

MAURICE.

Aujourd'hui... je peux vous le dire... je veux aller à la recherche de... de mon enfant...

DUCLOS.

Votre enfant!

LA DUCHESSE.

Vous avez un enfant!

HORTENSIA.

Il a z'un enfant!

LA DUCHESSE.

En effet! je me souviens à présent; quand, par mon ordre, on vous eut transporté dans ce château, vous parliez souvent dans votre délire... d'une fille.

MAURICE.

La mienne, madame la duchesse, que le ciel n'a pas voulu rendre à ma tendresse! Hélas! vous étiez si malheureuse vous-même, que je n'aurais pas osé vous parler d'elle... et nos premières démarches sont demeurées jusqu'à présent sans résultat; l'exprès qu'on a bien voulu faire partir a trouvé déserte la cabane qu'occupait autrefois ma famille, et le pasteur de Saint-Didier, qui m'avait fait promettre de me donner de ses nouvelles, ne m'a jamais écrit... Aujourd'hui, la force m'est revenue, et je veux...

LA DUCHESSE.

Maurice, retardez votre départ : nos recherches, nos démarches seront plus efficaces que les vôtres. Nous enverrons sur toutes les routes, nous ferons fouiller tous les villages, et celle que vous pleurez vous sera rendue.

MAURICE.

On me la rendrait!... Oh! madame, madame! Si par vous je puis espérer un pareil bonheur...

DUCLOS, *à Maurice.*

Ainsi, c'est entendu, vous resterez encore.

HORTENSIA.

Oui, oui, il restera z'encore!

LA DUCHESSE.

Je ne vous demande que quelques jours... Si d'ici là, nous n'avons pas de nouvelles, si le pasteur ne vous a pas écrit... eh bien, vous partirez.

MAURICE.

Je reste, madame la duchesse, mais vous ordonnerez bientôt.

LA DUCHESSE.

Nous enverrons aujourd'hui même... dès que nous aurons appris à ma pauvre Léonide le retour de son cousin... que nous lui cachons depuis un mois, parce que le docteur redoute pour elle toutes les émotions violentes!

DUCLOS.

Oui, le docteur!... Toujours le docteur! Ah! si vous aviez voulu me croire, madame la duchesse!

LA DUCHESSE.

Eh bien?

DUCLOS.

Vous auriez fait depuis longtemps ce que vous m'avez promis... ce que je vous supplie de faire aujourd'hui, à l'instant même, d'envoyer promener le docteur et toutes ses ordonnances et de ne suivre que les miennes à moi qui vois plus clair que lui, j'en suis sûr, dans les souffrances de Léonide. Faites appeler monsieur Fernand... mettez-le bravement en face de sa cousine et je réponds, moi, que vous la sauverez.

SCENE III.

LES MÊMES, FERNAND.

LA DUCHESSE.

Fernand !

FERNAND.

J'apporte une lettre qui arrive au château.

MAURICE.

Une lettre... si c'était...

FERNAND.

De Paris... pour vous, ma mère.

MAURICE.

Non, ce n'est pas cela.

LA DUCHESSE, *prenant vivement les papiers et les parcourant.*

Pour moi !.. de Paris... ô mon Dieu ! une faveur insigne que j'appelais de tout mes vœux pour la fortune, pour l'honneur de toute ma famille... et tout cela inutile !... Perdu peut-être, perdu avec ma pauvre fille, si nous ne réussissons pas, capitaine, dans l'épreuve que vous nous conseillez.

DUCLOS.

Vous savez que les jours de votre fille... me sont aussi chers qu'à vous-même !

HORTENSIA, *qui guette au dehors.*

Ah !

DUCLOS.

Qu'est-ce donc, Hortensia ? j'entends du bruit.

DUCLOS, *à la Duchesse.*

Eh bien ! madame !

LA DUCHESSE.

Eh bien... allons, j'y consens... Fernand, reste à l'écart, lorsque nous amènerons Léonide. (*A Maurice qui se dirige vers la porte du fond.*) Maurice, nous vous rendrons votre fille.

MAURICE.

Que le bon Dieu sauve la vôtre, madame la duchesse. (*Maurice sort par le fond, la Duchesse entre à gauche chez Léonide.*)

SCENE IV.

DUCLOS, FERNAND.

FERNAND, *à part.*

Je n'ai plus un seul instant à perdre Pauvrette m'attend toujours. (*Allant vivement à Duclos.*) Duclos, vous êtes l'ami de notre famille, je vous en prie, conseillez-moi... aidez moi à détourner le malheur qui me menace, qui va nous frapper tous.

DUCLOS.

Un malheur... je ne vous comprends pas. Est-ce pour votre cousine que vous le redoutez ?... Oh ! rassurez-vous, je sais, moi... je sais bien ce qui se passe en elle, je vous réponds de sa prochaine guerison... et... votre mariage s'accomplira bientôt.

FERNAND.

Et si ce mariage ne devait pas... ne pouvait pas s'accomplir ?

DUCLOS, *avec joie.*

Que dites-vous ? ce mariage ne s'accomplirait pas ! Léonide ne serait pas votre femme ! Léonide...

FERNAND, *regardant avec inquiétude vers la porte de la chambre à gauche.*

Silence !

DUCLOS, *se contenant et à part.*

Malheureux ! à quoi vais-je penser ? A moi, à mon fol amour, quand pour elle il y va de la vie.

FERNAND.

Écoutez-moi, capitaine : je vous ai dit, j'ai dit à tout le monde ici, qu'il y a trois mois, quand je fus séparé, dans les Alpes, de ce soldat que la duchesse a recueilli, j'ai dû mon salut à...

DUCLOS.

A un berger, auprès de qui vous êtes resté jusqu'à ce que les routes fussent redevenues praticables.

FERNAND, *regardant la chambre de Léonide.*

Oui... un berger... c'est cela Mais ce que je ne vous ai pas dit, c'est que pendant trois mois d'isolement... loin de cette maison, loin de Léonide, j'ai mûrement réflechi et...

DUCLOS.

Et... parlons franchement, vous croyez que votre cousine si vive, si gaie, si insouciante autrefois, n'a jamais ressenti pour vous cette tendresse profonde que vous cherchez dans votre femme !

FERNAND.

En effet... je crois...

DUCLOS.

Détrompez-vous ; la santé de mademoiselle Léonide n'a jamais inspiré la moindre inquiétude jusqu'à l'époque de votre retour d'Italie.

FERNAND.

Je le sais !...

DUCLOS.

Et le jour de notre arrivée ici, après que le guide nous eut assuré que vous seriez de retour le lendemain, sa joie était au comble, en voyant ces préparatifs de mariage, cette corbeille, ces présents de la duchesse, qui sont encore là ? (*Il les montre au fond du théâtre. Fernand les regarde aussi avec émotion. Duclos reprend.*) Mais après deux jours d'une attente vaine, il se fit en elle un changement subit, terrible; toutes les fois que sur de fausses nouvelles nous espérions vous revoir, la force lui revenait, elle se ranimait à votre nom prononcé devant elle, ses yeux qui interrogeaient les nôtres semblaient lire jusqu'au fond de nôtre âme ; ses mains se rapprochaient en tremblant, et ses lèvres s'ouvraient comme pour murmurer une prière... Le lendemain l'espoir, s'était enfui de nouveau et la pauvre enfant retombait dans l'abattement, en proie à cette douleur silencieuse et morne, à cette fièvre dévorante qu'un docteur est impuissant à guérir, parce qu'il n'y a pas de médecin qui guérisse les blessures de l'âme (*A Fernand.*) Parce que c'est vous, vous seul, qui pouvez ranimer cette pauvre fleur qui se flétrit, qui pouvez raviver cette pauvre âme prête à s'éteindre... Si elle se meurt, monsieur, c'est qu'elle vous a cru mort.

FERNAND.

Se peut-il !...

DUCLOS, *d'une voix sourde.*

Ah ! vous ne soupçonnez pas toutes les douleurs d'un amour sans espoir !.. Vous ne comprenez pas ce qu'il y a là de déchirement et de tortures à la pensée de perdre tout ce qu'on aime ! Non, monsieur, vous ne le comprenez pas.

FERNAND.

Duclos !... c'est impossible ! jamais Léonide ne m'a aimé ainsi ! (*A part.*) Oh ! que cela ne soit pas, mon Dieu !

DUCLOS.

C'est elle ! on l'amène... Monsieur, écoutez. (*Montrant une chambre à droite.*) Là... là... et vous jugerez par vous-même si je vous ai dit la vérité.

FERNAND, *à part.*

Léonide !... mourante, ici !... Et là bas, Pauvrette !...

DUCLOS.

Soyez prêt à reparaître ! (*Il le fait entrer.*)

SCÈNE V.

DUCLOS, LA DUCHESSE, LÉONIDE, HORTENSIA. (*Léonide est très-pâle. Sa tête est inclinée vers la terre. Elle entre soutenue par la Duchesse et par Hortensia qui est allée au devant d'elle.*)

LA DUCHESSE.

Là... dans ce grand fauteuil. (*On fait asseoir Léonide.*)

LÉONIDE.

Bonne mère... que de chagrins, que de fatigues je te donne !

LA DUCHESSE.

A moi ! peux-tu bien parler ainsi ?

LÉONIDE.

Que de nuits passées à me veiller, par ma bonne Hortensia !

HORTENSIA, *pleurant.*

Voyons, ma nièce, saprelotte !

LÉONIDE.

Que de larmes répandues à mon chevet, par toi, ma mère... et... et par vous aussi, Duclos !

DUCLOS.

Par moi ? allons donc ! est-ce que ça pleure, un soldat ? Vous, (*pleurant.*) vous avez cru ça... c'était la fièvre, le délire...

LÉONIDE.

Vous pleuriez, mon ami, comme vous pleurez encore... Ah ! ne retenez pas vos larmes ! (*D'une voix sourde.*) Ah ! ce doit être si bon de pleurer !

LA DUCHESSE, *à part.*

Ah! mon cœur se déchire!

DUCLOS, *domptant son émotion.*

Eh bien! mademoiselle, si vous trouvez que vos parents, vos amis, ont un peu mérité votre reconnaissance...

LÉONIDE.

Si je le trouve!

DUCLOS.

Il y aurait peut-être un moyen de les en récompenser d'un seul coup.

LÉONIDE.

Un moyen... parlez, Duclos. Ah! je serais bien heureuse de vous montrer à tous que je ne suis pas ingrate en ce moment... Voyons!

DUCLOS.

Il faudrait être bien forte, bien courageuse, vous commander à vous-même, enfin, il faudrait éviter une crise violente et apprendre de sang-froid que...

LÉONIDE, *se levant vivement.*

De qui voulez-vous me parler?

DUCLOS.

De...

LA DUCHESSE.

Duclos! taisez-vous!... attendez, je le veux!

DUCLOS.

Pardon, madame, mais vous m'avez promis de vous en rapporter à moi.

LÉONIDE.

Eh bien?

DUCLOS.

Vous savez, mademoiselle, je n'ai pas eu la main heureuse avec les renseignements que je vous ai donnés sur...

LÉONIDE, *vivement.*

Sur lui... C'est de lui que vous me parlez, n'est-ce pas? Dites, existe-t-il? ou bien a-t-on retrouvé au fond de quelque abîme le corps de mon pauvre Fernand?

DUCLOS.

Mort! non. On croit... qu'il n'est pas mort!

LÉONIDE, *avec force.*

Il existe?

LA DUCHESSE.

Léonide!

DUCLOS.

Peut-être. Mais au nom du ciel, calmez-vous.

LÉONIDE.

Parlez... parlez donc!

DUCLOS.

Oui, oui; je parlerai, mais lorsque vos traits seront moins agités, lorsque votre main ne tremblera plus, lorsque vous m'écouterez enfin avec force et courage.

LÉONIDE.

Tenez, voici ma main. (*Elle la lui tend.*) Bonne mère, voici mon cœur. (*Elle lui met la main sur son cœur.*) Je puis tout entendre, à présent; vous verrez comme je serai calme.

DUCLOS.

Eh bien! on nous a trompés souvent; mais cette fois, mademoiselle, impossible qu'il y ait erreur, car monsieur Fernand, on l'a vu.

LÉONIDE.

On l'a vu! qui l'a vu?

DUCLOS.

Moi!

LÉONIDE.

Vous! Ah! vous ne voulez pas m'abuser, Duclos. vous m'aimez trop pour cela, vous.

DUCLOS.

Oui, oui, je vous aime trop!

LÉONIDE.

Vous l'avez vu! mais où? mais quand?

DUCLOS.

C'est...

LÉONIDE, *se levant.*

Non, plus un mot... ces ménagements que vous prenez... votre émotion... Ah! je vois tout, je sais tout!... Est-ce que vous m'auriez quittée d'un seul jour? Non! si vous l'avez vu, c'est ici! S'il existe, il est ici!... oui, il m'entend, il me voit peut-être... Fernand!... mais viens donc, mais viens donc... Fernand!

FERNAND, *paraissant.*

Léonide!

LÉONIDE.

Ah! (*Elle se jette à son cou.*) Lui, lui! ah! ma mère, mes amis!... (*Sanglotant.*) Ah! mon Dieu! mon Dieu! que je vous remercie de me l'avoir rendu!

LA DUCHESSE.

Mon enfant... je t'en prie, je t'en conjure, ne pleure pas ainsi!

DUCLOS, *pleurant.*

Ah! laissez-la pleurer, madame, ces larmes-là doivent la soulager... (*à part*) comme elles me soulagent moi-même.

HORTENSIA, *qui l'a écouté.*

Je vous comprends, Duclos, je comprends vos *pleurses*. Oh! oui, que vous savez aimer! (*Duclos lui tourne le dos, elle sort par le fond.*)

LÉONIDE.

Ah! Fernand! que je suis heureuse! Mes amis, c'est comme un poids immense qui cesse de peser là, sur ma poitrine. Ma tête n'est plus brûlante, mon cœur sort de cette étreinte de fer qui l'emprisonnait. Je respire, je vis, ah! oui, je suis bien heureuse!

DUCLOS, *bas à Fernand.*

Lui direz-vous à présent, monsieur, que vous craignez de n'être pas assez aimé d'elle?

FERNAND, *bas.*

Vous aviez raison, mon ami, je la tuerais! (*A part.*) Mais Pauvrette, c'est donc à elle que j'aurai donné la mort?

LÉONIDE, *regardant la corbeille qui est devant la cheminée sur un guéridon.*

Bonne mère, tu avais tout fait préparer pour notre mariage; c'était ton souhait le plus cher... Je veux qu'il s'accomplisse bien vite.

LA DUCHESSE.

Votre mariage! j'étais si loin de l'espérer il y a une heure, que c'est à peine si j'ai lu cette lettre de Sa Majesté.

LÉONIDE.

Une lettre du roi!

LA DUCHESSE, *prenant la lettre dans sa poche.*

Oui, la voilà. (*Lisant.*) « Madame la duchesse, nous n'avons » oublié ni les services ni le dévouement de votre noble fils » mort pour notre cause, et ce sera une joie pour nous de signer » au contrat de mariage de mademoiselle Château-Gontier et » de nous charger de la fortune de celui qu'elle aura choisi pour » époux. Nous voulons qu'elle nous réponde elle même... »

LÉONIDE.

Moi-même!...

LA DUCHESSE.

« En nous désignant son prétendu dont elle inscrira les nom » et prénoms sur le brevet de colonel que nous joignons à la » présente. » (*La Duchesse interrompt sa lecture et montre le brevet.*) Le voici! (*Achevant de lire.*) « Tout ce qu'elle aura » fait sera sanctionné par notre autorité royale; car tel est » notre bon plaisir. Je prie Dieu, madame la duchesse, qu'il » vous ait en sa protection. — Le Roi! »

LÉONIDE.

Ainsi, mon cousin, c'est moi qui vais vous donner un régiment.

LA DUCHESSE.

Mais pour hâter votre mariage, il faut que Fernand parte bien vite.

LÉONIDE.

Nous séparer encore!

LA DUCHESSE.

Tous les titres, tous les papiers de la famille sont dans les mains de votre grand-oncle, le marquis, le chef de notre maison; c'est un précieux dépôt qui ne doit être remis qu'entre les mains de Fernand lui-même... Vingt-cinq lieues au plus nous séparent du marquis, Fernand sera bientôt de retour.

LÉONIDE, *souriant avec résignation.*

Eh bien! qu'il parte; mais du moins qu'il ne parte pas seul. Monsieur Duclos, je ne veux pas qu'il lui arrive quelque nouveau malheur. Vous l'accompagnerez, n'est-ce pas? vous veillerez sur lui?

DUCLOS.

Je le ferai.

LÉONIDE, *bas.*

Lui, c'est tout mon bonheur, c'est toute ma vie, et c'est à vous que je le confie. Vous m'en répondez?

DUCLOS.

Je vous en réponds.

LÉONIDE, *lui serrant une main.*

Merci!

HORTENSIA, *rentrant de droite.*

Merci!

DUCLOS, *après avoir regardé longtemps Léonide.*

Allons, je suis à vos ordres, monsieur Fernand, nous partons ensemble.

LA DUCHESSE. (*Elle sonne, un domestique entre.*)

Faites sortir la berline de voyage et qu'on envoie chercher des chevaux. Je vais tout faire préparer, Fernand; viens recevoir tes dernières instructions. Attends-nous là, Léonide; ils ne partiront pas sans t'avoir dit adieu.

LÉONIDE.

Au revoir, Fernand.

FERNAND.

Au revoir, ma cousine.

DUCLOS, *à part, regardant Léonide.*

Allons jusqu'à la fin; c'est mon devoir de me sacrifier à son bonheur. (*Ils sortent par la droite, premier plan.*)

SCENE VI.

LÉONIDE, *seule, puis un* DOMESTIQUE.

LÉONIDE.

Je l'ai retrouvé! je l'ai revu... et c'est par tendresse qu'ils m'ont si longtemps caché son retour! Ah! comme elle a été aveugle et cruelle, leur tendresse pour moi; mais c'est fini... oublions le passé. Notre mariage sera bien vite accompli; notre mariage dont tous les préparatifs étaient faits... oui, les voilà! (*Allant à la corbeille.*) Voilà ma corbeille. (*Un Domestique entre, elle se retourne effrayée.*) Ah! c'est vous, François!

LE DOMESTIQUE.

Mademoiselle, il y a là une jeune fille qui m'a priée de vous remettre ce papier.

LÉONIDE.

A moi! (*Elle prend le papier et lit.*) « Léonide de Château-Gontier, à Grenoble, hôtel de... » Mais c'est moi qui ai écrit cela, et vous dites que c'est une jeune fille qui m'envoie!...

LE DOMESTIQUE.

Oui, mademoiselle, une jeune fille misérablement vêtue et qui paraît bien souffrante.

LÉONIDE, *se souvenant.*

Ah! je me souviens... amenez-la... amenez-la bien vite. (*Le domestique sort.*) Allons! c'est encore un bonheur qui m'arrive! (*Le domestique amène Pauvrette qui reste près de la porte, et lui montre Léonide. Pauvrette est plus misérablement vêtue qu'autrefois; ses traits accusent une longue souffrance.*)

SCENE VII.

LÉONIDE, PAUVRETTE.

LÉONIDE, *lui tendant les bras.*

Pauvrette!

PAUVRETTE, *une main appuyée contre la porte, et tendant l'autre vers Léonide.*

Léonide!... vous vous souvenez encore?

LÉONIDE.

Mais viens... mais viens donc?

PAUVRETTE, *s'approchant lentement.*

Oh! merci de vous montrer si bonne.

LÉONIDE, *la faisant asseoir.*

Tu t'es donc décidée à venir?

PAUVRETTE.

Si tu souffres trop, m'avez-vous dit, viens à moi, je serai ta sœur... J'ai bien souffert, et je suis venue...

LÉONIDE.

Mais ton pauvre visage est pâle... tes yeux semblent rougis par armes.

PAUVRETTE.

Oui, j'ai beaucoup pleuré!

LÉONIDE.

Pourquoi n'es-tu pas venue plus tôt?

PAUVRETTE.

Les malheureux craignent d'être importuns. J'ignorais si vous auriez un souvenir pour moi, et puis... (*A part.*) Je l'attendais toujours, lui.

LÉONIDE.

Est-ce que je pouvais t'avoir oubliée, toi à qui je dois la vie, toi à qui je dois mon bonheur d'aujourd'hui, et tout mon bonheur à venir!... Non, non, notre première rencontre est demeurée gravée dans mon cœur.

PAUVRETTE, *se levant.*

Ah! j'étais bien heureuse alors!

LÉONIDE.

Heureuse!... malgré ta misère!

PAUVRETTE.

Ma misère!... je ne la soupçonnais même pas.

LÉONIDE, *lui prenant la main.*

Et maintenant... (*Regardant sa main.*) Pourquoi trembles-tu en me parlant?... Ah! tu n'as plus ma bague?

PAUVRETTE, *retirant vivement sa main.*

Votre bague... c'est vrai.

LÉONIDE.

Pourquoi?

PAUVRETTE.

Elle était bénie... elle me venait de vous... c'était tout ce que j'avais de précieux au monde. (*Baissant les yeux.*) Je la lui ai donnée.

LÉONIDE.

Qui, lui? Tu as donc un fiancé?

PAUVRETTE.

Moi!... non, je n'ai pas de fiancé!

LÉONIDE.

Tu as donc un frère?

PAUVRETTE.

Non, je suis seule, seule sur la terre... c'est pour cela qu'ils m'ont appelé Pauvrette!

LÉONIDE.

Alors... à qui donc? un ami... un ami... un...

PAUVRETTE.

Il s'agit de quelqu'un... que je ne reverrai jamais sans doute, de quelqu'un que je voudrais pouvoir oublier! Si je suis venue vers vous, c'est que j'avais perdu tout espoir, et si vous voulez me secourir, il faut être tout à fait généreuse... il faut me tendre la main sans me demander pourquoi je souffre, il faut avoir pitié de mes larmes sans me demander pourquoi je pleure!...

LÉONIDE.

Garde tes secrets! Tu es malheureuse, as-tu dit?... c'est tout ce que je veux savoir.

PAUVRETTE.

Oh! merci, merci!... Dieu m'est témoin cependant que si une faute a été commise ce n'est pas moi qui suis coupable. Dieu m'est témoin que je ne suis pas indigne de votre pitié.

LÉONIDE.

Dis mon affection... la tendresse d'une sœur... voilà ce que je te dois. Et d'abord, je veux que tu quittes ces pauvres vêtements, je veux que tu sois habillée comme je le suis moi-même.

PAUVRETTE.

Moi... non, non!

LÉONIDE.

Je le veux! On t'appelait Pauvrette, parce que tu étais seule au monde; je ne veux plus que tu portes ce nom, car tu auras une famille désormais.

PAUVRETTE.

Une famille!

LÉONIDE.

Lorsque j'étais enfant, j'avais une petite sœur bien aimée qui se nommait Marguerite... Toi, à qui je dois la vie, tu te nommeras Marguerite, car tu es ma sœur!

PAUVRETTE.

Mon Dieu! toute une vie nouvelle... c'est comme un beau rêve... quel avenir! Ah! s'il pouvait me faire oublier le passé!

LÉONIDE.

Attends!... (*Elle sonne et dit à la femme de chambre qui paraît.*) Louise, emmenez mademoiselle... ayez pour elle tous les soins, tous les égards que vous auriez pour moi-même.

PAUVRETTE.

Que dites-vous?... mais que pensera-t-on?

LÉONIDE.

On pensera que c'est ma volonté!... Ah! tu ne sais pas... j'ai failli mourir, ce qui fait que tout le monde m'obéit ici. Décidément, c'est très-bon d'être bien malade! Louise, vous donnerez une de mes robes à ma sœur Marguerite. (*Elle tend la main à Pauvrette.*) Et vous me l'amènerez après.

PAUVRETTE.

Eh quoi! .. vous exigez...

LÉONIDE.

J'irais bien avec toi, mais j'attends ici mon prétendu qui va partir, et dont je veux recevoir les adieux.

PAUVRETTE.

Votre prétendu?

LÉONIDE.

Oui, tu ne sais pas? Je me marie, tu seras ma première demoiselle d'honneur. Au revoir, Pauvrette... Non, au revoir, Marguerite!

PAUVRETTE.

Au revoir... mademois...

LÉONIDE, *fâchée.*

Eh bien?

PAUVRETTE.

Au revoir, Léonide!... Tant de bonté! Dieu doit vous rendre heureuse. (*Elle sort avec la femme de chambre, par la gauche, premier plan.*)

SCENE VIII.

LÉONIDE, *seule, puis* LA DUCHESSE, DUCLOS, HORTENSIA *et* FERNAND.

LÉONIDE.

Non, le ciel ne me doit rien... il m'a comblée aujourd'hui de plus de joie et de bonheur que je n'en ai mérité dans toute ma vie.

LA DUCHESSE, *rentrant avec Fernand, Duclos et Hortensia.*

Allons, faites vos adieux, et partez!

LÉONIDE.

Déjà!

LA DUCHESSE.

A son retour, tu signeras à la fois ton contrat de mariage et son brevet... Tu seras madame la colonelle.

LÉONIDE.

Oh! je me passerais bien de ce titre.

HORTENSIA.

C'est comme moi. (*A part.*) Je me contenterais d'être madame la capitaine... Ah! (*Elle soupire en regardant Duclos qui hausse les épaules.*)

FERNAND.

Adieu, bonne mère!... adieu, ma cousine! Puissé-je vous retrouver tout à fait rétablie!...

LÉONIDE.

Oh! je réponds de moi maintenant. Monsieur Duclos, vous vous souvenez de ma recommandation?

DUCLOS.

Soyez tranquille, mademoiselle; tant que je serai vivant, aucun danger ne pourra l'atteindre.

LÉONIDE, *bas.*

Ah! c'est que vous l'aimez bien, n'est-ce pas, mon Fernand?

DUCLOS.

Lui?... oui, oui, oui, c'est cela, je l'aime bien.

HORTENSIA.

Adieu, capitaine... Ah! (*Au domestique.*) François, vous prendrez dans ma commode trois peaux...

DUCLOS.

Trois peaux...

HORTENSIA.

Oui, une de mouton pour envelopper vos jambes, et deux de confitures pour si vous avez faim. (*Duclos lui tourne le dos.*)

LA DUCHESSE.

Allons... venez, venez! Fernand, embrasse-la, puisque c'est ta femme. (*Léonide baisse les yeux, Fernand s'approche en hésitant, et embrasse Léonide.*)

FERNAND, *à part.*

Ma femme!

DUCLOS.

Sa femme!

LA DUCHESSE.

Et maintenant, partons. (*Ils sortent par le fond à droite.*)

SCENE IX.

LÉONIDE, PAUVRETTE.

(*Pauvrette, vêtue d'une robe blanche et les cheveux mis en ordre, rentre par la gauche; et le vient se placer devant Léonide.*)

PAUVRETTE.

Mademoiselle Léonide!

LÉONIDE.

Hein? (*La voyant.*) Toi!... oh! comme tu es jolie ainsi! Mais quel malheur que tu ne sois pas revenue plus tôt! tu l'aurais vu.

PAUVRETTE.

Qui?

LÉONIDE.

Mon futur. (*Allant à la fenêtre.*) La voiture est encore là... Le voilà, il va y monter... Viens, viens donc! (*Elle va à Pauvrette, la prend par la main, et la conduit vers la fenêtre.*) Je veux que tu me dises comment tu le trouves.

PAUVRETTE.

Moi! (*On entend un roulement de voiture.*)

LÉONIDE.

Ah! trop tard! Il est parti!... mais il reviendra bientôt... tu le verras. Pourvu qu'il n'aille pas te trouver plus jolie que moi!

PAUVRETTE.

Oh! que dites-vous?

LÉONIDE.

C'est que tu es charmante ainsi... Mais je me ferai belle pour lutter avec vous. J'ai là toutes mes parures, je veux les essayer. Vous me donnerez votre avis.

PAUVRETTE.

Mon avis, à moi, pauvre fille des montagnes!

LÉONIDE.

Les filles des montagnes s'y connaissent comme les autres... c'est dans le sang... Je te dis bien que je te trouve charmante avec cette toilette... Eh bien, je veux que tu m'en dises autant tout à l'heure. Allons vite, aide-moi! (*Léonide et Pauvrette placent le fauteuil devant la toilette qui est à gauche, et Léonide s'assied.*) Là, dans cette corbeille, ma couronne, mon bouquet!

PAUVRETTE, *le lui apportant, après l'avoir pris dans la corbeille de mariage.*

Votre couronne de mariée!

LÉONIDE.

Oui, laisse-moi voir comment cela t'irait. (*Elle veut la lui mettre sur le front.*)

PAUVRETTE, *s'éloignant avec douleur.*

Oh! non, non, je vous en conjure.

LÉONIDE, *étonnée.*

Mais qu'as-tu donc?

PAUVRETTE, *pleurant.*

Ah!... vous ne savez pas tout le mal que vous me faites.

LÉONIDE.

Moi! que signifie?... (*Mouvement de Pauvrette.*) Non, je t'ai promis de respecter ton silence... garde tes secrets, et pardonne-moi!

PAUVRETTE.

Que vous êtes bonne!

LÉONIDE.

Je ne veux plus que tu me dises : vous.

PAUVRETTE.

Que tu es bonne!

LÉONIDE.

Allons, achevons ma toilette! (*Elle se met la couronne.*) A présent, le bouquet!...

PAUVRETTE.

Le voici!

LÉONIDE.

Ah! les perles, les bijoux qui sont au fond de la corbeille!

PAUVRETTE.

Oui, oui... (*Elle va à la corbeille et en rapporte différents bijoux parmi lesquels est un médaillon.* Le collier, les bracelets, et puis... (*Regardant le portrait.*) Et puis... (*Jetant un cri.*) Ah!...

LÉONIDE.

Qu'as-tu donc?

PAUVRETTE.

Ce... ce portrait?... c'est?

LÉONIDE.

C'est lui!

PAUVRETTE.

Qui, lui?

LÉONIDE.

Mon mari.

PAUVRETTE.

Votre mari... Fernand!

LÉONIDE.

Tiens, je ne croyais pas t'avoir dit qu'il s'appelait Fernand.

PAUVRETTE, *à part.*

Son mari!

LÉONIDE.

C'est un joli nom, n'est-ce pas?

PAUVRETTE, *avec contrainte.*

Oui!

LÉONIDE, *allant à elle.*

Et comment le trouves-tu?

PAUVRETTE.

Comment... je le...

LÉONIDE, *lu, prenant le médaillon.*

Oh! d'abord c'est très-ressemblant... il est joli garçon, n'est-ce pas?

PAUVRETTE, *à part.*

Mon Dieu! prenez pitié de moi.

LÉONIDE.

L'air noble et sincère... Oh! ce n'est pas lui qui tromperait jamais.

PAUVRETTE.

Ah! vous croyez à sa parole... à ses serments.

LÉONIDE.

Oui, certes!

PAUVRETTE.

Vous l'aimez bien?

LÉONIDE.

Si je l'aime!... Tiens! je t'ai dit que j'ai failli mourir. Eh bien, c'est parce que je le croyais mort! Crois-tu que je l'aime à présent?

PAUVRETTE.

Et lui vous aime aussi?.. il vous l'a dit?

LÉONIDE.

Il m'épouse dans huit jours!

PAUVRETTE, *à part.*

Ah! tout est fini pour moi!

LÉONIDE, *retournant à la glace.*

Eh bien!.. achève donc ma toilette.

PAUVRETTE.

Moi!... que je. (*D'une voix sourde.*) Votre toilette de mariée. (*Allant vers elle.*) A vous!... (*A part.*) Sa femme!... (*Elle essaye en tremblant de lui attacher son bouquet, mais elle le laisse tomber et les larmes la suffoquent.*) Non! je ne peux pas! non! je ne peux pas. (*Elle pleure.*)

LÉONIDE.

Te pleures! que signifie?...

PAUVRETTE.

Oh! pardonnez-moi... mais cette couronne, ce bouquet... ces préparatifs de mariage, si vous saviez... Tenez, tout cela me rend folle!

LÉONIDE.

Folle! et pourquoi?

PAUVRETTE.

Vous le demandez?... Eh bien... parce que...

LÉONIDE.

Achève!

PAUVRETTE, *à part.*

Elle m'a tendu la main dans mon malheur... elle a eu pitié de moi... Oh! que je sois seule à souffrir. (*Haut.*) Adieu; je ne dois pas... je ne veux pas rester ici...

LÉONIDE.

Comment! tu veux me quitter... tu refuses de me dire ce qui cause ta douleur, tes larmes, et tu parles de partir!.. Pauvrette! ma sœur... je t'en prie... je t'en conjure...

PAUVRETTE.

Pourquoi cette émotion à l'idée de mon départ? suis-je autre chose qu'une pauvre étrangère que vous voyez pour la seconde fois?

LÉONIDE.

Mais la première, tu m'as sauvé la vie... et du moins me diras-tu pourquoi tu veux me quitter?

PAUVRETTE.

Eh bien! je vais vous le dire : je pars, il le faut... parce que la vue de votre bonheur me fait mal, à moi, qui ne puis jamais être heureuse ainsi; parce que, comme vous, j'ai aimé quelqu'un dont je fus séparée, comme vous l'avez été vous-même; parce que celui que vous aimez vous revient, et que celui que j'aime ne reviendra jamais à moi!

LÉONIDE.

Oh! je te consolerai.

PAUVRETTE.

Vous!

LÉONIDE.

Tu m'as dit que tu n'étais pas coupable.

PAUVRETTE.

Coupable!... Je ne savais même pas ce que c'était qu'une faute. Le coupable, c'est lui, lui qui m'a juré de revenir, et qui m'a perdue, abandonnée pour toujours!... Oh! vous voyez bien qu'il faut que je vous quitte... que je parte à l'instant.

LÉONIDE.

Je ne le veux pas...

PAUVRETTE, *qui est arrivée à la porte du fond où paraît Maurice.*

Adieu, Léonide, adieu.

SCENE X.

LES MÊMES, MAURICE.

LÉONIDE.

Non! (*A Maurice.*) Ah! retenez-la, Maurice!

MAURICE, *arrêtant Pauvrette.*

Mademoiselle. (*Il la ramène auprès de Léonide en la regardant avec étonnement.*)

PAUVRETTE.

Laissez-moi, monsieur, je vous en conjure... si vous avez une fille.

MAURICE.

Une fille! (*Il lui lâche la main.*)

PAUVRETTE.

Ne me retenez pas...

LÉONIDE, *lui prenant le bras.*

C'est mon amie, ma sœur, et elle veut m'abandonner parce qu'elle est malheureuse!... m'abandonner, quand je lui dois... Eh bien, non! cela ne sera pas!.. retenez-la seulement quelques instants! Vous me le promettez, monsieur Maurice?

MAURICE.

Je vous le promets.

LÉONIDE.

Moi, je vais chercher grand'mère; nous verrons si elle ne te forcera pas de rester, quand elle saura ce que tu as fait pour moi; nous verrons si tu pourras lui résister, à elle! (*Elle sort par la droite du premier plan.*)

SCENE XI.

MAURICE, PAUVRETTE.

PAUVRETTE.

Léonide!... (*Elle va à la porte de gauche et regarde encore Léonide.*)

MAURICE, *à lui-même.*

De quoi me charge-t-on!... Après tout il y aurait de la dureté de ma part à ne pas essayer.

PAUVRETTE.

Oh! je n'attendrai pas son retour. (*Elle se dirige de nouveau vers la porte du fond.*)

MAURICE.

Excusez, mademoiselle, mais... c'est comme une consigne qu'on m'a donnée là... je suis soldat... et je ne vous laisserai pas aller.

PAUVRETTE.

Monsieur, ce n'est qu'un caprice de jeune fille qui veut me retenir... moi, leur pitié me fait mal... leur pitié!

MAURICE.

C'est par pitié aussi qu'il m'ont recueilli.

PAUVRETTE.

Vous, monsieur !

MAURICE.

Et je n'en rougis pas... c'est une famille de braves gens... Vos malheurs, à vous, ne doivent pas être de ceux dont rien ne console... Croyez-moi, restez !

PAUVRETTE.

Mais c'est aussi pour elle-même que je veux partir.

MAURICE.

Pour elle ?

PAUVRETTE.

Oui, ma présence peut lui être fatale.

MAURICE.

Est-il vrai ?

PAUVRETTE.

Vous voyez bien qu'il vaut mieux que je m'éloigne. (*Elle se dirige vers le fond.*)

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Monsieur Maurice, voici une lettre du village de Saint-Didier.

PAUVRETTE, *s'arrêtant à la porte.*

Saint-Didier ! (*Elle redescend la scène de quelques pas.*)

MAURICE.

Oh! donnez... donnez vite ! (*Le domestique la lui donne et sort.*) Cette lettre, c'est tout mon espoir, toute ma vie... et ne pas savoir... Ah ! mademoiselle Léonide... (*Il fait un pas vers la porte par laquelle Léonide est sortie.*) Ou bien... (*Se tournant vers Pauvrette.*) Savez-vous lire, mademoiselle?

PAUVRETTE.

Moi... oui... je le sais... maintenant.

MAURICE.

Oh ! tenez, lisez, lisez vite! La signature?... c'est du pasteur, n'est-ce pas ?

PAUVRETTE, *lisant, tremblante et toute surprise.*

Oui... du pasteur de Saint-Didier. (*Elle se passe la main sur les yeux.*)

MAURICE.

Eh bien?

PAUVRETTE, *lisant.*

« Monsieur... la jeune fille à laquelle vous vous intéressez... » a quitté le pays... » (*A part.*) Que signifie ?...

MAURICE.

Elle existe du moins... Continuez, continuez !

PAUVRETTE.

« On sait aujourd'hui la cause de ce départ... (*Bas.*) Séduite et...» (*A part.*) Mais... mais c'est moi...

MAURICE.

Lisez... lisez donc...

PAUVRETTE.

Oui... oui... je... (*Lisant.*) « Séduite... et abandonnée. »

MAURICE.

Grand Dieu !

PAUVRETTE.

« Elle n'a plus osé reparaître parmi ceux du village. »

MAURICE, *lui prenant la lettre, et pleurant.*

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! (*Il tombe assis, et se cache la figure dans ses mains.*)

PAUVRETTE, *à elle-même.*

Ils me condamnent ! ils me maudissent tous !

MAURICE, *pleurant et à lui-même.*

Hélas ! qui aurait pu la défendre contre les piéges de la séduction !... elle n'avait pas de mère !

PAUVRETTE, *qui l'a entendu, en relevant la tête.*

Non, personne ! (*Regardant Maurice avec étonnement.*) Mais pourquoi vous écrit-on cela? Pourquoi vous intéressez-vous à elle? Pourquoi pleurez-vous maintenant?

MAURICE.

Pourquoi? parce que cette enfant, flétrie, perdue, cette fille déshonorée... c'est ma fille !

PAUVRETTE, *poussant un cri.*

Ah !

MAURICE, *à lui-même, et sans la regarder.*

Hélas !... c'était le seul bien qui m'attachât encore à la vie!... Que Dieu m'appelle maintenant... je suis prêt !

PAUVRETTE, *à part, et pleurant.*

Mon père... mon père !

MAURICE.

Vous pleurez aussi ! vous me plaignez.

PAUVRETTE.

Moi... je... (*La porte s'ouvre, et Léonide, qui reparaît avec la Duchesse, détourne l'attention de Maurice.*)

SCENE XII.

LES MÊMES, LÉONIDE, LA DUCHESSE.

LÉONIDE.

Tiens ! la voilà, bonne mère !... Eh bien ! veux-tu toujours partir ?

PAUVRETTE, *qui n'a pas cessé de regarder Maurice.*

Partir ! Oh ! non, je resterai.

LÉONIDE.

A la bonne heure.

LA DUCHESSE, *à Maurice.*

Qu'avez-vous donc, Maurice?... Cette douleur empreinte sur votre visage... cette lettre... des nouvelles de votre enfant !

MAURICE.

Oui, oui... madame la duchesse.

LA DUCHESSE.

Il y a des larmes dans vos yeux !

LÉONIDE.

Maurice !

LA DUCHESSE.

Morte... peut-être !

MAURICE.

Morte !... (*Après un grand temps et avec désespoir.*) madame la duchesse, elle est morte.

PAUVRETTE, *à part.*

Oh ! je n'oserai jamais lui dire que je suis sa fille !

ACTE IV.

Le grand salon de réception chez la duchesse de Château-Gontier. — Au fond, une galerie. — Sur le devant du théâtre, à gauche, un prie-Dieu. — Meuble très-riche. — Un sofa au milieu du théâtre, etc.

SCENE I.

HORTENSIA, LÉONIDE.

LÉONIDE.

Qu'avez-vous donc? Vous me paraissez bien heureuse aujourd'hui, ma bonne Hortensia.

HORTENSIA.

Il y a de bonnes raisons: nous avons reçu tout à l'heure des nouvelles de Paris...

LÉONIDE, *avec joie.*

De Paris !... Fernand? nous le reverrons?

HORTENSIA.

Demain.

LÉONIDE.

Demain?

HORTENSIA.

Et lui z'aussi.

LÉONIDE.

Monsieur Duclos.

HORTENSIA.

Mon professeur de littérature, car je suis un élève de l'amour.

LÉONIDE.

De l'amour !... (*A part.*) Elle est folle, Hortensia.

HORTENSIA.

Figurez-vous que le capitaine Duclos...

LÉONIDE.

Achevez... le capitaine?...

HORTENSIA.

Il faut que vous le fissiez s'expliquer; mais chut!... (*Elle lui montre Pauvrette qui paraît au fond.*)

LÉONIDE, *regardant autour d'elle, puis allant à Pauvrette, et lui serrant la main.*

Ah! ma bonne Marguerite !

SCENE II.

LES MÊMES, PAUVRETTE.

PAUVRETTE, *à Léonide.*

Mademoiselle, madame la duchesse a une heureuse nouvelle à vous annoncer.

LÉONIDE.

Merci, Marguerite. Je vais causer avec elle de cette heureuse nouvelle... que je sais à l'avance, je le suppose... (*Elle sourit en regardant Hortensia.*) Mais je veux lui laisser croire qu'elle m'en fait la surprise. Bonne mère! (*Fausse sortie, puis elle revient à Pauvrette.*) Marguerite, tu partageras ma joie, mon bonheur... tu le verras enfin, lui, dont je t'ai si souvent parlé.

PAUVRETTE, *à lui-même.*

Lui!

LÉONIDE.

Je te le présenterai... demain il sera de retour.

PAUVRETTE, *toujours à part et avec effroi.*

Demain... Grand Dieu!

LÉONIDE.

Venez, Hortensia.

HORTENSIA.

Je suis à vous. (*En sortant avec elle.*) Vous apprendrez mon secret, et lui z'aussi. (*Elles s'éloignent par le fond.*)

SCENE III.

PAUVRETTE, *seule.*

Demain... il sera de retour!... et c'est ici, devant elle, que je le reverrai... et bientôt il sera son mari! Mais c'est impossible! Impossible, pourquoi? Est-ce qu'elle n'est pas jeune, belle, riche?... et moi, malheureuse, est-ce que je ne me serais pas déjà fait justice, est-ce que je ne serais pas partie de cette maison, si je n'y avais trouvé mon père?... Mon père?... chaque jour je veux tout lui avouer; mais devant lui, je m'arrête éperdue, mourante de honte et de frayeur... C'est que j'entends toujours ces terribles paroles... Ma fille est morte!... Mais c'est fini!.. puisqu'il revient, lui, Fernand, il faut tout dire à mon père... Oui, il faut que sa pitié m'arrache de cette maison, ou que sa colère me tue avant demain! (*Maurice entre par le fond.*) C'est lui! Du courage!

SCENE IV.

PAUVRETTE, JEAN MAURICE.

PAUVRETTE, *à elle-même.*

Comme il est pâle et triste!... (*Allant à lui.*) Monsieur Maurice...

MAURICE, *levant la tête.*

Hein?... vous étiez là! Je ne vous voyais pas, mademoiselle.

PAUVRETTE.

Oui, j'étais là, heureuse de me retrouver avec vous.

MAURICE.

Heureuse!... Il y a donc du bonheur à voir couler des larmes?

PAUVRETTE.

Non, mais à consoler ceux qui souffrent.

MAURICE.

Je ne veux pas que l'on me console. (*Il se lève et marche avec agitation.*)

PAUVRETTE.

Monsieur Maurice, pourquoi me fuyez-vous?

MAURICE.

Pourquoi vous attachez-vous sans cesse à mes pas?

PAUVRETTE.

Vous le demandez?... Mais notre situation ici n'est-elle pas la même? Ne sommes nous pas, dans cette maison, deux hôtes recueillis par la pitié, et ne vous semble-t-il pas que ce soit la main de Dieu qui nous y ait conduits... vous pour me servir de... père... moi, pour remplacer l'enfant que vous avez perdue?

MAURICE.

La remplacer! jamais! non, non, ni vous, ni aucune autre!

PAUVRETTE.

Ah! vous l'aimez! vous l'aimez!

MAURICE, *avec force, pleurant.*

Est-ce que je peux l'aimer? Je ne l'ai jamais vue! Jamais ma bouche n'a effleuré son visage; jamais sa voix ne m'a donné le nom de père! Ma fille, est-ce que je peux l'aimer, mon Dieu? je ne la connais même pas!... et je ne sais d'elle que son déshonneur!

PAUVRETTE.

Maurice! mon p... oh! permettez-moi de vous parler d'elle, ne me cachez pas vos larmes, et laissez fléchir votre colère... Vous le savez, vous le disiez l'autre jour, elle n'a pas eu de mère pour l'aider de ses conseils, et vous n'étiez pas là pour la soutenir, pour la défendre.

MAURICE.

C'est vrai.

PAUVRETTE.

Eh bien!... pourquoi ne pas chercher à la voir?

MAURICE.

La voir!... moi! Et qui pourra me dire où elle est allée cacher sa honte?

PAUVRETTE, *vivement.*

Voulez-vous vous mettre à sa recherche?... je vous suivrai, moi...

MAURICE.

Vous, mademoiselle Marguerite!...

PAUVRETTE.

Oui, nous partirons ensemble; et si vous la retrouvez brisée de désespoir, de douleur... est-ce que vous ne lui pardonneriez pas?

MAURICE, *avec force.*

Ma fille! l'enfant de ma pauvre Catherine... oui, un jour peut être, je lui pardonnerais.

PAUVRETTE, *avec joie.*

Un jour!...

MAURICE.

Lorsqu'elle m'aurait nommé celui qui l'a perdue et que je l'aurais forcé, cet homme, à réparer son crime, ou bien lorsque je l'en aurais puni, lorsque je l'aurais tué!

PAUVRETTE, *à part, poussant un cri étouffé.*

Ah!... je me tairai!... Fernand!... je te sacrifie la tendresse de mon père!... C'est tout ce qui me restait en ce monde.

MAURICE.

Vous baissez les yeux, vous vous taisez... Ah! c'est que vous comprenez que ma douleur est de celles dont rien ne console... mais je ne suis pas ingrat et je vous remercie du bien que vous avez voulu me faire... (*Il lui serre la main.*) Seulement ne me parlez plus d'elle... Ah! je voudrais tant pouvoir oublier!... Marguerite, ne me parlez plus d'elle. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE V.

PAUVRETTE, *seule.*

Impossible de le décider à partir!... Et cet aveu qu'il demande!... Ah! mieux vaut que je sois à jamais malheureuse que de livrer Fernand à sa colère!... Mais que faire? que devenir?.. (*La nuit vient peu à peu.*) Mon Dieu! je n'ai plus d'espoir qu'en toi. (*Elle s'approche lentement du prie-Dieu et vient s'y agenouiller.*) Autrefois, sur la montagne, Pauvrette, malgré sa misère, croyait être la plus protégée de tes enfants; sa prière, elle te la disait en souriant, bien sûre que tu l'entendais toujours. A présent, cette prière... elle est étouffée par mes larmes... elle ne peut plus arriver jusqu'à toi... (*Elle continue bas sa prière, la tête presque appuyée sur le prie-Dieu. Le jour a baissé de nouveau et le salon s'est encore assombri. Fernand paraît au fond, suivi d'un domestique.*)

FERNAND, *entrant et parlant à voix basse en regardant du fond. Pauvrette toujours à genoux.*

La voilà!... c'est elle!... c'est Léonide...(*Au Domestique.*) Dites à madame la duchesse que je serai bientôt auprès d'elle, il faut que je parle à ma cousine. (*Le domestique s'éloigne; la porte se referme.*) Elle prie!... Puisse celui qu'elle implore lui donner de la force pour m'entendre... mais, moi, je ne veux pas mentir plus longtemps!... je ne suis que trop coupable déjà envers l'infortunée qui m'attend là-bas.

SCENE VI.

PAUVRETTE, FERNAND.

FERNAND, *s'approchant du prie-Dieu devant lequel Pauvrette est agenouillée.*

Léonide!

PAUVRETTE, *reconnaissant la voix de Fernand et levant la tête.*

Cette voix!...

FERNAND.

Chère... Léonide!

PAUVRETTE, *poussant un cri étouffé et se cachant la figure dans ses mains.*

Ah!

FERNAND.

Pourquoi me recevez-vous ainsi? pourquoi ce silence?... Mon Dieu! vous a-t-on dit?... Oh!... oui, vous savez tout, et vous avez raison de détourner vos regards... de me cacher votre visage..

PAUVRETTE, *bas à part.*

Que dit-il?

FERNAND.

Oui, je suis coupable, bien coupable envers vous... mais je le deviendrais mille fois davantage si j'hésitais à implorer votre clémence, votre pitié généreuse... non pour moi, mais pour une pauvre jeune fille à qui vous tendriez la main, j'en suis sûr, si vous la connaissiez...

PAUVRETTE, *à part.*

O ciel!

FERNAND.

Elle aussi, elle pleure en ce moment sans doute, et m'accuse d'un odieux oubli, de la plus lâche trahison... Léonide, vous ne voudrez pas que je me déshonore en méritant de tels reproches... vous me rendrez ma parole... vous sauverez cette infortunée... vous m'ordonnerez de faire mon devoir en retournant auprès d'elle.

PAUVRETTE, *se relevant lentement et à part.*

Ah! l'ai-je bien entendu?

FERNAND.

Vous me pardonnerez, Léonide, je vous en supplie à genoux, et je reverrai celle qui n'a pour adoucir ses douleurs ni la richesse, ni l'amour de toute une famille... celle dont le souvenir est là, toujours là... et ne s'en effacera qu'avec ma vie...

PAUVRETTE.

Ah!... Fernand! Fernand!... tu m'aimes toujours!...

FERNAND.

Pauvrette!... est-ce un rêve!... Est-ce une illusion!... Toi! oui, c'est bien toi!... ici, dans ce château... près de moi!...

PAUVRETTE.

Oui, je t'ai revu... je t'ai entendu, et j'ai oublié toutes mes souffrances... Ah! la plus affreuse était de supposer que tu ne m'aimais plus!

FERNAND.

Mais parle, explique-toi, comment se fait-il?... (*On entend à l'extérieur la voix de Léonide.*)

LÉONIDE.

Par ici! par ici! monsieur Duclos!

PAUVRETTE *et* FERNAND, *ensemble.*

Léonide!

PAUVRETTE.

Elle! ah! je l'oubliais. (*Elle veut s'éloigner.*)

FERNAND.

Arrête!.. On sait donc tout ici?

PAUVRETTE.

Rien! rien! pas un mot! pas un mot! (*Elle se sauve par la porte de droite au premier plan. Léonide a reparu dans la galerie extérieure du fond avec le capitaine. Ils entrent dans le salon; puis des domestiques apportent des candélabres allumés. Jour à la rampe.*)

SCÈNE VII.

FERNAND, LÉONIDE, DUCLOS.

LÉONIDE, *au seuil de la porte et montrant Fernand et Duclos.*

Ah! enfin, le voilà!.. Fernand! (*Elle court à lui.*)

FERNAND.

Léonide!..

LÉONIDE.

C'est mal, monsieur, c'est très-mal... ne pas venir à nous à l'instant même de notre retour! Il faut toute mon indulgence, tout mon amour, pour vous pardonner.

FERNAND, *à part.*

Son amour!

LÉONIDE.

Allons, embrassez-moi! (*Il hésite. Ses yeux se reportent vers l'endroit où Pauvrette a disparu; Léonide sourit, avance la tête jusqu'à la sienne; il l'embrasse sur le front.*) Seulement, vous aurez de la peine à obtenir votre pardon de grand'mère... et elle est d'une colère!..

FERNAND.

Mais, Léonide...

LÉONIDE.

Allez, monsieur, vous reconcilier avec elle; moi, je reste ici... je dois avoir avec le capitaine un entretien secret et important.

DUCLOS.

Avec moi!

LÉONIDE, *à Fernand.*

Allez vite!.. Si vous tardez, elle sera inflexible... embrassez-la, et amenez-la dans ce salon, où nous devons tous nous réunir en famille pour causer très-serieusement de ce qui nous intéresse le plus au monde, notre mariage.

FERNAND, *à lui-même.*

Notre mariage! et Pauvrette ici!.. Comment? depuis quand?.. Oh! qui donc m'expliquera...

LÉONIDE.

Eh bien?..

FERNAND.

Oui, oui, j'obéis. (*Il sort après avoir regardé avec émotion encore une fois la porte de droite.*) J'obéis!.. (*Il sort par le fond.*)

LÉONIDE, *souriant en le regardant sortir.*

Qu'est-ce qu'il a donc?

DUCLOS, *à lui-même en le regardant aussi.*

Toujours distrait et préoccupé... même auprès d'elle! (*Fernand disparaît dans la galerie du fond, les portes se referment.*)

SCÈNE VIII.

LÉONIDE, DUCLOS.

DUCLOS.

Vous avez à me parler, mademoiselle?

LÉONIDE, *à part.*

Allons, faisons la commission d'Hortensia... Mais j'ai bien de la peine à croire qu'elle ne se soit pas trompée. (*Haut.*) Monsieur Duclos...

DUCLOS.

Mademoiselle!...

LÉONIDE.

Ce que j'ai à vous demander est bien embarrassant... mais enfin... je me suis engagée... et je... (*Avec vivacité.*) Tenez, j'aime mieux vous parler franchement, pour que vous me répondiez de même... Vous me promettez de le faire, n'est-ce pas?

DUCLOS.

Je vous le promets...

LÉONIDE.

Eh bien, monsieur Duclos, est-il vrai que vous aimiez quelqu'un?

DUCLOS, *très-troublé.*

Moi!... Qu'avez-vous dit, grand Dieu, mademoiselle!

LÉONIDE.

Ce trouble, cette émotion... c'était donc vrai?

DUCLOS, *tremblant.*

Oh! croyez que jamais je n'aurais osé vous dire...

LÉONIDE.

Mais remettez-vous, capitaine... Je ne croyais pas vous troubler à ce point... ainsi, il est bien vrai...

DUCLOS, *la regardant avec amour.*

Oui, il est bien vrai que j'aime... plus que je ne puis l'exprimer... plus que vous ne pouvez jamais le concevoir... j'aime depuis des années entières, et toujours sans espérances...

LÉONIDE, *à elle-même.*

Pourquoi donc? il me semble qu'Hortensia n'est pas d'une sévérité...

DUCLOS.

Cette pensée... c'est toute ma vie, et je n'existe plus que pour celle que j'aime, pour veiller sur elle, la préserver de tout péril, éloigner d'elle, si je puis, jusqu'à l'apparence d'un chagrin... et quand je serai bien sûr qu'elle est heureuse alors... alors, mademoiselle, je la fuirai pour toujours, et je n'aurai plus qu'à mourir.

LÉONIDE.

Mourir!... (*A part.*) Oh! mais c'est impossible : ce n'est pas d'elle qu'il veut me parler. (*Haut.*) Monsieur Duclos, pardonnez-moi de vous avoir interrogé comme je l'ai fait... Vous savez si je suis inconséquente et folle... Je ne croyais pas pénétrer un semblable secret.

DUCLOS.

Oh! ne vous excusez pas, mademoiselle; moi seul, je suis coupable de n'avoir pas su cacher ce qui se passait dans mon cœur... et puisque vous savez tout, je n'ai plus le droit de conserver un gage précieux qui me venait d'elle et que je veux vous rendre...

LÉONIDE.

A moi!

DUCLOS.

Un jour, elle venait de courir un grand danger... C'était pour cueillir quelques fleurs qu'elle avait exposé cette vie si précieuse...

LÉONIDE, *à part.*

Que dit-il?

DUCLOS.

Ces fleurs, qu'elle remit entre mes mains... j'osai en arracher une branche. (*Il ouvre son habit, et retire une petite branche de bruyère.*)

LÉONIDE, *à part.*

Mon Dieu!

LÉONIDE.

Vous le voyez... je n'ai d'elle qu'un souvenir de deuil et de mort... et ce souvenir même je n'ai plus le droit de le conserver... n'est-ce pas? (*Elle lui fait un signe de tête tristement négatif.* Tenez, reprenez-les ces pauvres fleurs desséchées... Oh! reprenez-les; car les laisser entre mes mains, ce serait me dire : Espère... et celle que j'aime ne pourra jamais le dire.

LÉONIDE, *avec compassion.*

Non... jamais... vous le savez bien, capitaine. (*Elle tend la main et reprend la branche en baissant les yeux.*)

DUCLOS.

Hélas! puissé-je aussi arracher de mon cœur cet amour fatal dont je m'accuse! (*La porte du fond s'ouvre.*)

LÉONIDE.

Ah!... Fernand et la duchesse! (*Elle va au-devant de sa grand'mère.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, LA DUCHESSE, FERNAND.

LA DUCHESSE, *elle s'avance très-gaie jusque sur le devant du théâtre, pressant autour d'elle son petit-fils et sa petite-fille.*

LÉONIDE.

J'espère, bonne maman, que tu ne l'a pas grondé trop fort.

LA DUCHESSE.

Sois tranquille!

FERNAND, *regardant autour de lui, à part.*

Où est-elle? Qu'est-elle devenue?

DUCLOS, *l'observant.*

Toujours ce trouble et cette pâleur! Que cherchent donc ses regards inquiets?

LA DUCHESSE.

Mon enfant, remercie ce bon Duclos; c'est à lui que tu dois d'avoir revu ton cousin un jour plus tôt que nous de l'espérions... c'est lui qui a su remplir en si peu de temps toutes les formalités nécessaires à l'accomplissement de votre mariage.

LÉONIDE, *un peu émue.*

Lui!

DUCLOS, *tremblant.*

N'était-ce pas mon devoir, madame la duchesse?

LA DUCHESSE.

Mes enfants, j'ai hâte de terminer cette grande affaire, et je veux...

LÉONIDE.

Oh! (*Lui mettant la main sur la bouche.*) Un instant, bonne maman... je veux, moi, présenter quelqu'un à Fernand.

FERNAND, *troublé.*

Me... présenter... quelqu'un!

LÉONIDE.

Attendez. (*Elle entre dans la chambre où est Pauvrette.*)

FERNAND.

C'est elle! comment se fait-il?

SCENE X.

LES MÊMES, PAUVRETTE.

LÉONIDE, *donnant la main à Pauvrette et la présentant à Fernand.*

Fernand, c'est mon amie... c'est ma sœur... (*Pauvrette, toujours l'œil fixe sans regarder Fernand, lui fait une révérence, Fernand la salue sans oser non plus la regarder. A dater de ce moment Duclos ne perd aucun des mouvements de Pauvrette et du jeune homme.*)

FERNAND, *à Pauvrette.*

Mademoiselle... (*Pauvrette chancelle et s'appuie contre un meuble pour se soutenir.*)

DUCLOS, *bas à Léonide.*

Je ne me trompe pas... cette jeune fille!... c'est la chevrière qui vous a sauvée...

LÉONIDE.

Elle-même. (*A Pauvrette.*) Qu'en dis-tu? n'est-ce pas qu'il est très-bien?

PAUVRETTE.

Oui... oui. (*Elle baisse toujours les yeux.*)

LÉONIDE, *bas.*

Mais regarde donc.

PAUVRETTE, *à part.*

Oh! la force m'abandonne.

FERNAND, *à part.*

Mon Dieu, prenez pitié d'elle!

DUCLOS, *qui n'a cessé de regarder Fernand et Pauvrette.*

Comme ils sont émus tous les deux!

LA DUCHESSE.

Maintenant, laissez-moi m'occuper de votre bonheur... j'ai résolu que ce mariage, si longtemps et si impatiemment attendu par chacun de nous, serait célébré dès demain.

TOUS LES AUTRES PERSONNAGES, *chacun avec une inflexion différente.*

Demain!

LA DUCHESSE.

Dans la chapelle du château! (*Mouvement de Pauvrette et de Fernand. La Duchesse, sans s'en apercevoir, continue en souriant.*) J'espère qu'aucune voix ici ne s'élèvera pour s'opposer à mes volontés.

LÉONIDE, *souriant.*

Vous avez raison... et d'abord ce ne sera pas la mienne.

LA DUCHESSE, *souriant à Fernand et lui prenant la main.*

Ni la vôtre, n'est-ce pas, monsieur le comte?

FERNAND.

Ma mère!

LA DUCHESSE, *regardant la main du jeune homme.*

Et si je pouvais avoir un doute à ce sujet... voici qui me répond d'avance.

FERNAND.

Que voulez-vous dire?

LA DUCHESSE.

Ah! méchants enfants! vous ne m'avez pas confié tous vos petits secrets...

LÉONIDE.

Nos secrets...

LA DUCHESSE.

Oui, oui, vous êtes engagés l'un à l'autre hors de ma présence et sans m'en avertir. Je n'en veux pas d'autre preuve que cette bague. (*Nouveau mouvement parmi tous les personnages. Pauvrette s'est levée avec terreur; Duclos observe toujours.*)

TOUS, *répétant le mot de la Duchesse.*

Cette bague!

LA DUCHESSE.

Mes yeux ne sont pas tellement affaiblis, que je ne la reconnaisse parfaitement : c'est la tienne, Léonide.

LÉONIDE.

La mienne!

FERNAND.

La sienne!

PAUVRETTE, *à part.*

Qu'ai-je fait? (*Léonide regarde fixement Pauvrette qu'elle ne quitte plus des yeux.*)

LA DUCHESSE.

Oui, l'anneau béni par le Saint-Père et que tu as rapporté, mon enfant, de notre dernier voyage en Italie.

FERNAND.

O ciel! est-ce possible! (*Il regarde Pauvrette.*)

DUCLOS, *bas en lui serrant la main expressivement.*

Contenez-vous donc, monsieur, contenez-vous par pitié pour Léonide!

LÉONIDE, *qui a pris la main de Fernand et regarde avec beaucoup d'émotion.*

En effet, cette bague, c'est la mienne... je l'avais donnée... (*Elle jette sur Pauvrette un regard de reproche et de colère. Pau-*

vrette, de loin, et sans être vue de la Duchesse, joint les mains vers Léonide et tombe presque à genoux. Léonide, se retournant vers la Duchesse en affectant de sourire.) Je l'avais donnée à lui, Fernand, au village de Saint-Didier, auprès de cette montagne où... *(Elle regarde encore Pauvrette et reprend :)* Où vous veniez de me dire, ma mère, que je serais sa femme... *(Duclos sourit tristement et fait signe de la tête qu'il ne croit pas Léonide.)*

LA DUCHESSE, *avec joie.*

Ah! c'est bien, c'est bien, mes enfants. Vous preniez ainsi le ciel à témoin de la parole que vous vous donniez l'un à l'autre. Demain, le mariage s'accomplira!

LÉONIDE.

Ma mère...

LA DUCHESSE.

Demain, Léonide, nous informerons Sa Majesté du choix de mademoiselle de Château-Gontier!

LÉONIDE.

Oui, demain, ma mère. *(A part.)* Oh! jusque-là du moins, cachons-lui toutes mes souffrances. *(Elle combat son émotion, regarde encore fixément Fernand et Pauvrette et rentre dans sa chambre, à gauche, premier plan.)*

LA DUCHESSE.

Fernand, votre bras! *(Fernand, les yeux toujours fixés sur Pauvrette, s'éloigne lentement avec sa grand'mère, par le fond.)*

DUCLOS, *à lui-même.*

Elle a eu la force de sourire, et cependant... cette jeune fille, cette bague... Pauvre Léonide! *(Il sort.)*

SCÈNE XI.

PAUVRETTE, *seule un instant, puis* FERNAND.

PAUVRETTE, *seule, l'œil fixé sur la porte où Léonide vient de sortir.*

Oh! ce n'était pas assez d'avoir vu mon père s'indigner à la pensée de la honte de sa fille... Pour elle, à présent, pour Léonide, je suis une infâme, une misérable qui a menti à sa bienfaitrice, à son amie, à sa sœur!

FERNAND.

Pauvrette!

PAUVRETTE.

Fernand!

FERNAND.

Parle-moi vite... explique-moi comment il se fait que cette bague... celle de ma cousine...

PAUVRETTE.

Elle me l'avait donnée un jour, la première fois que je l'ai vue...

FERNAND.

Eh bien! achève!

PAUVRETTE.

Ah! quand je lui ai tendu la main, pourquoi le ciel ne m'a-t-il pas fait tomber moi-même dans cet abîme dont je venais de l'arracher.

FERNAND.

Que dis-tu?

PAUVRETTE

Du moins, je n'aurais pas eu à supporter aujourd'hui la douleur, le mépris de son regard, et je ne serais plus ici un obstacle au bonheur de personne.

FERNAND.

Pauvrette!... elle aussi elle te doit la vie, et je te sacrifierais! Non, non, partons, partons ensemble!

PAUVRETTE.

Partir... avec vous!

FERNAND.

Nous ne pouvons rester ici. Léonide s'est contenue devant ma mère, mais demain, sans doute...

PAUVRETTE.

Demain... oh! vous avez raison, je ne puis, je ne veux pas attendre la journée de demain... mais vous...

FERNAND.

Moi!... est-ce que ma vie n'est pas inséparable de la tienne? Est-ce que tu n'as pas entendu, là, que mon amour pour toi était toujours la première de mes pensées? Est-ce que je ne suis pas ton seul appui au monde, ton guide, ton époux?

PAUVRETTE.

Mon époux!... ah! ce mot a brisé mon espoir au lieu de l'affermir dans mon âme. Mon époux! vous êtes le fiancé de Léonide.

FERNAND.

Non, Pauvrette, non, ce mariage ne se fera pas; et dans ce moment, je n'ai qu'une pensée : fuir ces lieux où tout est pour moi un reproche et une affliction. Je t'en supplie, si tu m'aimes, partons!

PAUVRETTE.

Oh! vos paroles me rendent folle!... Il parle de me rendre l'honneur, et malgré moi, je songe à Léonide: Qui me conseillera contre lui ou contre moi-même?... *(La porte du fond s'ouvre et Maurice paraît. Elle jette un cri)* Ah! attendez, Fernand, voilà celui qui me dira ce que je dois faire, celui que le ciel m'envoie pour me dicter mon devoir.

MAURICE.

Que dit-elle!

FERNAND.

Maurice!

SCÈNE XII.

PAUVRETTE, FERNAND, MAURICE.

MAURICE.

C'est moi que vous voulez consulter, mademoiselle?

PAUVRETTE.

Oui, c'est à vous que je veux parler, comme je parlerais à un juge, comme je parlerais à un père... Je me confierai à vous, et votre volonté sera pour moi celle de Dieu.

MAURICE.

Songez-vous que je ne suis qu'un pauvre vieillard, sans famille, sans autre asile que celui qu'il tient de la charité? Songez-vous que mon esprit est accablé par la douleur et que je jugerais mal de la douleur et des devoirs des autres?

PAUVRETTE.

Non, si humble et si pauvre que vous ait fait le destin, si malheureuse que vous ait fait votre fille, vous êtes pour moi le premier des juges, et quelle que soit votre sentence, elle me sera sacrée.

MAURICE, *hésitant.*

Non, gardez vos secrets, je ne veux rien savoir.

PAUVRETTE.

Mais il ne s'agit pas de moi seule, qui ne suis.... qu'une étrangère... si vous aviez à prononcer aussi sur le sort de Léonide...

MAURICE, *étonné.*

Léonide...

FERNAND.

Non, je ne veux pas!...

PAUVRETTE, *sans l'écouter.*

C'est en son nom, comme au mien, que je m'adresse à vous.

MAURICE.

Parlez donc, je vous écoute! *(Pauvrette se met à genoux devant lui.)*

FERNAND.

Quoi?

MAURICE.

Que faites-vous?

PAUVRETTE.

Oh! laissez-moi vous parler ainsi... laissez-moi me courber devant vous pour vous cacher ma honte!

MAURICE.

Votre honte!

PAUVRETTE.

Oui, celle qui se prosterne à vos genoux, celle qui n'ose porter sur vous ses regards suppliants est une fille déshonorée...

MAURICE, *sévèrement.*

Déshonorée! *(Regardant Fernand.)* Monsieur le comte!...

PAUVRETTE, *vivement.*

Mais il n'est pas parjure... il n'abandonne pas la pauvre fille qui lui a livré sa vie. Enfin, il renonce au brillant mariage qu'on lui propose... il veut me donner son nom, il veut partir avec moi... Parlez! dois-je accepter? dois-je le suivre?

MAURICE.

C'est à mon honneur, c'est à ma conscience que vous avez fait appel : ma conscience et mon honneur vont vous répondre. Jeune fille, celle qui vous a tendu les bras, qui vous a chérie comme une sœur, c'est la fiancée de l'homme que vous aimez; celle qui vous a abritée sous son toit et dont vous avez mangé le pain, c'est la mère de l'homme que vous aimez... votre fuite avec lui, c'est la mort pour chacune d'elles. Son nom, qu'il vous donnera, lavera mal votre honte passée, car pour effacer une faute, vous aurez commis deux crimes.

PAUVRETTE.

Deux crimes!

FERNAND.

Maurice, je vous ordonne...

MAURICE.

Capitaine, ce n'est plus un soldat, c'est un vieillard qui parle. (*A Pauvrette.*) Il faut partir, Marguerite, mais il faut partir seule.

PAUVRETTE, *se relevant.*

J'obéirai... car c'est Dieu lui-même qui vient de me condamner par votre bouche.

MAURICE, *avec émotion.*

Marguerite!.. ces paroles sévères que je viens de vous adresser, mon devoir, mon honneur me les ont dictées... mais je ne suis pas sans pitié pour votre douleur, vos larmes font couler les miennes; je voudrais pouvoir vous dire : Sois heureuse, enfant, mais je ne le puis pas, je ne le dois pas. Du courage, Marguerite, du courage.

PAUVRETTE, *lui baisant les mains.*

Oui, oui, j'en aurai.

MAURICE.

Que faites-vous?..

PAUVRETTE.

Oh! je serai forte maintenant! (*Elle se dirige vers la porte de sa chambre.*)

FERNAND.

Au nom du ciel, écoute-moi.

PAUVRETTE.

Restez, Fernand... j'entre là pour la dernière fois; je veux écrire quelques mots pour mon père.

MAURICE.

Son père!

PAUVRETTE.

Et je pars seule... et je pars pour toujours... Adieu, Fernand. (*A Maurice.*) Adieu, mon p... adieu, vous qui m'avez dicté mon devoir... Si vous pensez quelquefois à moi, souvenez-vous que je me suis soumise sans me plaindre à l'arrêt dont vous m'avez frappée. (*Elle entre dans sa chambre.*)

FERNAND, *avec agitation.*

Et moi, je ne l'accepte pas, cet arrêt odieux! (*Il sonne.*) Non, je ne consentirai pas à l'abandonner... non... non... elle ne partira pas.

MAURICE.

Que voulez-vous faire? (*Un domestique entre.*)

FERNAND.

Demandez à madame la duchesse si elle peut me recevoir. Dites qu'il faut que je lui parle à l'instant, à l'instant même. (*Le domestique sort.*)

MAURICE.

Calmez-vous! réfléchissez, monsieur le comte.

FERNAND

Non, je n'entends rien, je n'écoute rien... La pauvre fille vient d'en appeler à vous contre moi .. eh bien! moi contre vous j'en appellerai au cœur de la duchesse.

SCENE XIII.

FERNAND, MAURICE, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Qu'y a-t-il, Fernand? Pourquoi me fais-tu demander la permission de me voir?

FERNAND.

Ma mère, je voulais aller me jeter à vos genoux parce que... j'ai une grâce à vous demander.

LA DUCHESSE.

Une grâce, toi!... parle vite!...

MAURICE, *bas.*

Prenez garde, monsieur, c'est un coup fatal que vous allez lui porter.

LA DUCHESSE.

Eh bien! Fernand, n'as-tu plus confiance dans ma tendresse pour toi?

FERNAND.

Je sais, madame la duchesse, que vous êtes la meilleure, la plus généreuse des mères; c'est pour cela que je tremble en vous parlant.

LA DUCHESSE.

C'est donc bien terrible ce que tu as à me dire?

FERNAND.

C'est le renversement de vos plus beaux rêves... c'est...

MAURICE.

C'est un projet insensé, et qu'il vaudrait mieux que madame la duchesse ne connût pas.

LA DUCHESSE.

Vous m'effrayez tous deux! Fernand, tu ne songes pas à refuser... non, c'est impossible! tu as aimé Léonide.

FERNAND.

Comme une sœur... oui, ma mère.

LA DUCHESSE.

Mon fils, cet amour suffira si vous n'en aimez aucune autre.

FERNAND.

J'en aime une autre, ma mère.

LA DUCHESSE.

Vous!

MAURICE.

Une autre qui ne peut être sa femme.

FERNAND.

Maurice!

MAURICE.

Monsieur, vous entendrez jusqu'à la fin.

LA DUCHESSE.

Monsieur le comte, vous chasserez cet amour de votre cœur, et vous serez l'époux de Léonide.

FERNAND.

Jamais, madame, jamais!

LA DUCHESSE, *s'exaltant peu à peu.*

Prenez garde! vous recommencez aujourd'hui la lutte que m'a fait subir votre père... et je vous l'ai dit, si je fus vaincue alors, c'est que j'avais contre moi l'homme qui courbait toutes les têtes, qui brisait toutes les volontés, l'homme qui tenait dans sa main la fortune et la vie de ma famille... mais aujourd'hui, songez-y bien, j'ai pour moi la volonté de Dieu qui m'a laissée seule, vieille et faible, pour appui à la pauvre orpheline. Aujourd'hui je suis à moitié dans le tombeau, nous verrons si votre main, Fernand, osera m'y plonger tout à fait.

FERNAND.

Ma mère! ma mère! vous me déchirez le cœur, mais celle que j'aime a des droits sacrés aussi.

LA DUCHESSE.

Osez donc me la nommer.

FERNAND.

Vous la connaissez, ma mère; c'est...

MAURICE.

C'est la jeune fille que vous avez recueillie par compassion sous votre toit! c'est l'étrangère qui a mangé le pain de l'aumône que lui tendait votre main.

FERNAND.

C'est l'ange sauveur qui vous a gardé votre fille... Cette bague, ce n'est pas de Léonide que je la tiens; cette bague, c'est le gage du lien sacré qui nous unit et qui fait de moi devant Dieu, le mari de Pauvrette!

MAURICE, *comme frappé d'un souvenir.*

Pauvrette! Pauvrette! avez-vous dit? pourquoi lui donnez-vous ce nom?

FERNAND.

Parce que c'était le sien lorsqu'elle vivait pauvre et abandonnée aux montagnes de Saint-Didier.

LA DUCHESSE.

Qu'importe son nom! Ce que je veux...

MAURICE.

Oh! laissez-le parler, madame!... Elle vivait dans la montagne! elle s'appelait Pauvrette!

FERNAND.

Et c'est vers elle que nous conduisait le guide le jour où vous m'avez accompagné... (*Pauvrette sort de sa chambre et entend le dernier mot de Maurice.*)

MAURICE, *poussant un cri.*

Ah! mon Dieu! elle! c'est elle! et je la condamnais et je demandais sa honte!... Je demandais sa mort!... Pauvrette!... La voilà!... (*Il lui tend les bras.*)

SCENE XIV.

LES MÊMES, PAUVRETTE.

PAUVRETTE.

Et vous ne me repoussez pas!... Vos yeux me regardent avec tendresse. O mon père! mon père!... (*Elle se jette dans ses bras.*)

FERNAND *et* LA DUCHESSE

Son père!

MAURICE, *tombant sur le canapé; Pauvrette est à ses genoux. La regardant avec amour.*

Oui, madame, c'est ma fille. Reste sur ce cœur, pauvre enfant! et que j'expie par mes larmes toute ma cruauté envers toi!... Ah! tu n'es plus seule au monde : tu as un appui, un défenseur, un père!... (*Il l'embrasse avec transport.*)

FERNAND, *tendant la main à Pauvrette.*

Madame la duchesse, ne me sera-t-il pas permis à moi de lui dire : Pauvrette, tu as un époux?

LA DUCHESSE.

Vous, comte d'Ermilly, vous son mari! jamais!

ACTE V.

Un jardin très-élégant. Sur le devant, à gauche, une table et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I.

LA DUCHESSE, LÉONIDE, TROIS DOMESTIQUES.

LA DUCHESSE.

Tout est-il préparé dans la chapelle du château?

1er DOMESTIQUE.

Tout est prêt, madame la duchesse.

LA DUCHESSE.

Dans une heure, monsieur le pasteur de la paroisse se présentera, vous l'introduirez à l'instant. (*Le domestique s'incline.*) Vous, Jérôme, n'oubliez pas l'ordre que je vous donne... Si par un contre-temps que je ne puis prévoir le mariage de monsieur le comte d'Ermilly et de mademoiselle de Château-Gontier n'était pas accompli à midi, amenez des chevaux de poste... Allez. (*Les deux premiers domestiques sortent.*)

LÉONIDE, *avec surprise.*

Ma mère!

LA DUCHESSE.

Attendez, Léonide... (*Au troisième domestique.*) Où est monsieur le comte?

LE DOMESTIQUE.

Sorti depuis une heure, madame.

LA DUCHESSE.

Trouvez-le, et dites-lui que je veux lui parler. (*Elle va s'asseoir. Léonide reste debout auprès d'elle.*)

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, LÉONIDE.

LÉONIDE.

Ma mère, pourquoi ces ordres?

LA DUCHESSE.

N'est-ce pas ce matin que doit se célébrer son mariage?

LÉONIDE.

Mais je sais tout, ma mère, et Fernand ne consentira pas.

LA DUCHESSE.

Peut-être... c'est parce qu'il me reste un espoir, que j'ai fait préparer la chapelle et avertir le prêtre.

LÉONIDE.

Mais mon devoir à moi n'est-il pas de refuser?

LA DUCHESSE.

Votre devoir, Léonide, est de m'obéir; je me rappelle, mon enfant, la tâche sacrée que m'a confiée ta mère, ma fille bien-aimée, à son lit de mort... cette tâche je saurai la remplir.

LÉONIDE.

Mais vous savez bien qu'il en aime une autre.

LA DUCHESSE.

Ecoute. (*Elle la fait asseoir auprès d'elle.*) J'aurais voulu respecter toute la candeur de ton âme et ne briser aucune de tes illusions de jeune fille, mais les événements ont été plus forts que ma prudence maternelle. Nous autres femmes, nous devons à celui dont nous portons le nom, compte de notre vie tout entière. Ces messieurs ont le droit d'interroger notre passé et ne nous doivent que leur avenir. Ces amours passagers de leur jeunesse ils en perdent jusqu'à la mémoire, et notre devoir à nous est d'oublier aussi.

LÉONIDE.

Mais s'il l'aime cependant. Si je cause leur malheur à tous les deux... si Pauvrette... Pauvrette à qui je dois.

LA DUCHESSE.

Oui, je sais, elle a fait pour toi ce que nous avons fait pour son père, ce que tu as fait pour elle-même lorsqu'elle s'est présentée ici mourante de faim et de misère... Mais t'a-t-elle dit alors quel prix elle prétendait imposer à ta reconnaissance? Elle venait t'arracher cette vie qu'elle t'avait conservée autrefois.

LÉONIDE.

Ma mère!

LA DUCHESSE.

Oui, si elle s'est introduite dans ce château, où tu lui donnes et la place et le nom de ta pauvre sœur que Dieu nous a ravie, c'est pour rejoindre ici celui qu'elle aime, ton fiancé à toi, celui que tu aimais avant elle, que tu aimais tant, ma fille, que je t'ai vue près de mourir dans mes bras de désespoir de l'avoir perdu.

LÉONIDE.

Mais cet amour... si la jalousie l'avait tué dans mon âme... Tu ne voudrais pas me forcer d'épouser quelqu'un que je n'aimerais pas, et..... (*Retenant ses larmes.*) Je ne l'aime plus, ma mère, je ne l'aime plus.

LA DUCHESSE, *se levant avec elle, et la pressant sur son cœur.*

Ah! pauvre et généreuse enfant, je réponds au ciel de toi et de Fernand, et je prendrai ta défense, fût-ce contre toi-même.

LÉONIDE.

Avez-vous songé à la honte dont nous couvrirait un refus de sa part?

LA DUCHESSE.

J'y ai songé, mais j'espère encore que Fernand ne nous frappera pas l'une et l'autre de ce coup affreux. Il me reste une chance de toucher son cœur, une chance presque certaine... Il te reviendra, il te reviendra... je le sais d'avance, et je vous verrai heureux l'un et l'autre avant de vous quitter pour toujours.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DUCLOS *sortant du pavillon de gauche.*

LA DUCHESSE.

C'est vous, Duclos, vous vous étiez chargé...

DUCLOS.

De parler à Maurice et à sa fille.

LA DUCHESSE.

Vous avez subi leurs reproches, leurs emportements?

DUCLOS.

Non, madame la duchesse. A nos premières paroles, le vieillard a pris sa fille dans ses bras. « Naguère, lui a-t-il dit, nous » étions errants et pauvres, nous le serons encore, ma fille, » mais du moins nous serons ensemble.

LÉONIDE.

Oh! je ne veux pas qu'ils soient dans la misère.

LA DUCHESSE, *à Duclos.*

Vous leur avez remis de ma part...

DUCLOS

Ce portefeuille. (*Il le lui présente.*) Non, madame.

LA DUCHESSE.

Comment?

DUCLOS.

J'ai pensé, en voyant la noble résignation de Maurice, à tout ce qu'il y aurait d'amer et de blessant pour lui dans un secours d'argent qui lui viendrait de vous ou de monsieur Fernand...

LA DUCHESSE.

Mais...

DUCLOS.

J'ai glissé dans son havresac ce qu'il faut pour les garantir du besoin... De moi, d'un soldat comme lui, il acceptera sans rougir.

LA DUCHESSE.

Mais alors, ce portefeuille est à vous, maintenant, reprenez-le.

DUCLOS.

Non, madame.

LA DUCHESSE.

Reprenez-le. Ces billets qu'il renferme et qui ont été remplacés par les vôtres pour l'emploi que je leur destinais, ne comprenez-vous donc pas qu'ils ne sont plus à moi, capitaine? (*Elle lui remet impérieusement le portefeuille dans la main.*)

DUCLOS.

Je comprends que vous êtes assez bonne et assez charitable pour les distribuer généreusement, madame, et les pauvres de village sont habitués à vous bénir. (*Il dépose le portefeuille sur la table qui est à droite, premier plan.*)

LÉONIDE.

Ah! monsieur Duclos, vous êtes un noble cœur.

DUCLOS.

Je voudrais vous voir heureuse, Léonide, et pour cela, je donnerais plus qu'un peu d'argent... je donnerais ma vie!... (*Voyant entrer Fernand et dégageant sa main que Léonide a prise.*) Voici votre mari, mademoiselle.

LÉONIDE, *avec tristesse, baissant les yeux.*

Mon mari!

SCENE IV.

LES MÊMES, FERNAND.

FERNAND.

Vous m'avez fait ordonner, ma mère, de me rendre auprès de vous.

LA DUCHESSE.

Je vous ai fait prier, monsieur le comte, de m'accorder un dernier entretien.

FERNAND.

Un dernier entretien!

LA DUCHESSE.

Oui, monsieur le comte, veuillez nous dire ce que vous avez irrévocablement arrêté...

FERNAND.

Ce que je veux, ma mère, c'est être toujours pour vous le plus tendre, le plus respectueux des fils; ce que je veux, c'est que vous, Léonide, vous m'aimiez comme un frère.

LÉONIDE, *à part.*

Comme un frère! (*Bas.*) Tu m'entends, ma mère?

FERNAND.

Voilà quelle est ma volonté, et c'est l'honneur qui me l'a dictée.

LA DUCHESSE.

Ne parlez pas de l'honneur. Dites votre fol amour; allez, obéissez à cette funeste passion, quittez-nous, partez... ou plutôt, non, pourquoi partir? vous êtes ici chez vous, vous êtes seul maître ici, monsieur le comte.

FERNAND.

Que dites-vous!

LA DUCHESSE.

Je dis ce qu'il faut enfin que vous sachiez... (*montrant les papiers placés sur une table*) ce que ces papiers vont vous apprendre.

FERNAND.

Ces papiers...

LA DUCHESSE.

Tous ces biens que nous avons partagés avec vous jusqu'à ce jour, appartiennent à vous seul... C'est à votre mère qu'il furent donnés en dot par Napoléon, le jour où elle épousait un de ses officiers, et je me disais qu'à votre tour vous les apporteriez en dot à Léonide. Vous ne l'avez pas voulu, Fernand, reprenez donc ces titres. (*Elle lui donne des papiers.*) Allez, allez offrir à une autre votre fortune avec votre nom. Qu'elle vienne s'asseoir dans ce château, à notre place, qu'elle y vienne sans crainte; car bientôt elle n'y trouvera plus de visage ennemi, et vous ne subirez plus ni mes reproches ni mes larmes.

FERNAND.

Que dites-vous? Eh quoi! vous songez à me quitter, ma mère! Je vous ai mal comprise!

LA DUCHESSE.

Fernand, nous consentions l'une et l'autre à tout vous devoir; mais vous ne prétendez pas que Léonide accepte un asile et des secours de votre femme.

FERNAND.

Ces biens! c'est moi qui vous les offre. Je n'en veux pas pour moi, je n'en veux pas; je suis un soldat: je n'ai pas besoin de fortune, tandis que vous, courbée par l'âge; toi, Léonide, si jeune et si faible... Mais que ferez-vous? que deviendrez-vous?

LÉONIDE.

O ma mère! ses larmes me déchirent.

LA DUCHESSE.

Quand j'étais en exil, j'ai travaillé sans rougir; et si mes forces me trahissent aujourd'hui, je vivrai du travail de ma fille. Oh! ne craignez rien, je ne lui serai pas une charge bien longue.

SCENE V.

LES MÊMES, DEUXIÈME DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

L'heure est passée, madame la duchesse, et la voiture de voyage est prête.

DUCLOS.

Partir!... vous!... Elle, mon Dieu! (*Il donne des ordres au domestique qui sort.*)

FERNAND.

Ma mère, ce départ serait ma honte, mon désespoir... Ce serait la malédiction du ciel. Léonide, au nom des heureux jours de notre enfance, au nom de cette pure affection que nous avions l'un pour l'autre, ne m'abandonne pas, Léonide, si tu pars, je mourrai!

LÉONIDE.

Fernand!

DUCLOS, *avec force.*

Mais vous oubliez donc qu'elle se mourait pour vous!

FERNAND.

C'est vrai, malheureux! je l'oubliais!

DUCLOS, *après un temps.*

Regardez-la, monsieur le comte; où trouverez-vous plus de jeunesse, plus de beauté... plus d'amour!

LÉONIDE, *pleurant.*

Assez, assez, Duclos... et c'est vous qui lui parlez ainsi.

LA DUCHESSE.

Duclos, quand je ne serai plus, devenez son appui... son protecteur. (*Elle va vers Fernand.*)

DUCLOS.

Moi! madame la duchesse?

LA DUCHESSE.

Oui, jusqu'au jour où quelqu'un daignera offrir sa main à mademoiselle de Château-Gontier. Allons, ma fille, c'est un second exil qui recommence; Dieu daignera du moins l'abréger pour moi.

FERNAND.

Non, non! vous avez brisé mon cœur et bouleversé ma raison. Je ne sais plus ce que me veut ce cœur... je ne sais plus ce que l'honneur me commande... Je ne sais qu'une chose, ma mère: c'est que tu ne partiras pas; c'est que... (*à genoux.*) je t'obéirai, entends-tu? je t'obéirai, ma mère!

LA DUCHESSE.

Mon fils! mon Fernand! tu m'es rendu.

LÉONIDE, *à part.*

Et moi, qui me rendra son amour?

DUCLOS, *bas.*

Espérez, espérez, mademoiselle.

LA DUCHESSE, *allant à la table.*

Voici le brevet en blanc que vous allez remplir, en informant le roi du choix que tu as fait.

FERNAND.

Déjà!

LÉONIDE.

Mais cette lettre au Roi?

LA DUCHESSE.

Ce sont vos fiançailles. Vous consentez, Fernand?

FERNAND.

Je consens.

LÉONIDE.

Mais, moi, ma mère?

LA DUCHESSE.

Écrivez, ma fille, écrivez!

LÉONIDE, *assise.*

J'attends.

LA DUCHESSE, *dictant.*

« Sire, vos augustes bontés pour notre famille me pénètrent » d'une reconnaissance qui ne finira qu'avec ma vie. Vos ordres » sont pour moi des bienfaits, et je suis heureuse en inscrivant

» sur le brevet de colonel renfermé dans votre royale dépêche, » le nom de celui que j'ai choisi pour époux. C'est mon cousin, » comte Fernand d'Ermilly que j'ose recommander à la haute » protection de Votre Majesté. »

LÉONIDE, *répétant.*

De Votre Majesté...

LA DUCHESSE.

Signez : « Marie Léonide de Château-Gontier. »

LÉONIDE.

J'ai signé, ma mère, lisez!

LA DUCHESSE.

Remplissez le brevet. (*Léonide obéit; au même instant paraissent au fond Maurice et Pauvrette, qui a repris ses habits de paysanne. Un domestique est auprès d'eux.*)

DUCLOS.

Maurice!

FERNAND.

Pauvrette! (*Léonide a remis la lettre à sa grand'mère.*)

LA DUCHESSE, *à part.*

Encore ici! (*Elle met la lettre sous enveloppe.*) Veillez à ce que cette lettre parte à l'instant. (*Elle donne la lettre au domestique qui sort.*)

SCENE VI.

LA DUCHESSE, LÉONIDE, DUCLOS, FERNAND, MAURICE, PAUVRETTE.

LA DUCHESSE, *à Maurice.*

Parlez, monsieur, je puis tout entendre maintenant.

PAUVRETTE.

Mon père, souvenez-vous de votre promesse.

MAURICE.

Je m'en souviendrai. Que madame la duchesse se rassure, nous ne venons adresser à personne ni plaintes ni reproches. Je sais toute la distance qui existe entre votre famille et la mienne, et je n'ai jamais pensé que le malheur d'une jeune fille suffît à effacer en un instant cette distance si grande de rang et de fortune.

LA DUCHESSE.

Ce langage...

MAURICE.

Ce langage ne doit pas vous surprendre, madame. Hier, sans la connaître, j'ai, moi-même, condamné mon enfant. Mon arrêt était juste, et nous le subirons ensemble, voilà tout.

LA DUCHESSE.

Quel motif vous a donc ramené?

MAURICE.

Le motif!... c'est qu'en chassant l'enfant, qui ne s'était ni donnée ni vendue, vous n'aviez pas le droit de la flétrir d'une aumône.

LA DUCHESSE.

Cet argent ne vient pas de moi, monsieur.

MAURICE.

Oui, je sais quel subterfuge on a daigné employer pour déguiser ce bienfait; mais, de quelque main qu'il vienne, nous le repoussons, madame. (*Il le rend à Duclos.*)

PAUVRETTE.

Cet argent, monsieur le comte, vous savez bien que c'est mal, que c'est cruel de me l'offrir... Dites à votre mère que je ne suis coupable ni de ma perte, ni du malheur que j'ai apporté dans sa maison... Et puisque je vous vois pour la dernière fois...

FERNAND.

Pauvrette!

PAUVRETTE.

Pour la dernière fois... Fernand, dites-lui ce que j'étais quand vous m'avez rencontrée, une pauvre fille des montagnes, vivant seule, loin du monde, je n'ai été éblouie ni par votre rang, ni par votre richesse... Est-ce vrai cela, Fernand?

FERNAND.

Oui, moi seul je suis coupable.

PAUVRETTE.

Vous m'avez accusée à tort d'un bien honteux calcul, madame la duchesse, car je ne soupçonnais même pas ce que c'était que la fortune, et lorsque je lui donnais, à lui, la moitié de mon toit pour le sauver de l'avalanche, lorsque je partageais avec lui ma provision de pain noir, c'est moi qui étais le riche, madame, et c'est lui qui était le pauvre.

LÉONIDE.

Ma mère...

LA DUCHESSE.

Ah! pourquoi sont-ils revenus?

PAUVRETTE.

Dans le malheur qui me frappe, je ne vois que la volonté du ciel, et je m'y soumets sans me plaindre; mais du moins je ne veux emporter d'ici le mépris de personne... Non, Léonide, non, je n'ai pas voulu vous ravir le cœur de celui que vous avez aimé... Non, celle que vous avez serrée dans vos bras, que vous avez appelée votre sœur, ne savait pas trouver ici, et dans votre fiancé, celui qui l'avait abandonnée. Et lorsque je l'ai découvert, ce terrible secret, j'ai retrouvé près de vous mon père à qui je n'osais pas me nommer parce qu'il maudissait la honte de son enfant. Je l'ai retrouvé brisé par la souffrance et le désespoir... Est-ce que je pouvais me séparer de lui, Léonide?

LÉONIDE.

Non! tu ne le devais pas, tu ne le pouvais pas!

PAUVRETTE.

Oh! vous du moins, vous ne m'avez pas condamnée.

MAURICE.

Adieu, madame la duchesse, je ne me souviendrai que de vos bontés pour moi. Viens, ma fille.

PAUVRETTE.

Monsieur le comte, il faut perdre jusqu'au souvenir de Pauvrette... il faut que ma sœur soit heureuse... Adieu, Léonide... adieu, Fernand... adieu tout ce que j'ai aimé. (*Ils vont pour sortir.*)

LÉONIDE.

Restez! restez, vous dis-je! Comte d'Ermilly, empêchez donc de partir votre femme.

TOUS.

Sa femme!

FERNAND.

Léonide!

LA DUCHESSE.

Que signifie?..

LÉONIDE.

Cela signifie, ma mère, que moi aussi je suis une Château-Gontier et que je n'accepte pas plus l'aumône d'un cœur qui ne m'appartient pas, que je n'accepterais l'aumône d'une fortune.

LA DUCHESSE.

Comment! malgré ce que vous avez écrit au roi?

LÉONIDE.

Dites, ma mère, à cause de ce que j'ai écrit au roi. Si vous aviez daigné m'entendre, si vous aviez jeté les yeux sur la lettre vous auriez vu comment j'use du droit que me donne Sa Majesté de me choisir un époux.

LA DUCHESSE.

Mais c'est le nom de Fernand que vous avez écrit?

LÉONIDE.

C'est le nom que j'ai tracé sur ce brevet.

LA DUCHESSE.

Ce brevet... (*Elle le lit.*) Nommons au grade de colonel le capitaine Georges Duclos.

TOUS.

Duclos!

FERNAND.

Se peut-il?

DUCLOS.

Moi! moi! son mari!

LA DUCHESSE.

Mais cette lettre! cette lettre. (*Elle met la main sur la sonnette comme pour appeler.*)

LÉONIDE.

Cette lettre est partie, ma mère, et je la récrirais encore.

LA DUCHESSE, *retombant assise.*

Oh! tout est fini, tout est perdu, et par elle! par elle...

DUCLOS.

Léonide... mais c'est un rêve!... je ne suis pas digne d'un si grand bonheur!

LÉONIDE.

Vous m'aimez, vous, eh bien! je vous dis à mon tour... Espérez. (*Elle lui rend le bouquet de bruyère.*)

DUCLOS.

Ah! (*Il embrasse le bouquet avec transport.*)

LÉONIDE, *prenant Pauvrette par la main et la présentant à sa mère.*

Ma mère, ne te souviendras-tu pas qu'elle m'a sauvé la vie?

MAURICE, *allant à la Duchesse.*

Madame la duchesse, je comprends que ce soit un chagrin pour vous de donner votre fils à la fille de l'humble et pauvre soldat. Mais ne les séparez pas, et je vous promets de quitter la France. Je suis si peu habitué au bonheur! Les savoir heureux, ce sera assez pour moi... et je ne reverrai jamais ni mon pays ni mon enfant.

LA DUCHESSE.

Maurice!

MAURICE.

Allons, dites, quand voulez-vous que je m'éloigne?

LA DUCHESSE.

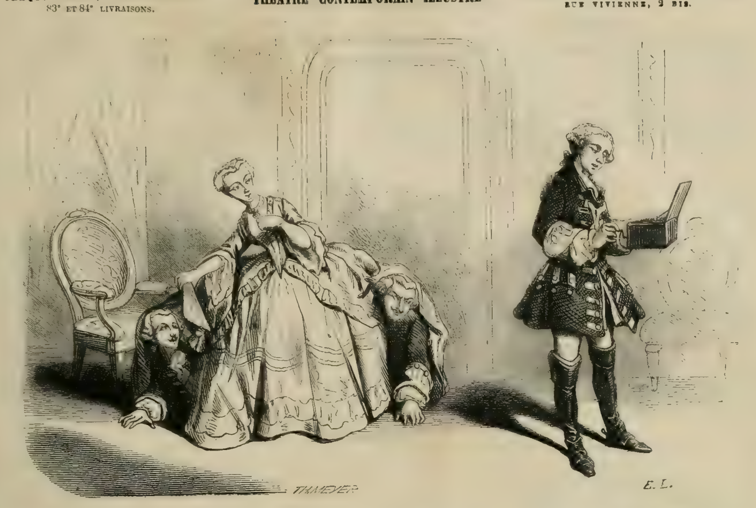
Ah! vous êtes plus noble que moi... vous resterez, Maurice... et j'aurai deux filles au lieu d'une.

PAUVRETTE, *se jetant dans ses bras*

Ma mère! (*Tableau.*)

FIN.

Typ. de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue St-Louis. 46, au Marais



LES PANIERS DE LA COMTESSE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

M. LÉON GOZLAN

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 27 NOVEMBRE 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE COMTE DE MAILLY, colonel de chevau-légers.	MM. FÉLIX.
LE ROI LOUIS XV.	LAGRANGE.
M. DE GIAC, sous-lieutenant de chevau-légers.	JULIAN.
CHAMPAGNE, valet	ROGER.
UN OFFICIER DE MOUSQUETAIRES.	MM. BACHELET.
UN SECOND OFFICIER DE MOUSQUETAIRES, muet.	ZELGER.
LA COMTESSE DE MAILLY.	Mˡˡᵉˢ DÉJAZET.
MARGUERITE, femme de chambre.	JEANNE.

La scène est au pavillon de Roquencourt, dans la forêt de Marly.

Le théâtre représente un salon riche et seigneurial ; porte au fond à deux vantaux. De cette porte on voit au-delà du perron un horizon de forêt. — Dans l'encoignure, *côté cour*, une glace sans tain, de toute la hauteur du décor, et coupée par le bas par une cheminée garnie avec luxe ; devant de cheminée, *indispensable*, puisque le comte le cloue dans le courant de la deuxième scène ; même côté, cour, *face*, une large croisée à vitraux donnant sur une basse-cour, qu'on soupçonne à un pan de mur aperçu et d'un aspect agreste ; même *côté cour*, adossé près de cette croisée, un clavecin ; sur ce clavecin, une serinette élégante ; près de la serinette, un vase de porcelaine contenant un beau bouquet ; dans ce bouquet, un billet qu'on ne voit pas. — Une porte vitrée ou croisée praticable, *côté jardin* dans l'encoignure ; *à la face*, même côté, une porte pleine ; cette porte pleine est celle de la chambre à coucher de la comtesse. — Une table au lointain ; sur cette table, papier, plumes, encre. — *Côté jardin :* — Au premier plan, un canapé. — Quatre fauteuils dont les places sont indiquées par les exigences de la scène. — Mobilier et accessoires doivent avoir le plus possible un caractère accusé de régence.

SCÈNE Iʳᵉ.

LE COMTE, seul, *entrant dans le pavillon et parlant du dedans au dehors. — Il a la main dans un sac où sont des clous et deux marteaux.*

Marguerite, dans un instant je vous sonnerai et vous m'apporterez ce que vous savez. (*Il entre, — en apercevant le vase dans lequel il y a un bouquet.*) Encore ! qui donc a pu envoyer ici ce beau vase et ce beau bouquet ?... Déjà ! mais où s'exiler pour ne pas recevoir de cadeaux ? je m'y perds : je me cache dans la forêt de Saint-Germain, cadeau ; je m'enfouis dans celle de Rambouillet, cadeau ; je viens me réfugier ici, au milieu du bois de Marly, cadeau ! Allons !... pourtant je finirai bien par découvrir... Ce vase et ce bouquet ne sont pas venus seuls, Marguerite sans doute me dira... il est vrai que jusqu'ici elle n'a pas su me dire grand'chose. En attendant, à la besogne ! (*Il examine attentivement les portes, les armoires, les croisées, et le foyer de la cheminée.*) Ah ! madame la comtesse de Mailly, vous êtes ainsi poursuivie par vos adorateurs ! ils ne se découragent pas : je ne me découragerai pas non plus. (*Se retournant vivement après avoir pris un marteau et une poignée de clous.*) Qui va là ?

SCÈNE II.

LE COMTE, GIAC.

GIAC, *surpris, et à part.*

Il est ici ! (*Haut.*) C'est moi, mon cousin.

LE COMTE.

Vous, de Giac ! je vous croyais à Versailles.

GIAC, *embarrassé.*

Je venais...

LE COMTE.

Je vois très-bien que vous veniez.

GIAC.

Je venais souhaiter la fête à ma cousine.

LE COMTE.

Ah ! c'est donc vous qui avez envoyé ce bouquet et ce vase ?

GIAC.

Non, mon cousin, j'ai su trop tard que c'était aujourd'hui la fête de ma cousine, je n'ai pas pu me procurer à temps un bouquet assez beau : dans mon désespoir je venais seulement l'embrasser.

LE COMTE.

Seulement... ah ! ce n'est pas vous qui avez envoyé ce bouquet ? (*A part.*) Comme il ment ! son étourderie me l'a livré, il me croyait à Versailles. (*Haut.*) Eh bien ! mon cousin, je suis heureux de vous voir deux fois dans la même journée, je n'y comptais guère, mais...

GIAC.

Je vous remercie, mon cousin. (*A part.*) Quelle imprudence !

LE COMTE.

Je vous croyais à la caserne occupé à faire mettre en état les sangles de votre cheval ; votre équipement était ce matin dans un désordre... Vraiment ! venir ainsi à une grande revue... mais, puisque vous voilà, vous allez m'aider dans ma besogne.

GIAC.

Volontiers, mon cousin, que faut-il que je fasse ?

LE COMTE.

Voilà un marteau et des clous. (*Il les lui donne.*)

GIAC, *riant.*

Un marteau et des clous !

LE COMTE.

Imitez-moi, je vais clouer cette croisée ; vous, clouez celle-là.

GIAC.

Mais, mon cousin ?...

LE COMTE, *clouant.*

Clouez donc !

GIAC, *clouant.*

Je veux bien, mais dans quel but ?

LE COMTE, *clouant.*

Dans le but... de clouer ; les fenêtres ne sont que des portes déguisées.

GIAC.

Et vous voulez qu'on n'entre plus chez vous ?

LE COMTE, *clouant.*

Je veux surtout qu'on n'en sorte plus, une fois qu'on y sera entré. Avez-vous fini de clouer votre croisée ?

GIAC.

Oui, mon cousin.

LE COMTE.

A merveille ! clouez maintenant cette armoire, tandis que je vais clouer cette cheminée.

GIAC, *clouant.*

Encore ! mais vous ne ferez plus qu'un mur uni comme une glace de ce pavillon.

LE COMTE.

C'est bien mon intention, vous avez une perspicacité... Mais vous ne clouez plus ?...

GIAC, *à part.*

Il se doute de quelque chose. (*Haut.*) Mais, mon cousin, l'air manquera dans le pavillon, si...

LE COMTE, *cessant de clouer.*

Il y a toujours trop d'air à la campagne.

GIAC.

Mon cousin, vous n'avez plus rien à clouer ?

LE COMTE.

Pardon, la porte de votre chambre ?

GIAC, *étonné.*

La porte de ma chambre ?

LE COMTE.

Oui... à Versailles.

GIAC.

Je ne comprends pas, mon cousin.

LE COMTE, *marchant.*

Je vous mets aux arrêts pour cinq jours, aujourd'hui premier septembre, pour vous être rendu ce matin à la parade sur un cheval dont la selle tournait sous vous.

GIAC, *suivant le comte.*

Mais, mon cousin, c'est mon domestique qui est cause...

LE COMTE, *marchant.*

Huit jours !

GIAC, *suivant le comte.*

Mais encore une fois, mon cousin...

LE COMTE.

Douze jours aux arrêts !

GIAC.

Mais, mon cousin, encore une fois...

LE COMTE, *s'arrêtant.*

Je ne suis pas seulement votre cousin, mais votre colonel : quinze jours ! rendez-vous aux arrêts !

GIAC.

Mais ma cousine ? mais sa fête ?

LE COMTE.

C'est juste, je l'embrasserai pour vous. Je ne vous retiens plus, mon cousin.

GIAC, *en s'en allant, à part.*

Quinze jours sans la voir ! et ne pas savoir qui lui a envoyé ce bouquet ! qui ce peut être ?... je ne connais personne en ce moment... oh ! elle me le dira ; il faut que je la voie aujourd'hui ! je ne m'emprisonnerai pas ainsi sans l'avoir vue. Ce bouquet !... (*Le comte le regarde.*) Je me rends aux arrêts, mon cousin. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

LE COMTE, seul.

Maintenant, sonnons Marguerite ! que la défense réponde coup pour coup à l'attaque. (*Il sonne.*) C'est bien lui, c'est mon charmant cousin de Giac qui a envoyé ce bouquet fastueux à ma femme et tous les cadeaux qui l'ont précédé. Lui seul est assez riche... Je m'en doutais, je ne doute plus le sort y met vraiment de l'obstination. (*Il sonne.*) Je quitte Versailles où madame de Mailly, ma femme, faisait l'admiration exclusive et passionnée de toute la cour, beaucoup trop l'admiration : deux fois on a failli l'enlever à mon bras. Je la confine au milieu des forêts... je me crois tranquille, à l'abri... (*Il sonne encore.*) On m'adresse du fond de la Bretagne ce joli cousin de Giac... et c'est précisement le cousin... heureusement il est pour quinze jours aux arrêts. Vous pourrez venir ensuite quand je n'y serai pas, mon beau cousin ; vous ne trouverez plus où vous cacher ici... comme l'autre jour ; car maintenant je suis sûr... Essayez encore ! j'arrive sans bruit... le reste me regarde. Au surplus je vais savoir si le maître vannier a fini, s'il m'a apporté ce chef-d'œuvre dont je lui ai tracé moi-même le plan et dont le modèle a fait l'autre jour à Versailles l'admiration du roi et de toute la cour. Dame ! si... ça n'aura pas été ma faute.

Air :

Mon esprit jamais ne repose,
Et ma dernière invention
Doit être mon apothéose ;
Elle éternisera mon nom.
Tout séducteur, malgré sa flamme,
Reçût-il amour pour amour,
Seul à seul avec une femme,
Ne pourra qu'en faire le tour.

Mais, cette Marguerite... (*Il sonne plus fort.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, MARGUERITE.

MARGUERITE, *apportant les paniers entièrement cachés sous une toile.*

Eh ! là là ! ne vous impatientez pas tant, monsieur, ce n'est pas lourd, mais c'est embarrassant à porter.

LE COMTE, *se frottant les mains.*

Pose cela sur ce fauteuil... non sur ce canapé... là... avec bien des soins... doucement! doucement! très-bien! maintenant découvre!

MARGUERITE, *après avoir enlevé la toile qui cache les paniers.*

Eh! mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que cela? est-ce pour faire peur aux oiseaux?...

LE COMTE, *enthousiasmé.*

Que c'est ingénieux! que c'est habilement trouvé! que c'est beau! il n'y avait qu'un homme de guerre, il n'y avait que moi et M. de Vauban, peut-être M. de Turenne, pour faire une pareille découverte.

MARGUERITE.

Je voudrais bien savoir, M. le comte...

LE COMTE, *avec exaltation.*

C'est merveilleux! c'est sublime! va dire à madame de venir... je donnerai vingt louis à l'ouvrier qui...

MARGUERITE.

Vingt louis!

LE COMTE.

Et même je le ferais gentilhomme, si j'en avais le droit.

MARGUERITE.

Vingt louis! je n'en donnerais pas vingt sous.

LE COMTE.

Je t'ai ordonné de dire à madame la comtesse... mais la voici, laisse-nous.

MARGUERITE, *en s'en allant.*

Vingt louis! (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Oh! le charmant bouquet! est-ce à vous que j'en dois l'hommage.

LE COMTE, *un peu sèchement.*

Non, madame.

LA COMTESSE *s'est assise devant le clavecin qui porte le vase.*

Est-ce une surprise?

LE COMTE, *même ton.*

Oui, madame, encore une surprise comme le cheval arabe qui vous attendait à votre porte; une surprise, comme la chaise à porteur peinte par Watteau, cette merveilleuse chaise qui se plaça comme par enchantement sur votre passage, un soir où l'un des brancards de la vôtre se rompit dans le parc de Versailles; une surprise comme le collier de perles qui fut trouvé sur votre toilette. Ce bouquet et ce vase viennent-ils de la même main féconde en surprises?... c'est à vous de le dire.

LA COMTESSE.

Vous êtes fou, Hector, est-ce que je le sais? Mais que ces fleurs sont belles! je n'en ai vu de pareilles que dans les serres du roi, à Versailles.

LE COMTE *vient s'asseoir près de la comtesse.*

A propos, sa majesté m'a parlé de vous, hier à sa partie de jeu... la jeune reine a daigné joindre ses éloges à ceux du jeune roi... j'en étais confus.

LA COMTESSE.

Que n'étais-je là pour les remercier! le roi est si charmant!

LE COMTE.

Je l'ai fait pour vous, madame,

LA COMTESSE.

Et qu'ont dit toutes ces jeunes dames de la cour, elles si envieuses, si méchantes, en entendant faire mon éloge par leurs majestés?

LE COMTE.

Vous savez que ces dames ne viennent presque plus aux réunions du soir. La reine n'a certes pas lieu d'être jalouse... mais.

LA COMTESSE.

Mais elle est jalouse.

LE COMTE.

Oui... on le dit.

LA COMTESSE

Et dit-on plus particulièrement de qui?

LE COMTE.

Oh! de personne encore!

LA COMTESSE, *se levant.*

Pas de moi, toujours; je n'existe plus pour la cour, je n'existe plus pour personne. Vous m'avez exilée au milieu des bois. En vérité, il est surprenant que le roi se soit souvenu de moi. Quel aimable jeune prince!

LE COMTE, *qui s'est levé.*

S'il s'est souvenu! il fallait l'entendre raconter devant la reine, qui partageait son enthousiasme, votre délicieuse légèreté, votre grâce exquise dans ce costume de piqueur sous lequel vous me suivez à la chasse.

LA COMTESSE.

Oh! le roi a daigné remarquer ce costume. Il va me le faire aimer encore plus.

LE COMTE.

Il en veut un pareil pour la reine.

LA COMTESSE.

Ah! c'est un bien grand honneur pour moi.

LE COMTE.

Et pour moi surtout qui l'ai imaginé, qui l'ai perfectionné. Mais je viens d'en inventer un autre encore plus étonnant. (*Faisant tourner la comtesse du côté où sont les paniers.*) Que dites-vous de ceci?

LA COMTESSE.

De ceci?

LE COMTE.

Oui.

LA COMTESSE.

Je dis que c'est un panier.

LE COMTE.

Sans doute, mais...

LA COMTESSE.

Un assez vilain panier.

LE COMTE.

Mais enfin...

LA COMTESSE.

Mais enfin un panier.

LE COMTE.

Eh bien! madame, ces paniers et non ce panier, sont tout un costume. Riez tant que vous voudrez. Oui, madame, ces paniers sont un costume destiné à produire une immense révolution dans le goût et les mœurs des femmes de la cour.

LA COMTESSE, *riant.*

Ah! je serais bien aise de savoir...

LE COMTE.

L'usage qu'on en fait... vous allez l'apprendre sur-le-champ. (*Il prend les paniers.*) On prend ce cordon... vous voyez, madame la comtesse, ce cordon qui lie les deux paniers.

LA COMTESSE.

Très bien, monsieur le comte : je vois.

LE COMTE.

On attache ce cordon autour de la taille. (*Il essaye lui-même les paniers.*)

LA COMTESSE.

Ah! vous êtes charmant ainsi! Tournez-vous... Encore plus charmant... Marchez... Revenez... de plus en plus charmant.

LE COMTE.

Et quand ce cordon est attaché, on a naturellement, comme vous le voyez, un panier à droite, un panier à gauche...

LA COMTESSE.

Non! vous êtes adorable ainsi, on n'a jamais vu colonel de chevau-légers accoutré de cette façon là : vous êtes adorable! (*Il quitte les paniers.*)

LE COMTE.

Ce n'est pas tout.

LA COMTESSE.

Je le pense bien.

LE COMTE.

On jette ensuite une robe majestueuse, colossale, sur ces paniers.

LA COMTESSE.

Une robe?... Plusieurs robes, vous voulez dire!

LE COMTE.

Non, madame, une seule!

LA COMTESSE.

Ravissant! Absolument comme si l'on en jetait une sur les tours de Notre-Dame.

LE COMTE.

Cette robe, je l'ai fait faire; vous la trouverez dans votre boudoir où elle vous attend.

LA COMTESSE.

Dans mon boudoir... dites-vous? cette robe m'attend...

LE COMTE.

Sans doute, puisqu'elle est pour vous.

LA COMTESSE.

Pour moi?... Moi! je vais m'atteler à ces paniers?

LE COMTE.

Oui madame, oui!

LA COMTESSE.*

Moi, comtesse de Mailly?

LE COMTE.

Vous, comtesse de Mailly.

LA COMTESSE, *résolument.*

Jamais! mais jamais, jamais!

LE COMTE.

Vous avez dit jamais quand il a fallu m'épouser, et pourtant vous m'avez épousé.

LA COMTESSE.

Les impossibilités ont un terme... Eh bien! j'admets que je sois condamnée à vous obéir cette fois encore. Mais de grâce, dites moi, quelle raison vous pouvez avoir pour me forcer à m'accrocher à la ceinture ces deux cages ridicules, dans quel but?

LE COMTE, *prenant sous son bras la comtesse et en marchant avec elle.*

Dans quel but? Vous rappelez-vous, madame, notre explication d'il y a un mois?

LA COMTESSE.

Parfaitement, monsieur le comte; je vous disais que je ne vous avais pas épousé par amour.

LE COMTE.

Et moi, je vous répondais que je le savais bien.

LA COMTESSE.

Je vous disais encore, vu cette légère particularité, que si jamais quelqu'un me plaisait, de mon côté, je me laisserais plaire tout à mon aise. Vous souvenez-vous?

LE COMTE, *s'arrêtant.*

A merveille. Souvenez-vous aussi à votre tour. Je vous dis aujourd'hui qu'on est sur le point de vous plaire.

LA COMTESSE.

Je le crains.

LE COMTE.

Alors, madame, il est temps d'ajouter que si vous me trompez...

LA COMTESSE

Vous me tuerez?

LE COMTE.

Non.

LA COMTESSE.

Vous le tuerez?

LE COMTE.

Non.

LA COMTESSE.

Vous vous tuerez?

LE COMTE.

Oh! non!

LA COMTESSE.

Alors que ferez-vous, car il ne reste plus personne à tuer?

LE COMTE, *très sérieusement.*

C'est mon secret.

LA COMTESSE.

Vous me faites trembler. Mais quel rapport y-a-t-il, je vous prie, entre tout ce que nous nous disons là de plus ou moins tendre et ces... (*Elle indique les paniers.*)

LE COMTE.

Le rapport? madame la comtesse, le rapport?... Si vous ignorez le sort qui vous est peut-être destiné, je sais, moi, celui qui me menace. Mais si je dois être vaincu, ce ne sera pas du moins sans m'être défendu héroïquement, vaillamment, d'après toutes les lois de la guerre... Vous souriez... Une femme, selon moi, est une place de guerre; oui, madame, une place de guerre dont le mari est commandant.

LA COMTESSE.

La comparaison...

LE COMTE.

Est juste. Elle part d'un homme d'épée. Je suis un homme d'épée. Or, je dis qu'une femme est une place...

LA COMTESSE.

Forte?

LE COMTE, *un instant interdit.*

Qu'il faut fortifier. D'abord, première condition d'une bonne défense, il faut l'isoler complètement; ce que j'ai eu grand soin de faire en vous reléguant loin de la cour.

LA COMTESSE.

Jusqu'ici la comparaison...

LE COMTE.

Les domestiques étant les chemins couverts au moyen desquels l'assiégeant cherche à se ménager des intelligences dans la place, j'ai réduit ma domesticité à trois personnes qui me sont dévouées. Il n'y a pas de place forte sans fossés.

LA COMTESSE.

Je les attendais.

LE COMTE.

A ceux qui veulent pénétrer malgré ces fossés, on oppose les angles de l'impolitesse et les bastions du refus absolu.

LA COMTESSE, *avec importance.*

Je sens, monsieur le comte, que je deviens imprenable. Achevez, je vous prie.

LE COMTE.

Ces paniers qui vous intriguent si fort...

LA COMTESSE, *avec explosion.*

Enfin, nous y arrivons!

LE COMTE.

Ces paniers, chose admirable, sont une forteresse de plus dans la forteresse; ils sont ce que nous appelons la citadelle. Quand vous les aurez autour de vous, tout agresseur, quelle que soit sa témérité, sera toujours tenu, par l'obstacle même de ces paniers, à trois pas de distance.

LA COMTESSE, *faisant trois pas en arrière.*

A trois pas!

LE COMTE.*

Oui, madame; c'est à peine s'il pourra vous toucher le bout des doigts; quant à la joue, il faudrait un siége en règle: il faudrait des échelles. Enfin, vous serez ce que nous autres gens de guerre, nous appelons blindée.

LA COMTESSE.

Blindée!... Blindée, grand Dieu!

LE COMTE.

Ne vous effrayez pas ainsi; blindée veut dire tout simplement à l'abri du boulet.

LA COMTESSE.

C'est différent.

LE COMTE.

Vienne l'ennemi, maintenant, je le recevrai.

LA COMTESSE.

Nous le recevrons!

LE COMTE.

Je l'attends.

LA COMTESSE.

Et moi aussi. Mais voyons, monsieur le comte, de qui êtes-vous devenu tout à coup jaloux dans cette forêt? Avez-vous vu passer devant le pavillon quelque chevreuil amoureux de moi? Quelque daim aurait-il chanté la nuit dernière une romance sous ma croisée? Quelque cerf...

LE COMTE.

Ne parlons pas de cerf! parlons de mon invention.

LA COMTESSE.

Elle est fort bien trouvée: vous venez de m'en dire et de m'en expliquer tout au long le but; mais vous ne me dites pas pourquoi vous voulez m'en faire a moi, votre femme, l'application immédiate.

LE COMTE.

Qu'ai-je besoin de vous le dire? Vous le savez, je suis jaloux, excessivement jaloux; je ne le cache pas, comme font tant d'autres. Nous sommes à l'époque des grandes revues; je suis quelque fois forcé de me séparer de vous, comme par exemple ce matin... Vous restez seule alors...

LA COMTESSE.

Et alors le danger!...

LE COMTE.

Voyez: vous ne le niez pas vous-même.

LA COMTESSE.

Je vous respecte trop pour vous démentir. Mais !...

Air :

Moi je ris de votre folie
Et de votre ton sérieux.
Oui,
Pour bien garder femme jolie,
Ah ! c'est un moyen très-dangereux,
Dangereux !

Lorsque nous sommes demoiselles,
Libres comme les hirondelles,
Vous ne tombez à nos genoux
D'un air si doux,
Que pour vouloir, (*bis.*) traîtres époux, (*bis.*)
Couper nos ailes.
Pauvres époux, (*bis.*) vous êtes fous,
Ah ! ah ! vous êtes fous.
Ne peut-on nous croire fidèles
ue sous la grille et les verroux ? (*bis.*)
Jaloux ! jaloux !
Ah ! ah !

Moi je ris de votre folie
Et de votre ton sérieux.
Oui,
Pour bien garder femme jolie,
Ah ! c'est un moyen dangereux,
Trop dangereux !
Lorsque nous sommes demoiselles,
Libres comme les hirondelles,
Vous ne tombez à nos genoux
D'un air si doux,

Que pour vouloir, traîtres époux,
Couper nos ailes.
Ah ! croyez-moi, pour être fidèles,
Il ne faut ni grilles, ni verroux.
Ah ! ah ! laissez-nous
Pauvres époux,
Autour de vous
Sauter, voler
Avec nos ailes !

LE COMTE.

Eh bien, je vous le répète, madame, je suis jaloux. Et c'est pour ces cas particuliers, périlleux, heureusement très-rares, où ma charge m'oblige à vous laisser seule, que je veux vous revêtir, vous cuirasser de ces paniers qui complètent mon grand système de défense conjugale. Allez donc les essayer, maintenant que vous voilà instruite de leur utilité. Vous reviendrez ensuite vous montrer à moi sous les armes. J'aurai d'autant plus le loisir de me rendre compte des avantages et des imperfections de mon œuvre, que je suis tout-à-fait libre de mon temps. Le roi ne chasse pas aujourd'hui; je ne dois pas l'accompagner; je resterai avec vous... (*Il sonne. Marguerite paraît. Il lui montre les paniers.*) Emportez ceci dans le boudoir de madame.

LA COMTESSE.

Je vous suis, Marguerite... Encore un mot, monsieur le commandant.

LE COMTE,

Dites, madame,

LA COMTESSE.

Malgré toutes vos précautions de guerre, si la forteresse allait être prise, que feriez-vous ?

LE COMTE.

Ce que je ferais ? ce que je ferais ? Mais elle ne sera pas prise, madame ; Péronne ne l'a jamais été.

LA COMTESSE.

Péronne ! Péronne n'était pas mariée, monsieur le comte.

LE COMTE.

Mais allez, je vous prie...

LA COMTESSE.

Oui, je vais essayer vos hideux paniers : je souhaite seulement...

CHAMPAGNE, *annonçant.*

Monsieur le chevalier de Giac.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE CHEVALIER DE GIAC, *

LE COMTE, *à part.*

Encore !

GIAC.

Pardon, mon cousin, si je reviens, mais j'accours vous dire... j'accours vous dire...

LE COMTE.

Dites !

LA COMTESSE, *à part.*

Comme il est ému ce pauvre Giac.

GIAC.

Vous m'avez mis aujourd'hui, 1[er] septembre, aux arrêts pour quinze jours. (*Giac regardant la comtesse étonnée.*) Oui, madame, pour quinze jours aux arrêts.

LE COMTE.

Je ne l'ai pas oublié ; vous devez les garder jusqu'au 15 septembre.

GIAC.

Voilà la difficulté.

LE COMTE.

Je ne vois pas quelle difficulté...

GIAC.

Pardon, mon cousin ; le 15 tombe un dimanche ; je suis forcé d'aller dîner chaque dimanche chez mon vieil oncle, le marquis de Saint-Firmin, qui m'ennuie à mourir avec le récit de ses campagnes et sa partie de trictrac qu'il me faut faire jusqu'à minuit. Je viens donc vous prier, mon cousin, de me condamner à un jour de plus, de ne me faire sortir que le 16, qui est par conséquent un lundi. De cette manière j'éviterai...

LE COMTE.

Et c'est pour cela que vous êtes revenu.

GIAC, *regardant tendrement la comtesse.*

Oui, mon cousin.

LE COMTE.

Rien que pour cela ?

GIAC.

Rien que pour...

LE COMTE.

Vous ferez vingt jours d'arrêts au lieu de quinze ; vous serez bien plus sûr d'éviter votre oncle. Vous n'en avez pas le vendredi ?

GIAC.

Mais, mon cousin...

LA COMTESSE.

Mon cher comte, votre sévérité...

LE COMTE.

Un mois !

LA COMTESSE.

Que je lève !

LE COMTE.

Comment, que vous levez !

LA COMTESSE.

Dont nous dispensons monsieur de Giac.

LE COMTE.

De quel droit, madame ?... je vous en reconnais beaucoup... mais...

LA COMTESSE. *

C'est ma fête... je fais grâce.

LE COMTE.

C'est juste... c'est généreux... je ne resterai pas, madame, au-dessous de votre générosité. Mon cousin, vous n'êtes que sous-lieutenant.

GIAC.

En attendant d'être maréchal de France.

LE COMTE.

Je vous nomme lieutenant.

GIAC.

Lieutenant ! que de grâces !

LA COMTESSE.

Ah ! monsieur le comte !... pour ma part...

LE COMTE, *à la comtesse.*

Chacun, aujourd'hui, vous aura donné son bouquet, madame. (*A Giac.*) Oui, je vous nomme lieutenant, sauf l'agrément du roi, dont je réponds.

GIAC.

Encore une fois, mon cousin...

LE COMTE, *allant à la table.*

Comme en ce moment il n'y a pas de lieutenance vacante dans votre régiment, et qu'il y en a une à Rennes, vous allez sur-le-champ vous rendre en Bretagne.

GIAC, *à part.*

Partir ! la quitter ! (*Haut.*) Mais, mon cousin, sur-le champ ? Vous me donnez au moins...

LE COMTE, *qui a pris sur la table un papier qu'il remet à Giac.* **

Je vous donne votre feuille de route : allez faire vos préparatifs de départ.

GIAC.

Il me faut au moins quelques jours...

LE COMTE.

C'est inutile.

GIAC.

Vous me permettrez bien de venir faire mes adieux à ma cousine?

LE COMTE.

Faites-les lui tout de suite : ils seront plus vifs.

GIAC. *

Mais encore...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHAMPAGNE, *un pli à la main.*

CHAMPAGNE, *au comte.*

De Versailles.

LE COMTE. **

Cabinet du roi. (*Il décachète et lit.*) « Monsieur le comte est » prévenu que le roi chassera aujourd'hui dans la forêt de » Marly. Comme d'usage, monsieur de Mailly est désigné pour » suivre Sa Majesté. »

GIAC, *à part.*

Quel bonheur!

LE COMTE, *à lui-même.*

Sa Majesté a donc changé d'avis? (*D'un ton réfléchi et les yeux sur le contenu du pli.*) Cela me contrarie.

GIAC, *bas à la comtesse.*

Pendant qu'il sera à la chasse, je viendrai vous faire mes adieux.

LA COMTESSE, *bas à Giac.*

Impossible! je l'accompagne.

GIAC, *de même.*

Eh bien! je suivrai la chasse.

LA COMTESSE, *de même.*

Si vous étiez découvert, il vous ferait arrêter.

GIAC, *de même.*

Que m'importe! dût-il me faire fusiller.

LE COMTE, *à la comtesse.*

Vous m'accompagnerez, madame. (*A Champagne.*) Préparez les chevaux. (*Champagne sort.— A de Giac.*) Mon cousin, souhaitez-nous bonne chance, nous vous souhaitons bon voyage; adieu!

GIAC. *

Adieu, mon cousin. — Adieu, ma cousine.

LE COMTE.

Ecrivez-nous.

GIAC.

Je n'y manquerai pas. (*Bas à la comtesse.*) A tantôt!

(*Il sort.*)

LE COMTE.

Vous, madame, allez vite mettre votre habit, pour me suivre à la chasse royale.

LA COMTESSE.

Avec joie, monsieur le comte. Et puis, je verrai peut-être le roi, peut-être me fera-t-il l'honneur de m'adresser la parole, comme la dernière fois à Rambouillet. Quel bonheur!... Je cours prendre mon costume, je reviens, nous partons! et du moins, aujourd'hui, je ne mettrai pas votre affreuse robe à paniers.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, *seul*, puis CHAMPAGNE.

LE COMTE.

Voilà comment on se débarrasse d'un galant qui vous porte ombrage : on l'envoie au fond de la Bretagne. C'est militaire.

Air : *Les trois baisers.*

Gloire, gloire éternelle!
Ce que je fais pour elle,
Servira de modèle
Aux plus lointains pays.
Héros d'une journée,
Votre gloire est bornée;
La mienne a pour durée
Des siècles infinis.
On lira sur ma tombe :
« Il a mis les maris
« A l'abri de la bombe :
« Il a sauvé Paris! »

Je brûle de voir ma femme sous ce nouveau costume, qui la rendra invincible.

CHAMPAGNE, *portant un pli qu'il remet au comte.*

Cabinet du ministre.

(*Il sort.*)

LE COMTE.

Du ministre?... Je ne devine pas... (*Il lit.*) « Monsieur le « comte, vous devez être aujourd'hui de la chasse royale : « veuillez, je vous prie, profiter du moment où elle sera le plus « animée pour vous trouver, sans qu'on remarque votre ab- « sence, au carrefour de l'abreuvoir. J'ai à vous parler en se- « cret. C'est dans votre intérêt, je dirai plus : c'est dans celui « du roi et de la France. » — Dans l'intérêt du roi?... Dans mon intérêt?... Quel est donc ce secret si important? (*Il lit.*) « Je n'ai pas besoin de vous recommander, monsieur le comte, « de venir seul au rendez-vous que j'ai l'honneur de vous don- « ner. » — Cela va sans dire, mais il faudra que je laisse ici madame la comtesse. Elle a pourtant exprimé un vif désir de m'accompagner à la chasse... Je n'aurais pas été fâché non plus de l'emmener avec moi. Impossible! après tout, je ne vois pas ce que j'ai à craindre. Il y a toujours à craindre! (*Il sonne à droite et à gauche.*) Puisque je suis forcé de la laisser seule;

SCÈNE IX.

LE COMTE, CHAMPAGNE, *qui arrive d'un côté*, MARGUERITE, *de l'autre.* *

LE COMTE, *vivement.*

Décidément, vous ne voulez pas me dire que c'est monsieur de Giac qui est venu ce matin avant que je ne sois descendu, et que c'est lui qui a déposé sur ce clavecin ce vase et ces fleurs.

CHAMPAGNE, *tremblant de crainte.*

Je ne puis pas vous dire ce que je n'ai pas vu, monsieur le comte; c'est peut-être le diable.

LE COMTE, *à Marguerite.*

Et toi?

MARGUERITE, *effrayée du ton du comte.*

Je n'ai rien vu non plus; c'est peut-être un ange.

LE COMTE, *agité, inquiet, en colère.*

Un ange, un diable... Ce ne peut être que le chevalier de Giac; mais qui lui aurait ouvert?

CHAMPAGNE.

Je me suis assuré que la grille ne s'est ouverte une première fois ce matin que pour monsieur le comte, lorsqu'il est allé à la revue, et une seconde fois quand il en est revenu. D'ailleurs, cette porte même du pavillon est restée fermée jusqu'au retour de monseigneur, et à son retour, ce vase et ce bouquet y étaient déjà.

LE COMTE, *toujours très-exalté.*

On les a donc introduits par la croisée? On a franchi le mur de ronde? On aurait donc des échelles? Ils étaient donc plusieurs? Giac aurait-il tant de gens et de moyens à ses ordres? Je ne sais que penser... que supposer... Mais voici la comtesse, laissez-moi, surveillez toujours, surveillez! (*Marguerite et Champagne sortent.*)

SCÈNE X.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE *arrive vêtue en riche et gracieux costume de piqueur, elle a un fouet à la main.*

Partons-nous? je suis prête... Oh! la chasse!... la chasse!... je l'aime, j'en rêve, j'en suis folle. Franchir les plaines, les barrières, c'est respirer! c'est vivre!

Air :

Clic, clac, clic, clac, clic, clac, clic, clac,
A cheval!
Le signal
De partir,
De courir,
Est donné.
Entraîné

Au grand trot,
Au galop,
Je traverse l'air;
Je suis l'oiseau, la flèche et l'éclair.
Aou, aou, aou, aou, aou, aou,
Place aux chiens!
Je maintiens,
Je soutiens,
Que les miens,
Vrais limiers,
Les premiers
Partiront:
Partez donc!
Toi, Presto!
Finaud!
Aboyez!
Criez!
Plus fort
Encor.
La meute que tout excite,
S'en va parmi les buissons,
Faire sortir de son gîte
Celui que nous pourchassons.
L'œil palpitant
Et tout sanglant de rage,
Sous le feuillage,
Il pousse un cri.
Il est parti.
Par ici,
Au carnage!
C'est lui, c'est le cerf, le voici!
Pan, pan, pan, pan,
Fugitif
Ou captif,
Mort ou vif,
Nous l'aurons;
Sous nos plombs
Il viendra,
Et déjà
A son flanc haletant,
On sent
Qu'il court à la mort:
Sonnez le cor!
Tron, tron, tron, tron!
Hallali! hallali!
Il est pris!
Quels doux cris!
Quels éclats!
Quel fracas!
Chiens, piqueurs,
Sont heureux;
Et le cerf furieux
Devant son vainqueur,
Meurt de douleur,
Nous de bonheur!
Oui, de bonheur!
Ah! quel bonheur!

LE COMTE.

Eh bien! madame, vous ne mourrez pas de bonheur; nous ne partons plus.

LA COMTESSE.

Comment?

LE COMTE.

C'est à dire que vous restez ici et que je pars seul.

LA COMTESSE.

Vous plaisantez.

LE COMTE.

Malheureusement, non.

LA COMTESSE.

La chasse royale n'a donc pas lieu?

LE COMTE.

Pardon...

LA COMTESSE.

Est-ce qu'il n'est pas convenu que je dois y aller avec vous?

LE COMTE.

Oui, mais une circonstance imprévue...

LA COMTESSE.

Une circonstance! Quelle circonstance, je vous prie, peut vous empêcher d'être une fois agréable à votre femme, quand il arrive que tant d'autres vous lui êtes... mais je ne veux rien vous dire de désagréable... Partons! (*Elle fait claquer son fouet et piétine d'impatience.*)

LE COMTE.

C'est avec bien du regret, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Encore!

LE COMTE.

Si vous saviez le motif...

LA COMTESSE.

Dites moi ce motif.

LE COMTE.

C'est un secret.

LA COMTESSE.

Dites plutôt que c'est encore quelque nouvelle jalousie qui vous aura passé par la tête. Et vous croyez... Allons donc!

LE COMTE.

Non! je vous jure, il y a réellement un motif secret pour que j'aille seul à cette chasse. Peut-être pourrai-je vous le confier à mon retour.

LA COMTESSE.

Je ne vous crois pas: donnez-moi une preuve.

LE COMTE.

Une preuve... vous donner une preuve, ce serait vous mettre dans la confidence, ce serait trahir...

LA COMTESSE.

Je veux cette preuve, ou je renonce à la fin à céder plus longtemps à vos tyranniques volontés; je les subis pour le monde, mais le jour où je serai lasse de les supporter... ce jour est venu, monsieur...

LE COMTE.

Des menaces?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Vous oubliez le couvent, madame.

LA COMTESSE.

J'irai à cette chasse: mon cheval! mon piqueur! mes gens! holà tous!

LE COMTE.

Vous resterez ici, vous allez quitter ce costume désormais inutile, et pour ne pas trop vous ennuyer pendant mon absence...

LA COMTESSE.

Je jouerai de la serinette, n'est-ce pas?

LE COMTE, *désignant la serinette posée sur le clavecin.*

Ne vous moquez pas de cet instrument: il est à la mode; c'est l'instrument favori du roi et de la cour; mais vous en jouerez une autre fois; vous allez essayer à loisir votre robe à paniers dont je veux vous trouver vêtue à mon retour.

LA COMTESSE.

Monsieur le comte, vous raillez: votre obstination vous portera malheur. Emmenez-moi, ou sinon...

LE COMTE.

Et si cette robe vous sied, comme je n'en doute pas...

LA COMTESSE.

Monsieur le comte, il vous arrivera malheur.

LE COMTE.

A un colonel de Mailly! vous vous rappelez l'explication que nous avons eue. Trompez-moi, si vous le pouvez, je vous en défie.

LA COMTESSE.

Vous m'en defiez?... Allez à la chasse.

LE COMTE, *hésitant.*

Cependant...

LA COMTESSE, *résolument.*

Allez à la chasse.

LE COMTE.

Eh bien! oui, je vais à la chasse... Adieu!*

LA COMTESSE, *souriant.*

A revoir!

LE COMTE, *du fond.*

Je vais à la chasse! (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, seule.

Il mériterait bien que je fusse sincère; il mériterait que ce chevalier de Giac qu'il redoute tant... que ce charmant cousin... Ah! monsieur le comte, vous vous imaginez que cela se passera ainsi: je n'irai pas à la chasse, mais je chasserai, palsambleu! je chasserai! (*Elle appelle.*) Champagne! Marguerite!

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, CHAMPAGNE, MARGUERITE.**

LA COMTESSE.

Un fusil! deux fusils! trois fusils! apportez-moi tous les fusils du pavillon.

LA COMTESSE.

Tous les fusils ! te dis-je. (*A Marguerite*) Et toi de la poudre et du plomb !

MARGUERITE.

Mais, madame !...

LA COMTESSE.

Obéissez ! je suis furieuse. (*Champagne et Marguerite sortent.*) Vous allez voir, monsieur le comte, ce que je fais quand il vous plaît de me laisser seule. Ce salon est admirablement placé... il domine la basse-cour : la basse-cour sera mon parc ! (*A Champagne et à Marguerite qui arrivent chargés de six fusils.*) Accourez ! donnez ! (*Elle prend un fusil dans les mains de Champagne.*) Ce fusil est-il chargé ? (*Elle regarde le bassinet.*) Oui ! (*Elle en prend un autre.*) Et celui-ci, l'est-il ?

CHAMPAGNE.

Oui, madame ; mais pas amorcé.

LA COMTESSE.

Amorce ! toi aussi, Marguerite : Champagne, ouvre cette croisée.

CHAMPAGNE, *après avoir essayé d'ouvrir la croisée à vitraux.*

Clouée du haut en bas.

LA COMTESSE.

Clouée ? (*Elle examine rapidement la croisée.*) C'est vrai ! Ah ! monsieur de Mailly ! Eh bien ! je vais l'ouvrir ! (*Elle brise les carreaux.*) La voilà ouverte. (*Par l'ouverture du carreau brisé, elle fait feu, ensuite elle crie du dedans au dehors.*) Touché ! Poitevin, ramasse ! (*Elle tire un second coup.*) Touché ! (*Elle tire un troisième coup.*) Touché ! Poitevin, ramasse toujours.

CHAMPAGNE, *qui lui a fait passer successivement les fusils en les prenant de la main de Marguerite.*

Mais, madame la comtesse !...

LA COMTESSE, *à Champagne.*

Encore ! toujours ! (*Criant toujours du dedans au dehors.*) Poitevin ! attention ! (*Champagne lui remet successivement trois fusils ; elle tire.*) Mort ! si je ne me trompe, j'ai fait un beau carnage, le sol est jonché de gibier. A moi tout ce que j'ai tué. (*On jette successivement dans le pavillon par le carreau brisé tous les objets suivants que la comtesse nomme au passage.*) Un chat, une poule, un perroquet, un pigeon.

MARGUERITE.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! vous avez tué toute la basse-cour.

LA COMTESSE, *elle continue à nommer les objets qu'on lance dans le pavillon.*

Un singe.

MARGUERITE, *avec terreur*

Un garde-champêtre !

LA COMTESSE, *riant aux éclats.*

Niaise ! c'est un épouvantail pour effrayer les oiseaux !

CHAMPAGNE, *qui s'est approché de la porte.*

Madame, madame ! on vient !

LA COMTESSE, *en fuyant.*

Mon mari ! c'est mon mari ! partagez-vous les produits de ma chasse. (*Elle sort.*)

MARGUERITE.

Ils sont beaux, les produits de sa chasse ; moi je prends la poule !

CHAMPAGNE.

Non ! c'est pour moi. Prends le perroquet, bavarde !

MARGUERITE.

Garde-le... Prends le chat...

CHAMPAGNE.

Le chat ! c'est pour Poitevin, il en fera un civet avec le singe... Mais chut ! c'est monsieur le comte... sauve qui peut ! (*Ils entrent chez la comtesse.*)

SCÈNE XIII

GIAC, *très-agité.*

Qu'arrive-t-il ici? que se passe-t-il? cette fumée? ce bruit? ces coups de fusil ?... quel désordre ! mais que s'est-il donc passé ? des bandits se seraient-ils introduits dans ce pavillon isolé, sans défense. (*Apercevant les animaux.*) Que vois-je ! (*Ramassant le chat.*) Qu'est-ce donc ? un chat ! (*Ramassant le singe.*) Un singe !... tués tous les deux !... (*Distinguant les autres animaux.*) Ah ! mon Dieu !... toute une ménagerie mise à mort !... Mais je veux savoir... (*Appelant.*) Champagne !... Marguerite !... Marguerite !.. Champagne !... (*Personne ne vient.*) Personne ne répond !... c'est à confondre en vérité. (*En tenant le chat d'une main et le singe de l'autre.*)

Air :

Quelle est la cause du combat ?
Mais ce n'est pas le seul mystère ;
Le singe a-t-il tué le chat ?
Ou bien le chat son adversaire ?
Unis, et tous deux enragés,
Ont-ils tué les autres bêtes ?...
Mais eux pourquoi s'être égorgés ?...

(*Parlé.*) Parbleu ! comme tous les ambitieux...

Pour se partager leurs conquêtes !

Pourtant, il a dû arriver ici quelque chose d'extraordinaire, car il n'est pas naturel... (*Il sonne très-fort et appelle.*) Champagne !... Marguerite !...

SCÈNE XIV.

GIAC, CHAMPAGNE, MARGUERITE.

CHAMPAGNE.

Vous ici ! monsieur le chevalier?

GIAC.

Quel étrange accident est-il donc arrivé dans ce pavillon?... Madame la comtesse? Où est donc madame la comtesse ? Je ne l'ai pas vue à la chasse du roi ; elle a dû pourtant accompagner son mari...

CHAMPAGNE.

Madame a dû en effet... oui... mais...

GIAC.

Rassurez-moi, dites-moi vite l'un ou l'autre... parlez-moi de madame la comtesse ; est-elle, n'est-elle pas allée à la chasse ?

CHAMPAGNE.

Rassurez-vous, madame la comtesse a chassé.

GIAC, *confondu.*

Elle a chassé ! cependant je reviens...

CHAMPAGNE.

Ah ! soyez-en bien sûr, madame a chassé.

GIAC.

Pourtant j'ai vu, j'ai examiné, j'ai compté une à une toutes les personnes invitées, toutes celles qui suivaient la cour, et je n'ai pas vu madame de Mailly... Tu mens !

CHAMPAGNE.

Je ne mens pas, voilà le produit de sa chasse.

GIAC.

Le produit de sa chasse ! une poule. (*Il jette la poule dans les bras de Champagne.*) Un perroquet. (*Il jette le perroquet dans les bras de Marguerite.*) Un singe... (*Il le jette dans les bras de Champagne, ainsi que les autres animaux.*)

CHAMPAGNE.

Pardon ! monsieur oublie le chat. (*Il le ramasse.*)

MARGUERITE.

Pardon, monsieur oublie le garde-champêtre. (*Elle ramasse l'épouvantail.*)

GIAC.

Garde-le pour toi ! Voyons, expliquez-vous ! sinon !... mais non, pas d'explication en ce moment : où est madame la comtesse ? répondez ! où la trouver?...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *en robe à paniers.*

Mais, chez elle. (*A Champagne et à Marguerite.*) Retirez-vous.

GIAC, *avec chaleur.*

Enfin ! ma cousine, je puis vous dire toute mon inquiétude ne vous ayant pas rencontrée à la chasse, tout mon espoir de vous retrouver ici ; laissez-moi vous dire maintenant tout mon bonheur de vous voir...

LA COMTESSE.

Dites-moi aussi combien je suis ridicule sous cette robe.

GIAC.

Adorable !

LA COMTESSE.

Je suis allée la mettre bien vite, pensant que c'était mon mari qui revenait ; mais vous ne riez donc pas !

GIAC.

J'admire! mais j'ai déjà aperçu ce costume à Versailles. Le jeune roi en a paru enchanté... que n'embelliriez-vous pas d'ailleurs. (*Il lui baise la main.*)

LA COMTESSE.

Bon! Et monsieur le comte qui prétendait qu'à la faveur de cette robe... (*Elle chante.*)

Air :

Mon Dieu ! que dirait mon mari
Si confiant dans son système ?...

GIAC.

Ne vous occupez pas de lui,
Songez à mon amour extrême.

LA COMTESSE.

Il me disait, là, ce matin,
Que ces paniers, mur formidable,
De l'ennemi le plus malin,
Défendraient jusques à ma main ;
Ah ! le bon moyen (*bis.*) d'être imprenable!
D'être imprenable.
L'excellent moyen *bis.* d'être imprenable,
D'être imprenable ;
Je suis imprenable.

Sérieusement, mon cousin, que venez-vous faire ici ? si vous courez un danger réel en vous présentant au pavillon pour la troisième fois aujourd'hui, vous m'en faites courir un bien plus grand encore.

GIAC.

Sérieusement, je viens vous dire que vous êtes charmante.

LA COMTESSE.

Mais vous me l'avez dit cent fois!

GIAC.

Que je vous aime!...

LA COMTESSE.

Ne me l'avez-vous pas fait assez comprendre? ne m'avez-vous pas suffisamment compromise?

GIAC.

Moi?

LA COMTESSE.

Oui, vous. Ce cheval arabe que j'ai trouvé à ma porte le jour de la grande cavalcade de la reine?

GIAC.

Un cheval arabe?

LA COMTESSE.

Vous le savez bien... Et cette délicieuse chaise à porteur, et ce superbe collier de perles qu'un roi seul pourrait payer?

GIAC.

Mais, ma cousine, tous ces cadeaux, ce n'est pas moi...

LA COMTESSE.

Comment, ce n'est pas vous?—Qui donc alors?... Et ce bouquet enfin porté ici, ce bouquet si mystérieusement introduit cette nuit?...

GIAC.

Mais ce n'est pas moi, ma cousine! ce n'est pas moi!

LA COMTESSE, *elle va vers le bouquet.*

Comment ce n'est pas vous!... que vois-je?... un billet! (*Elle prend le billet dans le milieu du bouquet.*)

GIAC.

Mais ce billet n'est pas de moi.

LA COMTESSE, *lisant.*

« Un jeune gentilhomme, bien jeune, qui veut encore cacher « son nom, brûle du désir impatient de vous dire combien il « vous aime. »

GIAC, *cherchant.*

Un jeune gentilhomme?...

LA COMTESSE.

En effet je commence à douter... (*Lisant.*) « Depuis que vous « avez cessé de paraître à la cour, il a cherché à vous faire « comprendre par des présents, trop peu dignes de vous, il est « vrai, le rang élevé, mais bien dangereux qu'il occupe. »

GIAC.

Qui donc ce peut être?... un rang élevé... dangereux?...

LA COMTESSE.

C'est bien étrange! (*Lisant.*) « Mais il ne pourra garder en« core longtemps le silence qu'il s'est imposé jusqu'ici. Sera« t-il plus heureux quand il se sera fait connaître? C'est ce « qu'il saura bientôt de votre bouche divine. »

GIAC.

Ce billet est-il signé?

LA COMTESSE.

Non...

GIAC.

Voyons l'écriture, peut-être m'apprendra-t-elle...

LA COMTESSE, *remettant le billet à Giac, à part.*

J'éprouve un trouble.

GIAC, *à part.*

Le roi!

LA COMTESSE.

Eh bien! connaissez-vous cette écriture?

GIAC, *ému.*

Non, ma cousine... (*A part.*) Je suis perdu. (*Haut.*) Non, je ne la connais pas. Ma cousine, je vous disais tantôt que je ne partirais pas pour la Bretagne; maintenant plus calme, je dois vous dire que cela dépend de vous. Dites-moi... oh! mais solennellement! m'aimez-vous?

LA COMTESSE.

Je vous trouve charmant, bon, dévoué, aimable... (*A part.*) Ce billet, je n'ose supposer...

GIAC.

Ma cousine, dois-je espérer qu'un jour?...

LA COMTESSE.

Je suis touchée de vos tendresses... (*A part.*) Non, ce ne peut être...

GIAC.

Oh! achevez! je vous en conjure!

CHAMPAGNE *entrant, avec feu.*

Madame!... monsieur le chevalier!...

LA COMTESSE.

Parle vite!

GIAC.

Qu'y a-t-il?

CHAMPAGNE.

Monsieur le comte qui revient de la chasse!

LA COMTESSE, *troublée.*

Mon mari!

GIAC.

S'il me trouve ici, vous êtes perdue!

LA COMTESSE, *affirmativement.*

Perdue!

CHAMPAGNE.

Hâtez-vous!

LA COMTESSE, *à Champagne.*

Sors! va! retiens-le un instant. (*Champagne sort.*)

GIAC, *éperdu.*

Comment fuir?

LA COMTESSE, *s'agitant.*

Impossible!

GIAC.

Par cette croisée... Oh! je la déclouerai! (*Il secoue violemment la croisée, qui, après avoir résisté, s'ouvre et reste ouverte.*)

LA COMTESSE.

Inutile! il vous apercevrait! elle donne sur l'unique allée par où il vient.

GIAC.

Mais où me cacher? Ah! ici. (*Il descend précipitamment vers la chambre de la comtesse.*)

LA COMTESSE.

C'est ma chambre, monsieur! (*Elle retire la clef de cette chambre et la jette par la porte-croisée que Giac vient d'ouvrir.*)

CHAMPAGNE, *du fond.*

Madame, le voici...

GIAC.

Oh! ma cousine... je vais être cause... aucun endroit! aucun!

LA COMTESSE, *cherchant avec désespoir.*

Rien près de nous!... rien autour de nous! mon Dieu! mon Dieu!

CHAMPAGNE.

Madame!... madame!... il monte les degrés du perron. (*Avant de sortir, Champagne ferme la porte-croisée ouverte par Giac.*)

LA COMTESSE, *frappée d'une idée, poussant un cri.*

Ah! (*Elle écarte rapidement un des côtés de la robe qui sert de par-dessus à la robe à paniers; Giac s'y cache; il disparaît.*)

SCÈNE XVI.

LE COMTE, LA COMTESSE, GIAC, *sous la robe.*

LE COMTE, *tout essoufflé.*

Personne ne m'a vu?

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous! qu'est-il arrivé?

LE COMTE, *effaré.*

Si vous saviez! si vous saviez!

LA COMTESSE, *cherchant à contenir son trouble.*

Quelque malheur?

LE COMTE.

Oui!... non!... oui...

LA COMTESSE.

Parlez...

LE COMTE, *ému.*

Vous savez que le ministre m'avait donné rendez-vous au carrefour de l'Abreuvoir?

LA COMTESSE.

Je n'en savais rien...

LE COMTE.

C'est juste... Au carrefour de l'Abreuvoir; là j'ai trouvé...

LA COMTESSE.

Je devine... c'était un piége... vous avez trouvé... un brigand!

LE COMTE.

Non! le ministre.

LA COMTESSE.

Poursuivez... mon anxiété...

LE COMTE.

Le ministre m'a dit...

LA COMTESSE.

Que vous a-t-il dit? (*A part.*) Je suis sur les épines.

GIAC, *paraissant un peu en écartant la robe, et à part.*

Et moi...

LE COMTE.

Son Excellence m'a dit « Le roi voulant vous donner une « preuve de la haute estime où il vous tient, vous nomme gou« verneur de la Bretagne. »

LA COMTESSE.

Gouverneur?

LE COMTE.

De la Bretagne, où va en ce moment monsieur de Giac. Moi! gouverneur! vous ne sautez pas de joie?

LA COMTESSE.

Oh! si fait!

LE COMTE.

Au fond, vous avez raison de ne pas sauter trop fort; car voilà le terrible.

LA COMTESSE.

Mais quoi de terrible? c'est un honneur, un immense honneur que vous fait le roi; et je ne vois pas...

LE COMTE.

Attendez! le ministre a ajouté : « Il faut que vous partiez » sur-le-champ pour votre gouvernement. »

LA COMTESSE.

Sur-le-champ?

LE COMTE.

C'est vif.

GIAC, *à lui-même, par la robe entr'ouverte.*

C'est clair.

LE COMTE.

C'est bien prompt, ai-je répondu à son Excellence, mais enfin, j'y consens. Je cours seulement faire mes adieux à madame la comtesse, ma femme, et je gagne aussitôt la Bretagne. Car on exige, madame, que je parte sans vous. Mais, monseigneur, ai-je répliqué, je ne veux la voir qu'un instant... l'embrasser... « Impossible! monsieur le comte, impossible! les « ordres du roi sont absolus... il faut partir... la perte d'une « minute peut entraîner des conséquences très-graves. Une « chaise de poste est là... des relais sont prêts : en voiture! « partez! » Enfin, madame, j'ai été entraîné, poussé dans la chaise de poste... les chevaux sont partis au galop...

LA COMTESSE.

Mais alors, comment êtes vous ici?

LE COMTE.

Ah! voilà! En chemin n'y tenant plus... comme nous franchissions la lisière du bois, j'ai ouvert rapidement la portière, et crac! j'ai sauté au risque de me tuer, et me voici! J'accours donc vous dire adieu!... vous embrasser... Oh! laissez-moi vous embrasser bien tendrement.

GIAC, *d'un ton suppliant, bas à la comtesse, en entr'ouvrant le côté de la robe.*

Ma cousine...

LA COMTESSE, *se défendant.*

Vous savez que cela est impossible avec cette robe...

LE COMTE.

Le désir rend tout possible. (*Il veut presser contre lui la comtesse.*)

GIAC, *bas à la comtesse.*

Ma cousine, je suis là.

(*On entend dans l'éloignement une fanfare de chasse.*)

LE COMTE, *s'arrêtant au moment d'embrasser la comtesse.*

Mais qu'est-ce donc que j'entends! n'entendez-vous pas? c'est une fanfare?

LA COMTESSE.

C'est la fanfare royale.

LE COMTE, *allant vers la glace sans tain, afin de voir au loin.*

Le roi chasserait donc dans cette partie de notre forêt de Marly? C'est impossible!... viendrait-il de ce côté?

LA COMTESSE.

Il me semble...

LE COMTE.

Chut! (*Le bruit augmente.*)

LA COMTESSE.

Oui!

LE COMTE.

La fanfare se rapproche! si l'on me savait ici! Désobéir au roi! (*Tout à coup le bruit cesse. —Avec joie.*) Plus rien! je respire... la chasse royale va plus loin; allons, madame, ce baiser d'adieu, et je pars... (*Le son éclate de nouveau, au moment où il va embrasser la comtesse.*) Grand Dieu! je suis perdu, perdu sans ressources. (*Il va de nouveau vers la glace, et regarde dans la cour.*) C'est le roi! je suis mort.

LA COMTESSE.

Le roi, dites-vous?

LE COMTE, *décontenancé, fou.*

Il descend de cheval, il monte le perron... où fuir? où me cacher? Malheureux! j'ai bouché moi-même toutes les issues.

GIAC, *à lui-même.*

Ah! voilà!

LE COMTE, *exaspéré.*

Aidez-moi, madame, aidez-moi, vous ne remuez pas!

LA COMTESSE.

La peur me paralyse.

LE COMTE, *au comble du vertige.*

Oh! aidez-moi! aidez-moi.

LA COMTESSE.

Mais comment? si vous étiez venu un peu plus tôt...?

LE COMTE.

Que dites-vous?

LA COMTESSE, *se reprenant vivement.*

Rien!

LE COMTE, *après avoir jeté les yeux partout autour de lui, les ramène vers la comtesse; il pousse un cri.*

Ah! que ces paniers destinés à protéger la vertu des femmes, sauvent aujourd'hui l'honneur de celui qui les a inventés. (*Il va pour écarter vivement le côté du par-dessus sous lequel Giac est tapi.*)

LA COMTESSE, *effrayée.*

Pas de ce côté! (*Le comte se cache sous le par-dessus de la comtesse, du côté opposé à celui de Giac.*) S'il en vient un troisième!...

SCÈNE XVII.

LE ROI, LA COMTESSE, GIAC et LE COMTE *sous les paniers,* CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *annonçant.*

Sa majesté! (*Il se retire.*)

LE ROI.

Madame, j'ai voulu être le premier à vous complimenter sur le nouvel honneur que vient d'obtenir monsieur le comte de Mailly.

LA COMTESSE.

Sire, tant de bontés de votre part... je ne sais comment vous exprimer...

LE ROI.

J'espère, au retour de sa mission, faire davantage pour monsieur le comte.

LA COMTESSE.

Sire...

LE ROI.

Je ne mettrai pas de bornes à son élévation.

GIAC, *à part.*

Son élévation !

LE COMTE, *bas à la comtesse.*

Remerciez donc !

GIAC, *bas à la comtesse.*

Assez de remerciements !

LA COMTESSE.

Venir exprès chez nous, me chercher au milieu des bois pour faire tant d'honneur à la plus humble de vos sujettes.

LE ROI.

Dites à la plus jolie, à la plus gracieuse, à la plus aimable.

LE COMTE, *à lui-même.*

J'ai bien fait de ne pas partir !

GIAC, *idem.*

Pourquoi suis-je revenu !

LE ROI.

J'ai voulu me reposer un instant dans votre joli pavillon de Roquencourt. (*Il regarde autour de lui.*) Quelle situation ravissante ! là-bas Saint-Germain... ici Versailles... plus loin...

LA COMTESSE, *à elle-même.*

Il vient se reposer, et je le laisse debout !... je voudrais bien lui offrir un siége... mais je ne puis me mouvoir... il faut cependant... mais comment ?

LE ROI.

Mais le plus bel ornement de ce pavillon, c'est vous, madame. (*Il se rapproche de la croisée qu'il ouvre, et reste un instant la tête penchée en dehors.*)

LA COMTESSE, *pendant le temps que le roi est à la croisée. Bas à droite, à Giac en entr'ouvrant la robe.*

Je vous préviens, je vais marcher. (*Bas à gauche, au comte.*) Arrangez-vous, je vais changer de place. (*Elle marche péniblement vers un fauteuil qu'elle offre de loin au roi.*) Sire, si vous daigniez...

LE ROI.

Avec plaisir, mais je n'y consentirai que si vous en faites autant, madame.

LE COMTE, *à part.*

Ah ! mon Dieu !

GIAC, *à lui-même.*

Je l'en défie.

LA COMTESSE.

Devant votre majesté !

LE ROI.

Je vous en prie, madame.

LA COMTESSE.

Et moi je vous en supplie... cet honneur m'accablerait.

LE ROI.

Je devine pourquoi vous ne voulez pas vous asseoir.

LA COMTESSE.

Mais, c'est uniquement par respect...

LE ROI, *finement.*

Il y a un autre motif dans votre résistance.

LA COMTESSE, *troublée à part.*

Que dit-il?

GIAC, *à lui-même.*

Aurait-il aperçu mon épée ?

LE COMTE, *à lui-même.*

Aurait-il vu mes éperons ?

LE ROI.

J'ai dit un motif... il y en a peut-être plus d'un...

GIAC, *à part.*

Diable !... plus d'un.

LE COMTE, *à lui-même.*

Est-ce que je ne serais pas seul?

LE ROI.

Oui, j'ai tout examiné ; cette robe à paniers dont monsieur le comte est l'inventeur, est une création délicieuse à laquelle je prédis le plus grand succès en France. Mais je crois qu'elle a un défaut assez grand, que monsieur le comte mieux avisé, saura faire disparaître ; ce défaut est de ne pas permettre à celles qui la portent de pouvoir s'asseoir.

LE COMTE, *précipitamment.*

Mais non, sire.

LA COMTESSE, *donnant un grand coup d'éventail sur la tête du comte.*

Votre majesté a deviné juste ; on pourrait bien avec quelque effort... un peu s'asseoir, mais bien peu... et il en résulterait des attitudes...

LE ROI.

Tourmentées... pénibles.

LA COMTESSE.

Oui, sire... tourmentées.

GIAC, *à lui-même.*

Pénibles, surtout.

LE ROI.

Le comte y remédiera; il serait facheux, en vérité, que cette robe si gracieuse empêchât précisément les femmes de déployer leurs graces naturelles, et même leur talent... oui, leur talent... car pour chanter une romance, par exemple, il faut se mettre au clavecin, il faut encore s'asseoir.

LA COMTESSE.

On peut chanter debout, il me semble, et se faire acccompagner.

LE ROI.

Parfaitement vrai ! madame, et la preuve, c'est que s'il vous plaisait de chanter, je pourrais vous accompagner, non sur ce clavecin, mon éducation royale ne va pas jusque là, mais sur ce modeste instrument qui n'exige pas un très-grand talent musical. (*Il jette les yeux sur la pancarte collée à l'intérieur de la serinette.*) Ah ! justement je vois briller au premier rang des airs qu'il renferme, ce morceau dont tout Paris raffole en ce moment; vous plait-il, madame, de chanter ce morceau? (*Il joue de la serinette le dos à demi tourné à la comtesse.*)

LA COMTESSE.

Comment pouvez-vous douter ? (*A part.*) Grand Dieu ! il oublie que c'est un trio !

LE COMTE, *bas.*

Dites-le lui...

LA COMTESSE, *de même.*

Inutile ! il est en musique d'une ignorance à se faire détrôner. (*Haut.*) Sire, je serais bien glorieuse... mais cet instrument chante si faux !

LE ROI. *Il s'est assis près du clavecin et a placé la serinette devant lui.*

Oh! pas plus que moi, madame ; nous serons parfaitemen d'accord. (*Il donne quelques tours de serinette.*) Je vous attends madame...

LA COMTESSE, *timidement.*

Mais, c'est... c'est... un trio.

LE ROI, *assis.*

Qu'importe !

LA COMTESSE, *désespérée, à part.*

Comment lui dire qu'on ne chante pas seul un trio ?

LE ROI, *assis et jouant toujours.*

Madame...

LA COMTESSE, *au comble de l'embarras.*

(*A part.*) Quel embarras !! (*Le roi la regarde significativement.*) Je pars, sire, je pars !

Air :

Cherchons tous deux la solitude :
Pour la trouver, quittons la cour ;
Le bonheur fuit la multitude,
Et le vrai bonheur, c'est l'amour.
Et que me fait le diadème !
Le manteau qui flotte dessous !
« Je veux, » n'est pas le mot plus doux ;
Aimer, voilà le mot suprême ;
Si vous voulez qu'on vous aime (*bis*)
Courbez-vous et ne régnez qu'à genoux.

ENSEMBLE.

Charmante retraite
Pleine de douceur !
Sa bouche discrète
Taira son bonheur. (*ter.*)

Ici point d'orage :
Son cœur enchanté
Goûte sans partage
Sa félicité ;
Il respire, il nage
Dans sa liberté. (bis.)

LE ROI, *enthousiasmé après le chant, en allant vers la comtesse.*

Vous avez une voix, madame...

GIAC, *à lui-même.*

Elle en a même plusieurs.

LE ROI.

Divine !

LA COMTESSE.

Sire, c'est votre présence qui m'a soutenue.

LE COMTE, *à lui-même.*

Et la mienne, s'il vous plait.

GIAC, *à lui-même.*

Et la nôtre.

LE COMTE, *à lui-même.*

Ça n'a pas trop mal été.

LE ROI, *en prenant la main de la comtesse qu'il garde quelque temps.*

Eh bien ! vous le voyez, madame, on peut chanter avec cette robe, admirablement chanter... Et peut-être même pourrait-on danser? bien entendu une danse sérieuse, grave, solennelle... parbleu ! le menuet ! quelle idée !

LA COMTESSE, *à elle-même.*

Je frémis.

LE ROI, *tendant la main.*

Madame la comtesse veut-elle me faire l'honneur ?

LA COMTESSE.

Avec cette robe si gênante !...

LE ROI.

Essayons.

LA COMTESSE.

Sans accompagnement ?

LE ROI

Le menuet se danse avec simple accompagnement de la voix.

LA COMTESSE, *bas au comte,*

Il le faut, vous le voyez.

LE COMTE, *bas à la comtesse.*

Mais, madame...

LA COMTESSE, *bas au comte.*

Vous avez chanté ! eh bien ! dansez maintenant.

GIAC, *à la comtesse.*

En dansant, approchez-vous le plus possible de la croisée.

LA COMTESSE, *bas à Giac.*

Pourquoi ?

GIAC, *bas à la comtesse.*

Je vous en prie, madame.

LE ROI, *dansant avec la comtesse.*

(*Giac et le comte suivent tous les mouvements du menuet, cachés sous la robe.*) Admirable !... trois fois admirable ! Cette robe fait vraiment merveille. Elle a été créée exprès pour danser le menuet. (*Le roi et la comtesse, en dansant, se sont approchés de la croisée, Giac la franchit et disparait.*

LA COMTESSE *pousse un cri.*

Ah ! (*Au roi qui s'est arrêté.*) Rien, sire, le pied m'a tourné. (*Pendant que le roi court vers le clavecin comme pour chercher un flacon, elle donne un coup d'éventail du côté où le comte est caché.*)

LE COMTE, *bas à la comtesse.*

Quoi ?

LA COMTESSE, *bas au comte.*

Vous dormez, monsieur le comte.

LE COMTE, *de même montrant la tête.*

Non, pardienne !

LA COMTESSE, *de même.*

Je vais me rapprocher de la porte : vous comprenez ?

LE COMTE, *de même.*

J'ai compris. (*Il disparait sous les paniers.*)

LA COMTESSE, *au roi qui est censé lui apporter un flacon.*

Inutile ! inutile ! sire, mon mal est parti. Continuons... (*Le roi et la comtesse reprennent le menuet.*)

LA COMTESSE, *au moment où arrivé près de la porte du fond le comte sort de dessous les paniers et s'esquive.*

Ah !

LE ROI.

Qu'avez-vous, madame?

LA COMTESSE.

Rien, sire ; cette fois je chantais...

(*Débarrassée de Giac et du comte, la comtesse reprend joyeusement le menuet, qu'elle chante et qu'elle danse avec plus d'entrain que jamais et toute la grâce du dix-huitième siècle. Elle et le roi doivent offrir un Watteau parfait.*)

LA COMTESSE, *après la danse.*

Votre majesté doit être horriblement fatiguée.

LE ROI.

Non, madame, je suis bien heureux au contraire. (*Il baise tendrement la main de la comtesse.*) Quel est ce bruit ? on vient, malgré mes ordres !...

SCÈNE XVIII.

LE ROI, LA COMTESSE, GIAC et le COMTE *ramenés par deux officiers de mousquetaires.*

UN OFFICIER.

Sire ! notre devoir est de veiller sur vous ; nous avons vu monsieur (*montrant le comte*) qui s'échappait d'ici en fuyant à toutes jambes.

LE ROI.

Monsieur de Mailly ! je vous croyais en route pour la Bretagne ?

LE COMTE.

J'y allais, sire...

L'OFFICIER.

Nous l'avons arrêté ainsi que monsieur, qui vient de franchir comme un voleur la croisée de ce pavillon.

LE COMTE, *vivement.*

Vous étiez donc chez moi, monsieur de Giac ?

GIAC.

Vous étiez bien chez vous, monsieur le comte.

LE COMTE.

L'épée à la main !

LE ROI.

Devant moi ! Votre épée, monsieur de Mailly. (*A Giac.*) Capitaine de Giac, regagnez la Bretagne.

GIAC *s'inclinant.*

Sire !...

LE ROI.

Vous avez entendu ?

GIAC, *après avoir promené ses regards du roi à la comtesse et les avoir ironiquement arrêtés sur le comte.*

La place est en danger, commandant.

LE COMTE.

Je ne rends mon épée qu'au roi. (*Il rend son épée au roi.*)

CHOEUR, DANS LA COULISSE. (1)

C'est un dix-cors qu'on chasse ;
Chasseurs et piqueurs à cheval !
Hardiment !
Laissez passer madame ;
Mais pour monsieur : Hallali !
Promptement !

LA COMTESSE, *au public, tandis que Giac et le comte reconduisent le roi.*

Hallali
Signifie
Qu'aux piqueurs, qu'aux chasseurs
Tout a réussi,
Dieu merci !
Ce cri me fait envie,
Laissez-moi donc dire aussi :
Hallali !!
Partagez notre envie,
Et criez tous hallali !
Hallali !!

REPRISE DU CHOEUR DANS LA COULISSE.

---

(1) Ces paroles sont traditionnelles. C'est une vieille chanson de chasse qu'il a fallu respecter.

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46.



MARIE ou L'INONDATION

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX

PAR

MM. ANICET-BOURGEOIS ET FRANCIS CORNU

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 23 DÉCEMBRE 1846.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

Personnages	Acteurs
GEORGES DOUVEREL, propriétaire-cultivateur. (Premier rôle)	MM. JEMMA.
JÉROME DOUVEREL, son frère aîné. (Premier comique, emploi de M. Bouffé)	RAUCOURT.
CHARLES, fils de Jérôme. (Premier amoureux)	LINVILLE.
EUGÈNE DE BEAUVOISIN. (Jeune premier)	E. GRAILLY.
ÉTIENNE, maître timonier sur un navire de l'État (Jeune premier rôle)	CLARENCE.
JACQUES, marinier. (Grande utilité)	COTI.
NIQUET, garçon de ferme chez Georges. (Deuxième comique)	DUBOIS.
RENÉ, ouvrier terrassier	MIRAUT.
SIMONOT, ouvrier serrurier	MERCIER.
PIERRE	MARCHAND.
GERTRUDE, femme de Georges (mère Dugazon)	Mmes GENOT.
MARIE, sœur d'Étienne, au service de Georges. (Jeune premier rôle)	GRAVE.

Ouvriers, Garçons de ferme, Paysans et Paysannes.

*La scène se passe dans le village de ***, sur les bords de la Loire, aux environs de Roanne.*

ACTE I.

La Ferme du Val.

Le théâtre représente la cour de la ferme de Georges. A droite, les écuries et la grange. — A gauche, l'entrée de l'habitation de Georges. Une porte bâtarde. A gauche de cette porte, un volet à demi fermé. Au fond, une porte charretière. — Dans l'éloignement, la campagne, traversée par la Loire. A gauche, près du volet un banc de pierre. — Sur ce banc une manne pleine de fruits.

SCÈNE I.

NIQUET, *puis* JACQUES. *Au lever du rideau, Niquet sort des écuries avec une fourche à la main.*

NIQUET.

Là!... la litière de mes bœufs est faite, ils ont du foin dans le râtelier... j'peux maintenant m'occuper de mon individu?

JACQUES, *sur le seuil de la porte charretière.*

Bonjour, Niquet.

NIQUET.

Tiens! c'est Jacques le marinier.

JACQUES.

M. Jérôme n'est pas ici?

NIQUET.

Non. Il est sur la levée, avec M. Georges, son frère, qui fait travailler à la digue. Mais il y a du monde à la ferme : mame Gertrude la bourgeoise et mamzelle Marie.

JACQUES.

C'est à M. Jerôme que je voulais parler... Je reviendrai. Adieu, Niquet.

NIQUET.

A revoir, Jacques. (*Jacques sort. Seul.*) Encore un qui a affaire à M. Jérôme et qui ne veut parler qu'à lui. Queu drôle de commerce qu'il fait donc, ce père Jérôme? (*Ici Marie entre par le fond.*)

SCÈNE II.

NIQUET, MARIE *entrant.*

NIQUET.

Tiens! vous étiez dehors, mamzelle... Moi qui vous croyais dans...

MARIE, *allant vers le banc et arrangeant les fruits que renferme la manne.*

Bonjour, Niquet!

NIQUET.

Bonjour, mamzelle...

MARIE, *avec embarras.*

Je viens...

NIQUET.

De vous promener... Le temps n'est pourtant guère beau... v'là huit jours qu'il pleut sans arrêter... et le chemin est ben mauvais d'ici à Hervieux.

MARIE.

A Hervieux...

NIQUET.

Du haut d' mes pièces d' [illegible]... j'vois tout ce qui se passe sur c'te route-là... Et, l'autre semaine encore, vous la traversiez à la quasi pointe du jour, et quand un chacun devait vous croire encore dans vot' chambre.

MARIE.

Je vous en prie, Niquet, ne dites à personne que vous m'avez vue.

NIQUET.

A cause? vous avez des amis à Hervieux... Au printemps dernier, vous y avez passé plus de trois semaines... l'air y est bon... car vous étiez partie ben pâle, et vous êtes revenue fraîche comme une rosée. A quoi donc que la mère Bertrand a pu vous occuper pendant tout ce temps-là? avec ça qu'elle ne vous laissait voir à personne.

MARIE.

Le motif qui me conduit à Hervieux est bien simple. Madame Bertrand m'a donné quelques petits ouvrages, et je prends sur mes nuits pour travailler pour elle. Madame Georges me gronderait peut-être, si elle savait que je veille, et voilà pourquoi je vous supplie...

NIQUET.

Oh! ça suffit, mamzelle!

MARIE, *à part.*

Mentir... toujours mentir!...

NIQUET.

Après tout, pourtant, vous êtes libre de vos actions... Y a deux ans, quand votre pays a été incendié, et que M. et madame Georges vous ont recueillie chez eux, vous avez demandé à travailler, et vous gagnez ben le pain qu'on vous donne. Sans vous, rien n'irait ben à c't'heure, à la ferme. M. et madame Georges, les propriétaires d'ici, n'ont pas d'enfants... M. Charles leur neveu, et puis vous, vous animez la maison; il n'y a rien qui égaye comme la jeunesse. Voyez plutôt le château de Beauvoisin, où il n'y a qu'un jeune maître à présent, vu que le vieux général est de planton en Algérie... c'est là où qu'on s'amuse... c'est un fier farceur que M. Eugène de Beauvoisin... En ont-ils fait des réjouissances là dedans!... Pourtant, depuis quelques mois, ça se calme. S'ils avaient continué, le général aurait trouvé son château mangé... Dites donc, mamselle, (*avec intention*) il est aimable, M. Eugène... avec les jolies filles surtout... L'autre jour, je l'ons surpris qui vous contait fleurette, ben sûr.

MARIE.

Tenez, Niquet, au lieu de vous mêler des affaires de tout le monde, aidez-moi à rentrer cette manne de fruits.

NIQUET, *prenant la manne.*

Voilà, voilà... causer n'empêche pas de travailler... et moi, faut que je parle...

MARIE.

Allons, dépêchons... Voilà M. Georges qui rentre, avec M. Jérôme son frère.

NIQUET.

M. Georges! ça n'est plus le moment de baguenauder alors... c'est un bon maître, mais avec lui faudrait ne manger que sur le pouce et ne dormir que d'un œil. (*Il rentre avec Marie dans la ferme.*)

SCÈNE III.

GEORGES, JÉROME, *arrivant tous deux de la droite.*

JÉRÔME.

Oui, mon frère, oui, vous faites une sottise.

GEORGES.

Quand je te dis que la Loire monte depuis trois jours!

JÉRÔME.

Comme tous les ans à pareille époque... et, comme tous les ans, elle s'arrêtera.

GEORGES.

T'as décidé ça, toi!... Mais il ne faudrait qu'une nuit, vois-tu, qu'une heure, à la Loire, pour mettre tout à l'envers... Ah! je la connais ben, et je veux prendre mes précautions contre elle. Rappelle-toi donc 1825, et surtout 1790!

JÉRÔME.

Tu me cites toujours ces deux années-là.

GEORGES.

C'est que ces années-là m'ont laissé de vilains souvenirs! Dame! En 1825, l'eau m'a emporté toutes mes récoltes et la moitié de mes bestiaux. En 1790, notre père a été ruiné de fond en comble... et si nous vivons, toi et moi, c'est grâce à notre bonne et courageuse mère, qui, nous ayant pris dans ses bras l'un et l'autre, s'est traînée comme elle a pu jusqu'au Calvaire, seul endroit du pays que l'eau n'atteignait pas.

JÉRÔME.

Oui, je me souviens de cela; il s'est perdu bien de l'argent alors! [illegible]...

GEORGES.

Sans doute... Pourtant ça ne me tranquillise pas encore... et, pour plus de sûreté, je fais élever et renforcer la digue qui longe ma ferme. Pour aller plus vite en besogne, ton fils Charles doit m'amener des ouvriers de Roanne. C'est trois mille francs que je dépenserai... Mais au moins je conserverai ma ferme, mes bestiaux, mes récoltes, enfin le morceau de pain que je possède.

JÉRÔME.

Trois mille francs!... tu vas dépenser trois mille francs de terrasse et de moellons, tu vas faire cadeau de trois mille francs à la rivière... Tu es fou... Place donc plutôt cet argent.

GEORGES.

Le placer?

JÉRÔME.

Oui, je te trouverai un bon intérêt; ça ne te coûtera qu'une petite commission.

GEORGES.

Mais un cultivateur ne peut pas mieux placer son argent qu'en améliorant son bien.

JÉRÔME.

Jolie spéculation. Vous semez pour la grêle, le feu ou le percepteur des contributions... En terre, l'argent ne rapporte pas deux pour cent, et vous travaillez comme des nègres... Si vous ramassez quelques centaines d'écus, bien vite vous agrandissez votre terre, c'est-à-dire vous augmentez vos peines et vos risques... Puis, au bout de tout, vient une calamité... un incendie, une inondation, et vous laissez à vos enfants ce que notre père nous a légué, une terre qui ne valait pas trois mille écus.

GEORGES.

Tu oublies que c'te terre vaut à présent quelque chose comme cent mille francs... Ah! dame! moi et ma femme, nous ne nous sommes pas épargné la peine. Dis-moi un peu ce que deviendrait le pays, si les cultivateurs comme moi étaient tous remplacés par des usuriers... comme j'en connais... si, au lieu de faire rapporter la terre, on ne pensait qu'à faire rapporter l'argent... Les grands auraient des écus, mais les petits n'auraient pas de pain... Va, frère, le bon Dieu donne à chacun sa besogne ici-bas... Il protége la France, car, à côté des fainéants qui la grugent, il a mis les travailleurs qui la nourrissent.

JÉRÔME.

Est-ce que par hasard tu voudrais me reprocher le logement et la nourriture que tu me donnes à ta ferme?

GEORGES.

Moi!

JÉRÔME.

Si je ne laboure pas, si je ne mène pas paître tes troupeaux... mon fils Charles te paye bien ton hospitalité... Malgré l'éducation que je lui ai fait donner, il travaille comme un paysan qu'il veut être.

GEORGES.

Jérôme, c'est mal ce que tu penses là... Quand, devenu veuf, t'as quitté Roanne et m'as amené ton petit Charles, qu'est-ce que nous t'avons dit, Gertrude et moi : Frère, vous êtes ici chez vous... T'avons nous demandé autre chose que de l'amitié?... Nous sommes-nous inquiétés de savoir si t'étais riche ou pauvre? Charles travaille, dis-tu... Mais nous n'avons pas d'enfants, et tout ce que nous possédons sera pour lui... pour lui que nous aimons comme s'il était notre fils... car il nous connaît bien, il nous estime ce que nous valons... il ne douterait pas de nous...

JÉRÔME.

Tu laisseras ta ferme à Charles... belle grâce! à qui reviendrait-elle?... tu n'as que nous de parents... à moins que tu ne prennes pour héritière cette petite Marie!... la protégée de ta femme... une fille qui vient on ne sait d'où, une mendiante!...

GEORGES.

Une pauvre orpheline que le feu avait laissée sans asile, sans secours.

JÉRÔME.

Eh bien, à ces gens-là on fait l'aumône et on les renvoie.

GEORGES.

Du tout. On leur donne du travail et on les garde.

JÉRÔME.

Fière emplette!... Qu'est-ce que tu feras de cette péronnelle?

GEORGES.

Je la marierai.

JÉRÔME.

C'est ça... tu la doteras... tu feras tort aux tiens pour une étrangère.

GEORGES.

Tais-toi, Jérôme... voilà notre femme, elle n'aurait peut-être pas autant de patience que moi.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GERTRUDE, NIQUET, *puis* MARIE, CHARLES, OUVRIERS.

GERTRUDE, *à Niquet, et sortant avec lui de la ferme.*

Allons, paresseux!... Je t'avais dit d'amener Simonot pour raccommoder la ferrure de ce volet... Va le chercher et ne reviens qu'avec lui...

NIQUET.

J'y vole, mame Gertrude, v'là que j'y vole. (*Il sort.*)

GERTRUDE.

Le frère Jérôme a toujours peur qu'on l'enlève, lui et ses vieux meubles.

JÉRÔME, *montrant le volet à gauche.*

Par cette fenêtre, on entrerait dans la grande salle, et de là dans ma chambre... Et, voyez-vous, petite sœur, on tient au peu qu'on a.

GERTRUDE.

Dieu merci, il n'y a pas de voleurs dans le pays... Enfin... tout sera remis en état ce soir, et vous pourrez dormir tranquille.

MARIE, *sortant de la ferme.*

Madame Gertrude... madame Gertrude...

GERTRUDE.

Eh bien, qu'as-tu donc?

MARIE.

Charles... (*Se reprenant.*) M. Charles arrive.

JÉRÔME.

Par Dieu! voilà une grande nouvelle... Il est parti hier pour aller à Roanne... hum! ne dirait-on pas qu'il revient des îles Marquises!

GERTRUDE.

Ecoutez donc, frère, ils s'aiment ces jeunes gens, on ne peut pas empêcher ça...

JÉRÔME, *à part.*

Au contraire... ces amitiés-là me déplaisent fort... et j'y mettrai bon ordre...

GEORGES, *qui est allé au fond avec Marie.*

Charles arrive en nombreuse compagnie... Les pauvres diables ont fait une fière étape... Allons, femme, un petit tour à la huche et au cellier. (*Gertrude entre à la ferme.*)

CHARLES, *entrant avec les ouvriers par le fond.*

Bonjour, mon oncle...

GEORGES.

Bonjour, garçon... T'as fait bonne route?

CHARLES.

Oui, mon oncle, et je vous amène tous les ouvriers que j'ai pu recruter...

LES OUVRIERS.

Bonjour, monsieur Georges!...

CHARLES, *allant à Jérôme.*

Bonjour, mon père. J'ai songé à vous, là-bas... voilà du tabac de premier choix... Je ne t'ai pas oubliée, Marie... (*à Gertrude qui rentre*), ni vous non plus, ma tante... (*Il leur donne des petits paquets.*)

JÉRÔME.

Des rubans... des colifichets... en voilà des folies... Tiens, tu feras un dépensier comme Georges!... (*A part.*) Il est très-bon, son tabac...

GEORGES, *aux ouvriers.*

Mes enfants, il s'agit d'un travail d'urgence... Restaurez-vous d'abord, puis nous irons nous mettre à la besogne... jusqu'à la nuit, et nous recommencerons demain, au petit jour.

UN OUVRIER.

Et de bon cœur!

JÉRÔME *à part.*

C'est ça... fais boire et manger ton bien... imbécile...

GEORGES, *à l'ouvrier, après avoir bu.*

Mais je te connais... tu es du pays...

L'OUVRIER.

Oui, monsieur Georges... je l'ai quitté il y a huit ans... J'étais un brin noceur... Pour me refaire un peu, on m'a mis dans la marine... J'ai fini mon temps... et vous verrez, monsieur Georges, comme on m'a refait le moral sur la corvette *le Véloce.*

GEORGES.

Sois le bien revenu... Encore un verre...

MARIE, *à l'ouvrier, le prenant à part*

Vous étiez sur la corvette *le Véloce?...*

L'OUVRIER.

Oui, mam'zelle... bonne marcheuse... en station à Oran.

MARIE.

Sur cette corvette, vous avez dû connaître Étienne, n'est-ce pas?

L'OUVRIER.

Pardine!... un maître de timonerie... Brave et digne garçon!... Quand j'ai quitté le bâtiment, il était en instance pour obtenir un congé.

MARIE, *à part.*

Mon Dieu!... mon Dieu!... il va venir!..

TOUS LES OUVRIERS.

A vot' santé, monsieur Georges!

GEORGES.

Merci, mes amis, merci... Vous avez fini, partons!

GERTRUDE, *à Georges.*

Va, mon homme, nous ne resterons pas les bras croisés ici, et à la fin de la journée, vous trouverez un vrai repas de noces!

GEORGES.

Et maintenant, les enfants, à la digue!

TOUS.

A la digue!

MARIE, *bas à Charles.*

Il faut que je vous parle!

CHARLES, *bas.*

Ici, dans un moment! (*Ils sortent par le fond. Gertrude et Marie rentrent dans la ferme. Jérôme reste seul.*)

SCÈNE V.

JÉRÔME, puis JACQUES.

JÉRÔME, *rentrant par la droite.*

Vont-ils lui en manger des écus, ces gaillards-là!... Peut-on gaspiller son avoir comme ça... Enfin, c'est son affaire.

JACQUES.

Monsieur Jérôme?

JÉRÔME.

Eh ben?

JACQUES, *timidement.*

C'est moi!

JÉRÔME.

Je le vois ben... Qu'est-ce que tu me veux?

JACQUES.

Monsieur Jérôme, j'n'ons pas oublié que j'sommes vot' débiteur.

JÉRÔME.

J'avais pris soin de te le rappeler.

JACQUES.

Je vous dois trente écus, capital et intérêts.

JÉRÔME.

Tu me les rapportes?

JACQUES.

Oui, monsieur Jérôme.

JÉRÔME.

Donne.

JACQUES.

Les v'là, monsieur Jérôme.

JÉRÔME, *tendant la main.*

Donne donc!

JACQUES.

Faites excuse, monsieur Jérôme, mais... ils me seraient ben utiles, ces trente écus-là, car ma barque a besoin de réparations... Elle est en ben mauvais état, ma pauvre barque.

JÉRÔME.

Et d'où ça vient-il?

JACQUES.

Dame! cette barque-là me sert déjà depuis longtemps... Et, l'autre jour, en allant repêcher le père Mathieu, le passeur, qui était tombé dans la rivière, j'ai été pris par le bateau à vapeur, et l'une de ses roues m'a enlevé tout mon bordage de gauche.

JÉRÔME.

Ça ne serait point arrivé, si tu n'étais pas un maladroit.

JACQUES.

Enfin, que voulez-vous, le mal est fait, et je vous serais bien reconnaissant, si vous étiez assez bon pour m'aider à le réparer. Laissez-moi ces trente écus, et au printemps je vous en rendrai quarante.

JÉRÔME.

Du tout. Qui s'engage à trop rendre ne rend rien... Ces trente écus me sont nécessaires. Tu me les dois, les voilà, je les prends et je les garde.

JACQUES.

C'est vot' droit, monsieur Jérôme... vous ne pouvez pas vous gêner pour moi... J'irai mettre en gage, à Roanne, les boucles et la croix de ma pauvre vieille mère, avec ma montre et ma médaille... je tenais à tout ça... mais la barque doit passer avant tout... c'est le gagne-pain de ma famille... Adieu, monsieur Jérôme...

JÉRÔME.

Attends... je veux faire quelque chose pour toi.

JACQUES, *revenant.*

Vrai?

JÉRÔME.

Tiens, v'là l'adresse de M. Dubois, à Roanne... Il te prêtera sur gages... tu iras de ma part... je ne te demande rien pour ça...

JACQUES.

Merci, monsieur Jérôme... (*A part.*) Et on dit dans le pays que c'l'homme-là est riche!!!

SCÈNE VI.

JÉROME, *seul.*

C'est gentil, le son de l'argent!... Il n'y a rien de mieux, si ce n'est la vue de l'or... (*Mettant l'argent dans sa poche.*) Voilà une petite rentrée... en attendant la grosse... que je saurai tirer du seigneur de Beauvoisin... Allons serrer ces chers écus... Je n'ai pas été si sot que d'avoir ma caisse dans cette ferme, qui est ouverte à tout venant... et où dame Gertrude a les doubles clefs de toutes les chambres... Non... c'est dans l'ancienne maison du garde, que j'ai louée à mon frère... c'est dans cette baraque en ruine, où personne ne loge, où personne ne s'arrête... c'est là que j'ai caché mon trésor... Pour éloigner tout soupçon, je n'ai pas même fait relever la porte qui est tombée... on ne devinera jamais qu'au milieu de ces décombres abandonnés, il y a... une fortune!

SCÈNE VII.

JÉROME, CHARLES, *arrivant du fond.*

CHARLES.

Mon père... un homme est là qui veut vous parler.

JÉROME.

Qu'est-ce que c'est que cet homme?

CHARLES.

Je ne le connais pas. Il arrive, je crois, de la ville... j'ai vais proposé de le faire entrer dans la ferme; mais il a refusé. Il vous attend dans le verger, pour vous remettre des papiers qu'il vous apporte.

JÉRÔME, *à part.*

Ce doit être Dubois de Roanne. (*Haut.*) J'y vais. (*Apercevant Marie qui sort de la ferme.*) Encore cette petite... Oh! il faudra que je surveille ces tourtereaux-là! (*Il sort par la droite.*)

SCÈNE VIII.

CHARLES, MARIE.

CHARLES, *courant à Marie.*

Marie... qu'as-tu donc?... comme te voilà pâle et agitée...

MARIE.

Charles... mon frère va venir!

CHARLES.

Ton frère!... séparée de lui depuis plusieurs années, son retour devrait te faire heureuse... ne m'as-tu pas dit que ce frère avait un bon et noble cœur?

MARIE.

Après les malheurs de ma famille, après la mort de mon père, c'est Etienne qui nous a soutenues, ma mère et moi... fils aîné de femme veuve, il était exempt du service... mais, pour nous donner du pain, il s'est engagé... Envoyé dans les mers des Indes, il resta longtemps sans pouvoir nous faire parvenir de ses nouvelles... il y a seulement quelques mois qu'il m'écrivit d'Oran, où sa corvette était arrivée et devait stationner... Alors, Charles, mon frère était pour moi toute ma famille, je lui devais l'aveu que j'aurais fait à ma mère, si Dieu me l'avait conservée. J'écrivis à Etienne pour lui annoncer la mort de notre digne mère, l'incendie qui avait fait de moi une mendiante, je lui dis les bienfaits de ta famille, ton amour... je lui dis notre faute, Charles, et ton serment de n'avoir jamais pour femme que la mère de ton enfant. A cette lettre, Etienne n'a pas répondu... mais il revient... il revient pour me maudire, peut-être.

CHARLES.

Te maudire, lui!

MARIE.

Il m'avait laissée honnête et pure...

CHARLES.

Il te retrouvera ma femme. Notre faute n'est qu'à moi... et sur le berceau de notre fils, j'ai fait le serment de la réparer. Si je t'ai suppliée de cacher à tous notre amour et notre enfant, c'est que j'attendais que je fusse majeur et maître de moi... Je savais trop bien que mon père ne verrait que ta pauvreté... et refuserait d'approuver notre union... Aujourd'hui j'ai vingt et un ans, et tout à l'heure, à Hervieux, en embrassant notre petit Julien, j'ai renouvelé mon serment. Demain, nous solliciterons à genoux le consentement de mon père. S'il est inexorable, s'il repousse notre enfant, alors, nous irons demander à Dieu son pardon pour le passé, sa bénédiction pour l'avenir.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ETIENNE, NIQUET.

NIQUET.

Par ici, monsieur le marin... vous êtes ben à la ferme de monsieur Georges, et voilà mademoiselle Marie.

MARIE.

Etienne! mon frère!...

ÉTIENNE, *l'embrassant.*

Ma sœur... ma bonne sœur!... (*Charles a renvoyé Niquet.*)

MARIE.

Etienne!...

ÉTIENNE.

Oh! laisse-moi te regarder... je crois revoir en toi notre mère bien-aimée, notre mère qui, elle aussi, t'aurait pardonné, Marie...

MARIE, *lui baisant les mains.*

Mon frère!...

ÉTIENNE.

Oui... à toi, pauvre femme... je pardonne... Mais, tu comprends, n'est-ce pas, pourquoi j'ai sollicité un congé?... pourquoi je suis venu ici, en marchant nuit et jour?... Le malheur seul a jusqu'à présent frappé notre famille, Marie, et, moi vivant, le déshonneur ne souillera pas notre nom! (*Apercevant Charles, qui s'était tenu à l'écart.*) Nous ne sommes pas seuls... quel est ce jeune homme?

MARIE, *baissant les yeux.*

C'est lui...

ÉTIENNE.

M. Charles?...

CHARLES, *lui tendant la main.*

Votre frère!

ÉTIENNE, *sans donner sa main à Charles.*

Prenez garde, monsieur, vous ne m'abuserez pas, moi, avec de belles phrases et de faux serments.

CHARLES.

Point de doutes offensants, monsieur Etienne, et surtout, point de menaces inutiles... J'aime Marie et Marie sera ma femme. Je ne vous demande qu'un délai de quelques heures... ce soir, et en votre présence, j'avouerai tout à M. Georges Douverel, le bienfaiteur de Marie. M. Georges est mon oncle et m'aime comme si j'étais son fils; lui non plus, ne voudrait pas de tache sur notre nom. Il parlera à mon père, dont la sévérité m'effraye, il vaincra sa résistance peut-être; s'il n'obtient rien, je sais quel est mon devoir, et ce devoir sera rempli. Touchez donc ma main, Etienne, car cette main est celle d'un honnête homme.

SCÈNE X.

LES MÊMES, GERTRUDE, *sortant de la ferme.*

GERTRUDE.

Voyez un peu si ce Simonot viendra!

MARIE, *courant à elle.*

Oh! madame!...

GERTRUDE.

Qu'as-tu donc, petite?... et qu'est-ce que c'est que ce beau garçon-là?

MARIE.

C'est Etienne... c'est mon frère!

GERTRUDE.

Ton frère?

ETIENNE.

Qui ne sait, madame, comment vous exprimer sa reconnaissance...

GERTRUDE.

Un marin qui est embarrassé pour si peu... allons donc... embrassez-moi, mon garçon...

ÉTIENNE, *allant à elle et l'embrassant.*

De grand cœur.

GERTRUDE.

Là... ça n'est pas plus difficile que ça!

ÉTIENNE.

Sans vous, que serait devenue Marie?...

GERTRUDE.

Les mauvais jours sont loin, n'en parlons plus... Votre sœur est une brave fille qui fait plus dans la maison que moi-même. N'allez pas nous la reprendre, au moins, (*elle passe entre Marie et Etienne*) nous ne pourrions plus nous en passer; sans compter que nous l'aimons comme si elle était de la famille... Dis donc, Charles, as-tu prévenu ton oncle, sait-il que nous avons ici un amiral en herbe?

CHARLES.

Mon oncle surveille ses travaux.

ÉTIENNE.

Et c'est à moi d'aller à lui, de le remercier.

GERTRUDE.

Avec lui, vous en serez quitte pour une bonne poignée de main. Oh! nous ne sommes pas façonniers, nous autres... J'vas vous conduire à mon homme... Donne-moi ma mante, petite...

MARIE.

Oui, madame. (*Elle entre à gauche, et en sort aussitôt avec la mante qu'elle place sur les épaules de Gertrude; pendant ce temps, Etienne s'est approché de Charles.*)

ÉTIENNE, *bas.*

N'oubliez pas ce que vous m'avez promis, vous ne m'avez demandé que quelques heures.

CHARLES.

Ce soir même, mon oncle saura tout.

GERTRUDE.

Me voilà prête; allons, monsieur le marin... donnez-moi votre bras... Ah! mais sais-tu, Marie, que je vas être fière de traverser le village comme ça... Mon Georges a été bien, dans son temps... Mais, vrai, ton frère est encore mieux! (*Ils sortent tous les quatre, Gertrude, Etienne, Charles, par le fond; Marie, par la gauche.*)

SCÈNE XI.

JÉROME, *puis* EUGÈNE.

JÉRÔME, *rentrant par la droite.*

Ayez donc des associés! Cet imbécile de Dubois, qui a eu la faiblesse de se laisser toucher par les grands mots de ce petit Beauvoisin... et qui a eu la sottise plus grande encore de m'adresser ce jeune homme... moi, qui avais tant d'intérêt à rester inconnu dans cette affaire-là... Si on sait dans le pays que je fais poursuivre M. de Beauvoisin pour argent prêté, on ne me croira plus pauvre... et ces gueux de paysans m'assassineront pour me voler... Je ne verrai pas M. de Beauvoisin... D'ailleurs, il ne viendra pas ici. (*Il va pour sortir.*)

EUGÈNE, *entrant par le fond.*

Monsieur Jérôme!

JÉROME, *surpris.*

M. de Beauvoisin!

EUGÈNE.

Je suis heureux de vous rencontrer, monsieur.

JÉROME.

Puis-je savoir à qui je dois l'honneur de votre visite?

EUGÈNE.

Monsieur, j'arrive droit au fait. J'étais, à mon insu, votre débiteur, et je viens...

JÉRÔME.

Vous, mon débiteur?... Je le voudrais, monsieur... mais, malheureusement...

EUGÈNE.

Monsieur Jérôme, la dissimulation serait maintenant inutile... Mon prêteur supposé est, je le sais, M. Dubois de Roanne; mais mon véritable créancier est M. Jerôme Douverel, qui, pour chacun dans le pays, et pour moi tout le premier, n'était qu'un pauvre homme à la charge de M. Georges Douverel son frère. Mais cette misère n'était qu'apparente... Quand on prête 50,000 fr...

JÉRÔME, *vivement.*

Pardon! c'est 100,000 fr. que vous devez... à Dubois.

EUGÈNE.

On ne m'a donné que 50,000 fr.

JÉRÔME.

Oui, mais les frais, monsieur, et les intérêts des intérêts...

EUGÈNE.

Je comprends difficilement qu'un capital puisse ainsi doubler en deux ans.

JÉRÔME.

Tout dépend des conventions, et elles ont été bien faites... à ce que m'a dit M. Dubois, que cela regarde seul... C'est donc avec lui seul que vous devez vous entendre.

EUGÈNE.

Mais ce M. Dubois n'est qu'un prête-nom.

JÉRÔME.

Un prête-nom?

EUGÈNE.

Encore une fois, je le sais, j'en ai la certitude... M. Dubois me l'a avoué... et, la preuve que vous êtes mon créancier, c'est que j'aperçois là, dans votre habit un dossier qui est le mien, et que devait vous apporter aujourd'hui même votre associé. Parlons donc à cœur ouvert... vous m'avez prêté 50,000 francs, il y a deux ans, aujourd'hui vous me réclamez 100,000 francs, deux fois le capital... c'est exorbitant... c'est monstrueux!... Mais enfin, je ne prétends pas disputer sur le chiffre... soit, c'est 100,000 francs que je vous dois.

JÉRÔME.

Ah!

EUGÈNE.

Mais je n'ai point d'argent... et je viens vous demander un délai de deux mois!

JÉRÔME.

Vous ne serez pas plus en mesure de payer dans deux mois, que vous ne l'êtes aujourd'hui. Ainsi donc, on exigera le remboursement immédiat, ou l'on fera saisir les meubles et immeubles de votre père.

EUGÈNE.

Ah! vous ne ferez pas cela!

JÉRÔME.

Eh! pourquoi, s'il vous plaît? Comment!... on fera saisir et vendre sur la place les meubles et outils d'un pauvre diable de journalier, on trouvera ça tout simple, et on ne pourra pas saisir le château et les meubles dorés de M. de Beauvoisin, parce qu'il est comte, général et grand'croix.

EUGÈNE.

Songez donc à son âge...

JÉRÔME.

Moi aussi, je suis vieux... et je ne me mettrai pas à la mendicité pour épargner le père assez faible ou assez imprudent pour répondre des dettes de jeu ou de débauches de son fils... Si votre père ne paye pas, c'est un malhonnête homme.

EUGÈNE.

Monsieur!

JÉRÔME.

Oui... un malhonnête homme!... sa signature au bas de vos billets, c'était un encouragement à vos désordres; c'était un piége tendu à ma bonne foi... Jérôme Douverel est un vieux renard qui peut tomber dans un piége, mais qui n'y laisse jamais ses oreilles.

EUGÈNE.

Ah! monsieur, si je pouvais vous dire... si vous saviez...

JÉRÔME.

Je sais que M. de Beauvoisin a répondu pour vous, que les deux derniers billets que vous avez remis à Dubois et qui garantissent la dette, capital, intérêts et frais, sont signés de lui... si le général a fait une sottise, tant pis pour lui... il la payera...

EUGÈNE.

Vous n'aurez pas cette cruauté...

JÉRÔME.

Oh! vous ne me prendrez pas comme Dubois, en jouant la comédie... Ce dossier restera dans mon secrétaire jusqu'à demain... si demain vous n'avez pas payé, j'agirai... et vous verrez comme M. Dubois de Roanne mène les affaires...

EUGÈNE.

Monsieur...

JÉRÔME.

Serviteur... (*Il entre dans la ferme.*)

SCÈNE XII.

EUGÈNE.

Oh! non... plutôt tout avouer à cet homme!... (*Il va suivre Jérôme et s'arrête.*) Mais cet aveu me mettrait plus encore à sa merci... Cet impitoyable usurier spéculerait sur mon crime, il voudrait me faire payer son silence... Quel parti prendre? ce dossier, que je lui vois enfermer dans son secrétaire... (*Il aperçoit Jérôme par le volet resté ouvert.*) Ce dossier sera remis demain aux hommes de justice... demain, ma honte peut être publique... Mon pauvre père, sauvé par un admirable dévouement d'une mort affreuse, tu reviens en France pour y chercher un repos si chèrement et si noblement mérité, et ce sera l'infamie que tu trouveras au seuil de ton foyer... oh! non! non!... je rachèterai ce dossier au prix de mon sang, s'il le faut!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GEORGES, CHARLES, ÉTIENNE, GERTRUDE, MARIE, OUVRIERS. (*Nuit graduée jusqu'à la fin de l'acte.*)

GEORGES, *tenant Étienne sous le bras.*

Oh! vous avez beau faire des façons, je vous disons, moi, que vous passerez vot' congé cheu nous... le jour, je vous montrerai mes pièces de labour, mes vignes, mes granges... dame! c'est nos champs de bataille, à nous autres... le soir, vous nous conterez vos campagnes, vos voyages.

ÉTIENNE.

On ne peut résister à une offre aussi franche et aussi cordiale. J'accepte, monsieur Georges.

GEORGES.

Touchez là...

ÉTIENNE.

Mais à une condition... c'est que... comme tout le monde ici, je travaillerai.

GEORGES.

C'est ça... vous donnerez un coup d'œil ou un coup de main à la digue que je fais rétablir...

GERTRUDE, *qui a aperçu Eugène.*

Dis donc, notre homme, tu ne fais pas attention que nous avons une visite.

GEORGES.

Oui, vraiment... monsieur le vicomte à notre ferme... quel honneur!

NIQUET, *à part.*

Tiens! le Beauvoisin... je gage ben que ce n'est pas pour voir not' bourgeois, qu'il a quitté son château.

EUGÈNE.

Le temps menaçait, tout à l'heure... monsieur Georges!... et j'étais entré pour me mettre à l'abri.

GEORGES.

C'est vrai que le temps est bien dur depuis la semaine dernière. Le bon Dieu nous envoie d'un coup l'eau qu'il nous devait de cet été... Mais entrez donc dans not' salle... Gertrude, un ot dans le feu et le grand fauteuil... vite!

EUGÈNE.

Mille remerciements... la nuit approche, et la route n'est pas bonne d'ici chez moi.

GEORGES.

Charles pourrait mettre la grise à la carriole... car v'la l'temps qui menace encore...

EUGÈNE.

Non... j'accepterai un manteau seulement...

MARIE.

[illegible] M. Charles.

GEORGES.

C'est ça...

NIQUET.

Y met-elle de l'empressement!... ah! mame Gertrude, v' là Simonot. (*Un serrurier parait, arrivant du fond avec son sac sur l'épaule.*)

SIMONOT, *saluant.*

Bonjour, monsieur Georges, la compagnie.

GERTRUDE.

Ça n'est pas malheureux!... (*Allant à lui.*) C'est ce volet qui ne tient plus, et qu'il faut referrer.

SIMONOT.

Ça suffit, mame Gertrude... Je vous apporte aussi les deux doubles clefs qui avaient été forcées... celle de mademoiselle Marie et celle de M. Jérôme.

GERTRUDE.

C'est bon... c'est bon... venez ici, que je vous explique... ce que vous avez à faire. (*Simonot place les deux clefs sur le banc, avec son sac, duquel il tire un manteau, etc.; Eugène est près de ce banc et a suivi tous ces mouvements.*)

JÉRÔME, *sortant de la ferme.*

Est-ce qu'on ne songe pas à souper, aujourd'hui...

GEORGES.

Si fait, et nous aurons un convive de plus... M. Étienne, le frère de Marie. Monsieur Étienne, c'est Jérôme Douverel, mon frère.

ÉTIENNE.

Le père de M. Charles...

GEORGES.

Un peu original, mais qui n'est pas aussi méchant qu'il veut s'en donner l'air... n'est-ce pas, Jérôme?

MARIE, *entrant.*

Voilà le manteau pour M. le vicomte.

JÉRÔME, *apercevant Eugène et allant à lui.*

Encore ici, monsieur?

EUGÈNE, *bas.*

Je voulais vous revoir... votre dernier mot, monsieur Jérôme.

JÉRÔME, *bas.*

M. Dubois fera saisir demain.

GERTRUDE, *sortant de gauche.*

Messieurs, le souper est servi. (*Jérôme s'est éloigné d'Eugène, auquel Marie apporte son manteau. Eugène, sans être vu, s'est baissé vers le banc, et avec la main cachée sous le manteau il a pris les deux clefs.*)

EUGÈNE, *à part.*

La nuit me reste encore! (*Il remonte vers le fond reconduit par Georges. Charles, Étienne et Marie sont d'un côté, de l'autre Jérôme, qui semble presser Gertrude de rentrer et de se mettre à table. Tous rentrent dans la ferme. Rideau.*)

ACTE II.

La Réparation.

Une salle basse de la ferme. A gauche, une porte qui ouvre chez Jérôme. A droite, la porte de la chambre de Marie. Au fond a gauche une fenêtre fermant avec un volet qui est en dehors; celui-là même que Simonot a ferré. Au fond, a droite, une porte qui mene dans l'autre partie de la ferme. Au premier plan a droite, une haute cheminée. Au premier plan a gauche, une table et un grand fauteuil.

SCÈNE I.

GEORGES, GERTRUDE, MARIE, ETIENNE, CHARLES, *ensuite* NIQUET. *Au lever du rideau, le tableau est ainsi posé : Georges est assis dans un grand fauteuil. — Une table est près de lui à sa droite. Étienne est debout près de cette table. Marie est à genoux devant Georges. Gertrude essaye de la relever. Charles est debout derrière elle.*

ÉTIENNE.

Vous savez tout maintenant, monsieur Georges!... Et, généreux et bon, vous avez aussi pardonné.

GERTRUDE, *à Marie.*

Allons, ne reste pas comme ça à genoux!... Tout c'chagrin n'te serait pas arrivé, mon enfant, si tu avais eu confiance en nous... voyons, voyons, ne pleure pas et embrasse-moi... (*à Georges*) t'as ben fait de lui tendre la main, mon homme... La pauvre Marie était abandonnée, toute seule au monde, elle n'avait plus l'ange gardien que le bon Dieu donne aux jeunes filles, elle n'avait plus sa mère.

GEORGES.

Oui, Marie a payé ben durement la faute où elle est tombée... J'ai pleuré avec toi, femme, quand elle nous a conté tout ce qu'elle avait souffert pour nous cacher son secret... et, comme son frère Étienne, je lui pardonne du fond du cœur... (*Se levant.*) Mais à toi Charles... oh! non pas... (*Allant à lui.*) Cet enfant-là était chez moi... sous ma garde... Quand je lui ai dit, il y a deux ans : « Vous êtes orpheline... venez, nous vous referons une famille... « vous n'avez pas d'asile, venez... y aura place pour vous sous « not'toit... » quand je lui ai dit ça... je croyais que les Douverel avaient tous de la probité... je croyais qu'ma maison était une honnête maison... Et dans ma famille, Marie a trouvé un séducteur, et dans ma maison elle a été déshonorée!... Tiens, si tu étais mon fils, Charles, je crois que je te maudirais!...

CHARLES.

Mon oncle...

GERTRUDE.

Georges!

GEORGES.

Oh! j'sais c'que vous allez dire : Il reparera le mal qu'il a fait, n'est-ce pas? il donnera un nom à son enfant... Mais ce nom, as-tu le droit d'en disposer sans le consentement de ton père?... Je connais Jérôme, il refusera...

ÉTIENNE.

Il refusera!!

CHARLES.

Depuis hier, mon oncle, je suis maître de moi. Aujourd'hui, tout à l'heure, si vous ne me prêtez pas l'appui que je vous demande, j'irai seul trouver mon père, et...

GEORGES.

Et s'il ne veut pas t'écouter, s'il repousse la pauvre Marie... alors, t'iras chez les hommes de loi, tu feras des soumissions, comme on dit... après la faute, viendra le scandale?

MARIE, *allant à Georges.*

Non, monsieur Georges, je n'entrerai pas dans votre famille malgré M. Jérôme... Je n'irai pas à l'église avec la malédiction du père de Charles... S'il est sans pitie, j'accepterai mon sort comme une expiation de ma faute... Je partirai, je quitterai cette maison... Forte du pardon de mon frère et du vôtre, j'irai chez la digne femme qui est déjà venue en aide à mon malheur... Là, je travaillerai pour mon enfant... et le pain que je lui donnerai ne lui sera reproché par personne!

GERTRUDE.

Mais, je ne te laisserai pas partir, moi!

GEORGES.

Bien, Marie!... vous êtes une brave fille... et les honnêtes gens se doivent secours entre eux... je verrai Jérôme.

TOUS.

Ah!

CHARLES.

Avec moi, n'est-ce pas, mon oncle?

GEORGES.

Non... ta présence me gênerait... si tu etais là, je ne pourrais pas parler à cœur ouvert à Jérôme... Je n'ai besoin que de M. Étienne.

CHARLES.

Pourtant...

GEORGES.

Tu devais aller, demain, à Villefranche, m'acheter les deux bœufs de labour dont j'ai besoin... tu partiras ce soir... et quand tu reviendras demain, j'espère pouvoir te dire : Tout est arrangé, embrasse ta femme.

CHARLES.

Je vous obéirai, mon oncle.

GERTRUDE.

C'est ça, mon homme; t'as ton franc parler avec le frère Jérôme... faudra ben qu'il cède... (*Appelant.*) Niquet, Niquet!... (*Niquet paraît.*) Attelle la grise à la carriole... mon neveu part pour Villefranche!

NIQUET.

Du temps qu'il fait, merci!... V'là monsieur Jérôme qui rentre tout trempé, rien que pour avoir été à la masure du coteau des peupliers.

TOUS.

Jérôme!

NIQUET.

J'suis pas curieux, mais j'voudrais tout d'même ben savoir c'qui va faire si souvent dans c'te mauvaise cabane qui, un beau jour, lui tombera sur la tête!

GERTRUDE.

Allons!... Cocotte ne s'attellera pas toute seule...

NIQUET.

On y va, mame Gertrude, on y va! (*Il sort.*)

GERTRUDE.

N'tremble donc pas comme ça, Marie... frère Jérôme n'est pas commode... mais il n'a encore mangé personne... Et si on m'avait chargée de lui parler, moi, je lui aurais joliment dit son fait!

GEORGES.

Oh! oh!... vois-tu, Gertrude, j'dis pas ça pour te fâcher... Mais quand on veut arranger quelque chose... faut pas que les femmes s'en mêlent...

CHARLES.

Voilà mon père!

SCÈNE II.

LES MÊMES, JÉROME.

JÉRÔME, *entrant du fond.*

Quel temps!... Je suis trempé comme une éponge!

GERTRUDE.

Et le feu est presque éteint... Marie... vite! ranime-le...

MARIE.

Oui, madame, tout de suite... (*Elle court à la cheminée.*)

GEORGES.

Il pleut donc toujours?

JÉRÔME.

Comme au temps du déluge!

GEORGES.

C'est une vraie désolation!

MARIE.

Approchez-vous, monsieur Jérôme... voilà de quoi vous réchauffer.

JÉRÔME, *allant à la cheminée.*

Merci!...

NIQUET, *rentrant.*

La carriole est prête, monsieur Charles partira quand il voudra.

JÉRÔME, *se chauffant.*

Tu te remets en route, Charlot... (*A Georges.*) Dis donc, Georges... j'espère que t'en uses à ton aise, de mon garçon!... (*A part, en regardant Marie.*) Ça me va... Pour quelque temps, je voudrais le voir loin d'ici.

GERTRUDE.

Tiens, Charles, v'là ton manteau, que M. le vicomte t'a renvoyé... (*Elle le lui met sur les épaules, à l'aide de Marie.*)

JÉRÔME, *assis devant le feu.*

Il n'a envoyé que ça, M. le vicomte?

GERTRUDE.

Oui, v'là tout.

JÉRÔME, *à part.*

Alors, j'irai demain à Roanne.

CHARLES.

Adieu, mon père.

JÉRÔME.

Bonne route. Eh ben! quéqu't'as à me regarder comme ça?

CHARLES.

Vous m'aimez, n'est-ce pas, mon père... vous voulez que je sois heureux?

JÉRÔME.

Certainement, et c'est précisément de ton avenir que je m'occupe. Nous causerons à ton retour.

GERTRUDE.

Viens, Marie, nous allons reconduire Charles jusqu'à la voiture. (*Bas à Georges et à Etienne.*) Bonne chance! et parlez-lui ferme! (*Elles sortent avec Charles.*)

SCENE III.

JÉROME, ÉTIENNE *et* GEORGES.

JÉRÔME.

Ah! ce feu me fait du bien!

GEORGES.

Ah çà, pourquoi étais-tu sorti par cet affreux temps?...

JÉRÔME.

Tu m'as tant parlé de débordements... d'inondations... que j'ai voulu voir, par moi-même... J'arrive de la levée... et, en effet, j'ai trouvé les eaux très-grosses...

GEORGES.

Je crois bien!

JÉRÔME.

Mais, depuis ce soir, ça n'augmente plus... ça s'arrêtera là...

GEORGES.

Dieu le veuille!

JÉRÔME, *à Etienne.*

Voilà une triste saison pour un marin en congé... Vous n'avez pas quitté le service, n'est-ce pas?...

ÉTIENNE.

Non, monsieur. Je ne suis revenu au pays que pour revoir Marie... Ma présence était nécessaire ici pour assurer son bonheur... Je veux la marier.

JÉRÔME.

Ah! vraiment!... c'est une très-bonne idée que vous avez là... (*A part.*) De cette façon, nous en serons débarrassés... (*Haut.*) Mais le mari?... Est-il trouvé?

GEORGES.

Nous avons ce qu'il faut.

JÉRÔME.

Ah! tu t'en mêles aussi, toi?... au fait, c'est ta protégée... Eh! ben... à quand la noce?

GEORGES.

Oh! nous n'en sommes pas encore tout à fait là!...

JÉRÔME.

Si vous avez trouvé le mari, qu'est-ce qui vous manque?

ÉTIENNE

Le consentement du père...

JÉRÔME.

Du père du futur?... Il fait des difficultés... Qu'est-ce qu'il demande donc ce père-là?... Marie est une bonne et jolie fille, elle est sœur d'un brave marin... ça doit pouvoir s'arranger... ça s'arrangera.

GEORGES.

C'est ben là-dessus que je compte... allons, monsieur Étienne, faites vot' demande...

JÉRÔME, *se levant.*

Sa demande!

ÉTIENNE.

Vous avez raison, monsieur Georges, c'est trop de contrainte et d'hésitation... Monsieur Jérôme, au nom de M. Charles Douverel, votre fils, je vous demande votre consentement à son union avec Marie.

JÉRÔME.

Hein?... j'ai mal entendu... ou vous êtes fou... c'est avec Charles, avec mon fils, que vous prétendez marier votre sœur?

ÉTIENNE.

Sans doute, monsieur!

GEORGES.

Eh! pourquoi pas?

JÉRÔME.

Charles! mon fils, épouser une fille inconnue et qui n'a rien?... Jamais!

ÉTIENNE.

Mais il faut que ce mariage se fasse, monsieur!...

JÉRÔME.

Hein?

ÉTIENNE.

Car Marie est mère!... et son séducteur, c'est votre fils!

JÉRÔME.

Que dites-vous?

GEORGES.

La vérité.

ÉTIENNE.

Comprenez-vous, maintenant, que vous ne pouvez refuser, monsieur?

JÉRÔME.

Permettez... vous décidez un peu vite dans votre cause, mon cher ami... Je suis père, je dois penser à l'avenir de mon fils... et je serais coupable de lui laisser épouser une femme, qui n'aurait pas dû oublier ses devoirs... ou plutôt, une fille adroite qui, d'un amant, espérait bien faire un mari!

ÉTIENNE, *avec feu.*

Monsieur Jérôme!

JÉRÔME.

Charles est jeune... son caractère est faible... on pourrait en abuser facilement... Mais son père est là... Il a de l'énergie, il a de la volonté, son père... et jamais il n'acceptera pour bru une inconnue, une mendiante!

GEORGES.

Jérôme!

ETIENNE.

Ne craignez rien, monsieur Georges... quelque profonde et sanglante que soit l'injure, je n'oublierai pas que je suis chez vous, et que celui qui m'outrage est un vieillard... Celle que vous traitez si durement de mendiante et d'inconnue, monsieur... Marie, enfin, est d'une honorable famille. Notre père s'était placé, par son travail et son intelligence, au premier rang des manufacturiers de Roanne... cinq cents ouvriers lui devaient une honnête aisance. Chez le peuple, la mémoire du cœur est fidèle, et plus d'un pauvre artisan a gardé le souvenir de Louis Lambert.

JÉRÔME *et* GEORGES.

Louis Lambert!

ÉTIENNE.

Le nom d'Étienne, que nous portons aujourd'hui, était le nom de famille de ma mère. En 1830, j'étais bien jeune alors, et Marie n'était qu'une enfant; mon père, pour ne pas laisser mourir de faim ses nombreux ouvriers, continua de les faire travailler, quoiqu'une crise commerciale arrêtât la vente de ses produits. Bientôt, il dut recourir à des emprunts. Que vous dirai-je, mon père fut ruiné. Après avoir payé tout ce qu'il devait, il quitta Roanne, décidé à n'y rentrer et à ne reprendre son véritable nom que lorsqu'il aurait refait cette fortune que d'avides usuriers avaient si cruellement renversée. Ce ne fut pas le courage qui lui manqua, mais la force. Mon pauvre père mourut à la peine. Vous savez comment je dus m'engager, comment Marie, devenue orpheline, se vit enlever par un incendie le peu que notre mère lui avait laissé. Maintenant, monsieur, que la pauvre fille a cru à l'amour, aux serments de votre fils, maintenant que d'un mot vous pouvez sauver celle qu'il a perdue, vous me répondez par le mépris et l'insulte!... vous oubliez donc, monsieur, qu'il reste un défenseur à Marie! vous oubliez donc qu'il y a des tribunaux en France!

JÉRÔME.

Des menaces!

GEORGES.

Monsieur Étienne, vous n'avez plus rien à dire à Jérôme... et comme il s'agit ici de l'honneur de la famille, j'veux à mon tour parler à mon frère, laissez-moi donc seul avec lui. (*Bas.*) Je réponds de tout maintenant.

ÉTIENNE.

Je me retire, monsieur Georges; mais, quoi que décide monsieur Jérôme, Marie Lambert obtiendra justice et reparation! (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

GEORGES, JÉROME.

JÉRÔME, *à part.*

C'est le fils de Louis Lambert!... Je croyais toute cette famille éteinte... Ce jeune homme ne sait donc rien?... non... l'incendie aura tout dévoré... heureusement...

GEORGES, *revenant, à Jérôme, après avoir fermé la porte du fond.* A c't'heure, Jérôme, c'est à nous deux!

JÉRÔME, *brusquement.*

Qu'est-ce que tu veux, toi?... De quoi te mêles-tu? tu n'obtiendras rien de plus que l'autre... j'ai dit et je répète que je ne consentirai pas à ce que mon fils se mette la misère au cou... J'ai dit et je répète que Marie ne sera jamais ma bru!

GEORGES.

Mais tu sais, maintenant, ce que nous ignorions tous, tu sais que Marie est la fille de Louis Lambert...

JÉRÔME.

Eh! ben... après?... Lambert était un fou comme toi, qui faisait de l'humanité au lieu de faire du commerce... un niais vaniteux, qui gardait et payait des ouvriers pour confectionner ce qu'il savait ne pouvoir pas vendre.

GEORGES.

Tu devrais ajouter qu'abusant de sa confiance et de sa bonne foi, un homme d'argent est venu le trouver, et lui a dit: « C'est « beau ce que vous faites là, je vous aiderai, je vous ouvre un « crédit de cinquante mille écus. » Lambert compte sur c'te parole, il prend des engagements. Tout à coup, le crédit se ferme; puis le prêteur devient le plus impatient, l'plus avide des créanciers!... Enfin, il force Lambert de vendre sa manufacture, il s'en rend acquéreur à vil prix et la revend, quelques mois après, cinq fois plus cher qu'il ne l'avait payée!

JÉRÔME.

C'était bien calculé, c'était légal!

GEORGES.

Ah! v'là le grand mot... c'était légal!... Oui, la loi n'a pu tout prévoir, elle ne peut pas tout punir... et il y a des gens qui se cachent derrière elle, comme les voleurs se cachent dans les bois... s'ils ne craignent rien de la justice, ils ont encore peur de l'opinion... et, comme le brigand se met d'la suie ou du charben sur la figure, y mettent un nom devant le leur... mais tout s'découvre à la fin, et je sais, moi, où a passé la fortune de Louis Lambert.

JÉRÔME.

Tu sais... quoi?

GEORGES.

Que son prêteur n'était pas Pierre Leroux, mais bien Jérôme Douverel.

JÉRÔME.

Moi! moi, allons donc!... où aurais-je trouvé de l'argent, mon Dieu!

GEORGES.

Dans le vilain métier que tu fais depuis trente ans... dans 'usure.

JÉRÔME.

Ah! ne va pas croire que je sois riche, au moins!

GEORGES.

Oh! n'aie pas peur! Il y a six ans... en 1840, quand par suite de la mauvaise récolte, je me suis trouvé gêné... j'ai mieux aimé engager une partie de mon avoir que de m'adresser à toi. Et, dans ce temps-là, je savais par ce même Pierre Leroux, dont tu ne voulais plus te servir, et que tu as remplacé par M. Dubois de Roanne, je savais que tu possédais plus de 500,000 francs.

JÉRÔME.

C'est faux, c'est un mensonge, c'est faux!... Georges, mon ami, ça n'est pas toi que je voudrais tromper... Je te jure...

GEORGES.

Pas de serments, pas de menteries inutiles... Une partie de cette fortune énorme, provenait des dépouilles de Louis Lambert, et aujourd'hui, tu reproches à ses enfants leur misère qui est ton ouvrage... c'est lâche!... c'est infâme! mais si le diable ne t'a mis qu'un écu de six livres dans la poitrine, il y a un cœur dans la mienne!... et je te jure, par Dieu et par ses saints, que tu ne feras pas deux fois le malheur de ces enfants-là!...

JÉRÔME.

Qu'on me fasse un procès!... Marie a droit, peut-être, à une indemnité... Eh ben! si je suis condamné à quelques centaines d'écus, je me gênerai pour payer, et tout sera dit!

GEORGES.

Tu te mets sur ce terrain-là?... Soit!... ça me va!... Je ne te demandais que ton consentement, je me serais chargé d'assurer le sort de Charles et de Marie, je leur aurais laissé mon bien, qui a été loyalement gagné, au grand soleil... Mais tu refuses... tu veux un procès... Eh ben! tu l'auras! et puisque l'argent est tout pour toi... c'est à ton argent qu'on s'en prendra!

JÉRÔME.

Hein?... qu'est-ce que tu dis?...

GEORGES.

Je dis que Charles est majeur, et que demain il te demandera ses comptes.

JÉRÔME.

Comment... des comptes!... mais sa mère n'avait rien quand je l'ai épousée.

GEORGES.

Tu t'es marié sous le régime de la communauté, tu as un demi-million de fortune au moins, et tu en dois la moitié à ton fils.

JÉRÔME.

Ça n'est pas possible!...

GEORGES.

C'est si possible, que, si tu ne me donnes pas, à l'instant même, ton consentement au mariage de Charles avec Marie, je te déclare que je dis tout à Charles et que je le décide à te demander sa part de ces écus qui te tiennent tant au cœur!

JÉRÔME.

Non, Georges!... non, mon cher ami, tu ne diras rien à Charles!... tu ne lui diras rien!... Je n'ai pas ce que tu crois... oh! mon Dieu, je n'en ai pas le quart... Mais enfin, c't'argent-là, dans mes mains, peut se doubler... se tripler!... Dans les mains de Charles, il s'en ira en fumée, peut-être!... Eh bien! voyons... entre frères, est-ce qu'on ne s'entend pas toujours... Tu disais que tu doterais Marie et Charles... ça ne m'étonne pas, tu es si bon... Moi, je leur donnerai le peu que j'ai... mais après moi... après moi seulement... Ainsi, Georges, mon bon petit Georges, ne dis rien à Charles de cette prétendue fortune qu'on me suppose... ne lui parle pas surtout de ces comptes qui sont inutiles entre père et fils... et moi, de mon côté... eh ben!... je...

GEORGES.

Tu consens?

JÉRÔME.

Non!... si!... c'est-à-dire je demande du temps... jusqu'à demain seulement... demain soir... D'ici là, j'aurai vu Charles... je saurai si véritablement ce mariage-là doit faire son bonheur... et dans ce cas... eh ben! je le laisserai libre...

GEORGES.

A la bonne heure!... Niquet, Niquet!...

NIQUET.

Voilà, not' maître!

GEORGES.

Dis à Gertrude, à Marie et à M. Etienne que je les attends.

JÉRÔME.

Hein! déjà!!

GEORGES

Tu vas leur dire toi-même...

JÉRÔME.

Non, non... pas ce soir... mais je t'autorise... provisoirement... (*A part.*) Des comptes... des comptes... (*Haut.*) Je rentre chez moi...

GEORGES.

Pourquoi faire?

JÉRÔME.

Je veux réfléchir un peu... (*à part*) et relire mon contrat de mariage... (*Il rentre chez lui.*)

SCÈNE V.

GEORGES, GERTRUDE, MARIE, ÉTIENNE.

GERTRUDE.

Qu'as-tu fait?

ÉTIENNE.

Eh bien! monsieur Georges?

GEORGES.

Touchez là... j'ai réussi!

GERTRUDE.

Il consent?

ÉTIENNE, *serrant la main de Georges.*

Merci, monsieur Georges... Les paroles me manquent... j'ai tant souffert tout à l'heure...

GEORGES, *bas.*

Chut!... n'parlons pas d'ça aux femmes... (*Haut à Marie.*) Allons, approchez, ma nièce, et venez m'embrasser!

MARIE.

Mon bienfaiteur, mon second père!

GEORGES.

Oui, c'est ça... appelez-moi vot' père... ça me fera honneur, car je l'ai connu, c'était un brave et digne homme!... Ah çà, sans reproche, je ne me suis pas mal occupé de vos affaires, il est temps que je songe un peu aux miennes... Faut que je taille de la besogne pour demain.

ÉTIENNE.

Ne vous gênez pas pour nous, monsieur Georges.

GERTRUDE.

Marie, pour te laisser causer un brin avec ton frère, j'vas faire pour toi la visite du soir dans la ferme.

MARIE.

Que vous êtes bonne!

GEORGES.

Allons, viens, femme. (*Bas.*) Ces pauvres enfants, si tu savais... j'ai ben gagné ma journée, va! (*Il sort avec Gertrude.*)

SCÈNE VI.

ÉTIENNE, MARIE.

ÉTIENNE, *allant s'asseoir à gauche.*

Excellent homme! c'est à lui que tu dois le consentement de M. Jérôme, à lui seul; car je n'avais rien obtenu, moi... Je ne serai pour rien dans ton bonheur.

MARIE, *s'appuyant sur le fauteuil.*

Oh! ne dis pas cela, mon ami... Crois-tu que sans toi j'aurais inspiré le même intérêt à M. Georges?

ÉTIENNE.

De plus, j'étais si pressé d'arriver ici, que je n'ai pas même attendu que ma solde fût réglée... Et le fils du riche manufacturier Lambert ne pourra pas offrir à sa sœur le plus petit présent de noces.

MARIE.

Peux-tu songer à cela?

ÉTIENNE, *l'embrassant.*

J'aurais été si heureux de pouvoir te doter... Je suis fâché maintenant de n'avoir pas répondu à l'appel du vieux général... Oh! c'est celui-là qui t'aurait fait un beau cadeau!

MARIE.

De quel général me parles-tu donc?

ÉTIENNE.

Oh! c'est un souvenir d'Afrique... Tiens, on n'est pas maître de ça; mais je suis sûr que je serai triste le jour de ta noce... oui, comme l'eût été notre père, s'il avait vu sa fille se marier sans dot.

MARIE.

Bon père!... Il m'en avait légué une!...

ÉTIENNE, *se levant.*

Une dot!

MARIE.

Elle est perdue maintenant... Et si je te parle de cela, Étienne, c'est par reconnaissance pour la mémoire de notre père.

ÉTIENNE.

Comment ai-je ignoré cela?

MARIE.

Tu étais parti depuis plusieurs années lorsque ma mère, sentant qu'elle allait mourir, me fit approcher de son lit: « Mon « enfant, me dit-elle, nous avons bien souffert ensemble; « mais le travail nous soutenait, et j'ai dû obéir à la dernière « volonté de ton père, qui, en me remettant un paquet soigneu- « sement cacheté, m'avait dit: Ceci sera la dot de Marie. C'était « notre dernière ressource, et je serais mort de faim plutôt que « d'y toucher. Ne brise ce cachet que lorsque notre fille aura « fait un choix. — J'ai gardé précieusement le papier cacheté; « continua ma mère, j'ignore ce qu'il renferme. Tu le trouveras « dans le fond de notre vieille armoire. » — Quelques heures après, j'étais seule au monde... Mais le malheur devait encore frapper la pauvre orpheline... Quelques mois après la mort de ma mère, au milieu de la nuit, des cris épouvantables me réveillèrent... le feu dévorait notre misérable demeure. Des voisins accourent à mon aide et m'entraînent... Sur le seuil de la porte, je me rappelle les dernières paroles de ma mère mourante... Je cours au vieux meuble indiqué, la flamme l'avait atteint déjà...

ÉTIENNE.

Et ce papier!...

MARIE.

Il est sans valeur à présent; mais il me vient de mon père et j'ai voulu conserver ce précieux souvenir de son amour pour moi. Le voilà!

ÉTIENNE, *lisant.*

« Je reconnais avoir reçu en dépôt, par les mains de Dubois, « la somme de vingt mille francs appartenant à Louis Lambert, « de Roanne, et qu'à la première réquisition dudit Louis Lam- « bert, ou de ses ayants-cause, je m'engage à... » (*Parlant.*) Plus rien... la flamme a détruit le reste... pas de date, pas de signature!... A qui ce dépôt avait-il été fait?... et quel est ce Dubois qui s'est mêlé de cette affaire?... Oh! je m'informerai... je chercherai... je consulterai M. Georges.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GERTRUDE

GERTRUDE.

Allons, cet étourdi de Simonot les aura remportés sans y faire attention...

MARIE.

Que cherchez-vous donc, madame?

GERTRUDE.

Oh! deux clefs... qui se retrouveront, mon enfant... J'ai d'ailleurs bien d'autres tourments que ça dans la tête...

MARIE ET ÉTIENNE.

Qu'est-ce donc?

GERTRUDE.

Il paraît que la Loire monte toujours... Le piéton de la poste, qui arrivait de Roanne, vient de nous dire que les quais de la ville sont inondés... Georges ne veut pas se coucher, et parle d'aller sur la levée s'assurer par lui-même... de la crue de la rivière.

ÉTIENNE.

Je l'accompagnerai.

GERTRUDE.

C'est ça... un marin doit se connaître en inondations... Et puis, ça me rassure de vous savoir avec mon homme... allez vite... qu'il ne parte pas sans vous... (*Étienne sort par le fond.*) Là je suis plus tranquille... Tiens! j'oubliais de fermer ce volet-là... Le frère Jérôme ferait de beaux cris demain matin... (*Elle ferme le volet.*) V'là qui est fait... Toi, mon enfant, rentre dans ta chambre... et faisons chacune une bonne prière pour qu'il ne nous arrive pas malheur... (*Gertrude sort par le fond.*)

SCÈNE VIII.

MARIE, *seule.*

D'où vient donc qu'en écoutant madame Georges, tout à l'heure... une crainte vague m'a serré le cœur... les quais de Roanne sont inondés... mais Hervieux est sur la route de Roanne... au bas du coteau des peupliers. Il y a danger pour Hervieux, peut-être, et c'est là qu'est mon fils... Ici, je n'aurais rien à redouter pour lui... si j'osais! Mais on ne voudra pas me laisser aller jusque-là... on me forcera d'attendre à demain... demain!... si je pouvais sortir de la ferme sans être vue... cette fenêtre... elle donne sur la cour... je n'aurai pas besoin de passer par la petite salle... et personne ne me verra... dans deux heures, je serai de retour... (*elle ouvre le volet.*) Quel horrible temps!... la nuit est bien sombre... oh! n'importe, on n'a plus peur, quand on est mère... courons prendre ma mante! (*Elle prend la chandelle qui est sur la table et entre dans sa chambre, dont la porte se referme sur elle. — La scène reste un instant vide. — On entend les sifflements du vent et le bruit de la pluie qui tombe; — puis on voit un homme qui entre par la fenêtre. Cet homme c'est Eugène, couvert d'un manteau et une lanterne sourde à la main.*)

SCÈNE IX.

EUGÈNE.

Grâce à cette affreuse tempête, je n'ai rencontré personne sur ma route... et me voici dans la ferme... Cette salle est bien celle que j'examinais tantôt, cette porte est bien celle de Jérôme... Quel espoir me ramène ici?... oh! je n'ose me l'avouer à moi-même... c'est dans cette chambre que l'inexorable usurier a placé le dossier que lui a remis Dubois, et qu'à tout prix je viens lui reprendre... L'une de ces deux clefs doit ouvrir cette porte... (*Il s'approche de la porte.*) Je tremble... et pourtant il le faut... J'atteste que je payerai ma dette à Jérôme, je la payerai tout entière!... Mais je ne laisserai pas ce misérable déshonorer le nom de mon père... non... il me tuera plutôt!... Je n'entends rien... tout le monde dort à la ferme... hâtons-nous! (*Il met la clef dans la serrure de la porte de Jérôme. — A ce moment, Marie sort de sa chambre et aperçoit Eugène. — Elle jette un cri perçant. — A ce cri, la porte de Jérôme s'ouvre brusquement. Jérôme paraît et saisissant Eugène au collet, il crie:* Au voleur!... *La lanterne d'Eugène a été renversée. L'obscurité est complète jusqu'à l'entrée de Georges et des autres.*)

SCÈNE X

MARIE, EUGÈNE, JÉRÔME, *puis* TOUT LE MONDE.

JÉRÔME, *tenant toujours Eugène qui se débat.*

Au voleur! au voleur!

MARIE.

Au secours!... au secours!...

GEORGES, *entrant, suivi de Gertrude, Étienne, Niquet, et autres garçons de ferme.*

Quoi diable avez-vous donc à crier de la sorte?

GERTRUDE.

Qu'y a-t-il?

JÉRÔME.

Arrêtez-le!... je l'ai pris sur le fait... ah! vous dites qu'il n'y a pas de voleurs!... Tenez bien celui-là!...

GEORGES.

Un voleur dans ma ferme! (*Niquet arrive avec de la lumière.*)

JÉRÔME, *prenant la chandelle de Niquet.*

Ah! nous allons voir la figure du scélérat qui... (*Reconnaissant Eugène.*) Hein?...

TOUS.

Monsieur le vicomte!...

NIQUET.

En v'là un drôle de voleur!

EUGÈNE.

Perdu!... inutilement perdu!... (*Il laisse tomber la clef, qu'il tenait à la main.*)

GEORGES.

Monsieur le vicomte chez moi... à pareille heure!... Et comment avez-vous pu entrer dans cette salle sans être vu de personne?

JÉRÔME.

Par Dieu! par ce volet, qui est ouvert comme toujours!

GERTRUDE.

Ce volet!... mais je l'avais fermé moi-même tout à l'heure!

MARIE.

Pardon, madame, c'est moi qui l'ai ouvert!...

TOUS.

Elle!

JÉRÔME.

Vous étiez donc d'intelligence?

NIQUET, *qui a ramassé la clef et à demi voix.*

Possible... mais pas pour vous voler, monsieur Jérôme...

JÉRÔME.

On a voulu entrer dans ma chambre.

NIQUET, *bas à Jérôme.*

Allons donc! v'là la clef que M. le vicomte a laissée tomber et que je viens de ramasser... cette clef ne pouvait pas le conduire chez vous... car, je la reconnais... cette clef est celle de mademoiselle Marie!

JÉRÔME.

La clef de mademoiselle Marie.

TOUS.

De Marie!!

EUGÈNE, *à part.*

Que dit-il?

MARIE.

La clef de ma chambre!

GEORGES, *à Eugène.*

Monsieur, vous ne pouvez pas vous taire plus longtemps... vous entendez... on chuchotte... on soupçonne... Justifiez-vous, monsieur!... et surtout, justifiez Marie!

MARIE.

Me justifier... moi!...

EUGÈNE, *à part.*

Me sauver à un tel prix!... oh! c'est horrible!

GEORGES.

Parlerez-vous!...

JÉRÔME.

Parbleu! Niquet a mis le doigt sur la vérité... Pour qui donc M. le vicomte serait-il venu, si ce n'était pour mademoiselle Marie?

ÉTIENNE.

C'est impossible!... Répondez, monsieur, répondez!

EUGÈNE.

Quoique je ne reconnaisse, ici, qu'à monsieur Georges le droit de m'interroger... je veux bien vous dire, monsieur, que je regrette de causer un pareil scandale... Mais j'étais en effet venu...

JÉRÔME.

Pour Marie?

TOUS.

Pour Marie!

MARIE.

Oh!!

ÉTIENNE.

Vous en avez menti!... Votre nom, misérable!...

EUGÈNE.

Eugène de Beauvoisin.

ÉTIENNE.

De Beauvoisin!... oh! mon Dieu!... (*A tous.*) Mes amis, je vous en supplie, éloignez-vous... laissez-moi seul avec cet homme!

GEORGES.

Étienne, promettez-nous d'être calme!...

ÉTIENNE.

Je vous le promets. Mais au nom du ciel, laissez-moi, laissez-moi seul avec cet homme.

GERTRUDE.

Viens, Marie, viens... je ne te soupçonne pas, moi...

JÉRÔME, *à part.*

On ne me parlera plus de mariage, à présent... Ce cher vicomte ne sait pas quel service il vient de me rendre! (*Ils sortent par le fond. Jérôme rentre chez lui.*)

SCÈNE XI.

ETIENNE, EUGENE.

ÉTIENNE.

Vous venez de me dire que vous vous nommez Eugène de Beauvoisin!

EUGÈNE.

Oui, monsieur.

ÉTIENNE.

Fils du comte de Beauvoisin, officier général de la division d'Oran?

EUGÈNE.

Oui, monsieur.

ÉTIENNE.

Ecoutez-moi donc : Dans la nuit du 30 septembre dernier, M. de Beauvoisin était tombé dans une embuscade que les Arabes lui avaient tendue... On l'avait renversé... sa plaque de la Légion d'honneur était arrachée déjà de sa poitrine... Tout à coup, un homme que le hasard avait amené là, entend les cris de votre père, s'élance entre le général et ses assassins, lui fait un rempart de son corps, et donne à son escorte le temps d'arriver à son secours.

EUGÈNE.

Comment ces détails renfermés dans une lettre que j'ai reçue ce matin de mon père vous peuvent-ils être connus?

ÉTIENNE.

Ecoutez encore. Le lendemain, le général mit à l'ordre du jour, qu'il devait la vie à un homme que l'obscurité de la nuit ne lui avait pas permis de reconnaître, et qu'à cet homme, il donnerait tout ce qu'il demanderait, en échange de la plaque brisée qu'il lui avait vu ramasser...

EUGÈNE.

Eh! bien!

ÉTIENNE.

Cette plaque ne fut pas rapportée au général, car M. de Beauvoisin aurait pu croire qu'on voulait se faire payer le service rendu... Cette plaque, je l'ai conservée, monsieur, et la voilà!...

EUGÈNE.

Eh! quoi, monsieur... c'est à vous!...

ÉTIENNE.

Je ne croyais pas devoir mettre jamais un prix à une action toute naturelle... Mais vous avez deviné déjà qu'en échange de la vie de votre père que j'ai sauvée, je viens vous demander de rendre à ma sœur l'honneur auquel vous avez porté atteinte.

EUGÈNE.

Marie est votre sœur!

ÉTIENNE.

Oui, monsieur... et ma sœur est innocente, n'est-ce pas, et vous rétracterez une calomnie infâme...

EUGÈNE, *avec trouble.*

Et si je ne puis faire ce que vous me demandez?

ÉTIENNE.

Vous vous battrez, alors... vous vous battrez! car il faut du sang pour laver cette honte!

EUGÈNE.

Oui, cela doit être ainsi... mon sang vous appartient... et vous l'aurez... Mais la main généreuse qui a défendu le général de Beauvoisin ne se tournera pas contre son fils... Je suis indigne d'un adversaire tel que vous. Votre cœur ne vous a point trompé : Marie est innocente... et si je l'ai laissé soupçonner, c'est que je ne pouvais la justifier qu'en me perdant et en déshonorant mon père.

ÉTIENNE.

Je ne vous comprends pas.

EUGÈNE.

La lettre que je vais écrire et qui ne laissera plus peser aucun doute sur Marie... pauvre fille que je connaissais à peine, cette lettre vous dira tout, monsieur... (*Il se place à une table et écrit.*) Il le faut... (*En écrivant.*) O mon père... mon père... (*Se levant.*) Tenez, monsieur, après un tel aveu nul ne pourra plus soupçonner votre sœur... (*Il lui donne la lettre qu'il vient d'écrire.*)

ÉTIENNE, *après y avoir jeté les yeux.*

Oh! j'ai mal lu... c'est impossible!...

EUGÈNE.

Maintenant, comprenez-vous mon silence de tout à l'heure?

ÉTIENNE.

Vous, monsieur... vous, concevoir un tel projet... mais c'était du délire...

EUGÈNE.

C'était du désespoir!... Après avoir perdu dans les plaisirs la fortune que m'avait laissée ma mère, n'osant avouer ma gêne à M. de Beauvoisin, j'eus recours à l'usure... Une fois entré dans cette voie fatale... j'étais perdu... Bientôt je fus poursuivi, à la veille d'être jeté en prison... alors, ma tête s'égara... et j'offris pour garantie de ma dette, à mon impitoyable créancier, j'offris des billets signés de mon père, de mon père absent, de mon père qui ignorait tout!

ÉTIENNE.

Grand Dieu!

EUGÈNE.

Ces billets sont venus à l'échéance, je n'ai pu les payer... En vain je me suis adressé à ceux que je croyais mes amis... Il m'a été impossible de satisfaire à ce terrible engagement... Bientôt mon père arrive... Il apprendra par Jérôme le déshonneur de son fils... Du moins, je ne l'entendrai pas me maudire... Vous attendrez à demain pour vous servir de cette lettre, n'est-ce pas? vous me laisserez le temps d'éviter l'infamie...

ÉTIENNE.

Vous voulez mourir... mourir par un suicide!

EUGÈNE.

Il le faut, adieu!

ÉTIENNE.

Je ne vous laisserai pas partir ainsi! Monsieur le vicomte, s'il est au pouvoir de l'homme de vous sauver, je le ferai.

EUGÈNE.

C'est impossible!

ÉTIENNE.

Laissez-moi le tenter du moins!

EUGÈNE.

Oh! j'ai tout mis en œuvre, pour obtenir un délai... Mais Dubois, et surtout Jerôme, sont restés sourds à mes instances.

ÉTIENNE.

Dubois!... vous connaissez un homme de ce nom?

EUGÈNE.

Oui, un homme de Roanne, qui n'est que le prête-nom de Jérôme. Ce Dubois, moins impitoyable que son associé, m'aurait peut-être accordé quelques jours: mais Jerôme lui avait ordonné par écrit de continuer les poursuites, et Dubois m'avait envoyé la lettre de Jérôme pour s'excuser de sa cruauté.

ÉTIENNE.

Et cette lettre l'avez-vous?

EUGÈNE.

La voilà!

ÉTIENNE.

Qu'ai-je vu!... (*Il prend le papier que lui a donné Marie et le compare avec la lettre que vient de lui remettre Eugène.*) Oui... c'est la même main qui a tracé ces deux écrits... et cette main est celle de Jérôme!! (*Haut à Eugène.*) Monsieur Eugène, vous ne voulez pas survivre à votre honte... Mais promettez-moi, jurez-moi de ne pas exécuter votre projet avant de m'avoir revu.

EUGÈNE.

Mais vous ne pouvez rien pour moi?

ÉTIENNE.

Espérez encore. Monsieur de Beauvoisin, donnez moi votre parole.

EUGÈNE.

Vous le voulez... j'attendrai jusqu'à demain. (*Il va prendre son manteau qui est resté sur le fauteuil près de la table.*)

ÉTIENNE, *à part en regardant la porte de Jérôme.*

Et maintenant, monsieur Jérôme, à nous deux.

EUGÈNE, *remontant vers le fond.*

A demain!

ÉTIENNE, *allant à lui et lui tendant la main.*

J'ai sauvé la vie de votre père... Que Dieu me vienne en aide, je sauverai votre honneur.

ACTE III.

Le Dépositaire.

La chambre de Jérôme. — Porte au fond conduisant au dehors. A gauche de cette porte, petite fenêtre donnant sur la cour. — A gauche, au premier et au deuxième plan, portes. — A droite, au premier plan, une autre porte; à droite aussi, un petit bureau simple; sur le bureau, un code, une lampe, plusieurs papiers — Chaises.

SCÈNE I.

JÉROME, *seul, assis devant son bureau.*

Je viens de relire mon contrat de mariage... j'ai consulté mon vieux code... Georges m'avait fait une fausse peur... j'étais en communauté de biens avec Antoinette, ma femme, c'est vrai... Mais il est formellement stipulé dans cet acte, qu'en cas de mort de l'un des époux, les biens reviendraient au dernier survivant... Ainsi donc, pas de comptes à rendre. D'ailleurs, quand il saura la scène de tantôt, Charles sera le premier à rompre cet absurde mariage. A présent, je recevrai de pied ferme M. Etienne Lambert... Etienne Lambert... après l'éclat de cette nuit... il quittera la ferme... il emmènera sa sœur... et j'espère ne plus entendre parler ni de lui... ni de certaine reconnaissance... perdue sans doute... et que je peux bien avoir oubliée... si personne ne me la rappelle... c'est égal, je me sens mal à l'aise en présence de cet Etienne... et... je le voudrais savoir loin d'ici. (*On frappe.*) Entrez! (*Etienne parait.*) C'est lui!

SCÈNE II.

JÉROME, ÉTIENNE.

ÉTIENNE, *entrant par la porte de gauche, 2e plan.*

Ma visite vous surprend, monsieur?

JÉRÔME.

Non... asseyez-vous là, mon ami (*Il lui présente une chaise*), et cette fois, causons tranquillement... (*Il s'assied.*) Je suppose que vous venez me faire vos adieux... après ce qui s'est passé tout à l'heure, je comprends tout ce que le séjour de cette ferme doit avoir de pénible pour un honnête et loyal jeune homme tel que vous.

ÉTIENNE, *assis.*

Je vous ai dit, monsieur, que je ne quitterais ce pays qu'après le mariage de ma sœur.

JÉRÔME.

Voyons, mon cher ami, vous ne parlez pas sérieusement.

ÉTIENNE.

Certes, monsieur, si Marie était coupable, elle serait indigne et de l'amour de M. Charles et de mon amitié... Mais vous devriez comprendre, à votre tour, que si je suis à cette place, c'est que ma sœur est innocente, c'est que je vous en apporte la preuve. (*Il se lève.*)

JÉRÔME.

C'est difficile!

ÉTIENNE, *qui est allé fermer toutes les portes.*

Cette preuve, monsieur, la voilà!... (*Il lui présente une lettre.*)

JÉRÔME, *qui s'est levé avec inquiétude pendant qu'Etienne allait fermer les portes.*

Une lettre?

ÉTIENNE.

De M. de Beauvoisin... et cette lettre ne doit être lue que par vous.

JÉRÔME.

Que signifie?... (*Il ouvre la lettre et lit.*) Qu'ai-je vu?... Est-ce, Dieu, possible!... le misérable était venu pour me voler!...

ÉTIENNE.

Plus bas, monsieur, parlez plus bas!...

JÉRÔME.

Oui, c'est bien cela!...

ÉTIENNE.

Le désespoir l'avait égaré... il ne voulait que gagner le temps que vous lui aviez impitoyablement refusé... mais vous auriez été payé, monsieur, intégralement payé...

JÉRÔME.

Un vol... la nuit, dans une maison habitée... mais il y va des galères...

ÉTIENNE.

Oh! taisez-vous, monsieur!

JÉRÔME.

Ce n'est pas moi qui parle... c'est la loi... Tenez (*il lui donne le Code*), elle est précise... Lisez vous-même; art. 381... Oh! il n'en sera pas quitte à bon marché... cette lettre-là, voyez-vous, son père me la payera de toute sa fortune... ou je ferai un exemple!

ÉTIENNE.

Vous oubliez, monsieur, que cette lettre m'est adressée, et que vous n'en devez disposer que de mon consentement.

JÉRÔME.

Vous ne pourrez me le refuser... Il faut que justice se fasse.

ÉTIENNE, *lui arrachant la lettre.*

Vous avez raison, il faut que justice se fasse... Je vous accompagnerait même chez le magistrat, car j'aurai peut-être aussi une plainte à déposer.

JÉRÔME.

Vous!

ÉTIENNE, *après un grand temps.*

Vous avez connu mon père, monsieur Jérôme?

JÉRÔME.

Oh! peu... très-peu...

ÉTIENNE.

N'avez-vous donc jamais entendu parler d'un dépôt de vingt mille francs, que M. Lambert aurait fait à un de ses amis, avant de quitter Roanne?

JÉRÔME, *avec embarras.*

Un dépôt?... Mais n'avez-vous pas une reconnaissance?

ÉTIENNE, *avec intention.*

Cette reconnaissance a été perdue.

JÉRÔME, *à part.*

Perdue!

ÉTIENNE.

Si le dépositaire est un honnête homme, ne pensez-vous pas qu'en apprenant l'existence des seuls héritiers de Lambert, il devait déclarer le dépôt fait en ses mains, et restituer la somme?... Voyons, cherchez bien dans vos souvenirs, n'avez-vous aucun renseignement à me donner?

JÉRÔME, *après avoir hésité.*

Aucun.

ÉTIENNE.

Mais, si j'étais en présence de cet homme; si, bien assuré de la perte de l'acte de dépôt, cet homme niait effrontément avoir rien reçu de mon père, s'il déclarait l'avoir à peine connu, que me conseilleriez vous de faire?

JÉRÔME, *avec crainte.*

Moi... Mais je ne sais en vérité...

ÉTIENNE, *allant prendre le Code.*

Vous ne savez?... Pourtant, monsieur, à côté de l'article dont vous vous faites une arme si terrible, il y en a un que vous auriez dû ne pas oublier : Quiconque a soustrait frauduleusement une chose qui ne lui appartenait pas est coupable de vol.

JEROME.

De vol!...

ÉTIENNE, *avec force.*

Ce n'est pas moi qui parle, monsieur, c'est la loi : et c'est vous-même qui l'avez mise sous mes yeux... dans ma main... Vous qui savez si bien votre Code, monsieur, dites-moi donc quelle est la peine infamante que la loi réserve au dépositaire infidèle?...

JÉRÔME.

Plus bas, monsieur, parlez plus bas...

ÉTIENNE.

À l'homme qui tenant en son pouvoir, à titre de dépôt, le dernier reste de fortune qu'un pauvre père léguait à ses enfants, n'a fait aucune recherche pour retrouver ceux qu'il savait orphelins et malheureux... à l'homme qui, se trouvant en face d'Étienne et de Marie Lambert, a gardé un lâche et coupable silence, dans l'espoir que le feu avait détruit la preuve de sa déloyauté. Mais il existe!... une trace...

JÉRÔME.

Une trace!!

ÉTIENNE, *lui montrant le papier brûlé que lui a remis Marie.*

Reconnaissez-vous votre écriture?... Allons, monsieur... allons, si vous l'osez, invoquer l'un et l'autre, cette loi que Dieu et les hommes ont faite égale pour tous!

JÉRÔME, *après un silence.*

Demain, vous aurez votre argent!

ÉTIENNE.

Ce n'est pas de l'argent que je vous demande... Si je puis vous perdre, vous pouvez, vous, entacher d'infamie le nom d'un brave officier qui a payé de son sang toutes nos victoires... Eh! bien, monsieur, honneur pour honneur... ces deux pièces sont inséparables, elles seront livrées ensemble à la justice ou anéanties ensemble...

JÉRÔME, *vivement.*

Soit. Détruisons-les...

ÉTIENNE.

De plus, vous allez me livrer, à l'instant, les deux billets souscrits par le général...

JÉRÔME.

Mais...

ÉTIENNE.

M. Eugène de Beauvoisin reconnaît et payera sa dette, vous avez d'ailleurs des titres qui la garantissent... Je ne transigerai qu'à ce prix.

JÉRÔME.

Monsieur...

ÉTIENNE, *avec fermeté.*

Je ne transigerai qu'à ce prix.

JÉRÔME, *hésitant encore.*

Et le jeune homme payera.

ÉTIENNE.

Vous serez payé.

JÉRÔME, *lui remettant les deux billets.*

Voilà les deux billets... quant aux 20,000 francs que je vous dois... (*Il soupire.*)

ÉTIENNE.

Cette restitution tardive pourrait faire soupçonner la vérité... (*Brûlant tous les papiers.*) Vous ne me devez rien... vous donnerez, si vous le voulez, cet argent en dot à votre fils... à votre fils, qui sera dans huit jours le mari de ma sœur. (*Il remonte au fond, ouvre la porte de gauche, 2e plan, et semble appeler au dehors.*)

JÉRÔME, *à part.*

Diable de jeune homme!... Il m'a fait une peur!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, GEORGES, GERTRUDE, MARIE, *et quelques paysans.*

ÉTIENNE.

Viens, ma sœur... venez, mes amis... venez entendre M. Jérôme proclamer Marie innocente et la nommer sa fille!

JÉRÔME.

Oui, mon enfant... on vous avait soupçonnée à tort... Mais je sais la vérité maintenant. (*On entend sonner à la porte de la ferme.*)

GERTRUDE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

GEORGES.

Qui peut venir si tard?

GERTRUDE, *à la fenêtre.*

Niquet est allé ouvrir... Tiens, c'est le garde champêtre, qu'est-ce qu'il nous veut donc?

GEORGES.

Voilà Niquet, nous allons savoir...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, NIQUET, RÉNÉ *et quelques paysans.*

NIQUET.

Ah! monsieur Georges... ah! mame Gertrude!

GERTRUDE.

Eh! ben! quéqu't'as donc?... te v'là blanc comme un linge!

NIQUET.

C'est le garde champêtre qui a sonné à vot' porte, qui est allé sonner chez tout le monde.

TOUS.

Pourquoi?

NIQUET.

Il dit comme ça, qu'il faut qu'un chacun soit d'ssus pied c'tte nuit... Il paraît que le tocsin sonne dans tous les villages des environs, on dit que la Loire monte toujours et que la levée de Saint-Amand a été renversée.

TOUS.

Renversée!

NIQUET.

On envoie du monde partout pour avertir et pour qu'on s'tienne en éveil.

JÉRÔME.

Miséricorde! ça devient donc sérieux!

GEORGES.

Ce que j'avais prévu arrive... mais si l'danger augmente, nous r'doublerons d' courage et d'énergie... femme, fais vite allumer des torches... (*Gertrude sort par le fond. A Réné.*) Toi, Réné, cours dans le village... appelle, éveille nos travailleurs... et ramène-les à la digue, c'est là que je vais les attendre... (*Réné sort.*)

SCÈNE V.

GEORGES, JEROME, MARIE, GERTRUDE *et des paysans.*

ÉTIENNE.

C'est aussi là que je vous suivrai, monsieur Georges... (*A part.*) Mais avant tout, je vais courir chez M. de Beauvoisin... il m'attend, et c'est plus que la vie que je vais lui rendre.

GEORGES, *qui pendant cet aparté a ôté sa veste.*

Venez donc, ça nous fera un bon exemple, et deux bras de plus.

ÉTIENNE.

Comptez sur moi. (*Il sort par le fond.*)

(*Gertrude et des paysans portant des torches paraissent dans le fond.*)

GERTRUDE.

Tes ordres sont exécutés.

GEORGES.

Partons...

GERTRUDE.

Toi, Marie, tu resteras ici, avec le frère Jérôme!

MARIE, *préoccupée.*

Moi...

JÉRÔME.

Non, non... je veux aller voir par moi-même... Je vais avec toi, Georges. (*A quelques paysans.*) Mais d'abord, vous autres, venez... (*Montrant la première porte de gauche.*) Là, dans cette chambre, il y a des pelles, des pioches et des cordages qui ne servaient plus, mais tout cela peut nous être encore utile...

GEORGES, *à Jérôme et à ceux qui sortent par la porte de gauche.*

Hâtez-vous, mes enfants, hâtez-vous. (*Aux paysans qui restent en scène.*) Nous autres, à la digue! (*Georges et les paysans sortent par le fond, en criant : À la digue! Gertrude les suit. Niquet va s'éloigner, Marie le retient.*)

SCÈNE VI.

MARIE, NIQUET.

MARIE.

Mon ami, dites-moi tout ce que vous savez, ne vous a-t-on rien appris au village d'Hervieux?.. Est-on, là, plus en péril qu'ici?

NIQUET.

Je le croyons, mamzell, parce qu'Hervieux est plus dans le val que nous... et le garde champêtre disait qu'on entendait battre la générale de ce côté-là.

MARIE.

Mon Dieu!

NIQUET.

Mais ce n'est pas d'Hervieux qu'il s'agit... c'est de nous... La mère Bertrand a du monde avec elle, et dans ces moments-là, chacun pour soi d'abord. (*Il sort en courant.*)

MARIE, *seule.*

Oui... c'est ça, chacun pour soi, et on laissera périr mon enfant... Oh! c'est auprès de lui qu'est ma place à moi!... Mon Dieu! prends-moi en pitié... donne-moi la force d'arriver jusqu'à mon enfant... que je le sauve, mon Dieu! ou que je meure avec lui! (*Elle sort par la droite, premier plan.*)

SCÈNE VII.

JÉROME, *puis* GERTRUDE.

JÉRÔME, *revient de gauche avec les paysans qui portent des pelles, des pioches et des cordages.*

Là, maintenant, mes amis, allons rejoindre Georges. (*Tous les ouvriers sortent. — A Gertrude qui rentre du fond, avec agitation.*)

Eh bien! il n'y a rien de nouveau là-bas?...

GERTRUDE.

Oh! si... de grands malheurs... grâce à not' digue qui résiste encore, l'eau n'a pas pu nous atteindre... Mais, dans le val, elle renverse, elle détruit tout!... c'est comme un tourbillon... et il y a là de pauvres gens qui, surpris dans leur sommeil, n'ont pas pu sortir de chez eux... Tout l'monde disait : y vont périr!... et personne n'osait aller à leur secours... Alors, on raconte que M. de Beauvoisin s'est jeté tout seul dans une barque. On lui criait : C'est à la mort que vous allez!... — Eh ben! qu'il a répondu, que ma mort au moins soit utile!... Et il a disparu... N'est-ce pas que c'est beau?

JÉRÔME.

Certainement. (*A part.*) S'il allait se noyer, mon Dieu!... (*Haut.*) Dites-moi, on ne craint rien, n'est-ce pas, pour la maison du garde!

GERTRUDE.

C'te masure est sur le coteau... si l'eau arrivait là, nous serions tous perdus! Mais Marie n'est pas avec vous... On vient de me dire qu'elle n'était plus à la ferme... Pauvre fille!... elle est, comme moi, inquiète de Charles.

JÉRÔME.

Charles?... c'est vrai... il est parti dans la soirée... Il est en route... Mais Villefranche est sur la hauteur... l'inondation n'a pas pu atteindre la grande route de Villefranche... Puis, il ne lui fallait que trois heures pour faire le voyage... il doit être arrivé. N'est-ce pas, il ne faut que trois heures pour aller à Villefranche?.. Charles doit être en sûreté. (*Pendant ces derniers mots, Georges est entré, pâle, défait; il s'arrête sur le seuil et laisse tomber l'outil qu'il tenait à la main.*)

SCÈNE VIII.

JÉROME, GERTRUDE, GEORGES *et quelques travailleurs dont un est blessé.*

GEORGES.

Perdu! englouti dans les flots.

GERTRUDE.

Georges! qu'as-tu donc?

GEORGES.

Charles.....

GERTRUDE.

Eh bien?

GEORGES.

Mort!.. peut-être!

GERTRUDE.

Oh! mon Dieu!

JÉRÔME.

Mort! qui donc est mort? (*Georges, qui vient d'apercevoir Jérôme, fait signe à Gertrude de se taire*).

JÉRÔME *regardant Georges, Gertrude et les autres.*

Pourquoi ne me répondez-vous pas?... mort... M. de Beauvoisin?... Non... pas lui?... mais qui... qui donc?...

GEORGES.

L'inondation n'épargne rien... les arbres, les maisons... tout est emporté... et, tout à l'heure, au pied de la digue, nous avons vu, roulés par les eaux, un cheval et un cabriolet brisé...

JÉRÔME.

Eh! bien... ce cheval, cette voiture ne sont pas à toi... puisque tantôt, quand Charles est parti, il a emmené... ton... pourquoi donc détournes-tu les yeux?... Gertrude, pourquoi pleurez-vous?...

GERTRUDE, *sanglotant.*

Non, Georges... le bon Dieu n'peut pas avoir voulu ça... ce n'était pas l'cabriolet de Charles?

JÉRÔME.

De Charles!... Oh! vous avez raison, Gertrude... ça n'est pas possible... il faut courir, il faut le sauver... oui, on pourra le sauver... (*Aux paysans.*) Mais allez donc!... à celui qui me ramènera mon enfant, je donnerai tout c' que je possède ; entendez-vous bien... tout... tout!... et je suis riche!

LES PAYSANS.

Riche!

CHARLES, *au dehors.*

Marie!... mon père.

JÉRÔME.

Ah!... je ne suis pas fou, n'est-ce pas?... C'est sa voix!...

CHARLES, *au dehors.*

Mon père!

TOUS.

C'est lui!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CHARLES, PAYSANS.

CHARLES, *se jetant dans les bras de son père.*

Mon père!

TOUS.

Sauvé!

JÉRÔME, *l'embrassant.*

C'est toi!... c'est bien toi!! mon Charles... mon enfant!...

CHARLES.

Mon père... mes amis... pardonnez-moi l'inquiétude que je vous ai causée!...

JÉRÔME.

Embrasse-moi donc encore, mon pauvre Charlot!... (*A part en pleurant.*) Je ne savais pas que je l'aimais autant que ça!...

CHARLES.

C'est par un miracle que je vous suis rendu.

GERTRUDE ET GEORGES.

Dis-nous vite...

CHARLES.

Je m'étais empressé d'aller à Villefranche. Vous savez si j'avais hâte de revenir... à une lieue d'ici, l'eau me ferme tout à coup la route... vous deviez être en danger, je ne pouvais pas m'arrêter... je continue, malgré l'obscurité qui me laissait à peine distinguer le gouffre dans lequel je m'engageais... Mon cheval lutte quelque temps contre le courant qui l'entraînait, mais bientôt les forces lui manquent... J'essaye en vain de le soutenir... il s'abat; alors, j'abandonne la voiture, je me jette à la nage... La distance à parcourir était énorme... j'étais épuisé... J'allais mourir... tout à coup une main vigoureuse me saisit, me soulève... Quand je revins à moi, j'étais dans une barque... j'étais sauvé.

JÉRÔME.

Le nom, le nom de ton libérateur?

CHARLES.

C'était M. Eugène de Beauvoisin.

TOUS.

De Beauvoisin!

JÉRÔME.

Lui!!... Brave jeune homme!! Oh! je lui donnerai... du temps... tout le temps qu'il me demandera! (*A ce moment, des cris se font entendre au dehors, puis le tocsin.*)

GERTRUDE.

Entendez-vous ces cris?

GEORGES.

Ce sont des cris de désespoir!

NIQUET, *paraissant à la porte du fond, et avec effroi.*

Monsieur Georges!... une digue vient de s'abîmer!

GEORGES.

La mienne?

NIQUET.

Non... elle résiste encore... mais l'eau monte toujours... Venez... venez vite!...

GEORGES.

Je n'avais plus ni force, ni courage, tout à l'heure; mais à présent que tu nous es rendu, Charles, à présent, je lutterai jusqu'au dernier moment. Allons! allons! mes amis, au travail, et le reste à la grâce de Dieu... (*Georges et les paysans sortent en criant* : Au travail!)

CHARLES, *à Gertrude qui l'arrête.*

Laissez-moi, ma tante, laissez-moi les suivre!

GERTRUDE.

Les suivre... mais tu te soutiens à peine...

CHARLES.

Un mot... un seul mot, ma tante... où est Marie?

GERTRUDE.

Marie!

CHARLES.

Eh bien!

GERTRUDE.

Elle n'est pas à la ferme... Elle est sans doute montée au coteau des peupliers, espérant de là te voir revenir.

CHARLES.

Le coteau des peupliers... l'eau arrive jusque-là.

JÉRÔME.

Hein!... qu'est-ce que tu dis?... ça n'est pas possible! même en 90, le Calvaire n'a pas été atteint.

CHARLES.

L'eau doit être arrivée à la maison du garde.

JÉRÔME.

Malheureux!... je suis ruiné!... (*Il tombe anéanti sur une chaise.*)

CHARLES.

Si Marie a quitté la ferme, c'est pour aller à Hervieux... et j'y cours!

GERTRUDE.

A Hervieux?

CHARLES.

Oui, ma tante, c'est là qu'est le danger; c'est là qu'est notre enfant; c'est là qu'est Marie! (*Il sort comme un désespéré, Gertrude le suit.*)

GERTRUDE.

Charles! Charles!

SCÈNE X.

JÉROME, *seul.* (*Il n'a plus rien entendu de ce qui s'est dit. Le tocsin sonne toujours au dehors.*)

Mon Dieu!... c'est trop de coups à la fois!... ma pauvre tête se perd... non... j'ai bien entendu... il a dit : L'eau arrivera jusqu'à la masure du garde... l'eau m'enlèverait tout mon bien! (*Il se lève.*) Oh! non, non... j'irai le lui disputer! Oh rien ne m'arrêtera... moi.. je courrai... je nagerai... je me traînerai jusque-là... Oh! oui, je sauverai mon trésor... (*Il sort en courant.*)

ACTE IV.

La digue.

Le théâtre est traversé par la digue à laquelle Georges fait travailler. Au fond, on aperçoit la Loire, — à gauche, deuxième plan, l'entrée d'une maison, au-dessus de la porte est une lanterne ; — à droite premier plan, une petite habitation de cultivateur avec une fenêtre à laquelle une lanterne est aussi accrochée.

SCÈNE I.

GEORGES, *ouvriers, paysans et paysannes. Il fait nuit. La scène est éclairée par des torches; les unes sont fichées en terre, et les autres portées par des femmes. Au lever du rideau, tout le monde travaille avec ardeur. Des ouvriers en grand nombre, échelonnés sur le revers de la digue, rivalisent de zèle et de courage. Les uns placent des pierres, les autres des sacs de terre, ceux là des fascines, etc., etc. Des femmes, des enfants, leur apportent ces différents objets dans des brouettes. Georges est placé au milieu de ses ouvriers sur le revers de la digue.*

SCÈNE II.

LES MÊMES, GERTRUDE.

GEORGES.

Courage, mes amis, courage! (*Il descend de la digue et vient sur le devant du théâtre.*)

GERTRUDE, *entrant vivement.*

Eh! bien, Georges?

GEORGES.

J'espère encore que la digue résistera. Mais on craint pour le vieux pont de bois... le torrent, qui grossit toujours, finira par l'emporter.

GERTRUDE.

Quelle nuit de malheur, mon Dieu!... et, dans un moment pareil, être séparés les uns des autres... Charles, Étienne, Marie... jusqu'à ton frère... Il nous ont tous quittés... Les reverrons-nous?...

GEORGES.

Jusqu'à la fin, ma pauvre Gertrude, ayons confiance et bon espoir... (*Il remonte sur la digue, et appelle.*) Eh! Guillaume, donne-moi la sonde... Nous allons voir si l'eau nous a gagnés. (*On lui a passé la sonde. Moment de silence.*)

GERTRUDE.

Eh bien?

TOUT LE MONDE.

Eh bien?

GEORGES.

Elle a monté de deux pieds depuis une demi-heure...

TOUS.

Ah!... deux pieds!

GEORGES.

Continuons, mes amis! continuons!

TOUS, *reprenant leurs outils.*

Oui! continuons, continuons!...

GERTRUDE.

Georges, vois donc, tout le monde déménage pour gagner les hauteurs... (*On voit sortir de gauche, premier plan, deux femmes portant des paquets, un homme traînant une charrette à bras, chargée de meubles; puis, derrière lui, arrivent d'autres paysans portant aussi des paquets ou des meubles, des femmes ayant leurs enfants dans les bras; tous se dirigent vers la droite.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES ET LES NOUVEAUX PERSONNAGES.

GEORGES, *du haut de la digue.*

Où allez-vous donc?

L'HOMME, *traînant la voiture.*

Au coteau des peupliers... ne vois-tu pas que nous sommes perdus!

GEORGES.

Et par où passerez-vous?... Le pont menace ruine... il craque de toutes parts... Et puis vous cherchez à vous sauver... quand nous autres nous tenons tête au danger... moi aussi, j'ai des meubles... des charrues... des bestiaux... des récoltes... je perdrai tout peut-être... Mais, je reste, parce que c'est mon devoir... parce que tout bon citoyen doit s'oublier pour ne penser qu'au salut de tous... allons, Pierre, du cœur, mon garçon... toi et les tiens, laissez là ces bagages, venez à la digue, travaillez... et que la volonté de Dieu soit faite!

PIERRE, *reculant la voiture.*

Il a raison... femme, enfants... au travail!... tout le monde... au travail!... (*Et tous se mettent au travail.*)

GEORGES, *du haut de la digue.*

Une barque vient à nous!

TOUS.

Une barque! (*On entend crier au secours.*)

GEORGES.

C'est celle de Jacques... il appelle, il demande du secours... jetons lui une amarre. (*On lance une corde.*)

ÉTIENNE, *au dehors.*

Du secours!... du secours!...

GERTRUDE.

C'est la voix d'Etienne.

GEORGES.

Oui... c'est lui... il a saisi l'amarre, rassurez-vous, il avance, le voilà. (*Une barque a paru derrière la digue, à gauche; sur cette barque, Étienne et Jacques soutiennent Eugène de Beauvoisin évanoui.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JACQUES, ÉTIENNE, EUGÈNE, *puis* NIQUET.

ÉTIENNE.

Venez à notre aide, mes amis...

GEORGES.

Un blessé!

TOUS.

Un blessé! (*On prépare un ... sur le devant, à gauche, et on y apporte M. de Beauvoisin.*)

GEORGES, *reconnaissant Eugène.*

M. Eugène de Beauvoisin!

GERTRUDE, *agenouillée près de lui.*

Pauvre jeune homme! comme il est pâle!

ÉTIENNE.

Après avoir sauvé dix malheureux que les flots entraînaient, M. de Beauvoisin, consultant plus son courage que ses forces, s'était jeté à la nage pour rendre une jeune fille à sa mère... Mais, suspendu à une branche d'arbre que, dans sa faiblesse, il avait saisie, il allait périr avec l'enfant qu'il avait voulu ramener au rivage... Quand Jacques et moi, nous sommes parvenus jusqu'à lui... puissions-nous n'être pas arrivés trop tard!

JACQUES, *soutenant la tête de M. de Beauvoisin.*

Oh! il est bien mal...

GERTRUDE

Pourtant, son cœur bat encore!

ÉTIENNE.

Il rouvre les yeux!

EUGÈNE.

Où suis-je?

ÉTIENNE.

Avec des amis...

EUGÈNE.

Cette voix... ah! c'est vous, Etienne...

ÉTIENNE, *bas.*

Oui, Etienne... qui a tenu sa parole... (*Il fait signe aux personnes qui l'entourent de s'éloigner, et se tenant penché vers Eugène.*) Les billets signés du nom de votre père ont été anéantis, brûlés... et nul ne saura jamais...

EUGÈNE, *se soulevant.*

Merci... il fallait une expiation... la voilà... Etienne, vous direz à mon père... que ma mort a racheté ma vie... Ah!... (*Il retombe.*)

GERTRUDE, *avec effroi.*

Ah!...

ÉTIENNE.

Mort...

JACQUES.

Mort! lui! le sauveur de Charles... de mon neveu bien aimé... oh! mon Dieu! mon Dieu!... (*Il se découvre ainsi que tous les hommes.*) Transportez-le dans cette maison. (*Il indique la maison de gauche, 2e plan.*)

ÉTIENNE, *qui a suivi le corps jusqu'au seuil de la porte.*

Noble et sainte expiation!

JACQUES.

Encore une victime!

GERTRUDE.

Et Charles! et Marie!

ÉTIENNE, *avec inquiétude.*

Marie n'est-elle pas dans la ferme?

GERTRUDE.

Hélas, non!... elle est à Hervieux... la pauvre mère est allée au secours de son enfant...

ÉTIENNE.

Et ce village est loin d'ici?

GERTRUDE.

A une demi-lieue, de l'autre côté du pont.

ÉTIENNE.

J'irai.

GEORGES, *le retenant.*

Charles déjà est parti, et nous n'avons revu ni Charles ni Marie.

ÉTIENNE.

J'irai, vous dis-je!

GEORGES.

Mais, le vieux pont ne tient plus; eh! comment, où passerez-vous?

ÉTIENNE.

Sur ce pont ou à la nage. (*Il s'élance sur la digue par la droite.*)

TOUS.

Arrêtez! arrêtez!...

GERTRUDE.

Il ne nous entend plus... (*En ce moment on entend s'écrouler le pont, tout le monde pousse un cri.*)

GEORGES, *sur la digue et regardant toujours à droite.*

Le pont s'est écroulé, mais rassurez-vous, Étienne est marin; il nage avec force... il avance, et déjà il a touché l'autre bord! (*Ici le tocsin se fait entendre à gauche.*)

GERTRUDE.

Est-ce encore un nouveau malheur?

GEORGES.

La digue résiste encore. (*On entend des cris à gauche.*)

NIQUET, *arrivant de gauche.*

Maître! maître! là-bas, la digue est renversée...

TOUS.

Renversée! (*Tous les ouvriers abandonnent les travaux et descendent en scène.*)

GEORGES, *qui est resté sur la digue.*

Mes amis, devant le danger qui grandit, que notre courage augmente! Femmes, priez Dieu; nous autres, luttons, mes amis, luttons jusqu'au dernier moment.

NIQUET, *retenant Georges qui veut aller à droite.*

Tout est perdu; l'inondation!

TOUS, *avec effroi.*

L'inondation!!! (*Des paysans arrivent de la gauche en criant: L'inondation! [illegible], cherchant à sauver ce qu'il aime. — Tout le monde se dirige vers le fond. — Alors la partie supérieure de la digue est renversée à son tour, une lame d'eau saute par dessus la digue. Un cri suprême retentit; chaque homme saisit sa femme; chaque femme saisit son enfant, et chacun cherche un point élevé pour échapper au torrent qui s'avance. Gertrude est près de Georges, qui, debout sur la digue, serre sa femme dans ses bras.*)

ACTE V.

PREMIER TABLEAU.

Le Trésor.

La maison du garde, occupant un plan; une chambre en ruine au premier étage, à droite faisant face au public, une porte ouvrant sur un palier, et laissant deviner les marches de l'escalier conduisant au rez de chaussée et laissant voir d'autres marches qu'on suppose devoir conduire au grenier. — Au fond, une large fenêtre, dont les volets sont à demi brisés, à gauche faisant face au public comme la porte de droite est un grand placard dont la porte s'ouvre sur le théâtre, et dont le fond glisse sur coulisseau et laisse voir une sorte de reduit creusé dans la muraille. — On entend tomber la pluie et siffler le vent durant tout le tableau. — Il fait presque nuit.

SCÈNE I.

JEROME. (*Il est pâle, haletant, et entre précipitamment.*)

M'y voici!... La route est praticable encore... mais il n'y a pas un moment à perdre... La digue de Georges résistera... à la ferme, on n'a donc rien à craindre... j'y transporterai ma précieuse cassette... C'est là... (*Montrant le placard.*) dans la muraille... derrière ce placard... c'est là qu'est mon trésor... Allons, le danger m'a rendu toute la vigueur de ma jeunesse... (*Ouvrant le placard.*) Mon pauvre argent!... va, je te sauverai, moi.... (*Après avoir ouvert le placard, Jérôme, en poussant un ressort, fait glisser le fond de l'armoire, et découvre ainsi une profonde cavité dans la muraille. Il disparaît dans l'espèce de réduit obscur qui renferme la cassette; au même instant, une femme entre, se traînant péniblement et portant, caché sous sa mante, un enfant: c'est Marie.*)

SCÈNE II.

MARIE, JÉROME *caché.*

MARIE.

Soyez béni, mon Dieu!... vous m'avez donné la force d'arriver jusqu'ici... C'est vous aussi qui m'aviez inspirée... Quand je suis arrivée à Hervieux... tout le monde fuyait déjà, et on aurait abandonné mon pauvre enfant, peut-être!... Quand j'ai voulu revenir à la ferme... la route était inondée... pardonnez-moi, mon Dieu, un moment j'ai douté de votre miséricorde... j'ai cru que vous abandonniez la malheureuse mère!... mais vous aviez guidé ses pas vers cet asile... attendons et espérons... (*Bruit dans le placard.*) Je ne suis pas seule ici... quelque malheureux poursuivi comme moi par l'inondation... sera venu chercher un refuge dans cette masure.

JÉRÔME, *sortant à demi du placard, et traînant quelque chose après lui.*

Je ne croyais pas cette cassette si lourde!

MARIE, *avec surprise.*

M. Jérôme!

JÉRÔME.

Quelqu'un!... (*Il se place devant sa caisse.*) Marie!... que venez-vous faire ici?... vous m'avez donc suivi?

MARIE.

Moi, monsieur...

JÉRÔME.

Ou, si vous étiez dans cette maison avant moi, vous m'avez épié?... vous m'avez vu?

MARIE.

J'espérais trouver ici un asile pour mon enfant... et j'ignorais...

JÉRÔME, *se rassurant.*

Votre enfant... oui... (*A part.*) Ça doit être vrai... elle ne sait rien... mais il faut qu'elle s'en aille... devant elle... je ne puis... oh! non!... elle me trahirait!... (*Haut.*) Cet enfant ne sera vraiment en sûreté qu'à la ferme... il faut l'y porter sans perdre une minute... partez, partez donc!

MARIE.

Retourner à la ferme? ce n'est pas possible maintenant...

JÉRÔME.

J'en arrive... Prenez le sentier des châtaigniers... celui que j'ai suivi pour venir... Je vais vous l'indiquer.

MARIE.

Je le connais, monsieur... si j'étais seule, rien ne me retiendrait... car, mon frère, mes amis sont à la ferme, et là, j'aurais des nouvelles de Charles.

JÉRÔME.

Charles!... il est de retour...

MARIE.

Lui!

JÉRÔME.

Oui... il vous attend...

MARIE.

Oh! si j'hésite, ce n'est pas que je craigne pour moi...

JÉRÔME.

Songe donc combien il t'aime, mon Charles... si tu tardes, il te croira perdue... toi, sa fiancée, sa femme.

MARIE.

Sa femme!

JÉRÔME.

Oui, j'ai consenti à tout... tu seras sa femme... mais pars... Je vous bénirai... mais pars... pars, mon enfant!...

MARIE.

Je vous obéis, monsieur. (*Elle descend l'escalier.*)

JÉRÔME, *revenant.*

Enfin!

MARIE, *qui remonte épouvantée.*

Ah!...

JÉROME, *avec force.*

Qu'as-tu donc?

MARIE.

L'eau est dans la maison... impossible de descendre!

JÉRÔME.

Juste ciel!

MARIE.

Nous sommes perdus!

JÉRÔME, *courant à la porte.*

Perdus?... (*Revenant.*) Oui, perdus!

MARIE, *tombant à droite.*

O mon enfant! mon enfant!...

JÉRÔME, *à part, avec désespoir, tombant à genoux devant sa caisse, à gauche.*

Mon trésor!... mon trésor!!... (*Haut.*) Allons, femme! du courage!... Tiens, ces quelques marches conduisent au grenier... tu es jeune, toi... tu pourras apercevoir au loin une barque, une nacelle... tu appelleras... tu agiteras ta mante.... hâte-toi... hâte-toi donc! (*Marie a disparu déjà dans l'escalier.*)

JÉRÔME, *seul.*

On ne nous abandonnera pas... on ne nous laissera pas mourir ici... (*Allant à la fenêtre, il pousse les volets. A ce moment une rafale de vent ferme la porte de l'escalier, et Marie ne peut plus rentrer.*) L'eau monte toujours!... et personne ne viendra à notre secours. (*Moment de silence.*)

JÉRÔME.

Ah! une barque... oui!... c'est la barque de Jacques!... à moi, Jacques, à moi!... (*Ici, et à la hauteur de la fenêtre, on voit la barque de Jacques, déjà pleine de monde.*)

SCÈNE III.

MARIE *en dehors*, JÉRÔME *près de la fenêtre*, JACQUES *et* NIQUET *dans la barque, plusieurs paysans aussi dans la barque.*

NIQUET.

C'est M. Jérôme.

JÉRÔME.

Sauve-moi, Jacques! sauve-moi!

JACQUES.

Ma barque est pleine déjà!

JÉRÔME.

Oh! tu ne me repousseras pas!

JACQUES.

Non! dépêchez-vous; car la place n'est pas bonne!

JÉRÔME, *attirant sa cassette.*

Prends cette cassette d'abord!

JACQUES.

Non! pas de meubles! vous! mais vous seul!

JÉRÔME.

Je ne me sépare pas de cette cassette... prends-la! ou laisse-moi ici!

JACQUES.

Allons donc! car l'ouragan augmente encore, et ma barque est en mauvais état, vous le savez!... cette caisse doit être lourde?

JÉRÔME.

Non! non! du tout! tiens, je la soulève seul! (*Il rassemble ses forces et passe sa cassette à Niquet, qui la place dans la barque.*)

JACQUES

Venez donc! (*Il l'entraîne dans la barque, puis il crie à Niquet:*) Démarre à présent!

JÉRÔME, *debout dans la barque.*

Oh! et Marie! attendez!.. attendez!..

JACQUES, *sans l'entendre.*

Voulez-vous donc que cette masure nous écrase... elle va tomber!.. au large!.. au large!.. (*Et, sans écouter Jérôme, Jacques éloigne la barque de la maison.*)

MARIE, *en dehors.*

Jérôme!... Jérôme!... mais brisez donc cette porte!... (*La porte cède enfin, Marie paraît échevelée, sa mante en désordre, et tenant son enfant contre son cœur.*) C'est Jacques!... je l'ai reconnu!... (*Regardant autour d'elle*), personne!... (*Allant à la fenêtre*), et la barque s'éloigne!... partis!... partis!... sans moi!... sans mon enfant!... Jacques! Jacques! reviens!... abandonne-moi s'il le faut! mais sauve-le!.. sauve-le!.. Ils ne m'entendent pas! et la tempête augmente... et j'ai cru sentir le sol trembler sous mes pas!.. oui, il me semble que ces murs minés par le torrent vont se renverser sur nos têtes!.. (*Un coup de vent plus violent détache les volets de la fenêtre*). Oh! pitié!.. mon Dieu!.. pitié!.. (*Elle va se jeter sur les quelques marches qui montent au grenier. Bientôt les murs s'écroulent autour d'elle, l'eau gagne et soulève le petit escalier sur lequel est Marie. Bientôt cet escalier, se séparant du reste des charpentes, forme un radeau sur lequel disparaissent à droite, entraînés par le courant, Marie et son enfant.*)

DEUXIEME TABLEAU.

L'inondation.

Tout le théâtre est couvert d'eau. — Çà et là des cimes d'arbres et les toits de quelques maisons paraissent au-dessus des eaux. De toutes parts, on entend des cris d'alarme. — On voit des meubles, des cadavres que les flots entraînent, au milieu d'hommes qui tentent de se sauver à la nage. Sur le toit d'une maison, au troisième plan à gauche, et sur la cime d'un chêne, au deuxième plan à droite, sont des hommes et des femmes appelant à leur aide. Une barque déjà pleine de monde passe près de la maison; aussitôt chacun se jette sur cette barque, qui essaye en vain d'arriver jusqu'à l'arbre. Trop chargée, cette barque s'enfonce et disparaît. — Aux cris de désespoir succède un silence de mort, le tocsin seul se fait entendre au loin.

SCÈNE IV.

JACQUES, JÉROME, NIQUET, PAYSANS. (*Ils arrivent dans une barque venant de gauche, deuxième plan. Ils recueillent deux hommes qui étaient restés sur la toiture de la maison.*)

JÉRÔME, *regardant à droite.*

Je te dis que c'est elle; Jacques, c'est Marie, il faut aller à elle...

JACQUES.

Je le voudrais bien, mais vous le voyez, je ne peux plus gouverner ma barque, elle est trop chargée, nous n'arriverons jamais jusqu'au coteau.

NIQUET.

Eh ben! jette par-dessus le bord cette caisse qui pèse autant que deux hommes!

JÉRÔME.

Hein! jeter cette caisse! c'est mon bien... ma fortune!

JACQUES.

Le premier bien c'est la vie! à l'eau la cassette

TOUS.

A l'eau! (*Malgré les cris et les efforts de Jérôme, que les paysans contiennent, Jacques et Niquet soulèvent la caisse et la lancent à la rivière! Jérôme s'échappe à ce moment des bras de ceux qui le retiennent, et semble vouloir se jeter à l'eau avec son trésor.*)

JÉRÔME.

Ah! ruiné! ruiné. (*Il tombe évanoui dans les bras de Niquet. A ce moment, on voit paraître, au sixième plan à droite, Marie sur son radeau agitant sa mante et appelant au secours. Du sixième plan à gauche arrive une barque montée par Georges, Charles, Étienne et Gertrude.*)

MARIE.

Charles, à moi, à moi!

GEORGES.

Marie!

ÉTIENNE.

Ma sœur!

CHARLES.

Mon enfant!

CHARLES et ÉTIENNE *aident Marie à monter dans la barque.*

TOUS.

Sauvée! sauvée!

JACQUES, *apercevant Georges.*

Monsieur Georges, votre frère...

GEORGES.

Eh bien!

NIQUET.

Il est avec nous.

JACQUES.

Le voilà!

CHARLES.

Mon père! sauvé!

GEORGES.

Merci! mon Dieu! vous ne nous avez frappés que dans notre fortune.

GERTRUDE.

Qui nous viendra en aide à présent?

GEORGES.

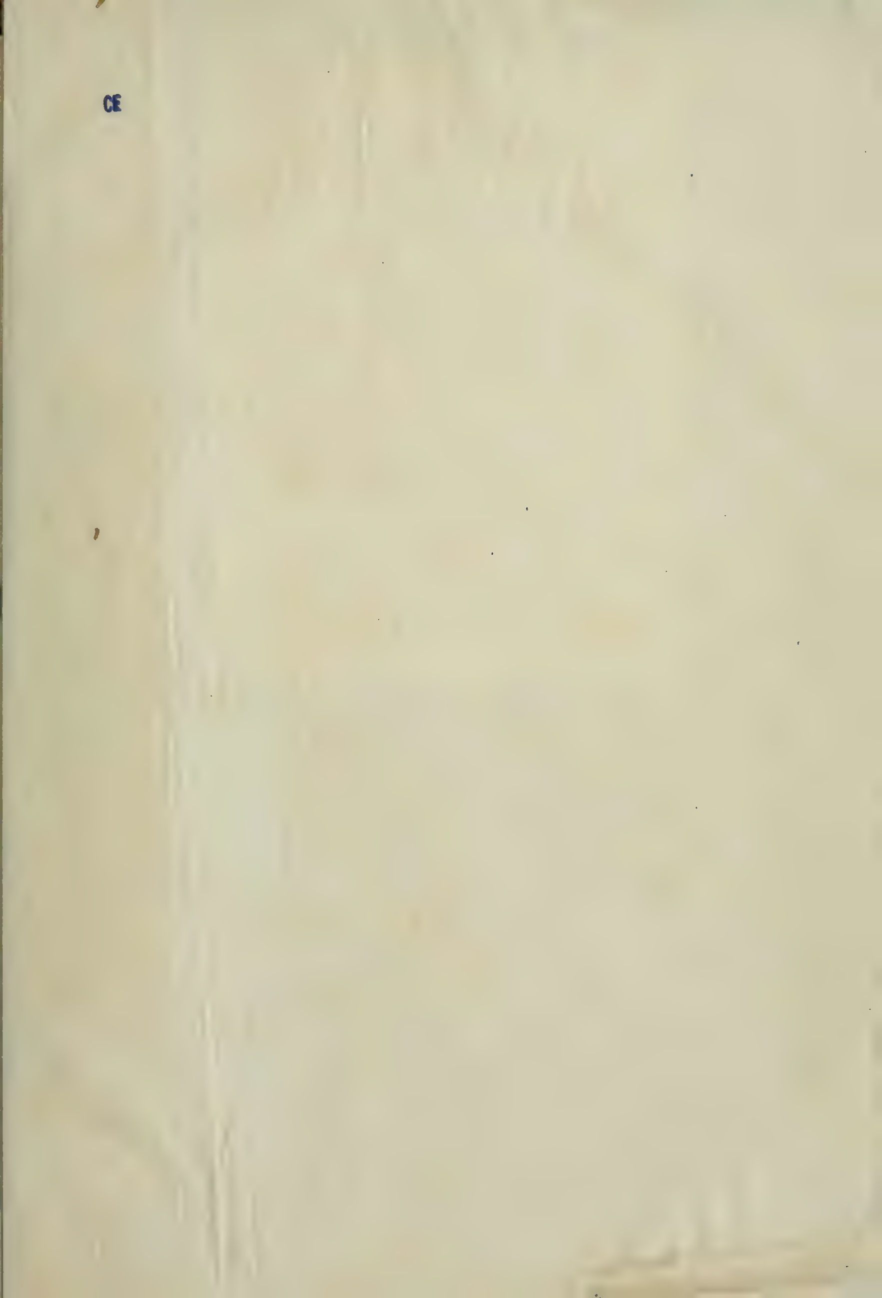
Dieu!

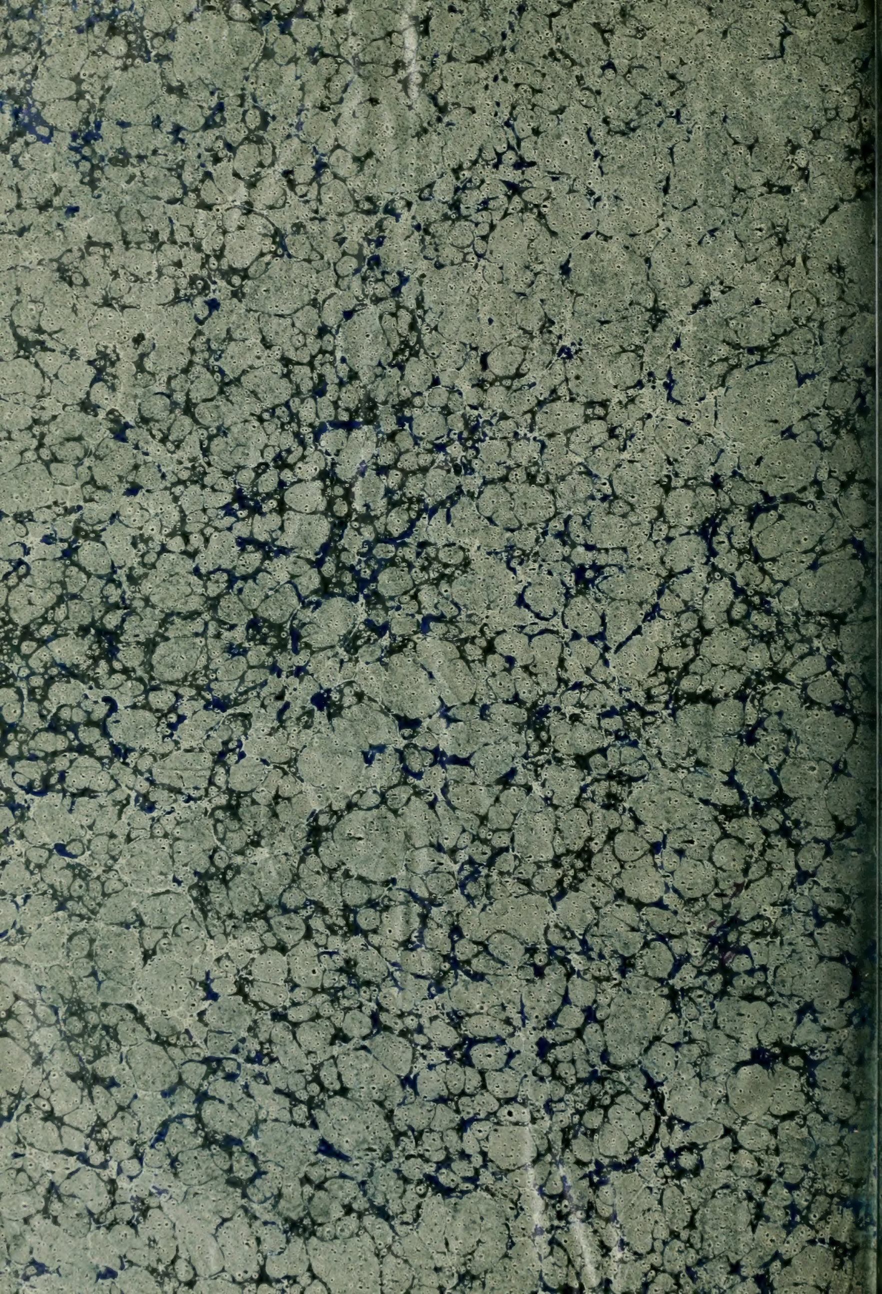
ÉTIENNE.

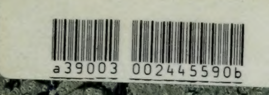
Et la France!

FIN.

Typ. de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue St-Louis, 46, au Marais


CE




a39003 002445590b



